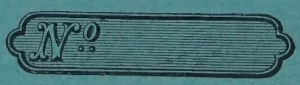
Southern Evangelical Seminary

3000 Tilley Morris Road
Matthews, NC 28105



Given by Rt Rev. B. J. Mac Quaid

Room Reference Library.

Department Dogn. General Theol.

37387000488609

THEOLOGIÆ

CURSUS COMPLETUS.

AVIS IMPORTANT.

D'après une des lois providentielles qui régissent le monde, rarement les œuvres au-dessus de l'ordinaire se font sans contradictions plus ou moins fortes et nombreuses. Les *Ateliers Catholiques* ne pouvaient guère échapper à ce cachet divin de leur utilité. Tantôt on a nié leur existence ou leur importance; tantôt on a dit qu'ils étaient fermés ou qu'ils allaient l'être. Cependant ils poursuivent leur carrière depuis 21 ans, et les productions qui en sortent deviennent de plus en plus graves et soignées : aussi paraît-il certain qu'à moins d'événements qu'aucune prudence humaine ne saurait prévoir ni empêcher, ces Ateliers ne se fermeront que quand la *Bibliothèque du Clergé* sera terminée en ses 2,000 volumes in-4°. Le passé paraît un sûr garant de l'avenir, pour ce qu'il y a à espérer ou à craindre. Cependant, parmi les calomnies auxquelles ils se sont trouvés en butte, il en est deux qui ont été continuellement répétées, parce qu'étant plus capitales, leur effet entraînait plus de conséquences. De petits et ignares concurrents se sont donc acharnés, par leur correspondance ou leurs voyageurs, à répéter partout que nos Éditions étaient mal corrigées et mal imprimées. Ne pouvant attaquer le fond des Ouvrages, qui, pour la plupart, ne sont que les chefs-d'œuvre du Catholicisme reconnus pour tels dans tous les temps et dans tous les pays, il fallait bien se rejeter sur la forme dans ce qu'elle a de plus sérieux, la correction et l'impression; en effet, les chefs-d'œuvre même n'auraient qu'une demi-valeur, si le texte en était inexact ou illisible.

Il est très-vrai que, dans le principe, un succès inouï dans les fastes de la Typographie ayant forcé l'Editeur de recourir aux mécaniques, afin de marcher plus rapidement et de donner les ouvrages à moindre prix, quatre volumes du double *Cours d'Ecriture sainte et de Théologie* furent tirés avec la correction insuffisante donnée dans les imprimeries à presque tout ce qui s'édite; il est vrai aussi qu'un certain nombre d'autres volumes, appartenant à diverses Publications, furent imprimés ou trop noir ou trop blanc. Mais, depuis ces temps éloignés, les mécaniques ont cédé le travail aux presses à bras, et l'impression qui en sort, sans être du luxe, attendu que le luxe jurerait dans des ouvrages d'une telle nature, est parfaitement convenable sous tous les rapports. Quant à la correction, il est de fait qu'elle n'a jamais été portée si loin dans aucune édition ancienne ou contemporaine. Et comment en serait-il autrement, après toutes les peines et toutes les dépenses que nous subissons pour arriver à purger nos épreuves de toutes fautes? L'habitude, en typographie, même dans les meilleures maisons, est de ne corriger que deux épreuves et d'en conférer une troisième avec la seconde, sans avoir préparé en rien le manuscrit de l'auteur. •

Dans les *Ateliers Catholiques* la différence est presque incommensurable. Au moyen de correcteurs blanchis sous le harnais et dont le coup d'œil typographique est sans pitié pour les fautes, on commence par préparer la copie d'un bout à l'autre sans en excepter un seul mot. On lit ensuite en première épreuve avec la copie ainsi préparée. On lit en seconde de la même manière, mais en collationnant avec la première. On fait la même chose en tierce, en collationnant avec la seconde. On agit de même en quarte, en collationnant avec la tierce. On renouvelle la même opération en quinte, en collationnant avec la quarte. Ces collationnements ont pour but de voir si aucune des fautes signalées au bureau par MM. les correcteurs, sur la marge des épreuves, n'a échappé à MM. les corrigeurs sur le marbre et le métal. Après ces cinq lectures entières contrôlées l'une par l'autre, et en dehors de la préparation ci-dessus mentionnée, vient une révision, et souvent il en vient deux ou trois; puis l'on cliche. Le clichage opéré, par conséquent la pureté du texte se trouvant immobilisée, on fait, avec la copie, une nouvelle lecture d'un bout de l'épreuve à l'autre, on se livre à une nouvelle révision, et le tirage n'arrive qu'après ces innombrables précautions.

Aussi y a-t-il à Montrouge des correcteurs de toutes les nations et en plus grand nombre que dans vingt-cinq imprimeries de Paris réunies! Aussi encore, la correction y coûte-t-elle autant que la composition, tandis qu'ailleurs elle ne coûte que le dixième! Aussi enfin, bien que l'assertion puisse paraître téméraire, l'exactitude obtenue par tant de frais et de soins, fait-elle que la plupart des Editions des *Ateliers Catholiques* laissent bien loin derrière elles celles même des célèbres Bénédictins Mabillon et Montfaucon et des célèbres Jésuites Petau et Sirmond. Que l'on compare, en effet, n'importe quelles feuilles de leurs éditions avec celles des nôtres qui leur correspondent, en grec comme en latin, on se convaincra que l'invraisemblable est une réalité.

D'ailleurs, ces savants éminents, plus préoccupés du sens des textes que de la partie typographique et n'étant point correcteurs de profession, lisaient, non ce que portaient les épreuves, mais ce qui devait s'y trouver, leur haute intelligence suppléant aux fautes de l'édition. De plus les Bénédictins, comme les Jésuites, opéraient presque toujours sur des manuscrits, cause perpétuelle de la multiplicité des fautes, pendant que les *Ateliers Catholiques*, dont le propre est surtout de ressusciter la Tradition, n'opèrent le plus souvent que sur des imprimés.

Le R. P. De Buch, Jésuite Bollandiste de Bruxelles, nous écrivait, il y a quelque temps, n'avoir pu trouver en dix-huit mois d'étude, *une seule faute* dans notre *Patrologie latine*. M. Denzinger, professeur de Théologie à l'Université de Wurzbourg, et M. Reissmann, Vicaire Général de la même ville, nous mandaient, à la date du 19 juillet, n'avoir pu également surprendre *une seule faute*, soit dans le latin soit dans le grec de notre double *Patrologie*. Enfin, le savant P. Pitra, Bénédictin de Solesme, et M. Bonetty, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, mis au défi de nous convaincre d'une seule erreur typographique, ont été forcés d'avouer que nous n'avions pas trop présumé de notre parfaite correction. Dans le Clergé se trouvent de bons latinistes et de bons hellénistes, et, ce qui est plus rare, des hommes très-positifs et très-pratiques, eh bien! nous leur promettons une prime de 25 centimes par chaque faute qu'ils découvriront dans n'importe lequel de nos volumes, surtout dans les grecs.

Malgré ce qui précède, l'Editeur des *Cours complets*, sentant de plus en plus l'importance et même la nécessité d'une correction parfaite pour qu'un ouvrage soit véritablement utile et estimable, se livre depuis plus d'un an, et est résolu de se livrer jusqu'à la fin à une opération longue, pénible et coûteuse, savoir, la révision entière et universelle de ses innombrables clichés. Ainsi chacun de ses volumes, au fur et à mesure qu'il les remet sous presse, est corrigé mot pour mot d'un bout à l'autre. Quarante hommes y sont ou y seront occupés pendant 10 ans, et une somme qui ne saurait être moindre d'un demi-million de francs est consacrée à cet important contrôle. De cette manière, les Publications des *Ateliers Catholiques*, qui déjà se distinguaient entre toutes par la supériorité de leur correction, n'auront de rivales, sous ce rapport, dans aucun temps ni dans aucun pays; car quel est l'éditeur qui pourrait et voudrait se livrer APRÈS COUP à des travaux si gigantesques et d'un prix si exorbitant? Il faut certes être bien pénétré d'une vocation divine à cet effet, pour ne reculer ni devant la peine ni devant la dépense, surtout lorsque l'Europe savante proclame que jamais volumes n'ont été édités avec tant d'exactitude que ceux de la *Bibliothèque universelle du Clergé*. Le présent volume est du nombre de ceux révisés, et tous ceux qui le seront à l'avenir porteront cette note. En conséquence, pour juger les productions des *Ateliers Catholiques* sous le rapport de la correction, il ne faudra prendre que ceux qui porteront en tête l'avis ici tracé. Nous ne reconnaissons que cette édition et celles qui suivront sur nos planches de métal ainsi corrigées. On croyait autrefois que la stéréotypie immobilisait les fautes, attendu qu'un cliché de métal n'est point élastique; pas du tout, il introduit la perfection, car on a trouvé le moyen de le corriger jusqu'à extinction de fautes. L'Hébreu a été revu par M. Drach, le Grec par des Grecs, le Latin et le Français par les premiers correcteurs de la capitale en ces langues.

Nous avons la consolation de pouvoir finir cet *avis* par les réflexions suivantes : Enfin, notre exemple a fini par ébranler les grandes publications en Italie, en Allemagne, en Belgique et en France, par les *Canons grecs* de Rome, le *Gerdil* de Naples, le *Saint Thomas* de Parme, l'*Encyclopédie religieuse* de Munich, le recueil des *déclarations des rites* de Bruxelles, les *Bollandistes*, le *Suarez* et le *Spicilége* de Paris. Jusqu'ici, on n'avait su réimprimer que des ouvrages de courte haleine. Les in-4°, où s'engloutissent les in-folio, faisaient peur, et on n'osait y toucher, par crainte de se noyer dans ces abîmes sans fond et sans rives; mais on a fini par se risquer à nous imiter. Bien plus, sous notre impulsion, d'autres Editeurs se préparent au *Bullaire* universel, aux *Décisions* de toutes les Congrégations, à une *Biographie* et à une *Histoire* générale, etc., etc. Malheureusement, la plupart des éditions déjà faites ou qui se font, sont sans autorité, parce qu'elles sont sans exactitude; la correction semble en avoir été faite par des aveugles, soit qu'on n'en ait pas senti la gravité, soit qu'on ait reculé devant les frais; mais patience! une reproduction correcte surgira bientôt, ne fût-ce qu'à la lumière des écoles qui se sont faites ou qui se feront encore.

THEOLOGIÆ

CURSUS COMPLETUS,

EX TRACTATIBUS OMNIUM PERFECTISSIMIS UBIQUE HABITIS, ET A MAGNA PARTE EPISCOPORUM NECNON THEOLOGORUM EUROPÆ CATHOLICÆ, UNIVERSIM AD HOC INTERROGATORUM, DESIGNATIS, UNICE CONFLATUS,

PLURIMIS ANNOTANTIBUS PRESBYTERIS
AD DOCENDOS LEVITAS PASCENDOSVE POPULOS ALTE POSITIS.

ANNOTAVIT VERO SIMUL ET EDIDIT

J.-P. MIGNE,

BIBLIOTHECÆ CLERI UNIVERSÆ,

SIVE

CURSUUM COMPLETORUM IN SINGULOS SCIENTIÆ ECCLESIASTICÆ RAMOS EDITOR.

TOMUS VIGESIMUS TERTIUS.

DE EUCHARISTIA. — DE SACRIFICIO MISSÆ.

28 VOLUMINA : 138 FRANCIS.

EXCUDEBATUR ET VENIT APUD J.-P. MIGNE EDITOREM,
IN VIA DICTA *D'AMBOISE*, OLIM PROPE PORTAM LUTETIÆ PARISIORUM VULGO *D'ENFER* NOMINATAM, SEU *PETIT-MONTROUGE*, NUNC VERO INTRA MŒNIA PARISINA.

1863

Ref
BR60
.T44
1857
v.23

ELENCHUS

...CTORUM ET OPERUM QUI IN HOC TOMO XXIII CONTINENTUR.

DE LUGO.

De Lugo Vita. col. 9

TRACTATUS DE VENERABILI EUCHARISTIÆ SACRAMENTO. 9

I. — An et quid sit Eucharistiæ sacramentum. 9

II. — Quotuplex sit Sacramentum Eucharistiæ. 56

III. — De necessitate Eucharistiæ. 70

IV. — De materia remota Eucharistiæ. 88

V. — De præsentia corporis et sanguinis Christi in Eucharistia. 139

VI. — De unione corporis et sanguinis Christi cum speciebus. 209

VII. — De conversione panis et vini in corpus et sanguinem Christi. 228

VIII. — De modo quo existit Christus in Eucharistia. 311

IX. — De his quæ potest Christus agere aut pati in Eucharistia. 359

X. — De accidentibus panis et vini, quæ remanent in Eucharistia. 371

XI. — De forma Sacramenti Eucharistiæ. 391

XII. — De effectibus Eucharistiæ. 464

XIII. — De usu et de subjecto capaci ad suscipiendam Eucharistiam. 506

XIV. — De dispositione spirituali prærequisita ad Eucharistiam. 534

XV. — De dispositione corporali, requisita ad percipiendam Eucharistiam. 595

XVI. — De præcepto sumendi Eucharistiam. 630

XVII. — Utrum consulendus sit omnibus fidelibus indifferenter usus quotidianus Eucharistiæ. 662

XVIII. — De ministro Eucharistiæ. 681

XIX. — De Eucharistia, ut est sacrificium. 703

XX. — De tempore, loco et aliis circumstantiis hujus sacrificii. 805

XXI. — De justo missæ stipendio. 841

XXII. — De præcepto audiendi missam. 857

BENEDICTUS XIV.

Benedicti XIV Vita. 871

DE SACROSANCTO MISSÆ SACRIFICIO. 873

I. — De rebus quæ generatim ad sacrificium missæ necessariæ sunt. 873

II. — De missæ partibus. 923

III. — Varii proponuntur et resolvuntur practici casus circa sacrificium missæ. 1095

De sacrosancto missæ sacrificio Appendices. 1235

BONA.

Bonæ Vita. 1301

DE SACRIFICIO MISSÆ TRACTATUS ASCETICUS, continens praxim attente, devote et reverenter celebrandi. 1301

Index Rerum. 1365

Parisiis. — Ex Typis J.-P. MIGNE.

DE LUGO VITA.

De Lugo (Joannes), cardinalis, Madriti natus anno 1583, Hispalensem se dicebat, quoniam ipsius pater Hispali commorabatur. Societati Jesu aggregatus anno 1603, defuncto patre, opimam quâ potitus est hæreditatem Hispalenses inter et Salmanticenses Jesuitas partitus est. Postquàm philosophiam theologiamque diversis in collegiis edocuisset, Romam missus est, theologici professoris munere functurus, quod quidem per annos viginti magnâ nominis laude peregit. Eum cardinalem effecit Urbanus Papa VIII anno 1643, ejusque sæpiùs operâ pro datâ occasione usus est. Tantâ verò dignitate vir modestissimus insignitus, nec humilitatem, nec paupertatis simplicitatisque religiosæ amorem abdicavit, quippe qui nullam splendentem aut pretiosam supellectilem in suo palatio conspici unquàm passus est. Supremam diem obiit Romæ, anno 1660, ætatis verò 77.

Multa extant clarissimi viri opera, Latinè exarata, quæ septem amplis voluminibus in-fol. comprehensa sunt, Lugduni, 1633-1660. In his omnibus theologiam scholasticam moralemque pertractat auctor noster, qui octo inter præstantissimos orbis catholici theologos, nempe D. Thomam, D. Bonaventuram, Magistrum Sententiarum, Suaresium, Petavium, Benedictum XIV ac Bellarminum annumerari meruit. Quidam eum *peccatum philosophicum* in suis operibus tradidisse asseruerunt. Magis verò constat ipsos nimiâ animi simultate, immodicisque partium studiis abreptos, hujuscemodi criminis notam cardinali nostro inussisse, quàm eum uspiam in suis scriptis talem errorem docuisse. Pauperes summâ charitate prosequebatur De Lugo, quo inprimis juvante, Peruviana cortex (Gallicè *le quinquina)* in vulgus emissa est, unde ab ipso *pulveris Lugonii* nomen mutuavit illud remedium, quod Angli *pulverem Jesuiticam* hodiedùm appellant. Hanc pauperibus gratuitò largiebatur, quâ quidem viâ nata occasio hujusce febrifugi medicaminis proprietates detegendi, quod tunc temporis permagno pretio comparabatur.

TRACTATUS
DE VENERABILI
EUCHARISTIÆ
SACRAMENTO.

Habet hæc materia quatuor partes : prima merè est scholastica ; secunda pertinet ad controversias cum hæreticis ; tertia, ad quæstiones Scripturæ sacræ ; quarta denique ad theologum moralem, et quæstiones circa casus conscientiæ. Ex his primam pro munere nostro ex professo pertractabimus, secundam et tertiam omninò, illam ad controversistas, hanc ad Scripturæ interpretes remittemus. Unde controversiam de præsentiâ reali Christi in Eucharistiâ, et alias similes ; quæstionem item de die quo Christus Eucharistiam instituit, et similes, supponemus ex iis qui latissimè et doctissimè de iis disputârunt. Ultimam denique, licèt nostri muneris minùs propriam, non omninò relinquemus, quia ad theologum scholasticum spectat principia illa radicitùs examinare et corroborare, ex quibus theologi morales suam doctrinam deducunt, et quæ pro breviori illius disciplinæ methodo non vacat illis subtiliori examine comprobare.

DISPUTATIO PRIMA.

AN ET QUID SIT EUCHARISTIÆ SACRAMENTUM.

Præmitto has duas quæstiones ad illam, quæ in præsenti solet disputari, utrùm sit ūnicum, vel multiplex Eucharistiæ Sacramentum : ægrè enim et difficilè scies quomodò multiplicetur ejus essentia, nisi præcognitâ essentiæ quidditate.

SECTIO PRIMA.

Utrùm Eucharistia sit Sacramentum ab aliis diversum.

1. Duo continentur sub hoc titulo ; utrumque facile, utrumque certum : esse scilicet Sacramentum novæ legis ; et esse diversum ab aliis omnibus. Primùm constat ex Trid., sess. 13, per totam, et sess. 7, et alibi sæpè ; ex Florentino, in decreto de Unione Armenorum ; et ex c. *Firmiter*, de summâ Trinitate et Fide catholicâ, et alibi sæpè.

Est autem adeò certa hæc pars, ut ne ab hæreticis quidem negetur. Nam Lutherus, lib. de Captivit. Babylonicâ, qui tantùm ponit unicum Sacramentum à Christo institutum, dicit hoc esse Eucharistiam. Calvinus in Institutione, qui dicit esse duo tantùm Sa-

(Une.)

cramenta, ait unum esse Eucharistiam. Melanchthon, qui posuit quatuor; Posthelus, qui posuit sex, unum aiunt esse Eucharistiam, ut tradit Lindanus, 4 Panopliæ, c. 6, et Castro, verbo *Eucharistia;* et denique Mahometus, c. 4 Alcorani, fatetur hoc Sacramentum, et ait esse veneratione dignum; sed reprehendit Christianos quòd in Eucharistiâ eum devorent quem Deum esse dicunt. Videatur Prateolus, lib. 11 Elenchi hæresum, verbo *Mahometus*, propè finem, et Vasquez in præsenti disp. 167, c. 1, ubi latè probat nullum adhuc hæreticum negâsse in speciali Eucharistiæ Sacramentum: aliud enim est malè de illo sentire negando realem Christi præsentiam, et alia hujusmodi; aliud negare in universum dari aliquod Eucharistiæ Sacramentum à Christo institutum.

Ratione etiam probatur facilè hæc pars, ex definitione Sacramenti, scilicet: *Signum sensibile practicum gratiæ sanctificantis;* quæ tota convenit Eucharistiæ, ut de se patet, et infra ampliùs declarabitur, et constat ex Christi institutione, Matth. 26, Marc. 14, et Luc. 22, ut inferiùs videbitur, neque enim modò opus est ampliùs in hoc immorari.

2. Secunda verò pars, scilicet esse Sacramentum ab aliis diversum, constat ex conciliis Florentino, Tridentino, et aliis, Eucharistiam semper sigillatim, ut Sacramentum diversum numerantibus. Ratio est aperta, quia essentia et partes Eucharistiæ differunt omninò ab essentiâ, et partibus aliorum Sacramentorum, scilicet penes materiam et formam. Ratio item congruentiæ communiter ad hoc ipsum adducitur à S. Thomâ et aliis, ex diversitate finis. Nam Eucharistia instituta est ad conservandam et augendam vitam spiritualem animæ, non secùs ac cibus materialis conservat vitam naturalem: hic autem finis non competit ex propriâ institutione alteri Sacramento; ut discurrenti per singula facilè constabit.

3. Contra hanc partem est vulgaris objectio desumpta ex Sacramento Confirmationis, quod quidem institutum etiam est ad augendam vitam spiritualem; in eo enim differt à Baptismo, quòd Baptismus sit ad generandam vitam; Confirmatio verò ad augendam, deducendumque hominem ad statum virilem; ergo non differt Confirmatio ab Eucharistiâ penes fines ad quos sunt instituta hæc Sacramenta. Probatur consequentia, quia in ordine naturali idem cibus, qui deservit ad nutriendum et conservandum hominem, deservit etiam ad augendum illum; ergo cibus spiritualis, qui institutus est ad nutriendum hominem spiritualiter, institutus etiam est ad augendum illum spiritualiter; ergo Eucharistia habet eumdem finem, quem habet Confirmatio.

4. Mirum est quot solutiones huic difficultati reddantur, et quot principia philosophica evolvantur. Ego eas omnes libenter prætermitto, quia hæc congruentia desumpta ex nutritione et augmentatione, non est adeò ad amussim accipienda, ut debeat exemplum in omnibus tenere. Habent enim hæc duo Sacramenta alia plura capita, ex quibus magis distinguantur, ex materiâ, ex formâ, etc. Breviter ergo respondeo, puerum genitum naturaliter indigere quidem alimento, tum ad vitam conservandam et augendam, tum etiam ad vires acquirendas. Sic etiam baptizatus indiget vitæ spiritualis augmento; indiget etiam viribus ad pugnandum. Eucharistia quidem data est ad nutriendum, et augendam vitam animæ; Confirmatio autem ad vires, roburque præstandum, non quidem per modum alimenti, sed per modum medicinæ confortantis, ut viriliter pugnet prælia Christi, non solùm contra visibiles, sed etiam contra invisibiles hostes. Ideò enim Eucharistia datur sub specie cibi corporei, ut insinuetur eosdem effectus causare in animâ, quos cibus naturalis in corpore; atverò Confirmatio datur sub chrismate, ut insinuetur, non quidem alere ex propriâ institutione, sed ungere et confortare hominem ad luctam, instar veterum luctatorum, qui oleo parabantur ad luctam. Eucharistia ergo dat vires nutriendo; Confirmatio verò dat etiam vires, non tam nutriendo ex propriâ institutione, sed confortando et roborando per modum unctionis et medicinæ.

5. Dices: Confirmatio etiam habet ex suâ institutione augere vitam spiritualem conferendo augmentum gratiæ justificantis; ergo ex suâ institutione habet dare vires nutriendo, sicut Eucharistia. — Respondeo, hoc quod est conferre gratiam non esse effectum proprium Confirmationis, sed communem omnibus Sacramentis; effectus autem proprius illius est dare gratiam cum ordine ad auxilia quædam uberiora, quibus ut miles Christi confirmatus possit fortiter præliari contra hostes: ex quo oritur differentia valdè observanda inter Eucharistiam et Confirmationem: nam licèt utraque conferat gratiam cum ordine ad auxilia ad benè operandum, et resistendum tentationibus, cum hoc tamen discrimine, quòd Eucharistia postulat illa auxilia in ordine ad eum finem, ut homo benè operando crescat in gratiâ et sanctitate internâ, et augeatur ejus vita spiritualis; et postulat eò quòd per nutritionem spiritualem auxit substantiam hominis, et ideò reddidit robustiorem ad omnes operationes, sive necesse sit pugnare, sive mereri sine pugnâ: atverò Confirmatio postulat ea auxilia ad eum finem peculiariter, ut homo possit resistere tentationibus, profiteri fidem, et fortiter præliari; non enim reddit hominem ex propriâ institutione robustiorem ad operandum ut sic, sed ad resistendum in prælio et tentationibus; et hoc non per modum cibi, sed unctionis, quam imitatur: differunt ergo tam ex parte finis diversi, quàm ex parte modi quo illum significant; quod totum oritur ex eo quòd Eucharistia instituta est per modum cibi spiritualiter nutrientis, non verò Confirmatio.

6. Dices: Eucharistia non solùm nutrit, sed reparat vires spirituales contra tentationes: hoc autem fit per auxilia quibus pugnemus contra illas; ergo licèt non augeret gratiam, daret hæc auxilia. — Respondetur, Eucharistiam reparare vires per modum cibi; quare sicut cibus reparat vires dando sanguinem, ex quo nutriatur homo, et fiant spiritus, etc.,

sic Eucharistia reparat vires nutriendo, dando scilicet gratiam, ex vi cujus homo fiat robustior; atverò Confirmatio directè tendit ad dandas vires, ad resistendum, et ad hunc finem dat gratiam; sicut Sacramentum Pœnitentiæ directè tendit ad remissionem peccati, et ad hunc finem dat gratiam sanctificantem.

7. Unde apparet, licèt omnia Sacramenta re ipsâ augeant gratiam, si inveniunt subjectum gratum, hunc tamen effectum augendi gratiam esse proprium Eucharistiæ in sensu formali, hoc est, per se et ex vi propriæ significationis. Nam Baptismus, v. g., per se potiùs tendit ad generationem spiritualem, ut constat. Pœnitentia item ex se significat reconciliationem et remissionem peccati. Extrema-Unctio tendit ad perfectam sanitatem à reliquiis peccatorum. Ordo ad rectum ordinis usum, sicut Matrimonium ad dandas vires, quibus ejus onera laudabiliter portentur. Confirmatio ad dandas vires et robur in ordine ad fidei confessionem. Quare non primariò, sed secundariò respiciunt gratiam in ordine ad proprios singulorum fines. Atverò Eucharistia, quæ est cibus animæ, per se et ex vi propriæ significationis, ordinatur ad augendam substantiam vitæ spiritualis : sicut cibus materialis ordinatur ad augendam vitam et substantiam corporis; respicit ergo immediatè, et per se ipsum augmentum gratiæ; quod nulli ex aliis Sacramentis ita convenit.

8. Dices : Alia etiam Sacramenta per se habent causare gratiam; et quidem omnia præter Baptismum, et Pœnitentiam exigunt per se subjectum gratum; nam si status peccati non opponeretur eorum significationi, non esset obex impediens eorum effectum; ergo illa etiam ex vi suæ significationis, et per se significant augmentum gratiæ. — Respondetur, illa Sacramenta, licèt per se prærequirant vitam in animâ, eò quòd ordinantur ad aliquos actus vitales, qui supponunt vitam, non tamen ordinari ad illud augmentum gratiæ præcisè ut augmentum est, sistendo ibi, sed quatenùs est principium talium actuum. Eucharistia verò, quia cibus est, habet ex propriâ ratione augere vitam et substantiam sub ratione augmenti; ita ut illud intenderet, etiamsi ad aliam operationem non ordinaretur. Fateor de facto ordinari etiam Eucharistiam ad operationes, quia cibus etiam ordinatur ad dandas vires in ordine ad operandum; ordinatur tamen ad ipsum augmentum sub ratione augmenti, quia cibus etiam tendit ad nutriendam et augendam substantiam aliti.

9. Dices iterùm : Non est proprium cibi augere substantiam; nam licèt in pueris id faciat, non tamen in viris et senibus, sed solùm reparat ea quæ continuò deperduntur : non ergo significat per se cibus Eucharistiæ augmentum vitæ spiritualis. — Respondetur, cibum per se habere, ut augeat substantiam, donec perveniat ad statum perfectum : postea verò reparat vires. Cùm ergo anima nostra in hâc vitâ semper sit in statu augmenti, quippe quæ nondùm pervenit ad statum perfectum, hinc fit ut Eucharistia in nobis semper significet per se augmentum vitæ et gratiæ : non enim potest nutrire sine augmento eos qui sunt in statu augmenti. Adde cibum corporalem ideò, non augere, quoties nutrit, quia deperduntur quotidiè plures partes ipsius substantiæ, et ideò illæ quæ de novo adveniunt, non faciunt augmentum simpliciter; atverò in vitâ spirituali id non potest esse, quia, durante vitâ animæ per gratiam, nihil gratiæ deperdi potest, quoad substantiam, sed solùm quoad fervorem in operando; quare omnis nutritio spiritualis debet augere substantiam gratiæ, et ordinari ad augmentum, licèt quoad fervorem possit dici quòd aliquando non auget, sed reparat id quod per inclinationes et fomitem deperditur; non potest ergo cibus spiritualis ordinari per se ad nutriendum per productionem gratiæ, quin eo ipso ordinetur ad augmentum gratiæ.

10. Habemus ergo, Eucharistiam esse Sacramentum novæ legis à Christo Domino institutum, à cæteris omnibus diversum. Restat scire quem habeat dignitatis locum inter illa. Omnes theologi fatentur esse Sacramentorum omnium præstantissimum, et dignissimum. Cui conclusioni satis favet concilium Tridentinum, sess. 13; et alibi, illud appellans Sacramentum sanctissimum, venerabile, sacrosanctum, *in quo Deus divitias sui erga homines amoris velut effudit*, etc. Ad quod videtur attendisse idem concilium, dùm sess. 7, can. 3, de Sacramentis, damnat eos qui dixerint omnia Sacramenta esse paria, ut nullâ ratione unum sit alio dignius. Adeò ut hæc veritas videatur nonnullis de fide definita; inter quos est Suarez in præsenti disp. 39, sect. 2.

11. Cæterùm, quidquid de hoc sit, meritò dubitari potest an hic excessus Eucharistiæ supra alia Sacramenta proveniat ex eo quòd, cæteris paribus et cum æquali dispositione, conferat suscipienti majorem gratiam quàm quodvis aliud Sacramentum. Res hæc est omninò incerta, et soli Deo nota; quare licèt posset piè ita credi, non tamen solidè comprobari. Illud certum, dignitatem Eucharistiæ ex eo potissimùm sumendam, quòd contineat in se Christum Dominum auctorem totius gratiæ et sanctitatis : reliqua enim Sacramenta habent virtutem à Christo Domino eorum auctore; Eucharistia verò habet ipsum Christum, à quo omnia Sacramenta fluxerunt, et ideò majorem longè postulat venerationem. Nunc jam videamus in particulari quid intrinsecè includat quidditas hujus Sacramenti.

SECTIO II.

An hoc Sacramentum componatur intrinsecè ex speciebus, et ex corpore et sanguine Christi.

12. Duplicem compositionem possumus considerare in quolibet Sacramento; prima est ex significatione et re significante : nam sicut in voce naturali datur ipsa entitas vocis, quæ significat, et datur significatio, seu vis, quam habet ex impositione hominum ad significandam talem, vel talem rem, sic etiam in Sacramento Baptismi, v. g., datur ipsa entitas ablutionis, et verborum, etc., et vis etiam, quam habet ex divinâ institutione ad significandam gratiam; illud prius potest appellari subjectum; hoc verò posterius, nempe vis significandi, potest appellari quasi forma

constituens Sacramentum in ratione signi ad placitum ex divinâ institutione. An verò hæc vis significandi sit ens rationis, vel aliquid reale, non est hujus loci; pertinet enim ad materiam de Sacramentis in genere.

13. Rursùs possumus in ipso subjecto Sacramenti considerare aliam compositionem; nam sicut vox, quæ est subjectum significationis, adhuc ipsa in suâ entitate componitur ex pluribus syllabis, sic etiam Baptismus, qui est subjectum significationis, componitur intrinsecè ex materiâ et formâ, nempe ex ablutione et verbis; et de hâc secundâ compositione quærimus in præsenti, supponendo scilicet in Eucharistiâ dari subjectum significans, et vim etiam significandi gratiam ex divinâ promissione; quærimus, inquam, quod sit subjectum illud, quod habet hanc vim significandi: et, an hoc subjectum componatur intrinsecè ex aliquibus partibus.

14. Potest autem de multis dubitari in præsenti, an componant intrinsecè Sacramentum Eucharistiæ, de accidentibus scilicet, seu speciebus panis et vini remanentibus; de corpore et sanguine Christi; de animâ item et divinitate ejus; de verbis consecrationis, de actione transsubstantiativâ; de usu denique, seu susceptione actuali Eucharistiæ; de quibus omnibus sigillatim dicendum est. In hâc verò sectione quæstio est de speciebus remanentibus, et de corpore et sanguine Christi, an componant intrinsecè hoc Sacramentum. Supponimus autem de fide præsentiam corporis et sanguinis Christi; dubitamus tamen an hoc Sacramentum ea includat intrinsecè, et ex ipsis componatur.

15. Duplex est in hâc quæstione extrema sententia. Prima dicit solùm corpus et sanguinem Christi intrare ad constitutionem hujus Sacramenti; species autem solùm connotari, non verò componere illud. Hæc tribuitur communiter Waldensi, tom. 2 de Sacramentis, c. 20. Vasquez tamen, disp. 167, num. 10 et sequentibus, cum latè conatur ab hâc opinione liberare. Secunda sententia docet è contra solas species constituere Sacramentum, connotando tamen corpus et sanguinem Christi. Hanc tenent Marsilius, et Soto relati à Suarez, disp. 42, sect. 3, et eam amplectuntur aliqui recentiores.

16. Dico primò: Species saltem partialiter pertinent intrinsecè ad hoc Sacramentum. Hæc est communis theologis, quos referunt et sequuntur Suarez, ubi supra, sect. 1, et Vasquez, c. 3. Probatur primò ex Innocentio III, in c. *Cùm Marthæ*, de Celebratione missarum, ubi pontifex docet species visibiles in Eucharistiâ esse Sacramentum tantùm, hoc est, non esse rem et Sacramentum, sed solùm Sacramentum; ergo sunt saltem pars Sacramenti; nam in omnibus Sacramentis id quod est Sacramentum tantùm, est pars saltem essentialis Sacramenti, ut in Pœnitentiâ confessio, in Baptismo ablutio, etc.

17. Probatur secundò ex modo loquendi Tridentini et Patrum dicentium corpus Christi contineri in hoc Sacramento; ergo Sacramentum non est solùm corpus Christi; nihil enim continetur in se ipso; ergo species pertinent intrinsecè ad hoc Sacramentum. Dices hoc Sacramentum constare ex corpore Christi et verbis consecrationis, licèt non includat etiam species, et ideò posse dici Christum contineri in hoc Sacramento. Sed contra, quia Christus dicitur contineri in hoc ipso Sacramento, quod remanet post consecrationem, tunc autem non manent verba; ergo hoc Sacramentum in esse permanenti includit species ultra corpus Christi.

18. Probatur tertiò ratione, quia, ut supra dixi, Sacramentum est signum sensibile gratiæ justificantis, quod de Sacramento Eucharistiæ docet Trident., sess. 13, c. 3, esse scilicet invisibilis gratiæ visibilem formam; atverò corpus Christi, prout condistinguitur à speciebus, non est signum sensibile gratiæ, quia non sentitur per se, prout est in Eucharistiâ; ergo species sensibiles pertinent intrinsecè ad hoc Sacramentum; alioquin Eucharistia non erit signum sensibile.

19. Dices, licèt corpus Christi secundùm se non sit sensibile, esse tamen sensibile, prout connotat species; quare fieri potest ut solùm corpus Christi connotando species, sit Sacramentum. — Sed contra, quia ex hoc sequitur Eucharistiam non esse in se ipsâ Sacramentum, sed solùm connotare rationem Sacramenti, quia Sacramenti quidditas est significare sensibiliter gratiam; atverò corpus Christi de se et in se non significat sensibiliter, sed connotat species significantes sensibiliter; ergo Eucharistia in se non includit rationem Sacramenti, sed connotat extrinsecè illam.

20. Dices: Contritio in se ipsâ est pars Sacramenti Pœnitentiæ, et tamen in se non est signum sensibile, sed prout connotat confessionem externam, à quâ redditur sensibilis; ergo etiamsi corpus Christi in se ipso intrinsecè non sit signum sensibile, nisi prout connotat species, poterit tamen esse Sacramentum redditum sensibile per species. Sed contra, quia contritio non est Sacramentum totale, sed pars illius; conflatur enim Sacramentum Pœnitentiæ ex confessione externâ, contritione, absolutione, etc.; sufficit autem, intra illud compositum reperiri sensibilitatem, ut ita dicam, à quâ reddantur sensibiles omnes illæ partes, ut illæ omnes constituant intrinsecè Sacramentum, quia jam manet intra Sacramentum totum hoc quod est sensibiliter significare. Atverò, si solùm corpus Christi constituat Eucharistiam, non manet intra illud Sacramentum sensibilitas corporis Christi, sed extra illud; ergo non manet intra Eucharistiam quidditas Sacramenti, nempe sensibiliter significare; ergo repugnat dicere quòd corpus Christi redditur sensibile, et Sacramentum formaliter ab aliquo quod manet extra totam quidditatem Sacramenti; ergo sensibilitas specierum, à quâ Eucharistia et ipsum corpus Christi habet esse signum sensibile et Sacramentum, non debet esse extra, sed intra ipsum Sacramentum; nulla enim forma potest esse extra compositum, seu extra effectum formalem resultantem ex ipsâ et ex subjecto.

21. Contra hanc conclusionem sunt nonnullæ ob-

jectiones. Prima desumitur ex modo loquendi sanctorum Patrum, quos afferemus sectione sequenti, qui absolutè dicunt Eucharistiam esse corpus et sanguinem Christi; ergo non includit etiam species. Patet consequentia, quia non dicitur benè : *Homo est animal rationalis;* nam licèt eam includat, non tamen solam; ergo si Eucharistia non includit solùm corpus Christi, non potest dici : Eucharistia est corpus Christi.

Ad hanc objectionem constabit ex dicendis sectione sequenti, ubi videbimus Eucharistiam, licèt intrinsecè includat species, non tamen importare semper illas in recto, sed in obliquo; et ideò non posse propriè prædicari de illis in recto, sed solùm de corpore Christi.

22. Secundò objicies, quia Sacramenta novæ legis causant gratiam; atverò in Eucharistiâ non species, sed corpus Christi est quod causat gratiam; ergo non species, sed corpus Christi constituit Sacramentum. — Responderi potest negando minorem, præsertim si juxta probabiliorem sententiam hæc causalitas non sit physica, sed moralis; hanc enim causalitatem non solùm exercet corpus Christi, sed etiam ipsæ species.

23. Dices : In cibo naturali substantia sola est quæ nutrit, non accidentia; ergo similiter in hoc cibo supernaturali substantia Christi Domini debet esse quæ nutrit animam, non verò accidentia panis, sub quibus illa substantia continetur. — Respondeo negando consequentiam. Ratio autem discriminis est, quòd in nutritione naturali substantia alimenti fit substantia aliti; non potest autem ex accidentibus fieri substantia : quare ex accidentibus cibi non potest vivens nutriri substantialiter, sed ad summum accidentaliter. Atverò nutritio supernaturalis non fit hoc modo; nec enim cibus convertitur in substantiam aliti, sed ideò dicitur nutrire, quia producit gratiam, quæ est vita spiritualis animæ; gratia autem æquè potest causari ab speciebus accidentalibus, ac ab ipso corpore Christi; et aliunde congruit ut sicut in aliis Sacramentis elementa et res naturales causant gratiam, sic etiam species sacramentales haberent eamdem vim in Eucharistiâ. Aliam solutionem indicabimus infra, sect. 4.

24. Hoc supposito, dico secundò : Corpus et sanguis Christi pertinent etiam intrinsecè ad constitutionem Sacramenti Eucharistiæ. Hæc etiam est communis ferè omnibus theologis, quos referunt et sequuntur Suar. in præsenti, disp. 42, sect. 3; Vasq. ubi supra, c. 5. Probatur primò ex Patribus, quos hi auctores adducunt. Irenæus, lib. 4, c. 34, dicit Eucharistiam dùabus rebus constare, alterâ terrenâ, alterâ cœlesti. Damasc., lib. 4, c. 4 : *Duplices*, inquit, *sumus, et compositi; par etiam fuit, dari nobis cibum duplicem, et compositum.* Habetur etiam in cap. *Hoc est*, de Consecrat., d. 2; ubi dicitur, *nostrum sacrificium constare visibili elementorum specie, et invisibili Christi Domini carne.* Eodem modo loquitur Hesychius, lib. 6 in Levit.; Lanfrancus contra Berengarium, à colum. 11 : Algerus, lib. 1 de hoc Sacram., cap. 5, et alii.

25. Secundò probari potest ex aliis locutionibus Scripturæ, conciliorum et Patrum, dicentium, hoc Sacramentum non solùm constare ex corpore et sanguine Christi, sed esse corpus et sanguinem Christi. Eorum autem verba commodiùs afferemus sect. seq. Vasquez et alii probant hoc ipsum, quia verba consecrationis conficiunt hoc Sacramentum, seu sacerdos consecratione conficit Eucharistiam, ut habetur apud Eugen. in concil. Flor.; non autem conficit solas species; ergo conficit compositum ex speciebus et corpore Christi; ergo Sacramentum est totum illud compositum. Hoc tamen argumento non utor, quia satis probabiliter solvi potest fatendo sacerdotem verbis conficere Eucharistiam, eò quòd licèt non conficiat species secundùm se, facit tamen illas esse consecratas; sicut verbis etiam et orationibus conficit aquam benedictam, licèt non includat aliquid præter aquam et ipsam benedictionem. Hoc ergo et aliis argumentis omissis, quæ fortè non probant adeò efficaciter, probatur tertiò ratione, quia Sacramentum Eucharistiæ causat gratiam per modum cibi et potûs, ut dictum est; cibus autem et potus animam spiritualiter nutriens non sunt solæ species, sed etiam et potissimùm caro et sanguis Christi; ergo non solæ species, sed etiam caro et sanguis Christi pertinent intrinsecè ad hoc Sacramentum. Consequentia patet; minor verò probatur ex verbis Christi Domini : *Qui manducat me, ipse vivet propter me; qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet*, etc. *Caro mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus. Panis, quem ego dabo, caro mea est.* Ergo cibus spiritualiter nutriens, non sunt solæ species, sed caro et sanguis Christi.

26. Contra hanc conclusionem objici potest primò doctrina communis theologorum ponentium in quolibet Sacramento tria hæc : Rem scilicet solùm, Sacramentum solùm et aliud, quod sit res et Sacramentum. Res sola dicitur, quæ significatur, et non significat; Sacramentum solùm quod significat et non significatur; res verò et Sacramentum dicitur, quod significatur simul et significat. Juxta quam doctrinam Innocent. III, in c. *Cùm Marthæ*, de Celebrat. missar., dixit in hoc Sacramento, Sacramentum tantùm esse species panis et vini, quæ significant, et non significantur; rem verò Sacramenti esse gratiam quæ homini datur; ac denique corpus et sanguinem Christi esse rem et Sacramentum, quia significat gratiam, et significatur per species. Ex quâ doctrinâ communi sic objicitur contra conclusionem, quia in aliis Sacramentis id quod est res et Sacramentum non est pars Sacramenti : nam character in Baptismo, qui est res et Sacramentum, non est pars intrinsecè constituens Baptismum, sed effectus illius, item species in hoc Sacramento sunt Sacramentum tantùm; ergo corpus Christi, quod non dicitur Sacramentum, sed res et Sacramentum, non pertinet ad intrinsecam constitutionem hujus Sacramenti.

27. Respondetur facilè species non ideò dici sacramentum tantùm, quia ipsæ solæ sint Sacramentum, sed quia non habent aliud munus quàm Sacramenti;

non enim significantur, sed significant. Deinde licèt in Baptismo, Confirmatione et Ordine illud quod est res et Sacramentum, non sit pars intrinseca Sacramenti, nempe character, non tamen est illa regula in universum vera; nam in Sacramento Pœnitentiæ contritio secundùm aliquos dicitur res et Sacramentum, et tamen est pars intrinseca ipsius Sacramenti. Regula ergo verissima hæc est, ut illud, quod instituitur à Christo pro signo practico gratiæ, debeat intrinsecè pertinere ad Sacramentum, sive sit res Sacramenti, sive non sit. Quare cùm corpus Christi habeat practicè significare gratiam, non obstat quòd sit res Sacramenti, quominùs sit etiam pars intrinseca Sacramenti.

28. Secundò objicitur : Sacramentum est signum sensibile gratiæ invisibilis : corpus autem Christi non significat sensibiliter, sed solæ species ; ergo species solæ, et non Christi corpus constituunt intrinsecè Sacramentum Eucharistiæ. — Respondeo, corpus Christi secundùm se non sentiri ; sentiri tamen per species consecratas, quæ ipsum significant : quare redditum sensibile per ipsas species potest pertinere intrinsecè ad constitutionem Sacramenti ; sicut contritio etiam est pars Sacramenti Pœnitentiæ, quia licèt per se non sentiatur, fit tamen sensibilis per confessionem externam ; et ut sic sensibilis potest constituere Sacramentum.

29. Tertiò objicitur quia juxta communem modum loquendi conciliorum et Patrum, Christus continetur in hoc Sacramento ; ergo condistinguuntur Christus et Sacramentum : nihil enim continetur in se ipso. — Respondetur Christum contineri in hoc Sacramento ut partem in suo toto ; sicut anima etiam continetur in homine : nam Eucharistia includit corpus Christi, et aliquid aliud, ut vidimus. Alias leviores objectiones vide apud Suarez, ubi supra.

30. Pro complemento tamen hujus sectionis, duo restant inquirenda : Primum, an hoc Sacramentum constituatur intrinsecè ex solis iis partibus Christi quæ ponuntur ex vi verborum ; an etiam ex iis quæ ponuntur per concomitantiam, scilicet animâ, Divinitate, etc. — Respondetur, strictè loquendo, constitui solùm ex iis quæ sunt ex vi verborum, corpore scilicet, et sanguine. Ratio est quia quæ solùm sunt per concomitantiam, non sunt sensibilia, nec per se, ut patet, nec per verba etiam, cùm per verba non significentur ; alioquin ponerentur ex vi verborum ; ergo nullo modo sunt signum sensibile gratiæ. Adde ea quæ sunt per concomitantiam, neque etiam causare gratiam physicè, vel moraliter ; gratia enim solùm est promissa manducanti carnem, et bibenti sanguinem ; ergo positio animæ, v. g., per accidens se habet ad dandam gratiam. Loquendo tamen minùs strictè, aliquando dicitur totus Christus esse Sacramentum Eucharistiæ.

31. Secundò inquiri potest quid potissimùm sit in constitutione Eucharistiæ, corpus Christi, an species? — Respondetur, in ratione signi sensibiliter significantis magis conducere species visibiles ; in ratione sanctificantis, nutrientis et ostendentis divinum amorem, magis conducere corpus Christi, quæ est nobilissima et præcipua pars hujus Sacramenti, et fons totius vitæ spiritualis. Posset etiam inquiri an hæ partes Sacramenti habeant singulæ suas significationes partiales, an omnes significent indivisibiliter. Verùm hæc quæstio communis est omnibus Sacramentis, et ideò pertinet ad tractatum de Sacramentis in genere.

SECTIO III.

Utrùm Eucharistia importet in recto corpus et sanguinem Christi, an verò species sacramentales.

32. Diximus Eucharistiam intrinsecè constare ex corpore et sanguine Christi, et speciebus sacramentalibus ; nunc, antequàm ulteriùs progrediamur, scire oportebit an utraque pars significetur in recto per Sacramentum Eucharistiæ ; quæ quidem quæstio necessaria est, ad meliùs intelligendam Eucharistiæ compositionem.

Supponendum est primò ad quæstionem, non esse idem, aliquid importari in obliquo, et importari extrinsecè ; potest enim aliquid dupliciter importari in obliquo, scilicet extrinsecè et intrinsecè : extrinsecè quidem, ut per hoc nomen, *cognoscens*, vel *videns*, importatur quidem essentialiter de connotato objectum ; non tamen ut pars intrinsecè componens videntem vel cognoscentem ; atverò ipsa visio, seu cognitio, significatur etiam per illos terminos concretos in obliquo, qui videns non est visio, sed habens visionem, non tamen significatur extrinsecè, sed ut pars intrinsecè constituens videntem in ratione videntis, et componens illud concretum. Potest ergo Eucharistia importare intrinsecè species et corpus Christi ; et tamen importare unum in recto, et alterum in obliquo, seu de connotato.

33. Supponendum secundò, ex materiâ de Sacramentis in genere, alia Sacramenta importare quidem tam materiam quàm formam in recto ; Baptismus enim, v. g., non supponit in recto pro ablutione connotando in obliquo verba ; sed in recto significat ablutionem et verba, et sic de aliis. Ita observat cum aliis noster Vasq., 2 tom., in 3 p., disp. 129, c. 3, contra Sotum, qui voluit Sacramentum supponere in recto pro materiâ, connotando formam in obliquo.

34. His itaque suppositis, quærimus nunc utrum Eucharistiæ Sacramentum importet in recto tam species quàm corpus Christi ; an unum in recto, et alterum solùm de connotato, licèt utrumque intrinsecè. In quâ quæstione tres possunt esse sententiæ : prima, quòd species solæ significentur in recto ; corpus verò et sanguis Christi de connotato. Hanc tenent aliqui theologi recentiores. Secunda sententia dicit, utrumque importari in recto, tam species quàm corpus Christi. Hanc tenet Suarez, disp. 42, sect. 4. Tertia sententia, quæ nobis verior videtur, docet, supponere communiter in recto pro corpore et sanguine Christi ; species verò importare de connotato. Pro cujus explicatione,

35. Dico primò : species solæ non importantur in

recto. Hæc est contra primam sententiam, et à fortiori constabit ex secundâ conclusione; nunc autem breviter ostenditur, quia nullum est fundamentum, ut dicatur species solùm significari in recto, et non corpus Christi. Aliunde verò non possunt convenire speciebus ea prædicata quæ in recto tribuuntur huic Sacramento, v. g., quòd adorabile sit vero latriæ cultu qui vero Deo debetur, ut dicitur in Tridentino, sess. 13, cap. 5, qui cultus non debetur speciebus etiam cum habitudine ad corpus Christi, sed alius cultus inferior latriæ respectivæ, ut suppono ex tractatu de Adoratione. Dicunt species se habere ut materiam respectu corporis Christi, quia quamdiù conservant dispositiones requisitas ad formam panis, continent etiam corpus Christi; illud autem solum quod significatur ad modum materiæ, debet importari in recto. Sed contra, quia inprimis jam vidimus supra non sufficere aliquid esse materiam, nedùm habere se ad modum materiæ, ad hoc ut illud solum importetur in recto. Deinde, ut postea videbimus, magis se habet ad modum subjecti in Eucharistiâ corpus Christi respectu specierum, quàm species respectu corporis Christi.

36. Dico secundò: In Eucharistiâ solum corpus, et sanguis Christi importantur communiter in recto, species verò de connotato. Hanc tenent illi theologi quos suppresso nomine refert Suarez ubi supra, et alii infra citandi. Moveor autem ad illam potissimùm ex auctoritate: cùm enim quæstio sit de modo quo significat hoc nomen *Eucharistia*, potissimum argumentum desumendum est ex modo communi, quo illud Patres et theologi usurpârunt. Porrò Patres per illud nomen solùm significâsse in recto corpus Christi, et non species, probatur facilè, quia passim prædicârunt in recto Eucharistiam de corpore Christi, et è contra; quæ quidem locutiones essent falsæ, si Eucharistia species etiam includeret in recto: sicut falsò diceretur: *Homo est materia*, quia homo plus dicit in recto quàm materia. Hic autem loquendi modus Patrum ostenditur facilè ex ipsorum verbis. Ambros., lib. de iis qui initiantur, cap. 9, sic ait: *Sacramentum quod accipis, Christi sermone conficitur, et in illo Sacramento Christus est, quia corpus est Christi.* Justinus, apol. 2: *Hoc alimentum*, inquit, *apud nos vocatur Eucharistia;* quam postea dicit esse carnem, et sanguinem incarnati Jesu. Gregorius relatus in c. *Multi*, 1, q. 1: *Polluimus panem, hoc est, corpus Christi, quando sordidi accedimus ad altare.* Ignatius, in Epistolâ ad Smyrnenses, relatus à Theodoreto in Dialogo 3: *Eucharistias*, inquit, *et oblationes non admittunt, quòd non confiteantur, Eucharistiam carnem esse Salvatoris nostri Jesu Christi, quæ pro peccatis nostris passa est, quam Pater suâ benignitate suscitavit.* Vides, Patres Eucharistiam absolutè dicere esse corpus Christi: nec mirum, siquidem hunc loquendi modum ab ipso Christo Domino acceperunt: *Panis, quem ego dabo, caro mea est.* Item: *Caro mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus.* Ex quibus verbis sic concluditur nostra sententia: Panis iste, seu cibus, et potus spiritualis est Sacramentum Eucharistiæ; sed corpus Christi est ipse panis, est ipse cibus; ergo corpus Christi est Sacramentum Eucharistiæ; ergo hoc Sacramentum in recto non est species: alioquin istæ prædicationes essent falsæ, ut supra probatum est.

37. Contra hanc conclusionem objicit Suarez ubi supra, quia in aliis entibus artificialibus partes omnes integrantes importantur in recto: nam *domus* omnes partes significat in recto, quod præsertim locum habet in Sacramentis. Nam, ut diximus, Baptismus æquè in recto significat ablutionem, et verba, et sic de aliis; ergo non est, cur Eucharistia significet unam partem in recto, et alteram de connotato. — Respondetur, inprimis forsitan non omnia composita artificialia significare omnes partes in recto. Deinde, dato antecedenti, negatur consequentia. Ratio verò discriminis est, quòd partes Eucharistiæ, nempe corpus Christi et species, habent se ut subjectum, et accidentia, quia licèt corpus Christi non sit in rigore subjectum specierum, habet tamen se ad modum subjecti; et species significantur quasi adjacentes corpori Christi; hoc enim est proprium accidentium respectu substantiæ; quod non invenitur in aliis compositis artificialibus: hoc autem fuit sufficiens fundamentum, ut Patres uterentur hoc nomine, non ut significarent æquè in recto corpus Christi et species, sed corpus Christi sub speciebus, corpus in recto, et species in obliquo.

38. Dices: Corpus Christi solùm in recto est Sacramentum; sed corpus Christi est in cœlo; ergo Sacramentum est in cœlo. Consequens est falsum; ergo Sacramentum plus est in recto quàm corpus Christi. — Respondeo negando primam consequentiam; sicut non sequitur: Virgo peperit Christum; Christus est flagellatus; ergo Virgo peperit Christum flagellatum. Nam hæ propositiones ex modo communi significandi faciunt sensum compositum. Sic etiam: *In cœlo est Eucharistia*, non est dicere: In cœlo est corpus Christi, quod est sub speciebus, sed in cœlo est corpus Christi sub speciebus; qui sensus est falsus. Sicut et ob eamdem rationem damnant Summulistæ illam consequentiam: *Quod emisti, comedisti; emisti carnem crudam; ergo edisti carnem crudam.* Dixi tamen in conclusione, *communiter* nomine Eucharistiæ significari in recto solum corpus et sanguinem Christi, quia non nego quòd aliquando hoc ipso nomine significatur compositum illud; prout compositum est reduplicativè, atque adeò utrumque in recto, quo pacto usurpatur, quando dicitur corpus Christi contineri in hoc Sacramento, et similia; sed tamen prior acceptio frequentior, et communior est.

39. Hæc sententia, quam anno 1616 in nostro Vallisoletano collegio publicè docui, visa fuit singularis aliquibus theologis Salmanticensibus; quorum objectis nunc breviter respondebo: primò, quòd nullius esset auctoris, et absque ullo fundamento. — Respondeo, auctores habere, et antiquiores, et recentiores, qui hoc modo loquuntur, et volunt Eucharistiam esse corpus et sanguinem Christi contentum

sub speciebus panis et vini. Ita loquitur, et sentit Waldensis, tom. 2 de Sacramentis, cap. 21, his verbis : *Est igitur hoc venerabile sacrificium, quamvis Wiclef detestetur hoc verbum : Verum Christi corpus in recto sub formâ panis, quam connotat in obliquo.* Claudius Sainctes, repetit. 2 de Eucharistiâ, cap. 4, in principio dicens, *Eucharistiam esse corpus Domini formâ panis opertum.* Eamdem sententiam tradunt expressè Guil. Estius, in 4, dist. 8, § 3 : Franc. Sylvius, in præsenti, quæst. 73, art. 1, conclus. 2, et dicit valdè probabilem Guil. Alanus, lib. 1 de Eucharist., c. 5.

40. Fundamentum autem in quæstione de significatione vocis, qualis est hæc, ut dixi, desumi non potest, nisi ex locutionibus et modo quo Patres et auctores ecclesiastici hanc vocem usurpârunt : ii autem non semel, sed passim dixerunt, Eucharistiam, hunc panem, hoc Sacramentum esse corpus et sanguinem Christi, quæ locutiones in rigore non essent veræ, si species etiam panis et vini importarentur in recto. Adducam aliquorum verba, ut appareat quàm sit usitatus is loquendi modus apud sanctos Patres. Justinus Martyr, in Apologiâ ad Antoninum : *Alimoniam*, inquit, *eam, in quâ per preces sermonis ab ipso profecti gratiæ sunt actæ, incarnati illius carnem, et sanguinem esse, sumus edocti. Apostoli enim ita tradiderunt.* Irenæus, lib. 5, c. 2, postquàm dixerat carnem nostram corpore et sanguine Christi nutriri, addit : *Quæ de calice, qui est sanguis ejus, et de pane, qui est corpus ejus, augetur.* Et lib. 4, c. 34, probat contra Valentinianos Christum esse Filium Dei fabricatoris mundi, *quoniam fateri eos necesse sit, Eucharistiam esse carnem Filii Dei.* Origenes, homil. 35, in Matthæum : *Cùm eos* (inquit) *hoc pane nutrit* (scilicet Christus) *ostendit, proprium esse corpus.* Cyprianus, lib. 2, epistolâ 3 : *Obtulit* (inquit) *Christus panem et vinum, suum scilicet corpus et sanguinem.* Gregorius Nyssenus, in oratione de sancto Baptismate : *Panis*, inquit, *panis est initio communis, sed ubi eum mysterium sanctificaverit, corpus Christi, et dicitur, et est; eodem modo vinum.* Augustinus, lib. 3 de Trinit., c. 4, comparans hoc Sacramentum cum aliis signis quæ minùs propriè significant Christum, sic ait : *Quæ tamen signa non dicimus corpus Christi, et sanguinem, sed illud tantùm quod ex fructibus terræ acceptum, et prece mysticâ consecratum, ritè sumimus ad salutem spiritualem in memoriam Dominicæ passionis.* Cyrillus Hierosolymitanus, catech. 4 mystag., sic ait : *Hoc sciens, et pro certissimo habens, panem hunc, qui videtur à nobis, non esse panem, etiamsi gustus panem esse sentiat, sed esse corpus Christi. Et vinum hoc, quod à nobis conspicitur, tametsi sensui vinum videatur, non tamen vinum, sed sanguinem esse Christi.* Chrysostom. in illa verba Pauli 1 ad Cor. 10 : *De uno pane participamus : sumus*, inquit, *et illud corpus. Quid enim est panis? Corpus Christi.* Photius ibidem : *Quid enim*, inquit, *est panis? sanè corpus Christi. Quid efficiuntur, qui participant? nempe corpus Christi.* Ambrosius, lib. 4 de Sacram., relatus in cap. *Omnia*, 74 de Consecrat., dist. 2 : *Panem quidem istum, quem sumimus in mysterio, illum utique intelligo panem, qui manu sancti Spiritûs formatus est in utero Virginis, et igne passionis decoctus in arâ crucis. Panis enim angelorum factus est cibus hominum. Unde ipse ait :* Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi. *Et item :* Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vitâ. *Ex his namque duabus sententiis, apertè datur intelligi, quia panis iste, et ille, non duo, sed unus panis, et una caro procul dubio unum corpus efficitur.* Theophylactus in cap. 26 Matth., et in cap. 14 Marci : *Dicens*, inquit, « *Hoc est corpus meum* » *ostendit, quòd ipsum corpus Domini est panis, qui sanctificatur in altari.* Denique hunc eumdem modum loquendi voluit Nicolaus papa II observari in Berengario, quando in concilio 113 episcoporum Romæ retractavit publicè suum errorem, ut habetur in cap. *Ego Berengarius*, 42, de Consecrat., dist. 2, ubi anathematizat eam hæresim, *quæ adstruere conatur panem et vinum, quæ in altari ponuntur, post consecrationem solummodò Sacramentum, et non verum corpus et sanguinem Domini nostri Jesu Christi esse.* Imò idem Berengarius postea morti proximus cùm esset, ut refert Guillelmus Bibliothecarius, lib. 3 de Gestis Angl., verâ et ex animo pœnitentiâ ductus in hæc verba prorupit : *Hodiè in die apparitionis suæ* (erat quippe dies Epiphaniæ) *apparebit mihi Dominus meus Jesus Christus, vel propter pœnitentiam, ut spero, ad gloriam, vel propter alios* (quos seduxerat) *ut timeo ad pœnam æternam. Nam jam sanè credimus, post benedictionem illa mysteria esse corpus et sanguinem Salvatoris, adducti et veteris Ecclesiæ auctoritate, et multis noviter ostensis miraculis.* Eodem modo loquuntur alii Patres, ut constet, multò magis communem esse illum modum loquendi, quo Sacramentum hoc dicitur esse corpus et sanguinem Christi, quàm quo dicitur esse species panis et vini continentes corpus et sanguinem Christi.

41. Dicunt, Patres ita loqui, quia parti principaliori, quæ est corpus et sanguis Christi, tribuunt nomen totius. Sed contra, quia anima rationalis est principalior pars hominis; non dicetur tamen communiter, et passim : *Homo est anima*, quia non sola anima significatur in recto; quamvis ergo semel aut iterùm posset per figuram usurpari ea loquendi formula, non tamen regulariter, prout Patres illam usurpârunt.

Objiciunt iterùm quia, quando aliqua duo componunt intrinsecè aliquod totum, non est cur unum solum importetur in recto, nisi sit vel subjectum, vel suppositum, cui alterum innitatur. Neutrum autem horum munerum præstat corpus Christi circa species panis. — Respondeo, licèt corpus Christi non efficiatur vel perficiatur intrinsecè à speciebus, habere tamen se quasi suppositum illarum; cùm enim succedat substantiæ panis, succedit etiam in munere substandi accidentibus, ut infra videbimus. Alioquin non posset, ostensis speciebus, dici : *Hoc est corpus Christi*, quia licèt ostensâ bursâ possit dici : *Hoc est aurum*, et ostenso vase, *hoc est vinum*, eò

quòd contentum accipiat has denominationes à continenti, accidentia tamen non habent hanc vim, sed solùm denominant et designant substantiam quæ illis subest, quia non designantur per modum continentis, sed per modum accidentium quibus subest aliqua substantia; et ideò, ostensis illis dicitur : *Hoc est corpus Christi*, quia sensus est : Corpus Christi est substantia illorum accidentium. Quamvis ergo non sit propriè subjectum vel suppositum illorum, gerit tamen munus supposití, sustentatque illa in genere causæ efficientis, ut infra dicemus; atque ideò non mirum si Patres loquantur de illo complexo, sicut loqui solemus de pane naturali, in quo substantiam solam intelligimus in recto, et accidentia in obliquo.

42. Objiciunt tertiò ex Tridentino, sess. 13, cap. 3, ubi *commune est*, inquit, *sanctissimæ Eucharistiæ cum cæteris Sacramentis symbolum esse rei sacræ, et invisibilis gratiæ formam visibilem.* Si ergo hoc Sacramentum est forma visibilis, ergo in recto est forma visibilis; species autem solæ sunt forma visibilis; ergo hoc Sacramentum non solùm in obliquo, sed in recto est species panis et vini. Hoc argumentum probat etiam contra ejus auctores; nam probat Eucharistiam non importare in recto aliud præter species, quia alioquin non posset dici simpliciter et absolutè : *Est forma visibilis;* sicut nec homo potest dici anima eò quòd non dicit illam solam, sed corpus et animam. Cùm ergo ii auctores fateantur utrumque dici in recto nomine Eucharistiæ, scilicet corpus Christi et species, ipsi etiam debent respondere. Est autem solutio facilis ex dictis; non enim dicit Tridentinum hoc Sacramentum esse in recto formam per se visibilem invisibilis gratiæ, sed esse quidem formam visibilem in recto, quod verissimum est; nam corpus Christi, quod significatur in recto, est aliquid sensibile, non per se, sed per species; sensibile verò, quia alioquin non posset componere sacramentum : sufficit tamen esse sensibile per aliud, ut notavit P. Vasquez in præsenti, disp. 167, num. 40, ubi hoc modo respondet ad idem ferè argumentum, quod sibi objecerat.

43. Objiciunt quartò ex Innocentio III, in cap. *Cùm Marthæ*, de Celebrat. missar., qui in hoc Sacramento ait species visibiles esse *Sacramentum tantùm*, corpus Christi esse *Sacramentum et rem.* Quod idem habetur in cap. *Hoc est*, de Consecrat., dist. 2. — Respondetur ex dictis, sect. 2, species non dici Sacramentum tantùm, quasi ipsæ sint Eucharistia in recto, sed quia ipsæ significant et non significantur; et ideò dicuntur esse solummodò Sacramentum, id est, non exercere aliud munus nisi sacramentale, hoc est, significandi activè sensibiliter; ex hoc autem non fit quòd sint Sacramentum Eucharistiæ in recto, sed aliquid Sacramenti Eucharistiæ componens illud in ratione Sacramenti.

44. Difficiliùs possent objici verba Augustini, epist. 23, ante finem, ubi explicans quo sensu Baptismus, quia est Sacramentum fidei, possit appellari fides, sic ait : *Sicut ergo secundùm quemdam modum Sacramentum corporis Christi corpus Christi est, Sacramentum sanguinis Christi sanguis Christi est, ita Sacramentum fidei, fides est.* In quibus verbis nomine Sacramenti, necesse est quòd intelligat species, de quibus solis dici potest quòd sint quodammodò corpus Christi, quatenùs illud significant; nam de corpore ipso Christi non posset dici esse quodammodò corpus Christi.

45. Omissis aliis explicationibus, quæ videri possunt apud Valentiam, tom. 4, disp. 6, de Eucharistiâ, q. 3, punct. 1, § 20, concedere possumus, Augustinum ibi nomine *sacramenti* intelligere species solas panis et vini in recto; tum quia, ut supra dixi, aliquando ita usurpatur nomen illud, tum maximè quia licèt species non sint simpliciter Eucharistia, sunt tamen simpliciter sacramentum corporis et sanguinis Christi, hoc est, symbolum, seu signum sacrum corporis, et sanguinis Christi, prout ab Augustino appellantur, et de his verè dicitur, esse solùm *quodammodò* corpus et sanguinem Christi. Sic etiam aliquando Patres dicunt, in altari poni *typum corporis et sanguinis Christi*, seu *antitypum :* quæ nomina applicari debent speciebus, quæ sunt signa et symbola corporis Christi; quando verò sermo est de Eucharistiâ, de pane hoc, de Sacramento simpliciter et absolutè, frequentiùs significant iis nominibus corpus et sanguinem Christi, prout contentum est sub speciebus sacramentalibus. Alii Augustinum explicant, non de Eucharistiâ, sed de pane benedicto, qui dabatur catechumenis, et ab Augustino vocatur aliquando Sacramentum corporis Christi, ut in lib. 2 de peccatorum Meritis, cap. 26 : *Quod accipiunt*, inquit, *quamvis non sit corpus Christi, sanctum est tamen, et sanctius quàm cibi, quibus alimur, quoniam Sacramentum est.* Sed magis placet prior expositio; nam illum panem benedictum nunquàm vocat Augustinus corpus Christi, vel Sacramentum corporis Christi.

SECTIO IV.

An verba consecrationis componant intrinsecè Eucharistiam.

46. Non loquimur nunc de actione ipsâ sacramentali, seu transsubstantiativâ, sed de verbis solùm, quæ appellantur forma hujus Sacramenti. De quâ duæ sunt potissimæ sententiæ : nam licèt Suarez, sect. 2, tres afferat, re tamen verâ ad duas debent reduci. Prima docet verba consecrationis requiri quidem ad hoc Sacramentum conficiendum, non tamen ut formam intrinsecè componentem, sed ut principium formale effectivum Eucharistiæ; quare ipsum Sacramentum, quoad totam suam intrinsecam entitatem maneret idem, si Deus sine verborum prolatione poneret corpus Christi sub speciebus panis eo modo quo nunc de facto est. Hanc tenent Scotus, Gabriel, Victoria, Ledesma, Catherinus, Claudius, Alanus, quos refert Suarez, d. sect. 2. Eamdem sequitur Gabr. Vasquez in præsenti, disput. 167, cap. 3, qui refert alios.

47. Mihi semper probabilior visa est secunda sententia, quæ re ipsâ concedit verba consecrationis per-

tinere intrinsecè ad Sacramentum Eucharistiæ. Hanc docet Suarez ubi supra, licèt oppositam satis probabilem judicet, et suam non satis clarè aperiat. Tenet etiam P. Valentia in præsenti, q. 6, p. 1, et ni fallor, est communis theologis antiquis : quamplures enim, quorum verba pro se affert Vasquez ubi supra, si attentè considerentur, magis indicant nostram sententiam. Dicunt enim Eucharistiam constitui intrinsecè per species consecratas, ubi jam includunt ultra species, ipsam consecrationem, et licèt dicant aliqui verba solùm connotari, hoc tamen non obstat quominùs intrinsecè pertineant ad Sacramentum ; nam, ut vidimus sectione præcedenti, benè potest aliquid significari ut intrinsecè componens, et tamen non significari in recto, sed solùm de connotato ; quare possunt meritò pro nostrâ sententiâ adduci Richardus, Alexander et Major ibi adducti, et quotquot illum loquendi modum usurpârunt.

48. Probatur ergo nostra sententia, primò ex concilio Florentino in Decreto Eugenii, ubi postquàm in vers. *Quintò Ecclesiasticorum*, dixit pontifex omnia Sacramenta perfici materiâ et formâ, postea in vers. *Tertium est*, ait formam Eucharistiæ esse verba consecrationis ; ex quo fit ipsa verba esse de intrinsecâ ratione et compositione Eucharistiæ, non aliter ac formam aliorum Sacramentorum.

49. Multis solutionibus enervari solet hæc ratio, quas breviter oportet impugnare. Primò dicunt verba consecrationis esse quidem formam Eucharistiæ in fieri, non verò Eucharistiæ in facto esse. Sed contra, quia vel esse formam Sacramenti in fieri est esse formam, quâ constituatur ipsum fieri, seu productio Sacramenti Eucharistiæ. Et hoc est falsum, quia verba non sunt forma productionis Eucharistiæ, imò potiùs sunt principium efficiens ipsius productionis, respectu cujus habent se verba quasi principium extrinsecum et non intrinsecum, cùm nullo modo componant ipsam productionem Eucharistiæ ; ergo multò minùs possunt verba esse forma Sacramenti in fieri quàm in facto esse ; vel per esse formam Sacramenti in fieri, intelligitur esse formam illius in primo instanti, non verò pro tempore sequenti. Et hoc etiam rejicitur, quia si pro primo instanti componitur ex formâ, ut resultet compositum ; ergo pro tempore sequenti non habebit denominationem eamdem Sacramenti, nisi ab eâdem formâ vel ab alio vice formæ ; nihil autem aliud succedit loco formæ, quod tribuat eam denominationem ; ergo debet provenire ab eâdem formâ præteritâ ; non enim potest provenire à solâ materiâ ; alioquin in primo etiam instanti potuisset denominari Sacramentum à solâ materiâ.

50. Dicunt secundò Eucharistiam in hoc differre ab aliis sacramentis, quòd cætera omnia constent intrinsecè materiâ et formâ, non verò Eucharistia, eò quòd sit in eo specialis ratio, quòd reliqua consistant in ipso usu, atverò Eucharistia habeat esse Sacramentum etiam post transacta verba. Sic Scotus et Gabriel. Sed contra, quia quidquid sit de ratione discriminis, Eugenius tamen in universum loquitur de omnibus Sacramentis, omnia scilicet perfici materiâ et formâ ; quod in speciali probat de Eucharistiâ, dicens verba esse ejus formam ; ergo hæc exceptio non est juxta, sed contra mentem Eugenii.

51. Ideò Vasquez et alii recentiores respondent tertiò, admittendo verba esse formam Eucharistiæ, dicunt tamen esse formam extrinsecam, non intrinsecam : est enim forma conficiens Eucharistiam, non constituens intrinsecè illam. Quod videtur maximè esse juxta mentem Pontificis : neque enim per materiam et formam significare voluit materiam et formam intrinsecè constituentem Eucharistiam, alioquin ineptè posuisset pro materiâ panem et vinum : cùm sit omnino certum, panem et vinum non esse materiam intrinsecè constituentem Eucharistiam ; imò potiùs necesse est destrui panem et vinum, ut existat Eucharistia ; ergo similiter nomine formæ non debuit intelligere formam intrinsecam, sed extrinsecam, quæ scilicet extrinsecè requiritur ad conficiendum hoc Sacramentum. Respondent aliqui recentiores ad hanc instantiam, Eugenium appellàsse materiam Eucharistiæ panem et vinum, non quidem quantùm ad substantiam panis et vini, sed quantùm ad sua accidentia et species, sub quibus dixit manere Christum. Cùm enim dicat substantiam panis non manere in Eucharistiâ, non potuit dicere esse materiam illius.

52. Verùm hæc solutio non solvit vim instantiæ : nec enim Eugenius potuit nomine *panis* intelligere sola panis accidentia, præsertim ubi dogmata fidei necessaria Armenis tradere curabat ; quis enim fidem tradendo, diceret corpus Christi manere in Eucharistiâ sub pane et vino, eò quòd maneat sub speciebus panis et vini ? Sanè hæc interpretatio non potest non esse violenta verbis pontificis. Quare aliter impugno prædictam solutionem P. Vasquez, quia licèt ibi assignetur etiam pro materiâ Eucharistiæ panis et vinum, quæ quidem sunt materia remota Eucharistiæ, atverò nomine *formæ* non potuit intelligi nisi forma proximè constituens ipsam Eucharistiam. Ratio verò discriminis est manifesta, quia materia apud philosophos dupliciter usurpatur, nempe pro materiâ proximâ, et pro materiâ remotâ. Materia proxima est, ex quâ constituitur intrinsecè compositum, ut lapides sunt materia domûs ; atverò materia remota est, ex quâ aliquid fit, tanquàm ex termino *à quo*, ut quando ex ligno fit ignis, tunc lignum dicitur materia remota ignis. Atverò *forma* nunquàm à philosophis in hoc duplici sensu usurpatur : non enim dicimus formam ligni esse formam remotam ignis ex lignis geniti ; ergo, dùm pontifex loquitur de materiâ et formâ Eucharistiæ, licèt nomine *materiæ* intelligeret materiam remotam, nomine tamen *formæ* non potuit intelligere nisi formam proximè constituentem, cùm non sit aliud genus formæ apud philosophos.

53. Dicunt etiam principium formale effectivum appellari posse formam non constituentem, sed effectivam rei ; et in hoc sensu verba sunt forma Eucharistiæ, quatenùs sunt principium formale illam efficiendi. — Sed contra, quia hic est impropriissimus

modus appellandi formam ; nam licèt intellectus dicatur principium formale efficiendi intellectionem, et forma constituens hominem in ratione intellectivi, non tamen dicitur forma ipsius intellectionis, quæ ab illo efficitur; ergo, cùm verba non solùm dicantur principium formale efficiendi Eucharistiam, sed etiam forma ipsius Eucharistiæ, non potest hoc explicari, nisi de formâ constitutivâ ipsius Eucharistiæ. Qui modus explicandi non leviter confirmatur ex modo loquendi Catechismi Pii V, p. 2, c. 1, ubi materia et forma verborum dicuntur *esse partes ex quibus unumquodque Sacramentum necessariò conficitur et constituitur ;* et ex S. Thomâ supra, q. 60, art. 6, ad 2, et q. 86, art. ult., et in 4 sent., d. 1, q. 1 art. 3, in quibus locis dicit Sacramenta fieri, constare et consistere ex materiâ et formâ, sicut Christus ex Verbo et carne. Per quem loquendi modum apertè significatur forma intrinsecè constituens, non extrinsecè influens.

54. Ratio à priori est, quia forma ut forma non potest habere alium modum concurrendi, nisi intrinsecè componendo, ut dixi in philosophiâ ; nec potest habere alium effectum, nisi compositum ex eâ resultans ; ergo, cùm verba consecrationis sint verè forma Eucharistiæ, ut definit Eugenius, necesse est quòd illam intrinsecè componant ; alioquin non erunt ejus forma, sed causa efficiens, vel aliquid aliud.

55. Secundò ergo et principaliter probatur ratione nostra sententia, quia species, prout condistinctæ à verbis, non possunt habere integram rationem Sacramenti ; prout sic enim non habent integram et completam significationem sensibilem gratiæ nutrimentalis, qualis requiritur ad Sacramentum Eucharistiæ ; ergo in ratione Sacramenti reduplicant ipsam consecrationem, seu verba consecrationis. Antecedens probatur, quia species panis nec significant de se præsentiam corporis Christi, nec gratiam, nec ad hoc significandum sunt institutæ, nec ad hoc excitant mentem videntis, nisi sciamus esse consecrata, seu super illas prolata esse talia verba ; ut sic enim jam habent significationem et institutionem requisitam ; ergo species non constituunt Sacramentum, nisi prout cum verbis consecrationis.

56. Dices : Species panis de se non habent significare gratiam ; cæterùm species simul cum corpore Christi sub eis contento sufficienter significant gratiam etiam præscindendo à verbis. — Sed contra, quia etiamsi ponatur corpus Christi sub speciebus, non habent completam rationem signi sensibilis : nam corpus Christi per se non sentitur, nec excitat notitiam gratiæ in nobis ; species autem de se non significant sensibiliter corpus Christi, nisi prout cum talibus verbis ; nemo enim videns species panis, cogitat ibi esse Christum, nisi audiat verba consecrationis, vel sciat prolata esse ; ergo in ratione signi sensibilis, et per consequens in ratione Sacramenti non constituitur Eucharistia adæquatè per species, prout condistinguuntur à verbis consecrationis. Ex quo fit consequenter contra P. Vasquez ubi supra, si Deus poneret corpus Christi sub speciebus panis sine verborum prolatione, non futurum idem Sacramentum Eucharistiæ, nec idem signum sensibile gratiæ, quod nunc est, cùm non significaret tunc gratiam per verborum prolationem, sed per aliquid aliud.

57. Contra nostram sententiam objicit primò P. Vasquez ex Decreto Eugenii supra adducto, ubi pontifex ait verba consecrationis esse quibus hoc conficitur Sacramentum. Sacerdos enim in personâ Christi loquens hoc conficit Sacramentum ; ergo ex sententiâ Eugenii verba sunt causa efficiens Eucharistiæ ; ergo non sunt forma intrinseca : nam causa formalis non est causa efficiens ejusdem rei. — Respondetur etiam sacerdotem suâ benedictione conficere aquam benedictam ; et tamen aqua benedicta, ut benedicta, procul dubio includit tanquàm formam, ipsam benedictionem. Similiter, licèt verbis conficiat sacerdos Eucharistiam, potest tamen Eucharistia includere verba tanquàm formam : non enim repugnat aliquam simul esse causam formalem et efficientem ejusdem compositi ; v. g., si anima rationalis divinitùs se uniret corpori, tunc eadem anima esset causa efficiens et formalis illius compositi humani, quod resultaret ; quod licèt naturaliter non accidat, divinitùs tamen nulla in hoc invenitur repugnantia ; et quidem naturaliter etiam id contingit in nutritione ; nam pars illa compositi humani, quæ de novo aggeneratur per nutritionem, habet pro formâ animam rationalem, quæ eadem anima est causa efficiens principalis illius nutritionis, et per consequens illius compositi partialis, quod per nutritionem producitur. Sic ergo sacerdos per verba ponit efficienter corpus Christi sub speciebus ; quæ quidem verba simul sunt causa formalis illius compositi, quod resultat ex corpore Christi sub speciebus consecratis ut consecratis.

58. Secundò objicit, quia Sacramentum ut Sacramentum debet esse signum practicum gratiæ sanctificantis, ut supra dictum est ; ergo illis solùm rebus competit esse partes Sacramenti, quibus competit significare et causare gratiam ; sed verba consecrationis non causant nec significant proximè gratiam, sed remotè ; proximè enim solùm significant corpus Christi sub speciebus contentum ; ergo verba non sunt pars intrinseca sacramenti Eucharistiæ. Hoc argumentum, si aliquid probat, probaret etiam species non esse partes Sacramenti ; posset enim dicere aliquis quòd species solùm significant immediatè corpus Christi, et remotè gratiam quam significat corpus Christi. Cæterùm hunc modum dicendi impugnavimus jam supra, sect. 2 : nam corpus Christi non potest significare sensibiliter et sacramentaliter gratiam, nisi ut cum speciebus sensibilibus. Ex quo similiter dicendum est de verbis ; non enim est major ratio, cùm nec species, nec verba seorsim significent sufficienter corpus Christi ; quare sicut corpus Christi significat sensibiliter gratiam, prout cum speciebus, sic etiam prout cum speciebus consecratis per talia verba, quæ complent Eucharistiam in ratione signi sensibilis, cùm sine illis non haberet sufficientem sensibilitatem ad significandam gratiam, et per consequens fatendum

est verba ipsa significare immediatè et proximè gratiam, non quidem totaliter, sed partialiter cum aliis partibus Sacramenti. Dices : Verba nullo modo causant gratiam, sed corpus sub speciebus; ergo non componunt Sacramentum. — Respondeo : Transeat antecedens, nego consequentiam; non enim necesse est omnes partes Sacramenti causare, sicut nec in aliquorum sententiâ confessio causat, sed sola absolutio. Requiritur tamen quòd concretum causet, licèt per unam partem habeat sensibilitatem, et per alteram causalitatem.

59. Tertiò objicitur, quia Sacramentum Eucharistiæ in hoc differt à reliquis, quòd illud sit permanens ; transactis enim verbis, perseverat diù Sacramentum ; ergo non constat intrinsecè ex verbis; alioquin, illis transactis, non maneret integrum Sacramentum, sicut, ablatâ animâ, non maneret homo.

60. Respondet Suarez, dictâ sect. 2, circa finem, dici perseverare Eucharistiam, quia permanet, quoad aliquam suî partem, licèt non quoad omnes; nam sicut res successiva dicitur esse, quia aliquid illius est, licèt aliæ partes transierint, sic hoc Sacramentum, quod ex permanente et successivo constat, dicitur perseverare, quamdiù aliquid illius perseverat. Sed contra, quia ex hoc sequeretur posse etiam dici dari Eucharistiam, quando proferebantur verba, antequàm absolverentur; quia jam existebat aliqua pars Sacramenti, quod nemo concedet ; nec in rigore loquendo admitti potest existere Baptismum in ultimo instanti prolationis verborum, licèt tunc perficiatur Baptismus, sicut neque in illo instanti existere tempus, licèt tunc existat aliquid temporis, quia nimirùm entia successiva non sunt tota simul, sed divisibiliter et successivè pars post partem.

61. Ad objectionem ergo respondetur Sacramentum Eucharistiæ permanere quidem, transactis verbis, quoad id quod dicit in recto, non verò quoad id quod dicit in obliquo ; sufficit autem manere id quod includitur in recto, ut dicatur perseverare Sacramentum ; sicut nunc etiam dicitur manere domus antiqua, licèt modò non existat id à quo domus denominatur antiqua, scilicet durationes annorum præteritorum; quare cùm Eucharistia solùm significet in recto corpus Christi sub speciebus consecratis, licèt verba consecrationis transierint, verum est manere Eucharistiam, quia manet corpus Christi sub speciebus consecratis ; et in eodem sensu verum est dicere Eucharistiam esse in altari, licèt non sint ibi verba, quia sicut dicitur esse in Ecclesiâ aqua benedicta, licèt non sit ibi benedictio, quia scilicet est ibi quod significatur in recto, sic etiam est ibi Eucharistia, quia est ibi, quod significatur in recto per Eucharistiam.

62. Dices : Eucharistia non est in cœlo, quia licèt ibi sit corpus Christi, quod importatur in recto, non tamen sunt ibi species quas Eucharistia includit intrinsecè in obliquo; ergo nec Eucharistia est in altari, licèt ibi sit corpus Christi, quia non sunt ibi verba, quæ Eucharistia includit intrinsecè in obliquo. — Respondetur negando consequentiam. Discrimen autem oritur ex diverso modo significandi, quo usurpamus diversa prædicata ; quædam enim sunt quæ ex modo significandi requirunt ad suî veritatem, quòd accipiantur in sensu composito ; ut si dicas : *Hic est Petrus æger ;* licèt ægritudo importetur in obliquo, significatur tamen de præsenti ; alia verò prædicata sunt, quæ non postulant præsentiam ad suî veritatem, ut cùm dicimus hoc objectum esse amatum vel cognitum ; non requiritur quòd hìc et nunc sit præsens amor, vel cognitio; quod quidem discrimen fundatur in eo, quòd quidam effectus formales postulant ex se formam præsentem, ut esse album : non enim potest quis esse albus, nisi ab albedine sibi præsenti : alii verò non postulant formam præsentem, ut esse cognitum : potest enim objectum denominari cognitum à cognitione etiam præteritâ et absenti. Ex quâ doctrinâ facilè respondetur ad objectionem, quòd hæc denominatio Christi sub speciebus non potest provenire à speciebus absentibus, sicut nec denominatio albi ab albedine absenti, quia est denominatio reduplicans supra formam præsentem ; et ideò in cœlo non dicitur esse Eucharistia, nec Christus sub speciebus ; atverò denominatio specierum consecratarum potest provenire à verbis præteritis, sicut denominatio objecti cogniti à cognitione præteritâ, quia solùm significat species illas esse super quas prolata sunt verba consecrationis, ad quam denominationem satis constat non requiri actualem præsentiam verborum.

63. Urgebis adhuc : In aliis Sacramentis tam forma quàm materia importantur in recto ; Baptismus enim est ablutio, et verba, et sic de aliis, ut dictum est supra ; ergo in Eucharistiâ tam forma quàm materia debent importari in recto; et per consequens, etiamsi nunc detur corpus Christi sub speciebus, si tamen modò non dantur verba, non dabitur modò simpliciter sacramentum Eucharistiæ. — Respondeo negando primam consequentiam; nam licèt in aliis Sacramentis sit vera doctrina tradita, in Eucharistiâ tamen patitur exceptionem; nec enim Eucharistia supponitur in recto pro formâ. Ratio autem hujus exceptionis et differentiæ desumenda est ex principiis supra traditis, quia illud importatur de connotato, quod significatur per modum alteri adjacentis, seu habiti ab alio. Ex quo fit in Eucharistiâ verba importari de connotato, non verò in aliis Sacramentis; cùm enim in aliis Sacramentis materia proxima sit aliqua actio transiens, ut ablutio, unctio, etc., non benè importaretur ut subjectum verborum, quia una actio non benè concipitur ut subjectum alterius actionis, neque esset major ratio de unâ quàm de aliâ ; atverò in Eucharistiâ materia proxima est res permanens, et ideò aptiùs significatur ut accipiens, et habens denominationem à verbis transeuntibus; quæ ratio sufficiens fuit ad diversimodè utendum nominibus Sacramentorum ; ita ut per alia æquè in recto significaretur materia et forma; per Eucharistiam verò significaretur corpus Christi sub speciebus consecratis, im-

portando ipsa verba consecrationis solùm de connotato.

SECTIO V.

Afferuntur alia argumenta et solutiones recentiorum contra doctrinam præcedentem.

64. Sententiam nostram sectione præcedenti traditam impugnârunt aliqui, et argumenta à nobis allata solvere conati sunt; quorum solutiones et argumenta in præsenti breviter examinabimus. Dicunt igitur probari clarè nostris argumentis hoc Sacramentum in esse etiam permanenti non includere solas species et corpus Christi, sed aliquo etiam modo verba tanquàm formam, et per quæ fiat signum completè sensibile. Addunt tamen hæc non esse verba ipsa realia præterita, quia postea existit et perseverat Sacramentum; cùm autem Sacramentum sit quoddam totum, debent permanere omnes ejus partes, non permanent autem verba præterita; debet ergo aliquid subrogari pro illis, videlicet verba ipsa moraliter, seu virtualiter permanentia: hanc verò moralem permanentiam dicunt esse carentiam revocationis verborum: nam quantùmcumque præcessissent verba Christi, si tamen postea fuissent revocata, non ampliùs significaretur corpus Christi præsens sub speciebus; nunc ergo per ipsam negationem revocationis intelliguntur moraliter perseverare verba; et hæc negatio revocationis, cùm sit aliquid præsens, potest constituere Sacramentum præsens, quod non possent facere verba merè præterita.

65. Hic modus dicendi impugnari facilè potest, primò, ad hominem, quia ideò nolunt ipsi verba præterita esse formam intrinsecam hujus Sacramenti, prout hoc Sacramentum est, quia post consecrationem, inquiunt, perseverat Sacramentum, et non perseverant verba; ergo aliquid aliud debet esse forma, scilicet negatio revocationis, quæ negatio nunc est, et ideò nunc etiam est Sacramentum; hoc autem argumentum probatur ad hominem esse inefficax, quia Sacramentum Eucharistiæ est verè et realiter in pyxide, quamdiù ibi conservatur; et tamen negatio revocationis verborum non est in pyxide; ibi enim solùm est negatio revocationis ibi existentis, potuit tamen esse revocatio absque eo quòd esset ibi; ergo sicut potest ibi esse verè et realiter Sacramentum absque eo quòd ibi sit negatio revocationis, à quâ formaliter constituitur in ratione Sacramenti, sic etiam poterit nunc esse verè et realiter Sacramentum absque eo quòd nunc sint verba, quæ sunt forma intrinseca Sacramenti prout Sacramentum est; neque enim minùs repugnat existere hìc aliquid absque suo constitutivo intrinseco, quàm existere nunc absque illo; nec potest ulla verisimilis ratio discriminis assignari. Hoc idem argumentum fieri potest loquendo de significatione, seu de institutione, aut potestate ad significandum, per quam constituitur Sacramentum in ratione signi; nam hæc est forma constituens Sacramentum in ratione Sacramenti et significativi, et tamen hæc non est in pyxide, ubi sunt species consecratæ; ergo potest esse Sacramentum ibi, ubi non est forma constitutiva illius in ratione Sacramenti.

66. Secundò et à priori impugnatur, quia quantùmcumque ponatur pro formâ illa negatio revocationis verborum, non potest vitari, quin recurratur ad ipsamet verba præterita, tanquàm ad constitutivum saltem partiale; nam negatio præcisa revocationis verborum secundùm se non sufficit ad denominandum Sacramentum illud completè. Ponamus enim quòd Deus constitueret corpus Christi sub speciebus panis absque ullis verbis consecrationis, tunc quidem essent species continentes corpus Christi, atque esset etiam negatio revocationis verborum; nulla enim esset facta verborum revocatio, et tamen non esset idem Sacramentum, quod modò est in ratione Sacramenti, nec illa negatio revocationis tunc constitueret, cùm nulla præcessissent verba quæ possent revocari; ergo negatio præcisa revocationis non constituit nunc, sed debent intelligi etiam verba præterita.

67. Dices: Illa non esset tunc eadem negatio revocationis quæ nunc est, quia nunc est negatio revocationis verborum prolatorum; tunc autem esset solùm verborum possibilium. — Sed contra, quia negatio revocationis verborum prolatorum supra illam aliam negationem solùm addit verba illa fuisse prolata; per hoc enim præcisè quòd verba illa sint prolata, jam eadem negatio ejusdem prorsùs revocationis intelligitur negatio revocationis verborum prolatorum, nec per hoc, quòd verba sint prolata, intelligitur nova negatio, quæ aliàs non fuisset, quia etiamsi non fuissent prolata, essent omnes prorsùs negationes quæ nunc sunt; negatio enim tamdiù est quamdiù non est res cujus est negatio. cùm ergo tunc non essent revocationes verborum, tunc etiam essent negationes omnes revocationum possibilium; et per consequens hæc eadem negatio, quæ nunc est, esset tunc, licèt tunc non diceretur negatio revocationis verborum præteritorum, sicut nunc dicitur; hoc enim solùm addit, ut dixi, verba fuisse prolata, atque adeò ad hanc denominationem dandam negationis revocationis verborum præteritorum, debent intrare ipsa verba præterita, quia non esse revocata verba præterita, dicit intrinsecè duo, videlicet verba fuisse prolata, et non esse postea revocata; hoc secundum habetur formaliter à negatione; illud primum habetur formaliter à prolatione præteritâ verborum, ut constat.

Dices formam Eucharistiæ in esse permanenti non esse verba præterita, sed negationem revocationis non solam secundùm se, sed cum respectu quodam ad verba præterita ut præterita. — Sed contra, quia hic respectus vel est aliquid negativum, vel positivum: si est negativus, fuisset eodem modo, licèt non fuissent prolata verba, quia tunc essent omnes negationes, quæ nunc sunt, nec potuit tunc deesse aliquid negativum, nisi per positionem alicujus positivi, quod tunc esset. Supponimus autem nihil positivum tunc fore, quod nunc non sit. Si verò hic respectus dicatur positivus, non potest esse aliud præter ipsa verba præterita; non enim est modus positivus inhærens ipsi negationi revocationis, ut constat.

68 Dices hunc respectum esse aliquid positivum, non physicum, sed morale, fundatum in prolatione præteritâ verborum, et negatione subsequenti revocationis. — Sed contra, primò, quia hoc jam est recurrere reipsà ad verba præterita, ut componentia intrinseca; nam ens morale reipsà resolvitur in aliqua entia physica, ex quibus resultat; quæ dant fundamentum, ut nos possimus dicere esse moraliter, seu æquivalenter tale, eò quòd illa entia physica æquivaleant moraliter alicui enti quod physicè non datur, sed reverà, physicè loquendo, nihil aliud est, nisi illa entitas physica. Unde Deus, qui videt res, sicuti in se sunt, non videt nec judicat de rebus per illa entia moralia, sed per entia physica, quæ in nobis fundant illos conceptus morales, ac per consequens Deus videbit Sacramentum Eucharistiæ, in quantum Sacramentum est, constitui per species continentes corpus Christi, et per verba præterita, quæ nobis dant occasionem dicendi resultare ibi respectum moralem, quia verba præterita non revocata æquivalent respectui physico præsenti, qui nunc esset, in ordine ad significandum sufficienter præsentiam Christi sub speciebus; ergo reipsà et physicè loquendo, Sacramentum hoc ut Sacramentum est, constituitur ex ipsis verbis præteritis, et non ex solâ negatione revocationis.

69. Secundò rejicitur hæc solutio, quia ante illum respectum moralem, qui resultat, datur fundamentum proximum et completum illius, nempe verba fuisse prolata, et non esse revocata : possumus ergo loqui de speciebus panis, prout subsunt illi fundamento, absque eo quòd concipiamus aliquid morale; et quidem negari non potest quòd species panis, prout denominantur præcisè à verbis præteritis non revocatis, significant sufficienter gratiam et præsentiam corporis Christi; qui enim cognoscit species panis, super quas fuerunt prolata verba consecrationis, quæ non sunt revocata, cognoscit ibi esse Christum in nutrimentum spirituale fidelium; ergo species panis, prout subsunt illi denominationi à verbis præteritis non revocatis, sunt verum Sacramentum significans gratiam; omne enim quod est signum sensibile practicum gratiæ, etc., est verum Sacramentum; sed ut sic non sunt aliud Sacramentum, nisi Eucharistia; ergo ante illum respectum moralem, et solùm per denominationem à verbis ipsis præteritis, intelligitur sufficienter constitui reipsà Sacramentum Eucharistiæ, nec potest ullo modo vitari quòd verba præterita intrent reipsà ad dandam hanc denominationem.

70. Tertiò principaliter impugnatur ille modus dicendi, quia præscindendo ab illâ negatione revocationis præsenti, habemus hoc Sacramentum sufficienter constitutum in ratione significantis gratiam et præsentiam corporis Christi; nam eo ipso quòd ego video species panis, super quas audivi verba consecrationis proferri à sacerdote, venio sufficienter in notitiam corporis Christi latentis, licèt nihil sciam de revocatione : verba enim illa, eo ipso quòd fuerunt dicta à Christo per se vel per suum ministrum, afferunt secum immutabilitatem in objecto, quod affirmant; si ergo affirmârunt, sub illis speciebus contineri corpus Christi, hoc mihi sufficit ut sciam nunc esse ibi corpus Christi.

71. Respondent, verba secundùm se non affirmare quòd ibi sit corpus Christi postea, sed tunc solùm quando proferuntur; sunt enim verba de præsenti, atque ideò ex vi suâ non affirmant objectum pro tempore futuro; debeo ergo aliunde scire illa verba non esse postea revocata, ut sciam adhuc perseverare ibi corpus Christi.

Hæc responsio multipliciter impugnatur : primò, quia Ecclesia ex veritate verborum Christi collegit præsentiam corporis ejus sub speciebus, non solùm quando proferuntur verba, sed etiam quando postea comeditur. Christus enim dixit : *Accipite, et comedite, hoc est corpus meum;* ergo affirmavit non solùm pro tunc, sed pro tempore futuro, præsentiam sui corporis; alioquin inepta esset illa causalis : *Comedite postea, quia nunc est corpus meum;* ergo fatendum est Christum affirmâsse præsentiam sui corporis permanentem sub illis speciebus, quamdiù non corrumpuntur.

72. Dixit aliquis Christum quidem id affirmâsse, quia id colligebatur ex verbis antecedentibus : *Accipite et comedite;* alios tamen sacerdotes, qui verba illa præcedentia dicunt solùm recitativè et materialiter, non significare postea per illud, *est*, nisi præsentiam corporis Christi pro tunc, non pro tempore sequenti, quia propria significatio illius verbi non debet trahi ad aliud, nisi ex verbis adjunctis constet, ut constabat in sermone Christi.

Hæc tamen responsio difficilis est, primò, quia Christus dedit procul dubio Apostolis potestatem faciendi quod ipse fecit, et affirmandi quod ipse affirmavit, cùm dixit : *hoc facite;* si ergo ipse per illa verba : *Hoc est corpus meum*, affirmavit non solùm præsentiam, sed permanentiam sui corporis, eamdem permanentiam possunt alii sacerdotes affirmare nomine Christi; alioquin non possunt facere quod ipse fecit, siquidem non possunt vi verborum alligare corpus Christi ad permanendum sub illis speciebus.

73. Secundò, si ex veritate verborum non colligitur permanentia corporis pro tempore sequenti, unde ergo colligitur? Dicunt hoc haberi ex traditione merâ. Vereor tamen ne hoc responsum alienum sit à mente concilii Tridentini, in quo, sessione 21, cap. 3, ex veritate verborum colligitur præsentia corporis et sanguinis Christi; præsentia, inquam, non illa metaphysica pro instanti quo absolvuntur verba, sed præsentia moralis et permanens; ex illâ enim præsentiâ, quam *ex vi verborum* esse dixerat, infertur statim, cap. 5, debere postea huic Sacramento exhiberi cultum latriæ. *Nullus itaque*, inquit, *dubitandi locus relinquitur, quin omnes Christi fideles pro more in Ecclesiâ catholicâ semper recepto latriæ cultum huic sanctissimo Sacramento in veneratione exhibeant.* Ubi illa particula, *itaque*, est nota illationis, quâ ex præsentiâ, quam dixerat esse ex vi verborum, infertur debitum ado-

rationis latriæ *pro more in Ecclesiâ recepto*. Ilic autem mos non est adorandi in illo instanti metaphysico ; imò nemo unquàm tunc adorat : quis enim potest scire illud primum instans, ut tunc adoret? Sed adorant tempore sequenti post absolutam consecrationem; ergo ex veritate verborum colligitur præsentia corporis Christi pro tempore etiam illo subsequenti ; alioquin malè probat concilium ex præsentiâ, quam dixerat esse *ex vi verborum*, debitum illius adorationis exhibendæ, prout in Ecclesiâ exhibetur. Unde postea, canone 4, ex eâdem doctrinâ capitis tertii, quam in margine citat, infert hæreticos esse qui dicunt corpus et sanguinem Christi non esse in hoc Sacramento, nisi in usu, *non autem ante, vel post*. Supponit ergo non potuisse esse vera sacerdotis verba, nisi corpus Christi permanenter sit sub illis speciebus.

74. Didicit autem hanc doctrinam et illationem concilium ex Patribus antiquis, qui omnes ex veritate verborum consecrationis probant, de facto dari nobis corpus Christi in Eucharistiâ. Basilius, in Quæstionibus compendio explicatis, quæstione 172 : *Quali timore*, inquit, *aut quali certitudinis perfectione, aut quo affectu corporis, ac sanguinis Christi participes fiemus?* Respondet autem : *Timorem quidem docet nos Apostolus*, 1 *Corinth.* 11, *dicens* : « *Qui edit ac bibit* « *indignè, judicium sibi ipse edit ac bibit.* » *Certitudinis autem perfectionem inducit fides verborum Domini, qui dixit : Hoc est corpus meum, quod pro vobis datur, hoc facite in meam commemorationem.* Ecce ex veritate et significatione verborum, ac ex potestate loquendi, ut Christus locutus est, infert certitudinem præsentiæ corporis Christi. Ambrosius de initiandis cap. 9, tom. 4, sic ait : *Fortè dicas : Aliud video ; quomodò tu mihi asseris quòd Christi corpus accipiam? Et hoc nobis adhuc superest, ut probemus.* Et, post alia exempla adducta, affert tandem probationem ex verbis consecrationis : *Sacramentum istud, quod accipit, Christi sermone conficitur; ipse clamat Dominus Jesus* : « *Hoc est corpus meum.* » *Ante benedictionem verborum cœlestium species nominantur; post consecrationem corpus Christi significatur. Ipse dicit, sanguinem suum ; ante consecrationem aliud dicitur, post consecrationem sanguis nuncupatur. Et tu dicis* : Amen, *hoc est, verum est.* Cyrillus Hierosolymitanus, catech. 4 mystag., sic ait : *Ne ergo consideres tanquàm panem nudum et vinum nudum : corpus enim est et sanguis Christi, secundùm ipsius Domini verba. Quamvis enim sensus hoc tibi suggerit, tamen fides te confirmet, ne ex gustu rem judices, quin potiùs habeas ex fide pro certissimo, ita ut nulla subeat dubitatio, esse tibi donata corpus et sanguinem.* Chrysostomus, homil. 83 in Matthæum : *Superet*, inquit, *et sensum, et rationem nostram, quæso, ipsius, quod in omnibus, et præcipuè in mysteriis faciamus, non illa quæ ante nos jacent, solummodò aspicientes, sed verba quoque ejus tenentes. Nam verbis ejus defraudari non possumus : sensus verò noster deceptu facillimus est : illa falsa esse non possunt, hic sæpiùs atque sæpiùs fallitur. Quoniam ergo ille dixit* : Hoc est corpus meum, *nullâ teneamur ambiguitate, sed credamus, et oculis intellectûs id verspiciamus. Nihil enim sensibile traditum nobis à Christo*, etc. Eodem modo loquuntur alii Patres, probantes semper veritatem carnis Christi in cibo quem manducamus, ex veritate verborum consecrationis ; quod argumentum inutile omninò esset, si verba illa solùm significant præsentiam corporis Christi pro ultimo instanti prolationis verborum, ut ii theologi volebant. Fatendum ergo est verba illa affirmare præsentiam corporis Christi permanentem, neque in alio sensu proferri à nobis, nisi in eo in quo à Christo prolata sunt; qui certè significavit permanentiam pro tempore sequenti, dùm species non corrumperentur.

75. Unde tertiò arguere possumus, quia si verba sacerdotis non affirmant pro tempore sequenti, sed solùm pro ultimo instanti prolationis ; ergo negatio revocationis verborum nihil prorsùs facit ad constitutionem hujus Sacramenti : nam qui non revocat id quod dixit, non asserit aliud de novo, sed ad summum confirmat illud ipsum quod dixerat. Si ergo Christus per sacerdotem affirmavit solùm præsentiam corporis sui pro ultimo instanti prolationis, et non pro tempore sequenti, postea non revocando illa verba, censebitur confirmare illud ipsum, scilicet corpus suum fuisse præsens pro illo ultimo instanti prolationis verborum. Sicut si ego dico tibi nunc esse Petrum in foro, cras non revocando hæc verba non censeor affirmare, quòd adhuc perseveret in foro ; ergo similiter, si Christus solùm affirmat tunc esse corpus suum sub iis speciebus, non censebitur affirmare quòd postea sit, eo quòd non revocet verba præterita; ergo si negatio revocationis postea constituit Sacramentum, et significat præsentiam pro tempore sequenti, fatendum est verba præterita affirmâsse illam præsentiam pro tempore etiam sequenti. Unde, licèt è contra ego revocâssem quod heri dixi de Petro heri existente in foro, non ideò nego hodiè esse in foro ; ergo licèt Christus revocaret verba præterita, et illa solùm affirmarent præsentiam pro illo instanti, non ideò negaret præsentiam hodiernam, cùm ea objecta sint omninò diversa et disparata.

76. Quartò impugnatur ad hominem illa responsio, quia si negatio hæc revocationis præsentis non habetur nec colligitur ex verbis consecrationis, sed ex traditione, ergo hæc negatio revocationis fit sensibilis per ipsam traditionem ; atque ideò non sola negatio ipsa revocationis, sed et traditio illa debet intrare ad componendum intrinsecè hoc Sacramentum ; illud enim, per quod formaliter fit sensibilis forma (quæ apud hos theologos est negatio revocationis), debet intrare ad constituendum intrinsecè hoc Sacramentum in ratione signi sensibilis, debet ergo intrare traditio ipsa, per quam fit sensibilis et cognoscitur negatio præsentis revocationis. Traditio autem illa est aliquid præteritum, ut constat, cùm includat narrationem et verba eorum, per quos ad nos pervenit illa notitia ; ergo jam componis hoc Sacramentum in esse permanenti ex aliquâ parte præteritâ, nempe ex traditione illâ ; quod certè est inconveniens illud propter quod

vitandum nolebas verba præterita intrare ad componendum intrinsecè hoc Sacramentum, et tamen neque in tuâ sententiâ potest illud inconveniens omninò vitari.

77. Denique illud, quod ab illis theologis supponitur, non posse sacerdotem per illud verbum, *est*, affirmare præsentiam corporis Christi permanentem pro tempore futuro, eò quòd illa sit copula temporis præsentis; falsum est, ut constat ex communi usu loquendi omnium hominum. Quando ego enim dico : *Hæc medicina efficax est et utilis ; hic cibus dulcis est*, etc., non intendo solùm affirmare efficaciam pro hoc instanti, vel dulcedinem, sed habitualem et permanentem ; alioquin frustra hoc dicerem ad persuadendum usum illius medicinæ vel cibi, cùm usus non posset esse pro hoc instanti. Et quidem ipsimet adversarii fatentur Christum in cœnâ, per illud verbum, *est*, significâsse præsentiam sui corporis, non solùm pro illo instanti ultimo prolationis, sed etiam pro tempore sequenti ; ne cogantur dicere ineptam fuisse illam causalem : *Bibite ex eo omnes ; hic est enim sanguis meus*, etc., prout reverà esset inepta, si solùm affirmâsset pro illo instanti prolationis, ut supra vidimus. Ex hoc autem colligitur, illud verbum, *est*, non ita alligari ad instans præsens, ut non soleat etiam communiter usurpari ad significandam præsentiam permanentem pro tempore sequenti. Cùm ergo Christus ita locutus fuerit, et dederit potestatem apostolis faciendi quod ipse fecit, et loquendi sicut ipse locutus est, consequens est quòd alii etiam sacerdotes usurpare debeant verbum illud in eodem sensu, et cum eâdem significatione præsentiæ permanentis pro tempore sequenti.

78. Ad fundamentum verò principale eorum doctorum jam supra responsum est; fatemur enim non posse manere concretum aliquod adæquatè, ut tale concretum est, nisi maneant omnes ejus partes; negamus tamen, post verba consecrationis perseverare totum concretum sacramenti adæquati; constat enim ex partibus partim præteritis, partim præsentibus, atque ideò non est mirum, si non possit totum concretum manere : manet tamen verè sacramentum, quia hoc non dicit in recto omnes partes, ut diximus. Et quidem mirum est, quòd illi theologi admittant, *album*, licèt sit nomen significans concretum, posse tamen accipi pro solo subjecto in recto, et albedine in obliquo, et domum antiquam, vel objectum cognitum eodem modo posse significare domum, vel objectum solùm in recto, antiquitatem verò, vel cognitionem in obliquo, licèt hæ sint formæ denominantes; et aliunde negent, posse eodem modo accipi sacramentum, ita ut solùm significet unum in recto, et formam in obliquo. Sicut enim nunc est verè, et propriè domus antiqua, licèt non sit nunc adæquatè ut antiqua, nec secundùm totum, quod includit ut antiqua : sic manet nunc sacramentum, non tamen adæquatè secundùm omnia, quæ includit ut sacramentum. Quod adversarii fateri debent de ipsâ institutione, seu vi ad significandum, quæ quidem est forma sacramenti, ut sacramentum est, et tamen non est ibi in sacrario, ubi est sacramentum.

79. Arguunt, primò, quia Sacramentum est quoddam totum, ut constat ex communi omnium conceptu : totum autem non manet sine suis partibus; ergo si verba sunt pars, non manebit Sacramentum, transactis verbis.—Respondetur alia Sacramenta, quæ consistunt in usu, esse concreta quædam, cùm dicant in recto materiam et formam, ut dixi in tractatu de Sacramentis. Sacramentum verò Eucharistiæ reduplicativè acceptum ut sacramentum adæquatè est, est quoddam totum ex materiâ et formâ : specificativè autem non est quoddam totum, sed una pars totius, quæ sola est rectum illius : sicut album reduplicativè est totum accidentale, specificativè autem non est totum, sed rectum totius.

80. Arguunt 2°, verba per nos sunt pars intrinseca Sacramenti; sed nihil potest existere sine suis partibus; ergo, transactis verbis, non manet Sacramentum Eucharistiæ. — Respondetur verba esse partem intrinsecam Sacramenti reduplicativè sumpti, ut est totum quoddam adæquatum, non verò esse partem Sacramenti specificativè sumpti, id est, illius recti quod denominatur Sacramentum à verbis præteritis; quare hoc rectum sic denominatum potest manere absque verbis actu existentibus.

81. Dices : Ergo corpus Christi in altari manet quidem specificativè, quod fuit Sacramentum, non tamen manet ut Sacramentum reduplicativè; quod quidem videtur absurdum ; manet enim non qualiter est in cœlo, sed sacramentatum. — Respondetur manere quidem ibi corpus Christi sacramentatum, hoc est, sub speciebus sacramentalibus, et secundùm diversum modum essendi ab eo quem habet in cœlo, nempe indivisibiliter, et ad modum rei spiritualis. Rursùs concedendum est manere ibi totum Sacramentum Eucharistiæ; per hoc enim solùm significatur manere ibi totum quod est in recto Sacramentum Eucharistiæ, sicut manet nunc tota domus antiqua propter eamdem rationem. Denique dari etiam potest et debet quòd maneat ibi sub ratione Sacramenti, seu prout Sacram. est; per hoc enim non significamus quòd maneat ibi secundùm omnes partes quas includit hoc Sacramentum adæquatè sumptum, quatenùs adæquatè est tale, sed solùm quòd non sit ibi præcisè sicut est in cœlo, sed prout requiritur ad hoc ut exerceat munus Sacramenti, quod est significare. Sacramentum quippe est signum sensibile gratiæ, etc.; corpus autem Christi secundùm se non significat sensibiliter gratiam, sed prout percipitur per species; meritò ergo dicitur ibi esse ut Sacramentum, ubi est sub speciebus, per quas fit signum sensibile gratiæ; non quia corpus Christi sub speciebus concurrat adæquatè, vel sit signum adæquatum, ut adæquatum gratiæ, hoc enim est falsum; sed quia sit saltem signum, et, prout est ibi, habeat partialem virtutem et activitatem ad significandum; quod sufficit ut dicatur esse ibi quatenùs signum et Sacramentum reduplicativè, quia nomen signi et Sacramenti non solùm dicitur de signo totali, sed etiam de partiali; sic

enim dicunt theologi in Sacramentis aliqua esse solùm Sacramentum, aliqua rem simul et Sacramentum; juxta quam divisionem dicunt species panis esse Sacramentum solùm, non quòd ipsæ solæ habeant in se totam rationem Sacramenti totalis, sed quia ipsæ habent vim partialem significandi corpus Christi, et aliunde non significantur; ergo corpus Christi, prout sub speciebus, potest dici esse ibi, quatenùs Sacramentum est, hoc est, quatenùs significat gratiam, licèt non sit ibi quatenùs Sacramentum adæquatè, id est, quatenùs dicit omnia quæ concurrunt ad significandum.

82. Arguunt tertiò : Si verba sunt pars intrinseca Sacramenti, ergo dant illi effectum formalem in ratione signi; sed quando jam non existunt, non possunt dare ullum effectum formalem; ergo nunc Sacramentum non significat per verba præterita, sed solùm per aliquid præsens, et per consequens non potest id quod præteriit pertinere ad constitutionem intrinsecam Sacramenti. — Respondetur, verba sicut sunt pars intrinseca, dare effectum formalem partialem in ratione signi; possumus autem loqui vel de significatione actuali, vel de potentiâ significativâ : si sermo sit de significatione actuali, hæc quidem potest nunc poni, quando jam verba non existunt; non enim provenit formaliter à verbis, sed efficienter; quare verba præterita possunt nunc significare, quia significare est movere ex suî cognitione ad cognitionem alterius rei; possunt autem verba præterita per suî memoriam et speciem quam reliquerunt, movere nunc ad cognoscendum corpus Christi ibi latens per modum cibi spiritualis; atque adeò significatio actualis fit nunc à verbis præteritis et à speciebus præsentibus. Si verò sermo sit de significatione in actu primo, seu de potestate ad significandum, hæc quidem partim est in speciebus, et partim in verbis præteritis. Sicut autem Sacramentum secundùm totum quod includit, potest partialiter componi ex verbis præteritis, sic potest componi potestas significativa ex potestate partiali præteritâ existenti in verbis, quæ cùm sit potestas remota, poterit nunc habere suum effectum significandi, mediante potestate proximâ, quæ ab illâ dimanavit, scilicet speciebus impressis et memoriâ illorum verborum; quæ tamen species et memoria non sufficiunt ad componendum Sacramentum, quia ipsæ non sunt signum, cùm non cognoscatur, sed sunt virtus signi præteriti ad ponendam significationem, per quam illud signum præteritum denominatur actu significans.

83. Omitto alia argumenta leviora quæ afferunt, quibus abundè satisfactum est sectione præcedenti. Adjungam tamen duo alia quæ opponi possunt contra rationem potissimam quâ probavimus nostram sententiam. Primum est, quia si verba debent intrare ut pars ad componendum partialiter Sacramentum, quatenùs adæquatè est tale Sacramentum, eò quòd species secundùm se non significant sufficienter, nisi prout denominantur à verbis præteritis; ideòque diximus etiam carentiam revocationis secundùm se non sufficere, quia neque hæc significat sufficienter, nisi reipsà præcesserint verba, sequitur, nec ipsa verba secundùm se sufficere, nisi intelligamus etiam carentiam revocationis sequentis; nam quantùmcumque præcesserint verba, si postea revocata fuissent à Christo, non significabunt; ergo nunc significant, quatenùs dicta fuerunt, et postea non sunt revocata, et per consequens ipsa carentia subsequens revocationis debet intrare, ut forma saltem partialis; unde non sola verba erunt forma, sed verba et carentia revocationis sequentis; unde fieri etiam videtur quòd successivè varietur forma hujus Sacramenti permanentis, quia successivè ponitur nova carentia revocationis verborum.

84. Huic argumento tripliciter possumus respondere : primò concedendo quòd in esse permanenti non sola verba præterita, sed etiam negatio subsequens revocationis intret ut forma ad componendum Sacramentum secundùm ejus esse adæquatum. Ex hoc autem non fit dari aliam formam præter verba, aut successivè variari formam, quia illa carentia revocationis est quasi perseverantia moralis eorumdem verborum : perseverantia autem verborum non computatur pro formâ diversâ à verbis, sed ipsa verba præterita cum perseverantiâ morali subsequenti faciunt unam et eamdem formam requisitam ad significandum pro tempore sequenti. Unde licèt physicè varietur aliquo modo forma per majorem et novam perseverantiam quam recipit, moraliter tamen non censetur variari, nisi secundùm durationem, quia sicut eadem materia perseverans per novam durationem est semper eadem materia, sic forma præterita perseverans per novam durationem moralem, quæ est nova carentia revocationis, censetur semper eadem forma invariata.

85. Secundò, respondere possumus sola verba esse formam, negationem verò revocationis esse solam conditionem ad hoc ut verba præterita significent nunc in actu secundo; forma enim est illa quæ significat, verba autem præterita sunt quæ significant, id est, faciunt venire in cognitionem objecti; negatio verò revocationis non significat, sed removet impedimentum prohibens significationem verborum præteritorum : sicut si quis concedit facultatem alicui aliquid faciendi, quamdiù ipse non revocaverit, certè concessio præterita est sola quæ dat facultatem; negatio verò revocationis est removens prohibens; quare, licèt non sit libera, sed necessaria ratione somni, amentiæ, etc., facultas prima perseverat; sic negatio revocationis verborum propriè non significat; per illam enim non loquitur, qui priùs verba protulerat, nec confirmat de novo quod dixit, sed solùm non destruit verba præterita; quare sicut qui non occidit Petrum, non dicitur propriè causa vitæ ipsius, sic qui non destruit verba posita, non dicitur propriè ea conservare, aut per illa loqui, et per consequens nec aliquid significare; unde illa negatio revocationis, licèt requiratur, et dato quòd intrinsecè requiratur, non tamen est forma significans, sed conditio ut forma præterita non impediatur à significatione actuali.

86. Dixi, dato quòd illa negatio revocationis requiratur, et requiratur intrinsecè, quia in rigore loquendo, ad intelligendam veritatem et significationem infallibilem verborum præteritorum, non est necessarium concipere non fuisse revocata ea verba; nam eo ipso quòd concipimus fuisse dicta à Christo vel à sacerdote nomine Christi, et potestate ab ipso traditâ, etiamsi nihil aliud intelligamus, jam intelligimus esse vera, et per consequens irrevocabilia. Suppono enim sensum illorum verborum non fuisse corpus Christi contineri sub illis accidentibus pro eo solùm instanti vel tempore, sed contineri permanenter, quamdiù accidentia non corrumpuntur. Cùm ergo verba Christi debeant habere veritatem infallibilem, consequens est ut eo ipso quòd scio prolata esse ea verba à Christo, cognoscam nunc etiam contineri corpus Christi sub iis speciebus nondùm corruptis; ergo verba præterita præcisè absque aliâ negatione revocationis superadditâ habent vim sufficientem ad significandam sensibiliter unà cum speciebus præsentiam corporis Christi; imò in rigore non possum ego aliunde cognoscere ipsam negationem revocationis, nisi ex verbis præteritis. Unde enim scio ego Christum non revocâsse illa verba, aut sacerdotem qui protulit ea non revocâsse, nisi quia scio verba illa prolata esse à Christo vel ejus nomine, atque ideò debere esse irrevocabilia? Unde de primo ad ultimum tota hæc significatio sensibilis reduci debet ad species et verba præterita.

87. Secundum argumentum fieri potest retorquendo rationem à nobis adductam; quæ si aliquid probat, videtur etiam probare, debere intrare ad componendum intrinsecè hoc Sacramentum Eucharistiæ substantiam panis et vini, non ut præsentem, sed ut præteritam, saltem in obliquo; nam si miraculosè præcessissent species panis absque substantiâ panis, et super illam proferrentur verba consecrationis, non consecrarentur, quia Christus voluit non consecrari nisi per conversionem panis in corpus et vini in sanguinem suum; ergo hoc Sacramentum, ut tale est adæquatè, non solùm includit species præsentes, sed etiam fuisse panem et vinum sub illis speciebus, quando consecrabantur, et ante ultimum instans prolationis verborum.

88. Respondeo, negando sequelam. Ratio autem discriminis desumi debet ex iis quæ alibi notavi, nempe illa sola debere intrare ad componendum intrinsecè Sacramentum, quæ componunt illud vel in ratione causæ gratiæ, vel in ratione signi sensibiliter significantis; hæc enim est tota essentia Sacramenti, ut Sacramentum est, scilicet esse signum sensibile causativum gratiæ. Et quidem verba consecrationis sive concurrant movendo partialiter Deum ad causandam gratiam, sive non moveant, requiruntur tamen ad sensibiliter significandum, quia species secundùm se non significant sufficienter sensibiliter gratiam absque verbis; ideò verba præterita intrare debent ad componendum intrinsecè hoc Sacramentum. Atverò substantia præterita panis et vini nec intrat ad causandam gratiam; potest enim gratia sufficienter causari à corpore Christi, et speciebus præsentibus, quæ componunt cibum qui comeditur, absque eo quòd causetur à substantiâ panis et vini præteritâ, sed neque intrat ad constituendum hoc Sacramentum in ratione signi sensibilis; nam substantia secundùm se non est sensibilis, nec sentitur nisi per sua accidentia; ergo tota sensibilitas panis reducitur ultimò ad species panis, atque ideò substantia, prout distincta à speciebus, non facit hoc Sacramentum esse signum sensibile. Requiritur ergo illa substantia tanquàm aliquid ex vi præsentis institutionis essentialiter requisitum ad hoc ut ponatur corpus Christi sub speciebus, et sine quo non poneretur, nec fieret Sacramentum; non tamen requiritur ut aliquid constituens intrinsecè ipsum Sacramentum. Ad argumentum itaque dicimus quòd in illo casu miraculoso species non consecrarentur, nec daretur Eucharistia; deficeret autem Sacramentum intrinsecè et immediatè ex defectu alicujus intrinseci, scilicet corporis Christi existentis sub speciebus; extrinsecè autem et mediatè ex defectu extrinseco substantiæ panis, quæ ex lege Dei requiritur ad ponendum hoc Sacramentum.

89. Hinc infero quid dicendum sit de intentione sacerdotis consecrantis, an ea componat etiam intrinsecè hoc Sacramentum; de quo plura in tract. de Sacramentis in communi; et propter rationes ibi adductas congruentius videtur eam intentionem, licèt in aliis Sacramentis componat intrinsecè Sacramenta, in hoc tamen solùm extrinsecè requiri ad ponendas partes intrinsecas Sacramenti: nam ipsa intentio secundùm se non constituit in ratione signi sensibilis nec ipsa sentitur nisi per verba; non ergo requiritur, ut constituens intrinsecè Eucharistiam in ratione signi sensibilis; neque etiam requiritur ut constituens intrinsecè in ratione causantis gratiam; nam licèt intentio illa constituat verba in ratione causæ ad ponendum corpus Christi sub speciebus, non tamen constituit principium immediatum, à quo postea causatur gratia sacramentalis, quæ est propria causalitas Sacramenti, ut Sacramentum est; nulla ergo est necessitas componendi hoc Sacramentum intrinsecè ex intentione præteritâ sacerdotis.

90. Major difficultas esse posset de ipsâ ordinatione, seu potestate sacerdotali ministri, an debeat intrare etiam ad componendum intrinsecè hoc Sacramentum; nam ratio illa, quæ probat de verbis consecrationis, videtur etiam probare de potestate sacerdotali; quia sicut species panis non significant sufficienter corpus Christi, nisi prout consecratæ, hoc est, prout sunt species super quas prolata sunt verba consecrationis, sic neque ipsa verba id significant sufficienter, nisi prout intelliguntur esse verba sacerdotis ritè ordinati; nam eadem verba dicta à laico non significarent sufficienter corpus Christi; ergo ipsum sacerdotium ministri debet etiam intrare ut pars saltem in obliquo ad componendum intrinsecè hoc Sacramentum ut tale est, vel si hoc non conceditur, non debet id de verbis præteritis concedi.

91. Hoc argumentum probat mihi non à solis verbis

provenire totam sensibilitatem requisitam ad significandum sensibiliter, sed aliquid aliud debere addi, à quo sufficienter compleatur. Et quidem in aliis Sacramentis, v. g., Pœnitentiæ et extremæ Unctionis, negari non potest quin saltem in obliquo illa potestas sacerdotalis ministri debeat intrare ad componendum intrinsecè Sacramentum; nam manentibus omnibus aliis, nempe unctione, verbis, etc., si desit sacerdotium in ministro, non consistit Sacramentum; ergo illa omnia sola non componunt adæquatè Sacramentum; repugnat enim, ut alibi probabo, quòd dentur omnia intrinseca componentia, et non detur illud totum; si ergo deest Sacramentum, deest utique ex defectu alicujus intrinseci; nihil autem aliud deest, nisi potestas sacerdotalis in ministro; ergo hæc erat aliquid intrinsecum saltem in obliquo intrans ad componendum illud Sacramentum. Quod etiam de Sacramento Pœnitentiæ probari potest; imò in hoc non sola potestas Ordinis, sed potestas etiam jurisdictionis videtur intrare propter eamdem rationem; nam hâc solâ deficiente, et positis omnibus aliis, non datur Sacramentum Pœnitentiæ validum. Habemus autem exemplum simile in materiâ Extremæ-Unctionis, quæ debet esse oleum benedictum; negari autem non potest quin ipsa benedictio olei præterita, quâ episcopus illud benedixit, debeat intrare saltem in obliquo ad componendum illud Sacramentum: nam assignatur pro materiâ oleum benedictum; benedictio autem est forma constituens oleum in ratione olei benedicti; et per consequens in ratione materiæ legitimæ et validæ. Sicut ergo forma aquæ constituit aquam in ratione materiæ validæ ad Baptismum, et ideò forma aquæ pertinet ad materiam Sacramenti Baptismi, sic benedictio pertinet ad materiam extremæ Unctionis, quia constituit illam in ratione materiæ validæ, atque adeò debet intrare partialiter saltem in obliquo. Similiter ergo, cùm forma absolutionis sint non quæcumque verba, sed verba sacerdotis legitimi, illud per quod ea verba constituuntur in ratione talium verborum, nempe potestas ordinis vel jurisdictionis, debet intrare partialiter saltem in obliquo ad componendum Sacramentum validum. Potest autem illa conditio reduci magis ad personam ministri quàm ad formam. Eugenius enim in illo decreto concilii Florentini, dixit Sacramenta perfici materiâ, formâ et ministro cum debitâ intentione, etc., ubi in personâ ministri videtur includere omnia quæ ex parte ministri requiruntur, inter quæ est potestas sacerdotalis ad prædicta Sacramenta.

92. Cæterùm, licèt in illis Sacramentis ita concedendum sit intrare potestatem sacerdotalem ad eorum compositionem saltem in obliquo, in Sacramento tamen Eucharistiæ non videtur necessarium id concedere de ipsâ potestate sacerdotali internâ, quia in ipso non procedit eadem ratio; nam licèt, deficiente potestate sacerdotali, deficiat Sacramentum, non tamen deficit immediatè ex solo defectu potestatis sacerdotalis, sed ex defectu immediato alicujus alterius rei intrinsecæ, nempe corporis Christi sub speciebus. In Sacramento quidem Pœnitentiæ arguitur benè defectus ille potestatis esse aliquid intrinsecum, quia omnia alia intrinseca ponuntur, et non ponitur Sacramentum, deficiente solâ potestate; in Eucharistiâ verò id non procedit, quia, deficiente potestate, non ponuntur alia omnia intrinseca. Possumus ergo dicere potestatem illam non esse intrinsecam Sacramento, sed requisitam essentialiter ex vi præsentis institutionis, solùm tamen extrinsecè, scilicet ut causam, sine quâ verba non habent efficaciam ponendi Sacramentum.

93. Dixi tamen argumentum illud probare mihi quòd sensibilitas ipsa quæ componit hoc Sacramentum non proveniat à solis verbis consecrationis, sed aliquid aliud addendum. Nam, licèt potestas sacerdotalis in seipsâ non componat intrinsecè hoc Sacramentum, non videtur tamen posse negari quòd potestas illa ut sensibiliter significata intret in obliquo ad hoc Sacramentum, propter argumentum supra positum: quia scilicet verba consecrationis sola non sufficiunt ex vi præsentis institutionis ad significandum corpus Christi esse sub speciebus panis: nam eadem verba à laico prolata id non significant audientibus; aliquid ergo aliud requiritur, per quod compleantur in ratione signi sensibiliter significantis; hoc autem aliquid non potest esse potestas sacerdotalis in seipsâ, quia illa in se non est sensibilis, nec per illam venimus in cognitionem Christi latentis sub speciebus: debet ergo esse potestas illa, non ut in se, sed ut exteriùs significata, quatenùs scilicet hic homo exteriùs accepit talem potestatem; quod enim me facit venire in cognitionem corporis Christi existentis in hâc hostiâ, et gratiæ per ipsam dandæ, sunt species panis quas video, verba consecrationis quæ audivi, vel quæ novi esse prolata, et communicatio externa potestatis sacerdotalis huic facta, hæc constituunt sufficienter Eucharistiam in ratione significantis sensibiliter gratiam; ergo hæc, et non alia, debent illam componere in ratione talis signi sensibilis. Nam sicut dicebamus de intentione consecrantis, illam non intrare secundùm se, quia nec causat immediatè gratiam, sed ponit corpus Christi, à quo causatur gratia; nec significat sensibiliter, quia ipsa non sentitur immediatè, atque ideò non componit Sacramentum hoc intrinsecè, nec in ratione signi sensibilis, nec in ratione causantis gratiam, sic dicendum videtur de potestate internâ sacerdotali propter eamdem rationem. Et sicut verba prout condistincta ab intentione sunt forma, licèt, deficiente intentione, non ponant corpus Christi sub speciebus, sic verba prout condistincta à potestate sacerdotali sunt forma; deficiente tamen eâ potestate, non ponunt corpus Christi ex defectu alicujus requisiti, quod est intrinsecum quidem verbis in ratione causæ potentis ponere corpus Christi; est tamen extrinsecum et mediatum solùm in ratione causandi gratiam, et nullo modo concurrit ad sensibiliter illam significandam, licèt concurrat mediatè ad illam causandam modo explicato.

SECTIO VI.

Utrùm actio transsubstantiativa pertineat intrinsecè ad hoc Sacramentum.

94. Actionis transsubstantiativæ nomine intelligimus in præsenti actionem, quâ ponitur corpus Christi sub speciebus loco panis, et ex vi cujus desinit esse substantia panis. De quâ P. Suarez, dictâ disput. 42, sect. 2, in princ., pro comperto supponit actionem quâ panis convertitur in corpus Christi, non pertinere intrinsecè ad Eucharistiam, sed esse viam ad ipsam, ponendo corpus Christi sub speciebus; quare non est pars Sacramenti, quia non est sensibilis, sed invisibilis productio Sacramenti.

95. Ego tamen non video cur ita facilè debeat omninò excludi illa actio à ratione intrinsecâ Sacramenti. Ratio autem difficultatis hæc est quia Sacramentum Eucharistiæ, ut vidimus, includit corpus Christi, non utcumque, sed ut contentum sub speciebus; ergo non solùm ipsæ species, sed etiam hoc quod est corpus Christi contineri sub speciebus, pertinet essentialiter ad constitutionem Eucharistiæ; tunc sic argumentor : Contineri corpus Christi sub speciebus est denominatio proveniens, non quidem ab aliquâ unione verâ, quâ species informent corpus Christi, ut postea videbimus, sed ab unione effectivâ, quâ Christus Dominus in genere causæ efficientis sustentat accidentia panis, ut postea explicabitur; à quâ etiam actione saltem partialiter dicitur corpus Christi substare illis accidentibus, et succedere loco panis sub illis; ergo actio ista debet intrinsecè pertinere ad conceptum Eucharistiæ, non solùm ut via ad ejus productionem, sed etiam ut unio, vel quasi unio corporis Christi cum accidentibus.

96. Fateor ergo, post transsubstantiationem factam manere Eucharistiam; cæterùm adhuc manet actio, non quidem sub conceptu primæ positionis, sed sub conceptu conservationis corporis Christi sub illis accidentibus; quæ quidem actio semper dat eamdem denominationem, scilicet corpus Christi esse unitum, vel quasi unitum speciebus. Quare sicut ad conceptum hominis pertinet intrinsecè unio materiæ cum formâ, licèt non pertineat intrinsecè actio quâ fit eadem unio, sic etiam in Eucharistiâ unio corporis Christi cum speciebus pertinet intrinsecè ad conceptum Sacramenti; cum hoc tamen discrimine, quòd in homine unio producitur per actionem distinctam, unde potest pertinere intrinsecè ad conceptum hominis unio, quin pertineat actio; atverò in Eucharistiâ unio quâ corpus Christi copulatur speciebus, non est terminus actionis, sed est saltem partialiter ipsamet actio Christi in accidentia; et ideò ipsamet actio debuit intrinsecè pertinere ad conceptum Eucharistiæ.

97. Propter hanc ergo rationem, non video quomodò sit ita certum, quod supponit P. Suarez pro suâ conclusione; et suspicor attendisse ad hoc quamplures theologos, qui dixerunt actionem consecrativam pertinere intrinsecè ad hoc Sacramentum; nam, licèt quidam eorum locuti fuerint de verbis consecrationis, alii tamen videntur accipiendi de ipsâ actione, quâ ponitur immediatè corpus Christi sub speciebus, præsertim S. Thomas in 4, d. 8, q. 1, art. 1, in corp., quæstiunc. 1, quem sic intelligit Soto, ibi, q. unicâ, art. 1, et addit esse sententiam Marsilii, ibi, q. 1, art. 1, et q. 6, art. 2. Potest etiam afferri Durandus, ibi, q. 2, n. 5, et Viguerius in Summâ, Institut. c. 16, § 3, in principio, qui apertè dicunt sanctificationem seu consecrationem materiæ constituere intrinsecè hoc Sacramentum, et in hoc differre ab aliis, in quibus per consecrationem materiæ non perficitur Sacramentum; ubi verbum *sanctificationis* videtur non tam propriè competere verbis quàm actioni quâ ponitur corpus Christi sub speciebus; verba enim non tam sunt sanctificatio quàm sanctificans, seu causa efficiens sanctificationis; sanctificatio verò formalis est ipsa positio corporis Christi sub speciebus.

98. Nec video aliquam difficultatem quæ contra hunc dicendi modum sic explicatum objici possit. Nam illud quod insinuat P. Suarez ubi supra, actionem illam esse viam ad Sacramentum, parùm urget. Benè enim potest aliquid esse via ad aliquod compositum, et tamen pertinere intrinsecè ad ejus quidditatem. Unio enim est via quâ materia causat formam materialem juxta probabilem philosophorum sententiam; et est via quâ materia causat compositum, et tamen est de intrinseco conceptu compositi; et idem invenies in aliis mille exemplis. Quod verò addit P. Suarez, illam actionem esse invisibilem, minùs habet ponderis; nam etiam corpus Christi non sentitur per se in Eucharistiâ, sed per species, et tamen constituit intrinsecè Sacramentum; cur ergo similiter non dicemus actionem illam sentiri per verba et species, et ut sic posse pertinere intrinsecè ad Eucharistiam, non ut partem propriè loquendo, sed ut unionem partium inter se?

99. Dixi tamen actionem illam esse partialiter unionem corporis Christi cum speciebus, quia, ut infra videbimus, illa unio includit etiam alligationem ortam ex vi quam species habent ad trahendum secum corpus Christi, quæ vis est qualitas supernaturalis indita speciebus, et quidem ex hoc capite facilè potest concedi actionem productivam illius qualitatis non intrare ad componendum intrinsecè hoc Sacramentum, sed esse viam ad illud, quatenùs ponit qualitatem à quâ denominatur partialiter corpus Christi formaliter substans speciebus; loquendo tamen de actione quâ corpus Christi sustentat species in genere causæ efficientis, alia est ratio, ut explicuimus; et ideò dixi non debere excludi omninò actionem transsubstantiativam à compositione intrinsecâ hujus Sacramenti; siquidem aliquâ ex parte pertinet ad illam.

SECTIO VII.

Utrùm usus seu sumptio Eucharistiæ pertineat intrinsecè ad hoc Sacramentum.

100. Hoc est ultimum de quo dubitari potest an pertineat intrinsecè ad constitutionem Eucharistiæ. Et quidem hæretici nostri temporis adeò sentiunt usum Eucharistiæ pertinere ad ejus constitutionem, ut quamplures dicant, ante usum non continere cor-

pus Christi; alii verò, quos refert P. Valentia in præsenti, disp. 6, q. 1, punct. 3, non nisi dependenter ab usu statim post consecrationem futuro; quorum errorem damnavit Trident., sess. 13, can. 3, docens in Eucharistiæ Sacramento contineri Christum Dominum ante ipsum usum; posseque servari Eucharistiam, nec ob id præsentiam Christi Domini deperdi, dùm maneant species.

101. His ergo erroribus omissis, contra quos latè et optimè pugnat Valentia ubi supra; controversia inter Catholicos est an sumptio sit pars intrinsecè constituens hoc Sacramentum. Aliqui enim auctores catholici concedunt sumptionem esse aliquid pertinens intrinsecè ad Sacramentum; pro quâ sententiâ in communi et absolutè prolatâ afferri possunt Gabriel in 4, d. 8; Aureolus apud Capreolum, ibi, art. 2, licèt in modo eam explicandi differant; nam Aureolus videtur concedere usum esse partem Eucharistiæ; Gabriel verò esse aliud Sacramentum diversum.

102. Communis tamen et vera sententia omnium theologorum negat usum seu sumptionem pertinere intrinsecè ad rationem Sacramenti. Ita sanctus Thomas et alii quos referunt et sequuntur Suarez in præsenti, disput. 42, sect. 4, et Vasquez, disput. 167. Probatur primò ex modo loquendi concil. Trid., sess. 13, per totam, præsertim can. 4. Sæpè enim docet in hoc Sacramento contineri corpus Christi etiam ante usum, hoc Sacramentum servari in sacrario, deferri ad infirmos, adorari, coli, etc. Igitur ex sensu concilii ante usum datur hoc Sacramentum essentialiter; aliquin non servaretur, coleretur, etc., nisi existeret in usu.

103. Secundò probatur ex concilio Florentino in decreto Eugenii, ubi Pontifex docet sacerdotem verbis consecrationis conficere Eucharistiam; ergo Eucharistia ipsâ consecratione perficitur etiam ante usum; ergo usus non pertinet intrinsecè ad ejus constitutionem.

Tertiò, et à priori ostenditur, quia Eucharistia, ut supra vidimus, est cibus spiritualis animæ, et habet causare gratiam per modum cibi; ergo sicut cibus naturalis ante actualem manducationem est cibus completè, sic Eucharistia ante sumptionem est completè cibus; et sicut cibus habet de se virtutem adæquatam ad nutriendum, sic Eucharistia ante sumptionem supponitur cum virtute adæquatâ ad nutriendam spiritualiter animam.

104. Dices, Eucharistiam quidem ante usum esse Sacramentum; cæterùm usum esse partem ipsius saltem integrantem et ultimò complentem; sicut satisfactio dicitur pars Sacramenti Pœnitentiæ: nam licèt Pœnitentia sit verum Sacramentum essentialiter ante satisfactionem, cæterùm per satisfactionem integratur, et completur in ratione integri; sicut homo etiam sine manu est essentialiter homo, per manum tamen integratur et completur, ex quo fit rectè posse in conciliis appellari Eucharistiam Sacramentum etiam ante usum, licèt per usum ultimò integretur.

105. Sed contra, quia si usus esset pars Sacramenti Eucharistiæ, non solùm esset integralis, sed etiam essentialiter requisita. Satisfactio quidem non est pars essentialis Pœnitentiæ, quia ante satisfactionem habet Pœnitentia vim ad causandam gratiam, et de facto eam causat; atverò, si usus requiritur ad Eucharistiam, requiritur quidem taliter ut sine illo Eucharistia non causet gratiam; ergo si propter hanc exigentiam usus dicitur esse pars, non est pars integralis, sed essentialis Eucharistiæ.

106. Ex quo obiter impugnatur sententia Gabrielis: nam si usus est Sacramentum, non potest esse Sacramentum diversum ab Eucharistiâ; in tantum enim debet esse Sacramentum, in quantum videtur causare gratiam; sed Eucharistia et ejus usus non causant diversam gratiam; neque enim Eucharistia causat sine usu, nec ipse usus sine Eucharistiâ; ergo vel constituunt unum et idem Sacramentum, vel usus non pertinet ad rationem intrinsecam Sacramenti.

107. Dices iterùm, usum quidem esse partem intrinsecam Eucharistiæ; cæterùm adhuc ante usum dari Sacramentum Eucharistiæ, quia datur quoad totum id quod dicit in recto; sicut enim supra dicebamus, post transacta verba dari Eucharistiam, licèt verba sint pars intrinseca illius, eò quòd verba non significentur in recto, sic etiam dici potest usum importari in obliquo, et ideò ante usum dari jam Sacramentum Eucharistiæ, scilicet quoad id quod importat in recto.

108. Sed contra, quia peto à quo usu denominetur Eucharistia Sacramentum, antequàm sumatur, sicut denominatur Sacramentum à verbis præteritis? Dices, ab usu futuro; contra, ergo si hæc hostia forsitan non sit sumenda postea ab aliquo, non erit modò Sacramentum Eucharistiæ, licèt sit consecrata. Consequens est absurdum, et contra mentem Tridentini. Dices sufficere ad hoc ut denominetur modò Sacramentum, usum possibilem illius. Sed contra, quia repugnat aliquid constitui formaliter in ratione Sacramenti per usum solum possibilem. Posset quidem constitui in ratione Sacramenti per ordinem ad usum possibilem, imò de facto ita constituitur: nam ille ordo est aliquid actuale; cæterùm per ipsum usum possibilem constitui formaliter non potest. Nam ens possibile non est ens simpliciter, sed potest esse ens; ergo non dabit formaliter denominationem Sacramenti simpliciter, sed Sacramenti possibilis: nam compositum, quod componitur saltem partialiter ex ente possibili, necesse est, quoad illam partem, solùm esse possibile.

109. Dices: Res præterita non habet plus entitatis nunc quàm res possibilis; et tamen per denominationem à verbis præteritis denominatur nunc Sacramentum; ergo posset etiam per denominationem ab usu possibili, licèt res possibilis solùm dicat esse possibile. — Respondeo negando consequentiam, quia sequeretur hoc Sacramentum non solùm nunc non habere adæquatè totum esse Sacramenti reduplicativè sumpti,

sed neque unquàm illud habuisse, atque adeò nunquàm exstitisse, vel exstituram essentiam totam hujus Sacramenti reduplicativè sumpti. Quod non sequitur de facto, quia, licèt modò non existant verba à quibus completur in ratione Sacramenti, atque ideò licèt nunc non habeat totum illud esse quod includit sacramentalitas, ut ita dicam, reduplicativè sumpta, illud tamen esse aliquando fuit, atque adeò totum Sacramentum adæquatè sumptum etiam reduplicativè, et secundùm obliqua, aliquando ponitur extra causas. Habemus ergo Sacramentum Eucharistiæ nullo modo posse componi intrinsecè ex usu, licèt ordinetur ad illum.

110. Cæterùm contra hanc communem sententiam est difficultas non modica, quia aliunde videtur usus Eucharistiæ participare rationem Sacramenti; est enim cæremonia sensibilis significans practicè gratiam quam significat infallibiliter ex promissione Christi. *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam*, etc.; ergo sumptio ipsa est Sacramentum, non aliud; ergo Eucharistia, vel pars illius. Confirmatur, quia aliæ partes Eucharistiæ non significant nec causant gratiam, nisi conjunctæ cum sumptione et usu; ergo aliæ non constituunt adæquatè Sacramentum, nisi ut componunt illud cum ipso usu.

Respondetur communiter ad hoc argumentum, sumptionem quidem requiri ad hoc quòd Eucharistia causet gratiam; cæterùm non requirit ut causam etiam partialem, sed ut conditionem seu applicationem Sacramenti; nec enim gratia promittitur manducationi, sed Sacramento, suppositâ applicatione et conditione illâ manducationis.

111. Hæc solutio, licèt veram contineat doctrinam, non tollit adhuc omninò difficultatem positam; nam de hoc ipso inquirimus, unde scilicet colligat Ecclesia Eucharistiæ usum solùm esse applicationem Sacramenti, et non partem ipsius, cùm tamen in aliis Sacramentis ipse usus non solùm sit conditio, sed pars Sacramenti? Cur Ecclesia censet, oleum consecratum non esse Sacramentum, sed materiam; ipsam verò unctionem, non esse applicationem Sacramenti, sed partem ipsius; at in Eucharistiâ, sumptionem sentit esse solùm applicationem Sacramenti, et non partem ipsius? Item non benè percipitur quomodò sumptio sit essentialiter requisita ad effectum Sacramenti, et sit tantùm conditio; cùm enim ad rationem Sacramenti solùm exigatur moralis influxus in gratiam; quomodò potest intelligi sumptionem essentialiter concurrere ad gratiam, et tamen non concurrere ut causam moralem, sed solùm ut conditionem? Difficilè enim explicatur, in quo differant causa moralis et conditio moralis.

112. Ad primam partem difficultatis respondeo Eucharistiæ Sacramentum institutum esse per modum cibi nutrientis spiritualiter, ut sæpè dictum est, et constat ex verbis Christi: *Caro mea verè est cibus*, etc. Quare sicut cibus naturalis de se habet adæquatam virtutem ad nutriendum, manducatio verò non nutrit, sed est conditio applicans virtutem cibi ad operandum, sic etiam sumptio cibi spiritualis non est virtus nec pars virtutis, sed applicatio virtutis cibi, ut operetur vitam in animâ; quod totum potuit Ecclesia satis colligere ex ipsâ institutione hujus Sacramenti.

113. Dices primò: Etiam extrema Unctio instituta est per modum medicinæ curantis ægritudinem mentis et corporis; ergo sicut oleum ad sanandum naturaliter corpus indiget applicatione, quæ quidem applicatio non est pars virtutis, sed solùm conditio; sic etiam oleum benedictum erit adæquata causa gratiæ in Sacramento, unctio verò erit solùm applicatio medicinæ, et non pars Sacramenti. — Respondeo oleum non esse institutum in ratione Sacramenti per modum medicinæ adæquatè causantis; sicut est Eucharistia per modum cibi adæquatè nutrientis. Alioquin sicut in naturalibus medicina à quolibet applicata operatur, sic etiam oleum sacrum à quolibet ministro etiam sine ullis verbis applicatum operaretur gratiam, quod est absurdum. Differentia ergo inter oleum et Eucharistiam colligitur clarè ex utriusque Sacramenti institutione: nam Sacramentum unctionis exigit ex Christi institutione unctionem factam à tali ministro, cum talibus determinatis verbis, etc. Ex quo fit ipsum oleum benedictum secundùm se non significare completè gratiam sine tali actione; quæ quidem actio etiam significat partialiter ex Christi institutione, et non postulatur ut mera applicatio. Atverò Eucharistia taliter instituta est in ratione cibi, ut, à quocumque applicetur, causet eodem modo gratiam; ex quo fit manducationem non exigi ut partem Sacramenti, sed ut meram applicationem illius, eò quòd Sacramentum, sicut cibus corporeus, non possit operari sine applicatione.

114. Dices adhuc. Ergo si Eucharistia poneretur in stomacho hominis miraculosè, sine eo quòd intraret per oris manducationem, adhuc causaret gratiam. Probatur sequela ex dictis, quia manducatio est mera conditio requisita ut cibus alioquin potens applicetur; ergo, si cibus iste alio modo applicetur, eodem modo poterit gratiam operari; sicut si cibus naturalis poneretur miraculosè intra stomachum, eodem modo nutriret hominem, ac si manducaretur.

115. P. Suarez infra, disput. 63, sect. 7, ante 2 conclus., cùm ad aliud propositum objecisset sibi hanc sequelam, noluit illam concedere; sed alio modo respondit ad illam quæstionem. Forsitan propter verba Christi promittentis gratiam non quidem habenti, sed manducanti Eucharistiam: *Qui manducat hunc panem, vivet*, etc. Et propter illa etiam verba: *Nisi manducaveritis carnem Filii Hominis, non habebitis vitam*, etc., ubi videtur negari effectus Sacramenti, nisi præcedat manducatio. Ego sanè non inveni adhuc rationem satis efficacem contra eum qui concederet prædictam sequelam, et admitteret quòd si tunc ille homo sciret quid secum ageretur, et vellet recipere illud Sacramentum, reciperet quidem effectum Sacramenti, quod proportio cibi naturalis

suadere videtur, et ratio supra posita, quòd scilicet manducatio sit mera conditio applicationis; quare si causa alio modo applicetur, non est cur non possit operari. Imò posset hoc ipsum confirmari ex facto miraculoso, quod à probatis auctoribus narratur contigisse cuidam comiti Gallo juxta Massiliam; qui dùm esset morti proximus, et malâ stomachi dispositione prohiberetur à communione Eucharistiæ quam ardenter exoptabat, allatam sibi hostiam, et super stomachum positam, aperto divinitùs pectore suscepit, et statim obiit. Quam historiam, suppresso nomine, refert et approbat P. Salmeron, tom. 9 in Evangel., tract 33, ante tertium argument. In quo casu non videtur credibile Sacramentum non habuisse effectum ex opere operato, utquid enim eximius ille favor, nisi ad communicandum fructum Eucharistiæ? Et quidem juxta hanc doctrinam facilè dissolvi videtur secunda etiam pars difficultatis supra positæ. Redditur enim discrimen inter conditionem et causam moralem; quòd causa etiam sine manducatione operaretur, si alioquin esset applicata; atverò sine ipsâ causâ nullo modo fieret effectus.

116. Nec verba Christi Domini videntur contra hanc doctrinam urgere; nam inprimis verba illa: *Nisi manducaveritis*, etc., *non habebitis vitam in vobis*, non loquuntur de effectu solùm Sacramenti, quo carent qui non manducant, sed etiam de omni gratiâ justificante, quia, ut infra videbimus, agitur ibi de necessitate præcepti, quâ tenentur fideles sumere Eucharistiam, sub culpâ lethali. Quare ex illis non potest probari manducationem essentialiter requiri ad effectum Sacramenti, sed requiri ad vitandum peccatum lethale, et implendum præceptum quod habet manducandi qui potest. Deinde illa verba, quibus promittitur gratia manducanti hunc cibum: *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum*, non est cur ita accipiantur, ut exigatur essentialiter manducatio ad effectum; sed solùm ut conditio ex naturâ rei requisita. Sicut etiam de ligno vitæ, quod erat in Paradiso, dici poterat: *Qui comedit ex hâc arbore, vivet*, et tamen proculdubiò fructus ille haberet eumdem effectum positus intra stomachum etiam sine manducatione. Imò etiam de Sacramento Unctionis dicit Jacobus Apostolus: *Infirmatur quis in vobis? Inducat presbyteros Ecclesiæ, et orent super eum, ungentes eum*, etc., et tamen nemo cogitavit quòd si presbyter alioquin esset præsens, et non adducatur, ideò Sacramentum non habiturum sit effectum; petitur tamen adductio presbyteri, ut conditio regulariter necessaria; quod idem de manducatione Eucharistiæ à fortiori dici posset.

117. Cæterùm hæc doctrina nova est, et ad rem præsentem non necessaria; imò forsitan non omninò evacuat difficultatem positam; adhuc enim restat eadem difficultas circa ipsum contactum Eucharistiæ cum stomacho, an sit pars Sacramenti, an solùm conditio, et in quo differat à verâ causâ, cùm ille saltem contactus necessariò requiratur, et essentialiter, ad effectum Sacramenti; et quod de illo contactu dictum fuerit, de manducatione etiam dici poterit, licèt admittatur essentialiter necessaria ad effectum Sacramenti: ideò nihil hìc assero, sed aliunde petenda videtur differentia inter causam moralem et conditionem ex doctrinâ quam alibi latè explicuimus, ubi diximus Sacramenta novæ legis causare gratiam præsentem, non verò antiquæ; nam licèt forsitan in circumcisione daretur gratia, circumcisio tamen non erat causa, sed solùm conditio ad illam gratiam; atverò Baptismus non est sola conditio, sed causa suæ gratiæ. Discrimen autem oritur ex eo quòd Baptismus et omnia Sacramenta novæ legis sunt quasi actiones et operationes Christi Domini, moraliter loquendo, exercitæ quidem per suos ministros, ejus tamen nomine, et sunt quasi schedulæ et signa quibus utitur ad significandam Deo voluntatem quam habet quòd detur gratia hominibus. Cùm ergo operationes Christi Domini de se sint sanctæ et Deo gratæ; habeantque valorem moralem ad obtinendum quod intendunt, fundatum in dignitate personæ et meritis ejusdem, hinc est quodlibet Sacramentum novæ legis continere gratiam, et habere vim sufficientem ad causandam moraliter gratiam quam significat; atverò Sacramenta antiqua erant actiones factæ nomine solius synagogæ vel Ecclesiæ, à quâ non poterant reddi impetratoriæ de condigno gratiæ justificantis; quare solùm se habebant ut conditio sine quâ non.

118. Hoc supposito, dicendum est manducationem seu contactum esse solùm conditionem, non causam gratiæ, quia comestio seu contactus non habet vim ad movendum Deum ut det gratiam, sed est conditio, quâ positâ, movetur Deus ab ipso Sacramento, ut ab operatione Christi, moraliter loquendo, ad dandam gratiam. Cur autem usus non sit institutus à Christo pro operatione quæ fiat ejus nomine, sed solùm designatus sit pro conditione, petenda est ratio ex superioribus, quia scilicet Eucharistia instituta est per modum cibi causantis gratiam; quare sicut in cibo virtus causandi non est in usu vel contactu, sed solùm in cibo, sic etiam in hoc Sacramento virtus causandi solùm debuit constitui in ipso cibo; usus verò, seu contactus solùm designari ut conditio et applicatio cibi. Cur autem et quomodò circumcisio, aut alia Sacramenta antiqua, essent vera Sacramenta, licèt non causarent gratiam in recipientibus, ex eo quòd erant promissiones gratiæ dandæ in lege novâ; explicatur latè in tract. de Sacram. in genere.

119. Dices, difficultatem eamdem adhuc remanere in dispositione quâ homo accedit et suscipit Eucharistiam; videtur enim, juxta doctrinam traditam, illam esse partem Sacramenti; nam illa dispositio concurrit proculdubiò ad gratiam sacramentalem, quæ datur ex opere operato. Hæc enim unicuique datur juxta mensuram dispositionis quam habet. Rursùs illa dispositio non concurrit solùm ut conditio, quia concurrit ut meritum congruum, cujus intuitu dat Deus tantam gratiam; quod patet in Baptismo, in quo datur adulto prima gratia intuitu dispositionis et doloris de peccatis quem habet; de quo

dolore dixit Tridentinum, sess. 14, cap. 4, necessarium esse semper etiam cum Sacramento *ad impetrandam veniam peccatorum*; et est causa impetratoria et meritoria de congruo respectu primæ gratiæ; et eodem modo ea dispositio in Eucharistiâ et aliis Sacramentis erit impetratoria augmenti gratiæ quod confertur in Sacramento; quid ergo deest illi, ut componat intrinsecè Sacramentum in ratione causantis gratiam?

120. Respondeo, eam dispositionem non componere intrinsecè Sacramentum Eucharistiæ, sicut neque alia (excepto uno Sacramento Pœnitentiæ, cujus est pars dolor de peccatis), quia non participat propriè rationem causæ gratiæ, prout illam participant Sacramenta, de quibus sæpè diximus, esse veras causas gratiæ, quia propter merita Christi, quæ in se continent, et à quo assumuntur tanquàm signa quibus suam voluntatem significat Deo de gratiâ hominibus dandâ, habent valorem et condignitatem ad ponendam gratiam quam exigunt. Dispositio autem nostra habet solùm congruitatem quamdam ad illum effectum, quæ sicut non sufficit ad dandam denominationem meriti simpliciter et absolutè, sed solùm secundùm quid et impropriè, scilicet meriti congrui, quod non est proprium meritum, sic non sufficit ad denominandam causam in eo rigore in quo Sacramenta appellantur causæ gratiæ, nempe causæ efficaces, et potentes ponere suum effectum, quem modum causalitatis debent participare omnia quæ componunt Sacramentum in ratione causæ. Fatemur ergo dispositionem concurrere tanquàm meritum de congruo ad impetrandam gratiam, quæ datur in Sacramento, non tamen habet illum modum concurrendi et causandi condignè, quem habent Sacramenta, quia non assumitur à Christo tanquàm signum vel actio propria ad significandam Deo suam voluntatem, sed Christus assumit species et corpus suum ad significandum Deo voluntatem suam de obtinendâ tantâ gratiâ homini taliter disposito; ubi dispositio non se tenet ex parte Christi, sed ex parte illius cui Christus, mediis talibus signis, petit tantam gratiam; et licèt petat etiam quòd illa dispositio hominis acceptetur à Deo ut meritum congruum ad talem gratiam, non tamen facit quòd dispositio concurrat ut causa condigna, atque adeò ut causa sacramentalis, vel pars Sacramenti. Aliud est in Sacramento Pœnitentiæ, in quo Christus voluit assumere dolorem ipsum internum pœnitentis ad significandum et causandum effectum; atque ideò dolor ille ut elevatus et assumptus à Christo, concurrit non solùm ut causa congrua, sed etiam ut causa efficax et condigna ad effectum gratiæ sacramentalis, quia est pars ipsius Sacramenti ex Christi institutione, sine quâ non solùm non datur effectus Sacramenti, sed nec Sacramentum validum, cùm tamen alia Sacramenta etiam sine dolore aut dispositione debitâ suscepta, sint vera et valida Sacramenta, licèt non habeant effectum gratiæ sacramentalis; unde constat dispositionem illam non esse partem illorum Sacramentorum, sicut est pars Sacramenti Pœnitentiæ.

121. Quod dictum est de dispositione, dicendum est eodem modo de intentione recipiendi Eucharistiam: nam, licèt intentio suscipiendi Sacramentum in adultis sit necessaria ad valorem Sacramenti, in Eucharistiâ tamen intentio adulti requiritur quidem ad fructum, non tamen ad valorem Sacramenti, atque ideò sicut dispositio concurrit aliquo modo ad effectum, et non est pars Sacramenti, sic intentio concurrit quidem, ut conditio necessaria ad effectum Sacramenti: est enim quasi applicatio spiritualis, quâ homo se applicat spiritualiter ad hoc Sacramentum, non tamen est pars Sacramenti; et quidem faciliùs constat intentionem non esse partem: non enim requiritur ut aliquid causans gratiam per modum meriti saltem de congruo; nam, licèt intentio non sit actus meritorius et bonus, sed vel sit actus indifferens, vel etiam malus venialiter, adhuc sufficiet ad hoc ut Eucharistia operetur gratiam, quia illa intentio sufficit ad reddendam communionem voluntariam; et sicut sufficeret ad reddendum validum Baptismum vel Ordinem, etc., sic sufficit ad applicandum Sacramentum Eucharistiæ, quantùm satis est ut sit communio humana, et possit conferre suos effectus sacramentales.

DISPUTATIO II.

QUOTUPLEX SIT SACRAMENTUM EUCHARISTIÆ.

Postquàm vidimus de essentiâ Eucharistiæ, facile erit judicare de ejus unitate. Potest autem quæstio esse de unitate specificâ, et de unitate numericâ: an scilicet Eucharistia contineat plura Sacramenta specie diversa, et an contineat plura Sacramenta numero diversa. De quibus in hâc disputatione dicendum est, de quo breviter S. Thomas in præsenti, art. 2.

SECTIO PRIMA.

Utrùm Eucharistia sit unum Sacramentum in specie atoma.

1. Negârunt aliqui: Aureolus apud Capreolum, d. 8, q. 1, arg. contra 2 conclus.; Gabr., q. 2, art. 2, et lect. 53 in Canonem; et indicat Major apud Suarez, in præsenti, disp. 1 de Euchar., sect. 3. Fundamentum potissimum est, quia species panis cum corpore Christi constituit Sacramentum specie diversum ab illo quod resultat ex sanguine et speciebus vini, et utrumque continetur sub Eucharistiâ; ergo Eucharistia complectitur Sacramenta specie diversa.

Communis tamen et vera sententia affirmat Eucharistiam esse unicum Sacramentum in specie atoma. Ita S. Thomas in præsenti, quem sequuntur reliqui apud Suarez et Vasquez in præsenti, qui plures referunt; et hanc sententiam amplexus est Catechismus Pii V, dicens: Non plura, sed unum tantùm Sacramentum Ecclesiæ auctoritate docti confitemur. Hæc sententia potest ex duplici capite probari: primò, si dicamus Sacramentum ex speciebus panis et corpore Christi non differre specie à Sacramento ex speciebus vini cum sanguine, sed solùm numero; secundò, si

admittantur hæc duo differre specie incompletâ et partiali; ordinari tamen ad componendam unam speciem integram et totalem; nam, licèt materia et forma hominis differant inter se specie partiali, homo tamen non est species subalterna, sed infima, quia est una species totalis et integra, composita ex duabus speciebus partialibus : quare videndum nunc est ex quo capite istorum probanda sit nostra conclusio.

2. Nonnulli enim recentiores probant eam ex primo capite, dicuntque sanguinem sub speciebus vini non differre specificè à Sacramento, quod resultat ex corpore et speciebus panis, sed solùm numero : nam, licèt species panis et vini differant specificè, item corpus et sanguis Christi differant etiam specificè, cæterùm in ratione Sacramenti non differunt specificè : constituuntur enim in ratione Sacramenti per significationem; quare cùm significatio gratiæ sit eadem in utrâque parte Eucharistiæ (utraque enim significat eamdem gratiam nutritionis), non est unde differant specie hæ duæ partes.

3. Dices : Sacramentum non solùm componitur ex significatione, sed etiam ex re significante; ergo ejus differentia specifica non solùm desumenda est ex significatione gratiæ, sed etiam ex diversitate rei, quæ assumitur ad significandum.— Sed contra, quia licèt coloratum non solùm includat colorem, sed subjectum, cæterùm equus albus et homo albus non differunt specie in ratione colorati, quia ad hanc differentiam non attenditur diversitas subjectorum, sed formarum; ergo similiter, licèt Sacramentum corporis et sanguinis differant materialiter ratione subjecti, non differunt specie in ratione Sacramenti : hæc enim differentia reduplicat supra rationem formalem Sacramenti, quæ est significatio.

4. Confirmatur primò, quia nemo dixerit sanguinem sub speciebus vini albi constituere Sacramentum diversum specificè ab eo quod resultat è speciebus vini rubri, licèt probabile valdè sit hæc duo vina differre in specie; ergo similiter ubi manet eadem significatio, parùm refert quòd species vini et panis differant inter se. Confirmatur secundò, quia si Baptismus institutus fuisset ita ut posset fieri cum aquâ vel cum vino, procul dubio Baptismus non ideò complecteretur Sacramenta specie diversa, quia uterque Baptismus significaret eamdem animæ lotionem; ergo similiter, si utraque species panis et vini significant eamdem gratiam nutritionis, non debent differre specificè hæc duo Sacramenta.

5. Cæterùm mihi adhuc probabile est has duas partes differre specificè inter se, specie quidem non totali, sed partiali, ut postea videbimus; quia, licèt distinctio specifica in ratione Sacramenti non debeat attendi, nisi habeat diversas significationes, ut probatum est, habent tamen Sacramentum corporis et Sacramentum sanguinis diversas significationes. Ad quod probandum non utor eâ ratione quam aliqui insinuant, quòd species panis significant corpus, species vini significant sanguinem; hæc enim significatio non est constitutiva formaliter in ratione Sacramenti, quia Sacramentum formaliter non constituitur, nisi per significationem gratiæ sanctificantis; quare nisi differant in significatione gratiæ, non videntur differre in ratione Sacramenti. Hâc ergo ratione prætermissâ, probandum est aliter differre specificè has duas partes Eucharistiæ, quia scilicet species vini habent significare alium novum gratiæ effectum in eo etiam qui accepit corpus; quod infra, disp. 12, probandum est : alioquin non significaretur per utramque speciem plenitudo convivii spiritualis; significatio autem illa calicis diversa est non solùm numero, sed etiam specie à significatione hostiæ; hostia enim significat per modum cibi; calix verò per modum potûs, ut colligitur ex verbis Christi : *Caro mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus;* ubi sicut corpori tribuitur cibare spiritualiter, ita sanguini potare spiritualiter; ergo significant eodem modo species panis et vini.

6. Dicunt, ex parte rei significantis differre quidem; nam species panis comeduntur, species vini potantur; atverò ex parte rei significatæ non differre, quia tam cibatur spiritualiter anima per calicem quàm per hostiam; et eamdem satietatem et plenitudinem convivii accipit per quamlibet speciem quàm per utramque. — Sed contra, quia, præterquàm quòd d. disp. 12, ostendemus sanguinem non esse cibum spiritualem, neque è contra carnem esse potum, pro nunc sufficiat quòd ex prædictâ solutione sequitur utramque speciem non significare plenitudinem convivii, et perfectam satietatem magis quàm singulas; quia si singulæ præstant eamdem satietatem spiritualem; ergo singulæ illam significant : nam Sacramenta id significant, quod causant; ergo duæ species non magis significant satietatem plenam spiritualem et plenitudinem convivii, quàm singulæ. Consequens autem est falsum; nam juxta sententiam theologorum, ideò Eucharistia instituta est sub duplici specie, ut significaretur, convivium plenum, quod quidem singulæ species non congruè significarent.

7. Supposito ergo, quòd partes Eucharistiæ differant specificè inter se, restat probandum, non esse duo sacramenta totalia, sed ex illis componi unicam integram speciem sacramenti : non enim repugnat, ex partibus diversis specie resultare unicam speciem atomam : sicut homo, qui est species infima, resultat ex materiâ et formâ diversis non solùm specie, sed genere.

Igitur, quòd utraque species Eucharistiæ componat unicum sacramentum totale, probant aliqui ex eo quòd simul instituta fuerit à Christo utraque pars sacramenti. Sed est probatio inefficax, quia simul etiam potuerunt institui plura sacramenta totalia. Alii probant, quia sacramentum hoc significat sacrificium crucis ex suâ institutione : illud autem sacrificium non significatur completè per unicam speciem, sed per utramque, ut repræsentetur sanguinis effusio et animæ à corpore separatio. Hoc argumento utitur Suarez in præsenti, sed non probat intentum, quia

hoc sacramentum (ut vidimus) non constituitur in ratione sacramenti per hoc, quod est significare sacrificium crucis, sed per significationem gratiæ; quare, licèt in ratione significantis sacrificium singulæ species significarent partialiter, si tamen significarent gratiam totalem, singulæ essent sacramentum totale.

8. Aliter posset probari ex eo quòd sacramentum calicis est sanguis Christi, et sacramentum sub specie panis est corpus Christi; quare cùm corpus, et sanguis Christi sint partes Christi, non possunt singulæ esse sacramentum totale, sed partiale.—Sed contra hoc est, quòd denominatio sacramenti partialis non provenit ex eo quòd res significans sit partialis, sed ex eo quòd significet partialiter: sicut si anima Christi causaret ipsa sola gratiam, licèt ipsa anima sit ens partiale, non tamen diceretur causa partialis; quia in ratione causæ non componeret cum aliâ; ergo si ipsa formalis significatio competit totaliter corpori Christi, non dicetur corpus Christi sacramentum partiale, licèt sit entitas partialis.

9. Unica ergo ratio à priori, cur hæc duo sint sacramenta partialia, seu partes ejusdem sacramenti, sumi debet ex ipsâ significatione; quia scilicet quælibet pars significat partialiter gratiam convivii; nam, ut supra diximus, per Eucharistiam significatur plenitudo convivii spiritualis, quæ non significatur totaliter et plenè sed solùm partialiter per singulas species seorsim; quare, cùm significatio unius speciei ordinetur ad integrandam cum significatione alterius speciei integram significationem unius convivii, hinc est singulas species non esse Sacramentum totale, sed solùm partiale.

10. Cò firmatur primò ex modo loquendi conciliorum, et Ecclesiæ Patrum, apud quos frequenter tota Eucharistia appellatur Sacramentum in singulari; quòd si aliquandò appellantur in missæ collectis Sacramenta in plurali, intelligi debet de Sacramentis partialibus, non totalibus; alioquin si essent totalia, nunquàm possent appellari Sacramentum in singulari.

Confirmatur secundò, quia si essent duo Sacramenta totalia, Ecclesia haberet plus quàm septem Sacramenta, contra mentem conciliorum et Patrum. Hoc argumentum indicat Catechismus supra allegatus: illud tamen rejicit P. Vasq. ubi supra, n. 3; quia, licèt Eucharistia contineret sub se duo Sacramenta, posset tamen dici Ecclesiam habere septem Sacramenta, quia illa duo continentur sub uno genere Eucharistiæ; neque enim, quando numerantur septem Ecclesiæ Sacramenta, numerantur omnes species infimæ Sacramentorum, sed sufficit quòd numerentur genera, quia etiam Ordo numeratur pro uno Sacramento, et tamen continet sub se septem vel octo ordines specie diversos.

11. Cæterùm adhuc hoc argumentum non videtur contemnendum, nec dici potest Ecclesiam solùm numerare genera Sacramentorum; nam in eo sensu etiam posset dici Ecclesiam solùm habere duo Sacramenta: alterum mortuorum, sub quo continentur Baptismus et Pœnitentia; alterum vivorum, sub quo continentur alia; quem tamen modum loquendi meritò damnarent omnes; ergo ideò quia Ecclesia non solùm numerat genera, sed species Sacramentorum. Neque obstat sub Ordine contineri plura Sacramenta, quia illa omnia sunt etiam Sacramenta partialia; ex illis enim omnibus conflatur unicum Sacramentum Ordinis totale et completum, significans gratiam necessariam ad ministrandum in Ecclesiâ; quod quidem Sacramentum totale unicam habet speciem infimam, et non solùm subalternam.

12. Dices: Ergo qui suscipit unam speciem, non suscipit integrum Sacramentum Eucharistiæ; nec in sacrario asservatur integrum Sacramentum sub unâ specie. — Respondeo, loquendo in rigore de Sacramento totali, sine inconvenienti posse concedi has et similes sequelas. Cæterùm in communi modo loquendi, appellandum est corpus Christi sub specie panis Sacramentum simpliciter; sicut qui comedit etiam partem carnis, dicitur simpliciter comedere carnem, licèt non comedat carnem integram, sed partialem. Adverte tamen faciliùs posse admitti de singulis speciebus non esse integrum convivium, quàm non esse Sacramentum integrum: sicut qui in prandio sumit unum vel duo fercula ex multis, non dicetur sumpsisse integrum prandium; benè tamen dicetur sumpsisse integrum cibum et integrum alimentum, quia sumpsit quod sufficit ad cibandum et alendum. Sic qui sumit unicam speciem, non dicetur sumere integrum convivium Eucharistiæ; dici tamen potest sumere integrum alimentum et Sacramentum integrum, quia id quod sumit potest sufficienter alere, et causare gratiam nutrimentalem. Ratio autem est, quia in compositis homogeneis, scilicet ex partibus quarum singulæ habent nomen totius, ut ignis, aqua, etc., et quarum singulæ non indigent aliis ad suî conservationem et ad operandum, licèt ex multis partibus resultet una aqua, unus ignis completus, singulæ tamen partes separatæ dicuntur simpliciter aqua, ignis totalis, etc. Cùm ergo partes Sacramenti Eucharistiæ singulæ sint Sacramenta, quia singulæ significant, et causant gratiam, consequens est ut per separationem singulæ dicantur Sacramentum, et quidem integrum Sacramentum, non quidem integrum convivium, quia hoc nomine significatur totum artificiale resultans ex multis ferculis, vel ex cibo et potu: sed tamen dicentur singulæ separatæ integrum Sacramentum, quia per separationem acquirunt denominationem totius, quam priùs non habebant.

SECTIO II.

Utrùm, multiplicatis speciebus sacramentalibus, multiplicentur numero Sacramenta Eucharistiæ.

13. Quæstio hæc est de modo loquendi; oportet tamen scire quomodò consequenter ad nostra principia loquendum sit de pluralitate vel unitate numericâ Sacramenti Eucharistiæ: an scilicet per plures missas conficiantur plura, an unum Sacramentum Eucharistiæ?

Aliqui docent ad pluralitatem Sacramenti Eucha-

ristiæ non esse attendendam solam pluralitatem specierum : nam sacerdos sumit tres partes hostiæ separatas, et tamen non dicitur sumere tria Sacramenta, sed attendendam etiam pluralitatem sumentium vel sumptionum ; tunc enim jam incipiunt species habere aliquam distinctionem moralem in ratione ferculi, seu cibi spiritualis, quæ distinctio ad pluralitatem Sacramenti attendenda est. In quam sententiam satis inclinat P. Suarez, disput. 1 de Eucharistiâ, sect. 4, et eam tenet cum aliis noster Valentia, tom. 4, disp. 6, q. 1, punct. 4.

14. P. Vasquez, disp. 168, c. 2, quem sequuntur alii recentiores, censet solam pluralitatem specierum sufficere ad constituenda plura numero Sacramenta Eucharistiæ, licèt ab eodem simul sumantur : quia, cùm Sacramentum Eucharistiæ non constituatur intrinsecè ex sumptione, consequens est ut ipsa sumptio non posset intrinsecè multiplicare essentiam Sacramenti ; per id enim aliquid distinguitur ab aliis, per quod constituitur in suo esse ; unde cùm sumptio non constituat, non poterit distinguere hoc Sacramentum ab alio. Cùm autem species sint aliquid intrinsecè pertinens ad Sacramentum, necesse est ut multiplicatis speciebus, non sit idem Sacramentum ; sicut multiplicatâ animâ rationali, non maneret idem homo.

15. Mihi magis placet Sacramentum Eucharistiæ nec per pluralitatem specierum nec sumptionum multiplicari numero, sed simpliciter et absolutè loquendo posse dici unum et idem numero Sacramentum Eucharistiæ, quod ubique terrarum ab omnibus fidelibus accipitur. Quàm sententiam ut probabilem et theologicam laudat P. Suarez ubi supra ; et consequenter ad nostra principia debemus eam omninò amplecti. Omissis autem rationibus quibus eam probat Suarez ubi supra, quæ efficaces non sunt, probari potest ex iis quæ diximus disp. præcedenti, sect. 3, Eucharistiam scilicet, licèt includat intrinsecè corpus Christi et species, importare tamen in recto corpus Christi, et species de connotato ; ergo non multiplicantur numero Eucharistiæ, licèt multiplicentur species. Probatur consequentia, quia ad pluralitatem concreti debet pluralificari quod significatur in recto : non enim essent duo alba, si duæ albedines ponantur in eodem subjecto : benè autem è contra, si una albedo ponatur in duobus subjectis, erunt duo alba, quia album dicit in recto solum subjectum : ergo, cùm Eucharistia dicat in recto solum corpus Christi, et non species, non erunt plures Eucharistiæ, multiplicatis speciebus, quia idem corpus Christi sub omnibus continetur. Quem modum loquendi significâsse videtur Paulus, 1 Cor. 10 : *Omnes unum corpus sumus, qui de uno pane participamus ;* vocat enim Eucharistiam unum et eumdem panem ; ubi non de unitate specificâ (ut aliqui volunt), sed de numericâ debet intelligi ; alioquin non benè inferret esse omnes fideles unum corpus ; sicut nec in naturalibus benè infertur esse omnes idem corpus, quia de eodem alimento in specie participamus.

16. Objicies primò : Ergo species panis et vini non constituunt duo Sacramenta etiam partialia contra id quod diximus sect. præcedenti. Probatur sequelâ, quia idem numero Christus continetur sub utrâque specie ; ergo, si plures species panis non constituunt plura numero Sacramenta, quia idem numero corpus Christi continetur sub omnibus illis, sic nec species panis et vini constituunt plura Sacramenta partialia, quia idem numero Christus continetur sub illis ; nec refert species panis et vini differre specificè, quia, etiamsi ponantur duo colores specie diversi in uno subjecto, non dicentur duo colorata, sed unum. — Respondeo negando sequelam. Ratio discriminis est, quòd sub speciebus panis et vini, licèt contineatur idem Christus, cæterùm ex vi verborum non continetur idem, sed sub speciebus panis continetur corpus, et sub speciebus vini sanguis ; Eucharistia autem, ut diximus disp. præcedenti, sect. 2, non constituitur intrinsecè in ratione Sacramenti per id quod ponitur per concomitantiam, nec supponit in recto, strictè loquendo, nisi pro eo quod ponitur ex vi verborum ; quare cùm corpus et sanguis sint entitates diversæ, hinc est, per utramque speciem constitui non unicum, sed duo Sacramenta partialia.

17. Objicies secundò : Si corpus Christi contineretur sub speciebus olei, posset constituere aliud differens specie Sacramentum per modum medicinæ, quod quidem distingueretur à Sacramento Eucharistiæ ; ergo, licèt idem corpus Christi sub duplici specie panis, potest constituere duo Sacramenta numero distincta. — Respondeo : Si corpus Christi contineretur sub speciebus olei, et ut sic esset Sacramentum medicinæ, tunc quidem Eucharistia et illud Sacramentum non dicerentur in rigore duo Sacramenta, sed unum Sacramentum affectum duplici significatione sacramentali totali specie diversâ ; sicut si idem subjectum afficiatur albedine et nigredine, non erunt duo colorata, sed unum coloratum pertinens pro formali ad duas species totales coloris : sic etiam in prædicto casu essent duæ rationes formales Sacramenti specie diversæ, non tamen essent duo Sacramenta, quia Sacramentum illud importat in recto corpus Christi, et non potest multiplicari, nisi multiplicato illo quod importatur in recto.

18. Ultimò potest objici modus loquendi Clementis pontificis, epist. 21, relati in cap. *Tribus gradibus*, de Consecrat., d. 2, ubi docet *tot holocausta esse offerenda in altari, quot populo possint sufficere ;* ergo sentit pontifex plura numero Sacramenta Eucharistiæ suscipi à fidelibus ; Sacramentum enim Eucharistiæ holocaustum est ; sunt autem plura holocausta ; ergo plura Sacramenta. — Respondeo inprimis apud Clementem non haberi illud verbum, *tot holocausta*, quod refertur à Suarez ; sed *tanta*, inquit, *holocausta, offerantur, quanta populo sufficere possint.* Aliud autem est, *tot esse Sacramenta*, aliud, *tanta esse Sacramenta ;* nam primum significat pluralitatem, quam negamus ; secundum solùm significat magnitudinem quantitatis, ad quam non oportet multiplicari id quod significatur in recto ; sufficit additio quantitatis : nam si eidem homini adderetur alia quantitas, esset major homo,

non tamen duo; sic ergo dici posset corpus Christi sub majori quantitate panis esse majus Sacramentum non dignitate, sed extensione. Deinde secundò dici potest pontificem ibi loqui vulgari modo de holocaustis pro hostiis ante consecrationem; sicut etiam vulgò dicitur consecrari quatuor vel quinque hostias; ubi *hostia* non sumitur rigorosè pro victimâ oblatâ, sed pro pane vel quantitate panis sub quâ ponitur corpus Christi, in quo sensu vulgari hostia non est Sacramentum. Si verò *hostia* sumatur strictè pro re oblatâ, sicut non dicuntur plura Sacramenta, sic nec plures hostiæ, ut habetur expressè in c. *In Christo*, de Consecrat., d. 2, ubi Ambrosius ex unitate corporis Christi infert non esse plures hostias, sed unam. *Una*, inquit, *hostia, non multæ. Sicut enim quod ubique offertur unum est corpus, et non multa corpora, ita et unum sacrificium;* ex quibus verbis non parùm confirmatur nostra sententia.

SECTIO III.

Unde sumenda sit pluralitas hujus Sacramenti in sententiâ quæ dicit species etiam in recto significari.

19. Supposità nostrâ sententiâ, quòd Eucharistia non dicat in recto species, sed corpus et sanguinem Christi, hæc omnia facilè intelliguntur; in sententiâ tamen contrariâ asserente species etiam significari in recto, difficiliùs assignatur regula firma, ad multiplicanda Sacramenta Eucharistiæ ex multiplicatione specierum. Nam inprimis regula illa universalis P. Vasquez, quòd tot sint Sacramenta quot sunt species, atque adeò in pyxide esse tot Sacramenta quot sunt particulæ consecratæ; hoc, inquam, difficile est, primò, quia est contra communem modum loquendi: nemo enim dicit sacerdotem dùm sumit hostiam in tres partes divisam, sumere tria Sacramenta Eucharistiæ; sicut nec qui comedit frustum panis in tres partes divisum, dicitur comedere tres cibos. Secundò, quia si essent plura Sacramenta, deberent causare plures gratias, et habere plures significationes distinctas.

20. Respondet Vasquez, num. 37, non causari plures gratias, quia sumptio est conditio sine quâ hoc Sacramentum non operatur; et licèt Sacramenta sint plura, sumptio est una, et limitat Sacramentum ad unum effectum. — Sed contra, quia inprimis plures causæ applicatæ per unicam applicationem, adhuc operarentur plures effectus, eò quòd applicatio sit solùm conditio; si ergo sumptio est solùm conditio, et Sacramenta sunt plura, singula ponent suum effectum. Deinde non video cur sumptio tunc sit magis una quàm Sacramenta quæ sumuntur; quod enim attinet ad distinctionem physicam, tam distinguitur physicè sumptio unius particulæ vel hostiæ à sumptione alterius, quàm una hostia vel particula ab aliâ. Si verò dicas sumptionem esse unam moraliter, quia fit una pars post aliam absque interruptione morali; ergo ad unitatem etiam Sacramenti sufficit similis conjunctio moralis; cur enim plus requiretur ad unitatem Sacramenti quàm ad unitatem sumptionis?

21 Confirmari ac explicari potest in aliis Sacramentis: nam Sacramentum Pœnitentiæ habet etiam plures partes integrantes, quarum singulæ possent esse Sacramentum seorsim; et tamen non dicitur plura Sacramenta, sed unum, propter unitatem moralem, licèt habeant distinctionem physicam; ergo idem dici potest de Sacramento Eucharistiæ. Majorem ostendo, quia ponamus hominem accedere ad confessionem cum duplici actu doloris, et singula peccata bis confiteri, ecce ex parte materiæ sunt partes quarum singulæ sufficerent ad unum Sacramentum; nam ex uno actu doloris ex illis, et ex unâ confessione eorumdem peccatorum posset postea fieri aliud Sacramentum. Quod etiam de formâ absolutionis suo modo dici potest: nam, licèt sacerdos semel solùm absolvat, sed reverà singulæ syllabæ absolutionis proferuntur successivè, et taliter ut dimidia pars prolationis singularum syllabarum sufficeret ad integrandam sufficientem absolutionem velociùs probatam, unde illa absolutio posset dividi in duas, quarum quælibet sufficeret ad unum Sacramentum, nunc tamen non sunt plura Sacramenta, sed unum, propter conjunctionem moralem. Ergo, licèt duæ particulæ consecratæ, si seorsim sumerentur, sufficerent ad duas refectiones, conjunctio tamen moralis quam habent quando simul sumuntur, facient quòd non sint duo Sacramenta, sed unum.

22. Hinc autem solvitur argumentum P. Vasquez, quo probat suam sententiam hoc modo. Unitas artificialis Sacramenti sumenda est ex eo quod est essentiale aut substantiale Sacramento in genere suo, non ex aliquo accidentario; nihil autem est essentiale in genere Sacramenti in pluribus particulis consecratis, ex quo sumatur unitas, cùm tamen sit aliquid essentiale, ex quo sumatur pluralitas; nam loci propinquitas, aut quòd unicâ sumptione aut ab eâdem personâ sumantur, sunt accidentalia Sacramento, ut constat; unitas etiam formæ consecrationis non juvat, tum quia unicâ formâ Baptismi possunt plures simul baptizari, et fient plura Sacramenta: non est ergo unde sumatur unitas Sacramenti in prædicto casu.

23. Ad hoc, inquam, argumentum, facilè respondebunt adversarii adducendo inprimis exempla multa in quibus unitas vel pluralitas desumitur ex aliquâ circumstantiâ accidentali; sic voluntates ejusdem objecti mali dicuntur unum vel plura peccata propter continuationem vel interruptionem temporis; ita ut plures voluntates ejusdem objecti, etiamsi sint physicè diversæ, propter continuationem tamen moralem sint unum peccatum, quæ absque illâ continuatione essent plura peccata, cùm tamen illa continuatio, seu temporis circumstantia non sit constitutivum essentiale peccati. Sic etiam sumptio Eucharistiæ, in sententiâ ejusdem Vasquez, debet esse una vel multiplex propter solam circumstantiam continuationis vel interruptionis secundùm tempus, quæ quidem circumstantia non constituit intrinsecè et essentialiter in ratione sumptionis sacramentalis. Omnes ergo debemus fateri posse multiplicari aliqua ex circumstantiâ non pertinente intrinsecè ad eorum quidditatem et essen-

tiam. Quod etiam in re physicâ ostendi potest : ex unâ enim aquâ fiunt per separationem duæ aquæ, quæ separatio solùm ponit negationem continuationis ; continuatio autem non est aliquid constituens aquam in esse aquæ, sed in esse unius aquæ ; sic ergo potest fieri unum Sacramentum per aliquid quod non constituit in ratione Sacramenti, sed in esse unius Sacramenti.

24. Dices : Idem debet esse constitutivum, et distinctivum cujusque rei ; per id enim per quod constituitur in seipsâ, debet distingui ab omni aliâ, quia ideò non est alia, quia est in se talis ; ergo non potest unum Sacramentum distingui ab alio, nisi per id per quod constituitur in esse talis Sacramenti ; atque ideò non poterunt esse plura Sacramenta per id quod non pertinet ad constituendum Sacramentum.

25. Respondetur, antecedens esse verum loquendo de distinctivo simpliciter, non verò de distinctivo in ratione totius, nisi explicetur cum debitâ proportione. Pro quo adverte distinctionem propriam et rigorosam esse, quâ unum non est aliud, et hæc debet semper provenire à constitutivo intrinseco rei, ut objectio probat : nam in exemplo supra posito de duabus aquis, illæ etiam quando faciebant unam aquam, illæ, inquam, tunc erant duæ partes distinctæ inter se, quarum una non erat alia pars ; et hoc habebant singulæ per id per quod singulæ constituebantur, nempe per suam hæcceitatem quidditativam. Per separationem verò postea non acceperunt genus hoc distinctionis et pluralitatis, sed aliud minùs proprium, scilicet quòd essent duæ aquæ totales, hoc est, quòd non componerent idem totum. Sicut autem hoc quod est esse aquam totalem, habent singulæ, non per sua constitutiva intrinseca, sed per carentiam continuationis, sic etiam per eamdem carentiam continuationis, quæ est aliquid superadditum aquæ in ratione aquæ, habent singulæ distingui in ratione totius, hoc est, esse unum totum, quod non sit illud aliud totum. Unde in hoc etiam genere distinctionis videtur habere suo modo locum regula illa supra posita ; nam licèt hæc aqua non sit distinctum totum ab aliâ per id per quod constituitur in seipsâ, est tamen totum distinctum ab aliâ per id per quod constituitur in ratione totius, atque ita semper distinctivum est constitutivum, saltem constitutivum in illo genere in quo est distinctio. Hinc jam ad objectionem respondetur eam doctrinam applicando ad materiam præsentem, singulas particulas consecratas distingui ab aliis per id per quod in se ipsis constituuntur in ratione Sacramenti ; atque ideò ante separationem etiam localem habere hanc distinctionem intrinsecam, quâ hæc particula, seu hoc Sacramentum præscindendo à Sacramento totali et partiali, non est illa alia particula. Quòd verò sit Sacramentum totale distinctum ab illâ aliâ hostiâ, non est constitutivum hujus particulæ in ratione Sacramenti, sed in ratione Sacramenti totalis, quod haberi potest per aliquam circumstantiam extrinsecam rationi Sacramenti, et per illam eamdem sicut constituitur in ratione totalis, potest distingui ab alio, et facere duo tota, quæ priùs non erant nisi Sacramenta partialia.

26. Urgebis, quia species panis et species vini continentes corpus et sanguinem, etiam quando sunt simul in altari, dicuntur duo Sacramenta : sic enim aliquando de illis loquitur Ecclesia, ut supra vidimus ; ergo et duæ particulæ seu duæ hostiæ consecratæ simul etiam conjunctæ in altari possent dici duo Sacramenta. — Respondeo negando consequentiam : sicut enim duo cibi diversi, v. g., carnes et poma, etiam quando sunt simul in mensâ, dicuntur duo cibi, plura tamen poma ejusdem rationis simul posita non dicuntur plures cibi, sed unus, sic corpus et sanguis Christi sub speciebus diversis dicuntur duo Sacramenta, quia heterogeneitas fecit pluralitatem ; duæ tamen hostiæ simul positæ non dicuntur duo Sacramenta, sed unum, quia in his homogeneis separatio facit pluralitatem, et conjunctio unitatem. Non potest ergo in universum approbari regula illa P. Vasquez de multiplicandis Sacramentis Eucharistiæ solùm propter multitudinem specierum, etiam quando simul positæ sunt.

27. Sed neque etiam regula illa alia, quòd multiplicetur Sacramentum juxta multitudinem eorum qui illud suscipiunt, videtur universaliter vera, primò, quia si in eodem calice sit vinum pro decem convivis, non dicuntur plura vina, sed unum vinum, et unus potus pro omnibus, ergo sanguis Christi potandus à multis dicetur adhuc unus potus, dùm est in uno calice, et corpus Christi sumendum à multis, tamen, dùm est in eâdem pyxide, dicetur unus cibus, sicut plura poma in eodem ferculo apposita pro omnibus dicuntur unus cibus. Secundò, quia si eadem hostia consecrata, ab aliquo sumpta propter stomachi debilitatem non corruptis speciebus, integra post horam ejiceretur, posset eadem ab alio sacramentaliter sumi, et utrique dedisset gratiam, non tamen essent duo Sacramenta, nec duæ Eucharistiæ ; nihil enim haberet una quod non haberet alia, ut constat ; ergo distinctio sumentium non multiplicat. Tertiò, quia sicut ante usum actualem est verum et completum Sacramentum Eucharistiæ, sic ante usum potest esse unum vel plura Sacramenta ; sed ante usum est indifferens ut sumatur ab uno vel multis ; ergo non multiplicatur per solam multitudinem sumentium.

28. Dicunt aliqui multiplicari per intentionem, quâ destinantur hostiæ distribuendæ pluribus, vel dandæ uni ; ideò tres partes sumendæ ab eodem sacerdote sunt unum Sacramentum ; tres verò particulæ dandæ tribus sunt tria Sacramenta. — Sed contra, quia hæc intentio interior videtur nimis extrinseca ad faciendam hanc unitatem vel multitudinem. Quid enim si unus habeat intentionem distribuendi illas hostias multis, alius verò habeat intentionem quòd sumantur omnes ab uno ? eruntne tunc plura et unum Sacramentum simul propter diversas illas intentiones ? Adde non esse unum vel multos cibos qui eodem ferculo apponuntur propter intentionem internam quam aliquis habet comedendi totum illud, vel distribuendi sociis. Denique qui defert Sacramentum pro pluribus

infirmis communicandis, non dicitur communiter deferre Sacramenta, sed Sacramentum.

29. Illa etiam regula, quòd multiplicetur hoc Sacramentum pro multitudine sumptionum, non videtur in universum vera ; primò, quia, ut supra dicebam, eadem difficultas videtur restare de ipsis sumptionibus, unde multiplicentur ; nam si hæ multiplicantur per distantiam unius ab aliâ, idem poterit dici de ipsis Sacramentis ; secundò, quia potest contingere, ut sit duplex sumptio ejusdem Sacramenti, ut in casu supra posito, si eamdem hostiam, quam hodiè quis sumpsit, cras, incorruptis speciebus, ejiceret, posset iterùm cras eam sacramentaliter sumere, sicut posset aliam sumere, et daret novam gratiam sacramentalem, et diversam refectionem spiritualem, Sacramentum tamen esset omninò idem, ut constat ; ergo sumptio sola diversa non multiplicat.

30. Dices : Juxta probabilem sententiam quæ docet posse aliquando eamdem contritionem non revocatam deservire pro materiâ in duplici Sacramento Pœnitentiæ, adhuc illa contritio diceretur duplex Sacramentum propter duas applicationes ; ergo et in prædicto casu eadem hostia diceretur duplex Sacramentum propter duas applicationes, vel sumptiones. — Respondeo, fore tunc duo Sacramenta Pœnitentiæ, quia illud Sacramentum non includit solam contritionem, sed etiam confessionem, absolutionem et satisfactionem ; quæ omnes essent diversæ, licèt contritio esset eadem ; in nostro tamen casu Sacramentum Eucharistiæ esset omninò idem, quia omnia quæ illud intrinsecè componunt, essent omninò eadem, ut constat.

31. Vides, vix posse regulam aliquam præscribi, quæ omninò satisfaciat ; unde non leviter confirmatur nostra sententia, juxta quam, si solum corpus et sanguis Christi significantur in recto, facilè omnia expediuntur ; et explicatur optimè quomodò hoc Sacramentum semper sit idem cibus, idem panis, idem Sacramentum, sive ab uno, sive à multis sumatur. Si tamen in recto diceret etiam species, ut alii volunt, tunc inprimis dicerem, conjunctionem localem plurium specierum, v. g., in eâdem pyxide, in eodem altari, facere ut dicatur unum Sacramentum, sicut plura poma ejusdem rationis apposita simul dicuntur unus cibus ; si verò separentur, tunc ratione separationis possent dici plura Sacramenta, licèt fortassè separatio ad hoc non cogeret : nam de toto tritico quod in diversis horreis urbis asservatur, solemus dicere illud esse cibum omnium civium pro hoc anno ; cur ergo de omnibus hostiis consecratis Romæ existentibus non possemus dicere illum esse cibum spiritualem hujus urbis ?

32. Cæterum, quòd separatio illa sufficeret ad dicenda plura Sacramenta, colligi etiam potest ex eodem communi modo loquendi de cibis communibus ; qui, etiamsi sint homogenei, distributione tamen ipsâ et separatione appellantur multi cibi. De eodem enim tritico et pane omnibus dabat Joseph, Genes. 47, et tamen dicitur, quòd præbebat *cibaria singulis* et rursùs quòd *sacerdotibus statuta cibaria ex horreis publicis præbebantur* ; et de eodem mannâ dicitur Exod. 16 : *In die autem sextâ collegerunt cibos duplices, id est, duo gomor per singulos homines.* Posset ergo similiter Eucharistia propter distributionem et separationem appellari multiplex cibus. Propter hanc enim rationem diximus sup., sect. 1, Eucharistiam sub speciebus panis, quando seorsim sumitur à speciebus vini, posse appellari, non convivium integrum, sed totale Sacramentum, quia in ejusmodi homogeneis separatio dat totalitatem ; ergo eodem modo eadem species Eucharistiæ per separationem ab aliâ simili specie potest acquirere pluralitatem in suâ ratione, quam priùs non habebat.

33. Dices : Si sacerdos accipiat hostiam unam, et statim afferatur alia hostia ex aliâ ecclesiâ, quam absque interruptione morali in eâdem missâ accipiat, non dicetur suscepisse duo Sacramenta, sed unum ; ergo distantia unius hostiæ ab aliâ non sufficeret ad multiplicanda Sacramenta. — Respondeo, tunc ex utrâque hostiâ fieri unum Sacramentum per conjunctionem, quia, licèt priùs distarent, postea adductâ secundâ hostiâ ad sacerdotem qui sumpserat primam, incipit secunda facere unum Sacramentum cum primâ.

34. Adverte tamen primò hæc procedere non absolutè, sed ex suppositione quòd species dicerentur in recto ; nam de facto jam dixi semper esse idem Sacramentum. Nunc solùm dicimus quòd si illa sententia esset vera, ita magis consequenter loquendum esset ; juxta quam etiam sententiam dicendum esset per sumptionem diversarum hostiarum à diversis multiplicari etiam Sacramenta, quia ipsâ sumptione à diverso homine multùm separatur moraliter una hostia ab aliâ ; nam licèt physicè magis fortassè distet una pars hostiæ ab aliâ in eodem altari, quàm in stomacho unius ab aliâ existente in stomacho alterius localiter conjuncti, in ordine tamen ad usus humanos et moraliter magis separata est, et ideò posset majori titulo multiplicare Sacramenta.

35. Adverte secundò : Juxta eamdem sententiam, quòd, licèt sumptio solùm diversa ejusdem hostiæ non sufficeret ad multiplicanda Sacramenta, ut supra diximus, casu quo eadem hostia die sequenti ab eodem vel ab alio homine iterùm sumeretur, aliter tamen dicendum fortassè alicui videbitur, si, illis speciebus corruptis, et reproductâ iterùm eâdem materiâ, et eâdem quantitate, iterùm generaretur triticum, et fieret panis, ac consecraretur ; licèt enim tunc esset idem corpus Christi sub eâdem quantitate panis, adhuc videtur posse dici non esse idem Sacramentum quod priùs fuerat, tum quia cætera accidentia panis essent diversa, tum etiam quia, licèt omnia priora accidentia panis fuissent divinitùs reproducta, consecratio tamen diversa requireretur ; quæ videtur sufficere ad variandum ens artificiale, ut quando crux lignea dissolveretur, et postea ex eisdem lignis et clavis iterùm construeretur, censeretur moraliter esse crux nova, eò quòd interruptio illa indigens novo ar-

tificio ad hoc ut iterùm resultet ens artificiale, sufficit ad variandum illud ens artificiale moraliter; unde calix consecratus, si rumpatur, et dissolvatur, ac postea ex eâdem materiâ fiat calix, indigebit novâ consecratione, quia censetur novus calix propter novum artificium quod intervenit. Cùm ergo Sacramentum il'ud propter corruptionem specierum dissolutum fuisset, et postea de novo construatur per novam formam, et novam conjunctionem corporis Christi cum speciebus, videtur etiam fore novum Sacramentum.

36. Cæterùm, si hæc ratio sufficeret ad multiplicanda Sacramenta simpliciter et absolutè, probaret etiam in nostrâ sententiâ, licèt hoc Sacramentum dicat in recto solum corpus et sanguinem Christi, adhuc plures hostias saltem à diversis consecratas esse multa Sacramenta propter diversum artificium, nempe diversam formam et diversam conjunctionem specierum cum corpore Christi, sicut calix est diversus, licèt argentum sit idem, propter diversam formam artificialem de novo inductam. Quare dicendum est, in rigore loquendo, id non sufficere, neque in illo casu crucem fore diversam in rigore physico loquendo quia id quod importatur in recto, est idem, nec possunt ejusmodi concreta accidentalia multiplicari, nisi multiplicetur rectum, seu subjectum, ut constat in uno homine habente plures paternitates etiam successivè unam post aliam, qui tamen non dicitur alius pater ab eo qui priùs fuit. Latiùs tamen et in ordine ad usum humanum appellatur aliquando alia crux et alius calix, nempe pro formali, seu habere aliam formam artificialem crucis vel calicis, et ideò indiget novâ consecratione, quia nimirùm consecratio ex intentione consecrantis videtur affixa non argento, sed formæ calicis, secundùm quam deservire potest ad usum sacrificii; quare destructâ formâ artificiali calicis, prout moraliter destrui censetur, quando indiget novo artificio, ut habeat talem figuram et partium dispositionem, censetur etiam periisse consecratio, nec posse redire, nisi de novo consecretur. Est ergo latior et minùs propria illa locutio, quâ dicitur alius calix; sicut si aliquis, qui eamdem vestem sæpiùs dissolvit et refecit, diceretur habuisse decem vestes; aut qui librum dissolutum iterùm conglutinaret, diceretur accipere vel habere alium librum; quæ locutiones, ut constat, non sunt propriæ; dicitur tamen aliquo modo ille alius calix, quasi æquivalenter, quia in ordine ad usum sacrificii ineptus est, perinde ac si esset alius, nisi de novo consecretur, eò quòd consecratio prima non erat affixa materiæ, sed formæ artificiali, quæ jam per fractionem moraliter destructa censetur. Sic ergo Sacramentum illud impropriè posset dici aliud ratione formæ et novæ conglutinationis et constructionis partium; in rigore tamen loquendo, esset idem, si totum quod importatur in recto, manet idem : si autem rectum ex aliquâ parte esset diversum, aliquâ etiam ex parte diversum erit Sacramentum.

37. Adverte tertiò, in eâdem sententiâ ponente species etiam significari in recto, licèt propter speciorum separationem dicenda essent multa Sacramenta; illam tamen pluralitatem non esse sumendam ex respectu quem species illæ haberent ad plures refectiones aut cibationes, sed ex separatione, ut diximus, illarum specierum. Si enim multitudo desumenda esset, ut aliqui volunt, ex aptitudine quam species habent ad plures cibationes, sequeretur fore etiam multa Sacramenta ante separationem, si plures hostiæ simul consecrarentur, aut plures panes, quos unicà comestione non posset unus homo simul sumere, aut si vinum in eâ quantitate consecraretur quam unus homo non posset simul bibere : tunc enim multiplicandum esset etiam Sacramentum per ordinem ad plures sumptiones, vel refectiones, cùm non esset aptum ad unam, sed ad plures. Non ergo deberet sumi pluralitas, vel unitas per aptitudinem ad plures vel unicam refectionem, sed per separationem moralem et humanam illarum specierum, ut diximus.

38. Ultimò adverte, in eâdem sententiâ non debere multiplicari Sacramenta propter plures significationes et virtutes ad causandas plures gratias in diversis, prout vult Vasquez, n. 16 et 17, dicens unam hostiam unam solam gratiam posse significare et causare; plures verò hostias plures gratias in diversis. Hoc tamen difficile est, quia significatio in actu primo, et virtus causativa est essentialis Sacramento, ut fatetur ipse Vasquez ibi. Pluralitas autem Sacramenti non est essentialis Eucharistiæ; nam eædem partes hostiæ, quæ unitæ erant unum Sacramentum, divisæ sunt plura in ejus sententiâ, et duæ partes specierum vini separatæ in duplici calice, sunt duo Sacramenta; si autem conjungantur in uno calice, non sunt jam duo, sed unum Sacramentum, et quidem tunc non perdiderunt aliquam virtutem causandi vel significandi gratiam propter illam conjunctionem : adhuc enim significant gratiam quam causare possunt in omnibus qui ex illo calice sumpserint, quotquot illi sint; non sumitur ergo pluralitas ex novâ virtute significandi vel causandi quam habeant; semper enim significant gratiam causandam de novo per novam sumptionem; neque ex se significant magis unam gratiam causandam per unam sumptionem, quàm plures gratias causandas per plures sumptiones. Sed de his satis.

DISPUTATIO III.

DE NECESSITATE EUCHARISTIÆ.

De hoc agit S. Thomas in præsenti, art. 3, ubi non est sermo de necessitate præcepti, sed de necessitate medii : nam de necessitate præcepti agitur infra, quæst. 80. Oportebit autem priùs breviter tradere quid sit necessitas medii, quid præcepti.

SECTIO PRIMA.

Præmittitur quid sit necessitas medii, quid præcepti.

1. Hæc distinctio ab antiquis insinuata, à neotericis accuratiùs traditur, cum quibus supponendum omninò est dupliciter aliquid esse necessarium ad salutem, scilicet vel necessitate medii vel necessitate se-

lùm præcepti. Primo modo dicitur necessaria gratia justificans; nam est medium necessarium ad beatitudinem consequendam; secundo modo dicitur necessaria restitutio rei ablatæ, vel observatio jejunii, etc. Est autem non exigua difficultas et controversia inter recentiores theologos in explicandâ omninò differentiâ inter utramque necessitatem; de quo videndus est ultra alios Vasquez in præsenti, disputat. 169, cap. 1, et tom. 4, in 3 part., quæst. 84, art. 5, dub. unico. In quâ quæstione, omissis variis sententiis, breviter dicendum censeo illa dici necessaria necessitate medii, quæ requiruntur ut conducant ad salutem, vel ad aliquid necessarium ad salutem æternam; et sine quibus salus haberi non potest; illa autem dici necessaria necessitate præcepti, quæ solùm requiruntur necessariò ut vitetur aliquod peccatum quod esset obex ad salutem. Hinc est Baptismum esse necessarium necessitate medii, quia requiritur necessariò ad primam gratiam, sine quâ salus non obtinetur; atverò restitutio solùm est necessaria necessitate præcepti, quia solùm requiritur ne ponatur obex peccati retinendo alienum.

2. Ex quo oritur alia differentia, per quam à posteriori dignoscuntur facilè necessaria necessitate medii, et necessaria necessitate præcepti; nam quæ solùm sunt necessaria hoc posteriori modo, talia sunt ut eorum ignorantia excuset; nam si quis invincibiliter ignoret obligationem restituendi, non ideò damnabitur; atverò in iis quæ sunt necessaria necessitate medii, ignorantia etiam invincibilis, licèt excuset à novo peccato, non tamen excusat defectum illium; ut si quis invincibiliter ignoret necessitatem Baptismi, licèt excusetur à novo peccato quod committeret si sciens omitteret Baptismum, non tamen ideò salvabitur; quia ignorantia illa non dabit gratiam quam daret Baptismus.

3. Dices : Etiamsi quis ignoret Baptismi necessitatem, potest consequi salutem, si habeat actum contritionis; ergo Baptismus non est magis necessarius quàm restitutio. Idem est de Sacramento Pœnitentiæ, quod etiam est necessarium necessitate medii in re vel in voto ad justificationem et salutem homini adulto qui post Baptismum mortaliter peccavit. — Respondetur distinguendo consequens : Ergo Baptismus in re susceptus non est magis necessarius, quàm restitutio, transeat; Baptismus in re, vel in voto, nego consequentiam. Itaque, licèt Baptismus in re susceptus non sit necessarius necessitate medii, quia etiam sine illo datur salus, cæterùm Baptismus in re vel in voto est necessarius necessitate medii, quia sine illo non datur salus; dicitur autem contritio Baptismus in voto, non quidem quia habet suam efficaciam in ordine ad justificationem ab ipso reali Baptismo, sed quia includit in se implicitum votum Baptismi suscipiendi, si fieri possit, sicut et implendi omnia alia præcepta. In quo etiam sensu dicitur contritio justificare in ordine ad claves, seu in ordine ad Sacramentum Pœnitentiæ, non quòd accipiat vim justificandi à Sacramento, sed quia, quando extra Sacramentum justificat, habet in se votum implicitum subjiciendi clavibus peccata mortalia; ad quod manet homo obligatus, etiam postquàm justificatus est per contritionem.

4. Hinc tamen oritur difficultas : si enim hâc solâ ratione Baptismus, v. g., est necessarius necessitate medii in re vel in voto, quia contritio includit implicitum votum Baptismi, ergo in eodem sensu potest dici restitutio necessaria necessitate medii ad salutem, quia saltem in voto semper requiritur; nam sicut qui ignorat invincibiliter necessitatem Baptismi, habet tamen in ipsâ contritione votum implicitum Baptismi, quia habet votum implicitum servandi mandata, et ideò Baptismus dicitur necessarius necessitate medii in re vel in voto, sic etiam qui ignorat invincibiliter obligationem restitutionis, habet in contritione votum implicitum illius, et per consequens restitutio in re vel in voto erit necessaria necessitate medii post furtum.

5. In hâc difficultate explicandâ multa dicunt theologi, ut assignent verum et universale discrimen inter necessitatem præcepti et necessitatem medii; quæ quæstio tractari solet vel in materiâ de Baptismo, vel in materiâ de Pœnitentiâ; quia illa duo Sacramenta ponuntur ut necessaria necessitate medii ad justificationem, et salutem : Baptismus quidem omnibus, Pœnitentiæ verò Sacramentum iis qui post Baptismum mortaliter peccaverunt; et utrique illi Sacramento difficultas communis est; quod enim de uno dicitur, debet etiam de altero dici proportione accommodâ.

6. Inprimis ergo Canus, relect. de Pœnitentiâ, 5 p., conclus. 3 et seqq., cum aliis quos affert Vasquez, tom. 4, in 3 p., quæst. 84, art. 5, dub. unico, num. 6 et sequentibus, dicunt ea quæ sunt necessaria necessitate medii, requiri quidem vel in seipsis, vel certè quando ipsa non ponuntur, requiri eorum votum explicitum; unde contritio non supplet vicem Sacramenti, nisi habeat quis explicitum propositum recipiendi Sacramentum. Hæc sententia communiter rejicitur, et meritò; quia ille qui invincibiliter ignorat præceptum confessionis, vel est invincibiliter oblitus, potest adhuc habere veram contritionem suorum peccatorum ortam ex dilectione Dei super omnia, cui actui infallibiliter conjungitur gratia justificationis; quod de illo qui non est baptizatus negari non potest; potest enim aliquis cum ignorantiâ invincibili Baptismi credere mysteria necessaria, et concipere affectum compunctionis et contritionis, eâque viâ justificari absque voto explicito Baptismi; ergo et poterit post Baptismum justificari per contritionem absque notitiâ vel memoriâ confessionis. Videatur Suarez, tom. 4, in 3 p., disp. 17, sect. 3, num. 9

7. Secundus modus explicandi est quòd contritio ita est votum implicitum Sacramenti, ut non afferat justificationem, nisi cum directâ obligatione ad ipsum Sacramentum suo tempore suscipiendum; sicut enim solutio pretii est medium necessarium ad aliquid emptione comparandum, quia emptio ex suâ intrinsecâ ratione inducit obligationem ad solvendum pro-

tium, sic Sacramentum dicitur medium necessarium ad justificationem, quia ipsa justificatio virtute contritionis habita affert directam obligationem accipiendi Sacramentum. Ita Coninch supra, quæst. 68, art. 2, dub. 1, n. 13, et partim Suarez ubi supra.

8. Hæc tamen non explicant satis illam differentiam, quia inprimis reverà contritio nullam affert obligationem novam directam vel indirectam suscipiendi Sacramentum; nam ille qui Sacramenti non habet notitiam, non potest in contritione aliter illud intendere quàm alia præcepta; ideò enim implicitè dicitur velle Sacramentum, quia habet voluntatem generalem servandi omnia præcepta, quorum unum est de suscipiendo Sacramento; ad alia autem præcepta non se obligat de novo per actum contritionis, sed solùm proponit ea servare; alioquin peccata post contritionem commissa haberent illam peculiarem malitiam contra obligationem novam contractam in contritione; ergo nec ad suscipiendum Sacramentum se magis obligat per contritionem; alioquin ille qui post contritionem non confiteretur suo tempore, contraheret diversam malitiam contra illam novam obligationem quam sibi imposuit in contritione; quam malitiam non contraheret qui non habuit contritionem.

9. Confirmatur, quia in ipsâ confessione pœnitens habet etiam dolorem de peccatis, et propositum universale servandi præcepta; non tamen se obligat ullo modo ad ea servanda, sed solùm proponit, ut omnes concedunt; ergo neque in contritione præcedenti se obligavit aliquo modo ad suscipiendum Sacramentum per illam voluntatem, et propositum universale servandi omnia præcepta; imò nec se obligaret, licèt haberet propositum speciale suscipiendi Sacramentum.

10. Unde constat ad exemplum illud de emptione: hæc enim obligat de novo ad pretium solvendum; contritio autem nullam talem obligationem affert suscipiendi Sacramentum. Adde, pretium, quod postea solvitur, dari pro re emptâ: Sacramentum verò, quod postea suscipitur, nullo modo esse pretium, ut ita dicam, gratiæ antea acceptæ; alia enim gratia sacramentalis datur in Sacramento, nova intuitu ipsius Sacramenti; illa autem prior gratia non fuit data intuitu Sacramenti, sed contritionis; non potest enim Sacramentum êsse causa moralis gratiæ illius, cùm nondùm sit positum, et aliquando nunquàm sit ponendum. Unde non video quo sensu velit P. Suarez Sacramentum postea susceptum esse solutionem completam gratiæ priùs acceptæ; nam si est solutio, est pretium; pretium autem est causa moralis venditionis et translationis dominii: Sacramentum autem non causat moraliter gratiam illam antecedentem, quæ datur, non quidem ex opere operato, sed ex opere operantis; ergo non est pretium illius gratiæ, sed alterius, quæ postea datur.

11. Denique neque in genere causæ finalis potest movere Sacramentum postea suscipiendum ad conferendam illam gratiam; quasi Deus det illam gratiam ut postea suscipiatur Sacramentum, quod per contritionem desideratur, et proponitur suscipiendum. Hoc, inquam, dici non potest, tum quia, licèt contritio ipsa possit eligi ut medium ad Sacramentum, quatenùs in contritione datur voluntas recipiendi illud, quæ voluntas conducit ad quærendum et obtinendum Sacramentum; gratia tamen illa collata intuitu contritionis non videtur medium ad Sacramentum, quia etiamsi non conferretur gratia, adhuc contritio haberet voluntatem efficacem Sacramenti, et eodem modo conduceret ad illud ponendum; tum etiam, quia Sacramentum aliquando non solùm non est futurum, sed nec possibile, quando, v. g., homo conteritur moribundus in deserto, ubi nec potest baptizari, nec sacramentaliter absolvi; finis autem non potest movere ad ponenda media, nisi apprehendatur possibile, quòd per illa media obtineatur; non potest ergo Deus ex amore Sacramenti moveri ad dandam illam gratiam, quando videt impossibile quòd per illam contritionem aut per illam gratiam obtineatur Sacramentum. Ad quod possumus retorquere exemplum illud venditionis et pretii: non potest enim venditor vendere, quando accipit de præsenti partem solutionis et pretii, et scit reliquum pretii nec unquàm esse solvendum, nec esse possibilem solutionem; non, inquam, potest tunc vendere intuitu, aut ex amore pretii restantis; sed si vendit, id facit solùm intuitu illius partis pretii quam de præsenti accipit; ergo cùm Deus sciat Sacramentum nec esse ponendum, nec esse possibile, non potest moveri ad dandam gratiam ex amore illius completæ solutionis, quæ facienda est per Sacramentum, ut Suarez volebat, sed debet dare gratiam intuitu contritionis præsentis et meritorum Christi, quæ non per Sacramentum, sed per contritionem applicantur.

12. Alii tertiò dicunt necessaria necessitate præcepti esse illa quorum necessitas oritur solùm ex præcepto; illa verò esse necessaria necessitate medii, quorum necessitas antecedit præceptum; imò ideò sunt in præcepto, quia supponuntur media necessaria ad salutem. Restitutio, v. g., ideò est necessaria, quia datur præceptum; Baptismus verò ideò est præceptus, quia est medium necessarium ad salutem, quia nimirùm Christus statuit Baptismum ut medium unicum ad salutem; hinc oritur obligatio suscipiendi illum. Sunt autem aliqua ex naturâ rei media necessaria ad salutem, ut gratia habitualis, fides, etc.; alia verò ex institutione Dei, ut Baptismus, Pœnitentia, etc.; utraque sunt in præcepto, quod tamen præceptum supponit in illis necessitatem medii.

13. Hæc explicatio rejicitur à Suarez hoc tom. 3, disp. 31, sect. 1, § *Dico primò*, et Vasquez ibid., n. 24, quia si Christus non præcepisset confessionem, v. g., etiamsi dedisset ei virtutem ad justificandum ex opere operato, adhuc non esset medium necessarium; possent enim homines relinquere illud medium, et justificari per contritionem, sicut antea; ergo confessionem esse medium necessarium supra hoc quod est habere vim ad justificandum, addit so-

lùm præceptum confitendi, atque ideò antecedenter ad præceptum non intelligitur cum necessitate medii.

14. Respondent, potuisse Sacramentum institui ut medium absque obligatione; non tamen potuisse Baptismum institui ut medium unicum absque eo quòd resultaret statim obligatio et præceptum naturale suscipiendi illum; et ita de facto esse ea quæ dicuntur necessaria necessitate medii: sunt enim vel ex naturâ rei, vel ex institutione Dei, media unica ad salutem; et ex hâc necessitate præcedente oritur obligatio, seu præceptum assumendi illa media.

15. Sed contra hoc est, quia non potest intelligi qualis sit illa institutio Baptismi, v. g., ut medii unici præcedens ante præceptum Baptismi; nam vel Christus instituit ut medium unicum ad salutem Baptismum reipsà susceptum, vel Baptismum in re aut in voto: non primum, quia si Baptismus reipsà susceptus erat medium unicum ex institutione Christi, Baptismus in voto non sufficeret; sed nec secundum dici potest, quia si non est institutus Baptismus reipsà susceptus ut medium unicum ad salutem, ergo ex illâ institutione non oritur obligatio suscipiendi Baptismum reipsà, atque adeò contritio non habebit votum implicitum Baptismi suscipiendi: contritio enim solùm habet votum implicitum suscipiendi id quod est medium unicum et necessarium ad salutem, et observandi præcepta; Baptismus autem reipsà susceptus non est ex illâ institutione præcedenti medium necessarium et unicum ad salutem; ergo contritio non habet votum implicitum Baptismi reipsà suscepti, neque ex ejus modi institutione oritur obligatio suscipiendi Baptismum in se ipso.

16. Dices, antecedenter ad præceptum institutum fuisse Baptismum à Christo ut medium unicum ad salutem, vel in se ipso, vel saltem propositum illius suscipiendi; ex hâc autem institutione oriri obligationem talem, ratione cujus contritio censeatur habere votum saltem implicitum Baptismi; quia datur obligatio ad media necessaria salutis. — Sed contra, quia si institutio illa antecedit præceptum, ex illâ non sequitur obligatio suscipiendi Baptismum; sed obligatio vel suscipiendi Baptismum, vel habendi propositum Baptismi suscipiendi; obligatio enim solùm est ponendi media necessaria ad salutem; sed medium necessarium ad salutem ex vi illius institutionis non est Baptismus reipsà susceptus, sed vel Baptismus, vel propositum illius; ergo non est obligatio ad Baptismum, sed ad disjunctum, nempe ad Baptismum vel propositum illius; ergo contritio, quatenùs habet votum implicitum servandi omnia præcepta, non haberet ex vi præcisâ illius institutionis votum Baptismi suscipiendi, sed vel suscipiendi Baptismi, vel habendi propositum Baptismi suscipiendi. Hoc autem non est votum Baptismi; aliud enim est in rigore desiderare, vel velle Baptismum; aliud velle propositum Baptismi. Quod probari potest inprimis, quia aliud est votum castitatis, aliud est votum vovendi castitatem; illud enim prius est votum reservatum: hoc posterius non est votum reservatum, quia non est votum castitatis, ut cum aliis docent Suarez, tom. 2 de Relig., lib. 6; de Voto, cap. 21, num. 7; et Thom. Sanchez, lib. 1 de Voto, cap. 4, num. 70; item quia aliud est propositum servandæ castitatis, aliud verò propositum faciendi propositum servandæ castitatis, quod in rigore non est propositum castitatis; nam qui habet propositum confitendi, eo ipso habet propositum habendi tunc quando confitebitur dolorem de peccatis et propositum non peccandi, atque adeò habet propositum habendi tunc propositum castitatis præceptæ servandæ: nunc tamen non habet propositum castitatis, nec propositum non peccandi; neque enim nunc est dispositus ad absolutionem; ergo propositum, seu voluntas propositi habendi de suscipiendo Baptismo, non est in rigore propositum, seu voluntas suscipiendi Baptismum. Si ergo ex illâ institutione Baptismi solùm oritur obligatio suscipiendi Baptismum, vel habendi propositum illum suscipiendi, non est unde contritio sit implicitè voluntas Baptismi, sed solùm erit voluntas implicita illius disjuncti, nempe vel Baptismi, vel propositi suscipiendi Baptismum, cùm illud disjunctum solum sit institutum in remedium necessarium, et aliunde nullum aliud præceptum sit impositum.

17. Adde: Si absque omni alio præcepto positivo Baptismi, Christus instituisset eo modo in necessarium remedium disjunctum illud ex Baptismo, et voluntate Baptismi, non posset homo per solam contritionem quantùmcumque perfectam, disponi proximè ad justificationem, quia contritio, ut probavimus, non esset tunc voluntas Baptismi etiam implicitè, sed solùm esset implicitè voluntas illius disjuncti necessarii ad salutem, scilicet vel Baptismi, vel voluntatis Baptismi; ergo si homo justificaretur cum solâ contritione absque aliâ voluntate determinatâ Baptismi, justificaretur absque Baptismo et voluntate Baptismi, quod esset contra id quod supponitur, Deum statuisse neminem justificare absque Baptismo vel voluntate Baptismi.

18. Fatendum ergo est necessitatem Baptismi in re vel in voto oriri ex præcepto positivo divino, quo Baptismus in re præceptus est omnibus; ex quo præcepto oritur quòd nemo possit justificari absque Baptismo vel saltem voluntate Baptismi; cùm enim non possit extra Sacramentum justificari absque contritione, quæ includit voluntatem servandi omnia præcepta, quorum unum est de suscipiendo Baptismo, hinc fit non posse justificari absque Baptismo, quem Deus voluit habere virtutem justificandi, vel certè absque voluntate Baptismi, quæ necessariò includitur in omni contritione, cùm detur præceptum de suscipiendo Baptismo.

19. Propter hæc P. Vasquez dicto dub. unico ingenuè fatetur contritionem eodem ferè modo esse votum Sacramenti Pœnitentiæ (et idem debet dicere de Baptismo), sicut est votum aliorum præceptorum. Pro quo supponit, votum Sacramenti non ideò dici medium ad justificationem, quia illud votum sit causa contritionis, cùm potiùs è contra contritio sit causa illius voti; ideò enim volumus confiteri, quia dolemus

de peccatis. Neque etiam dici potest quòd auxilia ad contritionem dantur nobis virtute Sacramenti suscipiendi; neque quòd contritio habeat majorem virtutem ad justificandum propter relationem aut ordinem, quem habet ad claves : nàm ante institutionem Sacramenti habebat eamdem virtutem. Rursùs nec dici potest (ut aliqui insinuant) per contritionem remitti peccata sub conditione futuri Sacramenti, vel quòd verè non remittantur peccata, donec ponatur Sacramentum, ut alii indicârunt : quibus suppositis, concludit ideò contritionem esse votum Sacramenti, quia habet implicitam saltem voluntatem servandi omnia præcepta. Dicitur autem à Tridentino, contritioni non adscribi justificationem absque voto Sacramenti quod includit, cùm tamen id non dicatur de voto aliorum præceptorum in eâdem contritione incluso; hoc, inquam, fecit concilium, tum ut condemnaret obiter errorem Petri Oxonensis doctoris Salmantini, qui tempore Sixti IV docuit, peccata mortalia, quantùm ad culpam et pœnam alterius seculi, deleri per solam cordis contritionem sine ordine ad claves, hoc est, ita ut nulla deinde maneret obligatio confessionis eorum peccatorum : cujus oppositum significavit concilium in illis verbis, scilicet non auferri per contritionem obligationem confitendi; tum etiam propter peculiarem quamdam rationem, quæ non invenitur in aliis præceptis; nam illa, licèt eorum votum includatur etiam in contritione, non tamen sunt secundùm se media necessaria ad justificationem; restitutio enim, v. g, secundùm seipsam nunquàm est medium necessarium conferens justificationem, sed voluntas restituendi contenta in contritione vel pœnitentiâ. Atverò Sacramentum Pœnitentiæ in seipso aliquando est medium unicum et necessarium ad salutem, quando scilicet datur opportunitas, et urget præceptum confitendi; tunc enim non poterit dari vera contritio absque ipso Sacramento reipsà posito, cùm non possit esse vera voluntas observandi præceptum absque executione operis, quando præceptum urget; ideò ergo Sacramentum dicitur medium necessarium in re vel in voto, quia aliquando votum, aliquando ipsummet Sacramentum est medium necessariò requisitum ad justificationem. Hæc est sententia P. Vasquez, quam ipse latissimè explicat loco citato.

20. In quâ aliqua placent, aliqua displicent : et inprimis displicet casus ille quem adducit ad probandum quòd Sacramentum aliquando in seipso sit medium unicum et necessarium ad salutem, quando scilicet adest opportunitas, et urget præceptum confessionis. Nam tunc reverà Sacramentum non est medium unicum; semper enim antecedenter ad absolutionem potest præcedere contritio, per quam justificabitur homo; et si casu aliquo non sequatur absolutio, salvabitur absque Sacramento; ergo Sacramentum non erat tunc medium unicum ad salutem. Meliùs posset adduci in exemplum, quando pœnitens, factâ confessione cum attritione, fit amens; quo casu absolutio sacramentalis est necessarium et unicum medium ad salutem; sicut respectu infantis morientis Baptismus reipsà susceptus, est unicum medium necessarium.

21. Secundò displicet, quòd magnà ex parte fundat sententiam suam in illo alio principio, quòd contritio ex suâ naturâ sit forma sanctificans : unde fit non acceptari à Deo peculiariter propter respectum quem habeat ad Sacramentum tanquàm votum illius. Hoc autem principium de efficaciâ contritionis ad formaliter sanctificandum, nobis non probatur ullo modo, ut dicam alibi, ubi de virtute Pœnitentiæ.

22. Tertiò displicet, quòd eodem prorsùs modo voluntas aliorum præceptorum inclusa in contritione concurrat ad justificationem, sicut voluntas Sacramenti ibi etiam inclusa, prout videtur concedere, num. 37; semper enim manent difficilia verba Tridentini supra allata; in quibus peculiariter videtur tribui justificatio contritioni, prout habet votum Sacramenti Pœnitentiæ; quod non dicitur de voto aliorum præceptorum in eâ contento; nec enim dici solet quòd contritioni non adscribitur justificatio sine voto recitandi officium, quod in ipsâ includitur. Fatendum ergo videtur diverso aliquo modo concurrere votum Sacramenti, quàm votum aliorum præceptorum in contritione inclusum ad remissionem peccatorum.

23. Potest autem hæc diversitas dupliciter explicari, primò, ex eo quòd Sacramentum ipsum, cujus votum includitur in contritione, non solùm est præceptum, sed est medium etiam influens aliquando seipso in re susceptum ad justificationem, quod non contingit restitutioni aut aliis præceptis; quare contritio includit votum Sacramenti, tanquàm rei quæ est etiam medium ad salutem, ut dicebat P. Vasquez. Ex hoc autem oritur quòd dici possit medium necessarium ad salutem Sacramentum in re vel in voto, quod non possumus dicere de aliis præceptis. Nam, licèt votum restitutionis sit medium necessarium ad salutem post furtum, ipsa tamen restitutio, re positâ, nunquàm est medium necessarium, quia ipsa secundùm se nunquàm influit directè, sed solùm removendo prohibens, hoc est, peccatum injustitiæ, quod posset impedire salutem : nam, licèt aliquando ipse actus restitutionis sit bonus, et meritoriè augeat gratiam, id tamen per accidens se habet ad propositum; nec enim tunc dat primam gratiam, sed augmentum illius; quare non conducit positivè ad primam gratiam, sed impedit ejus ablationem. Ex quo fit, non appellari medium simpliciter ad primam gratiam, quia non operatur directè, sed indirectè impediendo ne auferatur. Baptismus verò et Pœnitentia dicuntur media simpliciter ad primam gratiam, quia illam directè et positivè operantur.

24. Secundò explicari potest ex eo quòd contritio non solùm respicit Sacramentum, quod est medium ad salutem, sed ipsa contritio est medium, eò quòd votum Sacramenti contineat. Potuit enim Deus instituere Sacramentum tanquàm medium omninò necessarium ad salutem, ita tamen ut sufficeret vel ipsum Sacramentum, vel voluntas Sacramenti; quasi vicaria, et suppliens vicem Sacramenti in ejus absentiâ; nihil enim magis proportionatum ad supplendum pro

aliquo opere externo, quàm voluntas, et desiderium perfectum illius. Deus ergo antecedenter ad omne præceptum Baptismi, vel Pœnitentiæ potuit instituere pro medio necessario ad salutem illa Sacramenta, non tamen ita strictè, ut non posset pro illis supplere voluntas Sacramenti, quasi eorum vicaria, ut verò contritio esset voluntas Sacramenti, atque adeò posset supplere pro illis, oportuit præceptum imponere de ipsis Sacramentis suscipiendis, quo præcepto posito, jam contritio est voluntas Sacramenti, eo quòd contineat votum servandi omnia præcepta. Considerare ergo possumus, Deum priùs instituere Sacramenta illa ut media omninò necessaria in re, vel in voto ad salutem : postea præcipere Sacramenta ipsa, ut hâc ratione contritio contineret votum Sacramenti, et esset ejus vicaria, et ut talis conduceret ad justificationem.

25. Quibus positis, apparet quomodò contritio concurrat de facto ad justificationem magis peculiari titulo propter votum quod continet Sacramenti, quàm propter votum aliorum præceptorum. Nam, licèt ipsa de se eodem modo respiciat Sacramenta et alia præcepta, præsertim quando homo non recordatur obligationis suscipiendi Sacramentum, Deus tamen peculiariter movetur à contritione, quatenùs continet voluntatem Sacramenti; quia sub eâ ratione est vicaria Sacramenti, quod Deus voluit esse medium necessarium ad salutem secundùm se, vel certè per voluntatem et desiderium suî tanquàm per vicarium. Quamvis enim contritio, prout etiam continet votum aliorum præceptorum, conducat ad justificationem, quia Deus vult semper tanquàm dispositionem ad remissionem peccatorum, retractationem illorum, et propositum servandi mandata, adhuc magis specialiter concurrit eadem contritio, prout continet votum Sacramenti; quia sub eâ consideratione concurrit duplici titulo : primus est communis aliis præceptis, quatenùs est votum servandi præcepta quorum unum est de suscipiendo Sacramento, quod votum non peccandi est dispositio requisita ad justificationem; secundus est titulus specialis, quatenùs independenter à præcepto, quo Deus voluit Sacramentum, vel ejus desiderium, tanquàm vicarium Sacramenti, esse medium necessarium ad salutem. Et licèt contritio de facto sit implicitè voluntas Sacramenti, eò quòd detur præceptum de Sacramento, et contritio est voluntas servandi omnia præcepta, differt tamen hic secundus titulus à primo, quia, etiamsi Deus non præcepisset Sacramentum, adhuc requireretur quòd cum contritione daretur voluntas Sacramenti, ad hoc ut Deus acceptaret illam loco Sacramenti, eò quòd de facto voluit Sacramentum vel ejus desiderium esse medium necessarium ad salutem; ita tamen ut Sacramentum conduceret cum solâ attritione; desiderium autem Sacramenti non nisi cum contritione perfectâ, vel dilectione Dei.

26. Porrò contritionem hoc etiam titulo speciali concurrere ad justificationem, et Deum illam acceptare specialiter, prout voluntatem Sacramenti continet, probari potest inprimis quia Deus potuit id eo modo quo diximus statuere, et nolle acceptare ad justificationem, nisi Sacramentum vel ejus desiderium quasi vicarium Sacramenti; si autem id factum esse dixerimus, faciliùs et clariùs intelliguntur verba Tridentini supra citata; et illa etiam quæ habet sess. 6, cap. 4, ubi dicitur, *sine lavacro regenerationis, aut ejus voto*, fieri non posse justificationem. Quem modum loquendi usurpant Patres, dùm desiderio Baptismi tribuunt vim justificandi. Sic enim loquitur Ambrosius in Orat. funebri de Obitu Valentiniani, ubi ideò dicit imperatorem illum salutem consecutum, quia Baptismum desideravit; et post multa concludit : *Non habet ergo gratiam quam desideravit? non habet quod poposcit? Certè quia poposcit, accepit.* Vides quomodò desiderio Baptismi, ut tale desiderium est, tribuitur salus. Eodem modo loquitur Bernardus, epist. 77, ubi id latè probat, et concludit quòd sicut in peccatis, sic etiam in hâc materiâ, *voluntas pro facto reputatur*. In eodem sensu dicunt, sicut martyrium, sic etiam desiderium Baptismi vicem gerere Baptismi. Significant ergo ideò specialiter acceptari à Deo contritionem loco Baptismi, quia est desiderium Baptismi; et quia desiderium rei coram Deo acceptatur pro re ipsâ quæ desideratur. In hoc autem sensu non dicitur acceptari contritio, quia est desiderium restitutionis : nam si restitutio ipsa poneretur, adhuc illa non justificaret, nec concurreret, nisi removendo prohibens; ergo nec voluntas restituendi, eò quòd sit vicaria restitutionis, et voluntas pro facto reputetur, habebit vim justificandi, quam tamen habere dicitur, quatenùs est voluntas Baptismi, eò quòd Baptismus ipse, si poneretur, concurreret directè, et afferret gratiam justificationis; et ideò dicitur contritio non justificare absque voto Sacramenti quod includit, et in ordine ad claves; quia ad illud votum peculiariter attendit Deus, ut acceptet contritionem, quasi vicariam Sacramenti, ad concedendam gratiam et remissionem peccatorum.

27. Dices : Ante institutionem Sacramenti contritio non includebat votum Sacramenti; et tamen acceptabatur à Deo ad remissionem peccatorum; ergo cùm ejusdem valoris et virtutis sit semper in seipsâ, eodem modo acceptaretur à Deo nunc independenter ab hoc quòd habeat votum Sacramenti. — Respondeo contritionem acceptari à Deo, non quia ipsa ex se sit forma justificans, aut satisfactio condigna pro peccato, ut suppono, sed ex Dei liberalitate et gratiâ; quare potuit benè Deus olim acceptare contritionem, attendendo solùm ad meritum congruum ipsius contritionis; postea verò attendendo etiam ad Sacramentum, et ad hoc quòd contritio sit voluntas Sacramenti, quod Deus statuit esse medium necessarium ad salutem per se ipsum, vel saltem per desiderium suî, tanquàm per suum vicarium, ut dictum est.

28. Dices iterum : Totum hoc non explicat cur magis dicatur necessarius Baptismus, v. g., in re, vel in voto, vel in restitutio, aut alia præcepta : nam

sicut justificatio haberi non potest sine Baptismo vel ejus voto incluso in contritione, sic neque potest haberi absque restitutione vel ejus voto incluso in contritione vel attritione necessariâ ad justificationem; ergo restitutio etiam in re vel in voto est medium necessarium ad salutem.—Respondeo, differre in hoc quòd restitutio est necessaria in voto, seu votum restitutionis est medium necessarium, quando restitutio non est posita, ipsa tamen restitutio in seipsâ nunquàm est medium, quia ipsa nunquàm influit directè, aut causat primam gratiam, sed conducit indirectè, ut removens, prohibens; ideò non dicimus restitutionem in re vel in voto esse medium necessarium, sed votum solùm; atverò Sacramentum est medium necessarium in re vel in voto, hoc est, quodcumque ponatur ex illis, sive Sacramentum, sive votum illius, erit medium concurrens directè ad justificationem; quod de restitutione non est verum, quia, licèt ipsa ponatur, non erit medium concurrens ad justificationem.

29. Unde obiter adverto primò, immeritò limitari ab aliquibus doctrinam istam, qui dicunt restitutionem, v. g., vel aliud præceptum, tunc non habere necessitatem medii, quando non urget omninò præceptum; si enim in his circumstantiis, et in hoc instanti obliget omninò, ita ut non possit absque peccato omitti, tunc erit jam restitutio necessaria necessitate non solùm præcepti, sed medii, quia illa sunt necessaria necessitate medii, sine quibus salus obtineri non potest; et talis est restitutio in prædicto casu, cùm non possit omitti absque peccato. Hic tamen modus loquendi non placet, licèt sit quæstio de nomine: primò, quia adhuc in eo casu restitutio non esset medium necessarium omninò ad salutem, quia licèt tunc non fieret, atque ideò committeretur peccatum novum, posset tamen homo postea dolere, et justificari absque restitutione: suppono enim quòd postea non posset restituere; non ergo erat restitutio medium necessarium ad salutem; nam illud solùm dicitur medium necessarium, sine quo nullo modo salus de facto haberi potest: qualis est gratia, fides, Baptismus in re vel in voto, etc. Secundò, quia adhuc restitutio tunc posita non concurreret ut medium directè, sed solùm indirectè ad salutem, ut dixi, removendo prohibens; qui modus concurrendi non sufficit ut dicatur simpliciter medium necessarium ad salutem. Alioquin posset dici semper requiri necessitate medii, sicut requiritur Baptismus, quia Baptismus non semper requiritur determinatè in se, sed solùm in re vel in voto; quia aliquando ipse Baptismus concurrit ut medium, aliquando ejus votum: eodem autem modo se habet restitutio; nam aliquando concurrit ipsa restitutio, aliquando ejus votum; ergo eodem modo est necessaria necessitate medii in re vel in voto, sicut Baptismus; quod tamen theologi non concedunt, quia nimirùm concursus ille restitutionis non est concursus causæ, sed indirectus, ut sæpè diximus.

30. Adverte secundò, quando dicitur votum Sacramenti sufficere absque Sacramento, non ita debere intelligi, ut merum propositum suscipiendi Sacramenti sufficiat ad justificationem; hoc enim est falsum: nam peccator etiam dùm est in peccato, habet propositum suscipiendi Sacramentum Baptismi vel Pœnitentiæ; sed intelligi debet de voto Sacramenti cum aliis requisitis, scilicet detestatione perfectâ peccatorum, et proposito universali non peccandi; quas etiam diximus esse dispositiones semper requisitas ex lege Dei ad remissionem peccatorum.

31. Adverte tertiò, hoc votum, seu hanc voluntatem Baptismi vel Pœnitentiæ non solùm non requiri explicitam, ut diximus, sed neque absolutam; sufficit enim voluntas conditionata, quæ potest stare cum nolitione absolutâ contrariâ. Nam ille cui jam in articulo mortis constituto impossibile est recipere Sacramentum, non potest habere voluntatem absolutam suscipiendi Sacramentum, sed solùm conditionatam suscipiendi si posset. Adde, posse fieri quòd alicui præciperet Deus ire ad subeundum martyrium casu quo non superesset spes recipiendi ampliùs Baptismum; atque ideò non posset ille licitè habere voluntatem absolutam Baptismi suscipiendi. Sufficit ergo voluntas implicita conditionata, cum quâ in his circumstantiis posset esse voluntas obediendi Deo, et relinquendi Baptismum, qui alio modo impossibilis repræsentatur, nisi repugnando præcepto divino.

32. Petes: Si Christus instituisset Sacramentum confessionis, v. g., cum eâdem efficaciâ quam nunc habet ad remittenda peccata, non tamen præcepisset confessionem, postea verò Ecclesia eam præcepisset, an tunc illud Sacramentum diceretur necessarium necessitate medii ad salutem in re, vel in voto? Videtur enim affirmandum, cùm tunc etiam necessarium esset, vel Sacramentum ipsum, vel votum ipsius in Sacramento inclusum, tanquàm medium ad consequendam remissionem peccatorum. — Respondeo, non fore inprimis medium necessarium eâdem necessitate quâ nunc est, sed inferiori, nempe humanâ, seu ex præcepto humano, quæ non redderet illud medium adeò necessarium, cùm posset illud præceptum dispensatione facilè tolli, vel desuetudine abrogari. Deinde contritio non haberet tunc suam efficaciam in ordine ad Sacramentum, sicut nunc habet; non enim moveretur Deus à contritione, eò quòd esset vicaria Sacramenti, sicut nunc movetur, atque adeò non concurreret specialiter propter ordinem ad claves, sicut nunc concurrit, sed solùm quia esset retractatio peccatorum, et voluntas non peccandi. Adhuc tamen posset in aliquo sensu minùs stricto dici confessio tunc necessaria necessitate medii in re vel in voto ad salutem, eò quòd vel confessio vel votum confessionis in contritione contentum esset medium necessarium directè concurrens ad justificationem.

33. Adverte denique, cùm dicimus gratiam, mediâ contritione, dari de facto in ordine ad claves Ecclesiæ, non significari quòd illa gratia detur ex efficaciâ clavium aut Sacramenti; nam reverà tunc claves non concurrunt nec operantur, sed contritio per ordinem

ad claves, hoc est, quia in se est voluntas Sacramenti propter hoc quod ipsa habet, nempe esse votum recurrendi ad claves, acceptatur à Deo ad remissionem peccatorum.

SECTIO II.

Utrùm Eucharistia sit necessaria ad salutem necessitate medii.

34. Supponimus Eucharistiam esse necessariam necessitate præcepti, quod infra suo loco probandum est, disput. 16, sect. 1. Nunc solùm quærimus an sit etiam necessaria necessitate medii. Supponendum etiam ut certum Eucharistiam secundùm realem susceptionem non esse necessariam necessitate medii ad salutem, cùm certò constet quàm plures non solùm parvulos, sed etiam adultos, salvos fieri sine Eucharistiæ sumptione, quos vel impotentia, vel ignorantia, vel alia justa causa excusat ab Eucharistiæ usu. Et, licèt P. Suarez in præsenti, disp. 40, sect. 2, in principio, tribuat oppositum errorem aliquibus hæreticis, id tamen negat, et meritò, Valentia in præsenti, disp. 6, q. 1, punct. 5. Nam, licèt hæretici erraverint in usu superstitioso Eucharistiæ, forsitan id non fecerunt ex errore circa necessitatem illius.

35. Hoc ergo supposito, quæstio potissimùm est an sicut Baptismus vel Pœnitentia sunt media necessaria ad salutem in re vel in voto, sic etiam Eucharistia in re vel in voto sit necessaria omnibus necessitate medii. Affirmant aliqui scholastici apud Suarez ubi supra, et apud Vasquez disp. 169, cap. 2, qui putant hanc esse sententiam S. Thomæ in præsenti. Verior tamen est et communior sententia docens Eucharistiam non esse necessariam ad salutem necessitate medii in re vel in voto, sed solùm necessitate præcepti. Hæc videtur esse S. Thomæ, supra, q. 65, art. 4, ubi ait solùm duo Sacramenta esse simpliciter necessaria unicuique ad finem, scilicet Baptismum et Pœnitentiam; cætera verò esse necessaria ad commodè acquirendum finem. Hanc eamdem sententiam tenent plures, quos referunt et sequuntur Valentia, Suarez et Vasquez, ubi supra, qui latè hanc sententiam probant; nos breviter potissima fundamenta adducemus.

36. Potissima ergo ratio hæc est, quia Eucharistia in tantum potest dici medium necessarium ad salutem, in quantum est medium necessarium ad primam gratiam, vel ad perseverandum in gratiâ; sed ex neutro capite est medium necessarium; ergo ex nullo. Minor, in quâ potest esse difficultas, probatur quoad primam partem facilè ex doctrinâ sectionis præcedentis, quia ad hoc quòd Eucharistia sit medium necessarium in re vel in voto ad primam gratiam, non sufficit quòd votum ipsius, nempe contritio, vel Baptismus, etc., conducat positivè ad primam gratiam; sed requiritur etiam quòd ipsa Eucharistia conducat positivè, et per se aliquando ad primam gratiam: alioquin etiam restitutio diceretur necessaria necessitate medii ad primam gratiam, cùm votum ipsius positivè et necessario conducat ad primam gratiam; Eucharistia autem nunquàm positivè et per se confert primam gratiam; ergo non est dicendum esse necessariam in re vel in voto necessitate medii ad primam gratiam.

37. Dices: Eucharistia etiam in aliquo casu confert primam gratiam, quando scilicet homo attritus inculpabiliter et bonâ fide accedit ad Eucharistiam; ergo Eucharistia etiam in re conducit positivè ad primam gratiam. — Sed contra, quia, quidquid sit de veritate illius doctrinæ, quam infra negabimus disp. 12, sect. 1, adhuc Eucharistia non habet conferre tunc primam gratiam per se et ex propriâ institutione, sed per accidens; ad hoc autem, ut aliquod sit medium necessarium ad primam gratiam, debet esse medium institutum per se ad illam conferendam, ut Baptismus et Pœnitentia.

38. Confirmatur eadem pars, quia Sacramentum Eucharistiæ ex suâ institutione habet esse cibum et dare gratiam nutritivam; ergo ex suâ institutione non ordinatur ad primam gratiam; cibus enim non nutrit, nisi præsupponat vitam, nec alimentum ordinatur ad generandum, sed ad augendam et fovendam substantiam viventis; ergo Eucharistia non est medium necessarium ad primam gratiam positivè conferendam in re vel in voto.

39. Veniamus jam ad alteram partem minoris positæ, quòd scilicet non sit Eucharistia necessaria ad salutem necessitate medii, eò quòd requiratur ad perseverantiam in gratiâ. Quòd facilè probatur, si consideremus quid sit perseverare in gratiâ. Nam per hanc perseverantiam vel potest intelligi diuturna conservatio gratiæ per longum tempus sine peccato lethali; et hoc quidem non est medium necessarium simpliciter ad salutem; potest enim contingere hominem brevi post primam justificationem mori; et per consequens tunc non indiguit diuturnâ gratiæ conservatione ad salutem; vel potest intelligi per istam perseverantiam hoc quod est mori in gratiâ, sive brevi, sive longo tempore post justitiam acceptam; hoc enim videtur includere donum perseverantiæ, et per consequens videtur esse eximium Dei beneficium, de quo posset aliquis dicere dari ex vi Sacramenti Eucharistiæ in re vel in voto. Sed neque ex hoc capite potest dici Eucharistia medium necessarium ad salutem. Nam inprimis gratis et sine ullo fundamento assereretur mortem in gratiâ esse effectum proprium Eucharistiæ, cùm neque ex Scripturâ, neque ex conciliis probari posset: quare si illud eximium donum Dei ad aliquod Sacramentum pertineret, magis quidem apparenter tribui posset extremæ Unctioni quàm Eucharistiæ, sed reverà ad neutram pertinet, quia noluit Deus tam eximium beneficium ulli medio alligatum esse, sed à solâ suâ liberalitate pendere, ut nos redderet cautiores.

40. Unde secundò probatur hunc non esse effectum Eucharistiæ, quia si esset ejus effectus, infallibiliter consequeretur Eucharistiam dignè susceptam, et per consequens qui dignè communicaret, infallibiliter esset prædestinatus, quia effectus sacramentales infallibiles sunt eo modo quo à Sacramentis causantur; alligantur enim Sacramentis ex promissione divinâ in

Sacramentis contentâ : quare si, posito Sacramento, posset non sequi effectus, non haberetur ex promissione divinâ, sed ex liberalitate Dei; ergo si mors in gratiâ, seu (quod idem est) protectio Dei, ut quis moriatur in gratiâ, est effectus Eucharistiæ, debet hæc divina protectio sequi infallibiliter ad omnem dignam sumptionem Eucharistiæ, quod de se constat esse satis absurdum.

41. Dices : Licèt non detur semper ex vi hujus Sacramenti gratia finalis, semper tamen dantur auxilia ad perseverandum; nam inter effectus hujus Sacramenti numeratur præservatio à mortalibus, ut docet Trid., sess. 13, c. 2. Auxilia autem hujusmodi necessaria sunt ad salutem; ergo Eucharistia reipsà conducit positivè ad aliquid necessarium ad salutem; ergo habet id quod requiritur ut dicatur necessaria necessitate medii ad salutem in re vel in voto. Posset aliquis respondere juxta supra dicta, licèt Eucharistia conducat ad aliquid necessarium ad salutem, non tamen esse necessariam ut medium ad salutem, quia non influit in salutem positivè, sed indirectè, et removendo prohibens; scilicet dando auxilia quibus vitentur peccata : quare cùm ipsa observatio præceptorum non sit medium salutis, quia concurrit indirectè, idem dicendum esset de Eucharistiâ, cùm solùm sit necessaria ut serventur mandata longo tempore. Sed hâc solutione omissâ,

42. Respondetur faciliùs Eucharistiam quidem conducere positivè ad talia auxilia; cæterùm hæc non sunt simpliciter necessaria ad salutem : nam si ille homo, v. g., paulò post communionem moreretur, non indigeret ullo auxilio aut inspiratione ad perseverandum sine peccato lethali illo brevi tempore, cùm tunc (ut suppono) nulla tentatio occurreret; ergo, licèt Eucharistia conferat positivè ad illa auxilia, non tamen ideò dicetur concurrere positivè ad aliquid simpliciter necessarium ad salutem.

43. Dices : Licèt homini simpliciter non sit necessarium ad salutem auxilium ad vincendas tentationes, cæterùm homini diù viventi post communionem necessarium simpliciter est tale auxilium ad salutem, quia (ut suppono ex materiâ de gratiâ) non potest homo longo tempore vitare peccata gravia sine auxilio gratiæ; ergo homini saltem viventi diù necessaria est Eucharistia in re vel in voto ad salutem, cùm sine Eucharistiâ vel voto illius non habeat talia auxilia, et ad hæc habenda conducat positivè aliquando Eucharistia, aliquando in re ipsâ, aliquando votum illius.

44. Respondeo adhuc nec tali homini esse simpliciter necessariam Eucharistiam ut medium ad salutem, quia si res attentè consideretur, Eucharistia non confert aliquid necessarium ad perseverandum sine peccato mortali. Fateor quidem Eucharistiam afferre secum auxilia uberiora quibus vincere possit faciliùs tentationes occurrentes; ex quo fit ut meritò dicatur præservare à peccatis, quia, licèt non omnis qui accipit Eucharistiam perseveret in gratiâ, habuit tamen ex Eucharistiâ auxilia quibus faciliùs posset perseverare. Cæterùm illa auxilia uberiora quæ dantur ex vi Eucharistiæ, licèt multùm conducant ad perseverantiam, non tamen sunt necessaria simpliciter; nam sine illis auxiliis uberioribus, et cum solis auxiliis ordinariis, quæ dantur sine Eucharistiâ, et ad quæ habet homo jus ex ipso statu gratiæ, posset homo perseverare, et de facto perseverat longo tempore; ergo illa superabundantia et excessus auxiliorum non est remedium simpliciter necessarium ad salutem, et per consequens nec ipsa Eucharistia, quatenùs præstat talia auxilia. Confirmatur, quia gratia quæ datur per Baptismum, non est minoris efficaciæ quàm quæ in lege antiquâ dabatur in circumcisione, v. g.; cum illâ autem gratiâ poterat homo per longam vitam perseverare cum auxiliis quæ ratione illius gratiæ conferebantur; ergo et nunc poterit cum auxiliis quæ consequentur gratiam Baptismi.

45. Habemus ergo Eucharistiam non esse necessariam necessitate medii ad salutem in re vel in voto, nec ratione primæ gratiæ, nec ratione perseverantiæ, quam positivè causet. Cæterùm contra doctrinam supra traditam sunt plures objectiones. Prima est, ad probandum realem sumptionem Eucharistiæ esse necessariam necessitate medii ad salutem; quod inprimis probatur ex verbis Christi Joan. 6 : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* Deinde ex Patribus, præsertim ex Innocentio I, Epist. ad Patres concilii Milevit., quæ est 93 inter Epistolas Augustini, et ex ipso Augustino in locis relatis à Suarez in præsenti, qui frequenter dicunt illa verba Christi intelligenda etiam esse respectu parvulorum, quibus non solùm Baptismus, sed etiam Eucharistia necessaria est ad salutem; imò ex necessitate Eucharistiæ colligunt necessitatem Baptismi contra Pelagianos.

46. Pro horum Patrum intelligentiâ notandum est Eucharistiam aliquando appellari necessariam ratione rei contentæ vel significatæ : cùm enim contineat Christum, cujus fides saltem implicita et unio necessaria est ad salutem; cùm item significet unitatem corporis mystici, quam omnes debent necessariò participare, ut salvi fiant, hinc est ut aliquando dicatur necessarius omnibus effectus Eucharistiæ, hoc est, uniri corpori mystico, vel etiam ipse Christus, qui continetur in Eucharistiâ. Hoc supposito, ad objectionem respondetur illis verbis Joan. 6 solùm significari necessitatem præcepti, non medii, ut latè ostendunt nostri Suarez, Vasquez, Valentia, et alii in præsenti. Augustinus verò et Innocentius, satis credibile est quòd acceperint illa verba de manducatione spirituali corporis Christi; nam licèt in illis sermo sit de manducatione sacramentali juxta communem theologorum, non tamen est certum quòd non possint habere illum duplicem sensum, et intelligi etiam in sensu litterali de manducatione spirituali, de quâ quàm plures Patres et theologi illam intellexerunt; et fortè etiam Augustinus et Innocentius, ut ex necessitate manducandi Christum spiritualiter, colligerent necessitatem Baptismi, quo Christus à parvulis spiritualiter per fidem et charitatem manducatur. De mente

tamen Augustini videantur Vasquez in præsenti, disput. 169, cap. 4, et infra, disp. 179, cap. 4; Suarez in præsenti, disp. 40, sect. 2; Bellarmin., lib. 1 de Euchar.; Valentia in Controvers., lib. de legitimo Eucharistiæ Usu sub alterâ specie; Maldonat. in cap. 6 Joannis, ubi Toletus et P. Salmeron, tom. 8.

47. Secundò potest objici ad probandum Eucharistiam esse necessariam necessitate medii, saltem ad perseverandum in gratiâ, quia Eucharistia est cibus spiritualis animæ; ergo, sicut sine cibo corporeo impossibile est diù conservari vitam naturalem, sic erit impossibile sine hoc cibo conservari vitam animæ. Quam necessitatem satis expressè indicat Cyrillus, lib. 3 in Joan., c. 37, et lib. 4, c. 10, in illis verbis : *Ut discerent, si mortem effugere vellent, necesse esse de illo pane participare.* Eodem modo loquitur Cyprianus de Oratione Dominicâ, super illa verba : *Panem nostrum*, etc. Isidorus, lib. 1 de Officiis ecclesiast., cap. de Sacrificio, et insinuatur in concilio Cavilonensi II, c. 46.

48. Respondetur discrimen hoc esse à cibo naturali, quòd ille est unicum medium ad reparandam vitam naturalem; atverò vita spiritualis, quæ consistit in gratiâ justificante, potest aliter obtineri, nempe per bona opera et per alia etiam Sacramenta. Cæterùm adhuc fatendum est dari aliquam necessitatem moralem Eucharistiæ; dùm enim aliquis ex incuriâ et negligentiâ omittit hunc cibum, verendum meritò est ne Deus illi subtrahat auxilia congrua ad operandum, utpote scienti et habenti media opportuna, et illorum usum negligenti, quam necessitatem moralem indicârunt prædicti Patres, non aliam.

49. Tertiò objici potest quòd huic Sacramento tribuatur resurrectio gloriosa corporum ex verbis Christi : *Et ego resuscitabo eum in novissimo die;* adeò ut Cyrillus, lib. 10 in Joan., c. 13, loquens de hoc Sacramento, dicat, *non potuisse aliter corruptibilem hanc naturam corporis ad incorruptibilem vitam traduci, nisi naturalis vitæ corpus ei conjungeretur;* quem loquendi modum habet etiam lib. 4, c. 16. Item Ignatius, Chrysostomus, Gregorius Nyssen., Cyprianus, Tertullianus, Irenæus, relati à Suarez infra, disp. 64, sect. 2. Imò ob hanc causam in concilio Nicæno vocatur hoc Sacramentum *symbolum resurrectionis;* ergo saltem est medium necessarium ad beatitudinem corporis.

50. Respondetur resurrectionem corporum tribui Eucharistiæ peculiariter, non solùm quia dat gratiam quæ habet jus ad resurrectionem corporum, sed etiam magis specialiter, quia præservando à peccatis, facit ut sequatur corona, et quia propter unionem cum carne Christi dat peculiarem titulum nostræ carni ad resurgendum; de quo infra, agendo de effectibus Eucharistiæ. Cæterùm non est medium necessarium ad resurrectionem, cùm etiam pueri, qui non accipiunt Eucharistiam, resurrecturi sunt; vocatur tamen à Patribus aliquando medium necessarium, non significando necessitatem simpliciter, sed maximam quamdam congruentiam, ut interpretatur Suarez dictâ disput. 64, et Vasquez infra, disp. 204, num. 4.

51. Quartò objicies : Sacramentum Eucharistiæ antecedit reliqua omnia dignitate et excellentiâ; ergo et debuit excedere necessitate. Negatur consequentia; imò ideò, quia excellentius non debuit poni ut necessarium; debuit enim præsupponere subjectum gratum, ut digniùs sumeretur; et per consequens non potuit esse necessarium ad primam gratiam; et ideò neque ad gloriam.

52. Restat ut breviter declaremus mentem sancti Thomæ in præsenti; quam sanè difficilem esse fatetur Vasquez in præsenti, num. 27. Videtur enim sentire Eucharistiam in re vel in voto esse necessariam necessitate medii. Sed reverà nunquàm dicit Eucharistiam secundùm realem perceptionem esse medium necessarium; imò oppositum docet non solùm supra, q. 65, art. 4, sed etiam in præsenti, in arg. *Sed contra*, et in corpore, supponens, non habere necessitatem æqualem, Eucharistiam et Baptismum. Fatemur ergo cum S. Thomâ Eucharistiam esse medium necessarium in voto, ut supra dictum est, quod etiam de observatione præceptorum dici potest. Addi etiam potest, ex mente S. Thomæ, votum Eucharistiæ diverso modo includi in Baptismo, scilicet ut finem ad quem omnia Sacramenta ordinantur; et ideò sicut finis causat in intentione, quia ejus intentio præsupponitur ante electionem medii, sic etiam amor, seu intentio Eucharistiæ videtur præsupponi ad electionem Baptismi; et per consequens in genere causæ finalis implicitè amatæ, Eucharistia videtur causare gratiam quam dat Baptismus; ex quo etiam fit Eucharistiam esse necessariam ad consummationem vitæ spiritualis, ut loquitur sanctus Thomas, hoc est, ad consequendum effectum Eucharistiæ, ad quem ut ad finem ordinantur alia omnia Sacramenta. Cæterùm cum his omnibus stat benè ipsam Eucharistiam in re vel in voto non esse medium necessarium ad salutem, sicut est Baptismus vel Pœnitentia.

DISPUTATIO IV.

DE MATERIA REMOTA EUCHARISTIÆ.

Omitto articulum 4, 5 et 6 quæstionis 73, in quibus agitur de nominibus, de figuris et de tempore institutionis Eucharistiæ; hæc enim magis pertinent ad historiam quàm ad disputationem scholasticam; in illisque latè et eruditè laborârunt recentiores, præsertim Suarez et Vasquez.

SECTIO PRIMA.

Quæ sit materia Eucharistiæ.

1. Sermo est de materiâ remotâ, de quâ agit S. Thomas per totam quæstionem 74, cujus doctrina partim moralis est, partim scholastica; illa facilis, hæc paulò difficilior; illam breviter trademus, hanc accuratiùs disputabimus. Nunc igitur breviter supponendum materiam remotam Eucharistiæ omninò necessariam, esse panem et vinum; de quo S. Thomas, art. 1, 3, 4 et 5, et probatur de fide ex Christi institutione, et ex conciliis Florentino, Tridentino, Lateranensi, Wormatiensi, Altisiodorensi, Matisconensi,

relatis à Suarez in præsenti, disput. 45, sect. 1, et ex canone 32 Trullano post 6 synodum; et ex cap. *Cùm Marthæ*, de Celebratione missarum. et aliis multis.

2. *Prima difficultas.* — Pro hujus veritatis majori explicatione, possunt aliqua dubitari: primò, qualis debeat esse panis consecrandus. Ratio dubitandi est, quia ex multis granis solet fieri panis, et è contra ex tritico possunt fieri plura mixta, de quibus potest dubitari an sint materia apta consecrationi. Et licèt aliqui senserint panem ex quolibet grano frumentaceo sufficere, ut ex hordeo, millio, etc., cæterùm vix potest jam de hoc dubitari post Florentinum, ubi expressè dicitur materiam hujus Sacramenti esse panem triticeum, et vinum ex vite. Ille ergo solus panis consecrabilis erit, qui ex tritico confectus fuerit.

3. Hinc sequitur primò panem ex hordeo, cicere, millio, orizâ et similibus, non sufficere; item nec ex siliquis, neque ex erviliis, neque ex maicio, etc.; posse tamen ex farre, seu siligine, si significet, quod Hispanicè, *candeal*, Italicè, *granogentile*, *o bianco;* nam voces Latinæ ambiguæ sunt, et magis notæ voces vulgares. Difficultas est de secali, Italicè, *segala*, Hispanicè *centeno;* quidam affirmant esse sufficientem materiam, pro quibus videtur stare S. Thomas, art. 3. Alii negant, quos sequitur Vasquez. Suarez verò dicit esse materiam valdè dubiam.

4. Sequitur secundò panem debere esse ex farinâ triticeâ et aquâ naturali coagmentatum; alioquin si fiat ex aquâ rosaceâ, lacte, oleo vel alio liquore prædominante, non sufficiet, quia non est panis usualis, et multò minùs si misceatur butyro, ovis, saccharo et similibus. Hæc est partim contra Cajetanum, quem sequuntur aliqui recentiores, dicentes panem ex lacte vel aquâ artificiali esse veram materiam quia aqua solùm requiritur ad uniendas partes farinæ. Cæterùm mihi videtur ad minùs illa esse materia valdè dubia. Unde etiam infertur quid dicendum sit ad dubium exortum de quodam sacerdote, qui ad occultandum finem sacrilegum, voluit consecrare hostiam quamdam ex illis quibus solemus litteras sigillare, admixtam scilicet cum cinnabrio, ut fieri solet; quæ quidem ad minus est materia dubia, et meo judicio invalida, quia per illam mixtionem alteratur notabiliter, et extrahitur à pane usuali.

5. Sequitur tertiò massam crudam, seu oleo aut butyro frixam, vel aquâ elixam, non esse sufficientem materiam, sed debere esse solo igne assam vel coctam; ideò laganum vel pultes non sunt materia apta. Petes, quid si mica panis madefiat, et digitis compressa reducatur ad massam? — Respondeo adhuc esse materiam; non enim amisit concoctionem; alioquin quando hostia manditur, et in ore madefit, amitteret accidentia panis, et per consequens consecrationem.

6. Sequitur quartò quid dicendum sit de pane confecto ex amydo de quo Paludanus et aliqui docti recentiores censent esse validam materiam; nam verè continet adipem farinæ. Cæterùm sanctus Thomas, quem sequitur communis theologorum sententia, negat, et meritò, quia quidquid sit, an fiat ex vero tritico, an potiùs ex tritico priùs corrupto per diuturnam madefactionem, cæterùm ille non est panis usualis, nec retinet saporem communem panis, sed alium valdè diversum. Quod in universum est observandum ad hujusmodi quæstiones; non tam debere attendi unitatem vel diversitatem specificam materiæ, quàm si juxta communem usum reputatur pro pane talis materia, necne.

7. *Secunda difficultas.* — Secundò potest dubitari, an panis debeat necessariò esse azymus? — Respondetur breviter cum S. Thomâ et communi, ad valorem Sacramenti sufficere azymum vel fermentatum; de necessitate tamen præcepti in Ecclesiâ Latinâ consecrari in azymo, in Græcâ in fermentato, licèt congruentior sit usus Ecclesiæ Latinæ, eò præcipuè quòd Christus Dominus in azymo creditur consecrâsse: quorum latior probatio, quia ad historiam pertinet, petenda est ex recentioribus in præsenti.

8. *Tertia difficultas.* — Tertiò potest dubitari quale debeat esse vinum consecrandum. Et quidem constat ex Florentino et aliis necessariam materiam esse vinum vitis. Ex quo fit vinum granatorum, pomorum, radicum, etc., non sufficere, sed requiri omninò vinum ex uvis. Item non sufficere alios liquores, qui ex uvis fieri possunt, nisi fiat verè vinum. Ex quo infertur primò non sufficere agrestam, sapam, acetum, quia licèt hæc omnia ex uvis fiant, non tamen sunt verè vinum, sed aliquid antecedens, vel consequens formam vini.

9. Infertur secundò loram non esse materiam validam, quia non est vinum, sed aqua infusa in racemis expressis, seu in acinis. Majus est dubium de musto; aliqui enim recentiores valdè dubitant de ejus valore, quia nec videtur simpliciter vinum, nec habere vini proprietates. Contraria tamen sententia est communis omnium theologorum, et habet pro se Julium pontificem in c. *Cùm omne*, de Consecratione, d. 2, id permittentem in casu necessitatis; potestque confirmari ex modo loquendi Scripturæ, ubi vinum aliquando appellatur mustum. *Musto pleni sunt isti*, Act. 2; et è contra mustum appellatur vinum, Luc. 5: *Nemo mittit vinum novum in utrem veterem;* Jerem. 48: *Et vinum de torcularibus sustuli.* Nec videtur esse dissimilitudo in dulcedine, calore, etc., nisi secundùm magis et minus.

10. Infertur tertiò mustum in uvis adhuc inclusum non posse validè consecrari. Hæc est communis, et probatur à Vasquez disp. 75, n. 14: nam, licèt non differant specie liquor expressus et in granis existens (prout volebat Sotus), quia sine ullâ mutatione substantiali per solam uvæ divisionem fluit liquor ibi existens; cæterùm mustum granis inclusum non est pro tunc potus, sed cibus per se loquendo; et ideò pro tunc non potest significare Christi sanguinem per modum potûs spiritualis. Verùm hæc ratio non videtur satis efficax, quia si speciebus vini consecrati madefiat offa panis, tunc species vini inclusæ in pane sunt per modum cibi, et non per modum potûs; et tamen procul dubio retinerent consecrationem, dùm

retinent dispositiones ad formam vini; ergo, licèt mustum in granis sit per modum cibi, adhuc retinet dispositiones sufficientes ad consecrationem. Finge enim guttam musti consecratam extra granum postea immitti iterùm in granum, et iterùm claudi uvam, nonne retinebit consecrationem illa gutta, etiamsi sit per modum cibi?

11. Aliter ergo probandum videtur mustum intra granum non posse consecrari; scilicet ex eo quòd non potest sufficienter designari, dùm continetur in uvâ ipse liquor, præcisè per pronomen *hic*, cùm dicitur: *Hic est sanguis*: nam, ut infra videbimus, illud pronomen debet designare substantiam cujus sunt illa accidentia externa sensibilia. Cùm autem accidentia externa uvæ non sint solùm liquoris, sed multò magis ipsius uvæ, non potest designari solus liquor per pronomen *hic*.

12. Ex quo etiam fit consequenter, si unum esset imbibitum in offâ panis, non posse tunc consecrari, licèt possit antea consecratum retinere tunc consecrationem; ratio autem discriminis est quòd tempore consecrationis debet designari per pronomen, *hic*; dùm autem continetur intra micam panis, non benè designaretur; illud enim non solùm est vinum, sed etiam panis; atverò semel consecratæ species possunt retinere Christi sanguinem, quia ad hoc non est necesse quòd possint designari per illud pronomen.

13. Hinc etiam infertur quartò quid dicendum sit de vino congelato: nam licèt aliqui negent esse materiam consecrationis, et alii addant per congelationem desinere ibi esse sanguinem Christi, quia jam non habet rationem potûs, verius tamen est conservari sanguinem Christi in speciebus congelatis juxta communem sententiam, quam approbat Missale Romanum, præcipiens illas species liquefieri et sumi à sacerdote ut consecratas, quia reverà vinum per congelationem non amittit formam vini, cùm post liquefactionem maneat vinum, sicut antea. Ex quo fit posse etiam consecrari validè, dùm congelatæ sunt; neque obstat prout sic non esse potum liquidum, quia, licèt non sint potus facilis, est tamen simpliciter potus; possunt enim potari, si priùs vel alio medio, vel saltem ipsius oris calore dissolvantur; sicut etiam nuces sunt simpliciter cibus, licèt necesse sit eas priùs confringere, ut possint manducari. Imò in rigore etiam vinum congelatum, si paulatim deglutiatur, potatur, nec solvit jejunium, sive paulatim, sive simul totum deglutiatur, quia semper habetur ut potus.

14. Dices: Aqua congelata non est materia valida Baptismi; ergo nec vinum congelatum est materia valida Eucharistiæ, cùm tam requiratur vinum ad Eucharistiam quàm aqua ad Baptismum. Negatur consequentia, et ratio discriminis est quòd Baptismus non solùm postulat aquam, sed ablutionem; aqua verò congelata, dùm congelata est, non potest abluere. Eucharistia autem non consistit in usu, ut supra vidimus; quare, manentibus speciebus vini etiam congelatis, potest dari Sacramentum, quia tunc etiam posset dari vinum simpliciter loquendo.

15. Quartò potest dubitari utrùm utraque materia panis et vini sit necessaria; an verò possit una sine aliâ consecrari? Cæterùm resolutio hujus quæstionis pertinet ad disput. 19, ubi agemus de essentiâ hujus sacrificii. Restabat quid dicendum sit quando materia Eucharistiæ miscetur cum alienâ materiâ, ut si farina tritici misceatur cum farinâ hordeaceâ, vel vinum cum aquâ? De hoc tamen constabit ex dicendis sect. 3.

SECTIO II.

An vinum prærequiratur ad Eucharistiam mixtum cum aquâ.

16. De hoc agit S. Thom. art. 6, 7 et 8, cum quo supponendum inprimis est Ecclesiam ab ipso exordio universaliter observâsse consuetudinem mittendi aquam in calicem consecrandum, ut habetur in Tridentino, sess. 22, c. 7, et ex innumeris conciliis et Patribus probat latè Suarez, disp. 45, sect. 2, Vasquez, disp. 176, c. 1, et Bellarm., lib. 4 de Euchar., c. 10, ubi affert nominatim plures Patres Belgas, Anglos, Germanos, et ex aliis frigidissimis provinciis, ut appareat mendacium hæreticorum nostri temporis, qui dicunt mixtionem aquæ receptam fuisse solùm in provinciis calidis, ut morem communem patriæ servarent.

17. Rationes autem hujus mixtionis plures afferuntur: prima est significatio sanguinis et aquæ quæ de Christi latere fluxerunt; secunda, ad significandum unionem Ecclesiæ per aquam significatæ cum Christo; tertia, ad significandam duplicem Christi naturam, divinam et humanam; quarta, quia Christus in cœnâ ita fecisse creditur, ut ex liturgiis antiquis et Patrum testimoniis probant latè et optimè prædicti auctores.

18. *Prima difficultas.* — Hoc supposito, dubitatur primò an hæc mixtio sit de necessitate Sacramenti, an solùm de necessitate præcepti. Conclusio certa et communis est solùm esse de necessitate præcepti, contra Armacanum, lib. 9 de Quæstionibus Armenorum, c. 9, et significatur satis à conciliis et pontificibus. Dùm enim de hâc mixtione loquuntur, nullam indicant necessitatem essentialem, sed solùm dicunt hanc consuetudinem esse servandam, ut ex ipsorum verbis ponderat Suarez ubi supra, sect. 2. Ratione etiam probatur, quia licèt Christus Dominus in vino lymphato consecraverit, non tamen intendit omnes circumstantias illius consecrationis facere necessarias, alioquin etiam panis azymus, et vinum fortassè rubrum, et alia hujusmodi, essent de necessitate Sacramenti, quia Christus illis tunc usus est. Dicendum ergo est ad substantiam Sacramenti solùm pertinere ea sine quibus substantialiter variatur illa Christi consecratio, utpote panis et vinum; quòd autem sit hic vel ille panis, hoc vel illud vinum, non variat substantiam Sacramenti. Regula verò ad dignoscendum quæ circumstantia fuerit essentialis, et quæ accidentalis, non est sumenda ex differentiâ physicâ rerum, sed ex differentiâ substantiali morali: nam licèt physicè loquendo differant fortè

specie vinum album et rubrum, moraliter tamen loquendo est circumstantia accidentalis respectu potationis : utraque enim est, moraliter loquendo, potatio ejusdem rationis, sicut panis azymus et fermentatus reputantur moraliter pro eodem. Sic etiam vinum purum et lymphatum communiter reputantur pro potu ejusdem rationis ; et ita qui bibunt vinum lymphatum, semper dicuntur simpliciter bibere vinum ; ergo, licèt Christus usus fuerit vino lymphato, valida erit consecratio in vino puro, quia moraliter non mutat substantiam materiæ quâ usus est Christus.

19. Contra hanc conclusionem sunt difficilia verba Cypriani, epist. 63 ad Cæcilium, ubi sic ait : *In sacrificando calice Domini offerri aqua sola non potest, quomodò nec vinum solum potest ; nam si vinum tantùm quis offerat, sanguis Christi incipit esse sine Christo* (hoc est, sine christiano populo, ut exponit Pamelius, et significavit Julius pontifex infra citandus) ; *quando autem utrumque miscetur, et adunatione confusâ sibi invicem copulatur, tunc Sacramentum spirituale et cœleste perficitur. Sic verò calix Domini non est aqua sola, aut vinum solum, nisi utrumque sibi misceatur ; quomodò, nec corpus Domini potest esse farina sola, aut aqua sola, nisi utrumque adunatum fuerit et copulatum, et panis unius compage solidatus.* Hæc Cyprianus, ubi æquiparare videtur necessitatem aquæ cum necessitate vini, et necessitatem mixtionis aquæ cum vino ad calicem, cum necessitate mixtionis farinæ et aquæ ad corpus, quam constat esse de necessitate Sacramenti ; quem arguendi modum desumpsisse videtur Julius I, in c. *Cùm omne crimen*, de Consecrat., d. 2, ubi sic ait : *Quæ copulatio et conjunctio aquæ et vini sic miscetur in calice Domini, ut mixtio illa non possit separari ; nam si vinum tantùm quis offerat, sanguis Christi esse incipit sine nobis, si verò aquam solam, plebs incipit esse sine Christo.* Ex quibus Cypriani et Julii verbis hæc confici potest ratio : Aquæ admixtio significat non solùm aquam quæ exivit de Christi latere, sed etiam unionem Ecclesiæ cum Christo ; ergo, ablatâ aquâ, non manet hæc significatio ; ergo non manebit Sacramentum cum eâdem significatione ; et per consequens non erit idem Sacramentum.

20. Respondetur verba Cypriani et Julii posse dupliciter explicari ; prima explicatio est S. Thomæ in præsenti, art. 7, quòd solùm loquantur de necessitate præcepti ; nec enim comparatio cum necessitate vini debet tenere in omnibus : comparantur quidem aqua et vinum quoad necessitatem, non tamen quoad gradum necessitatis ; quæ interpretatio non videtur contra mentem eorum ; nam ipsemet Cyprianus relatus à S. Thomâ, ibidem, in argumento *Sed contra*, dixit : Si qui fortè aquam non miscuissent in calice, ignoscendum eis esse, quod ex simplicitate fecerint ; quod quidem non diceret, si putaret esse de necessitate Sacramenti. Secundò alii dicunt Cyprianum in illâ Epistolâ agere contra hæreticos aquarios, qui vinum non ponebant in calice ; et ideò totus est in probandâ necessitate vini, quam ex necessitate aquæ, quam ipsi admittebant, colligere contendit ; quare cùm quæstio tunc non esset de aquâ, non curavit explicare qualiter esset necessaria, sed potiùs ad propositum non renuit admittere necessitatem essentialem aquæ, quia de hoc non controvertebatur, dummodò probet intentum, scilicet vinum etiam necessarium esse.

21. Ad rationem verò respondetur significationem aquæ ex latere Christi non esse de essentiâ Eucharistiæ ; Eucharistia enim solùm est corpus et sanguis Christi sub speciebus significans cibum et potum animæ, etc. Quod verò attinet ad unionem Ecclesiæ cum Christo, quæ fit per Eucharistiam, hæc etiam magis videtur spectare ad Sacramentum : cæterùm inprimis hæc etiam unio animæ cum Christo significatur per sanguinem Christi sub speciebus vini ; nam eo ipso quòd sit potus, significat gratiam, quâ anima unitur Christo tanquàm alimento spirituali ; licèt hæc etiam unio ampliùs et alio titulo significetur per mixtionem aquæ cum vino. Deinde addi potest illam mixtionem aquæ non habere hanc significationem perpetuam ex institutione Christi, sed ex institutione Ecclesiæ, juxta communem opinionem, de quâ statim, et per consequens illam non esse significationem sacramentalem.

22. *Secunda difficultas.*— Secundò ergo dubitatur an hæc mixtio aquæ sit necessaria ex præcepto divino, an solùm ex præcepto ecclesiastico. Non pauci sentiunt esse de præcepto divino ; quos sequitur Valentia in præsenti, disp. 6, q. 2, punct. 1, et aliqui recentiores. Communis tamen et probabilior sententia docet esse solùm præceptum humanum, quam post alios sequuntur Suarez, sect. 2, et Vasquez, disp. 177, c. 1. Probant Suarez et alii, quia si hæc mixtio esset ex præcepto Christi, vix posset Ecclesia dignoscere illam necessitatem à necessitate Sacramenti. Cur enim non requireretur ad valorem Sacramenti illud, sine quo Christus noluit Sacramentum confici ? Respondent recentiores, hanc Christi voluntatem exigentis aquam de præcepto, non tamen ut essentialem, manifestam fuisse Ecclesiæ, ex ipsius Christi doctrinâ, à quo per apostolos tradita fuit. — Sed contra hoc est, quia si aliquid probant verba Patrum, quæ ipsi afferunt ad probandum Christi præceptum, probant, non ex merâ traditione, sed ex ipsis verbis Christi, quæ in Evangelio habentur, colligi à Patribus, ut mox videbimus. Hoc autem nec adversarii concedunt propter absurda quæ indicabimus.

23. Secundò probari potest hæc sententia ex Alexandro papâ I, epist. 1, c. 4, ubi sic ait : *Non enim debet, ut à Patribus accepimus, et ipsa ratio docet, in calice Domini, aut vinum solùm, aut aqua solùm offerri.* Ecce non à Christo, sed à Patribus, dicit hunc morem acceptum. Verùm hoc non est satis efficax ; nam etiam de adhibendo vino eodem modo loquitur ; et tamen constat hoc esse Christi Domini præceptum. Meliùs probatur ex Eugenio IV, in concilio Florentino, ubi Armenos reprehendit quòd relinquentes hanc mixtionem ab universæ Ecclesiæ observantiâ discreparent. Quòd si hoc esset præceptum divinum,

non omitteret pontifex hanc graviorem causam reprehensionis. Clariùs loquitur Trident., sess. 22, c. 7 : *Monet*, inquit, *sancta synodus, præceptum esse ab Ecclesiâ sacerdotibus, ut aquam vino in calice offerendo misceant.* Nec obstat dicere Tridentinum dixisse unum, et non negâsse aliud, quia ex modo dicendi satis videtur negari; ineptum enim esset dicere quòd in vino, et non in oleo consecrarent, quia sic ab Ecclesiâ præceptum est; cùm tamen hoc etiam à Christo sit institutum. A quo verò tempore cœperit hoc præceptum, verius videtur ab ipsis apostolis cœpisse, tum quia nullum agnoscitur exordium, tum quia id indicat Alexander supra, et Patres statim afferendi.

24. Contra hanc sententiam afferunt recentiores plura loca conciliorum et Patrum ad probandum hoc esse præceptum divinum. In primis Cyprianus illâ epist. 63, ubi hanc mixtionem vocat *Dominicam traditionem;* et infra : *Calicem verò docuerit exemplo magisterii sui, vini et aquæ conjunctione misceri.* Et infra : *Quòd si à Domino præcipitur, et ab Apostolo ejus hoc quidem confirmatur et traditur, ut quotiescumque biberimus, in commemorationem Domini hoc faciamus, quod fecit et Dominus, invenimus non observari à nobis quod mandatum est, nisi eadem quæ Dominus fecit nos quoque faciamus, et calicem Domini pari ratione miscentes, à divino magisterio non recedamus.* Hæc Cyprianus, ubi videtur illa verba Christi : *Hoc facite in meam commemorationem*, referre etiam ad mixtionem aquæ quæ præcesserat. Quod etiam significare videtur Justinus, apol. 2 pro Christianis ad Antoninum, circa finem, ubi postquàm refert ritum celebrandi Eucharistiam, mixtionem aquæ, consecrationem, etc., addit : *Apostoli enim in commentariis suis, quæ Evangelia dicuntur, ita sibi Christum præcepisse tradiderunt.* Ergo sentit præceptum Christi supra mixtionem etiam cecidisse.

25. Respondeo Justinum intelligere præceptam esse substantiam illius ritûs quem enarraverat, non verò singulas illius circumstantias; alioquin etiam ritum communicandi laicos sub utrâque specie, quem præmiserat, diceret esse præceptum à Christo Domino. Quod verò attinet ad Cyprianum, P. Vasquez ubi supra, n. 20, ingenuè fatetur esse pro contrariâ sententiâ ; ego tamen ægrè dabo adversariis Cypriani auctoritatem. Quare respondeo ejus mentem maximè colligendam ex intento illius Epistolæ, in quâ, ut supra dixi, totus est in confutando errore eorum qui aquam solam consecrabant, quos sæpè docet præcepto Domini contravenire, non quòd Christus jusserit aquam vino misceri, sed quòd jusserit aquam sine vino non consecrari. Quare quoties dicit mixtionem illam esse juxta Christi præceptum, intelligi debet juxta Cypriani mentem, hanc mixtionem esse ex Christi præcepto quoad illam partem non ponendi aquam puram ; nam volenti ponere aquam præcepit Christus non ponere illam solam, sed miscere vinum ; non verò quòd prohibuerit ponere vinum purum. Ratio autem discriminis colligitur ex ipsâ ratione quâ Cyprianus utitur, scilicet ex verbis Christi : *Hoc facite in meam commemorationem ;* quæ verba continent Christi præceptum cadens supra illam actionem præcedentem : quare cùm illa actio non maneat, quoad substantiam, eadem, ablato vino; maneat autem eadem usualiter, ablatâ aquâ, ut supra dictum est ; hinc fit præceptum Christi benè probare necessitatem ponendi vinum, contra illos hæreticos ; non verò necessitatem ponendi aquam, contra nostram sententiam.

26. Confirmari autem potest hæc responsio hoc syllogismo : quia Cyprianus in totâ illâ epistolâ 63, in quâ latè probat necessitatem illam miscendi vinum cum aquâ, nunquàm id ex traditione probavit, sed ex sacris Litteris, tum ex Testamento veteri, ubi sub nomine vini figurabatur calix iste ; tum præsertim ex Evangelio et Paulo, à quibus factum Domini et ejus præceptum refertur, scilicet illa verba : *Hoc facite, quotiescumque biberitis*, ex quibus verbis, et ex facto Christi instituentis hoc Sacramentum, colligit illam obligationem. Certum est autem non potuisse Cyprianum ex facto Christi, et ex illis verbis : *Hoc facite*, etc., colligere obligationem apponendi aquam, sed solùm obligationem non apponendi solùm aquam, sed vel vinum purum, vel modicè lymphatum ; ergo Cyprianus non intendit colligere aliud Christi præceptum, nisi istud. Consequentia videtur bona ; probemus nunc singulas præmissas syllogismi.

27. Major itaque, quòd non ex traditione, sed ex verbis et facto Christi in Scripturâ contentis, obligationem quam probare intendebat, colligat Cyprianus, probatur apertè ex contextu totius epistolæ, in quâ nullum argumentum sumitur ex traditione non scriptâ, sed omnia ex verbis Evangelii et Pauli. Sic arguit primò circa medium epistolæ ex illis Christi verbis : *Dico vobis : Non bibam amodò ex istâ creaturâ vitis, usque in diem illum*, etc. *Unde apparet*, inquit, *sanguinem Christi non offerri, si desit vinum calici, nec sacrificium Dominicum legitimâ sanctificatione celebrari, nisi oblatio et sacrificium nostrum responderit passioni.* Nota intentum Cypriani hoc unum esse quòd non satisfacimus verbis et institutioni Christi, *si desit vinum calici.* Secundò affert verba Pauli 1 ad Corinth. 11, in quibus refertur idem factum Christi, et ejus præceptum illis verbis contentum : *Hoc facite, quotiescumque biberitis*, etc. ; unde Cyprianus infert : *Quòd si et à Domino præcipitur, et ab Apostolo ejus hoc idem confirmatur et traditur* (nota nullum aliud præceptum Christi à Cypriano agnosci, nisi quod in illis verbis ab Apostolo relatis continetur), *ut quotiescumque biberimus, in commemorationem Domini hoc faciemus, quod fecit et Dominus, invenimus non observari à nobis, quod mandatum est, nisi eadem quæ Dominus fecit nos quoque faciamus, et calicem Domini pari ratione miscentes à divino magisterio non recedamus.* Vides mixtionis obligationem ex illo facto et verbis Christi in Evangelio contentis colligi à Cypriano. Unde post pauca ex eodem textu concludit iterùm : *Miror satis unde hoc usurpatum sit, ut contra evangelicam et apostolicam disciplinam quibusdam in locis*

aqua offeratur in Dominico calice, quæ sola Christi sanguinem non possit exprimere. Denique postea longè post medium epistolæ iterùm ex eodem præcepto et facto Christi probat eamdem obligationem. *Nam si Jesus Christus*, inquit, *Dominus et Deus noster ipse est summus Sacerdos Dei Patris, et sacrificium Patri seipsum primus obtulit, et hoc fieri in suî commemorationem præcepit, utique ille sacerdos vice Christi verè fungitur, qui id quod Christus fecit imitatur, et sacrificium verum et plenum tunc offert in Ecclesiâ Deo Patri, si sic incipiat offerre, secundùm quod ipsum Christum videat obtulisse.* Non ergo aliam obligationem à Christo impositam agnoscit, nisi quæ ex illis Christi verbis colligitur, scilicet faciendi id quod requiritur ad verè imitandum factum Christi.

28. Nunc jam probemus minorem illius syllogismi, scilicet ex illis verbis et facto Christi non potuisse colligi obligationem apponendi aquam; quod quidem facilè demonstrari potest, quia si ex facto Christi et illis verbis talis obligatio colligi potuisset, deberet etiam ex eisdem verbis et facto Christi colligi obligatio consecrandi semper in solo pane azymo; nam sicut Christus usus est vino lymphato, usus etiam fuit pane azymo; et sicut post consecrationem calicis mixti dixit: *Hoc facite*, etc., sic etiam dixit post consecrationem azymi; ergo sicut colligebant obligationem imitandi factum Christi in circumstantiâ mixtionis, sic debebat colligi obligatio imitandi in circumstantia puritatis à fermento. Sicut enim accidit pani esse purum à fermento, seu mixtum fermento, sic accidit vino esse purum vel mixtum aquæ. Si ergo circumstantia mixtionis in vino erat imitanda ex obligatione propter factum et verba Christi præcipientis: *Hoc facite*, propter eamdem rationem imitanda esset ex obligatione circumstantia puritatis in pane, cùm contrariorum eadem sit ratio. Certum est autem non esse obligationem ex præcepto divino consecrandi in azymo; ergo neque erit talis obligatio ex præcepto illo Christi consecrandi in vino fermentato, ut ita dicam, et mixto.

29. Ratio autem à priori est quia, ut diximus, Christus illis verbis: *Hoc facite*, etc., solùm præcepit facere actionem quæ secundùm substantiam imitaretur factum ipsius Christi, non verò secundùm omnes circumstantias accidentales. Unde sicut Ecclesia intellexit azymum aut fermentatum esse circumstantiam solùm accidentalem, quia uterque est panis verus et usualis, sive sit purus et azymus, sive sit mixtus et fermentatus, sic intellexit in vino esse circumstantias accidentales, esse purum vel modicè lymphatum, cùm utrumque sit vinum usuale, nec differat in substantiâ potus vini puri à potu vini modicè lymphati. Cæterùm sicut propter imitationem magis exactam, et propter mysterium Ecclesia Latina præcepit consecrationem in azymo, sic propter eamdem imitationem, et propter mysterium Ecclesia universalis præcepit consecrationem in vino non puro, sed lymphato. Et certè in ordine ad cibum et potum humanum negari non potest quin multò plus differant panis azymus et panis fermentatus quoad saporem et alias qualitates, quàm vinum purum et vinum cui admiscetur minutissima sola aquæ guttula, quale est illud quod communiter consecratur; quod quidem humano modo loquendo non solùm est vinum, sed est vinum purum; nemo enim dicet mentiri eum qui affirmat se bibisse vinum purum, quando in vas vini guttula aquæ ex alio vase distillaverat. Quare si ex verbis et facto Christi præceptum oriretur imitandi Christum in circumstantiâ etiam illâ consecrandi vinum non purum, plus fortassè aquæ miscendum esset quàm communiter fiat, ut humano modo vinum non purum, sed lymphatum diceretur. De facto tamen, quia illa circumstantia non oritur ex præcepto Christi, sed Ecclesiæ, non multùm curatur de mixtione humanâ, dummodò aliquid veræ aquæ infundatur, quod sufficit ad mysterium, et aliunde illud poculum semper manet quoad substantiam ejusdem rationis cum eo quod Christus consecravit.

30. Ex quibus omnibus constat jam Cyprianum, quando dicit mixtionem esse ex divino Christi præcepto, intelligendum esse in sensu quem diximus: scilicet quòd aqua non offeratur pura, sed mixta vino; debet enim intelligi juxta subjectam materiam. Nam quæstio erat an posset aqua pura consecrari, vel deberet esse omninò mixta vino: quare totus est in probando debere esse mixtam vino ex Christi præcepto, et ejusmodi mixtionem non posse prætermitti absque violatione divini præcepti, scilicet mixtionem per quam auferatur puritas aquæ, de quâ erat controversia, quod colligitur clarè ex rationibus quibus id probat, nempe quia absque eâ mixtione non imitamur factum Christi, nec facimus quod ille præcepit: *Hoc facite in meam commemorationem*, etc. Quæ omnia, ut vidimus, solùm probant de exclusione aquæ puræ, cùm certum sit etiam secundùm adversarios, præcisè ex facto et verbis Christi non induci obligationem adhibendi aquam, cùm possimus illud præceptum observare, et imitari sufficienter illud factum consecrando vinum purum, ut probatum est. Nec video cur P. Vasquez, qui aliorum Patrum et conciliorum verba in hoc sensu interpretatur, non velit Cyprianum in eodem sensu locutum: nam si benè attendatur ad contextum totius epistolæ, clariùs fortassè constabit hic sensus in Cypriano quàm in aliis, in quibus verba difficiliora inveniuntur.

31. Secundò objiciunt auctoritatem concilii Carthag. III, cap. 24; concilii Africani, cap. 4; Aurelianensis IV, cap. 4; Wormatiensis, cap. 4; sextæ synodi generalis in canone Trullano 32, quibus prohibetur in altari offerre nisi quod Dominus tradidit et instituit, scilicet panem et vinum aquæ mixtum, *quia sacrilegium judicatur aliud offerri quàm quod mandatis sacratissimis Salvator instituit.* — Respondetur prædicta concilia appellare præceptum Domini, quòd ponatur vinum aquæ mixtum, ita ut sine violatione illius præcepti non possit aliud poni loco vini, nempe lac vel mel, ut alicubi fiebat; non verò quòd violetur præceptum Christi per omissionem aquæ, quia hæc omis-

sio non variat substantialiter illud poculum in sensu supra explicato.

32. Videamus singulorum verba. Concilium ergo Carthag. III, cap. 24, relatum in cap. *In Sacramentis*, de Consecratione, d. 2, sic dicit : *Ut in Sacramentis corporis et sanguinis Domini nihil amplius offeratur quàm ipse Dominus tradidit, hoc est, panis et vinum aquæ mixtum. Nec amplius in sacrificiis offeratur, quàm de uvis et frumentis.* In concilio Africano, cap. 4, eadem verba habentur, et additur ratio illius decreti his verbis : *Primitiæ verò, seu mel et lac, quod uno die solemnissimo in infantum mysterio solet offerri, quamvis in altari offerantur, suam tamen habeant propriam benedictionem, ut à Sacramento Dominici corporis et sanguinis distinguantur.*

33. Ad hæc concilia Suarez, disp. 45, sect. 2, in fine, respondet appellari traditionem Christi illam mixtionem, non quia Christus eam præceperit, sed quia ex Christi exemplo emanavit, ut à causâ exemplari. Sed contra hoc videtur esse, quia Christus etiam consecravit in azymo, et tamen consuetudo Ecclesiæ Latinæ consecrandi in azymo non appellatur traditio vel institutio Christi, licèt ad ejus imitationem fiat; nec enim dicemus Ecclesiam Græcam consecrare in fermentato contra traditionem et institutionem Christi.

34. Faciliùs respondetur ex supra dictis, Patres illos non dicere quòd Christus præceperit apponere aquam, sed quòd facto suo præceperit non apponere aliam materiam, nisi illam quam ipse apposuit, hoc est, vinum, vel purum, vel modicè lymphatum; unde qui aliam materiam adhibet, contra Christi traditionem et institutionem id facit. Sicut si in consecratione panis misceretur pani butyrum, d esset contra Christi institutionem, qui solum panem consecravit; non tamen esset contra Christi institutionem, si misceatur fermentum, quia id non extrahit à ratione panis.

35. In eodem sensu loquitur concilium Aurelianense IV, c. 4, ubi sic habet : *Ut nullus in oblatione sacri calicis, nisi quod ex fructu vineæ speratur, aquâ mixtum offerre præsumat; quia sacrilegium judicatur aliud offerri quàm quod in mandatis sacratissimis Salvator instituit.* Sensus horum verborum facilis est, quòd scilicet nihil aliud offeratur, nisi quod ex Christi institutione offerendum est. Sicut si dicas : Solum vinum album vel rubrum offerendum est ex Christi institutione, non acetum, nec sapa; non est sensus Christum præcepisse offerri vinum album, sed præcisè offerri hoc vel illud vinum, et nihil aliud; sic prohibuit ne offerretur quidquam nisi vinum et aliquid aquæ vino mixtum; quare omne aliud contra Christi mandatum offertur.

36. Concilium verò Wormatiense, cap. 4, nihil dicit de præcepto Christi, sed solùm de præcepto et obligatione miscendi aquam cum vino. *Calix enim*, inquit, *Dominicus, vino et aquâ permixtus debet offerri.* Et post adductam significationem ejus mixtionis concludit : *Non enim potest calix Domini esse aqua sola, aut vinum solum, nisi utrumque sibi misceatur.* Quæ verba, si strictè sumerentur, videntur exigere aquam ad valorem et essentiam Sacramenti; quare intelligenda sunt minùs strictè de solâ obligatione et necessitate præcepti, scilicet ecclesiastici.

37. Restat solùm canon ille Trullanus 32, qui habetur post sextam synodum, in quo ex professo adstruitur obligatio apponendi aquam cum vino; et reprehenduntur Armeni ob ejus ritûs omissionem, imponiturque depositionis pœna sacerdoti offerenti vinum absque aquâ. P. Vasquez in præsenti, disp. 177, cap. 1, num. 3, respondet in eo canone solùm dici : *Traditionem apostolicam.* P. Suarez, dictâ sect. 2, post 3 conclus., fatetur ibi appellari *divinam Christi traditionem;* sed postea in fine sectionis dicit intelligendum de traditione latè sumptâ. Neutrum videtur verum : non primum, quod dixit Vasquez, quia licèt in fine illius canonis appelletur traditio apostolica in illis verbis : *Si quis ergo episcopus vel presbyter, non secundùm traditum ab apostolis ordinem facit, et aquam vino miscens, sic immaculatum offert sacrificium, deponatur;* priùs tamen in medio canonis aliquid plus dixerant, non quidem *traditionem Christi divinam*, ut retulit Suarez, sed *ordinem divinitùs traditum.* Sic enim dicunt : *Et in omni etiam Ecclesiâ, ubi spiritualia lumina refulserunt, hic ordo divinitùs traditus servatur.* Quæ verba vel possunt intelligi, non de præcepto divino, sed de providentiâ Dei, quâ factum est ut omnes Ecclesiæ illum ritum susciperent et observarent; sicut de observatione jejunii quadragesimalis dixit S. Leo papa, serm. 4 de Quadragesimâ : *Magnâ divinæ institutionis salubritate provisum est, ut ad reparandam mentium puritatem, quad raginta nobis dierum exercitatio mederetur;* licèt jejunium illud non fuerit ex divino præcepto, ut constat; vel certè si plus intendunt verba illius canonis, non multùm de illo curandum. Quid enim mirum, si in eo fallerentur illi quorum canones in aliis multis turpissimè errârunt? de quibus videri potest card. Baronius, tom. 8, anno Domini 692, ubi latè contendit quàm sint suspecti canones illi, utpote in odium et invidiam Romanæ Ecclesiæ ab eorum auctoribus absque ullâ legitimâ potestate vel auctoritate conditi.

38. *Tertia difficultas.* — Tertiò potest dubitari de circumstantiis hujus mixtionis, de quibus Suarez in præsenti, sect. 3, et breviter dicendum est debere esse aquam naturalem, ut habetur in c. *In quâdam*, de Celebrat. missar. Aliæ enim non sunt propriæ aquæ. De quantitate verò concilium Triburiense, c. 19, permittit apponi tertiam partem aquæ; hoc tamen concilium non fuit approbatum. Eugenius IV in Florentino dixit modicissimam aquam admisceri debere. Suarez et Vasquez hoc relinquunt prudentiæ sacerdotis. Certè, si quinta vel sexta pars aquæ poneretur, non videtur habendus scrupulus, quia non est credibile vinum esse adeò debile, ut tam modicâ aquâ corrumpatur. Circa tempus et ministrum hujus mixtionis, servandæ sunt regulæ Missalis, quæ eas circumstantias præscribunt.

SECTIO III.

Utrùm aqua vino admixta convertatur immediatè in sanguinem Christi.

39. Quæstio est celebris et non parùm controversa, de quâ etiam tempore Innocentii III inter theologos variæ exstiterunt opiniones, quas refert pontifex in c. *Cùm Marthæ*, de Celebrat. missarum. Prima docebat aquam non converti in sanguinem Christi, sed in aquam illam quæ exivit de latere Christi lanceâ perforato; secunda sententia docebat aquam simul cum vino converti in sanguinem Christi; tertia denique manere aquam post consecrationem in propriâ substantiâ admixtam speciebus vini consecratis; sicut si post consecrationem mitteretur aquæ gutta in calicem manebit etiam admixta speciebus consecratis, non tamen convertetur in sanguinem Christi. Pontifex verò ex iis sententiis nullam omninò damnat. Nam licèt in c. *In quâdam*, eodem titulo, damnet sententiam asserentem aquam converti in phlegma seu humorem aqueum, qui de latere Christi exivit, ibi tamen solùm damnat illam sententiam, quatenùs negat de latere Christi veram aquam exiisse; non verò quod de conversione aquæ in aquam illam aliquid definiat. Quare immeritò Suarez, disp. 45, sect. 4, docet primam sententiam relatam in dicto c. *Cùm Marthæ*, fuisse damnatam. Pontifex enim nullam damnat, sed solùm dicit, sententiam quæ asserit aquam cum vino transire in sanguinem Christi, esse probabiliorem.

40. Cæterùm, quidquid sit de censurâ, illa prima sententia meritò rejicitur, quia conversio illa deberet fieri ex vi verborum consecrationis; verba autem consecrationis nullo modo significant talem conversionem, sed solùm conversionem in sanguinem Christi; ergo illa conversio in aquam quæ exivit de latere Christi, non pertinet ad veritatem hujus Sacramenti. Aliæ rationes afferuntur contra hanc sententiam, quæ tamen vel parùm efficaces sunt, vel non probant contra illam, sed contra aliam quam damnavit Innocentius in dicto c. *In quâdam*, ponentem converti aquam in phlegmaticum humorem, qui exivit de latere Christi.

41. Tertiam verò sententiam docentem aquam secundùm suam substantiam manere in calice post consecrationem, impugnat P. Vasquez, disp. 178, n. 4, quia negari non potest quin vinum habeat efficacitatem ad convertendam modicam illam aquam in vini naturam. Hæc tamen ratio, ut postea videbimus, non est satis efficax in verâ philosophiâ.

42. Secundò arguit P. Vasquez, quia sequeretur è contra, si gutta vini magnæ aquæ copiæ infunderetur, posse validè consecrari illam guttam vini, quia maneret incorruptum vinum ab aquâ circumdante, sicut manet modò aqua incorrupta à circumdante vino. Verùm nec hæc ratio urget, in primis quia negari potest vinum manere incorruptum intrà aquæ copiam : nam licèt vinum non habeat vim aggenerandi sibi aliud vinum, propter rationes infrà adducendas, aqua tamen potest habere vim aggenerandi sibi aquam, sicut ignis ignem.

43. Deinde licèt gutta vini maneret incorrupta, adhuc si mixta esset magnæ copiæ aquæ, non posset consecrari, quia non posset demonstrari per verba consecrationis, quæ, ratione pronominis *hic* demonstrant id quod præcipuum est in calice, et per consequens non posset demonstrare guttam vini in calice pleno aquæ. Quam doctrinam his ferè verbis tradit ipse Vasquez, n. 23, ex quo videtur enervari argumentum quo usus fuerat paulò superiùs contra prædictam sententiam. Alias rationes afferunt P. Suarez et Vasquez, ubi supra, ad impugnandam prædictam sententiam; sed meo judicio vel nihil omninò probant, vel probare debent nunquàm manere aquam post verba consecrationis, ut infra videbimus, quod tamen in universum non concedunt prædicti auctores; quare consequenter ad suam doctrinam non impugnant efficaciter prædictam sententiam.

44. Est ergo præcipua controversia hujus quæstionis, an ista aqua non convertatur in vinum, quod saltem aliquando propter brevitatem temporis vel debilitatem vini contingere posse concedunt cum communi Suarez et Vasquez, ubi supra, an scilicet tunc aqua transeat immediatè in sanguinem Christi. Negat sententia communis recentiorum, quos referunt et sequuntur dicti auctores, et existimant esse expressam sententiam Innocentii III in dicto c. *Cùm Marthæ*, ubi secundam sententiam censuit probabiliorem, nullâ factâ mentione de sententiâ docente conversionem aquæ immediatam in sanguinem, utpote quæ nondùm fortè orta fuerat apud theologos.

45. Cæterùm, licèt hæc sententia multorum sit (quod negari non potest), re tamen diù pensatâ, semper mihi probabilior visa est opposita sententia, docens eo casu aquam immediatè transire in Christi sanguinem, quam ex recentioribus theologis docuerunt non pauci nec ignobiles. Ex Patribus verò et scholasticis antiquioribus habet pro se plures infra afferendos. Nec aliena videtur à mente Innocentii III in dicto c. *Cùm Marthæ*, ubi solùm docet probabiliorem esse sententiam docentem aquam cum vino transire in sanguinem Christi; non dixit aquam conversam in vinum, sed aquam cum vino transire in sanguinem Christi; et licèt, quando retulit sententiam secundam, quam postea videtur approbare, subjunxerit rationem, quia aqua transit in vinum, postea tamen, cùm ex mente propriâ loquitur, illâ ratione non utitur, sed conclusionem astruit, aquam scilicet cum vino transire in sanguinem, quam conclusionem non probat ex illâ ratione physicâ; imò fatetur à physicis communiter negari aquam converti posse in vinum; sed probat suam conclusionem ratione theologicâ, ex eo quòd ita meliùs significatur unio Ecclesiæ cum Christo. Imò ipse Innocentius, lib. 4 de Mysteriis missæ, c. 11, videtur supponere aquam transire immediatè in sanguinem, dùm dicit : *In Sacramento est trinitas specierum, scilicet panis, vinum et aqua.* Ergo supponit in calice consecrato manere species aquæ nondùm in vinum conversæ.

46. Probari solet hæc sententia, quia totum illud poculum in calice contentum adoratur et colitur;

ergo quia sub quâlibet parte creditur esse Christus; ergo cùm aliquando aqua nondùm sit in vinum conversa, ut adversarii etiam concedunt, necesse est conversam esse immediatè in sanguinem, ne populus adorans decipiatur. Verùm hoc argumentum, licèt ad hominem probet contra Suarez, quia hoc ipso argumento impugnat sententiam docentem manere aquam secundùm propriam substantiam in calice consecrato, et per consequens ex vi consequentiæ debuit dicere nunquàm manere aquam; alioquin in aliquo casu sequeretur idem inconveniens idololatriæ; nolo tamen illo uti, quia posset aliquis contendere non obesse quòd maneat aliqua pars aquæ in calice, quominùs possit adorari sanguis ibi existens : sicut nec si existeret ibi musca vel gutta olei, impediret veram adorationem; adoratio quippe fertur ad sanguinem Christi, præscindendo ab aliis rebus minutioribus, quæ fortè intra calicem adjunctæ sint. Adde Græcos mittere aquam calidam in calicem jam consecratum, qui ritus est antiquus, ut probat Arcudius, de Sacramento Eucharistiæ, lib. 3, cap. 39; quæ tamen aqua procul dubio non potest converti in sanguinem Christi. Non tamen debuit adeò irrisoriè contemnere hoc argumentum Hiacynthus Petronius reverendissimus olim magister sacri palatii, libro de Necessitate præconversionis aquæ, cap. 17, cùm eo ipso utatur S. Thomas in præsenti, quæst. 74, art. 8, ut probet aquam non manere sub formâ aquæ post consecrationem; quia scilicet fideles totum illud poculum adorant adoratione latriæ; sufficere debebat S. Thomam uti eo argumento, ut à nemine irrideatur, præsertim à Thomistâ, nec dicatur esse contra sensum omnium fidelium; nisi dicas idem argumentum apud S. Thomam placere, apud Coninch verò displicuisse.

47. Sed quidquid sit de eo argumento, solet hæc sententia aliter probari ex eo quòd sacerdos sumens calicem intelligitur manere jejunus; ergo non sumpsit aquam; ergo in nullo casu manet aqua post consecrationem. — Respondet P. Suarez concedendo sacerdotem manere jejunum, quando inter mixtionem aquæ et consecrationem intercessit tempus sufficiens ad conversionem aquæ in vinum, prout regulariter intercedit; cæterùm, si contingat aquam poni immediatè ante consecrationem, dubitari posse an maneat jejunus, et per consequens an possit secundò celebrare etiam in die Natalis Domini. Secundò posset faciliùs responderi cum Vasquez, ubi supra, non violari jejunium ad Eucharistiam requisitum per sumptionem aquæ, quæ unà cum sanguine Christi per modum unius potûs ex præcepto ipsius Ecclesiæ sumitur : nam sicut non violatur jejunium requisitum ad secundam missam per sumptionem alicujus partis terræ fortassè cum speciebus panis admixtæ, ita multò minùs per partem aquæ ex præcepto Ecclesiæ speciebus vini admixtæ.

48. Meliùs ergo probari potest hæc sententia ex modo loquendi Patrum, qui eodem modo loquuntur de consecratione aquæ ac de consecratione vini, et per consequens supponere videntur tam aquam quàm vinum transire in sanguinem Christi. Damascenus, lib. 4 Fidei, c. 14 : *Nam potest*, inquit, *panem suum ipsius corpus facere, et vinum, et aquam sanguinem.* Et infra : *Nec hoc dictu promptum est, quomodò naturaliter per comestionem panis, vinum et aqua per potionem, in corpus, et sanguinem comedentis et bibentis transmutantur; sic et propositionis panis, vinumque, et aqua per invocationem, et adventum Spiritûs sancti supernaturaliter transmutatur in corpus et sanguinem Christi.* Ambrosius, lib. 4 de Sacram., c. 4 : *Vinum cum aquâ in calice missum fit sanguis consecratione.* Et infra : *Ante verba Christi calix est vini et aquæ plenus; ubi verba Christi operata fuerint, ibi sanguis efficitur.* Paschasius Corbeiensis, lib. de Corpore et Sanguine Domini, c. 1, qui habetur in 6 tom. Bibliothecæ Patrum : *Nec dubium, quin in hoc mysterio illam bibamus aquam, de quâ Dominus : « Qui biberit aquam, quam ego dabo « ei, fiet in eo fons aquæ, » etc. Propterea non inconvenienter etiam ob hoc idem aqua consecratur, non quòd aqua permaneat, sed quòd convertatur in sanguinem.* Samona, episcopus Gacensis, in Disceptatione cum Hamet Sarraceno, quæ habetur in eodem tom. 6 Bibliothecæ, sic interrogat : *Quare Christus sub specie panis, vini et aquæ, abditum suum corpus et sanguinem potiùs ad sumendum tradidit, quàm sub aliâ materiâ?* Et postea respondet : *Inter alios cibos panis sibi primum locum vendicat; item inter potiones aqua et vinum primas tenent; his igitur, pane, inquam, et vino, et aquâ, nobis assuefactis, Dominus, conjunctâ suâ divinitate, virtute sui verbi in proprium suum corpus et sanguinem ea transfert.* Nicolaus Methonensis in lib. seu Orat. de Euchar., quæ habetur in dicto 6 tomo : *Quid requiris causam et ordinem naturæ, panis transmutationis in corpus Christi, et aquæ vinique in sanguinem?* Sic etiam Martinus, episcopus Bracharensis, in concilio Bracharensi II, aliàs Lucensi, seu in lib. Capitulorum ex Græcis synodis collectorum, ad prædictum concilium : *Non oportet*, inquit, *aliud offerri, præter panem, vinum et aquam, quæ in typo Christi benedicuntur*, id est, consecrantur. Et infra : *Hæc tria unum sunt in Christo Jesu*, scilicet post consecrationem. Cyprian., epist. 63, ad Cæcilium : *Calix Domini non est aqua sola aut vinum solum.* Esset autem vinum solum, si semper supponeretur aqua conversa in vinum, ut transiret in sanguinem Christi. Justinus Martyr, Apolog. 2 pro Christianis : *Ii qui apud nos diaconi dicuntur, dant unicuique eorum qui adsunt percipiendum panem, vinum et aquam, quæ cum gratiarum actione consecrata sunt; atque cibus hic apud nos Eucharistia nominatur.* Hieronymus, apud Baron., infra : *Format sanguinem suum in calice vino et aquâ mixtis, ut alio purgemur à vitiis et à culpis, alio redimamur à pœnis.* Hoc eodem modo loquuntur alii Patres : quare card. Alanus, lib. 1 de Euchar. c. 13, sic concludit. *Si existeret aqua in varias et abditas partes vini diffusa, facerent nihilominùs unum, non specie, sed permixtione; et totum illud, modò vinum prædominantem partem obtineret, converteretur in sanguinem Dominicum, idque certâ fide tenendum est, utcumque illud aliud, cùm in*

naturæ obscuritate positum sit, ignoretur. Favet etiam Jansenius in Concordiâ, c. 181, super illa verba : *Similiter in calice*, ubi approbans sententiam de conversione aquæ cum vino in sanguinem, ait : *Quæ sententia etiam consistere potest, etsi verum sit aquam vino permixtam non converti in vinum.* Quod idem affirmat Salmeron, tom. 9, tract. 14 in Evangelia. Idem docuit Cano, quem refert Henriquez, lib. 8, de Euchar., cap. 12; Alexander Pesantius, in 3 p., q. 74, art. 8, disp. 2; Cardin. Toletus, lib. 2 Summæ, cap. 25, § *Rursùs sive vinum ;* et probabilem censent Conimbricenses, lib. 1, de Generat., cap. 10, quæst. 1, art. 2; et P. Ægid. Coninch, tom. 1, de Sacram., quæst. 74, art. 8, ubi latè et eruditè hanc controversiam complexus est. Eamdem tenet P. Joan. Bapt. Scortia, lib. 4, de Sacrificio, cap. 1, n. 14; P. Joan. Præpositus, in præsenti, q. 74, art. 8, dub. unico, et alii multi theologi Salmaticenses et Castellani ; qui jam multis abhinc annis eam docent, et in Italiâ non pauci, præsertim in hoc Romano collegio, in quo à multis annis communis est professoribus. Eam quoque peculiari opusculo tuetur Paulus Aresius, episcopus Dortononensis. Layman, in Theolog. Morali, lib. 5, tract. 3, cap. 2, num. 9, et alii, quos refert Antonius Diana, part. 3, Resolut. moral., tract. 4, de Sacram., resol. 49. Denique card. Baronius, tom. 12, Annal., ut omninò certam eam supponit ; nam, an. 1188, refert Epistolam Gaufredi, qui litteris datis ad cardinalem episcopum Albanensem vicarium pontificis, eam quæstionem denuò in Gallià ortam proponebat, ubi duas sententias retulit : alteram, quæ dicebat aquam non converti in sanguinem Christi, quia Patres communiter pro materiâ hujus Sacramenti solùm designant panem et vinum, non verò aquam ; alteram, quæ asserebat converti, quia Patres supra adducti de vino et aquâ converti dicunt. Subdit verò Baronius responsum episcopi Albanensis non inveniri, sed non potuisse aliud respondere quàm quod Ecclesia Romana semper credidit, nimirùm aquam simul et vinum transsubstantiari in sanguinem Christi. Imò, infra, an. 1192, contrariam sententiam appellat hæresim illo seculo exortam ; ut mirum sit adversarios non solùm voluisse hoc clarissimum testimonium explicare, sed Baronium pro suâ stare sententiâ. Dicunt enim secundam illam sententiam ibi relatam docuisse transitum aquæ in sanguinem, quod prima negabat, non immediatum, sed mediatum, qualem Ecclesia Romana credebat. Quis non videat hoc esse apertè contra historiam ibi adductam ? nam cùm auctores primæ sententiæ objicerent suis adversariis duplicem tantùm esse materiam Eucharistiæ, scilicet panem et vinum (quod idem argumentum nobis nunc objiciunt, qui contra nos opinantur), ad hanc objectionem auctores secundæ sententiæ non responderunt aquam converti priùs in vinum, et per consequens non esse aliam materiam præter vinum ; quæ solutio facilis esset, si ipsi de conversione solùm mediatâ agerent, sed responderunt materiam non esse solum vinum, sed vinum, cui admixta esset aqua ; et ponderant in Evangelio non dici Christum accepisse vinum, sed calicem, ut utrumque quod ibi includebatur comprehenderetur. Non ergo defendebant ii, quos Baronius approbat ut Catholicos, aquam mediatè converti in sanguinem, sed potiùs immediatè. Itaque de Baronii mente dubitari non potest, nisi velimus in mediâ luce tenebras quærere.

49. Hunc communem modum sentiendi et loquendi acceperunt Patres, tum ex facto, tum ex verbis Christi Domini, qui accipiens calicem, de toto illo poculo dixit : *Hic est sanguis meus ;* quæ verba esto forsitan in rigore potuissent esse vera, etiamsi solum vinum consecrare intendisset, cæterùm ex circumstantiis adjunctis non potuerunt discipuli suspicari, quin de toto poculo loqueretur. Cùm enim præmitteret : *Accipite, et bibite ex eo omnes*, non dubium quin de toto illo loqueretur, quod bibendum tribuebat ; sicut nec poterant suspicari corpus Christi contineri sub panis medullâ, et non sub crusto vel cortice, cùm totum illum manducandum daret ; ergo similiter ex verbis Christi non potuerunt discipuli colligere sanguinem magis contineri sub speciebus vini quàm sub speciebus aquæ, cùm ad utriusque potum pariter invitaret.

50. Dices : Tempore quo Christus dixit illa verba, jam aquam fuisse in vinum conversam, et ideò potuisse de toto illo poculo dicere, esse sanguinem suum. — Sed contra, quia inprimis hoc valdè dubium est in philosophiâ, an vinum possit in se convertere substantiam aquæ, ut postea videbimus. Deinde, esto vinum haberet hanc efficacitatem, non est tamen credibile, exiguo illo tempore quod intermixtionem et verba intercessit, totam aquam conversam fuisse in vinum, cùm ad hoc requiratur motus localis et successio temporis ; præsertim quòd nec evangelistæ, nec Patres unquàm indicaverint, aquam adeò modicam fuisse, quin potiùs juxta communem usum vinum mixtum fuisse, et unico continuo actu post mixtionem verba esse prolata. Sic enim habetur in Liturgiâ D. Basilii : *Similiter calicem vini nati è vite, postquàm cœnaverunt, accepit, miscuitque aquis, gratias egit, dicens*, etc., et in Liturgiâ B. Jacobi apostoli : *Similiter postquàm cœnavit, accipiens calicem, et permiscens ex vino et aquâ, ac adspiciens in cœlum, ac ostendens tibi Deo Patri, gratias agens, sanctificans, benedicens, implens Spiritu sancto dedit nobis dicens : Hic est*, etc. Ergo Christus Dominus non eo animo aquam apposuit, ut antè verba in vinum converteretur ; quòd si id intendit, cur discipulos non id docuit, qui sanè ex Christi facto id non potuerunt colligere, nec Ecclesia collegit, cùm nunquàm de hâc præconversione aquæ in vinum curaverit ; imò tempore concilii Triburiensis tertia aquæ pars apponeretur, et in aliquibus casibus statim post mixtionem consecraretur, in quibus Suarez ipse fatetur, aquam non posse converti in vinum ? Debuisset ergo Ecclesia exemplum Christi imitari, ac, si ipse noluit calicem consecrare, donec aqua in vinum versa esset, curare etiam, ut ante consecrationem certò fieret hæc aquæ conversio ; esset enim magna irreverentia aliquam materiam extraneam

non consecrandam in calice apponere, cùm Christus non nisi materiam consecrandam apposuerit.

51. Fatentur aliqui ex adversariis necessariam esse non quidem ad valorem essentialem, sed necessitate præcepti, ejus temporis interpositionem, quod satis sit ad aquam in vinum convertendam : imò addunt, ideò Ecclesiam præcipere mixtionem fieri tempore oblationis, ut tantum intercedat temporis, quantum sufficit ad hoc ut fiat vinum ; alioquin, cur, inquiunt, non miscetur immediatè ante consecrationem ? Hæc solutio in multis peccare videtur ; nam inprimis quòd mixtio fiat tempore oblationis, alias habet rationes, præter conversionem aquæ in vinum, scilicet quòd tunc offerri debet tota materia consecranda : quare, sicut tunc etiam adjunguntur particulæ consecrandæ pro communicaturis, ut simul offerantur cum hostiâ, ita tunc debet misceri aqua, ut simul offeratur in calice. Deinde si illa temporis interpositio necessaria est de præcepto propter vitandum sacrilegium, ne maneat aqua in substantiâ aquæ admixta sanguini Christi, sicut necesse est non apponere lac, vel mel in vino consecrando, ergo in nullo prorsùs casu liceret illud temporis intervallum omninò prætermittere ; videmus autem Ecclesiam in regulis Missalis Romani sacerdoti præscribere ut, si proximè ante consecrationem advertit, non esse aquam in calice, ponat tunc eam et consecret, nullâ habitâ curâ, quòd intercedat tempus inter mixtionem et consecrationem. Item præscribit quòd si tempore communionis advertit non fuisse vinum consecratum, apponat tunc vinum cum aquâ, et consecret, et statim sumat ; et hoc universaliter, etiamsi in privato sacello celebret, ubi facile esset tanto tempore expectare, quod sufficeret ad conversionem aquæ in vinum ; ergo, vel debemus dicere Ecclesiam ibi hortari nos ad irreverentiam illam et sacrilegium contra præceptum supradictum patrandum, quod ipsi non admittent ; vel negare debent necessarium esse de necessitate præcepti illo tempore expectare, ut fiat conversio aquæ ; et per consequens debemus concedere aquam non eò animo admixtam fuisse à Christo, ut præconvertatur ante consecrationem ; nam si eo animo admisceretur, consurgeret omninò ea obligatio procurandi ne maneret aqua in substantiâ aquæ sanguini admixta ; in quâ obligatione saltem sine gravissimâ necessitate non posset dispensari.

52. His ergo suppositis, probari potest rursùs assertio nostra ratione theologicâ, quia materia Eucharistiæ est vinum, ut constat ex Florentino et aliis ; et per consequens omne illud poculum quod simpliciter et absolutè in usu hominum appellatur vinum, et potatur pro vino, est materia sufficiens consecrationis calicis. Si autem attendamus ad usualem potum vini, non minùs dicitur simpliciter vinum, quod est modicè lymphatum, quàm merum vinum ; ergo non solùm merum vinum, sed etiam illud poculum quod constat ex vino, et modicâ aquâ, quod simpliciter appellatur vinum, est sufficiens materia consecrationis : nam omnes istæ sunt partes illius poculi quod simpliciter appellatur vinum usuale. Hàc eâdem ratione utitur Gaufredus apud Baronium, ubi supra ; qui cùm sibi objiceret adversùs conversionem aquæ in sanguinem, quòd Patres in duabus speciebus panis et vini dixerint fieri consecrationem, et non fecerint aquæ mentionem, sic ait : *Ad quod respondetur eis quòd non consuevêre homines mixturam vini et aquæ aquam nuncupare, sed vinum.*

53. Confirmatur ad hominem hæc responsio, quia concilia non solùm exigunt pro materiâ consecrationis vinum utcumque, sed *vinum de vite*, ut constat ex Florentino in decreto Eugenii : illa autem aqua, quæ miscetur vino, etiamsi convertatur in vinum, non tamen est ipsa vinum de vite, neque ex uvis expressum, ut constat ; sed vinum alio modo productum ; ergo vel illa pars non erit materia consecrationis ; vel fatendum est ab omnibus illam partem, licèt secundùm se non sit vinum de vite, prout tamen cum aliis componit illud totum, esse partem illius poculi quod per modum totius est vinum de vite, et ideò esse materiam partialem consecrationis modo à nobis explicando. Eâdem ergo ratione nos dicimus, licèt illa pars secundùm se non sit vinum, illud tamen totum esse vinum, et ideò totum illud secundùm omnes partes consecrari, licèt singulæ partes seorsim non possent.

54. Denique confirmari potest assertio ratione etiam philosophicâ, quia philosophicè loquendo (ut supra insinuavi), non videtur credibile aquam posse tam citò in naturam veri vini substantialiter transmutari. Vinum enim, licèt non sit substantia vivens, est tamen succus substantiæ viventis elaboratus intra uvam per virtutem nutritivam ; sicut sanguis elaboratur in jecore animalis : quare sicut sanguis separatus non habet virtutem ad transmutandam substantialiter in similem sanguinem aliquam guttam aquæ, quæ illi misceatur, sic nec vinum præsertim separatum ab uvâ habet virtutem ad producendam formam substantialem vini in materiâ aquæ sibi admixtâ.

55. Accedit experientia plurium philosophorum docentium aquam posse postea naturali artificio à vino separari. Nec obstat dicere illam non esse aquam, sed quemdam humorem aqueum : nam si ille humor aqueus, qui secundùm se verè non est vinum, erat consecratus cum aliis vini partibus, ergo similiter aqua, licèt non sit secundùm se vinum, poterit tamen cum aliis vini partibus admixta consecrari, cùm non sit major difficultas de aquâ quàm de illo humore aqueo. Vide Paulum Aresium, lib. 1 de General. c. 10, q. 52, sect. 2, ubi latè probat aquam nunquàm converti naturaliter in substantiam vini. Adde, licèt vinum haberet eam vim convertendi aquam in suam naturam, non tamen posse omnes aquæ partes convertere. Nam ignis quantùmvis habeat activissimam potentiam, non tamen omnes partes ligni vel stupæ convertit in ignem, nec homo omnes partes alimenti, quia crassiores vel subtiliores per excrementa ejicit ; cùm ergo non omnes aquæ partes ha-

beant crassitiem requisitam ad formam vini, necesse esset aliquas saltem particulas remanere, quæ formam vini non possent induere; de quibus esset eadem difficultas, an maneant sub formâ aquæ, vel convertantur in sanguinem Christi.

56. Fit ergo satis credibile ex his omnibus aquam, licèt maneat vino admixta, consecrari et converti in Christi sanguinem, cùm non sit credibile Christum Dominum aquam, quam miscuit, reliquisse in calice in substantiâ aquæ admixtam suo sanguini, ut supra probatum est, præsertim cùm pro contrariâ opinione vix afferatur aliquid ab iis auctoribus, quod contra eorum sententiam non habeat ferè similem difficultatem, ut ex supra dictis constat, et ex argumentorum solutionibus ampliùs constabit.

SECTIO IV.

Argumenta contra nostram sententiam, et eorum solutiones.

57. Primò objicit P. Vasquez quòd aqua vino admixta dividitur in tenuissimas partes, et per omnes vini particulas insinuatur; quare mirum est quòd adeò exigua aquæ particula possit diù resistere vini efficacitati et activitati, et non statim in vinum transeat.

Cæterùm ad hanc objectionem patet solutio ex dictis, cùm ea sit natura vini, ut non nisi à potentiâ nutritivâ uvæ possit produci. Quid, quòd aliquando vinum est adeò debile, et pars aquæ possit esse non adeò modica, ut tam brevi tempore ante consecrationem converteretur in vinum, in quo casu posset procedere nostra quæstio.

58. Objicit secundò Aristotelem, 1 de Generat., c. ult., ubi ait guttam vini mille aquæ amphoris mixtam perdere naturam vini; quod idem è contra de guttâ aquæ à fortiori dixisset. Sed negatur paritas propter rationem positam, quòd vinum non nisi à virtute nutritivâ possit produci; et licèt possit, non tamen tam citò, ut nunquàm ante verba consecrationis non sit jam conversa in vinum. Adde ipsum Aristotelem videri expressè negâsse posse aquam converti physicè in vinum, ibidem, c. 5, et Plinium certum est ita sensisse, lib. 16 naturalis Histor., cap. 35. Sed de mente Aristotelis vide Coninch, ubi supra.

59. Tertiò objicitur Catechismus Pii V, ubi ejus auctores agentes de materiâ Eucharistiæ dicunt ecclesiasticorum sententiam esse aquam converti in vinum ante consecrationem. — Respondetur, vel theologos illos habuisse eam sententiâm, sicut alii plures tenent, quod non negamus, vel locutos solùm de conversione late sumptâ quoad denominationem vini prædominantis in illo composito.

60. Quartò objiciunt, quia si aqua eâ intentione apposita fuit à Christo Domino, ut converteretur in sanguinem, ergo est materia necessaria consecrationis; ergo sine aquâ non stabit consecratio, sicut nec sine vino, cùm utrumque æquè immediatè convertatur. — Respondetur facilè materiam necessariam esse vinum usuale, prout abstrahit à vino mero, vel modicè temperato; et ideò sine aquâ valet consecratio, non sine vino. Ex quo dissolvuntur facilè aliæ illationes, quibus conantur impugnare nostram sententiam; et est exemplum manifestum in fermento vel in sale. Si enim panis fiat cum sale vel fermento, prout usualiter fit, non dubium quin illa etiam sint partialis materia consecrationis; sunt enim partes panis usualis: neutrum tamen est necessarium, quia materia necessaria fuit panis usualis præscindens à fermentato et azymo, à salito et non salito; sic etiam materia necessaria fuit vinum usuale, abstrahens à puro et modicè lymphato.

61. Objiciunt quintò, quia illa sola est materia hujus Sacramenti, ad cujus conversionem acceperunt potestatem apostoli; sed Christus non dedit eis potestatem convertendi aquam in sanguinem; ergo ea non est materia: probant minorem, quia Christus non præcepit apponi aquam; ergo non dedit potestatem ad convertendam aquam. — Respondeo hanc ultimam consequentiam nullam omninò esse; sicut si dicerem: Christus non præcepit consecrari vinum album; ergo non dedit potestatem convertendi vinum album in sanguinem. Dedit sanè Christus potestatem convertendi vinum album vel rubrum; item vinum purum vel modicè lymphatum; neutrum tamen determinatè præcepit, sed alterum sub disjunctione.

62. Sextò argumentantur ex verbis concilii Florentini, ubi dicitur materiam Eucharistiæ esse *vinum de vite, cui modicissima aqua misceri debet*; ergo condistinguit aquam à materiâ Sacramenti: dicit enim materiam esse vinum, et huic misceri debere aquam. — Respondeo: Imò includit aquam in materiâ, dicit enim materiam esse vinum cui aqua admixta sit; utitur tamen illâ distinctione, ut indicet aquam non esse de necessitate Sacramenti, sed præcepti, ideò expressit mixtionem aquæ per verbum *debet*, ut si dicas: Apud Græcos materia Eucharistiæ est panis, cui fermentum misceri debet, non ideò negas, fermentum transire cum pane in corpus Christi, sed indicas non esse materiam necessariam essentialiter, sed solùm de præcepto inter Græcos.

63. Septimò objiciunt Trident., sess. 13, c. 2, ubi dicitur substantiam vini converti in sanguinem Christi, quod de substantiâ aquæ non dicitur; ergo sola substantia vini convertitur, et non aqua. — Respondetur facilè inprimis argumentum illud esse negativum: ad intentum enim concilii satis erat substantiam vini converti in sanguinem Christi, præscindendo pro tunc à substantiâ aquæ, de quâ non erat controversia cum hæreticis. Ex eo igitur quòd damnet negantes vinum converti, non damnat affirmantes aquam etiam converti; damnaret enim Patres supra citatos, qui expressis verbis dicunt aquam converti in sanguinem. Deinde dico *vini* nomine intelligi ea quæ ingrediuntur ad componendum vinum usuale in ratione vini compositi ex vino mero et modicâ aquâ; illud quippe compositum est propriè vinum usuale; quare partes omnes quæ illud componunt

veniunt appellatione *vini*, non ut seorsim sumptæ, sed ut componunt illud poculum quod est vinum. Adverte tamen in hâc solutione nos non dicere aquam ideò posse consecrari, quia per admixtionem cum vino participat vini accidentia, et facta est quasi denominativè vinum quoad apparentiam, prout videntur dicere aliqui ex auctoribus nostræ sententiæ : hoc enim non esset consecrare vinum verum, sed vinum apparens, seu denominativum; materia autem debet esse verum vinum. Sed dicimus poculum illud, quod resultat ex vino mero et modicâ aquâ, esse verum vinum, et ad quod propriè significandum impositum est nomen *vini;* nam juxta hominum usum nomen *vini* tam propriè significat compositum illud quàm vinum purum; ad quod non requiritur singulas partes illius compositi esse vinum; sicut nec singulæ partes chrismatis sunt chrisma; nam balsamum non est chrisma, sed pars chrismatis; ita illa modica aqua non est vinum, etiam prout conjuncta vino, sed pars vini, quod sufficit ut possit partialiter consecrari, seu esse pars materiæ consecrandæ. Quòd autem non solùm vinum purum, sed etiam compositum ex vino et modicâ aquâ, dicatur vinum, constat ex communi modo loquendi, imò ex Scripturâ ipsâ, Sap. 9 : *Comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis.* Ecce mixtum ex utroque appellat vinum; ad illud enim mixtum potandum invitat. Si ergo substantia illius mixti convertitur in sanguinem, verè dicitur substantia vini converti, licèt illud compositum partialiter ex modicâ aquâ componatur.

64. Habemus exemplum aptum ad hoc declarandum in hoc ipso Sacramento : nam materia illius est etiam panis triticeus; et quidem si massa fieret ex solo furfure, non esset materia consecrationis, quia ille non est panis humanus, sed alius diversus ad canes vel equos alendos; si tamen panis fiat ex farinâ communi non defæcatâ à furfure, erit materia consecrationis, non solùm quoad partes farinæ purioris, sed quoad omnes partes, quia licèt in eo composito aliquæ sint partes quæ seorsim non possent consecrari, scilicet illæ quæ pertinent ad furfures, sed tamen compositum ex utrisque partibus, nempe ex adipe frumenti et ex furfure, est verè et propriè panis, et constat ex utrâque parte, tanquàm ex intrinsecè ipsum constituente in ratione talis panis; et ideò totum illud compositum posset adæquatè consecrari. Ecce nomen *panis* propriè significat et panem ex farinâ purâ et purgatâ, et propriè etiam significat panem ex farinâ non purâ, sed admixtâ furfuri; et licèt massa furfurea seorsim non sit materia consecrationis, admixta tamen farinæ est materia partialis, quia licèt ipsa, ut condistinguitur à farinâ purâ, non sit panis, ipsa tamen cum farinâ purâ componit panem usualem, non defæcatum et purum, sed tamen panem humanum et communem, quem qui comedit dicitur comedere panem. Vides exemplum simile in omnibus : nam sicut est panis defæcatus et panis deterior, sed tamen uterque est panis simpliciter, ita est vinum purum et vinum mixtum, sed tamen utrumque est vinum simpliciter; et sicut furfures seorsim non sunt materia, sunt tamen partialiter, quatenùs componunt panem vulgarem cum farinâ purâ; ita aqua seorsim non est materia, est tamen partialiter, quatenùs cum vino puro componit vinum vulgare et mixtum; et sicut farina est materia necessaria ex institutione Christi, furfures verò non sunt necessarii, possunt tamen partialiter consecrari, si misceantur cum farinâ purâ, ita vinum est materia necessaria, aqua verò licèt non sit necessaria, potest tamen partialiter consecrari, si misceatur cum vino puro. Non ergo valet hoc argumentum : Furfures non sunt panis; sed materia valida debet esse panis; ergo pars illa furfuris non consecratur. Sic etiam non valet : Materia debet esse vinum; aqua non est vinum : ergo pars illa aquæ non consecratur; quia licèt furfures et aqua non sint materia totalis, sunt tamen partialis, quatenùs cum farinâ, vel vino puro possunt componere panem vulgarem, vel vinum etiam vulgare.

65. Urgent adhuc ex eodem concilio, dùm addit converti substantiam vini in sanguinem manentibus *duntaxat* speciebus vini; ergo non manent species aquæ; nam per illam particulam *duntaxat*, excluditur omne aliud præter species vini. Responderi etiam potest dupliciter, juxta duplicem solutionem proximè insinuatam. Si enim velis concilium *vini* nomine intelligere vinum, prout condistinguitur ab aquâ, et eam non includit, tunc dicendum est concilium de illo vino quod dixit converti in sanguinem Christi, dicere consequenter non manere, nisi quoad species, ita ut particula *duntaxat* reddat eum sensum, ejus vini de quo loquitur, manere duntaxat species, et non aliud; de aquâ verò juxta eam explicationem non loquitur, et per consequens nec affirmat, nec negat. Si verò juxta secundam solutionem dicas veriùs *vini* nomine intelligi poculum illud, prout abstrahit à vino puro et vino mixto, tunc particula *duntaxat* universalior est; significat enim non manere nisi species vini, per quod non excluduntur species aquæ, quia species aquæ sunt partialiter species vini illius mixti quod propriè est vinum humanum; sicut manent etiam species furfuris in hostiâ, quia licèt concilium etiam dicat manere duntaxat species panis, et massa ex solo furfure verè non sit panis, sed tamen illa massa componit cum farinâ panem vulgarem et imperfectum, qui propriè est panis, et ita species furfurum sunt partialiter species panis.

66. Difficiliùs objici potest ex eodem Trid., ibid., can. 3, ubi sic ait : *Si quis negaverit in Eucharistiæ Sacramento sub unâquâque specie, et sub singulis cujuscumque speciei partibus, separatione factâ, totum Christum contineri, anathema sit.* Ex quibus verbis sic argumentor : Post consecrationem manet totus Christus sub singulis partibus consecratis; ergo et sub particulis aquæ; ergo etiamsi illæ particulæ aquæ separentur ab aliis partibus, continebunt sanguinem Christi, quia juxta Tridentinum, partes specierum non admittunt consecrationem per separationem ab aliis. Consequens autem esset absurdum; nam tunc continere-

tur Christus sub specie aquæ adæquatè, et nullo modo sub specie vini.

67. Respondeo in prædicto casu non manere Christum sub specie aquæ separatæ, sed simul ac separatur à speciebus vini, recuperare formam substantialem aquæ. Nam licèt Ægid. Coninck loco citato, n. 191, putet oppositum posse satis probabiliter defendi, verè tamen videtur contra concilia, definientia, materiam Eucharistiæ esse vinum, et sanguinem esse sub accidentibus vini, tunc autem non esset sub accidentibus vini. Nec obstant verba Tridentini, quæ sanè solùm intendunt quòd per meram separationem partium non amittitur Christi præsentia sub singulis; cæterùm quando per separationem partes deperdunt simul aliquid requisitum ad hoc ut sint species panis vel vini, non dubium quin non maneat Christus sub illis partibus separatis. Quod etiam in speciebus panis suo modo locum habet : componitur enim panis ex farinâ etiam et aquâ ; et licèt plures aquæ partes exhalentur calore ignis, aliquibus tamen videtur probabile remanere aliquas cum farinâ admixtas; de quibus tamen certum est quòd si aliquo artificio separentur, non continebunt corpus Christi, quia jam non esset panis, nec pars panis. Quod idem dicendum est de particulâ illâ massæ quæ facta fuit ex furfure admixto; nam si separaretur ab aliis particulis, jam maneret ex solo furfure, et per consequens non esset panis, juxta supra dicta, ac per consequens non posset retinere consecrationem. Similiter ergo species aquæ separatæ non continebunt sanguinem Christi, quia per separationem deperdunt esse species vini: et in hoc differunt à speciebus vini, quòd partes specierum vini etiam separatæ retinent sanguinem Christi, quia ut sint vinum partiale, non dependent ab unione cum partibus vini; atverò aquæ partes dependent ab unione cum partibus vini ut sint vinum partiale, scilicet pars vini usualis, et ideò ablatâ unione amittunt consecrationem, quia illa non est mera separatio, sed destructio etiam compositi requisita ad materiam consecrationis.

68. Denique objicitur auctoritas S. Thomæ qui nostræ sententiæ videtur opponi. Fateor ingenuè, S. Thomam in hoc puncto obscurè locutum, et non satis de ejus mente posse constare. Nam in 4, d. 11, q. 2, art. 4, quæstiunc. 1, videtur omninò supponere conversionem aquæ in vinum, ut aqua transeat in sanguinem Christi; sed tamen alibi videtur pro nobis facere; nam inprimis in præsenti, q. 74, art. 6, in arg. *Sed contra*, clarè docet auctoritate Alex. papæ, in sacrificio offerri vinum aquâ permixtum. Rursùs et clariùs favet eâdem quæst., art. 3, ubi cùm in 3 argumento objecisset sibi contra materiam panis, quia vix invenitur farina triticea quæ alterius frumenti permixtionem non habeat, ergo non est solus panis triticeus materia Eucharistiæ, respondet quòd modica permixtio non variat species, quia id quod est modicum, quodammodò absumitur à plurimo, et ideò, si sit modica admixtio alterius frumenti ad multò majorem quantitatem tritici, poterit inde fieri panis consecrabilis. Ecce S. Thomas dicit totum illud quod resultat ex multâ farinâ triticeâ, et modicâ hordeaceâ, esse panem triticeum, et posse consecrari ; ergo similiter totum quod resultat ex multo vino et modicâ aquâ, esset vinum consecrabile.

69. Dicunt S. Thomam id dicere quia censuit partem illam hordeaceam converti substantialiter in farinam triticeam per admixtionem ad farinam triticeam. Sed contra, quia inprimis id per se apparet incredibile, quòd farina triticea possit convertere hordeum in triticum; sicut si diceres pulverem argenteum converti in aureum per admixtionem cum aureo. Deinde est contra mentem S. Thomæ, qui non dixit modicam illam partem converti absolutè in naturam alterius, sed cautè dixit, *quodammodò absumi à majore parte*. Sanè illa particula, *quodammodò*, satis apertè significat non loqui S. Thomam de conversione propriè physicâ, sed morali, quia totum illud propter partem tritici prædominantem, humano modo est panis triticeus; et cùm materia consecrationis sit panis triticeus humanus, hinc est totum illum panem esse materiam; quod idem de vino videtur consequenter dicendum, etiamsi aqua non convertatur in naturam vini. Adde ipsum S. Thomam, art. 8. in corpore, supponere pro certo aquam nunquàm remanere in formâ aquæ post consecrationem; quod probat ex Patribus, ex eo quòd totum quod est in calice adoratur. Si autem necessaria esset præconversio aquæ in vinum, aliquando maneret aqua post consecrationem admixta sanguini, ut ipsi adversarii in aliquibus casibus fatentur, quia aliquando non potest converti in vinum; ergo S. Thomas non loquitur de conversione aquæ in naturam physicam vini, sed de conversione illâ humanâ quâ aqua fit pars illius compositi humani quod verè dicitur vinum; et quia hæc semper datur, ideò meritò docet nunquàm manere aquam post consecrationem in calice. Vides ad minus esse satis dubiam mentem S. Thomæ, an scilicet in aliis locis, quando dicit converti aquam in vinum, loquatur de conversione illâ physicâ quam Thomistæ volunt, an de illâ. Certè ad minus negari non potest quin clariora sint verba sanctorum Patrum pro nostrâ sententiâ, quàm verba S. Thomæ pro oppositâ.

70. Ex dictis in hâc sectione obiter colligitur quid dicendum sit de grano hordeaceo admixto granis tritici, an sub illis particulis admixtis sit corpus Christi. Affirmandum enim videtur cum S. Thomâ ubi supra, et probari potest ratione ibi insinuatâ; quia scilicet non videtur *panis usualis*, nomine significari cibum solum ex merâ farinâ tritici constantem, sed cibum etiam eum quem communiter comedunt homines; qui sanè non semper fit ita ex mero tritico, ut non sit admixtum sæpè granis hordei, et similibus; et per consequens nomen *panis* videtur impositum esse ad illud totum significandum quod fit ex illâ farinâ : quare licèt particula ex hordeo separata non posset consecrari, conjuncta tamen posset, sicut de aquâ dictum est, quia ut sic est pars panis usualis.

SECTIO V.

Dubium incidens, an gutta aquæ in calicem missa post inchoata verba consecrationis, converteretur in sanguinem Christi.

71. Ex supradictis infertur quid dicendum sit ad illam quæstionem quam obiter attigit P. Vasquez infra, disp. 201, n. 42, si gutta aquæ, dimidiatis jam verbis consecrationis, verteretur in vinum, an maneret consecrata? ubi ipse respondet affirmativè. Quam sententiam amplectitur etiam Nugnus in præsenti, q. 74, art. 8, in fine, quia cùm intentio ministri sit religiosa, refertur ad instans in quo fit consecratio; tunc autem illa est jam materia præsens et sufficiens.

72. Contrariam sententiam docet Suarez in præsenti, d. disp. 45, sect. 4, in fine, et quidem magis consequenter ad sua principia : nam si aqua non potest converti immediatè in sanguinem Christi, nisi priùs convertatur substantialiter in vinum, ut supponunt etiam Vasquez et Nugnus, consequens est aquam non esse materiam legitimam et validam consecrationis, quamdiù conversa non est; non potest ergo converti in sanguinem Christi, nisi ab initio prolationis formæ conversa jam esset in vinum; nam tota forma debet proferri super materiam præsentem; non erat autem materia præsens, quando prolata fuit pars formæ, quia tunc illa non erat materia cum non esset vinum, sed aqua, quæ per se non est materia etiam partialis : ergo non fuit prolata tota forma supra illam partem materiæ, et per consequens non potuit consecrari. Sicut si post prolatam partem formæ fiat præsens materia, quæ priùs non erat præsens, non consecrabitur.

73. Respondet Nugnus in illo casu materiam esse ab initio moraliter præsentem, quia, suppositis dispositionibus quas habet, et successivè accipit, præsens erit in minimâ temporis morulâ, et, juxta Aristotelem, quod parùm distat, nihil distare videtur. — Sed contrà, ergo, etiamsi calix ipse non esset præsens ab initio, et fieret præsens in medio prolationis formæ, consecraretur vinum in ipso contentum.

74. Respondet negando sequelam, quia tunc esset per accidens, quòd materia fiat præsens in illo brevissimo tempore; in nostro autem casu, suppositis dispositionibus quæ ex naturâ rei ordinant conversionem ad illud instans, est per se quòd fiat statim præsens. — Sed contra, quia si hostia ex alto projecta per motum localem ad meum conspectum descenderet, non minùs per se sequitur præsentia hostiæ intra brevissimum tempus ex vi illius impulsûs et illius motûs, quàm sequatur per se productio vini in altero casu; ergo posset etiam dici moraliter præsens, et validè consecrari; deinde quòd per se vel per accidens futura sit præsens, parùm refert, si reverà nondùm est præsens; alioquin si nondùm sit conversa aqua in vinum in ultimo instanti prolationis, et statim convertenda esset, sufficeret, quia illa conversio per se citissimè fiet, et quod parùm distat, nihil distare videtur, quare habebit etiam præsentiam moralem sufficientem.

75. P. Vasquez loco citato aliter sententiam illam defendit, quia nimirùm pronomen *hic* demonstrat quidem sanguinem Christi præsentem, non præsentem quando illud pronomen profertur, sed præsentem in fine prolationis. Cùm ergo sanguis Christi in fine prolationis præsens sit sub illis speciebus, parùm refert quòd illæ species ab initio fuerint aquæ vel vini; nam illud *hic* non demonstrat vinum, sed sanguinem contentum sub illis speciebus. Unde consequenter infert, si à principio prolationis totus calix esset plenus aquâ, et ante finem prolationis illa aqua converteretur miraculosè in vinum, convertendum fore etiam in sanguinem Christi, quia de illis accidentibus verè enuntiaretur quòd in fine prolationis sub illis contineretur sanguis Christi.

76. Hæc doctrina difficilis est; nam ex eâ sequitur quòd si ab initio prolationis fuissent miraculosè illa accidentia vini absque ullâ substantiâ, et ante finita verba poneretur ibi substantia vini, verè fieret consecratio, licèt non fuissent prolata omnia verba super aliquam substantiam. Probatur sequela, quia tunc etiam verificari possent verba, cùm illa solùm significent præsentiam sanguinis Christi sub illis accidentibus in fine prolationis, ad quod non requiritur, substantiam vini, vel aliquam aliam fuisse sub illis, quando proferebatur τὸ *hic*. Consequens autem videtur satis absurdum, quia si id concedatur, non appareret rursùs cur negandum sit quòd posset etiam validè consecrari aqua quæ per totum tempus præcedens esset aqua mixta vino, à quo illo tempore paulatim disponeretur ad conversionem in vinum; et in ultimo instanti prolationis verborum convertenda esset naturaliter in vinum, atque adeò jam tunc essent accidentia vini, et exigerent formam vini. Sequela probatur, quia tunc etiam verificarentur verba per quæ sub illis accidentibus esset sanguis Christi in ultimo instanti prolationis, in quo jam etiam essent accidentia vini. Consequens autem adversarii non admittent, quia jam tunc daretur consecratio absque conversione substantiæ vini in sanguinem Christi, quod est contra concilium Tridentinum, et aqua converteretur immediatè in sanguinem Christi, quod est contra adversarios. Fatendum ergo est requiri pro totâ prolatione verborum præsentiam non solùm illorum accidentium, sed vini vel materiæ aptæ ad consecrationem.

77. Unde sumi potest ratio à simili aliorum Sacramentorum; nam in Baptismo, Confirmatione, Ordine, etc., requiritur quòd pro totâ prolatione verborum sit præsens subjectum quod per illam formam sanctificatur et benedicitur. Si enim parvulus baptizandus nondùm esset præsens, quando incipit proferri forma, fieret tamen præsens, et ablueretur ante finem formæ, Baptismus non esset validus; quod idem esset in Confirmatione, Ordine, etc. Et quidem hoc non provenit ex eo solùm quòd forma Baptismi, Confirmationis, etc., sint verba directa ad illum cui Sacramentum confertur : *Baptizo te, signo te, absol-*

vo te, etc.; atque ideò debet esse præsens persona ad quam diriguntur; hoc, inquam, non satisfacit, quia illæ formæ possunt proferri alio modo, prout proferuntur à Græcis : *Baptizatur servus Christi*, etc. *Divina gratia promovet hunc in presbyterum*, etc.; in quo casu reddenda est alia ratio, et dicendum requiri præsentiam subjecti pro totâ prolatione, quia illæ sunt benedictiones et consecrationes, quibus subjectum benedicitur et consecratur Deo; benedictiones autem et consecrationes exhibentur super rem præsentem. Cùm ergo verba consecrationis Eucharistiæ sint benedictio et consecratio materiæ, prout omnes Patres loquuntur, requirunt præsentem ab initio materiam consecrandam. Unde si ab initio esset aqua sola in calice, licèt ante finem verborum converteretur divinitùs in vinum, non consecraretur, quia illud vinum non fuit præsens, sed alia materia incapax et inepta ad consecrationem. Sicut si initio prolationis formæ Baptismi esset præsens homo mortuus, et ante finem verborum revivisceret et abluerctur, non esset baptizatus, quia ab initio non erat subjectum capax illius consecrationis et benedictionis quæ super ipsum proferebatur. Hinc autem consequenter infertur idem dicendum quando ab initio esset aliquid aquæ mixtum cum vino, et ante finem verborum converteretur in vinum : nam si aqua non potest converti immediatè in sanguinem Christi, aqua etiam mixta vino est materia incapax; atque adeò in sententiâ illâ consequenter dicendum est aquam debere esse præconversam in vinum toto tempore quo proferuntur verba.

78. Confirmatur, quia si aqua, quando proferri incipiunt verba, non solùm non sit conversa in vinum, sed nec mixta vino, imò in alio calice seorsim à vino, et dùm verba proferuntur, infunderetur in vinum, misceretur et converteretur in vinum, ita ut quando absolvuntur verba, jam esset mixta vino, et conversa in vinum, adhuc non potest dici quòd potuit sacerdos velle consecrare ab initio contentum in utroque calice præsenti, nempe et vinum, et aquam seorsim in suo calice positam, quæ miscenda erat vino post incœpta verba consecrationis; quia sicut non potest consecrare sacerdos farinam et aquam seorsim positas ex quibus non est factus panis, etiamsi ex ipsis fiat panis, antequàm absolvantur verba consecrationis : quia nimirùm farina seorsim non est materia consecrabilis; sic nec potest consecrare aquam seorsim positam à vino, licèt ante absoluta verba misceatur cum vino; tam incapax enim materia consecrationis calicis est aqua pura, quàm farina pura absque aquâ in ordine ad consecrationem hostiæ; ergo eodem modo, licèt aqua sit mixta vino, si tamen non sit conversa in vinum usque ad mediam prolationem verborum, non consecrabit, juxta illam sententiam, quia ab eis auctoribus æquè incapax materia consecrationis censetur aqua non conversa in vinum, et aqua non mixta vino, ut vidimus.

79. Addere possumus aliam rationem desumptam ex ratione sacrificii quam consecratio hujus Sacramenti habet, in quo res oblata non solùm est Christus Dominus sub speciebus, sed etiam aliquo modo substantia panis et vini, ut ex sanctis Patribus probant cardin. Bellarmin., tom. 2, libro 1 de Missâ, capite 27, et Suarez infra, disput. 75, sectione primâ, conclusione ultimâ; et nos dicemus infra, agentes de hoc sacrificio. Offertur autem et immolatur panis et vinum potissimè, quatenùs per consecrationem destruitur in honorem Dei, quod non aliter facit sacerdos quàm per verba consecrationis. Res autem quæ offertur et sacrificatur debet præsupponi illi oblationi; nec solùm debet esse præsens, sed multò magis existens. Cùm ergo aqua in sententiâ contrariâ non sit materia apta etiam partialis hujus oblationis et sacrificii, sed solùm vinum, consequens est ut aqua debeat esse vinum, antequàm sacerdos eam offerat per verba consecrationis; non enim potest incipere offerri et immolari res nondùm existens, ut constat inductione omnium sacrificiorum.

80. Ex quibus constat jam responsio ad fundamentum P. Vasquez sumptum ex eo quòd verba satis benè verificantur, si pro ultimo instanti prolationis, pro quo solo demonstrant Christi sanguinem præsentem, possint convertere vinum jam tunc ex aquâ factum, in sanguinem. Ad hoc, inquam, respondetur, licèt præcisè ratione veritatis verborum id sufficeret, non tamen, attentâ institutione hujus Sacramenti, ex vi cujus sacerdos non potest designare accidentia, quæ non sint sensibiliter species vini, nec potest uti verbis, nisi ad consecrandam materiam sibi præsentem et capacem consecrationis, qualis non est aqua, quæ sanctificari et benedici sacramentaliter non potest per verba consecratoria; nec denique potest exercere actionem sacrificandi, qualis est locutio illa sacramentalis, nisi circa hostiam præsentem, qualis non est aqua, quæ in illâ sententiâ non est materia hujus sacrificii.

81. Hæc omnia, ut dixi, procedunt in illâ sententiâ negante aquam non præconversam in vinum posse converti immediatè in Christi sanguinem. In nostrâ verò sententiâ aliter dicendum est : concedimus enim, si aqua ante initium prolationis verborum mixta fuit vino, licèt non fuerit jam conversa, et licèt in dimidio prolationis verborum converteretur, adhuc consecrari et converti in Christi sanguinem; cùm enim tam sub speciebus aquæ mixtæ vino, quàm sub speciebus vini facti jam ex aquâ, sit materia apta saltem partialis, parùm refert quòd non sit conversa in vinum usque ad dimidium prolationis verborum. Sicut si vinum album esset mixtum cum rubro, et rubrum, quia robustius esset, ageret in album, et converteret aliquas ejus partes in suam speciem, illæ quidem partes, etiamsi in dimidio prolationis verborum converterentur in aliam speciem vini, adhuc omnes in fine prolationis converterentur in sanguinem Christi, quia tam sub formâ vini albi quàm sub formâ rubri erat materia capax consecrationis et oblationis.

82. Dicet aliquis : Si aqua mixta vino toto tempore

prolationis verborum retinet formam substantialem aquæ, et in ultimo instanti prolationis deberet tunc perdere formam aquæ, et converti substantialiter in vinum, non videtur posse in eo instanti converti in sanguinem Christi, licèt ab initio fuerit materia capax consecrationis : quia nimirùm, si in eo instanti sanguis Christi ponatur sub illis accidentibus, non ponetur per conversionem vini in ipsum, cùm nunquàm fuerit forma vini sub illis speciebus; non potest autem converti in aliud substantia quæ nunquàm fuit. Sed neque ponetur sanguis per conversionem substantiæ aquæ in ipsum, quia aqua jam desierat ex defectu dispositionis requisitæ ad ejus conservationem; restat ergo in nostrâ sententiâ eadem difficultas, quomodò scilicet maneat ibi post consecrationem aliqua alia substantia ex eo quòd non fuerit præconversa aqua in vinum ante finem prolationis verborum.

83. Respondeo idem argumentum fieri posse in casu supra posito quando vinum rubrum, v. g., converteret in suam substantiam aliquas partes debiliores vini albi sibi mixti; nam si conversio illa fieri deberet in ultimo instanti prolationis verborum, quæri potest eodem modo, si sanguis Christi ponatur tunc sub illis speciebus, per cujus substantiæ conversionem id fieret; an per conversionem substantiæ vini rubri, quæ tamen nunquàm fuit sub illis accidentibus; an per conversionem substantiæ vini albi, quæ jam desierat per defectum dispositionis requisitæ ad ejus conservationem; quidquid in illo casu dicatur, dici poterit in nostro. Si verò negetur unum vinum convertere posse aliud substantialiter in se, faciliùs negari potest quòd aqua convertatur substantialiter in vinum extra uvam, ut vidimus in superioribus.

84. Dato tamen quòd illa conversio substantialis possibilis sit, respondendum est in casu proposito sanguinem Christi ponendum sub illis speciebus in illo ultimo instanti vel termino prolationis verborum, et tunc poni quidem per conversionem substantiæ aquæ, quæ immediatè antè præcessit sub iis accidentibus in sanguinem Christi; ad hoc enim ut substantia aliqua converti dicatur in aliam, non est opus quòd illa quæ convertitur sit tunc quando convertitur; imò repugnat tunc esse quia quod convertitur desinit esse tunc quando convertitur in aliud; sed requiritur quòd immediatè antea fuerit; et tunc primò non sit, quando in aliud convertitur. Cùm ergo substantia aquæ fuerit sub illis accidentibus toto tempore præcedenti, et in illo ultimo instanti incipiat non esse, benè poterit dici converti in Christi sanguinem, quia converti in illum est desinere in illum, hoc est, desinere, succedente illo alio sub eisdem accidentibus in eodem munere substandi, ut infra videbimus; quod totum verificatur de substantiâ aquæ, quæ desinit in Christi sanguinem, id est, desinit, succedente sibi sanguine Christi sub eisdem accidentibus in munere substandi; ergo verè converteretur aqua in sanguinem Christi.

85. Nec obstat quòd forma aquæ jam priùs intelligatur desiisse ex defectu suarum dispositionum : non enim intelligitur desiisse priùs tempore, sed in eodem instanti primo desinit; et licèt desinat ex defectu dispositionum, non tamen sine ordine ad aliquam substantiam, quæ succedat loco ipsius sub eisdem accidentibus; quod sufficit ut dicatur desinere in illam aliam substantiam, et converti in illam. Nam etiamsi tunc introduceretur forma vini sub illis accidentibus, posset adhuc concipi priùs forma aquæ desinere ex defectu suarum dispositionum, qui defectus est aliquomodò independens ab introductione formæ vini, non tamen sine ordine ad illam; et ideò diceretur forma aquæ converti in formam vini, hoc est, desinere cum ordine ad introductionem formæ vini; sic in nostro casu diceretur aqua desinere in sanguinem Christi, hoc est, desinere immediatè ex defectu suarum dispositionum, et introductione accidentium contrariorum; quæ desitio ex se habet connexionem et ordinem ad introductionem alterius substantiæ sub eisdem accidentibus in eodem munere; quod sufficit ut dicatur aqua desinere et converti in illam substantiam succedentem. Adde, licèt forma substantialis aquæ desinat ex defectu suarum dispositionum, materiam tamen primam aquæ non desinere ex defectu dispositionum, sed propter introductionem sanguinis Christi sub illis accidentibus, ut infra videbimus; cùm autem illa non fuerit unquàm materia vini, sed aquæ, fit ut ex hoc etiam capite non vinum, sed aqua diceretur tunc converti in sanguinem Christi.

86. Restat tamen adhuc dubium de illâ particulâ aquæ quæ infunderetur in calicem post inchoata verba consecrationis, quomodò posset manere sub formâ aquæ : id enim videri posset difficile ex alio capite, quia illa materia aquæ per mixtionem cum quantitate vini dividitur in minutissimas partes; ergo non poterit perseverare cum formâ aquæ, quia sequetur illam formam substantialem esse in aliquâ parte minori minima, quod est impossibile. — Respondetur inprimis formam aquæ non determinare aliquod minimum divisibile, citra quod non posset produci, ut alibi dixi. Deinde, si adhuc velis formam aquæ postulare determinatam quantitatem materiæ sub quâ sit, debes dicere consequenter illas materiæ particulas accipere formam vini, quæ licèt sit in particulis minoribus quàm minimis, potest tamen perseverare, quia saltem quoad accidentia continuantur cum speciebus vini, cum quibus efficiunt magnam quantitatem specierum vini, et cum quibus facilè se defendunt ab agentibus contrariis, à quibus non possent se tueri separatæ illæ particulæ; et ideò licèt separatæ non possent existere, possunt tamen conjunctæ cum speciebus consecratis.

87. Petes ultimo an poculum constans ex multâ aquâ et exiguâ quantitate vini possit consecrari, saltem quoad partes vini, quia illæ partes adhuc sunt vinum secundùm se. — Respondeo : Si illa pars vini antea esset consecrata, et postea illi magna aquæ copia injiceretur, adhuc retineret consecrationem, dùm non corrumperentur species; cæterùm consecrari de novo, dùm habet illum statum, non potest, quia non

est eadem ratio de consecratione, ut constabit ex dicendis sect. 7.

SECTIO VI.

Utrùm materia consecranda habeat terminum maximum, vel minimum.

88. Quærimus utrùm sit adeò exigua particula panis, quæ non possit consecrari; an etiam è contra alia propter magnitudinem sit incapax consecrationis. De quo S. Thom. in præsenti, art. 2.

Et quod attinet ad primam partem, supponendum est primò, quæstionem procedere posse, vel in sententiâ philosophicâ affirmante hujusmodi formas panis et vini habere aliquod minimum divisibile naturale, citra quod non possint naturaliter existere; vel in sententiâ contrariâ negante talia minima; quam probabiliorem existimo. Secundò supponendum aliud esse quærere utrùm in quâlibet parte panis possit conservari corpus Christi; aliud, an quævis particula seorsim possit consecrari.

89. His suppositis, in sententiâ negante talia minima naturalia, certum est quamlibet particulam panis (et idem semper intelligimus de vino) alioquin sensibilem posse consecrari; certum etiam est in omni sententiâ, in quâvis particulâ conjunctâ cum aliis posse contineri corpus Christi; certum denique est in opinione admittente illa minima naturalia, non posse corpus Christi conservari in parte minori minimâ separatâ, quia ibi solùm potest conservari corpus Christi, ubi posset conservari substantia panis; ergo cùm in eâ parte non posset conservari substantia panis, nec poterit corpus Christi.

An dimidium minimi posset validè consecrari.

90. Difficultas tamen est primò an in illâ sententiâ concedente talia minima, posset validè consecrari dimidia solùm pars minimi unita cum aliis partibus panis. Concedit Suarez cum aliis in præsenti, disput. 45, sect. 7, quia illa particula reverà est panis, et habet omnia requisita ut sub illis accidentibus conservetur substantia panis. Alii negant, quæ pars probari posse videtur, non solùm eâ vulgari ratione, quòd scilicet illa pars per consecrationem discontinuaretur ab aliis, et per consequens manerent illa accidentia sub minori quàm minimo; quam rationem solvit Suarez in præsenti, et forsitan non est efficax. Sed difficiliùs probari potest ex eo quòd corpus Christi non potest adæquatè et totaliter existere, nisi sub speciebus panis, hoc est, sub dispositionibus sufficientibus ad formam panis; una autem ex dispositionibus requisitis ad formam panis in illâ sententiâ est tanta extensio quantitatis, quantam non habet dimidium minimi; ergo ibi non dantur omnes dispositiones requisitæ ad formam panis; ergo non magis potest corpus Christi ibi existere totaliter quàm sub quantitate carente tali gradu caloris, v. g., requisito ad formam panis, cùm tam necessaria dispositio sit talis extensio quàm talis calor ad formam panis.

91. Ex quo dici etiam posset ad secundam difficultatem, an scilicet in eâdem sententiâ philosophicâ, dato quòd Deus miraculosè conservaret formam panis in dimidio minimi, posset validè consecrari. Responderi enim posset consequenter negativè, quia sicut si Deus conservaret formam panis in materiâ sine calore vel humore requisito, non posset consecrari, quia ibi non esset Christus sub speciebus panis, sic etiam dicendum esset in nostro casu, cùm una ex dispositionibus panis sit talis extensio quantitatis ut dictum est.

92. Objiciunt tamen alii theologi pro primâ sententiâ contra hanc secundam, quia in illo dimidio minimi, saltem dùm est unitum reliquo panis, sunt omnes dispositiones requisitæ ut ibi conservetur vera forma panis; nam ibi est totum temperamentum requisitum, ut supponitur, et ibi intercedit etiam unio continuativa illius quantitatis et illorum accidentium cum reliquâ quantitate et accidentibus panis, quæ continuatio sufficit ut sub illâ etiam quantitate conservetur substantia panis; ergo eædem dispositiones, et eadem continuatio accidentium sufficiet ut ibi possit esse corpus Christi loco substantiæ panis. Unde consequenter concedunt etiam iidem recentiores posse validè consecrari dimidium minimi separatum, in quo miraculosè conservaretur forma panis.

93. Ego quidem, ut ab hoc ultimo incipiam, difficile existimo, quòd panis miraculosè conservatus absque connaturalibus panis dispositionibus possit validè consecrari. Nam licèt materia remota hujus Sacramenti sit substantia panis, materia tamen proxima saltem partialis, sunt species panis, ut vidimus; quare si substantia panis miraculosè existeret sub speciebus leonis vel olei, non posset consecrari, quia accidentia leonis vel olei non possent demonstrare sensibiliter corpus Christi, sed sola accidentia panis; unde non posset dari Sacramentum Eucharistiæ, quia, ut supra diximus, constat intrinsecè ex corpore Christi et accidentibus panis. Similiter ergo, si deesset magnitudo requisita ad connaturalem conservationem substantiæ panis, etiamsi divinitùs conservaretur panis, adhuc non posset validè consecrari, quia, sicut panis miraculosè conservatus absque temperamento panis non potest validè consecrari, eò quòd illæ species alienæ non possent sensibiliter ostendere corpus Christi, sicut nec substantiam panis, sic panis existens miraculosè absque magnitudine naturaliter requisitâ non posset validè consecrari, quia illa accidentia absque quantitate debitâ non significarent corpus Christi sensibiliter, sicut nec substantiam panis. Nam sicut requiritur ad naturalem conservationem panis tale temperamentum, sic in illâ sententiâ requiritur tanta magnitudo et extensio; ergo, sicut defectus temperamenti requisiti obstat validæ consecrationi, sic defectus extensionis et magnitudinis requisitæ, propter eamdem rationem. Neque obstat quòd ille esset verus panis; ad consecrationem enim, ut diximus, non solùm requiritur verus panis, sed panis existens sub veris speciebus panis, ut sub illis maneat corpus Christi; ille autem panis non existeret completè sub veris speciebus panis.

94. Difficilius est quod pertinet ad primum casum, quando illud dimidium minimi unitum sit reliquo pani; nam ex uno capite videri potest nec illud etiam posse validè consecrari seorsim, quia, licèt illa pars habeat veram formam panis, saltem partialem, non tamen est ibi sub omnibus speciebus completis panis. Sunt quidem ibi accidentia panis, et unio continuativa illorum accidentium cum aliis accidentibus panis: hæc tamen omnia non ostendunt ibi esse substantiam panis adæquatam, sed solùm inadæquatè et partialiter; imò ostendunt non posse substantiam panis esse sclùm ibi. Cùm ergo corpus Christi non possit esse ubi non potest esse substantia panis, consequens est ut illa accidentia non possint sensibiliter significare corpus Christi existens solùm ibi, sed existens ibi partialiter, hoc est, ut in parte specierum, sub quibus totaliter debet existere.

95. Confirmatur et explicatur ex compositis heterogeneis. Si enim Sacramentum institutum esset in materiâ aliquâ heterogeneâ et organicâ, ut in passere, v. g., vel pomo, tunc si aliquis vellet consecrare in passere solum pedem, vel in pomo solum corticem, nihil efficeret, quia licèt, consecrato toto passere vel pomo, corpus Christi esset totum etiam sub accidentibus capitis vel corticis, non esset tamen ibi adæquatè, hoc est, ut sub accidentibus sub quibus solis esse posset; nam per illa sola non posset significari, quia prout ibi non esset sub speciebus passeris vel pomi, sed capitis et corticis. Similiter ergo in pane et vino dicendum videtur, supposità illâ sententiâ de minimo naturali; nam sicut ad existentiam passeris vel pomi requiruntur partes organicæ et diversæ; sic in illâ sententiâ ad existentiam panis et vini requiritur talis multitudo partium, sine quibus non est panis vel vinum completè, sed incompletè; ergo sicut in capite vel cortice solo non posset consecrari, quia ibi non est passer aut pomum completè, sic neque in dimidio minimo panis propter eamdem rationem; licèt in eo etiam dimidio minimo sit totum corpus Christi, quando consecratur cum aliis partibus.

96. Imò si res attentè consideretur, licèt panis numerari soleat inter composita homogenea, quia reverà sensibiliter et humano modo est homogeneus, cùm non appareat in eo, regulariter loquendo, ad sensum diversitas partium dissimilium, dantur tamen in ipso aliquæ partes heterogeneæ, tum quia fortassè dantur partes farinæ mixtæ cum aliquibus partibus aquæ; neque enim omnes partes aquæ consumptæ sunt per activitatem ignis, neque farina in aliam tertiam substantiam conversa est; tum etiam quia dantur partes furfuris mixtæ cum partibus farinæ purioris, ut supra vidimus; et quando consecratur panis, totus panis convertitur in corpus Christi, etiam quoad partes illas admixtas furfuris, quæ simul cum partibus farinæ componunt panem usualem et vulgarem. Quo supposito, potest in pane explicari idem ipsum, sicut in compositis heterogeneis; nam si sacerdos vellet consecrare particulam solam furfuris minutissimam admixtam pani, quam acutissimus oculus posset aliquando discernere, nihil efficeret, quia illa particula sola, licèt sit pars panis, non tamen est panis completè, et ideò non potest continere corpus Christi totaliter, id est, sola, sed partialiter, hoc est, simul cum aliis partibus panis, licet in singulis sit totum Christi corpus; sic ergo licèt dimidium minimi contineat totum corpus Christi, quando cum aliis partibus consecratur, non tamen si seorsum consecretur, quia ipsum secundùm se est quidem pars panis, non tamen est panis completè, sed incompletè, et ideò non significat completè corpus Christi, sed incompletè, sicut particula furfuris, hoc est, simul cum aliis partibus, in quibus etiam idem Christi corpus contineatur.

97. Ex alio tamen capite videtur quòd illa dimidia pars minimi posset et consecrari, et retinere sola corpus Christi, quia si consecretur dimidia solùm pars hostiæ conjuncta cum aliâ dimidiâ non consecratâ, postea verò consumatur vel corrumpatur illa pars consecrata, excepto dimidio minimo, quod adhuc manet conjunctum cum aliâ parte non consecratâ, tunc certè vel manebit corpus Christi in illo solo dimidio minimo, vel desinet esse ibi, succedente iterùm substantiâ panis sub eisdem accidentibus; non videtur autem dicendum, desinere esse corpus Christi sub speciebus, quamdiù sub illis potest esse, sicut de facto erit adhuc substantia panis cui corpus Christi successerat; ergo fatendum est manere ibi corpus Christi.

98. Responderi posset, supposità sententiâ illâ de minimis, consequenter dicendum esse quòd manente illo solo medio minimo consecrato, eo ipso desineret ibi esse corpus Christi, et rediret forma panis continuata cum reliquâ parte hostiæ non consecratâ, sicut de facto concedit S. Thom. infra, q. 77, art. 8, quando species vini consecratæ miscentur vino non consecrato, desinere esse ibi sanguinem Christi, et redire formam vini; quod juxta probabiliorem Thomistarum expositionem solùm potest esse verum propter illam rationem, quòd scilicet per mixtionem dividuntur species consecratæ in partes minutissimas minores minimis, sub quibus ita dissitis non potest ampliùs esse sanguis Christi, et ideò debet redire forma vini. Quare regulam illam universalem, quòd tamdiù maneant corpus et sanguis Christi quamdiù sub illis speciebus posset conservari forma substantialis panis et vini, intelligere ipsi debent, quando manent species sufficientes ad continendum panem et vinum, quales non sunt species dimidii unius minimi.

99. Sed manet adhuc difficultas eadem et major de ipsâ formâ panis; nam si, consecratâ dimidiâ parte hostiæ, alia dimidia continua, quæ non fuit consecrata, corrumpatur tota præter dimidium minimi cujus quantitas continua est cum parte consecratâ, quæri etiam potest quid fiet de illâ particulâ minori quàm minimâ; an sub eâ perseverare debeat forma panis; jam enim erit in minori quàm minimo; an verò debeat perire, et introduci alia forma, sicut fieret, si minimum panis divideretur in duas partes,

Hoc secundum non videtur dicendum, quia jam in illâ hostiâ appareret aliquis effectus consecrationis præteritæ; nam si non fuisset consecrata, nullo modo introduceretur talis forma in illo dimidio minimo, sed retineretur forma panis, cùm adhuc maneret illa particula conjuncta cum reliquâ parte hostiæ; ergo consecratio alterius partis non faciet quòd illa particula substantialiter corrumpatur, quando seclusâ omni consecratione, non deberet corrumpi. Si ergo potest manere tunc forma substantialis panis in dimidio minimo, quid mirum quòd maneret etiam corpus Christi in dimidio minimo, si corruptæ fuissent species consecratæ præter illud dimidium minimum?

100. Confirmarique potest, quia, si in eo casu desineret esse corpus Christi in illo dimidio minimo, idem dicendum erit de sanguine Christi, si consecraretur dimidium vini quod est in calice, et statim extraheretur tota illa pars consecrata præter dimidium minimum; nam in illo dimidio minimo desineret esse Christi sanguis, et reproduceretur ibi forma vini; tunc autem extrahatur etiam illud dimidium minimum, et conjungatur aliis partibus consecratis, quæ fuerant extractæ; peto an maneret illud dimidium minimum adhuc cum formâ vini, an verò reciperet iterùm Christi sanguinem. Hoc secundum dici non potest, quia non potest destrui illa substantia vini, nisi per consecrationem novam. Sed nec primum videtur dicendum, quia hæ omnes species, quæ nunc sunt in calice, sunt illæ quæ omnes et solæ fuerant consecratæ; ergo quamdiù manent illæ eædem species, de quibus dictum fuerat quòd continebant Christi sanguinem, debet illud idem de ipsis verificari.

101. Hæc quidem probant de facto non posse illos casus evenire, quia non dantur illa minima naturalia in pane et vino; suppositâ tamen illâ sententiâ de minimis, magis placet quòd posset corpus vel sanguis Christi esse in dimidio minimo, quamdiù conjunctum esset cum aliis partibus panis aut vini non consecrati. Ratio autem videtur esse quòd corpus Christi, v. g., sub speciebus succedit loco panis, ad præstandum id quod substantia panis præstaret; quare illa accidentia eodem modo debent se habere, sicut si haberent sub se substantiam panis; si autem ibi esset substantia panis, posset illud dimidium minimum manere continuatum cum accidentibus partis non consecratæ; eodem ergo modo manebunt continua illa accidentia retinendo corpus Christi, quia hoc eodem modo se habet ac si esset illa substantia panis, quæ priùs erat sub illis accidentibus. Quare sicut illa substantia panis non posset perseverare sub illis accidentibus, si esset seorsim in illo dimidio minimo, perseveraret tamen, quando illa accidentia continuarentur cum aliis accidentibus panis; sic corpus Christi gerit se eodem prorsùs modo, et perseverat quamdiù perseveraret substantia panis cui successit, et abit, quando periret forma panis, propter separationem illius medii minimi ab aliis partibus.

102. Ad argumentum ergo quod pro parte contrariâ afferebamus, dicendum est corpus Christi esse posse non solùm sub speciebus adæquatis, hoc est, sufficientibus ad continendam adæquatè substantiam panis, sed etiam sub inadæquatis, id est, sufficientibus ad continendam inadæquatè substantiam panis; dùm tamen hæ species continuentur cum aliis speciebus panis, cum quibus componant species adæquatas. Cùm enim corpus Christi succedat ibi, ut diximus, substantiæ panis, hinc est ut sicut ex hâc et illâ parte substantiæ panis fit una substantia adæquata, quæ possit esse sub illis speciebus, sic ex corpore Christi, et illâ parte substantiæ panis, quæ remanet in parte continuâ, confletur quasi una substantia panis, et vice panis, quæ possit substare toti illi minimo accidentium, sicut si tota esset substantia panis, species ergo illæ præcisè, sub quibus est corpus Christi in dimidio minimo, non significant sufficienter ibi esse corpus Christi, quia si illæ essent separatæ ab aliis, non possent illud continere; illæ tamen species, prout continuatæ cum aliis, significant sufficienter, quia prout sic sufficiunt ad illud continendum.

103. In quo sensu dixit Martinus de Ledesma, 1, p. 4, q. 15, art. 2, dub. 5, in fine, quòd in illo casu daretur minus minimo substantiæ, non tamen daretur minus minimo accidentium, quia quantitas et aliæ dispositiones continuæ in toto minimo sufficiunt ad continendum minimum integrum substantiæ, et hoc sufficit ad hoc ut corpus Christi sit sub speciebus; tunc enim species sufficiunt ad continendum et significandum corpus Christi, quando sensibiliter significare possunt esse in eâ parte substantiam panis; sed species illæ continuatæ cum aliis speciebus panis significant sensibiliter substantiam panis etiam sub illâ parte esse; ergo possunt eodem modo significare, et continere in eâ parte corpus Christi. Quando ergo dicitur corpus Christi non posse esse adæquatè, nisi ubi substantia panis posset esse adæquatè, distinguendum est; nam si sensus sit non posse esse adæquatè, hoc est, in solo eo loco et parte hostiæ, nisi in eâ solâ posset esse substantia panis, negandum est; si verò sensus sit non posse esse adæquatè, hoc est, per modum substantiæ adæquatè et independenter ab omni aliâ substantiâ cum quâ quasi integret substantiam adæquatam illorum accidentium, verum est: nam in illo casu corpus Christi in eo dimidio minimo non est adæquatè, hoc est, per modum substantiæ totalis, sed quasi per modum substantiæ partialis, seu supplens locum partialis substantiæ panis, quæ sola non posset existere, atque ideò est ibi corpus Christi dependenter ab eo quòd sit alia pars substantiæ panis in parte proximâ hostiæ, cum quâ quasi componit et integrat substantiam sufficientem illorum accidentium, quæ sunt in toto minimo, est tamen corpus Christi in solo dimidio, quia sicut pars substantiæ panis posset esse in illo solo, licèt non sola, sed continuata cum aliâ parte panis, sic corpus Christi, quod succedit illi parti substantiæ panis, potest esse in illo solo dimidio, licèt non solum, hoc est, sine conjunctione aliquâ cum parte substantiæ panis existente sub accidentibus continuis, quæ accidentia deserviunt

etiam ad hoc ut corpus Christi possit significari præsens per accidentia alia, sub quibus est.

104. Dices : Corpus Christi non significatur per alias species panis, nisi per illas sub quibus est ; alioquin illæ aliæ species essent etiam pars Sacramenti, siquidem componerent illud in ratione signi sensibilis ; sed corpus Christi non est sub omnibus accidentibus illius minimi ; ergo non poterit significari per illa omnia, sed per accidentia dimidii ; quare si hæc non possunt sufficienter sola significare corpus Christi, non poterunt sola illud continere. Dicere enim quòd possunt significare prout conjuncta cum aliis, est dicere quòd reverà illa etiam alia significant partialiter. Nam illud, *prout conjuncta*, addit conjunctionem actualem aliorum, quæ conjunctio adæquatè non est in hoc dimidio minimo ; potuerunt enim saltem divinitùs esse hæc accidentia dimidii minimi cum omnibus intrinsecis quæ habent, absque eo quòd essent omnia illa alia cum quibus solùm mediatè continuantur ; nam, licèt in his concedamus unionem intrinsecam immediatam ad accidentia sibi immediatè continua, nulla tamen est unio in his quæ respiciat essentialiter illam partem cum quâ solùm mediatè continuatur. Si ergo hæc accidentia significant corpus Christi, prout sunt cum aliis omnibus totius minimi, consequens est quòd omnia illa intrent ad componendum hoc Sacramentum in ratione signi sensibilis, et per consequens Eucharistia non componetur solùm ex corpore Christi et speciebus sub quibus est, sed etiam ex illis sub quibus non est, seu ex accidentibus panis continentibus adhuc substantiam panis.

105. Respondeo hoc Sacramentum posse considerari vel in ratione significantis, vel in ratione cibi et potûs qui sumitur. Et quidem sub primâ consideratione componitur non solùm ex speciebus, sed etiam ex verbis consecrationis, ex institutione, et aliis omnibus à quibus habet posse significare gratiam, ut supra vidimus ; quare non est mirum si sub eâ ratione importet etiam in obliquo illas species panis totius minimi, sine quibus species dimidii minimi non possent sufficienter significare. Atverò in ratione cibi et potûs includit solùm corpus et sanguinem Christi, et species illas quibus corpus et sanguis Christi substant ; nam cibus qui comeditur, et potus qui bibitur, non includit intrinsecè illas alias species, licèt illas requireret, ut sub his posset Christus contineri. Quando ergo dicitur Eucharistiam constare ex corpore Christi, et accidentibus panis sub quibus illud est, loquimur de cibo illo qui sacramentaliter sumitur, qui quidem non includit alia accidentia panis, nisi illa sub quibus est Christus. Nam sicut non sumimus aut comedimus verba consecrationis, sed corpus Christi et species quæ ab illis verbis complentur in ratione signi, sic prout sumimus Sacramentum, non comedimus species illas continuas à quibus hæ aliæ species complebantur in ratione signi, sed solùm prout comedimus corpus Christi sub his speciebus, dicimur sumere Sacramentum Eucharistiæ.

106. Ad confirmationem ex compositis heterogeneis respondeo : Si materia Eucharistiæ esset passer vel pomum, non posset consecrari solus pes vel solus cortex, quia tunc non consecraretur materia debita, scilicet passer vel pomum ; nam pes non est passer, nec cortex est pomum ; sicut nec modò potest consecrari particula sola furfuris minutissima, quæ sit simul cum farinâ in pane, licèt illa cum toto pane posset partialiter consecrari. Atverò dimidium minimum panis posset solum illud consecrari, si continuum sit cum aliis partibus panis, quia licèt non possit existere illa tenuissima pars seorsim ab aliis partibus, illa tamen est verè panis, atque ideò consecratio habebit materiam requisitam ad suum valorem, scilicet verum panem.

107. Adverte tamen hoc ita intelligendum esse ut, quod attinet ad consecrationem, in tantum esset valida, in quantum illud dimidium minimum secundùm se posset esse sensibile et demonstrabile ad sensum ; nam, licèt semel consecrata aliqua pars posset retinere consecrationem, reducta etiam ad parvitatem tenuissimam, in primo tamen fieri debet habere magnitudinem requisitam ut sentiatur, ut statim dicemus.

An particula imperceptibilis possit esse materia hujus Sacramenti in facto esse.

108. Tertia ergo difficultas est, an quævis particula separata, etiamsi sit adeò tenuis ut non possit sentiri, retineat corpus Christi. Negavit Major in 4, d. 11, q. 3, quia Sacramentum est signum sensibile ; ergo illa particula, quæ non est sensibilis, non potest deservire ad existentiam Christi sacramentalem. Communior tamen sententia affirmat, quam sequuntur Suarez et Vasquez in præsenti. Præcipuum fundamentum desumitur ex Trident., sess. 13, can. 3, absolutè docente, sub quâlibet parte cujusque speciei separatâ manere totum Christum ; quæ universalis nullam videtur admittere exceptionem.

109. Ad fundamentum verò Majoris respondet P. Vasquez, disp. 171, n. 12, concedendo, si talis particula non esset sensibilis, non posse retinere corpus Christi. Cæterùm negat posse separari particulam panis adeò exiguam quæ non possit sentiri ab aliquo acutissimo sensu, vel visu, vel tactu, etc., quia si à nullo posset sentiri, non adæquaret minimum naturale requisitum ad formam panis. Hæc tamen solutio supponit illam sententiam minùs probabilem in philosophiâ de minimis naturalibus ; supponit etiam voluntariè terminum minimum panis esse eumdem cum termino naturali objecti sensibilis, cùm tamen possit aliquis dicere minimum panis non attingere quantitatem necessariam ut sentiatur.

110. Ideò aliter dici posset, si talis particula non esset sensibilis, non retinere corpus Christi ; cæterùm nunquàm posse naturaliter separari adeò exiguam panis particulam, quæ à perspicacissimo et acutissimo sensu, datâ præsertim maximâ lucis copiâ, non possit sentiri ; et ideò concilium fatetur sub quâlibet particulâ separatâ manere totum Christum, quia loquitur de particulis quæ naturaliter separantur.—Sed contra hoc est quòd voluntariè etiam dicitur non posse natu-

raliter separari particulam non sensibilem.

111. Meliùs ergo respondetur quamlibet particulam separatam sufficere ad Sacramentum, quia quælibet simpliciter et absolutè est sensibilis, licèt hìc et nunc per accidens non sentiatur. Pro quo adverte aliud esse objectum non esse sensibile defectu sensibilitatis; aliud, non sentiri defectu alicujus conditionis. Color, v. g., non potest videri sine luce; cæterùm etiam in tenebris color est de se sensibilis et visibilis, quia licèt tunc non videatur defectu illius conditionis, de se tamen habet potentiam productivam speciei, seu entitatem quæ, positâ tali conditione, terminare poterit actum visionis. Sic ergo illa particula separata, licèt hìc et nunc non sentiatur defectu conditionis, quia scilicet, sicut color postulat concomitantiam lucis ad immutandam potentiam, sic hæc particula postulat concomitantiam aliarum ad immutandum sensum; cæterùm de se semper retinet suam potentiam ad producendam speciem suî, et suam entitatem, quæ terminare potest sensationem, seu partem sensationis; ergo sicut color etiam in tenebris manet de se sensibilis, sic etiam illa particula etiam separata manet de se sensibilis, licèt non sentiatur defectu alicujus conditionis.

112. Dices: Illa particula adeò tenuis, quæ non sentiretur, non esset manducabilis, et per consequens non esset cibus; ergo neque esset Sacramentum, quod debet esse cibus, ut possit dare suam gratiam. — Respondeo eodem modo, licèt fortassè illa particula, dùm separata est, non posset seorsim comedi, adhuc esset Sacramentum, et contineret corpus Christi, quia ad hoc sufficit quòd positâ conditione requisitâ possit comedi; sicut posset de facto illa particula comedi, non solùm si conjungeretur cum aliquâ hostiâ consecratâ, et simul cum illâ deglutiretur, sed etiam si conjungeretur cum alio cibo non consecrato, cum quo simul trajiceretur in stomachum; tunc enim verè comederetur, et daret gratiam. Similiter si gutta vini consecrata esset postea adeò attenuata ut non sentiretur, adhuc esset Sacramentum; quia illa immixta vino non consecrato, quod in eumdem calicem ad ablutionem infundatur, biberetur, et daret suam gratiam, licèt sola et seorsim non posset ebibi. Non ergo requiritur ad hoc Sacramentum quòd species consecratæ secundùm se possint humano modo comedi et bibi; sufficit, si admixtè saltem alteri cibo vel potui possint sumi et trajici in stomachum. Sic etiam in naturalibus videmus guttulam tenuissimam ex quintâ naturâ roris marini, quæ præ tenuitate vix sentitur, nec sola potest trajici per modum potûs, mixtam tamen vino vel aquæ potum efficacissimum conficere, et sic ebibitam efficacitatem suam in stomacho manifestare. Potest ergo guttula illa specierum consecratarum, licèt secundùm se sit inepta ad potum, retinere suam totam efficaciam sacramentalem, quam exerat dùm admixta saltem potui ebibatur.

113. Dices iterùm species debere esse tales quæ possint sensibiliter significare corpus Christi; hoc enim cùm non sentiatur per se, debet fieri sensibile per species, ut possit esse pars hujus Sacramenti, ut vidimus in superioribus. Ad hoc autem requiritur quòd species possint sentiri, quatenùs sunt species panis; nam cognoscere solùm aliqua accidentia non sufficit ad hoc ut deveniamus in cognitionem corporis Christi, nisi illa cognoscantur, ut accidentia panis. Requiritur ergo in speciebus consecratis talis saltem quantitas, in quâ ab acutissimo sensu percipi possint ut species panis: alioquin corpus Christi non fiet sensibile sufficienter per illas. Quando ergo particula separata esset adeò tenuis ut communiter non percipiatur, non videtur posse ulli homini constare quòd sit potiùs species panis quàm pulveris aut alterius rei.

114. Respondetur eodem modo: Sicut illa particula tenuissima seorsim non sentitur, est tamen sensibilis de se, quia cunjuncta aliis sentietur per speciem suî, quam emittet; sic, licèt seorsim non percipiatur an sit species panis vel alterius rei, adhuc retinet sensibilitatem panis, quia cunjuncta aliis sentietur distinctè ut species panis per speciem suî, quam emittet. Totus ergo ille defectus, quem in eo statu habet, non est defectus sensibilitatis intrinsecæ, sed extrinsecùs ex defectu conditionis requisitæ ad operandum et immutandum sensum, qui non potest immutari distinctè, nisi à multis speciebus simul plurium partium objecti.

An possit quævis minutissima particula consecrari.

115. Hinc oritur quarta difficultas, an quævis particula, quæ separata non sentitur, possit separata consecrari. Suarez et Vasquez negant, et meritò, quia ad consecrationem requiritur quòd res demonstretur præsens pronomine demonstrativo, quo utitur sacerdos: *Hoc est corpus*, etc. Non potest autem per hoc pronomen demonstrare nisi rem præsentem in ordine ad sensus; ergo si hìc et nunc non est demonstrabilis, non est consecrabilis. Dices: Quid, si ex revelatione sciret sacerdos illam particulam esse præsentem? Respondetur nec tunc posse consecrare, quia hæc præsentia tunc demonstraretur intellectualiter, non sensibiliter; quare non potest uti illo pronomine; sicut nec loquendo de dæmone, quem ex revelatione scit esse præsentem, diceret: *Hoc est dæmonium.*

116. Cæterùm adhuc restat difficultas, an necesse sit illam particulam sensibilem esse respectu ipsius sacerdotis consecrantis, an sufficiat esse sensibilem respectu alterius qui habeat sensum magis acutum. P. Vasquez, n. 13, supponit materiam debere esse sensibilem ipsi consecranti, ut possit uti pronomine demonstrativo. Ego tamen non invenio rationem sufficientem hujus necessitatis. Cur enim sacerdos cæcus certus aliunde de existentiâ et præsentiâ panis non posset auditoribus dicere: *Hic est panis*, et per consequens: *Hoc est corpus meum?* Imò anima separata, quæ non habet cognitionem sensitivam, posset cum hominibus loquens uti illo pronomine dicens: *Hic est ignis*, vel: *Hæc est domus*, etc.; nam illud *hoc* sufficienter demonstrat rem præsentem per accidentia

sensibilia ab audientibus, quibus potissimùm debent voces significare.

117. Objicies tamen ex dictis : Sufficit ad retinendum corpus Christi sensibilitas intrinseca illius particulæ, licèt ex defectu alicujus conditionis, et magnitudinis requisitæ non sentiatur; ergo sufficiet illa sensibilitas intrinseca ad hoc ut consecretur, licèt ex defectu alicujus conditionis non percipiatur. Confirmatur, quia sacerdos in tenebris potest validè consecrare hostiam præsentem; nam defectus luminis requisiti est defectus conditionis ad sensationem, non verò est defectus sensibilitatis in objecto; ergo poterit etiam validè consecrare illam particulam tenuem præsentem, non obstante quòd actu non percipiatur, cùm id proveniat ex defectu solius conditionis.

118. Respondetur negando consequentiam. Ratio verò discriminis oritur ex significatione illorum pronominum, *hoc* et *hic*, quibus homines utuntur ad demonstrandas sensibiliter res præsentes, atque ideò ex usu hominum significant objectum non solùm esse præsens, nec solùm esse secundùm se sensibile, sed etiam tale, et taliter applicatum, ut hìc et nunc possit sensibus manifestari, quantùm est ex parte objecti. Qui enim dicit : *Hoc est aurum*, implicitè dicit id quod coram sensibus est præsens, et apparet quantùm est ex parte objecti, esse aurum; quare si ex tenuitate objecti non appareret, non esset vera propositio, sed de subjecto non supponente, ut dici solet; nam si adducto lumine, et oculis alioquin perspicacibus apertis, nihil præsens appareret, dicerent auditores nihil prorsùs esse de quo dici posset : *Hoc est aurum*. Atverò ad hoc ut panis sit sensibilis, non requiritur totum hoc; satis est quod ex se sit signum sensibile, licèt defectu alicujus conditionis non possit oculum immutare, prout contingit quando propter tenuitatem non percipitur; nam licèt conjunctio aliarum partium requiratur ut sentiatur hæc pars, illæ tamen partes non sunt hoc signum, nec virtus activa hujus signi, quia species præcisè hujus particulæ non producitur ab aliis partibus, sed à solâ ipsà particulâ, quæ per illam speciem repræsentatur, et singulæ partes producunt speciem solùm suî; non ergo concurrunt aliæ partes tanquàm virtus, sed tanquàm conditio requisita ut ista pars producat speciem suî, vel immutet oculum per speciem suî; et ideò, deficientibus aliis partibus, deficit quidem conditio, manet tamen tota virtus requisita in hâc particulâ in ratione virtutis ad producendam speciem suî, et per consequens manet signum sensibile sensibilitate in ratione virtutis, licèt non completa per omnes conditiones requisitas.

119. Ad confirmationem fatemur in tenebris fore validam consecrationem et vera verba ipsius, non tamen præcisè ex eo quòd defectus lucis sit defectus meras conditionis, sed quia est defectus talis conditionis, scilicet non tenentis se ex parte objecti, quia nimirùm homines per illa pronomina demonstrativa, *hoc* et *hic*, intendunt significare rem ita præsentem, ut, quantùm est ex parte objecti, percipi possit, atque ideò comprehendunt conditiones etiam requisitas ex parte illius entitatis completè sumptæ, non verò illas quæ requiruntur, quasi extrinsecè, quales sunt lux, potentia visiva integra, etc. Hanc autem esse vim illorum pronominum, constat ex hominum usu, qui eis utuntur in tenebris, non verò quando res propter tenuitatem est imperceptibilis.

120. Denique, quod attinet ad terminum materiæ consecrandæ secundùm magnitudinem, certum est nullum esse terminum ad valorem consecrationis per se loquendo, licèt per accidens magnitudo materiæ aliquando posset obstare, eò quòd non possent omnes partes habere præsentiam requisitam, ut demonstrentur per pronomen *hoc*. Videatur Suarez, ubi supra, sect. 8, et Vasquez, cap. 3, qui benè probant hanc partem contra Bonaventuram, Alexandrum et Angelum, qui dixerunt eam solam materiam validè consecrari, quæ accommodata est ad usum fidelium, ad quem hoc Sacramentum ordinatur; quæ quidem ratio, si aliquid probat, probaret etiam, dùm sufficientes hostiæ sunt, jam consecratæ, non posse validè consecrari aliam hostiam de novo, donec illæ consumantur; nec posse validè consecrari Eucharistiam in ordine ad veneficia et incantationes, et alia hujusmodi, quæ omnia sunt absurda.

SECTIO VII.

Utrùm materia consecrabilis debeat esse præsens et determinata.

121. Quod attinet ad præsentiam, nonnulla sunt certa aut ferè certa; alia verò sunt satis dubia, et quæ vix possunt sub aliquâ certâ regulâ comprehendi.

Primò certum est materiam debere esse præsentem sacerdoti; quod constat ex formâ consecrationis, et pronomine demonstrativo rei præsentis, et ex usu Ecclesiæ; et quia aliàs possem ego hìc existens consecrare panem apud Indos, quod est ridiculum. Ratio autem potissima desumitur ex institutione Christi, qui consecravit materiam præsentem, et non dedit potestatem apostolis faciendi nisi quod ipse fecerat.

122. Secundò certum est non sufficere ad hanc præsentiam quòd materia aliquo sensu percipiatur; alioquin posset panis per unam vel plures leucas distans consecrari, quia visu percipitur. Ratio est quia illud *hoc* plus designat quàm præsentiam sensationis actualis in communi modo loquendi. Adde nec etiam requiri istam actualem sensationem : nam, licèt actu non videatur, nec tangatur, materia potest consecrari, dùm actu sit præsens.

123. Tertiò certum est materiam in aliquo continente inclusam posse sufficienter demonstrari per illud *hoc*, ut vinum in calice cooperto, vel hostias in capsulâ inclusas : quia juxta communem loquendi modum sufficienter demonstratur contentum per proximum continens. Atverò, si panis existeret in alio cubiculo, non sufficienter ostenderetur per τὸ *hoc*; unde hostia existens in sacrario clauso, valdè dubium est an posset consecrari.

124. Quartò certum mihi est præsentiam significatam per τὸ *hoc* accipiendam esse strictè et in omni rigore; nam, licèt in vulgari sermone possis dicere : *Hic est homo sapiens*, dùm loqueris de homine qui proximè antea erat præsens, et jam abiit, ibi tamen non demonstratur subjectum per solum pronomen, sed per adjunctas circumstantias, et in ordine etiam ad discursum auditorum. Atverò in consecratione per τὸ *hoc* debet significari omninò res præsens independenter à circumstantiis et ab omni alio nutu vel signo.

125. Hæc certa sunt, illud autem maximè dubium, quæ regula sit assignanda ad cognoscendam hanc præsentiam. Nonnulli dicunt materiam distantem per centum passus non consecrari, per decem consecrari, per quinquaginta esse dubium; alii materiam à tergo non consecrari, sed quæ est in conspectu posita. Certè ego nullam firmam regulam invenio, nisi eam quæ ex communi modo loquendi hominum desumitur : illa ergo præsentia requiritur, quæ in modo stricto loquendi sufficit ad demonstrandum aliquid præsens per τὸ *hoc*, independenter à discursu, à nutibus, à circumstantiis, etc., ut dictum est. Ex quo etiam obiter crediderim, eò minorem propinquitatem requiri, quò materia fuerit major, nam minor propinquitas requiritur in communi sermone ad demonstrandam civitatem per τὸ *hoc*, quàm ad demonstrandam domum vel arborem.

126. Quæri solet an sufficiat materiam esse præsentem secundùm aliquam partem, ut possit tota consecrari, an verò debeat esse præsens secundùm omnes et singulas partes. P. Suarez, disp. 43, sect. 5, in fine, postulat præsentiam singularum partium, quia alioquin homo in littore maris posset totum mare consecrare, si esset vinum. P. Vasquez, disp. 171, n. 25, tenet partem adversam.

127. Ego in re dubiâ neutri satis adhæreo : censeo enim præsentiam unius partis non reddere simpliciter præsentes omnes alias partes in quâcumque distantiâ positas, ut possint designari per τὸ *hoc* simpliciter dictum; conducere tamen aliquid quin seorsim fortè non esset præsens, nunc propter conjunctionem, cùm ista sit sufficienter præsens. Prima pars conclusionis probari videtur exemplo posito maris : nam qui in littore positus diceret : *Hæc est aqua*, non videtur loqui de aquâ quæ est in Indiâ, licèt sit continua cum nostrâ : sed de illâ solùm quæ est intra sphæram distantiæ intra quam posset demonstrari illo pronomine, licèt non esset continua cum parte propinquiori; quod patet à posteriori, quia si adstans tali lacui dicerem : *Hoc est vinum*, esset vera propositio, etiamsi sola illa pars quam video esset vinum, et reliqua ulterior esset aqua : et è contra esset falsa propositio, si illa prior pars non esset vinum, etiamsi alia ulterior pars esset vinum. Si verò dicerem : *Hic lacus est vinum*, sufficeret ad veritatem, quòd longè major pars esset vinum, licèt non esset pars proxima, quia jam tunc loquebar non de solâ parte præsenti, sed de toto lacu.

128. Secunda verò pars conclusionis probatur etiam, quia si ponamus apparere panem per fenestram quoad majorem suî partem, licèt aliqua pars non appareat, non videtur dubium quin possim demonstrare tali pronomine totum panem, et dicere : *Hic est panis integer;* nam, licèt illa pars ultima seorsim non possit demonstrari, cæterùm cùm illa non sit extra sphæram propinquitatis necessariæ, et aliunde sit continua cum parte quæ apparet, totus panis censetur moraliter præsens. Alioquin daretur occasio multis scrupulis, si fortè aliqua pars hostiarum tegatur tempore consecrationis aliquo corpore intermedio, ut candelabro vel calice.

129. His breviter notatis circa præsentiam materiæ, restat ut aliquid dicamus de ejus determinatione; circa quam certum est apud omnes materiam consecrandam debere esse certam et definitam ex intentione sacerdotis; alioquin non poterit demonstrari per τὸ *hoc;* quæ demonstratio est de essentiâ formæ consecrationis. Ex quo infertur eum qui ex decem hostiis præsentibus vult solùm consecrare octo, non designando illas, nullam consecrare; ille tamen qui putans se habere in manu unam hostiam habet duas, utramque consecrat, quia habet intentionem consecrandi illud quod habet in manibus, licèt ex errore existimet esse unam hostiam.

130. Petes, quid, si sacerdos habeat intentionem consecrandi illas octo, quas Deus, vel Petrus voluerit. — Respondeo, adhuc nullam consecrari, quia nisi Dei vel Petri voluntas manifesta foret sacerdoti ante consecrationem, non posset sacerdos designari per illud pronomen, de quibus hostiis loqueretur, et per consequens non demonstraret illas in ordine ad sensum, sed ad intellectum. Dices : Potest sacerdos offerre sacrificium pro illâ animâ, quam Deus voluerit. — Respondeo : Transeat antecedens (quod tamen non absque fundamento negat P. Vasquez), et nego consequentiam, quia consecratio exercetur per demonstrationem factam illo pronomine, cujus significatio pendet ex determinatâ intentione proferentis.

131. Arguunt secundò, quia sacerdos potest ex multis peccatis auditis, absolvere à duobus solis quæ Deus voluerit; ergo et poterit ex multis hostiis velle consecrare unam solam, quam Deus voluerit. P. Suarez in præsenti, disp. 43, sect. 6, dicit, si sacerdos intendit conferre Sacramentum Pœnitentiæ, remittere omnia peccata, etiamsi ipse limitet intentionem ad duo, quia nimirùm ipse solùm applicat Sacramentum, quod postea per modum causæ necessariæ operatur totum suum effectum. Minister enim non potest impedire effectum Sacramenti, si habeat intentionem conficiendi verum Sacramentum. Atverò in præsenti deficit intentio necessaria circa Sacramentum ipsum, quod per consecrationem materiæ efficitur.

132. Hanc solutionem impugnat P. Vasquez, disp. 171, c. 1, et mihi etiam difficilis est, quia ad valorem Sacramenti parùm refert intentio conficiendi verum Sacramentum, si non adhibeantur verba requisita ad significandam eam intentionem. Sicut si aliquis intendens perficere verum Sacramentum Matrimonii, di-

ceret : *Ego accipio te in conjugem*, volens significare unam ex decem feminis præsentibus, quam Deus vellet, procul dubio non contraheret matrimonium, quia debet contrahi per verba significantia determinatè personam conjugis. Cùm ergo Sacramentum Pœnitentiæ debeat etiam fieri per verba significantia voluntatem absolvendi à talibus peccatis, quam voluntatem non significant ex intentione proferentis illa verba respectu omnium peccatorum, consequens est ut non possit dari absolutio sacramentalis directa ab omnibus illis. Quid enim si sacerdos diceret expressè : *Ego te absolvo à tali et tali peccato*, diceresne adhuc eum directè absolvere ab omnibus aliis per illa verba?

133. In prædicto ergo casu distinguendum videtur : nam vel confessio est de venialibus solis, vel etiam de mortalibus. Si sit de solis venialibus, mihi verìùs videtur sacerdotem posse non licitè, sed validè dividere absolutionem, et velle absolvere à duobus peccatis determinatis, non ab aliis in confessione dictis, quia peccata illa non sunt necessariò connexa inter se ex naturâ rei, cùm possit unum remitti sine alio ; neque etiam ex Christi institutione, qui universaliter dedit potestatem remittendi peccata, quâ potestate utitur sacerdos remittendo unum, et non aliud. Quamvis enim omnia illa data fuerint à pœnitente pro materiâ absolutionis, potest tamen sacerdos velle proferre formam super unam partem materiæ, et non super aliam, sicut ex decem hostiis oblatis sibi ad consecrandum potest velle consecrare has quinque, et non illas. Quod in absolutione supponere videtur P. Vasquez, ubi supra, n. 5 et 6, ubi consultò videtur dixisse invalidam esse absolutionem, quando sacerdos intendit absolvere à duobus solis peccatis ex multis mortalibus. Postea verò, quando loquitur de venialibus solùm, dixit esse invalidam, si velit absolvere ab uno ex pluribus venialibus, non definiendo et determinando illud ; quare indicare videtur fore validam absolutionem, si illud peccatum definiat et determinet.

134. Si ergo confessio fiat de mortalibus, tunc sacerdos volens omninò non absolvere ab omnibus, sed ab uno ex illis, etiamsi illud determinet, absolutio erit invalida, quia habet conditionem repugnantem. Nam sacerdos non habet potestatem remittendi peccata, nisi reconciliando peccatorem cum Deo, et conferendo ei gratiam, et amicitiam cum Deo ; non potest autem conferre gratiam, nisi remittat omnia peccata mortalia, ut constat ; ergo non habet potestatem absolvendi ab uno mortali et retinendi alia, sed debet proferre sententiam super omnibus mortalibus. Si verò ex ignorantiâ invincibili vel probabili existimaret se posse licitè absolvere directè ab uno solùm peccato mortali, et ab aliis solùm indirectè, velletque illa alia relinquere sub obligatione ea confitendi, et subjiciendi directè absolutioni, non video cur non esset absolutio valida illius peccati determinati directè, et aliorum indirectè, cùm constet sæpè, vel ex oblivione, vel ex defectu jurisdictionis provenire ut absolutio reipsà directè valeat respectu aliquorum peccatorum, et cætera indirectè tollat.

135. In utroque tamen casu, sive peccata sint venialia, sive mortalia, absolutio erit invalida, si intentio sacerdotis feratur ad aliquod peccatum in confuso, et indefinitè ex illis quæ pœnitens confessus est, quia sacerdos, ut diximus, non applicat aut confert Sacramentum, nisi proferendo sententiam quæ non erit valida, nec sententia, nisi judex determinet apud se de quâ causâ velit judicare. Nam si apud judicem unum decem causas habeas, et ipse dicat quòd absolvit te in confuso in unâ ex illis, nullam prorsùs determinando, sententia invalida erit et ridicula, ut constat. Meliùs ergo et faciliùs respondetur ad argumentum principale, negando omninò antecedens in Sacramento Pœnitentiæ. Sive enim sacerdos absolvat ab uno peccato in confuso ex multis, sive designet illud quod Deus voluerit, absolutio erit invalida : nam ipse sacerdos est judex ; atque ideò sententia, prout ab ipso, debet esse circa causam determinatam et designatam non minùs quàm consecratio hostiæ debet prout ab ipso, esse determinata.

136. Hinc infero primò, si gutta vini misceatur postea speciebus consecratis, illam non posse validè consecrari, quia jam tunc secundùm illud statum non potest designari sensibiliter per illum pronomen, et idem est si modica pars vini misceatur multæ aquæ; nam, licèt non convertatur in aquam, non poterit consecrari ob eamdem rationem.

Infero secundò, probabiliter sequi, si multis hostiis consecratis misceatur una non consecrata, non posse postea illam consecrari, dùm non dignoscitur quæ sit, quod ex dictis videtur colligi, quia illa hostia secundùm talem statum non potest determinatè ostendi et designari. Adde quòd sæpè contingeret illam hostiam esse infra alias consecratas, et per consequens non haberet præsentiam sufficientem ; sicut si tegeretur tabulâ, vel lapide superposito ; nam, licèt cum aliis simul posset consecrari, quia omnes illæ per modum unius habent præsentiam, tamen ipsa seorsim ab aliis non habet prædictam præsentiam expeditam secundùm se. Nemo enim in communi sermone loquens de uno nummo aureo posito in profundo loco sub mille aliis argenteis, et omninò latente, dicet : *Hæc est moneta aurea ;* illæ enim voces, quando ad unam solam ex multis applicantur, intelliguntur de illâ, quæ est in prospectu, non de illà, quæ omninò latet.

137. Hæc illatio aliquibus recentioribus displicuit, quia neque etiam quando aliquis vult consecrare dimidiam partem hostiæ, poterit postea arte humanâ designare aut distinguere partes consecratas à non consecratis. Et quia cùm certò sciam illam hostiam non consecratam esse in pyxide, possum intendere consecrare quidquid ibi est panis non consecratum.

Per hæc tamen non respondetur adhuc ad rationem, quâ probavimus illationem, ex eo quòd non potest per illud pronomen *hoc* significari id quod non possumus demonstrare. Nam, licèt ego certò sciam inter centum homines præsentes ad esse regem quem ego non agnosco, non possum dicere in rigore ser-

monis : *Iste est rex*. Si item sciam inter centum panes hordeaceos esse unum triticeum, non possum in rigore sermonis dicere : *Iste est panis triticeus*, quia his pronominibus homines non utuntur, nisi possint designare quæ sit res de quâ loquuntur. Nam me dicente : *Iste est rex*, auditores videntur habere jus interrogandi me : *Quis horum est?* Si verò ego dicam *nescio*, urgebunt : Quomodò ergo designâsti, *iste est?* Quia nimirùm hæc est vis pronominis demonstrativi, ut id de quo loquimur possimus demonstrare et designare ; per illud enim pronomen quasi invitamus auditores, ut convertant oculos ad id quod demonstramus ; quasi dicamus, *ecce regem*, *ecce panem ;* quæ sunt particulæ indicantes ; qui autem non scit quis eorum sit rex, non potest indicare illum. Ideò enim Joannes Baptista non poterat indicare Christum, nec illum demonstrare inter alios, quia nesciebat eum ex facie, donec, revelante Spiritu sancto, cognovit eum ; et tunc dixit : *Ecce Agnus Dei*, etc. Qui ergo nullo modo potest demonstrare hostiam, de quâ loquitur, quomodò potest illam indicare, et invitare alios ut in eam oculos convertant?

138. Nec obstant rationes illorum recentiorum. Ad primam enim constat esse latum discrimen : nam qui vult consecrare dimidiam hostiam, potest illam humano modo demonstrare ut condistinctam ab alterâ dimidiâ, licèt non possit metaphysicè designare ultimum terminum hujus vel illius partis ; ad designationem enim et demonstrationem humanam non requiritur illa metaphysica designatio, sed crassa et humana ; sic designamus hanc provinciam, hanc domum, hanc aulam, licèt non possimus designare ultimum terminum indivisibilem illius ; sufficit quippe illa distinctio humana, ut homines agnoscant id de quo loquimur. Atverò in nostro casu nullo modo ostenditur hostia illa, prout distincta ab aliis, neque ex vi meæ locutionis possunt qui audiunt venire in cognitionem illius magis quàm antea. Unde verba illa, juxta eum sensum æquivalebunt his : *Inter has hostias est una continens corpus meum*. Constat autem ejusmodi verba non sufficere ad consecrationem, quæ debet fieri per demonstrationem determinatam, non per vagam et confusam, quæ esset longè diversa significatio.

139. Ad secundam rationem fateor posse sacerdotem consecrare validè illam hostiam, si intendat consecrare totum quod est in pyxide, sub conditione, si non est consecratum, quia tunc per verba illa loquitur de omnibus hostiis ibi existentibus, licèt solùm sub conditione velit eas consecrare. Sed nostra quæstio procedit, quando intenderet solam illam consecrare, et de illâ solâ loqui, et non de aliis ; in quo casu videtur non posse demonstrari per pronomen *hoc* illam solam, quam non possumus distinguere, nec ostendere distinctam ab aliis. Sicut episcopus sciens alicui ex iis qui accipiebant Ordinem, non fuisse dictam formam, ignorans quis esset, posset dupliciter, validè vel invalidè velle occurrere illi defectui, scilicet vel dicendo formam omnibus sub conditione : *Accipite potestatem*, etc., vel aliter dicendo form m in singulari, et dirigendo intentionem suam absolutam ad illum solum, quicumque ille esset : *Accipe potestatem*, etc. In priori casu verba significarent et dirigerentur ad omnes ; in posteriori, ad unum solum. Sic in casu nostro, aliud esset si sacerdos vellet dirigere verba consecrationis ad omnes illas hostias præsentes cum intentione conditionatâ illas consecrandi ; aliud verò, si solùm dirigeret verba ad illam hostiam quæ non erat consecrata, et de illâ solâ vellet loqui ; tunc enim non haberet intentionem conditionatam consecrandi, sed absolutam, quam diximus probabiliter impossibilem, eò quòd non posset designari ullo modo hostia de quâ vult sacerdos loqui. An verò posset licitè consecrare sub conditione omnes, ut non maneret mixta illa alia non consecrata, non video necessitatem sufficientem ad reiterandam formam sub conditione super illas omnes hostias consecratas ; omnia enim inconvenientia possent aliâ viâ facilè vitari, dando, verbi gratiâ, singulis in communione duas ex illis particulis ; sic enim certum esset singulos accipere aliquam hostiam consecratam. Alioquin liceret etiam iterùm sub conditione consecrare calicem, in quem post consecrationem casu infusa fuisset gutta vini non consecrati ; quod tamen nemo admittet, quia nulla est necessitas reiterandi formam, cùm non sequatur inconveniens ex eo quòd totum illud sumatur per modum unius. Aliud esset si è contra mille hostiis non consecratis admixta fuisset una consecrata, nec posset discerni ; tunc enim deberent omnes sub conditione consecrari ; sicut quando gutta consecrata misceretur amphoræ vini non consecrati, debet totum illud vinum conservari ad usus sacros, ut paulatim totum consecretur, ut monet cum aliis Suarez infra, disput. 57, sect. 4, in fine.

140. Infero tertiò quid dicendum sit in illo casu qui vulgariter circumfertur, quando sacerdos intenderet consecrare primam quartam partem hostiæ, non verò secundam, et in reliquâ medietate similiter primam quartam, et non secundam, et sic deinceps in infinitum ; in quo casu videntur consecrari infinitæ partes signatæ, distinctæ et discontinuæ inter se. — Respondetur tamen, suppositâ sententiâ Aristotelis de compositione continui, non esse validam illam consecrationem, quia per talem designationem non potest moraliter designari quæ sint partes consecratæ in hostiâ, cum non possit humana mens illas omnes concipere, nedùm designare. Dices adhuc : Ponamus quòd sacerdos intendit consecrare quotquot partes quartas discontinuas validè potest prædicto modo ; de illis inquiro an sint infinitæ? nam si sunt finitæ, cur non potuit alia quarta pars designari, cùm adhuc essent finitæ? — Respondeo : Probabile videtur, datâ tali intentione, consecrari aliquas partes quartas discontinuas ; nam utile per inutile non vitiatur ; et sacerdos posset procul dubio, si vellet, tres vel quatuor partes discontinuas seorsim consecrare ; ergo etiam si velit, omnes, cùm non faciat dependentem consecrationem unius à consecratione alterius, aliquæ manebunt consecratæ ; illæ tamen non erunt infinitæ,

(Cinq.)

sed finitæ; illæ scilicet, quas Deus scit posse humanâ industriâ moraliter designari; hæ autem non sunt infinitæ, quia industria humana finita est, et tam exigua potest jam esse pars, in quâ nulla hominum ars possit designare quartam partem. Et hæc sufficiant de casibus confictis, ut jam ad graviores quæstiones progrediamur.

DISPUTATIO V.

DE PRÆSENTIA CORPORIS ET SANGUINIS CHRISTI IN EUCHARISTIA.

1. Tria potissimùm tractari possunt de præsentiâ corporis et sanguinis Christi in Eucharistiâ: primum, an sit possibilis; secundum, an sit de facto; tertium, quæ et qualis sit hæc præsentia. Ex his secundum quidem punctum gravissimum est; sed quia totum ferè pendet ex sensu aliquorum locorum Scripturæ, latissimè tractatur ab interpretibus Scripturæ, et factum est ipsis proprium; aliunde verò controversistæ contra hæreticos nostri temporis adeò fusè et plenè hoc argumentum tractârunt, ut nihil addendum supersit; et ideò theologi scholastici solent illud controversistis, vel Scripturæ interpretibus relinquere; de aliis ergo, quæ magis ad scholasticam disputationem spectant, scholasticorum more in præsenti agemus.

2. Solùm posset circa hoc fidei dogma dubitari an sit fidei articulus, sicut mysterium Trinitatis vel incarnationis. Articulus fidei tripliciter sumi potest, ut notavit Sotus in 4, dist. 9, q. 2, art. 1: nam inprimis accipitur pro veritate fidei in conciliis definitâ; secundò, pro veritate in Scripturâ expressâ; tertiò, pro articulo in Symbolo fidei contento. Quo supposito, non est dubium quin hæc veritas primo et secundo modo sit articulus nostræ fidei; difficultas potest esse an sit etiam articulus in symbolo contentus, et cur de eo non fiat ibi in speciali professio. Non enim videtur posse negari quòd habeat specialem difficultatem diversam ab aliis articulis, ut concedunt Scotus, in 4, d. 10, q. 1; Durand., ibi; Sotus, ubi supra; Ledesmâ 1, p. 4, q. 16, art. 1; Gabriel, in Canonem lect. 39.

3. Respondent alii hoc mysterium includi in articulo omnipotentiæ Dei, quo fatemur Deum omnia miracula operari posse. Sed contra, quia aliud est fateri Deum posse, aliud fateri quòd fecerit; præsertim quòd aliquis contendit hoc implicare contradictionem, et ideò non potuisse fieri. Alii dicunt contineri sub articulo communionis fidelium, seu sub articulo sanctificationis nostræ. — Sed contra, quia communio fidelium non est magis propria hujus Sacramenti quàm aliorum, nisi per quamdam appropriationem; iterùm in articulo sanctificationis non continetur, nisi implicitè, sicut alia media sanctificationis.

4. Meliùs ergo respondetur, in Symbolo ea solùm contineri quorum cognitio per se requiritur, et non ut medium ad aliud ordinatum. Nam omnes partes Symboli creduntur per se, et non ratione implendi aliud præceptum; sed præcisè ad cultum fidei, et ad percipiendam ejus notitiam. Fides autem Eucharistiæ tota est necessaria propter usum illius, et ad implendum præceptum sumendi Eucharistiam; et ideò meritò prætermissa est in Symbolo, utpote cujus notitia ex vi alterius præcepti habenda esset. Posset tamen Ecclesia edere symbolum in quo hæc veritas contineatur, si id expedierit, ut in Sacramento Baptismi factum est, quod jam expressè confitemur in Symbolo Nicæno ex præscripto concilii Constant., et de facto in concilio Later., c. 1, in professione fidei inter alios fidei articulos hunc etiam de reali præsentiâ corporis Christi profitetur.

5. Dices: Ob eamdem rationem potuit omitti in Symbolo articulus remissionis peccatorum: nam hic etiam articulus sciri debuit ex alio capite, scilicet ex præcepto suscipiendi Sacramentum Baptismi vel Pœnitentiæ ad tollenda peccata. — Respondeo hanc obligationem non esse tam generalem ut omnes fideles comprehenderet; nam qui baptizantur in infantiâ, et postea non habent peccatum grave per Pœnitentiam expiandum, non habent præceptum Pœnitentiæ; oportet tamen eos habere fidem explicitam illius articuli, qui continet unum ex præcipuis fundamentis christianæ religionis.

SECTIO PRIMA.

Posse duo corpora esse in eodem loco; et idem corpus divinitùs simul in duplici loco.

6. In hoc mysterio duo potissimùm mirabilia fiunt circa sacratissimum Christi corpus: quod autem dicitur de corpore, idem omninò dicendum est de sanguine. Primum est, quòd omnes ejus partes invicem penetratæ sint in quâlibet parte hostiæ; ita ut ubi est caput, ibi etiam sint et pedes, et aliæ omnes partes. Secundum est, quòd idem corpus Christi sit simul in cœlo et in Eucharistiâ; in hoc altari, et in aliis multis, quæ duo videntur esse contra limitationem rei corporeæ: quare priùs videtur aliquid præmittendum de utriusque possibilitate in ordine ad divinam potentiam.

7. Primò igitur concedunt omnes naturaliter loquendo non posse idem corpus existere simul in duplici loco; quod ipsa experientia tam clarè testatur, ut nullâ indigeat probatione; cur autem nec angelus id possit, dicitur in materiâ de angelis. Secundò concedunt, non posse naturaliter duo corpora esse simul in eodem spatio; quod etiam testatur ipsa experientia, hoc enim provenit à quantitate, cujus effectus formalis est reddere subjectum impenetrabile cum alio corpore quanto, imò et ipsas partes impenetrabiles inter se, et per consequens extensas localiter. Tertiò concedunt Catholici, corpus, ablatâ quantitate, posse penetrari cum alio corpore quantùmvis quanto, imò et adhuc retentâ quantitate, posse auferri à Deo actualem extensionem localem partium, et actualem impenetrationem, ita ut de facto penetretur cum aliâ quantitate, sicut de facto corpus Christi, retentâ suâ quantitate, ponitur in Eucharistiâ sine extensione partium, et sine impenetratione; penetratur enim actu

cum quantitate panis; nam licèt corpus Christi retineat quantitatem, non tamen retinet modum quantitativum. Quartò concedunt, corpus aliquod, adhuc retentâ quantitate, posse constitui à Deo simul in duplici et multiplici loco, dùm tamen non sit in illis omnibus modo quantitativo. Hoc patet ex eodem mysterio Eucharistiæ : nam, licèt Christus Dominus in cœlo habeat extensionem quantitativam, in Eucharistiâ tamen habet alium modum essendi, et ideò collocatur simul in pluribus altaribus; quod adversùs hæreticos probatur : primò, quia in hoc nulla ostenditur repugnantia contradictionis; secundò, quia duæ ubicationes sunt duæ formæ accidentales contrariæ; ergo, sicut de potentiâ absolutâ possunt se compati simul calor et frigus in gradu intenso in eodem subjecto, sic etiam poterunt duæ ubicationes distinctæ.

8. Duo supersunt inquirenda : primum, utrùm in eodem spatio possit poni simul de potentiâ absolutâ duplex corpus, utrumque cum extensione et modo quantitativo? Secundum est, utrùm de potentiâ absolutâ possit idem corpus cum modo quantitativo poni simul in duplici loco distanti?

Circa primum negant plures ex antiquioribus et recentioribus, quia modus quantitativus est ipsa actualis impenetratio; sed non potest esse actualis impenetratio cum actuali penetratione; ergo nec duo corpora cum modo quantitativo possunt compati se in eodem spatio.

9. Dico primò : Retentis iisdem omnibus modis, et accidentibus positivis, quæ quodlibet illorum in absentiâ alterius haberet, possunt se compati de potentiâ absolutâ in eodem spatio. Probatur, quia meum corpus nunc in hoc spatio solùm habet quantitatem, et talem extensionem localem partium; sed cum toto hoc compatitur secum aliud corpus, quantùm de potentiâ absolutâ; ergo, nullo ablato positivo, compatitur secum aliud corpus quantum. Major negatur à nonnullis, dicunt enim in meo corpore non solùm dari quantitatem et præsentiam localem, sed etiam modum alium positivum, qui dicitur extensio quantitativa, cum quâ non potest esse aliud corpus. Sed contra istam sententiam probatur major supra posita, quia tota ista extensio nihil aliud est quàm unam partem esse extra aliam localiter; per hoc enim solùm quòd ego habeam manus in unâ parte spatii, et pedes in aliâ, et sic de aliis, intelligitur sufficienter me habere totam extensionem actualem, quæ exigitur à quantitate; ergo superfluus est ille modus superadditus. Hoc ergo supposito, probatur minor supra posita in primo syllogismo, quia cum hâc præsentiâ locali, quam ego habeo in hoc loco, potest esse de potentiâ absolutâ præsentia localis alterius hominis extensi; quod inprimis probatur exemplo Christi Domini adhuc cum suâ præsentiâ locali extensâ penetrati, cum claustro uteri virginei, et cum lapide sepulcri, et cum januis clausis cœnaculi. Deinde ratione, quia non repugnant essentialiter, sed tantùm naturaliter hoc meum *ubi* cum *ubi* alterius corporis; ergo, retentâ meâ quantitate, et hoc meo *ubi*, potest esse aliud corpus in hoc spatio de potentiâ absolutâ; ergo de primo ad ultimum, retento omni modo et accidenti positivo quod nunc habeo, potest de potentiâ absolutâ poni aliud corpus in hoc eodem spatio. Confirmatur, quia quando corpus Christi ascendentis in cœlum penetratum fuit cum cœlis, non ideò cœlum perdidit aliquem modum intrinsecum extensionis quantitativæ; alioquin posset etiam tunc ignis vel aer penetrari cum cœlo; ergo potest retineri tota extensio, et omnia alia accidentia intrinseca, quando unum corpus divinitùs penetratur cum alio.

10. Dico secundò : Non possunt compati se duo corpora quanta in eodem spatio, retentâ actuali impenetratione. Hoc patet ex terminis, quia impenetratio actualis contradicit actuali penetrationi duorum corporum. Cæterùm hæc conclusio non opponitur cum præcedenti, quâ diximus posse compati se duplex corpus quantum in eodem spatio sine ablatione alicujus positivi, quia actualis impenetratio, quam modò dicimus auferri in tali casu, non est aliquis modus positivus, sed est negatio alicujus ubicationis alterius corporis in eodem loco; hæc autem negatio aufertur necessariò eo ipso quòd ponatur aliud corpus in eodem loco.

11. Petes : Si duo corpora quanta penetrarentur, retentâ suâ extensione quantitativâ, quomodò se haberent in ordine ad agendum et patiendum? — Respondeo inprimis, si illa corpora essent ejusdem coloris et figuræ, non discerneret visus utrùm ibi essent duplex vel unicum corpus; si verò haberent diversos colores, appareret quasi unum corpus habens colorem medium similem illi qui resultat per confusionem pulveris diversi coloris. Item, quodlibet illorum corporum posset pati à quolibet agente extrinseco, et agere in ipsum, perinde ac si esset solum in illo loco. Denique illa duo corpora possent mutuò in se agere, ac si non essent penetrata, quia quodlibet illorum habet naturalem modum existendi; penetratio autem non impedit, imò potiùs adjuvat ad actionem, quia habent inter se majorem præsentiam quàm si solùm essent contigua.

12. In secundâ quæstionis parte, adversarios habemus S. Thomam, Bonaventuram et alios graves auctores quos affert Suarez, disput. 48, sect. 4, qui negant, etiam de potentiâ absolutâ posse idem corpus circumscriptivè seu quantitativè existens poni simul in duplici loco; quam sententiam iterùm defendendam suscepit Vasquez in præsenti, disp. 189, cap. 6. Verior tamen et communis jam sententia affirmat, quam latè probat Suarez ubi supra, ubi affert pro eâ plures doctores etiam ex antiquioribus.

13. Probatur primò, quia potest corpus quantum privari à Deo omni ubicatione circumscriptivâ, et solùm habere *ubi* definitivum, ut adversarii admittunt, ergo poterit etiam corpus quantum habere simul duas ubicationes circumscriptivas. Probatur consequentia, quia plus est, et magis repugnat corpori quanto privari omni ubicatione circumscriptivâ, quàm habere duas; ubicatio enim circumscriptiva est passio cor-

poris quanti : quare sicut magis repugnat igni carere omni calore, quàm habere duplicatum calorem (illud enim esset carere passione quam postulat, hoc autem solum est accipere quod non postulat), sic etiam corpori quanto magis repugnat carere omni ubicatione circumscriptivâ quàm habere duas; ergo, si Deus potest facere primum, poterit et secundum.

14. Probatur secundò, quia non repugnat de potentiâ absolutâ eamdem albedinem esse in duplici subjecto distincto, ut omnes admittunt; ergo nec repugnabit idem corpus esse quantitativè in duplici loco; quæ enim major est in hoc repugnantia?

Tertiò probatur, quia possunt de potentiâ absolutâ duo corpora extensa esse simul in eodem loco circumscriptivè, ut probatum est supra; ergo et unum corpus poterit esse per miraculum in duplici loco circumscriptivè; non enim est major repugnantia in secundo quàm in primo.

15. Respondent negando consequentiam, quia de ratione unius est esse indivisum in se, et divisum à quolibet alio; ita tamen ut esse indivisum in se sit illi magis intrinsecum quàm esse divisum à quolibet alio; quando ergo duo corpora ponuntur in eodem loco, solùm videtur fieri quòd unum corpus non dividatur ab alio; atverò, si unum corpus ponatur in duplici loco, sequitur idem esse divisum à se, quod fieri non potest. — Sed contra, primò, quia si solutio aliquid valet, probaret etiam unum corpus non posse esse definitivè in pluribus spatiis, quia tunc etiam divideretur à se ipso. Contra secundò, quia tam repugnat ad rationem veræ unitatis non esse divisum hoc ens, quod est unum, à quolibet alio ente, quàm esse divisum in se; ergo etiam repugnaret duo corpora esse in eodem loco; vel si non repugnat simultas localis duobus corporibus, neque etiam repugnabit divisio localis eidem corpori.

16. Quartò probatur ex hoc mysterio Eucharistiæ, in quâ Christus verè et realiter est præsens, licèt per ubicationem definitivam : ex hâc enim arguitur possibilitas ubicationis circumscriptivæ in duplici loco; primò, quia ubicatio circumscriptiva, sicut petit corpus non poni in alio loco circumscriptivè, sic etiam postulat non poni alibi definitivè : petit enim corpus non esse alibi quàm ibi ubi circumscribitur; ergo si corpus quod est in cœlo circumscriptivè potest poni de potentiâ absolutâ alibi definitivè, poterit etiam poni alibi circumscriptivè. Deinde probatur eadem consequentia, quia nulla potest afferri probabilis ratio repugnantiæ, quæ magis impossibilem reddat secundum casum quàm primum, ut ex solutione earum constabit.

17. Prima ergo contradictio hæc est : Sequeretur enim corpus illud esse in loco circumscriptivè, et non esse circumscriptivè : primum admittitur in conclusione, secundum probatur, quia circumscribi in hoc loco est terminari in hoc loco, ut nomen ipsum sonare videtur; ergo finiri in hoc loco; ergo non esse extra; ergo non esse in alio loco; ergo, si ponitur in alio loco, non ponitur hìc circumscriptivè. — Hæc objectio si aliquid probat, probat etiam id quod est circumscriptivè in uno loco non posse in alio esse definitivè, quia si in primo loco circumscribitur et terminatur, non poterit esse extra illum aliquo modo, cùm tamen oppositum habeat de facto corpus Christi, cui circumscriptio quam habet in cœlo et quam habuit in cœnâ non obstitit quominùs alibi miraculosè existeret et existat. Deinde respondeo de essentiali ratione ubicationis circumscriptivæ solùm esse quòd corpus sic circumscriptum in uno loco habeat partem extra partem, et ita commensuretur loco, ut naturaliter non possit alibi existere : ubicatio enim illa non dicit essentialiter negationem alterius *ubicationis*.

18. Objiciunt secundò : Effectus formalis alicujus formæ non potest crescere nisi crescat ipsa forma; non enim potest aliquis esse magis calidus, nisi crescat calor; sed extensio localis est effectus formalis quantitatis; ergo non potest idem corpus habere duplicem extensionem localem, nisi habeat duplicem quantitatem; ergo idem corpus cum eâdem quantitate non potest poni in duplici loco extensum. — Respondeo extensionem localem actualem esse quidem passionem quantitatis, non tamen esse effectum formalem quantitatis; alioquin si esset ejus effectus formalis, non posset poni à Deo corpus quantum sine extensione actuali, sicut non potest poni calor in subjecto, quin reddat illud calidum. Potest ergo corpus quantum habere de potentiâ absolutâ duplicem extensionem localem, sicut potest ignis habere duplicem calorem : quia est ejus passio.

19. Objiciunt tertiò : Si potest idem corpus quantitativè poni in duplici loco, ergo et in pluribus, ergo et in omnibus, ergo erit ubique, ergo erit immensum. Hoc autem est impossibile, quia immensitas est attributum Dei incommunicabile creaturæ. — Hoc argumentum æquè militat contra mysterium Eucharistiæ : nam si potest poni idem corpus vel eadem anima definitivè in pluribus locis, ergo et ubique; ergo erit immensa, immensitate multò magis simili immensitati divinæ quàm si corpus esset circumscriptivè ubique, quia in illo primo casu esset tota anima in toto, et tota in quâlibet parte spatii, sicut Deus. — Ad argumentum respondetur impossibilem esse multitudinem ubicationum infinitam, qualis requireretur ad existendum ubique per plures præsentias circumscriptivas. An verò possit per unicam ubicationem esse ubique, alibi examinandum est.

20. Objiciunt quartò : Si idem corpus ponitur hoc modo in duplici loco, sequitur idem corpus distare à seipso et dividi à se ipso, quod est impossibile. Hoc etiam æquè militat contra Eucharistiam : cur enim magis distaret vel divideretur à seipso corpus in duplici loco circumscriptivè existens, quàm modò Christus prout in cœlo et in Eucharistiâ distat vel dividitur à seipso? — Ad argumentum ergo Suarez, d. sect. 4, in responsione ad 2, dicit non esse inconveniens idem positum in duobus locis distare à seipso, quia, prout habet unam ubicationem, distat à seipso prout habet aliam. Ego tamen libentiùs negarem, licèt quæstio

sit de nomine, quia distantia dicit distinctionem duorum quæ distant; quare, sicut idem homo cum duplici albedine non diceretur similis sibi, nec idem homo cum albedine et nigredine diceretur dissimilis sibi, nec idem homo cum duplici ubicatione in eodem loco diceretur proximus sibi ob defectum distinctionis; sic nec idem homo in duplici loco diceretur distans à se, quia eadem est ratio in omnibus. Quem modum loquendi probat idem Suar. eâdem disp. 48, sect. 1, § *Secundò colligitur*. Deinde à fortiori non dicetur divisus à se, quia divisio non solùm dicit distantiam, sed clariùs importat distinctionem : dividi enim unum ab alio, est unum non esse aliud, nec habere aliquam unionem cum illo ; ubi autem est identitas, non potest esse divisio.

21. Objiciunt quintò : Si idem corpus poni potest in duplici loco per duplicem præsentiam quantitativam, ergo et poterit etiam poni in eodem loco per duplicem et per plures præsentias ; ergo esset bis et pluries simul in eodem loco, quod tamen non videtur posse concipi. Hoc etiam militat contra Eucharistiam, quia si Christus ponitur definitivè in pluribus locis, ergo poterit etiam poni bis et pluries in eodem loco ; quod de facto contingeret, si penetraret Deus species panis cum speciebus vini. — Respondetur ergo admittendo sequelam, in quâ nullum reperitur absurdum.

22. Objiciunt sextò : Si idem corpus ponitur in duplici loco, ergo est majus quolibet illorum locorum seorsim sumpto; occupat enim duplò majus spatium; ex hoc autem sequitur locatum non esse æquale cum loco, quod est contra Aristotelem et contra essentiam loci. — Respondetur : Si sermo sit de æqualitate inter rem locatam et locum, tunc corpus illud non esset de se æquale utrique loco simul sumpto, sed singulis seorsim, quia hæc æqualitas consistit in aptitudine quam de se quantitas illius corporis habet ad replendum illud spatium, et non plus. Si verò comparatio fiat inter extensionem actualem illius corporis et locum ipsum, verè utraque extensio esset æqualis utrique loco, et singulæ extensiones singulis locis, et per consequens corpus illud haberet extensionem duplò majorem singulis locis, in quo nihil est absurdi; maneret enim verum quòd corpus ipsum de se non esset majus, sed æquale unicuique loco.

23. Objicit septimò P. Vasquez, quia si poneretur idem lapis in duplici loco, et utrobique esset extra centrum, ergo utrobique gravitaret in centrum ; ergo si utrobique relinqueretur, utrobique tenderet in centrum per propriam gravitatem : hoc autem est impossibile, quia jam lapis haberet virtutem naturalem ad producendas duas præsentias simul ; ergo etiam erit impossibile id ex quo sequitur. — Respondeo hoc argumentum procedere etiam contra duas præsentias, quarum una sit definitiva, et altera circumscriptiva ; nam eodem modo peti potest, replicato corpore Christi in Eucharistiâ, an idem corpus existens in cœlo possit naturali virtute movere se localiter; vel quando erat in terrâ, an posset naturaliter gravitare et tendere deorsùm. Videtur enim quòd non posset, quia gravitas vel potentia progressiva naturalis, sicut non habet virtutem ad producendas duas præsentias simul, sic nec ad producendam unam, quando est alia producta ab alio agente ; ergo cùm idem corpus sit alibi, scilicet in Eucharistiâ, non potest naturaliter accipere secundam præsentiam tunc à virtute naturali ; ergo corpus Christi ibi ubi existit circumscriptivè, non gravitaret, sed maneret naturaliter suspensum in aere; nec posset ambulare aut se ullo modo movere. Quod ergo P. Vasquez dixerit in suâ sententiâ, dici poterit in nostrâ.

24. Ad argumentum itaque aliqui fatentur quòd si poneretur idem corpus circumscriptivè in duplici loco, in neutro posset connaturaliter moveri aut gravitare, nisi Deus adderet novas vires ad illum motum, quas Deus non deberet addere ex suppositione prioris miraculi. Ita videtur sentire P. Hurtado, disp. 13 Physicæ, sect. 5, n. 56, cum aliis recentioribus. Hoc tamen in universum dictum difficile est, primò propter rationem supra tactam, quia nimirùm dicendum esset corpus Christi de facto ex suppositione præsentiæ eucharisticæ non posse connaturaliter moveri in cœlo, sed debuisse omninò quiescere in eo loco in quo invenitur, ita ut nec posset movere labia vel linguam ad loquendum, nec cor posset suum motum in terrâ exercere, et hæc omnia esse nova miracula, cùm connaturaliter priori miraculo deberetur quies, et immobilitas omnimoda in illo alio loco, ubi existit circumscriptivè.

25. Secundò, quia eodem modo dicendum esset quòd quando miraculosè unum corpus penetratur cum alio, ex suppositione ejus miraculi non possit alterum solum ex iis corporibus localiter moveri, sed debeat vel utrumque simul moveri, vel utrumque sistere, quia partes singulæ corporis per motum incipiunt de novo penetrari cum aliis partibus illius alterius corporis ; corpus autem non habet virtutem naturalem ad illam novam penetrationem, hoc est, ad producendum *ubi* novum in eo spatio in quo est aliud corpus resistens; ergo illud corpus semel penetratum non posset ulteriùs progredi, nec gravitaret lapis, si esset penetratus cum aere, sed deberet connaturaliter quiescere vel moveri simul cum ipso aere; imò nec simul cum aere posset connaturaliter moveri, quia jam tunc etiam produceretur ubicatio nova, ad quam producendam non habet naturalem virtutem corpus illud in eo spatio in quo reperitur aliud corpus. Unde, quando corpus Christi penetratum erat cum portis cœnaculi, ex suppositione illius penetrationis semel factæ, connaturaliter debebatur quòd non progrederetur ulteriùs, nec exiret ex spatio in quo erat porta ; nec etiam regrederetur, sed semper maneret penetratum cum portâ, quia quicumque motus versùs quamlibet partem esset novum miraculum propter novam resistentiam, et propter defectum virtutis naturalis ad illum motum.

26. Ex hoc ergo exemplo colligere possumus faciliorem responsionem ad argumentum illud P. Vasquez ; nam in utroque casu, scilicet quando duo corpora penetrantur, et quando idem corpus ponitur in duplici

loco, potest Deus multipliciter se habere in eo miraculo operando. Primò enim potest Deus se solo illud operari, ita ut corpora ipsa non concurrant ad eum motum vel præsentiam, per gravitatem aut potentiam locomotivam propriam. Secundò, potest Deus concurrere cum ipsismet corporibus, ita ut, v. g., lapis suâ gravitate tendat deorsùm, et transeat per spatium in quo est alius lapis, perinde ac si nullum esset impedimentum; vel quòd homo per suam propriam virtutem conservet suum *ubi*, quo stat Romæ innixus suis pedibus, perinde ac si non esset replicatus Neapoli; qui Dei concursus non erat debitus lapidi vel homini in illis circumstantiis, propter impedimentum naturale alterius corporis vel alterius ubicationis; atque adeò erit concursus supernaturalis saltem quoad modum.

27. Non tamen desunt qui dicunt id fieri mediâ qualitate supernaturali, quam Deus ad hunc finem imprimit corpori, prout de corporibus gloriosis sentiunt aliqui habere qualitatem supernaturalem, quâ possunt penetrari cum aliis corporibus, quando volunt; de quo latè P. Salas, 1 tom., in 1-2, tract. 2., disp. 14, sect. 19, juxta quam sententiam idem dici posset de corpore replicato in duobus locis, quòd habeat similem qualitatem supernaturalem, quâ possit se movere, non obstante illo impedimento alterius præsentiæ in altero loco.

28. Hoc supposito, si Deus priori modo se gerat, facilè possumus concedere corpus illud in neutro casu se posse movere, quia Deus non vult dare illi concursum aliquem indebitum, sed vult se solo illud ponere in tali vel tali spatio; cùm ergo aliunde sit impedimentum naturale ad quamlibet præsentiam propriâ virtute producendam, non mirum quòd non possit illud corpus movere se, sed solùm moveri à Deo, qui ipsum in tali spatio et cum illis impedimentis collocavit. Lapis ergo cum alio lapide eo modo penetratus à solo Deo nolente dare concursum indebitum lapidi, non poterit propriâ gravitate descendere, nec homo posset ambulare, ut regrederetur vel progrederetur ulteriùs, sed deberet ibi manere inclusus, donec extraheretur à Deo qui illum ibi clausit. Similiter homo eo modo positus in duobus locis à solo Deo nolente illi dare concursum indebitum, in neutro loco posset ambulare et movere se, sed solùm posset moveri à Deo, propter impedimentum alterius præsentiæ, cum quâ non potest homo propriâ virtute aliam præsentiam simul producere.

29. Cæterùm de facto Deus in ejusmodi miraculis non se gerit hoc priori modo, sed posteriori, volendo scilicet quòd corpora propriâ gravitate aut virtute motivâ operentur et producant, vel conservent illam præsentiam, non obstante naturali impedimento alterius corporis, vel alterius præsentiæ ejusdem corporis. Sic quando corpus Christi penetratum fuit cum Virginis utero in nativitate, vel cum portis cœnaculi, voluit Deus concurrere cum ipso corpore ad motum localem, et ad præsentiam producendam per potentiam suam motivam, non obstante illo naturali impedimento alterius corporis. Sic etiam quando corpus Christi positum fuit in Eucharistiâ manens in cœnâ visibile apud discipulos sicut priùs, volebat Deus concurrere cum illo corpore ad conservandum suum *ubi* quod habebat in loco ubi stabat vel recumbebat, ita ut illa præsentia penderet à virtute propriâ ipsius corporis sicut priùs, non obstante illâ secundâ præsentiâ ejusdem corporis in alio loco. Sic denique, quando aliqui sancti viri miraculosè positi sunt à Deo in duobus locis distantibus, prout de sancto Francisco Xaverio refertur in ejus historiâ, ita positi sunt, ut eorum præsentia localis penderet ab ipsis, et non à solo Deo; nam eodem modo ambulabant, stabant et movebantur à seipsis, sicut antea.

30. Quando ergo Deus eo modo replicat corpus in alio loco, fatendum videtur, ex suppositione primi miraculi, posse et debere illud corpus moveri et gravitare, sicut si esset in uno solùm loco. Probatur ex dictis; et quidem si ad hunc finem additur qualitas intrinseca, ut aliqui volebant, constat jam ex vi illius qualitatis deberi corpori motum ad quem ordinatur talis qualitas; sicut corpori glorioso ex vi similis qualitatis in eâ sententiâ debetur concursus ad transeundum per aliud corpus. Si verò non ponatur talis qualitas, sed Deus solus concurrens ad eum motum, adhuc ex suppositione talis replicationis debebitur concursus Dei, quia supponimus Deum voluisse Petrum, v. g., manere Romæ stantem vel jacentem, sicut erat priùs, atque adeò cum ubicatione conservatâ à suâ propriâ virtute, quâ sustinet corpus stando, vel à gravitate, à quâ procedit ubicatio jacentis; quando autem auferretur corpus, quod erat infra ipsum, et à quo sustinebatur, non poterit ampliùs propriâ gravitate conservare illud *ubi;* nam gravitas non potest conservare *ubi* corporis gravis in aere, sed debet inferiùs descendere; quod idem est si priùs propriâ virtute stabat, et auferatur pavimentum cui pedes innitebantur; tunc enim propria virtus non potest ampliùs conservare illud *ubi;* ergo si Deus volebat Petrum esse Romæ cum præsentiâ productâ vel conservatâ à virtute aut gravitate propriâ, necesse est ut possit in iis casibus gravitare aut ambulare ad acquirendum aliud *ubi* quod possit provenire ab ejus virtute aut gravitate loco *ubi* præcedentis.

31. Unde consequenter dicendum est posse etiam Petrum in illo loco ambulare pro libito, deberique ei concursum ad ambulandum et movendum linguam, labia, manus, etc.; quia volente ipso ambulare, jam potentia et virtus motiva ipsius non potest ampliùs conservare ubicationem quam priùs conservabat, dùm stabat; virtus enim motiva hominis non potest operari aut producere ubicationem, nisi ex imperio appetitûs vel voluntatis; ergo, cessante imperio voluntatis circa ubicationem, non poterit ampliùs virtus naturalis Petri conservare illam ubicationem præcedentem; ergo, si pedes vel lingua debent esse Romæ per ubicationem provenientem ab ipso Petro, debet dari ei concursus ad illam aliam ubicationem producendam, quam vult producere per illum motum localem quem imperat. Similiter si priùs jacebat, et postea velit surgere, gra-

vitas quæ conservabat prius *ubi*, non potest naturaliter resistere conatui vel voluntati efficaci quâ homo vult surgere; ergo non potest ampliùs conservare illud prius *ubi*, et per consequens debetur Petro concursus ad aliud *ubi*, si debet manere Romæ per *ubi* proveniens ab ipso.

32. Adverte item, quando eo modo replicatur à Deo corpus in duobus locis, posse adhuc id dupliciter contingere : primò, ita ut Deus velit in utroque loco corpus habere *ubi* dependenter à propriâ gravitate vel potentiâ passivâ; et tunc, positâ ejusmodi replicatione, debetur corpori in utroque loco concursus ad motum, sive progressivum, sive gravitationis, prout occasio tulerit, propter rationem supra positam. Sic sancti illi viri qui miraculosè in diversis simul locis eodem tempore visi sunt, in utroque loco movebantur et conservabant suas ubicationes, sicut si essent in uno solo loco. Secundò, potest Deus velle corpus esse in altero loco per *ubi* acceptum à solo Deo, vel à causâ aliquâ supernaturali; in altero autem loco per *ubi* dependens à virtute vel gravitate propriâ ipsius corporis; et tunc in uno solùm loco debebitur ei concursus ad ambulandum, gravitandum, etc. Sic ponitur de facto corpus Christi in Eucharistiâ per *ubi* non proveniens à gravitate aut potentiâ motivâ ipsius corporis, sed vel à Deo vel à virtute supernaturali quæ sit in speciebus, ut postea videbimus; in cœlo tamen manet per ubicationem dependentem à virtute ipsius corporis, atque ideò in cœlo solùm debetur ei concursus ad motus locales propriâ virtute efficiendos, non in Eucharistiâ; ex quibus omnibus patet jam responsio ad illud fundamentum P. Vasquez.

33. Objiciunt ultimò, quia sequeretur eumdem hominem vivere simul et mori, amare et odio habere idem objectum; frigefieri et calefieri; ac denique peccare in uno loco, et in alio mereri. Hoc argumentum ferè æquè militat contra Eucharistiam, quia etiam ex hoc mysterio sequi videtur posse Christum mori extra Eucharistiam, et in Eucharistiâ non mori; amare in cœlo, et odisse in Eucharistiâ; et sic ferè de aliis. Quid autem dicendum sit in his casibus, peculiarem petit disputationem, de quâ sectione sequenti.

SECTIO II.

Utrùm corpus existens in duplici loco debeat habere utrobique eadem accidentia et easdem mutationes.

34. Hanc quæstionem latè disputat Suarez, ubi supra, sect. 5 et 6, à cujus tamen doctrinâ aliquantulùm discedendum erit. Dico primò : Loquendo de iis omnibus quæ non dependent essentialiter ab hoc loco, non repugnat de potentiâ absolutâ ea omnia collocari utrobique cum ipso corpore. Hæc est communis, et probatur, quia sicut non repugnat idem corpus habere duas ubicationes in duplici loco, cur magis repugnabit colorem vel aliud accidens illius corporis habere alias duas præsentias in illo duplici loco?

35. Dico secundò : Non repugnat de potentiâ absolutâ poni aliquod corpus in duplici loco, et tamen accidentia, quæ habet in uno loco, non poni in alio. Hæc est contra nonnullos, quos affert Suarez, disp. 48, sect. 5, dicentes non posse de potentiâ absolutâ poni corpus in alio loco, quin ibi ponantur etiam ea omnia quæ secum alibi habet. Sed reverà nostra conclusio est verior, et probatur primò ex primâ conclusione, quia non repugnat, imò necesse est, præsentiam localem, quam corpus habet in uno loco, non haberi in alio, licèt verè sit unita cum illâ; ergo non repugnabit albedinem, quam habet in uno loco, non haberi in alio. Quæ enim in hoc est major contradictio? Probatur secundò exemplo animæ rationalis, quæ quidem existit in capite et in pede; et tamen non habet in pede unionem, nec aliqua accidentia quæ habet in capite; ergo similiter, si homo poneretur in alio loco, posset de potentiâ absolutâ carere ibi aliquibus accidentibus quæ hìc habet. Denique probatur à priori, quia præsentia corporis non est præsentia albedinis, v. g., nec è contra; sed sunt duæ ubicationes distinctæ, vel certè loquendo de possibili, possunt esse distinctæ; ergo potest à Deo produci secunda præsentia corporis, quin producatur secunda præsentia albedinis; in hoc enim nulla apparet implicatio contradictionis.

36. Dicunt : Sequitur ex hoc Petrum habere albedinem, v. g., et non habere albedinem, quia hìc habet illam, et Neapoli non habet. — Sed facilè dissolvitur hæc contradictio, quia negativa est falsa; cùm enim sit universalis, facit hunc sensum : *Petrus nullibi habet albedinem*, qui est falsus; habet enim albedinem in uno loco. Petes utrùm hæc conclusio locum habeat in omnibus accidentibus quæ non dependent à loco. — Respondeo, in omnibus, nisi forsitan excipienda sit actio; non enim videtur posse poni Petrum Romæ, quin ibi ponatur sua actio quâ dependet à Deo, nam cùm ibi etiam habeat suum esse, debet ibi illud habere acceptum à Deo per influxum, et per consequens necesse videtur quòd ibi existat actio quâ illud esse accipit. Cæterùm adhuc de ipsâ actione defendi potest conclusio, quia potest ad minus Deus ponere Petrum Romæ productum ex vi alterius actionis novæ distinctæ ab actione quâ conservatur alibi, et per consequens potest tunc esse Petrus Romæ sine actione quâ alibi conservatur.

37. Dico tertiò : Si Deus operetur conformiter ad naturas rerum, in casu quo ponat corpus in duplici loco, debet etiam ponere utrobique ea omnia quæ in primo loco habebat, exceptis iis quæ dependent à loco, ut dictum est. Conclusio comprehendit non solùm proprietates naturales, sed alia etiam accidentia communia, ut calorem, albedinem, etc.; item non solùm ea accidentia quæ haberet tunc quando poneretur in secundo loco, sed ea etiam quæ postea denuò acciperet per alias mutationes. Quare, si Petrus existens alibi collocaretur Romæ, et postea alibi infrigidaretur, deberet etiam Romæ infrigidari.

38. Probatur primò conclusio exemplo Christi Domini, qui, ut postea videbimus, juxta communem sententiam theologorum, habet in Eucharistiâ non solùm passiones, sed alia etiam accidentia independentia à loco, quæ habet in cœlo; quæ quidem, licèt

non ponantur in Eucharistiâ ex vi verborum, ponuntur tamen per concomitantiam, quam concomitantiam concilium Tridentinum, sess. 13, cap. 3, dicit esse naturalem connexionem unius cum alio; ideòque fit sub speciebus panis poni animam Christi Domini, quia, licèt ibi solùm ponatur corpus ex vi verborum, quia tamen anima unita est corpori Christi in cœlo, ideò ponitur etiam cum corpore in Eucharistiâ; quod idem dicendum est de potentiis et passionibus; nam hæ etiam habent naturalem connexionem cum essentiâ; ergo, si Petrus ponatur modò in duplici loco, habebit etiam utrobique easdem potentias et proprietates, propter eamdem naturalem connexionem passionum cum essentiâ. Deinde habebit eadem accidentia utrobique; nam, licèt hæc accidentia non habeant tantam connexionem cum subjecto, quantam habent passiones, habent tamen aliquam connexionem ratione unionis, ob quam theologi censent Christum, ut prædixi, in Eucharistiâ non solùm habere easdem passiones, sed eadem etiam alia accidentia quæ habet in cœlo; ergo idem dicendum est de quovis homine existente in duplici loco.

39. Probatur secundò, quia juxta naturam rei est ut ea quæ cum aliquo uniuntur, illud comitentur, quòcumque ierit; unio enim est societas perpetua eorum quæ uniuntur: quare dixit Aristoteles, *motis nobis, moveri omnia quæ sunt in nobis;* idque experientia confirmat, quâ videmus, motâ substantiâ, moveri simul omnia accidentia quæ sunt in illâ; ergo, si substantia deferatur ad alium locum perseverans adhuc in primo loco, secum etiam deferet omnia sua accidentia; ratio enim unionis id videtur connaturaliter postulare.

Dices: Ergo si ponatur in duplici loco pars aquæ, quæ est in hoc vase, debent etiam poni in utroque loco aliæ omnes partes aquæ, quæ uniuntur hìc cum illâ. — Nonnulli negant consequentiam; ego tamen libentiùs concedo: nam reverà illa unio est aliquis modus substantialis illius partis aquæ; quare connaturaliter debet illam partem semper comitari, donec illa unio corrumpatur.

40. Objicies primò: Impulsus quem recipit corpus in uno loco est accidens independens à loco; et tamen hic impulsus non haberetur utrobique; Christus enim Dominus non habet in cœlo impulsum quem habet in Eucharistiâ, nec è contra; ergo non omnia accidentia quæ independent à loco, habentur utrobique. Consequentia patet. Major probatur, quia, licèt præsentia localis et motus localis qui fit ab impulsu dependeat essentialiter ab hoc loco, atverò ipse impulsus est quædam qualitas præcedens, quæ posset eadem produci in alio loco, et quæ potest moveri de loco in locum, ut patet in lapide sursùm projecto, qui defert secum in alium locum impulsum quem accepit à manu projicientis; ergo impulsus est accidens independens à loco. — Responderi potest primò, licèt impulsus in seipso non dependeat essentialiter ab hoc loco, ordinari tamen ad producendam præsentiam localem, et ideò non poni eumdem impulsum in utroque loco, quia cùm non habeat virtutem ad producendum plusquàm unam præsentiam, non posset utrobique operari, et per consequens frustra poneretur in utroque loco.

41. Cæterùm hoc non videtur satisfacere, quia potentia etiam locomotiva corporis Christi non potest in Eucharistiâ aliquid operari; nam ibi non potest corpus Christi se loco movere, sed solùm moveri ad motum specierum; et tamen illa potentia locomotiva (si distincta est à substantiâ) ponitur in Eucharistiâ per concomitantiam; ergo et impulsus quem accipit in cœlo potest et debet poni in Eucharistiâ per concomitantiam, licèt ibi non possit operari. Ratio autem sumitur ex dictis, quia unio physica videtur hoc petere ut si unum extremum potest poni, ubi est aliud, ponatur, ut dictum est; cùm ergo impulsus ille uniatur physicè corpori in alio loco, et aliunde possit poni in loc etiam loco, non est cur non ponatur, ut hìc etiam perficiat subjectum, et communicet illi suum effectum formalem, licèt non operetur hìc efficienter suum effectum.

42. Confirmatur, quia quantitas etiam ordinatur ad impenetrationem actualem magis quàm impulsus ad motum localem actualem; nam impulsus potest naturaliter impediri à suâ operatione, vel per resistentiam subjecti; ut cùm ego impellor ab alio, et tamen non moveor, quia per conatum resisto motui, vel per impulsum contrarium, ut cùm à duobus agentibus impellitur corpus in partes contrarias, et, altero alterum impediente, non movetur: quantitas verò non potest naturaliter impediri ab operandâ actuali impenetratione; et tamen in Eucharistiâ ponitur quantitas Christi, ubi non operatur actualem impenetrationem, quia nimirùm habet saltem ibi suum effectum formalem, et perficit subjectum; ergo eodem modo potest poni ibi impulsus alibi impressus, licèt ibi non operetur motum localem.

43. Meliùs ergo et magis consequenter responderi potest impulsum etiam, sicut et alia accidentia, debere poni in utroque loco, ubi est idem corpus, atque ideò corpus Christi in Eucharistiâ habere eumdem impulsum quem in cœlo accipit, sicut et habet easdem species impressas quas ejus oculi alibi ab objectis accipiunt; non tamen habet in cœlo impulsum quem in Eucharistiâ accipiat, quia in Eucharistiâ non accipit impulsum ullum ab agentibus naturalibus, sed movetur à speciebus illud secum trahentibus per qualitatem supernaturalem ad hunc finem acceptam, ut postea videbimus, qui motus fieri potest absque omni impulsu.

44. Dices: Ergo si Petrus ponatur in duplici loco circumscriptivè, et in uno accipiat impulsum, in altero etiam locò impelletur et movebitur localiter per illum impulsum utrobique existentem. Cur enim magis ille impulsus operabitur motum localem in uno loco quàm in alio? Quamvis enim unus impulsus non possit producere nisi unum motum, quando tamen impulsus esset vehemens, posset dividere suam operationem, ita ut in singulis locis causaret motum mi-

norem, et ex utroque fieret totus motus correspondens efficaciæ illius impulsûs.

45. Respondeo id non sequi, quia, licèt hic impulsus non sit alligatus ad hunc locum, est tamen alligatus ad producendam præsentiam et motum in tali loco, et non in alio. Potest quidem ipse impulsus etiam naturaliter esse in loco in quo non potest producere motum aut præsentiam, ut constat quando lapis impellitur ab aliquo sursùm, et ab alio potentiori deorsùm; tunc enim in lapide descendente deorsùm manet adhuc impulsus, quo deberet ascendere sursùm; ideò enim lapis tardiùs et lentiùs descendit, quia impeditur aliquantulùm, et retardatur ab impulsu contrario adhuc in eo manente; ergo ille impulsus descendit etiam ad cum locum in quo non operatur motum ad quem ordinabatur. Est ergo magis indifferens de se impulsus ad hunc vel illum locum, quàm sit ipsa præsentia localis, atque ideò posset in nostro casu replicari in utroque loco; non tamen posset in utroque operari motum, quia de se est alligatus ad motum in tali lineâ deductâ à tali spatio in quo imprimitur. Qualem enim motum produceret impulsus impressus in lapide ad elevandum eum sursùm, si hic idem impulsus ponatur cum eodem lapide replicato apud antipodas nostros? Nam si ibi impelleret lapidem versùs eamdem partem, versùs quam hic impellit, non ascenderet ibi lapis, sed descenderet in centrum; quod videtur esse contra naturam illius impulsûs, qui est violentus, et ordinatur ad elevandum sursùm lapidem, non ad aggravandum et deprimendum deorsùm. Aliunde verò non videtur quòd ille impulsus posset ibi etiam elevare sursùm lapidem; nam ille esset motus contrarius motui quem hic operatur, et ad quem ordinatur, cùm per illum motum potiùs recederet quàm accederet ad terminum quem intendit in hoc loco.

46. Faciliùs ergo dicitur impulsum esse qualitatem ita de se alligatam ad talem motum producendum, ut si ponatur in alio loco, non possit motum producere; ad hoc enim datur ab agente et impellente extrinseco, ut scilicet faciat quod ipse faceret et ferat lapidem ab hoc loco ad illum, ad quem ab impellente determinatè dirigitur; respicit ergo talem lineam spatii deductam à tali puncto in quo imprimitur. Fateor aliquando lapidem impulsum et repercussum postea à pariete adverso, reverti per motum reflexum in partem contrariam, ad quem motum concurrit etiam prior impulsus, refractus tamen, et quasi contemperatus per alium impulsum impressum à pariete; et ideò non mirum si refractus sit etiam motus, et linea per quam fit; semper tamen deducitur continua à puncto spatii à quo impellitur et fertur, quantùm potest, ad illam partem ad quam ab impellente dirigebatur; quòd si non potest, peragit tamen tantùm iter continuum ab illo puncto à quo exiit, et semper per lineam rectam, saltem à puncto reflexionis et repercussionis; sicut etiam species impressæ emissæ ab objecto veniunt ex naturâ suâ per lineam rectam ab objecto ad oculum; aliquando tamen propter reflexionem speculi revertuntur; semper tamen peragunt cursum per lineam continuam ab objecto, vel saltem à puncto reflexionis; quare hæc videtur esse natura specierum et impulsûs, ut semper operentur per lineam rectam à puncto spatii, in quo est objectum vel imprimens impulsum. Unde, licèt impulsus ponatur in utroque loco, non tamen operabitur nisi in illo in quo est qui illum impulsum imprimit. Quod idem videtur dicendum de speciebus; si enim aliqua pars hujus aeris replicaretur Neapoli cum eisdem speciebus impressis quas in se habet horum objectorum, adhuc illæ species non producerent Neapoli in aere contiguo alias species eorum objectorum, quia solùm possunt producere alias species in lineâ continuâ deductâ à puncto in quo emittentur ab objecto.

47. Dices: Radius etiam solaris non operatur nisi per lineam rectam deductam ab ipso sole; et tamen si hic aer illuminatus replicaretur alibi cum radio solari quem in se habet, procul dubio illuminaret aerem proximum magis quàm lumen lucernæ; ergo et species objecti replicata alibi produceret speciem aliam in aere proximo. — Respondeo radium solarem non producere alium radium similem, nisi per lineam rectam deductam à sole, producere tamen in circuitu lucem aliam minorem. In illo ergo casu, si aer hic cum radio solari in ipso producto replicaretur alibi, consequenter dicendum videtur quòd radius ille ibi non produceret alium radium similem in aere proximo, quia hic non producitur nisi in lineâ rectâ et apertâ ad aspectum solis; produceret tamen in circuitu aliam lucem minorem, qualem producit etiam nunc in cubiculo in quo toto non producitur radius solis. Species autem objecti non generant in circuitu alias species minores, sed solùm et omnes species producunt in lineâ rectâ, deductâ ab objecto per medium apertum; quare replicata species in alio loco longè ab objecto, nullam aliam speciem produceret in spatio proximo.

48. Objicies secundò: Materia pedis unitur animæ rationali, et tamen non est ubicumque est anima rationalis; non enim est in capite, ubi est anima; ergo non est juxta naturam rerum ut ea quæ alicui uniuntur, sint ubicumque est illud. — Respondeo conclusionem nostram habere locum quando aliquid ponitur in pluribus locis adæquatis; tunc enim debet secum habere in singulis locis omnes suas proprietates et accidentia, non verò in singulis partibus cujuslibet loci. Ratio discriminis est, quia res, ubi adæquatè existit, debet secum habere omnem suam supellectilem, ut ita dicam; debet enim ibi ita existere, ac si nusquàm alibi existat; atverò, ubi inadæquatè existit, non debet ea omnia habere, quia præsentia partialis supponit rem alibi partialiter existere, ubi habeat quæ ibi ipsi desunt. Ex quo fit, moto digito, licèt moveatur tota anima, non tamen moveri aurem, quia non mutavit anima locum adæquatum; atverò si mutet locum adæquatum, tunc debent moveri omnia quæ uniuntur cum animâ in quâvis parte.

49. Objicies tertiò: Si idem homo ponatur Romæ et alibi, si calefiat alibi ab igne applicato, non potest Romæ calefieri ab eodem igne distanti; ergo Romæ

non habebit hanc calefactionem ; à quo enim ibi producitur? — Respondeo ignem alibi applicatum producere calorem ibi, quem quidem calorem ibi productum, et calefactionem etiam productam Deus deferet Romam, non quidem reproducendo illum calorem Romæ per aliam actionem, sed producendo solùm aliam præsentiam localem illius caloris et calefactionis ibi existentis : posito enim primo miraculo, quòd idem corpus existat alibi et Romæ, connaturaliter petitur hoc secundum, quòd accidentia, quæ ibi habet, habeat etiam Romæ. Quare distinguenda est illa propositio : Ignis alibi existens calefacit Romæ, aut enim significatur ignem existentem alibi ponere calorem Romæ, et hoc est falsum, quia ille ignis non dat calori illam præsentiam quam habet Romæ ; sed solus Deus ; aut significatur ignem ibi existentem producere illum calorem qui est Romæ ; et hoc est verum, neque ex hoc sequitur illum ignem agere in distans, quia licèt illud corpus, quatenùs existit Romæ, sit distans ab eo igne, quatenùs tamen existit ibi, est præsens agenti, quod sufficit ut non dicatur ignis ille operari in distans ; sicut anima rationalis, quæ est in pede et in capite, non dicitur distare à pede, licèt caput distet à pede.

50. Petes : Quid, si homini Romæ et alibi existenti alibi applicetur ignis, et Romæ nix? Habebitne Romæ calorem alibi productum? an ibi habebit frigus Romæ productum? — Respondeo uno verbo : In hoc et aliis similibus casibus (qui plures possunt excogitari), eodem modo se geret illud corpus in ordine ad diversa agentia in diversis locis applicata, ac si in eodem loco sibi applicarentur ; quare, sicut si ignis et nix eodem loco applicarentur, partim calefieret, et partim infrigidaretur, ita ut tepidus maneret, sic ex igne et nive in diversis locis applicatis manebit utrobique tepidus. Ratio est quia ex eo quòd ponatur corpus in duplici loco, non crescit ejus virtus activa vel passiva, et per consequens non magis potest habere simul formas contrarias, quàm si esset in unico loco ; repugnantia enim duarum formarum contrariarum non est in ordine ad locum, sed in ordine ad subjectum, à quo præcipuè se mutuò expellunt. Cùm ergo utrobique sit idem subjectum, non poterit hìc habere calorem intensum, et alibi frigus intensum.

51. Hinc infero primò, si homo in uno loco interficiatur, et in ejus materiam introducatur forma cadaveris, in alio etiam loco moriturum, et convertendum in cadaver ; item si in uno loco comedat usque ad satietatem, in alio loco non posse alios cibos comedere ; item, si in uno loco loquatur, et attendat nimiùm aliquibus rebus, in alio loco non habiturum attentionem aliis rebus, magis quàm si in eodem loco utrumque objectum proponeretur, quod experientia comprobavit in aliquo miraculosè in duplici loco constituto, qui interim dùm alibi attendebat, in alio loco erat quasi in extasi sine attentione ad ea quæ agebantur ; si vera est historia quam narrat S. Antoninus, 1 parte Hist., tit. 6, c. 20, quòd, dùm S. Frontonius apud Petragoricas celebraret, jussus est ire Terrasconam, ubi in ecclesiâ corpus S. Marthæ solemniter sepelivit, interim dormiens apud Petragoricas juxta altare ; postea verò evigilans misit aliquem Terrasconam, qui annulum et chirothecas reportaret, quæ ibi per oblivionem reliquerat. Unde non videntur esse illa per visionem solùm repræsentata, sed potiùs duplicatum verè Frontonium, ita tamen ut in uno solùm loco posset ad operationes humanas attendere.

52. Adverte tamen hoc procedere in casu quo Deus se conformet naturis rerum ; secùs enim benè poterit in diversis locis idem corpus habere mutationes contrarias, et ita in singulis locis se gerere, in ordine ad agentia quæ ibi applicantur, ac si in nullo alio loco ab aliis agentibus pateretur. Cæterùm in hoc casu necesse esset confortari à Deo potentiam activam et passivam illius corporis ad agendum et patiendum plures effectus, quàm ejus naturalis virtus de se posset ; non enim minor virtus exigitur ad agendum vel patiendum in diversis locis duos effectus, quàm ad agendum vel patiendum illos in eodem loco, ut supra dictum est.

53. Infero secundò : Si formæ istæ taliter opponantur, ut nec de potentiâ absolutâ possint esse simul in eodem subjecto in unico loco existenti, nec etiam posse se compati in eodem subjecto in diversis locis. Quare assensus et dissensus, amor et odium ejusdem objecti (quos actus in lib. de Animâ dixi non posse esse simul de potentiâ absolutâ), non poterunt esse etiam in diversis locis ; nec fieri poterit ut Petrus hìc credat aliquid, cui alibi expressè dissentiat ; repugnantia enim horum actuum, sicut et aliorum accidentium independentium à loco, non est, ut prædixi, in ordine ad eumdem locum, sed in ordine ad idem subjectum ; nam in eodem loco possunt esse assensus et dissensus ejusdem objecti in duobus angelis existentibus in eodem loco. Repugnantia ergo est in hoc quòd idem homo assentiatur et dissentiat expressè et simul eidem objecto.

Hæc, ut prædixi, procedunt, si Deus operetur connaturaliter ad positionem primi miraculi : cæterùm, si Deus nollet mutationes quæ fiunt in uno loco transferre in alium, quid dicendum esset si eidem corpori applicaretur alibi ignis, et Romæ nix, calefieretne ibi, et infrigidaretur Romæ? P. Suarez, ubi supra, docere videtur posse tunc utrobique pati ab agente ibi applicato, ita ut ibi esset nimis calidum, et Romæ nimis frigidum.

54. Dico tamen ultimò : In prædicto casu, licèt mutationes eædem positivæ non ponerentur utrobique, resisteret tamen corpus per qualitatem hìc acceptam agenti alibi applicato ; quare, si hìc supponatur calefactum ut quinque ab igne hìc applicato, tunc, licèt iste calor ut quinque non poneretur alibi, expellerentur tamen ibi quinque gradus frigoris, ita ut solùm esset ibi frigidum ut tria, et tunc si superveniret alibi nix, in tantum posset infrigidare illud corpus, in quantum infrigidaret illud, si applicaretur hìc eadem nix, ubi est ignis applicatus. Quare si nix haberet tantam virtutem ut posita hìc superaret virtutem ignis

præsentis, et infrigidaret passum ad sex gradus, ibi etiam infrigidabit illud usque ad sex gradus, et tunc etiam hìc manebit calidum ut duo, licèt non ponantur hìc omnes illi gradus frigoris alibi producti. Denique, si hìc ægrotaret homo, licèt illa febris non poneretur alibi, attamen ibi auferretur temperamentum sanitatis, et per consequens, quando hìc moreretur, moreretur etiam ibi, hoc est, desineret esse anima in illâ materiâ, licèt non introduceretur ibi forma cadaveris, quæ hìc introducitur. Et sic de aliis casibus judicandum est.

55. Ratio horum omnium sumitur ex supradictis, quia, licèt Deus non duplicaret præsentiam formæ vel mutationis hìc productæ, non tamen augeret virtutem subjecti ad habendum simul duas formas contrarias; ergo cùm tota repugnantia duarum formarum non sit in ordine ad eumdem locum, sed in ordine ad idem subjectum, consequens est ut nisi Deus aliud ordinaret, subjectum quod hìc est summè calidum, non posset esse alibi summè frigidum.

56. Confirmatur ad hominem contra Suarez, qui ubi supra, sect. 6, negat eumdem hominem posse in uno loco assentire, et alibi simul dissentire eidem objecto, quia illi duo actus repugnant de potentiâ absolutâ, non quidem ratione loci, sed ratione subjecti in quo sunt; ergo similiter calor et frigus in diversis locis repugnabunt naturaliter in eodem subjecto, quia repugnantia frigoris et caloris non est in ordine ad locum, sed in ordine ad subjectum.

57. Dices: Si lignum sit utrobique frigidum, et in uno loco calefiat ut tria ab aliquo igne, tunc sanè hìc amittet tres gradus frigoris, non tamen habebit illos tres gradus caloris quos habet ibi, quia Deus non vult illos hìc collocare; rursùs applicatur hìc aliquis ignis, qui posset illud calefacere ut tria, inquiro, habebitne hìc ex vi illius secundi ignis aliquos tres gradus caloris?—Nonnulli respondent negativè, quia, cùm inveniat jam subjectum absolutè calidum ut tria, et simile non agat in simile, non poterit dare illi subjecto illum gradum caloris quem jam subjectum verè habet, licèt non habeat illum in hoc loco. — Sed contra, quia si uterque ignis applicaretur in eodem loco, verè illud passum haberet majorem calorem quàm ab uno quoque solo; ergo, etiamsi applicentur in diversis locis, debent producere in passo plus caloris quàm unusquisque solus produceret. Item si, agente priori igne, superveniret secundus, tunc procul dubio effectus productus à primo conservaretur ab utroque: nam secundus ignis habet virtutem ad conservandum illum effectum; ergo, etiamsi superveniat in alio loco, operabitur illum effectum saltem partialiter; causa enim applicata passo cum sufficienti virtute, non potest esse otiosa; nec est major ratio cur agat ille ignis quàm iste.

58 Respondeo ergo, ab hoc secundo igne et primo applicatis in diversis locis eidem passo produci in passo illos gradus caloris quos produceret uterque ignis, si simul in eodem loco applicaretur. Quia tamen Deus non vult eumdem gradum caloris producti esse in utroque loco, ita debet effectus dividi, ut dimidia pars caloris sit alibi conservata ab igne ibi applicato, et alia dimidia sit hìc conservata ab igne hìc applicato. Cùm enim uterque ignis habeat jus ad operandum circa illud passum, et neuter possit producere totum effectum partialiter partialitate causæ, consequens erit ut producant illum partialiter partialitate effectûs, dividendo effectum inter utrumque locum. Quæ autem pars ponenda sit hìc, quæ verò alibi, ad Deum spectabit id assignare, qui est auctor naturæ, et debet utrique causæ providere. Restat dicendum de accidentibus dependentibus à loco, an debeant et ipsa replicari cum subjecto replicato; de quo sectione sequenti.

SECTIO III.

Utrùm accidentia quæ dependent ab hoc loco, debeant vel possint replicari, replicato suo subjecto.

59. Communiter negatur ab omnibus philosophis corpus existens in duplici loco habere utrobique eamdem præsentiam localem, vel alios modos qui essentialiter respiciunt hoc spatium, vel includunt præsentiam localem, qualis est situs, extensio partium, figura situalis, etc., quia hoc *ubi* essentialiter affigitur huic spatio; ergo non potest moveri ab hoc spatio, nec in alio loco collocari. Quare Christus Dominus, licèt habeat in Eucharistiâ accidentia quæ habet in cœlo, imò et figuram organicam, ut videbimus infra, non tamen habet præsentiam localem quam habet in cœlo, nec alia accidentia quæ dependent essentialiter à loco.

60. Aliqui tamen recentiores philosophi contendunt quòd de potentiâ absolutâ possit ubicatio Petri, quâ est Romæ, poni eadem alibi, non ita ut non maneat Romæ, hoc enim est impossibile; nam effectus formalis illius ubicationis, est constituere Petrum præsentem Romæ; quare non potest esse illa ubicatio in Petro, quin det illi hunc effectum formalem. Sed tamen dicunt, posse eamdem ubicationem replicari alibi cum eodem Petro alibi existente, et tunc eam ubicationem Romanam esse in illo alio loco, non per seipsam, sed per aliam ubicationem superadditam, quæ reddat præsentem illam ubicationem in illo alio loco; in hoc enim nulla apparet contradictio in ordine ad potentiam Dei absolutam. Addunt alii ex suppositione prioris miraculi, quo Petrus ponitur in duplici loco, debere fieri hoc secundum, imò non posse aliter fieri quin ubicatio Romana ponatur in illo alio loco, quia non potest intelligi Petrum esse ibi, et non esse ibi quæ sunt unita cum Petro. Supponunt enim accidentia non habere aliud *ubi* intrinsecum, sed omnia esse hìc per *ubi* subjecti; nam albedinem esse hìc, non est aliud quàm esse in subjecto quod est hìc. Sicut ergo repugnat quòd Petrus sit Neapoli, et non sit ibi albedo quæ est in Petro, sic repugnat quòd non sit ibi ubicatio Romana, quæ est in eodem Petro.

61. Hæc sententia nimis singularis est, et contra communem sensum omnium qui semper in hâc quæstione excipiunt ejusmodi accidentia, ne replicen-

tur, replicato subjecto. Et inprimis, si dicatur *ubi* Romanum debere accipere aliud *ubi* superadditum ad hoc ut ponatur Neapoli, tunc non potest dici quòd ex suppositione prioris miraculi, quoties Petrus ponitur in duobus locis, debeat in utroque loco poni utraque ubicatio ; ex hoc enim sequeretur processus in infinitum. Nam si ubicatio Romana Petri, quia est in Petro, debet poni Neapoli per aliam ubicationem superadditam, ergo hæc ipsa ubicatio superaddita ubicationis Romanæ debet replicari Romæ per aliam ubicationem superadditam, quia cùm sit Romæ illa prima ubicatio, quæ Neapoli habet secundam ubicationem, debebit illam Romæ etiam habere, sicut ipse Petrus Romæ habere debet per se ubicationem quam habet Neapoli. Si autem illa ubicatio Neapolitana ubicationis Romanæ debet poni Romæ per aliam ubicationem, de hâc ipsâ redit idem argumentum, quia hæc etiam debet poni Neapoli per aliam ubicationem, et hæc poni debet Romæ per aliam, et sic in infinitum ; vel negandum erit debitum ponendi Neapoli cum Petro ubicationem quam Petrus habet Romæ.

62. Minùs autem probari debet, quod illi alii dicebant, non posse etiam divinitùs poni Neapoli Petrum qui existit Romæ, absque eo quòd ponatur Neapoli ubicatio quam habet Romæ, eò quòd accidentia non sint in loco nisi per ubicationem subjecti, et per denominationem extrinsecam ab illo ; hoc, inquam, displicet, primò, quia supponit principium minùs verum, quòd scilicet aliquid possit esse in hoc spatio per solam denominationem extrinsecam ab aliâ re hìc ubicatâ : impossibile enim est aliquid localiter moveri et non moveri intrinsecè, atque ideò quin intrinsecè se habeat aliter ac antea, ut dicemus inferiùs, sect. 4 et 7. Deinde, licèt id de aliis accidentibus concederetur, non deberet tamen concedi de ipsâ ubicatione, quæ quidem cùm sit ipsamet præsentia subjecti, non potest esse præsens per denominationem extrinsecam à subjecto suo ubicato, sed seipsâ est præsens illi spatio quod per suam essentiam respicit. Et licèt subjectum possit alibi collocari, quia de se est indifferens ad hoc et illud spatium, ipsa tamen ubicatio, quæ de se est determinata ad hoc spatium, non est cur habeat illam indifferentiam ad accipiendas illas denominationes ab ubicatione subjecti, sicut alia accidentia, quæ propter suam indifferentiam exigunt aliquam ubicationem suam, vel sui subjecti, à quâ determinentur ad hoc spatium magis quàm illud.

63. Denique, quòd non solùm non debeat, sed nec possit ubicatio quam Romæ habet Petrus poni Neapoli cum eodem Petro ibi replicato, probari potest ex conceptu et essentiâ ipsius ubicationis. Si enim Petrus Neapoli habet ubicationem Romanam, ibi etiam habebit ejus effectum formalem, cùm non possit esse eadem forma, in eodem subjecto, quin resultet idem effectus formalis ; ergo Petrus Neapoli est Romæ, seu in illo spatio est in isto ; nam esse in hoc spatio non est aliud nisi habere talem formam seu talem ubicationem sibi inhærentem, quod totum ibi habet in casu posito. Loquor autem non de spatio, seu loco reali Romæ ; nam esse Romæ includit denominationem partim extrinsecam, quæ non potest esse Neapoli ; sed loquor de præsentiâ ad spatium imaginarium Romæ, quæ est denominatio intrinseca proveniens adæquatè ab hâc ubicatione intrinsecâ.

64. Dicunt non esse inconveniens si totum id concedatur ; imò concedendum à nobis esse in sententiâ communi, quæ dat angelo ubicationem aliquam saltem possibilem, quæ cùm in se sit simplex et indivisibilis, faciat angelum præsentem spatio divisibili hujus gymnasii, v. g.: nam illa ubicatio, cùm non habeat partes, necesse est quòd tota sit in toto, et tota in quâlibet parte hujus spatii. Loquor ergo de angelo præsente per illam ubicationem huic angulo A ; nonne verum erit quòd in hoc angulo A, angelus est præsens angulo B et omnibus aliis? Habet enim in hoc angulo ubicationem quæ facit illum præsentem aliis angulis ; ergo in hoc habet esse præsentem aliis ; ergo in hoc est in aliis ; quid ergo mirum quòd sicut angelus de facto id habet, posset etiam habere Petrus in casu miraculoso, quòd Neapoli haberet præsentiam Romanam, et existens ibi haberet esse præsentem Romæ per ubicationem quam ibi haberet? Quod clariùs confirmari potest in Deo, cujus ubicatio intrinseca seu immensitas simplicissima est et indivisibilis ; quare sicut hìc habet totam suam immensitatem, sic habet hìc realiter loquendo totum ejus effectum formalem intrinsecum ; non enim potest habere alibi aliquem effectum formalem intrinsecum, quem hìc non habeat, ut constat ; ergo hìc habet Deus esse ubique, et per consequens hìc habet esse in spatio imaginario cœli et aliis omnibus. Similiter ergo si Petrus habeat Neapoli eamdem ubicationem intrinsecam, per quam est in hoc spatio, habebit ibi eumdem effectum formalem intrinsecum, et poterit absque inconvenienti dici quòd ibi habeat esse hìc.

65. Sed quidquid sit de exemplis Dei et angeli, ad quæ postea respondebimus, non videtur posse absque absurdo concedi quòd Petrus Neapoli sit Romæ. Quod probare possumus ab exemplo non dissimili durationis creatæ. Nam sicut ubicatio respicit tale spatium imaginarium locale, sic duratio respicit tale spatium imaginarium successivum temporale ; et sicut ubicatio nostra est accidens superadditum divisibile et extensum pro divisibilitate spatii, sic duratio creata est accidens superadditum successivum, et divisibile pro divisibilitate et successione spatii imaginarii temporalis, ut suppono alibi probandum, et nobiscum admittunt etiam illi recentiores. Quo supposito, argui potest in hunc modum : Si enim hæc ubicatio Romana potest saltem divinitùs constitui Neapoli, ergo poterit etiam saltem divinitùs duratio, quâ Petrus durat hodiè, reproduci etiam cras ; ita ut Petrus habeat cras suam durationem crastinam, et rursùs habeat etiam cras illum modum durationis, per quem duravit hodiè : nam sicut ubicatio Romana, licèt sit alligata huic spatio, potest divinitùs poni in alio per aliam ubicationem superadditam, à quâ potest denominari esse ibi ; sic duratio hodierna, licèt sit alligata huic spatio tempo-

rali, poterit divinitùs replicari in spatio crastino per aliam durationem superadditam, à quâ denominetur duratio hodierna esse cras, non per suammet entitatem, sicut erat hodiè, sed per formam accidentalem superadditam. Consequens autem est manifestè absurdum; ergo et illud aliud de ubicatione absurdum erit.

66. Dices esse discrimen inter durationem et *ubi*, quia quando Petrus replicatur et ponitur in duobus locis, existit actu utraque ubicatio in Petro, et ideò propter unionem realem, quam habet cum illo, necesse est quòd utraque sit in Petro, ubicumque est Petrus; atverò duratio hesterna non est hodiè actu à parte rei, sed fuit in Petro, et habuit unionem cum illo; non habet actu; unde non est necesse quòd ponatur, quandocumque est Petrus, quia unio præterita non habet eam vim, sed solùm unio præsens, et actu existens.

67. Sed contra, quia inprimis jam vidimus, *ubi* Romanum, si ponatur alibi cum Petro, debere poni per aliam ubicationem superadditam sibi, nec posse esse de novo ibi per solam ubicationem Petri, nisi ipsum etiam *ubi* Romanum intrinsecè mutetur: unde non est necessitas omnimoda, sed possibilitas, ut *ubi* Romanum possit per aliud *ubi* superadditum esse alibi; quòd si id possibile sit in *ubi*, non apparet cur, licèt non sit necessarium aut debitum in duratione quòd duratio Petri hesterna sit etiam hodiè cum eodem Petro, non sit saltem possibile quòd illa duratio sit per aliam durationem superadditam in alio spatio temporali, sicut *ubi* potest esse per aliud *ubi* in alio spatio locali.

68. Deinde, esto id in duratione sit impossibile, ex eo tamen impossibili arguere possumus ad casum nostrum, quia si duratio hesterna esset hodiè in Petro, verè Petrus hodiè duraret heri, ut probatum est, quod tamen esset absurdum; ergo, si *ubi* Romanum Petri ponatur Neapoli, eodem modo Petrus Neapoli erit Romæ propter eamdem rationem. Non est autem minùs absurdum quòd Neapoli sit Romæ, quàm quòd hodiè sit heri: hoc enim secundum ideò est absurdum, quia duratio hesterna est alligata ad talem durationem imaginariam, sed non minùs est alligatum *ubi* Romanum ad hoc spatium imaginarium, nec potest ostendi cur majorem alligationem habeat duratio quàm *ubi* ad suum spatium; ergo, si ex illo primo sequeretur absurdum, sequi etiam debet ex hoc secundo.

69. Porrò absurdum magnum fore, si Petrus hodiè haberet durationem hesternam, per quam hodiè etiam duraret heri, probari potest, quia si hoc esset, sequeretur Petrum unâ die potuisse vivere centum annis; si enim priùs vixisset centum annis, postea mortuus esset, et divinitùs rediret ad vitam per unam diem, in quâ tamen Deus simul reproduxit in eo durationes quas habuit per centum annos, possemus verè affirmare ipsum post resurrectionem vixisse et durâsse centum annis; habuit enim durationes omnes præteritas, à quibus solis provenit ille effectus formalis, ut suppono, non à tempore reali extrinseco; nam nullo existente tempore reali extrinseco, adhuc homo posset brevem vel longam vitam habere; longitudo ergo vitæ est effectus formalis proveniens solùm à tot durationibus intrinsecis; si ergo omnes illæ iterùm essent in Petro post resurrectionem, sequitur eum iterùm habere longam vitam, nempe centum annorum, quod tamen apertè constat esse absurdum.

70. Urgeri potest in peccato quod duravit heri per horam, et postea retractatum fuit atque dimissum; ponamus quòd hodiè possit homo idem peccatum reproducere et eamdem etiam durationem hesternam peccati, reproducat in unico instanti hodierno et peccatum et durationem hesternam, diceturne hoc peccatum hodiè durâsse unâ horâ, atque adeò non solùm imputandum tanquàm peccatum unius instantis, sed tanquàm peccatum unius horæ? Nemo id concedet; esset tamen concedendum, si in illo instanti habuit durationem totam hesternam unius horæ, quia, positâ formâ adæquatâ, ut vidimus, non potest non poni totus effectus formalis ipsius. Nec potest excogitari aliqua conditio intrinseca requisita, quæ desit ad illum effectum formalem, cùm adsit idem subjectum, eadem forma et eadem unio, et omnia intrinseca eadem omninò sicut heri.

71. Ex quibus deduci potest ratio à priori illius repugnantiæ, quia nimirùm non potest multiplicari seu reiterari forma, quin multiplicetur vel reiteretur effectus formalis; effectus autem formalis durationis hesternæ est durare heri, ut constat; ergo non potest reproduci illa forma et multiplicari quoad existentiam, quin multiplicetur ejus effectus formalis; hic autem non multiplicatur, licèt duratio Petri hesterna reproducatur hodiè; non enim ideò Petrus magis duravit heri, neque ideò durat bis heri; duravit quidem heri semel, et hodiè iterùm durat; sed non potest dici quòd duravit bis heri; nam iste effectus formalis repetitus non competit Petro heri, sed hodiè; ergo non magis duravit heri; alioquin per reproductionem illius durationis fieret effectus formalis de præterito, quòd scilicet heri magis vel bis durâsset; item per reproductionem peccati cum duratione hesternâ fieret nunc quòd hoc peccatum heri gravius fuisset, quæ sunt manifestè impossibilia; ergo non crescit vel multiplicatur effectus formalis proprius illius formæ: nam effectus formalis durationis hesternæ non est durare hodiè, sed heri; ergo est durare die præteritâ; ergo durâsse: qui certè effectus non potest formaliter augeri à formâ nunc reproductâ, quia ut sic non potest dare durâsse heri, sed durare hodiè de præsenti; repugnat ergo reproduci illam formam, quia ejus effectus formalis non potest reproduci.

72. Confirmatur et explicatur iterùm, quia peccatum hesternum hodiè liberè reproductum, licèt non sit physicè distinctum, moraliter reputatur aliud, et imputabitur perinde ac si homo commisisset duo peccata distincta; ergo similiter duratio hesterna hodiè reproducta, licèt non sit physicè distincta, erit tamen moraliter alia et reputabitur ac si esset alia:

quare Petrus, qui hodiè præter durationem suam hodiernam acciperet iterùm durationem hesternam, plus acciperet moraliter quàm si solùm durâsset heri, et postea duraret hodiè. Quæro igitur id quod plus accipit, siquidem est donum, est perfectio, est duratio, quid sit, vel quid conferat; an pro hâc die solùm, an pro hesternâ. Pro hâc solùm non potest, quia essentia ejus durationis est facere Petrum durantem heri; ergo perficit pro die hesternâ. Aliunde tamen id repugnat, quia ex eo quòd hodiè reproducatur illa duratio, non dicetur meliùs aut magis heri durâsse; nullo ergo modo potest redire illa eadem perfectio, quæ essentialiter habet non perficere, nisi ante diem hodiernam, propter contradictionem quæ ex contrario dicendi modo sequeretur.

73. Totum hoc argumentum, quod de duratione factum est, potest facilè ad *ubi* applicari; si enim *ubi* Romanum Petri ponatur Neapoli, ibi Petrus erit Romæ, atque ideò verum etiam erit quòd Petrus in hoc palmo est in omnibus civitatibus Italiæ, si replicatus in illis, hìc habet omnes illas ubicationes. Unde verùm etiam erit quòd corpus Christi in exiguâ particulâ hostiæ occupat spatium magnum, quia ibi habebit ubicationem quam habet in cœlo, ac per consequens ibi habet totum effectum formalem illius ubicationis, qui est esse præsentem tali et tanto spatio magnitudinis humanæ. Verum item esset corpus Christi in Eucharistiâ coextensum esse spatio, quia ibi habet ubicationem cœlestem, à quâ solâ provenit, quòd sit in actu secundo coextensum spatio illi imaginario quod replet in cœlo; quæ tamen omnia videntur manifestè absurda, et contra omnium sensum. Fatendum ergo videtur, sicut duratio creata est essentialiter successiva, et seipsâ fundat relationem distantiæ ab aliis partibus durationis, sic *ubi* divisibile esse essentialiter quasi successivum in ordine ad spatium, ita ut una pars essentialiter sit post aliam in spatio, et non possint duæ esse simul, sed singulæ seipsis fundent relationem distantiæ ab aliis omnibus partibus, atque adeò non possit etiam divinitùs una esse ibi, ubi est alia.

74. Nunc ad argumentum et exemplum quod afferebatur de ubicatione angeli, quæ cùm simplex et indivisibilis sit, eadem est in utroque angulo, atque ideò in hoc angulo facit angelum esse in illo alio; quod idem urgebatur in Deo, cujus immensitas cùm sit indivisibilis, tota est hìc, atque adeò hìc dat Deo totum effectum formalem, et hìc facit eum esse ubique; ad hoc, inquam, respondere inprimis possumus retorquendo; nam hoc argumentum non solum probat de *ubi*, sed etiam de duratione. Deus enim non solùm habet ubicationem intrinsecam indivisibilem, sed etiam durationem; quare sicut hìc habet totam suam ubicationem, seu immensitatem intrinsecam, sic nunc habet totam suam durationem, seu æternitatem intrinsecam, atque adeò sicut hìc est ubique, sic nunc est æternus, et habet durare in æternum. Ergo, sicut ex immensitate Dei indivisibili colligi volunt quòd possit Petrus habere Romæ illud idem *ubi* replicatum, per quod est Neapoli, sic ex duratione Dei quâ Deus nunc durat per totam æternitatem, colligi posset quòd possit homo nunc habere iterùm reproductam durationem, quâ duravit anno præterito, atque adeò, quòd nunc Petrus duret per totum annum præteritum, quod tamen vidimus esse manifestum absurdum.

75. Ad exempla ergo debemus respondere, sicut est discrimen inter durationem Dei indivisibilem et nostram divisibilem, sic esse discrimen inter ubicationem Dei vel angeli indivisibilem, et nostram divisibilem. Deus quidem, quia habet durationem indivisibilem, habet illam totam simul; æternitas enim est possessio totius vitæ et durationis simul; quare simul dat totum suum effectum formalem, et simul Deus durat per totam æternitatem; alioquin perficeretur successivè, si non durat nunc per totam suam durationem; non est ergo inconveniens quòd Deus unâ die vivat vitâ mille annorum, imò totius æternitatis, quia in Deo idem prorsùs est durare nunc et durare per infinitos annos, ut latiùs videbimus agentes de æternitate Dei. In nobis tamen non est idem vivere hodiè et vivere per centum annos, quia successivè perficimur, et quia hodiè non possumus habere hoc quod est vixisse anno præcedenti, nisi denominativè, ut supra probatum est. Similiter ergo de ubicatione dicendum est ubicationem indivisibilem angeli et ubicationem Dei, quæ sunt intrinsecè indivisibiles, totas esse in quâlibet parte spatii, atque adeò in quâlibet parte spatii dare totum suum effectum formalem; quare Deus hìc est immensus, hìc est ubique, quia hìc habet quidquid perfectionis habet. Atvero *ubi* Petri Romæ, cùm sit distinctum ab *ubi* Neapolitano, non dat Petro nisi effectum formalem limitatum, scilicet esse Romæ; sic etiam *ubi* corporis Christi in Eucharistiâ, cùm sit distinctum ab *ubi* quod habet in cœlo, non dat nisi suum effectum formalem ponendi corpus illud absque extensione, et ideò non potest dici quòd corpus Christi ibi habeat extensionem, quod tamen dici posset si ibi haberet ubicationem quam habet in cœlo, à quâ tanquàm à formâ adæquatâ habet effectum formalem extensionis actualis, ut dictum est. Non est ergo cur discedamus à communi sensu philosophorum et theologorum, qui supponunt, replicato corpore in duobus locis, non debere, imò nec posse poni in utroque loco præsentiam localem quam habet in uno; et ideò corpus Christi non habere in Eucharistiâ præsentiam localem quam habet in cœlo; neque in cœlo quam habet in Eucharistiâ, neque in hostiâ præsentiam quam habet in calice vel in aliis hostiis, quia illæ omnes præsentiæ sunt alligatæ essentialiter singulis suis spatiis determinatis.

76. Petes utrùm in his accidentibus dependentibus à loco computentur actus sensuum exteriorum, ut visio objecti præsentis, et species impressa illius objecti, etc. — Respondeo negativè: nam ista accidentia, licèt dependeant ab objecto præsenti in genere causæ efficientis, non tamen habent essentialem dependentiam ab hoc loco; quare sicut calor, productus hìc ab hoc igne, potest poni alibi, ubi non est hic ignis, ut

diximus, quidni species producta ab hoc objecto possit poni alibi, ubi non est hoc objectum? Quare theologi communiter concedunt Christum Dominum in Eucharistiâ habere actus et species quas habet in cœlo, ut docet Suarez, disp. 51, sect. 2, in fine. Nunc jam videamus quid et qualis sit hæc præsentia corporis Christi in Eucharistiâ; priùs tamen oportet aliqua præmittere de præsentiâ locali in universum, sine quibus non possunt intelligi quæ de hâc præsentiâ dicenda sunt.

SECTIO IV.

Præmittuntur aliqua communia de loco et præsentiâ locali.

77. Suppono primò duplicem esse locum : primus est locus realis, quem 4 Physic. c. 4, definivit Aristoteles illis verbis : *Locus est superficies corporis continentis immobilis;* ubi nomine loci, omissis aliis explicationibus, videtur intelligi superficies realis corporis circumdantis; non tamen secundùm se solam, sed prout immobilis, hoc est, prout affixa tali spatio imaginario per talem ubicationem intrinsecam, quam habet; ut sic enim est immobilis. Locus itaque piscis, v. g., est superficies aquæ ipsum circumdantis; non sola, quia si piscis simul cum aquâ moveatur, non manet in eodem loco, et tamen continetur ab eâdem superficie aquæ, quia nimirùm locus erat complexum ex illâ superficie, et tali ubicatione ipsius aquæ; sic etiam è contra quiescente pisce, si aqua fluat, verè non manet piscis in eodem loco reali, licèt maneat in eodem spatio imaginario.

78. Contra hanc loci realis explicationem objici solet, primò, quia in prædicto casu piscis non movetur localiter; ergo non mutat locum, licèt aqua fluat, et successivè varietur superficies realis continens piscem. — Respondetur, loquendo de re ipsâ et de loco reali, quoad totam entitatem quam dicit, negari non posse piscem, adhuc dùm quiescit, deperdere priorem locum realem, et acquirere alium, quia prior locus solùm dicebat talem superficiem aquæ cum tali *ubi* ipsius aquæ; utrumque autem deperditur, quia, fluente illâ parte aquæ, corrumpitur illud *ubi* quod habebat ibi. Cæterùm, formaliter loquendo, non dicitur piscis acquirere novum locum, quia successit aliud corpus eum circumdans cum simili omninò præsentiâ locali, quæ, licèt differat numero à præsentiâ locali præcedentis aquæ, tota hæc differentia provenit ex parte subjecti in quo est, non verò ex parte spatii quod respicit, cùm sit omninò idem, atque ideò vulgariter dicitur aquam quæ de novo succedit habere eamdem præsentiam localem quam habebat aqua præcedens, quia præsens est eidem spatio; ex quo fit ut dicatur piscis retinere eumdem locum, quia locus in ratione loci constituitur formaliter per præsentiam localem. Sed reverà totum hoc pertinet ad modum loquendi.

79. Objiciunt secundò : Locus non est in alio loco, ut ait Aristoteles, cap. 2, text. 20; sed superficies corporis extrinseci rem ambientis est etiam in loco; ergo ipsa non est locus. — Respondeo superficiem illam propriè non esse in loco, quia cùm non sit nisi unita aliis partibus, non continetur à superficie alterius corporis; ad rationem autem loci requiritur quòd non uniatur intrinsecè cum re locatâ, sed solùm extrinsecè per contiguitatem : non enim dicitur pars aquæ esse in aliâ parte cum quâ unitur; benè autem dicitur piscis esse in aquâ, quia non unitur cum illâ.

80. Objicies tertiò : Locus est terminus motûs localis; sed superficies corporis extrinseci non est terminus motûs localis; non enim producitur per motum localem superficies, sed *ubi* intrinsecum rei locatæ; ergo superficies illa non est locus. — Respondeo negando absolutè majorem; per motum enim localem non producitur locus, sed præsentia localis; sed licèt non producatur, tamen acquiritur, regulariter loquendo, locus per motum localem, quia nunquàm movetur aliquod corpus, quin fiat de novo præsens ad aliquem locum realem extrinsecum.

81. Objicies quartò : Cœlum empyreum non habet supra se superficiem alterius corporis extrinseci, à quâ circumdari possit, et tamen est in loco; ergo.— Respondeo negando minorem de loco reali; licèt enim cœlum empyreum habeat *ubi* intrinsecum et præsentiam realem ad spatium imaginarium, non tamen habet præsentiam ad aliud corpus, seu spatium reale, in quo sit, ut in loco.

82. Hæc procedunt loquendo in toto rigore philosophico; cæterùm in sermone vulgari solemus etiam dicere rem perseverare in eodem loco, quamdiù perseverat eadem superficies realis continens, licèt variata sit ubicatio intrinseca loci : sic enim domum Lauretanam seu cubiculum illud venerandum dicimus esse eumdem locum in quo habitavit B. Virgo, et ideò habet inscriptionem illam :

Sanctior est toto nullus in orbe locus.

Ratio autem est quia cùm locus dicat in recto superficiem realem corporis continentis, et in obliquo immobilitatem provenientem à tali ubicatione, manente eâdem superficie, potest dici saltem in sensu materiali et specificativo quòd sit idem locus; sicut idem paries albus, variatâ successivè albedine, dicitur idem album; et pater, variatâ successivè relatione paternitatis ad diversos filios, dicitur idem pater materialiter et specificativè. Quando verò philosophi dicunt variari locum, licèt aqua maneat intra idem vas cum quo movetur, intelligitur de loco formaliter et reduplicativè : manet enim aqua in eodem loco materiali, non in eodem loco formali. Sic etiam è contra solemus dicere rem manere in eodem loco, licèt non maneat intra eamdem superficiem corporis ambientis, ut lignum fixum in flumine, variatâ successivè aquâ circumdante, dicitur manere in eodem loco; tunc enim sermo est non de loco philosophico et reali, sed de spatio seu loco imaginario, quem mox explicabimus.

83. Supponendum secundò præsentiam seu ubicationem quâ Petrus dicitur esse hìc vel illìc, esse aliquam formam accidentalem intrinsecam Petro; circa quam variæ sunt philosophorum sententiæ, quas refert Suarez disput. 51 Metaphys., sect. 1. Primò

aliqui dicunt hanc esse denominationem extrinsecam provenientem à loco reali extrinseco, seu à superficie corporis continentis, quam diximus esse locum; locus enim est forma à quâ res dicitur locata; sed rem esse locatam, est esse in tali loco; ergo præsentia localis est denominatio proveniens ab ipso loco in quo aliquid est.

84. Alii dicunt hanc præsentiam esse aliquod accidens intrinsecum rei locatæ et relativum; respicit enim ex se tale corpus extrinsecum circumdans, seu talem locum realem, cui reddit præsentem rem locatam. Alii denique dicunt hoc *ubi* seu locum non esse accidens intrinsecum, sed denominationem desumptam à spatio imaginario in quo est res; quod quidem spatium nonnulli antiquiores dixerunt esse aliquod ens reale diffusum undique per omnes partes, et penetrabile cum omnibus corporibus quæ in ipso collocantur. Alii verò fatentur non esse aliquod ens reale positivum; dicunt tamen esse vacuitatem quamdam cum aptitudine ut repleatur à corporibus, et sufficientem ut ab ipsâ proveniat hæc denominatio.

85. Dicimus ergo cum veriori sententiâ, præsentiam quâ Petrus est hìc vel illìc, esse aliquid positivum distinctum saltem ex naturâ rei ab ipso Petro. Probant aliqui experientiâ: nam experimur nos oculis videre ipsam præsentiam corporis seu coloris quem videmus; non enim videmus oculis solùm colorem, sed colorem etiam ut distantem vel propinquum nobis; nec satisfacit dicere videri distantiam ex eo solùm quòd videamus tantùm vel tantùm corpus intercipi; de hâc enim ipsâ intercapedine redit idem argumentum, quia si oculus percipit intercipi tantùm corpus, ergo non solùm videt ipsum corpus quod interjacet, sed etiam hoc quod est intercipi seu mediare inter me et illud aliud; hoc autem quod est intercipi non est ipsa sola entitas corporis vel coloris visi; potuit enim esse idem corpus sine tali dispositione locali; ergo est aliquid aliud quod oculis videatur, præter entitatem coloris, quod quidem appellamus ubicationem talem vel talem.

Dubium incidens an oculus videat ubicationem.

86. Hoc argumentum, ut verum fatear, non videtur omninò efficax; potest enim responderi cum P. Vasq., disp. 191, c. 2, ex parte objecti solùm attingi colorem, diversitatem autem totam rei distantis vel propinquæ habere se ex parte visionis; nam species impressæ venientes per talem vel talem lineam visualem diverso modo movent et immutant organum ad videndum. Unde ex diverso modo quo sentimus organum nostrum moveri et applicari ad videndum objectum, colligimus illud esse in tali vel tali distantiâ, non quia oculus immediatè percipiat distantiam, sed quia nos percipimus modum diversum applicationis pupillæ ad percipiendum objectum; et hinc pariter percipimus figuram situalem quam objectum habet in ordine ad locum, quia experimur oculum diverso modo immutari et applicari ad percipiendam hanc partem objecti quàm illam, et inde colligimus partes esse taliter vel taliter collocatas in diversis lineis visualibus; atque adeò habere talem vel talem figuram in ordine ad locum.

87. Potest autem hoc persuaderi, primò, quia si oculus non immutetur diverso modo, hoc est, per diversam lineam visualem, ab objecto, non percipitur diversitas ubicationis, quantùmcumque ipsa varietur in se; ut contingit quando aliquis intra cameram navis videt picturam; nam, licèt navis moveatur, et per consequens pictura recipiat novas ubicationes, non tamen percipitur oculis illa diversitas, cò quòd objectum maneat semper in eâdem distantiâ et proportione, respectu oculi. Nec aliter possumus percipere motum navis vel nostrum, nisi contemplando aliquod corpus firmum in littore vel alibi, à quo, quia magis distamus, oculus diverso modo immutatur. Secundò, quia quando in speculo videmus objectum stans nobis à tergo, apparet tamen nobis esse ex adverso, quia nimirùm propter reflexionem specierum oculus immutatur ab illis eodem modo quo solet immutari quando objectum est ex adverso; ergo in neutro casu oculus videt immediatè præsentiam rei, sed rem ipsam quam ex tali modo mittendi species colligimus esse in tali vel tali loco. Idem argumentum fieri potest ex virgâ semisummersâ in aquâ, quæ quidem oculo apparet curva, cùm sit recta, propter reflexionem nimirùm specierum à quibus eodem modo immutatur oculus, quo solet affici quando reverà virga est curva; non ergo videt oculus ubicationem, quæ reverà non datur à parte rei; non enim est virga in illo spatio in quo oculis apparere judicatur, sed in alio. Quod idem constat in vitro triangulari, vel perspiciliis facientibus res apparere in duplici vel triplici loco, etc.

88. Tertiò confirmari potest ex aliis sensibus; nam auditus non aliter videtur percipere distantiam vel propinquitatem objecti, nisi per modum quo ab ipso afficitur et immutatur; unde quando per reflexionem species veniunt à parte oppositâ, apparet nobis sonum esse in contrariâ parte. Tactus etiam non alio modo percipit ignem esse præsentem, nisi quia sentit organum vehementer affici à calore in se recepto; imò non alias qualitates percipit in rigore loquendo, nisi eas quæ in ipso cognoscente recipiuntur, ut probavi in libris de Animâ. Olfactum verò certum est non percipere unde proveniat odor, nisi quatenùs per diversas nasi applicationes colligimus ex hâc potiùs quàm illâ parte oriri. Gustu denique ideò percipimus rem esse præsentem, quia nunquàm afficitur nisi à sapore præsenti. Non ergo est cur in visu dicamus percipi immediatè ubicationem objecti quam nullus alius sensus in suo objecto percipit.

89. Dices: Si oculus non percipit immediatè ubicationem, non apparet quomodò ex diverso modo quo applicatur possimus colligere distantiam vel propinquitatem objecti: si enim nunquàm vidimus ipsam distantiam, quomodò possumus ex modo quo oculus afficitur colligere objectum esse in tali distantiâ? Nam peto quomodò ex illâ diversâ mutatione oculi colligis indistantiam objecti, si nunquàm expertus es ipsam

indistantiam? si enim illam benè colligis, ideò est quia expertus es quòd quando oculus taliter immutatur, objectum erat indistans; hoc autem ipsum debuisti experiri per aliquem sensum; ergo aliquando per sensum cognovisti non solùm colorem, sed etiam indistantiam coloris, et per consequens ejus ubicationem.

90. Ad hoc tamen adhuc responderi potest indistantiam illam objecti colligi ex tali immutatione oculi, quatenùs aliàs, quando similem oculi affectionem experti sumus, invenimus objectum esse indistans, quia nimirùm manu potuimus illud facilè contrectare; non quòd manus vel tactus habuerit etiam pro objecto immediato indistantiam vel ubicationem illius corporis, sed quia experitur et sentit in se impulsum causatum à corpore obvio resistente; unde colligimus corpus illud ibi esse ubi causat illum effectum quem immediatè sentimus; et postea hâc experientiâ edocti colligimus illud corpus esse præsens vel propinquum, quando simili modo afficitur oculus à speciebus ab eo emissis. Aliquando tamen decipimur, quia propter reflexionem vel alias causas species eodem modo immutant potentiam, cùm tamen objectum non sit in eâdem distantiâ, ut vidimus.

91. Urgebis adhuc, quia etiamsi aliquis cæcus à nativitate fuisset, et nunc, visu divinitùs accepto, primùm omnium videret hanc chartam, absque ullâ prorsùs experientiâ aliorum objectorum à se visorum, sciret hanc chartam esse in tali loco, et manum extenderet, non retrò, sed ante se ad tenendam illam; non ergo propter experientiam similis applicationis, sed propter meram visionem præsentem cognoscit objectum esse in tali loco, quia nimirùm videt et objectum et ejus ubicationem.

92. Responderi adhuc potest naturæ instinctu cognosci rem ibi esse ubi operatur; sicut etiam, clausis oculis, si sentias intensum calorem ab extrinseco illatum in fronte, in occipitio nullum, in lateribus mediocrem, eo ipso cognoscis agens extrinsecum ex adverso esse directè, non ad latera; atque ideò manum opponis lineæ ex adverso directæ ad operiendam et tuendam faciem. Similiter, si lumen experiris ex directo intensum, ad latera remissum, cognoscis facem vel solem ex adverso, non ex obliquo esse, et manum vel velum directè opponis. Sic ergo qui videt chartam per mediam partem pupillæ meliùs, per latera non ita benè, cognoscit chartam ex adverso directè esse, siquidem intensiùs in illâ lineâ operatur; è contra verò, si per latera pupillæ meliùs eam videt, cognoscit objectum ex adverso illius partis esse, cùm per illam lineam meliùs operetur. Unde quando refracta apparet virga summersa in aquâ propter refractionem specierum, judicamus virgam esse in tali loco ubi non est, quia per illam lineam meliùs tunc agit; sicut et in speculo, nisi sensum corrigeremus, judicaremus ibi esse objectum, quia per illam lineam operatur; et extenderemus manum ad illud tangendum. Non ergo provenit ex eo quòd percipiatur immediatè ipsa ubicatio, sed quòd ab operatione ibi intensiùs exercitâ habemus præsens esse in lineâ directâ, quæ ab eo puncto deducitur.

93. Dices hoc modo explicari unde percipiatur hanc partem esse in medio, non tamen cur ex duabus collateralibus percipiatur hæc esse in dextrâ, illa in parte sinistrâ; utraque enim videtur minùs benè quàm media, quia utraque est obliqua oculo. — Respondetur ex eâdem radice reddi posse rationem hujus, quia scilicet pars dextra percipitur meliùs à tali parte pupillæ quæ ei magis directè opponitur; sinistra verò ab aliâ pupillæ parte; inde cognoscimus hanc partem esse dextram, et illam sinistram. Eodem modo cognoscimus hanc esse supra, illam verò infra medium chartæ, quia percipiuntur meliùs à diversis partibus pupillæ quibus pro diversitate sui sitûs diversimodè correspondent.

94. Addi possunt duæ aliæ rationes ad confirmandam eamdem solutionem, et ad probandum positivè quòd ubicatio coloris non sit objectum oculi immediatum. Prima est, quòd si oculus percipit immediatè *ubi* coloris, posset discernere unum *ubi* ab alio, saltem quando est diversitas inter illa; oculus autem non discernit ejusmodi differentiam, etiam quando est diversitas; ergo non percipit *ubi* coloris immediatè. Major probatur, quia oculus discernit benè colorem album à nigro, et nigrum à subnigro, et alios omnes, quia percipit immediatè colores; ergo eodem modo deberet discernere *ubi* in spatio imaginario Romano ab *ubi* in spatio Neapolitano propter magnam distantiam et diversitatem illarum ubicationum.

95. Minor verò, quòd scilicet oculus eam diversitatem non discernit, etiam quando est magna diversitas, constat clarè, quia si aliquis dormiens ex hoc spatio Romano transferretur Neapolim, et constitueretur in simili cubiculo et lecto, evigilans non discerneret illam suam ubicationem ab eâ quam antea habebat Romæ. Item quando movetur in navi sedens intra cameram, non discernit novum *ubi* quod acquirit, imò nec scit an moveatur. Porrò esse diversitatem magnam inter illas ubicationes, et sufficientem ut discerneretur, si oculus eas immediatè perciperet, probari potest, quia percipitur benè diversitas inter *ubi* navigii et *ubi* arboris, quando navis distat longiùs à littore quàm priùs; sed tam distans est ubicatio navis nunc ab ubicatione quam habebat antea, sicut *ubi* navigii ab *ubi* arboris; ergo sicut propter distantiam majorem percipitur illa major diversitas inter *ubi* navigii et *ubi* arboris quam modò habent, sic propter eamdem distantiam deberet discerni *ubi* quod habet nunc navis, ab *ubi* quod priùs habebat, si ubicationes oculis perciperentur.

96. Dices ubicationes navigii et arboris non solùm discerni propter distantiam, sed etiam propter dissimilitudinem subjectorum in quibus sunt; ubicationes autem ejusdem navis sunt similes ex parte subjecti, ideò non discerni. — Sed contra, ponamus unum lignum manere in littore, et aliud omninò simile moveri; tunc ubicationes illæ non sunt dissimiles ex parte subjecti, ut constat, et tamen non minùs discer-

nentur, ergo propter solam distantiam ; hæc autem eadem est inter duas ubicationes successivas ejusdem ligni ; ergo hæ etiam deberent discerni, si oculus eas perciperet.

97. Instabis hoc argumentum non minùs procedere contra nostrum dicendi modum ; dicimus enim percipi illam distantiam objectorum, quatenùs percipimus diversam applicationem pupillæ vel organi ad videndum hoc objectum et illud. De hâc autem applicatione pupillæ potest fieri idem argumentum : nam sensus noster percipit immediatè illam applicationem pupillæ, quæ nihil aliud videtur esse quàm *ubi* ipsius pupillæ, et discernit diversam applicationem hanc et illam ; ergo deberet percipere diversitatem, quando priùs erat Romæ, et postea dormiens positus est Neapoli ; nam applicatio hæc est ipsa præsentia pupillæ quam habet Neapoli, quæ est valdè diversa ab eâ quam habebat Romæ ; ergo eodem modo negandum erit sensu percipi posse immediatè ipsam applicationem pupillæ, cùm non percipiat tantam diversitatem.

98. Respondeo sensu percipi applicationem pupillæ in actu primo, hoc est, non ipsam ubicationem, sed impulsum quo in actu primo applicatur ad movendam se tali vel tali motu ; qui impulsus est unum ex objectis quæ potissimùm percipit tactus, quo sentimus et discernimus impulsus illos solùm qui in nobis imprimuntur ; ut explicui et probavi in lib. de Animâ. Percipimus ergo impulsum pupillæ, et discernimus unum ab alio, non fortassè quia percipiamus ipsam naturam et differentiam hujus impulsûs distinctè, sed quia percipimus quæ partes pupillæ fortiùs, quæ leniùs impellantur ; unde arguitur impelli ad motum versùs hanc vel illam partem, ad hoc vel illud latus ; nam quando movemur retrorsùm, magis impelluntur partes anteriores, et è contra. Hinc est non discerni impulsum qui imprimitur Romæ ab eo qui alibi imprimeretur, si uterque impellit versùs latus dextrum, v. g., quia uterque magis impellit partem sinistram, quam solùm diversitatem discernit tactus. Atverò visus, si percipit immediatè ubicationes, debet discernere earum differentias quoad distantiam unius ab aliâ, quia ideò dicunt percipi *ubi* ab oculo immediatè, quia oculus discernit lignum distans à propinquo ; ergo eodem modo deberet oculus discernere meum *ubi*, quo ego eram hìc, ab eo quo postea sum alibi, cùm tanta sit distantia inter hæc duo *ubi*, quanta erat inter illa duo, ut probatum est.

99. Dices discerni quidem à visu differentiam illarum ubicationum ; requiri tamen ad hoc quòd utraque existat, ut ex mutuâ comparatione utriusque possit discrimen percipi ; postquàm verò altera jam non est, non potest dignosci subsequens, ut diversa ab illâ. — Sed contra, quia in coloribus etiamsi jam non objiciatur color albus, sed viridis, percipio hunc esse diversum ab albo quem priùs videbam, quia nimirùm, quando vidi album, vidi id per quod differt intrinsecè à viridi ; sed quando vidi ubicationem in spatio A, vidi distinctè id per quod differt intrinsecè ab ubicatione in spatio B ; alioquin nec etiamsi utraque simul existat, percipiam unam differre ab aliâ ; ergo, etiamsi non sit jam prior ubicatio, percipere debeo hanc quæ nunc est diversam esse ab illâ præcedente. Peto enim, quando utraque ubicatio actu existit, unde colligis, esse diversas et dissimiles, nisi quia visus percipit differentiam intrinsecam singularum ? Sed eodem modo, quando vides singulas seorsim, percipis differentiam et prædicata propria singularum ; ergo poteris nunc comparare hanc quam nunc vides, cum illâ quam priùs vidisti, et cujus speciem retines in memoriâ, et hoc modo advertere differentiam utriusque. Si autem hoc non potes, signum est quòd oculus non percipit immediatè ipsas ubicationes, sed arguitivè ostendit earum differentiam.

100. Secunda ratio esse potest, quia si oculus videt immediatè ubicationem, debet videre immediatè etiam unionem ipsius ubicationis cum colore, sive quia ipsum *ubi* est entitas modalis, atque seipsâ est essentialiter unio suî cum tali colore, sive quia licèt, ut alii volunt, non sit modus, sed res, debet tamen videri ut unita : nam si oculus videt immediatè ubicationem, non videt illam in abstracto, sed in concreto, hoc est, videt per illam talem colorem reddi ubicatum et præsentem hìc ; videt ergo dari unionem ubicationis cum tali colore ; hoc autem videtur difficile, quòd oculus videat immediatè et explicitè unionem coloris cum ubicatione ; nam unio ut unio non potest cognosci explicitè, nisi cognoscatur ut habens ordinem ad colorem ; hoc autem non potest videri nisi cognoscendo colorem etiam in obliquo, ut terminum ad quem dicit ordinem unio ; qui modus cognoscendi non videtur posse convenire sensui materiali, qui non potest cognoscere unum in alio, neque ex uno objecto directè viso potest duci ad cognoscendum aliud indirectè, sed omnia quæ cognoscit, cognoscit directè et immediatè ; non ergo videt oculus explicitè et immediatè unionem ubicationis cum colore, sed colorem solùm secundùm se, licèt propter diversum modum quo ab ipso afficitur, deducat nos in cognitionem præsentiæ vel distantiæ quam de facto habet objectum. Est ergo tota illa ratio satis difficilis ; et ideò à totâ illâ abstinendum judico.

Aliter probatur ubicatio intrinseca.

101. Faciliùs ergo probatur ubicatio positiva distincta ab ipsâ re ubicatâ argumento communi desumpto à separabilitate, quia Petrum esse hìc, non est aliquod ens rationis ; antecedenter enim ad omnem mentis operationem Petrus verè à parte rei est hìc vel illìc ; sed sine hoc, quidquid est, potest manere tota entitas Petri, ut patet ; ergo hoc quod est esse hìc, est aliquid distinctum à Petro. Hoc autem non potest esse aliquid negativum ; omnis enim negatio nova debet esse per ablationem alicujus positivi præcedentis ; sed Petrus non dicitur esse hìc, quia amittit aliquid positivum ; ergo hoc quod est esse hìc, non est aliquid negativum, sed positivum distinctum ab entitate Petri.

102. Secundò probatur, quia motus localis est vera

actio; ergo verâ productio; ergo habet aliquem terminum positivum de novo productum; omnis enim productio est productio alicujus; sed non est assignabilis alius terminus hujus productionis; ergo per motum localem producitur præsentia localis, quâ Petrus est hìc; alioquin, si producitur alius terminus, dicas mihi, siquidem ille terminus producitur in Petro et unitur Petro, quem effectum formalem tribuat Petro? Planè nullum, nisi quòd Petrus sit hìc præsens; ergo illa forma in abstracto est præsentia localis, seu *ubi*.

103. Dico secundò: *Ubi* seu præsentia localis, quâ Petrus est hìc vel illic, non est extrinsecè denominans, sed forma intrinseca in ipso Petro. Probatur clarè conclusio, quia ablato vel variato quovis extrinseco, manet eadem præsentia Petri hìc vel illic; item invariato omni extrinseco, Petrus desinit esse hìc per mutationem ipsius Petri; ergo hæc non est denominatio extrinseca, sed intrinseca. Antecedens quoad primam partem probatur, quia si ab aliquo extrinseco denominatio illa proveniret, maximè à corpore circumdante; sed variato corpore circumdante, adhuc manet Petrus præsens, ubi erat antea; ergo non provenit à corpore circumdante. Deinde, etiamsi omne corpus extrinsecum annihilaretur à Deo, posset manere Petrus hìc, ubi nunc est, et moveri etiam localiter ad aliud spatium; ergo hæc denominatio provenit ab aliquo intrinseco ipsi Petro; tunc enim nullum esset aliud extrinsecum.

104. Quoad secundam verò partem probatur antecedens, quia etiamsi omne corpus extrinsecum quiescat, potest moveri Petrus, vel angelus localiter, et recipere aliam novam denominationem; ergo hæc non est denominatio extrinseca Petro: denominatio enim extrinseca nova non potest dari nisi per mutationem aut variationem alicujus extrinseci. Confirmatur primò, quia ultima superficies cœli empyrei verè est præsens ibi ubi nunc est, et posset à Deo moveri localiter, et tunc jam non esset ibi, sed alibi; illa autem superficies non denominatur esse ibi ab alio corpore extrinseco; non enim habet ulteriùs aliud corpus, à quo circumdari possit; ergo denominatur esse ibi ab aliquâ formâ sibi intrinsecè inhærente.

105. Confirmatur secundò, quia si Petrus denominatur esse hìc ab aliquo corpore extrinseco, inquiro an illa denominatio proveniat ab illo corpore extrinseco secundùm suam entitatem, an secundùm aliquid superadditum. Si provenit ab illo corpore secundùm aliquod superadditum, de hoc inquiram quid sit? et planè non invenies aliud, nisi præsentiam localem intrinsecam ipsius corporis; ergo jam illud corpus extrinsecum habet *ubi* intrinsecum; ergo et ipse Petrus habebit *ubi* intrinsecum; cur enim magis habeat aer *ubi* intrinsecum quàm Petrus? Si verò dicas, illam denominationem provenire Petro à corpore extrinseco secundùm suam entitatem, ergo quotiescumque datur in rerum naturâ illud corpus existens, denominabitur Petrus ab illo corpore eâdem denominatione. Consequens est falsum, quia mutato Petro localiter, licèt maneat illud aliud corpus in rerum naturâ, non denominatur Petrus præsens, ubi erat antea; ergo illa denominatio non proveniebat antea ab entitate aeris, v. g., sed ab aliquo alio.

106. Dices: Non manet eadem denominatio, quoties manet idem corpus, quia non manet cum applicatione requisitâ ad tribuendam hanc denominationem. — Sed contra, quia de hâc applicatione inquiro quid sit; utrùm sit aliquid distinctum ab ipso corpore. Si enim non distinguitur ab ipso corpore, ergo quoties manet idem corpus, manebit etiam eadem applicatio; si verò applicatio sit aliquid distinctum ab ipso corpore, hoc est quod intendimus, applicationem localem esse præsentiam localem distinctam ab ipso corpore, et intrinsecam illi.

107. P. Coninck in præsenti, q. 75, art. 4, dub. 1, adhuc conatur his argumentis respondere, et negare ullum modum aut ens superadditum corpori, ad ejusmodi novas denominationes. Et in primis ad illud argumentum ex motu locali, qui cùm sit verè actio realis, debet habere aliquem terminum realem, respondet, n. 85, motum localem habere quidem terminum realem, hunc autem non esse *ubi*, quod nos ponimus, sed acquisitionem novi loci, seu conjunctionem realem novam loci et locati, quæ nihil aliud requirit quàm ut res illi spatio per seipsam immediatè sit præsens.

108. Ego quidem non possum mihi persuadere quod hic auctor velit omninò negare omnem modum vel entitatem intrinsecam et extrinsecam ad eam denominationem novam, sed fortassè modum aut entitatem absolutam, concessâ solùm aliquâ relatione resultante ex motu. Alioquin vir doctus videretur sibi contradicere in paucis verbis: si enim terminus motûs realis est aliquid reale, scilicet conjunctio realis nova loci et locati, ergo datur aliquid reale, quod antea non erat, nempe hæc ipsa conjunctio nova quam ponis; nam vel hæc conjunctio est merum nihil, vel est aliquid; si nihil est, ergo nullus est terminus realis motûs; si est aliquid, hoc, quidquid est, non erat antea, ut constat; ergo est accidens novum vel absolutum, vel saltem relativum (de quo nunc non contendimus); ergo non est præsens res immediatè per seipsam, sed per illam novam conjunctionem realem, quam concedunt.

109. Dices eam conjunctionem esse meram denominationem extrinsecam à motu præterito perseverantem, quamdiù iterùm non movetur corpus. — Sed contra, quia inprimis hæc conjunctio est aliquid physicè præsens; nam si nunc angelus crearetur de novo, qui nihil sciret de præteritis, adhuc videndo meum corpus, videt me proximum esse huic loco; ergo hæc propinquitas et præsentia non est solùm motus præteritus, sed aliquid præsens remanens actu ex illo motu. Secundò, quia posset corpus esse in hoc loco, licèt nullus præcessisset motus localis; potuisset enim Deus creare de novo corpus aliquod in hoc loco, quo casu non proveniret illa denominatio à motu præterito, cùm corpus nunquàm motum fuerit; ergo debemus concedere aliam formam præsentem ad quam

terminetur motus, et quæ perseveret post motum.

110. Difficiliùs tamen adhuc fortassè intelligitur quod idem auctor ibi respondet ad illud aliud argumentum desumptum ex effectu formali, seu denominatione reali novâ, ad quam requiritur forma nova et mutatio realis in subjecto : respondet enim concedendo mutationem realem in subjecto, quia *hoc*, inquit, *fieri nequit, nisi acquiram novum locum. Et quidem si loquamur de viâ naturali per motum localem, inde tamen non sequitur me aliquem ejusmodi realem modum debere in me suscipere.* Hæc, inquam, responsio difficilis est, quia si conceditur mutatio realis in subjecto, eò quòd in ipso sit nova acquisitio loci, quæ idem est in sensu hujus auctoris, ac conjunctio cum loco, ergo illa conjunctio cum loco est aliquid intrinsecum subjecto existenti in loco; non ergo fit præsens absque aliquo intrinseco superaddito ipsi corpori; erit autem quæstio de nomine, an illud appellandum sit *ubi*, vel conjunctio corporis cum loco, de quo pro nunc non curamus.

111. Deinde nunquàm respondet, nec satisfacit fundamento nostræ sententiæ, quòd scilicet non possit esse denominatio realis absque formâ aliquâ reali, à quâ proveniat; dicere enim quòd hæc denominatio non provenit ab *ubi* intrinseco, sed à conjunctione rei cum loco, non solvit difficultatem; nam de illâ conjunctione quæritur statim quid sit, an sit merum nihil, vel aliquid præter illa duo corpora quæ priùs erant in mundo. Si nihil est præter illa, non potest esse nova denominatio realis, quia res omnes eodem modo se habentes semper eodem modo denominant; quid enim est denominatio formalis, nisi propositio, quâ de rebus loquimur, et res significamus? Si ergo res omnes sunt quæ priùs et eodem modo, propositiones et denominationes erunt eædem quæ priùs; si autem illæ non se habent eodem modo, sed illa conjunctio est aliquis novus modus se habendi, de illâ conjunctione et de illo modo interrogamus, cùm sit in rerum naturâ, ubi sit, an in locato, an in loco? alicubi enim debet esse, et in aliquo subjecto, cùm sit ens novum, et non sit ens per se, sed in alio; non est autem in loco; ergo in locato. Ad hoc, inquam, argumentum nunquàm respondet ille auctor, cùm tamen hoc sit potissimum fundamentum communis sententiæ.

112. Eodem modo peccat responsio aliorum recentiorum, qui multiplicatis solùm vocibus, conantur hoc explicare, re tamen ipsâ manet tota difficultas : dicunt enim corpus hoc distare ab illo, non esse aliquid intrinsecum, sed esse quod possit inter utrumque tanta quantitas intercipi; esse autem propinquum, esse quod nihil possit intercipi, sed quod sese mutuò tangant. Hæ omnes sunt voces, ut dixi, quæ rem nunquàm explicant : nam de hâc ipsâ intercapedine, de hoc contactu, de hâc negatione intercapedinis fit semper eadem interrogatio, an sint aliquid novum actuale, an sit solùm possibile, an sit merum nihil. Merum possibile non sufficit ad novam denominationem actualem; nam possibile ut possibile non incipit de novo, sed est ab æterno; si ergo incipit de novo denominare, id erit propter aliquam novam circumstantiam quæ antea non erat, et ratione cujus intercapedo possibilis de novo denominat; illa autem circumstantia debet esse aliquid actuale novum; et de hâc quæritur semper quid sit, an sit positivum aliquid, vel negatio nova. Non potest enim esse negatio nova, nisi deficiat de novo aliquid positivum, quod antea erat, et cujus negatio sit illa quæ de novo incipit; alioquin si antea etiam deerat illud positivum, cujus est hæc negatio, antea erat ejus negatio, et per consequens non erit negatio nova, nec poterit dare denominationem realem novam. Restat ergo semper explicandum quid sit illud *posse intercipi*, vel illa *intercapedo* nova, quam dicunt significari per illam novam denominationem distantis.

113. Similiter explicandum restat, quid sit ille contactus, quem dicunt significari per denominationem propinqui, vel indistantis. Nam in sententiâ nostrâ contactus est denominatio realis proveniens ab utrâque ubicatione intrinsecâ utriusque corporis se tangentis : quia enim hoc corpus habet tale *ubi* in tali spatio proximo, ideò dicuntur se contingere hæc duo corpora, id est, habere duas ubicationes tales ut non possit esse alia propinquior huic quàm illa, nisi penetretur; negatâ autem ubicatione, non potest explicari quid sit ille contactus realis; non enim est unio physica, ut constat, cùm supponamus esse duo corpora divisa quæ se tangunt; non potest item esse aliqua negatio realis nova, quia redit argumentum supra factum, et petimus quid positivum desiit esse in mundo, cujus negatio de novo inducta est. Debet ergo esse aliquid positivum, quod non est aliud nisi præsentia positiva utriusque corporis, vel assignetur.

SECTIO V.

Objectiones aliquæ contra supra dicta.

114. Objici possunt adversùs hanc doctrinam nonnulla loca S. Thomæ, quæ affert Suarez ubi supra, dictâ sect. 1, num. 4, quibus significat præsentiam localem non esse aliquid intrinsecum locato. Suarez explicat ea omnia num. 25, ut solùm neget præsentiam localem esse rem aliquam superadditam, non verò neget esse modum. Aliam tamen meliorem explicationem colliges ex illatione secundâ infra.

115. Secundò objicit P. Coninck, loco citato, n. 79, quia ex nostrâ sententiâ sequitur rem, quoties localiter movetur, infinitos tales modos acquirere, et alios perdere; quia corpus, quoties paululùm movetur, acquirit aliud *ubi*, saltem partiale; imò prima et ultima superficies acquirunt locum totalem novum ad singula puncta illius spatii quæ attingunt. Cùm ergo hæc puncta assignabilia sint infinita, consequens est, ut res illa, dùm movetur, infinitas entitates acquirat et deperdat. — Hoc argumentum, licèt difficile sit propter communem difficultatem ortam ex compositione continui, non tamen video quam majorem difficultatem ingerat in sententiâ ponente *ubi* intrinsecum, quàm in sententiâ ejusdem P. Coninck, qui admittit motum

localem realem intrinsecum successivum, et continuum. In ipso enim motu fieri potest idem argumentum, quia non minùs variatur motus saltem partialiter per quamlibet exiguam motionem localem; non minùs debet prima et ultima superficies in singulis instantibus habere suum mutatum esse totaliter diversum; non minùs debet ille motus per aliquid distinctum attingere singula puncta illius spatii: unde eodem modo sequitur, in motu esse tot, sive mutationes, sive indivisibilia successivè, quot sunt indivisibilia in spatio, quot sunt instantia in eo tempore; quæ si absurda non sunt, cur erunt magis absurda in *ubi*, quod eamdem omninò et non aliam divisibilitatem habet quam habeat ipse motus quo producitur?

116. Ad argumentum itaque illi qui dicunt continuum componi ex solis punctis finitis, facilè negabunt sequi infinitum; ii verò qui cum communi sententiâ ponunt componi ex partibus divisibilibus in infinitum, quidam ex iis qui et partes et puncta concedunt, dicunt consequenter non esse magis absurdam illam multitudinem infinitam ubicationum, quàm sit infinita multitudo partium et indivisibilium in continuo permanenti; quia, sicut in hoc partes non sunt infinitæ æquales uni certæ, et ideò non faciunt magnitudinem infinitam, sic de partibus illius ubicationis successivæ dicendum est; et sicut puncta, licèt omnia sint adæquatè distincta, non tamen componunt extensionem infinitam propter singulorum inextensionem, et ideò non repugnat ea punctorum infinitudo, sic ubicationes illæ superficiei in singulis punctis spatii non repugnant infinitæ, quia propter indivisibilitatem singularum non faciunt *ubi* extensum infinitum, sed omnes componunt unam ubicationem finitam successivam, sicut omnia indivisibilia spatii componunt unum spatium finitum; quod idem in motu successivo debet fateri ipse P. Coninck, ut vidimus.

117. Mihî tamen magis consequenter videntur loqui et minùs difficilè in illâ sententiâ, qui negant indivisibilia in utroque continuo, nempe successivo et permanenti, et dicunt tempus constare ex solis partibus successivis; quo posito, cessat illa infinitudo categorematica ubicationum in motu: nam, licèt sint infinitæ partes temporis, illæ tamen cùm sint proportionales, et sese includentes, non sufficiunt ad infinitas ubicationes adæquatè distinctas et æquales uni tertiæ determinatæ, quia in majori parte temporis erit major ubicatio successiva, habens in se plures partes, et correspondens etiam majori parti spatii, quàm in aliâ minori parte temporis; sicut ergo partes temporis non sunt infinitæ, non se includentes, et æquales uni tertiæ, sic de ipsis ubicationibus dicendum erit.

118. Dices: Si corpus habens ubicationem palmarem moveatur successivè, fatendum erit ad minus, illud in horâ acquisiisse infinitas præsentias palmares adæquatè distinctas; cùm enim nulla possit assignari pars horæ, in quâ non acquisierit præsentiam totaliter diversam, et partes horæ assignabiles sint infinitæ, consequens est posse etiam assignari infinitas ubicationes palmares adæquatè distinctas, per totam horam acquisitas. — Respondeo: Imò nunquàm in horâ habuit præsentiam aliquam palmarem, quia si eam habuit, debuit illam habere totam simul, cùm supponatur corpus esse palmare; non potuit autem, dùm successivè movebatur, habere aliquam præsentiam totam simul, quia jam cessaret successio in acquisitione illius præsentiæ, quod repugnat motui successivo; quare fatendum est, durante motu, nunquàm fuisse in solo palmo spatii, quia corpus palmare in tempore quo movetur, semper occupat plusquàm palmum spatii, cùm in tempore occupat partes anteriores et posteriores. Ex eo tamen quòd palmare est, provenit ita moveri, ut in quiete debeat manere cum præsentiâ palmari, quæ ubicatio quietis non fuit eadem quæ priùs acquisita fuerat per motum, quia illa fuerat successiva, sicut et motus; sed est alia diversa ex naturâ suâ permanens, quæ acquiritur tota simul, et manet in illo tempore quietis. Non ergo dantur juxta illam sententiam infinitæ ubicationes palmares in horâ, cùm nec una quidem assignari possit respondens soli palmo spatii.

119. Urgebis: Dabuntur saltem in horâ infinitæ ubicationes plusquàm palmares, quia in singulis partibus assignabilibus temporis habuit corpus ubicationem plusquàm palmarem omninò diversam; ergo, cùm partes assignabiles sint infinitæ, ejusmodi ubicationes erunt etiam infinitæ. — Respondetur illas quidem assignari posse infinitas, non tamen æquales uni tertiæ, sed minores, et minores, sicut et ipsas partes temporis; nam si assignes ubicationes bipalmares, v. g., illæ non sunt infinitæ adæquatè distinctæ, quia spatium bipalmare pertransitur in tempore determinato, ita ut in minori non possit, nec sunt infinita tempora æqualia illi. Et licèt possint assignari infinitæ præsentiæ bipalmares ad plura et plura spatia bipalmaria, quorum unum retineat minus de primo palmo, et accipiat aliquid de tertio palmo, et rursùs aliud spatium retineat minus de primo palmo, et accipiat plus de tertio, et sic deinceps, illæ tamen præsentiæ non erunt adæquatè distinctæ inter se, quia secunda includit plures partes, quas includebat prima, sicut et spatia ipsa; cùm enim spatium bipalmare non occupetur totum simul, sed successivè, præsentia etiam successiva ad hoc secundum spatium bipalmare includit plures partes præsentiæ successivæ ad primum spatium bipalmare, quod assignâsti; sicut tempus etiam, quo pertransitur hoc secundum spatium bipalmare, includit plures partes temporis, quo pertransitur primum, supposito quòd secundum spatium non sit adæquatè distinctum à primo, sed majori ex parte inclusum in illo, ut consideranti patebit.

120. Tertiò arguit idem auctor, num. 80, quia ex nostrâ sententiâ sequitur quòd si esset aliquod corpus miraculosè contractum in punctum spatii, nullo modo possemus illud naturaliter movere: nam illud *ubi* esset supernaturale, atque ideò à nobis non posset produci. Consequens autem falsum est, quia si illud corpus in punctum contractum esset intra aliud corpus solidum et concavum, movendo hoc corpus, ne-

cessariò moverem illud alterum inclusum; et de facto sacerdos movendo species movet corpus Christi, ut constat ex Tridentino, sess. 13, cap. 5 et 6, et can. 6, docente nos corpus Christi gestare, et circumferre; et quia aliàs non verè manducaremus et deglutiremus corpus Christi; hæc enim significant motum localem à comedente procedentem, quo cibum in stomachum trajicimus.

121. Hoc etiam argumentum solvendum est ab eodem auctore; non enim est minùs supernaturalis motus, quo totum corpus pertransit simul per idem punctum spatii, quàm *ubi* quod in eo puncto spatii haberet, quia quod *ubi* habet per modum termini, hoc totum habet motus per modum lationis; et non magis repugnat corpori esse totum simul in puncto spatii, quàm transire totum simul per illud punctum. Debet ergo idem auctor respondere quid fieret in illo casu de corpore redacto ad punctum spatii, quando volumus movere corpus concavum intra quod continetur: quomodò etiam sacerdos producat in corpore Christi motum illum supernaturalem.

122. Ad argumentum itaque concedimus ex infra dicendis, illud *ubi* esse supernaturale, quod idem de motu fatendum est; quare virtute naturali produci non potest à naturali agente creato; nec sacerdos immediatè movet corpus Christi, sed species sacramentales, quæ habent virtutem quamdam supernaturalem sibi inditam ad trahendum secum corpus Christi quòcumque ferantur, ut infra explicabimus; et hoc sufficit ut corpus Christi dicatur propriè et verè moveri et gestari à sacerdote; neque enim movemus etiam immediatè substantiam ligni, sed mediis accidentibus, quæ secum trahunt substantiam; et ideò dicimur movere lignum in toto rigore. Quando verò corpus contractum ad punctum spatii esset intra aliud corpus solidum concavum, tunc si velles movere corpus illud concavum, non moveres corpus ad punctum redactum, sed vel penetraretur corpus illud concavum cum corpore ad punctum redacto, eò quòd ille modus essendi afferat secum penetrabilitatem, prout de facto corpus Christi ita existens in Eucharistiâ penetratur cum quantitate panis; vel si penetrari non posset, adhuc posset solidum corpus moveri, non obstante illo alio corpore ad punctum redacto, quia nimirùm hoc posset interim intercipi in poris et meatibus subtilissimis, quibus undique scatet corpus quantùmlibet solidum, et per quos transeunt crassiora etiam corpuscula, nedùm punctum indivisibile. Quòd si neque hoc velis posse fieri, fatebimur tibi non posse tunc ulteriùs progredi corpus illud concavum, impediente nimirùm et resistente illo alio corpore, quod ratione illius statûs supernaturalis impelli non potest, aut moveri naturali virtute.

123. Quartò arguit idem auctor, num. 85, quia spatium ipsum, ut sit mihi præsens, non debet in se talem modum intrinsecum suscipere; ergo neque ego debeo ejusmodi modum in me suscipere, ut sim præsens spatio. — Respondetur, imò ideò debeo ego illum modum recipere, quia hæc est denominatio nova realis, et non potest esse ab aliquo recepto in ipso spatio (quia spatium non est aliquid reale), ergo debet esse ab aliquo in me recepto: spatium enim potest denominari præsens mihi ab aliquo in me recepto; ego autem non possum denominari præsens spatio ab aliquo alio, cùm nihil in ipso spatio recipi possit. Potest autem hoc etiam argumentum, sicut et alia, retorqueri contra ejus auctorem, quia sicut ego pertranseo spatium per motum, sic spatium pertransitur; sicut ergo spatium pertransitur absque aliquo in se recepto, cur non concedis me posse pertransire spatium absque aliquo in me recepto? Concedis quippe necessarium esse motum realem intrinsecum in eo qui pertransit spatium, ut denominet ipsum pertranseuntem et spatium pertransitum. Sic ergo dicimus nos de ipso termino motûs.

124. Quintò arguit ibidem, quia ut sim in aliquâ domo, neque in me, neque in domo requiritur aliquis modus realis qui non possit in nobis perseverare, etiamsi desinam esse in domo; non quidem requiritur in domo; nam, me annihilato, manet domus immutata; neque etiam requiritur in me, quia possem è contra manere immutatus, annihilatâ domo; ergo nec requiritur aliquis modus realis in me, ut sim in tali spatio, qui non permaneat, cùm ab eo absim.

125. Respondetur, ut sim in aliquâ domo, requiri non unum, sed duos modos, quorum alter sit in me, alter in domo, scilicet *ubi* intrinsecum meum, et *ubi* intrinsecum ipsius domûs, quia me esse in hâc domo est me esse in hoc spatio per meum *ubi*, et domum esse in hoc etiam spatio per *ubi* suum. Deficiente ergo vel meo *ubi*, vel *ubi* domûs, deest illa denominatio, quæ ab utroque *ubi* proveniebat; quare potest deficere, manente domo immutatâ, quia deest meum *ubi;* vel è contra, manente me immutato, quia deest *ubi* solius domûs. Unde ad argumentum negatur antecedens; tantùm enim abest quòd id possit fieri absque modo intrinseco, ut nec possit fieri absque duplici modo intrinseco, ut diximus. Me autem esse in hoc spatio requirit unum solùm modum intrinsecum in me, quia spatium ipsum nihil est, sed per illum modum loquendi significamus solùm naturam meæ ubicationis intrinsecæ, ut postea explicabimus. Adverte obiter hoc etiam argumentum procedere contra eum auctorem, quia eodem modo, ut movear in hâc domo, non requiritur aliquid in me, quod manere non possit, ablatâ domo; nam domo annihilatâ, ego haberem eumdem motum intrinsecum, et non dicerer moveri in hâc domo. Ex hoc tamen non potest inferri in ejus sententiâ, quòd movear in hâc domo absque aliquo intrinseco modo, sed potiùs requiri ad hanc denominationem, et motum meum intrinsecum, et præsentiam ipsius domûs in hoc spatio, quidquid illa sit; quorum altero ablato, auferetur illa denominatio, quæ utramque partem includebat.

126. Sextò arguit, num. 86, ab experientiâ. Sensu enim percipimus aliquem esse in loco in quo antea non erat, non percipiendo in eo aliquem realem modum, quem antea non percipiebam: ut cùm sedens in navigio movetur cum navigio, ego priùs vidi illum

propè littus; postea clausis oculis iterùmque apertis video illum longè à littore, non tamen percipio oculis in ipso aliquem modum qui antea non esset, sed illam solam distantiam à littore; ergo esse in tali loco diverso non est aliquid intrinsecum in illo.

Confirmat, quia ex eo quòd videam eamdem rem modò magis, modò minùs illuminari, nullo modo videndo eam moveri localiter, colligo illuminationem posse fieri sine motione locali rei illuminatæ; ergo ex eo quòd distinctè videam rem aliquam modò esse in hoc loco, modò in illo, non videndo in illâ ullum talem modum, benè colligo eam non esse per talem modum formaliter in loco.

127. Respondeo idem argumentum retorqueri posse contra ipsum ad negandum motum intrinsecum; nam quando aliquis inclusus intra cameram navis movetur cum navi, non percipit sensibus motum suum aut navis, licèt postea percipiat effectum motûs, quando videt distantiam majorem, quam habet à littore; ergo illa distantia nec est motus, nec requirit talem motum intrinsecum, quem sensibus non percipimus. Consequentia hæc non est bona; imò quia percipimus distantiam, arguimus benè fuisse motum, per quem producatur illa distantia nova. Sic dicimus nos eo modo quo sensibus percipimus aliquem esse in loco, percipere etiam ubicationem per quam est in loco; cùm enim effectus formalis includat formam ipsam in subjecto, idem erit percipere effectum formalem, et percipere formam ipsam, à quâ formaliter provenit.

128. Aliqui ergo dicunt nos oculis percipere immediatè rem esse in tali spatio, et ipsammet præsentiam, seu ubicationem intrinsecam, quâ est ibi, et ideò percipi hominem esse jam in diverso loco, quia percipio diversitatem ubicationis, quam quidem diversitatem non percipiebam priùs, quia, licèt perciperem ubicationem, non tamen diversitatem ubicationis hujus à præcedenti propter utriusque similitudinem; sicut quando contemplamur cœlum, non percipimus ejus motum, nec distinctionem hujus partis ab illâ quæ priùs apparebat, quia, licèt utramque percipiamus oculis, non discernimus tamen an sit eadem vel diversa, propter similitudinem utriusque. Sic, licèt videamus ubicationem intrinsecam, et præcedentem, et præsentem, non discernimus an sit eadem vel diversa, donec comparamus hanc cum aliâ, nempe cum præsentiâ intrinsecâ littoris, cui mea ubicatio intrinseca præcedens erat similior, seu propinqua, et ubicatio mea præsens est dissimilior, et tunc discerno hanc ab illâ aliâ præcedenti. Juxta quam doctrinam negabunt antecedens argumenti proposita; idem enim est percipere aliquem esse in loco in quo antea non erat, ac percipere ubicationem ipsius et ubicationem loci, quas, quia videt magis vel minus similes quàm antea, arguit esse alias.

129. Alii tamen, ut supra vidimus sectione præcedenti, probabiliùs fortassè dicunt non percipi oculis immediatè ubicationem ipsam, sed solùm colorem; arguitivè verò cognosci ubicationem ex eo quòd experimur et sentimus diversam applicationem oculi et pupillæ ad videndum hoc objectum nunc, quàm antea; unde colligimus objectum esse in alio loco, et in majori vel minori distantiâ quàm antea. Juxta quam doctrinam negatur etiam antecedens illius argumenti; nam eo modo quo percipimus aliquem esse in loco, percipimus ejus ubicationem; neutrum enim percipimus sensibus immediatè; solùm quippe percipimus oculis immediatè colorem vel lucem; tactu autem percipimus diversum impulsum vel applicationem nostræ pupillæ aut oculi ad videndum; ex quâ mediatè colligimus postea objectum habere talem ubicationem, seu esse in diverso loco; idem enim est cognoscere diversitatem loci et diversitatem ubicationis : neutrum percipimus sensibus immediatè, sed utrumque colligimus ex iis quæ percipimus sensibus.

130. Ad confirmationem constat ex dictis : supponit enim falsum me videre distinctè rem aliquam esse in diverso loco, non videndo in illâ ejusmodi modum ubicationis; nam vel neutrum videmus oculis immediatè, sed colligimus mediatè, ut dixi; vel si oculis percipitur immediatè diversitas loci, percipietur etiam immediatè diversitas ubicationis, quæ idem est. Alioquin velim scire quid significet P. Coninck, quando dicit me non posse oculis aliquid reale notare, vel ullum modum, qui antea non erat, præter illam conjunctionem cum alio loco. Concedit quippe his verbis oculis percipi aliquid præter colorem, nempe conjunctionem illam cum alio loco. Certum est autem oculis non percipi denominationes extrinsecas, non visâ formâ à quâ proveniunt. Si ergo oculus percipit illam conjunctionem cum alio loco, illa conjunctio aliquid est visibile; non est autem præcisè color, qui antea erat absque illâ conjunctione; ergo necesse est quòd sit aliquid superadditum reale, quod ipsum nos vocamus ubicationem novam acquisitam per motum.

131. Septimò arguit idem auctor, n. 87, quòd hoc ipso quòd res aliqua intra tale spatium est aut concipitur, etsi mente præscindas omnes modos superadditos, necessariò concipitur esse in tali loco; ergo non est necessarius modus superadditus ad hanc denominationem. — Hoc argumentum, si bonum est, tolleret de medio omnia alia accidentia, quia, si semel subjectum est calidum, etsi præscindas omnia accidentia superaddita, necessariò concipitur esse calidum; ergo non requiritur qualitas superaddita ad hanc denominationem, et sic de aliis omnibus. Repugnat ergo concipere rem intra hoc spatium, et mente tollere omnes modos superadditos, quia hoc ipsum esse intra tale spatium, est aliquid superadditum, sine quo poterat hæc res esse; ergo non concipis meram substantiam rei, sed aliquem saltem modum additum substantiæ.

132. Octavò arguit eodem n. 87, in fine, quia, ut res aliqua sit in hoc tempore, non indiget ullo modo reali, sed seipsâ immediatè est in hoc tempore, hoc ipso quòd simul cum eo existat; ergo nec ut sit in hoc loco, indigebit modo reali superaddito. — Aliqui negant consequentiam, quia prior denominatio non est absque aliquo novo reali, cùm ponatur saltem tempus novum à quo possit provenire; atverò posterior de-

nominatio esset absque omni prorsùs ente reali superaddito, cùm neque in loco ipso, neque in locato ponatur aliquid quod antea non esset. Faciliùs tamen negatur antecedens; ut enim alibi ex professo probabo, et suppono ex physicâ, non potest res durare de novo absque duratione novâ intrinsecâ, à quâ proveniat illa denominatio nova.

133. Nonò objiciunt alii recentiores, quia non potest assignari ulla causa hujus *ubi;* causa enim in eo instanti in quo causat debet esse determinata ad producendum potiùs hunc effectum quàm alium; nulla autem in eo instanti est causa quæ sit determinata ad hunc effectum magis quàm alium; nam merum corpus secundùm se et prout præscindit ab hoc *ubi* quod nunc acquirit, est indifferens ad habendum hoc *ubi* vel aliud in alio loco; à quo ergo determinatur nunc potiùs ad hoc *ubi* quàm illud? Nec dicas determinari à tali motu, quia motus secundùm partes præcedentes jam non est; secundùm id verò quòd nunc potest esse præsens, eadem difficultas est de ipso motu seu actione: nam sicut corpus meum secundùm se est indifferens ad hoc et illud *ubi*, sic etiam est indifferens secundùm se ad hanc vel illam actionem et productionem ubicationis; à quo ergo determinatur nunc ad hunc motum vel hanc actionem potiùs quàm aliam?

134. Respondetur facilè causam quæ producit *ubi* aliquando esse extrinsecam, ut cùm unum corpus impellit aliud; aliquando esse intrinsecam, ut cùm homo vel lapis movet seipsum. Utraque autem potest esse vel necessaria, vel libera. Causa necessaria determinatur à propriâ entitate ad producendum talem motum vel talem impulsum; lapis, v. g., à propriâ gravitate determinatur ad motum deorsùm potiùs quàm sursùm; causa verò libera determinatur à voluntate quâ homo, v. g., vult movere se potiùs dextrorsùm quàm sinistrorsùm.

Dicunt à voluntate non determinari sufficienter, quia, positâ illâ voluntate, possum non moveri, si aliquis me impediat. — Respondetur determinari me à voluntate cum talibus circumstantiis intrinsecis et extrinsecis, scilicet quòd non fit agens fortius quod me possit impedire; sicut aqua determinatur à suâ naturâ ad frigus in se producendum, et à negatione fortioris agentis, qualis est ignis, à quo impediri possit frigefactio.

135. Urgent adhuc, quia voluntas non est immediatum determinativum, sed mediatum; nam voluntas causat motum; motus autem causat hoc *ubi;* motus autem non est in hoc instanti quo fit hoc *ubi* permanens; ergo non est in hoc instanti causa determinata ad hoc *ubi*, sed fuit. — Respondetur motum præteritum non esse propriè causam hujus *ubi*, quod fit in hoc instanti, et quod permanet in quiete, sed fuisse solùm conditionem ad hanc actionem instantaneam quâ fit hoc *ubi* permanens; nam ex eo quòd præcesserit talis motus, resultat necessariò hæc actio in hoc instanti in quo terminatur ultimò motus. Causa ergo hujus actionis et hujus *ubi* est gravitas, vel potentia, aut impulsus præsens, quæ causa determinatur ad hanc actionem potiùs quàm aliam, à concursu determinato Dei, qui debet potiùs concurrere ad hanc actionem quàm aliam, propter motum talem præcedentem; quo posito, causa prima debet potiùs hunc concursum quàm alium.

136. Porrò posse causam præsentem determinari ad hanc actionem potiùs quàm illam ratione alicujus conditionis præcedentis exigentis talem actionem postea, negari non potest, cùm constet inductione in mille aliis materiis philòsophicis. Primò, quando aqua calida separatur ab igne, adhuc conservatur calor aliquandiù, non quidem ab igne, qui periit vel abest, sed à Deo supplente actionem ignis. Et quidem pro priori naturæ, antequàm Deus solus conservet illum calorem, nihil invenies præsens à quo determinetur Deus ad eam actionem: nam pro eo priori nondùm intelligitur calor præsens; aqua verò potiùs exigeret frigus quàm calorem. Determinatur ergo causa prima ad illam conservationem ex eo quòd immediatè ante fuerit calor in aquâ, nec possit simul totus expelli, sed successivè; et ideò in actu primo exigitur à Deo concursus ad conservandas aliquas partes caloris præcedentis, eò quòd immediatè ante præcesserunt simul cum aliis quæ expelluntur.

137. Secundò, quando Deus conservat angelum antea productum, conservat quidem eum liberè, quatenùs de potentiâ absolutâ posset eum annihilare; conservat tamen eum ex debito connaturalitatis; non potest enim ut auctor naturalis negare illam conservationem. Ergo in actu primo determinatur ut auctor naturæ ad eam conservationem; non determinatur autem ab angelo præsenti, quia pro eo priori nondùm intelligitur angelus conservatus, nec præsens; ergo determinatur ab angelo præexistente immediatè ante; nam ex eo quòd angelus præexstiterit immediatè ante, Deus obligatur ut auctor naturæ ad conservandum angelum nunc.

138. Tertiò, quando agens naturale agit cum resistentiâ passi, ut cùm ignis, v. g., calefacit aquam, tunc, inquam, pro priori naturæ determinatur ad introducendum solùm primum gradum caloris; peto à quo determinatur tunc ad introducendum solùm primum, et non secundum. Dices, quia adhuc tunc perseverat in subjecto septimus gradus frigoris, qui impedit secundum caloris. — Sed contra, cur ignis non expellit nunc septimum gradum frigoris, sicut expellit octavum? aut à quo determinatur vel impeditur ab expulsione septimi gradûs? Nihil prorsùs invenies præsens, sed præteritum, nempe præfuisse immediatè ante octo gradus frigoris; et ratione illius præexistentiæ non posse nunc expelli septimum frigoris, neque introduci secundum caloris, quia non possunt duo gradus simul expelli vel introduci, sed successivè; impeditur ergo nunc et determinatur activitas ignis à resistentiâ passi, quæ resistentia includit præexistentiam octavi gradûs; si enim ille non præexstitisset, non resisteret nunc aqua introductioni secundi gradûs caloris. Determinatur ergo nunc causa naturalis ratione alicujus conditionis non præsentis, sed præteritæ, quia Deus auctor naturæ ab illis conditionibus

præcedentibus sibi adhuc objectivè præsentibus obligatur ad talem concursum præstandum vel negandum, propter exigentiam causarum secundarum.

139. Hinc jam constat à quo determinetur causa ad producendum nunc tale *ubi*, nempe à concursu tali Dei, qui in actu primo debetur talis ratione talis motûs præteriti, ad quem necessariò consequitur talis actio instantanea, per quam fiat tale *ubi*, non quidem à motu præterito, ut à causâ, sed à causâ præsenti determinatâ à motu præterito, tanquàm à conditione. Eodem modo explicandum est quomodò aut à quo determinetur homo, ut quando movetur, acquirat potiùs hoc spatium quàm aliud distans; vel ut producat talem potiùs motum quàm alium in spatio distanti; cùm tamen ipse homo secundùm se sit omninò indifferens ad hoc spatium vel illud, ad hunc motum vel illum. — Respondendum similiter est determinari à tali concursu causæ primæ ad tale *ubi* proximum præcedenti producendum; causa autem prima ad offerendum concursum ad tale *ubi* proximum, et non ad aliud distans, determinatur ab *ubi* præcedenti, per quod immediatè ante homo applicatus erat ad producendum postea *ubi* aliquod immediatum et proximum illi, et non aliud; quæ exigentia est in instanti sequenti pro priori naturæ ratione conditionis præteritæ, ut dictum est.

An ubicatio respiciat locum realem.

140. Ex dictis infero primò, *ubi* non habere respectum intrinsecum et essentialem ad corpus extrinsecum, sed solùm ad spatium imaginarium. Hæc illatio constat ex omnibus argumentis quibus nostra sententia probata est; nam si quid probant, non solùm probant Petrum non denominari formaliter ubicatum à spatio reali in quo est, sed etiam præsentiam intrinsecam Petri non respicere spatium seu corpus reale extrinsecum; quia variato quocumque extrinseco, manet eadem præsentia Petri hìc.

Quod rursùs confirmari et explicari potest, primò exemplo durationis realis, quæ quidem non est relatio ad tempus reale; nam omni tempore cessante, posset produci solus angelus, qui haberet durationem realem successivam, ut suppono; per quam non fieret præsens ulli tempori extrinseco reali, cùm nullum esset, sed solùm durationem imaginariæ, ad quam non potest dari respectus realis, ut constat; ergo eodem modo dicendum est de præsentiâ locali; possent enim produci duo angeli soli, quorum unus esset intimè præsens alteri, et posset ab eo magis distare, absque ullâ præsentiâ ad locum realem, qui tunc nullus esset.

141. Secundò, quia vel illa relatio est ad locum immediatum; et hoc non potest dici, quia quando movetur vas, aqua ibi contenta manet semper cum eâdem indistantiâ ad corpus immediatum, nempe ad vas, et tamen non retinet eamdem ubicationem. Nam ipsa etiam aqua movetur localiter, ut constat ad oculum: vel illa relatio est ad polos fixos cœli, et hoc etiam est falsum, quia, licèt destrueretur cœlum, posset Petrus manere præsens in hàc aulâ, sicut antea; vel denique illa relatio est ad omnia alia corpora simul; et hoc etiam est falsum, quia sequeretur quòd dùm ego quiesco, mutarem semper adhuc successivè ubicationem intrinsecam, quia semper mutatur aliquod corpus, à quo ego antea eram magis vel minùs distans, et per consequens mutabitur mea præsentia localis, et ego semper mutabor intrinsecè localiter, cùm motus localis non sit aliud quàm acquisitio illius formæ relativæ quæ me facit præsentem vel distantem respectu aliorum corporum.

142. Tertiò, quia illa relatio non est ad cœlum secundùm suam substantiam; nam posset esse cœlum in rerum naturâ, et meum corpus non distaret tantùm ab ejus polis; ergo est ad cœlum, prout est in tali distantiâ vel spatio primo; ergo est ad cœlum, prout habet jam aliam relationem; ergo una relatio est ad aliam, quod in relationibus prædicamentalibus repugnat; quia terminus debet supponi, ut resultet hæc relatio prædicamentalis.

Quartò, quia illa relatio distantiæ vel propinquitatis præsupponit rem esse hìc vel illìc, per aliquid aliud; nam res esse indistantes, est unam esse ubi est alia; ergo supponit singulas esse ibi: sicut duo alba esse similia, est unum habere qualitatem talem qualem habet aliud; singula autem ante relationem supponuntur habere talem qualitatem; et sicut duas res coexistere in duratione, est unam existere quando existit alia, singulæ autem supponuntur existere tunc independenter ab illâ relatione coexistentiæ, similiter ergo coexistere localiter supponit singula ibi existere, ut resultet denominatio existentis ibi ubi est alia.

143. Hinc infero secundò quid sit præsentia ad locum, seu ad spatium reale extrinsecum; quid sit, v. g., Petrum esse præsentem huic gymnasio. De hâc enim præsentiâ dicendum est esse denominationem partim extrinsecam, partim intrinsecam ipsi Petro; quia provenit ab *ubi* intrinseco hujus gymnasii, et ab hoc *ubi* intrinseco ipsius Petri. Nihil enim aliud est Petrum esse in hoc gymnasio, quàm gymnasium esse hìc, seu habere tale *ubi*, et Petrum esse hìc, seu habere etiam tale *ubi*; quare ablato *ubi* hujus gymnasii, si forsitan gymnasium moveretur à Deo in alium locum, Petrus posset manere hìc cum suo *ubi* intrinseco, et non esset jam in hoc gymnasio; vel è contra, si moveatur Petrus, et abeat in alium locum, jam non est in gymnasio ex defectu sui *ubi* quod priùs habebat. Ex quo etiam intelligi potest quo sensu verum esse possit quod dicebat S. Thomas supra, præsentiam localem esse denominationem extrinsecam: loquitur enim fortassè de præsentiâ ad locum realem extrinsecum.

144. Una restat difficultas, quia si tota essentia hujus præsentiæ est non in ordine ad locum realem, sed in ordine ad spatium imaginarium quod respicit, cùm hoc spatium sit aliquid fictum, et merum nihil, respectus etiam ad illud terminatus non poterit esse realis. Pro hujus explicatione necesse est declarare breviter quid intelligamus nomine illius spatii imaginarii.

SECTIO VI.

Quid sit spatium imaginarium, in ordine ad quod explicatur essentia præsentiæ localis.

145. Diximus et dicemus sæpè *ubi* seu præsentiam localem per suam essentiam respicere non quidem spatium reale, seu corpus extrinsecum circumdans, sed spatium imaginarium immobile, cui facit præsentem rem ubicatam. Oportet, antequàm ulteriùs progrediamur, explicare quid significetur per hunc modum loquendi, aut quid sit hoc spatium imaginarium quod respicitur ab *ubi*.

Ratio dubitandi est quia istud spatium, prout condistinguitur ab omni corpore extrinseco, non potest esse aliquid reale (quidquid somniaverint antiqui philosophi); neque enim est corpus, neque spiritus, neque substantia, neque accidens, imò neque productum aut creatum à Deo; nam ante omnem mundi creationem erat illud spatium vacuum, cui modò præsens est mundus; ergo verè hoc spatium est purum nihil; ergo essentia *ubi* realis non sumitur in ordine ad tale spatium; accidens enim reale, quale est *ubi*, non potest respicere et referri per suam essentiam ad purum nihil.

Dices spatium illud, licèt non sit ens reale, esse tamen ens rationis; quare potest terminare aliquem respectum realem, sicut chimæra, licèt habeat entitatem fictam, terminat tamen respectum realem illius cognitionis, per quam cognoscitur. — Sed contra, quia, licèt ens rationis terminet actum cognitionis per entitatem fictam quam habet, hoc tamen non habet, donec saltem fingatur per mentem; atverò spatium imaginarium ante omnem mentis operationem est terminus illius respectûs, quem habet *ubi*; ergo antequàm sit ens rationis, terminat illum respectum; ergo impossibilis est talis respectus ad spatium imaginarium.

146. In contrarium tamen est communis modus loquendi, quo significamus aliquod esse spatium commune in quo recipiuntur omnia entia realia quæ à Deo creantur; ratione cujus dicimus hoc *ubi* ex suâ naturâ habere quòd ponat Petrum hìc seu in hoc spatio; dicimus item corpus et animam esse in eodem spatio, et omnes partes integrantes Christi Domini in Eucharistiâ correspondere eidem spatio, et alia hujusmodi; in quibus omnibus supponitur dari aliquod spatium, cui eidem correspondeant corpus et anima, et quod distinguatur ab alio spatio in quo est alius homo; ergo non sunt neganda hæc spatia.

147. Omissis variis solutionibus recentiorum, quæ rem magis intricant quàm extricant, breviter dicendum est, reipsà hoc spatium esse omninò nihil, ut benè probat argumentum; neque à parte rei dari nisi hanc præsentiam localem et illam, quæ sunt duæ entitates positivæ et absolutæ. Cæterùm hoc *ubi* A, v. g., per suam entitatem tale est, ut fundet relationem distantiæ duorum palmorum ab *ubi* B, hoc est, fundet relationem majoris distantiæ quàm ab aliis viginti præsentiis, à quibus minùs et minùs distat, et relationem etiam minoris distantiæ quàm ab aliis præsentiis, à quibus magis distabit. Itaque, quando dicimus hoc *ubi* respicere tale spatium, nolumus explicare aliquem ordinem, quem tale *ubi* dicat verè ad illud spatium; spatium enim nihil est quod possit terminare ullum respectum; sed significamus tale *ubi* fundare talem ordinem distantiæ ab alio tali *ubi*. Item, quando dicimus hoc *ubi* dare Petro quòd sit hìc, per τὸ *hìc* nolumus significare aliquod spatium cui Petrus sit præsens per tale *ubi*, sed solùm Petrum habere tale *ubi*, per quod tantùm vel tantùm distet ab aliis præsentiis. Ac denique, quando dicimus duos angelos esse simul in eodem loco, seu unum esse ubi est alius, nolumus significare aliquid commune quod capiat utrumque, sed solùm dicimus utrumque *ubi* fundare similes omninò relationes distantiæ vel propinquitatis cum aliis præsentiis, et fundare etiam relationes indistantiæ ad invicem.

148. Quia tamen assuefacta est mens nostra concipere spatium reale, in quo corpora recipiantur, inde est quòd explicare soleamus nostros conceptus per ordinem ad spatium illud imaginarium, ac si esset vacuitas quædam magna, quæ repletur rebus locatis per diversas præsentias, et in hâc vacuitate consideramus latitudinem, longitudinem et profunditatem; consideramus etiam puncta quædam imaginaria fixa, quæ appellamus centrum imaginarium, in ordine ad quod sumimus distantiam vel indistantiam rerum; quod nihil aliud est quàm concipere aliquod *ubi* possibile, in ordine ad quod reliquæ præsentiæ habent talem vel talem relationem distantiæ vel propinquitatis; et quia aliæ sunt præsentiæ possibiles, à quibus magis distat meum *ubi* quàm à reliquis præsentiis, quæ de facto dantur, consideramus ultra cœlum empyreum spatia quædam imaginaria latissima, quæ nihil aliud sunt quàm præsentiæ possibiles infinitæ syncategorematicè, à quibus magis et magis posset distare mea præsentia.

149. Dixi tamen hoc *ubi* A per suam entitatem fundare solùm relationem talis vel talis distantiæ ad aliud *ubi* B, quia reverà hoc *ubi* A per suam entitatem non habet respectum formalem, sed solùm fundamentalem ad illud aliud *ubi* B; nam licèt *ubi* B non esset possibile, existere posset hoc *ubi* A, cum totâ suâ entitate; fundat tamen prædictam relationem distantiæ ad *ubi* B, quia si illud *ubi* B ponatur, eo ipso ista duo *ubi* per suas entitates dicentur taliter inter se distare: sicut licèt albedo per suam entitatem non respiciat nigredinem, fundat tamen per suam entitatem relationem dissimilitudinis cum nigredine; hoc est, habet talem entitatem, ut eò ipso quòd existat nigredo, dicatur albedo dissimilis illi magis quàm rubori vel alii colori.

150. Hoc supposito, nunc facilè intelliges quæ sint spatia imaginaria extra cœlum empyreum: nihil enim aliud sunt quàm ubicationes possibiles in infinitum syncategorematicè magis et magis distantes à nostro spatio; illa tamen appellantur frequenter spatia imaginaria, ad distinctionem nostri spatii; quod, quia repletum est corporibus, dici solet spa-

tium reale; cæterùm, ut supra visum est, etiam in nostro spatio possumus intelligere spatium imaginarium, prout distinctum à corporibus quæ in ipso sunt.

151. Contra hunc modum explicandi spatium imaginarium objiciunt nobis aliqui theologi recentiores : primò, quia ipsamet ubicatio possibilis concipitur à nobis ut constituens rem in aliquo spatio extrinseco; igitur ipsamet ubicatio non est spatium; non enim est terminus suî ipsius. Secundò, quia unam ubicationem possibilem distinguimus ab aliâ per ordinem ad diversam partem spatii extrinseci; igitur ipsamet ubicatio non est prima mensura hujus distinctionis, et consequenter neque spatium imaginarium. Tertiò denique, quia plures ubicationes possibiles concipimus in ordine ad idem spatium imaginarium, et dicimus per illas constitui res in eodem spatio; ergo ubicationes ipsæ non sunt spatium imaginarium. Fatendum ergo est spatium illud esse aliquod fictum ab intellectu, in ordine ad quod explicamus et concipimus ubicationes reales.

152. Ego quidem fateor posse et solere aliquando confingi ab intellectu tale spatium positivum, sed non credo semper, imò neque communiter concipi à nobis ubicationes reales cum ordine ad tale spatium fictum; nam si hoc esset, illæ propositiones, quibus communiter utimur, essent falsæ in rigore sermonis. Dicere enim quòd ubicatio constituit me realiter in spatio ficto, vel quòd hæc ubicatio distinguitur ab illâ per ordinem quem habet ad diversum spatium fictum; vel denique quòd mea ubicatio hodierna habet ordinem ad idem spatium fictum, ad quod habebat ordinem ubicatio hesterna, et aliæ similes propositiones non sunt magis veræ in rigore quàm si dicas ubicationem realem dicere ordinem ad chimæram, vel constituere me realiter in chimærâ; imò neque conciperemus veras ubicationes reales, quando illas conciperemus cum ordine transcendentali et essentiali ad spatium fictum; nam sicut talis ordo est impossibilis, sic est impossibilis ubicatio habens per suam essentiam talem ordinem transcendentalem.

153. Ad argumenta ergo illa respondetur ex dictis, per illas propositiones non intendi à nobis explicari ordinem ad spatium fictum, sed nomine spatii imaginarii intelligi talem vel talem classem ubicationum possibilium; nam sicut quando dicimus colorem album, v. g., per suam entitatem pertinere ad talem gradum perfectionis intra genus coloris, atque ideò hanc albedinem et illam pertinere ad eumdem gradum perfectionis, non significamus aliquem gradum fictum perfectionis, ad quem referamus illos colores, sed certam classem realem colorum possibilium diversam à classibus aliorum omnium colorum, ad quam classem dicimus pertinere hos duos colores : sic etiam quando dicimus hanc ubicationem constituere me in tali spatio, significamus hanc ubicationem pertinere ad talem classem ubicationum possibilium diversam à classibus aliarum omnium; et ideò dicimus, hanc ubicationem distingui ab illâ per hoc spatium; hoc est, quia est talis, nimirùm pertinens ad talem classem ubicationum; et denique in eodem sensu dicimus, hanc ubicationem et illam esse in eodem spatio, hoc est, in eâdem classe ubicationum possibilium. Quia tamen non habemus nomina ad significandam differentiam propriam hujus classis, quam volumus denotare, hinc est quòd recurrimus ad aliquam ubicationem magis notam, per quam significamus classem ubicationum possibilium, de quâ loquimur. Cùm enim auditores cognoscant jam ubicationem hujus cathedræ, dico Petrum heri fuisse in hoc eodem spatio in quo ego sum, hoc est, habuisse ubicationem ejusdem classis, et similem huic ubicationi quam ego habeo; et in eodem sensu dicimus hanc ubicationem per suam essentiam respicere hoc spatium, id est, pertinere per suam essentiam ad eamdem vel ad proximam classem ubicationum horum corporum circumstantium quæ videmus, et in ordine ad quorum ubicationes nobis notas, explicamus differentiam propriam alterius ubicationis de quâ loquimur; quæ omnia possumus significare absque ullo ente rationis, vel fictione, quæ potiùs impediret quàm juvaret ad cognitionem veræ et realis ubicationis.

SECTIO VII.

Infertur ex dictis qualis sit præsentia corporis Christi in Eucharistiâ.

154. Ex dictis infertur primò præsentiam Christi in Eucharistiâ esse accidens quoddam ubicationis intrinsecum, et non solùm denominationem extrinsecam provenientem à speciebus, quia in quâlibet re creatâ hoc quod est esse hìc vel illìc est ubicatio intrinseca, sine quâ non potest intelligi nec explicari hic novus effectus formalis existendi hìc vel illìc; quare, cùm Christus habeat verè esse hìc, debet hoc habere per formam sibi intrinsecam, à quâ possit tribui ille effectus formalis, ut latiùs probatum est supra.

155. Infertur secundò hanc præsentiam seu ubicationem Christi non esse aliquam relationem realem ad locum realem extrinsecum, neque ad species sacramentales, sed accidens quoddam absolutum, quod concipimus in ordine ad spatium imaginarium fixum; quare etiamsi auferrentur species, et omnis locus realis extrinsecus, posset divinitùs perseverare corpus Christi præsens ibi in eodem spatio per eamdem numero ubicationem et præsentiam intrinsecam quam antea habebat. Hæc est contra Vasquez supra, disp. 190, cap. 4, qui docet istam ubicationem Christi esse ordinem intrinsecum ad ipsas species, et non ad spatium imaginarium; quare ablatis speciebus, eo ipso auferretur ista præsentia Christi. Hoc tamen falsum esse constat ex dictis, quia Christus non solùm habet esse sub speciebus, sed etiam habet esse hìc vel illìc in ordine ad hoc spatium imaginarium, sicut ipsæ species; ergo sicut ipsæ species, eò quòd sint hìc, habent ubicationem in ordine ad hoc spatium, sic

etiam Christus ob eamdam rationem debet illam habere.

156. Infertur tertiò consequenter ad prædicta hanc Christi ubicationem variari intrinsecè, quotiescumque Eucharistia movetur localiter. Hæc etiam est contra Vasquez, ubi supra, qui consequenter docet, quamdiù manet Christus sub speciebus, retinere semper eamdem numero præsentiam, quia scilicet illa præsentia non erat ad spatium, sed ad species. Cæterùm nostra illatio probatur quia quando moventur species, accipit Christus de novo hoc quod est esse hìc vel illìc, ubi antea non erat; et verè movetur, licèt secundariò et per accidens ad motum specierum; ergo debet habere novam formam à quâ proveniat illi hæc nova denominatio. Dices Christum moveri denominativè à motu specierum, non à motu in ipso recepto. — Sed contra, quia repugnat aliquid moveri, et non intrinsecè; moveri enim est aliter intrinsecè se habere. Deinde possent moveri species, sine eo quòd Christus dicatur moveri; ergo motus specierum solus non denominat Christum moveri, sed aliquid aliud in ipso receptum. Antecedens constat, si hostia gyraretur motu circulari intra idem spatium, tunc enim Christus non moveretur, cùm non acquireret nec perderet spatium de novo, et tamen species moverentur; ergo hoc quod est moveri Christum, non est præcisè moveri species, sed alius motus intrinsecus ipsi Christo, per quem ponitur Christus de novo in hoc spatio, ita ut annihilatis speciebus, si conservaretur Christus ibi, maneret distans ab aliis corporibus sicut antea, et cum eâdem approximatione respectu altaris, etc.

157. Infertur quartò et consequenter hanc Christi præsentiam non esse simplicem et indivisibilem; nam inprimis distincta ubicatio partialis competit animæ, et distincta corpori; illa est spiritualis, hæc materialis; illa posset amitti, perseverante istâ, si Christus extra Eucharistiam moreretur. Deinde præsentia corporis divisibilis est pro divisibilitate ipsius corporis, ita ut distincta partialiter sit ubicatio pedis, et ubicatio manûs, etc.; denique est divisibilis etiam pro divisibilitate spatii cui correspondent species, ita ut per distinctam partem ubicationis sit Christus in hâc parte spatii, et per distinctam in illâ, cùm una possit manere, pereunte aliâ. Ex quo fit hanc Christi præsentiam habere duplicem divisibilitatem : primam quasi subjectivam pro divisibilitate subjecti; secundam, quasi objectivam pro divisibilitate spatii cui correspondet, ita ut in quâlibet parte spatii sit multiplex præsentia habens tot partes quot sunt partes Christi ibi existentes; et rursùs quælibet pars corporis Christi habeat tot partes præsentiæ quot sunt partes spatii quibus correspondet.

An præsentia corporis Christi in Eucharistiâ sit supernaturalis.

158. His suppositis, quæritur de hâc præsentiâ, an sit supernaturalis in suâ substantiâ. Suppono autem entitates supernaturales alias esse supernaturales secundùm substantiam, alias verò solùm quoad modum. Supernaturalis in substantiâ dicitur illa cujus entitas talis est ut nunquàm naturaliter potuerit poni à parte rei, qualis est entitas gratiæ, unionis hypostaticæ, et similes. Supernaturalis verò quoad modum est cujus entitas potuit naturaliter produci, licèt hìc et nunc miraculosè producatur; talis est visus cæco restitutus; est enim in suâ entitate ejusdem rationis cum visu aliorum hominum; licèt hìc et nunc miraculosè producatur. Hoc supposito, inquirimus an præsentia seu ubicatio quam diximus habere intrinsecam corpus Christi in Eucharistiâ, sit in suâ entitate et substantiâ supernaturalis, an verò solùm quoad modum.

159. Ratio dubitandi est quia in illâ præsentiâ, si attentè consideretur, nihil prorsùs videtur reperiri quod idem non posset naturaliter existere; nam licèt corpus Christi naturaliter non posset habere præsentiam quâ esset totum in toto spatio, et totum in quâlibet parte spatii, sicut est in Eucharistiâ, cæterùm tota hæc videtur esse supernaturalis quoad modum, ex eo quòd ponantur simul in eâdem parte spatii diversæ partes præsentiæ, quâ singulæ sine aliis possent ibi existere : sicut si Deus penetret Petrum cum Paulo in eodem spatio, non ideò dicemus illas ubicationes esse supernaturales in substantiâ, quia, licèt non possent naturaliter existere simul, potuit tamen quælibet earum seorsim ibi eadem naturaliter existere; ergo similiter quælibet pars hujus præsentiæ corporis Christi in suâ entitate erit naturalis; nam, licèt manus, v. g., non posset naturaliter esse simul cum pede in eodem spatio, potuit tamen manus naturaliter esse in hoc eodem spatio per hanc eamdem præsentiam, si ibi non adesset pes; ergo totum miraculum stat in hoc quòd sint simul plures ubicationes in eodem spatio, quarum quævis posset secundùm totam suam entitatem esse ibi sine aliis, et per consequens tota hæc ubicatio nihil supernaturale entitativè continebit, sed solam multiplicationem ubicationum naturalium in eodem spatio.

160. Aliqui ergo indicant eam præsentiam esse entitativè naturalem; quod probant, quia, licèt corpus non possit naturaliter ita existere, potest tamen angelus; præsentia autem angeli, quâ existit in spatio divisibili indivisibiliter, est naturalis, et est perfectior quàm præsentia corporis Christi in Eucharistiâ; ergo hæc etiam est naturalis; non enim potest esse præsentia naturalis perfectior supernaturali. Ita P. Herize, primâ parte, disp. 48, num. 40, cui occasionem dedit P. Vasquez tom. 2, in 1 part., disput. 214, num. 25 et 34.

161. Hæc tamen doctrina difficilis est; nam, nisi quæstio fiat de nomine, et mutemus conceptum et definitionem entis supernaturalis, negare non possumus illud esse ex specie et entitate suâ supernaturale; quod nunquàm sine miraculo poni potest viribus totius naturæ. Et quidem, licèt angelus possit esse indivisibiliter in loco divisibili, corpus tamen non potest

unquàm eo modo poni viribus naturæ; ille ergo modus quo corpus ita ponitur, superat totius naturæ vires, neque enim ulla præsentia illius speciei naturaliter est possibilis; nam præsentia angeli differt plusquàm specie à præsentiâ corporis Christi. Est ergo supernaturalis in suâ substantiâ, quia conjunctio illius præsentiæ cum ente materiali superat omnes vires naturæ.

162. Nec obstat præsentiam angeli esse perfectiorem istâ, et esse naturalem; nullum enim est inconveniens quòd aliquod ens naturale sit perfectius aliquo supernaturali : sicut, v. g., substantia naturalis est perfectior aliquibus accidentibus supernaturalibus. Cur ergo repugnabit aliquem modum naturalem spiritualem esse perfectiorem aliquo materiali supernaturali? aut cur non poterit spiritualitas compensare perfectionem supernaturalitatis, sicut substantialitas eam compensat? præsertim, cùm supernaturalitas in suo conceptu explicito non tam dicat excellentiam quàm improportionem, seu non exigi à naturâ. Imò aliqui addunt non solùm non requiri ad supernaturalitatem illum excessum perfectionis, sed posse esse positivè imperfectionem supernaturalem, qualis esset, inquiunt, pœna supernaturalis quâ Deus supra vires naturæ aliquem puniret, producendo in illo aliquid supernaturale, sicut in beatis producit perfectiones supernaturales ad eorum gloriam. Quidquid sit de hoc, non videtur negandum illud esse supernaturale quod nunquàm potest poni sine concursu Dei indebito, et concurrente causâ secundâ per potentiam obedientialem; talis autem est præsentia corporis Christi in Eucharistiâ; de quâ non concedes sustentari à corpore Christi per potentiam passivam naturalem, sed per obedientialem, et ut elevato à Deo; ergo non est naturalis. Quæ ratio non procedit in præsentiâ angeli; illa enim potest naturaliter existere per concursum Dei debitum angelo, et per vires naturales angeli illam efficientis et recipientis.

163. Communis ergo theologorum sententia videtur supponere hanc præsentiam corporis Christi esse entitativè supernaturalem et miraculosam, ut fatetur Suarez, disputat. 48, sect. 1, et ideò dicunt non posse naturaliter ab angelo videri, ut docet sanctus Thomas, et theologi communiter relati à Suarez ibi. Difficile tamen est rationem aliquam afferre ad hoc probandum. P. Herize, 1 parte, disputat. 48, cap. 3, numero 40, dicit illam præsentiam esse supernaturalem in suâ substantiâ, quia ordinatur ad constituendum Sacramentum Eucharistiæ, quod in se continet fontem gratiæ, et ad hoc ipsum datur talis præsentia, ut per illam adsit ibi corpus Christi ad conferendam gratiam suscipientibus illud Sacramentum. Propter hanc ergo connexionem et ordinem ad gratiam, et consequenter ad visionem Dei est supernaturalis hæc præsentia sacramentalis corporis Christi.

164. Hæc ratio non videtur sufficiens, primò quia, licèt hæc præsentia de facto ponatur à Deo eo animo ut resultet Sacramentum causativum gratiæ, hoc tamen non est prædicatum essentiale huic præsentiæ; potuit enim poni corpus Christi eodem modo sub speciebus panis solùm ad ostendendam potentiam Dei, vel ob alium finem, et non ad causandam gratiam; imò non solùm corpus Christi, sed quævis alia substantia corporea, lignum, v. g., vel lapis, potuit poni à Deo indivisibiliter ut nunc ponitur corpus Christi; in quo casu præsentia non esset supernaturalis propter connexionem cum gratiâ habituali; et tamen non esset minùs miraculosa quàm nunc est; ergo aliunde debet habere suam supernaturalitatem. Secundò, quia etiam corpus Christi positum fuit in Virginis utero, et in hoc mundo, ut esset nobis causa salutis æternæ; et tamen hic finis à Deo intentus non faciebat quòd præsentia illa esset supernaturalis intrinsecè : ergo quòd ponatur in Sacramento ad eumdem finem, non reddet illam præsentiam supernaturalem, si ipse aliunde non habet aliquam supernaturalitatem intrinsecam.

165. Hâc ergo et aliis rationibus omissis, quas congerit Suarez ibi, et quas facilè possemus rejicere, ex duplici capite possumus probare hanc supernaturalitatem, supponendo ex communi theologorum cum sancto Thomâ in 4, disp. 10, quæst. 1, artic. 4, quæstiuncul. 3, hanc præsentiam corporis Christi esse ad imitationem præsentiæ substantiæ spiritualis, per quam angelus, v. g., ponitur totus in toto spatio, et totus in quâlibet parte spatii. Quo supposito, probatur primò ejus supernaturalitas, quia præsentia naturalis, quam haberet manus Christi, v. g., in hoc spatio, non posset ex se uniri cum præsentiâ brachii in eodem spatio; nam, licèt ex se illa præsentia manûs esset partialis et incompleta, et unibilis cum præsentiâ brachii, non tamen esset incompleta naturaliter in ordine ad præsentiam brachii in eodem spatio, sed in ordine ad præsentiam brachii in proximo spatio; atverò præsentia manûs in Eucharistiâ unitur per se cum præsentiâ brachii in ordine ad idem spatium, et est incompleta per unibilitatem quam habet cum illâ; ergo hæc præsentia habet diversum incomplementum et unibilitatem quàm præsentia naturalis, et per consequens est entitativè diversa.

166. Dices : Si substantia corporis humani separaretur divinitùs à suâ quantitate, tunc omnes partes substantiæ possent, imò, ut aliqui volunt, deberent confluere ad punctum spatii, amissâ extensione locali, quæ oriebatur à quantitate; ergo haberent præsentiam divisibilem ex parte subjecti, sed indivisibilem ex parte spatii, per quam omnes partes corporis essent simul, atque adeò præsentia manûs uniretur cum præsentiâ brachii in eodem spatio, et quoad hoc esset similis præsentiæ sacramentali corporis Christi; non est ergo hæc supernaturalis in substantiâ, cùm posset substantia corporea propriis viribus in illo casu similem præsentiam sibi comparare.

167. Respondeo : Propter hoc argumentum in philosophiâ dixi in eo casu non se reducturam substantiam totam ad punctum, quia præsentia illa deberet

esse supernaturalis quoad substantiam ; ad quam præsentiam acquirendam non haberet virtutem ipsa substantia, atque ideò ex suppositione prioris miraculi ablatæ quantitatis, deberet substantia manere extensa in loco, sicut priùs, ne cogeretur contrahi ad minus spatium. Posset se fortassè contrahere, non tamen ad punctum, sed ad spatium divisibile minus, nimirùm complicando se per involutionem et penetrationem aliquarum partium cum aliis, v. g., manûs cum capite, et capitis cum pedibus; quia ablatâ quantitate, sicut posset aliena manus penetrari cum capite illius corporis, faciliùs posset manus ejusdem corporis penetrari cum capite, cùm utraque pars careret quantitate; non tamen posset manus, v. g., penetrari cum parte sibi omninò proximâ et continuâ. Ratio discriminis esset quòd in priori penetratione non interveniret præsentia supernaturalis quoad substantiam, sed manus haberet eamdem præsentiam partialem, quam posset habere non penetrata cum capite, et caput haberet eamdem præsentiam partialem, quam posset habere non penetratum cum manu; sicut quando corpus Christi penetrabatur cum lapide sepulcri, utrumque corpus habebat eamdem præsentiam quam singula seorsim absque penetratione habuissent. Nec enim illa præsentia capitis uniretur immediatè cum præsentiâ manûs in eodem spatio, sed cum præsentiâ colli in spatio proximo; quia, sicut caput non unitur immediatè cum manu, sic nec ubicatio capitis unitur immediatè cum ubicatione manûs; non haberet ergo illa ubicatio capitis aliquam unibilitatem cum ubicatione manûs in eodem spatio, ratione cujus argueretur supernaturalitas in ipsâ, quoad substantiam. Atverò, si in eodem omninò spatio esset manus cum parte sibi proximè continuâ, tunc ubicatio manûs deberet uniri immediatè cum ubicatione brachii in eâdem parte spatii, quam unibilitatem non habet ubicatio naturalis ipsius manûs, ut diximus, et ideò deberet illa ubicatio tunc esse alterius rationis ab ubicatione naturali, et per consequens intrinsecè supernaturalis ; quod non sequitur, si solùm complicentur partes et convolvantur, dùm non ponantur omnes in eâdem parte spatii, ut consideranti patebit.

168. Sed quidquid sit de hoc, ex alio capite probari potest supernaturalitas intrinseca hujus præsentiæ sacramentalis, et differentia substantialis quam habet ab omni præsentiâ naturali ; quia nimirùm præsentia naturalis quam haberet manus Christi in hoc spatio, esset completa in ratione præsentiæ manûs, nec peteret ullo modo compleri per aliam præsentiam ejusdem manûs; nam, licèt peteret continuari cum præsentiâ brachii, non tamen cum præsentiâ ejusdem manûs. Atverò præsentia manûs in Eucharistiâ in hâc parte spatii non ita est completa, ut non possit uniri cum præsentiâ ejusdem manûs in spatio proximo; ita ut manus in toto hoc spatio habeat plures præsentias partiales, ex quibus integratur una præsentia totalis, per quam est manus in toto hoc spatio integro, et in quâlibet ejus parte; ergo hæc præsentia est entitativè diversa à præsentia naturali ; illa enim non haberet unibilitatem cum alterâ præsentiâ ejusdem manûs, qualem unibilitatem habet hæc præsentia eucharistica.

169. Dices præsentiam manûs in hâc parte spatii non uniri cum præsentiâ ejusdem manûs in parte proximi spatii, sed esse duas præsentias totales in suo genere inunibiles inter se, sicut præsentias quas habet eadem manus Christi in duabus hostiis, quæ quidem non uniuntur inter se. — Sed contra, quia præsentia quam habet Christi corpus in hâc hostiâ, est ad modum substantiæ spiritualis, ut supra dixi ; quare sicut angelus existens in hoc gymnasio, non existit in ejus partibus per plures ubicationes totales et adæquatas, sed partiales et unibiles inter se ad integrandam unam præsentiam adæquatam angeli, licèt posset contrahere se, et manere in dimidio gymnasio, sic etiam corpus Christi existens in hâc hostiâ, licèt possit existere in dimidiâ, non tamen habet plures præsentias totales, sed partiales et unibiles ad integrandam unam præsentiam integram in totâ hâc hostiâ ; et ideò ut est præcisè sub hâc hostiâ, non dicitur esse in pluribus locis, sed in uno adæquato, sicut angelus.

170. Hæc ratio clariùs procedit in sententiâ Aristotelis, et communi, componente quantitatem continuam ex partibus in infinitum divisibilibus : nam illâ doctrinâ supositâ, non videtur posse explicari quomodò præsentia corporis Christi in Eucharistiâ sit composita ex pluribus præsentiis naturalibus, quas singulas seorsim posset naturaliter habere corpus illud, et nunc miraculosè habet omnes illas simul. Non enim potest designari in omnibus his præsentiis partialibus aliqua quæ seorsim posset naturaliter existere : nam si consideremus hanc præsentiam prout est divisibilis in ordine ad spatium, inveniemus quòd manus Christi, v. g., habet præsentiam in toto spatio hostiæ, et nulla potest assignari præsentia etiam partialis totius manûs, quam eamdem posset naturaliter habere manus Christi, quia quælibet pars hujus præsentiæ facit præsentem eamdem totam manum pluribus partibus spatii, cùm nulla sit pars spatii quæ non sit divisibilis in plures ; præsentia autem naturalis nunquàm facit præsentem eamdem partem subjecti pluribus partibus spatii, sed commensurativè singulas partes subjecti singulis partibus spatii; ergo nulla pars hujus præsentiæ potuit naturaliter esse, quia nulla est pars assignabilis in hâc præsentiâ, per quam non fiat eadem pars subjecti præsens pluribus partibus spatii; alioquin illa non esset pars, sed indivisibile hujus præsentiæ. Rursùs, si consideremus eamdem præsentiam, prout est divisibilis ex parte subjecti, inveniemus eodem modo nullam posse assignari partem præsentiæ subjectivam, per quam aliqua pars corporis Christi sit in hâc parte spatii, et per eamdem non sint præsentes plures partes corporis Christi eidem prorsùs parti spatii; nam suppono totum corpus Christi esse in quâlibet parte spatii per præsentiam divisibilem pro

divisibilitate ejusdem corporis, atque adeò habentem tot partes præsentiæ quot sunt partes in ipso corpore Christi, ut statim dicam.

171. Quo supposito, dico nullam posse assignari partem præsentiæ, quâ una pars corporis Christi sit in hâc parte spatii, quæ eadem pars præsentiæ potuisset esse naturaliter; nam illa pars præsentiæ facit præsentes eidem prorsùs parti spatii plures partes corporis Christi, cùm nulla sit pars corporis quæ non sit divisibilis in plures; naturaliter autem nunquàm possunt plures partes corporis esse præsentes eidem prorsùs parti spatii; ergo nulla assignatur partialis præsentia ex his quæ sunt in Eucharistiâ, quæ eadem potuisset naturaliter esse. Quælibet enim, quantùmvis exigua, si pars est, debet facere præsentes plures partes corporis eidem spatio, vel è contra eamdem partem corporis pluribus partibus spatii; quorum neutrum naturaliter potuit esse. Unde non video quàm consequenter P. Rodericus Arriaga, qui se profitetur illam sententiam communem et Aristotelicam de compositione continui amplecti, disp. 16 Physicæ, sect. 12, n. 256, ipse tamen, disp. 1 de Animâ, sect. 4, num. 112, dicat præsentiam hanc sacramentalem corporis Christi non esse entitativè supernaturalem, sed eamdem omninò quoad suas partes intrinsecas, quæ naturaliter haberi potuisset. Cæterùm adhuc, licèt neges illam communem doctrinam, probatur supernaturalitas intrinseca hujus præsentiæ argumentis à nobis supra factis.

172. Hinc infero, sicut illa præsentia Eucharistica habet ex se intrinsecè constituere eamdem partem subjecti in pluribus partibus spatii, et plures partes subjecti in eâdem parte spatii, et ex utroque capite est supernaturalis, sic habere ex se etiam intrinsecè penetrabilitatem cum aliis rebus quantis, ita ut ex vi illius præsentiæ non repugnet corpori Christi penetrari cum quolibet alio corpore, nec sit necessarium novum miraculum ad eam penetrationem; et ex hoc etiam capite est intrinsecè supernaturalis illa præsentia. Sic enim de facto corpus Christi habens illam præsentiam penetratur cum speciebus et quantitate panis, quo pacto posset etiam penetrari cum quâlibet aliâ quantitate, aut re quantâ. Nec dicere debemus id fieri per novum miraculum, primò, quia cùm sit possibilis præsentia aliqua, quæ ex naturâ suâ habeat non exigere impenetrationem actualem cum aliis rebus quantis, magis congruum videtur dicere eam de facto positam fuisse in hoc mysterio, in quo semper debebat corpus Christi penetrari actu cum quantitate panis; sicut propter eamdem rationem diximus eam præsentiam, quæ de facto posita est, habere ex naturâ suâ ponere unam partem Christi in pluribus partibus spatii. Secundò, quia vidimus hanc eamdem præsentiam de facto esse talem ut ex naturâ suâ patiatur, imò exigat unam partem corporis Christi penetrari cum aliis partibus quantis ejusdem corporis; non est ergo illa præsentia ex naturâ suâ exigens impenetrationem sui subjecti cum aliis rebus quantis, sicut exigit præsentia naturalis; hæc enim non minùs exigit manum meam non penetrari cum brachio meo, quàm non penetrari cum brachio alterius hominis; cùm ergo præsentia corporis Christi non impediat ex naturâ suâ penetrationem manûs cum brachio, non est fundamentum ad dicendum quòd ex naturâ suâ impediret penetrationem cum brachio alterius, imò est fundamentum ad id negandum, cùm aliæ præsentiæ naturales per id per quod impediunt primam penetrationem, per idem ipsum impediant etiam secundam, et è contra. Est ergo in hoc etiam supernaturalis illa præsentia, quòd ex vi illius non impediretur præsentia alterius corporis quanti in eodem spatio; de facto tamen impeditur propter quantitatem panis existentem ibi, et non potentem penetrari cum quantitate nostrâ.

173. Dices hâc totâ ratione probari quidem ubicationem corporis Christi esse supernaturalem in substantiâ, non tamen ubicationem quam habet in Eucharistiâ anima Christi; nam ubicatio animæ inprimis non unitur cum aliâ ubicatione animæ in eâdem parte spatii: item licèt uniatur cum aliâ ubicatione ejusdem animæ in parte proximâ spatii, hæc tamen unibilitas reperitur eodem modo in ubicatione naturali animæ, quæ etiam, dùm naturaliter ubicatur, habet diversas partes ubicationis pro divisibilitate spatii (ut dixi in philosophiâ), et quidem unitas etiam inter se ad integrandam unam præsentiam totalem animæ; ergo nil habet peculiare ubicatio animæ Christi in Eucharistiâ, per quod possit entitativè differre ab ubicatione naturali ejusdem animæ.

Respondeo, fatendo reverà me non invenire rationem quâ sufficienter probetur præsentiam animæ Christi esse supernaturalem in substantiâ, nec video inconveniens in negandâ tali supernaturalitate, si concedatur illa præsentia supernaturalis, quoad modum; præsertim cùm auctores qui concedunt vel indicant illam præsentiam esse supernaturalem, videantur solùm loqui de præsentiâ corporis Christi, et nihil dicant de ejus animâ.

An præsentia sacramentalis ex naturâ suâ repugnet cum aliâ.

174. Petes primò an, sicut diximus præsentiam corporis Christi habere ex naturâ suâ compatibilitatem alterius corporis quanti, et omnium partium corporis Christi in eodem spatio, et replicationem earumdem partium in singulis partibus spatii, sic etiam possimus dicere, illam præsentiam differre ab aliis præsentiis naturalibus in hoc etiam quòd aliæ ita constituant corpus in hoc spatio, ut exigant illud non esse alibi, atque adeò repugnent ex naturâ suâ cum aliâ præsentiâ ejusdem corporis in alio loco; hæc verò præsentia sacramentalis non habeat ejusmodi repugnantiam, sed sicut compatitur aliud corpus quantum in eodem spatio, sic compatiatur ex naturâ suâ aliam præsentiam ejusdem corporis Christi in alio loco diverso.

175. P. Suarez in præsenti, disput. 48, sect. 3, utrumque ut probabile tuetur, scilicet hanc præsen-

tiam ex naturâ suâ esse multiplicabilem, seu non excludere aliam similem præsentiam in alio spatio; et rursùs ex naturâ suâ repugnare etiam cum aliâ simili præsentiâ. Quoad primam partem, amplexi sunt eamdem sententiam alii recentiores theologi. Præcipuum fundamentum hoc est, quòd non repugnet de possibili talis modus præsentiæ, qui ex naturâ suâ non excludat aliam similem præsentiam ejusdem corporis in alio spatio : nam, licèt hoc prædicatum supernaturale esset, et diversum ab eo quod habent omnes præsentiæ naturales, esset tamen connaturale illi præsentiæ quæ ex hoc etiam capite esset supernaturalis. Sicut ergo omnes præsentiæ naturales corporis quanti excludunt præsentiam alterius corporis quanti ab eodem spatio, et circumscribunt suum subjectum, ita ut commensuretur loco, et sit pars sola in parte solâ loci, quorum neutrum habet præsentia sacramentalis ex naturâ suâ, ut diximus, cur similiter non dicemus productam esse talem præsentiam, quæ ex naturâ suâ non excludat aliam similem simul in alio spatio? Imò supposità institutione hujus mysterii, videtur ita dicendum, ut res suaviùs fiant, ne illæ aliæ præsentiæ continuam paterentur violentiam, si contra suam exigentiam idem corpus replicaretur in tot aliis locis; et ne dicamus fieri novum miraculum quando, divisâ hostiâ, manet corpus Christi sub singulis partibus separatis per duas præsentias totales. Denique, quia hæc præsentia talis est ut non definiat corpus Christi alicui spatio determinato, cùm possit in majori et in majori hostiâ constitui Christus absque ullo termino; non est ergo præsentia definitiva et concludens ex naturâ suâ corpus Christi intra hos terminos, ita ut non possit simul esse extra hoc spatium per aliam præsentiam.

176. Existimo tamen hanc præsentiam, licèt supernaturalis sit, convenire cum aliis præsentiis naturalibus in hoc quòd ex naturâ suâ exigat corpus illud non esse alibi per aliam præsentiam, sive similem, sive dissimilem huic. Et inprimis non video quàm consequenter P. Suarez ex unâ parte concedat hanc præsentiam ex naturâ suâ compati aliam præsentiam similem in alio loco, et ex aliâ parte in § *Atque hinc ferè constat*, dicat hanc præsentiam ex naturâ suâ repugnare cum præsentiâ circumscriptivâ in alio loco, eamque excludere. Hoc, inquam, non videtur satis consequenter dictum. Si enim possibilis fuit præsentia quæ ex naturâ suâ non exigat corpus Christi non esse in alio spatio diverso per aliam præsentiam similem, cur non erit possibilis præsentia ex naturâ suâ non exigens corpus Christi non esse in alio spatio circumscriptivè? Si autem possibilis est, debuit de facto produci, cùm ex institutione hujus Sacramenti magis necessariò sequatur hæc secunda replicatio quàm illa prima; potest enim contingere corpus Christi esse solùm in uno loco per præsentiam sacramentalem; et non potest contingere quòd sit sacramentaliter in uno loco, et non sit simul circumscriptivè in alio.

177. Respondet Suarez repugnare ex naturâ suâ hanc præsentiam sacramentalem cum circumscriptivâ, quia præsentia sacramentalis includit inextensionem in ordine ad locum quæ videtur ex naturâ suâ pugnare cum extensione quam affert præsentia circumscriptiva. — Sed contra, quia, licèt extensio et inextensio repugnent in ordine ad idem spatium, non tamen apparet cur magis repugnent in ordine ad diversa spatia, quàm duæ aliæ præsentiæ; nam esse inextensum hìc, et extensum alibi, est quòd hìc habeat omnes partes in quâlibet parte hujus spatii; et alibi non sit hoc modo, sed habeat singulas suî partes in unâ solâ parte illius spatii : non videtur autem repugnare aliqua præsentia supernaturalis, quæ petat in hoc spatio esse omnes partes corporis in singulis partibus spatii, non tamen excludat quòd in alio spatio possint esse eædem partes corporis singulæ in unâ solùm parte spatii; cùm enim illi sint duo effectus diversi, poterit hæc præsentia petere unum, et non excludere alium in ordine ad alium locum : quia certum est illa duo non esse contradictoria, cùm de facto utrumque habeat Christi corpus; cur ergo non erit possibilis aliqua præsentia de potentiâ absolutâ, quæ ex naturâ suâ unum illorum solùm petat, et ab alio præscindat, si possibilis est præsentia quæ constituat corpus Christi, et præscindat ab eo quòd sit vel non sit in alio loco?

178. Aliunde ergo petenda videtur ratio repugnantiæ magis universalis ad utrumque, et negandum etiam de potentiâ absolutâ posse fieri talem præsentiam, quæ ex naturâ suâ non petat subjectum non esse alibi, saltem si id fieri possit salvâ essentiâ ipsius præsentiæ. Ratio autem desumitur ex naturâ ubicationis et præsentiæ quæ, cùm sit accidens rei ubicatæ, petit uniri cum ipsâ : unio autem realis et physica affert secum hanc alligationem, ut ubi fuerit unum extremum, sit etiam et aliud, vel certè petat ne ponatur unum extremum ubi aliud poni non potest, ut dixi disput. 11 de Incarnat., sect. 7, et latiùs dicemus inferiùs, agentes de iis quæ ponuntur per concomitantiam in hoc Sacramento, disput. 8, sect. 8. Cùm ergo omnis ubicatio petat uniri physicè et realiter cum subjecto, consequens est ut petat esse cum subjecto; atque ideò cùm ipsa non possit ferri ad aliud spatium, in quo subjectum replicetur, petit ex naturâ suâ ne subjectum alibi sit, ne idcircò cogatur ubicatio unita subjecto non comitari subjectum sibi adhuc unitum : hinc ergo fit ut omnis ubicatio alliget ex naturâ suâ subjectum ad illud spatium, quia nimirùm per unionem physicam cum subjecto, quasi per vinculum et nexum tenet subjectum ne sit alicubi sine ipsâ; quæ alligatio videtur esse formalissimus conceptus unionis physicæ et realis. Non potest ergo dari ubicatio realis, quæ ex suâ naturâ sit indifferens ad hoc ut subjectum sit in alio spatio diverso per aliam ubicationem, sive similem, sive dissimilem, quia hæc indifferentia argueret ubicationem illam non alligare physicè per unionem subjectum sibi, sed relinquere illud æquè solutum, sicut antea.

179. Dixi tamen omnem ubicationem debere ex naturâ suâ petere ne subjectum sit alibi, saltem si id fieri possit salvâ essentiâ ipsius præsentiæ, seu ubicationis, quia potest fortassè excogitari aliqua ubicatio, cujus essentia requirat necessariò quòd subjectum ipsius sit de facto in aliquo alio spatio. Si angelus, v. g., positus divinitùs in duobus locis distantibus cognoscat intuitivè se esse in illis duobus locis simul, illa visio seu cognitio erit consequenter in utroque loco replicata cum angelo; imò non poterit naturaliter non esse illa cognitio in duobus locis, cùm ex naturâ suâ supponat angelum existere in utroque loco, et petat esse utrobiquè cum subjecto cui inhæret. Loquendo ergo de ubicatione, quâ illa cognitio esset in uno loco, v. g., Romæ, illa ubicatio uniretur quidem physicè et realiter cum illâ cognitione, non tamen esset in utroque loco cum eâdem cognitione, cùm ubicatio Romana non posset esse Neapoli; neque etiam peteret ex naturâ suâ quòd ejus subjectum, scilicet cognitio illa, non esset alibi, nisi in hoc spatio Romano. Cùm enim esset per suam essentiam ubicatio cognitionis petentis esse simul in duplici loco, non posset eadem ubicatio petere, quòd subjectum non esset in duplici loco: hoc enim videretur esse petere opposita, scilicet petere subjectum, cui connaturaliter debeatur hæc eadem ubicatio et alia, et petere connaturaliter quòd subjectum non habeat hanc ubicationem et aliam; in quibus videtur esse implicita contradictio: nam si subjectum petit connaturaliter utramque illam ubicationem, quomodò potest uni ex illis deberi connaturaliter, quòd non ponatur utraque ubicatio? Non potest ergo illa ubicatio Romana petere connaturaliter quòd subjectum suum non habeat simul ubicationem in spatio Neapolitano.

180. Adhuc tamen in eo casu verificatur regula universalis tradita cum illâ limitatione quam addidimus; nam illa ubicatio Romana, cùm verè uniatur physicè suo subjecto, scilicet illi cognitioni intuitivæ, alligat eam sibi, quantùm potest, salvâ suâ substantiâ. Petit enim inprimis esse cum suo subjecto in hoc spatio; et ulteriùs petit ex naturâ suâ, ne suum subjectum sit in alio spatio, nisi in illo cujus debitum excludi non potest, salvâ substantiâ hujus ubicationis, quia per suam essentiam supponit jam debitum duplicis spatii diversi. Hoc ergo sufficiat, ut verè uniatur et alligetur cum suo subjecto, petere scilicet esse cum illo, et ne illud sit alibi, nisi in spatio cujus debitum supponit essentialiter talis ubicatio, quia non poterat petere ne poneretur etiam in illo spatio, propter repugnantiam quæ appareret in illâ exigentiâ, ut visum est.

181. Hinc jam constat responsio ad fundamenta P. Suarez; negamus enim fuisse possibilem talem modum præsentiæ qui ex naturâ suâ non peteret corpus Christi non esse in alio spatio, propter rationem à nobis assignatam. Non petit quidem hic modus præsentiæ quòd corpus Christi sit in hâc solâ parte hostiæ; potest enim juxta naturam illius præsentiæ esse in totâ hostiâ, et in majori spatio, si hostia augeatur; hoc tamen non est contra exigentiam connaturalem præsentiæ, quia hæc, eò quòd unita est, solùm petit quòd corpus Christi non sit extra totum spatium quod occupat hæc præsentia totalis. Sicut et aliæ formæ accidentales, quæ uniuntur alicui subjecto, non petunt esse in singulis partibus spatii, in quo est subjectum; nam intellectiones quæ sunt in animâ non sunt in toto spatio quod nostra anima occupat in corpore, sed solùm in spatio capitis; petunt tamen animam non poni in aliquo alio spatio diverso, v. g., Neapoli sine eisdem intellectionibus. Similiter si angelus sit in hâc aulâ per ubicationem divisibilem, singulæ partes illius ubicationis non petunt esse in singulis partibus aulæ in quibus est idem angelus; nec petunt quòd angelus non sit in aliis partibus aulæ, nisi in hâc in quâ est hæc pars ubicationis; petunt tamen ne angelus sit alibi in alio spatio extra hoc spatium totale, qui adest per hanc totalem ubicationem. Rationem autem discriminis cur magis petant unum quàm aliud, reddemus latiùs infra, dictâ disputatione 8, agentes de concomitantiâ in hoc Sacramento.

182. Similiter constat non rectè argui ex institutione hujus Sacramenti, aut ex modo præsentiæ quam Christus habet, quòd habeat etiam illam multiplicabilitatem connaturalem ipsi præsentiæ; nam licèt possit esse in majori et majori spatio, si species consecrabiles augeantur, et hoc non sit contra exigentiam illius præsentiæ, non tamen potest esse in alio spatio diverso; non est autem contra exigentiam præsentiæ quòd subjectum sit in aliâ parte spatii per aliam partem præsentiæ facientem unam integram cum hâc aliâ parte; esset autem contra exigentiam præsentiæ, si esset in alio spatio per aliam præsentiam omninò distinctam et diversam ab istâ. Nec est idem posse idem corpus replicari in diversis partibus ejusdem spatii, aut posse replicari in alio spatio omninò diverso: nam per illam primam replicationem non est subjectum alibi simpliciter, sed alibi secundùm quid, hoc est, non in alio spatio, nec per aliam ubicationem, sed in aliâ parte ejusdem spatii, et per aliam partem ejusdem ubicationis.

An hæc præsentia sit definitiva.

183. Hinc etiam constat, an hæc præsentia sacramentalis corporis Christi dicenda sit definitiva, necne. Aliqui negant esse definitivam; quos sequitur Suar. dictâ sect. 3, § *Ultimò ex dictis*, quibus videtur favere S. Thomas, infra, q. 76, art. 5. Alii vocant definitivam, ut Gabriel et Palud., quos affert idem Suarez. Sed quæstio est de vocibus. Certum enim est per hanc præsentiam non constitui corpus Christi definitivè in actu secundo, hoc est, ita ut de facto non sit extra terminos ipsius, cùm de facto sit idem corpus in cœlo et in aliis hostiis consecratis; in quo sensu videtur loqui S. Thomas loco proximè citato. Certum etiam est non definiri per hanc præsentiam etiam in actu primo corpus Christi ad hoc ut non possit extendi ultra talem terminum magnitudinis

spatii, quia præsentia hæc sacramentalis non est sicut præsentia animæ rationalis vel angeli, quibus natura ipsa taxat tantùm vel tantùm spatii quod excedere non potest eorum præsentia; hæc autem præsentia corporis Christi non arctatur ad aliquam certam mensuram, sed quantùm est de se, potest crescere et extendi magis et magis. Cæterùm, licèt in hoc differat ab aliis præsentiis definitivis, potest tamen adhuc dici definitiva, quatenùs ex se habet continere corpus Christi intra aliquod spatium finitum, quodcumque illud sit, ita ut extra illud esse non possit connaturaliter loquendo. Nam licèt hæc præsentia non taxet sibi determinatè tantum spatium, indeterminatè tamen et vagè petit habere semper aliquod spatium finitum, extra quod non possit connaturaliter esse idem corpus Christi; et in hoc sensu saltem indeterminatè definit corpus illud, quantùm est ex se, ut non possit extra illos terminos vagari.

184. Urgent adhuc aliqui, quia si hæc præsentia sacramentalis ex naturâ suâ exigit corpus Christi non esse alibi, sequitur quòd, factâ consecratione, et posito Christi corpore sub speciebus panis, non possit idem corpus manere in cœlo absque novo miraculo, atque adeò ex vi hujus præsentiæ sacramentalis reddi corpus Christi immobile, cum naturali suâ virtute non possit ampliùs acquirere præsentiam in cœlo, impediente nimirùm illum motum hâc præsentiâ sacramentali; quæ omnia sunt omninò incredibilia. — Respondetur ex dictis supra, sect. 1, n. 26, sicut si Petrus existens Romæ replicaretur divinitùs Neapoli, utraque præsentia esset miraculosa quoad modum; posset tamen utroque loco se movere ex suppositione primi miraculi juxta id quod diximus in eo loco; sic posito corpore Christi sub speciebus panis esse miraculum quod simul alibi maneat, ex suppositione tamen illius miraculi deberi in cœlo concursum illi corpori ad suos motus naturales exercendos propter rationem ibi latius explicatam.

185. Petes secundò quomodò uniantur istæ ubicationes inter se, an præsentia manûs in hâc parte spatii uniatur immediatè cum præsentiâ brachii in parte proximâ spatii? — Respondeo præsentiam manûs in hâc parte spatii uniri immediatè cum præsentiâ brachii in eâdem parte spatii, et cum præsentiâ ejusdem manûs in parte proximâ spatii, non verò cum præsentiâ brachii in parte proximâ spatii; nam illæ solùm uniones sunt ponendæ, quæ exiguntur ad hoc quòd in eâdem parte spatii corpus Christi sit præsens per unam ubicationem; et ad hoc quòd eadem manus sit præsens toti spatio per unam etiam ubicationem; ad hoc autem non requiritur quòd ubicatio manûs in hâc parte spatii uniatur immediatè cum ubicatione quam habet brachium in aliâ parte spatii. Sicut etiam de facto, quando angelus est præsens huic gymnasio præsentiâ divisibili, licèt natura angeli habeat distinctum modum ubicationis, et subsistentia angeli habeat etiam suum modum ubicationis proprium; et licèt ubicatio quam habet natura in hâc parte spatii uniatur cum ubicatione ejusdem naturæ in parte proximâ spatii, non tamen unitur cum ubicatione quam habet subsistentia in parte proximâ spatii; sed omnes partes ubicationis naturæ uniuntur inter se, et omnes partes ubicationis subsistentiæ uniuntur inter se; et sicut etiam calor intensus ut quatuor, qui est in subjecto extenso, licèt continuetur per totum subjectum, non tamen ita ut singuli gradus hujus partis subjecti uniantur immediatè cum singulis gradibus alterius partis, sed primus gradus hujus partis continuatur immediatè cum primo gradu alterius partis, non cum secundo, et secundus cum secundo, ita ut totus primus sit continuus, et totus secundus sit continuus, etc.; alioquin daretur magna et impertinens confusio unionum, ut consideranti patebit: non enim vacat in his ampliùs immorari.

SECTIO VIII.

Utrùm præsentia sacramentalis Christi pendeat à præsentiâ naturali.

186. Suppono primò aliud esse quærere an ex naturâ rei præsentia sacramentalis per habitudinem intrinsecam et connexionem quam habet præsupponat præsentiam naturalem? aliud verò an de facto ex institutione hujus Sacramenti pendeat una præsentia ab aliâ, licet aliàs potuerit esse sacramentalis sine naturali? Suppono secundò hanc dependentiam vel exigentiam posse considerari, vel in primo instanti seu fieri consecrationis, vel etiam in toto tempore quo conservatur præsentia sacramentalis; et in utroque sensu procedit quæstio.

187. His suppositis, dico primò: Ex naturâ rei præsentia Christi sacramentalis non postulat ex se præsentiam Christi naturalem, nec cum illâ habet aliquam connexionem. Hanc docet Suarez cum communi in præsenti, disp. 48, sect. 2, et Vasquez, disp. 192, cap. 1, ubi plures affert; et probatur breviter, quia nullum datur probabile fundamentum hujus intrinsecæ connexionis inter has duas præsentias magis quàm inter duas præsentias sacramentales aut naturales; imò, si res attentè consideretur, potiùs præsentia sacramentalis, quantùm est de se, postulat quòd corpus Christi non habeat præsentiam naturalem, ut supra diximus; nam quælibet præsentia definitiva adæquata habet ponere subjectum ibi taliter, ut non sit alibi; ergo præsentia sacramentalis Christi non postulat ex se præsentiam naturalem, imò potiùs ex se postulat quòd non habeat Christus aliam præsentiam nisi illam.

188. Dices: Præsentia sacramentalis postulat ex se corpus Christi existens, ut patet; sed corpus Christi dependet saltem à posteriori à præsentiâ naturali, sine quâ non potest naturaliter esse; ergo præsentia sacramentalis dependet saltem mediatè à præsentiâ naturali. — Respondeo: Hoc argumentum probaret etiam creationem quantitatis postulare ex se eductionem ejusdem quantitatis è subjecto, quia illa creatio non potest esse sine quantitate, et quantitas non potest naturaliter esse sine eductione è subjecto; ergo creatio postulat mediatè illam eductionem. Non ergo valet consequentia ad hanc exigentiam mo-

diatam, quia creatio petit quantitatem tollendo ab ipsâ dependentiam ab eductione. Similiter præsentia sacramentalis pendet à corpore Christi, tollendo tamen ab ipso, quantùm est de se, quòd pendeat à præsentiâ naturali.

189. Hinc infero primò, posse, quantùm est ex parte hujus præsentiæ, conservari corpus Christi sub speciebus, licèt alibi annihiletur: nam licèt ex naturâ rei habeat in Eucharistiâ easdem mutationes et formas quas accipit in cœlo, hoc tamen intelligendum est de iis quæ possunt poni per concomitantiam; atverò, si in cœlo annihilaretur humanitas Christi, jam tolleretur fundamentum concomitantiæ, quæ consistit in hoc quòd corpus existens in duobus locis habeat easdem formas et accidentia in utroque loco: tunc autem jam illud corpus non existeret in duobus locis, sed solùm in Eucharistiâ.

190. Infero secundò, potuisse, quantùm est ex parte præsentiæ, poni corpus Christi sub speciebus, sicut modò, ante Incarnationem factam in utero Virginis. An verò tunc esset idem Sacramentum Eucharistiæ, pendet ex postea dicendis. Aliqui dicunt non potuisse tunc repræsentare mortem Christi, sicut modo; sed immeritò, quia hoc Sacramentum non videtur habere ex se determinatè significare mortem Christi ut præteritam; nam in cœnâ habuit totam rationem Sacramenti quam modò habet, et totam significationem; et tamen tunc non significavit mortem Christi ut præteritam; ergo ex se solùm habet significare mortem Christi tali tempore exercitam, præscindendo ab eo quòd sit præterita vel futura; ergo eodem modo ante Incarnationem potuisset significare mortem Christi.

191. Dico secundò: Nec etiam de facto ex institutione hujus Sacramenti pendet necessariò præsentia sacramentalis à naturali quam habet corpus Christi in cœlo. Itaque etiamsi corpus Christi Domini desineret esse in cœlo, non ideò ex institutione hujus Sacramenti sequeretur quòd desineret esse sub speciebus consecratis.

192. Hæc est contra P. Suarez ubi supra, conclusione secundâ, cujus rationes sunt parùm efficaces, et ideò ex earum solutione ostenditur probabilitas nostræ conclusionis. Fundatur enim præcipuè in eo quòd humanitas Christi sit principium physicè influens ad præsentiam sacramentalem; quare, licèt verba habeant concursum partialem; quia tamen tunc deesset concursus Christi, qui est quasi instrumentum universale ad effectus Sacramentorum, ideò verba non haberent effectum. Verùm hæc ratio utrinque videtur deficere; nam inprimis sine fundamento ponitur humanitas Christi habere illum concursum physicum instrumentalem ad omnes effectus Sacramentorum. Deindè, licèt hoc gratis admitteretur, non sequitur ex hoc quòd prærequiratur corpus Christi alibi existens cum præsentiâ naturali; sufficeret præsupponi corpus Christi præexistens priùs naturâ præscindendo ab hâc vel illâ præsentiâ. Nam sicut de facto corpus Christi est causa materialis suæ præsentiæ naturalis, ad quam præsupponitur existens in priori naturæ, non quidem cum aliâ præsentiâ, sed secundùm se, ita licèt corpus Christi esset causa efficiens physica præsentiæ sacramentalis, sufficeret præsupponi existens priùs naturâ secundùm se, abstrahendo à præsentiâ naturali vel sacramentali; potuit enim Deus (ut postea videbimus) pro illo instanti velle conservare corpus Christi independenter à verbis consecrationis, et tamen de facto dare illi solam præsentiam sacramentalem dependenter à verbis et ab ipso Christo.

193. Secundò impugnatur eadem ratio, quia ponamus post consecrationem factam destrui humanitatem Christi in cœlo, et perseverare in Eucharistiâ, quod magis probabile censet Suarez, dictâ sect. 2, in fine; nam licèt in fieri pendeat effectus verborum à Christo alibi existente, non tamen in conservari; sicut nec alii effectus sacramentales; tunc ergo cur non posset alibi consecrari etiam, et poni corpus Christi sub aliis speciebus? nam, licèt non præexisteret Christus cum præsentiâ naturali, præexistebat tamen jam alibi sacramentaliter, et ut ibi existens posset concurrere cum verbis ad secundam præsentiam efficiendam; ergo ex vi hujus institutionis posset fieri nova consecratio, etiamsi non supponeretur Christus existens cum præsentiâ naturali.

194. Tertiò impugnatur, quia etiamsi hæc physica efficientia concedenda esset, sufficeret quòd præsupponeretur anima Christi existens cum suâ præsentiâ naturali, licèt ejus corpus alibi non existeret; nam hæc efficientia magis competit animæ quàm corpori, ut fatetur ipse Suarez, dictâ sect. 2, ante § *Ultimum;* ergo potuit etiam ex vi hujus institutionis corpus Christi accipere præsentiam sacramentalem, licèt nullibi haberet præsentiam naturalem.

195. Dices: Ex vi præsentis institutionis, sacerdos non potest consecrare nisi ut minister Christi, et loquens nomine Christi; ergo ex vi præsentis institutionis prærequiritur Christus existens in rerum naturâ, ut verba sortiantur effectum. — Sed contra, quia ad summum sufficeret Christum existere sacramentaliter sub aliis speciebus, quia sacerdos non debet necessariò loqui nomine Christi existentis naturaliter, sed nomine Christi quomodòcumque existentis. Deinde, fortassè non requiritur quòd supponatur existens humanitas Christi; sufficit præsupponi animam Christi, ut ipsius nomine possit loqui sacerdos tanquàm ejus minister, et ut locutio sacerdotis moraliter sit locutio animæ Christi, sicut de facto in triduo dicunt communiter quòd potuit consecrari corpus Christi, et tamen tunc sacerdos non loqueretur nomine Christi, quia tunc non erat Christus; sed solùm nomine animæ Christi, penes quam residebat moraliter voluntas præterita substituendi sibi talem ministrum ad operandum; ergo non prærequiritur ad hoc præsentia naturalis corporis Christi; nam, etsi tunc corpus Christi habebat etiam in sepulcro suam præsentiam naturalem, hoc tamen erat per accidens, quia etiamsi non haberet talem præsentiam, posset sacerdos operari nomine animæ Christi.

196. Dices: Ponamus quòd corpus Christi in suâ

præsentiâ naturali fuisset redactum ad cineres, tunc ponereturne sacramentaliter organizatum, an sub formâ cinerum? — Respondeo mihi valdè probabile esse quòd poneretur organizatum : alioquin non verificarentur verba consecrationis, quæ significant corpus humanum; nam cineres, propriè loquendo non sunt corpus humanum. Dices : Materia Christi in Eucharistiâ debet habere per concomitantiam ea quæ habet alibi; sed alibi haberet formam cineris; ergo et in Eucharistiâ. — Responderi potest primò, materiam Christi habere debere in Eucharistiâ quæ alibi habet, si aliunde non obstent veritati verborum; atverò forma cinerum obstaret veritati verborum; et ideò ex vi præsentis institutionis non esset ponenda in Eucharistiâ, licèt forsitan ad hoc esset necessarium aliud miraculum. Petes : Qualis ergo forma substantialis ibi poneretur tunc cum materiâ? — Respondeo, nullam, sed solùm organizationem accidentalem sufficientem ut materia diceretur corpus Christi, non verò formam cinerum ob rationem traditam; nec item formam cadaveris aut animam rationalem, quia hæc solùm ponuntur per concomitantiam, eò quòd alibi informent illam materiam; ergo cùm hæc ratio tunc cessaret, nulla forma substantialis ponenda esset, sed id præcisè quod requireretur ad verificanda verba.

197. Secundò responderi potest, licèt poneretur tunc forma cinerum per concomitantiam, id non obstare veritati verborum, quia sicut nunc de calice dicitur : *Hic est sanguis*, etc., licèt ibi adsit corpus, quia nimirùm verba verificantur de illo quod substat accidentibus loco vini, quod est solus sanguis, sic in illo casu, licèt ibi esset forma cineris per concomitantiam, posset verè dici : *Hoc est corpus meum*, quia verba verificarentur de illo quod ponitur ex vi verborum, et substat speciebus loco panis, quod solum esset materia illa cum aliquâ organizatione humanâ.

198. Urgebis adhuc, quia si non existeret alibi corpus Christi, non possent verificari verba de corpore quod poneretur sub speciebus, quia de illo non posset dicere anima Christi esse suum corpus; cur enim magis de illo quàm de alio quocumque? Nec satisfacit dicere quòd illud fuit antea corpus illius animæ; quia τὸ *corpus meum* in verbis consecrationis non supponit pro quocumque corpore quod antea informatum fuerit ab animâ Christi, sed pro corpore quod nunc est suum; alioquin ex vi verborum sufficeret modò ponere corpus infantile quod habuit Christus, et nihil aliud; quod nemo dicet; imò in rigore non sufficit ponere quod habuit in cœnâ, sed quod modò habet in cœlo; et ideò præputium etiam ponitur nunc ex vi verborum, ut infra videbimus; ergo in prædicto casu non verificarentur verba ponendo corpus quod antea solùm fuerat Christi. — Respondeo, illa verba, *corpus meum*, debere verificari in rigorosâ significatione; hæc autem est, ut si loquens habeat de præsenti corpus, significent illud; si verò tunc nullum habet, sed est sola anima, intelligantur de corpore, sub quo ultimò fuit tempore mortis; de illo enim dicimus in rigore : Hoc est corpus S. Petri; id est, cum quo ultimò existit S. Petrus; et ideò ad veritatem verborum sufficeret ponere corpus humanum, quod ultimò habuit anima Christi, si nunc de præsenti nullum haberet.

199. Ex his ergo concludi videtur, ex vi præsentis institutionis præsentiam sacramentalem non pendere necessariò à præsentiâ naturali corporis Christi, sed ad summum prærequiri Christum, et fortassè solam animam alicubi existentem naturaliter, ut sacerdos possit operari nomine ipsius; si enim nec ipsa anima existeret, non posset locutio sacerdotis intelligi quòd esset locutio Christi, cùm nec Christus, nec ejus anima esset, et per consequens non posset censeri retinere primam voluntatem substituendi talem ministrum, ut illa actio esset moraliter actio Christi. Ad hoc tamen, ut prædixi, sufficit existentia animæ; imò in ultimo instanti prolationis verborum forsitan non prærequireretur anima Christi alibi existens, sed sufficeret præsupponi in quodam priori existens tunc ipsa anima secundùm se, ut sic ipsi tribueretur illa locutio, et ab ipsâ censeretur moraliter procedere, licèt non præsupponeretur cum aliâ præsentiâ, sed postea in posteriori esset præsens in solâ Eucharistiâ. Nam sicut ipsa anima præsupponitur modò ad suam præsentiam naturalem in genere causæ materialis, et non cum aliâ præsentiâ, sed solùm secundùm se, ita posset tunc præsupponi secundùm se in genere causæ efficientis moralis ad suam præsentiam sacramentalem, quam solam haberet in posteriori; quod posset contingere si Deus tunc vellet conservare animam Christi independenter à verbis; dare tamen illi solam præsentiam sacramentalem, et hanc dependenter à verbis, in quo nulla apparet repugnantia in ordine ad potentiam Dei absolutam.

200. Adde nec prærequiri animam existentem cum præsentiâ naturali, sed sufficere quòd præexisteret cum præsentiâ supernaturali sub aliis speciebus consecratis; quia, ut dixi, Christus existens in aliâ hostiâ posset intelligi substituere sibi ministrum, per quem offerat et consecret aliam hostiam, licèt nullibi intelligeretur habere præsentiam naturalem; præsertim cùm ejusmodi operatio moralis, qualis est operatio per ministrum, non videatur exigere præsentiam naturalem cum aliis conditionibus requisitis ad operationem physicam exercendam; nam licèt Christus prout in Eucharistiâ non possit exercere operationes physicas materiales quæ exigunt debitam extensionem localem et applicationem agentis, potest tamen exercere operationes morales, maximè quæ solùm consistunt in denominatione à voluntate præteritâ non retractatâ, qualis est operatio quam exercet per ministrum ejus nomine consecrantem.

201. Denique dixi *fortassè* non requiri quòd supponatur existens humanitas, sed sola anima; hoc enim non est omninò certum; posset quippe cum aliis dici requiri ex vi præsentis institutionis quòd existat Christus homo, quia anima sola non est sacerdos, sed homo, et ideò debet existere Christus homo qui sit

sacerdos et offerat sacrificium ministerio aliorum sacerdotum, de quo dicemus infra, agentes de sacrificio, disput. 19, sect. 6. Consequenter autem dicendum esset potuisse quidem in triduo conservari Sacramentum hoc consecratum ante Christi mortem, et tunc futurum sub speciebus panis corpus Christi absque animâ et sanguine, non tamen potuisse de novo consecrari in illo triduo propter defectum Christi sacerdotis qui cum suo ministro consecraret, atque ideò ad consecrationem prærequiri semper corpus Christi existens, non tamen existens cum præsentiâ naturali; nam sicut diximus de animâ, sic dicendum esset de corpore, si existeret solùm sacramentaliter in aliâ hostiâ, id sufficere ut Christus ibi existens posset moraliter operari per suos ministros ad consecrandam aliam hostiam; atque adeò neque illâ sententiâ supposità, dicendum est præsentiam sacramentalem ex vi institutionis hujus Sacramenti pendere necessariò à præsentiâ naturali corporis Christi.

DISPUTATIO VI.

DE UNIONE CORPORIS ET SANGUINIS CHRISTI CUM SPECIEBUS.

1. Hucusque solùm egimus de præsentiâ quam habet Christus in ordine ad spatium in quo sunt species; et licèt hæc præsentia sufficiat ad hoc ut dicatur Christus esse præsens speciebus, non tamen videtur sufficiens ad hoc quòd dicatur contineri sub speciebus, et demonstrari per species; nam licèt angelus esset intimè præsens alicui cubiculo vel etiam speciebus, non possemus dicere: *Hoc est angelus*, sicut dicimus: *Hoc est corpus Christi.* Ponenda est ergo aliqua major unio corporis Christi cum speciebus, ratione cujus corpus Christi verè dicatur comedi et deglutiri, quando comeduntur species, et ratione cujus corpus Christi dicatur etiam moveri localiter ab eo à quo moventur species, quæ omnia indicant aliquam unionem intercedere inter corpus Christi et species.

SECTIO PRIMA.

De unione corporis et sanguinis Christi variæ sententiæ.

2. Qualis sit hæc unio difficilè explicatur. Certum est enim apud omnes theologos non esse unionem inhærentiæ, qualis erat inter substantiam panis et ejus accidentia, tum quia certum est accidentia panis manere sine subjecto, ut habetur in concilio Const., sess. 8, tum quia corpus Christi non afficitur ab accidentibus panis, sicut panis; non enim patitur Christus per calorem vel frigus specierum, neque immutatur ab agentibus extrinsecis quæ agunt in species; ideò non pauci dicunt illam esse unionem inexplicabilem et ineffabilem; quia est longè diversa ab omnibus aliis quas experimur. Verùm hæc responsio non satisfacit omninò; dat enim aliquam ansam hæreticis negandi possibilitatem mysterii, quod ad has angustias adducit mentem nostram, ut ejus possibilitatem non possit concipere; sicut daretur ansa negandi mysterium Incarnationis, si non explicaretur qualis esset unio naturæ humanæ cum Verbo, scilicet ad hypostasim Verbi, et ut subsisteret humanitas. Adde non posse concipi albedinem panis unitam corpori Christi, quin tribuat illi aliquem effectum formalem, quem tamen non poteris facilè explicare.

3. Dices, accidentia panis eo ipso quòd incipiant esse per se sine subjecto, petere aliquem modum positivum quo subsistant ad modum substantiæ; quare sicut humanitas, quia petit hunc modum positivum subsistentiæ, potuit uniri Verbo supplenti defectum propriæ subsistentiæ respectu humanitatis, et illam humanitatem terminanti, sic etiam accidentia panis uniuntur quasi hypostaticè corpori Christi, ut terminentur per illud, et subsistant in illo. In quem modum dicendi se propensum ostendit Alanus, lib. 1, c. 31, 35 et sequentibus, licèt non audeat affirmare; et sanè meritò non audet, quia talis unio deberet esse non tam cum corpore Christi, quod non est subsistentia, nec habet propriam subsistentiam, quàm cum ipsâ personalitate Verbi, per quam subsistit humanitas Christi. Ex hoc autem sequitur primò personalitatem Verbi esse in Eucharistiâ per se ex vi verborum contra ea quæ infra ex Tridentino dicemus; patet sequela, quia illa unio requireretur ad continentiam corporis Christi sub speciebus panis, quæ significatur per verba. Deinde adhuc illa unio non sufficeret ad veritatem verborum; nam ex illâ unione non fit quòd corpus Christi contineatur sub speciebus; cùm enim illa unio esset præcisè cum subsistentiâ Verbi, hæc autem subsistentia possit esse præsens ibi, quin ibi sit corpus Christi, ut de se constat, consequens est ut tota illa unio posset manere quin adesset ibi corpus Christi; ergo alia unio ponenda est cum ipso corpore Christi; nam illa per accidens se habet omninò ad corpus Christi.

4. Scotus et alii quos refert Suarez in præsenti, disp. 48, sect. 3, negant omnem unionem inter Christum et species, præter inseparabilitatem quamdam ex pacto divino. Verùm hæc sententia meritò rejicitur communiter, quia, etiamsi angelus penetretur localiter cum speciebus, cum voluntate non recedendi ab eis, non diceremus: *Hoc est angelus;* ergo aliquid aliud habet corpus Christi respectu specierum.

5. Dicunt ergo aliqui unionem propriam esse possibilem talem ut, licèt non faciat accidentia inhærere corpori Christi, faciat tamen corpus Christi connecti cum illis accidentibus, ita ut non possint moveri localiter accidentia panis, quin moveatur etiam corpus Christi; hæc enim colligatio est propria unionis physicæ; quare in ordine ad hanc colligationem potest intelligi corpus Christi unitum physicè per modum positivum intrinsecum et inhærentem corpori Christi, terminatum verò ad accidentia panis, quæ respiciat, non ut subjectum, sed solùm ut terminum cui unit corpus Christi. Hâc autem unione positâ, meliùs explicatur continentia corporis Christi sub speciebus; debet enim contineri, quantùm fieri potest, eo modo quo priùs continebatur substantia panis, ablatâ tamen sustentatione, ne corpus Christi denominetur ab illis accidentibus; debemus ergo conce-

dere ad minus esse unitum illis, cùm hoc possit intelligi absque eo quòd sustentet illa, vel denominetur ab illis.

6. Contra hanc tamen unionem, si vera unio est, videtur esse primò quòd omnis vera unio physica supponit ex parte unius saltem ex extremis inter quæ versatur, aliquod incomplementum physicum, ratione cujus sit possibilis talis unio; ideò enim unus angelus non potest uniri cum alio, neque una anima rationalis cum aliâ; quia in eâ ratione quilibet angelus et quælibet anima supponitur completa; Verbum autem divinum potuit uniri physicè cum naturâ humanâ, quia hæc supponebatur incompleta in ordine ad subsistentiam aliquam substantialem. Sed neque ex parte corporis Christi, neque ex parte specierum panis supponitur aliquod incomplementum in ordine ad effectum formalem resultantem ex illâ unione, quia per illam non accipit corpus Christi esse calidum aut album, ut suppono, nec videtur ullâ ratione perfici; si enim perficitur ab illis accidentibus, jam ergo ab illis afficitur et alteratur, et per consequens erit subjectum illorum, quidquid sit, an ea sustentet in genere causæ materialis; nam materia prima perficitur etiam à formâ rationali, licèt eam non causet materialiter. Hoc autem videtur omninò falsum et absurdum, quia jam per hujusmodi accidentia, licèt corpus Christi non calefieret vel frigefieret, acciperet tamen alios effectus formales in alio genere æquivalente, per quos perficeretur. Si autem dicatur nullum effectum formalem accipere ab illis accidentibus, tunc inprimis difficilè intelligitur quomodò uniatur physicè cum calore, et ab eo nullum effectum formalem accipiat; nam effectus formalis nihil aliud est nisi illud totum quod resultat ex utroque extremo unito; atque adeò, si albedo uniretur cum angelo, licèt non denominaret angelum album propter incapacitatem subjecti, daret tamen illi aliquem effectum formalem innominatum, quia non posset illi uniri quin resultaret aliquod concretum ex utroque extremo. Deinde redit difficultas supra posita, quia si corpori Christi ex illâ unione non datur effectus formalis, nec perficitur ullo modo à speciebus, ergo non est de se incompletum ad tale genus unionis; nullum enim extremum intelligi potest cum incomplemento intrinseco de se ad unionem cum alio, nisi ex defectu intrinseco alicujus perfectionis quam debet acquirere per talem unionem; si ergo non perficitur corpus Christi ullo modo per calorem cui unitur, non poterit physicè cum illo uniri: alioquin dicere posset aliquis quòd una etiam anima rationalis poterit uniri physicè et substantialiter cum aliâ ad eum finem, ut habeant alligationem invicem et connexionem; quod tamen nemo concedit.

7. Secundò impugnatur illa unio vera et physica, quia omnis vera et propria unio physica ità alligat utrumque extremum, ut exigat, quantùm est de se, quòd ubicumque sit unum extremum, sit etiam et aliud; hinc enim est quòd sub speciebus Eucharistiæ, ubi ex vi verborum ponitur corpus Christi, ponantur etiam per concomitantiam anima et omnia accidentia, quæ habet in cœlo, quia nimirùm unio physica corporis Christi cum animâ, vel cum illis accidentibus petit ut nullibi sine illis ponatur illud corpus; si ergo intercederet vera, propria et physica unio inter corpus Christi et species panis, deberet etiam ex vi illius exigi ut ubicumque esset corpus Christi, essent etiam per concomitantiam illæ species, cum quibus physicè unitur, atque adeò in singulis hostiis et in cœlo habere deberet secum accidentia aliarum hostiarum; quod cùm sit manifestè absurdum, constat à posteriori nullam intercedere veram et propriam unionem physicam inter corpus Christi et species sacramentales. Quod argumentum clariùs procedit de ipsâmet unione, quæ seipsâ unitur corpori Christi, et illud afficit ac perficit in ordine ad motum; ergo debet replicari cum corpore Christi in omnibus hostiis. Fatemur ergo corpus Christi ibi esse loco substantiæ panis, et succedere in ejus munere, ablatis tamen imperfectionibus; quarum præcipua esset unio physica et propria cum illis accidentibus; ex eâ enim sequeretur quòd deberet ea accidentia secum deferre et habere in cœlo et in aliis hostiis, et quòd ab illis deberet intrinsecè perfici; quæ omnia vitari debuerunt alligando corpus Christi alio nobiliori modo quàm per physicam et propriam unionem, per unionem tamen minùs propriam, quam jam explico.

8. Aliter hanc unionem explicat P. Coninck in præsenti, q. 75, art. 2, dub. 2, n. 94 et sequentibus, dicens hanc unionem posse intelligi esse similem unioni quam haberet corpus gloriosum cum alio corpore, cum quo penetrativè simul ita existeret, ut, illo alio corpore moto, moveretur et ipsum necessariò; quod fieri posset si beatus non permitteret se aliter ab illo alio corpore penetrari quàm de facto priùs penetraretur. Supponit enim beatum, licèt possit permittere penetrari suum corpus gloriosum ab alio; posse tamen, si velit, huic penetrationi resistere; unde poterit ab illo alio corpore impelli et moveri, sicut alia corpora moventur et impelluntur, quia penetrationi resistunt. Supponit item, quando duo corpora semel penetrativè existunt, non posse ab invicem separari sine novâ penetratione diversâ, quâ secundùm aliam partem se mutuò penetrent. Nam si unum movetur ad dexteram, et alterum ad sinistram, necesse erit ut pars quæ priùs penetrabat partem alterius dexteram, incipiat penetrare sinistram, et è contra. Unde corpora non gloriosa semel penetrata non possent absque novo miraculo moveri localiter, nisi utrumque simul moveretur. Hinc infert beatum, sicut potest resistere ne alius homo non gloriosus eum penetret, sic semel penetratum posse resistere ne fiat penetratio nova, et consequenter illud corpus non gloriosum non poterit separari à glorioso, cùm non possit separari absque novâ penetratione: unde, si homo non gloriosus velit movere se, debet secum necessariò trahere corpus gloriosum, nisi hoc positivè resistat; tunc enim neutrum corpus movebitur. Imò hoc ipsum dicendum putat de angelo qui, sicut potest resistere ne ab ali-

quo corpore penetretur, sic semel penetratum potest resistere ne aliâ ratione penetretur; atque ideò tunc moto illo corpore, moveretur etiam ab eo angelus, nisi ipse motui positivè resisteret; tunc enim nec angelus, nec corpus moveretur.

9. His suppositis, de corpore Christi dicit, esse unitum cum speciebus panis, quatenùs ita est illis colligatum, ut, motis speciebus, necessariò cùm illis moveatur: hæc autem colligatio provenit ex eo quòd semel cum speciebus penetratum per consecrationem non permittit fieri aliam penetrationem diversam; unde fit ut species moveri non possint, quin trahant secum simul corpus Christi quod illi motioni non resistit, et propter agilitatem absque ullâ difficultate moveri potest.

10. Hæc doctrina ingeniosè excogitata videtur; sed in eâ multa supponuntur vel difficilia, vel minùs vera. Primò enim supponit agens naturale materiale, quales sunt species panis, posse propriâ virtute naturali movere corpus Christi indivisibiliter existens in hoc Sacramento, quod videtur incredibile, quia modus ille præsentiæ quem habet corpus Christi, est adeò supernaturalis, ut non possit ab agente materiali naturaliter produci. Sicut enim alia agentia naturalia, v. g., ignis, nix, aqua, non possunt agere in corpus Christi, et hoc non solùm propter impassibilitatem quam habet post resurrectionem, sed etiam propter modum existendi sacramentalem, ut apparuit quando in cœnâ ante resurrectionem primâ vice consecrata est Eucharistia, sic nec poterunt illud localiter movere, cùm non sit major ratio de motu locali quàm de aliis actionibus; imò ideò fortassè non possunt exercere alias actiones circa illud corpus, quia non possunt dare illi tale genus præsentiæ quod habet, ut inferiùs videbimus, disput. 9. Non potest ergo reduci hæc colligatio ad vim naturalem quam species habent movendi secum corpus Christi.

11. Respondent aliqui agens naturale non posse quidem dare primò corpori Christi illud genus præsentiæ sacramentalis; postquàm tamen invenit jam illud reductum per consecrationem ad talem statum et cum tali præsentiâ, posse illud movere et dare illi aliam similem præsentiam: sicut nec posset agens naturale ponere in loco quantitatem absque ullo subjecto; de facto tamen, posîquàm per consecrationem quantitas panis ponitur absque subjecto, possunt agentia naturalia movere localiter eam quantitatem quam inveniunt jam ad eum statum reductam per consecrationem præcedentem. Ita P. Joannes Præpositus infra, q. 76, art. 6, dub. 1, n. 37.

12. Sed debuisset attendi ad discrimen clarum illius exempli; nam licèt status quantitatis absque subjecto sit supernaturalis, atverò præsentia quam quantitas habet in loco, nullo modo est supernaturalis, sed eadem omninò quam haberet si esset in subjecto; unde non mirum quòd produci possit ab agente naturali; atverò præsentia corporis Christi non est illa quam haberet in statu naturali, sed diversa; imò supernaturalitas statûs consistit in illâ ipsâ præsentiâ miraculosâ; quare sicut prima, ita nec secunda nec tertia poterit produci ab agente naturali, cùm omnes sint æquè supernaturales; imò retorqueri potest exemplum contra auctorem, quia quantitas panis non solùm postea, sed tunc quando actu separatur à subjecto, et quando primò incipit esse sine subjecto, accipit suam præsentiam ab agente naturali: nam sacerdos tenens vel movens hostiam, quando actu illam consecrat, dat vel conservat præsentiam illam quam in ipso instanti consecrationis habet quantitas panis; ergo ex illo exemplo potiùs argueretur quòd præsentia etiam prima corporis Christi posset naturaliter produci ab agente naturali, sicut producitur prima præsentia quantitatis separatæ à subjecto. Adde, si corpus Christi in Eucharistiâ posset à speciebus propriâ virtute moveri, non apparet cur non posset à nobis, et à quovis agente corporeo immediatè moveri; quod tamen falsum est, cùm non possit à nobis aliter moveri quàm movendo species panis.

13. Secundò, dato quòd corpus non gloriosum semel penetratum cum glorioso non posset se ampliùs removere ab illo, ne daretur penetratio diversa, in nostro tamen casu illud inconveniens nullo modo procedit, quia etiamsi species moverentur, non moto corpore Christi, non sequeretur eas aliter penetrari cum Christi corpore quàm priùs; nulla enim pars specierum inciperet penetrari de novo cum aliquâ parte corporis Christi, cum quâ antea non esset penetrata, quia nimirùm priùs omnes et singulæ specierum partes erant penetratæ cum singulis et omnibus partibus corporis Christi; non ergo inciperent aliter penetrari ac antea; in quo apparet manifestum discrimen à corpore illo non glorioso penetrato cum glorioso, quia in illo non omnes et singulæ partes fuissent priùs penetratæ cum omnibus et singulis partibus corporis gloriosi, et ideò non posset moveri localiter, quin aliqua pars ipsius inciperet de novo penetrari cum aliquâ parte corporis gloriosi. In speciebus autem nulla est pars earum quæ non esset priùs penetrata cum omnibus et singulis partibus corporis Christi; ergo per motum non inciperet penetrari aliter ac antea; atque ideò ex hoc capite non essent alligatæ ad non movendum se absque corpore Christi propter novam penetrationem vitandam.

14. Dices: Licèt species non penetrarentur de novo cum novâ parte corporis Christi, penetrarentur tamen diverso modo: scilicet hæc pars dextra, v. g., specierum in sinistrâ parte spatii, cùm antea hæc pars specierum penetrata esset in parte dextrâ spatii. — Sed contra, quia penetrari postea cum eodem corpore in aliâ novâ parte spatii non debet reddere impossibilem motum specierum; nam quando species moventur simul cum corpore Christi, sicut incipiunt esse in novo spatio, sic etiam incipiunt penetrari cum Christi corpore in novo spatio, in quo antea non penetrabantur; et tamen quia penetratio fit ejusdem cum eodem, potest fieri per te absque novo miraculo; ergo posset etiam fieri immoto Christi corpore, cùm penetratio

etiam esset ejusdem cum eodem, licèt esset in ordine ad diversum spatium.

15. Unde tertiò magis displicet id quod addit de angelo, cum semel corpori penetratum posse postea resistere novæ penetrationi, et tunc corpus non posse ampliùs se movere, nisi trahendo simul secum angelum, quia non potest se denuò aliter cum angelo penetrare, prout fieret si absque angelo se moveret, hoc, inquam, non parùm videtur à communi et verâ philosophiâ deficere; nam inprimis penetratio angeli cum corpore nullo modo impedit motum corporis; sicut nec angelus existens priùs in aliquo spatio impedit corpus ne ponatur in illo spatio: hoc enim est proprium corporum, ut sese mutuò expellant ab eodem spatio, non spirituum inter se, aut cum corporibus. Potest quidem angelus impellere vel tenere corpus ne moveatur aut progrediatur ulteriùs; quod quidem præstat angelus per vim activam seu impulsivam; non verò potest per resistentiam seu incompossibilitatem cum corpore impediri formaliter ne sit in spatio in quo est angelus, quia nulla est talis incompossibilitas angeli cum corpore in eodem spatio.

16. Deinde, etiamsi esset ejusmodi incompossibilitas et impenetrabilitas, angelo tamen semel penetrato cum corpore, posset corpus movere se propriâ virtute, et separari ab angelo, quia per hoc nulla fieret penetratio diversa ab eâ quæ erat priùs, ut supra dicebamus de speciebus panis cum corpore Christi; nam per illum motum non inciperet aliqua pars corporis penetrari cum angelo, cùm omnes et singulæ partes corporis fuissent jam priùs penetratæ cum toto angelo; quòd autem aliqua pars penetraretur de novo in alio spatio novo, non obstaret motui, ut ostendimus in simili in speciebus et corpore Christi.

17. Denique displicet id quod additur, quòd posset corpus sic penetratum trahere secum angelum non resistentem motui; nam licèt angelus habeat virtutem ad movenda corpora, communiter tamen negatur corporibus virtus naturalis movendi localiter angelos; imò Vasquez non capit quomodò unus angelus possit alium localiter movere; parùm itaque refert quòd angelus non resistat, si tamen corpus non habet virtutem ad illum movendum; porrò corpus non habere talem virtutem, non solùm probari potest ex improportione ipsius ad motum illum spiritualem, sed etiam quia, si aliquod corpus divinitùs ponatur penetrabile, non poterit ab alio corpore localiter moveri; nam quoties tangeret illud et impelleret, penetraretur ab illo, et nihil efficeret; de facto verò movetur unum corpus ab alio propter impenetrabilitatem, quatenùs expellitur ab alio corpore conante se in eo spatio constituere; in angelo autem cessaret hæc ratio, quia quodlibet corpus absque difficultate penetraretur cum ipso; non ergo posset à corpore localiter moveri. Potest fortassè de facto corpus humanum, quando ab aliquo movetur, trahere secum animam spiritualem; hoc tamen provenit ratione unionis physicæ, cujus effectus est ut unum extremum comitetur aliud; et ideò debetur corpori unito formæ spirituali virtus trahendi secum illam formam; ubi tamen talis unio non intercedit, non apparet unde corpus posset habere vires naturales ad movendum localiter angelum.

18. Denique totus ille modus colligationis, licèt sufficeret ad colligandum corpus Christi cum speciebus in ordine ad motum, ut motis speciebus, moveretur etiam corpus Christi, non tamen videtur sufficiens ut corpus Christi diceretur substare speciebus loco panis, quod tamen necessarium videtur ad hoc ut possit per illa accidentia demonstrari, et ut dicatur verè comedi, sumptis speciebus; alia ergo major unio ponenda est inter corpus Christi et species, quam jam oportet explicare.

SECTIO II.

Explicatur unio corporis et sanguinis Christi cum speciebus sacramentalibus.

19. Existimo hanc continentiam corporis Christi sub speciebus consistere inprimis in actione quâdam quâ corpus Christi per potentiam obedientialem activam ut instrumentum elevatum conservat accidentia panis, supplendo concursum et sustentationem panis, non in eodem genere causæ, sed in genere causæ efficientis; per hanc enim causalitatem dicitur corpus Christi substare illis accidentibus; substare, inquam, hoc est, exercere circa illa munus potissimum substantiæ, quia cùm præcipuum munus substantiæ respectu accidentium sit illa sustentare, meritò dicetur corpus Christi substare illis accidentibus quæ loco panis sustentat in genere causæ efficientis. Ex quo sequitur posse designari corpus Christi per accidentia illis verbis: *Hoc est corpus meum;* quasi dicas: Corpus Christi est substantia, cujus sunt hæc accidentia, cujus scilicet sunt substantis et sustentantis loco panis, licèt in alio genere causæ.

20. Contra hunc tamen dicendi modum est difficultas, quia, licèt sustentatio in genere causæ materialis sufficiat ut subjectum dicatur substare et contineri sub illis accidentibus, non tamen sustentatio in genere causæ efficientis, quia hæc causalitas non determinat ad præsentiam intimam causæ cum effectu; ergo ex vi illius causalitatis non dicitur esse corpus Christi sub speciebus. Antecedens patet, quia causa efficiens inprimis potest operari distans ab effectu, præsertim si operetur ut instrumentum divinitùs elevatum; deinde, licèt non posset prodire illa actio nisi à corpore Christi præsente, non tamen alligatur illud speciebus inseparabiliter; nam, licèt ignis debeat esse præsens ad calefaciendum lignum, non tamen alligatur ligno ex vi illius actionis, cùm tam facilè possit separari à ligno ac si non ageret; ergo illa actio Christi in species non sufficit ut dicatur contineri sub speciebus et alligari illis.

21. Posset aliquis excogitare illam actionem solam esse adæquatè rationem hujus continentiæ Christi sub speciebus, eò quòd illa actio sapiat naturam causalitatis materialis quam supplet; quare, sicut causalitas materialis alligat subjectum accidentibus, ita ut nec subjectum possit non esse intimè præsens ad su-

stentandam formam, nec etiam possit separari relictâ formâ, quia forma sustentata habet eo ipso vim naturalem et jus ad trahendum secum suum subjectum quòcumque deferatur localiter, sic etiam illa actio Christi in species non videtur esse posse nisi à corpore Christi intimè præsenti, et aliunde ad illam actionem consequitur in speciebus vis quædam et jus naturale ad trahendum secum corpus Christi quando moventur; alioquin non haberent accidentia à corpore Christi tam perfectè suum esse, sicut à substantiâ panis, cùm ex vi illius actionis non haberent securitatem non amittendi suum esse ex defectu præsentiæ causæ sustentantis; ergo ut corpus Christi dicatur per illam actionem substare speciebus loco panis, dicendum est ex illâ actione nasci hanc necessitatem intimæ præsentiæ sub illis.

22. Sed reverà hæc doctrina non est undequàque solida: nam, licèt daremus ex illâ actione oriri jus speciebus trahendi secum corpus Christi, à quo sustententur, adhuc tamen non probatur debere illud trahere ad præsentiam intimam sub speciebus; cùm enim solùm sustententur accidentia efficienter à corpore Christi, non requirunt aliam præsentiam causæ quàm eam quæ requiritur ad agendum; hæc autem non est præsentia intima totius agentis, sed approximatio per contactum; quare, cùm aliunde corpus Christi sit quantum, et ex naturâ rei non possint ejus partes invicem penetrari, non videtur quòd accidentia panis ex vi illius causalitatis habeant jus ad trahendum secum corpus Christi, ita ut existat indivisibiliter sub singulis partibus specierum, sed ad summum ad trahendum corpus Christi juxta se, ut sustentet efficienter accidentia. Quòd si causalitas materialis exigit præsentiam intimam, et non solam approximationem causæ, hoc quidem provenit ex eo quòd subjectum non potest sustentare formam, quin physicè uniatur cum formâ; unio autem subjecti et formæ non potest esse sine intimâ præsentiâ utriusque; atverò, cùm hæc unio informationis non reperiatur respectu corporis Christi, non est cur ex vi illius causalitatis requiratur intima præsentia, quia licèt corpus Christi suppleat causalitatem materialem in species, hoc tamen est, ablatis imperfectionibus propriis causæ materialis, qualis est unio et quæ consequuntur ad unionem.

23. Dices: Non videtur posse negari quòd sit possibilis actio aliqua corporis Christi in species, quæ ex propriâ suâ naturâ haberet utrumque, scilicet supplere concursum subjecti, et dare jus speciebus ad trahendum secum corpus Christi, et ad trahendum illud ad præsentiam intimam. Si autem possibilis est talis actio, non est cur negemus positam esse de facto, et per illam intelligi corpus Christi unitum speciebus, non quidem strictè et cum omni rigore, sed quantùm fieri potuit absque imperfectionibus strictæ unionis.

24. Respondeo: Inprimis, si possibilis est ejusmodi actio, negari non potest quòd esset valdè supernaturalis, haberet enim aliqua prædicata multùm disparata in ordine ad finem actionis; nam actio ut actio solùm ordinatur ad bonum sui termini cui communicatur esse per illam; ad hoc autem, licèt posset habere illud prius de exigendâ præsentiâ corporis Christi, et dandâ virtute speciebus trahendi secum corpus Christi, ad securitatem sui esse, ut dicebamus, non tamen apparet cur actio exigeret corpus Christi intimum, cùm æquè benè posset obtinere suum finem per approximationem immediatam corporis Christi, sicut per intimam præsentiam. Quamvis enim corpus Christi existat ibi ad modum angeli et indivisibiliter, angelus tamen ad operandum in passum materiale non indiget penetratione intimâ cum toto passo, sed potest agere, si sit proximus passo, vel certè intimus alicui ejus parti: sic ergo posset etiam corpus Christi agere et influere in totas species absque intimâ præsentiâ cum totis illis; et per consequens non videtur posse illam intimam præsentiam exigi ab actione, ut actio est, cùm ad finem actionis parùm referat.

25. Deinde, etiam positâ tali actione, non sufficeret ipsa sola ut species traherent secum de facto corpus Christi; sed ad hoc exequendum necessaria esset aliqua alia virtus intrinseca vel extrinseca, quâ species illud facerent. Posset quidem illa actio id exigere, et quasi dare illud jus speciebus, ut deberetur illis talis virtus ad trahendum corpus Christi; ipsa tamen actio non esset principium immediatum productivum illius motûs in Christi corpore, quia actio non est virtus operativa, sed productio actualis sui termini. Si ergo præter illam actionem ponenda esset adhuc alia virtus ad trahendum corpus Christi, frustra ponitur actio cum illo prædicato intrinseco diverso; nam positâ actione quàlibet corporis Christi in species, et positâ illâ aliâ virtute in speciebus ad trahendum et retinendum secum intimè corpus Christi, intelligitur eadem alligatio. Cùm ergo aliunde esset valdè miraculosa et difficilis actio quæ de se haberet illud prædicatum intrinsecum, ut vidimus, non est cur ponamus eam de facto, licèt esset possibilis; sed alio faciliori modo explicemus illam alligationem.

26. Dicendum ergo videtur hoc quod est corpus Christi substare illis accidentibus, seu contineri sub illis, duo includere, quorum unum sine altero non sufficit. Primum et potissimum est illa actio corporis Christi in species, per quam exercet munus substantiæ respectu earum. Secundum verò est alligatio ad species, seu insolubilitas intimæ præsentiæ, quæ quidem alligatio non est illa actio, neque oritur ex illâ actione, ut probatum est, sed ex vi quâdam divinitùs datâ speciebus ad trahendum secum intimè corpus Christi, quòcumque ferantur. Nec per hoc convenimus cum sententiâ Scoti, quia ipse totam hanc continentiam corporis Christi sub speciebus, reducebat ad inseparabilitatem ex pacto divino sine aliquo alio; nos autem ponimus duo, scilicet causalitatem corporis Christi in species, per quam exercet munus substantiæ respectu earum, et intimam præsentiam provenientem ex vi ipsarum specierum ad trahendum secum corpus Christi; quæ sufficiunt ut dicatur corpus Christi esse substantia horum accidentium.

27. Hinc infero hanc continentiam corporis Christi sub speciebus non esse propriam unionem cum illis simpliciter et absolutè, sed secundùm quid; quare meliùs appellatur unio causalitatis, licèt neque sit adæquatè unio causalitatis, ut vidimus; nam causalitas sola non affert secum alligationem utriusque extremi. Infero etiam hanc unionem esse intrinsecam speciebus, non ipsi corpori Christi; nam actio Christi in species est intrinseca speciebus, sicut omnis actio est in termino, ut suppono ex philosophiâ : deinde quatenùs hæc unio includit intimam alligationem corporis Christi sub speciebus, est etiam intrinseca speciebus, ut postea constabit.

28. Objicies primò : Sacerdos per verba consecrationis facit quòd corpus Christi contineatur sub speciebus panis, sed sacerdos non efficit quòd corpus Christi sustentet species panis efficienter; ergo illa efficientia corporis Christi in accidentia non constituit formaliter hanc continentiam. Minor probatur, quia illa efficientia corporis Christi in accidentia est actio solius Christi et non sacerdotis. Sacerdos enim non conservat accidentia efficienter, sed ad actionem non terminatur alia actio; ergo sacerdos per suam actionem non facit efficientiam corporis Christi in accidentia. — Respondeo uno verbo sacerdotem non operari physicè, sed moraliter continentiam corporis Christi sub speciebus; quare illam etiam efficientiam corporis Christi in accidentia operatur sacerdos per verba moraliter; nam unam actionem physicam unius agentis potest aliud agens operari moraliter, quatenùs est causa moralis quòd aliud agens physicè operetur.

29. Objicies secundò, quia corpus Christi conservat efficienter accidentia panis, ut diximus; ergo corpus Christi non potest accipere ubicationem, seu præsentiam efficienter ab ipsis speciebus. Probatur consequentia, quia in quolibet instanti species ut producant ubicationem Christi, præsupponuntur cum suo esse accepto efficienter à corpore Christi; ergo præsupponitur jam in aliquo priori corpus Christi præsens speciebus; non enim potest conservare species, nisi præsupponatur præsens; ergo antequàm accipiat ubicationem à speciebus, supponitur jam pro illo instanti cum ubicatione et præsentiâ.

30. Respondeo hoc argumentum habere eamdem difficultatem in composito naturali; nam anima equi, v. g., est principium motûs progressivi quo movetur totus equus tam quoad materiam quàm quoad formam; ergo anima equi est principium mediatum vel immediatum illius præsentiæ quam accipit tunc materia equi. Tunc sic argumentor : Priusquàm forma equi producat illam præsentiam, præsupponitur existens, et per consequens dependens à materiâ equi ut à causâ; ergo pro illo priori intelligitur jam materia equi præsens ad causandam formam; ergo antequàm accipiat illam præsentiam, intelligitur in illo instanti pro aliquo priori cum suâ præsentiâ. Respondetur ergo quòd licèt corpus Christi intelligatur priùs dans esse speciebus etiam pro illo instanti, non tamen intelligitur in illo priori cum præsentiâ seu ubicatione positivâ formali; sicut nec anima equi aut materia intelliguntur pro illo priori ante ubicationem cum ubicatione. Ratio est quia, licèt ad alios effectus debeat præintelligi causa cum suâ præsentiâ seu ubicatione, ad ipsam tamen ubicationem non potest præintelligi cum aliâ ubicatione, ne detur processus in infinitum. Ex quo fit quòd nec ad ea omnia quæ antecedunt ubicationem, possit præintelligi causa cum ubicatione; quare, cùm species sint causa ubicationis corporis Christi, non potest intelligi corpus Christi antecedenter ad species cum ubicatione, sed solùm intelligitur pro illo priori cum indistantiâ ad summum radicali, hoc est, intelligitur cum debito radicali habendi præsentiam positivam ad species pro posteriori : sicut materia equi in illo priori ante ubicationem intelligitur cum debito habendi præsentiam positivam ad animam ratione unionis substantialis, quæ jam præsupponitur pro illo priori; et hâc ratione vitatur mutua prioritas quæ videbatur sequi ex nostrâ sententiâ.

31. Objici potest tertiò quia species præcedunt ut dispositiones ad hoc quod est corpus Christi esse sub illis tam in primo fieri consecrationis quàm in conservari; ex quo fit ut cùm primùm species corrumpuntur, desinat esse corpus Christi sub illis; ergo corpus Christi non est causa physicè influens in species. Probatur consequentia, quia pro quovis instanti intelligitur priùs species non esse corruptas quàm corpus Christi uniri eis; ergo hæc unio non potest esse causalitatis; nam effectus non intelligitur pro aliquo priori ante causalitatem per quam procedit. — Respondetur pro illo priori ante causalitatem Christi in species, non debere intelligi species existentes, sed sufficere quòd intelligatur non esse positas dispositiones contrarias; nam eo ipso quòd species extiterint immediatè ante, et quòd nunc non detur dispositio contraria, datur totum quod requiritur ut corpus Christi conservet accidentia panis; imò nec hoc totum prærequiritur, sed sufficit quòd non sit applicatum agens ad producendam dispositionem contrariam; de quo dicemus infra, disp. 10, sect. 2.

32. Objicies quartò : Ergo corpus Christi non movetur localiter à sacerdote, nec per se, nec etiam per accidens. Sequela quoad primam partem patet; quoad secundam verò probatur, quia tunc dicitur aliquid moveri per accidens ab aliquo, quando illud quod movetur per se unitur cum alio, et per consequens trahit secum illud; sed corpus Christi non unitur cum speciebus; ergo sacerdos movens species non movet corpus Christi, sed tunc Deus movet corpus Christi independenter omninò à sacerdote. — Respondeo negando sequelam : nam licèt corpus Christi non uniatur propriè cum speciebus, species tamen habent divinitùs vim trahendi secum corpus Christi; quare qui movet species dicitur consequenter movere corpus Christi : quòd enim vis sit naturalis vel supernaturalis, parùm refert quoad præsens attinet.

33. Restat tamen explicandum qualis sit hæc vis quam dicimus habere species ad trahendum secum corpus Christi, an scilicet sit aliqua qualitas super-

naturalis intrinseca in ipsis speciebus ad hunc finem superaddita, an verò merum decretum Dei parati ex se ad concurrendum cum speciebus, ut ferant secum corpus Christi quòcumque ipsæ species ferantur. Videtur enim hoc sufficere absque aliâ qualitate intrinsecâ; nam ex vi hujus decreti dicetur sufficienter alligatum et connexum corpus Christi speciebus, cùm non possit ex vi illius decreti non comitari species in omni loco.

34. Probabilius tamen videtur et aptius ad hoc mysterium explicandum, si ponatur in ipsis speciebus qualitas illa supernaturalis intrinseca, quâ possint trahere secum corpus Christi, sicut magnes trahit per naturalem virtutem secum ferrum, primò, quia hoc modo invenitur jam aliquid plus de unione physicâ inter corpus Christi et species; nam illa qualitas intrinseca, licèt non sit vera et rigorosa unio, habet tamen non parùm de unione, cùm sit nexus physicus, et vinculum in actu primo colligans corpus Christi, ita ut non possit non sequi species; per quod vinculum videtur explicari natura unionis physicæ; debemus autem, ablatis imperfectionibus, ut dixi, et receptione specierum in Christi corpore, ponere unionem et colligationem, quantùm fieri poterit, ut cum majori proportione succedat corpus Christi substantiæ panis in eodem munere substandi accidentibus. Dixi tamen hanc non esse adhuc propriè et in rigore unionem physicam, quia de ratione veræ et propriæ unionis est ita colligare, ut dixi, utrumque extremum, ut quamdiù unio durat, debeat poni unum extremum ubicumque ponitur alterum: illa autem qualitas superaddita speciebus, licèt det illis vim trahendi secum corpus Christi, non tamen exigit poni species ubicumque ponitur corpus Christi; hoc enim ponitur in aliis hostiis absque his speciebus sub quibus est in hâc hostiâ; non ergo est propriè unio illa, sed tamen accedit non parùm ad rationem et proprietatem unionis.

35. Secundò videtur ponenda ea qualitas supernaturalis in speciebus, quia quoties aliqua causa elevatur ad effectum supernaturalem producendum per potentiam obedientialem, videtur connaturalius quòd ipsa in se fiat proportionata intrinsecè in ordine ad eum effectum; ideò enim intellectus et voluntas, ut connaturaliùs eliciant actus fidei vel spei etiam in peccatore, elevantur per habitus intrinsecos fidei et spei, quia hic modus operandi per virtutem intrinsecam est magis connaturalis quàm si solùm eleventur per auxilium extrinsecum, eò quòd effectus ipse de se exigit procedere magis à causâ sibi proportionatâ quàm ab improportionatâ; de quo dixi alibi in tractatu de Visione beatâ. Si ergo species elevantur ad producendum in corpore Christi, quod secum trahunt, *ubi* supernaturale sacramentale, expedit eas elevari priùs per aliquam virtutem intrinsecam supernaturalem, per quam producant effectum illum sibi improportionatum. Porrò species ipsas concurrere ad trahendum corpus Christi, et non solùm Deum id facere quando moventur species, probatur, quia alioquin non diceretur propriè movere corpus Christi ille qui movet species, et per consequens nec diceretur comedere aut deglutire corpus Christi, quæ actiones significant motum localem; nunc autem dicitur verè movere corpus Christi sacerdos movens species, quia movet species quæ movent corpus Christi, et per consequens movet per accidens illud, quod non esset ita propriè verum, si solus Deus ex suâ voluntate id faceret et moveret corpus Christi quando moventur species; sicut nec dicerer ego movere lignum eò quòd moveam librum, quo moto, Petrus liberè movet etiam lignum; nec dicitur dare alapam qui consulit dare alapam. Meliùs ergo declaratur hoc mysterium, si ponamus talem qualitatem et vim in speciebus, quâ ipsæ trahant secum corpus Christi quòcumque ferantur.

36. Dices: Si in speciebus ponitur qualitas intrinseca quâ eleventur ad producendam præsentiam corporis Christi, ergo etiam in ipso corpore Christi debet poni alia qualitas intrinseca, quâ elevetur ad conservandas efficienter ipsas species.— N. sequelam, quia species conservantur à corpore Christi per concursum creativum, ad quam actionem non potest dari qualitas aliqua quæ ex suâ naturâ habeat vires et proportionem, quia nulla causa creata potest per suam virtutem creare, ut suppono ex philosophiâ; quare illa actio procedit à potentiâ obedientiali activâ corporis Christi absque ullâ qualitate superadditâ.

37. Contra hunc modum dicendi olim à me explicatum opponuntur aliqua à recentioribus. Primò opponunt quòd si hæc vis est in speciebus, sicut in magnete ad trahendum ferrum, sequitur non esse vim ad ponendum corpus Christi in eodem spatio intimo ubi sunt species; nam magnes non trahit ferrum ita ut ponat illud in eodem spatio in quo est ipse magnes, sed in spatio proximo. — Respondetur nos non uti illo exemplo magnetis tanquàm simili in omnibus, sed solùm ad hoc quòd sicut magnes habet vim naturalem intrinsecam ad trahendum ferrum, et retinendum illud in spatio proximo, sic species consecratæ habent vim intrinsecam supernaturalem ad trahendum corpus Christi et retinendum illud in eodem spatio in quo sunt ipsæ species.

38. Secundò objiciunt quia corpus Christi succedit substantiæ panis, atque adeò debet se habere circa species, sicut substantia panis se habebat circa illas; sed in accidentibus non erat talis virtus motiva ad trahendum secum substantiam panis; ergo nec ponenda est hæc virtus superaddita, ut trahant secum corpus Christi. — Respondetur, ad trahendam secum substantiam panis, non fuisse necessariam in speciebus qualitatem aliam superadditam; ad illum enim motum, utpote ad operationem sibi connaturalem et proportionatam, habebant sufficientem virtutem. Qualis autem et quid esset illa virtus, non est nostrum in præsenti decernere: varii enim possunt esse modi id explicandi. Primus esse potest, si dicatur accidentia panis ab aliquo localiter mota trahere secum substantiam panis, quatenùs exigunt quòd Deus tunc moveat substantiam cum ipsis accidentibus,

Et quidem, etiamsi hoc diceretur, non deberet idem dici in casu nostro in ordine ad substantiam corporis Christi, quia in ordine ad substantiam panis sufficeret utcumque illa exigentia accidentium, ad hoc ut qui moveret accidentia diceretur etiam movere mediatè substantiam panis, quatenùs scilicet causat motum accidentium, ad quem sequitur ex naturâ rei motus substantiæ panis, quod satis esset ut hic etiam motus tribueretur moventi accidentia; sicut miles dicitur projicere globum plumbeum, licèt hic motus globi fiat ab igne, quia nimirùm miles fecit primum motum, ad quem connaturaliter sequuntur reliqui omnes. Atverò in casu nostro, cùm motus corporis Christi non sequatur ex naturâ rei, sed solùm ex liberâ Dei voluntate motum specierum, non esset similis ratio ut diceretur movere corpus Christi ille qui moveret species sacramentales. Sed neque respectu substantiæ panis videtur satis philosophicus ille modus explicandi; nam quoties invenire possumus causam secundam proportionatam ad has operationes naturales quas experimur, non debemus tribuere illas soli causæ primæ; cùm ergo possimus motum substantiæ reducere in ipsa accidentia, quæ ex naturâ suâ habeant virtutem connaturalem ad trahendam secum substantiam sibi unitam, magis rationabiliter tribuetur illis hæc efficientia, quàm soli causæ primæ.

39. Secundò posset dici virtutem hanc movendi substantiam panis esse ipsammet unionem quam habet cum suis accidentibus; sicut enim ipsa unio est nexus et vinculum, sic est vis trahens unum extremum cum alio quod movetur. Et quidem juxta hunc modum dicendi, constat clarè discrimen inter nostrum casum et illum; nam in nostro, cùm non detur alia unio inter species et corpus Christi, debet addi aliqua virtus speciebus, quâ possint exercere illum motum substantiæ, quem respectu substantiæ panis exercebant per unionem naturalem quâ illi substantiæ connectebantur.

40. Tertiò denique dici potest illum motum substantiæ panis non provenire efficienter tanquàm à principio ab unione cum accidentibus, sed ab ipsis met accidentibus quæ ad illum influxum non indigent virtute superadditâ; nam ex naturâ suâ habent virtutem ad trahendam secum substantiam sibi unitam. Si enim res unita non haberet virtutem ad trahendum secum alterum extremum, quando movetur localiter, sequeretur quòd per unionem impediretur à propriis motibus, et redderetur immobilis, quia ab ipsâ unione seu ratione illius retineretur ibi ubi est alterum extremum; oportuit ergo ad vitandum hoc inconveniens, quòd quidquid verè unitur cum alio, habeat virtutem trahendi secum illud extremum (si trahibile sit, et non sit aliquid affixum loco, qualis est ipsa ubicatio), atque adeò petat concursum ad talem motum exercendum; sic corpus eo ipso quòd unitur cum animâ rationali, videtur habere vim trahendi secum animam, quando corpus movetur ab extrinseco; sic etiam accidentia, quando moventur, possunt trahere secum substantiam propter naturalem connexionem et unionem quam habent cum illâ.

41. Juxta hunc autem dicendi modum reddi potest etiam discriminis ratio ad species sacramentales: hæ enim cùm non habeant veram unionem physicam cum corpore Christi, ut diximus, non habent ex se vim intrinsecam ad trahendum illud secum; quare debent eam habere superadditam per aliquam qualitatem supernaturalem supplentem eam vim quam alia accidentia habent per se ad trahendam secum substantiam sibi unitam; præsertim cùm ubicatio producenda in corpore Christi sit supernaturalis entitativè, atque adeò non possit produci à solâ virtute naturali quæ erat in ipsis speciebus ad trahenda alia corpora; nam per illam virtutem producerent ad summum in corpore Christi ubicationem naturalem, sicut in substantiâ panis.

42. Objiciunt tertiò: Si species habent qualitatem superadditam ad movendum corpus Christi quando ipsæ moventur, ergo debent habere aliam qualitatem superadditam ad movendam et trahendam secum illammet qualitatem, quando ipsæ moventur; nam illa etiam qualitas debet moveri ad motum specierum; ergo debet moveri ab ipsis per aliam vim motricem superadditam. — Respondetur negando sequelam, primò, quia hæc qualitas est unita verè et propriè ipsis speciebus, quare non mirum si species habeant ex se vim ad movendam illam secum quando ipsæ moventur, quia omne extremum, ut diximus, videtur ex se exigere concursum divinum ad trahendum secum aliud extremum, ne sequantur illa inconvenientia supra insinuata; et licèt illa qualitas sit supernaturalis, adhuc tamen ex suppositione unionis specierum cum illâ qualitate, videtur deberi talis concursus entitati specierum, qui ex suppositione erit aliquo modo connaturalis; corpus verò Christi non unitur cum speciebus propriâ et verâ unione; ideò non debetur ipsis concursus ad movendum illud. Secundò dici posset qualitatem illam datam ad movendum corpus Christi esse simul motricem sui ipsius, seu esse vim quâ species possint movere corpus Christi, et ipsam eamdem qualitatem; est enim sicut impulsus lapidi impressus, qui est qualitas ferens lapidem sursùm, et ferens simul seipsam, seu per quam et lapis sursùm tendit, et fert secum illam qualitatem; sic illa qualitas in speciebus est quasi impulsus supernaturalis, quo species trahunt secum corpus Christi et ipsam eamdem qualitatem.

43. Quartò objici potest quia si speciebus superadditur qualitas ad trahendum secum corpus Christi, ergo et animæ debet superaddi alia qualitas ad trahendam secum gratiam habitualem, quando movetur localiter, et rursùs alia ad singula accidentia supernaturalia quæ habet in se, et quæ non potest propriis naturalibus viribus movere. — Respondetur negando similiter sequelam, quia anima unitur physicè et verè cum gratiâ et cum aliis accidentibus supernaturalibus quæ habet; atque adeò ratione illius unionis poterit, ut dixi, exigere tanquàm sibi debitum concursum ad trahenda secum illa accidentia, quem concursum non exigunt species in Eucharistiâ, cùm

non uniantur propriè cum corpore Christi. Quòd si aliquis contendat animam etiam habere aliquam qualitatem superadditam ad trahendam secum gratiam et reliqua entia supernaturalia quæ habet, non facilè impugnabitur, nec apparet in eo aliquod absurdum.

44. Petes utrùm hæc qualitas superaddita ponenda sit una in solâ quantitate panis, an multæ in singulis accidentibus panis. — Respondeo, debere poni in eo accidenti vel subjecto quod à nobis impellentibus immediatè movetur, seu in quo immediatè imprimitur à nobis impulsus : illud enim est quod secum trahit alia omnia. Videtur autem connaturalius hoc esse solam quantitatem, nec produci à nobis multos impulsus, singulos in singulis accidentibus lapidis, quando illum movemus; alioquin magis gravitaret lapis quando haberet plures qualitates, quia sentiremus in ipso plures impulsus. Eodem ergo modo videtur ponenda hæc qualitas in illo solo accidenti quod in pane recipit impulsum ab extrinseco, et trahit secum substantiam panis et reliqua ejus accidentia; quod videtur esse sola quantitas. De quo dicemus latiùs infra, disput. 10, sect. 1.

SECTIO III.

Quæ denominationes tribuantur corpori Christi ratione specierum; ubi, utrùm corpus Christi in Eucharistiâ dicatur esse in loco.

45. Quæstio hæc est de modo loquendi; pendet tamen ex dictis sectione præcedenti circa unionem corporis Christi cum speciebus; nam qualis fuerit illa unio, talis debet esse communicatio denominationum et prædicatorum à speciebus. Sunt ergo hujusmodi prædicata in duplici differentiâ, alia scilicet quæ significant mutationem localem factam in corpore Christi, ut si dicas : Corpus Christi elevatur, defertur, quiescit, etc.; alia verò quæ significant aliud genus mutationis factæ circa species seu aliquod prædicatum conveniens propriè speciebus, ut calefieri, frigefieri, videri, tangi, etc.: de quibus omnibus possunt breviter duæ regulæ præscribi.

46. Prima regula sit : Prædicata prioris generis propriè tribuuntur corpori Christi, quia cùm corpus Christi in Eucharistiâ propriè, et intrinsecè moveatur, licèt accidens ad motum specierum et intrinsecè habeat novam præsentiam et distantiam, non est cur non possit propriè ab iis formis denominari. Secunda regula sit : Prædicata posterioris generis, quæ solùm sunt propria specierum, non possunt nisi impropriè et figuratè attribui corpori Christi, scilicet ut contento sub speciebus quibus propriè tribuitur tale prædicatum. Sic dicimus Christum videri, tangi, etc., quia, licèt sola accidentia sint objectum terminans actum visionis, dicitur tamen corpus Christi visum mediatè, id est, in suo continenti; sicut qui videt bursam dicitur videre pecuniam in eâ contentam. Advertendum tamen est non omnia prædicata specierum attribui Christo etiam hoc modo; non enim dicitur Christus calefieri, comburi, etc., calefactis vel combustis speciebus.

47. Difficultas est cur magis hæc quàm illa prædicata tribuantur Christo impropriè; cur, sicut dicitur videri, non dicatur etiam calefieri. P. Vasquez infra, disp. 193, cap. 2, ponit hanc regulam, ut prædicata quæ tribui solent corpori ratione vestium, tribui etiam possint Christo ratione specierum, quæ sunt quasi vestis quâ Christus tegitur. Quare sicut qui tangit vestem dicitur tangere hominem, sic qui tangit species tangere Christum. Verùm hæc regula non videtur in universum vera, quia inprimis qui rumpit vestem non dicitur rumpere hominem, et tamen fractis speciebus dicitur frangi corpus Christi, ut habetur in cap. *Ego Berengarius*, de Consecrat., d. 2. Deinde qui madefacit vestem dicitur madefacere hominem, et tamen madefactis speciebus panis, non dicitur madefieri corpus Christi. Ad quod probandum P. Suarez, disp. 47, sect. 4, in 5 conclus., affert textum in cap. *In quâdam*, de Celebrat. missarum, qui tamen non est ad rem; forsitan fuit lapsus calami pro capitulo : *Cùm Marthæ*, § *Quæsivisti*, eodem titulo, ubi reprobari videtur ille modus loquendi. Illa ergo regula P. Vasquez non est in universum vera. Magis assentior P Suarez nullam in hoc præscribenti regulam, qui ait eas locutiones posse in hoc sensu usurpari, quæ à sanctis Patribus usurpatæ sunt, nec esse facilè extendendas. Quod intellige nisi ex circumstantiis satis appareat esse metaphorica locutio; ubi tamen esset periculum quòd intelligerentur in sensu proprio, cavenda esset talis locutio.

48. Hinc infero primò corpus Christi propriè et sine figurâ dici quòd manducetur, quia manducari solùm importat talem motum localem per quem ab ore in stomachum trajicitur; nec ad hoc necesse est quòd dentibus confringatur vel atteratur, nec etiam quòd gustu percipiatur, quidqu'd dicat Vasquez ubi supra, num. 15; alioquin cibus liquidus non manducaretur, vel etiam homo qui sensum gustûs amisisset, non diceretur manducare.

49. Infero secundò corpus Christi nonnisi valdè impropriè dici frangi, fractis speciebus, ut habetur in officio Eucharistiæ :

Nulla rei fit scissura,
Signi tantùm fit fractura.

Fractio enim significat divisionem partium rei quæ frangitur; quæ divisio non datur inter partes corporis Christi. Quare illa locutio usurpata à Berengario in confessione fidei, non debet intelligi in sensu omninò proprio. Oportuit autem Berengarium illo termino uti, ut manifesta fieret abjuratio sui erroris negantis veram Christi præsentiam in Eucharistiâ, ut advertunt doctores in præsenti.

50. Infero tertiò mixtionem propriè non posse convenire corpori Christi in hoc Sacramento, sed impropriè et ratione specierum; quo sensu dicimus in canone : *Hæc commixtio corporis et sanguinis Domini.* Hæc est contra Vasquez ubi supra, numero 17, qui contendit mixtionem propriè convenire, quia mixtio ex proprio conceptu nec dicit divisionem, nec corruptionem mixtilium; nam grana tritici miscentur cum granis hordei, quin corrumpan-

tur vel dividantur. Cæterùm, licèt mixtio non includat corruptionem, negari tamen non potest quòd includat aliquam divisionem partium; sicut ipsa grana, licèt singula non dividantur, acervus tamen tritici, cui miscetur hordeum, verè dividitur per admixtionem hordei; ergo, cùm sanguis Christi non dividatur per admixtionem hostiæ, sed solæ species vini, dicendum est mixtionem propriè loquendo solùm intercedere inter species.

51. Dices : Si granum tritici miraculosè replicaretur idem in pluribus locis, ita ut appareret acervus ex multis granis, et huic acervo misceretur acervus hordei, tunc mixtio fieret ex hordeo et tritico, licèt granum non esset intrinsecè divisum per partes suî, sed solùm secundùm præsentiam: ergo eodem modo idem sanguis Christi dicetur mixtus aliis speciebus vini non consecrati, licèt idem sanguis totus sit in omnibus illis locis. — R. : In illo casu fieret mixtio ex præsentiis tritici et præsentiis hordei, vera et propria, quia illæ essent distinctæ et divisæ inter se; inter hordeum tamen et triticum ipsum non esset propria et rigorosa mixtio, sed apparens; sicut et ipse acervus tritici non erat verus, sed apparens. Alioquin si illa esset vera mixtura et propria, sequeretur, si unum granum tritici millies replicatum eo modo misceretur cum decem granis hordei, et ex illis sic mixtis fieret panis, posse validè consecrari illum panem, quia ex ejusmodi massâ mixtâ ex mille granis tritici et decem hordei fieri posset panis consecrabilis; consequens tamen in illo casu nemo concedet, quia reverà non esset panis triticeus, sed apparens; nec mixtio esset propria et vera, sed etiam apparens. Unde in materiâ Sacramenti Confirmationis, quæ debet esse mixta ex oleo et aliquo balsamo, si vasi olei infunderetur tenuissima, et vix perceptibilis gutta balsami, quæ secundùm se non sufficeret ad mixtionem requisitam, et ad verum chrisma conficiendum, tunc, licèt illa gutta divinitùs eadem sola replicaretur in multis locis, et misceretur inter partes olei, non multiplicata, sed solùm replicata, esset quidem mixtio apparens, sed non esset verum chrisma nec vera mixtio; atque ideò si requiritur vera mixtio balsami ad valorem illius Sacramenti, credo quòd non sufficeret illa materia propter defectum sufficientis mixtionis, ad quam non sufficit replicatio ejusdem inter partes alieni miscibilis, ut dictum est.

52. Ex dictis infertur breviter resolutio illius quæstionis, quæ prolixè ab antiquis tractatur, et quæ ferè est quæstio de modo loquendi : an scilicet Christus in hoc Sacramento dicatur esse in loco. Quod dubium movet S. Thomas, quæstione 75, art. 1, et quæst. 76, art. 5, cum quo breviter dicendum est corpus Christi, si comparetur ad species, non esse in illis ut in loco, quia sicut substantia panis non dicitur esse in suis accidentibus ut in loco, ita nec corpus Christi, quod succedit substantiæ panis sub illis accidentibus. Atverò, si comparetur corpus Christi ad locum specierum, potest etiam comparari dupliciter : scilicet vel corpus Christi secundùm se, vel ut denominatum et vestitum speciebus. In hâc secundâ consideratione potest dici corpus Christi esse in illo loco circumscriptivè, non propriè, sed impropriè et secundùm quid : nam sicut ratione specierum dicitur videri, tangi, etc., impropriè tamen, ut diximus, quia species videntur, tanguntur, etc.; sic etiam potest impropriè dici circumscribi loco, quia species circumscribuntur, cùm eadem sit ratio. Denique si substantia corporis Christi secundùm se comparetur ad locum, non dicitur esse in loco physicè et quantitativè, seu circumscriptivè, quia quamvis sit ibi præsens propriè loquendo, non tamen per *ubi* circumscriptivum; de cujus ratione est quòd res ubicata correspondeat partibus spatii per partes suî ipsius, ut dixi in philosophiâ; et in hoc sensu negat S. Thomas illo articulo corpus Christi esse in loco in hoc Sacramento.

53. Major difficultas esse potest, an illud *ubi* quod habet corpus Christi, sit *ubi* definitivum. Sanctus Thomas, illo art. 5, ad 1, negat esse *ubi* definitivum, quia non ponitur taliter ibi corpus Christi, ut non sit alibi; verùm hoc pertinet omninò ad modum loquendi : nam si dicas *ubi* definitivum esse ut res quæ est in hoc loco definitivè non sit alibi, planè non dicetur Christus esse definitivè in Eucharistiâ; imò neque anima Christi verè in cœlo erit definitivè, cùm non sit taliter ibi ut non sit alibi. Si verò cum aliis dicas de ratione *ubi* definitivi solùm esse quòd res taliter sit in hoc loco, ut eo ipso non possit sine novo miraculo esse in alio loco separato, tunc magis potest dubitari, an Christus habeat *ubi* definitivum in Eucharistiâ. De hoc tamen diximus supra, disputatione præcedenti, sect. 8.

DISPUTATIO VII.

DE CONVERSIONE PANIS ET VINI IN CORPUS ET SANGUINEM CHRISTI.

1. Venimus jam ad potissimam hujus materiæ difficultatem, quomodò convertatur panis et vinum in corpus et sanguinem Christi; de quâ difficultate agit potissimè S. Thomas, art. 4 hujus quæstionis 75, et cum eo latissimè recentiores; quorum prolixa disputatio rem ex se difficilem non parùm, difficiliorem reddidit. Meum munus erit hanc controversiam ad eam mensuram reducere, ut facilè possit à lectore comprehendi; punctum difficultatis exprimere, aliorum sententias breviter rejicere, et nostram quâ fieri possit claritate aperire. Oportebit autem inprimis præmittere quid intelligam nomine *conversionis*, quando dicimus panem converti in corpus Christi; quam quidem quæstionem utpote philosophicam jam tractavi in lib. de Generatione; necesse tamen est, illam doctrinam in præsenti compendiosè repetere, ut omninò necessariam ad nostram controversiam.

SECTIO PRIMA.

Quæ requirantur ut unum in aliud convertatur.

2. Hæc quæstio plus habet de nomine quàm de re; non enim quærimus de naturis rerum in seipsis, sed an hæc vel illa mutatio appellari possit conversio.

Quare, sicut in aliis quæstionibus, de modo loquendi consulendus nobis præcipuè est communis hominum loquendi et concipiendi modus, et conversiones etiam quæ frequentiùs occurrunt, et pro quibus hoc nomen impositum est, ut ex illis ad similes solùm mutationes hoc vocabulum extendere possimus.

3. Inprimis ergo, ut aliqualem conversionis definitionem præmittam, conversio dicitur *transitus unius rei in aliam;* quod ipsum *conversionis* nomen sonare videtur, ex quo apparet discrimen *conversionis* ab aliis naturalibus. Nam illuminatio aeris, v. g., est mutatio à non lucido in lucidum; non tamen est conversio, quia non est transitus à re in rem, sed à negatione seu privatione ad formam. Conversio ergo ex suo conceptu versatur inter duos terminos positivos : alter dicitur *terminus à quo*, et alter *terminus ad quem;* ut cùm lignum convertitur in ignem, lignum est terminus *à quo*, et ignis est terminus *ad quem*.

4. Hinc infertur primò conversionem includere in suo conceptu duas mutationes : alteram negativam, alteram positivam; nam in exemplo posito, quando lignum convertitur in ignem, datur una mutatio negativa ligni in non lignum; et altera positiva, ex non igne in ignem. Prima mutatio habet pro termino *à quo* lignum, et pro termino *ad quem* negationem ligni; secunda mutatio habet pro termino *à quo* negationem ignis, et pro termino *ad quem* ipsum ignem. Itaque tota conversio, sicut includit duas mutationes, ita versatur inter quatuor terminos, duos negativos, et duos positivos, quod in omni conversione facilè reperies. Omnis enim conversio est desitio unius cum successione alterius : quare solus terminus *à quo* denominatur à conversione conversus; terminus verò *ad quem* non dicitur conversus, sed succedens alteri per conversionem.

5. Infertur secundò multiplicem dari conversionem : alia est accidentalis, ut ex frigido in calidum; alia substantialis, ut ex ligno in ignem : item alia formalis, ut cùm succedit una forma alteri sub eâdem materiâ, ut in casu posito, quando ex ligno fit ignis; alia posset esse conversio materialis, si eadem forma è contra divinitùs transiret ab unâ materiâ in aliam; alia denique conversio substantialis totalis, ut panis in corpus Christi; non enim manet substantia communis utrique termino, sed tota substantia variatur, et hæc appellatur *transsubstantiatio*, id est, transitus unius substantiæ in aliam.

6. Infertur tertiò, ad omnem conversionem requiri quòd detur connexio aliqua inter desitionem unius termini, et positionem alterius; ratione cujus desitio unius non sit merè concomitanter cum positione alterius; quod inprimis constat ex omnibus conversionibus quas experimur. Frigus enim repugnat calori, ignis ligno, mors vitæ, etc.; quod et nomen ipsum *conversionis* sonare videtur; hoc enim transire in illud, non est merè desinere quando aliud incipit; alioquin, si nunc desinat lapis, et angelus creetur, dicetur lapis conversus in angelum, quod est ridiculum : requiritur ergo connexio aliqua inter desitionem unius, et positionem alterius. An verò hæc connexio debeat esse physica, et ex naturâ rei, an verò sufficiat extrinseca ex fine seu intentione operantis, nolentis ponere unum nisi destruendo aliud, dicemus infra, sect. 10.

7. Adverte tamen, cùm dicimus requiri connexionem inter positionem unius, et desitionem alterius, non debere ita strictè accipi ut introductio unius termini sit causa formalis expulsionis alterius; nam licèt aliquando ita contingat (calor enim formaliter expellit frigiditatem, et expulsio frigoris est effectus secundarius proveniens à calore; priùs enim intelligitur subjectum calidum quàm expellatur frigus, et ideò expellitur frigus, quia introducitur calor, et non è contra, ut dixi in secundo Physic., agens de causâ formali), cæterùm aliquando introductio unius formæ non est causa formalis expulsionis alterius; nam forma ignis non est causa formalis expulsionis formæ ligni, ut dixi etiam in prædicto loco; cùm enim ante formam ignis dentur in subjecto dispositiones ad ipsam in priori naturæ, et per has dispositiones expulsæ fuerint dispositiones requisitæ ad formam ligni, consequens est ut independenter à formâ ignis expellatur forma ligni ex defectu ipso suarum dispositionum, et per consequens forma ligni non expellitur formaliter et immediatè à formâ ignis, sed desinit ob defectum saurum dispositionum, quæ expelluntur non à formâ ignis, sed à calore et aliis dispositionibus præcedentibus formam ignis. Habemus ergo non requiri ad hoc ut unum convertatur in aliud, quòd unum expellat aliud; nam lignum transit in ignem, et tamen forma ignis non expellit formaliter et immediatè formam ligni. Sufficit ergo ad conversionem quòd detur inter utrumque terminum connexio saltem mediata et ex consequenti, ratione cujus introductio unius termini habeat ordinem cum expulsione alterius.

8. Infertur quartò, ad omnem conversionem propriam requiri quòd detur aliquod commune, quod idem perseveret cum utroque termino, et in ordine ad quod uterque terminus repugnet. Sic enim videmus contingere in omnibus conversionibus quas experimur; nam forma ligni et ignis pugnant in ordine ad eamdem materiam, quæ manet sub utràque; calor et frigus in ordine ad idem subjectum; corpus Christi et substantia panis versantur circa eadem accidentia, et sic de aliis. Ratio autem hujus conditionis est quia ipso eo quòd unum convertatur in aliud, dicitur unum fieri ex alio, et unum terminum formalem succedere alteri, et poni loco alterius, et supplere vicem illius; supplere autem debet esse in ordine ad aliquod tertium, cui deest terminus *à quo*, et cui advenit terminus *ad quem* in aliquo munere quod prior terminus exercebat circa aliquod tertium, quod idem munus exercet terminus adveniens, et ratione cujus successionis dicitur hoc secundum esse quod erat primum. Sic enim dicimus : *Quod erat lignum, jam est ignis, quod erat homo, jam est cadaver;* imò in præsenti dicitur aliquando : *Quod erat panis, est corpus Christi;* qui modus loquendi usurpari solet in quâcumque conver-

sione; non quòd significetur identitas omnimoda utriusque extremi (nam in hoc sensu essent falsæ prædicationes), sed solùm successio in eodem munere circa aliquod tertium; quasi dicas: Munus quod antea exercebat forma ligni, exercet modò forma ignis; sicut etiam, quando Petrus succedit Paulo in præturâ, dicere vulgo solemus: *Quod antea erat Paulus in hâc civitate, est nunc Petrus;* qui modus loquendi est de intrinsecâ ratione conversionis, ut patet. Nam eo ipso quòd audias aquam fuisse conversam in vinum, dicere poteris aquam factam esse vinum, seu id quod erat aqua, esse jam vinum; non posset autem hæc locutio ullo modo usurpari, si non maneret aliquod tertium, in ordine ad quod terminus adveniens succederet præcedenti in eodem munere, ut de se constat; nam si, destructo omninò lapide, Deus produceret angelum, nullo modo dici posset: *Lapis factus est angelus;* nec: *Id quod erat lapis, est jam angelus;* ergo dicendum est, de ratione conversionis, prout ab omnibus communiter concipitur et usurpatur, esse quòd aliquid maneat commune utrique termino, in ordine ad quod uterque terminus repugnet. Alioquin, si hoc non requireretur, sed sufficeret repugnantia ad existendum simul ex decreto Dei, v. g., possemus dicere bella quibus orbis plenus erat ante Christi nativitatem, conversa fuisse in Christum, quia nimirùm Deus sustulit bella, ut Christus cum majori decentiâ nasceretur, quod tamen videtur omninò falsum.

9. Infertur quintò in omni conversione reperiri duplicem terminum positivum *à quo*, et duplicem terminum positivum *ad quem;* terminus *à quo* (et idem est de termino *ad quem*) alius dicitur terminus totalis, alius terminus formalis; exemplum sit in conversione quâ ex ligno fit ignis; nam forma ligni est terminus formalis *à quo*, id est, est illud quod expellitur à composito; et forma ignis est terminus formalis *ad quem*, id est, est illud quod de novo introducitur in illud compositum. Atverò lignum dicitur terminus totalis *à quo*, et ignis dicitur terminus totalis *ad quem*. Sic etiam in conversione eucharisticâ, termini formales sunt substantia panis et corpus Christi; terminus verò totalis *à quo* est concretum ex pane et accidentibus; et terminus totalis *ad quem* est concretum ex corpore Christi, et accidentibus panis.

10. Infertur sextò, in omni conversione requiri quòd desinat saltem terminus totalis *à quo*, v. g., ut ex ligno fiat ignis, requiritur quòd lignum desinat simpliciter. Quod ex ipsâ voce *conversionis* satis constat, et ex iis quæ supra diximus de duabus mutationibus quas conversio includit in suo conceptu. Aliàs, si terminus totalis non desineret, nihil erit quod desinat per conversionem. Converti autem unum in aliud est unum desinere in aliud, transire in aliud; ergo non manet in suo esse. Major est difficultas an etiam debeat desinere terminus formalis *à quo;* an scilicet ipsa etiam forma ligni debeat perire; an satis sit exire ab illo composito; in quo breviter dicendum, ad hoc ut lignum dicatur converti in ignem, requiri destructionem ligni, non destructionem formæ ligni; atverò ad hoc, ut non solùm dicatur lignum converti in ignem, sed etiam forma ligni in formam ignis, requiritur etiam desitio ipsius formæ ligni. Prima pars responsionis probatur, quia homo dicitur converti in cadaver vel in ignem; et tamen forma hominis non desinit simpliciter esse, sed solùm desinit informare illam materiam; ergo destructio termini formalis non requiritur ut compositum dicatur converti in aliud.

11. Secunda verò pars constat etiam ex dictis, quia illud quod dicitur converti in aliud, eo ipso dicitur desinere in aliud; ergo, ut de ipso termino formali dicatur verè quòd convertitur in alium terminum formalem, requiritur desitio ipsius termini formalis. Ex quo fit quòd in casu posito, licèt homo dicatur converti in cadaver, non tamen dicitur forma hominis conversa in formam cadaveris, quia nimirùm forma hominis non destruitur; atverò, quandò perit equus, potest dici formam equi converti in formam cadaveris; quem modum loquendi habet post alios Valentia in præsenti, disput. 6, q. 3, p. 3, col. 3, ubi ait formam nutrimenti converti in formam viventis, id est, in animam; et licèt hæc locutio non sit tam usitata inter formas quàm inter composita, non ideò est minùs vera; sed quia denominationes communiter tribuuntur suppositis completis, et non uni parti; ideò communiter compositum dicitur converti in compositum, quia illud est quod desinit *ut quod*, et incipit *ut quod*. Cæterùm in conversione eucharisticâ communiter etiam dicitur converti terminus formalis in alium formalem, scilicet substantia panis in corpus Christi, quia substantia panis non solùm desinit esse in illo composito, sed desinit esse simpliciter; et aliunde cùm non sit forma, sed integrum suppositum, non est cur non dicatur simpliciter et absolutè converti in corpus Christi, juxta doctrinam traditam.

12. Confirmarique potest ex modo loquendi sanctorum Patrum, qui contra Eutychetem inde probabant naturam divinam non potuisse converti in naturam humanam vel aliam naturam, quia scilicet natura divina non potest desinere esse. Sic loquitur Vigilius martyr, lib. 4 contra Eutychetem, quatuor columnis ante finem, ubi ex hæreticorum etiam confessione supponit Verbum non potuisse in aliud converti, his verbis: *Nam qui paulò ante Dei Verbum inconvertibile fassi fueratis, rursùs id nescio quâ conversione mutatum asserere vultis.* Gelasius item papa de duabus naturis, paulò post principium, qui uterque habetur in quinto tomo Bibliothecæ Patrum, et alii id pro comperto supponunt, si Verbum in aliam naturam converteretur, id desitionem arguere divinitatis, quia nimirùm id quod in aliud convertitur, non manet ampliùs in seipso.

13. Huic doctrinæ opponit sè P. Coninck in præsenti, dub. 4, n. 155, dicens nunquàm denominari à conversione ipsas formas, nec dici frigus conversum esse in calorem, sed frigidum in calidum, quod est subjectum conversionis; sed certè negare non potest ipsam etiam formam dici converti in aliam; sic enim

Christus dixit, Joan. 16 : *Tristitia vestra vertetur in gaudium;* ubi una forma dicitur etiam in aliam subsequentem converti. Esther 9 : *Luctus atque tristitia in hilaritatem gaudiumque conversa sunt;* et cap. 17: *Converte luctum nostrum in gaudium.* Levit. 13: *Eò quòd omnis lepra in candorem versa sit;* et alibi passim. Porrò, si una forma accidentalis converti dicitur in aliam, ut tristitia in gaudium, rubor in albedinem, etc., quantò magis dici poterit una forma substantialis conversa in aliam, anima equi in formam cadaveris, forma ligni in formam cineris, et sic de aliis?

14. Hinc tamen oritur duplex difficultas : prima, an sicut requiritur desitio termini formalis *à quo*, ut possit dici terminus formalis converti in formalem *ad quem*, sic etiam requiratur incœptio nova termini formalis *ad quem*, ad hoc ut terminus *à quo* dicatur in ipsum conversus. Sic enim sentiunt plures, qui ideò ponunt in Eucharistiâ actionem novam terminatam ad substantiam corporis Christi in seipsâ, quia substantia panis dicitur conversa in ipsum corpus Christi.

15. Cæterùm verius est non requiri incœptionem termini formalis *ad quem*, et quidem si requireretur talis incœptio, non satis esset ponere actionem novam terminatam ad corpus Christi; nam illa actio non est satis ut corpus Christi dicatur simpliciter incipere; sicut nec desitio illius actionis sufficit ut corpus Christi dicatur simpliciter desinere, sed solùm dicetur incipere vel desinere terminare duas actiones; ergo, si philosophandum esset de incœptione termini *ad quem*, sicut de desitione termini *à quo*, dicendum esset consequenter, sicut ex parte termini *à quo* requiritur simpliciter desitio, ita ex parte termini *ad quem* requiri incœptionem simpliciter et non solam incœptionem novæ actionis ad ipsum terminatæ. Ratio ergo discriminis inter terminum *à quo* et *ad quem*, sumitur ex supra dictis; nam terminus *à quo* est qui denominatur conversus, et per consequens desinens in alium; atque adeò ex parte ejus requiritur desitio simpliciter; at vero terminus *ad quem* solùm denominatur per conversionem succedens termino *à quo;* ad hoc autem non est necesse quòd de novo incipiat habere esse, sed ad summum quòd incipiat esse in illo munere in quo succedit termino *à quo;* quod discrimen ampliùs confirmabitur ex dicendis infra pro nostrâ sententiâ.

16. Ex hoc autem oritur secunda difficultas, an, sicut ad conversionem termini formalis in formalem non requiritur incœptio simpliciter termini formalis, sic etiam non requiratur incœptio simpliciter termini totalis *ad quem* : v. g., si divinitùs conservaretur in uno subjecto calor intensus cum frigore intenso, et postea, cessante miraculo, periret frigus, manente calore, an diceretur tunc frigidum converti in calidum, seu frigus illud in illum calorem? Ratio dubitandi est quia tunc verè desinit frigus ex vi caloris.—Respondeo tamen illam non esse propriè conversionem, quia conversio, ut dictum est, sicut denominat conversum terminum *à quo*, ita denominat succedentem terminum *ad quem;* successio autem ex suo conceptu importat incœptionem; ergo terminus formalis *ad quem*, licèt non incipiat in suo esse, debet tamen incipere in illo munere in quo succedit termino *à quo;* et per consequens terminus totalis *ad quem* debet de novo incipere.

His ergo de conversione in communi suppositis, videamus jam quomodò in Eucharistiâ ratio conversionis reperiatur.

SECTIO II.

Refertur prima sententia de naturâ hujus conversionis.

17. Supponendum inprimis in consecratione Eucharistiæ non solùm inveniri positionem corporis Christi utcumque sub speciebus panis, sed veram et realem conversionem substantiæ panis in corpus et substantiæ vini in sanguinem Christi. Quæ doctrina, licèt in Scripturâ sub his terminis non sit expressa, et licèt antiquitùs forsitan non fuerit tam dilucidè proposita, semper tamen quoad rem ipsam in Ecclesiâ credita fuit, ut definit Tridentinum, sess. 13, cap. 4, et sub eodem nomine *conversionis* definita fuerat in Florentino in Decreto Eugenii, et insinuata à SS. Patribus passim, quorum verba affert Suarez in præsenti, disput. 50, sect. 1. Addit Tridentinum hanc conversionem convenienter et propriè ab Ecclesiâ appellari *transubstantiationem.*

18. Hinc ergo nascitur hujus quæstionis difficultas; nam inprimis talis conversio non videtur posse clarè colligi ex Scripturâ, ex quâ solùm constat corpus Christi contineri sub speciebus panis; hoc autem potuit stare sine conversione panis in ipsum; ergo, cùm aliunde difficile sit in hoc mysterio explicare veram rationem conversionis substantialis, non est cur mysterium difficile difficilius reddatur, Scripturâ non cogente. Deinde non dari in præsenti conversionem substantialem probatur, quia nulla intervenit actio substantialis; ergo nec conversio substantialis. Probatur consequentia, quia conversio substantialis est mutatio substantialis. Antecedens verò probatur, quia non est aliquis terminus substantialis, ad quem talis actio conversiva terminetur : non quidem corpus Christi; hoc enim jam præsupponitur existens; sed nec aliqua unio corporis Christi ad species; nam hæc non est substantialis, sed merè accidentalis et impropria, ut constat ex disp. præcedenti. Ergo non possumus assignare in hoc mysterio aliquam actionem novam substantialem, et per consequens nec substantialem conversionem.

19. Hæc difficultas divisit theologos antiquiores et recentiores in varias sententias, quas quidem omnes sigillatim referre prolixum esset et inutile; sunt enim innumeræ, et quarum plures falsò forsitan suis auctoribus tribuuntur. Quare operæ pretium duxi eas solùm afferre quæ apud recentiores, qui clariùs suam mentem aperuerunt, communiores sunt. Nam ex iis quæ circa has sententias dicta fuerint, facile erit de aliis judicare. Videatur tamen Vasquez, qui plures

refert in præsenti, disp. 181, cap. 1 et sequentibus.

20. Prima ergo sententia sit, quæ docet ad conversionem eucharisticam necessariò requiri aliquam novam actionem terminatam ad ipsam substantiam corporis Christi : nam, licèt corpus Christi ante verba consecrationis sufficienter conservetur per actionem quâ pendet à Deo, post consecrationem tamen incipit dependere per aliam novam actionem, cùm non repugnet aliquem effectum pendere simul per duas actiones adæquatas ; et hæc quidem actio non dicitur propriè productio, sed conservatio corporis Christi, eò quòd per illam non incipit de novo existere extra causas. Cæterùm, si antea non existeret, hæc ipsa actio talis est ut per ipsam sufficienter produceretur de novo ille effectus. Itaque hæc sententia petit quòd detur actio aliqua de novo terminata ad terminum formalem conversionis in seipso, quod est corpus Christi; alioquin non salvaretur perfectè, quomodò panis convertatur substantialiter in corpus Christi. Hanc sententiam tenent aliqui antiquiores, quos refert et sequitur Suarez in præsenti, disp. 50, ferè per totam ; P. Ægidius Coninck, in præsenti, art. 4, dub. 5, et plures recentiores. Fundamentum præcipuum est, quia hæc conversio est substantialis ; sed actio substantialis debet terminari ad aliquid substantiale ; ergo per hanc actionem conversivam attingitur aliqua substantia, non alia; ergo corpus Christi secundùm se ipsum.

21. Hæc sententia, licèt non paucis sit valdè plausibilis, mihi nunquàm potuit placere, idque triplici potissimùm capite : Primò, quia hæc actio non videtur possibilis ; secundò, quia non videtur sufficiens ad conversionem ; tertiò, quia non est necessaria ad veram conversionem. Et, ut ad primum veniamus, admitto posse de potentiâ absolutâ eumdem effectum dependere simul à duplici causâ adæquatâ, sive ab unâ et eâdem per duplicem actionem adæquatam. Cæterùm in nostro casu est peculiaris difficultas, ut corpus Christi terminet novam actionem adæquatam, quia illa actio in sententiâ P. Suarez procedit ab humanitate ipsius Christi, et per consequens sequeretur idem esse causam suî ipsius ; quod in omni bonâ philosophiâ repugnat, loquendo de verâ et physicâ causalitate ; quod non solùm debet intelligi de primâ productione, sed etiam de conservatione, ut docet S. Thomas, 1 p., q. 104, art. 2 ad 2, negans posse Deum facere quòd aliqua creatura conservet seipsam.

22. Respondet P. Suarez ubi supra, sect. 5, idem non posse esse causam suî ipsius quoad primam actionem per quam accipit esse ; non verò repugnare quòd eadem res habens jam esse per unam actionem, sit causa suî ipsius per aliam secundam actionem posteriorem, quia in hoc casu jam supponitur cum totâ suâ entitate independenter à secundâ actione. — Sed contra, primò, quia hæc doctrina non potest stare cum definitione causæ in communi, quam ipse Suarez tradit, t. 1 Metaph., disp 12, sect. 2, quòd scilicet causa sit *principium, per se, influens esse in aliud ;* ubi requiritur ad rationem cujuscumque causæ distinctio inter causam et effectum, nullâ factâ prorsùs exceptione.

23. Contra secundò, quia omnis causa secundùm esse per quod causat, debet præsupponi ad effectum ; non potest autem corpus Christi præsupponi ad seipsum prioritate naturæ, de quâ loquimur (nam prioritas temporis per accidens se habet ad causandum); licèt enim actio prima quâ præintelligitur corpus Christi conservari à solo Deo, sit prior quàm secunda actio quâ conservatur in Eucharistiâ, et inter illas duas actiones possimus concipere ordinem prioris et posterioris, et per consequens corpus Christi ut conservatum per unam actionem sit prius seipso ut conservato per aliam, cæterùm tota hæc prioritas est unius actionis ad aliam, non verò corporis Christi ad seipsum, quia cùm corpus Christi conservatum per illas duas actiones sit unum et idem etiam ratione, non potest intelligi quòd sit priùs seipso ; prioritas enim realis essentialiter est ad aliud, ut de se constat ; ergo corpus Christi secundùm se non influit per secundam actionem in seipsum. Patet consequentia, quia per prioritatem causæ ad effectum, non solùm significamus prioritatem actionis ad effectum, sed multò magis prioritatem ipsius causæ secundùm suam entitatem ad effectum secundùm suam entitatem; imò prioritas quam habet actio, est solùm prioritas originis ; prioritas verò quam habet entitas causæ, est prioritas naturæ ; ergo, ubi non datur hæc prioritas, non datur vera causalitas.

24. Contra tertiò, quia ex illâ doctrinâ non parùm infirmantur plura dogmata nostræ religionis, quòd scilicet Deus sit improductus ; quòd Spiritus sanctus distinguatur à Filio ; quòd Filius à Patre ; quòd una persona non procedat à seipsâ, etc. Posset enim aliquis dicere Deum ut præexistentem cum suo esse independenter ab alio, posse esse principium actionis quâ iterùm habeat idem esse à seipso; item Filium ut procedentem à Patre, et ut præintelligitur cum suo esse accepto à Patre per generationem, posse esse principium generandi vel spirandi seipsum, et per consequens dandi sibi iterùm idem esse, quæ omnia absurda sunt, et contra omnem philosophiam et theologiam.

25. Contra quartò, quia jam illa actio secunda non esset adæquata respectu corporis Christi, ut vocatur ab eis auctoribus. Probatur sequela, quia actio adæquata dicitur illa ex vi cujus, nullâ aliâ intellectâ quam terminet idem effectus, ponitur sufficienter effectus à parte rei ; atverò ista actio essentialiter est talis ut præsupponat corpus Christi existens, et per consequens conservatum per aliam actionem; ergo ista actio ex suo conceptu non est adæquata, sed inadæquata ; sicut actio speciei in actum visionis ex suo conceptu est inadæquata, quia non potest ponere effectum à parte rei, nisi simul detur influxus potentiæ visivæ in eumdem effectum.

26. Ex quibus etiam rejicitur evasio aliorum qui, ne concederent aliquid esse causam suî ipsius, dixerunt

animam Christi producere suum corpus, corpus verò producere animam, et per hoc nihil pendere à seipso. Contra hoc tamen est, quòd iisdem rationibus quibus impugnatur productio sui ipsius, impugnatur etiam mutua causalitas et dependentia; nam ex hâc sequeretur aliquid esse causam mediatam sui ipsius, et per consequens esse priorem et posteriorem seipsâ, et Filium posse procedere à Spiritu sancto, et alia hujusmodi: nam, licèt successivè possit aliquid pendere à suo effectu (possem enim ego nunc reproducere divinitùs meum patrem), cæterùm pro eodem instanti fieri non potest ut ego influam nunc in eam entitatem à quâ nunc actualiter accipio meum esse. Sed de hoc dixi tomo de Incarnatione, disput. 8, sect. 6, ubi impugnavi aliquos recentiores qui nostram doctrinam amplexi sunt quoad causalitatem physicam, negant tamen quoad causam moralem; ubi tamen probavi eamdem debere esse de utrâque rationem. Quare non est quòd ampliùs in hoc capite immoremur.

27. Veniam ergo ad secundum caput impugnationis, quòd scilicet prædicta actio, esto esset possibilis, non esset actio conversiva panis in corpus Christi; quod quidem probatur quia actio conversiva debet esse illa per quam corpus Christi succedit substantiæ panis in eodem munere in ordine ad eadem accidentia, ut constat ex doctrinâ sectionis præcedentis; converti enim panem in corpus Christi, non est desinere panem et produci corpus Christi, sed succedere corpus Christi substantiæ panis; ergo productio corporis Christi, formaliter loquendo, non est conversio panis in ipsum. Explicatur hoc exemplo generationis hominis, ubi possumus etiam considerare duas actiones: alteram, quâ creatur anima rationalis; alteram, quâ unitur corpori; illa prior actio, licèt præsupponatur ad generationem hominis, non est tamen, formaliter loquendo, generatio hominis; nam, licèt anima præexisteret creata multis retrò annis, si tamen modò uniatur corpori, nunc dicetur homo generari, sicut modò dicitur alimentum converti in hominem, licèt forma hominis modò non producatur; actio ergo conversiva alimenti in substantiam hominis non est actio productiva, sed unitiva animæ rationalis. Sic etiam in præsenti actio conversiva panis in corpus Christi non est actio productiva corporis Christi, sed unitiva et introductiva ipsius in illud compositum; ergo illa productio corporis Christi neque est conversiva, neque constituit formaliter conversionem, sed debet poni alia actio diversa, quæ sit formaliter conversio.

28. Denique impugnatur prædicta sententia ex tertio capite, quia nimirùm illa actio, licèt esset possibilis, non est tamen necessaria ad explicandum hoc mysterium; ergo cùm aliunde sit difficilis et valdè miraculosa, non est ponenda; nec enim oportet multiplicare miracula, aut novas difficultates congerere, quibus hoc mysterium difficilius reddatur. Porrò, non esse necessariam talem actionem probari potest triplici etiam capite: primo, quia, quod fides docet in hoc mysterio, solùm est quòd detur conversio panis in corpus Christi, quæ conversio *transsubstantiatio* appellatur. Ad hoc autem non est necessaria productio nova corporis Christi, sed sufficit actio quâ corpus Christi de novo introducatur et ponatur sub illis accidentibus succedendo substantiæ panis in eodem munere; sicut ad hoc ut dicatur alimentum converti in hominem, non est necessaria productio termini formalis, nempe animæ rationalis, sed sufficit productio unionis, seu introductio nova animæ rationalis in illam materiam.

29. Dices: Hoc quidem sufficeret ut terminus totalis diceretur converti in totalem, sicut alimentum dicitur converti in substantiam hominis; non verò ut terminus formalis convertatur in formalem; non enim dicitur forma alimenti converti in animam rationalem. — Sed contra, quia in rigore loquendo etiam forma alimenti convertitur in formam rationalem, ut dixi sectione præcedenti; hoc enim non significat inceptionem simpliciter formæ rationalis, sed successionem in eodem munere, ut ibi dictum est; quare sufficiet etiam ut dicatur panis converti in corpus Christi.

30. Dices iterùm in hoc mysterio non solùm ponendam esse conversionem panis in corpus Christi, sed etiam conversionem substantialem, quæ sit transsubstantiatio; hæc autem debet esse actio substantialis, et per consequens terminata ad aliquem terminum substantialem: quare cùm unio corporis Christi cum speciebus sit accidentalis, fatendum est hanc productionem terminari etiam ad ipsum corpus Christi secundùm se. — Sed contra, quia inprimis Ecclesia solùm docet hanc esse conversionem substantiæ in substantiam et transsubstantiationem; nondùm verò dixit esse conversionem substantialem. Quòd si non sit idem esse conversionem substantiæ in substantiam, et esse substantialem, non est cur cogamur ad defendendum utrumque. Re tamen verâ censeo dicendam esse conversionem substantialem; ad hoc enim non requiritur quòd sit productio substantiæ, seu quòd terminus formalis productus sit substantialis, sed quòd terminus formalis *ad quem* et *à quo* conversionis sit substantialis; sicut in prædicto exemplo conversio alimenti in substantiam hominis dicitur *conversio formalis* et *transformatio*, quia, licèt forma hominis non producatur, est tamen terminus formalis ad quem fit conversio; ergo similiter in præsenti potest dici conversio substantialis et transsubstantiatio denominativè à termino formali conversionis; quod ampliùs explicabitur infra, respondendo ad argumenta contra nostram sententiam.

31. Respondent aliqui conversionem alimenti in substantiam hominis esse conversionem formalem et transformationem, quia, licèt non sit productio formæ rationalis, est tamen productio unionis, quæ est quædam forma modalis substantialis; atverò in præsenti non dari alium terminum substantialem, qui possit produci per hanc conversionem substantialem, nisi corpus Christi. Sed reverà hoc effugium est valdè frivolum, tum quia modus unionis non dicitur sim-

pliciter forma hominis, sed unio formæ; ergo ratione illius non dicitur simpliciter conversio formalis conversio alimenti in hominem; tum etiam quia est per accidens quòd unio ipsa quæ producitur sit forma modalis ad hoc quòd illa conversio sit formalis et transformatio; nam mutatio de loco in locum dicitur etiam *translocatio*, et tamen locus ipse non producitur, sed acquiritur; illud autem quod producitur non est locus, sed præsentia ad locum; ergo in eodem sensu potuit dici transformatio, licèt non producatur forma. Item, quando aliquid ex parvo fit magnum per adventum novæ quantitatis, dicitur augmentatio quantitativa, licèt illud quod producitur formaliter per talem augmentationem, non sit quantitas, sed unio quantitatis; item, si alicui materiæ succederet alia materia sub eâdem formâ substantiali, diceretur conversio materialis et transmaterializatio, licèt materia succedens non produceretur, sed introduceretur; et tamen tunc unio quæ producitur non est materia; ergo similiter potest dici conversio substantialis, licèt id quod producitur formaliter non sit substantia, sed unio substantiæ cum accidentibus.

32. Confirmatur et explicatur, quia posset intelligi diversitas maxima inter conversiones quarum una sit formalis et altera non sit formalis, etiamsi terminus productus utriusque sit idem. Ponamus enim, v. g., animam rationalem esse priùs sub materiâ cœlesti, et postea loco illius materiæ accipere materiam sublunarem specie diversam (supponamus illas duas materias specie differre), ita tamen ut nec materia sublunaris de novo producatur, nec illa portio materiæ cœlestis destruatur, sed maneat in rerum naturâ; illa certè conversio non esset transformatio nec conversio formalis, sed materialis et transmaterializatio (si ita licet loqui), quia versaretur, non inter formas, sed inter materias succedentes sub eâdem formâ. Comparemus ergo illam conversionem cum eâ quæ de facto fit quando homo resurgit, et ex cadavere vel pulvere fit homo; in quâ variantur formæ circa eamdem materiam, atque adeò est propriè conversio formalis et transformatio. Quis neget has duas conversiones maximè differre inter se? Alteram item esse conversionem formalem, alteram materialem, et tamen quod producitur in utrâque, est prorsùs idem, nempe sola unio materiæ sublunaris cum animâ rationali præexistente: ergo denominatio et differentia conversionum non est desumenda solùm ab eo quod producitur, sed ab eo quod introducitur; quod quia diversum est in illis conversionibus, ideò ipsæ valdè differunt in ratione conversionis.

33. Possumus autem hoc ipsum argumentum applicare ad casum nostrum, in quo etiam conversio duobus modis posset fieri: primò, si existente corpore Christi sacramentaliter sub accidentibus olei, loco illorum accidentium subrogarentur accidentia panis, non quæ de novo producerentur, sed sub quibus jam antea præexistentibus absque subjecto poneretur corpus Christi, expulsis accidentibus olei; tunc quidem fieret conversio ex corpore Christi sub accidentibus olei in idem corpus Christi sub accidentibus panis. Secundo modo potest fieri conversio prout fit de facto expulsâ substantiâ panis, et posito corpore Christi loco illius sub eisdem accidentibus. Hæ duæ conversiones procul dubio diversissimæ sunt; nam prior versatur inter accidentia olei et panis, tanquàm inter terminos formales, sicut quando ex frigido fit calidum, frigus et calor sunt termini formales; atque adeò prior illa non est conversio substantialis, nec transsubstantiatio, sed accidentalis et *transaccidentatio*, ut ita dicam; posterior verò versatur inter substantiam panis et corpus Christi tanquàm inter terminos formales; et ideò est conversio substantialis et transsubstantiatio. Et tamen id quod de novo producitur est idem omninò in utrâque, scilicet unio vel introductio nova corporis Christi sub accidentia panis; potest ergo, stante eodem termino producto, inveniri diversitas magna inter conversiones propter diversitatem terminorum formalium inter quos versantur et à quibus possunt accipere denominationem conversionis formalis vel substantialis.

34. Secundò ergo principaliter probatur idem intentum, scilicet productionem novam corporis Christi non esse necessariam, quia illud requiritur ad esse sacramentale Christi sub speciebus in fieri, quod requiritur ad illud in facto esse, cùm sit idem esse sacramentale, quod fit, et quod postea conservatur; ad conservandum autem corpus Christi sacramentaliter sub speciebus, nullo modo requiritur duplex actio terminata ad corpus Christi, sed sufficit omninò si corpus Christi conservatum per eamdem actionem quam terminat in cœlo sit sub speciebus, dummodò habeatur alia actio unitiva ipsius cum speciebus; ergo etiam in primo fieri Sacramenti sufficit illa actio. Hoc enim in universum verum est in fieri cujuscumque compositi, quòd si jam supponantur extrema producta, solùm desideretur actio unitiva extremorum, ut resultet compositum; ergo, cùm partes hujus compositi sacramentalis supponantur productæ, solùm requiritur actio unitiva illorum, ut resultet compositum sacramentale.

35. Tertiò principaliter probatur intentum, quia ad veritatem verborum consecrationis non requiritur talis nova productio corporis Christi; nam etiam sine illâ esset verum dicere: *Hoc est corpus meum*, si corpus Christi contineretur sub illis speciebus, ablatâ substantiâ panis; ergo neque ad conversionem panis in corpus Christi requiritur talis productio. Antecedens admittitur à P. Suarez; consequentia verò probatur ex Tridentino, sess. 13, c. 4, ubi definitur hanc conversionem inferri ex veritate verborum Christi. Verba concilii hæc sunt: *Quoniam autem Redemptor noster corpus suum id quod sub specie panis offerebat, verè esse dixit, ideò persuasum semper in Ecclesiâ Dei fuit, idque nunc denuò sancta hæc synodus declarat, per consecrationem panis et vini conversionem fieri totius substantiæ panis in substantiam corporis Christi Domini nostri, et totius substantiæ vini in substantiam sanguinis ejus; quæ conversio convenienter et propriè à sanctâ Ec-*

clesiâ catholicâ transsubstantiatio est appellata. Ex quibus verbis sic arguitur : Verba Christi Domini potuerunt sanè esse vera, licèt non daretur talis nova productio corporis Christi, ut de se patet ; sed præcisè ex veritate verborum colligit Ecclesia dari conversionem ; ergo sine tali productione corporis Christi potuit dari conversio ; alioquin illatio Ecclesiæ non esset bona.

36. Plures solutiones inventæ sunt ad solvendum hoc argumentum ; referemus præcipuas. P. Suarez post alias vias tentatas, sectione 2, quas benè impugnat P. Vasquez dictâ disp. 181, c. 9, tandem sect. 4, § *Tertiò igitur argumentor*, respondet Ecclesiam intellexisse verba Christi esse vera in eo sensu quo cum majori proprietate et decentiâ verificarentur ; atque ideò, licèt aliàs sufficeret positio corporis Christi sub speciebus ad verificanda utcumque illa verba, cæterùm debuerunt adhuc in sensu perfectiori accipi de productione substantiali ; sicut quando in nuptiis aqua in vinum conversa fuit, potuit sanè ille defectus suppleri afferendo divinitùs vinum ex alio loco, et transferendo aquam ad alium locum sine novâ productione substantiæ vini, et tamen Ecclesia semper intellexit ibi intercessisse veram conversionem aquæ in vinum.

37. Hæc tamen solutio impugnatur, quia modus ille ponendi corpus Christi sub speciebus per secundam productionem illius, non est perfectior, cùm per accidens se habeat ad talem positionem, quòd terminet duplicem actionem ; alioquin etiam potuisset Ecclesia colligere corpus Christi habere in Eucharistiâ novam quantitatem, et novam albedinem, et alia nova accidentia, quod est absurdum ; ergo, sicut Ecclesia, ex eo quòd ponatur ibi corpus Christi, non intellexit poni cum aliis accidentibus novis, sic nec cum aliâ actione substantiali, cùm possit pariter habere in Eucharistiâ eamdem actionem quam habet in cœlo, sicut potest habere eadem alia accidentia.

38. Nec obstat exemplum de aquâ in vinum conversâ, tum quia ex modo quo Christus se gessit jubendo priùs impleri hydrias aquâ, satis ostenditur voluisse introducere formam vini in materiam aquæ ; alioquin fuisset inutilis et nugatorius ille labor afferendi aquam ; tum etiam quia si ibi solùm poneretur vinum per adductionem ex alio loco, et translationem aquæ ad alium locum, non tam esset miraculum aptum ad manifestationem virtutis divinæ, quàm præstigium factibile à dæmone ; quare præsumendum est factum prout decebat Christi majestatem, juxta regulam Augustini, lib. 18 de Civit., c. 18. Non decebat autem majestatem Christi quòd, aquâ in alium locum translatâ, vinum etiam aliunde adduceretur ; hoc enim factum videretur ad illudendum videntibus, qui omnes ex circumstantiis putâssent aquam ipsam fuisse in vinum conversam, ibique aliquid aquæ manere. Atverò in præsenti non militat hæc ratio, cùm ipsamet positio corporis Christi in multis locis conservati per eamdem actionem sit opus satis miraculosum et dignum majestate et omnipotentiâ Dei, nec ex circumstantiis posset existimari produci corpus Christi ; solùm enim intelligitur aliquid panis ibi manere, ne inutiliter acceptus sit panis ad consecrationem ; non ergo debet credi aliud majus miraculum ; alioquin si in quolibet Dei opere deberemus intelligere modum magis miraculosum ad majorem ostensionem divinæ virtutis, deberemus etiam colligere, quoties legimus in historiis aliquos sanctos divinitùs fuisse simul visos in diversis locis, deberemus, inquam, colligere, fuisse productos in utroque loco per actiones diversas ; quod tamen nemo probabiliter colliget, nedum certò, ut Ecclesia colligit conversionem ex veritate verborum Christi.

SECTIO III.

Impugnatur responsio et sententia Ægidii de Coninck de necessitate novæ actionis productivæ corporis Christi.

39. P. Coninck in præsenti, art. 4, dub. 3, ut necessitatem actionis terminatæ ad substantiam corporis Christi defendat, docet non posse idem corpus in duplici loco constitui etiam de potentiâ Dei absolutâ, nisi in singulis locis novam et distinctam productionem terminet, et bis producatur ; quo principio posito, dicit omnia facilè explicari : nam corpus bis productum æquivalet duobus, atque ideò in singulis locis potest agere et pati, sicut si in solo illo loco esset. Posset itaque in uno loco vivere, in altero mori ; in uno calefieri, in altero frigefieri ; in uno amare Petrum, in altero odio habere ; in uno peccare, in altero Deum diligere ; et sic de aliis omnibus, quia virtualiter est multiplex.

40. Hæc doctrina, ut reverà singularis est nimis, sic, ut defendi possit, ejus auctor consequenter plurima philosophiæ principia receptissima deserere coactus est. Nam inprimis contra ipsum adducitur exemplum angeli qui si priùs erat in hoc palmo spatii, potest, retento illo, extendere se ad occupandos simul alios duos palmos spatii contigui ; nec ad hoc oportet quòd reproducatur aut terminet novam actionem secundùm suam substantiam, sed solùm quòd producat novam partem præsentiæ et ubicationis ; cur ergo eodem modo non posset à Deo poni simul in spatio distanti, non positâ novâ productione, sed novâ solùm præsentiâ ejusdem angeli ? Quòd si hoc potest fieri in angelo, cur non in corpore ?

41. Respondet, n. 121, inprimis ignorari à nobis quomodò angelus extendat se ad majorem locum absque reproductione suî, quia quæ ad angelum pertinent excedunt captum nostrum. Adhuc tamen admisso antecedenti, negat consequentiam. Pro quo supponit angelum non fieri præsentem novæ parti spatii per novum *ubi*, sed per realem suî extensionem et quemdam motum localem. Quod ut explicet, advertit, sicut corpus ratione quantitatis molis potest spatium divisibile occupare, sic angelum ratione suæ perfectionis et quantitatis virtutis id posse. Itaque, sicut corpus existens in spatio divisibili occupat plures partes spatii sæpiùs et quasi infinities replicatum in eo loco (nam in singulis partibus spatii invenitur verè substan-

tia ligni, eadem omninò in specie, et quodammodò eadem numero propter continuationem omnium partium), sic angelus per suam substantiam realiter simplicem, sed virtualiter multiplicem, occupat plures partes loci replicatus in singulis partibus, ita ut in singulis partibus loci sit totus angelus, sed non totaliter, hoc est, ita ut, quando se extendit ad novam partem loci, non coexistat novo spatio secundùm id per quod coexistit aliis partibus præcedentibus, sed secundùm partem virtualiter distinctam, atque ideò secundùm aliquid suî verè moveatur, et secundùm aliquid quiescat; quod non quidem realiter, sed virtualiter distinguitur ab eo quod movetur. Sicut in sententiâ non distinguente potentias à substantiâ angeli, quando angelus intelligit et non vult, operatur secundùm aliquid suî, scilicet secundùm intellectum, et secundùm aliquid suî virtualiter distinctum non operatur, sed quiescit, scilicet secundùm voluntatem, sic angelus in hâc parte spatii est secundùm aliquid suî, et in aliâ parte spatii est secundùm aliud virtualiter distinctum, sicut corpus est secundùm aliquid realiter distinctum.

42. Certè non debet homo doctus in hasce angustias suum intellectum conjicere absque ingentis difficultatis necessitate, qualis hìc nulla est, nisi quam ipsemet sibi voluit fabricare, ut statim videbimus. Nec est cur dicamus inintelligibile aut imperceptibile nobis esse quomodò angelus, retento priori spatio, extendat se ad occupandum majus, cùm id passim in nostrâ animâ fatendum sit, dùm per augmentationem corporis extendit se ad novum spatium occupandum, et hoc absque ullâ reproductione suæ substantiæ, ut constat. Illud certè difficilius est, et omnem captum superans, quod ille auctor capere potuit, angelum secundùm diversas partes virtuales suæ substantiæ extendere se ad occupandas diversas partes spatii.

43. Nam de illis partibus inprimis peto an, quando angelus erat in primo palmo solo, essent ibi omnes illæ, an solum aliquæ. Si aliquæ solùm, ergo illæ reliquæ nullibi erant, atque ideò non erat totus angelus ibi, sed aliquid angeli ibi erat, et aliquid nullibi. Si verò priùs omnes illæ partes erant in primo palmo, quæro rursùs quando acquirit secundum palmum retento primo, an moveantur omnes illæ partes quæ erant in primo palmo, an solùm aliquæ. Non quidem omnes, quia aliquid angeli quiescit; quot ergo partes moventur? totidem fortassè quot sunt illæ quæ remanent immotæ in primo palmo? — Sed contra hoc est, quia si extendatur postea ad tertium, retento primo et secundo, oportebit subdividere illas partes quæ positæ fuerunt in secundo, ut aliquæ ex ipsis transeant ad tertium, atque adeò pauciores manebunt in secundo et tertio quàm in primo; vel certè oportebit ex iis quæ remanserunt in primo, aliquas subministrare secundo palmo; quæ distributio ut cum æquitate fiat, non erit committenda arbitrio ipsius angeli, qui posset fortassè ex privato affectu magis affici ad secundum quàm ad tertium palmum, et velle secundùm plures suî partes esse in secundo palmo quàm in aliis. Debet ergo aliquis alius præfici, qui, quando angelus contrahit se ad minus spatii, æquali proportione distribuat omnes illas partes vacantes, ut accrescant æqualiter paucioribus partibus spatii quod retinetur; et quando angelus è contra extendit se ad majus spatium, accipiat æqualiter partes illas angeli necessarias ad replendum novum spatium ex omnibus partibus spatii præcedentis; quæ omnia difficilè credi aut capi possunt.

44. Secundò, si angelus positus in duobus locis distantibus potest in uno amare, et in altero odio habere idem objectum, quia per replicationem est æquivalenter duplex, non video cur idem angelus existens in loco divisibili non possit etiam in unâ parte illius loci amare, et in alterâ parte ejusdem loci odio habere idem objectum. Nam tunc etiam est aliud virtualiter id quod ex angelo ponitur in hâc parte spatii ab eo quod ponitur in alterâ spatii parte; ergo eadem multiplicitas virtualis angeli sufficiet ad habendos actus contrarios. Neque enim angelus est realiter multiplex, sed solùm virtualiter, quando replicatur in locis distantibus; quare non appareat cur eadem multiplicitas virtualis non possit deservire semper ad idem.

45. Dices id fieri non posse, quia actus amoris debet esse in toto spatio in quo est angelus, atque adeò non potest esse amor in dimidiâ parte, et odium in alterâ dimidiâ. — Sed contra, quia sicut angelus, quia est virtualiter multiplex, potest per te constituere aliquid suî in hâc parte spatii, et aliquid aliud suî in illâ aliâ parte, ergo poterit etiam producere actum amoris in se, prout est in hâc parte spatii, et non in illo suî per quod correspondet alteri parti. Cur enim minùs dividere poterit suam substantiam in ordine ad duos actus quàm in ordine ad duas partes spatii? aut cur distinctio virtualis, quæ facit ut angelus existens Neapoli non habeat actum quem habet Romæ, quia est virtualiter diversa susbtantia angeli Romæ existens; cur, inquam, similis distinctio virtualis non sufficit ut possit in unâ parte spatii non habere actum quem habet in aliâ? aut cur, cùm ipse actus amoris habeat similem distantiam virtualem ad occupandum minus vel majus spatium, non poterit angelus contrahere præsentiam sui actûs, sicut potest suam, si potest non habere actum amoris, ubicumque ipse sit?

46. Omitto quòd cùm non possint determinari partes spatii quibus saltem de potentiâ Dei absolutâ potest angelus esse præsens, et singulis debeat respondere aliquid angeli virtualiter distinctum, consequens est quòd jam nunc sint in angelo omnes illæ partes virtualiter distinctæ, per quarum singulas possit correspondere aliis et aliis partibus novis spatii in infinitum, licèt nunc non sint extensæ et evolutæ, sed quasi complicatæ.

47. Denique hinc patet ad exemplum quod afferebat de potentiis angeli virtualiter solùm distinctis inter se et à substantiâ angeli, quòd potiùs poterit contra ipsum retorqueri; nam voluntas, v. g., quia distinguitur virtualiter ab intellectu, nunquàm, prout sic virtualiter distincta producit intellectionem, neque è

contra intellectus volitionem; atverò illa perfectio, seu illa pars virtualis angeli, quæ est in secundo palmo spatii, illa eadem erat in primo palmo, antequàm se extenderet angelus ad secundum; ergo illa, prout se tenet ex parte angeli, non distinguitur virtualiter ab illâ parte quæ manet in primo palmo. Unde oritur alia differentia, quòd scilicet id per quod concurrit angelus ad volitionem, prout condistinguitur à principio intelligendi, ita est aliquid angeli, ut si deesset, non maneret totus angelus, licèt maneret totum principium intelligendi. Atverò id, per quod angelus est in secundo palmo, non ita distinguitur ab eo per quod est in primo. Si enim manet totum id quod est in primo palmo, manet totus angelus realiter et virtualiter; nam, postquàm angelus se extendit ad secundum palmum, non est minus angeli in primo palmo quàm erat antea; sed antea erat omninò totus angelus in primo palmo; ergo, si manet totum id quod est in primo palmo, manebit totus angelus realiter et virtualiter; ergo id quod est in secundo, non addit aliquid virtualiter supra id quod est in primo, sicut voluntas addit supra intellectum. Ratio autem est quia in singulis palmis est totus angelus adæquatè, ita ut possit manere cum solâ illâ entitate quam habet in hoc palmo; ego non potest dividi virtualiter ejus substantia pro divisibilitate spatii in quo est.

48. Fateor ego (quod fortassè potuit esse occasio æquivocationis) angelum, sicut etiam animam rationalem, habere divisibilitatem eminentialem, seu virtualem, quatenùs eadem anima, v. g., indivisibilis potest occupare locum divisibilem, sicut si haberet partes; hoc tamen non arguit non esse totam animam etiam virtualiter in singulis partibus spatii. Aliud enim est, quòd sit multiplex perfectio virtualiter in animâ posse esse in multis partibus spatii, quod in sano sensu concedi potest; aliud verò, quòd sit alia perfectio animæ, quæ est in hâc parte spatii, alia quæ est in illâ. Nam illud primum in aliquo sensu est verum, quia posse animam esse in pluribus partibus spatii, est habere in se perfectionem plurium partium, seu animæ habentis plures partes; quare si anima non posset esse in secundo palmo spatii, sed solùm in primo, deesset animæ aliqua perfectio intrinseca, quam modò habet, nempe posse esse in duplici palmo. Postquàm verò anima habet illam utramque perfectionem in se, tota illa perfectio debet esse in singulis partibus spatii, quia in singulis est anima rationalis perfecta, potens esse in pluribus; quod idem de angelo dicendum est.

49. Explicatur hoc ipsum exemplo durationis; nam sicut angelus vel anima rationalis propter suam perfectionem intrinsecam exigunt durare in æternum, quod non exigit anima equi, atque adeò æquivalent multis formis corruptibilibus exigentibus minorem durationem, sic exigunt propter suam perfectionem esse in spatio divisibili; sicut ergo non est angelus nunc per aliquid suî, et postea per aliquid aliud suî virtualiter distinctum ab eo quod est nunc, sed potiùs nunc est tota perfectio et substantia angeli, et postea est eadem tota, variato solùm modo durationis superaddito, sic non poterit esse hìc per aliquid suî, et illìc per aliquid aliud suî, sed in singulis partibus spatii debet esse totus, et tota ejus perfectio essentialis, variatâ solùm parte ubicationis accidentalis, si divisibilis sit. Nam sicut multiplicitas virtualis quam habet angelus in ordine ad plures durationes habendas, non facit quod nunc non sint omnes partes virtuales illius perfectionis, sed quòd habeat entitatem æquivalentem pluribus in ordine ad petendas plures durationes, sic multiplicitas virtualis in ordine ad spatium non facit quòd non sit hìc tota illa perfectio et omnes ejus partes, sed quòd habeat entitatem æquivalentem pluribus partibus in ordine ad exigendas plures partes spatii. Alioquin non esset nunc tota perfectio intrinseca et essentialis angeli, sed successivè pars post partem, saltem virtualiter, sicut per te non est hìc tota ejus perfectio, sed pars in hâc parte spatii, et pars in aliâ parte spatii saltem virtualiter.

50, 51. Rursùs difficile est mihi in illâ sententiâ quòd corpus divinitùs replicatum in diversis locis ita possit esse æquivalenter multiplex in ordine ad agendum et patiendum, ut mutationes, sive substantiales, sive accidentales, quas in uno loco habet, non debeat habere in alio; per hoc enim videtur tolli de medio radix tota concomitantiæ quam Tridentinum agnovit, ut in Eucharistiâ ponantur aliqua per concomitantiam propter connexionem quam habent cum corpore Christi alibi existente. Nam si stupa Romæ applicata igni ibi comburetur, et non Neapoli, ubi eadem stupa est, ut fatetur ille auctor, num. 110 et sequentibus, si idem corpus in duplici loco existens potest, imò debet in uno loco esse animatum, et in altero inanime, si agentia diversa applicentur, prout fatetur num. 112, posset ergo, imò et deberet corpus Christi animatum existens in Eucharistiâ, manere adhuc ibi animatum, quando in cruce moriebatur; posset item et deberet nunc poni absque sanguine sub speciebus panis, licèt in cœlo habeat sanguinem, quia verba non significant sanguinem, et conjunctio quam partes habent in alio loco non est ratio sufficiens per te ut in omni loco ponantur ea quæ alibi accipit vel habet; quare non videtur efficax ratio Tridentini, quâ concomitantia probatur, scilicet connexio partium inter se, quod quidem non videtur absque inconvenienti posse concedi. Dicere enim ex solo decreto Dei provenire quòd cum corpore Christi ponatur ejus anima vel sanguis sub speciebus panis, et non ex necessitate naturali fundatâ in ipsâ unione et conjunctione naturali, prout videtur sentire ille auctor infra, q. 76, art. 2, n. 4, non videtur satis consonum verbis Tridentini illâ sess. 13, c. 3, ubi definit *corpus Christi esse sub specie vini, et sanguinem sub specie panis, animamque sub utrâque, vi naturalis illius connexionis et concomitantiæ quâ partes Christi Domini, qui jam ex mortuis resurrexit, non amplius moriturus, inter se copulantur; divinitatem porrò propter admirabilem illam ejus cum corpore et animâ hypostaticam unionem.* Non ergo ponuntur ex mero decreto libero Dei, sed ex naturali exigentiâ unionis

et conjunctionis naturalis; hoc enim significat : *Vi naturalis illius connexionis ;* sicut etiam divinitas est ibi, *propter admirabilem illam ejus unionem.* Unio ergo exigit quòd non sit ibi unum extremum sine alio ; si autem ex decreto libero Dei id fieret absque exigentiâ unionis partium, nullo modo fieret *vi naturalis illius unionis.* Unde S. Thomas, infra, q. 76, art. 1, totum hoc fundavit in ipsâ conjunctione, quæ exigit naturaliter ut in alio etiam loco sint conjuncta. *Ex naturali autem,* inquit, *concomitantiâ est in hoc Sacramento illud quod realiter est conjunctum ei in quod prædicta conversio terminatur. Si enim aliqua duo sunt realiter conjuncta, ubicumque est unum realiter, oportet et aliud esse.* Alioquin, ut benè notavit Vasquez infra, disp. 192, c. 3, n. 31, non apparet cur fuerit magis congruum naturis rerum poni per concomitantiam in Eucharistiâ ea quæ ponuntur, quàm non poni ; imò, in sententiâ P. Conink, magis connaturale esset quòd non ponerentur, cùm unio id non exigat, nisi agentia in utroque loco sint applicata.

52. Denique displicet quòd in has omnes difficultates sese sponte injecerit absque ullâ necessitate aut fundamento probabili, sed ex falsis principiis sibi fabricatis, ut ex eorum solutione constabit. Primò ergo arguit, n. 105, quia nec corpora nec spiritus sunt in loco per modum aut *ubi* superadditum, sed per se immediatè, et conjunctionem suî cum loco ; ergo non possunt replicari in alio loco per meram productionem talis ubicationis. Hoc argumentum procedit ex falso principio, ut satis ostendimus in superioribus. Sed licèt verum esset, nihil concluderet : nam, sicut quando homo vel angelus, relicto uno loco, acquirit alium, non fit reproductio substantiæ, sed collocatio nova, seu conjunctio cum novo loco, in quo ponitur et substantia et conservatio eadem substantiæ, sic quando replicaretur in alio loco, posset id fieri absque reproductione substantiæ, sed, positâ novâ locatione aut conjunctione substantiæ cum loco (quidquid illa conjunctio sit) ; cur enim non sufficeret ad illam novam denominationem, sicut sufficit quando res est in unico loco ?

53. Objicit secundò, quia si Deus Petrum existentem Lovanii velit ponere Romæ, tunc vel Deus producit illud *ubi* Romanum in Petro existente Lovanii, vel in Petro existente Romæ. Si primum, ergo *ubi* Romanum poneretur Lovanii, quod repugnat. Si secundum, ergo ante productionem illius *ubi* jam Petrus supponitur Romæ. Nam vel illud *ubi* producitur Romæ, vel alibi, vel nullibi. Alibi non potest produci, quia *ubi* Romanum alligatur Romæ. Nullibi non potest, quia quod nullibi est, non est. Restat ergo ut producatur Romæ ; ergo priùs supponitur Petrus existens Romæ, quia non potest Deus aliquid hìc in me producere, nisi ego hìc sim.

54. Hoc argumentum iisdem verbis fieri potest, quando res est in uno loco : nam si angelus ex palmo A, in quo est, transeat immediatè ad palmum B, quæri potest de illâ præsentiâ in palmo B, an producatur in angelo existente in palmo A, an verò in angelo existente in palmo B. Non primum, quia præsentia illa non potest esse in spatio A. Si secundum, ergo ante illam præsentiam angelus erat jam in palmo B. Quod ergo ad hoc dictum fuerit, dici debet in casu nostro.

55. Ad argumentum itaque respondetur facilè in aliquo sensu *ubi* Romanum produci in Petro existente Lovanii, scilicet materialiter et specificativè, non verò formaliter et reduplicativè ; hoc est, *ubi* Romanum ponitur in Petro, qui tunc est Lovanii ; non tamen ponitur Lovanii, sed Romæ ; imò ad ejus productionem non supponitur Petrus existens Romæ vel Lovanii, sed solùm existens cum indifferentiâ ad hoc et illud *ubi.* Non ergo sequitur benè quòd Petrus priùs supponatur Romæ, ex eo quòd Deus producat Romæ *ubi* in Petro ; sicut non sequitur benè Petrum supponi calidum, quia Deus in eo producit calorem. Possumus enim eodem modo interrogare : Si Deus in Petro habente frigus ut octo producat calorem ut octo, an producat calorem in Petro frigido, an in Petro calido? Ad quod responderi debet produci in Petro antea frigido, sed tunc calido per ipsum calorem qui producitur ; atque ideò pro priori naturæ non supponi Petrum frigidum nec calidum, sed Petrum existentem. Sic producitur *ubi* Romanum in Petro non præsupposito cum *ubi* Romano, sed incipiente esse Romæ per ipsum *ubi,* quod clarissimum est, et ipsis tyronibus in physicâ manifestum.

56. Ad hoc exemplum caloris et frigoris respondet ille auctor, n. 107, inprimis insinuando frigus præsupponi debere pro priori naturæ in Petro in illo instanti reali quo producitur calor. Sed vix credo potuisse id concedi ab illo auctore : sequuntur enim gravissima inconvenientia in philosophiâ et theologiâ, scilicet formas substantiales contrarias esse simul pro aliquo instanti reali, quandò primo fit generatio ; item gratiam esse simul cum peccato actuali in primo instanti quo homo peccat mortaliter ; substantiam panis esse pro priori naturæ sub speciebus eo instanti reali quo primùm ponitur sub illis corpus Christi ; et alia similia, quæ oportet concedere, si admittas pro priori naturæ intelligi adhuc formam quæ expellitur quando primùm introducitur forma expellens. Repugnat ergo omninò frigus esse pro priori naturæ, cùm eodem instanti expellatur et corrumpatur ; expelli enim et corrumpi est tunc primò non esse, seu jam non habere esse quod antea habebat ; non potest autem in eodem instanti reali habere esse et negationem suî, quia hoc esset, simul realiter esse, et non esse.

57. Addit ille auctor, dato antecedenti, non sequi quod intendimus, nec exemplum esse ad rem, quia calor non supponit necessariò subjectum frigidum aut calidum. Sed potest divinitùs produci in subjecto nec frigido nec calido. At *ubi* debet necessariò produci alicubi, et ideò supponit necessariò subjectum esse alicubi. — Sed contra, quia sicut calor produci debet in subjecto concomitanter calido per ipsum calorem, sed quod antecedenter non debeat supponi calidum aut frigidum, sic *ubi* Romanum debet produci in subjecto quod concomitanter sit Romæ per ipsum *ubi,* sed quod

antecedenter non præsupponatur necessariò Romæ vel alibi pro priori naturæ. Cur enim non potest præscindi pro priori ab hoc et illo *ubi*, sicut præscindit à frigido et calido?

58. Dicit non posse præscindi, præsertim quando subjectum præsupponitur quantum et extensum, quia quod extensum est, non potest concipi absque loco. — Respondeo, pro priori naturæ subjectum intelligi quantum; intelligi etiam extensum localiter radicaliter, hoc est, exigens extensionem localem actualem; non tamen intelligi pro eo priori extensum localiter, formaliter et actualiter, sed indifferens ex se ad hanc et illam extensionem actualem; nam extensio actualis localis est ipsamet collocatio actualis partium unius extra aliam in ordine ad locum, quod habetur formaliter ab actuali ubicatione. Quod quidem omnes debemus concedere; nam si corpus Christi non esset in cœlo, sed solùm in Eucharistiâ, adhuc pro priori naturæ intelligitur quantum et exigens de se extensionem localem actualem, quam tamen pro posteriori naturæ non acciperet, sed præsentiam sacramentalem. Nam pro priori naturæ intelligeretur solùm corpus illud productum vel consecratum; et quidem illa conservatio de se indifferens est ut corpus extendatur vel non extendatur in ordine ad locum; ergo pro priori naturæ non intelligeretur actu extensum vel inextensum. Sic ergo dicimus pro priori naturæ ante *ubi* Romanum corpus intelligi quantum et de se exigens extensionem aliquam actualem; non tamen concipitur jam habens illam, et multò minùs habens extensionem in spatio Romano.

59. Sed urget, n. 108, quia *ubi* illud (etiamsi tale *ubi* concedatur) non est sicut calor, sed potiùs sicut inhærentia vel unio caloris cum subjecto; nam sicut per illam unionem conjungitur calor cum subjecto, sic per *ubi* conjungitur locus cum locato; atque ideò *ubi* erit unio seu conjunctio loci cum subjecto. Quo supposito, arguit sic: Si calor priùs existat quàm uniatur cum ligno, idque in loco distante, non potest concipi quòd producatur in calore unio cum ligno, nisi aut simul reproducatur calor ipse in ligno, aut priùs naturâ fiat illi localiter conjunctus vel certè non distans; quomodò enim concipi potest calorem Romæ existentem inhærere Petro existenti Lovanii absque ullâ aliâ actione? Ergo similiter, ut ille qui est Lovanii conjungatur cum loco Romano, necesse erit quòd vel producatur simul Romæ, vel certè priùs adducatur Romam.

60. Respondetur facilè in primis *ubi* non esse unionem loci cum locato, sed formam accidentalem, realem vel modalem, absolutam, fundantem tamen relationem indistantiæ à tali loco, ut in superioribus latè explicuimus. Sed quidquid sit de hoc, etiamsi esset unio, non oporteret quòd priùs præsupponeretur Petrus Romæ ad recipiendum illud *ubi* Romanum; sicut nec calor supponitur priùs in ligno antequàm inhæreat illi, sed per ipsam inhærentiam ponitur in ligno, sic Petrus per ipsum *ubi* ponitur in tali loco. Nec in rigore loquendo debet supponi subjectum præsens formæ antequàm recipiat illam; nam quando equus movet se, priùs est pro priori naturæ animam equi esse unitam materiæ, à quâ dependet in suo esse, antequàm producat motum localem et ubicationem quam acquirit; potest ergo benè intelligi forma unita materiæ pro aliquo priori naturæ ante præsentiam localem actualem, quia unio non est præsentia, nec supponit necessariò præsentiam, sed affert necessitatem præsentiæ, atque adeò est præsentia radicalis, seu debitum præsentiæ. Debet ergo intelligi ante unionem actualem aptitudo ad habendam præsentiam actualem eodem instanti reali, quæ potest vocari indistantia radicalis. Unde Petrus existens Lovanii potest fieri præsens Romæ, non prout est Lovanii, sed idem Petrus, qui pro illo priori nondùm intelligitur Romæ vel Lovanii, sed cum aptitudine ut sit Romæ. Sicut etiam calor existens Lovanii poterit uniri Romæ ligno; nec unietur prout est distans, sed secundùm suam entitatem per unionem quæ afferat necessitatem existendi Romæ, ubi est lignum cui unitur.

61. Arguit tertiò, n. 109, quia vel corpus positum hoc modo in diversis locis habebit necessariò utrobique eadem accidentia, vel non; neutrum autem dici posse probat longo discursu. Sed ejus quæstionis plena solutio constat ex dictis supra, disp. 5, sect. 2. Nec addit quidquam quod novâ responsione indigeat. Ibi enim, sect. 3, explicuimus quomodò et cur accidentia quæ pendent à loco non debeant nec possint poni eadem utrobique cum corpore.

62. Urget tamen, n. 115, quia de facto corpus Christi in Eucharistiâ non habet aliqua accidentia, quæ habet in cœlo independentia à loco, v. g., extensionem localem, et talem situm corporis, ut standi vel sedendi, quæ accidentia possent de se poni in diversis locis; nam homo sedens in navi mutat locum, et retinet eamdem sessionem et extensionem; et corpus Christi in diversis hostiis habet eumdem modum existendi sacramentaliter. — Respondeo in his omnibus supponi ab hoc auctore principia falsa; nam modus existendi sacramentaliter est quidem similis in omnibus hostiis, non est tamen idem numero: quis hoc cogitavit? sed distinctum in singulis. Extensio localis actualis, juxta veriorem sententiam, quam explicabimus infra, disp. 8, sect. 2, non distinguitur à tali præsentiâ et ubicatione actuali: quod idem à fortiori dicendum est de sessione aut situ, quæ non sunt aliud nisi complexio talium ubicationum singularum partium sic dispositarum; quare homo qui sedet in navi non retinet eamdem sessionem metaphysicè, sed moraliter, nec eamdem extensionem actualem localem metaphysicè, nisi radicaliter et in actu primo, ut in eodem loco probabimus; quare omnia exempla quæ adducit supponunt falsum.

63. Quartò arguit, quia illæ duæ ubicationes sunt duæ formæ oppositæ, sicut calor et frigus; unde qui supernaturaliter esset in duobus locis hoc modo positus, non posset postea virtute naturali moveri in ullo loco, quia non posset virtute naturali producere *ubi* repugnans cum illo alio *ubi* quod habet in alio

loco. Ad hoc tamen argumentum respondimus latè supra, disp. 5, sect. 2. Nunc addo eamdem videri quoad hoc esse difficultatem in sententiâ illius auctoris ; nam, licèt corpus terminet in duobus locis duas actiones diversas, negari non potest habere duas etiam præsentias locales, et illas esse ex naturâ rei oppositas, cùm non possit idem corpus naturaliter habere nisi unicam præsentiam. Nec refert duplex actio terminata ad idem corpus ; per hoc enim corpus ipsum nullo modo fit duplex, sed solùm actio ; quare sicut si corpus in eodem loco terminaret duas actiones adæquatas, non esset duplex corpus, nec posset habere motus locales contrarios, aut recipere simul qualitates vel formas oppositas, sic in duobus locis per multiplicationem actionum non debet corpus in se multiplicari, quia non accipit duplex esse, sed unum et idem, per utramque actionem. Aliunde verò, cùm illa actio sit accidens independens ab hoc loco, non apparet cur sicut alia accidentia absoluta possunt divinitùs replicari et poni in diversis locis, non possit etiam et ipsa actio poni eadem in duobus locis simul, præsertim cùm possit poni successivè ; nam sicut Petrus transit ex hoc loco ad illum, absque eo quòd ibi producatur de novo, sic et actio terminata ad Petrum transiret absque eo quòd terminet novam suî productionem ; ergo eodem modo poterit eadem actio poni in duplici loco absque novâ suî productione. Non ergo requiritur nova reproductio corporis ut ponatur simul in duobus locis, prout ille auctor contendebat.

SECTIO IV.

Examinantur solutiones recentiorum ad defendendam productionem novam corporis Christi.

64. Omitto modum respondendi aliquorum Thomistarum recentiorum, qui dicunt in hâc conversione intervenire quidem actionem substantialem, non quâ producatur corpus Christi secundùm se, sed corpus Christi, prout ex pane, seu ut id in quod convertitur panis, ita ut terminus hujus actionis sit corpus Christi, prout in ipsum substantialiter conversus est panis. Hic modus dicendi nec rem explicat, nec intelligi potest ; quia corpus Christi esse id in quod convertitur et desinit esse panis, vel addit aliquid supra substantiam corporis Christi, vel nihil. Si nihil addit, ergo ipsa substantia corporis Christi est terminus productus vel conservatus per illam actionem. Si verò addit aliquid, hoc vel est accidentale, et tunc actio non habet terminum formalem productum substantialem, sed accidentalem ; vel est substantiale et debebit assignari quid sit hìc substantiale præter corpus Christi. Nam dicere quòd corpus Christi, prout est terminus in quem desinit panis, terminat actionem, videtur esse quòd actio terminetur ad seipsam, quia corpus Christi terminare illam conversionem, est denominatio proveniens formaliter à tali actione conversivâ : si ergo terminat actionem prout est terminus conversionis, terminat per illam denominationem, quam accipit ab eâdem actione ; atque adeò actio terminabitur ad seipsam, hoc est, ad denominationem provenientem ab eâdem actione, et semper restat explicandum quid sit quod producitur vel accipit esse per illam actionem distinctum ab eâdem actione.

65. Hâc ergo responsione omissâ, alii recentiores ingenuè fatentur actionem illam terminari ad producendam vel conservandam substantiam corporis Christi, sive proveniat moraliter ab eodem corpore Christi priùs existenti, sive non, sed à solo Deo. Porrò hanc actionem necessariam esse ad explicandum hoc mysterium, dicunt colligi, non quidem ex eo quòd absque illâ actione non posset dari vera conversio substantialis et transsubstantiatio (hoc enim fatentur convinci argumentis à nobis supra positis), sed quia in hoc Sacramento non solùm fit conversio unius termini totalis in alium totalem, sed etiam unius termini formalis in alium formalem, scilicet panis in corpus Christi. Sicut ergo ad hoc ut panis denominetur conversus, requiritur quòd desinat et destruatur substantia panis, sic ad hoc ut dicatur corpus Christi esse id in quod substantialiter convertitur panis, requiritur quòd ipsum corpus Christi substantialiter producatur. Fides autem utrumque docet, dari scilicet transsubstantiationem, et converti panem in corpus Christi, ut constat ex Tridentino, sess. 13, c. 3.

66. Sed urgeri potest contra illos, siquidem potuit esse conversio substantialis et transsubstantiatio absque productione substantiali corporis Christi, licèt tunc non convertatur panis in corpus Christi, sed unum totum in aliud totum ; unde de facto colligere potuit Ecclesia dari conversionem panis etiam in corpus Christi, hoc est, non solùm terminari totalis in totalem, sed etiam unius termini formalis in formalem ; nam ex veritate verborum non videtur id potuisse colligi, cùm potuerit esse vera transsubstantiatio absque eo quòd corpus Christi terminaret actionem productivam.

67. Respondent id esse magis connaturale quòd terminus formalis etiam convertatur in formalem, et ideò præsumi hanc etiam conversionem talem esse ut fiat connaturaliori modo. Sicut quando aqua in vinum à Christo conversa fuit, omnes supponunt formam aquæ conversam fuisse in formam vini ; nec solùm fuisse introductam, sed etiam productam formam vini, ut conversio fieret modo magis congruo. — Sed contra, quia de ratione conversionis naturalis in communi non est quòd terminus formalis convertatur in formalem, ut patet in morte hominis, quando homo convertitur in cadaver ; tunc enim terminus formalis, nempe forma hominis, non convertitur in formam cadaveris, sicut neque è contra, quando homo nutritur, producitur de novo terminus formalis, sed introducitur in materiam alimenti. Unde potiùs retorqueri potest argumentum ; nam quoties terminus formalis præsupponitur existens, non reproducitur ut conversio fiat, sed solùm introducitur, ut constat in nutritione humanâ, et in resurrectione hominis, in quâ forma non reproducitur ; ergo cùm corpus Christi præsupponatur existens, non debet reproduci ut fiat conversio panis, sed solùm introduci juxta communem legem aliarum conversionum. Quando verò aqua conversa fuit mira-

culosè in vinum, illa forma vini non præexistebat; ideò oportuit illam non solùm introduci, sed produci; quando autem terminus formalis præexistebat, nunquàm invenimus reproduci in aliis conversionibus, ut connaturaliùs fiant.

68. Dicunt id colligi ex locutionibus Patrum qui docent corpus Christi fieri ex pane, quod quidem non potest habere sensum verum, nisi terminus formalis reproducatur; nam in nutritione vel resurrectione hominis, non dicemus ex formâ alimenti vel terræ fieri animam rationalem, sed ex alimento vel terrâ fieri hominem. — Sed contra, quia, quidquid sit de illâ locutione Patrum, de quâ dicemus quando respondebimus argumentis, nunc tamen manet difficultas integra; cùm enim absque productione corporis Christi potuerit fieri transsubstantiatio, et verificari locutio Christi, unde potuerunt Patres colligere illum peculiarem modum conversionis cum novâ productione corporis Christi? si autem illum non potuerunt colligere, oportebit Patrum verba in eo sensu intelligere, quem solum potuerunt certò colligere ex veritate verborum Christi.

69. Propter hæc alii recentiores theologi, ut adhuc defenderent per conversionem produci substantialiter corpus Christi, excogitârunt alium modum dicendi paulò diversum à præcedenti; concedunt enim actionem novam terminatam ad corpus Christi; dicunt etiam hanc actionem non procedere physicè ab humanitate Christi, sed solùm moraliter, ne cogantur dicere idem esse causam sui ipsius; imò addunt nec verba consecrationis influere plusquàm moraliter in corpus Christi, quia verba illa etiam præsupponunt Christum præexistentem, cùm sint verba ipsius Christi. Denique dicunt Ecclesiam collegisse ex veritate verborum hanc productionem novam corporis Christi, quia, licèt illa verba sine tali novâ actione potuerint esse vera veritate speculativâ, non tamen veritate practicâ, quæ consistit in eo quòd verba operentur quod significant. Quare, cùm Ecclesia intellexerit verba Christi fuisse operativa, hinc intellexit, ex vi verborum non solùm poni, sed produci corpus Christi, quia verba non solùm significant ibi esse corpus Christi, sed etiam significant contentum sub speciebus esse corpus Christi; ergo ut faciant quod significant, non satis est facere quòd ibi sit corpus Christi, sed etiam facere ut contentum ibi sit entitativè corpus Christi; quod non potest fieri nisi per actionem quâ illud ens accipiat esse corpus Christi.

70. Hæc sententia, licèt magis apparenter tueatur novam productionem corporis Christi, re tamen verâ excogitata est ad merè solvenda argumenta supra posita, et ex animo non recedendi à productione substantiali, quam semel imbiberant ejus auctores, et deserere recusant.

Displicet ergo hic modus loquendi, primò, quia, licèt non concedat actionem illam procedere physicè à corpore Christi, sed solùm moraliter, re tamen verâ hæc causalitas moralis videtur afferre secum eadem ferè inconvenientia quæ causalitas physica; nam, cùm hæc causalitas moralis procedat in præsenti non à causâ prout futurâ, sed prout præsenti, necessariò præsupponit existens corpus Christi in hoc instanti, et per consequens ex vi hujus causalitatis corpus Christi est prius quàm effectus; cùm autem effectus sit ipsummet corpus, consequens est ut idem sit etiam prius seipso, quod repugnat, ut vidimus loco citato de Incarnatione. Nec valet dicere corpus Christi esse prius quàm ipsummet, ut productum per secundam actionem, quia causa moralis prærequisita ad causandum in hoc instanti, non solùm habet prioritatem respectu actionis, sed etiam respectu effectûs, quia non solùm est vera causa actionis, sed etiam est vera causa effectûs.

71. Deinde, eo ipso quòd corpus Christi sit prius quàm ipsa actio conversiva, sequitur habere prioritatem respectu suî ipsius; nam actio conversiva est prior quàm suus terminus, cùm sit via ad illum; sed corpus Christi est prius quàm actio conversiva, ut patet, cùm sit ejus causa; ergo est prius quàm terminus illius actionis, qui est ipsum corpus Christi. Denique esto non concedas corpus Christi esse prius seipso, teneris saltem fateri corpus Christi esse prius et posterius respectu actionis conversivæ; prius quidem, quia est causa illius, et præsupponitur existens, ut detur talis actio; posterius verò, quia est terminus illius actionis, ut tu concedis; ergo repugnat hæc etiam causalitas moralis corporis Christi respectu suî ipsius.

72. Secundò displicet hæc sententia quoad secundam partem, quatenùs dicit fuisse necessariam hanc actionem ad veritatem practicam verborum Christi, eò quòd prædicatum illius propositionis sit *corpus* Christi; veritas autem practica consistit in eo quòd verba operentur id quod prædicant et enuntiant. Quæ sanè doctrina claudicare videtur ex utrâque parte; nam inprimis supponit illud *hoc* in verbis consecrationis esse subjectum illius propositionis, et poni substantivè, cùm tamen sit adjectivum, ut postea videbimus; deinde quia, licèt esset substantivum, non esset necessarium ad veritatem practicam verborum, quòd producerent ipsum corpus. Et ut ab hoc ultimo incipiamus, exemplum potest facilè afferri in aliis similibus propositionibus practicis; ut si princeps designaturus prætores dicat: *Prætor Romanus sit Joannes; prætor Bononiensis sit Petrus*, etc.; certè, licèt *prætor* sumatur substantivè, et ponatur ante copulam, *Joannes* autem ponatur post copulam, nemo cordatus dixerit, ut hæc verba habeant veritatem practicam, oportere quòd princeps per illa verba producat Joannem; satis erit si faciat Joannem esse prætorem, licèt non faciat quòd ille homo sit Joannes; ergo similiter cùm Christus dixit: *Hoc est corpus meum*, quod est idem ac dicere: *Contentum sub his accidentibus est corpus meum*, licèt illud *hoc*, vel illud *contentum*, sumatur substantivè, non oportebit ad veritatem practicam illorum verborum quòd verba faciant corpus esse corpus, sed satis erit facere quòd sit contentum sub iis accidentibus. Ratio autem est quia illa propositio: *Prætor est Petrus*, et aliæ similes, licèt quoad sonum

verborum videantur prædicare Petreitatem de prætore, re tamen verâ ex communi hominum acceptione generant in audientibus alium sensum quem reipsà intendunt, scilicet explicitè solùm significare quòd prætura convenit Petro. Quod similiter habet illa propositio : *Hoc est corpus meum*, licèt illud *hoc* sumatur substantivè; nam reverà, quod intendunt explicare illa verba, est quòd corpori Christi conveniat esse *hoc*, seu contentum sub his accidentibus; ergo ad hoc quòd ea verba sint practica, id solùm debent operari.

73. Dices : Hæc propositio : *Prætor est homo*, est essentialis, quia significatum formale est *homo*, non *prætor;* aliàs esset accidentalis; ergo in hâc etiam prædicatione : *Prætor est Petrus*, significatum formale et explicitum non est *prætor*, sed *Petrus*. — Respondeo negando consequentiam. Ratio verò discriminis inter illas duas prædicationes hæc est, quòd prima propositio habet hunc sensum : *Ille qui est prætor, est homo;* in quo sensu non potest significatum explicitum et formaliter intentum esse quòd homini conveniat esse prætorem; hoc enim non tam explicatur, quàm præsupponitur ex parte subjecti; nam cùm dicis : *Prætor*, dicis : *Homo qui est prætor;* ergo jam supponis homini convenire esse prætorem; ergo hoc non intendis explicare per illam prædicationem; ex quo fit ut prædicatio relinquatur juxta communem acceptionem in suo rigore communi, et censearis explicare illud quod ponis ex parte prædicati, scilicet *homo :* atverò in secundâ propositione, licèt ex parte subjecti supponas aliquem hominem esse prætorem, non tamen supponis hoc ipsum convenire Petro; quare potuisti hoc ipsum explicare per illam prædicationem, non tam significando formaliter Petreitatem quàm unionem præturæ cum Petro. Quæ differentia potest etiam applicari ad verba consecrationis; nam si verba dicerent : *Hoc est substantia*, fortassè significatum formale juxta communem acceptionem esset *substantia*, quia fortassè illud *hoc* supponit aliquam substantiam contineri sub his accidentibus, et ideò non potuisset significatum formale esse continentia alicujus substantiæ sub illis accidentibus, sed relinqueretur propositio in suo rigore communi, ut censeatur formaliter explicari quod ponitur ex parte prædicati. Atverò per hæc verba : *Hoc est corpus meum*, licèt *hoc* accipiatur substantivè, et per consequens supponatur jam quòd aliqua substantia continetur sub his accidentibus, non tamen supponitur corpori Christi convenire hanc continentiam, et ideò hæc convenientia potest explicari et significari formaliter per illam propositionem, ut constat ex exemplo supra posito. Fundatur autem totum hoc in communi modo significandi quem habent homines per tales propositiones; nam regulariter loquendo, in hujusmodi propositionibus quasi indirectis magis intendunt formaliter explicare quod ponunt ex parte subjecti; ut si dicas : *Albus est homo; dulce est lac*, etc., nisi contingat ex parte etiam prædicati poni terminum adjectivum, ut, *album est dulce;* tunc enim *dulce* erit significatum formale; vel nisi ex aliis circumstantiis constet oppositus modus significandi.

74. Secundò tamen impugnatur prædicta doctrina, quia reverà in verbis consecrationis illud *hoc* non sumitur substantivè, sed adjectivè; quare sensus illius propositionis non est iste : *Substantia quæ continetur sub his accidentibus, est corpus meum*, sed potiùs ille : *Corpus meum est contentum sub his speciebus*. Scio plures intelligere illa verba in priori sensu; mihi tamen secundus videtur sincerus et germanus eorum sensus, ut suppono ex q. 78, infra : ubi cum aliis id latè probat P. Vasquez, disp. 201, et constat clarè ex formâ consecrationis sanguinis, ubi non ponitur *hoc*, sed, *hic est sanguis meus;* ut habetur Matth. 26 et Marc. 14, quia nimirùm *sanguis* est in genere masculino, et pronomen adjectivè sumptum debuit concordare in eodem genere; ergò illud *hoc* in consecratione corporis non ideò ponitur in neutrâ terminatione, quia ponatur substantivè, sed quia *corpus*, cum quo debuit adjectivè concordare, erat neutrius generis. Quòd si loco corporis poneretur *caro*, non diceremus : *Hoc est caro*, sed, *hæc est caro*, sicut dicimus : *Hic est sanguis meus;* nec unquàm apud Hispanos, apud quos diversas terminationes habent masculinum et neutrum genus, vertuntur illa verba substantivè : *Esto es mi cuerpo*, sed potiùs adjectivè : *Este es mi cuerpo; esta es mi sangue*.

75. Scio Jansenium in Concordiâ, c. 131, contendere illa verba : *Hic est sanguis*, potuisse benè et convenienter ad textum Græcum converti per *hoc*, in neutro genere : *Hoc est sanguis*, quia vox Græca potest utrumque sonare; et ita Cyprianus legisse videtur, epist. 63 ad Cæcilium : *Hoc est sanguis meus*, etc. Cæterùm ego hâc in parte magis credo nostræ Vulgatæ, et ejus interpreti, qui benè calluit vim illius pronominis, et vidit non ideò positum in neutrâ terminatione in textu Græco, quia substantivè sumeretur, sed quia concordabat adjectivè cum *sanguine*, qui apud Græcos est in genere neutro, et ideò Latinè transtulit *hic* in masculino genere, ut concordaret cum sanguine. Locus item Cypriani corruptus est : nam in emendatioribus codicibus non legitur *hoc*, sed, *hic est sanguis*, ut observârunt Pamelius ibi, et Claudius Sainctes, repetitione 7, c. 7. Videatur noster Maldonatus in c. 26 Matth., super illa Christi verba, ubi latè hunc sensum ex contextu Græco deducit, et addit in contrariâ sententiâ non posse excusari Christum à barbarismo. Nam si quis, ait, designando suum fratrem, diceret : *Hoc est frater meus*, virgis cædendus esset, quòd præter consuetudinem Latini sermonis loqueretur.

76. Dicunt aliqui, etiam in consecratione calicis illud *hic* poni substantivè ex parte subjecti, quasi dicat : *Hic potus est sanguis meus*. Hæc tamen solutio frivola est : quis enim credat attendisse interpretem ad hoc quòd potus esset masculini generis, ut concordaret pronomen *hic* cum illo, et non magis attendisse ad *sanguinem*, qui est illius generis? aut cur etiam non dixit de corpore : *Hic est corpus meum*, scilicet subintelligendo : *Hic cibus est corpus meum?* Faten-

dum ergo est illud *hoc* in consecratione panis sumi adjectivè, ut sensus sit : *Corpus meum est contentum, seu continetur sub his speciebus;* in quo sensu satis liquet illud *hoc* esse significatum formale illius enuntiationis; nam quòd ponatur ante copulam, parùm interest, cùm eo ipso quòd ponatur adjectivè, nisi aliud constet ex circumstantiis et modo loquendi, significet per modum alteri adjacentis, ut si diceres : *Bonus est Petrus*, significatum formale non esset *Petrus*, sed bonitas, quæ significatur per terminum adjectivum; quod præcipuè locum habet in pronomine *hoc*, quod elegantiæ gratiâ consuevit copulæ anteponi; ergo, cùm per illud *hoc* solùm significetur corpus Christi contineri sub his accidentibus, quæ continentia non est substantialis, sed accidentalis, ut supra visum est, consequens est ut ad hoc quòd illa verba sint rigorosè practica, non debeant operari aliquid substantiale, sed accidentale, quod solùm formaliter et primariò enuntiant de corpore.

77. Dices : Prædicta verba saltem formaliter significant quòd corpus Christi sit *hoc;* sed esse hoc est aliquid substantiale, cùm non solùm differentia specifica, sed etiam ultima hæcceitas corporis Christi sit substantialis, ut suppono ex dialecticâ; ergo verba illa formaliter significant aliquid substantiale, et per consequens debent operari aliquid substantiale. — Respondeo illud *hoc* posse sumi dupliciter; primò, metaphysicè; et ut sic non significat ad sensum, sed ad intellectum hæcceitatem quidditativam rei, et in hâc acceptione qui diceret : *Petrus est hic homo*, enuntiaret de illo prædicatum solum substantiale; secundò, sumitur *hoc* sensibiliter, demonstrando rem in ordine ad sensus per accidentia quibus substat; et in hoc sensu non significat prædicatum merè substantiale et quidditativum rei, sed potiùs accidentale, scilicet quòd res illa substet his vel illis accidentibus. Constat autem in verbis consecrationis non sumi *hoc* in primo sensu, sed in secundo, significans corpus Christi substare seu contineri sub istis accidentibus panis.

SECTIO V.

Referuntur et impugnantur aliæ duæ sententiæ.

78. Nunc breviter impugnemus alias duas sententias : prima est Gregorii de Valentia in præsenti, disp. 6, q. 3, p. 3, qui convenit nobiscum in supradictis, quod attinet ad productionem corporis Christi, quam ingenuè fatetur non esse necessariam ad hanc conversionem. Cæterùm existimat necessariam esse productionem alicujus rei vel modi substantialis, ut hæc conversio possit substantialis appellari; quare cùm non producatur per conversionem substantia corporis Christi, fatendum est produci habitudinem quamdam substantialem quam habet corpus Christi ad accidentia panis; pro quo supponit substantiam panis habere duas habitudines ad sua accidentia; altera est quâ erat subjectum in quo erant illa accidentia; altera verò est habitudo prima et radicalis conjunctio ad accidentia, ex quâ nascitur illa altera habitudo subjecti, et ratione cujus ita alligatur accidentibus, ut non possint accidentia localiter moveri, quin moveatur cum illis substantia. Quo supposito, dicit corpus Christi non habere habitudinem subjecti ad accidentia panis, habere tamen alteram habitudinem et conjunctionem, quæ quidem est substantialis, et ratione cujus dicitur hæc conversio productio substantialis.

79. Hæc sententia facilè rejicitur, tum quia quantùmcumque conetur, non potest explicare qualis sit illa habitudo substantialis corporis Christi ad accidentia; tum quia, juxta bonam philosophiam, substantia panis duplicem solùm habitudinem habet ad accidentia, scilicet unionis et sustentationis; imò in aliquorum sententiâ sustentatio non distinguitur ab unione; sed demus distingui, utraque tamen est modus accidentalis; nam unio caloris cum subjecto est modus caloris pertinens reductivè ad prædicamentum qualitatis; item sustentatio est passio quâ subjectum causat materialiter calorem, v. g. Passio autem, sicut et actio, non potest esse aliquid substantiale, præsertim cùm terminus est accidentalis; ergo nulla restat habitudo substantialis, quam corpus Christi possit exercere respectu illorum accidentium.

80. Alio modo posset aliquis contendere intervenire in præsenti actionem substantialem, supponendo accidentia panis, eo ipso quòd maneant sine subjecto, debere accipere modum aliquem positivum existendi per se similem illi quem habet substantia ut existat per se; quare, cùm iste modus sit proprius rerum substantialium, videtur esse substantialis, et per consequens productio illius modi essendi per se erit productio substantialis. Sed nec hoc modo defendi potest illa sententia : nam inprimis, licèt aliqui concedant accidentia panis in Eucharistiâ habere novum modum positivum existendi per se, ut concessimus disputat. 12 de Incarnat., num. 94, non est tamen probabile illum esse modum substantialem; imò est contra conceptum modi substantialis esse modum accidentium : nam, sicut ipsa accidentia non possunt pertinere ad componendum ens per se et substantiale, nec modus ipsorum accidentium potest constituere compositum substantiale. Deinde, licèt ille esset modus substantialis, conversio tamen non diceretur simpliciter substantialis ab illâ productione, quia conversio magis per se denominatur productio à productione termini *ad quem*; productio autem illius modi existendi per se, non esset productio termini *ad quem*, sed quid consecutum ad introductionem corporis Christi sub illis accidentibus : ergò cùm actio illa, ut versatur circa terminum *ad quem*, esset accidentalis, veriùs diceretur illa conversio productio accidentalis quàm substantialis.

81. Secunda ergo sententia est, quam docuit latè P. Vasquez in præsenti, disp. 181, cap. 11 et sequentibus; ubi postquàm latè probavit nullam hìc intervenire productionem substantialem, concludit conversionem hanc non esse actionem, sed ordinem substantiæ in substantiam, seu denominationem quamdam

extrinsecam quâ panis dicitur conversus, et corpus Christi dicitur succedens pani, seu esse id quod panis convertitur; quod totum potest reperiri sine aliquâ actione novâ. Fundamentum autem hujus relationis seu denominationis dicit esse desitionem panis, non utcumque, sed ut habentem connexionem cum corpore Christi prout significato per verba; nam corpus Christi, prout significatur per verba consecrationis, affert negationem omnis alterius substantiæ sub illis accidentibus, ut verba sint vera; ex quo fit ut panis non desinat per annihilationem, sed per directam significationem verborum, quæ significando directè corpus Christi, indirectè et obiter tollunt substantiam panis; quod totum fundatur in eo quòd verba per unam simplicem et individuam significationem significent corpus Christi præsens et absentiam panis; nam illud *hoc* demonstrat corpus Christi sub illis accidentibus, obiter indicando non esse ibi substantiam panis; nam si illa adesset, non posset corpus Christi demonstrari per accidentia panis, ut postea videbimus. Quare, si consecratio fieret per alia verba, scilicet: *Hic est corpus Christi, et non est substantia panis*, tunc non daretur conversio, quia singulæ partes illius orationis haberent suum effectum per diversam significationem; nunc autem, cùm per eamdem significationem significetur corpus Christi præsens, et absentia panis, hinc est quòd verba ponendo corpus Christi expellunt panem, quia significando operantur; significando scilicet corpus Christi, ponunt illud; significando absentiam panis, expellunt illum; significare autem corpus Christi, et significare panem abesse, est idem in verbis; ergo de primo ad ultimum ponendo corpus Christi expellunt panem; ergo datur conversio, quæ solùm petit quòd unum desinat ex positione alterius.

82. Hæc est breviter sententia P. Vasquez, quam tuetur etiam P. Luisius Turrianus in Opusculis theologicis, opusc. 14, disp. 1, dub. 8, quam acriter impugnant aliqui recentiores; sed reverà ferè omnia quæ contra eam opponunt, non tangunt rem ipsam, sed solùm modum loquendi auctoris, qui paululùm alienus est à communi scholâ. Quod enim dixit conversionem esse relationem et ordinem inter substantias, etc., non ita debet intelligi ut loquatur de rigorosâ relatione resultante, cùm ipse planè fateatur hìc non intervenire plus quàm relationem rationis, vel denominationem extrinsecam (quod apud ipsum idem est); quare, sicut alibi sæpè per relationes vel entia rationis explicat plura prædicata realia, sic etiam loquitur in præsenti, quod semper intelligendum est de ente rationis fundamentaliter sumpto, ut scilicet conversio hæc sit relatio rationis, id est, si fundamentaliter sumatur, conversio sit fundamentum illius relationis; si verò formaliter, sit ipsa relatio resultans; qui modus loquendi jam est apud nostros minùs usitatus, et ideò meliùs diceretur ipsam conversionem formalem esse aliquid reale, scilicet illam denominationem extrinsecam quâ desitio panis denominatur habere connexionem cum positione corporis Christi propter repugnantiam utriusque substantiæ ortam ex significatione individuâ, quâ simul significatur et ponitur desitio unius cum introductione alterius.

83. Cæterùm, quidquid sit de modo loquendi, sententia hæc, licèt acutè sanè sit excogitata, displicet tamen ex duobus vel tribus capitibus: primum sit, quatenùs dicit ad rationem conversionis non requiri novam actionem unitivam corporis Christi cum speciebus panis, cujus oppositum docuimus supra; alioquin non posset dici succedere unus terminus alteri, sicut mortuo Petro, et manente Paulo, non dicetur Paulus succedere Petro in existentiâ, si uterque antea simul præexistebat. Requiritur ergo ad hanc conversionem nova actio, si non productiva, unitiva saltem corporis Christi cum speciebus.

84. Secundò displicet illa sententia, quatenùs totam connexionem quam ponit inter corpus Christi et desitionem panis, reducit ad indivisibilitatem significationis, quæ verba directè significant corpus Christi præsens, et obiter significant non esse panem, quia reverà tota illa videtur esse mera concomitantia inter desitionem unius et positionem alterius, et non connexio requisita ad conversionem. Ad conversionem enim requiritur talis connexio, et subordinatio inter has duas mutationes, ut una sit causa alterius. Hæc autem subordinatio non reperitur in nostro casu, sed mera simultas orta ex eo quòd verba illa significant simul utramque; sicut si verba hæc: *Ego vos absolvo*, proferrentur à sacerdote super peccata duorum hominum, tunc eâdem individuâ significatione significaretur utriusque hominis justificatio, non tamen cum subordinatione, sed merè concomitanter, quatenùs verba illa non possunt significare unum sine alio; sic ergo in præsenti, verba illa: *Hoc est corpus meum*, ex vi suæ significationis æquivalent omninò istis: *Corpus meum, et nihil aliud, substat his speciebus;* quare habent virtualiter duplicem significationem et duo significata, quorum unum non est causa alterius secundùm se; nec etiam ratione significationis, quia significatio unius non est causa significationis alterius, sed est ipsamet significatio alterius; ergo ratione hujus significationis, licèt possit dici quòd verba causando unum, causant aliud, non tamen potest dici quòd causalitas unius pendet à causalitate alterius.

85. Dices: Ad conversionem non requiritur quòd una mutatio sit propriè causa alterius, sed sufficit connexio aliqua inter introductionem unius termini et expulsionem alterius, ut diximus supra, sect. 1, ergo sufficiet ad conversionem eucharisticam connexio illa quam habent positio corporis Christi et expulsio panis ratione indivisibilis significationis quâ ab eisdem verbis utraque mutatio simul significatur.

86. Sed contra hoc est quia inprimis repugnantia hæc orta non ex conditione ipsarum mutationum, sed præcisè ex conditione talis causæ non potentis operari unum quin operetur aliud, non videtur sufficiens ad conversionem in sententiâ ipsius Vasquez; ipse enim fatetur quòd non fieret conversio per illa verba:

Hìc sit corpus meum, et non sit panis; ex quo casu arguitur etiam ad nostrum; nam tunc etiam illa verba significarent utrumque, et non possent causare unum sine alio; imò ad causandam præsentiam Christi, deberent etiam significare absentiam panis; nam suppono quòd omnia illa verba requirerentur ad ponendum ibi corpus Christi, ecce tunc significando corpus Christi præsens, expellerent etiam panem, et è contra, et tamen non daretur conversio, quia una mutatio non haberet connexionem cum aliâ, sed haberent se concomitanter; ergo nec etiam nunc datur conversio propter eamdem rationem, cùm tota hæc connexio sit necessaria concomitantiæ in ordine ad verba, quæ non possunt causare unum sine alio.

87. Confirmatur et explicatur, quia, juxta eam sententiam non solùm corpus Christi secundùm se non pugnat cum substantiâ panis, sed nec etiam positio ejus. Fateor significationem quâ verba significant corpus Christi præsens, pugnare cum substantiâ panis, quia per eamdem significationem indicatur abesse panem. Cæterùm illa significatio non est positio corporis Christi, sed potiùs principium illius positionis; verba enim non operantur per significationem tanquàm per actualem operationem, sed tanquàm per virtutem operativam, quâ constituuntur in actu primo in ratione principii operativi, et à quâ postea procedit actualis operatio, sive sit causalitas physica, sive solùm moralis. Comparando ergo operationem verborum in actu secundo quâ expellunt panem, cum operatione quâ ponunt corpus Christi, hæ duæ operationes inter se non habent connexionem immediatam, sed ad summum mediatam, quatenùs quælibet earum procedit à principio potente et debente elicere alteram, scilicet à significatione verborum quæ est principium utriusque; hæc autem connexio non tam se tenet ex parte ipsarum operationum quàm ex parte principii: sicut etiam in casu posito, quando illa propositio hypothetica esset forma consecrationis, tota illa propositio cum totâ suâ significatione esset principium utriusque mutationis, et per consequens non posset poni corpus Christi, quin simul expelleretur panis; non tamen diceretur quòd positio corporis secundùm se pugnaret cum pane, sed quòd principium positionis corporis Christi pugnaret cum pane, scilicet tota illa propositio hypothetica, quæ erat principium positionis corporis Christi, et quæ eadem habebat virtutem ad destruendum panem. Quamvis ergo non requiratur quòd una mutatio sit causa alterius, requiritur tamen quòd ipsi termini secundùm se habeant aliquam repugnantiam, ratione cujus introductio unius afferat aliquo modo secum expulsionem alterius. Unde reddi potest ratio à priori, quia juxta illam sententiam non ponitur repugnantia in ordine ad substandum, quia non ponit corpus Christi substare verè accidentibus panis; quod tamen requiritur ad verificanda verba, ut vidimus, et iterùm videbimus.

88. Denique displicet illa sententia, quòd affectans facilitatem hujus mysterii, non modicam difficultatem injicit ad explicandum rationem conversionis et pugnæ utriusque substantiæ, cùm tamen hoc ipsum cum majori proprietate et claritate ex ipsâ physicâ rei naturâ possit explicari, ut videbimus sectione sequenti. Argumenta verò quæ P. Vasquez habet pro se ex auctoritate S. Thomæ et aliorum, solùm probant hanc conversionem non esse solam productionem, nec solam desitionem, sed ordinem utriusque, seu utramque simul, prout sese invicem denominant; quod verissimum fateor, ut constabit ex dicendis.

SECTIO VI.

Proponitur et explicatur nostra sententia.

89. Rejectis supradictis sententiis, ex quarum impugnatione aliæ possunt facilè impugnari, restat ut nostram jam breviter explicemus. Convenit igitur cum P. Vasquez et P. Valentia in eo quòd non interveniat aliqua productio vel conservatio nova corporis Christi, imò nec ulla etiam productio alicujus termini substantialis, sed solùm introductio nova corporis Christi sub his speciebus; quæ quidem actio non debet appellari actio adductiva, tum quia adductio solùm terminatur ad præsentiam localem, quæ non sufficit ad conversionem istam, quæ fit in ordine ad substandum accidentibus; tum etiam quia adductio sonat corpus Christi venire per motum localem successivum transeundo per medium, quod falsum est; et ideò meritò displicet communiter sententia quæ transsubstantiationem vocat actionem adductivam. Meliùs ergo dicitur actio constitutiva corporis Christi sub speciebus, connotando etiam desitionem substantialem panis; nec enim unitio secundùm se, nec desitio secundùm se, est adæquatè conversio, sed utraque simul componit conversionem constantem ex utrâque mutatione, ex desitione et unitione; à quâ conversione panis denominatur conversus, et corpus Christi denominatur succedens pani, seu id in quod substantialiter convertitur panis. Pro quâ sententiâ possunt afferri plures auctores negantes productionem substantialem corporis Christi, quos refert Vasquez ubi supra, cap. 2 et 11, et videtur esse de mente S. Thomæ in præsenti, art. 4, ubi supponit transsubstantiationem convenire cum conversione formali in eo quòd sicut una forma succedit alteri in eodem subjecto, quam vocat conversionem formalem, ita in transsubstantiatione tota substantia convertitur in aliam; ergo, secundùm S. Thomam, hæc conversio fit per successionem unius substantiæ ad aliam, sine productione etiam substantiæ succedentis, sicut conversio formalis fit sine productione formæ succedentis, ut supra probatum est. Quam etiam similitudinem conversionis formalis usurpavit Catechismus Romanus Pii V, dicens quòd *sicut generatio naturalis dicitur transformatio rectè et propriè, quia forma in eo mutatur* (non dixit quia producitur), *ita etiam in Eucharistiâ, quia tota unius rei substantia in totam alterius transeat, verbum transsubstantiationis rectè et sapienter à majoribus nostris inventum est.*

90. Ex quâ etiam similitudine fit ratio nostræ sen-

tentiæ, quia conversio formalis non est productio nova formæ succedentis, sed unitio ejus cum materiâ, connotando expulsionem alterius formæ; ergo similiter conversio substantialis, seu transsubstantiatio, non erit productio nova substantiæ succedentis, sed positio ejus sub accidentibus, connotando desitionem alterius substantiæ præcedentis, à quâ actione dicitur confici Eucharistia, sicut à productione unionis dicitur fieri homo; quare sicut, ablatâ illâ actione non manet homo, licèt maneat conservatio formæ, sic etiam ablatâ positione corporis Christi sub speciebus, non manet Eucharistia, quamvis perseveret omnis productio et conservatio ipsius corporis Christi; ergo cùm illâ solùm actione convertatur panis in corpus Christi, quâ conficitur Eucharistia, hæc autem non sit productio, sed positio corporis Christi sub speciebus, hæc etiam sola, et non alia, erit actio conversiva.

91. Restat tamen explicare qualis sit hæc actio unitiva, et quem habeat terminum productum, et quomodò ratione hujus actionis reperiantur in hâc conversione omnes conditiones requisitæ ad veram conversionem, quas numeravimus supra, sectione 1. Et quod ad primum attinet, facilè illud intelliges si memineris quæ dicta sunt disp. præcedenti, sect. 2, ubi explicuimus qualis unio reperiatur inter corpus Christi et accidentia panis; diximus enim hanc non esse unionem informationis, sed causalitatis, quatenùs corpus Christi succedit substantiæ panis in munere sustentandi illa accidentia in diverso genere causæ, et sine imperfectione, à quâ sustentatione denominatur corpus Christi substare illis accidentibus, quia per illam exercet munus proprium substantiæ circa accidentia. Ex quo fit positionem corporis Christi sub accidentibus esse illam actionem quâ corpus Christi sustentat accidentia.

92. Dices : Actio illa terminatur ad ipsa accidentia; est enim quidam concursus creativus per modum conservationis, quo Christus conservat accidentia panis; ergo illa actio non est unitio; nam unitio debet terminari ad ipsam unionem. — Respondetur illam actionem habere quidem pro termino producto, seu conservato, accidentia, et non unionem; ipsam tamen actionem in suâ entitate esse ipsam unionem, quia Christus conservando accidentia unitur ipsis, cùm hæc unio sit causalitatis; imò ipsa actio est non solùm unio, sed unitio, non quia habet unionem pro termino producto (quia hoc esset habere seipsam pro termino), sed quia est talis unio, quæ non indiget aliâ actione quâ fiat, sed seipsâ fit; hoc enim est commune omnibus actionibus, ut ipsa actio sit productio suî ipsius; cùm ergo illa causalitas corporis Christi in species sit actio Christi, consequens est ut per illam formaliter non solùm dicatur corpus Christi conservare accidentia, sed etiam producere ipsam actionem, et per consequens ipsam unionem corporis Christi cum accidentibus: unio enim cum accidentibus est conservatio, seu sustentatio ipsorum accidentium.

93. Dices : Actio conversiva est introductio termini formalis, ut sæpè dictum est; introductio autem debet esse actio terminata ad unionem termini formalis, ergo hæc actio corporis Christi in species non est actio conversiva; hæc enim non terminatur ad unionem, sed ad ipsa accidentia. — Respondeo negando minorem; nam ad rationem actionis conversivæ non requiritur quòd terminetur ad unionem, sed, quòd per ipsam fiat unio; hæc autem actio Christi in accidentia, licèt non terminetur ad seipsam, et per consequens nec ad unionem, verè tamen est productio unionis, et productio suî ipsius, sicut omnis actio dicitur fieri seipsâ, licèt non dicatur esse terminus suî ipsius, quia non est ultimum quod per illam actionem producitur.

94. Cæterùm, quoniam dictâ sect. 2 disputationis præcedentis diximus hanc continentiam corporis Christi sub speciebus panis, non solùm importare sustentationem accidentium, sed etiam includere alligationem quamdam corporis Christi ad species, quæ quidem alligatio non oritur ex naturâ rei ex causalitate Christi in accidentia (poterat enim Christus sustentare efficienter accidentia sine intimâ præsentiâ cum illis, ut ibi dictum est), sed potiùs est vis quædam, quâ accidentia divinitùs possunt secum trahere corpus Christi quòcumque deferantur; hinc est quòd illa sustentatio accidentium secundùm se non est adæquatè actio unitiva corporis Christi cum accidentibus, nisi prout denominatur ab alligatione proveniente ex illâ vi accidentium attractivâ corporis Christi; nam corpus Christi esse unitum vel quasi unitum accidentibus, seu substare illis includit hæc duo (ut sæpè dixi), scilicet corpus Christi sustentare accidentia efficienter, et habere intimam præsentiam inseparabilem ab illis. Primum provenit formaliter ab illâ actione Christi in accidentia; secundum à virtute accidentium ad trahendum secum corpus Christi.

95. Dices : Substantia ut substantia non sustentat accidentia efficienter, sed materialiter; ergo corpus Christi sustentando accidentia panis in genere causæ efficientis non succedit in proprio munere substantiæ, et per consequens non substat illis accidentibus. — Respondeo corpus Christi non succedere in munere proprio substantiæ cum suis imperfectionibus; succedit tamen in aliquo proprio substantiæ, quia sustentare cum alligatione intimâ proprium etiam est substantiæ. Sicut qui ponunt speciem impressam possibilem ad videndum clarè Deum, vocant illam speciem, quia, licèt non habeat omnes imperfectiones aliarum specierum (non enim concurreret ad supplendum loco objecti non potentis immediatè concurrere, ut contingit in aliis speciebus), adhuc tamen exerceret præcipuum et proprium munus speciei, scilicet concurrere loco objecti cum potentiâ exigente concursum objecti. Sic etiam corpus Christi, licèt non exerceat munus substantiæ panis cum eisdem imperfectionibus, quia tamen exercet potissimum et proprium munus substantiæ, scilicet sustentare cum

alligatione, ideò dicitur substare loco panis ejus accidentibus.

96. Dices iterùm : Substantia habet duo, scilicet causalitatem et unionem cum accidentibus ; ergo, cùm corpus Christi exerceat solum unum, non exercet adæquatè munus substantiæ, sed inadæquatè. — Respondeo non requiri illa duo simul ad substandum, sed disjunctim, scilicet vel unionem vel sustentationem cum alligatione intimâ, nam de facto angelus substat suæ creationi, quam tamen in sententiâ probabiliori non sustentat in genere causæ materialis, sed recipit ut subjectum adhæsionis, non inhæsionis ; ergo è contra sufficiet sustentare accidentia cum alligatione intimâ, licèt non cum propriâ unione, ut corpus Christi dicatur substare illis. Et quidem omnes debemus fateri ad hanc denominationem substantis non requiri in corpore Christi totum id quod aliæ substantiæ habent respectu suorum accidentium ; nam ii etiam qui ponunt veram unionem physicam corporis Christi cum accidentibus panis, dicunt tamen illam non esse similem unioni quam habet substantia panis, vel aliæ substantiæ cum suis accidentibus, sed diversæ rationis, ac mirabilem et extraordinariam. Sicut ergo corpus Christi dicitur substare accidentibus panis, licèt non uniatur cum illis eo modo quo aliæ substantiæ uniri solent cum suis accidentibus, quia nimirùm per vocem *substandi* non est necesse significare in corpore Christi illam unionem quam significare solemus in aliis substantiis, sed aliquam unionem, sic nos dicimus substare corpus Christi illis accidentibus, licèt nullam habeat propriam unionem physicam cum illis accidentibus, sicut habere solent aliæ substantiæ, quia per illam vocem non est necesse significare semper propriam unionem.

97. Ratio autem est, quia *substare* in toto rigore illud dicitur quod est prima radix intima eorum accidentium sub illis contenta ; quod totum habet corpus Christi in ordine ad accidentia panis ; succedit enim loco panis ad supplendum non solùm munus causæ materialis in genere causæ efficientis, sed etiam ad supplendum influxum quem substantia panis habebat ad conservanda vel restituenda accidentia propria (sive id fiat per propriam efficientiam, sive per aliud genus emanationis) : nam eodem modo corpus Christi conservat et restituit accidentia panis, sicut faceret ipsa panis substantia. Quòd autem id non præstet ut subjectum unitum, parùm refert, quia de facto forma substantialis panis dicitur substare accidentibus panis, quatenùs est radix illorum accidentium exigens et conservans, ac restituens illa quando amittuntur, licèt non sit subjectum unitum cum iis accidentibus, siquidem inhærent (ut suppono) soli materiæ ; et tamen non sola materia, sed etiam forma dicitur propriè substare illis : ergo similiter corpus Christi sustentans et conservans illa accidentia, ac supplens quod præstaret materia et forma panis, dici poterit substare illis, licèt non habeat physicam et rigorosam unionem cum illis.

98. Posset aliunde è contrario objici, sufficienter salvari totam rationem conversionis hujus adæquatè in solâ actione corporis Christi in accidentia, absque eo quod intelligamus alligationem ipsius ad eadem accidentia : nam per illam actionem formaliter intelligitur corpus Christi succedere substantiæ panis in munere sustentandi accidentia ; ergo eo ipso intelligitur jam successio unius substantiæ ad aliam in eodem munere, et respectu eorumdem accidentium, quod sufficit ad conversionem. — Respondeo, si non intelligeretur alligatio corporis Christi ad species, sed sola sustentatio accidentium, intelligeretur quidem quædam quasi conversio causalis seu causarum, quatenùs una causa succederet alteri causæ in ordine ad eumdem effectum ; non tamen intelligeretur transsubstantiatio, quia ad hoc requiritur non solùm quòd terminus succedens sit substantia, sed quòd succedat formaliter ut substantia, seu exercendo munus substantiæ, quod est substare accidentibus. Substare autem non est solùm sustentare accidentia, nisi etiam contineatur sub illis ; ergo, ut hæc conversio sit transsubstantiatio, requiritur etiam illa alligatio corporis Christi ad species, ratione cujus dicatur Christus contineri substantialiter sub speciebus. Sicut ad conversionem, quæ sit transformatio, non sufficit quòd terminus desinens et succedens essent formæ : v. g., si forma aquæ conservaret divinitùs gratiam, et succederet forma ignis in hoc eodem munere, non diceretur illa transformatio, quia illa forma non succederet circa gratiam in munere proprio formæ, scilicet informando illam ; ergo similiter in præsenti, ut dicatur transsubstantiatio, requiritur quòd corpus Christi succedat pani in munere proprio substantiæ circa accidentia, scilicet substando illis ; denominatio autem substantiæ provenit formaliter non solùm à sustentatione, sed etiam ab alligatione ad intimam præsentiam sub speciebus, quia *substare* (ut verbum ipsum ostendit) est *stare sub*, quod significat contineri sub alio, ita ut cum illo moveatur et cum illo quiescat inseparabiliter.

99. Petes per quid formaliter constituatur hæc denominatio substantiæ seu contenti sub speciebus, an per alligationem in actu primo provenientem ab illâ virtute datâ speciebus ad trahendum secum corpus Christi ; an verò ab ipsâ etiam actuali præsentiâ, quâ in actu secundo corpus Christi fit formaliter præsens speciebus ? Videtur enim sufficienter provenire ab illâ alligatione quæ est in actu primo, seu à necessitate existendi in eodem loco cum speciebus ; quæ necessitas in actu primo est illa virtus et efficacia quam species habent ad trahendum et retinendum secum in eodem loco corpus Christi in actu secundo. Nam antecedenter ad præsentiam localem actualem, forma substantialis intelligitur unita materiæ, et ratione unionis dicitur sufficienter esse in materiâ. Item ipsa accidentia panis antecedenter ad præsentiam actualem localem intelliguntur unita pani, et inhærere pani, et ratione inhærentiæ intelligitur substantia panis contineri sub illis accidentibus, et substare illis ; quando enim panis movetur localiter pro priori naturæ antè motum et ubicationem quam acquirit, intelligitur sub-

stare quantitati et aliis accidentibus quæ necessariò requiruntur ad motum; ergo illa unio sufficit ad hanc denominationem, et per consequens corpus Christi, quod succedit substantiæ panis, dicetur etiam substare speciebus formaliter per alligationem quam habet in actu primo ante actualem præsentiam, quæ alligatio est necessitas proveniens à virtute quâ species possunt secum trahere et retinere intimè corpus Christi.

100. Aliunde verò videtur debere omninò intrare ipsamet præsentia actualis corporis Christi ad denominationem *substantis*, quia reliqua omnia absque præsentiâ hâc possent manere de facto, et corpus Christi non diceretur substare speciebus panis; ergo hæc denominatio debet provenire saltem partialiter ab ipsâ actuali præsentiâ. Consequentia patet, quia, manentibus omnibus quæ intrinsecè componunt effectum formalem, non potest non manere idem effectus formalis; ergo, si, deficiente solâ præsentiâ actuali, et manentibus aliis omnibus, non manet denominatio *substantis*, signum est quòd deest aliquid illius concreti; si enim nihil illius deest, manebit idem concretum, sicut antea. Antecedens verò, quòd scilicet possent manere alia omnia absque præsentiâ actuali, et tunc corpus Christi non diceretur *substans*, probatur, quia posset Deus concurrere cum corpore Christi ad sustentandas species panis in genere causæ efficientis sicut modò, et ponere in ipsis speciebus virtutem ad trahendum secum corpus Christi sicut modò; et tamen nolle concurrere cum speciebus et cum virtute illis datâ ad trahendum de facto corpus Christi in actu secundo, sicut potest, datâ gravitate vel impulsu lapidi, nolle concurrere cum lapide ad motum. Porrò in eo casu corpus Christi non esset præsens speciebus, sed conservaret illas agendo in distans de potentiâ absolutâ, addito duplici miraculo; altero, quòd ageret in distans; altero, quòd virtus specierum ad trahendum corpus Christi non operaretur suum effectum. Tunc autem corpus Christi non substaret speciebus, quia, ostensis accidentibus illis, non possemus verè dicere: *Hoc est corpus Christi,* cùm reverà non esset corpus Christi sub illis accidentibus; ergo illa alia omnia absque actuali præsentiâ non sufficiunt ad dandam illam denominationem *substantis*, in sensu proprio et rigoroso.

101. In hoc puncto non videtur posse esse de re ipsâ difficultas; constat enim ex dictis, antecedenter ad ipsam præsentiam actualem, intelligi in actu primo alligationem aliquam corporis Christi cum speciebus, illam tamen non sufficere ut dicatur corpus Christi esse præsens speciebus. Unde quoad modum loquendi possumus distinguere, et concedere quòd in actu primo intelligatur alligatio radicalis et corpus Christi radicaliter substans speciebus panis; positâ verò præsentiâ, intelligatur per ipsam substans completè in actu secundo, hoc est, stans sub illis; quod quidem non haberet, deficiente solâ præsentiâ actuali, et manentibus omnibus aliis.

102. Ad rationem verò dubitandi, et exemplum adductum ex unione eorumdem accidentium cum substantiâ panis, per quam unionem dicebatur panis substare accidentibus antecedenter ad præsentiam actualem, responderi potest inprimis esse discrimen, quatenùs unio physica accidentium cum substantiâ panis est talis alligatio, ut non possit manere unio illa in rerum naturâ absque eo quòd forma sit præsens et intima subjecto cui unitur; non enim posset esse anima unita corpori, ita ut corpus esset solùm Romæ, et anima solùm Neapoli; nunquàm verò anima esset præsens corpori; unde non mirum quòd intelligendo solam illam alligationem, seu unionem formæ substantialis vel accidentalis cum subjecto, intelligamus subjectum esse sub illâ formâ. Atverò in nostro casu non intervenit talis tantaque alligatio et unio corporis Christi cum speciebus; potest enim manere tota illa alligatio antecedens, absque eo quòd sequatur præsentia actualis corporis Christi ad species, ut vidimus; et ideò absque illâ actuali præsentiâ nondùm intelligitur completè et formaliter corpus Christi substare illis speciebus.

103. Addere tamen possumus eamdem doctrinam et distinctionem applicari etiam posse cum proportione ad exemplum et unionem accidentium cum substantiâ panis. Nam potest dari unio illa accidentium cum pane absque eo quòd, ostensis accidentibus, possimus dicere: *Hic est panis;* potest enim substantia panis Neapoli esse sub illis accidentibus, et eadem accidentia possunt replicari Romæ, non positâ Romæ substantiâ panis; tunc autem datur in rerum naturâ unio accidentium cum pane; et tamen ostensis Romæ accidentibus, non possumus dicere: *Hic est panis;* ergo ad veritatem hujus propositionis non sufficit illa alligatio antecedens et unio accidentium cum pane, sed requiritur ipsa actualis præsentia panis; quæ, quia deest Romæ, non possumus proferre illam propositionem. Eodem ergo modo non sufficit illa alligatio antecedens corporis Christi cum speciebus ad dicendum: *Hoc est corpus Christi,* vel quòd corpus Christi substat his speciebus, nisi includatur præsentia actualis corporis Christi ad species.

104. Dices: Pro eo priori intelligitur corpus Christi esse radix illorum accidentium, quatenùs loco substantiæ panis ea conservat et restituit, radix autem eo ipso intelligitur substare; ergo pro eo priori corpus Christi substat accidentibus panis. — Respondeo ex dictis pro eo priori corpus Christi intelligi radicem incompletè et virtualiter; non tamen omninò completè formaliter, quia esse radicem formaliter videtur includere hoc quod est actu esse sub illis quorum est radix; quamvis autem corpus Christi pro eo priori conservet et sustentet efficienter accidentia panis, et exigat esse sub illis propter virtutem quam accidentia habent ad trahendum secum ipsum, nondùm tamen intelligitur esse sub illis, et ideò non videtur habere totam denominationem radicis formalis completam.

SECTIO VII.

Explicantur juxta hanc sententiam omnes conditiones requisitæ ad veram conversionem in conversione eucharisticâ.

105. His suppositis circa primum quod proposuimus explicandum, qualis scilicet esset hæc continentia, seu hæc actio introductiva corporis Christi sub speciebus, restat nunc secundum, scilicet videre quomodò ratione hujus introductionis Christi sub speciebus sine aliquâ novâ productione corporis, reperiantur hìc omnes conditiones quas sectione 1 postulavimus ad omnem veram conversionem. Et inprimis clarè constat dari aliquod tertium commune in ordine ad quod puguet uterque terminus formalis, panis et corpus Christi, et quòd sub utroque idem perseveret, nempe accidentia panis. Constat etiam dari unam mutationem negativam, scilicet ab esse panis ad non esse illius; et aliam positivam, scilicet à non esse corporis Christi sub speciebus ad esse illius sub speciebus. Constat tertiò dari unum terminum formalem *à quo*, scilicet substantiam panis, et alium terminum formalem *ad quem*, scilicet corpus Christi; item terminum totalem *à quo*, scilicet compositum ex pane et accidentibus, et terminum totalem *ad quem*, scilicet corpus Christi cum accidentibus. Item constat, terminum totalem *à quo* desinere simpliciter, et terminum totalem *ad quem* incipere simpliciter; item terminum formalem *à quo* desinere etiam simpliciter, ut non solùm verum sit compositum ex pane et accidentibus converti in compositum ex corpore Christi et accidentibus, sed etiam substantiam panis converti in corpus Christi juxta doctrinam ibi traditam.

106. Difficultas solùm restat circa aliam conditionem requisitam ad conversionem, scilicet quòd detur pugna inter utrumque terminum formalem, quomodò verificetur ibi; et omissis variis sententiis in declarandâ hâc repugnantiâ, breviter dicendum est corpus Christi ut substans speciebus ex naturâ rei pugnare cum substantiâ panis, quia ut substans includit sustentationem accidentium in genere causæ efficientis, quæ causalitas ex naturâ rei petit quòd accidentia non pendeant à substantiâ panis, et per consequens quòd panis non substet jam illis accidentibus, ne detur duplex causalitas adæquata circa eumdem effectum; nam esto hæc divinitùs non repugnet, repugnat saltem connaturaliter et sine novo miraculo; quare ex suppositione prioris miraculi, et quòd accidentia conservantur à corpore Christi, connaturaliter sequitur ablatio alterius causalitatis quâ illa accidentia conservabantur à substantiâ panis.

107. Dices: Adhuc positâ scientiâ infusâ, quâ anima Christi cognoscebat leonem, v. g., non fuit impedita scientia naturalis ejusdem objecti; ergo nec positâ causalitate quâ accidentia pendent supernaturaliter à corpore Christi, debuit connaturaliter impediri causalitas quâ naturaliter pendebant à substantiâ panis. — Respondeo negando consequentiam. Ratio discriminis est quòd illa scientia naturalis tribuebat novam perfectionem animæ Christi per se amabilem, adhuc positâ scientiâ infusâ; non versabatur enim circa idem omninò objectum, sed habebat objectum diversum et novum modum cognoscendi illud objectum; atverò causalitas secunda nullam habet amabilitatem nec utilitatem, positâ aliâ; nam causalitas solùm est utilis ut effectus habeat esse; non potest autem habere duplex esse nec majus esse à duplici causâ: ergo secunda causalitas superfiua omninò esset, et inutilis termino. Vide quæ diximus tomo de Incarnatione, disp. 12, sect. 6, n. 70, et disp. 20, n. 27.

108. Dices iterùm: Ex vi illius causalitatis quâ accidentia pendent à corpore Christi, solùm tollitur dependentia quâ sustentabantur à substantiâ panis, non verò tollitur unio eorum cum substantiâ panis; aliud enim est accidens sustentari à subjecto, aliud uniri, ut suppono ex philosophiâ, quia sustentatio identificatur cum actione; ergo adhuc possent ex naturâ rei manere illa accidentia unita pani. — Respondeo negando antecedens: nam, licèt unio non sit ipsamet sustentatio, cæterùm, ablatâ sustentatione, aufertur unio, quia ipsa unio caloris, v. g., dependebat à subjecto per eamdem causalitatem, per quam calor ipse, ut suppono ex philosophiâ, quia cùm naturaliter loquendo, nunquàm calor detur sine unione, neque è contra, utrumque terminat eamdem causalitatem: non enim sunt multiplicandi modi sine necessitate; ex quo fit ut, ablatâ dependentiâ caloris à subjecto, auferatur dependentia unionis quæ erat eadem et per consequens auferatur ipsa unio, quia subjectum non habet virtutem naturalem ad conservandam unionem per aliquam causalitatem non terminatam etiam ad calorem; cùm enim illa causalitas non esset naturaliter possibilis, esset supernaturalis et miraculosa, ad quam non potest habere subjectum virtutem naturalem; ergo de primo ad ultimum, ablatâ dependentiâ caloris et aliorum accidentium à subjecto, sequitur ex naturâ rei ut non maneant unita cum substantiâ panis, et per consequens ex introductione corporis Christi sub illis accidentibus sequitur ex naturâ rei quòd jam non sint accidentia panis.

109. Dicet aliquis, hoc principium, quòd forma materialis et unio ejus cum subjecto fiant eâdem actione, incertum esse et fortassè falsum; magis enim connaturale videtur quòd singulæ terminent actionem distinctam: nam forma est subjectum etiam unionis, quâ unitur cum materiâ; ergo est causa materialis unionis; ergo est prior naturâ quàm unio, et per consequens debet intelligi producta forma pro aliquo priori naturæ, antequàm producatur unio ipsius cum subjecto: unde necesse est quòd productio formæ non sit productio unionis, quia eadem productio non potest esse prior naturâ seipsâ; non potest ergo auferri unio accidentium cum subjecto ex eo præcisè quòd tollatur eorum dependentia à subjecto, ut à causâ materiali.

110. Respondeo inprimis principium illud philosophicum, licèt non sit certum, esse tamen satis proba-

bile, quia, ut diximus, non debemus de facto multiplicare actiones et modos absque necessitate; nulla autem est necessitas ponendi duas actiones ad formam materialem et ad ejus unionem, cùm termini non sint naturaliter separabiles, sed pereunte uno, pereat semper et alter. Nec necesse est quòd forma sit causa materialis unionis : potest enim unio recipi in solâ materiâ, seu subjecto formæ, ut in subjecto sustentante, seu inhæsivè; in formâ verò solùm adhæsivè, sicut creatio recipitur in termino juxta communem sententiam. Sed quidquid sit de hoc, addere possumus de facto non pendere veritatem conversionis eucharisticæ ab his opinionibus philosophicis. Nam Ecclesia ex veritate verborum Christi agnovit sub iis speciebus esse corpus Christi substans illis, atque adeò non esse ampliùs substantiam panis, quia alioquin non posset simpliciter dici : *Hoc est corpus Christi*, ut postea videbimus. Sive ergo accidentia panis separata fuerint à pane propter physicam repugnantiam quam haberent ut sustentata à corpore Christi cum unione priori ad substantiam panis, sive propter repugnantiam moralem ex indecentiâ quæ esset si utraque substantia esset simul sub illis accidentibus, certò tamen credidit Ecclesia substantiam panis separatam fuisse omninò ab illis accidentibus propter adventum corporis Christi, quod sufficit ad veram conversionem; ad quam non semper requiritur repugnantia omninò physica inter terminos, sed sufficit aliqua moralis, ut postea dicemus; sed reverà in præsenti invenitur etiam repugnantia physica, quâ substantia panis destruitur propter adventum corporis Christi ad illas species.

111. Urgebis, licèt ex causalitate Christi in accidentia sequatur quòd substantia panis non sit illorum subjectum, non tamen sequi ex naturâ rei destructionem ipsius panis; ergo corpus Christi ut sub speciebus non pugnat cum substantiâ panis taliter ut ideò desinat panis quia ponitur corpus Christi sub ejus accidentibus. — Respondeo negando assumptum : nam eo ipso quòd accidentia illa non uniantur substantiæ panis, non dantur in ejus materiâ dispositiones sufficientes ad formam panis, sine quibus statim naturaliter perit forma panis. Deinde, ablatâ formâ, naturaliter perit ipsa materia, quia materia sine formâ non potest naturaliter conservari.

112, 113. Dices materiam non pendere à formâ à priori, sed solùm à posteriori; ergo prius est materiam existere quàm carentiam formæ; ergo illa conservatio materiæ non tollitur per subsequentem carentiam formæ : jam enim invenitur semper materia pro aliquo priori, in quo nihil deest requisitum ad talem conservationem; ideò enim philosophi dicunt, Si Deus separaret materiam ab omni formâ substantiali (prout divinitùs fieri potest), conservandam fore materiam eodem prorsùs concursu et eâdem actione quâ conservatur quando est sub formâ; cùm enim forma non influat ut vera causa dans esse materiæ, non oportet quòd Deus suppleat aliquem verum influxum; atque ideò conservabitur materia eâdem actione quâ priùs; quæ tamen erit miraculosa quoad modum, quatenùs conservatur materia absque omni formâ, quod est miraculum. Hoc tamen non videtur ita intelligendum ut miraculum consistat in ipsâ conservatione materiæ; hæc enim videtur esse debita materiæ semel creatæ, sicut angelo; unde miraculum potiùs esset quòd materia destrueretur; totum ergo miraculum videtur esse consequens, quatenùs materiæ non datur ulla forma substantialis, cùm illi sit debita; imò in rigore non videtur dicenda tunc miraculosa conservatio materiæ, sed sola carentia formæ substantialis. Nam actio miraculosa, etiam quoad modum, est illa quæ in his circumstantiis non deberet poni, sed potiùs est contra ordinem naturæ quòd ponatur; hoc autem debet intelligi de circumstantiis antecedentibus, non de consequentibus, qualis est carentia formæ ad conservationem materiæ. Cùm enim carentia formæ sit aliquid consequens existentiam materiæ, non potest hæc carentia formæ exigere ne conservetur materia, quia in quocumque instanti consideretur hæc carentia formæ, supponitur jam materia illo eodem instanti pro priori naturæ, in quo apparet magnum discrimen inter hanc actionem et illam quâ restituitur cæco visus; actio enim quâ restituitur cæco visus est supernaturalis quoad modum, quia procedit à Deo in talibus circumstantiis antecedentibus, quæ exigunt juxta naturæ ordinem, ne fieret talis actio, et iis non obstantibus, Deus dispensat et restituit visum. Atverò ad actionem, quâ conservatur materia absque omni formâ, non prævenitur Deus (ut ita dicam) ab aliquâ circumstantiâ antecedente, et exigente ne ponatur talis conservatio : si quæ enim esset ejusmodi circumstantia, maximè carentia formæ; hæc autem non antecedit, sed subsequitur actionem illam, quâ conservatur materia; non est ergo hæc actio miraculosa quoad modum, sicut illa quâ visus cæco restituitur. Totum ergo miraculum hujus actionis esse videtur consequens ipsam actionem, et consistere, non quidem in eo quòd Deus velit conservare materiam per illam actionem, sed quòd post illam actionem non tribuat materiæ ullam formam substantialem. Sicut quando Deus conservabat ignem Babylonicum non comburentem pueros, miraculum quidem non fuit quòd ignis conservaretur; nec actio quâ ignis conservabatur erat miraculosa; imò fuisset novum miraculum destruere ignem; sed totum miraculum fuit quòd ignis conservatus non calefaceret. Nec dicendum etiam est actionem quâ ignis conservabatur fuisse miraculosam, supposito quòd ignis non calefaciebat, prius enim erat ignem naturaliter et ex debito conservari quàm non calefacere, atque adeò negatio calefactionis non poterat supponi ad impediendam conservationem ignis. Sic ergo conservatio materiæ non esset in se miraculosa, sed debita, totumque miraculum consisteret in negatione subsequenti formæ substantialis; quare ex hâc negatione non videtur posse argui debitum ullum destruendi materiam primam panis, quæ antecedenter ad ejusmodi negationem formæ intelligitur ex debito conservata.

114. Respondeo, si Deus conservaret materiam primam absque omni formâ, conservationem illam futuram esse miraculosam et supernaturalem, saltem quoad modum, non solùm consequenter, sed etiam antecedenter; nec solùm futuram miraculosam negationem formæ consequentem, sed etiam ipsam conservationem materiæ : deesset enim aliqua conditio requisita ad conservationem naturalem materiæ; quia, licèt materia non præsupponat formam ad suî conservationem, præsupponit tamen voluntatem Dei conservandi materiam in ordine ad habendam formam et ad constituendum compositum substantiale; tunc autem illa conservatio materiæ non procederet à tali voluntate Dei, sed ab aliâ voluntate conservandi materiam sine respectu ad formam et compositum; ergo non procederet illa actio à Deo operante ut auctore naturæ, sed operante supra legem naturæ, ac per consequens etiam pro eo priori ante carentiam formæ jam intelligeretur illa actio cum aliquâ supernaturalitate, quatenùs non procederet à voluntate Dei auctoris naturæ, neque ex debito naturæ fine; in quo apparet discrimen inter ejusmodi conservationem materiæ, et conservationem ignis Babylonici; nam conservatio ignis secundùm se erat naturalis antecedenter ad carentiam operationis, quia adhuc procedebat à Deo operante ut auctore naturæ, et volente conservare illum ignem juxta exigentiam causarum secundarum, et ad plures alias operationes quas ignis ille poterat exercere, prout de facto exercebat comburendo ministros regios. Atverò materia absque omni formâ nullum haberet finem naturalem, propter quem conservaretur; esset enim omninò inutilis et otiosa, atque adeò in ejus conservatione Deus non intenderet finem naturalem, sed alium, et per consequens non operaretur ut auctor naturæ. Constat ergo ex his quomodò ex corruptione formæ substantialis arguatur benè quòd materia etiam panis debeat perire et converti in substantiam corporis Christi succedentis sub eisdem accidentibus; quam doctrinam olim à me explicatam in philosophiâ et in hâc materiâ de Eucharistiâ video placuisse P. Roderic. de Arriaga in suo Cursu philosoph., disp. 2 Phys., sect. 6, subsect. 4, ubi benè dissolvit aliqua quæ objici possent.

115. Sed adhuc restat scrupulus, quomodò ex ablatione illorum accidentium sequatur destructio materiæ; nam perditis illis accidentibus, potuit materia in eodem instanti ab agentibus naturalibus accipere alias dispositiones, et aliam formam substantialem; ergo non est cur ex ablatione formæ panis, et illorum accidentium debeat ex naturâ rei desinere materia. — Respondetur materiam, amissâ formâ panis, quantitate, et aliis accidentibus, non potuisse naturaliter in eodem instanti accipere aliam quantitatem et aliam formam; nam vel hoc debuit esse in eodem spatio, ubi erat antea, vel in alio diverso; non quidem in eodem, quia non potuit manere aliud corpus quantum in eodem spatio cum speciebus panis; sed neque in spatio proximo diverso, quia cùm ipsa materia sit divisibilis, debuit occupare spatium proximum divisibile, ad quod occupandum debuit naturaliter loquendo moveri successivè; ergo non potuit in primo instanti occupare aliquòd spatium, ubi posset accipere illam novam formam.

116. Adde non esse juxta rerum naturam quòd Deus conservando totam quantitatem panis, conservaret alibi illam materiam cum aliâ quantitate; quia jam daretur major quantitas intra cœli ambitum quàm antea; quod fieri naturaliter non potest, quia forsitan in primâ rerum creatione quantitas materiæ fuit omninò adæquata cum capacitate hujus spatii, ita ut nulla pars spatii relicta fuerit, quam nova pars quantitatis potuerit occupare; quod dicendum videtur juxta communem philosophorum doctrinam, quæ docet nullum nec minimum quidem vacuum dari in naturâ; et licèt potuissent per condensationem corpora comprimi, ut darent locum novæ quantitati superadditæ, id tamen non esset connaturale. Fatendum enim est eam quantitatem fuisse productam in primâ rerum creatione, quam connaturaliter postulabat hæc elementorum et rerum series, ut res connaturaliter cum debitâ raritate et densitate existerent : nam sicut ordo hujus universi postulabat tantam quantitatem corporum rariorum, scilicet ignis, et aeris, et tantam crassiorum, ut sic connaturaliùs et meliùs conservarentur in ordine ad finem universi, sic etiam postulavit tantam quantitatem produci, quanta sufficeret ad illam corporum proportionem et mensuram, et non plus, quia quò plus quantitatis produceretur, eò deberent esse corpora densiora, et eò plus prævalerent elementa crassiora, ad quæ densitas disponit. In omni ergo sententiâ assignari potest repugnantia naturalis ad hoc ut post separationem accidentium à substantiâ panis maneret materia panis in rerum naturâ.

117. Ex dictis infertur quàm meritò dixerit concilium Tridentinum Ecclesiam ex veritate verborum collegisse conversionem substantiæ panis in corpus Christi; nam verba illa non potuerunt esse vera, manente substantiâ panis sine novo miraculo; verba enim illa significant corpus Christi contineri, non utcumque sub illis accidentibus; sed ut substans illis, et ita ut non maneat ibi substantia panis; alioquin si substaret panis illis accidentibus, non verè diceretur : *Hoc est corpus Christi*, ut videbimus infra; ex hoc autem quòd substantia panis non substet illis accidentibus, colligitur perire formam panis, quæ non potest conservari sine propriis dispositionibus; denique ex hoc ipso infertur destructio materiæ, cùm non possit connaturaliter perseverare sine formâ, nec possit aliam accipere in illo, nec in alio spatio, ut supra probatum est. Ex quo tandem fit substantiam panis converti in corpus Christi, cùm desinat tota panis substantia ob positionem corporis Christi sub iisdem accidentibus, et in ordine ad idem munus substantiale quod gerebat substantia panis.

118. Pro complemento tamen hujus dubii, quæri potest an ad veram conversionem substantiæ panis in corpus Christi sufficeret connexio moralis ex decreto Dei inter positionem corporis Christi et desitionem

panis, licèt utraque mutatio non haberet inter se physicam connexionem ex naturâ rei. Negant plures, sed sine firmo satis fundamento. Ego quidem de facto concedo dari connexionem physicam (ut probavi); cæterùm non credo hanc conditionem requiri ad quamlibet conversionem unius in aliud, primò quia, si canonicus fiat monachus, dicitur simpliciter in monachum converti, et canonicatum mutari in monachismum; licèt ex naturâ rei non repugnent simul in eodem homine canonicatus et status regularis, sed solùm moraliter, ex decreto pontificis nolentis durare canonicatum in monacho; ergo similiter, licèt ex naturâ rei non repugnent lux et calor, si tamen Deus nollet utramque qualitatem simul conservare, posset dici converti subjectum à lucido in calidum. Secundò et à priori probatur, quia in prædicto casu reperiuntur omnes conditiones conversionis, scilicet successio unius ad aliud in eodem tertio communi, et in ordine ad idem munus : et talis item subordinatio inter expulsionem unius et introductionem alterius, ut non se habeant merè concomitanter, sed una sit causa alterius; ergo non est cur non dicatur simpliciter conversio.

119. Dices ad conversionem requiri quòd terminus *à quo* desinat ex vi termini *ad quem;* tunc autem non desineret ex vi termini *ad quem*, sed ex vi decreti Dei nolentis utrumque simul conservare. — Sed contra, quia licèt non desineret physicè ex vi termini *ad quem*, desineret tamen moraliter ex vi illius, hoc est, terminus *ad quem* ut introductus esset causa moralis expulsionis alterius. Quare, sicut Sacramenta dicuntur simpliciter causare gratiam, licèt solùm causent moraliter illam, sic etiam tunc terminus *ad quem* diceretur simpliciter expellere alium terminum, licèt non physicè, sed moraliter. Cùm ergo ad conversionem solùm requiratur quòd unus terminus simpliciter desinat in alium, seu ob repugnantiam cum alio, non est cur non dicatur conversio simpliciter; quando unus terminus moraliter expellit alium, nec discrimen aliquod probabile potest afferri cur causa moralis dicatur simpliciter causa, et non dicatur simpliciter expellere alium terminum.

120. Dices : Ergo desitio termini *à quo* esset simpliciter annihilatio; nam illa desitio secundùm se non haberet connexionem cum actione aliquâ positivâ. — Respondeo annihilationem esse desitionem quæ non solùm secundùm se, sed neque extrinsecè ex decreto agentis subordinatur actioni positivæ; nec est ex vi actionis positivæ, quâ succedat terminus in eodem munere termino desinenti; nam si desinit ex vi talis actionis, jam non desinit in purum nihil, sed in aliud, nempe in id quod succedit, de quo infra, sect. 12.

121. Sed contra instabis : Ergo si Deus nollet conservare simul duos angelos, et ideò ad producendum unum destrueret alterum priùs creatum, hic diceretur converti in illum qui producitur de novo; nam, licèt illa desitio secundùm se non haberet connexionem cum productione alterius, haberet tamen connexionem moralem seu extrinsecam ex decreto Dei nolentis conservare utrumque angelum simul, atque ideò angelus destructus non abiret in purum nihil, sed in alium angelum; ergo converteretur in illum : si enim non annihilatur, debet converti in alium. — Respondeo concedendo desitionem angeli in eo casu non fore annihilationem, quia verè non tenderet destructio in purum nihil, sed in aliquid; nego tamen intercedere veram conversionem unius angeli in alium; ad conversionem enim non sufficit quòd unum desinat ex vi alterius, sed requiritur ulteriùs quòd unum succedat alteri in eodem munere intra aliquod compositum, ut supra diximus; quæ conditio deesset in prædicto casu, et ideò esset tunc desitio media inter annihilationem et conversionem; neque enim est universaliter verum quòd quidquid non desinit per annihilationem desinat per conversionem in aliud; quia plus est converti in aliud, seu abire in aliud, quàm desinere propter aliud.

122. Cæterùm, licèt hoc verum sit, loquendo de conversione in communi, loquendo tamen de conversione eucharisticâ, vix potuit Ecclesia in hoc mysterio conversionem agnoscere, nisi cum connexione ferè omninò physicâ inter positionem corporis Christi et desitionem panis, tum quia Ecclesia totam hanc conversionem collegit ex veritate verborum (ut dixit Tridentinum), quæ significant corpus Christi contineri sub accidentibus ut exercens munus substantiæ circa illa, et per consequens sustentare illa saltem efficienter, ex quo naturaliter sequitur accidentia non sustentari à substantiâ panis, et desinere panem, ut supra probatum est; tum etiam quia si substantia panis non desineret ex naturâ rei ob positionem corporis Christi, non haberet Ecclesia fundamentum ad credendum quòd desineret ex decreto Dei. Cur enim non potuit vel manere in eodem loco sine unione ad species, vel in alio etiam loco ? aut unde Ecclesia oppositum colligeret ex verbis, si penderet solùm ex decreto Dei, et non consequeretur ex ipsâ rei naturâ ? Ergo de facto conversio eucharistica undique vel ferè undique affert connexionem physicam positionis corporis Christi et desitionis panis.

SECTIO VIII.

Dissolvuntur objectiones contra nostram sententiam.

123. Non potuimus sectionibus præcedentibus nostram sententiam explicare, quin obiter præcipuas difficultates dissolveremus, quæ contra illam poterant militare. Nunc alias afferamus, ut ex omnium solutione firmior maneat et clarior. Prima objectio oritur ex modo loquendi Patrum, qui indicant per verba consecrationis corpus Christi non solùm poni sub speciebus, sed etiam ipsum corpus fieri, confici, creari, etc.; his enim et aliis vocibus similibus utuntur ad declarandum hoc mysterium, quæ cùm toties à Patribus usurpentur in declaratione hujus mysterii, non est credendum quòd semper usurpatæ fuerint figuratè, et in sensu minùs proprio.

124. Respondeo locutiones Patrum, quæ ab adversariis adducuntur, ad duas potissimùm vel tres classes posse reduci. In primâ sunt qui dicunt *substantiam panis mutari in corpus Christi*, seu *transire in illius naturam*, etc.; et hic modus loquendi propriissimus est; ad quem tamen nulla requiritur productio corporis Christi secundùm se, sed sola introductio illius in hoc compositum, ut supra declaratum est, et postea iterùm declarabitur. Ad hanc etiam classem pertinent alii plures qui dicunt *ex pane et de pane fieri corpus Christi*, *panem fieri corpus Christi*; qui modus loquendi reperitur apud plures Patres, quorum aliquos affert Suarez, disp. 50, sect. 4, § *Secundò principaliter*, et habetur etiam in hymno festi Corporis Christi :

Verbum caro panem verum,
Verbo carnem efficit,
Fitque sanguis Christi merum, etc.

Viderique possent magis propriæ, quia solùm significant transitum unius in aliud sine novâ productione corporis Christi. Illa verò propositio : *De pane fit corpus Christi*, rejicitur à S. Thom. in præsenti, art. 8, in sensu proprio, quia illud *de* significat consubstantialitatem, seu quòd uterque terminus habeat aliquam substantiam communem. Quòd si aliquando reperiatur apud aliquem Patrum, piè exponenda est, accipiendo illud *de* in sensu lato, ut sit idem quod *ex pane*, ubi nota Ambrosium apud quem ille modus loquendi reperitur, aliter legi emendatum apud Sotum in 4, d. 9, q. 2, art. 8. An verò præpositio *ex* dicat etiam aliquam improprietatem, dicemus infra, sect. ult. Denique illæ propositiones : *Panis fit corpus Christi*, *vinum fit sanguis*, etc., non habent sensum proprium, sed improprium, ut docet latè S. Thom. d. art. 8, quia non datur aliquod subjectum commune utrique substantiæ, de quo possit verificari fuisse panem, et factum esse corpus Christi; usurpantur tamen impropriè et per similitudinem ad alias conversiones, in quibus manet subjectum commune, quia, licèt in præsenti non maneat commune subjectum, manent tamen accidentia communia utrique substantiæ; quare idem erit dicere panem fieri corpus Christi, ac dicere corpus Christi succedere pani sub iisdem accidentibus. Immeritò ergo ex hoc primo capite arguitur ad probandam productionem corporis Christi, cùm ferè omnes hæ locutiones usurpentur à Patribus impropriè, ut fatetur ipse Suar. d. disp. 50, sect. 9. Si quæ verò in sensu proprio dicuntur, nullo modo probant productionem, sed solam conversionem. Dicere enim quòd *ex pane fit corpus Christi*, non est dicere, quòd fit simpliciter corpus Christi, sed quòd panis transit in illud, seu quòd corpus Christi sit terminus formalis illius conversionis : fit enim non quòd corpus Christi sit corpus, sed quòd corpus Christi sit ex pane, seu quòd sit terminus in quem desinit panis, ut advertit Vasquez in præsenti, disput. 181, n. 154. Quòd si verbum *fit* denotet aliquam productionem corporis Christi, ex hoc capite habebunt illæ propositiones aliquam improprietatem, ut voluit Bonaventura, in 4, d. 11, p. 1, art. unico, q. 6, in fine et quidem rarò invenies apud Patres, *ex pane fieri corpus Christi*, licèt aliquando dicant *ex pane confici*, de quo statim dicam.

125. Ad secundam classem pertinent locutiones, quibus dicitur corpus Christi confici, creari, perfici, etc., et hæ quidem sunt in duplici differentiâ : in quibusdam enim dicitur absolutè, corpus Christi creari; in aliis verò, imò ferè omnibus non dicitur simpliciter, sed cum addito ostendente non esse sermonem de corpore Christi secundùm se, sed de illo cum accidentibus panis ; in quo sensu verissimæ sunt et propriæ. Sic dixit Cyprianus adductus à Suarez, quòd *Christus usque hodiè hoc veracissimum, et propriissimum corpus suum creat, et sanctificat, et benedicit, et dividit*, etc.; ubi satis manifestè constat ipsum loqui de composito corporis Christi et accidentium, quod simpliciter dicitur corpus Christi, quod solùm dicit in recto, ut constat ex dictis supra disp. 1. Alioquin non dixisset propriè quòd *dividitur*, et *sanctificatur*, et *benedicitur*; nam corpus secundùm se non dividitur, sed ut sub accidentibus; nec sanctificatur per consecrationem; quod enim propriè sanctificatur, est compositum illud in quod introducitur ipsa sanctitas corporis Christi, et per illam quasi formaliter sanctificatur totum compositum, et benedicitur; ergo, sicut illa omnia non possunt propriè intelligi de corpore Christi secundùm se, sed de composito, sic nec verbum *creandi* debet accipi de corpore Christi secundùm se, sed de toto composito. Quem sensum intendit Ecclesia in Canone Missæ, dùm dicit : *Per quem hæc omnia semper, Domine, bona creas, sanctificas, vivificas, benedicis*, etc. Non enim loquitur de creatione corporis Christi, sed de creatione illius compositi quod est in altari; quod quidem per corpus Christi quasi formaliter sanctificatur, vivificatur, benedicitur, ut supra dictum est. Sic etiam intelliguntur verba Bessarionis ibidem adducta : *Tota Trinitas hoc corpus altaris creat.* Non enim dixit creari simpliciter hoc corpus, *sed hoc corpus altaris*, seu prout in altari. Ad hunc etiam sensum reducuntur illæ locutiones quibus Patres dicunt aliquando sacerdotes proprio ore conficere corpus et sanguinem Christi, quasi dicant conficere Sacramentum corporis et sanguinis Christi; ideò enim non dixerunt *faciunt*, sed *conficiunt*, ut indicarent se loqui non de effectione simplici, sed de confectione alicujus compositi; *confectio* enim in rigore conjunctionem significat plurium in unum compositum.

126. Denique locutiones quibus corpus Christi simpliciter dicitur creari vel fieri, rarissimæ sunt. Nam Augustinus, qui communiter affertur ex c. *Utrum sub figurâ*, de Consecrat., d. 2, non dixit corpus Christi simpliciter creari, sed *panem et vinum in mysterio verè carnem et sanguinem Christi consecratione Spiritûs sancti potentialiter creari*, hoc est, panem creari carnem; seu *panem fieri carnem*; quæ locutio impropria est, ut supra vidimus ex S. Thomâ; et adhuc non est contra nostram sententiam, cùm solùm significet panem transire in carnem, quod non negamus. Quòd si aliquis alius inferioris notæ aliquando

simpliciter et sine addito dixit corpus Christi consecratione creari, rarissimus erit et piè intelligendus de corpore Christi ratione unionis ad species; nam (ut supra diximus, disputat. præcedenti) sæpè tribuuntur Christo in Eucharistiâ prædicata specierum; quantò magis prædicata ipsius unionis sacramentalis, à cujus productione dicitur corpus Christi produci, impropriè tamen! Imò aliqui ex adversariis agnoscunt aliquam improprietatem in illâ locutione; nam verbum *creandi* dicunt non posse in rigore usurpari in hoc mysterio; dicunt enim non dari creationem, ubi præcessit terminus *à quo* realis et positivus; sicut nec panis annihilatur, quia desinit in terminum realem et positivum. Ex quibus omnibus constat quàm inefficax argumentum sumatur contra nostram sententiam ex Patrum auctoritate, cùm ferè omnes apertè indicaverint se loqui de productione corporis Christi secundùm esse sacramentale, seu de conversione panis in corpus Christi, non de productione corporis Christi simpliciter; et aliunde ipsi etiam adversarii teneantur concedere quamplures ex illis locutionibus accipiendas in sensu minùs proprio, ut de singulis earum probatum est.

127. Secunda objectio est quia in hoc mysterio intervenit conversio substantialis; ergo debet habere terminum substantialem; ergo terminatur ad substantiam corporis Christi. — Respondetur concedendo totum; neque enim in mentem nobis venit quod adversarii existimant, negare scilicet quòd corpus Christi secundùm suam substantiam sit terminus formalis hujus conversionis. Fatemur sanè ita esse; sed dicimus corpus Christi non esse id quod producitur per hanc conversionem, sed solùm quod introducitur, itaque conversio ut conversio habet pro termino formali corpus Christi; ut productio verò non habet producere corpus Christi, sed producere unionem corporis Christi cum speciebus; sicut conversio formalis, quâ ex alimento fit nova pars hominis, habet pro termino formali conversionis animam rationalem quæ introducitur in materiam alimenti, non tamen est productio animæ, sed solius unionis animæ cum illâ materiâ.

128. Dices: Conversio ut conversio est actio; ergo qui fuerit terminus conversionis, erit terminus productionis. — Respondeo: Etiam introductio ut introductio est productio, et tamen non est idem terminus introductus et productus; anima enim introducitur, unio verò producitur. Similiter dicendum est de conversione: nam, licèt conversio ut conversio sit productio, non tamen est productio ejusdem termini, qui denominatur à conversione terminus succedens; sed est productio unionis termini formalis succedentis; eadem enim conversio dat diversas denominationes diversis terminis quos habet; alterum denominat productum, alterum introductum seu succedentem; sicut etiam actio ut actio respicit principium et terminum, illudque denominat agens, hunc verò productum.

129. Dices iterùm: Hæc est conversio substantialis; ergo est actio substantialis; ergo etiam ut actio est productio alicujus substantiæ; nam si sit productio solius accidentis, non potest esse productio substantialis. — Respondeo hanc actionem consideratam in suâ entitate esse aliquid accidentale; imò (in meâ sententiâ) omnes actiones, quantùmvis sint productiones termini substantialis, sunt in suâ entitate accidentales. Cæterum, sicut productio hominis, v. g., licèt sit entitativè accidens, denominatur tamen productio substantialis à termino producto, qui est substantia, sic etiam hæc actio denominatur conversio substantialis à termino formali conversionis, qui est substantia corporis Christi, et dicitur simpliciter conversio substantialis, hoc est, conversio substantiæ in substantiam; nam, licèt in conciliis nunquàm dicta fuerit conversio substantialis, sed substantiæ in substantiam, conformiùs tamen ad modum loquendi conciliorum appellatur conversio substantialis. Sub nomine autem *actionis* aut *productionis* non video cur sit necesse eam appellare actionem substantialem; actio enim ut actio solùm denominatur substantialis à termino producto; ergo cùm hæc actio nec in se sit entitativè substantialis, nec terminus productus sit substantialis; non est cur debeat appellari actio substantialis, sed accidentalis, licèt sit conversio substantialis.

130. Tertia objectio est quia ex nostrâ sententiâ sequitur substantiam panis magis converti in species panis remanentes, quàm in corpus Christi; probatur sequela, quia substantia panis desinit non ex vi productionis corporis Christi, sed ex vi actionis quâ corpus Christi sustentat efficienter accidentia; illa autem actio tota terminatur ad ipsa accidentia quorum est conservatio; ergo panis desinit ex vi conservationis accidentium, et per consequens desinit in ipsa accidentia, et non in corpus Christi. — Respondeo negando sequelam, et ad probationem negatur etiam consequentia; nam converti hoc in illud non est præcisè quòd desinat hoc ex vi actionis quâ illud conservatur, sed ex vi actionis quâ illud succedit huic in eodem munere, et in ordine ad idem tertium, ut supra dictum est. Hoc autem non reperitur respectu accidentium; nam accidentia non succedunt pani in eodem munere, et in ordine ad idem tertium; reperitur tamen respectu corporis Christi, quia panis desinit ex vi illius actionis per quam, licèt non producatur, succedit tamen corpus Christi substantiæ panis in eodem munere, et circa eadem accidentia; quare meritò dicitur panis converti in corpus Christi, et non in accidentia.

131. Quartò objicies: Si ad conversionem substantialem non requiritur productio substantiæ, sed mera successio, ergo etiamsi panis non periret, dummodò separaretur ab accidentibus, eò quòd corpus Christi succederet sub illis in eodem munere, daretur conversio substantialis et transsubstantiatio. — Respondeo nullum esse inconveniens in consequenti: nàm sicut si materia mea informaretur nunc forma Pauli, et amitteret meam formam, diceretur illa conversio formalis et transformatio, licèt non esset desitio vel

productio alicujus formæ, sed successio formarum in ordine ad informandam eamdem materiam, sic in casu posito, licèt non daretur desitio vel productio alicujus substantiæ, dummodò daretur successio substantiarum in ordine ad substandum eisdem accidentibus, diceretur conversio substantialis et transsubstantiatio. Cæterùm in illo casu, licèt diceretur compositum ex pane et accidentibus converti in compositum ex corpore Christi et eisdem accidentibus, non tamen diceretur substantiam panis converti in corpus Christi, quia (ut dictum est sect. 1) ad hoc ut dicatur unus terminus formalis converti in alium, oportet quòd terminus formalis *à quo* simpliciter desinat esse ob adventum termini formalis *ad quem*. Dices : Materia sola sustentabat accidentia; ergo illa sola est cui succedit corpus Christi in eodem munere; ergo non est totus panis terminus formalis *à quo* hujus conversionis. — Respondeo totam substantiam panis substare suis accidentibus, quia, licèt materia sola sustentet, sed tamen forma etiam substat, hoc est, est radix determinata accidentium saltem propriorum, quod est propriè substare.

132. Sed contra objicies quintò : Ergo quando unum corpus substantiale succedit alteri in eodem loco reali, datur transsubstantiatio, quia jam tunc datur successio substantiarum in ordine ad eumdem locum.— Respondeo, dato quòd illa sit aliqualis conversio unius compositi resultantis ex loco et locato, in aliud compositum resultans ex loco et locato, non tamen esse transsubstantiationem, quia ad hanc requiritur successio substantiarum in proprio munere substantiæ, quod est substare accidentibus; sicut è contra ad transformationem non sufficeret successio formarum in ordine ad substandum accidentibus, nisi succederent in ordine ad informandum idem subjectum, ut dixi sect. præcedenti.

133. Dices : Conversio alimenti in hominem est conversio substantialis, et tamen non succedit forma in munere substandi; ergo similiter, licèt corpus succedens localiter non substet loco, erit conversio substantialis. — Respondeo negando minorem, quia prima conversio habet pro termino formali formam succedentem in aliquo munere non substantiæ ut sic, sed formæ substantialis; ideò illa est conversio substantialis formalis.

134. Dices : Replere locum etiam est munus substantiæ. — Respondeo imprimis etiam esse munus quantitatis; deinde est munus substantiæ, sed non ut substantis loco, sed ut replentis; conversio verò formalis est substantialis, quia id quod advenit de novo, exercet munus substandi in illo composito quod resultat; locatum autem non habet hoc, quia locatum non advenit ullo modo ad substandum.

135. Objicies sexto : Verba consecrationis habent de se vim sufficientem ad producendum corpus Christi; ergo de facto producunt illud. Consequentia videtur bona, quia causa cum virtute et applicatione sufficienti, non est cur non operetur. Antecedens autem probatur, quia si corpus Christi non existeret nunc in cœlo, adhuc ex vi verborum poneretur in Eucharistiâ. Præsentia enim, quam habet in Eucharistiâ, non pendet à præsentia naturali, ut dictum est disp. 5; ergo verba de se habent vim producendi corpus Christi in Eucharistiâ.

136. Nonnulli negant antecedens primum et secundum, et fatentur quòd si corpus Christi alibi non esset, non consecraretur; nec hoc, inquiunt, derogat efficacitati verborum : non enim debuerunt habere virtutem ad casum impossibilem de lege ordinariâ : sufficit quòd habeant virtutem operandi existente corpore Christi, cùm aliunde certum sit corpus Christi semper extiturum. Et quidem, si ad consecrationem hujus Sacramenti prærequiratur Christus vivus (de quo infra, in tractatu de Sacrificio), non est dubium quin verba non habeant vim producendi corpus Christi. Quidquid tamen de hoc sit, quod ad præsens attinet, admittere possumus in verbis illam vim, ita ut, si corpus Christi redactum esset in cineres, posset consecrari et poni in Eucharistiâ cum organizatione humanâ; ille enim casus, licèt de facto non erat futurus, erat tamen simpliciter possibilis naturaliter loquendo; verba autem debuerunt ex institutione habere virtutem ad verificandum se in omni casu naturaliter possibili, sicut nunc de facto Eucharistia habet virtutem ad producendam gratiam in aliquo homine, cui nunquàm de facto applicabitur.

137. Dixi autem *in casu naturaliter possibili*, quia ad casus naturaliter impossibiles, et qui nunquàm sunt ponendi, forsitan non habent virtutem Sacramenta ex præsenti institutione. Nam si miraculosè omnes animæ hominum ponerentur in unico corpore, non posset unus alium baptizare vel absolvere ex vi præsentis institutionis, nec oportuit ad illum casum impossibilem dari virtutem et efficaciam; et per consequens forsitan verba consecrationis non habent virtutem ad producendam materiam corporis Christi, quia non potest naturaliter contingere quòd materia ipsa non existat in rerum naturâ sub aliquâ formâ. Cæterùm, quia potuit naturaliter contingere quòd materia illa existeret sub formâ cinerum, et sine organizatione requisitâ ad hoc ut esset corpus humanum, ideò admitti potest quòd verba habent virtutem ad producendam illam organizationem requisitam ad corpus humanum, et consequenter, quòd verba consecrationis calicis habent virtutem ad producendam formam substantialem sanguinis, quia potuit illa materia esse jam sub aliâ formâ; et tunc ad veritatem verborum oportebat reproduci formam sanguinis in illâ materiâ sub speciebus vini.

138. Ad argumentum ergo, admisso antecedenti, negatur consequentia; nam verba ex præsenti institutione habent vim moralem ad operandum totum id quod requiritur ad suî veritatem; id autem quod non requiritur non possunt operari; quare, licèt, non existente corpore Christi, possent illud producere, quia tunc illa productio requireretur ad veritatem verborum, nunc tamen non possunt illud producere, quia de facto non requiritur talis productio, cùm jam sup-

ponatur productum, sed solùm requiritur quòd ponatur sub speciebus.

139. Dices : Verba nunc de facto non supponunt corpus Christi existens, antequàm operentur ; nam, licèt corpus Christi habeat de facto suam existentiam naturalem independenter à verbis, illa tamen existentia corporis Christi non prærequiritur ad hoc ut verba operentur, et per consequens non se habet antecedenter ad operationem verborum ; ergo possunt verba de facto illud producere, ac si verè non existeret. — Respondeo verba nunc de facto, priusquàm operentur, præsupponere existens corpus Christi, quia priusquàm operentur, debent significare, ut infra dicetur; verba autem in illo priori significant et supponunt pro corpore Christi simpliciter, quod est idem ac supponere pro corpore quod tunc habet, vel ultimò habuit, ut dixi ubi supra ; ergo in illo priori supponunt pro corpore tunc existenti ; ergo antequàm operentur verba, præsupponunt existens corpus Christi, quod in posteriori ponant sub speciebus. Posset quidem poni corpus Christi sub speciebus, licèt tunc non supponeretur existens, quia tunc verba pro illo priori supponerent pro corpore quod ultimò habuerat Christus ; nunc tamen de facto, cùm supponant pro corpore quod nunc habet, jam præsupponunt illud existens, priusquàm operentur.

140. Dices iterùm : Verba habent vim saltem in aliquo casu ad producendum corpus vel sanguinem Christi ; ergo prædicatum formale quod enuntiant est ratio corporis vel sanguinis, et non sola continentia sub speciebus, quia verba non habent vim ad producendum nisi id quod formaliter enuntiant. — Respondeo negando consequentiam ; nam verba quibus data est vis sufficiens ad verificandum seipsa, licèt potissimè habeant vim ad operandum prædicatum formale, habent tamen vim ad producendum subjectum, si non supponatur existens ; itaque si huic propositioni : *Bucephalus est albus*, Deus daret vim ad verificandam seipsam, non solùm possent hæc verba dare albedinem Bucephalo, sed etiam producere Bucephalum, si non supponeretur jam existens.

141. Ultimò objici solet contra nostram sententiam auctoritas S. Thomæ, qui, licèt nusquàm dixerit hanc conversionem esse productionem corporis Christi, videtur tamen illud sæpè supponere ; primò, quia sæpè negat Christi corpus esse in hoc Sacramento per mutationem localem ; secundò, quia in præsenti, art. 8, in corpore, et ad 2, negat hanc actionem esse ex præsupposito subjecto ; ergo sentit non esse actionem adductivam ; tertiò, quia supra, quæst. 2, art. 1, in corpore, docet naturam humanam non potuisse converti in naturam divinam, quia natura divina ingenerabilis est ; ergo sentit conversionem esse productionem termini in quem fit conversio.

142. Respondeo S. Thomam magis esse pro nostrâ sententiâ, infra, quæst. 78, art. 5, in corpore, ubi sic ait : *Non enim faciunt hæc verba quòd corpus Christi sit corpus Christi, sed quòd contentum sub speciebus sit corpus Christi.* Hæc est ipsa eadem conclusio quam defendimus. Ad loca contraria respondeo ad primum : Nos etiam fatemur hanc actionem non esse adductivam, sed unitivam corporis Christi cum speciebus, ut sæpè dictum est in superioribus. Ad secundum, inprimis S. Thomas non negat subjectum hujus actionis, sed solùm negat dari subjectum commune utrique termino hujus conversionis, quod verissimum est. Deinde, etiamsi loqueretur de subjecto actionis, verè illud negaret, quia actio quâ Christus sustentat efficienter accidentia, quæ est positio Christi sub accidentibus, ut supra dictum est, non habet subjectum, cùm sit actio creativa in suâ entitate. Ad tertium, respondeo S. Thomam ibi solùm probare quòd natura humana non potest converti in divinam per commixtionem ; sicut unum elementum convertitur in aliud ; et hoc benè probat ex ingenerabilitate naturæ divinæ, quia ad talem modum conversionis oporteret quòd in materiam naturæ humanæ introduceretur materia divina ; quod argumentum non probat de conversione per transsubstantiationem, ut benè notavit Cajetanus ibi. An verò ex alio capite repugnet etiam naturæ divinæ esse terminum transsubstantiationis, videbimus postea, sect. 10.

SECTIO IX.

Respondetur ad alia argumenta recentiorum contra nostram sententiam.

143. Hanc sententiam impugnant ex professo duo auctores recentiores, quorum argumentis oportebit satisfacere, quatenùs contra solutiones supra positas aliquid addunt. Primus est P. Petrus Hurtado, disp. 2, de Generatione, § 19, in primâ editione ; in ultimâ verò editione, disp. 1 de Generatione, sect. 4, n. 34 et sequentibus ; ex quo possunt nonnullæ aliæ objectiones fieri. Prima est quia compositum ex corpore Christi et accidentibus panis est unum per accidens, et non per se ; ergo actio per quam fit non est substantialis sed accidentalis. Rursùs nec potest dici conversio substantialis, quia actio quâ homo ex albo fit niger, terminatur etiam ad compositum ex humano corpore et nigredine ; et tamen illa non est conversio substantialis, licèt sint diversa composita ex corpore et albedine, et ex eodem corpore et nigredine ; et licèt albedo et nigredo repugnet eidem corpori simul ; ergo similiter actio eucharistica non erit conversio substantialis.

144. Respondetur facilè ex dictis illam non esse actionem substantialem, esse tamen conversionem substantialem, quia terminus formalis conversionis est substantia. Unde patet discrimen ab illo exemplo : nam ibi termini formales sunt accidentales, scilicet albedo et nigredo, licèt subjectum commune sit substantia ; at in nostro casu è contra termini formales sunt substantiales, licèt tertium commune utrique termino sint accidentia ; denominatio autem conversionis desumitur à termino formali, ut constat in transformatione quæ appellatur conversio formalis, eò quòd expellatur et introducatur forma ; et sic de aliis.

145. Secunda objectio ex eodem est, quia si Deus mihi uniat quantitatem quam habet Petrus, non potest dici transsubstantiatio Petri in me; alioquin homo albus transsubstantiaretur in seipsum, quando fit niger. — Respondetur ex dictis illam conversionem posse tripliciter fieri : primò, si mea substantia accipiat unam quantitatem, et perdat aliam; et tunc erit conversio accidentalis quantitativa, quia termini formales sunt quantitates, et subjectum commune est substantia. Secundò potest fieri, si eidem quantitati succedat mea substantia, et expellat aliam ab eâdem quantitate, et tunc erit conversio substantialis, quia termini formales sunt substantiæ. Tertiò denique, si fiat utrumque, ita ut sub accidentibus Petri introducatur mea substantia, et sub meis accidentibus substantia Petri; et tunc erit conversio mixta, seu quasi duplex conversio, in quarum unâ substantia sit subjectum circa quod fiat conversio, exclusis et introductis accidentibus; in alterâ verò accidentia sint terminus communis circa quod fiat expulsio et introductio substantiæ; prior erit accidentalis, posterior substantialis. Sicut si in materiam Petri induceretur mea anima rationalis, et in materiam meam anima Petri, fieret etiam duplex conversio : altera formalis per expulsionem, et inductionem formæ circa eamdem materiam; altera materialis per exclusionem, et commutationem diversæ materiæ circa eamdem formam. Imò in utroque casu considerari possunt quatuor conversiones : nam in primo casu duæ essent conversiones accidentales : altera circa substantiam Petri, quæ acquireret mea accidentia, perditis suis; altera circa substantiam meam, quæ etiam ex habente sua accidentia transiret in habentem accidentia Petri, amissis suis; et duæ aliæ essent conversiones substantiales; altera circa accidentia mea, sub quibus desineret esse mea substantia, et inciperet esse substantia Petri; altera circa accidentia Petri, sub quibus desineret esse substantia Petri, et inciperet esse mea. Sicut et in secundo casu essent aliæ quatuor conversiones : prima, in quâ materia mea transiret ex habente meam animam in habentem animam Petri; secunda, in quâ materia Petri ex habente animam Petri fieret habens animam meam; et hæc utraque esset conversio formalis; tertia, in quâ anima mea ex informante meam materiam fieret informans materiam Petri; quarta denique, in quâ anima Petri ex informante materiam Petri fieret informans materiam meam; et hæc utraque esset conversio materialis. Quæ omnia ex principiis à nobis supra positis facilè colligi possunt. Hinc tamen non fit Petrum transsubstantiari in me, quando mea substantia poneretur sub ejus quantitate; ad hoc enim oporteret substantiam Petri desinere; et multò minùs dici posset Petrum transsubstantiari in seipsum, quando ex albo fit niger, cùm in neutro casu substantia desineret, atque ideò non posset dici converti; et in secundo casu substantia non sit terminus formalis *à quo* nec *ad quem* conversionis, sed solæ qualitates.

146. Tertia objectio ex eodem est, quia Ecclesia et Patres dicunt panem fieri corpus Christi; ergo datur productio corporis; non enim sufficit ad hanc locutionem quòd substantia incipiat uniri illis accidentibus. Sicut quando materia unitur animæ rationali, non dicitur fieri materia; et quando, resurgente homine, anima unitur de novo materiæ, non dicitur fieri vel produci anima; nec denique quando homo albescit, dicitur fieri homo, sed fieri albus. — Respondetur ex dictis *panem fieri corpus Christi* non esse *corpus Christi fieri*, sed panem converti in ipsum. Et quidem hæc etiam locutio non est omninò propria, ut vidimus sectione præcedenti. Ad eam tamen non sufficit rem aliquam de novo uniri alteri; sed requiritur quòd sit terminus *ad quem* alicujus conversionis : unde nec materia, nec anima, nec homo dicuntur fieri, quando uniuntur de novo formæ, vel corpori, vel albedini, quia tunc potiùs considerantur ut subjectum, quàm ut terminus conversionis. Si verò anima, v. g., consideretur ut terminus conversionis, ut cùm ex cadavere fit homo, tunc poterit faciliùs admitti in aliquo sensu illa locutio : *Forma cadaveris facta est forma hominis*. Non est tamen ita communis sicut illa : *Cadaver factum est homo*, quia hæ denominationes tribui solent non partibus, sed toti; et ideò etiam in conversione eucharisticâ faciliùs admittuntur inter ipsos terminos formales, et dicitur : *Panis fit caro Christi, vinum fit Christi sanguis*, quia nimirùm termini formales sunt totum, scilicet substantia illius compositi quod resultat ex accidentibus et ipso termino formali. Hæc tamen non significant productionem ullam terminatam ad substantiam corporis Christi.

147. Magis ex professo impugnat hanc meam sententiam, quam olim in Hispaniâ tradidi, quidam auctor modernus, P. Rodericus Arriaga, in suo Cursu philosophico, disp. 1, de Generat., sect. 3, ubi singulis ferè meis argumentis et solutionibus, imò et verbis ad suum examen vocatis, multa opponit quibus breviter oportebit satisfacere. Primò ergo opponit S. Thomam supra, quæst. 2, art. 1, de quo tamen testimonio jam supra dictum est. Deinde, num. 17, arguit ratione, quia in quæstione de nomine, qualis est hæc de significato hujus vocis *conversio*, standum est communiori acceptioni; communior autem sensus est ut debeat produci terminus formalis *ad quem*; nos enim fatemur supra, sect. 2, num. 21, illam sententiam esse satis plausibilem; ergo ita dicendum est. Secundò ex simili argumento, quia in omnibus conversionibus naturalibus, pro quibus hoc nomen *conversio* impositum primò est, hæc conditio reperitur, ut nos fatemur; ergo illa significatur per hoc nomen.

148. Respondeo : Non video ubi confessionem illam invenire potuerit, cùm expressè probatum à nobis sit non reperiri illam conditionem in conversione naturali, quâ alimentum convertitur in hominem, quæ tamen à philosophis appellatur pleno ore *conversio formalis*, et *transformatio*, licèt non producatur terminus formalis. Unde constat etiam apud philosophos, à quibus vox illa desumpta est, non fuisse impositam ad significandam semper talem conditionem, cùm absque illâ admittant conversionem formalem,

et per consequens absque eâdem consequenter admittere debeant conversionem substantialem. Adde tantùm abesse quòd apud theologos illa significatio et essentia conversionis sit magis communis, ut, præter unum Gabrielem, nullum ex antiquioribus pro illâ sententiâ esse probet P. Vasquez in præsenti, disp. 181, cap. 5. Imò P. Valentia in præsenti, disp. 6, q. 3, p. 3, § *Quartò sequitur*, illam appellavit *ineptam quorumdam recentiorum opinionem*, et addit esse contra communem sensum omnium theologorum et omnium qui contra hæreticos scribunt. P. Henriquez, lib. 8 de Eucharistiâ, cap. 23, § 9, dicit eam sententiam nullum habere antiquum assertorem. P. Luisius Turrianus, in Opuscul. theologicis, opuscul. 14, de Transsubstantiatione, disp. 1, dub. 5, eodem modo de illâ loquitur, ut appareat, quàm debile fundamentum desumatur ex communi theologorum sensu. Nec debuit ille auctor arguere (ut de facto arguit) ex verbis illis à me dictis inter referendam eam sententiam; dixi enim supra, sect. 2, eam sententiam esse *non paucis valdè plausibilem;* aliud enim est esse antiquam et fundatam; aliud esse plausibilem; imò nihil majori plausu apud vulgus excipitur quàm novitas; nam, ut dixit ille,

Est quoque cunctarum novitas gratissima rerum.

Non ergo fatemur illum esse communem philosophorum et theologorum sensum, sed id omninò negamus.

149. Tertiò objicit, num. 18, quia ut terminus totalis in alium totalem convertatur, requiritur destructio termini totalis *à quo*, et productio termini totalis *ad quem ;* quia præcisè ille dicitur conversus, et iste succedens; ergo similiter, ut terminus formalis dicatur conversus in terminum formalem, requiretur destructio illius, et productio hujus. — Respondetur ex supra dictis negando consequentiam; ratio est clara, quia ad omnem conversionem requiritur saltem successio termini *ad quem;* non potest autem esse successio, nisi incipiat terminus formalis *ad quem* exercere circa aliquod tertium commune illud munus quod priùs exercebat terminus formalis *à quo*. Hoc autem ipsum est incipere de novo terminum totalem *ad quem*, hoc est, illud compositum resultans ex tertio communi, et ex termino formali *ad quem* incipiente exercere tale munus. Unde retorquetur clarè argumentum, quia, ut terminus totalis convertatur in totalem, non sufficit quòd totalis *ad quem* incipiat terminare novam actionem, sed requiritur quòd incipiat esse simpliciter; nam si subjectum esset antea calidum simul et frigidum, licèt postea destrueretur frigus, non diceretur converti frigidum in calidum, etiamsi idem calor inciperet conservari actione novâ. Item, si aliquis simul esset canonicus et abbas, et postea relinqueret canonicatum, non diceretur canonicus mutatus in abbate, etiamsi possideret novo titulo abbatiam, quia nimirùm frigidum mutari in calidum, et canonicum in abbatem, juxta omnium sensum est calidum successisse frigori in eodem munere, et abbatiam canonicatui. Et tamen corpus Christi, licèt incipiat terminare novam actionem, non tamen incipit esse, nec succedit simpliciter pani; ergo non benè arguitur ab incœptione necessariâ termini totalis ad novam productionem necessariam termini formalis, in quem dicitur conversus alius terminus formalis.

150. Similis ferè est quarta objectio ejusdem, eodem n. 18, quia nos concedimus necessariam destructionem termini *à quo* ut dicatur converti in terminum formalem *ad quem ;* ergo necesse erit ut sit etiam productio nova termini *ad quem;* cur enim magis requiritur desitio simpliciter termini *à quo*, nec sufficit desitio in aliquo munere, et non requiritur incœptio simpliciter termini *ad quem*, sed sufficit incipere in aliquo munere?

Hoc argumentum eodem modo retorquetur, ut dixi in superioribus, quia terminus *à quo*, ut dicatur converti in formalem *ad quem*, non sufficit, si amittat aliquam actionem, quâ prius conservabatur, sed requiritur quòd desinat esse simpliciter; et tamen corpus Christi non debet incipere simpliciter, sed satis est quòd incipiat terminare aliquam novam actionem; ergo non benè arguitur ex desitione seu destructione necessariâ termini formalis *à quo* ad productionem necessariam termini formalis *ad quem*. Ad argumentum itaque respondi in superioribus negando consequentiam, quia converti unum in aliud, est desinere in illud; desinere autem est perdere suum esse simpliciter; quòd verò in hoc aliud convertatur, non est hoc incipere esse, sed succedere illi in eo munere quod gerebat.

151. Hanc responsionem impugnat acriter ille auctor, n. 19, quia continet petitionem principii. Nam, sicut terminus in quem fit conversio dicitur succedens, ita terminus *à quo* seu conversus potest appellari cedens, quia cedens et succedens sunt correlativa. Si ergo, ut succedat, non debet de novo produci, sed sufficit quòd de novo exerceat munus præcedentis, sic etiam ut dicatur conversus, seu cedens, non requiretur quòd desinat simpliciter, sed quòd cedat in munere : nam dicere quòd sit differentia quoad hoc inter cedentem et succedentem, est dare conclusionem pro ratione.

152. Ad id verò quod contra ipsos retorquebamus de differentiâ quam omnes debent concedere quoad hoc inter terminum *à quo* et terminum *ad quem*, quatenùs terminus conversus debet desinere simpliciter, et terminus *ad quem* non debet simpliciter incipere, respondet dupliciter : primò, esse differentiam, quia ipsi solùm contendunt terminum *ad quem* debere produci, sicut terminus *à quo* destruitur; est autem differentia inter *produci* et *destrui*, quòd *destrui* sit terminus negativus; et ideò ut verificetur, non sufficit cessare aliquam actionem, sed requiritur nullo modo manere in rerum naturâ; quia negatio æquivalet universali; produci autem, cùm sit terminus affirmativus, non requirit primam productionem, sed aliquam; quæ differentia, licèt sit de nomine, debuisset in hâc quæstione de nomine ponderari.

153. Sed antequàm ulteriùs progrediar, hæc re-

sponsio (ni fallor) vim nostri argumenti non solvit, et veriùs ipsa continet petitionem principii. Admitto enim *destructionem*, quia est terminus negativus, esse universalem, et ideò afferre omnem negationem; productionem verò, quia est terminus affirmativus, non esse universalem; quæstio tamen nostra non est cur terminus *à quo*, ut dicatur destrui, debeat amittere totum esse, et terminus *ad quem* non debeat omninò incipere; sed quæstio est, cur terminus *à quo*, ut dicatur conversus, debeat amittere totum esse, et terminus *ad quem*, ut dicatur succedens, non debeat incipere omninò. Dicis, quia *destructio* est terminus negativus; sed ego peto : Quare, ut dicatur conversus, debet destrui? aut cur, sicut potest terminus succedere absque eo quòd universaliter incipiat, non poterit cedere absque eo quòd universaliter desinat seu destruatur, sed solùm pereunte unà actione ex multis, quibus conservabatur? Dicere itaque quòd debeat terminus conversus destrui, quia converti est destrui, erit respondere per conclusionem, de quâ controvertitur. Debent ergo ipsi etiam quærere rationem differentiæ inter terminum *à quo* et *ad quem*, cur unus significetur ut omninò desinens, et alter non ut omninò incipiens; quam, quæcumque sit, poterunt reddere cur etiam terminus *ad quem* non significetur produci, licèt terminus *à quo* significetur destrui.

154. Ideò secundò aliter respondet, n. 21, concedendo nullam esse differentiam, sed sicut terminus *ad quem* dicitur succedens, si terminet de novo aliquam actionem, licèt non incipiat esse simpliciter, sic terminum *à quo* posse dici conversum, si desinat terminare aliquam actionem, licèt non desinat esse simpliciter. Unde inferunt posse concedi, quando de facto species consecratæ corrumpuntur vel comeduntur à mure, corpus Christi converti in murem vel in excrementa. Sicut enim conceditur potuisse Verbum divinum uniri hypostaticè muri et excremento, quo casu esset mus vel excrementum, non est absurdum quòd de facto dicatur converti Christum in hæc omnia. Imò de facto Verbum assumpsit hypostaticè sanguinem et alios humores, unde sequitur dici posse Deum esse sanguinem, esse choleram, pituitam, etc. Similiter ergo illæ aliæ propositiones concedi possunt, non tamen usurpandæ apud plebem, quæ non est capax omnium mysteriorum. Denique addit posse ex alio capite negari corpus Christi converti in murem, excrementa, etc.; quia, licèt ad conversionem sufficeret desitio illius conservationis substantialis, requiritur tamen quòd uterque terminus formalis versetur circa aliquod tertium commune; quod in hoc casu non datur, quia quantitas non manet eadem (supponunt enim, quantitatem non esse accidens distinctum), cætera autem accidentia non manent eadem; ideò enim desinit esse corpus Christi, quia corrumpuntur accidentia panis, et producuntur accidentia muris, v. g., cum quibus corpus Christi non habet specialem repugnantiam magis quàm cum præcedentibus; quare ex hoc etiam capite non datur conversio, quia ad conversionem requiritur repugnantia aliqua physica inter unum et aliud.

155. In hâc responsione multa sunt mihi difficilia. Primum est, corpus Christi de facto converti substantialiter in vermes, excrementa, etc., quod nemo hucusque concessit, quia converti in vermes, et corrumpi, apud omnes pro eodem omninò reputantur. Et quidem cùm ipsi fateantur quòd apud plebem offensionem pareret hæc locutio, fieri potest meliori jure contra ipsos argumentum quo ii utuntur. Nam in quæstione de nomine, qualis est hæc, consulendus est sensus hominum, quid ipsi concipiant nomine *conversionis*. Si ergo omnes scandalizantur audientes corpus Christi converti in excrementa vel vermes, cùm tamen sciant destrui illud compositum, et corpus Christi amittere esse sacramentale quod habebat, consequens est ut per conversionem corporis Christi in vermes aliquid aliud omnes concipiant, scilicet destructionem simpliciter illius quod dicitur converti in aliud. Quod quidem non procedit in illo casu quo Verbum assumeret hypostaticè naturam muris : nam ille casus solùm est possibilis; et fatemur multa posse fieri à Deo, quæ, si fierent, parerent offensionem, et quæ câ de causâ non fient; aliud verò est dicere de facto id fieri, quòd si fidelibus proponatur, omnes scandalizabuntur, et hæretici subsannabunt mysteria nostræ fidei. Adde non solùm plebem, sed theologos ipsos scandalizandos, cùm eorum princeps S. Thomas, infra, q. 77, art. 5, in corpore, id indubitatum esse apud omnes doceat his verbis : *Manifestum est enim quòd ex corpore et sanguine Christi, quæ ibi veraciter sunt, non generatur aliquid, cùm sint incorruptibilia.* Vides, idem esse apud S. Thomam, corpus Christi non corrumpi, et corpus Christi non converti in aliud quod ex ipso fiat. Non ergo sufficit desitio unius actionis, ut corpus Christi concedi possit de facto in excrementa resolvi contra id quod omnes hucusque docere et concipere soliti sunt.

156. Secundò, displicet exemplum illud de unione Verbi cum sanguine et aliis humoribus, ratione cujus dici possit : *Deus est cholera; Deus est pituita;* hoc, inquam, non est solidè dictum. Oportebat enim meminisse unionem Verbi cum sanguine et humoribus concedi quidem ab omnibus; illas tamen propositiones : *Deus est sanguis; Deus est pituita*, etc., negari communiter à theologis, eò quòd Verbo non tribuuntur prædicata partium, qualis est sanguis; sicut nec dicitur : *Deus est digitus, Deus et spes*, etc., propter eamdem rationem. Admittitur quidem illa : *Deus est caro*, per figuram, usurpando partem pro toto, retentâ tamen significatione partis, non admitteretur; sic etiam homo potest dici caro, nunquàm tamen dicitur homo pituita vel sanguis.

157. Tertiò displicet, quod dicunt, ideò non converti corpus Christi in murem, vel vermes, quia non manent eadem accidentia in verme, quæ priùs fuerant in Eucharistiâ; hæc, inquam, ratio difficilis est, nam vel sensus est non manere omnia eadem accidentia utrobique, vel non manere ulla. Si dicatur primum, verissimum est; id tamen non requiritur ad conversionem. Sæpè enim continget non manere omnia prorsùs accidentia post consecrationem, quæ

priùs fuerant in substantiâ panis, quia, si actu caleſiat hostia successivè, necesse est aliquid caloris fuisse immediatè ante in pane, quod jam non sit quando succedit corpus Christi; hoc tamen non obstat veritati conversionis : ad hanc enim, ut ipsi adversarii fatentur, solùm requiritur quòd detur aliquod tertium commune utrique termino formali; manet autem ejusmodi tertium commune, licèt non maneant omnia prorsùs eadem accidentia, cùm maneant aliqua, et ferè omnia. Si ergo dicatur secundum, scilicet in casu nostro non esse conversionem, quia nulla manent accidentia ex prioribus, id convincitur falsum, cùm ipsi concedant accidentia corrupti manere in genito. Et quidem quando species panis in stomacho corrumpuntur, vel quando species vini ultimò disponunt ad formam aceti, manent omnia accidentia quæ erant priùs cum corpore et sanguine Christi, exceptâ ultimâ dispositione, quæ expulsa fuit per introductionem ultimæ dispositionis ad formam contrariam; quæ quidem ultima dispositio vel est quid indivisibile vel quasi indivisibile; unde ex hoc capite negari non potest dari aliquod tertium commune, quod priùs erat cum corpore Christi, et postea est cum substantiâ sequenti, sufficiens ad veram conversionem unius substantiæ in aliam.

158. Denique displicet illa ratio quam afferunt ad negandam conversionem corporis Christi in substantiam succedentem, ex eo quòd corpus Christi non habeat specialem repugnantiam magis cum accidentibus muris, v. g., quàm cum accidentibus panis; hæc, inquam, ratio non videtur apta, quia illa eadem repugnantia, sive specialis, sive generalis, quam utraque substantia habet in ordine ad eadem accidentia sustentanda, fuit sufficiens ut fieret vera conversio panis in corpus Christi; ergo eadem repugnantia inter corpus Christi et substantiam subsequentem in ordine ad sustentanda eadem accidentia, erit sufficiens ut corpus Christi dicatur converti in substantiam sequentem. Probatur, et explicatur consequentia, quia tota connexio inter expulsionem panis et introductionem corporis Christi oritur ex eo quòd Deus voluerit corpus Christi sustentare illa accidentia, vel substare aut contineri sub illis, ex quo provenit repugnantia utriusque substantiæ, sive illa sit physica, sive moralis. Sed Deus postea vult quòd substantia muris, v. g., sustentet illa accidentia, vel substet aut contineatur sub illis; ergo non minùs orietur repugnantia hujus substantiæ cum corpore Christi, nec minor connexio inter adventum hujus substantiæ et expulsionem corporis Christi. Quare neque ex hoc capite negari posset vera conversio corporis Christi in illam substantiam, sed recurrendum omninò est ad rationem legitimam, ex eo quòd corpus Christi non destruatur, nec desinat simpliciter esse quod omninò requiritur ad hoc ut aliquid dicatur verè converti in aliud.

159. Constat ergo ex his omnibus argumentum illud ab omnibus solvendum, et fatendum esse discrimen inter terminum formalem *à quo* et *ad quem*; nec debere requiri productionem hujus, prout requiritur destructio illius, ut dicatur unus in alium converti; sicut nec requiritur incœptio hujus, prout requiritur simpliciter desitio illius. Nunc itaque ad argumentum respondemus non fieri petitionem principii in ratione differentiæ à nobis traditâ, quia in quæstione de nomine ratio tota petenda est ex usu nominis de quo controvertitur. Constat autem homines usurpantes hanc vocem, *conversio*, velle significare destructionem et desitionem rei, quæ convertitur, et non velle significare productionem vel incœptionem termini formalis in quem fit conversio. Primum constat ex usu omnium; nemo enim applicuit hanc vocem ad res quæ non desinunt. Nemo dixit animam rationalem converti in formam cadaveris aut vermium, aut in diminutione continuâ, quâ deperduntur aliquæ hominis partes, eamdem animam converti in formam excrementi. Et quidem ipsum nomen *conversionis* id videtur sonare; nam quod convertitur in aliud, transit in aliud; si autem transit, non manet in esse quod habebat; non enim dicitur transformari id quod retinet priorem formam; nec transfigurari id quod retinet priorem omninò figuram : sic nec dicitur commutari aut converti in aliud id quod retinet totum suum esse quod habebat.

160. Secundum verò, scilicet homines in usu illius vocis non exigere eodem modo incœptionem vel productionem termini formalis in quem aliud dicitur converti, constat etiam ex communi modo loquendi; nam inprimis vulgare est illud, et ab omnibus ex Augustino, libro 7 Confessionum, cap. 10, receptum, quòd Christus in hoc Sacramento non mutatur in nos, sed nos in ipsum; quod, licèt de conversione non physicâ, sed morali intelligatur, inde tamen sumitur argumentum ad explicandum usum illius vocis; dicimur enim mutari, seu converti in Christum, quia desinit esse in nobis nostra vitiosa consuetudo, et incipiunt esse in nobis Christi mores; ita tamen ut nostra quidem vitia omninò pereant, Christus autem, seu ejus mores et inclinatio, non intelligatur simpliciter incipere esse, sed incipere esse in nobis; quod sufficit ut dicamur mutari in Christum, seu nostra propensio et inclinatio in propensionem quam habet Christus. Sic etiam dicitur amicus mutari in amicum, et affectu dicimur transformari et converti in rem amatam. Sic enim dixit Augustinus : *Amando Deum efficiuntur dii; ergo amando mundum, mundus dicuntur;* non quia Deus vel mundus incipiat simpliciter esse, sed quia incipit esse de novo in eo à quo diligitur. Denique in eodem sensu dicitur aliquis suam sententiam mutâsse in sententiam magistri vel alterius, quia, licèt hæc jam præexisteret in magistro, et per consequens non incipiat simpliciter esse, incipit tamen esse in illo qui eam de novo amplectitur, et sic de aliis; quæ ostendunt nolle homines ejusmodi locutionibus necessariò exigere productionem vel incœptionem simpliciter rei in quam fit conversio, sed solùm incœptionem in tali munere in quo succedit.

161. Illud verò, quod dicebat, *cedens* et *succedens* esse correlativa, et ideò debere habere similes conditiones, nihil probat, nam etiam pater et filius sunt

correlativi; et tamen filius debet incipere esse, ut sit filius; pater verò non debet desinere esse, ut sit pater; item testator et hæres sunt correlativi; testator autem debet mori et desinere, quia per mortem confirmatur testamentum, et defertur hæreditas; hæres verò non debet incipere aut nasci, ut sit hæres. Sic ergo posset dici in præsenti de cedente et succedente; sed reverà concedimus illos esse pares; nec enim cedens debet desinere, sicut nec succedens debet incipere, quia non omnis terminus cedens est conversus, sed conversus plus dicit, nempe desinere simpliciter in succedentem; et licèt *conversus* etiam et succedens sint correlativi, non debent tamen habere easdem conditiones, ut vidimus in aliis correlativis.

162. Deinde (omissis aliis argumentis quæ in superioribus à nobis soluta sunt), pergit ille auctor, et objicit nobis, n. 28, nisi detur productio corporis Christi, non magis esse conversionem substantialem, quàm si una substantia succedat occupando præcisè locum alterius. Nam quod dicimus corpus Christi substare speciebus panis, et ideò succedere in munere proprio substandi, falsum est, quia corpus Christi non conservat efficienter accidentia panis; prior enim est conservatio accidentium, quàm corpus Christi esse sub speciebus; et ideò corpus Christi est ibi, quia accidentia durant, non è contrario; ergo accidentia non conservantur à corpore Christi sacramentato, sed potiùs corpus Christi est sacramentatum, quia accidentia perseverant et conservantur. Sed debuisset probari illud antecedens, quòd conservatio accidentium sit prior quàm corpus Christi contineri sub illis; jam enim fuerat à nobis explicatum quomodò pro priori naturæ, antequàm corpus Christi incipiat vel perseveret conservare accidentia panis, non debeant præintelligi ipsa accidentia formaliter existere, sed radicaliter ratione existentiæ præteritæ, et negationis alterius causæ aptæ ad eorum destructionem, ut videbimus disp. 10, sect. 2, quæ doctrina nondùm est impugnata.

163. Probat ulteriùs idem intentum quòd, licèt corpus Christi conservet efficienter accidentia, hoc tamen non est proprium munus substantiæ; unum enim accidens potest efficienter aliud conservare; et Deus etiam conservat accidentia efficienter, licèt non substet illis. — Respondeo : Jam explicuimus supra, numero 97, quomodò exerceat corpus Christi aliquod proprium munus substantiæ. Ad exempla verò in contrarium adducta, dicimus, ad primum : Si accidens aliquod separatum à substantiâ elevaretur à Deo ad conservanda efficienter alia accidentia, prout nunc conservantur à corpore Christi, tunc exerceret quidem aliquod munus proprium substantiæ, non tamen diceretur illa conversio simpliciter substantialis, quâ succederet substantiæ in illo munere, quia, sicut conversio formalis debet esse inter formas in munere informandi, sic conversio substantialis debet esse inter substantias in munere substantiæ; atque ideò esset conversio mixta, partim substantialis, partim accidentalis; et propter eamdem rationem fortassè non posset dici simpliciter quòd accidens substaret aliis accidentibus, quia *substare* simpliciter est esse substantiam illorum accidentium; accidens autem exerceret munus substantiæ circa illa accidentia; non tamen esset eorum substantia, ut constat.

164. Ad secundum, Deus non substat accidentibus, quia non conservat cum alligatione et continentiâ, quod tamen supra diximus requiri ad hoc ut aliquid dicatur substare. Sed contra hoc arguit iterùm, quia falsò dicimus corpus Christi, eò quòd sit alligatum speciebus panis in ordine ad motum localem, exercere munus substantiæ; neque enim substantia ita alligatur suis accidentibus, ut trahatur ab illis; sed potiùs è contra accidentia trahuntur à substantiâ, quæ mota movet secum accidentia sua : Unde non ideò verificantur verba : *Hoc est corpus meum*, quia corpus Christi exerceat munus substantiæ circa illa accidentia, sed quia in illis continetur, sicut aurum continetur in cistâ, et ideò potest per cistam demonstrari.

165. Tota hæc instantia et doctrina quam supponit difficilè probabitur : nam inprimis, quis unquàm ex philosophis libenter concedet motum localem exerceri immediatè circa substantiam panis et non potiùs circa ejus accidentia, quæ mota trahunt secum substantiam? præsertim cùm sacerdos eodem prorsùs modo moveat hostiam consecratam, sicut non consecratam; non agit autem sacerdos immediatè, nec impellit immediatè corpus Christi, sed mediantibus speciebus quas immediatè impellit et movet; habet ergo virtutem ad movenda immediatè accidentia panis; alioquin non movemus nos hostiam, sed Deus ad occultandum miraculum id facit, et per consequens non deglutimus, non trajicimus species, non circumferimus; quæ omnia falsissima sunt; et ideò fatendum est nos habere virtutem ad agendum in quantitatem et species panis, et movendum illas. Sicut enim alii sensus non versantur immediatè circa substantiam, sed circa accidentia, nempe colorem, saporem, odorem, sonum, sic nec tactus; et sicut alii sensus eodem modo versantur circa species consecratas, sicut priùs, sic et tactus; quare sicut oculus non videt immediatè substantiam panis, sed albedinem, et, mediante albedine, substantiam, quia, deficiente substantiâ, adhuc eodem modo videmus hostiam, sic nec tactus versatur immediatè circa substantiam, quia, deficiente ipsâ, eodem modo tangimus, et movemus hostiam; falsum ergo est illud, quod arguens assumit, accidentia panis moveri, quatenùs trahuntur à substantiâ circa quam immediatè versatur motus.

166. Exemplum etiam illud de auro contento in cistâ, quod demonstratur illis verbis : *Hoc est aurum*, licèt non substet cistæ, sed contineatur in illâ; hoc, inquam, non est ad rem; illa enim verba : *Hoc est*, etc., aliter usurpantur ad demonstrandum contentum in vase vel cistâ, aliter ad demonstrandam substantiam accidentium; nec possunt absque æquivocatione turpissimâ usurpari ad demonstrandum solùm contentum, quando ex circumstantiis significant potiùs substantiam acci-

dentium. Ponamus enim vas vitreum vacuum, de quo verè dicebamus : *Hoc est vitrum;* postea destructâ substantiâ vitri maneant divinitùs ejus accidentia absque subjecto, intùs verò totum vas repleatur invisibiliter auro; si tunc aliquis dicat : *Hoc jam non est vitrum, sed aurum;* hæc propositio certè in illis circumstantiis vel esset falsa, vel lubricam æquivocationem contineret; omnes enim intelligerent aurum successisse loco vitri, et demonstrari non tanquàm contentum intra vas, sed tanquàm substantiam per accidentia, sicut priùs demonstrabatur vitrum; quare, licèt verum esset aurum contineri intra vas, et posse per illud demonstrari, non tamen in illis circumstantiis, sicut nec posset verè dici vitrum conversum fuisse in aurum; quod tamen illa propositio eo modo prolata videretur significare. Sic ergo in nostro casu continentia illa, quâ aurum continetur in cistâ, non sufficit ad verificanda verba Christi in sensu in quo ab audientibus accipiuntur. Accipere enim panem in manus, et dicere : *Hoc est corpus meum*, perinde est ac si dicat : *Hoc jam non est panis, sed corpus meum*; demonstrat ergo corpus suum per illud *hoc*, non ut demonstratur aurum in cistâ, sed eo modo quo demonstrabatur substantia panis per sua accidentia; ideò enim ex modo demonstrandi intellexit Ecclesia substantiam panis conversam fuisse in substantiam corporis Christi, sicut in casu posito intelligeretur vitrum conversum fuisse in aurum et hoc successisse vitro in munere substandi accidentibus, non ut contentum intra vas ad modum liquoris. Vides nec doctrinam nec exemplum esse ad rem; atque ideò argumentum totum non subsistere.

167. Objicit præterea, num. 30, retorquendo contra nos argumentum illud quo supra impugnavimus illam novam reproductionem corporis Christi, ex eo quòd Ecclesia ex veritate verborum colligit hanc conversionem; verba autem æquè vera essent, etiamsi corpus Christi non reproduceretur, sed solùm introduceretur; hoc, inquam, argumentum dicunt eodem modo procedere contra nos; quia Ecclesia ex veritate verborum collegit hanc conversionem, ergo absque destructione substantiæ panis posset fieri hæc conversio, quia verba eodem modo fuissent vera, licèt substantia panis maneret alibi in rerum naturâ.

168. Ad hoc jam respondimus supra, Ecclesiam ex veritate verborum optimè colligere destructionem panis, quia miracula non necessaria non præsumuntur; non posset autem, stante veritate verborum, manere substantia panis in rerum naturâ absque novo miraculo. Hanc nostram responsionem multis impugnat ille auctor, num. 31, primò, quia jam non ex solâ veritate verborum, prout contendebamus, sed ex veritate verborum cum alio adminiculo colligitur conversio : sic ergo poterunt ipsi dicere colligi illam actionem novam ex veritate verborum et aliquo alio principio. — Respond. facilè id quod ex veritate verborum colligitur non debere ex illâ solâ colligi; sicut quod ex Dei revelatione colligitur, non colligitur ex illâ solâ, sed suppositâ aliâ præmissâ, nempe quòd Deus sit verax. Sic in præsenti conversio panis et ejus destructio colligitur ex veritate verborum Christi, adjuncto tamen alio principio certo, scilicet quòd non sint alia miracula extraordinaria non necessaria ad hoc mysterium, quale esset conservare alibi substantiam panis, separatis ab eâ accidentibus.

169. Sed contra arguunt secundò quòd hoc voluntariè dicamus; unde enim concilium collegit in hoc mysterio, ubi tot reperiuntur miracula, non inveniri etiam istud quo panis alibi miraculosè conservaretur? præsertim quòd fortè est majus miraculum destrui panem quàm ipsum conservari sine accidentibus. — Respondeo Patres concilii alias regulas philosophicas fuisse secutos, et meritò : sentiebant enim juxta aliorum omnium hominum mentem quoties desunt dispositiones ad formam corruptibilem, et substantia illa ampliùs non comparet, eam certissimè periisse : sentiebant materiam primam sine formâ non posse naturaliter conservari; quod licèt ille auctor in dubium revocet, disputat. 2 Physic., sect. 6, subsect. 3, Patres tamen concilii, ne de omnibus receptis principiis dubitarent, id pro certo supposuerunt, et ideò consequenter putârunt, argui benè destructionem totius substantiæ panis, accedente præcipuè communi sensu fidelium, qui ex Christi verbis sincerè intellectis idem perpetuò collegerant.

170. Sed quid tandem ii ad nostrum argumentum respondent? Dicunt cum P. Suarez, ideò ex Christi verbis deductam fuisse veram conversionem substantiæ panis, quia concilia et Patres ea verba intellexerunt in sensu perfectiori; perfectiùs autem explicantur, positâ destructione panis, et productione novâ corporis Christi; sicut in Canâ Galileæ aqua creditur destructa, et vinum de novo substantialiter productum, ob eamdem rationem. Nec necesse, inquiunt, est, omnia quæ Patres ex aliquibus verbis Scripturæ intulerunt, contineri in illis verbis adæquatè; sed sæpè Deus acceptâ occasione ab illis verbis, aliquid amplius revelat doctoribus et Patribus.

171. Ad hoc jam diximus supra, sect. 2, in fine, ubi ostendimus differentiam miraculi in nuptiis facti, et cur ibi debuerit intelligi vera productio substantialis vini, ne Christus illusisse crederetur imperans aquæ infusionem. Quod verò dicunt Deum postea revelâsse doctoribus hanc novam productionem corporis Christi, vellem scire, cui facta fuerit hæc revelatio, ut eam aliis communicaret et proponeret. Certè, si revelatio peculiaris intercessit, non ex verbis Christi cognita fuit ejusmodi nova productio : nam Christi verba nullo modo eam significabant; non ergo cognita fuit vera conversio panis in corpus Christi ex eo quòd verba Christi vera debebant esse, ut Tridentinum dixit, sed quia illa alia revelatio peculiaris vera debebat esse. Sed de his satis.

SECTIO X.

Infertur ex supradictis resolutio aliquarum quæstionum.

172. Ex dictis in hâc disputatione facile erit definire aliquas quæstiunculas, quæ hìc solent controverti : nam inprimis quæstio illa, de quâ S. Thomas,

art. 8, an hæc sit vera propositio : *Ex pane*, seu *de pane fit corpus Christi*, tractata est sufficienter sect. 8. Item illa quæstio : An hæc conversio fiat in instanti, non habet peculiarem difficultatem in hoc Sacramento, sed communem cum aliis, quando causent verba, an in ultimo sui esse, an immediatè post; de quo tractatur in materiâ de Sacramentis in genere. Constat item resolutio quæstionis de subjecto hujus conversionis. Nam si sermo sit de subjecto denominationis, tota hæc conversio denominat utrumque terminum : alterum scilicet conversum, alterum verò id in quod fit conversio. Si verò sermo sit de subjecto inhæsionis seu adhæsionis, distinguendum est : nam, ut constat ex supradictis, conversio hæc includit desitionem panis, quæ est mutatio negativa; et quoad hanc partem, non indiget subjecto positivo; imò eo modo quo habet subjectum, potest dici quòd subjectatur in ipso pane destructo. Continet etiam actionem positivam, quâ corpus Christi sustentat accidentia panis ; et hæc quidem actio est in ipsis accidentibus, sicut omnis actio in suo termino, non inhæsivè, sed adhæsivè, ut dixi in philosophiâ. Denique includi potest in hâc conversione actio quâ producitur præsentia Christi in spatio specierum; et hæc actio est intrinsecè in ipso Christo, ut de se constat.

173. Restare tamen videbatur duplex quæstio paulò difficilior : prima, an, sicut in consecratione convertitur panis in corpus Christi, sic etiam corruptis speciebus panis, quando Christus desinit esse sub illis, succedente aliâ substantiâ, dicatur etiam corpus Christi converti in substantiam succedentem; de quo P. Suarez, disp. 54, sect. 3, ubi absolutè negat dari ibi conversionem aut transsubstantiationem. De hoc tamen diximus sect. præcedenti contra non neminem id concedentem. Et quidem juxta nostra principia distinguendum est : nam si sermo sit de conversione corporis Christi in substantiam subsequentem, certum est ex principiis positis non converti corpus Christi in illam substantiam; ad hoc enim oporteret quòd corpus Christi simpliciter desineret esse, ut in universum diximus, sect. 1. Si verò sermo sit de conversione, non quidem corporis Christi, sed illius compositi resultantis ex corpore Christi et speciebus panis in compositum, quod resultat ex substantiâ subsequenti et eisdem speciebus, non video cur non possit concedi illud compositum converti in istud, cùm inter desitionem unius et productionem alterius detur aliqua connexio, et detur aliquid commune utrique termino formali, scilicet eadem quantitas et eadem accidentia sub quibus succedit nova substantia in eodem munere substandi quod habebat substantia corporis Christi, licèt in diverso genere. Nec in hoc invenio aliquam peculiarem difficultatem, quæ non facilè dissolvatur ex supradictis.

174. Secunda quæstio esse poterat, an quælibet res possit divinitùs in aliam converti. De quo Suarez, disp. 51, sect. 10; Vasquez, disp. 184, per totam; et P. Luisius Turrianus in Opuscul. theologicis, disp. 2, de Transsubstantiatione, dub. 2 et sequentibus; ubi varias sententias referunt, quas censui omninò omittendas, quia hæc quæstio est merum corollarium doctrinæ præcedentis; et in eâ singuli juxta sua principia consequenter loquuntur : quare tota impugnatio in hâc quæstione pendet ex impugnatione principiorum circa naturam conversionis.

175. Consequenter ergo ad nostram doctrinam supra traditam duas regulas breviter in re hâc statuere debemus. Prima sit, loquendo de transsubstantiatione, posse quidem inter eas omnes et solas res intercedere, quarum una potest alteri succedere in munere substandi eisdem accidentibus. Secunda regula sit, loquendo de quolibet genere conversionis, posse intercedere inter eas omnes et solas res, quarum una poterit succedere alteri circa idem tertium commune in eodem munere cum connexione inter expulsionem unius et introductionem alterius, ut constat ex dictis sect. 1.

176. Hinc infero primò, posse dari transsubstantiationem angeli in lapidem, et è contra, quia posset lapis succedere loco angeli in munere substandi eisdem accidentibus angeli, vel è contra. Dices : Angelus non pendet à suis accidentibus, sicut forma panis pendet à suis; unde, licèt alius angelus, vel substantia lapidis poneretur sub illis, non ideò periret substantia angeli, atque ideò si desineret esse, non desineret propter repugnantiam cum termino *ad quem;* sed illa desitio haberet se disparatè ad introductionem termini *ad quem :* cùm ergo ad conversionem unius in aliud requiratur connexio inter desitionem unius termini, et successionem alterius propter repugnantiam utriusque, consequens est, quòd in illo casu non diceretur angelus converti in lapidem, vel in alium angelum substantem eisdem accidentibus.

177. Respondeo inprimis doctrinam supra positam de conversione possibili angeli in lapidem debere intelligi ex suppositione quòd angelus habeat accidentia quæ possint manere separata ab ipso; quales essent potentiæ distinctæ à substantiâ angeli. Si enim non habet potentias distinctas, non invenimus facilè alia accidentia quæ possint ab ipso separari. Si autem habet potentias distinctas, tunc, licèt angelus non pendeat ab illis dependentiâ à priori, pendet tamen ab illis à posteriori; et sicut materia non potest naturaliter conservari absque omni formâ substantiali, quia Deus ut auctor naturæ non debet eam conservare, nisi in ordine ad compositum substantiale, sic angelus non posset naturaliter conservari absque omnibus suis potentiis, quia Deus ut auctor naturæ non debet angelum conservare, nisi in ordine ad operationes; unde probabile videtur, quòd, ablatis omnibus potentiis, angeli substantia deberet naturaliter desinere, et converteretur in substantiam succedentem sub eisdem potentiis. Quidquid tamen de hoc sit, sufficeret ad conversionem repugnantia moralis utriusque termini; diximus enim supra sufficere ejusmodi repugnantiam ad conversionem unius in aliud. Posset autem excogitari talis repugnantia, si Deus decrevisset, v. g., justas ob causas non conservare aliquem angelum

nisi sub accidentibus lapidis; tunc si poneretur Gabriel substans eisdem accidentibus, et expelleretur ab eis Michael, eo ipso Michael desineret esse, et per consequens diceretur conversus in Gabrielem, cùm ejus desitio haberet connexionem cum introductione Gabrielis, et oriretur ab eâ. Eodem modo converti posset in substantiam lapidis, si hæc poneretur sub illis accidentibus, et idcircò expelleretur et destrueretur substantia angeli, quæ antea illis substabat.

178. Contra hoc objicitur Augustinus, lib. 7 de Genesi ad litteram, cap. 12, ubi ait: *Corpus, aut aliquid, sive terrenum, sive cœleste converti in animam, fierique naturam incorpoream, neque quemquam sensisse hoc scio, nec fides hoc habet.* Quod idem habet Boetius, lib de duabus Naturis. — Respondeo Augustinum loqui de conversione, per quam corpus non solùm sit terminus *à quo*, sed etiam sit materia seu subjectum ex quo fiat anima, sicut ex luto fit vas, ut patet ex Augustini contextu.

179. Objicitur item idem Augustinus, lib. de Immortalitate animæ, cap. 16, in principio, ubi ait animam rationalem non posse converti in irrationalem. — Respondeo tamen ibi non loqui in ordine ad potentiam absolutam, sed solùm negare quòd de facto in composito humano id fiat, quia alioquin jam non maneret anima rationalis, et per consequens nec homo.

Petes: Si succederet albedo, v. g., loco lapidis sustentans accidentia lapidis, diceretur ne transsubstantiatio lapidis in albedinem? — Respondeo negativè, quia transsubstantiatio seu conversio substantialis necessariò postulat esse inter terminos substantiales; quare illa esset conversio mixta, partim substantialis ex termino *à quo*, et partim accidentalis ex termino *ad quem*, ut diximus sectione præcedenti.

180. Infero secundò Deum non posse converti in aliquid aliud; quod certum est apud omnes, cùm Deus non possit desinere esse, quod necesse erat ut diceretur simpliciter converti in aliud. Cæterùm ex hoc non sequitur quòd non possit Deus esse terminus formalis *à quo* in aliquâ conversione, quâ hoc totum convertatur in aliud; ad hoc enim non requiritur desitio termini formalis, ut de facto in conversione hominis in cadaver anima rationalis est terminus formalis *à quo*, licèt non desinat esse anima rationalis, nec dicatur ipsa converti in formam cadaveris. An verò Deus possit esse hoc modo terminus formalis *à quo* alicujus conversionis, pendet ex alterâ quæstione, an Deus possit esse terminus *ad quem* alicujus conversionis. Difficultas ergo est an aliquid possit converti in Deum. Negant non pauci, unusquisque consequenter ad sua principia. Ego tamen non video cur non possit Deus esse terminus formalis alicujus conversionis. Nam si natura Petri assumeretur nunc hypostaticè à Deo, fieret tunc conversio personalis, succedente personalitate divinâ personalitati creatæ circa illas naturas, et diceretur una persona transire in aliam; imò ipsa personalitas creata diceretur converti in divinam. Ratio autem est quia ad hoc non requiritur productio termini formalis, sed unitio nova, seu introductio illius in illud compositum cujus sine imperfectione capax est Deus. Ex quo etiam fit posse tunc personalitatem divinam esse terminum formalem *à quo* respectu alterius conversionis, per quam iterùm natura Petri acciperet personalitatem propriam, et relinqueretur à divinâ: nam, licèt tunc non desineret simpliciter personalitas divina, et ideò non diceretur converti in personalitatem creatam, cæterùm illud compositum ex naturâ Petri et personalitate divinâ converteretur in aliud compositum ex eâdem naturâ et personalitate creatâ; in quâ conversione personalitas divina esset terminus formalis *à quo*.

181, 182. Dices: Ergo de facto causa creata convertitur in Deum, quando, v. g., ex desitione alicujus causæ secundæ Deus incipit conservare aliquo tempore ejus effectum; ut cùm perit forma equi, aliquandiù conservatur ejus temperamentum partiale, nempe aliquis calor viventis in cadavere; tunc enim causa prima succedit causæ secundæ in eodem munere conservandi illum effectum; ergo dicetur causa secunda converti in causam primam. — Respondetur tunc converti quidem concretum in concretum, scilicet effectum causatum à causâ secundâ in eumdem effectum causatum à causâ primâ, non tamen dici causam secundam converti in causam primam, quia terminus formalis illius concreti non est causa, sed causalitas; quarè dicetur benè causalitatem causæ secundæ conversam esse in causalitatem causæ primæ; causalitas enim causæ secundæ est quæ expellitur, et quæ desinit esse, sicut causalitas causæ primæ est quæ introducitur et facit cum effectu illud concretum *causati*, tanquàm forma illius. Si autem loquamur de illo alio concreto causæ causantis, dicendum est non converti unum concretum in aliud, scilicet concretum causæ secundæ causantis talem effectum, in concretum causæ primæ causantis eumdem effectum; et multò minùs causam secundam in primam, quia ad conversionem, ut supra dictum est, requiritur quòd maneat aliquod tertium commune utrique termino formali; in illis autem duobus concretis nihil tertium commune perseverat, quia causa secunda non manet, neque ejus causalitas, quæ duæ solæ constituebant illud concretum causæ secundæ causantis talem effectum; neque enim effectus ipse intrat ad componendum illud concretum, sed sola causa et causalitas; ergo non est vera conversio unius concreti in aliud, et per consequens multò minus unius causæ in aliam, cùm non participent aliquid idem, cum quo faciant concretum. Posset quidem dici minùs propriè unum concretum converti in aliud, sicut si abbatia aliqua mutetur in episcopatum; tunc etiamsi episcopatus daretur alteri ab eo qui priùs fuerat abbas, diceretur abbas talis Ecclesiæ conversus in episcopum, et abbas factus episcopus, quia nimirùm apprehenditur aliquid commune perseverans sub abbatiâ et episcopatu, scilicet ratio communis ejus qui præficitur tali Ecclesiæ, cui subjecto convenit uterque terminus formalis. Sic in casu nostro minùs propriè diceretur causa secunda causans talem effectum conversa in causam primam causantem eumdem effectum,

quia apprehenditur aliquid commune perseverans sub utrâque causalitate, scilicet causa talis effectûs, vel è contra causalitas in communi talis effectûs perseverans sub utrâque causâ. Sic etiam dicitur unus prætor mutatus in alium prætorem, quia apprehenditur eadem prætura communis perseverans sub utroque, quæ locutiones sunt minùs propriæ. Atverò in conversione eucharisticâ unum concretum convertitur propriè in aliud, quia, licèt conjunctio cum speciebus non sit eadem, nec substatio, ut ita dicam, sit eadem, accidentia tamen sunt eadem, ex quibus et ex corpore Christi resultat aliquod concretum novum, cujus pars intrinseca sint eadem accidentia cum quibus substantia panis prius componebat illud compositum, et cum quibus postea corpus Christi componit aliud compositum resultans ex corpore Christi et speciebus, quorum compositorum unum dicitur propriè converti in aliud, et ideò terminus formalis *à quo*, nempe panis, dicitur converti in terminum formalem *ad quem*, nempe corpus Christi.

183. Instabis, posse etiam concipi aliquod compositum resultans ex causâ secundâ et effectu causato, in quod compositum intret ipse etiam effectus, et aliud compositum resultans postea ex causâ primâ et eodem effectu ab illâ conservato, in quod etiam compositum intret idem effectus, quorum compositorum unum convertetur in aliud, quia perseverat aliquid commune sub utroque, nempe idem effectus, et per consequens terminus formalis *à quo*, scilicet causa secunda in casu supra posito, quando desinit esse, dicetur converti in causam primam succedentem in eodem munere conservandi eumdem effectum. — Respondeo, neque etiam inter illa composita, quæcumque illa sint, dari veram et propriam conversionem, sed impropriam, et multò minùs inter ipsas causas secundam et primam, quia ad propriam conversionem requiritur quòd termini formales habeant conjunctionem cum illo tertio communi perseverante sub utroque. Sic forma substantialis utraque est in eâdem materiâ, quando fit conversio formalis; calor et frigus successivè sunt etiam in eodem subjecto, quando convertitur calidum in frigidum; panis et corpus Christi conjunguntur successivè cum eisdem accidentibus in conversione eucharisticâ, et sic de aliis. Causa autem efficiens, ut talis est, nullam habet conjunctionem intrinsecam aut intimam cum effectu; ideò non dicitur propriè converti una in aliam, quia per hanc vocem intelligunt quod ibi, seu in eo subjecto aut termino, ubi cernebatur unum, postea inveniatur aliud in quod illud primum conversum dicitur, ut constat ex omnibus conversionibus tam fabulosis quàm veris, quibus hoc nomen unquàm applicatum est. Posset ergo illa appellari conversio impropria non tamen propria et stricta.

184. Infero tertiò non posse aliquam creaturam transsubstantiari in naturam divinam, quia, licèt natura divina posset succedere substantiæ lapidis in munere sustentandi accidentia lapidis in genere causæ efficientis, non tamen diceretur Deus substare illis accidentibus. *Substare* enim, ut ex superioribus constat, non solùm dicit sustentationem, sed etiam alligationem, ratione cujus dicatur contineri sub illis accidentibus; natura autem divina, ut talis, non potest contineri et alligari ad aliqua accidentia, quia talis continentia significat rem contentam ex vi illius præsentiæ non esse extra illud spatium accidentium, et moveri cum illis quòcumque ferantur, quod in Deo reperiri non potest.

SECTIO XI

Utrùm per hanc conversionem desinat omninò substantia panis.

185. Complectemur in hâc sectione et sequenti duas difficultates quæ restant : an desinat omninò substantia panis, et an annihiletur. De quibus agit S. Thomas, art. 2 et 3, ut maneat integrè explicata totâ quæst. 7 S. Thomæ; nam de materiâ art. 5, agemus disp. 9. Et quod attinet ad primum de desitione substantiæ panis, certum de fide est nihil substantiæ panis et vini manere in Sacramento Eucharistiæ, sed totam illam converti in corpus et sanguinem Christi, ut habetur in concilio Lateran. sub Innocentio III, cap. 1, in Constantiensi, sess. 8, et clariùs in Tridentino, sess. 13, c. 4, et can. 2, et in aliis; et ex communi Patrum consensu quos vide apud auctores in præsenti. Res enim facilis est et ferè ad meram controversiam spectans; quare breviter substantiam totius doctrinæ colligemus.

186. Fundamentum ergo hujus veritatis sumitur potissimè ex Christi verbis : *Hoc est corpus meum*; nam si ibi adesset substantia panis, licèt ibi esset simul corpus Christi, non diceretur verè simpliciter : *Hoc est corpus Christi*, sed deberet dici : *Hoc est corpus Christi et panis*. Sicut, si misceatur sanguis humanus cum vino, non potest dici simpliciter : *Iste est sanguis*, sed : *Hic est sanguis et vinum*, quia non possunt designari accidentia sub quibus est sanguis, non designatis iis sub quibus est vinum, propter commixtionem; nec etiam, ostenso calice ex vino et tacte, possum simpliciter dicere : *Hoc est vinum*; ergo multò minùs in præsenti potest dici simpliciter : *Hic est sanguis*, cùm sint eadem omninò accidentia sub quibus contineretur sanguis et vinum, et illud *hoc* vel *hic* significet totam substantiam contentam sub illis accidentibus; nec etiam poterit dici : *Hic est calix sanguinis*, si in illo calice continetur etiam vinum.

187. Dices verba illa : *Hoc est corpus Christi*, æquivalent huic propositioni : *Corpus Christi continetur sub his accidentibus*; hæc autem esse vera, licèt ibi contineretur panis; ergo et prima. — Respondeo negando antecedens, nisi addatur aliqua particula; nam illa verba æquivalent huic propositioni : *Corpus Christi continetur totaliter sub his accidentibus*, seu, *ipsum solum continetur*; hæc enim est vis illius pronominis *hoc*, ut constat ex communi hominum usu.

188. Urgebis, quia quando est duplex vel triplex suppositum in eâdem naturâ, ut in naturâ divinâ, possumus dicere : *Hic Deus est Pater*, non explicando alia supposita; ergo eodem modo, licèt esset duplex

substantia sub eisdem accidentibus panis, possemus dicere : *Hoc est corpus Christi*, non explicando substantiam panis. — Respondetur negando consequentiam. Ratio discriminis est, quia illud *hoc* vel *hic*, ut diximus disputat. 13 de Incarnatione, sect. 3, habet vim determinandi naturam, non suppositum, quando additur concreto naturæ; nam *hic homo*, non est, *hoc suppositum humanitatis*, sed *suppositum hujus humanitatis*. Similiter, *hic Deus*, non est, *hoc suppositum naturæ divinæ*, sed *suppositum hujus naturæ divinæ;* et ideò est vera illa propositio : *Hic Deus est Pater*, quasi dicas : *Aliquod suppositum hujus naturæ divinæ est Pater*. At in nostro casu esset falsa propositio : *Hoc est corpus Christi*, si esset etiam ibi substantia panis, quia illud *hoc* determinat non solùm accidentia, sed etiam contentum sub illis, ut constat ex usu hominum; non enim dicunt, ostensâ bursâ in quâ sit aurum et plumbum : *Hoc est aurum;* neque, ostenso vase in quo sit lac et vinum : *Hoc est vinum;* quia nimirùm illud *hoc* determinat totum contentum sub continente quod ostenditur.

189. Sed contra instabis, quia, si in eodem supposito sit duplex natura, ut in Christo est natura divina et humana, tunc, ostenso illo, possumus dicere : *Hic est homo*, non explicando alteram naturam, quia illud *hic* non est necesse quòd explicet omnem naturam contentam in illo supposito ; ergo neque erit necesse quòd explicet omnem substantiam contentam sub illis accidentibus. — Respondetur negando consequentiam, quia prædicatio quæ fit in concreto, potest fieri de unâ parte non explicando aliam; secùs verò, quando fit in abstracto. Sic dicimus : *Homo est sanguineus*, *homo est materialis*, etc., non verò dicimus : *Homo est sanguis*, *homo est materia*, quia nunquàm potest prædicari realiter pars de toto in recto, potest tamen in obliquo; dicere enim hominem esse sanguineum, est solùm dicere ipsum habere sanguinem, quod verum est. Sic etiam dicimus de Christo : *Hic est homo*, quia hoc est dicere illud suppositum habere naturam humanam. At in nostro casu prædicaretur in recto pars de toto, si, existente etiam sub speciebus substantiâ panis, diceremus : *Hoc est corpus Christi;* quia sensus esset : *Substantia contenta sub his accidentibus est corpus Christi;* quod perinde esset ac dicere : *Hæc est materia prima*, ostensâ totâ humanitate.

190. Dices : De facto ponitur sub speciebus vini corpus Christi et ejus anima ; et tamen dicitur verè : *Hic est sanguis*, non explicando substantiam corporis et animæ; ergo posset etiam dici, licèt ibi esset substantia vini. — Negatur consequentia, quia corpus et anima Christi, licèt sint in calice, non tamen substant illis accidentibus, neque gerunt circa illa munus quod gerebat substantia vini, sed solus sanguis ; sicut in hostiâ corpus, et non sanguis, substat accidentibus loco panis; hinc est posse per accidentia demonstrari solum sanguinem, quia solùm demonstratur substantia eorum accidentium. Si verò esset ibi substantia vini, deberet demonstrari, quia illa potissimùm esset substantia eorum accidentium, et quæ primo loco, eis designatis, deberet intelligi, utpote substantia eorum propria et non aliena.

191. Hinc infertur primò non posse verificari verba Christi ratione unionis quæ sit inter panem et corpus Christi, ut volunt Lutherani ; nam unio inter duo extrema non sufficit ad prædicandum unum de alio. Dices hanc unionem esse hypostaticam quæ sufficit ad illam prædicationem : nam, sicut Verbum assumpsit semel naturam humanam, sic quotidiè assumit naturam panis in Eucharistiâ ; qui modus dicendi tribuitur Ruperto. — Sed contra hoc est quia, etiam datâ illâ unione, non diceretur verè de pane esse corpus Christi, sed esse Christum ; sicut nec modò dicitur de sanguine esse corpus Christi, licèt utrumque sit assumptum ab eodem Verbo ; nam hæc assumptio non sufficit ad hoc ut una pars prædicetur de aliâ, vel natura integra prædicetur de unâ parte. Nec etiam potuit panis assumi hypostaticè ab ipso Christi corpore immediatè; ut voluit quidam Joannes Parisiensis; quia unio hypostatica non potest fieri naturæ ad naturam, sed naturæ ad subsistentiam, ut suppono.

192. Infertur secundò hanc fidei veritatem sufficienter ex Christi verbis haberi, et non solùm ex Ecclesiæ definitione, quod minùs cautè negavit Scotus; contra quem observare oportet doctrinam Tridentini ubi supra docentis hanc doctrinam semper habitam in Ecclesiâ Dei ex veritate verborum Christi Domini.

193. Infertur tertiò, contra Durandum, non solùm non manere substantiam panis integram, sed neque ejus materiam primam unitam animæ Christi ; quia concilium absolutè docet manere duntaxat species seu accidentia panis; tum etiam quia si ideò solùm daretur conversio, quia succederet alia forma sub eâdem materiâ, ergo illud corpus Christi resultans ex illâ materiâ non esset quod erat in cœlo, nec quod tradendum et crucifigendum erat, sed aliud diversum.

194. Infertur quartò nec etiam manere in Eucharistiâ aliquam rationem substantialem individuam eamdem numero quæ erat in pane, scilicet eamdem rationem entis vel substantiæ, etc., quod immeritò forsitan tribuitur Cajetano ; et constat clarè, tum quia esset contra definitionem Tridentini, tum quia impossibile est illam rationem, seu formalitatem, quæ antea distinguebatur à corpore Christi, modò identificari cum illo, et prædicari de illo ; tum denique quia destructâ ratione specificâ panis, non potuit non destrui ratio substantiæ et entis, ut suppono ex dialecticâ.

195. Infertur quintò nec etiam subsistentiam panis manere, quia hæc est aliquid substantiæ panis, nec etiam existentiam, ut voluit Banes, 1 p., q. 4, art. 2, dub. 7, in 1 editione ; qui, licèt in secundâ editione eam sententiam reliquerit, dixit tamen adhuc eam esse probabilem, quia probabile est accidentia existere per existentiam substantiæ ; quare, cùm maneant accidentia panis, probabile est manere existentiam panis, per quam existant illa accidentia. — Re tamen verâ illa sententia est omninò improbabilis, et

contra omnes theologos, quorum aliqui graviori censurâ eam notant, ut videri potest apud Suarez in præsenti; quia videtur apertè contra definitionem Tridentini ubi supra dicentis nihil substantiæ panis remanere; præsertim quòd principia quæ supponit ex philosophiâ, sunt falsa, utpote existentiam distingui ab essentiâ, et esse separabilem ab illâ, posseque manere existentiam Petri, mortuo Petro; accidentia item non habere propriam existentiam distinctam ab existentiâ substantiæ et alia hujusmodi.

196. Contra hanc fidei doctrinam plura sunt argumenta pro singulis sententiis rejectis, sed quæ facilè quivis poterit dissolvere ex supra dictis. Solùm habent aliquam difficultatis speciem tria testimonia, Gelasii, Chrysostomi et Theodoreti, qui dicunt Deum non destruxisse in Eucharistiâ naturam panis. — Verùm duo priora non sunt Gelasii et Chrysostomi, sed aliorum, ut observant nostri auctores communiter; et ad omnia similia respondetur ibi per panis naturam intelligi accidentia, et proprietates panis, latè accepto nomine *naturæ* pro conditionibus innatis; sicut dici solet consuetudinem esse alteram naturam. Præsertim cùm ipse Theodoretus fateatur in hoc Sacramento mutationem invisibilem fieri, quod sine desitione substantiæ panis non posset concedere.

197. Objici etiam potest modus loquendi Patrum, qui sæpè dicunt post consecrationem *id quod erat panis esse corpus Christi*, ut habetur apud Ambrosium relatum in c. *Panis*, et in c. *Reverà*, de consecratione, d. 2, et alios; ergo aliqua entitas panis manet in corpore Christi; alioquin si nihil manet, ergo corpus Christi non est quod erat panis. — Respondetur sensum hujus propositionis non esse quòd eadem numero entitas quæ erat in pane sit in corpore Christi, sed quòd idem prædicatum quod tribuebatur pani, tribuatur eodem modo corpori Christi, sicut dicere solemus: *Quod antea erat Petrus, est modò Paulus;* quia scilicet successit ei in præturâ, non quia Paulus sit eadem entitas numero quæ erat Petrus, sed quia prædicatum quod antea tribuebatur Petro dicitur nunc de Paulo, scilicet esse prætorem. Sic etiam de corpore Christi dicitur nunc idem prædicatum quod antea de pane, scilicet contineri sub his accidentibus, et ideò dicimus nunc esse corpus Christi quod antea erat panis, scilicet habere illud prædicatum quod antea habebat panis.

198. Dices: Non potest aliquod prædicatum tribui subjecto, quin sit idem cum subjecto; ergo, si convenit pani et corpori Christi idem prædicatum, consequens est ut eadem numero realitas quæ antea erat panis sit modò corpus Christi. — Respondeo negando consequentiam; ratio est, quia prædicatum quod tribuitur pani et corpori Christi, licèt respectu utriusque servet eamdem significationem, non est prædicatum determinatum et simplex, sed vagum, nec verificatur respectu utriusque eodem modo. Prædicatum est: *Contentum sub his accidentibus*, seu, *esse illud quod continetur sub his accidentibus;* per quod non significatur determinatè hoc vel illud contentum, sed in confuso et vagè illud quod continetur, sive sit hoc, sive illud; quando autem dicitur de pane, verificatur de pane, quia panis est tunc illud quod continetur; et quando dicitur de corpore Christi, verificatur de ipso, quia ipsum est sua entitas, quæ tunc continetur sub speciebus; itaque prædicatum, prout significatur per illam vocem idem est, non tamen est aliquid determinatum, sed aliquid vagè significatum; in hujusmodi autem prædicatis non valet consequentia ad identitatem utriusque subjecti inter se ex eo quòd participent idem prædicatum; nam de Petro dicimus esse prætorem, et de Paulo etiam dicimus esse prætorem, cum eâdem semper significatione ex parte prædicati; et tamen non tribuimus eamdem entitatem determinatè Petro et Paulo, nec verificatur illud prædicatum de utroque, ratione ejusdem determinatæ entitatis, sed ratione diversarum, quia prædicatum vagum nunc verificatur ratione unius, et postea ratione alterius, licèt semper sit idem prædicatum; quare in toto rigore non est vera in sensu proprio illa propositio, *quod priùs erat panis nunc est corpus Christi,* sed in sensu minùs proprio, quia non verificatur ratione alicujus determinati, quod idem fuerit panis, et sit corpus Christi.

199. Potest adhuc objici Ambrosius, lib. 4 de Sacramentis, c. 5, ubi sic ait: *Si tanta vis fuit in sermone Christi ut inciperent esse quæ non erant; quantò magis operatorius erit ut sint quæ erant, et in aliud convertantur?* Ergo panis non desinit omninò, sed adhuc perseverat. — Respondetur inprimis illum locum Ambrosii aliter haberi apud Landfrancum, scilicet: *Quantò magis operatorius est ut quæ erant in aliud mutentur*, et hoc modo inquit haberi in aliis codicibus. — Respondetur secundò Ambrosium non velle manere subjectum panis propriè loquendo, sed panem qui erat partim manere (quoad accidentia) et partim converti in corpus Christi, vel denique panem qui erat, esse postea non retinendo suam entitatem, sed factum corpus Christi, qui modus loquendi, licèt improprius, aliquando usurpatur ad declarandam conversionem, ut supra vidimus.

SECTIO XII.

Utrùm substantia panis et vini annihiletur.

200. Quæstio hæc est omninò de nomine, et quæ ex supra dictis facilè potest expediri: nam, licèt sententia asserens substantiam panis annihilari non sit digna ullâ censurâ theologicâ, ut cum aliis fatetur Luisius Turrianus, supra, dub. 15, asserendum tamen est cum S. Thomâ in præsenti, art. 3, et communi theologorum, illam non esse annihilationem, ut magis et magis distemus ab hæreticis, qui contendunt panem non posse converti in corpus Christi, quia inquiunt nos ponere panis annihilationem. Omissis autem pluribus rationibus quibus hanc communem conclusionem probant theologi, quas videre poteris apud Suarez, in præsenti, sect. 7, et Vasquez, disp. 185, probari potest breviter supponendo quid intelligatur nomine *annihilationis*. Etenim annihilatio, ut nomen

ipsum sonat, est talis desitio per quam id quòd desinit tendit ad purè nihil. Quare, licèt substantia panis ita desinat, ut nihil prorsùs ipsius maneat, non tamen annihilatur, quia ejus desitio non tendit ad nihil, sed ad aliquid, scilicet ad corpus Christi, in quòd convertitur panis, annihilari enim est ad nihilum abire; panis autem non abiit in nihilum, cum abierit in substantiam corporis Christi. Fateor panem abire in nihil panis, cùm nihil maneat ipsius; non tamen abit in nihil simpliciter, cùm transeat in corpus Christi; et ideò iisdem rationibus quibus probatur panem converti in corpus Christi, probatur etiam panem non annihilari.

201. Quòd autem ad annihilationem non sufficiat quòd nihil maneat rei desinentis, probatur etiam à simili ex creatione, quæ est productio rei ex nihilo; et, licèt forma equi, quando generatur, producatur ex nihilo suî (nihil enim formæ equi præsupponebatur antequàm generaretur), non tamen dicitur creari, quia non fit ex nihilo simpliciter; fit enim ex præsupposito subjecto; ergo similiter res quæ desinit in aliquid aliud, licèt desinat in nihil suî, non dicetur simpliciter annihilari.

202. Objicies: Annihilatio respondet creationi, et corruptio generationi; ergo quotiescumque desinit res quæ conservabatur per concursum creativum, dicetur annihilari. — Respondeo annihilationem correspondere creationi, non in hoc quòd semper creationi debeat succedere annihilatio, sed in eo quòd, sicut creatio est ex nihilo simpliciter, ita annihilatio sit ad nihilum simpliciter; et sicut ad creationem non sufficit quòd ante rei productionem nihil prorsùs ipsius præsupponeretur, sic etiam ad annihilationem non sufficit quòd post rei desitionem nihil prorsùs maneat rei desinentis.

203. Objicies secundo: Ergo, si forma equi taliter desineret, ut non succederet alia forma in materiâ, sed maneret materia sine formâ, diceretur annihilari, quia jam tunc desinit in nihil simpliciter. Aliquis fortassè concedet sequelam propter rationem positam; ego tamen in quæstione de nomine malo appellare illam corruptionem quàm annihilationem. Alioquin deberes consequenter fateri, quando actus voluntatis vel intellectûs desinit sine eo quòd succedat alius actus amoris vel cognitionis, desinere per annihilationem, et per consequens meam voluntatem habere vim ad annihilandum suos actus; quod videtur esse contra communem loquendi modum, quem servat S. Thomas, 1 p., quæst. 104, art. 4. — Respondeo ergo illam non esse annihilationem, quia, quamvis non convertatur in aliud, non tamen desinit simpliciter in nihilum omni modo, sed remanet adhuc illa forma in potentiâ subjecti ex quo fuerat educta. Quare sicut ad creationem requiritur quòd res ita fiat ex nihilo ut non præcedat aliquid ut subjectum ex quo fiat res, nam ideò forma equi non dicitur creari, quia fit ex subjecto, sic etiam ad annihilationem requiritur desitio in nihil taliter ut nec desinat res in alium terminum *ad quem*, nec etiam maneat in potentiâ subjecti; quia sicut illud, *ex nihilo*, in definitione creationis tollitur per hoc quòd res quæ producitur educatur ex potentiâ subjecti, sic illud, *in nihilum*, in definitione annihilationis tollitur, si res quæ desinit reducatur in potentiam subjecti unde educta fuerat, quia sicut in generatione censetur forma quasi educi ex subjecto in quo latebat, ita in desitione formæ censetur quasi reduci iterùm forma ad subjectum unde fuerat educta, et ita non annihilari, sed restitui suo subjecto unde fuerat antea accepta. Quod licèt magnam vim faciat in modo loquendi, ad quæstionem tamen merè de nomine satis est quòd nomina usurpata fuerint juxta hunc vulgarem modum loquendi et concipiendi.

204. Recentiores aliqui hunc nostrum modum dicendi impugnaverunt, quia etiam quando destrueretur totaliter equus, et periret etiam ejus materia prima, adhuc forma equi maneret in potentiâ aliarum partium materiæ quæ remanerent in rerum naturâ; et tamen tunc concedimus annihilari verè totum equum, tam formam quàm materiam; ergo quòd maneat forma in potentiâ subjecti, non impedit quod dicatur annihilari. Ad illud verò quod afferimus ex actibus voluntatis, qui non dicuntur annihilari, quando desinunt esse absque eo quòd succedat alius actus, respondent negando casum, quia non est possibilis pura omissio libera, atque ideò voluntas non potest suspendere suum concursum, nisi per alium actum positivum.

205. Sed inprimis, licèt voluntas non possit liberè omittere per puram omissionem, poterit tamen habere omissionem puram necessariam, ut si per somnum aut aliâ de causâ objectum non ampliùs proponatur; tunc enim et in voluntate et in intellectu desinunt conservari actus absque aliorum productione. Et quidem sanctus Thomas, 1 part., quæst. 104, art. 4, ad 3, non aliâ de causâ dicit accidentia non annihilari, nisi quia, quandò pereunt, censentur manere in potentiâ sui subjecti. Unde ad instantiam illorum recentiorum respondetur, quando cum formâ equi periret simul ejus materia, dici quidem posse annihilatum equum, quia tunc non censetur forma equi reducta ad potentiam subjecti à quo fuerat accepta; non enim censetur reduci ad potentiam, quod ex potentiâ non fuerat eductum; quare, sicut forma equi producta per creationem, si postea destruatur, dicetur annihilari, quia non fuerat educta, et ubi non præcessit eductio, non sequitur reductio sic nec censetur reducta in illud subjectum ex quo non fuerat educta; et ideò, licèt maneat in potentiâ aliarum partium materiæ, dicitur annihilari, quia non reducitur per illam destructionem ad potentiam subjecti è quo fuerat educta; quod totum, ut dixi, pertinet ad modum loquendi; sed loquendum est cum multis.

206. Objici potest ultimò quia anima rationalis de facto verè producitur per creationem à Deo, licèt non fiat ex nihilo in omni sensu; nam, licèt non educatur ex potentiâ subjecti, habet tamen terminum *à quo* positivum, quia producitur per conversionem embryonis in hominem, et per consequens terminus formalis

à quo est forma embryonis quæ desinit esse, et convertitur in animam rationalem, quæ est terminus formalis *ad quem* in illâ conversione formali; ergo similiter terminus formalis positivus *ad quem* non impediet quòd substantia panis dicatur annihilari. Probatur consequentia, quia, sicut annihilatio est desitio in nihilum, sic creatio est productio ex nihilo; ergo, sicut illud, *ex nihilo*, in creatione non excludit terminum positivum *à quo* conversum in id quod creatur, sed solum subjectum, ex quo educatur, sic illud, *in nihilum*, in annihilatione non excludet terminum positivum in quem convertatur id quod annihilatur, sed solùm subjectum in cujus potentiam reducatur.

207. Respondetur productionem animæ rationalis de facto esse veram creationem in rigore loquendo; licèt minùs propriè loquendo non sit creatio, sed conversio formæ embryonis in animam; desitionem verò panis non esse propriè annihilationem. Ratio discriminis desumenda est ex utriusque definitione; nam *annihilari* est desinere in nihilum; ad hoc autem requiritur quòd nec desinat res in aliquid ut in subjectum, nec ut in terminum, quia utroque modo desinit in aliquid. Atverò *creatio* est productio ex nihilo; ubi præpositio *ex* in rigore sermonis solùm competit subjecto; nam, licèt soleat usurpari illud *ex* minùs propriè ad significandum etiam ordinem terminationis frequentiùs quàm præpositio *de*, et ideò S. Thomas admiserit magis illam propositionem : *Ex pane fit corpus Christi*, quàm illam : *De pane fit corpus Christi*, in rigore tamen utraque propositio videtur habere eamdem vim, ut docent Bonaventura, Alexand. Gabriel et alii, quos refert et sequitur Vasquez, disp. 181, c. 14, atque ideò utraque videtur significare in rigore quòd res quæ fit ex aliquo educatur vel extrahatur ex potentiâ subjecti; nam eo modo quo dicitur educi ex subjecto, dicitur fieri ex illo, vel certè significat aliquam consubstantialitatem, seu quòd id quod fit ex alio vel de alio participet intrinsecè aliquid illius ex quo vel de quo dicitur fieri. Sic enim homo dicitur *fieri ex embryone aut semine*, quia aliquid embryonis vel seminis manet in homine; sic dicitur *ex albo fieri nigrum*, quia manet aliquid albi in nigro, nempe idem subjectum : non potest autem dici in eodem rigore quòd ex albedine vel de albedine fiat nigredo, quia nihil albedinis manet in nigredine. Similiter ergo non poterit in sensu rigoroso dici quòd de formâ vel ex formâ embryonis fiat anima rationalis, quia anima non participat intrinsecè aliquid formæ embryonis, et ideò in rigore fit ex nihilo, quia forma embryonis non est id *ex quo*, sed terminus *à quo* illius conversionis formæ embryonis in animam rationalem, licèt embryo sit etiam ex quo fit homo, eò quòd homo retinet intrinsecè aliquid embryonis.

208. Cæterùm, quamvis loquendo in toto rigore id verum sit, et ideò anima rationalis dicatur simpliciter fieri ex nihilo et creari, in sensu tamen minùs rigoroso dici poterit forma embryonis id ex quo fit forma rationalis, ita ut illud *ex* significet solùm ordinem terminorum, et in illâ significatione posset dici vel animæ rationalis productionem non esse simpliciter creationem, quia non esset omninò ex nihilo, sed esse conversionem formæ embryonis in animam; vel posset etiam sustineri quòd dicenda sit creatio, quia de ratione creationis non est quòd sit ex nihilo in omni sensu, sed solùm in sensu rigoroso et proprio, in quo solùm excluditur pars præcedens, vel concursus subjecti ex cujus potentiâ educatur. Hæc ergo est differentia inter creationem et annihilationem, quòd illud, *ex nihilo*, quod ponitur in definitione creationis, solùm intelligitur de subjecto sustentante, vel de parte præcedente; et idem sit dicere, *fieri ex nihilo*, ac dicere non præsupponere partem suî, nec subjectum ex cujus potentiâ educatur; atverò illud, *in nihilum*, quod ponitur in definitione annihilationis, extenditur ad excludendum etiam terminum positivum subsequentem; ita ut *desinere in nihilum* sit non manere partem illius quod desinit, nec subjectum ex quo fuerat eductum, nec terminum positivum in quem conversum fuerit quod desinit; propter majorem enim latitudinem illius præpositionis *in* possunt hæc omnia comprehendi sub illis vocibus, quod non potest meliùs probari quàm ex communi modo concipiendi et loquendi.

209. Ex dictis infero primò desitionem materiæ primæ, adhuc perseverante formâ, futuram annihilationem, quia tunc materia desineret in nihil, cùm nullum haberet terminum *ad quem*, nec etiam reduceretur in potentiam subjecti unde fuerat educta; non enim fuerat educta ex aliquo subjecto : idem dicendum de animâ rationali, quæ quidem, perseverante materiâ cui unitur, potest desinere per annihilationem ob eamdem rationem. Denique forma equi desineret etiam per annihilationem, si, pereunte illâ, periret etiam materia cui unitur, et non succederet per conversionem aliquis terminus *ad quem;* tunc enim jam desitio formæ equi non esset reductio ejus ad potentiam subjecti unde fuerat educta, cùm non maneret tale subjectum; et per consequens illa desitio esset in merum nihil.

210. Infero secundò desitionem panis secundùm se (quod idem applicari potest ad desitionem aliarum rerum) non esse intrinsecè annihilationem nec etiam desitionem alterius speciei oppositæ ad annihilationem, quia hæc eadem desitio numero, secundùm totum intrinsecum quod habet, posset esse annihilatio, si non conjungeretur cum successione corporis Christi sub speciebus; quare esse vel non esse annihilationem, est denominatio extrinseca respectu hujus desitionis secundùm se. Similiter desitio formæ equi, quæ modò est corruptio, eadem numero esset annihilatio, si conjungeretur cum desitione materiæ, et sine successione alterius termini *ad quem;* unde illa desitio secundùm se et intrinsecè nec est corruptio nec annihilatio, sed desitio formæ equi.

211. Infero tertiò non requiri ad annihilationem quòd res non desinat ex vi alicujus actionis positivæ; posset enim aliquid annihilari, et tamen desinere ex vi actionis positivæ. Hæc illatio est contra modum

quo aliqui probant desitionem panis non esse annihilationem, ex eo quòd desinit per actionem positivam. Videtur tamen mihi consequenter concedenda ad principia posita in hâc disputatione, quia, ad hoc ut aliquid non annihiletur, requiritur ut desinat in aliud, ut supra diximus, seu ut non tendat in nihil. Potest autem contingere ut res desinat ex vi actionis positivæ, et tamen non transeat nec convertatur in aliud; ergo quòd annihiletur. Minor constat ex dictis sect. 1. Diximus enim ad conversionem requiri quòd res quæ succedit succedat in eodem munere, et in ordine ad idem tertium perseverans sub utroque termino; alioquin non dicitur converti unum in aliud; ergo, si res desineret ex vi positionis alterius, sine istâ tamen successione in eodem munere, non diceretur res desinens desinere in aliud, seu transire in aliud; ergo verè desineret in nihil. Posse autem contingere quòd desinat ex vi positionis alterius sine successione in eodem munere, probari potest, quia si Deus decerneret non conservare simul duos angelos ob aliquam rationem congruentiæ, et tunc supposito hoc decreto, destrueret unum ad creandum alium, desineret quidem unus ex vi voluntatis creandi alium, seu quia creabatur alius; tunc autem non converteretur unus in alium, quia non daretur successio secundi in ordine ad aliquid commune perseverans; ergo tunc prior angelus, licèt desineret ex vi positionis alterius, non tamen desineret in alium, sed in purum nihil.

212. Petes an forma panis in Eucharistiâ desinat per corruptionem. — Respondeo non appellari illam propriè corruptionem, quia corruptio videtur significare desitionem per quam forma educta ex subjecto reducitur ad ejus potentiam; quare, pereunte subjecto, non dicitur forma corrumpi; erit ergo desitio illa innominata, et quæ secundùm se nec sit corruptio nec annihilatio: posset tamen eadem esse corruptio, si maneret subjectum, aut annihilatio, si non succederet corpus Christi, nec alius terminus *ad quem*.

DISPUTATIO VIII.

DE MODO QUO EXISTIT CHRISTUS IN EUCHARISTIA.

1. Sanctus doctor, q. 76, art. 1, quærit an sit totus Christus in hoc Sacramento. Art. 2, utrùm sit totus sub utrâque specie. Art. 3, utrùm sit totus sub quâvis parte specierum. Art. 4, utrùm sit tota quantitas Christi. Quibus omnibus respondet affirmativè. Art. 5, utrùm corpus Christi sit in Eucharistiâ, sicut in loco. Respondetque negativè; de quo dictum est satis in superioribus. Art. 6, utrùm corpus Christi sit mobiliter in Eucharistiâ. Et respondet moveri non per se, sed per accidens. Art. 7, utrùm corpus Christi in Eucharistiâ possit videri oculis corporeis. Cui respondet negativè. Denique art. 8, utrùm quando in hoc Sacramento apparet miraculosè caro vel puer, sit ibi verè corpus Christi. Cui respondet sub quâdam distinctione. Materiam hujus quæstionis in sequentibus examinabimus.

SECTIO PRIMA.

Utrùm Christus secundùm totum quod includit sit in hoc Sacramento.

2. Nomine *Christi* intelligimus suppositum divinum Verbi subsistens in duplici naturâ, humanâ et divinâ, ut docet Augustinus, serm. 49 de Tempore, et theologi cum S. Thomâ, 3 p., q. 17, art. 1 et 2. Quo supposito, certum est de fide totum Christum secundùm totum quod includit esse in Eucharistiâ, et sub quâlibet specie. Habetur in concilio Constantiensi, sess. 13, in Basil., sess. 30, in Florent., sub Eugenio, in decreto fidei, post ultimam sessionem; in Tridentino, sess. 13, c. 3, et sess. 21, c. 3. Probari potest ex communi Patrum consensu ab ipsis apostolis derivato, et ab Ecclesiâ semper unanimiter accepto; de quo videatur Vasquez, disp. 185, c. 1, qui benè advertit aliqua Scripturæ loca ex quibus hæc veritas solet communiter probari, non habere efficaciam; possunt enim facilè in contrarium explicari.

3. Ratione item probatur, quia, licèt non omnia quæ Christus includit ponantur in Eucharistiâ ex vi verborum, omnia tamen poni debent saltem per concomitantiam ratione connexionis quam ea omnia habent inter se; quare concilium Tridentinum, dictâ sess. 13, c. 3, postquàm dixit corpus esse ex vi verborum sub speciebus panis, et sanguinem sub speciebus vini, sic addit: *Ipsum autem corpus sub specie vini, et sanguinem sub specie panis, animamque sub utrâque vi naturalis illius connexionis quâ partes Christi Domini, qui jam ex mortuis resurrexit, non ampliùs moriturus, inter se copulantur; divinitas porrò propter admirabilem ejus cum corpore et animâ hypostaticam unionem.* Hæc sunt verba concilii; post quæ restat difficultas, in quo fundetur hæc concomitantia ratione unionis, ita ut, posito corpore in hostiâ, necesse sit poni etiam animam.

4. P. Vasquez ubi supra, n. 9, et disp. 189, c. 4, et disp. 192, c. 3, dicit totum hoc fundari in eo quòd ea quæ conveniunt alicui antecedenter ad locum, conveniunt ei secundùm se, et ideò impossibile est etiam de potentiâ absolutâ ut conveniant ei in uno loco, et non in alio; quare, cùm anima, v. g., uniatur corpori antecedenter ad locum, unitur illi secundùm se; et per consequens ubicumque fuerit illud corpus, debet necessariò esse animatum. Verùm in hâc doctrinâ et fundamento supponit ejus auctor falsa principia philosophiæ. Verius enim est posse divinitùs idem corpus in uno loco esse album, et in alio carere albedine, quia ad hoc ut sit album utrobique, non sufficit habere albedinem, sed requiritur etiam duplex præsentia albedinis in utroque loco: potest autem Deus dare albedini unam præsentiam, et non aliam. Ex quo patet ad fundamentum P. Vasquez; nam, licèt albedo uniatur subjecto secundùm se et independenter ab hoc loco, ipsa tamen albedo pendet à posteriori ab aliquo loco in quo sit per propriam ubicationem; et ideò, licèt antecedenter ad locum denominet Petrum album, non tamen denominat Pe-

trum album in duplici loco, nisi ipsa albedo sit in duplici loco ; de quo dixi latiùs supra, disp. 5, sect. 3.

5. Dicendum ergo est hanc concomitantiam fundari in connexione et unione partium inter se ; nam eo ipso quòd partes sint unitæ, postulant ex naturali ratione unionis ut quòcumque feratur una, ferantur etiam et aliæ partes ; hæc enim est natura unionis, ut sit modus quidam, ratione cujus colligentur extrema inter se, et habeant aliquam inseparabilitatem ; sicut modus quo colligantur duo extrema alicujus funiculi, reddit utramque partem aliquo modo inseparabilem ; et per hanc exigentiam declaratur optimè essentia unionis physicæ, prout differt ab aliis modis relativis : nam actio quâ ignis calefacit lignum, licèt postulet quòd agens sit proximum passo, non tamen postulat quòd, abeunte passo, abeat etiam agens cum illo, nec è contra ; et ideò, etiamsi illud lignum et calor productus poneretur in duobus locis, non poneretur ignis utrobique ; at verò modus unionis physicæ taliter colligat utrumque extremum, ut, perseverante unione, necesse sit ex naturâ rei quodlibet extremum, ubicumque ponatur, afferre secum aliud cum quo unitur, quantùm est ex vi unionis, nisi obstet peculiaris ratio et natura ipsius extremi, ut contingit in præsentiâ locali : nam, licèt corpus Christi afferat secum alia accidentia quæ habet in cœlo, non tamen habet in Eucharistiâ præsentiam quam habet in cœlo, quia illa præsentia essentialiter est affixa tali spatio imaginario, nec potest divinitùs poni in alio spatio diverso, et ideò non potest poni per concomitantiam in duplici loco.

6. Objicies primò : Verbum unitur cum humanitate Christi, et tamen non ubicumque est Verbum ponitur humanitas Christi ; ergo unio inter partes humanitatis non sufficit ut ex naturâ rei, ubi est una, ponantur aliæ. — Respondeo negando consequentiam. Ratio discriminis est quia Verbum est ubique ut in spatio adæquato ; hìc verò ut in spatio inadæquato ; quare non oportet quòd habeat hìc aliud extremum cui unitur ; unio enim solùm postulat, quòd ubi unum extremum est ut in spatio adæquato, adsit etiam aliud extremum ; non verò quòd in omnibus partibus spatii adæquati, ubi est unum extremum, adsit etiam aliud, ut patet experientiâ animæ rationalis, quæ, licèt sit in pede et in capite, non postulat habere in capite unionem quam habet in pede, quia scilicet in capite non est adæquatè ut in spatio adæquato, sed partialiter ; at verò si anima poneretur in alio loco adæquato, postularet habere etiam ibi caput et pedem, etc., ut diximus supra, disp. 5, et iterùm in materiâ de Incarnatione, disp. 11, sect. 7. Ratio autem hujus diversæ exigentiæ est quòd res, ubi adæquatè existit, debet secum habere totam suam supellectilem, ut ita dicam, et omnia sua secum portare, quia taliter ibi existit, ac si nusquàm alibi existeret ; at verò ubi existit inadæquatè, non debet habere ea omnia, quia præsentia inadæquata connotat rem alibi etiam inadæquatè existere, ubi habeat quæ hìc illi desunt. Hinc ergo fit Verbum non habere secum humanitatem in aere, v. g., quia illud spatium non est adæquatum, sed inadæquatum Verbo ; sicut locus capitis est inadæquatus animæ rationali.

7. Dices : Ergo sanguis Christi non debet poni per concomitantiam in totâ hostiâ cum corpore, sed in aliquâ parte hostiæ, quia non est corpus in singulis hostiæ partibus per præsentiam totalem, sed per partialem, ex quibus omnibus conflatur una integra totalis in totâ hostiâ. — Respondeo negando sequelam, quia etiam in singulis partibus hostiæ habet corpus Christi præsentiam adæquatam, prout nunc loquimur de præsentiâ adæquatâ, id est, talem quæ sola posset sufficienter manere, ablatis aliis ; nam, licèt illa possit continuari cum aliis, potest tamen manere sine aliis ; sicut præsentia angeli, quâ est in dimidio gymnasio, licèt possit uniri cum aliâ præsentiâ, quâ sit in alio dimidio, potest tamen sufficienter manere sine aliâ ; et ideò angelus in quâvis parte hujus spatii debet habere omnia sua accidentia, quia in quâvis parte seorsim potest sufficienter movere ut in spatio adæquato et sufficienti. Sic etiam corpus Christi sacramentaliter existens taliter est in quâvis parte hostiæ, quòd illa sola sufficeret ad præsentiam sacramentalem.

8. Urgebis adhuc : In sententia ponente minima naturalia, corpus Christi, prout est in dimidio minimo panis, non habet spatium sufficiens ad existendum ibi solùm sacramentaliter ; ergo prout est ibi, non debet habere per concomitantiam ea omnia quæ habet in cœlo ; sufficiet ea habere in aliquâ parte minimi. — Respondeo, etiam admissâ illâ sententiâ, corpus Christi habere in singulis partibus minimi omnia quæ habet in cœlo, quia, licèt ex divinâ ordinatione non possit esse nisi in uno minimo, eò quòd nolit Deus conservare præsentiam sacramentalem, nisi sub speciebus panis naturalis, cæterùm quantùm est ex naturâ illius præsentiæ et illius modi essendi, sufficienter posset manere in medio illius spatii ; quia, sicut angelus posset ibi sufficienter existere, ita et corpus Christi existens ad modum rei spiritualis, et per præsentiam similem præsentiæ angelicæ.

9. Objicies secundò principaliter contra doctrinam traditam, quia sanguis non unitur physicè corpori Christi, nec informatur animæ rationali, juxta probabiliorem sententiam, quam suppono ex philosophiâ ; ergo, si tota concomitantia fundatur in unione partium inter se, non est cur sanguis ponatur in hostiâ per concomitantiam cum corpore ; neque è contra. — Respondetur sanguinem, licèt non uniatur physicè cum carne, esse tamen partem hominis, quæ unà cum carne componit intrinsecè unam humanitatem, non unitate mathematicâ per continuationem perfectam, sed per unitatem physicam, quæ resultat ex conjunctione utriusque partis sibi invicem subordinatæ in ordine ad eamdem animam rationalem, quæ, licèt non informet utramque partem, utràque tamen utitur et indiget ad suas operationes ; quare non potest caro poni sine sanguine, neque è contra, quia utraque est entitas partialis de se et incompleta,

et per consequens, ubicumque sit, postulat esse in statu connaturali ; non esset autem in statu connaturali nisi compleretur per aliam compartem, sicut materia non esset in statu connaturali si esset sine formâ cum quâ componit totum ad quod ordinatur. Propter hanc ergo naturalem connexionem et exigentiam quâ una pars petit compleri per aliam, ponitur caro cum sanguine, et è contra, etiamsi sanguis non animetur, et licèt caro et sanguis non uniantur aliquâ unione continuativâ inter se.

10. Huic nostræ sententiæ quam olim tradidimus, et huic modo declarandi necessitatem concomitantiæ, postea alii dupliciter se opposuerunt. Primò quidam auctor modernus objicit nobis quòd gratis et absque fundamento hoc asseratur. Ego tamen existimo non unicum, sed plura à nobis fuisse adducta fundamenta. Primum ex hoc mysterio in quo replicantur ea quæ Christus habet in cœlo. Secundum ex Tridentino docente id fieri vi unionis et connexionis partium inter se. Tertium à priori ex naturâ et quidditate unionis physicæ, quæ affert colligationem, et inseparabilitatem, atque adeò exigentiam replicationis utriusque extremi, quoties alterum illorum replicatur. Quartum ab exemplo Verbi divini, et animæ rationalis, quæ non habent in singulis partibus sui spatii adæquati omnia, quibus alicubi uniuntur ; unde colligitur illam exigentiam non esse pro singulis partibus spatii adæquati, sed pro singulis spatiis adæquatis ; cujus diversitatis rationem aliquam à priori reddidimus ; non est ergo gratis, et absque fundamento conficta doctrina illa, præsertim cùm, eâ positâ, omnia benè cohæreant et explicentur.

11. Objicit secundò quia ex nostrâ doctrinâ sequitur animam etiam rationalem in capite debere habere omnia quæ habet in aliis partibus corporis ; nam anima potest manere in spatio capitis tanquàm in spatio adæquato : potest enim ibi manere licèt pes abscindatur. — Respondetur, supposità unione animæ cum corpore integro, non posse manere animam in spatio solùm capitis, sed debere esse in spatio totius corporis, vel destrui unionem ; non est ergo in spatio capitis tanquàm in spatio adæquato, vel sufficienti sibi secundùm præsentem statum conjunctionis cum tali corpore.

12. Dices : Angelus etiam, quando est in totâ aulâ per unum *ubi* indivisibile, non existit in quâvis parte spatii ut in spatio adæquato ; nam per illam ubicationem respicit singulas partes spatii, ut spatium inadæquatum, cùm non possit per illud *ubi* esse præsens soli dimidio illius spatii ; et tamen in singulis partibus illius spatii habet omnia sua accidentia ; ergo idem debemus dicere de animâ rationali. — Respondeo angelum in prædicto casu esse in singulis partibus spatii, ut in spatio sibi sufficienti ; quia antecedenter ad ubicationem ipsam nihil habet angelus, ratione cujus exigat tot partes spatii, sed posset æquè benè esse in dimidiâ vel quartâ parte, licèt non per illam ubicationem, sed per aliam ; est ergo in singulis ut in spatio sibi sufficienti et quod solùm potest retinere per aliam ubicationem. Atverò anima rationalis antecedenter ad ubicationem habet jam talem statum et modum essendi propter conjunctionem ad tale corpus, ut exigat præsentiam ad tot partes spatii, et non pauciores ; unde in singulis non est ut in spatio sibi sufficienti, et quod posset solum retinere etiam per aliam ubicationem, sed ut in parte spatii adæquati, quod exigit ; et ideò non est necesse quòd in singulis partibus habeat omnia sibi unita ; sicut nec Verbum divinum habet in singulis partibus sui spatii humanitatem sibi physicè unitam.

13. Respondet ille auctor Verbum non habere humanitatem in singulis partibus spatii, quia humanitas non petit naturâ suâ uniri cum Verbo divino ; imò hoc illi naturaliter repugnat ; illa autem sola debent replicari, et esse in omnibus locis in quibus est subjectum, quæ sunt illi connaturalia. Addit autem, num. 147, neque etiam ejusmodi accidentia, vel quasi accidentia connaturalia debere replicari cum subjecto divinitùs replicato in duobus locis, sed ea solùm quæ pertinent ad naturale subjecti complementum ; undè, replicatâ materiâ, debet quidem replicari forma substantialis, et hâc replicatâ, debet replicari materia et passiones, non verò cognitiones vel appetitiones ; imò esset novum miraculum hæc alia replicari, cùm absque illis possit subjectum connaturaliter esse.

14. Hæc doctrina difficilis et duriuscula est, primò quia consequenter debet hìc auctor concedere animam Christi in Eucharistiâ non poni de facto cum gratiâ habituali quam habet in cœlo, et cum aliis similibus perfectionibus supernaturalibus ; imò nec cum perfectionibus naturalibus, quales sunt habitus intellectûs et voluntatis, quia hæc omnia non pertinent ad naturale complementum humanitatis, sed absque illis potest connaturaliter esse ; cùm ergo miracula nova non sint præsumenda, et connexio unionis physicæ hoc non exigat, non debet præsumi quòd hæc omnia ponantur cum Christo per concomitantiam, sed ea solùm quæ Tridentinum numeravit, quæ pertinent ad naturale complementum rei quæ ponitur ex vi verborum, consequens autem non potest sine novitate concedi.

15. Secundò, licèt humanitas non petat ex naturâ suâ uniri cum Verbo, unio tamen humanitatis cum Verbo petit ex naturâ suâ et essentialiter uniri cum Verbo ; ergo sicut gratia habitualis angeli, quia ex naturâ suâ petit uniri cum angelo, petit etiam esse in singulis partibus spatii adæquati in quo est angelus, ut ille auctor concedit : eodem modo unio hypostatica propter eamdem rationem debet esse in toto spatio adæquato in quo est Verbum ; non enim minùs ordinatur hæc unio ad Verbum, sed multò magis quàm gratia ordinetur ad angelum. Denique nulla apparet ratio cur res in quolibet loco ubi replicatur petat habere suum naturale complementum, et non petat habere omnes alias perfectiones, quæ, licèt non sint ita necessariæ, sunt tamen utiles ipsi. Nam sicut de facto anima est in pede absque accidentibus quæ

habet in capite, sic etiàm anima est in pede absque organis quæ sunt in capite; et tamen si poneretur in alio loco, deberet ibi habere omnia sua organa et omnes suas passiones; ergo ex illo argumento non potest colligi minor exigentia habendi in utroque loco alia accidentia quàm proprias passiones. Unde Catechismus Romanus, de Sacramento Eucharistiæ, § 34, ex merâ unione physicâ colligit concomitantiam universalem omnium quæ inter se uniuntur. *Si enim duo aliqua*, inquit, *inter se reipsà conjungantur, ubi unum sit, ibi etiam alterum esse necesse est.*

16. Alii ergo theologi recentiores Salmaticenses aliter huic nostræ doctrinæ adversantur. Dicunt itaque rem in pluribus locis replicatam debere ex naturâ rei in illis omnibus habere omnes suas perfectiones intrinsecas, vel ea omnia per quæ intrinsecè mutatur, vel à quibus dependet; ideò humanitas Christi debet habere secum Verbum, quia ita cum illo unitur, ut ab eo dependeat; ideò debet habere secum omnes suas perfectiones, quia per illas in se intrinsecè mutatur, ideò verò Verbum non debet habere secum ubique humanitatem, quia nec ab eâ dependet, nec per unionem cum illâ in se intrinsecè mutatur. Rationem autem discriminis reddunt, quia res, quando in alio loco replicatur, debet poni qualis est in se intrinsecè; ergo debet replicari cum omnibus suis perfectionibus intrinsecis, non verò cum extrinsecis, quia per extrinseca non aliter se habet in se. Recedunt autem à nostro explicandi modo solùm quia ex ipso sequitur angelum non necessitari ad habendum suum actum intellectionis vel amoris in toto spatio in quo est, cùm sufficiat habere illum in aliquâ parte spatii adæquati; quod si semel concedatur, non est cur dicamus visionem beatam esse in toto spatio in quo est anima; et sic de aliis.

17. In hoc modo explicandi adhuc sunt aliquæ difficultates. Prima, quia anima etiam mutatur intrinsecè per suos actus, et tamen non ubicumque est anima sunt ejus actus; ergo recurrendum est ad illam rationem de spatio adæquato et inadæquato; vel alia ratio magis universalis assignanda est. Secunda, quia ii auctores non reddunt rationem suæ regulæ, cur scilicet, replicatâ re, debeant replicari quæ illam afficiunt intrinsecè, non verò alia quæ, licèt uniantur, non tamen afficiunt eam intrinsecè: dicere enim debere replicari rem prout est in se, est respondere cum conclusione; nam res, prout est in se intrinsecè, est res cum iis quibus intrinsecè afficitur. De hoc autem petitur ratio cur debeat replicari cum iis quibus intrinsecè afficitur, et non cum iis quibus physicè unitur. Tertia et à priori, quia omnis unio physica eo modo quo physicè unit, alligat, ut ex ipso unionis conceptu constat: quid enim est physicè unire, nisi connectere et ligare? ergo omnis unio debet colligare extrema, et exigere ut ubi reperitur unum sit etiam aliud, sive unio afficiat intrinsecè, sive non; alioquin non participabit proprium conceptum unionis. Quarta denique, quia argumentum propter quod illi theologi à nostro modo explicandi recesserunt, non est tanti ponderis: jam enim supra respondimus angelum esse in quâvis parte sui spatii, ut in spatio sufficienti; et ideò in quâvis parte debere habere suas intellectiones et reliqua accidentia; quod non procedit in animâ rationali, quæ non est in quâvis parte ut in spatio sibi sufficienti secundùm statum et modum existendi quem habet conjunctionis ad tale corpus humanum.

18. Hoc supposito, dubitari potest primò an ponatur in Eucharistiâ tota substantia quæ in Christo Domino reperitur? Et inprimis certum est, non solùm carnem, sed ossa et nervos esse in Eucharistiâ, quia, licèt aliquando solius carnis fiat mentio, ut cùm dicitur: *Caro mea verè est cibus*, etc., caro tamen significat sæpè sæpiùs illam partem hominis quæ condistinguitur à spiritu, ut in symbolo Athanasii: *Anima rationalis et caro unus est homo;* quare in præsenti nomine *carnis* intelligitur tota Christi substantia corporea, excepto sanguine, qui dicitur esse potus, et à quo ex modo loquendi distincta fuit caro, quando actum fuit de hoc Sacramento. Dubitari potest de præputio an sit in Eucharistiâ; item de aliis partibus quas fortè non habuit Christus tempore cœnæ, sed postea per nutritionem acquisivit; et è contra de aliis quas tunc habuit, et postea tempore mortis fuerant deperditæ; et denique de unguibus, capillis, salivâ et aliis hujusmodi, quæ nunc habet, vel habuit saltem in cœnâ.

19. Respondetur breviter, quidquid sit, an hæc ponantur ex vi verborum, vel solùm per concomitantiam (de quo postea), poni tamen in Eucharistiâ, quia præputium, v. g., nunc conjunctum est in cœlo cum aliis partibus corporis Christi quæ hìc ponuntur; ungues item, capilli et dentes juxta probabiliorem sententiam informantur animâ rationali; sed etsi non informentur, sunt partes integrantes corpus humanum; et ideò ponuntur etiam in Eucharistiâ; quod à fortiori dicendum est de spiritibus animalibus et vitalibus, et de humoribus; hæc enim omnia sunt partes hominis non minùs quàm sanguis; saliva autem et alia excrementa quæ erant in corpore Christi tempore cœnæ, non pertinent ad integritatem corporis, sicut nec cibus indigestus quem habebat in stomacho, et ideò hæc non fuerunt in Eucharistiâ. Denique partes illæ sui corporis quas post cœnam forsitan per resolutionem perdidit, et postea non recuperavit, non ponuntur modò de facto, sicut nec partes illæ sanguinis quas probabile est in terris mansisse, in spinis vel sudario adhærentes, non quidem sub formâ sanguinis, sed in aliquam substantiam rubram mutatas, hæ tamen non ponuntur in Eucharistiâ, sed solùm sanguis quem modò habet in cœlo. Dices ad veritatem verborum requiri quòd ponatur totus sanguis effusus; dicitur enim: *Hic est sanguis qui pro vobis effundetur*, etc. — Respondeo: Sicut ad veritatem verborum non requiritur quòd totus sanguis Christi qui ponitur in Eucharistiâ effusus sit (nam forsitan aliquid illius non fuit effusum, et saltem aliquis sanguis erat in Christo in cœnâ non effundendus, eò quòd ante passionem erat convertendus in

carnem, et tamen in cœnâ positus fuit sub speciebus vini), ita etiam non requiritur ad veritatem verborum quòd totus sanguis effusus ponatur in Eucharistiâ, sed solùm quòd ponatur ille qui nunc est sanguis Christi, et de quo est verum dicere simpliciter effusum esse pro nobis, licèt nec quoad omnes partes sit effusus, nec habeat etiam omnes partes quæ effusæ sunt. De hoc tamen dicam postea, sect. 5, ubi quid ponatur ex vi verborum in calice.

20. Secundò dubitari potest utrùm tota quantitas et alia accidentia communia Christi sint in Eucharistiâ. De quo S. Thomas, art. 4, et Vasquez ibi.; Suarez latè, disp. 51, sect. 2. Res tamen est facilis, et quæ aliquid habet de nomine. Durandus et alii negant quantitatem Christi poni in Eucharistiâ. Durandus, quia, licèt putet quantitatem esse accidens distinctum à substantiâ, censet tamen repugnare illi modum existendi indivisibiliter. Alii verò quia vel dicunt quantitatem non distingui ab actuali partium extensione, vel saltem non denominari substantiam formaliter quantam sine hâc extensione.

21. Communis et vera sententia docet poni totam Christi quantitatem in Eucharistiâ. P. Vasquez, disp. 187, cap. 2, probat hanc sententiam ex eo quòd substantia sine quantitate non habet partium distinctionem; quare corpus Christi sine quantitate non esset corpus humanum, cùm non haberet partes. Cæterùm hæc ratio supponit sententiam philosophicam falsam. Certum enim mihi est substantiam, ablatâ quantitate, habere distinctionem entitativam partium, licèt non habeat impenetrationem actualem, de quo dixi in Metaphysicâ.

22. Pater Suarez, ubi supra, probat ex eo quòd substantia sine quantitate non esset corpus organicum, quia organizatio fit per diversitatem quantitatis et aliorum accidentium quibus afficiuntur diversæ partes substantiæ. Cæterùm neque hæc ratio est efficax, quia probabilius est dari organizationem substantialem per quam ipsæ partes substantiales sunt substantialiter heterogeneæ, ut dixi in libro de Animâ; atque ideò sine quantitate posset manere corpus organicum, quod tandem amplexus est ipse Suarez, lib. 1 de Animâ, cap. 2, à num. 16.

Alii probant, quia, si non esset quantitas, non essent alia accidentia, quæ subjectantur in quantitate. Sed neque hæc ratio est pro omnibus firma, quia probabile est accidentia non subjectari immediatè in quantitate, sed in substantiâ; quam sententiam defendit cum aliis P. Hurtado, Disp. physic. 6, § 55, et P. Arriaga, Disp. physic. 5, sect. 2, subsect. 5.

23. Meliùs probari potest quia vel quantitas est distincta à substantiâ, vel non. Si secundum, ergo, positâ in Eucharistiâ substantiâ corporis Christi, ponitur ejus quantitas, quæ non distinguitur à substantiâ. Si verò dicas primum, debes convenire in definitione quantitatis, ne fiat quæstio de nomine. Est enim quantitas accidens quod est proxima radix ratione cujus substantia postulat impenetrationem cum alio corpore quanto. Hoc autem cùm sit quoddam accidens absolutum à loco, non est cur non ponatur in Eucharistiâ, sicut anima rationalis, et alia saltem per concomitantiam propter unionem et connexionem.

24. Dices quantitatem non posse poni sine actuali extensione partium. — Sed contra, quia, licèt quantitas postulet actualem partium extensionem localem, potest tamen divinitùs carere illâ; sicut, licèt postulet actualem impenetrationem cum alio corpore quanto, potest tamen divinitùs carere hâc impenetratione, ut de facto caruit quando corpus Christi Domini quantum penetratum fuit cum utero Virginis, cum lapide sepulcri, et cum januis cœnaculi; ergo similiter poterit divinitùs carere extensione partium, cùm non magis essentialiter petat istam quàm actualem impenetrationem.

25. Dices: Effectus formalis quantitatis est reddere subjectum extensum et divisibile; ergo repugnat poni in subjecto inextenso et existenti indivisibiliter. — Sed contra, quia duplex est extensio, seu divisibilitas subjecti: Altera entitativa, et in ordine ad se, quod nihil est aliud, quàm habere entitativè plures partes; et hæc quidem divisibilitas non provenit formaliter à quantitate; nam, ablatâ quantitate, manebunt in subjecto totidem partes quot antea, et hanc divisibilitatem retinet corpus Christi in Eucharistiâ. Altera extensio est in ordine ad locum, per quam una pars non est ubi est alia; et hæc extensio, dato quòd proveniat à quantitate, non tamen ut effectus formalis primarius, sed ut effectus secundarius, seu quasi in genere causæ efficientis, quatenùs quantitas postulat talem ubicationem per quam unà pars subjecti non sit ubi est alia. Cæterùm potest divinitùs carere hâc extensione actuali, et remanere cum solo effectu primario; quod est petere, quantùm est de se, proximè talem extensionem actualem et impenetrabilem.

26. Dices iterùm quantitatem esse ipsum modum actualis extensionis, quo quidem caret corpus Christi in Eucharistiâ. — Sed contra, primò, quia hic modus variatur quotiescumque corpus mutatur localiter; non enim differt ab ipsâ actuali præsentiâ partium, ut probavi in philosophiâ; ergo toties variatur quantitas, quod est contra omnes philosophos. Contra, secundò, quia antecedenter ad actualem extensionem datur in subjecto aliquid, ratione cujus debeatur illi impenetratio cum alio corpore; hæc ergo erit quantitas sive sit distincta à substantiâ, sive non.

Quantitas enim secundùm communem modum loquendi appellatur illa radix proxima impenetrationis. Et jam reducetur res ad quæstionem de nomine in quâ debemus servare communem modum loquendi philosophorum.

27. Hinc infero reliqua omnia accidentia independentia à loco, quæ habet Christus in cœlo, poni etiam in Eucharistiâ, quia in omnibus militat eadem ratio unionis et connexionis naturalis cum corpore Christi. Illa autem quæ dependent à tali loco non possunt poni in Eucharistiâ, quia non possunt esse in alio loco, qualia sunt præsentia localis, extensio partium, situs quem habet, etc., quia hæc omnia includunt talem ubicationem dependentem à tali loco. Petes an corpus

Christi habeat in Eucharistiâ eamdem figuram quam habet in cœlo. De hoc dicemus sectione sequenti.

SECTIO II.

Utrùm corpus Christi habeat in Eucharistiâ eamdem figuram quam habet in cœlo.

28. Figura est duplex : Alia organica, alia situalis. Figura organica est talis unio talium partium inter se, ratione cujus inter istam et illam partem mediant plures vel pauciores ; et ratione cujus pupilla oculi, verbi gratiâ, licèt in Eucharistiâ non occupet spatium rotundum, taliter tamen habet partes unitas et dispositas inter se, ut postulet extensionem localem circularem ; nam, licèt omnes partes Christi correspondeant eidem spatio, non tamen uniuntur omnes immediatè inter se, sed manus unitur cum brachio, non cum capite, et caput cum collo, et non pede. Talis ergo unio et dispositio partium inter se appellatur figura organica. Figura verò situalis est talis dispositio partium in ordine ad locum, quâ scilicet caput est sursùm, pedes deorsùm, manus ad latera, et sic de aliis. De figurâ organicâ conceditur eamdem quam Christus habet in cœlo habere etiam in Eucharistiâ, quia, licèt ibi omnes partes Christi sint in eâdem parte spatii, habent tamen talem ordinem unionis inter se, ut ratione illius caput sit immediatum collo, non manibus ; et ratione cujus etiam exigunt talem dispositionem localem, si connaturali modo locentur. Videatur Suarez, disp. 48, sect. 1, circa finem. De hoc enim non potest esse difficultas.

29. Majus dubium esse potest de figurâ situali ; hæc enim videtur esse accidens independens à loco ; nam potest homo retinens eamdem figuram situalem mutare diversa loca ; sicut et arte facta, clavis, verbi gratiâ, vel vas aureum, retinet eamdem figuram clavis vel vasis, licèt mutetur ab hoc loco in alium. Unde aliqui philosophi supponunt figuram artificialem esse aliquid distinctum ab aliis accidentibus naturalibus ac permanens in arte facto. Sic etiam multi philosophi docent de situ esse aliquod accidens modale distinctum ab *ubi*, nam homo sedens in lecticâ mutat successivè ubicationem, et retinet semper eumdem modum sessionis. Consequenter ergo dicendum videtur figuram situalem esse aliquod accidens independens ab hoc et illo loco, atque adeò, quando idem corpus existens Romæ replicaretur Neapoli, posset ibi habere eamdem numero figuram situalem quam habet Romæ, licèt non possit habere ibi ubicationem Romanam.

30. In meâ sententiâ hoc facilè explicatur. Sentio enim inprimis, figuram artificialem non addere aliquid positivum supra ubicationes partium, sed esse tales ubicationes partium cum talibus negationibus. Et quidem sententiam contrariam irridet Pereira, lib. 7 Philosoph., cap. 3. Nostra autem facilè probatur et explicatur in statuâ ligneâ vel lapideâ, circa quam ars nihil prorsùs efficit, nisi tollere aliquas partes ; quibus ablatis, aliæ partes quæ remanent manent cum tali dispositione et distantiâ inter se, ut eo ipso sit facta statua. Tunc ergo artifex nihil prorsùs posuit, sed abstulit unionem partium remanentium cum illis quas abstulit ; ergo forma artificialis non est aliquod accidens productum de novo per artem diversum ab accidentibus quæ sine arte haberent, sed ubicationes talium partium cum negatione ubicationum aliarum partium quæ ablatæ sunt.

31. Confirmatur primò : Tolle hoc accidens quod dicis productum de novo in ligno ; relinque has solùm partes ligni in hoc loco ubi nunc sunt, et sine aliis partibus quæ abscissæ sunt, procul dubio manebit statua ; ergo non est necessaria illa forma quam superaddis. Confirmatur secundò, quia hæc forma artificialis statuæ non est indivisibilis ; ergo est pars in parte ligni, et pars in aliâ parte. Accipio ergo partem minutissimam illius ligni, et peto quodnam accidens peculiare sit in illâ parte quod non posset esse absque ullâ arte. Nullum planè, quia illa pars ligni cum omnibus suis accidentibus potest dividi ab aliis partibus, et tunc non defert secum aliquod accidens, quod absque arte esse non posset ; ergo in hâc parte non est illud accidens peculiare superadditum, sed neque est in aliis partibus seorsim ; ergo in nullâ ; ergo fatendum est hanc formam artificialem nihil aliud esse præter dispositionem partium taliter inter se unitarum et distantium, hoc est, tales uniones et ubicationes partium cum negationibus aliarum ; dùm enim hæc intelliguntur, sufficienter intelligitur perfecta statua.

32. Confirmatur tertiò, et explicatur clariùs in arte factis quæ sunt entia per accidens, et constant ex multis entibus completis non unitis physicè inter se, qualis est mensa, v. g., vel scamnum, cujus artificium consistit in eo quòd una tabula clavis sit confixa ligno. Peto enim hæc forma artificialis superaddita in quo subjecto sit. Non quidem in tabulâ superiori, quæ intrinsecè nihil habet de novo ex eo quòd facta sit mensa ; clavus enim quo configitur non est accidens intrinsecum tabulæ, ut subjectetur in ipsâ ; sed neque in pedibus mensæ recipitur hæc forma accidentalis, quia ligna illa eodem modo se habent intrinsecè ; nullibi ergo recipitur hoc accidens superadditum de novo ; quia nihil aliud est metaphysicè loquendo forma mensæ, quàm eædem figuræ partiales quas tabula et ligna antea habebant, additis clavis in tali loco. Quod clariùs adhuc apparet, si absque clavis solùm funibus colligentur partes artefacti. Item clariùs apparet in exercitu artificiosè composito et ordinato : peto enim illud artificium ubi resideat. An pars in unoquoque milite, an totum in singulis ? Nihil aliud dici potest nisi quòd sit aggregatum ex situ, seu ubicationibus omnium militum, quibus solis positis intelligitur perfecta et artificiosa ordinatio et dispositio totius exercitûs.

33. Objiciunt : Vestis vel pileus perdit præsentiam localem quando movetur localiter ab uno loco in alium ; et tamen non perdit, sed retinet formam artificialem vestis vel pilei ; idem enim pileus manet in hoc loco et in alio ; ergo forma artificialis constitutiva pilei distinguitur à præsentiâ locali et à distantiâ partium inter se.—Respondeo eodem modo perseverare

formam vestis vel pilei, quo perseverat distantia partium inter se; hæc autem metaphysicè loquendo non perseverat eadem, cùm non maneat eadem ubicatio partium, sed solùm moraliter et vulgariter; quo etiam modo manet eadem forma artificialis vestis vel pilei. Dicitur autem moraliter perseverare eadem, quamdiù post artificis operam sic manent partes inter se dispositæ, ut absque novo artificio possint similem distantiam et proportionem ad invicem retinere. Hinc est existimari eumdem calicem, et retinere consecrationem, quamdiù non frangitur; imò, licèt calix tornatilis sit, et ita possit cuppa à pede separari, et iterùm conjungi absque novo artificio, semper censetur manere idem calix, nec indiget novâ consecratione, licèt reverà per illam separationem non minùs perdatur physicè loquendo prior figura calicis, quàm si per fractionem fuissent partes separatæ; quo casu indigeret calix novâ consecratione. Moraliter tamen, quando calix tornatilis est, censetur manere eadem forma artificialis, quia ex vi præcedentis artificii possunt partes facilè redire ad similem distantiam et proportionem inter se. Sic etiam alba sacerdotalis censetur esse eadem, etiam quando complicata est, licèt tunc non retineat eamdem figuram et distantiam partium; quia nimirùm adhuc ex vi præcedentis artificii possunt ejus partes extendi et habere similem figuram et distantiam; si verò manicæ separentur, non censetur eadem alba, sed indiget novâ benedictione quando postea assuantur, quia indiget novo artificio: secùs esset si manicæ ab initio non fuissent assutæ, sed globulis sericis conjungerentur, ita ut separari et conjungi facilè possent; tunc enim semper censeretur eadem alba, nec indigeret novâ benedictione propter illam manicæ separationem. Vides quantùm sit moralitatis in hâc perseverantiâ ejusdem figuræ artificialis, licèt physicè loquendo ejus intrinseca constitutiva varientur. Hoc modo olim explicui formam artificialem, in 2 lib. Physicorum; quam doctrinam video postea placuisse philosophis recentioribus, quorum aliqui scripta sua typis mandârunt.

34. Eodem etiam modo et propter easdem rationes dixi in Philosophiâ extensionem actualem partium in ordine ad locum non esse aliquod accidens, quale ab aliis ponitur distinctum ab ubicationibus partium, quòd idem perseveret, quando corpus localiter movetur, sed esse ipsasmet ubicationes partium; nam eò præcisè quòd intelligatur caput in hoc loco, et collum in alio, ac singulæ partes in diversis partibus spatii, ablato quocumque alio accidente, intelligitur extensio localis partium, sicut impenetratio actualis cum alio corpore non est accidens superadditum, sed talis ubicatio intrinseca utriusque corporis in diversis partibus spatii, et negatio ubicationis in eodem spatio. Sic etiam extensio actualis partium, quæ ferè idem est quod impenetratio actualis earum inter se, nihil est aliud nisi ubicationes partium in diversis partibus spatii, et negatio ubicationis earum in eâdem parte spatii; nec oportet addere aliud accidens permanens positivum, sed quando corpus localiter movetur, censetur retinere eamdem extensionem actualem localem partium, quia moraliter eamdem distantiam habet absque ullâ interruptione per inextensionem seu penetrationem actualem earumdem partium inter se.

35. Eodem modo et propter easdem rationes dixi in Metaphysicâ situm non esse aliquod accidens positivum physicè distinctum ab ubicationibus omnium partium animalis et loci: sedere enim hominem, v. g., nihil est aliud quàm partes animalis esse in talibus locis taliter distantibus inter se, et sedem esse in tali loco: his quippe positis et ablato quolibet alio accidenti positivo, intelligitur homo sedere; dicitur autem homo sedens in lecticâ retinere eamdem sessionem, quando movetur lectica, quia retinet eam moraliter, non metaphysicè, sicut de formâ artificiali et extensione locali dictum est.

36. His suppositis, facilè jam explicatur quam et qualem figuram corpus afferat secum ad Eucharistiam. Dicimus enim habere ibi eamdem figuram organicam, quam habet in cœlo: non tamen eamdem figuram situalem. Nam figura organica est talis unio partium inter se, ratione cujus exigit talem positionem in ordine ad locum: ex eo enim quòd partes pupillæ, v. g., taliter inter se uniuntur, exigunt talem positionem in spatio rotundo cum tali distantiâ partium à centro, etc., quam exigentiam et rotunditatem organicam habet pupilla in Eucharistiâ; non tamen habet ibi rotunditatem et figuram situalem, quia non occupat ibi spatium rotundum, sed omnes partes pupillæ penetrantur inter se. Sic etiam non habet ibi extensionem actualem localem partium, nec situm quem habet in cœlo, quia extensio actualis localis et situs includit tales ubicationes partium, quæ ubicationes cœlestes non replicantur in Eucharistiâ, ut constat.

37. Dices: Non omnis figura organica Christi consistit in unione partium inter se: nam sanguis non unitur physicè cum venis, sed continetur intra illas, sicut aqua in vase; quæ continentia non videtur esse aliud quàm talis ubicatio sanguinis et venæ; ergo in Eucharistiâ, in quâ sanguis non continetur intra venas, non datur tota figura organica Christi; non enim datur continentia organica sanguinis intra venas, nec habet ibi majorem conjunctionem sanguis cum venis, quàm cum capillis. — Respondetur hanc etiam figuram organicam sanguinis et venæ dari suo modo in Eucharistiâ; nam, sicut ibi est oculus in capite, et non in pede propter unionem continuationis quam habet oculus cum capite, ratione cujus exigit ex se ubicationem proximam capiti, et non pedi; sic sanguis, licèt non habeat unionem propriam continuationis cum venis, habet tamen exigentiam, quâ ex se exigit poni intra venas, et non in capillis; et venæ habent exigentiam continendi sanguinem, ita ut petant præsentiam localem fundantem talem propinquitatem ad sanguinem; quæ exigentia fundata in ipsâ naturâ sanguinis et venarum, dici potest figura organica sanguinis et venarum.

38. Petes an, si poneretur sacramentaliter vas aureum vel crux aut aliquod aliud arte factum sub spe-

ciebus panis, sicut ponitur caro Christi, an, inquam, poneretur verè sub speciebus forma crucis, vel vasis, an solum lignum, vel aurum? Ex dictis enim videtur sequi, ponendam solam materiam; quia forma arte facti sunt tales ubicationes quæ ibi non ponerentur. — Respondeo in aliquibus arte factis poneretur quidem etiam figura non situalis, sed organica; in aliis verò neutra. Prima pars probatur, quia globus vel sphæra aurea, v. g., sub speciebus panis, haberet etiam rotunditatem organicam non minùs quàm illam de facto habet pupilla oculi Christi. Sicut enim pupilla habet sub speciebus figuram et rotunditatem organicam, quatenùs ibi etiam ejus partes taliter uniuntur inter se, ut propter talem unionem et tale temperamentum aliqua accidentia exigant occupare spatium rotundum; sic partes globi aurei propter talem unionem quam habent ad invicem, et propter carentiam aliarum partium, et talem densitatem et duritiem exigunt naturaliter occupare spatium rotundum; ergo non minùs diceretur retinere suam figuram rotundam organicam, quàm pupilla oculi de facto eam retineat.

39. Secunda verò pars, quòd scilicet aliqua alia arte facta neutram figuram retinerent sub speciebus, probatur in exemplo adducto crucis: cùm enim crux constituatur per approximationem talem duorum lignorum, consequens est ut sub speciebus panis, in quibus omnes partes crucis essent sibi æquè proximæ, non esset magis figura crucis quàm alia; quia non esset aliqua unio vel aliquid aliud physicum exigens in actu primo ex se talem figuram magis quàm aliam. Quod idem de mensâ, scamno et aliis similibus dicendum est; imò idem fortassè esset de imagine cereâ, quæ, cùm sit mollis, ex se non videtur magis exigere hanc figuram quàm illam; atque ideò nec organicè fortassè retineret sub speciebus panis rationem imaginis, licèt retineret tales uniones partium inter se, quia cum eisdem unionibus posset fortassè formari in aliam figuram. Sed de his satis.

SECTIO III.

Utrùm totus Christus sit sub quâlibet specierum parte.

40. Supponendum primò totum Christum esse sub quâlibet specierum parte, separatione factâ. Est de fide, ut constat ex Florentino, in unione Armen., et ex Trident., sess. 13, c. 3, et can. 3, et ex multis Patribus, quos afferunt recentiores in præsenti. Ad quod facit quod dicitur de mannâ, quòd erat figura Eucharistiæ, de quo refert Scriptura, quòd *qui plus collegerat, non habuit amplius; nec qui paraverat minùs, reperit minùs.* Imò de semine coriandri (cui simile erat manna) refertur apud Philonem, 2 Allegor. Regum, post medium, quòd, quamvis in minutas partes divisum seminetur, tantùmdem excrescit de quâlibet particulâ, quantùm de integro grano; quia perfecta virtus salvatur in quâlibet particulâ. Colligitur item ex facto Christi, qui consecratum calicem dedit discipulis dividendum, ut singuli scilicet totum sanguinem biberent.

41. Supponendum secundò etiam ante separationem esse totum Christum sub singulis partibus specierum, quod, licèt non sit tam expressum de fide sicut præcedens, est tamen omninò certum; et habetur ferè expressum in Tridentino, dictâ sessione 13, cap. 3, in fine, et in c. *Ubi pars*, de Consecratione, disputat. 2, et aliis. Et probatur facilè, primò, quia si non esset totus Christus sub singulis partibus continuis, sed semel solùm in totâ hostiâ, ergo ideò quia omnes ejus partes non possunt correspondere eidem spatio, ergo in exiguâ hostiâ non erit totus Christus; ad hoc enim etiam oportet ponere plures partes in eodem spatio. Secundò, quia, si consecretur panis major homine, Christus debet nimiùm dilatari, ut repleat totum illud spatium per unicam præsentiam non replicatam; item nunc esset caput sursùm, verbi gratiâ, et pedes deorsùm, ex quo fit non omnibus partibus illius spatii rotundi correspondere corpus Christi, quia corpus humanum non potest habere talem situm quo repleat spatium rotundum magnum, nullâ prorsùs vacuitate relictâ, nisi aliquæ partes corporis ponantur in pluribus partibus illius spatii; vel nisi intelligamus ossa et partes duriores corporis Christi liquefieri, ut ad modum ceræ vel massæ possit recipere illam positionem rotundam hostiæ, quod indecens valdè est.

42. Tertiò quia partes hostiæ separatæ singulæ continent totum Christum, ergo et ante separationem: separatio enim non dat novam consecrationem; item è contra ponamus duos calices consecrari seorsim, et postea illas species conjungi; peto an per conjunctionem desinat esse totus Christus sub singulis partibus. Si desinit, ergo deficit veritas verborum consecrationis; nam de dimidiâ parte dictum fuerat esse totum sanguinem Christi. Si verò non desinit, ergo jam tunc potest esse totus Christus sub partibus unitis illius speciei, ergo posset etiam sub illis esse, licèt unicâ consecratione fuissent consecratæ. Dices: Quandò datur unica consecratio, veritas verborum solùm petit quòd in toto illo sit totus sanguis, v. g., non quòd in singulis partibus sit totus; sed contra; ergo, etiamsi separentur partes consecratæ, non debet per consecrationem poni totus sanguis sub singulis partibus, quia nec hoc exigebat veritas verborum.

43. Dicendum ergo est totum Christum contineri sub singulis partibus specierum etiam continuis; nec aliud forsitan voluerunt Altisiodorens. et Albertus, quibus opposita sententia communiter tribuitur; eos tamen excusat Vasquez, disput. 188, cap. 2, quia non dixerunt totum Christum non esse sub singulis partibus, sed non esse in illis ante separationem per plures præsentias, sed per unam; quod quidem non pertinet ad materiam erroris, licèt mihi probabilius sit in singulis partibus specierum dari suam præsentiam partialem separabilem à præsentiâ quæ est in aliis partibus, ut dixi supra, disput. 6.

44. Contra hanc doctrinam insurgunt duæ difficultates; prima est quia, si totus Christus est in singulis partibus specierum, ergo, cùm partes specierum sint

in infinitum divisibiles, consequens est ut Christus habeat infinitas præsentias per quas illis omnibus correspondeat. Propter hanc fortè difficultatem, Bonaventura et alii dixerunt Christum totum esse in partibus finitis, scilicet in iis solùm quæ attingunt minimum naturale requisitum ad consecrationem panis. Alii, licèt talia minima naturalia non admittant, censent tamen excogitari posse aliquam particulam panis adeò exiguam, ut, licèt habeat verè partes, non tamen possit dividi, imò nec discerni ab homine, neque ab angelo naturali virtute ob imperceptibilitatem partium; et sub hujusmodi particulis quæ finitæ sunt erit totus Christus, non tamen sub singulis earum partibus; quod dicunt sufficere ad salvandas locutiones Patrum, de existentiâ Christi sub singulis partibus Eucharistiæ.

45. Re tamen verâ hæ sententiæ non sunt probabiles, quia Patres in universum loquuntur de omnibus partibus specierum quantùmvis minimis. Deinde quia, si ponamus hostiam habere septem particulas minimas, et divideretur per medium, deberet dividi una particula minima, et in ejus partibus divisis, vel non maneret Christus, vel poneretur de novo, cùm antea non esset ibi nisi pars Christi. Denique incredibile est illud quod additur posse esse adeò imperceptibiles partes alicujus particulæ, ut neque ab angelo possint discerni : quomodò enim staret angelum illam comprehendere, si ejus partes non discerneret?

46. Propter hæc est sententia aliorum qui dicunt Christum totum esse in singulis partibus quantùmvis minimis, et in singulis earum partibus; cæterùm non habere infinitas præsentias, quia in singulis particulis adeò exiguis, ut humanâ industriâ non sint divisibiles, non habet Christus plures præsentias, sed unam indivisibilem, quâ est totus in illâ particulâ, et totus etiam in singulis partibus. Quòd si fortè, quando dividitur hostia, contingat dividi aliquam ex his particulis minimis simul cum aliis, respondent vel Deum ab initio illas præsentias disponere in iis particulis quas novit non dividendas, vel præsentiam illam amitti, et extendi præsentias partium proximarum. Huic sententiæ tandem adhæret P. Ægydius, in præsenti, art. 3, n. 49 et sequentibus; et Lessius, lib. 12 de Perfectionibus divinis, num. 126, et non est improbabilis. Displicet tamen eò quòd sine necessitate confugiat ad illas præsentias pro numero particularum naturaliter indivisibilium, cùm faciliùs ponatur illa præsentia tota continua et divisibilis pro divisibilitate spatii; nullum enim inconveniens novum apparet in partibus illius præsentiæ quod non sit in partibus specierum, et in partibus cujuslibet continui; quare, sicut partes specierum communiter dicuntur infinitæ solùm syncategorematicè, sic etiam de partibus illius præsentiæ dicendum est, cùm omninò commensurentur partibus spatii.

47. Objicit P. Coninck, ubi supra, num. 37, esse majorem absurditatem in divisibilitate illius præsentiæ in infinitum quàm in divisibilitate partium continui, quia illæ præsentiæ ad diversas partes specierum non sunt plures partiales, sed totales; primò, quia, si omnes componerent unam solam præsentiam, sequeretur Christum semel tantùm ibi esse ante divisionem specierum, quod tamen in hâc sententiâ non admittitur. Secundò, quia in singulis replicationibus Christus est actu integrè et completè, independenter à quâcumque replicatione. Tertiò, quia hæ replicationes non sunt propriè continuæ inter se, sicut duæ guttæ aquæ, sed solùm contiguæ, sicut arenæ in cumulo, nam per divisionem specierum nihil intrinsecum in illis replicationibus perit; alioquin quoties franguntur species periret aliquid intrinsecum corpori Christi, quod videtur absurdum. Confirmatur, quia, si Deus annihilaret species, et conservaret corpus Christi, tunc illæ replicationes essent verè inter se discretæ; ergo et nunc, cùm non habeant ullam physicam connexionem cum speciebus.

48. Hæc omnia, suppositâ illâ sententiâ philosophicâ de divisibilitate continui in infinitum, nihil habent difficultatis. — Ad primum respondetur, sicut in speciebus sunt plures partes componentes unam quantitatem, verbi gratiâ, totalem, sic illam præsentiam corporis Christi habere plures partes pro divisibilitate spatii quarum singulæ sunt partiales, et omnes componunt unam præsentiam integram et totalem ad totum illud spatium. Unde in aliquo sensu Christus est semel in illo spatio, non ita ut non sit totus in singulis partibus spatii, sed ita ut non sit per plures præsentias totales, sed per plures partiales, atque ideò est semel totaliter, sed pluries partialiter, non partialitate corporis, sed partialitate præsentiæ; sicut angelus vel anima est pluries partialiter in suo spatio, hoc est, per plures partes præsentiæ, quarum singulæ faciunt præsentem totum angelum vel animam parti spatii, sed omnes componunt unam præsentiam totalem; sicut plures partes aquæ unam aquam; quod quidem in præsentiâ corporis Christi faciliùs intelligitur, cùm sit materialis, et possit habere absque difficultate eamdem divisibilitatem quam habent res materiales.

49. Ad secundum, concedimus in singulis partibus spatii contineri totum Christum integrum et completum, non tamen omninò integrè et completè ex parte præsentiæ; nam, licèt illa præsentia partialis possit etiam dici integra in aliquo sensu, quatenùs illa sola posset existere absque omnibus aliis, de facto tamen non est integra, sed partialis propter unionem quâ connectitur cum aliis partibus præsentiæ, sicut quævis pars aquæ posset existere absque aliis, et esse aqua integra; de facto tamen, quando componit cum aliis partibus, non est integra, id est, totalis, sed pars aquæ majoris. Hoc ipsum dicimus de præsentiâ sacramentali.

50. Ad tertium, negamus illas præsentias partiales esse solùm contiguas sicut arenam in cumulo, sed dicimus esse continuas sicut guttas aquæ, et sicut partes præsentiæ angeli vel animæ. Quando verò rumpuntur species, vel illa fractio fit, manentibus partibus

specierum in eodem loco in quo erant antea, solumque ablatâ earum continuatione, vel fit (prout semper contingit) singulis partibus hostiæ mutatis aliquantulùm à priori loco. Si hoc secundo modo fiat, non est dubium quòd fiat mutatio intrinseca in ipsâ præsentiâ et in corpore Christi; perditur enim non solùm unio inter partes præsentiæ, sed et præsentia, saltem quoad illas partes correspondentes spatio quod relinquitur; et acquiritur præsentia ad partes novi spatii quod per motum acquiritur. Si verò fractio specierum fiat primo modo, tunc negamus fieri mutationem intrinsecam in præsentiâ corporis Christi; nam licèt partes specierum perdant continuationem quam habebant inter se, partes tamen præsentiæ corporis Christi manent adhuc continuæ inter se, quia ad continuationem partium præsentiæ solùm requiritur unitas subjecti et spatii, quæ adhuc maneret, licèt species non essent ampliùs continuæ, sed contiguæ. Unde ad confirmationem dicimus, si annihilatis speciebus maneret præsentia corporis Christi, futuram continuam sicut priùs, quia ex se non pendet à continuatione vel præsentiâ specierum; sed sicut, si annihilato corpore, vel discontinuatis ejus partibus, maneret anima rationalis in eodem spatio, adhuc ejus præsentia esset continua, et una sicut priùs, sic dicendum omninò esset de præsentiâ corporis Christi, quæ imitatur omninò præsentiam animæ rationalis in corpore.

51. Secunda difficultas est quia ex dictis videtur sequi quòd totus Christus sit etiam sub indivisibilibus et punctis specierum. Consequens autem negatur communiter à theologis; imò aliquando cùm Salmanticæ defenderetur, offensionem peperit apud doctores, quia corpus Christi in Eucharistiâ succedit loco substantiæ panis; ergo ubi non erat panis, non est corpus Christi; ergo non est in punctis specierum, quia ibi non erat panis; alioquin cùm dividitur panis, et resultant superficies quantitatis terminativæ, resultaret etiam aliquid panis de novo, et per consequens aliquid materiæ et formæ; et jam esset plus panis in pane diviso quàm in pane integro, quæ omnia videntur absurda. Deinde, quando dividitur hostia consecrata, resultant similiter nova indivisibilia, ut terminent de novo illas partes; ergo ponitur Christus de novo in illis indivisibilibus sine novâ consecratione et sine conversione alicujus substantiæ in corpus Christi; quod videtur absurdum; nam prout est ibi corpus Christi, non succedit alicui substantiæ quæ ibi antea esset, quia sub illâ superficie de novo resultante (ut suppono) nulla fuit antea substantia, sed solùm ponitur corpus Christi loco substantiæ possibilis quæ foret ibi, si non esset corpus Christi, quod non sufficit ad hoc ut ponatur ibi per conversionem. Hæc sunt quæ potissimùm probant corpus Christi non esse in indivisibilibus specierum; quam sententiam cum aliis tenet P. Vasquez, disp. 188, c. 4.

52. Addunt aliqui, quando species vini consecratæ miscentur cum vino non consecrato, et resultat indivisibile novum continuativum, non fore cur magis ponatur sub illo indivisibili sanguis Christi, quàm substantia vini, cùm indivisibile sit copulativum utriusque quantitatis. Nec ad veritatem verborum consecrationis requiritur quòd ponatur ibi sanguis Christi; nam licèt ibi non ponatur, erunt vera verba præterita: pone enim antea dixisse: *Hoc est vinum album;* vera sunt hæc verba, licèt postea misceatur cum vino rubro potentiori, et ideò in continuativo ponatur forma vini rubri, quod prævalet, et non vini albi; ergo similiter vera sunt verba: *Hic est sanguis Christi,* licèt postea misceantur species cum vino rubro potentiori, et ideò sub indivisibili continuativo non sit sanguis Christi, sed substantia vini rubri potentioris. Confirmatur quia ad veritatem verborum solùm requiritur quòd sanguis Christi succedat loco vini albi quod in ipsum convertitur, et præstet quod præstaret illa substantia vini; ergo si vinum album non esset futurum sub illo indivisibili copulativo, non requiritur ad veritatem verborum quòd sanguis Christi ponatur sub illo in prædicto casu.

53. Responderi fortassè posset ex ipso argumento quòd scilicet in eo solùm casu debere poni sanguis Christi sub illo indivisibili, quando debuisset poni substantia vini conversi in sanguinem, cujus loco succedit ipse sanguis; quare si vinum rubrum postea adveniens potentius sit, et ideò debeat ipsum solum esse sub illo indivisibili, non oportebit quòd ponatur ibi sanguis Christi. Quid tamen si utrumque vinum æqualis activitatis et virtutis sit? Tunc dici posset: Si sub illo indivisibili copulativo quantitatis resultat ex naturâ rei indivisibile substantiæ similis reliquo vino, resultaret etiam in prædicto casu, atque ideò non esset ibi sanguis Christi, sed illud indivisibile substantiæ novum, quod nunquàm fuisset consecratum, nec ad veritatem verborum requireretur ejus conversio. Si verò sub indivisibili copulativo quantitatis futura esset substantia utriusque vini (prout aliqui volunt) saltem inadæquatè, dici posset futurum etiam ibi sanguinem Christi et substantiam vini quod de novo admiscetur.

54. Hæc tamen non tollunt difficultatem, sed augent, quia, si sub indivisibili quantitatis copulativo resultat novum indivisibile substantiæ vini, quod quia consecratum non fuit, manet non conversum in sanguinem, sequitur primò quòd ob eamdem rationem, quando species consecratæ dividuntur, et resultant nova indivisibilia terminativa quantitatis, debeant etiam resultare nova indivisibilia substantiæ panis et vini, quia illa indivisibilia quantitatis non fuerunt consecrata, atque ideò sub illis non erit Christus, sed novum indivisibile substantiæ resultans ex divisione. Item, quando per motum localem aliæ partes consecratæ aliis consecratis continuantur in calice, toties resultant nova indivisibilia quantitatis, et per consequens nova indivisibilia substantiæ non consecratæ; quare in calice consecrato erunt post paululùm temporis multa indivisibilia substantiæ vini de novo producta admixta speciebus consecratis. Denique ex hoc fit quòd, etiamsi totum vinum album consecratum sit potentius et robustius quàm rubrum cui postea miscetur, adhuc resultabit indivisibile copulativum

(Onze.)

substantiæ novum simile aliis quæ erant in vino albo, atque ideò aliquam substantiam vini albi ibi esse non conversam in sanguinem Christi; quæ omnia videntur absurda; et ideò non videtur concedendum corpus et sanguinem Christi esse sub indivisibilibus specierum.

55. Oppositam tamen sententiam, quòd scilicet corpus et sanguis Christi sint sub indivisibilibus, tenet cum aliis P. Suarez, disp. 52, sect. 3, et probari videtur, primò quiá non magis repugnat totum Christum esse in spatio indivisibili, quàm in spatio divisibili exiguo; ergo, cùm necesse sit concedere hoc secundum, non est cur negetur primum. Secundò quia, si solùm esset in spatio divisibili, ergo si contingat hostiam dividi per dimidium illius spatii, vel dividetur Christus, vel incipiet esse totus in singulis partibus, ubi antea non erat totus. Tertiò quia corpus Christi est in hoc spatio, sicut angelus; sed angelus non solùm est in partibus, sed etiam in punctis; alioquin præsentia angeli esset interrupta per vacuitates indivisibiles; ergo idem dicendum est de Christo. Quartò quia sub indivisibilibus quantitatis præerat aliquid substantiæ panis: nam omne accidens etiam indivisibile inhæret substantiæ, sed nihil substantiæ panis remanet post consecrationem; ergo illud convertitur in corpus Christi ibi succedens.

56. Quartò addere possumus, quia anima nostra tota correspondet singulis indivisibilibus corporis; alioquin haberet præsentiam interruptam; non enim potest esse in spatio continuo, si non sint partes præsentiæ continuæ inter se mediis continuativis indivisibilibus; ergo nec anima Christi in Eucharistiá potest habere præsentiam continuam, nisi correspondeat tota singulis indivisibilibus spatii. Denique idem argumentum fieri potest de ipso corpore Christi, quod nisi totum correspondeat singulis indivisibilibus spatii, necesse est quòd ejus præsentia non sit continua, sed interrupta; quod cùm non possit concedi, oportet quòd sit etiam in indivisibilibus; non potest autem correspondere pars sola corporis Christi indivisibili spatii; jam enim esset una pars corporis in uno indivisibili, et alia in alio; ergo debet totum corpus, sicut tota anima, et sicut tota substantia angeli correspondet.

57. Vides utriusque partis argumenta satis difficilia: ego quidem neutris puto sufficienter posse fieri satis; unde juxta diversas philosophorum sententias dupliciter dissolvenda existimo: nam illi qui quantitatem componunt ex solis indivisibilibus, et negant divisibilitatem illam partium in infinitum, facilè se expediunt ab hâc quæstione; concedunt enim corpus Christi esse sub singulis indivisibilibus specierum, nec contra hos urgent argumenta proposita, quia in eâ sententiâ per continuationem non resultant nova indivisibilia continuativa, nec per divisionem nova terminativa; sed illa quæ priùs erant continuativa fiunt terminativa, et è contra, ablatâ solùm vel positâ eorum unione inter se. Et sicut sub singulis punctis quantitatis præerat aliquod indivisibile substantiæ panis, sic loco illius ponitur post consecrationem totum corpus Christi per veram conversionem. In sententiâ verò communi philosophorum ponente partes continui divisibiles in infinitum, existimo consequenter neganda esse omnia ejusmodi indivisibilia tam in continuo pertinenti quàm in successivo: hoc enim modo vitantur omnes ferè difficultates quæ ex illo principio passim in philosophiâ et theologiâ occurrunt, et aliundè minùs difficilè solvuntur quæ ad probanda ea indivisibilia solent afferri; de hoc tamen alio loco, Deo volente, dicemus ex professo.

SECTIO IV.

Quid significetur per τὸ corpus in verbis consecrationis.

58. Vidimus quid ponatur in Eucharistiâ; nunc jam incipimus examinare quid ponatur ex vi verborum, et quid per concomitantiam; pro quo suppono ex vi verborum poni ea quæ significantur per verba, et sine quibus non essent vera verba consecrationis; reliqua autem ponuntur per concomitantiam; quo supposito, quærimus inprimis quid ponatur sub speciebus panis ex vi verborum, quod est quærere quid significetur per *corpus*, quod ponitur in consecratione panis.

59. Prima sententia docet significari materiam Christi Domini sine aliquo alio. Hæc tribuitur Gabrieli et aliis quos afferunt P. Suarez, disp. 57, sect. 4, et P. Vasquez, disp. 186, c. 1. Impugnatur tamen quia materia sola secundùm se non dicitur corpus humanum, qualè in præsenti significatur, alioquin, etiamsi illa materia esset jam sub formâ cineris vel vermium, posset dici corpus Christi, quod falsum est.

60. Secunda sententia docet significari materiam connotando formam substantialem rationalem, itaque corpus solùm includit materiam in recto, licèt connotet formam in obliquo. Ita Sotus et Ledesma, apud Vasquez, ubi supra, n. 16. Hæc etiam rejicitur quia, si anima significaretur, licèt de connotato, verè tamen significaretur, et per consequens anima poneretur ex vi verborum, et non per concomitantiam, quod est contra Tridentinum, sess. 13, c. 3.

61. Tertia sententia docet significari materiam cum formâ quâdam partiali corporeitatis distinctâ realiter ab animâ, per quam constituitur in esse corporis, et cum quâ solâ remanet materia, abeunte animâ, et ratione cujus dicitur esse idem corpus vivum, quod postea est mortuum. Hæc tribuitur Scoto et aliis. Addunt tamen aliqui illam formam non solùm constituere corpus utcumque, sed organicum: constituit enim per diversas partes quas habet, diversa membra, caput, manus, pedes, etc., ita ut sit quædam forma substantialis incompleta disponens ad formam viventis. Ita opinatur et acerrimè defendit P. Ægidius de Coninck, in præsenti, art. 2, quia alioquin, si materia acciperet novam formam cadaveris, quando moritur homo, sequitur corpus Christi mortuum fuisse verè corruptum; illud enim dicitur propriè corrumpi quod in aliam substantiam diversam mutatur. Consequens autem est contra illud Act. 2: *Neque caro ejus vidit corruptionem.*

62. Hæc tamen sententia supponit rem in philosophiâ minùs veram, quòd scilicet in homine datur simul alia forma substantialis corporeitatis cum animâ rationali in eâdem materiâ, quod impugnavi in 1 Physic. disp. 3, et breviter rejicitur, quia inprimis illa forma, quæcumque sit, non facit cum materiâ unum ens completum (alioquin non posset materia rursùs actuari per formam rationalem); ergo, abeunte animâ, non potest materia naturaliter manere cum solâ illâ formâ, sicut nec potest manere sine ullâ prorsùs formâ ratione sui incomplementi. Adde consequenter idem dicendum esse de cadavere equi, quòd in eo maneat eadem forma substantialis corporeitatis, cùm neque in eo producatur de novo forma cadaveris, ut ipsi supponunt; imò idem dicendum erit de arbore excissâ quòd maneat lignum cum eâdem formâ ligni quam antea habebat, licèt non cum eâdem animâ vegetativâ. Quis autem credat lignum mortuum esse ens minùs completum quàm ferrum vel lapidem, sed materiam solam cum formâ quâdam incompletâ? Denique nulla est necessitas confingendi illam formam substantialem, quæ simul sit cum animâ; nam, quidquid accipit materia ab illâ formâ, potest accipere sufficienter ab accidentibus ipsius et ab ipsâ animâ. Non sunt autem multiplicandæ formæ substantiales in materiâ absque necessitate. Nos quidem ponimus in corpore mortuo formam substantialem cadaveris, non tamen absque necessitate, sed ne maneat materia prima absque formâ, et quia proprietates et operationes ligni, v. g., non minùs arguunt in ipso formam substantialem quæ sit earum principium intrinsecum, quàm in ferro vel lapide, ut dicebamus; quare, cum forma ferri vel lapidis sit substantialis completa, cogimur idem de ligno vel osse mortuo fateri. Atverò, dùm vivit, non est cur aliam formam substantialem multiplicemus ultro animam.

63. Adde non esse juxta naturam quòd corrumpatur aliqua forma substantialis absque introductione alterius: corruptio enim non intenditur propter se, sed propter generationem, et ideò dicitur generatio unius esse corruptio alterius; quandò ergo corrumpitur vivens, debet introduci alia forma nova substantialis; alioquin dabitur corruptio unius absque generatione alterius. Item dabitur è contra generatio unius absque corruptione alterius; nam, quandò in materiam embryonis introducitur forma viventis, fit generatio substantialis absque corruptione formæ embryonis; quia sicut forma cadaveris sunt illæ formæ partiales quæ erant in vivente, sic forma embryonis sunt eædem formæ partiales, per quas priùs organizatur et disponitur materia ad formam viventis, et quæ remanent in vivente; generatur ergo substantialiter vivens absque corruptione aliquâ substantiali, et corrumpitur substantialiter absque generatione substantiali; quod videtur esse contra mentem philosophorum dicentium corruptionem non intendi per se, sed per accidens, occasione generationis quæ de novo ponitur.

64. Nec satisfacit si dicas corruptionem poni propter generationem et formam substantialem, non quæ de præsenti introducitur, sed quæ postea introducetur; corrumpitur quippe vivens, ut postea ex ipso generentur vermes; et in hoc sensu corruptio affert generationem, scilicet præsentem vel futuram; hoc, inquam, non satisfacit: primò, quia finis ille et ejus assecutio longè nimis distat, quando, v. g., corrumpitur anima vegetativa cedri, ut post tria vel quatuor annorum millia quibus cedrus incorrupta manet, possint ex ipsâ generari vermes; certè philosophi non significant concomitantiam adeò distantem inter generationem unius et corruptionem alterius. Deinde, si illa intentio generationis futuræ sufficeret ad ponendam corruptionem, posset etiam dici, quandò alimentum priùs convertitur in chylum, ut postea convertatur in sanguinem, corrumpi quidem substantialiter alimentum, non tamen introduci formam substantialem, sed accidentia, quia illa corruptio fit propter productionem sanguinis futuram, atque adeò in spe futuræ generationis spoliari materiam formâ alimenti, absque aliâ formâ substantiali præsenti, sed futurâ; quæ omnia non satis philosophicè dicerentur.

65. Addunt aliqui formas illas partiales fore et non fore substantiales; fore quidem, quia ita supponuntur à suis assertoribus; non fore item, quia substantia est prima radix cæterorum; illæ autem formæ non sunt prima radix, sed ipsæ potiùs radicantur in animâ quæ eas exigit, sicut et alias dispositiones accidentales; ergo non essent substantiales, sed accidentales. Hoc tamen argumentum non est efficax, quia illæ formæ non supponunt, sed potiùs præcedunt animam; non ergo radicantur in illâ.

66. Dices: Ergo è contra anima non erit substantialis, quia jam supponit primam radicem substantialem. — Respondeo negando sequelam, quia conceptus substantiæ, ut alibi dixi, non est quòd sit prima radix utcumque, sed radix determinata; alioquin forma non esset substantialis, quia supponit materiam, quæ est prima radix formarum; quia tamen nondùm est prima radix determinata, sed ipsa materia cum formâ, componit primam radicem determinatam, ideò forma etiam est substantialis. Illæ ergo formæ partiales non sunt prima radix determinata formæ viventis, quia, sicut materia est indifferens ad formam viventis et non viventis, sic illæ formæ partiales non exigunt determinatè animam, cùm possint esse etiam in embryone vel cadavere; non ergo impediunt quòd forma viventis sit etiam substantialis.

67. Dices: Juxta hanc regulam ipsæ formæ partiales non erunt substantiales, quia supponunt primam radicem determinatam suî, scilicet dispositiones prærequisitas ad illas formas. — Respondent aliqui dispositiones non esse radicem formæ, sed potiùs è contra, quia, licèt forma ordine naturæ subsequatur, præcedit tamen ordine intentionis; sufficit autem ad conceptum substantiæ quòd sit prima radix saltem in genere causæ finalis, et quidem certum est disposi-

tiones esse propter formam, et non è contra formam propter dispositiones.

68. Hoc tamen responsum et extensio substantiæ ad primam radicem in genere causæ finalis, non videtur esse juxta mentem philosophorum, et aliunde videtur continere petitionem principii. Philosophi enim nomine *substantiæ* intelligunt id quod substat aliis, id est, quod quasi fundamentum cæterorum ea sustinet et restaurat, sicut radix restaurat frondes et ramos amissos in arbore, quod certè non est munus causæ finalis. Nec potuerunt absque petitione principii eâ ratione discernere substantias ab accidentibus : quando enim dubitatur an dispositiones sint substantia, dicis non esse substantiam, quia ipsæ sunt propter formam.

69. Si rursùs quæram unde scis eas esse propter formam, — respondebis quia accidentia sunt propter substantiam, et non è contra, et nunquàm reddes rationem cur forma subsequens sit substantia, nisi recurras ad illam communem philosophis, quia scilicet præter dispositiones datur aliud quod restaurat ipsas dispositiones ex parte amissas, quod est esse radicem determinatam aliorum; hoc autem non convenit dispositionibus; nam, licèt semper aliquæ dispositiones præcedant conservationem formæ, non tamen hæ determinatæ; v. g., in homine requiritur ad ejus temperamentum tanta humiditas, tantus calor, frigus et siccitas. Si casu decrescat frigus à debito gradu, non ideò moritur homo, sed potiùs forma substantialis paulatim restaurat gradum frigoris amissum, et reducit temperamentum ad statum debitum; quod idem facit si decrescat calor vel siccitas, etc., nisi ita sit notabilis mutatio in qualitatibus, ut jam non possit perseverare forma unita. Unde constat dispositiones illas non esse substantiam hominis, quia hæc debet esse aliqua radix, quæ eadem manens sit fundamentum aliorum; dispositiones autem non sunt tales, quia variantur, crescentibus et decrescentibus, modò his, modò illis, et datur aliud principium, quod idem manens restaurat ea quæ de temperamento perduntur; illud ergo aliud principium meritò appellamus substantiam, et non temperamentum dispositionum. Adde illud temperamentum nihil aliud esse nisi conflatum ex multis qualitatibus, quarum singulæ non sunt substantia, sed accidens, ut constat de singulis gradibus caloris, frigoris, etc.; ergo nec totum quod resultat potest esse substantia; quia ex accidentibus non potest componi substantia. Hoc obiter dixerim quia existimo non satis efficaciter impugnari illo argumento formas partiales superadditas animæ, licèt hæ formæ partiales, ut dixi, ex aliis capitibus non mihi probentur.

70. Nunc jam ad fundamentum quod pro ipsis afferebat P. Coninck de corruptione corporis Christi; quod non est ad rem, quia ideò dicitur corpus Christi incorruptum, sicut alia corpora sanctorum, quia, licèt fuerit verum cadaver, non tamen abiit in vermes vel cineres, sed semper mansit verum corpus humanum; ideò, licèt compositum præcedens fuerit corruptum, non tamen ipsum cadaver.

71. Quarta sententia docet, per *corpus* significari materiam cum formâ substantiali, non quidem determinatâ et singulari, sed secundùm gradum superiorem et rationem communem, in quâ conveniunt forma rationalis et forma cadaveris humani, quatenùs utraque cum materiâ constituit corpus humanum organicum, abstrahendo à vivo et mortuo. Ita Suarez ubi supra, cum aliis. Hanc sententiam impugnat Vasquez duplici argumento; primò quia caro viva et mortua non habent rationem communem carnis in quâ conveniant; dicuntur enim æquivocè *caro :* ergo per *corpus* non potest significari forma substantialis secundùm gradum communem carni vivæ et mortuæ, cùm nullus detur talis gradus communis. Antecedens probat ex Aristotele, 2 de Generatione animalium, cap. 1, his verbis : *Non enim est facies, nisi animam habeat, neque caro; sed corrupta æquivocè dicitur facies aut caro, perinde quasi lapidea lignea facta sit.*

72. Hoc tamen argumentum et testimonium Aristotelis nimiùm probaret; probaret enim contra ipsum Vasquez, non solùm non dari rationem communem carnis vivæ et mortuæ, sicut non datur ratio communis cani latrabili et cœlesti; sed etiam quòd caro mortua non est propriè et simpliciter caro, sicut nec caro lapidea; ex quo sequitur non fore vera propriè verba consecrationis, nisi poneretur caro Christi viva. Quare dictum illud Aristotelis omnes debemus vel rejicere, vel ita explicare ut non omninò neget convenientiam inter carnem vivam et mortuam, sed dicat tantam esse inæqualitatem et distantiam, ut ferè videatur intercedere analogia; sicut rationem communem entis appellare solent analogam vel æquivocam ob maximam distantiam accidentis à substantiâ, et entis creati ab increato, licèt reverà sit in rigore univoca; ut probavi in Dialecticâ.

73. Secundò arguit P. Vasquez supra, n. 8, quia *si corpus* significat concretum totale secundùm gradum genericum, ergo non potest Christus dicere : *Hoc est corpus meum;* sicut nec dicimus : *Hoc est animal meum*, vel, *vivens meum;* loquendo de ratione genericâ animalis, vel viventis in nobis repertâ, quia illud *meum* debet cadere supra id quod est pars physicè et realiter, vel quod significatur ad modum partis; gradus autem generieus non significatur ut pars realis et physica; alioquin non posset prædicari de toto, ut de facto prædicatur. — Cæterùm nec hoc argumentum est efficax, quia, licèt gradus generieus animalis, vel viventis in concreto non significetur ut pars, quia animal non solùm dicit naturam, sed etiam subsistentiam; atverò animalitas in abstracto verè est pars; dici autem posset quòd corpus intelligitur in abstracto pro naturâ corporis prout distinctâ à subsistentiâ; quare sicut in abstracto potest Christus dicere : *Hæc est mea animalitas*, sic potest dicere : *Hoc est corpus meum*, loquendo de naturâ corporis in abstracto. Differt autem corpus ab animalitate in hoc quòd animal in concreto et in abstracto significatur per di-

versas voces ; corpus autem sive in concreto , sive in abstracto, significatur per eamdem vocem ; sicut etiam substantia , quæ est genus supremum , significatur per eamdem vocem in concreto et in abstracto; et ideò possumus dicere : *Christus est substantia*, sumendo illam in concreto ; et possumus etiam dicere : *Hæc est mea substantia* , sumendo illam in abstracto. Ex quo etiam fit ut, licèt non possimus dicere : *Verbum assumpsit animal*, sed, *animalitatem*, possimus tamen dicere : *Verbum assumpsit substantiam* , et similiter : *Verbum assumpsit corpus;* et licèt non possimus dicere quòd panis convertitur per se in subsistentiam Christi , dicimus tamen converti per se in corpus Christi , quia scilicet corpus non includit subsistentiam, nec sumitur in concreto , sed in abstracto; ergo *corpus* potest significari ut pars , licèt *animal* non possit.

74. Meliùs ergo impugnatur prædicta sententia ex concilio Tridentino , dictâ sess. 13, cap. 3, ubi dicitur animam Christi poni sub speciebus panis per concomitantiam ; ergo ex vi verborum non ponitur aliqua forma substantialis significata in recto; ergo *corpus* non significat compositum ex materiâ et formâ. — Respondet Suarez animam non poni ex vi verborum quatenùs anima est, sed quatenùs forma corporis organici ; atverò ut anima est, ponitur per concomitantiam. Sed hæc solutio impugnatur, quia ex vi verborum ponitur non solùm corpus in communi , sed hoc numerò corpus in particulari ; ergo non solùm ponitur forma in communi, sed hæc numerò forma in particulari. Patet consequentia , quia in ratione hujus corporis, non constituitur per formam in communi , sed per hanc numerò formam, saltem intellectum cum ultimâ hæcceitate. Ex hoc autem sequitur differentiam specificam non poni per concomitantiam, quia hæc differentia specifica non ponitur propter conjunctionem seu unionem realem cum eo quod ponitur ex vi verborum, sed propter identitatem cum hæcceitate formæ , quæ ponitur ex vi verborum : hæc autem non est concomitantia de quâ loquitur concilium ; illa enim fundatur in inseparabilitate naturali unius partis ab aliâ cum quâ unitur ; hæc verò in identitate essentiali unius formalitatis cum aliâ. Confirmatur quia pari ratione posset aliquis contendere sanguinem poni sub speciebus panis ex vi verborum, non quidem ut sanguis est, sed ut est pars corporis humani ; quod tamen satis alienum esset à mente Tridentini.

75. Aliqui recentiores respondent non esse novum, quòd causa producens aliquem effectum, habeat quidem virtutem ad producendam rationem communem illius formaliter loquendo , non verò ad particularem, atque ideò ratio particularis non tribuatur illi causæ formaliter loquendo, sed alteri comprincipio. Sic enim Deus concurrit cum voluntate humanâ quando fit actus malus, et Deo quidem tribuitur ratio communis, non verò differentia actûs mali. Item intellectus concurrit cum lumine gloriæ ad actum visionis Dei , et intellectui tribuitur vitalitas, non supernaturalitas visionis. Sic ergo verba consecrationis ex se habent virtutem ad ponendum corpus Christi secundùm rationem communem corpori vivo et mortuo ; atque ideò, quando de facto ponitur vivum, verbis tribuitur ratio communis, differentia autem vivi non verbis, sed Deo , qui illam actionem determinat ad corpus vivum, et ad animam potiùs quàm ad formam cadaveris, eò quòd de facto anima, et non forma cadaveris sit unita tali materiæ , et in hoc sensu dicitur anima poni per concomitantiam, seu ratione unionis quam de facto habet cum materiâ. Sicut ergo ignis ex se habet virtutem producendi calorem, non tamen potest ex se producere hunc numerò calorem in individuo , nisi determinetur à causâ primâ ad hoc individuum caloris juxta communem philosophorum sententiam, et ideò individuatio hujus caloris non tribuitur igni , neque est ex virtute ipsius, sed ex determinatione Dei; sic verba consecrationis ex se possunt ponere corpus Christi , non tamen possunt determinare ad vivum, et ideò corpus Christi ponitur ex virtute verborum, determinatio verò ad vivum ex voluntate Dei propter statum vitæ quem corpus illud de facto habet; et sicut ignis de se petit quòd causa prima determinet ejus indifferentiam ad aliquod individuum in particulari , sic verba petunt quòd Deus determinet eorum indifferentiam ad corpus vivum vel mortuum; ipsa tamen determinatio ad corpus vivum non exigitur à verbis, nec tribuitur verbis. Idem autem est aliquid non tribui virtuti verborum, et non poni ex veritate verborum, quia verba agunt et operantur propter veritatem quam significant; unde sicut veritas verborum exigit corpus Christi , non tamen vivum, sic differentia vivi non ponitur ex vi aut veritate verborum formaliter, sed sola ratio communis corporis humani Christi.

76. Sed quidquid sit de totâ hâc doctrinâ , applicari non potest ad præsentem difficultatem explicandam , quia si nomine *corporis* intelligitur compositum substantiale importans in recto materiam et formam substantialem , prout hi auctores intelligunt, non potest negari quòd de facto hæc forma substantialis , scilicet anima rationalis, ponatur ex veritate et virtute verborum consecrationis. Ad veritatem enim verborum non ea solùm requiruntur sine quibus in nullo casu verba essent vera, sed ea omnia sine quibus hìc et nunc verba non essent vera , sed falsa ; nam si Christus haberet, v. g., corpus jejuniis magis attenuatum , verba essent vera , licèt non poneretur corpus ita plenum quod de facto habebat ; nunc tamen ad perfectam veritatem verborum oportuit poni idem corpus, quale de facto habebat. Item si temporis decursu perdidisset plures partes, et acquisisset alias , verba essent vera , licèt non ponerentur hæ partes quas modò habet; nunc autem ad veritatem verborum oportet poni corpus cum his partibus quas de facto habet, quia, verba ut sint vera, debet poni illud idem corpus quod de facto habet Christus; non aliud quod potuisset habere, et quod si haberet, illo posito, verba essent vera; similiter ergo si hoc corpus con-

stituitur de facto per hanc formam substantialem, et ad veritatem verborum requiritur quòd ponatur illud corpus quod de facto Christus habet, consequens est ut verba ad suî veritatem exigant hìc et nunc quòd ponatur tale corpus cum tali formâ substantiali; ergo hìc et nunc anima rationalis ponetur ex veritate verborum. Fateor non requiri animam ad veritatem verborum in quocumque casu, sed neque hæc materia requiritur ad veritatem verborum in omni casu; nam si paulatim deperditæ essent hæ partes et aliæ acquisitæ, non deberent poni hæ partes, sed aliæ, ut verba essent vera; sicut ergo de facto hæc materia ponitur, non per concomitantiam, sed ex veritate verborum, quia de facto hæc materia constituit hoc corpus Christi, sic de facto hæc forma ponetur ex veritate verborum, quia de facto Christus habet tale corpus quod constituitur in ratione talis per talem formam, non minùs quàm per talem materiam.

77. Quinta sententia docet per *corpus* significari non materiam solam, sed ut accipit esse corporis à formâ substantiali, non quidem rationem communem corporis, sed disjunctum ex corpore vivo vel mortuo, ita ut neutrum significetur determinatè; sed hoc vel illud disjunctim, quasi dicas: Hoc est corpus Christi vivum vel mortuum. Hinc est ad veritatem hujus propositionis non requiri determinatè animam, nec determinatè formam cadaveris, sed unam vel alteram; quare quòd ponatur anima de facto, non provenit ex merâ significatione verborum, sed ex eo quòd de facto corpus Christi reperitur in cœlo cum animâ rationali. Hanc tenet Pater Vasquez, ubi supra, cap. ultimo, cum aliis; et probat ex impugnatione aliarum, et quia hoc modo cessant omnes difficultates. Hæc sententia non displicet, si aliquid addat, et aliter explicetur, quod forsan non erit contra mentem suorum auctorum; ideò eam impugnare nolo.

78. Dico ergo per vocem *corpus* non significari determinatè compositum substantiale, sed materiam cum organizatione sufficienti ad hoc quòd habeat diversitatem partium, carnis scilicet, ossis, cordis, etc. Pro quo adverte corpus organicum habere duplicem organizationem, alteram substantialem, alteram accidentalem. Prima provenit à formâ substantiali, tali vel tali modo unità materiæ. Suppono enim ex philosophiâ partes viventis esse substantialiter heterogeneas, ita ut caput substantialiter differat à manibus, sive ratione diversæ formæ partialis in brutis, sive saltem ratione diversæ unionis substantialis in homine; itaque in ipsâ substantiâ hominis datur organizatio et diversitas partium sufficiens ad componendum corpus humanum, etiamsi nullum esset accidens. Alia est organizatio accidentalis orta ex diversitate accidentium et dispositionum; ratione cujus materia, etiamsi careret formâ substantiali, diceretur verè organizata, et corpus humanum aptum ad recipiendam animam rationalem, vel formam cadaveris. Hoc supposito, videtur verisimile materiam primam, ut subest cuilibet ex his organizationibus, intelligi posse appellatione *corporis*: nam, ut subest illis, est materia organizata, et componens cum formâ substantiali compositum vel viventis vel cadaveris; et quidem hanc esse significationem corporis in prædictis verbis, probari potest ex impugnatione aliarum sententiarum, et ex communi modo loquendi, quo corpus non significat totum compositum, sed partem illius distinctam ab animâ; nam, licèt aliquando apud philosophos *corpus* accipiatur pro toto composito substantiali, et prædicetur in recto de homine: cæterùm in modo communi loquendi vix accipitur *corpus* in hâc significatione, sed pro unâ parte compositi humani, prout condistinguitur ab animâ; et ideò dicimus hominem habere corpus, constare ex corpore et animâ; Verbum assumpsisse humanitatem constantem ex corpore et animâ; et in eodem sensu dicitur in Symbolo Athanasii quòd *anima rationalis et caro unus est homo;* et denique in hoc sensu loquitur Tridentinum, ubi supra, de corpore Christi, quod ponitur in Eucharistiâ ex vi verborum, ut de parte condistinctâ ab animâ; dicit enim *corpus poni unà cum animâ*, et corpus poni ex vi verborum, animam verò per concomitantiam partium inter se; quibus satis indicat loqui de corpore et animâ, ut sunt duæ partes hominis condistinctæ realiter inter se.

79. Cùm ergo nomine *corporis* debeat intelligi una hominis pars, hæc autem non possit esse sola materia prima secundùm se, ut supra probatum est, quia sola materia secundùm se non est corpus humanum, necesse est intelligere materiam, ut subest organizationi humanæ, et diversitati membrorum; hoc autem habet materia, tum ex accidentibus, ut dixi, tum etiam ex unione cum formâ substantiali; quia, licèt omnia illa accidentia divinitùs tollerentur ab homine, posset divinitùs manere homo; et per consequens esset verum dicere de illo quòd constaret ex corpore et animâ, sine quibus non datur homo; ergo esset etiam verum dicere: *Hic adest corpus Petri*, v. g.; ergo possent verificari verba consecrationis, positâ materiâ primâ præcisè cum organizatione substantiali; ergo ad veritatem verborum solùm requiritur materia cum alterâ ex illis organizationibus: quælibet enim sufficit ut illa denominetur corpus humanum. Ex quo infertur materiam poni ex vi verborum, non verò animam rationalem; quia, licèt anima non poneretur, possent esse vera verba ratione organizationis accidentalis; ponitur tamen de facto anima propter unionem quam de facto habet cum materiâ, ut dixit Tridentinum ubi supra.

80. Objicies primò: Nomine *corporis* intelligitur aliqua pars compositi humani, ut diximus; sed corpus organicum, quod resultat ex materiâ et organizatione substantiali, non est pars, sed totum, cùm includat materiam et formam substantialem, à quâ provenit formaliter organizatio substantialis; ergo nomine *corporis* non potest intelligi materia, prout subest organizationi substantiali, sed solùm prout subest organizationi accidentali; ut sic enim est pars hominis.

81. Respondeo negando minorem, quia demptâ organizatione accidentali, posset divinitùs manere

homo, ut dicebam; et non possumus negare quin ille homo constaret ex corpore et animâ; ergo in illo composito intelligimus duas partes, quarum una sit corpus. Dices : Illa pars non esset materia sola, quia materia secundùm se non est corpus humanum; ergo esset materia cum animâ; ergo non esset pars, sed totum. — Respondeo illam partem esse materiam in recto, connotantem tamen in obliquo formam substantialem : itaque illa pars esset materia organizata : et sicut materia organizata non est homo, nec materia animata est homo, licèt habeat formaliter ab animâ esse animatam vel organizatam; sic etiam, licèt habeat formaliter ab animâ esse corpus humanum, non tamen est idem corpus humanum quod humanitas, quia hæc dicit in recto utramque partem; est enim materia et forma unitæ; corpus verò non est humanitas, quia non dicit in recto utramque partem, sed alteram; est enim materia informata et organizata substantialiter ab animâ. Scio, nomine *corporis* aliquando significari apud logicos aliquod prædicatum superius compositum ex materiâ et formâ, quod prædicatur de inferioribus; sed tamen in vulgari sermone non habet hanc significationem, sed supponitur pro unâ parte physicâ compositi humani; in quo sensu non dicit in recto nisi solam materiam; in obliquo verò organizationem substantialem vel accidentalem. Nec obstat *corpus* esse nomen substantivum : sunt enim aliqua nomina substantiva, quæ dicunt aliquid in recto, et aliud in obliquo; sicut *sacramentum* non est significatio, sed id quod habet significationem; et *mater* non est subjectum, et maternitas, sed subjectum habens maternitatem; ita etiam *corpus* est materia habens organizationem, quod non potest meliùs probari quàm ex communi modo concipiendi et loquendi : nam si importaret in recto utramque partem, non diceretur homo constare ex corpore et animâ, sed ex materiâ et animâ, ut dixi; *homo* verò significat utramque partem in recto, non præcisè quia est substantivum, sed quia ad sic significandum impositum est, ut constat ex usu; non enim dicimus : *Materia est homo*.

82. Objicies secundò ex Suarez ubi supra, quia in consecratione datur ex vi verborum vera transsubstantiatio; ergo conversio totius substantiæ panis in totam substantiam; ergo non in substantiam partialem solam, qualis est materia. — Respondeo hoc argumento probari etiam esse ex vi verborum subsistentiam Verbi, quia humanitas, prout condistinguitur à subsistentiâ, non est substantia integra et completa, (non enim desineret tota substantia panis, nisi desineret etiam subsistentia panis); ergo ut detur transsubstantiatio, deberet esse etiam ex vi verborum subsistentia Christi; quod est contra ipsum Suarez. Ad argumentum ergo, respondeo ad transsubstantiationem non requiri quòd terminus formalis sit substantia completa, sed solùm quòd conversio fiat in ordine ad eadem accidentia, quibus antea substabat una substantia, et nunc succedit alia in eodem munere substandi, quæ tota est terminus formalis conversionis, sive hæc sit substantia completa, sive incompleta.

83. Tertiò objici potest ex eodem Suarez, quia terminus, qui ponitur ex vi verborum, debet esse aliquid quod naturaliter possit existere ex vi suæ substantiæ; sed non est hujusmodi sola materia; ergo non sola illa ponitur ex vi verborum. — Respondeo hoc argumentum habere mille instantias in sententiâ ipsius Suarez contra ipsum, quia humanitas non potest existere sine subsistentiâ; et tamen subsistentia non est ex vi verborum; item sanguis non potest conservari naturaliter sine corpore, neque è contra; et tamen corpus non ponitur ex vi verborum cum sanguine, neque è contra; ergo prima propositio, quæ assumitur in hoc argumento, est omninò falsa.

84. Ex dictis infertur decisio alterius quæstionis, de quâ sanctus Thomas, art. 4, in corpore, utrùm quantitas et alia accidentia corporis Christi ponantur ex vi verborum. Potest autem sermo esse vel de accidentibus pertinentibus ad organizationem corporis humani, vel de aliis. Et quidem de aliis facilè respondetur ea omnia esse in Eucharistiâ per concomitantiam, ut dictum est supra, sect. 1, in fine; ubi obiter notandum est, P. Vasquez, disp. 193, num 24, licèt concedat Christum habere in Eucharistiâ qualitates quas habet in cœlo, dicere tamen non habere ibi passiones quas alibi, quare in Eucharistiâ erit calidum ex calore alibi accepto, non tamen erit in Eucharistiâ calefactus, quia non habet in Eucharistiâ calefactionem, sed calorem; pro quo affert S. Thomam infra, quæst. 81, art. 4, in corpore. Cæterùm, si sermo sit de actionibus et passionibus quæ non significant motum vel propinquitatem localem, ego non dubito posse corpus Christi et debere ab ipsis in sacramento denominari, quia in Eucharistiâ habet non solùm qualitatem, sed etiam actionem ipsam; quare ab utrâque debet ibi denominari. Nec oppositum docuit S. Thomas : loquitur enim de flagellatione, consputione, etc., quæ significant approximationem localem duorum corporum, v. g., flagelli et carnis, etc., quam approximationem non haberet in Eucharistiâ.

85. Difficultas ergo est de accidentibus pertinentibus ad organizationem accidentalem, de quibus P. Vasquez, disp. 187, cap. 4, docet significari ex vi verborum, quia ex vi verborum significatur caro et corpus humanum; debet autem constitui in esse carnis et corporis organici per aliquam organizationem accidentalem, sine quâ non intelligitur diversitas organorum; ergo organizatio accidentalis debet etiam significari per verba. — Respondet P. Suarez, dictâ sect. 5, in fine, accidentia organizationis significari per verba non per se primò, sed concomitanter. — Sed contra, quia repugnant significari per verba et concomitanter : concomitans enim in præsenti dicitur illud quod non significatur, nec requiritur ad veritatem verborum, ergo si verba non sunt vera sine organizatione accidentali, hæc ponitur ex vi verborum, et non concomitanter; si autem possunt esse vera sine illâ, ergo non significatur per verba ullo modo. Veriùs tamen existimo cum P. Suarez, disput. 51, sect. 5, accidentia non poni ex vi verborum, quæ est sententia S. Tho-

mæ, dicto art. 4; et probatur breviter ex nostris principiis, quia *corpus* non significat organizationem accidentalem vel substantialem determinatè, sed aliquam disjunctim; ergo neutra ponitur ex vi verborum; possent enim esse vera verba, licèt accidentia non ponerentur; nunc ergo ponuntur ratione unionis et conjunctionis quam habent cum corpore Christi.

86. Dices: Ex vi verborum ponitur aliqua organizatio in materiâ; ergo illa, quam de facto habet corpus Christi, quia de facto ponitur ex vi verborum illud corpus, quod de facto habet Christus, et cum illis partibus integrantibus quas habet, etc.; ergo cum illâ organizatione, à quâ de facto habet esse corpus humanum; alioquin non videretur poni idem corpus, sed aliud. — Respondeo inprimis, licèt de facto poneretur illa materia in Eucharistiâ cum aliâ organizatione, forsan sufficeret ut esset idem corpus, quia hoc corpus non importat in recto nisi hanc materiam; variato autem illo solùm quod importatur in obliquo, non variatur corpus, et ita ex vi verborum non videtur ponenda organizatio quam habet corpus Christi in cœlo. Sed addo, licèt id requireretur, non tamen poni determinatè organizationem accidentalem vel substantialem ex vi verborum, quia verba neutram determinatè significant, sed aliquam disjunctim.

87. Dices adhuc: Verba operantur quod significant; sed significant aliquam organizationem; ergo ponunt aliquam; ergo accidentalis vel substantialis ponitur ex vi verborum. — Respondeo verba operari quod significant; cæterùm non posse hoc fieri quin operentur aliquid etiam quod non significant, quia licèt possint significare organizationem sub disjunctione, non tamen possunt ponere aliquam quæ non sit determinata, et per consequens ponitur cum determinatione quam verba non significant. Sicut qui vovet recitare unum psalmum, non potest illud votum implere quin faciat aliquid quod non promisit, scilicet recitare hunc determinatè, ad quod non tenebatur ex vi voti; quare ex vi præcisâ illius voti non potest poni determinatè aliquid, ad quod teneatur ex præcisâ obligatione voti. Fatemur ergo quòd ex vi verborum ponitur aliqua forma disjunctim, quia poni ex vi verborum est poni et significari per verba, et ideò licèt ponatur hæc determinatè, non ponitur ex vi verborum hæc determinatè, sed ex vi verborum disjunctim, hoc est, significantium illam disjunctim, et exigentium poni hanc vel illam; non tamen concedimus hanc, quæ de facto ponitur, poni ex vi verborum, quia sine hâc verba essent vera.

88. Objicies iterùm: Verba consecrationis habent vim ad aliquid ponendum; sed non possunt aliquid ponere, nisi ponant aliquid determinatè; ergo habent vim ponendi aliquid determinatè et non solùm disjunctim; ergo aliquid determinatè ponitur ex vi verborum. — Respondetur distinguendo minorem et utrumque consequens: debent ponere aliquid determinatè; si illud *determinatè* teneat se ex parte effectûs, concedo; si teneat se ex parte virtutis, seu exigentiæ verborum, nego; verba enim ex se concurrunt indifferenter ad ponendam hanc organizationem determinatam, vel illam aliam determinatam, atque ideò exigunt aliquam concausam, nempe Deum, qui determinet illam indifferentiam verborum, et ponat talem organizationem potiùs quàm aliam. Unde ea organizatio, quæ de facto ponitur, non ponitur ut talis ex vi verborum, quia poni ex vi verborum non est solùm poni ex efficaciâ verborum, sed ita poni virtute verborum, ut si non poneretur, non essent vera verba hìc et nunc prolata.

89. Petes quid ergo est quod de facto ponitur ex vi præcisâ, et veritate verborum? non enim ponitur sola materia prima, quia hæc nuda non est corpus humanum; ergo ponitur aliqua organizatio; ergo ea quæ de facto ponitur, ponitur ex vi verborum; ergo anima rationalis, à quâ formaliter corpus est substantialiter organizatum, ponitur de facto ex vi verborum. — Respondeo eamdem interrogationem fieri posse in exemplo supra adducto: quando scilicet pœnitens debet ex præcepto confessarii dicere unum psalmum pro pœnitentiâ, et postea dicit psal. *Miserere*, v. g.; tunc, inquam, quæri potest similiter quid dicat pœnitens præcisè ex obligatione et præcepto confessarii? Non enim dicit psalmum *Miserere* ex tali præcepto præcisè, cùm posset alium psalmum breviorem et diversum dicere. In utroque ergo casu respondendum est eodem modo, scilicet pœnitentem ex præciso præcepto confessarii dicere psalmum; quòd verò sit hic psalmus, esse ex suâ liberâ devotione; sic etiam ex præcisâ vi et veritate verborum poni sub speciebus corpus Christi, hoc est, talem materiam organizatam; quòd verò sit cum hâc organizatione numerò, esse propter unionem quam talis organizatio habet de facto cum materiâ Christi.

90. Dices: Id quod ponitur à parte rei ex vi verborum est aliquid determinatum; sed corpus ponitur ex vi verborum; ergo *corpus*, prout ponitur ex vi verborum, significat aliquam organizationem determinatam. — Respondeo id quod ponitur à parte rei esse aliquid determinatum, non tamen poni determinatum ex solâ vi et veritate verborum; nam poni ex vi verborum dicit duo, scilicet poni et significari per verba; positio est aliquid physicum, et terminatur ad organizationem determinatam; significatio verò est aliquid intentionale, et potest tendere ad aliquid indeterminatum vel indeterminatè; organizatio ergo quæ de facto ponitur, licèt ipsa determinatè sit quæ ponitur, non tamen significatur determinatè per verba, sed vel secundùm rationem communem, vel sub disjunctione; et ideò non ponitur ipsa ex vi præcisâ verborum, quia deest altera pars, scilicet quòd hæc organizatio significetur per verba, sicut in exemplo posito, psalmus qui dicitur à pœnitente, est psalmus determinatus, sed tamen hic psalmus non ponitur ex præcisâ obligatione, quia poni ex obligatione, est poni et præcedere obligationem dicendi hunc psalmum; primum est verum, et secundum falsum; fatendum ergo est non poni ex præcepto confessarii psalmum determinatum, nec ex vi verborum conse-

crationis organizationem determinatam.

91. Urgebis adhuc : Id quod ponitur per concomitantiam, non debet esse idem realiter cum eo quod ponitur ex vi verborum ; ponitur enim non propter identitatem, sed propter unionem seu connexionem quàm habet cum illo quod ponitur ex vi verborum ; sed individuatio, seu determinatio hujus organizationis, quæ ponitur per concomitantiam, est idem realiter cum ratione communi organizationis, quæ significatur et ponitur per verba ; ergo non potest illa sola determinatio poni per concomitantiam, si ponitur ex vi verborum ratio communis organizationis significata in obliquo. — Respondeo primò per *corpus* non significari organizationem in communi, sed disjunctim hanc vel illam ; est enim hoc corpus hæc materia prima cum aliquâ organizatione humanâ, hâc vel illâ ; quare hæc organizatio quæ ponitur de facto non identificatur cum illo disjuncto ; nec ponitur propter identitatem quam habeat cum illo quod significatur per verba : posset enim poni illud disjunctum quod significatur per verba absque hâc organizatione ; ergo hæc organizatio non est idem, nec ponitur propter identitatem quam habeat cum illo disjuncto, sed propter connexionem et unionem quam habet à parte rei cum hâc materiâ primâ quæ ponitur ex vi verborum.

92. Secundò responderi potest admittendo quòd per *corpus* significetur organizatio in communi : non enim displicet ex hoc capite quarta sententia Francisci Suarii, et aliorum supra relata, quòd doceat significari et poni ex vi verborum rationem communem formæ substantialis ; sed quia docent formam substantialem significari in recto, ut constitutivum directum corporis humani : inde enim fit, quòd hoc corpus debet importare hanc formam substantialem, atque ideò non posse poni ex vi verborum hoc corpus Christi (prout debet de facto poni) quin ponatur etiam ex vi verborum hæc forma substantialis. Nos verò dicimus, *hoc corpus* in recto significare solùm hanc materiam primam, in obliquo verò organizationem ; quare esset idem numerò corpus variatâ organizatione, sicut est idem numerò pater, variatâ paternitate : quo supposito, posset etiam aliquis dicere *hoc corpus* significare hanc materiam in recto, rationem verò communem organizationis in obliquo. Tunc autem ad argumentum propositum posset responderi, id quod ponitur per concomitantiam non debere identificari adæquatè cum eo quod ponitur ex vi verborum ; posse tamen identificari inadæquatè, prout rationale identificatur cum ratione communi animalis. Ratio autem differentiæ est quia si identificaretur adæquatè, non poneretur ratione unionis, sed propter identitatem, cùm non possit poni aliquid sub speciebus, non posito toto illo quod est idem realiter et adæquatè cum ipso. Id verò quod solùm identificatur inadæquatè, non poneretur propter identitatem ; nam ejusmodi identitas non cogit ad ponenda omnia quæ co modò identificantur ; positâ enim ratione communi animalis, non oportet poni etiam rationale ; non ergo poneretur hæc organizatio sub speciebus propter identitatem quam habet cum ratione communi organizationis significatâ per verba ; sed si ponitur, erit propter connexionem et unionem realem quam de facto habet cum hâc materiâ primâ, quæ ponitur ex vi verborum, ut sæpè diximus.

93. Petes rursùm : Si corpus Christi fuisset redactum in cineres tempore mortis, quid esset ex vi verborum, et quid per concomitantiam sub speciebus panis? Deberet enim esse materia cum organizatione aliquâ humanâ ; alioquin non esset corpus humanum, prout verba significant ; illa autem organizatio non esset tunc per concomitantiam, quia non esset propter unionem, quam alibi haberet cum illâ materiâ : illa enim materia alibi non supponitur organizata, sed redacta in cineres ; ergo illa organizatio esset ex vi verborum ; ergo et nunc, quia verba non magis significarent tunc illam organizationem determinatam quàm nunc, et tamen tunc poneretur ex vi verborum.

94. Respondeo tunc ex vi verborum futuram materiam primam Christi cum aliquâ organizatione humanâ necessariâ ad verificanda verba de corpore humano ; illam autem organizationem determinatam quæ tunc esset, prout talem non futuram ex vi verborum, sicut nec modo est, nec etiam futuram tunc per concomitantiam, quia non esset propter unionem quam alibi haberet cum materiâ, sed futuram ex voluntate Dei determinantis exigentiam indifferentem verborum ad talem potiùs organizationem determinatam quàm ad aliam. Nunc quidem omnia sunt, vel ex vi verborum, vel per concomitantiam, quia corpus Christi in suâ præsentiâ naturali habet organizationem substantialem et accidentalem, et alia omnia quæ consequuntur corpus humanum vivum ; et ideò Tridentinum solùm numerat quæ ponuntur ex vi verborum, vel per concomitantiam ; quia loquitur de iis quæ de facto ponuntur, et non de casu illo quem Deus præscivit, non ponendum quando instituit hoc Sacramentum, in quo casu non est inconveniens quòd aliquid poneretur nec per concomitantiam, nec præcisè ex veritate verborum, sed ex voluntate Dei determinantis id quod sub disjunctione solùm exigerent verba ad suî veritatem.

95. Objicies ultimò : Panis convertitur in id quod ponitur ex vi verborum ; sed panis solùm convertitur in substantiam corporis Christi ; ergo nec determinatè, nec disjunctim ponitur ex vi verborum aliquid aliud, nisi substantia corporis Christi ; ergo solùm ponitur ex vi verborum organizatio substantialis determinatè. Respondet Vasquez, disp. 187, num. 52, concedendo, substantiam panis converti in accidentia etiam corporis Christi ; et ad concilium dicit, expressisse id quod præcipuum est in termino conversionis ; non tamen negâsse reliqua quæ requiruntur ex parte illius. Ego quidem non audeo concedere panem converti in accidentia Christi, quia jam illa conversio non esset mera transsubstantiatio, nec mera conversio substantialis, sed mixta ex substantiali et accidentali, saltem ex parte termini *ad quem*. — Quare respondeo, licèt accidentia organizationis poncren-

tur determinatè ex vi verborum, non fore terminum conversionis, quia accidentia Christi non succedunt substantiæ panis in munere substandi accidentibus panis, sed sola substantia corporis Christi; cùm autem ad omnem conversionem requiratur quòd unus terminus succedat alteri in eodem munere circa aliquod tertium, ut sæpè dictum est disputatione præcedenti, hinc est panem converti in solam substantiam, non verò in accidentia corporis Christi, quia sola substantia et non accidentia substant accidentibus panis.

96. Dices : Si ex vi verborum ponuntur etiam accidentia corporis Christi, cur non substabunt ipsa accidentia speciebus panis, sed sola substantia? — Respondeo solam substantiam corporis Christi sustentare species panis in genere causæ efficientis; quod tum ex ipsis verbis consecrationis colligi potest, quibus corpus dicitur substare; tum etiam quia non est consentaneum naturis rerum ut accidentia substent accidentibus, sed sola substantia, imò forsitan, licèt accidentia corporis Christi sustentarent efficienter species panis, non dicerentur substare illis, quia substare accidentibus panis est esse substantiam illorum accidentium; accidentia autem non possunt esse substantia aliorum accidentium; meritò ergo dicimus solam substantiam corporis Christi esse quæ succedit pani in munere substandi speciebus.

97. Ex dictis intelligitur quam vim habeat ratio S. Thomæ, ubi supra, ad probandum quantitatem Christi non poni ex vi verborum, quia conversio non fit in quantitatem, sed in substantiam solùm, ubi videtur innuere quòd si poneretur ex vi verborum, deberet convertì panis in ipsam quantitatem Christi, quod ex principiis supra positis verum est; nam panis solùm convertitur in id quod directè significatur per τὸ *corpus*, quia scilicet illud in quod fit conversio debet significari in recto per verba, et per consequens deberet esse id quod substat speciebus loco panis; substare autem soli convenit substantiæ, ut supra vidimus; ergo de primo ad ultimum hæc accidentia sicut non sunt terminus conversionis, nec significantur in recto, ita non ponuntur ex vi verborum, quia si ponerentur ex vi verborum, significarentur in recto, et per consequens essent substantia; nunc autem, quia non significantur in recto, non ponuntur hæc ex vi verborum, sed solùm verba exigunt poni aliqua, hæc vel illa, vel aliquam organizationem disjunctim.

98. Objiciunt aliqui : Panis convertitur in corpus Christi; ergo convertitur in totum id per quod constituitur corpus Christi; ergo, si corpus in ratione corporis constituitur per organizationem accidentalem et quantitatem, panis debet in hæc accidentia converti. — Respondeo : Ad hoc ut panis convertatur in corpus Christi, non est necesse quòd convertatur in ea etiam quæ corpus Christi includit in obliquo; satis est quod convertatur in substantiam quam dicit in recto; unde conc. Trid., illâ sess. 13, cap. 4, meritò explicuit sensum illius propositionis dicens *totam substantiam panis converti in substantiam corporis Christi, et totam substantiam vini in substantiam sanguinis Christi;* pro eodem usurpans, *panem converti in corpus Christi*, et *panem converti in substantiam corporis Christi*. Sufficit ergo converti in substantiam corporis, ut dici possit converti in corpus Christi.

99. Dices : Ergo, si corpus Christi constituitur etiam in ratione corporis per organizationem substantialem, necesse est quòd substantia panis convertatur non in solam materiam primam, sed etiam in organizationem substantialem corporis; alioquin non convertetur in substantiam corporis, sed in partem substantiæ corporis Christi, cùm corpus ut corpus includat aliquid aliud substantiale præter ipsam materiam. — Respondeo negando sequelam : sufficit panem converti in substantiam illius quod dicit in recto corpus, licèt non convertatur in substantiam quam affert in obliquo; ideò fortassè Tridentinum in verbis proximè adductis diverso modo loquitur de termino *à quo* et de termino *ad quem;* dixit enim *fieri conversionem totius substantiæ panis in substantiam corporis, et totius substantiæ vini in substantiam sanguinis Christi;* ubi de substantiâ panis et vini dixit totam converti; non verò dixit converti in totam substantiam corporis et sanguinis, ne includeretur ea etiam quæ fortè significatur in obliquo. Ratio autem est quia tota ea conversio colligitur ex verbis Christi, ut dixit concilium ibidem : quia nimirùm Christus dixit : *Hoc est corpus meum*, ad quorum verborum veritatem requiritur quòd corpus Christi succedat substantiæ panis in munere substandi illis accidentibus, unde fit corpus Christi esse terminum conversionis, cùm sit id quod succedit circa accidentia substantiæ panis quæ expellitur. Ad verificanda autem illa verba sufficit quòd rectum corporis succedat sustentando illa accidentia; de recto enim solùm dicitur, *hoc est;* licèt enim requiratur quòd sit ibi etiam organizatio corporis, non tamen requiritur quòd ipsa organizatio sit quod substat et sustentat accidentia, sed quòd corpus organizatum substet accidentibus; non potuit ergo ex illis verbis colligi organizationem esse terminum formalem in quem fieret conversio, sed solùm substantiam illius quod *corpus* dicit in recto. Porrò Patres concilii dicentes panem converti in substantiam corporis Christi, per *substantiam corporis* noluisse includere organizationem substantialem provenientem formaliter ab ipsâ formâ rationali, constat ex eo quòd locuti sunt de substantiâ corporis, prout corpus est pars hominis condistincta ab animâ : dicunt enim corpus esse ex vi verborum, animam verò per concomitantiam, sub speciebus panis; ergo, dùm addunt panem converti in substantiam corporis, sensus est converti in substantiam quam includit corpus, prout est pars condistincta ab animâ; unde si corpus, quod est pars hominis distincta ab animâ, includit formas illas substantiales partiales quas aliqui ponunt, in illas etiam convertitur panis, quia illæ sunt substantia corporis, prout est pars condistincta ab animâ, et tunc corpus dicet in recto materiam primam et illas formas partiales. Si verò non dentur illæ formæ partiales, sed materia denominetur

corpus humanum à formâ rationali à quâ substantialiter organizatur, ut à causâ formali vel ab accidentibus quibus formaliter organizatur, tunc corpus dicet organizationem solùm in obliquo, et conversio fiet solùm in substantiam materiæ habentis talem organizationem, quia illa sola est substantia corporis, prout corpus est pars condistincta ab animâ : de hâc enim comparte, et de ejus substantiâ, prout talis est, loquitur concilium ibi, ut ex ipso contextu capitis tertii et quarti apertè constat.

Quid convertatur ex vi verborum, ex parte termini à quo.

160. Pro complemento restat breve dubium. Vidimus enim quid ponatur ex vi verborum sub speciebus panis ex parte termini *ad quem* hujus conversionis. Dubitari potest ex parte termini *à quo*, quid convertatur ex vi verborum : an possimus similiter in pane distinguere, ita ut aliquid panis convertatur et desinat ex vi verborum, aliquid verò solùm per concomitantiam. Ratio dubitandi potest esse duplex : prima, quia sicut in Christo non tota substantia ipsius est terminus conversionis formaliter loquendo, sed denominativè (corpus enim solùm est quod formaliter terminat conversionem, quia ipsum solùm est quod immediatè succedit in munere substandi accidentibus loco panis, totus autem Christus denominativè à corpore dicitur succedere pani, et substare accidentibus, et panem converti in Christum), sic etiam in pane non tota ejus substantia substabat immediatè accidentibus, sed materia prima sola erat in quâ immediatè recipiebantur accidentia panis quæ remanent, ut docet verior et communior sententia philosophorum ; ergo sola materia prima est cui formaliter succedit corpus Christi in munere substandi accidentibus ; atque adeò sola materia prima erit quæ formaliter et immediatè convertitur ; forma autem panis et ejus subsistentia solùm denominativè, sicut solùm denominativè et non formaliter substabant illis accidentibus circa quæ fit conversio.

161. Secunda ratio dubitandi esse potest quia id ponitur ex vi verborum ex parte termini *ad quem ;* quo non posito, verba non essent vera ; ergo id etiam convertitur ex vi verborum, quo non desinente, vel non converso, verba non essent vera ; sed licèt forma panis, v. g., non destrueretur, nec converteretur in corpus Christi, sed adhuc maneret in rerum naturâ, verba essent vera ; ergo forma panis non convertitur ex vi verborum, sed per concomitantiam.

162. In hoc puncto duo attinguntur diversa : primum, an tota substantia panis convertatur proximè et formaliter ; an verò aliquid illius formaliter, et aliquid solùm denominativè ? Secundum est, an tota substantia panis convertatur ex vi verborum ; an verò aliquid ex vi verborum et aliquid solùm per concomitantiam ? Quoad primum, existimo totam substantiam quæ includitur in naturâ panis converti formaliter et proximè in corpus Christi, et quoad hoc esse differentiam inter substantiam Christi quæ introducitur, et substantiam panis quæ expellitur, quia non tota substantia Christi, sed solùm corpus ejus substat accidentibus panis loco substantiæ panis ; anima verò Christi, et alia solùm denominativè ; in quo sensu potest dici panem converti in Christum, prout loqui videtur Gregorius Nyssenus in Orat. catech., cap. 37, in ultimis verbis, quæ, prout referuntur apud Valentiam in præsenti, disp. 6, q. 3, p. 2, § 3, hæc sunt : *Christus se per carnem inserit omnibus credentibus, commixtus et contemperatus corporibus illorum, ut unione cum eo quod est immortale, sit etiam homo particeps incorruptionis. Hæc autem dat virtute benedictionis, in illum transelementata eorum quæ apparent naturâ ;* ubi Nyssenus videtur dicere naturam panis converti in illum, hoc est, *in Christum.* Sed nescio ubi P. Valentia invenerit illam versionem. Omnes enim quas videre potui, non habent *in illum*, sed *in illud*, quod refertur ad corpus Christi, de quo dixerat esse immortale, et communicare incorruptionem. Et quidem non poterat aliter verti ex textu græco, in quo legitur in genere neutro πρὸς ἐκεῖνο, unde non dicit converti in Christum, sed in corpus Christi. Si tamen illud primum dixisset, debet intelligi saltem denominativè, ut monui. Atverò in pane tota ejus substantia ratione suî substabat accidentibus ; nam, licèt recipiantur immediatè in solâ materiâ, multa tamen eorum dimanant à formâ substantiali panis, atque ideò forma est radix et substantia eorum, imò magis propriè quàm materia, cùm forma sit radix magis determinata eorum, quod est proprium substantiæ. Denique unio substantialis inter materiam et formam panis, suo etiam modo substabat accidentibus, quia forma non est radix eorum, nisi prout est unita materiæ : si enim esset extra materiam, non orirentur ab eâ talia accidentia, sicut nec ab animâ rationali separata dimanant accidentia humana. De subsistentiâ panis dici potest quòd solùm denominativè sit subjectum vel radix accidentium panis, quatenùs denominationes sunt suppositorum ; et ideò suppositum denominatur habere vel esse principium talium accidentium, quia natura illius suppositi sustentat vel causat in se talia accidentia.

163. Quoad secundum verò, an scilicet tota substantia panis convertatur ex vi verborum, distinguendum est : nam si sensus sit quòd tota substantia panis sit ex vi verborum terminus formalis *à quo* illius conversionis substantialis, respondendum est affirmativè : si enim aliquid substantiæ panis remaneret substans illis accidentibus, non essent vera verba in toto rigore, ut supra vidimus ; quare ex vi et veritate verborum tota substantia panis expellitur ab iis accidentibus, et per consequens tota est terminus formalis *à quo* illius conversionis ex vi verborum, quia esse terminum formalem *à quo*, nihil aliud est quàm esse illud quod expellitur ut succedat aliud in eodem munere circa aliquod tertium perseverans.

164. Si verò sensus sit quòd ex vi verborum tota substantia panis desinat esse in rerum naturâ, quam desitionem diximus supra necessariam esse ut tota substantia panis dicatur converti in corpus Christi, tunc fatendum est non converti ex veritate præcisâ verborum, sed quasi per concomitantiam seu conse-

quentiam necessitatis : nam, licèt substantia panis maneret in rerum naturâ, dùm tamen non maneret sub illis accidentibus, verba essent in omni rigore vera; et tamen tunc non converteretur substantia panis in corpus Christi, sed illud totum ex pane et accidentibus converteretur in aliud totum ex eisdem accidentibus et corpore Christi; nunc ergo substantia panis desinit propter necessitatem consequentem ad separationem ab accidentibus, ut supra explicuimus, atque ideò consequenter etiam, et non ex præcisâ veritate verborum, fit conversio substantiæ panis in corpus Christi; ad veritatem enim verborum satis esset conversio illius compositi ex pane et accidentibus in illud aliud compositum ex corpore Christi et eisdem accidentibus panis. Est ergo differentia quoad hoc inter terminum formalem *à quo* et terminum formalem *ad quem* hujus conversionis, quòd ex vi verborum debet expelli tota substantia panis ab illis speciebus; non verò debet ex vi verborum poni tota substantia Christi sub eisdem speciebus; unde oritur quòd ex vi verborum debeat converti totum compositum ex totâ substantiâ panis et accidentibus, non verò debeat ex vi verborum converti in compositum ex totâ substantiâ Christi et accidentibus panis, sed solùm per concomitantiam; non tamen requiritur quòd ex vi verborum præcisâ convertatur et desinat esse substantia panis, sed quòd expellatur ab illis accidentibus, ut jam diximus.

SECTIO V.

Quid ponatur in calice vi verborum.

105. Ex dictis de corpore facile erit intelligere quid de sanguine sentiendum sit. Dubitari ergo potest primò an ex vi verborum ponatur forma substantialis in calice; an sola materia cum accidentibus sanguinis? — Respondetur distinguendo : nam si supponatur sanguinem informari animâ rationali, sicut carnem, tunc eodem modo dicendum est ex vi verborum poni materiam disjunctim vel cum accidentibus sanguinis, vel cum informatione substantiali, quâ habeat esse substantialiter sanguinem, quia eadem ratio est quoad hoc, de sanguine et de corpore. Si verò, juxta probabiliorem sententiam, dicas sanguinem non animari, sed habere peculiarem formam substantialem sanguinis, consequenter dicendum videtur hanc formam poni ex vi verborum; contra hoc enim non urgent rationes supra factæ contra formam rationalem; et aliunde videtur verius quòd sanguis in ratione sanguinis dicit in recto illam formam substantialem, sicut lac in ratione lactis, et vinum in ratione vini, dicunt in recto suas formas substantiales; ac per consequens sanguis ut sanguis non requirit ad veritatem verborum aliqua accidentia nec determinata, nec sub disjunctione, sed solam materiam et formam substantialem.

106. Dices : Etiamsi sanguis non animetur, probabile tamen est non semper habere eamdem formam, sed dùm est in corpore, habere formam sanguinis quasi vitalis; extra corpus verò habere aliam formam quasi cadaveris sanguinis; quo supposito dubitari potest quæ forma istarum significetur ex vi verborum; videtur enim neutram poni ex vi præcisâ verborum, sed solùm per concomitantiam. Respondeo, etiamsi admittatur probabilitas antecedentis, poni ex vi verborum nunc de facto formam substantialem sanguinis quam habet in cœlo, quia sanguis importat in recto materiam et formam substantialem, sicut alia concreta substantialia; quare cùm ex vi verborum ponatur idem numerò sanguis qui est in cœlo, debet poni cum eâdem numerò formâ, quia ex vi verborum debet poni ille numerò sanguis, quem de facto Christus habuerit. Ex quo fit ut si de facto sanguis Christi esset effusus, et cum formâ cadavericâ, prout erat fortassè in triduo, deberet poni ex vi verborum cum illâ formâ, quia tunc illud compositum ex illâ materiâ, et illa forma erat sanguis Christi.

107. Secundò dubitatur an totus Christi sanguis ponatur ex vi verborum? Quidam voluerunt solùm poni ex vi verborum sanguinem qui fuit effusus, propter illa Christi verba : *Hic sanguis meus, qui pro vobis effundetur*, etc. Addunt tamen nunc poni ex vi verborum totum Christi sanguinem, quia Christus resurgens solùm resumpsit sanguinem effusum. Verius tamen est ex vi verborum etiam in cœnâ positum fuisse totum Christi sanguinem, primò, quia, juxta probabilem sententiam, Christus totum sanguinem effudit, ut ex vulnere lanceæ constat. Secundò, quia, licèt non totus esset effundendus quoad singulas partes, de toto tamen dici potuit effundendus; sicut, licèt non totum corpus martyris devoretur à bestiis, quoad singulas partes et ossa, de toto tamen dici poterat : *Hoc corpus devorabitur*, etc. Tertiò, quia verba illa : *Hic est sanguis meus*, non dependent in suâ significatione à verbis sequentibus, quia (ut videbimus infra) per illa priora fit consecratio; sed illa secundùm se sunt indefinita; ergo supponunt pro toto sanguine. Ultimò, quia Tridentinum, ubi supra, universaliter et indefinitè docet ex vi verborum poni sanguinem; ergo non debet limitari ad partem sanguinis.

108. Tertiò dubitari potest an ponatur ex vi verborum totus sanguis qui effusus est in passione. Hæc dubitatio pendet ex aliâ quæstione, an manserit in terris aliqua particula sanguinis effusi; de quo Suarez, 2 tom., in 3 part., disput. 47, sect. 3; et Vasquez, 1 tom., in 3 part., disput. 36, cap. 8; et nos, disp. 14 de Incarnat., sect. 6, ubi diximus verius esse quòd aliqua pars remanserit, ut apparet in spinis, sudario, lanceâ, etc., non tamen sub formâ sanguinis, sed sub aliâ diversâ, retento pristino colore; quo supposito, dicendum est nunc de facto poni solum sanguinem quem Christus habet; nam ille qui remansit, jam non est sanguis Christi, imò nec sanguis.

109. Petes an si fieret vera consecratio tempore passionis, quando pars sanguinis erat effusa et pars effundenda, deberet utraque poni ex vi verborum. Ratio dubitandi est quia digitus antea abscissus non poneretur ex vi verborum appellatione corporis; ergo nec pars sanguinis separata à reliquo. — Respondeo tamen utramque partem ponendam, quia utraque erat verè sanguis Christi; ad exemplum autem de di-

gito abscisso, quidquid sit de veritate antecedentis, dici potest discrimen esse quòd corpus in ratione corporis importat continuationem et unionem partium inter se ; quare, licèt appellatione corporis significaretur illud solum quod est per modum unius continui sufficientis, ut dicatur corpus humanum, sanguis tamen non postulat ex suâ significatione talem continuationem, sicut neque aqua aut alia hujusmodi. Quomodò autem ad id conducat distantia vel conjunctio moralis effusionis vel abscissionis, diximus illâ disp. 14, sect. 5. An verò sanguis in triduo manserit congelatus an liquidus, saltem quoad partes reassumendas, non constat ; illud mihi verissimum est, mansisse sub verâ formâ sanguinis incorrupti eo modo quo corpus mansit in ratione corporis incorrupti ; nam eadem videtur esse ratio de utroque, et unio hypostatica Verbi ad sanguinem, quæ etiam in triduo duravit, id postulabat.

Quartò, dubitari potest an totus sanguis in Eucharistiâ ex vi verborum sit continuus. Ratio dubitandi est quia potest contingere non esse totum continuum intra venas, præsertim in triduo. P. Suarez, disp. 51, sect. 3, respondet affirmativè, quia res liquidæ eo ipso quod habeant approximationem localem, uniuntur et continuantur ; ergo, cùm totus sanguis ponatur indistans, eo ipso ponitur continuus.

110. Hæc tamen sententia nullo modo placet, primò, quia hinc sequitur in Eucharistiâ singulas particulas sanguinis uniri cum singulis, et quamlibet cum omnibus aliis, quia omnibus et singulis est æquè præsens. Secundò, quia sequeretur sanguinem Christi in Eucharistiâ habere modum substantialem absolutum quem non haberet in cœlo ; quod novum est apud theologos. Tertiò, quia indistantia quam habent partes sanguinis in Eucharistiâ, tantùm abest quòd conducat, ut potiùs obsit ad continuationem, tum quia propinquitas requisita ad unionem continuativam est propinquitas utriusque extremi per contactum et juxtapositionem, non per intimam præsentiam in eodem omninò loco ; tum etiam quia sanguis Christi, prout in Eucharistiâ, est incapax secundùm illum statum patiendi aliquid ab agente naturali (ut videbimus disp. sequenti) ; ergo illa præsentia partium non est sufficiens ut resultet unio inter illas. Aloquin, si juxta species consecratas poneretur alius sanguis humanus, continuaretur etiam cum sanguine Christi, eò quòd haberet approximationem sufficientem ad continuationem, quod est valdè absurdum.

SECTIO VI.

Utrùm divinitas et personalitates divinæ sint in Eucharistiâ ex vi verborum.

111. Non dico *utrùm ponantur*, quia certum est naturam vel personalitates divinas non accipere novam præsentiam ad species, sed *utrum sint*, hoc est, an significentur ex vi verborum, ut præsentes in Eucharistiâ. Et inprimis certum est personam Verbi esse ad minus per concomitantiam in Eucharistiâ propter unionem cum humanitate Christi, ut docet Tridentinum, ubi supra, dicto c. 3. Difficultas tamen est an sit etiam ex vi verborum. Ratio dubitandi oritur ex verbis quibus dicitur in personâ Christi : *Hoc est corpus meum ;* nam *τὸ meum* significat illud corpus esse proprium personæ loquentis ; ergo significat quòd terminatur per illam personalitatem ; ergo ex vi verborum significatur illud corpus esse unitum hypostaticè Verbo divino ; ergo ex vi verborum significatur unio, et per consequens ipsa persona Verbi.

112. Respondent aliqui hoc argumento solùm probari esse ex vi verborum unionem hypostaticam ad Verbum, non tamen ipsam personam Verbi, quia unio sola sufficit ad denominandum illud corpus Christi. — Sed contra, quia si argumentum aliquid probat, probat etiam de personalitate, quia licèt hoc quod est corpus esse unitum proveniat formaliter à solâ unione, cæterùm hoc quod est esse subsistens non provenit à solâ unione, sed ab ipsâ subsistentiâ ; ergo, cùm *τὸ meum* significet corpus esse terminatum subsistentiâ personæ loquentis, consequens est ut non sola unio, sed etiam subsistentia ipsa significetur.

113. Propter hanc rationem videtur aliquibus probabilis hæc pars ; communis tamen et vera sententia negat personam Verbi esse ex vi verborum, et constat satis ex Tridentino supra dicente divinitatem esse in Eucharistiâ propter admirabilem ejus cum corpore et animâ unionem ; ubi ex contextu constat concilium non numerare Verbum in iis quæ in Eucharistiâ sunt ex vi verborum. Neque obstat argumentum supra factum. Ad quod P. Vasquez, disp. 185, n. 14, indicat pronomen *meum* non referre suppositum, sed naturam humanam cujus dicitur esse illud corpus ; et ideò non debere suppositum esse sub speciebus ex vi verborum.

114. Hoc tamen asserfum indiget explicatione ; nam reverà illud *meum* magis directè et immediatè significat suppositum quàm naturam loquentis. Dicere enim *corpus meum*, idem est ac si dicas, *corpus mei ;* illud autem *mei* est genitivus pronominis *ego ;* et quidem illud pronomen *ego* non significat directè naturam, sed suppositum loquentis ; non enim possum dicere : *Ego sum natura humana*, sed : *Ego sum homo ; ego sum persona ;* ergo illud *ego* stat pro supposito in recto, non pro naturâ ; et per consequens *corpus mei* erit idem ac corpus suppositi, quod *sum ego ;* semper enim loquitur suppositum in personâ suâ, nec potest loqui nomine naturæ in recto, quia omnes voces impositæ sunt ad significandam locutionem suppositi.

115. Fateor tamen illud *meum*, licèt magis directè significet, et referat suppositum, magis tamen determinatè significare naturam loquentem ; omnis enim locutio creata est actio immediata alicujus naturæ intellectualis, quæ per illam locutionem exprimit suam mentem, et per consequens necessariò exprimitur natura cujus mens exprimitur ; et exprimitur talis natura determinata, quæ est principium proximum locutionis ; sed magis directè, licèt minùs determinatè, exprimitur suppositum per illud pronomen *ego* et *meum*. Nam sicut, disp. 13 de Incarnat., sect. 3,

diximus illas voces *hic homo* significare directè suppositum, et indirectè humanitatem, sed tamen hanc determinatè, suppositum verò in confuso, ita ut *hic homo* idem sit ac *suppositum hujus humanitatis*, sic dicendum est de illo pronomine *ego*, quòd idem sit ac suppositum hujus naturæ loquentis. Quare, quando dico : *Hæc est humanitas mea*, idem est ac dicere : Hæc est natura humana suppositi, quod terminat hanc naturam loquentem. Hinc enim est quòd Deus loquens de seipso per locutionem procedentem immediatè à naturâ divinâ, et non à suppositis, possit dicere : *Ego sum Pater, ego sum Filius, ego sum Spiritus sanctus*, quia scilicet illud *ego* determinat semper solam naturam loquentem, non verò suppositum, ut sensus sit : Suppositum hujus naturæ loquentis est Pater, est Filius, est Spiritus sanctus; quod verum est, non de eodem supposito, sed de supposito vagè accepto.

116. Hinc colligitur jam primò sensus illorum verborum *corpus meum;* idem enim significant ac corpus naturæ humanæ quæ est humanitas suppositi quod terminat hanc naturam loquentem. Unde illa verba non solùm sunt vera prolata à naturâ humanâ Christi, quæ de facto loquebatur, sed etiam prolata non ab humanitate, sed à naturâ divinâ Verbi vera essent. Nam si Verbum assumpsisset naturam leonis, potuisset Verbum ut Deus dicere de corpore leonis : *Hoc est corpus meum*, scilicet corpus illius naturæ leoninæ quæ esset verè natura suppositi quod terminat naturam divinam loquentem. Sic ergo de facto Verbum per naturam divinam posset loqui, et de Christi corpore dicere : *Hoc est corpus meum*, scilicet est corpus humanitatis suppositi quod terminat naturam divinam loquentem.

117. Colligitur secundò : Si ad veritatem illius pronominis *meum*, in verbis consecrationis, requireretur quòd in Eucharistiâ esset illud per quod illud corpus habet id quod significatur per illud *meum*, oporteret utique sub speciebus esse ex vi verborum suppositum divinum Verbi terminans tale corpus. Probatur ex dictis, quia esse *meum* est esse corpus illius naturæ humanæ, quæ est natura suppositi terminantis naturam loquentem; hoc autem includit multa : scilicet hoc corpus pertinere ad talem humanitatem, et illam humanitatem pertinere ad suppositum quod terminat naturam loquentem. Si ergo deberet sub speciebus esse totum id per quod corpus illud habet quòd à Christo possit appellari *suum*, oporteret poni ibi ex vi verborum conjunctionem illius corporis cum supposito talis naturæ loquentis, per quam conjunctionem corpus illud potest dici *meum* Christo loquente.

118. Dices : Si natura humana Christi terminaretur simul per personalitatem Patris et Filii, vel per subsistentiam Verbi et per subsistentiam creatam propriam, tunc non oporteret ad veritatem verborum esse utramque subsistentiam sub speciebus, sed sufficeret altera illarum; nam ratione singularum posset Christus dicere verè illud esse corpus suum; ergo illa subsistentia quæ esset sub speciebus, non esset ex veritate verborum, cùm absque positione illius verba adhuc possent esse vera. Respondetur inprimis nos supponere, quod ut verius amplexi sumus disp. 12 de Incarnat., sect. 6, non posse humanitatem terminari simul subsistentiâ propriâ et alienâ, vel duplici divinâ : quo supposito, non potest poni ille casus in quo subsistentia Verbi non esset necessaria ad veritatem verborum. Deinde quidquid sit de eo casu, nunc tamen de facto, cùm natura humana subsistat solâ subsistentiâ Verbi, necessarium esset ad veritatem verborum quòd hæc subsistentia sit sub speciebus, si ad ejusmodi veritatem requireretur poni sub speciebus id quod significatur per esse *meum*, quia de facto nihil aliud est quòd illud corpus sit Christi, nisi corpus illud esse talis naturæ humanæ, et illam esse naturam suppositi terminantis naturam loquentem illa verba; sed de facto in tantum est natura suppositi terminantis talem naturam loquentem, in quantum humanitas illa terminatur à supposito Verbi cujus humanitas loquitur; ergo de facto non possent esse vera verba, nisi sub speciebus esset hoc quod est illam humanitatem terminari à supposito Verbi.

119. Aliter ergo ad argumentum principale respondendum est, ad veritatem illius pronominis *meum* non requiri quòd sub speciebus sit id per quod formaliter habet illud corpus esse illius qui loquitur; itaque, licèt per *τὸ meum* significetur corpus illud terminari personâ loquentis, non tamen quòd terminetur ibi ubicumque est; quare, licèt in Eucharistiâ non esset unio hypostatica, posset Verbum dicere de illo esse corpus suum, cùm eidem corpori uniatur in cœlo, quia *τὸ meum* ex communi hominum acceptione non sumitur reduplicativè, ita ut significetur ibi esse rationem formalem quâ constituitur in esse *mei*, sed specificativè, significando illud corpus esse, quod absolutè est meum. Ex quo fit ut licèt per possibile vel impossibile corpus illud in Eucharistiâ haberet propriam subsistentiam creatam, et non divinam, posset tamen Verbum de illo dicere ibi esse corpus suum, quia ad hoc satis esset quòd in cœlo subsisteret subsistentia Verbi.

120. Confirmatur, quia illud *meum* non solùm significat, ut dicebamus, quòd natura illa, cujus est corpus, sit natura suppositi terminantis naturam loquentem, sed etiam quòd corpus sit corpus illius naturæ; hoc autem quod est esse corpus illius naturæ humanæ, est conjungi aliis partibus ejusdem naturæ; quæ tamen conjunctio corporis cum aliis partibus humanitatis non ponitur in Eucharistiâ ex vi verborum, sed per concomitantiam, ergo nec hoc quod est terminari tali subsistentiâ, debet esse ex vi verborum : patet consequentia, quia *τὸ meum* tam includit conjunctionem corporis cum naturâ loquentis quàm cum supposito; ergo si verificatur illud pronomen *meum*, non positâ ex vi verborum conjunctione corporis cum naturâ loquentis, poterit etiam verificari, licèt non sit ex vi verborum terminatio corporis per subsistentiam loquentis.

Adde, licèt illud corpus nec in Eucharistiâ nec alibi uniretur Verbo, sufficeret unio præterita, ut anima Christi posset dicere illud esse corpus suum; sicut anima S. Petri posset dicere de suo cadavere illud esse corpus suum; nam juxta communem modum intelligendi *τὸ meum* solùm significat illud corpus pertinuisse ad naturam loquentis, quando ultimò corpus habuit.

121. Objicies primò: Licèt corpus dicat in recto solam materiam primam et organizationem humanam in obliquo, debet tamen ad veritatem verborum poni sub speciebus corpus ut organizatum, hoc est, aliqua organizatio, quia debet ibi habere esse organizatum; ergo similiter debet ibi poni non solùm id corpus specificativè, quod est meum, sed reduplicativè, seu id per quod constituitur in esse talis. — Respondetur negando consequentiam. Ratio discriminis desumenda est ex diversâ significatione quam juxta hominum placitum habent diversæ voces; nam, ut notavimus supra, disp. 1, sect. 4, aliquæ sunt quæ significant formam præsentem, aliæ præscindunt à præsente vel absente; sic enim, quando dicimus hìc esse objectum cognitum vel amatum, non significamus hìc esse formam à quâ constituitur in esse cogniti vel amati; quando verò dicimus hìc esse subjectum album, significamus hìc haberi albedinem; illud ergo prædicatum *meum* est omninò ex illis prædicatis quæ non significant præsentem formam constitutivam suî; nam alia omnia quæ dicuntur mea, ut libri, servi, prædia, non habent ibi ubi sunt et ubi appellantur mea, id per quod dicuntur mea. Homines ergo audientes hìc esse corpus meum, non intelligunt hìc esse etiam rationem formalem constitutivam in esse mèi, sed solùm specificativè hìc esse corpus quod est meum. Aliud verò est de denominatione *organizati*, quæ sicut significat formam intrinsecam, sic etiam formam præsentem ibi ubi dicitur esse corpus organizatum; quod non potest meliùs probari quàm ex usu loquendi hominum per ejusmodi voces.

122. Objicitur secundò, quia *τὸ sanguis* in consecratione calicis non significat naturam sanguinis in abstracto, quæ posset dici *sanguineitas*, sed in concreto; sicut ignis et aqua; ergo ex vi verborum significatur aliqua subsistentia. — Respondeo sanguinem non significare subsistentiam, sed naturam sanguinis, quia licèt sanguis non animetur, est tamen verè pars humanitatis; nomina autem partis non significant subsistentiam, quia non significant illam ut existentem per se; quare licèt caput habeat subsistentiam partialem, hæc tamen non significatur per nomen *capitis;* dicimus enim Verbum assumpsisse caput et manus, etc.; non posset autem dici Verbum assumpsisse caput subsistens; et similiter dicimus non solum hominem, sed humanitatem constare ex capite, manibus, etc. Quod idem locum habet in sanguine; dicimus enim Verbum assumpsisse sanguinem, et humanitatem constare ex carne et sanguine; ergo per hanc vocem *sanguinis* non significatur natura sanguinis cum subsistentiâ.

123. Dices: Licèt sanguis, dùm est in homine, sit pars, atverò quando est effusus, jam non est pars; ergo, quando loquimur saltem de sanguine effuso, loquimur de illo cum subsistentiâ. — Respondeo sanguinem etiam effusum semper retinere nomen, et conceptum partis, sicut caput abscissum, vel animam separatam; quare sicut hàc de causâ non diceretur Verbum esse caput, si caput maneret abscissum, nec de facto in triduo Verbum dicitur anima, sed unitì animæ et capiti; sic nec Verbum dicitur in triduo sanguis, sed retinuisse assumptum sanguinem, ut fatentur omnes theologi. Ex quo clarè constat per sanguinem etiam separatum non significari subsistentiam, sed naturam; quia, licèt minùs propriè, adhuc concipitur ut pars humanitatis mortuæ.

124. Secundò objicitur quia in termino *à quo* hujus conversionis expellitur subsistentia panis ex vi verborum; ergo in termino *ad quem* debet esse subsistentia ex vi verborum. — Respondeo negando consequentiam, quia etiam in termino *à quo* expellitur forma substantialis ex vi verborum, et tamen ex parte termini *ad quem* non ponitur forma substantialis ex vi verborum, ut supra vidimus; neque est necessaria hæc proportio, quia verba significant ibi non manere aliquid substantiæ præcedentis; non tamen significant poni formam vel subsistentiam substantiæ sequentis.

Hinc infero nec divinitatem nec unionem hypostaticam esse ex vi verborum, sed solùm per concomitantiam; quod constat ex rationibus supra factis; et satis indicatur à Tridentino, ubi supra.

125. Restat difficultas an Pater et Spiritus sanctus sint etiam in hoc Sacramento. In quo, licèt aliqui nimis formidaverint, dicentes solum Christum esse in hoc Sacramento, non tamen videtur dubitandum quin etiam aliæ personæ adsint, non solùm ut in aliis rebus, sed speciali titulo propter conjunctionem cum Verbo; nam, sicut unio animæ cum corpore sufficit ut, posito corpore Christi, ponatur etiam anima per concomitantiam, cur etiam non dicimus adesse per concomitantiam personam Patris et Spiritûs sancti, cùm adsit divinitas, quæ cum illis non unitur, sed realiter identificatur? Itaque, sicut cum humanitate Christi adsunt speciali titulo Pater et Spiritus sanctus ratione unionis ad Verbum, sic etiam in Eucharistiâ, ita ut si per impossibile tota Trinitas non esset ubique, deberet esse in Eucharistiâ propter præsentiam humanitatis Christi. Videatur Suarez, disp. 51, sect. ultimâ, in fine; et Vasquez, disp. 185, n. 17. Nec hic modus loquendi alienus est à sanctis Patribus, sed valdè usitatus: nam S. Thomas, opusc. 63, c. 2, p. 3, § *Est ibi aliud*, dicit: *Deus Pater in Eucharistiâ totum quod ipse est et habet cum Spiritu sancto dedit.* Et infra: *Quoties à sacerdote oblatum fuerit hoc sacrificium, toties Deus Pater cum Filio et Spiritu sancto se totum ad fruendum exhibet.* Anton. Reimpingolus, serm. de Corpore Christi, affert Bernardum dicentem: *O Sacramentum sacramentorum, in quo Pater, Filius et Spiritus sanctus datur!* Idem habet Lansper-

gius, tractatu de Eucharistiâ, qui habetur cum Pharetrâ divini amoris. Viguerius in Summâ, cap. 16, § 3, vers. 4; Gabriel, lect. 42, in canon., et alii.

126. Petes primò an ratione hujus concomitantiæ dici possit quòd manducatur Pater et Spiritus sanctus à sumente Eucharistiam. P. Vasquez, ubi supra, videtur concedere et defendere illam locutionem; unde mirum est P. Luisium Turrianum in Censuris theologicis, cent. 1, dub. 4, acerbè censurare illum modum loquendi. Ego tamen existimo illam esse locutionem impropriam, quia manducari importat motum localem, quo ab ore in stomachum trajicitur cibus; quod non potest propriè convenire Patri, vel Spiritui sancto. Verbo autem convenit propter communicationem idiomatum cum humanitate, quæ verè manducatur.

127. Petes secundò an possit dici quòd panis convertitur in Patrem et Spiritum sanctum saltem per concomitantiam. — Ad hoc enim non videtur requiri quòd adsint ex vi verborum. — Respondeo tamen negativè, quia illud in quod fit conversio debet succedere loco panis in ordine ad sustentanda accidentia, ut constat ex disp. præcedenti. Pater autem et Spiritus sanctus non succedunt in hoc munere, sed solus Filius, qui per suum corpus sustentat accidentia panis efficienter; et ideò panis dicitur converti in solum Filium, non in alias personas.

128. Hinc infero, licèt signatis accidentibus panis, dici possit : *Iste est Filius Dei*, et, *iste est Deus*, non tamen posse dici : *Iste est Pater, vel Spiritus sanctus;* nam, licèt ibi sint Pater et Spiritus sanctus, non tamen substant illis accidentibus, et ideò, licèt possimus dicere ibi esse, non tamen istum esse patrem, quia (ut constat ex disp. 6) non sufficit præsentia utcumque sine substatione, ut possit substantia aliqua demonstrari per accidentia per τὸ *hoc*.

129. Dices : Persona Verbi non sustentat immediatè accidentia panis, et tamen quia per concomitantiam est cum corpore Christi, quòd sustentat ea accidentia, dici potest : *Iste est Filius Dei;* ergo sufficiet hæc concomitantia sub illis accidentibus, ut possimus dicere : *Iste est Pater.* — Respondeo negando consequentiam. Ratio discriminis est quòd Verbum est suppositum in quo est corpus Christi; denominationes autem corporis tribuuntur toti supposito, sicut dicimus hominem album, licèt albedo sit in solâ materiâ; ideò dicitur Verbum substare, quia substat corpus Verbi. At Pater et Spiritus sanctus sunt alia supposita, quibus nullo modo communicantur denominationes humanitatis Christi. An verò possimus dicere : *Hæc est Divinitas*, communis est quæstio de aliis prædicatis humanitatis, an tribui possint divinitati, ut si dicas : *Deitas est passa;* Deitas resurrexit, etc., de quo Suarez, 1 tomo, in 3 p., disp. 35, sect. 2, et Vasquez, disp. 63, c. 5.

DISPUTATIO IX.

DE IIS QUÆ POTEST CHRISTUS AGERE AUT PATI IN EUCHARISTIA.

Sub hoc titulo comprehendimus non solùm actiones et passiones physicas, ut calefacere et calefieri, sed etiam intentionales, ut cognoscere et cognosci; nam difficultas de utrisque ex iisdem ferè principiis definienda est. De mutatione verò per quam desinit Christus esse sub speciebus, dicemus disp. sequenti, ubi etiam quid dicendum quando in Eucharistiâ apparet caro vel puer; de quo S. Thomas, art. 8.

SECTIO PRIMA

Utrùm Christus, prout in Eucharistiâ, possit pati aut agere aliquâ actione physicâ.

1. Prima difficultas potest esse de motu locali; de quo suppono, ex dictis disp. 6 et 7, corpus Christi moveri à sacerdote per accidens ad motum specierum, quia sacerdos immediatè movet species quæ virtute divinitùs acceptâ ferunt secum corpus Christi ut ibi latè dictum est. Difficultas ergo est an primò et per se corpus Christi in Eucharistiâ possit moveri à se, vel ab alio agente extrinseco naturali virtute sive humanâ, sive angelicâ.

2. Communis sententia negat, et, omissis aliis rationibus, probatur quia præsentia sacramentalis corporis Christi est entitativè supernaturalis, ut diximus dictâ disp. 6. Ergo nulla potentia naturalis habet virtutem ad producendam illam præsentiam in corpore Christi; ergo corpus Christi secundùm illum statum nec à se, nec ab alio agente creato potest naturaliter moveri.

Dices : Licèt angelus non possit dare præsentiam supernaturalem corpori Christi, poterit tamen auferre istam quam habet, producendo aliam præsentiam naturalem, et per consequens poterit movere corpus Christi. — Sed contra, quia nec isto modo potest moveri ab angelo : nam vel illud corpus moveretur totum simul, vel successivè pars post partem. Si totum simul, ergo deberet accipere aliam præsentiam supernaturalem quâ esset totum simul in eodem spatio; si verò successivè, ergo una pars moveretur priùs quàm aliæ; ergo illa pars haberet præsentiam naturalem, manentibus aliis cum præsentiâ supernaturali; hoc autem repugnat, quia unum corpus continuum petit habere omnem suam præsentiam continuam; quare, cùm non possit naturaliter continuari præsentia naturalis cum supernaturali, consequens est ut non possit pars illius corporis accipere ab angelo præsentiam naturalem, manentibus aliis partibus cum præsentiâ supernaturali.

3. Dices iterùm : Si Petrus ponatur in duplici loco quantitativè, adhuc poterit in utroque loco moveri à se, vel ab alio agente extrinseco; et tamen illa secunda præsentia esset supernaturalis, nec ad illam datur capacitas naturalis in subjecto; ergo similiter, licèt præsentia Christi in Eucharistiâ sit supernaturalis, poterit tamen accipi ab agente naturali ex suppositione prioris miraculi. — Respondeo illam ubicationem Petri in priori casu esse supernaturalem, quoad modum extrinsecum, non verò in suâ entitate; quare ad illam datur verè in agente extrinseco virtus naturalis activa, et in ipso Petro potentia naturalis rece-

ptiva ; atverò præsentia Christi est in suâ entitate supernaturalis, ad quam nullâ prorsùs virtus activa reperitur in angelo.

4. Urgebis adhuc : Licèt præsentia Petri sit naturalis, et ad ipsam habeat virtutem connaturalem causa secunda, non tamen debetur illi concursus hìc et nunc ad istum effectum, quando Petrus habet alibi aliam præsentiam ; et tamen ex suppositione prioris miraculi datur iste concursus ; ergo similiter posset dari angelo concursus indebitus ad præsentiam supernaturalem. —Respondeo, in casu antecedentis ex naturâ rei Petrum habere capacitatem, ut in uno saltem loco moveatur ab agentibus extrinsecis; Deum autem ex suppositione prioris miraculi debere concursum, ut possit à se ipso, vel aliis moveri propter rationem à nobis latè explicatam disp. 6, sect. 1, quæ ratio nullo modo procedit in præsenti casu.

5. Secunda difficultas esse potest de aliis actionibus et passionibus corporeis, ut de calefactione, frigefactione, etc., et non est sermo an possit Christus passiones alibi acceptas habere per concomitantiam in Eucharistiâ (de hoc enim dictum est supra), sed an, prout in Eucharistiâ possit eas primò habere ; nec etiam loquimur de corpore Christi, prout de facto gloriosum est et impassibile, sed de illo prout in cœnâ, v. g., quando passibile erat, an prout in Sacramento posset ab agentibus extrinsecis alterari, vel etiam in se vel in aliud agere. In quâ quæstione aliqui affirmant in universum Christum Dominum, prout in Eucharistiâ, posse ex naturâ rei illas actiones exercere, et passiones recipere, quia ad agendum vel patiendum solùm requiritur approximatio agentis ad passum ; quod verò hæc approximatio sit sine extensione quantitativâ, non obstat, imò videtur magis conducere, quia eò minùs distabunt omnes partes Christi ab agente, vel passo extrinseco ; quare sicut angelus intimè penetratus cum passo potest agere ; et sicut anima rationalis agit in corpus, et corpus in animam existentem in eodem loco, cur etiam Christus indivisibiliter existens non poterit agere et pati ab agentibus extrinsecis ?

6. Communior tamen sententia negat, et omissis aliis rationibus quæ videri possunt apud Suarez, in præsenti, disp. 53, sect. 2, et apud Vasquez, disp. 191, c. 3, quòd attinet ad passiones, probari potest ex supra dictis, quia omnis passio et qualitas in Christo producta deberet poni in ipso indivisibiliter in ordine ad locum, sicut est ipse Christus ; hunc autem modum existendi, seu hanc præsentiam nullum agens naturale potest tribuere, ut diximus ; ergo corpus Christi prout in Eucharistiâ nec à se, nec ab alio naturali virtute pati potest. Dices : Quando passum est in duplici loco, agens non potest ponere calorem utrobique, et tamen potest producere calorem ; ergo similiter in præsenti posset producere calorem, licèt non præsentiam. — Respondeo duplicem præsentiam non esse passionem caloris ; quare non refert quòd non possit utraque produci, atverò una præsentia est passio caloris, quæ debet tribui à producente hìc calorem.

7. Major difficultas est cur non possit Christus agere in aliud passum ; in actione enim transeunti ipsius Christi non militat ratio adductâ, quia illâ actio non est in Christo, sed in passo in quo posset habere præsentiam naturalem. De actione locomotivâ quâ aliud corpus impellat, ratio est clara ex dictis, quia unum corpus non potest aliud loco movere, nisi prius in seipso aliquid agat ; cùm autem corpus Christi non possit in se aliquid agere, non mirum, quòd non possit movere aliud corpus. Cæterùm de calefactione aut frigefactione transeunte difficilis est cur corpus Christi per suum calorem, v. g., non possit calefacere manum tangentis, certè vix potest adduci ratio convincens. Quare aliqui negantes de passionibus fatentur planè non repugnare ex naturâ rei, quòd Christus indivisibiliter existens agat in passum proximum ; Deum tamen de facto impedire hujusmodi actiones ob meritum nostræ fidei. Alii dicunt repugnare, quòd agens corporeum agat in passum, nisi illi approximetur per contactum physicum. Cæterùm hoc videtur difficile : nam species impressa materialis causat actum visionis in eodem loco, ubi est species, et multa agentia materialia operantur in seipsis, cùm tamen sibi non approximentur per contactum.

8. Posset fortassè dici quòd omne agens naturale prærequirit ad agendum approximationem aliquam (ut suppono ex philosophiâ), hæc autem approximatio seu præsentia debet esse naturalis ; quia conditio naturaliter requisita ad operandum naturaliter, debet esse conditio naturalis ; ideò namque cognitio supernaturalis non disponit sufficienter ad habitum naturalem, quia habitus naturalis solùm exigit actum naturalem à quo procedat. Cùm ergo Christus non habeat præsentiam naturalem in Eucharistiâ, consequens est ut non habeat approximationem naturaliter requisitam ad operandum.

9. Sed contra hoc est quòd subsistentia etiam prærequiritur ut conditio ex parte naturæ ad operandum ; et tamen humanitas Christi Domini, licèt careat subsistentiâ naturali, et subsistat supernaturaliter, operatur tamen connaturaliter ; ergo, licèt præsentia sit conditio ad agendum, sufficiet tamen præsentia supernaturalis. — Responderi potest negando consequentiam, quia subsistentia naturalis in humanitate Christi suppletur optimè per subsistentiam divinam, quæ præstat totum quod præstare posset subsistentia creata ; atverò præsentia naturalis requisita ad agendum non suppletur per præsentiam sacramentalem ; quæ, licèt sit præsentia, non est tamen extensio ; agens autem materiale non solùm requirit ad agendum præsentiam et approximationem, sed extensionem ; sicut enim requirit quantitatem, quâ quasi extenditur in ordine ad se, sic videtur exigere extensionem ; localem quâ extenditur in ordine ad locum ; hoc verò non præstatur nec suppletur per præsentiam sacramentalem, quæ non est extensio, seu inextensio. Cæterùm videtur adhuc inquirendum cur sicut ad operandum non requirit subsistentiam creatam seu materialem, sed subsistentiam, et ideò potest

suppleri per subsistentiam increatam spiritualem; sic etiam non dicemus, requiri quidem approximationem et præsentiam, non verò præsentiam cum extensione, atque adeò posse suppleri per approximationem et præsentiam quæ non sit extensio.

10. Possumus addere aliam rationem à posteriori ad probandum quòd requiratur extensio in agente naturali materiali, quia actio illa quæ procederet ab igne inextenso et reducto ad punctum, v. g., spatii, esset diversæ rationis in suâ entitate intrinsecâ ab omnibus actionibus quæ sunt naturaliter possibiles, et quæ oriri possunt ab igne extenso localiter; ergo actio illa esset supernaturalis entitativè, et quæ non contineretur intra vires naturales ejusdem ignis: quomodò enim potest ignis habere ex se virtutem naturalem ad illam actionem quæ nunquàm potest ab illo naturaliter et absque miraculo prodire? Antecedens verò probatur quia omnis actio quam hic ignis in suo statu naturali et extenso potest exercere ad calefaciendum, v. g., vel illuminandum passum sibi approximatum, talis est ut per suam entitatem dicat ordinem transcendentalem ad illum ignem, et ad omnes ejus partes, ita ut quæcumque pars deesset in illo igne agente, non esset eadem actio, sed alia pro varietate agentis. Suppono enim ex communi sententiâ philosophorum, quando plura agentia partialia concurrunt ad aliquem effectum producendum, non concurrere per plures actiones, sed omnia concurrere per unam actionem, quæ respicit omnia illa tanquàm causas partiales; et idem à fortiori est quando unum agens habens plures partes concurrit ad aliquem effectum; fit enim unica actio pendens ab omnibus partibus illius agentis, tanquàm à principiis partialibus. Sic unus ignis applicatus calefacit lignum proximum, ad quam calefactionem concurrunt omnes partes illius ignis per unicam actionem pendentem à toto illo igne, et respicientem omnes et singulas ejus partes, tanquàm principia partialia.

11. Quo supposito, probatur jam illam actionem, quâ hic ignis extensus calefacit hoc lignum, non posse esse in suâ entitate eamdem cum illâ aliâ actione quâ idem ignis existens absque extensione locali calefaceret idem lignum, quia actio prior naturalis non solùm respicit omnes partes hujus ligni, sed respicit illas inæqualiter; cùm enim passum, seu lignum, quod calefacit, non æqualiter distet ab omnibus, et singulis partibus illius ignis (hoc enim affert secum extensio localis agentis, ut magis distent à passo aliquæ partes agentis, et aliæ minùs), consequens est ut calor in ligno productus magis dependeat à partibus ignis magis propinquis, et minùs à partibus magis remotis; ergo actio seu calefactio illa, licèt respiciat omnes partes ignis agentis, non tamen respicit eas æqualiter, sed inæqualiter, hoc est, aliquas ut magis influentes, quia magis propinquæ sunt, alias ut minùs influentes, quia magis remotæ sunt; et tales oportet esse omnes actiones agentis materialis extensi in passum externum. Actio autem quâ idem ignis inextensus ageret, et calefaceret idem lignum, non esset ejusmodi, sed æqualiter respiceret omnes et singulas partes illius ignis agentis, quia omnes æquè distarent à passo, et per consequens æquè agerent et influerent, affectusque non magis penderet ab unâ parte agentis quàm ab aliâ; ergo illa actio seu calefactio, quæ tunc fieret, haberet aliquod prædicatum intrinsecum diversum, quod non haberet actio illa, quâ idem ignis extensus calefaceret idem lignum sibi approximatum. Differret ergo entitativè ab omnibus actionibus naturalibus; et per consequens illa talis actio non contineretur in virtute naturali agentis materialis naturalis.

12. Dices hoc idem argumentum fieri posse, quando duo corpora penetrarentur, si duo ignes, v. g., divinitùs penetrarentur. Nam calefactio etiam illa quâ de facto calefieret lignum proximum respiceret æqualiter utrumque ignem, cùm propter penetrationem uterque æquè distaret à passo; ergo actio illa haberet aliquod prædicatum intrinsecum diversum quod non haberet actio quâ iidem ignes impenetrati calefacerent idem lignum; nam hæc semper respiceret illos ignes inæqualiter, scilicet unum magis influentem quia magis propinquus esset, alterum minùs influentem quia magis remotus esset; ergo fatendum etiam esset, si duo ignes penetrarentur, tunc lignum approximatum non calefaciendum; quod tamen videtur incredibile, quia uterque ignis haberet extensionem sibi debitam; et de facto, quando corpus Christi nascentis penetratum fuit cum virginali claustro matris, negari non potest quòd tunc etiam ejus eor ageret calefaciendo partes propinquas, sicut priùs; non ergo impediebatur ejus operatio naturalis propter penetrationem cum alio corpore etiam calido, et à quo poterat partialiter tunc illa operatio procedere.

13. Respondetur tamen non esse eamdem rationem de igne penetrato cum alio igne, ac de igne posito absque extensione: ratio enim à nobis adducta, si quid probat, probat quidem in secundo casu, non in primo de duplici igne penetrato, quia tunc posset eadem actio procedere ab igne penetrato, quæ potuisset procedere ab eodem non penetrato. Dato enim quòd non posset uterque ignis penetratus naturaliter agere, eò quòd actio illa respiceret utrumque ignem æqualiter, propter æqualem distantiam utriusque à passo (quem modum respiciendi nulla actio naturalis posset habere), dici tamen potest quòd in eo casu Deus ut auctor naturæ determinaret unum ex utroque illo igne penetrato qui solus ageret, perinde ac si solus esset in illo spatio. Quando enim adest causa cum sufficienti virtute ad agendum, et non potest prodire in operationem, non propter defectum virtutis, ut ita dicam, sed propter abundantiam, pertinere videtur ad causam primam determinare illam indifferentiam ad unum effectum limitatum. Sic, juxta communem sententiam philosophorum, ignis, qui ex se habet virtutem ad producendum hunc numerò calorem et illum, non tamen utrumque simul naturaliter, determinatur à causâ primâ, ut produ cat hunc et non illum; nam ex se habebat virtu-

tem ad plures effectus, et quia non posset omnes vel duos simul producere, nullum produceret nisi determinaretur illa indifferentia à causâ primâ. Sic in nostro casu è contrario adsunt duæ causæ potentes singulæ seorsim producere eumdem effectum, non tamen utraque simul, eò quòd illa actio esset entitativè supernaturalis. Pertineret ergo ad causam primam determinare causam, ut effectus qui procedere poterat à singulis, sed non ab utrâque simul, procedat ab hâc potiùs quàm ab illâ; sicut nunc determinat causam potentem producere duos effectus, sed non utrumque simul, ut producat hunc potiùs quàm illum. Hoc autem fieri non debet quando agens, ignis, v. g., totum existeret simul absque extensione locali, quia non deberet determinari aliqua pars ejus ignis, quæ sola ageret absque aliis; nam, quæcumque pars determinaretur, haberet in se alias partes quæ, cùm omnes essent simul et agerent, sequeretur idem inconveniens, quòd actio illa respiceret omnes æqualiter.

14. Adde, licèt quantitas poneretur composita ex solis punctis, non posset connaturaliter operari in statu sacramentali : posset quippe aliquis, illâ sententiâ admissâ, contendere quòd in singulis punctis spatii Deus etiam posset et deberet connaturaliter determinare unum indivisibile ignis, quod, prout ibi existens, ageret in passum; in puncto autem sequenti spatii, aliud indivisibile ejusdem ignis; ita ut si ignis, v. g., constat ex viginti punctis, et esset sacramentaliter in hostiâ constante ex viginti punctis totus ignis in singulis punctis hostiæ, tunc, inquam, actio procederet ab illis, sicut si essent singula in uno solo puncto spatii, nempe à puncto A, prout solum est in puncto spatii A, et à puncto B, sicut si esset in immediato solo puncto spatii, et sic de aliis, determinante Deo in singulis punctis spatii unum punctum ignis quod solum prout in illo puncto spatii operetur. Hoc tamen, ut dixi, non satisfacit, quia actio naturalis quâ de facto singula puncta naturaliter operantur, non posset procedere ab uno indivisibili diviso ab aliis, etiamsi quantitas componeretur ex solis punctis finitis : sicut enim non potest naturaliter existere unum punctum seorsim, ita nec operari propter suam imperfectionem; prærequirit ergo conjunctionem unius puncti cum aliis, et eodem modo prærequirit præsentiam unius puncti esse conjunctam cum præsentiâ sequentis puncti, quod operatur cum isto : nam sicut requiritur unitas ex parte agentis, et compositio ex multis punctis, sic requiritur præsentia una composita ex multis præsentiis punctorum. In illo autem casu non daretur talis unitas ex parte præsentiæ, quia, licèt præsentia, v. g., manûs Christi in tali parte spatii uniatur immediatè cum præsentiâ brachii in eâdem parte spatii, et cum præsentiâ ejusdem manûs in parte proximâ spatii, ut diximus disput. 5, non tamen unitur immediatè cum præsentiâ brachii in parte proximâ spatii, ut ibidem diximus : non ergo fit una præsentia extensa ex præsentiâ manûs in hâc parte hostiæ, et ex præsentiâ brachii in parte proximâ hostiæ, quia illæ duæ præsentiæ non uniuntur immediatè inter se. Non ergo haberent illa duo puncta ignis unam præsentiam continuam ad duo puncta spatii, sed essent quidem in spatio continuo, per duas tamen præsentias non continuas inter se. Sicut autem unum indivisibile ignis divisum ab aliis non ageret naturaliter, sic una præsentia ad unum solum indivisibile spatii divisa ab aliis non videtur sufficiens præsentia ad agendum naturaliter, et sicut indivisibile ignis ad causandum non solùm requirit esse contiguum cum aliis, quæ operantur, sed etiam esse continuum et unum cum illis, sic præsentia unius puncti ignis requisita ad causandum naturaliter, non solùm requirit esse contiguam cum aliis præsentiis aliorum punctorum, quæ agunt, sed etiam esse continuam et unam cum illis; non enim apparet cur requiratur major unitas in ipsâ virtute causandi quàm in conditione requisitâ, qualis est approximatio. Cùm ergo in Eucharistiâ præsentia unius puncti in hoc spatio non uniatur cum præsentiâ alterius puncti in spatio proximo, sed sint quasi præsentiæ disparatæ, quarum quælibet componit præsentiam integram totius corporis in illâ parte spatii, non videtur dari ibi præsentia agentis corporei naturaliter requisita ad agendum naturaliter. Video hanc rationem totam neque esse demonstrationem, neque talem quæ non sit adhuc exposita pluribus objectionibus; sed tamen in re dubiâ præstat aliqualem rationem reddere quàm recurrere semper ad nova miracula, quæ fiant ad occultandum mysterium.

SECTIO II.

Utrùm Christus, prout in Eucharistiâ, possit cognoscere et cognosci?

15. Plures quæstiunculas sub hoc titulo comprehendimus, quas breviter definiemus, utpotè ferè philosophicas. Suppono ergo primò quæstionem procedere connaturaliter loquendo; nam de potentiâ absolutâ benè posset Christus, prout in Eucharistiâ, elicere quemcumque actum cognitionis, et cognosci etiam ab aliis, saltem cognitione intellectuali. Item non quærimus an per concomitantiam habeat Christus in Eucharistiâ etiam actus cognoscendi et appetendi quos habet in cœlo. Suppono enim eos habere quia omnes sunt independentes à loco. Suppono secundò non posse prout in Eucharistiâ elicere connaturaliter actum sensationis internum vel externum, nec actum appetitûs, quia hæc omnia sunt accidentia materialia; quare cùm non possit accipere ab agente creato qualitatem materialem propter rationem traditam sect. præcedenti, non poterit etiam à seipso. Suppono tertiò posse benè elicere actus spirituales scientiæ infusæ, per quam operatur independenter à phantasmatibus, nihil enim impedit quod isti actus producantur primò et per se indivisibiliter in Eucharistiâ.

16. *Prima difficultas.* — Difficultas ergo est primò de actibus intellectûs, qui dependent à phantasiâ, an possint elici connaturaliter à Christo, prout in Eucharistiâ? P. Suarez, sect. 3, in fine, negat, nisi forsitan Christus existens naturaliter in alio loco, habeat ibi

actum phantasiæ; tunc enim, etiamsi actus phantasiæ non poneretur per concomitantiam in Eucharistiâ, sufficeret haberi in alio loco, ut etiam in Eucharistiâ posset intellectus determinari ad intelligendum; nam distantia vel propinquitas localis ipsorum actuum parùm refert; quod idem concedit P. Vasquez, disp. 191, n. 27 et 28.

17. Ego paulò aliter dicendum censeo, inprimis si actus phantasiæ sit solùm in cœlo, non posse intellectum determinari prout in Eucharistiâ ab actu phantasiæ ad intelligendum, quia hæc excitatio non fit solùm formaliter, sed efficienter, quatenùs per phantasma generatur vel augetur aliqua species intellectualis, ut dixi in lib. de Animâ. Quare cùm phantasma sit agens naturale, consequens est ut intellectus prout in Eucharistiâ non possit determinari à phantasmate absente, quia non potest phantasma distans operari efficienter; imò neque à phantasmate præsenti ob defectum extensionis debitæ ad operandum; si, prout Suarez admittit, requiritur semper extensio debita in agente materiali, ut possit agere; nam phantasma in Eucharistiâ non habet ejusmodi extensionem.

18. Cæterùm, quoniam, in iisdem lib. de Animâ, dixi dependentiam intellectûs à phantasiâ non semper esse à priori, sed aliquando à posteriori, quia, licèt sæpè intellectus excitetur à phantasiâ, aliquando tamen excitatur ab aliis actibus intelligendi, et tunc pendet à phantasiâ consequenter, quatenùs scilicet phantasia excitatur ab eodem intellectu, ut exerceat operationem circa idem vel simile objectum propter connexionem utriusque potentiæ (de quo latè ibi), tunc ergo, quando intellectus habet jam species objectorum, et excitantur aliunde per alios præcedentes actus intellectûs, non est cur non possit operari prout in Eucharistiâ; quia, licèt prout ibi non possit phantasia comitari intellectum, non ideò minùs, imò magis expeditè operabitur intellectus, cùm ad illos actus non indigeat consortio phantasiæ, neque antecedenter (ut suppono) neque etiam consequenter ob impedimentum phantasiæ, sicut si Deus phantasiam destruxisset.

19. *Secunda difficultas.* — Secunda difficultas est, utrùm corpus Christi in Eucharistiâ possit naturaliter videri oculo corporeo, et eadem ferè difficultas est de aliis sensibus; ex iis tamen quæ de visu dicentur, poterit resolutio inferri ad alias sensationes. Nominales aliqui docent posse naturaliter videri, nisi divinitùs impediretur ad occultandum mysterium. Communis tamen et verior sententia negat, quia corpus Christi, prout in eo statu, non potest producere species suî in medio, ut constat ex supra dictis, sine quibus naturaliter videri non potest.

20. *Tertia difficultas.* — Hinc oritur tertia difficultas, an divinitùs possit videri corpus Christi in Eucharistiâ. Negat Suarez in præsenti, sect. 4. Probabilior tamen videtur pars affirmativa, quam cum aliis docet Vasquez, disput. 191, c. 2, quia nulla in hoc apparet contradictio. Dicunt illum modum præsentiæ esse extra totam latitudinem objecti visibilis, non solùm primarii, quod est lux et color, sed etiam secundarii, quod est præsentia quantitativa; ergo non magis potest elevari visus ad percipiendum illud objectum, quàm ad saporem vel sonum. — Respondetur illam præsentiam esse quidem supernaturalem, non tamen esse extra latitudinem objecti visibilis, quia sicut lux supernaturalis est intra latitudinem lucis, et sicut potest etiam vi suâ elevari ad videndam lucem indivisibilem, ita faciliùs ad videndam præsentiam divisibilem coloris existentem in spatio indivisibili; hoc enim non est plus quàm videre plures partes coloris in eâdem parte spatii, quod non extrahit à latitudine objecti visibilis.

21. Objiciunt aliqui primò quia corpus Christi in hoc Sacramento imitatur omninò, quoad modum essendi, res spirituales: hæ autem sunt omninò extrà sphæram visûs corporei; ergo et corpus Christi in Eucharistiâ. Probatur consequentia, quia si aliquis sapor poneretur divinitùs taliter ut imitaretur colorem, et appareret in omnibus color, non posset ullo modo percipi per gustum, qui non potest etiam divinitùs percipere colorem; ergo visus corporeus, qui non potest percipere res spirituales, non potuit etiam divinitùs percipere corpus Christi, quando in omnibus imitatur substantias spirituales.

22. Respondetur quantùmcumque imitetur res spirituales, adhuc retinere suum esse materiale: quare adhuc habet differentiam essentialem, per quam possit percipi à potentiâ illâ quæ non potest percipere objecta verè spiritualia. Sic etiam sapor ille qui imitaretur colorem, adhuc esset verus sapor, atque ideò adhuc posset divinitùs percipi à gustu, qui cognosceret verum saporem qui aliis appareret color.

23. Sed contra objiciunt secundò quia visus non potest ullo modo percipere objectum indivisibile; sed corpus Christi in Eucharistiâ, licèt reverà in se sit divisibile, existit tamen ad modum indivisibilis, ita ut, etiamsi divinitùs videretur, adhuc oculus non perciperet divisibilitatem ipsius; hanc enim non potest oculus percipere, nisi ex extensione locali objecti eò quòd una pars appareat in alio loco ab aliâ parte. Unde si duo ignes penetrarentur inter se, non perciperet oculus quòd ibi sint duo ignes vel unus; perciperetur ergo corpus Christi ad modum unius indivisibilis.

24. Respondetur: In primis falsum est objecta penetrata non percipi nisi ad modum objecti simplicis et indivisibilis; quando enim percipitur color intensus, qui constat ex pluribus gradibus coloris penetratis, non percipitur sicut color remissus, sed percipitur ipsa intensio; ergo percipitur pluralitas graduum penetratorum. Similiter quando tactu percipimus temperamentum ex quatuor qualitatibus, omnes illas percipimus, licèt sint penetratæ in eâdem parte subjecti, et percipimus aliud quàm si esset una sola ex illis qualitatibus. Sic ergo qui divinitùs videret corpus Christi in unâ parte hostiæ, hoc est, omnes partes corporis Christi ibi existentes, verè plus perciperet quàm si videret solam unam partem; videret enim

omnes illos colores omnium partium, licèt propter penetrationem non discerneret sufficienter ad judicandum esse plures, sed tamen videret plus quàm si videret unam solam partem, vel unum solum colorem : judicaret tamen esse aliquem colorem mixtum propter confusionem quâ omnes illi colores simul perciperentur.

25. Deinde, ad id quod objicitur de objecto verè indivisibili, quod seorsim oculus videre non posset, responderi potest primò si detur indivisibile lucis, et illud sit lux, et separetur divinitùs ab omnibus partibus, posset quidem divinitùs elevari oculus ad illud percipiendum, præsertim cùm posset illud indivisibile lucis divinitùs constitui in spatio extenso et magno, prout de facto indivisibilia corporis Christi singula sunt in toto spatio hostiæ. Si ergo ita constitueretur lux indivisibilis in spatio centum palmorum, percipi etiam posset; imò non posset discerni ex illâ visione an esset lux indivisibilis, an divisibilis et extensa, cùm totum illud spatium extensum esset lucidum. Si autem indivisibile lucis non sit lux, transeat illud non posse videri solum; negatur tamen paritas de corpore Christi in Eucharistiâ; quia, licèt totum existat indivisibiliter, id tamen quod videretur non esset indivisibile, sed divisibile, atque adeò verus color, qui est objectum visûs. Et quidem si indivisibile coloris non est color, oculus videns divinitùs colorem divisibilem etiam in puncto spatii, benè discerneret illum ab eo, qui non est color, quamvis propter confusionem cognitionis non posset discernere an esset entitas divisibilis vel indivisibilis : sicut de facto oculus videns colorem intensum discernit benè illum à colore remisso, licèt non discernat an sit aliquid divisibile vel indivisibile. Denique, licèt concedatur quòd non potest color existens in solo indivisibili spatii percipi visu corporeo etiam divinitùs, non sequitur corpus Christi non posse percipi in Eucharistiâ. Sicut enim non repugnat videri indivisibilia coloris simul cum aliis partibus, quia jam objectum occupat spatium extensum, sic non repugnabit videri corpus Christi existens totum simul in indivisibili, quando non videretur existens in solo indivisibili, sed simul in partibus spatii; jam enim videretur in spatio extenso, sicut indivisibile lucis occupans divinitùs spatium bipalmare posset divinitùs videri, si esset vera lex in suâ entitate.

26. Tertiò objiciunt quia visus corporeus nunquàm percipit rem quin percipiat ejus figuram et pulchritudinem; si videret autem corpus Christi in Eucharistiâ, non perciperet ejus figuram : qualem enim? triangularem, rotundam, vel quadratam? ergo sicut figura et pulchritudo visibilis est, et tamen in Eucharistiâ non potest percipi, sic neque ipse color in illo statu sacramentali. — Respondetur figuram vel pulchritudinem organicam non esse objectum visûs, sed situalem eo modo quo videri potest, quæ non addit aliquid positivum supra præsentiam actualem, ut supra diximus, disp. 8, sect. 2, et ex quâ arguitivè cognoscitur figura et pulchritudo organica. In Eucharistiâ ergo perciperetur color, non visâ pulchritudine aut figurâ situali, quia nulla esset. Sicut in casu posito, si lux indivisibilis poneretur in spatio bipalmari, et oculus videret totum illud spatium illuminatum, non videret tamen figuram situalem lucis, quia figura est dispositio partium, illa autem lux non haberet partes; sic in Eucharistiâ videret colorem, non visâ figurâ situali, quia hæc est dispositio partium in ordine ad diversas partes spatii occupandas, quod non habent in Eucharistiâ, cùm omnes partes sint in quâlibet parte spatii. Loco tamen figuræ situalis, quæ est talis ubicatio partium, videret oculus illam aliam ubicationem supernaturalem quam partes habent in hoc Sacramento. Videret, inquam, eo modo quo explicatum est supra, disp. 5, sect. 4.

27. Petes utrùm possit videri corpus Christi extensum prout in Eucharistiâ. — Negat Suarez, ubi supra. Ego tamen probabile censeo posse in hoc sensu, quòd (siquidem totum corpus est in quâvis parte spatii) Deus ostendat in unâ parte spatii unam solam partem corporis, v. g., caput, cum solâ præsentiâ capitis quam ibi habet, et in parte proximâ collum, etc., et sic de singulis; quare, si ponatur hostia magnitudinis humanæ, apparebit verè Christus in totâ hostiâ, et non in quâvis parte, ostendente Deo in singulis partibus hostiæ unam partem Christi, et occultando præsentias aliarum partium.

28. Ex dictis de visu constat quid dicendum sit de aliis sensibus : nam similiter potest divinitùs sentiri Christus in Eucharistiâ per gustum, olfactum, auditum et tactum; licèt, quod attinet ad figuram, non posset percipi per tactum, quia non retinet ibi figuram situalem, nisi forsitan faceret Deus quòd in unâ parte hostiæ sentiretur una sola pars ossis, et in parte proximâ hostiæ alia pars ossis, donec perciperetur totum os; sicut diximus posse videri hoc modo totum Christum, cum aliquâ quasi extensione, impediente Deo cognitionem aliarum partium.

29. *Quarta difficultas.* — Quarta difficultas esse potest utrùm præsentia corporis Christi in Eucharistiâ possit cognosci ab intellectu creato naturali virtute. Certum est posse cognosci scientiâ beatâ vel infusâ, et abstractivè etiam lumine fidei; certum etiam mihi est absentiam panis cognosci à dæmone virtute naturali, licèt posset fortè formidare an sibi occultetur illa substantia, cùm videat ibi manere accidentia. Denique mihi valdè probabile est mysterium hoc, quoad ejus possibilitatem, posse sciri ab intellectu angelico; sicut etiam naturali virtute sciri potest Deum posse operari miracula et entia supernaturalia. Dubitatur ergo an naturali virtute angelus cognoscere possit actualem existentiam præsentiæ corporis Christi. Affirmat Scotus cum aliis, quos affert Suarez in præsenti, sect. 5. Negat tamen communis et vera sententia, eò quòd illa præsentia est entitativè supernaturalis : quare sicut gratia, unio hypostatica et aliæ entitates supernaturales non sunt naturaliter cognoscibiles ab angelo, sic nec illa præsentia, quæ est quæstio generalis pertinens ad materiam de angelis. Fateor hâc

ratione solùm probari de præsentia corporis, non de præsentiâ animæ Christi in Eucharistiâ, quam supra, disp. 6, diximus, non videri supernaturalem in suâ entitate.

30. *Quinta difficultas.* — Hinc nascitur ultima difficultas, an, si corpus Christi alibi non existeret nisi in Eucharistiâ, possit naturaliter cognosci ab angelo existentia ipsius corporis, licèt lateret modus præsentiæ? — Respondeo verius videri posse, quia existentia ipsius corporis est entitas naturalis; ergo illa esset intra sphæram cognitionis angelicæ. Dices: Cognitio intuitiva terminatur ad objectum ut præsens; ergo eo ipso quòd angelus videret corpus Christi, videret illud esse præsens ibi, et per consequens videret ejus præsentiam. — Respondeo, cognitionem intuitivam intellectualem solùm terminari ad rem ut existentem: sciret ergo angelus corpus Christi existere, non tamen ubi existeret; sicut Deus pro illo priori quo corpus antecedit ad suam ubicationem, intuetur existentiam corporis exigentis ubicationem; et tamen pro illo priori non cognoscit præsentiam localem ipsius corporis. Cur ergo similiter non posset intuitio angeli terminari ad solam existentiam corporis Christi, et non ad præsentiam?

DISPUTATIO X.

DE ACCIDENTIBUS PANIS ET VINI, QUÆ REMANENT IN EUCHARISTIA.

De hoc agit S. Thomas per totam q. 77. Hæc etiam materia magnâ ex parte philosophica est, et ideò breviter percurrenda, ut ad ea quæ magis theologica sunt progrediamur.

SECTIO PRIMA.

Quæ accidentia maneant in Eucharistiâ, et quomodò.

1. Certum de fide est manere aliqua accidentia, ut habetur in concilio Florentino, in decreto Eugenii, in conc. Lateran. relato in c. *Firmiter*, § *Una verò*, de summâ Trinitate, et in Tridentino, sess. 13, *can.* 2; in Constantiensi, sess. 8. Certum item est manere sine subjecto, ut habetur in sess. 8 concil. Constant., ubi damnatur propositio hæc Joannis Wiclefi: *Accidentia panis non manent sine subjecto in hoc Sacramento.* Dubitari tamen potest, primò, quæ accidentia panis et vini maneant in Eucharistiâ? Et inprimis certum est accidentia modalia, quæ immediatè afficiebant substantiam panis, non manere: exempli gratiâ, ubicationem panis, et alia hujusmodi, quia modus nec divinitùs potest esse sine re quam modificat. De accidentibus verò realibus non est dubium quin maneant omnia illa quæ sensibus percipi possunt; de his enim ad minùs loquuntur concilia, dùm dicunt species panis et vini manere. Difficultas est an aliquæ qualitates occultæ maneant.

2. P. Suarez in præsenti, disput. 56, sect. 1, censet omnia manere, quia omnia subjectantur in quantitate quæ remanet: cæterùm addit hoc non esse de fide, nisi quoad qualitates sensibiles, quæ vocantur species, quia earum habemus species; nec ex veritate mysterii, nec ad ipsum occultandum necessarium erat alia accidentia manere.

3. P. Vasquez in præsenti, disp. 194, c. 1, docet de fide esse quod manent omnia accidentia realia, tum quia definitiones conciliorum sunt indefinitæ, et per consequens universaliter accipiendæ; tum etiam quia, manentibus quatuor primis qualitatibus, non potuerunt non manere aliæ omnes secundæ, quia omnes oriuntur ex temperamento primarum. Cæterùm hoc fundamentum philosophicum, quod ipse appellat firmissimum, facilè dilui potest, quia, licèt aliæ qualitates dicantur secundæ, quia oriuntur ex primis, non tamen oportet quòd oriantur ex primis immediatè: exempli gratiâ, licèt potentia visiva oriatur ex temperamento primarum qualitatum, non tamen immediatè, sed mediatè, quatenùs primæ qualitates disponunt materiam ad introductionem animæ, à quâ dimanat potentia visiva; quare, ablatâ animâ, etiamsi maneret idem temperamentum, non flueret connaturaliter potentia visiva; ergo ex eo quòd maneat temperamentum panis, non fit quòd etiam, ablatâ substantiâ, debeant connaturaliter manere omnes passiones panis.

4. Meliùs arguit idem Vasquez ad hominem pro suâ sententiâ, quia si nomine specierum non intelliguntur omnia accidentia realia panis, sequitur esse de fide quòd non omnia maneant (quod nemo concedet); sequela probatur ex Tridentino supra docente, manere *duntaxat* species panis; ergo alia omnia præter species non manent. Certum ergo est manere omnia accidentia realia panis et vini; quod ratione etiam philosophicâ probari potest, quia nulla potest excogitari qualitas panis vel vini, quæ vel in seipsâ, vel saltem in suo effectu sensibus non percipiatur; nulla enim est qualitas adeò occulta, quæ non sit ordinata ad effectum sensibilem, qualis est qualitas occulta piperis ad calefaciendum, vel mordacitas vini, et alia hujusmodi; ergo, cùm certum sit species manere, certum etiam erit manere omnes qualitates; omnes enim sunt species, quatenùs mediatè vel immediatè sensibus deprehenduntur.

5. Secundò dubitari potest utrùm alia accidentia maneant in quantitate, an omnia æquè per se. Hæc quæstio supponit quantitatem esse quoddam peculiare accidens distinctum à substantiâ; quod in præsenti non est disputandum, sed supponendum cum communi sententiâ. Ex dicendis tamen potest aliquod fundamentum desumi ad confirmandam illam communem sententiam. Quæstio ergo præsens est merè physica, utrùm quantitas sit commune subjectum aliorum accidentium, quam tractavi in 1 Physic., ubi dixi stando in ratione non esse improbabile quòd omnia accidentia subjectentur immediatè in ipsâ substantiâ; nec enim oppositum sufficienti ratione ostenditur, et consequenter concedendum esset omnia accidentia panis manere æquè per se, et sine subjecto mediato et immediato. Item in Eucharistiâ non dari album, sapidum, etc., sed albedinem, saporem, odorem, etc.; item qualitates illas non posse pro illo statu naturaliter corrumpi, vel produci ab agentibus naturalibus, quia omnes conservantur concursu creativo; Deum tamen ad præsentiam agentis creati illas destruere vel pro-

ducere, occultandi mysterii causâ; et denique, motâ quantitate localiter, non moveri alia accidentia ex vi unionis quam habeant cum quantitate, sed vel à Deo immediatè, vel ab ipsâ quantitate, aut corpore Christi habente divinitùs vim trahendi secum illa accidentia, quando localiter movetur. In quam sententiam ultra alios auctores accessit P. Lessius, de Perfectionibus divinis, lib. 12, n. 112. Eamdem sententiam amplexi sunt P. Hurtado, disp. 6 physic., sect. 6; et P. Arriaga, disp. 5 physic., sect. 2, subsect. 5.

6. Objici potest hoc esse multiplicare miracula sine necessitate. — Respondent distinguendo multiplicari sine necessitate evidenti, transeat; sine probabili, negatur. Illam enim multiplicationem miraculorum vitandam esse, quâ quis asserit factum opus miraculosum quod nullo modo constat factum esse, ut si quis diceret substantiam panis conservari à Deo post consecrationem separatam à speciebus. Atverò quando constat opus aliquod factum esse, et dubitatur utrùm sit supra naturam vel non, hoc non tam est multiplicare miracula, quàm investigare vires naturæ, quæ quidem ratione naturali examinandæ sunt, ut ex his constet an illud opus fuerit miraculosum. In nostro autem casu constat, qualitates panis manere sine substantiâ. Priùs ergo ratione naturali inquirenda est natura harum qualitatum an sit esse in substantiâ, vel in quantitate, ut hinc constet an sit supra naturam status quem habent sine substantiâ. Certum enim est Deum fecisse omnia miracula quæ necessaria fuerunt ad hoc mysterium in quo fecit memoriam suorum mirabilium.

7. Re tamen magis consideratâ, existimo non recedendum à sententiâ S. Thomæ et communi, sed concedendum accidentia illa manere in quantitate, ut in subjecto immediato, in quo prius etiam immediatè recipiebantur. Id enim videtur magis colligi ex hoc mysterio quàm quòd omnia panis accidentia maneant tanquàm scopæ dissolutæ aut arena sine calce, absque ullâ unione aut connexione inter se. Difficile enim semper remanet quomodò, motâ quantitate panis à sacerdote, moveantur consequenter alia panis accidentia, quia, sive id fiat à Deo immediatè causâ occultandi mysterii, sive à quantitate habente virtutem supernaturalem ad trahenda secum alia accidentia, sicut trahit secum corpus Christi, nunquàm videtur sufficienter explicari connexio debita inter eos motus.

8. Et inprimis, si Deus solus, motâ quantitate, movet et defert alia accidentia quæ nullam colligationem aut unionem habent cum quantitate, non apparet quomodò verè et propriè sacerdos dicatur movere, comedere et deglutire hostiam; hæc enim significant motum localem provenientem ab ipso sacerdote: tunc autem sacerdos moveret solam quantitatem, ad cujus motum Deus moveret alia omnia, atque ideò sacerdos propriè comederet solam quantitatem, non alia accidentia panis; facere enim aliquid, quo posito, alius moveat aliquid, non denominat me moventem physicè, sed ad summum moraliter; deglutire autem non significat motum moralem, sed physicum, ut constat.

9. Adde motum illum trajectionis specierum in stomachum fieri mediâ gravitate ipsarum specierum; positis enim speciebus vini in ore, illæ propriâ gravitate descendunt in stomachum, et ideò sacerdos dicitur eas bibere et trajicere. Si autem alia accidentia non recipiuntur in quantitate, non descendunt ob gravitatem; nam quantitas de se nec est gravis, nec levis, sed indifferens, cùm eadem quantitas nunc gravitet sub formâ terræ, nunc levitet sub formâ aeris vel ignis; ergo quantitas vini à sacerdote posita in ore non magis moveret Deum ad movendas species deorsùm, quàm sursùm, atque ideò ille motus non proveniret à gravitate.

10. Dices, motâ quantitate à sacerdote, Deum movere alia accidentia vini, et ponere in ore simul cum quantitate; tunc autem illa alia accidentia gravitare ac descendere deorsùm, et Deum movere quantitatem, ut feratur deorsùm cum aliis accidentibus vini.

11. Sed contra, primò, quia jam quantitas vini non ferretur deorsùm à gravitate, sed à Deo solo liberè eam deferente occultandi mysterii causâ, atque adeò non videretur propriè deglutiri à sacerdote, sed apparenter. Contra secundò, illa gravitas specierum vel est qualitas distincta ab aliis, vel est aggregatum ex quatuor primis qualitatibus, v. g., et aliis accidentibus vini. Si est qualitas superaddita, illa sola gravitabit, non aliæ, cùm non supponantur unitæ inter se immediatè, neque etiam omnes connectantur, et recipiantur in eodem subjecto communi, quod est quantitas; tota ergo hostia movetur immediatè à Deo, solaque gravitas tendit deorsùm ex se, atque ideò illa sola propriè et verè deglutitur et bibitur. Si verò gravitas non sit accidens superadditum, sed aggregatum ex aliis, tunc non gravitaret, quia illæ qualitates non faciunt gravitatem, nisi prout connexæ et unitæ inter se saltem mediatè: nam mera penetratio caloris cum humiditate non facit quòd calor magis gravitet, ut constat quando corpus Christi penetrabatur cum lapide; tunc enim qualitates Christi non magis gravitabant ex eo quòd essent penetratæ cum qualitatibus lapidis. Nec etiam dici potest quòd singulæ saltem gravitarent partialiter, eò quòd singulæ secundùm se sint gravitas partialis, et ideò singulæ se ipsas ferrent deorsùm; hoc inquam, dici non potest, tum quia aliquæ ex illis qualitatibus secundùm se nullo modo gravitant, ut calor, atque ideò, descendentibus aliis, deberent ipsæ remanere; tum etiam quia ad minus non omnes secundùm se gravitant æqualiter; alioquin omnia temperamenta essent æquè gravia, quod est falsum; non ergo descenderent omnes simul, si singulæ descenderent conductæ à solâ gravitate, quam singulæ secundùm se habent. Denique, si singulæ qualitates haberent gravitatem partialem, sequeretur quòd, crescente quâlibet qualitate, cresceret gravitas, atque ideò si albedo hostiæ fiat magis intensa, hostia deberet esse gravior, quod est contra experientiam. Fatendum ergo est gravitatem esse aliquid receptum in quantitate, quod facit gravitare quantitatem, et ferre secum omnia alia accidentia in quantitate recepta.

12. Unde impugnari similiter potest ille alius mo-

dus explicandi per hoc quòd quantitas habeat vim aliquam supernaturalem ad trahenda secum alia accidentia, sicut habet similem virtutem ad trahendum secum corpus Christi; hoc, inquam, patitur easdem ferè difficultates, quia inprimis, cùm ipsa quantitas secundùm se non sit gravis nec levis, et aliunde non habeat in se receptam gravitatem, non posset ipsa trahere secum alia accidentia; cur enim magis traheret deorsùm, quàm sursùm, siquidem ipsa quantitas posita in ore non magis tenderet secundùm se deorsùm quàm sursùm, sed esset indifferens ad utrumque? Nec etiam dici potest quòd quantitas virtute supernaturali trahat secùm alias qualitates ad os; et tunc aliæ qualitates simili virtute supernaturali trahant secum deorsùm quantitatem. Contra hoc enim sunt argumenta supra facta, quòd aliæ qualitates, si non sint unitæ inter se, mediante quantitate, non faciunt gravitatem, nec gravitabunt omnes, nec æqualiter, etc.

13. Denique, contra utrumque modum dicendi est quod si semel concedatur fieri sive à Deo immediatè, sive mediâ virtute supernaturali inditâ quantitati et aliis accidentibus, motum illum specierum deorsùm, qui exteriùs apparet provenire à gravitate hostiæ, eodem modo dicet alius fieri à solo Deo operationes alias quæ fieri videntur ab accidentibus panis et vini; atque ideò calorem qui ibi est non calefacere manum, nec albedinem producere species, quia accidentia absque subjecto operari non possunt, sed Deum hæc omnia agere ad occultandum mysterium; unde alius dicet, quantitatem hostiæ non resistere penetrationi, quia non distinguitur quantitas à substantiâ, sed Deum impedire ne manus ulterius progrediatur, ad occultandum mysterium: quæ omnia non possunt absque absurdo concedi, quia jam species, quæ remanent, non manerent sensibiles, et per consequens non essent pars Sacramenti, cùm non possent illud constituere in ratione signi sensibilis; imò si non manent sensibiles, non est unde probetur eas manere; ex hoc enim solùm dicimus, eas remanere, quia sentiuntur; si ergo non sunt sensibiles, non manent, sed præstigiis illudimur, dum experimur eosdem effectus, quos experiremur, si remanerent.

14. Denique nec ipsa verba consecrationis vera essent; dùm enim dicitur: *Hoc est corpus meum*, sensus est, sub his speciebus quas sentimus, esse corpus Christi; si ergo non sunt species sensibiles, propositio erit de subjecto non supponenti. Fatendum ergo omninò est species non apparenter, sed verè et absque ullâ deceptione sentiri, quia verè calor specierum nos calefacit, et color mittit species, et sapor gustatur, et gravitas pendet et tendit deorsùm, atque ideò species descendunt in stomachum per naturalem virtutem proprii ponderis et gravitatis. In quo sensu locum habere potest illud quod supra dicebatur, non esse multiplicanda in hoc mysterio miracula, ea scilicet per quæ miraculo attribuantur operationes specierum quas sentimus, et quæ ab omnibus naturales judicantur, quia si semel negetur eas operationes procedere naturaliter à speciebus, datur ansa ut et ipsæmet species remanere negentur.

15. Aliqui, ut probent accidentia communia recipi immediatè non in quantitate, sed in solâ materiâ, utuntur hoc argumento: quia scilicet accidentia disponunt ad formam substantialem; ergo debent recipi in illo subjecto quod disponunt; non disponunt autem quantitatem, sed materiam, quia forma substantialis non debet recipi in quantitate, sed in solâ materiâ; ergo in materiâ ipsâ, et non in quantitate debent recipi dispositiones.

Hoc tamen argumentum rejeci olim in Philosophiâ ut parùm efficax; non enim oportet esse immediatè in materiâ, ut disponant materiam ad talem formam, quia disponere est determinare indifferentiam materiæ; possunt autem determinare, licèt sint in quantitate, prout de facto determinant etiam causam efficientem ad producendam potiùs talem formam quàm aliam, licèt non sint in causâ efficiente; sic possunt determinare causam materialem, ut prorumpat potiùs in talem formam, licèt non inhæreant immediatè materiæ; utrumque enim principium, efficiens et materiale, determinat per exigentiam determinatam, quâ exigunt talem formam pro tali subjecto. Quasi dispositiones ipsi sint milites præcedentes ad occupandam arcem regio nomine; quos sanè non est necesse ingredi ad ipsam cameram intimam in quâ rex cubaturus est; sed eo ipso quòd occupent mœnia, portam et atria, intelligitur jam castrum illud pertinere ad regem; sic dispositiones et accidentia sunt veluti milites quos natura præmittit ad præoccupandam arcem materiæ nomine talis formæ. Ad hoc autem non oportet, quòd ingrediantur immediatè in entitatem intimam materiæ, sed eo ipso quòd occupant quantitatem illius materiæ quæ est quasi exterius atrium, intelligitur jam materia illa designata ad talem formam substantialem.

16. Objicit nobis P. Hurtado, loco citato, quòd non loquamur consequenter, dùm in libro de Animâ exigimus quòd intellectio recipiatur in eodem subjecto immediato, in quo debet recipi volitio ad quam disponit; et non exigamus eodem modo quòd dispositio recipiatur immediatè in eâdem materiâ in quâ debet recipi forma substantialis ad quam disponit. Verùm differentia est nimis lata: nam intellectio disponit ad volitionem, ostensâ bonitate objecti; unde non disponitur ad volendum nisi subjectum quod cognoscit bonitatem objecti; debet ergo eadem anima immediatè cognoscere et velle, quia si aliud esset subjectum cognoscens et aliud volens sequeretur quòd istud tenderet in incognitum, nec posset ex bonitate, quam non cognoscit, affici ad objectum. Atverò materia non disponitur ostensâ sibi bonitate formæ, sed præoccupatâ, ut dicebam, à satellitibus formæ, qui eo ipso determinant agens ad introducendam illam formam, quatenùs Deus auctor naturæ ad exigentiam talium dispositionum debet dare agenti naturali concursum ad talem formam generandum, et non aliam;

ad quod non requiritur dispositiones recipi immediatè in materiâ.

17. Hinc obiter colligere poteris argumentum aliquod ad probandam distinctionem quantitatis à substantiâ, quæ alioqum non ita facilè probatur. Ex dictis autem videtur posse ex hoc mysterio colligi aliqua necessitas quantitatis distinctæ, quia si argumenta adducta aliquid probant, videntur probare dari aliquod subjectum commune aliorum accidentium quæ remanent, in quo ea omnia recipiantur, et, mediante quo, omnia connectantur et uniantur inter se. Alioquin non apparet quomodò accidentia possint naturaliter à sacerdote moveri, et quomodò propriâ gravitate descendant in stomachum, et omnia simul æquè gravitent, nisi una et eadem sit omnium gravitas quâ moveatur subjectum commune omnium, et consequenter omnia illa; hoc autem commune subjectum appellamus quantitatem, mediâ quâ recipiuntur alia accidentia in materiâ.

18. Tertiò dubitari potest an hæc accidentia in statu separationis deperdant vel acquirant aliquem modum positivum. Suppono ex philosophiâ deperdere inhærentiam ad subjectum, deperdere etiam influxum eductivum, quo antea conservabantur dependenter à subjecto, et accipere influxum creativum, quo postea conservantur sine subjecto : hæc enim omnia philosophica sunt et clara. Illud est difficilius, utrùm accipiant aliquem modum positivum perseitatis seu subsistentiæ, quo terminentur, sicut substantia est per se positivè per modum positivum subsistentiæ.

19. Plures negant, quia non est necessarius talis modus; alii tamen affirmant, quos sequuntur P. Suarez et P. Vasquez in præsenti, propter analogiam quam habent accidentia in statu separationis cum naturâ substantiali : quare, sicut substantia, ut existat per se, exigit modum positivum substantialem, sic hæc accidentia in statu separationis, ut connaturaliter sint per se, exigunt modum positivum, non substantialem, sed accidentalem et sibi proportionatum; quæ ratio probabilis est, et ideò dixi hanc partem esse probabiliorem, disp. 12 de Incarnat., sect. 7, n. 94.

20. Dices : Ergo accidentia, etiam quando sunt in pane, subsistunt partialiter per subsistentiam panis, siquidem separata habent terminum per quem totaliter subsistunt; sic enim anima rationalis, quæ in statu separationis acquirit modum novum subsistentiæ per quem existit per se, antea etiam, quando erat in composito, subsistebat partialiter per subsistentiam totius compositi. — Respondetur negando sequelam, quia subsistere partialiter convenit iis quæ sunt pars primæ radicis, quæ est in illo supposito; accidentia autem, quando sunt in pane, non sunt pars primæ radicis, sed eam supponunt, ut supra vidimus; ideò tunc non terminantur partialiter per subsistentiam totius; anima verò rationalis erat pars primæ radicis; ideò etiam in composito subsistit partialiter. Denique, quando accidentia panis sunt in statu separationis, habent modum proprium subsistentiæ, quia pro eo statu separationis sunt prima radix saltem negativè; quia tamen hoc non habent ex naturâ suâ, ideò non sunt etiam in eo statu substantia, quia non possunt mutare essentiam suam; sed quia imitantur modum essendi substantiæ, ideò accipiunt etiam modum perseitatis sibi proportionatum similem modo quem habet substantia.

21. Dixi autem hæc accidentia in eo statu esse primam radicem *saltem negativè;* non sunt enim prima radix determinata positiva; nam si quæ esset talis, maximè esset temperamentum panis constans ex quatuor qualitatibus, ad quod consequuntur secundæ qualitates; illud tamen temperamentum non est aliquid omninò determinatum, sed aliquomodò vagum, consistens aliquando cum majori humiditate et calore, aliquando cum minori humiditate et majori frigore; et ideò non est prima radix determinata, ut supra diximus; nulla ergo est prima radix determinata aliorum accidentium positivè, sed negativè, quatenùs in eo statu non habent ibi aliam primam radicem determinatam; quod sufficit ad hoc, ut imitentur modum essendi substantiæ, et exigant aliquem modum perseitatis sibi proportionatum.

Mitto sententiam aliquorum Thomistarum, qui dicunt accidentia accipere etiam modum existentiæ novum, quia antea existebant per existentiam panis; quâ ablatâ, accipiunt aliam existentiam. Verùm hæc sententia procedit ex falsis principiis, quòd essentia differat ab existentiâ, et quòd accidentia existant per existentiam substantiæ, quæ latè impugnavi in Metaphysicâ.

SECTIO II.

Quomodò species agere pative possint, et an ex ipsis aliquid generetur.

22. Hæc etiam quæstio est ferè physica, in quâ singuli juxta propria principia loquuntur. Ego igitur consequenter ad ea quæ dixi in Philosophiâ, dico primò accidentia hæc habere virtutem naturalem ad effectus accidentales producendos, calorem, v. g., ad calefaciendum, colorem ad productionem speciei intentionalis, etc., quia hos etiam effectus antea adæquatè producebant per propriam virtutem. Fateor aliquam esse operationem accidentalem quæ non potest provenire ab ipsis accidentibus; nempe cùm species vini recuperant pristinum frigus; cùm enim hæc recuperatio propriæ passionis antea proveniret, vel à substantiâ vini, vel à generante aut conservante ipsam juxta veriorem sententiam, fatendum est, absente substantiâ vini, illum effectum provenire à Deo, qui supplet defectum substantiæ in ordine ad omnes ejus operationes ad occultandum mysterium.

23. Aliqui ad has operationes quibus substantiæ reducunt se ad debitum statum, ponunt qualitates occultas, quibus mediis id fiat; sicut etiam in gravibus ad motum deorsùm, et in levibus ad motum sursùm. Consequenter autem dicendum est quando species vini consecrati reducunt se ad pristinum frigus,

v. g., illam operationem provenire ab eâ qualitate occultâ quam habebat vinum, et quæ remanet cum aliis accidentibus vini, et sentitur per operationem illam quam experimur, cùm recuperatur frigus debitum. — Verùm hæc qualitas occulta difficilè creditur, quia vel illa producitur ab ipsâ essentiâ, et conservatur ab ipsâ, vel (ut aliqui volunt) producitur à generante, ut ejus defectum suppleat et restituat, quando oportuerit, passiones quas generans in primâ generatione dedit et produxit; si dicatur primum, quòd fiat ab essentiâ ipsâ, ergo sicut essentia potest producere immediatè illam occultam qualitatem, poterit etiam producere vel restituere sibi suas passiones absque multiplicatione illius qualitatis.

24. Si verò dicatur secundum, scilicet illam qualitatem occultam produci à generante, ut ejus defectum suppleat, et, quando necesse fuerit, restituat passiones, contra hoc est quòd, supposito quòd in primâ productione spectat ad generantem producere passiones, congruentiùs dicetur postea in absentiâ generantis pertinere hoc munus ad eam causam quæ conservat essentiam. Producitur, v. g., hìc aqua ab aliquo agente naturali, quo absente, adhuc perseverat eadem aqua producta, conservaturque à Deo, qui gerit vices causæ primò producentis. Sicut ergo Deus successit primò generanti in munere conservandi essentiam aquæ, sic etiam consequenter dicendum videtur eumdem Deum succedere in munere conservandi passiones et eas restituendi si amittantur. Si enim generans, quia produxit essentiam, debuit producere passiones, quia qui dat formam debet dare consequentia ad formam, sic etiam ad causam conservantem essentiam spectabit conservare passiones ejusdem essentiæ; non ergo oportebit addere illam qualitatem occultam ad hoc munus, si in primâ productione passiones à generante productæ fuerunt. Concurret ergo essentia ad restitutionem illarum passionum saltem per exigentiam, quâ à Deo conservante ipsam, petit etiam conservationem, vel restitutionem suarum passionum; unde in Eucharistiâ, in quâ non adest essentia panis et vini, quæ eas passiones producat vel exigat, fatendum erit restitui à Deo ad occultandum mysterium.

25. Nec obstat quod diximus supra, non debere reduci ad Deum eos effectus quos experimur in Eucharistiâ, sed ad ipsas species quæ idcircò sensibiles sunt. Hoc enim intelligitur, prout ibi diximus, de effectibus qui ab ipsis speciebus apparent fieri, ut calefacere, emittere species ad visum et sensus, gravitare per propriam gravitatem, etc., qui omnes sunt effectus provenientes ab accidentibus, et per quos experimur ipsa accidentia quæ remanent; non verò intelligitur de effectibus qui non proveniunt ab accidentibus panis, etiam quando adest panis, qualis est restitutio passionum, et generatio alterius substantiæ; hos enim absque inconvenienti possumus tribuere Deo operanti aliquando ad occultandum mysterium, aliquando juxta debitum naturæ.

26. Similiter enim fatemur juxta nostra principia philosophica, productiones substantiales, si quæ fieri videntur à speciebus, non procedere ab ipsis immediatè, sed à solo Deo, quia accidentia vini, v. g., præsente vino, non influunt immediatè ad effectus substantiales, sed sola vini substantia; ergo, absente substantiâ, Deus supplet ejus defectum in istâ productione. Dixi autem, *si quæ tales productiones fieri videntur à speciebus*, quia forsitan nulla contingit talis productio, panis enim non habet vim ad producendum alium panem; nec vinum aliud vinum, ut dixi disp. 4. Nec apparet quæ alia mutatio substantialis possit procedere à pane et vino in exteram materiam quam oporteat suppleri à Deo.

27. Petes, dato quòd vinum possit generare formam vini in guttâ aquæ admixtâ, et quòd Deus hoc præstet in Eucharistiâ loco vini, an illa actio Dei sit debita ex naturâ rei, an solùm ad occultandum mysterium. — Respondeo posse dici debitam ex naturâ rei, quia species consecratæ habent vim naturalem ad alterandam materiam aquæ, disponendamque ultimò illam ad formam vini; positâ autem ultimâ dispositione vini, non manet dispositio requisita ad aquam; ergo perit forma aquæ; ergo materiæ sic ultimò dispositæ debetur forma vini, quam si non potest dare causa secunda, quia non adest, debet dare causa prima, ne maneat materia ultimò disposita ad formam vini sine formâ vini.

28. Dico secundò: Species non solùm agunt, sed patiuntur sicut antea, nam dividuntur, condensantur, augentur, remittuntur, etc. Adverte tamen debere concedi aliquam mutationem harum fieri à solo Deo, et non ab agentibus extrinsecis, ab iis qui tenent hæc omnia accidentia esse æquè per se, et non in quantitate, qui etiam consequenter dicere debent hæc accidentia quæ de novo producuntur, non produci per actionem eductivam, sed creativam, et per consequens à solo Deo ad occultandum mysterium, neque etiam destrui à causis secundis, sed à solo Deo ob eamdem rationem. Ex quo etiam fit frigus hostiæ non expelli formaliter à calore ibi producto, quia, cùm non habeant subjectum commune, non datur pugna aut contrarietas, ratione cujus detur formalis expulsio; sed frigus destruitur à Deo ad præsentiam caloris propter incompossibilitatem ortam ex decreto divino; sicut loquendo de formâ ignis, quam hostia consecrata accipit ab igne applicato, concedit planè P. Vasquez, disp. 195, n. 32, produci à solo Deo, et non ab igne applicato, de quo postea. Hæc tamen duriuscula sunt, et ostendunt magis probabilitatem communis sententiæ ponentis ea omnia accidentia in quantitate, ut in subjecto immediato. Nam, sicut experimur accidentia panis et vini quæ remanent per operationes quas exercent, dùm nos calefaciunt, v. g., frigefaciunt, madefaciunt, etc., sic eadem accidentia experimur per actiones quas circa ipsa exercemus, dùm ea calefacimus, frigefacimus, liquefacimus, etc., per quas etiam mutationes fiunt nobis sensibiles illæ species; sicut ergo non debemus negare actionem illis accidentibus ob inconvenientia supra adducta,

sic nec debemus negare passiones ob eadem inconvenientia. Si enim tu dicis species vini non calefieri ab igne, quando igni applicantur, sed Deum ad præsentiam ignis producere per actionem creativam calorem per se subsistentem, et non unitum cum speciebus vini; dicam etiam ego manum meam non frigefieri aut madefieri ab eisdem speciebus, sed Deum ad earum præsentiam ad occultandum mysterium producere frigus, vel humiditatem in meâ manu. Falsum ergo erit species consecratas vini frigore congelari, et igne postea liquefieri; falsum erit nos concoquere et digerere stomachi virtute illas, aut stomachum ab ipsis per reactionem repati. Ut quid ergo indigemus spiritibus vitalibus ad eas species concoquendas, si stomachus in eas nihil agit, sed Deus solus ad præsentiam stomachi expellit, seu potiùs destruit aliquas ex illis qualitatibus, et producit alias per actionem creativam, nobis interiùs nihil prorsùs agentibus? Hæc certè sunt contra omnium fidelium mentem, qui ideò illas species aliquando in piscinâ vel loco humido collocant, ut ab humiditate loci corrumpantur, vel etiam aliquando igne consumunt, ut decenter corrumpantur ab igne, et denique experiuntur non minùs fatigari virtutem activam stomachi agendo in eas species, quàm circa alium cibum et potum, in quibus omnibus non putant se illudi, sed verè ita esse quod agunt et patiuntur, sicut experiuntur se agere et pati ab illis speciebus.

29. Illud jam restat examinandum, quod magis controversum est, quomodò ex speciebus consecratis generetur alia substantia, v. g., chylus vel vermes. Supponimus generari aliquam, et nutriri hominem qui species comedit. Nam, licèt Guillelmus Parisiensis in suo Sacramentario referat de duobus sacerdotibus, qui volentes vivere solis hostiis consecratis, brevi tempore mortui sunt; hoc tamen vel ideò fuit quia solus panis non est sanum alimentum, vel in pœnam illorum qui tantam panis quantitatem temerè consecrabant, vel historia est apocrypha, ut dicit Argent., in 4, d. 12. Quæstio ergo est: Illa forma substantialis nova ex quâ materiâ educatur?

30. S. Thomas, in præsenti, art. 5, refert et impugnat varias sententias; et ipse tandem videtur docere formam illam educi ex quantitate accipiente divinitùs virtutem substantiæ; quam sententiam tuentur plures Thomistæ; alii tamen eam impugnant, interpretantes mentem S. Thomæ.— Cæterùm, cujuscumque sit, videtur difficilis, primò quia ex quantitate et formâ vermis non potest resultare unum ens per se; neque illi erunt vermes, sed monstrum. Secundò, si homo longo tempore viveret solis speciebus consecratis, jam tandem non esset homo, sed compositum ex animâ rationali et quantitate. Tertiò, si post varias transmutationes contingat illam quantitatem accipere formam panis et consecretur, non erit valida consecratio, quia illud non erat verè panis, sed forma panis cum quantitate, et mille alia absurda quæ poteris imaginari.

31. Dico ergo tertiò produci in illo instanti à Deo materiam primam quæ subjiciatur generationi substantiali. Hæc est jam communis et verissima; sic enim vitantur facilè omnia inconvenientia. Dubitatur quæ materia producatur, an eadem quæ fuerat ante sub formâ panis, an alia. Verius videtur reproduci eamdem: non tamen facilè redditur ratio connaturalis. Unica sese offert verisimilis, quia juxta probabilem sententiam accidentia per suam individuationem exigunt tale subjectum determinatum, et non aliud; ergo hæc numerò quantitas, et alia plura accidentia, quæ fuerunt in materiâ panis, et adhuc perseverant, ut suppono, exigunt illudmet numerò subjectum, et non aliud. Adde, licèt hæc albedo indifferens sit de se ad hoc vel illud subjectum, postulare tamen ex suâ naturâ, postquàm est in hoc subjecto, non transire ad aliud; ergo, cùm hæc accidentia fuerint jam semel in materiâ, quæ fuit sub formâ panis, exigunt connaturaliter non esse unquàm in aliâ materiâ, nisi in illâ.

32. Dubitari ultimò potest à quo agente producatur forma substantialis quæ de novo introducitur in illam materiam. P. Vasquez in præsenti, c. 3, docet produci à solo Deo, quia agens creatum non habet virtutem producendi formam substantialem in materiâ quam priùs non disposuerit; ergo, cùm hæc materia tempore antecedenti non fuerit disposita ab agente creato, sed in hoc instanti creetur à Deo, non potest accipere formam substantialem ab agente creato, sed à solo Deo. Verùm hæc ratio infirma est, quia hæc materia, licèt nunc creetur, præcedit tamen pro aliquo priori cum dispositionibus requisitis ad formam ignis (ut suppono), quare cùm sit ultimò disposita et agens proximè applicatum, non est cur non possit ab eo accipere formam ignis, licèt ab eo non acceperit dispositiones.

33. Petes de ipsis dispositionibus, à quo agente ponantur in materiâ in hoc ultimo instanti. P. Suarez, sect. 3, respondet poni à solo Deo, quia agens creatum nec potest subitò disponere materiam, nec producere quantitatem, quæ est passio coæva ipsi materiæ; addit tamen, poni quantitatem in materiâ per actionem eductivam ejusdem rationis cum actione quâ postea conservatur dependenter à materiâ. Hæc doctrina difficilis est quoad secundam partem, quia in illo instanti priùs intelligimus quantitatem et alias dispositiones existere, quàm reproduci materiam; ideò enim reproducitur materia, et desinit Christus esse sub speciebus, quia venit dispositio ultima ad formam ignis, v. g., et tollitur dispositio requisita ad panem; ergo quantitas et alia accidentia non possunt in hoc instanti habere esse dependenter à materiâ, quia antecedenter ad materiam intelliguntur cum toto suo esse. Cæterùm aliunde videtur quòd accidentia illo instanti dependent à materiâ; nam in hoc instanti sunt in materiâ, et disponunt eam ad formam ignis; ergo inhærent illi.

34. Respondeo hanc difficultatem posse duplici modo dissolvi. Primò si dicas Deum unire accidentia cum materiâ, ita ut pro illo primo instanti non pen-

deant à materiâ, sed afficiant illam, ut materia sit disposita ; sicut anima rationalis pendet à Deo per creationem, et informat materiam sine dependentiâ. Secundò dici posset accidentia non præsupponi ad reproductionem materiæ; solùm enim supponitur quòd tempore antecedenti præcesserint cum penultimâ dispositione ad ignem, et quòd nunc perseveret applicatum agens potens inducere ultimam dispositionem; quo posito, Christus desinit esse sub illis accidentibus, et reproducitur materia, et accidentia incipiunt pendere ab illâ, et postea introducitur ultima dispositio, et tandem forma substantialis ; qui modus videtur facilior et magis accommodatus naturis rerum, et consequenter dicendum videtur ultimam dispositionem produci ab agente creato, cùm ad productionem illius præsupponatur jam materia cum aliis accidentibus.

35. Unde obiter colliges eodem modo cum proportione ordinanda esse signa prioris et posterioris inter permanentiam dispositionum et permanentiam corporis Christi sub speciebus; quod tetigimus supra, disp. 6, sect. 2. Nam, sicut ante reproductionem materiæ non præintelligitur corpus Christi jam expulsum, nec ultima dispositio contraria producta, sed solùm præcessisse tempore antecedenti dispositionem penultimam, et nunc esse applicatum agens naturale potens introducere ultimam, quibus intellectis, reproducitur materia et expellitur corpus Christi, sic ad hoc quòd corpus Christi perseveret sub speciebus, non debemus intelligere pro priori naturæ accidentia panis positivè permanere, quia, ut suppono, ea accidentia dependent in conservari ab ipso corpore Christi in genere causæ efficientis; ergo non possunt intelligi permanere ea accidentia, antequàm intelligatur corpus Christi permanens sub illis. Sufficit ergo ad hoc ut corpus Christi permaneat et influat in ea accidentia, quòd pro priori naturæ intelligatur non esse applicatum aliquod agens naturale potens introducere tunc ultimam dispositionem contrariam, et quòd pro tempore præcedenti præexstiterint dispositiones sufficientes; his enim stantibus, corpus Christi perseverat, conservans illa accidentia, et permanens sub illis; et sicut, ut reproducatur materia, non præintelligitur positivè ultima dispositio contraria pani, sed debitum ponendi illam, sic, ut corpus Christi non expellatur, sed perseveret sub speciebus, non prærequiritur negatio ultimæ dispositionis contrariæ, sed solùm debitum non ponendi illam.

SECTIO III.

Quandò et quomodò accidentia desinant continere Christum Dominum.

36. Certum est desinere Christum esse sub speciebus, cùm ad eum gradum corruptionis perveniunt, ut non essent aptæ continere substantiam panis nec vini; tunc autem non desinere Christum simpliciter in suo esse, sed quoad esse solum sacramentale; hoc est, quoad munus substandi speciebus, ac per consequens amittere aliquid intrinsecum, scilicet præsentiam ad spatium; quare hæc desitio, licèt sit mutatio intrinseca in corpore Christi, non est tamen positiva, sed merè negativa, quia non acquirit de novo præsentiam vel quid aliud loco illius quod amisit. Certum item est non desinere Christum esse sub speciebus, nisi in iis casibus in quibus desineret substantia panis vel vini cujus loco subrogatus est. Quare omninò fatendum est, etiamsi species sumantur à peccatore, vel à mure, sive jaciantur in lutum aut locum sordidum, nec solùm dùm sunt in ore, sed etiam in stomacho, retinere corpus Christi, quia in omnibus iis locis retinerent formam panis, imò etiam in illo loco sordido possint consecrari; ergo à fortiori retinere consecrationem. Videatur Suarez in præsenti, sect. 2, et Vasquez, disput. 195, cap. 5.

37. His suppositis, quæ certa sunt, tria sunt difficilia : Primùm, casu quo corpus vel sanguis Christi non esset alibi nisi in Eucharistiâ, an, corruptis speciebus, desineret simpliciter esse in rerum naturâ, an verò maneret cum præsentiâ naturali. Ledesma, q. 17, art. 6, dub. 6, dicit primò quòd de corpore Christi tunc fieret secundùm divinam voluntatem; quis dubitat? Dicit secundò quòd, rebus ut nunc stantibus, solùm desineret accidentaliter. Ego quidem existimo, inprimis ex vi præsentis institutionis non posse dari casum quo saltem materia corporis et sanguinis Christi non existat alibi cum præsentiâ naturali, ut dixi disp. 7, sect. 8, ubi etiam dixi, admisso quòd potuerit ex vi præsentis institutionis fieri consecratio, etiamsi in suâ præsentiâ naturali corpus Christi esset redactum ad cineres, vel sanguis esset corruptus, in eo casu per consecrationem producendam de novo organizationem aliquam corporis Christi, et formam substantialem sanguinis ejus; et per consequens, corruptis speciebus, desineret etiam esse illa organizatio corporis, et forma substantialis sanguinis, materia verò non desineret simpliciter esse, sed desineret esse sub speciebus, et desineret habere illam organizationem vel illam formam sanguinis. Ratio est quia illa materia in suo esse conservabatur independenter à speciebus et à verbis consecrationis; ergo maneret cum suo esse, sicut antea; atverò organizatio et forma sanguinis, sicut acceperant suum esse dependenter à speciebus; ita, corruptis speciebus, illud amitterent.

38. Dices : Licèt in primâ productione habuerint illam dependentiam à speciebus organizatio et forma sanguinis, cæterùm postquàm semel productæ sunt, non videtur connaturale quòd priventur existentiâ, sicut forma equi, licèt in primo fieri pendeat à generante, postea tamen conservatur à solo Deo etiam in absentiâ generantis. — Sed contra, quia organizatio illa repugnat semper cum alio temperamento cineris, v. g., existenti tunc temporis in eâdem materiâ, ut suppono, et forma sanguinis repugnat cum aliâ formâ substantiali existenti tunc in eâdem materiâ ; ergo conservatio illius formæ seu organizationis non duraret nisi quantùm opus esset ad veritatem verborum, utpote quæ esset violenta, et contra exigentiam alterius formæ et accidentium quæ essent in eodem sub-

jecto: ergo corruptis speciebus, deberent desinere esse simpliciter.

39. Opponunt nobis in hoc inconsequentiam aliqui theologi Salmanticenses, quia, si propter repugnantiam unius formæ cum aliâ deberet tunc destrui organizatio corporis, vel forma sanguinis quæ fuerat producta per consecrationem, ergo propter eamdem repugnantiam debuisset priùs destrui forma cinerum, vèl quæ priùs erat in materiâ repugnans cum eâ, quæ poneretur ex vi consecrationis; non est enim major ratio cur propter formam illam cinerum, v. g., destruatur forma sanguinis, quàm propter formam sanguinis productam ex vi verborum destrueretur forma cinerum repugnans cum formâ sanguinis: ergo, vel non debet destrui forma sanguinis propter eam repugnantiam, vel propter eam debuit priùs destrui forma cinerum.

40. Respondeo tamen, in hoc non esse inconsequentiam; nam, licèt repugnantia naturalis æqualis sit et mutua inter illas formas, nos tamen loquimur, suppositâ institutione hujus Sacramenti, ex vi cujus certum est Deum voluisse operari omnia quæ necessaria sint ad occultandum hoc mysterium, quod per antonomasiam appellatur *mysterium fidei*, atque ideò arcanum et occultum. Quid autem magis necessarium ad occultandum mysterium, quàm non alterare aut immutare materiam Christi in suâ præsentiâ et statu naturali quem haberet? Sic enim, combusto Christi corpore et redacto in cineres, consecraret sacerdos hostiam, et statim ex vi consecrationis cineres illi amitterent formam cinerum, et acquirerent organizationem humanam quam materia illa acquisiisset sub speciebus panis, manifesta fieret omnibus virtus et veritas consecrationis, quam tamen Deus voluit esse occultam, et percipi solâ fide. Postquàm verò corrumperentur species hostiæ consecratæ, et desineret esse sub illis corpus Christi, nihil jam obstaret ut repugnantia inter illas duas formas sortiretur effectum; antea enim neutra destrui poterat: non quidem organizatio humana, propter veritatem verborum consecrationis; neque etiam forma cinerum, propter occultationem mysterii; atverò, corruptis speciebus panis, cessaret prior ratio veritatis verborum; et ideò destrueretur illa forma quæ priùs conservabatur non obstante illâ repugnantiâ propter verborum veritatem; non est ergo eadem ratio adæquata conservandi eam organizationem, corruptis speciebus, quæ fuerat conservandi formam cinerum pos consecrationem, ut constat ex dictis.

41. Secundò dubitatur an per commixtionem specierum consecratarum cum aliis rebus, v. g., cum alio vino non consecrato, deperdatur consecratio et præsentia Christi. De quo agit S. Thomas, art. 8, et ejus doctrina communiter non solùm difficilis, sed minùs probabilis reputatur; docet enim, per hujusmodi commixtionem, sive vina sint ejusdem, sive diversæ speciei, deperdi consecrationem. Contrariam tamen sententiam communiter docent recentiores, nisi tanta sit vini advenientis diversitas, ut sufficeret ad destruendam substantiam vini consecrati. Videatur Suarez et Vasquez in præsenti, qui plures referunt. Probatur hæc communis sententia, quia per illam commixtionem non deperditur id quod requiritur ut species consecratæ maneant eædem numero, licèt in plures particulas separatæ; sicut ergo per divisionem specierum consecratarum in plures particulas non deperditur consecratio, ita nec per admixtionem. Confirmatur ex Innocentio III, in c. *Cùm Marthæ*, de Celebratione missarum; ubi docet, si aliud vinum infundatur speciebus consecratis, manere quidem mixtum speciebus consecratis, non tamen consecratum quoad partem de novo infusam. Item ex Ordine Romano antiquo, ubi, c. 4, jubetur species consecratas misceri cum alio vino, ut ex illo totus populus possit accipere et sanctificari; ergo non amittitur consecratio per illam mixtionem; alioquin non liceret talis mixtio. Posset tamen probabilis videri sententia S. Thomæ, si supponatur vinum habere minimum naturale, ut plures concedunt; quia, posito quòd vinum adveniens misceatur per minutissimas partes cum speciebus consecratis, cùm partes sint tenuissimæ, probabile est manere omnes vel plures partes consecratas divisas inter se in partes minores minimis; et per consequens sub singulis non posse manere sanguinem Christi, quia in minori minimo seorsim posito non retinetur consecratio, ut diximus supra, disp. 4, sect. 6. Quòd autem illæ particulæ conjunctæ sint aliis partibus vini, non videtur referre, quia dimidium minimi sicut non potest accipere, ita nec retinere consecrationem, etiamsi uniatur actu cum aliis partibus non consecratis; quia illa dimidia pars non diceretur species vini, cùm non esset adæquatè sufficiens ad conservandum vinum; quare nec erit sufficiens ad continendum adæquatè sanguinem Christi; ergo cùm per mixtionem dividantur partes specierum in minores minimis, nulla illarum erit sufficiens ad continendum sanguinem Christi, licèt uniantur cum aliis partibus non consecratis.

42. Hoc tamen non sufficit ad illam sententiam tuendam. Et inprimis, suppositâ veriori sententiâ philosophicâ, quòd in pane et vino non dentur ea minima, non est difficultas. Admissâ tamen sententiâ contrariâ, adhuc non possumus dicere quòd per mixtionem specierum consecratarum cum vino non consecrato perdatur omninò consecratio, et desinant continere sanguinem Christi. Vidimus enim supra, disp. 4, sect. 6, fatendum omninò esse, posse Christi sanguinem contineri in minori minimo specierum vini, quod tamen continuum sit cum accidentibus alterius vini non consecrati, ubi adduximus inconvenientia quæ ex opposito sequerentur, nec oportet hìc ea repetere; sive ergo dentur ea minima, sive non dentur, admixtio mera non tollit consecrationem specierum.

43. Major est difficultas quando miscerentur species consecratæ cum alio vino diverso. In eo enim casu aliqui supponunt pro certo perdi consecrationem, si vinum cui misceatur potentius sit; tamdiù enim

debet solùm manere sanguis Christi sub speciebus, quamdiù solùm maneret sub illis ea substantia vini quæ in ipsum conversa fuit; sed adveniente mixtione cum vino diverso potentiori, jam non maneret substantia prioris vini, sed, illâ corruptâ, generaretur aliud vinum diversum per introductionem novæ formæ substantialis in illam materiam; ergo non debet in eo casu manere ampliùs sanguis Christi sub illius speciebus, sed nova substantia vini diversi de novo per actionem potentioris vini genita. Unde aliqui inferunt, si vinum album et rubrum (prout nonnulli volunt) specie substantiali differunt, non licere sacerdoti qui consecravit in vino albo, purificare calicem cum vino rubro, quia exponeret se manifesto periculo corrumpendi illas species consecratas, quæ adhuc adhærent calici; cùm enim sit longè major quantitas vini infusi ad purificationem, quàm guttæ illæ consecratæ, quæ relictæ erant in calice, necesse erit ut vinum illud rubrum agat in species consecratas; et, corruptis illis, introducet sub eis substantiam vini rubri; atque ideò ante sumptionem purificationis corrumpentur magnâ ex parte species consecratæ. Denique addunt nonnulli hanc doctrinam non solùm habere locum quando mixtio fit cum vino alterius speciei, sed etiam cum vino ejusdem speciei: potest enim contingere intra eamdem speciem tanta dissimilitudo et diversitas individualis, ut possit unum individuum agere in aliud usque ad ablationem debiti temperamenti et corruptionem substantialem. Cur enim non poterit per suam individuationem exigere tale vel tale temperamentum diversum ab alio individuo?

44. Consequenter tamen contrarium dicendum videtur, scilicet per mixtionem specierum cum alio vino sive specie, sive numero diverso, sive potentiori, sive debiliori, consecrationem non perdi. Et quidem si verum est id quod diximus supra, disp. 4, sect. 3, vinum extra uvam non habere virtutem ad producendum aliud vinum, sed illud debere produci à virtute nutritivâ uvæ, sicut sanguis non potest produci, nisi à virtute animalis, quæ residet in jecore vel alibi, consequens erit quòd, quantùmvis misceantur species cum vino potentiori et diversæ speciei, non fiet generatio substantialis novæ partis vini, cùm non adsit potentia nutritiva uvæ, quæ sola potest ex alimento et succo per venulas attracto generare verum mustum et vinum.

45. Deinde, quidquid de hoc sit, et dato quòd unum vinum possit agere in aliud ut convertat illud in vinum alterius rationis vel speciei substantialis, adhuc non videtur concedendum quòd sanguis Christi desinat propter hoc esse sub speciebus semel consecratis, quamdiù illæ aptæ sunt ad continendam substantiam vini. Quod quidem à posteriori colligi videtur clarè ex sensu fidelium. Si enim aliquis ante consecrationem misceat vinum album et rubrum in calice, et statim illud totum consecret, contingere potest ut quia brevissimo illo tempore non potuit vinum robustius agere quantùm poterat in vinum debilius, perseveret adhuc alteratio, et actio illa aliquandiù post consecrationem, atque ideò species vini rubri, v. g., pergant agendo in species vini albi, et aliquam partem disponant ad receptionem formæ vini albi, et tamen nemo dicet post aliquantulùm morulæ jam non esse in illo calice solum sanguinem Christi, sed ex parte esse vinum, cùm priùs totum illud poculum consecratum fuerit; ergo alteratio illa specierum, quæ non reddit illas ineptas ad continendam substantiam vini, non intelligitur sufficiens, ut desinant continere sanguinem Christi.

46. Idem argumentum fieri potest de aquâ mixtâ vino ante consecrationem; nam, positâ sententiâ probabiliori quòd etiamsi non præconversa sit in vinum, convertitur cum vino in sanguinem Christi, et posito quòd possit verè converti in vinum, contingere potest ut tempore consecrationis nondùm fuerit conversa in vinum, sed mixta cum vino convertatur in sanguinem Christi, postea verò continuatâ actione specierum vini, species aquæ disponantur ad formam vini; nemo autem dixit quòd, postquàm conversa fuit aqua in sanguinem Christi, desinant postea continere illum ejus species, eò quod factæ fuerint species vini, et per consequens quòd jam non sit ibi sola substantia sanguinis Christi, sicut erat priùs; ergo à fortiori per actionem vini potentioris non creditur desinere sanguis Christi sub speciebus vini consecratis: minor enim mutatio et alteratio intervenit quando species vini debilioris fiunt species vini potentioris, quàm quando species aquæ fiunt species vini.

47. Secundò colligi hoc ipsum potest quia, si ea alteratio specierum sufficeret ad tollendam consecrationem, debuisset utique Ecclesia præcavere illud periculum, et monere ac præcipere, ne prima saltem purificatio calicis fieret cum vino alterius rationis aut robustiori quàm fuisset illud quod fuerat priùs consecratum, ne species relictæ in calice corrumperentur; potest enim contingere ut, deficiente interim illo vino quod est in ampullâ, afferatur ex alio vino ad purificandum calicem; de quo nemo adhuc scrupulum habuit conscientiæ, nec Ecclesia curavit, sed solùm quòd calix infuso vino purificetur, solum præscribens vinum, quodcumque illud sit. Certum autem est sacerdotes præsertim theologicis subtilitatibus non instructos, audito illo præcepto Ecclesiæ, non curaturos de hoc vel illo vino; ergo signum est neque Ecclesiam curâsse de illo periculo; alioquin debuisset sacerdotes aliquomodò præmonere.

48. Ratio denique à priori ea est, quia sanguis Christi continetur sub speciebus quamdiù ejus continentia significata est per verba; sensus autem verborum non est quòd sanguis Christi contineatur sub illis accidentibus solùm loco illius numerò substantiæ quæ tunc erat, aut solùm quamdiù illa numerò substantia fuisset sub illis; sed sensus est sanguinem Christi esse substantiam illius poculi; illius, inquam, poculi, quamdiù moraliter manet illud poculum, hoc est, sanguinem Christi esse sub accidentibus illius poculi, quamdiù moraliter manent illa accidentia; ergo ad veritatem verborum oportet quòd maneat sanguis Christi quamdiù illa accidentia possent continere sub-

stantiam vini. Probatur consequentia, quia quamdiù illa accidentia possunt continere substantiam vini, non variantur moraliter in ordine ad usus humanos magis quàm unum vinum variatur ab alio; non est autem diversitas moralis inter hoc et illud vinum, etiam admisso quòd sit diversitas specifica physica; ergo neque ipsa accidentia alterata sunt moraliter à seipsis, eò quòd disponant ad aliam formam vini physicè diversam.

49. Confirmatur et explicatur primò, quia Christus præscribens substantiam hujus Sacramenti dixit etiam: *Hoc facite in meam commemorationem.* Per illud autem, *hoc*, non alligavit sacerdotes ad consecrandum in vino albo vel rubro in quo ipse consecravit, sed ad consecrandum poculum, quod moraliter in ordine ad usus humanos non differret ab illo; ergo eodem modo dicens: *Hic est calix sanguinis mei*, etc., non alligavit continentiam sanguinis sui ad illa accidentia, ita ut, factâ quâlibet alteratione, non continerent illum; sed ad illa accidentia, quamdiù moraliter durarent in eodem statu in ordine ad usus humanos; reputabitur autem idem status accidentium, quamdiù sunt apta ad continendum vinum; sicut reputatur idem poculum in ordine ad usus humanos, quod fit ex vino, quodcumque et qualecumque illud sit.

50. Confirmatur secundò quia verba Christi debuerunt esse vera in eo sensu in quo similia verba dicuntur communiter ab hominibus: si autem aliquis de poculo diceret: *Hoc est vinum;* ad veritatem eorum verborum requiritur quòd tamdiù sit vinum quamdiù accidentia illa non alterentur ad aliam formam quæ non sit forma vini: atque ideò quòd, positâ mixtione cum alio vino, adhuc maneat vinum; similiter si dictum fuisset: *Hoc est lac*, requiritur quòd maneat lac, etiamsi misceatur cum alio lacte meliori, dummodò non alterentur accidentia ad aliam formam quæ non sit lactis; ergo, cùm sanguis Christi succedat loco vini, tamdiù requiritur continentia sanguinis ad veritatem illorum verborum, quamdiù requireretur continentia vini, si dictum fuisset: *Hoc est vinum;* scilicet, quamdiù non alterantur species sufficienter ad recipiendam aliam formam diversam diversitate morali, et in ordine ad usus humanos.

51. Petes primò an, quando continuantur species consecratæ cum vino non consecrato, sit sanguis Christi in puncto continuativo utriusque quantitatis; non enim apparet major ratio de substantiâ vini quàm de sanguine Christi, cùm illud indivisibile sit commune utrique parti; ponere autem utramque substantiam simul ibi non videtur tutum. — Respondeo in sententiâ ponente continuum constare ex indivisibilibus finitis et immediatis, nulla est difficultas, quia per continuationem non resultat aliquod indivisibile continuativum de novo, sed uniuntur duo indivisibilia immediata, quorum alterum continet Christum, alterum substantiam vini; in sententiâ verò communi componente continuum ex partibus divisibilibus in infinitum, jam diximus supra, disp. 8, sect. 3, magis consequenter et minùs difficilè negari omnia ejusmodi indivisibilia, et consequenter sanguis Christi non erit in puncto continuativo utrarumque specierum, quia nullum est tale punctum, sed erit sub parte specierum consecratâ, vinum autem erit sub parte immediatâ non consecratâ.

52. Petes secundò quid faciendum de vino cui admiscetur gutta aliqua specierum consecratarum. — Suarez cum aliis dicit esse separandum ad usus sacros. Hoc tamen videtur durum: quid enim si caderet supra stagnum integrum vini? præsertim quòd tunc singuli bibentes non exponunt se periculo probabili bibendi sanguinem Christi.

53. Tertia dubitatio esse potest utrùm, quando miraculosè apparet caro vel puer in Eucharistiâ, censeatur desinere Christus sub speciebus? De quo agit S. Thomas, q. præcedenti, art. 8. Ratio autem dubitandi est quia jam non videntur manere species panis; ergo eo ipso cessat præsentia sacramentalis Christi. Communis tamen sententia cum S. Thomâ affirmat manere adhuc Christum. Neque enim credibile est miracula ad ostendendam veritatem præsentiæ Christi in hoc Sacramento destruere ipsam præsentiam tunc quando maximè videtur Christus ostendere se præsentem. Dicendum ergo est, licèt species aliquando immutentur per hujusmodi apparitiones quoad colorem vel figuram, non tamen amittere temperamentum requisitum ad formam panis; quo stante non desinit præsentia sacramentalis, quantùmvis immutentur exteriùs species illæ, sive per breve, sive per longum tempus.

54. Ad complementum hujus quæstionis restare videtur dubium physicum, quanto tempore durent species sacramentales in stomacho antequàm corrumpantur ita ut non possint jam ampliùs continere corpus aut sanguinem Christi. Quod quidem magis ad medicos spectat, qui magis perspectam habent virtutem concoctricem et vires caloris nostri; utilis tamen et aliquando necessaria est theologo notitia aliqua hujus dubii quod non rarò ad praxim deservire potest, v. g., pro obligatione præcavendi aut impediendi vomitum, et aliis similibus. Ego certè peritissimos in hâc Romæ urbe medicos consului, et post rem diù et accuratè cogitatam, perdoctus vir et clarissimus medicus Joannes Manelphus, in Romanâ Sapientiæ academiâ publicus philosophiæ professor, censuit particulam communem quæ laicis ad communionem dari solet, regulariter et de mediocri stomacho loquendo, alterari et corrumpi in horæ minuto, hoc est, in sexagesimâ horæ parte, quod multis argumentis probare conatus est. Præsertim quia, juxta medicorum placitum, calor naturalis singulis horis duas uncias cibi solidi potest consumere, ut resolvit Marsilius Cagnatus, lib. 1 de Sanitate tuendâ, c. 18, et probat ex usu veterum, qui die unâ 48 uncias cibi solidi sumere solebant, ut singulis horis duæ unciæ corresponderent, quas unâ horâ stomachus potest concoquere, sicut certo spatio temporis certa etiam frumenti mensura pistrino molitur. Factâ ergo proportione et comparatione illius particulæ ad duas uncias, quarum non est

sexagesima pars, videtur quòd in uno minuto consumpta sit. Adde exemplum externæ coctionis; nam si hostia illa in ollâ aquæ ebullientis ponatur, statim alteratur et consumitur; ergo calor animalis, qui potentior videtur esse ad substantialem mutationem, poterit eâdem facilitate et brevitate species transmutare. Hæc ille, cujus sententiæ alii ferè accesserunt. Unde loquendo de sacerdote qui majorem hostiam accipit et vini species, dicebant in semiquadrante horæ species non continere ampliùs corpus et sanguinem Christi. Quam doctrinam si quis ad quadrantem velit extendere, videtur jam extra omne prorsùs dubium aut periculum se constituere.

DISPUTATIO XI.

DE FORMA SACRAMENTI EUCHARISTIÆ.

1. Postquàm diximus de materiâ, restat breviter nunc dicere de formâ hujus Sacramenti, quam, disp. 1, diximus esse etiam ejus partem intrinsecam, et non solùm formam extrinsecam. Suppono itaque in hâc disputatione verba consecrationis esse formam hujus Sacramenti, et quidem non extrinsecam, sed intrinsecè illud componentem. Suppono item, cum communi sententiâ theologorum, Christum Dominum consecrâsse iisdem verbis quibus nos docuit consecrare, ut satis indicatur in Florentino, in Decreto Eugenii, et Tridentino, sess. 13, c. 1, et in cap. *Cùm Marthæ*, de Celebratione missarum; et à sanctis Patribus passim. An verò Christus consecraverit benedictione vel gratiarum actione, an verò illæ fuerint actiones diversæ à consecratione, quæstio est merè textualis. Denique quid significetur per τὸ *hoc* in verbis consecrationis, diximus quod satis est disp. 1, agentes de naturâ hujus conversionis, et dicemus sect. 7.

SECTIO PRIMA.

An necessaria sit aliqua oratio post verba Christi ut fiat consecratio.

2. Ratio dubitandi tota oritur ex ritu celebrandi quem servat Ecclesia Græca, pro cujus explicatione propono hoc dubium; nam de re ipsâ et veritate communis doctrinæ, optimè agunt card. Bellarm., lib. 4 de Eucharistiâ, c. 12 et sequentibus; P. Suarez in præsenti, disp. 58, sect. 3, qui ex conciliis et Patribus latè probant statim post prolationem illorum verborum : *Hoc est corpus meum*, etc., fieri consecrationem; solùm ergo ingerit difficultatem usus Ecclesiæ Græcæ, ubi sacerdos post verba consecrationis prolata, videtur deprecari Deum, ut convertat panem et vinum in corpus et sanguinem Christi. Sic enim dicit : *Emitte Spiritum tuum, et fac hunc panem pretiosum corpus Christi tui; quod verò in hoc calice est, pretiosum sanguinem Christi tui*, etc., quæ verba in Liturgiis B. Jacobi apostoli, et sanctorum Basilii et Chrysostomi habentur; imò et in Missâ Clementis Romani, ut ipse refert in Constitutionibus apostolic., lib. 8., c. 17, ex quibus videtur apertè colligi non fuisse factam conversionem per verba priora, donec per invocationem sancti Spiritûs perficiatur.

3. Propter hæc aliqui Græci tenuerunt illam sententiam, inter quos fuit Nicolaus Cabasilas in expositione liturgiæ, c. 29 et 30, qui habetur tomo 4 Bibliothecæ. Marcus, episcopus Ephesinus, lib. de Verbis consecrationis; et Hieremias, patriarcha Constantinopolitanus, in Censurâ Lutheranæ doctrinæ, c. 10. Imò Cabasilas, ubi supra, conatur in hunc eumdem sensum adducere sacerdotes Latinos, eò quòd post verba consecrationis petant ut Deus jubeat hæc, quæ in altari sunt, perferri per sanctum angelum suum in sublime altare suum, hoc est, inquit, in corpus Christi, in quod censent nondùm esse conversum panem propositum.

4. Huic difficultati variæ solutiones adhibentur à theologis, quas breviter commemorabimus. Respondent aliqui aliter Deum pepigisse cum Græcâ Ecclesiâ, aliter cum Latinâ, ut apud Græcos non conficiatur Eucharistia, nisi adhibitis etiam illis precibus; apud Latinos verò conficiatur ante preces. Hanc solutionem, suppresso auctorum nomine, refert P. Salmeron, tomo 9 in Evangel., tract. 13, et eam meritò rejicit ut temerariam et periculosam.

5. Secundò dicunt alii, teste Bessarione, lib. de Verbis consecrationis, ea verba locum mutâsse in liturgiâ; priùs enim non nisi ante verba consecrationis dicebantur; postea verò in alium locum transposita fuisse; sed hæc etiam solutio caret fundamento. Ita enim legunt eo ordine in antiquissimis Liturgiis, et eodem ordine explicantur à Germano patriarchâ, qui fuit tempore septimæ synodi, in mysticâ Contemplatione, quæ habetur in 4 tomo Bibliothecæ sacræ; et ipsi Græci in concilio Florentino confessi sunt se illum ritum servare quem à Patribus acceperant.

6. Tertia solutio est illa verba non tam proferri in sensu deprecatorio quàm gratulatorio; sicut cùm petimus ut Deus sit infinitè beatus et gloriosus, quasi explicantes nostrum affectum et gaudium de illius gloriâ. Hæc etiam interpretatio est nimis dura, quia in hoc sensu possemus etiam petere in Missâ quòd fieret incarnatio, vel quòd Christus ex mortuis resurgeret, et alia similia quæ non possent prudenter postulari.

7. Quarta explicatio est his verbis non peti quòd denuò conficiatur Sacramentum, sed quòd permaneat Christus in illo; non quia necessarium sit hoc petere, aut quia dubitetur de perseverantiâ Christi sub speciebus, sed ut explicetur affectus, sicut nunc ante consecrationem petimus ut illa oblatio fiat corpus Christi; non quia dubitemus de efficaciâ verborum ad illud operandum; et sicut Christus, Marci 5, dixit mulieri jam priùs sanatæ : *Vade in pace, et esto sana à plagâ tuâ;* ut ostenderet suum beneplacitum in sanitate jam concessâ. Hanc solutionem refert ex Gentiano P. Suarez in præsenti, et eam non improbat; insinuat etiam P. Salmeron, ubi supra, et probatur à Bessarione et aliis. Cæterùm eam meritò impugnat P. Vasquez in præsenti, disp. 197, c. 4; nam sine apertâ verborum violentiâ intelligi non potest quomodò oratio fiat pro perseverantiâ effectûs omninò necessarii, et de quo

non est ulla ratio timendi vel dubitandi. Nec exempla adducta id probant; non primum, quia, licèt non timeamus de efficaciâ verborum ad consecrationem, possumus tamen timere ex parte nostrâ, ne fortassè non debito modo proferantur verba ad effectum habendum; ideò petimus à Deo ut fiat effectus consecrationis. Non item secundum, quia verba illa Christi: *Esto sana à plagâ tuâ*, potuerunt causare conservationem sanitatis, quæ non necessariò sequebatur ex primo effectu. Deinde potuerunt ea verba proferri per modum cujusdam congratulationis, non per modum orationis vel imperii; sic enim dicere solemus, quando audimus aliquem factum esse episcopum: *Sit utique ipse episcopus*, quod idem est ac dicere: *Placet mihi quòd sit factus episcopus*. Cæterùm orare pro effectu jam facto, et omninò certo nunquàm solemus.

8. Quinta solutio est illa verba, licèt dicantur post consecrationem, referri tamen ad tempus præcedens, quia non possunt opportunè dici ante, et decebat ut hujus mysterii confectio petatur etiam à Spiritu sancto ejus operatore; ideò petitur postea. Hæc etiam est Bessarionis, sed durissima; non enim nisi impropriissimè peti potest quod jam factum est, et factum esse scitur sine ullâ hæsitatione.

9. Sexta solutio et magis communis est ibi non peti quòd ille panis fiat corpus Christi naturale, sed corpus Christi mysticum; hoc est, quòd prosit fidelibus illud sumentibus ad unionem et sanctitatem; itaque, quando dicitur ut *panis fiat nobis corpus Christi*, debet intelligi, fiat nobis corpus mysticum, seu faciat nos esse unum corpus mysticum Christi. Hanc solutionem refert etiam ex Bessarione P. Salmeron, et eam videtur probare; in eâdemque conquiescit P. Suarez, ubi supra. Sed reverà non satisfacit, quia detorquet verba clara ad sensum valdè improprium et, licèt de corpore utcumque posset tolerari, de sanguine non videtur, nisi impropriissimè, quomodò petatur calicem illum fieri sanguinem pretiosum Christi, si de vero Christi sanguine non loquatur.

10. Mihi res hæc clarior apparet quàm ut tot solutionibus indigeat, et quæ ex ipsius contextûs verbis verum et legitimum sensum ostendit; scilicet non peti ullo modo illum panem fieri corpus, et calicem sanguinem Christi, nec verum, nec mysticum, sed sensum esse illum panem, hoc est, corpus, et illum calicem, hoc est, sanguinem Christi, fieri nobis in salutem et remissionem peccatorum; ità ut τὸ *corpus et sanguis*, non sint ex parte prædicati, sed ex parte subjecti seu appositivè, ut dicunt grammatici. Hunc sensum videtur approbare P. Vasquez, ubi supra, licèt illum non deducat ex verbis ipsis, ex quibus tamen et eorum legitimâ constructione videtur mihi omninò deducendus; nec aliud voluisse Jacobum, Basilium et reliquos liturgiarum auctores.

11. Probatur hoc inprimis ex Missâ Æthiopum, quæ habetur in 4 tom. Biblioth., et credibile est fuisse compositam ab apostolis, vel ab eorum discipulis; ii ergo post verba item consecrationis habent similem orationem his verbis clariùs significantibus prædictum sensum: *Oramus te, Domine, ut mittas Spiritum sanctum super hunc panem, et hunc calicem; videlicet corpus et sanguinem Domini, et servatoris nostri Jesu Christi in secula seculorum. Amen. Tribue simul omnibus ex eo sumentibus ut fiat eis ad sanctificationem et plenitudinem Spiritûs sancti*, etc. Hæc verba ferè sunt eadem cum iis quæ sunt in aliis liturgiis, solùmque differunt in eo quòd magis explicant nostrum sensum, dùm petunt super hunc panem, videlicet corpus Christi, descendere Spiritum sanctum. Non ergo est dubium quin idem fuerit sensus in aliis liturgiis, quæ eodem tempore et à coapostolis compositæ sunt.

12. Videamus nunc verba Jacobi in suâ Liturgiâ, an hunc sensum propriè possint habere. *Ipsum*, inquit, *Spiritum tuum sanctissimum demitte nunc quoque in nos, et in hæc dona sancta proposita, ut superveniens sanctâ et bonâ et gloriosâ suâ præsentiâ sanctificet, et efficiat hunc panem corpus sanctum Christi tui* (populus respondet: *Amen*), *et calicem hunc pretiosum sanguinem Christi tui* (populus respondet: *Amen*), *ut sit omnibus ex his sumentibus in remissionem peccatorum et in vitam æternam*, etc. Sensus horum verborum est idem qui præcedentium, non petere ut panis fiat corpus Christi, sed ut panis qui est corpus Christi, et calix qui est sanguis, fiat accipientibus in remissionem peccatorum, etc.; non enim finitur sensus, usque ad finem totius petitionis. Nec obstat quòd interponatur illa particula: *Amen*; quod videtur denotare ibi finitam esse aliquam petitionem, cur respondet populus: *Amen*: quæ fuit fortassè occasio errandi et cogitandi ibi terminari aliquam petitionem. Hoc, inquam, non obstat, quia illa particula: *Amen*, ibi non est signum petitionis, sed fidei; populus enim audiens panem appellari corpus Christi, et calicem appellari sanguinem, respondet utrobique: *Amen*, quasi dicat: *Ita est, ita credimus*, interrumpendo orationem sacerdotis per illam parenthesim; postea verò continuat sacerdos suam deprecationem petens ut ille panis, hoc est, corpus Christi, et calix, hoc est, sanguis, sit in salutem et remissionem, etc. Quòd autem iste sit sensus hujus particulæ: *Amen*, constat ex iisdem liturgiis; nam statim ac sacerdos profert verba consecrationis, et dicit: *Hoc est corpus meum*, respondet populus: *Amen*; et in Missâ Æthiopum explicatur clariùs; clamat enim populus statim: *Amen, Amen, Amen; credimus, et confidimus, et laudamus te, ô Domine Deus noster: hoc verè corpus tuum est*; et post consecrationem calicis eodem modo respondet populus: *Amen, Amen, Amen, credimus*, etc. Et postea prosequitur sacerdos verba Christi dicens: *Quoties hoc feceritis, in meî commemorationem facietis*; ubi vides illud *Amen* interponi etiam inter verba Christi à sacerdote prolata ad protestandam fidem de præsentiâ corporis et sanguinis Christi. In quo sensu S. Leo Papa, serm. 6, de Jejunio septimi mensis, dixit: *Frustra ab illis respondetur*, Amen, *qui non credunt adesse verè corpus et sanguinem Domini*. In hoc ergo eodem sensu populus respondebat: *Amen*; quando audiebat panem appellari corpus Christi in illis preci-

bus sequentibus, non ut annueret petitioni, sed ut protestaretur fidem de præsentiâ corporis Christi, interrumpendo orationem sacerdotis, quæ nondùm habebat sensum perfectum.

13. Hinc etiam intelliguntur verba similia quæ habentur in Liturgiâ Basilii hoc modo : *Supplices te rogamus, veniat sanctus tuus Spiritus super nos, et super hæc quæ proposuimus dona, ac sanctificet ipsa. Domine, exaudi me.* Populus respondet : *Kyrie eleison* (ecce iterùm populus interrumpit orationem sacerdotis, ipse verò prosequitur) *et efficiat* (vel, prout alii fortassè meliùs vertunt, *ostendat*) *panem istum corpus gloriosum Domini Dei nostri Jesu Christi, corpus cœleste, corpus vitæ efficiens, corpus pretiosum, in expiationem culparum, et remissionem peccatorum, vitamque æternam iis qui accipiunt, Amen.* Et eodem modo continuat de calice, petens ut calix ille sanguis Jesu Christi ostendatur vel fiat sanguis in expiationem culparum, etc. Eodem modo loquitur S. Clemens Romanus, ubi supra, ubi petit his verbis : *Et mittas sanctum Spiritum tuum super hoc sacrificium, ut ostendas hunc panem corpus Christi tui, et hunc calicem sanguinem Christi tui, ut qui ea percipiunt confirmentur in pietate,* etc., non petit ut faciat, sed ut ostendat per effectum. Confirmatur hoc ipsum ex Missâ nostrâ Latinâ, ubi similis ferè oratio habebatur post fractionem hostiæ, ante ultimam correctionem Missalis his verbis : *Fiat commixtio et consecratio corporis et sanguinis Domini nostri Jesu Christi accipientibus nobis in vitam æternam.* Ubi etiam apparebat peti fieri consecrationem, sed reverà non petebatur, sed quòd consecratio fieret in vitam æternam, et ideò mutata fuerunt illa verba ad tollendam æquivocationem, sicut nunc habemus : *Hæc commixtio et consecratio*, etc. *fiat accipientibus nobis in vitam æternam.*

14. Denique confirmatur hic sensus ex ipsâ confessione Græcorum, qui in concilio Florentino, sess. ult., rogati de sensu illorum verborum, dixerunt se non petere ibi quòd fiat consecratio (hæc enim jam est facta), sed quòd fiat in salutem, etc., ex quo fit verba illa debere habere illam constructionem quam nos assignavimus ; alioquin non videntur admittere posse illum sensum sine maximâ improprietate.

Difficiliora possent apparere verba Chrysostomi in Liturgiâ quâ communiter utuntur sacerdotes Græci in hunc modum ; paulò post prolata verba Christi : *Hoc est corpus meum, hic est sanguis meus*, etc., dicit diaconus : *Benedic, Domine, sanctum panem ;* et sacerdos exsurgens benedicit ter sancta munera, dicens secretò : *Fac quidem panem hunc pretiosum corpus Christi tui.* Diaconus : *Amen.* Et rursùs diaconus : *Benedic, Domine, sanctum calicem.* Ac sacerdos benedicens ait : *Quod autem in calice est isto pretiosum sanguinem Christi tui.* Diaconus : *Amen.* Et rursùs diaconus ostendens cum horario utrumque Sacramentum dicit : *Benedic, Domine ;* at sacerdos benedicens manu utrumque Sacramentum dicit : *Permutans Spiritu sancto tuo.* Diaconus : *Amen, Amen, Amen.*

15. Cæterùm hæc verba eumdem prorsùs habent sensum quem diximus habere alias liturgias ; neque enim absolvitur oratio in prædictis verbis, sed immediatè prosequitur sacerdos dicens : *Ut fiat accipientibus in sobrietatem animæ, in remissionem peccatorum, in communicationem S. Spiritûs, in regni cœlorum plenitudinem, in fiduciam erga te, non in delictum aut damnationem*, etc. Non ergo petit in verbis præcedentibus quòd Deus faciat panem esse corpus, aut vinum esse sanguinem Christi, sed sensus est : Fac panem hunc, qui est corpus pretiosum Christi, et sanguinem, qui est in calice (interrumpit diaconus dicens : *Amen*, nempe confitendo ita esse, et suggerens materiam benedictionis) fieri accipientibus in sobrietatem et remissionem, etc. Solùm videntur obstare illa verba : *Permutans Spiritu sancto tuo*, quibus videtur peti conversio nondùm facta. Sed alius est illorum verborum sensus quem non satis expressit Latinus interpres ; neque enim pro participio Græco μεταβαλὼν, qui est aoristus secundus indifferens, et significat magis propriè tempus præteritum, debuit vertere : *Permutans ;* sed debuit dicere : *Quæ permutâsti Spiritu sancto tuo ;* aut : *Permutata Spiritu sancto tuo.* Habent enim Græca participia eam vim significandi tempus præteritum ; quod quia participia Latina non habent in voce activâ, ideò interpres supposuit illud *permutans*, quod diversum sensum reddere videtur.

16. Constat autem hic sensus, primò tum ex aliis liturgiis quas imitatur ista, et in quibus sensus ille clariùs habetur, ut vidimus ; tum ex eodem Chrysostomo, qui in aliis locis apertè docet conversionem fieri per verba Christi quæ proferuntur : *Hoc est corpus ; hic est sanguis*, etc. Sic docet in homil. de Proditione Judæ, paulò ante finem, tomo 3 : *Non enim homo est*, inquit, *qui proposita de consecratione mensæ Domini corpus Christi facit, et sanguinem ; sed ille qui crucifixus pro nobis est Christus ; sacerdotis ore verba proferuntur, et Dei virtute consecrantur et gratiâ.* Hoc EST, *ait*, CORPUS MEUM ; *hoc verbo proposita consecrantur.* Item homil. 2, in Epist. 2 ad Timoth., sic ait : *Volo quiddam adjicere planè mirabile ; et nolite mirari, neque turbemini. Quid verò istud est ? Sacra ipsa oblatio, sive illam quilibet sacerdos, sive illam Paulus, sive Petrus offerat, eadem est quam dedit Christus discipulis, quamque sacerdotes modò quoque efficiunt. Nihil habet ista quàm illa minùs. Cur id ? quia non hanc sanctificant homines, sed Christus, qui illam ante sacraverat. Quemadmodùm enim verba quæ locutus est Christus, eadem sunt quæ sacerdotes nunc quoque pronuntiant, ita et oblatio eadem est.* Quæ verba adeò clarè ostendunt Chrysostomi sensum, ut Hieremias patriarcha Constantinopolitanus adducens illa contra octavum caput Confessionis Augustanæ, et advertens iis verbis convinci etiam suum errorem de conversione per subsequentes preces faciendâ, ex industriâ omiserit verba illa : *Quemadmodùm verba quæ locutus est Christus, eadem sunt*, relatis antecedentibus et subsequentibus verbis, ut observavit Petr. Arcudius, lib. 3 de Concordiâ Ecclesiæ occidentalis et orientalis, c. 23.

17. Confirmatur idem sensus secundò ex verbis illis : *Qui autem in calice est isto, pretiosum sanguinem Christi tui;* quæ sanè verba potiùs indicant jam ibi esse sanguinem, et de illo peti, non ut sit sanguis, sed ut fiat ad salutem, etc. Scio alios aliter vertere illa verba : nam textus Græcus potest eos sensus admittere : Τὸ δὲ ἐν τῷ ποτηρίῳ τούτῳ τίμιον αἷμα τοῦ Κυρίου, quod alii vertunt : *Quod autem est in hoc calice ipsum pretiosum sanguinem Domini.* Alii verò : *In calice verò hoc pretiosum sanguinem Christi tui.* Sed cùm verba admittant eas versiones, meliùs vertuntur in sensu magis apto, prout in antiquâ versione habetur Venetiis excusâ, anno 1528, apud Antonium de Fabio.

18. Confirmari potest eadem explicatio tertiò ad hominem, quia si precibus illis subsequentibus conversio fieri argueretur ex eo quòd proferantur post prolata verba Christi : *Hoc est corpus meum*, etc., eodem modo argui debet, non fieri conversionem per ipsas preces, quia, ut ex eorum verbis supra recitatis constat, postquàm sacerdos dixit : *Fac panem hunc pretiosum corpus Christi tui*, diaconus petit ut benedicat et calicem; et sacerdos prosequitur : *Qui autem in calice isto est pretiosum sanguinem Christi tui;* quibus verbis videtur jam confecta consecratio utriusque juxta mentem Græcorum; et tamen postea petit rursùs diaconus ut benedicat utrumque, et sacerdos prosequitur : *Permutans Spiritu sancto tuo;* et diaconus respondet : *Amen, Amen, Amen.* Aut ergo preces ex Christi institutione habent infallibilem efficaciam ad conversionem faciendam, aut non. Si non habent, poterimus ergo dubitare an facta fuerit consecratio post omnia illa verba prolata. Si verò eam habent, ergo frustra petitur rursùs transmutatio utriusque speciei, postquàm petiit sacerdos seorsim conversionem panis in corpus, et vini in sanguinem; vel certè ex illâ petitione non potest argui conversionem non esse priùs factam; undè illæ preces subsequentes non arguunt, conversionem non fuisse factam per verba Christi priùs à sacerdote prolata.

19. Tertiò confirmari potest sensus ille ex simili loquendi formulâ apud Marcum, c. 3, ubi enim nos legimus : *Et fecit ut essent duodecim cum illo;* Sanctes Pagninus ex Græco vertit : *Et fecit eos duodecim, ut essent secum;* sensus autem est : *Fecit ut duodecim essent secum.* Sic etiam in præsenti sensus est : Fac, non ut panis sit corpus Christi, sed ut panis corpus Christi sit nobis in salutem, etc.

20. Eodem etiam modo explicari debent similia verba quæ habentur in Missâ compositâ per sanctum Marcum evangelistam; et habetur in tomo 6 Biblioth. Patrum, in editione minùs antiquâ; ubi etiam post verba Christi : *Hoc est corpus meum; hic est calix*, etc., habetur hæc oratio : *Emitte præterea super nos et super panes et calices istos Spiritum sanctum tuum, ut eos sanctificet et conservet tam Deus quàm omnipotens, et faciat panem quidem corpus* (populus : Amen); *calicem autem sanguinem novi Testamenti ipsius Domini, et Servatoris, et summi Regis nostri Jesu Christi, ut fiat omnibus nobis, qui ex iis participamus, in fidem, in sobrietatem*, etc. Quæ verba habent eumdem sensum quem verba aliarum liturgiarum, cùm sint ferè eadem; sed eum sensum clariùs, ut vidimus, expressit liturgia Æthiopum, in quâ ad omnem æquivocationem tollendam petitur, *ut mittas Spiritum sanctum super hunc panem et hunc calicem, videlicet corpus et sanguinem Domini.*

SECTIO II.

Solvuntur aliquæ objectiones contra præcedentem doctrinam.

21. Restant aliquæ objectiones solvendæ contra prædictam liturgiarum interpretationem. Prima desumitur ex verbis Basilii in Liturgiâ, qui post verba Christi : *Hoc est corpus meum; hic est sanguis*, etc., et ante formulam illam deprecatoriam supra positam, loquitur de pane et vino propositis tanquàm de non adhuc conversis; vocat enim illa *antitypa* corporis et sanguinis Christi. *Confidentes*, inquit, *appropinquamus sancto altari tuo, et proponentes antitypa sancti corporis et sanguinis Christi, te obsecramus et te postulamus, Sancte sanctorum, beneplacitâ tuâ benignitate, ut veniat Spiritus sanctus tuus super nos et super proposita munera*, etc. Supponit ergo nondùm esse conversa in corpus et sanguinem Christi.

22. Confirmatur ex Damasceno, lib. 4 de Fide, c. 14, ubi nomine *antitypi* à Basilio appellatum ait non corpus et sanguinem Christi, sed panem et vinum, ideòque nomen illud non usurpari à Basilio post, sed ante consecrationem. *Quòd si nonnulli*, inquit, *panem et vinum nominârunt antitypa corporis et sanguinis Domini, sicut Deifer Basilius dixit, non post consecrationem, sed priusquàm consecraretur ipsa oblatio, sic appellârunt.* Sentit ergo Damascenus, ante preces illas in Liturgiâ Basilii non esse factam consecrationem.

23. Accedit auctoritas septimæ synodi generalis Act. 6, ubi in refutatione quâdam definitionis conciliabuli publicè lectâ, inter alia notanter asseritur nunquàm panem et vinum post consecrationem dicta antitypa corporis et sanguinis Christi, sed solùm ante consecrationem. *Manifestè*, inquit, *ostensum est quòd nullibi neque Dominus, neque apostoli vel Patres imaginem dixerunt incruentum sacrificium per sacerdotem oblatum, sed ipsum corpus et ipsum sanguinem. Attamen ante sanctificationis consecrationem quibusdam Patribus piè sanè visum est antitypa nominare. Quorum de numero Eustathius est*, etc.; *Basilius item*, etc. *Uno namque et eodem spiritu cùm loquerentur, hic quidem exponens dictum illud in Proverbiis Salomonis : « Edite « meum panem, et bibite vinum quod miscui vobis; » hæc ait : Per panem et vinum antitypa membrorum corporalium Christi prædicat. Ille verò ex eodem fonte hauriens, ut omnes sacerdotii mystæ in precatione divinæ oblationis nôrunt, ad hunc ferè modum ait : « Confiden- « tes tuo sacro altari appropinquamus et proponentes « antitypa sancti corporis et sanguinis Christi tui, te pre- « camur et invocamus, » et quod deinceps sequitur mentem Patris manifestiorem reddit quòd antequàm sanctificarentur antitypa vocata sunt; post consecrationem autem corpus propriè, et sanguis Christi dicuntur, sunt atque creduntur.* Ubi videtur supponi consecrationem

non esse factam quando illud nomen *antitypa* in Liturgiâ legitur, cùm tamen id sit post Christi verba, et ante preces supradictas.

24. Ad testimonium et textum Basilii facilis est responsio : *antitypa* non semper significare figuram inferiorem, et omninò extrinsecam, sed passim apud Patres ipsummet Sacramentum Eucharistiæ appellari *antitypa*, et imagines corporis et sanguinis Christi. Origenes, in cap. 15 Matthæi, panem consecratum vocat *corpus symbolicum et typicum*, et dialogo 3 cont. Megethium Marcionistam, in fine, 2 parte, sub titulo : *De Christo homine vero ex Mariâ : Si, ut loquuntur*, inquit, *isti, carne destitutus erat, et exsanguis, cujusmodi carnis, cujus corporis, et qualis tandem sanguinis signa et imagines, et panem et poculum ministravit?* Eusebius, lib. 5 de Demonstratione, c. 3, et lib. 8, demonstratione 1, in fine, *antitypum* et *imaginem*, et *notam* sui corporis appellat. Chrysostomus, in Psal. 22, appellat hoc Sacramentum *similitudinem* corporis et sanguinis Domini. Theodoretus, dialogo 2, *symbola* corporis et sanguinis Domini. Tertullianus, lib. 1 contra Marcionem, c. 14, et lib. 4, *figuram* et *repræsentationem* corporis Christi. Ambrosius, lib. 1 de Officiis, c. 48, et lib. De iis qui initiantur, c. 8 et 11 ; Augustinus, in Psal. 3 ; Hieronymus, lib. 2 contra Jovinianum ; Gelasius, lib. cont. Eutych., in fine, et alii, *figuram*, *typum*, *imaginem*, *similitudinem* corporis et sanguinis Christi esse dicunt. Alii expressè *antitypa*. Clemens Romanus, lib. 5, Constitut., c. 14 ; Cyrillus Hierosolymitanus, catechesi 5 mystagogicâ ; Nazianzenus, in Orat. funeb. sororis Gorgoniæ, et alii quos affert Petrus Arcudius, loco supra citato, cap. 34, quibus adde auctorem Vitæ S. Stephani Junioris, quæ habetur inter opera Damasceni ; ubi etiam S. Stephanus dicitur Eucharistiam appellâsse *antitypa* corporis et sanguinis Christi, in Disputatione cum imperatore, quatuor foliis ante finem. Potuit ergo Basilius juxta eum communissimum loquendi modum etiam post consecrationem Eucharistiam antitypa appellare.

25. Cur autem antitypa corporis et sanguinis dicantur, quando sunt ipsummet corpus et ipse sanguis, plures afferuntur rationes. Duæ sunt præcipuæ : prima est appellari *antitypa* ratione specierum panis et vini, quæ symbola et signa sensibilia sunt ad sacramentaliter significandum corpus et sanguinem Christi. Ad quod videntur respicere verba Jacobi Apostoli in Liturgiâ : *Emitte*, inquit, *ô Deus, tuam bonam gratiam, et sanctifica animas nostras et corpora*, etc. *Et revelans involucra ænigmatum, quæ symbolicè hoc sancto sacrificio circumdantur, clarè nobis ostende*, etc. Et Dionysius, de eccles. Hierarch., c. 3 : *Sed, ô*, inquit, *divinissimum et sacrosanctum Sacramentum, quæ te circumdant symbolicè, operimentis ænigmatum revelatis, perspicuè nobis fac appareas*, etc.

26. Secunda ratio est quia corpus Christi, prout speciebus celatum et occultum, est symbolum sui ipsius passibilis in cruce et in cœnâ ; sicut et sanguis sub speciebus vini significat ipsum sanguinem effusum in passione pro nobis ; et denique significant idem corpus et eumdem sanguinem revelatâ et manifestatâ specie in seipso videndum in cœlo. Sic explicat Augustinus in Prosperi Sententiis. *Caro*, inquit, *carnis, et sanguis est sacramentum sanguinis. Carne et sanguine utroque invisibili et spirituali significatur corpus Christi visibile et palpabile, plenum gratiâ et divinâ majestate.* Damascenus item, lib. 4 de Fide, cap. 4, in fine : *Antitypa verò*, inquit, *futurorum ea nominamus, non quòd non sint verè corpus et sanguis, sed quoniam nunc quidem per ipsa divinitatis Christi sumus participes ; tunc verò animo cernemus per solam visionem.* S. Maximus Scholiastes, in cap. 3 de eccles. Hierarch. Dionysii, notat ubique appellari à Dionysio *symbolicum divinum sacrificium, et sancta munera symbola eorum quæ sursùm sunt, et veriora.* In eodem sensu Ambrosius, dicto lib. 1 de Officiis, c. 48, dixit *hùc offerri Christum in imagine, in cœlo in veritate.* Et denique ipsi Græci in quodam paschali Hymno et Tropario canunt : *Præsta nobis ut expressiùs et clariùs, et non per typos, tui participes efficiamur in die quæ vespere caret, regni tui.*

27. Ad confirmationem ex Damasceno, aliqui censent addita esse à malevolis verba illa, quibus dicit à Basilio *antitypa* dicta esse ante consecrationem ; quod multis conjecturis probat Arcudius, ubi supra, cap. 35, præsertim quia ipse Damascenus contradiceret sibi in eodem capite, in cujus fine docet Eucharistiam appellari *antitypum*, scilicet futurorum ; quomodò ergo dicere potuit omnes, qui *antitypa* nominârunt, id fecisse ante consecrationem ? Quidquid de hoc sit, dici potest Basilii verba potuisse benè à Damasceno intelligi dicta de pane et vino, prout erant ante consecrationem : nam, licèt illa non nisi post consecrationem dicantur, referri tamen possunt ad panem et vinum proposita priùs in altari, ut consecrarentur. Verba prout communiter referuntur, hæc sunt : *Confidentes appropinquamus sancto altari tuo, et proponentes antitypa sancti corporis et sanguinis Christi tui, te obsecramus et te postulamus*, etc. Cæterùm in Liturgiâ quæ habetur in Bibliothecâ Patrum, tom. 4, paulò aliter vertuntur illa verba hoc modo : *Cum fiduciâ jam accedimus, ut contingamus altare tuum sanctum ; et qui proposuimus typum corporis et sanguinis Christi tui adoramus ac supplices rogamus te*, etc. Quæ quidem versio videtur magis juxta mentem Basilii, qui habet in Græco : Καὶ προθέντες τὰ ἀντίτυπα. Aoristus autem ille magis significat tempus præteritum. In quo sensu intelligi potuerunt à Damasceno verba illa, et referri ad tempus præteritum ante consecrationem ; ideòque dicit, non vocari *antitypa*, postquàm consecrata sunt, quia, licèt tunc vocentur *antitypa*, non tamen prout tunc sunt, sed prout fuerunt antea, quando proposita fuerunt in altari. In quo etiam sensu intelligi potest auctor illius confutationis relatæ in septimâ synodo : nam, licèt uterque deceptus fuerit in eo quòd putarent nunquàm post consecrationem appellari Eucharistiam *antitypum* à Patribus, cujus contrarium ex ipsis Patribus ostendimus, neuter tamen putavit consecrationem fieri precibus illis, sed potiùs ante preces esse

consecrata, et appellari *antitypa* de præterito pro tempore præcedente consecrationem; cui explicationi fundamentum dedit vis verbi quo usus fuerat Basilius, ut vidimus.

28. Secundò objici solet Cyrillus Hierosolymitanus, qui, catech. 5 mystagogicâ, in eo sensu videtur intelligere preces illas subsequentes, ut per illas oblata consecrentur; sic enim ait: *Atque sic per ejusmodi hymnos nos ipsos sanctificantes Deum benignissimum oramus ut super illa proposita sanctum Spiritum emittat, ut panem quidem faciat corpus Christi, vinum verò sanguinem Christi. Omninò enim, quod attigerit Spiritus sanctus, hoc sanctificatum est et transmutatum.* In quibus verbis videtur omninò explicare illas preces quæ dicuntur post verba Christi, quarum sensum velle videtur eum esse, ut Spiritus sanctus descendens transmutet panem et vinum in corpus et sanguinem Christi.

29. Petrus Arcudius, loco supra citato, cap. 33, circa finem, ingenuè fatetur Cyrillum in eâ tunc fuisse opinione, quòd precibus illis Eucharistia consecraretur, nimirùm nondùm ortâ quæstione de hoc puncto, verborum specie deceptum, cùm juvenis adhuc esset, quando Catecheses illas scripsit, teste Hieronymo, non mirum quòd in eo lapsus fuerit. Confirmat hoc ipsum ex aliis ejusdem Cyrilli locis, qui catechesi primâ mystagogicâ: *Panis*, inquit, *et vinum Eucharistiæ ante sacram invocationem adorandæ Trinitatis panis erat, et vinum merum; peractâ verò invocatione, panis quidem fit corpus Christi, vinum autem sanguis Christi.* Et catechesi 3, dicit panem post invocationem Spiritûs sancti non esse ampliùs panem communem, sed corpus Christi.

30, 31. Ego tamen non facilè concedam adversariis Cyrillum, nec video quid cogat ad fatendum eum ibi loqui de precibus quæ post Christi verba proferuntur. Nam ipse Arcudius fatetur Cyrillum non explicare in illo loco Liturgiam Basilii, sed potiùs illam aliam Jacobi, cujus ordinem videtur servare, et cùm Hierosolymorum antistes esset, eâ videtur usus fuisse. Sed reverà nec Jacobi Liturgiam mihi videtur explicare: nam, ut alia omittam, in illâ quam Cyrillus explicat, dicit sacerdos: *Sursùm corda;* respondet populus: *Habemus ad Dominum;* deinde sacerdos: *Gratias agamus Domino;* respondet populus: *Dignum et justum est.* In missâ verò Jacobi non ita habetur, sed sacerdos dicit: *Attollamus mentem et corda;* ad quod non respondet populus: *Habemus ad Dominum;* sed: *Dignum et justum est.* Præterea in illâ quam Cyrillus explicat, tempore communionis cantabatur: *Gustate et videte quòd Christus est Dominus;* in missâ verò Jacobi, paulò aliter: *Gustate et videte quòd benignus est Dominus.* Credibilius ergo est aliam fuisse Liturgiam quam Cyrillus explicuit; in quâ quis scit an preces illæ dicerentur proximè ante verba consecrationis? prout Ecclesia Latina similem ferè invocationem tunc adhibet illis verbis: *Quam oblationem tu, Deus, in omnibus quæsumus benedictam, adscriptam, ratam, rationabilem, acceptabilemque facere digneris, ut nobis corpus et sanguis fiat dilectissimi Filii tui Domini nostri Jesu Christi.* Certè in Liturgiâ Marci immediatè etiam ante verba consecrationis fit humilis deprecatio et invocatio Spiritûs sancti his verbis: *Fac, ô Deus, ut plenum quoque sit hoc sacrificium benedictione tuâ per adventum sanctissimi Spiritûs tui. Quia ipse Dominus, et Deus, et summus Rex noster Jesus Christus, nocte quâ tradebat seipsum pro peccatis nostris, et mortem pro omnibus subibat carne, recumbens cum sanctis suis discipulis et apostolis, accepit panem in sanctas, et immaculatas, et inculpatas manus suas,* etc. Et in ipsâ etiam Jacobi Liturgiâ ante consecrationem invocatur Spiritus sanctus, ut descendat super munera, illis verbis: *Vicissim mitte nobis gratiam Spiritûs tui sanctissimi, ô Deus; respice in nos, et ad nostrum hoc rationale obsequium intuere,* etc. Et paulò post: *Fac ut oblatio nostra grata et acceptabilis sit per Spiritum sanctum sanctificata, in propitiationem peccatorum nostrorum,* etc. Potuit ergo fieri, ut in illâ etiam missâ quâ Cyrillus utebatur, fieret similis deprecatio paulò ante verba consecrationis. Quo autem sensu Cyrillus dicat invocatione consecrari Eucharistiam, constat ex modo communi loquendi Patrum, qui formas omnes Sacramentorum appellare solent preces et invocationem divini numinis, eò quòd implicitam ex Christi institutione habeant ejusmodi invocationem.

32. Objicitur etiam Dionysius, de eccles. Hierarch., c. 3, ubi videtur ponere consecrationem post prolata verba Christi. Sic enim ait: *Inde divinus Pontifex coram altari stans laudat sancta divinaque Jesu divinissimæ nostri providentiæ, quæ diximus, opera; quæ pro salute generis nostri beneplacito sanctissimi Patris in Spiritu sancto, ut loquuntur divina scripta, perfecit. Postquàm autem laudavit, et venerandam intellectualemque speculationem eorum mentis oculis perspexit, ad symbolicam eorum consecrationem venit, idque secundùm traditionem divinam. Unde religiosè simul, et ut pontificem decet, post sacras divinorum operum laudes, de consecratione eorum quæ ipsius dignitatem superat, se purgat, dùm primò devotè ad eum clamat: Tu dixisti:* Hoc facite in meam commemorationem. *Deinde cùm rogavit ut dignus fiat hâc consecratione, et ad similitudinem Christi hæc divina perficiat, castèque distribuat, et ii qui Sacramenta participaturi sunt, dignè sumant, consecrat divinissima, et manifestat laudata per symbola sancta proposita.* Ex quibus verbis colligi videtur Dionysium existimâsse quòd consecratio fiat post verba illa: *Hoc facite in meam commemorationem.* quæ tamen proferuntur post verba Salvatoris, ut constat ex Canone Missæ.

33. Respondetur verba illa: *Hoc facite in meam commemorationem,* in Liturgiâ quâ Dionysius utebatur dici solita ante verba consecrationis, et aliqui volunt dicta fuisse à sacerdote bis: primò, ad excusandum se quòd auderet tantum munus exsequi, quia nimirùm Dominus id jussit; secundò, postea cum verbis consecrationis, ut nunc dicuntur. Quando ergo dicit Dionysius consecrari Eucharistiam post illa verba: *Hoc facite*, etc., loquitur de primâ prolatione illorum

verborum, et excusatione sacerdotis, post quam fiebat consecratio. Quod constat primò quia Dionysius dicit sacerdotem consecrationem peragere secundùm divinam traditionem; traditio autem Christi, ut constat ex Evangelio et ex Paulo, non fuit de precibus, sed de verbis illis : *Hoc est corpus meum; hic est sanguis*, etc.; ergo sentit Dionysius fieri illis verbis.

34. Secundò, quia verba illa : *Hoc facite*, etc., nunc non dicuntur per modum excusationis, sed narrativè; ergo Dionysius non agit de verbis illis eo loco et modo quo nunc dicuntur, sed de iis dictis ante consecrationem ad excusationem, quod fiebat dicendo : *Tu dixisti : Hoc facite*, etc.; quo pacto non dicuntur nunc cum verbis consecrationis, sed in sensu diverso.

Tertiò, quia nusquàm in liturgiis reperitur de facto inter illa verba : *Hoc facite*, etc., et preces quibus Græci dicunt fieri consecrationem, oratio aliqua, quâ sacerdos petit ut ipse ad consecrandum, et alii ad communicandum dignè accedant, qualis ponitur à Dionysio in eo loco; ergo non loquitur de verbis : *Hoc facite*, etc., prout cum aliis Christi verbis de facto dicuntur, sed prout dicebantur ante consecrationem ad excusationem, ut explicuimus; ac proinde ex illis Dionysii verbis nihil solidum contra nos colligi potest.

35. Denique hunc esse Dionysii sensum colligitur ex ultimis ejus verbis : *Consecrat divinissima, et manifestat laudata;* quæ duo, consecrare scilicet, et manifestare, pro eodem usurpat S. Maximus, sapientissimus Dionysii expositor, qui illam manifestationem dicit fieri per verba illa prolata à sacerdote : *Hoc est corpus meum; hic est sanguis meus*, etc; quibus verbis declarantur symbola proposita; *in aspectum profert, hoc est*, inquit Maximus, *declarat quæ laudantur; exempli gratiâ, hoc et hoc Christi esse, et hoc et hoc Christi. Insuper autem ostendit et divina munera, quæ hæc sequuntur; quòd nimirùm in remissionem peccatorum, et in vitam æternam, et quæcumque talia mystica.* Quæ omnia certum est esse verba illa Christi quibus consecratio fit; ergo, juxta Dionysium, ea Christi verba dicebantur post illam præcedentem excusationem, et per illa fiebat Eucharistiæ consecratio.

36. Objicitur denique Basilius in iis quæ tradit de Spiritu sancto, c. 27; ubi videtur condistinguere verba Christi quæ ex Evangelio habentur, à precibus quibus consecratio fit. *Invocationis*, inquit, *verba in ostensione panis Eucharistiæ, et poculi benedictionis, quis sanctorum nobis scripto reliquit? Non enim his contenti sumus, quorum Apostolus aut Evangelium mentionem fecit, sed et ante et post alia dicimus, velut magnum robur ad mysterium habentia, quæ ex doctrinâ scripto non proditâ nos accepimus.* Hic videtur Basilius ad consecrationem exigere alia verba præter illa Christi quæ ex Evangelio habentur.

37. Respondetur Basilium ibi non loqui de solis illis precibus de quibus est præsens controversia, sed de toto Canone missæ, qui non ex Evangelio, sed ex traditione apostolicâ habetur. Loquitur enim de iis quæ *ante* et *post* Christi verba dicuntur; Græci autem non volunt ea quæ præcedunt deservire ad consecrationem. Nec Basilius id dicit, sed omnia illa verba quæ ex traditione ante et post adjiciuntur, *magnum robur habere*, scilicet ad impetrandum, et præparandas mentes nostras ad decorem et gravitatem sacrificii et actionis illius gravissimæ; sicut et prologus et epilogus habent in oratione magnum pondus; ideò enim Basilius appellat illa verba quæ præcedunt et sequuntur *prolegomena* et *epilegomena;* unde potiùs videtur obiter totam substantiam agnoscere in verbis intermediis quæ ex Evangelio habemus. Et hæc sufficiant de hâc controversiâ.

SECTIO III.

Quæ verba sint essentialiter necessaria ad consecrationem corporis Christi.

38. Prima sententia est Scoti, in 4, dist. 8, q. 2, § *De secundo dico*, quem secutus est Angelus, verbo *Eucharistia*, num. 24, quæ docet verba illa antecedentia canonis : *Qui pridiè quàm paterctur*, etc., licèt non sint pars formæ, esse tamen necessariò requisita ad valorem formæ, quia illis non præmissis, non significaretur sufficienter per verba subsequentia id quod intenditur; nam illud pronomen, *meum*, in formâ, v. g., consecrationis hostiæ, non referretur ad corpus Christi, sed ad corpus ipsius sacerdotis loquentis; ergo, ut constet sermonem esse de corpore Christi, necesse est quòd per verba præcedentia id manifestetur. Et quidem hoc fundamentum non solùm probat de illis verbis : *Qui pridiè quàm paterctur*, etc., sed etiam de antecedentibus illis : *Domini nostri Jesu Christi*, sine quibus nec etiam verba sequentia manifestarent sermonem esse de corpore Christi. Non tamen probat de omnibus et singulis verbis contentis in illâ clausulâ, v. g., illis : *Gratias agens, fregit*, etc.; sine illis enim maneret sensus integer, et constaret sermonem esse de corpore Christi.

39. Hæc sententia ab omnibus rejicitur, quam aliqui impugnant exemplo aliorum Sacramentorum, in quibus minister non præmittit necessariò aliqua verba, quibus ostendat se loqui ut ministrum Dei. Non enim dicit : *Ego loquens ut minister Dei te absolvo*, etc.; ergo potest etiam in hoc Sacramento loqui in personâ Christi, licèt non explicet in actu signato per verba præcedentia. Ita arguit Suarez in præsenti, disp. 59, sect. 1, in principio. Sed argumentum non est efficax, nam in aliis Sacramentis, licèt minister loquatur ut minister Christi et Dei, voces tamen quibus loquitur significant immediatè ipsum ministrum; v. g., in formâ absolutionis illud, *ego*, non refertur ad Deum, vel Christum, sed ad ipsum ministrum; quare eodem modo posset dicere : *Ego Joannes, te absolvo*, quia reverà ipse est qui absolvit, licèt auctoritate acceptâ à Deo; quod idem est in Baptismo, Confirmatione et similibus. Atverò in consecratione Eucharistiæ verba non referuntur ullo modo ad personam sacerdotis loquentis, sed ad Christum; quare in hoc Sacramento videtur esse peculiaris necessitas explicandi hoc, eò quòd verba illa : *Ego, meum*, nisi aliud explicetur,

semper ex se videantur referri ad personam ipsam loquentem.

40. Primò ergo rejicitur sententia illa ex modo loquendi conciliorum et Patrum, qui sæpè dicunt hoc Sacramentum confici verbis Christi, et non aliis; illa autem verba : *Qui pridiè quàm pateretur*, etc., non sunt verba Christi, sed evangelistæ, ut constat; ergo non fit consecratio illis, sed solis verbis sequentibus; et per consequens illa non sunt necessaria : non enim possunt necessariò requiri, nisi ad operandam consecrationem. Major constat ex locis Patrum quæ congerit Suarez, disput. 68, sect. 3. Et quidem Ambrosius, lib. 4 de Sacramentis, cap. 4, relatus in cap. *Panis est in altari*, de Consecrat., dist. 2, quem pro se afferebat Scotus, clarius est contra ipsum, ut benè retorquet Vasquez in præsenti, disput. 198, num. 5. Ambrosius enim ibi, postquàm dixit consecrationem fieri verbis Christi, id probat : *Nam reliqua*, inquit, *quæ dicuntur, laus Deo defertur, oratio præmittitur pro populo, pro regibus, pro cæteris; ubi venitur, ut conficiatur venerabile Sacramentum, jam non suis sermonibus sacerdos, sed utitur sermonibus Christi; ergo sermo Christi hoc conficit Sacramentum.* Et statim, cap. 5, explicat singillatim quæ sint verba sacerdotis, et quæ Christi; et relatis omnibus, incipiendo ab illis : *Fac nobis hanc oblationem*, usque ad verba consecrationis inclusivè, postea subjungit : *Omnia illa verba Evangelistæ sunt usque ad :* Accipite, *sive corpus, sive sanguinem; inde verba sunt Christi : Accipite, et bibite ex hoc omnes*, etc. Eodem modo loquitur Augustin., sive Paschasius, relatus in c. *Utrùm sub figurâ*, de Consecrat., dist. 2. *Credendum est*, inquit, *quòd verbis Christi Sacramenta conficiantur; cujus enim potentiâ creantur priùs, ejus utique verbo ad melius procreantur. Reliqua omnia quæ sacerdos dicit aut cleri chorus cantat, nihil aliud quàm laudes et gratiarum actiones sunt, aut certè obsecrationes et fidelium petitiones. Unde sacerdos dicit priùs evangelistarum verba, assumens : « Qui pridiè quàm pateretur, »* etc.; *porrò deinceps sunt verba, Dei potestate, et omni efficientiâ plena : « Accipite et manducate; hoc est corpus meum. »* Quo etiam modo loquuntur alii Patres. Tota ergo efficientia et necessitas reducitur ad sola verba Christi, et non ad præcedentia.

41. Secundò, impugnatur simili argumento ex concilio Florentino in decreto Eugenii, et aliis Patribus dicentibus formam hujus Sacramenti esse verba illa Christi : *Hoc est corpus meum; hic est sanguis meus*, etc.; ex hoc enim colligitur hæc sola verba sufficere absque aliis præcedentibus; nam si illa alia requirerentur, pertinerent utique ad formam; non enim essent materia, ut constat, et aliunde concurrerent ut aliquid significans vel consignificans clariùs præsentiam corporis Christi; sicut ergo verba sequentia sunt forma, quia significant clarè corpus Christi, sic verba præcedentia essent pars formæ, quia partialiter concurrunt ad illam significationem, cùm sine illis verba sequentia non significarent sufficienter præsentiam Christi in hâc sententiâ; ergo forma non sunt illa sola verba : *Hoc est corpus meum.*

42. Confirmatur et explicatur primò, quia verba illa quæ deserviunt ad explicandum significatum formæ, etiam quando non sunt necessariò requisita, pertinent tamen ad formam, si dicantur, et sunt pars formæ. Similiter, si dicerem : *Ego Joannes te absolvo;* illud, *Joannes*, non esset utique necessarium, sed de facto pertineret ad formam, et integraret illam, quia clariùs explicat significatum verbi *absolvo;* ergo, cùm illa verba : *Qui pridiè quàm pateretur*, etc., clariùs explicent significatum illius pronominis *meum*, et propter hoc necessariò requirantur, fatendum erit illa requiri ut partes formæ.

43. Confirmatur secundò ex Sacramento Matrimonii, in quo si per procuratorem celebretur, potest procurator contrahere his verbis : *Ego N., ut procurator domini N., accipio te in conjugem ipsius.* In quibus verbis continetur forma illius Sacramenti, et quidem illa etiam verba : *Ut procurator domini N.*, erunt procul dubio pars illius formæ, quia, licèt in rigore non essent necessaria, sed sufficeret reverà esse procuratorem ad valorem actûs, quando tamen proferuntur, concurrunt ad declarandum magis actum et obligationem, et cujus nomine loquatur; sed in sententiâ Scoti verba illa præcedentia requiruntur necessariò ad declarandum cujus nomine sacerdos loquatur; ergo illa etiam verba pertinebunt ad formam tanquàm pars illius, et quidem tanquàm pars omninò necessaria in illâ sententiâ.

44. Dices has instantias posse retorqueri etiam contra nos, quia, licèt illa verba præcedentia non requirantur necessariò ad consecrationem, de facto tamen dicuntur; et negari non potest quin concurrant ad reddendum clariorem sensum verborum sequentium, quàm si non præcessissent; ergo de facto erunt pars formæ, sicut in exemplis adductis verba illa quæ clariorem reddunt sensum absolutionis vel contractûs matrimonii, licèt non sint necessariò requisita ad valorem, de facto tamen sunt pars formæ in utroque Sacramento.

45. Respondeo negando consequentiam, quia illa solùm verba possunt constituere formam Sacramenti, quæ à Christo instituta sunt; in nostrâ autem sententiâ ea solùm verba instituta sunt à Christo pro formâ Eucharistiæ, quæ dicuntur à sacerdote in personâ ejusdem Christi juxta ritum ab eo præscriptum et usurpatum; verba verò præcedentia non dicuntur in personâ Christi, ut constat, sed historicè; illa ergo, licèt deserviant extrinsecè ut percipiatur faciliùs sensus verborum sequentium, non tamen component intrinsecè formam; sicut si sacerdos ante absolutionem dicat pœnitenti : *Attende, nunc auctoritate Christi absolvam te*, hæc quidem verba conducunt ad meliùs percipiendum sensum verborum sequentium; solùm tamen extrinsecè; neque enim componunt intrinsecè formam ipsam, quia Christus non instituit pro formâ illius Sacramenti quæcumque verba quæ clariorem reddunt significationem absolu-

tionis, sed illa solùm quibus in actu exercito impeditur absolutio. Sic in Eucharistiæ Sacramento solùm instituit pro formâ verba quibus in personâ Christi affirmatur et significatur illud esse suum corpus; non alia, quæ extrinsecè possunt deservire ad clariorem sensum verborum Christi. Atverò in sententiâ Scoti non potest ita responderi, quia si Christus instituit pro formâ verba significantia præsentiam sui corporis, et hanc non significant completè et sufficienter verba illa : *Hoc est corpus meum*, nisi præcedant illa alia, ergo illa alia præcedentia instituta sunt à Christo ut aliquid formæ, scilicet ut aliquid constituens intrinsecè formam in ratione significantis completè et sufficienter; omnia enim verba quæ complent formam in ratione significantis, ita ut sine illis forma nondùm completè significet, debent esse aliquid intrinsecum formæ in ratione formæ.

46. Ex dictis constat jam facilè ad fundamentum Scoti : negamus enim, requiri necessariò verba præcedentia, ut verba sequentia simpliciter et absolutè significent, et proferantur nomine et in personâ Christi. Et inprimis sicut in tragœdiâ ille qui repræsentat regem non est opus quòd priùs dicat : *Ego loquar in personâ regis;* vel : *Rex ita dixit*, sed absolutè loquitur in actu exercito verba regis, et ab omnibus percipitur quòd illa non in personâ suâ dicat, sed regis, sic faciliùs sacerdos in missâ indutus vestibus sacris, et apparatu ad sacrificium proposito, loquens verba Christi, perciperetur ab omnibus, non proferre illa verba in personâ suâ, sed Christi; nec loqui de corpore suo, sed Christi, etiamsi verba illa præcedentia non præmitteret. Sic vicerex, aut consilium regium loquuntur in personâ regis absque alio proloquio; et dicunt, vel scribunt : *Nos N. rex*, etc., ab omnibusque intelliguntur quo sensu loquantur. Sic etiam angelus loquens olim in personâ Dei, absque aliâ præmonitione dicebat : *Ego sum Deus Abraham*, etc. Unde in rigore loquendo, etiamsi sacerdos vestes sacras non haberet, nec esset in altari, posset tamen validè per illa sola verba consecrare, quia, licèt fortassè in illis circumstantiis non facilè ab aliis perciperetur eorum sensus, hoc tamen est per accidens, et commune omnibus verbis æquivocis, qualia sunt illa, cùm in ore sacerdotis possint habere utrumque sensum propter facultatem quam habet loquendi in personâ Christi; et sicut sacerdos dicendo : *Ego tibi dimitto*, absolveret validè à peccatis, licèt fortassè alii in illis circumstantiis putarent ipsum loqui de remissione alterius debiti, vel injuriæ privatæ, quia nimirùm verba illa in ore sacerdotis æquivoca sunt, sic de illis verbis : *Hoc est corpus meum*, dicendum est esse æquivoca et determinari sufficienter per intentionem loquentis ad talem significationem, licèt per accidens ab aliis non intelligatur.

47. Adde, si ea verba præcedentia requiruntur ut sacerdos intelligatur verbis sequentibus loqui nomine et in personâ Christi, requirerentur etiam alia verba; nam illis quæ de facto præcedunt explicatur quidem sacerdotem postea loqui de corpore Christi, non de suo; nullo tamen modo explicatur quòd sacerdos verbis sequentibus loquatur nomine Christi et in personâ Christi, et non suâ; posset enim sacerdos recitare totam illam historiam eisdem verbis, quomodò Christus acceperit panem, etc., et dixerit : *Hoc est corpus meum;* quod quidem eisdem verbis narraret, sicut de facto legens Epistolam S. Pauli eadem verba usurpat nullo modo loquens in personâ Christi; non conducunt ergo illa verba præcedentia, ut sacerdos intelligatur loqui postea non in suâ personâ, sed Christi? imò, ut benè advertit P. Coninck in præsenti, illa verba præcedentia potiùs impediunt quàm juvant ad hoc : videntur enim indicare sacerdotem recitativè proferre totam illam historiam quam in verbis præcedentibus in personâ suâ incœpit recitare et narrare; de quo dicemus postea, sect. 5; tantùm abest ut verba præcedentia juvent ad percipiendum quòd sacerdos loquitur in personâ Christi, et non suâ.

48. Major posset esse difficultas de verbis illis : *Accipite et manducate*, quæ sunt verba ipsius Christi; atque ideò videntur dici à sacerdote in personâ Christi, prout significant Patres supra adducti, et alii qui cætera omnia verba præcedentia usque ad *Accipite*, etc., dicunt esse verba evangelistarum; illa verò esse jam verba Christi, quibus conficitur Sacramentum. Cæterùm, quidquid sit, an verba illa dicantur in personâ Christi, an solùm recitativè, de quo dicemus dictâ sect. 5, certum tamen est verba illa nullo modo esse necessaria essentialiter ad valorem consecrationis, primò, quia non habentur apud omnes evangelistas; nam Lucas solùm dixit : *Accepto pane, gratias egit, et fregit, et dedit eis dicens : Hoc est corpus meum.* Non est autem credibile evangelistam in re tanti momenti omisisse verba aliqua essentialia ad valorem formæ consecrationis. Secundò quia verba illa non significant aliquid essentiale huic sacramento, sed continent solùm præceptum apostolis impositum circa sumptionem illius; et sine illis verbis manet integer sensus propositionis, quæ, cùm proferatur in personâ Christi, debet assequi veritatem sui; non est ergo dubitandum de valore consecrationis, omissis illis verbis. Illi autem Patres dicentes ab illo *Accipite* incipere verba Christi quibus conficitur hoc Sacramentum, non significant singulis verbis ex illis fieri (certum enim est quòd illud *enim* non sit necessarium), sed significant illis fieri, quia quoad partem saltem sunt activa : sicut potest etiam dici sacerdotem in Missâ offerre sacrificium, licèt non singulæ et omnes orationes aut verba quæ in Missâ recitantur, concurrant ad oblationem sacrificii; sufficit enim quòd per aliquid in Missâ contentum offeratur sacrificium.

49. Addo ulteriùs non solùm non esse necessaria illa verba, sed etiam quando de facto ponuntur, non concurrere ad valorem et effectum consecrationis. Possunt enim esse aliqua verba quæ, licèt non sint necessaria, posita tamen de facto concurrant, quale est illud : *Ego*, in formâ absolutionis, quod de facto

quando ponitur, concurrit cum aliis verbis; illa autem, *accipite et comedite*, non ita se habent; quia nullo modo concurrunt ad significandum et affirmandum illud esse corpus Christi, sed seorsim habent suam significationem diversam; atque ideò nec partialiter concurrunt ad effectum consecrationis.

50. Contra hæc tamen potest argui difficiliùs ex illâ particulâ *enim*; videtur enim doctrina supra posita esse vera, si verba illa: *Hoc est corpus meum*, proferrentur absque connexione cum præcedentibus, prout referuntur ab evangelistis et ab apostolo Paulo: *Accipite et comedite, hoc est corpus meum;* apud ipsos enim non habetur illud *enim* in consecratione corporis, sed solùm apud Matthæum in consecratione sanguinis. De facto tamen additâ illâ particulâ *enim*, videntur per illam conjungi verba sequentia cum præcedentibus, ita ut sensus et veritas totius propositionis pendeat ab utrisque verbis: redditur enim propositio causalis, dùm dicitur: *Comedite, quia hoc est corpus meum;* veritas autem et sensus propositionis causalis non pendet solùm à singulis partibus seorsim, sed etiam potissimùm à connexione unius cum aliâ, ut cùm dicis: *Quia sol lucet, dies est*, non sufficit ad veritatem propositionis quòd sol luceat et dies sit, nisi sit etiam connexio inter illa duo, quæ connexio significatur per illud *quia*. Cùm ergo verba consecrationis, prout de facto proferuntur, reddant sensum causalem, veritas eorum pendet à connexione unius partis cum aliâ; ergo de facto verba illa præcedentia attenduntur etiam ad veritatem propositionis sequentis, et per consequens verba præcedentia de facto concurrunt ad consecrationem, quia non operantur verba sequentia, nisi quatenùs sunt vera, vel quatenùs possunt esse vera, ut postea videbimus; sed non sunt vera, nisi sit vera connexio unius partis cum aliâ; ergo omnia illa verba concurrunt de facto ad efficaciam consecrationis.

51. Confirmatur quia, si sacerdos, non prolatis verbis præcedentibus, diceret: *Hoc est enim corpus meum*, propositio illa videtur simpliciter falsa et inepta, ut si ex abrupto, nullo præcedenti verbo, dicas: *Quoniam ego petii librum;* illa verba vel nullum faciunt sensum perfectum, atque ideò non erunt propositio perfecta, sed oratio imperfecta, vel certè reddunt sensum falsum, quia significant illam esse rationem dicti præcedentis, cùm tamen nullum dictum præcesserit. Cùm ergo verba consecrationis efficacia sint, quatenùs sunt propositio, et reddunt sensum perfectum, consequens est ut de facto includant verba illa præcedentia, sine quibus verba sequentia non reddunt sensum perfectum, nec habent veritatem; alioquin consecratio fiet, non per propositionem, sed per orationem imperfectam, atque adeò non fiet per affirmationem veram; omnis enim vera affirmatio debet esse propositio perfecta, ut constat ex definitione propositionis, quæ est oratio in quâ aliquid affirmatur vel negatur de aliquo.

52. Ad hanc difficultatem dupliciter responderi potest: primò verba sacramentalia quæ involvunt multiplicem veritatem, si non possunt verificari quoad omnes, et possunt quoad partem, debere saltem quoad illam partem verificari, ut sint vera quantùm fieri potest. Sic sacerdos habens tres hostias coram se, duas hordeaceas et unam triticeam, et volens omnes consecrare, ac de omnibus dicens: *Hoc est corpus meum*, non dicit verum de omnibus, nec consecrat omnes, sed unam solam quæ est capax consecrationis; quia, quamvis unica propositio de omnibus affirmet, significatio tamen est virtualiter multiplex, et verba quæ non possunt verificare se quoad totam significationem, debent saltem verificari quoad partem quoad quam possunt. Similiter si duo simul eâdem formâ baptizarentur vel confirmarentur illis verbis: *Ego vos baptizo, ego vos signo et confirmo*, etc., quorum aliquis non esset capax, eò quòd jam fuisset baptizatus, vel confirmatus, verba quidem non possent esse adæquatè vera; quia tamen possunt saltem ex parte verificari, deberent ponere illum partialem effectum, ut verificarentur quantùm possent; itaque quoties verba sacramentalia possunt resolvi per plures propositiones separatas, in quarum aliquâ possit verificari effectus sacramenti, non videtur obstare, licèt non possint verificari quoad totum significatum. Talis est illa propositio dicta de pluribus hostiis: *Hoc est corpus meum;* potest enim resolvi per plures: *Hoc, et hoc, et hoc est corpus meum;* atque ideò una pars poterit esse vera, manentibus aliis falsis. Sic etiam illa: *Ego vos baptizo*, resolvi potest per has: *Ego te baptizo, et te baptizo*, etc.; quarum una potest esse vera, cùm altera sit falsa. Similiter ergo illa propositio: *Hoc est enim corpus meum*, videtur continere virtualiter duplicem veritatem, et posse resolvi hoc modo: *Hoc est corpus meum; et hæc est ratio dicti præcedentis, cur ex eo comedere debeatis.* Potest autem esse vera quoad primam partem, licèt sit falsa quoad secundam, eò quòd non præcesserit aliquod dictum, cujus illa sit ratio; debet ergo verificari quoad illam partem in quâ salvatur effectus sacramentalis et in quâ potest esse vera, licèt altera pars sit falsa. Sic solent in summulis assignari aliquæ propositiones quas appellant *exponibiles*, eò quòd exponuntur per duas propositiones quas continent et quibus æquivalent; qualis est illa: *Tantùm Petrus currit*, quæ exponitur per has duas quas continet: *Petrus currit, et nullus alius præter ipsum currit.* Idem ergo erit dicere illam primam propositionem ac has duas, et per consequens sicut qui dicit has duas, posset dicere verum in primâ parte, licèt dicat falsum in secundâ, sic qui diceret illam primam, posset dicere partim verum et partim falsum. Similis est illa propositio: *Hoc est enim corpus meum;* videtur enim esse exponibilis per illas duas: *Hoc est corpus meum, et hæc est ratio præcedentis dicti.* Certum autem est quòd si sacerdos proferret has duas propositiones, consecraret validè per primam partem, licèt non præmisisset illa verba: *Accipite et manducate;* et ideò secunda pars esset falsa; ergo consecrabit etiam validè per illam propositionem: *Hoc est enim corpus meum*, licèt non præcedant alia verba,

cùm hæc æquivaleat quoad sensum et quoad veritatem illis duabus per quas potest exponi, atque ideò perinde sit dicere hanc ac dicere illas duas quibus æquivalet.

53. Juxta hæc ad objectionem propositam responderi potest, quando propositio causalis continet duas propositiones simplices quibus æquivalet, et in quas resolvi potest, tunc posse esse veram quoad unam partem, et falsam quoad aliam; ut si dicas: *Dabo tibi librum, quia tu postulabis*, æquivalet his duabus: *Ego dabo tibi librum, et petitio tua erit causa dandi illum;* ex quibus posset esse vera prima pars, et falsa secunda, me non petente, vel petitione meâ non movente te ad dandum librum. Unde contradictoria illius propositionis erit disjunctiva; scilicet: *Vel non dabo tibi librum, vel non erit causa dandi petitio tua.* Sic ergo illa propositio: *Hoc est enim corpus meum*, si causalis est, erit ex iis quæ æquivalent duabus propositionibus simplicibus, atque ideò, licèt sit falsa in ratione causalis seu hypotheticæ, poterit esse vera quoad partem, et hoc sufficit ad effectum consecrationis, ad quem solùm requiritur veritas simplex, quoad illam partem quâ affirmatur præsentia corporis Christi sub iis accidentibus; veritas autem causalis per accidens se habet, nec influit, etiamsi de facto detur, atque ideò priora verba, quæ solùm exiguntur ad veritatem hypotheticam et causalem, non concurrunt ad effectum consecrationis, etiamsi de facto proferantur.

54. Ad confirmationem responderi potest eodem modo: Si sacerdos, non prolatis prioribus verbis, dicat solùm illa: *Hoc est enim corpus meum*, propositionem quidem non futuram veram veritate hypotheticâ et causali, habituram tamen veritatem simplicem unius partis; et, licèt non generet sensum omninò perfectum, quia particula *enim* indicat hanc esse partem alterius propositionis hypotheticæ magis perfectæ et completæ, generaret tamen sensum quoad illam partem perfectum; quod patet, quia si cum juramento proferretur, esset capax perjurii, ut si quis diceret: *Ego enim (testis sit mihi Deus) volo tibi dare librum;* sicut sufficienter manifestaretur illis verbis voluntas testatoris, qui diceret: *Volo enim quòd servus meus Stichus omninò maneat liber.* Unde constat illam partem secundùm se esse sufficientem ad affirmandum aliquid, licèt non omninò perfectè et completè, quia particula *enim* denotat hanc partem esse unitam cum aliâ cum quâ significat et format alium sensum magis completum. Sicut hæc pars aquæ propter unionem cum aliâ fit aqua incompleta, retinet tamen secundùm se entitatem suam, quæ de se esset aqua completa, si non uniretur cum aliâ; sic illa affirmatio: *Hoc est corpus meum*, licèt per particulam *enim* uniatur cum aliâ parte, et ideò fiat pars et propositio incompleta, retinet tamen semper in se sensum illum quem secundùm se sola posset facere, et ratione cujus solius habet efficaciam ad effectum consecrationis.

55. Deinde, quidquid sit de hoc, responderi potest secundò illam propositionem non esse causalem strictè et in rigore, prout summulistæ loquuntur de causalibus. Pro quo adverte propositionem causalem dupliciter posse proferri; primò quasi indivisibiliter, simul et semel affirmando rem et causam illius; ut cùm dicis: *Quia sol lucet, dies est*, quæ est propriè hypothetica et causalis; nam, ut dixi in Philosophiâ, propositioni hypotheticæ quæ propriè est hypothetica correspondet in mente judicium quod sit qualitas simplex terminata ad totum illud objectum; et ad connexionem unius cum alio. Potest tamen secundò proferri propositio causalis divisibiliter, scilicèt priùs asserendo aliquid, et postea assignando rationem ad illud assertum comprobandum; ut cùm dico: *Expedit tibi abstinere à nimio cibo;* et statim adjungo rationem, *quia crapula et intemperantia impediunt speculationem rerum subtiliorum;* tunc enim singulæ partes seorsim habent suam significationem et suam veritatem, solùmque conjunguntur continuatione sermonis. Imò potest contingere quòd secunda propositio sit vera in se, licèt non benè probet primam, et licèt prima sit falsa, ut si dicas de Eucharistiâ: *Hic cibus est omninò relinquendus, quia continet verum corpus Christi;* prima propositio est omninò falsa, secunda vera, sed quæ non probat primam. Hæ autem non sunt propriè propositiones hypotheticæ neque causales de quibus agunt summulistæ, sed possunt appellari argumenta, et rationes quæ subjiciuntur ad probandum assumptum. Sicut ergo propositio priùs assumpta habet suam significationem completam et suam veritatem, antequàm subjiciatur ejus probatio in propositione sequenti; sic propositio subsequens, quæ assumit ad probandam præcedentem, habet suam significationem et suam veritatem distinctam. Talis est sensus illorum verborum: *Accipite et comedite; hoc est enim corpus meum.* Sunt enim duæ vel tres propositiones continuo sermone prolatæ, sicut si dicas: *Hic cibus comedendus vobis est, quod probatur quia hoc est corpus meum;* ubi sunt tres propositiones continentes diversam veritatem. Prima dicit hunc cibum esse comedendum; secunda, hoc esse corpus Christi, tertia denique asserit quòd prima propositio probatur benè per secundam, vel quòd objectum secundæ est ratio movens ad comedendum illum cibum; hoc enim significat illa particula *enim* interposita; atque ideò sunt ibi tres veritates affirmatæ correspondentes illis tribus propositionibus. Ad veritatem ergo consecrationis non attenditur nisi ad secundam propositionem, et ejus veritatem; aliæ autem duæ, licèt de facto proferantur, et sint etiam veræ, per accidens tamen se habent ad effectum consecrationis.

56. Confirmatur à simili ex verbis quibus Græci utuntur in consecratione: *Hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur;* ex quibus illa posteriora: *Quod pro vobis tradetur;* non concurrunt ad effectum consecrationis, quia, licèt connectantur cum præcedentibus per illud relativum *quod*, non tamen faciunt unam indivisibilem propositionem, sed duas diversas, quarum prima est independens à secundâ; sicut etiam in consecratione calicis apud Latinos illa verba: *Qui pro vobis effundetur*, etc., non faciunt unam propositionem

indivisibilem cum prioribus verbis : *Hic est calix sanguinis mei ;* sed propositiones diversas juxta veriorem sententiam, ut dicemus sectione sequenti ; quod idem contingere potest quando sermo sequens conjungitur cum præcedenti per conjunctionem *et*. Si non plura dixisti de Petro, poteris postea conjungere aliud per illam conjunctionem *et*, dicendo : *Et idem Petrus venit postea Romam*, etc.; tunc autem sicut veritas præcedentium non pendet à veritate hujus quod addis, sic nec veritas hujus pendet à veritate præcedentium ; nam, licèt conjunctio *et* possit facere propositionem hypotheticam copulativam propriam, non tamen semper habet illam vim, sed apponitur ad continuandum sermonem. Unde sicut post consecrationem hostiæ dicimus : *Simili modo postquàm cœnatum est*, etc., possemus dicere : *Et postquàm cœnatum est*, etc.; tunc autem illud *et* certum est quòd non faceret dependentem unam partem ab aliâ ; jam enim supponerentur vera verba præcedentia, et ut vera habuisse suum effectum. Sic ergo dicendum est de illâ particulâ *enim*, quæ non apponitur ad faciendam unam propositionem hypotheticam indivisibilem cum præcedentibus, sed ad continuandum sermonem, adjungendo rationem præcedentium, et affirmando aliquid novum quod sit ratio præcedentium.

57. Unde ad objectionem propositam respondetur, quidquid sit de causalibus illis, quæ sunt propositiones hypotheticæ propriæ et simplices, in aliis tamen causalibus compositis, quæ divisibiliter significant, affirmando priùs unum et postea aliud, non pendere veritatem posterioris partis à veritate prioris, sed esse independentem, atque adeò ratione suî absque concursu verborum præcedentium posse causare effectum consecrationis, ad quam solùm attenditur sensus illius partis, quæ affirmat præsentiam corporis Christi.

58. Ad confirmationem respondetur, etiam non prolatis verbis illis : *Accipite et manducate*, futuram veram secundam propositionem : *Hoc est corpus meum*, et habituram sensum quantùm sufficit ad causandum suum effectum. Sicut in exemplo posito, si sacerdos, non consecratâ hostiâ, per errorem velit consecrare calicem, incipiens ab illis verbis : *Simili modo postquàm cœnatum est*, etc., consecrabit procul dubio calicem, etiam in sententiâ Scoti exigentis necessariò illa verba præcedentia : *Qui pridiè quàm paterentur*, etc., ad valorem consecrationis, quia, licèt tunc illæ particulæ : *Simili modo*, non haberent sensum verum, cùm referrent ad alium modum priùs relatum, et tunc nihil relatum fuisset, cætera tamen verba haberent suum sensum et suam significationem, ratione cujus causarent suum effectum. Sicut si sacerdos absolvens, non præmissis illis verbis : *Auctoritate ipsius absolvo te ab omni vinculo excommunicationis*, etc., inciperet immediatè dicens : *Deinde eâdem auctoritate absolvo te à peccatis tuis*, etc., nemo dubitaret de valore illius absolutionis, licèt illa particula, *deinde*, et illæ aliæ, *eâdem auctoritate*, referrent ad aliquid præcedens, quod tunc nullum fuit. Unde potest desumi argumentum, quia de facto in Sacramento Pœnitentiæ illa sola verba : *Ego te absolvo*, etc., sunt forma Sacramenti, nec verba præcedentia concurrunt ad effectum Sacramenti, licèt sensus horum videatur connecti cum sensu præcedentium per illas particulas : *Deinde eâdem auctoritate*, quia nimirùm absque illis manet sensus verborum sequentium, et possunt retinere suam veritatem, ad quam solam attenditur ad effectum illius Sacramenti ; ergo similiter dicendum est de verbis illis : *Accipite et manducate*, cum quibus videntur connecti verba sequentia per particulam *enim ;* cùm etiam sine illis possint verba consecrationis retinere suum sensum, quantùm sufficit ad ponendum effectum.

59. Dixi, absque verbis præcedentibus retinere verba sequentia sensum suum, *quantùm sufficit ad ponendum suum effectum*, quia non nego, omissis verbis : *Accipite et manducate*, non habitura verba sequentia totum sensum completum, quem modò habent ; imò, quoad illud *enim*, sensus maneret imperfectus et aliquo modo falsus, quia particula illa, ut dixi, significat implicitè illam veritatem esse rationem præcedentis dicti ; cùm ergo nullum fuerit dictum præcedens, non verificabitur quoad illam partem ; quia tamen absque verificatione illius partis possunt verba verificari quoad præsentiam corporis Christi, quam affirmant, et ratione cujus solius affirmationis habent efficaciam, ideò dixi absque verbis præcedentibus retinere suum sensum, quantùm sufficit ad ponendum suum effectum sacramentalem. Sed de his satis ; quid verò significet illud *hoc*, dicemus infra, sectione septimâ.

SECTIO IV.

De verbis necessariis ad consecrationem calicis.

60. Verba quibus Romana Ecclesia utitur in consecratione calicis, hæc sunt : *Hic est enim calix sanguinis mei, novi et æterni testamenti, mysterium fidei, qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum*. Controversia est an hæc omnia requirantur ad valorem consecrationis. Prima sententia celebris est affirmativa, quam indicat S. Thomas in præsenti, q. 78, art. 3, et sequuntur plures Thomistæ, præsertim ex antiquioribus, quos refert Vasquez in præsenti, disp. 198, c. 2, quia eodem ritu et tenore à sacerdote consecrante proferuntur, et iisdem characteribus majoribus in Missali notantur.

61. Hæc sententia habet contra se validissima argumenta. Primum, et præcipuum est ex usu Ecclesiæ, quæ magnâ ex parte illis verbis, non omnibus utitur in consecratione calicis ; sed in diversis Liturgiis aliqua ex illis omittuntur. In missâ Jacobi apostoli fratris Domini, quæ habetur in tom. 4 vel 6 Biblioth. Patrum, solùm dicitur : *Hic est sanguis meus novi testamenti, qui pro vobis et multis effunditur, et datur in remissionem peccatorum*. In Liturgiâ S. Basilii, quâ utuntur Græci, quæ ibidem habetur : *Iste est sanguis meus ille novi testamenti, qui pro vobis et pro multis effunditur et spargitur in expiationem culparum, et remissionem peccatorum, atque in vitam æternam*. In Liturgiâ S. Joan. Chrysostomi, quâ Græci etiam com-

muniter utuntur : *Hic est sanguis meus novi testamenti, qui pro vobis et pro multis effusus est* (vel, ut alii meliùs vertunt, *effunditur*) *in remissionem peccatorum.* In missâ Æthiopum, quæ creditur composita ab apostolo Matthæo, quæ in eodem loco Bibliothecæ habetur, sic dicit : *Hic est calix sanguinis mei, qui pro vobis effundetur, et pro redemptione multorum, Amen.* In missâ quâ Mozarabes in Hispaniâ usi sunt, compositâ à S. Leandro vel Isidoro, quæ habetur in tom. 2 Auctuarii Bibliothecæ Patrum versùs finem in missâ de S. Jacobo, forma hæc est : *Hic est calix novi testamenti in meo sanguine qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* In quibus omnibus omittuntur illæ particulæ, *æterni*, et *mysterium fidei ;* in aliquibus autem etiam illæ : *Novi testamenti.* Iis addere possumus liturgias quibus Christiani Maronitæ utuntur, quæ, quia diversæ sunt, et pro varietate dierum eis utuntur, diversa etiam verba continent. In Liturgiâ S. Sixti papæ, quæ scilicet composita creditur à S. Sixto papâ, forma est : *Hic est enim calix sanguinis mei novi testamenti.* In aliis verò liturgiis, scilicet S. Joannis evangelistæ, sanctorum apostolorum, S. Eustasii, S. Joannis patriarchæ, verba sunt : *Hoc est corpus meum ; hic est sanguis meus.* In Liturgiâ sancti Marci evangelistæ : *Corpus meum est hoc ; sanguis meus est hic.* In Liturgiâ S. Matthæi Pastoris : *Hoc caro mea est ; hoc sanguis meus est.* Quas formas ex Missali manuscripto Maronitarum à Monto Libano Romam misso dedit mihi perdoctus vir Victorius Scialach abbas S. Gregorii natione Maronita, et in urbe Româ à multis annis linguarum publicus interpres. Dici autem non potest eas omnes provincias et sanctissimos Patres Ecclesiæ essentialem formam consecrationis ignorâsse ac omisisse, atque adeò caruisse vero sacrificio per tot secula ; præsertim cùm Romana Ecclesia, quæ aliarum magistra est, eos nunquàm correxerit, sed toleraverit ; neque in concilio Florentino, ubi alia quæ difficilia apparebant de ritu Græcorum, fuerunt examinata, circa hoc quidquam difficultatis illis objectum fuerit à pontifice, imò apertè suppositum ibi sit Græcos Sacramentum Eucharistiæ conficere, et valida verba proferre, cùm rogati fuerint, sessione ultimâ, cur post verba consecrationis adjungerent preces quibus conversionem quasi nondùm factam à Deo petebant.

62. Secundò impugnatur illa sententia auctoritate Patrum, Græcorum et Latinorum, qui de formâ consecrationis necessariâ loquentes, non afferunt illa omnia verba. Ii sunt Ambrosius, lib. 4 de Sacrament., c. 5 ; Eusebius Emissenus, relatus in c. *Quia corpus*, de Consecrat., dist. 2, ex sermone de Corpore et Sanguine Christi, qui est in tom. 9 Operum Hieronymi ; auctor sermonis de Cœnâ Domini, apud Cyprianum ; Justinus, in 2 Apolog., in fine ; qui solùm afferunt pro formâ verba illa : *Hic est sanguis meus ;* Chrysostomus etiam, homil. de Proditione Judæ, et Damascen., l. 4 de Fide, c. 14, formam referunt his verbis : *Hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur*, vel *frangetur ;* et : *Hic est sanguis meus, qui pro vobis effunde-tur*, seu *effunditur*. Postea verò Damascenus, agens de effectu verborum, solùm refert illa verba : *Hoc est corpus meum ;* et : *Hic est sanguis meus ;* quibus virtutem tribuit convertendi panem et vinum.

63. Tertiò arguitur ex Evangelio, et Paulo, 1 ad Cor. 11. Constat enim ab illis non referri à singulis omnia illa verba ; imò neque ab omnibus aliqua ; non est autem credibile in re tanti momenti aliquem evangelistam aut Paulum Corinthios instruentem ex traditione dominicâ, omisisse formam debitam ad valorem, præsertim cùm evangelistæ subdant præceptum Christi faciendi id quod ipse fecisse narratur, illis verbis : *Hoc facite*, etc.

64. Quartò arguitur, quia sicut in consecratione calicis Christus dixit : *Qui pro vobis effundetur*, sic in consecratione corporis dixit : *Quod pro vobis tradetur ;* et tamen hæc verba necessaria non sunt ad valorem, ut constat ex usu Latinæ Ecclesiæ, quæ illa verba omittit, licèt Græci ea etiam proferant ; non ergo est cur dicamus magis fuisse necessaria illa verba ad consecrationem calicis, cùm ex modo dicendi Christus æquè ea usurpaverit in utriusque speciei consecratione, et ex illis verbis : *Hoc facite*, etc., non magis potuerit colligi præceptum Christi de apponendis illis verbis in consecratione sanguinis quàm corporis.

65. Quintò, arguit P. Vasquez, n. 26, ex Tridentino, sess. 13, c. 4, ubi Patres, ex veritate verborum Christi, cùm dixit illud esse corpus suum, colligunt conversionem panis in corpus, et vini in sanguinem ; quam quidem conversionem vini debuerunt colligere ex veritate verborum Christi ; quibus dixit illum esse suum sanguinem. Supponit ergo concilium illa verba debuisse esse vera, ubi primùm prolata fuerunt à Christo ; ergo debuerunt habere effectum, antequàm proferrentur omnia verba subsequentia ; jam enim verum erat Christum dixisse illum esse sanguinem suum, atque ideò jam procedebat argumentum concilii ad colligendam conversionem vini in sanguinem ex eo quòd Christus dixerat illum esse suum sanguinem ; unde videntur omninò adversari definitioni Tridentini, qui negant illis solis verbis : *Hic est sanguis meus*, converti vinum in sanguinem Christi.

66. Possent tamen hujus argumenti vim subterfugere adversarii dicendo colligi quidem benè ex veritate verborum Christi conversionem vini in sanguinem, non tamen colligi ante finem prolationis omnium verborum, quia veritas propositionis de præsenti attenditur solùm in fine prolationis. Unde, si Christus dixisset illa sola verba : *Hic est sanguis meus*, colligeretur benè in fine illorum factam esse conversionem : nunc autem, cùm non dixerit illa sola, colligitur quidem conversionem factam in fine orationis ; dubium tamen est, quando fuerit orationis finis, qui considerari debet ad veritatem illius ; de quo puncto concilium nihil dixit. Aliunde tamen probari potest finem illum non esse quando tota illa oratio absolvitur, sed quando prolata sunt verba sufficientia ad significandam conversionem, quo supposito, urget argumentum concilii ad probandum conversionem fieri ante

verba subsequentia, quia ante illa significatur sufficienter verbis præcedentibus, ut postea videbimus.

Ratio ergo à priori hæc est, quia verba sacramentalia faciunt quod significant; illa autem verba : *Hic est sanguis meus*, antecedenter ad verba sequentia significant illum esse sanguinem Christi; ergo id efficiunt, antequàm alia verba proferantur.

67. Dices : Hæc ratio nimiùm probat, quia probat non potuisse institui hoc Sacramentum, ita ut necessaria essent omnia illa verba ad consecrationem; nam tunc etiam priora verba significarent illum esse sanguinem Christi; ergo id deberent operari ante verba sequentia. Consequens autem non admittitur, imò negatur expressè à Suarez in præsenti, disp. 60, sect. 1, § *Sed ad hæc omnia;* ubi fatetur planè potuisse à Christo institui ut necessaria ad consecrationem illa omnia verba. Ego tamen consequenter existimo non potuisse institui omnia illa verba ut necessaria ad effectum consecrationis, retentis prioribus verbis in suâ significatione rigorosâ quam nunc habent, quia cùm per priora affirmetur de præsenti illum esse sanguinem Christi, non poterant esse vera in sensu rigoroso, si non contineretur sanguis Christi sub illis speciebus in fine illius propositionis, quia, licèt illa propositio connectatur cum sequenti, est tamen diversa propositio faciens sensum perfectum, et habens distinctam veritatem, ut si dicas : *Hic est summus pontifex, quem quidem ego veneror ut Christi vicarium*, sunt duæ propositiones, quarum prior potest esse vera, licèt posterior esset falsa, nec pendet sensus aut veritas prioris à veritate posterioris. Alioquin, si post illa priora verba narraretur per horam tota vita pontificis, nondùm esset completa propositio prima, neque adhuc esset vera, quod nemo concedet. Similiter, si post illa verba : *Hic est sanguis meus*, aliquis attexeret longam narrationem et laudes sanguinis Christi per horam, nemo dicet priorem propositionem non esse veram, nec exigere ad sui veritatem præsentiam sanguinis Christi ante finem horæ. Consequenter itaque fatendum videtur verba illa non potuisse à Christo institui pro formâ, retentâ suâ rigorosâ significatione, ita tamen ut non haberent effectum ante prolationem omnium verborum subsequentem; quod non obscurè indicat P. Vasquez, dicto n. 26 et 27; dùm probat ex veritate illorum verborum : *Hic est sanguis meus*, colligi præsentiam sanguinis ante prolationem verborum subsequentium, supponens non potuisse aliter esse vera, scilicet in sensu rigoroso.

68. Urgebis, in formâ Baptismi verba illa : *Ego te baptizo*, non habere suum effectum, antequàm proferantur verba sequentia : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti*, quia nimirùm omnia illa verba instituta sunt à Christo ut necessaria ad effectum Sacramenti, et ideò suspenditur veritas priorum verborum usque ad finem; ergo idem potuit fieri in formâ Eucharistiæ. — Respondetur verba illa : *Ego te baptizo*, in sensu in quo proferuntur, adhuc esse vera, non obstante illo modo institutionis, quia vel sensus immediatus eorum verborum est ablutio materialis, ad quam significandam instituta sunt ab hominibus illa verba, et hanc quidem significant etiam ante prolationem verborum sequentium; nondùm tamen habent significationem sacramentalem gratiæ, quia hæc non inest illis verbis solis, sed omnibus completè sumptis; hæc autem significatio Sacramentalis non attenditur ad veritatem quam verba habent ut verba humana sunt; hæc enim veritas desumitur non ex effectu, sed ex objecto quod ex institutione hominum illa verba significant. Sic verba formæ in Sacramento Matrimonii : *Accipio te in meam*, non sunt vera quia ponunt gratiam, sed quia supponunt consensum internum, quem ex hominum institutione significant; illis autem ut veris superadditur institutio sacramentalis ad significandam gratiam sine quâ adhuc essent vera. Sic verba illa : *Ego te abluo*, immediatè solùm videntur significare ablutionem materialem præsentem, ex cujus positione sunt vera; illis autem ut veris superadditur significatio sacramentalis, quâ significant ablutionem internam. Veritas itaque verborum illorum, ut signa humana sunt, desumitur solùm ex objecto, scilicet ablutione externâ, de quâ loquuntur; et hæc significatio est antecedenter ad verba sequentia; veritas autem eorum verborum, ut sunt signa sacramentalia, desumitur ab effectu gratiæ quem causant, et ad hunc significandum expectantur verba sequentia, quia hunc non significant ut verba humana sunt, sed ut signa ad placitum instituta à Christo. Verba verò consecrationis significant sanguinem Christi præsentem etiam ex hominum institutione; nam, licèt homines non dederint illis infallibilitatem in significando, dederunt tamen illis significare sanguinem præsentem, quando eas voces instituerunt ut voces humanas, et ab hâc institutione hominum debet regulari earum veritas; unde si non esset sanguis Christi præsens, non essent vera verba illa, quia non datur à parte rei objectum quod ex hominum institutione significant.

69. Vel secundò dici potest, etiamsi illa verba : *Ego te baptizo*, usurpentur ad significandam immediatè ablutionem non externam, sed internam et spiritualem, etiam ut voces humanæ sunt, adhuc esse vera, quia non affirmant de præsenti in toto rigore, sed præsentiâ morali. Quod quidem fatendum est, etiamsi intelligantur de ablutione externâ; nam, licèt ablutio præcesserit vel subsequatur immediatè prolationem verborum, adhuc verba sunt vera, quia non significant ablutionem metaphysicè, sed moraliter præsentem; potuerunt ergo sine periculo falsitatis assumi ad significandam gratiam et ablutionem internam, quæ fiat absolutis verbis sequentibus, quia significant ablutionem internam, non metaphysicè, sed moraliter præsentem; quod in Sacramento Ordinis et Confirmationis eodem modo procedit. Atverò verba consecrationis non ita se habent : usurpantur enim ad significandam præsentiam objecti non moralem, sed rigorosam; ideò dixi non potuisse, retentâ significatione rigorosâ, et sensu quem nunc

habent, institui cum dependentiâ à verbis subsequentibus, quia tunc non significarent præsentiam objecti sui rigorosam, sed moralem, et in sensu minùs stricto. Sic etiam verba in formâ absolutionis non possunt, retento sensu quem nunc habent, significare absolutionem aut remissionem peccati præsentem solùm moraliter, quia instituta sunt ad significandum in sensu rigoroso de præsentiâ strictâ. Unde nec illa verba : *Ego te absolvo*, retentâ significatione et sensu rigoroso quem nunc habent, potuerunt fieri dependentia, quoad suî veritatem à verbis subsequentibus, *in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti;* quæ solùm sunt invocatio Trinitatis, et supponunt priorem propositionem de præsenti perfectam, atque ideò jam veram, quia illa verba, etiam prout humana, significant remissionem, et accipiuntur in sensu præsenti rigoroso ; non ergo potuerunt, retentâ câdem significatione, institui ad causandum dependenter à verbis illis subsequentibus ; hoc enim esset non significare præsentiam sui objecti rigorosam, sed moralem.

70. Dicunt potuisse verba illa : *Hic est sanguis meus*, institui cum dependentiâ à verbis subsequentibus ad causandum effectum, adhuc retento sensu rigoroso de præsentiâ objecti, quia potuerunt verba subsequentia adjici non per modum novæ propositionis diversæ, sed ut partes prioris propositionis, tenentes se ex parte prædicati, et ut determinationes ipsius. Ut si dicas : *Hoc est corpus meum crucifigendum ;* tunc enim illud *crucifigendum* est pars prioris propositionis, quæ nondùm censetur absoluta ante illius prolationem ; sic qui dicit : *Hic est sanguis meus effundendus*, non absolvit propositionem antequàm proferat omnia illa verba, atque ideò non erit contra veritatem illius propositionis de præsenti, etiam in sensu rigoroso, si non ponatur sanguis usque ad finem totius propositionis. Eodem ergo modo proferri possent verba illa in consecratione calicis, ut partes prioris propositionis, et ut determinationes prædicati ; idem enim videtur : *Hic est sanguis meus effundendus*, ac dicere : *Hic est sanguis meus, qui effundetur*, etc. Poterit ergo veritas priorum verborum non poni, donec omnia proferantur, qui videtur esse sensus intentus à S. Thomâ, hoc art. 3, qui ideò omnia illa verba dicit esse de substantiâ formæ, quia sunt determinationes prædicati prioris propositionis.

71. Hæc responsio adhuc difficilis est, quia illa verba sequentia, vel determinant prædicatum præcedens limitando illud (ut quando dico : *Dabo tibi librum, quem accepi à Petro*, ubi verba sequentia limitant librum de se indifferentem ad hunc et illum), vel non limitant sanguinem, sed explicant aliqua prædicata ejusdem sanguinis. Si primum dicatur (prout videntur indicare illi auctores), videntur sequi multa inconvenientia. Nam inprimis eodem modo in consecratione corporis verba illa : *Quod pro vobis tradetur*, quæ Christus addidit, et Græci retinent, essent limitatio præcedentis prædicati, atque ideò Latini consecrantes absque eâ limitatione non usurparent verba in sensu in quo à Christo sunt usurpata. Deinde, si per verba sequentia limitatur sanguis ad illum qui effundendus erat, ergo, quando Christus consecravit in cœnâ, positus fuit ex vi verborum aliquis sanguis in Eucharistiâ, qui nondùm erat in venis, quia credibile est illo tempore intermedio à cœnâ usque ad mortem multas partes sanguinis productas fuisse virtute nutritivâ, quæ postea effusæ fuerunt. Si ergo verba consecrationis significabant illum et solùm sanguinem effundendum, debebat poni ille qui postea erat producendus ; è contra verò aliquæ partes sanguinis nunc ponentur in calice, non ex vi verborum, quia certum videtur moraliter non fuisse totum sanguinem Christi effusum ; cùm enim sit humor crassus, non potest ita effundi, ut non maneant aliquæ guttæ adhærentes venis, ut experientiâ constat, quando jugulatur homo vel ovis. Illæ ergo guttæ non ponentur ex vi verborum, si *sanguis* nunc non significat utrumque sanguinem Christi, sed illum solùm qui effundendus erat. Consequens autem videtur absurdum ; nam concilia, sicut dicunt corpus poni ex vi verborum in hostiâ, sic dicunt sanguinem poni ex vi verborum in calice ; corpus autem totum ponitur ex vi verborum ; ergo et sanguis totus ponitur ex vi verborum in calice.

72. Quod confirmari potest ex Tridentino, sess. 13, c. 3, ubi probat totum Christum sub vini specie contineri, ex eo quòd corpus ponatur sub speciebus vini per concomitantiam simul cum animâ et divinitate ; sanguis verò ex vi verborum. Postquàm enim dixit sanguinem esse ex vi verborum, corpus verò animam et divinitatem per concomitantiam, concludit : *Quapropter verissimum est tantumdem sub alterutrâ specie atque sub utrâque contineri ; totus enim et integer Christus sub panis specie, totus item sub vini specie existit.* Quod tamen non probaretur sufficienter, si non esset totus sanguis ex vi verborum ; non enim fuissent sufficienter enumeratæ omnes Christi partes, si restaret alia præter corpus, animam et divinitatem, quæ non essent ex vi verborum in calice ; fatendum ergo est totum Christi sanguinem poni ex vi verborum, atque ideò non apponi verba sequentia ad limitandum sanguinem Christi, sed ad declarandam ejus effusionem et efficaciam.

73. Si verò hoc secundum concedatur, non esse scilicet verba limitantia, sed quibus explicantur magis sanguinis prædicata, tunc rursùs dupliciter id intelligi potest, primò, ita ut verba illa sequentia contineant propositiones diversas à primâ ; et tunc clarum videtur priora verba retinere suum sensum et veritatem completam ante prolationem sequentium : singulæ enim propositiones faciunt sensum perfectum independenter à sequentibus, et per consequens singulæ habent suam veritatem independenter à sequentibus. Secundò potest id intelligi ita ut verba sequentia constituant et compleant eamdem propositionem cum præcedentibus, ut si dicas : *Hoc est corpus Christi carneum*, illud prædicatum *carneum* non facit propositionem diversam, sed pertinet ad eamdem, non limitans corpus Christi, cùm non esset corpus Christi indifferens ad carneum et non carneum ; sed expli-

eans magis aliquod præ licatum ejusdem corporis. Sic verba illa sequentia, *novi testamenti*, etc., possunt pertinere ad eamdem propositionem, non limitando sanguinem Christi, sed explicando magis aliqua ejus prædicata; atque ideò veritas propositionis debet expectare finem illius, et per consequens prolationem omnium verborum subsequentium.

74. Sententiam S. Thomæ in hoc sensu intellectam et sic explicatam defendunt aliqui, qui planè concedunt posse fieri validam consecrationem per illa sola verba : *Hic est sanquis meus*; dicunt tamen de facto alia etiam verba concurrere, quia de facto adduntur ut partes ejusdem propositionis, et complentes ejus sensum cum aliis verbis prioribus. Et quidem si sententia illa in aliquo sensu existimanda est probabilis, in hoc sensu debet explicari. Nec video quo alio sensu intelligendus sit P. Suarez, ne sibi apertè contradicat, dùm, sect. 1, relatâ primâ sententiâ, subdit illam opinionem esse valdè probabilem; postea verò, § *Secundum et urgentissimum argumentum*, dicit esse plusquàm temerariam sententiam negantem Græcos conficere validum Sacramentum absque illis verbis subsequentibus. Debet ergo in primo loco sermo esse de sententiâ eo modo explicatâ, ut diximus, non exigente ut necessaria omnia illa verba, sed concedente illis omnibus de facto influxum, eò quòd de facto omnia pertineant ad componendam eamdem propositionem. In secundo autem loco loquitur de sententiâ exigente omninò illa verba ad valorem, ita ut absque illis nullo modo valida possit esse consecratio; quam sententiam meritò improbabilem existimant.

75. Cæterùm adhuc eo modo explicata illa sententia difficilis est; primò, quia difficile est quòd omnia illa verba pertineant ad unam propositionem; nam licèt id concederetur de illis *novi et æterni Testamenti, mysterium fidei*, non tamen id potest dici de illis aliis *qui pro vobis et pro multis effundetur*, etc. Alioquin totum Symbolum apostolorum dicetur esse una sola propositio, quia ejus partes et clausulæ connectuntur per relativum *qui*, aut per conjunctionem *et*. Similiter caput illum tertium Lucæ in quo ponitur series progenitorum Christi sub illis vocibus, *qui fuit Heli, qui fuit Mathat*, etc., contineret unicam solùm propositionem cujus tota veritas penderet ab ultimis verbis, et quæ tota esset falsa, et quoad nullam partem esset vera, si aliqua ex illis generationibus falsa esset, quod tamen nemo dicet; non ergo intendunt homines suspendere sensum et affirmationem usque ad finem concionis vel capitis, eò quòd unam clausulam connectant cum aliâ per illud relativum *qui*, sed singulis partibus facientibus sensum perfectum, suam affirmationem et veritatem attribuunt. Unde etiamsi post verba consecrationis : *Hoc est corpus meum*, sacerdos prosequeretur orans et dicens, *quod corpus peto, ut sit mihi in salutem*, etc., nemo diceret consecrationis effectum suspendi usque ad finem verborum sequentium; eò quòd pertinerent ad eamdem propositionem, quod milie aliis exemplis posset comprobari.

76. Secundò quia, etiamsi daremus verba illa sequentia pertinere ad eamdem propositionem præcedentem ut partem illius, adhuc non sequitur effectum consecrationis suspendi debere usque ad finem illorum verborum : quando enim verba sequentia non variant sensum propositionis, sed deserviunt ad illum magis explicandum, priora verba habent suam veritatem ante prolationem posteriorum, si ante illam prolationem habent sensum perfectum, verbi gratiâ, si consecrans diceret : *Hoc est corpus meum pretiosum*, consecratio fieret ante prolationem illius vocis *pretiosum*; quod pro indubitato supponit Suarez, in præsenti, disp. 60, sect. 1, § *Unde argumentor secundò*, et Vasquez, disp. 198, num. 48, ubi adducto exemplo, si quis baptizans adderet : *In nomine Patris, et Filii et Spiritûs sancti ab utroque procedentis*; negat differendum effectum baptismi usque ad prolationem postremi verbi, *ab utroque procedentis*, sed affirmat ponendum esse, ubi primum profertur *Spiritûs sancti*.

77. Ratio autem horum omnium ea videtur esse quòd scilicet ad veritatem propositionis non requiritur quòd ejus sensus explicatus sit omnibus modis, sed sufficit si jam sit significatus per voces sufficientes, absque intentione limitandi aut variandi illum per verba sequentia. Unde si aliquis dicat : *Hæc est sententia Marci Tullii Ciceronis*, propositio est vera et perfecta, etiam ante illud *Ciceronis*, quia verba præcedentia significant sufficienter suum sensum, licèt meliùs explicetur per ultimam vocem. Porrò ante ultimam vocem propositionem habere sensum perfectum et veritatem, constat quia, si aliquis in mortis articulo vellet dicere : *Instituo hæredem fratrem meum Petrum*, prolatis autem illis primis verbis : *Instituo hæredem fratrem meum*, ante prolationem illius nominis, *Petrum*, moreretur, adhuc Petrus existimaretur hæres institutus, si alius frater mortui non esset; ergo priora verba habuerunt sensum perfectum et veritatem independenter à prolatione ultimi, quia nimirùm per priora sufficienter explicuerat suam mentem, licèt non ita perfectè sicut si protulisset ultimum. Hoc ipsum constat in ipsâ ultimâ syllabâ verborum formæ, cujus prolatio, licèt longiùs protrahatur, non tamen expectatur tota ejus prolatio ad effectum; sed ubi primum profertur, quantùm sufficit ad significandum et reddendum sensum perfectum, fiet effectus, quia jam verba habent veritatem, ut omnes communiter supponunt; licèt Vasquez, ubi supra, num. 37 et 38, contrarium immeritò supponat, in quo non videtur satis consequenter loqui; nam si partes posteriores prolationis quæ necessariæ non sunt ad sensum possunt adhuc suspendere et retardare effectum, ut tota prolatio concurrat sicut tota significat, sic verba posteriora quæ necessaria non sunt, poterunt suspendere et retardare effectum, quia concurrunt ad significandum eumdem sensum cum præcedentibus. Consequentiùs itaque loquuntur qui negant suspendi effectum ob longiùs protractam prolationem ultimæ syllabæ : quid enim si aliquis eam musicè cantaret, et notarum diversitate ac repetitione protraheret per nimium tempus ? Sicut ergo illæ partes posteriores syllabæ, licèt faciant

priores cum ipsis meliùs significare, adhuc non concurrunt, nec retardant effectum; sic de verbis sequentibus, licèt clariorem faciant sensum priorum, non ideò tamen dicendum est quòd debeant concurrere aut retardare effectum priorum, quibus jam sensus perfectus significatus fuit.

78. Confirmatur hæc ratio ex absurdis quæ sequerentur si verba sufficientia jam prolata non operarentur ob futuram prolationem aliorum verborum. Hinc enim fieret ut, si postea casu aliquo ultimum verbum non proferretur, vel non benè proferretur, forma non haberet effectum, etiamsi absque illo ultimo verbo sensus constaret; v. g., si in formâ absolutionis aliquis proferret : *Ego te absolvo à peccatis*, et postea vel per oblivionem vel propter aliud impedimentum non proferret *tuis*, pœnitens non esset verè absolutus, quod quidem absurdum videtur. Nam si episcopus consecrans sacerdotem proferret illa verba : *Accipe potestatem missas celebrandi*, postea verò non proferret, vel non benè proferret illa verba, *tam pro vivis quàm pro defunctis*, illa ordinatio valida judicaretur, quia jam per priora verba fuisset sufficienter explicata potestas sacerdotii; ergo et ille alius judicaretur sufficienter absolutus per illa verba : *Ego te absolvo à peccatis*, cùm per illa sufficienter explicata sit remissio peccatorum. Quod à simili ostendi potest in ipsâ materiâ proximâ sacramenti; nam, sicut per omnia verba intendit minister significare sensum formæ, sic per totam applicationem materiæ intendit significare gratiam et intentionem suam; et tamen, prolatâ formâ Baptismi, si adhuc perseveret effusio aquæ supra puerum, non suspenditur effectus Baptismi usque ad finem effusionis, sed statim ubi primùm effusa est aqua sufficiens, et prolata sunt verba, fit effectus, unde si statim moreretur minister, antequàm effunderet totam aquam quam ab initio effundere cogitaverat, adhuc ille puer judicabitur baptizatus. Similiter si episcopus confirmans, prolatis verbis et unctâ sufficienter fronte cum chrismate, adhuc progrediatur extendens unctionem ulteriùs, non ideò suspendetur effectus Sacramenti, nec censebitur irritum Sacramentum, etiamsi episcopus morte vel alio impedimento interveniente, non progrederetur ulteriùs in unctione, nec extenderet quantùm ab initio cogitaverat. Idem ergo dicendum videtur de formâ quam, licèt minister non proferat quantùm cogitârat, dùm tamen proferat quantùm satis est ad faciendum sensum et significandam intentionem et mentem, Sacramentum censebitur perfectum; eadem enim videtur esse quoad hoc ratio de formâ et de materiâ.

79. Porrò ex illâ doctrinâ quam impugnamus, sequi illa absurda quæ in sequelâ intulimus, hoc est, omissâ illâ particulâ, *tuis*, v. g., in formâ absolutionis, non fore validam absolutionem, probatur facilè quia supponimus ab initio ministrum habuisse intentionem proferendi omnia illa verba; quando verò dixit, *à peccatis*, casu aliquo reliquit particulam sequentem, *tuis*. Quo supposito, non apparet juxta illam sententiam quando dari possit effectus Sacramenti : non enim datur quando dixit : *à peccatis*, quia adhuc poterat adjungere, *tuis*; ergo deberet expectari, si adjungebatur. Neque etiam potuit dari effectus quando minister decrevit non adjungere, *tuis*; tunc enim jam verba præcedentia non sunt, sed potiùs transiit morula post eorum omnium finem; verba autem sacramentalia, positâ materiâ, non possunt non operari, nec eorum effectus potest suspendi; alioquin esset in potestate ministri, prolatis verbis ex se sufficientibus, suspendere effectum Sacramenti per aliquod tempus, dùm interim deliberaret de adjungendo vel non adjungendo aliquo alio verbo, ita ut si postea decernat non adjungere aliud, tunc detur effectus aliquandiù, postquàm alia verba omninò transierunt; quod quidem nemo, ut credo, concedet, quia verba debent significare de præsenti; tunc autem significarent de futuro, cùm effectus poneretur longiùs post finem verborum. Fatendum ergo est verba habere sensum perfectum, et veritatem suam, ubi primùm prolata sunt quæ sufficiunt, etiamsi restent proferenda alia quæ eumdem sensum magis perfectè explicent.

80. Ex dictis facilè erit judicium ferre de aliis sententiis mediis. Aliqui enim primò dicunt verba illa, *novi Testamenti*, esse essentialiter requisita cum illis : *Hic est sanguis meus;* cætera non requiri essentialiter. Constat tamen ex supra dictis illa non esse magis essentialiter requisita quàm alia sequentia, cùm absque illis constet sensus sufficiens ad significandum et affirmandum sanguinem Christi contentum; et in Liturgiâ Æthiopum aliisque supra relatis omittantur etiam illa verba, *novi Testamenti;* et Patres denique supra adducti eorum non meminerint, sed illorum : *Hic est sanguis meus*, quibus efficaciam ad hanc conversionem tribuerunt. Nec obstat ab evangelistis et Paulo referri, quia etiam refertur in consecratione corporis illud, *quod pro vobis tradetur*, et tamen non censetur necessarium ad consecrationem.

81. Argui potest ex S. Thomâ, dicto art. 3, quia illa verba apud Paulum et Lucam interponuntur aliis verbis necessariis, dùm dicitur : *Hic calix novum Testamentum est in meo sanguine;* quo etiam ferè modo interponebant Christiani Mozarabes, ut constat ex verbis supra adductis; ergo verba illa non supponunt factam consecrationem. Ad hoc tamen facilè respondetur inprimis non omnia quæ interponuntur esse essentialiter necessaria, ut constat de particulâ *enim*, quæ necessariis interponitur, et necessaria non est. Deinde dicimus, sicut illa vox *calix* necessaria non esset (posset enim dici : *Hic est sanguis meus*), et tamen de facto concurrit ut essentialiter necessaria, quia sine illâ non explicaretur sufficienter sensus cum illo genitivo, *sanguinis mei;* requiritur quippe essentialiter vel, *sanguis meus*, in recto, vel aliud rectum cum *sanguine* in obliquo; sic illud, *novum Testamentum*, sine quo posset esse consecratio, si *sanguis* diceretur in recto, concurrit tamen ut essentiale in illis verbis : *Hic calix novum Testamentum est in meo sanguine;* quia absque illis verbis, *novum Testamentum* non

significaretur sufficienter sensus posito *sanguine* in ablativo.

82. Alii secundò dicunt illa verba etiam, *mysterium fidei* esse essentialia, cujus sententiæ P. Suarez dicit nullum potuisse esse fundamentum. Sed ex supra dictis constat, quale fundamentum habere potuerit; quia nimirùm, si veritas propositionis non habetur usque ad finem illius, consequenter videbatur dici posse, verba illa *hic est calix*, etc., non habere veritatem et effectum, donec proferantur illa, *novi et æterni Testamenti, mysterium fidei;* quæ omnia et sola videntur pertinere ad illam priorem propositionem tanquàm partes illius; nam illa alia quæ sequuntur, *qui pro vobis et pro multis*, etc., videntur jam pertinere ad aliam propositionem distinctam, cujus verbum est illud *effundetur*. Unde veritas prioris propositionis videtur independens à veritate posterioris, et idcò debere poni quando ipsa absolvitur in illis verbis *mysterium fidei*. Cæterùm ex dictis etiam constat hoc fundamentum non convincere, quia, licèt detur illa verba, *novi et æterni Testamenti, mysterium fidei*, esse partes prioris propositionis, adhuc veritas illorum verborum : *hic est calix sanguinis mei*, non pendet à prolatione omnium verborum sequentium, cùm antea sit sensus sufficienter explicatus, ut vidimus.

83. Alii tertiò è contra dicunt verba illa, *qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum*, esse essentialia, quia pertinent ad explicandum hoc mysterium esse sacrificium repræsentativum sacrificii cruenti; illa verò alia intermedia, *novi et æterni Testamenti, mysterium fidei*, non esse essentialia, quia solùm deserviunt ad magis explicandum mysterium.

84. Hæc etiam sententia ex supra dictis rejicitur, quia illa etiam verba postrema omnia omittuntur à Paulo; ab evangelistis verò aliqua; nam Matthæus et Lucas non habent, *pro vobis;* Marcus non habet : *In remissionem peccatorum.* Liturgiæ etiam quas ex Maronitis supra retulimus, ea verba omittunt. Patres etiam supra adducti, dùm efficaciam verborum adstruunt ad conversionem, illa verba non referunt. Denique, quia eadem ratio videtur esse in consecratione corporis, in quâ tamen Ecclesia Latina omittit verba illa : *Quod pro vobis tradetur*. Unde apparet non requiri essentialiter quòd in formâ explicetur hoc mysterium ut repræsentans sacrificium cruentum; alioquin non debuissent in consecratione corporis omitti verba quibus suam passionem Christus expressit, sed sufficit ad valorem quòd explicętur præsentia corporis et sanguinis Christi sub speciebus panis et vini.

85. Quartò denique, alii multi dicunt illa sola verba : *Hic est sanguis meus*, esse essentialia; cætera, quæ sequuntur, esse solùm substantialia, et pertinere ad formam, ac concurrere ad effectum, ut partes integrales ejusdem formæ. Hæc sententia duplicem sensum habere potest. Primus est quòd Christus voluerit ea omnia verba proferri, et quòd ea omnia concurrant ad effectum; ita tamen ut si sola priora proferantur, adhuc consecratio fiat. Et in hoc sensu facilè impugnatur, primò, quia idem dici deberet de verbis illis in consecratione hostiæ : *Quod pro vobis tradetur;* quæ eodem modo à Christo prolata fuerunt; secundò, ex supra dictis, quia non est credibile evangelistas, Paulum, et sanctissimos Patres liturgiarum auctores in tradendo ritu hujus consecrationis omisisse verba quæ ex Christi præcepto necessaria erant; tertiò, quia, si ad valorem consecrationis necessaria non sunt, non est fundamentum ad dicendum ex Christi præcepto esse necessaria; nam Christi præceptum habetur ex illis verbis : *Hoc facite in meam commemorationem;* ex quibus non habetur nisi obligatio ponendi quæ necessaria sunt simpliciter ad conficiendum Sacramentum; non verò faciendi et dicendi quidquid Christus fecit aut dixit; alioquin esset etiam præceptum Christi consecrandi in azymo, et dicendi illa verba : *Quod pro vobis tradetur.*

86. Secundus sensus illius sententiæ esse potest verba priora sola esse essentialia, quia sine illis nullo modo fieri potest consecratio; posteriora autem esse substantialia, quia sine illis potest validè consecrari; possunt tamen ex intentione consecrantis hæc etiam concurrere, volendo illa proferre ut partes prioris propositionis. In hoc autem sensu impugnata est jam illa sententia in superioribus : probavimus enim non debere suspendi effectum consecrationis, etiamsi posteriora verba essent partes propositionis præcedentis. Nec hoc pendet ex intentione proferentis; nam verba priora vel nihil significabunt, vel debent significare sufficienter continentiam sanguinis Christi sub his speciebus vini; quâ significatione positâ, non potest ex intentione ministri suspendi effectus.

87. Arguunt aliqui posse inveniri aliquid quod sit de substantiâ seu integritate, et non de essentiâ, ut digitus in homine, in Baptismo etiam secunda et tertia mersio, et particula *ego* in formâ absolutionis, et verba etiam illa, à *peccatis tuis;* et in formâ Baptismi si aliquis diceret : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti procedentis ab utroque*, illa ultima verba : *Procedentis ab utroque*, essent substantialia, sed non essentialia. Denique satisfactio est etiam pars integralis et substantialis, non tamen essentialis in Sacramento Pœnitentiæ.

88. Respondetur ex dictis : ad primum exemplum de digito, ille quidem est de substantiâ hominis, quia est pars intrinseca conferens aliquid homini, nempe illud instrumentum et ornatum, ac virtutem quam sine digito non haberet; verba autem posteriora nullum effectum conferunt consecrationi. Ad secundum exemplum, dici potest secundam et tertiam mersionem, si fiunt post verba prolata, invenire jam gratiam collatam, et ideò non esse de substantiâ Sacramenti, ut fatetur P. Vasquez, n. 41. Ad tertium exemplum, illud *ego*, in formâ absolutionis pertinet ad substantiam, quia debet proferri explicitè vel implicitè; et quando profertur explicitè, concurrit ad effectum; illa autem verba, *à peccatis tuis*, pertinent ad substantiam prout præcedunt implicitè contenta in verbo *absolvo;* si autem proferrentur ante verbum *absolvo*,

ut si diceret sacerdos : *Ego à peccatis tuis te absolvo*, concurrerent etiam verba illa explicita ad effectum, et essent de substantiâ formæ. Ad quartum exemplum, verba illa : *Procedentis ab utroque*, non essent de substantiâ, quia jam invenirent effectum productum; verba enim præcedentia facerent sensum perfectum. Denique satisfactio concurrit ad aliquam partem effectûs, nempe ad remissionem pœnæ. Non ergo affertur exemplum de aliquo, quod nihil conferat, et tamen sit de substantiâ rei; unde si verba posteriora nihil conferunt ad effectum consecrationis, non est cur dicantur esse substantialia.

89. Addo tamen posse in aliquo sensu verba illa posteriora dici, quòd pertineant ad substantiam formæ consecrationis, quatenùs scilicet componunt illam integram formulam, per quam, licèt non per singulas partes, fit consecratio; ad hoc enim, ut aliqua sit pars formæ substantialis, non requiritur quòd ipsamet pars, prout condistincta ab aliis, influat; quod quidem aliis clarioribus exemplis probari potest. Nam ultima syllaba necessaria ad effectum, ut supra diximus, non est indivisibilis, sed habet prolationem successivam constantem ex pluribus partibus, quarum si deessent aliquæ, adhuc fieret consecratio, imò de facto fit, antequàm ponantur omnes illæ partes, ubi primùm posita est prolatio sufficiens ad significandum; et tamen tota illa prolatio ultimæ syllabæ pertinet ad formam Sacramenti; loquitur enim eodem modo sacerdos nomine Christi in totâ illâ prolatione : alioquin, si in primâ solùm parte prolationis loqueretur nomine Christi, sequitur quòd in reliquis partibus prolationis vel non loquatur, vel loquatur nomine suo, ac per consequens loquatur falsò, cùm dicat illud esse corpus suum, cùm non sit suum, sed Christi; fatendum ergo est in totâ illâ prolatione sacerdotem loqui nomine Christi, atque ideò Christum loqui medio sacerdote; habent ergo se verba illa, sicut si proferrentur ab ipso Christo. Porrò si ab ipso Christo proferrentur, omnes partes prolationis illius ultimæ syllabæ dicerentur partes formæ; quando enim Christus in cœnâ consecravit, et dixit : *Hoc est corpus meum*, illa ultima syllaba non ita concisè fuit prolata, ut indigeret totâ illâ prolatione ad suî expressionem; et per consequens effectus consecrationis positus fuit antequàm absolveretur tota prolatio, cùm jam esset prolata sufficienter ad significandum suum sensum; et tamen omnes dicunt illa verba et eorum prolationem fuisse formam consecrationis, non distinguentes de parte priori aut posteriori prolationis. Quando item dixit illa verba : *Accipite Spiritum sanctum; quorum remiseritis peccata, remittentur eis; et quorum retinueritis, retenta erunt*, dicimus protulisse solam formam, quâ dedit apostolis potestatem judiciariam; nihil ergo aliud protulit præter formam, atque ideò omnes partes illius prolationis erant partes formæ, licèt aliquæ partes in prolatione ultimæ syllabæ supponerent jam effectum factum et potestatem collatam. Idem ergo dicendum est de sacerdote loquente nomine Christi, et proferente illa verba : *Hoc est corpus meum*, nihil aliud proferre, nisi formam consecrationis, atque ideò omnes partes illius prolationis esse partes formæ, licèt aliquæ partes supponant jam consecrationem factam.

90. Eodem ergo modo dicendum videtur de verbis posterioribus in consecratione calicis, esse quidem illa partes substantiales formæ, licèt inveniant consecrationem factam. Nam verba etiam illa non solùm proferuntur à sacerdote in personâ Christi (hoc enim fortassè convenit illis etiam verbis : *Accipite et bibite*), sed dicuntur in personâ Christi eodem contextu, et ut partes ejusdem orationis, cùm omnia illa verba deserviant ad explicandum magis sanguinem contentum sub iis speciebus. Quamvis ergo ipsa, prout condistincta ab aliis, nihil efficiant, sunt tamen pars illius sermonis et orationis quâ fit consecratio; et per consequens componunt eamdem orationem quæ est forma cum aliis præcedentibus; et in hoc sensu possunt dici pertinere ad substantiam formæ, hoc est, esse partes intrinsecas illius orationis quæ est forma. Quod potest rursùs explicari, quia si Christus per seipsum immediatè absolveret, et diceret : *Ego te absolvo à tuis peccatis et culpis*, omnia illa verba componerent formam, quia per omnia illa significaret remissionem, et exprimeret animum et mentem suam; ergo eadem verba dicta à sacerdote ut ministro Christi, erunt etiam forma, quia significabunt eodem modo remissionem, et expriment intentionem et animum sacerdotis; et tamen illa verba *Et culpis*, supponerent effectum productum à verbis præcedentibus, quæ sufficienter significabunt; ergo et illa etiam verba posteriora in consecratione calicis poterunt esse pars formæ, licèt inveniant conversionem factam, quia nimirùm omnia cum præcedentibus tendunt ad explicandam mentem loquentis, et significandum et declarandum sanguinem, qui affirmatur contineri sub speciebus.

91. Restat nunc breviter respondere ad aliqua argumenta quæ supersunt pro primâ sententiâ. Primum est, quia ea omnia verba eodem ritu proferuntur à sacerdote manibus tenente calicem, et eisdem characteribus majusculis notantur in Missali. — Respondetur particulam etiam *enim* notari litteris majusculis, et proferri eodem ritu, licèt non sit essentialis. Dicuntur autem eodem ritu et tenore, tum quia, cùm pertineant ad eamdem orationem et locutionem, non possent absque inconvenienti interrumpi, tum ut melius imitemur Christum, qui simul ea verba absque interruptione protulit; sicut etiam in formâ absolutionis eodem ritu et tenore proferuntur illa omnia : *Ego te absolvo à peccatis tuis, in nomine Patris, et Filii et Spiritûs sancti*, licèt illa ultima, *in nomine Patris*, etc., certum sit non esse essentialia; illa verò, *à peccatis tuis*, sit etiam probabilius quòd inveniant effectum collatum per verba præcedentia.

92. Secundò argui solet ex concilio Florentino in decreto Eugenii, et ex concilio Coloniensi, p. 7, c. 14, et in Enchiridio ejusdem concilii, et ex Innocentio III, in cap. *Cùm Marthæ*, de Celebratione missarum, et ex Catechismo Romano in quibus illa omnia

verba assignantur pro formâ. — Respondetur in iis locis non dici singula ex iis verbis esse necessaria ad valorem, sed illam esse formam; ad quod sufficit quòd per aliqua verba in iis contenta fiat consecratio. Sicut in eodem loco concilii Florent. assignantur pro formâ Sacramenti Ordinis illa verba : *Accipe potestatem offerendi sacrificium in Ecclesiâ pro vivis et mortuis, in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti;* cùm tamen certum sit verba illa : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti* (ut alia prætermittam), non esse necessaria. Adde in Florentino juxta ejus vulgatam editionem non haberi illa omnia verba consecrationis calicis; solùm enim dicitur formam esse verba quibus Christus hoc sacrificium conficit vel confecit. In Catechismo etiam non dicitur illa omnia verba esse formam, sed *in illis verbis comprehendi formam*, quod verissimum est, licèt non omnia sint necessaria. Denique Innocentius, in illo cap. *Cùm Marthæ*, non dicit illa omnia verba esse formam, sed archiepiscopo Lugdunensi interroganti cur in formâ consecrationis addita fuerint aliqua verba quæ non sunt in Evangelio, respondet illa verba haberi ex traditione apostolorum, et omnia esse mysteriis plena.

93. Tertiò objici potest quia, si verba illa non sunt necessaria, non apparet cur magis in consecratione calicis explicetur ejus effusio in remissionem peccatorum, quàm in consecratione corporis. — Respondetur, fuisse aliquas rationes congruentiæ. Prima est, quia in consecratione calicis Christus mentionem fecit novi testamenti; testamentum autem sanguine confirmari debuit; ideò oportuit sanguinem effusum explicare. Secunda, quia magis aptus est sanguis effusus ad repræsentandam passionem et necem quàm corpus; ideò martyrum passio rubro colore celebratur. Tertia, quia nondùm completè Christi mors repræsentatur, donec corpus seorsim ex vi verborum, et sanguis seorsim proponantur; tunc enim separatio unius ab alio completè exprimitur. Cùm ergo satis esset semel passionem Christi commemorare, magis congruum fuit id facere in consecratione calicis, quando jam corpus seorsim, et sanguis ex vi verborum proposita sunt, quàm in consecratione corporis, quando illa separatio nondùm completè exprimebatur. Vide alias congruentias apud auctores in præsenti, apud quos videri potest sensus et significatio singulorum verborum quæ in consecratione calicis adjiciuntur, quæ etiam optimè explicantur in Catechismo Pii V, et facilia sunt. Nunc jam progrediamur ad alias quæstiones circa eadem consecrationis verba.

SECTIO V.

An verba consecrationis dicantur recitativè an verò enuntiativè.

94. Recitativè, seu materialiter dicuntur aliqua verba, quando proferens nihil intendit affirmare per illa, sed solùm historicè referre quid alius dixerit; ut si dicas : *Aristoteles dixit : Mundus fuit ab æterno;* tunc non affirmas mundum fuisse ab æterno, sed solùm refers Aristotelem id dixisse. Enuntiativè verò dicuntur, quando intendis affirmare quod verba sonant; quod etiam dicitur *significativè*, seu *formaliter*, ea proferre. Hoc supposito, quæritur an sacerdos proferens verba consecrationis, intendat solùm referre quid Christus dixerit, an verò affirmare hoc esse corpus Christi.

95. Tres sunt in hâc quæstione sententiæ. Prima docet prædicta verba solùm dici à sacerdote recitativè et materialiter. Hanc tenent complures, quos refert Suarez, disp. 58, sect. 4, quos sequitur P. Salmeron, tom. 9 in Evang., tract. 13, ubi latè probat et defendit istam sententiam. Secunda docet prædicta verba dici utroque modo, recitativè scilicet et significativè, seu formaliter; ita tamen ut ad valorem consecrationis solùm requiratur quòd dicantur significativè et formaliter. Ita tenet Suarez, ubi supra, cum aliis quos refert.

96. Tertia sententia, quam aliquando veriorem existimabam, docet verba non proferri materialiter et recitativè, sed solùm formaliter, seu affirmativè. Hanc tenent quamplures, quos refert et sequitur P. Vasquez, disp. 200, c. 2. Duas partes continet hæc sententia, quas oportet singillatim probare. Prima est verba non dici solùm recitativè et materialiter; secunda, quòd dicantur solùm formaliter et significativè. Primam partem existimat Vasquez, num. 14, ita certam, ut oppositam non dubitet erroris insimulare; sed immeritò. Crediderim sanè eum non vidisse P. Salmeronem, ubi supra, qui doctissimè eam tuetur, et ab omni calumniâ liberare conatur.

97. Arguit primò P. Vasquez, quia Tridentinum ex veritate verborum colligit præsentiam corporis Christi; ergo verba non solùm dicuntur recitativè (ut sic enim ad eorum veritatem solùm oporteret dicta fuisse à Christo), sed etiam dicuntur assertivè et significativè. Verùm hoc argumentum non est omninò efficax; potest enim responderi Ecclesiam collegisse præsentiam Christi ex veritate verborum quæ dixit ipse Christus; consequenter autem colligit præsentiam Christi in nostrâ Eucharistiâ, quia Christus dedit apostolis potestatem conficiendi idem Sacramentum, quod ipse fecit recitando eadem verba.

98. Arguit secundò, quia conversio datur ratione repugnantiæ inter corpus Christi et substantiam panis; hæc autem repugnantia oritur ex veritate verborum; nam corpus Christi non pugnat secundùm se cum pane, sed prout significatur *τὸ hoc;* ergo verba significativè proferuntur, et non tantùm materialiter. Hoc etiam argumentum procedit ex incerto principio; nam, ut vidimus disp. 7, hìc intervenit repugnantia physica, et non ex solâ significatione. Quare non debuit ob incerta fundamenta notare ut erroneam sententiam contrariam.

99. Cæterùm adhuc veritas hujus sententiæ quoad hanc primam partem probari potest, primò, ex concilio Florentino, ubi dicitur, *Sacerdotem in personâ Christi loquentem conficere hoc Sacramentum;* quod idem docent Patres. Ambr., 4 de Sacram., c. 4 : *Quando pervenit sacerdos ad conficiendum Sacramentum, jam*

non suis, sed utitur sermonibus Christi. Chrysost., hom. 83 in Matth., et hom. 2 in 2 ad Timoth., Christum esse qui per os sacerdotis illa verba pronuntiat; quod idem alii Patres passim docent. Et ægrè in oppositâ sententiâ explicari potest : nam verba recitativè *dicta* propriè recitantur à sacerdote nomine suo.

100. Secundò probatur ratione, quia si verba debent accipi recitativè, consequens est ut per illa verba : *Hoc est corpus meum*, per se prolata sine antecedentibus, non conficiatur hoc Sacramentum, quia ut sic non dicuntur recitativè, nisi dicatur Christum illa dixisse. Consequens autem licèt aliqui admittant, videtur sanè durissimum; sequeretur enim ex hoc illa verba non esse totam formam, sed illa cum antecedentibus; ita ut verba priora sint etiam pars formæ, ut probavimus sect. 2.

101. Confirmatur primò, quia Christus jussit Apostolos consecrare Eucharistiam, et facere quod ipse fecit; ipse consecravit proferens verba non solùm materialiter, sed assertivè et significativè; ergo eodem modo voluit verba ab apostolis proferri; alioquin haberent apostoli valdè diversum modum consecrandi; multùm enim differunt dicere : *Hoc est corpus meum*, et dicere : *Christus dixit hoc esse corpus suum.* Confirmatur secundò, quia aliqua ponuntur in Eucharistiâ ex vi verborum, et aliqua per concomitantiam; ergo verba prout nunc proferuntur, significant corpus Christi poni sub speciebus panis; ergo dicuntur assertivè. Dices poni ex vi et significatione verborum, non prout nunc proferuntur à sacerdote, sed prout dicta fuerunt à Christo assertivè. — Sed contra : Ergo ea ponuntur nunc ex vi verborum, quæ significavit Christus in cœnâ poni per verba; ergo totus sanguis quem habuit Christus in cœnâ, ponitur nunc ex vi verborum in calice. Patet consequentia quia per te illa ponuntur nunc ex vi verborum, quæ tunc significata fuerunt per verba, non quæ modò significantur. Consequens autem est falsum quia aliquæ sanguinis particulæ relictæ fuerunt corruptæ in spinis et lanceâ, ut ex communi theologorum et experientiâ probatum est alibi.

102. Probant alii hoc ipsum ex eo quòd in hoc sacramento requiritur omninò præsentia materiæ consecrandæ, quæ necessitas colligitur ex verbis quibus consecratur, quia illud *hoc* non potest designari, nisi contentum sub accidentibus præsentibus ad sensum; ergo sacerdos per verba loquitur de hostiâ sibi præsenti; et per consequens non recitat solùm quod olim Christus dixit, sed affirmat etiam de contento sub his speciebus sibi præsentibus. Hoc tamen argumento non utor libenter, quia licèt verba requirant ex vi suæ significationis aliquam præsentiam materiæ, non tamen videntur ex hoc capite exigere tantam præsentiam quanta requiritur ad valorem consecrationis. Nam per pronomen *hoc* et *hic* possumus in rigore loqui de personis aut rebus præsentibus quidem, licèt non sint præsentes totâ duratione propositionis; ad valorem verò consecrationis requiritur præsentia materiæ ab initio usque ad finem propositionis; aliunde ergo quàm ex præcisâ significatione pronominis *hoc*, debemus concedere præsentiam materiæ consecrandæ, licèt ex illo etiam pronomine probetur benè necessitas alicujus præsentiæ materiæ.

103. Secunda verò pars hujus sententiæ, scilicet non dici verba recitativè, sed solùm formaliter et assertivè, probari potest quia sacerdos dicturus illa verba, exuit propriam personam, et induit personam Christi; ergo sacerdos dicens illa verba non loquitur suo nomine, sed solùm nomine Christi; ergo non recitativè, sed solùm significativè et formaliter. Antecedens et prima consequentia probantur ex Ambrosio ubi supra in illis verbis : *Sacerdos quando pervenit ad conficiendum sacramentum, jam non suis, sed utitur sermonibus Christi.* Ecce Ambrosius non solùm vult sacerdotem loqui in personâ Christi, sed etiam non loqui in propriâ personâ, neque illa esse verba sacerdotis; quia, cùm sacerdos assumatur à Christo ut eum repræsentet, et ut Christus per sacerdotis os loquatur, quasi ipse Christus loqueretur, non decuit sacerdotem adhuc retinere in illis verbis propriam personam, et loqui etiam nomine suo; hoc enim magnam confusionem pareret auditoribus, si sacerdos utroque nomine loqui vellet, et proprio et Christi. Secunda verò consequentia probatur quia, si sacerdos loqueretur recitativè, loqueretur etiam nomine proprio; nam ut recitans, non loqueretur nomine Christi; Christus enim non recitat se olim dixisse, sed modò asserit *hoc esse corpus suum;* nec substituit sibi sacerdotem ad recitandum, sed ad asserendum; et ad hoc solum dedit sacerdotibus potestatem; ergo, si sacerdos recitaret, loqueretur ut sic, non Christi nomine, sed proprio, gerens non Christi personam, sed historiographi narrantis factum præteritum; ergo ut sic loqueretur verbis suis contra Ambrosium, quatenùs in propriâ personâ et propriâ auctoritate narraret illud factum; ergo dicendum est illa verba taliter proferri à sacerdote nomine Christi et assertivè, ut nullo modo intendat per illa sensum materialem et recitativum.

104. Dices : Non est inconveniens quòd eadem verba simul dicantur recitativè et assertivè : nam sacerdos in missâ utroque modo dicit Orationem dominicam, ut patet ex illis verbis antecedentibus : *Divinâ institutione formati audemus dicere : Pater noster*, etc. Sed contra, quia inprimis sacerdos ibi non usurpat duas personas, sicut in nostro casu deberet usurpare, alteram Christi, cujus nomine assereret, alteram propriam, suo nomine narrando factum præteritum Christi; quod sine inconvenienti fieri non potest. Deinde falsum videtur sacerdotem loqui recitativè, dùm dicit orationem dominicam; neque enim verbis antecedentibus dicit se narraturum aut relaturum quod dixit Christus, sed se ex præcepto et institutione Christi oraturum. Et quidem, quando ego dico : *Oro te hoc modo;* vel : *Audi orationem meam, quæ talis est : Fac hoc in gratiam meî*, etc., nemo dicet me loqui recitativè in verbis et petitione sequenti; dicere enim per actum reflexum me loqui, non facit quòd locutio sequens fiat recitativè; v. g., cùm dico : *Ego dico tibi quòd Petrus est in foro;* certè non dico

recitativè Petrum esse in foro, sed solùm affirmativè seu enuntiativè. Ratio autem est quia illa reflexio per illa verba : *Ego dico tibi*, non est nisi explicare id quod est implicitum in quâlibet locutione directâ; quicumque enim loquitur, dicit id quod loquitur; et quamvis solùm dixisset : *Petrus est in foro*, esset verum ipsum dicere *Petrum esse in foro*. Similiter qui dicit reflexè : *Ego oro hoc pacto : Da mihi librum*, nil aliud explicat, nisi id quod implicitè continebatur in illis verbis : *Da mihi librum*. Sacerdos ergo, dùm dicit : *Ex præcepto Christi audeo dicere seu orare : Pater noster*, etc., non loquitur recitativè in verbis sequentibus, sed orat in actu exercito ; quem actum orandi explicuit in actu signato in verbis antecedentibus. Sicut cùm aliquis doctor dicit : *Ego auctoritate S. Thomæ audeo dicere et affirmare non dari actum indifferentem in individuo*, etc., non recitat, sed affirmat in actu exercito, adductâ auctoritate quâ movetur ad affirmandum.

105. Dici ergo posset sacerdotem verba antecedentia dicere narrativè, quia omnia sunt quasi quædam introductio, ut reddat tam se ipsum sacerdotem quàm alios magis attentos ad verba Christi, quæ quidem non dicit jam sacerdos, sed ipse Christus, seu sacerdos assumens personam Christi; quare totum quod antecedit, perinde se habet ac si alius tertius instrueret præsentes, et diceret : Christus accepit panem, fregit, etc., et dixit quæ ab ipso audietis ; tunc autem incipit Christus loqui per os sacerdotis ; cùm ergo Christus non loquatur recitativè, sed assertivè, consequens est ut illa verba assertivè solùm sint accipienda.

106. Objicit primò Suarez non posse poni *τὸ enim*, quæ est connexio cum præcedentibus, nisi illa verba connectantur cum præcedentibus recitativè. — Respondent aliqui, *τὸ enim* proferri à sacerdote recitativè, et non in personâ Christi, cùm non pertineat ad substantiam consecrationis ; sacerdos enim solùm assumitur à Christo ad verba consecrationis, ad quæ solùm fuit substitutus, non ad alia : quare *τὸ enim*, licèt interponatur in verbis consecrationis, perindè se habet, ac si antecederet, et sacerdos recitativè diceret : *Christus accepit panem, et dixit : Comedite ex hoc omnes, quia ;* tunc autem incipit Christus loqui : *Hoc est corpus meus*, quæ sola sunt verba Christi per os sacerdotis ; reliqua autem sunt præambula, ut eum majori connexione et decentiâ proferantur verba Christi. — Sed contra hoc est quia si verba illa antecedentia : *Comedite ex hoc omnes*, non dicuntur in personâ Christi, sed merè narrativè, per *τὸ hoc*, in verbis illis antecedentibus significaretur illud quod Christus habebat in manibus tempore cœnæ ; tunc autem non benè adjungitur causalis per *τὸ enim*, quia *hoc est corpus meum ;* nam *τὸ hoc* in verbis sequentibus significat quod modò habet sacerdos in manibus : non est autem bona causalis ; Christus dixit ut comederent ex eo quod tunc habebat in manibus, quia hoc quod nunc habeo in manibus, est corpus Christi : ergo *τὸ hoc* utrobique idem significat, et per consequens verba illa priora etiam dicuntur in personâ Christi.

107. Sed contra hoc est secunda objectio, quia si ea omnia dicuntur affirmativè in personâ Christi, ergo Christus nunc affirmat suum sanguinem effundendum esse, dùm dicit, *qui pro vobis effundetur*, etc. hoc autem est falsum ; ergo illa verba solùm proferuntur recitativè.

Aliqui dicunt per illa verba non significari effusionem cruentam crucis, sed effectum sacramentalem ; hanc tamen interpretationem latè impugnat Vasquez, disput. 199; ideò magis placet responsio ejusdem Vasquez, disp. 200, c. 4, sacerdotem repræsentare nunc Christum loquentem tempore cœnæ ad discipulos, atque ideò verè affirmare effusionem quæ consideratur futura respectu illius temporis, licèt sit præterita respectu nostri temporis. Nam sicut per hanc hostiam quam accipit in manibus repræsentat illam aliam quam Christus accepit in suas, ita tamen ut sub hâc hostiâ affirmet esse corpus Christi, repræsentando quomodò Christus affirmavit esse sub illâ aliâ ; ita, licèt pro hoc tempore præsenti affirmet hoc esse corpus Christi, repræsentat tamen per hoc tempus illud quo Christus in cœnâ affirmavit illud esse corpus suum ; et ideò sicut verè dicit sacerdos : *Hoc est corpus meum*, quia *τὸ meum* non refertur ad personam sacerdotis, sed ad illam quam repræsentat; ita verò dicit, *qui pro vobis effundetur*, quia illa futuritio non comparatur ad tempus præsens, quatenùs tale est, sed ad illud quod repræsentat. Voluit enim Christus in hoc Sacramento ita conjungere facti veritatem, ut simul esset quasi tragica repræsentatio illius quod factum est in cœnâ; ideò dixit : *Hoc facite in meî commemorationem ;* dùm dixit : *Hoc facite*, dedit potestatem faciendi idem realiter quod ipse fecit; dùm verò adjunxit : *In meî commemorationem*, præscripsit modum faciendi, scilicet repræsentando ipsam actionem Christi, sicut in tragœdiâ solet repræsentari. Verificantur ergo verba nunc, et de hâc hostiâ ; sed per hanc hostiam, et per hoc tempus repræsentatur hostia et tempus quæ fuerunt in cœnâ, et ipse Christus loquens cum apostolis in cœnâ.

108. Dices : Ergo illa etiam verba : *Hæc quotiescumque feceritis*, etc., dicuntur à sacerdote in personâ Christi et significativè, sicut illa priora. — Negari potest consequentia; quia illa verba continent Christi præceptum ; præceptum autem non fuit de ipso præcepto, sed de iis quæ præcesserant. Christus ergo per illa verba : *Hoc facite*, etc., præcepit apostolis ut facerent et dicerent quod ipse fecerat et dixerat, non verò quod dicerent illa verba quibus id præcipiebat : ideò fortassè illa verba non dicuntur simul cum aliis, sed in elevatione calicis, quasi indicando jam tunc sacerdotem resumere suam personam, et deponere personam Christi quam assumpserat.

109. Tertiò objicitur : Ad hoc ut sacerdos verè loquatur, necesse est Christum dixisse in cœnâ : *Hoc est corpus meum ;* ergo sacerdos dicit Christum illa verba dixisse; ergo dùm illa profert, loquitur etiam

recitativè.—Respondeo negando ultimam consequentiam; concedo itaque sacerdotem per verba antecedentia dicere quòd Christus in cœnâ dixerit verba sequentia, et ideò, ne mentiatur sacerdos, oportet Christum ea in cœnâ dixisse. Cæterùm, dùm ipsa verba sequentia proferuntur, non recitat sacerdos, sed loquitur solus Christus; quare sicut si Christus illa verba suomet ore tunc proferret, adhuc oporteret olim etiam dicta fuisse à Christo in cœnâ, ne sacerdos mentiretur; et tamen non diceres quòd, loquente Christo, sacerdos recitativè loqueretur; ita in præsenti, etc. Ratio est quia si ego dicam *Petrus dixit heri verba quæ modò ipse Petrus loquitur*, jam ibi affirmo verba sequentia dicta heri à Petro, et mentior si verba sequentia non fuerint heri dicta à Petro, non tamen recito ego illa verba, dùm Petrus loquitur : sic etiam contingit in præsenti, ut dictum est.

110. Hoc modo defendebam aliquando, ut dixi, eam sententiam; sed, ut verum fatear, ea non cogunt recedere ab illâ aliâ quæ magis communis est, et decet, ea verba de facto utroque modo dici à sacerdote, et quam videtur omninò sequi S. Thomas, art. 1, in corpore, dùm ait verba *non accipi tantùm materialiter;* et clariùs postea : *Nec obstat*, inquit, *quòd sacerdos ea recitativè profert, quasi à Christo dicta.* Et quidem in hâc difficultate aliqua videntur esse debere certa utriusque partis sectatoribus; iis scilicet qui tenent, dici solùm significativè; et iis qui tenent dici utroque modo; aliqua verò sunt magis dubia.

111. Primò certum debet esse utrique, licèt hæc verba dicantur etiam recitativè, id nihil conferre ad consecrationem ad quam solùm attenduntur verba, quatenùs dicuntur significativè, seu enuntiativè. Constat enim apud auctores utriusque partis sufficere ad valorem consecrationis illa sola verba : *Hoc est corpus meum*, absque illis verbis præcedentibus; tunc autem certum est non posse dici recitativè; sensus enim recitativus pendet omninò ex illis verbis, *qui pridiè quàm pateretur, dixit;* unde illa etiam verba præcedentia haberent rationem formæ consecrationis, ut supra arguebamus; quod est contra utriusque partis auctores. Denique Christus non dedit potestatem, nisi faciendi id quod ipse fecerat; ipse autem non recitavit, sed affirmavit; ergo solùm dedit nobis potestatem affirmandi ejus nomine et eo modo conficiendi Sacramentum. Semper ergo debent manere verba in illo sensu affirmativo quo Christus præcepit ut proferantur; quidquid autem addatur, non debet lædere aut minuere illam significationem et sensum. Sicut in formâ Baptismi, quia Christus præcepit ut diceremus significativè ea verba : *Ego te baptizo*, etc., non debet eis addi aliquid per quod lædatur aut minuatur ille sensus; et licèt possent etiam dici simul recitativè, non tamen concurrerent ad effectum Baptismi, nisi præcisè secundùm sensum significativum, in quo ex præcepto et institutione Christi debent proferri.

112. Secundò etiam certum videtur verba consecrationis de facto dici aliquo modo recitativè, seu narrativè : sacerdos enim in toto illo contextu refert Christum accepisse panem, fregisse, dedisse et dixisse : *Hoc est corpus meum.* Sicut ergo narrat cætera, narrat etiam dicta fuisse illa verba, ita ut si illa verba dicta non fuissent à Christo, mentiretur de facto sacerdos; hoc ergo est narrare verba præterita et recitare aliquo modo. Potest tamen esse dubium adhuc an recitentur propriè vel impropriè. Pro quo adverte me posse narrare verba præterita alicujus dupliciter : primò, simpliciter et propriè, ut cùm dico : *Aristoteles dixit : Mundus fuit ab æterno; Calvinus dixit : Christus non est in Eucharistiâ;* tunc illa verba Aristotelis et Calvini profero recitativè et materialiter, affirmando solùm dicta fuisse et tanquàm extremum illius propositionis integræ, quâ id affirmo. Secundò possum dicere : *Petrus heri habuit concionem quam nunc etiam audietis à me;* et tunc incipio ego etiam concionari et hortari populum, etc. Non enim potest negari quin ea concio aliquo etiam modo narrativè dicatur quatenùs dixi Petrum eam concionem habuisse, atque ideò mentirer si supponerem concionem diversam loco illius quam habuit Petrus.

113. Est tamen differentia inter illos duos modos dicendi aliquid recitativè; nam in primo ita recito verba Aristotelis, v. g., ut faciam ea partem propositionis quâ affirmo fuisse ab Aristotele dicta; undè fit, ut, si supponerem alia verba ab Aristotele non dicta, mentirer tunc, quando actu profero illa verba, seu in fine illorum, quia tunc absolvitur propositio quâ id affirmo. Atverò in secundo modo recitandi, propositio quâ affirmo illam concionem habitam fuisse heri à Petro, non includit ipsam concionem postea referendam intrinsecè, sed priùs absolvitur quando dico : *Petrus heri habuit concionem quam ego mox etiam habebo.* Unde si non habeo animum referendi postea concionem Petri, sed aliam, tunc mentior, antequàm subjiciam ipsam concionem; è contra verò, si habeo animum eam subjiciendi, tunc dico verum, et licèt postea, mutato animo, non dicam omninò eamdem concionem, non mentiar, sed erit defectus servandi promissum. Sicut qui promittit etiam cum juramento cras dare obolum, si nunc habet animum dandi, non est perjurus, licèt cras, mutato animo, non det; peccabit quidem leviter contra promissum, non tamen erit perjurus, sicut fuisset, si hodiè, quando id jurat, non haberet animum dandi; sic in casu nostro, qui dicit se dicturum concionem Petri, non est mendax, si tunc habet animum dicendi, licèt postea, mutato animo, non dicat. Quod constat à simili, si enim dicam : *Heri Petrus habuit concionem quam nunc audietis à Paulo*, non sum mendax, licèt Paulus postea eam non dicat, sed aliam; si tamen ego putabam, dicturum concionem Petri; quia nimirùm, quando postea Paulus concionatur, non affirmo actu ego, illam concionem esse Petri, sed id priùs affirmavi : ergo eodem modo, concionante me postea, non affirmo actu tunc illam concionem esse Petri, sed priùs affirmavi, et ideò postea non mentior, quia

jam propositio quâ id affirmavi supponitur absoluta et prolata cum toto suo sensu perfecto. Adhuc tamen verum est quod in hoc etiam secundo casu narro et refero Petrum habuisse talem concionem, et quando illam profero, aliquo etiam modo profero recitativè, scilicet ut id quod priùs affirmavi dictum fuisse heri à Petro. Sic ergo Sacerdos in missâ ad minus hoc modo et in hoc sensu profert recitativè verba consecrationis, quatenùs si non, quando actu profert, priùs tamen saltem affirmavit Christum dixisse verba quæ ipse postea Christi etiam nomine dicturus est; unde proferendo postea illa verba, ostendit de quibus verbis priùs affirmârit dicta fuisse olim à Christo. Si tamen nolit ea verba esse partem propositionis quâ id affirmat, sed propositionem priùs manere absolutam, non pendebit veracitas illius narrationis ab eo quòd verba posteriora dicta fuerint olim à Christo : jam enim fuit verax, cùm haberet tunc animum dicendi verba quæ putabat olim fuisse dicta à Christo.

114. Ex his tertiò videtur etiam certum esse quod loquendo de possibili, possunt illa verba proferri utroque modo ex intentione loquentis ; potest enim qui loquitur in verbis antecedentibus facere hunc sensum : *Christus accepit panem, dedit, et dixit quæ audietis à me ejus nomine mox loquente.* Nam, sicut si ipse Christus veniret ad proferenda illa verba : *Hoc est corpus meum,* posset priùs alius dicere : *Christus olim accepit panem, dedit, et dixit quæ ab ipsomet nunc etiam audietis;* in quo casu certum est propositionem narrantis absolutam fuisse, antequàm Christus loquatur, et verba sequentia à Christo dicta non proferri ab ipso recitativè aut narrativè, licèt sint objectum narrationis præcedentis; sic potest nunc fieri, cùm sacerdos in verbis consecrationis gerat personam ipsius Christi, atque ideò per verba antecedentia posset dicere : *Christus olim dixit verba quæ mox ego, gerens ipsius personam, proferam ad faciendum quod ipse fecit.* In quo casu sacerdos absolvit propositionem et narrationem cum sensu perfecto ante verba consecrationis, licèt nondùm posuerit totum quod narravit. Potest item illa verba sequentia conjungere ita cum narratione præcedenti, ut sint pars intrinseca illius, et ante ipsa non fuerit completus sensus propositionis præcedentis; et tunc in verbis consecrationis, illud *hoc* refertur ex intentione loquentis, et ad contentum sub his accidentibus præsentibus, de quibus affirmat in personâ Christi continere ejus corpus et ad contentum sub accidentibus præsentibus Christo in cœnâ, de quibus narrat Christum tunc locutum.

115. Contra hoc urget P. Vasquez, num. 16, impossibile esse quòd eadem verba in eodem ore proferentis utroque modo usurpentur, et ad diversas materias referantur. Hoc verò nullâ ipse ratione probat repugnare; potest tamen hoc argumento id probari, quia scilicet verba æquivoca in hoc differunt ab univocis, quod vox univoca potest plura ut unum significare, et ideò simul potest significare omnia illa plura ; atverò vox æquivoca significat plura ut plura ; et ideò non supponitur simul pro omnibus illis, sed pro uno illorum ex intentione loquentis. Sic vox *homo* simul significat omnes homines ; atverò hæc vox *Petrus*, vel *canis*, non supponitur pro omnibus Petris, vel pro cane terrestri et cœlesti simul, sed pro illo de quo loquens intendit loqui. Cùm ergo illud *hoc* sit terminus æquivocus, sicut *Petrus*, non poterit in propositione supponere pro pluribus simul, sed pro contento sub aliquibus accidentibus determinatis ex intentione loquentis ; ergo non potest simul referri ad accidentia consecrata à Christo in cœnâ, et ad accidentia quæ nunc consecrantur. Non enim possumus mutare modum significandi quem voces humanæ habent ex institutione hominum ; videmus autem voces æquivocas non habere alium modum significandi, nisi pro uno ex æquivocatis, quod ex intentione loquentis determinatur ; ergo neque in consecratione potest illud *hoc* supponi simul pro duobus diversis.

116. Confirmatur, quia si possem ego pro libito usurpare vocem singularem æquivocam ad loquendum simul de duobus, possem validè absolvere duos simul per hæc verba : *Ego te absolvo*, volens illud *te* ad utrumque referri; possem etiam præsentibus duobus Petris absolvere utrumque; simul dicens : *Ego absolvo Petrum*, volens *Petrum* ad utrumque referri ; et alia hujusmodi quæ absurda planè sunt et falsa, quia nimirùm vox æquivoca non potest simul pro duobus æquivocatis supponi ; ergo nec possumus illud *hoc* simul ad duo omninò diversa referre.

117. Hæc tamen non cogunt, ut dixi, neque ostendunt id esse impossibile ; certum enim videtur quòd aliquando possint ejusmodi voces æquivocæ pro diversis simul significatis usurpari. Exempla ad id suppetunt plura. Primum sit : Si petenti à me eleemosynam ego respondeam : *Amice, Petrus apostolus cuidam ab ipso petenti respondit, quod et ego etiam tibi nunc dico : Argentum et aurum non est mihi*, tunc illud *mihi* ex intentione loquentis refertur et ad me ipsum, cui dico non esse argentum, et ad S. Petrum, quem refero dixisse non esse sibi argentum. Potest ergo illa vox singularis et æquivoca referri simul ad supponendum pro pluribus diversis. Eodem modo usurpari videtur pronomen *ego* pro pluribus simul in illis verbis Matth. 26, quando discipuli singuli dixisse referuntur : *Numquid ego sum?* Nam illud *ego* non refertur ad unum solum, sed ad omnes, ita ut singuli diversum aliquid per illam vocem intelligerent, evangelista verò eos omnes. Illa ergo regula, quòd vox æquivoca non potest simul pro pluribus æquivocatis supponi, limitanda vel explicanda est, ut non habeat locum quando vox illa usurpatur ab aliquo introducente diversas personas quæ voce illâ utantur : tunc enim potest supponi pro multis simul, non prout in ore unius, sed prout in ore plurium. Sic in illis verbis : *Numquid ego sum?* illud *ego* supponitur ab Evangelistâ pro multis, quia introducit multos utentes illâ voce. Sic in exemplo adducto, et verbis illis : *Argentum et aurum non est mihi*, illud *mihi* potest supponi pro duobus, quia introduco alium præter me utentem illâ voce, nempe S. Petrum, et possum illi voci tri-

huere diversam suppositionem, prout in ore meo et prout in ore S. Petri; ergo eodem modo sacerdos potest illud *hoc* referre ad diversa significata, prout est in ore Christi in cœnâ, cujus verba refert, et prout est in ore suo loquentis nunc in personâ Christi; quæ sunt diversæ personæ.

118. Confirmatur et explicatur, quia sicut voces sunt æquivocæ ad res significatas pro quibus supponunt, sic etiam sunt æquivocæ ad sensus quos possunt reddere; eadem enim verba possunt facere sensum affirmativum vel interrogativum, vel ironiæ vel serium, etc., et, licèt non possimus simul intendere sensum affirmantem et interrogantem, v. g., quia voces humanæ videntur habere hanc limitationem ex suâ institutione, ut unum solum sensum habeant ex intentione loquentis, potest tamen aliquando uterque sensus simul intendi, si voces proferantur prout à pluribus dictæ. Sic possumus dicere : *Quod olim per ironiam dictum fuit, nunc seriò usurpari posset. Ecce Adam factus est sicut unus ex nobis;* ubi voces illæ : *Factus est*, etc., prout applicantur ad diversos loquentes in diverso tempore, habent diversum et contrarium sensum. Sic etiam dicere possum ad Christum : *Domine, quod Caiphas olim interrogando, hoc ipsum affirmando ego dico : Tu es Christus filius Dei benedicti.* Et alia similia exempla possent afferri, in quibus eædem voces prout ad diversos applicatæ habeant simul diversos et contrarios sensus. Cur ergo non poterit illud *hoc* simul referri etiam ad diversa, prout applicatur ad diversos pro diverso tempore loquentes?

119. Cùm ergo de possibilitate constet, restat solùm quæstio an de facto eo modo proferantur verba à sacerdote. Et quidem neutra pars potest demonstrari; qui enim diceret sacerdotem priori modo se gerere, non facilè convinceretur; nam ad veritatem et sensum narrationis sufficeret ille sensus : *Christus accepit panem, dedit, et dixit de illis accidentibus id quod ego mox ejus personam assumens, dicam circa species mihi præsentes;* et postea induens personam Christi, incipit loqui circa hostiam præsentem, mihi referens vel dicens de facto Christi, sed repræsentans solùm illud per factum præsens. Cæterùm, supposità possibilitate posterioris modi quam probavimus, credibilius est de facto eo modo sacerdotem loqui, et in verbis consecrationis etiam prosequi narrationem nondùm completam in verbis præcedentibus; ille enim sensus tribuendus est illis verbis quem audientes communiter ex illis percipiunt; constat autem, auditis illis verbis : *Dedit et dixit : Comedite, hoc est corpus meum*, omnes communiter concipere quòd sacerdos, sicut narrat cætera, narrat etiam verba illa ut dicta à Christo, et illud *hoc* refert etiam ad id quod Christus habebat in manibus; imò non facilè intelligerent audientes illud *hoc* ad aliud referri, nisi aliunde scirent sacerdotem in Missâ loqui in personâ Christi, et non solùm ut historicum. Non est ergo cur excludamus omninò sensum illum quem verba præ se ferre videntur, et quem omnes facilè, auditis verbis, concipiunt, et qui compossibilis est simul cum sensu enuntiativo, ut tot exemplis adductis comprobavimus.

120. Hinc infero primò doctrinam hanc intelligendam esse de illis etiam verbis antecedentibus : *Accipite, et manducate ex hoc omnes*, ut ea etiam utroque modo proferantur. Non enim acquiesco iis qui volunt ea verba solùm narrativè seu recitativè proferri, quia, ut supra insinuavi, non video quomodò possent connecti per particulam *enim* cum verbis sequentibus; non enim esset bona causalis : Christus dixit ut comederent id quod offerebat sub illis accidentibus, quia id quod habeo nunc in manibus est corpus Christi. Ergo fatendum est verba illa *accipite*, etc., et particulam *enim* referri ad idem ad quod verba illa : *Hoc est corpus meum;* atque ideò illa etiam verba proferri, et materialiter, seu recitativè, et significativè, seu formaliter. Quo etiam sensu ea intellexerunt Patres antiqui, dùm absolutè dicunt ea omnia proferri à sacerdote in personâ Christi; sic loquitur Ambros., lib. 4 de Sacrament., c. 5, relatus in cap. *Panis*, 55, de Consecrat. dist. 2. *Vide*, inquit, *omnia illa verba Evangelistæ sunt usque ad : « Accipite, » sive corpus, sive sanguinem; inde verba sunt Christi : « Accipite, bibite ex eo omnes; hic est enim, »* etc. Idem indicat Eusebius Emissenus, relatus in cap. *Quia corpus*, 35, eâdem dist. *Nam invisibilis*, inquit, *sacerdos, visibiles creaturas in substantiam corporis et sanguinis sui verbo suo secretâ potestate convertit ita dicens : « Accipite et comedite : hoc est enim corpus meum, »* etc., ubi omnia illa verba dicit proferri ab invisibili sacerdote Christo per os nostrum. Et clariùs Paschasius, in lib. de Corpore Christi, cap. 15, qui habetur tom. 4 Biblioth. Patrum, ubi expressè dicit verba etiam illa proferri nomine Christi; ubi eadem ferè Ambrosii verba usurpat. *Sacerdos*, inquit, *priùs inter cætera etiam verba Evangelistarum assumens, ait: « Qui pridiè quàm pateretur*, etc., *benedixit, fregit, et dedit discipulis suis. » Ecce, usque ad istum locum verba sunt evangelistarum; porrò deinceps verba sunt Dei, potestate, et omni efficientiâ plena : « Accipite et manducate ex hoc omnes; hoc est enim corpus meum, »* etc. Porrò, si nomine Christi proferuntur à sacerdote, consequens est ut sacerdos substitutus fuerit Christo ad ea proferenda : non fuit autem substitutus ad recitandum vel narrandum; hoc enim omnes possunt facere; sed ad loquendum nomine Christi, et repræsentando ejus personam; ergo per illa verba loquitur etiam significativè, sicut loqueretur Christus, si adesset, non narrans, sed loquens et operans quod olim operatus est. Sicut ergo in verbis sequentibus simul narrat referendo illa ad id quod in cœnâ Christus significavit, et simul affirmat loquens in personâ Christi de speciebus præsentibus, sic in verbis prioribus utrumque præstat. Et utroque etiam modo profertur particula *enim*, quæ in sensu recitativo continet causalem olim à Christo explicitè vel implicitè prolatam dante illud ad comedendum, quia illud erat corpus suum. In sensu autem significativo et formali continet causalem ejus quod nunc

dicit sacerdos nomine Christi; nec enim minùs capax est particula *enim* utriusque sensûs quàm cætera verba, ut constat.

121. Infero secundò, si Christus nunc missam per seipsum celebraret, eodem modo dicendum fore quòd posset verba consecrationis in illo duplici sensu simul proferre, scilicet recitativè et formaliter; posset enim simul narrare et referre quid ipse olim in cœnâ fecisset et dixisset, ac simul loqui de speciebus sibi nunc præsentibus, et affirmare suum corpus contineri sub illis. Posset itaque dicere : *Ego pridiè quàm paterer, accepi panem, fregi, dedique dicens de contento sub illis speciebus, quod nunc dico etiam de contento sub his : « Accipite et comedite; hoc est enim corpus meum.* » Et tunc illud *hoc* referret ad contentum sub diversis speciebus, applicando illas diversas significationes non ad diversum loquentem (idem enim esset Christus qui locutus fuit in cœnâ, et qui nunc loquitur), sed ad eumdem loquentem secundùm diversa tempora : hoc enim sufficit ad hoc ut possit vox æquivoca supponi simul pro pluribus significatis. Sicut si nunc Christus alicui diceret : *Ego dixi latroni in cruce quod et nunc tibi etiam dico : Hodiè mecum eris in paradiso;* tunc enim illud *hodiè* referretur ad duos diversos dies, prout est in ore Christi loquentis in diversis temporibus; quod sufficit ut terminus ille æquivocus possit simul diversos dies significare.

122. Infero tertiò, quod dictum est de verbis consecrationis, posse eodem modo habere locum in formis aliorum Sacramentorum, quæ possent etiam proferri recitativè simul seu materialiter, et significativè seu formaliter; v. g., si quis diceret : *Sacerdos mihi heri dixit, quod et ego etiam hodiè dico tibi : Ego te absolvo*, etc. *Petrus dixit Mariæ, quod et ego etiam dico tibi : Accipio te in meam*, et sic de aliis Sacramentis, in quibus eadem videtur esse ratio possibilitatis, supposito semel quòd possint verba ex intentione loquentis habere illum duplicem sensum, prout referuntur ad diversas personas quæ introducuntur loquentes, vel ad eamdem loquentem in diversis temporibus, ut dictum est.

SECTIO VI.

Utrùm verba sint vera de præsenti in toto rigore, et pro quo instanti.

123. Ratio dubitandi est inprimis quia ad rigorosam veritatem propositionis vocalis requiritur quòd objectum ita se habeat, quando affirmatur per copulam propositionis; quando autem profertur verbum *est* à sacerdote, tunc illud non est corpus Christi, sed post finitam propositionem; ergo illa propositio non est vera de præsenti veritate omninò rigorosâ. Propter hoc aliqui relati à Suarez, disp. 58, sect. 5, dixerunt hæc verba nudè considerata esse falsa; esse tamen vera ex intentione proferentis, quia ex illâ intentione verbum *est* refertur ad instans quod sequitur prolationem totius propositionis. Hæc tamen sententia benè rejicitur ab eodem Suarez ibi, quia verba hæc in omni rigore propositionis vocalis sunt vera, cùm ex eorum veritate rigorosâ colligat Ecclesia præsentiam Christi in Eucharistiâ; alioquin, si daretur locus latiori interpretationi, facilè possent hæretici suas figuratas explicationes introducere.

124. Omissis aliis sententiis, ipse Suarez ibi docet verba esse in rigore vera, eò quòd propositio de præsenti ad rigorosam veritatem solùm petit coexistentiam objecti pro aliquo instanti eorum quibus profertur propositio, sive hoc sit primum, sive medium, sive ultimum instans; quare, cùm conversio fiat in ultimo instanti prolationis verborum, hoc erit satis ut propositio sit in rigore vera.

125. Ego inprimis existimo veritatem propositionis vocalis, quæ formatur per copulam *est*, regulariter loquendo, nisi aliud constet ex ipso modo loquendi, non debere regulari ab objecto, prout erat tempore prolationis copulæ, sed tempore finitæ propositionis. Quod sanè videtur probari ipsâ experientiâ : nam si aliquis dicat : *Petrus est intra hanc domum*, si post prolatam copulam *est* contingat Petrum exire, et hoc ipsi loquenti notum sit, quis inducet illum, si advertat, non debere cessare à propositione, ne mentiatur, vel ne sit perjurus, si fortè jusjurandum præmiserat? quod clariùs patet in propositione scriptâ, in quâ dùm scribit, faciliùs potest casus contingere.

126. Confirmatur, quia si ad veritatem propositionis de præsenti sufficeret existentia objecti in aliquo instanti propositionis, quodcumque illud sit, sequitur quòd si dicente sacerdote : *Hoc est corpus meum*, diceret alius eodem tempore : *Hoc non est corpus Christi*, et uterque simul absolveret propositionem, uterque diceret verum, quia illa secunda propositio verificatur ratione totius temporis antecedentis ad ultimum instans. Consequens autem videtur valdè durum, quia illæ essent propositiones contradictoriæ simul prolatæ.

127. Huic nostro argumento aliqui theologi Salmanticenses dicunt responderi facilè posse in prædicto casu propositionem negativam esse falsam, quia ratione negationis æquivalet universali, et distribuit omnia instantia; quasi dicas : *In nullo instanti correspondenti huic propositioni : Hoc est corpus Christi*, quod planè est falsum, cùm in ultimo instanti sit corpus Christi; affirmativam verò è contra esse veram, quia ad ejus veritatem, cùm sit particularis, sufficit verificari pro uno instanti illius durationis.

128. Hæc tamen responsio destruit principia illius sententiæ P. Suarez, quam illo argumento impugnabam; ipse enim eodem modo loquitur de propositione negativâ et affirmativâ de præsenti, quòd scilicet ad utriusque veritatem sufficiat existentia objecti pro aliquâ parte vel instanti illius durationis in quâ profertur. Alioquin sequeretur aliud magis absurdum, quòd scilicet de facto si, consecrante sacerdote, et dicente : *Hoc est corpus meum*, alius simul diceret : *Hoc non est panis*, hæc secunda propositio esset falsa, quia non poterat negari panis pro totâ duratione illius propositionis. Consequens autem procul dubio est absurdum; nam qui dicit illud esse corpus Christi, dicit implicitè non esse panem, sed esse solùm corpus

Christi; ergo posset etiam explicitè dicere : *Hoc est corpus Christi, et non panis;* ergo ad veritatem illius negativæ non requiritur quòd negatio panis sit toto illo tempore, sicut neque ad affirmationem corporis Christi requiritur ejus præsentia toto illo tempore. Quod clariùs apparet in propositione remissivâ debiti; posset enim creditor id remittere dicens : *Nihil mihi jam debes*, quæ propositio esset vera, imò verificaret seipsam; et tamen carentia debiti non esset toto tempore prolationis, sed solùm in fine. Sic etiam potuissent remitti peccata per illa verba : *Non es amplius reus peccatorum tuorum;* quæ propositio non deberet ad suî veritatem negare reatum pro toto tempore prolationis, sed solùm pro fine. Nulla est ergo differentia quoad hoc inter propositionem de præsenti affirmativam et negativam, sed de utrâque dicere debemus exigere existentiam, vel negationem objecti pro fine prolationis. Ratio autem videtur esse quia ante finem prolationis ille qui loquitur nihil affirmat simpliciter et absolutè; non potest enim affirmare prædicatum antequàm illud proferat; si ergo non affirmat adhuc prædicatum, nihil restat quod affirmet; sed in fine habet jam quod affirmet, et ideò absolvendo propositionem videtur illam totam tunc firmare, illique subscribere, atque ideò veritas objecti tunc maximè attendenda est.

129. Contra hanc communem doctrinam objici potest primò quia verba non operantur, nisi prout significant; sed verba non significant completè quando primùm profertur ultima syllaba; ergo non operantur tunc, sed postea. Major et consequentia videntur manifestæ; minor verò probatur quia verba ut significent, necesse est quòd veniant ad aures; non possunt autem venire instantaneè, sed successivè per motum localem; ergo non significant completè et perfectè, quando primùm profertur ultima syllaba, sed aliquantulùm post.

130. Respondeo inprimis negando minorem; nam sonus ultimæ syllabæ potest venire ad aures instantaneè, licèt non secundùm esse reale, benè tamen secundùm esse intentionale, mittendo species suî quæ intra exiguam sphæram possunt instantaneè diffundi, ut dixi in lib. de Animâ. Deinde, quidquid sit de hoc, dici potest verba, licèt in illo instanti non significent quasi in actu secundo excitando speciem objecti in audientibus, cæterùm tunc habere jam rationem vocis significativæ; habent enim jam vim ad producendam speciem in tempore sequenti. Veritas autem propositionis vocalis non regulatur ob objecto pro tempore quo percipitur ab audiente, sed quo profertur à loquente; ut contingit etiam in propositione scriptâ, quæ quidem si sit propositio de præsenti, non debet verificari pro tempore quo epistola legitur, sed pro tempore quo scribitur. Sic etiam voces sunt quasi quædam epistolæ quæ breviùs transmittuntur ad aures; cæterùm, distinguendo illa duo tempora, non debent verificari pro tempore quo ab auribus percipiuntur, sed pro tempore quo à linguâ formantur, et quasi scribuntur.

131. Secundò objici potest quia si veritas copulæ non regulatur pro tempore quo profertur copula, sed pro tempore quo absolvitur propositio, ergo dicendum est consecrationem calicis non fieri, donec absolvantur omnia illa verba, *novi et æterni Testamenti*, etc., quia adhuc non completur integra propositio; et ob eamdem rationem apud Græcos non fiet conversio, donec in consecratione panis absolvantur omnia illa : *Hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur.* Confirmatur primò, quia si diceres : *Hoc est corpus meum humanum*, propositio non finitur usque dùm dicatur, *humanum*; et per consequens pro illo ultimo instanti deberet verificari; ergo similiter dùm dicitur : *Hic est sanguis meus novi testamenti*, etc., propositio non finitur nec debet verificari nisi pro tempore quo absolvuntur omnia illa verba. Ad hoc tamen diximus satis sect. 4, quod non oportet hìc repetere.

132. Tertiò et difficiliùs objici potest quia verba, ut completè significent, debent esse jam omninò absoluta et completa; propositio autem non intelligitur integrè completa, donec constet non adjici alia verba quæ determinent priora; ergo ad hoc, ut fiat consecratio, non sufficit exspectare ultimum instans prolationis ultimæ syllabæ, sed rursùs expectari debet morula temporis sufficiens, ut constet ibi sistere propositionem, et non progredi ulteriùs.

133. Dices : Sufficit jam illa verba esse integrè prolata sine animo addendi alia verba. — Sed contra, quia ille animus interior non sufficit ut verba externa habeant externam significationem quam ex vi suâ non possunt habere; sed verba de se non habent vim completam ad significandum, nisi taliter in ipsis sistitur, quòd ulteriùs non progrediatur propositio; ergo, donec verba habeant istam negationem ulterioris additionis, non intelliguntur habere totum id quod requiritur ad integrè et completè significandum.

134. Confirmatur et explicatur difficultas, quia si aliquis habens errorem internum circa existentiam Christi in Eucharistiâ, volensque hunc errorem exprimere, diceret : *Christus non est in Sacramento altaris*, post hæc autem verba immediatè, veritus fortè ne deferretur ad judicium, adjungeret protinùs eodem tenore hanc limitationem, *donec consecretur à sacerdote*, ita ut audientes nullo modo potuerint intelligere, eum locutum fuisse priora verba ex errore interno, sed potiùs voluisse proferre illam propositionem catholicam, *Christum non esse in Sacramento, donec fiat consecratio*, videtur non incurrisse hæresim externam et reservatam, cùm non exhibuerit aliquid exterius ex quo ejus error potuerit colligi; ergo illa priora verba de se non habuerant vim completam ad significandum illud objectum, donec haberent adjunctam negationem alterius limitationis sequentis; alioquin ante verba posteriora incurrisset ille censuram hæretici; ergo similiter verba sacerdotis : *Hoc est corpus meum*, non significant completè suum objectum donec careant limitatione subsequenti; nam si sacerdos immediatè post illa adjungeret aliquam limitationem, ut si diceret : *Hoc est corpus meum, sicut est corpus Pe-*

tri, vel aliquid hujusmodi, audientes non conciperent objectum affirmari absolutè, sed sub conditione; ergo etiamsi sacerdos dixisset priora verba sine intentione addendi alia, non fit consecratio, donec cum effectu alia non addantur.

135. Video difficultatem, sed tamen non credo posse dici exspectandam talem morulam ut verba habeant effectum; tum quia omnes theologi cum S. Thomâ videntur supponere fieri conversionem, quamprimùm finiuntur et proferuntur verba; tum etiam quia sequeretur, si sacerdos immediatè post prolationem verborum moreretur, non fieri conversionem, quia in tali etiam casu non possent audientes scire an ille jam cessâsset loqui, an ulteriùs progressurus esset, et limitaturus propositionem, si viveret; quod etiam in absolutione sacramentali et aliis formis Sacramentorum dicendum esset; et sanè durissimum videtur, et contra communem sensum doctorum et indoctorum. — Responderi potest aliquando quidem determinari vim significativam verborum per sistentiam, seu per negationem ulteriorem additionis, quod non videtur posse negari, sicut etiam in propositionibus scriptis videmus per additionem unius puncti determinari sensum propositionis quæ tamen ante additionem puncti suspensa erat et indifferens ad sistendum vel progrediendum. Nec satisfacit dicere illam negationem esse conditionem, non verò rationem, quasi formalem ad significandum, quia in præsenti non potest distingui talis conditio à ratione formali; cùm utriusque cognitio deserviat in audiente ad excitandam cognitionem objecti, et per consequens utrique competit definitio signi instrumentalis. Cæterùm adhuc dici potest aliquando antecedenter ad istam negationem dari sufficiens fundamentum in ipsis verbis, ut audientes nihil aliud exspectantes ex circumstantiis quibus verba proferuntur, possint concipere sensum absolutum et ibi sistentem; quod quidem potissimum habet locum in verbis sacramentalibus, quæ quotiescumque à fidelibus audiuntur seriò proferri, omnes prudenter concipiunt ea verba sine ullâ limitatione proferri; quare, licèt postea videntes reipsà ibi sistere loquentem, intelligant magis expressè sensum fuisse ibi perfectum et absolutum; cæterùm adhuc ante illam morulam potuerunt sufficienter hoc intelligere, ut constat ex omnium audientium experientiâ. Deinde addo, etiam in casu quo verba ex circumstantiis non ostenderent an ibi sistendum esset, adhuc verificanda esse quando proferuntur, non verò pro tempore sequenti post morulam, quia verba de præsenti significant quantùm possunt coexistentiam objecti; ergo significant existere objectum quando existunt ipsa verba; ergo non significant existere objectum post morulam aliquam; sed tunc in fine saltem existentiæ verborum; ergo pro tunc debent verificari, ergo tunc deberet fieri conversio, et non in tempore sequenti post morulam.

136. Dices: Ergo in prædicto casu verba operantur priusquàm haberent completam significationem; non enim significarent completè, donec transiret aliqua morula post prolationem, et tamen operarentur in fine prolationis. — Respondeo nunc de facto verba non operari, donec completè et determinatè significent, quia, ut supra dixi, nunc de facto ante illam morulam sufficienter reddunt sensum completum; cæterùm in illo casu operarentur, non quidem antequàm significarent simpliciter, quantùm est de se, sed antequàm significarent clarè et absque ambiguitate, ita ut posset distinctè percipi eorum sensus determinatus ab audientibus. Pro quo adverte, aliud esse verba aliqua non facere sensum completum, aliud verò non exprimere distinctè et clarè suum objectum ita ut ab omnibus facilè percipiatur. Nam vox æquivoca significat quidem et facit sensum perfectum et absolutum, non tamen facilè percipitur ab audientibus, pro quo ex pluribus significatis supponatur ex intentione loquentis; sed, hoc non obstante, adhuc verba æquivoca, antequàm eorum determinatus sensus à loquente explicetur, habent suam significationem, et sensum absolutum et completum; unde qui dicit: *Ego te absolvo*, cum intentione absolvendi Petrum, verè eum absolvit, licèt adsint alii confessi etiam, et de quibus singulis possent verba illa intelligi; quia æquivocatio verborum non tollit quòd verè proferantur ad supponendum pro Petro, licèt id clarè non percipiatur: ille enim qui æquivocè loquitur, verè loquitur, licèt obscurè; alioquin nec illi qui hieroglyphicis loquuntur, nec prophetæ aut sibyllæ locuti fuissent, quia sensus determinatus verborum propter obscuritatem non percipitur. Sic etiam qui characteribus Hebraicis absque punctis scribunt, verè scribunt, et scriptura illa habet sensum perfectum, licèt propter defectum punctorum non facilè percipiatur determinatus sensus quem scriptor intendebat ex multis quos illi characteres possunt significare. Sufficit ergo ad loquendum ponere voces vel scripturam quæ instituta est ad significandum id quod loquens intendit dicere, licèt eadem vox, vel scriptura ad plura alia significanda instituta sit.

137. Hoc ergo supposito dicendum est verba illa, ubi primùm proferuntur, etiam ante morulam sequentem, habere jam ex intentione loquentis suam significationem et sensum perfectum, licèt propter æquivocationem aliquam quam habent, non facilè possit percipi ab audientibus eorum sensus determinatus, donec per illam morulam et sistentiam magis explicetur intentio præcedens loquentis. Nam, sicut illud pronomen *te* in formâ absolutionis est æquivocum et indifferens de se ad supponendum pro hoc vel illo pœnitente, quæ indifferentia debet determinari per intentionem proferentis; sic verba illa: *Hoc est corpus meum*, sunt de se æquivoca et indifferentia ad faciendum sensum absolutum et completum, vel ad faciendum sensum conditionatum et incompletum adjuncta cum aliis. Unde sicut sensum illius pronominis *te* cognoscimus, vel ex declaratione subsequenti ipsius loquentis, vel ex aliis circumstantiis, verbi gratiâ, quia Petrus solus ex omnibus præsentibus confessus fuerat, licèt reverà verba absolutionis seipsis, et independenter ab iis circumstantiis extrinsecis habeant suam significationem com-

pletam ; sic sensum verborum consecrationis cognoscîmus distinctè, vel ex declaratione sacerdotis, qui suam intentionem præcedentem declarat, vel ex circumstantiis; quia sacerdos in altari loquens intelligitur velle significare sensum absolutum et completum per illa verba, sed independenter ab eâ declaratione et circumstantiis verba seipsis habent suam significationem completam, licèt obscuram, propter æquivocationem et indifferentiam intrinsecam ad plures sensus.

138. Adde, in tantum verba habere sensum completum ante morulam sequentem, ut nisi de facto addatur postea aliqua limitatio, semper judicentur fuisse absolutè prolata, etiamsi limitatio addi non potuerit, nisi aliquæ circumstantiæ contrarium positivè suadeant, ut constat ex omnibus aliis materiis. Nam in testamento, verbi gratiâ, si aliquis in articulo mortis coram notario et testibus diceret : *Ego instituo Petrum hæredem*, et statim perderet usum loquelæ, procul dubio hæres censeretur institutus; quia, licèt potuisset propositio illa ulteriùs progredi, et addi aliqua conditio, vel limitatio, illa tamen propositio de se potest etiam facere sensum absolutum, et interim dùm contrarium non probatur, ita censetur prolata. Idem est si dicat : *Stichum servum meum libertate dono*, et statim amittat loquelam, manebit etiam liber, quantùmvis propositio illa potuisset aliquâ conditione additâ limitari. Idem erit in matrimonio, si in eodem articulo constitutus dicat : *Accipio te in meam*, et in professione religiosâ, si proferat verba professionis, et statim perdat loquelam, licèt uterque potuisset addere particulas limitantes; et in materiâ justitiæ : si enim petam à moribundo remisssionem debiti, et dicat : *Remitto*, et statim amittat sensum, manebo securus in conscientiâ, licèt ipse potuisset aliquid verbo illi addere quo remisionem limitaret. Ex quibus omnibus constat verba præcedentia, licèt clariùs sensum absolutum exprimant per sistentiam liberam subsequentem, independenter tamen ab ipsâ habere vim sufficientem ad significandum; ergo verba consecrationis etiam nudè prolata possent completè significare, licèt non constaret ita clarè intentio proferentis, prout nunc de facto constat ex circumstantiis extrinsecis, in quibus proferuntur.

139. Unde rursùs infero, quando etiam de facto subsequitur illa morula et cessatio per quam clariùs percipitur sensus verborum præcedentium, illam tamen non esse formaliter locutionem aut partem locutionis, sed signum aliquod ducens in clariorem cognitionem locutionis præcedentis : nam loqui est manifestare mentem præsentem loquentis; quamvis enim loquar de rebus præteritis, manifesto mentem præsentem, hoc est, notitiam quam nunc habeo de rebus præteritis, vel de mente quam heri habui, et hoc est essentiale omni locutioni ; cessatio autem morulæ sequentis non manifestat ullo modo mentem tunc præsentem; sed quæ fuit, quando verba proferebantur, quia ad cessationem et silentium non requiritur necessariò influxus præsens, nec ulla attentio aut intentio præsens etiam virtualis et implicita, sed sufficit præteritus influxus et intentio quâ priùs volui loqui illa sola verba ; possum enim postea cogitationem aliò omninò divertere, et nihil cogitare de silentio. Finge enim aliquem habere dominium in somnum, ita ut volens dormire statim dormiat : hic posset velle proferre verba consecrationis sola, et, iis profatis, statim dormire ; tunc ergo silentium subsequentis morulæ non significaret mentem vel intentionem præsentem (jam enim dormit), sed præteritam ; ergo illud silentium et cessatio non est locutio, sed effectus intentionis præteritæ, et ostendens mentem et intentionem præteritam, quasi effectus subsequens; non quasi locutio, sed ut effectus locutionis. Priùs ergo præcessit tota locutio integra in ratione locutionis, et cum significatione totâ, quæ est propria locutionis. Nam voces humanæ significant supponendo pro rebus, hoc est, ponuntur loco rerum, ut dicitur in Summulis : supponunt verò pro rebus, quando actu ponuntur, non postea; ergo tota suppositio vocum habetur ante illam morulam sequentem, quæ non supponit, sed solùm ostendit clariùs pro quibus rebus supposuerint voces ante prolatæ; non ergo significat illa cessatio subsequens, sicut significant voces supponendo, qui est proprius modus significandi locutionis, sed significat alio modo, ut effectus locutionis præteritæ. Verba itaque consecrationis habent totam suam significationem, quæ est propria locutionis humanæ, ante illam morulam, atque ideò habent virtutem ad operandum, ad quam sufficit locutio significans per modum locutionis.

140. Restat respondere ad exemplum illud de proferente verba hæretica animo hæretico, et addente statim limitationem, quo casu non videtur esse hæreticus externus, nec incurrere censuram. Ad quod exemplum olim conabar assignare discrimen inter censuram et effectum consecrationis, in quem sensum video alios recentiores theologos postea inclinàsse; sed reverà eadem videtur ratio de utroque; nec video, si verba habeant completam significationem humanam, cur debeat ille excusari ab incurrendâ censurâ. Cur enim plus requiretur ad incurrendam censuram quàm ad celebrandum contractum legitimum matrimonii? Et tamen, si quis proferat formam matrimonii cum debitâ intentione conficiendi sacramentum absolutè et prolatis verbis : *Accipio te in meam*, postea, mutato animo, addat *si dederis dotem*, non dicemus matrimonium non fuisse validum : eadem enim est ratio de illo sacramento et de aliis; de omnibus quippe universaliter dicunt theologi quod, probatis verbis formæ, et applicatâ materiâ, statim perficitur sacramentum. Sufficiunt ergo illa verba cum intentione absolutâ prolatâ ad pariendam mutuam obligationem in utroque conjuge; ad quam tamen obligationem requiritur contractus humanus, et per consequens manifestatio externa sufficiens obligationis et consensûs. Si ergo datur in illo casu talis manifestatio externa sufficiens, licèt propter illam conditionem statim additam non percipiatur, eodem modo

videtur dari manifestationem externam hæresis sufficientem ad incurrendam censuram in nostro casu, licèt propter particulam statim additam non percipiatur, et ideò in foro externo non judicaretur hæreticus nec puniretur, non propter defectum culpæ etiam externæ, sed propter defectum probationis sufficientis; sicut et ille conjux in foro externo non declararetur verus conjux, non propter defectum veri consensûs etiam exteriùs manifestati, sed propter defectum probationis sufficientis.

141. Confirmatur applicando argumentum supra factum; si enim aliquis animo hæretico dixisset: *Christus non est in Eucharistiâ*, et statim perderet usum linguæ et sensuum, vel somno correptus repentino dormiret, nemo dicet illum non incurrisse censuram contra hæreticos latam; ergo jam posuerat signum externum suæ hæresis sufficiens ad incurrendam censuram; tunc enim non incurreret illam propter morulam et cessationem sequentem, cùm illa non esset libera nec humana, atque ideò solùm incurreret propter verba positiva priùs prolata, quæ cùm sint eadem tunc etiam quando postea addit limitationem, videtur eadem pœna tunc incurrenda, licèt in foro externo non possit probari. Suppono enim ad ejusmodi censuram non requiri quòd delictum possit in foro externo probari, cùm sæpè sint delicta occulta quæ saltem per accidens non possunt probari; sicut etiam in nostro casu per accidens non posset probari propter verba subsequentia dolosè addita.

142. Denique hic videtur esse sensus theologorum, qui, licèt hunc casum in terminis non proponant, implicitè tamen eum videntur comprehendere in regulâ universali quam tradunt, quòd scilicet loquens per verba æquivoca, quæ plures sensus habere possunt, intendens tamen sensum hæreticum, incurrit censuram, licèt in foro externo non possit delictum probari propter amphibologiam verborum quibus usus est. Sic docet P. Suarez, tomo 5, in 3 parte, disput. 4, sect. 3, num. 17, et postea, disp. 21 de Fide, sect. 2, n. 10, quem sequitur P. Thom. Sanchez, lib. 2 in Decalog., cap. 8, n. 26. A fortiori ergo in casu nostro, in quo utitur verbis determinatè significantibus, et animo significandi hæresim internam, solùmque habentibus amphibologiam propter explicationem aut limitationem quæ postea potest addi. Si enim hæc indifferentia excusat à censurâ, excusabitur etiam propter similem indifferentiam verborum qui usus est verbis æquivocis, quæ postea explicat in sensu catholico, cujus verba sunt capacia; nam sicut verba illa in nostro casu possunt explicari per limitationem sequentem, ut faciant sensum catholicum, sic verba æquivoca possunt explicari per explicationem postea addendam, ut intelligantur in sensu catholico; quòd enim explicatio fiat statim vel postea, parùm videtur referre ad propositum, quia tam potest esse in suspenso per longum tempus sensus verborum æquivocorum, quàm per breve tempus sensus verborum determinatorum, cùm suspensio in utroque casu oriatur ex indifferentiâ quam habent verba secundùm se. Faciliùs ergo respondetur ad exemplum illud negando tunc excusari hæreticum illum à censurâ, vel suspendi pœnam, usque ad morulam sequentem; verius enim est eamdem esse rationem in utroque casu et doctrinam debere utrique esse communem.

143. Ultimò objici potest quia si veritas propositionis de præsenti desumi debet ab objecto existente, quando absolvitur prolatio verborum; ergo verba consecrationis non operantur suum effectum quando incipit proferri ultima syllaba, sed quando ultimò profertur ejus sonus, etiamsi diù protrahatur ejus prolatio: probatur sequela quia toto illo tempore loquitur sacerdos; ergo si intendit affirmare pro fine locutionis, non verificatur, donec terminat prolationem ultimæ syllabæ. — Respondetur negando sequelam, neque enim desumenda est veritas ab existentiâ objecti pro eo tempore quo absolvitur simpliciter prolatio verborum, sed quo primò ponitur probatio necessaria ad faciendum sensum; illa ergo protractio syllabæ est locutio quidem, non novi objecti, sed quasi repetitio ejusdem quod jam sacerdos locutus fuit, ubi primùm protulit ultimam syllabam; imò si absque ultimâ syllabâ faceret sensum, ante illius prolationem fieret consecratio, et multò magis ante prolationem ultimæ litteræ, sine quâ sæpiùs fit sensus perfectus. Quod idem dicendum est de prolatione ultimæ dictionis, si illa non est necessaria ad perfectum sensum; ut si sacerdos diceret: *Hoc est corpus meum verum;* nam illud *verum* deservit solùm ad magis declarandum, et ideò ante illius prolationem propositio habet sensum perfectum. Vide quæ diximus sup., sect. 3 et 4.

144. Ex dictis infertur resolutio illius quæstionis quæ solet in præsenti tractari, utrùm verba ratione veritatis quam habent, seu ut vera, causent conversionem. Ratio dubitandi oritur ex S. Thomâ, in præsenti, art. 5, in corpore, ubi ait quòd *veritas hujus locutionis non præsupponit rem significatam, sed facit eam.* Ubi videtur expressè docere veritatem præsupponi ex parte principii ad hoc ut verba operentur; quæ doctrina difficilis est, quia verba ut vera involvunt jam coexistentiam objecti; propositionem enim esse veram est objectum ita esse ut affirmatur; quare ipsa veritas propositionis, præsertim vocalis, est denominatio partim extrinseca proveniens ab objecto, ut docui et probavi latè in libro de Animâ; ergo quando verba consecrationis intelliguntur vera, intelligitur jam objectum factum; ergo ipsa veritas non potest antecedere ex parte principii ad operationem.

145. Sotus confugit ad mutuam prioritatem, et dixit veritatem esse priorem et posteriorem ipsâ conversione. Alii dicunt antecedere verba cum veritate practicâ, non tamen cum veritate speculativâ. Utraque responsio impugnatur benè à Patre Suarez et Patre Vasquez in præsenti; et quidem prima supponit difficilem doctrinam mutuæ prioritatis; et adhuc eâ doctrinâ admissâ, non deservit ad propositum; hìc enim non solùm esset mutua prioritas inter veritatem verborum et existentiam objecti, sed inter

idem et seipsum ; nam verba ut vera non solùm supponunt existentiam objecti, sed eam includunt, ut dixi ; est enim veritas formalis saltem in propositione vocali ; denominatio partim extrinseca proveniens formaliter ab ipsâ existentiâ objecti, ut omnes fatentur. Nam, licèt aliqui dicant propositionem mentalem esse veram per aliquid adæquatè intrinsecum et essentiale ipsi, atque ideò illam quæ est vera non potuisse eamdem esse falsam, neque è contra, de vocalibus tamen nemo id docet; certum enim est has voces : *Petrus currit*, quas ego, currente Petro, profero, potuisse easdem proferri, Petro non currente ; ergo si propositio vocalis ut vera includit existentiam objecti, et verba consecrationis ut vera præsupponuntur et causant suum objectum, consequens est ut objectum ipsum ut existens præsupponatur ad seipsum, et causet seipsum ; quod in omni sententiâ falsum est, etiam admissâ mutuâ prioritate et causalitate inter aliqua duo diversa.

146. Secunda verò solutio non potest explicare quid sit veritas practica antecedenter ad speculativam ; nam si pro illo priori non datur conformitas ad objectum, non dabitur ulla veritas, sed sola efficacitas verborum ad verificanda seipsa. Ideò Scotus, quem sequuntur communiter nostri recentiores, censet verba pro illo priori esse quidem significativa sui objecti, non tamen vera nec falsa, sed præscindere ab utroque; prius enim est non solùm in vocibus, sed etiam in conceptibus, significare, quàm habere veritatem formalem ; habent ergo verba antecedenter ad conversionem significare præsentiam corporis Christi sub speciebus, quæ quidem significatio habet se ex parte principii necessarii, ut sint operativa ; postea verò ex vi illius significationis operantur pro posteriori naturæ quod significant et redduntur vera in eodem instanti reali, quod sufficit ut sint simpliciter vera.

147. Hæc doctrina in sensu in quo traditur ab ejus auctoribus vera est ; nam verba, ut vera, veritate formali includunt existentiam objecti, ut diximus ; non possunt ergo ut vera veritate formali præcedere nec causare suum objectum, sed præintelligi debent, prout prolata à sacerdote nomine Christi, et prout sic causant existentiam objecti, à quâ rursùs denominantur formaliter vera veritate formali.

148. Dices : Ad hoc ut aliquis loquatur verè de præsenti, debet habere scientiam seu notitiam illius quod dicit : prius enim est scire quàm loqui ; quia locutio tendit ad communicandum aliis quod loquens scit, ergo qui affirmat aliquid de præsenti, debet priùs scire et credere id ita esse antequàm id affirmet, ergo sacerdos, antequàm affirmet hoc esse corpus Christi, debet credere id ita esse, ergo prius est sacerdotem id interiùs judicare quàm loqui exteriùs, ergo prior est veritas quàm operatio verborum, nam pro illo priori jam sacerdos judicat veram illam propositionem, antequàm illam proferat.

149. Respondetur in propositionibus vocalibus practicis de præsenti sufficere si aliquis præcognoscat propositionem esse talem, ut si proferatur, debeat facere suum objectum, hâc enim cognitione præexistenti, potest absque mendacio loqui, licèt in propositionibus merè speculativis quæ non habent vim ponendi suum objectum, prærequiratur cognitio de existentiâ absolutâ objecti. Ratio autem est quia ad loquendum veraciter in universum sufficit si loquens sciat conformitatem verborum cum objecto, seu verba non significare aliud quàm sit ; ille autem qui præcognoscit verba afferre secum existentiam objecti, jam scit verba non significare aliud quàm sit ex vi eorum verborum ; ergo loquitur absque mendacio ; propositio autem merè speculativa, cùm non possit ponere suum objectum, debet præsupponere in loquente notitiam aliunde objecti existentis independenter à prolatione verborum. Sacerdos ergo proferens illa verba loquitur ex scientiâ illâ quâ scit non futura verba absque existentiâ objecti ; rursùs loquitur ad manifestandam mentem et notitiam absolutam quam habet de existentiâ objecti ; non quidem notitiam quam habet antecedenter ad verba, sed dependenter ab ipsis verbis ; potest enim aliquis per locutionem manifestare mentem et notitiam quam habet dependentem ab ipsâ locutione et verbis. Sic aliquis potest scribere alteri in hæc sola verba : *Jam non poteris amplius dicere te non vidisse scriptam à me aliquam propositionem ;* et tamen qui hæc scribit non scit illud esse verum absolutè nisi dependenter ab ipsâ scripturâ ; manifestat ergo per scripturam scientiam quam habet dependenter ab ipsâ scripturâ. Sic ergo poterit sacerdos manifestare per hanc locutionem scientiam quam habet dependenter ab ipsâ locutione ; non est ergo necesse quòd præcedat veritas formalis verborum antequàm operentur.

150. Cæterùm, propter auctoritatem sancti Thomæ supra adductam, adhuc possumus defendere verba pro illo priori habere aliquam veritatem, quia verba pro illo priori pro quo intelliguntur operativa intelliguntur jam verba, non utcumque, sed verba Christi loquentis per os sacerdotis, et affirmantis illud esse suum corpus : eo autem ipso quòd intelligantur verba Christi, intelliguntur cum infallibilitate orta ex ipso loquente, et cum necessitate ad conformitatem cum objecto, et cum repugnantiâ ad difformitatem ; ergo jam pro illo priori non intelliguntur præscindere omninò, et habere indifferentiam ad veritatem vel falsitatem, sed intelliguntur jam cum determinatione ad veritatem quæ quidem determinatio et necessitas ponendi objectum, seu conformitatem cum illo, potest dici veritas radicalis et antecedens ad omnem denominationem extrinsecam provenientem ab objecto ; et hæc veritas est essentialis et intrinseca in omni cognitione divinâ et in omni actu fidei, et in omni locutione Dei prout talis est ; quare, cùm verba consecrationis antecedenter ad operationem sint locutio Christi, necesse est quòd pro illo priori intelligantur cum hâc veritate radicali. Et hunc sensum videtur intendere sanctus Thomas ubi supra, nam post illa verba statim adjungit : *Sic enim se habet Verbum Dei ad res factas per Verbum ;* quasi dicat verba con-

secrationis, ex eo quòd sint verba Dei, debere præintelligi cum infallibilitate propriâ omnis locutionis divinæ. Alii aliter explicant sanctum Thomam, sed non satis ad ejus mentem.

SECTIO VII.

Quid significent pronomina hoc *et* hic, *posita in verbis consecrationis.*

151. Contra doctrinam sectionis præcedentis manet adhuc peculiaris difficultas orta ex illo pronomine *hoc* et *hic*, quæ videntur supponere pro aliquo præsenti tunc quando proferuntur; tunc enim designant accidentia præsentia; ergo significant id quod tunc est sub accidentibus illis; alioquin possent esse vera verba, licèt non essent præsentia accidentia, quando profertur illud *hoc*. Si autem supponit pro eo quod tunc est sub accidentibus, verificabitur de ipso pane : tunc enim substantia panis est sub accidentibus; ergo si verba intelligantur de præsenti in rigore, non possunt esse vera.

Hâc occasione controverti solet latè de significato illius pronominis *hoc* in verbis consecrationis; quam quæstionem latissimè tractat Vasq., disp. 201, et quidem hæretici inde sumunt ansam ad suum errorem confirmandum de permanentiâ panis; nam illud *hoc* quando profertur, debet supponere pro pane tunc præsenti; illud autem non potest esse corpus Christi, nisi figurativè; ergo illud *est* non debet intelligi in toto rigore, sed per tropum.

152. Ex Catholicis aliqui dicunt per illud *hoc* significari quidem panem, sed ut signum corporis Christi futuri sub accidentibus, ut sensus sit : *Significatum per hoc est corpus meum;* pro quâ sententiâ refertur Alexander, in 4, q. 10, memb. 4, art. 2, § 3, qui tamen ut errorem hæreticorum vitaret, addit ex intentione sacerdotis demonstrari panem ut signum corporis Christi transsubstantiandum in ipsum. Ab hoc modo explicandi parùm differt Bonaventura, dict. 8, p. 1, art. 1, q. 1, qui dicit illud *hoc* supponere pro pane, sed sensum verborum esse : *Hic est panis; est,* id est, *transit in corpus Christi.*

153. Utraque explicatio rejicitur, quia neutra intelligit propriè illud verbum *est,* prout reverà debet intelligi, et prout intelligitur à Tridentino, sess. 13, cap. 4, ubi dicitur Christum illis verbis dixisse, *verè corpus suum esse id quod sub specie panis offerebat;* non offerebat autem panem, sed corpus suum sub specie panis; non ergo loquebatur de pane, quia de illo non poterat verè dicere esse corpus suum, sed vel significare corpus suum, vel transire in illud, quorum neutrum est *esse corpus suum.* Nec sufficit id quod addit Alexander, quia verba non possunt propriè reddere illum sensum : *Significatum hoc signo, quod est panis, transsubstantiandum in corpus meum, est corpus meum;* atque ideò conversio non fieret ex vi et significatione verborum, sed ex voluntate Dei, quam verba in rigore non significant.

154. Alii ergo communiter dicunt illud *hoc,* significare individuum vagum entis, vel substantiæ existentis sub his accidentibus, quod est prædicatum commune pani et corpori Christi; quem sensum licèt non omnes eodem modo explicent, in re tamen ipsâ ferè conveniunt, nec potest esse dissensio alicujus momenti. Oportet tamen cautè loqui, et aliquos loquendi modos minùs proprios vitare. Fateor itaque illud *hoc* significare determinatè et non vagè hæc accidentia panis quæ adsunt sensibilia et præsentia, nec quoad hoc habere significatum vagum, sed determinatum; hoc tamen non est significatum rectum, sed de connotato : significatum enim rectum non sunt accidentia, sed substantia contenta sub his accidentibus. Unde oritur aliud discrimen, quòd licèt daremus accidentia significari ut actu præsentia jam tunc quando profertur illud *hoc,* substantia verò contenta sub illis non significatur præcisè ut tunc contenta, sed in fine prolationis, pro quo tempore debet propositio verificari. Dicimus ergo illud *hoc* verificari quidem de corpore Christi contento sub illis accidentibus in fine prolationis verborum, non tamen significare illud determinatè sed sub conceptu confuso et vago, indifferenti de se ad panem et ad corpus Christi, et ad quamlibet aliam substantiam quæ in fine prolationis esset sub illis accidentibus; sensus enim est : *Id quod substat his accidentibus in fine prolationis est corpus meum.* Unde propositio non est identica, quia per *corpus meum,* significatur corpus Christi determinatè; per illud verò *hoc* non significatur determinatè, sed vagè, sub conceptu indifferenti de se ad plures substantias : nam, licèt de facto solum corpus Christi sit contentum sub illis accidentibus, per illum tamen conceptum non repræsentatur magis corpus Christi quàm quælibet alia substantia; et in hoc sensu verum est per illud *hoc* significari aliquid commune pani et corpori Christi; non quòd verificetur ullo modo de pane antea præsenti, sed quòd conceptus de se sit indifferens ad quamcumque substantiam contentam sub illis accidentibus in fine prolationis; sicut cùm dico : *Petrus est prætor hujus civitatis,* conceptus prætoris est magis communis quàm conceptus Petri, quia, licèt de facto verificetur solùm de Petro, qui solus est de facto prætor in hâc civitate, conceptus tamen ille de se est indifferens, et communis ad quemlibet qui esset prætor hujus civitatis. Sic etiam illud *hoc,* seu contentum sub his accidentibus est quidem conceptus determinatus ad hæc accidentia, sed indifferens de se ad contentum sub illis; atque ideò est terminus partim singularis determinatus, scilicet quoad significatum obliquum, quod sunt accidentia; partim singularis vagus, quoad contentum sub illis accidentibus.

155. An verò illud *hoc* significet ex se de connotato accidentia jam tunc præsentia, quando profertur, an solùm præsentia in fine prolationis verborum. Licèt daremus esse determinatum ad accidentia quæ jam tunc sint præsentia, nihil fieret contra nos, ut dixi, quia non ideò supponit pro contento jam tunc sub illis accidentibus : posset enim significare *contentum in fine prolationis sub accidentibus jam tunc præsentibus quando profertur.* Sed reverà non videtur, quantùm est ex vi suæ significationis, habere hanc necessita-

tem nec determinare accidentia jam tunc præsentia. Nam in communi et proprio modo loquendi eamdem vim habere videtur particula demonstrativa *ecce*, quam habeat illud *hoc*. Unde P. Vasquez, dictâ disp. 201, num. 41, fatetur validam fore consecrationem per illa verba : *Ecce corpus meum.* Videtur autem quod ad veritatem hujus propositionis satis sit si in fine prolationis ostendatur id quod demonstratur. Dixi tamen id sufficere quantùm est ex vi significationis ; aliunde enim ad consecrationis valorem requiritur omninò ex institutione hujus sacramenti quòd materia sit præsens ab initio prolationis formæ ; nec sufficit esse præsentem post inchoata verba, ut ostendi in superioribus ; illud tamen non oritur ex præcisâ significatione illius pronominis *hoc*, sed ex aliis capitibus. Addo neque ex eâdem significatione præcisâ videri necessarium quòd illa accidentia sint præsentia in fine prolationis verborum. Requiritur quidem quòd in fine prolationis sit corpus Christi sub illis, ut propositio verificetur de præsenti, ut diximus ; non tamen videtur necessarium ad veritatem propositionis de præsenti, quòd in fine propositionis adhuc sint præsentia loquenti accidentia, per quæ aliquid demonstrat, quod videtur ex communi usu hominum comprobari ; transeunte enim Petro coram nobis, possum ego dicere : *Hic est prætor hujus civitatis ;* licèt quando absolvo propositionem, jam non appareat, dùm tamen tunc adhuc sit prætor. Sensus ergo illius pronominis demonstrativi non est alligatus ad accidentia præsentia tunc quando profertur pronomen determinatè, neque etiam quando absolvitur propositio determinatè, sed vagè, scilicet sub accidentibus præsentibus, dùm loquor, continetur corpus Christi in fine prolationis verborum.

156. Contra hæc tamen est difficultas orta ex verbis illis Christi præcedentibus : *Accipite et manducate ex hoc omnes.* Nam si illud *hoc* significat contentum sub illis accidentibus in fine propositionis, ergo in illis verbis præcedentibus Christus loquebatur de pane quem debuit significare per illud *hoc*, quia in fine illorum verborum : *Comedite ex hoc omnes*, contentum sub illis accidentibus erat panis ; si ergo invitavit ad comedendum ex contento sub illis accidentibus in fine verborum, invitavit utique ad comedendum ex pane ; aliud ergo debet esse significatum illius pronominis *hoc*, ne dicamus Christum non cohærenter locutum mutando ejus significationem in paucis verbis. Nec valet dici quòd Evangelistæ non referunt Christum dixisse : *Comedite ex hoc*, sed solùm, *comedite.* Satis enim est quòd Ecclesia id dicat ex traditione quam ab apostolis accepit ; et eadem difficultas manet in calice, ubi Evangelistæ referunt dixisse : *Bibite ex hoc omnes.* Et quamvis non dixisset explicitè, implicitè tamen dixisse videtur ; offerens enim ad comedendum, et dicens : *Accipite et comedite*, de aliquo intelligebat, et per consequens designare videbatur id quod habebat in manibus.

157. Huic argumento facilè respondebunt qui dicunt Christum priùs consecrâsse quàm diceret : *Accipite et comedite ;* tunc enim illud *hoc* designaret corpus Christi absque dubio, quod jam continebatur sub illis accidentibus. Nam, licèt Ecclesia videatur alium ordinem supponere, quatenùs dicens : *Hoc est enim corpus meum*, videtur reddere rationem illius prioris dicti : *Accipite et comedite ;* sed tamen in re idem videtur esse dicere : *Hoc est corpus meum ; ideò accepite et comedite*, prout juxta hanc sententiam Christus dixit, et dicere : *Accipite et comedite, quia hoc est corpus meum*, prout Ecclesia refert. Sed, quidquid de hoc sit, ad argumentum aliter respondetur, etiamsi illa verba dicta fuerint à Christo ante consecrationem, illud tamen *hoc* non referri determinatè ad id quod tunc erat sub accidentibus, sed ad id quod esset in fine locutionis, in quo est discrimen illorum verborum : *Comedite ex hoc*, ab illis aliis : *Hoc est corpus meum.* Illa enim priora non sunt assertiva, sed præceptiva ; posteriora verò sunt assertiva, ad quorum veritatem requiritur ut objectum tale sit tunc quale tunc affirmatur esse ; et ideò Tridentinum ex veritate illius assertionis collegit Christum fuisse jam sub speciebus ante usum et sumptionem : *Nondùm enim* (ait sess 13, c. 3) *Eucharistiam de manu Domini apostoli susceperant, cùm verè tamen ipse affirmaret corpus suum esse quod præbebat.* Debebat ergo illud *hoc* referri ad id quod in fine propositionis erat sub speciebus ; at in prioribus verbis non ita, quia per illa non affirmabatur, sed præcipiebatur comedi id quod esset sub speciebus ; tunc scilicet, quando acciperetur ad comedendum ; quantùm enim est ex vi illorum verborum, etiamsi tunc nulla esset substantia sub illis accidentibus, posset dici : *Accipite et comedite ex hoc ;* sensus enim est : *Comedite ex eo quod sub illis accidentibus erit, quando accipietis illud ;* nam illud verbum, *accipite*, distrahit significationem pronominis *hoc*, ad id quod erit quando dabitur. Sic enim qui infundit vinum in calicem, potest, antequàm omninò infundat, dicere : *Accipite et bibite ex hoc*, scilicet ex illo quod accepturi sunt in calice statim porrigendo, non ex illo quod jam tunc sit in calice. Similiter ergo porrigens Christus accidentia panis, poterat invitare ad comedendum *ex hoc*, nempe ex eo quod accepturi erant sub illis accidentibus statim, actione non interruptâ, porrigendis.

158. Dices : Si habens in manu pomum diceres mihi : Accipe et comede ex hoc, quia est cibus saluberrimus, et post dicta illa verba, antequàm dares illud, extendente me jam manum ad illud accipiendum, converteretur in lapidem vel lignum, non putarem me invitatum ad ejus esum, sed illius potiùs quod priùs habebas quando dixisti : *Comede ex hoc.* Cùm ergo Christus haberet panem in manu, quando dixit : *Accipite et comedite ex hoc*, si, volentibus discipulis accipere, conversus est in carnem, non putabunt se ad illius esum invitatos per priora verba, sed illius quod priùs ostenderat.

159. Respondetur, quidquid sit de antecedenti, negando consequentiam : nam in priori casu non solùm mutata fuisset substantia pomi in lapidem vel lignum,

sed etiam accidentia illa quæ designata fuerant in obliquo ex intentione loquentis per illud *hoc;* sensus enim illorum verborum videtur esse : *Comede ex eo quod dedero tibi sub his accidentibus;* lignum autem vel lapis non datur jam sub illis accidentibus, sed sub aliis, quæ neque in obliquo fuerant designata per illud *hoc.* Atverò in nostro casu accidentia panis manent semper eadem quæ fuerant designata; ideò, licèt non maneat eadem substantia, manet tamen quod designatum est sub illis accidentibus ex intentione loquentis. Quando verò verba verificentur, an in ultimo instanti ipsis intrinseco vel extrinseco, vel in tempore, quæstio est communis omnibus Sacramentis, quæ ideò tractatur ubi de Sacramentis in genere. Videantur quæ ibi dicuntur, et applicentur ad verba consecrationis, quæ etiam debent verificari, quando primùm ultima syllaba profertur sufficienter ad faciendum sensum et significandum.

SECTIO VIII.

Utrùm per plures formas consecrationis simul possit consecrari eadem materia.

160. Dupliciter hoc quæri potest : primò, an fiat validè; secundò, an fiat etiam licitè. De primo non est dubium, quia, etiamsi verba concurrerent physicè, adhuc possent plures formæ concurrere; sicut etiam in naturalibus videmus concurrere aliquando plura agentia, quorum quodlibet secundùm se sufficeret ad eumdem effectum; sic ergo possent omnia illa verba adunari et concurrere, attemperando suum concursum. Loquendo tamen de causalitate morali, qualis est hæc, nulla est repugnantia, et quoad hoc quæstio generalis est de omnibus Sacramentis.

161. Major est dubitatio, an fiat licitè. Oritur autem difficultas ex consuetudine Ecclesiæ, quæ, licèt olim non fuerit recepta in omnibus Ecclesiis, nunc tamen strictè præcipitur observari in omnibus, ut habetur in novo Pontificali edito jussu Clementis VIII, cujus ritum præcipit pontifex observari ab omnibus episcopis. Consuetudo autem est ut presbyteri, quando ordinantur, consecrent omnes simul cum episcopo eamdem materiam. Ex alio autem capite videtur hoc ex se illicitum, quia inprimis exponunt se taliter consecrantes morali periculo reiterandi verba super materiam consecratam, quod de se est malum; nam quantùmcumque curent simul finire verba, fieri non potest quin aliquis alios præcedat, post quem alii omnes non consecrabunt, et per consequens proferent verba super materiam consecratam. Deinde sæpè sæpiùs continget aliquem eorum absolvere verba ante episcopum; et per consequens episcopus, qui est principaliter celebrans, non consecrabit. Rursùs ille qui consecravit, sive unus sit, sive plures, non perficit sacrificium, siquidem solus episcopus sumit postea utramque speciem consecratam; non potest autem sacerdos consecrare, nisi cum animo sumendi materiam consecratam; ergo illa consuetudo de se videtur illicita.

162. Propter hæc Durandus et alii relati à Suarez, disp. 57, sect. 4, et à Vasquez, disp. 218, c. 2, dixerunt eam consuetudinem esse abolendam. Cæterùm hæc censura jam non caret temeritate, cùm opponat se non solùm consuetudini, sed præcepto summi pontificis jubentis eam ubique retineri. Alii ergo censent illam consuetudinem esse licitam, eò quòd episcopus solus dicat verba animo consecrandi, cæteri autem proferant ea recitativè et materialiter, et quasi ut discant ab episcopo quibus verbis postea celebraturi et consecraturi sunt; quod inprimis probant quia in pontificali vetustissimo dicebatur quòd tales presbyteri dicant omnia cum episcopo, *sicut si celebrarent;* ergo non celebrant, sed discunt solùm celebrare. Deinde, quia alia sunt verba canonis, quæ solùm dicunt recitativè, qualia sunt illa : *Calicem salutaris accipiam*, etc. *Sanguis Domini nostri Jesu Christi custodiat*, etc. Ergo idem dici potest de verbis consecrationis.

163. Hæc sententia nullo modo defendi potest : primò, quia in novo Pontificali sæpè sæpiùs dicitur illos presbyteros celebrare, seu concelebrare cum pontifice; deinde, quia seriò monentur ibi, ut curent omninò simul absolvere verba consecrationis cum episcopo; quòd si ab eis materialiter solùm proferrentur, nullum esset periculum in eo quòd proferrentur post episcopum. Denique, quia in consecratione episcopi eadem consuetudo servatur ut episcopus denuò consecratus celebret cum episcopo consecrante, et consecret eamdem materiam; imò (teste P. Vasquez, ubi supra) in Ecclesiâ Græcâ episcopo celebrante, semper adest alius presbyter consecrans simul cum episcopo eamdem materiam.

164. Neque obstant illa verba, *sicut si celebrarent*, tum quia illud *sicut* non semper denotat improprietatem, tum etiam quia solùm denotant quòd non seorsim celebrant, sed concelebrant. Deinde, quidquid sit, an alia verba dicant tantùm recitativè, de verbis tamen consecrationis dubitari non potest quòd dicantur animo consecrandi, ut constat ex supra dictis.

165. Ideò alii dicunt quòd ex omnibus fit unus minister, et una forma totalis ex pluribus partialibus; quare, licèt alii aliis priùs absolvant, parùm refert, quia non fit conversio usque ad omnium prolationem. Quomodò autem hoc fiat, variè explicant; quidam enim dicunt intentionem singulorum esse non consecrare, donec alii absolvant. — Sed contra hoc est primò, quia non est in potestate proferentis verba sacramentalia supra debitam materiam suspendere eorum effectum aliquo brevissimo tempore; alioquin etiam posset suspendere per horam; quod in aliis etiam Sacramentis regulariter falsissimum est. Secundò quia sequeretur quòd si ordinati sint decem, v. g., et jam novem absolverint verba, decimus autem postea nolit absolvere, non fiet consecratio, quia omnes alii noluerunt consecrare donec omnes absolverent. Consequens autem est absurdissimum.

166. Dices intentionem fuisse consecrandi cùm omnes qui prolaturi erant verba, finirent illa; quare cùm decimus non esset prolaturus, non est expectan-

dus. — Sed contra, quia suppono decimum habuisse intentionem proferendi verba, sed postquàm novem protulerunt, ille mutavit intentionem ; peto ergo quando fit consecratio ; non quidem quando nonus absolvit, quia adhuc erat indifferens decimus ad proferendum etiam; ergo exspectandum est an velit vel nolit; et per consequens verba aliorum fuerunt consecrativa sub conditione de futuro, quod in aliis Sacramentis communiter rejicitur. Denique impugnatur quia verba consecrationis instituta sunt à Christo ut significativa et assertiva de præsenti, ut supra dictum est; si autem singuli nolint consecrare pro nunc, sed pro instanti subsequenti, non proferent verba significativa de præsenti eâ significatione quam habuerunt ex Christi institutione; ergo non proferunt verba consecrativa.

167. Alii ergo dicunt omnes alios sacerdotes proferre verba referendo suam intentionem ad instans quo ea absolvit episcopus, qui est principaliter celebrans; quam sententiam tribuunt S. Thomæ infra, q. 82, art. 2, licèt eam non docuerit expressè. Cæterùm rejicitur etiam facilè ex dictis, quia verba sunt de præsenti, nec possunt nisi variatâ significatione referri ad aliud instans. Deinde, quia si hæc relatio sufficeret, non esset cur tantoperè curaret Ecclesia, et præciperet ut omnes eodem momento verba absolverent. Adde etiam alia inconvenientia quæ contra sententiam sequentem afferemus.

168. Est itaque alia sententia P. Suarez, P. Ægidii, quæst. 81, art. 2, et aliorum, quòd illi sacerdotes debent habere intentionem consecrandi conditionatam, talem scilicet, ut si absolvant verba cum episcopo, consecrent, quod debent procurare; si verò non absolvant illo instanti, sed priùs, vel posteriùs, non consecrent; hoc enim modo vitantur omnia inconvenientia supra posita. — Sed contra hunc modum dicendi facit inprimis communis praxis Ecclesiæ, quæ non admonet ordinatos de tali intentione conditionatâ non consecrandi, si absolvant priùs quàm episcopus, sed potiùs communiter monentur quòd habeant intentionem consecrandi. Deinde quia, etiam stante hâc intentione, non vitantur omnia inconvenientia supra posita ; nam inprimis adhuc manet moraliter certum quòd plures inaniter proferent verba sive ante, sive post ultimam prolationem episcopi. Quòd autem habeant intentionem conditionatam, parùm refert; nam etiam prolatio verborum conditionata super materiam jam consecratam, est intrinsecè mala et prohibita, ut omnes supponunt. Denique illud inconveniens, quòd consecrans non perficiat sacrificium, et sumat utramque speciem, non vitatur ullâ ratione per hanc intentionem conditionatam, ut de se constat.

169. Posset aliter responderi prolationem ultimi verbi super materiam jam consecratam ab alio, qui priùs absolvit illud, non esse intrinsecè malam. Quod multis exemplis probari posset, primò quia prolatio ultimæ syllabæ protrahitur à sacerdote per aliquod tempus ; quare necesse est quòd pars illius prolationis sit post consecratam materiam, quia consecratio fit ubi primùm profertur quod necessarium est ad significandum ; et tamen non est intrinsecè mala illa protractio, etiamsi scienter fiat; alioquin deberet sacerdos adhibere curam in proferendâ illâ ultimâ syllabâ quàm citissimè et brevissimè posset, ne proferret illam super materiam jam consecratam. Secundò, qui in Baptismo effundit simul aquam et profert verba, si, absolutis verbis, pergat adhuc effundendo aliquid aquæ , non peccat, nec tenetur, finitâ ultimâ syllabâ verborum, continere manum, ne cadat ulteriùs quidquam aquæ super puerum; et tamen illa effusio aquæ vel ablutio quæ continuatur, fit circa subjectum jam baptizatum. Tertiò, qui ordinatur, si post tactum materiæ, et prolatam formam ab episcopo, iterùm statim antequàm surgat, tangat materiam ad majorem securitatem, non videtur peccare mortaliter, licèt id ex levitate animi faciat; et tamen ille contactus materiæ fit ab homine jam ordinato. Quartò, si cantaretur forma, posset more musico repeti bis et ter illa ultima dictio *meum;* nam, sicut protractio ultimæ syllabæ non destruit sensum locutionis humanæ, sic repetitio dictionis non destruit sensum in musicâ, quia ita solent loqui musici dùm cantant; et tamen secundà vice proferretur illud *meum* super materiam jam consecratam, ut constat. Ex his ergo et aliis similibus videtur probari quòd prolatio unius dictionis super materiam jam consecratam, non sit intrinsecè mala, quia tota illa actio per modum unius fit nomine Christi, et tota per modum totius est valida, nec requiritur quòd singulæ illius partes sint necessariæ ad effectum, sed quòd tota sit necessaria, ut constat ex adductis exemplis.

170. Verùm, quidquid sit de doctrinâ illâ, in casu nostro videtur esse specialis difficultas; aliud enim est repetere ultimum verbum, et protrahere prolationem ultimæ syllabæ; aliud verò est proferre ultimum verbum super materiam jam ab alio consecratam. Nam in primo casu, verbum illud quod repetitur, vel syllaba quæ protrahitur, non est novum signum, nec significat aliquid novum, sed componit et integrat idem signum cum præcedenti prolatione verborum , et significat idem omninò cum partibus præcedentibus ; quare cùm tota propositio per modum unius sit signum practicum verum significans verè ex institutione Christi effectum sacramentalem, non est inconveniens in protractione syllabæ vel repetitione ultimi verbi in musicâ. Quod idem dicendum est de continuatione effusionis aquæ in Baptismo, vel contactu secundo materiæ in ordinatione ; nam illa etiam non sunt signa distincta, sed integrant unum signum sacramentale cum præcedentibus, cum quibus faciunt unum signum verum, licèt non necessarium secundùm omnes partes. Atverò in secundo casu verbum illud prolatum post consecratam materiam ab alio non integrat unum signum practicum verum cum verbis præcedentibus ejusdem sacerdotis ; nam tota propositio, et omnia verba prolata ab illo sacerdote non sunt aliquid operata, nec consecratio facta est ex vi illorum; non sunt ergo signum practicum verum,

atque ideò ultimum illud verbum illicitè proferetur, quia componit et perficit signum practicum falsum cum intentione proferendi illud in personâ Christi, quæ indecentia reddit illicitam secundam consecrationem materiæ jam consecratæ. Sicut etiam propter eamdem rationem illicita erit secunda effusio aquæ cum secundâ prolatione formæ Baptismi super aliquem jam semel ritè baptizatum, quia ponitur signum totale practicum falsum, cum intentione operandi et ponendi illud nomine Christi. In primo autem casu non ponitur signum falsum, sed additur signo vero jam posito pars aliqua illius non necessaria, sed tamen pars signi veri et integrans cum partibus præcedentibus signum practicum verum; sicut et quando ipsemet Christus consecravit, non fuit necessaria tota prolatio illius ultimæ syllabæ, et tamen absque inconvenienti addita fuit illa protractio syllabæ non necessaria, quia illa non significabat aliquid novum, sed simul cum partibus præcedentibus significabat idem quod quidem verè poterat significare.

171. Dices: Sacramentum est signum practicum gratiæ; sed illa dictio quæ repeteretur, aut protractio syllabæ, non causat effectum quem jam invenit positum; atque ideò nullo modo est signum practicum; ergo nec potest componere Sacramentum, aut esse pars illius; non enim potest secundùm illam partem esse Sacramentum, cùm secundùm illam partem non sit practicum. — Respondetur, ad hoc ut aliqua sit pars Sacramenti, non requiri necessariò quòd illa pars operetur; sufficit enim quòd illa componat cum aliis signum in ratione signi sensibilis, quod signum operetur effectum, licèt non operetur secundùm omnes et singulas suas partes; jam enim erit verum dicere de illo toto quòd sit signum sensibile practicum, cùm omnes partes componant illud totum in ratione signi sensibilis operativi. Imò retorquetur argumentum: Sacramentum est signum sensibile practicum, ergo omnia quæ componunt in ratione talis, sunt partes Sacramenti, sed ultimæ syllabæ protractio componit illam syllabam saltem in ratione signi sensibilis, et facit unum signum sensibile cum partibus præcedentibus; ergo, licèt non componat in ratione practici, componit in ratione Sacramenti; sicut quod componit hominem in ratione animalis est vera pars hominis, licèt non componat illum, ut rationalis est.

172. Iis ergo et aliis explicationibus omissis, quibus doctores variè conantur tueri et defendere ab omni specie sacrilegii prædictam consuetudinem, quas ex supra dictis facilè poteris impugnare, dicendum videtur omnes habere intentionem saltem conditionatam consecrandi et non recitandi solùm materialiter illa verba, ut constat ex supra dictis. Neque obstat primum inconveniens quòd plures proferant ultimum verbum super materiam consecratam; quia, licèt hoc in communi verum sit, et moraliter certum, quòd non omnes absolvent simul et quòd aliqui proferent supra materiam consecratam; nemini tamen in particulari, quando profert ultimam syllabam, constat moraliter certo, quòd jam illa materia consecrata sit; imò omnes conantur simul proferre, et monentur sedulò quod id curent; quare singuli, quando proferunt, possunt seriò intendere consecrare cùm sit illa ad minùs materia dubia. Unde intolerabilis videtur incuria aliquorum, qui jubent ordinatos exspectare ut episcopus non solùm incipiat, sed absolvat priùs singula verba; hoc enim expressè est contra mentem Pontificis, qui sanè non debuit providere quòd nemo in communi proferat verba consecrationis supra materiam consecratam; satis est providisse quòd nemo in particulari id faciat, sciens esse jam consecratam: malitia enim reiterationis formæ super materiam consecratam stat in eo quòd proferantur verba sacramentalia sine ullâ spe sui effectûs, et cum intentione effectûs impossibilis; in nostro autem casu nemo profert verba sine aliquâ spe consecrandi, nec Ecclesia jubet aliquem proferre, de quo non possit habere aliquam spem quòd consecrabit, et per quem non possit intendi ille effectus; ergo ex hoc capite non est aliquod inconveniens, ratione cujus vitanda sit illa cæremonia, præsertim cùm per illam intendat Ecclesia repræsentare mysteria conducentia ad cultum hujus Sacramenti, utpote æqualitatem potestatis cum episcopo, quam habent sacerdotes ex ordinatione suâ ad consecrandum; sicut in signum etiam potestatis acceptæ jubentur diaconus et subdiaconus, cùm ordinantur, ministrare episcopo in altari; item ad repræsentandam cœnam Domini cum discipulis, et alia mysteria quæ, licèt nos lateant, non tamen latuerunt apostolos, à quibus forsitan descendit hæc consuetudo.

173. Neque etiam obstat secundum inconveniens, quòd ille qui consecrat non perficit sacrificium, nec sumit utramque speciem, quia inprimis non est certum non posse de jure divino fieri consecrationem, quin sequatur sumptio à sacerdote; deinde, licèt consecratio etiam de jure divino dicat habitudinem ad sumptionem, est tamen satis probabile quòd, secluso præcepto ecclesiastico, sufficeret sequi sumptionem ab alio sacerdote, licèt ipse consecrans non communicaret, ut indicat Suarez, disp. 75, sect. 3 in fine, et cum aliis docet Hieronym. Llamas, 1 parte Methodi, c. 11, § 11. Ratio autem est quia, licèt incœptum sacrificium debeat omninò perfici, et ideò si sacerdos post consecrationem moriatur, substitui debeat alius qui perficiat sacrificium; cæterùm quod sumptio Eucharistiæ (in quâ perficitur sacrificium) fiat non ab ipso consecrante, sed ab alio, non videtur adeò indecens, ut, secluso præcepto ecclesiastico, non liceret; sicut è contra, non est illicitum offerre sine consecratione ut in feriâ 6 Hebdomadæ sanctæ; tunc enim sacerdos offert quod non consecravit, sed quòd alius consecraverat præcedente die. Cæterùm, licèt ex naturâ rei hoc liceret, meritò tamen Ecclesia strictè prohibuit sacerdotem consecrare quin eo ipso sumat utramque speciem, tum ad vitandum periculum ne aliquando moneat consecratio sine perfectione sacrificii secutâ (quod forsitan prohibetur jure divino), quod periculum nullâ ratione meliùs vitatur, quàm obligando ipsum sacerdotem sumere statim quod consecravit; alioquin

si servaretur sumendum ab alio sacerdote, priùs forsitan corrumperentur species vini quàm sumerentur; tum etiam ut meliùs et exactiùs sacerdos imitetur factum Christi, qui simul consecravit et sumpsit hoc Sacramentum.

174. Supposito ergo quòd hoc præceptum non sit divinum, sed solùm Ecclesiæ volentis sacerdotem qui consecrat sumere ex consecratis, consequens est quòd eadem Ecclesia potuerit in eâ obligatione dispensare, sicut etiam in die Parasceves dispensavit in præcepto non celebrandi sine consecratione; et olim, teste Innocentio, erat etiam consuetudo quòd, celebrante Papâ, omnes presbyteri cardinales consecrarent simul cum illo, licèt non omnes communicarent; ex quo fit prædictam consuetudinem, quâ ordinati in die ordinationis consecrant cum episcopo sine sumptione sanguinis, ex nullo capite manere malam; si tamen debitè fiat, et omnes illi curent, quoad fieri possit, absolvere verba simul, prout Ecclesia jubet, et ab episcopo debent de hoc seriò admoneri.

175. Dices: Si illi sacerdotes consecrant sine sumptione, ergo verè ipsi non sacrificant, sed solus episcopus; siquidem supponimus sumptionem esse vel totam, vel partem actionis sacrificandi; ergo ipsi non celebrant. Quomodò ergo dicitur in Pontificali quòd illi omnes celebrant cum episcopo? —Respondeo illos verè celebrare, tum quia consecratio, licèt non sit oblatio integra et completa, est tamen oblatio simpliciter; tum etiam quia non solùm consecrant, sed etiam tenentur sumere corpus Domini, licèt non sumant sanguinem; illa autem communio, licèt aliquibus videatur esse communio quasi laica, mihi tamen est valdè verisimile esse communionem sacerdotalem, et per quam offerunt partialiter sacrificium; nam si sacerdotes illi accederent ut laici ad illam communionem, non esset discrimen inter ipsos et reliquos ordinatos diaconos, subdiaconos, etc. Est autem discrimen in modo communicandi, nam ideò jubet Ecclesia reliquos ante communionem recitare confessionem generalem, presbyteros verò non recitare illam, et addit, *quia ipsi concelebrant Pontifici;* quasi dicat, reliqui accedunt ad communionem laicam, in quâ præmitti solet confessio generalis; atverò presbyteri tunc communicant ut presbyteri, et ut celebrantes; celebrans autem solùm dicit confessionem in principio missæ; et ideò etiam episcopus in Pontificali jubetur consecrare tot hostias quot sunt ordinati, ut scilicet communio fiat ex consecratis ab ipsis sacerdotibus offerentibus sacrificium. Ex quo infero Ecclesiam non dispensare cum illis sacerdotibus quoad consecrationem sine sumptione, sed quoad sumptionem sanguinis; quod forsitan fit ad denotandam inferioritatem quam adhuc habent respectu episcopi: nam, licèt episcopus consecratus sumat utramque speciem cum consecrante, eò quòd æqualis est jam illi in episcopatu, sacerdos tamen non sumit utramque speciem cum episcopo, quia adhuc manet inferior episcopo; debet tamen sumere unam speciem; nec existimo posse illam communionem omitti à sacerdote etiam ex dispensatione episcopi; tum quia illa sumptio pertinet ad complementum sacrificii, quod offerre illos sacerdotes sæpè dicitur in canone et aliis orationibus, tum etiam quia præceptum non consecrandi sine sumptione non potest dispensari nisi ab Ecclesiâ, quæ in prædicto casu solùm dispensat, quoad sumptionem sanguinis.

DISPUTATIO XII.

DE EFFECTIBUS EUCHARISTIÆ.

Effectus Eucharistiæ alii possunt intelligi circa animam, alii circa ipsum corpus; de utriusque breviter agemus, et priùs de iis qui sunt circa animam.

SECTIO PRIMA.

Utrùm Sacramentum Eucharistiæ conferat primam gratiam.

1. Supponimus hoc Sacramentum conferre gratiam sanctificantem ex opere operato, quod omnibus Sacramentis novæ legis commune est; et de Eucharistiâ probatur latè ex Scripturâ, conciliis et Patribus adversùs hæreticos à nostris recentioribus in præsenti, præsertim Suarez et Vasquez, Bellarmino, lib. 4, de Eucharistiâ, Valentiâ et aliis. Difficultas est an non solùm conferat augmentum gratiæ, sed etiam aliquando primam gratiam, per quam expellitur peccatum lethale. Et ut certa ab incertis separemus, conveniunt doctores catholici in eo quòd hoc Sacramentum non sit per se institutum ad remissionem peccati mortalis; quod ex eo facilè constat quia Sacramentum non instituitur per se ad illum effectum quem per se supponit semper productum: Eucharistia autem per se loquendo supponit primam gratiam in subjecto; nam cibus de se ordinatur ad augendam, non ad generandam vitam; ergo supponit omninò vitam animæ. Hoc idem ex Tridentino et aliis rationibus probant benè Suarez in præsenti, disp. 63, sect. 1, et Vasquez, disp. 205, c. 1. Restat ergo dubitatio an saltem per accidens Eucharistia conferat aliquando primam gratiam.

2. Prima sententia affirmat in casu quo quis inculpabiliter accedat ad Eucharistiam, vel quia ignorat invincibiliter statum peccati quem habet, vel quia existimat se ritè fuisse absolutum, cùm non fuerit; tunc enim virtute Sacramenti remittitur peccatum. Hanc tenent plures Thomistæ et alii, quos refert et sequitur Suarez, ubi supra, conclusione tertiâ. Cæterùm auctores hujus sententiæ rursùm dividuntur. nam quidam censent ad hunc effectum non esse necessariam etiam attritionem, sed sufficere bonam fidem et inculpabilem accessum ad Eucharistiam; alii dicunt requiri attritionem supernaturalem, quæ vel existimetur contritio, vel inculpabiliter putetur sufficiens dispositio ad Eucharistiam. Sic docent recentiores, et videtur favere S. Thomas, art. 3, in corpore, et in aliis locis.

3. Secunda sententia negat in universum Eucharistiam causare per se vel per accidens primam gratiam in aliquo casu. Hanc tenent Bonaventura, Gabriel, Gerson, Alexander et alii, quos refert et sequitur Vasquez, ubi supra, c. 4 et 5; imò videtur esse etiam de mente S. Thomæ, ut postea videbimus; et

licèt aliqui nimis acriter invehantur in hanc sententiam, dicentes oppositam esse omninò certam et indubitatam, falluntur tamen; nam tota hæc controversia non excedit terminos opinionis probabilis; et quidem inter illas hæc posterior videtur probabilior et magis consona doctrinæ quæ de hoc Sacramento in Ecclesiâ communiter tradita est; imò videtur expressa in Catechismo Pii V, ubi dùm de effectibus Eucharistiæ agitur, sic dicitur : *Verùm quod dicitur Eucharistiâ gratiam tribui, pastores admoneant oportet ita intelligendum non esse perinde ac necesse non sit ut qui reipsà hoc Sacramentum utiliter percepturus est, gratiam antea adeptus fuerit. Constat enim, quemadmodùm mortuis corporibus naturale alimentum nihil prodest, ita etiam animæ, quæ spiritu non vivit, sacra mysteria non prodesse, ac propterea panis et vini speciem habent ut significetur non quidem revocandæ ad vitam animæ, sed in vitâ conservandæ causâ instituta esse.* Hæc ibi, ubi obiter prima ratio insinuatur satis efficax pro hâc sententiâ.

4. Probatur ergo primò, quia hoc Sacramentum ex suâ institutione est Sacramentum vivorum; ideò enim institutum fuit per modum, ut indicarentur ejus effectus, qui non meliùs quàm ex institutione colliguntur. Ideò namque in Florentino dicitur hoc Sacramentum eos omnes effectus causare in suscipiente, quos cibus naturalis causare solet : cibus autem nunquàm datur ad generandam, sed ad conservandam vel augendam substantiam animalis; ergo nec Eucharistia habuit talem virtutem; quare, sicut cibus non operatur mortuo applicatus, sic nec Eucharistia, nisi præsupponatur vita spiritualis. Hoc idem argumentum sumi potest ex significatione : Sacramenta enim eos solùm effectus habent quos significant; Eucharistia autem nullo modo significat gratiam primam, sed gratiam nutritionis et augmenti; ergo hanc solùm causat, et non illam.

5. Secundò probatur ratione etiam insinuatâ in verbis relatis Catechismi; quia scilicet Eucharistia ex suâ institutione et per se non habet conferre primam gratiam, ut admittunt adversarii; ergo in nullo casu etiam per accidens potest hoc habere. Consequentia probatur quia Sacramenta ex opere operato non habent effectum, nisi illum ad quem sunt instituta. Cùm enim Sacramenta de se non habeant virtutem, sed solùm ex institutione, consequens est ut tota virtus Sacramenti regulanda sit penes id quod habet ex propriâ institutione; repugnat ergo quòd Eucharistia conferat primam gratiam, et non sit per se instituta ad hunc effectum.

6. Dices : Hoc etiam habet Eucharistia ex institutione, non tamen per se, sed per accidens. — Sed contra, quia habere virtutem per accidens ex institutione nihil aliud est quàm habere virtutem ad illum effectum, quasi præter intentionem instituentis : nam Christus solùm intendit quòd Eucharistia augeret gratiam; cæterùm, quia non potuit dare hanc virtutem Eucharistiæ, quin obiter maneret cum virtute sufficienti ad dandam primam gratiam in aliquo casu, hinc est quòd Eucharistia per accidens, et quasi præter intentionem, habuerit etiam hanc virtutem ad causandum primam gratiam, sicut generatio monstri dicitur præter intentionem naturæ; natura enim communicavit virtutem causis secundis ad suos effectus; cæterùm, quia non potuit hæc virtus communicari, quin aliquando ex concursu contrariorum et commixtione agentium oriantur monstra et defectus; hinc est datam etiam esse virtutem ad monstra per accidens et præter intentionem. Hoc autem in præsenti non potest ullum habere locum; quia ex eo quòd Christus instituens Eucharistiam voluerit eam esse nutritivam gratiæ, non fuit necesse habere etiam virtutem ad causandam primam gratiam in aliquo casu; potuit enim optimè dari virtus ad unum, et non ad aliud; nam, licèt prima gratia et augmentum gratiæ sint effectus ejusdem rationis quoad entitatem, potuit tamen hæc causa exigere ad operandum talem dispositionem in subjecto, nempe statum gratiæ, sicut etiam exigit characterem baptismalem; ergo potuit benè Eucharistia accipere virtutem ad augmentum gratiæ sine virtute ad primam gratiam; ergo si de facto accipit virtutem collativam primæ gratiæ, consequens est quòd illam habuerit per se, et non per accidens, et præter intentionem.

7. Dicunt aliqui Eucharistiam ex ratione specificâ suæ institutionis solùm habere quòd det augmentum gratiæ; cæterùm ex ratione genericâ habere quòd det etiam primam, quia omnia Sacramenta novæ legis habent vim sub ratione genericâ causandi primam gratiam. Sed hanc distinctionem latè impugnat Suarez supra, disp. 7, sect. 2, tum quia nullum habet fundamentum hæc duplex institutio Sacramentorum, quoad rationem genericam et quoad specificam; tum etiam quia sequeretur Eucharistiam simpliciter loquendo per se causare primam gratiam, et per se institutam esse ad hunc effectum; quia prædicata quæ per se conveniunt homini ob rationem genericam animalis per se conveniunt homini simpliciter : homo enim simpliciter est sensitivus; tum etiam ob alia inconvenientia, quæ ex hâc institutione benè probat inferri.

8. Ideò ipse Suarez aliter respondet ibi omnia Sacramenta fuisse instituta ad dandum aliquem gradum gratiæ; quare, eo ipso quòd non sit obex in subjecto, possunt illum conferre : per attritionem autem tollitur contraria dispositio, seu obex actualis; ergo poterit Eucharistia operari illum gradum gratiæ ad quem habet virtutem; quòd enim sit primus vel secundus gradus, parùm refert; nam Baptismus etiam et Pœnitentia per se instituta sunt ad primam gratiam, et tamen si inveniunt subjectum gratum, possunt dare augmentum; ergo similiter è contra.

9. Sed contra hoc etiam est; nam inprimis per attritionem non tollitur sufficienter obex ad Eucharistiam : obex enim erat status peccati, eò quòd opponeretur significationi quam habet Eucharistia, gratiæ nutritivæ; ergo quantùmcumque detur attritio, non tollitur obex. Pro quo adverte non esse eumdem obicem respectu omnium Sacramentorum; nam respectu Baptismi vel Pœnitentiæ sufficienter tollitur obex per attritionem, quia hæc Sacramenta de se significant

ablationem peccati quam operantur, et ideò quòd adhuc præsupponatur peccatum, non obest efficacitati horum Sacramentorum; atverò Eucharistia non significat ablationem peccati, sed nutritionem spiritualem; ergo status peccati habitualis præcedens obest huic significationi, ut operetur; ergo per attritionem non tollitur obex, nisi antecedenter ad Eucharistiam tollatur peccatum per ipsam attritionem, quod non concedes.

10. Deinde exemplum quod affertur de Pœnitentiâ et Baptismo, quæ aliquando possunt causare augmentum gratiæ, non est ad rem; nam ille effectus non est per accidens, sed per se à Pœnitentiâ vel Baptismo. Etenim hæc Sacramenta instituta sunt per se, non solùm ad primam gratiam, sed etiam ad alios effectus: Baptismus scilicet ad dandam gratiam, ex vi cujus debeantur auxilia homini baptizato ad servanda præcepta, et ad operandum ut membrum Christi; quare, quando invenit subjectum gratum, debet dare aliquem gradum gratiæ, per quem fiat ille homo membrum Christi, et ratione cujus incorporationis exigat talia auxilia, etc., quod quidem habet, non per accidens, sed per se ex propriâ institutione. Item Sacramentum Pœnitentiæ non solùm habet per se resuscitare mortuum, sed etiam reconciliare hominem cum Deo, et dare auxilia quibus magis caveat à lapsu; quare, licèt inveniat subjectum gratum, habet per se augere gratiam, ut magis reconciliet hominem cum Deo, et ut det aliquem gradum gratiæ, ratione cujus homo exigat talia auxilia, etc. Atverò Eucharistia per se solùm habet dare augmentum gratiæ, ergo nunquàm potest dare primam gratiam.

11. Ratio autem à priori est quia regula generalis est quòd Sacramenta causant suum effectum quando non est obex. Sacramentum ergo Pœnitentiæ potest, etiamsi homo jam sit justus, causare augmentum gratiæ, quia tunc non invenit obicem; obex enim ad effectum illius Sacramenti est peccatum mortale non retractatum; in illo autem casu peccatum supponitur satis superque retractatum, imò et condonatum; non ergo invenitur obex, atque ideò non mirum si ponatur effectus Sacramenti. Atverò in nostro casu Eucharistia non potest causare suum effectum, quia non invenit ablatum suum obicem; obex quippe suus est peccatum habituale, seu status peccati qui non supponitur ablatus, nec potest per Eucharistiam auferri, quia nullum Sacramentum aufert suum obicem, sed debet illum invenire ablatum, ad hoc ut causet suum effectum. Adde consequentiam illam ex Sacramento Baptismi et Pœnitentiæ bonam non esse; nam, licèt ex virtute ad causandam primam gratiam arguatur benè virtus ad causandum augmentum gratiæ, non tamen arguitur è contra virtus causandi primam gratiam ex virtute causandi augmentum; multò enim major virtus requiritur ad causandum primam gratiam, et tollendum peccatum, quàm ad causandum augmentum gratiæ in homine justo: hinc enim est quòd, licèt homo justus possit mereri de condigno augmentum gratiæ, non tamen potest alteri mereri de condigno primam gratiam, nec posset etiam sibi mereri de condigno remissionem peccati, etiamsi supponeretur per possibile vel impossibile habere gratiam habitualem, quia nimirùm multò plus est remittere peccatum et dare gratiam, quàm augere gratiam post peccatum remissum, ut explicui alibi.

12. Alii recentiores paulò aliter respondent ad illud argumentum, quo nostram sententiam probavimus. Dicunt enim ideò primam gratiam causari per accidens ab Eucharistiâ, non quia non sit ex institutione Christi, aut quia solùm sit effectus consecutus ad causationem alterius, qui solus intendebatur; sed dicitur esse per accidens, quia est præter, imò contra exigentiam et propensionem ipsius Sacramenti: contra exigentiam, inquam, non necessitatis, sed obligationis; cùm enim juxta institutionem hujus Sacramenti sit præceptum et obligatio præmittendi statum gratiæ et justificationem, consequens est ut casus quo accipitur absque eâ dispositione prævià, sit contra exigentiam quâ Sacramentum ipsum ex præcepto exigebat non sumi absque illâ dispositione, atque ideò effectus gratiæ, quæ tunc dabitur, erit contra id quod Sacramenti institutio ex præcepto exigebat, licèt non sit præter totam intentionem et institutionem ipsius Sacramenti.

13. Contra hunc tamen explicandi modum adhuc videtur esse primò quòd gratiam illam dari ex suppositione casûs prohibiti in institutione Sacramenti non videtur sufficere ut Sacramentum dicatur concurrere solùm per accidens ad illum effectum. Alioquin, quando homo justificatus per contritionem perfectam immemor sui peccati non præmittit confessionem ante communionem, et recipit ab Eucharistiâ augmentum gratiæ, dicetur etiam Eucharistia causare per accidens illum effectum et augmentum gratiæ: est enim contra exigentiam et præceptum illius Sacramenti recipi ab eo qui mortaliter peccavit, non præmissâ confessione sacramentali. Item, si commisit duo peccata, et immemor unius confitetur alterum, et justificatur, Eucharistia dabit illi augmentum gratiæ per accidens, quia est contra exigentiam et præceptum quo præexigitur confessio omnium mortalium; nemo autem dicet in iis et similibus casibus augmentum gratiæ causari per accidens ab Eucharistiâ. Sicut si sacerdotium conferatur alicui ante diaconatum, non dicetur per accidens causare gratiam aut characterem, licèt sit contra præceptum præmittendi diaconatum. Similiter nec mors Christi dicitur per accidens causare gratiam justificationis iis qui contra ipsum Christum et contra ejus præcepta peccant; nam, licèt mors illa fuerit ut homines crederent in ipsum, et acciperent ac observarent ejus legem et præcepta, atque ideò non videtur esse juxta Christi intentionem quòd ejus leges violentur, voluit tamen Christus mori, non solùm ut homines crederent in ipsum, et ejus legem acceptarent, sed etiam ut, si aliqui illam respuerent et violarent, haberent medicinam et remedium; et ideò hic etiam effectus non tribuitur per accidens, sed per se morti et meritis Christi.

14. Unde secundò arguitur et applicatur ratio supra

facta contra illum dicendi modum, quia nimirùm non apparet quomodò sola illa exigentia, quâ ex præcepto exigitur justificatio prævia, sufficiat ad denominandum effectum per accidens respectu Sacramenti; nam causa per accidens, ut dixi, appellatur, quæ in ipsâmet operatione effectûs per accidens non intendit illum, sed alium, quem dùm non assequitur, producit alium non intentum, cujus productio necessariò consequitur ex intentione alterius. Sic natura in ipsâmet productione monstri non intendit monstrum, sed perfectam prolem, quam quia non potest assequi, producit monstrum, quia necessariò consequitur ex intentione prolis perfectæ in his circumstantiis. Sic etiam agricola qui fodiens vineam invenit thesaurum, dicitur causa per accidens, quia in illâ ipsâ fossione aliud diversum intendebat, scilicet terræ culturam, cum quâ intentione habet necessariam connexionem inventio thesauri in his circumstantiis. Quando verò aliquis ex suppositione prioris intenti non habiti applicat animum ad aliquid aliud faciendum, non dicitur causa per accidens secundi effectûs; v. g., testator præcipit hæredi ut à debitoribus omnibus exigat debita, eosque obliget ad solvendum; addit tamen: Si verò aliquis post annum non solverit, hæres remittat debitum illi. Ecce ex primariâ intentione testator vult omnes debitores solvere; postea, si finis ille non obtineatur in omnibus, vult remissionem debiti, quæ non est necessariò connexa cum illâ priori intentione; certè non dicetur testator causa per accidens remissionis debiti, licèt ille effectus causetur contra exigentiam testatoris, qui obligabat omnes ad solvendum. Similiter Deus ex primariâ intentione exigit et obligat omnes ad non peccandum; vult tamen peccantibus remittere peccata, si de illis doleant, qui effectus ponitur contra exigentiam Dei, qui obligabat ad non ponendum talem casum; non tamen dicetur Deus per accidens concurrere ad remissionem peccatorum, sed potiùs ille effectus remissionis tribuetur Deo, ut causæ per se, quia illum intendit ex suppositione prioris intenti non habiti. Eodem ergo modo, si Sacramentum Eucharistiæ ex suâ institutione, seu Christus illud instituens obligat omnes ad præmittendum statum gratiæ, addit verò, ut illi etiam qui in peccato sunt per Eucharistiam justificentur, si bonâ fide et cum attritione accedant, non debet dici hic effectus primæ gratiæ per accidens procedere ab Eucharistiâ, cùm in ipsâ productione primæ gratiæ nihil aliud intendatur, sed ipsamet justificatio, et hic effectus non habeat connexionem cum illo quod priùs intendebatur, licèt verum sit quòd intenditur, non ex primariâ intentione, sed ex suppositione quòd primum intentum obtineri non potuit.

15. Dices: Extrema Unctio cum attritione juxta probabilem sententiam dare potest primam gratiam: et, licèt ille effectus non habeat necessariam connexionem cum primariâ intentione illius Sacramenti, quæ erat tollere reliquias peccati jam remissi, adhuc dicitur causari per accidens ab illo Sacramento, quia nimirùm est contra exigentiam quâ ex præcepto debent fideles præmittere statum gratiæ ad accipiendum illud Sacramentum: ergo similiter dici potest in Eucharistiâ.

16. Respondeo, quando per extremam Unctionem causatur prima gratia cum attritione, effectum illum non quidem esse juxta primariam intentionem illius Sacramenti, non tamen esse effectum per accidens, sed juxta intentionem Christi instituentis illud ad tollendas reliquias peccatorum, hoc est, quod superest, sive culpæ, sive pœnæ, juxta mensuram dispositionis. Ne tamen æquivocatio fiat in illâ voce, *per se*, distinguendus videtur duplex sensus quem potest habere, nam si per illud *per se* intelligatur id quod primariò intenditur, fateor non causari per se primam gratiam ab extremâ Unctione, quia primariò intenditur perfecta sanitas à peccatis jam remissis quoad culpam saltem gravem; si verò illud *per se* significet id quod non intenditur ut medium præcisè et propter aliud, sed ratione suî, in hoc sensu prima gratia datur per se ab illo Sacramento, quia non intenditur propter aliud, nempe ut detur augmentum gratiæ, sed propter sanitatem perfectam spiritualem, quæ complectitur sanitatem à culpâ non remissâ et à reliquiis culpæ priùs remissæ. Et in hoc sensu dicimus, si Eucharistia dat primam gratiam, debere illam dare per se, quia non est medium necessarium ad dandum augmentum gratiæ quod Eucharistia per se intendebat; licèt dici posset quòd daret illam, non ex primariâ intentione, sed ex secundariâ, quatenùs magis intendit quòd recipiatur in statu gratiæ; ex suppositione tamen quòd id non obtineatur, intendit etiam dare primam gratiam, si habet virtutem conferendi illum effectum.

17. Tertiò principaliter probari solet nostra sententia, quia si attritio existimata contritio sufficeret ad fructum Sacramenti percipiendum, ut quid tam enixè exigit Paulus quòd *probet seipsum homo*; quæ probatio juxta declarationem Trident., sess. 13, c. 7, confessio est sacramentalis? Certè non aliâ de causâ, nisi quia, licèt homo videatur sibi contritus, id non sufficit ad fructum Sacramenti, nisi reverà ita sit. Quare cùm extra confessionem tenuis sit probabilitas justificationis, ideò meritò, ne fraudetur hoc eximium Sacramentum suo effectu, jubetur homo, etiamsi putet se esse contritum, adhuc præmittere confessionem, ut reddat se certiori modo capacem illius fructûs. Quòd si per attritionem existimatam contritionem esset jam homo proportionatus ad hoc Sacramentum, et acciperet ejus fructum, non esset cur Apostolus tam anxiè postularet ut homo accessurus ad Eucharistiam non fideret suæ contritioni, sed præmitteret etiam confessionem, nam vel iste homo habet attritionem, vel non; si non habet, nec etiam confessio proderit; si habeat, etiam sine confessione per se est capax effectuum Eucharistiæ, cur ergo tanta cura de præmittendâ confessione? Ideò sanè, quia Paulus censuit proportionem requisitam ad Eucharistiam non esse vitam utcumque existimatam, sed vitam verè et realiter habitam, de quâ tamen major est securitas post confessionem quàm extra illam per solam con-

tritionem, in quâ sæpissimè falluntur homines. Sic intellexit verba Apostoli Anselmus super eum locum dicens : *Rarò enim invenitur aliquis ita magnus et justus, ut in eo per discussionem non inveniatur aliquid quod debeat cum à corpore et sanguine Domini retardare, nisi confessus fuerit illud, et per pœnitentiam deleatur.* Scio non esse istam adæquatam rationem præmittendi confessionem ad Eucharistiam ; alioquin ille qui ante communionem recordatur peccati omissi in confessione per naturalem oblivionem, non teneretur illud ante communionem fateri. Cæterùm adhuc creditur fuisse motivum magnâ ex parte ad impositionem hujus præcepti, ut fatentur communiter theologi.

18. Quod idem colligitur ex aliis Patribus qui nunquàm distinguunt inter proportionem requisitam ad fructum hujus Sacramenti, et inter statum gratiæ et sanctitatis. Ambrosius, lib. 6 in Lucam, c. 9 : *Nemo cibum accipit Christi, nisi qui fuerit ante sanatus, et illi qui vocantur ad cœnam, priùs vocatione sanantur.* Et infra : *Ubique ergo mysterii ordo servatur, ut priùs per remissionem peccatorum vulneribus medicina tribuatur, post alimonia mensæ cœlestis exhiberet.* Et idem, lib. 7 in cap. 15 Luc., et Tertullianus, lib. de Pudicitiâ, c. 9, ponderant, in parabolâ de Filio prodigo, quòd priùs acceperit à patre stolam gratiæ, quàm ad epulas vituli saginati admitteretur. Gregorius, lib. 2 in 1 Reg., c. 1, circa illa verba : *Repleti priùs pro panibus se locaverunt*, sic ait : *Salutem non percipiunt in comestione salutaris hostiæ, qui ea quibus se repleverant, flagitia portant in mente.* Nec sufficit quòd in nostro casu per attritionem sit quòd non portentur in mente peccata ; nam reverà peccatum habituale adhuc manet ; effectus verò ad peccatum non solùm per attritionem supernaturalem, sed etiam per naturalem, vel per totalem oblivionem poterat tolli. Clemens papa, lib. 7 Constitut. cap. 27 : *Si quis sanctus est accedat : si non est, curet ut fiat per misericordiam Dei.* Quem modum loquendi habent passim alii Patres, apud quos proportio et dispositio ad effectum Sacramenti Eucharistiæ nunquàm distinguitur à statu gratiæ et vitâ spirituali animæ.

19. Denique probari potest hæc sententia, quia opposita nullum habet firmum fundamentum in Scripturâ aut Patribus, sine quo non est cur tribuamus hunc effectum Eucharistiæ ; effectus enim Sacramentorum illi solùm ponendi sunt, qui nobis à Deo aliquâ ratione fuerint manifesti. Porrò nullum esse tale fundamentum constabit solvendo ea omnia quæ pro se adducere solent adversarii. Inprimis ergo objiciuntur quàm plures Patres, qui dicunt hoc Sacramentum esse remissionem peccatorum ; hoc Sacramento lavari, mundari animam, extingui peccata, tolli spurcitiam, ægrotos curari, ablui scelera, et alia hujusmodi. Vide quàm plura loca apud Suarez, ubi supra, contra secundam conclusionem, et apud Vasq. in præsenti, c. ult. — Respondetur hæc testimonia explicari etiam ab adversariis, ut non probent quod hæretici contendunt, scilicet Eucharistiam esse institutam ad dandam primam gratiam ; quare ipsimet fatentur non multùm urgere contra nostram sententiam. Possunt ergo hæc loca accipi vel de Eucharistiâ ut sacrificium est ; ut sic enim habet vim impetrandi primam gratiam ; vel etiam de Eucharistiâ respectu venialium, quæ tollit, ut infra videbimus ; vel de remissione et ablatione peccati, quoad reliquias pravorum affectuum qui remanebant et tolluntur per Eucharistiam ; vel denique quòd Eucharistia expellit morbos et mortem, præveniendo scilicet et afferendo auxilia ad vires quibus resistamus tentationibus. Affertur etiam communiter à S. Thomâ, in 4, dist. 9, q. 1, art. 3, quæstiunc. 2, et à Durando et aliis testimonium quoddam Augustini dicentis *quòd Eucharistia vivificat etiam mortuos.* Cæterùm hæc verba non inveniuntur in Augustino, ut notavit Vasquez, in præsenti ; nec etiam in locis Decreti quæ citantur in margine S. Thomæ ; et si invenirentur, possent etiam explicari in sensu quo infra explicabimus ipsum S. Thomam.

20. Secundò objicitur Tridentinum, can. 5, dicens : *Si quis dixerit vel præcipuum fructum hujus Sacramenti esse remissionem peccatorum, vel ex eo non alios effectus provenire, anathema sit.* Ubi indicari videtur remissionem peccatorum etiam esse effectum Eucharistiæ. Item ex eodem Tridentino docente omnia Sacramenta conferre gratiam non ponenti obicem ; ergo cùm in nostro casu non ponatur obex, dabitur gratia. Denique ex doctrinâ generali ejusdem Tridentini et Florentini, quâ dicitur omnia Sacramenta novæ legis causare gratiam, gratia enim non dicitur simpliciter augmentum gratiæ, sed prima gratia. — Resp. ad primum Tridentinum supponere Eucharistiam tollere venialia, ut infra dicemus ; et tamen in illis verbis illud non definit, sed solùm quòd non sit instituta ad remissionem solùm peccatorum, ut hæretici contendebant. Ad secundum respondeo in nostro casu poni obicem, scilicet statum peccati ; qui, licèt non sit obex ad Baptismum vel Pœnitentiam, est tamen obex ad Eucharistiam, ut supra diximus. Ad tertium dico nomine gratiæ intelligi gratiam, prout abstrahit à primâ gratiâ vel augmento : nam ipsi Patres ita se explicant, dùm probant illam generalem doctrinam ex eo quòd Eucharistia conferat augmentum gratiæ.

21. Tertiò objicitur ex Julio papâ in cap. *Cùm omne crimen*, de Consecratione, d. 2, in hæc verba : *Cùm omne crimen sacrificiorum oblatione deleatur.* — Respondetur ibi sermonem esse de oblatione sacrificii, non de susceptione Sacramenti. Dices : Si ut sacrificium habet hanc vim ; ergo multò magis eam habebit ut Sacramentum. — Respondetur negando consequentiam ; quia, ut Sacramentum, est cibus animæ, quam præsupponit jam vivam ; ut sacrificium verò, habet suam vim ex principali offerente, qui est Christus, à quo accipit vim impetrandi auxilia congrua pro iis qui sunt in peccato ; et quidem hæc impetratio non est infallibilis ; de quo in materiâ de Sacrificio.

22. Dices : Cibus materialis prærequirit vitam in comedente, quia comedens debet propriâ virtute agere in alimentum, ut illud in se convertat ; atverò cibus animæ non convertitur in animam ; imò ipse cibus

debet convertere in se animam comedentis, juxta vulgare dictum Augustini : ergo non tam requiritur vita in comedente quàm in ipso cibo, ut habeat suum effectum. — Respondeo in sumptione Eucharistiæ reperiri duplicem conversionem spiritualem : alteram, quâ homo convertitur in Christum quoad operationes, eò quòd fiat quasi membrum Christi, et incipiat jam operari iis operationibus quæ decent membrum Christi, juxta illud Apostoli : *Vivo ego, jam non ego, vivit in me Christus;* alteram verò quâ homo convertit Eucharistiam in se, quoad fructus ; eò quòd, sicut ex naturali alimento accipit vires ad conservandam et augendam vitam naturalem, sic etiam ab hoc Sacramento accipit novas vires spirituales ad operandum et novum augmentum sanctitatis, quæ est vita spiritualis ; quare ex parte ipsius etiam hominis prærequiritur vita ad utiliter comedendum hunc cibum.

23. Quartò objici potest quia in prædicto casu, qui invincibiliter existimat se esse contritum et confessum, probavit se sufficienter, juxta præceptum Apostoli dicentis : *Probet seipsum homo, et sic de pane illo edat ;* ergo ille edit juxta Apostoli consilium ; ergo edit utiliter et cum fructu. — Respondeo inprimis : Hoc argumentum etiam probaret sine attritione dari primam gratiam per Eucharistiam ; quia ille qui inculpabiliter ignorat suum peccatum, non tenetur habere etiam attritionem ante communionem ; ergo sine attritione probavit se sufficienter. Deinde respondetur absolutè illum hominem, licèt probaverit se, et invincibiliter ignoraverit suam indignitatem, ideòque illa communio non imputetur ad novam culpam ; re tamen verâ accedere indignè, indignitate quidem inculpabiliter ignoratâ ; sicut si falsò existimans invincibiliter se esse baptizatum accederet ad communionem, non ideò acciperet fructum Sacramenti. Paulus autem non dicit quòd omnis qui, postquàm se probavit, edit, accipit fructum ; sed permittit quòd ille qui se probavit, edat ; ex quo solùm sequitur eum benè facere accedendo ad Eucharistiam, quia regulariter reportabit fructum ; non tamen quòd semper infallibiliter habebit effectum Sacramenti, si adhuc adsit obex.

24. Ultimò objicitur S. Thom. in præsenti, art. 3 ; in corp., ubi ait hoc Sacramentum perceptum ab eo qui est in peccato mortali, cujus conscientiam et affectum non habet, causare remissionem peccati. *Fortè enim*, inquit, *primò non fuit sufficienter contritus, sed devotè et reverenter accedens consequetur per hoc Sacramentum gratiam charitatis, quæ contritionem perficiet et remissionem peccati ;* ubi videtur stare apertè pro oppositâ sententiâ ; quod etiam clariùs videtur exprimere in 4, dist. 9, q. 1, art. 3, quæstiunc. 2. — Cæterùm mens S. Thomæ in hâc quæstione ad minùs est satis dubia ; nam in verbis relatis potiùs videtur supponere quòd non remittitur peccatum immediatè per hoc Sacramentum, sed mediante verâ contritione quam impetrabit susceptio Eucharistiæ ; quare cùm hæc impetratio non sit infallibilis, sed ex congruitate et misericordiâ Dei, consequens est nec primam gratiam conferri infallibiliter : videtur autem hoc esse magis juxta mentem doctoris sancti, qui in toto hoc art. 3, supponit hoc esse Sacramentum vivorum, et præsupponere vitam in subjecto, ut communicet suos effectus. Quare, licèt in 4, dictâ d. 9, ubi supra, videatur absolutè docere quòd sumptio Eucharistiæ vivificat mortuos, non debet intelligi tanquàm de effectu infallibili, sed tanquàm de effectu aliquando contingenti, eò quòd aliquando (ut dixi) credi potest quòd illi homini detur auxilium ad contritionem, quâ mediante resurgat à peccato.

25. Ex dictis infertur facilè decisio illius quæstionis an detur accessus neuter ad Eucharistiam, scilicet per quem nec detur fructus Sacramenti, nec committatur novum peccatum. Nam, licèt aliqui negaverint, certa tamen videtur pars affirmativa : potest enim accedere aliquis invincibiliter ignorans statum peccati in quo est, et non recipere fructum Sacramenti, sive quia non habuit contritionem, sed solam attritionem, quæ non sufficit, sive quia, licèt sufficiat attritio, eam tamen non habuit, quia, cùm non censeret se esse in peccato, non curavit de aliquo dolore habendo ; in quo casu etiam juxta contrariam sententiam non justificatur per Sacramentum Eucharistiæ.

SECTIO II.

Quando conferat Eucharistia gratiam sanctificantem.

26. Non quærimus an Eucharistia sumpta cum obice peccati mortalis causet gratiam, ablato obice, post consumptas species : de hoc enim dictum est quantùm sufficit in tract. de Sacramentis in genere. Solùm ergo quærimus quando conferat gratiam Eucharistia sumpta absque obice. Est autem duplex dubium circa hoc ; primum circa tempus actualis sumptionis ; secundum circa tempus quo species durant in stomacho, antequàm corrumpantur, et adhuc continent Christum.

27. Circa primum difficile est assignare tempus vel instans quo Eucharistia confert gratiam. Quidam enim volunt id fieri cùm primùm est in ore, quia jam dicitur verè manducari : gratia autem promissa est omnibus manducantibus. A quo dicendi modo non videtur alienus P. Vasquez, disp. 203, c. 2, n. 17, dicens negari non posse species verè manducari, cùm sunt in ore et intra dentes conteruntur juxta significationem verbi *manduco ;* addit tamen decerni non posse utrùm Eucharistia, dùm est in ore, an verò solùm dùm trajicitur, vel solùm in stomacho gratiam operetur ; cùm hoc solùm pendeat ex voluntate Dei ; quare ejus etiam judicio reservandum utrùm ille qui dignè sumpsit Eucharistiam, eamque habens in ore moritur antequàm illam trajiciat in stomachum, fructum illius recipiat, an non.

28. Hæc tamen inprimis non videntur satis consequenter dici, quia si certum est species verè manducari, dùm solùm habentur in ore, non videtur posse negari accipi fructum Sacramenti ; nec hoc debet solùm divino judicio relinqui, cùm habeamus claram Christi promissionem gratiæ dandæ. *Qui manducat*

hunc panem vivet in æternum. Cæterùm illud ipsum quod pro certo supponitur videtur falsum et contra omnium mentem; neque enim dicitur manducâsse panem ille qui acceptum in ore statim extraxit vel ejecit, imò ab omnibus censetur jejunus; jejunium autem naturale opponitur comestioni veræ et naturali. Adde, si ille manducâsset, implêsset utique Christi præceptum et Ecclesiæ de manducando corpore Christi : quis autem dicat, non trajectis, sed rejectis ab ore speciebus, satisfactum esse præcepto communionis vel viatici? Denique, nemo dicet bibi eum potum, quem aliquis ore degustans statim exspuit nullâ prorsùs guttâ trajectâ; ille enim in toto rigore dicitur non bibere, juxta illud Matthæi 27: *Et cùm gustâsset, noluit bibere.*

29. Nec obstat quòd etiam, dùm in ore habemus cibum, dicamur jam manducare; quod verbum ipsum *manduco* significare videtur, quod derivatur à verbo *mando*, quod dentibus et ore fit; hoc, inquam, non obstat, quia inprimis, licèt etymologia verbi sumatur à masticatione, certum est illam non requiri ad manducandum verè et propriè; alioquin non manducant fideles Christi carnem, quia eam dentibus non mandunt, imò nec species panis, sed solùm deglutiunt; aliud autem est in rigore *mandere*, aliud *devorare*, seu *deglutire*; unde Cicero, 1 de Naturâ deorum, dixit : *Alia sugunt, alia carpunt, alia vorant, alia mandunt.* Fatendum ergo est eum qui solùm habuit in ore cibum non manducâsse propriè loquendo, sed solùm incœpisse manducationem; est enim manducatio actio complectens sumptionem intra os et trajectionem; cum hoc tamen discrimine, ut essentialiter includat trajectionem, sine quâ non datur manducatio, et quâ solâ positâ datur; sumptionem verò intra os non essentialiter, sed quasi integraliter. Unde qui ante mediam noctem habebat jam in ore buccellam panis, v. g., vel ovum, si audito signo horologii trajiciat, dicitur manducâsse post mediam noctem, et non manet jejunus : è contra verò qui post mediam noctem sumpsit in ore, et non trajecit, non dicitur comedisse vel bibisse; illa ergo trajectio est quasi essentia comestionis et potationis, licèt sumptio jam inchoet comestionem et potum.

30. Alii ergo secundò dicunt gratiam conferri quando Sacramentum trajicitur; quia tamen trajectio ipsa est motus successivus, rursùs refertur sententia Majoris, in 4, dist. 9, q. 1, dicentis Sacramentum incipere conferre gratiam eo momento trajectionis quo meliùs ad gratiam dispositus est homo. Sed P. Vasquez in præsenti, disp. 103, c. 2, n. 14, aliam diversam esse probat Majoris sententiam; nec illa habet ullam speciem probabilitatis.

31. P. Suarez, disp. 63, sect. 4, impugnatis aliis dicendi modis, tentat varias vias ad hoc explicandum. Supponit autem esse terminum distinguentem manducationem à non manducatione antecedente, v. g., partem superiorem gutturis, per quam dùm transit cibus, non manducatur, donec perveniat ad talem partem vel locum, in quo dicitur manducari. — Quo supposito, duos modos respondendi assignat : primus est quòd gratiæ collatio incipiat in duratione aliquâ correspondente tempori nostro divisibili, quæ sequitur post ultimum instans in quo nondùm erat manducatio; datur enim instans quo species sunt in illo jam termino indivisibili dividente partem superiorem, v. g., gutturis ab inferiori; ergo tunc nondùm est manducatio, sed erit immediatè post, cùm species erunt jam in parte inferiori; non est autem inconveniens gratiam incipere totam simul immediatè post instans, ut in aliis materiis concedendum est.

32. Secundus modus respondendi est quem assignat in tertiâ conclusione defendendo gratiam produci in instanti intrinseco indivisibili; quod rursùs tripliciter explicat : primus modus cui tandem magis adhæret, est quòd gratia fiat illo primo instanti quo cibus pervenit ad illum terminum dividentem spatium internum per quod fit manducatio ab externo. Nam, licèt panis non diceretur manducatus in illo instanti, corpus tamen Christi cùm sit in singulis indivisibilibus specierum, cujus virtute hoc Sacramentum producit gratiam, poterit ratione illius indivisibilis eam producere; quia, cùm ille terminus sit continuans unam partem gutturis cum aliâ, est intrinsecus utrique parti; et cùm corpus Christi sit quod agit et non patitur, sicut cibus naturalis, satis est quòd ipsum corpus Christi sit jam applicatum quoad vim agendi, ut tunc dicatur manducari, licèt nondùm sit præsens, quoad motum localem, spatio gutturis, in quo fit trajectio.

33. Hic modus explicandi mihi difficillimus est, primò, quia non potest dici corpus Christi manducatum, quando species panis non possunt dici manducatæ; sed in illo instanti species non possunt dici manducatæ; ergo nec corpus Christi, et per consequens non poterit tunc conferre gratiam. Major videtur clara quia corpus Christi denominatur manducari à speciebus; et homo non solùm debet comedere corpus Christi secundùm se, sed panem illum constantem ex corpore Christi et speciebus. Minòr verò probatur ad hominem, quia ipse concedit panem non dicendum manducatum in illo instanti, ergo nec ejus accidentia dicentur manducata tunc absente pane; nam accidentia non manducantur citiùs quàm panis, quando sunt in pane; ergo neque absente pane comeduntur, quando, si panis adesset, non esset manducatus.

34. Secundò arguitur, quia corpus Christi manducari non est esse applicatum localiter quasi extrinsecè parti gutturis in quâ fit manducatio panis, sed est esse jam intra eamdem partem; neque enim dicitur manducari, quia est applicatum ad operandum, ut loquitur Suarez, sed potiùs è contra est applicatum ad operandum, quia est manducatum, cùm manducatio sit conditio requisita ad operandum. Prius ergo est esse manducatum; et hoc non est aliud nisi esse in illo loco in quo alii cibi sunt quando sunt manducati; neque aliud intelligi potest per manducationem corporis Christi sine gravi inconvenienti; nam si semel extendatur et varietur significatio illius vocis, dicere po-

terit aliquis corpus Christi sufficienter manducari, quando manu apprehenditur vel applicatur ori, licèt alii cibi plus requirant ut manducentur.

35. Tertiò, quia ante hoc instans species erant in eodem spatio in quo sunt nunc, excepto illo puncto continuativo spatii præcedentis cum spatio sequenti; hoc autem non videtur satis ut nunc dicantur manducatæ, cùm antea non essent; quia vel spatium hujus puncti est extra spatium totum, quod priùs occupabant species, vel non. Primum non videtur posse dici, quia indivisibile spatii non facit majus; ergo non extrahit vel extendit ultra spatium præcedens; imò, etiamsi extenderet, tota hæc extensio esset ad unum indivisibile, quod non sufficit ut dicatur cibus manducatus, cùm nondùm occupet partem aliquam gutturis inferioris, vel stomachi, sed unum indivisibile, quod pro nihilo reputatur. Si autem dicatur secundum, ergo species priùs erant jam in toto spatio in quo nunc sunt, et tamen priùs non erant manducatæ; ergo nec in hoc instanti sunt manducatæ, cùm non sit magis intra stomachum aut corpus quàm antea.

36. Quartò, in hoc instanti non potuit acquiri spatium novum, sed ad summum indivisibile novum spatii; in illo autem puncto spatii non possunt esse species panis, sed solùm aliquod indivisibile specierum; nam pars non potest esse in spatio indivisibili, ut constat; ergo species non sunt magis manducatæ quàm antea, sed ad summum aliquod indivisibile specierum, quod occupat illud indivisibile spatii novum. Non datur ergo in eo instanti manducatio humana specierum, qualis requiritur ad causandam gratiam, quia indivisibile specierum solùm et seorsim à parte non est cibus humanus, nec ratione illius solius homo dici potest comedere comestione humanâ et sensibili.

37. Alios duos modos subjicit P. Suarez ad hanc difficultatem explicandam. Secundus ergo est gratiam dari quando species non solùm attingunt, sed pertranseunt illum terminum continuativum, et à quo incipit propria manducatio; ita tamen ut detur gratia in eo instanti, in quo major pars specierum devorata est. Tertius modus est dari gratiam primo instanti in quo tota hostia manducata est, seu in quo stomachum attingit, vel certè quando tota particula, seu buccella pertransiit supra dictum terminum in quo incipit manducatio.

38. Contra utrumque modum objicit ipse Suarez quia inprimis aliquando non poterit assignari illud instans in quo jam major pars specierum pertransiit illum terminum, at supponit secundus modus; quia contingere potest ut in hoc instanti pertransierit jam dimidia pars specierum, et restet altera dimidia; post hoc verò instans non sequitur aliud instans, sed tempus in quo non poterit assignari primum instans quo detur gratia.

39. Rursùs contra utrumque modum objicit secundò quòd in illo instanti Christus non manducatur, sed manducatus est; gratia autem promittitur manducanti; ergo cùm ante illud instans manducaretur, debuit ante illud instans dari gratia. Præterea tertiò, quia sequeretur pejoris conditionis esse cum qui accipit magnam hostiam: nam citiùs pertransit hostia parva vel major ejus pars quàm hostia magna aut major ejus pars, ergo priùs sanctificatur qui accipit minorem hostiam, unde si moreretur qui magnam accepit antequàm deglutiret totam vel majorem partem, non consequeretur effectum Sacramenti, licèt deglutisset jam plus specierum, quàm ille qui accepit parvam. Denique quartò, quia, quæcumque pars manducata sit, verum est Christum fuisse manducatum; ergo debetur gratia promissa omnibus Christum manducantibus.

40. Ego quidem existimo inprimis dari terminum illum dividentem sive stomachum à gutture, sive partem unam ab aliâ ejusdem gutturis, post quem terminum dicitur cibus manducatus, cùm antea solùm esset manducatio inchoata et in viâ, non completa et in termino. Addo tamen non haberi manducationem, ubi primùm aliquid cibi transgreditur illum terminum; nam, licèt non requiratur quòd major pars cibi vel buccellæ transierit, requiritur tamen aliquam certam partem transiisse, quæ sit sufficiens ad remanendum intra, licèt reliqua pars, quæ nondùm transiit, retrahatur ad os, et ejiciatur foras. Manducatio enim in hâc materiâ debet recipi eo modo quo apud homines accipitur in aliis cibis, qui certè humano modo dicuntur manducati, non quando quomodocumque attingunt talem partem interiorem gutturis, sed quando tangunt aliquo modo irrevocabiliter. Si enim filum ferreum longum in os mittas, ita ut extrema ejus pars tangat ultimam et imam gutturis partem, ac postea illud extrahas; nemo dicet te comedisse ferrum, licèt per horam illud ita in ore habueris. Secùs esset, si aliqua illius fili pars ab aliis separata in stomachum descendis et, aut terminum illum manducationis transiisset; nam, licèt postea illam partem evomeres, aut arte aliquâ ejiceres, dicereris verè deglutisse et comedisse ferrum, quia nimirùm manducatio humana involvit trajectionem; trajici autem non dicitur quod non ita transit, ut facilè revocari non possit. Non ergo requiritur quòd tota hostia aut omnes particulæ manducatæ sint ut detur gratia, sed quòd buccella vel aliqua ejus pars ita transierit terminum illum, ut à reliquis partibus revocari non possit ad os, sed debeat remanere, aliis etiam partibus non transeuntibus: sic enim homines accipiunt *manducationis* vocabulum, ut ex usu constat.

41. An verò juxta hunc dicendi modum gratia detur in tempore vel instanti, pendet ex principiis philosophicis. Illi enim qui tempus ex solis instantibus componunt, consequenter dicent dari in instanti, quia datur instans determinatum, in quo tanta pars specierum transierit, quanta sufficit ad ejus irrevocabilitatem. Quia, cùm in illâ sententiâ species etiam constent ex solis punctis, potest per additionem unius puncti aliis prioribus perveniri ad illam magnitudinem ad quam antea non perveniebatur. In sententiâ verò communi componente tempus et species ex partibus divisibilibus in infinitum, consequentiùs dicetur gratiam dari in tempore, ut sæpè insinuavi; tum quia fa-

ciliùs fortassè defenditur non dari instantia; tum quia, illis datis, non apparet quomodò juxta illam sententiam possit in instanti addi aliquid, ratione cujus detur nunc manducatio, cùm antea non daretur; quare consequenter licendum videtur incipere gratiam post aliquod instans post quod incipit jam transiisse tanta specierum pars, quanta sufficit ad prædictam irrevocabilitatem.

42. Nec contra hunc dicendi modum magnam vim habent difficultates quas objiciebat P. Suarez contra alios quos adduxerat. Non prima : si enim gratia conferatur in instanti, juxta sententiam componentem tempus ex solis instantibus, instans illud est in quo tanta pars pertransiit terminum illum ut censeatur humano modo deglutita, quod fieri potuit per ultimum indivisibile, quod cum præcedentibus complet tantam partem. Si verò tempus non includat instantia, sed partes, gratia confertur in tempore immediato post aliud tempus, in quo nondùm tanta pars pertransierat illum terminum. Denique, si componatur ex partibus divisibilibus in infinitum et instantibus, adhuc dabitur gratia in tempore immediato post instans ultimum, in quo nondùm tanta pars pertransierat; quia in quâlibet parte illius temporis sequentis verificatur aliquam speciorum partem esse manducatam, et quidem partem non ita exiguam, cùm possit resistere extractioni et revocationi ad os, etiamsi aliæ partes cum quibus continua est extraherentur et revocarentur.

43. Ad secundam respondetur in illo instanti vel tempore quo datur gratia ita esse manducatum corpus Christi, ut antea non fuerit completa manducatio, sed in viâ et inchoata; poterat enim adhuc revocari in os, et extrahi, absque eo quòd dici posset fuisse verè manducatum. Non ergo debebatur gratia antea, cùm nondùm dici posset manducatum esse vel completam manducationem positam esse corporis Christi.

44. Ad tertiam respondetur inprimis illud inconveniens esse valdè per accidens; sed quidquid illud sit, non habet locum in nostrâ sententiâ; quia non requirimus ad productionem gratiæ quòd tota hostia aut major pars hostiæ vel buccellæ transierit, sed talis et tanta pars quæ possit jam irrevocabiliter trans illum gutturis terminum manere; ad hoc autem parùm refert hostiam esse parvam vel magnam, quia ex maximâ hostiâ potest transire particula sufficiens ad comestionem æquè citò ac ex hostiâ parvâ; quod idem in speciebus vini manifestum est.

45. Ad quartam denique fatemur in quâlibet particulâ contineri totum Christum; ut tamen Christus sacramentaliter manducatus, non sufficit illum totum transiisse talem terminum gutturis, sed requiritur transiisse sub speciebus tali modo, hoc est, humano modo non revocabiliter propter conjunctionem cum aliis partibus quæ nondùm transierunt, et quæ possunt trahere foràs partem præcedentem, ut in exemplo fili ferrei supra adducto manifestum est. Si enim illud esset materia consecrabilis, et mitteretur in guttur, ita ut manu teneretur et extrahi posset, non diceretur Christus sacramentaliter manducatus, si filum intromitteretur et extraheretur : aliquid ergo aliud requiritur ad comestionem humanam, nempe talis modus deglutiendi quem explicuimus.

An Eucharistia causet gratiam quamdiù in stomacho perseverat.

46. Hæc dicta sunt circa primum dubium : restat nunc secundum, an Eucharistia causet gratiam vel ejus augmentum solùm quando sumitur; an etiam toto tempore quo in stomacho corpus Christi sub speciebus perseverat; contra quod etiam sunt variæ sententiæ.

Prima sententia docet solùm causare gratiam, dùm primò comeditur, non in tempore sequenti : hanc tenent contra Cajetanum quamplures quos refert et sequitur Vasquez, disp. 203, num. 19 et sequentibus. Oppositam sententiam docuit Cajetanus cum aliis, quos sequitur Suarez, disp. 63, sect. 7, et licèt olim malè audierit, jam tamen communiter recipitur, et est magis probabilis et pia, dummodò exigatur ad hoc augmentum gratiæ augmentum etiam novæ dispositionis ex parte subjecti; alioquin nisi adveniat major dispositio, non erit novus effectus Sacramenti.

47. Hanc sententiam probat Cajetanus ex eo quòd juxta oppositam rarissimè daret Eucharistia gratiam, quia rarissimè in ipsâ sumptione adest devotio actualis requisita ad effectum Sacramenti; tunc enim homo magis attendit ad hoc quòd non adhæreat hostia dentibus vel palato, vel ne decidat aliqua gutta vel particula, quàm ad fructum Sacramenti. Verùm hoc fundamentum procedit ex falsis principiis illius auctoris; contra quem communis sententia docet ad fructum Sacramenti non requiri actualem devotionem, sed solùm voluntariam susceptionem Sacramenti, et statum gratiæ habitualis.

48. Meliùs ergo probatur quia Eucharistia causat gratiam per modum cibi nutrientis; quare susceptio seu manducatio solùm se habet ut conditio et applicatio, non ut virtus agendi, ut dixi latè, disp. 1, sect. 7; ergo, dùm cibus ipse fuerit in stomacho, poterit operari, siquidem habet secum totam virtutem, et ibi adest totum Sacramentum; ergo, sicut in primo instanti potuit, sic etiam poterit agere in toto tempore sequenti; causa enim necessaria debitè applicata non est cur non operetur.

49. Dices hoc argumento probari Eucharistiam non operari donec corrumpantur species, quia cibus materialis tunc solùm nutrit cùm corrumpitur et convertitur in substantiam aliti. — Sed contra, quia, licèt Eucharistia imitetur cibum naturalem, non tamen in hâc conditione, quia scilicet cibus naturalis prodest per conversionem suî in alitum, et quasi patiendo; ideò tunc prodest cùm corrumpitur, quia tunc convertitur; atverò hoc Sacramentum prodest per conversionem aliti in se, quare tunc prodest quando est, quia tunc solùm potest agere et convertere alitum in se; in hoc ergo non est proportio, sed in eo quòd, sicut cibus naturalis patitur ab alito, dùm est in stomacho unitus in ratione alimenti, sic etiam Eucharistia,

dùm est in ratione alimenti vivi, potest agere in ipsum alitum.

50. Dices iterùm probari etiam hoc argumento Eucharistiam operari dùm est in stomacho, etiam sine adventu majoris dispositionis, quia sicut in primo instanti potuit operari sine actuali devotione, cur etiam stante eâdem dispositione habituali, et durante eâdem virtute agendi, non poterit continuè operari, juxta illud Joan. 9 : *Quamdiù sum in mundo, lux sum mundi*, etc.? — Sed contra, quia Eucharistia non potest etiam imitari cibum communem in hoc quòd operetur successivè suum effectum; successio enim operationis oritur vel ex resistentiâ contrarii, quod paulatim et per partes expelli debeat, vel ex majori agentis applicatione. Eucharistia ergo, cùm non habeat contrarium quod per partes expelli oporteat, agit, quantùm potest, juxta dispositionem subjecti in primo instanti; sicut lucidum applicatum illuminat quantùm potest in primo instanti; cæterùm sicut lucidum, si magis applicetur, magis operatur, sic etiam Eucharistia, si magis applicetur, hoc est, si per majorem dispositionem subjecti fiat quasi magis propinquum, magis et intensiùs operabitur novum effectum gratiæ.

51. Urgebis adhuc, non posse fieri quin continuè augeatur effectus Sacramenti, quia in primo instanti accepit homo gratiam habitualem Sacramenti, ergo in secundo instanti invenitur magis dispositus; nam major sanctitas, cæteris paribus, est melior dispositio; ergo accipiet novum effectum Sacramenti; et in tertio instanti similiter habebit majorem sanctitatem; ergo meliorem dispositionem, et sic deinceps.

52. Respondeo idem argumentum fieri posse etiam in contrariâ sententiâ de uno eodemque instanti; nam etiam Sacramentum dat tunc in primo instanti augmentum gratiæ, juxta dispositionem subjecti; ergo subjectum per illam gratiam erit magis dispositum; ergo poterit accipere pro majori dispositione in eodem instanti novum effectum Sacramenti; et rursùs per hoc augmentum disponetur meliùs ad alium effectum recipiendum, etc. Quòd verò Sacramentum perseveret tempore sequenti applicatum, parùm refert, quia totum illud tempus quo Eucharistia est in stomacho, consideratur per modum unius instantis in ordine ad operandum; quare, sicut in primo instanti non crescit dispositio subjecti ex gratiâ proveniente ab eodem Sacramento, quia illa dispositio debet attendi secundùm id quod habet subjectum independenter à Sacramento, sic etiam in tempore sequenti dispositio debet attendi solùm secundùm id quod habet homo ex proprio independenter ab illo Sacramento; itaque consideratur tota dispositio, quam habet homo toto illo tempore, et pro mensurâ illius datur gratia Sacramenti; si tota illa dispositio est simul, datur tota gratia simul; si tota illa est successivè, datur gratia successivè, non tamen major quam si tota dispositio esset simul; quare, cùm non darentur nisi quatuor gradus; v. g., si tota illa dispositio esset simul in primo instanti, et immediatè post corrumperentur species, sic nec debent dari plures gradus gratiæ, licèt tota illa dispositio non sit simul, sed successivè, quia duratio major Sacramenti in stomacho non confert ad majorem effectum habendum; alioquin ille major effectus non tribueretur Sacramento secundùm se, sed Sacramento ut magis duranti, seu novæ durationi Sacramenti, quod esset absurdum; debet ergo pensari effectus Sacramenti ex vi præcisâ Sacramenti, attentâ dispositione subjecti in toto illo tempore, ac si tota illa dispositio esset simul in primo instanti, et secundùm quod habet de se independenter ab effectu ipsius Sacramenti.

53. Dices : Si hostia semel sumpta evomeretur, et cras iterùm sumeretur, haberet novum effectum sine novâ dispositione; ergo etiam sine novâ sumptione habebit novum effectum, quia sumptio non est causa, sed mera applicatio causæ ad operandum. — Respondeo negando consequentiam, quia, licèt sumptio non operetur, cæterùm illa hostia per novam applicationem constituitur moraliter in ratione novi cibi; cùm enim Sacramentum ad operandum non debeat destrui vel converti in substantiam aliti (ut supra dictum est), sed solùm applicari stomacho, hinc est tot dari cibationes quot fuerint applicationes hujus cibi; quare eadem hostia bis accepta bis cibabit, quia bis applicatur; semel autem applicata, semel operatur, quia fuit unica cibatio moraliter loquendo. Quod etiam suo modo reperitur in cibo communi, qui postquàm semel habuit suum effectum, si post aliquod tempus sub aliâ formâ iterùm resumatur, habebit novum effectum; differt tamen à cibo Eucharistiæ in eo quòd cibus communis non operatur nisi destruatur; et ideò non potest iterùm cibare, nisi post longum tempus; atverò Eucharistia operatur ante suî destructionem; et ideò posset faciliùs eadem hostia iterùm applicari, postquàm semel habuit effectum.

54. Pro majori tamen intelligentiâ hujus sententiæ, dubitari potest quando auctores illius exigunt augmentum dispositionis ut Eucharistia causet majorem gratiam tempore sequenti, an requirant actum intensiorem vel aliquam majorem devotionem, an sufficiat idem actus, vel eadem devotio actualis continuata? Sanè aliqui auctores videntur primo sensu locuti; nescio tamen an satis consequenter; nam ipsa major duratio actûs est melior dispositio; ergo, sicut si ante communionem quis habuisset dimidiâ horâ actum devotionis, esset meliùs dispositus, cæteris paribus, quàm qui per unum instans; sic idem actus continuatus post communionem erit moraliter loquendo melior dispositio quàm in principio, et per consequens Eucharistia habebit novum effectum. Imò consequenter addo : Etiamsi prior dispositio actualis fieret magis remissa, vel si adveniret alius actus minùs bonus quàm præcedens, adhuc dari novum effectum quia ille actus, licèt remissus, licèt minus bonus, adhuc tamen addit meritum et bonitatem novam, et per consequens melior dispositio resultat ex actu hoc et præcedenti, quàm ex solo præcedenti. Quam etiam sententiam supponit Suarez, disp. 63, sect. 4, et P. Coninck, in præsenti, num. 47.

55. Sed hinc aliqui theologi recentiores Salmanticenses acceperunt occasionem discedendi ab hâc sententiâ, quæ alioquin eis non parùm placebat, quia nimirùm dicunt ex hoc sequi juxta sententiam communem de partibus temporis divisibilibus in infinitum, augmentum quoddam infinitum gratiæ dandæ per Eucharistiam toto illo tempore quo species manent in stomacho, et perseverat actus bonus dispositionis. Quam difficultatem dicunt esse majorem in hoc casu quàm in augmento meriti per majorem durationem actûs boni, quia ibi dici potest non correspondere actui bono tantùm gratiæ in secundo instanti, quantùm in primo, eò quòd plus debeatur substantiæ actûs quàm ejus durationi; atverò in præsenti id dici non potest, cùm Christus et Sacramentum agant per modum agentis naturalis, et ideò, inventâ novâ dispositione, non possit non producere novum gradum gratiæ determinatè distinctum; qui erunt infiniti in infinitis instantibus, vel certè propè infiniti, si tempus componatur ex solis instantibus finitis, prout hi auctores supponunt.

56. Cæterùm immeritò propter hoc argumentum relinquunt hanc sententiam, cùm idem prorsùs argumentum ab ipsis explicandum et dissolvendum sit etiam in hâc difficultate. Concedunt enim ipsi, prout concedi necesse est, si dispositio illa, seu actus bonus durans per horam cum eâdem intensione præcessisset sumptionem Eucharistiæ, majorem gratiam provenire ab ipso Sacramento, quàm si durâsset solùm per instans aut semihoram; de illo autem excessu gratiæ sacramentalis restat eadem difficultas, an singulis instantibus quibus actus ille duravit, et disposuit meliùs subjectum ad recipiendum Sacramentum, correspondeat postea aliquid plus gratiæ sacramentalis, an nihil. Quidquid ipsi dixerint, dicimus nos, quando dispositio seu ejus duratio actualis subsequitur, manentibus speciebus non corruptis in stomacho, dicimus, inquam, eamdem prorsùs gratiam sacramentalem dandam in fine horæ, et cum eâdem proportione excessûs pro singulis instantibus et partibus horæ quæ daretur, et sicut daretur, si illa dispositio durans per horam præcessisset sumptionem Sacramenti. Quare, sicut in illo casu excederet illa gratia propter illam durationem præcedentis dispositionis, et ille excessus distribueretur inter partes illius durationis, ita ut aliqua gratia daretur intuitu substantiæ Sacramenti, ut ita dicam, et aliquis excessus propter dispositionem quoad substantiam, et aliquis denique propter durationem illius dispositionis, sic in nostro casu potest fieri eadem distributio; et discrimen solum erit, quòd in nostro casu dabitur successivè illa gratia quæ in illo alio data fuisset tota simul; Deus tamen scit quantùm excedat gratia illa gratiam quæ daretur si non præcessisset illa dispositio; et rursùs, quantùm excedat gratiam quæ daretur, præcedente quidem illâ dispositione, sed non cum tantâ durationc, sed cum minori vel instantaneâ; et potest Deus assignare singulos excessus; cur ergo non poterit illos eodem modo successivè dare? Non est ergo peculiaris difficultas in hoc casu, quæ non sit ab illis et ab omnibus solvenda in aliis. Quomodò autem illud infinitum augmentum gratiæ vitandum sit, pertinet ad materiam de merito vel de charitate. Si negentur instantia et indivisibilia in continuo, prout indicavimus supra, vel si ponatur tempus componi ex solis instantibus, cessât omninò difficultas; si autem ponantur instantia infinita, dicetur alibi quomodò illud augmentum infinitum non sequatur.

57. Contra hanc sententiam plura objiciunt adversarii: Primò, quòd sine ullo prorsùs fundamento hic novus effectus Eucharistiæ assignatur, cùm nec ex Scripturâ, nec ex traditione constet; imò potiùs totus effectus videatur statim in actuali manducatione tribui, juxta illud: *Qui manducat me, et ipse vivet propter me;* non dixit: *Qui me habet in pectore*, sed, *qui manducat me.* — Respondetur hunc effectum fundari in institutione Eucharistiæ per modum cibi; nam eo ipso debuit habere secum suam virtutem ad agendum, quamdiù est applicatus, si adsit nova dispositio; manducatio autem exigitur à Christo ut conditio, quia sine illâ non applicatur sufficienter cibus iste ad operandum.

58. Secundò objici potest, quia ex hoc sequitur, si Eucharistia poneretur ab angelo intra stomachum hominis scientis et volentis eam recipere sine manducatione per proprium os, adhuc ibi habituram effectum, quia etiam tunc haberet totam vim agendi completam. Consequens autem videtur esse contra illud Christi: *Nisi manducaveritis*, etc. — Respondeo inprimis: Jam dixi, disput. 1, sect. 7, non posse facilè convinci eum qui concederet totam sequelam; posset enim explicare verba Christi, prout ibi latè dictum est. Deinde negari potest consequentia, et dici manducationem, licèt non sit vis agendi in Eucharistiâ, esse tamen conditionem essentialiter à Christo postulatam, sicut etiam approximatio Eucharistiæ ad stomachum est conditio essentialiter requisita, licèt non sit virtus Sacramenti; quomodò autem differant in Eucharistiâ id quod est conditio, et id quod est virtus, dixi etiam latè, ubi supra.

59. Tertiò objiciunt sequi ex nostrâ sententiâ eum qui sumpsit Eucharistiam teneri peculiari præcepto servare statum gratiæ toto tempore quo species durant in stomacho; quia toto illo tempore possunt dare gratiam; ergo, sicut in ipsâ sumptione tenetur homo esse in gratiâ, ne ponatur obex Eucharistiæ ad suam operationem, sic toto tempore sequenti ob eamdem rationem. Ex quo etiam fit quòd si fortè tempore communionis erat in peccato, teneatur statim post communionem conteri; si verò post communionem peccavit, teneatur statim etiam conteri vel confiteri. P. Suarez videtur concedere totam sequelam, quam duram reputat P. Vasquez, et contra existimationem fidelium; ideò potest aliter responderi eum qui peccavit post communionem non teneri ad recuperandam statim gratiam, quia, licèt per peccatum positus sit obex Sacramento, non tenetur homo omni tempore tollere obicem; sufficit illum abstulisse tempore

communionis, quo tempore jam Sacramentum habuit effectum; quare, cùm obex secutus solùm impediat incrementum illius effectûs, quod homo non tenetur procurare, non tenebitur etiam auferre obicem. Cæterùm, si tempore communionis fuerit in peccato, verisimile est hoc idem peccatum indignæ sumptionis continuari tempore sequenti; quia saltem tunc deberet homo tollere obicem peccati, nisi fortè per accidens excusetur ob probabilitatem contrariæ opinionis; probabile tamen est contrarium, ut mox dicemus.

60. Quartò objici potest: Ergo posset homo è contra communicare existens in statu peccati, dummodò haberet animum confitendi statim post communionem ante corruptionem specierum. Probatur sequela, quia tunc non fraudaretur Sacramentum suo effectu. — Respondetur negando sequelam, quia inprimis peccaret contra præceptum positivum divinum præmittendi confessionem ante sumptionem, ut dictum est; deinde et magis à priori reddi potest ratio differentiæ; quia si homo accipit Sacramentum in peccato, reddit, quantùm est ex se, illud signum falsum; quando enim Sacramentum accipitur, significat gratiam sacramentalem præsentem, atque ideò significatio esset falsa, si tunc apponatur obex gratiæ præsenti. Hoc autem inconveniens non sequitur si apponatur postea obex, quando Eucharistia est in stomacho; quia, sicut tunc solùm causat gratiam, si non fuit priùs causata, vel si melior dispositio adveniat, ita nec significat gratiam præsentem, nisi sub eisdem conditionibus, si non fuerit priùs collata, vel melior dispositio advenerit; unde cùm in casu posito gratia fuisset priùs collata in ipsâ sumptione, et aliunde dispositio non fuerit melior, sed deterior, non redditur falsa significatio Sacramenti ex obice superveniente ad majorem gratiam; non est ergo æqualis obligatio auferendi obicem toto tempore sequenti, ac fuit in primâ sumptione Eucharistiæ.

61. Sed contra urgebis adhuc, quia si sacerdos, sumptâ unâ parte hostiæ, incidit in peccatum, debet procurare statum gratiæ ad dignè sumendam alteram hostiæ partem, et tamen secunda hostiæ pars non causat nec significat gratiam novam, nisi sub illis duabus conditionibus, scilicet, si gratia non sit collata antea, vel nisi melior dispositio accesserit; ergo si Eucharistia perseverans in stomacho significat et causat gratiam sub eisdem conditionibus, erit etiam obligatio tollendi obicem ad ejus effectum non impediendum.

62. Respondetur negando consequentiam. Ratio discriminis est quia secunda hostiæ pars est diversum signum gratiæ saltem partiale à primâ parte; unde independenter à primâ parte est verè signum gratiæ, licèt eam non debeat causare, nisi sub conditione, si altera pars ejusdem Sacramenti non fuerit priùs applicata; hinc est obligari hominem ad non apponendum obicem ulli parti hostiæ, quia singulæ partes, quantùm est ex se, debent esse signum verum, quale non esset pars hostiæ secunda, posito obice; significaret enim ex se collationem gratiæ novæ, solùm sub conditione gratiæ non priùs collatæ ab alia parte ejusdem Sacramenti, quæ tamen significatio esset falsa, quia etiamsi non fuisset collata priùs gratia à primâ parte hostiæ, non conferretur per secundam partem propter obicem peccati, atque ita redderetur significatio falsa propter illum obicem.

63. In nostro autem casu hoc inconveniens non procedit; quia Eucharistia perseverans in stomacho non est signum gratiæ diversum ab eâdem Eucharistiâ prout priùs sumptâ; quia non potest causare gratiam ut perseverans præcisè, nisi involvatur respectus ad voluntariam sumptionem vel receptionem intra stomachum, v. g.; quare Eucharistia ut perseverans non significat ex se gratiam novam, si priùs data non sit, prout significat secunda pars hostiæ; nam si aliquis in peccato accepisset Eucharistiam, etiamsi postea, antequàm corrumpantur species, confiteretur vel contereretur, non ideò acciperet gratiam ex opere operato ab Eucharistiâ; quia non causat, nisi prout voluntariè manducata, vel saltem recepta in stomacho; tunc autem post confessionem aut contritionem non manducaretur nec reciperetur, sed perseveraret antea recepta; quæ perseverantia consequitur necessariò ad receptionem; hic autem cibus Eucharisticus differt à cibo naturali, quòd naturalis confert suum effectum, etiamsi casu et inscienter comedatur: Eucharisticus autem non nisi scienter et voluntariè recipiatur; quare non significat gratiam, nisi dependenter à receptione voluntariâ; unde ut solùm perseverans in stomacho non significat ex se absolutè gratiam, sed solùm sub conditione, si dispositio melior accedat. Sicut ergo non tenetur homo ad augendam vel perficiendam dispositionem, ut Eucharistia causet novam gratiam; sic nec tenetur ad contritionem habendam de peccato post communionem commisso, ad hoc, ut Eucharistia adhuc perseverans causet majorem gratiam: in neutro enim casu Sacramentum redditur signum falsum ex defectu vel melioris dispositionis, vel contritionis, cùm Eucharistia non significet absolutè illam majorem gratiam, sed solùm sub conditione melioris conditionis, quam conditionem homo non tenetur adhibere; non ergo tenetur homo auferre obicem omni effectui, quem posset Sacramentum causare, sed obicem reddentem falsam significationem Sacramenti; prout redderetur falsa, si secunda hostiæ pars sumeretur in peccato, ut jam explicuimus.

64. Hinc obiter infero, si homo acciperet Eucharistiam in statu peccati, licèt in ipsâ sumptione peccaverit, non tamen teneri sub obligatione novi peccati mortalis ad contritionem statim procurandam, antequàm species corrumperentur, ut posset accipere fructum illius Sacramenti. Diximus enim quòd, etiamsi tunc confiteretur, non ideò Eucharistia daret illi gratiam sacramentalem; nam, licèt cibus sit adhuc in stomacho, non tamen prodest, nisi prout cibus voluntarius, seu voluntariè acceptus; tunc autem non potest eo modo prodesse, quia acceptio voluntaria fa-

eta fuit in statu peccati; perseverantia autem sola non sufficit, nisi prout conjuncta cum voluntariâ acceptione illius cibi. Multò autem minùs teneretur homo tunc ad confessionem statim faciendam, antequàm species corrumpantur ex hoc capite (quidquid sit de obligatione sacerdotis quamprimùm confitendi, quam imposuit Ecclesia in Tridentino), tum quia præceptum præmittendæ confessionis solùm videtur fuisse de præmittendâ confessione ante ipsam communionem, nec verba Pauli ex quibus colligitur, aliud videntur indicare, dùm dicit : *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibat*, etc., ubi probatio illa solùm ante esum et potum requiritur; tum etiam quia illud præceptum positivum confitendi post communionem ante corruptionem specierum, parùm utilitatis et multùm afferret nocumenti : est enim nimis incertum et dubium tempus illud quo species perseverant incorruptæ et extra notitiam humanam, atque ideò esset res anxietatibus plena; aliunde verò vix esset spes quòd ille qui voluit indignè sumere Eucharistiam vellet postea, mutato consilio, confiteri ad tollendum obicem Sacramento jam suscepto; non ergo expediebat legem positivam fieri de confessione tunc faciendâ.

65. Quintò objicitur sequi ex nostrâ sententiâ melius esse sumere hostiam magnam quàm parvam, quia quò plus durant species, eò plus gratiæ poterit recipere. — Respondeo non esse hoc utilius per se, sed per accidens; sicut etiam per accidens posset esse utilius retinere aliquam particulam in ore, quam postea deglutiat, vel tardus adventus presbyteri, ex quo sequitur longior præparatio communicaturi, etc. Per se autem non conducit, quia tota illa dispositio potest præmitti ante communionem hostiæ parvæ, et per consequens haberi potest tantus effectus gratiæ, quòd si non præmittatur, etiam qui accepit hostiam magnam potest non præparare se post communionem, et erunt æquales per se loquendo.

66. Ultimò objicitur S. Thomas, infra, q. 80, art. 8, ad 6, ubi dicit ideò præceptum esse jejunium ante, non verò post communionem; quia in ipsâ sumptione percipitur effectus Sacramenti; ergo sentit postea non dari effectum; alioquin oporteret etiam continuari jejunium usque ad digestionem specierum ob eamdem rationem. — Respondeo S. Thomam non negare Sacramentum postea posse habere effectum; sed solùm ex effectu quem habet tempore sumptionis colligere congruentiam jejunii, quia scilicet, si ante sumptionem violaretur jejunium, impediretur devotio ad effectum Sacramenti suscipiendum utiliter, sive in sumptione, sive tempore sequenti. Atverò si jejunium violetur post sumptionem, non sequitur hoc inconveniens, quia jam potuit haberi effectus Sacramenti in ipsâ sumptione ante violationem jejunii; quare ex eo quòd in sumptione percipiatur effectus, arguitur benè necessitas jejunii ante sumptionem, non verò post illam, licèt post illam possit etiam percipi aliquis effectus.

SECTIO III.

Utrùm utraque species Eucharistiæ conferat majorem gratiam quàm singulæ seorsim.

67. Supponimus ex q. 80, art. 12, singulas species seorsim dare gratiam, licereque unam sine aliâ sumere, imò non licere jam laicis in Ecclesiâ occidentali sine dispensatione utramque accipere, sed solùm speciem panis; quæritur autem an sacerdoti, v. g., accipienti utramque correspondeat diversus effectus pro sumptione hostiæ, et diversus pro sumptione calicis.

Communis sententia negat, quam tenent quamplures antiqui et recentiores, quos refert et sequitur Suarez, in præsenti, disp. 63, sect. 6; imò aliqui censent rem esse adeò certam post Tridentinum, ut non possit in dubium revocari. Verùm ipse Suarez meritò fatetur totam hanc controversiam esse intra limites meræ opinionis scholasticæ.

68. Secunda sententia, quam probabiliorem existimo, affirmat. Hanc tenent Alexander Alensis, Gaspar Cassalius, Arboreus, Ricardus et alii antiqui et recentiores, quos in corpore et in margine refert et sequitur Vasquez in præsenti, disp. 215, c. 2; imò Franc. Blanco archiepiscopus Compostellanus (qui interfuit Tridentino, cujus tacito nomine, meminit Henriquez, lib. 8 de Euchar., c. 44, § 5, in margine) dixit hanc fuisse Patrum unanimem sententiam, sed noluisse eam extra tempus definire, ne daretur hæreticis occasio vociferandi, cui consonant verba ipsius concilii, sess. 21, c. 3, ubi cautè dicitur, quoad fructum attinet, nullâ gratiâ necessariâ ad salutem eos defraudari, qui unam speciem solam accipiunt; non dixit absolutè *nullâ gratiâ* sed, *nullâ gratiâ necessariâ ad salutem;* ubi non sine causâ videtur addita illa particula, *nullâ gratiâ necessariâ.* Accedit etiam auctoritas Clementis VI, qui, in Bullâ ad regem Galliæ, concessit ei communionem sub utrâque specie, et addit Pontifex hoc concedere *ad majus gratiæ augmentum;* ergo quia utraque species dat plus gratiæ quàm singulæ. Cujus privilegii ultra alios mentionem faciunt Diaconus in Vitâ Clementis VI; Jacobus Gualterius, in Tabulâ chronographicâ, anno 1437, et P. Henriquez, lib. 8 de Eucharistiâ, c. 44, § 7. Qui tamen falsò addit, quando Papa solemniter celebrat, cardinalem diaconum ministrare ei calicem, et deinde aliis cardinalibus; quod etiam affirmat Fagundez, in 3 Præcept. eccles., lib. 3, c. 4; sed falluntur; solus enim diaconus et subdiaconus accipiunt ex calice.

69. Ratione probatur hæc sententia; primò quia Sacramenta causant quod significant, ut commune est apud omnes theologos, sed species panis et vini significant non solùm diversimodè, diversitate tenente se ex parte signi, et ex parte modi significandi, sed etiam ex parte rei significatæ; ergo non habent eumdem effectum, sed diversum. Major et consequentia videntur manifestæ; minor probatur quia utraque species simul significant plenitudinem convivii spiritualis, et satietatem perfectam animæ, quam singulæ spe-

cies seorsim non significant; ergo ex parte rei significatæ aliquid respondet diversum utrique speciei simul, quod non correspondet singulis seorsim.

70. Dices hanc eamdem satietatem significari etiam per singulas species, non quidem tam expressè sicut per utramque, sed magis confusè, sufficienter tamen ad hoc, ut per singulas causetur. — Sed contra, quia species panis non assumitur ad significandum sub ratione aliquâ communi, sed sub ratione speciali cibi; cibus autem ut cibus non potest ullo modo significare satietatem completam, et plenitudinem convivii constantis ex cibo et potu; ergo species panis non assumuntur ad significandam plenitudinem et satietatem integram; ideò namque non dixit Christus : *Caro mea verè est satians vel alimentum utcumque*, sed *cibus, et sanguis meus verè est potus;* ut indicaret corpori suo sub speciebus panis competere eos effectus spiritualiter quos operatur cibus naturalis; ut dixit Florentinum in Decreto Eugenii; et sanguini sub speciebus vini competere eos effectus spiritualiter quos operatur vinum naturale; ergo aliquis effectus correspondet calici, nempe potare spiritualiter, qui nullatenùs respondet hostiæ, et è contra cibatio spiritualis nullatenùs provenit à calice, sed ab hostiâ.

71. Confirmatur, quia si species vini solùm assumerentur ad significandum sub ratione communi alimenti, et non sub speciali ratione potûs, haberent se sicut nunc de facto species vini albi vel rubri, quæ materialiter concurrunt ad significandum, neque una habet majorem proportionem cum effectu quàm alia; ergo, sicut sanguini Christi non competit in hoc Sacramento esse magis potum vini albi quàm rubri, sic nec competeret magis esse potum quàm cibum, sed esse alimentum; hoc autem est falsum, ut constat ex Christi verbis : *Sanguis meus verè est potus*, id est, benè datur per modum potûs, ut indicetur eosdem habere effectus in animâ dùm potatur, quos habet potus ut potus in corpore; ergo, cùm cibus ut cibus non habeat hos effectus, fatendum est aliquem effectum provenire à calice diversum ab effectu hostiæ.

72. Dices, licèt in naturalibus cibus et potus habeant diversos effectus, in spiritualibus tamen non posse assignari hanc diversitatem : nam utraque species reficit causando gratiam habitualem, quæ cùm sit ejusdem rationis, consequens est ut refectio unius speciei non sit diversa à refectione quam dare potest alia species, et per consequens habebunt se illæ duæ species sicut duæ hostiæ quæ per modum unius dant unum et eumdem effectum. — Sed contra, quia licèt gratia habitualis, quam dant omnia Sacramenta novæ legis, sit ejusdem rationis, adhuc prout est effectus Confirmationis, v. g., est diversus effectus à gratiâ, prout provenit à matrimonio; quæ diversitas, licèt non sit in entitate ipsius gratiæ, est tamen in exigentiâ, et ordine quem talis gratia ut collata per Confirmationem, v. g., habet ad impetranda auxilia ad resistendum tyrannis, etc., et in exigentiâ et ordine quem habet sit collata per matrimonium ad auxilia quibus conjuges satisfaciant statui conjugali, etc. Sic ergo, licèt per utramque speciem Eucharistiæ conferatur gratia ejusdem rationis quoad entitatem, est tamen diversa quoad connotatum; nam gratia quæ confertur per species panis, affert secum de connotato effectus quos præstat cibus, et è contra.

73. Petes in quo differant isti effectus secundari cibi et potûs spiritualis? — Respondeo aliquam differentiam agnosci ab ipsâ Ecclesiâ in iis effectibus, licèt in speciali non possimus omnes differentias comprehendere; ideò enim singulis speciebus tribuit suos proprios effectus in hymno corporis Christi :

Dedit fragilibus corporis ferculum,
Dedit et tristibus sanguinis poculum;

quasi dicat effectum cibi esse roborare fragiles, juxta illud Psal. 103 : *Et panis cor hominis confirmet;* effectum verò potûs esse nutrire quidem, quia vinum etiam deservit ad nutritionem, lætificando tamen animum tristem, juxta illud ejusdem Psalmi : *Et vinum lætificet cor hominis.* Hinc enim est quòd aliquando effectus calicis cœlestis appellatur in Scripturâ *inebriatio animæ*, quia affert hilaritatem quamdam, quâ homo reddatur quodammodò insensibilis ad laborem et tribulationem, sicut ebrius redditur etiam naturaliter insensibilis.

74. Confirmarique potest, quia non videtur credibile apostolos, quando post cœnam invitati fuerunt à Christo ad calicis potum, non accepisse fructum aliquem ex illâ sumptione, sed solùm signum magis explicitum fructûs jam ante percepti; imò ex ipso modo porrigendi calicem videtur Christus eos aliquâ spe fructûs spiritualis invitâsse, et eâdem spe nos etiam post sumptionem corporis ad calicem invitare. Sic videtur indicare Cyprianus (vel quisquis est auctor) in libro de cardinalibus Operibus Christi, homil. de Cœnâ Domini, circa medium, ubi de calicis poculo loquens, sic ait : *Ipse Christus pincerna porrexit hoc poculum, et docuit ut non tantùm exteriùs hoc sanguine liniremur, sed et interiùs aspersione omnipotenti anima muniretur; et penetrans omnia tanti medicamenti virtus, quidquid esset intùs ibi durum, effugaret et renovaret, sanaretque quidquid morbi carni, vel spiritui veteris vitæ adlinierat corruptela.* Hæc Cyprianus, ubi non solùm dicit datum hoc poculum ut signum gratiæ datæ, sed ut efficax ad sanandum; ergo ad causandum aliquid. Hoc etiam sensu dicitur communiter hunc calicem inebriare spiritualiter sumentem, quod quidem sine efficientiâ aliquâ non potest intelligi. Item in hoc sensu dicitur Christus *dedisse tristibus sanguinis poculum*, scilicet ad causandum in eis lætitiam per illum potum, quod etiam sine efficientiâ non potest fieri. Denique hoc etiam sensu sacerdos post sumptionem corporis, et ante calicis sumptionem orat, ut sanguis quem vult accipere custodiat animam ejus in vitam æternam; quod etiam fieri non potest nisi aliquid in ejus animâ producat. Difficile ergo est dicere nunquàm calicem causare aliquos effectus spirituales in sumente, sed semper invenire jam effectum productum à sumptione hostiæ; nam ex hoc fieret nunquàm nos spi-

ritualiter potari, quia potus iste nunquàm effectus aliquos spirituales causat.

75. Dices eosdem effectus quos causat hostia, causari etiam à calice, non verò alium effectum novum. — Sed contra, quia gratia habitualis, quæ data jam est intuitu primæ sumptionis, non pendet à sumptione calicis. Item cæteri effectus secundarii, cùm dentur immediatè ratione illius gratiæ sacramentalis jam collatæ, non pendent etiam à sumptione calicis, sicut nec effectus primarius ad quem consequuntur; ergo nullum omninò habet in nobis effectum illa secunda sumptio, et per consequens nunquàm efficaciter potat spiritualiter; nec habet efficaciam, nisi ad summum in actu primo; id est, posset, quantùm est de se, causare illos effectus, si non invenisset illos causatos per sumptionem hostiæ.

76. Dicunt aliqui in eo qui sumit unicam speciem, per illam dari totum effectum; in eo verò qui accipit utramque, dividi effectum, ita ut una pars detur per primam, et alia per secundam, quia alioquin non potaretur spiritualiter per calicem, ut dicebam; sed tamen non accipere majorem effectum per utramque, quàm acciperet per unam speciem, si illam solam sumpsisset. Ita P. Salmeron, tom. 9 in Evangel., tract. 36, circa finem, in solutione tertiæ objectionis. Sed hæc solutio durissima est: si enim habet dispositionem sufficientem, non videtur posse differri totum effectum quando accipit hostiam, ex eo solùm quòd velit postea sumere calicem. Alioquin esset deterioris conditionis, qui accipit utramque speciem, quia illo tempore intermedio ante sumptionem calicis careret augmento gratiæ, quod habuisset jam si nollet sumere secundam speciem, et consequenter careret illis omnibus emolumentis et bonis quæ ad augmentum gratiæ consequuntur; quod nullo modo videtur concedendum.

77. Pro contrariâ sententiâ arguitur primò ex Tridentino, dictâ sess. 21, c. 3, ubi dicitur sub quâlibet specie *totum atque integrum Christum verumque sacramentum sumi, ac propterea, quoad fructum attinet, nullâ gratiâ necessariâ ad salutem eos defraudari, qui unam speciem solam accipiunt;* ubi concilium videtur indicare sufficientiam unius speciei ad fructum Sacramenti fundari in eo quòd sub quâlibet contineatur totus Christus; et per consequens, quòd sub speciebus panis continetur sanguis, qui, prout est ibi, potest operari quod sub speciebus vini; alioquin frustra arguitur ex continentiâ totius Christi sub speciebus panis, ad hoc quòd non requiratur utraque species. — Respondeo concilium inprimis cautè addere illam particulam: *Gratia necessaria ad salutem*, ut supra dixi, quia noluit negare aliquam novam gratiam conferri per calicem; imò in id unanimiter conspiraverat, ut vidimus; sed dixit non privari communicantem sub unâ specie aliquâ gratiâ necessariâ ad salutem, quia per sumptionem unius speciei impletur sufficienter præceptum de sumendâ Eucharistiâ, cujus impletio necessaria est ad salutem, et quia per singulas species seorsim datur gratia nutrimentalis, quæ sola necessaria est ad salutem, non necessitate strictâ, sed quâdam necessitate morali, ut diximus, disp. 3, sect. 2.

78. Quomodò verò hoc colligat concilium ex eo quòd totus Christus contineatur sub alterâ specie, difficile videtur: cæterùm, hæc difficultas pariter urget contra oppositæ sententiæ auctores, quia ipsi fatentur quòd, licèt sanguis Christi non contineretur per concomitantiam sub speciebus panis, sicut in triduo non contineretur, adhuc per sumptionem unius speciei impleri potuisset præceptum communionis, et verè accipiendum tunc æqualem fructum per unam speciem ac per utramque. Quare ipse Suarez, ubi supra, in fine solutionis secundæ object., dicit causam in concilio positam non esse adæquatam, sed clariorem et certiorem, præsertim quoad nos. Meliùs tamen respondetur concilium colligere sufficientiam unius speciei ad effectum necessarium, non ex eo quòd totus Christus contineatur sub quâvis specie, sed ex illo quod immediatè præmiserat, scilicet quia *sub quâlibet specie verum Sacramentum sumitur;* nam si quælibet species seorsim verum Sacramentum est, ergo quælibet seorsim dat gratiam nutrientem, licèt cum ordine magis ad hunc effectum secundarium quàm illum; ergo defectus alterius speciei facilè poterit aliis rationibus compensari. Cur autem præmiserit totum Christum contineri sub alterâ specie, respondet benè P. Vasquez, c. 3, ideò esse, quia agebat contra Bohemos, qui ideò petebant usum calicis, quia censebant totum Christum non contineri sub speciebus panis; de quo errore fuerunt semper maximè suspecti, quicumque utramque speciem postulabant; ideò nunquàm eis concedebatur, nisi priùs faterentur contineri sanguinem in hostiâ, ut constat ex concilio Basiliensi relato ab eodem Vasquez in præsenti; ideò etiam Tridentinum improbat hunc errorem, cui innitebantur postulantes usum calicis, et ex damnatione illius erroris infert non esse necessariam utramque speciem; quasi dicat: Hæretici dicunt esse necessariam utramque speciem, ut sumatur totus Christus, qui non sumitur completè sub unâ specie; sed verè sumitur totus Christus sub alterâ specie; et aliunde altera species est verum Sacramentum causans gratiam independenter ab aliâ; ergo non est cur conquerantur de negatione calicis, cùm ex hoc neque priventur gratiâ necessariâ ad salutem, neque etiam sumptione totius Christi, quod ipsi immeritò verentur.

79. Secundò objici potest concilium Moguntinum sub Sebastiano, c. 32, ubi de communione sub unâ specie sic ait: *Jam nec hoc quidem quisquam fideli dubitare debet illum sub unâ specie communicandi morem ad salutem sumentium æquè utilem et efficacem esse, quàm alterum sub utrâque;* ubi concilium videtur loqui non solùm de fructu necessario, sed etiam de majori utilitate; et de hâc dicit non esse majorem sub utrâque specie quàm sub alterâ.

80. Respondeo inprimis hoc concilium fuisse solùm provinciale, et à Sede Apostolicâ nondùm confirmatum; imò Tridentinum, quod eadem verba videtur

desumpsisse, videtur etiam ex industriâ reliquisse particulam illam de æquali utilitate. Deinde dici potest Moguntinum solùm dicere quòd quælibet species est æquè utilis et efficax ad salutem, ac utraque simul; non dixit *æquè utilis* simpliciter, sed *æquè utilis et efficax ad salutem*, hoc est, ad vitandam æternam damnationem et acquirendam salutem per adimpletionem præcepti sine quo non esset salus; quo sensu dixit etiam Tridentinum non esse magis necessarium ad salutem effectum utriusque speciei quàm alterius.

81. Tertiò objicitur, quia quælibet species continet quod utraque simul, nempe carnem et sanguinem Christi, et quælibet reficit causando eamdem gratiam nutritivam, et extinguendo famem et sitim animæ; fames enim et sitis spiritualis non differunt, nec diverso modo extinguuntur; ergo non est cur utraque species causet plus quàm altera. — Respondetur: Licèt totus Christus contineatur in hostiâ, non tamen ut potabilis, sed ut cibus; hinc est ibi solùm causare effectum cibationis spiritualis, non verò potationis. Et quidem, licèt fames et sitis extinguantur primariò per eamdem gratiam, cæterùm quoad effectus secundarios quos habent, extinguuntur etiam per alios effectus secundarios, in ordine ad quos datur eadem gratia per diversas species hujus Sacramenti, ut supra explicatum est. Ultimo tamen loco admoneo ex hâc doctrinâ non fieri ullo modo posse aliquos meritò conqueri de Ecclesiâ, quòd usum calicis laicis interdixerit, tum quia fructus substantialis et præcipuus in singulis speciebus habetur, quia per singulas seorsim accipitur gratia nutrimentalis, qui est potissimus fructus hujus Sacramenti; per utramque autem simul solùm additur gratia aliqua in ordine ad aliquid accidentale minùs principale; tum etiam, quia (ut dixit Tridentinum, sess. 21, c. 2) in hujus Sacramenti dispensatione attendendum est non solùm ad suscipientium utilitatem, sed etiam ad ipsius Sacramenti reverentiam, propter quam multa videmus omitti quæ aliquam suscipientium utilitatem impediunt; ideò hoc Sacramentum non potest unâ die bis sumi, licèt majorem fructum afferret duplex communio quàm unica: ideò negatur parvulis baptizatis etiam in articulo mortis, quibus procul dubio gratiam augeret, et per consequens gloriam etiam essentialem; item hanc ob causam non datur perpetuis amentibus etiam baptizatis, neque iis ægrotis in quibus timetur periculum vomitûs, quamvis utrique priventur fructu Sacramenti; imò propter eamdem reverentiam non permittitur ægrotus sumere de laici manu Sacramentum, absente sacerdote, judicante Ecclesiâ minus inconveniens quòd moriatur sine viatico, quàm tangi Eucharistiam manu laicâ, absente sacerdote. Quid mirum quòd propter reverentiam sanguinis Christi priventur etiam laici illo fructu secundario et minùs principali, quem ex calice perciperent? erat enim frequens periculum effusionis in tantâ communicantium multitudine; difficultas etiam consecrandi et ministrandi omnibus, repugnantia multorum ad potum vini, periculum etiam erroris, quo aliqui cogitabant non esse totum Christum sub singulis speciebus; propter quæ et alia justissimè Ecclesia prohibuit usum vulgarem calicis, ut videri potest apud auctores in hâc quæstione. Alia argumenta et testimonia minoris momenti contra hanc sententiam vide apud Vasquez, ubi supra, qui benè ea dissolvit.

SECTIO IV.

De aliis effectibus spiritualibus Sacramenti Eucharistiæ.

82. Primus effectus est remissio peccati; et quidem de mortali satis diximus sect. 1. De venialibus S. Thomas, art. 4, et cum eo theologi omnes concedunt deleri per Eucharistiam. Quo sensu dixit Tridentinum, sess. 13, c. 2, *Sacramentum hoc esse antidotum quo liberamur à culpis quotidianis, et à peccatis mortalibus præservamur.* Quod ex Ambrosio, Augustino, Gregorio, Bernardo et aliis confirmat Suarez, disp. 63, sect. 10, et ut indubitatum traditur in Catechismo Pii V, per hæc verba: *Remitti verò Eucharistiâ, et condonari leviora peccata, quæ venialia dici solent, non est quòd dubitari debeat;* et addit statim rationem: *Quemadmodùm (neque enim à propositâ similitudine discedendum videtur) quod innati caloris vi quotidiè detrahitur ac deperit, paulatim addi, et refici naturali alimento sentimus.*

83. Difficultas tamen est quomodò hic effectus proveniat ab Eucharistiâ, an immediatè, an mediante aliquo actu, quo homo disponatur ad remissionem peccati. Suarez in præsenti cum communiori sententiâ sentit utroque modo provenire, scilicet vel excitando fervorem charitatis, quo homo disponat se per propriam operationem, vel etiam immediatè delendo maculam venialis, ad quod inquit sufficere quòd præcedat negatio affectûs seu complacentiæ ad veniale, licèt non præcesserit detestatio sufficiens ad tollendum illud sine ullo Sacramento. Ita docet Suarez in præsenti, et tom. 4, disp. 12, sect. 1, agens de virtute pœnitentiæ, ubi proprius locus est hujus quæstionis. Ideò in præsenti non possumus nostram sententiam explicare; satis enim est quòd uno ex illis modis fiat hic effectus, ut verè dicatur esse effectus Eucharistiæ, licèt non proveniret immediatè, prout voluerunt Bonaventura, Alex. Alensis, Petrus de Soto, relati à Suarez, dict. 4 tom., ubi supra, n. 6, et alii docti recentiores; et videtur esse juxta mentem S. Thomæ in præsenti, art. 4. An verò aliqua etiam peccata venialia immediatè remittantur virtute ejusdem Sacramenti, dicitur in tractatu de Pœnitentiâ, ubi de remissione venialium.

84. Neque Tridentinum urget pro oppositâ sententiâ: sufficit enim hic modus causandi ablationem venialium, ut dicatur Eucharistia liberare ab illis, sicut etiam dicitur ibidem præservare à mortalibus; quod tamen præstat mediantibus bonis inspirationibus, et affectibus quibus excitamur ad non peccandum; quare, sicut ex vi Sacramenti solùm sequitur collatio horum auxiliorum, non verò sequitur infallibiliter præservatio à mortalibus, sic etiam de ablatione venialium dici posset non semper sequi cum effectu infalli-

biliter post sumptionem Eucharistiæ. Nec etiam similitudo cibi naturalis aliud probat; nam sicut iste cibus spiritualis dat vires contra tentationes graves, quantùm est de se, licèt non semper cum effectu victoriæ, sic etiam posset restaurare amissa, quantùm est de se, præstando vires, et auxilia, quæ per peccata venialia demeremur, ut possimus illa excutere, licèt quandoque per nos stet quominùs cum effectu expellantur.

85. Secundus effectus, qui à concilio ibi tribuitur Eucharistiæ, est præservatio à mortalibus; est enim panis vitæ, *ut si quis ex eo manducet, non moriatur.* Tribuit autem hunc effectum Eucharistiæ multipliciter : primò, quatenùs confert abundantem gratiam gratum facientem; unde Chrysostom., homil. 45 in Joannem : *Sanguis*, inquit, *Christi quamprimùm ac repentè animam irrigat, vi quâdam magnâ imbuit, et nobilitatem animæ, quam semper irrigat et nutrit, languescere non sinit.* Secundò, quatenùs virtute hujus Sacramenti anima spirituali dulcedine delectatur, et quodammodò inebriatur, fitque minùs sensibilis ad tentationes, juxta illud : *Comedite, amici, et inebriamini, charissimi;* de quo effectu dulcedinis dicemus postea. Tertiò, quatenùs hoc Sacramentum fugat dæmones, qui concupiscentias inordinatas solent excitare ; hoc enim Sacramentum est signum passionis Christi ; quare dæmones fugiunt non solùm Christum in Eucharistiâ contentum, sed Christum suam victoriam crucis ibi maximè repræsentantem. Sic Chrysostomus, dictâ homiliâ 45, et hom. 61, ad populum : *Hic sanguis*, inquit, *dæmones procul pellit, angelos et angelorum Dominum ad nos allicit ; dæmones enim, cùm dominicum sanguinem in nobis vident, in fugam vertuntur ; angeli autem concurrunt.* In quibus verbis alludit ad sanguinem, quo liniebantur postes filiorum Israel in Ægypto, Exod. 12. Quâ etiam figurâ utitur Viguerius in Instit., c. 16, § 3, vers. 18. Ignatius etiam, Epist. ad Ephes. : *Festinate ergo*, inquit, *frequenter accedere ; quando enim assiduè hoc ipsum agitur, expelluntur potestates Satanæ.* Quo etiam sensu accipi solet illud Psal. 22 : *Parâsti in conspectu meo mensam adversùs eos qui tribulant me ;* et illud etiam ex Psal. 5 : *Non habitabit juxta te malignus ;* et 2 Cor. 6 : *Quæ societas luci ad tenebras? quæ conventio Christi ad Belial?* et à S. Vincentio, serm. unico in oct. corp. Christi, inducitur illud Psal. 67 : *Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus, et fugiant, qui oderunt eum à facie ejus. Sicut deficit fumus, deficiant ; sicut fluit cera à facie ignis, sic pereant peccatores à facie Dei. Et justi epulentur et exultent in conspectu Dei, et delectentur in lætitiâ.* Et hâc de causâ dixit Chrysostomus, dictâ hom. 45, et 61 : *Ut leones flammas spirantes, sic ab illâ mensâ discedimus terribiles effecti diabolo.*

86. Quartò fit hæc præservatio, quatenùs qui recipit hoc Sacramentum, accipit speciale lumen à Deo; quo lumine mediante, pravi motus ac tentationes minuuntur et sopiuntur. Cùm enim ratione hujus convivii sit familiaritas quædam inter Deum et hominem, ex hâc familiaritate oritur quòd arcana magis amico patefiant. Unde Damasc., lib. 4, c. 14, monet ut hunc ignitum Eucharistiæ carbonem sumamus, ut illuminet corda nostra, et participatione divini ignis igniamur et deificemur; hunc quippe ait esse carbonem quo seraphim tetigit labia Isaiæ, quo tactu ad prædicationem et doctrinam instructus est. Affertur etiam illud 1 Reg. 14, de Jonathâ, cujus, gustato melle, illuminati sunt oculi. Et Luc. 24, discipulorum oculi aperti sunt, ut Christum cognoscerent in fractione panis, qui vel erat Eucharistia, ut plures volunt, vel certè Eucharistiæ symbolum. Ad hoc etiam facit August., 20 cont. Faust., c. 21, ubi de Eucharistiâ explicat illud Psal. 49 : *Sacrificium laudis honorificabit me ; et illic iter quo ostendam illi salutare Dei.* Quare meritò S. Vincentius loco supra citato dicit, sicut ex vetito cibo venerunt nobis hæc omnia mala, infirmitates corporis, febres, dolores, etc., et infirmitates animæ, pronitas ad malum, difficultas ad bonum, mala desideria, etc., sic hunc cibum sanare intellectum contra errores et falsas opiniones, voluntatem contra mala desideria, memoriam contra oblivionem beneficiorum Dei; sanare os ad vitandum mendacia, etc. Denique in hoc sensu adduci potest illud Joan. 8 : *Quamdiù sum in mundo, lux sum mundi.* Similiter ergo, quando in nobis sacramentaliter habitat, illuminat mentes nostras.

87. Quintò fit hæc præservatio diminuendo fomitem, et impediendo vel debilitando motus carnis, excitandoque contrarios, ut colligitur ex Gersone, tractat. 9, super *Magnificat*, alphabeto 90, in fine; et ex Viguerio, Institut. cap. 16, § 3, vers. 18. Ad quod adducitur illud Bernardi : *Gustato spiritu, desipit omnis caro ;* et illud Eccles. 18 : *Nonne ardorem refrigerabit ros?* Christus quippe ros est de quo dicitur : *Rorate, cœli, desuper.* Ideò etiam hoc Sacramentum appellatur *aqua*, juxta illud Psal. 22 : *In loco pascuæ ibi me collocavit ; super aquas refectionis educavit me.* Vide Bern., serm. de Cœnâ Domini, ubi sic concludit : *Quis poterit tam efferos motus frangere? quis pruritum ulceris hujus ferre queat? Confidite, quia et in hoc gratia subvenit, et ut securi sitis, Sacramenti dominici corporis et sanguinis pretiosi investituram habetis. Duo enim illud Sacramentum operatur in nobis, ut et sensum minuat in minimis, et in gravioribus peccatis tollat omninò consensum.* Cyrill. 4 in Joan., c. 17 : *Non mortem solùm, sed et morbos omnes depellit ; sedat sævientem membrorum nostrorum legem, pietatem corroborat, perturbationes animi exstinguit.* Hujus activitatis figura præcessit in arcâ, ad cujus præsentiam Dagon prostratus fuit ; et quâ ingrediente, Jordanis aquæ steterunt, juxta illud Psalm. 76 : *Viderunt te aquæ, Deus, viderunt te aquæ, et timuerunt.* Sicut et stetit sanguinis fluxus, quem patiebatur femina quæ Christum tetigit; ideòque apud Zachariam, cap. 9, vocatur *frumentum electorum, et vinum germinans virgines.* Et quidem ratio ipsa cibi hoc secum videtur afferre : si enim, juxta Florentinum concilium, cibus hic præstat circa spiritualem vitam ea omnia quæ circa corporis vi-

tam operatur corporeus cibus, debet utique ea præstare quæ corporeus cibus salubris et bonus operari solet, qui certè et bonos generat humores, et noxios expellit; debet ergo et hic cibus passiones noxias minuere ac expellere, bonas verò et salubres omninò cogitationes excitare; præsertim cùm corporeus cibus hoc habeat, ut assimilet sibi in multis comedentem : afficiuntur quippe sæpè homines juxta naturam temperamentumque eorum quibus aluntur. Oportet ergo ut caro Christi, quæ per omnia subjecta est spiritui, similem carnis subjectionem ad spiritum et ad rationem causet in comedente ipsam.

88. Denique circa hunc effectum adverte sanctum Thom., art. 6, ad 3, consultò dixisse hoc Sacramento minui fomitem, quia nimirùm quantùmcumque repetatur hujus Sacramenti usus, nunquàm omninò extinguitur, sed solùm minuitur, cùm fomes sit ipsa inclinatio naturalis ad bonum sensibile habens annexam deformitatem ad rationem, quæ inclinatio in se non perditur, sed in ordine ad actus impeditur per virtutes et auxilia quæ inclinant ad bonum rationis et honestum; ejusmodi autem virtutes et auxilia, cùm non operentur cum necessitate, sed cum liberâ electione voluntatis, consequens est ut quantùmcumque crescant, nisi aliud speciale donum aut specialis providentia adsit, non possit omninò impediri illa naturalis inclinatio, quin etiam in actu primo inclinet, et aliquando subrepat et prodeat in aliquem actum, licèt possit faciliùs reprimi per auxilia repetita hujus Sacramenti.

89. Tertius effectus est adeptio gloriæ, juxta illud Christi : *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum;* quem effectum probat S. Thomas, art. 2, et indicatur in Tridentino, sess. 13, cap. 8. Fundari autem potest in eo quòd cibus naturalis ordinatur ut perducat hominem ad statum perfectum; ergo cibus spiritualis taliter ordinatur ad augmentum gratiæ, ut ex se perducat illum ad statum perfectum et consummatum per gloriam. Unde Reg. 3, cap. 19, panis subcinericius datus fuit Eliæ ut in fortitudine cibi illius ambularet usque ad montem Dei Oreb. Ex quo fit, adeptionem gloriæ non solùm esse effectum communem Eucharistiæ sicut aliorum Sacramentorum quatenùs illa omnia dando gratiam dant jus ad gloriam, et appellatur specialiter *pignus futuræ gloriæ* in antiphonâ officii, et à Tridentino, sess. 13, cap. 2, sed speciali titulo, quatenùs in ratione cibi ordinatur ad dandam gratiæ consummationem. Deinde in ratione signi habet etiam specialiter significare statum beatificum; quia sicut in cœlo Deus se sine velamine fruendum exhibet, sic in hoc Sacramento, sub speciebus tamen et velaminibus; unde Ecclesia in festo corporis Christi dicit : *Fac nos divinitatis tuæ sempiternâ fruitione repleri, quam pretiosi corporis et sanguinis temporalis perceptio præfigurat.* Videri possunt testimonia plura sanctorum Patrum circa hunc effectum; præsertim Irenæus, libro 4, cap. 34; Hieronymus et alii in illud Matth. 24 : *Ubi fuerit corpus*, etc.; Cyrillus, 4 in Joan., cap. 14 et 17, et lib. 11, cap. 26 et 27; Leo, serm. 14 de Passione Domini; Chrysostomus, homil. 24, in 1 ad Corinth.; Nyssenus, serm. catechetico de Transmutatione corp. et sang., apud Euthymium, cap. 21 Panopliæ; Ambrosius, lib. de his qui mysteriis initiantur, cap. 9; Cyprianus, serm. de Cœnâ Domini; Innocentius IV, de Sacrificio missæ, cap. ultimo.

90. Quartus effectus est actualis dulcedo et delectatio, juxta illud Psal. 67 : *Parâsti in dulcedine tuâ pauperi, Deus;* et Gen. 49 : *Pinguis est panis ejus, et præbebit delicias regibus;* et alibi sæpè. Et constat ratione sumptâ ex Florentino, quòd cibus iste proportionatur in effectibus cibo corporali; ergo sicut cibus corporalis non solùm alit, sed delectat, sic etiam iste, etc. Est autem hic effectus infallibilis ex vi Sacramenti, nisi impediatur ex parte subjecti. Videatur Suarez, disp. 63, sect. 9, ubi aliquas affert rationes cur non semper sentiatur hæc dulcedo; et notat benè non oportere hunc effectum dari tunc, sed aliquando servari in meliorem occasionem. Videatur etiam Antonin., 3 part., tit. 13, c. 6, § 15, ubi ponit octo rationes ob quas subtrahi solet hæc consolatio, et docet sæpè subtrahi sine culpâ, et ob occupationes bonas studiorum vel regiminis, etc. Videatur etiam Gregor., 5 Moral. c. 3, et Gabr., lect. 86, et Joannes Viguerius, cap. 16, § 3, vers. 18.

91. Afferri etiam solet ad idem comprobandum manna, cui præfertur, Joan. 6, Eucharistia; et tamen illud habebat dulcedinem et omne delectamentum suavitatis. Denique adduci potest illud Proverb. 31 : *Date siceram mœrentibus, et vinum his qui amaro sunt animo; bibant, et obliviscantur egestatis suæ; et doloris sui non recordentur ampliùs;* ad quod videtur alludere Ecclesia in illis verbis :

Dedit et tristibus sanguinis poculum.

92. Circa quem effectum notandum breviter est illam dulcedinem et delectationem procedere ex fervore ad quem hoc Sacramentum excitat; fervor autem, ut nomen ipsum præ se fert, est ardor charitatis quo homo diligit Deum non solùm in necessariis, sed etiam in aliis. Nam sicut aqua tunc fervere dicitur, quando non solùm replet vas in quo est, sed etiam caloris impulsu dilatat sese undique, et egredi conatur, sic charitas fervere tunc maximè dicitur, quando non solùm sistit in necessariis, sed dilatat se ad indebita et supererogationis opera.

93. Ex hoc itaque fervore quem Eucharistia suo tempore excitat, procedit delectatio et dulcedo, ut indicat S. Thomas art. 1, ad 2, et ratio videtur esse quia delectatio ex naturâ rei consequitur amorem et perceptionem rei amatæ præsentis; neque enim delectat res præsens non amata, neque res amata absens; consequitur ergo delectatio ex consideratione rei amatæ præsentis, quæ consideratio fit per fidem quâ intellectus spiritualiter masticat hunc cibum; sicut et cibus etiam corporeus magis delectat et sapit, quando meliùs masticatur : unde delectatio magis mediatè videtur procedere ab hoc Sacramento quàm amor et consideratio ex quibus oritur; auxilia verò ad

illos actus fidei et amoris, qui præcedunt delectationem et dulcedinem, dantur intuitu ipsius Sacramenti.

94. Hinc fit posse hanc dulcedinem impediri etiam in homine existente in statu gratiæ, primò, ex eo quòd homo, acceptis illis auxiliis, quibus excitatur ad actus fidei et dilectionis, ex quibus oritur dulcedo illa, non cooperetur eliciendo actus fidei vel fervidæ dilectionis ad quos movetur. Item si (quod maximum impedimentum esse solet) animæ palatus morbidus sit, et rerum temporalium affectu præpeditus; tunc enim sicut infirmis frequenter accidit, sic Christi præsentia etiam credita et considerata non multùm sapit, quia animæ gustus præoccupatus est humore diverso. Ex parte etiam corporis potest aliquando impedimentum provenire; nam si adversâ valetudine nimiùm gravetur, aut vehementi aliquo dolore afficiatur, debilitatur animæ virtus ad sentiendam dulcedinem et delectationem spiritualem, eò quòd ex naturâ rei eadem anima nimiùm dispersa et attenta ad aliud vehemens objectum non potest attendere ad hoc aliud, quantùm opus esset ad ejusmodi delectationem experiendam.

95. Dubitari potest an hæc delectatio specialis quam causat Eucharistia sit solùm de ipso Christo præsente? Videtur enim ita esse dicendum propter proportionem cibi materialis qui dulcedinem et delectationem affert, non de alio objecto, nisi de ipso cibo præsenti qui gustu percipitur. In contrarium verò est quòd si ea proportio esset omninò servanda, dicendum consequenter esset quòd solùm sentiretur delectatio, dùm Eucharistia esset in ore vel transit per gulam, sicut cibi materialis sapor et dulcedo tunc solùm sentitur. Alia etiam Sacramenta suos effectus secundarios non dant solùm quando accipiuntur, sed etiam postea, ut Confirmatio, Ordo, Matrimonium, etc., conferunt postea auxilia ad profitendam fidem, ad sanctè exequendos actus Ordinis, et sustinenda onera Matrimonii, etc.; ergo et Eucharistia dabit hos effectus secundarios non solùm quando suscipitur, sed etiam postea. Unde Suarez, dictâ sect. 9, docet eam delectationem non alligari ad illud præcisè tempus quo Christus est in stomacho, sed reservari aliquando ad tempus magis opportunum, si tamen Sacramentum in gratiâ susceptum fuit.

96. Ego quidem fateor Eucharistiam operari specialem delectationem de præsentiâ reali Christi; non tamen credo ad illud solùm objectum restringi delectationem quam ejusmodi Sacramentum causat. Utraque pars colligi potest ex proportione illâ ad cibum et potum corporeum; inveniemus enim duplicem delectationem provenire à bono cibo et potu; alteram ratione saporis quem gustus percipit, quam perceptionem consequitur delectatio de objecto illo convenienti præsenti. Unde similem effectum tribuere debemus cibo et potui eucharistico, qui eos effectus operantur cum proportione in animâ, quos cibus et potus materialis operantur in corpore. Et quidem illa delectatio non debet alligari ad illud solùm tempus quo Eucharistia est in ore vel pertransit gulam; nam nec cibus et potus materialis tunc solùm delectant, sed postea etiam quando sunt in stomacho, partim propter qualitates quas in palato reliquerunt, partim propter vapores et fumum quem à stomacho transmittunt ad palatum, ut experientiâ testatur, quâ sentimus dulcedinem in ore et palato tempore sequenti; imò licèt cibus corporeus, quando est in ore causet delectationem, hic tamen cibus spiritualis non videtur habere ex opere operato ejusmodi efficaciam, quia cùm non causet ejusmodi effectus secundarios, nisi mediante gratiâ sanctificante ex quâ oriuntur, ut dicitur ubi de Sacramentis in communi, gratia autem non causetur ab Eucharistiâ, donec manducetur et deglutiatur, ut supra diximus, consequens est ut nec ille secundarius effectus delectationis et dulcedinis debeatur ante manducationem perfectam, licèt Deus aliquando ex suâ benignitate communicet ejusmodi delectationem, etiam quando est in ore, antequàm deglutiatur.

97. Solet tamen, ut diximus, bonus cibus et potus alteram delectationem causare, quæ non habeat solùm pro objecto ipsum cibum et potum, sed alia diversa, quatenùs suis bonis qualitatibus ita benè temperat et disponit humanum cor, ut facilè afficiatur ab objectis jucundis, et difficilè perturbetur ab injucundis: ideò enim eo tempore homines hilares dicuntur esse et aptiores ad res hilares tractandas, gratiamque et liberalitatem exhibendam. Sic dicitur Ruth 3: *Cùmque comedisset Booz, et bibisset, et factus esset hilarior*, etc.; et Esther 1: *Cùm rex esset hilarior, et post nimiam potationem incaluisset mero;* 1 Reg. 25: *Cor Nabal jucundum: erat enim ebrius nimis;* Eccles. 31: *Vinum in jucunditatem creatum est, et non in ebrietatem ab initio. Exultatio animæ et cordis vinum moderatè potatum.* In quibus locis non est sermo solùm de exultatione habente pro objecto ipsum vinum aut cibum, sed de lætitiâ cordis facilè applicantis se ad objecta jucunda. Hunc ergo effectum cum proportione operatur etiam convivium eucharisticum in animâ, quam reddit facilem ut afficiatur ab objectis afferentibus spiritualem lætitiam et consolationem; et è contra difficilem ut perturbetur ab objectis injucundis. Ideò appellari solet hic effectus spiritualis ebrietas, ut dixit Ambrosius in Psal. 118, super illa verba: *Suscipe me secundùm eloquium tuum, et vivam;* ubi ait *hoc Sacramentum inebriare affectus fidelium, ut curam seculi hujus, metum mortis, sollicitudinem deponant.* Quem effectum latiùs explicat Cyprianus, epist. 63, post medium, ubi adductis verbis Psalm. 22: *Calix tuus inebrians quàm peroptimus!* rationem reddit, *quòd scilicet calix Domini sic bibentes inebriet, ut sobrios faciat, ut mentes ad spiritalem sapientiam redigat, ut à sapore isto seculari ad intellectum Dei unusquisque resipiscat; et quemadmodùm vino isto communi mens solvitur, et anima relaxatur, et tristitia omnis exponitur, ita epoto sanguine Domini et poculo salutari, exponatur memoria veteris hominis, et fiat oblivio conversationis pristinæ secularis; et mœstum pectus ac triste, quod priùs peccatis angentibus premebatur, divinæ indulgentiæ lætitiâ resolvatur.* Hunc autem effectum constat non pendere necessariò à Sa-

cramento ipso adhuc præsente et perseverante in nobis, quia cibus et potus etiam postquàm in aliam substantiam convertuntur, habent ejusmodi effectus; imò quia bonum sanguinem humoresque bonos generant, faciunt prædominari lætitiam in corde. Cur ergo gratia sanctificans et permanens, quæ ex eucharistico alimento relicta est, non habebit eam vim lætificandi spiritualiter animam, et impediendi cogitationes tristes, ne nimiùm possint communicantium corda perturbare?

98. Ultimò dubitari solet de pœnâ temporali, an remittatur ex opere operato per hoc Sacramentum, non solùm ut sacrificium, sed ut Sacramentum est S. Thomas, art. 5, et theologi communiter negant, quia nullibi exstat promissio hujus effectûs; nec etiam sequitur ex ratione nutritionis ad quam institutum est hoc Sacramentum; nam nutritio solùm ordinatur ad augendam vitam et vires; hæ autem nec augentur, nec minuuntur per debitum vel remissionem pœnæ temporalis. Hoc autem intelligi debet de remissione directâ pœnæ primò et per se; nam indirectè et secundariò provenire potest remissio pœnæ ab hoc Sacramento, primò, quia si ejus virtute remittuntur aliqua peccata venialia quoad culpam ex opere operato, et immediatè ac directè juxta communem sententiam, de quo in materiâ de Pœnitentiâ, consequens videtur quòd simul cum culpâ remittatur aliqua pars pœnæ temporalis pro illo peccato debitæ. Secundò, quia Sacramentum hoc excitat et movet ad actum dilectionis Dei, cujus virtute remittitur non solùm culpa, sed etiam magna pars pœnæ temporalis debitæ post remissam culpam, qui effectus, licèt sit ex opere operantis correspondens actui dilectionis, potest tamen mediatè tribui Sacramento Eucharistiæ, cujus effectus fuit ipse actus dilectionis.

SECTIO V.

De effectibus quos Eucharistia operatur circa corpus.

99. Quadruplex intelligi potest effectus corporalis provenire ex hoc Sacramento. Primus ex eo quòd uniatur per aliquam veram et realem unionem cum nostro corpore. Secundus per hoc quòd immediatè et directè operetur aliquid in ipso corpore. Tertius in genere causæ efficientis immediatæ per hoc quòd aliquid operetur in animâ, ex cujus redundantia resultet aliquid in ipso corpore. Quartus, resurrectio corporis, quam esse effectum Eucharistiæ, diximus disp. 3, in fine, et nunc aliquid addemus. Et quoad tertium attinet, nulla est difficultas quin hoc modo operetur Eucharistia in corpore; nam ex fervore charitatis quem operatur in animâ, sequitur quædam cordis quasi jubilantis palpitatio, vultûs lætitia, coloris vivacitas, oculorum modestia, linguæ refrænatio, maturitas incedendi, totius corporis reformatio, et omnis externi gestûs modesta venustaque ordinatio. Videatur Cyprianus, serm. de Cœnâ Domini et Chrysost., hom. 61 ad populum Antiochen., et 24 in 1 ad Cor.

100. Major est difficultas an immediatè etiam et directè aliquid operetur circa corpus. Negant plures; sed alii non pauci, nec parùm probabiliter affirmant; quos sequitur P. Suarez, disp. 64, sect. 1, et confirmat adductis Patrum testimoniis. Fit autem hoc diminuendo fomitem et ardorem concupiscentiæ, quod partim fit dæmones fugando, ne excitent turpis objecti species; partim sedando et reprimendo humorum vires, mitigando ardorem, etc., et aliis modis quos explicuimus sectione præcedenti, agendo de præservatione à mortalibus. Et confirmari potest à contrario, quia hoc Sacramentum in carne indignè sumentium causare solebat infirmitatem et imbecillitatem; juxta illud Pauli: *Propter quod multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi;* quid mirum quòd in homine benè disposito causet corporalem effectum roboris et virium ordinatum ad finem spiritualem? Neque enim hoc est contra rationem Sacramenti, cùm etiam extrema Unctio operetur immediatè circa corpus infirmi, et Matrimonium fortassè conferat aliquem effectum materialem ordinatum ad pacem et unionem utriusque conjugis inter se.

101. Prodest item hoc Sacramentum corpori per modum lucis internæ, quâ illuminantur oculi non solùm mentis, sed etiam phantasiæ ad cognitionem boni et mali. Ad quod applicari possunt quæ adduximus sect. præcedenti, probantes hunc effectum illuminandi, qui ab Eucharistiâ provenit.

102. De quarto effectu, scilicet resurrectione corporis gloriosâ, videri potest Suarez, in præsenti, disp. 64, sect. 2, qui affert verba Ignatii, Cyrilli, Alexandri, Chrysostomi, Gregorii Nysseni, Cypriani, Tertulliani, Irenæi et aliorum, qui eum effectum gloriæ corporis peculiariter attribuunt huic Sacramento. Quibus addi potest Rupertus Abbas, in cap. 5 Cant., super illa verba: *Comedi favum cum melle meo*, ubi eleganter comparat effectum hujus cibi cum effectu cibi vetiti: nam sicut cibus vetitus causa fuit mortis utriusque, spiritualis et corporalis, sic cibus hic causa est utriusque vitæ, scilicet animæ et corporis, imò ut eodem omninò ordine vita recuperetur quo perdita fuit: *Quo enim ordine*, inquit, *vita sublata est, et mors introivit? Eo videlicet, ut morte animæ præcedente, mors carnis subsequeretur. Nam quo die comederunt primi homines vetitum, eodem morte animæ, morte peccati mortui sunt; et deinde morte carnis suo quoque die vel tempore in pulverem reversi sunt.* Et post explicatum effectum mortis à priori cibo provenientem, subdit in personâ Christi: *Corpus meum comedendum et sanguinem meum bibendum vobis appono, ut, sicut jam dixi, quo ordine mors introivit, eodem foràs mittatur de animabus et corporibus vestris. Primò quippe foràs mittitur mors animæ, dùm comeditis et bibitis Sacramentum mortis et passionis meæ; quia sicut quodam loco dixi: Qui manducat me, et ipse vivet propter me. Post hoc foràs mittetur mors corporis, scilicet quando omnes resurgetis; quod et vos, me primo resurgente, fideliter creditis; sicut itidem ego dixi de illo: Qui manducat me, vivet propter me; et ego resuscitabo eum in novissimo die.*

103. Objicit autem statim sibi idem Rupertus quo-

modò Patres antiqui, qui hoc Sacramentum non acceperunt, resurgent illâ die? — Respondet verò acutè quidem, sed in sensu magis mystico quàm litterali, eos scilicet Christum etiam suscepisse, quo potuerunt modo : quatenùs eorum animæ susceperunt Christi animam in limbo, corporibus autem in sepulcris jacentibus corpus etiam Christi ad hunc finem sepultum, conjunctum fuit : *Ad hæc*, inquit, *sicut viventibus vobis pro modo vestro, ita et defunctis illis pro modo ipsorum, sapientia Dei providit, eamdemque mensam paravit. Siquidem dissipati sunt illi, quoniam animæ quidem apud inferos sunt in requie spei, corpora verò requiescunt in sepulcris, dissipabor et ego panis vivus qui de cœlo descendi; et anima quidem ad animas illorum, corpus verò descendit ad corpora ipsorum, scilicet in ejus terræ ventrem quò illa recepta sunt. Mox animæ illorum reviviscunt in vitâ plenâ atque perfectâ, cujus in spe aliquatenùs vixerunt, in novissimâ autem die vobiscum resurgent resurrectione corporum. Atque ita fiet, quod dicit aliquis vestrûm, quodque firmiter tenet fides omnium vestrûm, quia sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur.* In quâ responsione obiter indicat non ita esse Eucharistiæ effectum resurrectionem corporis, ut absque eo Sacramento haberi non possit, sed solùm fuisse maximè congruum institui hoc Sacramentum ad eum effectum præstandum, siquidem Patribus etiam antiquis eo modo quo potuit applicatus fuit realiter ipse Christus, ut utramque vitam completè et perfectè assequerentur.

104. Fundatur ergo totum hoc potissimùm in illis Christi verbis Joan. 6 : *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam; et ego resuscitabo eum in novissimo die;* in quibus videtur promitti effectus ille resurrectionis gloriosæ huic Sacramento, non quidem absolutè, ut aliqui stultè dixerunt, sed debitâ conditione positâ moriendi in gratiâ Dei.

105. Quomodò autem hic sit Eucharistiæ effectus potiùs quàm aliorum Sacramentorum, difficilè apparet, cùm beatitudo corporis consequatur ex naturâ rei beatitudinem animæ, cujus semen est gratia sanctificans, quam omnia Sacramenta causant, atque adeò non minùs gloriosam resurrectionem operabuntur. — Ad hoc varia dicuntur quæ apud prædictos auctores videri possunt. Verisimilior explicandi modus ille est, ut communis ille effectus peculiariter tribuatur huic Sacramento duplici potissimùm titulo : primus est quatenùs ei peculiariter tribuitur adeptio gloriæ, ut supra vidimus, eò quòd per modum cibi ordinetur ad producendum hominem ad statum perfectum, et ad dandam perseverantiam in gratiâ. Secundus et magis specialis est quatenùs ratione conjunctionis carnis Christi cum carne dignè communicantis, fit aliquomodò una caro, et per consequens sicut carni Christi debetur gloriosa vita, sic suo modo debeatur illi, quæ aliquo etiam modo est caro Christi. Unde, quemadmodùm carni beatissimæ Virginis Deiparæ, quæ conjunctionem habuit aliquam cum Christi corpore, quod novem mensibus utero habuit, debita erat ex decentiâ resurrectio gloriosa post brevissimam illam tridui morulam, sic aliis cum proportione, qui idem Christi corpus dignè percipiunt, et in stomacho retinent, non quidem ita brevis, sed saltem suo tempore debetur ex maximâ decentiâ resurrectio gloriosa; ut caro illa quæ domus fuit, et templum in quo realiter Christus habitavit, in debito sit honore et veneratione. Nec obstat resurrectionem illam debitam esse titulo gratiæ sanctificantis, undecumque habita sit; non enim est novum Sacramentum aliquod ordinari specialiter ad aliquem effectum, qui absque illo Sacramento posset ex vi aliorum Sacramentorum vel etiam absque illis haberi. Sic Confirmatio ordinatur ad vires et auxilia quibus homo fidem suam profiteatur; quæ auxilia possent benè ex Eucharistiâ haberi quæ ordinatur ad dandum robur et vires ad superandas tentationes. Confirmatio tamen ordinatur specialiter ad illum effectum quem Eucharistia non ita specialiter respicit, sed sub ratione communi roboris ad perseverandum in gratiâ; sic etiam Eucharistia specialiter confert gratiam ad hunc effectum resurrectionis gloriosæ, quem effectum formaliter intendit, cùm ab aliis Sacramentis non intendatur formaliter, licèt consequatur ad effectum eorum, nempe gratiam sanctificantem.

106. Dices : Hæc omnia sunt nomina, aut tituli sine re : nam reipsà quid plus homo habet ratione Eucharistiæ in ordine ad resurrectionem gloriosam, quàm qui hoc Sacramentum non accepit, cùm non minùs hic resurrecturus sit quàm ille? — Respondet Suarez illum primum accipere resurrectionem pluribus titulis. Hoc tamen non satisfacit, quia habere rem pluribus titulis non est motivum aptum ut homines alliciantur ad hoc Sacramentum, prout Christus eos volebat allicere quando resurrectionem promisit manducanti hunc cibum. Nam, sicut si eadem pœna infligenda esset propter peccata sequentia, illa multiplicatio titulorum non deterreret, sed provocaret potiùs homines ad nova peccata, scientes nihil pœnæ superaddendum, sed eamdem ponendam pluribus titulis, de quo ipsi parùm curarent; sic è contra, quòd eadem resurrectio detur propter plures titulos, non est motivum alliciens ad benè operandum, vel ad procurandum hoc Sacramentum, si nihil aliud emolumenti ex illâ titulorum multiplicitate sequatur.

107, 108. Aliter ergo respondere possumus hoc Sacramentum non addere solùm titulum novum, sed rem novam ad quam dat titulum. Nam, sicut datur etiam hoc Sacramentum ad perseverantiam, quæ certè posset haberi etiam, et aliquando habetur absque illo, non dat tamen solùm titulum, sed ratione novi tituli confert majora vel alia auxilia ad perseverandum, quæ dantur intuitu hujus Sacramenti ultra illa quæ aliàs darentur; et sicut Confirmatio confert specialiter ad professionem fidei, quæ quidem haberi posset, et sæpè habetur absque illo sacramento; non tamen dat solùm novum titulum, sed alia auxilia quæ dantur intuitu Confirmationis, ultra ea quæ aliàs darentur; sic etiam Eucharistia non dat solùm novum

titulum ad resurrectionem gloriosam, sed titulum operantem novum effectum. Primò quatenùs in ordine ad eum finem confert novum augmentum gratiæ sanctificantis, quæ auget etiam resurrectionem non in suo esse substantiali, sed in ratione resurrectionis gloriosæ; siquidem quò major est gratia et gloria animæ, eò major est etiam gloria corporis resurgentis, atque ideò crescit effectus in eâ ratione in quâ est effectus Eucharistiæ; neque enim promittitur ratione hujus Sacramenti resurrectio nuda quæ communis est prædestinatis et reprobis, justis et peccatoribus, sed resurrectio ad vitam gloriosam; qui effectus accipit magis et minùs, et crescit reipsà, et non solùm secundùm titulum ratione hujus Sacramenti. Secundò confert ad eumdem effectum, quatenùs in ordine ad eumdem finem resurrectionis gloriosæ quam intendit, confert majorem etiam gratiam actualem auxiliorum, inspirationum, protectionis divinæ, etc. Sicut enim confert ejusmodi auxilia in ordine ad perseverantiam quam intendit; sic etiam in ordine ad gloriam corporis, quam similiter intendit ex suâ institutione. Et sicut Confirmatio confert nova auxilia ad profitendam fidem, et ideò non dat solùm novum titulum, sed rem etiam novam, sic Eucharistia confert nova auxilia ad obtinendum illum finem gloriosæ resurrectionis. Confert ergo Eucharistia ad resurrectionem gloriosam corporis utroque modo, scilicet remotè et proximè; remotè quidem, quatenùs confert auxilia, quæ per debita media conducunt hominem ad consequendam corporis gloriam; proximè verò, seu minùs remotè, quatenùs post mortem hominis, Eucharistia priùs suscepta, seu gratia sanctificans per Eucharistiam acquisita, et adhuc permanens, exigit proximè resurrectionem illius corporis gloriosam debitam illi Sacramento. In quo sensu intelligunt aliqui illud Apocal. 6 : *Vidi subtùs altare animas interfectorum propter verbum Dei, et propter testimonium quod habebant; et clamabant voce magnâ dicentes : Usquequò, Domine (sanctus et verus), non judicas, et non vindicas sanguinem nostrum de iis qui habitant in terrâ? Et datæ sunt illis singulæ stolæ albæ, et dictum est illis ut requiescerent adhuc tempus modicum, donec compleantur conservi eorum, et fratres eorum qui interficiendi sunt, sicut et illi.* Ubi censent aliqui significari exigentiam resurrectionis gloriosæ, quæ dùm differtur, donec compleatur numerus electorum, accipiunt singuli stolas albas, beatitudinem scilicet animæ. Notant autem clamorem illum procedere potissimùm ab animabus quæ sub altari sunt, quia nimirùm ex altaris Sacramento, quod dignè perceperunt, habent novum titulum ad exigendam corporis gloriam; quod tamen intelligi debet in sensu explicato, ut non solùm habeant novum titulum, sed titulum ad novam et majorem gloriam resurrectionis propter conjunctionem corporis Christi cum earum corporibus.

109. Restat nunc præcipua difficultas, quoad primum effectum, an detur unio corporalis et vera inter Christi corpus et nostrum; quæ quidem controversia celeberrima fuit ante aliquot annos propter cardinalem de Mendoza Burgensem antistitem, qui id affirmavit in concione quâdam, et postea libro ad hoc edito suam propositionem defendit; quam plurimi theologi Complutenses et Salmanticenses acerrimè impugnare et notare voluerunt. Cæterùm jam hæc quæstio magnâ ex parte composita est, et reducta ad quæstionem de nomine, in quâ de re ipsâ vix potest esse dissidium. Omnes enim debent in hoc convenire quòd nulla intercedit unio hypostatica aut continuativa, vel materiæ et formæ, nec ulla alia physica et propria, cùm nec excogitabilis sit nec explicari possit. Cæterùm adhuc concedi potest intercedere aliquam unionem, non solùm quatenùs corpus Christi suo contactu sanctificat corpora nostra, sicut olim vestes, et nunc vasa quibus continetur, sed etiam aliam unionem moralem cum corpore dignè communicantis, quæ non sit cum indignè communicante; quia, licèt eadem sit approximatio localis cum utroque, in uno tamen habet rationem unionis, in alio non. Nam, sicut inter conjuges illa approximatio localis corporum dicitur unio, sic etiam in hoc Sacramento, quia est conjunctio corporum per amorem et affectum ad opus conjunctionis pervenientem; quare hæc unio non datur cum peccatore. Et ex hâc unione provenit, ut jam Christus reputet illam tanquàm carnem peculiari titulo suam, et cui peculiari nomine debeat consulere : *Nemo enim unquàm carnem suam odio habuit.* Et in hoc sensu dixerunt sæpè Patres intercedere hìc unionem corporalem, et non sistentem in solo affectu et gratiâ, sicut cum quolibet justo. Videatur P. Vasquez, disp. 204, qui optimè totam controversiam comprehendit, et nihil addendum occurrit; ideò illam totam omitto.

DISPUTATIO XIII.

DE USU, ET DE SUBJECTO CAPACI AD SUSCIPIENDAM EUCHARISTIAM.

Quæ restant magis pertinent ad mores et ad præcepta circa usum hujus Sacramenti; quare magis spectant ad theologum moralem, qui explicat casus conscientiæ. Cæterùm, quia ad theologum scholasticum pertinet explicare à priori fontes et radices ejusmodi obligationum, fundamenta præcipua hujus doctrinæ trademus; particulares verò casus remittemus ex parte ad theologos morales.

SECTIO PRIMA.

Quotuplex sit sumptio Eucharistiæ; et an qui non est baptizatus, sit capax hujus Sacramenti.

1. Communiter dividitur sumptio Eucharistiæ in spiritualem tantùm, sacramentalem tantùm, et spiritualem simul ac sacramentalem; quæ divisio desumitur ex Tridentino, sess. 13, c. 8, et sess. 22, c. 6. Spiritualis tantùm est quæ fit per solum affectum et desiderium sumendi. Sacramentalis tantùm est quâ Sacramentum reipsà sumitur, sed absque fructu propter obicem. Sacramentalis simul et spiritualis est quâ reipsà accipitur Sacramentum cum fructu. Posset addi quarta species sumptionis materialis, ut quando

accipitur ab ignorante, sed comedente hostiam ut panem communem; illa enim non solet appellari sumptio sacramentalis, quia non accipitur ex intentione accipiendi Sacramentum. Talis etiam censeri solet sumptio, quâ à non baptizato sumeretur; quia neque in ordine ad illud subjectum habet significationem sacramentalem; sicut neque in ordine ad brutum aut lapidem; quare etiamsi non adsit obex peccati, non conferet effectum, eò quòd non sit institutum, nisi pro tali subjecto baptizato, de quo mox dicemus.

2. Quod attinet ad sumptionem merè spiritualem, notandum est illam non esse propriè sumptionem hujus Sacramenti; quia sicut votum Baptismi non est vera receptio Sacramenti Baptismi, sic nec desiderium Eucharistiæ est vera receptio illius Sacramenti, sed impropria. Notandum est secundò aliquos velle quòd illa sumptio habeat aliquem effectum ex opere operato virtute ipsius Eucharistiæ ultra illum effectum quem operatur ex opere operantis; sicut alia omnia merita. Quibus videtur favere modus loquendi Tridentini, dictâ sess. 23, c. 8, dùm dicit aliquos sumere hoc Sacramentum *tantùm spiritualiter, illos nimirùm qui voto illum cœlestem panem edentes fide vivâ, quæ per dilectionem operatur, fructum ejus et utilitatem sentiunt.* Oppositum tamen tanquàm certum docent communiter theologi. Suarez, disp. 62, sect. 1; Vasquez, disp. 212, c. 1, et alii: talis enim effectus non habetur ex Christi promissione, nec ullum Sacramentum talem modum operandi habet, ut det gratiam ex opere operato propter solum desiderium ipsius. Nec Tridentinum id significat in prædictis verbis, quorum duplex potest esse sensus: primus, eos qui spiritualiter affectu et desiderio accipiunt hoc Sacramentum, sentire fructum ejus, hoc est, gratiam quam ex reali communione perciperent; affert enim illud pium desiderium augmentum gratiæ et donorum Dei; imò sæpè continget ut aliquis ex spirituali communione plùs gratiæ acquirat quàm alius justus ex sacramentali, propter excessum fervoris; quare licèt non accipiat illam gratiam ex opere operato ab ipso Sacramento, accipit tamen illam ab ipso Sacramento objectivè, hoc est, propter desiderium, quod ideò est bonum et pium, quia terminatur ad illud Sacramentum, quod sufficit ut dicatur sentire fructum Sacramenti, quod desiderat: sicut qui desiderat vitam pro Christo profundere, dicitur percipere fructum sui desiderii, et fructum martyrii quod desideravit; prout de S. Martino canit Ecclesia, quòd *etsi gladius persecutoris animam non abstulit, palmam tamen martyrii non amisit.* Secundus sensus esse potest, *sentire ejus fructum*, hoc est, Sacramenti desiderati; sentit enim fructum Sacramenti, non realiter, sed voto suscepti, de quo ibi sermo erat; qui fructus non est ex opere operato, sed operantis. Addere possumus tertiò credibile esse, eum qui spiritualiter et ferventi desiderio suscipit Eucharistiam accipere fructus secundarios ipsius, non per modum meriti de condigno, sed de congruo, aut impetratoriè, eò quòd misericors Deus ob dignitatem hujus Sacramenti, quod illa anima ardenter concupiscit, det ei victoriam tentationum, auxilia, spiritualem dulcedinem aliosque similes fructus ipsius Sacramenti; scimus enim aliquas fideles et pias animas in ejusmodi desiderio et fervore sentire solitam dulcedinem etiam sensibilem in ore, quam alii in ipsâ reali communione experiri merentur.

3. Hoc supposito, quæritur jam de subjecto capaci ad recipiendam sacramentaliter Eucharistiam. Et quidem certum est debere esse hominem; pro ipsis enim solis instituta sunt à Christo Sacramenta, præsertim istud, quod per veram manducationem et potationem debet applicari, qualis esse non potest in angelo, sed solùm apparens. Inter homines verò dubium esse potest, primò de catechumenis; ipsi enim, præsertim si sint in statu gratiæ, videntur capaces cùm jam sint Christi membra per fidem et charitatem. Unde hanc sententiam amplexus videtur Marsilius, in 4, q. 6, art. 2, et quod plus est, Innocent. III, in c. *Veniens*, de Presbytero non baptizato, eam videtur supponere; nam, proposito dubio an sacerdos non baptizatus debeat iterùm post Baptismum ordinari, pro parte negativâ affert quòd catechumenus capax est Eucharistiæ; et licèt postea concludat illum debere iterùm ordinari; sed tamen id solum præcipit propter dubium, et quia tutius erat; et denique argumentum illud de capacitate Eucharistiæ non rejicit.

4. Theologi tamen communiter tanquàm certum supponunt, catechumenum non esse Eucharistiæ capacem; et quidem Ecclesiæ usus perpetuus id satis convincit; nam, licèt infantibus data fuerit Eucharistia, catechumeno tamen, quantùmcumque sancto aut eximiæ dignitatis, nunquàm datam legimus. Ratio autem fundamentalis est, quia Baptismus est janua Sacramentorum, quæ, cùm sint signa externa et visibilia gratiæ, solùm competunt iis qui sunt jam, non solùm interiùs per fidem et charitatem, sed etiam exteriùs membra Ecclesiæ. Adde Sacramenta hæc relicta esse, ut ab Ecclesiæ pastoribus, tanquàm salubria pascua, ovibus ministrentur. Debet ergo priùs homo fieri ovis intra Christi gregem visibilem, ut Ecclesiæ pastores possint eum sacramentaliter pascere. Nam, licèt Baptismus non supponat ovem illum cui confertur, quia nimirùm ipse est primus in Ecclesiam ingressus, per ipsum tamen fit ovis, et ita confertur verè à pastore ovibus, non quæ priùs erant, sed quæ jam sunt, quando baptizantur. Catechumenus autem accipiens Eucharistiam non acciperet à pastore, nec tunc fieret ovis per illud Sacramentum. Denique, cùm ex suâ institutione significet nutritionem, supponit jam genitum illum cui confertur, quod fit per Baptismum: nam, licèt per charitatem possit jam priùs habere vitam internam gratiæ, nondùm tamen esset visibiliter genitus in Christo, prout requiritur ad nutritionem visibiliter significatam; sicut enim generatio illa esset merè interna, sic sufficeret ad nutritionem internam et augmentum gratiæ per bona opera; ad nutritionem verò per signa externa prærequiritur generatio etiam sensibiliter significata per signa externa.

5. Posset aliquis respondere axioma illud, quòd Baptismus sit janua aliorum Sacramentorum, verum quidem esse, sed debere intelligi cum proportione debitâ. In aliis enim Sacramentis duo possunt considerari, scilicet id quod visibile est, et id quod invisibile. Et quidem visibile Baptismi requiritur ad visibile aliorum Sacramentorum; invisibile verò Baptismi requiritur ad invisibile etiam aliorum Sacramentorum, quod est dicere substantiam Baptismi requiri ad substantiam, effectum verò requiri ad effectum aliorum Sacramentorum. Sic ergo prærequiritur omninò Baptismus ad suscipiendum validè Ordinem, vel Confirmationem, etc., quia hæc Sacramenta non solùm quoad effectum, sed quoad substantiam suam, pendent et ab agente, seu ministro, et à passo, seu recipiente; ideò utriusque capacitas attenditur ad substantiam ipsam Sacramenti; unde non possunt validè fieri, nisi uterque, et agens et patiens, sint intra Ecclesiam per Baptismum : atverò quoad effectum suum gratiæ sanctificantis, non pendent à substantiâ Baptismi, sed ab ejus effectu. Unde idem suo modo locum habet in Eucharistiâ; hæc enim etiam quoad substantiam pendet à substantiâ Baptismi; quoad effectum verò solum pendet à Baptismi effectu, qui est gratia sanctificans. Substantia autem hujus Sacramenti non pendet ab applicatione vel usu, sed tunc fit quando consecratur; et ideò tunc pendet à Baptismo ministri consecrantis, quia Baptismus secundùm suam substantiam prærequiritur ad alia Sacramenta secundùm substantiam; postea verò quando Eucharistia sumitur, non fit Sacramentum quoad substantiam, sed quoad effectum, et ideò tunc non pendet à substantiâ Baptismi, sed ab effectu Baptismi, hoc est, à gratiâ sanctificante, quæ prærequiritur ad effectum invisibilem Eucharistiæ.

6. Hæc tamen responsio videtur esse contra mentem et sensum theologorum omnium, qui certè, quando dicunt Baptismum esse januam Sacramentorum, non tam intelligunt de januâ, per quam ipsa Sacramenta intrent in Ecclesiam, et fiant in seipsis, quàm de januâ, per quam nos intramus ad ipsa recipienda; quia sicut per Baptismum intramus in Ecclesiam, ita per Baptismum intramus ad Ecclesiæ Sacramenta participanda. Imò si res attentè consideretur, Baptismus ideò requiritur in ministro ad validè conficiendum Sacramentum, quia requiritur in ministro aliud Sacramentum, sine quo non potest esse minister. Unde ideò obstat defectus Baptismi in ministro, quia sine Baptismo non potuit recipere Sacramentum Ordinis, sine quo non est validus minister Confirmationis, Eucharistiæ, Pœnitentiæ, extremæ Unctionis et Ordinis. In Matrimonio autem prærequiritur Baptismus; non quia ministri sunt, sed quia recipiunt ipsum Sacramentum. Unde aliqui dicunt matrimonium baptizati cum non baptizatâ ex dispensatione pontificiâ factum esse verum Sacramentum in baptizato, licèt minister qui est alter conjux, non sit baptizatus; illi autem qui negant illud esse Sacramentum, non ideò id negant, quia minister non est baptizatus, sed quia illud Sacramentum debet esse unum et idem in utroque conjuge; et ideò quando uterque non est capax recipiendi illud propter defectum Baptismi, non potest dari Sacramentum incompletum, quod ex suâ essentiâ exigit duplex subjectum. Denique ad conferendum Baptismum validum, quia non prærequiritur Ordo, nec aliud Sacramentum in ministro, hinc est quòd, licèt non sit minister baptizatus, Sacramentum erit validum; non ergo est Baptismus ratione suî janua ad conferenda Sacramenta, sed ad recipienda; ad conferenda verò, quatenùs requiritur aliud Sacramentum quod sine Baptismo non potuit recipi à ministro. Requiritur ergo non minùs Baptismus ad recipiendam validè Eucharistiam, quàm ad alia omnia Sacramenta.

7. Nec Innocentius, in dicto cap. *Veniens*, oppositum docuit; loquitur enim disputando pro utrâque parte, adductis utrinque rationibus, quas non oportebat omnes esse veras, cùm eas ex aliorum sententiâ referat, et non solùm Eucharistiæ, sed etiam Sacramenti Matrimonii capacem dicerent non baptizatum; quod tamen constat esse manifestè falsum. Denique resolvit ordinandum denuò esse post Baptismum; præscindendo enim à probabilitate vel improbabilitate contrariæ partis, hæc pars erat magis tuta, et juxta decretum cujusdam concilii quod ibi affert.

SECTIO II.

De infantibus et perpetuò amentibus, an sint capaces Eucharistiæ.

8. De infantibus eadem est ratio ac de amentibus ab infantiâ; de utrisque quæritur an sint capaces hujus Sacramenti. In quo puncto oportet distinguere duas quæstiones valdè diversas. Prima est an sit necessaria parvulis Eucharistia; in quâ quæstione certa est pars negativa, et definita in concilio Tridentino, sess. 21, c. 4, et can. 4, et constat ex dictis supra, disp. 3, sect. 2, de necessitate hujus Sacramenti. Altera quæstio est, an sumptio hujus Sacramenti fructuosa et sacramentalis possit esse ejusmodi personis; in quâ quæstione neutra pars videtur esse definita, et ideò variæ theologorum sententiæ.

9. Prima negat parvulos esse capaces fructûs hujus Sacramenti. Hanc tenent Alexand. Palud., Major, Petrus Soto, Cajetanus, et alii apud Vasquez, disp. 212, c. 2. Dominicus verò Soto anceps fuit in hoc puncto in variis locis, scilicet in 4, dist. 2, q. 1, art. 9, § *Nihilominùs licèt*, et dist. 7, q. unicâ, art. 8, ad 4.

Secunda sententia affirmat esse capaces, et recipere posse gratiæ augmentum per Eucharistiam. Hanc tenent communiter theologi antiquiores, quos referunt et sequuntur Vasquez, ubi supra, et Suarez, disp. 62, sect. 4, et est communis omnibus recentioribus.

Tertia sententia media est aliquorum qui concedunt olim Eucharistiam dedisse gratiam parvulis; addunt tamen hodiè non habituram ejusmodi effectum, propter Ecclesiæ prohibitionem. Rationem verò reddunt,

quia Sacramentum debet recipi voluntariè, ut prosit et conferat effectum, scilicet per voluntatem propriam in adultis, et per voluntatem Ecclesiæ in parvulis. Cùm ergo olim concurreret ejusmodi voluntas Ecclesiæ, quæ Eucharistiam parvulis dabat, poterat Sacramentum conferre gratiam; nunc autem non potest, quia non concurrit, sed potiùs resistit Ecclesiæ voluntas, cùm prohibeat ministrare parvulis Eucharistiam.

10. Nobis secunda sententia, quæ communis est, videtur omninò vera; cujus præcipuum fundamentum desumitur ex usu antiquo Ecclesiæ dandi parvulis Eucharistiam, qui certè usus licitus non fuisset, si in eis non posset suum effectum habere; sicut nec liceret dare illam catechumeno, etiamsi sit in gratiâ, propter eamdem rationem, nec homini mortuo aut bruto, quia id esset fraudare Sacramentum suo effectu; supponebant ergo Patres antiqui parvulos esse capaces fructûs hujus Sacramenti.

11, 12. Porrò morem illum in veteri Ecclesiâ fuisse colligitur ex concil. Tolet. II, can. 11, Gregorio Magno, in veteri Missali, Cypriano, serm. 5 de Lapsis, quem refert August., epist. 23 ad Bonifacium; quæ testimonia videri possunt apud Vasquez, loco citato, et apud Suarez, qui addit duo loca Dionysii, sed in neutro esse sermonem de hoc puncto contendit Vasquez cum aliis. Addit etiam Augustinum, lib. de ecclesiast. Dogmatibus, c. 52 (is tamen liber non creditur Augustini, sed Gennadii), relatum in cap. *Si qui apud illos*, 28, de Consecrat., dist. 4, quem etiam locum Glossa dicit intelligi de adultis. Sed textus videtur repugnare, cùm expressè loquatur de omnibus, etiam parvulis, eosque dicat (respondente pro illis, qui eos offert) baptizari debere, et Eucharistiam accipere. Affert etiam Suarez alia Augustini loca, quæ tamen Vasquez dicit non intelligi de manducatione sacramentali, sed alterius rationis. Addi potest Evagrius, lib. 4 Histor. ecclesiast., c. 35, ubi narrat consuetudinem Ecclesiæ Constantinopolitanæ fuisse ut si multæ particulæ Eucharistiæ superfuissent, accerserentur pueri ex scholâ, qui eas consumerent. Idem habetur apud Nicephorum, 15 Histor., c. 25, quem usum approbavit et præcepit concilium Matisconense II, cap. 6, his verbis: *Quæcumque reliquiæ sacrificiorum post peractam missam in sacrario supersederint, quartâ vel sextâ feriâ innocentes ab illo cujus interest ad ecclesiam adducantur, et indicto eis jejunio easdem reliquias conspersas vino percipiant;* ubi per innocentes clarè intelliguntur qui peccati capaces non sunt. De infantibus etiam loquitur expressè Albinus Flaccus Alcuinus in lib. de divinis Officiis, cap. de Sabbato sancti Paschæ, ubi loquens de Baptismo infantium, subdit: *Postea vestitur infans vestimentis suis; si verò episcopus adest, statim confirmari eum oportet chrismate, et postea communicare: et si episcopus deest, communicetur à presbytero dicente ita:* « *Corpus Domini nostri Jesu* « *Christi custodiat te in vitam æternam;* » et post alia addit: *Sed et hoc prævidendum est, ut nullum cibum accipiant, neque lactentur, antequàm communicent. Omni autem die usque in octavas ad missam veniant et communicent; parentes verò oblationes pro ipsis faciant.* Floruit autem hic auctor tempore Caroli Magni, cujus præceptor fuit, atque ideò circa annum 770. Sed multò postea eumdem fuisse usum in Ecclesiâ Latinâ constat ex Hugone de S. Victore, lib. 1 de Sacramentis, c. 20, ubi sic ait: *Pueris recens natis idem Sacramentum in specie sanguinis est ministrandum digito sacerdotis, quia tales naturaliter sugere possunt.* Floruit autem Hugo circa annum 1120. Hoc ipsum habetur expressè in ordine Baptismi Æthiopum, qui habetur in tom. 4 Biblioth. Patrum, ubi post baptismum et unctionem chrismatis sic legitur: *Postea sumunt Sacramentum sanctum et vivificans, spondente sacerdote pro eis, corpus scilicet sanctum, et sanguinem venerandum Domini Dei et Redemptoris nostri Jesu Christi;* ad marginem verò additur hæc notatiuncula: *Videlicet si adulti sint; alioqui enim pollicem tantùm immittit in Christi sanguinem, et eorum linguæ immittit.* Quod videtur conforme usui adhuc hodiè perseveranti apud Græcos etiam catholicos, qui parvulis saltem in ægritudine dant Eucharistiam sub unâ specie, scilicet sub specie vini, ut fit apud Ruthenos, et magis universaliter apud Græcos etiam catholicos, ut testatur Pet. Arcudius, de Sacramentis Ecclesiæ Orientalis, lib. 3, c. 40, et lib. 1, c. 13. Ex quibus apparet cautè satis loqui Catechismum Romanum, part. 2, de Sacramento Eucharistiæ, § 62, dùm dicit *veterem fuisse in quibusdam locis consuetudinem, ut infantibus etiam sacram Eucharistiam præberent.* Constat enim ex supra adductis, in omnibus ferè provinciis usum illum viguisse; nam in Orientali Ecclesiâ hodiè durat; in Occidentali verò, seu Latinâ, vidimus Africam, Hispaniam, Galliam, Romam ipsam hunc morem tenuisse, ut omittam Æthiopes et Ruthenos, qui hodiè etiam eum ritum observant; sed ii magis ad Orientalem Ecclesiam spectare videntur. Quæ omnia ideò attuli, quia P. Suarez, dictâ disp. 62, sect. 4, circa medium, indicat tenuem haberi notitiam illius antiqui usûs, illam scilicet, quæ ex paucis locis ab ipso adductis colligi poterat; sed reverà consuetudinem illam fuisse satis receptam negari non potest, ut ex supra adductis satis constat.

13. Ratio denique à priori est, quia parvuli capaces sunt aliorum Sacramentorum, ad quorum effectum magis videbatur requiri rationis usus, quàm ad Eucharistiam. Matrimonii quidem capaces non sunt, quia ejus materia est contractus humanus, qui absque rationis usu fieri non potest. Extremam etiam Unctionem non possunt accipere, quia nondùm potuerunt peccata committere, ad quorum reliquias tollendas ordinatur illud Sacramentum, ut constat ex ejus formâ. Alia verò Sacramenta accipere possunt validè; ergo et hoc, quod ordinatur ad nutritionem et augmentum gratiæ, ad quod solùm supponitur generatio et vita spiritualis, quæ data fuit per Baptismum.

14. Hinc infero immeritò aliquos dixisse consuetudinem illam antiquam dandi Eucharistiam parvulis ortam fuisse ex errore quo putabant Eucharistiam esse parvulis necessariam. Sed hæc responsio non videtur satis consona Tridentino, ubi supra, in illis

verbis : *Ut enim sanctissimi illi Patres sui facti probabilem causam pro illius temporis ratione habuerunt, ita certè eos nullâ necessitate id fecisse sine controversiâ credendum est.* In quibus verbis duo statuuntur, scilicet Patres illos probabilem rationem habuisse illius consuetudinis, eam tamen rationem non fuisse necessitatem id faciendi ; fuit ergo, juxta concilii mentem, alia ratio probabilis præter necessitatem. Unde Dominicus Sotus, qui, dist. 8, art. 3, dicit propter illam rationem ortam ex errore fuisse introductam ejusmodi consuetudinem, excusari potest eò quòd ipse obierit anno 1560, die 15 novembris ; illa autem sessio 21 Tridentini celebrata fuit die 16 julii, anno 1562. Ex eisdem autem Tridentini verbis rejicitur quod Petr. de Soto, lect. 8 de Eucharistiâ, dicit illum fuisse abusum ; constat enim ex Tridentino id probabili aliquâ ratione factum fuisse. Et quidem, quantùm ex prædictis verbis colligi potest, ratio illius consuetudinis magis apta erat pro tempore illo quàm pro nostro, ut indicant verba illa : *Pro illius temporis ratione*, v. g., quòd, sicut major devotio et reverentia, quâ fideles afficiebantur erga hoc venerabile Sacramentum, poterat vel obviare, vel certè præponderare periculis irreverentiæ quæ oriri poterant ex communione laicâ sub utrâque specie, sic potuit impetrare faciliùs communionem parvulorum ; quæ tamen postea, decrescente fervore et reverentiâ, crescente autem periculo irreverentiæ, ablata est, sicut et communio sub utrâque specie. Adde, sicut hæc sublata fuit ad resistendum errori eorum qui dicebant non contineri totum Christum sub singulis speciebus, et necessariam esse utriusque speciei sumptionem ad salutem, sic simili fortassè ex causâ ablatam fuisse communionem parvulorum ad confutandos eos qui illam necessariam esse parvulis ad salutem dogmatizabant.

15. Objiciunt primò ad hoc Sacramentum exigi quòd homo *probet se ipsum, et sic de pane illo edat*, quod quidem infans præstare non potest. — Respondetur probationem illam ad hoc solùm exigi, ne aliquis indignè sumens, judicium sibi manducet ; atque adeò solùm exigi in illis in quibus periculum potest esse sumendi indignè, quod periculum cùm in infantibus non sit, non est cur se ipsos probent ; satis est si ab Ecclesiâ probentur, an sint baptizati.

16. Secundò objiciunt, quia cibus datur ad restaurandum id quod per caloris naturalis actionem deperditur ; sic ergo Eucharistia datur ad restaurandum quod per fomitis pugnam deperditur ; qui effectus in infantibus esse non potest, qui nihil perdere possunt illius effectûs quem in Baptismo acceperunt.—Respondetur facilè effectum hujus Sacramenti non esse solùm ad restaurandum, sed etiam potissimùm ad augendum, donec perducat ad statum perfectum, cujus augmenti capaces sunt infantes. Adde, licèt sit ad restaurandum, non oportere jam fuisse aliquid deperditum ; nam adultus, qui statim post Baptismum accipit Eucharistiam, nondùm perdidit aliquid prioris fructûs ; sufficit ergo quòd detur ad restaurandum anticipatâ reparatione id quod postea poterit fomitis occasione deperdi ; quo pacto infantibus poterit hâc etiam ratione utile esse hoc Sacramentum.

17. Tertiò objici potest, quia si infans vel perpetuus amens potest utiliter et sacramentaliter communicare, prodesse etiam poterit Eucharistia ei qui casu illam comedit, nesciens esse consecratam. — Respondetur requiri quidem voluntatem aliquam in adulto, sicut et ad alia Sacramenta, ideòque illam materialem comestionem hostiæ adulto non prodesse ; infanti autem sicut prosunt alia Sacramenta absque ejus voluntate, sic poterit et hoc prodesse. An verò amens comedens casu hostiam consecratam, recipiat gratiam, postea dicemus.

18. Restat nunc respondere ad fundamentum tertiæ sententiæ, quæ propter defectum voluntatis Ecclesiæ negabat nunc posse Eucharistiam causare gratiam in parvulis. Et quidem si illud argumentum probaret suum intentum, probaret etiam Baptismum vel alia Sacramenta in parvulis non esse valida, si ministrentur contra Ecclesiæ prohibitionem. Unde si aliquis baptizet infantem filium infidelium absque parentum consensu, Baptismus non esset validus, quia prohibitus est ab Ecclesiâ ; idemque dicendum esset si Confirmatio vel Ordo daretur infanti contra Ecclesiæ prohibitionem ; v. g., si episcopus in alienâ diœcesi confirmet aliquos infantes absque licentiâ proprii episcopi ; quæ omnia falsa sunt, et contra praxim et sensum omnium, qui distinguunt communiter quoad hoc inter licitum et validum. Multò ergo magis debet idem dici in Sacramento Eucharistiæ, quod quidem non consistit in suo usu, sed jam supponitur validum et verum Sacramentum esse, atque ideò per modum causæ necessariæ debet operari suum effectum ; quare licèt intentio Ecclesiæ requireretur ad valorem Sacramenti, non tamen posset Ecclesia impedire quòd Sacramentum verum et validum conferat suum effectum, ubi non est obex, quia quoad hoc nec ipse minister nec qui Sacramentum suscipit, potest ullâ contrariâ intentione id impedire.

19. Ad argumentum ergo responderi potest, in primis etiamsi requireretur intentio Ecclesiæ, eam tamen non deesse in hoc casu ; aliud enim est prohibere ne aliquis ministret tale Sacramentum parvulo, aliud velle quòd non conferat effectum ; potest ergo Ecclesia prohibere ministro suam actionem ; velle tamen quòd, suppositâ illâ actione illicitâ, parvulus ex parte suâ non privetur effectu Sacramenti : quæ enim utilitas est in eo quòd Sacramentum jam illicitè applicatum careat effectu ? Numquid per hoc vitatur aliqua culpa ministri vel aliqua irreverentia circa ipsum Sacramentum ? Nulla prorsùs ; unde non solùm potest, sed deberet Ecclesia non habere talem intentionem contrariam effectui, quia hoc esset absque ullâ necessitate fraudare Sacramentum effectu suo, quod nullo modo licitum est. Sicut ergo ex parte ministri prohibet Ecclesia actionem baptizandi infantem, invitis parentibus infidelibus, et tamen ex parte illius qui baptizatur, vult quòd recipiat verum Sacramentum et ejus effectum, acceptatque illum intra Ecclesiam ; sic, licèt

prohibeat in ministro actionem dandi Eucharistiam infanti, debet ex parte infantis acceptare Sacramentum et ejus effectum, saltem propter reverentiam debitam ipsi Sacramento : major enim irreverentia fiet contra Sacramentum fraudando illud suo effectu, quàm si postquàm datur infanti, acceptetur ex parte ipsius in ordine ad effectum.

20. Adde, licèt corpus Ecclesiæ resisteret per contrariam voluntatem, cur non sufficeret voluntas illius qui ministrat Eucharistiam parvulo, ut pro ipso parvulo acceptet Sacramentum sicut sufficit intentio in baptizante parvulum contra voluntatem totius Ecclesiæ, ut parvulus consequatur effectum Baptismi? Imò ex hoc ipso exemplo Baptismi fieri videtur quòd, licèt ipse qui dat Eucharistiam parvulo vellet non conferre ei gratiam, sufficeret adhuc voluntas illius qui consecravit hostiam : ille enim voluit conficere verum Sacramentum causativum gratiæ in subjecto cui applicaretur; quare sicut qui conficit baptismum parvuli, eo ipso vult effectum quem illud Sacramentum potest in parvulo causare, nec requiritur alia intentio præter intentionem conficiendi verum Sacramentum; ita qui conficit Eucharistiam habet intentionem totius effectûs quem Eucharistia potest causare; nec requiritur alia intentio in ministrante; atque ideò jam effectus ille in parvulo non esset absque voluntate ullâ totius Ecclesiæ.

21. Denique ad effectum Sacramenti in parvulo sufficit voluntas Christi instituentis tali modo illud Sacramentum; et in hoc quidem sensu verum est requiri voluntatem Ecclesiæ, ut parvulis prosint Sacramenta, quæ consensum præstat pro ipsis parvulis, quatenùs scilicet accipitur Ecclesia, prout includit ipsum Christum, qui est caput Ecclesiæ; si autem sermo sit de corpore Ecclesiæ, prout distinguitur à Christo, requiritur quidem voluntas Ecclesiæ saltem quoad aliquam personam ipsius, ad conficiendum verum Sacramentum; requiritur etiam ad solemnitatem debitam voluntas aliquorum, verbi gratiâ, in Baptismo requiritur voluntas eorum qui offerunt Ecclesiæ puerum baptizandum; ad valorem autem et substantiam non requiritur eorum voluntas, sed solius Christi, qui ex parte parvuli nullam acceptationem aut voluntatem alterius acceptantis pro ipso desiderat, sed solam applicationem veri Baptismi. Unde quod sanctus Thomas supra, quæst. 68, artic. 9, ad 1, dicit parvulos *dici posse intendentes*, *non per actum propriæ intentionis, cùm ipsi quandoque contra nitantur, et plorent*, *sed per actum eorum à quibus offeruntur*, P. Suarez, ibi, cum aliis, benè explicat non intelligi quoad necessitatem et substantiam; ad necessitatem enim Sacramenti, *nihil*, inquit, *est parvulo necessarium ex parte suâ, ut sit capax, quia illi sufficit voluntas et intentio Christi, per quem regeneratur; tamen ad majorem solemnitatem, et ad significandos effectus quos Baptismus habet in infantibus, utitur Ecclesia illis cæremoniis quibus significat parvulos velle baptizari, credere et justificari, non propriis actibus sed voluntate sui capitis, seu totius corporis Ecclesiæ.* Unde postea, disput. 29, sect. 1, § *Deinde argumentum*, infert Baptismum futurum validum, etiamsi Ecclesia nolit, et prohibeat infantem illum baptizari, quia Christus non reliquit valorem Sacramenti dependentem à voluntate aliorum. Quod idem dici potest de Eucharistiâ et aliis Sacramentis, in quibus requiritur quidem consensus, et voluntas ex parte recipientis, si capax est consensum præstandi; sin verò, Christus supplet, et confertur illi verum Sacramentum et effectus illius, dùm non desit intentio requisita in ministro ad faciendum Sacramentum, ut dictum est.

22. Hinc tamen oriri potest difficultas; quia si non requiritur alia intentio Ecclesiæ, ut Eucharistia conferat suum effectum parvulis; ergo, si aliquis infans casu inveniret hostiam vel vinum consecratum, ipseque ignarus omninò consecrationis, ex gulâ vel levitate puerili illud sumeret, acciperet gratiam sacramentalem : non enim habet ex se majorem voluntatem aut intentionem, quando daretur à parocho; et aliunde Ecclesiæ intentio non requiritur. Quare idem dicendum erit de amentibus, qui si casu inveniant hostiam consecratam, et illam manducent pro cibo profano, gratiam accipient propter eamdem rationem :

23. In hoc puncto distinguendum est de habentibus usum rationis, et carentibus illo. Quoad primos, vera est doctrina S. Thomæ, in præsenti, q. 80, art. 3, ad ult., ubi ait ejusmodi hominem nescientem hostiam esse consecratam, non manducare illam sacramentaliter, sed per accidens seu materialiter. Rursùs ex illis qui usum rationis non habent quidam sunt qui eum priùs habuerunt; alii, qui nunquàm habuerunt, ut infantes et amentes à nativitate. De primis postea dicemus sectione sequenti, quomodò sint capaces hujus Sacramenti; de secundis verò dico verius mihi videri consequenter loqui eos qui concedunt, in prædicto casu eos gratiam sacramentalem accipere; prout aliqui etiam theologi graves in Hispaniâ responderunt; quia in illis nulla intentio præsens vel præterita desideratur, sed sola Christi instituentis hoc Sacramentum, et solùm exigentis voluntatem et intentionem ab iis qui capaces sunt vel fuerunt eam habendi : non ergo apparet cur Sacramentum in illis suum effectum verè non operetur.

SECTIO III.

De iis qui ante amentiam usum rationis habuerunt, an sint capaces Eucharistiæ.

24. De aliis amentibus, qui priùs usum rationis habuerunt, licèt aliqui negaverint, communis tamen sententia affirmat non solùm esse capaces, sed de facto dandam illis esse Eucharistiam in articulo mortis, si priùs voluntatem habuerunt eam accipiendi. Ita S. Thomas, q. 80, art. 9, et alii communiter. Videatur Suarez, disp. 69, sess. 2. Aliqui tamen volunt intelligi de eo qui paulò ante mortis periculum amisit rationis usum, et petierat communionem; hujus enim voluntas censetur adhuc moraliter præsens. Alii tamen non distinguunt, sed universaliter loquuntur cum

S. Thomâ. Et quidem concilium Tolet. XI, c. 11, universaliter loqui videtur, licèt concilium Carthagin. IV, c. 78, relatum in cap. *Is qui in infirmitate*, 26, q. 2, de iis loquatur qui in ipsâ infirmitate usum rationis amiserunt. Sed ratio est eadem, quia, sicut Baptismus potest dari his amentibus si ante amentiam illum desiderârunt, quantùmlibet per longum tempus postea fuerint in amentiâ, non apparet cur non possit dari Eucharistia, licèt illa voluntas longè ante mortem præcesserit. Addit Suarez, non solùm posse, sed debere dari Eucharistiam illis, quia, cùm antea habuerint voluntatem implendi præcepta, et sit præceptum divinum de accipiendo viatico, non est cur excusentur pastores à dando viatico, ut impleatur præceptum; quod intelligi semper debet quando non est periculum vomitûs aut alterius irreverentiæ. Et quidem sicut ejusmodi personis dari solet extrema Unctio, quæ non est tantæ obligationis aut necessitatis Sacramentum, non est cur Eucharistia danda non sit.

25. Dubitatur qualis voluntas debeat præcedere ante amentiam. Aliqui enim volunt quod debuerint petere hoc Sacramentum; sed prædicta concilia id non exigunt, nec S. Thomas, aut alii theologi. Unde in Catechismo Pii V solùm dicitur: *Si antequàm in insaniam inciderint, piam et religiosam animi voluntatem præ se tulerint.* Atque ideò si non constet de peccato mortali commisso, præsumitur in bono statu. Addit Navarrus, in Man., c. 26, n. 27, dandam Eucharistiam infirmo à judicio rationis per phrenesim alienato, qui antea signa contritionis dedit, tollendo manus, tundendo pectus, dicendo *Miserere*, etc., etiamsi non petiisset Sacramenta, et obstinatus multo tempore in peccato mortali mansisset, nec per multos annos confessus fuisset; quæ doctrina probabilis mihi videtur.

26. Hinc oritur seu redit difficultas paulò ante proposita: si ejusmodi amentes, qui priùs rationis usum habuerunt, casu inveniant hostiam consecratam, et eam comedant tanquàm cibum communem, an accipiant effectum Sacramenti. Ad hoc constat ex iis quæ diximus alibi, ideò Eucharistiam in ejusmodi hominibus causare gratiam, quia ante amentiam habuerunt voluntatem aliquam suscipiendi ea Sacramenta; quia tamen non habuerunt voluntatem suscipiendi ea, nisi eo modo quo hominibus christianis dari solent, non comprehensa fuit in eâ voluntate comestio casualis hostiæ consecratæ, atque ideò non erit comestio sacramentalis propter defectum voluntatis præcedentis, quæ in ejusmodi personis requiritur ad effectum Sacramenti.

27. Petes quid ergo si ante amentiam habuisset homo voluntatem accipiendi fructum etiam ex comestione causali Eucharistiæ, quæ in amentiâ contingeret. Videri posset adhuc non habiturum effectum Sacramenti, quia non sufficit voluntas illa, ut comestio casualis postea secuta sit voluntaria; nam voluntarium est quod procedit à voluntate: illa autem comestio nullo modo procederet ab eâ voluntate præteritâ, quæ certè non fuisset causa illius casualis comestionis, ut constat; ergo nullo modo esset voluntaria, et per consequens non esset sacramentalis.

28. Mihi tamen verius apparet quòd posset tum habere effectum ex vi illius voluntatis præcedentis; quia ad effectum Sacramenti non videtur necessarium quòd comestio sit voluntaria per modum effectûs, sufficit enim quòd sit voluntaria per modum objecti, hoc est, volita. Quod in aliis Sacramentis, quæ non solùm quoad effectum, sed etiam quoad suam substantiam pendent ab intentione recipientis, manifestum videtur. Nam si aliquis ante amentiam habuit desiderium Baptismi, et intentionem eum recipiendi, postea verò ego illum jam amentem baptizem, nihil prorsùs sciens de illâ intentione præteritâ, sed cum intentione eum baptizandi, si capax est Sacramenti, quidquid sit, an licitè id facerem, negari non potest illum reverà fuisse validè baptizatum; et tamen intentio sua præterita non fuit causa meæ actionis, ut constat. Item, licèt ego sciam ipsum habuisse desiderium Baptismi, sed tamen propter ignorantiam meam, quia putabam illud desiderium non requiri, baptizo quidem illum, non tamen moveor à notitiâ illius desiderii, quod habuit, nemo dicet Baptismum illum non esse validum; et tamen nec tunc Baptismus est effectus voluntatis præteritæ, cum non influat de facto voluntas præterita in meam actionem: sufficit ergo ad valorem quòd baptismus fuerit volitus, licèt non sit voluntarius per modum effectûs.

29. Dices: Licèt ad fructum Sacramenti non requiratur quòd ejus receptio sit voluntaria, hoc est, effectus voluntatis, requiritur saltem quòd sit volita et voluntaria per modum objecti; in prædicto autem casu susceptio illa Sacramenti non solùm non esset voluntaria, sed nec esset volita; quia homo ante amentiam, licèt habuerit voluntatem recipiendi Sacramenta quæ ei in amentiâ christiano more ministrarentur, non tamen potest velle accipere Sacramenta illo profano modo; ergo susceptio subsequens non potuit esse volita; sed solùm voluit quòd, si applicaretur Sacramentum, conferret effectum. Hoc autem non videtur sufficere: aliud enim est velle Sacramentum, aliud verò velle quòd Sacramentum habeat suum effectum. Hoc secundum nec sufficit nec requiritur; quia, licèt homo nolit, Sacramentum habebit suum effectum, cùm hìc necessariò consequatur; requiritur ergo quòd homo velit ipsum Sacramentum; et ita communiter dicitur amentes et phreneticos posse baptizari, si priùs habuerunt voluntatem Baptismi; non dicimus, si priùs voluerunt quòd Baptismus haberet effectum, sed si voluerunt ipsum Baptismum; ergo similiter ad effectum Eucharistiæ non sufficiet velle quòd, si Eucharistia applicetur, habeat effectum, sed requiritur velle ipsam Eucharistiam, seu susceptionem ipsius Sacramenti; quod cùm non habeat in casu posito, non dabit suum effectum.

30. Respondeo verum esse quòd ad effectum Sacramenti prærequiratur voluntas terminata non solùm ad effectum, sed ad ipsum etiam Sacramentum, seu ejus receptionem: hæc tamen voluntas non est ne-

cesse quòd sit antecedens, sed sufficit quòd sit concomitans seu consequens. Voluntas antecedens est quâ volo et desidero quòd aliquid fiat, voluntatem verò concomitantem aut consequentem nunc vocamus, non quæ sit tempore sequenti (hæc enim non sufficiet ad effectum Sacramenti), sed quæ sit simul quidem vel priùs duratione, et quâ volo solùm si Sacramentum applicetur, acceptare illud, seu consentio in ejus applicationem. Potest itaque contingere quòd aliquis non velit aut desideret absolutè recipere aliquod Sacramentum, velit tamen consentire et acceptare si conferatur aut applicetur. Sic aliquis desiderans non promoveri ad sacerdotium vel episcopatum, petit et orat ne promoveatur, consentit tamen suæ ordinationi; quæ voluntas non est desiderium absolutum Sacramenti, sed acceptatio et consensus, si ordinatio intentetur; sine quo consensu, non esset validum Sacramentum; et ideo ne reddatur irritum, præstat consensum concomitantem seu consequentem, ex suppositione quòd intentetur applicatio Sacramenti. Sic etiam ægrotus non habet desiderium aut voluntatem absolutam antecedentem recipiendi extremam Unctionem à simplici sacerdote in præsentiâ parochi inviti (hoc enim illicitum est), et tamen, si de facto non compos suî ungatur à sacerdote simplici illicitè, adhuc recipiet verum Sacramentum et ejus effectum, quia nimirum, licèt non vellet aut desideraret hanc unctionem antecedenter, voluit tamen, si applicaretur, consentire et acceptare illam, ut posset habere ejus effectum. Similiter ergo potuit ante amentiam velle, quomodòcumque postea ei applicaretur Eucharistia, sive licitè, sive illicitè, sive ex industriâ, sive ex casu, semper acceptare et consentire in receptionem Sacramenti; quâ voluntate præcedenti non apparet cur postea non haberet effectum Sacramenti, etiam quando casu illud more profano comederet.

31. Ratio autem est quia quòd intentio Sacramenti ex parte ministri requiratur antecedens, provenit ex eo quòd ipse debet operari nomine Christi et ut minister illius; ad quod requiritur quòd velit illam actionem exercere ut minister Christi; quæ quidem est voluntas antecedens; ille verò qui recipit Sacramentum, licèt debeat habere etiam intentionem, illa tamen non est semper intentio operandi, sed acceptandi id quod in ipso fit, quia ipse non operatur, sed recipit; ad recipiendum verò non requiritur velle quòd alius det, sed sufficit velle acceptare et consentire, si alius dederit, licèt ego ex me potiùs velim et desiderem quòd non det. Voluntas ergo requisita in recipiente Eucharistiam, non est voluntas necessariò antecedens et causans, sed consentiens et acceptans, atque ideò posset terminari ad eas etiam hostias consecratas, quæ in statu amentiæ alicui casu occurrant, quas omnes cur non potest antea acceptare casu quo postea applicentur? Addunt aliqui consequenter, si adultus etiam suî compos comedat hostias quas putat non consecratas, habeat tamen intentionem, si fortè aliqua inter illas consecrata fuisset, eam sacramentaliter sumendi, tunc si aliqua verè esset consecrata, illum accepturum effectum Sacramenti; dùm tamen non peccet exponendo se periculo probabili communicandi indebito modo. Ita P. Joan. de Salas, in hâc materiâ de Eucharistiâ non typis excusâ.

SECTIO IV.

An sit præceptum non dandi Eucharistiam pueris ante aliquam ætatem, et quid in dubio de capacitate.

32. Primò dubitari poterit an sit verè obligatio non dandi Eucharistiam parvulis et perpetuò amentibus, qui nunquàm habuerunt usum rationis, ejusmodi enim præceptum Ecclesiæ non invenitur; nec ex Tridentino colligi potest, quia Tridentinum solùm declarat non esse necessariam Eucharistiam parvulis, nec antiquos Patres eam illis ex necessitate dedisse, sed propter probabilem rationem quam ad eum usum habuerunt; non tamen dicit nunc esse illicitum id facere. Aliqui illud præceptum colligunt ex concilio Carthagin. IV, c. 76, ubi præcipitur dari Eucharistiam phreneticis qui ante phrenesim eam petierunt. Unde à contrario sensu videtur non esse dandam iis qui usu rationis ita carent ut illam nunquàm petierint. Sed ex illo loco nihil tale colligi potest, cùm ibi solùm sit sermo de pœnitentibus seu peccatoribus amittentibus usum rationis, de quibus erat peculiaris ratio dubitandi an deberet illis dari Eucharistia ante peractam pœnitentiam, et ideò de illis peculiariter statuitur dandam quidem esse illis absolutionem et Eucharistiam, si petierint priùs pœnitentiam ante adventum sacerdotis. De parvulis verò nihil ibi dicitur, nec potuit, cùm multis postea seculis retentus adhuc fuerit in Ecclesiâ Latinâ usus dandi parvulis Eucharistiam, ut constat ex supra adductis. Tota ergo hæc obligatio referenda videtur ad consuetudinem legitimam ab Ecclesiâ approbatam et traditam parochis pro regulâ in rubricis Ritualis Romani Pauli V, quam quidem consuetudinem verisimile est ortum habuisse ex præcepto ejusdem Ecclesiæ, quo prohibuit laicis communionem sub utràque specie; cùm enim jam non soleret dari parvulis communio, nisi sub speciebus vini propter inconvenientia quæ experientiâ fuerant comperta in ministrandis illis speciebus panis, eo ipso quòd ablatus fuit usus calicis laicis, cessàsse videtur communio parvulorum. Et licèt Tridentinum non exprimat prohibitionem, videtur tamen illam supponere, dùm dicit antiquos Patres probabilem eam habuisse *pro illius temporis ratione* dandi Eucharistiam parvulis; in quibus verbis indicare videtur pro temporis diversitate judicatam fuisse consuetudinem illam minùs expedientem, et idcircò fuisse legitimè rejectam.

33. Secundò dubitatur quâ ætate danda sit Eucharistia adultis. Ratio dubitandi oritur ex c. *Omnis utriusque sexûs*, de Pœnitentiis et Remissionibus; ubi Innocent. III præcipit omnes accipere Eucharistiam in Paschate, cùm ad annos discretionis pervenerint. Consuetudo tamen fidelium est quòd priùs Sacramentum Pœnitentiæ suscipiant; post aliquot verò annos Eucharistiam. Aliqui volunt per annos discretionis in

præsenti intelligi annos pubertatis; quam sententiam refert et non impugnat Viguerius, c. 16, § 3, v. 20, sed ab aliis meritò rejicitur, quia proculdubiò multi pueri ante decimum quartum, imò ante duodecimum annum possunt et debent communicare; habentque discretionem plus quàm sufficientem. Alii dicunt incipere obligationem anno duodecimo, quia ante illud tempus pueri non obligantur Ecclesiæ præceptis. Ita Soto, in 4, dist. 9, art. 11, cujus sententiam impugnant Suarez, disp. 70, sect. 1; Vasquez, disp. 214, c. 4, et alii communiter, quia certum est pueros ante duodecimum annum obligari ad audiendam missam, et abstinendum à carnibus; quæ sunt præcepta ecclesiastica. Alii dicunt, obligari anno decimo; ita videtur sentire Cajetanus in præsenti, art. 9, ubi dicit non excusari parentes qui puellas decem annorum non exponunt ad communionem. Alii denique communiter dicunt non posse regulam certam præscribi; aliquibus enim citiùs, aliis tardiùs advenit usus rationis et discretio; quæ tamen major videtur desiderari ad hoc Sacramentum quàm ad confessionem; hæc enim cùm sit magis necessaria, fieri debet ubi primùm aliquis scit peccare; ad Eucharistiam verò desideratur discretio quâ sciat puer discernere hunc cibum ab aliis, et revereri latentem in eo majestatem; quæ discretio communiter solet advenire à decimo usque ad decimum quartum annum. Examen autem singulorum pertinet ad parentes et ad prudentem confessarium.

34. Hinc tamen oritur tertium dubium, an ejusmodi pueris, qui peccare possunt, et aliunde Eucharistiam nunquàm acceperunt, danda sit pro viatico, si sint in mortis periculo. Navarrus enim in Manuali, c. 21, n. 57, dicit non esse obligationem, sed ex suo consilio dandam esse. P. Suarez, dictâ sectione 1, in fine, dicit esse omninò dandam ex præcepto. P. Henriquez, lib. 8 de Eucharis., cap. 42, in fine, obscurè loquitur; dicit enim: *Si pater et parochus in mortis articulo, ubi maximè urget præceptum divinum, aut in Pascha communicare puerum non permittat, excusatur, quando est dubium de sufficienti discretione, et tamen interdùm expediret morienti aut in jubileo indulgere.* P. Layman, tom. 2 Theolog. moral., tract. 4, de Sacram. Eucharistiæ, cap. 4, n. 3, magis insinuat dandam esse tunc Eucharistiam. Denique P. Vasquez, dicto c. 4, n. 41 et sequentibus, omninò negat ejusmodi obligationem; et n. 43, in fine, addit non esse ullo modo ministrandum ejusmodi pueris in articulo hoc Sacramentum.

35. Fundamentum P. Vasquez præcipuum est quòd, sicut Ecclesia non obligat ad communionem pueros etiam doli capaces, nisi sciant jam discernere cibum hunc ab aliis, sic nec Christus eos obligat præcepto divino; nam, dùm non sciunt hunc cibum discernere, perinde se habent ac infantes in ordine ad hoc præceptum; atque ideò sicut Christus non obligat infantes, ita nec obligat eos pueros; præsertim quòd dùm sunt in eo statu non discernendi hunc cibum, non possunt peccare contra hoc Sacramentum, illud indignè recipiendo, nec possunt mereri dignè communicando; ergo non possunt peccare omittendo communionem, licèt in aliis materiis peccare possint.

36. In toto hoc argumento P. Vasquez supponit ut certum id quod nec firmum nec verum esse videtur, scilicet puerum obligari præcepto Ecclesiæ, ubi primum distinguere potest inter Eucharistiam et alios cibos. Hoc, inquam, constat esse contra experientiam et praxim; unusquisque enim scit se multò antequàm Eucharistiam acciperet, agnovisse differentiam inter Eucharistiam et alios cibos; et constat clarè; nam pueri doli capaces, antequàm Eucharistiam accipiant obligantur præcepto audiendi sacrum diebus festis; ergo sciunt saltem in confuso quid sit missa; alioquin non possent eam humano modo audire; et ideò reverenter adorant hostiam, quando elevatur, quem cultum non exhibent aliis cibis; ergo discernunt illum panem ab alio pane profano, et hoc per tres, quatuor vel quinque annos antequàm Eucharistiam accipiant: non ergo obligat Ecclesiæ præceptum cum eo rigore, ubi primum puer in ordine ad hoc Sacramentum discernendum ab aliis cibis differt ab infanti. Quod quidem ex ipsius ecclesiasticæ legis verbis colligi potest in illo cap. *Omnis utriusque sexûs;* in quo, licèt confessio absolutè omnibus præcipiatur absque ullâ exceptione, communio tamen præcipitur cum duplici particulâ limitante: prima est, quatenùs additur *reverenter;* per quod denotatur Ecclesiam non obligare eos qui cum reverentiâ tanto Sacramento debitâ non possunt accedere. Secunda et clarior est quatenùs excipiuntur ii quos confessarius justis de causis judicaverit expedire quòd differant communionem. Consuetudo autem omnium confessariorum declaravit expedire ut ejusmodi pueri aliquandiù differant communionem, ut majori cum reverentiâ accedant; non ergo sunt incapaces præcepti in eâ ætate; nam sicut obligantur præcepto audiendi missam (quod est offerre sacrificium simul cum sacerdote), possent obligari ad participandum de hostiâ oblatâ; sed noluit Ecclesia obligare ita strictè ad communionem, ubi primùm sciant discernere utcumque inter unum cibum et alium. Unde contingere potest quod aliquis obligetur jam præcepto divino ad accipiendum viaticum, antequàm obligetur præcepto Ecclesiæ ad communionem annuam.

37. Verior itaque mihi videtur sententia P. Suarez et aliorum, quòd possit, imò et debeat ejusmodi pueris dari Eucharistia in articulo mortis, sicut et datur illis Sacramentum extremæ Unctionis; quam sequuntur communiter alii recentiores. Ratio autem est quia Ecclesia suo præcepto solùm determinavit tempus illud accipiendi Eucharistiam, quod ex divino præcepto indeterminatum erat. Cùm ergo articulus mortis non esset ex divino præcepto indeterminatus, non erat cur Ecclesia aliquid quoad illum determinaret, sed debuit illum omninò relinquere, prout ex divino præcepto habebatur. Unde, licèt quoad communionem annuam Ecclesia non censeatur inclusisse pueros omnes, sed cum latitudine arbitrio confessarii, quoad articulum tamen mortis non habemus fun-

damentum ad eam latitudinem concedendam.

38. Urget Vasquez, n. 43, quòd Ecclesia, licèt determinaverit tempus obligationis et præcepti, non tamen determinavit ætatem et prudentiam requisitam ad obligationem, imò neque eam pro arbitrio suo determinare potuit; nec potuit eum qui jam habet usum rationis, et prudentiam sufficientem liberare ab obligatione præcepti divini; non ergo est alia ætas aut prudentia major ad obligationem communionis annuæ, quàm in articulo mortis. — Respondetur facilè, sistendo intra determinationem temporis, potuisse Ecclesiam diversum tempus assignare pueris quàm viris provectis: nam, sicut potuisset determinare et præcipere secularibus communionem annuam, et religiosis semestrem, ita potuit viris determinare annuam, pueris verò non annuam, omninò, sed arbitrio confessarii differendam per duos vel tres annos. Non ergo necesse fuit determinare tempus et ætatem quâ obligarentur præcepto divino, sed illis qui reverà jam obligantur divino præcepto, determinare tempus præcepti cum majori latitudine in ætate puerili quàm in virili vel adolescentiâ; sicut etiam de facto aliis quibus confessarius justis de causis judicat differendam communionem, Ecclesia determinat tempus præcepti longius; cur ergo non potuit idem facere cum pueris, licèt alioquin obligentur jam divino præcepto?

39. Fateor itaque pueros non obligari divino præcepto, nisi sciant distinguere Eucharistiam ab aliis cibis; assero tamen id ferè evenire quando habent usum rationis ad peccandum, vel paulò post; atque ideò tunc jam incipere obligari divino præcepto; determinatè quidem pro mortis articulo; pro alio autem tempore juxta determinationem Ecclesiæ, quæ in illâ ætate non determinat omninò illis annuam communionem, sed cum majori latitudine juxta consilium confessarii. Unde infero tempus obligationis non incipere pueris in indivisibili, sed potiùs esse multos quibus licitè posset hoc anno, v. g., dari communio, eò quòd jam habeant in toto rigore capacitatem sufficientem ad discernendum hoc Sacramentum ab aliis cibis; et tamen licitè etiam potest illis differri communio arbitrio confessarii ad annum sequentem, ut meliùs et cum majori reverentiâ se præparent. Noluit enim Ecclesia pia mater, nec reverà expediebat ita strictè cum illis agere, ut ubi primùm possent, deberent ex præcepto statim Eucharistiam sumere. In mortis tamen articulo urget præceptum divinum absque aliâ determinatione, nec tunc expedit ulteriùs differre præcepti observantiam.

An dandum sit viaticum, quando dubitatur de pueri capacitate.

40. Magis dubitari posset an dari debeat vel possit Eucharistia in mortis articulo ejusmodi pueris, quando dubitatur de illis an sint doli capaces, et discernant sufficienter hoc Sacramentum ab aliis cibis. Pro utràque enim parte videntur esse rationes; et pro negante videtur esse quòd possessio sit pro prohibitione, atque ideò in dubio non sit ab eâ recedendum, tum quia ille qui priùs caret rationis usu, in dubio præsumitur talis, nisi contrarium probetur, aut habeat aliquam aliam præsumptionem pro se, ut tradit Thom. Sanchez, lib. 4 in Decalog., c. 1, n. 14 et 15; ergo possessio est contra eum, quia priùs caret capacitate ad recipiendam Eucharistiam; tum etiam quia quando constat de lege et prohibitione, dubitatur autem an aliquis comprehendatur et obligetur illâ lege, vel eximatur ratione necessitatis vel alicujus circumstantiæ, possessio videtur esse pro lege ut obliget, ut cum aliis tradit idem Sanchez, lib. 1 in Decalog., c. 10, n. 34. Cùm ergo prohibitio dandi Eucharistiam incapacibus sit certa, et dubium sit an hic comprehendatur, ipsi incumbet onus probandi, et per consequens in dubio non poterit illi dari. Denique quia, si danda esset ejusmodi pueris Eucharistia, maximè propter obligationem accipiendi viaticum in articulo mortis; hanc autem obligationem non habent ii de quibus dubitatur an pervenirent ad usum rationis sufficientem; sicut qui dubitat an expleverit vigesimum primum annum, non obligatur lege jejunii, quia tunc non est possessio pro præcepto, sed pro libertate, ut docet idem Sanch., lib. 2 de Matr., disp. 41, n. 48.

41. Aliunde verò videtur danda Eucharistia in eo dubio, primò quia non videtur esse major prohibitio Ecclesiæ dandi Eucharistiam parvulis non habentibus usum rationis, quàm sit obligatio ex jure divino non dandi extremam Unctionem eisdem, si quidem hæc est de jure divino proveniens ex ipsâ institutione Sacramenti; illa verò de jure humano accidentaliter introducta. Et tamen, quando dubium est de puero an sit jam doli capax, sicut datur illi Sacramentum Pœnitentiæ, sic etiam datur extrema Unctio sub conditione, ut cum aliis docet Antoninus Diana, tom. 2 Resol. Moral., tract. 4, de Sacrament., resol. 169. Et magnum fundamentum habet in Rituali Romano Pauli V, in quo apertè dicitur dandam esse Unctionem sub conditione illi de quo dubitatur an sit vivus vel mortuus; unde à fortiori videtur danda etiam sub conditione ejusmodi pueris, cùm non minùs sit incapax illius Sacramenti homo mortuus, quàm parvulus doli incapax; nec minùs prohibitum sit ungere mortuos quàm ejusmodi parvulos. Similiter ergo, licèt Ecclesiæ prohibitione danda non sit Eucharistia pueris ante rationis usum, non tamen erit neganda in dubio in mortis articulo; cur enim magis strictè interpretabimur eam prohibitionem humanam, quàm alias similes divinas circa alia Sacramenta?

42. Secundò et à priori videtur esse ratio, quia prohibitio Ecclesiæ dupliciter potest fieri: primo, ne detur Eucharistia nisi iis qui sunt doli capaces; secundò, ne detur Eucharistia iis qui non sunt doli capaces; qui duplex modus videtur esse diversus: nam juxta priorem deberet constare positivè de capacitate, ut posset licitè dari Eucharistia; petitur enim capacitas ut conditio requisita; quare, sicut non potest conferri Ordo aut beneficium nisi constet positivè de ætate requisitâ ad Ordinem aut beneficium, sic nec posset dari Eucharistia nisi constaret positivè

de capacitate, quæ esset etiam conditio requisita. Atverò, si prohibitio fiat posteriori modo, non videtur exigi positiva scientia de capacitate, sed quòd non constet de incapacitate; qui enim præcipit ne detur incapaci, solùm videtur prohibere actum dandi incapaci; contra quod non videtur facere qui dat ei quem nescit esse incapacem; ideò enim non fit contra legem prohibentem illegitimos ordinari, quando ordinatur qui in infantiâ fuit expositus, et de quo dubitatur an sit legitimus, juxta sententiam multorum, quam approbatam fuisse à summo pontifice refert Henriquez, de Irregularitate, c. 8, n. 10, in margine, litterâ K. Rationem autem reddit Coninck, disp. 18 de Sacrament., dub. 12, n. 105, quia defectus non imputatur nisi probetur; quia nimirùm dùm prohibetur ordinari illegitimus, solùm videtur prohiberi ordinari ille quem constat positivè esse talem, non eum quem, facto examine debito, non constat. Porrò communionem parvulorum non priori, sed posteriori modo prohiberi, colligi potest ex verbis quibus in Rituali Romano proponitur; non enim dicit quòd non detur nisi capacibus, sed solùm quod non detur in capacibus, in iis scilicet qui propter ætatis imbecillitatem, cognitionem et gustum hujus Sacramenti habere non possunt.

43. Ego quidem in hoc puncto inprimis existimo non esse obligationem dandi Eucharistiam ejusmodi puero, stante illo dubio; et hoc propter rationem superiùs indicatam, quia scilicet, quamdiù non constat aliquem lege comprehensum esse, non obligatur in illo dubio ad observandam legem; cùm ergo dubitetur de capacitate pueri, et per consequens an comprehendatur præcepto divino, quod solùm fertur ad doli capaces, ut constat ex Tridentino, consequens est ut non sit obligatio ex vi præcepti divini dandi Eucharistiam in illo dubio.

44. An verò possit dari, ego non video fundamentum convincens ad id negandum. Prohibitio enim dandi parvulis fundatur ferè in consuetudine explicatâ in rubricis Ritualis Romani, in quibus tamen non aliter ea prohibitio explicatur circa Eucharistiam quàm circa extremam Unctionem, et aliunde non est majoris necessitatis Sacramentum extremæ Unctionis, sed minoris quàm Eucharistia. Sicut ergo prohibitio extremæ Unctionis non habet locum in casu dubio de capacitate pueri, cur non dicemus hoc ipsum de prohibitione Eucharistiæ? præsertim cùm eisdem verbis utraque prohibitio proponatur in Rituali, ut vidimus, scilicet quòd non conferatur iis qui capaces non sunt.

45. Dicet aliquis : Sicut est prohibitio humana dandi Eucharistiam incapaci usûs rationis, sic est prohibitio divina accipiendi indignè seu in peccato; et tamen non sufficit quòd non constet mihi de peccato; nam cum peccato dubio non potest quis Eucharistiam sumere, sed debet adhibere remedium quo probabiliter saltem constet de peccato remisso; ergo eodem modo cum dubio incapacitatis non poterit dari, nisi saltem probabiliter constet de capacitate pueri.

46. Responderi potest negando majorem, si sensus sit de modo prohibitionis; nam prohibitio non accedendi indignè, est etiam prohibitio non accedendi nisi dignè positivè, ut colligitur ex verbis Pauli 1 ad Cor. 11, quibus illud præceptum continetur : *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat;* per quam probationem concilium Tridentinum, sess. 13, c. 7, dicit intelligi, non quamcumque, sed confessionem sacramentalem. Prohibetur ergo ne quis absque confessione accedat, quâ se reddat positivè dignum. Ideò in eo sensu positivæ dignitatis prohibitionem illam explicant Patres. Ambros., lib. 7 in c. 15 Lucæ : *Nemo enim*, inquit, *nisi timuerit Deum, nisi signaculum spirituale custodierit, vel receperit, Sacramentis debet interesse cœlestibus.* Cyprian., lib. 3, epist. 14, declarans quid sit indignè accedere, ait : *Id est nondùm pœnitentiâ actâ, nondùm factâ exomologesi.* Gregor, in lib. 1 Reg., c. 1, explicans illa verba Pauli supra adducta : *Quid est*, inquit, *hoc loco se probare, nisi evacuatâ peccatorum nequitiâ, se probatum ad Dominicam mensam et purum exhibere?* Quæ omnia probationem, sanctitatem et dignitatem positivam significant et exigunt in accedente. Ratio autem sumitur ex ipsâ prohibitione et præcepto, quo idcircò præcipitur probatio, ne scilicet contra reverentiam tanto Sacramento debitam exponatur periculo carendi effectu propter indispositionem subjecti : quod periculum debet homo vitare procurando in se dignitatem positivam; et hoc non solùm per remedium contritionis, sed etiam per confessionem sacramentalem ad majorem securitatem de dignitate habitâ; non ergo sufficit non scire indignitatem, sed requiritur scire saltem probabiliter dignitatem quæ positivè præcipitur; hoc autem in nostro casu non procedit, ut diximus.

47. Urgebis adhuc, quia in aliis Sacramentis non est tanta obligatio procurandi ne Sacramentum careat suo effectu, ut idcircò non possit in dubio conferri; nam extrema Unctio confertur in dubio an homo sit mortuus vel vivat; quod à fortiori procedit in Baptismo et absolutione sacramentali; ergo præcisè ex eo capite non deberet prohibitio indignè recipiendi Eucharistiam extendi ad casum dubium de indignitate. —Respondeo inprimis extremam Unctionem, Baptismum et Pœnitentiam in iis casibus non fraudari effectu, quia reverà non ponuntur Sacramenta, si subjectum non sit capax, atque adeò non ponitur Sacramentum absque effectu, sicut ponitur Sacramentum Eucharistiæ verè receptum absque effectu propter indignitatem subjecti. Deinde in omnibus Sacramentis procedit obligatio procurandi ne Sacramentum careat effectu, si fieri possit; unde, si fieri posset, deberet etiam procurari quòd Unctio vel Baptismus haberent suum effectum in prædictis casibus; quia tamen id facere non possumus, applicamus Sacramenta saltem sub conditione, licèt exponantur alicui periculo irritationis, quia Sacramenta cùm sint

instituta potissimùm ad hominum utilitatem et remedium, non est ita ad eorum reverentiam attendendum, ut non debeamus magis attendere ad utilitatem et necessitatem subjecti, propter quam potissimùm instituta sunt. In Eucharistiâ verò possumus impedire indignitatem subjecti, et irreverentiam illam, reddendo scilicet subjectum dignum et habile ad effectum; et ideò non mirum quòd sit obligatio positiva in illo dubio de indignitate, procurandi per remedia positivam dignitatem, eò magis quò majestas Christi in hoc Sacramento contenti exigit majorem dispositionem et dignitatem in recipiente, et majorem curam ad vitandum omne periculum irreverentiæ.

48. Objici rursùs potest exemplum jejunii naturalis requisiti ex præcepto ecclesiastico ad sumendam Eucharistiam, ne scilicet post cibum aut potum sumatur; et tamen qui dubitat an post mediam noctem aliquid comederit aut biberit, non potest cum illo dubio sumere Eucharistiam, ut docet Thom. Sanchez, dicto lib. 2 de Matrim., disp. 41, n. 40; Fagundez, de Præceptis Ecclesiæ, præcepto 3, lib. 3, c. 5, n. 18; et alii. Ergo nec in dubio de capacitate et discretione poterit dari Eucharistia, quia sicut petitur ab Ecclesiâ jejunium, petitur capacitas, seu discretio in sumente.

49. Responderi potest in primis aliquos negare antecedens, et docere quòd in illo dubio de comestione post mediam noctem possit recipi Eucharistia; cum quibus sentit Layman in Theolog. moral., lib. 1, tractat. 1, c. 5, § 4, n 36, et alii, quos affert et sequitur Antoninus Diana, part. 3, tract. 4 de Sacrament., resolut. 29, de quo dicemus, disp. 15, sect. 2. Deinde, si antecedens verum sit, reddi potest discriminis ratio ex eo quòd Ecclesia non solùm prohibeat ne aliquis post cibum aut potum Eucharistiam sumat, sed etiam exigat positivam conditionem jejunii. Sic enim habetur in concilio Carthagin. III, can. 29, et in Africano sub Bonifacio I, can. 8, et in Matisconensi II, can. 2, quorum verba referuntur in c. *Sacramenta altaris*, de Consecrat., dist. 1, quibus præcipitur ne ullus nisi jejunus sit, celebret. Exigitur ergo positiva conditio jejunii, et ideò non mirum si ille qui propter dubium non scit se habere eam conditionem excludatur; quod in nostro casu non procedit, cùm non exigatur quòd sit capax rationis, sed quòd non sit incapax; ex quo diverso modo posset liberari ab onere probandi, ut supra dicum est.

SECTIO V.

De adultis qui debilem usum rationis habent, præsertim de Indis, an sint ab Eucharistiâ repellendi, et quid de energumenis.

50. De adultis qui debilem usum rationis habent, S. Thomas, hâc quæst. 80, art. 9, docet iis non esse negandam Eucharistiam, quod idem docent alii theologi. Cui communi doctrinæ obstare videtur quòd contingere potest aliquos adultos esse capaces quidem peccandi, sed adhuc minorem usum rationis habentes quàm aliquos pueros, quibus tamen propter imperfectum rationis usum differri solet communio per tres vel quatuor annos, donec majorem discretionem habeant; ergo tales adulti non debent admitti ad communionem cum illâ imperfectione usûs rationis. Videntur autem ejusmodi esse multa ex iis mancipiis, quæ ex Africâ assiduè comportantur ad Hispaniam, homines barbari, et longè minùs horum mysteriorum discernendorum capaces quàm pueri.

51. Ad hoc facilè responderi potest negando consequentiam. Pueris enim differtur communio ad tempus magis opportunum, quo procedente ætate meliùs et majori cum reverentiâ accedant; illis autem adultis non debet eâ de causâ differri, cùm ob debilitatem judicii non sit spes melioris dispositionis aut majoris reverentiæ futuræ; et aliunde non expedit eos per totam vitam alimento spirituali privare. Fateor in ipsis posse etiam considerari progressum aliquem, quia primùm instrui possunt quantùm sufficit ad Sacramentum Pœnitentiæ, et tunc non debent statim ad Eucharistiam recipi, donec juxta eorum capacitatem magis instruantur ad hoc Sacramentum; quâ instructione positâ, debent jam admitti, rariùs tamen quàm alii, qui plenum judicium et discretionem habent, ut puta semel in anno, et in aliquo magno Jubilæo.

52. Difficiliùs obstare videtur huic communi theologorum doctrinæ usus parochorum in Indiâ Occidentali, qui, scientibus prælatis, Indos non solùm ad annuam communionem, sed nec etiam ad viaticum accipiendum in mortis articulo admittunt, quia nimirùm eos, licèt alioquin baptizatos et peccandi capaces, huic tamen Sacramento suscipiendo ob innatam gentis stoliditatem ineptos omninò reputant. Scio hanc corruptelam magis et abusum quàm usum aut consuetudinem visam fuisse non paucis doctrinâ et moribus præstantibus viris, qui graviter contra illam verbo et scriptis agere tentârunt. Aliunde tamen non auderem illam omni ex parte damnare, quam invenio non damnatam, sed ex parte laudatam in concilio provinciali Limensi, constitut. 58, cujus verba hæc refert P. Josephus Acosta de procurandâ Indorum salute, lib. 6, cap. 8. *Quamvis omnes*, inquit, *Christiani adulti utriusque sexûs præcepto teneantur sanctissimum Eucharistiæ Sacramentum accipere singulis annis saltem in Paschate, tamen hujus provinciæ antistites, cùm adverterent gentem hanc Indorum, et recentem esse et infantilem in fide, atque ita ipsorum saluti expedire judicarent, statuerunt ut usque dùm fidem perfectè tenerent, hoc divino Sacramento, qui est perfectorum cibus, non communicarentur, excepto, si quis ei percipiendo satis idoneus videretur.* Quibus verbis præteritum usum approbare et laudare videntur Patres, licèt in futurum rebus jam mutatis corrigi aut mutari velint, his verbis : *Quoniam verò complures jam Indorum fidei christianæ doctrinam meliùs percipiunt, atque hoc divinum Sacramentum non solùm devotè cupiunt suscipere, verùm etiam petunt, et ut fiat sibi copia, importunè efflagitant, placuit huic sanctæ synodo monere, prout seriò monet omnes Indorum parochos, ut quos, auditâ jam confessione, perspexerint hunc cœlestem cibum à reliquo corporali discernere, atque*

eumdem devotè cupere et poscere, quoniam sine causâ neminem divino alimento privare possumus, quo tempore cæteris christianis solent, Indis etiam omnibus administrent. Quam tamen constitutionem in usum redactam nondùm fuisse, conqueritur idem Acosta, cap. 9.

53. Ego quidem, quoniam indolem gentis illius aut naturam non novi, dicam solùm in abstracto et in genere quousque licitè illis potuerit Eucharistia negari, quidquid sit de excessu aliquorum parochorum, qui fortassè nimiùm severiores in hoc sunt, sive zelo, sive (quod timeri aliquando potest) ob pigritiam, quâ seguiores redduntur ad instruendam plebem sibi commissam, ut hoc modo, quantùm fieri potest, apti redderentur Indi ad Eucharistiam percipiendam.

Dico ergo primò : Quod attinet ad communionem annuam, faciliùs potuit Indis differri per aliquod tempus; nam sicut pueris differtur, ut, ætate et discretione crescente, aptiores reddantur, sic potuit fieri cum Indis : de iis enim poterat etiam sperari quòd crescentes in fide majorem mysteriorum notitiam, et majorem reverentiam erga Sacramenta conciperent; nam intra terminos suæ ruditatis possunt adhuc temporis progressu majorem cognitionem rerum acquirere. Adde hâc occasione posse illos non leviter excitari ad corrigendos mores, deponendamque barbariem, spe nimirùm communionis sibi concedendæ, si christiano more vivant, et vitam juxta rationis regulam componant; quæ ratio et spes non parùm potest justificare dilationem annuæ communionis, cùm præceptum ipsum expressis verbis hoc arbitrio confessarii relinquat, ut ex rationabili causâ differat, et protrahat tempus communionis accipiendæ. Deberent tamen parochi ita hâc ratione moveri ad differendam communionem, ut simul eosdem Indos doctrinâ instruerent, et exhortationibus excitarent ad desiderium Eucharistiæ, et ad morum emendationem, quâ se tanto Sacramento dignos redderent. Hæc autem ratio, sicut probat de Indis primùm ad fidem conversis, ita cum proportione probat de singulis eorum filiis postea ad rationis usum venientibus, qui propter innatam tarditatem seriùs perveniunt ad capacitatem quæ in ipsis desideratur, et ideò longiùs poterit illis etiam communio differri, quàm Europæorum filiis, dùm tamen debita eos instruendi cura non prætermittatur.

54. Quod verò attinet ad communionem in mortis articulo pro viatico dandam, de hâc nihil dixit constitutio illa concilii Limensis supra adducta, nec quoad ejus omissionem laudavit aut approbavit præteritum usum, quia de hâc major fortassè scrupulus haberi posset, eò quòd determinatio illius temporis non tam ex ecclesiastico quàm ex divino præcepto esse videatur, et ideò pueris doli capacibus dixerimus dandum esse viaticum in illo articulo, licèt annua communio eis per aliquot annos differatur; unde rudioribus etiam Indis non videtur neganda Eucharistia pro viatico, cùm jam non urgeat spes illa melioris capacitatis et dispositionis futuræ.

55. Cæterùm de illâ etiam viatici negatione dico secundò : Quamdiù Indi non sciunt discernere hoc Sacramentum ab aliis cibis, etiamsi alioquin sint doli et peccati capaces, et quamdiù de eorum capacitate dubitatur, potest licitè non dari eis Eucharistia in mortis articulo. Hæc constat ex iis quæ de pueris dicta sunt, quia nimirùm non possunt ligari præcepto accipiendi Sacramentum, quamdiù ipsum Sacramentum non noscunt, neque etiam in dubio lege obligantur, ut supra diximus; debent tamen, ut monui, à parochis instrui, ut si capaces sint, notitiam acquirant sufficientem ad sumendum Sacramentum, et remedium tanti ponderis in eo necessitatis articulo.

56. Loquendo verò de illis qui alioquin capaces sunt, et notitiam imperfectam, sed sufficientem habent hujus Sacramenti ad illud pro viatico suscipiendum, non repugnat, quantùm est ex ipsius Sacramenti institutione, ut lege aliquâ ecclesiasticâ prohibita illis esset Eucharistia in mortis articulo justis de causis, ut puta in pœnam inconstantiæ in fide, et levitatis ac facilis regressûs ad idololatriam, veneficia, incantationes, superstitiones, etc., in pœnam ebrietatis assiduæ, et ut alii territi hoc supplicio resipiscerent, et mores christianos constanter retinerent.

57. Conclusio hæc probari facilè potest ex antiquâ Ecclesiæ praxi, quæ ob aliqua enormia peccata consuevit in fine vitæ etiam pœnitentibus Eucharistiam negare. Cujus exempla in solo concilio Eliberitano reperiuntur ferè viginti, quorum aliqua ea sunt quæ in nostris Indis maximè notantur, scilicet regressus ad idololatriam. Sic habet canon 1 : *Placuit ut quicumque post fidem Baptismi salutaris adultâ ætate ad templum idoli idololatraturus accesserit et fecerit, quod est crimen capitale, nec in fine eum ad communionem suscipere.* Item in concilio Sardicensi, can. 2, episcopus qui fraudibus parvo episcopatu relicto, majorem accipit, in fine etiam vitæ viatico privatur. Et denique Innocentius I, epist. 3 ad Exuperium Tolosanum episcopum, § 2, refert consuetudinem illam veteris Ecclesiæ, eamque probat et laudat, licèt, rebus jam mutatis, servari nolit. Verba Innocentii sunt hæc : *Et hoc quæsitum est, quid de his observari oporteat, qui post Baptismum omni tempore incontinentiæ, et voluptatibus dediti in extremo fine vitæ suæ pœnitentiam simul et reconciliationem communionis exposcunt. De his observatio prior, durior; posterior, interveniente misericordiâ, inclinatior est. Nam consuetudo prior tenuit ut concederetur eis Pœnitentia, sed communio negaretur. Nam cùm illis temporibus crebræ persecutiones essent, ne communionis concessa facilitas homines de reconciliatione securos non revocaret à lapsu, negata meritò communio est, concessâ Pœnitentiâ, ne totum penitùs negaretur, et duriorem remissionem fecit temporis ratio. Sed postquàm Dominus noster pacem Ecclesiis suis reddidit, jam depulso terrore, communionem dari abeuntibus placuit, et propter Domini misericordiam, quasi viaticum profecturis, ne Novatiani hæretici negantis veniam asperitatem et duritiam subsequi videamur. Tribuetur ergo cum Pœnitentiâ extrema communio, ut homines hujusmodi vel in supremis suis, permittente Salvatore nostro, à perpetuo exitio vindicentur.* Hæc Innocentius, ubi et

refert et approbat veterem usum negandi viaticum aliquibus peccatoribus etiam in fine vitæ pœnitentibus.

58. Ratio autem est, quia, licèt fideles debeant viaticum in mortis articulo accipere, ad hoc tamen non tenentur, nisi Ecclesia illud dederit, quæ in hujus Sacramenti administratione potestatem habet ad ea statuenda vel mutanda, salvâ Sacramenti substantiâ, quæ suscipientium utilitati et ipsius Sacramenti venerationi pro rerum, temporum et locorum varietate magis expedire judicârit, ut definitur in Tridentino, sess. 21, c. 2. Sicut ergo Ecclesia ob Sacramenti reverentiam permittit potiùs hominem absque viatico mori, quàm sacerdotem absque sacris vestibus celebrare ad Eucharistiam consecrandam pro illo infirmo, sic potest ob ejusdem Sacramenti reverentiam, et ad terrorem correctionemque perditorum hominum viatico privare aliquem, quando id judicaverit expedire.

59. Dixi tamen in conclusione, non repugnare, *quantùm est ex institutione hujus Sacramenti*, quòd lege ecclesiasticâ negaretur Indis etiam pœnitentibus viaticum justis de causis: nam, licèt id Sacramenti institutioni non repugnet, repugnare tamen potest ecclesiasticis decretis, quibus videtur in universum statutum esse quòd nulli, quantùmvis gravissimis sceleribus obnoxio, in mortis articulo communio negetur, si pœnitentiæ et compunctionis signa exhibuerit. Sic enim decernere videtur Innocentius I, in verbis supra adductis ex ejus epist. 3, et priùs universaliter statutum videtur in concilio Niceno, can. 13, ubi de pœnitentibus morituris dicitur: *De his qui ad exitum veniunt, etiam nunc lex antiqua regularisque servabitur, ita ut si quis egreditur è corpore, ultimo et necessario viatico minimè privetur. Quòd si desperatus et consecutus communionem, oblationisque particeps factus iterùm convaluerit, sit inter eos qui communionem orationis tantummodò consequuntur. Generaliter autem omni cuilibet in exitu posito, et poscenti sibi communionis gratiam tribui, episcopus probabiliter* (hoc est, ut alii vertunt, *cum examinatione, seu cum episcopi curâ, et probatione præcedente*) *ex oblatione dare debebit.* Unde in c. *Quæsitum*, 13, q. 2, id extenditur ad eos etiam qui propter sua delicta morte puniuntur. Et in cap. *Super eo*, de Hæreticis, in 6, ad hæreticos post abjurationem relapsos, et igni tradendos, quibus tamen si Eucharistiam petant, et eorum pœnitentia manifesta sit, negandum non esse respondet Alexander papa. Quibus decretis stantibus, difficile est quòd possint prælati inferiores legem condere, quâ aliquibus ob eorum peccata in mortis articulo communio denegetur.

60. Nec videtur satisfacere responsio quam indicat P. Acosta, loc. cit., c. 8, quòd scilicet adhuc relicta intelligatur episcopis et Ecclesiæ majoribus ea potestas, cùm in Lateranensi concilio tribuatur confessario facultas, ut si expedire judicaverit, differat et protrahat longiùs communionem paschalem debitam ex præcepto: hoc, inquam, non satisfacit; non enim arguitur benè à communione paschali ad viaticum in mortis articulo, ut si detur facultas differendi illam, detur etiam facultas omninò negandi istud; tum quia sunt diversa præcepta, et præceptum non negandi communionem ulli peccatori in mortis articulo, factum fuerat absque ullâ exceptione aut facultate arbitrandi, ut constat ex juribus citatis; quam facultas arbitrandi data confessario in concilio Lateranensi solùm debet intelligi circa communionem annuam, quæ sola ibi præcipitur; tum etiam quia cùm præceptum sumendi viatici juxta communiorem sententiam non sit ecclesiasticum, sed divinum, sicut Ecclesia noluit determinare tempus illius præcepti, sed communionis percipiendæ in vitâ, sic nec voluit dare facultatem confessario protrahendi aut arbitrandi circa illam communionem; non habemus ergo fundamentum sufficiens ad dicendum relictam fuisse adhuc episcopis potestatem negandi viaticum contra universales illas Ecclesiæ sanctiones, quibus nemini prorsùs negandum decernitur.

61. Cæterùm, quia leges illæ universales sunt meræ ecclesiasticæ, non video etiam cur repugnet de facto quòd aliquâ legitimâ et rationabili consuetudine possit aliquando contra illas præscribi, ut possit ex consuetudine legitimâ alicubi negari aliquibus, sicut posset, si prædictæ ecclesiasticæ sanctiones non exstarent. Hoc enim habent humanæ leges ut regulariter possint consuetudine contrariâ quæ cæteras habeat conditiones requisitas abrogari. Nunc autem loquimur solùm de possibili, nec volumus aut possumus definire an reverà ejusmodi legitima et rationabilis consuetudo intercesserit cum omnibus debitis conditionibus ad derogandum ecclesiasticis legibus universalibus in re tanti ponderis; præsertim cùm vix sit credibile, respectu tantæ multitudinis concurrere semper causas rationabiles ad negandum hoc Sacramentum in fine vitæ, quod universalis Ecclesia decreverat nemini prorsùs unquàm debere in illo necessitatis articulo denegari.

62. Addo tamen et dico ultimò non videri improbabile quòd, stantibus adhuc illis decretis de non negandâ Eucharistiâ in fine vitæ ulli peccatori pœnitenti, rationabiliter possit aliquibus negari propter peculiares circumstantias quæ fortassè apud Indos reperiri possunt. Potest enim contingere ut ex depravatâ vitâ hominis, ejusque inconstantiâ in bono ac levitate ingenitâ, prudentissimè judicetur, nunc etiam carere debito dolore et proposito, et tunc, licèt propter aliquale dubium adhiberi possit remedium necessarium absolutionis saltem sub conditione, si capax est ut subveniamus illi, si fortè subvenire possumus; in illo tamen dubio, imò præsumptione maximâ indignitatis, reverentia erga Sacramentum Eucharistiæ, quam summoperè observat Ecclesia, videtur exigere ne exponatur illi irreverentiæ, cùm non sit remedium necessarium ad salutem infirmi. Nam si periculum irreverentiæ corporalis, quando scilicet dubium est de vomitu, impedit ne homini justo et optimè disposito in fine vitæ tribuatur; quantò magis periculum ferè certum irreverentiæ spiritualis poterit sufficere ut non detur ejusmodi homini, propter vitandum periculum gravius irreverentiæ.

63. Neque hic casus, si occurreret, comprehensus videtur in decretis de non negandâ Eucharistiâ peccatoribus in fine vitæ : illa enim decreta loquuntur de peccatore verè pœnitente, et cujus pœnitentia sufficienter constet. Ideò enim in canone illo 13 concilii Nicæni exigitur ut cum examine episcopi concedatur communio, præcedente debitâ probatione ; et in dicto cap. *Super*, de Hæreticis, in 6, dicitur dandam esse hæretico relapso Eucharistiam, si manifesta sit ejus pœnitentia. Aliunde verò periculum illud fraudis et fictionis visa fuit causa urgens ad negandum viaticum patribus concilii Eliberini can. 3, cujus hæc sunt verba : *Item flamines, qui non immolaverunt, sed munus tantùm dederunt, eò quòd se à funestis abstinuerunt sacrificiis, placuit in fine eis præstare communionem, actâ tamen legitimâ pœnitentiâ. Item ipsi, si post pœnitentiam fuerint mœchati, placuit ulteriùs eis non esse dandam communionem, ne lusisse de dominicâ communione videantur.* Vides relapsis semel datam fuisse in fine vitæ, relapsis iterùm, post exactam pœnitentiam, non datam propter præsumptionem fictionis ; quantò magis de aliquibus Indis ea fictio timeri et præsumi potest, in quibus experientia totius vitæ ostendit nunquàm, etiam post confessionem peractam, abstinuisse ab ebrietate, superstitionibus, turpitudine et similibus, cùm neque in fine vitæ majora signa pœnitentiæ veræ in iis apparcant quàm in prioribus confessionibus exhiberent ?

64, 65. In hoc ergo morali periculo irreverentiæ non video quæ sit ex decretis ecclesiasticis obligatio dandi Eucharistiam. Ponamus enim aliquem depravatæ vitæ et corruptis moribus, adulterum, incestuosum, concubinâ domi habitâ, absque Sacramentorum usu per multos annos vixisse cum publico scandalo, subito autem morbo correptum et interrogatum an velit absolutionem, signum aliquod tenuissimum dedisse, dubium tamen, tum quia dubium est an sit compos suî, tum quia dubitatur an fuerit ille motus naturalis, an signum pœnitentiæ ; et quidem attentis circumstantiis ferè videri certum quòd non sit sufficienter dispositus, nec habeat veram pœnitentiam ; propter extremum tamen periculum, et illud qualecumque dubii vestigium detur illi sub conditione absolutio ; ideòne dignus censebitur cui detur Eucharistia cum tali tantoque periculo irreverentiæ ? Quid enim si ille hæreticus fuisset et hæresiarcha obstinatissimus ; daremus ne illi Eucharistiam propter illud qualecumque vestigium dubii de pœnitentiâ volitâ ? Certè non ita parùm Ecclesia curat de reverentiâ Christo debitâ in illo Sacramento. Absolutionem faciliùs impendimus cum quâlibet dubitationis umbrâ ; parùm enim refert quòd verba sub conditione proferantur quæ conditione non existente, Sacramentum non conficient, et alioquin extrema necessitas urget ad adhibenda remedia etiam cum spe illâ tenuissimâ. Christi verò majestas et tanti mysterii cultus cogit ad non temerè illud in sterquilinium projiciendum. Non ergo repugnat aliquem inveniri, cui, urgente jam exitu, absolutio sub conditione detur propter maximam necessitatem, et qualecumque dubium pœnitentiæ volitæ ; cui tamen Eucharistia propter indecentiam et irreverentiam dari non debeat. Hoc itaque quod de possibili statuimus, si de facto in aliquibus Indis poneretur, excusari posset parochorum severitas, eò quòd diuturna experientia de hominum levitate, incorrigibilitate, superstitione, ebrietate aliisque inveteratis vitiis reddat eos ferè certos de indispositione, vixque locum relinquat ad impertiendam absolutionem sub conditione, ut in tanto periculo nihil remedii intentatum relinquatur. An verò hæc excusatio ita universalis sit ut ad communem usum sufficiat, ipsi viderint ; videtur enim difficile quòd tot et tales circumstantiæ non solùm in uno aut alio sed in totâ ferè multitudine concurrant.

66. Concludo itaque Indorum parochos, ut muneri suo satisfaciant, optimè facturos, si quod attinet ad communionem annuam, regulam dicti concilii Limensis observent ; ut quos perspexerint hunc cibum ab aliis discernere, eumque devotè cupere et poscere, ad illum admittant, simulque pro debito suo omnes juxta captum eorum instruant, excitent, disponant ad notitiam et desiderium hujus Sacramenti. Quoad viaticum verò morientium, neminem credo debere excludi, nisi talis esset ingenii, de cujus capacitate ad cognoscendum hunc cibum dubitaretur ut minimum, vel certè de ejus indispositione talis esset præsumptio, quæ in irreverentiam redundaret hujus Sacramenti, si tribueretur juxta regulas supra positas. Caveant tamen ministri ne desidia ipsorum in instruendo et movendo ac excitando ad pietatem ac veram pœnitentiam moribundo, incapacitatis aut indispositionis quæ prætenditur causa sit.

67. Restat dubium de energumenis, de quibus olim varii usus fuerunt, et propter decentiam illis negabatur communio. Postea verò data fuit, ut constat ex Cassiano, collat. 7, c. 30, et Prospero, lib. 4 de Prædictionibus et Promissionibus, c. 6, et ex concilio Araus. I, can. 14. Quæ consuetudo approbatur à theologis, si cætera requisita adsint ; et traditur in Sacerdotali Romano antiquo, dummodò energumenus hoc Sacramentum devotè petat ; et tacitè videtur admitti in Rituali Romano novo Pauli V, dùm enumeratis aliis quibus Eucharistia non est danda, de energumenis nihil dicit. Circa antiquum verò usum videri potest P. Vasquez, disp. 212, c. 4, qui eum diligenter examinat et recenset.

DISPUTATIO XIV.

DE DISPOSITIONE SPIRITUALI PRÆREQUISITA AD EUCHARISTIAM.

Triplex est hæc dispositio, scilicet status gratiæ, devotio actualis, et confessio sacramentalis, de quibus singillatim dicemus.

SECTIO PRIMA.

Debere præcedere statum gratiæ ante communionem.

1. Conveniunt omnes Catholici contra hæreticos nostri temporis in hoc quòd ad dignam Eucharistiæ

sumptionem prærequiratur necessariò status gratiæ ; quod definitum est in Tridentino, sess. 13, c. 7, et latè probant Bellarm., lib. 4 de Euchar., c. 17 et sequentibus ; Suarez, disp. 66 , sect. 1; Vasquez, disp. 205, c. 1, et alii ; et constat clarè ex Pauli verbis, 1 ad Cor. 11 : *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibat ; qui enim manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini.* Et ex Clemente Rom., lib. 7 apost. Constit., c. 72, in fine. *Si quis,* inquit, *sanctus est, accedat ; si quis non est, curet ut fiat per pœnitentiam.* Quæ formula, paucis mutatis verbis, invenitur in ferè omnibus liturgiis antiquis, in quibus ante communionem præmonebantur dicendo : *Sancta sanctis ;* quorum verborum sensus esse non potest quem dicunt hæretici, scilicet ut excluderentur catechumeni, tum quia ii jam multò priùs exclusi erant ab ecclesiâ ante oblationem sacrificii et consecrationem ; tum etiam, quia ex verbis adductis Clementis constat eos solos dici non sanctos, qui nondùm per pœnitentiam fuerant justificati ; et ideò illis non Baptismus, sed Pœnitentia commendatur ut digni fiant et accedere possint ad Eucharistiam. Alia plura Patrum loca vide apud Bellarm. et alios supra citatos.

2. Ratio autem desumitur ex essentiâ hujus Sacramenti, quod cùm institutum sit per modum cibi et potûs , ordinatur ex suâ institutione et per se , non ad generandum aut vivificandum ; id enim cibo aut potui non competit ; sed ad nutriendum, atque ideò ex suâ institutione prærequirit in sumente vitam spiritualem ; alioquin redderetur falsa ejus significatio, quâ significatur augmentum vitæ per nutritionem spiritualem.

3. Hoc ergo supposito , dubitari potest primò an hæc obligatio sit tanta et tam stricta, ut in nullo unquàm casu liceat alicui hoc Sacramentum sumere cum conscientiâ peccati mortalis. Sic enim videtur affirmare P. Suarez , dictâ sect. 1. Contrarium tamen in aliquo casu fatetur P. Vasquez , disput. 207 , cap. 1, num. 3, ubi ait : *Si quis in altari recordetur alicujus peccati commissi post confessionem , cujus illùc usque nullam neque in universum habuisset contritionem , quia fortassis nunquàm putavit esse mortale ; tunc autem jam videt aut vehementer dubitat esse mortale ; ita posset temporis angustiis arctari aliisque necessariis ipsius sacrificii distrahi (quanquàm rarò id accidere potest) , ut nisi ab eo cessaret, nullo modo ad perfectam contritionem excitari posset ; ac proinde tunc ad Sacramentum in peccato illo mortali accedere , ad novum peccatum mortale ipsi non imputaretur ; quia hoc præceptum non obligat cum tanto dispendio ut debeat homo coram toto populo à sacrificio cum notâ sui honoris cessare potiùs quàm ad Sacramentum cum illo peccato accedere. Quemadmodùm etiam, si quis sciret se in mortali esse , et tamen necessarium esse ita subitò ministrare Baptismum parvulo propter instans periculum mortis , ut ad dolorem perfectum de illo peccato seipsum movere non posset, excusaretur ab irreverentiâ Sacramenti propter instans periculum parvuli et ut obligationi charitatis satisfaceret.* Hæc Vasquez , quæ mihi etiam probabilia videntur ; consequenter autem idem à fortiori videtur dicendum quando in subitâ hæreticorum vel paganorum irruptione periculum esset gravissimæ irreverentiæ Eucharistiæ inferendæ, et Catholicus in peccato existens non posset præ temporis angustiis disponere se per contritionem, aut occultare Sacramentum ; tunc enim propter ejusdem Sacramenti reverentiam, sicut posset ex omnium sententiâ non jejunus , sic etiam videtur quod posset in peccato existens Eucharistiam sumere ad vitandam ejus irreverentiam. Nec ex his colligi potest quòd possit etiam sacerdos ad vitandam infamiam celebrare in statu peccati, cujus antea recordatur ; nam tunc potest moraliter disponere se cum divinâ gratiâ , et elicere dolorem perfectum de peccato, vel certè in missæ discursu id præstare potest ; casus enim supra positi rarissimè possunt contingere.

4. Secundò dubitatur an sit gravius peccatum sumere Eucharistiam cum pluribus aut gravioribus peccatis quàm cum paucioribus aut levioribus mortalibus. Aliqui enim volunt peccata minùs gravia posse magis repugnare Eucharistiæ , v. g. , peccata carnalia magis quàm spiritualia. Tribuitur Alensi, 4 pag., quæst. 46, memb. 4 et 5. Qui modus dicendi posset apparenter confirmari ex eo quòd aliqua possunt esse peccata minùs gravia , quæ tamen magis adversentur significationi hujus Sacramenti, verbi gratiâ , peccata discordiæ, odium et similia quæ faciunt divisionem inter membra corporis mystici ; cùm autem hoc Sacramentum significet unitatem fidelium inter se , qui de uno eodemque pane participant , consequens est quòd ejusmodi peccata magis falsam reddant significationem Sacramenti , atque ideò magis gravem culpam sumptionem ipsius ; quia culpa hæc desumitur ex eo quòd reddatur falsa significatio Sacramenti per sumptionem indignam.

5. Aliunde posset aliquis contendere majorem aut minorem gravitatem peccatorum præcedentium parùm referre ad aggravandam vel minuendam culpam communionis indignæ ; nam culpa hæc consistit in eo quòd impediatur fructus et effectus Sacramenti : hic autem æquè impeditur per unum vel per plura peccata ; quolibet enim peccato aufertur gratia habitualis quæ prærequiritur ad fructum Eucharistiæ. Unde, sicut ad communionem requiritur jejunium naturale, et ideò parùm refert quòd unum ovum aut quinque comederis (per quodlibet enim aufertur omninò jejunium requisitum , et ideò non videtur aggravari peccatum ex pluribus ovis antea editis) , sic , cùm ad dignam communionem prærequiratur jejunium spirituale, seu puritas à peccato mortali , et hæc omninò tollatur quolibet peccato mortali, consequens videtur quòd pluralitas vel gravitas eorum parùm referat ad aggravandam culpam indignæ sumptionis.

6. Communis tamen et vera sententia affirmat aggravari hoc peccatum ex pluribus et gravioribus peccatis præcedentibus ; quod sumitur ex S. Thomâ , in præsenti, quæst. 80, art. 5, ad 2, quia nimirùm potis-

sima ratio malitiæ in sumptione indignâ consistit in eo quòd reddat falsam significationem præcipuam Sacramenti, quod significat nutritionem spiritualem; hæc autem redditur magis falsa in habente plura et graviora peccata; nam, sicut magis distat à vitâ spirituali qui mille peccatis mortalibus oppressus est quàm qui uno, ita longiùs abest à veritate signum quod significat illum hominem vivere et nutriri spiritualiter, quàm quod significat hoc ipsum de habente unum solum peccatum.

7. Unde ad rationes in contrarium adductas facilè respondetur. Ad primum: Peccata, verbi gratiâ, contra unionem et concordiam falsificant quidem hoc Sacramentum magis; non tamen circa significationem ejus potissimam, quæ est de augmento vitæ spiritualis, sed circa significationem aliquam accidentalem, et minùs principalem; atverò peccata graviora falsificant magis circa significationem potissimam et principaliorem, ut dictum est. In quo sensu S. Thomas, ubi supra, concedit peccata contra castitatem magis opponi secundùm quid perceptioni Eucharistiæ, quatenùs per ejusmodi peccata spiritus magis carni subjicitur, et ita impeditur fervor dilectionis quæ requiritur in hoc Sacramento. Simpliciter tamen magis opponuntur peccata graviora, quæ magis opponuntur charitati substantiali.

8. Objici solent verba quædam Paschasii abbatis, lib. de Corpore et Sanguine Domini, cap. 22, qui habetur in Bibliothecâ Patrum; ubi ex ritu veteris legis accingendi renes ad comedendum agnum, probat necessitatem maximam castitatis ad sumendam Eucharistiam his verbis: *Probet se unusquisque, et ut præcipitur, sic se agat. Renes vestros, inquit, accingetis, quia hæc sunt vitæ semina, quibus virgines generantur. Unde constat quòd nulli periculosiùs ea contingunt quàm luxuriosi et incesti. Propterea primum hoc loco et lex castitatis in renibus, quorum scrutator est Deus per seipsum, affigitur*, etc. In quibus verbis Paschasius videtur agnoscere graviorem culpam in communione cum peccato luxuriæ, quàm cum aliis peccatis etiam gravioribus.

9. P. Suarez dicit esse magis periculosam communionem illam propter majus periculum incidendi in pravam ac detestabilem consuetudinem et contemnendi paulatim. Cæterùm non ostendit nec videtur apparere istud majus periculum, cùm ille etiam qui communicat absque animo restituendi, vel celebrat absque animo recitandi officium, habeat simile periculum consuetudinis, et contemnendi. — P. Vasquez respondet illud intelligendum esse, non de majori periculo simpliciter, sed secundùm quid, quatenùs per peccata luxuriæ (ut dixit S. Thomas) spiritus magis subjicitur carni, et ita magis impeditur fervor dilectionis, qui requiritur in hoc sacramento; quia consideratio, quæ ad fervorem deberet excitare, magis impeditur.

10. Hæc etiam responsio non videtur esse juxta mentem Paschasii. Nam ex eo quòd peccata luxuriæ magis subjiciant spiritum carni, sequitur benè quòd magis impediant fervorem dilectionis, et per consequens dispositionem requisitam ad hoc Sacramentum, ut dixit S. Thomas, non tamen sequitur quòd ipsa communio sit magis periculosa, prout dixit Paschasius: nam carentia dilectionis Dei eadem est in luxurioso, quando communicat, et quando non communicat; nec ista carentia crescit ex communione; ergo non est magis periculum in communione cum peccato luxuriæ, quàm in communione cum aliis peccatis gravioribus: nam qui communicat etiam cum alio peccato graviori, certissimè caret tunc fervore dilectionis requisitæ. Unde ergo erit magis periculosa illa alia communio quàm ista, si utraque fit absque fervore dilectionis?

11. Dices majus periculum esse in communione cum peccato luxuriæ, quo efficacia Eucharistiæ magis impeditur; faciliùs enim Eucharistia excitaret alium peccatorem ad actum dilectionis quàm lascivum, eò quòd in isto spiritus sit magis gravatus et hebetatus ac subditus carni, atque ideò minùs aptus ut excitetur ad dilectionem Dei, ideò periculosius recipitur cum ejusmodi peccatis Eucharistia, quia nimirùm est minor spes sentiendi fructum Sacramenti.

12. Sed contra hoc est quòd si Eucharistia sumatur cum quolibet alio peccato mortali, Sacramentum nullum prorsùs effectum operatur in sumente; cùm enim non conferat gratiam habitualem, non confert etiam gratias actuales, auxilia aut inspirationes, quæ non conferuntur per Sacramenta, nisi mediâ gratiâ habituali, et in iis subjectis, quæ Sacramenta dignè suscipiunt; ergo non est minus periculum amittendi ejusmodi lumen et excitationes, quando suscipitur cum quolibet alio peccato mortali, quàm quando suscipitur cum peccato luxuriæ.

13. Posset aliquis dicere tantam esse hujus Sacramenti virtutem, ut tunc etiam quando indignè suscipitur, aliquando sui splendoris radius in peccatoris mentem diffundat, et eum ad dolorem excitet ac compunctionem. Quod videtur indicâsse Cyrillus Alex., lib. 9 in Joan., cap. 19, ubi dicit ideò diabolum vehementiùs Judam impulisse post Eucharistiam sumptam, ut celeriùs festinaret ad consummandam proditionem, quia nimirùm timuit ne fortassè Sacramenti virtute illuminatus ad pœnitentiam moveretur. *Nam etiam Judam*, inquit, *cùm post panem omninò separaverit, tum moram, tum benedictionis virtutem timens, ne scintillam in animo ejus accenderit, ac inde illuminaverit, et ad meliora retraxerit, magnâ præcipitem agit celeritate.* Hujus ergo emolumenti magis incapax est qui cum luxuriæ peccato communicat, propter majorem mentis hebetudinem ab ejusmodi peccatis contractam, ratione cujus difficiliùs potest divinas illustrationes percipere.

14. Adhuc tamen non videtur id satis juxta mentem Paschasii, qui non solùm dixit communionem cum peccato luxuriæ esse minùs utilem, sed dixit esse positivè magis periculosam, hoc est, magis noxiam quàm cum aliis peccatis. Esse enim periculosam significat per ipsam non solùm non afferri aliquod commodum

aut lucrum, quo caret ille etiam qui non communicat, sed incurri in aliquod malum novum in quod non incurreret homo, si modestè à communione abstineret; non est ergo periculosa communio ex eo solùm quòd non illuminetur homo per illam; nam minùs illuminaretur per illam si non communicaret; sed est periculosa eò quòd aliquod detrimentum aut supplicium afferat, quod non incurreret homo non communicando cum ejusmodi peccatis.

15. Quale autem sit istud malum et detrimentum speciale ejus qui cum luxuriæ peccatis accedit ad Eucharistiam, dici potest consistere in eo quòd in pœnam indignæ communionis privetur specialibus ac validioribus auxiliis divinis ad vincendas tentationes suæ carnis. Cùm enim Eucharistia specialiter conferat robur contra ejusmodi tentationes, et purificet ac castificet carnem dignè communicantis; hinc est ut ille qui Eucharistiam indignè tractat, justissimè privetur ejusmodi auxiliis extraordinariis, non solùm illis quæ intuitu ejusdem Eucharistiæ dignè susceptæ danda essent, sed etiam illis quæ aliunde ex suâ misericordiâ Deus peccatoribus ejusmodi in remedium propriæ fragilitatis largiri solet. Hoc enim modo solent puniri ii qui specialiter peccant contra aliqua remedia divina, ut quia in remedium ipsum peccârunt, morbum vehementiùs patiantur. Sic qui peccat contra ecclesiastica Sacramenta, justissimè in hoc ipso punitur, ut necessitatis tempore eorum opportunitatem non habeat. Item qui aliorum non miseretur, divinam etiam demeretur erga se misericordiam. Qui contra beatissimam Virginem blasphemus, et impius est, periculosiùs etiam peccat, quia Virginis intercessione aliis peccatoribus communi meritissimè privatur; dignus enim est ut absque specialibus illis auxiliis maneat qui contra remedia ipsa specialiter peccat. Hinc ergo oritur majus illud periculum communicantis indignè cum peccatis luxuriæ: peccat enim contra Sacramentum purissimum, quod in remedium ejusmodi tentationum Deus misericordissimè providit, et ideò meritò à Deo relinquitur sub gravissimis tentationibus propriæ carnis absque specialibus auxiliis quæ aliquando peccatoribus dari solent. Aliunde verò cùm ejusmodi peccata magis subjiciunt spiritum propriæ carni, ut dixit S. Thomas, et ideò magis indigeat ejusmodi peccator specialibus auxiliis ad ea superanda, hinc etiam fit ut majus sit periculum luxuriosi communicantis quàm alterius peccatoris, quia, licèt alius etiam peccator propter indignam communionem privetur specialibus et majoribus auxiliis ad resurgendum, poterit tamen faciliùs resurgere cum auxiliis ordinariis, quàm luxuriosus, cujus spiritus ita torpet propter carnis petulantiam, ut difficilè possit commoveri, nisi vehementioribus auxiliis, quæ tamen, ut diximus, in pœnam remedii contempti et sacrilegè accepti, meritò eidem negantur; et ideò dicitur quòd ejusmodi peccator periculosiùs accedit ad Eucharistiam. Quam rationem videtur indicâsse idem Paschasius in verbis relatis. *Quia hæc sunt*, inquit, *vitæ semina quibus virgines generantur;* quasi dicat quia hoc Sacramentum remedium speciale est ad castitatem servandam; inde fit ut qui sacrilegè illud tractat, maximum periculum incurrat in tam difficili bello succumbendi, ablatis sibi in pœnam specialibus subsidiis, sine quibus homo in suæ carnis potestatem sæpè traditus difficilè poterit ab eo torpore evigilare et resurgere. Fatemur ergo in aliquo sensu majus periculum communionis cum peccatis carnis; cæterùm major gravitas et malitia simpliciter et per se invenitur in communione cum gravioribus aut pluribus peccatis, eò quòd reddatur signum magis falsum; sicut qui dicit se nihil prorsùs comedisse, cùm reverà comederit lautè plura fercula, magis mentitur quàm qui comedit octo solùm, vel decem nuces, et dicit se nihil comedisse.

16. Unde ad rationem dubitandi supra positam constat malitiam hujus peccati non consistere solùm in impediendo fructum Sacramenti, sed etiam in falsificatione illius signi, quæ falsitas eò est major quò homo longiùs abest à vitâ spirituali quam Sacramenti susceptio significat præsupponi in suscipiente: sicut major est falsitas dicentis Parisios esse prope Romam, quàm id dicentis de Mediolano. Ad exemplum verò supra adductum de præcepto jejunii ante communionem, responderi potest inprimis non esse omninò simile, quia per plus cibi sumptum non redditur magis falsa significatio sacramentalis Eucharistiæ; sicut per plura aut graviora peccata, quibus homo separatus est à Deo. Deinde in rigore negari potest quòd non crescat gravitas peccati ex pluribus cibis ante Eucharistiam sumptis; quis enim dicat non magis peccare eum qui post prandium et potum lautum, quàm eum qui post unius amygdalæ esum communicat? Certè cùm jejunium illud præcipiatur ob reverentiam Eucharistiæ debitam, negari non potest crescere indecentiam et culpam cùm crescat irreverentia, quæ procul dubio major est in primo casu quàm in secundo, tum quia minùs aptus est homo ad spiritualem gustum percipiendum post multùm quàm post parùm cibi sumptum; tum etiam quia major irreverentia est quòd multi cibi quàm quòd pauci præcedant cibum Eucharisticum; sicut major irreverentia est quòd multi quàm quòd unus vel alius præcedant loco principem. Hæ autem sunt potissimæ rationes propter quas jejunium naturale præcipitur communicaturis, ut constat; ergo crescit irreverentia ex majori cibo præcedenti, licèt non sit necesse quantitatem cibi postea in confessione explicare, eò quòd vel non est circumstantia ita notabiliter aggravans, vel quia circumstantiæ aggravantes intra eamdem speciem non debent necessariò explicari.

17. Petes utrùm debeat explicari in confessione qualitas vel numerus peccatorum præcedentium, cum quorum conscientiâ aliquis indignè communicat. — Respondetur negativè, quia in confessione non debet necessariò explicari, nisi species et numerus peccatorum; qualitas autem diversa, vel numerus peccatorum præcedentium non facit quòd communio subsequens sit in se plura peccata, ut constat; nec quòd sit

specie diversa; omnia enim peccata opponuntur communioni sub eâdem ratione specificâ falsificandi signum sacramentale, et impediendi totum effectum Sacramenti. Quamvis ergo peccata illa debeant explicari secundùm species et numerum ad integram eorum confessionem, non tamen ad confessionem indignæ communionis ad quam sufficit dicere : Accepi Eucharistiam in statu peccati; sacerdos tamen debet dicere : Celebravi in statu peccati, quia non solùm peccavit recipiendo, sed etiam conficiendo Sacramentum in statu peccati, et utrumque debet explicare.

18. Dubitatur tertiò utrùm qui accipit Eucharistiam contra præceptum aliquod humanum, committat duo peccata, unum contra prohibitionem illam; alterum quatenùs communicat in peccato. P. Suarez, sect. 1, § *Dices ergo*, docet esse unum peccatum; explicandam tamen esse in confessione illam circumstantiam, quòd, v. g., cum excommunicatione acceperit Eucharistiam, quia notabiliter aggravat intra eamdem speciem. P. Vasquez, ubi supra, num. 5, quamvis non loquatur expressè de excommunicato, sed de eo cui prohibita est communio, dicit esse unicum peccatum, quia utrumque præceptum est ex eodem motivo religionis, cujus intuitu removeretur à legislatore humano ille ut indignus, ne reciperet Eucharistiam; plura autem præcepta non faciunt plura peccata, quando omnia sunt ex eodem motivo; unde consequenter ad sua principia infert non esse in confessione explicandam illam circumstantiam.

19. Hoc tamen non caret difficultate, quia, licèt verum sit præcepta quæ procedunt ex eodem motivo non multiplicare peccata aut malitias, in nostro tamen casu illæ prohibitiones non videntur esse adæquatè ex eodem omninò motivo. Nam etsi prohibitio superioris humani quâ excommunicatus non potest communicare, procedat ex eo motivo removendi indignum ab Eucharistiâ, ex quo etiam motivo lex naturalis vel divina prohibet communionem peccatori; cæterùm lex naturalis seu divina habet etiam aliud motivum, ut vidimus, ad prohibendam communionem in peccato, nempe ne reddatur falsa significatio Sacramenti, et ne Sacramentum fraudetur suo effectu propter incapacitatem subjecti; quod quidem motivum non habet præceptum humanum, ut constat in eo qui incurrit excommunicationem in statu gratiæ, prout contingere potest, si aliquis, v. g., mandavit famulo ut vulneraret vel occideret clericum, et ante executionem mandati doluit de peccato, et confessus est ac justificatus, non potuit tamen jam revocare mandatum; postea quando reipsà clericus occiditur, ipse incurrit censuram, cùm tamen tunc sit in statu gratiæ, et non poterit licitè communicare; cujus prohibitionis motivum non est tunc incapacitas subjecti ad recipiendum effectum Sacramenti, aut falsitas significationis sacramentalis. Quod idem contingit, quando excommunicatus bonâ fide confitetur peccata, et immemor excommunicationis non absolvitur à censuris, sed solùm à peccatis; tunc enim, secundùm veriorem sententiam, absolvitur validè à peccatis, et justificatur virtute Sacramenti; et tamen manet ligatus censurâ, ratione cujus non potest licitè communicare, si advertat, donec absolvatur à censurâ. Non ergo habet prohibitio humana idem omninò motivum quod habet lex divina vel naturalis prohibens communionem in peccato, atque ideò oportebit explicare utramque prohibitionem ad declarandam malitiam ortam ex diverso motivo.

20. Adhuc tamen quoad praxim existimo doctrinam illam veram esse, nec oportere explicare utrumque illud præceptum; quia, licèt præceptum humanum non habeat fortassè totum motivum quod habet præceptum divinum, hoc tamen habet totum motivum quod habet præceptum humanum, nempe removere ab hoc Sacramento indignos, ex quo motivo removentur ab Ecclesiâ excommunicati, etiam quando sunt in statu gratiæ, propter indignitatem aliquam præcedentem, licèt non sint nunc peccatores; sicut et removentur non jejuni propter eamdem reverentiam Sacramenti, licèt sint in gratiâ. Ille ergo qui explicat se accepisse Eucharistiam indignè seu in statu peccati, jam explicat sufficienter malitiam quæ sumitur etiam ex prohibitione Ecclesiæ, scilicet se peccâsse contra præceptum removens indignos ab hoc Sacramento, in quo motivo convenit utrumque præceptum.

21. Dices : Ergo saltem ille qui solùm diceret se cum excommunicatione accepisse Eucharistiam, non explicaret sufficienter totam malitiam, quia prohibitio Ecclesiæ, ut diximus, non habet totum motivum quod habet præceptum non communicandi in peccato, scilicet ne Sacramentum fraudetur suo effectu propter incapacitatem subjecti; et ne reddatur falsa ejus significatio, cùm posset excommunicatus esse in statu gratiæ, ut vidimus. — Respondeo negando sequelam; adhuc enim dicendo se cum excommunicatione accepisse Eucharistiam, explicaret sufficienter totam malitiam, quia explicaret etiam se non solùm cum excommunicatione, sed etiam cum peccato mortali communicâsse, atque ideò falsam et inutilem reddidisse sacramentalem significationem et efficaciam. Nam eo ipso quòd scienter cum excommunicatione volebat communicare contra Ecclesiæ prohibitionem, peccabat mortaliter, atque ideò jam communicabat in statu peccati contra præceptum naturale vel divinum. Imò, licèt non communicaret de facto, sed habuisset solùm voluntatem communicandi cum excommunicatione; si postea se de illâ voluntate accusaret, sufficienter explicaret totam malitiam communicandi in peccato, quia velle communicare cum excommunicatione est velle communicare cum peccato ad minus commisso in illâ voluntate præcedenti; unde, cùm communio cum excommunicatione non possit scienter fieri nisi cum peccato et in peccato; dicere se voluisse communicare cum excommunicatione, erit dicere se voluisse communicare in statu peccati. Manet ergo vera quoad praxim doctrina illorum auctorum.

SECTIO II.

Utrùm communicare cum peccato veniali sit peccatum saltem veniale; sicut communicare cum mortali est mortale.

22. Certum est apud omnes peccatum esse veniale, quando ipsamet communio ordinatur ad malum finem venialem, aut si esset contra aliquod præceptum obligans sub veniali. Certum etiam est, non impediri effectum gratiæ per peccatum veniale, etiamsi sit tale quod reddat malam venialiter ipsam sumptionem, ut cum communi probat Suarez, disp. 63, sect. 5; difficultas est quando peccatum veniale est habituale solùm, vel certè actuale concomitans, ut si quis, dùm recipit Sacramentum, actu cogitaret de dicendo aliquo mendacio, aut quid simile.

23. P. Suarez, disp. 66, sect. 1, cum aliis docet, si quis, quando recepit Eucharistiam, actu committat aliquod peccatum veniale; v. g., si actu sit in aliquâ vanâ cogitatione aut delectatione, et eâ ratione accedat distractus, et sine debitâ devotione et reverentiâ, esse peccatum veniale sic communicare. Deinde, si quis consuetudinem habeat committendi multa venialia, vel conscientiam sentit eorum multitudine oneratam, et ideò ad tractanda spiritualia indispositam et tepidam, non posse excusari à culpâ veniali, si sine ullo dolore aut proposito emendandi vitam ad Eucharistiam accedat. P. Vasquez, disp. 207, c. 2, in neutro casu dicit esse novum peccatum veniale accedere ad Eucharistiam, sive cum actuali peccato veniali, sive cum multitudine venialium habitualium; quia in neutro casu impeditur effectus præcipuus Eucharistiæ, qui est augmentum gratiæ sanctificantis; nec homo tenetur ad procurandum omnem effectum quem Eucharistia potest causare.

24. Ego distinguendum existimo. Et inprimis loquendo de peccato veniali actuali, fateor quidem non semper per illud reddi communionem ipsam malam aut peccaminosam : cum hoc tamen stat quòd sit specialis culpa venialis cum illo peccato actuali accedere ad communionem, vel (ut magis propriè loquamur) habere illum actum quando acceditur ad communionem. Prima pars probatur, quia, adhuc stante illo actu peccati concomitanti, accessus ad Eucharistiam potest esse in se honestus et sanctus, imò et obligatorius. Quid enim si sacerdos, dùm celebrat, in ipsâ communione sentiret se distractum ad vanas cogitationes, ideòne deberet omittere communionem aut differre et interrumpere cum populi scandalo, et contra reverentiam sacrificii, donec colligeret mentem, et disponeret se meliùs? Imò potest et debet sacrificium continuare; peccat quidem in illâ distractione aut cogitatione; non tamen peccat in continuatione sacrificii ex suppositione illius distractionis. Sicut qui canit ex debito in choro et advertit se esse distractum distractione levi et veniali, non debet eo ipso interrumpere cantum, sed debet omninò progredi, ita ut peccet quidem habendo distractionem, ipsa tamen recitatio seu continuatio non sit novum peccatum, sed potiùs actio debita et honesta.

25. Ex quo exemplo probari potest secunda pars assertionis, quia nimirùm distractio illa non solùm est culpabilis ex proprio objecto, v. g., quia est auditio detractionis levis, quam socius fortè suggerit; sed etiam fit culpabilis propter circumstantiam recitationis officii; atque ideò etiamsi ex se esset circa materiam indifferentem, esset tamen peccatum propter illam circumstantiam, quatenùs impedit attentionem debitam orationi vocali; oportet tamen distinguere: non enim peccat homo quia cantat aut recitat, sed quia audit et attendit ad illa alia tunc quando recitat; quæ distractio est culpa specialis contra religionem; unde fieri potest quòd actu mereatur per ipsam voluntatem cantandi aut recitandi juxta debitum suum, quæ voluntas est bona, et simul peccet et demereatur per voluntatem concomitantem habendi distractionem eo tempore, quæ voluntas est mala. Sic in nostro casu, qui accipit Eucharistiam cum peccato actuali veniali, habet duos actus : alterum accipiendi Eucharistiam, qui potest esse bonus et debitus; alterum habendi distractionem et indevotionem actualem per illud actuale peccatum; et hæc voluntas potest esse mala, non solùm ex proprio objecto, quatenùs est peccatum actuale inanis gloriæ, verbi gratiâ, vel propositum mentiendi, sed etiam malitia contra religionem, quatenùs est irreverentia contra Sacramentum quod actu suscipitur; atque ideò verum erit in hoc casu quod dicebat P. Suarez, committi novum peccatum aut novam malitiam præter peccatum aut malitiam inanis gloriæ aut mendacii; quæ malitia dari potest, etiamsi ille actus concomitans ex proprio objecto non esset culpabilis, ut si quis attenderet tunc ad sermones indifferentes; adhuc enim peccaret, non quia acciperet Eucharistiam, sed quia attenderet tunc ad alia, quod fieri non potest absque irreverentiâ aliquâ contra dignitatem tanti Sacramenti. Negari autem non potest esse æquè et fortè magis contra Sacramenti reverentiam actu non solùm cogitare, sed etiam affici et amplecti objectum turpe dùm actu recipitur Sacramentum; ergo licèt ipsa receptio Sacramenti non sit peccaminosa, illa tamen irreverentia quando Sacramentum recipitur, habebit specialem malitiam venialem, quam non haberet si non concurreret cum receptione Sacramenti.

26. Dixi tamen *non semper* per peccatum veniale actuale concomitans reddi malam et peccaminosam ipsam communionem : non enim nego aliquando posse refundi malitiam venialem in ipsum actum communicandi. Quod dupliciter potest contingere : primò, si voluntas interior sit una et eadem, quâ homo vult utrumque conjungere, scilicet communionem et distractionem, aut aliud peccatum veniale; cùm enim illa conjunctio sit mala, saltem ex parte unius extremi, consequens est ut voluntas illa, quæ vult utrumque extremum, sit mala malitia proveniens ex parte unius objecti; quod sufficit ad hoc ut tota voluntas sit mala; nam malum ex quocumque defectu, et per consequens actus externus communionis, qui procedit ex illâ voluntate malâ, erit etiam malus, cùm nullam aliam

habeat bonitatem, aut malitiam formalem actio externa nisi quam accipit denominativè ab actu interno à quo procedit.

27. Secundò potest communio reddi mala ex concomitantiâ peccati venialis actualis; quia, licèt aliquando non debeat homo cessare ab aliquâ actione propter peccatum concomitans, imò expediat progredi, ut in exemplis adductis sacerdotis celebrantis, aut canonici cantantis in choro, aliquando tamen meliùs erit cessare propter reverentiam debitam actioni sacræ. Negari enim non potest quòd res sacræ propter suam dignitatem exigant peculiarem reverentiam in earum usu aut receptione; unde ad ipsas preces sacras recitandas, et loquendum cum Deo exigitur aliqualis præparatio, quâ cor avocetur ab externis, et mens elevetur ad Deum; quare qui se experitur nimis distractum ad aliquid externum, vel passione perturbatum, deberet se priùs, si posset, ad semetipsum revocare, et sedare animum, antequàm divinas preces aut functiones inchoaret. Quantò magis præparatio aliqua necessaria est ad divinissimam Eucharistiam suscipiendam! Quis enim excusabit ab omni culpâ eum qui à ludo surgeret immediatè, ut Eucharistiam susciperet, et statim ad ludum rediret?

28, 29. Requiritur ergo non solùm ex consilio, sed etiam ex præcepto saltem sub veniali, aliqua præparatio propter reverentiam debitam tanto Sacramento, cui reverentiæ adversatur modus ille accedendi absque ullâ devotione, aut præparatione: sicut si non flexis genibus, nec capitè discooperto, sed ambulando et absque externâ modestiâ vellet aliquis communicare. In quibus casibus non solùm est culpabilis defectus ille reverentiæ et dispositionis debitæ, sed etiam ipsemet accessus ad Eucharistiam: nam supposito defectu illo dispositionis, debet homo differre aliquantulùm, et expectare paulisper, ut interim procuret debitam dispositionem. Neque enim sufficit quòd homo sit absque conscientiâ peccati mortalis, atque ideò Sacramentum possit conferre effectum gratiæ, ut ejus susceptio sit simpliciter bona et honesta hìc et nunc: nam si quis quotidiè et singulis diei horis ter aut quater Eucharistiam acciperet, seclusâ etiam prohibitione Ecclesiæ communicandi bis eâdem die, frequentia illa irreverentiam procul dubio contineret: fatendum ergo est aliquando susceptionem ipsam Sacramenti posse esse peccatum veniale propter defectum debitæ reverentiæ. Supposito igitur quòd aliqua peculiaris reverentia et dispositio sit debita sub veniali, ita ut, eâ deficiente, non solùm defectus dispositionis culpa sit, sed etiam ipsa susceptio Sacramenti; hoc, inquam, supposito, verisimile est pertinere etiam ad reverentiam debitam ut homo non sit actualiter peccans quando accipit hoc Sacramentum, ita ut etiam ipsa susceptio Sacramenti in eâ circumstantiâ sit culpabilis; debuisset enim, si commodè potest, differri, donec anima quiesceret, et cessaret ab eo peccato actuali. Si teneatur enim homo, quando distractus est ad res profanas, exspectare paulisper, donec mentem ab iis cogitationibus abstrahat, ut cum reverentiâ debitâ communicet; quantò magis id debet facere, quando anima actu occupatur amore objecti illiciti, quod genus distractionis majorem irreverentiam afferre videtur!

30. Hinc jam colligi potest quid dicendum sit de accedente cum peccatis venialibus habitualibus; de quo similiter existimo inprimis non semper peccare per ipsam susceptionem Sacramenti. Continget enim non posse absque peccato vel incommodo gravi differri communionem, ut si ex præcepto debeat celebrare, aut communicare, vel absque notâ non possit relinquere aut differre communionem; tunc enim licèt esset novum peccatum non procurare veniam illorum peccatorum per contritionem aut confessionem, ut cum debitâ reverentiâ accederet ad Eucharistiam, non tamen erit novum peccatum ipsa susceptio Eucharistiæ, ut probavimus de habente peccatum veniale actuale.

31. Aliquando verò erit peccaminosa venialiter ipsamet communio propter irreverentiam et indispositionem cum quâ fit; nam sicut est obligatio sub veniali non accedendi absque aliquâ præparatione, dispositione ac devotione; sic à fortiori videtur esse obligatio sub veniali procurandi aliquam puritatem, et auferendi sordes etiam leves, quæ nimiùm maculatam reddunt animam; ad quod significandum Christus videtur lavisse discipulorum pedes, antequàm Eucharistiam illis daret. Nam, licèt illi mundi essent (hoc est, à maculâ gravi), qui tamen mundus est, indiget adhuc ut pedes lavet, hoc est, affectus qui ex terreno pulvere aliquantulùm sordere solent. Debet ergo homo sub mortali afferre vestem nuptialem; debet autem sub veniali curare ut vestis illa sordida non sit, sed munda ac nitida; aliqua enim irreverentia est, licèt non gravis, cum veste etiam nuptiali sordidâ et fœtidâ accedere, qualis est in eo qui multitudine venialium sordescit. Ad hoc probandum affert Suarez Anselmum et Augustinum, seu Gennadium, quorum tamen verba alium debent habere sensum, vel ab omnibus rejici, ut benè probat P. Vasquez, illo cap. 2.

32. Urget tamen idem Vasquez, ex nostrâ sententiâ sequi quòd peccet etiam ille qui cum paucioribus venialibus accedit: deberet enim lavari et mundari à sordibus illis. — Respondeo negando sequelam: hæc enim obligatio procurandi munditiem et puritatem ante Eucharistiam, intelligi debet moraliter, hoc est, juxta capacitatem, statum, conditionem et profectum singulorum; nam sicut in convivio humano major mundities et nitor in vestibus et manibus exigitur ab homine nobili et ingenuo, quàm à rustico, agricolâ et operario, qui solùm debent procurare munditiam conditioni ac statui suo proportionatam; sic in convivio eucharistico major puritas et mundities exigitur ab homine religioso, aut perfectionis statum habente, quàm ab homine laico, negotiis et curis secularibus implicato. Unde non potest regula universalis in hoc puncto tradi, in aliquibus enim erit irreverentia culpabilis, si accedant cum viginti, v. g., venialibus, aut cum tali specie venialium; in

alio autem illa non erit irreverentia culpabilis. Sicut ad hoc etiam Sacramentum reverenter suscipiendum requiritur præparatio et dispositio aliqua, et post communionem aliqua etiam gratiarum actio, quæ tamen non in eâdem mensurâ ab omnibus exiguntur, sed juxta singulorum conditionem et capacitatem; quis enim à puero vel rustico requirat eamdem præparationem et orationem ante et post communionem ipsam, quàm ab homine religioso vel monacho contemplationi dedito? Certè præparatio quæ illi sufficit huic non sufficeret, ut excusaretur ab omni culpâ et irreverentiâ. Sic enim legimus sanctum Romualdum monachos qui inter orandum dormirent, solitum esse illâ die communione privare ut indignos; cùm tamen ab homine rustico non solùm vigilantiam, sed nec orationem præviam semper possimus exigere. Similiter ergo de puritate et munditie à venialibus dicendum videtur non posse eamdem regulam omnibus præscribi, sed singulos pro perfectione sui statûs et majori lumine debere magis procurare puritatem ad hoc Sacramentum reverenter suscipiendum, ut et *qui justus est, justificetur adhuc, et sanctus sanctificetur adhuc*, Apocal. 22.

33. Restat tamen adhuc difficultas aliqua contra præcipuam conclusionem in quâ omnes conveniunt, quòd scilicet non sit peccatum mortale accipere Eucharistiam cum uno vel pluribus etiam venialibus; contra hoc enim videtur procedere ratio illa communis quâ probari solet culpa mortalis in eo qui recipit aliquod Sacramentum indignè, ex eo quòd privat Sacramentum suo effectu, et reddit falsam ejus significationem, cùm Sacramentum ex se significet gratiam in suscipiente, et tamen propter obicem gratia non conferatur. Hæc autem ratio videtur etiam procedere in nostro casu: nam Eucharistia ex suâ institutione vim habet et efficaciam ad tollenda venialia, ut supra vidimus; ergo significat eum effectum; non potest enim causare effectum quem non significet, cùm non causet nisi per modum Sacramenti, hoc est, ut signum practicum. Si ergo propter obicem indispositionis non potest tollere peccata venialia, falsificabitur ejus significatio ex hâc parte; et per consequens, qui hoc facit non excusabitur à culpâ gravi: non solùm enim in re gravi, sed etiam in levi videtur esse gravis irreverentia reddere falsam significationem Sacramenti, quod est signum divinum; sicut ille etiam qui adducit Deum in testem rei levis falsæ medio jurejurando, peccat graviter contra veracitatem Dei, à quo non solùm mendacium grave, sed etiam leve longissimè distat.

34. Respondetur reverà in neutro casu Deum aut Sacramentum ipsum significare aliquid falsum; nam Sacramenta non habent ex institutione divinâ omninò absolutè semper significare gratiam, sed in talibus solùm circumstantiis, quando non est obex. Ideò autem peccat graviter, qui indignè illa suscipit, quia utitur signo illo quod Deus instituit ad operandum et significandum; atque adeò voluit, ne usurparetur nisi tunc quando posset absolutè operari et significare; hoc, inquam, signo utitur homo ille, quando non potest operari nec significare absolutè gratiam, et in hoc sensu videtur reddere falsam ejus significationem, quatenùs usurpando illud signum videtur denotare quòd Deus per illud hìc et nunc non potest verè significare. Hæc autem ratio non procedit in habente peccata venialia; nam, licèt effectus remissionis eorum non ponatur propter obicem, seu quia non sunt retractata, non ideò erit Sacramentum signum falsum, non solùm reipsà, ut constat ex dictis (cùm eum effectum non semper significet absolutè, sed solùm quando poni potest), sed neque in apparentiâ; neque enim eodem modo institutum est à Deo ad hunc effectum significandum, sicut ad significandam gratiam; ad hanc enim institutum est primariò, ad alios verò effectus, qui sunt quasi consequentes, institutum est secundariò. Unde sicut principaliter institutum est ad causandam gratiam, et consequenter ad causandam majorem vel minorem juxta dispositionem recipientis, et ideò non falsificatur significatio ex indispositione ad majorem gratiam; sic nec falsificatur ex obice ad remissionem venialium, quia Sacramenti essentia consistit in significatione gratiæ, reliqua non tam pertinent ad essentiam quàm ad integritatem et perfectionem majorem; ideò est major obligatio non ponendi obicem significationi et productioni gratiæ, quàm tollendi obicem ad alios effectus, quos Sacramentum consequenter causare posset.

SECTIO III.

Utrùm ad effectum Eucharistiæ requiratur actualis devotio in communicante.

35. Affirmârunt aliqui ex antiquioribus: Alexand., Antonin., Sylvester, Durandus, Paludan., Cajetanus; quos refert Vasquez in præsenti, disp. 206 c. 1, quam sententiam indicâsse videtur S. Thomas in 4, dist. 12, quæst. 2, art. 1, quæstiunc. 3; et magnà ex parte amplectitur Petr. de Soto in lib. de Institut. sacerdotum, lect. 12, de Eucharistiâ.

36. Contraria sententia communis est jam in scholâ, et omninò vera; quam, explicatâ vel mutatâ priori sententiâ, docuit expressè S. Thomas in præsenti, q. 79, art. 8, in corp., et ad 1; et eamdem sequuntur Thomistæ recentiores, Dominicus Soto, in 4, d. 11, q. 2, art. 8; Ledesma, 1, p. 4, q. 20, art. 1, dub. 4, et art. 8, dub. 1; Didacus Nunnus, in præsenti, dictâ q. 79, art. 8; Franc. Sylvius, ibidem, eodem art. 8; Suarez et Vasquez, ibi, et alii omnes; qui fatentur quidem, per actualem devotionem meliùs disponi hominem, atque adeò majorem gratiam et uberiorem effectum Sacramenti accipere; absque eâ tamen devotione actuali, dùm homo sit in statu gratiæ, dari augmentum ejusdem gratiæ ex opere operato virtute Sacramenti.

37. Probatur primò, quia Tridentinum, sess. 13, c. 3, ex Paulo solùm exigit tanquàm dispositionem necessariam ad hoc Sacramentum suscipiendum, probationem, quâ homo se probat, et invenit absque conscientiâ peccati mortalis; quam probationem declarat

idem concilium ex mente totius Ecclesiæ fieri debere per confessionem sacramentalem; quâ dispositione positâ, Paulus permittit *edere de pane illo, et de calice illo bibere;* non ergo requiritur necessariò alia dispositio: alioquin manca et mutila fuisset doctrina Pauli et concilii non explicando illam aliam dispositionem necessariam.

38. Secundò probari solet ex usu antiquo dandi hoc Sacramentum parvulis, ex quo constat eos esse capaces recipiendi effectum Sacramenti absque propriâ devotione; alioquin non posset eis licitè dari, ut supra probatum est; ergo ad effectum hujus Sacramenti non est necessaria dispositio devotionis actualis. Hoc tamen argumentum posset utcumque solvi: nam sicut in parvulis non requiritur intentio aut voluntas propria ad recipiendum fructum hujus Sacramenti, et tamen in adultis ejusmodi voluntas est omninò necessaria, sic dici possit in adultis esse necessariam dispositionem per devotionem propriam, licèt in parvulis non exigatur, quia non sunt capaces illam habendi.

39. Adhuc tamen urgeri potest in phreneticis et amentibus, qui priùs habuerunt usum rationis, et in quibus prærequiritur voluntas propria præcedens, et tamen non requiritur devotio actualis; ergo eodem modo sufficiet in eo qui est compos mentis, licèt in ipso actu communionis distractus sit et non advertat; tam enim inadvertentia quàm amentia excusat à defectu actualis devotionis et attentionis præsentis. Unde sumi potest ratio efficax, quia magis necessariò videtur exigi in adulto voluntas et intentio suscipiendi Sacramentum ad consequendum Sacramenti fructum, quàm devotio aut attentio. Intentio autem et voluntas non exigitur actu existens, sed sufficit præterita non revocata, ut constat in eo qui incidit in amentiam; ergo sufficit etiam devotio præterita non retractata.

40. Confirmatur primò ab exemplo aliorum Sacramentorum, ad quorum effectum non requiritur devotio illa actualis, ut constat in Baptismo, Confirmatione, Ordine, etc. Cur ergo in unâ Eucharistiâ illud requisitum adeò difficilè fingendum est? Confirmatur secundò, quia magis necessariæ sunt partes Sacramentorum ad eorum effectum, quàm actualis devotio; et tamen partes ipsæ non exiguntur actu præsentes, quando accipiendus est effectus, sed sufficit fuisse præteritas cum morali connexione; ut constat in confessione et dolore, quæ sunt partes Sacramenti Pœnitentiæ, et non sunt actu præsentes, quando datur absolutio, et confertur effectus; sed sufficit illa connexio moralis, ut concurrant nunc ad effectum; ergo multò magis sufficiet devotio præterita, quam habuit aliquis dùm priùs desideravit accedere ad hoc Sacramentum: quid enim aliud est devotio nisi affectus erga Sacramentum, et fames illius cibi? Hæc autem semper intervenit, quoties adultus voluntariè accipit Eucharistiam, cùm semper debeat præcedere voluntas illam suscipiendi, quæ voluntas perseverat moraliter, quamdiù non revocatur; imò non solùm moraliter, sed virtualiter etiam perseverat ferè semper, quia de facto influit et causat sumptionem Eucharistiæ, atque adeò debet intervenire aliquis actus tenuissimus ortus ex memoriâ præcedentis voluntatis, à quo dirigatur et excitetur potentia externa ad operationem suscipiendi Eucharistiam; unde semper debet intervenire aliqua devotio saltem virtualis, quæ sicut sufficit in aliis Sacramentis ad eorum effectum non est cur non sufficiat ad effectum Eucharistiæ.

41. Confirmatur tertiò, quia hoc ipsum Sacramentum consideratum in ratione sacrificii non requirit necessariò aliud genus devotionis actualis, non solùm ad suî valorem, sed etiam ad suos effectus conferendos. Nemo enim dicet missam non causare suum effectum, nec habere valorem in eo pro quo offertur, quando in ipso tempore actualis oblationis sacerdos distractus est aut sine actuali devotione; cur ergo in ratione Sacramenti exiget necessariò illam conditionem ad suum effectum? Nec dicas in ratione sacrificii offerri etiam à Christo, qui semper habet actualem devotionem, et ideò semper operatur suum effectum; hoc, inquam, non satisfacit, quia etiam in ratione Sacramenti habet suam efficaciam ab eodem Christo, qui per Sacramenta operatur et applicat sua merita; imò magis videtur pendere in ratione Sacramenti à solo Christo, quàm in ratione sacrificii; nam sacrificium ita offertur à Christo, ut etiam verè et propriè offeratur à nobis, qui in eo offerendo exercemus munus sacerdotale; et ideò est sacrificium et oblatio non solùm Christi, sed nostra; atverò ut Sacramentum non est nisi solius Christi, qui per illud significat et operatur gratiam; ergo multò magis poterit operari suum effectum sacramentalem independenter à devotione actuali suscipientis; nam licèt exigat ex parte suscipientis dispositionem aliquam, scilicet gratiam habitualem, hanc etiam exigit in ratione sacrificii in eo pro quo offertur, ut operetur suum effectum remissionis pœnæ; et tamen non exigit illam aliam dispositionem actualis devotionis; ergo nec in ratione Sacramenti id fingi debet.

42. Confirmatur quartò exemplo martyrii, cui juxta communem sententiam annexa est collatio primæ gratiæ ex opere operato, quando præcedit saltem attritio de peccatis; hic autem effectus confertur, etiamsi tunc adsit actualis distractio, ut si martyr in mare projectus totus sit in hoc ut natando perveniat ad littus aut aliâ cogitatione occupetur; multò ergo minùs requiritur illa conditio devotionis actualis, ut necessaria ad effectum Eucharistiæ; minùs enim confert ex suo ad gratiam, qui accipit Eucharistiam, quàm qui patitur martyrium; quod sanè, licèt afferat gratiam ultra meritum condignum, fundatur tamen in operatione honestâ ipsius patientis; quare magis videretur exigenda ejus devotio.

43. Tertiò probatur quia si defectus devotionis præsentis impediret effectum omnem et omne augmentum gratiæ, sequeretur debere sub mortali hominem procurare devotionem actualem; debemus enim sub

mortali procurare ne Sacramenta priventur omninò suo effectu principali, et ad hunc finem debemus sub mortali tollere obicem; obex autem est ille qui obest ne Sacramentum operetur suum effectum; ideò enim S. Thomas supra, q. 69, art. 9, ad 3, dicit solum peccatum mortale esse obicem effectui Baptismi, quia solus affectus circa mortale adversatur gratiæ, quæ est effectus Baptismi; pro eodem ergo usurpat obicem et id quod adversatur seu impedit effectum Sacramenti. Unde cùm indevotio actualis juxta sententiam illam impediat effectum Sacramenti Eucharistiæ, fatendum est illam esse obicem, et per consequens esse obligationem sub mortali procurandi devotionem actualem, ne Sacramentum careat suo effectu; quod tamen est contra omnium fidelium existimationem.

44. Quartò probatur, quia ejusmodi necessitas, cùm pendeat ex liberâ voluntate Christi, non est ponenda absque fundamento sufficienti; cùm tamen nullum sit, ut constat ex solutione eorum quæ adversarii afferunt. Duo sunt præcipua : primum ab experientiâ; videmus enim sacerdotes multos quotidiè accipientes hoc Sacramentum, parùm tamen in spiritu proficere; quod non posset contingere si semper acciperent gratiæ augmentum; nam gratia et charitas intensa non est otiosa, sed ad magna facienda et patienda movet. Fatendum ergo est eos ob defectum devotionis privari sæpè fructu Sacramenti.

45. Hoc argumentum retorqueri potest multipliciter : primò, quia si illi sacerdotes sunt in statu gratiæ, ut supponitur, negari non potest quin accipiant quotidiè magnum gratiæ augmentum ex opere operantis per actus bonos, eos saltem quibus legem observant dùm recitant officium, jejunant, solvunt debita, observant regulas ecclesiasticas in ipsâ celebratione, et alia similia, quæ non sunt necessaria ad finem humanum, sed ad obedientiam et observantiam legis, et per consequens sunt actus meritorii, et augent gratiam; et tamen ex hoc continuo gratiæ augmento non apparet major fervor aut studium perfectionis christianæ. Secundò, iidem sacerdotes in eo statu frequenter accipiunt Sacramentum Pœnitentiæ, in quo non potest dici requiri necessariò devotionem actualem ad habendum effectum gratiæ habitualis ex vi absolutionis sacramentalis; et tamen neque hoc augmentum gratiæ apparet in fervore illo et ejus augmento. Tertiò, licèt ii frequenter celebrantes non habeant actum magnæ devotionis, quando suscipiunt Sacramentum, aliquam tamen devotionem semper aut ferè semper videntur habere; neque enim ad effectum Sacramenti petunt adversarii intensissimum actum devotionis, sed aliquem, qualem frequentiùs videntur illi sacerdotes habere, si in gratiâ sunt; tunc enim ex corde dicunt : *Domine, non sum dignus*, etc., et petunt à Christo salutem animarum suarum; præsertim cùm in sententiâ Cajetani sufficiat si illa devotio sit intra tempus totum, quo Christus est in stomacho sub speciebus; quo tempore difficile est non exerceri à sacerdote aliquem devotionis actum, saltem dùm dicit orationes post communionem, quæ ad hoc ipsum ordinantur, vel postea, quando gratias agit post missam; unde ferè nunquàm impedietur omninò effectus Sacramenti ob defectum alicujus devotionis; atque ideò restat eadem difficultas in contrariâ sententiâ, quomodò tantum augmentum gratiæ et charitatis ex quotidianâ communione non appareat in charitatis fervore et operatione.

46. Ad argumentum ergo responderi solet communiter illud augmentum gratiæ et charitatis, licèt magnum sit, non tamen debere experientiâ cognosci, quia virtutes infusæ per se loquendo nec mortificant passiones, nec excludunt habitus vitiorum; addit Vasquez, num. 18, quòd ii habitus non præstant facilitatem ad operandum, sicut præstant habitus acquisiti; ideò non experimur eorum augmentum.

47. Sed contra hoc videtur adhuc urgeri posse; nam, licèt habitus infusi secundùm se non dent immediatè facilitatem, gratia tamen sacramentalis et habitus in Sacramento infusi afferunt secum auxilia actualia debita ex vi Sacramenti suscepti ad meliùs et faciliùs operandum; ergo quò major fit gratia habitualis in Eucharistiâ collata, eò majus est jus ad auxilia; et ideò hic cibus roborat et confortat animam sumentis, quia confert illi majores vires, hoc est, robustiora auxilia ad benè operandum : hæc autem major fortitudo et majus robur deberet experientiâ cognosci, non minùs quàm habitus acquisiti; ergo arguitur benè à negatione experientiæ ad negationem augmenti.

48, 49. Addere ergo possumus, inprimis, si homo ille in gratiâ diù perseverat absque mortali peccato, hunc ipsum esse non exiguum fructum frequentis communionis, sine quâ faciliùs laberetur homo, ut fatetur Bernardus, serm. in Cœnâ Domini, de Baptismo et de Sacramento altaris, his verbis : *Sed quis poterit tam efferos motus frangere? quis pruritum ulceris hujus ferre queat? Confidite quia et in hoc gratia subvenit; et ut securi sitis, Sacramenti dominici corporis et sanguinis pretiosi investituram habetis. Duo enim illud Sacramentum operatur in nobis; ut videlicet et sensum minuat in minimis, et in gravioribus peccatis tollat omninò consensum. Si quis vestrùm non tam sæpemodò, non tam acerbos sentit iracundiæ motus, invidiæ, luxuriæ, aut cæterorum hujusmodi; gratias agat corpori et sanguini Domini; quoniam virtus Sacramenti operatur in eo.* Et quidem efficaciam gratiæ sacramentalis aliquando esse otiosam vel occultam ex defectu materiæ, apparuit seculo præcedenti, quando rebellantibus Granatensibus Mauris contra regem Catholicum, visa est præter spem heroïca constantia in sacerdotibus christianis ad crudelissima tormenta perferenda; quem frequentis communionis fructum fuisse creditum est. Quòd si efficacia illa non ita apparet in profectu ad perfectionem acquirendam, non tam oritur ex defectu gratiæ quàm ex multitudine impedimentorum. Obruitur enim et suffocatur semen cœleste à sollicitudinibus, negotiis, curis, tentationibus vitæ secularis, quarum importuni clamores impe-

dium ne percipiatur tenuis sibilus inspirationis divinæ ad majora et sublimiora vocantis. Denique cùm hoc Sacramentum institutum fuerit per modum cibi, atque adeò ex suâ institutione habeat quòd non semel, sed sæpiùs instar cibi accipiendum sit, non est credendum quòd æquè efficaciter influat auxilia et vires in longum tempus, sicut in tempus proximum. Alioquin non posset qui rarò accedit ad hanc mensam dicere cum veritate : *Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum*, si æquè robustus esset post annum ac ipsâ die communionis. Non est ergo necesse quòd qui sæpiùs accepit Eucharistiam hoc anno, hodiè debeat experiri vires et auxilia singularum communionum præcedentium, sicut vires communionis hodiernæ vel hesternæ. Nec potest dici quòd non experiatur fructum communionis ultimæ, cùm ejus virtute conservetur in vitâ spirituali absque novo peccato mortali usque ad communionem sequentem. Qui fructus non est exiguus, ut dicebam, attentâ imperfectione dispositionis quâ homo accessit ad Sacramentum.

50. Secundum argumentum principale Cajetani desumitur ex eo quòd Eucharistia debet operari suum effectum per modum cibi; cibus autem non nutrit absque actuali cooperatione viventis, à quo digeritur et convertitur in propriam substantiam; ergo requiritur etiam cooperatio in sumente Eucharistiam, ut hæc conferat suum effectum. Hoc etiam argumentum retorqueri potest, primò ad hominem contra ipsum Cajetanum, qui, ut explicet S. Thomam, ne sit contrarius suæ sententiæ, dicit S. Thomam loqui, non de augmento gratiæ, sed de aliis effectibus, qualis est confortatio animæ, qui habentur virtute Sacramenti, etiam absque actuali devotione suscepti. Ex hoc autem retorqueri potest argumentum illud; nam ii effectus, si causantur ab Eucharistiâ, causantur procul dubio ab illâ, ut à cibo spirituali animæ; ergo hic cibus sacramentalis potest causare effectum suum absque actuali cooperatione vitali per actualem devotionem.

51. Secundò retorqueri eodem modo potest contra eumdem Cajetanum, qui admittit phreneticis qui priùs id petierant dari hoc Sacramentum, non quidem ad augmentum gratiæ, sed ad consecutionem gloriæ, et fugam dæmonum, etc. Causat ergo in sententiâ Cajetani hic cibus aliquos effectus in suscipiente absque actuali devotione : cur ergo non posset causare augmentum gratiæ?

52. Tertiò retorqueri potest, quia, ponamus hominem accedentem ad communionem, qui in ipso communionis tempore totus sit in contemplandâ bonitate et liberalitate Dei, ita ut illa contemplatio et amor etiam Dei ex illâ ortus non sit causa accipiendi Eucharistiam, sed voluntas præterita quâ accessit et quæ virtualiter manet, sicut maneret, si cogitaret de re aliâ indifferenti; porrò hunc hominem non dicet Cajetanus fraudari effectu Sacramenti ob defectum actualis devotionis, cùm potiùs habeat quasi excessum devotionis. Et tamen tota illa devotio non videtur esse cooperatio ad nutritionem sacramentalem, cùm non influat in susceptionem Sacramenti : multò enim magis influit voluntas præterita communicandi manens virtualiter, quæ reddit voluntariam illam communionem; ergo actualis devotio non est actio illa vitalis (si quæ requiritur) per quam homo debet cooperari ad effectum Sacramenti.

53. Unde ad argumentum facilè respondetur inprimis hunc cibum non requirere in rigore operationem sumentis, quia non convertitur cibus in sumentem, sed potiùs è contra sumentem convertit in seipsum; atque ideò in parvulis et perpetuò amentibus operatur suum effectum. Deinde in adultis exigit quidem aliquam cooperationem, voluntatem scilicet sumendi illum, quæ voluntas est cooperatio multò magis quàm devotio præsens, cùm hæc aliquando non influat, ut vidimus, illa verò influat et causet quatenùs virtualiter perseverat.

SECTIO IV.

An et quomodò prærequiratur confessio sacramentalis ante sumptionem Eucharistiæ.

54. Certum est apud Catholicos omnes hodiè necessariam esse confessionem iis qui conscientiam habent peccati mortalis, ut dignè accedant ad Eucharistiam. Ita docet Trident., sess. 13, cap. 7, ubi propositâ obligatione non accedendi indignè, subjungitur ratio his verbis : *Præsertim cùm illa plena formidinis verba apud Apostolum legamus : « Qui manducat et « bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit, non « dijudicans corpus Domini. » Quare communicare volenti revocandum est in memoriam ejus præceptum : « Probet seipsum homo. » Ecclesiastica autem consuetudo declarat eam probationem necessariam esse, ut nullus sibi conscius mortalis peccati, quantùmvis sibi contritus videatur, absque præmissâ sacramentali confessione, ad sacram Eucharistiam accedere debeat.* Et postea, can. 11, adduntur hæc verba : *Et ne tantum Sacramentum indignè atque adeò in mortem et condemnationem sumatur, statuit atque declarat ipsa sancta synodus illis quos conscientia peccati mortalis gravat, quantùmcumque etiam se contritos existiment, habitâ copiâ confessoris, necessariò præmittendam esse confessionem sacramentalem. Si quis autem contrarium docere, prædicare, vel pertinaciter asserere, seu etiam publicè disputando defendere præsumpserit, eo ipso excommunicatus existat.* Ex his Tridentini verbis duo dubia insurgunt : primum est an hæc obligatio antiqua fuerit, an recentior, vel ab ipso Tridentino inducta. Secundum est an oriatur ex præcepto merè ecclesiastico, an ex divino.

55. Circa primum Cajetanus in Summâ, verbo *Communio sacramentalis;* et in illud 1 ad Cor., c. 11 : *Probet autem seipsum homo;* et in præsenti, q. 80, art. 4, in exemplaribus antiquis ante Pium V, cujus jussu ablatus fuit in editione Romanâ commentarius hujus articuli; et in peculiari opusculo de hâc re docuit nullum esse præceptum præmittendi confessionem; addit tamen, in illo loco Summæ, esse peccatum ve-

niale illam non præmittere, si adsit confitendi opportunitas. Quam sententiam amplecti etiam videntur Armilla, verbo *Communio*, § ult., et Abbas in cap. *De homine*, de celebratione Missarum.

56. Hæc sententia ab omnibus rejicitur, et meritò; quia ex verbis adductis Tridentini apertè colligitur obligationem illam antiquiorem fuisse. Primò, quia Tridentinum probat obligationem ipsam ex consuetudine Ecclesiæ; ergo non induxit novam, sed declaravit antiquam necessitatem. Secundò, quia, si esset obligatio nova, immeritò excommunicaretur qui doceret non esse obligationem saltem alicubi; posset enim illa lex alicubi vel non legitimè publicari, vel non acceptari; vel posset contra illam legitimè præscribi; ergo posset esse verum quòd alicubi non esset talis obligatio : cur ergo excommunicaretur qui doctrinam illam veram doceret vel affirmaret? Tertiò, quia eodem pacto potuisset concilium damnare et excommunicare eos qui docerent vel tenerent contra omnes alias leges ab ipso concilio editas : hoc autem non facit, sed solùm præcipit observantiam legis; ergo in hâc materiâ prohibet doctrinam aliquam præcedentem, quæ independenter ab ipso Tridentino jam erat falsa.

57. Objicitur primò pro sententiâ Cajetani, quia ex verbis Pauli non potest colligi ejusmodi necessitas, cùm solùm exigat quòd ipse homo se probet; non ergo necesse est quòd à confessario probetur. Accedit Chrysostomus, hom. 28, in illam Epist. ad Corinth. ubi sic ait : *Non præcipit ut alter alteri probetur, sed ipse sine traductione faciens judicium, et sine teste redargutiones.* Theophylactus etiam ibi : *Non alium* (inquit) *tibi judicem attribuo, sed teipsum tibi ipsi commendo : judica igitur et explora conscientiam tuam, et sic accede.* Illi ergo Patres non intelligunt Paulum de probatione faciendâ necessariò per alium, sed per ipsum qui ad Eucharistiam accedit; alii etiam Patres, qui sanctitatem exiguunt ad dignè communicandum, nihil de necessitate confessionis dicunt; non ergo putabant illam esse necessariam.

58. Ad verba Pauli respondetur facilè non colligi ex ipsis præcisè obligationem confessionis, sed ex illis in eo sensu quem Ecclesiæ consuetudo et traditio interpretatur, ut dixit Tridentinum; verba enim illa de se generalia sunt, et solùm significant probationem necessariam, ne quis accedat indignè; quid autem requiratur ad accedendum dignè, aliundè petendum est, ut sciamus de quâ indignitate ibi loquatur Apostolus.

59. Ad verba Chrysostomi et Theophylacti aliqui dicunt Chrysostomum in eâ fuisse sententiâ, quam etiam habuit Nectarius, archiepiscopus Constantinopolitanus, cui ipse successit. Hoc tamen nimis favet hæreticis, et in tract. de Pœnitentiâ constabit id esse falsum. Alii dicunt Chrysostomum solùm excludere necessitatem confessionis publicæ, cùm sufficiat probatio secreta; à quâ interpretatione non longè abest Suarez, dicens solùm excludi judicem humanum qualis non est confessarius, cujus judicium magis est divinum quàm humanum. Hoc tamen rejicit Vasquez, quia illi Patres omnem alium judicem aut testem prorsùs excludunt præter ipsum qui communicare vult; non ergo solùm excludunt judicium publicum, sed occultum etiam, quodcumque illud sit, in quo alius adsit ab illo qui probandus est. Unde ipse Vasquez, num. 34, respondet illos Patres committere quidem primum conscientiæ examen ipsimet homini, qui solus et absque teste debet seipsum examinare, ut si dignum et purum se inveniat, accedat absque aliâ probatione; non tamen dicunt quòd si se impurum inveniat, ipse solus absque sacerdotis operâ se probet et dignum efficiat; tunc enim necessaria erit secunda probatio, quâ à confessario, mediâ absolutione, probetur et dignus efficiatur.

60. Huic interpretationi ego adderem, probationem ita committi ipsimet homini, ut si fortè impurum se inveniat, postea non tam probandum quàm mundandum et purificandum se sacerdoti exhibeat : probare enim est examinare; hoc autem ad solum pœnitentem spectat per se loquendo, qui solus novit conscientiæ suæ occulta. Confessarius verò non examinat nisi per accidens in defectum pœnitentis, sed solùm audito examine et probatione quam pœnitens fecit, profert sententiam. Probatio ergo semper reducitur ad ipsum solum qui potest conscientiam propriam noscere. Confessio verò est aliquando requisita, ut homo postea seipsum probet et dignum inveniat. Sicut fur invenit se indignum, quamdiù non restituit, restitutio tamen propriè loquendo non est probatio, sed aliquid requisitum, ut postea probet se, et inveniat dignum communione. Item quando non est copia sacerdotis, per contritionem non se probat homo formaliter, sed dispositivè, quatenùs, eâ positâ, probat se et invenit jam dignum, quia non est dignus, quamdiù est in statu peccati. Sic confessio est probatio dispositiva, quatenùs, positâ confessione et absolutione, homo probat se et invenit se dignum. Semper ergo probatio formalis fit per judicium ipsiusmet qui accedit ad Eucharistiam, et in eo sensu verissimè dicunt ii Patres non exigi alterius judicium aut testimonium, sed solùm ipsius pœnitentis, qui debet proferre ultimum judicium approbationis, quatenùs judicat nihil sibi obstare, ut accedat ad Eucharistiam.

61. Objiciet aliquis verbum illud Pauli : *Probet seipsum homo;* quod videtur à Tridentino explicari de probatione quæ per ipsam confessionem fit. Subdit enim : *Ecclesiastica autem consuetudo declarat eam probationem necessariam esse ut nullus sibi conscius mortalis peccati, quantùmvis sibi contritus videatur, absque præmissâ sacramentali confessione ad sacram Eucharistiam accedere debeat.*

62. Respondeo confessionem habere quidem connexionem cum probatione requisitâ; non tamen esse formaliter et propriè ipsam probationem; neque enim in Latino sermone *probare se* est *purgare* vel *sanctificare se*, sed *examinare* vel *tentare*, et *indagare*, seu *periculum facere;* et in hoc sensu intelligunt Patres verbum illud Apostoli. Sic Anselmus ibi : *Probet*, inquit, *id est, discutiat et examinet priùs seipsum, qui*

etiam ex eo quòd homo est, sine peccato non est. Probet antea seipsum, id est, vitam suam inspiciat, ei consideret an dignè possit accedere vel non. Theodoretus ibidem sic explicat : *Sic tui ipsius judex, vitam tuam exactè judica, conscientiam scrutare et examina, et tunc donum suscipe.* Hugo de S. Victore, in Quæstionibus circa illam Epistolam Pauli, q. 111 : *Quid est ergo*, inquit, *se probare, nisi videre an conscientia sua mordeat se de mortali, et si est in proposito manendi adhuc in peccato?* S. Thomas, lect. 11 in illum locum Pauli : *Necesse*, inquit, *est ut primò homo seipsum probet, id est, diligenter examinet suam conscientiam, ne sit in eo voluntas peccandi mortaliter, vel aliquod peccatum præteritum, de quo non sufficienter pœnituerit.* Glossa etiam interlinealis dicit idem esse *probet se*, quod *examinet se.* Et OEcumenius notat observanda esse Apostoli verba monentis ut quilibet seipsum exploret atque interroget, non alius alium; sibi enim quisque consulere debet, dùm ad hoc Sacramentum accedit. Probat ergo se formaliter homo, non, dùm confitetur, sed dùm ante vel post confessionem suam examinat et scrutatur conscientiam, an dignè possit accedere.

63. Nec verba Tridentini obstant, quæ duplicem habere possunt sensum, utrumque proprium. Primus est, si verba illa : *Ecclesiastica consuetudo declarat eam probationem necessariam esse ut nullus sibi conscius mortalis peccati, absque præmissâ confessione, ad Eucharistiam accedere debeat;* si illud, inquam, *ut*, significet causam finalem, quasi dicat eam probationem seu illud examen ad hunc finem esse necessarium, ut nullus accedat sine confessione præmissâ peccati mortalis. Secundus sensus facilior et planior videtur esse, eam probationem seu examen tale necessarium esse, quale sufficit ad hoc ut homo judicet se non habere peccatum mortale, quod non legitimè fuerit confessus. Sicut si diceret eam probationem necessariam esse ut nullum debitum aut quidquam alienum retineat, pro quo non satisfecerit, non esset sensus quòd restitutio esset formaliter probatio, sed esset aliquid requisitum, ut per legitimum examen probaret se homo et inveniret absque impedimento ullo ad dignè accedendum. Probatio ergo ipsa formalis, et examen ultimum semper faciendum est ab ipsomet homine qui judicaturus est an habeat conscientiam peccati mortalis non explicati legitime in confessione sacramentali.

64. Denique ad argumentum ex aliis Patribus desumptum constat inprimis illud esse negativum, cùm Patres, licèt non exprimant, non tamen negent obligationem confitendi peccata : sicut ex eo quòd solùm explicent obligationem non accedendi in statu peccati, non ideò arguitur non esse aut non fuisse etiam tunc obligationem præmittendi jejunium naturale; imò hoc ipsum implicitè continetur in obligatione non accedendi in peccato, quia qui accederet non jejunus, jam accederet in peccato commisso contra legem præcipientem jejunium. Sic etiam qui accederet absque confessione prævià, jam accederet in peccato contra legem præcipientem confessionem prævìam; atque ideò in illâ obligatione non accedendi in peccato continetur implicitè obligatio præmittendi confessionem, licèt id non explicetur.

65. Adde alios Patres explicuisse etiam illam obligationem præmittendi confessionem : ii sunt Augustinus, epist. 118, c. 3; item auctor libri de ecclesiasticis Dogmatibus, apud eumdem Augustinum tom. 3, c. 53, et auctor etiam libri de salutaribus Documentis, c. 33, apud eumdem August. tom. 4; Cyprianus, lib. 3 Epistolar., epist. 14; Leo papa, epist. 91, c. 2, quos afferunt Suarez et Vasquez in præsenti; quibus addi possunt idem Cyprianus, eodem lib. 3, epist. 15, 16 et 18, et in sermone de Lapsis. Anselmus in illa verba Pauli : *Probet autem seipsum homo;* ubi sic ait : *Indignè manducat et bibit, qui vel aliquod grave peccatum, vel multa levia commisit, et non confitetur ea priusquàm ad communionem accedat.* Quæ verba, licèt nimiùm videantur probare, scilicet necessitatem confessionis etiam peccatorum venialium, quando hæc multa sunt, possunt tamen intelligi cum proportione, nempe de indignitate gravi in uno casu, et levi in alio. Chrysostomus etiam, hom. 30 in Genes., in principio, agens de præparatione faciendâ in hebdomadâ sanctâ, sic ait : *Nunc maximè et jejunii cursus intendendus, et magis continuandæ sunt preces, faciendaque diligens et pura peccatorum confessio, et in bonis operibus sedulitas, eleemosyna larga, æquitas, mansuetudo, aliæque virtutes; ut talibus ornati virtutibus, ubi in diem Dominicum venerimus, Domini liberalitate fruamur.* Richardus de S. Victore, de Potestate Ecclesiæ ligandi atque solvendi, c. 21, sic ait : *Audacter dico, si ante sacerdotis absolutionem ad communionem corporis et sanguinis Christi accesserit, judicium sibi pro certo manducat et bibit, etsi eum peccâsse multùm pœniteat, et vehementer doleat et ingemiscat.* Quibus consonat, quod refert Eusebius lib. 6 Histor., c. 24 et 25, Philippum imperatorem volentem id die Paschæ communicare non fuisse permissum ab episcopo illius loci, nisi priùs præmitteret confessionem. Sozomenus item 9 Trip., c. 35, dicit ab antiquissimis temporibus pontifices Romanos servâsse hanc consuetudinem præmittendi confessionem ante communionem. Nicephorus etiam, 11 Hist., c. 34, narrat de Dioscoro abbate quòd cùm esset presbyter et confessarius, diligenter explorabat conscientias subditorum ante Eucharistiam. Unde constat falsum esse quòd antiqui Patres et auctores necessitatem præmittendæ confessionis prætermiserint.

66. Secundò objicitur pro sententiâ Cajetani, quia ad alia Sacramenta vivorum recipienda non prærequiritur confessio, sed sufficit actus contritionis, cujus virtute disponitur homo ad justificationem, et constituitur in statu gratiæ. — Respondetur in iis quæ pendent à liberâ voluntate Dei, non fieri argumentum efficax à simili, si aliundè constat de Dei voluntate, prout constat in præsenti. Potuerunt autem esse speciales congruentiæ, quas afferunt doctores, ad exigendam confessionem prævìam magis ad Eucharistiam; v. g., major dignitas et excellentia hujus Sacramenti, ad quod decebat præmittere modum

magis certum et securum reconciliationis cum Deo. Item Sacramentum hoc visibilem quamdam videtur afferre conjunctionem hominis christiani cum corpore Ecclesiæ ; decebat ergo ut non solùm interiùs, sed exteriùs et visibiliter reconciliaretur priùs sacerdotum ministerio. Denique, quia sacerdotes peculiariter debent hunc panem dispensare, iis etiam priùs videtur satisfaciendum, et non, nisi eorum judicio, et licentiâ præeunte, accedere oportuit. Hæc tamen omnia non probant ex naturâ rei, suppositâ institutione utriusque Sacramenti, Eucharistiæ et Pœnitentiæ, resultâsse hanc obligationem confessionem præmittendi, ut aliqui voluerunt, quos latè impugnat Suarez, sect. 3. Nam reverà hæ omnes sunt solùm congruentiæ, quæ movere poterant ad imponendum hoc præceptum, quod tamen impositum esse aliunde nobis constat. Alioquin, si præcisè propter majorem certitudinem justificationis consequeretur ex naturâ rei hæc obligatio, sequeretur eum qui ex revelatione sciret se justificatum jam esse per contritionem, non obligandum ad confessionem præmittendam ante communionem.

67. Tertiò objicitur, quia si est præceptum præmittendi confessionem ante communionem, quorsùm Innocentius III, in cap. *Omnis utriusque sexûs*, de Pœnit. et Remiss., præcepit confessionem annuam et communionem paschalem? Satis erat præcipere communionem, quæ secum afferebat obligationem confitendi. — Respondetur facilè non fuisse satis præcipere communionem ; sunt enim multi quos obligat præceptum confessionis independenter à communione, v. g., pueri, qui doli capaces cùm sint, adhuc non accipiunt Eucharistiam ; item qui ob aliquod impedimentum non possunt accipere Eucharistiam, cùm tamen possint confiteri ; illi etiam qui in Paschate non habebant peccatum mortale, si illud intra eumdem annum habuerint, debent postea confiteri, licèt præcepto Eucharistiæ jam satisfecerint.

68. Quartò objicit Cajetanus, quia sequeretur nunquàm esse licitam communionem absque prævià confessione ; id enim quod malum est nunquàm est faciendum. Consequens autem est falsum, cùm concedatur posse id fieri in casu necessitatis, quando non est copia confessarii. — Respondetur facilè negando sequelam ; nam, sicut non licet communicare nisi jejunis, et tamen in aliquibus casibus id potest licitè fieri absque jejunio, sic potuit prohiberi communio absque confessione, licèt id in aliquibus casibus permittatur.

An præceptum præmittendi confessionem sit merè humanum.

69. Restat videre an hoc præceptum sit divinum vel merè humanum. Joan. de Medina, codice de Confess., q. 17, et Navarrus, in init. de Pœnitentiâ, dist. 5, in 3 part. Glossæ, n. 31 et 32, indicant illud esse præceptum merè humanum. Alii tamen communiter tenent esse divinum, quos referunt et sequuntur Suarez et Vasquez in præsenti. Aliqui probant ex verbis Tridentini supra adductis ; ubi loquendo de puritate debitâ ad hoc Sacramentum, subjungit : *Præsertim cùm illa plena formidinis verba apud Apostolum legamus : « Qui manducat et bibit indignè, judicium sibi « manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini... » Quare communicare volenti revocandum est in memoriam ejus præceptum : « Probet seipsum homo. » Ecclesiastica autem consuetudo declarat eam probationem necessariam esse*, etc. Illa enim verba, *ejus præceptum*, referunt non ad Apostolum, sed ad Dominum, de cujus corpore facta fuerat proximè mentio.

70. Suarez, licèt illud *ejus* referat ad Dominum, dicit tamen inde non probari præceptum divinum, quia Apostolus in illis verbis : *Probet seipsum homo*, non explicuit præceptum confessionis, sed probationis, præscindendo ab hâc et illâ. Quare concilium solùm intendit commemorare præceptum Domini de probatione præmittendâ ; postea verò dicit consuetudine declarari probationem illam debere esse talem ut nemo accedat sine prævià confessione.

71. P. Vasquez, n. 43, contendit non potuisse Paulum non loqui de confessione in illis verbis : *Probet seipsum homo ;* cùm enim loquatur de probatione ad Eucharistiam necessariâ, et nulla alia sufficiat præter eam quæ in confessione fit, non potuit Paulus non loqui de illâ. Imò si ex verbis Pauli non colligatur necessitas confessionis, vix potest aliunde colligi præceptum illud esse divinum, et non merè ecclesiasticum.

72. Ego quidem inprimis existimo cum P. Vasquez loco citato, illud relativum *ejus* magis referri ad Apostolum quàm ad Dominum, qui sensus verba et contextum consideranti magis planus et sincerus apparet. Deinde existimo Paulum in verbis illis : *Probet seipsum homo*, licèt non excludat confessionem, de illâ tamen specialiter non agere, neque ex illis verbis cum illâ generalitate prolatis potuisse obligationem confessionis colligi. Sicut enim si Paulus dixisset necessariam esse ad Eucharistiam observantiam præceptorum Ecclesiæ, non posset ex his solis verbis colligi necessariam esse observantiam jejunii naturalis, nisi aliunde probes esse legem Ecclesiæ de illo jejunio observando ; sic ex eo præcisè quòd dicat debere hominem probare se, non potest colligi necessitas confessionis, nisi aliunde constet debitum modum probationis includere aut requirere confessionem ; et ideò concilium non probavit necessitatem confessionis ex verbis Pauli nudè sumptis, sed adjunctâ consuetudine, quæ probat ad debitam probationem exigi etiam confessionem mortalium.

73. Adhuc tamen si non ex verbis Pauli secundùm se, ex locis tamen illis Tridentini probari videtur præceptum illud non esse merè ecclesiasticum, sed divinum, primò, quia Tridentinum non affert ecclesiasticam consuetudinem tanquàm radicem, sed tanquàm signum obligationis, dùm dicit eam consuetudinem *declarare* quòd sit obligatio prævia confessionis. Secundò, quia, si oriretur ex merâ consuetudine aut præcepto humano, non apparet cur deberet condemnare et excommunicare eos qui negarent talem obligationem ; omnis enim lex aut consuetudo humana

exposita est inefficaciæ in obligando, sive quia in aliquâ provinciâ legitimè recepta non esset, aut quia per legitimam consuetudinem contrariam esset contra illam jam præscriptum; cur ergo non posset aliquis dicere in aliquâ provinciâ non esse ejusmodi obligationem? præsertim cùm ex concilio Florentino constet inter alia hoc etiam objectum fuisse Græcis à Latinis, cur eorum sacerdotes ante missæ celebrationem non solerent confiteri. Si ergo censura Tridentini universalis et legitima est, supponit non posse alicubi veram esse illam doctrinam negantem obligationem confessionis præviæ, atque ideò eam obligationem fateri debemus provenire ex præcepto aliquo plus quàm humano.

74. Secundò principaliter ex ipsis Pauli verbis sumi potest aliqua conjectura, primò quia Paulus præmiserat doctrinam illam sibi fuisse à Christo traditam: *Ego enim accepi à Domino quod et tradidi vobis;* quæ verba ad omnia subsequentia circa Eucharistiæ cultum videntur posse referri. Secundò, quia si non Christi, sed ipsius Pauli præceptum fuisset, non satis apparet quomodò ex illo obligatio universalis potuisset colligi, cùm Paulus præceptum illud ad solos Corinthios dirigeret, quos solos deberet obligare, non alios, ad quos nec Paulus scripsit, nec legitimè transmisit illud præceptum. Omitto autem quòd, licèt Paulus apostolicam auctoritatem et potestatem haberet, atque ideò in singulis provinciis posset prædicare, absolvere, excommunicare, episcopos constituere et similia, non est tamen certum quòd posset universalem Ecclesiæ ordinem præscribere, aut leges condere quæ possent totam Ecclesiam obligare; imò id de apostolis omnibus præter unum Petrum negat Suarez, disp. 10 de Fide, sect. 1, num. 25. Unde præceptum illud Pauli non induceret obligationem in universâ Ecclesiâ.

75. Tertiò colligi hoc ipsum videtur ex Patribus supra adductis, qui non parùm innuunt præceptum hoc esse divinum. Sic Leo papa, epist. 91, c. 2, dicit: *Mediator Dei et hominum hanc præpositis Ecclesiæ dedit potestatem, ut et confitentibus actionem pœnitentiæ darent, et eosdem salubri satisfactione purgatos ad communionem Sacramentorum, ad januam reconciliationis admitterent.* Potestas enim admittendi à Christo tradita videtur supponere necessitatem; nam si proprio arbitrio absque sacerdotis absolutione posset homo ad Eucharistiam accedere, non diceretur propriè à sacerdote admitti.

76. Aliqui afferunt etiam Cyprianum, sed P. Vasquez, num. 43, dicit ex Cypriani verbis nihil colligi ad hoc intentum. Ego tamen plus mihi videor ex Cypriano colligere quàm ex Leone, cujus testimonium proximè citatum ad hoc usurpat et amplectitur ipse Vasquez. Cyprianus enim in illis epistolis acriter invehitur in eos qui lapsos ob metum mortis in cultum idolorum admittebant ad communionem absque debitâ legitimi sacerdotis absolutione; hoc autem sæpè dicit esse contra legem statutam à Domino, sive à Christo. Sic loquitur, epist. 10, his verbis: *Nondùm pœnitentiâ actâ, nondùm exomologesi factâ, nondùm manu eis ab episcopo et clero impositâ, Eucharistia illis datur, cùm scriptum sit: « Qui ederit panem, aut biberit calicem Domini indignè, reus erit corporis et sanguinis Domini. » Sed nunc illi rei non sunt qui minùs Scripturæ legem noverunt; erunt autem rei qui præsunt, et hæc fratribus non suggerunt, ut instructi à præpositis faciant omnia cum Dei timore, et cum datâ ab eo et præscriptâ observatione.* Ecce illam legem non accedendi ad Eucharistiam nisi post episcoporum absolutionem appellat legem Scripturæ, et observationem à Deo datam atque præscriptam, quia scilicet implicitè saltem continebatur in illis verbis: *Probet seipsum homo*, ut supra diximus.

77. Idem Cyprianus, epist. 11, eodem modo loquitur: *Illi contra Evangelii legem, contra vestram quoque honorificam petitionem, ante actam pœnitentiam, ante exomologesim gravissimi atque extremi delicti factam, ante manum ab episcopo et clero in pœnitentiam impositam, offerre lapsis pacem et Eucharistiam dare, id est, sanctum Domini corpus profanare audeant, cùm scriptum sit: « Qui ederit panem, aut biberit calicem Domini indignè, reus erit corporis et sanguinis Domini. »* Item epist. 12: *Audio tamen quosdam de presbyteris nec Evangelii memores, nec quid ad nos martyres scripserint cogitantes, jam cum lapsis communicare cœpisse, et offerre pro illis, et Eucharistiam dare, quando oporteat ad hæc per ordinem venire. Nam cùm in minoribus delictis, quæ non in Dominum committuntur, pœnitentia agatur justo tempore, et exomologesis fiat, nec ad communicationem venire quis possit, nisi priùs illi ab episcopo et clero manus fuerit imposita, quantò magis in his gravissimis et extremis delictis cautè omnia et moderatè secundùm disciplinam Domini observari oportet?*

78. Nec satisfacit, si dicas ideò hoc appellari à Cypriano contra evangelicam, vel Domini legem et disciplinam, quia nimirùm ex Scripturâ habetur quòd subditi obediant præpositis et prælatis suis, vel quòd non communicent fideles cum hæreticis, quales illi jam censebantur in foro saltem externo propter externam negationem fidei; hoc, inquam, non satisfacit, quia Cyprianus in verbis citatis ideò probat esse contra legem Scripturæ, quia scriptum est: *Qui ederit vel biberit indignè, reus erit corporis et sanguinis Domini.* Ergo illam appellat Scripturæ et Domini legem, quam violabant communicantes ante sacerdotalem absolutionem. Certum est autem Paulum in illis verbis non loqui de communicatione fidelium cum hæreticis, aut de obedientiâ prælatis debitâ, sed de probatione ante communionem necessariâ. Unde nec dici potest Cyprianum loqui solùm de absolutione aliquâ externa quæ in foro Ecclesiæ requirebatur, et non de sacramentali, quia locus ille Pauli, quem adducit ad id comprobandum, non loquitur de illâ externâ satisfactione, sed de sacramentali absolutione, ut constat; hujus ergo absolutionis necessitatem ex divinâ lege provenire supponit.

79. Addere possumus non levem conjecturam ex eò quòd nunquàm usque adhuc Ecclesia aut summus pontifex in ejusmodi præcepto dispensaverit, sicut

dispensatum est aliquando in aliis præceptis ecclesiasticis; nam in præcepto jejunii naturalis ad communionem prærequisiti, scimus cum aliquo dispensatum fuisse in aliquo casu, præterquàm quòd olim feriâ quintâ in cœnâ Domini in aliquibus Ecclesiis sumebatur communio post cœnam; in præcepto tamen confessionis præviæ in iis circumstantiis in quibus præceptum obligat, nunquàm dispensatio concessa, imò nec petita aut intentata fuit.

80. Objici solet modus loquendi Tridentini, dicto c. 7 : *Communicare volenti revocandum est in memoriam ejus præceptum*, scilicet Apostoli, juxta veriorem explicationem; non ergo agnovit concilium præceptum divinum Christi, sed humanum Apostoli. — Respondetur ex illis verbis nihil colligi; non enim novum est appellare legem aut præceptum hominis illud quod per hominem intimatur, licèt reverà sit præceptum aut lex ipsius Dei. Sic passim in Deuteronomio Moyses vocat præcepta sua quæ à Deo ipso acceperat populo proponenda. Cap. 4 : *Custodite mandata Domini Dei vestri, quæ ego præcipio vobis;* et cap. 6 : *Ut timeas Dominum Deum tuum, et custodias omnia mandata et præcepta ejus, quæ ego præcipio tibi;* et paulò post : *Eruntque verba hæc, quæ ego præcipio tibi hodiè, in corde tuo*, etc. Unde ipse Christus appellabat illam legem Moysi, Joan. 7 : *Si circumcisionem accipit homo in sabbato, ut non solvatur lex Moysi;* Matth. 8 : *Ostende te sacerdotibus, et offer munus quod præcepit Moyses;* Marc. 10 : *Quid vobis præcepit Moyses?* Quæ tamen omnia præcepta fuerant ipsius Dei, ut constat; imò et ipse Paulus eumdem modum loquendi usurpat; nam in eâdem Epist. 1 ad Cor., c. 7, sic ait : *Iis autem qui matrimonio juncti sunt præcipio, non ego, sed Dominus, uxorem à viro non discedere;* ubi utrumque conjungit, scilicet, *præcipio*, et rursùs, *non ego, sed Dominus;* uterque ergo præcipit, et Deus principaliter, et homo ministerialiter; neque ex hoc quòd appelletur præceptum Pauli, arguitur quòd non sit præceptum Dei.

SECTIO V.

Quando liceat accipere Eucharistiam, non præmissâ confessione.

81. Certum, est posse aliquando id fieri, præmissâ contritione, ut constat ex concilio Tridentino, sess. 13, cap. 7, in ultimis verbis, ubi, propositâ necessitate præmittendæ confessionis, subditur : *Modò non desit illis copia confessoris; quòd si, necessitate urgente, sacerdos absque prævià confessione celebraverit, quamprimùm confiteatur;* et can. 11 : *Declarat*, inquit, *ipsa sancta synodus, illis quos conscientia peccati mortalis gravat, quantùmcumque etiam se contritos existiment, habitâ copiâ confessoris, necessariò præmittendam esse confessionem sacramentalem.* Ex quibus verbis rursùs colligunt theologi duas conditiones requiri ut non præmittatur confessio : scilicet quòd non sit copia confessoris, et quòd sit necessitas communicandi, de quibus singillatim aliqua breviter notanda sunt.

82. Et primùm ille dicitur non habere copiam confessarii, qui vel nullum habet, vel sacerdotem mutum aut nolentem ex malitiâ vel ignorantiâ, aut ex alio capite absolvere, vel carentem jurisdictione, aut alio modo impeditum; vel etiam quando pœnitens timet sibi grave detrimentum, ut revelationem sigilli vel malum grave à confessario inferendum; tunc tamen debet pœnitens confiteri alia peccata mortalia, si quæ habet, omissis illis propter quæ timet sibi tale detrimentum.

83. Quæritur quæ distantia censeatur sufficiens ut dicamus non esse copiam confessarii? Cano, Relect. de Pœnit., p. 5, § *Ad tertium non est difficile*, dicit, si confessarius sit in alio oppido distante tribus milliaribus, non esse copiam confessarii. Alii dicunt etiam tunc quærendum esse à pœnitente, si non singulis diebus, saltem aliquoties; ita Corduba, lib. 1, q. 16, ante finem, his verbis : *Non tenetur quotidiè ire ad quærendum confessorem; et ita potest sine confessione contritus uno aut fortè duobus diebus, maximè diebus festis, non tamen pluribus, celebrare.* Suarez, in præsenti, sect. 4, et Vasquez, c. 2, dicunt relinquendum hoc esse arbitrio prudentis, nec posse regulam universalem assignari, sed pendere ex circumstantiis personæ, temporis, difficultatis itineris, etc. Illud certum est contra Richardum, non sufficere quòd aliquis majori cum devotione et fructu alicui confiteatur, ut possit exspectare illum, et interim celebrare absque confessione, si adsit alius cui absque periculo possit confiteri.

84. Hæc certa videntur; illud est paulò difficilius, an qui habet peccatum reservatum debeat confiteri sacerdoti potenti absolvere à non reservatis, an verò possit communicare absque confessione, quasi non habens copiam confessarii? P. Suarez cum aliis loco citato, § *Quartus casus est*, dicit non esse improbabile quòd homo ille, licèt possit confiteri inferiori omnia peccata, ut absolvatur directè à non reservatis, et indirectè à reservatis, adhuc tamen, si velit, possit nulli confiteri, quia alioquin obligabitur ad confitendum bis idem peccatum reservatum, nempe tunc, et postea superiori, ut ab ipso directè absolvatur. Veriùs tamen et probabiliùs censet quòd debeat confiteri inferiori reservata et non reservata, quia illud onus non est adeò grave ut idcircò excusetur ab obligatione confessionis præmittendæ.

85. P. Vasquez in præsenti, n. 7, et 4 tom., q. 91, art. 3, dub. 9, per contrariam viam docet illum posse quidem communicare cum solâ contritione; non tamen posse confiteri inferiori, etiamsi habeat peccata non reservata, quia inferior non potest validè absolvere à non reservatis eum qui simul confitetur reservata : non potest enim dividi sententia absolutionis, sicut nec potest dividi confessio, et quia alioquin sequeretur posse confiteri sola non reservata, tacendo reservata; quorsùm enim dicat reservata illi qui eorum judex non est, neque esse potest? Cùm ergo confessio sacramentalis sit illa solùm quâ pœnitens se accusat coram legitimo judice, ille autem sacerdos non sit legitimus judex peccatorum reservatorum, consequens est ut non possit pœnitens sacramentali-

ter confiteri inferiori, atque ideò non erit obligatio ea dicendi. Consequens autem est contra auctores contrariæ sententiæ, qui omnes volunt omnia prorsùs peccata integrè manifestanda inferiori.

86. Mihi (ut verum fatear) hoc ultimum argumentum suadet non esse improbabilem sententiam illam quæ docet in prædicto casu non obligari pœnitentem ad dicenda confessario peccata reservata à quibus ipse eum non potest absolvere, sed ea solùm à quibus absolvere potest; circa illa enim sola est judex, atque ideò illa sola potest legitimè audire in suo tribunali. Quam sententiam, licèt aliqui improbabilem dicant, et Durandus, in 4, dist. 17, q. 15, n. 11, acerbiori censurâ afficiat, eam tamen veram aut probabilem esse fatentur non pauci nec contemnendi theologi: Gerson, 2 p., tr. de Casuum reservat., et Alphab. 41; Alex. verò Alensis, 4 p., quæst. 78, memb. 5, art. 2, ad ult., aliàs q. 18, membr. 4, art. 5, § 2, et Major, dist. 17, q. 5, dicunt esse probabilem; Petrus de Soto, lect. 10 de Confessione, esse maximè probabilem. S. Antoninus, 3 p., tit. 14, c. 19, § 6, contrariam sententiam demonstrari non posse, sed tantùm esse probabilem; quo etiam modo loquitur Mart. de Ledesma, 2, p. 4, quæst. 8, art. 2, dub. 4, dicens contrariam sententiam non esse certam. Nugnus, in 3 p., q. 9 Additionum, art. 2, in 2 p., art. dub. 3, refert pro hâc sententiâ aliquos juniores, et contrariam solùm vocat probabiliorem; quod etiam indicat Suarez, tomo 4, in 3 p., disp. 31, sect. 3, n. 8, dicens posse reddi probabilem rationem cur omnia peccata dici debeant inferiori. Clariùs loquitur Antonin. Diana, 2 tomo Resolut. moral., tract. 4, resol. 104, in fine, ubi ita concludit: *Ex quibus omnibus apparet pœnitentem habentem casum reservatum etiam cum excommunicatione, urgente necessitate ad celebrandum vel communicandum posse, ut sibi magis libuerit vel expedierit, aut confiteri peccata non reservata, seu simul reservata, et non reservata, vel elicere actum contritionis, et sine prævià confessione celebrare aut communicare.* Eamdem sententiam docet absolutè Ferd. de Castro, p. 1 Operis moral., tract. 4, disp. 4, punct. 3, § 6, cujus titulus est: *Possitne aliquando absolvi hæreticus à privato sacerdote de peccatis non reservatis, tacità hæresi.* Et postea, num. 2, respondet affirmativè. Eamdem sententiam probabilem esse docuit P. Joan. de Salas in manuscriptis de Sacram. Pœnit., et indicat Bonacina, disp. 5, de Sacram. Pœnit., quæst. 7, p. 5, § 3, num. 9, vocans contrariam sententiam solùm probabiliorem.

87. Fateor ergo sententiam dicentem debere omnia peccata reservata cum non reservatis dici confessario inferiori esse satis communem; ejus tamen fundamenta non cogunt omninò; et, ut hoc obiter dicam, magis videtur mihi discedere à sententiâ communi P. Vasquez, dùm ait pœnitentem in eo casu non solùm non debere, sed nec posse præmittere confessionem, sed debere omninò absque confessione communicare, quàm qui dicit non debere confiteri reservata, sed solùm non reservata, à quibus directè absolvi potest. Nam qui negent absolutionem à non reservatis fore validam, duos solùm affert Vasquez, num. 26, scilicet Richardum, in 4, dist. 17, art. 2, quæst. 8, ad 2, et Adrianum, quæst. 4, de Confessione, § *Sed dubium.* Ex quibus Adrianus quidem id indicat; Richardus verò non loquitur in nostro casu, quando superioris copia non est, sed quando ipse etiam adiri potest, et tunc dicit quòd debet præcedere absolutio superioris ante absolutionem inferioris; quod certum est; pro illâ verò aliâ sententiâ non paucos attulimus; minùs ergo opponitur sententiæ communi illa, quàm sententia negans posse pœnitentem in eo casu confiteri. Unde libentiùs dicerem pœnitentem eo casu et posse et debere confiteri saltem peccata non reservata, quia respectu illorum habet verè copiam confessarii, qui est legitimus eorum judex; ergo respectu illorum urget præceptum confessionis, quod quidem non solùm est de confitendis omnibus copulativè, sed etiam divisim omnibus et singulis, iis scilicet quæ saltem possit legitimè confiteri, ut constat in eo qui ob justam causam tacet aliquod peccatum non reservatum, qui tamen adhuc tenetur ad confitenda alia ante communionem: debet ergo præmitti confessio mortalium, quantùm fieri potest. Dixi, *mortalium*, quia, si præter peccatum reservatum non haberet aliud mortale, non obligaretur ad confitenda venialia, nisi per accidens quando non haberet contritionem; tunc enim deberet confiteri venialia, ut eo modo absolveretur indirectè à reservatis, et reciperet gratiam.

88. Objiciunt primò, confessionem de jure divino debere esse integram omnium mortalium, ergo non posset dividi confessio explicando non reservata, et tacendo reservata. — Respondetur hoc argumentum procedere contra omnes qui communiter dicunt posse tunc fieri confessionem saltem exprimendo omnia etiam reservata: de jure enim divino non est sola integritas materialis, sed formalis, hoc est, integritas confessionis sacramentalis: confessio autem sacramentalis non est narratio peccatorum, sed confessio quâ pœnitens accusat se coram judice vicario Dei; ergo, licèt dicerentur omnia peccata, non esset confessio sacramentalis integra: nam reservata non dicuntur sacerdoti inferiori ut judici et vicario Dei, cùm non sit judex illorum peccatorum. Unde ipse Suarez, tomo 4, disp. 31, sect. 3, num. 4, fatetur confessionem illam quoad peccatum reservatum non esse sacramentalem.

89. Ad argumentum itaque omnes debemus dicere integritatem quidem confessionis requiri formalem, non materialem, hoc est, ut omnia dicantur, quantùm fieri potest. Quare sicut qui ex legitimâ causâ tacet aliquod peccatum, vel qui oblitus illius id omittit, facit confessionem formaliter integram; et sicut ille etiam qui explicat omnia sua peccata præter unum quod propter incapacitatem confessarii intelligere et percipere non potest, dicitur etiam facere confessionem formaliter integram; sic in nostro casu est confessio formaliter integra: nam pœnitens defert omnia

sua peccata mortalia ad legitimum judicem, quantùm potest; ideò enim peccatum reservatum non defert, quia non habet judicem legitimum ad quem deferat; et hic judex quem habet non est capax legitimè et sacramentaliter audiendi illud : confitetur ergo integrè, quantùm potest, omnia peccata ; quia illud quod tacet non potest nunc sacramentaliter confiteri, cùm non sit qui illud sacramentaliter possit audire.

90. Secundò objici potest quia, licèt peccatum externum furti, v. g., sit reservatum, actus tamen internus non est reservatus, ergo deberet pœnitens explicare saltem actum internum, qui subjici potest judicio hujus confessarii ; sicut in simili P. Coninck, disp. 7, de Pœnit., dub. 9, in fine, dicit eum cui ex confessione actûs externi imminet periculum debere tamen confiteri affectum internum, ex cujus confessione non timet ejusmodi periculum. Porrò si in nostro casu pœnitens debeat explicare actum internum, jam explicat totam malitiam actûs externi, cùm iste non addat malitiam novam, sed denominetur malus à solâ malitiâ interni, ut suppono; imò, cùm actus internus et externus non sint duo peccata, sed conflent unum peccatum, consequens erit, ut nullum sit peccatum quod non explicuerit, licèt non omninò adæquatè quoad omnes partes; unde nullum etiam erit peccatum à quo non fuerit aliquomodò directè absolutus.

91. Respondeo hæc ipsa inconvenientia ostendere non esse obligationem explicandi tunc actum internum, quia certum est aliquod peccatum non tolli tunc directè per absolutionem ; si autem tota malitia actûs interni tolleretur directè, non video quid remaneret auferendum directè per absolutionem superioris; nam dimissâ totâ malitiâ peccati, non potest manere non dimissum peccatum; quia dimitti malitiam est auferri reatum seu debitum odii et aversionis divinæ propter illam malitiam; non potest ergo manere odibilis homo propter peccatum, si jam non est odibilis propter malitiam peccati, quia motivum formale odii est sola malitia. Fatendum ergo est non solùm actum externum, sed ejus etiam malitiam, ac proinde affectum internum esse reservatum ; nam, licèt de facto peccata interna secundùm se non reserventur, hoc intelligitur quando non prodeunt in actum externum ; quando verò prodeunt in externum, tunc reservatur non solùm actus externus, sed etiam affectus internus à quo prodiit ; unde à neutro poterit absolvere directè inferior sacerdos ; quia uterque fuit reservatus, posito actu externo.

92. Tertiò objici potest quia, si potest habens peccata reservata dimidiare confessionem cum inferiori, dicendo sola non reservata, sequitur quòd poterit id facere etiam absque necessitate communicandi ; nam ille qui tacet aliquod peccatum confessario, eò quòd ex confessione illius peccati timeat ab eo aliquod malum grave, non solùm id potest facere quando urget necessitas communicandi, sed etiam absque eâ necessitate, si vult confiteri, nec habet alium confessarium cui possit absque periculo omnia peccata dicere ; ergo similiter in nostro casu, si id licet, poterit fieri absque urgente tantâ necessitate.

93. Respondetur negando sequelam ; et ad probationem dico inprimis aliquam etiam necessitatem requiri, ut in primo casu confessio non differatur ; nam si commodè potest differri confessio, differenda est, ut possit absque periculo integra fieri, ut tradunt Soto in 4, dist. 18, q. 2, art. 5, § *Circa tertium*, et Suarez, 4 tomo, disp. 23, sect. 2, n. 7. Minorem tamen necessitatem et causam exigunt ad non differendam confessionem in eo casu quàm in nostro, quando quis habet peccatum reservatum, nam Soto solùm dicit differendam esse quando commodè potest ; Suarez verò dicit esse justam causam non differendi, si quis ideò deberet diù manere absque confessione, etiamsi nulla alia urgeat necessitas. Unde oportet reddere rationem differentiæ cur major necessitas requiratur in nostro casu ad confitendum coram inferiori tacitis reservatis, quàm in alio casu ad confitendum, omisso illo peccato quod absque periculo dici non potest, cùm tamen in utroque casu dimidietur materialiter confessio, et in neutro formaliter, cujus rationem non reddunt auctores.

94. Potest autem differentiæ ratio colligi ex diversitate præcepti quod in utroque illo casu obstare videtur ; nam in primo casu solùm videtur obstare obligatio confitendi integrè omnia peccata ; quæ quidem obligatio intelligitur semper cum moralitate et moderatione humanæ diligentiæ, ut constat in examine conscientiæ quod debet pœnitens præmittere ad eum finem ut integrè confiteatur omnia peccata, quod tamen examen non exigit exquisitam diligentiam, sed humanam et suavem; sicut nec in ipsâ explicatione peccatorum obligatur homo ad adhibendam exquisitam diligentiam, ut ea omnia distinctissimè explicet, sed humanam et moralem propter eamdem rationem, ne illud Sacramentum nimis onerosum et difficile redderetur. Hinc ergo fit ut nec sit obligatio adhibendi omnem curam exquisitam, ut confessio fiat tunc, quando omnia peccata, nullo omisso, integrè possint dici : si enim aliquis, v. g., sentit se ob capitis debilitatem non posse nunc satis attendere ad recogitanda omnia sua peccata, debet quidem exspectare per aliquod breve tempus, ut, re sumptis viribus, possit examinare suam conscientiam, non tamen debet eâ de causâ diù differre confessionem, sed potest confiteri ea quæ sibi occurrunt, licèt sciat non posse à se fieri examen sufficiens ad revocanda in mentem omnia sua peccata. Similiter ergo non debet diù differre, ut possit exspectare alium confessarium, cui omnia peccata, nullo prorsùs omisso, absque periculo possit dicere, sed potest nunc confiteri, quia integritas confessionis non obligat ad exquisitam diligentiam adhibendam, sed ad moralem et humanam, ut vidimus.

95. Atverò in nostro casu, qui habet reservata indiget majori causâ, ut possit dimidiare confessionem coram inferiori ; quia non solùm obstat præceptum integritatis confessionis, sed aliud etiam, scilicet præ-

ceptum comparendi coram legitimo judice in foro sacramentali; quod quidem præceptum arctiùs obligat, quia ex ejus violatione perverteretur ordo ecclesiasticus, et debita subordinatio inferiorum ad superiores, et præjudicaretur juri prælatorum, si possent facilè subditi, omissis superioribus, recurrere ad inferiores; quare ad hoc faciendum meritò exigitur gravis necessitas. Quando verò pœnitens comparet coram suo legitimo judice, minor necessitas requiritur ad hoc, ut possit aliquod peccatum omittere, quia per hoc non pervertitur ordo hierarchicus, aut præjudicatur juri superiorum; et aliunde, si integritas confessionis ita strictè obligaret, redderetur, ut vidimus, nimis difficile confessionis remedium; quæ ratio non procedit in altero casu; neque enim redditur durius remedium confessionis ex eo quòd debeat aliquis non comparere coram inferiori, quando comparendum est coram superiori; quia potest homo tunc coram neutro comparere, si non est aditus ad superiorem; non ergo obligatur ad aliquod onus, sicut si obligaretur ad exactissimam omnium peccatorum confessionem, et adeò strictè obligaret ejus integritas. Hinc ergo præceptum istud integritatis materialis non existimatur à fidelibus obligans cum tanto rigore, sed cum suavitate ad diligentiam moralem et humanam, licèt illud aliud præceptum non pervertendi ordinem judicii, nec recurrendi ad inferiorem pro superiori, majori cum rigore obligare credatur.

96. Ex dictis ergo infero primò in prædicto casu necessitatis pœnitentem posse et debere adire confessarium inferiorem, à quo possit absolvi directè à non reservatis; quòd enim hæc simul sint cum reservatis, non obstat valori prædictæ absolutionis, ut constat in eo qui oblitus est invincibiliter per longum tempus peccati reservati, et confessus est interim alia non reservata sæpè confessario ordinario, à quo quidem validè absolvitur directè ab illis, et indirectè à reservato, ut fatetur ipse P. Vasquez, qui frustra conatur reddere rationem differentiæ inter illum casum et nostrum, ut in illo sit, in nostro verò non sit valida absolutio à non reservatis, quam rationem benè impugnat P. Suarez, tomo 4, dictâ disp. 8 de Pœnit., dub. 13, n. 102. Videtur enim absque fundamento auferri potestatem absolvendi indirectè à reservato, quando explicatur, cùm tamen posset id fieri, si taceretur. Nam quid refert exprimi, ut ideò non possit dimitti? aut cur absolutio non potest terminari directè ad sola non reservata, sicut si illud dictum non fuisset?

97. Opponunt aliqui verba Trid., sess. 14, c. 7, dicentis sacerdotem inferiorem *extra mortis articulum nihil posse in casibus reservatis*. Sed respondetur facile vos nihil posse directè, posse tamen indirectè, sicut casu quo pœnitens immemor reservati confitetur non reservata, absolvitur indirectè à reservatis in omnium sententiâ. Non ergo potest intelligi Trid. de potestate etiam ad absolvendum indirectè.

98. Infero secundò pœnitentem qui in prædicto casu necessitatis non haberet alia mortalia non reservata, non teneri ex præcepto ad confitenda venialia sacerdoti inferiori, ut ab iis directè absolveretur, et indirectè à reservatis. Ita Suarez et Coninck, locis citatis, quia confessio venialium non videtur obligare sub præcepto; ergo præceptum præmittendæ confessionis ante communionem non obligat ad venialia confitenda, nisi per accidens, quando aliquis non putaret se esse sufficienter contritum. Posset tamen confiteri sola venialia, si vellet; et melius id esset quàm non confiteri. An verò posset confiteri venialia simplici sacerdoti, qui non esset approbatus, nec posset absolvere ab ullo mortali, ut hâc viâ ab eodem absolveretur indirectè à reservatis, Suarez et Coninck probabiliter affirmant, sicut habens mortale non reservatum cujus non recordatur, posset confiteri venialia simplici sacerdoti, et obtinere indirectè remissionem mortalium. Ex hoc autem non leviter confirmatur, quod supra diximus, non esse improbabile posse illum tacere peccatum reservatum. Quorsùm enim dicat peccata reservata simplici sacerdoti nondùm approbato, qui neque à non reservatis absolvere potest?

99. Infero tertiò quid dicendum sit de habente excommunicationem reservatam; an, urgente etiam necessitate communicandi, et non datâ copiâ superioris legitimi, possit aut debeat confiteri inferiori qui eum à prædictâ excommunicatione solvere non potest. Non desunt qui dicunt excommunicatum etiam occultum non posse extra mortis articulum communicare, urgente etiam scandalo et infamiâ. Soto, in 4, dist. 12, q. 1, art. 4; Sylvester, v. *Excommunicatio*, 3, casu 3; Rosel et Covarr., quos refert Henriq., lib. 8 de Euchar., c. 47, § 4, litt. Q, qui dicit posse, si premat periculum gravis infamiæ aut scandali, semel aut bis celebrare, cum contritione et tremore.

100. Alii communiter dicunt posse, urgente necessitate, communicare aut celebrare absque absolutione à censurâ, quia præceptum Ecclesiæ, quæ censuram imponit, non obligat cum tanto detrimento. Suarez, tom. 4, disp. 31, sect. 3, n. 6; Coninck, disp. 8, n. 107, et alii quos afferunt. Quod confirmari potest à simili, quia excommunicatio privat etiam auditione sacri, sicut privat Sacramentorum participatione; et tamen excommunicatus occultus non potens habere absolutionem, potest audire sacrum ad vitandum grave scandalum aut detrimentum. Item S. Thomas in præsenti, q. 83, art. 6, ad 2, et in 4, dist. 17, et alii, concedunt quòd sacerdos, si recordetur excommunicationis post consecrationem, debet prosequi; si verò ante consecrationem, dicunt tutius esse relinquere missam, nisi timeatur grave scandalum. Unde arguitur clarè non esse intrinsecè malum quòd excommunicatus communicet, cùm possit ratione scandali honestari; cur ergo non posset æqualis et gravior causa occurrere etiam ante inchoatam missam? Quod enim attinet ad hoc de scandalo et gravi detrimento, idem judicium videtur esse de eo qui inchoavit vel non inchoavit missam, cùm uterque possit pati æquale detrimentum aut periculum.

101. Alii ergo dicunt posse quidem in tali casu ho-

minem cum contritione communicare, non tamen posse confiteri, ut absolvatur directè à non reservatis. Quod certissimum et absque controversiâ dicit Vasquez, tom. 4, q. 9, art. 3, dub. 9, n. 8, et idem tenent alii, quos refert Suarez, dictâ sect. 3, num. 1, quibus adde Sylvium in Addit. ad 3 p., q. 20, art. 2, q. 3. Alii denique dicunt tunc posse confiteri non reservata sacerdoti inferiori, à quo absolvetur directè ab illis, et indirectè à peccato reservato, licèt ab excommunicatione nullo modo absolvatur. Ita Suarez, loco citato, n. 6, Coninck, et alii.

102. Hoc dubium pendet ex quæstione illâ, an excommunicatus, non præmissâ absolutione à censurâ, possit validè absolvi à peccato; in quâ multi negant, quos sequitur Vasquez; alii affirmant, quos sequuntur Suarez et Sanchez, lib. 2 in Decalog., c. 8, n. 5; quod etiam mihi probabilius videtur; et, eâ sententiâ suppositâ, consequenter dicendum videtur posse in prædicto casu confiteri non reservata, ab eisque directè absolvi, et indirectè à reservatis, licèt maneat adhuc excommunicatus, quia excommunicatio, sicut non privat illum tunc receptione Eucharistiæ propter urgentem necessitatem, sic nec privat receptione Sacramenti Pœnitentiæ, propter eamdem necessitatem.

103. Dices excommunicationem per se prohibere receptionem cujuslibet Sacramenti; per accidens autem excusatur tunc homo propter necessitatem; cùm verò necessitas solùm sit accipiendi Eucharistiam, quâ acceptâ, cessat periculum scandali vel infamiæ, non debet extendi ea licentia ad recipiendum aliud Sacramentum quod non est necessarium ad ea detrimenta vitanda. — Respondetur eo ipso quòd licita sit susceptio Eucharistiæ, fieri licitam confessionem sacramentalem, quæ ex divino præcepto debet præmitti Eucharistiæ; unde consequenter dicendum censeo tunc non solùm licere, sed debere omninò per se loquendo præmitti confessionem de peccatis mortalibus non reservatis, ut observetur, quantùm fieri potest, præceptum divinum confitendi omnia mortalia ante communionem. Dixi, *per se loquendo*, quia per accidens poterit excusari; potest enim homo conformare se practicè cum sententiâ contrariâ docente non posse aut non debere tunc præmitti confessionem, et juxta eam poterit probabiliter operari. Quando verò non essent alia peccata non reservata, atque ideò ex hoc capite cessaret obligatio confitendi, adhuc videtur probabile quòd posset licitè confiteri de venialibus vel de mortalibus quæ antea confessus fuisset, ut ita absolveretur indirectè à reservatis, et securiùs disponeretur ad Eucharistiam. Non potest enim præsumi quòd, urgente necessitate communicandi, velit adhuc Ecclesia obligare ne confiteatur, et ut maneat cum onere et necessitate habendi contritionem perfectam, quæ non ita facilè haberi potest ab homine paulò ante propter sua crimina excommunicato. Unde, cùm Ecclesia in mortis articulo non velit hominem relinquere cum illo onere, et ideò concedat facultatem absolvendi eum directè à quolibet crimine, credibile est quòd in casu nostro non velit eum relinquere cum obligatione et necessitate habendi contritionem, sed permittat quòd saltem indirectè possit absolvi à reservatis, dùm alia confiteatur.

104. Quanta verò debeat esse necessitas, ut ante absolutionem ab excommunicatione possit quis communicare, aliqui dicunt majorem causam et necessitatem ad hoc requiri quàm ad communicandum absque confessione, si non esset excommunicatus. Ita Coninck, loco citato, num. 107. Sed P. Vasquez, in præsenti, disp. 208, n. 13, dicit se non invenire differentiam in his præceptis; imò (si quæ est) magis strictè debere obligare præceptum præmittendi confessionem, quod divinum est, quàm alia præcepta merè ecclesiastica.

105. Quæri potest an qui ejusmodi peccatum reservatum cum excommunicatione habet, debeat in eo casu confiteri sacerdoti inferiori peccatum illud, licèt non possit ab eo absolvi ab excommunicatione. Nam, licèt supra dixerimus non esse improbabile quòd possit tacere reservata, à quibus non potest directè absolvi, alia tamen videtur esse ratio in hoc casu. Solet enim communiter dici peccata illa, quæ reservantur ratione excommunicationis, ablatâ vel impeditâ excommunicatione, non esse reservata; unde videtur tota reservatio cadere supra solam excommunicationem, non supra ipsum peccatum; ergo peccatum, prout condistinguitur ab excommunicatione, potest esse materia directa hujus confessionis, et tolli directè per absolutionem inferioris, licèt non possit absolvere ab excommunicatione. Et quidem ita dicendum esse, si vera esset sententia quam indicant Durandus et Cajetanus, quos refert Suarez, dicto 4 tom., disp. 29, sect. 2, n. 7, quòd scilicet sola excommunicatio per se et immediatè reservatur, culpa verò mediatè et per accidens, quatenùs non potest quis absolvi à peccatis, nisi priùs à censurâ absolvatur. Illa tamen sententia communiter rejicitur, et eam impugnant Suarez ibi, et Thom. Sanchez, dicto cap. 8, num. 5, cum aliis, eò quòd, licèt peccatum illud non reservetur sine censurâ, utrumque tamen immediatè reservatur, censura et peccatum ipsum, atque ideò, quamdiù manet censura, manet etiam reservatio ipsius peccati, unde neque peccatum potest esse materia directa illius confessionis vel absolutionis quæ ab inferiori præstatur; non ergo erit major obligatio confitendi tunc illud peccatum, quàm alia quæ absque censurâ reservantur.

106. Infertur quartò non benè assignari alios casus ut in illis possit homo absque confessione communicare, quasi non habens copiam confessarii, v. g., si adsit confessarius idoneus, sed speretur breviter alius, cui solet cum majori devotione confiteri; item si absit proprius parochus, adsit autem alius, cui ex privilegio solùm confiteri potest. Qui casus et alii similes benè impugnantur apud Suarez et Vasquez, et rejiciuntur ut omninò insufficientes.

Quæ necessitas excuset à præmittendâ confessione.

107. Restat breviter dicere de secundo puncto, sci-

licet de necessitate communicandi requisità ut possit absque confessione prævià id fieri. Reduci autem solent casus necessitatis ab aliquibus ad duo capita : primum est instantis mortis, si aliquis, v. g., in mortis articulo non possit confiteri, aut absolutionem obtinere, et possit communicare ; in quo casu concedunt omnes posse id fieri. Secundum caput est infamiæ aut detrimenti quod incurritur si homo non communicet. Circa primum caput quæri solet an sufficiat necessitas dandi viaticum alteri, ut possit sacerdos absque confessione celebrare. Communis sententia affirmat, ut testantur Suarez et Coninck, in præsenti ; contra hoc tamen videtur esse quòd in prædicto casu non posset aliquis celebrare non jejunus juxta communem sententiam ; et saltem in omnium sententiâ non posset absque vestibus sacris celebrare, cùm tamen hæc requirantur solo præcepto humano ; ergo multò minùs poterit absque confessione, quæ exigitur præcepto divino. Quod quidem argumentum non parùm urget, suppositâ doctrinâ P. Vasquez, quæ in præsenti, disp. 208, n. 12, apertè dicit magis obligare præceptum divinum præmittendi confessionem quàm præceptum jejunii ante communionem, quod est merè humanum.

108. Cæterùm, si hoc argumentum esset efficax, multùm probaret, quia probaret necessitatem quæ sufficit ad communicandum, non præmissâ confessione, sufficere ad celebrandum absque vestibus sacris ; atque adeò sacerdotem qui in articulo mortis suæ posset ex omnium sententiâ celebrare ad communicandum pro viatico, non præmissâ confessione, posset etiam tunc celebrare absque vestibus sacris, absque altari consecrato, absque ullis orationibus aut Evangelio, sed solis prolatis verbis consecrationis, et iis quæ requiruntur ad substantiam sacrificii ; reliqua enim sunt solùm ex præcepto humano, quod minùs obligat quàm divinum præmittendæ confessionis ; consequens autem nullus concedet.

109. Unde nec videtur subsistere doctrina seu responsio alia P. Coninck, infra, q 80, art. 8, n. 57, dicentis, quando unum præceptum divinum, et alterum humanum in eumdem hominem concurrunt, debere potiùs servari divinum quàm humanum ; secùs, quando non concurrunt in eamdem personam. Ex quo infert sacerdotem non jejunum posse celebrare, ut seipsum communicet pro viatico, et observet præceptum divinum ; non tamen posse celebrare ut alter accipiat viaticum ; hæc, inquam, doctrina non videtur universaliter vera, quia sacerdos, ut dicebam, non potest celebrare absque vestibus sacris, ut seipsum pro viatico communicet ; ergo non potest facere contra præceptum Ecclesiæ semper, ut observet divinum, quia reverà tunc præceptum divinum non obligat, stante prohibitione Ecclesiæ.

110. Aliter ergo dicendum est, loquendo de possibili, negari non posse quòd aliquando Ecclesia cum tanto rigore præcipiat aut prohibeat aliquid, ut etiam intuitu observandi præcepti divini id omitti vel fieri non possit. Sicut etiam è contra potest aliquando præceptum divinum ita arctè obligare, ut nullâ de causâ prætermitti possit. Aliunde ergo colligendum est quomodò hoc vel illud præceptum in particulari obliget. Et quidem præceptum præmittendæ confessionis non obligare, urgente necessitate, constat ex concilio Tridentino, ut vidimus, et ex usu ac traditione perpetuâ fidelium. Ratio autem est quia, cùm finis intentus, scilicet status gratiæ requisitus ad Eucharistiam possit etiam absque confessione haberi, mediâ contritione, non debuit præceptum confessionis ita strictè obligare, ut nulla prorsùs necessitas excusaret. Unde cum magno fundamento colligere potuerunt theologi, occurrente æquali necessitate ex parte proximi moribundi, posse etiam sacerdotem absque confessione celebrare, ut det illi viaticum, quia proximi necessitas aliquomodò propria est. Atverò præceptum ecclesiasticum non celebrandi absque altari aut vestibus sacris, etc., obligat cum majori universalitate, ut constat ex eodem usu fidelium, qui hoc præceptum ita semper intellexerunt (quod idem de præcepto jejunii ante communionem, licèt non cum æquali certitudine, dici potest), ut non possit necessitas viatici sumendi vel dandi excusare ; unde nec posset aliquis viaticum accipere non jejunus, nisi eadem Ecclesia justis de causis id specialiter indulsisset. Ratio autem fuit quia ad reverentiam erga tantum Sacramentum spectat ut ritus et cultus quo celebratur et sumitur sit uniformis et solemnis, nec posset ob privatas necessitates aut utilitates alterari, ut missa absque ullo ritu aut apparatu celebraretur, ob communicandum infirmum ; qui certè cultus et veneratio Eucharistiæ haberi non posset aliâ viâ, sicut status gratiæ haberi potest per contritionem absque confessione. Positâ ergo tantâ et tam universali obligatione illius præcepti ecclesiastici, non potest argui ab illo ad præceptum præmittendæ confessionis ; quod non obligat cum tantâ universalitate.

111. Dices : Prohibitio quæ oritur ex excommunicatione, non est præcepti divini, sed humani, sicut prohibitio celebrandi absque vestibus sacris ; et tamen excommunicatus, non præmissâ absolutione, poterit celebrare ad sumendum sibi, vel etiam ad ministrandum alteri viaticum ; ergo neque Ecclesia intendit suis præceptis obligare cum tantâ universalitate, ut excludat hanc etiam necessitatem. — Respondeo non esse necesse quòd Ecclesia æquè universaliter intendat obligare omnibus præceptis ; neque enim in omnibus eadem est ratio. Et quidem verisimile est excommunicatum etiam pro viatico alteri ministrando posse absque absolutione celebrare, quando necessitas urget, sicut potest absque confessione id facere qui mortaliter peccavit. Nam quòd excommunicatus non celebret, non tam spectat ad ritum et venerationem Sacramenti, quàm ad pœnam et punitionem ipsius excommunicati ; voluntas autem puniendi mitiùs interpretanda est quàm voluntas aliquid præcipiens propter reverentiam et cultum ipsius Sacramenti, circa quem oportet leges esse magis stabiles et universales. Unde minor causa sufficit ut excommunicatus celebret ante absolutionem, quàm ut celebret

non jejunus vel absque vestibus sacris, quæ non ad pœnam, sed ad venerationem Sacramenti ordinantur.

112. Quod attinet ad secundum caput, ex infamiâ scilicet, aut detrimento, quod ut vitetur, licita est communio absque confessione, ex hoc capite habetur: primò, quòd possit sacerdos celebrare, quando non potest omittere absque infamiâ et notâ; quod idem est de laico, qui eodem modo non posset absque notâ communionem relinquere; quod plerùmque etiam procedit, quando jam quis accessit ad altare communicaturus; quo in loco nullo modo debet à sacerdote de peccatis audiri, sed potiùs debet communicare, præmissâ contritione, aut etiam non præmissâ, si jam confessus est alia peccata cum dolore universali de omnibus.

113. Infertur secundò, ex hâc regulâ potiùs quàm ex ullâ aliâ decernendum esse de sacerdote, qui ante vel post consecrationem recordatur alicujus peccati: semper enim judicandum est non teneri ad confessionem, quando absque notâ confiteri non potest. Non est ergo recurrendum ad missam jam incœptam; si enim missâ incœptâ, ante consecrationem posset discedere ad confitendum, deberet id facere; si posset item post consecrationem accersere sacerdotem cui confiteretur, deberet id facere; quia verò neutrum potest vix fieri unquàm absque notâ, non obligatur, ut cum aliis docet Vasquez, in præsenti, n. 11. Unde etiam antequàm ad altare accedat, potest æqualis ratio urgere, ut si jam ex sacrario vestibus sacris ornatus procedit, vel coram multis parare se incœpit, nec possit absque notâ se exuere. Itaque post consecrationem hæc sola differentia est, quòd, licèt sine notâ posset relinquere missam, non debet nec potest, sed debet perficere sacrificium. Cæterùm, si tunc posset absque notâ confiteri ante communionem, deberet id facere, atque ideò in tantum posset progredi absque confessione, in quantum non potest absque notâ accersere confessarium aut discedere ab altari, ut breviter confiteretur et rediret ad perficiendum sacrificium.

114. Infertur tertiò, concurrente eâdem infamiâ aut notâ, posse sacerdotem absque confessione celebrare, ut in die festo alii missam audiant; cessante verò notæ periculo, non posse, ut docet Suarez, in præsenti, sect. 4, qui tamen oppositum dicit quando esset parochus qui ex officio debet celebrare, ut subditi audiant sacrum; tunc enim non exigit periculum infamiæ. Sed Vasq. in præsenti, n. 8, magis consequenter in utroque casu requirit infamiæ aut notæ periculum. Potest tamen, qui velit, sententiam contrariam ut probabilem sequi; imò et illam, quòd possit sacerdos in die festo non habens aliam missam quam audiat, celebrare, ut observet præceptum audiendi sacrum; quam tenent plures auctores, quos refert et sequitur Diana, de Celebrat. missarum, resol. 63, qui addit, resolut. 64, posse etiam id facere ut alii missam audiant in die festo, alioquin non audituri. Sed reverà Tridentinum supponit exigi necessitatem et carentiam confessarii; illa autem non videtur necessitas: quid enim refert quòd alii non audiant missam, quando per illos non stat? Certè non teneor ego ullo modo celebrare, vel pisces mittere, ut alii observent præceptum missæ vel jejunii.

115. Objicit P. Diana ex hoc sequi quòd nec possit sacerdos absque confessione celebrare ad dandum viaticum moribundo; neque enim peccabit ægrotus non accipiendo viaticum, quando per ipsum non stat. — Respondetur tamen non esse paritatem: est enim gravior longè necessitas accipiendi viatici quàm audiendi missam; et est multò majus detrimentum quod patitur homo si viatico careat. Dices: Ergo saltem non poterit sacerdos celebrare, ut ipsemet audiat sacrum in die festo, non præmissâ confessione; neque enim ipse peccabit aut incurret magnum detrimentum, non auditâ missâ, quando per ipsum non stat. — Respondeo: Ideò dixi verius esse quod tunc non possit celebrare, nisi aliunde sequatur aliud inconveniens. Probabile tamen esse contrarium propter doctores non paucos qui id tenent. Cæterùm, cùm ii doctores non id extendant, ut possit etiam ad hoc ut alii audiant missam, non possumus id existimare probabile propter eorum auctoritatem; fortassè enim putârunt sacerdotem obligari ad audiendum missam, et ideò habere necessitatem celebrandi; cùm tamen non obligetur ut alii audiant, non habet necessitatem celebrandi ut illi habeant missam quam possint audire.

116. Infero quartò quid dicendum sit quando urget præceptum communionis paschalis. Suarez enim, ubi supra, probabiliùs dicit quòd non possit ob eam solam causam sacerdos celebrare, aut alius communicare absque confessione, ut illud præceptum impleat, quia lex ecclesiastica non obligat ad communionem, nisi quando debito et legitimo modo haberi potest. Alii tamen communiter concedunt posse tunc communionem accipi cum solâ contritione; quos refert et sequitur Henriquez, lib. 8 de Eucharistiâ, cap. 46, § 4, litt. M, et Coninck, in præsenti, art. 4, dub. 2, n. 17, quod mihi etiam placet, quia præceptum illud Ecclesiæ de communione non est purè ecclesiasticum, sed est præceptum divinum determinatum ab Ecclesiâ quoad tempus; quare, sicut urgente præcepto divino viatici sumendi, noluit Deus obligare ad confessionem præmittendam, si non est copia confessarii, sic urgente præcepto divino communionis etiam extra mortis articulum, idem credi potest; præsertim cùm præceptum divinum communionis extra mortis articulum respiciat etiam necessitatem quam habemus illius cibi: quem, quia est necessarius ad sustentationem animæ spiritualem, ideò præcepit nobis Deus illum aliquandiù in vitâ sumere; ergo hoc præceptum etiam extra mortis articulum debebat permittere communionem absque confessione, quando non esset copia sacerdotis, utpote præceptum de cibo necessario et de re necessariâ.

117. Infero quintò aliter dicendum esse de communione debitâ ex voto, aut etiam ex præcepto merè humano; ob eam enim solùm causam non posset quis absque confessione communicare, si aliunde ces-

saret periculum notæ aut infamiæ. Alioquin semper possent omnes communicare absque confessione ; possent enim vovere communionem hodiernam, et crastinam, et quotidianam. Posset item superior præcipere ejusmodi communionem, et hoc modo reddere necessariam communionem absque confessione. Fatendum ergo est votum aut præceptum humanum debere intelligi de communione quæ aliunde non opponatur modo debito ex divino præcepto, qualis est quòd præmittatur confessio mortalium.

118. Infero sextò quomodo intelligi debeat id quod in præsenti doctores dicere solent, posse accipi communionem absque confessione ratione scandali. Nam si hoc intelligatur de proprio scandalo, rarissimè habebit locum ; vix enim unquàm continget, quòd alii excitentur ad peccandum ex eo quòd absque confessione peccati occulti non communicem ; debet ergo intelligi nomine scandali, nota vel infamia quam aliquis incurrit omittendo communionem. Non tamen placet expositio P. Suarez in præsenti, sect. 4, § *Quarta etiam et communis*, qui ait ex illâ populi admiratione solere leves homines occasionem sumere detrahendi aut judicandi temerè, in quo videtur agnoscere rationem scandali ; hoc, inquam, non placet, quia vel illa omissio communionis præbet fundamentum sufficiens ad judicandum quòd homo habeat peccatum quod debeat confiteri ; et tunc non erit judicium temerarium id cogitare vel de eo loqui, cùm res sit publica, quòd sacrum vel communionem omisit ; atque ideò non video quæ occasio detur judicandi temerè ex eo quòd aliquis propter peccatum reverà mortale omittat communionem, cùm reverà peccatum commissum sit causa non communicandi ; vel illa omissio non præbet tale fundamentum ad id cogitandum ; et tunc non video quæ major occasio detur peccandi aut temerè judicandi, quàm quando aliquis communicaturus quærit priùs confessarium ; tunc enim poterit etiam aliquis temerè judicare quòd habeat peccata gravia confitenda ; et tamen non ideò tenemur omittere confessionem. Debemus ergo nomine scandali in hâc materiâ potiùs intelligere, ut dixi, infamiam et notam quam affert illa omissio communionis, et quæ minùs propriè solet scandalum appellari.

SECTIO VI.

An et quomodò requiratur contritio, quando non præmittitur confessio ante communionem.

119. Non requiri contritionem perfectam, sed sufficere attritionem cognitam, voluerunt aliqui recentiores, quos tacitè refert Suarez in præsenti, sect. 5, quam sententiam probabilem esse significat Filliucius, tom. 1, tract. 3 de Sacramento Confirmationis, c. 3, n. 57. Eam tamen improbabilem esse, nec posse absque temeritatis notâ defendi, docet idem Suarez, et Luisius Turrianus in Censuris theologicis, censur. 2, dub. 16, et ipse Filliucius postea, tract. 4, de Sacramento Euchar., c. 8, n. 220, retractâsse videtur quod priùs dixerat, dùm absolutè tradit esse omninò necessariam contritionem perfectam saltem existimatam ; quam sententiam docent omnes theologi, quos latè refert Suarez ibi, et colligitur ex Patribus exigentibus omninò statum gratiæ et sanctitatis ut possit quis licitè accedere ad hoc Sacramentum. Eorum verba vide apud Suarez ibi. Colligitur etiam ex Tridentino, sess. 13, c. 7, dicente, diligentiùs cavendum esse, ne absque magnâ reverentiâ et sanctitate accedat quis ad percipiendum hoc Sacramentum. Qui autem cum solâ attritione accedit, non accedit certè cum sanctitate, sed in statu peccati. Denique, ex institutione ipsius Sacramenti, quod cùm sit per modum cibi, et sit Sacramentum vivorum, prærequirit omninò vitam in percipiente illud. Addit Suarez aliud argumentum, quia sacerdos, ut ministret Eucharistiam aliis, si sit in peccato et non velit confiteri, debet saltem per contritionem constituere se in statu gratiæ ; ergò multò magis qui vult Eucharistiam recipere : plus enim est recipere quàm ministrare. Hoc tamen argumentum facilè eludi potest ; primò quia probabilius est sacerdotem non peccare mortaliter, licèt in statu peccati ministret aliis Eucharistiam, ut vidimus alibi. Deinde etiam dato antecedenti, consequentia non est formalis : retorqueri enim potest in Sacramento Pœnitentiæ, ad quod ministrandum sacerdos qui habet conscientiam peccati debet priùs, si non confitetur, elicere actum contritionis, ut justificetur ; quod tamen non debet facere qui illud recipit ; quod etiam in Sacramento Baptismi locum habet. Meliùs ergo probatur ex doctrinâ conciliorum et Patrum, atque ex Sacramenti ipsius institutione.

120. Fateor ex hoc ipso non leve argumentum desumi contra sententiam illam quæ docet posse aliquando virtute hujus Sacramenti conferri primam gratiam homini attrito. Si enim attritio aufert obicem effectui Eucharistiæ, ergo qui accedit cum attritione cognitâ, non accedit cum obice, et per consequens non accedit indignè. Si verò attritio non tollit obicem sufficienter, ergo Sacramentum non confert gratiam. Cæterùm, cùm auctores illius sententiæ nunquàm concedant hanc sequelam, sed semper conentur respondere, et constanter tueantur obligationem habendi contritionem existimatam, non potest ex probabilitate illius sententiæ argui ullo modo probabilitas hujus, licèt consequentia sit probabilis ; quia nimirùm in tantùm illa alia sententia est probabilis, in quantum probabiliter etiam negat hanc consequentiam.

121. Hoc ergo supposito, quæri potest primò an qui priùs confessus fuerat, et postea recordatur peccati quod in confessione oblitus omiserat, nec potest jam confiteri, cùm sit in altari, v. g., an debeat elicere contritionem novam illius peccati ante communionem. Et quidem si dolor præcedens in confessione non fuerat universalis de omnibus peccatis, vel ex motivo universali quòd se extenderet etiam ad istud peccatum, certum videtur quòd debeat elicere contritionem de hoc peccato, quia virtute confessionis nondùm fuit justificatus, cùm hoc peccatum nondùm retractatum non potuerit directè nec indirectè remitti. Si verò

dolor fuerat universalis, vel ex motivo quod se extenderet ad hoc etiam peccatum, Antoninus Diana, 1 tomo, tract. de Celebrat. missar., resolut. 48, refert, pro sententiâ affirmante obligationem ad novum dolorem tunc eliciendum, Valerium Reginald., in Praxi, tomo 2, lib. 5, c. 5, sect. 3, n. 9, ubi dicit illum eam sententiam docere ex Medinâ, Suarez, et de Graffeis. Sed neque in illo tomo 2 datur liber aliquis quintus; nec in libro 5, qui est in 1 tomo, habet aliquid ad illud propositum; in libro autem 29, c. 6, q. 4, ubi agit de illâ materiâ, solùm dicit debere præmitti confessionem illius etiam peccati, si fieri possit ante communionem; non verò dicit debere elici contritionem si non præmittatur confessio. De illis verò aliis auctoribus, Suarez, Medina et Graffeo, cùm non designentur loca, non possumus omninò certò affirmare; credo tamen probabilissimum eos nusquàm illud docuisse; certè in hoc loco Barth., Medina et Suarez, nec leviter id insinuârunt. Si verò sermo sit de Joanne de Medina, fateor illum codice de Pœnitentiâ, tract. 1, q. 3, § *Ex dictis sequitur;* docuisse quòd post contritionem universalem, necesse est de peccatis oblitis, quando memoriæ occurrunt, iterùm in particulari dolere; quia, sicut est præceptum omnia sigillatim confitendi, sic etiam est præceptum pœnitendi de omnibus in particulari, et non tantùm in communi per detestationem universalem. Cæterùm nihil peculiare ibi dicit in ordine ad communionem, et totum id procedit ex sententiâ illâ de obligatione dolendi de singulis peccatis in particulari, quæ sententia jam communiter à theologis rejicitur.

122. Dico itaque in nostro casu non esse obligationem novæ contritionis eliciendæ: quod etiam in particulari observavit P. Joannes Præpositus, 3 p., q. 80, art. 5, dub. 3, n. 15, et supponi videtur ab aliis theologis dùm obligationem totam habendi contritionem, quando non præmittitur confessio, probant ex eo quòd Eucharistia sit Sacramentum vivorum, et prærequirat statum gratiæ saltem per se loquendo ad causandum suum effectum. Unde simul desumitur ratio conclusionis, quia in casu nostro jam homo supponitur esse in statu gratiæ per confessionem præcedentem, et absolutionem quâ indirectè ablata fuerunt omnia peccata mortalia; ergo non est fundamentum illius novæ obligationis habendi illam contritionem post memoriam peccati omissi.

123. Confirmatur quia sæpè continget quòd, postquàm aliquis doluit per contritionem de omnibus peccatis in particulari, obliviscatur postea unius ex illis in ipsâ confessione, et postea recordetur quando est in altari. Tunc autem quis dicat debere iterùm conteri de illo peccato de quo expressè contritus jam erat: non ergo debet necessariò subrogari contritio loco confessionis, quando hæc non potest haberi. Ex hoc autem colligitur nec debere id fieri quando ab initio fuit oblitus, quia per contritionem universalem verè doluerat jam homo de illo peccato, quæ contritio habitualiter perseverat, quamdiù non revocatur; non est ergo obligatio repetendi contritionem ex eo quòd non possit homo tunc confiteri.

124. Magis apparenter posset primò dubitari an tunc esset per se loquendo obligatio iterùm confitendi illud peccatum ante communionem; an verò sufficeret propositum illud suo tempore confitendi. Ratio dubitandi esse potest quia ille homo jam observavit præceptum præmittendi confessionem ante communionem, et quidem confessionem formaliter integram; ergo non debet facere secundam confessionem ante communionem. Confirmatur et explicatur primò quia, sicut est præceptum confitendi omnia mortalia ante communionem, sic est præceptum confitendi omnia mortalia singulis annis; et tamen, si quis confitetur omnia quorum recordatur, non obligatur ad iterùm confitendum eodem anno, licèt postea recordetur alicujus peccati, cujus in confessione fuerat oblitus, juxta probabilem multorum sententiam; ergo nec debet illud ante communionem confiteri.

125. Confirmatur secundò, quia, quando ad lucrandum jubilæum exigitur confessio, non est necesse iterùm confiteri intra tempus jubilæi peccatum cujus oblitus est pœnitens in confessione jam tunc factâ, ut communiter tradunt doctores; ergo nec ad communicandum oportebit iterùm confiteri. Confirmatur tertiò ex verbis Tridentini, illâ sess. 13, can. 11, ubi dicitur necessariò esse præmittendam confessionem illis *quos conscientia peccati mortalis gravat.* In nostro autem casu non gravat conscientia eum qui ritè confessus est totum quod in mente habebat; non ergo debet ex præcepto iterùm confiteri ante communionem.

126. In contrarium tamen est praxis et consensus omnium fidelium, qui etiam post legitimam confessionem non audent communicare, nisi priùs confiteantur illa peccata, quorum de novo recordantur. Nec ullum auctorem invenio qui contrarium docuerit. Solus Henriquez, lib. 8 de Euchar., cap. 46, § 3, obscurè loquitur in hæc verba: *Laicus verò qui ad linteum altaris astat paratus communicare cum aliis, et confessionem præmiserat, excusatur propter reverentiam Sacramenti, ne statim redeat ad confessarium, ut directè absolvatur à peccato, cujus fuerat oblitus, etiam seclusâ notâ et scandalo; cùm jam accedat justus et probatus per confessionem, expeditque communiter ne sacerdos ad altare audiat reconciliationem volentium communicare. Pœnitens tamen novi peccati memor, antequàm ad altare accedat, tenetur quæsito confessario id aperire antequàm communicet.* In quibus verbis videri possit hic auctor negare obligationem confitendi de novo ante communionem, eò quòd jam sit homo probatus per confessionem. Sed reverà non dat licentiam ita amplam et generalem; primò, quia dicit id tunc licere propter reverentiam Sacramenti, ad quod recipiendum erat jam paratus; secundò, quia in margine adducit plures auctores ex quibus nemo universaliter, sed solùm in certis circumstantiis excusat à novâ confessione; tertiò, quia ipse Henriquez præmittit id intelligendum de eo qui jam est ad linteum altaris paratus

communicare cum aliis. Quem etiam sensum indicare videntur ultima verba, quibus significat, si memoria peccati occurrat, antequàm accedat ad altare, debere omninò quæri confessarium. Neque illa verba, *novi peccati*, videntur intelligenda de peccato commisso de novo post confessionem, sed de peccato novo in memoriâ pœnitentis : nam peccati tunc commissi post confessionem ejusdem diei non diceretur memoria, quod potiùs usurpatur ad objecta antiqua ; et constat ex contextu ; nam condistinguit hunc ultimum casum à casu præcedenti, in quo memoria occurrerat jam in ipso altari ; postea ergo loquitur de eo qui recordatur peccati similis, antequàm ad altare accedat. Unde P. Suarez, in præsenti, sect. 4, § *Sed hujus occasione*, indubitanter docet debere per se loquendo præmitti confessionem illius peccati, eumque esse sensum omnium doctorum.

127. Supposità ergo praxi et usu Ecclesiæ, qui in hoc sensu explicuit præceptum hoc præmittendæ confessionis, reddi potest ratio à priori, quia nimirùm præceptum non est confitendi utcumque, sed confitendi omnia peccata ante communionem ; hoc autem non impletur, nisi illud aliud peccatum deferatur ad judicem ante communionem. Est autem exemplum simile in præcepto confessionis in articulo mortis, quod similiter obligat ad confitenda omnia peccata ; unde, licèt aliquis confessus sit omnia quorum recordabatur, et absolutus jam sit, si tamen postea recordetur alterius peccati, debet iterùm confiteri, et iterùm singula prout memoriæ occurrunt, antequàm moriatur ; quia debet ante mortem omnia dicere integrè. Similiter ergo, cùm sit præceptum omnia confitendi ante communionem, debent omnia dici, prout in memoriam redeunt, ante communionem.

128, 129. Unde ad rationem dubitandi et primam confirmationem responderi potest præceptum hoc differre à præcepto confessionis annuæ ; nam illud solùm est confitendi semel in anno ; ut constat ex Tridentino, sess. 14, c. 5, ubi, explicans illud præceptum, sic ait : *Neque enim per Lateranense concilium Ecclesia statuit ut Christi fideles confiterentur, quod jure divino necessarium et institutum esse intellexerat, sed ut præceptum confessionis saltem semel in anno ab omnibus et singulis impleretur*, etc. Quod ex ipsis verbis præcepti relati in cap. *Omnis utriusque sexûs*, de Pœnitent. et Remis. colligi potest ; in quibus solùm dicitur quòd *saltem semel in anno confiteatur fideliter proprio sacerdoti*. Ex quibus probabiliter inferunt multi non esse obligationem iterùm confitendi eodem anno peccata quæ de novo veniunt in memoriam ; præsertim cùm usus fidelium explicuerit eum fuisse sensum præcepti. In nostro autem casu idem usus fidelium explicuit sensum contrarium, quem ex modo præcipiendi colligere potuerunt, cùm non jubeantur semel confiteri, sed confiteri simpliciter omnia peccata eodem modo quo præcipitur confessio in mortis articulo. Sicut ergo qui post confessionem annuam iterùm peccat, non obligatur eodem anno ad novam confessionem, obligatur tamen ante communionem ad novam confessionem qui post confessionem peccat ; sic, licèt memoria peccati omissi non obliget ad novam confessionem ex præcepto confessionis annuæ, non potest argui quòd non obliget ex præcepto hoc præmittendi confessionem ante communionem.

130. Ex quo via patet ad secundam confirmationem ; ad jubilæum enim solùm exigitur unica confessio, quæcumque illa sit ; unde, licèt aliquis sola venialia confessus sit, et postea incidat in peccatum mortale intra tempus jubilæi, non erit opus iterùm confiteri ad lucrandum jubilæum, sed sufficit actus contritionis quo iterùm redeat in Dei gratiam ; quod tamen juxta veriorem sententiam non sufficit ad satisfaciendum præcepto confessionis annuæ ; est enim obligatio confitendi saltem semel peccata mortalia, si quæ fuerint eo anno. Unde non licet arguere ab illo casu ad nostrum.

131. Denique ad tertiam confirmationem respondetur facilè, concilium per illa verba, *quos conscientia peccati mortalis gravat*, non intelligere eos solùm qui sunt in peccato, ut constat clarè ex verbis sequentibus, *quantùmcumque etiam se contritos existiment*. Si enim contritus est, non est jam in peccato ; intelligit ergo nomine *conscientiæ* scientiam solùm peccati commissi, et non expiati per confessionem ; sicut etiam sess. 14, c. 5, dixit idem concilium esse obligationem confitendi omnia mortalia peccata, quorum conscientiam habemus, hoc est, scientiam, nam certum est ibi comprehendi ea etiam peccata quæ jam per contritionem dimissa sunt. Et in eodem sensu câdem sess. 13, c. 7, dixerat : *Nullum sibi conscium peccati mortalis, quantùmvis sibi contritus videatur, absque præmissâ sacramentali confessione ad sacram Eucharistiam accedere debere ;* ubi certè *conscius peccati* non est solùm qui est in statu peccati, cùm justificati debeant confiteri, ut constat.

132. Objici adhuc possent verba præcedentia ejusdem Tridentini in illo can. 11 : *Et ne tantum Sacramentum indignè, atque ideò in mortem et condemnationem sumatur, statuit atque declarat ipsa sancta synodus illis quos conscientia peccati mortalis gravat*, etc. Videtur enim finis illius præcepti esse ille, *ne indignè*, hoc est, in statu peccati, Eucharistia sumatur. Ad hoc autem non est opus iterùm confiteri, cùm certum sit per primam confessionem remitti peccata per oblivionem inculpabilem omissa, ut constat ex sess. 14, c. 5. Ergo non intendit concilium loqui de obligatione ad secundam confessionem, sed solùm ad unam. — Respondetur tamen concedendo finem concilii fuisse ne indignè sumatur hoc Sacramentum ; nam eâ de causâ declaravit et proposuit clarè, obligationem ex præcepto divino ab Apostolo magis implicitè propositam, præmittendi confessionem omnium mortalium ante communionem, ne scilicet eam confessionem prætermittentes, indignè communicarent, non observando quæ ex divino præcepto observare debebant, et ideò communio fieret illis in mortem et condemnationem. Sicut in eodem sensu dici posset : *Ne hoc Sacramentum indignè et in condemnationem sumatur monentur fide-*

tes non posse ab hæreticis aut excommunicatis denuntiatis illud accipi, quia scilicet accipiendo ab illis contra præcepta ecclesiastica, peccaretur, et jam indignè acciperetur et ad condemnationem.

133. Hic etiam videtur sensus in nostro casu ab omnibus admittendus; alioquin sequeretur nec ex vi illius præcepti obligari ad confitendum illud peccatum, non solùm ante hanc communionem, sed neque etiam quando postea velit homo iterùm et sæpiùs communicare. Si enim tota ratio præcepti est ne communicet in statu peccati, cùm certum sit per confessionem præcedentem remitti peccata per oblivionem omissa, non erit necessaria nova confessio ad procurandum statum gratiæ ante secundam vel tertiam communionem. Et tamen certum est ante singulas communiones debere præmitti novam confessionem, si sit conscientia peccati non explicati in confessione; ergo sensus illorum verborum non est solùm quòd finis præcepti sit procurare statum gratiæ, sed quòd finis etiam concilii in proponendo et explicando illo præcepto divino, sit vitare periculum communicandi indignè in illis qui hujusmodi præceptum violarent.

134. Dubitari potest tertiò principaliter an qui in missâ recordatur quòd sit in peccato, debeat habere contritionem statim; an verò possit prosequi missam, et habere contritionem ante consecrationem vel ante communionem. De hoc dubio non video aliquid à doctoribus dici; ex eorum tamen principiis dicendum videtur, si memoria illa occurrat ante consecrationem, satis esse si in morulâ illâ quâ in *Memento* orat pro vivis, vel aliàs antequàm consecret, habeat contritionem; si verò occurrat post consecrationem, satis esse si ante communionem conteratur. Nam status gratiæ, ad quem exigitur contritio, solùm requiritur ex præcepto in conficiente vel recipiente Sacramentum, non in exercente alias actiones etiam Ordinis sacri; ut cum probabiliori sententiâ diximus alibi; ergo defectus contritionis in aliis partibus Missæ non erit peccatum mortale; satis enim erit si tempore consecrationis, quo conficitur Sacramentum, et in communione, quâ recipitur, sacerdos sit in statu gratiæ; sanctitas tamen totius illius actionis exigit ut sacerdos curet quamprimùm dolere et conteri, præsertim si commodè possit absque indecenti aliquâ interruptione. Favet autem huic resolutioni Cajetan., tom. 2 Opusc., tract. 10, et clariùs Thomas Sanchez, lib. 7 Consil., c. 2, dubio 10.

SECTIO VII.

Quale sit præceptum confitendi statim post communionem, quando aliquis absque confessione communicavit.

135. Hoc dubium totum fundatur in verbis concilii Tridentini, sess. 13, c. 7, ubi proposito præcepto præmittendi confessionem, sic concluditur : *Quòd si, necessitate urgente, sacerdos absque prævià confessione celebraverit, quamprimùm confiteatur.* In quibus verbis contineri præceptum confessionis quamprimùm faciendæ fatentur theologi omnes, licèt unus vel alter id negaverit, scilicet Pet. de Ledesma, in Summâ, 1 p., tract de Euchar., c. 11, ante conclus. 9, et Henricus Villalobos, in Summâ, tom. 1, tract. 7, dub. 37, num. 7, sed alii omnes, ut dixi, præceptum agnoscunt in illis verbis, et in eo sensu videntur explicari in regulis Missalis Romani, in quibus pro illis verbis, *quamprimùm confiteatur*, ponuntur hæc, *quamprimùm debet confiteri*, quæ clariùs exprimunt obligationem. Et quidem, si illa verba non continent præceptum, idem dicendum esset de aliis multis præceptis quæ in eodem Tridentino in decretis de reformatione imponuntur per similia verba; imò non aliis verbis impositum fuit præceptum annuæ confessionis in cap. *Omnis utriusque sexûs*, nisi per illa : *Semel in anno confiteatur*, etc.

136. Hoc ergo supposito, quæritur primò an hoc præceptum sit divinum vel merè humanum. Indicant esse de jure divino Glossa in cap. *De homine*, de Celebratione missarum; Soto, Covarruv., Scotus, quos refert Suarez in præsenti, sect. 6. Fundamentum esse potest, quia præceptum præmittendi confessionem est de jure divino; ergo idem præceptum obligat ad confitendum postea, quamprimùm possit fieri, quando suo tempore non potuit impleri. Sic enim præceptum confessionis annuæ obligat, ut, si suo tempore non potuit observari, postea, quamprimùm fieri possit, observetur.

137. Communis tamen et vera sententia negat esse præceptum divinum; nullum enim est fundamentum ad tale præceptum asserendum. Nam, licèt sit præceptum etiam divinum confitendi in articulo mortis, si id tamen ex malitiâ vel impotentiâ non observetur, non est obligatio, transacto illo articulo, confitendi quamprimùm; item, licèt de jure divino debeat sacerdos præmittere contritionem, antequàm conficiat aliqua Sacramenta, si tamen id non observet, non obligatur ad eam contritionem habendam quamprimùm, sed suo tempore, et ratio est quia ejusmodi præcepta, quatenùs negativa sunt, solùm obligant ad non communicandum, vel non conficiendum Sacramentum absque confessione vel contritione, etc.; quatenùs verò sunt affirmativa, obligant ad præmittendam confessionem vel contritionem ante communionem, ante mortem, etc. Neutro ergo modo obligant, transacto illo articulo, ut constat. Ad exemplum verò de confessione annuâ respondetur facilè in illo præcepto terminum anni præscribi diverso modo, nempè ut terminum ultra quem non differatur confessio debita ex præcepto divino; quod præceptum Ecclesia vult quòd observetur *saltem semel in anno;* illa autem particula *saltem*, ostendit apertè sensum esse ne differatur ultra annum; manet ergo obligatio eadem, et major, transacto anno, quia in dies fit major dilatio ultra annum, et per consequens gravior transgressio præcepti.

138. Secundò quæritur an eo præcepto confitendi quamprimùm obligentur soli sacerdotes, an etiam laici communicantes absque confessione in casu necessitatis. Navarrus enim et alii voluerunt utrosque

comprehendi propter paritatem rationis. Sed hæc sententia jam communiter ab omnibus rejicitur, et meritò, tum quia in præceptis odiosis non debet fieri extensio propter rationis paritatem, tum etiam quia reverà non est æqualis ratio; majus enim erat periculum in sacerdotibus, qui ratione officii sæpiùs habent illam necessitatem celebrandi absque confessione, quia non est alius sacerdos in illo oppido : laicus verò rarò habet talem necessitatem; præsertim cùm regulariter possit confiteri illi sacerdoti à quo communionem accepturus est. Unde nec eo præcepto comprehenditur sacerdos non celebrans, sed communicans more laicorum; concilium enim solùm loquitur de sacerdote celebrante.

139. Tertiò quæritur an comprehendatur sacerdos in die Parasceves celebrans; ille enim non offert sacrificium, cùm eâ die non fiat consecratio, ac per consequens non sit propriè missa. Cæterùm verius est comprehendi. Nam, licèt sacerdos illâ die non dicat propriè missam, dicitur tamen simpliciter celebrare, ut passim habetur in rubricis illius diei in Missali Romano; non enim communicat communione laicâ, sed sacerdotali; quare illum etiam casum comprehendi docuit Suarez in præsenti, sect. 7, et alii, quos sequitur Diana, tract. de Celebrat. missarum, resolut. 60, qui idem docet, quando, deficiente sacerdote post consecrationem, assumitur alius sacerdos ad complendum illud sacrificium, prout etiam docuerant Suarez, illâ sect. 7, et Vasquez, in præsenti, disput. 208, cap. 3, n. 23; nam tunc etiam dicitur verè celebrare, et non accipere communionem more laicorum.

140. Quartò quæritur an ille qui post consecrationem recordatur peccati (et idem erit, si tunc illud commisit), comprehendatur illo præcepto confitendi postea quamprimùm possit. Affirmant Suarez, illâ sect. 7; Reginaldus, Bonacina, Meghala, Molfesius et alii quos refert Diana ubi supra, resol. 61. Et ratio potest desumi ex dictis, quia in illâ parte missæ quæ restat, sacerdos verè celebrat sicut in casibus proximè adductis; ergo de eo verificatur totum quod concilium requirit ut debeat quamprimùm postea confiteri.

141 P. Vasquez in præsenti, c. 3, n. 20, negat eum casum comprehendi præcepto Tridentini; quam sententiam amplectitur Diana, dictâ resolut. 61, et pro eâ citat Franc. Sylvium in præsenti, q. 80, art. 4, dub. 2. Sed Sylvius ibi solùm loquitur de sacerdote qui post communionem recordatur alicujus peccati. Sic enim dicit : *Idem judicium existimamus* (scilicet non obligari eo præcepto) *de illo qui nullius peccati habens memoriam, confessionem non præmisit, etiamsi post communionem ei occurrat peccatum aliquod mortale, quia non prætermisit eam ob necessitatem de quâ loquitur concilium.* Suspicor tamen fuisse errorem in his verbis, et debuisse legi, *ante communionem*, pro illis, *post communionem;* alioquin probatio subsequens non est ad rem; nam, si peccatum occurrat post communionem, ille non celebrat absque confessione prævià cum conscientiâ peccati; jam enim est absolutum sacrificium et facta communio. Affert etiam pro illâ sententiâ Gregorium Sayrum, de Sacramentis, lib. 2, quem nondùm vidi. Eamdem tamen amplectitur P. Joan. Præpositus, in præsenti, quæst. 80, art. 5, dub. 4.

142. Probat Vasquez suam sententiam, quia Tridentinum loquitur solùm de sacerdote cui non est copia confessarii, et, necessitate urgente, absque prævià confessione celebrat. Præmiserat enim obligationem universalem præmittendi confessionem, *modò non desit copia confessarii;* et statim subjungit : *Quòd si, necessitate urgente, sacerdos absque prævià confessione celebraverit, quamprimùm confiteatur.* Loquitur ergo de illo cui deest copia confessarii, et ideò, necessitate urgente, celebrat absque confessione. In nostro autem casu non celebrat absque confessione quia desit copia confessarii, sed ne incurrat notam infamiæ, quam incurreret vocando confessarium ad altare; ergo non est hic casus de quo loquitur concilium.

143. Hæc ratio non video quomodò rectè cohæreat cum mente Tridentini, nec cum doctrinâ ipsius Vasquez. Dato enim quòd concilium loquatur de illo solùm qui propter inopiam confessari in necessitate celebrat absque confessione, adhuc in nostro casu utrumque verificatur, quia ad hoc, ut verum sit quòd non datur copia confessarii, non requiritur quòd non adsit physicè in eo loco aliquis confessarius, sed sufficit si pœnitens non possit absque gravi incommodo illi confiteri sua peccata. Idque ipsemet Vasquez capite præcedenti cum omnibus theologis docuit num. 5, et probatur clarè ex iisdem verbis Tridentini; dicit enim omnibus in universum esse obligationem præmittendi confessionem, nisi desit copia confessoris; quæ exceptio firmat regulam in contrarium; certum est autem non debere præmittere confessionem illum cujus quidem confessarius adest, sed non potest ei confiteri absque periculo revelationis aut injuriæ gravis; ergo hic dicitur tunc carere copiâ confessarii, quia perinde est ac si non adesset confessarius. In nostro autem casu, licèt adsit confessarius, non tamen potest sacerdos celebrans illi confiteri absque notâ et periculo infamiæ; ergo, juxta mentem Tridentini et doctrinam ipsius Vasquez, non dicitur hìc et nunc habere copiam confessarii atque adeò ex hoc capite non desinit obligari præcepto illo Tridentini ad confitendum quamprimùm post missam.

144. Meliùs arguit idem Vasquez secundò ex regulis Missalis Romani, quæ diverso modo loquuntur de sacerdote qui ante celebrationem, vel de eo qui in ipsâ celebratione habet conscientiam peccati mortalis : nam in primo casu dicitur quòd habeat contritionem, et postea quamprimùm confiteatur; in secundo autem casu solùm dicitur quòd habeat contritionem cum proposito confitendi et satisfaciendi; non ergo putârunt ii qui regulas illas collegerunt, quòd Tridentini præceptum æquè utrumque casum comprehenderet; alioquin eodem modo in utroque explicarent obligationem quamprimùm confitendi.

(Dix-neuf.)

145. Rationem hujus diversitatis possumus ex ipsis verbis Tridentini colligere; loquitur enim de illo solùm qui, *necessitate urgente, absque prævià confessione celebravit;* quibus verbis videtur significari ille solus qui necessitate coactus non præmisit confessionem, hoc est, non est confessus antequàm ad missam celebrandam accederet; hoc enim significat *prævia confessio*, confessio scilicet ante missam; confessio verò facta in mediâ missâ non dicitur in toto rigore *prævia*, sed concomitans. Quamvis ergo sacerdos tunc communicet absque confessione propter necessitatem et carentiam confessarii cui possit absque notâ confiteri, non videtur tamen comprehendi præcepto Tridentini, quia non omisit propter illam necessitatem confessionem prævíam, hoc est, quæ præcederet celebrationem missæ, sed solùm confessionem quæ præcederet communionem vel prosecutionem celebrationis. Fuit autem majus fundamentum ut concilium vellet comprehendere primum casum quàm secundum, eò quòd voluit parochos rurales reddere magis cautos ad quærendum confessarium ante celebrationem missæ, propter periculum scilicet magis ordinarium, ne diù celebrarent absque confessione prætextu carentiæ confessoris, quem non haberent fortassè, quando actu volebant celebrare; quod periculum non erat in secundo casu, quando per accidens in ipso altari alicujus peccati recordantur.

146. Videtur ergo probabilis satis hæc sententia, juxta quam consequenter videtur idem dicendum, sive peccati memoria occurrat post consecrationem, sive etiam ante illam; et in hoc planè sensu videtur loqui P. Vasquez; nam regula illa Missalis Romani, quam affert, universaliter loquitur de eo qui in altari recordatur alicujus peccati; et rationes quibus utitur universaliter probant; in utroque enim casu omittitur confessio propter notam et infamiam, ad quam parùm refert quòd sit ante vel post consecrationem. Quare idem Vasquez, cap. præcedenti, n. 12, fatetur non esse distinguendum ante vel post consecrationem quoad notam infamiæ, sed in utroque casu eodem modo loquendum esse. Denique ratio quam attulimus ex verbis Tridentini, eodem modo procedit; ille enim qui ante consecrationem immediatè confiteretur, non diceretur confessus ante missam, nec illa confessio fuisset prævia in rigore; jam enim incœperat celebrare sacerdos, cùm tota illa actio appelletur missa integra, licèt non omnes ejus partes sint æquè essentiales.

147. Rursùs, juxta eamdem sententiam, consequenter videtur idem dicendum, sive in missâ occurrat memoria peccati, sive occurrat peccatum ipsum quod tunc à sacerdote fortassè committeretur; in quo casu minùs consequenter videtur locutus Sylvius, ubi supra, dicens tunc habere locum præceptum Tridentini confitendi quamprimùm post missam. Nam eadem videtur esse ratio, cùm nec in eo casu verificetur sacerdotem propter carentiam confessarii et urgentem necessitatem celebrare absque prævià confessione; tunc enim confessio *prævia* omissa fuit non propter necessitatem, sed quia nondùm erat necessitas confitendi, cùm nondùm fuisset commissum peccatum.

148. Huic sententiæ objici adhuc potest, quia qui propter oblivionem peccati omittit confessionem prævíam, videtur eam omittere propter necessitatem urgentem; quæ enim major necessitas quàm oblivio? ergo verificatur quòd ille celebravit absque prævià confessione propter necessitatem, et per consequens obligatur Tridentini lege ad confitendum quamprimùm post missam. P. Suarez, dictâ sect. 7, dicit probabilius esse quod ejusmodi casus, quando oblivio durat per totam missam, non comprehendatur Tridentini lege. Ego id certum existimo, quia concilium in eo capite solùm loquitur de eo qui ante communionem est conscius sibi peccati mortalis; dicit enim *eam probationem necessariam esse, ut nullus sibi conscius peccati mortalis, quantùmcumque sibi contritus videatur, absque præmissâ sacramentali confessione ad sacram Eucharistiam accedere debeat; quod à Christianis omnibus, etiam ab iis sacerdotibus quibus ex officio incubuerit celebrare, hæc sancta synodus perpetuò servandum esse decrevit; modò non desit illis copia confessoris.* Ecce hucusque loquitur solùm de obligatione præmittendi confessionem, quando quis conscius est sibi peccati, modò non desit copia confessarii. Statim autem subjungit: *Quòd si, necessitate urgente, sacerdos absque prævià confessione celebraverit, quamprimùm confitcatur.* Quæ verba debent intelligi omninò juxta subjectam materiam, scilicet de sacerdote qui conscius sibi peccati mortalis celebrat absque præmissâ confessione, urgente necessitate; ille enim qui conscius sibi non est peccati non comprehendebatur illo præcepto confessionis prævíæ, neque indigebat necessitate urgente ad celebrandum absque confessione; cùm ergo ille qui est omninò oblitus non sit conscius sibi alicujus peccati, non potest comprehendi hâc lege Tridentini, quæ solùm fertur ad eos qui conscii sibi peccati excusantur urgente necessitate à præmittendâ confessione. Non potest ergo in illo loco intelligi oblivio nomine *necessitatis urgentis*, cùm sit sermo de necessitate urgente ad celebrandum cum conscientiâ, seu scientiâ peccati, quæ scientia omninò excludit oblivionem.

149. Quintò quæritur an qui non ex necessitate nec carentiâ confessarii, sed ex merâ malitiâ et culpabiliter celebrat absque confessione, obligetur illo præcepto Tridentini ad postea quamprimùm confitendum. Affirmant aliqui, cum quibus sentit Franciscus Sylvius, loco supra citato, illo dub. 2. Et ratio esse potest quia videtur esse argumentum à minori ad majus; graviùs enim delinquit qui absque necessitate quàm qui ex necessitate confessionem non præmittit; ergo, si iste comprehenditur eo præcepto, multò magis ille.

150. Dicendum tamen est minimè comprehendi, quia concilium apertè loquitur de illo qui, necessitate urgente celebrat; et quidem in his præceptis positivis non debemus arguere ab uno ad alium casum, præsertim cùm sit major ratio in præsenti, tum quia

hoc præceptum ordinatur ad injiciendum metum iis qui prætextu necessitatis celebrandi differre possunt diù confessionem; posito autem hoc novo præcepto, diligentiùs quærent confessarium; illis autem qui ex malitiâ id faciunt, non erat necesse injicere talem metum, cùm jam sciant se obligari sub peccato ad præmittendam confessionem, tum etiam quia præceptum hoc in ordine ad illos non esset utile, sed occasio certa novi peccati absque ullâ spe fructûs. Quomodò enim sperabitur confessurus statim post missam propter hoc novum præceptum Ecclesiæ, qui, contempto præcepto divino, celebrat nunc absque confessione? Adverte tamen sacerdotem qui, urgente necessitate, absque confessione celebrat, licèt culpabiliter non præmittat contritionem, comprehendi adhuc illo præcepto confitendi quamprimùm; ejus enim verba universalia sunt, nec distinguunt inter sacerdotem habentem vel non habentem contritionem; sed loquuntur de non præmittente confessionem ob necessitatem urgentem.

151. Sextò quæritur an comprehendatur eo præcepto qui priùs quidem confessus fuerat et absolutus, sed postea recordatur peccati non explicati in confessione, et, ob necessitatem et carentiam confessarii, celebrat absque novâ confessione? Ratio dubitandi est quia hic non celebrat absque confessione prævià, cùm reverà confessus fuerit. — Respondetur tamen illum casum comprehendi illâ lege Tridentini; nam ille celebrat conscius illius peccati absque illius peccati confessione, quam præmittere deberet si necessitas urgens non excusaret; confessio ergo prævia quæ exigitur non est solùm confessio quælibet, sed confessio ejus peccati quæ propter necessitatem non præmittitur. Alioquin si aliquis integrè confessus fuisset, et postea peccâsset mortaliter, et propter urgentem necessitatem celebraret absque novâ confessione, non comprehenderetur illâ lege Tridentini; nam nec hic diceretur celebrare absque confessione aliquâ prævià. Hoc autem est manifestè falsum; nam in hoc sensu nemo celebrat absque confessione prævià, cùm aliquando confessi sint omnes, licèt post ultimum peccatum non sint confessi. Ille igitur dicitur accedere absque prævià confessione in præsenti, qui non præmittit confessionem eorum peccatorum quorum conscientiam habet ante celebrationem; qualis est ille qui recordatur peccati non explicati in ultimâ confessione.

152. Septimò quæri potest de illo qui habens casum reservatum, et non potens recurrere ad superiorem, confitetur, urgente necessitate celebrandi, inferiori, ab eoque absolvitur directè à non reservatis, an iste obligetur illo præcepto Tridentini ad confitendum postea quamprimùm superiori, an verò sufficiat confiteri superiori tempore debito, quando scilicet instet obligatio aut præceptum confessionis annuæ, vel propter recipiendam Eucharistiam. De hoc dubio nihil invenio apud auctores; consequenter tamen ad doctrinam supra positam videtur hic etiam comprehendi præcepto confitendi postea quamprimùm possit, quia hic reverà celebravit ratione necessitatis urgentis absque confessione illius peccati cujus conscientiam habebat, et quam præmittere debebat; quòd autem confessus fuerit alia peccata non reservata, non videtur sufficere, sicut neque in illo qui confessus est alia, et postea recordatur ante missam alterius peccati quod non dixerat, quem tamen diximus debere post missam quamprimùm confiteri.

153. Objici tamen potest quia ex hoc sequitur comprehendi debere eodem decreto Tridentini illum qui ante missam confessus est omnia peccata mortalia præter unum quod justis de causis tacuit, ne incurreret grave damnum apud confessarium, et quia non habebat alium confessarium cui illud posset securè confiteri, atque ideò etiam hunc obligari ad confitendum quamprimùm illud peccatum, et quærendum confessarium cui absque periculo confiteri illud possit. Consequens autem videtur falsum, quia ille reverà fecit jam confessionem formaliter integram, et confessus est omnia sua peccata, quantùm humano modo potuit; non ergo celebrat absque confessione debitâ prævià. Nam confessio debita est solùm confessio omnium peccatorum, quantùm absque incommodo et humano modo explicari possunt. Simile etiam exemplum afferri potest de illo qui, instante in bello, v. g., morte, confiteretur aliqua peccata in specie, et alia omnia propter temporis angustias solùm in genere, et statim celebraret, ut sibi ac aliis provideret de viatico; hic, inquam, non videtur obligandus, elapso illo periculo, ad confitendum statim, quia non celebravit absque confessione prævià formaliter integrâ; ergo neque in illo alio casu habens casum reservatum debet obligari ad adeundum superiorem statim post missam.

154. Aliquis fortassè dicet posse assignari differentiam inter hos casus et illum alium, ut ille solus comprehendatur lege Tridentini, et non isti, quia Tridentinum loquitur expressè de illo qui ratione urgentis necessitatis celebrat absque confessione prævià; ille autem qui habens peccatum reservatum celebrat absque confessione factâ suo superiori, id certè facit propter urgentem necessitatem celebrandi, ut vitet notam et infamiam, vel quid simile. Atverò ad celebrandum post confessionem formaliter et non materialiter integram, factam tamen coram legitimo confessario, potente hic et nunc absolvere ab omnibus peccatis, non requiritur ille gradus necessitatis. Requiritur quidem aliqualis necessitas ad dimidiandam licitè confessionem coram legitimo confessario; non tamen talis quæ sit necessitas urgens simpliciter, ut explicuimus supra, sect. 5, ubi attulimus rationem cur major necessitas requiratur ad confitendum inferiori qui non potest absolvere directè à reservatis, quam ad non confitendum integrè ei qui potest absolvere ab omnibus. Ille ergo qui hoc modo dimidiat confessionem, non est necesse quòd id faciat propter necessitatem urgentem simpliciter, et per consequens non comprehendetur sub decreto illo Tridentini, quod loquitur solùm de omittente confessionem propter urgentem necessitatem.

155. Sed urgeri potest contra hoc, quia, licèt non

requiratur necessitas urgens simpliciter ad dimidiandam confessionem coram legitimo confessario potente absolvere ab omnibus, requiritur tamen necessitas simpliciter urgens ad communicandum vel celebrandum absque prævià confessione peccati cujus conscientia actu est; ille autem qui dimidiat confessionem coram suo legitimo confessario, verè celebrat postea conscius peccati absque prævià confessione illius; ergo debet habere necessitatem urgentem ad celebrandum, et per consequens comprehendetur lege illâ Tridentini. Si enim hic potest celebrare absque necessitate urgente ad celebrandum, cur non poterit etiam absque urgenti necessitate celebrare ille qui confessus est inferiori, et absolutus est directè à solis peccatis non reservatis? Uterque enim æquè est conscius peccati mortalis cujus confessionem non præmisit, vel certè non est illud confessus legitimo judici in illo foro. Quòd autem non requiratur æqualis necessitas ad dimidiandam confessionem in utroque casu, videtur se habere per accidens, et omninò extrinsecè in ordine ad communionem. Potest enim contingere quòd aliquis habeat causam et necessitatem sufficientem ad dimidiandam confessionem, et non ad celebrandum vel communicandum ante confessionem integram; v. g., sacerdos qui nunc habet confessarium cui ob angustias temporis non potest integrè confiteri, et aliunde probabiliter timet quòd per longum tempus, et fortassè per totam vitam non habebit aliam occasionem confitendi, habet certè causam sufficientem ut confiteatur illi, licèt non integrè, imò etiamsi haberet peccata reservata, à quibus ab illo non posset absolvi; non tamen habet causam sufficientem et urgentem necessitatem ad celebrandum, si aliunde probabiliter etiam sperat quòd brevi habebit alium cui integrè possit confiteri, et nunc non urget necessitas alia vel timor infamiæ ad celebrandum. Concilium ergo loquitur de iis qui absque prævià confessione celebrant propter necessitatem non quamcumque, nec quæ solùm urgeat ad confitendum, sed quæ urgeat ad celebrandum, quæ necessitas æqualis videtur requiri ut possit celebrare qui confessus est non integrè potenti absolvere ab omnibus, et ut possit celebrare ille qui confessus est inferiori non potenti absolvere à reservatis; uterque enim celebrat absque prævià confessione peccati cujus conscius est; ergo uterque comprehenditur illâ lege confitendi postea quamprimùm.

156. Consequenter itaque veriùs existimo in iis omnibus casibus locum habere præceptum illud Tridentini, quod quidem ex contextu illius capitis colligi videtur. Præmiserat enim obligationem universalem præmittendi confessionem ante communionem, quoties aliquis conscius est sibi peccati mortalis; in quibus verbis certum est nomine *confessionis* intelligi non quamlibet confessionem formaliter integram, sed confessionem eorum omnium quorum ante communionem conscius est; alioquin, si post confessionem recordamur alicujus peccati, non deberemus illud ante communionem confiteri, quod est contra usum totius Ecclesiæ, et omnino falsum. Proponitur ergo in illis verbis obligatio confitendi omnia peccata quorum ante communionem memoriam et conscientiam habemus; de ejusmodi autem confessione et de hoc debito subjungitur: *Quod à Christianis omnibus, etiam ab iis sacerdotibus quibus ex officio incubuerit celebrare, hæc sancta synodus perpetuò servandum esse decrevit, modò non desit illis copia confessoris.* Ecce illam eamdem confessionem omnium peccatorum, quorum ante communionem conscientiam habemus, de quâ sermo erat, dicit debere præmitti à sacerdote, si non desit copia confessoris; quòd si desit, et necessitas celebrandi urgeat, et ideò *absque prævià confessione celebraverit, quamprimùm confiteatur;* quæ ultima verba necessariò intelligenda sunt de eâdem confessione prævià, de quâ sermo erat, scilicet illâ confessione integrâ omnium peccatorum quorum memoria sit ante communionem; ad quam confessionem præmittendam sacerdotes etiam teneri dixerat. Alioquin erit æquivocatio ingens intra paucissima verba, intelligendo nunc unum, et statim aliud, nomine illo *confessionis prævie.*

157. Fatendum est ergo concilium obligare voluisse ad quamprimùm confitendum omnes sacerdotes qui carentes confessario propter urgentem necessitatem celebrandi id faciunt absque confessione illâ prævià ad quam præmittendam jure divino tenebantur, quæ est confessio integra omnium mortalium quorum memoriam habent ante communionem. Quamvis ergo in casibus supra adductis laicus, vel etiam sacerdos communicans more laicorum, non obligetur ad confitendum iterùm statim post communionem, voluit tamen concilium sacerdotes celebrantes ad id obligare, ut propter majorem frequentiam et occasionem, ac necessitatem sæpiùs celebrandi et communicandi, sint magis cauti et diligentes in quærendo confessario legitimo, ac opportunitate confitendi integrè omnia peccata.

Quid intelligatur per illud quamprimùm, *in verbis concilii.*

158. Octavò quæritur quomodò intelligendum sit illud *quamprimùm*, quod est quærere quæ et qualis dilatio confessionis post missam sit materia sufficiens ad peccandum graviter contra istud præceptum. Aliqui videntur omninò strictè illam vocem accipere, ut finitâ missâ statim debeat sacerdos quærere confessarium; pro quâ explicatione Antoninus Diana, dicto tract. de Celebratione missarum, resolut. 60, affert Joan. Sancium, in Selectis, disp. 32, num. 4, quem videre non potui. Alii autem, qui ab eodem dicuntur pro suâ sententiâ citari, nempe Suarez et Vasquez, id non dicunt, sicut nec Henriquez, qui ibidem citatur.

159. Alii ad aliud extremum declinantes, dicunt illam particulam ita intelligi ut sacerdos postea confiteatur suo tempore, nempe ante aliam celebrationem; quam sententiam saltem per principia extrinseca probabilem esse docet idem Diana, loco citato; et pro eâ affert Stephan. Fagundez, de Præceptis Ecclesiæ,

tract. 3, lib. 3, cap. 8, num. 9; Molfesium, in Summâ, tom. 1, tract. 3, cap. 10, num. 28, et Pet. Binsfeldium, in Enchirid. Theol. pastor. c. 5. Verùm ex his auctoribus solus Fagundez id dixit, absque alio auctore vel ratione. Nam Molfesius loquitur ibi expressè de laico communicante, urgente necessitate, absque prævià confessione; et de illo dicit debere habere contritionem cum proposito confitendi non statim, sed suo tempore; pro quo affert Suarium et alios auctores, qui certè id non dicunt de sacerdote celebrante. Petrus verò Binsfeldius citatur à P. Dianâ non designatâ parte illius operis; oportet tamen quòd sit in 1 parte, non cap. 5, sed cap. 6, in quo tractat de illâ obligatione sacerdotis; sed ibi nullo modo insinuat ejusmodi sententiam; non potest ergo manere probabilis propter sola principia extrinseca quæ non habet alium auctorem nisi unum, et est contra omnes alios.

160. Contra illam verò est expressa declaratio apposita in regulis Missalis Romani, in quibus illa dictio concilii, *quamprimùm*, explicatur, *cùm primùm poterit*. Ergo, si potest confiteri ante aliud sacrum, quod fortè non faciet ante mensem, debet ex illo præcepto confiteri. Deinde, quia nemo prorsùs dicet fieri illicò, statim, quamprimùm, illud quod post sex vel octo menses fit. Cùm ergo possit contingere quòd sacerdos ille non celebret iterùm intra sex vel octo menses, non satisfacit præcepto Tridentini, dilatâ confessione per totum illud tempus, et habitâ (ut supponimus) interim copiâ confessarii. Denique in eo sensu præceptum Tridentini ad nihil novum obligaret, neque esset differentia inter sacerdotem celebrantem et laicum communicantem, urgente necessitate, absque prævià confessione. Uterque enim præcepto divino obligatur ad confitendum, datâ occasione, ante communionem sequentem. Hoc ergo non est explicare, sed auferre omninò illud Tridentini præceptum.

161. Alii ergo tertiò dicunt illud *quamprimùm* intelligi intra triduum; quam explicationem approbat idem Diana, loco citato, et pro eâ affert Thom. Sanchez, Ægidium de Coninck, Gonzalez et alios. Sed ii omnes loquuntur in aliis materiis diversis; nec quoad hoc potest argui ab unâ materiâ ad aliam, quia dictiones illæ, *statim*, *in continenti*, *mox*, *quamprimùm*, et similes, non habent certam et determinatam significationem, sed ex diversitate materiæ de quâ agitur et ex aliis circumstantiis indicandum est quando aliquid factum vel non factum sit statim, in continenti, etc., ut tradunt communiter juristæ; et videri possunt card. Tuscus in dictione *Mox;* Joan. Petrus Surdus, concil. 437, num. 31; Paul. Ghirlandus de Hæreticis, q. 5, n. 16 et sequentibus; qui habetur in tom. 11 Tractatuum juris, parte 2. Unde aliquid in unâ materiâ dicetur fieri *statim*, si fiat intra hebdomadam vel mensem, in aliâ verò materiâ non dicetur statim, nisi fiat intra diem. Sic David, Psalm. 36, loquens de humiliatione peccatorum, quæ eorum gloriam consequitur, dicit subsequi statim : *Inimici verò Domini mox ut honorificati fuerint et exaltati, deficientes quemadmodùm fumus deficient;* ubi non intelligitur de consecutione intra diem vel mensem; sed de illâ quæ non differatur per longum tempus. Sic enim explicatur vox *statim* in illâ materiâ, 2 Machab., c. 6, in illis verbis : *Etenim multo tempore non sinere peccatoribus ex sententiâ agere, sed statim ultiones adhibere, magni beneficii est indicium;* ubi *statim* accipitur prout opponitur ad multum temporis; et tamen in aliis materiis non potest ita latè explicari. Quando enim dicitur Joan. 18 : *Et statim gallus cantavit*, certè non potest intelligi de cantu post diem, nec per unam horam. Debet ergo totum hoc relinqui prudentis arbitrio, qui ex materiâ hujus præcepti et aliis circumstantiis judicare debet quæ dilatio opponatur vel non opponatur illi.

162. Ad hoc autem observanda est intentio concilii in hâc lege, quæ fuit sacerdotum conscientiæ et puritati consulere, qui propter necessitatem celebrandi faciliùs possent confessionis remedium negligere; idcircò voluit providere, ita permittendo in casu veræ necessitatis celebrare cum contritione, ut maneret obligatio confitendi datâ occasione, ut tollatur periculum sæpiùs celebrandi absque confessione. Illa autem particula *quamprimùm*, idem est ac primâ datâ opportunitate, seu, ut explicuit regula Missalis, *cùm primùm poterit*. Unde infero posse contingere quòd aliquando obliget illud præceptum sub mortali ad confitendum eâdem die, quando scilicet hodiè habet confessarium, et non est certum an cras illum sit habiturus, cùm tamen instet eadem necessitas celebrandi cras; tunc enim etiamsi tertiâ die habiturus sit certò confessarium, debet hodiè confiteri quia dilatio illa, licèt sit parva quoad tempus, est magna in qualitate, cùm sit causa celebrandi iterùm absque confessione, quod est directè contra finem hujus præcepti.

163. Quando verò dilatio non afferret hoc periculum celebrandi absque confessione, sed sisteret intra terminos meræ dilationis confessionis post missam, rursùs distinguendum videtur : nam si dilatio hodierna affert periculum, non quidem communicandi postea absque confessione, sed tamen non confitendi per plures dies, quia nunc habeo confessarium, et postea non habebo illum, tunc dilatio hodierna videtur adversari graviter præcepto concilii, quo præcipitur confessio cùm primùm poterit fieri, hoc est, primâ occasione et opportunitate habitâ; cui præcepto graviter obstat qui vult dilationem illam notabilem, post primam occasionem et opportunitatem confitendi. Cessante autem illo periculo, videtur probabilis sententia illa, quòd non sit dilatio gravis, quando intra triduum confitetur sacerdos. Eodem enim modo præcipitur in cap. *Eos qui* de Sententiâ excommunicationis, in 6, quòd illi qui in articulo mortis absolvuntur ab excommunicatione reservatâ, postea si convaluerint, debeant, cùm primùm commodè possint, recurrere ad superiorem; alioquin reincidant in censuram; et tamen non judicabuntur reincidere qui intra triduum datæ commoditatis recurrerint. Sicut etiam præce-

ptum deferendi libros hæreticorum ad inquisitores non violat graviter qui per biduum illos retinet, ut cum aliis docet Thom. Sanchez, lib. 2 in Decalog., cap. 10, num. 55. Non ergo videtur magis strictè explicanda illa dictio *quamprimùm*, in casu nostro; neque enim videtur graviter opponi fini aut præcepto concilii illa brevis dilatio.

DISPUTATIO XV.

DE DISPOSITIONE CORPORALI REQUISITA AD PERCIPIENDAM EUCHARISTIAM.

Quæ ad corpus pertinent reduci solent ad munditiam externam et internam ipsius corporis et ad jejunium naturale, de quibus hâc disputatione dicendum erit.

SECTIO PRIMA.

Quæ mundities exigatur in corpore, præsertim à pollutione et copulâ.

1. De hoc puncto agit optimè P. Thom. Sanchez, l. 9 de Matrimonio, disp. 13, in quo, licèt olim fuerint diversæ doctorum sententiæ, hodiè tamen ferè omnes conveniunt, licèt unus vel alter adhuc à communi sensu discedat. Aliqui ergo dixerunt esse peccatum mortale accipere Eucharistiam post pollutionem vel fornicationem mortalem intra eamdem diem, etiamsi præcedat confessio illius peccati. Hanc tenuit Navarrus, in Manuali, c. 21, n. 51, sed postea mutavit sententiam in eodem loco in editione posteriori. Eam indicaverat S. Thomas, in 4, dist. 9, q. 1, artic. 4, quæstiunculâ 2, dicens quòd *in tali pollutione, si ad causam recurrens dubitet de consensu, omninò abstinere debet.* Richardus in 4, d. 9, art. 2, q. 3, ubi sic ait: *Crapula vel cogitatio, si peccata mortalia fuerunt, vel probabile dubium est utrùm fuerunt, tunc pollutio ex eis proveniens prohibet de necessitate hujus Sacramenti susceptionem.* Marsilius in 4, q. 6, art. 4: *Benè stat*, inquit, *aliquem esse sobrium, et in gratiâ Dei gratum faciente, et tamen pro illo die suscipere esse indignum. Patet de eo qui de nocte pollutus esset pollutione peccatum mortale inducente, qui die sequenti, etiam licèt confessus et contritus, dummodò non sit curatus animarum, nequit celebrare; debet enim exspectare ad viginti quatuor horas.* Indicat etiam Alex. Alensis, 4 p., q. 11 (non 47, ut citatur à Soto), art. 2, § 3, ubi dicit quasdam esse causas necessitatis, et quasdam congruitatis; et inter causas necessitatis assignat inhabilitatem mentis, quæ ex pollutione consequitur, quamdiù remanet. Item Bonavent. in 4, dist. 12, art. 2, q. 3, ubi dicit quòd *pollutio veniens ex turpi cogitatione vel crapulâ ita impedit ut sic recipiens, nisi necessitas compellat, privetur fructu, et incurrat damnum;* et alii ex antiquioribus. Fundamentum potissimùm sumitur ex Gregorio, in epist. ad Augustinum relato, in cap. 1, dist. 6, ubi dicitur quòd habens pollutionem ex pravâ cogitatione oportet die illâ à sacris mysteriis abstinere.

2. Alii contrariam sententiam omninò extremam, amplexi dicunt, quocumque modo posita sit pollutio si tamen postea confessione purgaverit se pœnitens, nullam esse nec posse esse culpam venialem eâdem die communicare. Ita Joan. Sancius, in Quæstionibus selectis, disp. 23, n. 30, cujus fundamentum est quòd ille solus indignè accedit, qui sibi conscius alicujus peccati mortalis non præmittit sacramentalem confessionem, ut constat ex Tridentino, sess. 14, c. 7. Ergo qui post commissum peccatum præmisit confessionem, non accedit indignè, sed dignè; non ergo peccat accedendo; nam si accessus ipse esset malus et culpabilis, non accederet dignè, sed culpabiliter et indignè.

3. Alii varias distinctiones adhibent de pollutione culpabili aut inculpabili; item de relinquente distractionem et perturbationem mentis, vel non relinquente; juxta quas regulas dicunt aliquando nullam intervenire culpam venialem neque indecentiam in communione; aliquando indecentiam aliquam absque peccato; aliquando peccatum veniale, nisi necessitas aut causa rationabilis specialiter excuset, ratione cujus melius sit non omittere communionem. Auctores latè congerit Thom. Sanchez, loco citato, qui ferè eamdem sententiam sequitur, Suarez, in præsenti, disp. 68, sect. 2, et alii recentiores. Adverte obiter Dominicum Soto, in 4, dist. 12, q. 1, art. 7, post medium, reprehendere Gabrielem, eò quòd, lectione 10, in Canonem, citat Alexandrum, Albertum, Bonaventuram et Paludanum, ut docentes quòd pollutio, etiamsi non oriatur ex peccato, impediat de necessitate, atque ideò non posse absque peccato accedi; cùm tamen in illis auctoribus eam sententiam Soto non invenerit. Sed reverà Gabriel non citavit eos auctores pro illâ sententiâ, imò expressè pro contrariâ, scilicet quòd tunc debeat homo abstinere à celebratione, nisi in casu necessitatis aut visitationis scandali. *Debet*, inquit, *de consilio, non de præcepto, ita quòd mortaliter peccet, si celebret;* quam sententiam illi auctores expressè amplectuntur.

4. In hoc puncto inprimis existimo sententiam illam Joannis Sancii singularem et falsam esse, præsertim si intelligatur non solùm de facto, sed etiam de possibili, prout ille auctor videtur intelligere; et certè ejus fundamentum vel nihil concludit, vel probat nunquàm posse actum communicandi reddi venialiter malum ex aliquâ circumstantiâ; quia jam ille homo non communicaret dignè, sed indignè et malè; ac per consequens non acciperet fructum Sacramenti, licèt esset in statu gratiæ. Doctrina autem hæc nova est, et contra omnes theologos, qui passim supponunt posse aliquando peccari venialiter in receptione hujus Sacramenti, sicut in receptione etiam Baptismi, Confirmationis, Ordinis et aliorum: cur enim repugnat quòd sumptio Eucharistiæ aliquando opponatur leviter legi alicui positivæ vel naturali, sicut aliæ actiones humanæ opponi possunt? Et constat apertè quia potest contingere quòd sit obligatio ex charitate non gravis, sed levis hìc et nunc subveniendi proximo indigenti, vel sit obligatio ex justitiâ restituendi aliquid leve, quod postea restitui non poterit; quæ actiones impediuntur per hanc communionem; vel certè sequitur scanda-

lum leve, quod sub veniali debebam vitare, vel nocumentum sanitati, aut aliud simile; ex quibus reddi potest mala venialiter voluntas communicandi hìc et nunc; sicut etiam multi dicunt peccare venialiter sacerdotem absque causâ celebrantem non dicto matutino cum laudibus; in quibus et aliis similibus casibus sacerdos vel laicus communicans peccat venialiter, licèt sit in statu gratiæ; ergo potest similiter peccare venialiter communicans vel celebrans post pollutionem vel copulam licitam vel illicitam, præmissâ confessione, quia potest illa communio opponi leviter reverentiæ debitæ huic Sacramento; non potest enim negari quòd reverentia debita huic Sacramento non consistat in indivisibili, atque ideò quòd possit in eâ peccari graviter, et etiam leviter, quando fit aliqua irreverentia levis, qualem dicet aliquis esse si accedat quis ad celebrandum vel communicandum absque ullâ præparatione aut oratione prævià. Fatendum ergo est, loquendo de possibili, contingere posse quòd aliquis peccet venialiter sumendo hìc et nunc Eucharistiam, licèt sit in statu gratiæ; quòd si hoc in genere est possibile, non erit contra Tridentinum, ut ille auctor volebat, dicere quòd communicans vel celebrans absque speciali causâ, post pollutionem, peccet venialiter.

5. Ad fundamentum ergo illius auctoris omnes debemus respondere et dicere illum, qui peccat venialiter communicando, accedere quidem indignè, non indignitate gravi, sed levi, quæ non tollit omninò effectum Sacramenti ex opere operato. Paulus enim dicens eum qui manducat aut bibit indignè, judicium sibi manducare et bibere, loquitur de indignitate gravi, quæ dicitur indignitas simpliciter: sicut nec dicetur simpliciter communio sacrilega, quando peccatur venialiter sic communicando, licèt reverà contineat sacrilegium leve, cùm opponatur leviter præcepto et virtuti religionis. Sic ergo non dicitur simpliciter indignè accedere; sicut nec sacrilegus simpliciter, qui solùm peccat venialiter accedendo; atque in hoc sensu verissimum est eum solum accedere indignè, qui accedit conscius peccati mortalis absque prævià confessione.

6. Dices: Paulus omnibus iis qui non accedunt indignè consulit ut accedant, illis verbis: *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibat*; cujus *probationis* nomine concilium intelligit confessionem peccatorum mortalium; ergo qui cum illâ confessione prævià accedit, non peccat venialiter sic accedendo; alioquin non posset ei consuli accessus malus saltem venialiter.

7. Respondeo inprimis aliquos Patres intelligere illud verbum *probet*, non solùm de probatione necessariâ auferendo mortalia, sed etiam de purgatione à venialibus et eorum radicibus quæ impediunt aliquomodò fructum Sacramenti. Sic explicat Cornelius ibi, et affert Chrysostomum et Ambrosium, quibus addi potest Anselmus dicens illum indignè accedere qui sine debitâ reverentiâ Eucharistiam percipit. Juxta quem sensum verba illa Pauli intelligi possunt primò et per se de probatione et purgatione à mortalibus, ne impediatur totus fructus Sacramenti; et deinde, secundo loco et cum proportione de probatione et purgatione à venialibus, præsertim illis quæ afferunt irreverentiam contra hoc Sacramentum, et quæ magnâ ex parte impediunt ejus fructum. Non ergo consulit Paulus omnibus qui peccato mortali carent, ut statim accedant; sed hortatur omnes ne accedant absque prævià probatione, graviorem tamen pœnam comminatus illi qui absque probatione et purgatione à mortalibus accedere præsumit.

8. Deinde, licèt illud *probet* intelligatur ibi solùm de examine in ordine ad mortalia, non sequitur quòd Paulus hortetur simpliciter ad accedendum, eo solùm examine præmisso, et omni aliâ præparatione relictâ; hoc enim esset absurdissimum; potest quippe contingere ut aliquis sit in statu gratiæ, et tamen non debeat accedere hìc et nunc, vel quia non est jejunus, vel quia habet Ecclesiæ prohibitionem ob interdictum aliquod locale vel aliam causam similem; non ergo potest consuli omnibus indifferenter quòd accedant eo ipso quòd nullius peccati mortalis conscii sibi sunt. Sic ergo potest contingere ut, licèt non habeant peccatum mortale, non tamen possint accedere hìc et nunc absque novo peccato veniali, ex aliquâ lege positivâ vel naturali proveniente. Illa ergo verba: *Et sic de pane illo edat*, non debent accipi ut excludant omnia alia requisita. Permittit certè Paulus homini probato per confessionem accedere, quantùm est ex illo capite; semper tamen subintelligitur, nisi aliunde impediatur, et cum debito modo et reverentiâ, quæ partim præscribenda est ab Ecclesiâ, prout de facto præscribitur jejunium naturale, et alii ritus determinati, partim dictatur ab ipso lumine intellectûs, suppositâ excellentiâ et dignitate Sacramenti ad quod est accedendum. Sicut ergo non excludit Paulus debitum accedendi cum modestiâ et reverentiâ externâ, quando homini per confessionem probato permittit accedere, quia reverentia illa externa subintelligitur, si volumus accedere, sic neque excludit debitum reverentiæ internæ, ad quam sicut pertinet præparare mentem internam bonis cogitationibus et desideriis, sic potest ad eamdem pertinere aliquando mundare animum ab aliquibus reliquiis turpium cogitationum, assumendo aliquid temporis quo id mediocri saltem diligentiâ præstari possit. Quamvis ergo Paulus loquatur ibi solùm de indignitate quæ impedit totum fructum Sacramenti, et quæ tollitur per probationem et confessionem prævìam peccatorum mortalium, et quæ facit quòd communicans in peccato judicium sibi manducet, non sequitur quòd nihil aliud omninò requiratur ad vitandum etiam peccatum veniale, quia qui deterret ab uno, non permittit alia, sed semper subintelligit quòd debeant etiam adesse omnia alia requisita.

9, 10. Hoc ergo circa possibilitatem supposito, restat dicendum an et quomodò ejusmodi sordes præcedentes impediant communionem. De quo quidem non potest dari regula universalis, quia totum hoc pendet ex variis circumstantiis quas maturo judicio ponderare debet prudens confessarius; aliquando enim

indecentia erit talis, ut absque peccato veniali non possit homo accedere; aliquando poterit quidem absque peccato, sed melius erit abstinere; aliquando melius erit accedere. Sunt etenim aliqui qui Dei gratiâ ita sunt alieni ab eo genere voluptatis, ut si, naturâ sese exonerante, in somno pollutionem patiantur, id prorsùs absque ullâ turpi cogitatione vel specie, et sæpiùs absque ullo sensu id eis contingat; quare non magis eo fluxu afficiuntur aut mutantur, quàm si aliud quodvis excrementorum genus emisissent; et iis non est cur prohibeatur sequenti die communicare vel celebrare, cùm non aliter se sentiant dispositos aut devotos, quàm si nihil tale eis contigisset. Alii in alio extremo ita sunt ad ejusmodi voluptates affecti, ut eas frequenter desiderent et procurent; et his quidem regulariter expedit injungere ut eâ die quâ culpabiliter polluti sunt (quod idem de copulâ illicitâ intelligitur) abstineant; vix enim accedere possunt absque irreverentiâ, quæ sit culpa venialis, nisi fortè ratio specialis dictet esse accedendum cum timore et tremore, ad vitandam notam et infamiam, vel propter jubilæum aut festum solemne, vel quid simile. Alii denique sunt quibus pollutio contigit absque propriâ culpâ saltem gravi; afficiuntur tamen ejusmodi voluptate, et manet in eis vel memoria vel delectatio sensibilis, quæ mentem à spiritualibus avocat, et reddit minùs aptam ut sese devotè præparent ad divina mysteria; et hi quidem regulariter non peccabunt venialiter accedendo; sæpè tamen laudabiliùs illâ die abstinebunt, sæpè laudabiliùs accedent; præsertim quando timeri potest id posse provenire, procurante dæmone, ad impediendam communionem; aut quando sæpiùs id accideret, atque adeò sæpiùs abstinendum esset à communione; vel denique si celebritas festi aut exemplum vel quid simile interveniret; quando verò ea inconvenientia non sequuntur, et aliunde carnis perturbatione mens non potest sese ad devotionem reducere, laudabiliùs abstinebit homo, juxta consilia Patrum, qui ad hanc partem non parùm inclinare videntur. Gregorius relatus in illo cap. 1, dist. 6, et Augustinus, serm. 249 de Tempore, cujus mentem benè explicat Vasquez in præsenti, q. 80, art. 7, ubi affert alios, et addit fortassè olim fuisse circa hoc aliquod præceptum quoad copulam saltem conjugalem, prout colligitur ex concilio Eliberitano, relato in cap. *Omnis homo*, de Consecratione, dist. 2, quibus addi potest id quod S. Bernardus, in Vitâ S. Malachiæ, narrat: *Cùm Malachias*, inquit, *Sacramenta offerret, et appropiâsset ei diaconus facturus aliquid pro officio suo, intuitus eum sacerdos ingemuit quòd sensisset penes illum latere quod non conveniret. Peracto sacrificio, secretò percunctatus de conscientiâ suâ, confessus est, et non negavit illusum sibi per somnium nocte ipsâ. Cui injungens pœnitentiam: Non debueras, inquit, hodiè ministrâsse, sed verecundè te subtrahere sacris, et deferre tantis tamque divinis mysteriis, ut hâc humilitate purgatus, digniùs exinde ministrares.* Quamvis hæc verba fortassè possint ita intelligi ut non accederit pollutio absque culpâ diaconi, quod videtur significare pœnitentia illi à Malachiâ imposita, et verba illa ultima: *Ut hâc humilitate purgatus*, quæ indicant culpam, à quâ ut purgaretur, debuerat se humiliare.

11. Hùc etiam spectant statuta illa ordinis Carthusiensis, quæ habentur in Statutis antiquis, parte 1, cap. 43, ubi statuitur quòd nocte pollutus etiam citra culpam manè non celebret, nec ad gradus altaris accedat; excipiuntur tamen dies Nativitatis, Paschæ, Pentecostes, et cùm aliquis ordinandus est Ordine sacro; in die item Dedicationis ecclesiæ interioris, vel quando aliquis frater debet communicare, vel professionem facere, prior potest celebrare; item sacrista et procurator poterunt accedere ad gradum altaris, licèt non ministrare missæ; etiam in secundâ parte Statutorum antiquorum, c. 6, § 3, excipitur quando aliquis debet sepeliri eodem die. Et in 3 compilatione Statutorum, c. 1, § 33, excipitur festum Corporis Christi. Unde apparet quantam puritatem non solùm mentis, sed etiam corporis voluerint Patres illi sanctissimi in viris spiritualibus et religiosis, ut ad hoc Sacramentum accederent.

12. Ad quæ Statuta allusisse videtur Dominicus Soto, dictâ distinct. 12, quæst. 1, artic. 7, versùs finem, ubi eorum rigorem videtur reprehendere, dùm ait, *Statutis Carthusiensium plus pudoris religiosis objici, quàm necessariæ reverentiæ Sacramento exhiberi*; debuisset tamen vir doctus advertere non esse eamdem regulam assignandam pro omnibus; plus enim perfectionis exigitur in monacho solitario, sui contemptum et humilitatem procurante ac desiderante; unde non mirum si eam occasionem arripiant ex defectu non culpabili, qui veras etiam culpas aliis innotescere non dedignentur, præsertim quando humilitas propria cedit in honorem et cultum singularem Christi Domini sub Sacramento contenti. Quòd si aliquando ob circumstantias, difficultatem vel inconvenientia quisquam inveniat, poterit à suo superiore in illâ regulâ dispensari, prout de facto fieri ex testimonio fide digno compertum habeo; imò prælatum rem totam confessariis relinquere, ut ipsi, prout in Domino judicaverint, subditis, occurrente necessitate, consulant. Porrò, qui attentè legerit quantam in hoc genere puritatem Deus in lege veteri exigebat à Judæis, Levit. 15, et quidem non à sacerdotibus, sed à laicis, et à totâ vulgi plebe, non mirabitur quòd sanctissimi viri à perfectis religiosis aliquid exigant ob reverentiam tanti Sacramenti.

13. Regula itaque quam in hoc puncto constituere possumus, tota desumi debet ex gradu reverentiæ huic Sacramento debitæ; qui gradus colligendus et mensurandus est ex aliis materiis, in quibus reverentia eadem exercetur. Videmus enim haberi pro irreverentiâ culpabili vel saltem pro defectuosâ reverentiâ, quando aliquis cum tali vel tantâ distractione, vel certè absque tali et tantâ præparatione vel oratione accedit; quando absque tali vel tali modestiâ, et corporis compositione externâ. Possumus ergo comparare irreverentiam quæ resultat ex tali pollutione in

his circumstantiis, et mensurare an attingat eum gradum quem in aliis materiis judicamus irreverentiam vel certè defectum reverentiæ, et juxta illam mensuram debemus judicare de culpâ vel defectu reverentiæ in hâc etiam materiâ. In quâ tamen major causa requiritur ad abstinendum sæpiùs quàm ad semel vel iterùm relinquendam missam vel communionem, quia defectus ille reverentiæ excusatur ob necessitatem virium spiritualium cui noceret frequens illa abstinentia, et idcò sicut in aliis materiis, sic etiam in istâ minuitur irreverentia, quando necessitate adducimur ad aliquid subtrahendum de debito cultu et reverentiâ.

14. Ex dictis infertur quid dicendum sit de copulâ vel licitâ vel etiam illicitâ; de illicitâ enim et mortaliter culpabili idem ferè dicendum est quod de pollutione mortali; nam, licèt hæc ex specie suâ sit gravius peccatum quàm fornicatio, aliunde tamen fornicatio videtur magis impedire communionem, tum quia plus habet de externo, et ita tollit plus de externâ reverentiâ; tum etiam quia regulariter plus habet voluntarii et deliberationis; quare rarò permittendus videtur aliquis celebrare aut communicare eâdem die post copulam illicitam, licèt confessionem præmiserit. De copulâ etiam licitâ ferè dicendum videtur sicut de pollutione inculpabili, cum hoc tamen discrimine, quòd magis videatur impedire quàm pollutio illa quæ ex necessitate naturæ absque pravis cogitationibus contingit. Regulariter itaque melius erit abstinere post copulam eâ die, nisi subsit causa aliqua specialis; hoc enim probant Patrum loca quæ affert Thom. Sanchez, loco citato, suadet canon ille concilii Eliberitani relatus in c. *Omnis homo*, de Consecratione, distinct. 2, et videri possunt quæ ad hoc propositum Canisius, cap. ultim. de Eucharist., et Viguerius, Institution. cap. 16, § 3, versiculo 22. Aliquando etiam erit culpa venialis accedere eâdem die; aliquando minor reverentia absque peccato. Faciliùs ergo permitti potest accedere post pollutionem inculpabilem quàm post copulam, quia, ut diximus, copula plus tollit de reverentiâ externâ, et plus etiam habet de voluntario. Aliquando tamen accedendum erit eodem die, vel propter notam aut aliam causam similem; et quidem minor causa requiritur, quando copula non fuit ex voluptatis appetitu, sed ex desiderio prolis, et multò minor, quando non fuit petita, sed reddita conjugi petenti et utenti jure suo, quo, prætextu communionis, fraudari non poterat.

15. Restat dicere de aliis sordibus corporis, de quibus certum est aliquando impedire posse à celebrando, quando scilicet afferunt secum irregularitatem. Aliquando impediunt saltem à celebrando et ministrando in publico, propter horrorem et indecentiam. In quo sensu intelligitur textus in cap. *Tua nos*, de Clerico ægroto; ubi clericus leprosus præcipitur abstinere (scilicet in publico) propter horrorem populi. In universum tamen sordes corporeæ secundùm se non impediunt à communione, saltem in occulto, quia, licèt in lege veteri aliquæ immunditiæ corporales arcerent ab ingressu templi et sacrificii, illa tamen cæremonialia erant propter populum crassiorem, qui sensibilibus tenebatur; hic autem cibus non est corporis, sed mentis, cujus mundities exigitur. Decentia tamen et reverentia hujus Sacramenti videtur exigere ut si sordes ejusmodi facilè possint auferri, auferantur. Item, si brevi cessabunt, et potest commodè differri communio, aliquando semel aut iterùm differatur; quando tamen longiùs durant, vel merè occultæ sunt, ut contingit in menstruo, non est cur aliquis alimoniâ cœlesti privetur

SECTIO II.

De jejunio requisito ad communionem.

16. Certum jam est apud Catholicos omnes prærequiri jejunium in iis qui hoc Sacramentum accipiunt, quod quidem præceptum ab ipsis apostolorum temporibus initium habuisse latè probant recentiores, et videri potest Vasquez, disputat. 211, cap. 1, qui tamen communiter probant hoc præceptum ex canone 29 *Trullano*, sextæ synodi, ubi revocatur licentia concilii Carthaginensis III, can. 29, in quo præcipiebatur quidem jejunium ante Sacramenti celebrationem, sed excipiebatur feria quinta in Cœnâ Domini, quæ exceptio facta etiam fuit in concilio Africano sub Bonifacio I, can. 8, et in concilio Matisconensi II, can. 6. Aliquibus tamen non videtur efficax argumentum ex canone illo *Trullano*, quia in eo renovatur quidem decretum concilii Carthaginensis; cæterùm in Carthaginensi non solùm videtur licentia, sed præceptum contineri celebrandi post prandium vel cœnam illâ feriâ quintâ. Abstulit ergo canon ille *Trullanus* hoc præceptum, et dedit licentiam celebrandi illâ feriâ quintâ ante prandium vel cœnam, sicut aliis diebus; quod totum non arguit ullum præceptum servandi jejunii. Hæc tamen responsio non convenit verbis conciliorum: nam in Carthaginensi nullum est verbum præcepti, sed permissionis pro illâ feriâ quintâ. *Sacramenta*, inquit, *altaris, non nisi jejunis hominibus celebrentur, excepto uno die anniversario, quo Cœna Domino celebratur.* Ecce à communi præcepto jejunii præmittendi excipitur dies illa; exceptio autem à præcepto non est præceptum contrarium, sed licentia, ut constat. Deinde in canone illo *Trullano* expressè dicitur illam fuisse dispensationem pro feriâ quintâ Cœnæ Domini, eamque dispensationem revocant Patres in illo canone; revocatio autem dispensationis, non est permissio, sed præceptum.

17. Aliunde tamen magis dubito de efficaciâ illius argumenti ex canone *Trullano*, quia nimirùm Patres ibi non tam videntur præcipere jejunium naturale quàm ecclesiasticum et quadragesimale, quod feriâ illâ quintâ ex permissione concilii Carthaginensis solvebatur. Utuntur enim eisdem verbis quibus usa fuerat synodus Laodicena, can. 50, ad idem jejunium retinendum, ubi sic dicitur, *quòd non oporteat in quadragesimâ in ultimæ septimanæ feriâ quintâ jejunium solvere, totamque quadragesimam sine veneratione transire, magisque convenire omnem quadragesimam districte*

venerari jejunio. Eodem modo loquuntur Patres in Canone Trullano : *Statuimus apostolicas ac paternas traditiones sequentes, non oportere in Quadragesimæ postremâ septimanâ, quintâ feriâ jejunium solvere, et totam Quadragesimam injuriâ afficere.* Cùm ergo jejunium quadragesimale, quod per illam licentiam labefactari et maculari dicunt, non esset jejunium naturale, sed ecclesiasticum, de hoc solo videntur locuti, præcipiendo eâ die jejunium, sicut in aliis diebus Quadragesimæ, atque adeò tollendo facultatem prandendi ante missam, prout antea permittebatur.

18. Sed quidquid sit de illo canone sextæ synodi, efficaciter probari potest illud jejunii ante missam præceptum ex concilio Bracharensi I, c. 16, et Bracharensi II, can. 10, in quibus prohibetur ne aliquis, quocumque cibo præsumpto, oblationem consecret in altari. Adverte obiter P. Vasquez, n. 3, observâsse quòd antequàm in concilio Matiscon. II supra adducto confirmaretur decretum illud concilii Carthaginensis circa feriam quintam, jam fuerat revocatum in concilio Bracharensi primo. Quod quidem videtur fieri non potuisse, cùm concilium Bracharense celebratum fuerit circa tempora Honorii Papæ primi, hoc est, circa annum 626, prout in 2 tomo Conciliorum assignatur in veteri editione. Concilium verò Matisconense II, circa annum 588. Sed tamen in modernâ Conciliorum editione, concilium illud Bracharense I non ponitur illo anno, nec sub Honorio, sed circa annum 562, tempore Joannis III.

19. Deinde probatur ex concilio Tolet. VII, canone 2: *Nullus*, inquit, *post cibum potumque quàmlibet minimum sumptum missas facere præsumat.* Colligitur hoc etiam ex illis conciliis supra adductis, in quibus exceptio fiebat de solâ feriâ quintâ in Cœnâ Domini : nam exceptio illa confirmabat regulam universalem prohibitionis pro aliis diebus. Porrò, licèt prædicta concilia exprimant solos sacerdotes celebrantes, ecclesiastica tamen consuetudo declarat illud præceptum omnes fideles communicantes comprehendisse, prout eam obligationem et consuetudinem declarârunt et approbârunt Patres in concilio Constantiensi, sess. 13, paulò post principium, § *In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis*, his verbis : *Sacrorum canonum auctoritas laudabilis, et approbata consuetudo Ecclesiæ servavit et servat quòd hujusmodi Sacramentum non debet confici post cœnam, nec à fidelibus recipi non jejunis, nisi in casu infirmitatis aut alterius necessitatis à jure, vel Ecclesiâ concesso vel admisso ;* quod definit tanquàm dogma contra eos qui erroneè contrarium asserere præsumpserint. Colligitur etiam ex dicto can. 6 concilii Matisconensis III, cujus ultima verba sunt hæc : *Quæcumque reliquiæ sacrificiorum post peractam missam in sacrario supersederint, quartâ vel sextâ feriâ innocentes ab illo cujus interest ad Ecclesiam adducantur, et indicto eis jejunio, easdem reliquias conspersas vino recipiant.* Si ergo parvuli debebant esse jejuni ad communicandum, à fortiori erat præceptum jejunii pro adultis.

20. Denique quòd præceptum illud incœperit ab apostolorum tempore, probat Patrum verbis adductis Vasquez, dicto c. 1, quibus addi posset sanctus Sother Papa in decretis ejus, quæ habentur in primo tomo Conciliorum ; sed reverà totum illud videtur potiùs ex concil. Trid. VII, sup. adducto.

21. Circa hoc præceptum quæritur primò an exigat jejunium naturale, an verò solum ecclesiasticum, quod quidem non violatur per id quod sumitur per modum medicinæ. Refertur enim sententia Gotfredi et Joannis Parisiensis dicentium sufficere jejunium ecclesiasticum. — Sed contrarium est omninò tenendum cum omnibus theologis, et constat ex praxi Ecclesiæ et ex verbis supra citatis ex concilio Toletano VII, ubi quicumque cibus vel potus *quàmlibet minimus* excluditur; et in Bracharensi secundo supra adducto dicitur ne aliquis *quocumque cibo præsumpto*, celebret; et Innocentius III, in cap. *Ex parte*, de Celebratione missarum, prohibet ne ablutio calicis sumatur à sacerdote iterùm celebraturo ; quæ tamen omnia non violarent jejunium ecclesiasticum.

22. Unde etiam constat parvitatem materiæ non excusare à peccato gravi, cùm in iis decretis sermo sit de quolibet minimo cibo vel potu ; et praxis Ecclesiæ hoc ipsum apertè profitetur. Ratio autem est duplex : prima, quia dato quòd materia parva secundùm se non possit ab Ecclesiâ prohiberi graviter; quando tamen est materia magna in ordine ad significationem, potest; ut gutta aquæ in calicem mittenda propter mysterium et significationem, præcipitur sub mortali ab Ecclesiâ ; sic ergo jejunium naturale quod imponitur ad significandum Christum esse primum cibum nostrum, potest obligare sub mortali, quia per quamcumque materiam tollitur hæc significatio. Secunda ratio est quia hoc præcepto non prohibetur directè illa materia cibi vel potûs, sed communio post quemlibet cibum vel potum ; communio autem semper est materia gravissima.

23. Secundò quæritur quid requiratur ut violetur jejunium naturale.—Respondetur requiri quòd aliquid ab extrinseco sumatur per modum cibi aut potûs. Hinc excusantur qui sanguinem aut humorem ex capite ad os provenientem deglutiunt ; quia non sumitur id ab extrinseco. Item qui abluendo os deglutit guttam aquæ per modum salivæ cui admixta est ; sicut qui gustando cibum aut jus aliquid per modum salivæ trajicit. In his omnes ferè conveniunt ; in aliis non omnes.

24. Tertiò ergo dubitatur de reliquiis cibi manentibus inter dentes, an si trajiciantur die sequenti, impediant communionem. Et quidem jam omnes ferè negant impedire, quia illæ reliquiæ pertinere videntur ad cibum diei præcedentis. Addunt tamen id procedere quando casu trajiciuntur ; secùs verò, si ex industriâ. Ita loquitur Paludanus, in 4, distinct. 8, quæst. 2, art. 2, conclus. 2 ; Vasquez in præsenti disput. 211, c. 3, num. 30; Nugnus in præsenti quæst. 80, art. 4 : Filliucius, tomo 1, tractat. 4, cap. 8, num. 236, et alii communiter ; et significatur à S. Thomâ, in præsenti quæst. 80, artic. 8, ad 4, dùm dicit illas reliquias non impedire, *si casualiter transglutiantur*. Quam

sententiam ut securiorem eligendam esse dicit Suarez, disputat. 68, sect. 4, ante 3 conclus.

25. Alii tamen indifferenter dicunt, sive casu, sive non casu trajiciantur, non impedire. Ita Tabiena, verbo *Communicare*, § 49; Henriquez, lib. 8, cap. 50, § 4, in Glossâ, litterâ V. Joannes de la Cruz probabilem indicat in Directorio consc., p. 2, q. 5, dub. 4, concl. 2, et aliis citatis, eamdem probabilem indicat Diana, 2 tomo, tract 4, resolut. 37.

26. In hoc puncto difficile est assignare regulam universalem et certam pro unâ parte; nam si dicas ad violandum jejunium naturale requiri quòd spontè et ex intentione trajiciatur, videtur id omninò falsum; nam si alicui, dùm dormit vel dùm alienatus est à sensibus, in os immittatur jusculum in magnâ quantitate, quis dicat cum adhuc esse jejunum, postquàm in stomachum trajectum est? Deinde quòd illæ reliquiæ non sint eâdem die in os immissæ, non sufficit; nam si aliquis ante mediam noctem saccharum vel quid simile propter raucedinem ori imponat paulatim liquefaciendum et deglutiendum, et partim ante, partim post mediam noctem trajiciat, non poterit communicare, licèt eâ die nihil in os immiserit. Item si buccellam panis aut ovum in ore habeat, quando ultimum horologium dat signum mediæ noctis, et adhuc postea deglutiat, non est jejunus, ut fatentur communiter doctores, quos refert et sequitur Diana loco citato, resolut. 36.

27. Aliunde tamen negari non potest quòd multùm referat si spontè et ex industriâ, an verò casu et præter intentionem aliquid trajiciatur : nam si aliquis granum anisi, vel dimidium etiam spontè sumat et deglutiat, non manet jejunus, cùm tamen si eamdem particulam inter dentes ex hesternâ cœnâ manentem hodiè casu deglutiat, possit hodiè communicare. Item si particulam tenuissimam consecratam, quæ in patenâ fortassè heri remansit, hodiè spontè sumat sacerdos ante missam, non poterit hodiè celebrare, quia illa fuit vera communio; et si non habet obicem, illa particula potuit dare gratiam sacramentalem : eadem tamen inter dentes manens ex communione hesternâ, si hodiè casu deglutiatur, non impediet sacrum facere aut communicare, etiamsi aliquis sciat se illam hodiè deglutisse. Multùm ergo refert intentio vel casus, ut aliquis dicatur comedisse vel non comedisse.

28. Possumus ergo regulam aliquam moralem ex nis omnibus componere, quæ ad singulos casus particulares applicari possit. Duo enim requiruntur ut hoc naturale jejunium violetur. Primum est quòd cibus vel potus aliquis sumatur; secundum, quòd id fiat per actionem comestio aut potatio. Ex defectu prioris conditionis resolvi potest dubium frequens an qui deglutiit aliquod ossiculum vel frustulum ligni, papyrum, cretam, aliquid ex unguibus, vel quid simile, possit postea communicare. Negant communiter plures : Henriquez, lib. 8, cap. 49, § 2, et in Glossâ lit. O; Nugnus, in præsenti, a. 8; Villalobos, in Summâ, tomo 1, tract. 7, difficult. 39, num. 1; Reginaldus, tomo 2, lib. 29, cap. 6, num. 118; Naldus, in Summâ, verbo *Eucharistia*, num. 10; Layman, lib. 5, tract. 4, cap. 6, num. 18; Scortia, de Sacrificio missæ, lib. 2, cap. 7, num. 1 et alii.

29. Contrariam sententiam docent alii : Summa Coronæ, p. 4, num. 65; Joannes de la Cruz, in Direct., p. 2, de Eucharist., quæst. 5, dub. 4, conclus. 2; Ludovicus de Sancto Joanne, in Summâ, p. 1, tract. de Eucharist., quæst. 7, art. 10; Joannes Sancius, in Selectis, disp. 42, num. 23, et probabilem dicit Ledesma, in Summâ, tomo 1, de Sacrament. Eucharist., cap. 23, conclus. 4, quos sequitur Diana 1 tomo, tract. de Celebratione missar., resolut. 52, et tomo 2, tract. 4, de Sacramentis, resolut. 38.

30. Hæc sententia debito modo intellecta mihi etiam probabilis videtur, quam colligo ex verbis præcepti contentis in prædictis decretis, in quibus solùm exigitur ut nullus cibus vel potus sumptus fuerit. Sic loquitur concilium Bracharense II, illo can. 10, prohibens ne sacerdos *non jejunus, sed quocumque jam cibo præsumpto*, missam celebret. Item Toletanum VII, can. 2, relatum in c. *Nihil* 7, quæst. 1 : *Nullus*, inquit, *post cibum potumque quàmlibet minimum sumptum missas facere præsumat.* Nec obstat decretum quoddam sub nomine Sotheris Papæ, quod habetur in 1 tom. Concilior., in quo dicitur : *Nullus post cibum potumque, sive quodlibet minimum sumptum missam facere præsumat;* ubi non solùm cibus et potus, sed quodlibet aliud videtur includi. Hoc, inquam, non obstat, quia illud decretum ibi affertur ex solâ auctoritate Gratiani, qui illud inseruit in suo decreto 7, quæst. 1, cap. *Illud*, et cap. *Sequenti;* in quo tamen loco non dicitur esse Sotheris, sed concilii Toletan. VII, can. 2, et meritò, quia ad verbum in illo concilio continetur præter illud solum verbum, *sive quodlibet*, quod in concilio non habetur, sed solùm, *cibum potumque quàmlibet minimum.* Potuit autem aliquis facilè per errorem transcribere pro *quàmlibet*, *quodlibet*, quod tamen in concilio non habetur.

31. Ratione item probari potest ex dictis probabilitas hujus sententiæ, quia, licèt quoad potum differant jejunium ecclesiasticum et naturale (nam jejunium ecclesiasticum non violatur potu, sicut violatur jejunium naturale; et quoad cibum differunt in hoc quòd naturale violatur per medicinam aut cibum minimum, quibus ecclesiasticum non violatur), cæterùm si cibus sit in quantitate notabili, nullum videtur esse discrimen, sed potiùs cibus ille qui violat jejunium naturale, violabit etiam ecclesiasticum, nisi excuset materiæ parvitas. Certum autem videtur quòd aliquæ materiæ ex supra dictis, etiamsi in magnâ quantitate sumantur, non violant jejunium ecclesiasticum : nam si aliquis verbi gratiâ (prout aliquando factum est) ad occultandos nummos aureos et occultè transferendos, eos deglutiret, ut postea integros et salvos haberet, non ideò diceretur violâsse jejunium ecclesiasticum, etiamsi necessitate nullâ excusaretur, sed adhuc posset licitè horâ solitâ prandere, sicut si nihil comedisset : ille enim non æstimaretur cibus, sed depositum intra corpus, sicut in arcâ vel bursâ;

quod idem dicendum esset, si cum vel filum ferreum aut globum plumbeum per errorem deglutisset; ergo nomine cibi non intelliguntur nisi illa quæ per se loquendo alterari possunt à stomacho, non ea quæ perinde sunt in stomacho, sicut angelus, qui non potest à stomachi activitate pati. Ejusmodi ergo materia sicut non violat jejunium ecclesiasticum, ita nec violabit jejunium naturale.

32. Dixi tamen hanc sententiam debito modo intellectam probabilem mihi esse, quia in assignandis postea exemplis potest fortassè errari. Sic aliqui assignant pro exemplo sanguinem, v. g., ex vulnere, quod ipse homo habet in manu; quod certè exemplum displicet, quia sicut qui comederet partem sui digiti coctam, violaret omninò jejunium naturale, imò et ecclesiasticum, si id esset in notabili quantitate, sic qui biberet sanguinem ex propriâ venâ extractum, violaret naturale jejunium : ille enim sanguis reverà alterabilis est postea virtute stomachi, sicut alii cibi qui comeduntur. Alii assignant pro exemplo papyrum, de quo tamen multùm dubito, quia materia illa non est ità difficilè alterabilis, cùm reverà non sit aliud quàm tela ex lino contexta et trita, quod totum tandem est herba tenuissima; unde multa animalia utuntur chartâ in cibum et alimentum, ut constat in cervis, muribus et aliis. De terrâ etiam dubito, et quando à fœminis comeditur ob delectationem, sive ad diminuendum dolorem, dicit violare jejunium Joannes de la Cruz, in Direct. conscient, p. 2, de Eucharistiâ, q. 5, p. 4, conclus. 2, cui consentit Diana, 1 tom., tract. de Celebrat. missarum, resolut. 52. Regula ergo universalis posset esse quòd ea quæ integrà emittuntur in excrementis, eò quòd nullo modo possint ab humano stomacho alterari et concoqui, non impediant nec violent jejunium naturale, qualia sunt ossicula aliquorum fructuum, fragmenta metallorum, lapilluli, et fortassè lignum, præsertim ex solidioribus et durioribus; quæ autem sint in particulari ejusmodi materiæ, magis spectant ad medicos. Parùm autem referret quòd aliquis propter stomachi debilitatem non posset concoquere, aut alterare aliquem cibum; de facto enim aliqui moribundi nec frustum panis possunt alterare; sed tamen ille est cibus, et violat jejunium, quia per se est alterabilis virtute stomachi humani, licèt per accidens hìc et nunc non possit ab hoc stomacho alterari.

33. Secundâ conditio erat quòd sumatur aliquid per actionem quæ sit comestio aut potatio. Ex defectu autem hujus conditionis excusatur, qui abluendo os, deglutiens salivam, aliquam guttam aquæ trajicit cum illâ; nam ea non est potatio, sed est deglutire salivam; et ideò nihil quod per modum salivæ trajicitur violat jejunium naturale. Dubitatur de illo cui in apertum os ingreditur musca vel culex, eumque cum respiratione trajicit. Videtur enim non manere jejunus, quia quòd ipse voluerit vel noluerit comedere, parùm videtur referre; quid enim si alius mihi non advertenti globulum ex saccharo confectum in os et guttur immittat, nonne verè dicar comedisse et violàsse jejunium naturale? Certè infirmi, qui sui compotes non sunt, ignorantes etiam et renuentes reficiuntur; cur ergo non dicendum similiter, quando cibus à se ipso ingreditur? præsertim cùm musca non solùm alterari, sed et nutrire possit, sicut alii cibi.

34. Alii tamen dicunt non impediri communionem sequentem in eo casu. Ita indicat Suarez, in præsenti, sect. 4, § *Quæres rursùs*, dicens non violari hoc jejunium, *si per modum respirationis attrahatur aliquid quod possit nutrire vel alterare.* Reginaldus Valerius magis expressè, lib. 29, n. 119; Fagundez, de Præceptis Ecclesiæ, præcepto 3, c. 5, n. 14; Diana, tom. 2, tract. 4, de Sacrament., resolut. 37, et mihi etiam probabile videtur, quia illa actio non est comestio, sed respiratio. Et licèt nomine *comestionis* non veniat intelligenda sola actio voluntaria, ut constat ex exemplis adductis, non tamen intelligitur illo nomine in præsenti *respiratio*, quia sicut Ecclesia per hoc præceptum noluit prohibere quòd deglutiamus salivam, sic noluit prohibere respirationem; esset enim durissimum præceptum, et Judaicam superstitionem redolens, si oporteret nihil omninò cum salivâ aut respiratione trajicere; quantâ enim diligentiâ opus esset in exspuendâ millies aquâ ad abluendum os semel acceptâ, ne aliquid cum salivâ remaneret? quantâ, ne pulvis aut aliquid cum vento ingrederetur? Unde oporteret clauso semper ore, ne ad loquendum quidem aperto, procedere. Non præcipit Ecclesia istud genus jejunii, sed humanum, quod excludit comestionem et potationem, prout distinguuntur à respiratione et trajectione salivæ.

35. Dices : Ergo, si aliquis mihi non advertenti mittat in apertum os amigdalum, vel uvam, quam ego turbatione correptus respirandi causâ trajiciam, adhuc manebo jejunus ad celebrandum vel communicandum. —Nego sequelam, quia Ecclesia suâ prohibitione noluit quidem impedire respirationem, atque ideò noluit comprehendere ea quæ per se loquendo cum respiratione et aere attrahuntur, qualia sunt pulvis, paleæ, et ea quæ deferuntur cum ipso aere, quem non possumus purgare ab iis ad respirandum. Aliud verò est de iis quæ non feruntur ab aere quem respiramus, sed aliunde injiciuntur in os; illa enim non propter respirationem, sed propter aliam causam extrinsecam trajiciuntur, et ideò dicuntur comedi, sicut ægroti eo modo comedunt deglutientes cum respiratione, quæ ab aliis infunduntur in os, ipsis non advertentibus.

36. Hinc jam infero primò quid dicendum sit de illis reliquiis cibi præcedentis, quæ inter dentes remanent, si non casu, sed advertenter deglutiantur. Possumus enim utramque sententiam supra adductam hoc pacto conciliare, ut non sit obligatio adhibendi curam et diligentiam ad illas reliquias ex dentibus extrahendas, etiamsi prævideantur deglutiendæ postea, si non extrahantur; neque etiam debemus eas ex dentibus jam extractas diligenter intra oris angulos quærere, ut exspuantur, quia omissivè nos in iis habere non est comedere, sed permittere ut cum

salivâ vel respiratione trajiciantur, ad quod impediendum non obligat, ut diximus, jejunium naturale, quod sicut non impedit cœnam noctis præcedentis, sic nec ea quæ cum illâ cœnâ habent moralem connexionem, et ideò non tenemur ad ea omninò impedienda. Quando verò reliquia illa è dentibus extracta in linguâ sensibiliter haberetur, et homo vellet ex industriâ illam non exspuere, sed retinere et deglutire, videtur id esse contra rationem jejunii : nam, licèt non obligemur ad purgandum aerem vel salivam in respirando vel deglutiendo salivam, debemus tamen non quærere spontè et ex industriâ aerem, v. g., ubi est musca, ut eam per respirationem deglutiamus ; quòd si musca in os intravit, debemus eam non spontè trajicere, imò debemus, si absque incommodo possumus, eam exspuere, quia velle eam tunc retinere, quando possumus facilè exspuere, et prævidemus aliàs deglutiendam, videtur moraliter esse velle eam deglutire ; quare, licèt præceptum hoc non prohibeat permissionem regulariter loquendo, aliquando tamen permissio est talis ut moraliter censeatur voluntas directa trajiciendi. Sic ergo qui granum anisi ex dentibus extractum in linguâ sensibiliter habet, et scienter vult illud retinere, cùm absque ullâ difficultate et diligentiâ possit illud exspuere, censetur moraliter velle illud deglutire ; nam, licèt Ecclesia non obliget ad exactam diligentiam adhibendam in abluendo ore, aut vitandâ trajectione reliquiarum vel rerum similium, obligat tamen ad non quærendam illam realiter vel moraliter, quia ille qui sentit muscam in ore, et potens aperiendo os dare illi exitum, non vult, moraliter censetur velle eam deglutire. Non ergo debemus diligentiam adhibere ad ejusmodi reliquias ejiciendas ; sed neque debemus eas ex industriâ velle trajicere, aut adeò tenaciter retinere, ut moraliter idem sit ac velle eas deglutire.

37, 38. Infero secundò violari jejunium quando aliquis noctu mittit in os quidquam ex saccharo ad emolliendam raucedinem, ut paulatim in ore liquefiat, si totum non fuit ante mediam noctem liquefactum, quia illud quod post mediam noctem trajicitur non est reliquia, sed pars illius cibi cujus comestio fit per continuam liquefactionem et trajectionem ; atque ideò tamdiù durat comestio, quamdiù liquefactio ; ita omnes, quidquid in contrarium sentiat Bartholom. ab Angelo, in Exam. confess., dial. 4, § 214, litterâ A. Idem dicendum de eo qui non reliquias, sed cibum, v. g., buccellam panis vel pomi aut carnium in ore reservavit ex nocte præcedenti ; quam quidem si deglutiat post mediam noctem, non potest communicare, quia illud non trajicitur per modum salivæ, sed est verissima comestio, ut docent etiam omnes. Imò addit Thomas Sanchez, lib. 2 de Matrimonio, disp. 41, n. 40, non posse communicare eum qui quando cœpit sonare hora 12, quæ est extra Italiam signum mediæ noctis, aliquid bibit ; licèt, quando sonat ultimus pulsus horæ duodecimæ, desiisset jam bibere, quia, cùm incipit sonare primus pulsus horæ, jam est hora completa, et incipit tempus horæ sequentis ; est autem per accidens quòd plures pulsus audiantur, eò quòd non possit unico pulsu duodecima hora indicari ; quod quidem in rigore verum existimo, non solùm de pulsu quo horæ designantur, sed etiam de illo quo priùs designantur quadrantes horæ ; solent enim, antequàm detur signum horarum, sonare pulsus minores pro quadrantibus ; ita ut ante sex vel duodecim pulsus pro horis sonent quatuor pulsus leviores ad designandum jam esse finitos quatuor horæ quadrantes, et postea majori sono designantur duodecim horæ. Consequenter ergo fatendum est horam esse finitam, et medium noctis designari, ubi primùm cœpit sonare primus pulsus pro quatuor quadrantibus, quia ex illo puncto incipit tempus horæ sequentis. Quod facilè constabit consideranti motum rotæ illius quæ in horologio continuè movetur, et quæ divisa est ad modum crucis in quatuor partes æquales secundùm spatia quatuor quadrantium ; cùm enim quatuor illa spatia sint omninò æqualia, fatendum est quòd ubi primùm pertransitur illud quartum spatium rotæ, finitus est ultimus quadrans horæ : illud autem spatium finitur quando sonat primus pulsus pro quatuor quadrantibus ante pulsum horarum ; ergo tunc est finita tota hora ; nam tempus sequens quo sonant tres alii pulsus pro quadrantibus, et duodecim pro horis, pertinet jam ad primum quadrantem horæ sequentis ; rota enim non quiescit, sed eodem modo movetur, ita ut dùm sonant alii pulsus, pertranseatur aliquod spatium sequentis quadrantis, ut ad oculum constat.

39. Infero tertiò non requiri quòd post cibum, si ante mediam noctem homo cœnavit, dormierit, vel quòd cibus digestus sit ; sic etiam neque in rigore exigitur jejunium per aliquod tempus post communionem ; id tamen decentia postulat, ut non statim ad profanos cibos eamus, quasi unam cum alterâ mensâ confundere volentes. Præceptum autem quod videtur esse in cap. *Tribus*, de Consecratione, dist. 2, jejunandi post communionem, jam est abrogatum.

40. Quartò quæritur quomodò computetur dies intra quam debet observari jejunium naturale. Præceptum solùm dictat debere præcedere jejunium totâ illâ die ; notant autem doctores diem in universâ Ecclesiâ quoad præcepta ecclesiastica computari à puncto mediæ noctis ; quare, licèt alicubi aliter computetur, ut in Italiâ ab occasu solis, id intelligitur in ordine ad alia negotia, non verò ad res ecclesiasticas. Videatur Henriquez, lib. 8, cap. 49, § 2, lit. M.

Quid dicendum de eo qui dubitat an sit jejunus.

41. Quintò quæritur quid dicendum sit de eo qui dubitat an comederit aut biberit post mediam noctem. Potest autem dubium versari vel circa tempus vel circa comestionem ; potest enim dubitare an esset jam media nox, vel an verè comederit et deglutierit aliquid. In utroque dubio posse illum communicare docet Layman in Theolog. moral., lib. 1, tract. 1, cap. 5, § 4, n. 36 ; Joannes Sancius, in Selectis, disp. 42, quam sententiam securam esse in praxi dicit Diana, in 2 tom., tract. 4 de Sacramentis, resolut. 29.

Contrariam sententiam docet Thomas Sanchez, de Matrim., lib. 2, disp. 41, n. 40; Villalobos, in Summâ, tom. 1, tract. 4, difficult. 21, n. 6; Facundez, de Præceptis Ecclesiæ, præcepto 3, lib. 3, cap. 5, n. 18, quia possessio est pro præcepto et nulla possessio est in hoc casu ex parte communicaturi.

42. Ego mediâ viâ procederem; invenio enim magnum discrimen inter illa duo dubia; et sicut non est restringendum hoc jejunium et præceptum, quando dubitamus an aliquid trajecerimus, vel non, sic non est danda nimia licentia comedendi et bibendi, quoties nocte aliquis evigilat, et postea manè communicandi hoc prætextu, quòd nunquàm scierit quota esset hora, atque ideò dubius sit an post mediam noctem cibum vel potum sumpserit; quod certè contra praxim et mentem fidelium apertè est; fateri ergo debemus eum qui manè communicare vult, debere positivè scire saltem probabiliter se non post, sed omninò ante mediam noctem comedisse aut bibisse.

43. Ut igitur rationem discriminis reddamus inter duos illos casus, et utramque partem probemus, adverto, in ejusmodi dubiis, ut constet quid possit vel non possit licitè fieri, optimam regulam esse regulariter loquendo, quæ desumitur ex foro externo : scilicet considerare in foro judiciali cui incumberet onus probandi; ille enim deberet, deficiente probatione, et manente dubio, condemnari, et adversarius absolvi. In nostro ergo casu, si aliquis communionem petit, et opponatur ei non esse jejunum, et ideò negetur communio, ille potest negare, et tunc onus probandi incumbit, non ipsi, sed adversario; igitur, dùm manet dubium an deglutierit, an comederit, nihil probatur contra ipsum, atque ideò debet absolvi, et potest communicare. Præceptum enim Ecclesiæ erat ne communicet post cibum aut potum etiam minimum, ut constat ex verbis concilii Bracharensis II, Toletani VII, et concilii Constantiensis supra adductis; cui præcepto non adversatur qui facto examine non scit se aliquid sumpsisse : hic enim non communicat post cibum aut potum.

44. Quando verò scit se comedisse, dubitat autem an esset post mediam noctem, videtur probandi onus ad ipsum spectare. Quod probari potest aliis exemplis, v. g., si aliquis recordatur voti à se emissi, dubitat autem an illud emiserit ante vel post septennium, ipsi incumbit onus probandi; atque ideò, manente dubio, obligat votum, quia de voto constat, et non de excusatione, ut docet Th. Sanchez, lib. 4 in Decal., cap. 1, n. 14. Rursùs, si debeo tibi dare singulis diebus unum nummum, et dedi jam hodiè, tu petis alterum, quando dubitatur an sit jam altera dies, debes probare esse jam finitum diem priorem, quia de solutione constat, et non de die novâ, quæ dat tibi jus ad aliam solutionem. Similiter si habeas jus ad communicandum semel tantùm singulis diebus, prout de facto habes, et hodiè communicâsti, dubitas postea an sit media nox, et an possis iterùm communicare pro die alterâ, tibi incumbit onus probandi; nam de communione constat, et non de incœptione novæ diei, quæ dat tibi jus ad novam communionem. Similiter ergo qui certus est de comestione, et dubitat de incœptione novæ diei post comestionem, non potest communicare, quia, sicut solutio semel facta aufert jus ad exigendum iterùm eâdem die, et sicut communio tollit jus ad aliam communionem eâdem die, ita comestio aufert jus ad communicandum eâdem die; ergo, sicut in aliis casibus, sic in isto, ille qui fatetur comestionem, debet probare novam diem post comestionem, ut habeat jus ad communionem; interim enim rejicietur eo titulo, quòd comedit et non habet jus donec incipiat nova dies post comestionem. Quæ ratio non procedit in priori casu, quando dubitatur de ipsâ comestione : huic enim nihil potest opponi per quod amiserit jus ad communicandum eâdem die, cùm non possit illi opponi comestio, de quâ non constat.

Quid, quando sunt plura horologia.

45. Adverte tamen aliud esse quando non est dubium negativum, sed positivum, cò quòd sunt rationes pro utrâque parte; quia unum horologium, v. g., dederat signum mediæ noctis, et alterum nondùm dederat. In quo casu Emmanuel Rodriguez, in novâ editione Summæ, tomo 1, cap. 105, num. 6, et Salas, 1 tomo, in 1-2, tract. 8, disp. unicâ, sect. 25, num. 264, negant posse nos computare tempus juxta ultimum horologium, ab eoque puncto servare jejunium ad communicandum. Sed nullam afferunt rationem suæ sententiæ; quare non videtur negandum id posse fieri, dùm non constat de errore in ultimo horologio, ut fatetur Thomas Sanchez, loco citato: Facundez, præcepto 4, lib. 1, cap. 10, n. 3; Joannes Sancius, in Selectis, disp. 42, num. 18; Villalobos, in Summâ, tomo 1, tract. 1, difficult. 21, num. 7; Diana, tomo 2, tract. 4, resolut. 36, et alii. Singula enim horologia, quamdiù de errore non constat, faciunt probabilem opinionem, quam unusquisque potest licitè sequi in suis operationibus.

46. Dicet aliquis ex hoc sequi quòd possit quis sequi unum horologium quoad jejunium ecclesiasticum, alterum verò quoad jejunium naturale. Unde si hodiè sit dies jejunii, v. g., et auditâ horâ duodecimâ, nocte sequenti cœnet, et comedat carnes quas sequenti die potest licitè comedere, postea verò audiat horam duodecimam alterius horologii, poterit sequi hoc secundum horologium, et juxta illud incipere ex tunc jejunium naturale, ut possit communicare die sequenti. Si enim potest se conformare cuilibet, tanquàm opinioni probabili, cur non poterit nunc se conformare uni, et postea alteri; sicut possumus nunc sequi hanc sententiam probabilem, et postea contrariam.

47. Respondeo : Si, audito primo horologio, et post cœnam, agnoscatur error prioris horologii, credo quòd possit absque dubio sequi secundum horologium, et observato jejunio, celebrare, vel communicare die sequenti, quia verè est jejunus, et carnium esus per errorem fuit die præcedenti inculpabilis propter

ignorantiam. Si verò non agnoscatur error in primo horologio, sed maneat unicuique sua probabilitas, aliquis fortassè concedet sequelam, dummodò non habuerit ab initio illum animum, sed bonâ fide secutus fuerit primum horologium, postea verò, audito secundo mutaverit mentem.

48. Ego tamen non facilè id concedam, quia video sequi aliqua inconvenientia, quæ in praxi non videntur admittenda. Primò, si aliquis, audito primo horologio, celebret (eò quòd habeat facultatem celebrandi post mediam noctem), et postea audiat secundum horologium, poterit adhærens posteriori iterùm celebrare; quia, juxta hoc secundum non celebravit hâc die, sed præcedenti. Secundò, in Quadragesimâ posset, audito primo horologio post mediam noctem, prandere pro die sequenti, sequens opinionem illam quòd anticipatio comestionis non sit peccatum mortale; postea verò audito secundo horologio, posset se conformare cum illo, et ex tunc denuò computare diem jejunii, ut posset horâ solitâ iterùm prandere, utpote qui illo die nihil adhuc comedisset. Tertiò qui nondùm dixit Completorium aut Vesperas hodiernas, prævidens parùm abesse ut sonet in hoc horologio signum mediæ noctis, potest conformare se alteri horologio, ad cujus sonum scit plus temporis superesse, atque ita differre paulisper recitationem; postquàm verò sonat in primo horologio hora mediæ noctis, posset se conformare cum illo primo, atque ideò judicare se liberum ab onere recitandi, eò quòd transacta esset jam dies præcedens juxta probabilem opinionem illius primi horologii, quam mutato consilio sequi jam vellet. Hæc et alia his similia ostendunt non posse illum qui semel accepit unum horologium pro regulâ diei ecclesiastici, postea pro libito relinquere illud, et accipere aliud, sed sæpè esse obligationem retinendi eamdem regulam quamdiù non apparet manifestus error in primo horologio.

49. Ratio autem à priori regula simul ad decernendum quando non possimus facere ejusmodi mutationem, hæc videtur esse posse, quia scilicet, quamvis liberum sit unicuique, regulariter loquendo, amplecti ex duabus sententiis probabilibus quam voluerit, eam tamen quam amplectitur debet retinere quamdiù de ejus improbabilitate non constat, quoties libera facultas variandi sententiam resultat in præjudicium tertii, qui eo modo fraudaretur jure suo, quod jus habet non probabile, sed certum ad aliquid exigendum; v. g., debes dare Petro ex justitiâ singulis diebus nummum aureum, quod sit pondus diei, ita ut si intra diem non solvas, non debeas dare duplum sequenti die: hoc supposito, imminente jam sonitu mediæ noctis, exigit Petrus suum jus; respondes: Sequor illud alterum horologium quod post mediam horam sonabit, et hoc prætextu differs solutionem; postquàm verò primum horologium dat signum mediæ noctis, mutatâ sententiâ, dicis: Sequor magis hoc primum horologium; atque ideò transactâ jam omninò die præteritâ, nihil debeo; hæc certè variatio sententiæ licita non est; alioquin absque peccato posses per totum annum nihil solvere Petro, mutatâ singulis diebus sententiâ post sonum primi horologii. Fatendum ergo est, sicut Petrus habet jus, non probabile, sed certum ad nummos illos quotidiè habendos, sic habere jus ut non mutes successivè sententiam probabilem in ejus præjudicium, sed retineas eamdem; nam si ad hoc non habet jus, neque habet jus ad nummos quos absque illo alio jure de facto obtinere non potest; jus ergo ad nummos obligat te ad retinendam eamdem sententiam, cujus variatio solutionem debiti certi certissimè impediret.

50. Hinc jam ad alias materias extra justitiam eamdem regulam applicare possumus, v. g., sit duplex sententia probabilis; altera dicit hodiè jejunandum esse; altera non esse hodiè jejunandum, sed cras; ego hodiè amplector secundam sententiam, et non jejuno; cras amplector primam, et dico: Jam transiit dies quâ debebat jejunari, liber sum à jejunio; eâque viâ, stante lege certâ obligante ad jejunium, absque peccato omitterem jejunium, quod est absurdum; nam superior obligans ad jejunium reddit etiam illicitam mutationem illam sententiæ, quæ omninò impedit legis observantiam. Nec simile est in illo qui mutando locum liberatur à jejunio, si hodiè sit Romæ, ubi cras sit vigilia sancti Bartholomæi, et cras sit in alio loco, ubi hodiè facta fuit vigilia; hoc, inquam, non est simile, quia ille mutatione loci fit liber à præcepto, quatenùs nunquàm fuit debitor, eò quòd nec Romæ, nec extra invenerit præceptum. Atverò in nostro casu homo comprehenditur præcepto, et lex exigit ab illo jejunium, sicut in priori casu tu debes certò nummum Petro, atque ideò sicut non potes absque injuriâ non solvere Petro nummum, sic non potes absque inobedientiâ non solvere jejunium, cùm sit certa lex jejunii te obligans, licèt non sit certum tempus pro quo obligat.

51. Aliud simile exemplum esse potest in præcepto audiendi sacrum; si, v. g., die festo, meridie jam imminente, dicas: Amplector sententiam dicentem posse fieri sacrum paulò post meridiem; deinde post meridiem, mutatâ sententiâ, dicis: Amplector contrariam sententiam quòd non liceat facere sacrum post meridiem; atque ideò liber sum à sacro faciendo. Ecce præceptum erat certum et debitum certum audiendi sacrum; quare superior obligans ad sacrum obligat ad retinendam sententiam semel acceptam, ex cujus mutatione impeditur observatio certi præcepti.

52. Hoc ergo ipsum dicendum est quando probabilitas oritur ex diversis horologiis; nam, licèt quodlibet possimus sequi ad observanda præcepta, non possumus tamen variare in præjudicium præcepti; quia, sicut præceptum obligat certò ad opus injunctum, sic obligat ad non mutandam sententiam, cujus mutandæ libera facultas impediret præcepti observantiam. Præceptum, v. g. jejunii quadragesimalis obligat certò ad unicam comestionem singulis diebus, id est, prohibet secundam; ideò consequenter tollit facultatem variandi horologia pro libito, ex quorum variatione ea-

set in biduo triplex comestio; quia jam tunc non haberetur opus certò debitum, scilicet duplex sola comestio in biduo. Eodem modo præceptum obligans ad recitandum officium singulis diebus, obligat consequenter ad non varianda horologia pro libito, ex quâ variatione sequatur omissio officii alicujus diei; et sic de aliis.

53. Denique veniendo ad casum objectionis, ex eisdem principiis dicendum est non posse sacerdotem amplecti unum horologium ad solvendum jejunium præcedentis diei, et alterum postea ad inchoandum jejunium naturale, quod requiritur ad celebrandum die sequenti, sed debere sequi unum et idem horologium pro utroque præcepto. Nam, licèt præcepta sint diversa, et singulis præceptis seorsim videatur satisfieri (in quo videtur esse differentia aliqua ab exemplis adductis), non satisfit tamen toti legi, seu utrique præcepto simul; unde videntur sequi eadem inconvenientia. Nam, stante illo duplici præcepto: Ego debeo ex complexione utriusque præcepti abstinentiam à cibo, post comestionem unicam dici præcedentis, seu post refectiunculam serotinam usque ad missam vel communionem diei sequentis; et superior habet jus ex vi utriusque præcepti ad hoc totum, ergo habet jus ad prohibendam variationem horologii, ex quâ impediatur observantia et redditio totius illius debiti, ad quod certum habebat jus: quòd enim id debeatur unico vel duplici præcepto, parùm refert. Pone enim te ex duplici titulo diverso debere Petro de justitiâ duo aliqua etiam diversa, v. g., ex uno contractu debes non auferre ab ipso equum tuum toto hoc anno; rursùs ex alio contractu vel alio titulo debes ei centum nummos si anno sequenti abstuleris equum; tunc ultimâ die anni post mediam noctem juxta unum horologium, exigis ab eo equum sciens te contrahere obligationem solvendi centum nummos in conditione positos auferens equum post mediam noctem intra annum sequentem. Accepto equo, sonat signum mediæ noctis in secundo horologio, tunc mutato consilio vis sequi hoc secundum horologium, et contendis te nihil debere, quia non abstulisti equum intra secundum, sed intra primum annum. Nemo dicet te liberum esse, et potuisse in præjudicium Petri mutare sententiam; quia, licèt ex diversis contractibus, verè tamen debebas Petro in conscientiâ non auferre equum, nisi solvendo centum nummos; debebas enim non auferre absolutè anno præcedenti ex primo contractu; debebas item ex secundo contractu non auferre anno sequenti, nisi solvendo centum nummos; ergo Petrus habebat jus certum ne auferretur ipsi equus, nisi cum obligatione solvendi centum nummos, quo tamen jure fraudatur per illam variationem et mutationem sententiæ juxta diversa horologia. Fatendum ergo est, licèt liberum sit homini accipere pro regulâ quodlibet horologium, non tamen esse liberum recedere ab illo in præjudicium creditoris, quia eo ipso quòd unum horologium accipit, videtur renuntiare omnibus aliis, et se habere perinde ac si non esset ullum aliud; alioquin creditor habet jus non permittendi quòd utatur illo horologio, ne hoc modo perdat jus suum quod habet certum ad totum illud complexum. Sic ergo superior ex vi duplicis præcepti habet jus certum ut post comestionem hodiernam homo nihil comedat ante communionem crastinam; quo jure fraudatur si homo juxta primum horologium cœnet post mediam noctem, et juxta secundum, celebret cras; ergo non debet concedi talis libertas, sed dicendum quòd eo ipso quòd vult homo accipere primum horologium pro regulâ ad cœnandum, obligat se implicitè ad sustinendam illam regulam, quamdiù de ejus errore non constat, ne superior fraudetur jure suo quod habebat ex complexione utriusque præcepti, ut homo nihil comederet ante communionem crastinam post prandium vel refectiunculam hodiernam.

Dubium incidens de nocte Natalis, quomodò in eâ observetur jejunium naturale.

55. In hoc denique præcepto jejunii naturalis dispensare potest solus papa, ut tradunt communiter omnes doctores; de facto autem neque ipse papa dispensare solet. Solùm dubitari posset de nocte Natalis Domini, in quâ videtur de facto dispensare pro cardinale celebrante primam missam post matutinum in sacello pontificio coram eodem pontifice; nam reverà solet missa tota absolvi ante mediam noctem, ut possint cardinales opportunè convenire sequenti die ad tertiam missam quam celebrat solemniter pontifex in basilicâ sancti Petri. Unde tacitè videtur pontifex dispensare cum cardinale ut celebret ante mediam noctem non jejunus; nam intra eam diem horâ solitâ pransus est; alioquin cogeretur aliquando per biduum jejunare, quando, v. g., vigilia Natalis est in Dominicâ; tunc enim debet jejunare à prandio sabbati, in quo fuit jejunium vigiliæ usque ad feriam secundam post tertiam missam Natalis, quod quidem de facto non fit.

56. Adhuc tamen ego non credo intentionem pontificis esse dispensare in jejunio naturali pro illâ vice singulis annis, sed potiùs dicerem quòd velit pro illo loco et pro illâ nocte anticipari aliquantulùm initium diei sequentis, quia jejunium solùm debet esse intra illam diem; quando autem incipiat dies, pendet ab hominum placito; aliqui enim incipiunt diem ab ortu solis, alii ab occasu, alii ab alio termino; Ecclesia verò computat à mediâ nocte; potest ergo eadem Ecclesia semper vel aliquando computare diem ab aliquâ aliâ horâ, et sic de facto potest pontifex justis de causis anticipare per unam vel duas horas initium illius diei in illo loco; sicut etiam quoad celebritatem officii sabbato sancto Ecclesia anticipat initium noctis per aliquas horas. Porrò mentem pontificis hoc pacto potiùs intelligi debere quàm quòd velit dispensare in jejunio naturali ad missam prærequisito, probant mihi plura inconvenientia, quæ ex illo alio modo dispensandi sequerentur.

57. Primò, quia si illa missa censetur esse intra diem vigiliæ, et non intra diem Natalis, non satisfacerent præcepto audiendi missam in die Natalis, qui

illam missam audirent; quod tamen videtur esse contra mentem pontificis, qui illam missam celebrari facit pro festivitate Natalis. Secundò, si vigilia sit in Dominicâ, posset aliquis nolle audire aliam missam in ipsâ Dominicâ, sed exspectare ut nocte sequenti satisfaceret præcepto Dominicæ audiendo illam missam ante mediam noctem. Tertiò, celebrans non posset facere sacrum ipsâ Dominicâ manè, ne celebraret bis intra eamdem Dominicam; quod privilegium solùm habetur pro die Natalis. Quartò, posset die sequenti Natalis alias tres missas celebrare, quia de jure conceditur omnibus illâ die ter celebrare; ipse autem non fecit primum sacrum intra, sed ante illam diem. Quintò, posset post primam illam missam cœnare, maximè si vigilia sit in Dominicâ, cœnare, inquam, ante mediam noctem, et postea die sequenti celebrare secundam et tertiam missam, quia verè esset jejunus intra illam diem. Unde sextò posset et deberet in primâ missâ ablutionem accipere post communionem; hæc enim non impediret jejunium ad celebrandum die sequenti. Quod tamen est contra rubricam illius missæ, et contra praxim, si cardinalis vult celebrare secundam et tertiam missam. Hæc autem omnia inconvenientia cessant, si dicamus mentem pontificum non esse dispensare in jejunio, sed anticipare aliquantulùm initium diei sequentis pro illo loco; ita ut illa missa perinde se habeat ac si jam esset transactum medium noctis, et ita se gerere debeat celebrans, ac si verè incœpta sit sequens dies Natalis; qui modus facilior et suavior est, et magis connaturalis; qui enim anticipat missam, videtur velle quantùm potest anticipare tempus illius missæ. Sed de his satis.

SECTIO III.

Quomodò propter mortis periculum, vel necessitatem sumentis, liceat communicare, non præmisso jejunio.

58. Prima exceptio à regulâ supra positâ de jejunio naturali prærequisito ad communionem, et hæc quidem constans et certa apud omnes est quando quis in periculo mortis constitutus accipit Eucharistiam pro viatico; tunc enim, si sit periculum in morâ, aut si non possit commodè jejunus accipere, poterit non jejunus. Hanc exceptionem factam esse expressè in antiquis decretis quæ præceptum illud continent, testatur P. Vasquez, disp. 211, cap. 4, num. 45, ubi ait casum illum exceptum fuisse canonibus illis quos cap. 1 citaverat; ibi autem citaverat loca illa ex concilio Carthag. III concilio Africano, concilio Matisconensi II, concilio Brachar. I et Brachar. II, canone *Trullano* 29, quæ nos etiam supra adduximus; in quibus nulla est mentio illius exceptionis; solùm posset habere aliquam speciem canon 2 concilii IV, relatus in c. *Nihil contra*, 7, q. 1, ubi dicitur : *Ne tamen, quod naturæ languoris causâ consulitur, in præsumptionis perniciem convertatur, nullus post cibum potumque quàmlibet minimum sumptum, missas facere, nullus absque patentis proventu molestiæ minister vel sacerdos, cùm cœperit, imperfecta officia præsumat omninò relinquere.* Quæ verba aliter retulit Vasquez dicto c. 1, n. 4, hoc modo : *Ne ullus id quod ægritudinis causâ conceditur, in perniciem suam facere præsumat, videlicet, ut post cibum potumque, quantùmvis minimum sumptum, missam celebret.* Quare illa verba intellexit fortassè de concessione communicandi absque jejunio ægritudinis causâ. Verùm canon ille non loquitur de tali concessione, sed de alio casu diverso, quando scilicet inchoatâ missâ sacerdos ægritudinis supervenientis causâ *cœptum nequeat consecrationis explere mysterium;* in quo casu statuitur ut episcopus vel presbyter alius possit *consecrationem exequi officii cœpti.* Postea verò subjungitur : *Quod etiam consultum cuncti ordinis clerici individuum esse sibi non ambigant, sed (ut præmissum est) præcedentibus libenter alii pro complemento succedant,* hoc est, diaconus diacono, subdiaconus subdiacono, qui ob ægritudinem prosequi non possit. Et statim sequuntur verba relata : *Ne tamen, quod languoris causâ consulitur,* etc., ubi Vasquez apposuit *conceditur,* pro illo verbo *consulitur;* in quo non est sermo de concessione viatici non jejunis, sed de consulto de quo proximè dixerat : *Quod etiam consultum cuncti ordinis clerici individuum esse sibi, non ambigant,* ut scilicet unus alteri succedat ad perficiendum ministerium. Quia tamen poterat esse abusus in illâ successione, si omnes liberè possent vel dimittere ministerium incœptum, vel prosequi quod alii incœperant adduntur illæ duæ limitationes : *Ne, quod naturæ languoris causâ consulitur, in præsumptionis perniciem convertatur,* ut scilicet non omnes indifferenter, sed qui jejunus invenitur, prosequatur missam ab alio cœptam (quod intelligitur, excepto casu extremæ necessitatis, quo nullus sacerdos jejunus inveniretur); rursùs, ne aliquis, nisi manifestâ necessitate urgente, incœptum ministerium relinquat ab alio perficiendum. Unde constat ibi non esse sermonem de communione dandâ infirmis non jejunis, sicut neque in illis aliis canonibus antiquioribus.

59. Solùm ergo affertur canon quidam concilii Wormatiensis, relatus in c. *Presbyter*, de Consecrat., dist. 2, ubi præcipitur presbyteris quòd habeant semper Eucharistiam paratam pro infirmis, ne ægrotus sine illo Sacramento moriatur. Sed præterquàm quòd ille canon non reperitur hodiè inter canones illius concilii, sed solùm relatus à compilatoribus decreti, ex eo etiam non habetur directè illa exceptio à jejunio, sed solùm arguitivè, quatenùs supponi videtur quâlibet horâ dari solitum viaticum, atque adeò etiam post prandium, cùm eam ob causam præcipiatur presbyteris habere Eucharistiam paratam, ut absque morâ possit quâlibet horâ dari periclitantibus. Ex conciliis etiam minùs antiquis afferri potest concilium Constantiense, sess. 13, paulò post principium; ubi nihil quidem statuitur, sed solùm declaratur contra hæreticos laudabilem esse consuetudinem quam servat Ecclesia, quòd Eucharistia non consecretur post cœnam, nec à fidelibus recipiatur non jejunis, *nisi in casu infirmitatis, aut alterius necessitatis à jure vel Ecclesiâ concesso vel admisso.* Ex quibus constat non haberi hanc exceptionem ex concilio vel canone expres-

sè illam statuente, sed ex perpetuo Ecclesiæ usu, quem quidem credibile est ortum habuisse à pontificum, et fortassè apostolorum voluntate et decreto; quod tamen decretum nobis per consuetudinem solùm constat, quam consuetudinem Patres concilii Constantiensis agnoverunt.

60. Ratione item hanc exceptionem pro ægrotis probare contendit idem Vasquez, c. 4, ex eo quòd præceptum communicandi in articulo mortis est divinum; præceptum verò præmittendi jejunium est humanum et ecclesiasticum; quando ergo concurrit utrumque, debet servari illud quod divinum est: undè concludit, n. 43, non potuisse lege illâ jejunii comprehendi casum necessitatis, in quo viaticum sumendum est; et rationem reddit num. 46, *quia in eâ necessitate, in quâ jure divino præceptum est ne ullus ex hâc vitâ discedat, nisi in articulo mortis Eucharistiâ pro viatico sumptâ, ita servare legem jejunii ut periculum esset sine Eucharistiâ discedere, perniciosum esset.*

61. Hæc ratio difficilis est, nimiùmque probare videtur, quòd scilicet in articulo mortis ad dandum viaticum consecrari posset et deberet Eucharistia absque vestibus sacris, absque arâ consecratâ, in pane etiam fermentato, quia ea omnia præcepta sunt humana, quæ impedire non possunt observantiam præcepti divini de accipiendo viatico; et tamen nemo concedet illa fieri posse, etiamsi infirmus absque Eucharistiâ moriatur. Ergo, si Ecclesia prohiberet aliquem etiam in articulo mortis ne communicaret absque jejunio, præceptum Ecclesiæ servandum esset, non obstante divino præcepto, quia istud solùm obligat ad communicandum quando possumus; ille autem qui ab Ecclesiâ prohibetur, non potest, atque ideo excusatur; sicut qui excommunicatus est, nec potest obtinere absolutionem, non peccat, etiamsi per multos annos non communicet, quia præceptum divinum Eucharistiæ non obligat ut cum excommunicatione communicet contra Ecclesiæ prohibitionem. Sicut ergo sacerdos moriturus gladio vel incendio non debet nec potest celebrare absque vestibus sacris vel arâ, ad accipiendum viaticum, licèt hoc sit præceptum divinum, et illa alia sint humana, sic ægrotus non jejunus non deberet nec posset communicare, si id esset contra ejusdem Ecclesiæ prohibitionem, quia, ut vidimus supra, disput. præcedenti, sect. 5, potest Ecclesia ita universaliter obligare suis præceptis, ut aliquando neque etiam intuitu observandi præceptum divinum possit aliquis ab ecclesiastico præcepto excusari. Fuit ergo in casu nostro congruentia et ratio ut Ecclesia exciperet casum illum necessitatis in articulo mortis à communi lege jejunii; si tamen exceptio non fuisset facta, infirmus deberet observare Ecclesiæ legem, licèt absque viatico moreretur, ut constat ex supra adductis exemplis.

62. Ex his deducitur jam resolutio dubiorum quæ circa hanc conclusionem fieri solent. Primò dubitatur an ille qui jam semel accepit viaticum possit intra eamdem infirmitatem iterùm non jejunus communicare; dixi, *intra eamdem infirmitatem*, quia omnes fatentur id fieri posse si morbus statum mutet, ut si priùs erat ægrotus in periculo, postea, transacto periculo, aliquantulùm convaluit, et deinde redeat periculum. Dubium ergo est quando perseverat periculum, in quo casu negant Vasquez in præsenti, disput. 211, cap. 4, num. 38, et Joannes de la Cruz, in Direct. conscient, p. 2, tract. de Euchar., q. 5, dub. 4, conclus., 3. Ratio autem est quia ratio ob quam communicare potest non jejunus, est propter præceptum divinum obligans ad viaticum sumendum; hæc autem ratio cessat quando aliquis implevit jam illud præceptum; ergo cessat etiam facultas communicandi absque jejunio. Unde etiamsi aliquis viaticum accepisset jejunus, non potest iterùm non jejunus illud Sacramentum accipere propter eamdem rationem.

63. Hæc ratio nimiùm videtur probare, et potest ad hominem retorqueri contra ipsum Vasquez, quia ipse infra, disp. 214, cap. 2, n. 17, docet præcepto sumendi viaticum satisfieri, quoties aliquis ægrotus morbo periculoso communicat, etiamsi ex devotione et absque intentione accipiendi viaticum id faciat. Unde consequenter fateri debet illum qui post cœptam ægritudinem communicavit ex devotione non posse jam intra eamdem ægritudinem accipere viaticum non jejunum, quia jam non obligatur ampliùs præcepto divino accipiendi viaticum, et tamen consuetudo communis et praxis omnium contraria est; solent enim ægroti, præsertim religiosi, qui id faciliùs possunt facere, communicare vel octavo quoque die, vel etiam frequentiùs toto tempore ægritudinis, postea verò, appropinquante jam morte, viaticum accipiunt non jejuni, etiamsi præcedenti die ex devotione communicaverint, neque ullus unquàm circa hoc scrupulum injecit. Fatendum ergo est rationem adæquatam accipiendi viaticum absque jejunio non esse obligationem præcepti divini servandi, vel certè damnare debemus praxim omnium ubique religiosorum virorum, qui viaticum absque jejunio tribuunt iis qui sæpiùs in eâdem infirmitate communicârunt.

64. Alii ergo communiter concedunt posse post semel acceptum viaticum iterùm intra eamdem ægritudinem dari absque jejunio. Tabiena, verbo *Communicare*, n. 48; Armilla, ibi, n. 18; Sâ, verb. *Eucharistia*, n. 5; Toletus, in Summâ, l. 10, c. 15; Sotus, in 4, dist. 12, q. 1, art. 8; Victoria, in Summâ, n. 82; Graffius, in Decis., p. 1, lib. 2, cap. 38; Nugnus, in præsenti, q. 80, art. 8; Coninck, ibi, num. 53; Reginaldus, tom. 2, lib. 29, c. 6, n. 120; Henriquez, l. 8, c. 4, n. 1, et c. 50, n. 1; Suarez, in præsenti, disp. 68, sect. 5; Diana, 1 tom., tract. de Celebrat. missar., resolut. 75, et alii communiter. Probant aliqui ex concilio Constantiensi, loco supra adducto, in quo absque limitatione excipitur *casus infirmitatis* à præcepto jejunii præmittendi, non limitando ad unam vel plures communiones; non ergo debemus id ad unicam restringere. Verùm hoc fundamentum nimiùm etiam probaret, quia nec concilium explicuit ibi infirmitatem periculosam, sed absque limitatione dixit: *Nisi in casu infirmitatis;* ergo eodem modo dicere posset

aliquis quòd etiam extra mortis periculum posset absque jejunio sumi Eucharistia, quando infirmitas non permittit eam cum jejunio accipere. Item nec concilium expressit id intelligi quando infirmus commodè non potest accipere viaticum jejunus, sed absque limitatione excepit casum infirmitatis; ergo posset dici quòd in mortis periculo non sit obligatio præmittendi jejunium, etiamsi commodè possit; quæ tamen nemo concedit. Fatendum ergo est verba concilii intelligi debere juxta sensum in quo communiter accipiebantur; ibi enim non fiebat lex vel exceptio, sed referebatur consuetudo Ecclesiæ non dandi Eucharistiam non jejunis, nisi in casu infirmitatis vel necessitatis, etc., nempe eo modo et in eo casu infirmitatis in quo et quo modo dari solebat; non enim erat ibi explicanda, sed solùm commemoranda illa consuetudo, qualiscumque illa esset.

65. Auctores hujus sententiæ non omnes conveniunt in determinandâ distantiâ quæ debet intercedere ut possit iterùm dari communio absque jejunio intra eamdem infirmitatem. Aliqui enim exigunt multum tempus, ut Navarrus, quem affert et explicat de spatio triginta dierum; Villalobos, in Summâ, 1 p., tract. 7, dub. 38. Alii exigunt octo vel decem dies, ut Suarez et Nugnus loco citato; Henriquez, lib. 8, dicto cap. 5; Fagundez, de Præceptis Eccles., tract. 3, lib. 3, c.5, num. 10; Andr, Castaldus, in Praxi cæremon., lib. 4, sect. 14, cap. 8, num. 5; Sylvius, in præsenti, art. 9, cujus judicio sufficiunt septem dies. Alii sex dies exigunt, Armilla, Zambianus, Possevinus, Filliucius, quos refert et sequitur Diana, ubi supra, resolut. 77. Alii tertiâ die dari posse censent; ita se facere solitum probantibus multis ex magistris Complutensibus testatur Ludovicus de S. Joanne, in Summâ Hispano sermone editâ, tom. 1, quæst. 7, art. 10, difficultat. 4, de Sacram. Eucharistiæ. Alii denique addunt posse sequenti proximâ die dari ob justam causam, ut si quis solitus frequenter communicare propter desiderium aut devotionem difficilè abstineat, et mortis periculum instare videatur. Ita Layman, lib. 5 Theol. moral., tract. 4, c. 6, n. 20.

66. In hâc doctorum varietate unica regula firma et secura videtur nobis esse consuetudo fidelium. Cùm enim facultas tota hæc accipiendi Eucharistiam absque jejunio, non tam ex decretis quàm ex Ecclesiæ consuetudine probetur, quam consuetudinem testati sunt Patres concilii Constantiensis, ut vidimus, consequens est ut de totâ eâ facultate ejusque extensione, nonnisi juxta eamdem consuetudinem judicare debeamus. Non videtur autem negari posse quòd sit nunc saltem consuetudo talis (quidquid sit de primis aut antiquis temporibus) dandi iterùm Eucharistiam non jejuno, quando morbus et periculum diù protrahitur; quod licitum esse testantur tot ex omnibus provinciis doctores, quorum saltem testimonio et auctoritate fideles licitè ejusmodi usum amplexi sunt. Unde jam non solùm propter principia extrinseca, et propter auctoritatem eorum doctorum, sed propter principia intrinseca ea sententia vera est, quia nimirùm usus Ecclesiæ, à quo hæc facultas vires accipit, ita obtinuit, ut post aliquot dies, v. g., septem vel octo detur iterùm Eucharistia non jejunis. De illo autem alio usu dandi proximâ vel tertiâ die, non video esse à fidelibus sufficienter approbatum, ita ut possit dare jus in quo fundetur ejusmodi licentia.

67. Secundò principaliter dubitatur an sacerdos non jejunus possit celebrare ad dandum viaticum moribundo alioquin absque Eucharistiâ morituro. Affirmant Major, in 4, dist. 19, quæst. 3; Zanardus, in Direct. confess., p. 1, tract. de Eucharistiâ, cap. 7; Zambranus, in Dec. cas. tempore mortis, cap. 4, de Euchar., dub. 6, n. 3, et probabile id vocat absolutè Filliucius, t. 1, tract. 4, n. 242, et cum limitatione, scilicet, si moriturus aliud Sacramentum Pœnitentiæ, aut extremæ Unctionis suscipere non possit et scandalum cesset, probabile dicit Layman, loco citato, n. 21, et absolutè eamdem sententiam amplectuntur Philiarcus, de Officio sacerdotis, tomo 1, p. 1, lib. 2, c. 2; Fernandez de Heredià, in Disputationibus mixtis de Sacrament., tit. de Eucharist., dist. 2, puncto 8, dub. 2, n. 8, et Pet. Matth., in Adnotat. ad rubricas Missalis, p. 1, c. 9, n. 1. Quare negari non potest hanc esse sententiam probabilem propter auctoritatem eorum doctorum.

68. Probabilior tamen et communior est sententia id negans, quam docent Suarez in præsenti, disp. 68, sect. 5; Vasquez, disp. 211, c. 5, n. 62, qui oppositam dicit nullo modo esse probabilem; Ledesma, Navarrus, Toletus, Sylvius, Armilla, Sylvester, Antoninus, Henriquez, Victoria, Sotus, Fagundez, Homobonus, Coninck et alii quos refert et sequitur Diana, 1 tomo, tract. de Celebrat. missar., resol. 66, et 2 t., tract. 4, de Sacramen., resolut. 33. Ratio est quia præceptum dandi viaticum debet semper intelligi quando dari potest juxta ritum et ordinem ab Ecclesiâ præscriptum in hoc Sacramento conficiendo et ministrando. Quare, sicut non potest sacerdos celebrare absque vestibus sacris, absque altari, absque pane azymo ad dandum viaticum infirmo, quidquid dicat Major, ubi supra, cujus sententiam omnes meritò refellunt; sic non poterit celebrare absque jejunio, cùm tam sit præceptum Ecclesiæ hoc, sicut illa.

69. Dices: In eo casu poterit sacerdos celebrare absque confessione cum solâ contritione, cùm tamen sit præceptum præmittendi confessionem; ergo et poterit absque jejunio. — Ad hoc jam respondimus supra, disput. præcedenti, sect. 5, ubi etiam attulimus rationem cur præceptum non celebrandi cum excommunicatione vel absque confessione, non tam universaliter obliget, sicut hæc alia præcepta ecclesiastica, quæ magis spectant ad ritum et cultum externum hujus sacrificii. Licèt autem præceptum jejunii dispensatum sit quoad ipsum ægrotum communicaturum, non reperitur tamen talis dispensatio pro sacerdote celebraturo ad communicandum infirmum. Unde si ponatur sacerdos ipse moriturus vel occidendus, nec posse aliter viaticum sumere, nisi ipse ce-

lebret, tunc posset ipse non jejunus celebrare ad communicandum pro viatico, quia non plus est celebrare quàm communicare, absque jejunio; quare dispensatus ad hoc videtur etiam dispensatus ad illud.

70. Tertiò dubitari potest an sicut potest propter scandalum vel infamiam vitandam aliquis communicare vel celebrare absque confessione, sic possit etiam absque jejunio. Aliqui volunt adeò strictè obligare hoc præceptum, ut in neutro casu liceat communicare. Oppositum tamen videtur dicendum, cùm sit præceptum humanum, quod non solet cum tanto rigore obligare. Unde Suarez, sect. 5, in fine, et Vasquez, in præsenti, disput. 211, n. 48, expressè concedunt, propter vitandam tam infamiam quàm scandalum, cessare obligationem hujus præcepti. Et certè cùm communiter doctores dicant sacerdotem, qui etiam ante consecrationem recordatur se aliquid comedisse, non obligari ad discedendum ab altari, quando sine scandalo aut infamiæ notâ non potest, clarè supponunt posse propter vitandam infamiam communionem accipi à non jejuno.

71. Dices : Ergo poterit etiam ob eamdem causam vitandi scandali vel infamiæ celebrare sacerdos absque vestibus sacris vel pane azymo, cùm hæc sint etiam præcepta positiva. — Respondeo, licèt formaliter consequentia sit bona, ratione tamen diversæ materiæ posse negari, quia difficile est contingere tale periculum scandali vel infamiæ in illo casu; imò scandalum vel infamia vera tunc erit, cùm viderint aliquem absque vestibus sacris vel in fermentato celebrare. Nemo enim timere potest infamiam, eò quòd, deficiente hostiâ vel planetâ, non celebrat, sicut potest timere quando prætextu cibi sumpti discedit ab altari, cùm possint facilè suspicari vel ipsum scienter accessisse non jejunum ad celebrandum, vel certè prætextum illum falsum esse, et reverà discedere propter peccatum grave commissum, vel censuram aut impedimentum aliquod; quod quidem periculum non ita facile est quando omnes vident defectum hostiæ vel planetæ; qui defectus, cùm sint externi, non relinquunt dubium de aliis defectibus magis occultis qui sint causa non celebrandi.

72. Pro complemento duo breviter advertenda sunt : Primum est facultatem communicandi absque jejunio in mortis periculo non limitari ad ægrotos, sed locum habere in iis etiam qui justè vel injustè interficiendi sunt, vel certè sunt in ejusmodi mortis periculo, nec possunt commodè expectare, ut sequenti die jejuni viaticum accipiant. Quæri autem potest an judex obligetur ad differendam mortem delinquentis ob eam rationem, ut cras jejunus communicet. — Certum est non teneri ad hoc judicem, quando commodè non potest executio sententiæ differri; et multò minùs quando reus ex industriâ violavit jejunium, ut ita vitam protraheret; cogeretur enim judex diù differre eâ occasione, et daretur ansa reis impediendi rectum justitiæ ordinem.

73. Addo me non invenire obligationem in judice differendi executionem sententiæ eâ de causâ ut jejunus communicet qui interficiendus est. Nam, licèt ex charitate debeat non impedire, si commodè possit, quòd Sacramenta suscipiat, non tamen debet impedire quòd in eis suscipiendis utatur dispensatione et facultate, quâ in casu necessitatis uti potest; nec videtur agere contra præceptum qui reducit aliquem ad casum necessitatis in quo facultatem habet et privilegium aliter operandi, verbi gratiâ, si aliquis habeat facultatem audiendi missam domi in sacello privato quando non invenit missam in ecclesiâ, possum ego etiam die festo nolle facere sacrum in ecclesiâ, et ita reducere eum ad casum quo possit uti suo privilegio. Clarius exemplum haberi potest in eodem damnato ad mortem. Potest enim contingere quòd habeat peccata reservata et censuras, à quibus absolvendus esset à prælato post triduum venturo; judex tamen potest nolle exspectare, sed exequi hodiè vel cras sententiam; scit enim quòd in eo articulo positus poterit, deficiente prælato, absolvi ab inferiori. Sicut ergo potest judex reducere reum ad illum statum in quo debeat uti facultate accipiendi absolutionem ab inferiori propter necessitatem, sic poterit reducere illum ad necessitatem in quâ utatur facultate sumendi Eucharistiam absque jejunio. Debet itaque reus servare jejunium, ut communicet jejunus; eo tamen jejunio violato, non video in judice, secluso scandalo, obligationem differendi supplicium, ut communicet jejunus.

74. Secundum quod advertere oportet est infirmum debere etiam, quando commodè potest, servare jejunium ante viatici sumptionem : hoc tamen cum omni moderatione et suavitate accipi debet; quare si periculum sit ne vel moriatur, vel rationis usum aut corporis vires amittat, antequàm possit cras jejunus Eucharistiam sumere, communicandus est hodiè non jejunus. Item si parochus hodiè non potest commodè Eucharistiam deferre antequàm infirmus comedat vel bibat, dari poterit horâ magis commodâ, etiam post cibum; unde non est reprehendendus usus aliquorum parochorum, qui vespere sero solent alicubi deferre viaticum; id enim faciunt, tum propter majores occupationes, quibus matutino tempore solent in templo retineri, tum etiam, ut majori cum decentiâ Sacramentum deferatur, concurrentibus tunc faciliùs laicis et rusticis ad illam actionem quàm diurno tempore, quo singuli suis artibus et functionibus occupantur. Minùs etiam debet inter regulares obligari sacerdos aliquis ad dandum viaticum infirmo statim post mediam noctem, quâ horâ non potest id cum debitâ solemnitate, aut absque incommodo regulariter præstari.

SECTIO IV.

Alii casus in quibus licet absque jejunio Eucharistiam accipere.

75. Primus casus est quando id necessarium est ad perficiendum vel consummandum sacrificium, ut quando loco vini aquam apposuit in calice, et errorem advertit post sumptam illam aquam; debet enim apponere iterùm vinum cum aquâ, et consecrare ac sumere, ne maneat sacrificium imperfectum. Addunt

aliqui debere illum, quando gustu aquam percipit illam evomere, ne violet jejunium necessarium. Hoc tamen meritò ab aliis rejicitur, tum quia facilè ejiceretur cum illâ aquâ particula hostiæ quæ in calice erat, tum etiam quia id absque magnâ indecentiâ fieri non posset. Eodem modo, si sacerdos post consecrationem recordetur se non esse jejunum, debet prosequi, ut consummet sacrificium. Denique, si post consecrationem sacerdos deficiat, debet ob eamdem rationem alius sacerdos substitui, qui etiam non jejunus (si jejunus haberi non possit) missam absolvat, et sacrificium consummet.

76. Secundus casus est quando post calicis ablutionem sumptam inveniuntur reliquiæ; possunt enim à sacerdote etiam post ablutionem sumi, eò quòd pertineant ad complementum ejusdem sacrificii. Distingui autem solet inter particulas ejusdem sacrificii, et alias præconsecratas in aliâ missâ, ut illæ possint, hæ non possint sumi post ablutionem. Ratio autem Cajetani, quam latè explicat et defendit Vasquez, disput. 211, cap. 5, ea est, quòd scilicet sumptio illarum reliquiarum pertinet ad eamdem actionem et sumptionem; sufficit autem quòd jejunium præmittatur toti illi actioni, hoc est, quòd sacerdos sit jejunus, antequàm incipiat illam actionem, licèt non sit jejunus ante singulas illius partes. Sic enim videmus quòd si particula hostiæ adhæreat calici vel palato, potest, sumptâ ablutione, illam postea cum novâ aquâ trajicere. Hoc autem, inquit Vasquez, non habet locum in reliquiis ante consecratis, quia non pertinent ad idem sacrificium neque ad eamdem actionem. Similiter non habet locum in laico, eò quòd ad ipsum non pertineat consumere reliquias Sacramenti; et ideò perceptio reliquiarum, et perceptio Sacramenti non potest pro unâ eâdemque actione reputari. Affert etiam idem Vasquez, n. 49, exemplum ex feriâ sextâ Parasceves, in quâ particula hostiæ consecratæ accipitur simul cum vino non consecrato; unde necesse est quòd priùs trajiciatur aliqua vini pars, atque ideò particula hostiæ accipiatur à non jejuno. Quod etiam fatendum est quando particula hostiæ calici adhærens sumitur cum vino ablutionis, cujus aliquæ partes necessariò trajiciuntur in stomachum ante ipsam particulam; unde in utroque casu accipitur absque jejunio.

77. In hâc ratione aliqua sunt mihi difficilia. Primùm falsum existimo quòd jejunium solum præexigatur ante initium totius actionis, non verò ante singulas illius partes; alioquin enim non esset contra præceptum illius jejunii si sacerdos post sumptam hostiam ante sumptionem sanguinis, vel etiam post sumptum sanguinem, antequàm sumat primam ablutionem, in quâ sunt adhuc multæ guttæ consecratæ, tunc, inquam, comederet tres ficus vel aliquid aliud; jam enim accesserat jejunus ad initium communionis. Deinde laicus accipiens duas particulas consecratas, non communicat bis, sed semel, quia tota illa est una actio; et tamen si post primam particulam biberet, non posset accipere secundam, eò quòd jam non sit jejunus; ergo non sufficit accessisse jejunum ad initium illius actionis, sed requiritur continuatio jejunii ante singulas partes illius actionis.

78. Secundò displicet discrimen inter particulas tunc vel antea consecratas, quòd sumptio harum, et non illarum, possit pertinere ad eamdem actionem; et ideò hæ, et non illæ possint accipi à sacerdote non ampliùs jejuno; hoc, inquam, difficile est; quando enim sacerdos immediatè post sumptum sanguinem accipit particulas quæ erant antea in pyxide, illa non est alia sumptio, sed eadem continuata; alioquin daret novam gratiam sacramentalem, sicut dat sumptio nova in secundâ missâ; imò non posset licitè sacerdos per secundam sumptionem illas particulas accipere; hoc enim esset bis communicare eâdem die; fatendum ergo est pertinere ad eamdem actionem sumptionem illarum particularum quæ erant præconsecratæ. Unde, si sufficeret jejunium prævium ante initium illius actionis, posset ex hoc capite sacerdos sumere illas particulas etiam post sumptam ablutionem.

79. Tertiò displicet quod supponit Vasquez cum aliis, non servari jejunium quando particula consecrata sumitur simul cum vino non consecrato, eò quòd aliquæ partes vini deglutiantur ante ipsam particulam; hoc, inquam, falsum existimo, et contra Ecclesiæ praxim, quæ in eo casu nullam agnoscit jejunii violationem; primò quia olim in Ecclesiâ Romanâ, quando dabatur laicis communio sub utràque specie, miscebantur species vini consecratæ cum alio vino non consecrato, et dabatur omnibus de illo; unde certum erat singulos accipere aliquas partes non consecratas ante aliquas consecratas quæ mixtæ erant cum illis partibus quæ ultimo loco deglutiebantur; et tamen Ecclesia Romana non censebatur recedere à suâ consuetudine non dandi communionem non jejunis. Porrò morem illum fuisse Romanæ Ecclesiæ miscendi species consecratas cum vino non consecrato ad communicandum populum, constat ex Ordine Romano, c. 4, et fatetur ipse Vasquez supra, disp. 195, c. 6, num. 64.

80. Secundò scimus olim fuisse etiam consuetudinem adducendi parvulos ad ecclesiam, qui jejuni consumerent reliquias consecratas, quas tamen dabant illis vino infusas, ut faciliùs eas deglutirent, ut constat ex concilio Matisconensi II, c. 6, his verbis: *Quæcumque reliquiæ sacrificiorum post peractam missam in sacrario supersederint, quartâ, vel sextâ feriâ innocentes ab illo cujus interest ad ecclesiam adducantur, et indicto eis jejunio, easdem reliquias conspersas vino percipiant.* Non ergo æstimabatur violari jejunium debitum, si aliqua vini pars ante aliquas particulas deglutiretur. Tertiò, quando sacerdos purificat pyxidem, solet post sumptum sanguinem vino abluere pyxidem, illudque vinum cum reliquiis illis in calicem mittit pro ablutione primâ faciendâ, nec per hoc censetur accipere reliquias illas absque debito jejunio. Denique, quando deferimus Eucharistiam ad ægrotum, non pro viatico, sed ex devotione in cubiculo communicantem, solemus abluere postea pyxidem, eidemque

ægroto aquam illam vel vinum pro ablutione dare absque ullo scrupulo violandi debitum jejunium. Supponimus enim quæ per modum unius cum ipsâ Eucharistiâ sumuntur, non violare jejunium; quia non sumuntur ante, sed cum ipsâmet Eucharistiâ.

81. Ego itaque fateor inprimis, discrimen aliquod esse inter particulas vel reliquias tunc consecratas, et inter illas quæ antea consecratæ fuerant, ita ut illas possit sumere sacerdos etiam post ablutionem, dùm est in altari, non verò istas, nisi per accidens, eò quòd decenter servari non possint. Ratio autem differentiæ non est quòd ad communionem jejunus accederet, sed quia eo ipso quòd inchoavit sacrificium, sive jejunus, sive non jejunus (hoc enim parùm refert, et idem erit, licèt inchoaverit, sciens, vel ignorans, non jejunus) contraxit obligationem, atque adeò à fortiori facultatem consummandi idem sacrificium, et, licèt debeat conservare se jejunum ad consummandum sacrificium propter præceptum accedendi cum jejunio, non tamen debet non consummare sacrificium, si jejunium violetur; quia unitas illius actionis sacrificandi petit, et à fortiori dat jus, ut qui cœpit perficiat et consummet eam. Non ergo attenditur unitas sumptionis; hæc enim in laico non dat, ut post ablutionem accipiat secundam hostiam, licèt hæc non sit communio nova, sed una et eadem cum præcedenti; sed attenditur unitas actionis sacrificandi, quæ actio perfici et consummari potest ab eodem. Consummatio autem non consistit in indivisibili; nam licèt ad perfectionem sacrificii sufficeret accipere unam particulam hostiæ consecratæ et aliquid etiam ex speciebus vini, sacerdos tamen potens consummare illud sacrificium, eo ipso habet debitum consummandi accipiendo parùm vel multùm, vel totum de materiâ consecratâ; unde qui ex justâ causâ absque confessione celebrat, potest non solùm sumere hostiam, sed alias etiam particulas à se consecratas, nec tenetur eas reservare donec confiteatur; imò licèt recordaretur de novo peccati post sumptam dimidiam hostiam, non tenetur alteram dimidiam reservare, licèt commodè posset. Nec si recordaretur post sumptum sanguinem ante sumptas alias reliquias vel fragmenta quæ maneant, debet ea (licèt aliàs commodè posset) reservare, ut ab alio statim ibi celebraturo sumantur, sed potest ipse, contritione præmissâ, si non sit in statu gratiæ, prosequi et consummare omnia, et eodem modo posset sumere aliquas particulas à se consecratas, quæ ex aliorum communione supersunt, quia totum hoc venit sub consummatione illius sacrificii, ad quam habet jus, eò quòd illud incœperit. Similiter, si recordetur post consecrationem, se non esse jejunum, poterit sumere totam hostiam et alias particulas à se consecratas, licèt eas commodè servare posset; ergo, licèt post sumptionem hostiæ videat se non esse jejunum propter ablutionem acceptam, poterit accipere particulas à se consecratas, quia semper retinet idem jus consummandi omninò sacrificium à se incœptum, non obstante carentiâ jejunii. Cur enim magis obstabit violatio jejunii consequens quàm præcedens ad sumendam illam particulam, cùm utrobique sit eadem ratio consummandi omninò sacrificium.

82. Dices: Ergo sacerdos poterit etiam, finitâ missâ, et reversus ad sacristiam, consummare adhuc idem sacrificium, et sumere particulas vel fragmenta quæ remanent ex iis quæ consecravit. — Respondeo, si fragmenta illa non possint commodè servari, nec dari alteri sacerdoti celebraturo qui eas sumat, posse quidem ab eodem accipi propter reverentiam Sacramenti; aliàs non posse, quia jam censetur finita prior actio; quare censeretur secunda communio contra præceptum bis communicandi eâdem die. Censeretur etiam nova consummatio præcedentis sacrificii, seu oblatio ex præsanctificatis, sicut quando sacerdos offerens feriâ sextâ Parasceves ex præconsecratis à se die præcedenti, adhuc censetur ponere, non secundam missam (quia illa non est missa), sed novam consummationem præcedentis sacrificii, qualem non potest etiam eâdem die ponere, sed unicam solùm. Cæterùm, dùm est in altari, etiamsi per populi communionem diù interruperit, potest postea sumere particulas quæ supersunt ex illo sacrificio, quia adhuc censetur perseverare eadem actio, ut diximus.

83. Hinc infero, quod attinet ad particulas non consecratas in illâ missâ, eamdem esse rationem de sacerdote et de laico communicante: uterque enim debet esse jejunus, quando illas accipit; uterque tamen potest eas simul cum ablutione sumere, licèt ablutio quoad aliquam suî partem priùs trajiciatur in stomachum quàm aliquæ particulæ; id enim non est contra jejunii debitum. Ratio autem est quia jejunii præceptum solùm est ut nihil comederimus aut biberimus ante sumptionem Eucharistiæ; quod totum observatur, quando cum aquâ aut vino sumitur simul Eucharistia, tunc enim totum illud ex ablutione et particulis sumitur unicâ sumptione et ante illam sumptionem homo est jejunus; ergo est verè jejunus ante sumptionem Eucharistiæ; cùm enim totum illud sumatur per modum unius, tota etiam erit unica sumptio, quam debet præcedere jejunium, licèt non præcedat singulas partes illius; sicut quando dabantur species vini consecrati mixtæ vino non consecrato, adhuc sumebatur à jejunis, quia ante sumptionem illius potûs mixti præcedebat jejunium; et sicut in Parasceve sumitur à sacerdote jejuno particula hostiæ consecratæ infusa vino non consecrato, quia sumptio illius mixti præsupponit jejunium.

84. Dices: Quid ergo si in officio illo Parasceves particula adhæreret calici, et maneret ibi, sumpto toto vino, possetne adhuc sacerdos alio vino infuso illam sumere? Videtur enim consequenter ad supra dicta non posse, quia in iis quæ non sunt tunc consecrata, sacerdos se habet sicut laicus quoad debitum jejunii ante sumptionem singularum particularum, quæ seorsim sumuntur; laicus autem non posset post ablutionem sumere aliam particulam, quia jam non est jejunus; ergo nec sacerdos post ablutionem poterit sumere illam particulam.

85. Respondeo tamen quòd posset, vel digito eam

admovendo ad labium calicis, vel certè meliùs infuso denuò vino eam sumere, primò, propter reverentiam debitam; non posset enim illa particula jam madefacta decenter ibi conservari usque ad diem sequentem, quâ ab alio sacerdote sumeretur. Secundò, quia licèt ipse non consummet sacrificium præsens, sed hesternum à se vel ab alio incœptum, verè tamen incœpit jam consummare nunc illud sacrificium, et succedit loco sacerdotis qui illud obtulit. Sicut autem per consecrationem acquirit jus consummandi totum sacrificium, ita incipiendo sacerdotaliter consummare (quæ est actio propriè sacerdotalis, ut suppono), acquirit jus ad consummandum totaliter, sicut si ipse tunc consecrâsset, non obstante defectu jejunii. Quoties enim redit ad complendum et consummandum sacrificium, reassumit personam quam dimiserat; atque ideò sicut priùs habebat jus ad consummandum totum, sic nunc reassumit idem jus, continuando eamdem actionem quam reliquerat non omninò completam.

86. Nec refert quòd sit alius sacerdos celebrans illâ die Parasceves ab eo qui consecraverat die præcedenti; nam secundus sacerdos succedit loco prioris, et facit unum ministrum cum priori in ordine ad complendum illud sacrificium. Sicut quando post consecrationem moreretur aut deficeret morbo superveniente sacerdos, subrogatur alius qui compleat, et hic quidem poterit eodem modo, sicut primus, sumere omnes reliquias et particulas tunc consecratas, etiam post ablutionem, quia succedit loco prioris qui id poterat, et habet jus consummandi totum illud sacrificium. Unde obiter adverte diverso modo se habere sacerdotem, quando in missâ sumit particulas consecratas quæ ante erant in pyxide ut illam purificet, ac quando sumit in Parasceve hostiam heri ab alio consecratam. Nam illa prior sumptio non est ullo modo actio sacerdotalis, sed sumptio qualis fieri posset à laico; nec per illam completur aut consummatur sacrificium; tunc enim solùm offert et sacrificat quod ipsemet consecravit. Atverò posterior est actio sacerdotalis, per quam sacerdos perficit holocaustum, et ultimò consummat victimam, sacrificando saltem completivè, ut infra videbimus, agentes de sacrificio, quam actionem non posset laicus exhibere; et ideò, deficiente sacerdote post consecrationem, debet quæri alius sacerdos qui sumat Eucharistiam, quia sumptio illa non solùm debet esse sacramentalis, sed sacerdotalis, hoc est, completiva immolationis; quando autem sumit particulas quæ sunt in pyxide ab alio consecratas, non eo animo sumit ut compleat sacrificium præcedens, nec potest licitè eo animo sumere quia jam offerret saltem inadæquatè duo sacrificia; unde neque etiam si sumeret hodiè in missâ particulas à se ipso alterâ hebdomadâ consecratas, posset eas sumere animo consummandi sacrificium præcedens, quia jam offerret saltem completivè aliud sacrificium distinctum ab illo hodierno. Vides ergo differentiam inter illas sumptiones; unde oritur quòd altera possit, altera non possit fieri post sumptam ablutionem, quia altera fit ex jure consummandi sacrificium, quod acquirit qui loco consecrantis succedit et incipit consummare; altera verò non fit ad consummandum sacrificium, sed est solùm sumptio sacramentalis, et ideò prærequirit jejunium naturale, sicut in laico sumente unam hostiam post aliam.

87. Tertius casus, in quo potest absque jejunio accipi Eucharistia, est quoties oportet illam consumere ad vitandam irreverentiam, ut si periculum sit quòd deveniat in potestatem infidelium vel hæreticorum, aut quòd comburatur vel comedatur à bruto; tunc autem et à sacerdote, et à laico (inquit Vasquez) etiam non jejuno, si nullus sacerdos fuerit, sumi potest. Sed non video quò spectet illa limitatio, *si nullus sacerdos fuerit;* in illo enim casu, etiamsi sacerdos fuerit jejunus, poterit dari Eucharistia consummanda laico jejuno; et rursùs si adsit sacerdos non jejunus, poterit dari laico non jejuno; quamvis enim præsente sacerdote non debeat laicus ipse sibi sumere, sed de manu sacerdotis, potest tamen sacerdos tunc vel sibi sumere, vel laico dare, prout voluerit.

DISPUTATIO XVI.

DE PRÆCEPTO SUMENDI EUCHARISTIAM.

Duplex potest considerari præceptum, alterum divinum, alterum humanum; de utroque in hâc disputatione dicendum erit.

SECTIO PRIMA.

An sit præceptum divinum sumendæ Eucharistiæ.

1. Non pauci negant dari aliquod divinum præceptum suscipiendi hoc Sacramentum; Alexand., Bonavent., Gabriel in Canonem, lect. 87; Ferrar., Sylvester, quos refert Vasquez, disp. 213, cap. 1, quam etiam sententiam tenuit S. Thom., in 4, dist. 6, quæst. unicâ, artic. 2, quæstiuncul. 2, et dist. 12, quæst. 3, art. 2, quæst. 1. Fundamentum potissimum est quia ejusmodi præceptum nec sequitur necessariò ex institutione Sacramenti, nec colligi potest ex alio capite; non primum, quia effectus hujus Sacramenti est augmentum gratiæ, qui non est simpliciter necessarius ad salutem; ergo, sicut alia Sacramenta quæ augent gratiam non sunt necessaria ex divino præcepto, sic potuit hoc non esse necessarium, sed institui ad majorem abundantiam, et pro illis qui ad majorem sanctitatem aspirarent. Non etiam secundum, quia ex nullo loco Scripturæ colligi potest talis necessitas præcepti; ergo absque fundamento astruitur.

2. Contraria sententia communis est, quam, mutato consilio, amplexus est S. Thomas, in præsenti, art. 11; Durand., Palud., Gabriel sibi etiam contrarius, in 4, dist. 9, quæst. 1, art. 2; Roffensis, Cajetanus, Ledesma, uterque Sotus, et alii quos referunt et sequuntur Vasquez, ubi supra, cap. 2, et Suarez, in præsenti, disp. 69, sect. 1, et eam tenent recentiores communiter.

3. Pro hâc sententiâ possumus, ni fallor, adducere meritò Augustinum, epist. 118, ad Januarium, cap. 1, ubi probat suavitatem et facilitatem legis evangelicæ ex eo quòd Christus paucissima et facillima

præcepta injunxerit, sublatis innumeris illis Mosaicæ legis præceptis; inter præcepta autem pauca et facilia à Christo imposita numerare videtur præceptum hoc suscipiendi Eucharistiam. Sic enim ait: *Primò itaque tenere te volo, quod est hujus disputationis caput, Dominum nostrum Jesum Christum, sicut ipse in Evangelio loquitur, levi jugo suo nos subdidisse, et sarcinæ levi. Unde Sacramentis numero paucissimis, observatione facillimis, significatione præstantissimis, societatem novi populi colligavit, sicuti est Baptismus Trinitatis nomine consecratus, communicatio corporis et sanguinis ipsius, et si quid aliud in Scripturis canonicis commendatur, exceptis iis quæ servitutem populi veteris pro congruentiâ cordis illorum, et prophetici temporis onerabant, quæ et in quinque libris Moysi leguntur;* in quibus verbis Augustinus non loquitur de merâ institutione Baptismi et Eucharistiæ, sed de præceptis eorum Sacramentorum; affert enim ea solùm ad ostendendam facilitatem legis evangelicæ, in quâ Christus paucissima et facillima præcepta imposuit. Hoc autem ipsum clariùs declarat in verbis immediatè sequentibus, ex quibus apparet ipsum solùm loqui de præceptis quorum aliqua pauca et facilia dixerat in Scripturâ commendari; de aliis verò subdit: *Illa autem quæ non scripta, sed tradita custodimus, quæ quidem toto terrarum orbe observantur, dantur intelligi vel ab ipsis apostolis, vel plenariis conciliis, quorum est in Ecclesiâ saluberrima auctoritas, commendata atque statuta retineri; sicuti quòd Domini passio, et resurrectio, et ascensio in cœlum et adventus de cœlo Spiritûs sancti, anniversariâ solemnitate celebrantur; et si quid aliud tale occurrerit, quod servatur ab universâ, quàcumque se diffundit, Ecclesiâ. Alia verò, quæ per loca terrarum regionesque variantur, sicuti est quòd alii jejunant sabbato, alii verò non; alii quotidiè communicant corpori et sanguini Dominico, alii certis diebus accipiunt; alibi nullus dies intermittitur quo non offeratur; alibi sabbato tantùm et Dominico; alibi tantùm Dominico; et si quid aliud hujusmodi animadverti potest, totum hoc genus rerum liberam habet observationem; nec disciplina ulla est in his melior gravi prudentique Christiano, quàm ut eo modo agat quo agere viderit Ecclesiam, ad quamcumque fortè devenerit.* Ecce Augustinus clarè distinguit inter communionem et inter usum communicandi diebus Dominicis vel singulis diebus; illam dicit esse ex præcepto divino; hunc verò, ubi est illa obligatio, esse ex præcepto humano; supponit ergo inter Christi præcepta unum fuisse de communione corporis et sanguinis sui.

4. Ex Scripturâ duo loca afferri solent ad id probandum. Primus est ex cap. 6 Joannis, in illis verbis: *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* Quæ verba licèt aliquando explicari soleant de manducatione spirituali, hoc tamen non excludit quin possint etiam et debeant principaliter intelligi de manducatione sacramentali; ut cum communi theologorum notavimus supra, disp. 3, sect. 2, et desumi videtur ex concilio Tridentino, sess. 13, cap. 2, ubi verba sequentia: *Qui manducat me, et ipse vivet propter me*, adducuntur, et intelliguntur de manducatione sacramentali; in eodem ergo sensu debent intelligi verba præcedentia, atque ideò debent continere ad minus necessitatem præcepti.

5. Secundus locus est Luc. 22, et 1 ad Cor. 11: *Hoc facite in meam commemorationem*, in quibus continetur præceptum Christi non solùm ad apostolos præsentes, sed ad nos omnes, faciendi id quod ibi factum erat. Cùm ergo ibi non solùm facta fuerit consecratio et oblatio à Christo, sed etiam sumptio ab apostolis, non sacrificantibus, consequens est ut ejusmodi etiam sumptio præcepta fuerit à Christo mandante fieri in Ecclesiâ id totum quod tunc factum fuerat.

6. Responderi primò potest ex Cajetano in præsenti, art. 11, in illis verbis non contineri præceptum sumendi Eucharistiam, sed sumendi eam in memoriam passionis Christi, hoc est, commemorandi Christi passionem, si Eucharistiam sumimus; quem solum sensum videtur exprimere Ecclesia in Canone, dùm illa verba paulò aliter profert: *Hæc quotiescumque feceritis, in meî memoriam facietis.*

7. Hæc tamen responsio refellitur primò ex Tridentino, sess. 13, cap. 2, ubi ex illis verbis dicitur quòd Christus *illius sumptione colere nos suî memoriam præcepit, suamque annuntiare mortem, donec ad judicandum veniat.* Quod quidem ipsa Christi verba satis exprimunt; nam qui præcipit ut fiat aliquod festum in memoriam vel honorem alicujus sancti, non præcipit solùm conditionatè, quòd scilicet, si fiat, fiat in memoriam illius sancti, sed præcipit absolutè quòd fiat. Secundò, quia si præceptum solùm esset conditionatum, non esset præceptum etiam sacerdotibus offerendi absolutè hoc sacrificium, sed solùm conditionatum, si offerant, offerendi in memoriam Christi. Tertiò, quia in hoc casu non potuit aliter præcipi illa commemoratio passionis, nisi præcipiendo ipsam sumptionem; nam qui sumit non debet habere actum reflexum quo ordinet illam sumptionem ad commemorandam Christi passionem; imò regulariter rustici, omnes et indocti hoc ignorant, sed satisfaciunt sumendo ipsum Sacramentum, cujus sumptionem Christus instituit et ordinavit ad significandam et repræsentandam suam passionem; vel nullum ergo præceptum imposuit, vel fuit præceptum sumendi Sacramentum. Nec oportet quòd Ecclesia totius præcepti vim exprimeret in Canone, in quo solùm voluit excitare fideles ad recordationem passionis Christi; et ad hoc sufficit ille sensus conditionatus quem etiam expressit Paulus, cùm dixit: *Quotiescumque enim manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis.*

8. Secundò respondent alii præceptum illud impositum fuisse apostolis et sacerdotibus faciendi quod Christus fecit, scilicet offerendi consecrando et sumendo; quem sensum videtur etiam expressisse Ecclesia in missâ corporis Christi, in illis verbis: *Quod in cœnâ Christus gessit, faciendum hoc expressit in suî memoriam.* Habent ergo præceptum Christi sacerdotes consecrandi, ut alii accipiant, si velint; non tamen habent alii præceptum accipiendi; sicut etiam episcopus habet obligationem consecrandi chrisma et oleum

pro Sacramentis Confirmationis, et extremæ Unctionis, licèt alii non habeant præceptum suscipiendi ea Sacramenta.

9. Hæc etiam responsio rejicitur, primò quia ad illos omnes dirigitur illud præceptum, qui sumptione ipsâ commemorare possunt Christi passionem; hæc enim commemoratio non habetur, nisi ex illis Christi verbis; ergo illi soli possunt commemorare passionem ad quos verba illa diriguntur. Possunt autem, et de facto commemorant non solùm sacerdotes, sed etiam laici sumentes, ut testatur Paulus verbis supra adductis: *Quotiescumque manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis*, quæ universalia sunt, et ad omnes fideles dirigebantur; ergo verba etiam illa: *Hoc facite in meam commemorationem*, non ad solos sacerdotes, sed ad omnes fideles diriguntur; non tamen eodem modo ad omnes, sed juxta munus singulorum, scilicet, ut illam actionem, prout ad singulos spectat, singuli facere debeant, sacerdotes offerendo, consecrando, sumendo; laici verò sumendo, utrique in memoriam Christi.

10, 11. Addere denique possumus rationem desumptam ex ipsâ institutione quâ hoc Sacramentum institutum est per modum cibi et potûs; nam sicut cibus necessarius est ad conservandam vitam materialem, quia medio cibo reparamus id quod continuâ caloris actione deperdimus, sic cibus sacramentalis necessarius est ad reparandum id quod continuâ fomitis operatione debilitatur. Sic enim Baptismus etiam et Pœnitentia necessitatem afferunt; quia ille generationem, hæc curationem à lethali vulnere, vel morbo significant, quæ utraque necessaria est ad vitam, illa omnibus, hæc lapsis et lethaliter vulneratis; non est autem minùs necessarius cibus ad eamdem vitam conservandam; ergo ipsa institutio Sacramenti quod esset cibus id vitâ spirituali indicavit non esse Sacramentum liberum, sed necessarium; sicut nec cibus corporeus est ex iis quorum usum liberum nobis natura reliquit. Quam necessitatem confirmatio, vel extrema Unctio non ostendunt, quia illa solùm significat unctionem utilem quidem ad meliùs luctandum, non tamen omninò necessariam ad luctam; hæc vero significat quidem medicinam, non tamen necessariam per se ad sanitatem, sed utilem ad eamdem sanitatem confirmandam, et tollendas reliquias morbi præteriti, quæ omnia non arguunt necessitatem simpliciter, sicut arguitur in cibo, sine quo vita conservari non potest; quam analogiam significâsse videtur Christus illis verbis: *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* Quia verò hæc cibi necessitas ad vitam spiritualem conservandam non poterat oriri ex naturâ vitæ spiritualis, sicut necessitas cibi corporei oritur ex naturâ vitæ corporeæ, oportuit ut aliunde et ab extrinseco oriretur, scilicet ex præcepto Christi, sine quo non esset necessarium hoc Sacramentum ad conservandam vitam spiritualem; nam gratia habitualis semel accepta conservatur, quamdiù non expellitur per peccatum mortale, et affert secum ex lege Dei auxilia quibus vitari possit per longum tempus omne peccatum mortale; quare, si non fuisset præceptum hujus Sacramenti sumendi, non imitaretur cibum corporeum in necessitate suæ manducationis ad conservandam vitam. Ut ergo esset cibus necessarius ad vitam, debuit institui cum obligatione et præcepto; quo præcepto posito, jam est ita necessarius ad vitæ conservationem, ut sine ipso in re, vel in voto vita spiritualis conservari non possit. Quamvis ergo totum hoc non arguat in Eucharistiâ necessitatem medii ad salutem, vel etiam ad perseverantiam aut ad conservationem gratiæ, ut probavimus supra, disput. 3, sect. 2, arguunt tamen necessitatem præcepti, quæ sufficit ad hoc, ut cibus hic non sit minùs necessarius in vitâ spirituali, quàm cibus corporeus ad vitam materialem.

12. Restat difficultas communis contra hanc sententiam ex eisdem Christi verbis, ex quibus Eucharistiæ necessitatem probavimus; quæ quidem, si aliquid probant, videntur probare obligationem et necessitatem sumendi utramque speciem; de utrâque enim dixit: *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis;* ergo vel concedendum est præceptum utriusque speciei, vel negandum est præceptum alterius.

13. Omissis variis interpretationibus et responsionibus quæ videri possunt apud doctores infra, art. 12, dùm probant non esse obligationem sumendi calicem pro laicis et sacerdotibus non celebrantibus, verior sensus videtur quem Suarez ibi cum aliis amplectitur, quòd scilicet solùm Christus significet obligationem comedendi vel bibendi, ita ut illud, *nisi*, idem sit ac, *si non*, ut habetur in originali Græco, ἐὰν μή, hoc est, sine hoc cibo et potu non habebitis vitam in vobis, perinde ac si diceret: qui caret hoc cibo et potu, non habebit vitam. Ex hoc autem non arguitur obligatio sumendi utrumque, sed solùm obligatio non carendi utroque, seu non manendi sine illis; qui verò accipit hunc cibum non dicitur esse sine illis. Sic enim dixit ille:

Sine Cerere et Baccho friget Venus,

hoc est, sine utroque; sufficit enim Bacchus ut non frigeat. Sic dixit Petrus, Act. 3: *Argentum et aurum non est mihi*, hoc est, neutrum habeo. Sic Isaiæ 55: *Emite absque argento et absque ullâ commutatione*, hoc est, nec cum argento, nec cum commutatione; in eodem ergo sensu dicitur: Qui fuerit absque hoc cibo et potu non vivet; hoc est, qui carebit utroque, qui nec cibum hunc comedit, nec hunc potum bibit. Qui sensus, ut dixi, colligitur ex textu Græco, in quo dicitur: Qui non manducat et bibit; subintellectâ iterùm negatione more Scripturæ, hoc est, qui non manducat et non bibit, seu qui habet negationem cibi et potûs. Colligitur item idem sensus ex verbis Christi, qui, ut ponderavit optimè concilium Trident., sess. 21, c. 1, ibidem satis clarè ostendit non esse utramque speciem ad spiritualem vitam necessariam. Hæc sunt concilii verba: *Sed neque ex sermone illo apud Joannem 6, rectè colligitur utriusque speciei communionem à*

Domino præceptam esse, utcumque juxta varias sanctorum Patrum et doctorum interpretationes intelligantur; namque qui dixit : « Nisi manducaveritis carnem Filii « hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vi- « tam in vobis, » dixit quoque : « Si quis manducaverit « ex hoc pane, vivet in æternum. » Et qui dixit : « Qui « manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, « habet vitam æternam; » dixit etiam : « Panis, quem « ego dabo, caro mea est pro mundi vitâ. » Et denique qui dixit : « Qui manducat meam carnem, et bibit meum « sanguinem, in me manet, et ego in illo; » dixit nihilominùs : « Qui manducat hunc panem, vivet in æter- « num. » In quibus verbis concilium simul probavit dogma, et dissolvit argumentum ex illis verbis desumptum, ostendens eorum sensum, licèt alioquin multiplex esse potuisset, colligendum esse ex contextu, et ex eisdem verbis in quibus ipse Christus apertè explicuit non esse necessariam utriusque speciei communionem, sed alterius, atque adeò illum solum excludi à vitâ spirituali, qui utroque, scilicet et cibo et potu, careret. Cùm ergo ex ipsius Christi verbis sensum habeamus à Tridentino concilio optimè deductum, non est quòd ad alias metaphoricas aut minùs proprias interpretationes recurramus, de quibus ultra alios videri potest Alphonsus Salmeron, tom. 8 in Evangel., tract. 24, in illa verba Joannis.

14. Urgere autem potest aliquis retorquendo rationem illam supra à nobis propositam ex eo quòd hoc Sacramentum institutum fuerit per modum cibi et nutrimenti, quod eo ipso videtur necessitatem significare, sicut nutrimentum necessarium est ad vitam materialem conservandam. Hæc enim ratio retorqueri potest ad probandam necessitatem utriusque speciei; nam, sicut cibus necessarius est, ita et potus ad vitam conservandam; vel certè cibus etiam determinatè necessarius est; ergo ex præcepto Christi non sufficeret calix solus absque specie panis; hoc autem non conceditur, sed altera species sufficere creditur, sive hostia, sive calix; ergo vel illa ratio nihil vel nimiùm probat.

15. Respondeo tamen illam rationem debito modo intellectam utilem esse : probat enim, sicut ad materialem vitam nutrimentum aliquod necessarium est, sic esse necessarium saltem ex præcepto ad vitam spiritualem. Porrò ad vitam materialem nec cibus determinatè, nec potus determinatè necessarius est in rigore loquendo; sunt enim cibi aliqui ita humidi, ut pro cibo et potu supplere possint; sicut è contra sunt aliquæ potiones tales, ut sine alio cibo possint per longum tempus vitam alere. Nam potus in præsenti non accipitur ita strictè, ut accipi solet in lege jejunii ecclesiastici, cùm dicimus potum non solvere jejunium; tunc enim potus significat eum qui fit ex aquâ, vino et similibus; non tamen comprehendit potum lactis vel jusculi, et multò minùs potum sanguinis, qui omnes essent contra legem jejunii, ut constat. Atverò in præsenti certum est potum accipi in latiori significatione, cùm sermo sit de potando sanguine; et loquendo de ejusmodi potu, non est dubium quòd sint aliqui qui absque alio cibo possint sufficienter nutrire, prout de facto infantes lacte solo nutriuntur, et alii possent confici potus qui et nutrire et roborare possent absque alio cibo. Unde retorqueri potest argumentum; quia cùm sermo sit de pretiosissimo cibo et potu corporis et sanguinis Christi, non potuit ex institutione ipsâ argui necessitas utriusque speciei, sed alterius, ad vitam spiritualem, cùm in nutrimento etiam materiali reperiatur cibus impediens necessitatem potûs, et potus etiam impediens alterius cibi necessitatem; arguitur tamen necessitas alterius speciei; quia vita absque nutrimento diù consistere non potest.

SECTIO II.

Quas personas et quando obliget hoc divinum præceptum.

16. De parvulis et amentibus qui nunquàm habuerunt rationis usum, certum est non obligari hoc præcepto, ut definitur in Tridentino, sess. 21, cap. 4, et can. 4. De amentibus autem qui ante amentiam voluntatem habuerunt explicitam vel implicitam hujus Sacramenti, quomodò et quando possint illud accipere, diximus supra, disp. 13, sect. 3, et ex ibi dictis constat esse obligationem dandi Eucharistiam ejusmodi amentibus in articulo mortis, quando non est periculum irreverentiæ, et probabiliter creditur quòd sint in statu gratiæ. Cùm enim ipsi ante amentiam implicitè saltem illud Sacramentum petierint per professionem christianæ Religionis, eo ipso acquisierunt jus, ut Ecclesia debeat illud non negare, sicut aliis qui habent rationis usum non potest negari, nisi aliqua specialis ratio negandi intercedat. Vide etiam quæ ibi diximus, sect. 4, de viatico dando parvulis vel aliis, quando dubitatur de eorum capacitate.

Difficultas potest esse de non baptizatis an obligentur præcepto divino Eucharistiæ, ita ut peccent specialiter contra illud. Ratio dubitandi est quia ante Baptismum non magis sunt capaces hujus Sacramenti quàm aliorum; ergo sicut non obligantur tunc præcepto confessionis, ita neque Eucharistiæ. Sicut enim non peccant contra præceptum jejunii vel observationis festorum in eo statu, licèt debeant venire per Baptismum ad Ecclesiam in quâ obligentur; sic, licèt debeant baptizari, et tunc debeant communicare, non tamen peccant contra illud præceptum antequàm baptizentur. Sic etiam qui vovit religionem peccat contra votum, si non ingreditur eam; non tamen peccat contra præcepta religionis, aut contra votum paupertatis, castitatis et obedientiæ, quamdiù non est in religione; quia alia est obligatio ingrediendi religionem, alia non servandi ea quæ religiosus servare debet, ad quæ per illud prius votum non obligatur immediatè.

17. Communis tamen sententia docet contra Sotum præceptum Eucharistiæ divinum omnes obligare, atque ideò peccare specialiter contra illud eos qui non procurant per Baptismum reddi aptos ad accipiendam Eucharistiam. Sicut excommunicatus peccat etiam contra hoc præceptum, quia, licèt dùm est ex-

communicatus, non potest communicare; debet auferre, si potest, illud impedimentum, ut possit servare præceptum suscipiendi Eucharistiam. Ratio à priori sumitur ex verbis Christi, qui indifferenter omnibus loquitur, cùm dixit : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis*, etc., imò tunc cum nondùm baptizatis loquebatur. Videatur Suarez in præsenti, disp. 69, sect. 2; Vasquez, disp. 214, cap. 4, et alii communiter, qui benè assignant differentiam inter confessionem et Eucharistiam, quia confessio non potest fieri de peccatis commissis ante Baptismum; ergo tunc non est obligatio confitendi, nisi sit obligatio peccandi post Baptismum, quod dici non potest; atverò præceptum Eucharistiæ est absolutum, ac proinde obligat ad ponenda media necessaria, quorum potissimum est Baptismus. Exemplum etiam præcepti jejunii, vel observationis festorum non est ad rem, quia illud est ecclesiasticum, nec potest ligare, nisi Ecclesiæ subditos : præceptum verò Eucharistiæ est Christi, qui ligare potest eos etiam qui extra Ecclesiam inveniuntur. Denique ad illud de habente votum religionis respondetur facilè illum nondùm ligari votis castitatis, paupertatis et obedientiæ, quia nondùm sunt emissa; neque etiam ligari præceptis religionis, quia non est subditus prælati præcipientis, solùmque ligari voto jam emisso ingrediendi; in nostro autem casu extat jam præceptum Eucharistiæ à legislatore Christo potente obligare etiam non baptizatos.

18. Contra hanc communem doctrinam potest esse difficultas, quia præceptum divinum Eucharistiæ secundùm se non videtur obligare pro tempore aliquo determinato, saltem extra mortis articulum, sed debet ab Ecclesiâ determinari tempus illius præcepti implendi, quâ determinatione ab Ecclesiâ factâ, obligat jam determinatè præceptum divinum; sed determinatio Ecclesiæ non potest obligare eos qui non sunt Ecclesiæ subditi; est enim actus jurisdictionis super illos; ergo antequàm baptizentur, solùm habent præceptum communicandi indeterminatum; quod quidem, quamdiù indeterminatum est, ad nihil determinatè obligat; ergo non peccant determinatè contra illud præceptum, cùm nunquàm sit verum quòd tunc habeant obligationem communicandi.

19. Propter hoc posset, saltem extra mortis articulum, existimari non improbabilis sententia Soti, dist. 18, quæst. 1, art. 3, negantis catechumenos obligari eo præcepto. Adhuc tamen responderi potest eos peccare etiam contra illud præceptum, quia, licèt Ecclesia suis præceptis non possit eos ligare, Christus tamen præcipiens communionem cum determinatione ab Ecclesiâ ponendâ, eo ipso præcipit accipere ab Ecclesiâ eam determinationem, vel præcipiendo subjici Ecclesiæ, ad hoc ut possit quis ab eâ accipere determinationem præcepti divini, vel fortassè ita ut determinatio Ecclesiæ, licèt catechumenos non possit obligare per modum præcepti ecclesiastici, prout obligat baptizatos, possit tamen obligare eos, ut conditio ad obligationem præcepti divini; ad hoc enim non requiritur jurisdictio Ecclesiæ in illos. Sicut si confessarius imponat pœnitenti jejunium iis diebus quos medicus designaverit, non dat medico jurisdictionem, nec medicus præcipit, quando determinat dies; sic ergo Ecclesia determinando tempus communionis, licèt id faciat præcipiendo etiam in ordine ad suos subditos, potest tamen illa determinatio obligare non baptizatos, non ut lex Ecclesiæ, sed ut conditio quam exigit præceptum ad determinatè obligandum. Et hic modus explicandi posterior magis mihi placet; nam, si juxta priorem dicamus præceptum Christi solum obligare ut homo subjiciat se Ecclesiæ, ut ab eâ possit accipere determinationem temporis pro quo debeat communicare, restat eadem difficultas, quando obligetur homo ad subjiciendum se Ecclesiæ ex vi præcepti Christi de Eucharistiâ; nam sicut præceptum communicandi, quia non determinavit tempus, exigit determinationem Ecclesiæ, sic præceptum intrandi in Ecclesiam ad eum finem, quia non determinavit tempus, exiget aliam determinationem Ecclesiæ, et præceptum exigendi hanc, et jam exiget aliam, et sic de aliis; atque adeò nunquàm poterit explicari, quando peccet aliquis contra illud Christi præceptum. Meliùs ergo explicatur si dicamus determinationem factam ab Ecclesiâ obligare etiam non baptizatos, non per modum præcepti, sed ut conditionem; quâ positâ, obligat illos Christi præceptum determinatè; atque ideò peccant contra Christi præceptum, ex quo deberent reddi habiles ad sumendam Eucharistiam tali tempore per Ecclesiam determinato.

20. Quæritur rursùs, si catechumenus bonâ vel malâ fide debito tempore accipiat Eucharistiam, an per illam communionem satisfaciat præcepto divino, sicut dici solet fidelem communicantem in statu peccati etiam scienter, per illam communionem satisfacere præcepto. P. Suarez, in præsenti, disp. 69, sect. 2, paulò post principium obscurè loquitur; solùm enim dicit *valdè materialiter illud præceptum implere, nihilque illi deservire ad vitandam culpam, graviùs enim sic sumendo delinquit quàm si omninò non sumeret*. P. Vasquez, dicto cap. 4, n. 31, clariùs dicit communionem illam hominis non baptizati, sive in gratiâ, sive in peccato fiat, non deservire ad satisfaciendum præcepto divino, quia non est magis communio sacramentalis quàm si à belluâ comederetur, cùm hoc Sacramentum non sit institutum, nisi pro baptizatis, atque adeò respectu aliorum non est Sacramentum, nec signum sensibile gratiæ, de quo diximus supra, disp. 13, sect. 1. Cùm ergo præceptum sit de sumptione sacramentali, hoc est, de sumptione quæ instituta sit ad significandam gratiam, consequens est ut non satisfiat per sumptionem hominis non baptizati, quæ sumptio non est magis instituta quàm sumptio quæ fit à belluâ. Quando verò baptizatus in statu peccati sumit Eucharistiam, illa est verè sumptio sacramentalis, licèt propter indispositionem subjecti non conferatur gratia.

21. Hanc doctrinam, quam veram existimo, possumus confirmare, primò quia extrema Unctio insti-

tuta etiam est ad tollendas reliquias peccatorum, et ad roborandum infirmum contra tentationes, etc., et tamen si aliquis in statu peccati accipit illud Sacramentum, non poterit postea in eâdem infirmitate iterùm ungi in statu gratiæ, quia illa prior unctio fuit sacramentalis, licèt propter obicem non haberet effectum; quare, etiamsi concedatur quòd sit præceptum grave obligans ad illud Sacramentum recipiendum, jam est plenè satisfactum illi Sacramento per susceptionem indignam; è contra verò, si homo non erat verè infirmus, etiamsi esset in gratiâ, non fuisset unctio sacramentalis, quia subjectum non erat capax Sacramenti Unctionis, quod non significat, nisi in ordine ad subjectum graviter ægrotans. Sic ergo sumptio Eucharistiæ, licèt sit sacramentalis peccatori baptizato, non tamen erit talis homini non baptizato; atque ideò non sufficiet ad implendum præceptum divinum.

22. Confirmatur secundò quia ipsum Sacramentum Eucharistiæ si sumatur absque intentione, vel ab ignorante illam esse hostiam consecratam, non satisfit præcepto per illam sumptionem, sed debet iterùm sumi, quia illa prior sumptio non fuit sacramentalis nec instituta à Christo, sed sola sumptio humana; ergo nec sumptio hominis non baptizati satisfaciet præcepto, cùm non magis fuerit instituta à Christo illa sumptio quàm illa alia non voluntaria. Quando verò sumptio est voluntaria, licèt sit in peccato, satisfacit præcepto; quia, licèt non sit utilis ad finem intentum, scilicet ad augmentum gratiæ, hoc non obstat; finis enim præcepti non præcipitur, sed sola substantia rei. Quare sicut præceptum orandi vel jejunandi et similia implentur per actiones malas, peccaminosas et inutiles, hìc et nunc ad finem præcepti; sic præceptum communionis impleri poterit per communionem, quæ propter obicem non solùm non augeat gratiam, sed adjiciat novum impedimentum gratiæ propter novum peccatum sacrilegii; jam enim ponitur tota substantia præcepta, scilicet communio et sumptio sacramentalis corporis Christi, quod tamen non poneretur quando homo non esset baptizatus.

23. Dicet aliquis: Præceptum divinum confessionis non impleretur sufficienter per Sacramentum Pœnitentiæ validum et informe, si per illud postea, ablato obice, non daretur effectus remissionis peccatorum, sed deberet pœnitens iterùm eadem peccata confiteri ad obtinendam eorum remissionem in foro sacramentali; inde enim probari solet quòd illud Sacramentum habeat effectum, ablato obice; quia alioquin deberet postea repeti confessio eorumdem peccatorum; ergo non satisfit præcepto Sacramenti recipiendi, quando inutiliter recipitur; cùm ergo Eucharistia in mortali suscepta non conferat suum effectum, postea ablato obice, ut diximus alibi, consequens est ut per ejusmodi communionem non satisfiat sufficienter præcepto communionis.

24. Respondetur negando antecedens, quod in rigore loquendo falsum est; nam tunc etiam satisfieret per illam confessionem præcepto divino; nec probari debet effectus ipsius, ablato obice, ex eo quòd alioquin haberet homo obligationem iterùm confitendi, sed potiùs ex eo quòd non haberet homo obligationem iterùm confitendi; atque adeò illa peccata non remitterentur in foro sacramentali, sed per meram contritionem; quod quia absurdum est, consequens est quòd, ablato obice, illa peccata remitti debeant ex vi Sacramenti præteriti. Sic etiam per Baptismum validum et informe satisfieret præcepto Baptismi; nec deberet aut posset iterùm suscipi, licèt non daret suum effectum, ablato obice; quia tamen absurdum est quòd homo justificaretur ab originali aliunde quàm per Baptismum in re vel in voto, hinc fit quòd debeamus concedere effectum Baptismo præcedenti, postquàm aufertur obex. Ratio autem est quia Baptismus et Pœnitentia sunt Sacramenta necessaria, non solùm necessitate præcepti, sed medii; quare eorum effectus haberi non potest nisi per ipsa, in re vel in voto: Eucharistia autem solùm est necessaria necessitate præcepti. Cæterùm in omnibus iis verum est quòd præcepto præcisè Sacramenti suscipiendi satisfiat per susceptionem Sacramenti validi, etiamsi nec tunc, nec postea conferat suum effectum.

Quando obliget hoc præceptum divinum.

25. Circa tempus quo obligat hoc præceptum divinum, distinguendum est de obligatione per se vel per accidens; nam per accidens obligari potest homo ex naturâ rei ad communionem, quando judicat illud medium necessarium ad resistendum alicui tentationi gravi, vel ad non peccandum mortaliter; de quo non est specialis difficultas, cùm sit eadem ratio de hâc et de aliis materiis. Loquendo itaque de obligatione per se et formali, inter eos qui præceptum divinum admittunt, aliqui dicunt obligare solùm semel in vitâ; Cajetanus, Ledesma, Victoria, Paludanus, quos affert Suarez, disp. 69, sect. 3. Unde inferunt, si aliquis jam semel in vitâ communicavit, non obligari præcepto divino in articulo mortis. Fundamentum præcipuum est quia præceptum affirmativum per unum actum sufficienter observatur.

26. Alii dicunt pro tempore mortis non esse specialem obligationem ex hoc præcepto divino. Ita Bonaventura, Sylvester, Armilla apud eumdem Suarez ibidem, § *Dico primò*. Aliqui verò dicunt dari obligationem ex consuetudine vel præcepto Ecclesiæ; alii denique dicunt, secluso scandalo et contemptu, non esse obligationem sub mortali.

27. Communis sententia, præsertim hoc tempore et verior duo dicit: primum, dari ex divino præcepto obligationem accipiendi pluries in vitâ hoc Sacramentum; secundum, dari specialem obligationem accipiendi in articulo mortis. Utramque partem docent plures, quos sequuntur Suarez, ubi supra; Vasquez, disp. 214, c. 2 et 3, et alii recentiores. Prima pars (omissis rationibus minùs efficacibus) probari videtur potissimè ex ipsâ institutione hujus Sacramenti, quod institutum est per modum cibi ad nutriendam spiritualiter animam; ex quâ institutione intulimus supra

necessitatem ex præcepto, quia cibus necessarius est ad conservandam vitam; ex eodem autem capite probari videtur obligatio pluries sumendi Eucharistiam, quia necessitas cibi non est comedendi semel, sed comestionis repetitæ, eò quòd necessarius sit ad reparandum et resarciendum id quod continuâ actione caloris naturalis deperdimus. Si ergo Eucharistia necessaria est ex præcepto, ut cibus, erit necessaria ejus repetita sumptio, quia instituta est ad reparandum id quod continuâ fomitis impugnatione deperditur et debilitatur. Sicut ergo ex ipsâ institutione potuit colligi obligatio simpliciter, potuit etiam colligi talis obligatio ad communionem non unicam, sed repetitam. Accedit usus Ecclesiæ, quæ semper procuravit ut hoc Sacramentum à fidelibus sæpè sumeretur, eos cogendo si quando negligentiores essent; quod tamen in aliis Sacramentis, quorum usum Christus non præcepit, Ecclesia nunquàm fecit, nec obligavit ad Sacramentum accipiendum, quod Christus libertati singulorum reliquit; agnovit ergo Ecclesia in hoc Sacramento obligationem illud sæpiùs accipiendi.

28. Hinc oritur dubium quoties debet accipi ex præcepto Christi, præciso omni alio ecclesiastico præcepto. Aliqui dicunt tertio saltem vel quarto anno; ita Suarez et alii. Meliùs alii, Christum non determinâsse tempus; sed reliquisse determinandum ab Ecclesiâ, quando fidelium negligentia id exigeret. Possumus autem hoc ipsum (ne fortassè gratis videatur dici) ex ipsâ Sacramenti institutione colligere. Cùm enim ita fuerit institutum, ut fideles in ejus usu debeant omninò à propriis pastoribus dependere, *quibus sic congruit ut sumant et dent cæteris*, frustra videretur præceptum dirigi ad subditos, cùm ipsi non possent sibi Eucharistiam accipere; sed debuit ad pastores dirigi, ut ipsi cogerent subditos ad hoc Sacramentum suscipiendum, quando necessarium judicaretur. Necessitas quippe hujus cibi ad reparandas vires spirituales duplex potest esse, ut supra diximus. Altera per accidens et extraordinaria, ac peculiaris aliquorum; et hanc quidem singuli debent apud se examinare et proponere pastori ut ab eo accipiant cibum necessarium; altera verò est communis et ordinaria, cujus quidem examen et judicium non tam debuit subditis quàm pastoribus committi; parùm enim referret subditi judicium, si pastores aliter sentirent; è contra verò si pastores judicant talem usum et frequentiam expedire, licèt subditi dissentiant, possunt eos cogere, et ita Eucharistiæ frequentia debita obtinebitur. Debuit ergo præceptum hoc magis directè ad pastores dirigi, qui activè se habent invitando, vocando, cogendo, quando oportet, ad hoc Sacramentum, quàm ad subditos, qui habent se quasi passivè accipiendo illud quod à pastoribus datur. Accedente autem Ecclesiæ præcepto et determinatione, jam fideles tenentur ex divino præcepto, quod licèt eis non determinaret tempus, obligabat ad talem frequentiam, qualem pastores determinarent.

29. Hanc autem frequentiam non semper eodem modo Ecclesia determinavit, sed variam juxta diversam temporis et devotionis exigentiam. Multi dicunt in primitivâ Ecclesiâ præceptum fuisse quotidiè communicandi; quod manifestum esse affirmat Vasquez, in præsenti, c. 3, n. 21, et videtur concedi à S. Thomâ, hâc q. 80, art. 10, ad 5. Sed reverà licèt usus fuerit quotidiè communicandi, præceptum tamen obligans omnes sub mortali ad quotidianam communionem nec sufficienter probatur, nec facilè credi potest. Vix enim sacerdoti posset tale præceptum imponi quotidiè celebrandi; quomodò omnibus fidelibus in universum præciperetur nullâ prorsùs die à communione abstinere?

30. Nec loca aut decreta quæ adducuntur id probant. Primum et præcipuum est Anacleti papæ, quod refertur in cap. *Episcopus*, 59, de Consecrat., dist. 1, ubi sic dicitur : *Peractâ autem consecratione, omnes communicent, qui noluerint ecclesiasticis carere liminibus.* Sed ibi non est sermo de omnibus, sed de solis ministris, qui episcopo solemniter celebranti assistunt, ut constat clarè ex ipso textu. In quo etiam sensu intelligi debent verba quæ sunt in cap. *Peractâ*, 10, de Consecrat., dist. 1 : *Peractâ*, inquit, *consecratione, omnes communicent, qui noluerint ecclesiasticis carere liminibus. Sic enim et apostoli instituerunt, et sancta Romana tenet Ecclesia.* Qui textus olim in decreto tribuebatur Calixto papæ, sed falsò, quia est Anacleti, et idem cum illo alio supra citato, cujus verba hìc iterùm repetita sunt, ut notatur in emendatioribus decretis; quare ibi in Summario notatur sermonem esse de ministro altaris; debuisset addi de ministro altaris qui ministrat episcopo solemniter celebranti; de his enim loquitur Anacletus.

31. Affertur ab aliis concil. Antiochenum, can. 2, ubi sic dicitur : *Omnes qui ingrediuntur Ecclesiam Dei, et Scripturas sacras audiunt, nec communicant in oratione cum populo, sed pro quâdam intemperantiâ se a perceptione sanctæ communionis avertunt, hi de Ecclesiâ removeantur*, etc. Verùm cùm concilium hoc celebratum fuerit sub Julio papâ, qui sedit centum annis post Fabianum, à quo obligatio tota ad tres communiones in anno reducta fuerat, non poterat supponere obligationem quotidiè communicandi. Loquitur autem de iis qui propter depravatam opinionem aut insolentiam renuebant communionem cum aliis accipere. Nam verbum illud : *Pro quâdam intemperantiâ*, aliæ versiones clariùs explicant hoc modo : *Eucharistiæ participationem propter aliquam insolentiam aversantur.* Alia verò versio sic habet : *Aversantur etiam sanctam assumptionem Dominici Sacramenti secundùm aliquam propriam disciplinam*; et ideò meritò ab Ecclesiâ expelli jubentur.

32. Tertiò affertur communiter can. 10 apostolorum, ubi sic dicitur : *Omnes fideles qui ingrediuntur Ecclesiam, et Scripturas audiunt, non autem perseverant in oratione, nec sanctam communionem percipiunt, velut inquietudines Ecclesiæ commoventes, convenit communione privari.* Cæterùm ex illo canone inprimis non habetur obligatio universalis communionis quotidianæ,

sed ad summum tunc quando volebant missæ assistere, et Scripturas audire; ad quod certè non omnes quotidiè tenebantur. Deinde verba illius canonis paulò aliter leguntur apud Gratianum in cap. *Omnes fideles*, 62, de Consecrat., dist. 1, ubi sic dicitur: *Omnes fideles qui conveniunt in solemnitatibus sacris ad Ecclesiam*, etc. Unde Glossa ibi verbo *percipiunt* explicat *tempore deputato*, cùm sermo sit de festis solemnioribus. Tertiò apud Martinum Bracharens., in Decretis collectis, n. 83, aliter legitur: *Si quis intrat in Ecclesiam Dei, et sacras Scripturas audit, et pro luxuriâ suâ avertit se à communione Sacramenti*, etc. Denique adverte ibi pœnam non tam imponi quia non communicarent, quàm propter inquietudinem, vel (ut habet alia lectio) propter confusionem quam afferunt, hoc est, propter scandalum quod suâ singularitate dabant, dùm, aliis omnibus communicantibus, ipsi recedebant à communione; quod quidem debuerant præcavere non accedendo, quando communicare non volebant. Meritò ergo Suarez, dictâ sect. 3, et disp. 70, sect. 2, in principio, dicit probabilissimum esse quòd nunquàm fideles obligati fuerunt ad quotidiè communicandum. Hoc certum est, refrigescente fidelium devotione, præceptum fuisse à Fabiano papâ ter in anno, scilicet in Paschate, Natali Domini et Pentecoste, ut constat ex cap. *Etiamsi non frequentiùs*, de Consecrat., distinct. 2, quod confirmatum fuit in conc. Agathensi, can. 18, et in concil. Turonensi sub Carolo Magno, c. 50. Denique Innocentius III, in concil. Lateranensi præcepit communionem annuam in Paschate, ut habetur in cap. *Omnis utriusque sexûs*, de Pœnit. et Remiss., quod hodiè ex obligatione servatur.

33. Secunda conclusionis pars, quòd scilicet præceptum divinum obliget peculiariter in mortis articulo, probatur ab aliquibus, quia Ecclesia nunquàm negat viaticum etiam excommunicatis; ergo ideò quia non potest dispensare in præcepto divino obligante ad illud suscipiendum. Sed hoc argumentum non est efficax, quia Ecclesia potest, et aliquando privavit aliquos viatico in pœnam delictorum, licèt rarò id fieri debeat, ut fatetur Suarez, sect. 3, in fine; et Vasquez, disp. 214, n. 19. Adde etiam de jure divino esse obligationem pluries communicandi in vitâ; et tamen Ecclesia privat aliquos Eucharistiâ per totam vitam.

44. Melius probatur ex conc. Nicæno, can. 13, relato in cap. *De iis*, 26, quæst. 6, in quo statuitur ut cum eis qui vitâ creduntur discessuri, antiqua lex servetur, nempe ut ultimo et necessario viatico non priventur. Loquitur autem etiam de publicè pœnitentibus, ut constat ex verbis sequentibus, ubi ratio redditur, quia viaticum est necessarium, non videtur autem sermo esse de necessitate ex præcepto ecclesiastico, quia lex ipsa ecclesiastica non benè redderet pro ratione necessitatem provenientem ex eâdem vel simili lege ecclesiasticâ; ergo debet intelligi de necessitate aliunde proveniente ex lege divinâ.

35. Secundò et à priori reddi potest ratio ex supra dictis, quia ex institutione hujus Sacramenti ut nutrimenti, colligitur, ut vidimus, obligatio sumendi illud, quando necessarium putabitur; nunquàm autem potest magis esse necessitas hujus cibi quàm in illo articulo ex quo pendet ultimò æternitas, et imminet ultima lucta cum hoste ad decernendum de totâ re; ergo ex eâdem institutione Sacramenti colligi potuit obligatio in Ecclesiâ ad cogendos determinatè subditos in ordine ad illum articulum, et in subditis ad accipiendum ab Ecclesiâ Sacramentum in illo articulo. Necessitas enim, ut dixi, est duplex: alia est peculiaris et per accidens respectu hujus hominis taliter tentati, etc., et hæc debet ab ipso qui eam patitur proponi; alia verò est communis, et hæc aliquando est indeterminata, ut circa frequentiam, et debet ab Ecclesiâ determinari prudenter secundùm diversas circumstantias temporis et utilitatis communis; aliquando est omninò determinata, qualis est in mortis articulo, et in hâc debet Ecclesia semper determinatè et uniformiter obligare subditos, prout de facto semper determinavit et obligavit subditos ad tunc communicandum, nisi ipsa Ecclesia in pœnam justis de causis eos privaverit; sicut judex secularis potest in pœnam privare reum cibo corporali.

36. Quæritur primò quomodò debeat computari tempus hujus obligationis, an scilicet ille qui paulò antequàm incideret in mortis periculum, communicavit, debeat rursùs communicare in ipso periculo. Aliqui affirmant, quos tacito nomine refert et sequitur Vasquez, dictâ disp. 214, cap. 2, cujus præcipuum fundamentum est quia non potest satisfieri præcepto per actum qui fit antequàm præceptum incipiat obligare; ut si quis hodiè audiat missam vel recitet officium, non satisfaciet per hunc actum præcepto audiendi missam vel recitandi officium die crastinâ. Ratio autem videtur esse quia quando advenit postea præceptum, incipit obligatio ponendi rem præceptam; ergo debet poni post obligationem ut fiat quod præcipitur.

37. Communior sententia dicit non obligari hominem ad novam communionem, quando paulò ante mortis periculum communicaverat. Ita Suarez, in præsenti, sect. 2, § *Tertium dubium;* Henriquez, lib. 8, de Eucharist., c. 4, litterâ P, qui exemplum adhibet in eo qui paulò ante per octo dies communicâsset; eamdem regulam amplectitur Coninck, in præsenti, art. 11, dub. 3, num. 98; Layman, lib. 5, tract. 4, c. 5, n. 4; Diana, 2 tom., tract. 4 de Sacramentis, resolut. 40, et alii recentiores communiter.

38. P. Suarez probat ex eo quòd unusquisque in suis actionibus censetur habere intentionem virtualem et implicitam implendi omnem obligationem quam potest et debet, licèt fortassè eam ignoret; hanc ergo virtualem voluntatem censetur homo habere in prædicto casu. Hanc tamen rationem benè impugnat et retorquet P. Vasquez: nam si per communionem ante mortis periculum susceptam impletur præceptum, etiamsi absque ullâ intentione, imò etiamsi cum voluntate contrariâ fieret, impleretur præceptum; sicut si quis audiat missam die festo absque intentione im-

plendi præceptum, imò cum intentione non implendi, adhuc implet præceptum, quia ponit totam rem præceptam; non potest ergo excusari homo ab aliâ communione ratione illius intentionis virtualis.

Ego hanc communem sententiam veriorem existimo, non quidem propter intentionem virtualem quam homo habuit, sed quia fundamentum illud P. Vasquez in universum acceptum, difficile semper mihi visum est, quòd scilicet per actum ante præcepti obligationem factum nunquàm possit præcepto satisfieri. Scio aliquos dicere eum qui subdiaconatum accipit, si manè ante Ordinem acceptum recitet officium totum illius diei, non satisfacere præcepto, sed debere post Ordinem acceptum repetere horas saltem illi tempori correspondentes; quod docet etiam Bonacina, tract. de Horis canonicis, disp. 1, q. 2, punct. 5, n. 11. Hoc tamen ipsum difficile mihi semper visum est : quis enim credat religiosum novitium, qui more solito manè recitat totum officium dici quâ professionem debet emittere, non satisfacere, sed debere post professionem repetere officium, quia antea non habebat obligationem ex præcepto, sed ex regulâ novitiorum? Rursùs, si aliquis sacerdos manè faciet sacrum, et postea pergat ad locum alium, in quo est præceptum audiendi missam, propter festum illius loci, quis dicat teneri eum audire denuò aliam missam, quia nondùm obligatus fuerat præcepto in loco in quo sacrum fecit? Hoc certè est contra praxim : solent enim iter agentes prævenire et anticipare auditionem missæ, quando ituri sunt ad locum ubi festum observatur. Denique, si ratio illa quidquam probet, probaret etiam si quis habens pensionem et obligationem recitandi officium solùm parvum B. Virginis, vellet loco illius recitare officium majus, et eâdem die post recitatum manè totum officium, acciperet beneficium ecclesiasticum, debere repetere partem officii, quia quando illud recitavit, nondùm habebat obligationem recitandi officium majus. Imò, etiamsi jam priùs haberet beneficium et debitum recitandi officium majus, si eâdem die acciperet aliud secundum beneficium obligans ad officium, deberet repetere officium quod manè anticipare dixerat, quia hoc secundum beneficium reverà affert novam obligationem recitandi, cui non potuit satisfieri per actum, antequàm inciperet obligatio. Unde consequenter loquendo idem quod dicunt de accipiente subdiaconatum, deberent dicere de accipiente diaconatum vel sacerdotium, quia hi etiam ordines afferunt novam obligationem et debitum recitandi officium, licèt intra eamdem speciem, et ideò non explicandum in confessione, cui novo debito non potuisset satisfieri per anticipatam recitationem. Quæ tamen omnia esse parùm credibilia, et contra communem fidelium sensum quis non videt?

39. Fatendum ergo est aliqua esse præcepta quibus satisfieri possit per opus factum ante obligationem : nam licèt obligationi recitandi cras non possit satisfieri per recitationem hodiernam, id quidem est quia non ponitur res præcepta; quod enim præcipitur, est recitare cras, seu quòd intra singulos dies recitetur, nec transeat dies sine recitatione; quod quidem non ponitur, si cras non recitetur. Quando verò recitavit quis manè totum officium, jam ponitur res præcepta, quòd scilicet intra illam diem recitetur; præceptum enim non est de recitatione post meridiem, sed de recitatione intra illam diem; ergo positâ, recitatione intra illam diem, non violatur præceptum. Unde quotiescumque ejusmodi leges aut præcepta fiunt transactâ jam aliquâ parte temporis intra quod præcipitur opus, includunt conditionem aliquam implicitam, *si non sit jam factum illud opus;* v. g., si præcipiatur hodiè audire missam, et observare festum, intelligitur si non est jam hodiè audita; si præcipiatur confessio singulis annis, subintelligitur facienda hoc anno præsenti, si non sit jam hoc anno facta. Sic debuit intelligi præceptum annuæ confessionis in concilio Lateranensi editum, quod quidem concilium celebratum fuit mense novembri anno 1215. Quare qui illo anno semel aut sæpiùs confessus fuisset, non est credibile quòd obligaretur ad iterùm confitendum ante finem anni. Ratio autem est quia hujusmodi leges et præcepta solùm intendunt quòd singulis annis aut diebus tale opus ponatur à parte rei, seu quòd non transeat illud tempus absque tali operatione intra illud positâ; hoc autem habetur quando opus positum est intra illud tempus; ergo ita satisfactum est præcepto, ut ad nihil ampliùs obliget. Sic ergo in nostro casu dici potest quòd præceptum accipiendi Eucharistiam in mortis articulo solùm obliget ad accipiendam illam paulò ante mortem, seu quòd non moriatur homo absque Eucharistiâ proximè acceptâ; hoc autem totum habetur, licèt aliquis morbum aut periculum nondùm incurrerit; nam reverà Sacramentum acceptum est paulò ante mortem, nec moritur homo absque Eucharistiâ proximè susceptâ : ergo, licèt nondùm incœpisset obligatio, potuit præcepto satisfieri.

40. Probatur secundò hoc ipsum quia si aliquis ex revelatione sciret se cras repentè moriturum, vel occidendum absque opportunitate accipiendi Sacramenta, obligaretur jam hodiè ad illa accipienda; quid enim refert mortem obeundam scire à judice vel à Deo? Cùm ergo obligetur ad Eucharistiam accipiendam, qui præmonetur à judice de morte crastinâ, non est cur non obligetur quando præmoneretur à Deo. Incipit ergo reipsà obligatio, antequàm vulnus vel morbus adveniat, licèt propter nostram ignorantiam excusemur; atque ideò communio tunc facta reipsà fuit intra tempus quo jam præceptum obligabat, licèt ignoraretur; præceptum enim est de communione paulò ante mortem præmittendâ.

41. Sed contra hoc arguit Vasquez, primò, quia si ante articulum mortis potest satisfieri huic præcepto, non apparet cur non sufficeret communio longiùs à periculo distans. — Respondetur rationem esse quia communio debet esse tempore mortis; tempus autem mortis sicut non est ipsa sola dies, sic nec totus annus præcedens, sed debet moraliter computari juxta humanam apprehensionem et consuetudinem, quâ ea

omnia quæ proximè facta sunt dicuntur facta mortis tempore; sic enim cœna et institutio hujus Sacramenti dicitur facta à Christo mortis tempore, et in fine vitæ, licèt vulnera aut comprehensio nondùm venissent.

42. Objicit secundò, quia si satisfacit præcepto per communionem hesternam ante initium morbi, ergo hodiè non potest accipere viaticum non jejunus, quia solùm propter præceptum divinum viatici sumendi potest accipi absque jejunio. Consequens autem est falsum, quia in eo casu omnes etiam absque jejunio accipiunt viaticum; ergo non fuit satisfactum per priorem communionem.

Hoc argumentum retorqueri potest facilè, quia si non potest accipi viaticum absque jejunio ab eo qui jam satisfecit præcepto, ergo ægrotus qui in eâdem ægritudine sæpiùs communicavit ex devotione, non potest jam morti proximus accipere viaticum absque jejunio : nam multò ante et ferè ab initio incipit morbus esse periculosus, et per te quælibet communio accepta postquàm cœpit periculum, satisfacit præcepto, etiamsi fiat absque intentione viatici; et tamen praxis omnium religiosorum hæc est, ut, durante infirmitate, sæpiùs communicent; postea verò instante jam morte, datur illis viaticum etiam non jejunis; quam praxim non potuit P. Vasquez ignorare, cùm omnes infirmi in nostrâ societate debeant ex regulâ singulis hebdomadis communicare; unde sæpè accipiunt viaticum die sequenti post ultimam communionem, quam quidem acceperunt in eodem morbo jam periculoso, licèt non ita proximi morti. Vel debemus ergo damnare praxim piorum, vel fateri quòd potest accipere viaticum non jejunus ille qui in rigore non obligatur ad communionem, eò quòd satisfecerit jam divino præcepto communicandi in fine vitæ. Neque enim dispensatur in jejunio solùm propter obligationem divini præcepti, sed etiam propter majorem necessitatem, et propter majorem consolationem moribundi, cui Ecclesia pia mater indulget ut ad hunc finem et ex intentione muniendi se et præparandi ad viam possit semel communicare etiam non jejunus.

43. Ultimò arguit Vasquez, quia si obligatio hujus præcepti incipit ante ægritudinem, ergo si aliquis sciret ex revelatione quòd sequenti die debet incurrere morbum periculosum, obligatur ad accipiendum hodiè viaticum, nec potest ampliùs differre; quod tamen videtur apertè falsum. — Hoc etiam argumentum retorqueri potest, quia certum est post initium periculi satisfieri posse per communionem præcepto divino; et tamen non obligatur homo ad communicandum statim ipsâ die quâ primò agnoscitur periculum morbi, sed potest differre, et aliquando differt per duos vel tres dies; nam periculum non consistit in duratione indivisibili, sed potest esse morbus periculosus per decem vel viginti dies; ita tamen ut moraliter possit et prudenter differri communio ad diem sequentem et ulteriùs, quia non est periculum morale mortis hodiernæ; potest ergo hodiè satisfacere jam præcepto, licèt non sit obligatio communicandi hodiè, quia nimirùm ad satisfaciendum præcepto sufficit communicare in fine vitæ, ut possit armari recenti cibo contra ultimam luctam adversarii. Cùm ergo per communionem factam heri ante morbum armatus etiam sit homo recenti cibo ad luctam hodiernam præsentis morbi, non apparet cur non sit sufficienter satisfactum obligationi illius præcepti.

44. Quæritur secundò an qui accepit communionem in statu peccati satisfecerit huic præcepto viatici, an verò debeat iterùm statu gratiæ communicare. Ad hoc constat ex dictis supra, num. 22, ubi diximus præceptum hoc non obligare ad finem præcepti, sed ad opus; quare licèt præcipiatur communio ad roborandum hominem per gratiam Sacramenti in illo articulo, qui finis non obtinetur per communionem indignè susceptam, res tamen præcepta jam ponitur; sicut quando aliquis audit missam ad finem turpem, adhuc satisfacit præcepto, licèt illa auditio missæ non conferat ad finem ab Ecclesiâ intentum.

45. Dices hinc sequi quòd communio illa conferat suum effectum, postea ablato obice, contra id quod habetur in tract. de Sacramentis in communi. Sequela probatur, quia ideò de extremâ Unctione et aliis diximus dare suum effectum ablato obice, quia non debent repeti; ergo, si communio non debet repeti, nec dari iterùm viaticum, manebit ægrotus absque effectu illius Sacramenti magis sibi necessario quàm effectu extremæ Unctionis.—Respondetur ex ibi dictis constare differentiam : nam extrema Unctio et alia Sacramenta non sunt ex suâ institutione reiterabilia; atverò Eucharistia ex suâ institutione est reiterabilis, non solùm die sequenti, sed eâdem die et horâ; nam licèt Ecclesia id prohibuerit eâdem die, et licèt prohibuerit communionem absque jejunio iterùm sumi die sequenti, hæc tamen non sunt ex institutione ipsius Sacramenti, atque ideò ex suâ institutione non debuit habere collationem sui effectûs, ablato obice sicut alia Sacramenta.

46. Hinc constat primò à fortiori non obligare hoc præceptum ad sumendam iterùm Eucharistiam, si, sumpto semel viatico, postea ægrotus mortaliter peccavit, contra Sotum, dist. 12, quæst. 1, art. 11; cujus sententiæ adversatur praxis Ecclesiæ; nullus enim parochus daret hodiè iterùm viaticum infirmo non jejuno, cui heri dederat illud non jejuno, licèt diceret se hâc nocte peccâsse mortaliter; sed solùm datur illi absolutio sacramentalis. Porrò, si esset obligatio accipiendi iterùm viaticum, deberet dari etiam non jejunis : Ecclesia enim universaliter dispensavit in jejunio, quoties accipitur viaticum, et non potest commodè servari jejunium.

47. Constat secundò obligationem hanc sumendi Eucharistiam locum habere non solùm in morte ex naturali ægritudine, sed in iis qui ob sua delicta juridicè interficiendi sunt; imò in iis qui periculum mortis aliunde habent, ut si periculosum prælium sit committendum, aut periculosa navigatio subeunda, ut benè notat Vasquez, 4 tom. de Pœnitentiâ, quæstio-

ne 90, articulo 3, dub. 2, numero 15, et Joannes Præpositus, hâc quæst. 80, artic. 11, num. 54, et colligitur ex communi doctrinâ, quâ doctores dicunt obligare hoc præceptum quoties probabile mortis periculum occurrit.

48. Constat tertiò, transacto mortis periculo, in quo aliquis culpabiliter vel inculpabiliter hoc præceptum non observavit, non esse obligationem præcedentem, quia obligatio solùm erat pro articulo illo necessitatis, quâ cessante, cessat præceptum. An verò pueris aut amentibus debeat tunc dari, diximus supra, disp. 13, sect. 2 et sequentibus; de licentiâ item accipiendi viaticum absque jejunio, et an possit pluries id fieri in eâdem infirmitate, diximus disp. 15, sect. 3. Restat unum dubium, an possit vel debeat dari viaticum illi qui eâdem die celebravit vel communicavit ex devotione; de quo sectione sequenti.

SECTIO III.

Utrùm debeat vel possit dari viaticum illi qui eâdem die ex devotione communicaverat.

49. Casus hic potest frequenter contingere; et varii fuerunt in praxi theologorum sensus : potest autem dupliciter id evenire. Primò, si sacerdos, verbi gratiâ, celebravit mane, vel laicus communicavit, cùm benè valeret, et postea, vel morbo subito correptus, vel vulnere, aut alio casu percussus in periculo mortis sit eâdem die. Secundò, si, cùm jam ægrotaret, manè non animo sumendi viaticum, sed ex devotione communicavit, postea verò eâdem die, morbo ingravescente, et morte instante, velit viaticum accipere.

50. Aliqui ergò sentiunt, in utroque casu posse iterùm dari Eucharistiam : alii addunt, posse et debere. Alii in primo solùm casu id concedunt : alii in eodem primo casu dicunt posse, sed non esse obligationem id faciendi. Afferuntur pro hâc sententiâ nonnulli auctores; sed reverà eam non docent; imò eam videntur negare, quatenùs semper addunt limitationem illam, quâ significant se loqui de eo qui *præcedenti die*, non de eo qui eâdem die communicaverat. Sic loquitur P. Vasquez, quem pro hâc sententiâ afferunt; ipse tamen nunquàm hoc concessit, sed num. 14 dixit : *Si quis constitutus in ægritudine sentiret mortis periculum, justè posset Sacramentum non jejunus accipere, etiamsi præcedenti die benè valens illud accepisset.* Non dixit, *etiamsi eâdem die*, sed *præcedenti*. Affertur etiam pro illâ sententiâ Lud. Lopez, 2 parte Instructorii de Eucharistiâ, cap. 76, de usu Sacramenti, § *Secundò sequitur corollariè*. Sed hic auctor ibi solùm agit contra sententiam Paludani, qui dicebat per communionem factam aliquibus diebus ante ægritudinem excusari infirmum ab obligatione communicandi in articulo mortis. Affertur item Alphonsus de Vega, part. 1, cap. 100, casu 24, ubi dicit, quando quis nutu aliquo ostendit devotionem internam, et ideò datur ei communio, si postea suî compos Eucharistiam petat, debere iterùm ei dari. Cæterùm hic auctor non potest intelligi de communione dandâ iterùm eâdem die, quia in eo sensu loqueretur etiam contra prædictam sententiam, pro quâ citatur. Nemo enim dicit posse Eucharistiam dari bis pro viatico eâdem die, et tamen in illo casu jam primâ etiam vice data fuerat communio pro viatico homini sensibus destituto; ergò non vult ille auctor quòd intra eamdem diem detur iterùm viaticum ægroto jam petenti dari sibi Eucharistiam, sed quòd detur die sequenti. Affertur denique Petrus Ochagavia, de Sacramentis, tract. 2, de Eucharist., q. 14. Sed ibi solùm transcribit verba P. Vasquez, et docet idem de obligatione sumendi Eucharistiam, postquàm incœpit periculum; nihil verò dicit de iterùm sumendâ eâdem die quâ semel fuerat sumpta.

51. Itaque hùc usque ego nullum auctorem inveni qui eam sententiam typis mandaverit; solùm invenio ter vel quater fuisse in diversis locis ad praxim deductam in totidem casibus. Sed reverà, quod semel aut iterùm in repentinis casibus fit, non æquivalet auctoritati eorum qui accuratè de re cogitantes scribunt; facilè enim fieri potest ut in subitâ illâ turbatione non occurrant rationes omnes, et ideò eligatur id quod tutius et utilius existimatur animæ ægroti.

52. Contrariam ergo sententiam docent vel in communi vel etiam in particulari doctores omnes, qui, dùm dicunt etiam illum qui paulò ante communicavit, posse postea, adveniente periculo, iterùm communicare, addunt exceptionem : *Nisi eâdem die communicâsset.* Sic loquitur Suarez disput. 69, sect. 3, § *Rogabis;* et addit, *contrarium non solùm esse contra omnes doctores, sed etiam contra Ecclesiæ consuetudinem.* P. Coninck, quæst. 80, artic. 11, dubit. 3, num. 100, dicens illud à nemine concedi; P. Fagundez, lib. 1 de 3 præcepto, cap. 3, in fine, ubi negat id licere; P. Jacobus Granado in præsenti, tract. 10, disput. 3, num. 9, dicens id nullo modo licere; citatur etiam Melchior Zambrano (quem videre non licuit) in tractat. Decision. casuum occurrentium in articulo mortis circa Sacramenta, cap. 3, dubitat. 1. Hoc ipsum docuisse videtur Layman, tom. 2, tract. 4 de Sacramento Euchar., cap. 5, num. 5, dùm contra quamdam sententiam quam impugnat infert ut magnum absurdum quòd aliquando ægrotus communicaret bis intra eamdem diem, quod concedi non potest. Eodem modo afferri potest P. Joan. Præpositus, hâc quæst. 80, art. 11, num. 54, ubi sequitur sententiam P. Vasquez, supra adductam, quòd ægrotus qui ante ægritudinem communicavit, nondùm satisfecerit huic præcepto; unde concludit pro praxi, si uno vel altero die ante morbum communicâsset, obligari ad accipiendum postea viaticum. Eodem modo loquuntur alii omnes, nemine concedente pro eâdem die; à quâ communi auctoritate non videtur facilè recedendum.

53. Et quidem, si sermo sit de illo qui jam in ægritudine positus communicavit ex devotione illâ die, non video quomodò possit dari iterùm communio eâdem die; impossibile enim est quòd morbus ille qui hodiè ducit ad mortem, hoc mane non esset periculosus, quantùmvis ejus periculum non agnosceretur; ergo

jam accepit hoc Sacramentum in periculo constitutus, ad quod solùm obligat præceptum divinum. Posset quidem aliquando evenire ut, propter errorem aut excessum aliquem, morbus qui nondùm erat periculosus fiat repentè periculosus, quia, v. g., medicinam noxiam æger accepit, vel sanguinem intempestivè è venâ extraxit; regulariter tamen morbi lethales non fiunt repentè periculosi, sed die præcedenti, et multò ante periculosè ægrotabat infirmus, atque ideò in mortis periculo communicavit.

54. Si verò sermò sit de illo qui manè benè valebat, et vulnere percussus vel subito morbo correptus vespere moritur, apparentiùs dici posset quòd posset iterùm communicare, quia reverà nondùm accepit Eucharistiam in mortis articulo constitutus. Ad quod videtur conducere doctrina illa P. Vasquez relata, quòd per communionem ante vulnus vel morbum factam nondùm satisfactum sit divino præcepto. Si enim nondùm est satisfactum, debet satisfieri antequàm moriatur, et per consequens eâdem die. Quare pro hâc sententiâ adducunt aliqui P. Vasquez; sed immeritò, tùm quia ipse, ut vidimus, nunquàm consequentiam concessit, sed ex industriâ apposuit limitationem illam, *etiamsi præcedenti die communicâsset;* tùm etiam, quia consequentia non est legitima; adhuc enim, concessâ totâ illâ doctrinâ, negari potest, quia præceptum viatici accipiendi non obligat ad accipiendum illud quando accipi non potest; tunc autem non potest accipi eâdem die, propter Ecclesiæ prohibitionem, quâ prohibetur ne quis pluries eâdem die communicet. Quare, sicut non obligat ad sumendum illud quando desunt vestes sacræ requisitæ ex præcepto Ecclesiæ ad consecrandum, quia obstat Ecclesiæ prohibitio, sic nec poterit accipi quando obstat ejusdem Ecclesiæ prohibitio communicandi pluries intra eamdem diem.

55. Undè etiam in eo secundo casu hæc pars videtur in hoc rerum statu vera, dùm legitima consuetudo contraria contrarium non introduxerit, quia omnes doctores qui hujus dubii meminerunt, id supponunt tanquàm certum et indubitatum; cæteri autem universaliter saltem id docent, dùm dicunt nunquàm licere bis communicare eâdem die extra missam, nisi quando propter reverentiam Sacramenti necesse est quòd ab aliquo consumatur; quæ exceptio unica ab omnibus assignata firmat regulam universalem in contrarium. Quod enim aliqui respondent omissum fuisse à theologis hunc casum, quia rarissimus est, non potest satisfacere; multò enim rarior est casus ille irreverentiæ, propter quam necesse sit à laico secundâ communione sumi Eucharistiam; quem casum nemo nostrùm fortassè vidit evenire, cùm tamen necessitatem sumendi Eucharistiam iterùm propter mortis periculum sæpiùs intra paucos annos in nostris domibus evenisse sciamus; et credibile est quòd frequenter contingat in tantâ sacerdotum multitudine qui quotidie celebrant, et eâdem die, vel vulnere vel collisione, vel subito morbo correpti, in mortis periculum incidunt, quibus cùm non detur eâdem die viaticum, meritò dixit Suarez id contra Ecclesiæ consuetudinem et praxim esse.

56. Unde secundò argui potest quia, si intra eamdem diem deberet aut posset iterùm dari communio, deberet aut posset dari intra eamdem horam aut semihoram, si aliquis statim post communionem vulnere vel morbo oppressus inciperet mori; ratio enim eadem est, scilicet obligatio, vel facultas accipiendi communionem cum intentione accipiendi viaticum. Consequens autem nec in praxi unquàm visum est, nec fieri posset absque scandalo, si aliquis ægrotus ex devotione communicaret, et statim revocaretur parochus, dùm ad Ecclesiam rediret, ut iterùm eidem ægroto jam morienti communionem daret, quia vel priùs periculosè non ægrotabat, vel non acceperat communionem cum intentione accipiendi viaticum; ergo signum est quòd juxta sensum fidelium in eo casu nec sit obligatio id faciendi, nec possit licitè fieri.

57. Ratio autem à priori ex dictis sectione præcedenti facilè colligitur, quia scilicet per communionem factam paulò ante mortem, etiam sine periculi aut mortis cogitatione, satisfactum est reipsà præcepto communicandi in fine vitæ; sicut de facto satisfacit qui benè valens, sciens se cras occidendum, hodiè communicat, et satisfaceret si id solùm ex revelatione sciret; cùm ergo periculum non augeatur ex eo quòd homo sciat instare mortem (nam periculum reipsà jam est, licèt ignoretur), fatendum est illum etiam cui instabat mors eâdem die, reipsà communicâsse in mortis periculo, licèt id ignoraret, atque adeò satisfecisse præcepto divino. Meritò ergo Ecclesia non dispensavit in prohibitione communicandi bis eâdem die, cùm nulla esset necessitas secundæ communionis. Unde obiter solvitur præcipuum fundamentum contrariæ sententiæ, quod desumitur ex obligatione præcepti divini de viatico sumendo, quæ debet præferri præcepto humano prohibenti bis communicare eâdem die. — Respondetur enim facilè in illo casu satisfactum esse jam divino præcepto per primam communionem, ut diximus. Adde, etiamsi non fuisset satisfactum, non obligaret divinum præceptum ad sumendum iterùm eâdem die, stante prohibitione contrariâ Ecclesiæ, sicut non obligat ad celebrandum sine vestibus sacris propter Ecclesiæ prohibitionem; undè Vasquez et alii, qui dicunt nondùm fuisse satisfactum præcepto divino, non concedunt tamen quòd debeat aut possit accipi communio iterùm eâdem die, sed sequenti.

58. Arguunt secundò : Præceptum jejunii naturalis ante communionem non obligat quando necesse est accipi viaticum; ergo nec præceptum non communicandi bis eâdem die, præsertim cùm præceptum jejunii naturalis habeatur clarè ex lege ecclesiasticâ; præceptum verò non communicandi bis habeatur solùm ex consuetudine; lex enim ecclesiastica solùm loquitur de non celebrando bis eâdem die, ut constat ex cap. *Consuluisti*, et cap. *Te referente*, de celebratione missarum. — Respondetur retorquendo argumen-

tum : Imò enim ut posset viaticum accipi à non jejuno, necessaria fuit expressa licentia ejusdem Ecclesiæ, quæ in eo casu noluit obligare ad jejunium ; quæ licentia cùm non sit ab Ecclesiâ data ad duplicem communionem, nec doctores meminerint talis exceptionis, non est cur fiat à nobis ea exceptio, sicut nec fit ad celebrandum tunc absque veste sacrâ, quia Ecclesia non excepit hunc casum in præcepto celebrandi cum vestibus sacris.

59. Tertiò arguunt quia sacerdos potest bis celebrare eâdem die, si jejunus sit, ad dandum viaticum moribundo; ergo et ipse infirmus cujus causâ agitur poterit ad accipiendum viaticum secundò communicare. — Respondetur negando consequentiam, primò quia decreta citata concedunt sacerdoti illam licentiam, dùm concedunt quòd possit sacerdos in necessitate pluries celebrare ; nec argui potest à sacerdote ad laicos ; nam in die Natalis et in aliis casibus potest sacerdos pluries celebrare, in quibus tamen laicis nunquàm concessa est duplex communio. Secundò quia, si sacerdos in eo casu non celebrat secundò, infirmus morietur absque viatico; hoc autem non sequitur si ipse infirmus non secundò communicet, quia per primam communionem, ut vidimus, satisfactum fuit obligationi accipiendi viaticum.

60. Ultimò objiciunt hanc sententiam esse nimis rigidam. — Respondeo magis rigidam esse contrariam, cùm obliget sub peccato mortali ad accipiendam iterùm communionem eâdem die et eâdem horâ quâ idem infirmus communicaverat. Nam quod aliqui mediam viam sequentes dicunt, posse quidem, sed non debere ex obligatione accipi secundam communionem, non videtur id satis consequenter dici. Si enim præceptum viatici sumendi non obligat, non apparet unde habeatur illa licentia pluries communicandi contra prohibitionem universalem, cùm neque ex consuetudine aut ex lege aliquâ probari possit. Post hæc scripta inveni P. Gasparem Hurtado, in tract. de Sacram., disp. 10, de Eucharist. difficult. 2, docentem eum qui benè valens communicavit manè, debere eâdem die mortis periculo advenienti, iterùm communicare; quod dicit fecisse P. Claudium Aquavivam, generalem societatis, qui celebrato manè sacro, eâdem die accepit viaticum, et alios duos patres Matriti. Ego de illis aliis nescio quid fecerint; de P. Claudio, scio certò illum non celebrâsse illâ die, sed per multos dies periculosè ægrotâsse, et juxta usum societatis communicâsse illo mane : quare hoc exemplum est contra illum auctorem, qui negat posse accipere viaticum qui eâdem die in periculo jam constitutus communicaverat ; nec adduci debent, ut dixi, in exemplum ea quæ ab assistentibus in illâ perturbatione semel aut iterùm facta sunt, quando temporis angustia non permittit rationes et auctores accurratè examinare.

SECTIO IV.

De præcepto ecclesiastico communionis paschalis et annuæ.

61. Præceptum Fabiani Papæ, quod olim obligabat ter in anno communicandum, jam nunc obligat ad semel, saltem in Paschate ; quod decretum fuit ab Innocent. III, in concilio Lateran. relato in cap. *Omnis utriusque sexûs*, de Pœnitent., et Remiss. Verba decreti hæc sunt : *Omnis utriusque sexûs fidelis, postquàm ad annos discretionis pervenerit, semel saltem in anno confiteatur, suscipiens reverenter ad minus in Paschâ Eucharistiæ Sacramentum, nisi fortè de propri sacerdotis consilio ob aliquam rationabilem causam ad tempus ab hujusmodi perceptione duxerit abstinendum ; alioquin et vivens ab Ecclesiæ ingressu arceatur, et moriens ecclesiasticâ careat sepulturâ.* Quod præceptum quia commune est pro utroque Sacramento, solet magis ex professo in materiâ de Pœnitentiâ explicari. Aliqua tamen Eucharistiæ propria breviter attingemus.

62. Primò itaque nomine *Paschatis* non intelligitur solus dies Resurrectionis, sed quindecim dies à Dominicâ Palmarum, usque ad Dominicam in Albis inclusivè, juxta communem usum et declarationem Eugenii IV. Imò in aliquibus locis extenditur tempus ad totam Quadragesimam, ita ut quâlibet ejus die satisfieri possit præcepto.

63. Secundò dubitatur an præceptum hoc sit affixum Paschati, ita ut qui tunc non communicavit, non obligetur ampliùs ad communicandum illo anno. Prima sententia docet non obligari ampliùs pro illo anno, sicut qui hodiè non recitavit vel non audivit missam in festo, non tenetur ad recitandum quod omisit vel audiendam missam die sequenti, quia sunt obligationes annexæ tali diei. Ita Antoninus, Sylvester, Tabiena, Medina, Soto, Victoria, quos affert Suarez, disput. 70, sect. 2. Item Ledesma, Joan. de la Cruz, Toletus, Valentia, Emmanuel Sà, quos affert et sequitur Anton. Diana, 2 tomo, tract. 4 de Sacrament., resolut. 41.

64. Secunda sententia distinguit inter eum qui omisit communionem paschalem ex legitimâ causâ, sive cum consilio, sive absque consilio confessarii, et eum qui culpabiliter omisit; illum dicit obligari ad communicandum postea, hunc non obligari. Ratio autem est quia præceptum ipsum ita impositum fuit, ut differri posset communio ex rationabili causâ cum consilio confessarii, idem autem videtur esse quando ex consilio præsumpto confessarii differtur; ergo tunc nondùm præteriit tempus præscriptum ab ipsâ lege, sicut præteriit quando absque rationabili causâ fuit omissa communio. Ita Armilla et alii apud Suarez.

65. Tertia sententia dicit semper manere obligationem continuam communicandi quamprimùm moraliter possit post pascha, quia terminus ille non assignatur, ut in illo solo debeat fieri, sed ut ultra illum non debeat differri opus præscriptum. Nam in hâc lege sunt duo præcepta alterum communicandi semel saltem in anno, alterum communicandi in Paschate; quando ergo hoc secundum præceptum impleri non potest, debet observari primum, cui opponitur illa ulterior dilatio communionis. Ita Suarez, dictâ disp., 70, sect. 2 ; Vasquez, tomo 4, de Pœni-

tent., quæst. 90, art. 3, dub. 2, n. 13; Coninck, dub. 4; Layman, tract. 4, c. 5, n. 8; Nugnus, Pitigianus, Fagundez, Azor, Sylvius, Graffius, quos refert Diana, illâ resol. 41.

66. Ego partim convenio cum hâc tertiâ sententiâ, partim dissentio. Placet itaque quòd, elapso termino Paschatis, non extinguatur obligatio præcepti, sed adhuc duret; quia reverà hoc præceptum non est, sicut præceptum jejunandi, vel audiendi missam talî die, sed continet virtualiter duo præcepta, ut dictum est; alterum communionis saltem in anno; alterum communicandi in Paschate: hoc secundum alligatur tali termino quia respicit venerationem illius festivitatis, alterum adhuc perseverat. Colligitur autem hoc inprimis ex verbis legis: *Semel saltem in anno confiteatur, suscipiens ad minus in Pascha Eucharistiæ Sacramentum;* nam illa verba, *saltem*, et, *ad minus*, satis indicant simul prohiberi minorem frequentiam communionis, et præcipi ad minus annuam. Quem esse illorum verborum sensum explicuit magis concilium Tridentinum, sess. 13, can. 9: *Si quis*, inquit, *negaverit omnes et singulos Christi fideles utriusque sexûs, cùm ad annos discretionis pervenerint, teneri singulis annis, saltem in Paschate, ad communicandum, juxta præceptum sanctæ matris Ecclesiæ, anathema sit.* Ubi verba illa Innocent. *semel saltem in anno*, non solùm ad confessionis, sed ad communionis etiam præceptum referuntur.

67. Ratione item hoc ipsum convincitur; quia Ecclesia, ut supra vidimus, debuit, exigente fidelium negligentiâ, determinare tempus implendi divinum præceptum, in quo non fuerat tempus determinatum: in hoc autem defecisset Ecclesia, si eum qui in Paschate non communicaret liberum reliquisset; multi enim tunc ob impotentiam excusarentur; cùm ergo divinum præceptum non respiceret venerationem et cultum Paschatis, sed debitam frequentiam Eucharistiæ, hanc debuit Ecclesia primo loco et principaliter præcipere, ac infrequentiam prohibere, licèt obiter præciperet paschalis festivitatis venerationem.

68. Simile ferè est præceptum recitandi, quod obligat sub veniali ad recitandum debito tempore, nisi rationabilis causa excuset; et tamen qui debitâ horâ non recitavit, non manet liber, sed debet sub mortali intra eamdem diem supplere, quia est quasi duplex præceptum: alterum obligans sub mortali ad recitandum semel in die; alterum obligans sub veniali ad recitandum tali horâ; quâ elapsâ, adhuc manet obligatio alterius præcepti. Sic ergo videtur esse in casu nostro, cum hoc discrimine, quòd utraque obligatio sit sub mortali propter materiæ gravitatem.

69. In hoc ergo convenio cum illâ tertiâ sententiâ; sed dissentio, quatenùs illi auctores supponunt ita perseverare obligationem communicandi post Pascha, ut ipsa ulterior dilatio semper afferat novam culpam; quia obligatio perseverat exigens statim post Pascha observationem præcepti; hoc, inquam, non videtur mihi satis consequenter dici, quia, si distinguamus illa duo præcepta, quorum alterum communicandi in Paschate ampliùs non obligat, nec potest observari, solùm manet obligatio alterius præcepti communicandi saltem semel in anno; hoc autem non obligat ad communicandum hoc mense potiùs quàm illo, sed ad communicandum semel hoc anno; non ergo manet obligatio communicandi statim post Pascha, sed solùm communicandi ante finem anni, qui annus, juxta veriorem sententiam, computatur à principio januarii usque ad finem decembris, qui est annus ecclesiasticus et profanus; sicut hebdomada computatur à die Dominicâ usque ad sabbatum; quare sicut qui habet obligationem communicandi singulis hebdomadis, sufficit si intra illos septem dies communicet, quocumque die id faciat; sic qui debet intra annum semel communicare, sufficit quocumque mense id faciat, quantum est ex vi illius præcepti. Unde P. Vasquez, qui illo tomo 4, loco citato, dub. 1, n. 15, dixerat, annum in illo cap. *Omnis utriusque sexûs*, debere computari ab initio januarii usque ad finem decembris, non video quomodò postea, dub. 2, num. 6 et 7, dixerit statim elapso Paschate continuari obligationem in dies communicandi, ne differatur ampliùs communio; nam, ut dixi, terminus hujus secundæ obligationis non est Pascha, sed annus, intra quem sufficit impleri præceptum communionis, sicut confessionis, postquàm violatum est præceptum communicandi in Paschate.

70. Nec obstat quòd iis qui non communicant intra hebdomadam Paschæ, assignari soleat alia hebdomada; in quâ si non communicant, denuntiantur ut excommunicati. — Respondetur enim excommunicationem illam infligi propter transgressionem præteritam præcepti ecclesiastici, quod obligabat sub excommunicatione ex ipso concilio Lateranensi, infligendâ tamen postea à prælatis, quam prælatus non vult exequi in eos qui hebdomadâ sequenti communicaverint.

71. Contra hoc tamen urget P. Vasquez, illo dub. 2, n. 6, quia illi qui non communicârunt in Paschate, excommunicantur, et non possunt absolvi à parochis vel aliis confessariis, nisi communicent postea; ergo ideò, quia differendo ulteriùs communionem actu peccant; quo argumento, num. 3, probaverat, manere obligationem confitendi quamprimùm ei qui assignato ab Ecclesiâ tempore non communicavit. Si enim non duraret obligatio confitendi, sed excommunicatio esset solùm propter peccatum præteritum, non apparet cur non posset absolvi à parochis extra confessionem ab illâ excommunicatione à quâ, cùm non sit reservata, possent de jure communi absolvi à suo confessario. Similiter ergo postea de obligatione communionis probat perseverare; quia alioquin ille etiam qui postea non communicaret, posset absolvi ab excommunicatione contractâ propter peccatum præteritum.

72. In hoc argumento et hâc doctrinâ non video quàm consequenter loquatur P. Vasquez, quia ipsemet, ut dixi, docuerat, dub. præcedenti, n. 15, annum in præcepto confessionis debere computari à

principio januarii usque ad finem decembris; quomodò ergo in ejus sententiâ potest excommunicari aliquis, eò quòd non confiteatur mense aprili, vel maio, cùm anno præcedenti fuerit confessus, et possit adhuc observare præceptum confessionis hoc anno mense novembri vel decembri? et tamen in ejusmodi excommunicatione nunquàm attenditur an confessus fuerit anno præcedenti; ergo fatendum est excommunicari propter omissam communionem debito tempore Paschatis. Rursùs de ipso præcepto communionis idem Vasquez, infra, n. 13 et 14, dicit, tunc solùm esse obligationem anticipandi communionem ante Pascha, quando aliquis existimaret se non habiturum copiam Eucharistiæ *toto anno;* si autem timeret se non habiturum copiam tempore paschali, benè tamen postea, *tunc*, inquit, *non teneretur anticipare; quia, cùm ab eo tempore paschali excusaretur*, propter impotentiam, *postea frequentiæ Sacramenti*, scilicet communioni annuæ, *satisfacere poterit.* Quomodò ergo excommunicatur propter peccatum, quod continuat non communicando post Pascha, et ideò non potest absolvi, quia non desistit à violatione præcepti?

73. Ad argumentum ergo illud P. Vasquez respondere ipse debet, et respondemus facilè, excommunicationem, ut dixi, imponi propter peccatum præteritum. Episcopi enim exequuntur pœnam et censuram concilii Lateranensis; nolunt tamen illam exequi, nisi post aliquot dies; sicut autem differunt executionem, ita volunt, ne solvi postea possit, nisi homo communicare velit; imò nec tunc solvatur, nisi ad reincidentiam, hoc est, quòd reincidat homo in censuram, si post absolutionem obtentam non communicaverit; quod quidem ipse P. Vasquez fateri debet; nam absolutio ab excommunicatione semper datur ante communionem; et tamen nemo dicet quòd si homo postea, mutato consilio, nolit communicare, maneat liber ab excommunicatione; ergo reincidit, quia prælati ita utuntur jure suo excommunicandi propter Ecclesiæ præceptum violatum, ut exigant talem satisfactionem à peccatore; quam dùm non offert, non absolvatur, et quam, si postea reipsà non ponat, reincidit in eamdem censuram.

74. Ex his ergo oritur tertia quæstio an qui prævidet sibi futurum impedimentum in Paschate, debeat ex obligatione prævenire et communicare ante tempus ab Ecclesiâ assignatum. — Negat Suarez, in præsenti, sect. 2, § *Tertium dubium;* quod etiam tenent Azor, tomo 1, lib. 17, c. 41, q. 13; Pitigianus, in 4 Sent. tomo 1, dist. 9, q. 3, artic. 9, et alii. Probat Suarez quia nemo obligatur ad anticipandum actum præceptum, nisi per talem actum possit satisfacere obligationi præcepti; sed per communionem illam anticipatam non satisfacit homo obligationi præcepti; nam si postea tempore Paschatis cessâsset impedimentum quod timebatur, adhuc homo deberet servare legem communicandi in Paschate, cùm posset, et lex absolutè præcipiat id fieri; ergo non obligatur ex vi illius legis ad præveniendam et anticipandam communionem; sicut nec tenetur ad recitandum hodiè officium crastinum, eò quòd cras habiturus sit impedimentum.

75. Contrariam sententiam docet Vasquez, dicto tomo 4, dubio illo 2, n. 13, quòd scilicet sit obligatio præveniendi, non tamen respondit ad fundamentum P. Suarez, nec illud proposuit. Eamdem sententiam docent Sylvius, hâc q. 80, art. 11, quæst. 3; Nugnus, ibid., difficult. 2; Fagundez, lib. 3, de Præcepto Eccles., c. 6, n. 3, et alii; quæ sententia mihi etiam ex parte placet, et probatur facilè ex dictis: diximus enim in hoc præcepto contineri virtualiter duo præcepta: alterum communicandi semel saltem in anno; alterum communicandi in Paschate; et quidem ut huic secundo satisfiat, non est obligatio anticipandi; sicut qui cras non potest recitare officium vel audire missam, non tenetur anticipare hodiè; imò nec illa anticipatio deserviret ad satisfaciendum præcepto, sed adhuc cras obligaretur, si cessaret impedimentum; sic etiam anticipatio communionis non deserviret ad satisfaciendum præcepto communionis Paschalis. Cæterùm alterum præceptum communionis annuæ obligat ad præveniendum, sicut qui habet præceptum sub mortali recitandi officium intra hanc diem, et præceptum sub veniali recitandi tali horâ, prævidens impedimentum futurum tali horâ, et toto tempore sequenti, obligatur ad præveniendum ex vi obligationis recitandi illâ die. Sic ergo præceptum communicandi intra hunc annum obligat ad præveniendum, quando non potest impleri præceptum eo tempore quo deberet ex vi alterius præcepti de communione Paschali.

76. Dixi tamen ex parte placere mihi illam sententiam, quia non sufficit futurum esse impedimentum in Paschate ad hoc ut sit obligatio anticipandi communionem; cùm enim hæc obligatio oriatur solùm ex præcepto communicandi intra annum, et huic obligationi possit fieri satis communicando duobus vel tribus mensibus post Pascha, dùm sit ante finem illius anni, non potest esse obligatio anticipandi, nisi fortè prævideatur impedimentum duraturum per totum annum; tunc enim deberet in principio anni observari; sicut qui prævidet se non auditurum missam horis sequentibus, debet eam audire primâ horâ, ad observandum præceptum.

77. Hinc jam ad fundamentum P. Suarez possumus respondere. Et quidem aliqui dicunt eum qui propter futurum impedimentum in Paschate anticipavit bonâ fide communionem, non obligari postea ad communicandum in Paschate, etiamsi cessaverit impedimentum. Quam sententiam P. Diana, dictâ resolut. 42, dicit esse veram, et eam docuisse Suarez in præsenti, sect. 2, circa finem. Sed reverà Suarez eam non tenet, sed contrariam, cùm expressè dicat, *se non audere excusare ab obligatione communicandi in Paschate eum qui sic anticipâsset communionem, si postea nihilominùs communicare potest tempore præcepti.* Affert tamen idem Diana pro illâ sententiâ quemdam Fernandez de Heredia, quem videre non potui, in disp. de Sacram., tract. de Euchar., part. 8, dub. 1, n. 10.

78. Cæterùm cujuscumque sit, ego veriùs existimo cum Suarez obligari hominem tunc ad communicandum in Paschate, quia illa communio non fuit facta ad satisfaciendum præcepto communionis Paschalis, ut dixi, sed ad satisfaciendum præcepto communionis annuæ, cui quidem jam est satisfactum; sed illud alterum præceptum adhuc manet cum suâ vi ad obligandum. Sic etiam qui de facto communicavit hoc anno ante quadragesimam de manu sui parochi, satisfecit quidem præcepto annuæ communionis, licèt non habuerit talem intentionem, et tamen obligatur ad communicandum in Paschate, quia illi præcepto nondùm satisfecit. Unde ad argumentum P. Suarez in formâ concedo majorem et distinguo minorem : per illam communionem non satisfacit homo obligationi annuæ communionis, nego; obligationi communionis Paschalis, concedo; atque ideò non obligatur ad anticipandum propter hoc secundum præceptum, sed propter illud primum, cui quidem jam satisfactum est; hæc autem debet intelligi, ut diximus, si impedimentum timeatur duraturum per totum annum; alioquin non obligaretur ad communicandum ante Pascha; si tamen communicâsset, non obligaretur ampliùs ex præcepto communionis annuæ, sed solùm ex præcepto communionis paschalis, si in Paschate posset communicare.

79. Objiciet aliquis exemplum supra adductum de præcepto gravi recitandi intra hanc diem, et præcepto levi recitandi tali horâ; quod exemplum videtur posse contra nos retorqueri. Nam si aliquis, bonâ fide putans se habiturum impedimentum tali horâ, anticipet recitationem officii, postea, licèt impedimentum non sit illâ horâ, non obligabitur etiam sub veniali ad recitandum iterùm illâ horâ; ergo per recitationem anticipatam satisfecit utrique præcepto; alioquin si secundo nondùm est satisfactum, manebit obligatio sub veniali recitandi illâ horâ; ergo similiter per communionem anticipatam bonâ fide factam satisfactum fuit utrique præcepto; eadem enim videtur esse ratio in utroque casu.

80. Respondetur exemplum illud non esse simile in omnibus; differt enim materialiter in aliquo à nostro casu, quatenùs præceptum recitandi tali horâ non est omninò absolutum, sed conditionatum, scilicet, nisi rationabilis causa sit anteponendi, vel postponendi, vel non recitandi illâ horâ. Unde qui ex rationabili causâ propter impedimentum quod futurum timebat anticipavit, non obligatur ampliùs illo præcepto levi recitandi tali horâ, etiamsi postea cesset impedimentum; imò, licèt absque rationabili causâ anticipaverit aliquis recitationem, et in hoc ipso peccaverit venialiter, postea tamen non obligatur sub veniali ad recitandum iterùm horâ debitâ, quia jam tunc habet rationabilem causam non recitandi illâ horâ, scilicet ne cogatur bis recitare, cùm jam recitaverit intra eamdem diem; hunc autem esse sensum et modum obligationis illius præcepti quoad talem horam, constat ex omnium usu. Atverò præceptum communicandi in Paschate non habet ejusmodi conditiones, sed est sicut præceptum audiendi missam, vel jejunandi tali die, quæ alligantur tali diei, et ideò nec possunt anticipari nec postponi.

81. Dices : Imò habet explicatam conditionem, ut ex rationabili causâ impleatur alio tempore, cùm lex ipsa præbeat facultatem differendi communionem ex consilio confessarii; unde poterit ex eodem consilio cum rationabili causâ anteponi. — Respondetur, imò quia lex solùm dat facultatem differendi ex consilio confessarii, arguitur non posse anticipari : neque enim ex unâ facultate sequitur altera; quia, ut notavit benè Suarez illâ sect. 2, in fine, confessarius non potest dispensare aut consulere, ut, qui in Paschate non habet impedimentum aliquod, abstineat tunc à communione; ergo nec poterit dispensare, ut qui antea communicavit, non communicet in Paschate, si tunc nullum habeat impedimentum : nunquàm ergo lex illa dat facultatem abstinendi à communione, quando non adest impedimentum in ipso tempore, quod à lege præscribitur.

82. Quartò quæri solet an qui scienter vel ignoranter communicavit in Paschate in statu peccati, satisfecerit Ecclesiæ præcepto, ita ut postea non obligetur ad communicandum iterùm eodem anno. Negant plures, Durandus, Capreolus, Adrianus, apud Suarez, loco citato, sect. 3. Afferri etiam potest Dionys. Cisterciensis, in 2, dist. 17, quatenùs dicit modum charitatis cadere sub præceptis Decalogi. Sed magis expressè hoc docent in nostro casu Nugnus, in præsenti, q. 80, art. 1, difficult. 2, dub. ult., Sylvius, in præsenti, art. 11, quæsito 2, et alii recentiores.

83. Contraria sententia communis est, quam tenent Corduba, Soto, Covarruv., quos refert et sequitur Suarez, sect. 3; Azor, tom. 1, lib. 7, c. 41, q. 12; Lud. Lopez, p. 1, Instruct., c. 11; Fagundez, lib. 1 de 3 præcept. Eccles., c. 6, n. 4; Pitigianus, in 4, dist. 9, q. 3, art. 10; Villalobos, in Summâ, tom. 1, tract. 7, difficult. 42, n. 6; Diana, tom. 2, tract. 4 de Sacram., resolut. 43, et alii omnes ferè communiter.

Ratio præcipua est quia præcepta non obligant ad finem, sed ad substantiam præcepti; quare, licèt Ecclesia in hoc præcepto intendat quòd fideles hujus Sacramenti fructus et effectus percipiant, id tamen quod præcipit solùm est quòd suscipiant Sacramentum; ergo ille qui reverà suscipit hoc Sacramentum, verè satisfacit præcepto, licèt inutiliter, imò sacrilegè, et cum novo peccato; sicut præceptum suscipiendi Ordinem aut Confirmationem, vel contrahendi matrimonium observaretur ab eo qui indignè ea Sacramenta susciperet; et sicut satisfacit præcepto audiendi missam qui eam ex malo fine et peccaminosè audit. Vide quæ diximus sect. 2, n. 21, circa præceptum divinum, et postea, n. 45, circa præceptum sumendi viaticum; ea enim à fortiori probant de hoc præcepto ecclesiastico; ubi etiam assignavimus differentiam inter communionem factam in peccato, et illam quæ fieret casu et absque intentione; per hanc enim non impleretur præceptum, quia non esset sacramentalis, sicut illa alia; præceptum autem est de com-

munione sacramentali et validâ, non de fructuosâ.

84. Objicitur primò, quia Ecclesia præcipit semel in anno Eucharistiam *reverenter* suscipere, ut constat ex verbis legis supra relatis; qui autem indignè suscipit, non accedit reverenter, sed irreverenter; ergo non satisfacit præcepto. — Respondetur Ecclesiam illo verbo, *reverenter*, vel voluisse solùm reducere in memoriam unicuique debitum reverentiæ quod aliunde obligat, vel præcipere reverentiam externam. Alioquin non congrueret pœna arcendi ab Ecclesiâ transgressores, quam imponit; quomodò enim possent prælati eam exequi contra indignè communicantes?

85. Objiciunt secundò, quia hoc præceptum est determinativum præcepti divini; sed divinum præceptum non solùm obligat ad communionem, sed etiam ad communicandum dignè et in statu gratiæ; ergo Ecclesiæ præceptum debet habere idem objectum; necesse enim est ut id quod determinat aliud, participet eadem prædicata, et sit sub eodem genere cum eo quod determinatur. — Respondetur, concessâ majore, distinguendo minorem: Præceptum divinum positivum, quod obligat ad communionem, præcipit quòd sumatur in gratiâ, nego; huic enim præcepto satisfit etiam per communionem indignam, ut vidimus sectione secundâ, locis supra citatis; præceptum divinum aliud naturale, quo prohibetur accedere indignè, concedo: præceptum autem Ecclesiæ determinat solùm illud prius præceptum divinum positivum, non hoc posterius naturale et negativum: hoc enim non indiget determinatione, cùm sit universale, et obliget pro semper.

86. Tertiò objiciunt, quia Ecclesia præcipiens recitare officium, vel audire sacrum, præcipit etiam reverentiam et attentionem debitam, quia hæc sunt de substantiâ illarum actionum quas præcipit; ergo præcipit etiam dignam sumptionem Eucharistiæ, quæ dignitas est magis de substantiâ rei præceptæ. — Respondetur retorquendo antecedens: nam Ecclesiæ præcepto fit satis per recitationem vel auditionem missæ sacrilegam, et factam ex fine peccaminoso, quia adhuc illæ manent substantialiter recitatio vèl auditio missæ; ergo per communionem indignam satisfiet, quia hæc est substantialiter communio sacramentalis quam Ecclesia præcipit. Itaque recitatio etiam officii absque attentione internâ, dummodò adsit intentio et alia requisita, est recitatio substantialis. An verò de facto Ecclesia etiam præcipiat attentionem et qualem, dicemus aliquid infra disputatione ultimâ, de auditione missæ.

87. Quartò objicit Sylvius quia Sacramentum hoc est cibus animæ; non satisfaceret autem præcepto de sustentandâ vitâ corporali qui cibum corporis sumeret eo modo quo non potest prodesse, sed solùm obesse; ergo neque is qui accipit Eucharistiam indignè satisfacit præcepto. — Respondeo illud præceptum naturale non esse formaliter sumendi cibum, sed sustentandi vitam; quare, si quis absque cibo sustentaret vitam, quomodocumque id fieret, non teneretur ad capiendum cibum. In nostro autem casu præceptum non est de fine, quod à posteriori constat, quia, licèt aliquis ex revelatione sciret se absque Eucharistiâ conservaturum et cum augmento gratiam, adhuc obligaretur præcepto sumendi Eucharistiam; non ergo præcipitur finis, sed sumptio hujus cibi, sive prosit, sive non prosit conservationi gratiæ. Secluso enim præcepto positivo divino et humano, non est obligatio gravis procurandi conservationem vitæ spiritualis per hoc medium, cùm sint alia media ad illum finem obtinendum.

Quintò quæri solet quâ ætate obligentur pueri hoc præcepto ecclesiastico? De hoc tamen diximus satis, supra, disp. 13. Quæri denique solet an huic præcepto debeat satisfieri in Ecclesiis regularium? De hoc verò dicemus infra, disp. 18, de ministro Eucharistiæ, sect. 2.

DISPUTATIO XVII.

UTRUM CONSULENDUS SIT OMNIBUS FIDELIBUS INDIFFERENTER USUS QUOTIDIANUS EUCHARISTIÆ.

Dubium hoc tetigit sanctus doctor in præsenti art. 10, cujus sententiam reliqui scholastici amplexi breviter supponunt, et jam res videbatur extra controversiam esse, donec pietas aliquorum adeò acriter quotidianæ communionis partes suscepit, ut hæc brevis quæstiuncula ad librum usque excreverit, et vulgi mentes in varias, ut fieri solet, factiones diviserit. Oportet ergo rem hanc ad trutinam disputationis scholasticæ revocare; brevissimè tamen, et sanè sufficit si veritatem sincerè quærimus; si contentionem, nec liber integer.

SECTIO PRIMA.

Sententia affirmans omnibus expedire communionem quotidianam.

1. Supponendum primò auctores utriusque partis convenire in eo quòd homini existenti in gratiâ licet simpliciter quotidianus usus Eucharistiæ, nec in hujusmodi frequentiâ includi labem peccati lethalis; nam, sicut præceptum grave solùm cogit ad communionem annuam, sic etiam solùm prohibet duplicem communionem unius diei, sive hæc prohibitio solâ consuetudine, sive positivo præcepto inducta fuerit; quare, licèt aliquando nimia frequentia possit esse culpa venialis, sicut etiam nimia abstinentia intra annum ob aliquam circumstantiam; cæterùm neutrum extremum continet materiam culpæ gravis; sed tota controversia est, utrùm intra terminos consilii, et perfectionis oporteat quotidianam communionem omnibus indifferenter consulere, utpote rem utiliorem et medium aptius christianæ et evangelicæ perfectioni.

2, 3. Supponendum secundò non dubitari an usus quotidianus Eucharistiæ de se laudabilis sit et perfectior, quàm usus rarior, atque ideò curandum omnibus esse ad illum pervenire, si possint. Hoc enim sub his terminis adeò certum est ut nemo catholicus

potuerit de hoc dubitare. Habetur enim ferè expressum in Trid., sess. 22, c. 6, ubi Ecclesia hanc frequentiam maximoperè desiderat. *Optaret*, inquit, *sacrosancta synodus ut in singulis missis fideles astantes, non solùm spirituali affectu, sed sacramentali etiam Eucharistiæ perceptione communicarent, quò ad eos sanctissimi hujus sacrificii fructus uberior proveniret.* Quòd si perfectius esset abstinere quàm communicare, procul dubio non optaret frequentiam Ecclesia. Ex quo etiam fit in genere loquendo non expedire prohibere omnes fideles absolutè à communione quotidianâ; hoc enim esset prohibere illos ab eo quod de se est perfectius et utilius; sicut si prohiberentur à voto castitatis vel statu religionis. Quare meritò congregatio cardinalium, 4 volumine Decisionum Rotæ in declaratione præfati loci Tridentini, decrevit hujusmodi prohibitiones esse perniciosas. *Obstat*, inquiunt, *conc. Trident. episcopo volenti præscribere certa tempora, ut dies Dominicos, quartam et sextam feriam, quibus tantùm liceat viris laicis conjugatis, negotiatoribus et mulieribus etiam non conjugatis sanctissimam Eucharistiam sumere, etiam ob irreverentiam quam potest quotidiana hujus Sacramenti sumptio in suâ diœcesi parere. Hoc fuit decisum in mense januarii* 1587 *obstare, quia antiquo tempore, peractâ consecratione, omnes astantes sumebant Eucharistiam; et ideò licitum est quotidiè Eucharistiam sumere.* Hæc sunt verba cardinalium, ex quibus constat usum quotidianum Eucharistiæ laudabilem esse et desiderandum ob innumeros fructus quos parere potest in Ecclesiâ. Quæstio ergo non procedit de perfectione hujus frequentiæ secundùm se, sed prout in hoc individuo (ut ita loquar); potest enim contingere aliquem actum secundùm se esse perfectiorem et tamen huic individuo non esse utiliorem, licèt alioquin non sit illicitus. Sanè dubitari non potest perfectiorem esse cæteris paribus virginitatem et cælibatum quàm nuptias, ut constat ex Tridentino, sess. 24, can. 10, et tamen possunt dari casus quibus magis expediant huic feminæ nuptiæ quàm virginitas. Dubium ergo est an hæc major utilitas et perfectio communionis quotidianæ universaliter sit accipienda respectu omnium fidelium existentium in statu gratiæ; an verò sint aliqui etiam justi quibus ob magnam tepiditatem, ob relaxationem voluntariam, ob distractiones et curas seculi, consultius sit rariùs quàm singulis diebus ad Eucharistiam accedere.

4, 5. Partem affirmantem sub his terminis explicatam, et quòd omnibus justis universaliter sit utilior quotidiana communio, nescio aliquem ex antiquis qui eam docuerit. Nam, licèt omnes tam Patres quàm scholastici universaliter frequentiam suadeant (ut postea videbimus) sicut etiam suadent virginitatem et religionem, accipiendi tamen sunt, suppositis terminis habilibus. Cæterùm hanc doctrinam universaliter docuit hâc tempestate theologus quidam Benedictinus, Petrus Vincentius de Marzillâ, apud Compostellanos primarius theol. professor, qui pro suâ opinione Memoriale quoddam edidit ad archiepiscopum Compostellanum, et postea libellum integrum, quem vocavit *Additiones ad Memoriale*, utrumque Hispano idiomate, ut faciliùs apud plebem spargeretur; quæ, ut fieri solet, in partes divisa cœpit partim prædicto magistro adhærere, partim illum reprehendere, et novitatis perniciosæ insimulare, præsertim quòd non solùm homines ac mulieres cujusque statûs et conditionis ad communicandum quotidiè induceret, sed eò potissimùm quòd eos hâc in parte confessarii judicium expectare nollet, nedùm ejus monitis aut consilio obtemperare, sed eo ipso quòd absolutionem sacramentalem à lethalibus obtinerent, uterentur jure suo, et invito etiam ac dissuadente confessario ad communionem accederent.

6. Mortuo præfato magistro successit alius ejusdem ordinis et opinionis assertor, Fr. Maurus de Valderas, qui, edito theologico Certamine, eamdem doctrinam renovavit; addidit tamen rusticis et ignaris non esse consulendum accedere sine licentiâ confessarii, eò quòd facilè possit contingere incidisse in aliquod lethale, cujus speciem aut gravitatem ignorent, et accedant sine gratiâ ad hoc Sacramentum; cæterùm, absolutione obtentâ, non credo requiri etiam ab hoc theologo ulterius confessarii placitum.

7. Potissima fundamenta horum auctorum sumuntur ex Patrum verbis ubique quotidianam communionem suadentium; ex usu primitivæ Ecclesiæ; ex desiderio Tridentini supra posito; ex fructu Sacramenti, qui datur ex opere operato omnibus justis, quem procurare melius est quàm illo carere, cùm sit augmentum gratiæ et virtutum; et denique ex eo quòd Paulus solùm exigit hanc conscientiæ puritatem à lethali, ut quis dignè accedat; quare qui eam habet non est cur ampliùs abstineat. Hæc sunt potissima capita argumentorum, quæ tamen postea singillatim recensebimus, ut simul dissolvantur, postquàm verò et communis sententia in sequentibus sectionibus explicata fuerit et comprobata.

SECTIO II.

Prior pars veræ et communis sententiæ explicatur et probatur.

8. Vera et antiqua sententia quam fideles omnes ipso cum lacte acceperunt, et quasi ex terminis notam scholastici doctores non tam probare curârunt quàm supponere, duas habet partes: prima est non expedire omnibus justis indifferenter, cujusque statûs et vitæ sint, quotidianam communionem, neque eis esse utiliorem, licèt alioquin non sit illicita. Secunda est eum qui in re tanti ponderis errare noluerit non se suo arbitrio debere ducere, sed standum sibi judicio prudentis confessarii vel patris spiritualis, cujus erit hanc frequentiam plùs minùsve extendere, pro majori vel minori ipsius aptitudine. Primam partem in hâc sectione, posteriorem in sectione sequenti comprobabimus.

9. Et quod attinet ad primam partem, in eâ conveniunt omnes scholastici, nullo prorsùs excepto. S. Thomas, in præsenti, art. 10, in corpore, sic ait: *Circa usum hujus Sacramenti duo possunt considerari: unum ex parte ipsius Sacramenti, cujus virtus est ho-*

minibus salutaris, et ideò utile est quotidiè ipsum sumere, ut homo quotidiè ejus fructum percipiat, etc. *Alio modo potest considerari ex parte sumentis, in quo requiritur ut cum magnâ devotione et reverentiâ ad hoc Sacramentum accedat; et ideò, si aliquis se quotidiè ad hoc paratum inveniat, laudabile est quòd quotidiè sumat. Unde Augustinus cùm diceret: Accipe quotidiè, ut quotidiè tibi prosit; subjungit: Sic vive ut quotidiè merearis accipere. Sed quia multoties in pluribus hominum multa impedimenta hujus devotionis occurrunt, propter corporis indispositionem vel animæ, non est utile omnibus hominibus quotidiè ad hoc Sacramentum accedere.* Hæc S. Thomas, apud quem vides expressè communionem quotidianam non esse utiliorem ob defectum magnæ devotionis et reverentiæ, quam dicit desiderari ex parte hominis ad hoc Sacramentum. Quis autem dicat nomine *magnæ devotionis et reverentiæ* intelligi carentiam solam peccati mortalis, admixtam etiam cum distractione et tepiditate maximâ, et cum proposito actuali committendi innumera venialia ex advertentiâ? Sanè ego istam magis dicerem indevotionem et irreverentiam quàm magnam devotionem et reverentiam.

10. Sed age, explicet se sanctus Doctor de quâ reverentiâ loquatur: ipse ergo, in 4, dist. 12, q. 3, art. 1, quæstiunculâ 2, sic ait: *In hoc Sacramento duo requiruntur, scilicet desiderium conjunctionis ad Christum, quod facit amor et reverentia Sacramenti, quæ ad donum timoris pertinet: primum incitat ad frequentationem hujus Sacramenti quotidianam, sed secundum retrahit. Unde si aliquis experimentaliter cognosceret ex quotidianâ sumptione fervorem amoris augeri, et reverentiam non minui, talis deberet quotidiè communicare; si autem sentiret per quotidianam frequentationem reverentiam minui et fervorem non multùm augeri, talis deberet interdùm abstinere, ut cum majori reverentiâ et devotione postmodùm accederet.* Hæc S. Thomas, apud quem cæcus videat nomine *reverentiæ* non intelligi carentiam peccati mortalis; hæc enim non minuitur per quotidianam communionem, sed devotionem actualem, et præparationem ac fervorem, qui, ut postea videbimus, poterit aliquando per accidens minui ob nimiam frequentiam. Quare idem sanctus Doctor postea, art. 2, quæstiunc. 3, concludit sumere Eucharistiam esse bonum per se et ex genere; abstinere verò esse bonum per accidens, et addit: *Ideò simpliciter loquendo melius est Eucharistiam sumere quàm ab eâ abstinere; sed in casu aliquo nihil prohibet esse melius abstinere, quando aliquis probabiliter præsumit ex sumptione reverentiam minui.* Hæc S. Thomas, cujus verba si legit auctor contrariæ sententiæ, cur miratur, c. 19, apud discipulos S. Thomæ suam doctrinam offensionem parere et novitatem? Quid enim pareret, quæ ex diametro opponitur menti et verbis Angelici doctoris?

11. Accedat S. Bonaventura, hujus venerabilis Sacramenti devotissimus testis, in 4, d. 12, p. 2, q. 2, propositis pro utràque parte rationibus, sic concludit: *Si ergo quæritur utrum expediat frequentare alicui, dicendum quòd, si videat se esse in statu Ecclesiæ primitivæ, laudandum est quotidiè communicare; si autem in statu Ecclesiæ finalis, utpote frigidum et tardum, laudandum est quòd rarò; si autem medio modo, medio modo se debet habere, et aliquando debet cessare, ut addiscat revereri; aliquando accedere ut inflammetur amore; quia tali hospiti debetur honor, debetur et amor; et tunc secundùm illam partem secundùm quam viderit se meliùs proficere, ad illam magis declinet, quod homo solùm experientiâ discit. Omnes ergo rationes ad primam partem pro frequentiâ intelliguntur, salvâ debitâ præparatione quæ in paucissimis est, ut semper.* Hæc Bonaventura, cum quibus videant adversarii quomodò cohæreant quæ docent, dùm dicunt communionem quotidianam expedire omnibus cujusque statûs et conditionis, dummodò non sint in mortali, et præparationem debitam ad istam frequentiam reperiri in omnibus etiam laicis ritè absolutis à lethalibus.

12. Habemus etiam aliud præclarum testimonium ejusdem Bonaventuræ, lib. 2 de Profectu religionis, c. 77, in hæc verba: *Vix aliquis ita religiosus esse videtur et sanctus (exceptis sacerdotibus) quin semel in septimanâ sufficiat ei ex consuetudine communicare, nisi specialis causa quandoque, vel ratio plus suadeat, infirmitas superveniens, vel singulariter festivitas solemnis*, etc.

13. Hunc modum loquendi observant alii scholastici. Alex. Alensis, 4 p., art. 4, § 1, quæstiunc. 2, cùm proposuisset verba Augustini de ecclesiasticis Dogmatibus: *Quotidiè Eucharistiam sumere, nec laudo, nec vitupero*, quærit utrùm Augustinus loquatur de bonis an de malis; si enim de malis, deberet vituperare; si de bonis, laudare; respondet in hæc verba: *Augustinus loquitur de bonis, et potest esse in bonis quòd quotidiè communicare generet fastidium et minorem reverentiam et devotionem*, etc; *in aliquibus verò ipsa frequentia auget devotionem et reverentiam; et tunc laudabile est quotidiè accipere; et ideò nec laudat, nec vituperat, quia aliquando benè potest fieri à bonis, quandoque benè omitti à bonis.* Quod ipsum repetit infra, quæstiunc. 4, dicens: *Per se loquendo magis expedit alicui dignè accedere quàm expediat eidem cessare; occasionaliter tamen magis expedit cessare ad tempus quàm frequenter accedere, quia aliquando contingit quòd cessatio est causa majoris devotionis et reverentiæ.* Hæc Alexander, cui contradicunt auctores primæ sententiæ dicentes, qui hodiè non communicat, ineptiorem esse ad crastinam communionem, quàm si hodiè communicâsset.

14. Idem habet Richardus, in 4, d. 12, art. 6, q. 1, ubi sic ait: *Si autem sentiret homo per multam frequentationem minui reverentiam ad hoc Sacramentum, et fervorem non multùm augeri, interdùm deberet abstinere, ut cum majori reverentiâ et devotione postmodùm accederet.* Eadem verba habet Palud., ibi, q. 1; Dionys. Carthus., q. 5; Alber., d. 13, art. 27 et 28, qui addit quòd *inter fervorem charitatis trahentem ad communicandum, et inter timorem reverentiæ retrahentem, medium debet servare temperatrix discretio.* Et in lib. de Missâ in fine: *De his qui mulieres omni die communi-*

cant, videtur, inquit, *quòd acriter reprehendendi sunt, quia nimio usu vilescere faciunt Sacramentum, et potiùs ex levitate mulierum putatur esse desiderium, quàm ex devotione causatus.* Ac denique de viduis, seu in castitate manentibus, et de iis qui præparant se ad communionem per abstinentiam à coitu, dicit non debere prohiberi de mense in mensem.

15. Similiter loquitur Victoria, de Eucharistiâ, n. 85; Pet. Soto latè, lect. 9 de Euchar.; Durandus, in 4, d. 12, q. 5; Domin. Sotus, ibi, q. 1, art. 10, ubi conjugatis non permittit nisi ad summum semel in hebdomadâ communicare. Ovandus, ibi, d. 12, in fine, addit: *indecens esse uno die post alterum laicos communicare.* Cajetanus ibi duriùs loquitur etiam cum sacerdotibus. S. Antoninus, 3 p. tit. 14, c. 12, § 5, jubet tepidos aliquando abstinere, quia nimia familiaritas parit contemptum. Thomas de Argentina, illâ dist. 12, q. 13, art. 3, discrimen assignat inter perfectos et tepidos; et, adducto exemplo caloris naturalis, *illos*, inquit, *sæpiùs congruit sumere, qui spiritualiter habent fortiorem virtutem digestivam, puta in quibus magis viget ămor et æstuans desiderium ad sumendum.* Didacus de Tapia, in 3 p., q. 8, de Euchar., art. 12, et Nugnus, in præsenti, Pelbartus de Themesnar, 4 p. Rosarii, verbo *Eucharistia*, § 23, circa finem; Sylvester, *Eucharistia*, 3, q. 15; Joan. de Friburgo, in Summâ, lib. 3, tit. 24, q. 119; Tabiena, *Communio*, n. 17; Alphons. Vega, in suâ Summâ, c. 10, de Eucharistiâ, § 18; Pet. de Ledesma, 1 part. Summæ, c. 14; Barthol. de Ledesma, in Summario de Sacramento Eucharist., difficult. 27, col. 412, et acriter contra adversarios Bartholomæus de Medina, in Instruct. confessarii, 3 præcept. Eccles., § 42; Angelus, *Eucharistia*, 3, n. 38; et uno verbo omnes theologi scholastici, morales et mystici, inter quos M. Joan. de Avila adducendus infra, sect. 4. Omitto auctores nostræ societatis, quæ, licèt ab ejus ortu in frequentiam hujus Sacramenti valdè fuerit propensa, semper tamen cautissimè communionem quotidianam dari voluit, et non nisi probatæ vitæ et eximiæ virtutis testimonio præeunte. Videatur Suarez, in præsenti, disp. 69, sect. 4; Henriquez, lib. 8 de Eucharistiâ, c. 53; P. Ægidius, in præsenti; Valentia, disp. 6, q. 8, puncto 4, et alii omnes. Nec mirum eos ita sentire, quos proprii instituti ratio ad hanc doctrinam prævenerat; utpote quæ in reg. 26 sacerdotum præscribit omnibus societatis confessariis, ne sint faciles ad communionem quotidianam pœnitentibus concedendam, sed potiùs conjugatos moneant ne crebriùs quàm octavo quoque die accedant; quam regulam licèt Marzilla oppugnare tentaverit per Epistolam ad præpositum generalem Claudium, quâ enixè postulabat et sperabat ut abrogaretur, frustra tamen talem spem de nostrâ societate concepit, quòd tam facilè dissuaderetur ab eâ opinione, quam à primis parentibus adeò prudenter imbiberat. Quare meritò hanc fiduciam ei abstulit noster Ludovicus de Ponte, Epistolâ quâdam de hâc materiâ, quæ habetur in prædictis Additionibus, ubi breviter et graviter probat quod de hâc frequentiâ doctè satis et piè dixerat 1 tom. Perfectionis christianæ, tract. 4, c. 6, omninò videndus.

16. Vides communem scholasticorum consensum, à quo in re gravi et morali non licet privatâ auctoritate discedere, præsertim cùm credibile non sit scholasticos et doctores gravissimos sine firmissimo fundamento in hanc sententiam conspirâsse. Primum desumitur ex Patribus, qui, licèt frequentiam Eucharistiæ sæpissimè suadeant, nunquàm tamen voluerunt ita intelligi, ut cum solâ gratiâ habituali expediret quotidiè ad Sacramentum accedere, sed ulteriùs maximam quamdam reverentiam, et præparationem exigunt. Chrysostomus, hom. 17 super Epist. ad Hebræos: *Quando dicit: Sancta sanctis, hoc dicit: Si quis non est sanctus, non accedat; non simpliciter dicit, à peccatis mundus, sed sanctus: sanctum enim non mundatio peccati tantùm facit, sed etiam præsentia Spiritûs, et bonorum operum opulentia. Non enim inquit: Volo à cœno vos mundos esse, sed etiam albos esse, et pulchros*, etc. Hæc eadem repetit hom. 61 ad populum Antiochenum. Augustinus item, sive quicumque auctor fuit libri de ecclesiasticis Dogmatibus, c. 53, tom. 3, ubi illa vulgaria verba habentur: *Quotidiè Eucharistiæ communionem percipere, nec laudo, nec reprehendo; omnibus tamen Dominicis diebus communicandum suadeo, et hortor, si tamen mens sine affectu peccandi sit.* Ex quibus verbis ad minus colligitur, apud Augustinum magis apertam esse utilitatem communionis hebdomadariæ quàm quotidianæ; illam enim simpliciter suadet, de istâ dubitat; nec valet dicere Augustinum loqui de eo qui non est in gratiâ; hunc enim nec ad hebdomadariam communionem hortaretur. Loquitur ergo de homine justo, ut explicat Bonavent. in 4, ubi supra; quem tamen, quia rarò invenitur cum puritate requisitâ ad quotidianam frequentiam, ut dixit idem Bonaventura, relinquit Augustinus suæ conscientiæ. Sciebant Patres habendam esse rationem etiam reverentiæ tanto Sacramento debitæ; ideò, licèt ad frequentiam sæpè incitarent, aliquando etiam reverentiæ admonebant. Sic Ambrosius in oratione ante Missam: *Quantâ cordis contritione, et lacrymarum fonte, quantâ reverentiâ et tremore, quantâ corporis castitate et animæ puritate illud divinum mysterium est celebrandum, Domine Deus, ubi caro tua in veritate sumitur!* Quare Catechismus Pii V, cùm antiquæ frequentiæ meminisset, rationem addidit, fervorem scilicet eximium illius seculi, parte 2, c. 4, sect. 61. *Omnes enim*, inquit, *qui tunc fidem christianam profitebantur, verâ et sincerâ charitate ita ardebant, ut cùm sine intermissione orationibus et aliis pietatis officiis vacarent, quotidiè ad sacra Dominici corporis mysteria sumenda parati inveniretur.* Attende, obsecro, an hæc præparatio in solâ carentiâ lethalis consisteret; et an hodiè in omnibus secularibus passim inveniatur. Nostro autem seculo quid faciendum explicat idem Catechismus paulò ante, his verbis: *Utrùm autem singulis mensibus vel hebdomadis vel diebus id magis expediat, certa omnibus regula præscribi non potest.* At hi auctores unam omnibus regulam communem assi-

gnant, ut qui sine lethali est accedat; qui non est, non accedat.

17. Secundò, fundatur hæc communis scholasticorum sententia firmissimâ ratione, cujus vis ad duo potissimùm capita spectat: primò, ad sumentis utilitatem; secundò, ad Sacramenti reverentiam. Nam inprimis, cùm certum sit effectum Eucharistiæ crescere pro majori et meliori præparatione sumentis, procuranda summoperè est hæc præparatio; est autem optima præparatio ad hunc cibum, sicut ad alios, fames quædam et spiritualis esuries: nam, ut dixit Augustinus, *panis hic interioris hominis esuriem desiderat*, et licèt de eo pane dictum sit quòd *qui edunt illum, adhuc esurient*, cæterùm apud imperfectos non rarò solet contingere nimiam frequentiam parere contemptum quemdam et fastidium, abireque communionem ipsam in consuetudinem torpori admixtam, ortam magis ex usu quàm ex fervore spirituali: nam ipso usu vilescunt pretiosa, et minùs immutant. Ideò meritò dixit Bonaventura in 4, d. 12, ubi supra, quòd *majorem efficaciam recipit homo in unâ missâ, vel manducatione cum bonâ præparatione, quàm in multis, si non se præparet diligenter*, quia nimirùm nimia frequentia adimit paulatim diligentiam præparationis, et per consequens fructuum ubertatem, quæ datur pro mensurâ dispositionis; quare ad istam famem conservandam et excitandam, fugiendumque periculum insensibilitatis et contemptûs, expedit aliquando homini etiam existentia in gratiâ abstinere. Ideò forsitan Levitic. 24, jubetur panes propositionis per singula sabbata mutari, et alios recentes substitui, ut moneamur panem hunc, non nisi novo cum calore et fervore spirituali offerre, ad quem concipiendum regulariter conducit hebdomadæ mensura.

18. Secundò attenditur, ut dixi, ad ipsius Sacramenti reverentiam, in quo, licèt Christus se totum ad nostram effuderit utilitatem, expedit tamen tanti Domini rationem habere, et eum, ut par est, tractare reverenter; sicut Isaiæ 6 legimus seraphim non manu, sed forcipe tulisse prunam, seu calculum de altari; non quidem quia, si manu tangeret, cremaretur manus angelica; sed in signum reverentiæ quâ cœlestis pruna in altari posita tractanda est. Hujus ergo reverentiæ et decoris causâ multa fiunt circa hoc Sacramentum, quæ primâ facie videntur dispendium afferre nostræ utilitatis, licèt reverà non afferant, ut videbimus. Nam inprimis ideò non licet duplex communio in uno die, quia, licèt singulæ novum fructum afferrent, esset tamen quædam species minoris reverentiæ passim accedere ad tam venerabile Sacramentum; nec ideò solùm prohibetur multiplex communio in die, quia per unam communionem meliùs repræsentatur unitas mortis et passionis Christi, ut vult Marzilla, quia, licèt hæc sit ratio alicujus congruentiæ, non tamen convincens: posset enim pariter ob eumdem respectum prohiberi duplex communio in hebdomadâ. Ratio ergo fuit, quam tradit Gabriel, sect. 87 in Canonem, his verbis: *Defectus debitæ reverentiæ, præsumptio dignitatis propriæ, et insufficientia gratitudinis reddendæ. Ad dignam sumptionem hujus Sacramenti requiritur meditatio excellentiæ tanti Sacramenti, ut mens excitetur ad sumendum cum reverentiâ et devotione. Requiritur etiam meditatio propriæ indignitatis, ut excitetur animus ad sumendum cum timore*, etc. *Hæc autem difficulter dignè exhibentur pluries unâ die, unde tandem in consuetudinem veniret sine hâc præparatione sumere, et per hoc minùs reverenter.* Hæc Gabriel; ex quibus colligitur clarè hominem cui quotidiana communio causa esset accedendi sine meditatione et consideratione, sive quia frequentes occupationes impediunt, sive quia exigua devotio non sufficeret ad quotidianam præparationem, hunc, inquam, meliùs facere accedendo semel in hebdomadâ quàm singulis diebus, cùm respectu hujus militet eadem ratio.

19. Confirmatur primò, quia ob eamdem Sacramenti reverentiam prohibuit Ecclesia Eucharistiæ sumptionem infantibus baptizatis, licèt hoc non fiat sine aliquo ipsorum dispendio, quibus Eucharistia augeret gratiam ex opere operato; et usus etiam obtinuit, pueris etiam doli capacibus non dari Eucharistiam ante perfectum usum rationis. Quem morem licèt videatur Marzilla reprehendere in Memoriali, ante primam objectionem, probant tamen illum theologi omnes, quos refert Suarez in præsenti, disp. 70, sect. 1, et Catechismus Pii V, et consuetudo omnium sacerdotum non admittentium statim pueros ad communionem, licèt eis absolutionem impendant. Quâ etiam ratione apud Indos non admittuntur omnes sine delectu ad Eucharistiam, licèt omnes absolvantur, sed illi solùm qui provectiores sunt, et meliùs discernunt cibum istum. Vides quàm infirma sit hæc consequentia: Aliquis est jam per absolutionem capax fructûs Eucharistiæ; ergo non est cur illi negetur. Debet enim ulteriùs haberi ratio reverentiæ ipsius Sacramenti, ut docuit Tridentin. sess. 21, c. 2, dùm ait in Sacramentorum dispensatione attendendum esse ad utilitatem suscipientium, et ad Sacramenti venerationem pro temporum varietate, etc.

20. Confirmatur secundò, quia ob eamdem reverentiam non datur Eucharistia amentibus etiam non perpetuis, et baptizatis et capacibus effectûs Eucharistiæ; quibus, licèt in fine vitæ detur pro viatico, non tamen ante mortem; ut cum Catechismo Pii V docent communiter theologi; quos sequitur noster Suarez, disp. 69, sect. 2, ubi benè advertit, rationem discriminis inter mortis articulum et aliud tempus procedere ex veneratione debitâ huic Sacramento; quod postulat, non nisi ex gravi causâ dari ei qui per propriam devotionem non potest se ad illud præparare; quæ sanè ratio cum proportione probat aliis omnibus cò rariùs et cum graviori causâ dandum, quò minùs habent devotionis et præparationis; ut etiam in hoc sensu habeat locum illud Cant. 5: *Comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi*; ubi vides ad majorem satietatem invitari charissimos quàm amicos; habet enim suam latitudinem invitatio, sicut et ipsa amicitia et familiaritas convivarum.

21. Confirmatur tertiò, quia eâdem de causâ ablatus est usus calicis laicis, ut scilicet servaretur debita reverentia sanguini, licèt alioquin careant laici majori fructu, quem ex utrâque specie haberi diximus, disput. 12, sect. 3. Item eâ de causâ prohibetur communio infirmo habenti periculum vomitûs, quia plus refert cavere vomitum specierum ob irreverentiam, quàm infirmum habere fructum viatici. Quid dico periculum vomitûs? Etiamsi non sit tale periculum, non permittitur ægrotus sumere Eucharistiam de manu laici, casu quo absit sacerdos; existimante Ecclesiâ, minùs inconveniens esse quòd moriatur sine viatico, quàm tangi Eucharistiam manu laicâ, absente sacerdote. Adeò curat reverentiam huic Sacramento in omnibus servari; et mirum erit ob eamdem reverentiam hominem remissum, et venialibus ex advertentiâ plenum, in ipsisque actu complacentem abstinere à quotidianâ communione?

22. Confirmatur quartò, quia ob eamdem reverentiam prohibitum fuit olim accedere ad Eucharistiam post coitum etiam conjugalem et licitum; et licèt illa præcepta cessaverint in ratione præcepti, manent tamen in vi consilii congruentissimi, ut post talem coitum, vel pollutionem etiam involuntariam abstineat homo; ut docent Patres et theologi, quos refert et sequitur noster Sanchez, lib. 9 de Matrim., disp. 13, nisi fortè aliqua rationabilis causa in particulari excuset ab irreverentiâ: de quo diximus, disp. 15, sect. 1.

23. Sensit difficultatem Marzilla in Additionibus, c. 7, et respondet inprimis illa antiqua decreta non tam præcipere hominem non communicare post copulam, quàm non habere copulam ante communionem; itaque ob reverentiam Eucharistiæ jubebatur homo abstinere à copulâ ante communionem; quòd si non abstineret, non ideò jubebatur abstinere à communione, quia datâ illâ negligentiâ antecedenti, adhuc melius erat communicare quàm abstinere. Cæterùm hæc expositio est contra verba Patrum et auctorum, qui de hâc re loquuntur etiam ex suppositione copulæ vel pollutionis, et dicunt non licere tunc accedere ad Eucharistiam. Sic expressè Timotheus Alexandrinus in responsis canonicis, quæ habentur in 6 tom. Biblioth. sacræ, respons. 5 et 13, ubi ait conjugatos non posse sumere synaxim eo die quo simul cohabitaverint; et S. Malachias, teste Bernardo in ejus Vitâ, monacho polluto dixit: *Non debueras sic ministrare.* Et Carthusiani lege latâ ita statuerunt, ut habetur in Statutis antiquis, p. 1, c. 43, monachum nocte pollutum etiam citra culpam, manè non celebrare, nec ad altare accedere. Et denique scholastici et morales, quos refert Sanchez, ubi supra, omnes loquuntur ex suppositione copulæ vel pollutionis, et dicunt tunc minùs decere communionem, nisi aliqua sit causa rationabilis.

24. Respondet secundò Marzilla, illam indecentiam inveniri, quando ex copulâ vel pollutione præcedenti manent adhuc reliquiæ in imaginatione et appetitu, nec omninò sedata est delectatio ex copulâ orta; tunc enim, etiamsi non intervenerit culpa gravis, decentius esset abstinere. Jam ergo concedit hic auctor et fatetur, licèt invitus, casum quo careat homo gratiâ sacramentali ob reverentiam Eucharistiæ; cùm tamen probatus sit, juxta Apostolum, et dignè manducaret. Videat nunc si, quod ipse semel concedit, liceat nobis pariter concedere, quando homo habeat actualem complacentiam in venialibus innumeris, et nullam prorsùs actualem devotionem, vel ferè nullam ob distractionem et evagationem circa res domesticas; an tunc injuria fiat huic homini si ob Sacramenti reverentiam abstineat ab hodiernâ sumptione, donec cras discat meliùs se disponere. Certè Eucharistia magis dedignaretur hodiè istud hospitium quàm hominem, qui ob matrimonii legem servandam habuit copulam; et tamen Paulus per te non suadet illi, sed permittit communicare; ergo nec isti de quo loquimur.

25. Adde tamen non ita attendi in hâc abstinentiâ ad solam Sacramenti reverentiam, quin attendatur etiam ad sumentium utilitatem; imò dixerim præsertim attendi ad nostram utilitatem; quia regulariter loquendo quotidiana communio in eo statu remissionis et torporis vix contingeret sine multiplici culpâ veniali concomitanti et antecedenti; tum quia, moraliter loquendo, repugnaret illum hominem quotidiè præparare se cum eâ devotione et attentione quam postulat susceptio hujus Sacramenti; vix enim qui taliter vivunt possunt se componere et præparare semel in hebdomadâ, nedùm singulis diebus; tum etiam præcipuè quia, moraliter loquendo, quamplures communiones haberent finem defectuosum et malum venialiter, nempe inanem gloriam, vanam æmulationem vel aliquid simile. Ratio est quia, cùm tota dulcedo et efficacia hujus cibi spiritualis sit, et famem exigat spiritualem, necesse est hominem esurientem quotidiè hunc cibum habere famem et esuriem magnam spiritualem; hæc autem non reperitur, nisi in corde vacuo et puro à mundanis curis et delectationibus illicitis; cùm ergo sine istâ fame desiderari non possit cibus hic, prout oportet, hæc autem tanta fames non adsit, nisi in corde puro, consequens est hominem nimis deditum humanis voluptatibus (etiam citra culpam mortalem) vel non desiderare verè hunc cibum quotidianum et corpori insipidum, vel regulariter desiderium illud habere admixtum alium finem imperfectum.

26. Sanè vis hujus rationis moralis colligitur ex doctrinâ Patrum, qui passim negant veram famem in corde minùs puro. Sufficiat pro omnibus afferre Gregorium super 1 Reg. 1, ubi de culpis etiam venialibus loquitur: *Non saturantur*, inquit, *nisi famelici, qui à vitiis perfectè jejunantes, divina Sacramenta percipiunt in plenitudine virtutis; et quia sine peccato electi etiam viri esse non possunt, quid restat, nisi ut à peccatis quibus eos humana fragilitas maculare non desinit, vacuari quotidiè conentur? nam qui quotidiè non exhaurit quod delinquit, etsi minima sunt peccata quæ congerit, paulatim anima repletur, atque ei meritò auferunt fru-*

cium internæ saturitatis. Hâc repletione nos evacuare Paulus insinuans, ait : « Probet seipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibat, etc. » Hæc Gregorius; quæ nescio quomodò adducat pro se Marzilla, ut probet solam peccati mortalis carentiam commendari à Paulo et Patribus, ad sumptionem Eucharistiæ, cùm constet ex Gregorio etiam minima peccata, si plura sint, obesse, et impedire famem spiritualem, nisi per displicentiam evacuentur.

27. Denique libet addere quod Ludovicus Blosius in Monili spirituali, cap. 6, refert S. Gertrudem intellexisse à Domino : *Quotquot*, inquit, *viri vel feminæ seculares vivunt in aliquo statu qui à Deo et Ecclesiâ non discordet, sive sint in matrimonio, sive extra matrimonium, sive vendant, sive emant, seu quâvis aliâ licitâ ratione victum sibi parent, si bonâ voluntate præditi ex Dei gratiâ perseverant in bono, et à gravibus culpis sese continent, vitamque suam secundùm Dei præcepta ac sanctæ Ecclesiæ decreta dirigere volunt, peccataque sua humili corde sacerdoti confitentur; hi omnes de Dei misericordiâ confisi venerandum Eucharistiæ Sacramentum in solemnitatibus vel diebus à Patre spirituali ipsorum statutis accipere possunt. Licèt enim rebus externis multipliciter occupati sint, et in leviores culpas sæpiùs cadant, pro viribus tamen sunt justi in omnibus, ob idque Deo placent. Inveniuntur autem nonnunquàm inter eos qui habitum secularem gestant, aliqui tam puri et ferventes vel sancti, ut quotidiè sacram communionem percipere possint.* Hæc ibi; quæ eò libentiùs transcripsi, quò majoris ponderis apud adversarios erit doctrina à Christo tradita sanctæ virgini Gertrudi ordinis S. Benedicti, et relata à venerabili viro Ludovico Blosio abbate ejusdem ordinis. Constat autem ex verbis illis non omnes, sed aliquos paucos esse ex iis secularibus qui Deum timent, quibus Eucharistia quotidiè danda sit; constat etiam non, nisi statutis à Patre spirituali diebus, eam debere accipi, quæ erat secunda pars probanda sectione sequenti.

SECTIO III.

Secunda pars communis et veræ sententiæ probatur.

28. Id quod secundo loco probandum proposuimus, est confessarii seu Patris spiritualis consilium attendendum, non solùm quatenùs per sacramentalem absolutionem judicat hominem dignum Eucharistiâ, sed quatenùs etiam assignet unicuique regulam prudentem, magis vel minùs frequenter accedendi; quod, quia magis discedit à theologo scholastico, breviùs à nobis in hâc sectione ostendetur. Et inprimis probari potest auctoritate omnium theologorum, quos superiùs adduximus, qui hoc vel supponunt ex praxi receptissimâ fidelium, vel expressè docent. Videatur præsertim Pet. de Soto, ubi supra; Barthol. à Medina; P. Henriquez, qui alios affert lib. 8 de Eucharist., cap. 53, § 2; Alfonsus Salmeron, tom. 9 in Evangel., tract. 41, circa finem; qui, licèt acerrimè suadeat communionis frequentiam, addit tamen hoc fieri debere à laicis *arbitrio sacerdotis, modò sit prudens ac probus.* Et in eodem tractatu paulò à principio affert ex Dionysio Carthus. exemplum quarumdam monialium contra eos qui, spreto judicio et consilio suorum præfectorum, sæpè audent communicare. Eodem modo loquitur Suarez, et alii omnes recentiores, quos non oportet singillatim enumerare.

29. Ratione item probari potest ex duplici capite; primò ex regulâ illâ generali apud sanctos et spirituales viros receptissimâ, quòd in rebus ad profectum spiritûs pertinentibus debet unusquisque Patris spiritualis consilio stare, nec suo se arbitrio regere, quod in rebus alioquin sanctis locum habet, ut in oratione, jejunio, pœnitentiâ, etc.; quantò magis in Eucharistiâ, cujus nimiam sumptionem habere aliquid periculi probatum est supra! et per consequens dubium est hìc et nunc, qualis frequentia huic homini magis expediat, juxta vitæ statum quem habet. Nam, ut dixit Catechismus supra adductus, non potest una regula pro omnibus assignari. Cur ergo in hoc dubio non stabit prudentis Patris judicio, sicut et in aliis ad spiritum pertinentibus? Sanè si Ecclesia non prohibuisset binam in die communionem, posset etiam aliquis dubitare an sibi expediret duplex communio, matutina et vespertina. Diceret tunc fortè Marzilla non esse de hoc consulendum, quia res erat de se bona et utilis. Falleretur tamen; nam ipsa Ecclesiæ prohibitio ostendit unicam esse ipsi sumenti utiliorem quàm duas. Cur ergo nunc non potest dari homo cui unica in hebdomadâ utilior sit? et per consequens, ne decipiatur, oportebit Patris alicujus prudentiam consulere.

30. Cæterùm, quidquid sit de aliis rebus, circa usum tamen hujus Sacramenti magis voluit Ecclesia spectari consensum sacerdotis à laicis. Nam inprimis ideò Christus Dominus noluit laicos habere hunc cibum, nisi per manus sacerdotis, ut scilicet sciret sacerdos quibus et quando dari expediret. Nec sufficit quicumque sacerdos, sed requiritur proprius pastor, parochus scilicet vel alius, qui ab eo habeat jurisdictionem delegatam; quod indubitatum est apud omnes theologos, ut ex conciliis et Patribus probat Vasquez, disput. 219, cap. 2; Suarez, disput. 72, sectione 2, et ex scholasticorum et summistarum consensu, quos affert et probat Henriquez dicto lib. 8, de Euchar., cap. 55. Sanè hæc jurisdictio, quæ in dante desideratur, ideò est ut pastor, cujus est oves agnoscere, meliùs possit consulere utilitati subditorum; alioquin si hæc sumptio non haberet peculiarem difficultatem post sacramentalem absolutionem, non desideraretur peculiaris jurisdictio, ut homini semel à proprio pastore absoluto posset Eucharistia ministrari, sed posset eam à quolibet accipere.

31. Concedit Marzilla consequentiam *in Memoriali ante primam objectionem*, ubi docet ad communicandum ex devotione per annum nullam exigi jurisdictionem in sacerdote, sed solam potestatem ordinis; sed an sine temeritate, viderint alii, cùm sit contra omnes prorsùs theologos, et contra mentem pontificum, qui religiosis concedunt privilegia ministrandi Eucharistiam non subditis; et hoc cum limitatione, scilicet

in propriis solùm domibus; et contra rubricam et canones positos in Manuali, pag. 1, ubi expressè habetur Sacramentum Eucharistiæ nunquàm nisi in casu necessitatis posse ministrari nisi à parocho; et denique sine ullo prorsùs fundamento. Nam inprimis affert pro se illud ex Hymno Ecclesiæ :

Cujus officium committi voluit
Solis presbyteris, quibus sic congruit,
Ut sumant et dent cæteris.

Cæterùm ex hoc loco non magis probatur posse sacerdotem simplicem ministrare Eucharistiam, quàm absolvere. Nam similiter dici potest Christum dedisse sacerdotibus potestatem absolvendi, quando ordinantur. In utroque autem casu sermo est de potestate ordinis, non de potestate jurisdictionis quæ postea exigitur. Sicut etiam ad ungendum infirmum requiritur eadem potestas, licèt Apostolus absolutè dicat hoc munus congruere presbyteris : *Inducat presbyteros Ecclesiæ*, etc. Affert secundò pro se verba Tridentini optantis quòd omnes fideles communicent in omnibus missis privatis; ergo supponit omnes sacerdotes posse ministrare Eucharistiam; alioquin optaret concilium fideles accipere Eucharistiam ab eo qui dare non potest. Futile sanè argumentum, sicut si inferes ex eodem loco concilii posse aliquem communicare bis eodem die, quia concilium optat quòd communicet in omnibus missis quas audit : contingit autem eâdem die audire plures missas. Ridicula esset consequentia, quia concilium supponit terminos habiles, quòd scilicet illâ die non communicaverit, quòd sit ritè absolutus à proprio sacerdote, et quòd ab eodem habeat veniam accipiendi Eucharistiam.

32. Confirmatur primò ex cap. *Omnis utriusque sexûs*, de Pœnitent. et Remiss., ubi cùm sermo sit de communione annuâ ex præcepto faciendâ tempore Paschatis, adhuc permittitur differri ex consilio confessarii; ergo à fortiori communio non ex præcepto, sed ex devotione facienda differri utiliter poterit aliquando ex ejusdem confessarii consilio. Nec obstat si dicas in casu illius textûs intelligi dilatam absolutionem sacramentalem, quia obstant verba illa, *de consilio*; quæ in rigore non sonant obligationem præcepti; sed directionem consilii.

33. Confirmatur secundò ex usu et praxi sanctorum, de quibus passim legitur quòd prohibiti à confessariis abstinebant sæpè à quotidianâ communione. Sic narrat Ribera de S. Theresâ, lib. 4, cap. 12, et idem legitur de aliis innumeris, qui sanè Spiritu Dei ducebantur ad obediendum. Nam, licèt confessarius aliquando possit decipi, pœnitens tamen non decipitur dùm ei obedit qui personam Christi sustinet, ut certum est in materiâ de obedientiâ. Ad quod facit quod legitur in Vitâ S. Bernardi, lib. 1, quòd cùm monacho die solemni quodam præcepisset abstinere ab Eucharistiâ, ille tamen verecundiæ causâ accessit; non tamen potuit cœlestem cibum trajicere, donec à Bernardo veniam obtinuit suæ inobedientiæ. Nec est credibile monacho illi dilatam fuisse absolutionem sacramentalem ob aliquod peccatum mortale, tum quia ætas illa, et perfectio illius sanctissimi cœnobii delicatiorem vivendi rationem habebat; tum etiam quia, si absolutio meritò negata fuerat, ut experientia sumeretur de monacho, ut fieri solet, procul dubio non deberet tam citò absolvi eâdem die, ut communicaret; quare verius videtur dilatam fuisse eam communionem ob majorem Sacramenti reverentiam ex consilio prælati; cui in hac materiâ obediendum ostendit illud Exodi 16, ubi taxante Moyse mensuram gomor, quam ex mannâ singuli colligerent, et aliquibus non obedientibus, sed mensuram excedentibus, et relinquentibus usque mane, *scatere cœpit vermibus, atque computruit*, quia nimirùm, quantùmvis sit panis angelorum, colligi tamen debet juxta consilium Patris et confessarii, ne fortè occasionaliter noceat.

34. Ad quod etiam facit quod refertur 1 Machab., cap. 4, quòd cùm invenisset Judas altare holocaustorum profanatum, et dubitaret de illo an utendum ipso esset ad holocausta, *incidit illis consilium bonum, et reposuerunt*, inquit, *lapides in monte domûs in loco apto, quoadusque veniret propheta, et responderet de eis.* Sic sanè fieri debet, quoties dubitatur de puritate ad frequentiam hujus Sacramenti : mundare lapides, quantùm fieri potest, ponere eos in loco apto et puro, ac de reliquo consulere prophetam, prophetam, inquam, non quemlibet sacerdotem, sed doctum et pium, qui Spiritum Dei habeat; sicut Judas noluit consulere sacerdotes quos secum habebat, sed expectare prophetam; est enim res periculi plena, et in quâ vel per excessum, vel per defectum facilè decipi possumus. Non desunt qui doctrinam illam de non sequendo consilio confessarii in ordine ad communionem, temerariam et scandalosam judicent, cum quibus sentit P. Luisius Turrianus in Disputat. selectis, disp. 36, de Censuris theolog., censurâ 4, dub. 44.

35. Obstare videtur huic doctrinæ S. Thomas, in 4, dist. 12, q. 3, art. 1, quæstiunc. 2, ubi ex Augustino docet quoad hoc *relinqui debere unumquemque suo judicio*; ergo non oportet sequi judicium confessarii. — Respondetur S. Thomam docere, unumquemque consulere debere inprimis propriam conscientiam, an experiatur minui vel augeri in se reverentiam et affectum per frequentiam; hoc enim nemo scire potest nisi ipse qui experitur, et quoad hoc relinqui debet quisque suo judicio; cæterùm postquàm confessarium de hoc instruxerit, ad confessarium spectat præcipere quod facere debeat.

SECTIO IV.

Solvuntur objectiones contra communem sententiam.

36. Videamus nunc fundamenta adversæ opinionis, cujus auctor ea ferè desumpsit ex Salmerone, dicto tom. 9, tract. 41, non tamen sumpsit limitationem quâ Salmeron absolvit illum tractatum per hæc verba : *Ut autem ad laicos veniamus, quibusdam quotidiana communio convenit, quibusdam octavo quoque die, quibusdam semel in mense, et sic de aliis pro cujusque*

dispositione et arbitrio sacerdotis, modò sit prudens ac probus; ita ut non possit certa aliqua regula assignari. Hæc ille. Veniamus tamen ad argumenta, et inprimis ad ea quæ ducuntur ab auctoritate, deinde ad rationes.

37. Primò ergo objici potest Chrysostomus, tom. 4, hom. 5 super 1 ad Timoth., in hæc verba : *Hoc est quod universa perturbat, quia non munditiâ animi, verùm intervallo temporis longiore constare meritum putas; summamque arbitraris reverentiam ac religionem esse, si non sæpiùs cœlestem illam adeas mensam. Ignoras quoniam indignè accedere, etiamsi semel tantùm fiat, te supplicio tradit; dignè verò, etiamsi sæpè accedas, salutem inde conquiris?* Idem Chrysostomus hom. 3 in Epist. ad Ephes. : *Tempus non efficit dignos tanti aditu Sacramenti; sed sola animæ sinceritas atque expurgatio : cum tali puritate accede semper; sine hâc ne præsumas unquàm.* Consonat illud Augustini, tomo 10, serm. 28 de Verbis Domini : *Qui non meretur quotidiè accipere, non meretur post annum accipere.* Bonaventura, de Process. relig., processu 7, c. 21 : *Licèt tepidè, accedas fiducialiter confidens de misericordiâ Dei; quia quò magis æger, magis indiges medico.*

38. Hæc et alia similia explicat idem Bonavent., in 4, ubi supra, dicens debere intelligi, *salvâ semper debitâ præparatione, quæ in paucissimis est, ut semper.* Suadent ergo sancti frequentem communionem; eo tamen ipso suadent disponere se hominem ad frequenter accedendum, ut dixit Ambrosius : *Quotidiè accipe quod quotidiè tibi prosit. Sic vive ut quotidiè merearis accipere.* Fateor item solam temporis dilationem per se non conferre ad meliorem præparationem, nec frequentiam reddere minùs aptum, imò potiùs magis per se loquendo; per accidens tamen potest alicui occasionaliter frequentia parere irreverentiam, ut supra probatum est. Cùm verò dicit Chrysostomus, cum vitæ puritate semper accedendum, debet accipi illud *semper*, cum proportione, id est, suis temporibus congruis, pro majori vel minori congruitate et necessitate; sicut *semper orandum*, debet accipi cum eâdem proportione. Adde verissimum esse, qui non est dignus quotidiè, non esse dignum post annum : hoc tamen solùm arguit ineptam esse excusationem eorum qui prætendunt indignitatem, ne accedant. Cæterùm, licèt post annum non sit dignus condignitate adæquationis, potest tamen accedere aliquis sinè indecentiâ; quæ esset, si cum eâdem tepiditate accederet quotidiè; quia post annum datur gravior necessitas, quâ excusatur et compensatur illa irreverentia.

39. Secundò objicitur panem istum appellari quotidianum, id est, quotidiè accipiendum; quæ verba de Eucharistiâ intelligunt plures Patres adducti à Salmerone, ubi supra.— Respondeo cum Bonaventurâ, supra, panem esse quotidianum per se loquendo, et suppositâ debitâ dispositione, quam obiter petimus petendo panem illum fieri nobis quotidianum. Eodem modo intelligi debet admonitio Catechismi docentis parochum, ut hortetur fideles hunc panem quotidiè sumere, sicut corpori in singulos dies alimentum subministrant. Quæ verba explicari debent ad mentem ejusdem ubi supra dicentis dispositionem ad Eucharistiam latitudinem habere, atque ideò non posse unam regulam pro omnibus præscribi.

40. Tertiò objicitur ex Hilario, in cap. *Si non sunt*, de Consecrat., d. 2 : *Si non sunt tanta peccata, ut excommunicetur quis, non se debet à medicinâ corporis et sanguinis Domini separare* : ergo sola carentia mortalis culpæ sufficit ad utiliùs accedendum. — Respondeo ibi non agi de majori utilitate quotidianæ communionis, sed solùm de omissione communionis; quæ intuitu delictorum præcedentium non debet omitti, si homo velit se præparare, nisi propter illa fuerit excommunicatus. Quo etiam sensu loquitur Gregorius, lib. 2, epist. 26 : *Sicut, exigente culpâ, quis à Sacramento communionis dignè suspenditur, ita insontibus nullo modo talis debet irrogari vindicta.*

41. Quartò objicitur Tridentinum, sess. 22, c. 6, ubi optat in singulis missis fideles astantes communicare. Item declaratio cardinalium in 4 vol. Decisionum Rotæ supra illum locum concilii, ubi dicitur Tridentinum obstare episcopo prohibenti communionem quotidianam omnibus conjugatis, seu præscribenti certos dies extra quos non fiat communio. — Respondeo Tridentinum optare id quod perfectius est; cæterùm simul optare in omnibus dispositionem congruam ad illam frequentiam. Quare meritò reprehenditur episcopus prohibens communionem quotidianam, sicut reprehenderetur qui prohiberet in universum statum religiosum, licèt certum sit non expedire omnibus in particulari ingredi religionem.

42. Quintò objicit Marzilla, in Additionibus, c. 21, auctoritatem Joannis de Avila, viri pietate et doctrinâ nostro seculo insignis; qui consultus an parochus rogatus sæpè in anno debeat dare Eucharistiam petenti, necne, respondet affirmativè, et multùm commendat frequentiam communionis, quæ responsio habetur in 1 tomo 3 partis suorum operum, tract. 23. — Gaudeo Marzillam velle litem hanc definiri ex sententiâ Joannis de Avila, quem fateor virum piissimum, et magnæ auctoritatis; debuerat tamen videre an eum satis haberet pro se in hâc causâ. Fateor fuisse propensum valdè in frequentiam Eucharistiæ, et perpetuum ejus commendatorem; non tamen talem quales sunt hi auctores, ut patet ex integrâ ejus epistolâ, quæ habetur in 2 parte Epistolarum, ad concionatorem rogantem utrùm quotidiana communio consulenda sit omnibus personis conjugatis et laicis, ubi acerrimè invehitur in hanc consuetudinem et consilium; et concludit rarissimum esse ut conjugatus possit congruè accedere nostro seculo quotidiè ad Eucharistiam; et dissolvit clarè omnia argumenta oppositæ partis, adeò ut mirum sit Marzillam eam epistolam legisse, et in Avilam, ut in hostem apertum, non irruisse. Videatur tota quam libenter transcriberem, nisi omnibus vulgari linguâ præ manibus haberetur.

43. Sextò objicitur usus primitivæ Ecclesiæ in quâ fideles omnes quotidiè communicabant. — Respondet

Bonaventura, ubi supra, fervorem illius seculi proportionem habuisse cum illâ frequentiâ ; quare qui se experiatur sapere illud seculum, habeat etiam frequentiam illius seculi. Respondet secundò Avila, ubi supra, non esse credibile quòd conjugati etiam post copulam accederent quotidiè ad Eucharistiam, cùm ex decretis illius temporis constet quàm seriò ab Eucharistiâ removerentur post copulam.

44. Septimò objiciunt ex Paulo dispositionem necessariam esse solam puritatem à lethalibus, quâ positâ, homo edat et bibat; ergo si hæc datur quotidiè, quotidiè expedit edere de hoc pane. — Respondetur imprimis : Hoc argumentum probat similiter post pollutionem nocturnam et cum delectatione veniali expedire communionem, quod non audent concedere adversarii, ut vidimus. Deinde Gregorius Papa, 1 Reg. 1, prædicta verba Apostoli de munditiâ etiam à venialibus cum proportione quâdam intelligit, ut supra visum est. Nam, cùm dixisset peccata etiam minima evacuanda, ut famelici simus, statim subdit : *Hâc repletione nos evacuare Paulus insinuans, ait :* « *Probet se ipsum homo, et sic de pane illo edat, et de* « *calice bibat.* » *Quid enim est hoc loco probare, nisi, evacuatâ peccatorum nequitiâ, se probatum ac purum ad dominicam mensam exhibere? De repletis etiam subdit :* « *Qui enim manducat et bibit indignè, judicium* « *sibi manducat et bibit.* » *Qui ergo quotidiè delinquimus quotidiè ad pœnitentiæ lamenta curramus, quia ipsa sola virtus est quæ evacuet quod in ventre animæ culpa coadunat; et tunc verè famelici saturantur; quia quò studiosiùs mundamur lamento pœnitentiæ, eò uberiorem divinæ gratiæ fructum recipimus in spirituali refectione.* Hæc Gregorius ubi non vult venialia inducere gravem reatum communicanti, sed cum proportione quâdam consilium Pauli accipiendum, ut scilicet eò major fructus speretur, quò major fuerit evacuatio ; et eò plus periculi esse in hâc mensâ, quò minùs evacuata fuerint etiam venialia et quotidiana peccata. Denique dici potest verba illa : *Sic de pane illo edat*, non esse consulentis, sed permittentis edere, postquàm præcedit puritas à lethali; manet tamen locus consilii abstinendi aliquando ut cum reverentiâ sumatur.

45. Octavò objicitur quia sacerdotes celebrant quotidiè, cùm tamen ad celebrandum eò major requiratur puritas, quò excellentior est dignitas sacerdotis quàm laici communicantis. — Respondeo primò sacerdotes etiam cum pari dispositione posse frequentiùs celebrare, quia defectus ille puritatis compensatur per majorem obligationem quam ex officio habent offerendi sacrificium : sunt enim nuntii et ministri publici deputati ab Ecclesiâ, ut ejus nomine Deum placatum reddant ; quare ipsius Ecclesiæ puritas, cujus nomine accedunt, reddit eos magis acceptos, ut accedant ad Deum. Respondetur secundò sacerdotes ex officio habere per se minorem indispositionem accedendi quotidiè, utpotè quos ipse status separat à curis secularibus, à conjuge, à filiis, etc. Respondetur tertiò sacerdoti qui culpabiliter vel inculpabiliter habet idem periculum irreverentiæ et indevotionis ob nimiam frequentiam, optimum etiam consilium esse aliquando abstinere, ut postea reverentiùs accedat. Sic enim sacerdotibus consulit D. Bonaventura, ubi supra, lib. 2 de Profectu religiosorum, c. 77, omninò videndus.

46. Nonò objiciunt quia ex nostrâ sententiâ sequitur nemini laico posse concedi quotidianam communionem sine vehementi periculo superbiæ ; nam eo ipso judicat confessor habere maximam puritatem ad talem frequentiam requisitam. — Respondeo : Major superbiendi occasio nascitur cùm Deus aliquem ad miracula vel revelationes extollit ; sed reverà in iis casibus est minus periculum superbiæ ; quia, quò major est puritas, eò major est lux ad cognoscendum puritatem illam esse donum Dei, à Deo dependens, et de quo non nisi stultissimè potest aliquis gloriari.

47. Objiciunt ultimò, si hodiè non expedit communicare, ergo nec post octo dies, quia tunc non erit major puritas. — Respondeo in primis : Ipsa abstinentia est occasio ut postea accedat aliquis cum majori devotione actuali, et se diligentiùs præparet, ut supra vidimus. Deinde, etiamsi dispositio esset æqualis, minor irreverentia est accedere singulis hebdomadis quàm singulis diebus; quia necessitas est major pro singulis hebdomadis quàm pro singulis diebus ; et excessus necessitatis tollit irreverentiam, ut patet in amente ; cui, dùm sanus est, non datur Eucharistia ob irreverentiam, et tamen datur in articulo mortis propter majorem necessitatem ; ergo, cum proportione, quò magis crescit necessitas, minor erit irreverentia accedere ad Eucharistiam etiam cum æquali dispositione.

48. Omitto alia argumenta leviora, et alia testimonia quæ afferunt, et facilè ex dictis possunt dissolvi. Pro coronide tantùm hujus disputationis, de quâ ultra citatos videri possunt Luisius Turrianus, in Disput. select., part. 2, disput. 1, et Paulus Sherlogus in Anteloquiis ad Cantica, anteloq. 4, sect. 10 et 11, hoc unum monere velim concionatores regulariter debere ad frequentiam incitare; tum quia populus in hoc seculo multò magis inclinat ad raritatis quàm ad frequentiæ vitium ; et, si frequentia reprehendatur, facilè fiet ut plures suam desidiam reverentiæ velamine simulare velint ; tum etiam quia multò plura inconvenientia ex raritate nascuntur quàm ex frequentiâ ; nam, ut in plurimùm ad frequentiam non declinabunt, nisi timorati et pii. Cùm enim Eucharistia cibus sit carni insipidus, et pro quo carnalis homo quotidiè nauseat, quantùmvis frequentia prædicetur, non nisi perpauci ad quotidianam communionem accedent; facilius erit si frequentiam reprehendas, quàm plures ab hebdomadariâ removere. Decet ergo theologum scire quid doceat theologica veritas in hoc negotio, sermonem tamen temperare, et apud plebem in favorem frequentiæ loqui, prout sancti Patres et theologi omnes scholastici fecerunt. Faxit Deus ita omnes sentiamus et loquamur, prout ad hujus venerabilis Sa-

cramenti reverentiam magis expedit, et ad nostrarum animarum utilitatem.

DISPUTATIO XVIII.

DE MINISTRO EUCHARISTIÆ.

Duplex est actio ministri in hoc Sacramento; altera ad conficiendum, altera ad dandum suscipienti. De utrâque agit S. Thomas, q. 82, et de primâ dicit, art. 1, pertinere ad solum sacerdotem ritè ordinatum; quod quidem quia ad controversistas spectat, qui contra hæreticos nostri temporis id accuratè tractârunt, illis relinquitur; et videri etiam potest Vasquez, disp. 218, c. 1. Postea, art. 2, tractat S. Thomas an possit hoc Sacramentum confici simul à pluribus sacerdotibus; de quo puncto latè diximus supra, disp. 11, sect. 3. Restat nunc agere de secundâ actione dandi hoc Sacramentum; de quâ duo breviter tractari possunt. Primum, quis possit hoc Sacramentum dispensare; secundum, quibus et quando possit, vel debeat à ministro dispensari.

SECTIO PRIMA.

Utrùm solus sacerdos possit Eucharistiam ministrare.

1. Non est dubium apud Catholicos solum sacerdotem ritè ordinatum posse validè Eucharistiam consecrare, ut constat ex definitione Tridentini, sess. 23, c. 4, et aliis passim. Neque etiam dubium est quòd sacerdotes hæretici, schismatici, excommunicati, etc., validè conficiant, quamvis non licitè, hoc Sacramentum, ut cum S. Thomâ, dictâ q. 82, art. 7 et 8, probant omnes theologi.

De potestate dispensandi, conveniunt ferè eam ex officio competere soli sacerdoti; ex commissione verò competere aliquando diaconis, qui olim sanguinem populo ministrabant, et aliquando etiam corpus; ut constat ex Justino Mart., Apolog. 2, pro Christianis, in fine. Quare sententia, quæ tribui solet Soto et aliis, quasi dicant jure divino ad solos sacerdotes pertinere dispensationem Eucharistiæ, intelligitur, non quòd jure divino vetitum sit aliis ministrare, sed quòd jure divino solus sacerdos constitutus sit minister ex officio, diaconis verò id solùm competat ex commissione sacerdotii, ut benè explicat Vasquez, disp. 219, c. 1.

2. Hinc tamen oriri videtur duplex difficultas: prima, quia si diacono solùm ex commissione competit ministrare Eucharistiam, hoc quidem non est aliquid peculiare: nam subdiacono et laico etiam posset sacerdos committere ut deferret vel daret ægroto Eucharistiam. Sic enim apud Eusebium, lib. 6 Histor., c. 36, legitur Eucharistia à Serapione missa per laicum ad infirmum; et olim fidelibus non solùm dabatur in manus, ut ipsi eam acciperent, sed etiam ut domum deferrent postea sumendam. Cur ergo non posset illùc à presbytero per alium transmitti? Secunda difficultas est quia sacerdos qui non est parochus non potest etiam nisi ex commissione et licentiâ parochi ministrare Eucharistiam. Si ergo diaconus potest ex commissione, non differt in hoc à sacerdote, sed à parocho.

3. Pro solutione et explicatione utriusque difficultatis adverto dupliciter posse aliquem ministrare hoc Sacramentum: Primò utendo auctoritate et jure quod habet ad dispensandum; secundò ut merum ministrum et instrumentum alterius. Sic enim videmus in humanis aliquem dupliciter posse dispensare pecunias, vel cibos aliis: primò, utendo potestate et jure suo vel ab aliis accepto, ut cùm dominus, vel is qui à domino habet jus utendi, distribuit; secundò, merè ministerialiter, ut cùm famulus defert cibos ad mensam, et distribuit singulis convivis ex jussu domini præsentis vel absentis. Et quidem est magna differentia inter utrumque modum: nam primo modo non liceret religioso aliquid distribuere absque licentiâ prælati: uteretur enim jure aliquo circa res illas, et exerceret actum dominii, vel quasi dominii, dando et transferendo jus in alios. At verò secundo modo nihil ageret contra votum paupertatis, si religiosus ministraret convivis vel pauperibus, et apponeret illis quæ alius apponenda præscriberet; tunc enim non operatur nomine suo, sed tanquàm merum instrumentum inanime alterius, perinde ac si ea actio fieret per amentem vel infantem qui non est capax transferendi dominium in alium.

4. Hoc ergo supposito, dicimus primò laïcum accipientem Eucharistiam de manu sacerdotis, etiamsi eam accipiat in manus, ut inde ore sumat, habere se sicut merum convivam, qui, dùm cibos accipit de manu domini, non exercet potestatem aut actum dominii, sed habet se passivè, consumendo cibos illos nomine illius à quo accipit. Laicus item qui jussu sacerdotis deferret Eucharistiam infirmo, haberet se sicut famulus in convivio, qui non dispensat nomine proprio, sed est merum instrumentum dispensantis; unde actio illa eodem modo fieri posset ab infante vel amente, si aliunde non esset periculum irreverentiæ. Quod idem dicendum est de subdiacono et aliis inferioribus clericis qui, si ex commissione presbyteri Eucharistiam ministrarent, non aliter se haberent, sed essent merum instrumentum executionis voluntatis, et potestatis presbyteri.

5. Unde obiter infero non videri ad rem præsentem distinctionem illam actionum quæ interveniunt in distributione hujus Sacramenti; quam considerandam esse dixit P. Coninck, in præsenti q. 82, art. 3, n. 15. Alia enim est, inquit, quâ minister Sacramentum ex altari aut loco quo servatur, porrigit communicaturo, ut ipsum sumat; alia est quâ illud præcisè admovetur ori communicantis; quæ actiones, etsi jam simul et ab eodem fiant, tamen distinctæ sunt, et distributio Sacramenti propriè consistit in primâ actione; secunda verò ad sumptionem spectat; hæc, inquam, distinctio ad propositum non videtur apta, tum quia per accidens est ad distributionem propriam sacerdotis, quòd accipiatur hostia ex altari vel custodiâ; nam, licèt hostia ab alio daretur sacerdoti in manus, et ipse eam communicaturo porrigeret appli-

cando ejus ori, verè distributio esset sacerdotalis ; tum etiam quia omnes illæ actiones præviæ possent, secluso omni jure humano, fieri à clerico minori sacerdotis jussu, et ut à mero instrumento, modo supra explicato, absque eo quòd ille distribueret propriè loquendo. Non ergo est attendenda diversitas physica illarum actionum, sed moralis, an scilicet fiant ab operante per potestatem et auctoritatem propriam, an solùm ministerialiter, et materialiter nomine alterius.

6. Jam ergo de sacerdote dicimus secundò eum, quoties Eucharistiam ministrare vult, ut sacerdos est, distribuere illam ex potestate à Christo acceptâ, atque adeò primo modo supra explicato. Nam in suâ ordinatione, sicut accipit potestatem ad conficiendum, ita et ad distribuendum hoc Sacramentum; prout fatetur Ecclesia in hymno festi Corporis Christi in illis verbis :

Cujus officium committi voluit
Solis presbyteris, quibus sic congruit,
Ut sumant et dent cæteris.

Consecrantur enim in pastores, atque adeò illis ex officio congruit ut pascant fideles. Fatemur quidem potestatem illam quam accipiunt esse solam potestatem Ordinis, et requiri postea ad ejus executionem licitam quòd exerceatur circa subditos et oves ipsius sacerdotis, sicut accipiunt etiam potestatem ad absolvendum à peccatis, quæ tamen ut exerceatur, exigit potestatem jurisdictionis, per quam dentur subditi circa quos applicetur. Sic etiam in præsenti possunt distingui in sacerdote aliæ duæ potestates, Ordinis, et jurisdictionis ad distribuendam Eucharistiam ; ita ut in Ordinatione factus sit jam pastor consecratus ovium, quæ ipsi designatæ fuerint à superiore legitimo.

7. Difficultas tota esse potest de diacono, qui olim sanguinem Christi dispensabat, atque ideò videtur ex officio id facere, an ejus actio sit prioris vel posterioris gradûs, an faceret ex potestate et auctoritate suâ, an ut merum instrumentum, sicut faceret laicus vel clericus minorum ordinum. Nam videtur plus dandum esse illi quàm laicis, cùm jura antiqua diacono soli permittant aliquando aliis dare, et sibimet hoc Sacramentum accipere. Sic enim habetur in concilio Niceno, c. 14, in Carthagin. IV, c. 38; Arelat., c. 15, et colligitur ex Justino supra citato. Unde S. Thom., in præsenti, dicto art. 3, ad 1 et ad 3, fatetur diaconum, quasi propinquum ordini sacerdotali, aliquid participare de ejus officio. Et probari videtur argumento supra indicato, quia, si solùm id posset diaconus ut merum instrumentum sacerdotis, nec haberet id ex officio, non differret à subdiacono et aliis clericis minoribus quoad hoc; cùm tamen concilia in solo diacono agnoscant hanc facultatem. Quare huic parti favere videntur Soto, in 4, dist. 13, q. 1, art. 3; Ledesma, in 4, 1 p., q. 23, art. 3; Sylvester in Summâ, verbo *Diaconus*, q. 2, dicto 2, dùm aiunt diaconum dispensare sanguinem Christi *ex officio*, corpus verò solùm ex commissione. Imò P. Vasquez, dictâ disp. 219, c. 1, n. 2, ubi potestatem diaconi, quoad hoc, explicat exemplo potestatis quam habet sacerdos simplex ad ministrandum Sacramentum Confirmationis, non quidem jure suo, sed ex commissione Pontificis summi. Certum autem est sacerdotem in suâ ordinatione, licèt non accipiat potestatem simpliciter ad conferendum Sacramentum Confirmationis, fieri tamen aptum cui Pontifex possit dare talem potestatem; ergo similiter diaconus, licèt non possit absque commissione sacerdotis dare Eucharistiam, fit tamen in ipsâ ordinatione aptus, cui sacerdos possit illam potestatem communicare.

8. Aliunde tamen difficile videtur quòd diaconus ex vi suæ ordinationis aliquid peculiare accipiat : nam vel illud est ad validè vel ad licitè ministrandam Eucharistiam. Non quidem ad validè, quia valor Sacramenti, vel illius actionis non pendet ab Ordine diaconatûs, ut constat. Sed nec videtur conferre diaconatus ad reddendam licitam illam actionem ; nam sine facultate sacerdotis vel prælati ecclesiastici, non potest diaconus dispensare illud Sacramentum, ut jura omnia supponunt. De licentiâ verò sacerdotis aut legitimi prælati potest etiam subdiaconus aut minor clericus, saltem attentâ institutione hujus Sacramenti ; quod quidem ex suâ institutione non habet quòd non possit sacerdos illud mittere per clericum minorem, aut etiam per laicum ad ægrotum, licèt id fortassè jure humano prohibitum sit; ergo nihil remanet quod diaconus ex vi suæ ordinationis accipiat in ordine ad dispensandum hoc Sacramentum.

9. Unde exemplum illud de potestate sacerdotis ad conferendum Sacramentum Confirmationis, accedente licentiâ summi Pontificis, non videtur omninò aptum ad hoc explicandum, quia sacerdos in suâ ordinatione verè accipit potestatem aliquam à quâ pendet valor Sacramenti Confirmationis, et sine quâ, etiam accedente licentiâ Pontificis, Sacramentum Confirmationis postea non esset validum ; quare optimè intelligitur quid accipiat sacerdos in suâ ordinatione in ordine ad Confirmationem, scilicet aptitudinem, ut accedente consensu Pontificis, Confirmatio sit valida. At in nostro casu diaconus nihil tale accipit, ut vidimus, in ordine ad ministrandam Eucharistiam, cùm non minùs valida sit actio illa facta à subdiacono quàm à diacono.

10. Similiter non videtur omninò aptum aliud exemplum quod afferri solet ad id explicandum ex potestate quam diaconus peculiariter habet ex ordinatione suâ ad baptizandum; quâ potest in defectum sacerdotis vel ejus jussu aliquando baptizare, licèt subdiaconus et laicus etiam validè baptizent. Hoc, inquam, exemplum non videtur etiam omninò aptum, quia diaconus accipit ex suâ ordinatione aliquid non ut validè, sed ut licitè baptizet in aliquibus casibus, in quibus alii licitè non possunt. Atverò ad licitè ministrandam Eucharistiam, nihil tale videtur accipere, quia, ut dixi, seclusâ prohibitione humanâ, et ex præcisâ institutione hujus Sacramenti, non videtur illici-

tum, quòd sacerdos utatur ministerio subdiaconi ad dandam Eucharistiam.

11. Possumus hæc omnia facilè conciliare; et inprimis, attentâ præcisâ institutione hujus Sacramenti, non apparet intrinsecè malum ex se, præsertim maiitiâ gravi, quòd sacerdos utatur operâ aliorum ad dandum hoc Sacramentum aliis; nam sicut potest uti operâ ipsius accipientis, ut ipsemet illud sibi in os ingerat, vel ut domum ferat postea accipiendum, non apparet cur non possit per alium illud mittere. Quòd enim alius, sive clericus sive laicus, illud tangat, non est intrinsecè malum, seclusâ prohibitione Ecclesiæ; quòd verò deserviat tanquàm instrumentum, quo medio sacerdos alteri porrigat Sacramentum, non videtur afferre indecentiam gravem, seclusâ ejusdem Ecclesiæ prohibitione. Ratio autem à priori desumi videtur ex ipsâ Sacramenti institutione, quod institutum est per modum convivii; quare in hoc sequitur, quantùm est ex se, conditionem convivii, de cujus ratione non est quòd ille qui invitat aut dat prandium, ingerat in os cibum singulis, vel quòd ipse immediatè apponat aut det singulis in manus; potest enim id fieri per alios. Non est ergo unde id in hoc Sacramento sit necessarium, cùm ejus essentia aut substantia non pendeat ab usu, sed ante usum sit conditus completè cibus, qui poterit per ministros apponi, vel ab ipsis convivis directione et jussu sacerdotis accipi.

12. Secundò dicendum videtur diaconum totum quod facit, non propriâ auctoritate et potestate, sed solùm ut sacerdotis vel prælati instrumentum id facere posse in hoc Sacramento distribuendo et ministrando. Hoc videtur colligi ex verbis Clementis Romani, lib. 8 Constitut. apostolicarum, c. 28, vel aliàs 34, de diacono sic loquentis: *Non baptizat, non offert: oblatione ab episcopo aut presbytero factâ, ipse diaconus dat populo, non tanquàm sacerdos, sed tanquàm qui ministrat presbyteris.* Et ex verbis concilii Carthag. IV, can. 38, ubi dicitur: *Ut diaconus, præsente presbytero, Eucharistiam corporis Christi populo, si necessitas cogat, jussus eroget.* Quæ omnia indicant diaconum non ministrare hoc Sacramentum, prout sacerdos illud ministrat, sed solùm ut instrumentum et minister convivii, qui jussu sacerdotis apponit convivis fercula; hoc enim propriè significant illa verba Clementis, *non tanquàm sacerdos, sed tanquàm qui ministrat presbyteris.*

13. Tertiò addo habere diaconum ex suâ ordinatione in ordine ad functionem ministrandi hoc Sacramentum aliquid plus quàm subdiaconum vel alios clericos minores, non quòd habeat ex suâ ordinatione potestatem distribuendi, aut capacitatem ut illam recipiat, sed quia consecratur peculiariter in ministrum immediatum sacerdotum, hoc est, supremum inter ministros, atque adeò ad ministrandum et inserviendum sacerdoti in rebus superioribus et dignioribus, quarum præcipua et potissima est distributio Eucharistiæ, cujus ministerii excellentiam significavit S. Laurentius, in verbis illis ad S. Sixtum: *Experire utrùm ministrum idoneum elegeris, cui commisisti dominici sanguinis dispensationem.* Subdiaconus autem ordinatur ad ministrandum in aliis minùs dignis: nam diaconus ministrat soli sacerdoti; subdiaconus (ut nomen ipsius significat) ministrat diacono. Unde, sicut acolythi ordinantur ad ministrandum in missâ circa infima, sic diaconus ad ministrandum circa suprema; quare, sicut acolythus ex suâ ordinatione habet posse inservire in sacro, quamvis ex causâ id soleat aliis laicis passim committi, sic diaconus habet ex suâ ordinatione posse inservire sacerdoti in ministratione Eucharistiæ, licèt aliquando ex causâ posset ad illud ministerium assumi à sacerdote subdiaconus, et alii clerici minores, seclusâ Ecclesiæ prohibitione. Cæterùm quia distribuere Eucharistiam res est majoris momenti quàm inservire sacro, ideò multò major causa requiritur ut sacerdos posset uti operâ subdiaconi aut acolythi. Habet ergo diaconus ex suâ ordinatione esse legitimum ministrum, cujus operâ possit sacerdos uti in rebus sublimioribus, qualis est ministratio Eucharistiæ; nunquàm tamen transgreditur limites meri ministri, et famuli apponentis cibum vel potum. Unde constat jam responsio ad primam difficultatem supra positam de differentiâ diaconi à subdiacono et aliis, in ordine ad ministrandum hoc Sacramentum.

14. Hinc jam infero primò discrimen inter diaconum et sacerdotem, quæ erat secunda difficultas supra proposita; nam sacerdos, etiam quando ex commissione alterius ministrat hoc Sacramentum alienis ovibus, non id facit ut minister et famulus alterius, sed utitur potestate distribuendi sibi traditâ in ordinatione. Sicut enim sacerdos, quando ex commissione alterius absolvit alienas oves, non absolvit ut merus minister alterius, sed ex potestate acceptâ in ordinatione, applicatâ sibi materiâ per hoc quòd alienæ oves factæ sint oves ipsius quoad illum actum per voluntatem proprii pastoris; sic sacerdos dans Eucharistiam alienis ovibus, utitur potestate sibi à Christo traditâ, pascendo oves quæ, quoad illum actum factæ sunt oves ipsius à proprio pastore; jam enim ex se habebat potestatem ordinis, et erat consecratus pastor, sed deerant illi oves quæ datæ sunt ei à superiore; quare potest jam eas pascere, non ut famulus, sed ut pastor ex officio suo. Diaconus verò non ita se habet: non pascit enim fideles tanquàm oves suas, sed ut merus minister et famulus ac instrumentum pastoris, apponens cibum convivis, prout sacerdos, qui est distributor, jubet apponi, prout dictum est.

15. Dicet aliquis: Licèt diaconus non habeat potestatem Ordinis ad pascendum, posse tamen habere potestatem jurisdictionis requisitam ad ministrandum hoc Sacramentum; ad habendam enim jurisdictionem ecclesiasticam non requiritur Ordo sacerdotalis, ut constat in episcopo electo nondùm sacerdote, et in vicario episcopi, qui habent jurisdictionem integram, licèt nondùm sint sacerdotes. Potest ergo diaconus qui sit episcopus non consecratus, habere potestatem jurisdictionis ad ministrandam Eucharistiam;

unde si ex consensu sacerdotis ministret Eucharistiam, non faciet ut merus famulus et minister sacerdotis, sed ut pastor; nam illæ oves magis sunt oves ipsius quàm illius sacerdotis simplicis qui consecravit Eucharistiam, et non habet jurisdictionem requisitam ut eam ministret ovibus hujus episcopi diaconi. Quòd si hoc semel admittitur, concedi etiam potest, quoties quilibet diaconus ministrat, id facere ex potestate jurisdictionis sibi ab Ecclesiâ vel à prælato collatâ. Si enim capax est diaconus illius jurisdictionis, cur negabimus dari ei in iis casibus in quibus à jure vel prælatis conceditur, vel committitur ipsi, ut Eucharistiam ministret?

16. Respondetur neutram potestatem esse in diacono ad ministrandum hoc Sacramentum immediatè per seipsum. Potest quidem diaconus habere jurisdictionem, quâ sacerdoti committat pascere oves suas, et dare illis Eucharistiam; non tamen est ipse capax cui committatur executio illius potestatis; sicut diaconus parochus vel episcopus potest dare sacerdoti jurisdictionem ad absolvendum, non tamen est capax accipiendi talem potestatem validè absolvendi. Ratio autem est quia nemo potest pascere, nisi sit pastor; diaconus autem, licèt habeat jurisdictionem pastoris, non tamen habet potestatem pastoritiam Ordinis, quia non est consecratus in pastorem animarum; non potest ergo exercere officium pastoris. Unde diaconus episcopus non posset dare Eucharistiam suis ovibus, nisi jussu sacerdotis; et tunc non daret ut pastor, sed ut merum instrumentum, et minister illius sacerdotis; qui, licèt non esset pastor ex officio illarum ovium, esset tamen ex commissione. Nam priùs debet considerari diaconus episcopus dans jurisdictionem illi sacerdoti, ut det Eucharistiam suis ovibus; postea sacerdos habens jam utramque potestatem exercet illam per episcopum diaconum, tanquàm per ministrum et instrumentum suum. Nam diaconus, ut supra ex Clemente vidimus, non dat Eucharistiam, nisi ut ministrans et inserviens sacerdoti; ergo diaconus, etiamsi esset episcopus, in illo actu dandi Eucharistiam, ministraret sacerdoti, sicut si cantaret Evangelium aut exerceret alium actum diaconi; non ergo operaretur immediatè ex potestate suâ, sed mediatè, quatenùs ipse dedit jurisdictionem sacerdoti à quo postea assumitur ut minister ad exequendum illum actum. Quoties ergo diaconus Eucharistiam ministrat, debet id facere ut instrumentum, et nomine alicujus sacerdotis, qui per diaconum ministrat, et illius operâ utitur. Nec obstat quòd in jure detur potestas generalis diacono ministrandi Eucharistiam in certis casibus: tunc enim etiam operaretur ut minister vel summi Pontificis, vel si ille etiam diaconus esset prælatorum Ecclesiæ, à quâ habet commissionem dispensandi Eucharistiam in tali casu.

17. Infero secundò, contra Layman, lib. 5 Theolog. moral., tract. 1, cap. 5, num. 8, et alios, diaconum ministrantem Eucharistiam in statu peccati non peccare mortaliter, tum quia nec sacerdos ipse in statu peccati ministrans Eucharistiam peccat mortaliter juxta probabiliorem sententiam, tum etiam quia illa actio ministrandi jussu sacerdotis, licèt magis pertineat ad diaconum, non est tamen ita propria illius, ut non posset aliquando per alium fieri, seclusâ prohibitione humanâ, ut diximus. Adde, licèt ille diaconus esset parochus vel episcopus, qui daret Eucharistiam suis ovibus, idem dicendum esset propter easdem rationes; imò etiamsi exerceret propriè actum jurisdictionis in illâ actione, quia merum exercitium jurisdictionis non inducit culpam mortalem, licèt fiat in peccato; tunc autem non esset exercitium Ordinis sufficiens ad peccatum mortale.

18. Infero tertiò sacerdotem non habere majorem potestatem dispensandi hostias à se consecratas, quàm consecratas ab alio, sed habere æqualem ad dispensandum omnes. Cùm enim sit idem cibus, et eadem pascua, omnes sacerdotes ex vi suæ ordinationis sunt pastores, et habent jus dandi suis ovibus, à quocumque fuerit illa hostia consecrata.

19. Infero quartò, attentâ institutione hujus Sacramenti, et seclusâ etiam omni prohibitione humanâ, sufficere diacono ad ministrandam Eucharistiam voluntatem præsumptam sacerdotis et pastoris, licèt non haberet expressam et formalem jussionem; in quo differt ministratio hujus Sacramenti ab absolutione sacramentali, in quâ non sufficit ratihabitio, nec præsumpta aut interpretativa voluntas superioris, de quo creditur, quòd, si peteret, daret facultatem; nam illa voluntas præsumpta et conditionata non influit, neque potest dare jurisdictionem absolutam, cùm verè superior non velit, sed vellet si peteretur. Atverò in Eucharistiâ sufficit voluntas præsumpta; nam in hoc etiam imitatur convivia humana, in quibus ut famulus ministret cibos, sufficit voluntas interpretativa, et præsumpta domini: per illam enim tollitur ratio involuntarii, et non est ampliùs invitus dominus. Cùm ergo sacerdos sit ad quem spectat distribuere et dispensare hunc cibum, sufficit ejus voluntas interpretativa, ut diaconus vel quicumque alius possit illum dare vel accipere. Hæc tamen voluntas, licèt sufficeret cujuscumque sacerdotis prælati potentis huic dare licentiam ministrandi hìc et nunc, ad hoc, ut, etiam repugnante immediato, posset ex superioris voluntate præsumptâ accipi vel ministrari; non potest tamen facilè præsumi voluntas superioris mediati, quando immediatus repugnat: nam tunc potiùs præsumitur superior velle ut observetur debitus ordo et subordinatio, ne fiat aliquid resistente immediato, nisi in aliquo casu in quo magna inconvenientia sequerentur. Non sufficit ergo ad præsumendam voluntatem superioris scire quòd, si peterem, licentiam daret; aliquando enim tanti interest ne fiat aliquid, non petitâ licentiâ, ut quamdiù non petitur, superior sit invitus, non solùm quoad modum, sed etiam quoad substantiam actionis, ut constat in religioso, cui non sufficit ad dandum vel expendendum scire quòd, si peteret licentiam, prælatus daret; nam si hoc sufficeret, rueret prorsùs observantia religiosa, et votum paupertatis esset merum nomen; semper enim aut ferè semper præsumi

posset talis voluntas, saltem in superiori mediato, provinciali, v. g., generali, legato Papæ vel in ipso Pontifice, atque adeò nunquàm deberet peti licentia, quod tamen falsum omninò est; quia, licèt prælatus licentiam petitam daret, est tamen invitus etiam quoad substantiam actionis, quamdiù non petitur; quia ob gravissima inconvenientia quæ sequuntur ex illo alio modo operandi, debet velle retinere totum jus suum, et esse omninò invitus circa illam actionem, nisi in aliquo casu, in quo propter peculiares circumstantias præsumi possit eum non esse ita invitum. De hoc tamen suo loco.

20. Quæri potest an, attentâ præcisâ institutione Sacramenti, et seclusâ prohibitione humanâ, sacerdos ipse ita sit dispensator Eucharistiæ, ut non solùm, dùm celebrat, sed etiam extra missam, sicut potest eam aliis dare, possit etiam sibi sumere. Videtur enim ita esse, quia non debet esse ipse pejoris conditionis quàm alii, quibus potest eam dispensare; nec in ministratione hujus Sacramenti requiritur distinctio personarum, quæ in aliis, ut constat, cùm ipse sacerdos in missâ sumat illud à seipso. Nec obstat quòd Tridentinum, sess. 13, cap. 3, ait: *In sacramentali sumptione semper in Ecclesiâ Dei mos fuit ut laici à sacerdotibus communionem acciperent, sacerdotes autem celebrantes seipsos communicarent;* ubi solùm intra missam videtur concedi ejusmodi potestas sacerdoti ministrandi sibi ipsi, hoc, inquam, non obstat, tum quia concilium solùm loquitur de facto, non autem de jure quid posset fieri, seclusâ prohibitione humanâ, prout nunc loquimur; tum etiam quia nec concilium dicit sacerdotes extra missam accepisse Eucharistiam ab aliis; solùm dicit laicos accepisse à sacerdotibus, et sacerdotes in missâ à seipsis: quomodò autem sacerdotes extra missam acceperint, omittit; unde potiùs argumentum contrarium desumi potest quòd de eo puncto nihil dixerit concilium, eò quòd non erat usus constans, sed varius et liber in utramque partem; vel potiùs omissus fuit ille casus, quia sacerdotes vel non solent regulariter communicare, nisi dùm celebrant, vel id faciunt dùm ægrotant, vel in missâ communi alterius, ut in Cœnâ Domini, vel aliâ simili; ubi, ad repræsentandum factum Christi, omnes communicant de manu celebrantis. Cæterùm ex vi præcisâ institutionis non apparet cur sacerdos non possit extra missam sibi accipere Eucharistiam, sicut dat aliis. Hæc tamen doctrina in universum non videtur vera propter rationes quas afferemus infra, num. 31, ex quibus constabit resolutio hujus dubii.

21. Hæc itaque procedunt ex vi institutionis Sacramenti: de facto tamen et attento usu et lege ecclesiasticâ, dubitatur primò an subdiaconus vel clericus inferior, aut laicus possint de licentiâ sacerdotis ministrare, vel accipere sibi Eucharistiam. Et quidem extra casum necessitatis negant communiter theologi, quos sequuntur Suarez, sectione 1, § *Ultimò dicendum est;* Vasquez, cap. 1, num. 12 et 13, qui id probant ex concilio Rhemensi relato in cap. *Pervenit*, de Consecratione, d. 2, ubi intolerabilis et abominabilis vocatur consuetudo illa dandi Eucharistiam laicis vel feminis, ut eam ad infirmos deferant. In casu autem extremæ necessitatis posse illud sibi sumere in articulo mortis, quando non est sacerdos vel diaconus à quo illum accipiat, docent aliqui, in quorum sententiam propendet Suarez, art. 1, in fine; et eam sententiam absolutè amplectuntur Layman, loco citato; Diana, 2 tomo Resolut. moral., tract. 4 de Sacram., resolut. 47, qui addit licere etiam in eodem necessitatis articulo subdiacono vel laico ministrare viaticum moribundo, quia casus ille necessitatis extremæ semper videtur exceptus.

22. Communis sententia theologorum contrarium docet, quos referunt prædicti auctores; et Fagundez, præcepto 3 Eccles., lib. 3, c. 1. Et quidem quòd non possit ministrare aliis etiam in eo casu, quidquid sit de aliquibus decretis quæ ad id probandum afferri solent, probatur meliùs universali Ecclesiæ consuetudine; cui aliqui respondere conantur de consuetudine non posse constare, quia, cùm hodiè sit tanta copia sacerdotum, casus hic rarissimus est; et, non occurrente casu, non potest probari consuetudo contraria. Hoc tamen responsum non satisfacit, quia casus de quo nunc loquimur non est ita rarus, præsertim in oppidis in quibus est unus sacerdos; et accidit sæpè plures mori absque viatico propter absentiam parochi; quibus si posset æduus afferre viaticum, deberet utique id facere, et tamen nunquàm à multis seculis id factum audivimus; nec ullus, ut fieret, consuluit. Auctores deinde quos pro illâ parte affert P. Diana non sufficiunt, quia reverà illam non tuentur, scilicet Layman, loco citato, et Coninck, in præsenti, q. 82, art. 3, n. 23, quorum neuter id asserit, sed referunt quid alii sentiant; nec approbando nec reprobando; imò Coninck addit se id asserere non audere. Valentia verò, quem idem Diana affert tomo 4, disp. 6, q. 10, puncto 1, in fine, solùm dicit illam sententiam non esse improbabilem, quod fundat in eo quòd laicus in necessitate potest licitè tangere Eucharistiam. Aliud tamen est tangere, aliud distribuere, quæ est actio orta ex potestate, et quasi dominio, quod non est penes singulos, sed penes Ecclesiæ ministros. Quod verò urgeat necessitas proximi, ne moriatur absque viatico, non refert; quia hoc Sacramentum non est necessarium ad salutem. Et quidem minus est quòd sacerdos celebret absque patenâ ad dandum viaticum moribundo; et tamen id Ecclesia non permittit; quantò minùs quòd laicus deferat et ministret, absente sacerdote?

23. Quod attinet ad alteram partem, quòd scilicet possit laicus, vel non diaconus sibimet in mortis articulo Eucharistiam accipere, deficiente ministro, fateor aliquos doctores graves id ut probabile docere; inter quos Diana, loco citato, refert P. Coninck, qui tamen eam non tenet, imò dicit difficilè posse repugnari sententiæ contrariæ, quam docet maxima doctorum pars. Favet tamen Suarez, dictâ disp. 72, sect. 3, in fine; Layman, et alii quos refert et sequitur idem Diana, propter quorum auctoritatem probabilis

erit, præsertim cùm consuetudo contraria non ita possit constare in hoc puncto, sicut in præcedenti; eò quòd moribundi non ita facilè possent ipsi ire ad Ecclesiam, et accipere sibi viaticum, absente parocho, et ideò hic casus difficiliùs et rariùs possit contingere.

24. Cæterùm veriorem judico communem sententiam contrariam; primò, quia consuetudo tot seculorum arguit id non esse licitum; nam, licèt casus rarus sit, aliquando tamen contingere potest, et reverà contingit, quòd, absente sacerdote, aliquis, vel peste infectus, vel in periculo mortis existens propter imminens prælium, vel hostium incursionem, etc., posset sibi Eucharistiam accipere ex sacrario; quod tamen in tot seculis nunquàm factum est. Unde secundò à priori probatur, quia nemo potest sibi accipere Eucharistiam, nisi de voluntate et consensu saltem præsumpto sacerdotum et pastorum, ad quos pertinet distributio, ut vidimus. Hæc autem voluntas Ecclesiæ aut pastorum in hoc casu neque est expressa, ut constat; neque etiam potest prudenter præsumi, cùm nunquàm vel minimum indicium dederint talis voluntatis, nunquàm factum approbaverint vel laudaverint, nunquàm propensionem ostenderint, quod facilè fieri potuisset; sicut de communione absque jejunio, et de absolutione à quovis sacerdote obtinendâ in eo mortis articulo Ecclesia fecit. Non potest ergo laicus absque ejusmodi voluntate pastorum accipere sibi Eucharistiam. Denique à posteriori ostenditur, quia si Ecclesia præsumeretur ita velle, id utique esset propter instantem necessitatem mortis, ne homo absque viatico moriatur. Hæc autem ratio non sufficit ad præsumendam talem voluntatem; alioquin possemus præsumere quòd vellet in eodem articulo ministrari Eucharistiam à laico vel feminâ, absente sacerdote, ne ægrotus absque viatico moriatur, cùm sit eadem ratio necessitatis, et aliunde sit minùs dissonum usui communi accipere Eucharistiam ab alio, quàm à seipso. Et tamen iidem auctores qui in hoc puncto affirmant, non audent id asserere in illo alio, quòd possit quilibet tunc ministrare, ut vidimus, et meritò: quis enim credat episcopum non puniturum, sed laudaturum feminam quæ, non invento parocho, auderet sacrarium aperire, et Eucharistiam ad virum suum morientem deferre?

25. Nec obstat quod refertur de reginâ Scotiæ, quæ nostrâ ætate martyrium subitura sub Elizabethâ reginâ Angliæ, Sacramentum Eucharistiæ, quod apud se habebat, priùs devotè sumpsit; tum quia illud factum dicitur ex speciali Pontificis licentiâ quam habebat; tum etiam quia in illis circumstantiis fieri id poterat, et debebat ad vitandum periculum irreverentiæ, cùm timeri jure posset hæreticos post ejus mortem Eucharistiam inventam irreverenter tractaturos; quo casu certum est posse laicum et feminam propriâ auctoritate Eucharistiam sumere, urgente tunc præcepto naturali de vitandâ ejus irreverentiâ. Adde, etiamsi non habuisset expressam facultatem sumendi sibi Eucharistiam, sed solùm retinendi eam apud se, adhuc in illo casu poterat facilè præsumere voluntatem Pontificis, ut consumeret; ne scilicet remaneret Eucharistia apud ejus famulas quæ facultatem non habebant eam apud se retinendi, qualem ipsa sola habebat; unde meritò præsumere poterat Pontificem volituram potiùs ut consumeretur à martyre, quàm ut apud feminas remaneret.

26. Dices: Cùm Ecclesia ob necessitatem imminentis mortis permittat accipi Eucharistiam à non jejuno, cur non præsumetur velle etiam quòd accipiat eam sibimet moriturus absque interventu sacerdotis? — Respondeo primum casum esse adeò frequentem, ut nisi id permitteretur, magna pars fidelium moreretur absque viatico; secundum casum esse rarum, propter quem non debuit dispensari in lege universali; sicut nec dispensatur ut celebretur absque vestibus sacris ad dandum viaticum, quia hic etiam casus necessitatis rarus erit.

27. Dubitatur secundò an de facto possit sacerdos nunc committere diacono ut ministret Eucharistiam. — Respondetur posse in necessitate, quæ non restringitur ad solum casum dandi viaticum moribundo, sed latiùs patet, ut si sacerdos impeditus sit, et non possit populo Eucharistiam distribuere. Nam decretum concilii Carthagin. IV, can. 38, universaliter loquitur: *Ut diaconus, præsente presbytero, Eucharistiam corporis Christi populo, si necessitas cogat, jussus eroget.* Quod quidem non est revocatum, licèt non sit in usu, quia ejusmodi necessitas non occurrit; rarò enim invenitur diaconus ubi non sit sacerdos. Posset etiam diaconus, absente parocho, deferre viaticum infirmo, ne absque communione moriatur; quod concessum videtur in concilio Nicæno, can. 14. Quod idem dicendum si parochus præsens nolit ipse deferre, nec committere diacono ut ferat: tunc enim ex præsumptâ Ecclesiæ voluntate, vel ex concessione dictâ concilii Nicæni, quæ non invenitur revocata, poterit id facere; et in hoc ferè omnes conveniunt. Notant tamen non posse diacono committi, quando adsunt alii sacerdotes qui possint ministrare, quia concilium Carthag. allegatum solùm id permittit in casu necessitatis, quæ non datur cùm adest sacerdos qui possit.

28. Dubitatur tertiò an sacerdos de facto possit licitè sibimet accipere Eucharistiam extra missam. Affirmant communiter doctores in casu necessitatis; quanta verò debeat esse necessitas, non conveniunt. Aliqui concedunt solùm in mortis articulo; alii concedunt quòd devotionis etiam causâ possit id facere; utrique tamen exigunt ne sit scandalum (quod quidem facilè vitari potest), et quòd non sit alius sacerdos, à quo possit communionem accipere, quâ duplici conditione positâ, id concedit Suarez, sect. 3; Vasquez, dict. c. 1, num. 17, et alii quos refert et sequitur Diana, 1 tom., tract. de Celebrat. missar., resolut. 53. Addunt aliqui, si adsit diaconus, non posse sacerdotem accipere sibi Eucharistiam, sed de manu diaconi. Alii id negant, quia diaconus non est minister nisi in defectum sacerdotis, qui tunc non deest.

29. In hâc sententiâ una restat difficultas, quo-

modò cohæreant ejus partes inter se; nam si sacerdos id potest facere propriâ auctoritate et ex officio suo, non apparet cur non possit quando adest alius sacerdos à quo possit accipere communionem; per hoc enim non perdit jus suum dispensandi Eucharistiam iis qui volunt communicare, quorum ipse est unus. Quòd si dicas posse quidem, sed obstare Ecclesiæ prohibitionem, nisi in casu necessitatis, deberet inprimis ostendi ea prohibitio Ecclesiæ, quæ non apparet. Recurrere verò ad consuetudinem non sufficit, quia consuetudo non minùs probat fieri non posse præsente quàm absente alio sacerdote, cùm reverà neutro modo fiat. Quod enim aliqui dicunt sacerdotem se communicare in die Parasceves etiam absque missâ, non est ad rem; nam licèt tunc non consecret, verè celebrat et perficit sacrificium diei præcedentis; quare illa non est communio privata, et quasi laica, sed sacerdotalis: nos autem loquimur quando sacerdos non communicat ut sacerdos, sed more laicorum; de quâ communione non magis afferri potest consuetudo, absente alio sacerdote quàm præsente. Denique si sacerdos in eo casu non utatur potestate quam habet ut sacerdos ad dispensandam Eucharistiam, remanet jam æqualis laicis, et non apparet cur magis possit ipse quàm quilibet alius id facere. Deberet ergo consequenter concedi quòd sacerdos in universum id possit, etiamsi alius sacerdos præsens sit.

30. Non est tamen nobis à communi sententiâ discedendum, quam ut explicemus et defendamus, adverto, quoties sacerdos non communicat ut sacerdos, hoc est, offerendo vel perficiendo et consummando sacrificium priùs à se vel alio incœptum, communionem illam esse et appellari laicam, et quoad illam per accidens se habere quòd sit vel non sit sacerdos. Quare, licèt in missâ non accipiat Eucharistiam à suo pastore, sed à seipso, extra missam verò debet sicut cæteri omnes Eucharistiam accipere à pastore, vel de licentiâ illius. In missâ quidem non pascitur ab aliquo pastore inferiori, sed à solo Christo, quia ibi accipit Eucharistiam, ut homo publicus et offerens sacrificium nomine Ecclesiæ; extra missam verò cessat hæc ratio, et accipit ut homo privatus, atque adeò ut ovis quæ non potest accipere pastum nisi à proprio pastore.

31. Porrò esse magnam differentiam inter illos duos modos communicandi, constat inprimis ex ipsâ appellatione; nam communio sacerdotis extra missam vocatur semper in conciliis communio laica; debet ergo ad illam considerari sacerdos ac si esset laicus, atque ideò non habet majorem potestatem quàm quilibet alius sumendi sibi Eucharistiam. Deinde à posteriori constat hoc ipsum, quia si sacerdos haberet eamdem independentiam ad sumendum hunc cibum etiam extra missam, sequeretur quòd, secluso omni privilegio, posset quilibet simplex sacerdos dare Eucharistiam omnibus sacerdotibus volentibus communicare, etiam repugnantibus eorum pastoribus aut parochis. Rursùs sequeretur posse quemlibet sacerdotem in mortis articulo accipere viaticum à quolibet sacerdote simplici absque ullâ parochi licentiâ; quod tamen videtur contra sensum fidelium, et contra doctrinam communem theologorum, qui universaliter dicunt omnes fideles debere accipere viaticum ultimum de manu vel consensu parochi, vel prælati, nullâ factâ exceptione. Denique theologi etiam, quando loquuntur de communione in Paschate à proprio parocho accipiendâ, excipiunt nominatim sacerdotes in alienâ etiam ecclesiâ celebrantes, quia præceptum illud non loquitur de iis qui celebrando communicant, sed de iis solùm qui communionem accipiunt de manu alterius. Unde supponunt quòd sacerdos non celebrans obligaretur etiam tunc præcepto communicandi de manu parochi. Ex quibus omnibus constat sacerdotem extra missam non minùs dependere à suo pastore in hoc Sacramento accipiendo, quàm alios fideles, atque adeò non posse nisi de manu vel licentiâ pastoris communicare. Quod indicare etiam videtur pontifex in Clementinâ *Religiosi*, de Privilegiis, ubi imponitur pœna religiosis qui absque parochi consensu, *clericis aut laicis Sacramentum Eucharistiæ ministrare præsumpserint;* ubi de omnibus clericis in universum loquitur.

32. Hoc ergo supposito, jam circa propositum dubium dico sacerdotem extra missam posse quidem dare Eucharistiam aliis qui vel sint ejus oves, vel licentiam habeant proprii pastoris, ut videbimus sect. sequenti; et tunc ministrat ut sacerdos et ut pastor, vel proprius, vel saltem ex commissione, quoad illum actum, ut supra explicuimus. Si autem sibi ipsi communionem extra missam accipiat, tunc non operatur ut sacerdos nec ut pastor: nam receptio illa Eucharistiæ, cùm non sit ad consummandum sacrificium, non est sacerdotalis; ministratio autem, vel dispensatio activa non est etiam actio sacerdotis, quia tunc non operatur ut pastor proprius, neque ex commissione; neutro enim modo esse potest pastor sui ipsius; non ergo ministrat ex potestate pastoritiâ, cùm non pascat ovem suam propriam vel ex commissione. Operaretur ergo tunc sicut diaconus vel alius clericus inferior, vel etiam laicus cui, attentâ præcisè institutione hujus Sacramenti, non repugnaret quòd ex facultate aut jussu sacerdotis pastoris sui acciperet ipse sibi ex sacrario Eucharistiam, ut supra vidimus. Sic ergo sacerdos in prædicto casu posset id facere ut instrumentum proprii sacerdotis parochi vel prælati sui; atque ideò tunc non operaretur ut sacerdos, sed ut instrumentum vel minister sacerdotis, qui hoc modo diceretur pascere ovem suam. Sicut quando de facto diaconus et subdiaconus ministrant summo pontifici in missâ solemni, et accipiunt sibi sanguinem ex calice, non agunt nec accipiunt ut sacerdotes (etiamsi ipsi sacerdotes plerùmque sint), sed ut ministri et instrumentum sacerdotis pontificis, qui eo modo dat illis Eucharistiam, et pascit illos ut oves suas. Talis esset actio quâ sacerdos extra missam sumeret sibi Eucharistiam; deberet enim procedere ex voluntate sui pastoris volentis illo modo pascere ovem suam.

33. Restat ergo difficultas an de facto sacerdos

extra missam habeat licentiam sui pastoris ut possit sibi Eucharistiam sumere ut instrumentum ipsius, licèt alii fideles laici eam facultatem non habeant; et an ea facultas universalis sit, vel solùm pro casu necessitatis urgentis.— Respondeo itaque probabile esse quòd sacerdos de facto id possit, urgente necessitate, ut communis sententia docet. Fundamentum autem desumi debet ex canone illo 14 concilii Nicæni, in quo conceditur diacono ut absente sacerdote, det aliis, et sumat sibi Eucharistiam ex sacrario; quæ facultas non invenitur revocata, et à fortiori competit omnibus sacerdotibus, cùm et ipsi diaconi sint; poterunt ergo, absente sacerdote, qui ministrare possit et velit, accipere sibi, sicut posset simplex diaconus, non ut pastor, sed ut instrumentum pastoris, ut explicuimus.

34. Nec obstat consuetudo contraria quâ illa facultas abrogata videri posset, sicut ex simili consuetudine diximus non posse laicum aut subdiaconum ministrare vel sumere sibi Eucharistiam. Nam diversa est ratio in hoc casu; habemus enim inprimis concessionem expressam concilii universalis, quæ non præsumitur revocata nisi probetur. Consuetudo præterea contraria non probat, quia non oritur ex defectu potestatis, sed necessitatis; casus enim non occurrit : nam diaconus jam ferè nullus est absque sacerdote, cùm nemo, nisi ad breve tempus, in eo gradu perseveret. Sacerdotes autem nunquàm volunt communicare, quando celebrare non possunt; quando autem celebrare possunt, non possunt uti facultate illâ, quia jam deest necessitas et absentia sacerdotis requisita. Illa autem alia consuetudo, ex quâ supra arguebamus defectum facultatis in subdiacono vel laico, est consuetudo positiva, occurrente sæpiùs illo casu, ut vidimus, nec apparente unquàm ex parte prælatorum indicio voluntatis concedendi aut permittendi talem facultatem, sicut appareret et constat respectu diaconi.

35. Hinc infero quoad hunc casum æquales esse sacerdotem et diaconum, imò faciliùs posse contingere diacono quàm sacerdoti; nam sacerdos, cùm possit ipse celebrare, non facilè habebit necessitatem communicandi extra missam propter absentiam sacerdotis; diaconus tamen, qui consecrare non potest, faciliùs poterit in tali necessitate inveniri; hæc autem non est necessitas solius viatici, sed devotionis etiam propter festum solemne aut quid simile; nam concilium Nicænum non loquitur de articulo mortis, ut constat. Denique, quod diximus sacerdotem extra missam accipientem sibi Eucharistiam operari ex potestate pastoris et sacerdotis, locum non habet in summo pontifice, quia sicut potest propriâ auctoritate dare sibi indulgentias, sic etiam posset extra missam Eucharistiam sibi sumere; et hoc ex auctoritate et potestate universali quam habet dispensandi illud Sacramentum : nam, licèt ipse non sit ovis sui ipsius, est tamen ovis Christi, atque ideò potest, sicut pascit alios, pascere etiam seipsum, cùm datum ei sit pascere omnes oves Christi. Cæteris autem pastoribus non datur potestas ita ampla, sed limitata ad tales oves, nempe ad suos subditos, in quorum numero ipse pastor non est. Sicut tamen potest eligere sibi confessarium, qui eo ipso est ejus pastor quoad illum actum, sic potest eligere sacerdotem, à quo accipiat Eucharistiam, qui eo ipso fit pastor ipsius quoad illum actum ministrandi hoc Sacramentum.

SECTIO II.

Utrùm omnes sacerdotes possint Eucharistiam ministrare.

36. Aliqua certa sunt et communia ferè apud omnes; alia magis dubia. Primò certum est, ad ministrandum hoc Sacramentum præter potestatem Ordinis supra explicatam, requiri jurisdictionem. Ad pastorem enim spectat pascere oves suas; nec, eo invito, potest alius licitè mittere falcem in messem alienam. Quod, licèt negare voluerit Marzilla citatus à nobis disput. 17, sect. 1, id tamen apertè est contra theologos omnes et mentem pontificum, ut ibi vidimus. Hic autem consensus pastoris requiritur non solùm ad dandam communionem laicis, sed etiam clericis et sacerdotibus, quando extra missam communicant, ut probavi sect. præcedenti.

37. Secundò certum est ad ministrandum hoc Sacramentum sufficere facultatem aut consensum pastoris expressum vel interpretativum, vel etiam præsumptum; qui quidem ad Sacramentum Pœnitentiæ non sufficit. Ratio autem differentiæ inter utrumque Sacramentum assignari solet, quia absolutio est actio jurisdictionis propriè, non verò ministratio Eucharistiæ. Ita Vasquez, in præsenti, n. 30. Sed debet ampliùs explicari, scilicet, absolutionem esse actionem talem quæ ad sui valorem prærequirat voluntatem positivam potentis condonare peccata; inferior autem non habet eam potestatem, nisi communicetur à superiore vel pastore. Ministratio autem Eucharistiæ ad sui valorem nullam requirit voluntatem pastoris : valida enim erit, licèt fiat invito pastore; ut verò licitè fiat, non requiritur voluntas positiva, sed solùm quòd superior non sit invitus, seu negatio voluntatis contrariæ, quæ negatio semper adest, quoties prudenter præsumimus eum ratum habiturum si sciret; hoc enim satis est ut nunc non fiat contra ejus voluntatem, et per consequens, ut licitè fiat.

38. Tertiò certum est posse competere facultatem dandi Eucharistiam ex commissione et delegatione iis etiam qui parochi vel pastores non sunt, prout de facto eam habent communiter religiosi ex privilegiis pontificum eorum ordinibus concessis. Circa quæ adverto facultatem nostræ societati concessam à Paulo III esse universalem pro omnibus Christi fidelibus; et, licèt facultas etiam absolvendi ab eodem Paulo III concessa, sit æquè universalis pro omnibus Christi fidelibus, hæc tamen limitatur in Compendio nostrorum privilegiorum, verbo *Absolutio*, § 1, ut non possimus absolvere regulares qui licentiam non habuerint extra suum ordinem confitendi. Atverò facultas dandi Eucharistiam non habet illam limitationem, atque ideò possumus ex vi illius dare Eucharistiam quibuslibet, etiam regularibus, absque ullâ licentiâ suorum prælatorum.

39. Quartò conveniunt ferè omnes in hoc quòd ad ministrandum hoc Sacramentum non requiratur approbatio quæ ex concilio Tridentino requiritur ad Sacramentum Pœnitentiæ, ad quod requiritur approbatio et jurisdictio; in hoc autem Sacramento sufficit jurisdictio, vel commissio, aut consensus parochi absque aliâ approbatione ordinarii, quia concilium solùm ad confessiones audiendas petit approbationem; neque erat eadem ratio petendi examen aut aliam approbationem ad hoc Sacramentum, in cujus ministratione exigua peritia ministri desideratur.

40. Hæc certa sunt. Dubitatur primò an per bullam *Cruciatæ* possit qui eam habet accipere Eucharistiam à quolibet sacerdote absque ullo consensu sui Parochi. Negant plures, Emman. Rodriguez, in explicatione Bullæ, parte 1, in Addit. ad § 5, num. 31; Suarez, in præsenti, disp. 72, sect. 2, quem sequitur Nugnus, quæst. 82, art. 3, vocans contrariam improbabilem, quia, concessâ facultate eligendi confessarium, non intelligitur data facultas eligendi ministrum Eucharistiæ. Ergo ex eo quòd in bullâ *Cruciatæ* conceditur illud, non conceditur hoc secundum; alioquin, quia in bullâ conceditur facultas universalis eligendi confessarium, ita ut confessioni annuæ satisfiat per illam confessionem, daretur etiam facultas satisfaciendi communioni annuæ extra parochiam, quod est apertè falsum.

41. Alii tamen concedunt in bullâ dari illam facultatem; quam sententiam tuetur et explicat Vasquez, in præsenti, disp. 219, c. 5, quem sequitur Diana, 1 tom., in tract. de Bullâ *Cruciatæ*, resolut. 20. Fundamentum autem non sumitur ab iis ex eo quòd concedatur facultas eligendi confessarium, sed ex aliâ clausulâ ejusdem bullæ, in quâ conceditur quòd possit *Eucharistiam et alia Sacramenta, præterquàm in die Paschatis, recipere.* Quæ verba, licèt Suarez velit ita intelligi, ut solùm concedant tempore interdicti ea Sacramenta suscipere, videlicet à ministro idoneo, et qui aliàs ea Sacramenta jure conferre potest, Vasquez tamen probat ampliora esse; nam in bullâ Hispanâ dicitur, ut possint *recebir el Sacramento de la Eucharistia, y los demas Sacramentos (salvo en el dia de la Pasqua) aunque sea tiempo de entredicho*, hoc est, *etiamsi sit tempus interdicti;* quæ verba ampliant, non restringunt ad tempus interdicti. Secundò, quia si concessio non esset eligendi ministrum, frustra addita esset illa exceptio diei Paschatis; nam tempore interdicti, si quis etiam in privato oratorio accipiat Eucharistiam à Parocho, vel cum ejus licentiâ in die Paschatis, procul dubio satisfacit præcepto annuæ communionis. Facultas ergo illa præscindit à licentiâ parochi, et ideò excepit communionem paschalem, sicut excepta est etiam in privilegiis Mendicantium.

42. Sed contra hoc arguit P. Suarez, quia sequeretur concedi etiam quòd extremam Unctionem et Matrimonium possit à quolibet sacerdote suscipere absque consensu parochi; facultas enim communis est *Eucharistiam et alia Sacramenta recipiendi.* — Respondet Vasquez concedendo de extremâ Unctione, negando de Matrimonio; hoc enim non recipitur à sacerdote, sed à conjuge qui est minister; parochus verò non requiritur ut minister, sed ut testis essentialis ad valorem Sacramenti. Unde nec argui potest ad Sacramentum Ordinis et Confirmationis, quia ibi solùm est sermo de Sacramentis quæ à sacerdote et parocho de jure ordinario conferri possunt, qualia non sunt Ordo et Confirmatio.

43. Sed contra hoc est quia ibi conceditur universaliter Eucharistiam et alia Sacramenta recipere; nec semo est de iis quæ recipi possunt à sacerdote vel parocho; non debemus ergo illam concessionem restringere. Imò, virtute illius concessionis potest qui bullam habet recipere Ordinem ab episcopo tempore interdicti; et posset etiam Confirmationem, si hujus receptio per interdictum prohiberetur. Alioquin non apparet de quibus aliis Sacramentis loquatur bulla, dùm dicit *Eucharistiam et alia Sacramenta* posse recipi; nam extrema Unctio est unum solum Sacramentum.

44. Respondet P. Vasquez intelligi de Pœnitentiâ et extremâ Unctione. — Sed contra, quia si intelligitur illa clausula de Sacramento Pœnitentiæ, ergo non conceditur ibi facultas recipiendi ea Sacramenta à quolibet sacerdote, sed à ministro debito. Probatur sequela, quia nemo dicet concedi in bullâ facultatem accipiendi Sacramentum illud à quolibet sacerdote, cùm in eâdem bullâ, quando conceditur facultas eligendi confessarium, limitetur ad confessarium approbatum ab ordinario; ergo in illis aliis verbis non datur facultas eligendi ministrum, sed solùm recipiendi Sacramenta, non obstante interdicto; per Sacramenta verò alia ab Eucharistiâ intelliguntur Pœnitentia, extrema Unctio, Ordo et Matrimonium, juxta sententiam probabilem, quæ docet etiam Matrimonium prohiberi tempore interdicti; ad Baptismum autem et Confirmationem non erat necessarium ejusmodi privilegium. Unde Rodriguez, ubi supra, concedit posse ex vi illius clausulæ accipi tempore interdicti, Ordinem et extremam Unctionem.

45. Confirmatur, quia in rigore aliud est concedere alicui ut possit recipere Sacramenta, aliud verò quòd possit recipere à quolibet ministro: nam illud prius pertinet ad solam substantiam; hoc posterius ad quamdam circumstantiam: non conceduntur autem omnes circumstantiæ cui conceditur substantia; alioquin in illâ clausulâ concessa esset facultas recipiendi Sacramenta in quolibet loco, quâlibet horâ diei, et alia similia. Cùm ergo concessio solùm sit recipiendi Sacramenta, et nihil ibi dicatur de ministro, debet intelligi prout de jure, scilicet à debito ministro, sicut intelligitur debito tempore, debito loco, etc. Quod ad hominem probatur juxta doctrinam ipsius Vasquez, quia ipse vult ibi sermonem esse etiam de Sacramento Pœnitentiæ; et tamen non conceditur facultas recipiendi illud nisi à ministro debito. Fatendum ergo est facultatem non esse circa ministrum, sed circa tempus interdicti; alioquin quæ facultas datur ibi circa Sacramentum Pœnitentiæ? Non quidem ut possit qui habet bullam confiteri cuilibet venialia; ad hoc enim non requiritur bulla; sed nec ut confiteatur mortalia

cuilibet sacerdoti; hæc enim non conceditur in bullâ; sed nec ut confiteatur sacerdoti approbato; hoc enim postea specialiter conceditur, et in illâ clausulâ non fit mentio confessoris approbati; restat ergo quòd concedatur ibi solùm facultas recipiendi Sacramentum Pœnitentiæ et alia Sacramenta tempore interdicti.

46. Hic autem sensus colligitur ex contextu bullæ, ex quo apparet quòd in illâ clausulâ solùm detur privilegium quoad circumstantiam interdicti, non quoad substantiam, nec quoad circumstantiam ministri; nam in illâ clausulâ conceditur facultas *tempore interdicti celebrandi vel audiendi sacrum simul cum suis familiaribus in ecclesiis, monasteriis vel oratoriis privatis ab ordinario designatis et visitatis; et accipiendi Eucharistiam et alia Sacramenta, dùm tamen ipsi interdicto causam non dederint.* In quibus verbis certum est non concedi facultatem simpliciter celebrandi vel faciendi celebrare in oratorio privato, sed solùm id faciendi tempore interdicti, supposità aliunde facultate debità ad illud oratorium. Quod constat ex usu, quia postquàm Paulus V prohibuit ne ordinarii concederent facultatem celebrandi in domibus et oratoriis privatis, adhuc in bullâ *Cruciatæ* ponitur eadem clausula; et nemo audet uti privato oratorio absque facultate summi pontificis, etiamsi habeat bullam *Cruciatæ;* ergo illa clausula non dat facultatem utendi oratorio privato, sed audiendi missam in illo tempore interdicti, si aliunde sit facultas debita utendi illo oratorio; sicut eodem modo dat licentiam audiendi missam in ecclesiis vel monasteriis; quæ certè non est ad substantiam, ut constat, sed ob circumstantiam temporis interdicti, de quo tempore solo intelligitur illud privilegium.

47. Nec obstant fundamenta contrariæ sententiæ. Ad primum enim respondetur verba bullæ Hispanæ hæc esse: *Que puedan aun en tiempo de entredicho apostolico, ò ordinario, oir missa en las iglesias y monasterios, ó en oratorio particular, señalado, y visitado por el ordinario, dezir missa, y otros divinos officios por sus personas, si fueren presbyteros; ó hazerlos celebrar á otros en su presentia, y de sus familiares y parientes, y recebir el sancto Sacramento de la Eucharistia, y los demas Sacramentos; salvo en el dia de la Pasqua, con que ellos no ayan dado causa al tal entredicho*, etc. In quibus verbis illa priora, *aun en tiempo de entredicho*, non significant dari eam facultatem, ut *non obstante interdicto* id faciant, sicut si diceretur: Concedimus ut etiam in diebus festis laboretis; ut etiam in diebus jejunii, seu prohibitis, comedatis carnes, non est sensus quòd detur etiam licentia pro aliis diebus, sed quòd detur pro illis, non obstante prohibitione.

48. Ad secundum respondet benè Emmanuel Rodriguez, loco citato, fieri exceptionem diei Paschatis in illâ clausulâ, quia cùm ibi concessa sit facultas generalis accipiendi Eucharistiam in privato oratorio à ministro legitimo, et hic sit quilibet sacerdos, regulariter loquendo, vel saltem omnes regulares, voluit pontifex auferre occasionem dubitandi, et explicare quòd facultas ibi concessa non erat universalis pro toto anno, sed cum exceptione solità diei Paschatis, sicut si diceret: *Dùm non sit in præjudicium parochi*, vel, *salvo jure parochi*, quod scilicet habet ad illam communionem. Unde, si parochus consentiret vel ipsemet vellet dare Eucharistiam, posset utique etiam illâ die id facere in sacello privato etiam tempore interdicti; quia tamen non solent parochi id facere, ideò simpliciter exceptus est ibi dies Paschatis.

49. Dubitatur secundò an Mendicantes per sua privilegia possint ministrare Eucharistiam toto anni tempore. Oritur dubium ex verbis quæ addi solent in ejusmodi privilegiis, scilicet, *præterquàm in die Paschatis;* et ideò communis sententia negat eorum facultatem extendi ad illam diem. Alii tamen afferunt privilegium aliud magis amplum et sine ullâ restrictione concessum à Nicolao V monasterio S. Mariæ *de Guadalupe* ordinis S. Hieronymi in Hispaniâ, datum Romæ 4 calend. octobr., anno 1458, pontificatûs 4, quod referunt Emman. Rodriguez, tomo primo Quæst. regular., quæst. 56, artic. 3, § *Quantùm ad secundum;* et Fagundez, de 3 præcepto, lib. 1, cap. 5, num. 13, quod privilegium licèt concessum sit pro illo solo monasterio propter concursum et devotionem ad illum locum, postea tamen Pius IV et Pius V privilegia omnia illius monasterii extenderant ad omnia monasteria ejusdem ordinis, etiamsi non militent in illis eædem causæ, ut probat Rodriguez, ubi supra, q. 55, art. 9. Quare per communicationem privilegiorum videtur jam hæc facultas competere omnibus Mendicantibus. Et ideò hanc sententiam tenet Ludovicus Beja, 4 part., casu 4. Verùm circa illud privilegium duplex dubium occurrit: primum est, quia omnes prædicti auctores qui illud referunt, dicunt concessum esse à Nicolao V, anno 1458, quod constat esse manifestè falsum, cùm illo anno esset papa Pius II, qui successit Calixto III, qui Nicolao V successerat anno 1455. Secundum dubium est quia si illud fuisset per bullam concessum; cur idem Emman. Rodriguez in Bullario regularium, ubi alias bullas ejusdem papæ congessit, illius bullæ non meminit? Si autem fuit solum vivæ vocis oraculo concessum, revocatum censebitur per revocationem generalem sanctissimi D. N. Urbani VIII, qui omnia ejusmodi privilegia vivæ vocis oraculis concessa revocavit. Cæterùm, si inveniatur per bullam vel breve aliquod concessum, non video cur non habeat adhuc suum vigorem.

50. Supposità tamen sententiâ communi, dubitatur tertiò quid intelligatur per diem Paschatis in illis privilegiis exceptum. Aliqui enim intelligunt ipsum diem Resurrectionis, extra quem dicunt posse, in eo autem non posse Mendicantes dare Eucharistiam. Alii tamen communiter illa verba non intelligunt materialiter, sed formaliter de communione paschali, quocumque die fiat: nam intentio pontificum fuit illam communionem reservare parochis. Si autem sola dies materialis excipereturn, parùm prodesset.

quia possent omnes die sequenti satisfacere præcepto in ecclesiis regularium. Unde inferunt posse eâ etiam die resurrectionis dare Eucharistiam regulares iis qui jam in parochiâ communicârunt, vel postea communicare volunt. Item non posse dare diebus sequentibus vel præcedentibus iis qui eâ communione volunt satisfacere præcepto communionis annuæ ; quæ sententia videtur omninò juxta mentem pontificum. Advertit autem Layman, tract. 4 de Sacram. Eucharistiæ, c. 7, n. 4, in dubio præsumi posse ac debere eos qui accedunt ad communicandum, satisfecisse jam vel habere animum satisfaciendi in suâ parochiâ, cùm non facilè sit quispiam ab altari repellendus, quando cum aliis accedens Eucharistiam petit. Denique peregrinis et vagis possunt etiam regulares dare communionem paschalem, quia nullam parochiam habent in quâ satisfacere debent; in quo conveniunt etiam ferè doctores. Videtur Sanchez, lib. 3 de Matrim., disp. 23, n. 17, et alii, quos congerit et sequitur Diana, tom. 2, tractat. 2, de Dubiis regularium, resolut. 12.

51. Petes : Sicut extra Pascha sufficit consensus præsumptus parochi, ut possimus etiam, seclusis privilegiis, dare Eucharistiam, cur non sufficiet idem consensus præsumptus seu ratihabitio parochi, ad dandam communionem in Paschate? — Respondeo formaliter loquendo nullam esse differentiam ; materialiter tamen esse differentiam magnam, quia extra illud tempus facilè potest præsumi ratihabitio vel consensus parochi ; ad communionem verò paschalem non ita facilè præsumi potest, quia volunt retinere suum jus ut oves recognoscant pastorem proprium. Et licèt petenti licentiam darent, nolunt tamen id fieri absque licentiâ suâ, et ita firmiter nolunt ut inviti sint quoad modum et quoad substantiam ; sicut prælatus religionis, quando subditus expendit absque licentiâ quam certè petitam daret, invitus est etiam quoad substantiam. Cæterùm aliquando accidere potest ut præsumi possit consensus in his circumstantiis, et tunc licebit communicare in ecclesiâ regularium, ut fatentur Suarez, dictâ disput. 22, sect 2, § *Sed inquires*, et aliis citatis ; Fagundez, dicto lib. 1, c. 5 ; Layman, dicto n. 4, et Diana, dictâ resolut. 12, in fine.

52. Dubitatur quartò an aliquando Mendicantes possint dare viaticum absque licentiâ parochi. Similiter enim excipi solet in dictis privilegiis communio in articulo mortis. Unde aliqui docent, nec urgente necessitate et deficiente parocho, posse dari ægroto viaticum à religiosis ; ita Navarrus, Sylvester, Cardin., quos refert Fagundez, lib. 3, de 3 præcepto, c. 2, n. 19, ubi affert etiam pro eâ sententiâ P. Suarez, dictâ sect. 2, § *Sed inquires*. Postea verò, n. 20, propositâ sententiâ contrariâ, quam ipse Fagundez sequitur, affert etiam pro eâ eumdem Suarez, § *Sed quæres*, et dicit quòd contradicit sibi, cùm folio præcedenti contrariam docuisset. Oportuisset tamen attentiùs legere verba Suarii, qui certè in priori loco non loquitur de casu nostro quando deest parochus, sed de communione in universum necessariâ propter mortis imminentis periculum, prout condistinguitur contra communionem voluntariam quæ absque necessitate fit ; loquitur enim contra aliquos qui volebant religiosos non incurrere censuram latam in Clementinâ *Religiosi*, de Privilegiis, quando dant Eucharistiam communicantibus ex devotione, sed quando dant communicantibus ex necessitate, scilicet in mortis articulo, in quo debent relinquere illud munus parocho proprio. Verba Suarii sunt : *Tertiò non tantùm incurritur hæc excommunicatio, si Eucharistia detur in necessitate per modum viatici (ut aliqui eam limitant), sed in universum sive in necessitate, sive extra illam, sive publicè, sive occultè ministretur*, etc. Communio ergo *in necessitate* est quæ non fit liberè, sed ex obligatione in mortis periculo ; quem modum loquendi observant alii theologi, et P. Vasquez in præsenti, c. 3, n. 33, dicens : *Addo autem hanc pœnam imponi religiosis, sive Sacramentum hoc dispensent in necessitate, nisi alius non adesset sacerdos, qui tunc ministrare posset ; sive extra illam ; sive publicè, sive secretò ; nam verba legis generalia sunt.* Ubi utrumque conjungit, scilicet quòd ministretur *in necessitate*, et *non deficiente vel absente parocho*. Cautè ergo et absque ullo periculo contradictionis locutus est Suarez ; nec debemus facilè contradictiones ita crassas intra duas chartas de viris adeò doctis sine maximo studio et diligentiâ suspicari.

53. Communis ergo et verior sententia concedit posse religiosos, imò et sacerdotes etiam seculares ministrare viaticum, deficiente parocho : quamvis enim non sit Sacramentum omninò necessarium ad salutem, est tamen maximoperè utile, et aliquo modo necessarium ad vires spirituales in illo periculoso agone acquirendas. Solent autem pontifices ad majorem claritatem, quando excipiunt viaticum in privilegiis, declarare exceptionem illam non intelligi eo casu quando propter absentiam parochi vel similem causam esset necessitas ; prout Paulus III declaravit in facultate datâ nostræ societati. Advertunt tamen doctores, hoc non procedere in communione paschali, quando deesset parochus, quia in eo casu non urget necessitas, nec multùm refert si exspectetur parochus. Si enim interim communione indigebit aliquis ad suam spiritualem consolationem, poterit ex devotione communicare, et postea communicare iterùm de manu parochi ad satisfaciendum præcepto annuæ communionis.

Solet etiam in præsenti tractari de obligatione ministri non dandi hoc Sacramentum peccatori ; de hoc tamen diximus alibi sicut de obligatione ministrandi in statu gratiæ, an sit vel non sit sub peccato mortali, de quo etiam aliqui in præsenti agere solent. Alia dubia leviora circa obligationes ministri videri possunt apud Suarez, sect. 3 et 4, ubi etiam cum aliis notat debere sacerdotem extra missam habere stolam et superpellicium ad Eucharistiam ministrandam.

DISPUTATIO XIX.

DE EUCHARISTIA, UT EST SACRIFICIUM.

Egimus de Eucharistiâ, ut Sacramentum est; nunc dicemus de ipsâ, quatenùs est sacrificium legis novæ. Oportebit autem priùs præmittere aliquid breviter de essentiâ sacrificii in communi, ut postea faciliùs possimus rationem hujus sacrificii in particulari explicare.

SECTIO PRIMA.

Præmittuntur aliqua de sacrificio in communi.

1. Omitto hæreticos recentiores contendentes, nomine sacrificii intelligi verè et propriè quodlibet opus bonum, non solùm externum, sed etiam internum; contra quos videatur card. Bellarm, tomo 2, lib. 1, de Sacrificio, c. 2; Suar. et Vasquez, in præsenti. Inter Catholicos constans est sententia sacrificium esse actum peculiarem virtutis religionis, quo supremum cultum soli Deo debitum exhibemus. Sed, quoniam totum hoc reperitur in aliis actionibus quæ non sunt sacrificia, quales sunt illæ quibus cultum latriæ soli Deo debitum præstamus, difficile est explicare quid sit illud quo sacrificium peculiariter differt ab aliis actibus religionis. Varii varias definitiones sacrificii construxerunt, quas refert et impugnat Vasquez in præsenti, disp. 220. Quidam ita definiunt: *Sacrificium est oblatio externa soli Deo facta, quâ ad agnitionem humanæ infirmitatis et professionem divinæ majestatis à legitimo ministro res aliqua sensibilis et permanens ritu mystico consecratur et transmutatur.* Alii breviùs: *Est oblatio facta Deo per immutationem alicujus rei in signum legitimè institutum divinæ excellentiæ et reverentiæ.* Vel aliter: *Est externus actus religionis continens supremum cultum latriæ, solique Deo debitum.* Hæ tamen omnes definitiones videntur etiam convenire aliis à definito, ut constructioni templi vel consecrationi altaris, ubi etiam fit cultus latriæ soli Deo debitus in signum reverentiæ et excellentiæ, et cum transmutatione alicujus rei sensibilis, etc. P. Vasquez, n. 25, ita definit: *Sacrificium est nota existens in re quâ profitemur Deum auctorem vitæ et mortis;* quibus verbis jam videtur addere aliquid peculiare, quòd per sacrificium significetur, scilicet potestas suprema Dei in vitam et mortem nostram. Adhuc tamen non videtur explicari sufficienter ultima sacrificii differentia; nam posset etiam assumi aliquid aliud ad significandum supremum Dei dominium in vitam et mortem, quod non esset sacrificium; si, v. g., depingeretur in tabulâ aliqua figura ad hoc significandum, non diceretur illa tabula sacrificari. Aliquid ergo aliud debet in definitione sacrificii explicari.

2. Suppono igitur sacrificium esse in genere oblationis et in genere etiam signi sacri; quatenùs oblatio est, convenit inprimis cum aliis actibus religiosis qui pertinent ad Dei cultum, qualis est genuflexio, pectoris tunsio, etc. Convenit item cum aliis oblationibus quæ non sunt sacrificia, qualis est oblatio calicis, vel cerei, vel pecuniæ, vel aliarum rerum. Quatenùs verò est signum sacrum, convenit cum Sacramentis, quæ regulariter non sunt sacrificia, sed signa gratiæ, atque ex hoc capite necesse est sacrificium esse signum ad placitum, sicut Sacramentum; licèt, sicut in Sacramentis præcedit aliqua congruitas et proportio ex parte illius rei quæ assumitur ad significandum (v. g., ablutio habet proportionem ad significandam ablutionem internam), ita etiam in sacrificio detur aliqua proportio et congruitas ad significandum id quod per sacrificium intenditur significari. Difficultas ergo est in explicando quid sit illud quod per hanc oblationem quæ appellatur sacrificium intendimus significare, et quomodò significetur. In hoc enim posita est peculiaris sacrificii differentia à reliquis oblationibus et signis sacris.

3. Et inprimis certum est per sacrificium, sicut per omnes alios cultus, significari internam animi submissionem, et significari etiam supremam Dei excellentiam. Sed hoc, ut vidimus, non pertinet ad differentiam ultimam sacrificii. P. Suarez, disp. 75, sect. 2, dicit per sacrificium significari ex parte Dei supremam excellentiam et dignitatem primi principii, ultimi finis et supremi domini rerum omnium; ex parte verò hominis significari subjectionem ad Deum et recognitionem prædictæ excellentiæ ac potestatis. P. Vasquez addit significari potestatem supremam Dei in vitam, et mortem nostram.

4. Ego inprimis existimo sacrificium institutum esse ad significandam hanc supremam Dei potestatem, non tamen utcumque, quia ad hoc ipsum significandum possent institui alia signa, ut dixi, quæ non essent sacrificia; sed taliter seu cum tali proportione ex parte ipsius signi quo significatur. In quo autem consistat hæc proportio, non eodem modo videtur explicari. Multi enim dicunt significari per sacrificium quasi per tributum quod homines solvunt Deo ut supremo principi in recognitionem supremæ potestatis ipsius. Hoc tamen in aliis etiam oblationibus reperitur, et in constructione templi, quæ tamen non est sacrificium.

5. Mihi semper placuit ratio quam insinuavit Eusebius, lib. 1 de Demonstrat., cap. ult., dicens, *hominem debere vitam suam Deo in sacrificio; quia tamen hoc non expedit, ideò lege naturæ introductum fuisse ut in sacrificium animalis vel aliquid ejusmodi commutaretur;* quasi dicat, sacrificium esse protestationem quâ homo profitetur se habere totum suum esse à Deo, et ideò dignum esse Deum in cujus honorem et cultum idem esse et eadem vita consumatur et destruatur; quod, quia regulariter non licet, offertur pro vitâ propriâ vita seu entitas alterius rei, protestando eodem modo nostram vitam oblaturos, si liceret et oporteret. Quæ protestatio et significatio dignissima est et valdè conformis lumini naturæ, et ideò ab omnibus ubique gentibus accepta, ut Deum verum vel putativum supremo cultu venerarentur.

6. Hinc infero primò, sacrificium non differre præcisè ab aliis Dei cultibus, in hoc quòd sit protestatio supremæ Dei excellentiæ vel ipsius in vitam et mor-

tem potestatis, ut dicebat P. Vasquez; nam ad hoc ipsum significandum posset homo producere vel extinguere ignem, v. g., vel aliquid aliud, protestando se fuisse etiam à Deo productum, et posse à Deo destrui, sicut ille ignis producitur vel extinguitur; et tamen illa actio procul dubio non esset sacrificium. Significat ergo sacrificium aliquid aliud et alio modo, per quod differt ab omni alio cultu, inprimis ex parte rei significatæ, quia significat dignum esse Deum in cujus honorem nostra vita consumatur; ex parte verò modi, quia hoc ipsum significat per destructionem alicujus rei, per quam explicamus affectum nostræ destructionis, si ad cultum Dei licita esset vel necessaria.

7. Adverte tamen non esse de essentiâ sacrificii quòd fiat per destructionem alterius rei quæ pro nobis substituatur. Posset enim meliùs et veriùs salvari ejus essentia, si nostra ipsa vita sacrificaretur; sicut Christus Dominus in cruce verum sacrificium Deo obtulit per destructionem et mortem propriam, quâ eamdem Dei excellentiam et dignitatem protestatus est. Dicimus ergo de ratione sacrificii esse quòd sit protestatio illius excellentiæ divinæ quâ dignus est ut in ipsius cultum nostra vita destruatur, sive hæc protestatio fiat per realem destructionem propriæ vitæ, sive per destructionem alterius rei, per quam noster affectus explicetur, quando destructio propria non licet vel expedit.

Infero secundò in omni sacrificio debere intervenire destructionem aliquam rei oblatæ. Ita Bellarm., ubi supra, c. 2; Vasquez, c. 2; Alanus, lib. 2 de Euchar., c. 3; P. Henriquez, lib. 9, c. 1; Victoria, relect. de Temperant., n. 7, et alii, quos refert et sequitur Joan. Malderus, 2-2, titul. 10, c. 3, de Sacrificio, dub. 1. Et videtur esse expressa sententia S. Thom. 2-2, q. 86, art. 1, ubi dicit per sacrificium fieri rem sacram, non utcumque, sed consumendo illam in illud sacrum quod inde fieri debet. Probatur etiam ex dictis, quia alioquin consecratio sacerdotis vel aræ, per quam illa persona vel illa res consecratur et dicatur Deo, esset sacrificium. Deinde, quia sine aliquâ rei destructione non apparet quæ peculiaris proportio sit in sacrificio ad significandam illam supremam Dei potestatem et dignitatem quam diximus significari aptè per sacrificium; per destructionem verò id aptissimè significatur, ut vidimus. Ideò in omnibus veterum sacrificiis tam sacris quàm profanis inveniemus intervenisse destructionem rei oblatæ; nam animalia vel homines occidebantur, ideòque idem erat dicere mactare et sacrificare; cætera verò vel comburebantur, vel, si erant liquida, effundebantur, ut vinum vel oleum, quod dicebatur libari; nec unquàm invenietur sacrificium per simplicem oblationem; ergo destructio rei sacrificatæ pertinebat omninò ad essentiam cujuslibet sacrificii.

8. P. Suarez, sect. 5, § *Dico primò*, dicit hanc occisionem vel destructionem ideò fuisse usitatam, quia cùm per sacrificium res Deo offeratur, et quasi ei donétur, Deus autem nec rebus nostris indigeat, nec possit de novo earum dominium acquirere, non potest meliùs hæc oblatio significari quàm eam rem omninò destruendo in honorem Dei.—Sed contra hoc est quia inprimis multò meliùs et veriùs poneretur aliquid de novo in dominio Dei producendo illud quàm destruendo. Meliùs ergo sacrificaretur homo generando illum in honorem Dei, quàm occidendo illum; quis autem conciperet illud habere essentiam et conceptum sacrificii? Non ergo destruitur res præcisè ut offeratur Deo, sed ut significetur per ipsam destructionem aliquid quod aliter non posset ita congruè significari. Deinde scimus apud ethnicos olim sacrificatum fuisse non solùm diis, sed etiam principibus aliquando ex adulatione, quibus sanè meliùs possent offerri res ipsæ sine destructione, ut essent in eorum dominio, quàm per occisionem vel destructionem; et tamen nunquàm sine destructione iis sacrificabatur; ergo non ideò præcisè ponebatur destructio, ut res daretur vel transferretur in dominium illius cui offerebatur, sed ad aliquid aliud significandum, ut diximus.

9. Objicies aliqua fuisse sacrificia in lege scriptâ, vel etiam in lege naturæ, quæ non fiebant per destructionem rei, qualis erat oblatio panum propositionis, et aliæ oblationes, quæ fiebant ex pane vel vino, et sacrificium quod item obtulit Melchisedech ex pane et vino, in quo nulla legitur facta destructio. — Respondetur: Inprimis non video ubi in Scripturâ dicatur fuisse verum sacrificium, et plus quàm oblatio sacra, illa quæ fiebat de panibus propositionis; quare id expressè negat Azor, lib. 10, cap. 17, q. 2, et Malderus, ubi supra. Deinde, de aliis sacrificiis quæ fiebant ex farinâ vel massâ constat semper aliquam earum partem debuisse comburi, quod appellatur *adoleri partem illius super altare*. Vinum item offerebatur ut condimentum alterius sacrificii, quod comburebatur vel destruebatur, et sic jam pertinebat ad illud totum quod destruebatur; vel, si offerebatur seorsim, effundebatur saltem quoad partem; quo ritu libabant communiter ethnici vinum, effundendo partem illius in cultum suorum deorum; per hoc enim censebatur jam totum oblatum et sacrificatum, sicut per hoc quòd adoleretur pars farinæ vel panis, censebatur totus panis sacrificatus. Denique de sacrificio Melchisedech Scriptura solùm dicit obtulisse panem et vinum, non tamen explicat modum quo obtulit, fortassè quia res adeò erat nota, non potuisse sacrificari sine destructione saltem alicujus partis, ut non necesse fuerit illud explicare, sed potuerit relinqui, ut res nota. Aliam solutionem adhibet P. Vasquez, ubi supra, n. 28, circa antiqua sacrificia ex massâ, quòd scilicet per coctionem ipsam factam in clibano vel per frixuram in sartagine sacrificabantur, et aliquo modo destruebantur. Verùm difficilè creditur in clibano fuisse oblatum sacrificium, et non potiùs in altari, qui erat locus deputatus ad sacrificandum.

10. Infertur tertiò decisio illius quæstionis, quam tractat P. Suarez, in præsenti, sect. 4, an scilicet sit de ratione sacrificii quòd instituatur auctoritate publicâ, an verò possit institui auctoritate privatâ. In quo non quæritur an fiat licitè: certum enim est posse

à Deo saltem prohiberi privatam sacrificii institutionem, sicut in lege novâ prohibita sunt omnia sacrificia præter Eucharistiam, et in lege scriptâ prohibita etiam sunt multa. Certum etiam videtur ex naturâ rei non requiri institutionem divinam, sed sufficere humanam ad essentiam sacrificii, quia cùm hæc sit significatio ad placitum, potuerunt homines hæc vel illa signa assumere ad hoc significandum. Nec obstat Sacramenta non posse ab alio quàm à Deo institui; est enim discrimen manifestum : nam Sacramentum non est signum utcumque, sed signum efficax gratiæ ; homines autem non possunt facere ut aliquid efficaciter causet gratiam quam significat; atverò sacrificium non est necesse quòd operetur gratiam, sed quod significet cultum et protestationem illam hominis erga Deum; quam significationem potest habere sacrificium ab hominum voluntate et institutione.

11. Difficultas ergo est an auctoritate privatâ possit quis offerre sacrificium, instituendo aliquid ut signum ad placitum illius protestationis. In quo P. Vasquez, ubi supra, num. 19, impugnat P. Suarez negantem, quia, seclusâ prohibitione divinâ vel humanâ, unusquisque posset eligere sibi signum, per quod hoc genere cultûs coleret Deum, cùm sacrificium jure naturæ introductum sit, sicut et omnis alia Dei reverentia; sed tamen verius videtur illud non futurum verè sacrificium, quia sacrificium (ut vidimus) est signum ad placitum ad significandam talem protestationem per destructionem rei sacrificatæ; et quidem ipsa destructio rei, licèt secundùm se habeat aliquam congruitatem ut assumatur ad illud significandum, non tamen est signum naturale, sed omninò indifferens ad significandum hoc vel illud; quare sicut vox *homo* non potest privatâ alicujus voluntate accipere vim significandi hominem, sed necessaria est ad hoc institutio communis vel alicujus habentis plus quàm privatam auctoritatem, sic occisio ovis, v. g., non videtur posse fieri signum sufficienter significans talem vel talem reverentiam, ex solâ unius vel alterius privatâ voluntate. Nam si aliquis nunc vellet abscindere arborem, vel putare vites, ut significaret per illam destructionem idem quod significatur per occisionem ovis, nemo diceret illum verè et realiter sacrificare, quia illa abscissio arboris non est assumpta publicè ad hoc significandum, sicut occisio ovis; non ergo potest reperiri vera et essentialis ratio sacrificii sine auctoritate publicâ illud instituentis, quia sacrificium in suâ essentiâ est signum humanum politicum et in ordine ad commercium humanum, sicut voces, quo homo significet suam protestationem, etc., et per consequens debet uti signo habenti ex institutione publicâ vim et potestatem significandi.

12. Hinc infero quartò, si homines solitariè degerent, et sine humano commercio nec publicâ auctoritate sacrificia instituissent, licèt possent uti aliis signis reverentiæ erga Deum, qualia essent genuflexio, capitis humiliatio, et alia hujusmodi, quæ naturaliter vel quasi naturaliter significant internam submissionem, non tamen videri quòd possent tunc uti sacrificio quod ésset verum sacrificium, quia nullum tale signum haberent cum sufficienti vi ad significandum per modum sacrificii. Dicitur ergo sacrificium esse de jure naturæ, non quia naturaliter significat, et independenter ab institutione humanâ, sed quia ipso naturæ lumine inclinantur homines ad assumenda aliqua signa congrua in ordine ad sacrificandum Deo, sicut naturæ lumine moventur ad instituendas voces in signa conceptuum; non tamen posset homo in sylvis degens facere quòd voces haberent eam vim significandi quæ requiritur ad hoc ut faciat sermonem et idioma humanum simpliciter et absolutè.

13. Inferò quintò sacrificium oblatum deo falso, esse verum et essentiale sacrificium; neque ad veritatem sacrificii requiri quòd fiat vero Deo; sicut etiam vera adoratio potest exhiberi deo falso, ut benè notat P. Vasquez, ubi supra, n. 29. Dices : Sacrificium est signum significans excellentiam et potestatem Dei cui offertur, et submissionem ejus qui offert; ergo, si illa excellentia non fuerit verè in eo cui offertur, non erit verum signum, sed falsum; ergo nec verum sacrificium. — Respondeo distinguendo consequens : Non erit verum veritate transcendentali et essentiali, nego; non erit verum veritate formali, concedo. Aliud enim est quòd sit verum signum, id est, habens ea quæ verè requiruntur ad significandum; aliud, quòd significet verè, id est, ea quæ significat, ita sint à parte rei; potest enim aliquid esse verè et essentialiter signum, et tamen significare aliquid falsum, sicut hæ voces : *Antichristus existit*, verè significant Antichristum existere; alioquin verè non esset propositio; sed tamen est propositio falsa, quia id quod significant non ita se habet à parte rei. Ita sacrificium verè significat illum cui offertur habere excellentiam; si tamen illa excellentia non sit prout significatur, significabitur falsò. Habet igitur tunc sacrificium veritatem transcendentalem et essentialem sacrificii; non tamen veritatem formalem, quæ consistit in conformitate cum re significatâ. Imò eâdem ratione, licèt ex parte ejus qui offert sacrificium non esset affectus interior, quo suam etiam destructionem offerret, si necessaria esset, in cultum Dei, quam voluntatem diximus significari exteriùs per actionem sacrificandi, adhuc illud esset essentialiter sacrificium, quia esset signum significans illam voluntatem internam, licèt ob defectum voluntatis non haberet veritatem formalem in significando, sed solùm transcendentalem.

14. Infero sextò, cur mors martyrum non fuerit verum et proprium sacrificium, quia licèt ex privatâ eorum intentione fuerit in Dei cultum, et in protestationem supremæ Dei potestatis in vitam et mortem, non tamen fuit ad hoc instituta per aliquam publicam auctoritatem; mors autem Christi ideò potuit esse verum sacrificium, quia potuit ex divinâ institutione hoc significare; sicut etiam sacrificium eucharisticum ex publicâ Christi institutione accepit hanc significationem.

15. Dices : Voluntas sola Christi, quamdiù non erat nota hominibus, non videtur sufficiens ut consti-

tueret illam actionem in ratione signi ; non enim poterat illa actio significare, si homines nesciebant fuisse assumptam ad significandum, et tamen adhuc erat verum sacrificium mors Christi, licèt illa significatio ignoretur ; ergo mors martyrum potuit esse verum sacrificium, licèt non esset publicè assumpta ad significandum. — Respondetur negando majorem, quia signum de quo loquimur sufficienter constituitur in ratione signi per ipsam institutionem auctoritate publicâ factam, antequàm aliis patefiat. Nam Adamus imponens nomina cunctis animalibus, antequàm formaretur Eva, eo ipso fecit illas voces esse jam signa illarum rerum ; nam statim adjungit Scriptura : *Appellavitque Adam nominibus suis cuncta animantia et universa volatilia cœli.* Non ergo pendebat à notitiâ aliorum hominum nomen *leonis*, ut significaret leonem, sed à solâ institutione Adami, qui erat caput et princeps reipublicæ humanæ, et ideò in se censebatur habere hominum voluntates ad institutionem signorum, et gubernationem totius generis humani. Sic etiam Christus princeps Ecclesiæ in se habebat eminenter voluntates totius reipublicæ ad instituenda signa et sacrificia auctoritate publicâ, quorum institutio etiam antequàm veniret in aliorum notitiam, jam erat legitimè facta non privatim, sed auctoritate legitimâ et publicâ residente in Christo ut in capite ; quæ auctoritas neque erat in martyribus, nec si esset, vellent illâ uti ad instituendam suam mortem in signum legitimum, quia talis institutio esset contra præceptum Dei.

16. Hinc etiam est aliqua fortassè fuisse apud ethnicos sacrificia, quæ à privatâ auctoritate initium habuerunt ; sed tamen illa vel initio non fuerunt propriè sacrificia, donec paulatim introducta, per usum et consuetudinem acceptata fuerunt à populo ; vel si à principio habuerunt vim sacrificii, id fuit ex eo quòd tantam habebant affinitatem cum aliis sacrificiis jam institutis, ut in ipsis quasi in radice viderentur jam instituta ad significandum. Quod videmus quotidiè in vocibus ipsis contingere : nam sæpè voces de novo à privatis introducuntur, vel probante eas paulatim populi usu, et dante illis vim ad significandum, vel quia derivantur ab aliis in quarum significatione quasi implicitè continebatur significatio alterius vocis vicinæ ; ut contigit in voce *transsubstantiatio*, quæ licèt fuerit nova, sed tamen in significatione aliarum vocum, scilicet, *trans* et *substantia*, continebatur quasi implicitè significatio hujus vocis novæ. Et hoc sufficiat de sacrificio in communi, ut jam in particulari de essentiâ sacrificii eucharistici videamus.

SECTIO II.

In missâ offerri verum sacrificium à Christo institutum.

17. De nomine *missæ* variæ solent assignari etymologiæ : quidam absque fundamento vocem Græcam esse volunt ; alii Hebraicam *missac*, seu, *mizah*, hoc est, *obligationem* ; alii veriùs dicunt esse vocem Latinam, quasi *missionem* ; ut Tertullianus, lib. 4 contra Marcionem, cap. 18, et Cyprianus, lib. de Bono patientiæ, et epist. 10, dixerunt *remissa*, pro *remissio*. Cur autem hoc sacrificium appelletur *missio*, aliqui dicunt quia per sacerdotem populus mittit ad Deum sua desideria et hostiam salutiferam ; et ideò in fine dicitur : *Ite, missa est*, scilicet obligatio ad Deum. Alii dicunt quia in hoc sacrificio mittitur Filius Dei, ut sit nobiscum. Alii meliùs dicunt quia, finito Symbolo, dimittebantur catechumeni ; et finito toto sacrificio, dimittebantur fideles ; quod consonat moribus sacerdotum gentilium, qui peracto sacrificio, dicebant : *Ilicet*, hoc est, ire licet, ut refert Plutarchus, et Servius, 6 Æneidos ; et videre licet Calepinum, verbo *Ilicet* ; sicut etiam Græcorum sacrificuli Græcos secuti, finito sacrificio, dicebant : Λαοῖς ἄρεσις, id est, *populis missio*, ut notat Beroaldus in Apuleium, lib. 11, de Asino aureo. Et in eodem sensu Chrysostomus missam vocat ἀπόλυσιν, id est, solutionem, quia populus solvebatur, et Casslanus, lib. 3, c. 7, et S. Benedictus, in Reg. cap. 17, *missam* sumunt pro fine et terminatione alicujus rei. Quia ergo in missâ bis missio fiebat, scilicet catechumenorum, dicto Evangelio et concione, et postea altera omnium in fine missæ, quæ, priore jam omissâ, adhuc retinetur, dùm dicitur : *Ite, missa est*, ideò dici solet inter missarum solemnia, quia in uno sacrificio duæ missæ, seu missiones fiebant ; de quo videri possunt Covarruvias, 4 Variarum, c. 22 ; Lindanus, 4 Panopl., c. 37 ; Torrensis, 3 Confess. August., c. 7 ; et Claud. de Sainctes, præfatione in Liturgiam, c. 4.

18. Hæc de voce ; de re autem ipsâ gravissima fuit contra hæreticos nostri temporis controversia, qui primi omnium contra id quod omnibus seculis universi Catholici tenuerunt et prædicârunt, ausi sunt negare in missâ offerri verum et proprium sacrificium Deo ; sed dicunt vocari impropriè et lato modo sacrificium, sicut omnia opera bona appellari etiam possunt sacrificia, et holaucausta Deo gratissima. Contra quos dogma hoc definitum rursùs est in concilio Tridentino, sess. 22, et doctè ac eruditè pugnârunt controversistæ catholici, qui latissimè hujus dogmatis veritatem comprobârunt ; et videri possunt Bellarm., lib. 1 de Missâ ; et Valentia, in præsenti, disp. 6, quibus ferè nihil addendum occurrit ; indicabimus breviter potissima capita ex quibus hoc dogma solet comprobari.

19. Primò ex Scripturâ : Malach. 2, ubi de hoc sacrificio vaticinium habetur, ut indicat Tridentinum ubi supra : *Non est mihi voluntas in vobis, dicit Dominus exercituum, et munus non suscipiam de manû vestrâ : ab ortu enim solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* Daniel 12, ubi prædicitur quòd tempore Antichristi auferetur juge sacrificium. Item ad Hebr. 7, Christus dicitur Sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech ; cùm ergo hic sacrificium obtulerit ex pane et vino, debuit Christus simile sacrificium offerre. Act. 13 : *Ministrantibus illis Domino, et jejunantibus*, ubi *ministrare Domino* Græcè λειτουργεῖν, *sacrificare* signi-

ficat. Ad Hebr. 13 : *Habemus altare, de quo edere non habent facultatem qui tabernaculo deserviunt.* Et 1 ad Corinth. 10 : *Non potestis mensæ Domini participes esse et mensæ dæmoniorum;* ubi mensa dæmoniorum accipitur pro altari in quo illis sacrificabatur ; et opponitur mensæ, hoc est, altari nostro ; altare autem non est nisi in ordine ad sacrificium. Verba etiam quibus Christus hoc sacrificium instituit, *hoc facite*, idem significant, cùm tam in sacris quàm in profanis *facere* idem sit ac sacrificare.

20. Secundò ex Patribus ab initio nascentis Ecclesiæ id testantibus ; quorum verba et loca latè videri possunt apud prædictos auctores. Tertiò ex conciliis, Nicæn. I, can. 15; Laodicæno, can. 19 et 58; Tolet. I, can. 5 ; Antisiodor., c. 8 ; Brachar. III, can. 1; Lateran., relato in c. *Firmiter*, de summâ Trinitate ; Constantiens., in Bullâ Martini V, post ultimam session., et clariùs in Trident., sess. 22, c. 1 et 2, et can. 1 et 2.

21. Quartò, ratione, quia in Ecclesiâ Christi sunt de facto sacerdotes, ut constat ex Patribus qui libros integros ediderunt de honore nostri sacerdotii; sacerdos autem non est nisi in ordine ad sacrificium offerendum. Item, quia non posset absque imperfectionis notâ gravissimâ carere Ecclesia Christi sacrificio aliquo et cultu illo quo nulla unquàm barbara gens caruit ad colendum verum Deum, vel fictos quos sibi venerandos assumeret. Denique, quia nulla potest assignari indecentia in hoc supremo cultu, quem aliunde lex ipsa naturæ dictat Deo deferendum; quòd enim fiat per actionem sensibilem, non obstat, cùm Sacramenta etiam quibus potissimè colitur Deus sint signa sensibilia.

22. Accedit ultimò traditio perpetua Ecclesiæ ab apostolorum tempore, quæ missam semper hoc ritu celebravit, scilicet protestando quòd in ipsâ offeratur sacrificium Deo, ut constat ex omnibus liturgiis Græcis, Hebræis, Syris, Chaldæis, Latinis et aliis omnibus, in quibus nihil aliud nisi oblatio, applicatio, commemoratio sacrificii invenitur; quare, vel fatendum est Ecclesiam totam in hoc puncto ab initio errâsse turpissimè, vel concedendum verum et proprium sacrificium Deo offerri, dùm missa celebratur.

23. Videamus nunc breviter potissima fundamenta hæreticorum. Primum est, quia ex Evangelio aut verbis Christi non habetur quòd obtulerit sacrificium, sed quòd dederit apostolis corpus et sanguinem suum. —Respondetur, licèt id non habeatur expressè ex verbis Christi, haberi tamen implicitè in illo verbo, *facite ;* et clariùs ex aliis locis Scripturæ, adjunctâ denique perpetuâ Ecclesiæ traditione ab ipsis apostolis derivatâ offerendi sacrificium in missâ ; non potest dubitari quin id intenderit Christus. Et certè minùs posset ex facto Christi vel Evangelicâ historiâ colligi ipsum in cruce sacrificium obtulisse quàm in cœnâ ; nam actio illa consecrandi panem et vinum cum tali ritu ex se apparebat sacra ; mors autem nihil tale præ se ferebat; et tamen hæretici non negant ibi intervenisse verum et proprium sacrificium.

24. Secundò arguunt : Si missa est sacrificium, quia est commemoratio sacrificii cruenti, ergo festum etiam nativitatis est nativitas propriè, quia est commemoratio nativitatis. —Negatur sequela : neque enim ideò solùm missa est sacrificium, quia est commemoratio sacrificii : hoc enim etiam fit in vesperis vel officio divino, sed quia simul est oblatio nova cum cæteris requisitis ad essentiam sacrificii, ut infra videbimus.

Tertiò, Eucharistia est Sacramentum, ergo non est sacrificium, quia Sacramentum tenet se ex parte Dei, qui per illud significat ; sacrificium tenet se ex parte nostrâ, qui per illud significamus nostram reverentiam internam. — Respondetur negando consequentiam ; potest enim idem esse signum Dei et nostrum ; sic circumcisio erat signum quo circumcisus significabat suam fidem Christi venturi, et quo Deus significabat etiam Christum à se mittendum, et gratiam, si quæ dabatur in illo Sacramento.

25. Quartò, quia Eucharistia est testamentum; ergo non est sacrificium : nam per testamentum testator largitur; per sacrificium nos offerimus aliquid Deo. — Negatur etiam consequentia ; sacrificare enim non est aliquid ita offerre Deo, ut ponamus in ejus dominio id quod antea erat nostrum, sed est per immutationem alicujus rei protestari Deum esse auctorem vitæ et mortis nostræ. Possumus autem simul accipere à Deo victimam quam ei offeramus; sicut si aliquis mihi non habenti ovem propriam, permitteret sacrificare ejus ovem, tunc ego simul acciperem ovem et offerrem. Sic Deus nobis victimam non habentibus idoneam, concedit sacrificare ejus Filium, quem simul accipimus à Deo, et eidem in sacrificium offerimus, quatenùs per immutationem victimæ protestamur cultum Dei ut auctoris vitæ et mortis. Non repugnat ergo ex hoc capite quòd esset simul testamentum et sacrificium ; alias tamen solutiones hujus argumenti vide apud Suarez, sect. 2, in fine, et Coninck, in præsenti, n. 67 et sequentibus.

26. Quintò, si missa est sacrificium repræsentativum passionis Christi, ergo non offerimus quomodò Christus obtulit ; nam ipse in cœnâ obtulisset commemorando passionem futuram ; nos offerimus commemorando præteritam. — Respondetur : Etiamsi non sit sacrificium, restat eadem difficultas ; nam ut Sacramentum etiam debet celebrari in memoriam passionis, juxta illud Pauli : *Quotiescumque manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis.* Fatendum ergo est nos facere quod Christus fecit commemorando mortem ejus præteritam, quam ipse repræsentavit futuram ; imò, si nos repræsentaremus nunc futuram, non faceremus quod ipse fecit ; nam ipse repræsentavit proximè futuram, nos autem significaremus longè futuram à cœnâ, si nunc significaremus adhuc futuram ; sicut ergo nos credimus idem quod crediderunt et prædixerunt prophetæ, licèt ipsi crediderint Christum passurum et nos credamus jam passum, sic facimus quod Christus

fecit, repræsentando mortem ejus præteritam, quam ipse repræsentavit futuram.

Sextò, quia sacrificium fit per mactationem et immutationem victimæ; nihil autem tale fit circa Christum in missâ. Ad hoc argumentum constabit infra, sect. 5, explicando quomodò in missâ reperiatur vera definitio sacrificii.

27. Septimò, quia, derogatur passioni Christi et sacrificio cruento crucis, si aliis sacrificiis toties repetitis profitemur illius insufficientiam. — Respondetur: Idem argumentum fieri potest contra Sacramenta; sicut ergo hæc non derogant passioni Christi, quia per Sacramenta Christus non satisfacit, aut meretur, sed applicat merita et satisfactionem suam præteritam, quæ quidem ex se sufficiunt, sed debent applicari per causas particulares; sic sacrificium missæ non fit ut suppleat imbecillitatem passionis, nec ut Christus nunc mereatur vel satisfaciat, sed ut per illud applicetur virtus et satisfactio passionis Christi.

28. Octavò, quia Christus in cœnâ per illud sacrificium confecisset redemptionem nostram; superfluum ergo fuit sacrificium cruentum. — Respondetur idem argumentum fieri posse de omnibus meritis quæ Christus habuit ante passionem; sicut ergo noluit redemptionem nostram dari, nisi omnia merita consummarentur per passionem, sic noluit sacrificio illo incruento eam obtinere, nisi prout conjuncto cum sacrificio cruento offerendo in cruce.

29. Nonò arguunt ex Paulo ad Hebr. 7, ubi efficaciam sacrificii cruenti Christi probat ex eo quòd non habeat necesse quotidiè offerre sicut sacerdotes antiqui: *Qui non habet necessitatem quotidiè, quemadmodùm sacerdotes, priùs pro suis delictis hostias offerre, deinde pro populi: hoc enim fecit semel seipsum offerendo.* Non ergo restat aliud sacrificium post oblationem cruentam in cruce factam. Simile argumentum desumi potest ex eodem Paulo, c. 10 ejusdem Epistolæ, ubi eamdem comparationem prosequitur his verbis: *Et omnis quidem sacerdos præstò est quotidiè ministrans, et easdem sæpè offerens hostias quæ nunquàm possunt auferre peccata; hic autem* (nempe Christus) *unam pro peccatis offerens hostiam, in sempiternum sedet in dexterâ Dei, de cætero expectans donec ponantur inimici ejus scabellum pedum ejus. Unâ enim oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos.*

30. Ad hoc tamen diximus alibi Paulum ibi non negare repetitionem omnis sacrificii, sed repetitionem talem, qualis fiebat in lege veteri; in quâ propter inefficaciam sacrificii præcedentis oportebat repetere aliud et aliud quod adderet novum meritum et novam satisfactionem ad merendum et satisfaciendum de novo. Quo sanè modo non offertur missæ sacrificium, sed à Christo non jam stante, sed sedente in dexterâ Dei, hoc est, non ampliùs merente aut satisfaciente, sed applicante merita et satisfactionem prioris sacrificii, per oblationem quotidianam sacrificii incruenti, quæ repetitio ostendit maximè efficaciam infinitam præcedentis sacrificii, cujus virtus exhauriri vel diminui non potest per tot alias applicationes ejusdem virtutis.

31. Ultimò argui potest quia sacrificium debet esse cultus externus, et per consequens visibilis, cùm sit signum externum quo protestamur Deum auctorem vitæ et mortis; in missâ autem nihil tale externum apparet; quia quidquid ibi circa Christum fit, invisibiliter fit, nec sensibus percipitur; ergo non est aptum ad verum sacrificium. — Respondetur, sicut ad rationem Sacramenti sufficit esse aliquid sensibile per se vel per aliud, et ideò corpus Christi est verum Sacramentum, quia fit sensibile per species panis et verba; sic ejus immutatio facta sensibilis per species et verba est apta ad significandum sensibiliter cultum Dei quo protestamur nostrum cultum internum; neque enim minùs sensibiliter debet significari gratia per Sacramenta quàm cultus Dei per sacrificium.

32. Dubitant aliqui an, si Christus hoc sacrificium non instituisset, potuisset adhuc ab Ecclesiâ institui. Certum est de facto à Christo fuisse institutum per verba illa: *Hoc facite*, etc., et testatur Paulus in illis verbis: *Ego enim accepi à Domino quod et tradidi vobis*, etc., et definitur in Tridentino, sess. 22, c. 1. Rursùs certum est, si Christus nec sacrificium nec Sacramentum hoc instituisset, Ecclesiam non posse sacrificium istud instituere, cùm ejus materia, scilicet, Sacramentum, deesset, quod Ecclesia instituere non posset. Denique si Christus Sacramentum instituisset, scilicet consecrationem corporis et sanguinis sui, illamque nec assumpsisset in sacrificium, nec etiam assumi prohibuisset, tunc posset Ecclesia ex potestate gubernativâ in hâc republicâ christianâ illam actionem et materiam assumere in sacrificium, et instituere ut ministri, dùm consecrarent, sacrificium offerrent, cùm actio de se esset apta ut assumeretur ad significationem sacrificialem, sicut de facto assumpta est à Christo: et aliunde non deesset potestas in Ecclesiâ, sicut de jure naturæ quælibet respublica potest instituere aliquod certum genus sacrificiorum ad colendum Deum, nisi ab ipso Deo prohibeantur.

33. Dices: Ad offerendum hoc sacrificium datur de facto character sacerdotalis, ut constat ex formâ quâ ordinantur: *Accipe potestatem offerendi sacrificium*, etc. Ecclesia autem non posset dare characterem. — Respondetur potestatem quam Ecclesia daret non fore indelebilem; posset tamen idem actus fieri auctoritate humanâ, qui ut modò fiat congruentiùs, auctoritate divinâ et nomine Christi datur character, licèt ex naturâ rei ad illum actum necessarius non sit.

34. Major difficultas esse potest an de facto Ecclesia possit aliquod aliud sacrificium instituere præter eucharisticum, hæc enim potestas residet in quâlibet republicâ, ut diximus; et aliunde non apparet prohibitio quâ hoc genus cultûs religiosi prohibitum sit Ecclesiæ. Non defuit qui diceret de facto in Ecclesiâ esse alia sacrificia, idque colligi ex canone 3 et 4

apostolorum, in quibus permittitur oblatio sola thymiamatis, olei, spicarum et similium in altari; quæ oblationes in lege veteri erant vera sacrificia. Sed ibi non est sermo de proprio sacrificio, sed de simplici oblatione, qualis fieri potest etiam B. Virgini aut aliis sanctis quibus tamen sacrificium offerri non potest. Afferri etiam solent illa Ecclesiæ verba in benedictione solemni cerei paschalis, quæ fit sabbato sancto: *Suscipe, sancte Pater, incensi hujus sacrificium vespertinum;* quibus indicari videtur oblationem illam esse verum sacrificium; quia ibi (ut fatetur Suarez, sect. 4, § *Circa secundam partem*) est oblatio et benedictio, et consumptio cujusdam rei creatæ in honorem Dei. Verùm ex illis eisdem verbis, ni fallor, argui potest neque aliarum rerum quas supra numeravimus oblationem esse sacrificium. Nam incensum illud procul dubio non consumitur, sed etiam, consumpto cereo cui affigitur, manet integrum in quinque granis toto paschali tempore: ergo vox *sacrificium* non potest ibi intelligi propriè, sed largè, et multò minùs alia quæ non dicuntur sacrificari, sed offerri, erunt propria sacrificia.

35. Hinc jam loquendo de possibili, dicendum videtur nec posse Ecclesiam sacrificium aliud instituere vel usurpare præter illud quod à Christo institutum est. Ad quod probandum Suarez, dictâ sect. 4, § *Hinc addo ultimò*, multa adducit argumenta, quibus addo unum ex concilio Tridentino, sess. 23, præsertim can. 6, ubi definitur divinâ ordinatione institutam esse ecclesiasticam hierarchiam, quæ constat ex episcopis, presbyteris et ministris. Ex quibus verbis constat Christum instituisse hunc ordinem et gradus superiores et inferiores: hoc enim significat ordo hierarchicus, quo alii aliis subduntur, nempe ministri sacerdotibus, et sacerdotes episcopis. Porrò, si Ecclesia posset instituere alia sacrificia, posset etiam creare alios sacerdotes. Sacrificium enim est correlativum ad sacerdotium, ut docet idem Tridentinum, dictâ sess. 23, c. 1. Quare ii qui possint aliqua alia sacrificia Ecclesiæ auctoritate offerre, essent verè et propriè sacerdotes; imò non essent solùm sacerdotes ministeriales, ut ita dicam, et instrumentales, quales nos sumus, eò quòd Christus semper sit principalis sacerdos, qui per ministros offert sacrificium, ut infra videbimus; sed essent sacerdotes principales. Unde posset etiam Ecclesia instituere aliud superius genus quasi episcoporum, scilicet eorum qui possent prædictos sacerdotes instituere et creare. Denique posset instituere alium ordinem ministrorum, quasi diaconorum, qui sacerdotibus ministrarent, et quasi subdiaconorum, qui ministrarent diaconis. Ecce jam esset in Ecclesiâ alia hierarchia et series diversa constans ex sacerdotibus veris supremis ac infimis et ministris, qui sacerdotes neque essent superiores neque inferiores diaconis à Christo institutis, atque adeò essent in ordine hierarchico disparato, et confunderetur hierarchia à Christo relicta. Fateri ergo debemus Christum eo ipso quòd sacerdotes instituit, voluisse solos illos esse et non alios sacerdotes in Ecclesiâ suâ, ac per consequens illud solum et non aliud esse sacrificium.

36. Dicet aliquis: Stat benè quod Christus voluerit illos solos esse sacerdotes, nec ullum alium posse in Ecclesiâ offerre sacrificium præter illos; et adhuc liberum sit Ecclesiæ alia sacrificia instituere quæ non ab aliis, sed ab illis qui jam sacerdotes à Christo instituti sunt, offerri possint.— Sed contra hoc est quia Christus non instituit vel ordinavit suos sacerdotes ad omnia sacrificia offerenda, sed ad unum determinatè, dùm dixit: *Hoc facite*, etc., et ad hoc idem sacrificium ordinantur de facto, dùm illis dicitur: *Accipe potestatem missas celebrandi*, etc. Ergo Ecclesia debebat postea eos ordinare et consecrare ad alia sacrificia offerenda; alioquin non haberent potestatem ad illa; neque enim potest esse dubium quòd de jure naturæ aliquis posset constitui publicâ auctoritate sacerdos ad aliqua sacrificia, et non ad alia; quia cùm totum hoc pendeat ex institutione quâ ille constituitur quasi legatus publicus populi ad Deum, potest institui ut fungatur illo munere per tale sacrificium, et non per aliud; et ita de facto ordinati sunt à Christo sacerdotes evangelici, cùm solùm dederit eis potestatem ad tale sacrificium corporis et sanguinis sui tali ritu offerendum. Deberent ergo per novam ordinationem ab Ecclesiâ accipere potestatem offerendi alia sacrificia, si alia instituerentur. Hoc autem non potest consequenter concedi, quia si ex eo quòd Christus constituit illos sacerdotes colligimus noluisse quòd sint alii sacerdotes in Ecclesiâ præter suos; ergo ex eo quòd constituit et ordinavit eos ad tale sacrificium, colligi etiam debet noluisse ipsum quòd esset alia ordinatio sacerdotalis quâ fierent sacerdotes, et ordinarentur ad alia sacrificia præter illud. Cur enim ex illâ ordinatione colligemus magis noluisse ipsum alios sacerdotes quàm aliud sacerdotium præter illud? Rationes autem et congruentias quæ ad hoc ita volendum fuerunt vide apud Suarez loco citato.

SECTIO III.

Quo pacto reperiatur in missâ vera ratio sacrificii. Referuntur variæ sententiæ.

37. Difficultas oritur ex dictis sect. 1. Cùm enim sacrificium sit consecratio et oblatio quæ fit per destructionem alicujus rei, non apparet quid in missâ sacrificetur, nisi fortassè substantia panis et vini, quæ per conversionem destruitur; illud autem esset ignobile sacrificium et dignitati christianæ Ecclesiæ non consentaneum.

Variæ sunt in hâc quæstione sententiæ. Prima docet oblationem vocalem pertinere ad essentiam hujus sacrificii: est autem duplex ejusmodi oblatio; una fit ante consecrationem, altera post consecrationem, quia sacrificium est essentialiter oblatio et species oblationis: ergo non potest intelligi sine oblatione; ergo ubi propriè offertur, ibi sacrificatur. Pro hâc sententiâ affertur P. Vasquez, disp. 222, c. 1, Scotus, et Gabriel. Alii etiam solent citari, sed fortassè in alio sensu loquuntur.

38. Hæc sententia communiter rejicitur, et meritò; quia sacrificium non tam in verbis quàm in actione aliquâ consistit; nam cùm Abraham sacrificabat filium suum, nihil certè scimus eum loqui voluisse, sed solùm occidere filium et comburere; non ergo potest per vocalem illam oblationem fieri verum sacrificium. Explicatur sanè meliùs oblatio illa et sacrificatio atque offerentis animus per verba; atque adeò conducunt verba illa ad claritatem et perspicuitatem (ut ita dicam) sacrificii, non tamen ad essentiam, sicut neque etiam oblatio incensi indiget verbis aliquibus, ut ritè fiat; satis enim erit illud realiter cremare sine ullâ verborum prolatione, per quod patet ad fundamentum illius sententiæ; concedimus enim sacrificium esse essentialiter oblationem; negamus tamen oblationem debere necessariò fieri per verba; imò oblatio sacrificii debet necessariò fieri per aliquam aliam realem actionem diversam à verbis.

39. Secunda sententia docet fractionem pertinere ad essentiam hujus sacrificii. Ita Canus, lib. 12 de Locis theolog., c. 13. Probatur quia illa est fractio mystica, et non ad distributionem Sacramenti facta; illa significat optimè Christi mortem, sicut per mixtionem corporis et sanguinis significatur ejus resurrectio. Item hoc ipsum videntur significare verba Christi: *Hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur*, hoc est, *frangitur*, ut ex textu Græco deduci videtur, ut notavit P. Vasq., ubi supra, n. 11; ibi autem videtur significari immolatio, quæ pro apostolis fiebat.

40. Hæc etiam sententia communiter rejicitur, primò, quia, licèt illa cæremonia mystica sit et usitata, non tamen universaliter. Nam in Liturgiâ Basilii non fit mentio fractionis. Ita Suarez, dictâ sect. 3, § *Tertiò dicendum;* sed nescio quo fundamento id de Liturgiâ Basilii affirmet, in quâ clarissimè invenimus hostiam consecratam frangi à sacerdote eisdem ferè verbis quibus nos utimur in fractione; ut videre est in eâdem Liturgiâ, tom. 4 Biblioth. sacræ, vel tom. 6, in editione Parisiensi anni 1610. Neque ego aliquam adhuc Liturgiam vidi ubi fractio non præcipiatur. Meliùs probari potest ex usu Ecclesiæ Latinæ, in quâ si hostia consecrata ante fractionem ceciderit in calicem, non frangitur, ut habetur in Missali Romano; non est autem verisimile quòd omitteretur ullo casu fractio, si pertineret ad essentiam sacrificii. Deinde sanguis non minùs sacrificatur quàm corpus, et tamen species vini non dividuntur, sed sumuntur; ergo fractio hostiæ non est necessaria ad sacrificium corporis; est ergo illa fractio mystica, sicut etiam mixtio cum sanguine, sed non essentialis, sicut aliæ multæ actiones mysticæ sunt in missâ, quæ non sunt essentialiter requisitæ, sed ab Ecclesiâ introductæ ad significanda aliqua mysteria. Restant duæ sententiæ magis communes et verisimiles, quarum præcipua fundamenta et probabilitatem proponemus, ut postea inter utramque faciliùs possimus aliquod ferre judicium.

41, 42, 43. Tertia ergo sententia satis communis docet essentiam hujus sacrificii reperiri in consecratione; reliqua omnia non pertinere ad essentiam. Hanc tenent innumeri, quos referunt et sequuntur Suar. et Vasq., ubi supra, card. Bellarm., Lessius de Justit. et Jure, lib. 2, c. 38, dub. 2, et lib. 12 de Perfectionib. divin., c. 13; Seb. Perez, de Euchar., c. 11, et ferè omnes recentiores. Fundatur præcipuè testimoniis multorum Patrum, quorum potissima hæc sunt. Greg., 4 dialog., c. 36, sic ait: *Quis fideliun habere dubium possit, in ipsâ immolationis horâ ad sacerdotis voces cœlos aperiri; in illo Jesu Christi mysterio angelorum choros adesse; summis ima sociari, terrena cœlestibus jungi, unum quoque ex visibilibus atque invisibilibus fieri?* Vocat immolationis horam, quando verba proferuntur et fit consecratio; dicit enim id fieri ad sacerdotis voces. Irenæus, lib. 4 contra Hæreses, c. 32, num. 7, de Christo sic ait: *Sed et suis discipulis dans consilium, primitias Deo offerre ex suis creaturis, non quasi indigenti, sed ut ipsi nec infructuosi, nec ingrati sint, eum qui ex creaturâ panis est, accepit, et gratias egit dicens: Hoc est corpus meum; et calicem similiter, qui est ex eâ creaturâ, quæ est secundùm nos, suum sanguinem confessus est; et novi testamenti novam docuit oblationem.* Gregorius Nyssenus, orat. 1 de Christi Resurrectione, colum. 6, ubi probat Christum seipsum obtulisse in sacrificium, antequàm se apostolis edendum dedisset, his verbis: *Tunc apertè declaravit agni sacrificium jam esse perfectum; nam victima corpus non est ad edendum idoneum, si animatum sit. Quare cùm corpus edendum et sanguinem bibendum discipulis exhibuit, jam arcanâ et non aspectabili ratione corpus erat immolatum, ut ipsius mysterium peragentis potestati collibuerat.* His verbis clarè videtur supponere Irenæus ante manducationem fuisse jam sacrificatam carnem Christi, tunc scilicet quando apta reddita fuit ut comederetur, illa enim est quasi occisio illius corporis; hoc autem certum est non fieri nisi consecratione. Isidorus, lib. 6 Etymolog., c. 19: *Sacrificium dictum, quasi sacrum factum, quia prece mysticâ consecratur in memoriam pro nobis Dominicæ passionis.* Ambros., Psalm. 39: *Tunc ipse Christus offerre manifestatur in nobis, quando sermo ejus sanctificat sacrificium quod offerimus.* Sermo autem Christi non est alius nisi verba consecrationis, ut constat. Cyrillus Hierosolymit., catech. 5 mystag., sic ait: *Deinde verò, postquàm confectum est illud spirituale sacrificium, et ille cultus incruentus, super ipsâ propitiationis hostiâ obsecramus Deum pro communi Ecclesiæ pace*, etc. Et infra: *Cùm hoc sacrificium offerimus, postea facimus mentionem etiam eorum qui ante nos obdormierunt*, etc.; ubi videtur apertè supponere sacrificium ante consumptionem fuisse ipsâ consecratione factum, quia commemoratio pro defunctis post consecrationem fit ante consumptionem. Simeon Thessalonicensis, lib. 2 de Myster. Eccles., c. 23, quem affert P. Vasquez ex Francisco Turriano, in c. 50 lib. 8 Apostolicarum constitutionum Clementis, ubi quærit quando munera sacrificentur; respondet autem: *Nec ante consecrationem, nec post consecrationem, sed in ipsâ consecratione; tunc enim fit mutatio ex pane non mactato in*

corpus Christi quod verè fuit mactatum; sicut sacrificium ovis tunc fit, cùm in ove fit mutatio ex non mactatâ in mactatam. Hoc testimonium valdè commendat Vasquez, in præsenti, n. 39, dicens illud esse omnium præclarissimum, sed immeritò; auctor enim ignotus est, vel saltem ignobilis, cùm sit modernus, et ad minus schismaticus, ut satis insinuat idem Turrianus, dict. lib. 8, c. 12, ubi ejusdem auctoris mentionem fecerat; locum verò in Turriano quem citat P. Vasquez, invenire non potui, quia in illo lib. 8 non sunt 50 capita. Forsitan fuit error calami vel typographi. Omitto alia testimonia minoris momenti quæ afferunt Suarez et Vasquez locis allegatis. Iis addit Dionysium Areopagitam P. Salmeron, tom. 9 in Evangelia, t. 29, assert. 4. Sed non invenio in Dionysio aliquid quod non possit ad omnes sententias reduci. Meliùs adduci potest Rupertus, lib. 2 in Exod. c. 6, ubi de Christo sic ait: *Priùs propriis manibus Deo Patri semetipsum immolavit, accipiens panem et vinum, mirâ atque ineffabili sanctificans potentiâ, transferens hæc in corporis et sanguinis sui Sacramentum.* Ecce immolationem in ipsâ transsubstantiatione videtur constituere. Item ex concilio Nicæno I, apud Guttebertum, lib. 1 de Veritate corporis et sanguinis Christi, et Alphonsum Pisanum societatis Jesu, lib. 3 de Concilio Nicæno, in hæc verba: *Quin potiùs, cogitatione nostrâ sursùm erectâ intelligamus fide positum esse in sacrâ illâ mensâ agnum illum Dei qui tollit peccata mundi incruentè à sacerdotibus immolatum.* Non dixit *immolandum*, sed *immolatum*, jam ante ipsam sumptionem. Idem videtur indicari in can. *Trullano*, 52, ubi prohibetur in feriis quadragesimæ *panem benedictum offerri*, hoc est consecrari, quasi idem sit *offerre* et *consecrare*.

44. Secundò probari potest hæc sententia auctoritate etiam eorum qui dicunt sacrificium non fieri feriâ sextâ majoris hebdomadæ, quando non datur consecratio: nam eo ipso significant consecrationem essentialiter requiri ad actionem sacrificandi. Sic loquitur Rupertus, lib. 6 de divin. Offic., c. 3: *Hodiè*, inquit, *non sacrificamus, dùm nobis hostia de manibus tollitur; non sacrificant amici, dùm trucidant inimici.* Quæ verba eadem omninò habet Hugo de S. Victore, lib. 5 ex codice Miscellaneor., c. 43, tomo 3. Fortassè illa desumpsit ex Ruperto, qui fuit aliquantulùm antiquior; si tamen liber ille sit Hugonis, de quo est dubium. Cæterùm idem Hugo alibi, scilicet, lib. 3 de Offic. ecclesiast., c. 20, apertè dicit illâ die missam non celebrari. Eodem modo loquitur Theodorus Balsam., in can. 32 Trullanum, ubi jubetur ne in quadragesimâ consecretur, nisi in sabbato, Dominicâ, et aliquibus festis, sed fiat sacrum ex præconsecratis, quæ consuetudo servatur apud Græcos per totam quadragesimam, sicut apud nos feriâ sextâ in Parasceve. Theodorus ergo de illo ritu sic ait: *Statutum est ut jejuniorum dies, luctûs et compunctionis dies sint ad sua uniuscujusque peccata expianda. Deo autem sacrificium peragere, est panegyricum agere*, etc. *Cùm ergo nemo possit mœrore et gaudio simul affici, statuerunt Patres ne conficeretur sacrificium totâ quadragesimâ excepto sabbato, Dominico, et Annuntiationis festo; in iis enim festum agitare, non flere aut jejunare aut genuflectere jussi sumus.* Ecce, negat apertè tunc fieri sacrificium, quâ die non consecratur. Eodem modo dicitur in officio de Mysteriis ante consecratis, quod habetur in tomo 4 vel 6 Bibliothecæ Patrum, ubi ponitur ritus illius officii; cùm autem sacerdos sumit hostiam præconsecratam ex sacrario, præscribitur ut nihil dicat; subditurque ratio his verbis: *Nam præsanctificatum et consummatum est istud sacrificium.* Hoc etiam modo loquuntur Patres concilii Toletani 16, can. 8, ubi dicitur: *Feriâ sextâ in Parasceve nullum omninò sacerdotem posse missam celebrare.* Eodem modo loquitur Ordo Romanus antiquus in die Parasceves. Alcuinus, lib. de divinis Offic., in eodem die; Rabanus, lib. 2 de Institut. cleric., c. 37, et Amalarius Fortunatus, episcopus Treverensis, lib. de ecclesiast. Offic., c. 13, juxta editionem Romanam anni 1591. Sed tamen meritò notatur in margine illa verba deesse in plerisque exemplaribus; quare credibile est non esse legitima; quia hic auctor postea, lib. 4, c. 20, expressè asserit in illâ feriâ sextâ esse missam, sicut illa quæ erat tempore apostolorum, licèt non cum cæteris quæ postea sunt addita; quare ipse existimat esse veram et substantialem rationem missæ in officio illius diei. Alii tamen antiqui ferè communiter dicunt illo die non cantari missam in Ecclesiâ. Unde non video quo fundamento dixerit magister Nugnus, in præsenti, sensum omnium fidelium esse, illo die celebrari missam, neque ullum de hoc dubitare. Certè Patres concilii Toletani fideles erant, et non solùm dubitârunt, sed negârunt.

45. Tertiò probatur quia sacerdos in suâ ordinatione solùm accepit potestatem ad offerendum sacrificium; non enim dicitur illi: *Accipe potestatem consecrandi*, sed *offerendi sacrificium*; ergo ipsum consecrare est offerre; alioquin non apparet ubi datur ei principalis potestas quam habet in Ordine ad consecrandum.

Quartò quia certum est Christum in cœnâ obtulisse sacrificium; non est autem æquè certum sumpsisse Eucharistiam; ergo ipsâ consecratione obtulit: non enim est verisimile evangelistas omisisse actum potissimum sacrificandi, quem Christus apostolis præcepit; cùm tamen nullus evangelista referat clarè Christum ipsum communicâsse.

Quintò Christus est nunc principalis offerens unà cum sacerdote: non sumit autem Christus corpus suum per sacerdotem, sicut consecrat illud verbis sacerdotis; ergo sacerdos non offert quando sumit, sed quando consecrat corpus et sanguinem Christi. Hæc sunt fundamenta potissima hujus sententiæ; alia leviora postea videbimus.

46. Quarta sententia docet sumptionem hujus Sacramenti esse id in quo essentia hujus sacrificii consistit. Ita Ledesma et alii quos refert Suarez, sect. 5, in principio, quibus videtur favere S. Thomas multis in locis infra adducendis. Probatur etiam primò auctoritate. Augustinus, lib. 17 de Civit. Dei, c. 5, tomo

5 : *Manducare panem, quod est in novo testamento sacrificium Christianorum.* P. Salmeron, ubi supra, § *An verò*, circa finem paragraphi, affert pro hâc sententiâ concilium Neocæsariense, can. 13, et concilium Laodicenum, c. 19. Sed non video in iis aliquid quod faciat ad propositum. Afferri etiam solet concil. Tolet. 12, c. 5, ubi reprehendit eos qui in sacrificio non sumebant corpus et sanguinem Christi ; et addit rationem in hæc verba : *Nam quale erit sacrificium, cui nec ipse sacrificans particeps esse dignoscitur?* Sed ex illo textu magis potest confirmari contraria sententia ; nam statim subjungit concilium hæc alia verba quibus apertè videtur condistinguere immolationem à sumptione : *Ergo modis*, inquit, *omnibus tenendum est ut quotiescumque sacrificans corpus et sanguinem Jesu Christi Domini nostri in altario immolat, toties perceptionis corporis et sanguinis Christi se participem præbeat.* Sanè si pro eodem sumeret sumptionem et immolationem, hoc præceptum ridiculum esset; nam idem esset ac dicere : Quotiescumque immolat, immolet ; vel : Quotiescumque sumpserit, toties sumat corpus et sanguinem Christi. Ergo fateri debemus ibi magis probari oppositam sententiam. Potest tamen afferri pro istâ Pet. Cluniacensis, lib. 1 Epistolarum, capite : *Contra id quod dicunt, missam nihil esse nec celebrari debere*, ubi explicans quomodò dicatur Christus in altari immolari, sic ait : *Neque enim ibi Christus, ut olim, dolores aut mortem patitur, cùm tamen immolari dicatur. Dicitur autem immolari, cùm, licèt inviolabiliter in altari frangitur, dividitur, comeditur, cum his et quibusdam aliis signis, in quantum fieri potest, mors Domini maximè repræsentatur.*

47. Secundò probari potest prædicta sententia ex aliis qui, loquentes de officio feriæ sextæ in Parasceve, et officio Græcorum in feriis quadragesimæ, quando ex præconsecratis celebrant, appellant illud sacrificium. Sic loquitur Ecclesia Latina, in officio illius diei, dùm orat : *Sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodiè ut placeat tibi, Domine Deus.* Et postea dicit sacerdos : *Orate, fratres, ut meum ac vestrum sacrificium acceptabile fiat*, etc. Confirmari potest ex concilio Laodicen., can. 49, ubi præcipitur in quadragesimâ fieri sacrum ex præsanctificatis, exceptis aliquibus diebus, ubi indicat tunc etiam fieri sacrificium sine consecratione ; nam *facere sacrum*, et *sacrificare*, idem videtur.

48. Tertiò probari potest quia, si sacrificium consisteret in solâ consecratione, frustra applicaretur, post consecrationem, pro aliquo : nam fructus sacrificii non potest esse in suspenso. Hoc autem est contra usum Ecclesiæ, quæ post consecrationem applicat sacrificium pro defunctis ; ergo ideò quia nondùm est posita essentia sacrificii.

Quartò probatur ratione à priori, quia per solam consumptionem fit destructio rei oblatæ ; consecratio autem magis est adductio vel productio victimæ quàm ejus destructio ; sacrificium verò ut sacrificium fit per destructionem quâ res oblata destruitur in Dei cultum, ut supra vidimus ; non ergo potest consistere essentia hujus sacrificii in consecratione, sed magis in consumptione.

49. Quintò, quia si sumptio non esset de essentiâ sacrificii, non apparet cur sit tam stricta obligatio sumendi, quoties consecratur ; siquidem jam esset peractum sacrificium, præsertim si species vini post consecrationem effundantur, quo casu necesse est alias consecrare ; ergo ideò quia sine sumptione non est sacrificium ; alioquin magis esset repetere sacrificationem novam, quàm perficere illam præcedentem. Hæc sunt fundamenta hujus sententiæ.

50. Vides pro utrâque parte esse rationes difficiles. Pro utrâque etiam videtur esse S. Thomas diversis in locis ; nam quòd consecratio sit actio sacrificandi videtur sentire, q. 82, art. 4, ad 1, ubi dicit consecrationem Eucharistiæ non esse sicut consecrationem chrismatis ; illa enim consecratio est sacrificium ; non autem hæc. Item, q. 83, art. 4, in corpore, ubi dicit sacerdotem post consecrationem petere ut sacrificium jam peractum sit Deo acceptum. Et clariùs, q. 82, art. 10, in corpore, ubi ait : *Consecratione hujus Sacramenti sacrificium offertur ;* et in solutione ad 1, sic ait : *Hoc Sacramentum perficitur in consecratione in quâ sacrificium Deo offertur.* E contra verò quòd sumptio ipsa pertineat ad essentiam sacrificii videtur probari ex eodem S. Thomâ, q. 80, art. 12, ad 3, ubi dicit sacerdotem in personâ omnium sumere hoc Sacramentum ; ergo illa actio non est privata, sed actio publica, et per consequens oblatio hujus sacrificii. Item, q. 83, art. 6, ad 5, dicit, si post consecrationem species vini consecratæ non possint sumi propter aliquem casum, debere aliud vinum consecrari et sumi, ne maneat sacrificium imperfectum ; ergo non perficitur sola consecratio. Potest item adduci sanctus Doctor, art. 2, ad 2, ubi dicit, feriâ sextâ in Parasceve sumi à sacerdote corpus Christi præconsecratum, ne careat Ecclesia illâ die fructu passionis Christi, ubi videtur sentire per ipsam sumptionem communicari fructum hujus sacrificii non solùm sumenti, sed Ecclesiæ, cujus nomine sumit ; ergo illa sumptio non est sumptio utcumque, sed oblatio sacrificii. Denique, 2-2, q. 85, art. 3, ad 3, dicit panem in tantum sacrificari in quantum frangitur, comeditur et benedicitur, sicut animalia occisione sacrificabantur. Vides etiam pro utrâque parte adduci non improbabiliter S. Thomam : nunc videamus quomodò possimus utramque conciliare. Priùs tamen oportet examinare rationes quibus essentiam sacrificii in consecratione stare explicant auctores illius tertiæ sententiæ.

SECTIO IV.

Quomodò consecratio pertineat ad essentiam sacrificii, variè à theologis declaratur.

51. Quamvis in eâ sententiâ quæ dicit substantiam hujus sacrificii consistere in consecratione conveniat major pars theologorum, differunt tamen non parùm in modo illam defendendi et declarandi quomodò

consecrare sit formaliter sacrificare, cùm per consecrationem non destruatur, sed potiùs producatur, vel saltem ponatur ibi de novo corpus et sanguis Christi.

Primò dicunt aliqui in consecratione intervenire destructionem substantiæ panis et vini, quæ destructio fit in cultum et honorem Dei. Sed hoc benè impugnat Bellarminus, dicto lib. 1, cap. 27, proposit. 8, et Vasquez, in præsenti, n. 51, quia hoc sensu non tam corpus et sanguis Christi quàm substantia ipsa panis et vini sacrificaretur; nam illud sacrificatur per cujus destructionem Deum colimus; ergo cùm solius panis et vini destructione exhibeatur hic Dei cultus, illa solùm sacrificantur. Ex quo fieret nostrum sacrificium non esse excellentius sacrificiis veteris legis, sed ignobilius, cùm nobilior sit ovis vel vitulus, quàm panis et vinum; item nostrum sacrificium non esse unum, sed plura, contra Chrysostomum, Ambrosium, Primasium, et alios, in c. 10 ad Hebr. Denique fieret etiam contra Patres non esse idem sacrificium missæ et sacrificium crucis; neque esse eumdem sacerdotem et sacrificium, et alia similia absurda.

52. Secundò ergo dicunt alii, quamvis in sacrificio debeat intercedere mutatio, non tamen requiri quòd id quod offertur destruatur. Contigit sanè plerùmque ita esse, ut quando sacrificatur ovis vel vitulus; aliquando tamen non ita, ut quando offerebatur incensum, vel thymiama vel thus; id quod principaliter offerebatur, non erat substantia thuris vel thymiamatis, quæ comburebatur, sed suffitus potiùs vel odor qui de novo producebatur, et qui aptior erat ad cultum Dei quàm destructio præcedens; ita in Eucharistiâ est aliquid quod destruitur, et aliquid quod producitur; et hoc posterius est quod principaliter offertur, non illud prius. Regula enim generalis est ut, quando id quod destruitur est principalius et nobilius, illud etiam sit quod principaliter offertur; secùs verò quando id quod destruitur est ignobilius quàm id quod sequitur. Ideò in occisione ovis, quod principaliter offertur est ovis, non cadaver, quod de novo producitur, quia cadaver est multò ignobilius; è contra verò in combustione thuris, nobilior est suffitus qui resultat quàm illud quod destruitur; ideò suffitus est quod principaliter offertur. Hunc modum dicendi indicat P. Suarez, sect. 5, et magis expressè P. Ægydius, in præsenti, dub. 5, post Lessium, qui eodem modo locutus fuerat lib. 2 de Justit., c. 38, dub. 2. Sed tamen hic auctor postea, lib. 12 de Perfectionibus divin., n. 95, magis probat alium modum dicendi postea referendum; quare videtur ab illo priori tacitè recessisse.

53. Hæc tamen sententia displicet, quia est contra communem omnium concipiendi et loquendi modum dicere rem aliquam, quando producitur, sacrificari; potuisseque offerri sacrificium Deo generando filios, vel applicando alias causas naturales ad similes procreationes vel productiones efficiendas. Deinde templi constructio, vel alterius rei in cultum Dei, esset verum sacrificium et templum illud de novo factum diceretur verè sacrificatum: quòd sanè est omninò mutare conceptum, et vocem sacrificii, ut defendamus in missâ esse verum et proprium sacrificium. Falsum item est in oblatione thymiamatis odorem vel suffitum fuisse, quod sacrificabatur; nam si ibi interveniebat verum sacrificium, illud solùm sacrificabatur quod destruebatur. Illud enim sacrificatur per cujus destructionem protestamur affectum internum nostrum, qui non explicatur benè per productionem, sed per destructionem, ut vidimus. Imò de ratione omnis rei sacrificatæ est quòd sit res permanens, ut advertunt communiter omnes in definitione sacrificii; quare ille suffitus, cùm esset res valdè transiens, non videtur materia apta ut sacrificaretur; erat quidem apta ut per ipsam coleretur Deus, non tamen per illius sacrificationem.

54, 55. Tertiò dicunt alii immutationem rei quæ sacrificatur, seu ejus destructionem esse quidem de ratione omnis sacrificii absoluti, non verò de ratione sacrificii commemorativi. Absolutum vocant quod, independenter ab alio sacrificio, habet in se veram rationem sacrificii. Commemorativum verò dicunt, non quòd in se non sit verum sacrificium simpliciter, sed quia est sacrificium repræsentativum alterius sacrificii absoluti, quale est sacrificium Eucharistiæ, quod in tantum est sacrificium in quantum præcisè repræsentat sacrificium crucis. Si autem petas rationem discriminis, dicunt eam esse quòd sacrificium in ratione sacrificii debet esse signum; sacrificium autem absolutum non potest significare supremam potestatem Dei, ut est dominus vitæ et mortis, nisi per veram destructionem rei oblatæ; atverò sacrificium commemorativum, cùm repræsentet sacrificium absolutum crucis, v. g., jam significat sufficienter illud idem quod mors Christi significabat, repræsentando ipsam Christi mortem ac si nunc Christus realiter occideretur; atque ideò convenit ei vera ratio sacrificii. Hanc sententiam indicat etiam P. Suar., d. sect. 5, § *Quartò potest.* Sed clariùs et latiùs eam docuit P. Vasq., ubi supra, c. 7 et 8, ubi conatur eam probare ex sanctis Patribus, sed frustra; nam ii omnes solùm dicunt hoc sacrificium esse commemorativum sacrificii crucis, quod nemo negat; non autem dicunt ideò convenire illi essentiam sacrificii, quia præcisè est commemorativum alterius sacrificii; imò oppositum insinuant. Nam Aug., lib. 20 contra Faustum Manichæum, c. 21, adductus ab eodem Vasq., n. 59, æquiparat in ratione commemorativi hoc sacrificium cum sacrificiis veteris legis, his verbis: *Hujus sacrificii caro et sanguis ante adventum Christi per victimarum similitudinem promittebatur; in passione Christi per ipsam veritatem reddebatur; post ascensum Christi per Sacramentum memoriæ celebratur*; et tamen non sentit August. sacrificia veteris legis eò præcisè habuisse rationem sacrificii quòd repræsentarent sacrificium crucis futurum; ergo nec id sentit de sacrificio missæ, licèt dicat esse commemorativum. Frustra ergo multiplicantur loca Patrum ad proban-

dum hoc sacrificium esse commemorativum; de hoc enim nulla est controversia; sed difficultas tota est quomodò in eo reperiatur vera ratio sacrificii. Unus est Algerus ibi adductus ab eodem Vasq., qui magis ei videtur favere, his verbis : *Sciendum igitur quòd, licèt oblatio Christi semel in cruce sit vera, quotidiana autem in altari sit figurata, prorsùs tamen eadem hìc et ibi nostræ salutis est gratia;* ubi videtur non agnoscere aliam rationem sacrificii in missâ, nisi quatenùs est oblatio figurata seu repræsentativa oblationis illius quæ fuit in cruce. Cæterùm illa verba sano modo intelligenda sunt, ne faveant hæreticis negantibus veram rationem sacrificii in Eucharistiâ; vel rejicienda, sicut in eodem libro sunt aliqua alia improbanda circa hoc Sacramentum, ut observavit benè card. Bellarm., lib. de Scriptor. ecclesiast., tractans de Algero.

56. Favere etiam videtur illi sententiæ S. Thom., in præsenti, art. 1, ubi dicit celebrationem hujus Sacramenti appellari sacrificium et immolationem, quia imagines rerum solent iisdem nominibus appellari quibus res ipsæ quas repræsentant : *Celebratio autem hujus Sacramenti imago quædam est repræsentativa passionis Christi, quæ est vera ejus immolatio; et ideò celebratio hujus Sacramenti dicitur Christi immolatio.* Sed hæc verba ita favent P. Vasq., ut dent illi plus quàm volebat; videntur enim probare in Eucharistiâ non dari verè et propriè sacrificium, sed solùm analogicè, quatenùs imagines rerum solent appellari ipsarum nominibus; et imago S. Petri solet appellari S. Petrus. Quare ab omnibus explicandus erit S. Thomas in alio sensu, ne ejusmodi doctrinam tradiderit. Mihi satis verisimile est S. Thomam non habuisse pro eodem *sacrificium*, et *immolationem*, sed tanquàm genus et speciem. Sacrificium enim latiùs patet quàm immolatio; et convenit propriè omnibus cujusque rei sacrificiis; immolatio autem propriè et strictè videtur sonare occisionem victimæ reliquis autem non nisi per aliquam similitudinem solet applicari; nam immolatio realis est sacrificatio cruenta, ut observavit ad aliud propositum Malder., d. tr. 10, de Relig., c. 3, dub. 1, § *Ut igitur*. Unde § seq. concludit in missâ dari verum et reale sacrificium, immolationem verò non nisi mysticam, propriè loquendo. Quo sensu loquitur etiam Aug., epist. 23, tomo 2, et alibi, dùm dicit Christum semel immolatum fuisse; et alii Patres ac theologi quos refert Bellarm., supra, c. 5, § *Alter modus*. Non ergo mirum quòd S. Thomas dicat in Eucharistiâ intervenire immolationem, quatenùs est imago immolationis factæ in cruce; ibi enim non docet quomodò sit propriè sacrificium, sed quomodò appelletur *immolatio;* de quo est diversa ratio, ut constat ex dictis.

57. Loquendo ergo de re ipsâ, ille explicandi modus non sufficit, ut in eo quiescat animus; nam (ut benè advertit card. Bellarm., dict. dub. 1, c. 2, § *Tertiò mirum est*) ea acceptio sacrificii planè arbitraria et conficta est; verum enim et reale sacrificium veram et realem rei sacrificatæ destructionem desiderat; ergo ubi non est vera destructio, sed sola imago destructionis, non dabitur verum sacrificium, sed sola imago sacrificii; nec sufficit dicere non dari verum sacrificium absolutum, dari tamen verum sacrificium commemorativum; de hoc enim est quæstio an sacrificium commemorativum sit verum simpliciter, an solùm secundùm quid : non enim sufficit esse commemorativum alterius rei, ut aliquid possit dici tale : nam in tragœdiâ est commemoratio et repræsentatio mortis Cæsaris, et tamen non est mors Cæsaris simpliciter, sed mors repræsentativè, seu commemorativè. Item sacrificia veteris legis repræsentabant etiam Christi mortem et immolationem futuram, non tamen sufficeret hoc ut illa essent verè sacrificia, nisi in seipsis continerent realiter destructionem alicujus rei tunc sacrificatæ; ergo quòd in missâ detur commemoratio seu repræsentatio mortis Christi, non erit satis ut dicatur verè et simpliciter sacrificium, sed solùm secundùm quid, seu repræsentativè.

58. Respondet P. Vasquez, in sacrificiis antiquis, licèt daretur repræsentatio mortis Christi, non tamen intervenisse ipsum Christum præsentem; ideò non potuisse tunc illum sacrificari : nihil enim potest sacrificari, nisi ubi adest; in Eucharistiâ verò adest realiter ipse Christus, in quo fit repræsentatio suæ mortis præteritæ; ideò potest verè ibi sacrificari.— Sed contra quia licèt adsit in tragœdiâ præsens rex ipse qui olim vulneratus est et repræsentativè vulneraretur, non tamen verè et realiter diceretur vulnerari; item licèt filia Jephte, quæ olim fuit sacrificata, nunc resurgeret, et adesset in tragœdiâ quâ sua mors repræsentaretur, non diceretur nunc verè et propriè sacrificari; alioquin sufficeret etiam quòd recitaret suam mortem, jam enim ipsâ recitatione commemoraretur illud sacrificium et illa mors; atque ideò diceretur nunc in illâ recitatione verè sacrificari sacrificio non cruento, sed commemorativo, quod ridiculum esset; ergo nec sufficit mera repræsentatio mortis Christi in ipso Christo facta, ut dicatur Christus propriè sacrificari; aliud enim est repræsentari illud prius sacrificium; aliud fieri verum sacrificium.

59. Dices : Per meram recitationem non daretur verum sacrificium, quia sacrificium dicit aliquam actionem exercitam circa rem quæ sacrificatur; verba autem nihil exercent circa illam rem; atverò in Eucharistiâ ita repræsentatur destructio præterita ut nunc etiam fiat aliqua actio circa eumdem Christum, licèt non destructiva. — Sed contra, quia sacrificium in suo conceptu tam dicit destructionem quàm actionem, et tamen per te reperitur essentia sacrificii commemorativi cum solâ repræsentatione destructionis : ergo poterit etiam reperiri essentia sacrificii commemorativi cum solâ repræsentatione actionis. Deinde ponamus aliquem in tragœdiâ repræsentare thurificationem quam olim exhibuit Deo, et ad hoc meliùs repræsentandum assumere nunc thuribulum cum thure et carbonibus, sed sine igne et hoc ipso thuribulo repræsentare quod olim fecit, ac si reipsà nunc thurificaret; nemo tamen dicet hunc hominem nunc verè et pro-

priè thurificare, cùm verè non accendatur thus; atque ideò licèt non solùm verbis, sed actionibus et motibus circa thus et thuribulum exhibitis, repræsentat thurificationem præteritam; ista tamen thurificatio repræsentativa non est vera thurificatio simpliciter, sed secundùm quid et analogicè; ergo similiter, licèt Christus in suo corpore exerceat nunc aliquam actionem quâ repræsentat mortem præteritam et sacrificationem præteritam, hoc tamen non sufficiet ut istud dicatur verum et proprium sacrificium, cùm per se non sit destructio, sed repræsentatio destructionis.

60. Ratio autem à priori est quia, licèt ista repræsentatio significet sufficienter sacrificium præteritum, non tamen significat immediatè per hoc præcisè id quod significabat sacrificium illud; sicut licèt illa repræsentatio thurificationis significet thurificationem illam præteritam, non tamen est actus adorationis, quia non significat immediatè notam submissionis internæ, quæ non potest significari per repræsentationem thurificationis, sed per thurificationem; ita similiter repræsentatio sacrificii, licèt significet ipsum sacrificium, non tamen significat propterea illud quod ipsum sacrificium significabat, quia est signum quasi reflexum significans illud aliud sacrificium, quod erat signum directum; signum autem reflexum non potest, ex hoc præcisè quòd significet aliud signum, participare essentiam illius signi directi quod per ipsum significatur, ut constat faciendo inductionem per omnia alia signa directa et reflexa.

61. Propterea alii dicunt quartò consecrationem esse veram actionem sacrificativam, quia per eam ex vi verborum separatur corpus à sanguine; nam, licèt per concomitantiam sit idem sub utrâque specie, hoc tamen est per accidens: nam verba, quantùm est de se, separant corpus à sanguine, et dissolvunt illud compositum; atque ideò sacramentaliter mactant illud, et ponunt in altari tanquàm victimam occisam et sacrificatam. Huic modo dicendi acquievit tandem P. Lessius, dicto lib. 12 de Perfectionib. divin., n. 95, et alii, quos commemorat Bellarminus, ubi supra, § *Alii volunt*. Sed ipse meritò eos rejicit, quia quantùmcumque explicetur *ex vi verborum* illa mactatio et separatio, re tamen verâ non separatur corpus à sanguine, nec ab animâ; sicut si ictu gladii percuteretur ovis in sacrificio, Deus tamen miraculosè penetraret gladium cum gutture ovis, ita ut non sequeretur abscisio nec vulneratio, verè non diceretur ovis sacrificata; quia, licèt de se ictus sufficeret ad occisionem, re tamen verâ non fuit secuta occisio. Sic etiam contingit in præsenti. Adde hanc concomitantiam non esse miraculosam, sed debitam ad positionem alterius partis, ut supra vidimus; quare neque etiam possumus hìc invenire ictum vel actionem tendentem ex naturâ suâ ad separandum unum ab alio; nam aliud est quòd ex vi verborum non ponatur sanguis cum corpore; aliud verò quòd verba petant quòd non ponatur ibi sanguis; illud primum est verum; hoc secundum falsum; verba enim, licèt non significent sanguinem, non tamen petunt non poni ibi sanguinem; imò (si ita fas est dicere), exigendo quòd ponatur corpus, exigunt quasi mediatè et consequenter quòd ponatur etiam sanguis; tantùm abest quòd ex se tendant ad separandum unum ab alio et mactandum quantùm est ex se. Rursùs juxta illam sententiam dicendum videtur, in triduo, quando jam reipsà erat separatum corpus à sanguine, si reipsà fieret consecratio, non faciendum sacrificium per consecrationem Eucharistiæ, quia tunc per verba non separarentur quæ essent conjuncta, sed ponerentur separata quæ jam reipsà erant separata; quare, sicut qui corpus et sanguinem ovis jam occisæ poneret in alio loco, non diceretur sacrificare (ille enim non separabat unum ab alio), sic in triduo cùm jam Christus esset occisus realiter, non censeretur ullo modo occidi per consecrationem, cùm per ipsam non separarentur ejus partes, quæ jam supponebantur separatæ.

62. Ultimo loco referri potest alius modus dicendi quo istam rationem sacrificii explicuit Nicolaus Cabasilas Græcus, in expositione Liturgiæ, c. 32, 4 vel 6 tomo Bibliothecæ sacræ; quia scilicet sicut tunc dicitur sacrificari ovis, quando ex non mactatâ fit ovis mactata; sic etiam illa mutatio est vera et propria sacrificatio quâ ex pane non mactato fit verè corpus Christi mactatum, qualiter fit in altari, dùm panis transit in corpus Christi, quod pro nobis fuit mactatum.

63. Hunc modum dicendi benè impugnat P. Vasquez, c. 6, n. 43 et sequentibus; quia quòd res ipsa in quam aliquid convertitur, sit jam occisa, non est mactatio ipsius, ergo nec sacrificatio; sicut, si panis converteretur in ovem quæ jam erat antea occisa, non daretur tunc mactatio ovis. Item corpus Christi in cœnâ nondùm erat occisum; ergo tunc non conversus fuit panis in aliquid mactatum; ergo non fuit tunc factum sacrificium; quod esset contra Trident., sess. 22, c. 1. Denique nec modò post resurrectionem est verè corpus Christi occisum, sed vivum; ergo modò panis non convertitur in aliquid mactatum, sed in id quod aliquando fuit mactatum, et nunc est vivum; hoc autem non sufficit ad sacrificium; sicut si panis converteretur in ovem quæ anno præterito fuit mortua, et postea resurrexit, nemo diceret sacrificari nunc illam ovem. Denique addi potest hoc modo non tam sacrificari Christum quàm ipsum panem; illud enim dicitur sacrificari quod ex non mactato transit in mactatum; cùm ergo panis sit qui non mactatus transit in mactatum, ille erit qui sacrificatur magis propriè quàm corpus Christi.

SECTIO V.

Nostra sententia de essentiâ hujus sacrificii.

64. Fundamenta tertiæ et quartæ sententiæ supra posita satis ostendunt probabilitatem utriusque; quare illa mihi magis placet quæ utramque ita conjungat, ut neutrius fundamenta habeat contra se. Verisimilius ergo existimo utramque actionem, consecrationem scilicet et consumptionem, pertinere ad substantiam hujus sacrificii; quæ videtur esse sententia commu-

nior apud theologos : Bellarm., dicto c. 27, concl. 7 et 8 ; Sotus et alii quos refert et sequitur P. Joan. Bapt. Scortia , lib. 1 de Sacrificio, c. 5. Addo tamen ita utramque actionem pertinere ad substantiam sacrificii, ut, positâ consecratione , jam sit posita substantialis sacrificatio ; adveniente verò sumptione, ponatur etiam aliqua pars ejusdem substantiæ; quod non repugnat ; nam etiam sacerdos, quando sumit dimidiam partem hostiæ, sumit substantialiter hoc Sacramentum ; et tamen sumptio alterius dimidiæ partis est etiam aliquid substantiale pertinens ad sumptionem Sacramenti.

65, 66. Ut autem explicemus quomodò consecratio sit substantialiter sacrificatio, adverto quando ad rationem veri sacrificii exigimus destructionem hostiæ, nomine *destructionis* non semper intelligi physicam vel metaphysicam corruptionem substantialem hostiæ, sed destructionem vel physicam, vel humanam ; ita ut ex vi sacrificationis , hostia, prout est in termino illius actionis, habeat statum aliquem decliviorem, et saltem humano modo desierit. Hæc limitatio videtur esse de mente omnium, eorum etiam qui exigunt destructionem victimæ ad rationem sacrificii; nam certum est hoc Sacramentum non destrui physicè etiam per actualem sumptionem, donec species corrumpantur in stomacho ; sed tamen, quia per comestionem videtur humano modo destrui, tunc dicitur verè sacrificari apud illos qui exigunt destructionem ad essentiam sacrificii ; et, licèt P. Vasquez hoc ipso argumento utatur ut probet sumptionem non pertinere ad substantiam sacrificii, quia scilicet ipsâ sumptione non destruitur victima , donec corrumpantur species , sed tamen in merito ita arguit, quia ipsemet Vasquez, disp. seq. 223, n. 37, fatetur sacrificium ovis, licèt exigat destructionem, non tamen fieri quando moritur ovis, sed quando jugulatur vel percutitur, quia scilicet tunc datur actio sacerdotis , à quâ humano modo jam censetur ovis destructa et occisa ; similiter ergo deberet de sumptione fateri per ipsam posse sufficienter sacrificari etiam ante corruptionem specierum, cùm eadem sit ratio utrobique. Item idem Vasquez, supra, disp. 220, n. 28, dicit in lege veteri panes solitos sacrificari quando coquebantur in clibano ; et sanè coctio illa non videtur esse corruptio substantialis physicè loquendo, sed tantùm accidentalis; potuit ergo similiter in ipsâ comestione agnoscere mutationem sufficientem ad sacrificium ante actualem corruptionem specierum. Denique apud veteres, quibus sicut erat magis frequens, sic etiam erat magis nota essentia sacrificii , invenimus aliqua sacrificari solita per talem destructionem humanam ; v. g., quando vinum libabatur effundendo illud ex crateribus in terram in honorem Dei , illa effusio dicebatur libatio et sacrificatio ; certum autem est quòd per effusionem formaliter non corrumpebatur substantialiter vinum, donec postea paulatim siccaretur et consumeretur , sacrificium autem in ipsâ effusione fiebat ; quia nimirùm per effusionem destruebatur humano modo , quatenùs accipiebat jam statum aliquem inutilem ad priores operationes ; jam enim non poterat deservire ad usus humanos sicut antea, quod sufficit ut dicatur humano modo destrui et consumi, licèt in suâ substantiâ non patiatur mutationem substantialem. Quo etiam modo sacrificabant aliquando, projiciendo aliquid in mare, vel in fluvium, ut refert Joan. Guillel. Stuchius, lib. de sacris et profanis Sacrificiis, fol. 150, quia nimirùm per illam submersionem humano modo destruebatur res projecta, licèt non corrumperetur substantialiter in suâ entitate.

67. Hoc supposito, facile erit explicare quomodò consecratione ipsâ sacrificetur corpus Christi : nam, licèt ipsâ consecratione non destruatur substantialiter, sed tamen destruitur humano modo, quatenùs accipit statum decliviorem et talem quo reddatur inutile ad usus humanos corporis humani, et aptum ad alios diversos usus per modum cibi ; quare humano modo idem est ac si fieret verus panis , et aptaretur ac condiretur in cibum; quæ mutatio sufficiens est ad verum sacrificium ; fieri enim comestibile illud quod non erat comestibile, et ita fieri comestibile ut jam non sit utile ad alios usus, nisi per modum cibi, major mutatio est quàm aliæ quæ ex communi hominum mente sufficiebant ad verum sacrificium. In quo sensu dixit Gregorius Nissenus adductus supra, sect. 2, tunc Christum sacrificium declarâsse, cùm corpus suum discipulis ad edendum præbuit ; nam victimæ corpus non est ad edendum idoneum, si animatum sit ; reddere ergo illud corpus ad statum cibi comestibilis , fuit quasi occidere illud, non physicè, sed moraliter seu humano modo. Hâc ergo ratione verissimè dicunt Patres ipsâ consecratione sacrificari, et post consecrationem jam esse peractum sacrificium; et hâc etiam ratione sacerdos in suâ ordinatione accipit potestatem consecrandi, dùm accipit potestatem sacrificandi ; est enim una et eadem potestas, cùm ipsa consecratio sit sacrificatio. Denique in hoc eodem sensu possunt intelligi Patres alii qui dicunt Christum se in hoc Sacramento quodammodò occidisse, licèt ii etiam de mysticâ occisione possint intelligi quæ fit per separationem sacramentalem corporis et sanguinis.

68. Cum hoc tamen stat ipsam sumptionem pertinere ad substantiam et integritatem hujus sacrificii : nam per ipsam adhuc magis consumitur et destruitur victima. Nec repugnat aliquam victimam in eodem sacrificio duplicem destructionem subire ; imò in holocausto necesse erat victimam priùs occidi , postea adhuc magis destrui per totalem combustionem, et in aliis sacrificiis, licèt non combureretur tota victima , adhuc post occisionem adolebatur in igne aliqua pars illius. Quare Bellarminus, ubi supra, cap. 27, concl. 7, benè advertit nostrum sacrificium assimilari holocaustis, atque sumptionem correspondere combustioni, sicut consecratio correspondet occisioni. Ex quo sumitur optima ratio cur non possit ullo casu consecrari sine sumptione ; cujus ratio difficilè redditur, si sumptio non pertineat ad ipsam substantiam sacrificationis; in nostrâ autem sententiâ facilè constat ideò id esse quia relinqueretur sacrificium incompletum et imper-

fectum ; veluti si in holocausto occideretur victima, et non combureretur ; ideò si moriatur sacerdos ante sumptionem, debet subrogari alius sacerdos qui sumat, ne maneat sacrificium imperfectum, hoc est, ut perficiatur et compleatur sacrificatio et destructio victimæ. Hoc etiam sensu dixit Augustinus, adductus sect. 2 : *Manducare panem, esse sacrificium Christianorum*, hoc est, non totale, sed partiale. Denique in hoc eodem sensu officium feriæ sextæ in Parasceve dicitur sacrificium, ut vidimus, non quòd sit missa integra et totalis, sed tamen sit sacrificium partiale et completivum sacrificii præcedentis diei, et non mera communio sacramentalis, ut volunt auctores tertiæ sententiæ, sed aliquid quod habeat etiam effectum per modum sacrificii, ut postea videbimus. Et videtur esse de mente S. Thomæ, in præsenti, hâc q. 83, art. 2, ad 2, ubi ait, licèt illâ die non consecretur hoc Sacramentum, ne tamen Ecclesia sit eâ die sine fructu passionis, sumi hâc die corpus Christi præcedenti die consecratum. Sentit ergo illam sumptionem prodesse Ecclesiæ, et per consequens per modum sacrificii. Nam sumptio merè sacramentalis solùm prodest sumenti, non Ecclesiæ ; nec ad hoc requireretur sumptio à sacerdote, sed sufficeret si laicus sumeret Eucharistiam. Illa ergo communio sacerdotis plus habet quàm simplex communio.

69. Dices hanc secundam partem repugnare primæ parti nostræ sententiæ : si enim ipsa sumptio est sacrificium, ergo illâ feriâ sextâ verè datur sacrificium ; ergo verè celebratur missa ; ergo falsò negant concilia et Patres, dùm simpliciter negant illâ die celebrari missam in Ecclesiâ. — Respondeo sacrificium illius diei non esse sacrificium integrum, sed complementum sacrificii : ideò verissimè negari illo die fieri sacrificium ; cæterùm propter illud etiam complementum sacrificii, quod tunc fit, potest Ecclesia petere à Deo ut acceptabile sit illud sacrificium, nomine *sacrificii* intelligendo ipsam victimam jam præsacrificatam die præcedenti, quam iterùm præsentat in altari, et cujus oblationem consummat, sicut in holocausto posset idem dici de victimâ occisâ et nondùm combustâ ; adhuc enim per combustionem offertur, et possumus petere ut illa victima sit acceptabilis, atque illa ultima oblatio, quæ, licèt non sit completa, sed partialis, est tamen aliquo modo oblatio.

70. Sed contra urgebis, quia discrimen magnum ab holocausto, quia in holocausto ante combustionem non præsupponitur sacrificium consummatum ; atverò in nostro sacrificio ante sumptionem jam præsupponitur consummatum ; ideò enim videtur dici in Liturgiâ Græcorum supra adductâ, quando fit sacrum ex præsanctificatis die præcedenti, jam *illud sacrificium fuisse priùs præsanctificatum et consummatum*. — Respondeo ante communionem non esse consummatum ; illo autem casu dicitur verè jam præconsummatum, quia die præcedenti non solùm præcessit consecratio, sed etiam sumptio quâ fuit completum illud sacrificium ; cum hoc tamen stat, adhuc quoad partem nondùm sumptam, posse iterùm consummari et perfici idem sacrificium die sequenti ; sicut nunc, quando sacerdos sumpsit dimidiam partem hostiæ, verè jam perfecit substantialiter sacrificium ; sed tamen dùm postea sumit alteram dimidiam partem, adhuc illa sumptio pertinet ad illud sacrificium, ut complementum illius, non essentiale, sed integrale, quia reverà etiam illa sumptio est destructio partialis victimæ oblatæ ; alioquin sola sumptio primæ particulæ pertineret ad sacrificium ; sumptio autem aliarum partium esset communio merè laica et privata ; quod ridiculum esset.

71. Ex hoc tamen insurgit dubium quomodò possit sumptio illius diei sequentis applicari per modum sacrificii : nam si illud sacrificium jam fuit perfectum et consummatum die præcedenti, ergo jam habuit totum suum effectum die præcedenti ; ergo jam non potest de novo applicari pro alio fructu, cùm non sit aliud sacrificium, sed solùm consummatio quædam partialis et integralis prioris sacrificii ; vel si adhuc potest applicari et extendi ad alios fructus, ergo per priorem consumptionem non fuit habitus integer fructus illius sacrificii. Quod à fortiori dicendum erit, post consecrationem, ante sumptionem, nondùm haberi fructum sacrificii ; nam videmus post consecrationem adhuc applicari illud sacrificium pro defunctis et pro aliis necessitatibus ; ergo nondùm habuit suum effectum ante sumptionem.

72. Ex hujus dubii declaratione constabit magis quomodò sumptio pertineat ad substantiam sacrificii, ita tamen ut ante sumptionem jam posita sit essentia sacrificii, licèt non integri et completi. Pro cujus explicatione repetendum est quod diximus supra, disp. 12, sect. 2, de effectu Eucharistiæ, ut Sacramentum est, scilicet haberi per sumptionem primæ particulæ ; ita tamen ut possit augeri et extendi effectus ille, quamdiù sumuntur aliæ particulæ, vel etiam quamdiù species sunt in stomacho, si adsit major vel melior dispositio, quia in toto illo tempore dat eum effectum quem daret ab initio si totam illam dispositionem in principio invenisset ; sic etiam de sacrificio dicendum habere suum effectum quando primò ponitur substantia sacrificii ; augeri tamen vel extendi eumdem effectum quamdiù durat integritas et completio ejusdem sacrificii, ita ut per omnes suî partes simul sumptas causet effectus quos posset etiam causare ab initio si totam illam dispositionem invenisset positam ; hæc autem dispositio in ordine ad sacrificium magnâ ex parte est applicatio offerentis pro isto vel illo effectu, maximè in ordine ad impetrandum ; hinc est posse habuisse effectum die præcedenti, et tamen propter novam applicationem extendi ad novos effectus, quando consumitur alia pars ejusdem Sacramenti ; non enim est minoris efficaciæ hæc pars, siquidem hos etiam effectus potuisset causare ab initio, si ab initio posita fuisset eadem applicatio ; non enim causat hunc effectum per modum novi sacrificii, sed per modum novæ partis ejusdem sacrificii, quæ nondùm consumpta erat. Hinc etiam est quomodò possit post consecrationem applicari, quia reverà sacrificium durat in ratione sacrificii usque ad consumptionem,

sicut reverà sacrificia durabant post occisionem usque ad combustionem; atque ideò ante combustionem potuissent iterùm applicari, et licèt concederetur effectum principaliorem sacrificii statim haberi post consecrationem, et quòd ille non possit jam variari, sed tamen quamdiù durat consummatio illius sacrificii, potest adhuc iterùm atque iterùm applicari, saltem impetratoriè : nam in hoc genere non habet limitem, sed pro majori et majori applicatione potest extendi ad plures effectus idem sacrificium, licèt non infallibiliter habendos; et hoc saltem modo potest applicari de novo sumptio Sacramenti illius feriæ sextæ, si jam totus effectus satisfactorius illius sacrificii fuit expletus et applicatus die præcedenti.

73. Possumus ergo considerare in hoc sacrificio tres compositiones diversas : prima, quâ complectitur consecrationem illius duplicis speciei corporis et sanguinis; de quâ compositione dicemus, sect. 8, an requiratur ad essentiam sacrificii, an verò in singulis speciebus seorsim reperiatur verum sacrificium. Secunda compositio est quâ componitur ex consecratione et sumptione, et hæc est quasi ex partibus integrantibus heterogeneis, ut homo componitur ex capite, manibus, etc. : quare, sicut homo sine manibus esset essentialiter homo, sed incompletus, ita hoc sacrificium in consecratione est essentialiter sacrificium, sed adhuc incompletum, donec integretur et compleatur per sumptionem. Tertia denique compositio est ex partibus ipsis specierum, quæ consecrantur vel sumuntur; consecratio enim vel sumptio tot habet partes quot sunt partes in hostiâ quæ consecratur vel sumitur; et hæc compositio est etiam ex partibus integrantibus, sed homogeneis; quare in consecratione et sumptione dimidiæ hostiæ invenitur sacrificium, non solùm essentiale, sed integrum; sicut homo, antequàm augeatur, est homo integer, licèt per ipsum augmentum acquirat aliquam partem novam et homogeneam cum præcedentibus. In consecratione ergo datur essentia sacrificii, sed non datur integritas sacrificii; per consumptionem verò jam fit integrum sacrificium; cæterùm, si augeatur sumptio per sumptionem homogeneam plurium hostiarum, sicut, durante illâ sumptione, durat extensivè actio sacrificandi, potest etiam durare extensio in effectu, si adsit nova dispositio et applicatio, maximè in ordine ad impetrationem; et hoc modo facilè concordantur qui dicunt sine consecratione non dari missam, et qui dicunt illâ feriâ sextâ dari sacrificium, quod Ecclesia applicat pro illis pro quibus illâ die specialiter orat.

74. Petes : Siquidem in consecratione invenitur sufficienter essentia sacrificii, unde habemus sumptionem ipsam esse partem sacrificii? Potuit enim adhiberi solùm ut comestio hostiæ sacrificatæ, quam certum est non fuisse semper partem sacrificii, sed potiùs participationem rei sacrificatæ. — Respondeo colligi hoc inprimis à posteriori ex mente Ecclesiæ appellante illam sacrificium in die Parasceves; item ex eo quòd nunquàm liceat ullo casu vel necessitate relinquere consecrationem sine sumptione; sed necesse est aliam etiam hostiam consecrare, si illa prior non potest sumi; quòd si sacrificium jam fuisset integrum, non fuisset necesse aliam hostiam consecrare : nam sumptio hujus secundæ hostiæ non esset participare de primo illo sacrificio quod jam fuerat completum, sed de alio facto de novo per secundam consecrationem. Deinde colligitur ex modo quo fit hoc sacrificium, scilicet sub speciebus panis et vini; quare debuit imitari sacrificia antiqua panis et vini; ideò enim potissimè dicitur Christus Sacerdos secundùm ordinem Melchisedech, qui sacrificavit in pane et vino; unde sicut in ejusmodi sacrificiis panis ipse et vinum destruebatur, ita etiam ad hoc sacrificium debuit pertinere destructio ipsa panis et vini sacramentalis quæ fit per consumptionem; et, licèt olim destructio panis et vini fieret fortassè alio modo per combustionem vel effusionem, hoc tamen non decebat fieri in hoc Sacramento propter ejus reverentiam, sed solùm per comestionem et potum, qui erat modus nobis utilior et magis decens ipsi Sacramento.

75. Differt tamen hoc sacrificium à sacrificio Melchisedech, quòd in illo tota essentia sacrificii erat in destructione panis et vini; in hoc autem sacrificio, cùm non solùm detur panis, sed caro et sanguis, imò non sit verè panis, sed homo vivus qui sacrificatur, debuit etiam imitari sacrificia vetera, quibus oves et boves mactabantur, et consistere saltem partialiter in ipsâ mactatione et quasi destructione Christi quæ priùs fit per verba consecrationis, ut appareat quàm ingeniosè divina sapientia in hoc uno sacrificio complexa fuerit antiquorum sacrificiorum differentias, et quàm verè Ecclesia dicat in oratione dominicæ sextæ post Pentecosten : *Deus, qui legalium differentiam hostiarum unius sacrificii perfectione sanxisti*, etc., nam hic invenimus sacrificium simile illis quæ de agnis et ovibus offerebantur, cùm offeratur Christus ipse, verus Dei Agnus; invenimus etiam sacrificium libamenti et immolationis simile iis quæ in pane et vino fiebant; invenimus holocaustum, cùm tota hostia tandem in Dei honorem consumatur; invenimus denique sacrificium pacificum, de quo non solùm sacerdos, sed alii etiam participare possint; nec mirum, cùm illis omnibus sacrificiis hoc unum nostrum successerit, illorum differentias excellentissimo gradu superaturum.

76. Dices ex doctrinâ traditâ videri fieri posse aliquando ex rationabili saltem causâ omitti sumptionem post factam consecrationem, quia sumptio requiritur tantùm ad integritatem, non ad essentiam sacrificii; ergo, sicut aliquando licet prætermittere satisfactionem, quæ est pars integralis Sacramenti Pœnitentiæ, quia sine illâ datur essentia Sacramenti, sic etiam aliquando licebit prætermittere sumptionem, sine quâ datur essentia sacrificii. — Respondeo negando sequelam; ratio autem discriminis inter satisfactionem et sumptionem ea est quòd satisfactio est pars non solùm integrans, sed levis in ratione partis; ordinatur enim ad effectum minùs principalem, nempe ad solam remissionem pœnæ temporalis; et quidem cùm ille effectus non sit semper necessarius vel etiam pos-

sibilis, non mirum quòd aliquando ex levitate materiæ possit sine culpâ gravi prætermitti illa pars; atverò sumptio est pars gravissima hujus holocausti et ordinata ad effectum ejusdem rationis, et ad cultum Dei, qui fit per completam destructionem victimæ; quare non potest omitti sine gravissimâ culpâ, licèt solùm sit pars; neque enim omissio omnium partium habet parem indecentiam; pars quippe hominis est manus, et pars etiam sunt capilli; et tamen non ita necessarii sunt capilli ad integritatem et perfectionem hominis, sicut manus: illi enim pertinent ad quamdam decentiam et finem secundarium, manus verò ad operationes et finem primarium. Sic etiam ordinatio sacerdotum habet duas partes: prior dat potestatem consecrandi, posterior dat potestatem absolvendi; et, licèt prior possit esse essentialiter sine posteriori, nunquàm tamen potest dari una quin teneatur episcopus dare postea aliam; quòd si moriatur episcopus, debet substitui alius, qui compleat ordinationem ne maneat incompleta.

Denique ex his infertur minùs theologicè locutos Henriquez, lib. 9 de Sacrif., c. 9, § 2, et Fagundez, lib. 3 de 1 præcepto Ecclesiæ, c. 4, num. 26, et c. 5, num. 20, qui dicunt posse sacerdotem in missâ non sumere quidquam ex hostiâ quam consecravit; sed illam in sacrario servare, et sumere solam hostiam quæ antea in sacrario erat: quod quidem absque ullius auctoritate dixerunt, afferentes solum usum (meliùs dixissent abusum ex ignorantiâ) quorumdam parochorum qui ita faciunt. Hoc tamen est contra sensum Ecclesiæ et omnium doctorum. Nam inprimis Ecclesia in rubricis Missalis sæpiùs admonet, si post consecrationem contigerit, species sanguinis omninò effundi, aut in ipsis vel in hostiâ venenum apparere, debere sacerdotem aliud vinum vel aliam hostiam consecrare, quam sumat. Hoc autem nec esset necessarium nec licitum, si doctrina illorum auctorum verâ esset; si enim ad missæ integritatem sufficit consecratio et sumptio utriusque speciei, sive sumantur quæ tunc consecrata sunt, sive quæ in aliâ missâ fuerunt consecrata, non oporteret in illis casibus aliam hostiam consecrare, sed sufficeret sumere unam particulam consecratam ex sacrario, vel etiam (si sanguis effusus fuisset) sufficeret ex alio altari accipere ab alio sacerdote celebrante partem ex calice, et cum illo prosequi missam incœptam, et consummare sacrificium, ad quod per te sufficit consecratio, et sumptio Sacramenti aliàs consecrati. Unde infertur nec posse in illo casu adhiberi secundam consecrationem: hæc enim non potest absque ingenti sacrilegio adhiberi, nisi necessaria sit ad perfectionem sacrificii. Sicut ergo non posset absque sacrilegio iterùm consecrare sacerdos, quando ex calice dimidia pars effusa esset, et dimidia remaneret, quia illa sufficit ad perficiendum sacrificium; ita nec posset absque sacrilegio consecrare cui tota hostia consecrata ablata fuisset, vel apparet venenata, si potest ex sacrario aliam accipere, vel facere ut afferatur sibi ex alio altari, cùm æquè benè per te perficiatur idem sacrificium sumendo illam hostiam antea consecratam, ac si acciperetur dimidium hostiæ tunc consecratæ. Malè ergo præcipit Ecclesia ut in iis casibus iterùm consecretur; quod idem omnes theologi, nemine dempto, necessarium esse dicunt propter perfectionem debitam sacrificii. Ratio autem sumitur ex dictis, quia debet eadem victima consumi, et ideò jura non dicunt solùm sacerdotem debere participare in missâ de hoc Sacramento; sed debere participare de eodem sacrificio; sic enim dicitur in conc. Tolet XII, c. 5, relato in c. *Relatum* 11, de Consecrat., dist. 2: *Nam quale*, inquit, *erit illud sacrificium cui nec ipse sacrificans particeps esse cognoscitur?* Meritò ergo illam sententiam improbabilem omninò esse dixit Joan. Præpositus, in præsenti, quæst. 83, a. 1, dub. 7, num. 50, et nostram ut certam omninò supponit Gaspar Hurtado, disp. 6 de Euchar., difficultate 9, in fine.

SECTIO VI.

Solvuntur aliæ objectiones quæ contra prædicta possunt fieri.

77. Restant adhuc aliæ objectiones quæ partim fiunt ab auctoribus, partim fieri possunt contra nostram doctrinam. Prima objectio fit ex P. Vasquez, quia sacrificium missæ repræsentat sacrificium factum in cruce; hoc autem non per sumptionem, sed per consecrationem repræsentatur, ubi corpus consecratur seorsim à sanguine; ergo sumptio non est sacrificium, sed sola consecratio. — Respondeo consecratione quidem repræsentari sacrificium crucis, sed sumptione etiam partialiter repræsentari. Nam, sicut in cruce Christus cruentè occisus est, ita in altari incruentè sub speciebus consumitur; quare in Tridentino, sess. 13, c. 2, dicitur Christum præcepisse ut hujus Sacramenti sumptione coleremus ejus memoriam et annuntiaremus ejus mortem.

78. Secunda objectio ex eodem Vasquez: Per sumptionem destruuntur ad summum species, non verò corpus aut sanguis Christi; ergo destructio quæ fit per sumptionem non refert ut dicamus per ipsam sacrificari corpus et sanguinem Christi. — Respondeo negando consequentiam: nam inprimis non requiritur ad sacrificium quòd destruatur quælibet pars rei oblatæ; satis est destrui totum, ut singulæ etiam partes dicantur oblatæ. Sicut in cruce materia Christi vel ejus anima non sunt destructæ, sed sola humanitas, et tamen eo ipso dicuntur oblatæ ejus partes, sic etiam in præsenti res oblata est panis cœlestis, constans ex corpore Christi et speciebus, qui destruitur per sumptionem; quod sufficit ut Christus etiam in eo contentus dicatur offerri et sacrificari. Deinde non utcumque destruitur illud totum, sed ita ut substantia illius eximatur etiam humanis usibus, quibus antea erat apta; quod sufficit ut ipsa etiam substantia per illam destructionem sacrificari dicatur.

79. Tertia objectio ex eodem Vasquez: Si sumptione sacrificaretur, ergo dùm laici communicant, sacrificant etiam. — Negatur consequentia, quia non quævis sumptio sufficit; sed quæ fit à legitimo ministro, et

hâc intentione sacrificandi. Quo etiam solvitur similis objectio facta à Suarez, quòd scilicet sacerdos, quoties communicat de manu alterius, posset sacrificare. — Respondemus enim : Si haberet animum sacrificandi, posset sacrificare, non completè, sed incompletè eo modo quo sacrificat feriâ sextâ in Parasceve : ad hoc enim parùm refert propriâ vel alienâ manu communicari ; cæterùm peccaret graviter sacerdos qui talem animum haberet.

80. Quarta objectio : In hoc sacrificio Christus est principalis offerens ; Christus autem non se manducat in altari ; ergo manducatio non est oblatio, sed aliquid omninò consequens. — Respondeo : Etiam in cruce Christus fuit offerens, et tamen non se occidit, sed se exhibuit occidendum ; sic etiam in altari se exhibet manducandum, quòd sufficit ut manducatio ipsa tribuatur Christo magis propriè quàm ejus occisio ; illa enim fuit solùm permissivè ; sumptio verò fit etiam ex ejus præcepto. Adde antiquos sacerdotes apud gentiles non semper manu propriâ occidisse victimas, sed aliorum ministerio, quibus signum occidendi dabatur ; quare poterit se Christus sacrificare, dùm alius ex ejus commissione illum sacrificat, ut videbimus sect. 7.

81. Quinta objectio : Certum est Christum in cœnâ sacrificâsse ; non tamen est certum sumpsisse hoc Sacramentum ; ergo sumptio non est oblatio. — Respondeo : Licèt non sit æquè certum Christum communicâsse ac est obtulisse, est tamen satis certum ex Patribus, et omnium theologorum consensu comprobatum, teste Vasquez, supra, quæst. 81, art. 1, n. 83. Addo non requiri habere utrumque æqualem gradum certitudinis ; nos enim non asserimus ut certum quòd sumptio sit oblatio, sed solùm ut verisimilius ; quâ etiam verisimilitudine credimus Christum eodem modo sacrificâsse per consecrationem et sumptionem.

82. Sexta objectio : Si sumptione sacrificatur, ergo illa hostia quam laicus sumit nondùm est sacrificata : ergo laici non participant de hoc sacrificio. Nego primam consequentiam ; ad hoc enim quòd illa particula sit sacrificata, non requiritur illam esse sumptam ; sicut olim, ut totum vinum censeretur sacrificatum, non oportebat totum effundi, sed, aliquâ parte effusâ, totum sacrificabatur ; ita etiam de hoc pane et vino cœlesti dicendum est, sumptâ aliquâ parte à sacerdote, totum esse sacrificatum. Adde totum Christum in illo contentum esse sacrificatum, et in illâ etiam particulâ quam laicus sumit positum per consecrationem, quæ est essentialiter sacrificatio, ut diximus.

83. Septimò potest objici : Si consecratio et sumptio sunt partes ex æquo hujus sacrificii, ergo, sicut salvatur ejus essentia in consecratione ante sumptionem, ita in solâ sumptione sine consecratione invenitur essentia sacrificii, et per consequens in die Parasceves datur simpliciter missæ sacrificium. — Respondeo non esse partes eodem modo : nam consecratio est prima et præcipua pars, et quæ potest aliquomodò reperiri sine secundâ ; quia quando est consecratio, nondùm est sumptio ; atverò sumptio semper præsupponit essentialiter consecrationem jam factam, sive tunc, sive alterâ die ; atque ideò semper est consummatio sacrificii jam facti ; ex quo fit sumptionem seorsim non dici simpliciter sacrificium, sed consummationem sacrificii, sicut in holocausto combustio victimæ post occisionem meliùs diceretur consummatio sacrificii facti quàm sacrificium simpliciter ; supponit enim jam rem destructam, et solùm tendit ad majorem destructionem ; quare sicut per augmentationem non dicitur produci equus, sed augeri ; quia, licèt pars quæ advenit habeat eamdem essentiam equi, sed tamen supponit jam essentiam productam in partibus præcedentibus ; ita secunda pars sacrificii, quæ supponit necessariò destructionem, licèt non integram, non tam dicitur sacrificium quàm integritas vel perfectio sacrificii. Quòd si velis illam etiam partem sacrificium appellare, erit quæstio de nomine, et dicam ideò Patres negare communiter illâ feriâ sextâ fieri sacrificium, quia loquuntur de sacrificio integro, non de incompleto et partiali.

84. Sed contra potest adhuc esse octava objectio, quia posset contingere sumptionem esse primam et unicam destructionem victimæ ; ergo in ipsâ potest consistere tota essentia hujus sacrificii. Probatur antecedens casu quo in triduo mortis Christi consecraretur : tunc enim jam præsupponebatur Christus mortuus, ac per consequens per consecrationem non destrueretur ; solùm ergo sacrificaretur tunc per sumptionem. In quo videtur esse discrimen hujus sacrificii ab holocausto veteri ; nam in illo semper victima supponebatur viva, ut offerretur, atque ideò prima pars sacrificii erat occisio ; in nostro autem sacrificio potest victima præsupponi jam mortua, et per consequens solùm capax secundæ destructionis quæ fit per sumptionem ; ergo non potest essentia hujus sacrificii includere destructionem quæ fiat per consecrationem ; nam ejusdem rationis esset hoc sacrificium oblatum in triduo ac est nunc ; tunc autem non includeret consecrationem in ratione sacrificii ; ergo nec modò illam includit.

85. Hâc occasione posset in præsenti inquiri an ex vi præsentis institutionis requiratur semper ad oblationem hujus sacrificii quòd præsupponatur Christus vivus. Videtur enim id non requiri, quia apostoli acceperunt potestatem offerendi sine ullâ limitatione, quando in cœnâ audierunt : *Hoc facite in meam commemorationem ;* ergo potuerunt validè offerre illud sacrificium in triduo ; imò ita videtur communiter supponi à theologis, cum S. Thomâ, supra, q. 76, art. 1, in corpore, et art. 2, etiam in corpore, ubi dicit, si in triduo fuisset hoc Sacramentum celebratum, sub speciebus panis futurum corpus sine sanguine ; quod videntur etiam passim supponere theologi ad plures quæstiones de hâc materiâ.

86. Aliunde verò posset videri non data ex vi hujus institutionis potestas ad offerendum illo triduo ; quia apostoli acceperunt potestatem solùm ad offerendum et consecrandum nomine Christi, non ut successores ejus, sed ut substituti et mandatarii ipsius, per

quos, ut per organa et instrumenta sua, Christus loqueretur et offerret : nunquàm enim potuerunt ipsi offerre seorsim, sed simul cum Christo offerente cum ipsis ut principali sacerdote ; ideò enim Christus dicitur sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech, juxta communem theologorum sententiam, quam videtur approbare Tridentinum, sess. 22, c. 1, ubi dicitur Christum Dominum, quia sacerdotium ejus extinguendum non erat, ut se declararet sacerdotem in æternum institutum secundùm ordinem Melchisedech, ideò corpus et sanguinem suum obtulisse, et apostolis præcepisse ut offerrent. Ubi apertè indicatur ideò Christi sacerdotium dici æternum, quia Christo nullus sacerdos succedit, sed ipse est principalis sacerdos, qui in omnibus, et per omnes sacerdotes novi testamenti offert; ideò enim, quia erat sacerdos in æternum, instituit apostolos sacerdotes, ut per ipsos suum sacerdotium exequeretur. Ideo etiam dixit Chrysostomus, hom. 17 in Epist. ad Hebræos, in hoc sacrificio eamdem semper esse hostiam et eumdem pontificem; et eodem modo loquuntur alii Patres, quorum et conciliorum loca congerit Scortia, lib. 2 de Sacrificio, c. 3. Si ergo hoc sacrificium non potuit ex vi hujus institutionis offerri, nisi à Christo, ut principali sacerdote, et à sacerdotibus ut secundariis ministris et Christi nomine loquentibus, consequens videtur non potuisse in triduo offerri, quando Christus homo non erat; Christus enim ut Deus non erat sacerdos, neque etiam anima Christi erat in rigore sacerdos; nam, licèt anima in nobis retineat characterem sacerdotii, non tamen est sacerdos, ut fatetur apertè S. Bonaventura, in 3, d. 22, q. 1, dicens Christum in triduo non fuisse sacerdotem; et S. Thomas, ibi, in 2 scripto Sententiarum, illâ d. 22, q. unicâ, art. 1, ad 3, docet in illo triduo Christum non potuisse exercere munus sacerdotii, quantùm ad oblationem sacrificii, licèt retinuerit spiritualem potestatem sacerdotii. Si ergo Christus in triduo non poterat offerre, ergo nec apostoli, quia apostoli non poterant offerre quin simul offerret Christus.

87. Hoc etiam probari videtur ex ipso modo offerendi; non enim acceperunt potestatem consecrandi nisi per verba Christi, hoc est, per verba quibus ipse Christus loqueretur per sacerdotis os ; non enim dicitur : *Hoc est corpus Christi*, sed : *Hoc est corpus meum* : quando autem ille homo Christus non existit, non videtur posse ille homo loqui; cùm ergo in triduo ille homo non existeret, non videtur posse consecratio fieri nomine ipsius ut loquentis et affirmantis illud esse corpus suum.

88, 89. Confirmari potest rursùs ex usu antiquissimo Ecclesiæ non consecrandi illo biduo, donec Christus resurgat; cujus consuetudinis illa videtur esse ratio, ut significetur, mortuo Christo, non potuisse hoc sacrificium celebrari, donec resurgeret; quare dùm ejus mors singulis annis repræsentatur, cessat etiam celebratio Eucharistiæ. Hanc rationem insinuâsse videtur Guil. Durandus, in Rationali divin., lib. 6, cap. 77; ubi inter alias rationes cur non celebretur illâ feriâ sextâ, hanc etiam adducit num. 57, quia scilicet *recessit et sublatus est verus sacerdos, id est, Christus.* Quò etiam videntur alludere Rupertus et Richardus de S. Victore supra adducti, sectione 3, dùm dicunt illo die non sacrificari, quia non adest victima sacrificanda; quasi velint in triduo mortis Christi non fuisse Christum in statu in quo posset offerri in hoc sacrificio. Hoc ipsum videtur indicare P. Ægidius in præsenti, art. 1, dub. 4, num. 79, ubi dicit *Christum nunquàm voluisse hoc sacrificium celebrari, quin sub utrâque specie totus poneretur;* constat autem in triduo non potuisse poni totum sub utrâque specie. Sed clariùs expressit utrumque Glossa, in cap. *Timorem*, de Consecrat., d. 2, verbo *Corpus ;* ubi proposito dubio hoc in terminis, respondet his verbis : *Respondeo : Nemo potuit ante resurrectionem conficere verum corpus Christi, nisi Christus. Sic ergo data est forma, ut post resurrectionem hoc fieret per illud : « Hoc facite in meam commemorationem ; » ideò enim non cantatur missa in illo triduo.* Hæc sunt verba Glossæ, cujus doctrinam refert etiam et approbat Franc. de Rovere, Minorita (postea Sixtus IV), in tractatu de sanguine Christi, quem obtulit Pio II ; qui manuscriptus servatur in bibliothecâ nostri collegii Romani, et videtur favere Ledesma, q. 17, art. 1, dub. 5, et alii, quos tacitè refert Suarez, disp. 48, sect. 2, circa finem. Quòd si hoc ita est, posset ad rationem contrariam responderi Apostolos accepisse potestatem consecrandi, sed tamen consecrandi nomine Christi, ac per consequens eo solùm tempore quo Christus homo existeret, sine quo, ut principali sacrificante, non poterant offerre. Ad S. Thomam verò dici posset eum non affirmare illo triduo potuisse celebrari hoc Sacramentum, sed solùm loqui conditionaliter, si celebraretur, ponendum fore corpus sine sanguine sub speciebus panis ; de quâ conditionali non est dubium. Quo etiam sensu possunt intelligi alii theologi, cùm utuntur illo exemplo ad aliquas quæstiones hujus materiæ ; non enim definiunt absolutè an potuerit tunc offerri, sed solùm dicunt quid fieret si offerretur, vel si conservaretur illo triduo aliqua particula consecrata in cœnâ ; quod ultimum fieri etiam potuit absque ullâ controversiâ ; et sufficeret hoc ad omnes illas quæstiones examinandas, et inquirendum quid tunc esset in illâ particulâ, an corpus exsangue, an anima, an forma cadaveris, etc. De illo autem alio exemplo fortassè non curant, nisi per modum exempli ad declarandum.

90. Hæc non dicta sunt à me eo animo ut aliquid in hoc puncto velim definire ; video enim modum communem loquendi in contrarium tendere, à quo non est facilè recedendum. Quare alio modo respondere possumus ad difficultatem supra positam, etiam dato eo casu quòd celebraretur in triduo, non fore solam sumptionem totam essentiam hujus sacrificii : nam, licèt per consecrationem non destrueretur aliquid vivum, destruebatur tamen illud corpus ; destruebatur, inquam, destructione humanâ supra explicatâ, quatenùs reducebatur ad statum illum sacramentalem, in quo reddebatur inutile ad usus humanos corporis et

sanguinis; quare, sicut Christus vivus per illam mutationem et destructionem humanam sacrificatur, licèt physicè et substantialiter non destruatur, ita illud corpus per similem mutationem et destructionem sibi proportionatam posset tunc sufficienter sacrificare in ipsâ consecratione.

SECTIO VII.

Infertur an Christus sit offerens et tota res oblata in hoc sacrificio.

91. Infertur primò ex proximè dictis decisio illius quæstionis, quæ hìc solet controverti, an et quomodò Christus sit principalis offerens in hoc sacrificio. Certum est Christum esse offerentem, ut definitur in Tridentino, sess. 22, cap. 2, et ex aliis conciliis et Patribus probat latè P. Suarez, disput. 77, sect. 1; et P. Vasquez, disp. 225, cap. 1; et Scortia, lib. 2 de Sacrificio, cap. 3. Dubium est quomodò ipsi competat nunc offerre. P. Vasquez, cap. 3, cum quibusdam aliis dicit id esse ratione institutionis, quatenùs Christus instituit hoc sacrificium ut ejus nomine offerretur, et applicuit ei sua merita, ut haberet efficaciam; quare Christus solùm remotè, sacerdotes verò proximè et actu offerunt: nam si Christus actu offerret, sicut alii sacerdotes, Christus actu oraret, actu mereretur; quorum neutrum in præsenti statu potest ei competere. Ad quod confirmandum affert testimonium Simeonis Thessalonic. dicentis plenum esse blasphemiâ dicere Christum per preces quæ in missâ dicuntur, semper mediatorem agere. Sed certè, ut jam iterùm monui, P. Vasquez non videtur agnovisse qualis fuerit Simeon ille, scilicet modernus quidam schismaticus, quem ut Ecclesiæ hostem acriter insectantur qui controversias contra Orientalium errores ediderunt.

92. P. Suarez è contra cum communi docet Christum actu offerre, non solùm quia instituit vel quia applicuit efficaciam meritorum suorum ad hoc sacrificium, vel quia voluerit in suî memoriam celebrari; hoc enim solùm denotat causam exemplarem; sed quia actu offerat cum ipso sacerdote, ut cum ministro suo, sicut rex qui per legatum osculatur pedes pontificis, dicitur actu præstare reverentiam pontifici, quia quod facit per alium operantem ex delegatione suâ, verè dicitur ipse facere. Alioquin si oblatio actualis esset actio solius sacerdotis, sæpè esset mala et insufficiens ad placandum Deum, vel ut placeret ipsi. Addit etiam Christum actu concurrere physicè cum sacerdote ad effectum consecrationis, licèt verè fateatur hoc non requiri ad hoc ut actu Christus offerat cum sacerdote.

93. In hâc controversiâ vix potest esse quæstio de re; nam utraque pars concedit non requiri quòd Christus concurrat physicè ad actionem oblationis; item non requiri quòd actu habeat Christus aliquam voluntatem actualem physicè existentem, quâ nunc offerat; nam, licèt Christus nunc non attenderet, nec sciret, imò, licèt per possibile vel impossibile dormiret quandò offertur hoc sacrificium, adhuc diceretur offerri à Christo, sicut dicitur rex præstare obedientiam pontifici, quando eam præstat legatus, licèt tunc rex dormiat vel non cogitet de hoc. Item utraque pars admittit non sufficere ad hoc meram institutionem, sed talem quâ voluerit offerri suo nomine; et multò minùs sufficere applicationem meritorum suorum; potuit enim hæc applicatio fieri ad sacrificium, quod nullo modo offerretur nomine Christi. Verè ergo nunc offert Christus, quia sacerdos ex Christi institutione offert nomine Christi; quod sufficit ut hæc actio, moraliter loquendo, dicatur actio Christi, sicut reverentia quam legatus regius exhibet pontifici, est moraliter reverentia regis erga pontificem. Sic etiam Christus per sacerdotem quem sibi ut legatum et ministrum substituit, exercet hunc actum reverentiæ et cultûs erga Deum, qui consistit in oblatione sacrificii; et ideò hæc oblatio censetur moraliter actio Christi colentis Deum per suum ministrum. An verò hæc actio, licèt sit mala prout à ministro, possit prout à Christo esse bona, est quæstio de nomine. Qui enim dicit esse bonam, non dicit habere bonitatem formalem, sed solùm denominativam, ortam ex voluntate bonâ Christi, non quidem quam nunc habet, sed quam habuit in institutione hujus Sacramenti; nam ratione illius voluntatis moraliter perseverantis, censetur moraliter actio Christi, quam iste minister ex ejus delegatione modò operatur, sicut etiam censetur petere nomine Ecclesiæ, quia ab Ecclesiâ ad hoc munus deputatur; et ideò oratio sacerdotis est oratio Ecclesiæ denominativè ab illâ voluntate quâ Ecclesia hunc ministrum deputavit ad orandum publicè nomine suo.

94. Restat solùm controversia aliqua de re, an hæc actio et oblatio eo modo quo est à Christo, sit à Christo ut sacerdote; si enim non est ab ipso ut sacerdote, non potest denominare eum sacrificantem. Et quidem P. Vasquez, c. 4, insinuat sacerdotium fuisse in Christo necessarium, quando instituit hoc Sacramentum, et ordinavit apostolos ut nomine suo offerrent; nunc autem, licèt Christus verè maneat sacerdos, non tamen uti jam munere sacerdotali, sed tunc usum fuisse, et hoc sufficere ut dicatur offerre.

95. Ego inprimis non video quomodò in sententiâ P. Vasquez ratione solius institutionis possit dici Christus ut sacerdos, nunc offerre; quia sacerdos ut sacerdos non habet instituere sacrificia, sed offerre illa; institutio autem pertinet ad legislatorem; et, licèt in Christo fuerit de facto utraque potestas, sed tamen ut legislator et princeps potuit instituere sacrificium, ut sacerdos verò offerre illud; ergo ratione solius institutionis non dicitur Christus nunc exercere officium sacerdotis, sed aliquid aliud addendum est, nimirùm delegâsse sibi ministros, per quorum manus ipse suum sacerdotium exequeretur. Deinde verius videtur ad hoc quòd Christus nunc offerat ut sacerdos, non se habere per accidens, sed per se, quòd nunc etiam sit ipse sacerdos; utrumque enim requiritur, scilicet quòd fuerit sacerdos, quo tempore delegavit sibi ministros; et quod nunc etiam sit sacerdos; nam hæc oblatio, ut tribuatur Christo, pendet à voluntate quam tunc habuit, et ab eâdem voluntate prout nunc moraliter

perseverante. Si enim nunc illam retractaret quantùmvis voluisset priùs nos ejus nomine offerre, non tamen offerret ipse nunc moraliter loquendo; ergo nunc debet esse in statu in quo possit habere voluntatem offerendi; ad hoc autem requiritur quòd nunc sit sacerdos, et ideò dicitur sacerdos in æternum, id est, in seculum, quia semper exercet actu munus sacerdotii, quod nunc habet „non quidem immediatè per se, sed per suos ministros.

96. Hinc intelliges quomodò hæc oblatio prout à Christo sit bona; est enim bona bonitate derivatâ ab illâ voluntate quâ præcepit aliis ut suo nomine offerrent, à quâ etiam voluntate habet esse actum religionis et cultûs divini; non tamen dicitur nunc Christus mereri aut satisfacere per oblationem, quia jam non est in statu merendi nec satisfaciendi. An verò dicatur nunc impetrare vel orare in hoc sacrificio, pendet ex alio dubio quod solet tractari supra, quæst. 21, an Christus nunc possit orare; de quo diximus ubi de Incarnat. Certum videtur posse intimare Deo suam voluntatem de aliquo objecto creato habendo; quæ intimatio potest etiam fieri per ministrum, sicut per seipsum; et sive dicatur oratio, sive non, ratione potestatis quam Christus jam habet in cœlo et in terrâ, habet tamen illa manifestatio efficaciam ad obtinendum quodcumque objectum; et ideò illa actio etiam prout à Christo potest dici impetratoria; prout ab aliis verò ministris, est meritoria, et satisfactoria, et impetratoria. Cæterùm, cùm dicimus prout à Christo non esse satisfactoriam, non intelligas non habere ex meritis Christi virtutem et efficaciam ad satisfaciendum pro peccatis; habet enim utique, licèt non infinitam, sed in determinatâ mensurâ; hoc tamen non est quia Christus nunc offerendo satisfaciat, sed quia satisfactionem quam in cruce exhibuit applicat per hoc medium, secundùm partem quam alligavit huic oblationi pro suâ liberâ voluntate, ut postea videbimus. Per quod patet ad fundamentum P. Vasquez.

97. Secundò colligi potest decisio alterius quæstionis, an in missâ offeratur solùm corpus et sanguis Christi, an etiam species sacramentales, ut pars rei sacrificatæ. Communis sententia affirmat, quam sequitur Suarez, disp. 75, sect. 1, conclus. 4. Alii dicunt victimam esse solùm Christum cum ordine ad species; ipsas tamen species non pertinere intrinsecè ut partem rei oblatæ. Ita P. Ægydius, in præsenti, art. 1, dub. 4, et Lessius etiam, loco supra citato, dicit non sacrificari species. Ratio autem est quia species non destruuntur; non ergo pertinent ad rem oblatam; hoc enim sacrificium est holocaustum perfectum, in quo omnes partes debent destrui vel saltem produci. Hoc argumentum probaret nullum unquàm fuisse verum holocaustum, quia oves non ita destruebantur, ut materia etiam prima destrueretur per combustionem; nec homo potest ita destrui, ut destruatur anima, et tamen Abrahamo præcepit Deus ut offerret illi filium suum in holocaustum; multò ergo minùs necesse erit perire omnia accidentia in holocausto.

98. In nostris principiis si consideremus hoc sacrificium prout per ipsum sacrificatur Christus in consecratione, dicendum est species se habere ut aliquid tenens se ex parte termini *ad quem*; si verò prout sacrificatur vel consummatur per sumptionem; tunc species se habere ut partem rei sacrificatæ. Itaque species se habent sicut olim se habebat forma cadaveris; nam per jugulationem immolabatur ovis; et quidem forma cadaveris habebat se ut requisitum ex parte termini ad quem transibat ovis per jugulationem: deinde verò ipsum cadaver comburebatur, et tunc forma cadaveris erat pars illius hostiæ quæ per ignem offerebatur; ita in consecratione corpus Christi immolatur, cùm ponitur sub speciebus et in formâ cibi: hoc enim est quasi ipsum occidi et mactari; deinde ille panis cœlestis, qui resultat ex speciebus et corpore Christi, consumitur, et consummatur sacrificium; et ideò Augustinus, in cap. *Hoc est*, de Consecrat., d. 2, dixit nostrum sacrificium constare ex speciebus, et corpore et sanguine Christi; quo etiam modo loquuntur alii Patres.

99. Dixi autem species in consecratione se habere ex parte termini *ad quem* rei sacrificatæ, si consideretur hoc sacrificium prout per ipsum Christus sacrificatur; potest enim aliter considerari, quatenùs per ipsum aliquo etiam modo sacrificatur panis et vinum, ut volunt Bellarminus, in præsenti, cap. 27, proposit. 1, et Suarez, disp. 75, sect. 1, conclus. ultimâ, et alii, quia panis et vinum verè destruuntur in honorem Dei; et ideò secundariò et minùs principaliter sacrificantur, quia non ita principaliter intenditur Dei cultus per eorum destructionem; hoc ergo supposito, species etiam per consecrationem se habent ut pars intrinseca rei quæ desinit; desinit enim compositum ex pane et speciebus; atque ideò pertinet ad materiam sacrificii eo sensu quo accidentia ovis pertinent ad materiam rei quæ sacrificatur.

SECTIO VIII.

Utrùm ex dispensatione papæ possit consecrari unica species, et utrùm consecratio utriusque sit de essentiâ hujus sacrificii.

100. Ex dictis infertur resolutio hujus dubii, in quo plures affirmant fieri posse, imò addunt de facto dispensatum fuisse; nam Raphael Volaterran., lib. 7 Geographiæ, cap. 4, refert Innocentium VIII cum Nortwegis dispensâsse, ut in unâ tantùm specie panis consecrarent. Quod idem refert Onuphrius Panuinus, in Chronic., anno 1490, et Claudius Sainctes, ex eodem Volaterraneo, refert, repetit. 10 de Euchar., cap. 3, Innocentium IV dispensâsse. Auctores verò hujus sententiæ latè congerit Vasquez, disp. 225, cap. 1. Fatentur autem ii absque gravissimâ causâ non posse id fieri sine gravissimo peccato; difficultas solùm est quando occurreret casus in quo aliqua provincia tota careret vino, nec in eam posset asportari, vel etiamsi asportaretur, statim acesceret; in quo casu dicunt quòd posset Papa dispensare, ut celebraretur, in unicâ specie panis.

101. Fundamentum præcipuum est quia, licèt papa

non possit dispensare in jure divino naturali, neque etiam in jure divino arbitrario et positivo pertinente ad essentiam Sacramentorum, quia eorum essentiam mutare non potest, sicut nec potest dispensare ut aliquod Sacramentum penitùs relinquatur, quia hoc esset in Ecclesiæ destructionem, neque etiam in aliis in quibus nulla potest occurrere causa adeò urgens, quæ præponderet observationi præcepti, v. g., in sigillo confessionis, cujus dispensatio labefactaret Sacramentum Pœnitentiæ; aliquando tamen potest dispensare etiam in jure divino, quando dispensatio est in ædificationem Ecclesiæ, prout de facto dispensat in votis et juramentis, in matrimonio rato, in residentiâ Episcoporum, etc.; in nostro autem casu dispensatio esset salvâ essentiâ et substantiâ Sacramenti, et non ad abrogandum, sed ad conservandum ejus usum, et in ædificationem Ecclesiæ, imò ad vitandam ruinam spiritualem unius regni, quòd dùm Eucharistiâ careret, careret utique sole, careret solatio, nutrimento, viatico, sacrificio; cessaret clerus, cessaret magnâ ex parte confessionis frequentia, communione cessante; tolleretur frænum quo à peccatis homines cohibentur, cessarent fidelium conventus et ecclesiarum cultus; credibile ergo est pontificem à Christo potestatem accepisse ad impedienda tot mala in christianâ republicâ. Confirmatur, quia Ecclesia, pro diversitate et ratione temporum, potest in Sacramentorum dispensatione mutare ea quæ expediunt, salvâ Sacramentorum substantiâ, materiâ et formâ; in hoc autem casu salva manet Eucharistiæ substantia, et aliunde expediret illa mutatio; ergo. Major habetur in concilio Constant. sess. 13, et in Tridentino, sess. 21, cap. 2.

102. Alii ad contrarium extremum declinantes, dixerunt non solùm non posse dispensari, sed tunc consecrationem ipsam unius speciei fore invalidam. Quam sententiam refert Innocentius IV, de Officio missæ, cap. 23, et omnes rejiciunt, quia absque ullo fundamento, contra veritatem verborum id asserit; cùm enim consecratio cujuslibet speciei sit absoluta, statim habet suum effectum, ante consecrationem alterius speciei; alioquin quando per errorem apposita fuit aqua in calice loco vini, non fuisset consecrata hostia, quod dici non potest.

103. Cæterùm sententia hæc, si debito modo explicetur, prout ab ejus auctoribus fortassè intelligebatur, non est absurda, sed vera. Suppono enim id quod communiter nostri theologi supponunt et docent, Christum scilicet ita instituisse hoc Sacramentum, ut simul instituerit illud in ratione sacrificii, nec voluerit fieri Sacramentum sine sacrificio, nec sacrificium sine Sacramento; nec sacerdotibus dederit duas potestates disparatas, sed unicam ad sacrificandum et consecrandum; ita ut neque extra sacrificium consecrare possent, neque absque consecratione possent sacrificium offerre, ut probat cum aliis Suarez, disputat. 43, sectione 3, § *Dico primò*. Hinc autem fit ut si sacerdos vellet consecrare, non tamen offerre sacrificium, ita ut voluntas non offerendi sacrificium præ-

valeret, et esset magis efficax, tunc nihil prorsùs efficeret; sicut dici solet juxta communem sententiam multorum de homine baptizato, qui vellet matrimonium contrahere, non tamen recipere Sacramentum; aut de eo qui vellet emittere professionem religiosam, non tamen obligare se in perpetuum, et aliis casibus similibus, in quibus dantur intentiones contrariæ, et ideò actio fit irrita, nisi secunda intentio sit minùs efficax, ut explicatur in tract. de Sacrament. in com. Si ergo Christus voluit hæc duo esse connexa, nec posse separari consecrationem Sacramenti ab oblatione sacrificii, consequens est ut qui vellet consecrare Eucharistiam, nullo tamen modo offerre sacrificium, nihil faceret, quia vellet aliquid ad quod non accepit potestatem à Christo.

104. Unde si consecratio utriusque speciei sit de essentiâ hujus sacrificii, ut mox dicemus, et admittunt recentiores theologi communiter, consequens est ut qui vult consecrare hostiam solam, et non offerre sacrificium, sed excludendo oblationem sacrificii, nihil faceret, quia non habet potestatem ad consecrandum nisi per modum sacrificii. De facto tamen omnes sacerdotes consecrantes sive per errorem, sive ex industriâ, unam speciem sine aliâ, validè consecrant, quia non excludunt omninò efficaciter intentionem sacrificandi, sed volunt consecrare meliori modo quo possunt, atque ideò volunt saltem implicitè per consecrationem hostiæ, v. g., inchoare sacrificium taliter, ut quantum est ex se, possit compleri per consecrationem calicis, si apponatur; unde jam habent tunc aliquam intentionem offerendi partialiter in consecratione hostiæ. Cæterùm, si sacerdos advertens non posse offerri sacrificium absque consecratione utriusque speciei, et prævidens non posse consecrari utramque, vellet consecrare unam, excludens omninò intentionem offerendi etiam partialiter, vel inchoandi sacrificium per illam consecrationem, per voluntatem omninò efficacem modo explicato, tunc dicimus quòd non consecraret, quia voluntas consecrandi debet esse ad minus voluntas implicita offerendi partialiter, seu inchoandi oblationem sacrificii; et in hoc sensu prædicta sententia vera esset.

105. Sed quidquid sit de hoc et de responsione ad dubium propositum, dicimus cum communiori sententiâ, ita esse necessariam utriusque speciei consecrationem ad valorem hujus sacrificii, ut neque ex dispensatione pontificis possit licitè una species absque alterâ consecrari. Hanc tenent communiter recentiores theologi: Suarez, dictâ disp. 43, sect. 4; Vasquez, in præsenti, disp. 223, cap. 3, et alii ferè omnes. Et quidem inprimis non videntur satis consequenter sentire, qui dicunt id aliquando posse fieri, dispensante pontifice, nunquàm tamen absque ejus dispensatione. Nam si reverà necessitas Ecclesiæ facit quod præceptum divinum abrogari possit pro eo casu, non apparet cur eadem, vel major necessitas non posset reddere licitam consecrationem unius speciei absque dispensatione pontificis, maximè ubi non esset recursus ad illum. Sic enim videmus alia præcepta

divina, urgente necessitate, etiam absque dispensatione, non obligare, ut constat in præcepto divino de integritate confessionis, et de non communicando absque prævià confessione; imò idem apparet in præcepto hoc de consecratione utriusque speciei; nam, si sacerdos post consecratam hostiam non posset habere vinum absque maximo detrimento et periculo, posset omittere absque dispensatione consecrationem calicis. Cur ergo non posset ob maximum detrimentum vitandum consecrari una sola species in aliquo casu absque dispensatione?

106. Absolutè ergo dispensari non posse probatur quia Christus præcepit hoc sacrificium offerri tali ritu, scilicet consecratione utriusque speciei, per quam repræsentaretur ejus passio et mors; oblatio ergo facta alio ritu, esset contra Christi institutionem. Antecedens probatur ex Tridentino, sess. 22, cap. 1 ubi dicitur quòd Christus, *ut Ecclesiæ relinqueret sacrificium quo cruentum illud semel in cruce peragendum repræsentaretur*, etc., *corpus et sanguinem suum sub speciebus panis et vini Deo Patri obtulit, ac sub earumdem rerum symbolis, apostolis, quos tunc novi Testamenti sacerdotes constituebat, ut sumerent, tradidit, et eisdem, eorumque in sacerdotio successoribus, ut offerrent, præcepit per hæc verba : « Hoc facite in meam commemorationem. »* Et paulò post : *Se ipsum ab Ecclesiâ per sacerdotes sub signis visibilibus immolandum in memoriam transitûs sui ex hoc mundo ad Patrem, quando per sui sanguinis effusionem redemit, instituit*, etc. Fuit ergo institutum hoc sacrificium à Christo sub utrâque specie ad repræsentandam suam passionem et mortem; cùm enim non morbo aut suffocatione mortuus fuerit, sed effusione sanguinis sui, debuit hoc genus mortis et hæc effusio sanguinis exprimi per sacrificium, in quo corpus et sanguis seorsim constituerentur; quod non fit nisi per utriusque speciei consecrationem, per quas constituitur in altari, sanguis ex vi verborum in calice, et corpus ex vi verborum sub speciebus panis, quæ est quasi pictura exprimens quomodò in cruce separatus fuerit sanguis à corpore, et per illam effusionem Christus mortuus fuerit.

107. Dices : Hoc ipsum potest exprimi per consecrationem unius speciei; nam eo ipso quòd ponatur corpus ex vi verborum absque sanguine, vel è contra, jam significatur sanguis effusus et separatus fuisse à corpore. — Respondet P. Vasquez, n. 46, consecrationem corporis, licèt solùm significet corpus ex vi verborum, non tamen significare positivè separationem sanguinis à corpore; aliud enim est non significare sanguinem, aliud significare sanguinem separatum à corpore, quod non habetur nisi per consecrationem utriusque speciei. Unde nec per consecrationem corporis solius significaretur vel constitueretur vi verborum corpus exsangue; quia, cùm reverà ponatur ibi sanguis, falsa esset significatio : sicut, positâ animâ, non potest ex vi verborum significari et constitui corpus mortuum.

108. Sed contra hoc est quia, si poni sanguinem per concomitantiam, facit quòd consecratio hostiæ non significet sufficienter separationem corporis à sanguine, nec corpus significetur exsangue, ergo, etiamsi consecretur utraque species, non poterit illa separatio significari, cùm reverà sub utrâque specie sit corpus cum sanguine; nam, sicut *corpus exsangue* involvit carentiam realem sanguinis, ita separatio à sanguine exigit quòd realiter non sit sanguis cum corpore. Sicut ergo consecratio utriusque speciei significat separationem corporis et sanguinis, quia ex vi verborum non est sanguis cum corpore, neque è contra, sic consecratio solius hostiæ poterit eamdem separationem significare, quatenùs ex vi verborum est corpus, et ex vi verborum non est ibi sanguis.

109. Confirmatur et explicatur, quia ad repræsentandam separationem corporis à capite non exigeretur omninò depingere corpus hìc, et alibi caput; sufficeret enim depingere corpus non depicto capite; ergo similiter, si separatio realis præterita corporis à sanguine repræsentatur ponendo seu exprimendo in hostiâ corpus ex vi verborum, et in calice sanguinem, sufficiet etiam exprimere in hostiâ corpus ex vi verborum, non significato ibi sanguine; jam enim per hanc carentiam sanguinis significati repræsentatur carentia realis, quâ in passione mansit absque sanguine.

110. Faciliùs ergo ad objectionem respondetur concedendo in consecratione unius speciei potuisse etiam esse aliquam proportionem ad repræsentandam Christi passionem, etiamsi per concomitantiam ibi esset totus Christus; illa tamen fuisset repræsentatio minùs clara, quia, posito solo corpore in hostiâ ex vi verborum, non exprimeretur clarè mors illius corporis per effusionem sanguinis; potuisset enim mori per defectum intrinsecum sanguinis, absque eo quòd effunderetur. Similiter, si solus sanguis poneretur in calice ex vi verborum, non exprimeretur clarè quòd corpus manserit absque sanguine; nam de facto, posito in hostiâ ex vi verborum corpore in cœnâ, non posito ex vi verborum ejus temperamento, vel salivâ, aut cibo, quem habebat in stomacho, non tamen ideò significabatur in cruce separandum corpus ab omni temperamento, salivâ, aut cibo, vel quòd temperamentum aut saliva deberent manere absque corpore per separationem ab ipso; ergo similiter per hoc præcisè quòd sanguis solus poneretur ex vi verborum in calice, non exprimeretur clarè separatio quâ corpus debebat manere absque sanguine. Meritò itaque Christus voluit per consecrationem utriusque speciei repræsentari clariùs illam realem separationem; nam eo ipso quòd in uno loco appareat corpus, non apparente ibi sanguine (scilicet ex vi verborum), et in alio loco appareat sanguis, non apparente ibi similiter corpore, apparet in imagine depictâ separatio realis corporis et sanguinis quæ facta est in cruce.

111. Unde non videtur contemnenda ratio quâ P. Suarez in præsenti, disp. 75, sect. 6, § *Secundò*

probari potest, hoc ipsum confirmat exemplo Baptismi, in quo non sufficit dicere : *Ego te baptizo in nomine Trinitatis*, quia illa verba significant minùs expressè et clarè divinas personas; Christus autem voluit ut clariùs exprimerentur; sic ergo non possumus in hoc sacrificio adhibere illud solum signum quo minùs distinctè repræsentatur Christi mors quam ipse voluit magis expressè repræsentari. Quam rationem rejicit P. Vasquez, loco citato, num. 48, quia, si potuit mors Christi per consecrationem unius speciei repræsentari, non est cur dicamus Christum de facto voluisse repræsentationem illam magis expressam; sicut id habemus in Baptismo, in quo habemus expressam Christi voluntatem, cùm Matth. ultimo præcepit apostolis ut baptizarent *in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti*. Propter hoc tamen ratio illa non videtur rejicienda : nam, si ex eo quòd Christus præceperit baptizare in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti, colligimus non sufficere alia verba, licèt possent minùs explicitè idem mysterium significare, sed voluisse Christum verba illa, quibus clariùs significaretur; ergo, cùm Christus etiam præceperit apostolis offerre sacrificium eodem ritu quo ipse offerebat, et facere illud quod ipse faciebat, cùm dixit : *Hoc facite*, etc., colligere debemus quòd, licèt consecratio unius speciei posset minùs clarè Christi mortem repræsentare, de facto tamen non sufficiat, quia Christus illam magis claram et expressam repræsentationem præcepit; neque enim aliter præcepit expressionem claram Trinitatis in Baptismo, quàm consecrationem utriusque speciei ; imò clariùs præcepisse videtur consecrationem utriusque speciei, quàm verba illa formæ Baptismi, in quo non dixit : *Proferte hæc verba : Ego te baptizo in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti;* sed solùm dixit : *Baptizate in nomine Patris*, etc. Atverò in nostro casu non dixit solùm : *Repræsentate meam mortem*, sed dixit clarè : *Facite in meî memoriam hoc ipsum quod ego facio*, scilicet consecrationem utriusque speciei ad repræsentandam ejus mortem.

112. Ratio ergo à priori conclusionis, et solutio argumentorum contrariæ sententiæ tota desumi debet ex Christi voluntate, qui talem ritum sacrificandi instituit, quo clarè repræsentaretur ejus mors. Unde arguere possumus retorquendo argumentum quod pro se urgebant, quia Ecclesia circa administrationem et usum Sacramentorum statuere et variare potest, salvâ eorum substantiâ ; si autem dispensaret in oblatione sacrificii sub unicâ specie, non maneret salva substantia sacrificii à Christo instituti; ergo in hoc non potest dispensare. Minor, quæ sola ab adversariis negatur, probari potest ex dictis, quia ad substantiam sacrificii maximè spectat significatio; ergo, si Ecclesia dispensaret ut offerretur hoc sacrificium in unicâ specie, mutaret substantiam sacrificii ; à Christo enim non fuit instituta una species, sed utraque, ad significandam expressiùs suam passionem. Cùm ergo Ecclesia non possit instituere signum aliquod à Christo non institutum, consequens est ut salvâ substantiâ sacrificii, non possit facere quòd offeratur in unicâ specie.

113. Dupliciter potest enervari hæc ratio : primò dicendo à Christo fuisse institutam utramque speciem ad significandum completè ; singulas tamen species fuisse etiam institutas cum suâ significatione saltem partiali. Sicut in ratione Sacramenti utraque species fuit instituta ad significandum convivium integrum et refectionem completam ; singulæ tamen species institutæ fuerunt ad significandam refectionem partialem ; et ideò Ecclesia potest dare unam speciem sine alterâ.

114. Sed contra hoc est quia inprimis quòd singulæ species seorsim causent gratiam, habetur ex verbis ejusdem Christi, qui, ut supra vidimus, manducanti solam speciem panis promisit gratiam cùm dixit : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum*. Quare meritò ex verbis Christi collegit Ecclesia sensum institutionis, ut non solùm utrique speciei, sed singulis corresponderet sua significatio. Atverò in ratione sacrificii nullum est vestigium talis voluntatis in Christo, sed contraria colligitur ex modo instituendi : qui enim præscribit modum sacrificandi, et dicit : Hoc ritu debetis sacrificium offerre ad repræsentandam meam passionem, et ad hoc instituit separationem mysticam corporis et sanguinis sui per consecrationem utriusque speciei ; satis apertè indicat se totam illam actionem per modum totius assumere ad repræsentandam suam passionem et offerendum sacrificium.

115. Unde apparet differentia alia inter institutionem Sacramenti et sacrificii, quòd Sacramentum hoc institutum est ad modum cibi et potûs ad nutriendam animam sumentis : cibus autem, licèt non sit integrum et completum nutrimentum absque potu, nutrit tamen ; similiter ergo corpus Christi sub speciebus panis, qui est cibus sacramentalis, debet significare nutritionem aliquam, licèt non integri convivii. Ut sacrificium autem repræsentativum sacrificii cruenti non habet hoc, quia corpus sub speciebus panis non repræsentat, ut vidimus, expressè separationem corporis et sanguinis Christi ; ergo ex ipsâ institutione, licèt potuerit colligi partialis significatio singularum specierum in ratione Sacramenti, non tamen in ratione sacrificii.

116. Secundò responderi posset non posse quidem Ecclesiam facere ut hoc sacrificium offeratur in consecratione unius speciei quia non potest dare unicæ speciei significationem quam Christus non dedit, posse tamen in illo casu propter gravissimam necessitatem dispensare, ut consecretur unica species absque eo, quòd offerretur sacrificium ; cùm enim conjunctio sacrificii cum consecratione Sacramenti sit ex præcepto Christi, credibile est eum reliquisse Ecclesiæ potestatem ad dispensandum in hoc præcepto, quando illa gravissima inconvenientia supra posita ea exigerent.

Hoc etiam effugium non subsistit quia, ut supra vidimus, adeò est connexa consecratio Sacramenti cum oblatione sacrificii, ut si sacerdos vellet consecrare excludendo omninò intentionem sacrificandi,

nihil efficeret, cùm solùm acceperit potestatem consecrandi eo modo quo Christus consecravit, scilicet offerendo sacrificium. Si ergo Ecclesia vellet quòd aliquis consecraret absque omni intentione sacrificii, mutaret substantiam Sacramenti à Christo institutam, scilicet consecrationem quæ sit oblatio sacrificii.

117. Dices : Ille qui ex ignorantiâ vel malitiâ vellet consecrare in unâ specie, adhuc consecraret validè, ut supra concessimus, quia haberet aliqualem intentionem sacrificii, scilicet inchoandi actionem sacrificandi taliter, ut quantùm est ex se, possit compleri per consecrationem alterius speciei, et facere sacrificium perfectum ; quæ intentio potest stare cum animo non consecrandi alteram speciem. Posset ergo Ecclesia dispensare, non ut consecraretur hostia, v. g., absque omni intentione sacrificii, sed ut consecraretur cum solâ illâ intentione quam explicuimus, et cum intentione absolutâ non consecrandi calicem : quo posito, non variaretur substantia consecrationis, sed solùm dispensaretur in præcepto Christi, quo præcepit ne consecretur hoc Sacramentum absque intentione absolutâ perficiendi sacrificium.

118. Respondetur nec hoc modo posse Ecclesiam dispensare, quia hoc esset non solùm dispensare in præcepto Christi, sed etiam in præcepto naturali, in quo certum est non posse dispensari, cùm nec Deus ipse possit, loquendo de propriâ dispensatione, quamvis possit in aliquibus per mutationem materiæ reddere licitum quod antea erat prohibitum jure naturæ. Porrò in eo casu debuisse dispensari in præcepto naturali, probatur quia hoc quod est inchoare sacrificium missæ in iis circumstantiis in quibus non potest fieri verum sacrificium, et absque ullâ spe veri sacrificii conficiendi, non est malum, quia prohibitum sit præcepto positivo à Christo, sed quia de se, et jure naturæ supposità institutione sacrificii, est intrinsecè turpe et malum. Nam, sicut proferre verba consecrationis super materiam ineptam, ut super panem hordeaceum, vel vinum ex pomis, esset intrinsecè malum de jure naturæ, et non solùm præcepto positivo ; atque ideò non posset dari Ecclesiæ potestas ad dispensandum in hoc, quia fit irreverentia gravis Sacramento, usurpando formam sacramentalem, et proferendo illam nomine Christi irrisoriè, et omninò frustra ; quæ irreverentia jure naturæ est prohibita ; sic esset irreverentia gravis, velle et inchoare hoc sacrificium in materiâ ineptâ, ut in aceto, vel oleo, quia esset assumere personam Christi, qui est principalis sacerdos offerens per suos ministros, et ejus nomine offerre, seu facere quòd Christus per actionem nostram incipiat offerre Deo sacrificium in materiâ ineptâ, atque adeò irrisoriè ; quæ esset gravissima irreverentia contra Christum, qui offert, et contra Deum, cui offertur. Similiter ergo esset irreverentia gravissima inchoare nomine Christi, seu facere quòd ipse per nostram actionem incipiat offerre sacrificium Deo, quando illud sacrificium offerri non potest ; quòd enim illa impossibilitas proveniat ex ineptitudine materiæ, vel ex incomplemento aut defectu materiæ completæ, parùm refert, cùm in utroque casu actio illa æquè inutiliter, et absque spe sacrificii offerendi fieret, atque adeò esset inchoatio sacrificii irrisoria et vana ; in quo etiam malitia intrinseca consistit, non solùm contra præceptum divinum positivum, sed contra naturale, in quo procul dubio Ecclesia dispensare non potest.

119. Hinc ergo jam ad fundamentum contrariæ sententiæ facilè respondetur. Dicimus enim, quidquid sit, an Ecclesia possit aliquando dispensare in præcepto divino positivo, nunquàm tamen posse in præcepto de jure naturali divino, quale est non exercendi nomine Christi actionem sacrificandi vanam et frustratoriam, prout fieret in hoc casu, cùm non posset sacerdos validè consecrare sine aliquâ intentione implicitâ sacrificandi, ut diximus. Illa verò inconvenientia et detrimenta quæ sequerentur, si non posset in illâ necessitate dispensari, prævidit optimè Christus, qui tamen hoc sacrificium ita instituit. Et certè in tot seculis ejusmodi necessitas adhuc non occurrit, et credibile est nunquàm futuram ; quia in remotissimis Indiæ regionibus, in quibus vini penuria est, imò in aliquibus etiam tritici, ut in insulis Philippinis, ubi triticum non generatur, experientia docet, asportatione non solùm ad sacrificium, sed etiam ad potum communem abundè suppleri. Unde falsitatis apertè convincitur quod ex uno Volaterraneo alii retulerunt, dispensatum cum Norvergis, ut consecrarent in unâ solâ specie panis, cùm constet apud illos vinum ad sacrificium et ad potum non deesset ; et ipsa historia falsitatem suam prodit ; dicit enim concessum illis fuisse *ut calicem sine vino sacrificarent*, quod absque manifesto errore concedi non potuit, ut constat. Quod autem Claudius Sainctes dicit, Innocentium IV cum Norvergis dispensâsse, constat fuisse errorem, dum pro Innocentio VIII, quem Volaterranus refert, dixit Innocentium IV, de quo nullus unquàm historicus talem dispensationem retulit.

120. Ad confirmationem, respondetur Ecclesiam si id faceret, dispensaturam non solùm quoad usum, sed etiam in substantiâ sacrificii, quia, ut probatum est, vel deberet facere quòd una species significaret id ad quod significandum non est à Christo instituta, vel quòd sacerdos consecrare posset absque ullâ sacrificandi intentione, quæ omnia variarent substantiam institutionis Christi, ut explicuimus.

121. Objicies ultimò : Ergo Ecclesia non potest feriâ sextâ in Parasceve offerre sacrificium sub unicâ specie. Mag. Nugnus, in præsenti art. 1, in 2 parte, tract. paulò ante, dub. 3, concedit id non potuisse fieri sine dispensatione in jure divino, quam Ecclesia peculiariter habuit à Christo ad illum diem, ut celebraret contra legitimum et communem ritum hujus sacrificii. Hoc tamen sine fundamento sufficienti dicitur, et cum aliquâ injuriâ Ecclesiæ Græcæ, et ejus sanctorum Patrum et conciliorum, quæ statuerunt per totam ferè quadragesimam eodem ritu celebrari ex speciebus panis præconsecratis sine speciebus vini ; et quidem concilia non curârunt de obtinendâ priùs

aliquâ dispensatione divinâ, ut liceret sacrificare in unâ specie. — Ad objectionem ergo respondetur ex dictis illo die non fieri sacrificium novum, sed consummari adhuc in parte specierum asservatâ sacrificium præcedenti die factum et consummatum, quoad aliam hostiam; quia illa sumptio sequentis diei pertinet ad idem sacrificium dici præcedentis, et extendit consummationem illius, ut supra dictum est.

SECTIO IX.

De effectibus hujus sacrificii.

122. Suppono ex dictis et dicendis plures esse personas offerentes hoc sacrificium, scilicet Christum, qui est principalis sacerdos; ministrum item seu sacerdotem celebrantem; Ecclesiam, quæ eum designat, ut ejus nomine offerat; circumstantes, dantes stipem, et alios concurrentes; in ordine ad quos omnes possunt effectus sacrificii considerari; atque ideò possumus invenire in eodem sacrificio meritum, impetrationem et satisfactionem. Et quidem meritum non habet hoc sacrificium, prout offertur à Christo, qui jam nunc non est in statu merendi, licèt per hoc sacrificium, sicut etiam per Sacramenta applicet merita sua præterita. Oritur quidem hoc sacrificium ex voluntate illâ bonâ et meritoriâ, quâ illud instituit, et delegavit alios, ut offerrent ejus nomine; nunc tamen per hanc actionem non denominatur de novo mereri. Ecclesia item, licèt sit offerens, non tamen meretur propriè, quando hoc sacrificium offertur, quia, licèt voluntas quâ sacerdotem designavit, ut ejus nomine offerret, fuerit honesta et meritoria, nunc tamen illa voluntas non existit, nisi habitualiter: nemo autem potest actu mereri, nisi quando actu operatur. Solus ergo sacerdos celebrans, aut alii immediatè offerentes merentur dùm offerunt; et hoc quidem meritum erit de condigno, si adsint cæteræ conditiones requisitæ, cùm sit opus bonum factum in statu gratiæ; erit autem ex opere operantis; nam condignitas meriti debet tota fundari in opere ipso et dignitate personæ. Unde etsi per errorem apponeretur panis ex hordeo, et vinum ex pomis, adhuc meritum offerentis esset æquale; sicut si aliquis volens dare pauperi monetam auream, daret per errorem æream, non minùs mereretur, cùm tota mensura meriti ex voluntate desumatur. An verò sacrificium ipsum ultra meritum operantis augeat gratiam habitualem, dicemus postea.

123. Impetratio considerari potest in ordine ad proximè offerentes, vel in ordine ad Ecclesiam, quæ remotè offert, vel in ordine ad Christum, qui etiam principaliter offert per suum ministrum. Et quidem de proximè offerentibus non est dubium quin per hoc sacrificium, sicut per alia bona opera, possint impetrare. De Ecclesiâ posset magis dubitari; sicut enim ob defectum voluntatis actualis, diximus ipsam non mereri, videtur etiam quòd nec possit impetrare: nam ille solus impetrat qui orat; oratio autem debet oriri à voluntate.

124. Ad hoc tamen facilè respondetur ad orandum vel impetrandum sufficere quòd aliquis oret vel per se vel per alium. Sicut ergo princeps apud pontificem per suum legatum orat, qui idcircò orator regius appellari consuevit et impetrat per illam orationem: sic Ecclesia orare et impetrare potest per sacerdotem, quem quasi legatum destinat ad Deum, ut Ecclesiæ preces offerat.

125. Utrùm verò hic valor quem missa habet ad impetrandum nomine Ecclesiæ, et ejus effectus dicendus sit ex opere operato, vel ex opere operantis est quæstio de nomine. Certum est hunc valorem non inniti in bonitate aut meritis ipsius sacerdotis offèrentis; quare potest esse quòd sacerdos iniquus sit, et sacrilegè offerat; ipsa tamen oblatio prout ab Ecclesiâ offertur, sit bona et impetratoria; hoc tamen non videtur extrahere ab opere operantis; quia, licèt respectu sacerdotis videatur esse ex opere operato, et ultra meritum ipsius, respectu tamen ipsius Ecclesiæ, cui conceditur ille fructus, non est ultra valorem operis ab Ecclesiâ exhibiti; sicut si dominus per famulum iniquum eleemosynam daret ad impetrandum aliquid, tunc, licèt famulus peccaret ex iniquâ intentione exequendo jussa domini, ipse tamen dominus impetraret non ex opere operato, sed operantis, ut constat.

126. Hinc fit primò sacerdotem excommunicatum et præcisum cui Ecclesia aufert potestatem offerendi ejus nomine, non posse nomine Ecclesiæ impetrare, quia Ecclesia non vult per illum ministrum offerre vel orare. Secundò fit valorem hunc crescere vel decrescere posse pro majori vel minori sanctitate ipsius Ecclesiæ, quidquid subdubitet Vasquez, disp. 229, n. 10. Sicut enim orator reipublicæ eò faciliùs impetrabit apud Pontificem, quò personæ illius reipublicæ gratiores ipsi, meliùsque de ipso meritæ fuerint, sic orator Ecclesiæ plus ponderis habebit ad impetrandum Ecclesiæ nomine, si Ecclesia gratior Deo fuerit.

127. Dices: Ecclesia est collectio fidelium qui quotidiè moriuntur et nascuntur; hi autem qui nunc sunt non designârunt hunc sacerdotem ut pro iis oraret; hi enim non erant quando hic factus est sacerdos: quid ergo refert major sanctitas horum ad impetrandum? ille enim solus impetrat qui suam voluntatem Deo per sacerdotem vult manifestare: hic autem justus nunquàm habuit voluntatem orandi per hunc sacerdotem; quomodò ergo impetrare potest per ipsum, cùm nihil voluerit per ipsum petere? — Respondetur sacerdotem semper orare nomine Ecclesiæ præsentis, non nomine Ecclesiæ præteritæ, quæ jam non est in statu offerendi sacrificium: hi autem fideles qui nunc sunt habent voluntatem sufficientem orandi et offerendi per hunc sacerdotem. Nam, sicut fideles qui nunc sunt dicuntur omnes designare hunc sacerdotem qui modò consecratur, ut pro ipsis oret et offerat, licèt eum non viderint; quatenùs scilicet volunt esse membra Ecclesiæ, et subdi prælatis, ratumque habere quod ipsi totius communitatis nomine decreverint, sic etiam fideles qui postea adveniunt, per eamdem voluntatem, quâ volunt esse Ecclesiæ membra, et vivere ejus legibus, volunt etiam implicitè ratum ha-

bere, quidquid ab Ecclesiæ prælatis omnium fidelium nomine ad communem utilitatem factum est, et per consequens ratam habent designationem oratorum, et ministrorum factam ad communem omnium causam apud Deum perorandam. Potest ergo Deus acceptare has preces tanquàm preces singulorum fidelium qui hunc sunt, et eas per suum oratorem Deo offerunt.

128. Denique, cùm Christus etiam sit principaliter offerens, consequens est ut hoc sacrificium prout ab ipso etiam habeat vim impetrandi apud Deum, quæ virtus nec dependet à bonitate aut meritis sacerdotis proximè celebrantis, nec à meritis Ecclesiæ, cùm fundetur in meritis Christi volentis offerre per hunc ministrum; quare, quantùmcumque minister sit excommunicatus et præcisus ab Ecclesiâ, semper retinet hanc potestatem offerendi, atque ideò et impetrandi nomine Christi; et ideò meritò dicitur à Trid., sess. 22, c. 1 : *Oblatio munda, quæ nullâ indignitate aut malitiâ offerentium inquinari potest;* quatenùs scilicet à Christo offertur; nam, prout à ministro immediato, certum est aliquando inquinatam esse et peccaminosam oblationem, quæ ut sic non placet, sed displicet Deo.

129. Porrò sacrificium hoc habere valorem et virtutem impetrandi, etiam prout offertur, nomine Christi, probari potest ex institutione ipsius; fuit enim institutum à Christo hoc sacrificium ut succederet omnibus antiquis sacrificiis, eorumque omnium virtutem et perfectionem in se uno superabundanter complecteretur, ut definit concilium Trident., dicto c. 1, in fine dicens quòd hæc oblatio *per varias sacrificiorum, naturæ et legis tempore, similitudines figurabatur, utpote quæ bona omnia per illa significata, velut illorum omnium consummatio et perfectio complectitur.* Cùm ergo in lege antiquâ reperirentur victimæ, non solùm pro peccatis, et in gratiarum actionem, sed etiam pacificæ seu ad impetrandum; ad hunc etiam effectum debuit hoc sacrificium institui. Non potuit autem sacrificium impetratorium institui, quo principalis offerens, qui est Christus, impetrare non posset; nam esse impetratorium est posse offerri ad impetrandum. Si ergo Christus non potest illud offerre ad impetrandum; ergo nec sacerdos immediatus minister poterit, quia ipse non offert, nisi nomine Christi : ergo si nomine Christi non potest offerre ad impetrandum, non poterit illud ullo modo ad impetrandum offerre.

130. Nec obstat Christum non esse nunc in statu orandi, atque adeò neque impetrandi : ad hoc enim constat ex iis quæ diximus ubi de Incarnat., Christum, licèt nunc in cœlo non oret, quatenùs oratio videtur importare defectum potestatis in eo qui orat, verè tamen repræsentare Deo suam voluntatem circa ea quæ vult concedi hominibus; quæ repræsentatio potest dici oratio latè sumpta, et minùs propriè; hæc autem sufficit ad nostrum propositum : sicut enim potest Christus per semetipsum, ita potest per legatum, vel ministrum suum, qualis est sacerdos, repræsentare Deo voluntatem suam de donis concedendis, quæ per oblationem hujus sacrificii ab hominibus postulantur. Poterit ergo Christus, dùm offert, impetrare eo modo quo offert, scilicet per ministrum vel legatum suum.

131. Hinc tamen oritur difficultas, quia, si hoc sacrificium, prout offertur etiam à Christo, est impetratorium, oportet eum effectum esse omninò infallibilem. Cùm enim Christus habeat plenam potestatem, neque oret quasi ex potestatis defectu, ut diximus, sed ad repræsentandam suam voluntatem Patri, à quo accepit omnem potestatem in cœlo et in terrâ, necesse est quòd fiant ea omnia quæ per oblationem sacrificii vult impetrare. Cùm ergo effectus hic, sicut et alii, applicetur determinatè à ministro, qui applicat sacrificium ad impetrandam hanc vel illam gratiam, quam applicationem facit ut minister est Christi, ergo sacerdos nomine Christi offert hoc sacrificium ad impetrandum hoc beneficium; ergo id petit ut minister et legatus Christi; ergo necesse est quòd illud impetret; nam Christo petenti sive per se, sive per alium legatum, Deus nihil negat.

132. Respondeo effectum hunc debito modo, eo scilicet quo à Christo institutus est, esse infallibilem : quoties enim sacerdos ut minister Christi offert ad impetrandum aliquid juxta ipsius Christi intentionem, infallibiliter impetrabitur, ut argumentum probat. Debet tamen hæc delegatio sacerdotis intelligi, sicut verba illa Christi, Joan. 16 : *Amen dico vobis : si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis;* quæ promissio, licèt appareat universalis, debet tamen intelligi cum debitis circumstantiis, quæ, quia sæpè desunt, oratio non impetrat id quod petimus. In eodem ergo sensu intelligenda est potestas impetrandi nomine Christi in hoc sacrificio. Sicut si rex mittat legatum ad Pontificem cum commissione ut petat ipsius regis nomine; scit tamen aliunde Pontifex aliqua non peti juxta intentionem et voluntatem regis quam sibi compertam habet; tunc legatus non impetrat, quia obstat voluntas ejusdem regis. Sic aliquando sacerdos non impetrat, licèt offerat nomine Christi, quia obstat voluntas ejusdem Christi nolentis impetrare hìc et nunc; nec expediebat illam facultatem adeò amplam dari hominibus absque limitatione debitâ; cùm partim ex ignorantiâ, partim ex affectu inordinato, impetrare vellent nomine Christi quæ juxta regulam divinæ sapientiæ concedi non deberent. An verò hic effectus impetrationis, quatenùs in Christo offerente nititur, dicendus sit ex opere operato, negat Suarez, disp. 79, sect. 2, § *Dico secundò*. Affirmat verò Vasquez, disp. 229, cap. 2, n. 12, de omnibus effectibus, etiam iis qui non certâ lege, sed aliquando conceduntur; quia quod non datur propter merita vel operationem nostram, sed independenter ab ejus bonitate, ut contingit in præsenti, non datur propter opus operantis, sed propter opus operatum, sine respectu ad operantem; qui modus loquendi facilè admitti potest : de re enim non potest esse dissensio.

133. Restat difficultas de tertio modo operandi, quatenùs hoc sacrificium est etiam satisfactorium seu

propitiatorium, quod in aliquo sensu ei negari non posse, probant latè theologi contra hæreticos nostri temporis. Videatur Suarez, dictâ disp. 79, Vasquez, disp. 228, et Coninck, q. 83, art. 1, dub. 7, et constat clarè ex Tridentino, sess. 22, cap. 2, his verbis : *Docet sancta synodus sacrificium istud verè propitiatorium esse, per ipsumque fieri ut si cum vero corde et rectâ fide, cum metu et reverentiâ, contriti ac pœnitentes ad Deum accedamus, misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno;* et can. 3 : *Si quis dixerit : Missæ sacrificium tantùm esse laudis et gratiarum actionis, aut nudam commemorationem sacrificii in cruce peracti, non autem propitiatorium*, etc., *anathema sit.* Constat etiam ex ritu et verbis quibus in oblatione utimur, dicendo : *Offero pro peccatis et offensionibus*, etc. *Qui tibi offerunt pro redemptione animarum suarum*, etc. Denique, quia ad hunc effectum offertur pro animabus Purgatorii, ut *his sacrificiis purgatæ* liberentur à pœnis, quas pro peccatis patiuntur. Difficultas tamen est quo pacto hoc sacrificium conferat hunc effectum, et liberet à debito pro peccatis : aliqui enim nimiùm extendunt, alii nimiùm restringunt hanc efficacitatem.

134. Aliqui ergo videntur in hoc sacrificio agnoscere efficaciam quamdam universalem, quâ concurrat ex opere operato ad omnes effectus gratiæ quos Christus per passionem suam meruit nobis, quâcumque ratione illi fiant. Pro quâ sententiâ Suarez, sect. 1, in princ., affert S. Thomam, sect. 6, in 6 Joan., et Ruardum art. 16, § *Manifesta est.* Sed ii in alio sensu loquuntur, et quidem vero; scilicet, in hoc sacrificio esse aptitudinem universalem quâ possit ad omnes gratias et effectus applicari, neque ejus virtutem alligari ad unum vel alterum genus, sed esse indifferentem ad omnes morbos, necessitates, gratias, etc. Difficiliùs loquitur Catherinus, quem affert idem Suarez, dùm infert virtutem hujus sacrificii non nisi in sacrificio crucis, neque ab illo pendere, quia infinitum est, sicut illud. Hoc tamen non potest stare cum verbis Tridentini, illâ sess. 22, c. 2, ubi probatur non derogari passioni Christi per hoc sacrificium, quia per hoc communicantur fructus illius. *Cujus quidem*, inquit, *oblationis cruentæ fructus per hanc uberrimè percipiuntur; tantùm abest ut illi per hanc quovis modo derogetur.* Alioquin fructus illi et salus nostra inde proveniens non esset fructus passionis Christi, nec redemptionis in sanguine ipsius. Denique quia, cùm in hâc oblatione incruentâ Christus nunc non mereatur, vel satisfaciat, debet ejus efficacia fundari in meritis et satisfactionibus præcedentibus, quæ per hoc medium nobis applicentur. Cùm autem hæc applicatio fiat per hoc sacrificium in ordine ad ponendos cum effectu fructus passionis Christi, non potest esse ita universalis ad omnes effectus; non enim ponuntur omnes, sed aliqui determinati; non est ergo hoc sacrificium in actu secundo causa universalis, præsertim cùm Christus voluerit ejus reiterationem et frequentiam; quare non expediebat propter primam oblationem concedere totum quod per omnes sequentes concedendum erat; jam enim aliæ omnes essent superfluæ.

135. Alii indicant huic sacrificio de divinâ promissione, seu ex opere operato nullum effectum correspondere : hoc enim non posset nisi ex promissione colligi, quæ tamen nulla reperitur, sicut reperitur facta Sacramentis. Pro hâc Suarez, loco citato, affert Sotum et Cordubam.

Communis theologorum sententia docet hoc sacrificium habere aliquem effectum determinatum et lege stabili definitum, quem confert ex opere operato, alios item non ita determinatos, sed qui propter circumstantias variari possint; oportet igitur singulos breviter percurrere de quibus magis controvertitur.

136. Primò itaque dubitari solet an hoc sacrificium conferat ex opere operato primam gratiam et remissionem peccati mortalis : sermo autem est de sacrificio, ut sacrificium, non ut Sacramentum est : de hoc enim jam egimus, supra, disp. 12, sect. 1, an possit aliquando sumenti conferre primam gratiam. Non defuerunt qui dicerent, hoc sacrificium immediatè conferre primam gratiam et remissionem peccati mortalis, si ablatus sit obex per attritionem; quos referunt Suarez, sect. 3, et Vasquez, disp. 228, c. 1, pro quo afferuntur verba supra adducta Tridentini, sess. 22, c. 2, ubi docet *sacrificium istud verè propitiatorium esse*, etc., cujus rationem reddit, *quia nimirùm hujus oblatione placatus Dominus ingentia quoque peccata et crimina dimittit.* Quæ verba desumpta videntur ex Alexandro primo, epist. 1, c. 4, cui consentit Julius Papa relatus in c. *Cùm omne crimen*, de Consecrat., d. 2, qui dicit *omne crimen atque peccatum, oblatis Deo sacrificiis, deleri.* Afferuntur etiam alia Patrum loca, qui dicunt hoc sacrificium offerri pro expiandis peccatis; quæ videri possunt apud prædictos auctores.

137. Communis et vera sententia theologorum omnium negat talem efficaciam immediatam in hoc sacrificio : auctores congerunt et sequuntur Suarez et Vasquez locis citatis. Probatur primò, ex verbis ejusdem Tridentini supra relatis; cum enim ibi definitum esset hoc sacrificium esse vere propitiatorium, et per ejus oblationem deleri peccata, statim declarat modum quo id fiat : *Hujus quippe*, inquit, *oblatione placatus Dominus, gratiam, et donum pœnitentiæ concedens, crimina et peccata etiam ingentia dimittit.* Non ergo dimittuntur, supposità solà attritione ante sacrificium, sed adveniente pœnitentiâ quæ conceditur intuitu ejusdem sacrificii. Nec obstant verba præcedentia : *Per hoc sacrificium fieri ut, si cum vero corde et rectâ fide, cum metu et reverentiâ, contriti et pœnitentes ad Deum accedamus, misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno.* Sensus enim debet esse (ut notavit Vasquez, n. 14) accedentem cum attritione, postea ipsâmet oblatione consequi auxilium, ut disponatur ad contritionem et veniam suorum peccatorum.

138. Secundò probatur quia, si sacrificium cum

attritione delet ex opere operato culpam mortalem, ergo posset aliquis cum attritione solâ notâ, faciendo sibi applicari missam, absque ullâ aliâ contritione accipere omnia Sacramenta, saltem præter Eucharistiam; posset item Sacramenta omnia ministrare, posset (si in missâ, quando confiteri non potest, recordetur sui peccati) cum solâ attritione prosequi; nam ipsâmet consecratione et oblatione justificaretur. Sequeretur item, quando moribundus confiteri non potest, vel propter distantiam confessarii, vel propter impotentiam dandi signum, debere pro ipso sacrificium offerri, ut si attritus sit, virtute sacrificii justificetur. Quæ omnia clarè sunt contra omnium fidelium sensum

139. Tertiò argui potest quia, si sacrificium haberet eam efficaciam in iis pro quibus offertur, posset sacerdos offerre unam missam pro omnibus qui sunt in peccato mortali cum attritione, et tunc justificarentur. Si enim ea efficacia arguitur ex eo quòd hoc sacrificium offeratur pro peccatis, hinc argueretur posse per unam missam justificari omnes peccatores; quia pro eorum omnium peccatis offerri potest, et de facto offertur. Quod argumentum magis urgeri potest contra adversarios, qui illam efficaciam ad justificandum colligunt ex verbis illis consecrationis, *qui pro vobis effundetur*, vel *effunditur in remissionem peccatorum;* quæ non de effusione in cruce sed de sacramentali intelligunt. Illa autem verba in cœnâ dicta fuerunt à Christo ad plures, nempe ad apostolos omnes : ergo hoc sacrificium ex suâ institutione non alligaretur ad causandum illum effectum in uno vel duobus, sed extendi posset ad plures et plures, atque adeò ad omnes peccatores attritos. Obiter autem adverte cum Vasq., n. 23, verba Alex. Papæ supra allegati, quæ ab adversariis afferuntur, probantis hoc sacrificio crimina et peccata deleri, ideòque in consecratione calicis dici, *qui pro vobis effundetur in remissionem peccatorum*, hæc, inquam, Alexandri verba non habere eum sensum, nec ibi probari remissionem peccatorum ex verbis consecrationis; sed potiùs remissionem illam peccatorum, quæ fit per hoc sacrificium, afferri ut rationem non verborum consecrationis, sed superioris sententiæ, quòd scilicet Christus nos docuit oblationem hujus sacrificii per verba illa : *Accipite*, etc., et postea subjungit rationem, *quia crimina atque peccata oblatis his Domino sacrificiis delentur.* Videatur Vasquez, qui id benè ex contextu probat.

140. Huc usque convenio libenter cum Suarez, Vasquez et aliis recentioribus, qui illam efficaciam ad immediatè justificandum negant huic sacrificio; cæterum non omninò placet quod addunt, negari quidem non posse virtutem ad delenda peccata etiam mortalia; hanc tamen solùm esse quatenùs impetrat auxilia ad pœnitentiam vel contritionem, quâ peccata proximè deleantur. Hoc, inquam, non videtur satis explicare virtutem quam concilia et Patres in hoc sacrificio agnoscunt. Aliud enim est quod potest operari hoc sacrificium quatenùs impetratorium est; aliud verò quod operatur quatenus est propitiatorium seu expiatorium, quæ duo distinguenda maximè sunt. Nam, ut supra diximus et probavimus ex Tridentino, dicto c. 1, in fine, debemus in hoc sacrificio agnoscere in gradu excellenti, quæ in variis legis veteris sacrificiis dispersa erant; quare, cùm in lege alia essent sacrificia ad impetrandum, alia ad gratiarum actionem, alia ad expiandum et purgandum peccatum; debemus fateri hoc sacrificium non esse solùm hostiam laudis aut pacificam et impetratoriam, sed etiam propitiatoriam *pro peccatis;* quo nomine fatentur recentiores omnes theologi, non intelligi solùm pœnas, sed culpas etiam quæ propriæ dicuntur *peccata;* et ideò in Trident. can. 3, distinctè et seorsim positum esse quòd hoc sacrificium sit propitiatorium, et *pro peccatis, pœnis et satisfactionibus offerri debere.* Non debemus ergo confundere virtutem quam habet ad expiandum et purgandum à peccatis, cum virtute ad merè impetrandum : jam enim hoc sacrificium non aliter haberet virtutem ad expiandum, quàm in ordine ad alias necessitates aut dona spiritualia; quia, sicut possumus petere alia dona, possumus petere auxilia ad contritionem habendam de peccatis.

141. Ut hoc igitur clariùs intelligatur, advertendum est virtutem illam ad impetrandum habere terminum formaliter diversum ab eo quem habet virtus ad satisfaciendum vel expiandum; nam illa prior tendit ad movendam liberalitatem Dei, à quâ impetrat bona; hæc verò posterior tendit ad clementiam seu ad placandum Deum, ne irascatur, indignetur et inferat malum. Aliud itaque est movere Deum ut concedat bona; aliud verò placare illum ne inferat mala: prius pertinet ad sacrificium ut est impetratorium; secundum ad idem ut est propitiatorium seu expiatorium. Unde Patres concilii Tridentini, dicto c. 2, dùm de sacrificio hoc ut propitiatorio loquerentur, notanter dixerunt : *Hujus quippe oblatione placatus Dominus, gratiam et donum pœnitentiæ concedens, crimina et peccata dimittit.* Placatur enim Deus sacrificio non ut impetratorio, sed ut propitiatorio, prout sic enim tendit ad placandum. Fatemur ergo Deum concedentem auxilium ad contritionem, moveri etiam à sacrificio, ut impetratorium est; dicimus tamen aliquem effectum intervenire ibi, qui correspondeat eidem sacrificio, ut propitiatorium est : propter peccata enim Deus justam indignationem et aversionem retinens, meritò negabat auxilia illa saltem uberiora ad contritionem, oblato tamen sacrificio placatur, et depositâ per clementiam indignatione, concedit ex liberalitate auxilia quæ implacatus negaret; unde sacrificium ut propitiatorium indirectè confert ad obtinenda auxilia, quatenùs directè aufert indignationis obicem, qui obstabat ne concederentur. Non ergo confert ad delenda peccata impetrando solùm, sed propitiando et placando, qui est proprius effectus sacrificii, ut propitiatorium est.

142. Hinc infero primò, quid dicendum sit ad illud dubium, an hic effectus delendi peccata mortalia sit infallibilis. P. Vasquez, n. 21, non solùm collationem auxilii efficacis, sed neque etiam auxilii ad contritionem dicit esse effectum infallibilem hujus sacrificii;

quia, ut impetratorium est, non habet infallibilitatem in operando; habet ergo virtutem ad impetrandum non solùm auxilium sufficiens, sed etiam efficax ad contritionem; non tamen habet promissionem infallibilem Dei, sicut nec ad alia dona quæ similiter potest impetrare; quod etiam docuerat Suarez, sect. 3, in fine.

143. Ego juxta supradicta distinguendum censeo : nam vel loquimur de effectu quem habet sacrificium præcisè ut propitiatorium est, vel de eo quem habet ut est impetratorium : primum existimo infallibilem esse eo modo et eâ mensurâ quâ alligatus est ex divinâ institutione; secundum verò esse infallibilem cum iis limitationibus et conditionibus quas impetratio habet, atque adeò posse plerùmque non sequi. Prima pars probatur, quia effectus quem hoc sacrificium ut propitiatorium habet in ordine ad remissionem pœnæ juxta mensuram suæ institutionis, est semper infallibilis, si non detur obex, ut infra videbimus, et concedunt Suarez, Vasquez et alii theologi communiter. Cur ergo non dicemus idem de effectu in ordine ad remissionem culpæ, cùm uterque procedat ab eâdem virtute expiandi et propitiandi? Confirmatur, quia sacrificia expiatoria antiqua infallibiliter conferebant suum effectum expiandi et purgandi à maculis eo modo quo ex suâ institutione illum habebant; cùm ergo hoc sacrificium in gradu excellenti illis sacrificiis, etiam ut propitiatoriis et expiatoriis successerit, atque adeò debeat in se habere perfectiones illorum, ut dixit Tridentin. illo c. 1, consequens est ut debeat hanc etiam virtutem habere ad conferendum infallibiliter suum effectum.

144. Dixi tamen hunc effectum infallibiliter consequi eo modo et eâ mensurâ quâ ex divinâ institutione alligatus est; non habet enim hoc sacrificium ex divinâ institutione vim certam ad afferendam semper contritionem, sed ad placandum Deum; imò nec ad placandum omninò Deum, sed aliquando omninò, aliquando solùm ex parte. Nam sicut in ordine ad pœnam non habet ex divinâ institutione virtutem ad placandum omninò Deum, ut, unâ missâ oblatâ, nullam omninò pœnam temporalem exigat, sed solùm ut placetur quoad partem pœnæ, si non adsit obex, sic in ordine ad placandum pro culpâ nondùm remissâ, non videtur concedenda virtus illimitata, ut quantacumque peccata præcesserint, statim, unâ missâ oblatâ, placetur omninò Deus, et non neget auxilia ad contritionem propter peccata præterita; potest enim hæc virtus esse limitata, ut præcedente tanto reatu culpæ, Deus placetur unâ vel duplici oblatione sacrificii; præcedenti autem majori reatu, opus sit pluribus oblationibus; ita tamen ut sicut una oblatio, licèt non auferat totam pœnam, auferat partem, sic una oblatio, licèt non reddat omninò placatum Deum, reddat ex parte placatum. Quæ partialis placatio potest explicari vel dicendo positum jam esse titulum sufficientem, ut, si offeratur adhuc iterùm aut ter sacrificium, placetur omninò Deus, vel dicendo Deum esse ex parte placatum, quatenùs, si priùs, v. g., ob justam indignationem negabat auxilia intensa ut octo et ut quatuor, postea oblato semel sacrificio neget quidem auxilia ut octo, non tamen ut quatuor, et sic de aliis beneficiis : nam, licèt reatus directus pœnæ non remittatur etiam ex parte, nondùm remissâ culpâ, potest tamen Deus alicujus precibus, et à fortiori intuitu sacrificii, retinendo jus ad totam pœnam exigendam, non uti jure quod ex peccato habebat, ad negandum aliquod beneficium peccatori; quâ ratione possumus congruentiùs explicare proprium effectum hujus sacrificii ut propitiatorium est, in ordine ad peccata mortalia tollenda.

145. Unde obiter infero, quando missa offertur pro multis personis, sicut effectus remissionis pœnæ temporalis dividitur inter omnes illas, ita ut omnes simul habeant quod haberet unus solus, si pro eo solo offerretur, sic hunc alium effectum in ordine ad mortalia, quem diximus competere sacrificio, ut propitiatorium est, dividi inter omnes, ita ut in ordine ad singulos minùs placetur Deus quàm si pro singulis solis oblata esset missa; quæ divisio juxta supradicta facilè intelligi potest; nam, licèt remissio culpæ non sit divisibilis, atque ideò, si per hoc sacrificium immediatè remitteretur culpa, deberet remitti totaliter in omnibus pro quibus offertur, ut supra dicebamus, placatio tamen Dei in ordine ad non neganda auxilia ad contritionem vel pœnitentiam, divisibilis est, cùm possit Deus manere respectu singulorum ex parte majori vel minori placatus vel implacatus, juxta duplicem considerationem assignatam numero præcedenti.

146. Addo denique hunc ipsum effectum placandi Deum, quem diximus sacrificio huic, ut propitiatorio, infallibiliter competere, probabile tamen mihi esse posse impediri per obicem; nam sicut effectus remissionis pœnæ, licèt certus sit, impeditur per obicem, nimirùm si culpa non sit remissa, sic hic alius effectus placationis Dei supra explicatus potest habere obicem, v. g., si homo pro quo missa offertur habeat actualem affectum ad ipsum peccatum, vel etiam fortassè, si non habeat dolorem de illo. Sic enim Patres Trident., illo cap. 2, declarantes hunc effectum, apposuerunt ex parte subjecti conditionem illam doloris de peccato, dicentes : *Sacrificium istud verè propitiatorium esse, per ipsumque fieri ut si cum vero corde et rectâ fide, cum metu et reverentiâ, contriti ac pœnitentes ad Deum accedamus, misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. Hujus quippe oblatione placatus Dominus, gratiam et donum pœnitentiæ concedens, crimina et peccata etiam ingentia dimittit.* In quibus verbis contineri videtur modus quo diximus sacrificium hoc ut propitiatorium concurrere ad hunc effectum, et simul dispositio requisita ad illum, quòd scilicet præcedat dolor aliquis de peccato. Frustra enim videtur velle Deum placare, qui adhuc affectu obstinatus adhæret peccato, vel de eo non dolet.

147. Concludimus ergo ex dictis hunc effectum, quod attinet ad placandum Deum modo explicato, esse infallibilem, saltem quoad partialem placationem, nisi adsit obex; quoad remissionem verò ipsius peccati

cum effectu habendam, non semper poni, primò quia, licèt Deus virtute sacrificii placetur, ut non neget uberiora auxilia ad contritionem, propter indignationem ex peccato, potest tamen ea negare propter alias rationes suæ divinæ providentiæ, vel etiam quia subjectum de se non est physicè capax, ut si non sit jam suî compos, vel non attendat nec consideret ea motiva, sed sit omninò distractus ad alia; et, licèt hoc sacrificium ut impetratorium possit impetrare ejusmodi auxilia, hoc tamen sæpè impeditur, quia impetratio semper involvit conditiones multas, quæ faciunt effectum non esse infallibilem, ut dicemus. Denique, licèt dentur auxilia uberiora, illa tamen ex libertate ipsius hominis possunt non habere effectum, et reddi inefficacia, atque ideò non sequitur remissio peccati.

148. Dices : Hoc sacrificium non solùm offertur pro auxilio sufficienti, sed etiam pro efficaci, scilicet ut Deus convertat cum effectu peccatores; ergo habet valorem ad obtinendum auxilium efficax. — Respondeo per modum impetrationis habere quidem valorem ad illud obtinendum, sicut et alia beneficia et dona Dei; hoc tamen non affert infallibilitatem, quia sicut orationis impetratio impeditur ex multis capitibus, præsertim quando juxta ordinem rectæ gubernationis non expedit id concedi, sic et impetratio hujus sacrificii. Et certè non expediebat impetrationem auxilii efficacis esse infallibilem, quia jam donum ipsum perseverantiæ haberetur ex lege Dei infallibili, oblato hoc sacrificio; unde magna securitas et libertas peccandi daretur hominibus scientibus postea habituros se infallibiliter, medio hoc sacrificio, auxilium efficax ad justificationem, et donum perseverantiæ per alia auxilia efficacia. Sicut ergo noluit Deus auxilium efficax vel perseverantiæ donum alligare alicui Sacramento, tanquàm effectum certum, sed relinquere nos cum timore et dubio, ad majorem cautelam, sic noluit illud obligare tanquàm effectum certum huic sacrificio, licèt aliquando per sacrificium possimus illud cum effectu impetrare.

149. Dices iterùm : Effectus hujus sacrificii, ut propitiatorii, infallibilis est, ut diximus; sed hoc sacrificium ut propitiatorium confert ad habendum auxilium efficax; placat enim Deum, ne neget auxilium efficax, quod meritò negaret indignatus et implacatus; ergo hic etiam effectus erit infallibilis, saltem non existente obice. — Respondeo esse quidem infallibilem eum effectum, eo tamen modo quo correspondet sacrificio ut propitiatorio; habet enim sacrificium virtutem certam ad placandum Deum totaliter vel partialiter modo supra explicato, ne propter peccatum præteritum neget auxilium efficax ad conversionem. Cæterùm, positâ istâ placatione, non sequitur certò collatio auxilii efficacis, quia, sicut ipsis justis Deus non semper confert auxilia efficacia ad servanda præcepta, sic peccatori continget sæpè non dari auxilia efficacia ad conversionem, licèt id non proveniat ex indignatione Dei propter peccata præterita; confert tamen multùm sacrificii oblatio ad auxilium efficax, tum quia per impetrationem potest illud directè et positivè obtinere; tum quia indirectè conducit placando Deum, ne saltem propter indignationem retardetur à procurando homini auxilium efficax ad conversionem.

150. Ex dictis facilè jam resolvemus dubia quæ fieri solent circa alios effectus. Secundò ergo dubitari solet an hoc sacrificium conferat ex opere operato augmentum gratiæ, non solùm ut Sacramentum, sed etiam ut sacrificium. Affirmant aliqui apud Suarez, sect. 4, et Vasquez, c. 3. Communis tamen et vera sententia negat, quam tenent prædicti auctores et alii omnes recentiores, tum quia absque fundamento promissionis divinæ talem effectum daremus sacrificio, tum etiam quia si eum effectum haberet, possemus utiliter sacrificium offerre pro augmento gratiæ parvulorum; præsertim quando sunt in mortis periculo, ut eo pacto haberent majorem gloriam in cœlo; quod tamen est contra sensum et praxim fidelium. An verò possit hoc sacrificium impetrare auxilium ad actus bonos quibus gratia augeatur, certum est posse, et ad eum finem sæpè offertur; ille tamen effectus erit certus vel incertus, sicut de aliis effectibus, qui impetrari possunt, diximus, et iterùm dicemus.

151. Tertiò dubitatur an saltem per accidens possit hoc sacrificium aliquando conferre primam gratiam, sicut solet de Sacramento Eucharistiæ et aliis concedi. — Respondetur negativè, quod cum aliis docent Suarez et Vasquez locis citatis; et quidem in nostrâ sententiâ negante id Sacramentis, necesse est idem dicere de sacrificio; sed, licèt de Sacramentis concederetur, non esset de sacrificio concedendum, ut notant prædicti auctores, quia non potest dare primam gratiam per accidens id quod per se non potest dare ullum gradum gratiæ, prout de sacrificio diximus non posse.

152. Quartò dubitatur an virtute hujus sacrificii possit immediatè haberi remissio peccatorum venialium. Certum est conferre ad remissionem venialium, eo saltem modo quo confert ad remissionem mortalium; quod ad minus probant loca Tridentini et Patrum. Dubium est an conferat etiam immediatè. Communis sententia negat, quam sequitur Suarez, sect. 5, et Vasquez, dicto c. 3, cum aliis recentioribus, quam ego etiam veram existimo; sed ejus probatio pendet ex quæstione illâ, an de facto remittatur in hâc vitâ culpa venialis absque infusione gratiæ; in quâ partem negantem, quæ communis est, probare, pertinet ad tractatum de Pœnitentiâ, ubi id ex professo probatum est.

Quomodò causet effectum remissionis pœnæ.

153. Quintò dubitatur de remissione pœnæ temporalis debitæ propter culpas remissas, an sit effectus immediatus hujus sacrificii. Affirmat communis sententia theologorum, quos referunt et sequuntur Suarez, sect. 6, et Vasquez, c. 4, qui probat ex Tridentino, illâ sess. 22, c. 2, in illis verbis : *Quare non solùm pro fidelium vivorum peccatis, pœnis, satisfactionibus, sed et pro defunctis in Christo nondùm ad plenum purgatis ritè juxta apostolorum traditionem offertur.* Quod habetur etiam can. 3. Sed meliùs fortassè pro-

batur ex sess. 25, decreto de Purgatorio, in principio, ubi definitur, *purgatorium esse, animasque ibi detentas, fidelium suffragiis, potissimùm verò acceptabili altaris sacrificio, juvari.* Ex quibus verbis constat à fortiori non certiùs juvari animas defunctorum per jejunia, eleemosynas et alia vivorum suffragia, quàm per missæ sacrificium; non enim juvarentur *potissimùm* hoc sacrificio, si certiùs aliis viis juvarentur. Certum est autem apud omnes, animas non solùm juvari vivorum suffragiis per modum impetrationis, et mediatè, sed immediatè etiam, quatenùs satisfactio operi correspondens illis applicatur, sicut et satisfactiones sanctorum, quæ sunt in Ecclesiæ thesauro, applicantur per indulgentias; de hâc enim mutuâ satisfactionis communicatione inter justos loquitur Catechismus Romanus, titulo *de Sacramento Pœnitentiæ*, num. 61, dùm dicit: *Qui divinâ gratiâ prædìti sunt, alterius nomine possunt, quod Deo debetur, persolvere.* Et subdit: *Nec de hoc cuiquam fidelium dubitandi locus relictus est.* Certum ergò à fortiori erit, sacrificium missæ prodesse per modum solutionis immediatæ, et non solùm per modum impetrationis, qui modus non esset æquè utilis, cùm non esset æquè certus.

154. Hinc infertur effectum hunc, si non adsit obex in eo pro quo offertur, esse infallibilem, quod docent theologi communiter, quos refert Vasquez, num. 29, qui id probat ex illis verbis Tridentini, sess. 22, cap. 1, quibus dicitur hoc sacrificium institutum esse, ut per illud sacrificii cruenti *salutaris virtus in remissionem eorum, quæ à nobis quotidiè committuntur peccatorum, applicaretur;* et cap. 2: *Oblationis cruentæ fructus per hanc uberrimè percipiuntur.* Unde, num. 31, dicit negari jam nullâ ratione posse hunc effectum infallibilem esse respectu vivorum pro quibus offertur; ex hoc autem sequi manifestè idem esse respectu defunctorum, cùm ad utrosque æquè se extendat potestas Christi qui hoc sacrificium instituit.

155. Addere possumus rationem à priori ex ipsâ institutione sacrificii; quod, ut sæpè diximus, institutum est ut succederet sacrificiis omnibus legis antiquæ, in quibus aliqua erant propitiatoria pro peccatis, et quæ effectum suum purgandi immediatè et infallibiliter operabantur, expiando à sordibus illis et immunditiâ legali, quæcumque illa esset; debuit ergo hoc sacrificium juxta doctrinam Trident., illo c. 1, in fine, habere hanc perfectionem et virtutem purgandi etiam independenter ab impetratione, et omninò certò, ut illa vetera sacrificia faciebant. Rursùs hoc sacrificium ex suâ institutione habet quòd debeat semper offerri à Christo, vel immediatè, ut in cœnâ; vel mediatè per ministros ejus nomine offerentes. Debuit ergo, prout est à Christo offerente, habere virtutem satisfaciendi immediatè et solvendi; alioquin utilius esset ad satisfactionem nobis sacrificium oblatum ab homine puro justo, quod quidem nobis applicatum afferret immediatè et infallibiliter satisfactionem pro parte pœnæ temporalis, sicut alia opera satisfactoria. Fatendum ergo est oblationem à Christo factam et nobis applicatam habere etiam, prout à Christo est, hanc virtutem auferendi partem pœnæ. Quia verò non potuit hoc habere ex eo quòd modò Christus satisfaciat, cùm Christus non sit jam in statu satisfaciendi, oportuit hoc esse propter alligationem satisfactionis præteritæ, quæ quoad partem saltem determinatam ex Christi institutione annexa sit oblationi præsenti, ut non minùs offerat Christus nunc sacrificium propitiatorium, quàm in cœnâ, quando verè satisfaciebat per illam oblationem. Porrò, si habet hæc oblatio Christi annexam satisfactionem præteritam, quoad partem, necesse est quòd ejus effectum conferat immediatè et infallibiliter, quia debet illum conferre ad modum quo eum conferrent sacrificia ab hominibus justis oblata, et quo conferret oblatio quâ ipse Christus viator immediatè offerret; in quibus casibus effectus immediatè et infallibiliter conferretur, si non esset obex in subjecto pro quo offertur.

156. Dices: Sicut hoc sacrificium, prout est a Christo, est propitiatorium et satisfactorium, sic etiam prout à Christo est impetratorium; ergo sicut, prout est à Christo, habet infallibiliter suum effectum satisfactionis, sic etiam prout est à Christo, debet habere infallibiliter effectum impetrationis. — Respondeo negando consequentiam. Ratio differentiæ est duplex: prima est, quia sacrificia legis veteris, quibus hoc sacrificium in gradu excellenti successit, habebant quidem infallibiliter expiationem seu purgationem à reatu saltem legali, non tamen habebant impetrationem infallibilem; hoc ergo sacrificium debuit habere satisfactionem et expiationem infallibilem in genere superiori; debuit etiam habere multò majorem virtutem ad impetrandum, non tamen infallibilem. Similiter sacrificium oblatum ab homine justo habet de se virtutem ad satisfactionem infallibiliter conferendam, vel offerenti, vel illi cui offerens applicat suam satisfactionem; non tamen habet infallibilem impetrationem; sic ergo sacrificium oblatum à Christo debuit habere infallibilem virtutem ad satisfaciendum, maximam etiam, sed non infallibilem ad impetrandum. Secunda ratio differentiæ est quòd certitudo satisfactionis nullum afferat inconveniens, qualia afferret multa et magna certitudo impetrationis; multa enim peterent homines nescientes quid petant et quæ absque inconvenienti concedi non possent. Credibile tamen est quòd cum debitis limitationibus et circumstantiis habeat certam vim hoc sacrificium ad impetrandum; quia tamen illæ conditiones sæpiùs desunt, idcircò non obtinetur quod petitur; sæpè tamen Deus dat loco illius aliquid utilius ipsi petenti.

157. Hinc obiter etiam infertur quid dicendum sit de virtute hujus sacrificii in ordine ad bona temporalia; ad quæ certum est conferre hoc sacrificium, ut patet ex ritu quo offertur, postulando hæc bona temporalia, sanitatem, pluviam, serenitatem, etc. Valet ergo ad hæc impetranda. P. Vasquez, d. disp. 228, in fine, notat hæc bona, solùm quatenùs conducunt ad bona spiritualia, posse hoc sacrificio obtineri, quia Christus pro rebus temporalibus sine respectu ad

spiritualia mortuus non est. Hoc tamen in tractatu de Gratiâ examinatum est, ubi vidimus, licèt Christus pro salute spirituali nostrâ solùm mortuus sit, pertinere tamen ad ejus dignitatem ut bona etiam temporalia dare, obtinere possit hominibus, quibus ii facilè allicientur ad ejus cultum et reverentiam. Quare, licèt is qui petit bonum temporale à Christo vel per Christum, id non referat ad salutem animæ, potest per Christum obtineri, cùm illud beneficium de se sit utile, ut homines ad Christum alliciantur.

158. Dubitatur sextò utrùm remissio pœnæ temporalis obtineatur per hoc sacrificium, non solùm ut propitiatorium est, et ex lege certâ, modo explicato, sed etiam ut est impetratorium; an sicut possumus petere alia beneficia à Deo, sic possimus petere et impetrare hoc sacrificio remissionem pœnæ temporalis, non solùm impetrando auxilia ad benè operandum et satisfaciendum pro pœnâ de condigno, sed etiam ut absque satisfactione nostrâ concedatur nobis vel aliis, etiam defunctis, remissio pœnæ. Hoc dubium tractat latè Suarez, sect. 6; allegatis utrinque rationibus dicit posse piè sustineri partem affirmantem, quam ego etiam veram existimo. Sed quæstio est communis sacrificio et aliis orationibus, an viatores vel etiam beati possint impetrare pro aliis remissionem immediatam pœnæ, absque eo quòd ponatur nova satisfactio. Quod ex professo tractatum est et probatum in tractatu de Pœnitentiâ.

159. Dubitatur septimò an hi alii effectus præter remissionem pœnæ, qui non dantur infallibiliter ex lege certâ, dicendi sint ex opere operato competere huic sacrificio. Negat Suarez, sect. 2, quia effectus qui certò et infallibiliter consequitur exigit promissionem et legem factam; alii autem effectus non infallibiles non exigunt talem legem, sed procedunt ex ipsâ naturâ talis sacrificii. Seclusâ enim omni lege et promissione, sacrificium ipsum propter suam dignitatem habet virtutem ad impetrandum, ut constat. P. Vasquez, disp. 229, c. 2, dicit omnes illos effectus esse ex opere operato, quia omnia illa quæ non pendent ex bonitate vel malitiâ ministri vel offerentis, dicuntur procedere ex ipso opere, et per consequens non ex opere operantis, sed ex opere operato.

160. Hæc est quæstio merè de nomine, in quâ breviter dicendum videtur conferri aliquid ex opere operato, importare duo in communi modo loquendi: scilicet quòd opus ipsum de se afferat illum fructum absque intuitu meriti aut dignitatis ipsius operantis, ut dicebat P. Vasquez; et rursùs quòd ita illum fructum afferat secum opus ipsum, ut, posito opere, ponatur et fructus absque ullo periculo frustrationis; hoc enim videntur significare voces illæ, *ex opere operato;* nam si applicatio reliquiæ alicujus sancti afferat sanitatem uni vel alteri ægroto ex centum qui sibi eam applicant, non dicetur quòd illa reliquia est medium ad sanitatem conferendam ex opere operato, nisi minùs propriè et lato modo, ut solùm significat id fieri absque intuitu dignitatis ex parte illius qui applicat vel cui applicatur. Addo tamen, cùm dictum sit collationem auxilii ad pœnitentiam et contritionem de peccatis esse effectum hujus sacrificii, et quidem infallibilem, in certis tamen circumstantiis, et cum tali limitatione, potuit etiam dici eodem modo esse effectum ex opere operato; quod etiam de aliis effectibus dici posset, si ex lege Dei dentur saltem cum talibus et talibus circumstantiis.

161. Restat breve dubium, utrùm sacrificium quod Christus per seipsum immediatè obtulit in cœnâ, habuerit eamdem virtutem et eosdem effectus quos habet nunc quando per ministros offertur. Nam Cano, lib. 12 de Locis theolog., c. 13, in solut. 4 argumenti, dicit probabiliter posse negari fuisse illud sacrificium propitiatorium, et alii referunt fuisse de hoc disputatum in concilio Tridentino, et nihil fuisse definitum. Ratio verò dubitandi fortassè fuit quia satisfactio, quæ annexa est de facto huic sacrificio, oritur ex Christi passione; quare, quando nondùm erat posita illa satisfactio, non videtur fuisse valor ad extinguendum debitum pœnæ, sicut est modò.

162. Cæterùm ipse Cano paulò inferiùs affirmat fuisse verè propitiatorium, quod etiam supponunt alii theologi, Suarez, disp. 74, sect. 2, § *Rationes quas*, et disp. 76, sect. 1, col. 1, et alii recentiores, et meritò, quia ex statu viatoris quem Christus habebat, non solùm non impediebatur, sed potiùs certo modo facilior reddebatur valor ad satisfaciendum; tunc enim verè poterat Christus satisfacere per oblationem; nunc autem non potest satisfacere, sed applicare satisfactionem præteritam; quare tunc et poterat habere valorem ex ipsâ satisfactione tunc exhibitâ, atque etiam ex satisfactione in cruce postea exhibendâ, quam poterat Christus tunc offerre et applicare, ut in virtute illius daretur tunc effectus aliquis; sicut antiquis Patribus collata fuerat gratia et remissio peccati propter ejus merita et satisfactiones postea exhibendas.

SECTIO X.

De iis quibus provenire possunt effectus hujus sacrificii, quatenùs pro ipsis offertur.

163. Dupliciter potest aliquis participare fructum hujus sacrificii: primò, quando pro ipso offertur; secundò, quando ipse offert. Rursùs ii pro quibus offertur aliquando possunt participare effectum per modum impetrationis, aliquando verò effectum satisfactionis pro pœnâ temporali, quem diximus provenire infallibiliter ex opere operato ab hoc sacrificio illi cui applicatur.

Incipiendo ergo ab hoc ultimo, certum est inprimis posse fructum hujus sacrificii aliis quàm ipsi offerenti provenire; quod constat ex naturâ sacrificii, quod, ut constat ex Paulo ad Hebr. 5, non solùm pro offerente, sed et pro aliis offertur; constat etiam ex ipsâ ordinatione sacerdotis, in quâ datur ei potestas offerendi pro vivis et defunctis. Cæterùm aliquæ exiguntur conditiones, ut hic effectus obtineatur: Primò dubitatur an necesse sit, illum pro quo offertur, esse baptizatum. Non enim desunt qui velint id non

requiri, ut catechumeno in gratiâ existenti prosit etiam effectus satisfactionis ex opere operato, si pro ipso offeratur; unde, si defunctus sit, juvari poterit missæ sacrificio non minùs quàm alii defuncti baptizati.

164. Alii è contra volunt nullum prorsùs fructum sacrificii posse catechumenis applicari, scilicet nec satisfactionem, quæ provenit ex opere operato; nec etiam impetrationem quam habet sacrificium independenter à dignitate offerentis. Ita Vasquez, disp. 227, c. 3 et 4. Alii denique negant de fructu satisfactionis ex opere operato; concedunt tamen de toto effectu quem causat per modum impetrationis. Ita Suarez cum aliis multis, disp. 78, sect. 2, et disp. 79, sect. 10, quæ sententia etiam mihi verior videtur.

165. Et inprimis loquendo de impetratione quatenùs provenit ab ipso sacerdote vel aliis qui cum ipso offerunt, non videtur dubium quin possit iis catechumenis prodesse; et hoc fatetur ipse Vasquez, n. 33, dicens fructum hujus sacrificii ex opere operantis non minùs posse offerri pro catechumenis quàm alia bona et pia opera, jejunia, orationes, eleemosynas, etc. Difficultas sola est de fructu impetrationis, quem Vasquez appellat ex opere operato, an ad illum fructum communicandum possit pro iis offerri.

166. Rursùs, quòd fructus satisfactionis ex opere operato non communicetur ejusmodi personis, concors est theologorum sententia; et videtur ad minus id colligi ex locis quæ afferemus pro sententiâ ejusdem Vasquez. Ratio autem est quia Baptismus est janua ad Sacramenta eorumque fructum participandum; et, quamvis fructus redemptionis et passionis Christi, quæ per hoc sacrificium repræsentatur, extendatur ad omnes etiam non baptizatos prout ab ipso Christo immediatè procedit; prout tamen per Ecclesiam, et ejus ministros applicatur, solùm communicatur iis qui sunt visibilis Ecclesiæ membra per Baptismum; ad eos enim pascendos data est potestas Ecclesiæ. Cùm ergo unum ex mediis quibus Ecclesia quasi pascit fideles, et applicat eis fructum illum, sit hoc sacrificium, consequens est ut sicut iis qui sunt extra Ecclesiam, non potest applicare alia media, nec indulgentias et alia ejusmodi, sic nec possit fructum hujus sacrificii immediatè applicare.

167. Objicitur primò quia hoc sacrificium offertur ab omnibus fidelibus etiam non baptizatis; ergo omnes possunt recipere ejus fructum. Antecedens videtur colligi ex illis verbis missæ: *Hanc igitur oblationem servitutis nostræ, sed et cunctæ familiæ tuæ*, etc. Catechumeni enim fideles pertinent ad Dei familiam; ergo illa oblatio est etiam illorum. — Respondetur negando antecedens: in illis autem verbis nomine *familiæ* intelligitur familia visibilis, ad quam non pertinet catechumenus, sed ad invisibilem per fidem internam, cujus signaculum externum nondùm accepit. Certum autem videtur quòd ii qui non sunt Ecclesiæ visibilis membra, non possunt offerre hoc sacrificium. Nam sacerdos non est sacerdos gentilium, sed solius Ecclesiæ; ergo solius Ecclesiæ est legatus et nuntius ad Deum; ergo non possunt per eum offerre, nisi qui sunt de hâc Ecclesiæ republicâ, cui Christus reliquit hoc sacrificium, atque ideò, sicut extra Ecclesiam non potest offerri, sic qui sunt extra Ecclesiam non possunt illud validè offerre.

168. Dices: Si catechumenus stipem daret sacerdoti ut missam celebraret, vel aliàs cooperaretur sacrificio, videtur quòd aliquo modo offerret. — Respondeo: Offerret affectivè, atque ideò si esset in gratiâ, mereretur per illud bonum opus, sicut per alia pia opera; non tamen offerret effectivè, nec haberet fructum satisfactionis ex opere operato, quia illud signum non est institutum pro ipso, in ratione sacrificii; atque ideò, prout ab ipso, non significaret ut sacrificium; posset tamen utiliter dare stipem sacerdoti, ut sacerdos applicaret missam ad impetrandum pro ipso, ut postea dicemus.

169. Dices iterùm: Oblatio sacrificii pertinet in omni lege ad cultum Dei; atque ideò omnes qui piè colunt Deum, debent vel possunt, vel per se vel per alios offerre illud, et exercere hunc actum cultûs et religionis erga Deum. Cùm ergo de facto non possit licitè offerri aliud sacrificium, abrogatis jam omnibus quibus hoc unicum sacrificium successit, consequens est ut possint saltem hoc sacrificium offerre catechumeni ad hoc ut possint debitum religionis cultum exercere. — Respondetur: Sicut abrogata sunt omnia alia sacrificia, sic etiam abrogatæ sunt omnes aliæ leges, et præcepta est Religio christiana, quam omnes profiteri et ingredi debent per Baptismum, et in quâ satisfacere possunt debito offerendi verum sacrificium, licèt extra Ecclesiam non possint illud offerre.

170. Objicitur secundò, quia hoc sacrificium, ut est sacrificium laudis et gratiarum actionis, offertur pro catechumenis, scilicet pro sanctis qui absque reali Baptismo gloriam æternam adepti sunt per martyrium, ut pro S. Emerentianâ et aliis similibus; item pro Patribus antiquis, ut constat ex Liturgiâ S. Chrysostomi, in quâ dicitur: *Offerimus tibi rationalem hunc cultum pro in fide requiescentibus majoribus, Patribus, patriarchis, prophetis*, etc., ergo etiam prout est propitiatorium poterit offerri pro fidelibus non baptizatis. — Respondetur negando consequentiam. Ratio discriminis est quia in primo casu nullus fructus sacrificii applicatur immediatè illis sanctis, sed nos, qui offerimus, gratias agimus nostro nomine Deo pro beneficiis collatis in illos, ex quo indirectè redundat gloria et honor ipsis; in secundo autem casu fructus satisfactionis deberet immediatè ipsis applicari, non nobis.

171. Objicitur tertiò Innocentius III in cap. *Apostolicam*, de Presbytero non baptizato, ubi dicit pro illo qui, putans se esse baptizatum, absque Baptismo obiit, debere hostias et preces offerri. — Respondetur potuisse illa sacrificia prodesse illi animæ saltem ut impetratoria, ut statim videbimus.

172. Petes cur magis possit communicari fructus satisfactionis ex hoc sacrificio defuncto baptizato, quàm catechumeno; neuter enim est jam ovis aut subditus Ecclesiæ, quæ applicat hoc sacrificium. Sicut ergo prælatus, qui non potest pascere nisi oves, adhuc communicat fructum sacrificii defuncto baptizato, cur non poterit illum communicare catechumeno, licèt non fuerit subditus Ecclesiæ? — Respondeo applicationem hujus sacrificii non esse propriè et in rigore actionem pascendi; alioquin non posset fieri, nisi à prælato vel pastore illius cui applicatur, sed est quasi pascere minùs propriè. Cæterùm hic actus potest magis exerceri circa baptizatum defunctum, quàm circa non baptizatum, quia applicare fructum defuncto, est applicare partem satisfactionis, quæ provenit Christo prout offerenti, seu offerre nomine Christi pro tali defuncto; Christus autem æquè potest offerre pro defuncto ac pro vivo. Quare, licèt pontifex non possit defunctis dare indulgentias sicut vivis, sed solùm indirectè et per modum suffragii, ut dictum est in tract. de Pœnitentiâ, quia pontifex non est superior defunctorum, sed vivorum; hoc tamen sacrificium immediatè et directè applicatur pro defuncto, sicut pro vivo, quia in eo Christus, qui offert, æquè potest applicare suam satisfactionem utrique; sacerdos verò minister solùm determinat oblationem Christi offerentis principalis ad hunc vel ad illum. Cæterùm, licèt Christus æquè posset offerre pro defuncto non baptizato, et applicare illi suam satisfactionem, noluit tamen, quia, sicut catechumeni non sunt membra Christi visibiliter et exteriùs, sed interiùs, sic Christus influit et communicat illis effectus interiores; illos autem effectus qui exteriùs, et per visibilia signa conferuntur, quale est hoc sacrificium, confert illis qui etiam exteriùs et visibiliter sunt ejus membra; quibus etiam visibilis influxus convenit.

An possit hoc sacrificium offerri pro non baptizatis ad impetrandum.

173. Præcipua difficultas est an hoc sacrificium, quoad vim impetrationis, quam habet nomine Christi, possit pro defuncto, vel etiam vivente non baptizato offerri. In quo affirmandum censeo contra P. Vasquez supra citatum; quod multipliciter probari potest. Primò ex usu Ecclesiæ, quæ consuevit in missâ pro catechumenis orare, imò et pro regibus et principibus ethnicis, ut constat ex multis locis quæ affert idem Vasquez, c. 2 et 3, ad quæ omnia uno verbo respondet posse quidem in missâ pro non baptizatis orari, non tamen posse missam pro eis offerri. Ecclesia itaque aliquando pro eis in missâ orat, sicut et pro infidelibus; non tamen pro eis sacrificium offert.

174. Contra hanc tamen responsionem primò argui potest, quia Ecclesia ferè nunquàm explicat in actu signato se offerre pro impetrandâ hâc vel illâ re, sed solùm orat pro illâ re, dùm sacrificium celebrat; et hoc ipsum est in actu exercito offerre ad illam impetrandam. Secundò pro catechumenis Ecclesia non solùm orat, sed offert explicitè, ut constat ex libro qui inscribitur: *Ordo Romanus*, in cap. cui titulus est: *Incipit ordo vel denuntiatio scrutinii ad electos*, etc., ubi in missâ, dùm catechumeni præparantur ad futurum Baptisma, in oratione infra canonem sic habetur: *Hanc igitur oblationem servitutis nostræ, sed et cunctæ familiæ tuæ, quæsumus, Dominè, ut placatus accipias, quam tibi offerimus pro famulis et famulabus tuis, quos ad æternam vitam et beatum gratiæ donum eligere atque vocare dignatus es.*

175. Ad hunc locum P. Vasquez, n. 19 et sequentibus, multas tentat solutiones. Primò dicit non potuisse Ecclesiam intendere pro iis offerre, quos paulò ante voce diaconi ab Ecclesiâ ejecerat: cur enim nollet præsentes esse pro quibus sacrificium offerretur? Ad hoc tamen nos facilè respondemus non decere quòd adsint sacrificio ii qui illud cum sacerdote offerre non possunt. Nam populus præsens facit unum cum sacerdote, et per illum offert idem sacrificium; ii autem qui non sunt baptizati offerre non possunt, licèt pro ipsis possit offerri; ideò non permittuntur adesse sacrificio.

Sed quid tandem respondet ad verba adeò expressa? Dicit catechumenos illos fuisse infantes qui per alios offerebantur. Offert ergo Ecclesia tunc directè pro illis qui infantes adducebant; et hinc indirectè potuisse etiam bonum aliquod in ipsos parvulos redundare. Alioquin quid poterat pro parvulis petere, qui capaces non erant fructûs sacrificii, quoad satisfactionem, neque etiam quoad illuminationem vel inspirationem internam, quæ virtute illius sacrificii daretur?

176. Hæc tamen responsio apertè rejicitur ex verbis illius orationis: nam statim post verba supra posita recitabantur nomina electorum ad Baptismum, et statim prosequebatur sacerdos: *Hos, Domine, fonte Baptismatis innovandos Spiritûs tui munere ad sacramentorum tuorum plenitudinem poscimus præparari jubeas, diesque nostros in tuâ pace disponas*, etc.; ergo in præcedentibus verbis non de parentibus, sed de ipsis parvulis sermo erat; quibus, licèt nec illuminationes nec satisfactio dari deberent, poterat tamen protectio et susceptio Baptismi peti; purgatio etiam et exclusio diaboli, quam tot exorcismis et orationibus Ecclesia ante Baptismum procurat. Quem sensum videtur exprimere oratio quæ est post communionem, his verbis: *Adesto, Domine, quæsumus, nostræ redemptionis effectibus, ut, quos sacramentis æternitatis instituis, eisdem protegas dignanter aptandos*; ubi per sacrificium, quo redemptionis effectus confertur, petitur protectio baptizandis.

177. Rejicitur deinde eadem responsio ex aliis verbis ejusdem officii; nam in aliâ oratione, Secretâ, paulo inferiùs sic oratur: *Remedii sempiterni munera, Domine, lætantes offerimus, suppliciter exorantes ut eadem nos et dignè venerari, et pro salvandis congruenter exhibere perficias.* Vides pro baptizandis etiam offerri munera et sacrificium, nec aliis verbis clarioribus aut magis directis offert unquàm Ecclesia pro baptizatis

Unde idem Vasquez, num. 21, aliter dicit posse responderi Ecclesiam in illis orationibus secutam fuisse in praxi sententiam illam probabilem, quòd possit offerri hoc sacrificium pro non baptizatis; quam tamen solutionem ipse nec approbat nec reprobat. Mihi tamen satis est Ecclesiam Romanam eum ritum offerendi servâsse, ut credam nihil falsitatis in eo contineri. Unde enim potuit concilium Tridentinum colligere canonem missæ nullum errorem continere, nisi quia à pontificibus institutus est, prout id probat sess. 22, c. 4? Adde hanc videri fuisse mentem etiam Ecclesiæ Græcæ, ut colligi potest ex antiquissimis liturgiis, in quibus impetratio extenditur ad Christianos et orbem universum. Sic etiam in canone nostro offerimus pro omnibus in Christo quiescentibus; et in oblatione calicis, pro nostrâ et totius mundi salute; et Innocentius III, in dicto cap. *Apostolicam*, de Presbytero non baptizato, vult hostias et preces offerri pro non baptizato. Et Ambrosius, in Orat. de Obitu Valentiniani imperatoris catechumeni, hortatur ut pro ejus animâ sacrificia offerantur. Quæ verba Innocentii et Ambrosii sine violentiâ intelligi non possunt de eleemosynis solùm et aliis operibus quæ latè et impropriè sacrificia appellantur, ut explicat Vasquez, n. 24. Nam Ambrosius loquitur de sacrificio sacramentali : *Date*, inquit, *manibus sancta mysteria; date Sacramenta cœlestia; animam piam nostris oblationibus prosequamur.* Item Innocentius III expressè loquitur de hoc sacrificio; nam, postquàm auctoritate Augustini et Ambrosii probavit absque Baptismo potuisse illum salvari, sic concludit : *Sopitis igitur quæstionibus doctorum, Patrum sententias teneas, et in Ecclesiâ tuâ juges preces hostiasque Deo offerri jubeas pro presbytero memorato.* Non poterat clariùs missæ sacrificium præcipi quàm præcipiendo ut in Ecclesiâ hostias offerrent pro illo.

178. Neque etiam locum habet alia responsio quam indicat esse probabilem Vasquez, ibidem, quòd scilicet propter dubium quod erat de Baptismo illius, offerri posset missa pro illo; nam ex contextu constat nullum fuisse tale dubium, sed compertum omninò fuisse quòd obierit omninò absque Baptismo; nec Innocentius eam rationem affert suæ decisionis, sed doctrinam Patrum docentium posse haberi salutem absque Baptismo in re suscepto. Hoc ipsum constat ex Tertulliano, lib. ad Scapulam, c. 2, ubi dicit : *Itaque sacrificamus pro salute imperatoris, sed Deo nostro et ipsius.* Et Chrysostomus, hom. 77 in Joan., versùs finem : *Ideò*, inquit, *invicem salutamus ut multi unum efficiamur, et communes pro non initiatis preces effundamus.* Quo etiam modo loquitur in Epist. 1 ad Timoth., c. 2, hom. 8, et hom. 6; et Prosper, lib. 1 de Vocatione gentium, c. 12, aliàs 4, et alii plures; quæ verba non sine violentiâ explicat Vasquez de nudâ oratione, non de oblatione sacrificii : nam Tertullianus, ut vidimus, de actione ipsâ sacrificandi loquitur. Nec obstat quod Tertullianus addit : *Sed quomodò præcepit Deus, purâ prece.* Hoc enim dixit, non ad excludendum verum sacrificium, ut notavit Pamelius ibi, sed ad excludendum sacrificium cruentum, quale apud gentiles erat, ut constat ex verbis sequentibus : *Non enim eget Deus conditor universitatis odoris aut sanguinis alicujus : hæc enim dæmoniorum pabula sunt.* Nec novum est hoc sacrificium *preces* appellare, eò quòd verbis consecrationis fiat, non jugulatione aut mactatione reali, ut in superioribus vidimus.

179. Ratio denique manifesta hoc ipsum ostendit, quia hoc sacrificium ut impetratorium offerri potest pro quâcumque re à Deo justè obtinendâ, atque adeò non solùm pro baptizatis, sed etiam pro rebus inanimatis, et pro expertibus rationis, ut pro pluviâ, pro fructibus, pro pecoribus, ut constat ex usu Ecclesiæ et definitione Trid. sess. 22, can. 3, ubi dicitur *offerri debere pro vivis et defunctis, pro peccatis, pœnis, satisfactionibus et aliis necessitatibus.* Mirum ergo esset quòd posset offerri ad impetrandum sanitatem bovi aut equo, non autem ad impetrandam salutem spiritualem filio vel amico infideli. Ratio autem à priori, quâ simul dissolvuntur argumenta contraria, hæc est, quia impetratio non respicit immediatè personam cui confertur beneficium, sed illam quæ postulat; unde qui petit sanitatem equi, non dicitur offerre pro equo, sed pro se, ut impetret sibi immediatè illud beneficium. Cùm ergo non sit minus beneficium offerentis salus spiritualis filii vel amici quàm sanitas equi, poterit etiam offerre ad illam impetrandam. Quamvis ergo immediatè non posset offerri pro non baptizatis, quia ipsi capaces non sunt fructûs hujus sacrificii, poterit offerri pro baptizato, qui postulat, tanquàm beneficium proprium, illud quod non baptizato confertur.

180. Hinc jam facilè dissolvuntur quæ pro suâ sententiâ latè congerit P. Vasquez. Primò ergo affert verba conc. Brachar. I, c. 35, quibus dicitur : *Placuit ut catechumenis sine redemptione Baptismi defunctis simili modo, neque oblationis sanctæ commemoratio, neque psallendi impendatur officium.* Sed mirum est quòd hoc testimonio quasi irrefragabili utatur, quod quidem non solùm prohibet oblationem sacrificii, sed etiam psalmodiam et alias preces publicas Ecclesiæ, cùm tamen P. Vasquez etiam intra ipsam missam dicat potuisse pro catechumenis orari, dùm oblatio non fieret pro ipsis. Omnes ergo respondere debemus illam prohibitionem non fieri propter incapacitatem ad participandum fructum illarum orationum aut sacrificii, sed propter alias rationes, sicut et præcedenti capite prohibetur ne etiam offeratur oblatio, vel fiat psalmodia pro iis qui propter sua delicta morte puniuntur, qui tamen capaces sunt procul dubio utriusque fructûs. Cùm ergo statim dicat, *simili modo* pro catechumenis non esse offerendum aut psallendum, intelligi debet in eodem sensu, scilicet ut alii diligentiùs et seriùs curent Baptismum suscipere, nec se exponant periculo moriendi absque Baptismo. Sicut et ipse Vasquez fatetur, n. 28, olim usum fuisse orandi pro infidelibus et hæreticis publicè in missâ, postea verò id non licere, nisi in die Parasceves propter

Ecclesiæ prohibitionem; potuit ergo illa prohibitio fieri ante conc. Brachar., quod celebratum fuit circa annum 626, et ideò reprehendi ibi qui contra Ecclesiæ prohibitionem orabant vel offerebant publicè pro catechumenis.

181. Secundò affert Chrysostom., in Epist. ad Philip., serm. 3, in Exhortatione morali, ubi, postquàm dixit orandum esse in Ecclesiâ pro defunctis, dùm sacrificium propositum est, addit: *Verùm istud quidem de illis dicimus qui in fide abscesserunt. Catechumenos verò neque illo solatio dignamur, sed omni hujusmodi destituti sunt auxilio, uno quodam dempto. Quonam illo? Pauperibus illorum nomine dare licet, unde illis non nihil refrigerii accedit.* — Respondetur ex his verbis solùm probari quòd tunc in eâ ecclesiâ non orabatur publicè in missâ pro catechumenis defunctis, licèt pro illis publicè eleemosynæ fieri possent, quia licèt paulò superiùs eos videatur Chrysostomus numerare cum infidelibus, dùm dicit: *Defleto infideles, defleto eos qui nihil ab infidelibus differunt, qui sine illustratione hinc abeunt, sine signaculo; isti reverà digni sunt planctibus, digni lamentationibus, quippe qui extra regias cœlestes cum judicio obnoxii sunt, et condemnatis*; hæc tamen per quamdam exaggerationem, et ad incutiendum terrorem dicta videntur; nam post pauca rigorem mitigans, dicit: *Defleamus istos, juvemus eos pro viribus, procuremus eis aliquid auxilii, modici quidem, attamen juvemus eos;* ubi jam ostendit aliquam posse esse spem de aliquibus eorum, et ideò posse et debere juvari, modo tamen debito, ut postea declarat in verbis supra adductis. Ad summum ergo Chrysostomus voluit pro catechumenis orationes publicas in Ecclesiâ non fieri, quia, ut dicit Sixtus Senensis, lib. 6 Biblioth. sacræ, annotat. 331, tunc temporis prohibebatur ad coercendam eorum negligentiam in recipiendo Baptismo.

182. Tertiò affert Augustinum, lib. 1 de Animâ et ejus origine, c. 9, tom. 7, ubi referens errorem cujusdam dicentis animas infantium non baptizatorum debere sacrificii oblatione juvari, ut æternam vitam assequantur, subdit hæc verba: *Ecce aliud, unde nunquàm exiturus est, nisi eum dixisse pœniteat. Quis enim offerat corpus Christi, nisi pro eis qui membra sunt Christi?* — Ad hoc P. Suarez cum aliis respondet ibi Augustinum loqui de defunctis quibus post mortem prodesse non potest sacrificium illud, si non fuerunt baptizati, quia jam sunt extra statum salutis. Sed contra urget Vasquez, n. 14, primò, quòd Augustinus ad probandam conclusionem particularem de parvulis defunctis, assumit propositionem magis universalem, quòd scilicet non possit offerri sacrificium Christi, nisi pro membris Christi; alioquin probaret idem per idem. Secundò, quòd idem Augustinus, c. 11, de omnibus non baptizatis in universum id negat his verbis: *Sed etiamsi hoc isti concedatur, quod, salvâ fide catholicâ et ecclesiasticâ regulâ, nullâ ratione conceditur, ut pro non baptizatis cujuslibet ætatis hominibus offeratur sacrificium corporis et sanguinis Christi, tanquàm per hujusmodi pietatem suorum, ad regnum cœlorum quò perveniant adjuventur.* Ecce pro nullo non baptizato offerri posse apertè docet.

183. Adhuc tamen Augustinus non est contra nos; ipse enim in utroque loco agit solùm de effectu expiationis et purgationis à peccato ex opere operato et immediato, quem, ut diximus, non possunt ab hoc sacrificio participare qui baptizati non sunt. Nam ille contra quem Augustinus ibi agit non negabat in parvulis peccatum originale, ut Pelagiani, ut constat ex fine illius capitis 9, sed dicebat posse sacrificiis ab eo purgari post mortem. Contra quem rectè Augustinus docet non posse ad eum effectum illis prodesse, cùm non sint membra Christi per Baptismum. Et in eodem sensu eamdem doctrinam extendit ibi et c. 11, ad adultos non baptizatos, scilicet ut à peccato purgentur, et ingrediantur cœlorum regnum, prout significant verba illa: *Tanquàm per hujusmodi pietatem suorum, ad regnum cœlorum quò perveniant, adjuventur*, quod verissimum est; nam effectus ille immediatus non provenit alicui absque Baptismo. De impetratione autem quâ illis adhuc in hâc vitâ existentibus aliquid possumus impetrare, nihil dixit. Adde hunc effectum impetrationis magis dari petenti quàm illi cui postulamus, ut dixi; atque adeò sacrificium tunc non tam offerri immediatè pro illo quàm pro ipso petente, cui immediatè et directè fructus impetrationis concedi debet.

184. Ratione denique arguit, n. 17, quia hoc Sacramentum in ratione Sacramenti non prodest nisi baptizatis; ergo neque in ratione sacrificii. Addi potest quia neque in ratione sacrificii prodest non baptizatis ad effectum satisfactionis; ergo neque quoad effectum impetrationis.— Respondetur facilè ex dictis negando utramque consequentiam; ratio est quia effectus Sacramenti vel etiam effectus sacrificii quoad satisfactionem, sunt effectus immediati, qui non possunt dari nisi subjecto capaci per Baptismum; atverò impetratio, ut diximus, immediatè confertur offerenti seu postulanti, qui, cùm sit baptizatus, est capax; indirectè verò et per resultantiam redundat illud commodum in bonum alterius non baptizati, sicut posset redundare in bonum animalis bruti; quare non debet attendi ad ejus capacitatem vel incapacitatem.

An possit offerri pro excommunicatis.

185. Secundò dubitari potest de excommunicatis et præcisis ab Ecclesiâ, an sint capaces fructûs hujus sacrificii, et an possit pro eis offerri; quod pertinet magis ad materiam de Excommunicatione, ubi latè id tractat ultra alios P. Suarez, tom. 5, disp. 9, sect. 1 et aliis sequentibus. Breviter dicendum est Ecclesiam velle, quantùm potest, excommunicatum excommunicatione majori privare communibus suffragiis; non privatis, quibus unus privatus suam satisfactionem potest offerre pro excommunicato cui proderit si sit in statu gratiæ; potest item pro eo orare privatâ oratione. Suffragia ergo communia sunt orationes quæ offeruntur nomine Ecclesiæ, indulgentiæ et sacrificium, quod etiam nomine Ecclesiæ offertur. Oportet ergo distinguere in sacerdote id quod ipse suo nomine facit, orat

vel offert, ab eo quod facit, orat vel offert nomine Christi vel Ecclesiæ; nam nomine proprio potest validè et licitè orare pro excommunicato, etiam in missâ, dùm solâ mente id faciat, et non per orationes quæ Ecclesiæ nomine dicuntur; potest etiam nomine suo privatim offerre illud sacrificium pro excommunicato, sicut potest alias privatas orationes offerre pro illo, non tamen potest nomine Ecclesiæ vel ut minister Christi; cum hoc tamen discrimine quòd si velit nomine Ecclesiæ offerre, illicitè et invalidè id faciat, quia Ecclesia non habet intentionem offerendi pro excommunicato, sed potiùs contrariam; si verò offerat ut minister Christi et ejus nomine; illicitè quidem id faciat, et contra Ecclesiæ prohibitionem, sed tamen validè, quia quoad illam actionem non dependet ab Ecclesiâ, sicut nec ad validè consecrandum aut ungendum infirmum. Potest etiam in *Memento* secretò orare pro excommunicato, dùm nomine privato id faciat, quidquid aliqui dubitaverint.

186. Difficultas est an possit licitè sacerdos orare nomine Ecclesiæ, vel offerre ut minister Christi pro excommunicato non vitando, seu qui nec sit notorius percussor clerici, nec nominatim denuntiatus. — Negant multi; Suar., d. tom. 5, disp. 9, sect. 2, n. 17; Vasquez, tract. de Excommunicat., dub. 2, n. 4, et supponere videtur Thom. Sanchez, lib 7 de Matrim., disp. 9, n. 13, et alii multi, quia concilium Constantiense solùm concessit communicationem cum aliis excommunicatis; orare autem vel offerre pro aliquo non est communicare cum illo; nam absque ullâ communicatione possum ego apud prælatum intercedere pro excommunicato denuntiato. Deinde, quia concilium non intendit favere in aliquo ipsis excommunicatis; ergo non intendit communicare illis suffragia Ecclesiæ; imò addunt aliqui nec potuisse id fieri, nisi ablatâ excommunicatione cujus substantia est excludere à participatione horum suffragiorum.

187. Cæterùm contraria sententia semper visa mihi est satis probabilis, quam docent Navarrus in Man., c. 27, n. 36; Henriquez, lib. 13, c. 11, § 2; Sâ, verbo *Excommunicatio*, n. 36; Ugolinus, de Censuris, tabulâ 2, c. 9, § 2, ad finem; Graffius, tom. 1, lib. 4, c. 12, n. 10, qui citant Joannem Bapt. Antonucium, Cateches. Neapolit., lib. 5, c. 14 vel 15, n. 7; Coninck, disp. 14 de Excommunicat., dub. 6, n. 40; Favet Avila, in Compendio Navarri, verbo *Hæreticus*, et de Censuris 2, p., c. 6, disp. 9, dub. 3 et 6, et Covarruv., in cap. *Alma mater*, p. 1, § 4.

188. Probant aliqui, quia viri pii sæpè offerunt sâcrificium pro provinciis hæresi infectis. Hoc tamen parùm probat, quia illi tunc directè non orant vel offerunt pro hæreticis, sed pro conservatione et propagatione fidei in illis provinciis; non est autem dubium quòd possimus indirectè offerre etiam pro paganis et excommunicatis vitandis, quatenùs eorum bonum resultat in Ecclesiæ dilatationem.

189. Adhuc tamen probari potest, quia per concessionem illam concilii Constantiensis, possumus excommunicatum occultum sepelire in loco sacro, ut concedit ipse Suarez, disp. 12 de Censuris, sect. 4, num. 5, et alii communiter; non potest autem ecclesiastico modo sepeliri, quin preces et orationes pro eo offerantur; ergo concessâ communicatione in sepulturâ, concessa intelligitur facultas offerendi pro ipso ecclesiastica suffragia. Secundò, quia non est dubium quòd possit ejusmodi excommunicatus non vitandus admitti cum aliis quando missa offertur; tunc autem sacerdos orat pro omnibus circumstantibus, tum in *Memento* in illis verbis : *Et omnium circumstantium, pro quibus tibi offerimus hoc sacrificium*, etc., tum in aliis missæ orationibus. Tertiò non est etiam dubium quòd possimus cum ejusmodi excommunicato non vitando recitare vel cantare etiam in choro officium divinum; tunc autem nomine Ecclesiæ oramus pro illo, dùm dicimus : *Misereatur tuî omnipotens Deus*, etc. Similiter quando sacerdos ei communionem daret, oraret dicens : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam*, etc. Item si ad cantandum Evangelium admitteretur, orat etiam sacerdos pro eo, dùm dicit : *Dominus sit in corde tuo et in labiis tuis*, etc. Cùm ergo illa omnia permissa nobis sint in concilio Constantiensi, consequens est, ut et permissa sit oratio pro illo, sine quâ illa omnia non fiunt. Denique eo ipso quòd permissum sit orare cum illo, videtur permitti orare pro illo; nam per orationem communem oramus communiter pro illis qui simul orant. Sic enim qui simul recitant Litanias, v. g., non dicunt singuli : *Ora pro me*, sed : *Ora pro nobis; Libera nos, Domine; Te rogamus audi nos;* in quibus verbis sicut conjungimus orationem, sic etiam petimus quòd omnes audiamur et impetremus; ergo singuli orant pro sociis simul orantibus; ergo non potuit permitti communicatio in oratione quin concederetur orare etiam pro illis.

190, 191. Ratio denique à priori quâ simul solvitur fundamentum contrarium, desumitur ex generalitate verborum quibus concilium Constantiense permisit communicare cum ejusmodi excommunicatis *quibuscumque divinis, vel extra*, et eos *non vitare*. Nam, licèt, strictè loquendo, orare pro aliquo, vel offerre pro illo, non sit loqui cum illo, est tamen communicare cum illo, saltem in significatione latiori, sed verè ecclesiasticâ. Sic enim loquitur Innocentius III, in cap. *A nobis*, 38, de Sententiâ excommunicationis, ubi propositæ sibi quæstioni, an excommunicatus, cum pœnitentiæ indiciis, sed absque absolutione mortuus, habendus sit pro absoluto, et pro eo offerenda sint suffragia, respondet pontifex debere illum post mortem ritè absolvi à censurâ, et tunc offerenda pro ipso suffragia. *Nec obstat*, inquit, *quod legitur : Non communicetur mortuo, cui non est communicatum et vivo; cùm etsi communicatum non fuerit, communicandum tamen illi fuisset*, etc. In quibus verbis apertè supponit illam oblationem pro mortuo, et orationem publicam esse quoddam genus communicationis : alioquin quorsùm contra licentiam offerendi suffragia objiceret non licere communicare mortuis, quibus vivis communicare non licebat? Cui

objectioni non respondit negando illam esse communicationem, sed dicendo quòd licita erat, quia communicandum illis fuisset, si viverent. Adde sepulturam, in rigore loquendo et strictè, non videri esse communicationem cum excommunicato; nam contrectare cadaver non est communicare cum illo, nec est prohibitum; et tamen, quia illa actio sepeliendi in loco sacro videtur significare unionem aliquam cum illo cujus cadaver admittimus ad commune sepulcrum; Innocentius III, in cap. *Sacris*, 12, de Sepulturis, dicit debere negari ecclesiasticam sepulturam excommunicato non absoluto, *ut quibus non communicavimus vivis, non communicemus defunctis;* ergo nomine *communicationis*, quam concilium Constantiense permittit cum toleratis, possumus intelligere oblationem etiam suffragiorum, quæ non minùs significat unionem nostram cum illis, quàm sepultura, licèt neutra sit stricta communicatio. Per quod patet ad fundamentum contrariæ sententiæ. Quòd verò concilium non intenderit favere ipsis excommunicatis, parùm refert, quia possunt tamen indirectè juvari ex favore nobis præstito, ut possimus absque scrupulo cum eis communicare, nec teneamur in sacris vel profanis eos vitare; quod nobis directè concilium indulsit.

An offeratur pro solis viatoribus et justis.

192. Tertiò, dubitari potest an hoc sacrificium offerri possit pro solis viatoribus. In quo certum est offerri posse pro iis qui sunt in purgatorio, quibus prodest ut satisfactorium et impetratorium; certum etiam est non prodesse iis qui sunt in statu damnationis æternæ; quod latè probat Vasquez, disp. 227, c. 5. Pro beatis autem non dicitur offerri, nisi impropriè. Potest quidem offerri in gratiarum actionem pro beneficiis in sanctos collatis; potest etiam offerri ad impetrandam gloriam et venerationem alicujus sancti in terrâ; hoc tamen non sufficit ut dicamus offerri missam pro tali sancto, quia hoc videtur significare imperfectionem et indigentiam in illo pro quo offertur, et indiget mediatore ut impetret à Deo liberari ab aliquo periculo aut malo quod timet. Quando ergo apud aliquos antiquos reperitur ille modus loquendi, quòd offerimus pro sanctis, explicandus est in sensu minùs proprio, quòd vel offerimus loco illorum, hoc est, ad addendas gratias pro beneficiis à Deo in eos collatis, quas gratias ipsi libenter agerent; vel quòd offerimus ut redundet in eorum honorem; quem sensum significant illa verba missæ, *ut illis proficiat ad honorem, nobis autem ad salutem;* vel denique quòd illos invocamus in oblatione sacrificii ut ipsi pro nobis intercedant; quem etiam sensum significat Ecclesia in verbis sequentibus: *Et illi pro nobis intercedere dignentur in cœlis, quorum memoriam agimus in terris;* et eumdem sensum expressit concilium Trident., sess. 22, c. 3.

193. Unde obiter adverte in rigore loquendo, eum qui offert in gratiarum actionem pro beneficiis in se vel in alium à Deo collatis, non dici ex eo capite propriè offerre pro illo in quem beneficia collata sunt, quia offerre pro aliquo, est offerre in favorem et commodum illius; gratiarum autem actio non tendit ex se in commodum agentis gratias, sed benefactoris, cui gratitudo exhibetur. Quam doctrinam benè tradidit P. Suarez, in præsenti, disp. 78, sect. 1, in principio, dicens sacrificium hoc, prout est honoris et laudis, non offerri propriè pro aliis, quia solùm ordinatur ad exhibendum cultum et gratitudinem Deo, qui respectus sunt ad solum Deum; quod idem de sacrificio laudis seu gratiarum actionis diximus alibi. Hoc tamen impugnat P. Vasq., d. disp. 227, n. 2, quia, sicut actus bonus gratiarum actionis adhuc est meritorius et impetratorius, sic potest offerri Deo ad satisfaciendum vel impetrandum pro alio. Sic enim Christus obtulit pro nobis actus etiam illos quibus Deo gratias agebat pro beneficiis ab eo acceptis; ergo potest idem sacrificium quod Deo ad cultum vel gratiarum actionem offertur, applicari etiam pro aliis ad impetrandum vel satisfaciendum. Cæterùm propter hoc non debuit rejici doctrina illa P. Suarez, qui nunquàm negavit posse idem sacrificium quod offertur ad honorem et gratiarum actionem, offerri etiam ad impetrandum vel satisfaciendum pro aliquo; nec de hoc est dubium; sed locutus est in sensu formali, quòd scilicet sub eâ ratione, et secundùm illam considerationem et habitudinem, solùm refertur ad Deum quem colimus vel laudamus pro beneficiis, atque ideò secundùm eam considerationem non dicitur offerri pro aliquo, licèt secundùm aliam possit benè offerri pro alio; tunc autem jam consideratur ut impetratorium vel satisfactorium.

194. Quartò, dubitatur an possit prodesse existentibus in peccato, an solis justis. Certum est quoad impetrationem posse etiam peccatoribus prodesse, imò ad hoc offertur ut Deus eorum misereatur, eosque convertat. Quoad satisfactionem verò pro debito pœnæ quam affert ex opere operato, non prodest nisi iis qui sunt in statu gratiæ. In quo omnes etiam conveniunt; nam, licèt aliqui, cum quibus sentit Navarrus, dixerint posse in statu peccati aliquem satisfacere in statu peccati mortalis pro pœnâ debitâ ex venialibus jam priùs remissis quoad culpam, et ideò P. Suarez, disp. 79, sect. 10, tribuat Navarro quòd idem senserit de effectu remissionis pœnæ virtute hujus sacrificii, c. 19 de Orat., n. 73, cæterùm in eo loco Navarrus loquitur de impetratione solâ, non de effectu satisfactionis immediatæ, quam affert ex opere operato; de hâc enim præmiserat non prodesse eis qui non sunt incorporati Ecclesiæ per fidem et charitatem, nec posse applicari ei quem non credimus esse in gratiâ. Subdit tamen eum qui est in mortali, participare fructum orationum, et earum valorem posse ei applicari, quoad effectum satisfactorium, ut prosit ei tempore quo liber erit à peccato; imò et quando ei obnoxius est, secundùm opinionem quam contra S. Thomam ipse Navarrus cum aliis tenuit in c. 1, in principio, n. 45 et seq., de Pœnitentiâ, dist. 6. Hæc Navarrus ibi, in quibus solùm loquitur de fructu orationis et ejus valore ad satisfactionem pro pœnâ; qui prout oritur ab oratione, semper debet esse per modum

impetrationis; ut notavit benè P. Vasquez, disp. 231, c. 7, n. 43.

Ratio autem quare requiratur status gratiæ ad illum effectum satisfactionis, pendet ex doctrinâ generali quòd scilicet, durante statu peccati, nulla pœna remittatur, sive ex opere operantis, sive ex opere operato; quæ doctrina spectat ad tractatum de Pœnitentiâ.

195. Hinc tamen oritur quintum dubium an hic effectus satisfactionis, qui debebat provenire ex sacrificio, et impeditur, confertur postea, quando aufertur peccati obex. Navarrus enim, c. illo 19, n. 79, affirmavit. Contrarium tamen commune est apud theologos, Suarez, dictâ sect. 10, § *Tertiò inquiri potest;* Vasquez, dicto c. 7, n. 51, et alios; quod videtur omninò verum, tum quia hoc Sacramentum ut Sacramentum non confert suum effectum postea ablato obice, quia cùm ex institutione suâ sit iterabile etiam intra eamdem diem (seclusâ Ecclesiæ prohibitione), non erat cur causaret postea suum effectum; quæ ratio militat eòdem modo in sacrificio, cùm etiam hoc sacrificium ex suâ institutione reiterari possit intra eamdem diem (seclusâ Ecclesiæ prohibitione); quare non est fundamentum illius effectûs postea causandi; tum etiam quia sequeretur sacerdotem per totam vitam in statu peccati sacrilegè celebrantem et offerentem pro se, si postea in articulo mortis cum attritione remissâ confiteatur, acquirere totum fructum satisfactionis ex omnibus missis sacrilegè oblatis; atque adeò liberum ab omni reatu pœnæ temporalis manere; quod ex se non apparet credibile.

De dispositione illius pro quo offertur.

196. Circa hoc ipsum dubitatur sextò an præter statum gratiæ requiratur aliqua devotio actualis in eo pro quo offertur sacrificium ut possit acquirere ejus fructum. — Respondetur negativè cum Suarez, dictâ sect. 10, § *Tria verò;* Vasq., dicto c. 7, n. 45, et aliis communiter; quia ille pro quo offertur, non concurrit activè, sed habet se passivè, sicut ille pro quo aliquis jejunat, vel offert alia pia opera; non ergo requiritur ejus cooperatio, sed ignorans et nihil agens poterit illum fructum acquirere. Cæterùm Suarez, licèt non exigat consensum vel acceptationem formalem ex parte ejus pro quo offertur, videtur tamen exigere nescio quem consensum virtualem et interpretativum, *qui nulli*, inquit, *deest; unusquisque enim cupit à pœnis liberari, et libenter hoc beneficium remissionis acceptat.* Ego tamen non video ad quid hic consensus virtualis exigatur, sed potiùs consequenter dicendum censeo, si aliæ conditiones non desint, acquirendum esse hunc effectum, etiamsi ille pro quo offertur positivè dissentiret, et diceret se velle retinere totum debitum pœnæ, ut habeat occasionem agendi pœnitentiam.

197. Probatur quia non potest aliquis, quando baptizatur, impedire ne Baptismus afferat remissionem pœnæ, etiamsi positivè nolit illud beneficium, si tamen vult ritè baptizari; quod idem de martyre dicendum est, non posse per dissensum impedire remissionem totius pœnæ quam affert martyrium; ergo nec poterit quis impedire remissionem pœnæ quam affert sacrificium pro eo oblatum: tam enim provenit ex merâ satisfactione Christi applicatâ, et ex opere operato in hoc casu, quàm in illis. Ratio autem est quia ego non possum impedire ne alius pro me offerat sacrificium, cùm oblatio non sit actio mea, sed solius offerentis; sacrificium autem pro me oblatum affert secum illum effectum, sicut Baptismus vel martyrium; ergo non possum impedire effectum, ad quem ego nullo modo concurro.

198. Confirmatur quia non potest aliquis impedire quòd sacrificium pro ipso oblatum habeat effectum impetrationis in ordine, v. g., ad sanitatem, vel quid simile, nisi fortassè per accidens, reddendo se magis indignum pro quo exaudiat Deus et acceptet sacrificium; ergo nec poterit impedire per merum dissensum fructum satisfactionis, qui magis necessariò oritur à sacrificio, quàm impetratio; ratio enim est vel major, vel eadem; quia sicut non possum impedire quòd Deus moveatur sacrificio ad concedendum quod petitur pro me, sic non possum impedire quòd, sacrificio oblato, Deus placetur pro me.

199. Sed dubitatur ulteriùs septimò an melior dispositio illius pro quo offertur, faciat quòd fructus sacrificii sit major. Et quidem an melior dispositio offerentis augeat valorem missæ, dicemus sect. sequenti; nunc solùm agimus de illo pro quo offertur; de quo P. Suarez, dictâ sect. 10, § *Nihilominùs*, dicit, ex inæquali ejus dispositione non augeri, vel minui fructum sacrificii; quam sententiam sequitur etiam Coninck, dub. 9, n. 171 et 172, saltem quoad effectum remissionis pœnæ temporalis, quia hæc remissio datur per modum donationis; sicut quando unus homo applicat alteri satisfactionem proprii jejunii, quæ quidem non erit major in eo cui applicatur, pro meliori ejus dispositione, sed solùm attenditur ad eum qui applicat, ex cujus intentione determinatur quantitas applicanda.

P. Vasq., disp. 231, c. 7, n. 49, dicit requiri quidem intentionem sacerdotis applicantis, ipsum tamen fructum determinari ex devotione illius cui applicatur, non ex quâcumque devotione, sed illâ quam erga hoc sacrificium habet vel habuit; nam ratione hujus devotionis non consideratur ut merè recipiens, sed ut aliquo modo concurrens et offerens, quatenùs est membrum Ecclesiæ, quæ per sacerdotem dicitur offerre.

200. Mihi probabilius est quòd absolutè crescat effectus etiam remissionis pœnæ in eo pro quo offertur, ex meliori ipsius dispositione sive habituali, sive etiam actuali. Quæ videtur esse sententia S. Thomæ, q. 79, art. 5, ubi de hâc oblatione dicit *quòd fit satisfactoria illis pro quibus offertur, vel etiam offerentibus secundùm quantitatem devotionis;* et art. 7 ad 2, dicit: *Illis tamen prodest plus vel minùs, secundum modum devotionis eorum.* Nec oppositum indicavit in 4, dist. 45, q. 2, art. 4, quæstiunc. 1, ubi loquitur solùm de suffragiis et

satisfactione ex opere operantis, quam unus pro alio offert.

201. Ratio præcipua desumitur ab exemplo Sacramentorum, quæ quidem effectum suum conferunt majorem vel minorem, secundùm mensuram dispositionis et devotionis illius cui confertur; non apparet autem verisimilis ratio diversitatis inter effectum Sacramenti et sacrificii, cùm uterque sit ex opere operato, uterque fiat per applicationem meritorum et satisfactionis Christi, quæ inæqualiter poterunt applicari, etc.

202. Dicunt aliqui differentiam esse inter gratiam, quæ est effectus Sacramenti, et remissionem pœnæ, quæ est effectus sacrificii, quia per gratiam homo perficitur intrinsecè, et fit melior, remissio autem pœnæ est condonatio extrinseca, et ideò non requirit dispositionem positivam in subjecto. — Sed contra hoc est, primò, quòd effectus remissionis pœnæ secundùm se, licèt non perficiat intrinsecè subjectum, pendet tamen plerùmque in suâ quantitate à dispositione subjecti; nam qui majorem gratiam et sanctitatem habet, sicut per actum jejunii, cæteris paribus, plus gratiæ meretur quàm alius qui est minùs gratus, sic per idem jejunium magis satisfacit; ad utrumque enim effectum attenditur dignitas personæ merentis et satisfacientis; et ideò opera Christi habebant infinitum valorem in ratione meriti, et in ratione satisfactionis.

203. Secundò, Sacramentum Pœnitentiæ non solùm confert majorem effectum gratiæ sanctificantis homini meliùs disposito, sed etiam majorem effectum remissionis pœnæ temporalis per satisfactionem sacramentalem, vel etiam per absolutionem, quando simul cum culpâ remittitur et commutatur pœna æterna in temporalem; commutatur enim in minorem, si subjectum sit meliùs dispositum; ergo effectus etiam ille potest pendere à mensurâ dispositionis; cur ergo non pendebit quando per sacrificium confertur?

Hinc sumi potest ratio à priori, quia sicut Sacramenta taliter applicant merita Christi ad effectum gratiæ, ut quasi substituantur pro merito proprio ipsius hominis, ut sicut homo per propriam contritionem justificaretur, et acciperet plus vel minùs gratiæ secundùm mensuram contritionis, sic per Sacramentum, quasi per meritum proprium, accipiat gratiam juxta mensuram propriæ devotionis; ita similiter ad satisfactionem applicant satisfactionem Christi, quæ substituatur loco satisfactionis propriæ; quare, sicut hæc causaret plus vel minùs remissionis pœnæ juxta mensuram devotionis et dispositionis, sic Sacramentum causet eumdem effectum inæqualiter. Cùm ergo sacrificium applicet etiam satisfactionem Christi, et faciat illam nobis quasi propriam satisfactionem, debet sequi eamdem mensuram et inæqualitatem in causando, quam haberet propria satisfactio.

204. Objicit primò Suarez, quia hic effectus totus pendet ex intentione applicantis sacerdotis; ergo tantus est quantùm vult sacerdos, et non pendet ex dispositione alterius, cui applicatur; ille enim solùm se habet ut is cui donatur remissio pœnæ, donatio autem mensuratur solùm ex voluntate donantis. — Respondeo: Etiam in Sacramento Pœnitentiæ sacerdos condonat pœnam per satisfactionem quam imponit; et tamen condonatio illa mensuratur non solùm ex intentione sacerdotis condonantis, sed etiam ex dispositione suscipientis. Sic ergo fieri poterit in sacrificio; in utroque enim casu sacerdos solùm applicat causam, scilicet Sacramentum vel sacrificium, quod ex se postea operatur effectum juxta suam institutionem. Unde non se habet sacerdos sicut Papa concedens indulgentiam; hic enim non solùm applicat causam, sed determinat effectum, dùm concedit remissionem tantæ vel tantæ pœnæ; atverò sacerdos non ita determinat effectum, sed solùm applicat causam ad totum effectum quem ex suâ institutione potest operari.

205. Unde colligi etiam potest ratio differentiæ inter sacrificium et satisfactionem propriam quam aliquis alteri applicat; hæc enim non habet majorem effectum pro meliori dispositione ejus cui applicatur, quia totum suum valorem accipit à dignitate et honestate operantis et operis; quæ cùm sit finita, non potest dare majorem et majorem effectum sine termino; aliunde verò ille cui datur satisfactio, non potest influere valorem, cùm nullum habeat influxum in illud opus. Atverè in sacrificio valor, licèt prout consideratur provenire à sacerdote offerente, sit finitus, et ideò hic, etiamsi applicetur alteri, non possit crescere ex meliori ejus dispositione, si tamen consideretur prout respondet Christo offerenti et applicanti sua merita et satisfactiones, non habet hanc limitationem, sed potuit applicari à Christo ad majorem et majorem effectum; quamvis ergo noluerit communicare efficaciam infinitam, congruum tamen fuit ut sicut in Sacramentis applicuit merita infinita ad effectum finitum, determinandum tamen juxta dispositionem suscipientis, sic in sacrificio applicaret satisfactionem ad effectum quidem finitum, determinandum tamen juxta dispositionem illius cui confertur.

206. Secundò objicitur quia sacerdos ita potest pro suâ libertate applicare effectum oblationis, ut possit illum dividere inter duos per æquales partes, et tunc singuli habebunt æqualem effectum, licèt unus sit sanctior alio, et magis devotus; ergo non pendet ex dispositione suscipientis, sed ex merâ applicatione et distributione sacerdotis. — Respondetur sacerdotem dupliciter posse facere eam divisionem: primò, dividendo valorem et virtutem ac efficaciam quasi in actu primo, et tunc dimidia pars efficaciæ habebit majorem effectum in uno quàm in alio, quia æqualis efficacia potest magis operari in subjecto magis disposito; et hoc modo communiter fit illa divisio. Secundò posset sacerdos intendere quòd de facto æqualis pœnæ pars remittatur utrique in actu secundo: et ad hoc non deberet applicare valorem sacrificii per partes æquales, sed per æquales vel inæquales, prout Deus videt congruere ad operandum effectum æqualem in utroque. Nunquàm ergo sacerdos determinat immediatè effectum, sed partem causæ vel efficaciæ in actu primo

ad causandum talem vel talem effectum.

207. Hinc infero hanc inæqualitatem effectûs non debere desumi solùm ex devotione quam quisque habet erga hoc sacrificium, ut volebat P. Vasquez : nam si aliquid probat exemplum quo ipse utitur ex effectu Sacramentorum, probat desumendam esse ex quolibet excessu devotionis aut sanctitatis, prout in Sacramentis desumitur. Et quidem verba etiam illa canonis, quæ ipse affert : *Et omnium circumstantium, quorum tibi fides cognita est et nota devotio*, quæ indicare videntur illam inæqualitatem effectûs, non loquuntur solùm de devotione erga hoc sacrificium, sed omni prorsùs devotione et fide.

208. Nec ratio, quâ P. Vasquez movetur, id probat ex eo quòd per illam devotionem erga hoc sacrificium videntur aliquo modo concurrere et offerre. Alius enim est fructus qui illis correspondet ut offerentibus cum sacerdote; alius qui datur eis ex oblatione pro eis applicatâ. Primus daretur independenter ab hâc applicatione speciali; secundus verò è contra daretur, etiamsi nullo modo vellent offerre per sacerdotem; et de hoc quæritur an sit inæqualis juxta mensuram dispositionis; nam ille alius exiguus est, et communis omnibus fidelibus baptizatis. Non ergo attenditur ad inæqualitatem secundi fructûs quòd ipsi offerant, sed quòd pro ipsis offeratur, sub quâ consideratione devotio illa specialis erga hoc sacrificium, licèt faciat illos magis offerentes, ut ita dicam, non tamen sola illa reddet habiles ut pro illis offeratur.

209. Dubitatur octavo an requiratur in eo pro quo offertur indigentia actualis. — Respondetur affirmativè cum communi, Suarez, dictâ sect. 10; Vasquez, disp. 231, in fine, et aliis. Nam sicut indulgentiæ non acquiruntur pro peccatis futuris, nec satisfactio sacramentalis tollit reatum pœnæ pro peccatis postea committendis, sic nec hoc sacrificium debuit solvere pro pœnâ nondùm debitâ : hoc enim esset dare quamdam impunitatem peccandi; et solutio ex naturâ suâ supponit debitum. Unde reprobatur consuetudo illorum qui applicant missas nunc pro illis qui postea illas petent, et eleemosynam seu stipem offerent. Quod meritò prohibendum dixit Henriquez cum aliis, lib. 9 de Sacrificio, c. 21, § 2, et prohiberi de facto præcepit congregatio concilii Tridentini, in responsione missâ ad cardinalem de Guevara, archiepiscopum Hispalensem, 15 novembr., anno 1605, sub Paulo V, in hæc verba : *Omnes uno ore in eam sententiam iverunt, ut hujusmodi usus his missas applicandi, qui postea eas petituri, vel in id stipem collaturi sunt, tanquàm periculosus, scandalosus atque adversùs vetustissimum Ecclesiæ morem in istas regiones novâ aliquot theologorum opinione non ita pridem invectus, prorsùs tollatur atque eliminetur.* Quod responsum se vidisse apud illum cardinalem testatur Granado, de Eucharistiâ controvers. 6, tract. 14, disp. 7, n. 15. Adverto tamen, licèt hæc indigentia præsens requiratur ad fructum remissionis pœnæ participandum propter rationes assignatas, eas tamen non procedere circa fructum impetrationis : nam, licet non possim ego hodiè satisfacere pro peccato nondùm commisso, possum tamen hodiè orare pro auxilio in necessitate futurâ; sicut orabat David, Psal. 70 : *Ne projicias me in tempore senectutis; cùm defecerit virtus mea, ne derelinquas me.* Similiter ergo poterimus hodiernum sacrificium offerre ad impetrandum auxilium divinum pro necessitatibus futuris.

Qualis applicatio requiratur in sacerdote.

210. Dubitatur nonò de applicatione sacerdotis requisità ut prosit sacrificium iis pro quibus offertur. Et inprimis dubitari solet an Deus attendat ad ejus intentionem habitam, an ad debitam, hoc est, an ad illam quam vel juxta prælati præceptum, vel juxta aliam obligationem debebat habere; an verò ad illam quam de facto habet. Non desunt enim qui dicunt non posse sacerdotem validè offerre contra intentionem prælati præcipientis ut offerat pro alio. Scotus et Gabriel, quos affert Vasquez, disp. 231, c. 6, n. 31, qui hoc ipsum dicunt, quando sacerdos ex justitiâ tenebatur offerre pro alio. Alii id affirmant, saltem quando religiosus offert contra præceptum prælati. Ita Ledesma, quem affert Vasquez, ubi supra, n. 32. Eamdem sententiam tenent Corduba, lib. 1, q. 3, opin. 6; Fraxinellus et Gavantus, quos affert Diana, 1 tom., tract. de Celebrat. missarum, resolut. 72, qui eam etiam sententiam probabilem existimat.

211. Meritò tamen illam rejiciunt theologi recentiores ferè omnes : Suarez, disp. 79, sect. 9; Vasquez, ubi supra, et alii ferè omnes. Ratio potissima est quia in Sacramentorum administratione voluntas subditi non pendet à voluntate superioris quoad valorem actionis (excepto Sacramento Pœnitentiæ, in quo requiritur essentialiter jurisdictio, cujus collatio dependet à voluntate superioris). Baptismus enim erit validus, etiamsi fiat contra prælati præceptum, et sic de aliis Sacramentis; ergo et oblatio sacrificii erit rata et valida, licèt fiat illicitè contra prælati intentionem et voluntatem. Alioquin, si voluntas prælati vel debitum justitiæ prævalet, consequens est ut qui contra illud debitum missas aliis applicuit, ad nihil postea teneatur, quia, quidquid ipse contra tentaverit, sacrificium pro illis fuit acceptatum quibus debebatur.

212. Non defuit modernus aliquis qui argumento contrariæ sententiæ convictus dixerit receptionem ipsam Sacramenti contra prælati intentionem fore invalidam, atque ideò si religiosus contra voluntatem prælati nolentis eum ordinari tentaret Ordinem sacrum suscipere, quantùmcumque episcopus vellet conferre, et subditus vellet recipere, non recepturum tamen characterem nec Ordinem, quia voluntas subditi subordinatur omninò voluntati prælati qui potest irritare subditi consensum; sine consensu autem valido ejus qui ordinatur, Sacramenti collatio invalida est.

213. Cæterùm falsitas hujus doctrinæ ostendit falsitatem illius sententiæ ex quâ hæc corollaria deducuntur. Si enim semel velis æquè subordinari voluntates subditorum in hâc materiâ voluntati superioris

ac in aliis, inde etiam alius inferre poterit ordinationem aut Sacramentum collatum à ministro excommunicato, præciso, hæretico, etc., non esse validum; quia Ecclesia præscindit eos et reddit inhabiles, quantùm potest, ad omnes actiones sacras exercendas. Sicut ergo potest Ecclesia reddere voluntatem subditi inhabilem ad contractum, ad professionem et alia ejusmodi, ita ut actio secuta non sit valida, potuit reddere inhabiles illas personas ad volendum conferre vel etiam suscipere Sacramenta, atque adeò eorum collatio vel susceptio etiam non erit valida, quod nemo concedet. In matrimonio quidem id fieri potuit, quia quâ parte contractus civilis erat, subjacet legibus humanis, et potuit Ecclesia reddere aliquos inhabiles ad volendum talem contractum in talibus circumstantiis; in Sacramento autem, quà Sacramentum est, nemo id concedere potest.

214. Ratio autem à priori hujus differentiæ non videtur desumenda ex eo solùm quòd in Sacramentis homo non videatur tam agere et contrahere cum aliis hominibus quàm cum Deo; quare, licèt in ordine ad alios homines possit dirigi et irritari ejus voluntas per superiorem, non tamen in ordine ad Deum; hæc, inquam, differentia non videtur sufficere, quia per votum etiam homo non agit cum hominibus, sed cum Deo, et tamen valor voti dependet à voluntate prælati, qui potest directè irritare voluntatem religiosi subditi, ita ut non valeat votum, sive hoc sit per jus naturæ, sive per jus Ecclesiæ, quæ hanc facultatem dedit iis prælatis; de quo latè Thomas Sanchez, lib. 4 de Voto, c. 24, n. 28, et sequentibus. Potuisset ergo ex hâc parte subjacere etiam voluntati prælati voluntas subditi in ordine ad conferenda vel recipienda Sacramenta. Unde non videtur omninò certum id quod Suarez in præsenti loco citato supponit, non posse etiam dependere à prælato voluntatem subditi in ordine ad applicandam aliis satisfactionem suorum operum ex opere operantis, sed hanc fore ratam et validam, etiam contra prælati voluntatem: hoc, inquam, non videtur ita certum, saltem loquendo de possibili: nam, sicut potest prælatus subditum nimis propensum ad vota emittenda reddere inhabilem, et irritare ejus consensum, non apparet cur subditum imprudentem et prodigum in applicandâ suâ satisfactione aliis, non posset coercere, et irritare antecedenter ejus consensum.

215. Quidquid tamen de hoc sit, ratio differentiæ in casu nostro desumenda est ex ipsâ Sacramentorum institutione: nam, etiam in humanis, certum est quòd quoties superior aliquis supremus aliquid subdito committit quod ejus nomine faciat, vel aliquid subditis concedit, non pendet subditus in usu ejus commissionis vel facultatis à voluntate prælati vel superioris immediati. Si, v. g., generalis alicui committat ut ejus nomine visitet, inquirat, præcipiat, etc., in aliquâ causâ determinatâ, non potest prælatus inferior impedire vel irritare gesta per subditum quoad illam causam; quia quoad illam operatur auctoritate et nomine prælati supremi, per quam jam eo ipso eximitur à potestate inferioris quoad illam causam. Similiter si idem generalis concedat subdito immediatè facultatem donandi, accipiendi vel vendendi aliquid, non potest prælatus inferior impedire valorem illius donationis vel contractûs; quia quoad illam non pendet voluntas subditi ab ejus voluntate. Cùm ergo Christus princeps supremus Sacramentorum ministros sibi assumat, ut suo nomine immediatè tales actiones exerceant; cùm etiam facultatem det omnibus accipiendi gratiam et characterem immediatè per talia media, consequens est ut tam conferentes quàm suscipientes, quoad valorem collationis vel susceptionis Sacramentorum, non dependeant à potestate prælatorum inferiorum; quia ea omnia fiunt ex potestate et voluntate Christi immediatâ. Quod autem dicimus de valore Sacramenti dicendum est pariter de valore oblationis pro aliquò factæ; quia quoad hoc operatur etiam sacerdos ut minister Christi, et ex potestate ab ipso acceptâ.

216. Respondent aliqui oblationem sacrificii non posse, quoad substantiam, pendere à voluntate prælati; posse tamen pendere quoad applicationem pro hoc vel illo. — Sed contra quia utrumque fit immediatè ex potestate à Christo acceptâ, ut constat ex formâ ipsâ ordinationis, quâ non solùm datur sacerdoti potestas consecrandi, sed etiam applicandi sacrificium, illis verbis: *Accipe potestatem offerendi sacrificium pro vivis et defunctis;* ergo quoad applicationem etiam operatur ut minister Christi, et ex commissione ac potestate ab ipso acceptâ.

217. Addo, etiamsi daremus posse prælatum inhabilem reddere subditum ad applicandum sacrificium pro alio quàm pro Petro, atque ideò non posset jam validè pro alio applicare, adhuc non posset dici quòd sacrificium illud prodesset Petro, nisi sacerdos positivè pro ipso offerret. Ad hoc enim retorqueri potest argumentum quo ipsi utuntur ex aliis actionibus humanis; nam, licèt Ecclesia possit reddere inhabilem aliquem ad professionem emittendam in aliâ religione præter istam; si tamen ipse de facto profiteatur in aliâ, ejus quidem professio erit irrita, non tamen acceptabitur à Deo pro illâ aliâ religione in quâ Ecclesia volebat, nisi ipse etiam positivè velit in eâ profiteri. Aliud enim est posse irritare ejus voluntatem ne habeat effectum; aliud verò dirigere efficaciter illam ut habeat effectum quem ipse non vult; quod quidem superior facere non potest. Cùm ergo oblatio sacrificii pro aliquo sit actio ipsius sacerdotis, non potest prælatus facere quòd ipse de facto offerat pro Petro, si ipse expressè vult non offerre pro Petro, sed pro Joanne. Non potest ergo acceptari illa missa à Deo pro eo quem prælatus vult, licèt non acceptaretur pro illo quem sacerdos vult contra prælati voluntatem.

218. Imò hæc doctrina, quoad hoc ultimum, eodem modo locum habere debet in applicatione satisfactionis propriæ ex opere operantis; quam esto quòd non posset validè applicare religiosus contra voluntatem et irritationem prælati, non posset tamen prælg-

tus facere ut contra voluntatem subditi illa satisfactio alicui applicaretur; sicut, licèt possit prælatus irritare voluntatem subditi ad vovendum, non potest tamen facere quòd obligetur voto contra intentionem ipsius voventis; quia hæc omnia requirunt consensum personalem, qui alienâ voluntate non potest suppleri.

219. Circa eamdem applicationem dubitatur decimò utrùm sacerdos debeat offerre pro omnibus qui sunt Ecclesiæ membra. P. Suarez, disput. 78, sect. 2, et disp. 79, sect. 9, § *Secundò inquiri*, docet obligari quidem ad offerendum pro omnibus, non tamen ad applicandam illis aliquam partem satisfactionis pro pœnâ quæ ex opere operato provenit ex hoc sacrificio: sufficit enim applicare impetrationem universaliter pro omnibus. P. Vasquez, disp. 231, c. 6, n. 35, dicit ad utrumque effectum debere offerri pro omnibus; imò non posse separari unum ab alio. Quamvis enim pendeat à voluntate sacerdotis quòd offeratur pro hoc homine, vel non offeratur; si tamen applicat et offert pro illo, non potest determinare efficaciam sacrificii ad unum effectum, et non ad alium; quia sacrificium semel applicatum ex se operatur.

220. In hoc puncto existimo inprimis hanc obligationem non esse ex jure divino et institutione Christi, sed ex voluntate Ecclesiæ; quia, licèt sacerdos sit minister publicus, non est tamen necesse quòd semper intercedat pro omnibus; ad procuratorem enim publicum pertinet etiam nunc agere pro isto, postea pro illo, juxta necessitates occurrentes. Aliunde verò si ex Christi institutione esset quòd semper offerret pro omnibus, non posset Ecclesia prohibere, prout aliquando prohibet, ne offerat pro aliquibus, scilicet pro excommunicatis et præcisis.

221. Secundò existimo non esse obligationem communicandi omnibus et singulis membris Ecclesiæ satisfactionem quæ provenit immediatè ex opere operato per hoc sacrificium; satis est offerre pro omnibus, ad impetrandum non solùm alia bona, sed etiam remissionem pœnæ, quæ impetratio non minuet effectum illum immediatum, quem per modum satisfactionis confert hoc sacrificium iis quibus ad hoc applicatur. Cùm enim supponam hunc effectum non esse infinitum, sed portionem determinatam et finitam, dicendum videtur non esse obligationem dividendi illum pro omnibus Ecclesiæ membris; tum quia hoc esset in magnum detrimentum ejus cui specialiter applicatur; tum etiam quia deberet sacerdos taxare quantam partem velit singulis applicare, an singulis tantam quantam ei pro quo specialiter offert, an dimidiam partem omnibus simul, vel alio modo. Sacrificium enim de se est indifferens, ut hoc vel illo modo ejus fructus distribuatur.

222. Nec obstat argumentum supra indicatum quo utitur Vasquez, quòd non possit offerri pro aliquo quin applicetur ad omnes effectus sacrificii. — Respondetur enim imò posse offerri pro aliquo, et non applicari totum effectum sacrificii, ut quando applicatur duobus ex æquo. Sicut ergo effectus satisfactionis potest applicari non totus, sed media pars; sic effectus dividi potest et applicari alicui impetratio, non satisfactio. Non enim se habet, quoad hoc, sicut Sacramenta; nam Sacramentum non potest applicari alicui quin applicetur ad totum effectum; nec potest applicari duobus, ut inter eos dividatur effectus, ut fit in sacrificio. Ratio autem est quia in Sacramento non est necessaria intentio applicandi diversa, sed solùm faciendi illud, statimque de se operatur effectum; unde Sacramentum Eucharistiæ etiam absque intentione applicandi illud Petro, daret effectum Petro, si ab eo licitè sumeretur. Atverò sacrificium potest quidem fieri, et non prodesse aliis, nisi eis applicetur ab offerente, quia ultra intentionem offerendi requiritur intentio applicandi alicui, quæ intentio in aliis sacrificiis habet operari juxta determinationem applicantis. Cùm ergo hoc sacrificium sequatur naturam et conditionem sacrificii, oportuit ut exigeret applicationem ministri ad determinandam ejus indifferentiam, quia sicut de se est indifferens ad operandum vel non operandum in aliis, nisi applicetur iis, sic est indifferens ad operandum tantum vel talem effectum, cùm possit diversâ intentione offerri sacrificium pro aliis, scilicet vel ad impetrandum, vel ad expiandum, vel ad gratias agendas, etc. Quamvis ergo Ecclesia velit quòd sacerdos offerat pro omnibus Ecclesiæ membris, non obligat ut distribuat inter illos effectum illum satisfactionis: ille enim etiam dicitur offerre pro aliquo qui per sacrificium vult impetrare illi auxilium quo liberetur à malis quæ patitur vel timet; et in hoc sensu dicimur verè offerre pro omnibus fidelibus vivis atque defunctis, quibus etiam impetrare volumus condonationem pœnæ debitæ modo supra explicato per modum impetrationis.

223. Hinc oritur dubium undecimum, an, si sacerdos contra hanc Ecclesiæ voluntatem, aliquem à fructu sacrificii excluderet, factum teneret. Suarez, disp. 78, sect. 2, § *Sed quæri rursùs potest*, dicit validam fore exclusionem quoad fructum qui provenire posset ex opere operato, vel ex privatâ intercessione sacerdotis, non verò quoad fructum qui provenire potest ex parte Ecclesiæ impetrantis et offerentis; quia, cùm intentio Ecclesiæ sit orare et offerre pro omnibus, Sacerdos eo ipso quòd verbis Ecclesiæ et in ejus personâ orat, non videtur habere potestatem excludendi aliquem. Idem docet Coninck, art. 1, dub. 9, num. 170.

224. Contrarium tamen mihi verius videtur, quòd scilicet factum tenebit, et excludetur ille etiam à proveniente fructu ex parte Ecclesiæ; quia, licèt legatus utatur verbis regis apud pontificem, si tamen non habeat animum significandi per verba quod ipsa sonant, et hoc notum sit pontifici, certè non petit totum id quod verba sonant nomine regis: nam petere nomine regis non fit nisi per verba quibus velit significare regis voluntatem. Si ergo non vult significare totum quod verba sonant, sed aliquid aliud, non petit totum illud nomine regis. Adde Ecclesiam non offerre immediatè hoc sacrificium, sed per sacerdotem, qui immediatè offert. Si ergo sacerdos non vult

offerre immediatè pro tali personâ, non potest Ecclesia offerre mediatè pro illâ, quia causa mediata non causat mediatè quod causa immediata non causat immediatè. Si ergo sacerdos habet voluntatem positivam excludendi aliquem à fructu sacrificii, seu non offerendi pro illo, quæ voluntas sit magis efficax quàm illa alia implicita quam habet offerendi juxta Ecclesiæ intentionem, et proferendi verba omnia cum intentione quam Ecclesia habet in illis verbis, valida erit illa exclusio, licèt sit illicita et contra debitum charitatis et obedientiæ.

225. Dubitatur duodecimò si sacerdos non applicet sacrificium pro aliquo, quid fiat de fructu illo; et an reponatur in Ecclesiæ thesauro. Suarez, dictâ sect. 5, § *Tertiò inquiri potest*, dicit nemini dandum fructum in illo casu, sed vel reponendum in Ecclesiæ thesauro, vel veriùs non extrahendum ab illo; jam enim erant omnes satisfactiones Christi priùs in ipso thesauro. P. Vasquez, disp. 231, cap. 3, num. 10 et 11, dicit sacrificium nec offerenti, nec alteri prodesse per modum sacrificii, nisi pro ipso offeratur, et ideò Christo non profuisse suam mortem per modum sacrificii; quia eam non obtulit pro se, sed pro nobis.

226. Hunc modum dicendi impugnavi ubi de incarnatione. Nunc addo, licèt ut sacrificium prosit aliis per modum sacrificii, necesse sit quòd offeratur pro illis, id tamen non videtur verum respectu ipsius offerentis. Nam, sicut jejunium meum non proderit alteri, nisi offeram illud pro ipso, mihi tamen absque ullâ tali relatione proderit etiam ut jejunium, et afferet satisfactionem, sic oblatio sacrificii ex opere operato, loquendo de aliis sacrificiis, non proderit alteri, nisi pro illo ab offerente offeratur, ipsi tamen offerenti absque ullâ aliâ relatione proderit, sicut alia bona opera; et per consequens afferet meritum et satisfactionem propriam, etiam ut tale opus est, et per consequens etiam ut sacrificium; neque enim sacrificium habet diversum modum causandi hos effectus ab eo quem habent alia opera bona. Si ergo affert satisfactionem, proderit offerenti per modum sacrificii.

227. Loquendo autem de nostro sacrificio, fateor, si sacerdos nulli illud applicet, non habiturum specialem effectum impetrationis qui habetur quando specialiter volumus per sacrificium impetrare. Nam, licèt omnia opera bona habeant aliquod genus impetrationis minùs propriæ, non tamen illam propriam quæ correspondet orationi; nam qui nihil petit non dicitur impetrare, strictè loquendo; qui ergo per sacrificium nihil à Deo petit, non impetrabit eo genere impetrationis. Cæterùm, loquendo de effectu satisfactionis pro pœnâ temporali, probabile videri potest sacrificium habiturum suum effectum in ipso offerente, si nulli alteri ab ipso applicetur. Nam sicut alia sacrificia hoc ex suâ naturâ habent, ut quantùm possunt prosint offerenti, etiamsi ipse hoc non intendat, sic debuit hoc sacrificium institui juxta conditionem et naturam aliorum sacrificiorum, ut prodesset etiam ex opere operato offerenti, dùm ipse suam partem aliis non applicat.

228. Aliunde tamen oppositum videtur dicendum: nam, licèt illud argumentum et exemplum probet de effectu qui sacerdoti ut offerenti respondet, non videtur probare de effectu qui correspondet Christo, ut principali offerenti; hic enim non oritur ex oblatione sacerdotis, ut est ipsius, sed ex oblatione Christi, qui tamen voluit ut sacerdos applicaret hanc suam portionem cui vellet; quòd si eam non applicat, non est cur proveniat ipsi sacerdoti, cùm non sit ipse solus offerens, sed etiam Christus, qui suam portionem potest applicare cui velit; quòd si non applicetur, debuisset potiùs provenire ipsi Christo offerenti, si ipse indigeret, non ejus ministro. Sicut si dominus per famulum det eleemosynam, et committat etiam famulo ut applicet satisfactionem illius eleemosynæ pro defuncto, aut vivo, prout voluerit, tunc si famulus nulli applicet, habebit quidem ipse famulus partem satisfactionis correspondentem sibi juxta partem quam habet in illâ eleemosynâ; satisfactionem verò correspondentem domino non acquiret sibi, nisi ex commissione sibi factâ eam specialiter sibi applicet, sed potiùs redibit illa pars ad dominum cujus est illud opus bonum, et cui debet prodesse, dùm alteri non applicatur. Sic ergo dicendum videtur de effectu hujus sacrificii, qui correspondet Christo ut offerenti. Cæterùm de facto credibile est totum hoc provenire in illo casu ipsi sacerdoti vel etiam aliis, quia semper videtur habere intentionem generalem quòd prosit, quantùm possit, illud sacrificium ipsi et aliis omnibus; quam intentionem satis explicant illa verba: *Offero tibi pro innumerabilibus peccatis meis*, etc., *et pro omnibus fidelibus christianis, vivis atque defunctis, ut mihi et illis proficiat ad salutem*, etc. Quare, dùm non applicat specialiter portionem Christo correspondentem pro aliis, videtur velle quòd omnibus pro quibus offert accrescat.

229. Dubitatur decimò tertiò an possit offerri pro energumenis. De hoc tamen benè Vasquez, disp. 227, c. 1, n. 4, qui ostendit non fuisse id prohibitum in concilio Eliberit., can. 29, ubi solùm prohibetur quòd ministrent huic sacrificio, vel quòd eorum oblationes et nomina recitentur inter missarum solemnia. Denique dubitari posset an sufficiat intentio habitualis vel requiratur virtualis ad applicandum fructum hujus sacrificii pro alio. De hoc latè in tract. de Sacram. in genere.

SECTIO XI.

De iis quibus ut offerentibus proveniunt fructus hujus sacrificii.

230. Non loquimur de Christo, qui (ut vidimus sect. 6) est principalis offerens, sed de aliis, inter quos primum locum obtinet minister immediatus, seu sacerdos consecrans et celebrans; deinde, qui ministrant, ut diaconus, subdiaconus et alii ministri; postea alii circumstantes; illi etiam qui stipem dant sacerdoti, vel alio modo concurrunt ad oblationem sacrificii.

Porrò, has personas præter celebrantem in aliquo

sensu, saltem mediatè, offerre sacrificium, et non solùm pro iis offerri, dubitari non potest, primò, quia id colligitur ex verbis missæ, in quâ sacerdos loquitur sæpè in plurali de omnibus : *Offerimus tibi, Domine*, etc., et de circumstantibus dicit : *Qui tibi offerunt*, etc., et diaconus simul cum sacerdote in oblatione calicis dicit : *Offerimus tibi, Domine, calicem salutaris*, etc. Secundò, quia offerre sacrificium est actus quidam religionis quo colitur Deus ; hic autem cultus non exhibetur à solo sacerdote, sed ab omnibus aliis qui per oblationem sacrificii protestantur Deum esse auctorem vitæ et mortis ; ergo omnes offerunt sacrificium. Tertiò, quia ille qui vult audire missam, non vult solùm audire materialiter illas voces, et videre quæ aguntur ; alioquin cæcus et surdus non obligaretur illo præcepto ; nec etiam vult solùm adesse corporaliter in ecclesiâ ; potest enim aliquis absque intentione audiendi missam velle adesse ibi ex alio fine. Vult ergo offerre illud sacrificium simul cum sacerdote ; alioquin non restat ad quid terminetur illa intentio audiendi missam. Quartò, quia si audire missam solùm esset quòd sacerdos pro me offerat ut præsente, sequeretur quòd posset sacerdos facere quòd ego verè non satisfecerim præcepto audiendi missam, nec missam audierim, quantùmvis debito modo affuerim sacrificio ; posset enim sacerdos, saltem illicitè, excludere me, et nolle ullo modo pro me offerre sacrificium ; quo tamen casu nemo dicet me non audiisse missam, et satisfecisse præcepto, quia nimirùm licèt sacerdos non obtulerit pro me, ego tamen obtuli simul cum sacerdote.

231. Hoc ergo supposito, difficultas est an omnes alii qui offerunt præter sacerdotem participent fructum hujus sacrificii ex opere operato, an illi soli pro quibus à sacerdote offertur et applicatur. Prima sententia docet omnibus iis, præter fructum quem habent ex opere operantis, provenire fructum ex opere operato, si sint in statu gratiæ. Hanc tenet Suarez, disp. 79, sect. 8, § *Quartò de cæteris ;* Henriquez, lib. 9 de missæ Sacrificio, c. 20, n. 2, et alii quos citant ; primò, quia oblatio hujus sacrificii est fructuosa, ex opere operato ; ergo omnes qui offerunt participant ejus fructum ; sicut quia susceptio Sacramenti est fructuosa, omnes qui suscipiunt participant illum fructum. Secundò, quia alioquin qui audit missam non accipit majorem fructum quàm qui non audit, si sacerdos pro utroque æqualiter offerat. Tertiò addere possumus hoc sacrificium successisse omnibus antiquis, et in gradu excellenti illa antecellere ; ergo ejus oblatio non limitatur ad solum fructum quem devotio singulorum afferret ex opere operantis ; hoc enim antiqua etiam habebant. Denique quia, si unus audiat veram missam, et alter cum æquali devotione ex parte suâ audiat missam sacerdotis ficti, non est credibile quòd non accipiat aliquid plus virtute veri sacrificii ille prior quàm hic posterior. Cùm ergo non repugnet hæc elevatio oblationis, et aliunde expedierit ad alliciendos homines, ut frequenter adessent huic sacrificio, credibile est Christum ita id instituisse.

232. Hinc infert Suarez sacerdoti duplicem fructum respondere ex opere operato : alterum ipsi, ut est privata persona ; alterum, ut offert nomine Christi et in ejus personâ, quam portionem solam debet applicare illi cui missam debet ; priorem verò potest sibi retinere. Rursùs prior fructus non datur si sacerdos sit in peccato ; posterior datur, quia Christus offerens non debet eo privari. Deinde prior crescit ex meliori dispositione offerentis ; posterior semper est æqualis, quia semper respondet Christo offerenti.

233. Hæc sententia probabilis est, et deservit ad commendandam magis utilitatem audiendi missam ; sed non video fundamentum firmum ad eam persuadendam. Quare magis inclino in eam partem, ut sola oblatio sacerdotis afferat fructum ex opere operato illi cui à sacerdote applicatur. Quam sententiam defendit Vasquez, disp. 231, c. 3, n. 12 et sequentibus ; Coninck, dicto dub. 9, n. 162, et alii, quos citant ; quia tota efficacia hujus sacrificii in ordine ad effectum ex opere operato videtur oriri ex eo quòd offeratur in personâ Christi ; ideò enim est hæc oblatio munda, quæ nullâ indignitate aut malitiâ offerentium inquinari potest, quia nimirùm prout est à Christo offerente, semper est munda et acceptabilis ; si autem non esset à Christo, posset esse immunda in ordine ad omnes offerentes, si omnes immundi essent, et malo animo offerrent ; et ideò Tridentinum, sess. 22, c. 2, efficaciam hujus sacrificii fundat in eo quòd eadem est nunc hostia, et idem offerens sacerdotum ministerio, qui se ipsum in cruce obtulit. Si præscindatur ergo, et consideretur prout est oblatio hujus vel alterius personæ, non est cur habeat virtutem operandi ex opere operato. Quamvis enim res oblata de se sit infiniti valoris, hoc non sufficit ut oblatio habeat effectum ex opere operato, ut constat ex oblatione quâ B. Virgo obtulit Filium suum in templo, et magis ad rem nostram exemplum potest adhiberi in eâdem Virgine, apostolo Joanne, et aliis piis feminis, quæ aderant juxta crucem sacrificio cruento, sicut nos adsumus incruento in missâ ; et tamen licèt oblatio illius sacrificii haberet infinitum valorem, prout à Christo summo Sacerdote, illi tamen qui aderant, licèt animo offerrent Deo sacrificium illud, non tamen habebat eorum oblatio virtutem ad causandum ex opere operato, licèt res oblata esset eadem, et valeret infinitum ; priùs enim respicit Deus ad offerentem, et postea ad munera, prout respexit ad Abel et ad munera ejus. Quia ergo solus sacerdos offert in personâ Christi, consequens est ut oblatio non prout à personâ sacerdotis, sed prout à Christo, habeat ejusmodi virtutem et efficaciam.

234. Nec obstant rationes in contrarium adductæ. Ad primam enim dicimus non quamlibet oblationem hujus sacrificii esse fructuosam ex opere operato, sed illam quâ Christus per sacerdotem se offert ; in Sacramentis autem quælibet susceptio est fructuosa, si non sit obex in suscipiente. Ad secundam nego sequelam : nam qui audit missam habet in eo casu

fructum etiam specialem ex opere operantis; habet item fructum alium specialem ex opere operato, quatenùs per modum saltem impetrationis sacerdos offert specialiter pro circumstantibus in quibus superat, cæteris paribus, eum qui non audit missam, si aliunde pro utroque æquè applicet sacerdos missam. Si autem comparetur ille pro quo specialiter offertur missa et illam non audit, cum eo qui audit et pro quo non offertur nisi applicatione illâ universali pro omnibus circumstantibus, et quæratur utri plus emolumenti afferat, et quid sit utilius homini audire missam vel petere ut pro se absente offeratur, existimo habere se sicut excedens et excessum; nam quod attinet ad effectum remissionis pœnæ, plus proderit missa absenti specialiter applicata; quoad impetrandum verò auxilia, præservandum à periculis, et alia similia, consulerem regulariter magis quòd audiretur missa quàm quòd in absentiâ pro ipso offerretur. Cùm enim impetratio hæc non sit semper infallibilis, ut supra vidimus, crederem, cæteris paribus, faciliùs exaudire Deum pro eo qui reverenter et devotè adest sacrificio; sic enim videtur fuisse congruum ad conciliandam reverentiam et devotionem erga sacrificium istud; et hoc ipsum non rarò miraculis et signis extraordinariis videtur Deus ipse comprobâsse.

235. Ad tertiam, ut hoc sacrificium excedat sacrificia antiqua, non est necesse quòd sub quâcumque consideratione habeat effectum ex opere operato: satis est quòd illum habeat prout est à Christo offerente, et quòd cum æquali devotione afferat etiam majorem effectum ex opere operantis, prout reverà affert propter majorem excellentiam rei oblatæ. Ad ultimam denique dicimus majorem fructum habere, cæteris paribus, eum qui audit missam veri sacerdotis, quàm qui audit missam fictam, habet enim ille ad minus ex opere operato fructum quem per modum impetrationis applicat sacerdos specialiter omnibus circumstantibus, quem fructum non habet qui audit missam fictam.

236. Hinc infero primò fructum illum, qui correspondet sacerdoti prout personæ privatæ offerenti, vel aliis qui aliquo modo offerunt concurrendo ad sacrificium, deperdi omninò, quod attinet ad remissionem pœnæ, si offerens sit in statu peccati, quia peccator non est capax remissionis pœnæ nec pro se nec pro alio, per communicationem suffragii; non perire tamen omninò fructum qui eis correspondet per modum impetrationis, quia peccator potest pro se et pro aliis etiam aliquid impetrare. Quare peccator audiens missam potest virtute illius liberari à multis periculis, et impetrare sibi auxilia ad impetrandum pro aliis, licèt neutra impetratio sit infallibilis.

237. Infero secundò, licèt omnes fideles aliquo modo sint offerentes in singulis missis, quatenùs sacerdos offert ex commissione Ecclesiæ, et offert ejus nomine, quæ constat ex omnibus et singulis fidelibus, hoc tamen non sufficere ut ex singulis missis singuli justi habeant fructum remissionis pœnæ ex opere operato, quia ille modus offerendi, ut diximus, non affert illum effectum ex opere operato. Affert tamen effectum impetrationis ex opere operato, quia omnes per sacerdotem orant, et ipse etiam orat et offert ad impetrandum pro omnibus. Sed neque possunt singuli justi per omnes missas satisfacere pro debito pœnæ ex opere operantis, quia licèt illâ missa sit illis voluntaria in causâ, seu in voluntate illa confusâ quâ volunt offerre sacrificium per omnes Ecclesiæ sacerdotes, ipsa tamen missa non affert novam pœnalitatem huic homini, ratione cujus censeatur dignus ut acceptetur illa voluntaria punitio pro aliquo debito pœnæ; nec est credibile quòd per singulas missas continuò liberetur quilibet justus ab aliquâ parte debitæ pœnæ.

238. Infero tertiò cum Suarez, loco citato, licèt effectus qui correspondet sacerdoti ut offerenti nomine suo et aliis offerentibus, crescat pro meliori dispositione actuali vel habituali offerentis, effectum tamen qui fit ex opere operato, et correspondet sacerdoti ut offerenti in personâ Christi, non variari pro diversis meritis offerentis, sed illius pro quo offertur. Hoc est contra Henriquez, lib. 9 de Sacrificio, cap. 20, num. 2, et alios quos refert Vasquez, disp. 231, cap. 7, num. 45; sed probari potest ex dictis, quia quoad illam partem sacerdos se habet sicut in collatione Sacramenti; nam licèt ad eum spectet applicare satisfactionem Christi ut offerentis, illa tamen oblatio Christi prout Christi, nullo modo respicit sacerdotem, sed Christum. Unde, sicut Tridentinum dixit illam oblationem nullâ indignitate aut malitiâ offerentis inquinari posse, sic dici potuit nullâ malitiâ aut indignitate offerentis minui posse aut debilitari; si debilitaretur enim, jam læderetur malitiâ et indignitate offerentis. Constat hoc etiam in aliis materiis: nam si dominus per famulum det eleemosynam, licèt famulus sit in peccato, vel peccet in ipsâ executione, eleemosyna tamen non erit minùs satisfactoria prout à domino quàm si famulus esset sanctus; unde, si dominus illam eleemosynam pro defuncto applicaret, non minùs prodesset defuncto quàm si actio etiam prout à famulo esset bona et sancta. Denique hæc esse videtur fidelium mens, ut licèt propter impetrationem propriam ipsius sacerdotis quærant aliquando magis sanctos, propter valorem tamen sacrificii ex parte Christi, de hoc non sint solliciti, dummodò à legitimo sacerdote offeratur.

SECTIO XII.

Utrùm hoc sacrificium habeat valorem infinitum.

239. In hoc dubio supponenda sunt aliqua faciliora ut ad punctum controversiæ accedamus. Supponendum est ex supra dictis in hoc sacrificio posse considerari valorem ex opere operantis, sicut in quolibet alio pio opere, et valorem etiam ex opere operato quem habet peculiariter annexum ex institutione Christi ultra meritum operantis, et de hoc valore procedit præsens dubium: nam de illo primo valore certum est esse omninò finitum, sicut in aliis piis operibus nostris. Rursùs supponendum est secundò valo-

rem hujus sacrificii posse comparari vel in ordine ad offerentem, vel in ordine ad eos pro quibus offertur. Offerentes sunt multi, ut diximus; nam principalis offerens est Christus Dominus, et quidem de Christo certum est non mereri vel satisfacere nunc actu per oblationem hujus sacrificii, quia nunc non est in statu merendi vel satisfaciendi. Meruit quidem per voluntatem illam quâ primò instituit hoc sacrificium; nunc autem, licèt habeat actualem etiam voluntatem offerendi hìc et nunc per hunc ministrum, et hæc voluntas sit bona et laudabilis, non tamen est meritoria ratione statûs, ut suppono ex materiâ de merito Christi. Deinde minister immediatus, seu sacerdos, est etiam offerens, et potest mereri et satisfacere, et impetrare per hoc sacrificium; quare sacrificium, etiam prout ab ipso, habet valorem ex opere operantis; ad hunc tamen valorem attenditur sanctitas ministri; si enim sit in peccato, non potest mereri aut satisfacerè de condigno, licèt possit utcumque impetrare; imò, regulariter loquendo, nec poterit deservire ad impetrandum, quia sacerdos celebrans in peccato peccat regulariter loquendo in ipsâ celebratione; non potest ergo oblatio ipsa peccaminosa deservire ei ad impetrandum nomine suo.

240. Prætereà est etiam offerens ipsa Ecclesia, quæ quatenùs utitur sacerdote ut ministro publico ad offerendum, dicitur etiam offerre per ipsum; et quidem ab Ecclesiâ non accipit oblatio valorem ad merendum vel satisfaciendum, quia Ecclesia nunc non exercet libertatem actualem in actu oblationis, sed solùm se habet sicut rex qui misit legatum ad pontificem; habet tamen hæc oblatio etiam prout ab Ecclesiâ valorem ad impetrandum; ad hoc enim non requiritur libertas actualis, sed manifestare suam voluntatem illi à quo petit, sive hæc manifestatio fiat immediate, sive mediatè per internuntium; quo pacto orationes et preces quas sacerdos dicit in missâ nomine Ecclesiæ, habent valorem ad impetrandum à Deo, etiamsi ipse sacerdos sit in peccato; hæc autem vis et valor augetur pro majori numero et sanctitate eorum qui actu existant in gremio Ecclesiæ, quorum omnium nomine loquitur sacerdos.

241. Denique inter offerentes specialiùs computantur illi qui deserviunt et ministrant sacerdoti celebranti, vel qui stipem conferunt ipsi ut celebret; hi enim cooperantur magis ad sacrificium, atque illa oblatio, prout ab iis, habet valorem ad meritum et satisfactionem pro ipsorum majori vel minori dignitate. Imò omnes qui assistunt sacro, aliquo modo etiam offerunt cum ipso sacerdote, atque ideò ab ipsis etiam accipit valorem oblatio, juxta eorum dignitatem. Sed totus hic valor est ex opere operantis, atque ideò totus est finitus et limitatus, sive qui provenit ab Ecclesiâ, sive qui à sacerdote, sive qui à ministrantibus, sive qui ab assistentibus, cùm fundetur in dignitate finitâ ipsorum.

242. Dubium ergo solùm est de valore qui huic sacrificio provenit prout à Christo principaliter offerente vel applicante sua merita; qui valor licèt non fundetur in merito aliquo actuali Christi, ut diximus, fundatur tamen in meritis præteritis, quæ habuerunt valorem infinitum; quæ merita Christus voluit annecti huic sacrificio, ut, mediante hâc oblatione, nobis applicarentur; atque ideò videtur ex hâc parte hoc sacrificium habere valorem infinitum ex opere operato. Cæterùm adhuc in hoc distinguendum est de duplici valore: alter enim est ad impetrandum, alter ad satisfaciendum; suppono enim ex dictis non conferri gratiam ex opere operato immediatè per hoc sacrificium, ut sacrificium est, sed solùm quatenùs Sacramentum est. Primus ergo valor est ad impetrandum; et iste non est infinitus in eo sensu quòd per hoc sacrificium impetremus aliquid infinitum simpliciter; cùm enim Deus nunquàm producat tale infinitum, non potest etiam impetrari de facto. Potest tamen dici valor infinitus secundùm quid seu syncategorematicè ad impetrandum, quatenùs nunquàm possumus aliquid petere, quo non possumus petere aliquid majus, nec unquàm pro tot, quin possimus pro pluribus; et ad totum datur valor ex parte ipsius sacrificii: sed tamen non est valor inferens infallibiliter effectum, ut constat ipsâ experientiâ, licèt credibile sit semper obtineri aliquid à Deo, etiamsi non obtineatur id quod de facto petimus. Secundus effectus est ad satisfaciendum, seu ad ablationem pœnæ temporalis, quam debemus pro peccatis jam condonatis; quem effectum tribuit huic sacrificio concilium Tridentinum, sess. 22, c. 2, et can. 3, qui effectus juxta communem theologorum sententiam habetur semper infallibiliter per hoc sacrificium, et hic effectus non pendet à dignitate ministri; nam in hoc sensu dixit Tridentinum, ubi supra, c. 1, *hanc oblationem nullâ indignitate aut malitiâ offerentium inquinari posse.*

243. Diximus etiam supra hunc effectum satisfactionis augeri pro meliori dispositione ejus pro quo offertur vel cui datur; unde etiam patet quomodò in hoc sacrificio detur quædam infinitas valoris syncategorematica; potest enim crescere valor semper ex meliori dispositione offerentis, vel illius pro quo offertur, quæ devotio cùm semper possit crescere, poterit etiam eodem modo crescere valor syncategorematicè.

244. Dubium ergo præsens est an ex se et independenter à meliori dispositione sit hic valor infinitus. Et quidem intensivè certum est non esse: nunquàm enim remittitur per hoc sacrificium ex opere operato debitum pœnæ infinitæ simpliciter, imò nec debitum pœnæ æternæ; hæc enim jam supponitur remissa per contritionem. Sed quæstio est de effectu extensivo, an scilicet oblata missa pro quatuor habeat majorem effectum remissionis pœnæ extensivè, quàm si offeratur pro uno; an verò inter illos quatuor dividatur ille effectus qui tribueretur uni, v. g., si uni defuncto remitteretur unus annus Purgatorii, ille annus dividatur inter quatuor defunctos, ita ut singulis remittatur quarta pars anni.

245. Celebris Cajetani sententia est hoc sacrificium prodesse tantùm multis quantùm singulis, si pro singulis offerretur, propter infinitatem extensivam

quam habet : sicut sacrificium crucis, quod non minùs prodest singulis quàm si pro singulis seorsim Christus mortuus esset. Auctores hujus sententiæ refert et sequitur Vasquez, dictâ disp. 231, c. 2, qui tamen ingenuè fatetur quamplures ex iis auctoribus solùm agere de effectu impetrationis aut de effectu respondente iis qui offerunt, non verò de effectu respondente iis pro quibus offertur.

246. Sententia communior et verior negat simpliciter hanc infinitatem in missæ sacrificio. Auctores etiam istius refert idem Vasquez, c. 1, quos sequitur Suarez, disp. 79, sect. 12, et Coninck in præsenti, dub. 10. Probatur quia sequeretur frustra aut ferè frustra applicari sacrificium pro aliquo defuncto in particulari; si enim tantùm prodest omnibus et singulis quantùm si pro uno tantùm applicetur, cur non applicantur omnes missæ pro omnibus defunctis, imò et pro omnibus vivis, et pro omnibus aliis necessitatibus? Rursùs sequitur sacerdotem qui debet missam duobus vel tribus satisfacere offerendo unam pro omnibus, cùm tam prosit eis quàm si pro singulis offerretur.

247. Respondet Vasquez negando sequelam, primò, quia sacerdos tenetur ex justitiâ applicare pro eo à quo accepit stipendium, impetrationem Ecclesiæ, et alias orationes, quæ, quia finitam habent virtutem, non æquè proderunt illi, si dividatur inter plures. — Sed contra, quia hæc impetratio nomine Ecclesiæ valdè per accidens se habet ad substantiam sacrificii; quare sacerdos excommunicatus vel præcisus ab Ecclesiâ, si celebret pro eo à quo accepit stipendium, licèt tunc non oret nomine Ecclesiæ, non tamen tenetur iterùm celebrare, vel restituere ei à quo accepit stipendium; jam enim sufficienter satisfecit, nec ullus unquàm obligabit ejusmodi sacerdotem ad restitutionem, ut constat ex praxi omnium.

248. Respondet secundò idem Vasquez sacerdotem ideò peccare non celebrando pro singulis seorsim, quia cùm iste infinitus missæ valor sit sub opinione, non debet exponere huic periculo fructum illius qui stipendium dedit, sed debet certum omninò fructum ei dare. — Sed contra primò, quia hoc ipsum ostendit falsitatem contrariæ sententiæ, cùm ab initio nascentis Ecclesiæ omnes sacerdotes existimaverint se teneri ad offerendum pro singulis singula sacrificia, antequàm controverteretur hæc quæstio.

249. Præterea non apparet cur sacerdos non satisfaceret suo debito conformando se cum illâ opinione quam adversari fatentur esse probabiliorem; sicut qui promisit jejunium, satisfaceret jejunando tali vel tali modo, etiamsi esset sub opinione an illud esset jejunium, dùm tamen probabile esset quòd erat jejunium; ergo qui promisit sacrum applicare pro aliquo satisfaciet applicando applicatione probabili. Item sub opinione est an missa crastinâ die applicata à sacerdote pro aliquo verè prosit illi, si cras non influit illa voluntas hodierna ad faciendum sacrum, et tamen sacerdos qui eo modo applicuisset missas pro iis quibus eas debet, non obligaretur ad offerendas alias pro eisdem.

250. Respondet tertiò idem Vasquez peccare sacerdotem in prædicto casu contra justitiam, quia stipendium nec datur, nec dari potest ei in pretium sacri, sed in sustentationem; quare, cùm jam ab alio sustentationem acceperit, non potest ab alio secundam sustentationem accipere; nam hæc accipietur contra voluntatem dantis, et per consequens contra justitiam. — Sed contra, primò, quia in die Natalis sacerdos potest accipere stipendium ab eo cui applicat secundam missam vel tertiam, licèt jam acceperit stipendium et sustentationem pro illâ die ab eo cui applicuit primam missam. Contra secundò : Ergo si primus non dedit mihi stipendium pro sacro, sed solùm petiit sacrum, et ego promisi; secundus verò det stipendium, potero pro utroque celebrare sine injuriâ secundi qui dedit stipendium; tunc enim non accipio duplicem sustentationem. Idem erit, si debebam ex voto celebrare hodiè pro quodam defuncto, vel ex aliâ causâ; potero enim adhuc accipere stipendium ab alio, et celebrare pro utroque; quæ omnia æquè absurda reputantur in praxi, ac si acciperetur stipendium ab utroque. Fatendum ergo est missam oblatam pro multis non tantùm eis prodesse ac si pro singulis offerretur.

251. Ratio autem à priori desumitur ex supra dictis, quia oblatio hujus sacrificii, prout fit à Christo, neque est actio meritoria, nec satisfactoria, cùm Christus nunc nec mereatur, nec satisfaciat; solùm ergo habet vim tollendi debitum pœnæ, quatenùs ex institutione Christi habet annexas satisfactiones præteritas ipsius Christi; hæc autem annexio non debuit ita fieri, ut haberet virtutem infinitam; imò congruebat aliter fieri cum virtute limitatâ, quia Christus voluit hoc sacrificium frequentari et sæpiùs offerri; si autem habuisset valorem illum infinitum, unum sacrum sufficeret pro omnibus defunctis et pro omnibus vivis; ac per consequens inutiliter multiplicarentur capellaniæ et obligationes aliæ quas fideles piè fundare solent in commodum animarum suarum. Neque in hoc debuit assimilari hoc sacrificium sacrificio crucis; illud enim non erat reiterabile; quare debuit per unam oblationem extendi ad omnes ad modum causæ universalis, præsertim cùm illa oblatio in seipsâ formaliter haberet valorem infinitum ad satisfaciendum, atverò oblatio missæ non est actio Christi satisfactoria, ut vidimus, sed prodest per satisfactionem crucis sibi annexam, quæ potuit limitato modo annecti, nec fuit cur non ita fieret.

252. Objicit Vasquez pro suâ sententiâ, quia multiplicatis iis qui assistunt sacro, non minùs prodest singulis quàm si singuli soli adessent; ergo eadem ratio est de iis pro quibus offertur. Probatur consequentia, quia iis qui assistunt non aliter prodest ex opere operato sacrificium, nisi quatenùs sacerdos pro illis offert magis in particulari. — Respondetur negando consequentiam, inprimis quia, licèt daremus hoc sacrificium non aliter prodesse assistentibus, nisi quatenùs pro ipsis offert sacerdos, negaremus tunc

prodesse illis, nisi quoad effectum impetrationis, non verò quoad satisfactionem ex opere operato. Deinde negamus non aliter prodesse nisi ut pro iis offertur ; nam, ut supra dixi, ipsi qui assistunt sunt offerentes; quare non mirum quòd multiplicetur fructus pro singulis, quia ille fructus respondet singulis offerentibus : nam licèt res oblata sit eadem, oblationes tamen videntur multiplicari pro multitudine offerentium, et singulis oblationibus respondet suus fructus; sicut si eâdem aquâ et eâdem aspersione baptizarentur simul duo homines, esset duplex Sacramentum et duplex effectus; imò, si duo sacerdotes simul consecrarent unam hostiam, essent duæ oblationes, et singuli possent applicare missam pro diversis; atverò ad multiplicationem præcisè eorum pro quibus offertur, non multiplicantur oblationes, sed eadem omninò oblatio dividitur inter omnes. Dices : Etiam qui dat stipendium offert suo modo cum sacerdote; ergo multiplicabuntur offerentes, et per consequens multiplicabitur etiam fructus.—Respondeo fructum illum qui respondet iis ut offerentibus, multiplicari posse, non tamen illum qui pendet ex applicatione sacerdotis, ut gerit personam Christi, qui tamen est præcipuus fructus sacrificii.

253. Instabis : Ergo adhuc utilius erit audire sacrum cui assistunt pauciores, saltem ratione illius fructûs qui provenit eis ex applicatione etiam sacerdotis, quatenùs offert pro circumstantibus. Sacerdos enim offert pro illis, et pro Papâ, ac pro aliis personis quibus applicat aliquem fructum missæ, qui, si est finitus, eò minùs obveniet singulis, quò plures sunt. — Respondeo, quando sacerdos in *Memento* orat pro circumstantibus, non est necesse quòd applicet eis fructum satisfactionis ex missâ, sed impetrationis; alioquin in sententiâ ipsius Vasquez, qui ponit totam substantiam sacrificii in solâ consecratione, pejoris conditionis essent defuncti, pro quibus oratur post consecrationem, et per consequens jam non potest illis applicare satisfactionem sacrificii præcedentis. Fatendum ergo est in utroque *Memento* solùm applicari fructum impetrationis pro illis, qui cùm non sit finitus, non provenit detrimentum singulis ex consortio aliorum, nisi per accidens, quatenùs multitudo eorum facit quòd sacerdos non possit ita distinctè et sigillatim ac studiosè orare pro singulis, ac si essent soli; hoc tamen est nimis accidentale in ordine ad fructum substantialem sacrificii.

254. Secundò arguitur ab aliis, quia res oblata in hoc sacrificio habet infinitum valorem. — Hoc tamen parùm refert ad arguendum infinitum valorem in oblatione; oblatio enim non tam sumit valorem ex re oblatâ quàm ex offerente, juxta illud Gregorii : *Non appendit Deus quantùm in ejus sacrificio, sed ex quanto offeratur.* Alioquin oblatio quâ B. Virgo suum Filium obtulit in templo, habuisset etiam infinitum valorem. Dices : In oblatione missæ potest esse infinitus valor etiam ex parte offerentis.— Sed ad hoc jam diximus Christum nunc non satisfacere, sed applicare satisfactiones suas præteritas, quas tamen non vult nisi cum limitatione applicare.

255. Tertiò arguitur, quia sol vel lucerna non minùs illuminat plures quàm paucos, et vox non minus auditur à multis quàm à singulis, et angelus, quia spiritualis est, potest idem esse in toto spatio, et totus in singulis partibus; ergo eodem modo valor hujus sacrificii potest ita communicari multis, ac si singulis solis prodesset. — Respondetur potuisse quidem Deum id efficere, non tamen id effecisse, sed voluisse valorem missæ esse sicut in pecuniâ vel in jejunio nostro, quæ divisa inter multos, minùs prosunt. Hæc autem Dei voluntas colligitur ex iis quibus probavimus nostram conclusionem. Alia argumenta leviora vide apud Vasquez, qui ingenuè fatetur non habere vim pro suâ sententiâ, et illa dissolvit.

256. Ultimo loco adducitur Hieronymus relatus in cap. *Non mediocriter*, 24, de Consecrat., dist. 5, ubi habet hæc verba : *Dùm igitur pro centum animabus psalmus vel missa dicitur, nihil minùs quàm si pro uno quolibet ipsorum diceretur accipitur.* — Respondetur hæc verba nusquàm reperiri in Hieronymo, ut fatetur ipse Vasquez, n. 28; solùm inveniuntur alia verba præcedentia ejusdem textûs in Regulâ monachorum, quæ licèt non sit Hieronymi, exstat tamen in tom. 4 suorum operum ; ibi, inquam, cap. de Contemplatione et Orat., inveniuntur hæc verba, quæ etiam sunt in dicto cap. *Non mediocriter : Melior*, inquit, *est quinque psalmorum decantatio cum cordis puritate, et serenitate, et spirituali hilaritate, quàm totius Psalterii modulatio cum anxietate cordis et tristitiâ.* Illa autem verba quæ sequuntur in illo canone, non inveniuntur in Hieronymo vel alio auctore. Quòd si invenirentur, possent explicari juxtà intentum de quo ibi agitur, scilicet tantùm prodesse ipsi dicenti psalmum vel missam, sicut si pro centum animabus diceret, vel non magis prodesse si pro uno aliquo dicatur cum anxietate, quàm si pro centum diceretur cum puritate et serenitate. Si verò auctor ille, quisquis sit, aliter intelligat, rejiciendus erit omnino, utpote contrarius concilio Constantiensi, sess. 8, ubi damnatur articulus iste, qui erat 19 inter articulos Wiclefi, scilicet speciales orationes pro aliquibus applicatas non magis prodesse quàm orationes generales. Et quidem quidquid sit de valore missæ, de psalmis tamen et orationibus negari non potest habere valorem finitum.

257, 258. Ex dictis infertur primò quid sibi velit secunda intentio in missâ, quæ solet pro aliis applicari ; nam reverà applicare secundam intentionem pro aliquo est applicare conditionaliter, si ille, cui primò applicatur, non indigeat; vel etiam extendere impetrationem ad illud, quæ, ut diximus, ad plures extendi potest; vel denique est applicare etiam primariò satisfactionem casu quo vera sit opinio contraria, juxta quam sacerdos potest extendere suam applicationem ad multos, et prudenter faciet extendendo, ut valeat quantùm valere possit.

259. Infertur secundò, licèt probabilis concedatur ea opinio quæ ponit in missâ infinitum valorem, non

tamen debere censeri probabile quòd sacerdos per se loquendo possit uno sacro satisfacere multis à quibus stipendium accepit, quia quidquid sit de bonitate consequentiæ, auctores tamen illius sententiæ nolunt admittere sequelam, ut vidimus. Non autem sufficit esse probabile principium ex quo probabiliter aliquid infertur, ut sit etiam probabile consequens, si auctores qui admittunt antecedens, negant sequi illud consequens. Dixi tamen, *per se loquendo*, quia fortassè per accidens aliquando liceret ex naturâ rei aliquid compensare propter paupertatem sacerdotis vel quid simile, de quo tamen dicemus infra, disp. 21.

DISPUTATIO XX.

DE TEMPORE, LOCO ET ALIIS CIRCUMSTANTIIS HUJUS SACRIFICII.

Diximus de iis quæ sunt magis intrinseca huic sacrificio; nunc dicemus de aliis circumstantiis extrinsecis quæ ferè pertinent ad theologos morales; sed oportet eorum doctrinam et fundamenta aliquantulùm examinare.

SECTIO PRIMA.

De tempore hujus sacrificii celebrandi.

1. Sub hoc titulo plura dubia breviter expediemus. Primum et magis universale est an sacerdos habeat obligationem aliquando celebrandi, an verò possit à celebratione abstinere. Sententia satis communis affirmat sacerdotem obligatum esse ad celebrandum. Hanc docent Durand., uterque Soto, Palud., Major, Antoninus, Sylvester, Angelus, Navarrus et alii, quos refert Suarez, disp. 80, sect. 2, et eamdem sequitur Vasq., disp. 232, c. 1; Coninck, quæst. 83, art. 2, dub. 1, et multi recentiores; quibus favet S. Thomas, quæst. 82, art. 10, et in 4, dist. 12, quæst. 3, art. 2, quæst. 1.

2. Alii negant secluso scandalo et obligatione proveniente ex beneficio, capellaniâ, præbendâ, etc., sacerdotem præcisè ex suâ ordinatione obligari ad celebrandum. Hanc tenent Alexand., Bonavent., Cajetanus et alii, quos refert Suarez, ubi supra, qui eam sententiam probabilem dicit, et nullum argumentum contra illam urgere; quibus adde Victoriam et Bonacinam, quos refert et sequitur Diana, 1 tom., tract. de Celebrat. missar., resolut. 19. Et ego fateor pro primâ sententiâ me nullum argumentum convincens adhuc invenire, saltem ut eam obligationem sub peccato mortali agnoscamus.

3. P. Vasquez, num. 3, dicit non loqui consequenter eos qui in hoc casu negant peccatum mortale, et fatentur culpam venialem, quia vel nulla vel certè mortalis esse debet; quæcumque enim culpa sit, debet provenire ex obligatione et præcepto celebrandi quod sacerdos habet: cùm autem præceptum hoc sit de materiâ gravi, qualis est celebratio missæ, debet esse præceptum grave multò magis quàm præceptum communicandi in Paschate, cùm celebratio missæ gravior sit quàm simplex communio, ut constat.

4. Hæc tamen ratio non est efficax: posset enim intelligi culpa venialis in omittendâ celebratione, licèt materia de se sit gravis et capax obligationis majoris, quia nimirùm aliud est eam materiam omitti contra obedientiam; aliud verò contra aliam virtutem, quæ minùs obligat. Sic qui comedit gallinam in die jejunii peccat mortaliter; qui autem eam comedit ex gulâ, peccat solùm venialiter; quia virtus abstinentiæ seu temperantiæ minùs graviter obligat quàm obedientia. Sic ergo posset sacerdos non celebrando peccare culpâ prodigalitatis spiritualis et desidiæ, seu otiositatis vitiosæ, non exercendo potestatem acceptam, et amittendi absque causâ lucrum talenti accepti; ex quibus capitibus difficilè inveniretur culpa mortalis, licèt materia de se esset apta ad obligationem gravem, si sub præcepto ex obedientiâ præciperetur.

5. Igitur quòd ea obligatio simpliciter sit sub peccato mortali, probant aliqui ex Ambrosii verbis: *Grave est quòd ad mensam tuam mundo corde, et manibus innocentibus non venimus; sed gravius, si, dùm peccata metuimus, etiam sacrificium non reddamus.* Verùm P. Vasquez fatetur illa verba in Ambrosio non reperiri; et licèt reperirentur, debent intelligi non de culpâ mortali; alioquin falsa esset sententia ibi contenta; nam gravius peccatum est celebrare in peccato mortali quàm omittere celebrationem sacrificii.

6. Secundò probari solet ex Innocentio III, in cap. *Dolentes*, de Celebratione missarum, ubi inter alia quorumdam sacerdotum peccata refert quòd vix quater in anno celebrabant, et postea subjungit: *Hæc et similia sub pœnâ suspensionis penitùs inhibemus.* Hoc etiam argumentum P. Vasquez fatetur inefficax; et meritò, quia nusquàm apparet præceptum pluries quàm quater celebrandi; quare illa pœna solùm cadit super iis quæ postea pontifex expressè præcipit. Sequitur enim: *Præcipientes in virtute sanctæ obedientiæ ut divinum officium nocturnum pariter et diurnum, quantùm eis Deus dederit, studiosè celebrent pariter et devotè.* Adde nec illam pœnam esse de facto, sed comminatoriam; nec decretum illud videri directum nisi ad prælatos Ecclesiarum, de quibus dixerat esse nonnullos qui vix quater in anno celebrabant, et, quod deterius est, nec intererant.

7. Tertiò probari solet ex officio sacerdotis, cujus munus est sacrificium pro populo offerre; peccat ergo graviter, si suo muneri non satisfacit; sicut si rex non regeret aut gubernator non gubernaret Hoc etiam argumentum fatetur inefficax Vasquez, quia etiam ad absolvendum constituitur sacerdos minister ex officio, et tamen non obligatur: potestas enim sola non obligat, quando alii meâ operâ non indigent; nec ex pacto vel contractu teneor. Adde diaconum etiam ex officio destinari ad cantandum Evangelium et ministrandum sacerdoti; et tamen nemo dicet peccare mortaliter diaconum qui aliquoties in anno suum munus non exercet. Sic ergo sacerdos potest accipere potestatem absque obligatione exercendi illam, quamdiù non est ejus opera necessaria. Sic olim reges eo

ipso habebant potestatem sacerdotalem, et Romani imperatores fiebant etiam falsorum deorum pontifices; non tamen cogebantur ad exercendum per seipsos munus sacerdotale. Sic in lege naturæ primogeniti omnes habebant potestatem offerendi sacrificia; quis tamen dicat eos omnes obligatos fuisse ad offerendum? In lege scriptâ omnes filii Aaron erant sacerdotes, et reliqui ex tribu Levi erant Levitæ; qui tamen, cùm dispersi essent per omnes tribus nec sacrificium offerri posset nisi in Hierusalem, credibile est quòd plures eorum nunquàm sacrificarent, sed cederent aliis vicem suam quando juxta ordinem suum ad eos pertineret, ne iter illud facere cogerentur. Non est ergo idem dare alicui potestatem sacrificandi et obligare illum ad sacrificandum, nisi necessitas vel alius titulus obliget.

8. His ergo argumentis rejectis, ipse Vasquez utitur solo argumento, quo alii etiam utuntur ex illis verbis Christi: *Hoc facite in meam commemorationem;* quibus Christus Dominus præcepit apostolis et eorum in sacerdotio successoribus ut offerrent corpus et sanguinem suum sub speciebus panis et vini, ut testatur concilium Tridentinum, sess. 22, cap. 1. Habent ergo omnes sacerdotes debitum offerendi ex vi hujus divini præcepti, quod ad singulos dirigitur, sicut et singulis data est offerendi potestas.

9. Hoc argumentum inprimis retorqueri potest adversùs Patrem Vasquez, qui tomo 4 de Pœnitentiâ, quæst. 90, art. 1, dub. 5, latè probat præceptum Christi de confessione extra casum necessitatis fore omninò inutile, nisi simul præciperet Ecclesiæ, ut determinaret tempus illius præcepti divini, eò quòd, seclusâ Ecclesiæ determinatione, nemo posset scire quando aut quoties obligaretur ad confessionem; unde infert, numer. 9, Ecclesiam debere omninò determinare tempus præcepti divini. Similiter ergo præceptum Christi singulis sacerdotibus impositum offerendi sacrificium inutile foret, nisi ab Ecclesiâ singulis determinetur tempus quo obligentur ad sacrificandum: nemo enim scire poterit, seclusâ tali determinatione, quando obliget illud præceptum. Unde primò sequitur Ecclesiam debere omninò illud tempus determinare. Secundò, quamdiù ab Ecclesiâ non determinatur, prout de facto adhuc non est determinatum, sacerdotes singulos non obligari ex vi solius præcepti divini.

10. Fatemur itaque in illis verbis: *Hoc facite*, etc., contineri præceptum offerendi, non tamen oportet ad eosdem, et eodem modo dirigi præceptum, quibus dabatur potestas; hæc enim data fuit procul dubio singulis sacerdotibus offerendi singulis diebus; et tamen non præcipitur offerre singulis diebus; latiùs ergo patet potestas quàm præceptum. Sicut ergo ex parte objecti latior est potestas quàm præceptum, sic ex parte personarum; nam potestas datur singulis seorsim: præceptum imponitur singulis, prout componunt communitatem; præcipitur quippe sacerdotibus usus hujus sacrificii, hoc est, ut curent ne desit in republicâ christianâ oblatio hujus sacrificii, prout in republicâ benè et religiosè constitutâ decet frequenter Deum coli tali cultûs genere per sacrificium.

11. Porrò hunc esse sensum illius præcepti, colligitur primò quia alioquin inutile omninò esset, cùm non posset constare determinatè de frequentiâ aut modo illius obligationis. Colligitur secundò ex materiâ ipsâ: cùm enim ageretur de designandis sacerdotibus pro christianâ republicâ, qui succederent sacerdotibus legis scriptæ, aut iis qui jure naturæ in quâlibet republicâ humanâ auctoritate designari possent, debebat eorum institutio intelligi juxta conditionem muneris sacerdotalis. Vidimus autem non esse connexam cum potestate sacerdotali obligationem offerendi. Et certè de possibili negari non potest quòd, jure naturæ attento, possit respublica designare sacerdotes aliquos qui publicâ auctoritate offerre possent sacrificia, non impositâ illis obligatione offerendi, nisi ubi necessaria fuisset eorum opera. Sic monachi singuli habent potestatem et jus cantandi officium divinum in choro sui monasterii, et communitas habet obligationem gravem cantandi illud, non tamen singuli habent eam obligationem gravem, quando per alios sufficienter providetur et cantatur; similiter institutio sacrificii et consecratio sacerdotum obligat graviter eorum communitatem ad offerendum illo ritu sacrificium, et singulis dat facultatem; absque obligatione tamen gravi, quamdiù non est necessaria eorum opera, et per alios provisum est, quantùm sufficit, ut christiana respublica eo sacrificio non careat. Unde Christus instituens sacrificium, et designans sacerdotes, non præsumitur aliter singulos obligâsse, nisi juxta conditionem ipsius materiæ, et prout sacerdotes alii in republicâ obligari solent ad offerenda sacrificia.

12. Tertiò colligi potest hoc ipsum ex praxi Ecclesiæ, in quâ non solùm antiquis seculis sacerdotes sancti fuerunt in solitudine degentes, nec unquàm sacrificantes, ut constat ex iis quæ narrantur in Vitis Patrum, parte 2, § 178, de duobus sacratis monachis; sed et nostro tempore sanctissimus patriarcha noster Ignatius, postquàm sacerdos factus fuit, per annum integrum à sacrificio celebrando reverenter abstinuit, ut se accuratiùs piis meditationibus et mentis puritate ad illud sacrosanctum ministerium præpararet. Nemo autem de viro eximiæ non solùm sanctitatis, sed doctrinæ etiam non mediocris, qui socios secum habebat eos quorum sapientiam Tridenti Patres admiratione et approbatione insolitâ prosecuti sunt, dicet ex errore vel ignorantiâ abstinuisse tamdiù ab officio sacrificandi. Denique, si antiquæ Ecclesiæ mores attentè considerentur, facilè possumus cogitare non fuisse ita facilè privatis sacerdotibus frequenter celebrare, sicut hodiè est; quia, ut significat Hormisda Papa, in cap. *Nullus*, de Consecrat., dist. 1, in quâlibet ecclesiâ unicum erat altare, sicut et in veteri Testamento unicum erat templum, et in eo unicum altare sacrificii. Adde quòd aliquando nullum fiebat sacrificium, nisi post horam nonam, quæ est tertia post meridiem, ut indicat August., epist. 118;

eâ autem horâ transactâ, non licebat ampliùs celebrare; unde colligi potest quòd in unâ ecclesiâ unicum fiebat sacrificium. Concilium enim Antisiodor., c. 10, prohibet ne in eodèm altari duplex eâdem die offeratur sacrificium; et ideò fortassè quia in unâ ecclesiâ unicum offerendum erat sacrificium, concilium Carthagin. II, cap. 9, prohibet ne presbyter celebret inconsulto episcopo, et concil. Laodicen., cap. 53, ne presbyter intret in ecclesiam ante episcopum; et concil. Neocæsar., c. 13, ne alienus presbyter celebret, si adest sacerdos ejus regionis; quorum ea videtur fuisse ratio, quia cùm unica celebranda esset missa, æquum erat ut episcopus præferretur presbytero, et sacerdos proprius præferretur extraneo; atque ideò in illâ missâ communicabant sacerdotes reliqui in loco separato juxta altare, reliquus clerus in choro, laici extra chorum, ut constat ex concilio Tolet. 4, c. 17. Postea verò concilium Salegustadiense, c. 5, extendit ad tres missas eâdem die. Ex quibus constat potuisse facilè contingere, ubi præsertim clerus numerosus erat, et sacerdotes multi, ut aliquis ex infimis sacerdotibus per multum temporis à celebrando abstineret, solâ simplici communione cum aliis presbyteris contentus. Imò hodiè eumdem morem unicam missam in unâ Ecclesiâ celebrandi, in quâ alii communicent, inventum fuisse à nostris Europæis in ecclesiis Abyssinorum, refert Damianus Goes, quem citat Henriquez, lib. 9, de Sacrificio, c. 24 n. 2, litt. Z. Nec mirum, cùm communicâssent ritibus Græcorum, apud quos hodiè etiam in usu est ut in singulis ecclesiis una sola missa dicatur ab uno sacerdote, unde rariùs solent singuli celebrare.

13. Addo primò hodiè vix posse excusari à culpâ gravi sacerdotem non celebrantem per totum annum, quia scandalum grave generat, et indicium est corruptissimæ vitæ. Addo secundò, etiam retentâ sententiâ contrariâ de obligatione celebrandi, non esse peculiarem obligationem celebrandi in triplici Paschate, ut aliqui volunt, sed sufficere, ter vel quater in anno celebrare, quibuscumque diebus id fieret; ut meritò fatetur P. Vasquez, loco citato, n. 11.

An possit celebrari in triduo majoris hebdomadæ.

14. Secundò dubitari solet an singulis anni diebus possit missa celebrari. Difficultas solùm est propter triduum hebdomadæ majoris, scilicet feriâ quintâ, sextâ et sabbato; aliqui enim absolutè negant posse missas privatas tunc celebrari; quos refert Suarez, disp. 80, sect. 2, qui tamen cum communi meritò negat talem prohibitionem, quoad feriam quintam, neque est ullum decretum contrarium legitimè promulgatum, quidquid aliqui dicant. Dubium est de feriâ sextâ et sabbato sancto, de quibus absolutè decernitur in eis non esse sacrificandum, ut habetur in cap. *Sabbato*, de Consecrat., dist. 3. Et quidem de feriâ sextâ omnes fatentur, nec publicè nec secretò id licere. Unde officium illius diei fit absque consecratione, et ideò non est missa, neque eam tenentur audire fideles, etiamsi sit dies festus, ut declaravit sacra congregatio Rituum die 19 febr. ann. 1622, ut testatur, Barthol. Gavantus in rubricis Missalis, p. 4, tit. 9, n. 24.

15. Difficultas est de sabbato sancto an liceat in eo missas privatas celebrare. Prima sententia negat, quia Innocentius papa I, in illo cap. *Sabbato* supra citato, æquè affirmat prohibitionem pro utrâque die; et licèt consuetudine dispensatum sit, ut missa solemnis, quæ nocte sequenti celebrabatur, fiat ante meridiem: ea tamen consuetudo non est extendenda ad missas privatas. Sic arguit pro hâc sententiâ Vasquez, disp. 233, c. 2, qui eam confirmat n. 23, quia olim una solùm missa solemnis fiebat, et hæc post mediam noctem, incipiente jam die Dominicâ resurrectionis, quæ missa per anticipationem celebratur nunc ante meridiem; olim autem non dicebantur illâ nocte missæ privatæ, quia si alii sacerdotes celebrarent, jam in ipso die resurrectionis nemo faceret sacrum, nisi dicas intra eamdem diem Dominicam potuisse bis facere sacrum, quod privilegium non legitur, nisi pro die Natalis Domini; ergo anticipatio solùm est pro unicâ missâ solemni, quæ illâ nocte celebrari solebat.

16. Hoc argumentum optimum esset, si verum esset id quod supponit, scilicet missam illam dictam fuisse olim post mediam noctem; quod tamen nescio unde P. Vasquez, in præsenti, et c. 3, n. 32, contra S. Thomam, in præsenti, art. 2, ad 4, colligere potuerit, et magis miror P. Suarez, qui contrariam sententiam defendit disp. 80, sect. 2, in fine, supponere tamen ibi et infra, sect. 3, § *Secunda exceptio*, olim missam post mediam noctem incœptam; quod similiter fatetur Fagundez, lib. 3, de 1 præcepto Ecclesiæ, n. 18. Sed ii omnes in re satis manifestâ decepti sunt; constat enim ex omnibus scriptoribus ecclesiasticis, officium missæ illo sabbato incœpisse post solis occasum, apparente primâ stellâ; usque ad illam enim horam legebantur prophetiæ, benedicebatur fons, catechizabantur et baptizabantur catechumeni: incipiente autem nocte resurrectionis, cantabatur missa cum lætitiâ. Sic habetur in ordine Romano his verbis: *Postea modico intervallo, ut fuerit prima stella in cœlo visa, sonant signa, et incipiunt canere Litanias ad Introitum, et postquàm finierint Litaniam, dicit sacerdos: Gloria in excelsis*, etc.; qui liber scriptus fuit tempore Caroli Magni. Item significat Rabanus Maurus, qui floruit circa annum 880, lib. 2 de Institut. cleric., c. 38, de sabbato sancto Paschæ, his verbis: *Hâc autem die inclinante ad vesperam, statuta celebratio noctis Dominicæ in Ecclesiâ incipitur.* Denique Hugo à S. Victore, cujus tempore jam anticipari solebat officium illius diei, lib. 3, de specialibus missarum observation., c. 21, sic ait: *Quoniam sicut diximus* (scilicet cap. præcedènti, ubi dixerat diem Paschæ à vespere præcedenti incipere) *vespera illa ad diem sequentem pertinet, et verè antiqui jam ferè transacto die sabbati officium hoc celebrabant* (scilicet die, prout condistinguitur à nocte); *sed modernorum debilitas ad epulas festinans tempus prævenit constitutum.* Quare meritò Barthol. Gavantus, parte 4 in Rubricas Missalis., tit.

10, num. 45, pro comperto supponit quòd Missa illa olim initio noctis dicebatur.

17. Et quidem adversùs P. Vasquez retorquetur clarè ejus argumentum, quia si missa fiebat post mediam noctem, ergo in oppidis parvis, ubi solus parochus est sacerdos, non poterat ille celebrare die sequenti Paschatis, nisi bis celebraret intra eamdem diem, quod tamen privilegium non legitur nisi pro die Natalis. Item, quomodò possent in fine missæ cantari vesperæ pro ipso sabbato breves, prout cantantur, si post mediam noctem missa incipiebat. Denique si post mediam noctem fiebat sacrum, non oportebat quòd celebrans, vel qui in eâ missâ communicabant, jejuni essent per totum sabbatum præcedens, sed potuissent cœnare vel prandere horâ solitâ, prout faciunt qui nocte Natalis celebrant post mediam noctem; et tamen scimus illos debuisse jejunos esse per totum diem sabbati, ut constat ex Hugonis verbis proximè adductis, qui dicit, propter debilitatem eorum qui non poterant tamdiù protrahere jejunium illius sabbati, anticipatum fuisse tempus celebrandi missam, ut anticiparetur etiam hora prandii vel cœnæ. Denique ex iisdem auctoribus constat utramque missam dici solitam ab episcopo, scilicet sabbato sancto et die Paschæ. Sic enim habet Ordo Romanus : *Procedit pontifex de sacrario cum ingenti decore*, etc., *et Litaniâ expletâ dicit : Gloria in excelsis Deo*, etc. Quod etiam testatur Albinus Flaccus Alcuinus, lib. de divin. Officiis, tit. de Sabbato sancto; Amalarius Fortunat., lib. 1 de ecclesiast. Officiis, c. 31, et alii passim; ergo vel celebrabat bis intra eamdem diem post mediam noctem, vel missa illa dicebatur ante mediam noctem, ut probavimus.

18. Cùm ergo fundamentum quo P. Vasquez nititur ex historiæ falsitate ortum sit, restat quòd contraria sententia probabilis sit, quam tradunt Soto, in 4, dist. 13, quæst. 2, art. 2; Gutierez, lib. 1 Quæstion. canonic., cap. 30, num. 36; Suarez et Fagundez, supra adducti, Ledesma, Sylvius, Molfesius, et alii quos refert et sequitur Diana, 1 tom. tract. de Celebrat. missar., resolut. 21, et alii recentiores communiter. Quam sententiam ego libenter amplector propter contrarium omninò fundamentum, quia scilicet prohibitio antiqua quæ habetur in illo cap. *Sabbato*, solùm erat celebrandi per biduum illud, intelligendo, ut vidimus, *per biduum*, feriam sextam et totum sabbatum usquè ad initium noctis sequentis, quando dies finita erat; ergo tunc cessabat prohibitio, et per consequens poterant celebrari missæ etiam privatæ : imò de facto sacerdotes alios, qui volebant, celebrâsse tunc privatim, constat apertè ex Micrologo, cap. 53, de Sabbato sancto, ubi sic dicitur : *Post Baptismum presbyteri demùm possunt missam, si necesse fuerit, privatim celebrare quia jam renati sunt, de quibus in missâ specialiter agere debemus ; nec postea à lectionibus, quas jam audivimus, sed à Litaniâ incipere solemus.* Est autem liber hic magnæ auctoritatis, ut constat ex Pamelio in Præfatione ad illum, et fuit scriptus circa annum Domini 1080.

19. Vides pro omnibus missis cessâsse prohibitionem incipiente nocte : suspicor tamen paucos sacerdotes usos fuisse facultate illâ, tum propter occupationes illius noctis et brevitatem temporis, tum etiam propter onus jejunii quod à prandio diei præcedentis usque ad Dominicam ferè servare debuissent, si eâ nocte faciebant sacrum, eâque de causâ factum fortassè est ut ferè unica missa fieret nocte illâ; postea verò anticipato initio noctis quoad officium et missæ celebrationem, non apparet cur non censeatur anticipatum pro aliis sacerdotibus qui initio noctis celebrare poterant : quia tamen pauci aut ferè nullus olim privatim celebrabat, ideò fortassè consuetudo illa continuata est unicum sacrum solemne faciendi, semper tamen aliqui pro libertate reclamârunt, et multi jam privatim in sacellis et oratoriis celebrant, non solùm quando festum aliquod ex præcepto eâ die occurrit, sed etiam ex devotione : nec video quomodò possit P. Vasquez dicere hanc consuetudinem esse occultam, et principi ignotam; non potest enim pontifex aut prælati ignorare usum illum, quem innumeri auctores in publicâ luce editi, et qui omnium manibus habentur, testantur ubique dari et ita fieri.

20. Unde infero primò, minùs consequenter, meo judicio, locutos, qui negantes id fieri posse, concedunt tamen, occurrente die festo, posse ex licentiâ episcopi missas privatas celebrari, ut omnes possent audire sacrum. Hoc, inquam, semper mihi visum est inconsequenter dici, quia si verè prohibetur Ecclesiæ præcepto missæ privatæ celebratio, non apparet quomodò episcopus vel prælatus possit licentiam dare propter necessitatem illam audiendi missam in die festo. Cùm enim eam necessitatem præviderit Ecclesia, nec sit peculiaris in illâ civitate, sed communis toti Ecclesiæ, et, hoc non obstante, prohibuerit universaliter celebrare alias missas illâ die, eo ipso videtur exclusisse causam illam, et judicâsse illam insufficientem ad abrogandam illam legem. Meliùs ergo et magis consequenter conceditur illa potestas celebrandi, negando prohibitionem Ecclesiæ, quàm propter dispensationem prælati inferioris.

21. Infero secundò in missis privatis illâ die non esse legendas prophetias, quia illæ non sunt pars missæ, sicut nec benedictio cerei; sed pertinent ad officium cantandum solemniter cum choro. De Litaniis posset magis dubitari : nam Micrologus, loco supra citato, dicit quòd à Litaniis solebant incipere qui missam privatim celebrabant; sed tamen hoc non est in usu, quia Litaniæ reverà non pertinent ad missam ; unde qui ex præcepto missam illam audiunt, non obligantur ad audiendas Litanias.

22. Petes quâ horâ celebrari possint illæ missæ privatæ. Aliqui enim addunt limitationem, quòd non incipiant ante missam solemnem; et ratio esse potest quia prohibitio antiqua non celebrandi per biduum propter mœrorem passionis Christi, videtur esse contracta usque ad tempus quo Ecclesia incipit celebrare resurrectionem Christi, quod fit quando incipit missa solemnis : nam usque ad illud tempus campanæ non pulsantur, et utitur colore pavonaceo, qui congruit

tristitiæ; ergo pro illo tempore perseverat prohibitio antiqua; atque ideò non magis licebit nunc celebrare ante illam horam, quàm olim ante noctem.

23. In contrarium tamen est usus piorum hominum, qui privatim absque scrupulo celebrant summo mane; imò et episcopi aliquando ordines celebrantes ut postea debito tempore officiis in ecclesiâ interesse possint, celebrant in sacello, et conferunt ordines statim post auroram vel solis ortum; quæ missa, licèt non cantetur nec dicatur in ecclesiâ, habet tamen aliquid de solemnitate, cùm in eâ dicantur priùs omnes prophetiæ et Litaniæ juxta ritum Pontificalis. Unde existimo, postquàm jam anticipata est missa, quæ priùs nocte dicebatur, ad horam solitam aliorum dierum jejunii, in quibus missa cantatur post dictam nonam, eamdem esse rationem de illâ missâ ac de aliis; nam in Missali solùm dicitur quòd post nonam cantetur missa. Sicut ergo aliis diebus potest ex causâ anticipari nona et missa, posset etiam ex causâ id fieri illâ die, ac per consequens, sicut aliis diebus missa privata potest dici ante nonam, poterit ex causâ dici illâ die, ut alii qui non possunt exspectare audiant sacrum; si autem fiat absque causâ, non credo fore culpam gravem.

Quâ horâ possint missæ privatæ celebrari.

24. Tertiò dubitari solet quâ horâ diei possit aliis diebus missa privata celebrari. Dubium autem est de horâ ante quam non possit, et de horâ post quam non possit incipere. Regula universalis est quòd non possit inchoari ante auroram vel post meridiem. Primam partem probat Henriquez, lib. 9 de Sacrificio, c. 24, n. 5, litt. K, et Fagundez, in 1 præcept. eccles., lib. 3, c. 17, n. 2, ex cap. *Nocte sanctâ*, de Consecrat., dist. 1. Verùm ibi nihil dicitur de aurorâ, sed præcipitur ut horâ tertiâ missa celebretur; quare vel intelligitur de missâ solemni, vel fatendum est jamdiù decretum illud esse abrogatum. Meliùs probatur ex consuetudine Ecclesiæ ubique receptâ, quam approbare videtur Pius V in regulis Missalis, ubi dicitur horam celebrandi pro missis privatis esse ab aurorâ usque ad meridiem. Quæ verba recitat Suarez, sect. 4, § *Quocirca*, dicens in regulâ Missalis non sine causâ addi particulam illam, *communiter*, ut indicetur posse aliquando ex causâ horam aliquantulùm variari. Sed adverte quòd neque in Missali à Pio V edito, neque in eodem à Clemente VIII reformato, ea particula habetur in rubricâ de horâ celebrandi; absolutè enim ponitur meridies pro termino.

25. Ab hâc regulâ excipitur primò dies Natalis Domini, in quâ licet celebrare post mediam noctem. Sed dubium est an una solùm missa, an verò tres possint in nocte celebrari. Negant plures posse absque peccato gravi dici duas missas in nocte, quos refert et sequitur Fagundez, ubi supra, c. 18, n. 3, ex quibus Nugnus, in præsenti, art. 2, vers. *Sed est dubium*, contrariam sententiam dicit improbabilem, quam tamen tradunt Suarez et Vasquez, in præsenti; Reginaldus, Coninck, Puteanus, Sylvius, Molfesius, Zanardus, Layman, et alii, quos refert et sequitur Diana, tract. de Celebrat. missarum, resol. 35, et habet pro se bonas rationes; et quidquid sit de illis, jam hodiè est usu adeò recepta, ut non possit jam de ejus veritate dubitari. Adde, in tantâ sacerdotum multitudine, vix posse locum dari omnibus ad ter celebrandum illâ die quæ tunc in ipso solstitio brevissima est, nisi per noctem etiam, quæ longior est, plures missæ à multis celebrentur.

26. Excipitur secundò casus necessitatis, quando necessarium esset celebrare ad dandum viaticum infirmo, alioquin fortassè absque viatico morituro, in quo casu conveniunt doctores posse ante auroram fieri sacrum, quia consuetudo non videtur cum tanto rigore introducta. Aliqui hoc limitant, ut non sit statim post mediam noctem, sed summo mane ante lucem, ut loquitur Fagundez, loco citato, n. 15. Sed alii absque limitatione loquuntur, ut Vasquez, n. 30, qui universaliter dicit *post mediam noctem*, posse in eo casu celebrari, non petitâ etiam licentiâ à prælato. Et clariùs Layman, lib. 5, tract. 5, c. 4, n. 3, cum aliis quos sequitur Diana, ubi supra, resolut. 33, et ratio videtur esse eadem, cùm utrumque solùm ex consuetudine prohibitum inveniatur.

27. Excipiuntur etiam qui privilegia habent, inter quos admittitur communiter episcopus, quòd itineris causâ possit vel ipse vel alius coram ipso horâ unâ ante auroram celebrare, sive ex consuetudine, sive ex ordinariâ potestate dispensandi. Sunt etiam religiosi plures qui eamdem facultatem habent, prout nostræ societati concessit Gregorius XIII, ut ex licentiâ superioris possimus tineris vel legitimi impedimenti causâ id facere. Major verò est facultas, quâ ex concessionibus Alexandri VI relati ab Eman. Rodriguez in Bullario Regularium, bullâ 13 Alex. VI, possunt monachi Benedictini facere sacrum duabus horis post mediam noctem; quod licèt concessum fuerit soli conventui de Monteserrato, postea tamen Clemens VIII in bullâ 22, relatâ ubi supra, extendit facultates illius conventûs ad totam congregationem. Et quidem, licèt in aliis monasteriis non militet eadem ratio, propter quam illud privilegium concessum fuit tali ecclesiæ, adhuc videtur concessum omnibus, quia Benedictini per communicationem participant privilegia familiæ Cisterciensium Hispaniæ ex concessione Clementis VIII, et Cistercienses illi participant privilegia ordinis S. Hieronymi ex concessione Gregorii XIV. Huic autem ordini Pius IV concessit ut privilegia extenderentur ab uno conventu ad alios omnes, etiam non existente in illis eâdem causâ; quare de primo ad ultimum ii qui participant privilegia dictæ congregationis Benedictinorum, videntur habere adhuc illud privilegium.

28. Circa illud tamen dubitari potest an sit revocatum per concilium Tridentin., sess. 22, decreto de evitandis in celebratione missæ. Nam Fagundez, ubi supra, num. 3, cum aliis, dicit esse revocata ibi omnia ejusmodi privilegia, quia nimirùm concilium inter alia prohibet *ne sacerdotes aliis quàm debitis horis celebrent*: et in fine addit: *Non obstantibus privilegiis ac consuetudinibus quibuscumque.*

29. Meliùs tamen Emman. Rodriguez, 1 tom. Quæst. regul., quæst. 43, art. 5, et multi theologi Salmanticenses de hoc consulti, et cum eis P. Joan. de Salas, dicunt non esse revocata per Tridentinum ejusmodi privilegia. Nam concilium ibi solùm imponit episcopis ut illis omnibus remedium adhibeant, et curent observari. Ubi ergo episcopi non repugnant, non est cur regulares amittant sua privilegia : quare alii de illis tanquàm de non revocatis loquuntur, quos refert et sequitur Diana, tract. de Celebrat. missarum, resolut. 33.

30. Notandum tamen est quòd facultas illa concessa monachis Montisserrati non fuit absoluta, sed ad celebrandum in ecclesiâ illius monasterii; quare ex vi illius facultatis etiam per communicationem aliis monasteriis et religiosis factam, non poterunt in quolibet loco celebrare illâ horâ, sed solùm in ecclesiâ sui monasterii : communicatio enim non intelligitur cum majori ampliatione quàm gratia principalis quæ communicatur.

Quid intelligatur nomine auroræ in hâc materiâ.

31. Quartò principaliter dubitatur quid intelligatur nomine auroræ, quando prohibetur celebratio ante auroram. Communis et vera responsio est non intelligi ortum solis, sed primam ejus irradiationem in nostro hemispherio, quæ pro diversis temporibus magis vel minùs præcedit ortum solis; aliquando enim præcedit solùm per horam et quadrantem horæ, ut in mense martio; aliquando per duas horas et quadrantem, ut in mense junio; aliquando per horam et dimidiam, ut in februario, et septembri; aliquando per duas horas; aliquando per unam cum tribus quadrantibus; itaque, excepto martio, semper durat crepusculum illud ad minus per horam et dimidiam, quod totum tempus auroræ tribuitur; et in eo proculdubiò potest celebrari.

32. Addunt alii posse etiam, secluso privilegio, celebrari semi-horâ ante initium auroræ, ita ut finis missæ sit in aurorâ. Ita Suarez, in præsenti, cum aliis; unde infert religiosum qui ex privilegio potest unâ horâ anticipare sacrum, posse illud inchoare per tres horas ante ortum solis, quia absque privilegio potest inchoari per duas horas ante ortum solis, juxta supradicta; ergo, additâ unâ horâ ex privilegio, poterit inchoari tribus horis ante ortum solis, ita ut finis missæ sit unâ horâ ante auroram.

33. P. Vasquez, cap. 3, num. 27, totum hoc existimat falsum et absque fundamento. Cur enim poterit missa mediâ horâ ante auroram inchoari, secluso privilegio, si terminus incœptionis est aurora? Hoc tamen argumentum facilè potest adversùs ipsum Vasquez retorqueri : nam tempus celebrandi missam in Missali assignatum clauditur, ut vidimus, inter auroram et meridiem, ubi æquè assignatur uterque terminus, aurora et meridies, cùm dicitur, *ab aurorâ usque ad meridiem*. Nemo autem negat, etiam secluso omni privilegio, observari illam legem, si aliquid missæ dicatur ante meridiem, licèt major pars et ferè tota dicatur post meridiem; nam qui paulò ante meridiem missam inchoat, jure suo utitur in toto rigore; ergo qui ita celebrat proximus auroræ ut aliquid missæ post auroram sit, licèt major pars sit ante auroram, dicetur etiam debito tempore celebrare; cur enim magis in primo termino quàm in secundo necesse est quòd tota missa intra terminum assignatum contineatur? Non caret ergo fundamento extensio illa, quam alii recentiores auctores etiam amplectuntur.

34. Denique circa hanc obligationem quæri potest an detur in eâ parvitas materiæ ex parte temporis, et quænam ea sit. Videtur non dari, quia in aliis præceptis similibus non datur parvitas materiæ ex parte temporis; verbi gratiâ, in die jejunii, si quis paululùm ante mediam noctem cœnet, peccat graviter, et violat legem jejunii. Item si quis paululùm ante mediam noctem recitet officium diurnum diei sequentis, non satisfacit præcepto recitandi, quia terminus præscriptus est à mediâ nocte in mediam noctem; ergo similiter qui celebrat ante terminum præscriptum auroræ, violat graviter præceptum non celebrandi extra illum terminum.

35. Aliqui tamen videntur agnoscere in hâc obligatione parvitatem materiæ ex parte temporis. Sic videtur indicare Fagundez, loco citato, num. 6. Postquàm enim dixit esse peccatum mortale notabiliter ante auroram sacrificare, subjungit : *Videndum nunc est quænam sit ista notabilitas, ut inde mortale vel non mortale colligamus*. Adducit autem Azorium, 1 tom., lib. 10, cap. 25, quæst. 6, dicentem tertiam partem horæ esse tempus notabile ante lucem, et sufficere ad peccatum mortale; et P. Henriquez, lib. 9 de Sacrificio, cap. 24, num. 5, in fine, dicentem dimidium horæ ante lucem sufficere ad peccatum mortale, quam sententiam ipse sequitur; unde videtur indicare minus spatium temporis sufficere ad peccatum veniale, non ad mortale.

36. Ego existimo in hoc posse committi æquivocationem magnam in afferendis auctoribus, confundendo eorum sententias; possunt enim esse duæ quæstiones diversæ : prima est, quando incipiat tempus legitimum celebrandi, et quid intelligatur nomine auroræ; et de hâc quæstione loquuntur illi auctores, et dicunt tempus legitimum esse tertiâ vel mediâ parte horæ ante lucem, quia aurora in præsenti non accipitur mathematicè, sed moraliter, sicut et meridies; atque ideò non solùm absque peccato mortali, sed etiam omninò licitè posse inchoari missam mediâ horâ ante lucem, quia jam tunc incipit aurora moralis. Altera quæstio esse potest, an detur parvitas materiæ in tempore, quæ sufficiat ad peccandum venialiter, non verò mortaliter; et in hoc sensu non loquuntur illi auctores quos affert Fagundez, quia absolutè dicunt licitè inchoari missam illo tempore; quod autem fit cum peccato veniali, non fit licitè, simpliciter et absolutè. Alioquin, si illa media hora ante lucem, quam Henriquez dicit non esse partem notabilem, addi posset citra culpam gravem illi mediæ horæ, in quâ Suarez et alii fatentur posse absque ullâ culpâ inchoari sacrum ante lucem, jam fieret una hora integra ante

lucem, quâ absque causâ posset aliquis celebrare sine peccato gravi; quod quidem difficiliùs crederet P. Vasquez, qui nec primam dimidiam horam voluit concedere; fieret etiam quòd religiosi habentes privilegium possent absque peccato gravi per tres horas et dimidiam ante ortum solis celebrare, seu per duas horas ante auroram, quod quidem nemo dicit; imò Layman, loco citato, rejicit, tanquàm nimiam licentiam, illud quod diximus de tribus horis ante ortum solis.

37. Opinor ergo omnes agnoscere in hâc obligatione aliquem terminum temporis, citra quem non possit absque culpâ gravi celebrari, et quoad hoc non esse discrimen inter hæc et alia præcepta; esse tamen discrimen quoad ipsum terminum; nam in aliis præceptis agnoscunt terminum mathematicum, scilicet punctum mediæ noctis; in hâc tamen obligatione dicunt terminum esse moralem scilicet auroram cum moralitate acceptam, hoc est, tertiam vel dimidiam partem horæ ante primam lucem; ita tamen ut ille terminus excuset non solùm à culpâ mortali, sed etiam à veniali; non enim excusat propter parvitatem materiæ, sed quia quod intra illum terminum fit, reverà fit intra debitum terminum et tempus obligationis. Fateor tamen hunc ipsum terminum moralem non eodem modo assignari in aurorâ ac in meridie, sed cum aliquâ majori latitudine in hoc quàm in illâ, in quo est aliqua differentia, ut statim dicemus.

38. Restat ergo de illo alio termino ultimo dicere, ultra quem non potest fieri sacrum, qui communiter assignatur meridies, ut diximus, qui etiam non accipitur mathematicè, sed moraliter; unde aliqui dicunt posse tertiâ parte horæ post meridiem inchoari missam; alii extendunt ad semi-horam; alii ad tres ferè quadrantes; alii ad horam non integram. Auctores videri possunt apud Dianam, tract. de Celebratione missar., resolut. 34, qui tamen ferè omnes aliquam exigunt causam ad id faciendum.

39. Hinc tamen nascitur difficultas supra tacta, quia obligatio hæc æquè versatur inter duos terminos, scilicet auroram et meridiem; ergo, sicut meridies ita moraliter accipitur, ut tota missa distare possit per semi-horam à puncto meridiano, sic aurora accipienda erit, ut missa non debeat attingere punctum auroræ, sed tota possit distare ab aurorâ per semi-horam. Sic enim arguimus supra contra P. Vasquez, ad probandum quòd posset missa absolvi in principio auroræ, sicut potest incipere in ipso puncto meridiano.

40. Respondeo aliud esse loqui de illo duplici termino, prout in lege seu regulâ missalis exprimitur; aliud verò, prout usu et consuetudine explicatur. Nos supra arguebamus in primo sensu : lex enim eodem modo loquitur de utroque termino, cùm dicit ab aurorâ usque ad meridiem missas celebrandas; ergo, cùm censeatur satisfacere verbis illius legis, qui ante meridiem inchoat sacrum, nec ad hoc aliquâ consuetudine vel extensione fulciatur, similiter dicetur satisfacere verbis ejusdem legis, qui absolvit missam post initium auroræ.

41. Loquendo verò de usu et acceptione communi, negari non potest latiùs accipi meridiem quàm auroram, et faciliùs excedi hunc terminum quàm anticipetur ille. Ratio autem hujus differentiæ esse potest, quia terminus ille meridianus olim non erat, imò missa dicebatur post meridiem, et aliquando post nonam; postea verò, quia hora fortassè prandii cœpit anteponi, et minùs patienter sustinebatur jejunium, cœpit etiam anteponi hora celebrandi, aliquali tamen libertate retentâ, præsertim cùm non omnes ita tempestivè prandere vellent, sed aliquando, vel propter negotia, vel propter festivitatem oporteret quòd officia longiùs protraherentur, ideò illa antiqua libertas tardiùs celebrandi non fuit omninò reducta ad terminum indivisibilem. Atverò terminus auroræ semper fuit præfixus; neque enim scimus unquàm licuisse celebrare tempore nocturno, nisi ex speciali privilegio; ideò aurora minùs moraliter accipitur quàm meridies, ad quem cùm homines sponte suâ et ob propriam commoditatem se induxerint, potuerunt sibi illum terminum statuere cum aliquâ majori latitudine. Imò Navarrus, in Manuali, c. 25, n. 85, dixit hodiè etiam licere celebrare usque ad horam tertiam post meridiem, quia illa vetus licentia non est unquàm revocata. Alii tamen theologi opponunt se huic sententiæ, quia contraria consuetudo à Pio V in missali approbata, et sensus fidelium ac censura prælatorum, qui illud non permitterent, sed punirent, ostendunt jam illam veterem consuetudinem esse abrogatam, ut probat latè Vasquez, c. 4, qui tamen cum aliis permittit in magnâ festivitate, finitâ seriùs concione, posse missas privatas dici, ut populus audiat missam.

42. In hoc etiam puncto locum habent exceptiones in primo puncto positæ de episcopo iter agente, de celebratione necessariâ ad dandum viaticum ægroto, et de personis habentibus privilegium; quod eò faciliùs concedi potest ad postponendam quàm ad anticipandam horam, quò hæc obligatio ortum magis habet ex voluntate subditorum, qui ob suam commoditatem recesserunt ab antiquâ consuetudine tardiùs celebrandi.

Privilegium autem magis amplum videtur quod concessit Eugenius IV congregationi S. Justinæ, celebrandi in itinere, vel ex causâ justâ, usque ad nonam inclusivè, prout habetur in bullâ 11 Eugenii IV, in Bullario regularium apud Rodriguez. Unde limitandum est quod cum Joanne de la Cruz dicit Diana, tomo 1, tract. de Celebrat. missar., resolut. 34, ubi supponit illud privilegium esse absolutum; cùm tamen solùm sit ad certos casus itineris vel alterius causæ. Dicit etiam horam nonam esse usque ad tres horas post meridiem; quod etiam non est universaliter verum, sed in æquinoctio; nam in solstitio hiemali nona hora attingit solùm ad secundam post meridiem cum quadrante; in solstitio autem æstivo usque ad horam tertiam post meridiem cum tribus quadrantibus, ut latè Francolinus, de Tempor. hor., c. 10.

An liceat pluries eâdem die celebrare.

43. Quintò principaliter dubitatur an liceat aliquando

pluries eâdem die celebrare. Regulariter id non licet, ut constat ex cap. *Consuluisti*, et cap. *Te referente*, de Celebrat. missarum. Excipiuntur tamen aliqui casus. Primus et absque controversiâ est in die Natalis, quo singuli sacerdotes ter celebrare possunt. Circa quem casum dubitatum fuit Romæ utrùm cardinalis, qui ut diaconus ministrat summo pontifici illâ die in missâ solemni, et communicat sub utrâque specie in eâdem missâ, possit ipse (si sacerdos sit) alias duas missas privatas celebrâsse. — Respondi nullam missam posse ipsum illâ die ante vel post illam communionem celebrare. Ratio est quia facultas solùm est ad communicandum bis aut ter in missâ, seu facienda duo aut tria sacra : per quod solum dispensatur in prohibitione celebrandi pluries, non verò in prohibitione communicandi bis eâdem die. Quare alii sacerdotes non possent extra missam bis aut ter communicare illâ die, nec possent etiam semel communicare extra missam et rursùs celebrare unum vel duo sacra, quia obligatio communis non celebrandi eâ die quâ communio accipitur extra missam, non est ablata unquàm pro illâ die. Cùm ergo cardinalis in illâ missâ accipiat communionem, non ut sacerdos nec celebrans, non potest eâdem die sacrificare, nisi pontifex peculiariter cum eo dispenset ; in hoc enim non est concessa facultas pro illâ die, sed solùm ad communicandum pluries celebrando, non ad communicandum pluries quomodocumque ; prout tunc fieret, si semel aut bis in missâ, et semel extra missam communicaret. Hoc etiam privilegium bis celebrandi in die commemorationis Defunctorum 2 novembris habent sacerdotes ex concessione Sedis Apostolicæ in regno Valentiæ in Hispaniâ.

44. Secundus casus est quando esset necesse celebrare ad dandum viaticum ægroto ; in quo casu ferè omnes conveniunt posse secundò celebrari eâdem die, quia jura illa supra allegata excipiunt casum necessitatis. Quæ autem major necessitas potest occurrere ? Sed rarissimè aut nunquàm continget, quia, si sacerdos jam accepit Sacramentum et ablutionem, non poterit non jejunus iterùm celebrare ; si verò non accepit Sacramentum, potest et debet partem suæ hostiæ reservare quam ad infirmum deferat. Solùm ergo potest fingi quòd, acceptâ hostiâ, et nondùm acceptâ ablutione, nuntietur ei de periculo ægroti, et non sint aliæ particulæ consecratæ in ecclesiâ, et tunc abstineat ab ablutione, et iterùm celebret ; qui casus magis est metaphysicus quàm moralis ; quare ex consuetudine contrariâ non potest argui (ut aliqui arguunt) ad probandum non licere ; quia reverà, cùm casus nunquàm datur, non potest esse contraria consuetudo.

45. Tertius casus est quando, finitâ missâ, supervenit episcopus aut princeps. Quartus, similis, si supervenit funus defuncti quem non decet absque missâ sepeliri. Quintus est si eodem die occurrat duplex officium, v. g., de festo et de vigiliâ. — Sed in his non datur necessitas : quid enim refert quòd princeps non audiat illâ die sacrum ? Quòd si inculpabiliter omisit, non peccavit ; si culpabiliter, jam peccatum commissum est, nec tolletur per auditionem missæ sed per pœnitentiam. Similiter non est necessarium quòd sepeliatur defunctus cum missâ ; et multò minùs quòd dicatur duplex missa de duplici officio.

46. Sextus casus est quando sacerdos habet duas ecclesias parochiales quibus solus ipse absque coadjutore ministrat, et in utrâque est populus auditurus missam ; qui casus ab omnibus conceditur, et in praxi servatur. Addunt alii idem esse quando ob solemnitatem non potest unicâ missâ satisfieri conventui populi concurrentis ; aut quando multi peregrini veniunt, finitâ jam missâ ; quia eadem videtur esse ratio et necessitas quæ excepta est in prohibitione pluries celebrandi. Alii tamen, cum quibus Suarez et Vasquez, hunc casum non admittunt. Et quidem non est eadem ratio necessitatis : nam, licèt necesse sit providere necessitati habituali communitatis, ut possit audire sacrum, prout fit quando duæ ecclesiæ distantes habent unum sacerdotem, non est tamen necesse providere iis qui semel aut iterùm per accidens non audient sacrum, nec pro iis oportet mutare ritum semel sacrificandi. Faciliùs admitti potest quod Layman etiam cum aliis admittit pro Angliâ, Hiberniâ et aliis provinciis hæreticorum, ubi unus sacerdos non potest omnibus catholicis satisfacere ; illa enim est necessitas permanens, in quâ illi communitati non providetur per se loquendo, nisi sacerdos possit pluries celebrare.

47. Septimus casus est quando nuptiæ benedicendæ sunt ; quem plures admittunt. Sed reverà est casus metaphysicus : nam si necessitas non prævidetur ante sumptam ablutionem, non poterit secunda missa postea celebrari ; si verò prævidetur, potuit differri prima. Adde parùm referre quòd differatur benedictio in diem sequentem. Si autem fingatur ex dilatione magnum detrimentum sequi, et sacerdos adhuc sit jejunus, non video cur non comprehendatur sub necessitate quam jura excipiunt. Notat autem benè Suarez contra aliquos in iis casibus quibus propter necessitatem potest bis, posse etiam ter et pluries sacrificari, eâdem causâ persistente et sacerdote adhuc manente jejuno. In quo puncto Fagundez, n. 5, citat textum in dicto cap. *Consuluisti*, de Celebratione missarum, in quo, inquit, *solùm bis in die concedit in necessitate celebrare jejunis* : quod desumpsit ex Henriquez, lib. 9, c. 30, n. 7. Sed uterque falsò allegat illum textum cùm ibi non sit magis sermo de duplici quàm de triplici aut multiplici missâ celebrandâ.

SECTIO II.

De loco apto ad offerendum hoc sacrificium, et de altaris ornatu.

48. Olim non poterat celebrari, nisi in ecclesia consecratâ : hodiè jam potest in ecclesiâ solùm benedictâ ab episcopo, vel ab habente facultatem benedicendi, imò et in oratoriis privatis non benedictis ; quæ tamen ad illum solum usum deputata sint, et ab episcopo designata ; quod constat ex Tridentino, sess. 22, cap. *de Evitandis in celebratione missarum.*

Excipitur primò casus necessitatis ex cap. *Sicut*, de Consecratione, dist. 1, qualis assignatur si, dùm aliqui peregrinantur, diù missâ carere coguntur; quando ecclesiæ sunt dirutæ; quando multi conveniunt ad solemnitatem, et non capit eos ecclesia; potest enim altare juxta ecclesiam collocari, ne careant sacro; item in castris pro militibus, in littore pro nautis intra triremes existentibus, vel multitudine etiam navigantium in aliis navibus, ut festo die missam audiant. In quibus et similibus casibus, si fieri potest, petenda est licentia ab ordinario; sin autem, potest fieri absque licentiâ; nunquàm tamen absque altari portatili consecrato.

49. Excipitur secundò episcopus, qui, itineris causâ, potest in loco decenti celebrare cum altari portatili, vel facere quòd alius coram ipso celebret ex cap. ultimo, *de Privilegiis*, in 6, quæ facultas non est ablata per Tridentinum, illâ sess. 22, ut fatetur Vasquez, disp. 233, num. 7, et probat Fagundez, lib. 3, de 1 præcepto Ecclesiæ, cap. 13, num. 19. Poterant etiam episcopi concedere facultatem aliis celebrandi in loco decenti quæ potestas ablata videtur in illo loco Tridentini; non tamen potestas designandi oratoria privata ad illum solum usum destinata in domibus privatis; nec etiam dandi licentiam; ut in casu necessitatis semel in domo privatâ celebretur. In his conveniunt ferè omnes.

50. Adverte, hodiè per breve Pauli V, cujus meminit Fagundez, ubi supra, num. 12, ablatam esse facultatem episcopis ut concedant licentiam habendi oratoria in domibus privatis ad celebrandum. Sed fortassè non fuit breve, sed epistola quædam cardinalis Horatii Lancilotti jussu Pauli V, die 10 martii, anno 1615, missa ad illustrissimos cardinales, archiepiscopos et episcopos, quâ prædicta facultas eis auferebatur; quam epistolam referunt Joan. Bapt. Scortia, lib. 2 de Sacrificio missæ, c. 13, num. 3, et Barth. Gavantus, in rubricas Missalis, p. 1, tit. 20, lit. M. Qui tamen ex Carolo Novar. episcopo in Commentar. Canon., ad cap. *Missarum* 13, de Consecrat., dist. 1, advertit palatium episcopi non existimari domum privatam, atque ideò non esse ablatam episcopis facultatem habendi oratorium ad divina deputatum, in quo celebrare possint, sicut antea, in suis domibus.

51. Tertiò excipiuntur qui habent privilegium Sedis Apostolicæ, quale concessum fuit à Sixto IV aliquibus religiosis, ut constat ex ejus bullâ 14, num. 39, relatâ ab Emman. Rodriguez, in Bullario religionum, et bullâ 37, ejusdem num. 87, et aliis. Hæc tamen privilegia multi communiter dicunt esse revocata per Tridentinum, loco citato. Alii tamen probabiliter dicunt non esse revocata quamdiù episcopus non contradicit; et ita senserunt Patres Dominicani doctissimi Salmanticæ consulti, et P. Joan. de Salas, Emman. Rodriguez tom. 1 Quæst. regular., quæst. 28, art. 3, et alii recentiores. Societati nostræ concessum fuit iterùm post Tridentinum hoc privilegium pro iltis qui à superioribus ad missiones mittuntur, ut cum consensu provincialium eo uti possint.

Dubitatur an in mari possint aliquando sacerdotes celebrare in longâ navigatione: de hoc tamen dicemus magis ex professo sectione sequenti.

Ecclesiam non debere esse violatam.

52. Ecclesia ad celebrandum apta non debet esse violata vel polluta; alioquin non potest absque gravi peccato in eâ celebrari, antequàm reconcilietur, licèt huic peccato nulla censura aut irregularitas annexa sit. Polluitur autem quinque modis: Primus est per effusionem injuriosam sanguinis humani; ita tamen ut vulnus intra ecclesiam inflictum sit, sive sanguis intra, sive extra ecclesiam fundatur. An verò sufficiat hominem esse intra ecclesiam quando vulnus accipit, an verò requiratur vulnerantem intra ecclesiam esse quando vulnerat, communiter affirmatur in primo etiam casu ecclesiam pollui; idque Layman, lib. 5, tract. 5, cap. 5, num. 7, probat ex eo quòd, si existens in uno territorio sagittâ trajiciat hominem existentem in alio territorio, ibi etiam deliquisse censetur, ut ratione delicti etiam à judice illius territorii conveniri ac puniri possit; quare in eo casu datur locus prævention inter judices utriusque territorii. Hoc tamen argumentum probaret quòd si vulnerans sit intra ecclesiam, et sagitta trajiciat hominem extra ecclesiam existentem, pariter polluetur ecclesia; quod tamen communiter non conceditur. Ratio ergo petenda est ex verbis legis, quæ solùm voluit pollui ecclesiam quando homo in eâ vulneratur ad sanguinis effusionem, ad hoc autem non requiritur vulnerantem esse intra ecclesiam, ut constat. Debet autem effusio sanguinis esse in quantitate notabili, non unius vel alterius guttæ. Denique vulnus vel contusio absque sanguinis effusione ecclesiam non polluit.

53. Secundò polluitur per homicidium injuriosum, sive fiat cum sanguinis effusione, sive alio modo. Non sufficit quòd aliquis extra ecclesiam vulneretur, et intra illam moriatur, sed requiritur quòd vulnus vel causa physica intra ecclesiam fiat; unde neque etiam polluitur si intra ecclesiam fiat mandatum, vel detur consilium occidendi. Dubium est quando in ecclesiâ vulneratur homo, et postea domi ex illo vulnere moritur. Suarez, disp. 81, sect. 4, in principio, dicit: Si vulnus sit cum sanguinis effusione, jam ex hoc capite ecclesia polluitur; si autem sit contusio lethalis absque effusione sanguinis, non pollui ecclesiam, si homo extra illam moriatur, quia homicidium non completur in ecclesiâ. Alii tamen communiter docent tunc ecclesiam pollui morte secutâ, licèt ante mortem nondùm polluta censeatur; quod videtur verius, quia, sicut polluitur vulnere intra ecclesiam inflicto, licèt sanguis postea extra ecclesiam effluat, sic videtur pollui in nostro casu, cùm jam intra ecclesiam posita fuerit tota actio injuriosa, ob quam postea anima à corpore separatur; parùm enim refert ad irreverentiam ob quam ecclesia violata censetur quòd anima ibi an extra emittatur.

54. Adverte in utroque casu requiri vulnus vel occisionem fieri cum peccato mortali; quare, si ob meram defensionem fiat, aut aliunde à peccato mortali

excu etur, non polluitur ecclesia. Unde si martyr in ecclesiâ occidatur, polluitur, quia injustè occiditur. E contra, quando pueri rixantur et sanguinem sibi ex naribus eliciunt, non censetur pollui, quia regulariter non sunt peccata mortalia. Item, licèt causa sit aliunde mortalis, ut si recitando vel repræsentando turpia in ecclesiâ, sequitur præter intentionem vulnus aut mors, non polluitur, quia non est actio mortalis in illo genere, sicut dici solet de pollutione præter intentionem secutâ ex causâ in alio genere peccaminosâ. Polluitur tamen si judex ibi reum, aut aliquis seipsum interficiat, quia utraque actio est injuriosa ecclesiæ.

55. Tertiò polluitur ecclesia per voluntariam seminis humani effusionem extra actum conjugalem, qui necessitate urgente, juxta communiorem sententiam, potest aliquando in ecclesiâ exerceri, quando nimirùm cogitur conjux diù ibi residere, nec potest aliò divertere : tunc enim ob incontinentiæ periculum vitandum, licitus erit matrimonii usus (1). Requiritur etiam in hoc casu culpa mortalis ut ecclesia polluatur, et effusio copiosa seminis, non unius, vel alterius guttæ. Denique in prædictis casibus requiritur notorietas facti, quod publicè constet; aliàs non censetur ecclesia polluta etiam respectu eorum qui quâcumque notitiâ id sciunt, vel ipsius qui delictum patravit, qui nullo modo obligatur ad se manifestandum. Nec desunt qui dicunt requiri quòd ecclesia denuntietur à judice tanquàm polluta, propter extravagantem : *Ad evitanda scandala;* in quibus similis denuntiatio exigitur, ut obligemur ad vitandos eos qui censuras incurrerunt. Quod, ut probabile, videtur admittere Suarez in præsenti, § *Secundò dubitari solet.* Cæterùm ipse, tomo 5, disp. 37, sect. 1, n. 28, apertè fatetur hanc pollutionem ecclesiæ nullo modo posse intelligi nomine interdicti aut censuræ. Et quidem in praxi ita servatur in hâc urbe Romanâ, ut ecclesiæ reconcilientur, etiamsi pollutio denuntiata non fuerit.

56. Quartò polluitur ecclesia per sepulturam hominis excommunicati. Post Constantiense concilium requiritur quòd fuerit excommunicatus denuntiatus vel notorius clerici percussor. Unde miror cur Suarez, dictâ sect. 4, § *His positis,* dicat in regionibus septentrionalibus, eos qui sacrificant in locis ubi sepulti sunt hæretici, excusari, vel quia necessitate coguntur, quia alibi sacrificare non possunt, vel quia episcopi videntes et consentientes facultatem præbere censentur. Quam doctrinam eisdem verbis amplectitur Fagundez, lib. 3, de 1 Ecclesiæ præcepto, c. 14, n. 2. Cùm tamen uterque fateatur per sepulturam excommunicati non denuntiati nominatim, non pollui ecclesiam, non est cur alias excusationes quærant pro iis qui celebrant, ubi hæretici sepulti sunt; quod notârunt etiam Navarrus, lib. 5 Consiliorum, consil. 10 de Hæreticis, edit. 2, ad 4 quæst., et Layman, loco supra citato, n. 8, qui etiam benè advertit non pollui ecclesiam per sepulturam hominis nominatim interdicti.

57. Quintò polluitur ecclesia per sepulturam hominis infidelis, hoc est, pagani non baptizati; quo nomine comprehenditur infans etiam non baptizatus, quando seorsim sepelitur, non quando in utero matris gravidæ, et jam mortuus sepelitur. Non verò comprehenditur hæreticus, quia, licèt non habeat veram fidem, illam tamen professus est in Baptismo, et ideò sub nomine fidelium intelligitur in cap. *Omnis utriusque sexûs,* de Pœnit. et Remiss., ut observavit Suarez, disp. 70, sect. 1, in principio. Ad hos duos posteriores modos pollutionis ecclesiæ non requiritur peccatum, sed quocumque modo fiat, polluta manet. Addunt aliqui sextum, quando ecclesiâ ab episcopo excommunicato consecratur et benedicitur; id tamen quia in jure non habetur, alii omnes rejiciunt.

58. Nomine *ecclesiæ* in hâc materiâ non intelliguntur oratoria in domibus privatis, etiam cum facultate episcopi vel pontificis designata ad celebrandum; illa enim non polluuntur. Intelligitur tamen cœmeterium benedictum ad sepelienda fidelium cadavera; ita tamen ut pollutâ ecclesiâ censeatur pollutum cœmeterium illi connexum; non è contra, quia accessorium sequitur conditiones principalis, et non è contra. Unde quando polluta ecclesia reconciliatur, eo ipso cœmeterium censetur consequenter reconciliatum. Neque etiam, polluto uno cœmeterio, censetur pollutum alterum; quia neutrum est accessorium alterius. Denique nomine *ecclesiæ* intelligitur quidquid est intra tectum et pavimentum ipsius : unde comprehenditur chorus à terrâ elevatus, vel scabellis distinctus, ut docet Thom. Sanchez, lib. 9 de Matrimonio, disp. 15, n. 33, et Fagundez, dicto cap. 14, n. 46, qui benè advertit idem esse de capellis, sive subterraneis, sive superioribus, quæ unum faciunt cum ecclesiâ. Non tamen polluitur si effusio sanguinis fiat supra tectum immediatum ecclesiæ, in capacitate quæ est inter primum et secundum tectum; nec extra portam, aut in parte externâ parietum, vel in sacristiâ, aut cameris adjacentibus, nec in turri aut cubiculis officialium et similibus locis. Hæc omnia compendio dixi, non citatis juribus et auctoribus, quia passim reperiuntur.

59. Dubium esse potest de aliquibus locis publicis ad celebrandum ab episcopo designatis, ut sunt eremitoria aliqua, hospitalia et similia quæ nec consecrata nec benedicta sint, sed deputata ab episcopo ad hoc, ut in iis publicè celebretur, in quibus non possunt corpora fidelium sepeliri : de quibus doctores expressè non loquuntur. Aliqui tamen indicant ea loca non violari nec pollui; ita loquitur Navarrus, in Summâ, c. 16, n. 32, dicens conjuges peccare mortaliter si habeant copulam in ecclesiâ consecratâ vel benedictâ; et Soto, dist. 32, q. unic., art. 3, sic ait *Voco autem locum sacrum ecclesiam consecratam vel benedictam.* Et Suarez, in præsenti, sect. 4, § *Quintò violatur,* in fine, clariùs id significat his verbis : *Denique hi casus non habent locum in oratoriis, vel similibus locis quæ nec consecrata sunt, nec benedicta; quia jura citata tantùm loquuntur de ecclesiis;* ecclesiæ *autem nomine solùm significatur templum consecratum aut benedictum.* Eodem modo loquitur Henriquez, dict.

(1) Hæc doctrina laxior nobis visa est, et illam alibi pugnavimus. (Edit.)

lib. 9, c. 27, § 5, his verbis : *Ecclesia, si non sit consecrata aut benedicta, non violatur ; ut oratorium, quod est ab episcopo designatum.*

60. Alii tamen oppositum significant, dùm dicunt ecclesiam non consecratam nec benedictam gaudere privilegio immunitatis loci sacri, ut tradunt Sylvester, verbo *Immunitas*, 1, in principio, et *Immunitas*, 3; Covarruvias 2 *Variarum*, et alii, quos refert Suarez, tomo 1 de Relig., tract. 2, cap. 9, n. 2, et probari solet ex cap. *Ecclesiæ*, de Immunitate ecclesiarum, ubi ejusmodi immunitas asseritur competere ecclesiæ non consecratæ, in quâ tamen divina officia celebrantur; per quæ verba videtur significari quòd sermo sit de ecclesiâ non benedictâ; nam si esset benedicta, gauderet immunitate, etiam antequàm divina officia celebrarentur. Ratio etiam ibi assignata id significat, quia scilicet *obsequiis divinis dedicata, nullius est temerariis auribus profananda;* quod in ecclesiâ non benedictâ locum habet. Item ex cap. finali de Consecratione eccles., ubi Gregor. X dicit ecclesiam non consecratam, si polluta fuerit, debere reconciliari, et quàm citiùs fieri poterit, esse reconsecrandam; ubi generaliter de omni ecclesiâ non consecratâ sermo esse videtur; nomine autem *ecclesiæ* illa etiam oratoria intelligi significat idem Suarez tomo 5 de Censuris, disp. 33, sect. 1, n. 5, et clariùs Layman, dicto cap. 5, n. 12, dicit ecclesiam benedictam, seu auctoritate episcopi ad divina officia deputatam, reconciliari per aquam à simplici sacerdote benedictam. Denique idem Suarez, dicto tomo 1 de Relig., illo cap. 9, n. 2 et 3, apertè docet ejusmodi loca frui immunitate, et debere reconciliari, si pollui aut violari contigerit, miraturque quòd aliqui moderni contrarium dixerint, cùm id manifestè colligatur ex dicto cap. ultimo de Consecrat. eccles. Unde hæc pars mihi etiam probatur, quia reverà illa venit nomine *ecclesiæ*, cùm ita ab omnibus communiter appelletur. Imò addit idem Suarez, n. 4, hoc procedere, etiamsi nondùm in eâ ecclesiâ divina officia cœperint celebrari, quia ecclesia non fit ecclesia per celebrationem actualem sacrificii in ipsâ, sed per deputationem factam ab episcopo ad celebrandum, quæ deputatio æquiparatur benedictioni, et ideò potest in eâ celebrari, quia deputata est ab episcopo, et quia est ecclesia; non è contra. Quare verba supra adducta ex cap. penultimo de Immunitate Ecclesiæ, in quibus pontifex dicit immunitatem competere illi ecclesiæ, si in ipsâ divina officia celebrantur, intelligenda sunt non de celebratione actuali, sed de aptitudine juxta regulam logicæ, quòd verba in definitione non dicunt actum, sed aptitudinem. Significat ergo pontifex, illi ecclesiæ etiam non benedictæ competere immunitatem, in quâ celebrari possunt divina officia; quare illa etiam indigebit reconciliatione, etiamsi nondùm in eâ celebratum fuerit.

61. Quando ecclesia aliquo ex dictis modo polluta est, oportet eam reconciliari, quod fit ab episcopo, si ecclesia consecrata sit, eo ritu qui in Pontificali præscribitur; vel etiam ab habentibus privilegium à Sede Apostolicâ, quale datum fuit à Leone X Minoribus; quæ concessio habetur apud Rodriguez in Bullario regular., bullâ 6, sub Leone X. Absque privilegio tamen non potest etiam ex commissione episcopi, quidquid dicant Victoria, in Summâ, q. 99; Sâ, verbo *Ecclesia*, n. 20, et Sylvius, in præsenti, q. 83, art. 3, dicens sic servari in praxi; verùm illa praxis est pro ecclesiis non consecratis. Quare praxim contrariam esse notavit benè Diana, tomo 1, tract. 1 Miscellan., resolut. 6. Si autem non est ecclesia consecrata, reconciliari potest per simplicem sacerdotem aquâ à se benedictâ, eo modo qui habetur in Rituali; quod, licèt de jure communi possit fieri absque aliâ licentiâ, solet tamen ex decentiâ, quando fieri potest, significari episcopo. Si autem sacerdos actu celebrat, quando ecclesia polluitur, et nondùm incœperat Canonem, relinquit sacrum, donec reconcilietur.

62. Addunt aliqui si sacerdos bonâ fide celebrat in ecclesiâ pollutâ, eo ipso manere jam reconciliatam per missæ celebrationem. Ita Castro, lib. 2 de Lege pœnali, c. ultimo; Sâ, verbo *Ecclesia*, n. 19; Diana, tract. de Celebrat. missar., resolut. 69, et probabile censet Avila, de Censuris, p. 5, disp. 7, dub. 3, conclus. 1. Alii tamen eam limitationem rejiciunt, et meritò; quos refert et sequitur Layman, loco citato, n. 13, quia in nullo jure fundatur; neque etiam ratione. Si enim sacrificii dignitas id habet ut sanctificet locum absque aliâ reconciliatione, sequitur primò, etiamsi sacerdos malâ fide celebret, manere reconciliatum, cùm eadem sit sacrificii virtus. Secundò, si ex episcopi dispensatione in necessitate celebretur, idem dicendum esset. Tertiò, si sacerdos, inchoato jam canone, postea pollutâ ecclesiâ, prosequitur et consecrat, eadem esset virtus sacrificii. Quartò eodem modo, si ecclesia nondùm fuisset consecrata aut benedicta, dici posset, semel celebratâ missâ, non indigere aliâ consecratione aut benedictione; quia, sicut dignitas sacrificii æquivalet reconciliationi, æquivalet etiam et præponderat consecrationi aut benedictioni.

63. Ultimò advertunt doctores, posse in casu necessitatis celebrari in ecclesiâ pollutâ de licentiâ episcopi. Probant Suarez in præsenti, dictâ sect. 4, § *His positis*, et Fagundez, n. 2, quia episcopus potest dare licentiam celebrandi in loco non consecrato; ergo et in loco qui per pollutionem quodammodò amisit consecrationem. Hæc tamen ratio retorquetur clarè; quia episcopus potest de jure communi deputare oratorium saltem publicum non consecratum ad celebrandum, et hoc absque necessitate; ergo et posset absque necessitate concedere ut celebretur in ecclesiâ violatâ nondùm reconciliatâ; quod tamen consequens prædicti auctores non concedunt. Non provenit ergo hoc ex illâ facultate generali; facilius enim est quòd celebretur in loco non sacro quàm in violato; quia violatio affert non meram negationem, sed privationem et quasi pœnam; ratione cujus illa negatio est magis radicata, sicut carentia gratiæ et sanctitatis in peccatore est turpior quàm esset in homine existente in puro

natura. Quod 5 posteriori clarè patet, quia in ecclesiâ non consecratâ potest celebrari ex deputatione episcopi; et adhuc si violetur, potest cum reconciliatione sacerdotis; si autem fuit consecrata, et violetur, non potest absque reconciliatione factâ per ipsum episcopum, quia nimirum ratione majoris sanctitatis præcedentis, majus et fortius impedimentum contrahitur, ad quod auferendum major virtus est necessaria. Potest tamen episcopus ex causâ necessitatis dispensare; et tanta potest esse necessitas, ut, si non sit recursus ad ordinarium, possit absque ejus licentiâ celebrari, v. g., si in die festo populus non habet aliam ecclesiam in quâ possit missam audire.

64. Consecratio ecclesiæ perditur, destructâ ecclesiâ; quod quidem contingit, non quando tectum solùm ruit, sed si parietes majori ex parte destruantur, quia illis potissimùm adhæret consecratio. Si autem parietes non simul, sed paulatim et successivè corruant et reparentur, non perditur consecratio, quia illa major pars quæ remanet retinet consecrationem, et trahit semper ad se partem minorem quæ advenit.

65. Circa hoc tamen subdubitat Layman, loco citato, num. 16, quando parietes ex intentione renovandi ecclesiam, unus post alium, omnes destruantur, et de novo ædificentur, quia in re morali multùm valet intentio operantis. Alii tamen universaliter loquuntur; et Navarrus, in Summâ, cap. 27, num. 258, etiam in prædicto casu negat requiri novam consecrationem; et certè civitas eadem dicitur esse, licèt ex animo eam pulchriorem reddendi, paulatim et successivè omnes ædes destruantur et rædificentur; item idem collegium manet, si eodem modo paulatim reficiatur; cur non dicetur manere moraliter eadem ecclesia?

66. Magis dubitarem quando reverà ex quatuor ecclesiæ parietibus ferè duo corruerent; nam, licèt tunc maneat major parietum pars, verè tamen non videtur manere ecclesia; quis enim dicat ecclesiam esse duos parietes paulò plus absque tecto? Consecratio autem ecclesiæ non manet, nisi maneat ecclesia; sic enim calix vel alba non manent benedicta, quando ita amittunt magnâ ex parte formam artificialem, ut non sint calix, alba, etc., ut infra videbimus; unde si manicæ separentur ab albâ, perditur benedictio; minùs autem retinent formam ecclesiæ duo parietes absque tecto quàm alba sine manicis. Sicut ergo, ut calix vel vestis retineat benedictionem, necesse est ut possit utcumque, licèt ægrè, deservire ad suum usum, sic ecclesia tamdiù retinebit consecrationem, quamdiù erit Ecclesia, et tamdiù erit ecclesia, quamdiù, licèt ægrè, possit deservire ad usus sacros; quod moraliter judicandum erit. Fateor tamen contrariam sententiam propter communem auctoritatem probabilem et securam practicè esse.

De altari ad celebrandum necessario.

67. Præter ecclesiam requiritur ad celebrandum altare, quod debet esse lapideum, consecratum ab episcopo vel habente auctoritatem ex commissione summi pontificis, qui non nisi rarissimè eam solet concedere, nunquàm verò ad sacrificandum sine altari consecrato. Est autem altare duplex: alterum fixum, alterum mobile, seu portatile, quod ara nuncupatur. Primum consecratur ut ibi permaneat, atque adeò consecratur totum altare, et in quâlibet parte mensæ illius potest sacrificari; unde perditur consecratio, si mensa superior separetur à pedibus vel basi cui affixa est, non tamen si unus et alter lapis ex iis quibus nititur auferatur, si tamen potest adhuc manere et stare altare, quantum sufficit ad sacrificandum, ut observat Layman, lib. 5, tract. 5, c. 6, n. 3. Altare autem mobile retinet consecrationem quamdiù non frangitur, ita ut in parte illius integrâ non possint consistere calix et patena cum hostiâ; quod non ita intelligo ut totus pes calicis et tota patena debeant esse super partem lapidis, sed tanta pars utriusque ut sufficiat ad sustentanda illa ne cadant; tunc enim judicari debet de unâ sola parte integrâ, tanquàm si sola illa sit; nam altera pars per accidens se habet, quia non potest sacrificium fieri super arâ constante ex duobus lapidibus, ut tradunt Sylvester, verbo *Altare*, q. 3; Vasq., disp. 233, n. 16; Fagundez, lib. 3 de 1 præcepto Eccles., c. 22, n. 9, et alii.

68. Hinc infero primò, si lapidi consecrato additio fiat novi lapidis, id quod additur non fieri consecratum, neque in eâ parte posse poni calicem et patenam, licèt alia per conjunctionem cum materiâ sacrâ soleant participare consecrationem aut benedictionem; in quo puncto laborat Laym., ubi supra, n. 5, ut rationem discriminis reddat, dicens procedere illam regulam in iis artificialibus quorum partes seorsim rationem et appellationem non retinent, ut ecclesia, calix, casula, etc.; atverò, si partes lapidis homogeneæ sunt, fieri potest quòd una pars sit sacra, alia non sit sacra. Hæc tamen ratio non est sufficiens, cùm in oleo vel aquâ benedictâ partes sint satis homogeneæ, et tamen per conjunctionem pars addita participat benedictionem. Ratio ergo legitima petenda est ex dictis, quòd lapis debet esse simplex et unus, ut sit aptus ad celebrandum; ideò totum id quod additur non fit sacrum, quia non potest cum præcedenti componere altare sacrum.

69. Quæsitum est an super arâ consecratâ debeant poni etiam particulæ consecratæ, an sufficiat quòd sint ibi tempore consecrationis; postea verò propter loci angustias ponantur extra aram in aliâ parte altaris supra aliud corporale. — Respondi debere esse super aram, sicut et hostiam illam quam sacerdos sumit; nam, licèt sacerdos intendat hanc hostiam majorem sibi sumere, et illas minores aliis dare, hoc parùm refert, cùm ex institutione hujus sacrificii nulla sit differentia, quare posset sacerdos ex ipsâ hostiâ majori dare partem aliquam ei qui vult communicare, et rursùs ex minoribus sibi sumere, quia tota est unica victima, et per modum unius offertur absque ullo discrimine. Unde in rubricis Missalis præcipitur quòd particulæ illæ ponantur super corporale vel ante calicem, aut in aliquo calice vel vase mundo consecrato retrò post calicem. Quòd autem

non sufficiat solùm quando consecrantur esse super aram, constat clarè, quia ara non tam requiritur ad sustentandam hostiam tempore consecrationis quàm tempore præcedenti et sequenti; quando enim consecratur, non est hostia supra aram, sed in manibus sacerdotis; ergo magis requiritur ara ad tempus præcedens et subsequens. Unde obiter infero minùs ritè facere aliquos quos vidi statim post consecrationem dare vas cum particulis consecratis alteri sacerdoti, ut eas in alio altari populo distribuat; hoc, inquam, non ritè fit : nam, sicut ex hostiâ suâ sacerdos non debet dare partem usque ad finem sacrificii, sic nec de illis particulis quæ sunt etiam victima illius sacrificii, et non minùs offeruntur quàm hostia major; et ideò omnes orationes, oblationes et benedictiones sequentes æquè spectant ad illas; nec ante sumptionem à sacerdote est victima perfectè et integrè sacrificata; minùs etiam congruit ut alius participet priùs de sacrificio quàm ipse sacerdos qui est principaliter offerens et sacrificans respectu aliorum: unde in omnibus liturgiis et ritualibus ac regulis antiquis semper primo loco ponitur communio sacerdotis celebrantis, et postea communio cleri, et populi, nec videtur ille ordo facilè pervertendus. Faciliùs posset admitti quòd ante sumptionem calicis daretur aliis communio, quia Christus non solùm ante sumptionem, sed etiam ante consecrationem calicis videtur dedisse apostolis corpus, ut ex contextu Evangelii colligi potest.

70. Circa altare portatile dubitari solet an perdat consecrationem si separetur à ligno cui inclusum est, quod licèt aliqui affirment, alii tamen communiter negant, et meritò, quia illud lignum est quidem ad ornamentum vel custodiam lapidis, ne rumpatur; non tamen componit cum lapide altare, nec est capax consecrationis, cùm non sit lapis. Nec obstat quòd altare fixum perdat consecrationem, quando mensa separatur à pedibus ligneis quibus sustinebatur, quia illud consecratur per modum altaris fixi et stabilis, de cujus ratione non solùm est tabula superior, sed etiam pedes, seu basis; at verò altare portatile consecratur ut tabula sola superior mobilis et portatilis, et ad eum usum, atque ideò consecratio cadit super solam partem superiorem, in quâ collocatur calix et hostia.

71. Dicet aliquis : Sicut potest consecrari lapis parvus seorsim pro altari portatili, cur non poterit consecrari lapis magnus, seu tota tabula lapidea superior sola in altari fixo, ita ut consecratio sit in solâ tabulâ superiori, non in pedibus vel base cui innitur? quare etiamsi à base vel à pedibus separetur, non amittet consecrationem; quod si fieri potest, cur non habet episcopus hanc intentionem, dùm altare consecrat? — Respondeo id fieri non posse; ratio est quia olim sola altaria lapidea fixa consecrabantur; postea propter necessitates occurrentes concessum fuit et introductum ut consecrarentur aræ portatiles et tabulæ lapideæ parvæ, quæ deferri possent ad varia loca, quæ in rigore non sunt altaria, sed tabulæ altaris; nam altare est mensa integra, quæ includit pedes, seu basim, et tabulam superiorem; indultum tamen fuit ut possint consecrari altaria non integra, sed tabulæ altarium, ad usum eas deferendi in alia loca; nunquàm tamen concessum fuit ut in altari non mobili consecraretur altare non integrum. Non potest ergo consecrari sola tabula superior in altari fixo, sed debet consecrari totum altare per modum altaris integri et completi.

72. P. Layman, ubi supra, n. 6, utitur ad hoc ipsum exemplo calicis, qui si tornatilis sit, non perdit consecrationem per separationem cuppæ à pede, licèt eam perdat calix alius, qui non habet amovibilem pedem à cuppâ. Rationem autem reddit, quia in calice tornatili sola cuppa per se consecratur; et ideò in eâ solâ et separatâ retinetur consecratio : quod etiam insinuare videtur Suarez, disp. 81, sect. 7, § *Rursùs inquiri potest.*

73. Verùm hoc exemplum non omninò congruit; nam, licèt concedam calicem tornatilem ita consecrari ut per separationem cuppæ à pede non perdat consecrationem, non tamen concedam consecrari solam cuppam, sed totum calicem; atque ideò si loco illius pedis substitueretur alius pes non consecratus, non esset calix consecratus, quia reverà non est idem calix, cùm pars aliqua necessaria ad substantiam calicis usualis variata sit; quod non contingit quando eædem partes connectuntur, quia semper manet idem calix, ut videbimus sectione 4; in altari autem portatili fateor non manere idem altare, quia ara sola mobilis non est altare in rigore, sed pars altaris; fuit tamen indultum ut consecraretur pars altaris seorsim, quia sic necessarium fuit ad usum; quòd tamen in consecratione calicis concessum non est.

74. Dicet aliquis : Sicut potest fieri calix tornatilis, cujus partes, licèt separentur, non perditur consecratio, cur non poterit fieri altare integrum, cujus partes possint facilè separari et conjungi, v. g., tabula superior cum columnis seu pedibus quibus innititur? tunc autem non amitteretur consecratio partium, sicut neque in calice. — Respondeo ex naturâ rei id non repugnare physicè, ut ita dicam; moraliter tamen non facilè erit, quia, licèt in altari ligneo vel æreo id facile esset, in lapideo tamen difficile erit ita subtilem tabulam lapideam invenire, ut possit facilè et sine periculo imponi et auferri à base vel columnis; quare ejusmodi altaria nunquàm fuerunt in usu; si tamen fieret, non video cur non possent ejusmodi partes consecrationem retinere, quoties connecterentur. Nam reverà, sicut mensa lignea eadem est, licèt sæpè tabula superior à pedibus auferatur, ut contingit in mensis aliquibus pauperum, eadem etiam esset mensa lapidea, si eodem artificio facta esset : item sicut calices tornatiles introduci potuerunt, et cùm illâ separabilitate partium consecrari, licèt antea soli calices fixi consecrarentur, cur non possent consecrari altaria cum separabilitate partium, licèt antea nullum esset ejusmodi altare? Nam, licèt altare non soleat consecrari, nisi intra ec-

clesiam, et alligatum ecclesiæ, potest tamen intra eamdem ecclesiam aliquod altare integrum transferri ab uno loco ad alium; quo casu, cùm idem altare omninò maneat, non indiget novâ consecratione; posset ergo similiter illud altare cum separabilitate partium consecrari in tali ecclesiâ, intra quam posset dissolvi et componi, si tali artificio fuisset fabricatum.

75. Aliqui exigunt necessariò ad quodcumque altare quòd in eo sint reliquiæ sanctorum; id tamen alii meritò negant, et multò magis quòd alii dicunt licere in defectum reliquiarum includere particulam hostiæ consecratæ, quod quidem magnum absurdum esset. Unde parùm etiam refert quòd altaris cornua quæ uncta sunt frangantur : semper enim remanet consecratio, quamdiù restat pars sufficiens ad continendum calicem cum patenâ, ut dictum est.

76. Altare præterea ornari debet in primis tobaleis præter corporale, quas Suarez in præsenti, disp. 81, sect, 6; Vasquez, disp. 233, c. 3, et alii communiter, quos refert et sequitur Layman., ubi supra, n. 11, dicunt sufficere quòd sint duæ præter corporale, seu una duplicata. Verùm in Missali reformato auctoritate Clementis VIII expressè requiruntur tres, quarum una longior sit, et ad terram pertingat, duæ aliæ breviores, seu una duplicata, et præter has quæ in altari sunt, postea additur corporale ex sacristiâ afferendum; et hoc observatur in Ecclesiâ Romanâ. Quod idem præscriptum jam fuisse in Missali Pii V constat ex § 10, de Defectibus occurrentibus in missâ, ubi inter alios defectus ponitur, si altare non sit tribus mappis ornatum. Additur præterea in Missali quòd hæ tobaleæ sint benedictæ, quod à fortiori requiritur in corporali, quod licèt in extremitatibus possit esse sericum, vel auro elaboratum, non tamen eâ parte quâ calicem et hostiam tangit; ejusdem rationis debet esse altera pars, quâ calix operitur, quæ etiam pro corporali posset deservire, si capax sit, cùm eamdem benedictionem habeat. Purificatorium verò, quo tergitur calix, non debet esse ex obligatione benedictum, ut fatetur Suarez, disp. 81, sect. 8, § *Quartò addendum*, et Gavantus, in rubricas Missalis, p. 2, tit. 1, litt. I.

77. Requiritur etiam lumen sine quo nunquàm sacrificare licet; imò addunt aliqui, si lumen extinguatur ante consecrationem, nec haberi possit, relinquendam esse missam, etiamsi necesse esset consecrare ad dandum viaticum moribundo. Ita Fagundez, c. 22, n. 19. An verò debeat esse ex cerâ, vel possit esse ex oleo vel adipe : communis sententia exigit ceram propter consuetudinem universalis Ecclesiæ, quam approbat regula Missalis, ubi exiguntur duæ candelæ cereæ. Alii tamen in casu necessitatis licere dicunt cum alio lumine, si absit scandalum; quos congerit, et sequitur Diana, tract. de Celebrat. missar., resolut. 45 et 67, quorum aliqui id extendunt ad candelam ex adipe vel sevo; ut Layman, loco citato, c. 6, n. 17, et Azor., 1 tomo, lib. 10, c. 28, q. 15; Didacus Nugnus, in præsenti, q. 83, art. 3, dub. 3; Jacob. de Graffis, 1 p. Decision., lib. 2, c. 43, qui absque limitatione loquitur.

78. Requiritur etiam liber Missalis. An verò aliquando liceret absque illo celebrare, quando sacerdos nullum timet periculum, et memoriâ firmiter tenet totam missam, plures negant; alii affirmant; Layman, ubi supra, n. 17; Villalobos et Ledesma, quos refert et sequitur Diana, loco citato, resolut. 46, qui malè pro contrariâ sententiâ citat Vasquez, cùm hanc secundam apertè teneat c. 3, n. 26, qui benè advertit ex hoc capite excusari eos qui, cùm legere non possint propter visûs debilitatem, adhuc celebrant missam memoriter recitantes, et videntes quantùm satis est ad reliquas sacrificii actiones ritè exercendas; ii enim, licèt librum coram se habeant propter decentiam, perinde est ac si eum non haberent; quam sententiam ego etiam probabilem existimo.

79. De cruce aliqui dubitant an sit necessaria ex præcepto gravi; sed, licèt in regulis Missalis exigatur, non videtur tamen esse præceptum Ecclesiæ grave, ut notant Suarez et Vasquez; imò aliqui probabiliter dicunt non esse Missalis regulam intelligendam pro altari, in quo est sanctissimum Eucharistiæ Sacramentum. Alii tamen contrarium sentiunt, cum quibus est Gavantus, dictâ 1 p., tit. 20. Et in universum certum est non omnia quæ in rubricis Missalis exiguntur, afferre obligationem gravem, nisi aliunde constet de Ecclesiæ præcepto. Quis enim dicat non posse sacrificari absque duabus candelis cereis, vel sine alio cereo, pro tempore elevationis, et aliis similibus.

SECTIO III.

Utrùm in mari possit aliquando celebrari.

80. De hoc puncto diligenter tractatum fuit ante 30 ferè annos in præcipuis Hispaniæ academiis, cùm Lusitani peterent in longâ navigatione ad Indiam Orientalem hujus sacrificii usum. Et quidem doctores theologi et juristæ in academiâ Salmanticensi, Complutensi, Conimbricensi et Eborensi judicârunt posse id, accedente summi pontificis consensu, eis rationabiliter concedi, quorum subscriptiones vidi, et in illis judicium P. Francisci Suarez idem sentientis.

81. Fundamenta multa et quidem gravissima allata fuerunt. Primum ex veteris Ecclesiæ consuetudine, quæ in mari etiam pro nautis celebrare consuevit; quod colligitur ex Surio, tomo 2, die 20 martii, ubi narrat S. Wulfranum, Senonensem archiepiscopum, dùm in medio Oceano navigâsset, et die quâdam horâ solitâ venerandum missæ sacrificium offerret, et patena de ministri manu in mare prolapsa fuisset, ipsum sanctum oratione suâ impetrâsse, ut patena iterùm ex profundo ad manum diaconi reverteretur; quam etiam historiam refert card. Baronius, tomo 8, anno Domini 700, et addit : *Ex quibus, præter insignis miraculi virtutem, intelligis, lector, non destitisse sanctos viros in mari etiam, cùm tranquillitas esset, religatâ anchoris navi, celebrare ibi sacrosanctum sacrificium missæ, Deo maximè gratum, quod ipse tanti editione*

miraculi patefecit. Hæc Baronius. Colligitur hoc ipsum ex epistolâ Dionysii episcopi Alexandrini ad Hieracem, ut refert Eusebius, lib. 7, c. 17, ubi Dionysius sic ait : *Cùm ab omnibus persecutione agitati essemus, et morte mulctati, festum lætis animis celebravimus, et singula loca ad singula afflictionum genera nobis præstituta, ut ager sylvestris, solitudo deserta, navis fluctibus jactata, diversorium publicum, et horridus carcer, opportuna videbantur, in quibus celebres conventus maximo cum gaudio ageremus.* Hos autem conventus cardin. Baronius, tomo 1, anno Christi 57, dicit constitisse lectionibus et colloquiis spiritualibus et sacrâ Eucharistiâ. Colligitur denique hoc ipsum ex usu antiquo deferendi Eucharistiam in navibus, cujus meminit S. Gregorius, lib. 3 Dialog., c. 36; Ambros., Orat. funebri de obitu fratris Satyri; Baronius, tomo 1, dicto anno 57, et tomo 5, anno Christi 401. Non videtur autem credibile quòd in longâ navigatione Eucharistia non renovaretur, præsertim cum ex illis historiis colligatur, non solùm corpus, sed sanguinem Christi sub speciebus vini solitum in navi sumi, ut constat ex Gregorio, loco citato, ubi dicit nautas illos in extremo naufragii periculo corpus et sanguinem Christi pro viatico accepisse. Quomodò autem poterat Christi sanguis diù absque celebratione missæ conservari?

82. Secundum fundamentum, quia celebratio missæ in mari non est contra jus naturale vel divinum, aut etiam humanum. Nam inprimis jus naturæ et jus divinum solùm exigunt debitam reverentiam in celebratione hujus mysterii. Cùm ergo possit reverentia illa debita cum diligentiâ in navi haberi, non erit contra jus naturale vel divinum. Jus autem humanum seu Ecclesiæ prohibitio nulla prorsùs invenitur. Solùm afferri potest quoddam Rituale antiquum approbatum à Leone X, cujus meminit Navarrus, in Miscellan. de Oratione, miscell. 90, ubi, 1 p., tract. 4, c. 35, dicitur : *In loco fluctuanti, ut in mari et fluminibus celebrare non licet alicui.* Hoc tamen parùm probat : primò, quia de illâ approbatione Leonis non constat, nec de auctoritate illius Sacerdotalis, de quo solùm Navarrus dicit : *Liber Sacerdotalis à Leone X (ut aiunt) probatus, quem nobis monstravit R. in Christo P.*, etc. Cæterùm in ipso Sacerdotali quem in nostrâ Bibliothecâ habemus, non invenitur illa Leonis approbatio, solùm dicitur in fronte libri fuisse multoties approbatum auctoritate pontificum. Postea verò cùm iterùm impressus sit Venetis an. 1568, dempta fuerunt verba prædicta de approbatione summorum pontificum. Secundò, quia illa approbatio Leonis, si quæ fuit, non videtur sonare plusquàm licentiam, non verò præceptum aut legem. Tertiò, quia aliqua ibi continentur in ordine dicendi missam siccam quæ correctione indigerent, quale est quòd dicuntur orationes post communionem, quæ tamen cùm mentionem ut in plurimùm faciant Sacramenti percepti, certum est non posse tunc dici, quando consecratio aut sumptio non præcessit. Ad summum ergo habetur quod ille auctor locutus sit sicut alii auctores, qui hoc ipsum dixerunt, non licere celebrari in mari; et ideò illa doctrina meritò fuerit approbata.

83. Magis posset obstare consuetudo satis jam antiqua non celebrandi in mari; quæ cum esset ab omnibus recepta, videbatur habere vim legis. Ad hoc tamen aliqui dicebant consuetudinem illam, cùm nullo jure probaretur, introductam magis fuisse tum ex negligentiâ et tepiditate fidelium, qui non ita solliciti erant de fructibus hujus sacrificii et Sacramenti; tum etiam quia non erant in usu navigationes ita longæ et diuturnæ, sed breves et in quibus frequenter possent ad terram accedere, et in littore celebrare.

84. Tertium fundamentum desumebatur ex auctoritate doctorum, qui, etsi primâ facie videantur contrarium docere; si tamen eorum verba attentè examinentur, huic magis parti favere videntur. Nam inprimis multi eorum non dicunt universaliter non licere celebrare in mari, sed cum limitatione, scilicet, ubi periculum est effundendi sanguinem Christi, vel similis indecentiæ. Sic loquitur Antonin., 3 p., tit. 13, cap. 6, § 4, his verbis : *In nullâ necessitate licet celebrare in mari, vel super fluvium, ubi probabiliter timetur de effusione sanguinis propter agitationem navis.* Eadem verba habent Sylvester, missâ 1, q. 2, vers. *Secundum;* Armilla, verbo *Missa*, n. 4; Paludan. in 4, dist. 13, q. 2, n. 11; Jac. de Graffis, lib. 2 Decis. aur., cap. 42, n. 10, qui, et alii addunt semper illam limitationem, *ubi periculum timetur effusionis sanguinis;* quare per argumentum à contrario ex eisdem probatur licitum quando illud periculum non timetur; prout in casu nostro supponitur non timeri, de quo infra. Alii verò doctores, licèt absolutè loquantur et dicant id non licere, addunt tamen rationem esse propter periculum effusionis sanguinis. Sic loquitur Turrecremata, in capite *Concedimus*, de Consecrat, dist. 1; Summa Astensis, lib. 4, tit. 14, art. 4, § *Idem intelligitur;* Navarrus, loco supra citato, miscell. 88, et in Manuali, c. 25, n. 83; Suarez, in præsenti, disp. 81, sect. 3, § *Tertia exceptio;* Angles, in Floribus theolog., tract. de Eucharist., q. de valore missæ, art. 2, difficult. 2, conclus. 4; Durant, de Ritibus Eccles. cathol., lib. 2, c. 4, ad finem; Fernandus Paez, in Repet., cap. *Missas*, de Consecrat., dist. 1, num. 193; Lud. Lopez, 2 p. Instructorii conscientiæ, cap. 79; Azor., lib. 10 Institut. mor., c. 16, q. 6, in fine. Ex quibus etiam omnibus colligi videtur quòd cessante omninò illo periculo, licita esset talis celebratio.

85. Adde alios doctores expressè docuisse id licere, cessante tali periculo. Ita loquitur Major, in 4, dist. 13, q. 4, paulò post principium; ubi, postquàm dixit non esse in mari celebrandum, subjungit : *Cùm autem non patet accessus rationabilis ad terram, tales excusantur ab auditione missæ; esset enim periculum effusionis sanguinis Christi, à quo ubi caveretur posset celebrari.* Item Guil. Durantus, lib. 4 Rationalis divin. offic., c. 1, n. 41, ubi sic ait : *Potest autem esse necessitas, ut missa dicatur in mari, vel in exercitu sub papilione.* Emman Sâ, verbo *Missa*, n. 19. *Super*

mare, inquit, *aut fluvium, si timetur sanguinis effusio, celebrare non licet : si non timetur, putarem licere.* Henriq., lib. 9 de Missâ, c. 27, n. 3, in fine, ubi sic ait : *In fluvio placidissimo, ubi effusio sanguinis timeri non posset, fortassè in necessitate liceret.* Et in margine dicit hanc esse sententiam recentiorum. Hi autem scripserunt ante exortam hanc controversiam ; postea verò eam celebrationem hodiè cum certis circumstantiis licitè fieri tradunt Fagundez, lib. 3 de 1 præcepto Eccles., c. 10, et novissimè Jac. Granado in 3 p., controvers. 6 de Euchar., tract. 14. disp. 13.

86. Quartò ex his formatur ratio in hunc modum : Juxta communem doctorum sensum est quòd in casu necessitatis possit extra Ecclesiam aut locum sacrum celebrari cum licentiâ episcopi, vel etiam sine illâ, quando peti non potest, ut vidimus sect. præcedenti, dùm tamen reverentia debita servari possit ; in nostro utraque conditio invenitur, necessitas scilicet et reverentia debita. Et quidem minor necessitas à doctoribus exigitur quàm hæc, v. g., si ecclesia capere non potest ad missam audiendam omnes qui ad solemnitatem concurrunt, vel aliud simile, ut supra vidimus. In nostro autem casu in singulis navibus 500, vel aliquando 800 homines sunt, qui aliquando per sex menses hoc sacrificio privari coguntur, si non celebretur in navi. Si ergo à concilio Triburiensi relato in cap. *Concedimus*, de Consecrat., dist. 1, causa sufficiens judicatur defectus loci sacri, ut ii qui in itinere versantur missam die festo audire possint, et ad hoc sub dio celebretur, quid diceret de expeditione Indicâ, in quâ per sex menses tot hominum millia missâ privantur, nisi in mari celebrari permittatur?

87. Quod verò attinet ad reverentiam debitam, de quâ poterat magis dubitari, factæ inprimis fuerunt informationes multæ, et auditi in consultationibus peritissimi naucleri, proreges, gubernatores, duces et alii multi qui omnes testati sunt (quorum testimonia et subscriptiones ego vidi) nullum prorsùs esse in illis navibus periculum irreverentiæ : in iis enim locus aptissimus destinari facilè potest, decenter imò et magnificè ornatus, ab omni fœtore et sordibus secretus, in quo debito tempore celebretur ; potest etiam facilè vitari omne effusionis sanguinis periculum ; tum quia periti naucleri prævident maris commotionem, quæ si immineat, præmonebunt ante missæ initium ; tum quia adesse potest alter sacerdos, qui post consecrationem calicem manu teneat, ne cadat aut moveatur ; quibus positis, nullum porsùs remanet irreverentiæ periculum.

88. Accedunt rationes maximæ, ut si id fieri possit, non omittatur. Prima, ut, quantùm fieri possit, satisfiat præceptis gravissimis audiendi missam diebus festis, accipiendi Eucharistiam in Paschate viaticum in mortis articulo ; quibus præceptis, quoties fieri possit, satisfaciendum est, præsertim cùm experientiâ compertum sit, in longâ illâ navigatione, 100 aliquando, vel 200 ex nautis obire in uno navigio, qui omnes de viatico debent ab Ecclesiâ provideri, si fieri honestè possit. Secunda, ut in ipsâ navigatione major sit observantia divinæ legis, et christiani mores peccandi consuetudine non corrumpantur. Experientiâ enim constat quantùm deserviat usus hujus Sacramenti ad coercendam licentiam peccandi, et continendos homines in debito conscientiæ munere. Tertia, ut hâc occasione otium magnâ ex parte vitetur quod in tædiosâ illâ vacatione radix esse solet multorum peccatorum, à quibus non parùm divertere potest sanctissima illa et frequens ac religiosa occupatio divini cultûs. Quarta, ut pericula Oceani virtute hujus sacrosancti sacrificii, vel impediantur vel mitigentur ; testantur enim experti naucleri loca illa quæ frequentibus naufragiis et tempestatibus erant infamia et horribilia, postquàm hoc sacrificium in regionibus illis celebrari cœpit, feritate pristinâ depositâ, vel tranquilla facta esse, vel certè navigabilia ; prout de tractu Japonum et Sinarum testantur ; imò observârunt aliqui mare illud quod inter Brasiliam et Congum invenitur pacificum esse ; postea verò periculosissimum ob frequentes tempestates ; cujus discriminis rationem naucleri tribuunt huic sacrificio quod in Brasiliâ et Congo celebratur, cujus virtute dæmones, qui tempestates excitant, coercentur, vel fugantur ab illo Domino, qui imperavit mari, et facta est tranquillitas ; è contra verò, ubi ab illo sacrificio non coercentur, dominantur vehementiùs. Si enim clavus crucis Christi à Constantino in Adriaticum mare projectus, pacificum et tractabile illud reddidit, quod antea non nisi periculosissimè navigari poterat, ut refert Gregor. Turon. et alii, quid faciet sacrosanctum corpus et sanguis Christi, quando in ipso Oceano realiter in sacrificio offeratur?

89. Hæc et alia similia occasionem dederunt Lusitanis primùm in navigatione orientali, Castellanis deinde in occidentali, celebrandi in mari ; quod quidem Fagundez, loco citato, testatur initium accepisse ex licentiâ summi pontificis Clementis VIII, et Pauli V, et P. Granado, loco citato, refert episcopum Malacæ retulisse cuidam Patri nostræ societatis, episcopum Cyrenensem testatum esse se vidisse breve summi pontificis, in quo declarabat posse sine scrupulo celebrari in mari. Quidquid de hoc brevi sit, certum est id non fuisse absque episcoporum licentiâ introductum ; imò ipsi episcopi, dùm navigarent, primi omnium et celebrârunt, et celebrari fecerunt. Hoc enim fecit D. Alexius de Meneses, archiepiscopus Goæ, pius pariter et doctus ; nuntius etiam seu collector Romani pontificis in Lusitaniâ facultatem dedit Indiæ proregi ut celebrari faceret coram se in navi ; aliique episcopi postea eamdem licentiam dederunt ; usus autem et experientia multorum jam annorum ostendit nullum esse in hâc parte periculum ex eis quæ timebantur, sed maxima commoda ex hoc sacrificio provenire. Scio paucos ante annos hanc eamdem facultatem petitam esse à summo pontifice pro triremibus in mari Mediterraneo, ut saltem in regiâ triremi posset celebrari, exemplo adducto ex navigatione Indicâ, fuisse tamen negatam facultatem ; nec mirum, quia triremes non sunt ita aptæ ut grandiores illæ

naves; nec necessitas est eadem, cùm frequenter ad terram accedant, ubi in littore altari erecto, possunt ex ipso mari missam audire.

SECTIO IV.

De vasis et vestibus sacris, et aliis ad hoc sacrificium requisitis.

90. Requiritur inprimis calix et patena, quæ juxta rubricas Missalis debent esse ex auro vel argento, vel saltem cuppa calicis ex argento inaurato; addunt theologi communiter posse esse aliquando ob paupertatem ex stanno, ex concilio Rhemensi, can. 6, relato in c. *Ut calix*, de Consecrat., dist. 1, ex aliis verò materiis nullatenùs fieri posse. Sed certè consuetudo est omninò contraria; sunt enim in ecclesiis ad communem usum sacrificii plerique calices ex ære toti, seu cupro inaurato Italicè, *rame*; Hispanicè, *cobre*; et hìc Romæ sunt innumeri et plures patenæ; ex stanno autem nullus reperitur; quam praxim nescio quomodò nostri recentiores non adverterint, qui quotidiè in iis vasis sacrificabant. Quamvis autem in rubricâ Missalis reformati præscribatur ut cuppa calicis, et superior patenæ pars sit deaurata, id tamen non obligare graviter docet cum aliis Jac. Granado, tract. 14 de Eucharistiâ, disp. 12, n. 3, et ita videtur usus habere, quando sunt ex argento.

91. Debent esse hæc vasa consecrata ab episcopo, vel alio ex privilegio pontificis Romani, qui non nisi rarissimè illud concedit. Aliqui volunt si bonâ fide semel aliquis celebravit in calice et patenâ nondùm consecratis, non indigere jam aliâ consecratione. Ita Diana, tomo 1, tract. de Celebrat. missar., resolut. 69, nullum auctorem pro eâ sententiâ adducens; fundatur autem in eo quòd Castro, lib. 2 de Lege pœnali, c. ult., docet Ecclesiam pollutam non indigere aliâ reconciliatione si aliquis in eâ bonâ fide celebravit; quod etiam probabile existimat Avila, de Censuris, p. 5, disp. 7, dub. 3, conclus. 1. Ergo calix etiam (et idem judicat de vestibus) non indigebit consecratione, aut benedictione, postquàm in illo celebratum est.

92. Hoc tamen absque sufficienti fundamento asseritur, tum quia doctrina illa Castri falsa est, ut dixi sectione præcedenti; tum quia, etiamsi admittatur doctrina illa, adhuc non infertur in nostro casu, quod intenditur, sed ejus contrarium. Nam illi auctores, licèt dicant ecclesiam semel consecratam posse reconciliari per sacrificium bonâ fide in eâ oblatum, non dicunt tamen ecclesiam nondùm consecratam per sacrificium in eâ bonâ fide oblatum manere consecratam: alioquin omnia oratoria essent consecrata, postquàm in eis celebratur. Ergo, licèt admitteretur quòd calix semel ritè consecratus, si pollueretur, posset reconciliari per sacrificium in eo bonâ fide oblatum, non deberet concedi quòd calix non consecratus eâ ratione fieret consecratus; plus enim requiritur ad consecrationem inducendam in materiam profanam quàm ad purgandam materiam jam semel consecratam. Unde meritò illam doctrinam rejiciunt omnes alii. Navarrus et Azor, quos refert et sequitur Layman, dicto tract. 5, c. 5, n. 13, et Fagundez, dicto lib. 3, c. 21, n. 15.

93. Perditur consecratio per fractionem aut diminutionem talem, ut non sit calix, v. g., utilis ad usum in sacrificio. Unde si cuppa separetur à pede fixo per fractionem, et iterùm conjungatur, indiget novâ consecratione. In calice tamen tornatili, licèt aliqui idem dicant, alii tamen negant perdi consecrationem per meram separationem, quando absque novâ artificis industriâ possunt iterùm atque iterùm facilè partes conjungi. Ita Suarez et Vasquez, in præsenti; Layman, c. 6, n. 6; Fagundez, n. 17, et alii recentiores. Ratio autem quam insinuant Suarez et alii, quòd scilicet in ejusmodi calice sola cuppa est quæ consecratur, pes autem non habeatur pro parte, non mihi probatur, ut dixi sectione præcedenti, quia cuppa absque pede non est calix aptus ad sacrificium; nusquàm autem indultum est quod cuppa sola absque pede consecretur; nec ullus episcopus consecrabit nisi calicem integrum. Unde meliùs Vasquez, n. 35, notanter dixit posse in illo calice consecrari, si iterùm cuppa cum pede per illam juncturam conjungatur; quia si iterùm conjungantur eædem partes, non censetur nova forma calicis, sed eadem. Rationem à priori reddidi supra, disp. 8, sect. 2, quia nimirùm tamdiù censetur perseverare eadem forma artificialis in artefacto, non quamdiù partes retinent eamdem positionem localem physicè, aut distantiam in ordine ad se (nam partes pilei plicati aut explicati non retinent eamdem distantiam ad invicem), sed quamdiù aptæ sunt ad retinendam eamdem distantiam absque novo artificio; unde ejusmodi artefacta, quorum partes nexu tornatili conjunguntur, eadem semper manere censentur; quod idem esset in albâ, v. g., quæ manicas haberet non fixas, sed amovibiles, quæ globulis vel funiculis conjungerentur; tunc enim per separationem non perderetur benedictio: sicut neque planeta, si pars anterior cum posteriori aliquibus resticulis conjungi et separari facilè posset. Nec obstat quòd altare fixum perdat consecrationem, quando mensa separatur à pedibus vel base, quia ibi non perseverat eadem structura artificialis, sed requiritur novum artificium ad conjungendas illas partes.

94. Dubitari solet quando calix inauratus perdit paulatim aurum, an perdat consecrationem. Item, quando de novo iterùm inauratur, an indigeat novâ consecratione. Negant communiter in primo casu, et concedunt in secundo requiri consecrationem novam. Ita Suarez, Vasquez et alii plures, quos affert Diana, 1 tomo, tract. 1 Miscell., resol. 3. Rationem differentiæ dicunt esse quòd in primo casu id quod remanet erat consecratum, cùm omnes partes calicis sint consecratæ; in secundo casu id quod additur, non est consecratum; et aliunde est nova quædam superficies auri quæ immediatè tangit sanguinem Christi, et quæ nullo modo consecrata supponitur.

95. Alii tamen in secundo casu negant: Coninck, in præsenti, art. 3, dub. 3; Layman, d. c. 6, n. 7, et Diana, loco citato, quæ sententia probabilior mihi

videtur : nam per illam inaurationem novam ille non est alius calix moraliter à præcedenti ; ad sacrificium autem sufficit calix consecratus ; ergo si manet idem calix, qui jam semel consecratus fuit, non oportet consecrare illam novam superficiem ; sicut neque in ecclesiâ quæ de novo dealbatur, oportet de novo consecrare superficiem novam. Nec obstat quòd illa superficies sit quæ sola tangit sanguinem Christi ; nam illa superficies per conjunctionem cum calice consecrato manet sacra ; sicut si corporale lacerum reficiatur, et assuatur illi aliqua exigua pars, hæc absque novâ benedictione manet benedicta propter conjunctionem corporali benedicto ; et, licèt hæc pars nova sit in tali loco, ut fortassè illa tangat majori ex parte hostiam, vel aliquando totam particulam consecratam pro aliquo qui vult communicare ; adhuc non indiget novâ benedictione, sed sufficit benedictio totius cui advenit. Idem ergo dici potest de superficie aureâ subtilissimâ, quæ per inaurationem de novo advenit, quæ non se habet, sicut si una cuppa subtilior intra cuppam calicis poneretur, ut objiciunt Suarez et Vasquez supra ; quia tunc illud vasculum subtilius non est pars majoris, nec facit unum cum illo, sed semper manent duo vasa distincta ; cùm in nostro casu non sint duo, sed unum ; quod cùm jam fuerit consecratum, non potest non retinere consecrationem, quamdiù idem numero perseverat.

96. De pyxide, seu vase aut ciborio in quo servatur corpus Christi, aliqui dicunt debere etiam consecrari, et in Pontificali est pro illo specialis benedictio. Certè juxta Missalis regulam ita fieri debet, cùm expressè præscribatur quòd particulæ consecratæ ponantur vel supra corporale vel in vase aliquo consecrato. Cæterùm de rigore juris id non esse necessarium docent probabiliter plures, Suarez, Vasquez, Azor, Henriquez et alii, quos afferunt et sequuntur Diana, 1 tomo, tract. 1 Miscell., resolut. 2 ; Layman, d. c. 6, num. 22, et alii recentiores. Adde illa vasa non ungi chrismate, ut notavit Suarez, dictâ sect. 7, § ult., et Layman, dicto cap. 6, num. 22. Quare illi qui habent facultatem benedicendi omnia ornamenta et alia necessaria, exceptis iis in quibus sacra unctio intercedit, poterunt ejusmodi pyxides benedicere.

97. P. Vasquez, n. 36, dicit ex consuetudine esse necessarium ut intra pyxidem, in quâ Sacramentum servatur, sit vas aliquod ex ligno quod benedictione corporalis benedictum sit. Verùm hoc est vitium commune scholasticis ut consuetudines judicent ex eo quod in illâ civitate aut provinciâ ubi versantur fieri viderunt. Scimus quippe consuetudinem esse contrariam, quam ego non solùm de Româ, sed de aliis Ecclesiæ provinciis testari possum. Similis est illa alia obligatio, quam Vasquez ibidem addit, de collocandâ et servandâ pyxide illâ super lapidem consecratum. Quod quidem ex nullo jure probare potest ; et consuetudo quam affert nihil probat, cùm solùm sit ex decentiâ, et non sit universalis ; nam Romæ toto anno sine ejusmodi lapide supposito conservatur ; et quidem cùm passim exponi soleat Sacramentum hoc per duos vel tres dies absque tali arâ supposità, non apparet, unde major obligatio esset subjiciendi eam intra quàm extra custodiam ligneam : nec illa consuetudo videtur esse juxta intentionem antiquam Ecclesiæ, in quâ, cùm olim non essent altaria mobilia consecrata, sed fixa, non poterat intra custodiam subjici aliqua ara consecrata, sed ad summum custodia ipsa lignea posset esse supra altare consecratum : non est ergo talis obligatio neque ex jure, neque ex consuetudine. De venerationе debitâ his vasis sacris, dictum est alibi, ubi erat proprius locus.

98. Requiruntur etiam vestes sacræ ad hoc sacrificium, amictus, alba, cingulum, manipulus, stola, planeta, omnes benedictæ ab episcopo, vel sacerdote habente facultatem à Sede Apostolicâ. An verò in casu necessitatis liceat celebrare absque aliquo ornamento ex levioribus, vel cum eo non benedicto, ut absque stolâ vel manipulo, aut cingulo, negant plures ; alii affirmant, quos refert Diana, 1 tomo, tract. de Celebrat. missar., resol. 57, et de cingulo in particulari, resolut. 68, qui, quoniam multi sunt, non audeo condemnare eum qui ita faceret. Potest etiam in eo casu sacerdos uti stolâ pro cingulo vel manipulo, aut manipulo pro stolâ, si sufficiens sit. Aliqui dicunt sacerdotem extra missam communicantem debere sub mortali habere stolam : sed alii communiter id negant, cum quibus sentit Diana, ubi supra, resolut. 20, et hoc est verius.

99. Perditur benedictio harum vestium, quoties ita dissolvuntur aut minuuntur, ut aptæ non sint ad sunm usum absque novo artificio, v. g., quando manicæ assutæ separantur ab albâ ; secùs esset si essent globulis vel funiculis connexæ, ita ut facilè possent separari et connecti, ut supra diximus. Hinc est quòd si cingulum rumpatur, ita ut una vel singulæ partes sufficiant ad suum usum, retineat benedictionem, et potest deservire vel illa sola pars quæ sufficit, vel utraque iterùm per nodum connexa, quia etiamsi altera non sufficeret, et seorsim non retineat benedictionem, adjuncta tamen alteri majori, ab eâ participat benedictionem. Item, si planeta vel stola duplicata sit, potest altera pars seorsim deservire juxta regulam positam.

100. Petes : Quando cingulum rumpitur, ita ut neutra pars sufficiat, an utraque iterùm connexa possit absque novâ benedictione usurpari. Affirmat Diana, 1 tom., tract. 1, resolut. 4, adducens aliquos auctores qui verè eam sententiam non docent, ut Suarium et Ægydium de Coninck. Communis tamen sententia id negat, et meritò, quia sicut alba amittit benedictionem, separatis manicis, quia singulæ partes separatæ non sufficiunt, idem dicendum videtur de cingulo.

101. Dices : Partes cinguli ita separantur, ut tamen absque novâ industriâ artificis, per solam colligationem et nexum facilè connectantur ; ergo, sicut calix tornatilis vel alba cum manicis non assutis, sed aliter connexis non perdit benedictionem ut, supra diximus, sic dicendum erit de cingulo rupto. — Respondetur : Etiam manicæ albæ possent facilè aciculis affigi, ita

ut posset utcumque alba deservire; non ergo sufficit posse partes facilè connecti, ut retineatur benedictio, sed oportet quòd possint facilè recipere connexionem, qualem priùs habebant, quia benedictio respiciebat partes taliter connexas; illa autem connexio artificialis non perditur moraliter, quamdiù partes possunt absque artificio eodem modo connecti, quod in partibus cinguli rupti non contingit.

102. Addit idem Diana, dicto tract. de Celebrat. missar., resolut. 68, cum aliis quos affert, non esse peccatum mortale celebrare cum cingulo non benedicto, quod quidem propter auctoritatem saltem multorum, qui id docent, non videtur improbabile. Alii addunt præceptum grave de calceis habendis, sed absque sufficienti fundamento. De capite non cooperiendo, multi communiter idem affirmant; cæterùm, stante necessitate infirmitatis, posse ex licentiâ prælati id fieri, et, quando non esset opportunitas eam petendi, posse, cessante scandalo, id fieri absque licentiâ, tradunt alii multi, quos referunt et sequuntur Layman, dicto c. 6, n. 16, et Fagundez, ubi supra, c. 21, in fine. An verò reservatum sit summo pontifici concedere prædictam licentiam, affirmat Barth. Gavantus in rubricas Missal., tom. 1, p. 2, tit. 2, referens quamdam declarationem cardinalium, quæ, licèt priùs non constaret, nunc tandem in Missali reformato jussu Urbani VIII omnibus observanda proponitur.

103. Requiritur ulteriùs minister qui sacerdoti celebranti inserviat et respondeat; requiritur, inquam, unus : quæ obligatio magis ex consuetudine quàm ex aliquo jure expresso colligitur, ut observat Suarez, disp. 87, sect. 1, circa finem. Habetur tamen ex jure, in cap. 1 de Cohabitatione clericor., quòd non ministret femina; quod intelligitur de ministerio circa ipsum altare; non tamen prohibetur quòd possint ex loco remoto respondere sacerdoti, ut faciunt moniales ex choro. Unde non video cur non posset suppleri defectus ministri quoad hanc partem per moniales respondentes ad omnia, ita ut minister vir serviat in altari, et feminæ responderent ex choro, si vir nesciat respondere, vel sit mutus. Nam de facto, quando moniales respondent cantando, non est necesse quòd respondeat etiam minister, qui est in altari. Quod verò Vasquez, quæst. 83, art. 5, objicit, indecorum esse quòd ad feminas dicat sacerdos in confessione : *Et vobis, fratres*, et ab eisdem audiat : *Misereatur tui*, etc., parùm obstat; nam procul dubio de facto in illis verbis : *Et vobis, fratres*, non loquitur solùm cum viris, sed cum omnibus; sicut et in illis : *Orate, fratres*, etc., non hortatur solos viros ad orandum, sed omnes præsentes, ut constat; illa autem verba : *Misereatur tui*, etc., non sunt absolutio, sed deprecatio. Cur autem feminæ non possunt deprecari Deum pro sacerdote, sicut de facto deprecantur, cum dicunt : *Et cum spiritu tuo?* Alioquin propter idem inconveniens non posset sacerdos recitare privatim officium divinum cum feminâ; quod tamen nemo dicet. Non video ergo cur, interveniente necessitatis causâ, id fieri non posset; quod à fortiori concedit Nugnus, in præsenti, art. 6, dub. 1, ubi, interveniente ejusmodi necessitate, utrumque ministerium concedit feminæ. Ceterùm, quod attinet ad ministerium in altari, magis assentior P. Suarez dicenti potiùs debere sacerdotem sibi ministrare quàm feminam, cujus ministerium magis clarè prohibetur in jure, quàm celebrare absque ministro. Denique, occurrente necessitate, posse aliquando absque ullo ministro celebrari docent plures, Suarez, Layman, Fagundez et alii, quos refert et sequitur Diana, dicto tract. de Celebrat. missar., resolut. 43. Minor autem necessitas sufficeret, meo judicio, ad celebrandum cum ministro nesciente respondere, quia difficiliùs suppleretur ministerium alienum in ablutione primâ manuum, et secundâ digitorum, quàm responsio quam supplere posset sacerdos, ut quando recitat solus officium divinum.

104. Restat ultimo loco dicere de obligatione observandi ritum præscriptum in Missali, et ejus regulas vel rubricas, an sit sub peccato mortali. Conveniunt omnes quòd sit sub peccato gravi ad non ita operandum contra rubricas, ut videatur introduci alius ritus diversus celebrandi. Hoc enim potissimùm intendit Pius V, dùm obligavit omnes ad hunc ritum, et prohibuit alios. Item mortale esset addere orationes aut alias cæremonias, quod tamen ex parvitate materiæ posset esse solùm veniale. Faciliùs excusari potest ex levitate materiæ omissio alicujus partis exiguæ; quod quidem etiam intra Canonem admittit Suarez, disp. 83, sect. 3. Tota difficultas est in determinando in particulari qualis violatio regulæ vel rubricæ sit existimanda substantialis et gravis; unde utile erit aliqua exempla subjicere, de quibus specialiter quæri solet.

105. Primò ergo quæritur an qui contra regulam missalis in festo duplici vel Dominicâ dicit missam votivam, vel de mortuis, peccet graviter. Affirmant aliqui, quos refert Diana, tract. de Celebrat. missar., resolut. 30. Negat Suarez, dictâ sect. 3, cum aliis multis, quos affert et sequitur idem Diana ibi, quod verius videtur.

106. Secundò quæritur an sit mortale omittere orationes quæ dici solent dùm sacerdos sacris vestibus se induit. Affirmant Navarrus, in Man., c. 25, et consil. 3 de Celebrat. missar.; Sylvius, in præsenti, q. 83, art. 6, et Azor, tom. 1, lib. 10, c. 29, quæst. 5. Alii tamen meliùs negant : Layman, dicto c. 6, n. 12; Fagundez, dicto c. 21, n. 9, et alii multi, quos refert et sequitur Diana, loco citato, resolut. 41, quia illa non est materia præcepti, sed instructionis, et directionis.

107. Tertiò quæritur an omittere *Gloria* vel *Credo*, quando debet dici, sit mortale. Dubitat Nugnus in præsenti, q. 83, art. 4, dub. 2, ad 3. Alii absolutè negant, cum quibus Filliuccius, tom. 1, tract. 5, c. 5, num. 155, et Diana, ubi supra, resolut. 59. Si tamen omitteretur Epistola vel Evangelium, non audet illud à mortali excusare Suarez, dictâ sect. 3. Faciliùs posset fortè excusari à peccato gravi sacerdos solemniter ce-

lebrans, qui Epistolam quam subdiaconus cantat, non recitat, vel Evangelium, quod à diacono cantatur, prout excusatur à Vegâ et aliis quos affert et sequitur Diana, loco citato, resolut. 42, qui tamen falsò supponit id in Missali non præcipi; nam reverà præcipitur expressè ibi in rubricis missæ solemnis. Aliunde tamen posset videri levitas materiæ, eò quòd tunc non omittatur Epistola vel Evangelium in missâ, siquidem cantatur solemniter à ministris, ad quos spectat; illa autem lectio, quæ omittitur, videtur esse magis privata, non tam pro populo quàm pro ipso sacerdote. Potest ergo eadem materia, quæ est gravis, si omninò omittatur, esse levis, si non ab utroque, sed ab uno solo cantetur vel legatur. Ex quibus casibus facilè potest in aliis similibus indicari.

DISPUTATIO XXI.

DE JUSTO MISSÆ STIPENDIO.

Materia hæc faciliùs et breviùs jam expediri potest, post decretum Urbani VIII, quo multa quæ priùs controversa et disputabilia erant in hoc puncto, definivit, et stabili lege præfixit modum in iis habendum. Dicemus ergo priùs de justitiâ et titulo stipendii secundùm se; postea de modo qui servari debet in eo accipiendo.

SECTIO PRIMA.

Qui et quo titulo accipere possint stipendium pro missâ.

1. Certum est apud Catholicos posse licitè sacerdotes evangelicos accipere à fidelibus, quibus spiritualia ministrant, stipendium sui ministerii, imò et habere jus ad illud exigendum; quod apostolus Paulus latè probat, cap. 9 Epist. 1 ad Corinth., et colligitur ex verbis Christi, Matthæi 10 : *Dignus est operarius cibo suo;* et definitum est in concilio Agathensi, cap. 36, et alibi sæpè. Difficultas tamen non levis est in reddendâ ratione quâ possit hoc excusari à labe simoniæ; nam, sicut non posset absque simoniâ vendi collatio Baptismi vel alterius Sacramenti, ut omnes fatentur, sic nec potest vendi oblatio sacrificii, quæ non minùs est actio spiritualis ex potestate spirituali procedens. Ergo, sicut non potest accipi pecunia pro collatione Baptismi, sic nec poterit accipi pro missæ oblatione. Nam vel illa pecunia datur ex misericordiâ, et ut eleemosyna, vel ex justitiâ. Non datur solùm ex misericordiâ, quia hæc non obligat nisi in gravi necessitate, nec postea obligat ad restitutionem; stipendium autem missæ debetur etiam sacerdoti non indigenti, et debet postea restitui; datur ergo ex titulo justitiæ commutativæ; ergo datur pro illo beneficio spirituali, quod accipitur à sacerdote, quod non est aliud nisi oblatio sacrificii.

2. Multi possunt esse modi hoc explicandi. Primò enim aliqui volebant hoc debitum non esse ex justitiâ, sed ex obedientiâ, prout videtur insinuare Paulus, illo cap. 9, dùm dixit : *Ita et Dominus ordinavit his qui Evangelium annuntiant, de Evangelio vivere.* Unde duplex videtur intervenire præceptum : alterum sustentandi sacerdotes qui nobis ministrant; alterum quo sacerdotes ipsi tenentur ministrare iis à quibus ad eum finem sustentantur.

3. Hoc tamen facilè rejicitur, primò quia Paulus in illo loco satis ostendit illam obligationem non procedere ex solo jure positivo, sed ex ipso jure naturali, ut constat ex illis exemplis, quibus utitur : *Quis militat suis stipendiis unquàm? Quis plantat vineam, et de fructu ejus non edit? Quis pascit gregem, et de lacte gregis non manducat?* Et hoc ipsum indicant verba Christi : *Dignus est operarius mercede suâ.* Secundò, quia debitum ex solo titulo obedientiæ non obligat ad restitutionem, transactâ occasione; quare nec sacerdos, acceptâ sustentatione, obligaretur ad restituendum stipendium acceptum, quando est morti proximus, et non potest satisfacere præcepto celebrandi, nec etiam qui missam petiit, obligaretur ad restituendum stipendium quod promisit, postquàm jam sacerdos sustentatus est.

4. Secundò dicunt alii illas pecunias non dari ut pretium rei acceptæ, sed sub conditione missæ : sicut si aliquis mihi donet 100 aureos sub conditione si hâc nocte dormiam, tunc somnus est conditio purificans donationem; pecunia tamen non datur ut pretium somni. Hoc etiam facilè rejicitur, primò, quia est contra sensum omnium qui tam dantes quàm accipientes agnoscunt utrinque obligationem reciprocam justitiæ; secundò, quia, si solùm esset donatio sub conditione, non maneret obligatus sacerdos, acceptâ pecuniâ ad celebrandum, sed ad summum deberet reddere pecuniam, eò quòd, conditione non secutâ, donatio non esset purificata. Tertiò, quia sacerdos non posset alienare pecuniam vel libros acceptos pro stipendio, antequàm missas celebret, quia nondùm esset factus Dominus. Quartò denique, quia hoc eodem modo possent palliari omnes simoniæ in quâvis materiâ. Possem enim dicere : Do tibi has pecunias, non in pretium, sed donatione spontaneâ : sub conditione tamen, si dederis mihi Sacramentum, reliquias, beneficium, etc. Quâ conditione positâ, donatio purificaretur. Unde apparet non posse in illo modo præscindi à pretio, quia quoties conditio est, quæ intenditur ut finis propter quem volo dare aliquid illi qui posturus est conditionem, non de gratis, sed intuitu illius quod alter dat, qui est contractus onerosus, do, ut des; facio, ut facias.

5. Tertiò dici posset, quod aliqui insinuârunt, quòd non intervenit obligatio aut titulus justitiæ propriæ, sed religionis, seu pietatis spiritualis : nam sicut jure naturæ filius tenetur alere suum patrem naturalem, et è contra pater tenetur gubernare filium, sic jure religionis obligamur ad alendos nostros patres spirituales. Quia ergo sacerdos offerendo missam pro aliquo, fit in ordine ad illum actum quasi spiritualis pater illius pro quo offert, jure religiosæ pietatis obligatur ille pro quo offertur, sacerdoti ut patri ministrare victum, et è contra, quia hic ministrat victum et eligit sacerdotem acceptantem in patrem, ac erga eum exsequitur obligationem filii, debet etiam sa-

cerdos eodem jure ex parte suâ exsequi munus patris applicando illi sacrificium. Non est ergo commutatio ex justitiâ, sed obligatio mutua, quæ nascitur ex titulo patris et filii spiritualis ad reddenda sibi mutuò obsequia debita patris et filii.

6. Hic etiam modus dicendi impugnatur facilè, primò, quia petere missam à sacerdote, non est in rigore assumere illum in patrem spiritualem; neque enim illa oblatio est propria actio pastoris aut patris; alioquin, qui non habet jurisdictionem spiritualem, non posset applicare missam pro alio absque licentiâ proprii pastoris illius pro quo vult offerre; est ergo illud subsidium charitatis, non officium proprium patris. Secundò, quando ego peto missam pro aliquo defuncto, non eligo sacerdotem in patrem meum, cùm non petam ut applicet mihi, neque eligo in patrem defuncti; alioquin ipse defunctus, et non ego, habebit obligationem alendi sacerdotem. Tertiò, licèt admitteretur illa paternitas et filiatio, hoc non argueret obligationem dandi stipendium nisi sacerdoti pauperi; nam filius non tenetur alere patrem divitem, undecumque divitias illas habuerit, sed solùm quando pater indiget. Quartò, obligatio filii ut filii erga patrem non obligat ad restitutionem, postquàm violata fuit; ille autem cui applicata est missa, si non alit nunc sacerdotem, remanet postea obligatus ad restitutionem; ergo non est ex pietate, sed ex justitiâ.

7. Ideò alii quartò dicunt stipendium non dari pro missâ, sed pro obligatione quâ sacerdos obligat se ad celebrandum. Nam, licèt missa sit invendibilis, obligatio tamen illa est aliquid distinctum à missâ, cùm possit esse sine missâ; atque ideò poterit esse vendibilis, prout condistinguitur ab ipsâ missâ. Hunc modum dicendi refert P. Suarez, tom. 1 de Religione, lib. 4; de Simoniâ, c. 21, n. 16, et breviter impugnat, quia obligatio illa secundùm ordinem quem habet ad spiritualia, est invendibilis; alioquin ipsum spirituale ministerium venderetur, vel ut res vendita, vel ut ratio venditionis; atque adeò res appretiaretur ex solâ spiritualitate, quod est absurdum.

8. Possumus hanc absurditatem multipliciter declarare, primò, quia si obligatio dandi rem spiritualem, prout, condistincta à re spirituali, vendi potest, datur locus palliandi omnes simonias, vel certè consequendi eumdem finem absque simoniâ. Dicet enim aliquis: Do tibi mille nummos, non pro re sacrâ, aut pro beneficio vel ordine, sed pro obligatione illâ præstandi; quæ obligatio vendibilis est. Secundò, quia si non datur stipendium pro missâ, sed pro obligatione ad missam, ergo sacerdos qui, accepto stipendio postea non offert missam non debet restituere stipendium acceptum, quia illud non accepit pro missâ, sed pro obligatione ad missam; quam obligationem verè subivit, et ita, qui stipendium dedit, licèt non habuerit missam, habuit totum id quod emit, scilicet obligationem sacerdotis ad missam. Peccabit ergo sacerdos non ponendo missam, ad quam se obligavit; non tamen tenebitur ad restitutionem stipendii, quod non accepit pro missâ, sed pro obligatione ad missam, quam obligationem jam posuit. Unde si postea morbo vel irregularitate superveniente, impediatur à missâ celebrandâ, non deberet restituere stipendium acceptum, cùm adhuc habuerit et habeat obligationem ad missam, si auferatur impedimentum, pro quâ solâ obligatione datum fuit stipendium.

9. Hinc argui potest tertiò, quia obligatio ad dandum librum non habet aliam æstimabilitatem aut utilitatem, nisi quam habet ipse liber: æstimabilitas ergo obligationis ad missam mensurari debet ex æstimabilitate ipsius missæ, quæ cum non sit compensabilis vel adæquabilis cùm pretio temporali, consequens est ut non possit tali pretio vendi ejusmodi obligatio, quia obligatio ad rem et res ipsa sunt ejusdem ordinis. Quartò, quia potest aliquis dicere sacerdoti: Si feceris sacrum pro me, dabo tibi postea stipendium, tunc autem non dat pro obligatione sacerdotis; nam sacerdos ad nihil se obligat, sed facit sacrum, et postea recipit stipendium. Unde arguitur quintò, quia ille pro quo dicitur missa, non erat obligatus ex justitiâ dare stipendium antequàm missa dicatur; sed post missam positam, non potest dare stipendium pro obligatione sacerdotis, quia jam sacerdos nullam habet obligationem; ergo non restat aliud nisi ipsa missa pro quo solvatur stipendium. Sextò, quia si potest emi obligatio sacerdotis ad missam offerendam, poterit etiam emi jus quod remanet in dante stipem, ad hoc ut pro ipso missa offeratur; nam reipsà idem est debitum sacerdotis et jus activum in altero contra sacerdotem; sicut idem est Petrum debere mihi centum aureos, et me habere jus contra Petrum ad centum aureos; ergo, si potest emi obligatio sacerdotis, poterit emi jus activum meum ad illas missas; hoc autem est absurdum: nam jus ad spiritualia est spirituale et invendibile, ut constat; ergo et obligatio passiva erit invendibilis.

10. Propter hæc alii quos refert Suarez, dicto cap. 21, n. 2, dicunt pretium seu stipendium non dari pro missâ, sed pro labore et operâ sacerdotis quæ ibi intervenit; quæ quidem in se est pretio æstimabilis, cùm sit actio laboriosa. Sicut ergo, quando petitur missa celebranda in loco distanti per tria milliaria, potest dari aliquid sacerdoti pro labore illius itineris, sic poterit dari pro ipso labore necessario ad celebrandum, quia sicut in primo casu non datur pro missâ, sed pro itinere necessario ad missam, sic in secundo casu non datur pro missâ, sed pro labore necessario ad missam; qui, licèt sit de facto conjunctus cum sacrificio, nihil refert; nam secundum se manet pretio æstimabilis. Sic enim venditur agnus Dei benedictus, quia cera, licèt sit de facto benedicta, secundùm se est pretio æstimabilis; sic venditur calix consecratus; sic oleum vel chrisma benedictum, non ratione benedictionis, sed materiæ, quæ secundùm se est pretio æstimabilis, potest saltem ex naturâ rei vendi, si non sit prohibitio Ecclesiæ.

11. P. Suarez, loco citato, et P. Thom. Sanchez, tom. 1 Consilior., lib. 2, c. 3, dub. 10, cum aliis latè impugnant hunc modum dicendi, et conantur osten-

dere in missâ nullum remanere laborem vel operam vendibilem, si sermo sit de illâ operâ quæ per se habet connexionem cum missâ; licèt pro alio labore per accidens conjuncto, quale est iter unius leucæ ad celebrandum, fatendum sit quòd sit vendibilis, sed reverà difficilè id explicant; et P. Suarez, n. 15, consequenter negat posse sacerdotem accipere plus pro cantandâ missâ cum arte et notis musicis, licèt id possint facere cantores qui cantant in choro; quod quidem difficile est. Et quidem si accipi potest pretium pro itinere faciendo ad celebrandum in loco distanti, non apparet cur non possit accipi pro labore celebrandi sub dio, ubi, vel æstu vel gelu nimio, sanitas exponitur magno periculo; quia hoc etiam per accidens conjungitur cum missâ; ergo idem dicendum est de cantu qui per accidens etiam conjungitur, cùm sine illo posset missa celebrari. Ratio item illa quam affert Thom. Sanchez, quòd labor hic non est separabilis à re spirituali, ideò non est vendibilis, difficilis est, quia si sensus sit non posse rem spiritualem, hoc est, missam, reperiri sine illo labore, hoc non sufficit ut labor ille non sit vendibilis; nam benedictio etiam non potest reperiri sine oleo vel chrismate, aut sine cerâ in agnis Dei; et tamen ex naturâ rei, oleum, chrisma, cera, secundùm se vendi possent. Si verò sensus sit laborem ipsum non posse reperiri sine spiritualitate cui conjungitur, falsum est, quia sicut cera vel oleum possent reperiri sine benedictione, sic hic labor et hæc opera possent reperiri sine oblatione sacrificii: idem enim labor et eadem defatigatio datur, quando aliquis ante sacerdotium facit illa omnia ut discat ritum celebrandi; ergo ille labor secundùm se separabilis est à spiritualitate cui de facto conjungitur.

12. Quidquid ergo sit de hoc puncto, ille modus explicandi justitiam stipendii potest aliter et faciliùs impugnari, quia labor ille corporalis secundùm se non sufficit ad justificandum stipendium ut ex justitiâ debitum, quia, licèt aliquando interveniat labor fortassè dignus tali stipendio, regulariter tamen non est talis, et saltem de possibili non est dubium quòd posset celebrari absque labore digno tanto stipendio. Nam, secluso Ecclesiæ præcepto, posset celebrari solùm consecrando, et sumendo utramque speciem, quod totum in uno temporis minuto fieri commodè posset, qui labor certè secundùm se non esset dignus stipendio tali quale pro missâ datur. Sicut ergo si pro calice consecrato daretur pretium excedens valorem calicis secundùm se, præsumeretur dari pro consecratione, sic dando pro labore missæ stipendium excedens absque proportione valorem ipsius laboris, præsumetur dari pro valore sacrificii quod conjungitur illi operi seu labori.

13. Communior ergo et facilior explicandi modus est quòd stipendium non detur ut pretium, sed ad sustentationem ministri, sive totalem, sive ex parte. In quo autem differant dare ut stipendium ad sustentationem, et dare ut pretium, omissis aliis modis, possumus hâc viâ declarare exemplo pictoris, v. g., qui nollet vendere suas operas aut picturas, sed vellet gratis depingere in obsequium Ecclesiæ, et votum de hoc fecisset. Non esset tamen contra hoc votum, si peteret ab Ecclesiâ illâ sumptus necessarios ad colores, ad tabulam et alia omnia; adhuc enim diceretur depingere gratis; imò, si ipse ad laborandum cibo vel potu peculiari indigeret, illud totum computaretur inter sumptus necessarios ad picturam, et posset dici in rigore gratis, et non pro pretio fecisse illud opus, si solùm acciperet necessaria ad pingendum. Rursùs ponamus aliquem habere virtutem supernaturalem et gratiam gratis datam ad curandum aliquod morbi genus, si hic accerseretur à principe, ut eum curaret, propositis magnis præmiis, posset dicere: Gratis accepi, gratis dabo; nolo pretium; et hoc, licèt peteret necessaria ad iter illud agendum, et licèt, dùm esset in principis curiâ, aleretur principis expensis; hæc enim non sunt pretium, sed necessaria ad hoc, ut posset exsequi illic suum ministerium.

14. Sic ergo sacerdos, ut minister evangelicus, non facit contra præceptum Christi gratis dandi quod gratis accepit, si ab illis quibus ministrat accipiat necessaria ad ministerium exsequendum, v. g., si accipiat panem, vinum, ceram, et alia necessaria ad ipsum sacrificium. Inter illa autem quæ necessaria sunt ad sacrificium, unum et potissimum est ipse sacerdos, qui sicut non potest sine ministro, sine cerâ, sine vino, etc., celebrare, ita nec potest sine scipso sustentato et benè disposito. Sicut ergo cera ad alimentum ignis necessarii in sacrificio exigi potest, sic etiam poterit cibus necessarius ad alimentum sacerdotis oblaturi, qui sine victu offerre non potest, sicut nec ignis lucere sine cerâ et alimento. Quamvis ergo hæc accipiat sacerdos à petente missam, adhuc dicetur in rigore gratis offerre sacrificium pro ipso, quia nihil aliud petit nisi quæ necessaria sunt ad ipsum sacrificium quod petitur; et dùm hæc à sacerdote petuntur, debentur ex justitiâ, non ut pretium, sed ut necessaria ad sacrificium quod petitur.

15. Confirmare hoc rursùs possumus exemplo desumpto ex constitutionibus nostræ societatis, in quâ non licet accipere pretium vel stipendium aliquod pro missis, concionibus vel aliis ministeriis spiritualibus, quod ad compensationem horum ministeriorum dari solet; et tamen non fit contra hanc constitutionem, si à petentibus concionatorem petantur sumptus necessarii ad peragendum illud iter, et pro sustentatione concionatoris in illo loco, ut notat cum aliis P. Thom. Sanchez, lib. 7 de Statu religioso, cap. 28, num. 3, quia *expensæ*, inquit, *istæ non petuntur pro rebus ipsis spiritualibus, sed tantùm petuntur pro requisitis ad spiritualia exercenda.* A fortiori ergo non erit contra obligationem sacerdotis dandi gratis spiritualia, si accipiat necessaria ad sustentationem et victum suum ab iis quibus spiritualia ministrat.

16. Sed dicet fortassè aliquis, ex hoc ipso exemplo argui posse contra nostram doctrinam, quia, licèt homines societatis possint accipere viaticum, et alia necessaria antecedenter, non tamen possunt accipere stipendium pro missâ celebrandâ, absque eo

quòd facerent contra institutum et debitum suum; ergo accipere stipendium pro missâ non est sicut accipere sumptus ad iter vel alia ejusmodi. Alioquin si stipendium hoc datur sacerdoti solùm pro sustentatione necessariâ ad ministerium, cur homines societatis non possunt illud accipere, sicut accipiunt viaticum vel victum necessarium ad concionandum?

17. Respondetur hominibus societatis interdictum esse accipere pro ministeriis spiritualibus, non omninò, sed illud quo videntur compensari ejusmodi ministeria, ut ex verbis Regulæ constat. Dupliciter enim potest aliquid accipi; primò ut aliquis servet se indemnem, seu ne cogatur eâ occasione facere ex suo sumptus extraordinarios et expensas novas; secundò, ad compensandum, seu ut inter sumptus necessarios accipiendos computet victum et sumptus ordinarios suæ personæ, qui non adveniunt eâ occasione. Hoc secundum prohibetur in societate, quia hoc videtur esse vivere ex ministeriis, seu vivere ex altari, ut dixit Paulus; quod, licèt secundùm se licitum sit, voluit tamen S. Ignatius ob præclaros fines, et ad majorem paupertatis puritatem et libertatem in ministeriis conservandam, hoc prohibere, quia speciem aliquam lucri ex ministeriis præ se fert. Illud verò primum, quod non affert lucrum ullum, sed solùm removet novas expensas, non prohibetur, quia illud non est accipere, sed non expendere ex nostro in gratiam alterius id quod aliàs non esset expendendum. Quod quidem nullo modo est stipendium, sed non donare ex nostro id quod aliàs expendendum nobis non esset. In hoc ergo differt homo nostræ societatis ab aliis sacerdotibus, quòd isti, licèt gratis applicent missam, conferant Sacramenta, nihil accipientes pro illis nisi necessarios sumptus, in his tamen computant etiam sumptus necessarios ad personam ministri sustentandam, atque adeò videntur aliquid hâc occasione lucrari, scilicet sumptus illos quos alioquin ex suo deberent facere ad suî sustentationem. Nos verò inter hos sumptus non possumus computare quæ alioquin necessariò nobis expendenda essent, sed id solùm accipere possumus quod eâ occasione in gratiam petentis addendum esset pro viatico, pro victu in alio loco in quo aliàs ille minister alendus non esset, et similia, quæ solùm deserviunt ad conservandos nos indemnes, seu ad non donandum, non ad lucrandum aliquid, unde tota opera et actio confertur gratis absque eo quòd ejus occasione societas aliquid lucretur.

18. Ex dictis infertur jam primo stipendium pro missâ accipi posse, non solùm à sacerdote paupere et indigente, sed etiam à divite et non indigente; quia, cùm uterque in gratiam alterius conferat suam operam ad quam sicut necessarius est panis, vinum, cera, etc., sic etiam est necessaria persona sacerdotis sustentata; uterque potest nolle ex suo dare illa quæ necessaria sunt, sed omnia accipere ab eo in cujus gratiam offert sacrificium; sicut pictor potest ea omnia exigere, licèt nolit pretium accipere pro picturâ.

Infero secundò in die etiam Natalis posse sacerdotem accipere tria stipendia pro tribus missis; quia, licèt non plus insumat ad suî sustentationem illâ die quàm aliis, atque ideò per unicum stipendium videatur illi satisfactum pro sumptu necessario ad personam ministri, aliunde tamen totum, quod fit ex illis tribus stipendiis, et aliis quæ accipit toto anno, non excedit quod requiritur ad victum pro toto anno. Cùm ergo ad celebrandum hâc die sit necessaria persona sacerdotis non solùm sustentata hâc die vel horâ, sed toto anno, meritò et rationabiliter distribuuntur expensæ illæ totius anni inter omnes petentes missas, ut singuli concurrant per partes æquales juxta partem quam habent in illis sacrificiis.

19. Infertur tertiò canonicos, beneficiarios et parochos etiam quibus ex vi sui beneficii, vel præbendæ, non est specialis obligatio applicandi sacrificium pro aliquo, posse accipere stipendium pro missâ. Et quidem de parochis posset esse major difficultas, quos aliqui voluerunt obligari ad offerendum aliquando pro suis ovibus: communis tamen sententia jam negat ejusmodi obligationem, cùm solùm teneantur ad ministrandum et conferenda Sacramenta.

20. Solùm posset obstare declaratio quædam sacræ congregationis concilii anno 1626, à quâ quæsitum fuit: *An Sacerdotes qui tenentur missas celebrare ratione beneficii, seu capellæ, legati aut salarii, possint etiam manualem eleemosynam pro missis votivis aut defunctorum recipere, et unico missæ sacrificio utrique oneri satisfacere?* Congregatio respondit *sacerdotes, quibus diebus tenentur missas celebrare ratione beneficii, seu capellæ, legati, aut salarii, si eleemosynas etiam pro aliis missis celebrandis susceperint, non posse eâdem missâ utrique obligationi satisfacere.* Unde de omnibus, qui quomodòcumque obligantur ad celebrandum aliquo loco vel die pro stipendio, vel redditibus aut salario, absolutè non posse ab alio stipendium accipere, ut fructum sacrificii ei applicent, docent Gavantus, ad rubricas Missal., tomo 1, p. 3, tit. 12, num. 5; Barbosa, in tract. de Officio parochi, c. 11, num. 11; Diana, 1 tomo, tract. de Celebrat. missar., resolut. 80. Ratio autem videtur esse quia, cùm stipendium missæ detur ad sustentationem sacerdotis, consequens est ut si sacerdos accepit stipendium ab aliquo pro illâ missâ, non habeat jus accipiendi rursùs stipendium ad suî sustentationem ab alio pro eâdem missâ; cessat enim titulus sustentationis exigendæ.

21. In contrarium tamen est communis sententia, quam docet Suarez, in præsenti, disp. 86, sect. 1 et 3; Vasquez, disp. 234, c. 6; Alfonsus de Leone, in tractat. de Jubilæo, p. 3, q. 20, num. 27; Fraxinellus, de Obligat. sacerd., sect. 4, conclus. 4, § 8; Homobonus de Bonis, de Exam. eccles., p. 1, tract. 4, c. 13, q. 121, et in Consult. cas. conscient., vol. 2, p. 5, resp. 63; Bartholomæus à S. Fausto, tract. de Jubilæo, lib. 1, q. 81; Ludovicus à Cruce, in exposit. bullæ *Cruciatæ* disput. 3, dub. 19, n. 22. Unde idem Diana, mutatâ sententiâ, hanc sequitur, tomo 3 Resolut. moral. proximè edendo, quem mihi his diebus benevolè ostendit. Sed acerbiùs loquitur Luisius Turrianus in Disp. selectis, p. 2, disp. 31, dub. 16, ubi contrariam sen-

tentiam dicit nullam habere probabilitatem, sed procedere ex ignorantiâ, et esse contra praxim receptam.

22. Unde ad responsum congregationis supra positum respondent plures ex his auctoribus qui post illud scripserunt ibi sermonem esse de sacerdote, qui ratione beneficii, capellæ, legati aut salarii certis diebus obligatur ad celebrandum pro aliquo; hi enim non possunt, acceptâ eleemosynâ ab alio, eâdem missâ utrique satisfacere, debito scilicet celebrandi pro utroque. In quo sensu idem docuerat per eadem verba Henriquez, lib. 9 de Sacrificio, c. 22, § 6, ubi sic ait : *Parochus illis diebus quibus ex justo episcopi imperio, et ex juris aut consuetudinis præcepto tenetur offerre missam pro suis ovibus, non potest missam sic debitam offerre specialiter pro alieno stipem contribuente; ut capellanus satis stipendiis auctus non potest à patrono vel alio novam stipem accipere.* Ubi hic auctor explicuit verbum illud, *pro ovibus*, quod videtur etiam subintelligi in responso illo congregationis, in quo sermo erat de sacerdote volente unâ missâ satisfacere duplici obligationi celebrandi pro duobus; non verò de sacerdote qui uni solùm deberet celebrare in tali loco, ut posset commodè audire missam, relictâ illi expressè facultate applicandi sacrificium pro alio à quo acciperet stipendium.

23. Porrò hanc solam fuisse congregationis mentem constat ex decreto ipsius præcedenti anno edito, de quo postea dicemus sectione sequenti; cujus decreti occasione dubium illud propositum fuerat; quo decreto præceptum fuit sacerdotibus tot missas celebrare quot stipendia, sive congrua sive incongrua acceperunt, pro pluribus missis celebrandis; ita ut alioquin præter peccatum grave, *ad restitutionem teneantur*. Supponitur ergo quòd stipendium retineatur contra mentem et voluntatem eorum qui dederunt illud; quod tamen in nostro casu non potest habere locum : supponimus enim aliquem expressè dicere : Ego volo ut possis recipere stipendium ab alio, et offerre pro illo, perinde ac si à me nihil accepisses, et te liberum manere ab omni onere restituendi : quæ omnia implicitè dicuntur quoties capellano datur aliquid, solùm ut celebret in tali loco, relictâ illi facultate applicandi missam alteri à quo accipiat stipendium; ergo dubium postea propositum, et declaratio subsequens hujus decreti debet intelligi juxta terminos ipsius decreti, scilicet quando ex utroque stipendio obligatur sacerdos ad applicandum sacrificium pro illis. Et certè in iis qui dant eleemosynas manuales pro missis dicendis, semper præsumitur hæc voluntas quòd applicetur sacrificium pro ipsis; sicut etiam in eo qui instituit capellaniam, nisi contrarium explicetur, vel ex circumstantiis colligatur. In beneficiis verò vel aliis in quibus obligatur sacerdos ad celebrandum solùm ob commoditatem eorum qui tali horâ audituri sunt missam, faciliùs potest existimari quòd non exigatur applicatio sacrificii, sed circa hoc relinquatur sacerdoti libertas, ut possit cui voluerit applicare.

24. Ad rationem verò pro contrariâ sententiâ responderi facilè potest sacerdotem primum stipendium non accepisse in sustentationem, sed ut pretium laboris et obligationis antecedentis, quâ obligatur ut sit tali tempore et loco promptus ad celebrandum; quæ obligatio est onus pretio dignum; postea verò accipit pro oblatione sacrificii non pretium, sed stipendium ad sustentationem, modo explicato. Nam, licèt jam non indigeat, sed aliunde habeat necessariam sustentationem, id non obstat quominùs possit et debeat sustentari ab eo qui sacrificium petit, ut diximus de sacerdote divite.

SECTIO II.

Quantum stipendium accipere possit sacerdos pro missâ.

25. Stipendium justum est quod vel lege prælati ecclesiastici vel consuetudine hominum taxatum est; in quo tamen communiter adverti solet, cùm actio missæ non exigat totum tempus dici, nec impediat sacerdotem ab aliis operibus et studiis, quibus possit sibi victum providere, non debere stipendium esse tale quod solum sufficiat ad omnia vitæ necessaria, victum, vestitum, habitationem, famulum, libros, etc. Sed nec debet etiam esse ita exiguum ut solùm correspondeat illi tempori quo missa dicitur, et sicut illud est trigesima pars diei, v. g., ita stipendium sit trigesima pars victûs necessarii : nam celebratio illa impedit sacerdotem per magnam diei partem ab aliis multis operibus quibus posset faciliùs sibi victum quærere : est ergo prudenter considerandum totum hoc ut justè et debitè stipendium taxetur.

26. Hoc supposito, multa solebant antea dubitari circa hoc stipendium, quæ jam omninò cessârunt per decreta, quæ auctoritate sanctissimi D. Urbani VIII, edidit sacra concilii congregatio anno 1625, ut ex dicendis constabit. Primò ergo quæri solebat an sacerdos à quo missa petebatur, dato ei stipendio infra quantitatem justam, vel lege taxatam posset unâ missâ satisfacere pluribus stipendiis, donec singulis missis corresponderet unum justum stipendium. Affirmativam sententiam docuerunt communiter doctores Rodriguez, Corduba, Angles, Nugnus, Fernandez, Vasquez, Filliuccius, Scorza, Suarez, quos affert Diana, 1 tomo, tract. de Celebrat. missar., resolut. 7, licèt aliqui eorum hoc non concederent, quando adesset expressa promissio dicendi missam pro illo stipendio. Sed congregatio in illis decretis gravissimè prohibuit ne ullus sacerdos hoc faceret, et ultra peccatum grave voluit quòd maneat obligatus ad restituendum.

27. Secundò quærebatur an sacerdos pauper possit accipere pro unâ missâ tot stipendia quot sufficerent ad ejus diurnam sustentationem; de quo fuit magna controversia, quibusdam id concedentibus, saltem ut probabile, Ledesmâ, Joanne de la Cruz, Soto, Molfesio, Cano, Beiâ, Angelo, Rodriguez, Petro de Aragon, Nugno et aliis quos refert Diana, loco citato, resolut. 8, dùm tamen sacerdos quotidiè celebraret, et victu parco contentus esset. Alii tamen id extendebant ad emendos aliquos libros, si theologus

vel jurista esset; alii ad alendos parentes aliàs mendicaturos. — Alii tamen absolutè id negabant, Suarez et Vasquez in præsenti, Filliuccius, Lessius, Navarrus, Azorius; et hoc suo præcepto confirmavit congregatio prædicta sub obligatione peccati gravis, et onere restituendi.

28. Tertiò quærebatur an saltem posset id fieri per aliqua privilegia summi pontificis, quæ aliquibus religionibus concessa erant. Sed congregatio in illo decreto auctoritate summi pontificis et de ejus mandato, ejusmodi privilegia omninò revocavit.

29. Quartò quærebatur an sacerdos qui missas dicendas susceperat, posset postea aliis sacerdotibus dicendas dare, retentâ sibi parte stipendii accepti, et dato illis stipendio quidem justo, sed inferiori. Aliqui id negabant; alii concedebant; alii non omnibus, sed curatis aut similibus; alii omnibus, dùm in se priùs missarum dicendarum à se onus suscepissent. Hoc dubium jam cessavit ex decreto prædicto, in quo prohibetur ne unquàm id fiat, ut omne damnabile lucrum ab Ecclesiâ removeatur. Quod idem servandum esse, quando sacerdoti datur eleemosyna major solità pro celebratione missarum, nec tunc partem posse retinere, declaravit eadem congregatio.

30. Circa hoc tamen ipsum dubitatum fuit an deberet etiam intelligi de beneficiario, qui potest per alium celebrare, an teneatur sacerdoti celebranti dare stipendium ad rationem reddituum beneficii. Et congregatio respondit sufficere quòd det eleemosynam congruam, nisi in fundatione ipsius beneficii aliter cautum fuisset. Quod videtur etiam locum habere in capellano, qui per alium satisfacit oneri missarum, cùm eadem sit ratio de ipso.

31. Dubitatum rursùs fuit an administratores ecclesiarum possint retinere aliquam eleemosynarum portionem pro expensis manutentionis ecclesiæ, altarium, inservientium, paramentorum, luminum, vini, hostiæ et similium. Respondit congregatio id non posse fieri, nisi cùm ecclesiæ et loca ipsa alios non habent redditus quos in usum earum expensarum erogare licitè possint; et tunc, quam portionem retinebunt, nullatenùs debere excedere valorem expensarum quæ pro ipsomet tantùm missæ sacrificio necessario sunt subeundæ; et nihilominùs tunc non esse minuendum numerum missarum, quæ ab offerentibus eleemosynas exiguntur.

32. Petes, si sacerdos alteri missam dicendam committat, quam ipse, accepto stipendio, dicere debebat; et secundus sacerdos remittat ei partem stipendii, et contentus sit parte aliquâ, an possit tunc primus retinere sibi partem ex voluntate condonantis. Congregatio enim absolutè dicit *debere absolutè integram eleemosynam tribuere sacerdoti celebranti, nec ullam illius partem sibi retinere posse.* Crederem tamen id non prohiberi, dummodò sacerdos celebrans omninò spontè et liberè id condonet, non verò ex metu aliquo, quia fortassè aliàs non darentur sibi illæ missæ, vel in futurum aliæ non dabuntur, vel quid simile; et in hoc sensu intelligo auctores aliquos quos affert Diana, loco citato, resolut. 13, id concedentes, quia congregatio non prohibet quòd sacerdos absque stipendio celebret; ergo sicut posset aliquis absque ullo stipendio celebrare, ut alium sacerdotem liberet ab onere suscepto cui satisfacere non potest, quo casu condonat illi totum stipendium acceptum, sic posset condonare partem, dummodò dolus et metus omninò cessarent, ut dictum est; quod tamen in praxi vix poterit absque periculo contingere.

33. Quintò quærebatur an posset sacerdos duobus stipendiis à duabus personis acceptis, satisfacere unicâ missâ, applicando uni partem solitam, et alteri suam partem, quæ correspondet ipsi celebranti; affirmârunt enim aliqui, quos refert Diana, loco citato, resolut. 14, quod aliqui admittunt, si partem tribus missis sibi correspondentem applicet pro unâ missâ debitâ. Alii tamen id veriùs negabant. Suarez, disp. 79, sect. 9, in fine; Bonacina, de Sacram., disp. 4, quæst. ult., punct. 8, n. 16, et alii, quia vel illam partem non potest transferre in alium sacerdos; vel certè est res valdè dubia; et nescitur an habeat effectum, etiam quoad satisfactionem; et qui offert stipendium non vult illam partem, sed illam aliam quam sacerdos ut Christi minister applicare potest nomine ipsius Christi. Cæterùm post prædictum decretum congregationis de hoc jam non est dubium, cùm prohibeatur unquàm unicâ missâ duobus stipendiis satisfacere, etiam cum onere restituendi.

34. Sextò quæritur an sacerdos possit accipere plura stipendia, quibus non nisi post longum tempus possit satisfacere. Ad hoc etiam attendit congregatio in illo decreto, prohibens ne accipiantur eleemosynæ pro missis, nisi oneribus ante susceptis satisfecerint, vel (ut in declarationibus ejusdem decreti explicatum fuit) nisi infra modicum tempus possint omnibus satisfacere, vel qui dat eleemosynam, sciat et consentiat ut differatur celebratio toto illo tempore, donec aliis satisfiat. Quid verò intelligatur per modicum tempus, Ledesma in Sum., tom. 1, c. 18, conclus. 17; Villalobos, in Sum., p. 1, tract. 8, dub. 18, num. 2, dicunt intelligi illud quo 50 vel 60 missæ possint dici; quæ mensura satis rationabilis apparet.

35. Septimò quæritur an sacerdos, accepto stipendio ad dicendam missam de B. Virgine, aut missam pro defunctis, satisfaciat dicendo missam quæ eo die occurrit, et applicando pro illâ intentione. Multi affirmant, si in illis diebus occurrat solemnitas alicujus sancti, et sacerdos habeat majorem devotionem in missâ de illo sancto; quos affert et sequitur Diana, loco citato, resolut. 31. Alii universaliter concedunt; Villalobos, in Sum., tract. 8, diff. 91, n. 9; Joannes de la Cruz, in Direct. consc., p. 2 de Sacrificio missæ, q. 4, dub. 2, conclus. 2; Suarez, in præsenti, disp. 83, sect. 3. Quod sequitur etiam Pet. Navarra de Restitut., lib. 2, c. 2, n. 248, saltem si non augeretur eleemosyna notabiliter ob eam conditionem. Et certè si occurrat Dominica vel festum duplex, melius est servare regulam Missalis, quàm ob privatam devotionem invertere Ecclesiæ ordinem; et in aliis etiam die-

bus hoc etiam erit regulariter magis expediens.

36. Octavò quæritur an qui ex fundatione vel alio titulo debet celebrare in aliquâ ecclesiâ vel altari determinato, possit saltem ex causâ alibi celebrare et satisfacere illi obligationi. Negant plures, quos refert et sequitur Diana, loco citato, resolut. 29, qui dicit id esse peccatum mortale, quia in re gravi infideliter agit. Distinguendum tamen est : nam vel testator determinavit illum locum vel illud altare ob peculiarem cultum illius loci, vel propter commodum populi, ut possit ibi audire missam, vel propter memoriam suæ familiæ, ad quam illa capella vel altare pertinèt. Et in his casibus fatendum est non posse absque auctoritate illius qui potest commutare ultimas voluntates, fieri illam variationem loci, nisi id rarò fiat; tunc enim non facilè continget peccatum mortale propter parvitatem materiæ; imò, si fuisset cum causâ rationabili, non erit peccatum veniale; neque enim censetur fundator voluisse cum tanto rigore obligare suum capellanum. Si verò ad nihil simile respexit fundator in designando illo altari, faciliùs poterit excusari à peccato gravi variatio altaris, intra eamdem tamen ecclesiam; alioquin, si in aliâ ecclesiâ celebrentur illæ missæ, videtur jam fieri in præjudicium prioris ecclesiæ cui acquisitum fuerat illud jus.

37. Hinc infero, primò, si altare designatum à testatore non erat privilegiatum, hoc est, habens indulgentiam ad liberandam animam purgatorii, quoties in eo celebratur, et sacerdos celebrat pro fundatore in : lio altari ejusdem ecclesiæ privilegiato, meliùs satisfacere obligationi, et utiliùs ipsi fundatori; dummodò tamen testator in designando primo altari non respexisset ad causas supra enumeratas : tunc enim regulariter debet servari quod ipse præscripsit.

38. Infero secundò, si altare illud in quo sacerdos debet ex fundatione celebrare occupatum sit ab alio ibi celebrante, vel aliâ de causâ tunc impeditum, posse absque peccato gravi in alio ejusdem ecclesiæ altari celebrare, dummodò id non fiat frequenter; imò aliquando fieri potest absque veniali, ut si sacerdos expectare non potest propter negotium urgens, quod expedire postea debet.

39. Infero tertiò, si testator designavit illud altare, quia privilegiatum erat, et in eâdem ecclesiâ sit aliud altare habens æquè certum privilegium, satisfieri sufficienter obligationi, si in illo alio altari privilegiato celebretur. Secùs autem dicerem, si sacerdos velit in alio altari non privilegiato celebrare, eò quòd ipse habeat calculum vel imaginem benedictam cum indulgentiâ ad liberandam animam Purgatorii in singulis missis; nam regulariter indulgentia quæ applicatur altari solet esse magis authentica et secura quàm quæ applicatur alicui calculo benedicto; et fortassè minùs dependet à statu gratiæ ipsius celebrantis, ut habeat effectum.

40. Infero quartò, si sacerdos obligatus ad celebrandum in tali ecclesiâ, quando venit, invenit alios sacerdotes paratos in sacristiâ, ita ut cogatur nimis expectare, vel fortè propter missam solemnem aut concionem, vel quid simile, posse absque peccato gravi celebrare pro tunc in aliâ ecclesiâ, et aliquando absque veniali; expedit tamen ut quando prævidet fore ejusmodi impedimentum, præveniat aliquantulùm, ne id frequenter contingat.

41. Ex hoc oritur nonum dubium, quando ecclesia vel altare designatum à testatore casu aliquo inveniuntur omninò impedita, vel quia ecclesia violata est, vel quia non invenitur capellæ clavis, vel quid simile, an tunc sacerdos liber maneat pro illâ die à suâ obligatione, an verò debeat alibi celebrare. Hoc dubium eodem ferè modo definiendum est, quo definiri solet aliud simile de illo, qui vovit recitare coronam coram tali altari vel imagine, an, si nequeat in eo loco recitare, maneat absque obligatione ullâ. De quo latè Thomas Sanchez, lib. 4 de Voto, cap. 14, n. 27 et sequentibus.

42. Dicendum itaque est, quando testator intendit principaliter solùm quòd celebraretur in tali loco vel altari propter cultum talis sancti qui inde resultabat, si ecclesia sit violata vel impedita, cessare obligationem, quia alligatur ad illum locum; sicut qui vovit jejunare in vigiliâ talis sancti; si eo die non possit, non debet alio die jejunare. Si verò testator intendit fructum sacrificii vel cultum Dei, non cessat obligatio, sed debet in alio altari vel ecclesiâ celebrari. In dubio autem præsumitur intentio testatoris posteriori potiùs quàm priori modo se habuisse. Nam, quidquid sit de voto, in quo etiam in dubio ita præsumendum esse docet contra alios Sanchez, loco citato, n. 38, in nostro tamen casu multò magis id debet dici, primò, quia capellanus non est in possessione suæ libertatis, sicut vovens; sed obligavit se ex contractu oneroso; testator autem potiùs præsumitur voluisse obligare ad id quod sibi erat utilius. Secundò, quia vovens conservat suam libertatem sine positivo præjudicio alterius; non sic sacerdos in nostro casu, qui accipit sibi stipendium à testatore ad celebrandum, et non celebrat. Tertiò denique, quia in cap. *Nos quidem*, de Testamentis, præscribitur, si non possit monasterium construi in loco à testatore designato, debere in alio loco ædificari; præsumitur ergo id esse in ejusmodi casibus juxta voluntatem testatoris.

43. Quæritur decimò circa variationem temporis aut diei præscripti, an sacerdos qui ex fundatione, v. g., capellaniæ, debet celebrare ter in hebdomadâ, scilicet feriâ 2, 6 et sabbato, possit celebrare illas missas aliis diebus intra eamdem hebdomadam. — Respondetur eodem ferè modo : nam illi dies potuerunt dupliciter designari à fundatore; primò sine mysterio, sed solùm ut ter in hebdomadâ celebraretur pro ipso; secundò propter rationem peculiarem, v. g., ut sabbato fieret missa de B. Virgine, feriâ sextâ de passione Domini, etc. Si priori modo fieret designatio, non est dubium quòd possit sacerdos aliis diebus ejusdem hebdomadæ celebrare et satisfacere, cùm illa circumstantia sit merè accidentalis. Si verò designatio fieret posteriori modo, observari debet; non tamen facilè poterit in ejus omissione mortaliter peccari, cùm ma-

teria sit ex se parva, præsertim si cum causâ vel non multùm frequenter fiat.

44. Hinc infero primò quid dicendum sit quando sacerdos debet singulis mensibus celebrare 15 missas pro fundatore capellaniæ, an possit hoc mense offerre 30 pro mense præsenti et sequenti. — Respondeo regulariter id fieri posse, ut in simili de illo qui ex pœnitentiâ debet aliquid tali tempore faciendum, docet Thomas Sanchez, dicto lib. 4 de Voto, cap. 14, num. 26, et in casu nostro Petrus Navarra, lib. 2 de Restitutione, c. 2, quæst. 9, num. 366, et Emmanuel Rodriguez, in Summâ, cap. 252, titulo *Missa*, conclusione 8, quia anticipata solutio nullo modo præjudicat, sed prodest creditori. Secùs tamen dicendum esset quando fundator respexit ad tempus illud determinatum propter aliquam specialem causam, quia nimirùm pertinet ad honorem et decorum suæ capellæ nullum mensem præterire absque missâ et memoriâ testatoris. Unde nec facilè admitterem illam anticipationem, quando redundat in alterius præjudicium : ut si sacerdos debeat celebrare singulis hebdomadis vel mensibus, pro defunctis hujus populi vel communitatis ; ex illâ enim anticipatione fit ut illi qui moriuntur hoc mense vel hebdomadâ post missam anticipatè celebratam, fraudentur illo subsidio, mense vel hebdomadâ sequenti, cùm tamen fundator voluerit omnibus successivè subvenire.

45. Infero secundò, in eisdem circumstantiis, quibus licet anticipatiò, posse etiam excusari à mortali qui postponit et differt solutionem ad hebdomadam vel mensem sequentem, dummodò hæc postpositio non sit magna, qualis non videtur esse si mense sequenti celebrentur missæ utriusque mensis : erit tamen veniale, nisi intercedat rationabilis causa, quæ poterit etiam à veniali excusare. Unde regulariter ille cui datur eleemosyna ut celebret in festivitate hodiernâ pro tali personâ, satisfacere poterit celebrando die sequenti, vel infra, aut etiam post octavam. Dixi *regulariter*, quia, quando petitur missa pro aliquâ necessitate præsenti, et nunc urgente, pro quâ desideratur subsidium præsens, non videtur posse admitti illa dilatio, quæ tunc non est sola circumstantia, sed videtur pertinere ad substantiam rei, cùm postea non urgeat ampliùs necessitas illa, pro quâ missa petebatur.

46. Quæritur undecimò, quando alicui jubetur in fundatione celebrare omnibus sabbatis vel feriis quintis aut sextis, an in hebdomadâ sanctâ debeat illis diebus celebrare, vel certè anticipare aut postponere celebrando aliis tribus diebus pro illis. — Respondeo : Feriâ illâ sextâ nec potest celebrare, nec debet ejus loco subrogare aliam diem, quia testator alligâsse videtur obligationem ad illam diem. Atverò feriâ 5 et sabbato sancto, si sacerdos vult celebrare, debet offerre pro debito fundationis, à quo solùm excusaretur, si non posset commodè celebrare. Si verò sacerdos nolit illis diebus celebrare, puto non teneri illum ad petendam licentiam, nec ad subrogandas alias dies pro illâ, quia, licèt possit in illis s mpliciter, et absolutè privatim celebrari, consuetudo tamen est non celebrandi privatim, cui consuetudini non præsumitur testator voluisse se opponere, cùm laudabilis sit, nec voluisse obligare sacerdotem ut ab eâ omnium ferè consuetudine discederet, atque adeò censetur illos dies exclusisse, si sacerdos nolit celebrare.

47. Dices : Quando ecclesia est violata, debet regulariter sacerdos alibi celebrare pro debito capellaniæ, quia impeditâ circumstantiâ loci, non impeditur substantia, ut supra diximus ; ergo, licèt dies sit impedita, non cessabit obligatio quoad substantiam, ut solvatur aliâ die. — Respondeo negando consequentiam, quia violatio ecclesiæ est impedimentum accidentale, et quod ex naturâ suâ potest sæpiùs occurrere ; atverò impedimentum illorum dierum est *per se* et notorium omnibus, et quod semel solùm in anno occurrere potest. Adde, ex eo quòd sacerdos celebret in alio loco, quando locus designatus est impeditus, non addi novum onus, sed potiùs aufertur onus quod habebat celebrandi in tali loco determinato ; atverò ex eo quòd maneat obligatus ad celebrandas alias missas hebdomadâ sequenti, loco harum, additur novum et majus onus, scilicet non accipiendi eleemosynam ab alio pro illis ; quod onus non videtur voluisse ille fundator imponere, sed solùm celebrandi talibus diebus, quibus, si aliunde ab Ecclesiâ vel consuetudine impeditur, non debet propter hoc sacerdos subire novum detrimentum, nec fraudari stipendio pro aliis missis. Unde idem dicerem casu quo impedimentum proveniret ex cessatione à divinis ; si enim non posset tunc in ullâ ecclesiâ commodè celebrare, non teneretur sacerdos supplere postea, cessante impedimento, pro missis illis quas absque suâ culpâ omisit.

48. Quæritur duodecimò an capellanus ægrotans debeat interim dare stipendium alteri, ne fraudetur testator vel fundator illis missis. — Affirmat Henriquez, lib. 9 de Missâ, c. 24, n. 4. Communis tamen sententia distinguit de infirmitate brevi vel longâ. Si longa sit, debet suppleri per alium ; si brevis, non debet, nisi fundator expressè vel tacitè significârit animum et mentem suam, quòd non desit missa in tali loco vel capellâ.

49. Difficultas est quæ sit judicanda infirmitas brevis vel longa ad hoc propositum. Aliqui, quos affert Diana, illo tract. de Celebr. missar., resolut. 27, dicunt, si morbus durat per octo vel decem dies, non esse obligationem supplendi per alium. Bonacina, disp. 4 de missæ Sacrificio, q. ultimâ, puncto 8, n. 17, id extendit ad quindecim dies, quod etiam sequitur Diana ibidem. Alii extendunt ad unum mensem ; alii ad duos, pro quâ sententiâ Diana affert Petrum Nav., lib. 2 de Restitut., c. 2, n. 210, quam ego probabilem existimo, et eam invenio etiam apud Alphonsum Vega, in Summâ, c. 28 de Missâ, casu 14, et Rodriguez, in Summâ, cap. 250, verb. *Missa*, conclus. 5, licèt ob errorem scriptoris vel typographi contrarium videatur dicere ; sed ex contextu et subsequentibus constat hanc esse ejus sententiam ; quam etiam amplexus est P. Stephanus Avila, consultus de hoc casu, in

manuscripto quod ego vidi. Rationes autem pro eâ sententiâ videri possunt apud prædictos auctores. Et hæc sufficiat breviter indicâsse circa hos casus qui practicè quæsiti sunt, ex quibus ad plures alios responderi facilè poterit.

DISPUTATIO XXII.

DE PRÆCEPTO AUDIENDI MISSAM.

Hoc solùm restat circa hoc sacrificium, de quo latè Fagundez, in 1 Eccles. præcepto; nos, supposito præcepto, aliqua magis dubia circa ejus observantiam breviter expediemus.

SECTIO PRIMA.

Ad quid obliget præceptum audiendi missam.

1. Certum est dari præceptum audiendi missam diebus festis, quod habetur in cap. *Omnes fideles*, et cap. *Missas*, de Consecrat., dist. 1; et quamvis Suarez, disputatio 88, sectio 1, in princ., Fagundez, lib. 2, de 1 Eccles. præcepto, num. 1, et alii dicant id esse de fide, non tamen apparet quomodò possit esse de fide id quod nusquàm à Deo revelatum est; neque enim ex eo quòd Ecclesia aliquid præcipiat, Deus revelat Ecclesiam id præcepisse; sed fit nobis evidens humanâ evidentiâ, quantùm sufficit ad obligandum nos absque ullâ probabili excusatione. Obligat autem hoc præceptum non solùm diebus Dominicis, sed aliis festis; quia Ecclesia instituens aliquod festum, intendit præcipere eo die illum eumdem cultum qui præcipitur diebus dominicis; in hoc enim consistit festivitas illius diei. Obligat etiam hoc præceptum omnes etiam sacerdotes et religiosos, ut Ecclesiæ consuetudo testatur; obligat graviter, quia materia ipsa gravis est, ut constat in eo qui ex voto teneretur ad audiendum missam, quem nemo excusaret ab obligatione gravi. Obligat denique omnes baptizatos habentes usum rationis, non amentes aut parvulos, qui assistentiam humanam non possunt habere, nec catechumenos, qui Ecclesiæ præceptis non obligantur. Quamvis verò non sit merè naturale aut divinum, sed ecclesiasticum, est tamen multùm conforme legi naturali et divinæ, supposità institutione hujus sacrificii, et obligatione exhibendi cultum aliquem visibilem Deo.

2. Hoc supposito, quæritur primo quam missam debeamus audire? — Respondetur quamlibet sive hoc sive illo ritu catholico dicatur, hâc vel illâ linguâ, quia præceptum solùm est de audiendâ missâ, unde certum est satisfieri audiendo missam etiam votivam, et non de festo aut Dominicâ occurrente. Rursùs certum est satisfieri audiendo missam extra parochiam, quia licèt olim fortassè fuerit obligatio audiendi eam in parochiâ, postea privilegiis derogatum fuit illi obligationi; et licèt in Trid., sess. 14, c. 4, dicatur teneri fideles adire suas parochias, ubi id commodè fieri potest, ad audiendum verbum Dei, ibi tamen nihil dicitur de missâ audiendâ; et universalis Ecclesiæ consuetudo ostendit non esse receptam illam obligationem etiam quoad conciones, eò quòd fortassè id regulariter fieri commodè non poterat. Unde in eodem Trident., sess. 22, decreto de Observandis in celebratione missæ, solùm dicitur: *Moneat episcopus populum ut frequenter ad suas parochias saltem diebus Dominicis ac majoribus festis accedant;* et congregatio sacra concilii Tridentini declaravit, *non posse ordinarium mulctis et pœnis cogere populum ad audiendam missam aut concionem in propriâ parochiâ, etiam in casu negligentiæ aut contumaciæ,* ut refert Azor, tom. 1, lib. 7, cap. 8, quæst. 6.

3. Quæritur secundò quantam missam debeat quis audire? — Respondetur totam et integram, ut constat ex dicto cap. *Omnes*, et aliis, quæ affert Suarez, sect. 2, in principio. Quæ autem sit pars notabilis sufficiens ad peccatum mortale, si omittatur, communior nunc sententia docet, si omittatur ab initio usque ad Evangelium exclusivè, non esse mortale; secùs si omittatur etiam Evangelium. Ita Suarez, sect. 2; Navarrus, Sotus, Tabiena, Azor, quos refert et sequitur Fagundez, lib. 2, c. 6. Alii dicunt non esse mortale, etiamsi omittatur Evangelium, dummodò audiatur totum reliquum cum Evangelio ultimo inclusivè; quod probabile putant cum Navarro, Suarez, Nugnus, Azor, Rodriguez, Graffius, quos refert et sequitur Bonacina, disp. 4, de missæ Sacrificio, q. ult., puncto 11, n. 17, et verum fatetur Hurtado de Sacrificio missæ, disp. 5, difficult. 1. Unde miror Luisium Turrianum in Selectis, p. 2, disp. 31, dub. 28, notare sententiam illam ut improbabilem et temerariam. Certè hic auctor nimis rigidè de sententiis theologicis decernit; quis enim neget sententiam tot et talibus fulcitam auctoribus probabilem esse? Illud sanè advertunt benè, frustra exigi à Navarro quòd postea per se ipsum Evangelium omissum legat; ea enim lectio privata parùm refert ad præceptum audiendi missam.

4. Quæritur tertiò an qui non adesset missæ tempore consecrationis et adesset omnibus aliis, satisfaceret? Videtur quòd non, quia illa est pars essentialis, in quâ essentialiter consistit substantia sacrificii; ergo qui tunc non adest, non adest oblationi sacrificii. — Respondeo, loquendo per principia intrinseca, ita esse dicendum; quia tamen sub opinione est, an essentia sacrificii consistat in consecratione vel communione, ut supra vidimus, potest in praxi amplecti hanc vel illam sententiam; si tamen abesset consecrationis et communionis tempore, non satisfecisset præcepto, imò, si soli consecrationi vel soli communioni desit, non debet judicari de illâ absentiâ juxta mensuram temporis quod illi correspondet, sicut si tanto tempore defuisset, quando legitur Epistola, vel dicuntur, v. g., orationes: non sunt enim homogeneæ partes missæ, sed multùm heterogeneæ, et ideò illud breve tempus consecrationis æquivalet longiori tempori aliarum partium: sicut ipse sacerdos magis obligatur ad non omittendam unam orationem ex canone, quàm quatuor ex collectis ordinariis.

5. Adverto item circa hoc quòd licèt præsentia tempore consecrationis exigeretur necessariò ad satisfaciendum huic præcepto, non deberet idem dici de eo

qui adesset quidem tunc, sed voluntariè distractus etiam distractione exteriori; nam ille reverà affuisset sacrificio, et obtulisset sacrificium. Sicut enim sacerdos, qui voluntariè distractus consecraret, adhuc validè consecraret, et obtulisset verè sacrificium, sic etiam laicus assistens verè obtulisset cum sacerdote sacrificium, licèt voluntariè distractus fuisset illo tempore; et licèt peccâsse aliunde contra debitum attentionis, non tamen esset peccatum grave distrahi pro brevi illo tempore, licèt esset major culpa quàm æqualis distractio in aliis partibus missæ minùs principalibus. Adverte denique, si sacerdos ob suam devotionem in missâ per unam horam vellet in *Memento* aut ante communionem orare mentaliter, si quis toto illo tempore abesset, adhuc satisfaceret præcepto, quia adhuc missa absque illâ temporis parte esset integra.

6. Quæritur quartò an qui non potest missam integram audire, quia venit, v. g., in medio missæ ultimæ, teneatur saltem audire illam partem quæ restat? Aliqui negant apud Dianam, 2 tom., tract. 6 Miscellan., resolut. 69; ipse tamen affirmativè respondet cum Suarez, in præsenti, disp. 88, sect. 2, et Sanchez, in Decalog., tom. 1, lib. 1, cap. 19, n. 6; quod etiam docuit idem Sanchez, 2 tom. Consil., lib. 7, c. 2, dub. 47. Ego distinguendum censeo: nam vel potest adesse consecrationi, vel non. Si potest, credo quòd teneatur illi adesse, quia illa est pars principalis, et reliqua pertinent ad ejus complementum: si verò peracta sit consecratio, non tenetur reliquæ parti adesse; sic enim feriâ sextâ hebdomadæ sanctæ non tenemur adesse officio illius diei, etiam occurrente festo, quia deest consecratio; sed ille qui veniret, peractâ consecratione, solùm adesset communioni et orationibus, quibus etiam adesse possumus illâ feriâ sextâ; ergo non magis tenebitur adesse illi parti quàm illâ feriâ sextâ; utraque enim communio fit à sacerdote ut ministro publico et nomine Ecclesiæ, ut vidimus in superioribus. Unde probabiliter infero: Qui nullo modo posset adesse tempore consecrationis, licèt posset adesse omnibus aliis partibus, non obligari ad eas audiendas. Ratio à priori est quia adesse missæ, ut videbimus, non est solùm corpore adesse, sed offerre sacrificium simul cum sacerdote offerente; qui autem non adest tempore consecrationis, non offert sacrificium illud, nisi generali ratione, sicut omnes alii fideles: ergo non obligatur ad assistendum aliis partibus, sicut nec in die Parasceves obligatur propter eamdem rationem. Dixi tamen *qui nullo modo posset adesse*; nam si quis eo tempore ingressus fuisset sacristiam, ut afferret aliquid ad cultum sacrificii necessarium, ille aliquo modo diceretur adesse consecrationi et facere unum corpus cum aliis qui assistunt.

7. Quæritur quintò an qui audiret mediam missam unius, v. g., post consecrationem usque ad finem, satisfaciat præcepto audiendo postea ab alio usque ad consecrationem inclusivè? Affirmant Navarrus, Enam. Sâ, Sotus, Henriquez, Barthol. ab Angelo, apud Dianam, 1 tomo, tract. 3, Miscell., resolut. 18. Eamdem tenent Major, Ægidius, Bellanus, Medina apud Fagundez, lib. 2, c. 6, n. 11, quibus adde Bonacinam, dictâ disp. 4, q. ultimâ, puncto 11, n. 13; et Hurtadum, dictâ disp. 5, difficult. 4; quia illæ duæ partes possunt constituere unam integram missam: ordo autem partium inter se non videtur pertinere ad substantiam præcepti; sicut qui recitaret priùs laudes quàm matutinum, aut priùs tertium nocturnum quàm primum et secundum, adhuc satisfecisset præcepto.

8. Hæc sententia per principia extrinseca probabilis est; contraria tamen est in rigore vera; quam tenent Azor et Toletus (qui malè pro contrariâ citantur), et alii quos affert et sequitur Fagundez, n. 12; Suarez in præsenti, disp. 88, sect. 2; Coninch, in præsenti, q. 83, art. 6, n. 287. Ratione autem probatur, quia ex illis duabus partibus non fit unum sacrificium, nec etiam sacrificium; nam si aliquod sacrificium fit, vel fuit oblatum à primo sacerdote, vel fuit oblatum à secundo; at neutrum fit, ergo aliud tertium; ergo oblata fuerunt tria sacrificia, quod est falsum; ergo ille non adfuit alicui sacrificio.

9. Confirmatur et explicatur primò, quia, si sacerdos hodiè consecrat Eucharistiam quam hodiè non sumit, sed sumit illam quam heri consecravit, procul dubio non offert hodiè integrum sacrificium, nec in rigore celebrat missam integram, sed ponit substantiam unius et complementum alterius, ut diximus disp. 19, sect. 5, in fine. Ergo consecratio unius hostiæ et sumptio alterius non componunt nec integrant missam; ergo qui assistit consecrationi unius materiæ et consumptioni alterius non assistit missæ, quia ex illis duabus partibus non potest constitui missa, sed constat omninò ex consecratione et sumptione ejusdem victimæ. Confirmatur secundò ex Suarez, quia, si sacerdos nunc consecret corpus Christi solùm, et post interruptionem moralem rediret ad aliud altare, et consecraret sanguinem, non diceretur fecisse sacrum, nec ex utrâque illâ consecratione constitueretur missa; ergo neque ex consecratione unius, et consecratione vel consumptione alterius circa aliam materiam constitui potest vera missa.

10. Confirmatur tertiò quia, si ille modus sufficit ad satisfaciendum præcepto, sufficiet etiam si eodem tempore quis audiat priorem partem missæ ab uno, et posteriorem ab alio in alio altari celebrante; suppono enim posse aliquem simul audire duas et tres missas; poterit ergo simul audire duas partes quæ constituent integram missam. Consequens autem Suarez reputavit valdè absurdum, et quod nemo concederet. Sed jam aliqui illud concesserunt, Bonacina, loco citato, cujus sententiam laudat Hurtado, illâ difficult. 4, et probabile dicit Molfesius, in Summâ, tomo 1, tract. 3, c. 17, num. 36, in fine. Contrarium tamen docent alii communiter, et meritò, quia, si potest simul à duobus audire primam et secundam partem missæ, et ita conflare unam missam, poterit simul à tribus, vel à sex, vel à decem, ita ut intra duo minuta vel tria, totam missam integram audierit, et

satisfecerit præcepto : sicut enim possunt conjungi duæ partes, poterunt et decem diversorum sacerdotum. Consequens autem videtur satis alienum à mente omnium fidelium. Adde quòd posset aliquis eodem modo satisfacere præcepto recitandi horas, si simul audiret à tribus sociis tres lectiones, vel à novem sociis omnes novem lectiones, ab uno capitulum, ab alio orationes, etc., quia non requiritur attendere ad sensum, sufficit attendere ad Deum et audire ; consequens autem nemo concedet. Et quidem Luisius Turrianus, in Selectis, p. 2, disp. 16, dub. 7, dicit illam sententiam nec esse probabilem, nec tutam circa duas partes missæ simul audiendas.

11. Unde ad fundamenta contrariæ sententiæ respondetur ex laudibus et matutino recitatis ordine præpostero, posse benè constitui unum officium integrum, quia ad unitatem orationis sufficit unitas orantis et petentis illa omnia; sic etiam ad unitatem sacrificii requiritur unitas sacrificantis, qui non est idem in casu nostro, sed duo sacerdotes diversi ; sed, etsi esset idem sacerdos, ut posset esse quando idem celebrat duas vel tres missas, adhuc non esset idem sacrificium ex partibus duarum missarum, quia res oblata non esset omninò eadem ; sicut, si aliquis jugularet unam ovem et combureret alteram, non fieret holocaustum ex illâ jugulatione et combustione, sic ex consecratione sub his speciebus et consumptione sub aliis non fit holocaustum, quia debet per holocaustum consummari victima secundùm statum quem habuit in primâ parte ejusdem holocausti, ut constat in exemplo supra posito de sacerdote consecrante unam hostiam et sumente aliam, qui non dicitur celebrâsse missam integram, quia non consummavit idem quod incœpit sacrificare.

12. Quæritur sextò an qui habet bullam *Cruciatæ*, quâ conceditur facultas audiendi missam tempore interdicti, debeat ex obligatione audire missam in festis et dominicis. Negant plures : Avila, qui dicit fuisse sententiam Victoriæ et Cani ; Conink, Alterius, Ledesma, Llamas, quos refert et sequitur Diana, 1 tomo, tract. 11, de Bullâ *Cruciatæ*, resolut. 2, et alii doctores Salmanticenses ; quos ita respondisse refert Henriquez, lib. 13, de Excommunicat., cap. 48, num. 5, lit. D.; et lib. 7, de Indulg., c. 13, n. 3, quia nemo cogitur uti suo privilegio, et quod in favorem alicujus conceditur non debet in ejus odium et obligationem retorqueri ; ergo bulla *Cruciatæ* affert quidem potestatem, non tamen obligationem audiendi missam.

13. Contraria sententia verior semper mihi visa est, quam tenent Suarez, in præsenti, disp. 88, sect. 6, Navarrus, Sotus, Vivaldus, Medina, Henriquez, Em. Rodriguez, in explicat. Bullæ; Petr. Conedo, Valdes, Azor, Ant. Gomez et alii quos refert et sequitur Fagundez, in 1 præcept., lib. 2, c. 8, num. 5. Probatur, quia præceptum Ecclesiæ obligat ad audiendam missam quoties absque detrimento aliquis potest; ergo undecumque tollantur impedimenta, obligabitur qui nullum prorsùs impedimentum habet : ideò, qui in carcere detinetur, et ideò excusatur ab audiendâ missâ, si tamen à judice concedatur illi licentia eundi ad missam, tenetur uti eâ licentiâ, quia jam non habet impedimentum ; ergo similiter in casu nostro, ablato impedimento interdicti per facultatem bullæ, succedit obligatio, quæ nunquàm ablata fuerat, sed impedimentum ab eâ excusabat. Confirmatur, quia si, interdictâ civitate, media pars illius ob præclarum aliquod obsequium Ecclesiæ præstitum absolveretur ab interdicto, obligaretur certè illa pars ad audiendam missam ; sed in nostro casu omnes qui bullam accipiunt, ob obsequium Ecclesiæ præstitum, liberantur ab interdicto, vel in toto, vel quoad majorem partem, ergo obligantur ad missam.

14. Objiciunt : Qui habet privilegium faciendi celebrare in oratorio privato suæ domûs, non obligatur ad utendum illo privilegio quando cogitur domo non exire, licèt reverà posset tunc audire missam ; ergo nec in nostro casu. — P. Suarez, concesso antecedenti, negat consequentiam ; sed difficilè assignat differentiam inter utrumque casum. Quare consequenter et in rigore negandum videtur antecedens, quia in illo etiam casu urget præceptum audiendi missam, quando absque detrimento audiri potest. Et confirmatur, quia si die festo iter agentes pervenirent ad eremitorium quod episcopus approbavit ut posset in eo celebrari, quis dubitat quòd, si adesset sacerdos, deberet ibi celebrare, ut ipse et alii satisfacerent præcepto Ecclesiæ? Cùm ergo oratorium domesticum supponatur ab ordinario vel papâ legitimè approbatum, non excusatur à præcepto audiendi missam qui in eo potest commodè missam audire ; præceptum enim non obligat ad missam in ecclesiâ audiendam, sed ad missam, ubicumque ea audiatur.

15. Dices : Ergo qui habet ex eâdem bullâ *Cruciatæ* privilegium ut cum necessitate et de consilio utriusque medici possit servare jejunium comedendo carnes, et in reliquo servando requisita ad jejunium, obligabitur ad jejunandum cum carnibus etiam quando habet causam legitimam ad illas comedendas; nam, posito illo privilegio, potest jam iste jejunare, etiamsi carnes comedat; ergo obligatur præcepto jejunii.

16. Respondeo negando sequelam ; quod ut meliùs intelligatur, et assignemus rationem à priori nostræ sententiæ, et differentiam quæ potest esse in ejusmodi privilegiis, advertendum est dupliciter posse per virtutem privilegii reddi aliquem capacem observationis præcepti, quod sine illo privilegio priùs observare non poterat : Primò, si concessio privilegii mutet objectum præcepti, et faciat quòd præcepto satisfiat per aliud opus quod non erat in præcepto. Secundò, si non mutet objectum præcepti, sed privilegium auferat impedimenta ad faciendum idem illud opus quod priùs præcipiebatur. Priori modo concurrit privilegium in casu posito de jejunio : facit enim quòd per aliud opus quod non præcipiebatur satisfiat præcepto jejunii. Nam præceptum obligabat ad unicam comestionem absque carnibus ; privilegium facit quòd per aliud minus, scilicet, per unicam comestionem carnium satisfiat illi præcepto. Tunc autem privilegium non

inducit obligationem, quia præceptum de se non obligabat nec præcipiebat tale genus abstinentiæ, ut ex communi sententiâ suppono; ergo, si imponeretur illa nova obligatio, imponeretur utique per privilegium, non per præceptum antecedens; et in hoc casu verum est quòd privilegium non debet redundare in obligationem et odium privilegiati. Hâc de causâ, si aliquis habeat privilegium anticipandi officium divinum, ita ut hodiè recitare posset totum officium crastinum, et ita satisfacere præcepto, non tamen teneretur ad utendum privilegio et anticipandum, etiamsi sciret se crastinâ die habiturum impedimentum vel morbi, vel alterius generis, quod à recitatione excusaret. Item qui haberet privilegium in infirmitate commutandi officium divinum in Coronam B. Virginis, non teneretur uti illo privilegio, etiamsi posset Coronam absque incommodo recitare. Ratio est eadem, quia præceptum secundùm se non obligat ad recitandum die præcedenti, sed ad recitandum intra illam diem; neque obligat ad recitandam Coronam, sed officium; ergo, si privilegium afferret obligationem recitandi die præcedenti, vel Coronam, afferret obligationem ad objectum novum, ad quod præceptum de se non obligat.

17. Posteriori autem modo se habet privilegium, quando non variat objectum præcepti, ut in casu nostro. Nam præceptum erat audiendi missam die festo; privilegium autem non obligat ad aliud, sed aufert id quod impediebat audire missam die festo, et eâ occasione facit indirectè quòd præceptum, ablato impedimento, obliget absque excusatione. Tale etiam est privilegium illud celebrandi in oratorio privato, tale est privilegium obtinendi absolutionem à reservatis per bullam *Cruciatæ;* quod qui habet obligatur tempore debito ad utendum illo privilegio et confitenda peccata reservata ante communionem, quia præceptum solum est confitendi sua peccata proprio sacerdoti potenti absolvere; absque privilegio excusaretur homo à confessione reservatorum ob defectum sacerdotis potentis absolvere; posito autem privilegio, non excusatur, quia potest poni totum quod præcipitur, et sic in aliis similibus in quibus per privilegium non obligamur ad aliquid aliud, sed aufertur impedimentum ad illud idem quod præcepto præscribitur. Adverto denique, licèt Suarez dicat contrariam sententiam circa missam non esse practicè probabilem, hodiè tamen tot auctoribus eam amplectentibus, non posse improbabilitatis etiam practicè notari.

18. Quæritur septimò an iter agentes et peregrini, qui transeunt per locum in quo est festum, obligentur ad audiendam missam, si in loco à quo veniunt et ad quem progrediuntur non sit festum. — Hæc quæstio generalis est ad omnia præcepta, quomodò obligent viatores et peregrinos; quam hìc ex professo tractare non possumus; de quâ videri possunt Suarez, de Relig., tomo 1, lib. 2, c. 14; Thom. Sanchez, de Matrimon., lib. 3, disp. 18, et lib. 1 in Decalog., c. 12; Fagundez, de 1 Præcepto, lib. 1, c. 7 et 8, qui latè de hoc tractant, et alii quos congerit Diana, 1 tomo, tract. de Legibus., resolut. 13, 14 et 15. Ex quibus pro nostrâ materiâ infertur satis probabile esse quòd illi ad minùs qui sunt in transitu in aliquo loco, prandendo, v. g., vel pernoctando, non obligantur ad festum proprium illius loci, quod in loco sui domicilii non observatur. Quanta autem commoratio exigatur ut obligentur ad servandum ibi illud festum, variè sentiunt prædicti doctores, qui videri possunt; est enim quæstio satis diffusa et generalis, quæ magis pertinet ad tractatum de Legibus.

SECTIO II.

De præsentiâ, intentione et attentione requisitâ ad missam audiendam.

19. Certum est requiri præsentiam aliquam humanam; certum item est non requiri quòd visu percipiatur vel auribus verba audiantur; nam cæcus vel surdus adhuc missæ assistit, et satisfacit præcepto. Si tamen aliquis incipiat missam audire, et postea etiam involuntariè dormiat per notabilem ejus partem, non satisfacit præcepto, ut cum aliis docet Thom. Sanchez, 2 tomo Consilior., lib. 7, c. 2, dub. 33. Imò addunt aliqui: si aliquis, dùm missam audit, raptum vel extasim patiatur, quâ ab omni sensuum usu alienatus sit, non satisfacere præcepto audiendi missam; quia neque illa est præsentia humana, qualis exigitur; ita Luisius Turrian., in Selectis, p. 2, disp. 16, dub. 7.

20. Dubitari potest primò an requiratur quòd aliquis eo sit in loco, unde licèt non videat, videre tamen possit sacerdotem, et ea quæ in missâ aguntur. — Respondetur negativè; nam qui in magnâ populi frequentiâ est post aliquam columnam, quâ impeditur à videndo altari, verè assistit illi sacrificio; ut notat Fagundez, lib. 2, c. 7, n. 3, et indicat Gaspar Hurtado, in præsenti, disp. 5, difficult. 1, dicens intelligi assistentiam humano modo, quâ quis assistat, *vel audiendo, vel videndo celebrantem, vel saltem ita comitando, vel sociando alios videntes aut audientes quamvis sit extra ecclesiam (ut contingit quando locus in quo missa celebratur, non capit multitudinem confluentem, ad audiendam missam) ut ex signis et gestis aliqua missæ colligere possit et ad multitudinem assistentium censeatur moraliter pertinere.* Quod explicare possumus per id quod diximus disp. 4, sect. 7, posse scilicet aliquam materiam censeri præsentem ut possit consecrari, quando, licèt ipsa non videatur, conjungitur aliis partibus quæ videntur, et ideò tota materia censetur sufficienter præsens, dùm tamen sit intra sphæram distantiæ talem ut non repugnet ratione distantiæ, quod demonstretur illo pronomine *hoc*, ut ibi explicuimus. Sic ergo in præsenti poterit aliquis dici præsens missæ, quando est pars multitudinis quæ dicitur præsens, et conjungitur moraliter cum aliis qui sunt in conspectu altaris; dùm tamen distantia etiam tanta non sit ut jam extrahat illum ab humanâ præsentiâ. Non sufficit ergo esse aliquem intra eamdem ecclesiam, v. g., si in aliquo altari fiat missa privata in basilicâ Romanâ S. Petri, non sufficit si aliquis intra eamdem ecclesiam habeat intentionem audiendi illam missam quam scit tunc

dici in aliquo loco ejusdem templi; sicut nec è contra requiritur esse intra ecclesiam, ut audiri possit missa quæ in eâ dicitur; sed totum hoc regulandum est per prudentis arbitrium ad judicandum an homo dicatur moraliter præsens illi actioni, ita ut humano modo dicatur illi assistere. Ad hoc autem, ut dixi, non requiritur videre altare; nam religiosi, qui in choro cantant, non vident sacerdotem, juxta usum Romanum, ubi chorus regularium haberi solet post altare majus, muro interposito; et tamen satisfaciunt præcepto; quia reverà assistunt moraliter illi sacrificio, et vident partem posteriorem altaris choro correspondentem.

21. Unde obiter infero quid dicendum sit de illo qui ex fenestrâ quam domi habet videt sacerdotem in ecclesiâ ex adverso celebrantem; an hic ex fenestrâ assistat sufficienter, et satisfaciat præcepto. Negare enim videtur Filliuccius, tomo 1, tract. 5, c. 7, n. 209, cui subscribit Diana, tomo 3, in tract. Miscellaneo. — Quod quidem verum judicarem quando inter fenestram et ecclesiam intercedit platea aut via nimis lata, quæ altare multùm remotum reddat à fenestrâ; non placet tamen in universum, quia potest contingere esse adeò vicinam fenestram altari ut moralem præsentiam non impediat; prout de facto in hoc nostro collegio Romano habemus, sacellum privatum, cujus altare à fenestris domûs adversæ non plùs quam 30 passus distat, et perinde ab illâ fenestrâ audiri potest, vel percipi missa, licèt via publica intercedat, ac si intra ecclesiam parvam audiretur ab aliquo ibi existente. Videtur autem favere huic doctrinæ P. Jac. Gordonus, tomo 2 Theologiæ moralis, l. 6, q. 7, c. 2, § 3. n. 12.

22. Dubitatur secundò an sit humano modo præsens, et præcepto satisfaciat, qui eo tempore confitetur sacramentaliter. Suppono autem non esse necessariam confessionem, ita ut excuset ab obligatione audiendi missam; sed posse vel differri, vel certè postea aliam missam audiri. Martinus Bonacina, disp. 4 de Eucharist., q. ult. de missæ Sacrificio, puncto 11, n. 26, priùs docuerat partem affirmantem; postea re meliùs consideratâ, docuit negantem cum Suarez, disp. 88, sect. 6, vers. *Septimum caput;* Azorio, 1 p., lib. 7, c. 7, quæsito 8. Quibus accedit novissimè P. Jac. Gordonus, loco supra citato, n. 13; quod videtur omninò tenendum; quia quòd actio quæ fit ordinetur ad obsequium Dei, non facit illam compatibilem cum auditione sacri: alioquin posset quis, dùm audit missam, consulere patrem spiritualem, vel theologum circa casus suæ conscientiæ, posset inservire ægroto, sternere ei locum et his similia. Non sufficit ergo pietas actionis, si tamen sit talis ut excludat attentionem ad missam; nam licèt tunc possit quis recitare horas vel alias orationes, non potest exercere actionem externam quæ impediat cultum externum sacrificandi seu ostendendi se assistentem sacrificio et coofferentem cum sacerdote.

23. Præter præsentiam requiritur etiam intentio audiendi sacrum; nam, licèt quis velit manere in ecclesiâ ad expectandum amicum dùm fit sacrum, non satisfacit præcepto si non habet intentionem audiendi illam missam. Hæc autem intentio non terminatur solùm ad actionem externam; hanc enim etiam volebat ille alius; sed ulteriùs terminatur ad oblationem sacrificii; vult enim homo offerre cum sacerdote illud sacrificium, seu particeps esse et communicare activè, mediâ suâ assistentiâ, oblationi illius sacrificii, orationibus et aliis quæ sacerdos peculiariter nomine assistentium dicit.

Hinc infero primò satisfacere præcepto illum qui ex voluntate malâ et peccaminosâ videndi feminam ad finem turpem, venit ad audiendam missam; nam licèt peccet contra præceptum castitatis, ponit totum quod requiritur ad præceptum audiendi missam. Idem qui venit ex metu patris, vel domini aut magistri, aliàs non auditurus missam: nam hic etiam ponit reipsà totum quod præcipitur, si jam in ecclesiâ positus velit audire missam. Si enim interiùs repugnaret, et nollet consentire auditioni missæ, jam illa non esset actio humana, nec vellet etiam implicitè offerre illud sacrificium.

24. Infero secundò illum qui ignorat esse præceptum audiendi missam, vel non vult satisfacere præcepto in hâc missâ, sed postea audire aliam, ut satisfaciat, si tamen verè vult audire hanc, eo ipso satisfacere præcepto, quia ad hoc non requiritur velle satisfacere, sed ponere solùm id quod præcipitur, ut notant communiter theologi. Nec necesse est postea revocare voluntatem et velle satisfacere præcepto per primam missam ut indicavit Suarez, in præsenti, disp. 88, sect. 3, qui illud ex parte moderatus est, tomo 2 de Relig., lib. 4, de Horis canonic., c. 26, num. 10 et sequentibus; dicens mutationem voluntatis non requiri ad realem adimpletionem præcepti: jam enim reipsà præceptum fuerat impletum; sed ne peccet ille affectivè per affectum violandi præceptum, quantùm est ex se. Cæterùm nec ad hoc requiritur illa voluntas contraria: nam si aliquis cum intentione audiendi aliam missam, nolebat satisfacere præcepto in primâ; postea verò advertens se, non obstante illâ intentione, satisfecisse jam præcepto, non audiat aliam, nullo modo peccat etiam peccato violationis affectivè, licèt nullam voluntatem habeat satisfaciendi præcepto per missam auditam: videt enim se non posse violare illud præceptum, auditâ semel missâ; unde ergo habet affectum violandi illud?

25. Ultimo loco dicendum restat de attentione quæ præter intentionem requiritur ad observantiam hujus præcepti: est autem eadem quæstio de attentione debitâ ad recitandum officium. Et quidem omnes concedunt requiri attentionem aliquam. Difficultas tota est in determinandâ attentione requisitâ. Est enim duplex attentio: altera externa, altera interna. Externa consistit in negatione distractionis externæ, id est, alicujus negotii vel occupationis externæ quæ ex se distrahere debeat mentem ab auditione missæ, v. g., si quis in missâ depingere vellet, vel legere historiam, aut quæstiones speculativas, confabulari, ludere, et

similia; tunc non haberet attentionem externam. Attentio interna consistit in applicatione internâ mentis ad missam vel horas; quæ assignari solet triplex: prima infima ad verba integrè proferenda suo debito ordine; secunda melior, ad sensum verborum; tertia optima, ad effectum, hoc est, ad Deum et ad res divinas contemplandas.

26. His suppositis, prima sententia satis communis docet, requiri ex præcepto gravi attentionem non solùm externam, sed internam; quare peccaret mortaliter qui voluntariè internam mentis evagationem et distractionem per partem missæ vel officii notabilem haberet. Hanc tenent Suar., d. lib. 4 de Horis can., c. 26; Vasquez, in 1-2, tomo 2, disp. 160, num. 30 et 31, et in Opusculis, tract. de Benefic., c. 4, § 1. Sotus, Navarrus, Medina, Malderus, Navarra, Cajetanus, Viguerius et alii innumeri, quos refert Diana, 1 tomo, tract. de Horis canonicis, resolut. 2; Thom. Sanchez, in Opusculis, tomo 2, lib. 7, c. 2, dub. 28; imò Turrianus, in selectis Disputationibus, centur. 4, in Censuris, dub. 28, et 2 p., disp. 31, dub. 15, contrariam sententiam improbabilem et perniciosam appellat. Sed jam monui hunc auctorem excedere in hujusmodi censuris.

27. Contrariam enim sententiam docuerunt non solùm recentiores, sed antiquiores multi et gravissimi: Sylvester, *Missa* 2, quæst. 6, Durandus, Joan. de Medina, S. Antoninus, Angelus, Paludan., Rosella, Joan. Valerus et alii, quos congerit et sequitur idem Diana, loco citato. Eamdem docent Ægid., Coninch, in præsenti, quæst. 83, art. 6, num. 291; Gaspard. Hurtado, in præsenti, disp. 5, difficult. 2, et probabilem dicit Lessius, lib. 2, de Just., c. 37, dub. 2, num. 63; Henriquez, lib. 9, cap. 25, num. 5, in Glossâ, lit. P; Victorellus in summam Toleti; Layman, lib. 4, tract. 1, cap. 5, num. 10. Unde non videntur sibi cohærere quæ Fagundez dicit de hâc sententiâ, dict. lib. 2, cap. 7, num. 6, ubi ait: *Sunt aliqui noviores, qui existimant eos qui inter ipsum sacrum sponte divagantur mente et cogitatione, non attendendo ad missam, satisfacere præcepto*, etc. *Hi autem sunt Durandus, Paludanus, Rosella, Angelus, D. Antoninus, Summa Pisana, et Sylvester.* Hæc Fagundez, apud quem si hi noviores appellantur, non scio qui venirent nomine antiquiorum, nisi fortassè Plato, Pythagoras et Zeno.

28. Non magis cohærent, quæ in hoc puncto docet Sanchez, loco supra citato; nam num. 6, versùs finem, dicit orationem etiam sine ullâ attentione esse actum religionis, quoad substantiam; quod quidem, num. 19, non negat, sed iterùm concedit et negat consequentiam. At verò, num. 9, ut probet suam sententiam, dicit orationem sine attentione non esse orationem, sed merum sonum; quomodò enim potest esse merus sonus si ipse fatetur esse verum actum religionis quoad substantiam?

29. Hinc ergo desumitur præcipua ratio pro hâc sententiâ quam ego etiam probabilem existimo, quia potissimam fundamentum quo auctores contrariæ sententiæ utuntur, loquentes de horis canonicis, consistit in hoc quòd attentio est de substantiâ orationis, ita ut absque attentione non sit substantialiter oratio, ut contendit Suarez, illo cap. 26, num. 13, et alii communiter; hoc autem principium videtur non solùm gratis, sed falsò supponi. Omnes enim debemus fateri orationem posse substantialiter consistere absque attentione actuali internâ, quod quidem multis rationibus probare possumus.

30. Primò, à posteriori; quia, si defectus attentionis mentalis tolleret substantiam orationis; ergo si sacerdos ministrans Sacramentum extremæ Unctionis admitteret spontè aliquam mentis evagationem, quando profert verba formæ: *Per istam sanctam unctionem*, etc., Sacramentum non esset validum, licèt ipse ab initio habuisset intentionem conferendi Sacramentum, nec eam unquàm revocâsset. Probo sequelam, quia forma illius Sacramenti debet esse deprecatoria, per quam minister oret exteriùs, ut colligitur ex verbis illis Jacobi Apostoli: *Inducat presbyteros ecclesiæ, et orent*, etc., *et oratio fidei salvabit infirmum*, etc. Ubi ergo non est oratio, non manet substantia illius Sacramenti; ergo, si defectus attentionis internæ tollit substantiam orationis, non manebit Sacramentum validum. Consequens autem non existimo concedendum ab adversariis, nec posse absque maximo absurdo concedi; esset enim contra doctrinam generalem omnibus Sacramentis, ad quorum valorem solùm exigitur prolatio formæ super debitam materiam à ministro habente potestatem cum intentione faciendi quod facit Ecclesia; quæ omnia tunc darentur. Nam intentio, propriè loquendo distinguitur ab attentione, ut supponit etiam ipse Suarez, dicto c. 26, n. 5, alioquin nulla esset quæstio: omnes enim supponimus non satisfieri præcepto sine intentione audiendi missam; potest ergo manere intentio substantialiter absque attentione, et in eo casu dicimus fore veram orationem substantialem, licèt defectuosam, quoad illam reverentiam attentionis.

31. Secundò probatur idem assumptum à priori; quia orare est loqui cum illo quem oramus, repræsentando ei nostra desideria: possum autem ego substantialiter loqui cum aliquo etiam cum actuali mentis evagatione voluntariâ; ergo potest consistere substantialis oratio ad Deum cum ejusmodi distractione mentis. Minor probatur, quia si ego ex scripto vel etiam memoriter velim exorare regem, possum quidem id facere legendo orationem coram ipso ad hoc ipsum compositam, vel recitando memoriter, si eam benè possideo, etiam cum distractione mentis ad alia, dùm lego vel recito; certum est autem quòd tunc oro regem, si verè habeo intentionem orandi et loquendi, et hoc ipsum ei manifesto. Ergo, si cum eâdem intentione Deo manifestatâ recito, vel lego preces, vel orationem ad hoc compositam; verè et substantialiter oro, quia verè manifesto per illas voces desideria interna quæ habeo vel habui, sicut quando alloquor regem in casu supra posito.

32. Confirmatur primò, quia, si ego eo modo allo-

querer excommunicatum vitandum, recitando illi orationem scriptam, et compositam ad eum movendum et cum eâ intentione, nemo dicet, quòd non contraherem excommunicationem ob communicationem prohibitam et locutionem cum illo, etiamsi spontè distractus essem, et cogitarem interiùs de aliis objectis; ergo illa est vera et substantialis locutio humana.

33. Confirmatur secundò, quia, quando minister profert formas aliorum Sacramentorum, licèt non oret, verè tamen loquitur; et quidem in Baptismo et absolutione, Confirmatione et Ordine, loquitur cum illo qui recipit Sacramentum: *Baptizo te; absolvo te; accipe potestatem*, etc., et tamen valida erit collatio Sacramenti, si cum debitâ intentione accedat minister, licèt postea distractionem mentis habeat spontè: ergo manet locutio humana substantialiter absque eâ attentione, et per consequens poterit dari substantialiter locutio cum Deo per voces externas. Et quidem mirum esset quod sacerdos ipse etiam voluntariè distractus adhuc ex intentione non revocatâ validè consecraret et offerret sacrificium; alii verò, audientes non offerrent sacrificium, si voluntariè distraherentur in mente.

34. Confirmatur tertiò, quia, si quis accedat ad emittenda vota professionis solemnis in religione, et ad hunc finem cum intentione debitâ velit recitare formulam professionis scriptam in libro, professio erit utique valida, licèt distractionem voluntariam inter recitandum admitteret, dùm tamen intentionem non revocaret: quis hoc neget? ergo potest manere substantialiter locutio humana absque attentione; alioquin non esset professio valida, nisi esset vera locutio externa et humana quâ aliquis manifestet suam obligationem internam; ergo poterit etiam loqui cum Deo exteriùs cum simili distractione; imò quando votum emittit, cum Deo loquitur, cùm dicat: *Voveo tibi paupertatem, castitatem*, etc.

35. Confirmatur quartò; quia, sicut oratio vocalis est manifestatio mentis internæ, ita adoratio externa est nota submissionis internæ, ut omnes fatentur, et tamen si aliquis voluntariè distractus per alias internas cogitationes adhuc velit prosequi actum externum adorationis, v. g., genuflexionem vel capitis humiliationem ad significandam submissionem internam, exercet verum et substantialem actum adorationis; ergo eodem modo exercebit actum substantialem orationis, si prosequatur recitationem externam ad significandam Deo suam mentem et sua desideria.

36. Quintò addere possumus, seu ad hoc ipsum applicare argumentum, quod urget benè P. Coninck, loco citato, quia si distractio interna voluntaria obstat substantiæ orationis et actionis, non minùs obstaret distractio involuntaria, sicut somnus, sive voluntarius, sive involuntarius sit, obstat ne satisfiat præcepto audiendi sacrum: nam etiamsi præcesserit voluntas attendendi, postea tamen non attenditur; vel si potest manere substantia orationis non attendendo actu ad Deum, poterit manere eadem substantia licèt negatio attentionis sit voluntaria. Supposito ergo quòd distractio interna non tollat substantiam orationis externæ, consequens jam videtur, satisfieri substantialiter præcepto Ecclesiæ, licèt quis recitet vel assistat missæ cum ejusmodi distractione internâ; nam ponitur substantialiter totus actus præceptus. Solùm posset obstare quòd Ecclesia videatur non solùm præcipere orationem, sed etiam attentionem; ad quod affertur communiter cap. *Dolent*, de Celebrat. missar., in quo præcipitur ut officium divinum celebretur studiosè pariter et devotè; quod videtur significare devotionem internam.

37. Sed. P Suarez ingenuè fatetur, n. 13, ex illo textu non posse desumi efficax argumentum contra nostram sententiam, quia potest probabiliter explicari vel de oratione, quæ fit in choro cantando, vel de devotione et attentione externâ. Et quidem meritò P. Suarez illud commune fundamentum reliquit, quia potest inprimis retorqueri, cùm ibi non tam attentio quàm devotio præcipiatur; et tamen certum est non requiri ex præcepto devotionem internam, quæ non pertinet ad intellectum, ut attentio, sed ad voluntatem, quæ sit affecta et prompta ad bonum. Secundò, quia eisdem verbis utitur concilium Trident., sess. 24, c. 12, circa finem, ubi dicitur *quòd canonici compellantur in choro hymnis et canticis Dei nomen reverenter, distinctè devotèque laudare*; ubi tamen certum est sermonem esse de solâ reverentiâ et devotione externâ, ad quam solam, et non ad internam obtinendam deservire poterunt pœnæ et media quibus debent compelli quando delinquunt. Tertiò denique, textus ille non loquitur de audiente missam, sed de recitante vel canente officia divina; ergo ex illo non posset argui obligatio ad attentionem internam, ut satisfiat præcepto missæ.

38. Aliunde ergo ratione arguunt, primò, ad probandam illam obligationem, quia negari non potest quòd Ecclesia possit præcipere, et de facto præcipiat veram orationem, non legere illa verba materialiter, sed orando. Potest ergo præcipere actus internos, qui necessarii sunt ad orandum; nam licèt actus internos secundùm se non possit præcipere, potest tamen illos præcipere, prout sunt forma vel requisitum actûs externi qui præcipitur. — Respondetur Ecclesiam posse præcipere quidquid requiritur ut actus externus sit objectivè honestus et virtuosus, nam lex debet esse de objecto externo et visibili bono, non de objecto indifferenti, qualis esset mera lectio illorum verborum. Præcipit ergo Ecclesia veram orationem, quidquid aliqui falsò negaverint, præcipit assistentiam religiosam, seu cultum Dei per oblationem sacrificii, et per consequens intentionem orandi, assistendi, offerendi; sine quâ actus externus non est cultus externus Dei. Ad hoc autem non requiritur, ut vidimus, attentio interior, cùm sine illâ possit esse oratio et verus cultus religiosus Dei. Quamvis ergo Ecclesia illam etiam attentionem internam posset præcipere, non deberemus de facto id asserere, cùm solùm præcipiatur cultus religiosus

Dei, orando vel assistendo missæ, quod licèt non ita perfectè, potest tamen quoad substantiam dari absque attentione internâ.

39. Secundò arguunt, quia oratio est elevatio mentis in Deum; ergo, si præcipitur vera oratio, præcipitur vera elevatio mentis in Deum; ergo prohibetur distractio mentis, quæ impediat omninò illam elevationem. Hoc argumentum probat, ut vidimus, non solùm distractionem voluntariam, sed etiam involuntariam, tollere substantiam orationis, quia non minùs per hanc, quàm per illam tollitur elevatio mentis in Deum. Quamvis enim maneat quasi affectivè elevatio ex vi voluntatis prioris, non tamen manet elevatio actu, et effectivè; ac per consequens dicetur homo affectivè, non cum effectu orare quando recitat distractus, etiam sine culpâ. Omnes ergo debemus dicere orationem esse elevationem mentis in Deum eo modo quo adoratio est nota submissionis. Sicut enim adoratio interna est nota interna submissionis, et adoratio externa est nota externa submissionis, ad quod non requiritur quòd nunc sit actu explicitè submissio interna, possumus enim per genuflexionem præsentem significare submissionem internam quam habuimus explicitè paulò ante, quando nos applicuimus ad totam illam actionem exercendam; sic oratio interna est elevatio interna actualis, oratio verò externa est signum externum elevationis internæ, sive præsentis, sive præcedentis, quam volumus significare per illas voces. Et hoc quidem necessarium est, quotiescumque est vera oratio, et non ficta, quâ fingimus nos desiderare in corde aliquid à Deo, quod reverà non desideramus.

40. Dices impossibile esse quòd aliquis actu oret exteriùs, quin etiam interiùs de eodem objecto cogitet; nam motus ille labiorum et prolatio vocum debet procedere ex aliquo imperio actuali voluntatis; labia enim non possunt se à seipsis movere; voluntas autem imperans illum motum debet habere aliquem finem; non potest autem habere alium nisi ut exprimat et significet per voces externas id quod in corde desiderat; ergo quoties oratio vocalis continuatur humano modo, datur attentio interna, vel certè, si cessat talis attentio, prolatio vocum non erit ampliùs oratio, quia non procedet ex intentione loquendi, et exprimendi Deo desideria, sed ex alio fine diverso.

41. Respondeo hoc argumento probari non sine fundamento dixisse P. Ægydium, n. 301, reipsà convenire multos ex adversariis, et solùm de nomine videri dissensum. Exigunt enim attentionem internam, sed solùm ad verba, et talem ut sufficiat ne aliquis se exponat periculo malè, ac perturbatè verba pronuntiandi aut omittendi; quæ certè attentio haberi potest ab eo qui etiam voluntariè cogitaret tunc de quæstione aliquâ metaphysicâ vel aliâ re simili. Fatemur ergo, quoties oratio vocalis continuatur, dari aliqualem attentionem internam; sed hæc est aliquando adeò tenuis, ut meritò nolint eam adversarii aliqui vocare attentionem, quia, quando exigunt attentionem ex obligatione, intelligunt de attentione magis formali et explicitâ; quam tamen nos dicimus non possè voluntariè omitti absque culpâ veniali propter irreverentiam quæ intercedit, si Deum alloquaris exteriùs, mente omninò ad alia distractus: non tamen constare de obligatione sub peccato mortali, cùm adhuc maneat substantialiter oratio, quod à fortiori procedit in auditione missæ, in quâ minùs videtur requiri ad assistentiam humanam.

Et hæc dicta sint satis de venerabili Eucharistiæ Sacramento ad ejus gloriam sempiternam; quæ omnia S. Romanæ Ecclesiæ censuræ judicioque subjecta sint.

BENEDICTI XIV VITA.

Benedictus XIV Bononiæ in Italiâ natus est, anno 1675, è nobili familiâ Lambertinianâ. Feliciter emenso studiorum curriculo, canonicus in basilicâ S. Petri, consultor S. Officii, chirographi de impetrandâ veniâ suffragator, fidei promotor, consistorialis causidicus, congregationis concilii secretarius, sacræ Pœnitentiariæ canonista, Theodosiæ titularis archiepiscopus anno 1724, tum demùm cardinalis anno 1728, vicissim effectus est. Eum ad Bononiensem archiepiscopatum evexit Clemens XII anno 1731. Defuncto autem hoc pontifice anno 1740, quatuor et quadraginta suffragia tulit Lambertini, ideòque papa sub nomine Benedicti XIV electus est. Singulos pontificatûs sui annos bullâ aliquâ commendavit, sive ad reformandos errores, sive ad utiles usus introducendos. Humanioribus litteris, quas antequàm pontifex fieret coluerat, statim ut papalem cathedram occupavit, singulari benevolentiâ patrocinatus est. Academias Romæ instituit, Bononiensemque academiam largitionibus suis ampliavit. Ab ipso variis monumentis Romana urbs exornata; plurimi doctrinâ insignes viri honorificis epistolis prosecuti, pontificiisque adhortationibus ac muneribus adjuti; plurima vectigalia abrogata, charta imperii sigillo notata, suppressa; instauratum tabaci commercium. Et hæc inter omnia peragenda nihil unquàm propriis utilitatibus inserviit Benedictus XIV. Anno 1748, famosum obeliscum Horarium effodi curavit, de quo Plinius, Historiæ naturalis cap. 9, 10 et 11, quo scilicet olim solis umbra in horâ meridianâ, diversis anni temporibus, indicabatur, ad demonstrandas varias dierum durationes, quæ ab umbrarum longitudine desumuntur. Illud verò monumentum, quod in statu primitivo ad septem et sexaginta pedes assurgebat, in integrum erigi non potuit, quippe quod novem partibus confractum è terrâ

erutum est. Pretiosa hæc fragmenta in areâ S. Lorenzo in Lucinâ adjacente deposita sunt. Obiit Benedictus XIV anno 1758, ac Clementem XIII successorem habuit.

Inclyti pontificis opera sexdecim voluminibus in-fol. comprehensa sunt. In quinque primis agitur de beatificatione et canonizatione sanctorum, quæ quidem materies à doctissimo papâ medullitùs inspecta omnique puncto explanata est. Sextum volumen sanctorum ab ipso canonizatorum acta exhibet. In duobus sequentibus traduntur supplementa et annotationes ad præcedentia volumina. In nono legitur tractatus de Sacrificio missæ, quem infra subjungimus. Decimum versatur circa festa in honorem Christi et B. Virginis instituta. In undecimo dantur instructiones et mandata quæ ante pontificatum ediderat. In duodecimo extat tractatus de Synodo, opus apud omnes celebratissimum, in quo mirabili sanè doctrinâ traditur et explicatur Ecclesiæ disciplina, ac nova præsertim quorumdam seculi proximè elapsi præsulum commenta refelluntur. In omnibus hisce Benedicti operibus elucet ingens auctoris eruditio, necnon summa juris civilis et canonici, sacræque simul et profanæ historiæ peritia. Memorantur præterea alia quædam ejusdem opera, necnon editio Martyrologii Gregorii XIII.

Cùm ad cathedram pontificalem evectus est Benedictus XIV, consilium quoddam animo concepit, quod decurrente tempore cessit in vacuum. Scilicet doctrinæ corpus subscribendum proposuit, in quo tacitis Baii, Jansenii et Quesnelli nominibus, tale fidei punctum præscriberetur, talis verò error damnaretur. Et hâc quidem viâ Jansenismum spontè ac nemine reluctante ruiturum arbitrabatur. At luce clariùs constat, errantium agmen, reprobatis propriis erroribus, haud libentiùs veritati fuisse obtemperaturum, quàm si nominatim fuissent designati pertinacis hæreseos conditores. Illud ipse Benedictus non multò post agnovit, cùm scilicet in Galliâ novæ perturbationes exortæ sunt, adeò ut ad Gallicanos episcopos Breve quoddam emittere coactus sit, in quo Sacramenta neganda pronuntiavit omnibus qui Bullæ *Unigenitus* refragantes agnoscerentur. Cæterùm ipsius administratio tum moderatione æquitateque, tum constanti fovendæ pacis studio admodùm illustrata est. Faustè res Ecclesiæ gessit, ac omnium longè latèque venerationem adeptus est. Attamen vulgaris opinio invaluit, eum pro nimiâ indolis obsequentiâ, quædam aliquando levibus de causis indulgentiùs concessisse, ac propter innatam animi facilitatem ingruentibus novis systematibus molliùs obstitisse, unde ipsius successoribus luctuosa pessimorum fructuum seges ematuruit.

DE SACROSANCTO MISSÆ SACRIFICIO

Liber primus.

DE REBUS QUÆ GENERATIM AD SACRIFICIUM MISSÆ NECESSARIÆ SUNT.

HUJUS OPERIS QUOD ARGUMENTUM, QUI FINIS, QUÆ SCRIBENDI RATIO.

Non justum et ex omni parte integrum de sacrificio missæ tractatum scribendum suscepimus : hanc enim spartam multi, iique magni nominis theologi satis ornârunt. Nostrum consilium est pauca quædam ante sacerdotum oculos ponere, quæ eos tenere oportet ut populum de ritibus, cæremoniis, aliisque, quæ ad missæ sacrificium pertinent, pro suo munere doceant, idemque, ut decet, sacrificium faciant, gnari quid et quamobrem faciant. Opus hoc dividitur in tres libros : primus de loco ubi missa est celebranda, de vasis sacris quibus utimur in sacrificio, de sacerdotalibus vestibus ; secundus, de singulis missæ partibus, ac de ritibus cæremoniisque cujusque partis præcipua complectitur capita ; tertius verò quosdam casus persequitur, qui cùm interdùm in missâ contingant, minimè convenit eam celebranti, quid consilii capiat, non esse consultum.

CAPUT PRIMUM.

De loco sacrificii.

1. Generatim missa in templis est celebranda quæ episcopus consecraverit, vel ipse saltem, aut sacerdos aliquis mandato episcopi benedixerit. Eorum enim benedictio mandari potest ei qui episcopus non sit : consecratio verò non item, quæ ab ipso episcopo, vel ipsius mandato ab alio episcopo est peragenda. Celebrari etiam potest in privatarum domorum sacellis, impetratâ veniâ ab eo qui hujusmodi dandæ facultatis potestatem habeat. Interdùm tamen peculiare quiddam intervenit, ut etiam extra templa et privata sacella sacrificium peragi possit; quod multis auctoribus è sacrorum canonum penu depromptis in libro tertio confirmabimus ; in quo de iis quæ

in actione versantur, seu quemadmodùm vulgò dicitur, ad praxim pertinent, sermonem habebimus; easque occasiones exponemus, quibus extra templa et privata sacella missam celebrare licet; et quæstiones aliquot, quæ ad eam, juxta recentem disciplinam, in privatis sacellis celebrandam attinent, enodabimus. Quamobrem in præsentiâ, de loco in quo Ecclesiæ primordiis, atque etiam medii ævi temporibus, missæ sacrificium peragi consueverat, disseremus.

2. Narrat in Actis apostolorum, cap. 20, S. Lucas, fideles in tertiam domûs contignationem, ubi plures accensæ erant lampades, *ad frangendum panem* convenisse; in eo cœnaculo cùm Paulus disputaret, adolescentem quemdam nomine Eutychum somno gravatum è fenestrâ, in quâ assederat, decidisse, et à Paulo vitæ restitutum; Apostolum postea, sumpto Eucharistico pane, cæterisque distributo, illinc abiisse. Idem Paulus, 1 ad Corinth., cap. 11, ait eam Corinthiorum fuisse consuetudinem, ut, cùm ad cœnam Domini convenirent, suam quisque cœnam secum afferret, ex quo fiebat ut alius quidem ad satietatem comederet, alius esuriret; eosque increpans monet, ut si eos comedendi cupiditas tenet, domi quisque comedat: *Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum?* Addit ejusmodi morem in Ecclesiæ Dei contemptum vertere: *Ecclesiam Dei contemnitis*, aut in pauperum confusionem, *aut confunditis eos qui non habent?*

3. Ex priore Actorum loco colligi posse videtur missam in tertiâ ædium contignatione celebrari consuevisse; ex posteriore autem quispiam arguere posset, jam tum publica extitisse templa, in quibus peragereturr sacrificium missæ, et panis eucharisticus distribueretur. Verùm tutò id affirmari non potest: locum enim illum ex Epistolâ ad Corinthios ita interpretantur viri gravissimi, ut Corinthii secuti exemplum Christi, qui sacram Eucharistiam post cœnam instituit et distribuit, priùs dapibus vescerentur, ac deinde panem eucharisticum sumerent, atque ita divites opiparè epularentur; contra egeni et pauperes aut nihil aut pauxillùm comederent; ex quo plurima orirentur incommoda et scandala, quæ Apostolum ad eos gravibus verbis castigandos impulerunt. Cæterùm ex Apostoli verbis non est exploratum id fieri consuevisse in templo. Nam verba illa: *Ecclesiam Dei contemnitis*, non ita sunt accipienda quasi domum significent quò fideles convenirent, sed, ut plures interpretantur, cœtum fidelium, qui Ecclesia Dei appellatur, et quem se cibo vinoque ingurgitántes dedecorabant. Vide Estium, in Commentar. ad cap. 11 Epistolæ 1 ad Corinth.

4. Quamobrem, ut aliqua lux affulgeat locum investigantibus, quo primis Ecclesiæ seculis missa celebrabatur, ecclesiasticæ Historiæ libri sunt adeundi; quibus docemur primis Ecclesiæ seculis aliquando in templis, aliquando etiam, cùm in iis celebrandi copia non esset, extra templa missæ sacrificium esse peractum; constantem tamen ac perpetuam fuisse disciplinam, ut, cùm facultas daretur, semper in templis locisque Deo consecratis missa celebraretur.

5. Vel à primis christianæ religionis temporibus in templis missæ sacrificium fieri consuevisse diximus. Nam magnus Baronius, ad annum Christi 57, num. 98, sanctorum Pii I et Evaristi Romanorum pontificum, tum Eusebii et Optati, atque etiam ipsorum ethnicorum testimoniis probat in ipsis Ecclesiæ primordiis fuisse Romæ plura templa. Hæc modò *dominicum*, modò *domus Dei*, modò *basilica*, modò *memoria*, modò *martyrium*, modò *titulus* appellabantur. Primo Ecclesiæ seculo Ignatius Martyr, episcopus Antiochenus, Epistolâ ad Magnesios, eos hortatur ut in locum, quod *templum Dei* nominatur, conveniant; et in Epistolâ ad Philadelphios: *Una*, inquit, *est caro Domini nostri Jesu Christi, et unus calix in unionem sanguinis ipsius, unum altare, et unus episcopus cum presbyterio et diaconis conservis meis.* Et vergente in finem secundo seculo, scripsit Tertullianus, lib. de Idololatriâ: *Totâ die ad hanc partem zelus fidei perorabit ingemens, Christianos ab idolis ad Ecclesiam venire, de adversariâ officinâ in Domum Dei, attollere ad Deum Patrem manus matres idolorum.* Si verò his et aliis quamplurimis veterum scriptorum sententiis quæ facilè adduci poterant, clarè deducitur etiam à primis seculis ecclesias extitisse, nullus erit qui in dubium revocare possit missas inibi celebrari solitas.

6. Diximus itidem, vel ab initio christianæ religionis, si celebrandi in templo non daretur copia, sacrificium missæ extra templum esse peractum. Constans enim traditio est B. Petrum apostolum à Pudente senatore Romæ domi suæ esse exceptum; eò Christianos ad sacram synaxim convenisse; eam Pudentis domum esse, quæ nunc dicitur templum S. Pudentianæ, ut videre est in Notis ad Martyrologium Romanum Baronii, ad diem 19 maii. Nobilissimum fuit ineunte quarto seculo S. Saturnini et sociorum martyrium, cujus Acta refert Ruinartius. In his proditum est, sub Diocletiano et Maximiano templa fuisse eversa; vetitum ne sacri celebrarentur ritus; neve divini conventus agerentur. Relatum est in eadem Acta, Saturninum presbyterum cum lectoribus Saturnino et Felice filiis, aliisque septem et quadraginta sociis, frustra Diocletiani edicto reclamante, missam celebrâsse: *Namque in civitate Abitinensi in domo Octavii Felicis, cùm bellica caneret tuba, dominica signa gloriosi martyres erexerunt, ibique celebrantes ex more Dominicum, à Coloniæ magistratibus, atque ab ipso milite stationario apprehenduntur Saturninus presbyter, cum filiis quatuor, id est, Saturnino juniore et Felice lectoribus, Mariâ sanctimoniali, Hilarione infante.*

7. Ostendit Ruinartius, celebrare *Dominicum* idem esse ac missam celebrare. In iisdem Actis Thedica martyr in tormentis confessa est *integrè se celebrâsse collectam, quando cum ipsis etiam presbyter fuerat.* Dativus, cùm ab eo quæreretur, apud eadem Acta, *utrùm in collectâ fuisset*, respondit, cùm venisset, jam cœptam esse collectam, sed *Dominicum cum fratribus congruâ devotione celebrâsse.* Et Saturninus respondit

proconsuli : *Securi Dominicum celebravimus.* Proconsul ait : *Quare? Respondit : Quia non potest intermitti Dominicum.* Verba illa sunt notatu dignissima, *integrè collectas celebrare*, quod idem est ac missas celebrare ; collectæ enim nonnisi præsente presbytero qui consecraret, integrè possunt celebrari. Adnotanda etiam illa : *Collectas facere; collectas celebrare*, quæ adesse missæ significant, quod colligitur ex S. Gregorio Turonensi, de Glorià martyrum, lib. 1, cap. 55; de Glorià confessorum, cap. 65. Hùc quoque pertinet missas celebratas esse in carceribus, quod apparet ex S. Cypriani epist. 5, ad presbyteros et diaconos ; quod monuit sanctus martyr, ut ad carceres, ubi in vincula Christi confessores conjecti essent, clanculùm, ne ab ethnicis deprehenderentur, ad missam celebrandam accederent. Cùm verò teterrimæ illæ in Christianos persecutiones sævirent, nullus ferè non erat locus ubi missa celebraretur. Locus est in Constitutionibus apostolicis, lib. 6, cap. 30 : *Acceptabilem Eucharistiam offerte in ecclesiis vestris et in cœmeteriis ;* et in Actis Martyrii S. Stephani papæ : *Romæ, in cœmeterio Calixti, in persecutione Valeriani, dùm missæ sacrificium perageret, supervenientibus militibus, ante altare intrepidus et immobilis cœpta mysteria perficiens, in sede suâ decollatus est.* Ita Martyrologium Romanum, ad diem 2 augusti. Cùm in Christianos itidem sæviretur, tradit Dionysius Alexandrinus apud Eusebium, lib. 7 eccl. Hist., vetitum ne Christiani conventus agerent, ac deinde subjicit, cap. 22 : *Cùmque ab omnibus fugaremur atque opprimeremur, nihilominùs tunc quoque festos egimus dies. Quivis locus, in quo varias ærumnas singillatim pertulimus, ager, inquam, solitudo, navis, stabulum, carcer, instar templi ad sacros conventus peragendos fuit.*

8. Postremò diximus constantem ac perpetuam fuisse in Ecclesiâ disciplinam ut semper in templis, ubi copia sit, missæ sacrificium celebretur. Locus est luculentissimus S. Basilii, libro de Baptismo, cap. 8 : *Nobis periculum est malè obiti mandati, si loci dationem neglexerimus, maximè si sacerdotii mysteria in locis profanis celebraverimus, propterea quòd ea res indicium haberet contemptûs in celebrante, offendiculum quoque generaret.* Apertissimum etiam est Cyrilli Alexandrini testimonium, libro adversùs Anthropomorphitas cap. 12 : *Donum sive oblatio quam mysticè celebramus, in solis orthodoxorum sanctis templis offerri debet, neque alibi omninò. Qui secùs faciunt apertè legem violant.* Quin etiam constans disciplina semper fuit, ut non modò in templis fieri posset, sed in templis consecratis sacrificium missæ peragereturo. Quapropter tota Athanasii Apologia ad Constantium in eo versatur, ut falsum demonstret rumorem illum qui percrebuerat sanctum episcopum in templo non consecrato missam celebrâsse : *Cæterùm quia de magno templo magnum crimen concinat, quod ibi Synaxis habita sit, priusquàm absolutum esset.* En crimen; cui diluendo respondet Athanasius se in solemnibus Paschæ sacra peragentem mysteria in templo quod populum universum non caperet, invitatum esse à fidelibus in novum quod amplius esset, nondùm tamen consecratum, ut in eo sacræ precationes commodiùs fierent : se autem primùm reluctante, multos inde abiisse, in agrum egressos, ut ibi sine turbâ et incommodo orarent : quod cùm minimè decere reputâsset, se passum esse ut populus in templum recens extructam necdùm consecratum ingrederetur, ut in eo Dominum Deum precaretur; id verò nihil impedire quominùs ipsum consecraretur templum ; idque ait futurum si Constantii, cujus sumptibus templum excitatum fuerat, accessisset consensus. *Hujus ergo dedicationis te, litterarum studiosissime imperator, auctorem esse oportet. Locus enim ille precibus in eo fusis ante expiatus præsentiam tuæ pietatis requirit : hoc enim solùm ei deest ad plenum ornatum.*

9. Quòd si de templorum consecratione pauca quædam velimus attingere, profectò sacrum illum ritum è veteri Testamento in novum apostolicâ institutione existimamus esse traductum, quem statim utraque Ecclesia orientalis et occidentalis sunt amplexatæ. Neque enim eam cæremoniam excogitavit S. Evaristus pontifex, quem verè possumus dicere quosdam ritus tantummodò addidisse, ut ostendit cardinalis Bona, Rerum liturg. lib. 1, cap. 20, num. 3 ; et Pagius, in Vitâ S. Evaristi, num. 3. Quapropter Eusebius Cæsariensis, eccl. Hist. lib. 10, cap. 3, Constantino sacris religionis nostræ initiato lætitiam commemorans quam ex eâ re Christiani cœperant, tradit tum templa extructa fuisse et consecrata ; eumque ritum innuit jam fuisse antea introductum, sed persecutionum tempore intermissum ; tandem, pace per Constantinum Ecclesiæ redditâ, revocatum. *Votivum nobis ac desideratum spectaculum præbebatur, dedicationum scilicet festivitas per singulas urbes, et oratoriorum recens structorum consecrationes.* Et paulò post : *Jam verò antistitum absolutissimæ cæremoniæ et accurata sacrificia sacerdotum, et divini quidem augustique ritus hinc psalmos canentium, et reliquas nobis divinitùs traditas voces auscultantium, illinc divina et arcana obeuntium ministeria.* Proditum est in lege Moysem tabernaculum consecrâsse : *Unxit et sanctificavit cum omnibus vasis suis altare, et similia,* ut in Exodi cap. 40, et Numer. cap. 7, quod quidem consecrationis nostrorum templorum figura quædam fuit, si erudito Petavio habenda fides sit de ecclesiast. Hierarch., lib. 3, cap. 5. Salomon etiam solemnem templi dedicationem celebravit : *Dedicavit Domum Dei rex et universus populus,* Paralipomen. 2, mactavitque duo et viginti millia boum, et sex et viginti millia arietum. Judas Machabæus, postquàm fœdis superstitionibus pollutum templum expiavit, et altare lapideum posuit, encænia celebravit, seu, quod idem est, festum dedicationis, teste Isidoro, qui, lib. 1 de ecclesiast. Officiis, cap. 35, scribit : *Encænia festivitas erat dedicationis Templi.* Eam verò festivitatem constat Judæos celebrâsse etiam Jesu Christi tempore, qui eam præsentiâ suâ illustravit, Joan. cap. 10.

10. Hæc verò sacrarum Scripturarum loca non modò evincunt à Judæis ad Christianos templi conse-

crationem manâsse, sed etiam luculenter ostendunt quantâ injuriâ quàmque temerè Calvinus sacrum ejusmodi ritum irriserit, Instit. lib. 3, cap. 20. Facilè enim ea diluitur ratio cui potissimùm ille innititur, parietes nimirùm res esse inanimes quæ ut gratiæ, ita etiam consecrationis recipiendæ aptæ non sunt; nam *Ecclesia materialis* ideò consecratur, ut sanctificatio illa repræsentetur quam *Ecclesia formalis* seu cœtus fidelium per passionem Christi consecutus est, ut docet D. Thomas, 3 part., q. 83, art. 3, ad 2.

11. Hactenùs de primis Ecclesiæ seculis. Medii verò ævi temporibus eadem planè fuit quæ vetustis illis seculis disciplina. Ecclesiasticis enim sanctionibus vetitum est ne quisquam extra templum nisi necessitate adactus missæ sacrificium peragat; et si quidem necessariò coactus sacerdos extra templum sacrificet, jubent Ecclesiæ leges, id supra petras fieri quas episcopus consecraverit. Cujus rei argumenta depromi possunt ex Dacherii Spicilegio, tomo 1, pag. 403; Sirmondo, tomo 2 nuperrimæ edit. pag. 668 et 669; Thomassino, parte 1, lib. 2, cap. 25, num. 2, et seq.; tomo 10 Hist. eccl. Fleury, pag. 26, et tomo 5 Hist. eccl. Gallicanæ Longueval, pag. 318 et 374. Temporibus haud multùm ab ætate nostrâ remotis actum de usu tollendo celebrandi missas in privatis domibus, seu earumdem sacellis, ut constat ex collationibus trium cardinalium et quinque prælatorum quos Ecclesiæ reformationi Paulus III præfecerat, et quorum consultationes referuntur tomo 18 eccl. Hist. Fleury, ubi pag. 167, articulum reperies qui ad rem pertinet de quâ agimus. Verùm, ut in tertio libro suo loco dicemus, res eò deducta est, ut episcopi nulli deinceps facultatem concederent in oratoriis privatorum domorum celebrandi missam, et ejusmodi concedendi facultatem soli Romano pontifici potestas reservaretur. Hoc modo sublatus malus usus, nec tamen, ut aiunt, radix convulsa. Non enim apud severiorem etiam antiquitatem novum est missam in privatarum domorum oratoriis celebrari. Nam D. Paulinus in Vitâ S. Ambrosii narrat, dùm Romæ esset, ab illustri quâdam matronâ quæ trans Tiberim habitabat invitatum S. Ambrosium missam in ejus domo celebrâsse; quod animadvertit Pamelius canonicus Burgensis in Liturgiâ Latinorum, tomo 1, pag. 291, et in Sacramentario Gallicano, quod in tomo 1 Musæi Italici edidit Mabillonius, pag. 364, habetur oratio dicenda in missâ quæ celebraretur *in domo cujuslibet*. Illustre quoque exemplum educitur ex lib. 5 epist., 43, S. Gregorii Venantii. Cujusdam oblationem recusaverat episcopus Syracusanus, nec sinere voluerat ut in ejus domo missa celebraretur; quamobrem illum hortatur S. pontifex ut oblationem accipiat, et missam in ejus domo celebrari patiatur, imò ipse missam celebret ut reconciliatam inter eos gratiam omnibus palàm faceret : *Et in domo ipsius missarum peragi mysteria permittatis; aut sicut scripsimus, si fortassè voluerit, per vos debeatis accedere, et celebrando apud eum missas priorem gratiam reformare.* Quod etiam observavit Casalius, de veteribus sacris Christianorum Ritibus cap. 9, pag. 74, edit. Romanæ, an. 1647. De hujusmodi tamen privatis oratoriis Ecclesiam novimus aliquid interdùm decrevisse, ex quo intelligi potest eorum quidem malum usum, non usum ab eâ improbari. Malus autem eorum usus est si quis in iis oratoriis sacras illas cæremonias peragi postulet quæ in templis sunt peragendæ, aut missas iis diebus celebrari quibus missas in privatis oratoriis celebrare non licet. Concilium Trullanum, can. 21, hæc statuit : *Clericos qui in oratoriis quæ sunt intra domos ministrant vel baptizant, hoc illius loci episcopi sententiâ facere debere decernimus;* et can. 59 : *In ædc oratoriâ quæ est intra domum, Baptismus nequaquàm peragatur.* In Agathensi quâdam synodo, sexto seculo habitâ, vetitum legimus ne quis in privatis sacellis missam celebret, cùm aguntur festa maxima, cujusmodi sunt solemnitates Paschatis, Nativitatis D. N. Jesu Christi, Epiphaniæ, Ascensionis, Pentecostes, Nativitatis S. Joannis Baptistæ. Iis enim diebus quisque missæ in parochiali ecclesiâ adesse jubetur. Idem etiam statuit Aurelianense concilium sexennio post habitum, cujus decretum refert Gratianus, in can. *Nulli*, de Consecrat., distinct. 1. Quæ de privatis hujusmodi oratoriis alia restant monumenta etiam remotioribus ab ætate nostrâ temporibus, reperias apud Bocquillot, tractatu historico Liturgiæ sacræ, lib. 2, cap. 7.

12. Venerabilis Beda, Historiæ suæ lib. 6, c. 9, conqueritur summates viros eo tempore nonnisi orandi causâ et concionem audiendi ecclesiam frequentare consuevisse : *Nisi orandi et audiendi verbum causâ veniunt;* ac regem cum quinque aut sex ministrorum suorum comitatu ad ecclesiam venire, atque inde, concione auditâ, illicò abire. Ex quo Bedæ loco Joachimus Hildebrandus hæreticarum partium homo in libro de Precibus veterum Christianorum, pag. 33, Ecclesiam catholicam perperàm calumniandi occasionem arripuit. Ait enim primores viros ideò consuevisse post concionem abire, ne missæ adessent, quæ jam tum ineptiis et superstitionibus contaminari cœperat. Neminem verò esse putamus qui venenatam hæretici hominis calumniam non agnoscat. Id enim Beda conqueritur, quòd, cùm orandi causâ et concionem audiendi ad ecclesiam venirent, in ecclesiâ itidem missæ non adessent, sed in privatis quisque suis oratoriis antea vel postea missam audiret. Cùmque dubitari nullo modo possit, quin idem prorsùs esset missæ ritus, quæ in ecclesiâ quàm ejus quæ in privatis oratoriis celebrabatur, amentem illum omninò esse oportet, qui primores viros existimet ideò missæ in ecclesiâ adesse noluisse quòd missa ineptiarum et superstitionum jam plena esset. Nam, si vera hæc causa fuisset, quamobrem missam in ecclesiâ non audirent, ne in oratorio quidem privato missam sibi audiendam existimâssent. De templorum consecratione loquuntur theologi, cujus eam rationem afferunt, quòd locum ministerio cui destinatus sit accommodatum esse oporteat; quamobrem templa quæ Christiani peragendo missæ sacrificio destinaverint, debere omninò conse-

crari. Videatur collatio 16 Lucionensis, part. 5, pag. 558 et seq.

CAPUT II.

De altari.

1. Altare super quo missæ sacrificium sit peragendum, lapideum esse oportet et ab episcopo consecratum; et si quidem non sit ex lapide, sacrâ petrâ saltem instrui debet quam episcopus consecraverit; eaque tantâ sit magnitudine, quæ hostiam et majorem calicis partem capiat. Tectum altare sit ternis linteis mundis, benedictis ab episcopo, vel quovis alio cui potestas sit ea benedicendi. Longum esse oportet superius linteum utrinque ad terram usque demissum, reliqua duo breviora; quin unum tantummodò linteum satis esse potest, si tamen duplicetur. Anterior aræ facies amiculo seu pallio, ut vocant, contegenda, cui color ille sit qui festivitati seu officio congruat. In medio altari est crux erecta cujus ab utrâque parte candelabra sint cum candelis accensis saltem duabus. Ad inferiorem crucis partem ponatur ea quæ tabella dicitur secretarum. In cornu epistolæ pulvinus missali supponendus, et ab eâdem epistolæ parte paretur cereus ad elevationem Sacramenti accendendus, parva campanula, binæ ampullæ vitreæ, quarum altera vini, altera aquæ plena sit, cum pelviculâ et manutergio mundo in fenestellâ, seu parvâ mensâ ad hæc præparatâ.

2. Hæc in rubricis Missalis continentur; quæ nos quoad possumus illustrabimus. Et primò, in lege naturæ altaris ejusque consecrationis mentionem fieri comperimus. Nam Geneseos cap. 28, narrat Moyses cœlestem visionem quæ dormienti Jacob oblata est, qui experrectus *tulit lapidem quem supposuerat capiti suo, et erexit in titulum fundens oleum desuper.* Vertus non consecrandi causâ, sed idcircò Jacob unxisse lapidem putat, ut signum extaret ibi eam sibi visionem esse oblatam, ut ad eumdem locum redeunti visâ petrâ oleo perunctâ sibi subiret memoria visionis. Quam sententiam jure Tournelyus risu excepit, tomo 2 de Eucharistiâ, edit. Parisiens. p. 396. Quî enim potuisset Jacob, puta post viginti annos, ex oleo quod super lapidem fudisset, locum agnoscere ubi visionem illam vidisset? Non enim fieri potuisset quin, vel sole, vel ipso aere perflante, oleum omninò exsiccaretur. Quamobrem melior eâ de re Calmeto mens fuit, qui, ad illud caput Geneseos, n. 18, observavit ex eâ unctione, quâ Jacob oleo lapidem perunxit, sacram ortam esse adhibendi oleum in templorum altariumque consecrationibus cæremoniam.

3. In novo etiam Testamento mentio fit altaris; nam D. Paulus ad Hebr., c. 13 : *Habemus*, inquit, *altare de quo edere non habent potestatem qui tabernaculo deserviunt.* Locum illum Apostoli in hunc modum explicant sacri interpretes, quos laudat et sequitur à Lapide ad eumdem locum, vers. 10 : Altare habemus in quo Christi corpus et sanguinem jam in cruce immolatum offerimus; cujus sacrificii neque participes fiunt Levitæ, neque Judæi, sed sacerdotes christiani cæterique fideles, cùm sacrâ Eucharistiâ reficiuntur. Estius secutus D. Thomam voce illâ *altare*, putavit Christi crucem, sive etiam ipsum Chrstum significari : *Atverò S. Thomas altare hoc interpretatur crucem Christi, vel ipsum Christum; de quo altari, inquit, edere est fructum Passionis Christi percipere, et ipsi tanquàm capiti incorporari.* Nihil nos de utràque interpretatione statuimus; illud verò dicimus, disertissimè de altari mentionem fieri in Matthæi Evangelio, c. 5 : *Si ergo offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris, quia frater tuus habet aliquid adversùm te, relinque ibi munus tuum ante altare, et vade priùs reconciliari fratri tuo, et tunc veniens offeres munus tuum :* qui locus nullâ sanè indiget interpretatione, ut observârunt Walemburg., Controversiar. tomo 2, c. 39. Quævis præterea Liturgia mensam ubi sacrificetur commemorat, eamque verum altare appellat, quòd in eâ verum Deo sacrificium offeratur, idque uberrimâ argumentorum vi et copiâ eruditissimè ostendit P. Le Brun, tomo 3 de Missâ, p. 576 et seq., et altarium consecrationem itidem ut templorum, vetustissimum esse ritum apostolicum probat; quod etiam observavit Pouget, Institut. catholicar. tomo. 2, edit. Parisiens., ann. 1725, p. 906. Quanquàm verò Origenes, Minutius Felix, Arnobius et Lactantius, adversùs gentes, quæ Christianis exprobrabant nulla iis esse altaria, ejusmodi criminationem non rejecerunt, quin etiam id verum esse confessi sunt; certissimum tamen est eos de aris esse locutos quæ erigebantur, ut super iis simulacra falsorum deorum colerentur, vel victimis mactandis cruenta fierent sacrificia; quod ingenuè fatetur ipse Binghamus, licèt hæreticarum partium homo, Orig. ecclesiasticar. tomo 3, pag. 244 et seq. In eamdem explicationem consentit Grancolas in veteri Ecclesiæ Sacramentario, tomo 1, p. 35.

4. *Objicit nobis Celsus quòd non habeamus imagines, aut aras aut templa.* Sunt verba Origenis, lib. 4 contra Celsum. Et apud Minutium, in Octavio, objicit Christianis Cæcilius : *Cur nullas aras habent? templa nulla? nulla simulacra?* Et Arnobius adversùs Gentes l. 6 : *Accusatis nos*, inquit, *quòd nec templa habeamus, nec imagines, nec aras.* Quod quidem verissimum erat. Christiani enim aras non habebant, ut suas ethnici firmas et stabiles, sed mobiles, quas hùc atque illùc liceret transferre, ut explicat Bocquillot, tractatu historico sacræ Liturgiæ, lib. 1, c. 5, p. 82. Ex eo autem quòd veteres Christiani concesserint se carere altaribus, luculenter tamen ostendi potest inde non posse illud inferri, nulla eis fuisse altaria in quibus eucharisticum Deo sacrificium offerrent. Nam illi iidem Patres qui Christianis nullas esse aras confessi sunt, cùm de mensâ locuti sunt, in quâ Eucharistiæ Sacramentum conficitur, mentionem de altaribus facere non prætermiserunt, ut benè advertit P. Lamy, lib. 7 de Templo Hierosolymitano, c. 3, sect. 1, et Frassen, tomo 11 Theologiæ, Roman. edit., p. 339. Lucianum martyrem celebrandæ missæ causâ, dùm in vinculis esset, proprio usum pectore, tanquàm altari, proditum

est; et diaconorum manus pro altari ad sacrificandum adhibuisse Theodoretum legimus. Sed hæc sanè sunt digna exempla quæ miremur magis quàm imitemur, semperque constans et perpetua fuit Ecclesiæ disciplina, ut super altare missa celebretur. Adversùs Donatistas, quorum furore Catholicorum altaria erant eversa, inclamat Optatus Milevitanus, lib. 6 : *Quid est enim*, inquit, *altare nisi sedes et corporis et sanguinis Christi? Hæc omnia furor vester aut rasit, aut fregit, aut removit*, etc. *Si livoris judicio nos vobis sordidi videbamur, quid vobis fecerat Deus, qui illùc invocari consueverat? Quid vos offendistis etiam vos ipsi, ut illa altaria frangeretis in quibus ante nos per longa temporum spatia sanctè, ut arbitramini, obtulistis? dùm impiè persequimini manus nostras illùc ubi corpus Christi habitabat, feritis et vestras. Hoc modo Judæos estis imitati. Illi injecerunt manus Christo in cruce : à vobis percussus in altari. Si Catholicos illùc insectari voluistis, vel vestris illùc antiquis oblationibus parceretis.*

5. Secundò dicimus in lege veteri Deum jussisse è terrâ fieri altare, vel è lapide. Sic enim Exodi c. 20 : *Altare de terrâ facietis mihi, et offeretis super eo holocausta, et pacifica vestra, oves vestras et boves in omni loco in quo memoria fuerit nominis mei. Veniam ad te et benedicam tibi. Quòd si altare lapideum feceris mihi, non ædificabis illud de sectis lapidibus; si enim levaveris cultrum super eum, polluetur.* Atque illud altare æneo tegumento operiebatur : *Et operies illud ære*, ut est in Exodi c. 27. Itaque in veteri Testamento altare vel terrâ oppletum erat, quod existimavit Abulensis, in c. 29 Exodi, quæst. 6, vel rudibus lapidibus, quod mavult Ribera, lib. 2 de Templo, c. 20. Et sanè Machabæus in altare quod Antiochus everterat, à se restitutum lapides injecit, juxta id quod in lege præscribitur, ut videre est in lib. 1 Machabæorum, c. 4. Æneum fuisse altare seu altaris aram seu mensam existimavit P. Lamy de Tabernaculo, lib. 3, c. 6, sect. 2; illud verò, quo ea mensa sustentabatur, fuisse lapideum : *In hocce autem loco Exodi, ubi altare præcipitur de terrâ faciendum, non* intelligitur *de summâ parte, quæ ænea, sed de fundamento altaris, quod ut citò pararetur, cùm mutabantur castra, permittebat Deus ut fieret ex fortuitis cespitibus tumultuario opere.* Primis Ecclesiæ temporibus altaria quidem certè lignea fuêre : quamobrem Optatus Milevitanus, quem supra protulimus, Donatistas, qui Catholicorum altaria subverterant, in hunc modum objurgare pergit : *Hoc igitur inexplicabile nefas, si de aliquâ ratione descendit, uno modo fieri debuit; sed, ut æstimo, alio loco copia lignorum frangi jussit, alio ut altaria raderent lignorum inopia imperavit, ut alii removerentur ex parte verecundia persuasit, ubique tamen nefas est, dùm tantæ rei manus sacrilegas et impias intulistis. Quid perditorum conductam referam multitudinem, et vinum in mercedem sceleris datum? quod ut immundo ore sacrilegis haustibus biberetur, calida de fragmentis altarium facta est.* Nec ita longè à vero abest sanctos apostolos in ligneis altaribus missam celebrâsse ad Jesu Christi exemplum, qui, legali cœnâ peractâ, ad mensam ligneam assidens, semetipsum in sacrificium obtulit Deo Patri. B. Petrum, quem, ut jam diximus, Pudens senator domi suæ excepit, traditione compertum est in altari ligneo sacrificâsse, quod etiam nunc asservatur Romæ in templo S. Pudentianæ, si fides habenda sit Aringo, qui in Româ subterraneâ, tomo 2, lib. 4, c. 43 : *Extat*, inquit, *in eâdem ecclesiâ ad dexteram intrantibus altare ligneum ad modum arcæ compactum, in quo B. Petrus, dùm apud Pudentem hospitio receptus moraretur, ut pia fert traditio, immortali Deo sacrificium offerebat. Lignea autem altaris tabula præ vetustate nimiâ consumpta cernitur, et sub altari lapideo locata est, in quo sancti Petri statua cernitur. Hoc autem titulo notatum est : In hoc altari S. Petrus pro vivis et defunctis ad augendam fidelium multitudinem, corpus et sanguinem Domini offerebat.* Quòd autem in carceribus missas celebratas esse novimus, cùm persecutionibus ethnici in Christianos sævirent, id nobis palàm facit, altaria tunc temporis lignea fuisse.

6. Primis verò seculis et persecutionum temporibus utrùm præter lignea Christiani haberênt etiam altaria lapidea, et num primus B. Silvester seculo quarto jusserit non ampliùs in ligneis, sed in lapideis altaribus missam celebrari, quærunt viri docti; quibus Juvenius, de Sacramentis, dissert. 5 de Eucharist., quæst. 8, cap. 3, hæc scribit : *Incertum est an altaria prioribus seculis lignea fuerint, aut lapidea. Verisimile est utraque, dùm sæviret persecutio, indiscriminatim adhibita fuisse, prout nempe rerum locorumque opportunitas ferebat*, etc. *Multis abhinc seculis Ecclesia præcepit ut altaria solùm lapidea sint. Nonnulli scriptores illud decretum Silvestro papæ adscribunt; sed assertum hujusmodi nullo veterum testimonio nititur.* Videantur etiam card. Bona, Rer. liturgicar. lib. 1, cap. 20; Martene, de antiquis Ecclesiæ Ritibus, tom. 1, lib. 1, cap. 3, art. 6.

7. Lapidea fuisse altaria vergente in finem seculo IV, exploratissimum est S. Gregorii Nysseni Oratione de sancto Christi Baptismate, pag. 801 : *Altare hoc sanctum*, inquit, *cui assistimus, lapis est naturâ communis, nihil differens ab aliis crustis lapideis, ex quibus parietes nostri extruuntur, et pavimenta exornantur. Sed quoniam Dei cultui consecratum atque dedicatum est, ac benedictionem accepit, mensa sancta, altare immaculatum est, quod non ampliùs ab omnibus, sed à solis sacerdotibus iisque venerantibus contrectatur.*

8. Altaria, cùm Ecclesia secundioribus rebus cœpisset uti, legimus à fidelibus facta ex argento. Sanè Constantinus imperator, ut est in libro Pontificali, septem ex purissimo argento exstruxit altaria in Constantinianâ basilicâ, quorum singula pondus habebant ducentarum et sexaginta librarum. Xystum etiam III argenteum itidem altare trecentarum pondo librarum in eodem libro proditum est basilicæ Liberianæ obtulisse; illud tamen incertum, è solidone argento altaria illa fuerint, an ex ligno vel lapide argenteis laminis obducto; nam de ejusmodi laminis idem Pontificalis liber in Vitâ Adriani I, hæc habet : *In basilicâ S. Dei Genitricis, quæ est ad præsepe, in altari ipsius præsepis*

fecit (Adrianus) *laminas ex auro purissimo historiis depictis, pensantes simul libras centum quinque.*

9. Nunc de petrâ sacrâ dicendum, quâ opus esse monuimus ut missa ritè celebretur, nisi altare consecratum sit. Ea in can. *Concedimus*, de Consecrat., dist. 1, *tabula altaris* appellatur, et *viaticum* in Decretal. *Quoniam episcopi*, de Privilegiis, in sexto, *ut altare possit habere viaticum*. Hincmarus Rhemensis, seculo 9, de petrâ sacrâ loquitur in Capitulis, quæ anno episcopatûs sui duodecimo condidit : *Nemo presbyterorum in altari ab episcopo non consecrato cantare præsumat. Quapropter si necessitas poposcerit, donec ecclesia vel altaria consecrentur, et in capellis etiam, quæ consecrationem non merentur, tabulam quisque presbyter, cui necessarium fuerit, de marmore vel nigrâ petrâ aut lithio honestissimo, secundùm suam possibilitatem honestè affectatam habeat, et nobis ad consecrandum afferat, quam secùm, cùm expedierit, deferat, in quâ sacra mysteria secundùm ritum ecclesiasticum agere valeat.*

10. In Orientali Ecclesiâ nullus hujus petræ sacræ est usus; nam si in altari non consecrato missa sit celebranda, pannos quosdam adhibent sacerdotes eodem ritu quo consecrantur altaria, consecratos, quos vocant *Antimensia*, ut videre est apud card Bona, Rer. liturgic. lib. 1, cap. 20; Binghamum, tom. 3, pag. 246, et apud Renaudotium, in Collection. Liturgiarum Orientalium tom. 1, pag. 182. At, quemadmodùm diximus, in Occidentali Ecclesiâ, aut super altare lapideum consecratum missam celebrare oportet, aut si consecratum non sit, saltem super petram consecratam, sive altare sit ligneum, sive lapideum. Altare Jesum Christum significat : *Altare quidem sanctæ Ecclesiæ est Christus, teste Joanne, qui in Apocalypsi suâ altare aureum se vidisse perhibet stans ante thronum; in quo et per quem oblationes fidelium Deo Patri consecrantur;* et de Christo ait Apostolus, 1 ad Corinth. : *Petra autem erat Christus*, ut observat D. Thom., 3 part., q. 83, art. 3, ad 5, qui ad hunc modum convenientiam illam statuit cum disciplinâ, ne alia erigantur altaria quàm lapidea, nec nisi super petrâ consecratâ missa celebretur.

11. Duo tantùm eorum quæ attinent ad altaria, supersunt animadvertenda : primum illud est, mensam altaris unicâ vel pluribus columellis sustineri consuevisse, vacuo mensam inter et pavimentum spatio interjecto. Cujus rei argumento sunt ejusmodi altaria, quæ in sacris Romæ cryptis videre licet. Et sanè memoriæ proditum est, Vigilium Romanum pontificem, quem ejus inimici fugientem insequebantur, in ecclesiam S. Euphemiæ se sub altare recepisse; ibi latitantem ab inimicis deprehensum ac pedibus abreptum manu columellam comprehendisse, ac in ejus caput fuisse futurum ut mensa rueret, nisi eam clerici manibus sustinuissent; tum rursùs ab inimicis in Vaticanâ S. Petri basilicâ deprehensum ad eumdem modum columnas, quæ altare sustinebant, arripuisse; quibus disruptis, mensam in ejus caput eversam, ut rem hanc expendentes pulchrè observârunt Grancolas, 1 part. veteris Sacramentarii Ecclesiæ, pag. 42 et 43, et Bocquillot, tractatu historico sacræ Liturgiæ, lib. 1, cap. 5, num. 85 et 86. Alterum observatu dignum illud est, antiquitùs unicum fuisse in singulis templis altare, ut iidem duo, quos supra memoravimus, scriptores animadverterunt, pluribus ad id probandum monumentis è sacrâ antiquitate depromptis. Ritum hunc Græci etiamnùm retinent. Unicum tantùm, ut observat Grancolas, in templo quolibet commemorant altare Ignatius, Cyprianus, Irenæus, Tertullianus, Hieronymus. Neque adeò idem Grancolas prætermittit, etsi unum tantùm esset altare in templo, oratoria tamen in templi ambitu fuisse, ubi missa celebrabatur; cujusmodi more etiam nunc utuntur Græci, qui cùm unum in templo habeant altare, oratoria tamen circum templi perimetrum habent, ubi missam celebrant; idque tum ex eorum colligitur Euchologio, tum ex Leone Allatio, in Epistolâ de Græcorum Templis.

CAPUT III

De altaris ornatu.

1. Reliquum est ut de ornatu altaris dicamus, sine quo missam celebrare non licet. Superiùs monuimus opus esse cruce. Vertus, tom. 4, pag. 30, ait satis quondam fuisse Christi imaginem, quæ ponitur in Canone ad passionis Dominicæ memoriam in sacerdotis animo excitandam, cœpisse deinde in aliquibus ecclesiis, dùm recitaretur Canon missæ, ac præsertim tempore consecrationis exponi Crucifixi imaginem in telâ nigri vel violacei coloris depictam; remotioribus ab Ecclesiæ exordio temporibus presbyteros devotionis gratiâ voluisse ut toto missæ tempore Crucifixi imago sibi obversaretur ob oculos; sacristas denique minuendi laboris causâ, ne missâ peractâ ea sibi imago auferenda, ac dùm alia celebraretur missa, rursùs apponenda esset, ab eâ amovendâ destitisse, ut crux jam fixus permanensque cœperit esse altaris ornatus. Et auctor Missalis Trecensis, quo sexcentæ continentur novitates (quas jam, dùm hæc scribimus, ab eodem auctore expunctas esse, summâ voluptate intelligimus) scribit optandum esse ut altaria omnia planè ut altare cathedralis basilicæ instruantur, in quo non alia est Crucifixi imago, quàm quæ fixa est magnæ cruci in medio erectæ, nec imago Crucifixi ponitur super altare nisi tempore missæ, et tunc affertur, cùm recitatur Epistola, excepto quadragesimæ tempore.

2. Sed quod tradit Vertus, merum est commentum cerebro ejus procusum. Nam vetustissimus est crucis usus per altaria. In concilio enim Turonensi, anno 567 habito, can. 3, hæc habentur : *Ut corpus Domini in altari, non in armario, sed sub crucis titulo componatur;* ac vera sententia est, ex apostolicâ traditione derivatum, ne quis sine cruce missam celebret, cujus aspectu sacerdoti revocetur passionis Christi memoria, ut benè advertit cardinalis Bona, Rer. liturgic. lib. 1, cap. 25, num. 8, quo duorum hæreticorum error refellitur, Dallæi, de Cultu rel., lib. 5, pag. 773, et Binghami, tom. 3, pag. 257, qui non ante trecentesimum tricesimum sextum annum putant in ecclesiis expositas esse cruces. Juveninus, de Sacramentis, dissert. 5 de Eucharistiæ Sacramento, q. 8, num. 4, art. 3, post-

quàm laudavit concilii Turonensis canonem, quem supra attulimus, addit : *Sic fert Ecclesiarum omnium consuetudo; cujus quidem cùm in conciliis aut in Patribus initium non reperiatur, ad ipsos apostolos juxta Augustini principia refundi debet. Decuit etiam ut ritus de quo agitur obtineret; par enim est ut Christi passio sacerdotis sacrificantis oculis obversetur, quam missa ad vivum exhibet.* Vir doctus Josephus Vicecomes, Observation. ecclesiastic. tom. 4, lib. 7, cap. 23, locum affert ex Bedæ Historiâ, qui, lib. 2, cap. 20, S. Paulini Eboracensis episcopi vitam scribens ait : *Attulit quoque secum vasa pretiosa Eduini regis perplura, in quibus et crucem magnam auream, et calicem aureum consecratum ad ministerium altaris, quæ adhuc in ecclesiâ Cantiæ conservata monstrantur.* Unde hæc infert Vicecomes : *Quo loco verba,* MINISTERIUM ALTARIS, *missæ usum significant, cùm in altari nulla res dignior ac missa procuretur.* Atque eadem est Orientalis Ecclesiæ atque Occidentalis, disciplina ; nam apud Orientales nonnisi cruce super altare collocatâ celebratur missa, ut videre est apud Grancolas, in veteri Ecclesiæ Sacramentario, part. 1, pag. 52. Adversùs autem Missale Trecense egregiè scripsit in suâ pastorali Instructione Josephus Langletus, episcopus Senonensis, qui, pag. 55, n. 30 et seq., probat vetustissimam esse consuetudinem, ut præsente cruce missa celebretur; ostenditque quanta perturbatio esset et fidelium offensio, si, ut omnia altaria ad exemplum altaris basilicæ cathedralis redigerentur, imagines Crucifixi ab iis populus amoveri videret. Ratum igitur esto, missam celebrare nemini licere, nisi super altare Crucifixi imago, vel saltem crux erecta sit. Ut autem huic rei quantùm potest lucis affundamus, non abs re fortassè erit observare non idem omninò esse si dicas remotioribus ab ætate nostrâ temporibus morem fuisse ut crux super altare locaretur, quotiescumque missa celebranda esset, ac si dicas, missam nonnisi præsente cruce celebrari consuevisse. De cruce, super altariùm mensas collocatâ, nulla profectò mentio fit neque in vetustioribus Ecclesiæ Græcæ monumentis, neque in antiquioribus Romanis Ordinibus, quod observavit etiam Thiers, in Dissert. de præcipuis altaris Ornamentis, cap. 18, quin etiam testimonia proferre licet Leonis IV, Raterii episcopi Veronensis, et Rhemensis cujusdam synodi apud Burcardum, quibus ostenditur nil quidquam licuisse quàm sacrarum capsam reliquiarum, aut Evangeliorum codicem, aut sacram pyxidem, in quâ Christi Corpus servaretur pro infirmis, super altaria imponere.

3. Sed certissima in Ecclesiâ tum Græcâ tum Latinâ non desunt argumenta cruces impositas fuisse in summo ciborii vertice super altare collocati ; Paulus enim Silentiarius cùm altare describit in Constantinopolitano S. Sophiæ templo erectum, ait : *Medio in loco ciborii fulgentem ex argento cœli imaginem imposuit, supra cœlum crux supereminens conspicitur;* et Anastasius in Vitâ Benedicti II : *Fecit in ecclesiâ B. Mariæ ad Martyres super altare coopertorium porphyreticum cum cruce et gemmis ;* unde lux affulget ad illustrandum Turonensis concilii can. 3 quem supra memoravimus. Ex quibus omnis sublata videtur controversia, satisque ostenditur vetus et nulli dubio obnoxia observantia, nonnisi ad crucis conspectum missam celebrandi ; eorumque repellitur non ferenda audacia qui postquàm crucis locus, temporum ut fit conversione, mutatus est eamque probavit Ecclesia consuetudinem, ut è ciborii vertice crux super altaris mensam poneretur, pro eâ quâ vexantur omnia permiscendi libidine, postulant ab altari crucem amoveri, ac præsertim quando missa celebratur. Scribit Gavantus crucem super altare locatam esse oportere, etiamsi adsit statua vel imago Crucifixi, quæ Gavanti sententia pluribus sac. Rituum congregationis rescriptis evertitur. In Cæremoniali episcoporum, lib. 1, cap. 12, scriptum est decere ne in altari ubi sanctissima custoditur Eucharistia missæ privatæ celebrentur : Ac si in eo altari celebrentur, nonnemo arbitratus est non oportere crucem apponi, cùm nulla postulet ratio imaginem ibi esse, ubi ille adsit qui eâ imagine exhibetur. Verùm cùm oculis tantùm fidei ille obversetur, non verò oculis corporis, propterea necesse est, cùm missa celebratur ut Crucifixi imago aut crux super altare sit exposita. Videantur Clericatus de Sacrificio missæ, decis. 43, num. 6; Meratus, tomo 1, ad Gavantum, parte 1, pag. 295, num. 6 et seq., præsertim cùm Eucharistia in tabernaculo custodiatur semota ab oculis populi, nec publicæ venerationi exposita sit, ut observat Quartus ad rubricas Missalis, parte 1, tit. 20, dub. 10, § *Opposita sententia.*

4. De luminibus quæ scripsit Vèrtus nos alibi refutavimus. Cum Verto idem sentire videtur Joachimus Hildebrandus heterodoxus auctor in suo opere typis Amstelodamensibus edito an. 1702, cui titulus : *Sacra publica veteris Ecclesiæ in compendium redacta*, pag. 21. Locum expendit ex Actis apostolorum, cap. 20, in quo scribit S. Lucas multas fuisse collucentes lampades, ubi D. Paulus in fidelium conventu, qui ad Eucharistiam suscipiendam convenerant, verbum Dei prædicabat. Sed cùm Apostolus ad mediam noctem sermonem suum produxissèt, lampadibus, ait Hildebrandus collucentibus opus fuisse ut tenebræ depellerentur. Addit tribus primis Ecclesiæ seculis lumina quidem ad sacrificium fuisse adhibita; sed non aliunde id factum, quàm quòd Christiani sibi ab ethnicis persecutoribus metuentes, antelucano tempore missam celebrarent. Fatetur item IV seculo, partâ Ecclesiæ pace, luminum usum Christianos retinuisse, sed in pervigiliis tantummodò, cùm, proximâ quæ festivitati præcederet die, per totam ferè noctem vigilias in ecclesiis agitarent. Sub finem verò IV seculi monumenta scribit extare, quibus evincatur, etiam cùm jam illuxisset dies, lumina accendi consuevisse, cùm cantaretur Evangelium, et consecraretur Eucharistia, in signum lætitiæ et gaudii. Denique S. Gregorium existimat hujusmodi disciplinam collucentium etiam per diem luminum propagâsse; et Sabinianum auctorem fuisse ut in templis etiam extra sacrificii tempus per-

petuus lampadum esset usus; quamobrem concludit etiam Lutheranos è quorum ipse sectâ erat, missæ tempore candelas accensas adhibere. Verùm cum paucis quæ vera sunt, multa quæ sunt falsa permiscet. Verissimum quidem est persecutionis tempore nocturnos fuisse Christianorum conventus; consecuta verò fuisse tempora, cùm in ecclesiis die quæ festivitati proximè præiret, nocturna pervigilia agitarent, lumina esse adhibita; iis nocturnos tenebras esse depulsas; hæc vera omnia. Illud autem à vero abest, eâ tantùm causâ lumina esse adhibita. Et sanè, qui luminum usum, etiam cùm ad clarè oculis prospiciendum jam nihil opus esset luminibus, retinuerint, eos necesse est dicere, non eâ tantùm causâ ut viderent oculis, lumina adhibuisse, sed iis symbolicam aliam fuisse rationem, etiamsi cùm per noctem lumina accenderent, ut inde sibi existeret clarè perspiciendi commoditas; cùm præsertim symbolica causa non sit commentitia, sed ex veteri et novo Testamento deprompta. Jussit Deus, Exodi cap. 25, candelabrum fieri, lucernasque septem in eo locandas; et cap. 27, oleum ex olivâ afferri, quo lucerna usque aleretur. In psalmis à Deo petimus ut lucem suam ad nos transmittat. In Epistolâ ad Ephesios D. Paulus, ut ostenderet piè illis esse vivendum, ac vetera vitia esse abjicienda, ait, eos aliquando fuisse tenebras, factos autem fuisse lucem in Domino, quæ omnia satis declarant terrenâ luce lumen cœleste significari. Grancolas, in veteri Ecclesiæ Sacramentario, tomo 1, pag. 717 et seq., veterem probat luminum in Ecclesiâ usum, etiam interdiù, et cùm divina celebrantur Officia. Legas et Cassilium de veteribus sacris Christianorum Ritibus, cap. 42. Inter eos qui de ritibus scripsêre, Micrologus, cap. 11, ita de eo ritu loquitur : *Juxta Romanum Ordinem nunquàm missam absque lumine celebramus, non utique ad depellendas tenebras* (quod voluit Vertus et velle videtur etiam Hildebrandus de quo nunc loquimur) *cùm sit clara dies, sed potiùs in typum illius luminis, cujus Sacramenta ibi conficimus, sine quo et in meridie palpamus sicut in nocte.* De hoc argumento legendi Bellarminus, lib. 2 de Missâ, cap. 14; card. Bona, lib. 1 Rer. liturgicar., cap. 25, num. 7; Natalis Alexander, lib. 2 de Sacram. Eucharist., cap. 7, art. 2. Merselius in Summâ christianâ parte 3, q. 41, § *Cæterum cereorum usum;* Lebrun, tomo 1, pag. 66 et seq.; Pouget, Instit. catholicar. tomo 2, pag. 711 et seq.; Boucat, Theologiâ Patrum, tomo 5; parte 4, dissert. 2, § 4, et Collatio 16; Lucionensis, tomo 5, pag. 547 et seq. Duo autem candelabra ab utrâque crucis parte locata, juxta Innocentium III, Christianum et Judaicum populum significant.

5. Vetustus itidem est linteorum usus super altare; quamobrem Optatus Milevitanus, citato lib. 6, hæc scripsit : *Quis fidelium nescit in peragendis mysteriis ipsa ligna* (scilicet altaria, quæ in Africâ erant lignea) *linteamine operiri? Inter ipsa Sacramenta velamen potuit tangi, non lignum.* Et Victor Vitensis, de Persecutione Vandalicâ, lib. 1, narrat Proculum quemdam, ab impio Genserico adversùs Catholicos missum, vastitatem rebus eorum omnibus attulisse, et è linteis altaris subuculas et femoralia sibi confecisse. Statuit concilium Rhemense ab Ivone relatum in parte 2 Decreti, cap. 132 : *Ut mensa Christi, id est, altare, ubi corpus dominicum consecratur, ubi sanguis ejus hauritur, ubi sanctorum reliquiæ reconduntur, ubi preces et vota populi in conspectu Dei à sacerdote offeruntur, cum omni veneratione honoretur, et mundissimis linteis et pallis diligentissimè cooperiatur, nihilque super eo ponatur, nisi capsæ cum sanctorum reliquiis, et quatuor Evangelia.* Terna esse debent lintea, ut deducitur ex canone *Si per negligentiam*, de Consecr., dist. 4, quo gravis ei pœna irrogatur, qui sanguinem Christi è calice effuderit, eaque præscribuntur quæ facere oportet si sanguis ad quartum linteum pertigerit; nam inter ea lintea computatur corporale sub quo alia tria lintea substernuntur. Ea in Actis Ecclesiæ Mediolanensis sindones appellantur; et *substratorium* dicitur linteum, super quo explicatur corporale. Stephanus Heduensis episcopus, de Sacramento altaris, cap. 5, ubi loquitur de diaconis, hæc scribit : *Horum est ministerium epistolam legere, Levitis ministrare, altaria componere, substratoria, pallas, corporalia lavare.* In quibusdam libri Pontificalis codicibus legitur de Hormisdâ, in ejus Vitâ, dono dedisse *chlamydem imperialem et subsutorium sub confessione B. Petri Apostoli :* ubi Ducange in Glossario verbo *Substratorium* monet non *subsutorium*, sed *substratorium* esse legendum.

6. De cereo in elevatione hostiæ accendendo, et de campanulâ quæ ad eamdem elevationem pulsanda est, alibi nobis erit sermo. De pallio et manutergio nihil est quod moneamus præcipuum; tabella introducta est commodo sacerdotum, itidemque tabella Evangelii S. Joannis. Pulvinum ait Innocentius III, lib. 2, cap. 41, significare *ministranda esse temporalia prædicanti verbum Dei;* et in Pontificali formulam habes benedicendi lintea et reliqua altaris ornamenta, tit. *de altaris Consecratione.*

CAPUT IV.

De calice.

1. In Rubricâ Missalis, quæ consonat cum jure communi, in can. *Ut calix*, de Consecrat., dist. 1, præscribitur, calix ut omninò vel aureus sit, vel saltem argenteus, cujus tamen cuppa internè sit auro illita, itidemque patena vel aurea sit vel ex argento deaurata; super os calicis ponatur purificatorium, et super illud patena cum hostiâ, quæ pallâ operiatur; deinde calix cum his omnibus obducto tegatur velo, et huic bursa ejusdem coloris quo sunt cætera paramenta imponatur, in quam corporale conjectum sit plicatum, è lino, ab omni vel sericâ vel aureâ fimbriâ nudum, omni ornatu detracto. Calicem et patenam, iis antequàm utare, episcopus consecraverit; purificatorium verò et pallam vel episcopus benedixerit, vel quilibet alius cui ejusmodi sit potestas talia benedicendi.

2. De calicis et patenæ consecratione verba feci-

mus edicto 21, ed. Rom., eoque consecrandi facultatem episcopo reservatam esse docuimus; nam in iis sacrâ unctione opus est; reliqua verò, quæ sacrâ unctione consecrata esse non oportet, etiam sacerdos vel de mandato episcopi, vel ex delegatione sac. Rituum congregationis, ut variæ sunt auctorum sententiæ, potest benedicere. De calicis et patenæ consecratione mentionem facit vetus Sacramentarium Gallicanum, ante mille annos et ampliùs scriptum, quod edidit Mabillonius, tomo 1 Musæi Italici, pag. 389.

3. Itaque ad reliqua nostra transiliat oratio. Ac de primo calicis usu paucula sanè dicenda supersunt: illum enim in ultimâ cœnâ Christus adhibuit, cùm sanctum Eucharistiæ instituit sacrificium: *Quoniam Dominus Jesus in quâ nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens fregit et dixit: Accipite et manducate; hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur. Similiter et calicem postquàm cœnavit, dicens: Hic calix novum Testamentum est in meo sanguine.* Verba sunt D. Pauli, Epist. ad Corinth. Quapropter Feria quinta majoris hebdomadæ, cùm præcipuâ memoriâ institutionem Eucharistiæ recolimus, *Natalis calicis* à veteribus Patribus appellatur. Tunc enim Calicem à profano ad usum sacrum Christus Jesus traduxit; et idem Calix in quo Christus Eucharistiam consecravit, Hierosolymæ asservabatur ætate Bedæ, ex cujus verbis illud etiam colligitur argenteum fuisse, ut videre est apud Baronium, ad ann. Christ. 34, num. 63, quod tamen non videtur probare Chrysostomus, qui, homiliâ 60 ad populum Antiochenum, hæc ait de calice: *Non erat illa mensa tunc ex argento, nec aureus calix, ex quo sanguinem proprium Christus suis dedit discipulis. Pretiosa tamen erant illa omnia et tremenda, quoniam erant spiritu plena.*

4. Si ecclesiasticas evolvamus historias, calices ex aliâ atque aliâ materiâ fuisse, et multiplici formatos varietate inveniemus. Honorius Augustodunensis, lib. 1, cap. 89: *Apostoli*, inquit, *et eorum successores in quotidianis vestibus et ligneis calicibus missas celebrabant.* Introductum verò putat à Zephyrino pontifice et martyre, ut calices ex auro et argento adhiberentur: *Zephyrinus autem papa et martyr in aureis et argenteis calicibus et patenis offerri constituit.* De calicibus ligneis percelebris vox illa est S. Bonifacii episcopi Moguntini in concilio Tiburiensi, sub Formoso, cap. 18: *Vasa in quibus sacrosancta conficiuntur mysteria calices sunt et patenæ, de quibus Bonifacius martyr et episcopus interrogatus si liceret in vasculis ligneis Sacramenta conficere, respondit: Quondam sacerdotes aurei ligneis calicibus utebantur: nunc è contra lignei sacerdotes aureis utuntur calicibus.* Non omnes sincerum esse putant illud Zephyrini decretum; tutò tamen affirmari potest diù quidem adhibitos esse etiam vitreos calices, sed tamen per id tempus, cùm ejusmodi calices adhibebantur, etiam atrocioribus persecutionibus in Christianos sævientibus, calices ex auro et argento non defuisse.

5. Vitreos calices à veteribus fuisse adhibitos constat ex eo quod narrant S. Irenæus, lib. 1, cap. 9, et S. Epiphanius, hæresi 34, Marcum videlicet hæresiarcham magicis artibus vinum ex albo colore in rubeum convertere consuevisse; ex quo intelligitur calices tum fuisse pellucidos, ideòque vitreos. Calix etiam ille fuisse videtur vitreus quem confractum ab ethnicis junctis fragminibus restituit fusis ad Deum precibus S. Donatus episcopus Aretinus, de quo S. Gregorius, lib. 1 Dialog. cap. 7, diùque vitrei ejusmodi calices multis in locis adhibiti. Nam D. Hieronymus, Epist. ad Rusticum, de S. Exuperio episcopo Tolosano: *Nihil*, inquit, *illo ditius qui corpus Domini canistro vimineo, sanguinem portat in vitro;* et in vitâ S. Cæsarii Arelatensis, qui vergente in finem quinto et ineunte sexto seculo floruit, scribit Cyprianus quidam natione Gallus: *Annon*, inquit, *in vitro habetur sanguis Christi?*

6. Joannes quidam Dovgtheus Heterodoxus tractatum edidit Bremæ, an. 1694, de Calicibus eucharisticis veterum Christianorum, in quo narrat, pag. 98, se, dùm esset Romæ quosdam vitreos calices vidisse: *Romæ quoque degenti inter reliqua antiquitatum ornamenta oblatos memini calices vitreos, qui sacrosanctæ Eucharistiæ usui quondam sacri venditabantur. An verò omnes fuerint continuò dubitare cœpi, et adhuc admodùm dubito. A nonnullis cardinalibus eam quoque inivi gratiam ut tales calices vitreos in conspectum meum producerent; commodum verò putabam meum de his judicium tunc temporis suspendere, et antiquitatem fictam et simulatam admirari. Hoc ipso eorum possessoribus nihil prius neque antiquius accidere potest.* Homini huic qui demùm calices oblati fuerint in conspectum planè nescimus. Neque in nobis recipimus vitreos omnes calices quos ille vidit eosdem esse qui ad Eucharistiam sunt adhibiti. Pravum tamen intelligitur hominis ingenium abutentis eorum benignitate, qui vitreos illos calices ei videndos produxerunt, satisque apparet ambigua illius indoles et bilinguis oratio, quæ et ejus malam fidem ostendunt, declarantque in Catholicos quàm malè fuerit animatus; cùm præsertim ipse quoque putet in veteri Ecclesiâ vitreos calices esse adhibitos, et in quibusdam locis eorum usum usque ad Caroli Magni ætatem esse retentum, etsi Joannes Baptista Casalius nonnisi ad S. Gregorii Turonensis tempora Christianos ejusmodi calicibus usos esse contendat, de veteribus sacris Christianorum Ritibus, cap. 11.

7. Cùm verò vitreorum calicum esset usus, et persecutiones grassarentur, suos Ecclesiæ non defuisse calices ex argento et auro probant cùm Acta martyrii S. Laurentii, qui passus est sub Valeriano; tùm nefaria ejus vox qui à Juliano Apostatâ jussus Antiochenam diripere Ecclesiam, deprehensis argenteis et aureis calicibus, quod narrat Theodoretus, lib. 3 Hist. eccles., cap. 8, exclamavit: *En ejusmodi vasis Filio Mariæ ministratur.* Eâ de re adeundi cardin. Bona, Rer. liturgicar. lib. 1, cap. 25, et Binghamus, tomo 3 Antiquit. ecclesiast., pag. 241.

8. Gemmæ deinceps pretiosique lapilli calicibus

eucharisticis intexti, quod non probat D. Joannes Chrysostomus, homil. 60 ad populum Antiochenum, si quis ejusmodi munera offerret, qui ex viduarum pupillorumque bonis se locupletâsset : *Non satis nobis esse existimamus ad salutem, si viduis et pupillis expilatis, aureum calicem et gemmatum mensæ offeramus.* Prioribus autem temporibus tutò affirmare possumus etiam picturas calicibus eucharisticis apponi consuevisse, quod ex Tertulliano colligitur, lib. de Pudicitiâ, cap. 7 : *Procedant ipsæ picturæ calicum vestrorum, si vel in illis perlucebit interpretatio pecudis illius, utrumne Christiano, an ethnico peccatori collinet.* Et cap. 10 : *Si fortè patrocinabitur pastor quem in calice depingitis prostitutorem et ipsum christiani Sacramenti*; quæ quidem imago ex Lucæ Evangelio, cap. 15, desumpta est, eamque passim videre est in veteribus sacris cœmeteriis apud Bosium, in Cœmeter. cap. 18, et Aringhium, lib. 2 Romæ subterraneæ, cap. 20.

9. Quod verò ad varia calicum genera attinet, quidam erant qui Baptismi calices dicebantur, quibus sacro Baptismate abluti post acceptam Eucharistiam sub specie panis, sanguinem bibebant sub specie vini. Ministeriales etiam erant calices qui communicandis sub specie vini fidelibus adhibebantur; ejusmodi calices semoti, postquàm calicis communio ad solos contracta sacerdotes est. Georgius Cassander, in Opere liturgico, cap. 51, de hujusmodi ministerialibus calicibus verba facit quos eo nomine appellatos esse ait, *quia non ad offerendum, sed ad ministrandum populo Christi sanguinem deserviebant*, idque probat ex eo quod in sancti Remigii Vitâ legitur ab Hincmaro conscriptâ.

10. Mabillonius, tomo 2 Musei Italici, in notis ad primum Ordinem Romanum, putat calices ministeriales fuisse scyphos appellatos; nam ad illud verbum *calicis* hanc interpretationem addit : *Id est, calices ministeriales, qui alio nomine scyphi appellantur*; et in notis ad tertium Ordinem Romanum ad ea verba, *in majorem calicem sive scyphum*, ait : *Scyphus aut calix ministerialis.* Sed aliter sensit Justinianus Chiapponus, cæremoniarum magister sub Clemente XI. Nam in dissertatione de Oblationum mysteriis quam edidit cum Actis canonizationis quatuor sanctorum sub eodem pontifice, pag. 287, contendit scyphum non fuisse calicem ministerialem, sed calicem illum omnium maximum, è quo sanguis in ministeriales calices invergebatur populo distribuendus, ut mox dicemus : quod tamen putamus abesse à veritate; apertissimus enim est locus qui mox producetur in tertio Ordine Romano, ubi scyphus pro ministeriali calice accipitur; atque de hâc re cum Mabillonio consentit Bocquillot in sacrâ missæ liturgiâ, lib. 1, cap. 8, pag. 183 edit. Parisiens. an. 1701. Josephus Vicecomes, lib. 6 de Missæ Apparatu, cap. 12, quærit an in ministerialibus calicibus sanguis consecraretur; ac in iis etiam consecratum esse putet. Negat id Georgius tomo 1, de Liturgiâ Romani pontif. cap. 3. Sanguis enim in calice offertorio consecrabatur, cujus portio quædam in vinum calice ministeriali contentum ingerebatur; et ad hunc modum populo sanguis sub specie vini exhibebatur, quod etiam animadvertit cardinalis Petronus in Responsione ad secundam Magnæ Britanniæ regis instantiam, pag. 265, et cardinalis Bellarminus de sacrific. Missæ, lib. 4, cap. 24. Quamobrem ex secundo Ordine Romano, quem existimabat Panvinus eumdem esse ac Gelasianum Ordinem à S. Gregorio Magno emendatum, typisque primùm à Cassandro et Hittorpio vulgatum, quemque Mabillonius iterùm edidit in Museo Italico, tomo 2, pag. 50, hanc fuisse disciplinam intelligimus, ut Pontifex, dùm in Missâ communicabat, partem hostiæ in calicem inderet semel iterùm ac tertiò dicens : *Fiat commixtio et consecratio*, ei deinde archidiaconus præberet calicem, ex quo pars sanguinis in calicem ministerialem invergebatur : quod luculentiùs etiam tradit tertius Ordo Romanus eodem tomo 2 Musei Italici, pag. 50 : *Sed ipse pontifex confirmatur ab archidiacono in calice sancto, de quo parùm refundit archidiaconus in majorem calicem, sive in scyphum quem tenet acolythus, ut ex eodem sacro vase confirmetur populus, quia virum etiam non consecratum, sed sanguine Domini commixtum sanctificatur per omnem modum.*

11. Ubi notandum Eucharistiæ distributionem sub specie panis *communionem*, sub specie vini *confirmationem* appellari consuevisse; quod ex quinto etiam Ordine Romano colligitur eodem tomo 2 Musei Italici, pag. 59 : *Clerus communionem ab episcopo accipiat, et ab archidiacono confirmetur.* Armeni nunc temporis binis in missâ calicibus utuntur, quorum in altero quemadmodùm Latini in patenâ, collocant panem, in alterum vinum infundunt, ut testatur cardin. Bona, cit. lib. 1, cap. 25, numer. 3, in fine.

12. In academiâ ecclesiasticâ quæ olim habebatur in collegio Propagandæ fidei, quo nos viridi ætate ventitabamus, quamque ab interitu vindicatam instauravimus, Perimezzius in dissertatione quam edidit cum aliis quas in iis conventibus habuit, parte 2, pag. 158, egit de calicibus ministerialibus, eosque ansatos fuisse docuit, ut facilè eos manu sacerdotes tenere possent, cùm sanguinem populo dispertiebant juxta Ordinem Romanum, ubi legitur : *Levat archidiaconus calicem per ansas, et tenet exaltans illum juxta pontificem*; quosdam etiam fuisse calices ministeriales, quorum fundo ferruminata esset fistula, *syphon* appellata, unde laici sanguinem exsugebant, quod multò antea observavit Lindanus, lib. 4 Panopl. evangelic., cap. 46 : *Quia sanguinis effusio propter incultioris populi rusticitatem meritò timebatur, calicibus canna est ferruminata, affabrèque inserta, unde populus sanguinem Christi non tam biberet quàm sugeret.* Pergit deinde Lindanus, et in Fuldensi monasterio duos se vidisse calices testatur, quibus, dùm viveret S. Bonifacius, usus fuerit : eorum alterum admodùm parvum ad missam ait adhibitum, alterum prægrandem putat ministerialem fuisse calicem in quo populus sanguinem biberet, quòd ejus formâ nihil in ejus-

modi usum sit accommodatius. *Idoneum enim est hoc poculum, unde populus sine periculo effusionis bibere possit. Habet enim duas ansas; estque nec rotundum nec quadratum, sed instar pomi orbiculatum.* Addit in eâ fuisse plebem opinione, S. Bonifacium hoc poculum ad potum, cùm ad mensam accumberet, adhibuisse : id autem tam falsum esse quàm quod maximè, satis apparet ex duodecim sacerdotum imaginibus in circumferentiâ insculptis, quorum singuli planetâ induti, quemadmodùm sacerdotes, calicem in manu habentes videntur populum ad potum invitare. Et Rhenanus, in Scholiis ad Tertullianum, ab erudito quodam abbate illud se accepisse testatur, in veteribus Carthusianorum constitutionibus vetitum fuisse ne cui monacho pretiosi quidquam apud se habere liceret, præter argenteum calicem et fistulam, quâ laici sanguinem possent exsorbere. Præterea in vetusto libro, ante quadringentos annos scripto, de veteribus Thesauris ecclesiæ Moguntinæ, legisse se scribit in illius ecclesiæ Thesauro quondam fuisse aureos magni ponderis calices ansatos, cum senis argenteis fistulis, quæ in eosdem calices immittebantur ad usum eorum qui communicarent.

CAPUT V.

De patenâ et aliis ad calicem spectantibus.

1. Nunc de patenâ dicendum, quæ calicis est veluti operculum, ubi sacra ponitur hostia. Utrùm Christus in patenâ consecratum panem posuerit, non declarant evangelistæ. Eam tamen apostolorum tempore adhibitam fuisse, colligitur ex Liturgiâ S. Jacobi, ubi de eâ disertè fit mentio. Patenam *à patendo, quòd patula sit*, appellatam dicunt. In libro pontificali de S. Sylvestro proditum est eum obtulisse *patenas aureas septem, quæ pensabant libras triginta;* et in Vitâ sancti Nicolai pontificis : *Patenam ex auro purissimo misit Michael Imperator cum diversis lapidibus pretiosis.* Plures etiam alias aureas et argenteas patenas à summis pontificibus oblatas basilicis quæ Romæ sunt, reperias apud Chiapponum, loco cit., pag. 286.

2. Ministeriales etiam erant patenæ quædam multò capaciores, quæ ad sacram Eucharistiam sub specie panis populo dispertiendam adhibebantur : ex his unam fuisse oportet quâ Gregorius Turonensis, de Glorià martyrum, cap. 45, lavandis sibi pedibus usum esse narrat comitem quemdam Britanniæ : quòd amplam illam profundamque fuisse indicat, et ejusdem generis illam quoque esse oportet quam testatur Vertus, tomo 3, pag. 167 et seq., asservari in ecclesiâ S. Salvatoris Redonensi ordinis sancti Benedicti in diœcesi Redonensi, eamque lanci mediæ magnitudinis similem describit. Patenæ eâdem materiâ conflatæ quâ calices erant. Græci patenam suam *discon* appellant, quæ magis concava est quàm nostra, ne panis consecrati fragmenta inde decidant. In quibusdam veteribus patenis sacræ quædam imagines et hieroglyphica insculpta conspiciuntur, cujusmodi est patena argentea S. Petri Chrysologi, unciarum pondo quatuordecim; cujus diameter haud major est palmo Romano, crassitudo mediocris : extant etiamnùm partes ejus quædam inauratæ; ita verò affabrè elaborata est et in lateribus complanata, ut colligendis hostiæ fragmentis nihil eâ esse possit accommodatius. Patenæ hujus figuras, hieroglyphica et litteras eruditissimè explanavit Joannes Pastritius theologiæ polemicæ in collegio de propagandâ Fide professor, in peculiari opere edito anno 1706; Bocquillot, in Tractatu historico liturgiæ, lib. 1, cap. 8, postquàm de calicibus disseruit, satis eruditè scribit de patenis. Etymologiam probat patenam dictam esse *à patendo;* et patenas ministeriales commemorat, atque ex eâdem quâ calices, materiâ fuisse contendit. Quærit autem qui patenæ antea prægrandes ad hanc quâ nunc sunt parvitatem redactæ sint; idque inde factum esse ait quòd haud ita frequentes nunc temporis sint ii qui in missâ, cui adsunt, Eucharistiam suscipiant. Olim autem, cùm plerùmque missæ qui adessent, iis Eucharistia præberetur, haud ita commodè id fieri poterat, nisi grandis fuisset patena, in quâ et frangendus erat panis eâque hostiarum plenâ, astantibus dispertienda erat Eucharistia.

3. Linteolum illud in quo corpus Christi Domini consecratur, ab ecclesiasticis scriptoribus *corporale* appellari solet, atque etiam *corporalis palla*. Corporale longius quondàm erat et latius, et totam altaris aream tegebat, ut colligitur ex Ordine Romano, ubi duorum diaconorum opera requiritur ad illud explicandum. Hujusmodi corporali ita ut diximus amplo calix etiam cooperiebatur, quem ritum etiam nunc servant Carthusiani. Corporale autem è lino esse oportet. Calix novum sepulcrum, quo conditus est Christus Dominus; patena revolutum lapidem significat supra portam monumenti; corporale syndonem mundam exprimit, quâ Joseph ab Arimathæâ corpus Christi involvit, ut benè advertunt Rabanus lib. 1 de Instit. clericorum, cap. 33, et Ildebertus archiepiscopus Turonensis in carminibus de Missæ sacrificio. De eo XII seculi scriptore consulendus Longueval, Hist. Eccl. Gallicanæ, tomo 8, l. 24, pag. 530 et seq.

Ara crucis, tumulique calix, lapidisque patena,
Syndonis officium candida byssus habet.

4. Quæ de corporalis significatu diximus confirmat S. Isidorus Pelusiota, lib. 1 epist. 123 : *Pura illa syndon, quæ sub divinorum donorum ministerio expansa est, Josephi Arimathensis est ministerium. Ut enim ille Domini corpus syndone involutum sepulturæ mandavit, per quod universum mortalium genus resurrectionem percepit, eodem modo nos propositionis panem in syndone sacrificantes, Christi corpus sine dubitatione reperimus illam nobis immortalitatem fontis in modum proferens, quam Salvator Jesus à Joscpho funere elatus, postea-quàm à morte ad vitam rediit, largitus est.* Et ad eumdem modum de corporali loquitur D. Thomas, 3 parte, quæst. 83, art. 3, ad septimum. Et concilium Selinestatense, anno 1022 habitum, apud Longueval, t. 7, pag. 178, vetat ne ad extinguendum incendium, corporale (qui mos erat illorum temporum) illuc injiciatur; ac corporale quoddam in monasterio Cluniа-

censi diù asservatum esse idem auctor testatur, cui nota quædam erat apposita, quò citiùs faciliùsque, si sedandi incendii extitisset occasio, reperiretur.

5. Inter multa quibus opus est sacrificio missæ celebrando, recensuimus purificatorium, pallam, velum, bursam et ampullas. De purificatorio nulla est apud veteres mentio. Vicecomes, lib. 3 de Missæ apparatu, cap. 5 : *Quid verò*, inquit, *sentire oporteat de linteo, quod purificatorium vulgò nuncupatur, planè ignoro quòd apud nullum veterem scriptorem mentio reperiatur.* Diù tamen esse, cùm, ut sacrificium peragatur decentiùs illud adhiberi cœptum est, docet Boucat, Theologiæ tomo 5, parte 4, dissert. 2, art. 2, sect. 1, § 6, in fine. In Cæremoniali episcoporum de eo fit mentio : *Super ea ponuntur duo candelabra cum cereis albis, et in ipsius medio calix cum patenâ, pallâ, purificatorio, et bursâ corporalia continente.* Et, post Suarez, observavit Macrus, in Vocabulario ecclesiastico, purificatorium, cujus haud ita vetus usus sit, non benedici. Eo calix in missâ abstergitur, quod Græci faciunt spongiâ adhibitâ, quâ idcircò in sacrificio incruento utuntur, quòd ea fuerit pars quædam et instrumentum cruenti sacrificii. Videantur Goar. in Euchiolog. Græcor., pag. 151, et Ducange, verbo *Purificatorium.*

6. Palla parvum est quodammodò corporale, quo calix tegitur. Innocentius III, lib. 2 de Mysteriis missæ, cap. 56, pallam describit tanquàm rem à corporali distinctam : *Duplex est palla, quæ dicitur corporale, una quam diaconus super altare totam extendit, altera quam super calicem plicatam imponit.* Et Radulphus Tungrensis, libro de Canonum observantiâ, propositione ultimâ, testatur jam tum apud Italos et Germanos parvam adhiberi pallam ad calicem cooperiendum, Gallos tamen unico tantùm corporali ad eam rem uti. Nunc quidam binas pallas adhibent, alteram calici, alteram hostiæ contegendæ. Duplicis pallæ usum concessit Paulus IV Theatinis, unde oritur quæstio an seculares regularesve sacerdotes, qui in Theatinorum ecclesiâ missam celebrent, duplici pallâ uti possint; quâ de re consulendi Gavantus, Pasqualigus, Quartus et Meratus.

7. Velum quo calix tegitur, *peplum* etiam et *sudarium* appellari solet. Vetus est veli usus quo calix operitur; nam in canone apostolorum 72, prohibetur ne velum sanctificatum ad profanos usus traducatur. Linteum olim velum illud fuisse oportet; præscriptum enim comperimus ut lavetur. Nunc verò sericum esse oportet, ut præcipit rubrica, quod observant Gavantus et Meratus. Tria vela Græci adhibent, quorum altero patenam, calicem altero, tertio denique utrumque contegunt. Tertium illud aerem vocant, quòd veluti aer circum sacra dona expanditur, ut videre est apud card. Bona, lib. 1 Rerum liturgic. cap. 25, num. 11, qui docet morem hunc ab Hierosolymitanâ ecclesiâ ad universum Orientem permanâsse. Bursa dicitur etiam *pera*, in quam corporale conjicitur; et Gavantus ad rubricam de præparatione sacerdotis celebraturi narrat S. Pium V Hispanis privilegium concessisse ut corporale ferre possent extra bursam.

8. Ampullæ denique in Ordine Romano *amæ* appellantur. De amis argenteis mentio fit in libro pontificali in Vitis sanctorum Sylvestri, Marci, Innocentii, Cælestini et alibi; et in Romanis Ordinibus *amulæ* dicuntur, quod est diminutivum vocis *amæ*, ut nonnemo existimaverit, *amas* capaciora quædam vasa fuisse vino et aquâ excipiendis, quæ sacrificio destinata essent, ut apud nos sunt œnophora seu baucalia; amulas verò parvulas quædam fuisse vascula quæ vino et aquâ in missâ ministrandis adhiberentur. Atque inde nonnulli putant morem illum derivatum esse, ut, cùm summus pontifiex, vel S. R. E. cardinales missam celebrant in pontificio sacello, prægrandes quædam in mensâ apponantur argenteæ atque etiam inauratæ trullæ seu baucalia. Sunt qui disputant an quidpiam discriminis intersit inter amam seu amulam, et hamam et hamulam aspiratas. In historiâ Trevirensi, apud Dacherium, in Spicilegio, tomo 12, pag. 221, ita proditum est de Sicone quodam : *Captato consilio opportuno, triginta hamas præparat, in quibus singulis singulos milites electos, loricatos, galeatos, ensibusque præcinctos collocat, deinde sexaginta viros nihilominùs electos, plebeiâ veste amictos, ensibus eorum in hamis reconditis, gestantes constituit, nullosque hominum hujus fraudis præter prædictos viros conscios fecit;* quo in loco hamæ non quidem trullam aut ampullam, sed dolium videntur significare. Verùm utcumque sit de hâc quæstione, nos ulteriùs progrediendo dicimus ampullas vitreas esse oportere, ut vinum ab aquâ discerni possit. Remotioribus ab hâc ætate nostrâ seculis in usum sacrificii fideles in poculis sive etiam lagenis offerebant : unde diaconus tantùm in calicem vini ingerebat, quantùm sacrificanti sacerdoti et cæteris communicantibus satis esset; ad eamque rem colatorium prælongo manubrio instructum adhibebat, quo vinum magis defæcaretur.

9. Desiderius Antissiodorensis episcopus, VI seculo ecclesiæ suæ donavit *colatorium pensans uncias duas.* Ex his colatoriis quædam se vidisse testatur in Museo Barberino cardin. Bona, Rer. liturg. lib. 1, c. 25, n. 1. Eruditissimus Blanchinus, in Notis ad librum Pontificalem, in Vitâ S. Urbani, tomo 2, sect. 18, pag. 179, duos affert iconismos duorum colatoriorum ex argento, quæ Marcus Antonius Sabbatinus egregius civis noster, haud ita pridem Romæ è vivis sublatus in Museo suo asservabat. De azymo et fermentato alibi disseruimus, cùm de mysterio feriæ quintæ majoris hebdomadæ, et institutione sanctissimæ Eucharistiæ verba fecimus. Quamobrem etsi quædam de hostiâ nobis dicenda sunt, de azymo et fermentato dicere abstinebimus. De aquâ item et vino sermonem ad alium locum remittimus; nam hìc vinum et aquam memoravimus, non ut de iis ex professo ageremus, sed duntaxat ne quid eorum omitteretur quæ sacrificio peragendo opus sunt. Itaque nunc solummodò de hostiæ formâ sermonem habebimus.

CAPUT VI.

De hostiâ.

1. Panis in missâ consecrandus ad altare olim à fidelibus offerebatur, qui plerùmque panis ab eodem ipso à quo offerebatur subactus erat; sed cùm malus quidam usus irrepsisset quemlibet panem oblatum consecrandi nullo discrimine adhibito, ut interdùm ad sacrificium sacerdotes pane uterentur non satis mundo pro sacrificii majestate, mos inductus est in aliquibus ecclesiis, ut farina offerretur, ut tradit Honorius Augustodunensis, XII seculi scriptor à nobis sæpenumerò laudatus in Gemmâ animæ, cap. 58 : *Olim sacerdotes à singulis domibus et familiis farinam accipiebant, et inde dominicum panem faciebant, quem pro populo offerebant :* qui mos etiam nunc in Armenorum Ecclesiâ retinetur, in quâ quilibet è parochiâ farinam conficiendæ hostiæ offert, ut videre est apud Le Brun, t. 3, dissert. 10, fol. 115; ex eâ autem farinâ ad-eum modum oblatâ panis consecrandus conficitur, sacrisque virginibus, devotisque matronis in Oriente id muneris demandatur, quod docet Goar in Euchologio, fol. 11ô, in Occidente verò presbyteris eorumque clericis : sic enim in Theodulphi Aurelianensis episcopi Capitulari legitur, quod scriptum est anno 794, art. 5 : *Panes quos Deo in sacrificium offertis, aut à vobis ipsis, aut à vestris pueris coram vobis nitidè et studiosè fiant;* quod etiam prescribitur in illis anonymi carminibus, quæ Martene se legisse ait in manuscripto bibliothecæ S. Martini Turonensis, ediditque in lib. 1 de Ritibus ecclesiast., cap. 3, art. 7, n. 24.

Pura sit oblata. Nunquàm sine lumine cantes.
Hæc et triticea sit : presbyteri faciant hanc.

Si quis verò intelligere cupiat quâ diligentiâ et pietate oporteret eos uti quorum esset panem subigere qui consecrandus esset in missâ, legat regulas quas Lanfrancus in usum Ordinis S. Benedicti composuit, qui, postquàm præscripsit cujusmodi frumentum esse oporteat, quove pacto farina sit conservanda, hæc de hostiis à sacristâ ejusque sociis formandis præcipit : *Interim dùm ipsæ hostiæ fiunt et coquuntur, dicant iidem fratres psalmos familiares horarum, et horas canonicas et de Psalterio ex ordine, quod tantùmdem valeat, si ita potiùs volucrint.* Et paulò post : *Silentium loquendi omninò teneant; ille tamen qui ferra tenet, si necesse sit breviter quod vult indicare potest famulo qui focum facit et ligna portat, quæ debent esse valdè sicca, et ante multos dies de industriâ præparata.* Vide Antonii Bellotte tractatum ad Ritus ecclesiæ Laudunensis, pag. 461, edit. Parisiensis, anno 1662.

2. Quâ magnitudine antiquitùs, quâve formâ fuerint hostiæ, disputant viri docti. Humbertus cardinalis, qui anno 1054 scripsit pro azymo, ac Michaeli Constantinopolitano respondet, hostias ostendit eâ ætate hisce nostris fuisse grandiores. Atque ait post consecrationem eas frangi, et ex ipsis præberi Eucharistiam consuevisse : *Nos tenues oblatas ex similâ præparatas, integras et sanas sacris altaribus superponimus, et ex ipsis post consecrationem fractis cum populo communicamus.* Honorius Augustodunensis in Gemmâ Animæ, lib. 1, cap. 66, scribit hostiarum formam ad denarii magnitudinem esse redactam, propter eorum paucitatem qui in missâ communicarent : *Quia populo non communicante non erat necesse panem tam magnum fieri, eum in modum denarii formari vel fieri.*

3. Cùm autem Honorius scripserit anno 1130, conjici jure potest XII seculo usum invectum hostiarum eâ magnitudine, quâ sunt hostiæ quas nunc ad missæ sacrificium adhibemus. Ad figuram quod attinet, quadratâ Græci utuntur, teste Allatio de Consensu Occidental. et Oriental. Eccles., cap. 15, n. 18 : *Græci cùm panem ad sacrificandum efficiunt, ut plurimùm non rotundant, sed in quatuor ramos ad modum crucis extendunt; postea sigillum jam dictum imprimunt in medio crucis, et in ramorum extremitatibus;* et quædam in eo sigillo sunt litteræ, quæ significant : *Jesus Christus vincit.* Ejusmodi figuras quæ in hostiis quadratis Græcorum imprimuntur, reperias apud Martene loco citato. Armeni, relictâ quadratâ, formam nunc rotundam adhibent; sed usum fermentati retinuerunt, quod testatur Abrahamus Ecchellensis Maronita è monte Libano, in Epistolâ ad Joannem Morinum.

4. Vetustissima apud nos est forma rotunda, idque pluribus argumentis confirmatur, quæ affert P. Franciscus Berlendus, in erudito tractatu de Oblationibus ad altare, pag. 11 et seq., ubi decretum protulit S. Zephyrini, qui vixit III seculo, in quo S. pontifex hostiam appellat *coronam sive oblata sphæricæ figuræ.* Durandus, in Rationali, lib. 4, cap. 30, n. 8, mysticum sensum explicat qui in hostiæ rotunditate subest : *Hostia formatur rotunda, quia Domini est terra et plenitudo ejus, orbis terrarum et universi qui habitant in eo;* et c. 41, n. 8, Honorium Augustodunensem secutus, addit : *Panis formatur in modum denarii, tum quia panis vitæ pro denariis traditus est; tum quia idem denarius in vineâ laborantibus in præmium dandus est. Ideò Paulus dixit : Unusquisque propriam mercedem accipiet secundùm suum laborem.* Idem Berlendus reperire studuit quo tempore Ecclesia pane uti cœperit è subtili et levissimâ materiâ, qui non in furno coquitur, sed ferro ignito comprimitur, et à communi pane quàm maximè differt, ac fatetur se hujus rei originem invenire non potuisse.

5. In utrâque Ecclesiâ tum Orientali, tum Occidentali constans fuit semper consuetudo crucem vel Crucifixi imaginem in hostiis imprimendi, quod eruditissimè docuit Philippus Bonarrota senator Florentinus, in egregiis illis Observationibus ad quædam vasorum veterum fragmenta, pag. 56. De antiquâ Græcorum disciplinâ, quæ etiamnùm viget, vide Goar ad Euchologium, pag. 60, n. 1, pag. 61, n. 1. Vetus volumen de Ordinationibus, quod fuit cardinalis Casanatæ, et antiqua pictura in ecclesiâ D. Laurentii extra muros probat, ut observat idem Bonarrota, morem imprimendi signum salutis in sacrâ Eucharistiâ. Ante Bonarrotam Baronius ad annum Christi 58, n. 65 et 66, observaverat morem fuisse veterum Christianorum crucis signum imprimendi in panibus ad esum para-

tis; idque probat pluribus vetustis picturis figurisque musivo seu vermiculato opere expressis, quæ vulgò Romæ conspiciuntur; deinde addit : *Sed et illud liquet, non solùm communes panes ad esum paratos ejusmodi decussatione crucis signum exprimente à majoribus consignari consuevisse, sed et eos ad sacræ Eucharistiæ usum absque fermento confici solitos*, etc. *Factum verò postea est ut in iisdem mysticis panibus non crux tantùm, sed Christus crucifixus formis redderetur expressus*, Heterodoxus quidam, nomine Philippus Julius Retmejer, præsidente Joanne Andreâ Schmidio itidem heterodoxo, argumentum proposuit disputandum : *De oblatis eucharisticis quæ hostiæ vocari volent*, die 14 januarii anni 1702, eaque dissertatio deinde typis Amstelodamensibus anno 1727 edita, extat in tomo 18 Miscellaneorum bibliothecæ Dominici S. R. E. cardinalis Passionei. In eâ dissertatione sacri exhibentur Iconismi quos in hostiis impressos reperit, qui tamen omnes idem ferè exprimunt, vel passionem Christi Domini, vel resurrectionem, vel sanctissimum nomen Jesu.

CAPUT VII.

De vestibus sacerdotalibus, ubi de amicto, albâ et cingulo.

1. In vigesimo primo nostro edicto latinæ editionis de sacerdotalibus Indumentis, valdè verisimile esse docuimus, omnium ferè eruditorum hominum consensione, apostolos non iis vestibus communibus, quas quotidiano et continuo usu adhibebant, sed aliis quibusdam peculiaribus indutos, missam celebrâsse. Joannes Franciscus Budæus hæreticarum partium homo, in eâ dissertationum suarum quam de missâ composuit, § 25, mirari se ait cardinalem Bona, quem tamen videtur, ut æquum est, plurimi facere, scripsisse apostolos non consuetis, sed certis quibusdam aliis vestibus indutos sacrificium missæ peregisse. Ante Budæum Nicolaus Alemannus, de Lateranensibus Parietinis hanc opinionem veluti risu dignam notaverat : Quod facit etiam Joannes Gottlieb Heineccius in primâ exercitationum suarum de Habitu apostolorum sacerdotali, edit. Halæ Magdeburg., anno 1735. Nobis ea quæ uterque objecit auctor diluere non est animus, qui ea satis refutata in eo edicto arbitramur.

2. Illud nunc duntaxat monere volumus quòd, quamvis sacra indumenta quibus sacerdotes utuntur cùm ad altare accedunt, vestes olim fuerint clericorum laicorumque communes, quæ propriæ deinde ecclesiasticorum virorum factæ sunt in usum sacrificii; id tamen sententiam nostram minimè evertere, quâ asserimus apostolos aliis in missâ celebrandâ vestibus usos quàm quibus, dùm per vias incederent, uterentur..... Potuit enim, exempli causâ, sacerdos aliquis albam et planetam, cùm hæc indumenta omnibus erant communia, adhibere cùm domi se continebat, vel per civitatem ambulabat; peculiari autem aliâ planetâ uti et albâ, cùm ad altare accederet; id enim satis erat ad suam erga sacrificium reverentiam, si non eamdem adhiberet vestem missam celebrando, quàm quâ uteretur vias et compita perreptando. Quamobrem in can. *Vestimenta*, de Consecrat., dist. 2 : *Vestimenta ecclesiastica quibus Domino ministratur, et sacrata debent esse et honesta, quibus aliis in usibus non debent frui quàm in ecclesiasticis, et Deo dignis officiis.* Atque hujus rei depromi potest exemplum ex ecclesiasticâ historiâ nostrorum temporum. Certum est nonnisi nudo capite licere missam celebrare. At turpe et indecorum est in Sinarum imperio caput detegere : quamobrem Paulus V missionariis facultatem concessit ut pileolo caput tegerent dùm missæ sacrificium celebrarent, modò pileolus ille non idem esset quem communi usu adhiberent; unde factum est ut neophyti novum quemdam et à communi valdè diversum pileolum excogitaverint ad usum sacrificii. Vide Raynaudum, t. 13, de Pileo et cæteris capitis tegminibus, pag. 628.

3. Atque hæc non nostra sunt, sed ex Thomassino deprompta, qui tomo 1, lib. 2, cap. 45, ostendit stolam, manipulum et albam profanas antea fuisse vestes, quæ deinde usu sacrificii consecratæ sint. Et cap. 47, num. 4, postquàm plures attulit auctoritates : *Quibus ex testimoniis*, inquit, *constat tunicam, dalmaticam, casulam communes illas fuisse quondam laicorum vestes, multòque magis clericorum civili in usu, ac tandem eò evasisse, ut propriæ clericorum essent, nec in civili tantùm usu, sed et in sacro, laicis à patrio majorum habitu ad peregrinas vestes desciscentibus.* Inter cætera quæ Thomassinus affert documenta illud est è S. Cæsarii Vitâ petitum, cap. 19, in quâ proditum est de Cæsario, qui post reditum in Gallias egeno mendicoque homini nihil quod daret haberet : *Casulam quâ in processionibus utebatur, et albam paschalem profert, datque egeno, jubetque ut vendat uni ex clero.* Et in eâdem Vitâ : *Ambulans per plateam civitatis vidit contra in foro hominem qui à dæmone agebatur. In quem cùm attendisset habens manus sub casulâ, ut à suis non videretur, crucem contra eum fecit.* Planetâ igitur quam pauperculo illi Cæsarius dedit utebatur cùm ad altare accederet; ea verò quâ erat vestitus, dùm ad expellendum ex energumeno diabolum crucis signum fecit, planeta erat communis usûs, quam dùm esset in foro adhibebat, ex quo facilè intelligi potest eamdem fuisse vestium formam sacerdotum cùm ad altare accederent, et cùm per urbem inambularent; sed non easdem fuisse vestes quas ad altare, cum iis quas in domestico civilique vitæ usu adhiberent; quanquàm, ut ait Thomassinus, *hujus utriusque vestimento si fuit eadem forma, uti et idem nomen erat, profectò sacra civili et splendidior et pretiosior.* Aliud argumentum ad ea quæ ex Thomassino attulimus addi potest ex Reginone desumptum de Vitâ et Conversatione presbyteri, cap. 66, qui testatur non licere presbyteris *in albâ, quâ in suo usu utuntur, missas cantare*; ex quo intelligitur duplices illis fuisse albas, quarum alteram ad communem usum, alteram ad altare adhibebant, ut benè advertit Tournely, tomo 2, de Eucharistiâ, edit. Parisiens., pag. 387. Ostendit Vertus, tomo 2, pag. 283, presbyteros etiam extra missæ sa-

crificium albas adhibuisse ; sed vetitum fuisse ne quis eâ uteretur albâ ad altare quam in communem usum adhiberet; atque inde contendit derivatum usum rocchetti, quòd pigeret presbyteros albam, quæ vestis est ad talos demissa, cùm per civitatem incederent, adhibere. In Formulario apud Reginonem legitur : *Si sine stolâ vel orario in itinere incedat, sive absque albâ, aut cum illâ albâ,quâ in suos usus quotidiè utitur, missam cantare præsumat.* In synodalibus episcoporum Constitutionibus ad parochos, in Baluzii appendice ad Reginonem : *Ut nullus in albâ, quâ in suos usus utitur, cantare præsumat.* Leo IV, apud Baronium ad annum 855, ita decrevit : *Nullus in albâ, quâ in suo usu utitur, præsumat missas cantare.* Quòd autem albæ substitutus fuerit usus superpellicei et rocchetti, vide Perimezzium, dissert. 4, tomo 1, pag. 115 et seq.

4. His præmissis ad sacra indumenta deveniemus, quorum primus est amictus, qui in vetustis libris liturgicis appellatur *anaboladium*. Amalarius, lib. 2 de ecclesiasticis Officiis, cap. 18, de amictu ait : *Amictus est primum vestimentum nostrum quo collum undique cingimus.* Lebrun, tomo 1, pag. 42, contendit vocem *amictus* à verbo *amicire* deductam, quod operire significat ; et VIII seculo ad collum tegendum ejus usum esse inductum. Ecclesiastici enim et laici ad eam usque ætatem nudum collum habuerant, quod indecorum postea visum est. Honorius Augustodunensis in Gemmâ animæ, lib. 1, cap. 201, videtur innuere nostrum amictum eumdem esse cum veteris legis ephod : *Hinc humerale, quod in lege ephod, apud nos amictum dicitur, sibi imponit, et illo caput, et collum et humeros, unde et humerale dicitur, cooperit, et in pectore copulatum duabus vittis ad mamillas cingit ;* quod, etsi alii non probent, tamen est admodùm verisimile, nam in lege veteri ephod vestis erat sacerdotalis. Quamobrem D. Hieronymus, epist. ad Marcellam scribit : *Illud breviter attende, quòd nunquàm nisi in sacerdotio nominetur ephod.* Etenim sacerdotale ephod linteum erat, et veluti cingulum, quod ad posteriorem colli partem circumductum et ab humeris ad pectus demissum, in ipso pectore decussabatur, ac tunicam præcingebat ; et quanquàm sacerdotalis vestis erat, eâ tamen usi sunt etiam laici. David enim, cùm solemni pompâ Hierosolymam deferretur arca è domo Obededon, ephod induit, ut est in 2 lib. Reg. cap. 12. De ephod adeas Calmeti Dictionarium Biblicum, verbo *ephod* ; et de amictu ejusque similitudine cum ephod vide Saussay, Panopliâ sacerdot., parte 1, lib. 1, c. 2. Maronitæ et Ambrosiani amictum ponunt super albam ; olim etiam Græci ; nunc verò nullo utuntur amictu, teste Macro in Vocabulario ecclesiastico, verbo *Amictus*, et Clericato, de Sacrificio missæ, decis. 50, n. 22.

5. In quinto ex Romanis Ordinibus quos edidit Mabillonius, tomo 2 Musæi Italici, apparet amictum tunc temporis supra albam poni consuevisse. Profert Georgius, tomo 1 de Liturgiâ Romani pont., vetus Missale Vaticanum ante septingentos annos scriptum, quo præscribitur ut amictus post albam et cingulum accipiatur ; quod nunc non Ambrosiani modò, ut diximus, faciunt, sed canonici quoque Lugdunenses. In Ecclesiâ Romanâ nunc et in totâ ferè catholicâ Ecclesiâ amictus induitur ante albam ; et hujus ritûs vestigium extat in Missali quodam XI seculi teste Merato, parte 2, c. 1, n. 20, tomo 1, parte 1. Sunt qui amictum sericis aureisque fimbriis ornent, sed cardinalis Bona, Rer. liturgic. l. 1, c. 24, n. 3, ait recentem esse hanc consuetudinem, et sacræ antiquitati prorsùs incognitam.

6. Altera sacra vestis est quæ *alba, camisia, camisus, et camisile* appellatur, Græci *poderem*, Itali vocant *camice*. In Ordine Romano mentio fit de albâ : *Lineam dalmaticam quam dicimus albam* : et in Actis proconsularibus S. Cypriani episcopi et martyris apud Ruinartum : *Et cùm se dalmaticâ expoliâsset et diaconibus tradidisset, in lineâ stetit, et cœpit spiculatorem sustinere.* Vocem illam *linea* etsi Baronius ad annum Christi 261, num. 40, putet significare rocchettum, tamen plures ita accipiunt ut intelligant albam ; nam neque tum temporis ullus erat usus rocchetti ; et ecclesiastici viri albâ ad quotidianum communemque usum vestiebantur ; cùm præsertim dalmatica etiam communis vestis esset quæ in Dalmatiâ unde nomen traxit inventa fuerat.

7. Eam reges etiam adhibebant. Nam Lampridius tradit Commodum, et Julius Capitolinus Pertinacem dalmaticâ indutum in publicum prodiisse, ut observavit Baronius ipse, in notis ad Martyrologium Romanum ad diem 31 maii. Amalarius, lib. 2 de ecclesiasticis Officiis, de albâ ita loquitur : *Postea camisiam indutmus, quam albam vocamus.* In libro Pontificali in Vitâ Benedicti III proditum est, sub eo pontifice, regem Saxonum ecclesiæ S. Petri Romam dono misisse camisias albas sigillatas holosericas cum chrysoclavo ; et quanquàm Casaubonus putet vestes fuisse ad ornatum templi, tamen Ferrarius, l. 3 de Re vestiariâ cap. 5, abundè probat eas in sacerdotum usum comparatas fuisse. Alcuinus, sive quis alius auctor, in libro de divinis Officiis, de Podere mentionem facit his verbis : *Poderis, quæ vulgò alba dicitur.* Ejus vocis etymologiam ex voce *podas* trahit, quæ apud Græcos *pedes* significat ; est enim alba ad pedes demissa vestis. Et Ferrarius, in linguæ Italicæ Originibus, docet hanc vestem è voce *camicia*, exiguâ mutatione factâ, *Camice* esse appellatam. Albam lineam, non laneam esse oportet : quapropter D. Gregorius in Ezechielem, lib. 1, homil. 11, scripsit : *Grossiora quippe vestimenta sunt lanea ; sed cùm sacerdos ad sacrum ministerium accedit, id est, cùm intùs per compunctionem ingreditur, subtiliori intellectu necesse est quòd ipse quasi lineo vestimento vestiatur.* Albi etiam coloris esse debet alba ; quamobrem D. Hieronymus, lib. 1 advers. Pelagium, decere ait in Dei honorem, ut *episcopus, presbyter, diaconus, et reliquus ordo ecclesiasticus in administratione sacrificiorum cum candidâ veste procedant.* Feriâ sextâ in Parasceve antiquitùs sacerdotes eâ veste utebantur quæ nigri esset coloris. Quædam albæ manicas habent acu pictas, pectus

etiam humeros et lacinias phrygio item opere variatas; quæ consuetudo etiam nunc in quibusdam regularium ecclesiis, et in pontificio sacello retinetur, ut observat Macrus, verbo *Alba*, et Clericatus, decis. 50, num. 23 et seq. Duo recentiores viri docti, Fleury, de veterum Christianorum moribus, et Lebrun, tomo 1, pag. 45, ostendunt albam peculiarem quemdam laicorum, qui magnâ essent dignitate, fuisse ornatum; tunicas enim albas Romanis donavit Aurelianus imperator : deinde alba proprium cœpit esse indumentum in ecclesiasticis cæremoniis. Et si Fleury fides habenda sit, Eccl. Historiæ lib. 20, num. 23, de albâ in altaris usum destinatâ prima mentio occurrit in Carthaginensi synodo, vergente in finem IV seculo habitâ. Alba inferiorum etiam ordinum vestis fuit, ostiariorum, lectorum, exorcistarum, acolythorum; fratrum prædicatorum acolythi etiam nunc albâ utuntur. Et Saussay, in Panopliâ clericali, parte 1, lib. 5, cap. 5, § *Nec ritus*, observat in inferioribus ministris idcircò albæ superpelliceum substitutum fuisse, ut ambulando cæterisque muniis obeundis essent expeditiores.

8. Tertia sacra vestis est cingulum; quamobrem Stephanus, Eduensis episcopus, lib. 1 de Sacram. altaris, cap. 10 : *Cingulum*, inquit, *quod albam constringendo renibus coaptatur*, interdùm *balteum*, aliquando etiam *zona* appellatum est. Divus enim Hieronymus, epist. 128, ad Fabiolam : *Tertium genus est vestimenti, quod illi appellant abner, nos cingulum, vel balteum, vel zonam possumus dicere.* Olim qui amplâ et longâ uteretur veste, cingulo se præcingebat, *ne tunica ipsa difflueret, et gressum impediret;* verba sunt Bedæ et Rabani. Qui discinctus esset apud Judæos et Romanos, otio, luxu et deliciis diffluens habebatur, ut ostendit Vertus, lib. 2, pag. 310. Sacerdotale cingulum non circa pectoris mammas, quod quidam perperàm faciunt, sed circa renes circumduci debet. De cingendis renibus locus est in Exodi cap. 12 : *Renes vestros accingetis;* et Job cap. 12 : *Præcinge fune renes eorum;* et Isaiæ cap. 11 : *Et erit justitia cingulum lumborum ejus, et fides cinctorium renum ejus.* Vetus est cinguli usus; Joannes enim diaconus, in vitâ S. Gregorii, narrat fideles ejus suppellectilem venerari consuevisse; *sed et ejus balteum consuetudinaliter osculatos esse.*

CAPUT VIII.

De manipulo, stolâ et planetâ; de sacrarum vestium benedictione et quinque diversis earum coloribus

1. Quarta vestis est manipulus, de cujus etymologiâ Wilelmus Brito in Vocabulario : *Manipulus est ornamentum manûs.* Manipulus sequiore ævo additus est; nulla enim de eo mentio fit à veteribus Patribus, et ritualibus libris. Sacerdotes primis Ecclesiæ seculis sudariolum ad sinistrum brachium tergendo sudori naribusque emungendis alligatum habebant : voce etiam Saxonicâ *fanon* appellabatur, quod idem valet ac sudariolum seu muccinium, ut docet Vossius, l. 2, de Vitiis sermonis, c. 7. Id sudariolum haud ita sacerdotibus peculiare fuit, ut clericis etiam ad altare eo uti non liceret.

2. Sibi tantùm eo uti licere contendebant Ecclesiæ Romanæ clerici : ortam inter eos et Ravennatis ecclesiæ clericos controversiam S. Gregorius, ne quid Joanni Ravennatensi archiepiscopo injucundum faceret, ita diremit, ut primis ejus diaconis ex singulari privilegio liceret ad sinistrum brachium alligatum gestare sudariolum, dùm celebranti archiepiscopo ministrarent, ut apparet ex epistolâ ejus pontificis 54, ad Joannem episcopum Ravennatem, l. 2. Verba Joannis archiepiscopi, jura tuentis clericorum suorum, ea sunt : *Quia quoties ad episcopatûs ordinationem, seu responsi sacerdotes vel Levitæ Ecclesiæ Ravennatis Romam venerunt, omnes in oculis decessorum vestrorum cum mappulis sine reprehensione aliquâ procedebant. Quare eo tempore quo isthic à prædecessore vestro peccator ordinatus sum, cuncti presbyteri et diaconi mei in obsequium domini papæ mecum procedentes usi sunt.* Benigna D. Gregorii concessio his verbis continetur : *Illud autem quod pro utendis à clero vestro mappulis scripsistis, à nostris est clericis fortiter obviatum, dicentibus nulli hoc unquàm alii cuilibet Ecclesiæ concessum fuisse. Sed nos servantes honorem fraternitatis tuæ, licèt contra voluntatem cleri nostri, primis diaconibus vestris in obsequio duntaxat tuo mappulis uti permittimus. Alio autem tempore, vel alias personas hoc agere vehementissimè prohibemus.*

3. Hujus sudarioli usus viguit, donec substitutus fuit manipulus veluti ornatus quidam, qui propterea ejusdem materiæ et operis est, cujus planeta et stola. Amalarius, qui vixit nono seculo, de sudariolo mentionem facit; unde infert card. Bona, Rer. liturgic. lib. 1, cap. 24, n. 5, seculo X, manipulum in sudarioli locum fuisse substitutum. Meratus, tomo 1, parte 1, pag. 321, n. 25, longè antea id factum esse existimat, qui manipuli mentionem fieri repererit seculo VIII. Lebrun, tomo 1, pag. 47 et 48, et Vertus, tomo 2, pag. 311 et seq., manipuli primum usum referunt ad seculum XI. Nam Ivo Carnotensis, qui eo vixit seculo, sudarioli usum etiamnùm vigere innuit libro de significatione Indumentorum sacerdotalium : *In sinistrâ manu ponitur quædam mappula, quæ sæpè fluentem oculorum pituitam tergat, et oculorum lippitudinem removeat.*

4. De hâc re sua stet cuique sententia : perdifficile est enim ejusmodi epochas constituere : ac de hujusmodi rebus aliisque id genus, quæ paulatim in morem invectæ sunt, arbitramur omnium veras esse sententias, non quidem quoad universalem usum, sed quoad eorum tantùm locorum usum, unde afferuntur documenta.

5. Nunc manipulum sacerdotes induunt ante stolam; episcopi plerùmque nonnisi ad altare recitato *Confiteor*. Idem mos erat olim omnium presbyterorum : planeta enim illis temporibus, ut alibi inferiùs docebimus, nondùm erat sub brachiis usque ad extremam oram aperta vestis, sed à collo integra ad pedes protendebatur, ac nonnisi sub recitatum *Confiteor* plicabatur; quo temporis articulo etiam manipulus brachio alligabatur, quod super brachia sublata plicata-

que planeta, ab omni impedimento liberum erat et expeditum. Vide Vertum, tomo 3, pag. 31, et Meratum, loco cit., num. 26. Quoniam verò de manipuli symbolo more suo malè loquitur Vertus, propterea quòd appareat naturâ duce ejus usum invectum esse, vir doctissimus idemque gravissimus auctor, Langletus, antea Suessionensis, nunc Senonensis episcopus, in tractatu adversùs Vertum, § 34, monet distinguenda esse tempora. Fuit enim tempus cùm manipulus instrumentum erat ipsâ necessitate introductum; deinde verò cùm inter sacra indumenta locum obtinuit, in symbolum evasit. Manipulus ferè idem est quod apud Græcos *epimanicion*, de quo Goar, in notis ad Liturgiam S. Joan. Chrysostomi, n. 12. Duobus verò Græci et Maronitæ utuntur manipulis, quorum singulos ad singula brachia alligant teste Macro in Vocabulario, verbo *Manipulus*.

6. Stola quintum inter indumenta sacra obtinet locum. De stolâ tanquàm de integrâ veste sermo fit in veteri Testamento, Geneseos cap. 41 : *Vestivitque eum stollâ byssinâ*, et cap. 45 : *Singulis quoque proferri jussit binas stolas;* et Esther, cap. 6 : *Tulit itaque Aman stolam et equum*. Idem probatur ex parabolâ evangelicâ filii qui facultates suas prodegerat. Apud profanos scriptores stola vestis est muliebris. Locus est Ciceronis, qui perditos profligatosque M. Antonii mores exagitat in 2 Philippicâ, cap. 18 : *Sumpsisti virilem togam, quam statim muliebrem stolam reddidisti*. Stola vestis erat longa, quæ totum corpus tegebat, ac nomen illud traxit ex quâdam fasciâ ad ejus vestis oram circumductâ, quæ stola dicebatur.

7. Sacra stola de quâ agimus *orarium* etiam appellabatur; quamobrem in Gemmâ animæ, lib. 1, cap. 204, legitur : *Deinde circumdat collum suum stolâ, quæ et orarium dicitur;* et Rabanus Maurus, lib. 1, cap. 19 : *Quintum est quod orarium dicitur, licèt hoc quidam stolam vocent;* et in libro Pontificali in vitâ Agathonis : *Eâ horâ sancta synodus unà cum principe ejus orarium auferri jusserunt à collo ejus*, scilicet Macarii Antiocheni. Vox *orarium* occurrit etiam in scriptoribus ethnicis, et sudariolum ad tergendam faciem significat. Nam Flavius Vopiscus, in vitâ Aureliani, tradit illum dono dedisse *oraria populo Romano, quibus uteretur populus ad favorem*, nimirùm ut manibus ea sustollerent jactarentque, et lætis acclamationibus principem prosequerentur. Atque orarium longius apud eos quàm latius fuisse oportet ad modum fasciæ; Gregorius enim Turonensis, lib. 3 Historiar., cap. 5, narrat Sigismundum Burgundorum regem dormientem filium necari jussisse, eique necem in hunc modum fuisse illatam refert : *Dormienti orarium sub collo positum, ac sub mento ligatum, trahentibus ad se invicem duobus pueris, suffocatus est*.

8. Cardinalis Bona, lib. 1 Rer. liturgic., cap. 24, num. 6, ait nostram stolam ab eâ fasciâ ita dictam, quæ circa oram illius vestis assuta erat, quâ feminæ sibi totum corpus tegebant, quæ fascia stola appellabatur; orarium etiam appellatam esse stolam ab orario, cujus apud ethnicos diximus majorem fuisse longitudinem quàm latitudinem. Quidam putant orarium dictum esse ab orâ, quæ laciniam vestis significat. Ita sentiunt Lebrun, tomo 1, pag. 50, et Vertus, tomo 2, pag. 326. Sed hæc leviuscula controversia est. Stolæ usus vetustissimus est in Ecclesiâ, cujus documenta mille et trecentis annis antiquiora afferri possunt. Eam semper et ubique gestabant episcopi et presbyteri; diaconi itidem semper et ubique, sed primo tantùm ordinationis suæ anno, S. Fulgentium, ne à monasticâ vitâ discederet, proditum est nunquàm stolâ usum esse, quemadmodùm cæteri utebantur episcopi. In Vitâ S. Thomæ Cantuariensis, quam Joannes Sarisberiensis conscripsit, hæc habentur : *Stolam tamen jugum Christi suave circa collum diebus ac noctibus habebat*. In concilio Moguntino, anno 813, cap. 28, ita statutum : *Ut presbyteri sine intermissione utantur orario propter differentiam sacerdotii dignitatis*. In Vitâ S. Mauri : *Stolam cum quâ eodem anno, jubente beato magistro suo, ordinatus ad ministerium fuerat leviticum, quam juxta morem sanctitatis gratiâ primò indesinenter ferebat anno, de collo suo protulit, et super caput infirmi crucis signum faciens posuit*. Idem habetur in Vitâ ejusdem S. Mauri carmine scriptâ.

Plorat et exorat, veniam dùm precibus orat,
Deponendo stolam quam toto tempore charam
Anni portabat, quam sic vehementer amabat,
Quòd sublimatus, quòd erat Levita creatus.

9. Quæ quidem documenta fidem iis afferunt quæ diximus, ut benè animadvertunt Mabillonius, in Præfatione ad secul. 1 Benedictinum, n. 108, et Ducange, verbo *Stola*. Hoc verò tempore solus Romanus pontifex veterem episcoporum presbyterorumque morem retinuit semper gestandi stolam. Longior erat antiquitùs stola quàm quæ sit ea quâ nunc utimur; nam in musivo seu vermiculato opere in ecclesiâ S. Mariæ trans Tiberim S. Calepodius presbyter depictus cernitur cum stolâ ad pedes usque demissâ, ut observat Georgius, de Liturgiâ Romani Pontificis lib., c. 20, num. 6.

10. Sexta sacra vestis est planeta. Casula etiam appellatur, ut apud S. Isidorum, lib. 19, cap. 24 : *Planeta Græcè et Latinè dicitur casula, quæ totum hominis corpus tegit*. Veteris planetæ forma omninò ei similis erat quâ nunc utuntur Græci. Vetus itaque planeta vestis erat quæ à collo ad pedes usque sacerdotem tenebat, et brachia manusque involvebat, ut eam qui adhibere vellet, eum oporteret planetam utrinque sustollere, vel fibulâ subligare. Quamobrem Isidorus, eodem loco : *Vestis oculata quasi minor casa, eò quòd totum hominem tegat;* et Rabanus Maurus, de Institutione clericorum, cap. 21 : *Casula*, inquit, *dicitur vulgò planeta presbyteri, quia instar parvæ casæ totum tegit. Hæc supremum omnium indumentorum est, et cætera omnia interiùs per suum munimen tegit et servat*. De veterum planetarum formâ optimè scripserunt Rocca, tomo 2, novissimæ edit. pag. 568; Georgius, de Liturgiâ Romani pontificis, tomo 1, lib. 1, cap. 24, n. 8; Meratus, tomo 1, parte 1, pag. 321, num. 32; et Joannes Pastritius in dissertatio-

ne de Patena argenteâ S. Petri Chrysologi, pag. 141, veterem ejus S. episcopi antiquâ planetâ induti imaginem affert. Macrus, in Vocabulario, verbo *Casula*, Græcos multùm laudat quòd veteris planetæ formam retinuerint; et Lindanus, Panopl. sacerdot., lib. 4, cap. 46, pag. 480, conqueritur nimiùm decurtari suo tempore cœptam esse planetam : *Ita enim recisa est et decurtata, atque aliam propè in speciem deformata, ut sicuti illa prisca, unde fluxit et degeneravit, cùm ponatur, vix suum tueatur nomen.* Dudùm diximus donec planetæ vetus forma permansit manipulum à sacerdote post *Confiteor* accipi consuevisse; tunc enim super sacerdotis brachia sustollebatur planeta. Nunc verò, etsi planetæ forma mutata est, eumdem morem episcopi retinent.

11. Ex antiquâ planetæ formâ consuetudo illa manavit ut minister sacerdotis in elevatione Eucharistiæ planetam extollat; quæ consuetudo etiamnùm viget, ut notat Juveninus, de Sacramentis, dissert. 5, de Sacram. Euchar., q. 8, cap. 3, § 6 et ultimo, ubi hæc habet : *Hinc sequitur necessariò planetam seu casulam olim multò fuisse longiorem ac latiorem quàm nunc sit, nec enim alioquin omnes corporis partes obtegere potuisset. Ejusmodi verò veteris figuræ hoc apud nos vestigium remanet, quòd ubi hostia consecrata à sacerdote elevatur, minister sacrificantis casulam complicet aut extollat, ne sacerdoti genua flectenti sit impedimento.* Et consonat Tournely, tomo 2, de Eucharist., pag. 388, edit. Parisiens. Atque inde etiam morem illum ortum esse constat ut in quadragesimâ et in diebus jejunii, cùm diaconus et subdiaconus sacerdoti missam solemnem celebranti ministrantes planetâ utuntur, eamdem planetam habeant in anteriori parte plicatam : cùm enim planetæ olim essent amplæ, plicatas eas esse in anteriori parte oportuit, ut ministrando diaconus et subdiaconus essent expeditiores. Vide Josephum Catalanum, in notis ad Pontificale Romanum, in Prolegomenis, cap. 17, num. 6, tomo 1.

12. Planetam, antequàm sacra vestis esset, profanum fuisse indumentum et laicis commune constat ex pluribus monumentis. Joannes diaconus, lib. 4 de Vitâ S. Gregorii Magni, cap. 83, ubi de sancti pontificis parentibus Gordiano et Sylviâ loquitur, de Gordiani veste ait : Cujus *Gordiani habitus castanei coloris planeta est.* Et S. Isidorus, in Regulâ, cap. 13, inter laicorum vestes planetam recenset : *Porrò linteo non licet monacho indui, orarium, birros, planetas non est fas uti, neque illa indumenta vel calceamenta quæ generaliter cætera monasteria abutuntur;* quod idem est ac *non utuntur.* Observant viri docti veteres veste quâdam esse usos quam *penulam* appellabant; eam, dùm iter facerent, adhibebant. In urbe etiam eâ uti cœperunt pro veste lugubri, tandem ejus fuit usus generatim apud viros et feminas; ampliorque facta et laxior, et ad pedes demissa, fortassè etiam cum peniculamento seu syrmate, cùm jam toga exolevisset, nobilium virorum deinde peculiaris vestis fuit; atque ab hujusmodi primorum hominum penulâ, non verò ab eâ quæ itineris penula erat, putant planetam nostram traxisse originem, ut videre est apud Bonarrotam, in observationibus ad vasa quædam vitrea, pag. 108 et seq.

13. Planetam primis Ecclesiæ seculis laicorum quoque vestem fuisse docent Lebrun, tomo 1, pag. 52: Vertus, tomo 2, pag. 341 et seq. Atque eam septem primis Ecclesiæ seculis omnium fuisse vulgarem vestem, quotquot longis vestibus uterentur, existimat idem Lebrun; eam denique à populo dimissam homines Deo sacros retinuisse; et Ecclesiam sacerdotibus planetam, peculiarem sacrificio offerendo vestem, ante nongentos annos assignâsse. Id verò haud ita exploratum et cognitum; perdifficile est enim rerum initia tutò commonstrare. Nam in concilio Toletano IV, anno 597 habito, can. 27, ubi quid agendum sit præscribitur si episcopus, presbyter vel diaconus in suum cujusque gradum restituendus sit, quasve illis vestes reddi oporteat, hæc habentur : *Si episcopus est, orarium, anulum et baculum; si presbyter, orarium et planetam; si diaconus, orarium et albam.* Ex quo intelligitur multò ante sacerdotibus planetam pro peculiari eorum veste destinatam, ut benè observavit loco citato idem Bonarrota. Reliquum esset ad ulteriorem sacrorum rituum notitiam disquirere quo tempore planetæ forma mutata sit, et ad eum modum redacta, ut non ampliùs eam complicatam super brachia sustollere oporteat; quod quidem aliis examinandum relinquimus.

14. Illud tamen nolumus præterire, picturam olim fuisse in Lateranensi basilicâ, quæ X seculo facta est. In eâ depictus erat Joannes XII, cui antequàm sacrificaturus ad altare accederet, planetam ministri imponebant. Planeta utrinque sub brachiis erat aperta, et ex anticâ posticâque parte in angulum desinebat, ita ut brachiis adhibendis nullâ plicaturâ opus esset. Ea pictura non ampliùs extat in Lateranensi basilicâ; ejus tamen iconismum reperias in tractatu quem de eâ basilicâ scripsit cardinalis Rasponus, lib. 1, c. 14.

15. De ritu benedicendi sacra indumenta, ejusque vetustate nihil opus est dicere; hæc enim in edicto nostro vigesimo primo Latinæ editionis fusè persecuti sumus. Itaque ad sacrarum vestium colores sermonem convertimus, ac de birreto quem sacerdotes gestant, dùm ad altare accedunt, pauca quædam damus.

16. Quinque colorum genera rubrica Missalis commemorat, album, rubeum, viride, violaceum, nigrum. IV seculi initio, pacatis Ecclesiæ rebus, non aliæ vestes quàm coloris albi adhibebantur. Gregorius Turonensis, de Glorià confessorum, cap. 20, ubi de dedicatione oratorii sui hæc habet : *Erat autem sacerdotum ac levitarum in albis vestibus non minimus chorus.* Et Venantius Fortunatus, circa dimidium VI seculi, lib. 2, cap. 10, S. Germanum Parisiensem episcopum cum ejus universo clero in vestibus albis sic describit :

Inde sacerdotes, Leviticus hinc micat ordo...
Illi jam senio, sed et hi benè vestibus albent...
In medio Germanus adest antistes honore, etc.

Præterea S. Isidorus, in Origin., lib. 19, cap. 22, sacerdotalem vestem commemorat albam, cum quibus-

dam institis rubei coloris. In lege veteri sacerdotes non aliis quàm lineis et albis vestibus sacrificando utebantur; idcircò in Apocalypsi angeli, qui templi ministros repræsentabant, albis vestiti apparuerunt. Albâ itidem plerùmque induebantur veste sacerdotes ethnici, cùm ad altare accederent : locus est in Silii Italici lib. 3, v. 694.

. . . . . Ante aras stat veste sacerdos
Effulgens niveâ. . . . . .

17. Apud Græcos usque ad XIII seculum non plures quàm duo colores fuerunt, albus et rubeus; idcircò Theodoretus tanquàm novum quiddam et inusitatum refert Acacium Constantinopolitanum patriarcham, ut dolorem suum declararet, quam ex imperatoris Basilii edicto ceperat adversùs Chalcedonensem synodum, veste nigrâ se, altare et patriarchalem cathedram contexisse. In Occidentali verò Ecclesiâ, XII seculo, Innocentius III, lib. 1 Mysteriorum missæ, cap. 65, quatuor scripsit fuisse tunc temporis colores, quibus Romana uteretur Ecclesia; album pro confessoribus et virginibus; rubeum in apostolorum et martyrum solemnitatibus; nigrum diebus jejunii, in commemoratione mortuorum, toto adventûs tempore, et à Septuagesimâ ad sabbatum sanctum; viride denique diebus ferialibus. Violaceum non commemorat Innocentius; perinde enim ac niger color habebatur. In Ordine Romano 15 Petri Amelii, qui sacrista fuit Urbani V et Gregorii XI, apud Mabillonium, Musæi Italici tomo 2, pag. 462, Papa primo quadragesimæ reliquisque diebus paramentis violaceis utitur. Et in 13 Ordine sub Gregorio X, in Museo Italico, tomo 2, pag. 235, legitur : *A septuagesimâ usque ad primum diem quadragesimæ* (Papa) *utitur colore nigro, et facit processionem à S. Anastasiâ usque ad S. Sabinam;* et in Ordine 14 cardinalis Cajetani creati à Bonifacio VIII, eodem Musei Italici tomo 2, pag. 247, ubi agitur de Officio Cinerum, et de processione à S. Anastasiâ ad S. Sabinam, ita legimus : *Papa post impositionem cinerum debet se discalceare, et indui nigrâ casulâ.* Quæ omnia quinque ecclesiasticos esse colores ostendunt, album, rubeum, viridem, violaceum, nigrum.

18. Bocquillot, in Tractatu historico sacræ liturgiæ, lib. 1, cap. 5, scribit jam introductos in Ecclesiam Romanam quinque colores ante seculum XIII. Durandum enim, qui obiit anno 1296, mentionem facere de quinque sacrorum indumentorum coloribus, tanquàm de re toto terrarum orbe usurpatâ et cognitâ. Gilbertus Grimaud, Liturgiæ sacræ parte 1, cap. 5, testatur haud ita pridem colorem violaceum introductum apud Gallos, diùque loco violacei nigrum colorem esse adhibitum. Bellotte, in Observationibus ad ritus Ecclesiæ Laudunensis, pag. 767 et seq., colorum congruentias affert, diesque notat quibus juxta ecclesiasticum stylum iidem colores adhibentur, et pag. 761, num. 6, peculiarem Ecclesiæ suæ ritum exponit adhibendi feriâ 6 in Parasceve, crocei sive subflavi coloris indumenta, quod sit ad perfidorum Judæorum bilem allusio : *Non immeritò per flavum seu croceum colorem designantur Judæi, qui velut icterici irâ, bili et obstinatâ cæcitate æstuantes convenerunt in unum ad incessandum nomen illud Christi gloriosum, angelicis etiam potestatibus adorandum.*

CAPUT IX.

De birreto.

1. Nunc de Birreto dicendum. A *birro* derivata vox est. *Birrum* vestis est quâ corpus, *birretum* pars vestis quâ caput tegitur, ut notat Ducange, verbo *Birretum*. Romæ et in plerisque aliis ecclesiis IX seculo birreti nullus erat usus. Amictu enim caput obnubebant, et cùm missam inciperent, illum, quemadmodùm nunc Mendicantium ordinum religiosi, in humeros rejiciebant. Ejus rei afferunt documenta Lebrun, tomo 1, pag. 42, et Vertus, tomo 2, pag. 255, qui illud etiam tradit, etiamsi nunc amictu seculares presbyteri non ampliùs utantur, in ecclesiâ tamen Parisiensi eo sibi per hiemem caput obnubere usque ad secretas; et Andegavi et Rupellæ tum per hiemem, tum per æstatem usque ad canonem; rejectumque tum ad humeros, post communionem super caput retrahere; quam consuetudinem tamen nuperrimè in Rupellensi ecclesiâ ait exolevisse. Hùc addi potest Parisiensis Ecclesiæ morem celebrandi missam per hiemem obnupto capite, vehementer et magnâ eruditionis copiâ impugnâsse Joannem Du Thours doctorem Parisiensem et archidiaconum Suessionensem. Rupertus Abbas, lib. 1 de divinis Officiis, cap. 19, de sacerdote scribit : *In officio altaris amictu caput suum obnubit.* In Ordinatione subdiaconi etiam nunc episcopus amictu caput ordinando obnubit, quem ille deinde sibi ad humeros rejicit. Quo autem tempore consuetudo illa exoleverit, ut sacerdotes amictu caput obnupti ad altare accederent, incertum est. Illud facilè possumus suspicari, nullum fuisse usum birreti, donec ea consuetudo viguerit. Vertus, tom. 2, pag. 272 et seq., obfirmatè studens quamlibet rem sacram seu ritum, seu cæremoniam, seu vestem ad solam naturæ necessitatem referre, birretum ait suam traxisse originem à pileolo, qui sub cucullo gestabatur. Birreti enim cuspides ortas ex trium impressione digitorum, quâ paulatim in pileolo, qui frequenter detrahendus erat, exiguæ cornuum cuspides extitêre; iis prominentibus cuculli usum factum esse paulò incommodiorem, quem propterea in humeros rejicere cœptum est; atque inde super caput cornutum pileolum remansisse, qui demùm idem est ac birretum.

2. In commentitiâ hâc narratione refellenda nobis non est animus tempus conterere. Illud non est prætereundum, pileolis usos esse antiquitùs ecclesiasticos viros in modum camauri, quorum figuras in pluribus templis Romæ observare licet. Progressu verò ætatis pileolis subsui cœptum haud ita molle pannum, quatuor ut nunc apud Hispanos cupidibus, vel tribus tantùm excitatis ut fit in Italorum presbyterorum birretis. Atque ea est sententia Macri, in Lexico, verbo *Camelaucium*. Si cui verò volupe sit rem hanc videre uberiùs pertractatam et accuratiùs, adeat Theophylum Raynaudum, tractatu de Pileo et cæteris ca-

pitis tegminibus. Non hìc loquimur de pileolo quo quispiam privilegio munitus utitur celebrando missam, eoque caput tegit usque ad præfationem, nec nisi post communionem illum iterùm capiti imponit; nam pileolus inter sacra indumenta non recensetur. Missam verò fas non est tecto capite celebrare, juxta can. *Nullus*, de Consecr., dist. 1, cujus ea sunt verba : *Nullus episcopus, presbyter aut diaconus ad solemnia missarum celebranda præsumat cum baculo intrare, aut velato capite altare Dei assistere, quoniam Apostolus prohibet viros velato capite orare; et si temerè præsumpserit, communione privetur.* Locum D. Pauli respicit canon ex Epistolâ primâ ad Corinth., cap. 11, vers. 3 et 4. Quo quidem textu abuteretur qui negaret Ecclesiam dispensare posse ut sacerdos cum pileolo capiti imposito missam celebret. Nam præceptum apostolicum est meræ disciplinæ, quæ mutationibus et dispensationibus est obnoxia, ut benè ad rem nostram ostendit Gibertus, Consult. canonicarum consult. 4, de Sacrificio missæ.

3. Quidam existimârunt ejusmodi licentiam ab episcopo posse concedi; sed rubricæ et decreta satis luculenter docent solius esse Romani pontificis ejusmodi licentiam impertire, qui cùm dispensat super hâc re, semper jubet pileolum detrahi à præfatione usque ad finem communionis. Quamobrem Silvius, etsi in prioribus Operum editionibus scripsit posse etiam episcopum eam licentiam concedere, tamen in editione Antuerpiensi anni 1714, ab eâ sententiâ recessit, ac solius Sedis Apostolicæ docuit esse ejusmodi facultatem concedere; eum tamen sacerdotem, qui gravissimo afflictus morbo missam celebrans caput usque ad præfationem pileolo tegeret, detractumque iterùm post communionem capiti imponeret, à peccato immunem esse putat; neque enim Apostolica Sedes videtur ita sibi eam licentiam reservâsse, ut illicitum voluerit declarare quòd quis in aliquo casu extraordinario, qui supervenerit, vel propter morbum minimè diutinum fecerit. De dispensatione celebrandi missam cum pileolo, soli apostolicæ auctoritati reservatâ alibi quoque scripsimus, edicto nostro 14, tom. 2, § 4, num. 14.

CAPUT X.

De symbolico sacrarum vestium significatu.

1. Jam verò de mystico sacrarum vestium significatu disserendum est. In ordinatione subdiaconi ordinandus prodit coram episcopo cum amictu super humeros, quo inde sublato episcopus ei caput obnubit dicens : *Accipe amictum, per quem designatur castigatio vocis :* et sacerdos missam celebraturus accipiens amictum ait : *Impone, Domine, capiti meo galeam salutis ad expugnandos diabolicos incursus;* et consonat ea oratio quam recitat episcopus, cùm induit amictum : *Pone, Domine, galeam salutis in capite meo ad expugnandas omnes diabolicas fraudes, inimicorum omnium versutias superando.* Juxta quam orationem ex Ecclesiæ sensu amictus designat normam illam rectam quâ sacerdos uti debet in omnibus suis verbis, quæ ad Deum unicè tendere debent; itemque robur illud significat, quo diabolicas tentationes retundere debet et frangere.

2. De primo illo significatu loquitur Amalarius, lib. 2 de ecclesiast. Offic., cap. 17 : *Amictus est primum vestimentum nostrum, quo collum undique cingimus, in collo namque est vox, ideòque per collum loquendi usus exprimitur. Per amictum intelligimus custodiam vocis, de quâ Psalmista dicebat : « Dixi : Custodiam vias meas, ut non delinquam in linguâ meâ; posui ori meo custodiam; » amictus ideò dicitur, quia circumjicitur. In isto primo vestimento admonetur castigatio vocis.* S. Bruno, episcopus Signiensis, in libro de Sacramentis Ecclesiæ et Mysteriis : *Amictus quidem,* inquit, *quo et collum stringitur, et pectus tegitur, interioris hominis castitatem designat; tegit enim cor, ne vanitates cogitet; stringit etiam collum, ne inde ad linguam transeat mendacium.* De significatu altero Innocentius III, de Mysteriis missæ, lib. 1, c. 1 : *Lotis itaque manibus,* (Papa) *assumit amictum, qui super humeros circumquàque diffunditur, per quem operum fortitudo significatur.*

3. Quia verò significationes mysticæ, ejusdem rei plures esse possunt, quidam aiunt amictum velum illud significare, quo Judæi Christo Jesu faciem velârunt, cùm illi colaphos impegerunt, aut spineam coronam quam ejus capiti imposuerunt, vel etiam exprimi Christum sub humanitatis amictu suam abscondisse divinitatem. Quod verò ad moralem significationem pertinet, nonnulli putant amictu salutis galeam significari, spemque in Deum, quâ hostes nostros superemus, et fortitudinem in divinis exequendis officiis. Dicunt etiam ex eo quòd amictu collum contegimus, de voce quæ per os et guttur emittitur, custodiendâ, quòd super humeros extendatur, de suavi jugo Domini portando nos admoneri; denique, quòd supra pectus alligetur, sacerdotibus in memoriam illud revocari, nullis fas esse quàm divinis cogitationibus eorum animum patere. Ita D. Thomas, in 4 Sentent. dist. 24, quæst. 3, art. 4; Titelmanus, in tractatu de Expositione mysteriorum missæ, cap. 2; Soto, in 4 Sentent., dist. 13, q. 2, art. 4; Natalis Alexander, Theologiæ dogm. et moralis, tom. 1, l. 2, de Sacram. Eucharist., c. 7, art. 3 n. 2; Merbesius, in 3 parte Summæ christianæ, q. 49, concl. 1; Tournely, de Sacram. Eucharist., part. 2, pag. 374 et seq. edit. Parisiens.; Collationum Lucionensium 16, quæst. 1, tom. 5, pag. 539.

4. Sacerdos, cùm albam induit, ait : *Dealba me, Domine, et munda cor meum, ut in sanguine agni dealbatus gaudiis perfruar sempiternis;* cum quâ consonat oratio episcopi cùm albâ itidem se vestit : *Dealba me, Domine, et à delicto meo munda me, ut cum his qui stolas suas dealbaverunt in sanguine Agni, gaudiis perfruar sempiternis.* Ex his orationibus facilè intelligi potest albam significare Jesu Christi conversationem in terris, quam à primo suæ conceptionis instanti semper retinuit, cui sacerdos se conformare debet ex Titelmano, eodem tract., cap. 2 : *Alba verò, quam superinduit sacerdos, vestimentum longum et lineum,*

strictum et undique clausum, significat Christi integerrimam, et sacratissimam, atque perfectissimam conversationem, quam ab initio suæ conceptionis usque in finem in carne duxit. Sacerdos quoque, dùm hoc se indumento induit, acceptæ in Baptismo novæ et candidæ stolæ memor, se ipsum admoneat quomodò in sanctâ et candidâ conversatione persistat. Albam etiam significare cordis puritatem, quam petimus per Agni immaculati meritaquem sacrificamus, docet Lebrun, tom. 1, pag. 45. Observat Merbesius, quæst. 49, conclus. 2, Christianis et sacerdotibus licere munditiam et candorem in sanguine Agni sibi comparare per Baptismum, per Pœnitentiam, per cætera Sacramenta, per orationem et cordis compunctionem, per opera misericordiæ, per virtutum omnium, præsertim charitatis et patientiæ, exercitium, ac denique per martyrium. Suarez, in 3 part., tom. 3, quæst. 83, disput. 82, sect. 3, ea præsertim verba expendens : *Dealba me, Domine,* ait albâ cordis munditiam significari et integram hominis justitiam. Soto, loco citato, ait per albam nobis ob oculos poni albam illam vestem quâ indutum Christum Jesum Herodes irrisit. Idem docet Natalis Alexander, loco cit., num. 3; atque illud addit, albâ de cordis et linguæ puritate, ejusque longitudine de perseverando nos admoneri, eamque denique esse beatæ symbolum æternitatis. Et Amalarius, Bedam secutus, hæc de albâ scribit : *Manus et brachia debet stringere sacerdotis, ne quid nisi utile faciat; pectus, ne quid inane cogitet; ventrem, ne delicias ultra modum appetendo, deum se gulosum facere præsumat; subjecta ventri membra, ne lasciviendo totam sacerdotalis habitûs pulchritudinem corrumpant; genua, ne ab orationis instantia torpeant; tibias et pedes, ne ad malum currant.*

5. Cùm se cingulo præcingit sacerdos, ait : *Præcinge me, Domine, cingulo puritatis, et extingue in lumbis meis humorem libidinis, ut maneat in me virtus continentiæ et castitatis.* Episcopus verò ait : *Præcinge me, Domine, cingulo fidei, et virtute castitatis lumbos meos, et extingue in eis humorem libidinis, ut jugiter maneat in me vigor totius castitatis.* Vertus, qui non aliâ de causâ putat cingulum adhiberi, quàm quo impediatur vestis ne fluat, neve sacerdoti offendiculum præbeat, ait nihil illud ad Ecclesiæ ritus pertinere. Verùm, si verba perpendantur, quæ sacerdos profert cùm se cingulo præcingit, facilè quivis intelliget non deesse mysticum significatum, ut advertit Tournely, citat. tom. 2, de Sacram. Eucharistiæ, art. 15, pag. 379. Itaque cingulum significat sacerdotalem continentiam, ut benè id explicat Innocentius III, qui, lib. 1 Mysteriorum missæ, cap. 52 : *Debet alba,* inquit, *circa lumbos zonâ præcingi, ut castitas sacerdotalis nullis incentivorum stimulis dissolvatur; unde : « Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris. » In lumbis enim luxuria dominatur. Sic Dominus loquens de diabolo manifestat : « Virtus ejus in lumbis ejus, et fortitudo illius in umbilico ventris ejus. » Debent ergo lumbi præcingi per continentiam, et succingi per abstinentiam; quoniam hoc genus dæmonii non ejicitur nisi in oratione et jejunio. Hinc etiam Apostolus ait : State succincti lumbos vestros in veritate.* Consonat Suarez, loco cit., et Titelmanus, qui, cap. 3 : *Ipse quoque,* inquit, *sacerdos ex hoc intelligit quomodò juxta Salvatoris verbum lumbos debeat præcingere, atque ab omni carnis luxuriâ appetitum frenare.* Quidam piè putant cingulo funem significari quo Christus Jesus est alligatus in horto. Ita Soto, loco cit.; Natalis Alexander, l. 2 de Sacram. Euch., art. 3, n. 4; Lebrun, tomo 1, pag. 45; Merbesius in 3 parte Summæ christianæ, q. 49, § *Tertia conclusio.*

6. Episcopus dùm sinistro subdiaconi brachio manipulum aptat, hæc profert verba : *Accipe manipulum, per quem designatur fructus bonorum operum;* et sacerdos missam celebraturus, quando sumit manipulum, ait : *Merear, Domine, portare manipulum fletûs et doloris, ut cum exultatione recipiam mercedem laboris.* Episcopus autem, cùm ei aptant ministri manipulum, missâ jam incœptâ, nullam orationem dicit ne missæ cursus interrumpatur. Ad eum quem diximus significatum alludit Honorius, in Gemmâ animæ, lib. 1, c. 208 : *Sacerdos phanonem in sinistrum brachium ponit, qui et mappula et sudarium vocatur, per quod olim sudor et narium sordes extergebantur. Per hoc pœnitentia intelligitur, quâ quotidiani excessûs labes extergitur. Hoc in sinistro brachio gestatur, quia in præsenti tempore tantùm vita nostra pœnitentiâ emendatur.* Idem ait Suarez, loco citato. Et Soto, ubi supra, docet manipulum è brachio pendentem vincula significare, quibus iterùm Christus alligatus est, cùm ad columnam flagellandus esset. Quod spectat ad moralem significatum, sinistrum brachium præsentem vitam significat, in quâ pœnitentiæ opera rebus omnibus sunt præferenda.

7. Episcopus, in ordinatione, sinistro diaconi humero stolam imponit dicens : *Accipe stolam candidam de manu Dei; adimple ministerium tuum; potens est enim Deus ut augeat tibi gratiam suam.* Cùm verò diacono presbyteratûs ordinem confert, stolæ quæ ex sinistro humero pendet, partem alteram super dextrum humerum ponit dicens : *Accipe jugum Domini, jugum enim ejus suave est, et onus ejus leve.* Cùm stolam induit sacerdos, ait : *Redde mihi, Domine, stolam immortalitatis, quam perdidi in prævaricatione primi parentis, et quamvis indignus accedo ad tuum sacrum ministerium, merear tamen gaudium sempiternum.* Episcopus itidem cùm se sacris vestibus induit, ad stolam ait : *Redde mihi, Domine, obsecro, stolam immortalitatis, quam perdidi in prævaricatione primi parentis; et quamvis indignus accedere præsumo ad tuum sacrum mysterium cum hoc ornamento, præsta ut in eodem in perpetuum merear lætari.* Itaque stola suave Christi jugum significat; quia verò nonnisi per obedientiam ad eum statum restituendi sumus, unde per inobedientiam primi parentis decidimus, propterea sacerdos stolam sibi imponens à Deo petit stolam immortalitatis, quam in Adæ prævaricatione amisit, ut advertit Suarez, loco citato.

8. Concilium Bracarense anno 675 habitum, myste-

rium explicat quamobrem super utrumque sibi humerum stolam sacerdos imponat : *Ut qui imperturbatus præcipitur consistere inter prospera et adversa, virtutum semper ornamento utrobique circumseptus appareat.* Consonat Ivo Carnutensis : *Hæc* (stola) *à collo per anteriora descendens, dextrum latus ornat et sinistrum, ut doceat sacerdotem per arma justitiæ à dextris et à sinistris, id est, in prosperis et adversis debere esse munitum, quod ad fortitudinem pertinet, sine quâ cæteræ virtutes facilè expugnantur, et minimè coronantur.* Idem auctor docet mysterium, cur stola cingulo alligetur : *Inde est quòd stola cum zonâ poderis quibusdam nexibus colligatur, quia virtutes virtutibus adjuvantur, ne aliquo tentationis impulsu moveantur.* Stolam sacerdotes sibi aptant supra pectus in modum crucis. *Debet sacerdos, secundùm decretum Bracarcusis concilii, de uno eodemque orario cervicem pariter et utrumque humerum premens signum crucis in pectore suo præparare :* verba sunt Innocent. III, lib. 1 Mysteriorum missæ, cap. 34. Episcopi stolam sibi non accommodant in modum crucis ; nam pendentem è collo crucem cum reliquiis deferunt, at notat Macrus Vocabulo, verbo *Stola*. Soto loco sæpiùs citato putat stolam, quantùm ad mores attinet, obedientiam significare et jugum Domini, cui collum subjicimus ejus sectantes vestigia : si verò ad Christum referatur, tertia existimat vincula exprimere, quibus est alligatus, quando portavit crucem. Ex quibus jure Macrus infert vehementer eos sacerdotes errare qui stolam in humeros pendentem rejiciunt, nec eam collo circumducunt, ut supra monuimus.

9. Episcopus, quando diaconum ad sacerdotium promovet, et super ejus humeros planetam imponit, quæ ex anteriori parte pendet demissa ad pedes, in posteriori complicatur, ait : *Accipe vestem sacerdotalem per quam charitas intelligitur ; potens est enim Deus ut augeat tibi charitatem et opus perfectum.* Cùm verò planetæ complicatam partem explicat ac demittit, ait : *Stolâ jucunditatis induat te Dominus.* Sacerdos missam celebraturus dùm planetam induit, ait : *Domine, qui dixisti : Jugum meum suave est, et onus meum leve, fac ut istud portare sic valeam, quòd consequar tuam gratiam.* Similem orationem recitat episcopus ad planetam. Charitatem igitur planeta significat, ut benè explicat Rabanus Maurus, lib. Institut. cleric., cap. 22 : *Hanc ergo,* inquit, *vestem possumus intelligere charitatem, quæ cunctis virtutibus supereminet, et earum decorem suo tutamine protegit et illustrat. Nec enim ullus virtutum erit splendor, si non eas charitatis irradiaverit fulgor, quod ostendit Apostolus dicens : Si linguis hominum loquar et angelorum, charitatem autem non habuero, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens.* Et Innocentius III, l. 1 de Mysteriis missæ, cap. 18, subdit planetam esse vestem illam nuptialem, de quâ loquitur in Evangelio : *Amice, quomodò hùc intrâsti non habens vestem nuptialem?* Ac vestem quidem nuptialem esse charitatem sancti Patres intelligunt, quo sensu etiam accipit Ecclesia, nam, cùm episcopus presbyterum gradu dejicit, ait : *Veste sacerdotali charitatem signante te meritò expoliamus, quia ipsum et omnem innocentiæ exuisti.* Huic explicationi suffragantur etiam theologi. Suarez, cit. disput. 82, sect. 2, orationem perpendens, quam episcopus et sacerdos recitant ad planetam, observat eam jugum Domini appellari, et jugum leve, cujus suavitas è charitate proficiscitur. Soto, in 4 Sentent., dist. 13, quæst. 2, art. 4, postquàm docuit planetam significare Christi tunicam inconsutilem, quam illi detraxerunt Judæi, quando cruci affigendus erat, moralem etiam innuens significatum, ait charitate Christum Jesum impulsum crucem subiisse, et charitatem nostrorum operire multitudinem peccatorum. Et Natalis Alexander, in Theologiâ dogmaticâ et morali, l. 2, de Sacram. Eucharist., art. 3, n. 7, putat planetam itidem significare charitatem ; atque ex pectore et ex humeris demissâ nos admoneri, ut Deum et proximum, amicum et inimicum diligamus, et idcircò super reliquas vestes imponi, quòd charitas cæteris virtutibus omnibus antecellat. Quibus omnibus consentientibus testimoniis quivis intelligat quàm temerè Vertus, tomo 2, pag. 341, ex eo quòd demonstraverit planetam communem antiquitùs vestem fuisse, et collum circumundique totumque corpus ad pedes usque contexisse, planetâ charitatem significari neget ; neque enim intelligi potest cur Ecclesia planetæ, quæ peculiaris sacerdotum vestis facta fuerit, symbolum non potuerit tribuere charitatis. Pietate et eruditione vir clarissimus Josephus Langletus, episcopus olim Suessionensis, nunc archiepiscopus Senonensis, in tractatu de Ecclesiæ sensu in usu sacrarum cæremoniarum affert Verti verba, quibus ille planetam, quæ olim rotunda et ad pedes usque demissa significabat charitatem, quam S. Petrus ait operire multitudinem peccatorum, nunc mutatâ formâ negat symbolum esse posse charitatis, quam quidem rationem sanè irreverentiæ notâ inurendam pius archiepiscopus jure inclamans ita diluit, ut ostendat symbolum in formâ vestis non consistere ; eumque temeritatis insimulandum qui cùm sciat ab Ecclesiâ huic vesti, etsi quadamtenùs immutatæ, hujusmodi symbolum tribui, tamen ejus sententiæ audeat contradicere. Vide ejus tractatûs § 33.

10. Si quis fortè cupit de sacris vestibus earumque significatu uberiùs aliquid cognoscere, tametsi nos potissima quæque complexi sumus, adeat Brunum, de Cæremoniis, lib. 3, c. 4 ; Torres, in Instit. sacerdotum, c. 3, § 2, et Collationem Lucionensem 16, parte 5, pag. 539. Josephus Vicecomes, Observat. ecclesiasticar. volumine 4, fusè ac multiplici eruditionis copiâ scripsit de sacris vestibus, earumque significatu. Egregiè de earumdem sacrarum vestium significatu agit Gilbertus Grimaud, in sacrâ Liturgiâ, parte 1, cap. 6 ; Bocquillot, Tractatu historico Liturgiæ sacræ, lib. 1, cap. 7, ostendere studet apostolos, eorumque discipulos in sacris mysteriis peragendis communes adhibuisse vestes quibus ad vulgarem usum quotidiè utebantur. Sexcentos annos eam consuetudinem perdurâsse ; ætate tamen D. Hieronymi sacerdotes ad altare elegantioribus cœpisse uti, ma-

gisque laciniosis vestibus quàm quibus vulgò ad communem usum homines uterentur : albam, stolam et planetam IX etiam seculo ad communem usum adhibitas ; jussos tamen presbyteros ad altare, ut sanctorum mysteriorum decori consuleretur, aliis uti albis, stolis et planetis ab iis quas extra altare sanctumque sacrificium induerent. Dudùm nos, quod ad veritatem propensius esse existimamus in re satis perplexâ et obscurâ, declaravimus. Nec ab iis quæ scripsimus recedendum nobis putamus ; ac fontem studuimus commonstrare unde tam multiplex opinionum profluat copia, ubi de initio alicujus consuetudinis existit inter viros doctos concertatio. Est aliquis, exempli causâ, qui ad seculum IV originem refert ejus consuetudinis, ut in missâ planeta peculiaris adhiberetur ; idque optimis confirmat monumentis. Contra ea testimonium ab alio producitur sacerdotem fuisse aliquem VI seculo, qui planetam eamdem in missâ adhiberet quâ ad communem usum utebatur. Id autem si quis satis esse postulet ad sententiam contrariam evertendam, ille nimiùm postulat. Inde enim illud nobis tantummodo proclive videtur, fuisse aliquem qui posterioribus temporibus, etiamsi communis invaluerit consuetudo, sese eximium populo præbere voluit, ac fortassè etiam justis ac gravibus causis à communi consuetudine sibi recedendum putavit. Atque ad eumdem modum argumentando sæpè peccare nobis videtur Bocquillotus, qui dissimulare quidem non potest D. Hieronymi auctoritatem, quem Ezechielis caput 44 enarrantem ait inde inferre nulli fas esse cum communibus et profanis vestibus ingredi sanctuarium, purâque mente sibi benè conscios, ac peculiaribus, quæ deceant, vestimentis indutos oportere divina tractare mysteria ; ex quo apparet peculiares seculo IV adhibitas esse vestes ad missam. Sed cùm in vitâ S. Fulgentii, qui vixit post ducentos ferè annos, legerit : *In quâ tunicâ dormiebat, in ipsâ sacrificabat*, id sibi satis esse videtur, ut sacris peculiaribus vestibus vetustatis plurium seculorum eripiat honorem, et multò recentiorem affirmet sacerdotum consuetudinem, detractis sibi communibus vestibus accedendi ad altare peculiaribus indumentis ornatos. Quæ quidem veritatis amore dicta sunto, non quò quidquam detractum velimus eruditissimo viro, qui in fine illius capitis ad eos qui nuperrimè ab hæresi recesserunt, sese convertens, eos sapienter monet, cùm non absurdam existiment regum consuetudinem, qui in solemnibus quibusdam cæremoniis, eximiis vestibus et à communi usu alienis utuntur, nec coccineam eorum qui regi sunt à consiliis, togam, aut parlamentariorum, qui in aulam conveniunt ad lites hominum dijudicandas, peculiarem improbent vestem, atque adeò passi etiam fuerint ministros Calvinianos vestibus non communibus indutos baptizare, concionemque habere, ne nostros insectentur ecclesiasticos, qui ad altare accedunt, et sacra faciunt mysticis induti vestibus, quæ longè quidem à communibus differunt, optimè tamen cum sanctuarii congruunt mysteriis.

CAPUT XI.

De ministro qui sacerdoti celebranti inservit.

1. Cùm instituti nostri ratio sit quæcumque in missâ celebrandâ dicit aut facit sacerdos singillatim persequi, optimum putamus de iis statim verba facere, quæ modò proposuimus, ne eorum, quæ à sacerdote vel dicuntur in missâ vel fiunt, series abrumpatur. Itaque à ministro qui sacerdoti celebranti inservit, initio sumpto, dicimus quondam populum adstantem sacerdoti celebranti respondere consuevisse, quod invictis probat argumentis Vicecomes, de antiquis missæ Ritibus, l. 1, c. 14. Cùm autem id munus respondendi in missâ privatâ unius tantummodò ministri esse cœperit, sine eo ministro, seu, quod idem est, nisi sit qui sacerdoti ministret, non licet missam celebrari, ut videre est in decretali *Proposuit*, de Filiis presbyterorum. Minister masculus esto, non femina ; quapropter Gelasius I, epist. 9 ad episcopos Lucaniæ, cap. 26, acriter pravam illam reprehendit consuetudinem, quâ feminæ in missâ ministrabant : *Impatienter audivimus tantùm divinarum rerum subiisse despectum, ut feminæ sacris altaribus ministrare ferantur, et cuncta quæ non nisi virorum famulatu deputata sunt, sexui cui non competit, exhibentur.* In pluribus conciliis, ac præsertim in Mediolanensi IV, sub S. Carolo Borromeo, præscribitur ut qui in missâ ministrat, clericus sit, et talari veste, et superpelliceo vestitus. In libro 3, in quo casus practicos explicabimus, quæstionem illam pertractabimus, num fieri possit ut sacerdos celebret missam sine ministro.

2. Nunc illud monebimus, missas solitarias in monasteriis quondam celebrari consuevisse nullo ministrante ; id verò deinde vetitum esse, cùm nulla esset ratio cur sacerdos diceret : *Dominus vobiscum*, et : *Sursùm corda*. Concilium Monguntinum, sub Leone III, cap. 43, ita statuit : *Nullus presbyter, ut nobis videtur, solus missam cantare valet rectè : quomodò enim dicet : Dominus vobiscum, vel sursùm corda admonebit habere, et alia multa his similia, cùm alius nemo cum eo sit ?* Atque hâc ratione quidam tantoperè sunt commoti, ut dubitaverint num si nullus alius præter ministrum adesset, celebrari missa posset, ut apparet ex can. 61, de Consecrat., dist. 1.

3. Est quoddam B. Petri Damiani opusculum ad Eronem, cui titulus : *Dominus vobiscum*, ubi probat dici posse hæc verba etiam nullo præsente ; iis enim Ecclesiam salutari. Cardinalis Bona, Rer. liturgicar. lib. 1, cap. 13, n. 4 et seq., putat sacerdotem, qui recitandis horis canonicis potest dicere : *Venite adoremus, venite exultemus, oremus, benedicamus Domino*, posse etiam solùm dicere : *Dominus vobiscum, orate fratres, sursùm corda*, quin etiam solitarios celebrare posse missam nullo ministrante, dummodò Apostolicæ Sedis indulto id eis concessum sit ; quod confirmat Natalis Alexander, l. 2 de Sacram. Euchar., art. 4, in regulâ 1, 2 et 3, quæ ad praxim pertinent.

CAPUT XII.

De præparatione sacerdotis.

1. Nunc de manuum ablutione dicendum. Exodi cap.

30, ita Dominus locutus est ad Moysen : *Facies et labrum æneum cum basi suâ ad lavandum, ponesque illud inter tabernaculum Testimonii et altare, et missâ aquâ lavabunt in eâ Aaron et Filii ejus manus suas et pedes, quando ingressuri sunt tabernaculum Testimonii, et quandò accessuri sunt ad altare, ut offerant in eo thymiama Domino.* Ac illud vas ex speculis feminarum, quæ stabant ad tabernaculi portam, factum est, ut Exod. cap. 38 : *Fecit vas æneum de speculis mulierum, quæ excubabant in ostio tabernaculi.* Ubi notandum specula tum fieri consuevisse ex æris et stanni mixturâ : *Optima apud majores specula fuerunt, et blandissima è stanno et ære mixtis*, verba sunt Plinii, Histor. nat. lib. 33, cap. 9, quo in loco quidam legunt non *blandissima*, sed *Brundusina*, quæ lectio probanda videtur; nam idem Plinius, l. 34, cap. 17, scribit : *Specula quoque ex eo laudatissima ut diximus Brundusii temperabantur, donec argenteis uti cœpere et ancillæ.* De ablutione manuum et pedum in veteri lege, antequàm sacerdotes altari ministrarent, ac de vasis æneis ex speculis feminarum conflatis eruditissimè scripsit Lamy, in suo opere de Tabernaculo fœderis, l. 3, sect. 7, et de Tabernaculo Mosaico, l. 3. Eodem autem lib. 3, sect. 7, agit de thymiamate, quod ex pluribus fiebat odoriferis rebus in pulverem solutis.

2. D. Thomas, 3 part., q. 83, art. 5, ipse sibi objicit videri minimè decere ut sacerdotes manus lavent antequàm ad altare accedant, cùm ejusmodi ritus sit ex legalibus veteris Testamenti, qui jam exoleverint; ac respondet hunc ritum non observari ab Ecclesiâ tanquàm cæremoniale, legis veteris præceptum, sed ut præceptum novum ex solâ convenientiâ introductum : *Nec tamen Ecclesia hoc servat tanquàm cæremoniale veteris legis præceptum, sed quasi ab Ecclesiâ institutum; sicut quiddam secundùm se conveniens; et ideò non eodem modo observatur sicut tunc; prætermittitur enim pedum ablutio, non manuum, quæ potest fieri magis in promptu, et quæ sufficit ad significandam perfectam mundationem; cùm enim manus sit organum organorum, omnia opera attribuuntur manibus : unde in psalmo 23 dicitur : « Lavabo inter innocentes manus « meas. »*

3. Vetus consuetudo est ut sacerdotes antequàm missam celebrent manus lavent. Sanctus enim Chrysostomus, homil. 20 de Simultate, ad populum Antiochenum, num. 7, arguit sacerdoti fas non esse immundâ animâ missam celebrare, quandoquidem illotis manibus id facere non auderet : *Non audes illotis manibus sacram victimam attrectare, etiamsi mille necessitatibus premaris. Ne igitur illotâ accedas animâ; hoc enim multò quàm illud est gravius, et acerbius supplicium importat.* Paulinus, Tyri episcopus apud Eusebium, lib. 10, c. 14, narrat se templum ædificâsse, et anno 314 dedicâsse; ex adverso autem duo lavacra in eorum commodum fecisse, qui templum essent ingressuri. Et S. Paulinus episcopus Nolanus, epist. 32 ad Severum, ea lavacra *cantharos* appellat, ad Christianorum consuetudinem, qui non nisi lotis manibus ecclesiam ingredi consueverant, alludit S. Chrysostomus, homil. 52 in Matthæum : *In nonnullis ecclesiis hunc morem corroratum videmus, ut diligenter multi studeant quomodò manibus lotis, mundis induti vestimentis in ecclesiam egrediantur. Quomodò autem animam et mentem suam puram offerant Deo, nullam prorsùs habent curam.* Itaque, si laici ecclesiam non introibant nisi lotis manibus, multò graviore ratione ecclesiastici viri neque accedebant, nec accedunt ad altare missam celebraturi sordidis manibus. Eruditè totam hanc rem tractat Martene, de antiquis Ecclesiæ Ritibus in divin. celebrand. Offic., lib. 1, cap. 4, art. 11, pag. 484, pag. 535 et pag. 536 veter. edit., et Georgius, l. 1, c. 10

4. Reliquum est ut paucula quædam attingamus de psalmis et orationibus quæ sacerdoti sunt recitandæ antequàm sacras induat vestes. In Psalterii cujusdam initio, quod ex editione Romanâ et Gallicanâ in lucem extulit venerabilis cardinalis Thomasius, est quædam Psalmorum divisio juxta antiquiorem Ecclesiæ Romanæ usum; et ad finem notantur Psalmi quos recitare debet sacerdos priusquàm se sacris indumentis vestiat; qui sunt septem Psalmi pœnitentiales; interea verò dùm se sacris vestibus induit, Psalmi ab eo dicendi sunt 83 : *Quàm amabilia*, 84 : *Benedixisti*, 85 : *Inclina, Domine*, 115 : *Credidi*, et cùm ad altare pervenerit, Ps. 42 : *Judica me, Deus.*

5. In Missâ, quam vulgavit Illyricus, mentio fit Psalmorum à sacerdote dicendorum antequàm se vestiat. At de eâ Missâ sciendum est Flaccum Illyricum nefarium Lutheri sectatorem, quique inter centuriatores Magdeburgenses primum obtinuit locum, anno 1557 Argentorati Missam edidisse, quam in vetusto manuscripto codice repererat. Putavit impius homo se posse catholicam fidem labefactare : quâ in re valdè deceptus est; nihil enim ad nostræ fidei dogmata constabilienda eâ Missâ accommodatius : nam per eam confirmantur articuli de invocatione sanctorum et Beatæ Virginis, de verâ ac reali Jesu Christi præsentiâ in Eucharistiæ Sacramento, de oratione pro vivis atque defunctis, ac de auriculari confessione; quamobrem Lutheranarum partium homines omni studio curârunt ut omnia exemplaria ubicumque conquisita igni cremarentur. Plura eaque magni momenti in eâ Missâ observârunt Carolus Le Cointe, tom. 2 suorum Annalium, ad annum 601, num. 20, et Hugo Menardus, ad Sacramentarium S. Gregorii, pag. 380. Eamdem Viennæ in bibliothecâ Cæsaris repertam iterùm typis edidit cardinalis Bona, ad calcem operis Rerum liturgicarum. Si cui quæ de Illyrico et de Missâ ab eo editâ breviter narravimus cupido sit eorum accuratam magis notitiam habere, adeat Historiæ Fleury continuatorem tom. 31, pag. 600.

Liber secundus.

DE MISSÆ PARTIBUS.

Ad ea quæ hactenùs libuit præfari, antequàm de iis quæ in missâ dicit sacerdos aut facit dicere aggrederemur, de missæ etiam etymologiâ et de linguâ seu idiomate quo missa celebranda sit, pauca quædam addere opportunum existimamus.

CAPUT PRIMUM.

De missæ etymologia.

1. Ex Hebraicâ linguâ nonnulli missæ etymologiam trahunt. Deuteronomii cap. 16, mentio fit de ultroneâ quâdam oblatione, quam Hebræi Deo faciebant in gratiarum actionem pro fructibus terræ, eamque in ipso comedebant templo in memoriam veteris quâ pressi fuerant servitutis, et libertatis in quam fuerant vindicati. Ea oblatio *missach* appellabatur ; è quâ voce quidam putant ductam esse missam, quod est novæ legis sacrificium. Hæc Baronii sententia est ad ann. Chr. 34, num. 59, quam sequitur Pontas, Dictionar. casuum conscient., verbo *Missa*. Albaspinæi Aurelianensis episcopi singularis opinio est in tractatu veteris Politiæ Ecclesiæ circa administrationem Eucharistiæ et circumstantias missæ, qui, lib. 2, cap. 3, missam ex voce *mes* derivatam esse ait, quæ vox apud septentrionales gentes etiam nunc conventum, festivitatem, sacrificium significat. Sed eruditorum vulgus putat, id quod probabilius est, è Latino missam derivatam, quæ vox idem valet ac missio, seu abeundi venia. Locus est Ciceronis in Philippicâ 5, cap. ult., *legiones bello confecto missas fieri ;* et Suetonius, in Caio, cap. 25 : *Brevi* (Lolliam Paulinam uxorem) *missam fecit.*

2. Quia verò in nostrâ sacrificii Liturgiâ binæ dimissiones erant, quarum alterâ diaconus catechumenos et infideles post Evangelium et concionem, alterâ cæteros omnes, missâ peractâ, dimittebat illis verbis : *Ite missa est*, quæ secunda dimissio etiamnùm remanet, inde sacrificio nostro missæ nomen inditum, quâ in re consentiunt viri docti : Bona, Rerum liturgicar. lib. 1, cap. 1 ; Bellarminus, tom. 3 Controversiar., lib. 5, c. 1 ; Vicecomes de missæ Ritibus, lib. 1, c. 5, Georgius Cassander, in suo opere liturgico, c. 17, in fine ; Ducange, verbo *Missa ;* Van Espen, Jur. eccl. univers., part. 2, tit. 5, c. 1, num. 1 ; Vertus, tom. 1, pag. 3 ; Natalis Alexander, Theolog. dogmat. ac moral. lib. 2, de Sacram. Eucharist. c. 6, art. 4, in fine, et dissert. 13 seculi 13 et 14, Historiæ ecclesiasticæ, t. 7 editionis Parisiensis anni 1714, pag. 596 ; Frassen, tom. 11 Theologiæ, edit. Romanæ, in appendice de missæ Sacrificio, pag. 327 ; Silvius, in 3 part. ; D. Thom., q. 83, q. 18 ; et eruditè Bocquillot, Tract. historico de sacrâ Liturgiâ seu Missâ, lib. 1, c. 1, num. 3 et seq. ; Bossuetus in Explicatione quarumdam difficultatum de missæ Sacrificio, c. 2 ; ubi monet vocem *missa* eamdem esse ac *missio*, levi factâ inflexione, quemadmodum *remissa* pro *remissio*, *oblata* pro *oblatio*, *ascensa* pro *ascensio* veteres dixerunt. Notat etiam idem Bossuetus quod nos supra innuimus et alibi adnotabimus, cùm ad oblationem deventum esset catechumenos, pœnitentes, energumenos altâ voce à diacono, ac denique expletâ missâ populum universum dimitti consuevisse : ac propterea sacrificium non modò missam, sed etiam missas esse appellatum ; frequentissimè in libris occurrit *missas facere*, *missarum solemnia ;* nam in sacrificio non una, sed binæ fiebant dimissiones.

3. Heterodoxi quoque missæ etymologiam accuratè pervestigârunt ; atque eam quam dudùm probavimus, summo consensu amplexi sunt. Petrus Picherellus, dissertat. de Missâ et annexis eidem etymologiæ subscribit. Est etiam inter erudita Miscellanea, quæ dominus cardinalis Passioneus in eximiâ suâ Bibliothecâ collegit, tom. 7, dissertatio quædam historico-ecclesiastica, de insignioribus veterum Christianorum formulis, typis Amstelodamensibus impressa, quàm præsidente Joan. Andreâ Schmidio, die 20 decembris, anno 1696, proposuit disputandam Augustinus, Joannes Faschius, atque in eâ ubique probat *missæ* etymologiam à *dimissione* derivatam. Et Joachimus Hildebrandus apud suos sectarios homo magni nominis in opere cui titulus : *Sacra publica veteris Ecclesiæ in compendium redacta*, Amstelodami edito anno 1702, pag. 6, eamdem missæ etymologiam amplectitur.

4. S. Avitus ex senatore Romano episcopus Viennensis in Galliâ, scriptor seculi 5 exeuntis, quem tanti faciebat, etsi Arianus, Gondenaudus rex, ut eum super multis ad sacrarum Scripturarum intelligentiam spectantibus quæstionibus consuleret, epist. 1, quam Sirmondus edidit, hæc scribit : *In ecclesiis palatiisque sive prætoriis missa fieri pronuntiatur, cùm populus ab observatione dimittitur ;* ad quæ verba notat Sirmondus, quantùm à veritate aberret qui missam ab Hebraicâ voce derivatam putat, et addit : *Haud scio an à quoquam hactenùs proditum non in ecclesiis modò, verùm etiam in palatiis prætoriisque usurpari nomen missæ consuevisse, cùm populus à conventu dimittebatur ;* quod notavit etiam Fleury, Hist. ecclesiast. tom. 2, l. 30, pag. 100.

5. Sunt qui missam non ab Hebræo, sed à Latino sermone derivatam putant, quòd sacerdotis ministerio, qui partes mediatoris inter Deum et homines agit, fidelium preces ad Deum deferantur. Hæc est D. Gregorii sententia, l. 4 Dialogorum, c. 58, et cum

eo sentit D. Thom., in 3 part., q. 83, art. 4. Prima etymologia verior videtur, altera ad pietatem propensior; Josephus Vicecomes, de missæ Ritibus, l. 1, c. 3, missæ nomen sacrificio nostro existimat inditum vetustis Ecclesiæ seculis; sed nititur præsertim Epistolis decretalibus summorum pontificum ante Siricium quæ nemo nescit quot laborent difficultatibus. Quamobrem satis est hìc innuere sacrificium missæ nomine significari in concilio Chalcedonensi, quo Latini Patres et Græci convenerunt, in secundo et tertio concilio Carthaginensi, in quibus adfuit S. Augustinus, et in concilio Ephesino, ut videre est apud Walemburgos, tom. 2 Controvers., tract. 1, c. 37. Narrat D. Ambrosius, epist. 20, class. 1, num. 4, edit. Benedictinæ, dùm esset Mediolani, et Augusta Arianis ecclesiam concedere vellet, in quâ ipse celebrabat, sibi nuntiatum esse mitti jam è palatio sagittarios ad eam occupandam; idque contigisse post lectiones et sermonem, jam dimissis etiam catechumenis, se verò nullo metu perculsum cæremoniam continuâsse : *Ego tamen*, inquit, *mansi in munere, missam facere cœpi.* Ad quæ verba notat Bocquillot, tract. historico de sacrâ Liturgiâ, lib. 1, c. 1, num. 3, jam inde ab eo tempore invectam esse consuetudinem nomine missæ sacrificium, cui fideles aderant, appellandi; quod etiam patet jam tum ab eâ cæremoniâ fuisse distinctum, cui præsentes erant catechumeni; ait enim S. doctor, ut diximus : Dimissis jam catechumenis, missam facere cœpi.

CAPUT II.

De idiomate quo missa celebranda est.

1. Quod ad linguam pertinet, in Occidentali Ecclesiâ Latino sermone missa celebratur; eorumque impudentissima est calumnia, qui idcircò Latinâ linguâ à nobis missam celebrari deblaterant, ut sacrificii mysteria populus omninò ignoret. Id fœdum esse mendacium, probatur ex Tridentinâ synodo, sess. 22 de Sacrificio missæ, c. 8, ubi monent Patres non expedire quidem missam sermone vernaculo celebrari, sed tamen eos debere, quibus animarum cura incumbit, festis præsertim diebus populum de missâ ejusque mysteriis instruere. *Etsi missa magnam contineat populi eruditionem, non tamen expedire visum est Patribus ut vulgari passim linguâ celebraretur. Quamobrem retento ubique cujusque Ecclesiæ antiquo et à S. Romanâ Ecclesiâ omnium Ecclesiarum matre et magistrâ probato ritu, ne oves Christi esuriant, neve parvuli panem petant, et non sit qui frangat eis, mandat S. synodus pastoribus et singulis animarum curam gerentibus, ut frequenter inter missarum celebrationem vel per se, vel per alios, ex iis quæ in missâ leguntur, aliquid exponant, atque inter cætera sanctissimi hujus sacrificii mysterium aliquod declarent, diebus præsertim Dominicis et festis.*

2. Inter propositiones Quesnelli, quas in bullâ *Unigenitus* damnavit Clemens XI, octogesima sexta est: *Eripere simplici populo hoc solatium jungendi vocem suam voci totius Ecclesiæ est usus contrarius praxi apostolicæ et intentioni Dei.* Sensus hujus propositionis multiplex est, quos inter est etiam ille, ut Quesnellus significare voluerit vulgari sermone missam celebrandam; quo sensu eam acceperunt ac reprobaverunt centum Galliarum episcopi in eorum pastorali Documento, et eodem sensu acceptam refutavit vir doctrinâ et pietate præclarus Fontana societatis Jesu, c. 5, ad propos. 86 Quesnelli, pag. 816 et seq., et insignis ordinis eremitarum S. Augustini theologus Bellellus, in egregio opere quo declarandum suscipit qui sensus Augustini fuerit de humanæ naturæ reparatione post primi hominis lapsum. In Manuali suo scripserat episcopus Rothomagensis satis exploratum esse veterem in Ecclesiâ morem celebrandi missam vernaculâ linguâ, quam omnes vulgò intelligerent, omnium fuisse accommodatissimum, ut suum quisque animum ad sacrificium præpararet. Quam propositionem quidam tanquàm audacem confixerunt. Fuit tamen qui eam defendendam suscepit; neque enim rectè inde infertur hanc ab illo improbatam fuisse Ecclesiæ praxim celebrandi missam linguâ quam populus non intelligit; ut si quis diceret, faciliùs quondam Christianos gravibus peccatis se abstinuisse, cùm diuturnâ et asperâ pœnitentiâ crimina puniebantur, is profectò dici non posset præsentem Ecclesiæ erga pœnitentes indulgentiam improbâsse. Videatur auctor tractatûs de optimo missam audiendi Modo, Parisiis edito, anno 1681, c. 6, pag. 231 et seq., ubi sapienter monet, quemadmodùm Ecclesia, quæ intelligeret utilius esse fidelium animis ad Eucharistiam præparandis, iisque à nefariâ vitâ et fœdâ revocandis, missam vernaculo celebrari sermone, gravesque pœnitentias infligere, potuit tamen justis et gravibus causis, ac optimo sapientique consilio sinere, ut missa in eâdem linguâ quâ antea celebraretur, licèt populus non ampliùs eam linguam intelligat, et multùm de veteris pœnitentiæ rigore remittere, ita eum qui affirmet linguam populo cognitam optimè fuisse accommodatam, quo quisque Eucharistiam dignè susciperet, gravibusque pœnitentiis vehementer fideles à peccando fuisse deterritos, utrumque affirmare posse, et in utrâque re præsenti parere disciplinæ, eamque sanctam ac sapienter institutam ex iisdem causis existimare, quæ Ecclesiam ad eam consuetudinem inducendam perpulêre.

3. Joannes Ekius, qui tantâ doctrinæ copiâ scripsit adversùs Lutheranos exprobrantes missam à nobis Latinâ linguâ celebrari, ut videre est in homiliâ 3, tom. 2, cujus homiliæ verba refert Raynaldus ad annum Christi 1523, n. 61, apostolos atque eorum successores arbitratus est usque ad Adriani imperatoris tempora missam Hebraico sermone celebrâsse; et ab eo tempore Græcam in rebus sacris linguam adhiberi cœptam. Quidam existimant in sacrâ Liturgiâ non alias linguas quàm aut Latinam aut Græcam aut Hebraicam esse adhibitas, in triam linguarum memoriam, quibus scriptus fuit titulus Dominicæ cruci impositus. Sed historiæ ecclesiasticæ periti, qui rem penitiùs inspexêre, satis ostenderunt apostolos eorumque suc-

cessores non modò prædicâsse, sed divina etiam officia vernaculâ ejus populi linguâ celebrâsse, apud quem Evangelium prædicabant; ideòque in Occidentali Ecclesiâ Latino sermone usos, qui tum temporis vernaculus erat omniumque communis. Vid. Bona, Rer. liturgicar. l. 1, c. 5, n. 4; Bocquillot, Liturgiæ l. 1, c. 11; Lebrun, tom. 4, pag. 201; Martene, de antiquis Ecclesiæ Ritibus, l. 1, c. 3, art. 2.

4. Quanquàm verò iis quæ hactenùs diximus, obstare videatur D. Augustini Epistola 74 ad Novatum episcopum, in quâ ad eum scribit se illius fratrem Lucillum diaconum domi suæ retinere, quòd Latinam linguam nôsset, cujus periti qui essent, admodùm paucos in illis regionibus reperire erat : *Sed cùm Latina lingua, cujus inopiâ in nostris regionibus evangelica dispensatio multùm laborat;* tamen nemo est quin videat locum hunc nonnihil implexum; non enim est quò verba illa : *Latina lingua* referri possint; idque est quamobrem emendandus quibusdam locus ille ad hunc modum videatur : *Sed cùm Punicæ linguæ inopiâ in nostris regionibus evangelica dispensatio multùm laboret.* Et sanè idem D. Augustinus, sermone de Verbis Apostoli 167, aliàs 24, cùm ad populum Hipponensem sermonem haberet, et Africano vellet uti proverbio, ait : *Latinè vobis dicam, quia Punicè non omnes nôrunt.* Complures etiam textus apud S. doctorem habemus, quos loc. cit. expendit Bocquillot, ex quibus apertè intelligitur in Africâ Latinas litteras fuisse, eumque sermonem omnium fuisse communem.

5. Sed non in eo controversiæ cardo vertitur. Illud quæritur an si, quæ vernacula fuit vulgari alio sermone in populum invecta, doctorum duntaxat virorum facta fuerit lingua, divina officia et missa in novum vulgi sermonem convertenda sint. Id verò est à quo semper abhorruit et abhorret catholica Ecclesia. In provincialium Rothomagensis provinciæ Conciliorum collectione, apud Bessy, extat Epistola pastoralis Jacobi Colberti, episcopi Rothomagensis, pag. 172, de hoc argumento. Etverò quis sanæ mentis id consilii dederit, quò populus de missæ mysteriis certior fiat, quod commodè per parochos et sacros oratores obtineri potest, ut missa è Latino, exempli causâ, sermone in vernaculam linguam convertatur, cùm tot sint vulgares linguæ risu planè dignæ et prorsùs contemnendæ? Præterea non cuivis modò genti, sed cuique penè civitati peculiaris est lingua; et labentibus annis quævis lingua mutatur, quod in Latinâ contigisse narrat Polybius, lib. 3, qui primæ pacis Punicæ fœdus, Punico secundo bello confecto, ægrè intellectum esse testatur. Hùc accedit quòd in quâlibet mutatione sexcentis aperiretur occasio contentionibus et dissidiis : populus autem missæ in vernaculum sermonem conversæ intelligeret quidem verba, sensum tamen minimè assequeretur, quod infinitos errores pareret. Vid. Xysti Senensis Biblioth. sanctor., lib. 5, c. 172, et lib. 6, c. 263, Hosium cardinalem, tractatu de Missâ non vulgari; Silvium, 3 part., quæst. 83, art. 4; Merbesium in Summâ christianâ, part. 3, quæst. 54; Boucat, Theolog. Patrum tom. 5, dissert. 1 de sacris Cæremoniis, art. 2; Juveninum, de Sacram., dissert. 5 de Eucharistiâ, q. 8, c. 7.

6. Etsi autem manifestò expedit missam in vernaculum sermonem non converti, tamen ad magis id comprobandum nonnihil momenti illud habet, quòd usque ad captivitatem Babylonicam lingua sancta erat communis, et officia eo sermone quem omnes intelligerent celebrabantur. Tempore autem captivitatis populus paulatim Hebraici sermonis oblitus, Syriacè seu Chaldaicè loqui assuevit. Eâ servitute tandem populo perfuncto, et in suas sedes restituto, tum in lectione legis, tum in reliquis publicis precationibus Hebraicus sermo est adhibitus, etsi jam non ampliùs vulgò intelligeretur. Græcam linguam nemo est qui nesciat ab eâ quâ vulgò nunc Græci loquuntur multùm distare. Tamen Liturgia in veteri Græcorum linguâ, quæ tunc omnibus communis erat, nunc verò duntaxat viris doctis est cognita, etiamnùm retinetur. Id verò manifestum indicium est, minimè expedire ut quæ Liturgia quondam linguâ populi communi introducta sit, exolescente paulatim eo sermone, ut jam solis viris doctis cognitus sit, eadem Liturgia in vernaculum convertatur rudibus æquè ac litteratis viris communem.

7. De periculo autem ne in mutationes plurimi fœdique irrepant errores, satis est Missale in Gallicam linguam à P. Vois ordinis Prædicatorum anno 1660 conversum commemorare. Huic novitati Gallicani cleri zelus vehementer restitit, veritus ne offensiones orirentur et scandala quæ modò innuimus; et apud Alexandrum VII eâ de re conquestus est, qui Pontifex anno insequenti eam interpretationem condamnavit; nec regia potestas vim auctoritatemque suam desiderari passa est, quo Pontificis decretum executioni mandaretur. Totius rei narrationem cum documentis reperias tom. 4. Biblioth. Criticor. sacror., pag. 583, et tom. 3, P. Fontana adversùs Quesnellianas propositiones, paginâ 916, et tom. 2 citati operis P. Bellelli.

8. Ut summam huic argumento manum imponamus, liceat hùc referre, quæ dudùm diximus, apostolos eorumque successores in Occidentali Ecclesiâ Latinè missam celebrâsse; ea enim lingua tunc temporis omnibus communis erat. Obsolevit autem paulatim in Italiâ ea lingua, atque invecta est quæ *vulgaris* dicitur, septimo et octavo. Gothi enim in Italiam quidem pervasêre quinto seculo ineunte sub Alarico, Hunni etiam statim post medium seculum sub Attilâ, et Vandali sub Genserico; sed temporariis hisce incursoribus sanè tribui non potest in Italiâ Latinæ linguæ amissio. Quòd sermo hic exolescere cœperit, Herulis tribuendum. Hi Odoacre duce, quem Romani regem salutârunt, Italiæ longè latèque sunt dominati; tum Gothi sub Theodorico, qui per idem tempus, pulso Odoacre, à Zenone imperatore Italiæ rex appellatus est. Subinde post annos sexaginta Narsetes, Gothis pulsis, Italiam Justiniani imperio restituit.

Erupêre tandem è septentrione circa dimidium sexti seculi Langobardi, qui Italiâ potiti, ducentos et quinque annos per tres et viginti reges eam tenuêre. Regnum illud, tandem incœpta patris sui perficiens, Carolus Magnus evertit, qui Langobardos in eam regionem, cui nomen nunc *Lombardia*, emigrare coegit, eorumque postremum regem Desiderium, pulso fugatoque ejus exercitu, captum in Gallias abduxit. Ilisce rerum conversionibus, ac diutino Langobardorum dominatu origo Italæ linguæ tribuenda est, in quam Latina degeneravit, doctorumque virorum conclusa libris et disputationibus, communis esse desiit. Quòd si ea linguæ mutatio contigit in Italiâ, ubi proprium illi quodammodò fuit domicilium, quid illi evenerit per alias Occidentis regiones, quò eam Romanorum Coloniæ invexerant, facilè quivis intelligit. Jam verò ne longiùs digrediamur, canonem producimus 17 concilii Turonensis, ineunte seculo 9 habiti, in quo ecclesiastici, qui adhuc Latinè ad populum sermonem habebant, populari linguâ jubentur conciones habere : *Homilias quisque transferre studeat in Rusticam Romanam, aut Teodiscam, quò facilius cuncti possint intelligere quæ dicuntur. Rustica* autem *Romana* lingua erat vernaculus Gallorum sermo ex pluribus linguis conflatus ; ac *Theodisca* lingua Germanorum erat Francis benè cognita, qui Germaniæ tum temporis imperitabant. Ex hâc historicâ narratione quisque facilè intelligit plura secula præteriisse, ex quo in Occidente sermo Latinus desiit esse vernaculus. Quamobrem, si tot seculorum spatio Ecclesia, nemine reclamante, Latinam in celebratione missæ retinuit, nec unquàm (si novissima tempora excipias) quisquam fuit qui adversùs hanc disciplinam vocem tolleret, turbasque excitaret, multùm inde huic disciplinæ auctoritatis accedit ; idque etiam satis esse causæ arbitramur, quamobrem eos reprehendamus qui eo nomine catholicam Ecclesiam ausi sunt maledictis proscindere.

9. Gravior est difficultas, si de alicujus gentis agatur conversione ad fidem, an videlicet Liturgia vernaculo sermone illi sit proponenda, quæ tamen semper retinenda sit, etiam si lingua mutaret, et in populo exoleta viris doctis duntaxat fieret cognita. Sub Nicolao I, qui creatus est pontifex anno 858, Orientales monachi S. Cyrillus et S. Methodius, qui Moravos Christi fidem docuerant, Romam accersiti sunt, ut ad episcopatûs gradum promoverentur. Antequàm Romam pervenissent, obiit Nicolaus pontifex, cui suffectus cùm esset anno 867 Adrianus II, in judicium vocati fuêre, quòd Liturgiam Sclavonicâ linguâ introduxissent. Sed ii strenuè suam causam ita defenderunt, ut eorum factum laudem approbationemque sit consecutum, ut videre est in eorum vitâ, ad diem 9 martii apud Bollandistas. Mirum illud factum narrat in Historiâ Boemicâ, cap. 13, Æneas Silvius : *Ferunt Cyrillum cùm Romæ ageret, Romano pontifici supplicâsse, ut Sclavorum linguâ ejus gentis hominibus, quos baptizaverat, rem aivmam faciens uti posset. Quâ de re cùm in sacro senatu disputaretur, essentque non pauci contradictores, auditam vocem tanquàm de cœlo in hæc verba missam : « Omnis spiritus laudet Dominum ; et « omnis lingua confiteatur ei : » indeque datum Cyrillo indultum.*

10. Joannes VIII, anno 872 creatus pontifex per Paulum episcopum Anconitanum, S. Methodio vetuit ne Sclavonum linguâ missam celebraret : *Audivimus etiam quòd missas cantas in barbarâ, hoc est, in Sclavonicâ linguâ, unde jam litteris nostris per Paulum episcopum Anconitanum tibi directis prohibuimus ne in eâ linguâ sacra missarum solemnia celebrares, sed vel in Latinâ, vel in Græcâ linguâ, sicut Ecclesia Dei toto terrarum orbe diffusa, et in omnibus gentibus dilatata cantat ; prædicare verò aut sermonem populo facere tibi licet ;* à quâ deinde querelâ destitit, eumque passus est missam Sclavonicè celebrare, modò conversio fidelis esset, et Evangelium Latinè primò, deinde Sclavonicè legeretur ; sed tamen placere magis sibi innuit, si in missâ celebrandâ Latinus sermo adhiberetur : *Nec sanè fidei vel doctrinæ aliquid obstat, sive missas in eâdem Sclavonicâ linguâ canere, sive sacrum Evangelium, vel lectiones divinas veteris et novi Testamenti benè translatas et interpretatas legere, aut alia horarum officia omnia psallere ; quoniam qui fecit tres linguas principales, Hebraicam scilicet, Græcam et Latinam, ipse creavit, et alias omnes ad laudem et gloriam suam. Jubemus tamen ut in omnibus ecclesiis terræ vestræ propter majorem honorificentiam Evangelium Latinè legatur, et postea Sclavonicâ linguâ translatum in aures populi Latina verba non intelligentis annuntietur, sicuti in quibusdam ecclesiis fieri videtur. Et si tibi et judicibus tuis placet missas Latinâ linguâ magis audire, præcipimus ut Latinè missarum solemnia celebrentur.* Ait Pontifex, in aliquibus ecclesiis Evangelium Latino primùm, deinde vernaculo sermone legi consuevisse.

11. Et sanè dubitari non potest morem olim fuisse ut in missâ Evangelium, prophetiæ itidem et epistolæ duabus legerentur linguis. Certè in Ecclesiâ Romanâ quibusdam diebus prophetiæ, epistolæ et Evangelia Græcâ et Latinâ legebantur, ut videre est apud Martene, loco cit., num. 6, et etiam nunc, Romano Pontifice solemniter celebrante, recitatur epistola primùm Latinè à Latino, deinde Græcè à Græco subdiacono, et Evangelium Latinè à Latino, subinde Græcè à Græco diacono cantatur. Vide Thomassinum, tomo 1, l. 2, cap. 82, n. 3, ubi ostendit IX seculo in solemnioribus missis epistolam et Evangelium Romæ primò Latinè, deinde Græcè, Constantinopoli verò primò Græcè, deinde Latinè legi consuevisse, ut utriusque Ecclesiæ unitas palàm fieret.

12. Sed ad missæ Sclavonicæ usum, unde sumus digressi, ut revertamur, incommodum aliquod inde ortum esse videtur ; nam legatus Alexandri II, qui creatus est pontifex anno 1061, in concilio episcoporum è Dalmatiâ et Croatiâ habito statuit ne quis deinceps nisi Latinè aut Græcè, pulsâ Sclavonicâ Liturgiâ, divina mysteria celebrare auderet, ut post Thomam archidiaconum Spalatensem monet Pagius, in vitâ Adriani II, n. 54, et Gregorius VII, anno 1080, epist.

11, lib. 6. Uladislaum Bohemiæ regem reprehendit quòd cum excommunicatis communicaret, nec illi vult permittere ut divina officia Sclavonicâ linguâ celebrentur; quam tamen facultatem episcopo cuidam in Sclavoniâ, anno 1248, concessit Innocentius IV, ut videre est apud Raynaldum, ad annum eumdem, num. 51.

13. Initio seculi elapsi actum est de facultate celebrandi divina officia vernaculo sermone in Sinarum imperio. Eam postulârunt facultatem missionarii è societate Jesu. Paulus V pontifex, die 25 januarii 1615, decrevit ut apud Sinas missam et divina officia Sinicâ linguâ celebrari liceret. Breve etiam expeditum fuit, quod tamen missionariis, qui hoc postulaverant, nunquàm traditum est. Renovata iterùm est eadem petitio de missâ idiomate Sinico celebrandâ, cùm episcopi quidam ex Gallià ad Sinas perrexissent. Quâ de re congregatio habita fuit, quò præter doctos aliquot cardinales et prælatos, magni nominis etiam theologi convenerùnt ex quorum numero fuit P. Christianus Lupus. Eorum vota cardinalis Albitius in opere suo inseruit de Inconstantiâ in fide, parte 1, cap. 34, n. 43, usque ad num. 50. In eâ congregatione nullum factum est decretum. Innocentio XI, anno 1681, missum fuit Missale in Sinicam linguam conversum; cujus approbationem et adhibendi facultatem ut à pontifice obtineret P. Philippus Coupletus, procurator generalis missionum apud Sinas, Romam se contulit; sed re infectâ in Galliam reversus dissertationem scripsit de ejus Missalis utilitate, si eo uti licuisset. Ejus dissertationis præcipuas rationes et capita in Propylæum maii compegerunt continuatores Bollandiani, in eo loco ubi loquuntur de Nicolao I, Adriano II, et Joanne VIII.

14. Concludendum igitur constantem firmamque disciplinam esse ne missæ idioma mutetur, etsi mutet lingua vernacula; sed eo sermone missa celebretur, quo celebrata est ab initio, etiamsi ea lingua exoleverit apud vulgus, ejusque peritiam viri docti duntaxat habeant. Est autem Apostolicæ Sedis in recenti populorum conversione ad fidem pro variis circumstantiis vel permittere vernaculæ linguæ usum in divinis officiis celebrandis, sed verè affirmari potest S. Sedem propensiorem esse in illam partem, ut ex recens conversis ad fidem, habiliore qui sint ingenio, seligantur, et Latinis potiùs litteris erudiantur, quàm ut facultas concedatur adhibendi in missæ celebratione vulgarem linguam; quemadmodùm S. Othonem Bambergensem episcopum, Pomeraniæ apostolum, qui obiit anno 1159, ad eos quos novissimè ad fidem converterat, dicere consuevisse, tradit Surius ad diem 2 julii : *Adhortor vos et invito, quia cogere non debeo, ut de liberis vestris ad clericatum tradatis liberalibus studiis priùs instructos, ut ipsi per eos, sicut aliæ gentes, de linguâ vestrâ Latinitatis conscios possitis habere clericos et sacerdotes.*

15. Concludendum itidem est nullo fulciri fundamento, et à veritate esse prorsùs aliena, quæ temerè scripsit Petrus Suavis adversùs Tridentinum decretum quod superiùs attulimus, quasi obscurum sit, Ecclesiæ unitatem lædat fideliumque pietatem, pugnaque sit manifesta inter Joannem VIII, S. Gregorium VII et Tridentinam synodum; quibus omnibus calculum suum addidit recentissimus scriptor Courayer, qui suam miserè consumpsit operam in historiâ concilii ejusdem Suavis ex Italico in Gallicum sermonem convertendâ, eâque venenatis quibusdam adnotationibus aspergendâ, ut apparet ex præfatione, pag. 24, et tomo 2, l. 6, pag. 520, notâ 4. Quænam esset Suavis et Courayeri conditio, quodnam institutum, satis constat ex Bossuetii Meldensis episcopi historiâ Variationum, lib. 7, n. 108, pag. 447, et ex pastorali documento archiepiscopi Ebredunensis, qui nuperrimè cardinalis creatus est, quod typis Parisiens. prodiit, an. 1738, adversùs notas et traductionem Courayeri. Notum est omnibus quàm perniciosâ doctrinâ ubique scateat opus Courayeri nunc doctoris in universitate Oxoniensi, quæ clarè discutitur in præfato Documento pastorali. Sed non tam his scriptoribus fidem detrahit partium studium, quàm validissimæ rationes supra allatæ eorum dicta evertunt. Nec verò ulla inter Tridentinum concilium et Joannem VIII deprehenditur discrepantia. Illud enim duntaxat S. synodus pronuntiavit: *Patribus visum esse non expedire ut vulgari passim linguâ* (Missa) *celebraretur;* nec alium quemquam condemnavit, nisi qui affirmare audeat *linguâ tantùm vulgari missam celebrari debere.* Id verò non adversatur Indulto Joannis VIII, qui certæ cuidam genti justis ac validis rationibus concessit in celebrandâ missâ sermone uti vernaculo. Neque pugnant inter se Gregorii et Joannis epistolæ, non est enim novum in disciplinâ, ut quod antea fieri permissum fuit, vetitum postea sit propter incommoda, offensiones et scandala quæ inde suborta fuerint, quæque is non prospexerit qui talia concessit. Videatur card. Pallavicinus, Histor. conc. Trident., lib. 18, cap. 10, et Natalis Alexander, Hist. ecclesiast. seculo XV et XVI, dissert. 12, art. 12.

16. Quidam cap. 4 Epist. 1 ad Corinth. objiciunt adversùs ea quæ hactenùs diximus, quo comprobare contendunt missam populari esse sermone celebrandam, sed frustra. Divus enim Paulus locutus est tantùm de dono linguarum, nec quidquam aliud sibi voluit quàm ut ii qui donum linguarum obtinuissent, sermones habentes ad populum, cà linguâ uterentur quæ omnibus qui audirent, communis esset, non quæ auditoribus incognita ad inanem ostentationem adhiberetur. Videantur Grimaud, Liturgiâ sacrâ, parte 1, cap. 12, in fine; Bocquillot, tractatu historico sacræ liturgiæ, l. 1, cap. 11, in fine. Denique Renaudotius, collect. Liturgiarum orientalium tomo 1, pag. 207, rectè monet tanquàm novum et inauditum quidpiam à Protestantibus illud nobis exprobrari quòd linguam plerisque incognitam in celebrandâ missâ exhibeamus, cùm ea quâ in Liturgiis Orientales utuntur, lingua multò pluribus quàm apud nos Latina incognita sit; paucos enim apud nos sacerdotes reperies Latinæ linguæ imperitos; contra apud Ægyptios paucissimi sunt, qui lin-

guam Coptam intelligant : *nec tamen idcircò desinunt Ægyptiacè Liturgias celebrare suas.*

CAPUT III.

De missæ initio.

1. Nemo est qui nesciat sacerdotem stantem ante altaris gradus, in plano ecclesiæ, crucis signo missam incipere; unde et apostolicâ traditione suarum omnium actionum Christiani sumunt initium, quod tradit Tertullianus, libro de Coronâ militis, cap. 3. Postquàm se signo crucis signaverit, dicit Antiphonam *Introibo*, quâ nihil accommodatius. Græcè enim *Antiphona* reciprocum et alternum cantum significat; et in utrâque Ecclesiâ Latinâ et Græcâ mos ille à IV usque seculo invaluit ut psalmi à duobus choris recitarentur alternis, seu canerentur, et pars quædam psalmi quæ præsenti actioni conveniret præcineretur. Itaque initio missæ nihil aptius eâ antiphonâ reperiri potuit, ut benè observavit Lebrun, tomo 1, p. 109.

2. Psalmus est 42 : *Judica me, Deus*, quem David rex cecinit, cùm patriâ absens, ut Saulis iram vitaret, se ipse solabatur spe Hierosolymam tandem redeundi, quò sibi liceret ad altare Domini accedere et sacrificia offerre. Psalmi hujus suum quisque versum alternis recitant sacerdos et minister; communionem enim oportet esse utriusque ad altare accedentis fiduciam et gaudium in sacrificii oblatione, ut advertit Pouget, Instit. catholic. tomo 2, pag. 525. Ad finem psalmi alternis pariter sacerdos et minister recitant *Gloria Patri;* quem glorificationis hymnum appellârunt veteres Patres, de quo verba fecimus cùm de SS. Trinitatis festo agemus.

3. Illum quidam Flaviano Antiocheno monacho, nonnulli Nicænæ synodo tribuunt. Sed ejus hymni vetustiora quàm Nicæna synodus testimonia sunt apud Athanasium et Basilium; quamobrem eorum probanda sententia est qui illum ex apostolicâ traditione profectum existimant; nam fideles in Ecclesiæ primordiis, sacro abluti Baptismate in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti, tribus divinis personis glorificationis hymnum canere cœperunt. Illud duntaxat Nicæno concilio potest tribui : *Sicut erat in principio*, etc., quod ad Arianorum hæresim retundendam additum fuit. Vide Baronium, ad an. Christi 325, num. 173; Bona, Rer. liturgicar. lib. 2, cap. 3, n. 2. Concilium Vasense II seu, quod alii putant, III, anno 529 habitum, can. 5, in Labbeanâ Collect., tom. 4, p. 1680, testatur additionem illam jam tum à Sede Apostolicâ, et per Orientem, Africam et Italiam usurpari, jubetque etiam recitari in Galliâ : *Quia non solùm in Sede Apostolicâ, sed etiam per totum Orientem, et totam Africam vel Italiam propter hæreticorum astutiam, qui Dei Filium non semper cum Patre fuisse, sed à tempore cœpisse blasphemant, in omnibus clausulis post* « *Gloria,* « *sicut erat in principio* » *dicitur, etiam nos in universis ecclesiis nostris hoc ita dicendum esse decernimus.* Seriùs in Hispaniâ ea additio est usurpata. Canone enim 12 concilii Toletani IV, anno 603 habiti, Concil. tom. 5 Labbæi, pag. 1710, legitur : *In fine omnium psalmorum dicimus :* « *Gloria et honor Patri, et Filio, et* « *Spiritui sancto in secula seculorum. Amen;* » et ad eumdem modum dicitur *Gloria Patri* in Liturgiâ Mozarabicâ.

4. Dicto psalmo : *Judica me, Deus, et Gloria Patri*, sacerdos, ex 123 psalmo dicit : *Adjutorium nostrum in nomine Domini;* cui respondet minister : *Qui fecit cœlum et terram.* Deinde sacerdos dicit *Confiteor.* Minister postea Dei misericordiam sacerdoti apprecatur, qui respondet *Amen.* Minister et ipse recitat *Confiteor.* Et sacerdos populo misericordiam à Deo implorat illis verbis : *Misereatur vestrî*, et populo itidem, sibique divinam indulgentiam petit illâ oratione, *Indulgentiam, absolutionem*, etc. Ad ea verba confessionis : *Meâ culpâ, meâ culpâ, meâ maximâ culpâ*, manu ter sibi percutit pectus tum sacerdos, tum minister, cùm ea proferunt verba.

5. Sacerdos et minister dicunt *Confiteor*, et orationem *Misereatur*, quia sacerdos et minister, seu populus pro quo minister loquitur, mutuâ ejusmodi confessione et oratione assecuturos sese confidunt levium peccatorum remissionem, quò puriori mente Deo sacrificium offerant. *Confitemini alterutrum peccata vestra, et orate pro invicem, ut salvemini;* verba sunt ex Epist. S. Jacobi, cap. 5, vers. 16. Trina illa percussio pectoris contritionem cordis significat, ab exemplo ducta Publicani, qui, pectus sibi percutiens peccata sua confitendo, veniam à Domino impetravit : *Et Publicanus à longè stans nolebat nec oculos ad cœlum levare; sed percutiebat pectus suum dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori*, Luc. c. 18, vers. 13.

6. Stans adhuc ex adverso altaris extra gradus sacerdos post confessionem, quasdam è sacris paginis orationes depromptas recitat, quibus peccatorum à Deo veniam petit, eamque mentis postulat puritatem, quâ opus est sacrificio missæ sanctè celebrando; cui itidem respondet minister. Inter orationes ea est quæ per totam missam sæpè dicitur : *Dominus vobiscum*, ex libro Ruth educta, cap. 11, vers. 4 : *Et ecce ipse veniebat de Bethlehem, dixitque messoribus : Dominus vobiscum; qui responderunt ei : Benedicat tibi Dominus.* Minister verò sacerdoti respondet : *Et cum spiritu tuo*, quæ ex D. Pauli verbis ad Galatas, cap. 6, 18, desumpta videntur : *Gratia Domini nostri Jesu Christ cum spiritu vestro, fratres, Amen.* Quæ verba in missæ decursu toties minister repetit, quoties sacerdos dicit : *Dominus vobiscum.*

7. Denique sacerdos postquàm adstantes ad preces Deo fundendas excitavit, dicens *Oremus*, gradus altaris conscendens recitat orationes : *Aufer à nobis*, et : *Oramus te, Domine, per merita sanctorum tuorum;* et tunc primùm osculatur altare; quod aliquoties in missæ cursu itidem osculatur. Nam osculum salutatio quædam est, ut notat Pouget, loc. cit., pag. 827, ubi propositam quæstionem : *Cur sacerdos accedens ad altare, hoc osculetur, idemque faciat, quoties ab eo recedit*, ita solvit : *Hoc salutationis genus est. Osculatur sacerdos altare, qui typus est Christi, eoque osculo profitetur adhærere se Christo, cui sicut membra ca-*

piti, connexi sunt sancti, quorum reliquiæ ibi servantur.

8. Neque enim missam celebrare fas est in altari quod vel sacratum non fuerit, vel petrâ sacrâ non sit instructum; altaris autem et petræ consecratio postulat ut in iis condantur reliquiæ sanctorum. Quamobrem S. Ambrosius, epist. 54 ad Marcellinam sororem, scribit : *Cùm basilicam dedicare vellem, mihi tanquàm uno ore interpellare cœperunt dicentes : Sicut in Romanâ, sic basilicam dedices. Respondi : Faciam, si martyrum reliquias invenero;* repertisque SS. Gervasii et Protasii corporibus, Romano ritu basilicam dedicavit.

9. Quidam existimant non admodùm antiquam esse disciplinam recitandi psalmum : *Judica me, Deus,* in principio missæ. Vertus, tom. 3, part. 1, cap. 1, putat psalmum non ampliùs quàm à ducentis annis initio missæ ab Ecclesiâ Romanâ recitari cœptum. Sed audaculi Verti manifestus est error. Nam in veteri missali Romano ante quingentos annos scripto in bibliothecâ Angelicâ Romæ hæc habentur : *Cùm autem indutus fuerit* (sacerdos), *accedat ad altare, et dicat :* « *Introibo ad altare Dei.* » ℟. « *Ad Deum,* » etc. *Psalmum :* « *Judica me, Deus.* » *Tunc inclinet se ante altare, et dicat :* « *Confiteor Deo.* » Præterea Micrologus missæ Romanæ ordinem describens, cap. 23: *Paratus,* inquit, *sacerdos venit ad altare, dicens antiphonam :* « *Introibo ad altare Dei,* » *et psalmum :* « *Judica me, Deus,* » *post quem sequitur confessio;* idque confirmat Innocentius III, lib. 2 de Mysteriis missæ, cap. 13. Et qui vetera monumenta diligentiùs excusserunt, ea documenta proferunt, quibus luculenter ostenditur psalmum hunc in principio missæ dici consuevisse seculo septimo et octavo. Quia verò nihilominùs quidam antiphonam *Introibo* cum psalmo *Judica me, Deus,* recitabant, quidam prætermittebant, idcircò S. Pius V, cùm Missale recognovit, statuit ut à quolibet sacerdote ad ritus uniformitatem illa antiphona et psalmus recitaretur.

10. *Confiteor* Pontiano papæ quidam tribuunt, sed falsò. Illud verè dici potest apostolicæ traditionis esse, generatim ut ingenua peccatorum confessio præeat. Nam sacerdotes quoque et prophetæ veteris Testamenti eam, antequàm sacrificarent, confessionis formulam adhibebant : *Peccavimus Domino, injustè egimus, iniquitatem fecimus.* Formula verò peculiaris hæc quâ nos in missæ utimur sacrificio, certè ab anno usque 1300 in usu erat. In Liturgiis S. Jacobi et S. Marci, evangelistæ, sacerdos sua ipsius peccata incipit accusare, quorum deinde à Deo sibi et populo veniam petit. In veteri ritu Mozarabico nulla erat confessio, sed locum *Confiteor* aliæ orationes obtinebant, additæ à cardinale Ximenio. Hæc qui uberiùs pertractata habere cupiat, adeat cardinalem Bona, Rer. liturgic. lib. 2, cap. 2; Lebrun, tom. 1, pag. 127; Grancolas, de antiquis Liturgiis, pag. 447; Meratum, ad Gavantum part. 1, tom. 1, pag. 382 et seq. Illud observatu dignum putamus, ab hæreticis nihil objectum esse adversùs psalmum : *Judica me, Deus,* neque adversùs confessionem, quatenùs eam sacerdos Deo et hominibus præsentibus facit.

11. Quidam tamen confessionem ausi sunt improbare, quòd sacerdos peccata sua sanctis confiteatur; quod ex eâ hæresi profluit, sanctos nimirùm, qui longè absunt, ut nullas orationes nostras, ita ne confessiones quidem audire posse. De invocatione sanctorum, in præsentiâ dicimus, sanctos quemadmodùm orationes, ita et confessiones nostras intelligere; ac Deo quidem confessionem fieri peccatorum, quibus illi facta est injuria, ac per pœnitentiam ab eo veniam impetrari; eamdem verò confessionem coram sanctis etiam fieri, qui cum Christo in fine seculorum sedebunt humani generis judices, juxta illud Matthæi, cap. 19 : *Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim judicantes duodecim tribus Israel;* et juxta illud D. Pauli, 1 ad Corinth. cap. 6 : *An nescitis quoniam sancti de hoc mundo judicabunt?* In 14 Ordine Romano apud Mabillon, Musæi Italici tom. 2, pag. 529, extat formula illa : *Confiteor Deo,* etc., in quâ addita sunt paucula quædam verba : *Quia peccavi nimis cogitatione, delectatione, consensu, verbo et opere.*

12. Psalmus : *Judica me, Deus,* omittitur in missis defunctorum et passionis tempore. Ob eam rationem prætermitti ait Tournely, tom. 2 de Eucharist., pag. 412, quòd Psalmus sit lætitiæ, ut constat ex illis verbis : *Quare tristis es anima mea?* Nullus autem in missis mortuorum, et quæ Passionis tempore celebrantur, lætitiæ locus. Pouget, loco citato, pag. 825, putat in iis missis psalmum illum omitti ex continuatione veteris ritûs primorum seculorum, cùm psalmus ille non recitabatur; nam ejus usum paulò ante diximus ad 7 vel 8 seculum esse referendum. Carthusiani, fratres Prædicatores, Carmelitæ in principio missæ nunquàm illum psalmum, sed versus quosdam ex aliis psalmis sumptos recitant. Contractior est Carthusianorum et fratrum Prædicatorum formula Confessionis, seu *Confiteor;* in utrâque tamen coram Deo et sanctis fit confessio. Juxta ritum Ambrosianum non dicitur psalmus *Judica,* sed post antiphonam *Introibo* statim sequitur confessio; et Carthusiani, ut etiam fratres Prædicatores, non osculantur altare, sed capite inclinato illud salutant. Qui verò Romano ritu altare osculatur, nec altare, nec crucem salutat; osculum enim est quædam salutatio, ut videre est apud Meratum, loco cit., pag. 399.

13. De Liturgiis S. Jacobi apostoli et S. Marci evangelistæ quædam superiùs attigimus. Natalis Alexander, eccl. Hist. tom. 3, seculo 1, cap. 1, art. 3, ostendere conatur spuriam esse utramque Liturgiam. Verùm Allatius, in Symmictis, Epistolâ ad Bartholdum Nihusium, allatis veterum auctoritatibus, ostendit eam Liturgiam Jacobi apostoli genuinum esse fœtum. Et sanè eam ut genuinam Ecclesia Græca semper agnovit, et concilium Trullanum, can. 32, præcepit in missâ vinum cum aquâ mixtum esse offerendum, ac ad apostoli Jacobi provocat Liturgiam : *Nam et Jacobus*

Christi Domini nostri secundùm carnem frater, cui et Hierosolymitanæ Ecclesiæ thronus primùm est creditus, et Basilius Cæsariensium archiepiscopus, cujus gloria omnem terrarum orbem pervasit, mystico nobis in scriptis tradito sacrificio ita consecrandum in divinâ missâ ex aquâ et vino sacrum calicem ediderunt; quæ quidem non conjecturæ sunt, sed validissima argumenta, quibus Liturgiæ S. Jacobi sua sinceritas vindicatur. Videatur card. Bona, Rer. liturgicar. lib. 1, cap. 8, ubi, etsi de S. Marci dubitat Liturgiâ, eam tamen S. Jacobi obfirmare tuetur, et multâ eruditionis copiâ à suppositionis notâ vindicat.

14. Ritum Mozarabicum supra memoravimus, qui etiam Gothicus appellatur. Eo Hispaniæ ecclesia utebatur, et ideò *Gothicus* appellatus, quòd per id tempus adhiberetur, cùm Gothi Hispanis imperitabant. Mozarabus etiam vocatus est, quòd cùm totam ferè Hispaniam Arabes occupâssent, Christiani *Mixtarabes*, ac deinde corruptâ voce *Mozarabes* sint appellati, hoc est, cum Arabibus mixti. De hoc ritu verba alibi fecimus. Satis igitur hìc erit innuere, sub S. Gregorio VII Hispanias, eo ritu relicto, Romanum esse amplexas; ejus tamen ne memoria omninò interiret, cardinalis Ximenius, archiepiscopus Toletanus, Missale et divina Officia typis imprimi curavit, voluitque ut missa in quodam sacello metropolitanæ ecclesiæ Toleti juxta eum ritum celebraretur; quædam in eâ diœcesi sunt parœciæ, quæ eo ritu etiam nunc utuntur, ut testatur Alvarus Gomezius, lib. 2 de Gestis cardinalis Ximenii. Apud cardinalem de Aguirre, tom. 3 Concilior. Hispaniæ, pag. 258, est concilium quoddam Herdense à Candido cardinale Alexandri II legato habitum, ut Hispania Mozarabica ad Romanam Liturgiam revocaretur. Eorum quæ egit S. Gregorius VII apud Alphonsum Hispaniæ regem, ut gens illa Romanum ritum amplecteretur, eodem loco reperies documenta, pag. 256; tota verò Liturgia Mozarabica refertur pag. 258 et seq. De eâdem Liturgiâ loquitur Fleury, Hist. eccl. tom. 7, pag. 336.

15. Ad extremum quædam de Ambrosiano ritu tetigimus, quem fusè explicat Vicecomes, de missæ Ritibus, lib. 2, cap. 12 et 13, ubi probat illum ritum non fuisse à S. Ambrosio institutum; in eo plures esse cæremonias Ambrosii ætate vetustiores, plures ab ejus prædecessoribus institutas ipsum esse amplexum, plures etiam de suo addidisse, quasdam fecisse meliores; eumdemque ritum in Ecclesiâ Bononiensi, cùm Mediolanensi archiepiscopo esset subjecta, esse adhibitum. De Ambrosianâ Liturgiâ loquitur Le Brun, tom. 2, pag. 173, illudque animadvertit, S. Ambrosium ex illius provinciæ præside, cùm adhuc catechumenus esset, creatum episcopum, qui octo dierum spatio Baptismum, sacros Ordines et episcopatum suscepit, principio nihil aliud facere potuisse, quàm probè discere quod doceretur. Verisimile tamen est progressu temporis quædam divinis officiis addidisse, quæ ad nutriendam fidelium pietatem utilissima judicata sunt.

CAPUT IV.

De Introitu, Kyrie eleison, et hymno Gloria in excelsis.

1. Sacerdos, gradibus conscensis, osculatur altare, ad cujus sinistram partem se confert, quæ *cornu epistolæ* dicitur. Le Brun, citato tom. 1, pag. 157, sapienter monet in veteribus romanis ordinibus et auctoribus ecclesiasticis usque ad seculum 15, partem sinistram altaris dici consuevisse dexteram, ex manu dexterâ sacerdotis ad altare conversi, eorumque qui in ecclesiam ingrederentur. Sed, cùm in Pontificali Romæ edito anno 1485, deinde propositum fuerit observandum, dexteram et sinistram altaris partem eam esse quæ est dextera et sinistra Crucifixi, qui in medio altari collocatus est, inde factum ut nunc sinistra altaris pars habeatur, in quâ Epistola, dextera verò, in quâ Evangelium recitatur.

2. Sed de *Introitu* nunc dicendum, qui constat ex antiphonâ, psalmo, et *Gloria Patri*. *Introitus* dicitur, seu quòd missæ principium est, seu quia à choro canebatur, cùm sacerdos ad altare accederet. In Missali Ambrosiano vocatur *Ingressa*, in Liturgiâ Mozarabicâ, et in Missali Carthusianorum, fratrum Prædicatorum et Carmelitarum, *Officium* appellatur. Missæ *Introitum* S. Cœlestino I tribuunt Valfridus et Micrologus, et cum his consentiunt Martinus Polonus, Platina, et alii apud Torres, Institut. sacerdot., de sacrificii oblatione, pag. 61. Sed hæc opinio omni caret fundamento. Honorius, lib. 1, in Gemmâ animæ, cap. 87, auctorem *Introitûs* missæ fuisse putat S. Gregorium, quod verisimilius est. Nam sanctus ille pontifex Antiphonarium composuit selectis è Psalmorum libro antiphonis, aliis quidem ad *Introitum*, aliis ad *Responsorium*, aliis etiam ad *Offertorium*. *Introitûs* auctorem existimat S. Gregorium etiam Brunus, de Cæremoniis, lib. 2, cap. 1, pag. 28.

3. In eo Antiphonario omnes *Introitus* sunt è Psalmis deprompti, paucis quibusdam exceptis, quos Durandus *irregulares* appellat, ut qui dicitur in Nativitate Domini: *Puer natus est nobis;* et in Ascensione Domini: *Viri Galilæi;* et in die Pentecostes: *Spiritus Domini;* et in festo S. Petri Apostoli: *Nunc scio verè*. Atque hi omnes *Introitus* irregulares, si non è Psalmis, è sacris tamen paginis desumpti sunt. Et pauculi nunc quidam sunt, qui neque è Psalmis, neque è sacrâ Scripturâ petiti sint, nec in Gregoriano Antiphonario reperiantur, ut sunt *Salve, sancta Parens; Gaudeamus omnes in Domino;* et *Benedicta sit sancta Trinitas;* nec prætereundus *Introitus* feriæ tertiæ Pentecostes: *Accipite jucunditatem gloriæ vestræ*, etc., *commendatum donum accipite, et jucundamini, gratias agentes ei qui vos ad cœlestia regna vocavit;* qui sumptus est è lib. 4 Esdræ, c. 2, vers. 36 et 37, qui liber ab Hebræo quodam ad christianam fidem converso eo consilio creditur scriptus, ut Judæi Christi religionem susciperent; quâ de re vide Dissert. Calmeti in 4 librum Esdræ. Illum ex canone sacrarum Scripturarum exclusit concil. Trident., sess. 4, etiamsi

(Trente.)

quidam ex Patribus eum habuerint canonicum. In *Introitu* psalmus integer cum *Gloria Patri* recitabatur. A mille ferè annis non ampliùs totus dicitur, sed pauci quidam versus è psalmo; hique sunt ex interpretatione quæ ante Hieronymi ætatem adhibebatur, et à Patribus vocatur *Italica;* quâ etiam nunc utuntur Ambrosiani, iique pauci, qui Mozarabicum ritum sequuntur, et clerus basilicæ Vaticanæ, qui juxta breviarium ejusdem basilicæ psalmos legit interpretationis Italicæ. Post *Gloria Patri* iterùm dicitur antiphona à quâ missa est incœpta; sed eam Ambrosiani non repetunt præterquàm in missis mortuorum; quædam Ecclesiæ, atque etiam Carmelitæ in quibusdam solemnioribus festis eam semel, iterùm dicunt, et tertiò.

4. Introitum à choro præcini consuevisse superiùs diximus, qui propterea à sacerdote non recitabatur; nunc verò introitum legit sacerdos tam in missis privatis, ut id quod à choro dicendum esset, suppleat, quàm in solemnibus, quia fieri potest ut quæ chorus canit probè non intelligat. Vide Bellarm., tom. 3 Controvers., lib. 6, c. 16, de Missâ; Bona, Rer. liturgic. l. 2, c. 3; LeBrun, tom. 1, pag. 170 et seq.; Tournely, tom. 2 de Eucharist., pag. 413. Nec contemnendæ Ivonis Carnotensis, Ruperti et Innocentii III considerationes, qui animadvertentes Introitum plerùmque ex verbis veteris Testamenti esse compositum, docent per eum nobis in memoriam revocari clamores et desideria veterum patrum Messiæ adventum expectantium. De Introitu scripserunt Macrus, Vocabular., verbo *Introitus*, et Torres, loco citato, qui eadem confirmant de veteri ritu, cùm integer dicebatur psalmus, ac de significatu multarum precum, quibus veteres Patres Messiam efflagitabant.

5. Romano pontifici solemniter celebranti cum sacris indutus vestibus è throno descendit accessurus ad altare, tres ultimi presbyteri cardinales illi occurrunt, eumque in pectore et in facie osculantur; quam cæremoniam etsi quidam existimant tres Marias exprimere, tamen vera ejus significatio est trium regum Magorum: *Tres sacerdotes, qui Pontifici venienti coram altare reverenter occurrunt, et inclinantes os ejus osculantur et pectus, tres illos Magos signant;* verba sunt Innocentii III, lib. 2 de Myster. missæ, c. 11, qui deinde profunda ejus cæremoniæ mysteria explicat: *Per geminum osculum geminam in Christo naturam confitentur, divinam scilicet et humanam; divinam quasi latentem in pectore, humanam quasi patentem in ore.*

6. Sed ad privatam missam regrediamur, unde divertimus, et ut occasio tulerit, interdùm, non tamen nisi obiter, digrediemur. Lecto introitu, sacerdos venit ad medium altare, et dicit: *Kyrie eleison*, ac deinde *Gloria in excelsis*, si quidem ex rubricâ dici oporteat; quo hymno vel dicto, vel prætermisso prout rubrica jubet, ad populum conversus dicit: *Dominus vobiscum*, aut si episcopus sit: *Pax vobis;* ac postquàm minister respondit: *Et cum spiritu tuo*, redit ad cornu Epistolæ, ubi dicit *Oremus*, et collectam legit.

7. Græca verba sunt: *Kyrie eleison*, quæ significant *Domine*, *miserere*, quâ precatione nihil ad ea quæ nobis opus sunt accommodatius, ut ea fugiamus pericula quæ semper nostræ imminent animæ, ni Deus nostrî misereatur. Quapropter Isaias, cap. 33: *Domine*, inquit, *miserere nostrî; te enim expectavimus;* et Baruch., c. 3: *Audi, Domine, et miserere.* Hæc precatio adhibetur in Liturgiis S. Jacobi apostoli et veterum Græcorum Patrum. Quis ab Oriente hæc verba in Occidentem invexerit, viri docti disputant. Vulgaris olim opinio fuit, S. Gregorium Magnum ea missæ addidisse; sed falsitatis arguitur, quòd constat sexaginta ante S. Gregorium annis ea ab Apostolicâ Sede et ab Italiæ provinciis esse usurpata; nam concilium Vasense, anno 529 habitum, tom. 4 concil., pag. 1680, ait: *Et quia tam in Sede Apostolicâ, quàm etiam per totas Orientales et Italiæ provincias dulcis et nimium salutaris consuetudo est intromissa, ut Kyrie eleison frequentius cum grandi affectu et compunctione dicatur, placuit etiam nobis, ut in omnibus Ecclesiis nostris ista tam sancta consuetudo et ad matutinum, et ad missas, et ad vesperas Deo propitio intromittatur.* In missâ Latinâ verba Græca adhibentur *Kyrie eleison*, atque etiam quædam Hebraica *Amen*, *Alleluia*, *Sabaoth* et *Hosanna*, ut eadem significetur esse Ecclesia, primùm ex Hebræis et Græcis, ac deinde è Latinis conflata. Augustinus Joannes Faschius heterodoxus, die 20 decembris ann. 1696, præsidente Joanne Andreâ Schmidt, dissertationem examinandam proposuit: *De insignioribus veterum christianorum formulis*, tom. 398 Miscellaneorum, insertam bibliothecæ Dominici cardinalis Passionei. In eâ dissertatione auctor, pag. 27, consultius fore ait si verba Græca: *Kyrie eleison*, in alia verba commutarentur, quæ populus intelligeret. Sed neminem quidem certè futurum arbitror, qui præ hujus Faschii opinione posthabeat veterem constantemque sensum Ecclesiæ. Post Introitum alternis à sacerdote et ministro ter dicitur: *Kyrie eleison;* ter: *Christe eleison*, et rursùs ter: *Kyrie eleison.* S. Thomas, in 3 part., q. 83, art. 4: *Misericordia*, inquit, *petitur dicendo: Kyrie eleison, ter quidem pro personâ Patris, ter autem pro personâ Filii, cùm dicitur: Christe eleison, et ter pro personâ Spiritûs sancti, cùm subditur: Kyrie eleison, contra triplicem miseriam ignorantiæ, culpæ et pœnæ; vel ad significandum quòd omnes personæ sunt in se invicem.*

8. Olim non erat præfinitum quoties dicendum esset: *Kyrie eleison*, et in iis missis omittebatur quæ post Litanias celebrarentur, in quibus id jam antea dictum fuerat. Vide Bellarm., tomo 3 Controvers., lib. 6, de Missâ; cap. 16, tit. de *Kyrie eleison;* Tournely, de Sacram. Euchar., tomo 2, pag. 412; Le Brun, tomo 1, pag. 165 et seq.; Pouget, tomo 3 Institut. catholicar., pag. 830; Macrum in Vocabular. ecclesiast., verbo *Kyrie eleison;* card. Bona, Rer. liturgicar. l. 2, c. 1; Meratum, parte 1, tomo 1, pag. 174 et seq.; Boucat, tomo 5 Theologiæ Patrum, parte 4, pag. 69. Numerum autem præfinitum non fuisse repetitionum *Kyrie eleison*, sed toties dici consuevisse quoties voluisset sacerdos qui missam celebrabat, te-

statur Martene, de antiquis Ecclesiæ Ritibus, l. 1, c. 4, art. 3, num. 5 : *Interim cantato et repetito semel et iterùm pro solemnitatum varietate Introitu, chorus subjungit : Kyrie eleison, Christe eleison, quod tamdiù olim repetebat, donec subsistendum celebrans innuisset,* quod confirmat etiam Mabillonius, in Commentariis in Ordinem Romanum, art. 6, num. 5, qui et illud etiam quod supra diximus docet *Kyrie eleison* dici non consuevisse in missis quæ dictis ante Litaniis celebrarentur : *In primis Kyrie eleison toties repetebatur, quoad Pontifex aliquo nutu finem designaret. Unde Paris de Crassis observat Kyrie in missis pontificiis tamdiù protrahi quamdiù reverentia Papæ à cardinalibus facienda durat. Verùm in iis missis quæ Litanias sequebantur, Kyrie eleison omitti mos erat, ut ex libellis nostris patet, ob eam videlicet causam, quòd in Litaniis jam cantatum fuisset.* Ambrosiani ter has voces : *Kyrie eleison* adhibent, post *Gloria in excelsis*, post Evangelium, et in fine missæ.

9. D. Thomas loco citato, loquitur de hymno *Gloria in excelsis : Tertia autem pars commemorat cœlestem gloriam, ad quam tendimus post præsentem vitam et miseriam, dicendo : Gloria in excelsis Deo, qui cantatur in festis in quibus commemoratur cœlestis gloria. Intermittitur autem in officiis luctuosis quæ ad commemorationem miseriæ pertinent.* De hoc hymno dici potest ejus principium ortum esse ab angelis qui Christo Jesu nato cecinerunt : *Gloria in excelsis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis*, ut diximus cùm de Christi Nativitate sermonem habuimus ; reliquum verò hymnum homines condiderunt, quod monent concilii Toletani patres : *Reliqua quæ ibi sequuntur, ecclesiastici doctores composuerunt.* Illum Græci *Doxologiam* vocant, ut eum distinguant ab hymno *Gloria Patri et Filio.*

10. Viri docti quærunt quis auctor reliqua addiderit : Innocentius III, lib. 2 Mysteriorum missæ, c. 20, ait multos illum S. Telesphoro papæ, alios Hilario Pictaviensi episcopo tribuere. Torres, loco citato, n. 64, pag. 94, ait ab apostolis conditum. Sed sapienter cardinalis Bona, Rer. liturgic. l. 2, c. 4, n. 4 : *Prima*, inquit, *hujus hymni verba : Gloria in excelsis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis, è cœlo ad nos angelorum voce derivata sunt. Cætera quis addiderit, incertum est.* Quidam putant ad Latinos eum hymnum à Græcis permanâsse.

11. Neque tamen in missâ dici cœptum simul ac ab Oriente in Occidentem transierit ; nam de eo hymno concilium Toletanum IV, anno 603 habitum, veluti de oratione loquitur, in quam plures doctores de suo quisque quidpiam contulerint, quæque in officiis recitaretur, nullâ tamen missæ factâ mentione. Testaturque S. Gregorius Turonensis, lib. 1 de Gloriâ martyrum, in Galliis morem fuisse hymnum illum post missam recitare agendarum Deo gratiarum causâ propter rem quæ benè prosperèque accideret.

12. S. Benedictum jussisse ferunt in laudibus eumdem hymnum recitari. In publicis autem acclamationibus cani consuevisse constat ex concilio VI generali, ex VIII concilio Toletano, et ex Vitâ Leonis III, qui, cùm Pipino Caroli Magni filio obviàm occurreret, illum hymnum cecinit. Videatur auctor tractatûs de Missâ divinisque Officiis, secundæ edit. Parisiensis, ann. 1714, pag. 19 et 20, qui etiam innuit hymnum *Gloria in excelsis*, 7 seculo in missam fuisse invectum.

13. Docet anonymus liber, cui titulus : *Speculum Ecclesiæ*, hymnum *Gloria in excelsis* in missâ tantùm Nativitatis Domini cani consuevisse ; eo enim die audita est vox angelorum canentium : *Gloria in excelsis Deo ;* illum præterea tradit Græcè in primâ missâ, in alterâ verò Latinè cani solitum : *In hâc missâ cantatur Gloria in excelsis, quod antea tacebatur. Solus sacerdos præcinit hâc nocte, mox cum eo totus chorus Nos (scilicet in Ecclesiâ Turonensi) canimus illud Græcè juxta morem antiquum Ecclesiæ Romanæ in primâ quidem missâ ; sed in secundâ Latinè.*

14. Deinde verò ad alias quoque missas propagatus fuit hymnus ille, ita tamen, ut ab episcopo tantùm die Dominicâ recitaretur et solemnibus festis, presbyteris verò missam celebrantibus illum, præterquàm in die Paschatis, non licebat recitare, quod evincitur è principio libri Sacramentorum S. Gregorii : *Item dicitur : Gloria in excelsis Deo, si episcopus fuerit, tantummodò in die Dominico sive diebus festis. A presbyteris autem minimè dicitur, nisi in solo Paschate.* Hujus præscripti meminit etiam Walfridus, c. 22, his verbis : *Statutum est ut ipse hymnus in summis festivitatibus à solis episcopis usurparetur, quod etiam in capitulo librî Sacramentorum designatum videtur.*

15. Berno quidam abbas Richelii, qui post annum vivebat 1000, librum scripsit de Rebus ad missam spectantibus, in quo audacter sanè dixit se nescire, quamobrem in missâ non liceret dicere : *Gloria in excelsis* præterquàm in Paschâ, cùm decere videatur ut etiam in die Natali Jesu Christi, et in Dominicis et festis diebus à presbyteris ille hymnus recitaretur : *Cur non liceat omni die Dominico vel natalitiis sanctorum presbyteros hymnum illum canere quem nato in carne Domino angeli cecinêre? Quòd si concessum est illum cantare in Paschâ secundùm præfatiunculationem Missalis, non multò minùs licitum puto in Nativitate Domini, quando primùm cœpit audiri ab hominibus in terris, qualiter ab angelis canebatur in cœlis. Proferant contradictores in medium, ubinam sit à sanctis Patribus, vel ab ipso sanctissimo papâ Gregorio interdictum. Et si ad hæc respondere non valemus, meritò manus damus.* Parere profectò æquum erat Bernonem abbatem, non disceptare : luculenter enim S. Gregorius illud decreverat. Sed paulò post Bernonis ætatem mos introductus est ut quivis presbyter in missâ diceret : *Gloria in excelsis.* Hugo Menardus in notis ad librum Sacramentorum S. Gregorii, pag. 6, de Bernone ita scribit. *Et sufficere debebat sui Missalis auctoritas, instituti olim à sanctis Patribus et ab ipso sanctissimo Gregorio recogniti ; sed tandem institutio mutata.*

16. Nunc hymnus ille in omnibus dicitur missis, exceptis missis mortuorum, et iis quæ in feriis infra annum, extra paschale tamen tempus, in Dominicis

adventûs, septuagesimæ, sexagesimæ, quinquagesimæ, quadragesimæ, et toto passionis tempore dicuntur. Nam hymnus ille ad spiritualem lætitiam pertinet, cui nullus est locus per eos dies luctui et pœnitentiæ præstitutos. In canone *Hi duo*, de Consecrat., dist. 1, habetur : *In septuagesimâ intermittimus* (Alleluia, et Gloria in excelsis) *quia peccato hominis veteris à conventu angelicæ jubilationis expulsi, in hujus miseræ vitæ Babylone super flumina ejus sedemus et flemus, dùm recordamur illius Sion in quâ Deum decet hymnus.* Et canone qui sequitur, ex quadragesimâ excipitur feria 5 in Cœnâ Domini, in quâ, ut etiamnùm fit, canitur *Gloria in excelsis.* Canonis verba hæc sunt : *Porrò Gloria in excelsis Deo ab episcopis in Cœnâ Domini inter missarum solemnia more nostro dicenda est.* Et in decretali *Consilium*, de Celebratione missarum, præscribitur ne in missis votivis B. Virginis dicatur *Gloria in excelsis.* Verùm hoc exolevit etiam juxta rubricas missalis Romani. Nam dicitur ille hymnus in missis votivis angelorum, et B. Mariæ in sabbato, non tamen aliis ejusmodi missis, nisi gravis causa intercesserit. Vide Suarez, in 3 parte, tomo 3, disput. 83, sect. 1, § *Quartò additur.* Videatur etiam Grancolas, 1 parte veter. Sacramentarii Ecclesiæ, pag. 436 et pag. 763.

17. Tanta est hujus hymni devotio, tanta pulchritudo, ut vel ipsi Luthero probatus fuerit, ut videre est in ejus libro de formulâ missæ, et testatur Bellarminus, loco citato. Quidam quærunt quo sensu accipienda sint illa verba : *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam;* eaque interpretatio videtur aptior, sæpenumerò in sacris paginis Dei gloriam idem significare ac ejus gratiam et misericordiam. *Omnes enim peccaverunt, et egent glorià Dei;* verba sunt Apostoli, ad Rom. cap. 3, ideòque nos gratias agentes Deo propter ejus gloriam, gratias illi agimus propter ejus misericordiam erga nos, quæ illi vertitur in gloriam. Vide Le Brun, tomo 1, pag. 183.

18. Post *Kyrie eleison et Gloria in excelsis*, si quidem hymnus ille ex rubricis dicendus sit, sacerdos dicit : *Dominus vobiscum*, et si episcopus sit : *Pax vobis*, in diebus quidem lætitiæ; nam in diebus pœnitentiæ ipse quoque dicit : *Dominus vobiscum*, ut reliqui sacerdotes. De hâc formulâ : *Dominus vobiscum* supra quædam diximus. In orientalis Ecclesiæ formulâ quâ sacerdotes populum salutant, est : *Pax omnibus*, ut colligitur ex Basilii et Chrysostomi Liturgiis. In concilio Bracarensi canon est 21 : *Placuit ut non aliter episcopi et aliter presbyteri populum, sed uno modo salutent dicentes : Dominus sit vobiscum; sicut in libro Ruth legitur; et ut respondeatur à populo : Et cum spiritu tuo, sicut et ab ipsis apostolis traditum omnis retinet Oriens, et non sicut Priscilliana pravitas immutavit*, ubi emunctioris naris scriptores non *Oriens* legendum existimant, sed *Occidens :* salutatio enim erat in Oriente : *Pax vobis;* quod observârunt Bona, lib. 2 Rerum liturgicar., c. 5, num. 1; Martene, de antiquis Ecclesiæ Ritibus, l. 1, c. 4, art. 5, num. 7; Meratus, tomo 1, parte 1, pag. 168. Monet Garzias Loaisa, in notis ad illum canonem, cum quo consentit etiam Tournely, cit., tomo 2, de Eucharistiâ, pag. 418, improbari in eo canone consuetudinem quam Priscillianus conabatur invehere, ut episcopus non semel tantùm in salutatione populi diceret : *Pax vobis*, sed etiam in omnibus salutationibus cæteris, in quibus dicit : *Dominus vobiscum.* Nunc episcopus in hâc missæ parte, de quâ nunc agimus, dicit *Pax vobis*, quibus verbis Christus Dominus post Resurrectionem suam discipulos salutavit, ut est apud Joan., c. 20. Episcopus enim Christi figura est. In reliquis verò salutationibus dicit ut presbyteri : *Dominus vobiscum*, ut declaret se esse ex numero sacerdotum juxta animadversionem Innocentii III, de Mysteriis missæ., lib. 2, c. 42. Leo VII, pontifex seculo 10, in Epist. ad Gallos et Germanos ita scribit : *Consultum est etiam utrùm episcopi Pax vobis, an Dominus vobiscum pronuntiare debeant. Sed non aliter per omnem vestram provinciam tenendum est, quàm in sanctâ Romanâ Ecclesiâ. In Dominicis enim diebus et in præcipuis festivitatibus atque sanctorum natalitiis Gloria in excelsis Deo, et Pax vobis pronuntiamus. In diebus verò quadragesimæ, et in quatuor temporibus, sive in vigiliis sanctorum, et in reliquis jejuniorum diebus, Dominus vobiscum tantummodò dicimus.*

19. Ex quibus colligitur, vetustum admodùm esse morem, ut in aliquibus diebus episcopus salutet populum dicens : *Pax vobis*, in quibusdam : *Dominus vobiscum;* ac in eâ salutatione *Pax vobis* festivitas quædam et lætitia inesse videtur, cui non est locus in diebus pœnitentiæ, quæ quidem ratio longè melior videtur quàm quæ affertur à Pouget, Institut. catholicar. part. 2, pag. 831, qui totam hanc rem ad arbitrium refert. Formulam *Pax vobis*, cui respondet populus : *Et cum spiritu tuo*, olim adhibebant episcopus et diaconus in quibusdam ecclesiasticis cæremoniis etiam extra missam, et episcopus quidem eâ utebatur, cùm in ecclesiam introiret, ut colligitur ex D. Chrysostomo, homil. 33 in Matthæum : *Ingressi ecclesiam statim secundùm legem istam dicimus : Pax vobiscum; et vos respondetis : Et cum spiritu tuo.* Et homil. 36, in 1 Epist. ad Corinthios : *Episcopus sub introitu in ecclesiam pacem precatur omnibus, ut qui in domum ingreditur paternam.* Et homil. 3 in Epist. ad Colossens. : *Cùm ingressus fuerit is qui præest, ecclesiæ, statim dicit : Pax omnibus; quando sermonem facit, ac concionatur : Pax omnibus.* Et locus est in epist. 30, aliàs 38 D. Cypriani ad clerum Carthaginensem : *Auspicatus est pacem, dùm dedicat lectionem;* unde colligit eruditus Albaspinæus in notis ad concil. Carthaginense III, c. 4, lectorem, antequàm Evangelium legeret, *Pax vobis* dicere consuevisse; *antequàm Evangelii pronuntiandi initium faceret, olim lector elatâ voce proferebat : Pax vobis, perinde atque hodierno die diaconus dicit : Dominus vobiscum.*

CAPUT V.

De Orationibus, Epistolâ, Graduali, Tractu et Sequentiis.

1. Postquàm episcopus, dicto : *Pax vobis*, vel sacerdos : *Dominus vobiscum*, populum salutaverit in

signum mutuæ communionis et pacis quâ fideles invicem in fide et charitate Christi conjunguntur, adstantes excitat ut Deum deprecentur dicens : *Oremus* ; deinde recitat orationes, quæ in Missali Mozarabico et in vetustis Sacramentariis à venerabili cardinali Thomasio editis vocantur *collectio*, et frequentiùs *collectæ*. Collectæ nomen plures habet significatus. In Epist. 1 ad Corinth., c. 16, eleemosynas significat, quæ sustentandis pauperibus à fidelium cœtu colligebantur : *De collectis, quæ fiunt in sanctos, sicut ordinavi in Ecclesiis Galatiæ, ita et vos facite, ut non cùm venero tunc collectæ fiant.* Apud ecclesiasticos scriptores *collecta* significat cœtum fidelium in unum locum convenientium ad orandum, quo sensu sunt eæ loquendi formæ : *Collectas agere, congregari ad collectam, adesse ad collectam.* Oratio denique quæ in missâ dicitur, *collecta* etiam appellatur, vel quia sacerdos, qui veluti mediator est inter Deum et homines, vota omnium colligit, vel quia brevis est oratio quam sacerdos recitat super populum congregatum ; vel quia omnes collectis in se animis cogitationes et affectus suos ad Deum elevant. Videatur Claudius Espencæus, tractatu de Collectis ecclesiasticis.

2. Collectæ vis et natura ad apostolicam traditionem est referenda ; nam apud Justinum, secundâ apologiâ, et Tertullianum, in Apologetico, c. 39, apparet veteres Christianos convenire in unum locum consuevisse, ut Dominum adorarent, eique sacrificium offerrent. Collectas quibus nunc in missis utimur composuit aut S. Gelasius, aut S. Gregorius ; sunt tamen inter eas quædam posterioris ævi. Leoni II ea tribuitur oratio : *Deus cujus dexterâ beatum Petrum*, qui eam composuisse dicitur Neapolitanis pro defensione Ecclesiæ dimicantibus navali prælio cum Saracenis. Idem pontifex composuit et illam : *Deus, qui beato Petro collatis clavibus*, cùm, conditâ civitate Leoninâ, ad ejus portas seras apponeret, quod testatur Durandus, l. 7, c. 15 ; et Innocentius III auctor fuit orationis : *A cunctis.*

3. Idem Durandus testatur, in Lateranensi quondam Ecclesiâ nullam earum orationum quæ in aliis dicerentur Ecclesiis, sed in earum locum solummodò *Pater noster* recitari consuevisse, quæ prima est oratio nobis in novo Testamento proposita. Una tantùm olim in hâc missæ parte collecta seu oratio dicebatur, ut ostendit Menardus, in notis ad Sacramentarium S. Gregorii pag. 6, lin. 17. Sanctum quondam Columbanum accusavit Agrestinus, quòd contra Ecclesiæ morem plures in missâ orationes recitaret ; quem egregiè defendit Eustasius ejus discipulus, qui, ut narrat Jonas in ipsius Eustasii vitâ, decet Deum, quò sæpiùs quæritur, eò citiùs inveniri ; nihilque magis esse salutare et utile, quàm multiplicitatem precum et assiduitatem orationis. Ne tamen collectarum numerus ultra quàm æquum esset augeretur, definitum est, ut non plures quàm septem recitentur, ut post Belethum et Durandum observavit Martenæ, de antiquis Ecclesiæ Ritibus, l. 1, c. 4, art. 3, num. 11 ; qui septem collectarum numerum prætergrediatur, eum errare dicit Honorius in Gemmâ animæ, lib. 1, c. 116 : *Qui hunc numerum supergressus fuerit, ut cæcus errabit ;* Et Macrus, Vocabular. ecclesiast., verbo *Collecta*, post Innocentium III docet collectarum numerum imparem esse semper oportere, ut præscribunt rubricæ ; Ecclesia enim unitatem et conjunctionem vehementer desiderat, quæ per imparem numerum exprimitur, qui cùm in æquas partes secari non possit, integritatem suam tuetur. In Romanâ et in quibusdam aliis Ecclesiis recitatâ collectâ, aliæ quædam olim orationes in solemnioribus festivitatibus dicebantur pro summo pontifice, pro imperatore, rege et episcopo, quæ orationes *laudes* tum vocabantur. In libro Pontificali in Vitâ Adriani I, locus est qui ad hujusmodi consuetudinem referri posse videtur : *Aliâ verò die secundâ feriâ simili modo in ecclesiâ B. Petri more solito ipse conspicuus pater et egregius pontifex missarum solemnia celebrans, Deo omnipotenti, et præfato Carolo excellentissimo regi Francorum et patritio Romanorum laudes reddere fecit.* Harum formulas laudum vide apud cardinalem Bona, l. 2, c. 5, num. 8 ; apud Martene, l. 1 de antiquis Eccl. Ritibus, c. 4, art. 3, n. 13 ; Mabillonium, tom. 2 Musei Italici ; Pouget, tom. 2 Institut. catholicar., pag. 833.

4. Interdùm ex rubricæ præscripto post *Oremus* sacerdos dicit : *Flectamus genua*, et respondetur *Levate*. In missis quæ cantantur, diaconus olim : *Flectamus genua*, idemque post aliquantùm temporis dicebat *Levate*. Nunc verò diaconus dicit : *Flectamus genua ;* et nullâ morâ injectâ respondet subdiaconus : *Levate*. Alia enim consuetudo invecta est : nam quondam ad *Flectamus genua*, populus in genua procidebat, et aliquantisper orabat, nunc verò neque genua flectit, nec orando immoratur ; neque diaconus subdit : *Levate*, sed postquàm ipse dixit : *Flectamus genua*, statim respondet subdiaconus : *Levate*, ut benè explicat Bona, Rerum liturgicar. l. 2, c. 5.

5. Oratio seu collecta ad Patrem dirigitur, et desinit *in obsecrationem et obtestationem per Christum* ejus Filium, qui Mediator et Redemptor noster est. Idcircò autem ad æternum Patrem, non verò ad Trinitatem dirigitur, quia Dominus Jesus ad illum modum orare nos docuit, Matthæi c. 6 : *Pater noster, qui es in cœlis ;* et Joannis 6 : *Quidquid petieritis Patrem in nomine meo.* In ea desinit verba : *Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum*, tum quia *nullum aliud nomen datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri :* tum quòd *unus mediator Dei et hominum Deus et homo Christus Jesus ;* tum denique quòd *per eum solum habemus accessum ad Patrem*, juxta id quod legitur in Actis apostol., c. 4, in Epist. 1 ad Timotheum, c. 2, et Epist. ad Romanos, c. 5. Quoniam verò, si ad Trinitatem dirigeretur oratio, et concluderetur *per Filium tuum*, videri possemus putare nos Christum Trinitatis esse Filium ; aut si vox Filii prætermitteretur, ac tantùm diceretur : *Per Christum Dominum nostrum*, Christi personæ dividi viderentur, quarum una in Trinitate,

quam invocamus, contineretur, alterâ seclusâ, per quam invocaremus, Trinitatem, ideircò ad unam tantùm personam oratio dirigitur, omniaque in hunc modum incommoda submoventur. Cùm autem prima sit persona Patris, aliæ autem ab eâ procedant, optimum visum est ut cùm ad unam personam dirigenda sit oratio, ad personam Patris dirigatur, juxta Carthaginense concilium III, cap. 15.

6. Neque verò oratione directâ ad Patrem, cæteræ inde personæ Filius et Spiritus sanctus excluduntur; monet enim Tertullianus, libro de Oratione, propter essentiæ unitatem in Patre Filium et Spiritum sanctum intelligi; cùmque in fine collectæ Filius et Spiritus sanctus vivere cum Patre et per omnia secula seculorum regnare dicantur, satis declaratur nos cum Patre Filium etiam et Spiritum sanctum invocare. Vide Bellarmin., Controvers. tom. 3, l. 5, de Missâ, c. 16, § *De Collectâ*. De illâ collectarum seu orationum clausulâ : *Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum*, loquuntur Tertullianus et Optatus Milevitanus, quorum alter in Apologetico, c. 21 : *Dicimus*, inquit, *et palàm dicimus, et vobis torquentibus lacerati et cruentati vociferamur; Deum colimus per Christum; per eum et in eo se cognosci vult Deus et coli*; alter autem lib. 3 scribit : *Paganum vocas eum qui Deum Patrem per Filium ejus ante aram rogaverit.* Ex quo intelligitur eam clausulam ab apostolis esse derivatam, eamque apostolos à Christo Domino accepisse. Modo diximus dirigi orationem ad Patrem; missa enim repræsentatio quædam est illius oblationis quâ Christus sese obtulit Patri. Non tamen eam semper, sed plerùmque dirigi intelligendum est; quædam enim collectæ, quæ tamen perpaucæ sunt et recentes, diriguntur ad Filium cum clausulâ : *Qui vivis et regnas*, etc. *Sunt tamen*, inquit Bellarminus, loc. cit., *quædam collectæ, quæ diriguntur ad Filium, et concluduntur : Qui vivis et regnas*, etc. *Sed eæ paucæ sunt, et fortassè non tam antiquæ quàm aliæ.* Addit ideò fortassè has collectas esse compositas, ne cui fortassè in mentem caderet, non aliam quàm personam Patris posse invocari : *Fortassè deditâ operâ voluit Ecclesia aliquas collectas dirigi ad Filium, ne homines crederent non posse disertis verbis invocari nisi Patrem.* Et cardinalis Bona, loc. cit., num. 5, hæc scribit : *Ad solum igitur Patrem omnes ferè collectæ directæ sunt, paucæ ad Filium, nulla ad Spiritum sanctum : non quia is donum est, et à dono donum non petitur, ut nonnulli cum Durando in suo Rationali philosophantur; sed quia missa repræsentatio est ejus oblationis quâ Christus se Patri obtulit, ac propterea ad ipsum Patrem liturgicæ precationes diriguntur.*

7. Post collectam minister populi nomine respondet *Amen*, de cujus vocis usu post orationem loquitur Apostolus, 1 Epist. ad Corinth., c. 14 : *Qui supplet locum idiotæ, quomodò respondebit : Amen?* De eâdem voce ejusque usu in fine orationum loquuntur Justinus Martyr, et Hieronymus. Justinus Martyr, apologiâ secundâ : *Absolutis*, inquit, *precibus et gratiarum actione, quilibet de populo qui adest, faustis vocibus acclamat : Amen* Hieronymus, l. 2 Epist. ad Galatas, narrat in omnibus Romæ templis auditam populi vocem clamantis : *Amen.* Hæc vox Hebraica est, et interdùm est affirmantis, quandoque est desiderantis, aliquando etiam est assentientis. Cùm post aliquod fidei dogma adhibetur, exempli causâ post Symbolum : *Credo in Deum*, etc., tunc rem ita esse affirmat. Si verò post aliquam orationem, quâ alicui opem à Deo imploramus, puta cùm sacerdos orat pro alicujus peccatoris conversione, tunc desiderium significat consequendi finis in quem intendit oratio. Denique si sacerdotis oratio rem aliquam respicit, quam nostrum est exequi et perficere, ut cùm sacerdos orat ut laudes Deo conferantur, et illi ut æquum est gratiæ agantur, tum vox *Amen* nostrum consensum significat; idemque est ejus vocis significatus in fine orationis Dominicalis; in quâ cùm Deum deprecemur, nobis ut debita nostra dimittat, quemadmodùm nos dimittimus debitoribus nostris, *Amen* significat nos cupere veniam nobis à Deo dari injuriarum quas illi fecimus, quemadmodùm nos itidem ei remittimus, à quo in nos injuriæ ortæ sunt.

8. Ad eam missæ partem, de quâ nunc agimus, pertinent Epistola, Responsorium, Graduale, Alleluia, Tractus, Sequentia, seu Prosa; et D. Thomas, 3 part., quæst. 83, art. 4, ait ad Eucharistiæ Sacramentum, quod est mysterium fidei, populum disponi *per doctrinam prophetarum et apostolorum*, quæ legitur in Epistolâ : quâ lectâ in choro cani Graduale, quod significat *profectum vitæ;* cani itidem *Alleluia*, quæ vox indicat spiritualem *exultationem*, aut cani Tractum *in officiis luctuosis*, qui significat spiritualem gemitum : *Hæc enim omnia* (subjicit S. doctor) *consequi debent in populo ex prædictâ doctrinâ.*

9. In vetustis codicibus Epistola dicitur : Lectio *ex Apostolo*, quæ etsi interdùm ex aliis quoque veteris novique Testamenti libris, plerùmque tamen ex Epistolis D. Pauli desumitur; atque inde lectioni post collectam *Epistolæ* nomen est inditum. Judæi die sabbati à lectione librorum Moysis et prophetarum conventuum suorum sumebant exordium, ut colligitur ex c. 12 et 15 Actuum apostolorum. In novo Testamento S. Paulus, Epist. ad Corinth., c. 14 : *Cùm veneritis*, inquit, *unusquisque vestrùm psalmum habet, doctrinam habet;* quo in loco quidam intelligunt psalmos et lectiones ante sacrificium. Luculentior est locus ad Colossenses, c. 4 : *Cùm lecta fuerit apud vos Epistola hæc, facite, ut et in Laodicensium Ecclesiâ legatur, et eam, quæ Laodicensium est, vos legatis;* et 1 Epist. ad Thessalonicens., in fine ait Apostolus : *Adjuro vos per Dominum, ut legatur Epistola hæc omnibus sanctis fratribus.* Quibus in locis etsi disertè non dicat Apostolus, ut earum Epistolarum lectio fiat in missâ, verisimile tamen fit tempore missæ lectas esse eas Epistolas; nullos enim alios conventus novimus Christianorum, quàm qui ad sacram synaxim agebantur. Quamobrem statui posse videtur, divinarum Scripturarum et Epistolæ lectionem in missâ ab apostolis esse introductam, quod monuère etiam cardinalis Bona, l. 2, c. 6, n. 1; Bellotte, in suis Observationibus, pag. 386;

Grancolas, Tractatu missæ, pag. 36, et de antiquis Liturgiis, pag. 504; Le Brun, tom. 1, pag. 202; Torres, Instruct. sacerdot. de sacrificii Oblatione, pag. 95, n. 67.

10. Primis Ecclesiæ seculis non prophetarum modò et apostolorum scripta, sed interdùm episcoporum etiam summorumque pontificum litteræ in ecclesiâ legi consueverant, præsertim quæ *pacificæ*, seu *communicatoriæ* dicebantur; quarum commercio inter Romanum pontificem cæterosque episcopos pax et unitas servabatur, et quis orthodoxus, quis hæreticus esset omnibus palàm erat. Eusebius, Hist. Eccl. l. 3, c. 16, loquens de Epist. Clementis papæ ad Corinthios, testatur eam in multis ecclesiis legi consuevisse. De quâ disciplinâ videatur Martene, de antiquis Eccl. Ritibus, lib. 1, c. 4, art. 4, n. 2; card. Bona, cit. c. 6, n. 2, et Franciscus Bencinus, in præclaro opere de Litteris encyclicis.

11. Series et ordo Epistolarum et Evangeliorum, quæ totius anni cursu leguntur in missâ, vulgò D. Hieronymo tribuitur, qui librum composuit appellavitque *Comitem*, quem typis edidit Pamelius in voluminibus de Rebus liturgicis. In Missalibus Ambrosiano et Mozarabo duæ leguntur lectiones ante Evangelium, quarum altera è veteri, altera è novo Testamento desumpta est. Mabillonius, de Liturgiâ Gallicanâ, lib. 1, cap 3, num. 10, Gregorii Turonensis auctoritate probat tres in Galliâ lectiones legi consuevisse, primam ex prophetis, alteram ex Apostolo, tertiam ex Evangelistis. Una tantùm lectio plerùmque legitur juxta præsentem disciplinam, quibusdam diebus exceptis, quibus plures leguntur. Lectio autem in eum finem instituta est, ut christianus populus erudiatur, et per eam ad sacrificium præparetur. *Præmittitur instructio fidelis populi, quia hoc Sacramentum est mysterium fidei, ut supra habitum est; quæ quidem instructio dispositivè quidem fit per doctrinam prophetarum et apostolorum, quæ in Ecclesiâ legitur per lectores et subdiaconos;* verba sunt S. Thomæ, loco superiùs citato, art. 4. Qui verò mysticè tractant de missæ sacrificio, docent ideò ante Evangelium Epistolam legi, non quòd huic illud dignitate præstet, sed quòd apostoli præibant Christo, qui eos mittebat binos ante faciem suam. Et Innocentius III, l. 2 Mysteriorum missæ, c. 29, ait Epistolam ante Evangelium legi, ut significetur munus præcursoris Christi, qui venit parare vias ejus.

12. In missis privatis Epistola à sacerdote legitur, in cantatis à subdiacono cantatur, interea dùm à sacerdote legitur submissâ voce, quæ tamen disciplina non eadem semper fuit. In veteri ordinatione subdiaconi nihil invenitur quod ad lectionem Epistolæ quoquo modo referri possit, ut apertissimè ostendunt Hallier, de Materiâ et Formâ ordinationis, § 16, n. 46; Morinus, de sacris Ordinationibus, part. 3, exercitat. 12, cap. 2. Id munus erat lectorum. Sanè Amalarius, qui 9 vixit seculo, lib. 2, cap. 11, miratur tam sæpè à subdiacono in missâ Epistolam legi: *Miror quâ de re sumptus usus in ecclesiâ nostrâ, ut subdiaconus frequentissimè legat lectionem ad missam, cùm hoc non reperiatur ex ministerio sibi dato in consecratione commissum, neque ex litteris canonicis, neque ex nomine suo.* Idem mirari se ait Micrologus. Et Durandus, scriptor seculi 13, l. 2 Ration., cap. 8, anxiè quærit quamobrem Epistolam legat subdiaconus: *Quare subdiaconus legit lectionem ad missam, cùm non reperiatur hoc sibi competere vel ex eo nomine, vel ex ministerio sibi concesso?* Martene, loco citato, n. 6, subdiaconos putat in ecclesiis legere cœpisse Epistolam seculo 8. Nunc verò in ordinatione subdiaconi cùm episcopus dicat: *Accipe librum Epistolarum, et habe potestatem legendi eas in Ecclesiâ sanctâ Dei*, jam firmum et definitum esse apparet, in missâ solemni munus esse subdiaconi lectionem canere; quam, si absit subdiaconus, quivis potest canere clericus in minoribus ordinibus constitutus, non tamen adhibito manipulo, juxta sacr. rituum Congregationis rescripta, quæ indicat Meratus, tom. 1, part. 1, pag. 202. In missis solemnibus, ut modò dixi, sacerdos qui missam celebrat, submissâ voce Epistolam legit. Vertus autem more negat suo, tom. 4, pag. 131, rubricam quæ præscribat ut sacerdos submissâ voce Epistolam, Graduale et Evangelium legat, reperiri aut in Missali S. Pii V, anno 1570 edito, aut in eo quod typis vulgatum fuit sub Clemente VIII, anno 1604, quâ in re vel deceptus ipse fuit, vel alios voluit decipere, ut ostendit Le Brun, tom. 1, pag. 201.

13. Lectâ Epistolâ, in missis privatis minister, et chorus in missis solemnibus respondet: *Deo gratias;* quam vocem vetustissimam esse inde ostenditur, quòd S. Benedictus, cap. 66 Regulæ suæ, eam commemoret tanquàm à suis monachis sæpè adhibitam, et S. Augustinus exprobrat Donatistis, quòd illam Catholicorum vocem irriderent: *Deo gratias.*

14. De Gradualis etymologiâ, seu antiphonæ quæ post Epistolam dicitur, aliæ aliorum sunt opiniones. Quidam putant eam antiphonam ex eo Graduale esse appellatam, quòd in altaris gradibus caneretur; *Graduale à gradibus dicitur, quia in gradibus canitur;* verba sunt Honorii Augustodunensis in Gemmâ animæ, lib. 1, cap. 96. Alii verò considerantes Evangelium à diacono in suggesto, qui *ambon* appellatur, cani consuevisse, ideò Graduale dictum putant quòd caneretur cùm diaconus gradus conscenderet suggestûs, ubi dicturus erat Evangelium; moremque canendi Graduale ideò introductum, ne tempus quo diaconus recedens ab altari in ambonem ascendebat, sine aliquo cantu laberetur. Ita beatus Rhenanus, in notis ad Tertullianum de Coronâ militis; et cum eo consentit ven. cardin. Bellarminus, tom. 3 Controvers., lib. 6 de Missâ, cap. 16, tit. de Graduali. Responsorium etiam hæc vocatur antiphona, vel quia lectioni convenire et quodammodò respondere debet; vel quòd cantaretur alternis, ut altera chori pars alteri responderet, ut innuit Rabanus, l. 1, c. 33.

15. Gradualis quidam S. Cœlestinum, quidam S. Gregorium auctorem fuisse existimant. Locus est in libro Pontificali in Vitâ Cœlestini I: *Constituit Graduale post officium ad missam* (sive, ut alii legunt) *ad*

missas cantari. S. Gregorium omnia quæ in missis canenda sunt ordinâsse, compertum est, ven. cardinal. Thomasius, Præfat. ad veteres missarum libros, pag. 21 usque ad pag. 29, et in Præfatione ad librum cui titulus : *Responsorialia et Antiphonaria Romanæ Ecclesiæ*, pag. 4, magnâ doctrinâ et eruditionis copiâ scripsit de Graduali, quem propterea merito magnis effert laudibus Le Brun, tomo 1, pag. 205 ; sed magnam difficultatem creat canon 12 Toletani concilii IV, anno 633 habiti sub Honorio papâ. Etsi enim S. Gregorius responsorium post epistolam dici jussit, tamen canone illo disertè præscribitur post epistolam, nullo responsorio interjecto, ut legatur Evangelium. Sed hanc difficultatem solvit cardinalis Bona, lib. 2 Rer. liturgic., c. 6, n. 4; eo enim tempore conditum esse canonem illum observat, cùm in Hispaniâ Mozorabus ritus vigeret, juxta quem post primàm lectionem ex veteri Testamento dicebatur responsorium, deinde legebatur epistola, ad cujus finem respondente choro *Amen*, statim canebatur Evangelium ; quamobrem Patres in eo concilio, S. Isidoro Hispalensi præsidente, convocati ritum quo per id tempus utebantur retineri voluerunt.

16. Alleluia, quæ dicitur post graduale, Hebraicà vox est, et significat : *Laudate Dominum*. Ejus vocis auctorem fuisse David regem è psalmis colligitur, ut notat Cassiodorus, in psalmo 104 : *Hoc verbi decus à præsenti psalmo fecit initium, nec ante à quoquam reperitur positum, quamvis multi scriptores fuerint primitùs Hebræorum*. Ea vox est etiam Tobiæ, c. 13, nec usquàm alibi reperitur in veteri Testamento. In novâ autem lege S. Joannes, in Apocalypsis c. 19, narrat se audivisse choros angelorum in cœlo canentium Alleluia, undè licet conjicere pulcherrimum illud cantîcum è cœlo in Ecclesiam deductum. Sozomenus, Hist. ecclesiast. l. 7, c. 19, tradit Romæ quondam semel in anno in die Paschæ cantari consuevisse Alleluia ; sed Baronius in notis ad Martyrologium Romanum ad diem 5 aprilis plurimis Hieronymi allatis testimoniis Sozomenum refellit, idemque repetit in annalibus ad ann. Chr. 384, num. 23. Valesius in Sozomenum, l. 7, c. 19. scriptorem illum adversùs Baronium defendit : *Reprehendit Baronius*, etc. *Verùm argumenta quibus id probare nititur, parùm firma mihi videntur. Proinde auctoritatem Sozomeni hìc sequi malim, maximè cùm Cassiodorus ejus verba retulerit in Historiâ tripartitâ. Qui profectò id nunquàm fecisset, nisi hunc morem vetustum scivisset fuisse Ecclesiæ Romanæ, ut in eâ semel tantùm Alleluia caneretur, die scilicet Paschæ*. Et ven. cardinalis Thomasius, præfat. ad veteres missarum libros, utramque sententiam nititur ita componere, ut in die Paschæ publicè caneretur ritu alleluia, cæteris verò diebus *ad libitum* eam quisque vocem usurparet, ut innuit Hieronymus.

17. In tomo de Gestis D. N. J. C., cùm de sabbato sancto egimus, versùs finem, polliciti sumus nos in hoc loco de Alleluia quidpiam ampliùs scripturos. S. Isidorus de Originibus, l. 6, cap. de Officiis, ait duas voces *Amen* et *Alleluia* in alias linguas propter earum sanctitatem non esse conversas : *Tantò enim sacra sunt nomina ut etiam Joannes in Apocalypsi referat se Spiritu revelante vidisse et audivisse vocem aquarum multarum et tonitruum validorum dicentium Amen, et Alleluia ; ac per hoc sic oportet in terris utrumque dici, sicut in cœlis resonant*. In eodem loco D. Hieronym. auctoritatem produximus, qui testatur etiam in exequiis Christianorum Alleluia cani consuevisse. Nunc ex eodem Hieronymo huc afferimus illud, quòd in cunis instruebantur pueri, ut Alleluia, utcumque possent, pronuntiarent. Sic enim scribit in Epitaphio Paulæ : *Audierat* (Paula nepotem suam) *in cunis et crepitaculis balbutiente linguâ Alleluia cantare*. Aratores etiam devotionis gratiâ cantare Alleluia scripsit in Epistolâ ad Marcellam, quam Bethlehemum ut se conferat, hortatur : *In Christi villâ tota rusticitas est. Extra psalmos silentium est. Quòcumque te verteris, arator stivam tenens Alleluia decantat*.

18. Quidam à Scripturâ versiculi, qui post epistolam recitantur, appellantur *tractus*, cujus etymologia vocis est à *trahendo* ; nam *tractim et cum asperitate vocum et prolixitate verborum canitur* ; ut videre est apud Durandum, Bellarminum, loc. cit., Gavantum, cardin. Bona, ubi supra, n. 5, et Tournely, tomo 2, de Sacram. Euchar., pag. 423.

19. Denique *sequentia* rhythmus est, qui post epistolam canitur, et appellatur *jubilatio*, atque etiam *prosa*, quòd in eâ nulla carminis lex aut mensura servetur. Sequentiæ autem nomen illi inditum, quia gradualè consequitur. In libro qui Alcuino tribuitur de divinis Officiis, hæc habentur : *Sequitur jubilatio quam sequentiam vocant* ; et Uldaricus, in Consuetudinibus Cluniacensibus, lib. 1, cap. 11 : *Prosa*, inquit, *quam alii sequentiam vocant, non cantatur nisi in quinque festis principalibus*. Hæc ut cantaretur sequentia seu prosa, auctor fuisse dicitur B. Notkerus abbas S. Galli ; et quasdam à se compositas misisse ad summum Pontificem.

20. Quatuor sequentiis utitur Romana Ecclesia ; quarum prima est *Victimæ paschali* in die Paschæ : eam Durandus, l. 4, c. 22 tradit compositam seculo XI à Roberto Francorum rege ; secunda est *Veni sancte Spiritus* in die Pentecostes, cujus B. Hermannus Contractus seculo item XI auctor fuisse creditur ; tertia est *Lauda, Sion*, in festo Corporis Christi, quæ D. Thomæ Aquinati tribuitur ; quarta denique est *Dies iræ, dies illa*, in missis mortuorum, quam scripsisse existimatur Latinus cardinalis Ursinus seu Frangipanis ordinis Prædicatorum, qui mortuus est anno 1294. Videantur Le Brun, tomo 1, pag. 210, et Macrus, in Vocabular., verbo *Prosa* ; qui nullam mentionem faciunt sequentiæ *Lauda, Sion, Salvatoris Jesu nomen et amoris*, quæ in festo nominis Jesu dicitur ; peculiaris est enim ea sequentia fratrum Minorum, ut observat Meratus, tomo 1, parte 2, pag. 867 ; de sequentiâ seu prosâ agit Perimezzius, dissert. 2, pag. 57, hujusque ritûs auctorem fuisse putat B. Notkerum, qui integrum volumen ejusmodi prosarum à se compositum Lituardo Vercellensi episcopo dedica-

vit, teste Echerardo monacho, in ejus Vitâ, cap. 16.

21. Neque tamen in omni missâ, quæ vel privata sit, vel cantetur, dicuntur graduale, Alleluia, tractus et sequentia. Graduale, quòd doloris laborisque signum sit, tempore paschali omittitur, cùm lætitiæ tempus illud sit, ut observat Gavantus. A septuagesimâ ad sabbatum sanctum prætermittitur Alleluia, in missis etiam de feriâ per adventum et in vigiliis in quibus jejunium indictum est, ut præscribunt rubricæ Missalis Romani. Duo tamen sabbata excipias, quorum alterum Paschatis, alterum Pentecostes pervigilium est : horum enim dierum missæ per noctem olim celebrabantur, ut ex ipsis quas legimus collectis intelligitur ; eædemque illorum dierum missæ quondam erant ipsarum festivitatum missæ, non vigiliarum. Vide Bellotte, in observationibus ad ritus Ecclesiæ Laudunensis, pag. 407, num. 10, duobusque seq. Lutherus è missâ non explodit Alleluia, sed eam dici vellet etiam per quadragesimam et in majori hebdomadâ, cujus temeritatem et audaciam retundit Bellarminus, loco citato. Qui rationes scire cupit quamobrem per id tempus omittatur alleluia, Theophylum Raynaudum adeat, tomo 2, in tractatu de Attributis Christi, pag. 129, et seq. Sapienter monet Albaspinæus, Aurelianensis episcopus, tractatu de veteris Ecclesiæ Politiâ in Eucharistiæ administratione, lib. 2, cap. 13, inter Pascha et Pentecosten cani Alleluia ad spem Christianorum solemniter celebrandam, et ad ostendendum nos aliquando ad vitam redituros, quemadmodùm Christus revixit, ac denique in omne ævum ab omnibus laboribus vacuos canticum æternæ vitæ, quod est Alleluia, seu Dei laudem cantaturos ; contra verò per quadragesimam, quod est tristitiæ tempus, omitti, seu veriùs quòd temporariam hanc vitam exprimat nostram, cùm beatorum Alleluia canere nobis non licet. Denique in festo SS. Innocentium Alleluia omittitur, quòd Ecclesiam miserarum matrum commiserescat, quæ ante ora sua lactentes filios viderint trucidari, ut benè advertit Amalarius, de ecclesiasticis Officiis, lib. 1, cap. 41. In hâc verò die Ecclesiam jure conqueri animadvertit Hugo de Sancto Victore, de Officiis ecclesiastic. cap. 8, quòd miserorum animas puerorum sciat non in Paradisum continuò convolâsse : *In die hâc à vocibus lætitiæ abstinemus, quia Innocentium animæ ad inferos descenderunt, sicut et omnium qui ante passionem Christi obierunt.* Ex quo factum est ut in ejus festivitatis octavâ dicamus Alleluia, itidemque in ipsâ festivitate, si in Dominicam incidat. *Si illorum festivitas in Dominicâ venerit, omnia de illis ut de aliis sanctis agimus, quia in Resurrectione Domini eos sanctis associatos credimus. In octavâ quoque illorum Alleluia et alia canimus, quia factâ Christi resurrectione, eos in gaudio receptos scimus :* Verba sunt Honorii, in Gemmâ animæ, lib. 3, cap. 14.

22. A septuagesimâ ad diem Paschæ pro Alleluia dicitur tractus, ut scribit Rupertus abbas, lib. 5, de divinis Officiis, cap. 14. *Quòd autem tractus lugentium sit, magisque luctui congruat quàm graduale, quod est pœnitentium lamentum, illud comprobat, quòd non cum Alleluia ut graduale, sed pro Alleluia canitur his diebus, quibus mortem, quæ subintravit in mundum per invidiam diaboli, id est, à Septuagesimâ usque ad Pascha, lugemus.* Sequentis verò sua cuique constituta dies est quâ debent recitari. De graduali, Alleluia et tractu qui ulteriorem videre desideret tractationem, legat Tiletmanum, cap. 21, 22 et 23.

CAPUT VI.

De reliquis actionibus quæ fiunt à sacerdote in hâc missæ parte.

1. Ad absolutàm hujus partis missæ explicationem reliquum est actiones prosequi, quæ fiunt à sacerdote ; quarum præcipuæ sunt altaris osculatio ; ad cornu epistolæ se conferre ; signo crucis se signare ; caput ad crucem sæpè inclinare ; caput itidem, verba quædam proferendo, inclinare, non tamen ad crucem conversum ; in medio altaris recitare *Kyrie eleison, et Gloria in excelsis ;* ad cornu epistolæ redire ; manus usque ad humeros, orationes seu collectas recitando, sublatas tenere.

2. Atquè hæ sunt actiones præcipuæ quas singillatim videas in rubricis Missalis, et apud earum commentatores. De osculo altaris, et de signo crucis superiùs locuti, reliqua persequemur. Primùm igitur monendum olim sacerdotem arbitratu suo dicere potuisse *Gloria in excelsis*, vel in medio altari, vel in cornu epistolæ, quod nunc faciunt Carthusiani et fratres Prædicatores. Hoc verò tempore hymnus ille in medio altari dicendus est juxta ritum Romanum, qui à seculo XIII usque invaluit ; nam Durandus, Ration. lib. 4, cap. 13, *Illum*, inquit, *inchoando stat ante medium altaris*, hymnum intelligit *Gloria in excelsis ;* idque optimò consilio constitutum est, nihil enim est cur sacerdos ad Missale retineatur, ideòque convenientius est stare illum in medio altari in conspectu crucis.

3. Secundò, *Dominus vobiscum* post *Kyrie*, vel *Gloria in excelsis* olim non in medio altari dicebatur, nec à medio altari sacerdos se ad populum salutandum convertebat, sed ut nunc fit à Carthusianis, Carmelitis et Prædicatoribus fratribus, dicebatur *Dominus vobiscum* ad cornu epistolæ. Jam verò quingenti sunt annî eoque paulò ampliùs, cùm à medio altari sacerdos ad populum conversus dicit *Dominus vobiscum*. Vide Le Brun, tomo 1, pag. 175, et pag. 189.

4. Tertiò, septies *Dominus vobiscum* dicitur in missâ, ut septem explosis capitalibus vitiis populus septiformem à Deo gratiam consequatur, ut notat Innocentius III, lib. 2, cap. 24. Ter verò se ad populum sacerdos non convertit ; primò post *Confiteor*, utpote qui totus sit in animâ suâ expiandâ ; secundò ante Evangelium, qui verbo Dei annuntiando intentus sit ; tertiò ad præfationem, cùm sublatum ad Deum animum proximoque sacrificio defixum habeat, ut animadvertit Gavantus.

5. Quartò ad humeros elevatas manus tenet, qui est usitatus orandi modus tum in veteri, tum in novo Testamento. In veteri Testamento cecinit David : *Dùm extollo manus meas ad templum sanctum tuum. In no-*

mine tuo levabo manus meas. Expandi manus meas ad te. Et in novo D. Paulus ad Timotheum : *Volo*, inquit, *viros orare in omni loco levantes puras manus.* Passis quondam sublatisque brachiis orabant, ut statum quo Christus oravit in cruce imitarentur. Vide Bonarrotam, in Observationibus ad vetera quædam vasa vitrea, pag. 120 et 121. Plures imagines in Romæ cœmeteriis depictas Christianorum ad id exemplum orantium, videas apud Bosium in Româ subterraneâ ; atque eumdem morem etiamnùm religiosi, quidam ordines retinent, cùm in Missâ collectas recitant. Consultius verò existimavit Ecclesia, si ad eum modum quo nunc utimur, collectæ recitarentur, ne veteri retentâ consuetudine orandi passis extensisque brachiis, inconcinnis et ridiculis figuris aperiretur locus. Etiam Tertullianus, lib. de Oratione cap. 13, morem improbat orandi elevatis inconditè manibus : *Cum modestiâ et humilitate*, etc., *ne ipsis quidem manibus sublimiùs elatis, sed temperatè ac probè elatis.* Et in quodam diptycho domestici Musæi Bonarrotæ, SS. Sylvestri, Gregorii et Flaviani cernuntur imagines, quorum primus orans depictus est, non ad veterem modum brachiis in crucis formam expansis, sed ad recentiorem modum quo sacerdotes missam celebrantes utuntur ; quod quasi indicium est et principium extensionis brachiorum juxta veterem consuetudinem, ut idem auctor observavit pag. 270.

6. Denique de itu et reditu ab unâ ad alteram altaris partem, deque morâ in medio ejusdem, notum cuilibet est introitum cum reliquis usque ad Evangelium in cornu epistolæ recitari ; et *Kyrie*, *Gloria in excelsis* et *Credo*, cæteraque omnia quæ ad substantiam pertinent sacrificii, in medio dici altaris. Sacrificio peracto, sacerdos redit ad cornu epistolæ, ibique orationem recitat quæ appellatur *postcommunio* ; factâque ex medio altaris super populum benedictione, redit ad cornu Evangelii ubi recitat initium Evangelii S. Joannis. Micrologus, cap. 9, quòd sacerdos à cornu epistolæ ad cornu transeat Evangelii, inde derivatum esse scribit quòd, cùm offertorii tempore fideles, ut infra docebimus, oblationes ad altare soliti essent deferre, non licuisset sacerdoti celebranti eas oblationes commodè accipere et legere Evangelium, nisi Missale à cornu epistolæ amotum ad cornu Evangelii asportaretur : *Ad sinistrum verò cornu* (sinistram partem intelligit, non quæ Crucifixi, sed sacerdotis manui respondet) *habent librum cùm legunt Evangelium, vel cùm sacrificant, ut in dexterâ parte sint expeditiores ad suscipiendas oblationes sive ad conficienda altaris Sacramenta.* Hanc Micrologi observationem pulchrè illustrat Pouget, Institut. catholicar. tom. 2, pag. 828, ubi loquitur de missâ solemni, contenditque ejus ritum in missam privatam esse illatum. Ac sacerdos quidem ; ut ipse putat, ad altare non ascendebat nisi ad sacrificium peragendum. Extra altare Epistolam à subdiacono, Evangelium à diacono audiebat ; conscensis verò gradibus altaris, ea quæ opus essent legebat, aut canebat, posito libro in cornu Evangelii, cui nullus alius esse poterat locus ; nam in medio altari positus erat calix et cornu epistolæ oblationibus fidelium impediebatur. His præmissis, pergit Pouget, ut in missis privatis secernerentur ea quæ in missis solemnibus leguntur extra altare, ab iis quæ ad altare recitantur, sic institutum esse ut in cornu epistolæ legerentur quæ in missis solemnibus leguntur extra altare, cætera verò omnia ut in solemnibus ita et in privatis in medio altari dicerentur. Quia verò in missis solemnibus post communionem pars altaris ad cornu epistolæ, summotis inde jam oblationibus, expedita esset, pars verò ad cornu Evangelii à subdiacono occupatur, qui calicem tergit et componit ad sacrarium deferendum, propterea Missale ad cornu epistolæ refertur ; atque inde idem ritus in missas privatas est derivatus. Porrò ulteriùs anxiè quærere nihil est opus, cur non in cornu epistolæ, sed in cornu Evangelii legatur initium Evangelii S. Joannis ; nova enim ejus Evangelii additio est, ut suo loco dicemus, et in eâdem parte altaris decere visum est ut secundum Evangelium legatur, ubi antea primum recitatum fuerat. Atque hoc naturale fundamentum est, cur modò in hoc, modò in illo altaris loco in diversis missæ partibus sacerdos has vel illas preces dicat et orationes. Quanquàm neque hinc deest mysticus sensus ; quidam enim dicunt cornu epistolæ populum Hebræorum, qui primi vocati sunt ad Evangelium, cornu autem Evangelii ethnicos significari, qui Evangelium ab Judæis aspernatum acceperunt ; reditum verò ad cornu epistolæ, futuram Hebræorum exprimere conversionem.

CAPUT VII.

De Evangelio.

1. Lectâ epistolâ, iisque quæ eam consequuntur, sacerdos ad medium altare redit, ubi, ut Evangelio legendo sese paret, recitat orationem *Munda cor meum*, quâ Deum deprecatur ut cor et labia sibi purificet, quo dignè sanctum annuntiare possit Evangelium, quemadmodùm labia Isaiæ calculo mundavit ignito. Sacræ enim paginæ tradunt Isaiam vidisse Dominum in sublimi solio sedentem, quem Cherubim circumstabant, terram verò sub ejus pedibus ; tum exclamâsse labia sibi esse immunda ; subinde quemdam ex iis seraphim, qui coram Domino astabant, petram igne candentem forfice ex altari sumptam ad ejus labia admovisse ; atque ita significâsse ejus expiata esse peccata.

2. Quod spectat ad alteram orationem : *Jube, domne, benedicere*, admonendus est diaconus qui Evangelium cantaturus à sacerdote benedictionem petit, ne dicat : *Jube, Domine*, sed : *Jube, domne, benedicere* : contra verò in missâ privatâ sacerdos non : *Jube, domne*, sed : *Jube, Domine, benedicere*, quod etiam dicit in missâ solemni, cùm submissâ voce dicit : *Munda cor meum*, antequàm diaconus Evangelium cantet.

3. Cujus rei apertissima ratio est : nam vox *Dominus* propriè Deo tantùm convenit ; *dominus* verò, quæ trunca et deminuta vox est, tribuitur hominibus : *Cœlestem Dominum, terrestrem dicito domnum.* Et in Litaniis summus Pontifex dicitur *domnus apostolicus*. Videantur Ducange et Macrus, in suis quisque Vo-

cabulariis. Quamobrem diaconus non à Deo, sed à sacerdote benedictionem petens, dicit : *Jube, domne, benedicere;* sacerdos verò, qui eam petit à Deo, dicit : *Jube, Domine,* etc. Illud etiam discrimen est inter benedictionem quæ à Deo, et illam quæ ab homine petitur, quòd à Deo gratias quibus nobis opus est postulamus, ab homine autem petimus Deum ut pro nobis oret, qui super nos benedictionem suam effundat : locus est in Exodi c. 12 : *Abeuntes benedicite mihi.*

4. Post eas orationes sacerdos ad dexteram altaris partem se confert, quæ eadem est, ut diximus, cum dexterâ Crucifixi, et ibi legit Evangelium, sive privatam celebret missam, sive solemnem, in quâ Evangelium cantat diaconus; qui tamen mos non fuit antiquorum temporum; tunc enim Evangelium à lectore legebatur, ut colligitur ex epistolis 33 et 34 S. Cypriani, et ex concilio Toletano I, c. 2. Id verò munus in Evangelii honorem diaconis postea demandatum fuit : quamobrem Hieronymus, epistolâ ad Sabinianum, *Evangelium*, inquit, *Christi quasi diaconus lectitabas;* et S. Bonifacius, episcopus Moguntinus, epistolâ ad Zachariam pontificem conqueritur quosdam diaconos, quamvis plures concubinas haberent, tamen Evangelium legere. Græci etiamnùm vetustum retinent morem, ut Evangelium publicè legatur à lectoribus, teste Smithio, epistolâ de præsenti Ecclesiæ Græcæ statu, pag. 145.

5. Evangelium in Ecclesiæ primordiis legi cœptum est, si fidem, ut æquum est, habeamus iis qui de missâ eruditione et doctrinâ clari viri scripserunt. Apostolus, 2 ad Corinth., cap. 8, de Lucâ, in suis itineribus sibi comite, ait : *Cujus laus est in Evangelio per omnes Ecclesias.* Eusebius, Histor. eccl. lib. 2, c. 15, narrat Marcum Romanis flagitantibus suum scripsisse Evangelium : *Quod cùm Petrus per revelationem S. Spiritûs cognovisset, delectatus ardenti hominum studio, librum illum auctoritate suâ comprobâsse dicitur, ut deinceps in ecclesiis legeretur. Refertur id à Clemente in sexto Institutionum libro, cui testis etiam accedit Papias episcopus Hieropolitanus* Et S. Justinus, Apologiâ secundâ, testatur Evangelii lectionem ex traditione apostolicâ esse profectam : nec verò ulla Liturgia vetus est, quæ Evangelii lectionem non præcipiat, ut observavit Le Brun, tomo 1, pag. 214. Ex epistolâ Gregorii Magni ad Joannem episcopum Syracusanum, ubi S. Pontifex ait apostolorum fuisse consuetudinem, ut, dictâ solùm oratione Dominicali, hostiam consecrarent, arguit Morinus, in p. 3, exercit. 9, c. 1, n. 12, per multos annos in missâ Evangelium lectum non fuisse. Verùm cardinalis Bona, Rer. liturgic. lib. 2, cap. 7, pulchrè S. Gregorii verba interpretatur, ut S. Pontifex tempus illud intelligere voluerit, cùm Evangelium nondùm erat litteris commendatum. *Id enim omninò de illis annis intelligi debet, cùm Evangelium nondùm erat scriptum; alioquin mendacii arguerentur Clemens et Papias apostolorum seculo proximi, qui, ut diximus, referente Eusebio, testati sunt Evangelium Marci à principe apostolorum approbatum publicè in ecclesiâ lectum fuisse, quod de aliis quoque à Matthæo, Lucâ et Joanne scriptis contigisse non dubito,* et Pater Lupus, tomo 5, ad concilia generalia et provincialia, pag 376 primæ editionis, postquàm veterés primorum Patrum attulit auctoritates de missâ, in hæc verba concludit : *Item liquet eos qui à dominicum corpus consecrantibus apostolis existimant fuisse adhibitam solam Dominicam orationem, insigniter labi.*

6. Post salutationem ad populum, *Dominus vobiscum*, incipit Evangelium per verbum *Initium*, si principium legatur alicujus ex quatuor Evangeliis, aut per verba illa : *Sequentia S. Evangelii*, si quod legendum est, sumptum sit è corpore quodammodò Evangelii. In diebus majoris hebdomadæ, cùm legitur historia passionis Domini, unicâ tantùm formulâ subjecto religionis nostræ accommodatissimâ nuntiatur populo legi historiam de passione Christi Domini : *Passio Domini nostri Jesu Christi.* Sacerdoti dicenti : *Initium*, sive *Sequentia S. Evangelii*, respondet minister : *Gloria tibi, Domine,* et ad finem Evangelii idem minister dicit : *Laus tibi, Christe;* quæ verba omittuntur feriâ 6 in Parasceve; tempus enim illud est, cùm Christus Jesus improperiis saturatus est et opprobriis. Olim ad finem Evangelii dicebatur : *Amen*, quod servatur in ritu Mozarabo. Fuit cùm dicebatur : *Deo gratias.* Non verò dicitur : *Laus tibi, Christe*, ut videre est in 4 parte Summæ Alensis, tractatu de missâ : *Perlecto Evangelio, dicunt assistentes :* Amen; *quasi dicant : Faciat nos Deus perseverare in doctrinâ Evangelii. Alii dicunt :* Deo gratias, *in gratiarum actionem pro beneficio tantæ doctrinæ et tam salutaris. Nunc dicimus : Laus tibi, Christe.* Deinde subjicit sacerdos : *Per evangelica dicta deleantur nostra delicta;* ad quæ verba notat Le Brun, tom. 1, pag. 240, etsi generatim *delictum* peccatum significet, tamen cùm Ecclesia non proponit Pœnitentiæ Sacramentum, tum vocem illam ita esse recipiendam, ut levem et venialem solùm culpam significet.

7. In more positum erat apud Hebræos, ut post lectionem legis et prophetarum sermo haberetur ad populum; quamobrem narrat S. Lucas, c. 6, Christum Jesum sabbato quodam in synagogam ingressum legisse Isaiam et sermonem habuisse. Et in Actis apostolorum, cap. 13, Paulus et Barnabas, post lectionem à synagogæ principibus sunt invitati ut ad populum verba facerent. In Justini Martyris apologiâ secundâ, et lib. 8 Constit. apostolicarum, apparet homiliam seu sermonem ad populum post lectum Evangelium haberi consuevisse. Et Cyprianus, in Vitâ sancti Cæsarii Arelatensis, c. 14, narrat se jubere solitum ecclesiæ portas occludi, ne quisquam ab audiendo sermone se subduceret. Duo de sacris concionibus composuit volumina Ferrarius, quibus totam rem eruditissimè pertractavit. Præter sermonem monita quædam etiam populo exhibebantur, de quibus loquitur concilium Aurelianense, apud Ivonem, part. 2 Decreti, cap. 120 : *Ut in diebus Dominicis et festis post sermonem intra missarum solemnia habitum, plebem sacerdos admoneat, ut juxta apostolicam institutio-*

nem omnes in communi pro diversis necessitatibus preces fundant ad Dominum pro rege, et episcopis, et rectoribus ecclesiarum, pro pace, pro peste, pro infirmis, qui in ipsâ parochiâ lecto decumbunt, pro nuper defunctis, in quibus singulatim precibus plebs orationem Dominicam sub silentio dicat, sacerdotes verò orationes ad hoc pertinentes per singulas admonitiones solemniter expleant; post hæc sacra celebretur oblatio.

8. Viget etiamnùm in Galliâ hujusmodi consuetudo; atque hæc admonitio Gallicè dicitur *prône*, quæ vox è Græco *pronaos* derivata est, hoc est, ab illâ templi parte, quæ ab ejus limine ad chorum protenta laicos continebat, cùm clerici in choro seu presbyterio continerentur. Vid. Pouget, Instit. catholicar. tom. 2, pag. 836. In Italiâ quoque mos est ut parochi qui munus suum exequi volunt, in missâ parochiali post Evangelium sermonem habeant festis diebus ad populum, eaque eum doceant quæ cognitu opus est ad æternam consequendam salutem, quæ virtutes sint, quæ vitia, quid expetendum fugiendùmve, ut cœlestem gloriam adipiscamur. Videatur c. 2 sess. 5 conc. Trid. de Reform., quodque nos edicto 10 hâc de re uberiùs persecuti sumus.

9. Lecto Evangelio et sermone habito, catechumenorum missa peracta erat. Ad cujus rei intelligentiam sciendum, in quatuor classes à Gregorio Neocæsariensi, Basilio cæterisque Patribus antiquis in suis Canonibus publicos pœnitentes distribui. Alii *flentes*, alii *audientes*, alii *consistentes*, alii *prostrati*, dicebantur. *Flentes* stabant extra templi januam, ubi sua peccata deflebant. *Audientes* et *prostrati* in eâ templi parte quæ *narthex* appellabatur, ubi etiam catechumeni morabantur, atque hi omnes, sermone habito, extra templum pellebantur; quarta pœnitentium classis, scilicet *consistens*, unà cum cæteris fidelibus, missæ integræ aderant usque ad finem; non tamen Eucharistiæ participes erant. Diaconùs catechumenis aliisque edicebat ut abirent, quod ex Jacobo Diacono colligitur in Vitâ S. Pelagiæ; ubi hæc habentur: *Simul atque proclamavit diaconus ad catechumenos: Procedite, vel: Abscedite, nusquàm illa comparuit. Porrò post missam fidelium, et peractum sacrificium, cùm dimissa esset Ecclesia, me extra domùs Dei limen proiecente, rursùs advenit columba.* Et quamvis vetustioribus temporibus dimissio Evangelii lectionem præcederet, tamen in concilio Arausicano I, sub Leone I, can. 18, tom. 1 Conciliorum, pag. 1785, Collect. Labbei, statutum fuit ut Evangelium post Epistolam et ante catechumenorum dimissionem legeretur, quod confirmavit concilium Valentinum in Hispaniâ, can. 1, tom. 2 Concilior., pag. 1067: *Ut sacrosancta Evangelia ante munerum illationem in missâ catechumenorum in ordine lectionum post Apostolum legantur, quatenùs salutaria præcepta Domini nostri Jesu Christi, vel sermones sacerdotis non solùm fideles, sed etiam catechumeni et pœnitentes, et omnes qui ex diverso sunt, audire licitum habeant.* Eruditi duo viri veterumque Ecclesiæ rituum peritissimi Albaspinæus, lib. 1 de veteri Ecclesiæ Politiâ in administratione Eucharistiæ, et Bocquillot, lib. 1 tract. historici de Liturgiâ, cap. 1, è veteribus monumentis totam hanc eruerunt disciplinam de missâ catechumenorum: eos videlicet, itidemque pœnitentes et energumenos dimitti consuevisse. Quisquis autem veterem hujusmodi ritum probè cognitum habere cupiat, ipsorum auctorum opera evolvat.

10. Ex iis quæ hactenùs diximus satis patet quænam esset missa catechumenorum, quænam missa fidelium, quæ etiam missa Sacramentorum dicebatur, qui missæ catechumenorum terminus esset. Missam verò fidelium appellatam esse missam Sacramentorum colligitur ex Ivone Carnotensi, epist. 75 ad Paschalem pontificem, ubi suorum canonicorum pravam describens disciplinam, ait: *Qui adibat missam catechumenorum, subterfugiebat missam Sacramentorum.* Appositè ad hanc rem facit S. Cæsarii Arelatensis homilia 11, qui rem adeò absonam increpitans ait suæ cuique domi licere prophetas, apostolorum scripta et Evangelium legere; nemini autem, præterquàm in domo Dei, adesse licere consecrationi corporis et sanguinis Jesu Christi; nec ut quis missæ dicatur adfuisse, satis esse si sanctam lectionem audierit, sed oportere eum in Ecclesiâ consistere, donec Dominicalis oratio dicta sit, et benedictionem sacerdos populo impertierit. Si quis verò quærat cur missa catechumenorum diceretur ea missæ pars cui non solùm catechumeni aderant, sed pœnitentes etiam et energumeni, respondet Josephus Vicecomes, lib. 5 de missæ Ritibus, cap. 1: *Cur autem catechumenorum missæ id nominis attributum sit, cùm etiam pœnitentes et catechumeni interessent, non aliam fuisse causam puto quàm quòd eorum numerus major esset; ut à copiosiori parte denominatio sumpta sit:* cum quo consentit Morinus de Sacram. Pœnit., l. 6, c. 10, n. 2.

11. Atque hæc quæ ad antiquam disciplinam pertinent breviter attingere voluimus. Nunc verò de iis quæ sacerdos facit in lectione Evangelii dicendum est. Dicto *Dominus vobiscum*, respondet minister: *Et cum spiritu tuo;* tum dexteræ manûs pollice signat crucem super libro in principio Evangelii, deinde signat sibi frontem, os et pectus dicens: *Sequentia*, seu: *Initium S. Evangelii*, ac manibus junctis legit Evangelium, cujus lectione peractâ, respondet minister: *Laus tibi, Christe;* et sacerdos osculatur principium Evangelii submissâ voce dicens: *Per evangelica dicta deleantur nostra delicta;* quod tamen non facit in missis mortuorum, neque cùm celebrat coram Papâ, vel cardinali, vel archiepiscopo etiam et episcopo in locis ubi jurisdictionem habent, quibus, Evangelium ut osculentur, ipsum Missale defertur.

12. Innocentius III, et post eum Gavantus, dicunt sacerdotem signo crucis Evangeliorum librum signare, quasi dicat: Hic Crucifixi liber est. Se ipse verò signat in fronte juxta id quod ait Augustinus in ps. 141: *Usque adeò de cruce non erubesco, ut non in occulto habeam crucem Christi, sed in fronte portem;* tum in ore et pectore juxta illud Apostoli ad Romanos

c. 10 : *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem.*

13. De osculo in Evangelium imprimendo loquitur Jonas episcopus Aurelianensis, Præfat. in l. 2 de Cultu imaginum, cujus ea sunt verba : *Sacræ religionis usus adhuc in sanctâ Ecclesiâ servatur, ut perlectâ sacri Evangelii lectione ab episcopo vel presbyteris, cæterisque sacri ordinis religiosis, codex in quo Evangelii lectio recitata est, multiplicibus osculis veneretur : sed hoc cujus causâ, nisi illius cujus verba esse creduntur, agimus?* Nec sacerdos solùm qui missam celebrabat Evangeliorum librum antiquitùs osculabatur, sed ipse liber ad osculum totius cleri et populi circumferebatur. Verùm Honorius III, sub excommunicationis pœnâ vetuit ne ad cujusquam secularis principis osculum, qui sacro oleo non esset perunctus, Evangeliorum liber offerretur, ut ostendit Meratus tomo 1, parte 1, pag. 444 et seq. ; idque etiam constat ex ejusdem pontificis epistolâ apud Raynaldum ad ann. Chr. 1221, n. 28, ubi confirmat legati sui decretum : *Et ne lecto Evangelio liber ad osculandum aliis quàm personis deferretur inunctis,* sanctâ adversùs eos qui parere detrectaverint excommunicationis pœnâ. Perimezzius, dissert. 8, pag. 237, quæ hactenùs diximus confirmat, et de recentiore ritu addit Evangelium Papæ, cardinalibus, Sedis apostolicæ legatis ad osculum ubique locorum offerri ; patriarchis verò, archiepiscopis et episcopis in suâ cuique diœcesi, principibus verò ex tolerantiâ, nunquàm tamen laicis inferiorum ordinum.

14. Vetustissima consuetudo est ut cùm Evangelium legitur, populus stet, ut significet paratum se esse ad ea Domini perficienda mandata quæ leguntur in Evangelio. Si quis baculum haberet, cùm legeretur Evangelium, illum deponebat ob eamdem rationem quâ Evangelium stando audimus : *Usque ad istud officium baculis sustentabamur ; modò, ut oportet servos ante dominum stare, humiliter stamus deponentes baculos è manibus ;* verba sunt Amalarii. Et religiosi equestrium ordinum, cùm in missâ legitur Evangelium, vel manum gladio admovent, vel etiam ipsum è vaginâ educunt, ut se pro Christi fide paratos esse declarent ipsum profundere sanguinem. Vide card. Bona, Rerum liturgicarum l. 2, c. 7, num. 3.

CAPUT VIII.

De Symbolo.

1. Post Evangelium sacerdos recitat Symbolum, si quidem ex rubricâ dicendum sit ; nec enim in quâlibet missâ locus est Symbolo, ab eo incipit missa fidelium, seu missa Sacramentorum : *Ejectis extra ecclesiam catechumenis, pœnitentibus et aliis quibus peracto sermone nefas erat in eâ permanere, incipit missa fidelium, quæ, cùm severior disciplina vigebat, clausis januis agebatur, easque custodiebant ministri, ne quis intraret immundus vel indignus ;* verba sunt card. Bona, lib. 2, c. 8, n. 1, cum quo consentit Pouget, Institut. catholicar. tom. 2, pag. 838. Cùm autem hoc loco de Symbolo nobis disserendum sit, ut recto ordine progrediamur, primò Symbolum quid significet disquiremus ; secundò quodnam illud Symbolum sit, quod in missâ recitatur ; tertiò quo tempore dici cœptum sit in missâ ; quartò cur dicatur ; quintò cur in quibusdam missis dicatur, in quibusdam verò omittatur ; postremò ea sermone persequemur, quæ sacerdos facit, sive Symbolum dicat, sive ex prescripto rubricæ prætermittat.

2. Symbolum alibi monuimus signum quoddam seu tesseram significare, quâ fideles ab infidelibus secernuntur, ductâ similitudine ex militari signo, quo milites à transfugis distinguebantur, ut considerat Rufinus in libro de Expositione Symboli ; seu ex syngraphâ contractûs, quâ quispiam alteri obligatur, siquidem paciscitur cum Deo christianus homo in Baptismate, ut explicat S. Petrus Chrysologus, serm. 63 de Symbolo apostolorum. Neque enim vera est eorum opinio qui putant Symbolum significare quarumdam rerum complexum, quò suam quisque partem contulerit, puta cœnam, quæ communi multorum sumptu paratur, aut ad quam convivæ suam quisque lanceam conferunt. Nam ejusmodi cœnam non Symbolum, sed symbolam grammatici appellant, ut animadvertit Vossius, l. 3 de tribus Symbolis, dissert 1, c. 17.

3. Quatuor sunt Symbola : *Apostolicum*, quod apostoli condidêre ; *Nicænum*, in concilio Nicæno compositum anno 325 ; *Constantinopolitanum*, in Constantinopolitano concilio editum anno 381 ; *Athanasianum*, quod S. Athanasio tribuitur. Cùm enim Arius suam hæresim ab inferis extulisset, quædam concilium Nicænum Symbolo Apostolico addidit ; et Constantinopolitanum exortâ Macedonii hæresi, alia etiam Nicæno Symbolo inseruit ; ita ut si ea Symbola conferamus, nullum inter ea discrimen appareat, sed Nicænum et Constantinopolitanum concilium uberiùs explicâsse deprehendatur ea quæ in Symbolo Apostolico ab Arianis et Macedonianis oppugnabantur, ut ostendit etiam Fleury, Histor. eccl. lib. 18, n. 6, probârunt-que multò antea Bellotte, ad Ritus Ecclesiæ Laudunensis, pag. 436, n. 12, usque ad integrum num. 16, et Grancolas, in antiquis Liturgiis, tom. 1, edit. Paris. ann. 1704, pag. 532.

4. Diximus apostolos Apostolicum condidisse ; quod apertissimè demonstravit Natalis Alexander, dissert. 12 seculi 1, quâ in re probè observandum est cum D. Hieronymo, Symbolum apostolorum non fuisse litteris commendatum, ne in manus caderet infidelium, sed voce traditum fidelibus, atque ita quasi per manus ex uno ad alterum pertransisse : *In Symbolo fidei et spei nostræ (quod ab apostolis traditum non scribitur in chartâ et atramento, sed in tabulis cordis carnalibus) post confessionem Trinitatis, et unitatem Ecclesiæ, omne christiani dogmatis Sacramentum carnis resurrectione concluditur ;* verba sunt S. doctoris, Epist. 61, ad Pammachium, c. 9. Quamobrem, Tertulliano excepto, qui libro de velandis Virginibus, et lib. de Præscriptionibus, cap. 57, nonnihil attigit de Symbolo Apostolico ; nullus scriptor ante Constantinum Magnum in sua scripta Apostolicum Symbolum

inseruit ; primique in suis libris illud edidêre Athanasius, Basilius et Leo iis temporibus cùm Ecclesia à Judæis et gentibus nihil sibi metuebat.

5. Diximus etiam Symbolum Nicænum à concilio Nicæno conditum ; in ejus enim actis relatum est episcopos, eo recitato Symbolo, exclamâsse : *Hæc est Catholicorum fides ; huic omnes credimus ; in hanc baptizati sumus ; in hâc baptizamus.* D. Athanasius, Epist. ad Jovin., de Fide, testatur magnum illum Osium episcopum Cordubensem, cujus in eo concilio tanta fuit auctoritas, à Patribus jussum, illud Symbolum condidisse.

6. Denique Constantinopolitanum Symbolum à Constantinopolitano concilio, quod fuit generale secundum, conditum diximus ; id enim colligitur ex ejus primâ sessione, illiusque auctor fuisse existimatur S. Gregorius Nazianzenus, quod Marcus Ephesinus prolatis omnium Græcorum Patrum auctoritatibus testatus est in concilio Florentino. Symbolum autem Constantinopolitanum illud est quod in missâ recitatur. Quidam scholastici theologi Magistrum Sententiarum secuti scripserunt missæ Symbolum esse, quod in Nicæno concilio conditum est, ut etiam observat Vertus, tom. 3, pag. 122, quod quidem tueri possunt eâ ratione quòd quidquid Constantinopolitanum concilium addidit Symbolo, jam implicitè in Nicæno Symbolo continebatur. Walfridus Strabo scribit ideò ad missam adhibitum Constantinopolitanum Symbolum, quòd musicis canendo modis esset omnium accommodatissimum. Sed cardinalis Bona hanc opinionem refellit, nec aliâ de causâ illud Symbolum Ecclesiam maluisse ait in missâ recitari, quàm quòd in eo disertiùs et luculentiùs orthodoxi articuli explicantur, et exortæ usque ad ea tempora hæreses profligantur.

7. Sunt quibus videtur negari non posse Romanam Ecclesiam ineunte seculo 11 cœpisse Symbolum in missâ recitare ; disertis enim verbis id testatur abbas Berno, libro de Rebus ad missam spectantibus, c. 2 : *Romani usque ad hæc tempora divæ memoriæ Henrici imperatoris nullo modo* (Symbolum) *cecinerunt. Sed ab eodem interrogati cur ita agerent, me coram assistente, audivi eos ejusmodi responsum reddere, videlicet quòd Romana Ecclesia non fuisset aliquando ullâ hæreseos fœce insecta, sed secundùm S. Petri doctrinam in soliditate catholicæ fidei permaneret inconcussa. Et ideò magis his necessarium esse illud Symbolum sæpiùs cantando frequentare, qui aliquando ullâ hæresi potuerunt maculari. At dominus imperator non antea desiit, quàm omnium consensu id domino Benedicto apostolico persuasit ut ad publicam missam illud decantarent.* Hæc Baronius in Annalibus suis inseruit ad annum 1100, ac deinde gravibus illis verbis concludit; *Placent ista, sed nobis gratius, si venerandæ antiquitati, annorum mille magis delatum fuisset quàm novitati.* Testatur Berno se præsentem adfuisse, cùm Henricus imperator id à Benedicto VIII postulavit ; quamobrem negari non posse videtur tum primùm Romanam Ecclesiam cœpisse Symbolum in missâ recitare ; cùm præsertim superioribus temporibus nullum reperiatur monumentum ejus disciplinæ in eâ Ecclesiâ, etsi in Hispaniâ, Galliâ et Germaniâ Symbolum in missâ jam recitabatur. Vid. Bona, loco citato, n. 2, in fine. Eadem prorsùs vestigia persequuntur Casalius, de veteribus sacris Christianorum Ritibus, pag. 7 edit. Romanæ anni 1647, et auctor tractatûs Missæ parochialis iterùm Parisiis editi ann. 1714, part. 2, c. 1, art. 3.

8. Ante illud tempus Symbolum in Hispaniâ recitari consuevisse colligitur è canone 2 concilii III Toletani, anno 589 habiti sub Recaredo rege : *Sancta constituit synodus, ut per omnes Ecclesias Hispaniæ et Galliæciæ* (seu *Galliæ*, ut legit Martene, Galliam Narbonensem intelligens, seu *Gallitiæ*, ut apud card. Aguirre, tom. 2 Concilior. Hispaniæ), *secundùm formam orientalium Ecclesiarum, concilii Constantinopolitani, hoc est, centum quinquaginta episcoporum, Symbolum fidei recitetur, et priusquàm Dominica dicatur oratio, voce clarâ à populo decantetur*, seu, quemadmodùm legitur in aliquibus manuscriptis codicibus apud card. de Aguirre, cit. tom. 1, pag. 345, *prædicetur*. In Galliâ verò ante Benedicti VIII tempora, et in Germaniâ morem fuisse recitandi Symbolum in missâ, colligitur ex collatione quam sub Carolo Magno, seculo 9, Leo III pontifex cum quibusdam episcopis habuit, quam Baronius refert ad annum Christi 804, num. 60. Quamobrem Walfridus Strabo, lib. de Rebus Ecclesiasticis, cap. 22, ita scribit : *Apud Gallos et Germanos post dejectionem Felicis hæretici sub gloriosissimo Francorum rectore damnati, idem Symbolum latiùs et crebriùs in missarum cœpit Officiis recitari ;* quæ verba illud ampliùs significant, vel ante seculum 9 morem fuisse in Galliâ et Germaniâ Symbolum in missâ, quanquàm non ita crebrò, recitandi. Neque prætermittendum est in Ecclesiis Orientis multò ante quàm in Occidentali Ecclesiâ, Symbolum in missâ recitari cœptum. Theodorus Lector auctorem hujus ritûs in Oriente fuisse ait Timotheum episcopum Constantinopolitanum, anno 510, ut resisteret Macedonianorum erroribus. Petrum Cnaphæum adulterinum Antiochenæ Ecclesiæ episcopum, primum in sacram Liturgiam anno 471 consuetudinem invexisse, ut Symbolum recitaretur, auctor est Nicephorus Callixtus ; quod à vero non abesse existimat Renaudot, tom. 1 Oriental. Liturgiarum, fol. 221. Probat Fleury, Hist. eccl. tom. 10, pag. 406, hanc disciplinam ab Orientali in Occidentalem Ecclesiam permanâsse ; et Sirmondus, ad Epistolam 3 Aviti, multa scribit de pravo Petri Cnaphæi consilio, quo Symbolum venenatis quibusdam, quæ Theopaschitarum hæresim olebant, additionibus auctum in missâ recitandum curavit.

9. Sed non in eo quod hactenùs attulimus difficultatis cardo vertitur. Neque enim desunt qui nihil Bernonis testimonio commoti contendunt, nec infirmis sanè innixi rationibus, ante Benedictum VIII in Romanâ Ecclesiâ recitari Symbolum consuevisse. Mabillonius, in comment. in Ordinem Romanum, art. 6,

num. 3, ex Ordine secundo Romano argumentum depromit, quo probatur ante Benedictum in missâ Papæ cantari consuevisse Symbolum, et in libris 5 et 6 Missæ episcopalis juxta Romanum ritum præscribitur ut post Evangelium Symbolum recitetur. Id verò evincit ante 9 seculum consuevisse Symbolum recitari in missâ juxta Romanæ Ecclesiæ disciplinam: propterea Le Brun, tom. 1, pag. 245, qui epocham introducti hujus ritûs in Ecclesiâ Romanâ, Bernonis abbatis testimonio permotus, ad Benedicti VIII tempora constituerat, tom. 2 ea affert documenta quibus ostenditur jam à 9 usque seculo in Ecclesiâ Romanâ morem fuisse in missâ Symbolum recitandi.

10. Mabillonius, qui eam excitavit difficultatem, connisus est etiam diluere. Itaque observat, Symbolum, etsi seculo IX Romæ in missâ recitari solitum, intermediis tamen seculis usque ad undecimum intermissum, tandem sub Benedicto VIII, rogatu Henrici imperatoris esse revocatum. Sed commodior esse videtur responsio Martene, de antiquis Ecclesiæ Ritibus, lib. 1, c. 4, art. 5, num. 11, qui notat Bernonem non negare Romæ Symbolum recitari consuevisse, sed cantari. Cùm igitur recitaretur quidem, sed non cantaretur, imperatorem à Pontifice illud oportet impetrâsse, non ut recitaretur, sed ut, quemadmodùm in cæteris Ecclesiis, cantaretur. Ac rem ita se habere probat Martene ipsis Leonis III verbis in collatione quam supra citavimus : *Quod verò asseritis, ideò vos ita cantare Symbolum, quoniam alios in istis partibus vobis priores audistis cantâsse, quid ad nos? Nos enim id ipsum non cantamus, sed legimus, et legendo docere, nec tamen legendo, aut docendo addere quippiam eidem Symbolo inserendo præsumimus;* quam responsionem amplectitur etiam Meratus, tomo 1, parte 1, pag. 216. Et ante eum Grancolas, de antiquis Liturgiis, tomo 1, edit. Paris., ann. 1704, pag. 537.

11. In missâ Mozarabicâ legitur Symbolum Constantinopolitanum; quinimò canitur à sacerdote et universo clero et populo; neque id post Evangelium, sed post canonem; interea verò sacerdos hostiam consecratam super calicem tenet, quasi declaret, eâdem fide quâ unitatem Dei, Trinitatem personarum, et Incarnationem Verbi, etiam realem sese credere in Eucharistiâ præsentiam corporis et sanguinis Jesu Christi. Vide Mabillon., lib. 1 Liturgiæ Gallicanæ, cap. 1, n. 2, et c. 2, n. 1. De hoc Mozarabum ritu scribit etiam Bellotte, in Observationibus ad ritus Ecclesiæ Laudunensis, pag. 438, n. 15, ubi ait : *Est autem locus hic admodùm proprius ad fidem profitendam cum adoratione veri corporis Domini nostri.*

12. D. Thomas, 3 parte, quæst. 83, art. 4, docet cur in missâ legatur Symbolum, et quamobrem in quibusdam missis dicatur, in quibusdam verò omittatur : *Perfectè autem populus instruitur per doctrinam Christi in Evangelio contentam, quæ à summis ministris legitur, scilicet à diaconibus. Et quia Christo credimus tanquàm divinæ veritati, secundùm illud Joann. 8 : « Si « veritatem dico vobis, quare non creditis mihi? » lecto Evangelio, Symbolum cantatur, in quo populus ostendit se per fidem Christi doctrinæ assentiri. Cantatur autem hoc Symbolum in festis de quibus fit aliqua mentio in Symbolo, sicut in festis Christi, B. Virginis et apostolorum qui hanc fidem fundaverunt, et aliis hujusmodi.* Secundùm hanc D. Thomæ doctrinam, Quartus, in Rubricis ad Missale Romanum, parte 1, tit. 11, missas enumerat in quibus dicitur *Credo*, quæ recensentur etiam in ipsis Rubricis, tit. de Symbolo; et Titelmanus, tractatu de Mysteriis missæ, c. 31, idem docet ac D. Thomas de Ritu recitandi Symbolum post Evangelium : *Quod statim post decantatum Evangelium inchoante sacerdote, cæterisque ad finem usque prosequentibus* (de missis cantatis loquitur) *canitur fidei Symbolum, fructum qui ex Christi et apostolorum prædicatione est in Ecclesiâ consecutus, manifestat. Verè enim hæc sancta Dei confessio, quæ in Symbolo plenè continetur, fructus est labiorum nostrorum confitentium nomini ejus, et hostia laudis multò acceptissima Deo in odorem suavitatis.*

13. Quod attinet ad actiones sacerdotis cùm dicit *Credo*, rubricæ hæc præscribunt : *Dicto Evangelio stans in medio altaris, versùs crucem elevans et extendens manus, incipit (si dicendum sit) Credo. Cùm dicit : « In « unum Deum, » jungit manus, et caput cruci inclinat, quo erecto, stans ibidem junctis ante pectus manibus, ut priùs, prosequitur usque ad finem. Cùm dicit : « Jesum « Christum, » caput cruci inclinat. Cùm dicit : « Et in- « carnatus est, » usque ad : « Et homo factus est » inclusivè, genuflectit. Cùm dicit : « Simul adoratur, » caput cruci inclinat. Cùm dicit : « Et vitam venturi seculi, » producit sibi manu dexterâ signum crucis à fronte ad pectus.* Rufinus, in expositione Symboli, testatur Christianos, cùm ad ea verba pervenissent : *Carnis resurrectionem*, se signo crucis signare consuevisse, et Gavantus signum illud crucis ait traductum ad ea verba : *Et vitam venturi seculi*, ut totius fidei professio sigillo crucis quodammodò obsignetur. Et Bauldrius, parte 3, cap. 3, n. 3, monet sacerdotem, lentè ut illa proferat verba, *et vitam venturi seculi*, ut spatium temporis suppetat signo crucis producendo, frontem enim et pectus sacerdos sibi debet tangere cùm dicit : *Et vitam;* dextrum humerum cùm dicit : *Venturi*, et sinistrum cùm dicit : *Seculi.*

14. Alia etiam adduci posset ratio, quamobrem juxta id quod scribit Rufinus, veteres fideles crucis sibi signum in fronte facerent, cùm dicebant : *Carnis resurrectionem.* Nam in Symbolo de quo loquitur Rufinus, quodque in Romanâ recitabatur Ecclesiâ, nulla continebantur verba de vitâ æternâ, sed Symbolum in ea desinebat, *carnis resurrectionem*, eodem Rufino teste : *Sed ultimus iste sermo, qui resurrectionem prænuntiat, summam totius perfectionis succinctâ brevitate concludit.* Consonat Hieronymus, epist. 61 : *In Symbolo fidei et spei nostræ (quod ab apostolis traditum non scribitur in chartâ et atramento, sed in tabulis cordis carnalibus), post confessionem Trinitatis et unitatem Ecclesiæ, omne christiani dogmatis Sacramentum carnis resurrectione concluditur.* Quamobrem nemo inferre potest Symbolum apostolicum vitæ æternæ articulum

non complecti, qui in resurrectionis articulo continetur; nam Rufinus in expositione Symboli prosequitur : *Dabitur etiam peccatoribus incorruptionis et immortalitatis ex resurrectione conditio, ut sicut justis Deus ministrat ad perpetuitatem gloriæ, ita peccatoribus ad prolixitatem confusionis ministret et pœnæ.* Et D. Thomas, in 2-2, quæst. 1, art. 8, ad unum tantummodò caput refert articulum gloriæ, qui resurrectionem carnis, et vitam æternam complectitur : *Tertium pertinet ad esse gloriæ, et sic propanitur nobis alius articulus de resurrectione carnis et vitæ æternæ.*

15. Eorum quæ sacerdos à rubricâ facere jubetur, est genuflexio ad ea verba : *Et incarnatus est*, usque ad illa inclusivè : *Et homo factus est.* Ea minimè videtur probari Radulpho, de canon. Observantiâ, prop. 23, quia, ut ait, *apud Romanos nulla erat ejusmodi genuflexio.* Honorius tamen, in Gemmâ animæ, l. 1, c. 18, eum ritum magnificè probat, quo indicatur quæ Christo pro nobis homini facto crucique affixo debetur adoratio. Ac Romanum Pontificem scribit Petrus Amelius, in Ordine Romano, ann. 1398, genua flectere dùm cantatur : *Et incarnatus est*, eique mitram detrahi, quæ consuetudo etiamnùm viget. Et Bellotte, in ejus sæpè citato opere, pag. 442, num. 20, ad rem nostram ait : *Illud quoque religioso cultu semper observari velim, ut, dùm in Symbolo pronuntiatur particula illa quâ dicitur, Deus* HOMO FACTUS EST, *commendanda illa ac Christiano digna studiosè servetur humilis genuum flexio atque inclinatio ad terram, ex ritu ecclesiastico religiosè instituta in repræsentationem ac venerationem illius eximiæ humilitatis quâ humiliavit et exinanivit seipsum Filius Dei, formam servi accipiens, et habitu inventus ut homo.* Narrat idem auctor Laudunenses canonicos in choro missæ præsentes non flectere genua, sed pedibus stare vultu ad Orientem converso, sacerdotem verò qui celebrat super altaris gradus genua flectere, quasi populum ad genuflectendum, secumque Christum Dominum hominem factum adorandum invitet.

CAPUT IX.

De offertorio.

1. Dicto Symbolo, si quidem juxta rubricam recitandum sit, aut lecto Evangelio, si Symbolum non dicatur, sacerdos osculatur altare, salutat populum dicens : *Dominus vobiscum*, et excitâto populo ad orandum verbo illo, *oremus*, dicit *offertorium*. Offertorii nomine ea omnia continentur que fiunt à sacerdote et ministris, quæque recitantur ab illis verbis : *Dominus vobiscum*, usque ad clausulam secretæ orationis, cùm sacerdos elatâ voce dicit : *Per omnia secula seculorum*, ut videre est apud cardin. Bona, lib. 2 Rer. liturgicar., c. 8, n. 3.

2. Verùm nos de veteri disciplinâ, quâ populus ad usum sacrificii panem, et vinum, resque alias majoris pretii sustentandis alendisque ministris offerebat, verba facere supersedemus, quòd rem hanc diligentissimè pertractârint Le Brun, tom. 1 Martene; lib. 1; Pouget, tom. 2, et novissimè Berlendus, in accuratissimo tractatu de Oblationibus ad altare. Id modò dicimus eam missæ partem quæ *offertorium* vocatur, ex eo nomen traxisse, quòd fideles veteri consuetudine panem et vinum in sacrificii usum offerrent, ut observant Walfridus, c. 22, et Micrologus, cap. 10, et quanquàm usque ad IV seculum ejusmodi oblationis tempore nihil recitabatur aut canebatur, tamen in Ecclesiâ Carthaginensi à S. Augustini usque temporibus mos introductus fuit ut interea versiculi aliquot canerentur ex Psalmis, quam consuetudinem etsi maledicus quidam nomine Hilarus reprehenderit, S. Augustinus tamen retinendam existimavit, ut videre est lib. 2 Retract., cap. 11. Incertum verò est quis hujus consuetudinis auctor fuerit canendi antiphonam quæ in Missali dicitur *Offertorium;* dissentiunt enim inter se scriptores, quorum quidam S. Gregorium Magnum, alii S. Cœlestinum, quidam etiam S. Eutychianum, Romanos Pontifices, putant eum morem induxisse; ut videre est apud Meratum tomo 1, parte 1, pag. 225, et Torres, loco cit. de Sacrificii Oblatione, n. 74, pag. 97.

3. In missâ defunctorum habetur offertorium in responsorii modum compositum cum suis versibus, ubi sunt quædam verba digna quæ considerentur : *Domine, libera animas omnium fidelium defunctorum de pœnis inferni, de profundo lacu, de ore leonis, ne absorbeat eas Tartarus, ne cadant in obscurum;* quibus verbis non pro iis rogat Ecclesia qui perpetuis inferorum pœnis addicti sunt; neque ignorat nunquàm futurum ut animæ in Purgatorio detentæ ad inferos dejiciantur. Nam quod 2 Machabæorum, cap. 12, scriptum reperitur, fusas ad Deum preces pro illis Hebræis qui, prælio interfecti, deprehensi sunt sub tunicâ quædam habere donaria quæ idolis oblata fuerint, quod lethale peccatum erat, ut habetur Deuteronomii cap. 7 : *Ne inferas quippiam ex idolis in domum tuam, ne fias anathema;* id tamen nihil obstat : D. enim Thomas, in 4 Sentent., q. 2, art. 2, q. 2, ad primum, respondet ea donaria apud eos inventa esse, qui non falsâ religione permoti, sed victores jure belli tanquàm prædam à victis abstulerant : quâ in re cùm venialem tantùm avaritiæ culpam in se admiserint, licuisse pro iis mortuis Deum orare, nec exinde propterea inferri posse Ecclesiam orare pro iis qui in inferorum perpetuum carcerem sunt detrusi.

4. Quidam considerant eam antiphonam legi consuevisse, cùm ægrotus aliquis in eo esset ut jam jam emitteret animam; ac putant deinde Ecclesiam in missis et funeribus mortuorum eam adhibere cœpisse, retrotrahendo preces ad punctum illud temporis quo animæ è corporibus sunt egressæ; eodem planè modo quo Adventûs tempore illis utitur verbis : *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum*, etc. *O Adonai, veni ad redimendum nos. Emitte Agnum, Domine, Dominatorem terræ. Orietur sicut sol Salvator mundi, et descendet in uterum virginis.* Etsi enim multa præterîêre secula ex quo Verbum divinum carnem assumpsit, Ecclesia tamen retrahit ejusmodi preces ad tempora prophetarum Christi Incarnationem acti

desiderio expectantium. Vide Grancolas, in antiquo Sacramentar. Ecclesiæ, part. 1, de Missis defunctorum, pag. 536, quem sequitur Meratus, part. 1, tom. 1, pag. 226.

5. Alii verò aliter hanc evolvunt difficultatem, ac satis fidenter dicunt haud ita subtiliter Ecclesiæ orationes examinandas; in quibusdam enim ex iis multa contineri minùs vera, sed quæ idcircò tolerantur, quòd pietatem nutriant fidelium. Atque ea est responsio Medinæ, de Oratione q. 6, quæ tamen omninò est rejicienda : *Sed certè non est quòd dicamus aliquid in Ecclesiâ piè solùm et non verè dici; neque enim Ecclesia falsi aliquid per errorem decepta publicè decantat aut tradit. Absint hæc ab eâ quam Apostolus appellat columnam, et firmamentum veritatis;* verba sunt Azorii, tom. 1 Instit. moral., l. 10, c. 22, q. 8.

6. Inter Epistolas Sarnelli est 62, l. 3, quæ tota de hoc argumento omninò legenda est, quòd multa scitu digna contineat. Sed ut aliquid statuamus, dicendum videtur Ecclesiam eâ antiphonâ seu offertorio in missis defunctorum Purgatorii pœnas intelligere; et Purgatorium ideò infernum appellare, quòd idem utrobique sit ignis; orare ut animæ liberentur *de profundo lacu et de ore leonis*, hoc est, de carcere illo subterraneo, ubi justorum animæ expiantur; denique Ecclesiam à Deo petere ne absorbeat eas tartarus, ne cadant in obscurum, id est, ne in illo tenebricoso carcere tot cruciatibus conflictatæ diutiùs detineantur; atque ita orationem illam intelligendam post Azorium probant Valentia, tom. 3, disput. 6, art. 2, punct. 8; cardinalis Capisucchius, controvers. 5; Thiers, tom. 1 de Superstitione, cap. 10, n. 15 et seq. ubi, cæteris omnibus explosis interpretationibus, postremam hanc amplectitur; neque enim ea verba de inferorum pœnis possunt intelligi salvâ fide catholicâ.

7. Petrus Præpositivus, theologus Parisiensis, qui floruit anno 1225, summam theologicam scripsit, quæ sæpè citata à D. Thomâ adhuc inedita in Bibliothecas delitescit. Docet igitur auctor ille damnatorum animas suffragiis juvari, ut ab omni pœnâ immunes sint, non quidem in omne ævum, sed usque ad universale de humano genere judicium; quæ sententia ex Origenianis profecta erroribus improbatur à D. Thomâ in 4 Sentent., dist. 45, q. 2, art. 2, qui negat damnatorum animas quidquam solatii capere ex nostris orationibus. Vide sermonem 2 secundi Tricesimi Benedicti XIII. Quidam theologus ordinis Servorum B. Mariæ Bononiæ, anno 1570, parvum quemdam tractatum edidit de Statu animæ cum charitate decedentis, illudque offertorium in missâ defunctorum explicat, atque in eo abundè probat ea verba de Purgatorio esse intelligenda.

CAPUT X.

De quinque orationibus quæ Offertorium consequuntur.

1. Post antiphonam illam quæ Offertorium dicitur, quinque orationes sequuntur; quarum prima incipit : *Suscipe, sancte Pater;* altera : *Offerimus tibi, Domine;* tertia : *In spiritu humilitatis;* quarta : *Veni, sanctificator;* postrema : *Suscipe, sancta Trinitas*, de quibus ita scribit Bellarminus, Controvers. tom 3, l. 6, de Sacrificio missæ, c. 7 : *Neque antiquæ admodùm sunt, neque in Romanâ Ecclesiâ ante quingentos annos legebantur*, etc. *Quia tamen nihil continent quod offendat, paulatim ab omnibus sunt receptæ;* eas verò non admodùm vetustas esse evincit ex silentio Walfridi, Amalarii, Ruperti et Innocentii III, qui post Offertorium statim loquuntur de Secretis.

2. Dicto Offertorio, sacerdos calicem detegit, patenam capit cum hostiâ, et utrisque manibus sublatam usque ad pectus sustinens, elevatis ad cœlum oculis, et statim demissis, dicit orationem : *Suscipe, sancte Pater.* In eâ oratione æternum Patrem, quem Deum vivum et verum appellat, ut est apud Danielem, c. 14 : *Non colo idola manu facta, sed viventem Deum, qui creavit cœlum*, orat ut immaculatam hostiam suscipiat pro suis innumeris peccatis (*in multis enim offendimus omnes*, ait S. Jacobus c. 3), peccatis, inquam, tum commissionis, tum omissionis, *offensionibus et negligentiis;* non se solùm, sed quotquot adstant, et fideles omnes vivos mortuosque Deo commendans, ut salutem æternam consequantur, juxta præceptum D. Pauli, qui ad Hebræos, c. 7, sacerdotem debere ait *prius pro delictis suis hostias offerre, deinde pro populi.* In hâc oratione hostiam, quæ est super patenam, etsi nondùm consecratam vocat immaculatam : *Suscipe, sancte Pater, hanc immaculatam hostiam;* quod quidem nemo miretur; neque enim ea verba ad panem referenda, sed ad corpus Christi, quod futuræ consecrationis vi sub ipsius speciem panis subibit; ita ut ea sit orationis sententia : *Suscipe, sancte Pater, omnipotens, æterne Deus, immaculatam hostiam, in quam panis hic quamprimùm est convertendus*, ut animadvertunt card. Bona, Rer. liturgic. l. 2, c. 9, n. 3; Pouget, tom. 2 Instit. catholic., pag. 842; et in fine orationis faciens crucem cum eâdem patenâ, deponit hostiam super corporale, et ad dexteram collocat patenam, ita ut ejusdem quædam pars sub corporali tecta sit. Illud autem signum crucis significat hostiam super crucem poni, ubi Christus Jesus æterno Patri ipse se obtulit, ut nos à peccatis redimeret, quod advertit Honorius, in Gemma animæ, l. 1, c. 96, et Durandus, l. 4, c. 30, n. 17.

3. Pergit sacerdos, et in cornu Epistolæ calicem apprehendit, purificatorio extergit, et sinistrâ illius nodum tenens, acceptâ de ministri manu ampullâ vini, ingerit vinum in calicem. Deinde eodem modo tenens calicem producit signum crucis super ampullam aquæ, dicens orationem : *Deus, qui humanæ substantiæ*, et infundens paululùm aquæ in calicem prosequitur : *Da nobis per hujus aquæ et vini mysterium.* Quòd si celebret pro defunctis, non facit signum crucis super aquam, sed infundit absque benedictione dicens orationem ut supra.

4. Nunc verò de ritu aquæ cum vino commiscendæ; de eâ benedictione, et de oratione : *Deus, qui humanæ substantiæ*, dicendum est; nam de pane seu hostiâ

dicere ideò prætermisimus, quòd fusè de hoc argumento scribitur, cùm de Eucharistiæ institutione tractatur. Neque etiam de vino quidquam nobis restat dicendum, qui eodem loco de hâc re satis locuti sumus. Illud non prætereundum tamen putamus, quod monuit Theodulphus, Aurelianensis episcopus, sub Carolo Magno, in Capitulari quod Sirmondus, tom. 2 Operum suorum edidit : *Diligenter observetur ut panis et vinum et aqua, sine quibus missæ nequeunt celebrari, mundissimè ac studiosè tractentur, et in ipsis nihil vile, nihil non mundatum inveniatur.*

5. In consecratione calicis nulla prætercquàm vini mentio fit in sacris Paginis; sed Patrum traditione proditum est, in vino cum aquâ mixto Eucharistiæ Sacramentum à Christo Domino esse institutum; quamobrem concilium Florentinum in decreto seu Instructione Armenorum ait : *Quia juxta sanctorum Patrum testimonia creditur ipsum Dominum in vino aquâ permixto hoc Sacramentum instituisse;* et consentit Tridentina synodus, sess. 21, cap. 7 : *Monet S. synodus, præceptum esse ab Ecclesiâ sacerdotibus ut aquam vino in calice offerendo miscerent, tum quòd Christum Dominum ita fecisse credatur*, etc. Quamobrem in Orientalibus novimus Liturgiis vini et aquæ commixtionem præscribi, quod observavit etiam Renaudotius, tom. 1 Collect. Liturgiar. Orientalium, pag. 194, ubi hæc scribit : *Superest aquæ mixtio, quam omnes ecclesiasticæ Orientalium leges præscribunt; quâ etiam ratione in Liturgiæ Oratione, per quam invocatur Spiritus sanctus, quod calice continetur, non vinum sed mixtum appellatur in plerisque Syriacis Jacobitarum Liturgiis, et in eâ oratione apud Coptitas, quæ paulò post in Liturgiâ sequitur.*

6. Ex veteribus theologis quidam affirmârunt aquam cum vino miscendam ex præcepto divino; nunc tamen communis sententia est, non ex divino, sed ex ecclesiastico præcepto aquam in calicem infundendam; quod quidem Ecclesiæ præceptum ex ipsius Christi Domini facto et exemplo profectum est : nam, ut in Historiâ sacræ cœnæ observat Buxtorfius, n. 10, in ritualibus Judæorum libris unicuique permittitur in paschali cœnâ vinum aquâ diluere; id verò est quamobrem credamus Christum Jesum, ut temperantiæ et sobrietatis exemplum ederet, aquam in vinum infudisse. Georgius Cassander, in suo opere liturgico, Liturgiam Armenorum refert, in quâ hæc habentur : *Non admiscent aquam vino*, quod cùm minimè congruat cum Christi exemplo, Joannes XXII eâ de re monuit archiepiscopum Armenorum in Epistolâ apud Raynaldum, ad ann. Chr. 1318, num. 13 : *Hunc namque servandum ritum, hoc Sacramentum celebrans Christo ipsum statuenti veraciter se conformat. Non enim credendus est Christus ipse, qui temperantiæ summæ cunctis se præbuit exemplum, in die cœnæ, quâ hoc Sacramentum instituit, vino puro, séd lymphato potiùs usus esse, Salomone prædicente in Christi personâ discipulis pro hâc die : Venite, comedite panem meum, et bibite vinum, quod miscui vobis.* Et Gaufredus Monachus in Epistolâ ad cardinalem episcopum Albanensem, ad ann. 1188, num. 34, addit in Judæâ vinum, quòd robustius esset, aquâ dilutum bibi consuevisse; ea verò Evangelii verba : *Hic est calix*, rationem suppeditant cur Dominum Jesum aquam cum vino miscuisse credamus : *Vox* CALIX *apud Orientales significat non qualecumque vini vas, sed in quo soleat vinum ad potum temperari et misceri;* verba sunt P. Lupi, ad can. 23 concilii Trullani. Præceptum itidem est ut paululùm aquæ cum vino misceatur : *Vino ante consecrationem aqua modicissima admisceri solet;* verba sunt ejusdem Decreti seu Instructionis Armenorum. Multò verò antea scripserat Honorius III, in decretali *Perniciosus*, de Celebratione missarum : *Perniciosus inolevit abusus, videlicet quòd in majori quantitate de aquâ ponitur in sacrificio, quàm de vino, cùm secundùm rationabilem consuetudinem Ecclesiæ generalis plus in ipso sit de vino, quàm de aquâ ponendum.*

7. Joachimus Hildebrandus, in eo opere quod alibi etiam citavimus : *Sacra publica veteris Ecclesiæ in compendium redacta*, Amstelodami ann. 1702, ubi agit de vini et aquæ commixtione, pag. 113, fatetur eâ de re extare Christi exemplum : *Videtur igitur Christus ad morem Orientalium vim vini effusâ aquâ temperâsse.* Paginâ verò sequenti non inficiatur in utrâque Ecclesiâ tum Occidentali tum Orientali semper id usurpatum, nec propterea eam vini et aquæ commixtionem tanquàm malum usum improbari posse. Ex his omnibus quivis existimâsset eumdem Joachimum scripturum fuisse, aut apud sectarios suos idem in more positum esse, ut si aquam vino non affunderent, id esse culpandum. Sed longè aliter rem omnem concludit : ait enim apud sectarios ejusmodi commixtionem minimè fieri, eamque sublatam veluti quidpiam ἀδιάφορον, præsertim cùm in septentrionalibus regionibus admodùm temperata vina esse soleant.

8. Paulò ante allatus Christianus Lupus eodem loco tractat eruditissimè de veteri hæresi Aquariorum, qui aquam duntaxat ad missam adhibebant, juxta ea quæ tradit S. Epiphanius, hæresi 46 : *Tatianus cum suis discipulis in Sacramento solùm aquam adhibet; sed à vino prorsùs abstinet, dicens vinum diabolicum esse, et impios qui vinum bibunt.* Idem Lupus ibidem agit de Armenorum hæresi, qui vinum tantummodò ad missam adhibebant, ac in eorum sententiam propensior esse videtur, qui putant, nisi aqua cum vino misceatur, non confici Sacramentum, erroris notam inurens eorum opinioni qui docent ex ecclesiastico præcepto aquam in vinum esse infundendam. Nos verò à D. Thomæ doctrinâ minimè recedimus, qui, 3 part., q. 74, art. 7, docet per eam mixtionem significari populum Christo adunatum, et aquam quæ de ejus latere profluxit; hæc verò omnia ad usum quidem fidelium, et ad effectum Sacramenti pertinere, non tamen ad ipsius essentiam; ex quo intelligitur non esse eam mixtionem, ut loquuntur theologi, *de necessitate Sacramenti.* Nam quòd Christus aquam cum vino miscuerit, non inde tamen potest inferri ejusmodi mixtionem esse de præcepto divino; non enim ad præceptum divinum constituendum satis est Christum

aquam cum vino miscuisse, sed id fieri etiam jussisse oportuit. Et sanè Christus Jesus consecravit in azymo; numquid ergo Ecclesiæ Græcæ consecrationem in fermentato nullius roboris esse dicemus? Christus consecravit exactâ cœnâ; quis tamen negare ausit neminem jejunum debere ad Eucharistiam accedere? Vide 3 collationem Lucionensem, quæst. 2, part. 4, ubi hoc argumentum uberrimè pertractatum reperies. Sed ut ad rem nostram redeamus, in hâc missæ parte, sive ea privata, sive solemnis sit, aqua in calicem infunditur et cum vino commiscetur; idque tantùm discriminis est quòd in missâ privatâ sacerdos vini et aquæ ampullas accipit de manu ministri, in missâ verò solemni subdiaconus calicem purificatorio extergit, et diaconus sumptâ de manu subdiaconi ampullâ vini, in calicem vinum immittit; tum subdiaconus interim ampullam aquæ ostendens sacerdoti celebranti dicit: *Benedicite*, *Reverende Pater*, qui, facto versùs eam crucis signo, dicit orationem: *Deus*, *qui humanæ substantiæ*, et interim idem subdiaconus infundit paululùm aquæ in calicem. In missâ Romani pontificis, juxta Ordinem 15 Romanum apud Mabillonium, tom. 2 Musæi Italici, pag. 500, sacrista calicem cum ternis hostiis parat, quarum altera ad sacrificium, reliquæ duæ ad submovendam veneni suspicionem adhibebantur: *Parat calicem cum tribus hostiis*, *unam pro Sacramento*, *et duas pro probâ*, *et in Papæ præsentiâ facit proba de vino et pane.* Denique vinum infundit in calicem: *Et fundit vinum in calicem tantùm quantùm durat cretulus hostiæ;* aquæ verò *post benedictionem ponit cum cochleari tres guttas;* quem locum ex Ordine Romano 15 monet Mabillonius cum iis conjungendum esse quæ scripsit in Commentariis ad Ordinem Romanum, pag. 46.

9. Scitu dignum est etiam quod censuit sacra congregatio de propagandâ Fide, 30 die januarii habita, anno 1635, de eo quod quærebatur, an Armenis, quibuscum agebatur de eorum cum S. Romanâ Ecclesiâ unione, indulgeri posset ne aquam vino affunderent: *In congregatione particulari super unione Armenorum Poloniæ*, *propositâ quæstione circa Liturgiam*, *an scilicet in calicem consecrandum possit non admisceri aqua*, *congregatio censuit non esse permittendum Armenis ad unionem cum S. Romanâ Ecclesiâ venientibus*, *ut cum solo vino sacrificium missæ peragant*, *ob plures rationes. Prima est*, *quia*, *licèt hujusmodi mixtio aquæ cum vino non sit de necessitate Sacramenti*, *sed tantùm ex præcepto Ecclesiæ*, *super quo dispensare potest Papa*, *nihilominùs quia aqua in vino consecrando miscetur ex traditione apostolicâ*, *idque Christum fecisse ex testimoniis SS. Patrum creditur*, *nullo modo debet hujusmodi ritui sacrificandi tolerari*, *aut Armenis permitti. Secunda est*, *quia ritus hujusmodi Armenorum aut involvit hæresim Monophysitarum*, *aut saltem de illâ est suspectissimus. Nam Nicephorus*, *Histor. l.* 18, *c.* 53, *clarè dicit Armenos solum vinum consecrare*, *ut per hoc ostendant unam tantùm esse in Christo naturam. Tertia est*, *quia sacrum concilium Florentinum in Instructione ad Armenos per verbum*, decernimus, *Armenis unitis jubet*, *ut parùm aquæ in vino misceant in sacrificio. Quarta est*, *quia semper Armeni petierunt à Sede Apostolicâ ut ritus hujusmodi eis permitteretur*, *et nihilominus id semper eis fuit negatum. Nam Gregorius VII*, *ut in ejus Epistolâ*, *lib.* 7, *Alexander III*, *Callixtus III*, *Eugenius III*, *Eugenius IV*, *indicto concilio Florentino*, *Joannes XXII*, *Benedictus XI*, *et demùm Paulus V*, *in apostolicis litteris ad Melchisedech patriarcham nuncupatum Catholicum*, *hujusmodi ritum permittere expressè renuerunt. Quinta et postrema*, *quia Lutherus hujusmodi ritum probavit*, *et Calvinistæ eumdem observant in suâ cœnâ; et si Armenis permitteretur prædictus ritus in regno Poloniæ*, *Calvinistæ*, *qui in eo non pauci reperiuntur*, *Romanam Ecclesiam calumniarentur*, *quòd scilicet mutaverit sententiam*, *et cum eis sentiat.* Et cum hâc resolutione concordat canon 24 concilii Carthaginensis III, sub Siricio papâ, et can. 1, 2 et 3, de Consecratione, distinctione secundâ.

10. Apud Græcos diversus est ritus, qui, juxta sanctorum Basilii et Chrysostomi Liturgias apud Goar, in notis ad missam S. Joannis Chrysostomi, num. 167, et Arcudium, lib. 3 Concordiæ, cap. 39, bis aquam infundunt in calicem: semel ante missam, cùm seorsim in mensâ parant quæ ad missam opus sunt, et sacerdos lanceolâ panem transfigit dicens: *Unus militum lanceâ latus ejus aperuit*, *statimque exivit sanguis et aqua*, interea dùm diaconus frigidam infundit in calicem; iterùm verò, cùm, consecratione factâ, diaconus ante communionem petit à sacerdote ut calidam aquam benedicat, quam sacerdos benedicit illis verbis: *Benedictus fervor Sanctorum jugiter nunc et semper et in secula seculorum*, *Amen;* cui diaconus aquam interim calidam infundens in calicem respondet: *Fervor fidei plenus Spiritu sancto*, *Amen.* Quidam ex theologis fuêre qui aut non crediderunt hunc ritum à Græcis adhiberi, et si quidem adhibetur, Græcos erroris insimulârunt; sed vir doctissimus cardinalis Bona, Rer. liturgic. l. 2, cap. 9, § 4, ostendit hanc esse Ecclesiæ Græcæ disciplinam, nec esse eam improbandam, nec unquàm fuisse improbatam. Vicecomes, de antiquis missæ Ritibus, lib. 2, c. 20, vix credit hunc esse Ecclesiæ Græcæ ritum; sed cùm de eo testari videat Nicolaum Cabastlam et Germanum Patriarcham, manus denique victas dat; mysticam verò quærit significationem, et ait morem hunc esse inductum, ut significetur Spiritum sanctum, qui igni comparatur, in hominum corda et mentem delabi. Et l. 2, cap. 1, num. 7, idem cardinalis addit etiam in Latinâ Ecclesiâ Carthusianos, fratres Prædicatores, Cistercienses, juxta veterem consuetudinem, simul ac ad altare accesserint, antequàm missam incipiant, vinum in calicem infundere, et aquam miscere, brevi quâdam oratione adhibitâ. Quod quidam faciunt, vel quòd ad eas res tempus ante missam putent accommodatius, vel ut plus temporis à commixtione ad consecrationem decurrat, quo aqua in vinum convertatur, et postea simul cum eo in sanguinem; quod contendit cardinalis Capisucchius, controversiâ 1, § 32, quâ de re infra, c. 15, disputabimus.

11. Sacerdos aquam benedicit antequàm infundat in calicem. Idem olim usurpabatur, sed diverso quodam modo. Neque enim aquam sacerdos benedicebat, sed in calicem ad modum crucis infundebat, ut videre est in Ordine Romano, apud Hittorpium, et in 3 Ordine Romano, juxta monumenta quæ affert Justinianus Chiapponus, in Dissertatione editâ post acta canonizationis quatuor sanctorum sub Clemente XI, pag. 278. Nunc verò sacerdos non vinum, sed aquam, signo crucis super eam producto, benedicit : non vinum, quod Christum significat, cui nullâ opus est benedictione ; aquam verò benedicit, quæ significat populum, qui in hâc vitâ, cùm non sit ab omni peccato purus, benedictione indiget, ut advertit Durandus. Nulla verò fit aquæ benedictio in missis defunctorum propter alterutram earum rationum, quas affert Gavantus, in Comment. ad rubr. Missal., part. 1 tit. 7 : *Sicuti in fine missæ defunctorum non benedicitur populus, ita nec aqua, quæ eumdem populum significat, ut diximus ; vel aqua hoc loco significat populum Purgatorii, qui jam est in gratiâ.*

12. Oratio verò : *Deus, qui humanæ substantiæ*, quam, ut modò dicebamus, recitat sacerdos, cùm aquam infundit in calicem, ea continet verba, notatu sanè dignissima : *Da nobis per hujus aquæ et vini mysterium ejus divinitatis esse consortes, qui humanitatis nostræ fieri dignatus est particeps, Jesus Christus, Filius tuus, Dominus noster.*

13. In eâ vini et aquæ commixtione quodnam mysterium contineatur explicat D. Cyprianus Epistolâ ad Cæcilium, cujus verba cum iis quæ diximus planè consentiunt : *Videmus in aquâ populum intelligi, in vino ostendi sanguinem Christi. Quando autem in calice aqua vino miscetur, Christo populus adunatur, et credentium plebs ei in quem credidit copulatur et conjungitur. Quæ copulatio et conjunctio aquæ et vini sic miscetur in calice Domini, ut commixtio illa non possit ab invicem separari. Unde Ecclesiam, id est, plebem in Ecclesiâ constitutam, fideliter in eo quod credidit perseverantem nulla res separare potuit à Christo.*

14. Et quoniam mysticarum explicationum altera alteram non excludit, quidam per eam aquæ et vini commixtionem putant Incarnationis ostendi mysterium, in quo humana natura cum divinâ hypostaticè juncta est ; quam explicationem tueri videntur ipsius orationis verba, quæ supra attulimus. Alii per eam commixtionem putant intelligi aquam et sanguinem quæ defluxerunt à latere Christi ; et sanè sacerdos juxta ritum Ambrosianum celebrans missam, et Carthusiani cùm aquam infundunt in calicem, non eam quam attulimus, sed hanc recitant orationem : *De latere Christi exivit sanguis et aqua. In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti, Amen.* Ea verò verba, quibus sacerdos postulat nos fieri divinæ consortes naturæ, *ejus, divinitatis esse consortes, qui humanitatis nostræ fieri dignatus est particeps*, ex secundâ D. Petri Epistolâ sunt desumpta, ubi de Christo B. Apostolus ait : *Per quem*, inquit, *maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ.*

15. Aquâ in calicem inditâ, atque oratione conveniente dictâ, sacerdos calicem dexterâ apprehendit manu, eumque sublatum tenens, stans in medio altari, elevatis in cœlum oculis, eam dicit orationem, *Offerimus tibi, Domine ;* quâ dictâ, facit signum crucis cum calice super Corporale, et ipsum in medio ita post hostiam collocat, ut hostia media sit inter sacerdotem et Calicem, quem pallâ tegit. Deinde se inclinans, submissâ, voce ait : *In spiritu humilitatis*, etc. Postea erectus, elevans oculos, manusque expandens, et statim jungens ante pectus ait : *Veni, sanctificator*, etc., et cùm dicit : *Benedic*, dexterâ manu super hostiam et calicem simul signum crucis producit.

16. De oratione : *Offerimus tibi, Domine*, duo quæri solent : primum quid sit, quod sacerdos in hostiæ oblatione dicit : *Offero*, ut liquet ex præfatâ oratione : *Suscipe, sancte Pater*, et in oblatione calicis dicit : *Offerimus* ; deinde, quid ea verba significent : *Calicem salutaris*, cùm in calice nihil aliud quàm vinum contineatur.

17. Primam solvit quæstionem cardin. Bona, Rer. liturgicar. l. 2, c. 9, n. 5, ubi ait in oblatione calicis idcircò dici : *Offerimus*, quòd juxta Romanum ritum olim in missâ solemni sacerdos simul eam orationem recitabat cum diacono qui vinum in calicem infuderat, et sanguinem populo olim ministrabat, eumdem verò ritum, qui ad missam solemnem pertineret, in missâ privatâ retentum ; quam solutionem amplectitur etiam Pouget, tom. 2 Institut. catholicar., pag. 844.

18. Alteram difficultatem diluit Bellarminus, tom. 3 Controvers., lib. 6 de Missâ, cap. 17, qui animadvertit non dici : *Calicem salutarem*, sed : *Calicem salutaris*, id est, calicem Christi, qui instituit ut calix ille offerretur et consecraretur. Illud etiam addit, quòd, etiamsi diceretur : *Calicem salutarem*, tamen vera esset eorum verborum sententia, quæ referenda essent non ad præsentem calicis statum, sed ad eum quo redigendus est per consecrationem. Uno verbo quo sensu in oratione : *Suscipe, sancte Pater*, dicit sacerdos, *hanc immaculatam hostiam*, eodem sensu in oratione : *Offerimus*, dicit : *Calicem salutaris*, ut etiam observavit Pouget, loco citato.

19. Quòd calix pallâ cooperiatur, id omni caret mysterio ; ea enim cautio est, ne quid extrinsecùs in calicem decidat, ut post Micrologum observat Gavantus, in Comment. ad rubric. Missalis. Quod autem ad illud attinet, quòd sacerdos inter se et calicem rectà hostiam collocat, scire oportet Græcos panem et vinum, seu hostiam et calicem ita locare, ut lineam rectam à latere ad latus efficiant ; quod diù etiam retinuit Romana Ecclesia ; scribit enim Micrologus, cap. 10 : *Ita juxta Romanum Ordinem in altare componenda sunt, ut oblatâ in corporali positâ, calix ad dexterum latus oblatæ ponatur, quasi sanguinem Domini suscepturus ; quem de latere Dominico profluxisse credimus.* In Annalibus Wadingi exstat epistola B. Joannis Parmensis, ordinis Minorum septimi generalis, qui obiit anno 1289, ideòque multos post

Micrologum annos, in quâ jubet fratres provinciæ Etruriæ juxta ritum Romanæ Ecclesiæ locare hostiam ad sinistram sacerdotis manum, et calicem ad ipsius dexteram. Et Le Brun, tom. 1, pag. 318, putat ritum collocandi hostiam rectà inter sacerdotem et calicem usurpari cœpisse anno 1485.

20. Denique earum de quibus dicendum restat orationum : *In spiritu humilitatis*, et : *Veni, sanctificator*, prima est in Missali Mozarabico, et in omnibus Missalibus tum vetustis tum recentioribus; altera itidem vetustissima est. Prima desumpta ex oratione trium puerorum qui Babylone in ignem conjecti sunt, Danielis c. 3 : *In animo contrito et spiritu humilitatis suscipiamur; sicut in holocausto arietum et taurorum, et sicut in millibus agnorum pinguium, sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodiè, ut placeat tibi, quoniam non est confusio confidentibus in te; et nunc sequimur te in toto corde, et timemus te, et quærimus faciem tuam. Ne confundas nos, sed fac nobiscum juxta mansuetudinem tuam, et secundùm multitudinem misericordiæ tuæ.* Quod verò attinet ad alteram illam orationem : *Veni, sanctificator*, supervacaneum est monere, propter ea verba : *Omnipotens æterne Deus*, directam illam videri ad Patrem, seu indiscriminatim ad tres personas, quæ sunt unus Deus; reverà autem ad Spiritum sanctum dirigi; quapropter in aliquibus Ecclesiis Galliæ olim recitabatur hymnus : *Veni, Creator Spiritus*, vel : *Veni, sancte Spiritus, reple*, etc., et in Missâ Mozarabicâ dicitur : *Veni, sancte Spiritus sanctificator.* Consonant veteres Liturgiæ Ecclesiæ Græcæ et Latinæ; in iis enim petitur ut ignis Spiritûs sancti delabatur, absumatque panem et vinum, et in corpus et sanguinem Christi convertat; quo quidem nobis declaratur quemadmodùm Christi corpus Spiritûs sancti opere in virginali B. Mariæ utero formatum fuit, ita per eumdem Spiritum sanctum confici super altare. Hoc argumentum egregiè tractavit Bossuetius, in Explicat. quarumdam difficultatum, quæ in missæ orationibus occurrunt, c. 3 et 6.

21. Id verò etiam apertiùs intelligitur ex illo verbo *Veni;* nam, juxta sacrarum Scripturarum idiotismum, duas tantùm personas, Filium scilicet et Spiritum sanctum invitat Ecclesia ut delabantur è cœlo. Cùm verò suam dirigit orationem ad Patrem, non dicit : *Veni*, sed : *Mitte Spiritum tuum*, vel : *Mitte nobis Redemptorem. Mitte agnum qui tollit peccata mundi.* Quamobrem cùm oratio : *Veni, sanctificator*, non possit intelligi de Filio pro quo fit deprecatio, sequitur intelligendam esse de Spiritu sancto, etiamsi in oratione sit verbum illud *Omnipotens.* Spiritus enim sanctus Deus est et æternus item ut Pater et Filius. Videatur Le Brun, tomo 1, p. 329 et seq.

CAPUT XI.

De ablutione manuum usque ad canonem.

1. Dictâ oratione : *Veni sanctificator*, sacerdos à medio altari se confert ad cornu epistolæ, et ministro aquam fundente, lavat manus, id est, extremitates digiterum pollicis et indicis, dicens psalmum : *Lavabo inter innocentes*, cum *Gloria Patri*, qui tamen versus in missis defunctorum, et à Dominicâ passionis usque ad sabbatum sanctum omittitur. De hoc ritu loquitur S. Cyrillus, in Catech. Mystag. 5 : *Vidistis igitur*, inquit, *diaconum aquam lavandis manibus porrigentem sacerdoti, et illis qui circùm altare Dei stabant presbyteris. Num ideò prorsùs dabat ut sordes corporis abluerentur? Nequaquàm. Nec enim adeò sordibus corporis fœdati in ecclesiam ingredi solemus; sed illu manuum ablutio symbolum est oportere vos à peccatis omnibus et iniquitatibus mundari. Cùm enim per manus designentur actiones, lavare certè easdem munditiem et puritatem operum significat. Nonne audistis David mysteria tractantem ista, et dicentem : Lavabo inter innocentes manus meas, et circumdabo altare tuum, Domine? Itaque manus abluere est symbolum non obnoxium esse peccatis.* D. Thomas 3 part., quæst. 83, art. 5, ad primum, binas hujus ablutionis rationes affert, quarum altera ab ipsâ rei naturâ proficiscitur, et ad munditiam pertinet; altera moralis, quæ eadem est, quam dudùm ex sancto Cyrillo attulimus. Verba S. Doctoris, quibus respondet ad eam quæstionem cur sacerdos in missâ manus lavet, sunt quæ sequuntur : *Primò quidem quia aliqua pretiosa tractare non consuevimus nisi manibus ablutis, unde indecens videtur quòd ad tantum Sacramentum aliquis accedat manibus etiam corporaliter inquinatis. Secundò, propter significationem, quia, ut Dionysius dicit, extremitatum ablutio significat emundationem etiam à minimis peccatis secundùm illud Joannis cap.* 13 : *Qui lotus est non indiget nisi ut pedes lavet; et talis emundatio requiritur ab eo qui accedit ad hoc Sacramentum.* Eadem scribit Titelmanus, Exposit. myster. missæ, cap. 34 : *Manus*, inquit, *abluit* (sacerdos), *quanquàm alioqui in principio ante altaris accessum mundatum se fuisse optimè sciat, ut si fortè interim ullam undecumque maculam contraxisset, abluatur hâc ablutione, priusquàm ad sacrosancta in manibus tenenda mysteria accedat; significans hoc ipso, si qua forsitan per humanæ fragilitatis miseriam hùc usque vanitatum phantasmata mentem maculaverunt, ut vel nunc omni attentione abjiciantur, et quasi novam cordis assumamus munditiam.* De duplici manuum antiquâ ablutione, altera ante offertorium, altera post incensum, quarum nunc in missis cantatis retinetur secunda, postquàm sacerdos incensavit altare, et incensatus est à diacono, fusè agit Vertus, tomo 4, pag. 164 et seq.

2. Psalmus *Lavabo* huic actioni aptissimè convenit; et quanquàm in quibusdam Ecclesiis quidam ejus versiculi duntaxat recitentur, tamen in Missali Romano psalmus ille integer exhibetur; quod congruit cum Liturgiis S. Chrysostomi et S. Basilii. Excitârunt nonnulli de usu hujus psalmi difficultatem, quomodò scilicet sacerdos recitet versiculum illum : *Ego autem in innocentiâ meâ ingressus sum;* quod sanè absonum esse videtur à christianâ humilitate, quæ nostris oculis nosmetipsos despiciendos proponit, nosque metu et pudore perfundit. Difficultatem hanc movet Le Brun, tomo 1, pag. 351 et seq., qui probè observat,

eodem tempore sacerdotem quo innocentiam suam ex animi sui conscientiâ verbis illis declarat, fateri sibi opus esse redemptoris manu et misericordiâ : *Ego autem in innocentiâ meâ ingressus sum ; redime me, et miserere mei ;* nec peccandi timore caret, nisi Deus præstò sit : *Ne perdas cum impiis, Deus, animam meam ; et cum viris sanguinum vitam meam ;* quibus sensibus christiana continetur humilitas, de quâ ad hoc exemplum fusè egimus lib. 3 de Canonizat. sanctor., cap. 40. Desinit psalmus ex more in : *Gloria Patri*, qui versus in missis quas innuimus ideò omittitur, quòd indicium faciat lætitiæ quæ abest ab iis missis, quibus luctuosæ continentur cæremoniæ, ut observat Meratus, tomo 1, parte 1, pag. 498.

3. Sacerdos extergit manus, iisque ante pectus junctis ad medium altare redit ; ubi, elevatis ad Deum oculis, statimque demissis, paululùm se inclinans dicit orationem : *Suscipe, sancta Trinitas.* Ne longiùs quàm par est à proposito digrediamur, in hanc orationem : *Suscipe, sancta Trtnitas*, quædam adnotabimus. Innuisse tamen juvat manus junctas et corporis inclinationes, de quibus hìc et alibi mentionem faciemus, humilitatem sacerdotis exprimere, et Christi obedientiam significare, juxta doctrinam D. Thomæ, loco cit., in responsione ad quintum : *Quod autem manus interdùm jungit, et se inclinat, est suppliciter et humiliter orantis, et designat humilitatem et obedientiam Christi, ex quâ passus est.*

4. Scribit cardinalis Bona, lib. 2 Rerum liturgic., cap. 9, n. 6, se nescire quàm vetus sit oratio : *Suscipe, sancta Trinitas.* Micrologus, qui vivebat seculo 11, c. 11, ait hanc orationem, neque in Liturgiis Gallicanis scriptam, recitari tantùm à presbyteris ex consuetudine : *Deinde inclinatus ante altare dicat hanc orationem, non ex aliquo ordine, sed ex ecclesiasticâ consuetudine.* Hujus tamen orationis substantia reperitur in Græcis Liturgiis, in Missali Ambrosiano, et in pluribus aliis Missalibus et Sacramentariis, quæ Micrologo sunt antiquiora. Carthusiani eam non recitant, quod indicium facit seculo 11 cùm eorum ordo sumpsit exordium, nondùm in Ecclesiâ Gratianopolitanâ, unde Missale acceperunt, eam orationem in missâ adhibitam. Eam verò recitant fratres Prædicatores, sed in breviorem formam redactam. Diximus sacerdotem ante orationem : *Suscipe, sancta Trinitas*, jam fecisse oblationem panis cum oratione : *Suscipe, sancte Pater*, et oblationem vini cum oratione : *Offerimus tibi, Domine calicem*, ac deinde offerre iterùm panem et vinum conjunctim cum oratione : *Suscipe, sancta Trinitas.* Olim Gallicana Ecclesia non offerebat disjunctim panem et vinum, sed utrumque simul cum oratione. *Suscipe, sancta Trinitas*, atque hunc adhibent ritum etiam nunc Carmelitæ, et fratres Prædicatores. Verùm ritus quo utitur Romana Ecclesia offerendi primùm separatim panem et vinum, ac deinde utrumque simul, omninò consentit cùm ritu Ambrosiano. Quidam verò existimant quam nunc sacerdos offerendo panem recitat orationem : *Suscipe, sancte Pater*, eam olim non ipsum sacerdotem, sed populum recitare consuevisse, cùm sacerdoti panem consecrandum offerebat ; postquàm autem mos ille exolevit apud populum offerendi panem, sacerdotem subinde cœpisse eam dicere nomine populi. Vide Pouget, Institut. catholicar. tom. 2, pag. 846.

5. In eâdem oratione mentio fit de passione, resurrectione et ascensione Domini nostri Jesu Christi : *Suscipe, sancta Trinitas, hanc oblationem quam tibi offerimus ob memoriam passionis, resurrectionis et ascensionis Jesu Christi Domini nostri*, idque ut totum exprimatur Christi sacrificium. In sacrificiis Judaicis mactanda victima eligebatur, atque per ejusmodi electionem quasi sanctificata censebatur, et à profano usu semota. In Incarnatione itidem victima selecta fuit et sanctificata ; humana enim electa fuit Christi natura, eaque cum naturâ divinâ hypostaticè conjuncta, ac per eam unionem conflata fuit victima digna quæ Deo sacrificaretur. In iisdem Judæorum sacrificiis victimam sacerdos offerebat antequàm mactaret : primam itidem victimæ oblationem ante ejus immolationem fecit Christus in momento nativitatis suæ : *Ingrediens enim mundum dicit : Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* Verba sunt Apostoli ad Hebræos, cap. 10. In sacrificiis Judaicis sacrificabatur victima, ejusque sanguis circùm altare spargebatur ; in lege novâ nostra fuit victima mactata in cruce, ubi se ipse Christus obtulit Patri in nostrorum expiationem peccatorum, suumque sanguinem fudit circùm altare, cùm sacrum ejus latus lanceâ transfixum est. In sacrificiis Judaicis victima incendebatur super altare holocaustorum, ut quidquid in eâ vitii esset flammis absumeretur, et fumus ad cœlum tolleretur *in odorem suavitatis*, ut sacra Scriptura loquitur. In novâ lege consumpta fuit victima in Christi resurrectione et ascensione. Nam in resurrectione absorptum fuit in Christo, *quod mortale est à vitâ*, ut ait Apostolus, 2 Epist. ad Corinthios, absumptumque fuit quicquid inesse poterat corruptibile ; et in ascensione victima à Deo accepta in odorem suavitatis, et ad ejus dexteram fuit collocata. Denique in sacrificiis Judaicis populus partem victimæ comedebat ; et in die Pentecostes populus *communicavit victimæ*, ut scriptores loquuntur ; nam discipuli Christi Domini tunc cum eo sunt concorporati, eique tanquàm membra capiti juxta verba Apostoli adhæserunt.

6. Quapropter in hâc oratione Ecclesia Græca de incarnatione, de nativitate, de passione, de resurrectione, de ascensione, deque Spiritûs sancti adventu mentionem facit. Quòd si nunc Romana Ecclesia in eâdem oratione passionem, resurrectionem et ascensionem solùm commemorat, in causâ illud est, quòd in tribus hisce mysteriis, quæ sunt præcipuæ sacrificii partes, optimè repræsentantur immolatio victimæ et consumptio.

7. Oratio : *Suscipe, sancta Trinitas*, ad SS. Trinitatem dirigitur. Quatuor primis Ecclesiæ seculis omnes orationes ad Deum Patrem dirigebantur : *Ut in altari semper ad Patrem dirigatur oratio ;* verba sunt concilii

Carthaginensis III, can. 23. Noverant profectò fideles Patrem non adorari, quin Filius item adoretur et Spiritus sanctus; sed gravi quidem causâ à sanctissimâ Trinitate nominandâ abstinebant, veriti ne, quam Christiani reprobabant Deorum multitudinem, sibi exprobrarent ii qui trium personarum mysterium ignorabant, ut benè advertit Florus Lugdunensis, *tractatu de Actione missæ*. Illo autem sublato metu, nihil verita est Ecclesia tum Latina, tum Græca in offerendo sacrificio dicere : *Suscipe, sancta Trinitas*. In eâdem oratione sacerdos sanctissimam Trinitatem deprecatur, oblationem ut accipiat in honorem B. Mariæ Virginis, S. Joannis Baptistæ, sanctorum apostolorum Petri et Pauli, sanctorum quorum reliquiæ conditæ sunt in altari, et omnium aliorum sanctorum, *ut illis proficiat ad honorem, nobis autem ad salutem;* quidquid enim honoris et gloriæ adepti sunt sancti, id omne vi sacrificii Christi sunt consecuti, et Christi honor et gloria diffunditur in sanctos, qui sunt membra viventia cum eo veluti cum capite conjuncta; nec quisquam catholicus negaverit sacrificium missæ maximam Jesu Christo parere gloriam, ut abundè nostri ostendunt theologi, quorum doctrinam à nobis hìc in compendium collatam fusè explicavit Pouget, Instit. catholicar. loc. cit., pag. 846 et seq., et Le Brun, tomo 1, pag. 158 et seq.

8. Post orationem : *Suscipe, sancta Trinitas*, sacerdos osculatur altare, et ad populum conversus dicit : *Orate, fratres*, et submissâ voce prosequitur, *ut meum ac vestrum sacrificium acceptabile fiat apud Deum Patrem omnipotentem.* Non absimili oratione respondet minister Deum deprecans, ut sacrificium suscipiat ad laudem et honorem nominis sui, et ad nostram et Ecclesiæ universæ utilitatem. Deinde sacerdos in gyrum vertitur ad eam partem ubi est Missale, ita ut circulum describat, et in medio altari remaneat, ac submissâ voce dicit : *Amen;* subinde dicit : *Oremus,* et orationes prosequitur, quæ dicuntur *Secretæ*.

9. Ad illa verba : *Orate, fratres*, notandum Christianos olim invicem se fratres appellare consuevisse. Quia verò ethnici, ut morum suorum tegerent fœditatem, sacris hisce nominibus abutebantur, idcircò Cæcilius apud Minucium Felicem Christianis ea nomina fratris et sororis exprobravit, quasi argumenta essent prostratæ apud Christianos pudicitiæ, cui ad hunc modum respondit Octavius : *Sic nos, quod invidetis, fratres vocamus, ut unius Dei parentis homines, ut consortes fidei, ut spei cohæredes.* Legendus Kortholtus, in tractatu de Calumniis Paganorum in veteres Christianos sparsis, pag. 168, ubi eruditè hoc tractat argumentum. Eam Orationem : *Orate, fratres*, Radulphus, proposit. 23, S. Leoni I tribuit; quod admitti potest, si de verborum loquitur formâ, quâ hodiè utimur; nam totius sententiæ substantia reperitur in Liturgiis sanctorum Marci et Jacobi, ut advertit Meratus, tomo 1, part. 1, pag. 500, n. 31.

10. Orationes secretæ in quibusdam Missalibus appellantur *orationes super oblata.* Diù tamen est, cùm vocantur *secretæ*, ut à cæteris orationibus distinguantur, quæ dicendæ sunt *clarâ voce ita audientibus accommodatâ, ut quæ legantur intelligant.* Secretæ enim submissâ voce à sacerdote sunt recitandæ : *Quæ secretò dicenda sunt, ita pronuntiet, ut et ipsemet se audiat, et à circumstantibus non audiatur;* verba sunt rubricæ in Missali Romano. Bossuetius in Explicat. quarumdam orationum missæ, c. 2, magis ut quid suspicaretur aperiret quàm quod ita existimaret, scripsit vocem *secreta*, idem esse ac *secretio*. Satis id fuit novatoribus, quo triumpharent, et adversùs apertissimum Tridentini concilii decretum statuerent secretas et Canonem missæ elatâ esse voce recitanda. Sed hâc de re inferiùs sermonem habebimus.

11. Quæ sit Ecclesiæ mens in his orationibus, pulchrè declaratur in secretâ missæ in Dominicâ quintâ post Pentecosten, hisce verbis conceptâ : *Propitiare, Domine, supplicationibus nostris, et has oblationes famulorum tuorum benignus assume; ut quod singuli obtulerunt ad honorem nominis tui, cunctis proficiat ad salutem.*

12. Sacerdos ubi ad postremæ orationis secretæ finem pervenit, vocem tollit, et dicit : *Per omnia secula seculorum*, quæ verba ad orationes pertinent, quæ jam recitatæ sunt; atque ea clausula : *Per omnia secula seculorum*, idcircò dicitur elatâ voce, ut populus respondeat, *Amen*, et orationes à sacerdote recitatas confirmet, ut post Micrologum, c. 7, observat cardinalis Bellarminus, tomo 3 Controvers., lib. 6 de Missâ, c. 17, § *de Præfatione.* Sequitur deinde præfatio, ad quam plura adnotabimus.

13. Primò, præfatio ex eo etymologiam trahit, quòd sacro præeat Canoni; ac præparatio quædam sit ad sacrificium, ut probè observat Durandus, lib. 4, c. 33, atque id ipsum confirmat Hugo Menardus, in Notis ad Sacramentarium S. Gregorii, pag. 25 : *Præfatio est oratio, seu gratiarum actio, quæ Canoni præmittitur, quâ disponitur sacerdos et populus ad tremendorum mysteriorum confectionem.* In Missali Mozarabico appellatur *inlatio;* nam ex fidelium verbis sacerdos infert dignum et justum esse Deo gratias agere, illaudare et magnificare, ut advertit cardinalis Bona, lib. 2 Rer. liturgic., c. 10, n. 2, ac ob eamdem rationem præfatio appellatur *contestatio* in Sacramentario Gallicano edito à Mabillonio, tomo 1 Itiner. Italici.

14. Secundò, Walfridus Strabo, c. 22, se nescire ait quis præfationis fuerit auctor : *Præfationem actionis, quâ populi affectus ad gratiarum actiones incitatur, ac deinde humanæ vocis supplicatio cœlestium virtutum laudibus admitti deposcitur, quis primus ordinaverit, nobis ignotum est.* In libro Pontificali tribuitur hæc oratio S. Gelasio I : *Fecit Sacramentorum præfationes et orationes cauto sermone.* Quod tamen Gavantus, cardinalis Bona, Meratus aliique melioris notæ viri docti ita intelligunt, ut quasdam quidem earum composuerit, non tamen primus hanc orationem in missam introduxerit, ejus enim mentio fit in Liturgiâ S. Jacobi, et in operibus S. Cypriani et S. Cyrilli, qui S. Gelasio sunt antiquiores; quamobrem docent

præfationis institutionem vel sanctis apostolis, vel apostolicorum temporum viris esse tribuendam.

15. Tertiò, incipit præfatio ex salutatione ad populum : *Dominus vobiscum*, neque tamen sacerdos se convertit ad populum ; vel quia cùm dixit : *Orate, fratres*, quodammodò populum dimiserit; vel quia ante præfationem juxta Liturgias sanctorum Jacobi, Basilii, Chrysostomi, sanctuarium claudebatur, et circùm altare velum oppandebatur ; ideòque nihil in illâ salutatione opus erat ut se sacerdos converteret ad populum quem videre non poterat, ut observat Le Brun, tom. 1, pag. 386.

16. Quartò, novem sunt præfationes juxta ea quæ Pelagius II pontifex scripsit ad episcopos Germaniæ et Galliæ : prima de Nativitate Domini, secunda de Epiphaniâ, tertia de Quadragesimâ, quarta de Cruce, quinta de Paschate, sexta de Ascensione, septima de Pentecoste, octava de SS. Trinitate, nona de Apostolis, ut videre est in canone *Invenimus*, de Consecratione, dist. 1, quibus Urbanus II aliam addit in concilio Placentino, quæ est de B. Virgine, ut refertur in canone *Sanctorum*, § *Finali*, distinct. 70. De hâc Pelagii II Epistolâ, genuinane illa sit an spuria, vehementer dubitat Pagius in Vitâ Pelagii II, n. 17, et ante eum dubitaverat etiam card. Bona, lib. 2 Rer. liturgic., cap. 10, n. 3. Causas dubitandi si quis scire cupiat, adeat illos auctores, loc. cit., et Meratum, t. 1, part. 1, pag. 230, n. 6. Illud certissimum est, in Missalibus post annum 1200 editis novem illas duntaxat præfationes reperiri, quas recenset decretum Pelagii II, quibus deinde addita est præfatio communis, quæ vetustissima est, et Gelasio vel Gregorio Magno tribuitur, et præfatio de B. Virgine, ubi supra relata, ita ut undecim sint præfationes omnes, quibus utitur Romana Ecclesia. Græci unam tantùm præfationem in omnibus missis adhibent. Mozarabes præfationes habent proprias, in quibus vel festivitatis, quâ celebratur mysterium, vel cujus sancti in honorem solemnitas agitur, merita commemorantur. Plurimæ præfationes sunt in ritu Ambrosiano, suis quibusque festivitatibus, temporibus et sanctis primi ordinis propriæ. Has recognosci et emendari jussit S. Carolus Borromæus cardinalis et episcopus Mediolanensis, qui ad eam rem Galesinii aliorumque doctorum virorum operam adhibuit. Easdem emendavit etiam Fridericus cardinalis Borromæus, S. Caroli agnatus, archiepiscopus itidem Mediolanensis, ut videre est apud Septalam episcopum Dertonensem, de Missâ pag. 169.

17. Quintò, præfationes omnes incipiunt per hæc verba : *Sursum corda*, quibus respondet minister : *Habemus ad Dominum*. Vetustissimum est ejusmodi initium. Ea enim verba habentur in Liturgiis sanctorum Jacobi, Basilii et Chrysostomi. De iis loquitur D. August., serm. 217 edit. Benedictinæ : *Tenetis sacramenta ordine suo : primò post orationem admonemini rursùm habere cor. Ideò enim cùm dicitur : Sursùm cor, respondetis : Habemus ad Dominum. Sequitur episcopus vel presbyter qui offert, et dicit : Gratias agamus Domino Deo nostro ; et vos attestamini : Dignum et justum est.* Et S. Cyprianus de Dominicâ Oratione, pulchrè eorum verborum significationem explicat : *Sacerdos ante orationem præfatione præmissâ parat fratrum mentes dicendo : Sursùm corda ; ut, dùm respondet plebs : Habemus ad Dominum, admoneatur nihil aliud se quàm Dominum cogitare debere.* Cum iis consonat S. Cyrillus, catech. 5 mystagog. Dissertatio quædam Lipsiæ edita fuit, cui titulus : *Formula veteris Ecclesiæ excitatoria ad devotionem : Sursùm corda*, quam die 28 octobr. anni 1704 in Lipsiensi academiâ propugnavit quidam Zurnerus, præsidente Adamo Rechembergio, qui duo sunt hæreticarum partium homines. Ea dissertatio tom. 318 Miscellaneorum continetur in bibliothecâ Dominici cardinalis Passionei ; atque in § 26, more suo putidam fœdamque Romanæ Ecclesiæ calumniam affingunt, qui dicunt mentis elevationem apud nos mutatam in hostiæ et calicis elevationem : *Occurrunt hìc nobis Pontificii, qui in veteri Ecclesiâ catholicâ requisitam in Eucharistiâ elevationem mentis transmutârunt in elevationem symbolorum eucharisticorum, hoc est, panis et vini consecrati, ut certo quodam ritu à populo panis consecratus adoretur.* Cum ritu elevationis hostiæ et calicis et cum adoratione, quæ pani et vino consecratis præsertim in eorum elevatione debetur, adhuc apud nos in usu est formula : *Sursùm corda*, fidelibusque item ut antea inculcatur ut iis verbis excitati suam ad Deum mentem sustollant. Videatur auctor de optimâ audiendæ missæ Ratione, secundæ edit. Parisiens., anni 1681, pag. 300 ; auctor tractat. de Missâ divinisque officiis edit. Parisiens., ann. 1714, p. 95 et seq., Balthassarrus soc. Jesu in Liturgiâ illustratâ, part. 2, cap. 2, cæterique omnes Catholici, qui de missâ scripserunt.

18. Sextò, præfationes omnes in illum desinunt hymnum, quem Græci triumphalem, nos angelicum appellamus : *Sanctus, sanctus*, etc. Isaias enim, c. 6, vidisse se ait *Dominum sedentem super solium excelsum*, et Seraphim audisse canentes : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus exercituum. Plena est omnis terra glorià ejus.* Ea enim sunt in præfationibus : *Benedictus qui venit in nomine Domini, Hosanna in excelsis*, quæ turbæ cecinerunt, cùm Christus Jesus ante passionem suam solemniter ingressus est Hierosolymam, ut apud Matthæum, cap. 21. Nos alibi sermonem habuimus de trisagio : *Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus immortalis*, quod idem non est cum hymno triumphali seu angelico, de quo modò locuti sumus, ut benè observat Hugo Menardus, in Notis ad Sacramentarium S. Gregorii, pag. 10. Et Juvenincus, de Sacram. dissert. 5, q. 8, de Euchar. Sacrif., c. 7, § 3, ait hymnum : *Sanctus, sanctus Dominus Deus Sabaoth*, in omnibus haberi Liturgiis tum Latinis tum Græcis ; et Trisagium : *Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus immortalis*, quotidiè Græcos canere in principio Liturgiæ, Latinos verò illud adhibere feriâ tantùm sextâ in Parasceve.

19. Postremò, sacerdos cùm ad illa præfationis verba pervenit : *Sanctus, sanctus*, etc., manus hacte-

nûs sublatas et extensas jungit ante pectus, et reliqua præfationis verba voce non ita elatâ prosequitur, cùm interea minister campanulam pulsat; denique sacerdos, cùm dicit : *Benedictus qui venit in nomine Domini*, etc., se erigit, sibique à fronte ad pectus crucis signum producit. Hæc omnia ex rubricâ Missalis. De pulsandâ campanulâ sermonem habebimus, cùm de elevatione hostiæ disseremus. Quòd autem pulsatur cùm dicitur : *Sanctus, sanctus, sanctus*, Macrus, verbo *Campana*, ait id per abusum fieri; non enim pulsari in privato palatii apostolici sacello, cùm Papa privatam missam celebrat, vel privatæ missæ adest. Quod si verum esset, per abusum etiam dicendum esset pulsari campanulam ad elevationem hostiæ; nam in sacello pontificio ne ad elevationem quidem hostiæ pulsatur. Quamobrem concludendum, ritum pulsandi campanulam ad elevationem Sacramenti adhiberi cœptum etiam ad ea verba : *Sanctus, sanctus*, etc., ad excitandos adstantium animos ad devotionem; hujus consuetudinis originem nobis esse adhuc incompertam, ac retinendum hunc ritum ubi jam viget; in sacris enim ritibus, variatione nihil perniciosius.

CAPUT XII.

De Canone missæ.

1. Canon idem valet ac regula : eâ utitur voce Ecclesia ut significet Canonem missæ esse firmam regulam, juxta quam novi Testamenti sacrificium est celebrandum. Canonem S. Gregorius *precem*, Vigilius *textum canonicæ precis*, S. Cyprianus *orationem*, Walfridus et alii *actionem* appellant, quòd in eo Sacramenta Domini conficiantur; quamobrem in Canone ad orationem *Communicantes* appositus est titulus *infra actionem*, seu *intra actionem*, quemadmodùm in quibusdam legitur codicibus, quod idem significat, non quidem juxta regulas grammaticæ, sed juxta idiotismum quem adoptârunt quidam ecclesiasticorum librorum scriptores; dicunt enim *infra octavam*, quod fit intra octavam; et in quibusdam rubricis antiquiorum missalium legitur vinum *infra calicem* infundendum, hoc est, intra calicem, et hostiam ponendam *infra patenam*, hoc est, in patenâ, quod observat Le Brun, tom. 1, pag. 433. Modò diximus à Walfrido Canonem appellari *actionem;* cujus ea verba sunt ex cap. 22, de Rebus ecclesiasticis : *Actio dicitur ipse Canon, quia in eo sacramenta Dominica conficiuntur. Canon verò eadem actio nominatur, quia in eâ est legitima et regularis sacramentorum confectio.* Et consentiunt Hugo Menardus, in Notis ad Sacramentarium S. Gregorii, p. 12; cardinalis Bona, Rer. liturgic., l. 2, c. 11, n. 1; Le Brun, tom. 1, pag. 407; Tournely, de Eucharist., tom. 2, pag. 432; Meratus, tom. 1, part. 1, pag. 246.

2. Incipit canon missæ ab eâ oratione : *Te igitur, clementissime Pater*, qui Canon submissâ voce dicitur usque ad orationem Dominicalem, quam sacerdos elatâ voce recitat. Auctor Canonis à quibusdam ponitur Gelasius I. Alii Canonem tribuunt Musæo, Massiliensi presbytero, nonnulli etiam Voconio, episcopo Castellanensi in Mauritaniâ; hi enim omnes, teste Gennadio, libros de Re sacramentariâ conscripserunt. Anonymus 11 seculi scriptor, ejus tractatûs auctor de Scriptoribus ecclesiasticis, quem Fabricius edidit in Bibliothecâ ecclesiasticâ, tom. 2, pag. 143, Canonem missæ scriptum putat à S. Clemente Alexandrino. Testimonium denique celebre est S. Gregorii, lib. 7, epist. 64, nunc lib. 9, epist. 12, qui Canonem dicit à Scholastico quodam esse compositum.

3. Atque hìc magnæ illi controversiæ locus esse potest, an Scholasticus nomen sit cujusdam viri proprium, an verò appellativum, et significet doctum et litteratum hominem; et num S. Gregorius totum Canonem, an quamdam solum orationem Scholastico illi tribuerit.

4. Serapion, vir doctissimus, ob ingenii magnitudinem apud Hieronymum, lib. de Scriptoribus ecclesiasticis, Scholasticus appellatur; Gennadius, in Catal. scriptorum ecclesiasticorum, Prosperum vocat *sermone scholasticum*, id est, eloquentiâ et eruditione clarum. Honorius etiam, in Catalogo scriptorum scribit Alcuinum fuisse *officio scholasticum*. D. Gregorius Magn., l. 10, epist. 2, Matthæum quemdam clarissimum virum *scholasticum* vocat. In eodem significatu *scholastici* nomen accipit S. Augustinus in Psal. 44. Ac scholastici quidem olim erant illi presbyteri doctrinâ et eruditione clari, qui, ut Pantænus, Clemens Alexandrinus et Origenes, Christianorum scholas regebant, in quibus ii erudiebantur qui à Judaicâ religione vel idolorum cultu ad Christi fidem commigrabant. Et Severus Sulpitius, dialogo 2, dicit : *Vos scholastici*, pro, *vos sapientes;* idemque sanctus Gregorius, lib. 10, epist. 2, doctum quemdam virum collaudans, *virum clarissimum scholasticum* vocat.

5. Atque hæc sunt quæ proferunt ii qui putant S. Gregorium nomine scholastici non hominem quemdam intellexisse, cui nomen illud proprium inditum esset, sed virum litteris eruditum, qui Canonem scripserit. Contra ii qui existimant S. pontificem de homine locutum, cujus proprium esset nomen scholastici, provocant ad ejus epistolam 54, lib. 2, et ad epistolam 14, lib. 9, ubi nomen scholastici est nomen hominis proprium. Quod verò ad illud attinet, an S. Gregorius Scholastico, quem vel de nomine suo, vel propter ejus doctrinam ita appellat, dùm Canonem tribuit, totum Canonem intelligat, an verò orationem aliquam earum quæ sunt in Canone; Maldonatus, in Censurâ quâdam apud Le Brun, tom. 2, dissert. 2, art. 2, num. 9, putat S. Gregorium non de ipso integro Canone, sed de oratione quâdam eò injectâ locutum esse; incredibile enim sibi videri ait privatum hominem tantùm sibi tribuisse auctoritatis, ut Canonem integrum missæ ab universali Ecclesiâ recitandum componeret. Huic sententiæ refragatur cardinalis Bona, Rer. liturgic. loc. cit., num. 2 : *Jacobus Jansonius, in suis Liturgicis, lib. 3, cap. 10, per precem quam Gregorius ait à Scholastico compositam, non putat Canonem intelligi debere, sed aliquam orationem actioni missæ insertam. Reverà tamen de Canone ibi Gregorium*

loqui, ipse contextus Epistolæ evincit; et cardinalem Bona in omnibus sequitur Meratus, cit. tom. part. 1, pag. 236. Sed de hoc ipso infra redibit sermo.

6. Sed amotis hujusmodi eruditis concertationibus, locum afferimus ex concil. Trident., sess. 22, cap. 4, de Sacrificio Missæ : *Et cùm sancta sanctè administrari conveniat, sitque hoc omnium sanctissimum sacrificium, Ecclesia catholica, ut dignè reverenterque offerretur, ac perciperetur, sacrum Canonem multis ante seculis instituit, ita ab omni errore purum, ut nihil in eo contineatur quod non maximè sanctitatem et pietatem quamdam redoleat, mentesque offerentium in Deum erigat. Is enim constat cùm ex ipsis Domini verbis, tùm ex apostolorum traditionibus, ac sanctorum quoque pontificum piis institutionibus.* Nihil de canonis auctoritate quidquam detrahit, quòd à pluribus compositus sit; nam liber etiam Psalmorum, teste Hieronymo, epistolâ ad Sophronium, liber est singularis, qui tamen multos auctores habet, et Symbolum apostolicum tradit Rufinus in ejus Explicatione, et S. Leo, epist. 13, ad Pulcheriam, compositum ab apostolis duodecim fuisse, quorum suam quisque sententiam illùc contulerit; ut nihil dicam de explicationibus quas concilium Nicænum et Constantinopolitanum addidêre, unde symbolum illud conflatum quod appellatur Constantinopolitanum.

7. Martene, lib. 1 de antiquis Ecclesiæ Ritibus, cap. 4, art. 8, num. 3, mirari se ait, idque jure optimo, Tridentinorum Patrum doctrinam et prudentiam in allato capite. Et sanè vetustum esse Canonem intelligitur ex Vigilii papæ, qui S. Gregorio antiquior est, epist. ad Eucherium, seu ad Profuturum; quod ex vetustis codicibus colligit Baluzius in Notis ad librum Antonii Augustini de Emendatione Gratiani, ubi disertè ait Canonem missæ ex apostolicâ traditione profectum esse. Præterea Canonem à quarto usque seculo adhibitum testatur S. Ambrosius, lib. 4 de Sacramentis, cap. 5 et 6, ubi pars illa Canonis, paucis quibusdam immutatis, legitur : *Quam oblationem tu, Deus, in omnibus, quæsumus, benedictam, adscriptam, ratam;* et illam itidem : *Qui pridiè quàm pateretur;* et illa : *Supra quæ propitio ac sereno;* idemque S. doctor, lib. 4 de Sacram., cap. 4, disertè meminit orationis illius in Canone, in quâ sacerdos orat pro Ecclesiâ, etsi non afferat ipsa orationis verba. Et ipsi alibi observavimus in nostro Canone commemorationem fieri duntaxat apostolorum et martyrum, non verò confessorum; quod indicium est Canonem priorem esse seculo 4, cùm cultus martyribus tantùm, nondùm verò confessoribus tribuebatur.

8. Quia verò S. Gregorii plurimi, ut par est, auctoritas æstimari debet, dicendum sanctum Pontificem non de Canonis loqui substantiâ, sed de ipsis verbis quibus ille concinnatus fuit. Cardinalis Bellarminus, tom. 3 Controvers., l. 6, de Missâ, c. 19, ita de hâc re disputat : Si S. Gregorius nomine *scholastici* doctum aliquem virum intelligit, nihil id prohibet quominùs dicamus Canonem ab apostolis iisque qui apostolis proximè successerunt compositum fuisse, nam et illis *scholastici* nomen jure potest congruere. Si verò S. doctor virum aliquem intelligit, cui scholastici nomen proprium esset, quique vel ejus ætate vixerit, vel paulò ante obierit, decurrendum est ad Maldonati aliorumque sententiam satis quidem probabilem, qui putant S. Gregorium Scholastico non integrum Canonem, sed orationem quampiam tribuere insertam in Canonem. Atque ita rem se habere, ipsius facti integrâ serie probabilissimè ostenditur. Scribit S. Gregorius se de eo accusatum esse, quòd recitari jusserit *Pater noster* post Canonem, seque id fecisse ait, quòd indignum sibi videbatur orationem à Scholastico compositam ante communionem recitari, orationem verò Dominicalem non dici supra corpus Christi : fortassè enim ejus ætate oratio Dominicalis vel in missâ non dicebatur, vel recitabatur post communionem; ex quo intelligitur S. Gregorium non de integro Canone, sed de oratione quâpiam eò insertam locutum esse.

9. Antequàm ad orationes et cæremonias veniamus, quæ dicuntur et fiunt in Canone, quoniam de iis quæ Tridentina synodus agens de Canone constituit, supra verba fecimus, opportunum putamus quædam innuere quæ leguntur in Canone, nec in sacris Evangeliis reperiuntur, quædam etiam quæ summi pontifices addidêre : illud enim primùm ad sacri concilii textum pertinet, ubi dicunt Patres Canonem compositum esse *ex ipsis Domini verbis;* hoc verò posterius respicit id quod S. synodus ait, Canonem compositum esse *ex sanctorum pontificum piis institutionibus.*

10. Innocentius III, in decretali *Cùm Marthæ*, de Celebrat. missarum, quæsitum esse ait cur in Canone missæ, in consecratione calicis, inter verba Jesu Christi, quæ refert Matthæus, cap. 26, irrepserint ea : *Mysterium fidei;* et respondet Pontifex illud etiam quæri potuisse, cur narretur in Canone Christum in consecratione panis oculos ad cœlum sustulisse, cùm id in nullo proditum sit Evangelio; cur etiam in consecratione calicis, cùm S. Matthæus narret Christum dixisse : *Hic est enim sanguis meus novi Testamenti*, additum sit verbum illud, *et æterni.* Respondet deinde directè idem pontifex in Canone multa contineri verba quæ à Christo Domino dicta esse testantur evangelistæ, ut negari non possit Canonem *ex verbis* etiam *Domini* concinnatum esse. Pergit Pontifex, et generalem hanc regulam statuit : *Multa tam de verbis quàm de factis Dominicis invenimus ab evangelistis omissa, quæ apostoli vel supplevisse verbo, vel facto expressisse leguntur.* Eam regulam confirmat loco ex Actis apostolorum : *Paulus enim in Actibus apostolorum sic ait : Meminisse nos oportet verbi Domini Jesu, qui dixit : Beatius est dare quàm accipere. Hæc nullus quatuor evangelistarum descripsit;* itaque observat quemadmodùm apud Joannem, c. 11, habetur Jesum Christum, cùm Lazarum revocavit ad vitam, oculos ad cœlum sustulisse, ita verisimile esse oculos itidem ad cœlum elevâsse, cùm panem et vinum in suum corpus et sanguinem convertit : *Si tunc igitur in cœlum oculos levavit ad Patrem, cùm ad corpus exanime animam Lazari revocavit, probabilius esse videtur quòd tunc oculos leva-*

verit ad Patrem in cœlum, cùm panem et vinum in corpus et sanguinem proprium commutavit. Adde quòd etiam cùm duos pisces et quinque panes multiplicavit, *respexit in cœlum*, ut legitur apud Lucam, c. 9, et apud Marcum, c. 6 : *Intuens in cœlum, benedixit;* quod satis ostendit idem fecisse Christum Dominum in institutione Eucharistiæ, etsi id non habetur in Evangelio : *Quare non est dubium quin idem in hâc sacratissimâ fecerit actione, etsi in novo Testamento id non reperiatur scriptum;* verba sunt Hugonis Menardi in Notis ad Sacramentarium S. Gregorii, pag. 18. Denique monet Innocentius vocem *æterni* cum Evangelio probè congruere : *Hic est sanguis meus novi et æterni Testamenti. Nam in Evangelio legitur :* « *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam.* » Evangelio itidem consona esse verba illa : *Mysterium fidei*, propter panis et vini transsubstantiationem in corpus et sanguinem Domini disertè ibi expressam. *Dicitur autem mysterium fidei, quoniam aliud ibi creditur quàm cernatur, et aliud cernitur quàm credatur. Cernitur species panis et vini, et creditur veritas carnis et sanguinis Christi, ac virtus unitatis et charitatis.* D. Thomas, 3 part., q. 83, art. 4, quærit cur dicatur in Canone missæ Christum in panis et vini consecratione oculos ad cœlum elevâsse, cùm id non reperiatur in Evangelio; et respondet S. doctor id credi velut ab apostolicâ traditione acceptum : *Rationabile enim videtur ut qui in suscitatione Lazari, ut habetur Joannis* 11, *et in oratione quam pro discipulis fecit, Joan.* 17, *oculos levavit ad Patrem, in hujus Sacramenti institutione tantò magis hoc fecerit, tanquàm in re potiori.* Idem S. doctor illam loco citato proponit difficultatem, in Canone scilicet missæ haberi : *Accipite et manducate ex hoc omnes;* et in Evangelio legi tantummodò : *Accipite et comedite;* quam difficultatem ita solvit : *Quod autem dicitur, manducate, et non comedite, non differt, quantùm ad sensum,* etc. *Quod autem additur, omnes, intelligitur in verbis Evangelii, licèt non exprimatur, quia ipse dixerat, Joannis* 6 : « *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis;* » et eâdem 3 part., q. 78, art. 3, ad 6, verba illa : *Mysterium fidei*, ita explicat : *Quasi fidei objectum; quia quòd sanguis Christi secundùm veritatem in hoc Sacramento, solâ fide tenetur.*

11. Itaque concludendum cum eodem Innocentio III: *Credimus, quòd formam verborum, sicut in Canone reperitur, et à Christo apostoli, et ab ipsis eorum acceperint successores.* Quod verò attinet ad pias sanctorum pontificum institutiones, quas Tridentina synodus ait partem Canonis conficere, proditum est ex historiâ sacrâ S. Leonem in Canone missæ addidisse : *Sanctum sacrificium, immaculatam hostiam;* quæ dicuntur à sacerdote in oratione quæ consecrationem consequitur. Diximus præfata verba addita orationi fuisse à S. Gregorio : Pamelius quidem, tom. 1 Liturgicar., pag. 572, controversiam illam noluit dirimere, utrùm S. Leo omnem illam orationem composuerit, an verò ea tantùm verba eidem orationi addiderit. Auctor Quæstionum veteris et novi Testamenti, apud D. Augustin., tom. 4, qui scripsit in fine 4 seculi, ideòque ante S. Leonem, affert orationem : *Supra quæ propitio;* ejusdem etiam orationis meminit S. Ambrosius, lib. 4 de Sacramentis; idque abundè probat non esse illam orationem S. Leoni tribuendam, sed ab eodem S. pontifice ea verba addita esse, ut benè advertit Pagius in ejus Vitâ, num. 46. Memoriæ quoque traditum est in ecclesiasticâ historiâ, S. Gregorium verba illa in Canone addidisse : *Diesque nostros in tuâ pace disponas, atque ab æternâ damnatione nos eripi, et in electorum tuorum jubeas grege numerari*, si qua fides Joanni Diacono, cui profectò habenda fides est, in Vitâ S. Gregorii. Cùm in secundâ Canonis parte nonnullorum sanctorum mentio fiat, ut infra dicetur, quorum in primâ parte ulla facta est commemoratio, testatur Adalbertus episcopus, libro de Virginitate, cap. 25, S. Gregorium, quia animadvertisset nullius sanctæ virginis ibi mentionem fieri, nomina illùc inseruisse sanctarum Agathæ, Luciæ, Agnetis, Cæciliæ et Anastasiæ.

12. Post S. Gregorium nullus Romanorum pontificum quidquam in Canone inseruit aut immutavit, quod observat cardin. Bona, Rer. liturgicar. l. 2, cap. 11, num. 2 : *Observandum nihilominùs, neminem ex pontificibus post Gregorium Magnum quidpiam addidisse aut immutâsse*; et cum eo consentit Thiers, tractatu de Superstitione, tom. 1, cap. 1, pag. 13, edit. Parisiens. anni 1704. Gregorium III constat, in oratorio quod in omnium sanctorum honorem extruxerat, sacras reliquias ex omnibus orbis terræ partibus conquisitas collocâsse, ac monachos, qui tum temporis Vaticanæ basilicæ inserviebant, jussisse festivitatem cujusque sancti in natali ejus die celebrare; illudque statuisse, ut sacerdos in Canone missæ, post ea verba : *Et omnium sanctorum tuorum*, diceret : *Quorum solemnitas hodiè in conspectu tuo celebratur, Domine Deus noster, in toto orbe terrarum.* Sed hæc non generalis fuit lex, sed privilegium pro missis quæ in illo oratorio celebrarentur, ut animadvertit Walfridus, cap. 12, et Thiers, loc. cit. Et cardinalis Bona, loc. cit., multa se vidisse testatur Missalia, in quibus, uno duntaxat excepto bibliothecæ Barberinæ, ea verba non reperit. Verùm Martene, lib. 1 de antiquis Ecclesiæ Ritibus, cap. 4, art. 8, num. 16, se vidisse ait in Galliâ Missale monasterii quondam S. Dionysii, in quo hæc sunt verba : *Necnon illorum martyrum, quorum hodiè solemnis in conspectu gloriæ tuæ celebratur triumphus.* Et Matthæus Parisius, in Vitis abbatum S. Albani, scribit Innocentium III, à Guillelmo abbate S. Albani interrogatum quid de ejusmodi additionibus sentiret, respondisse eas à se minimè improbari. Sed hæc utcùmque se habeant, illud certissimum est, post S. Gregorium Magnum, nihil in Canone esse additum. Inter eos pontifices qui aliquid inseruerunt in Canone, Alexandrum I, qui vixit initio seculi secundi, minimè ponendum esse existimavimus. Sanè in libro Pontificali habetur : *Hic passionem Domini miscuit in precatione sacerdotum, quando missæ celebrantur;* ad quæ verba notat Petrus Urbevetanus : *Ibi videlicet :* « *Tam*

beatæ passionis; » propterea nonnulli Alexandro pontifici orationem : *Unde et memores, Domine*, tribuunt, quæ proximè consecrationem consequitur. Verùm, cùm Christus Jesus disertè jusserit in missâ commemorationem fieri ejus passionis, et D. Paulus, 1 ad Corinth., cap. 11, scripserit : *Quotiescumque manducabitis panem hunc, et calicem Domini bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat*, perperàm Alexandro I tribuitur commemoratio passionis Christi Domini in missâ, quam constat esse institutionis divinæ. Vid. Baron. ad ann. Chr. 132, num. 3, et cardin. Bona, Rer. liturgicar. lib. 2, cap. 13, num. 3, et Pagium Juniorem, in Vitâ sancti Alexandri.

CAPUT XIII.

De primâ Canonis oratione.

1. Prima Canonis oratio incipit per ea verba : *Te igitur, clementissime Pater*, et usque ad eam orationem pergit : *Hanc igitur oblationem;* nam *Memento, Domine*, et *Communicantes et memoriam venerantes* non sunt diversæ orationes, sed pars primæ orationis, ut deducitur ex clausulâ : *Per eumdem Dominum nostrum*, quæ ad omnium orationum finem apponitur; quod etiam quisque potest intelligere, si animadvertat, *Communicantes* omni sensu carere nisi cum proximè præcedentibus verbis continuetur. Vid. Bellarm., tom. 3 Controvers., lib. 6 de Missâ, c. 21, in princip.

2. In hâc primâ oratione Deo Patri preces diriguntur : *Te igitur, clementissime Pater.* Etsi enim divinæ Trinitati sacrificium offertur, tamen si preces aliquot excipias, quæ Trinitatem respiciunt, cujusmodi sunt : *Suscipe, sancta Trinitas*, et : *Placeat tibi, sancta Trinitas*, reliquæ omnes juxta perpetuam Ecclesiæ consuetudinem ad Deum Patrem per Filium in unitate S. Spiritûs diriguntur. Deum verò sacerdos in hâc primâ oratione deprecatur pro Ecclesiâ sanctâ catholicâ, pro summo pontifice, pro episcopo, in quibusdam locis pro rege, et pro *omnibus orthodoxis, atque catholicæ et apostolicæ fidei cultoribus.* In eâ oratione : *Te igitur*, illa continentur verba : *Sancta sacrificia illibata;* quæ Innocentius III, de Officio missæ, lib. 3, cap. 3, in hunc modum explicat : *Dicuntur illibata, id est, immaculata, quæ sine maculâ cordis et corporis oportet offerri, quatenùs cor ab iniquitate purgetur, et corpus ab immunditiâ.*

3. Postquàm oravit sacerdos pro Ecclesiâ catholicâ, orat pro summo Pontifice : *Unitas enim sacerdotalis*, ut ait S. Cyprianus, *à Petri cathedrâ exorta est.* Nec sanè quisquam jure negaverit in Ecclesiâ Orientali de summo Pontifice olim mentionem fieri consuevisse : narrat enim Nicephorus, lib. 16, cap. 17, primum ausum esse Acacium Constantinopolitanum episcopum quinto seculo Felicis II summi Pontificis nomen è diptychis sacris expungere; et Constantinus Pogonatus imperator, in Epistolâ ad summum Pontificem, quæ præposita est concilio sexto generali, declarat se patriarchæ è sacris diptychis ejus nomen delere volenti vehementer restitisse; quamobrem in Liturgiis quæ posteriori tempore sunt scriptæ, summi Pontificis nomen reperitur. Hæc autem in Ecclesiâ Orientali intermissa est consuetudo propter Photii schisma, nec unquàm actum de conciliandâ utràque Ecclesiâ, quin Græcis nobiscum semper convenerit summi Pontificis nomen esse in Canone restituendum. Quod verò ad Occidentalem Ecclesiam pertinet, adeò vetus est orandi pro Papâ in Canone consuetudo, ut ejus origo indicari non possit; ostendi verò possunt leges quibus ea consuetudo restituta, vel malus usus sublatus, repressaque audacia prætermittendi nomen Romani Pontificis. Concilium Vasense, anno 529, can. 4, statuit in hunc modum : *Nobis justum visum est ut nomen Domini Papæ, quicumque Apostolicæ Sedi præfuerit, in nostris Ecclesiis recitetur.* Et paucis post annis, S. Pelagius papa, ut est apud Agobardum, tom. 2, pag. 49, episcopos Etruriæ increpavit quòd ejus nomen in Canone prætermiserint : *Quomodò vos ab universi orbis communione separatos esse non creditis, si mei inter sacra mysteria secundùm consuetudinem nominis memoriam reticetis?* Et Ennodius Papiensis, in Apologiâ pro synodo, inde probat Symmachum verum legitimumque, Laurentium verò spurium esse pontificem, quòd semper Symmachi nomen recitatum fuerit in Canone.

4. In eâdem primâ oratione mentio fit etiam episcopi, juxta præceptum Apostoli ad Hebræos 13, qui orandum ait pro episcopis : *Ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri.* In Orientali Ecclesiâ presbyter orat pro episcopo, episcopus pro archiepiscopo, archiepiscopus pro patriarchâ, ut videre est apud card. Bona, lib. 2 Rerum liturgicar., cap. 11, num. 3. In Ecclesiâ Occidentali sacerdos orat pro episcopo; si verò episcopus vel archiepiscopus missam celebrat, pro se ipso orat dicens : *Et me indigno servo tuo;* idque faciunt etiam cardinales, licèt non sint episcopi, propter excellentiam dignitatis. Romæ sacerdotes omittunt : *Et antistite nostro;* Papa enim, cujus mentionem faciunt, est urbis ordinarius. Regularibus vetitum est ne pro episcopo, superiorem suum generalem, et clero ne prælatum nominent sibi præpositum, licèt quasi episcopalem jurisdictionem, et territorium habeat separatum. Non licet presbytero in alienâ diœcesi missam celebranti episcopi sui nomen in locum episcopi illius diœcesis in quâ celebrat substituere, ut videre est apud Pouget, tom. 2 Instit. catholicar., pag. 852, et Meratum, tom. 1, part. 1, pag. 538.

5. In quibusdam locis juxta apostolicam traditionem oratur pro rege; scribit enim D. Paulus, 1 ad Timotheum, cap. 2, orationes esse faciendas pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt, etiamsi infideles sint, cujusmodi erant ii qui illis temporibus imperabant. Consonant qui primi pro christianâ religione apologias scripserunt, qui illud semper inculcant, Christianos pro imperatore Deum orare : *Sacrificamus* (ait Tertullianus ad Scapulam, c. 2) *pro salute imperatoris, sed Deo nostro et ipsius, sed quo modo præcepit Deus, purâ prece.* Et Origenes adversùs Celsum, qui Christianos cohortabatur ut pro imperatore bellum gererent, ait : *Laboramus pro imperio Romano,*

dùm justè viventes vota pro eo facimus. Et Dionysius Alexandrinus, apud Eusebium, Histor. eccl., lib. 7, cap. 11 : *Nos unum Deum rerum omnium opificem, qui Valeriano et Gallieno sacratissimis augustis imperium tradidit, colimus et adoramus. Huic continuas preces offerimus pro imperio illorum, ut stabile et inconcussum permaneat.* Notat Le Brun, tom. 1, pag. 420, Liturgias, post Constantinum, nomen imperatoris qui tum regnaret habere, quod cum præcepto consentit orandi pro regibus; et in quibusdam manuscriptis post *pro imperatore,* vel, *pro rege*, ait se reperisse notam ILL., quæ idem valet quod ea quâ nunc utimur *NN.* Ex quo elicitur morem fuisse orandi in Canone pro imperatore vel rege, qui imperaret. De notâ illâ ILL. scribit Lucas Holstenius, in Præfat. ad librum Diurnum Romanorum pontificum : *Id unum censui non prætermittendum, quòd cùm in manuscripto codice frequenter habeatur hæc nota ILL. quâ, ut eruditis obvium est, utebantur veteres ad indicandum proprii nominis locum, uti nunc NN. poni solitum est.*

6. Denique in eâdem oratione sacerdos orat pro omnibus fidelibus : *Et omnibus orthodoxis atque catholicæ et apostolicæ fidei cultoribus.* Hæc desunt in antiquo Ordine Romano, in libro Sacramentorum S. Gregorii, qui est in bibliothecâ Vaticanâ, Palatinâ, et in vetusto quodam Missali Vaticano. Quamobrem Micrologus in Observationibus ecclesiast., c. 23, ubi loquitur de Canone, ea prætermittit verba; et c. 13, ait ea esse supervacanea; nam paulò post sacerdos orat pro famulis et famulabus Dei, quod idem est ac pro omnibus catholicæ Ecclesiæ fidelibus. Hæretici hujus temporis ea verba redundare dicunt, quòd paulò ante dixerit sacerdos, *pro Ecclesiâ tuâ sanctâ catholicâ,* quod idem est, ac pro omnibus fidelibus catholicis orare.

7. Hæreticis illis respondet Bellarminus ea verba minimè superesse : nam cùm generatim pro universâ Ecclesiâ sacerdos oraverit, deinde singillatim pro papâ, pro episcopo, pro rege, decebat reliquos etiam fideles, seu privati, seu viri principes sint, commemorare. Micrologi verò ratio evertitur ex eo quòd in orationis progressu, id est, in *Memento*, reverà non aliorum mentio fiat quàm eorum qui vel offerunt, vel sacrificio intersunt; cùm verò tam multi fideles sint, qui neque offerunt, neque adsunt, nec poni possunt ubi commemoratio fit pro defunctis, quòd nondùm ex hâc vitâ migrârint, cùmque pro his etiam orandum sit, propterea destinandus illis erat locus, qui idem ille est, de quo nunc agimus; omnesque in illis verbis continentur : *Et omnibus orthodoxis atque catholicæ et apostolicæ fidei cultoribus.* Vide Menardum in notâ 19, Sacramentarium S. Gregorii, card. Bonam, loco cit., n. 4, Le Brun, tomo 1, p. 421, et Natalem Alexandrum, Theolog. dogmat. et moral., de Sacram. Eucharist., lib. 2, cap. 7, art. 5, num. 15.

8. Postquàm oravit sacerdos pro Ecclesiâ sanctâ catholicâ, pro papâ, pro episcopo, et quibusdam in locis pro rege, ac pro omnibus catholicis, pro iis pergit orare quibus sacrificii fructum applicare intendit, quorum tamen nomina voce non pronuntiat, sed eas personas præsentes animo habet : *Memento, Domine, famulorum famularumque tuarum;* ac pro iis itidem orat qui sacrificio intersunt, *et omnium circumstantium, pro quibus tibi offerimus, vel qui tibi offerunt hoc sacrificium laudis.*

9. Formula precandi per verbum illud, *Mémento,* consonat cum sacrâ Scripturâ; psalmo enim 105, habetur : *Memento nostrî, Domine, in beneplacito populi tui.* In hâc orationis illius parte sacerdos orat pro vivis (nam pro defunctis alibi fit, ut suo loco dicemus, præcipua commemoratio) pro illis videlicet pro quibus fit sacrificium, puta in parochialibus ecclesiis pro ejus parochiæ populo, pro iis qui celebrandæ missæ ejusque fructu applicando eleemosynam contulerunt, ac pro iis pro quibus sacerdos nominatim orare intendit, pro parentibus exempli causâ consanguineis, amicis, aliisque, qui se ejus precibus commendaverint, ac denique pro circumstantibus omnibus.

10. Adnotanda quædam sunt ad ea verba, *pro quibus tibi offerimus, vel qui tibi offerunt hoc sacrificium,* tum ut explicemus quid illud sit, quòd sacerdos non modò se sacrificium, sed etiam circumstantes dicit offerre, tum ut sensum particulæ *vel* declaremus : *Pro quibus tibi offerimus, vel qui tibi offerunt hoc sacrificium laudis.*

11. Celebris locus est Tertulliani de Exhortatione castitatis, cap. 7 : *Nonne et laici, sacerdotes sumus? Scriptum est : Regnum quoque nos et sacerdotes Deo et Patri suo fecit.....; ubi ecclesiastici ordinis non est confessus, et offers, et tingis, et sacerdos es tibi solus,* etc. *Igitur si habes jus sacerdotis in temetipso, ubi necesse est, habeas oportet etiam disciplinam sacerdotis, ubi necesse sit habere jus sacerdotis.* Celebris item controversia est quæ ex illâ voce *offers* excitata fuit : quidam enim Tertullianum in eâ fuisse putant opinione ut ubi absit sacerdos, etiam laicus consecrare possit; idque ut confirment, locum proferunt Theodoreti, eccl. Histor., lib. 1, cap. 23, qui Frumentium quemdam laicum narrat Alexandriâ ad Indos profectum, ubi nulli erant neque episcopi neque presbyteri, cùmque ad Christi fidem aliquot convertisset, jussisse eos in unum convenire, resque sacras celebrare, quemadmodùm in Romano imperio mos esset. Eâ de re superiore proximo scripserunt seculo Hugo Grotius, Dionysius Petavius, Joannes Clopenburgius, et Henricus Dodwellus; quorum dissertationes in unum collectæ volumen prodiêre Londini, ann. 1685. His adde Albaspinæum, in tractatu de Administratione Eucharistiæ, lib. 2, cap. 8, ad cujus libri calcem edita est Rigaltii, qui Galliarum regi fuit à Bibliothecâ, ad Albaspinæum de hoc argumento epistola. Ex scriptoribus quos modò nominavimus quidam heterodoxi sunt, quidam verò catholicæ fidei egregii propugnatores, quos inter censendi sunt præter Rigaltium, Petavius et Albaspinæus, qui luculenter demonstrârunt voce *offerre* non semper significari *consecrare;* oblationem separatum quiddam sejunctumque esse à consecratione; nec verisimile cuiquam fieri posse Tertullianum

nescisse ætatis suæ disciplinam, quâ sacerdotes clanculùm ad eos qui in publicis vinculis essent mittebantur, Christique confessoribus in carcere detentis Eucharistiam præbebant; quod quidem supervacaneum fuisset, si iis, etiamsi laici essent, missam propter sacerdotum inopiam celebrare licuisset. Quod autem de Frumentio affertur id non ita prorsùs est ut narratur : non enim ille solus, sed Romanos mercatores secum habens comites, Alexandriâ profectus erat, inter quos verisimile est fuisse aliquos sacerdotes; neque enim Indis illud consilium dedit, sed Romanis mercatoribus, inter quos probabile est sacerdotem aliquem fuisse. Præterea (quod colligitur ex Rufino, qui eamdem rem narrat), verbis illis Frumentii tribui potest sensus planissimus et simplicissimus, ut scilicet voluerit omnes in unum convenire ad precationes more Christianorum Deo peragendas. Atque hæc satis de hâc re esse arbitramur. Qui verò totum hoc argumentum quàm accuratissimè pertractatum cognoscere velit, Petavium adeat et Albaspinæum, apud quos profectò reperiet, quo sibi abundè satisfaciat. Novissimus scriptor Herminier, tractat. de Sacramentis, tomo 2, cap. 29, ubi loquitur de ministro Eucharistiæ, totam hanc materiam ex integro pertractandam suscepit, explicans quid sit apud Tertullianum *offerre*, his verbis : *Dicit laicos posse offerre, intellige munera et preces.* Quid illud itidem sit nos omnes esse sacerdotes : *Dicit Tertullianus nos omnes esse sacerdotes, intellige sacerdotio metaphoricè sumpto*, etc. *Dicit laicos sacerdotalia munera obire, intellige cùm credunt et orant.*

12. Et ut eò regrediamur quod ad Canonis orationem pertinet, Innocentius III, lib. 3 de Mysteriis missæ, cap. 5, docet, non modò sacerdotes, sed reliquos etiam fideles dici posse sacrificium offerre : *Ideò dicitur offerimus, quia non solùm offerunt sacerdotes, sed etiam universi fideles;* et quanquàm sacerdotis duntaxat sit celebrare, id tamen aliquo sensu ad offerentem etiam pertinet; sacerdos enim actione suâ, offerens verò per ejus actionem, cui eleemosynam contulit, ad sacrificium concurrunt : *Quamvis enim sacerdos proprio fungatur officio, ille tamen offerre dicitur cujus nomine agit sacerdos; ipsi enim imputatur cujus munera offeruntur;* verba sunt Hilarii diaconi, qui quarto scripsit seculo in quæstionibus de veter. Testam., cap. 46. Simile illud est in oratione, *Orate, fratres;* in quâ dicit sacerdos, *ut meum ac vestrum sacrificium acceptabile fiat apud Deum Patrem omnipotentem*, quibus declaratur missam sacrificium esse tum sacerdotis, tum eorum qui vel adsunt vel ministrant. Bollandistæ, ad diem 17 martii vitam referunt S. Geltrudis Nivellensis abbatissæ in Brabantiâ, quam scripsit auctor synchronus. Narrat ejus Vitæ scriptor, sanctam virginem nobilis cujusdam matronæ nomine Adulæ filium mortuum ad vitam revocâsse, ac matronam illam ferventiori religionis studio esse incensam, de quâ subdit : *Ex illâ die cœpit credere virtutibus S. Geltrudis, et in crastinum missam celebrapit in honorem virginis Christi Geltrudis;* quæ verba nihil aliud significant quàm missam eleemosynâ suâ celebrandam curavisse. Gregorius Turonensis, lib. de Gloriâ confessorum, cap. 45, de muliere quàdam, quæ non minùs Deo esset devota, quàm defuncti viri sui memor, scribit : *Mulier per annum integrum ad hoc templum degens orationi vacabat, celebrans quotidiè missarum solemnia, et offerens oblationem pro memoriâ viri sui.* Hæc et alia ejusmodi quæ collegit Berlendus, tractatu de Oblationibus ad Altare, § 8, num. 5 et 6, ostendunt offerentis nomen etiam ei convenire qui ad sacrificium, quod fit à sacerdote, quoquo modo concurrat. In epistolâ Sigebaldi, Angliæ regis, ad Bonifacium Moguntinum episcopum, quæ inter Bonifacianas est 49, locus est hujusmodi : *Notum sit tibi quòd ex eo tempore nomen tuum ascriptum habuissem, cùm missarum solemnia celebrarem, simul cum nominibus episcoporum nostrorum;* ad quem locum Mabillonius, lib. 3 de Liturgiâ Gallicanâ, num. 12 : *Nota verbum* CELEBRAREM, *quo rex utitur*, illud enim adhibet eo modo et sensu quem supra explicavimus. Docent theologi Christum sacrificii missæ offerentem esse præcipuum, non modò quia illud instituerit, ac in suî memoriam jusserit celebrari, sed etiam quia quodammodò illud offert per sacerdotis ministerium; sacerdotem verò esse offerentem, tum quòd virtute Christi Sacramentum conficit, tum quòd ex personâ Christi consecrationis verba pronuntiat; denique laicos etiam esse offerentes, vel quòd per ministerium sacerdotum offerunt, vel quòd suam cum sacerdotum intentione conjungunt, vel quòd externum aliquid exhibent missæ ministrando, necessaria ad sacrificium suppeditando, eleemosynam largiendo. Vide Sylvium, 3 parte, q. 83, art. 1, q. 6, ubi ait verba illa canonis, *vel tibi offerunt*, intelligenda esse de laicis ob rationes allatas; vide etiam Collationem 14 Lucionensem, q. 1, parte 5.

13. Nunc verò de particulâ *vel* dicendum, hoc est, explicanda sunt quæ sequuntur verba in canone, *pro quibus tibi offerimus vel qui tibi offerunt hoc sacrificium.* Menardus, in Notis ad Concordiam regularum, scripsit particulam *vel* aliquando non disjunctivam, sed copulativam esse; idemque appositè iterùm scripsit, dùm verba illa canonis explicaret, de quibus nunc legitur in notis ad Sacramentarium S. Gregorii, pag. 14 : *Particula disjunctiva* vel *usurpatur pro copulativâ, quod sæpè contingit.* Idem adnotâsse ait Le Brun, tom. 1, pag. 429, Gothofredum in Codic. Theodosian.; Petrum de Marca, in Concordiâ sacerdotii et imperii, aliosque plures doctos viros. Itaque Georgii Majoris heterodoxi objectio evertitur, qui opinatur in iis verbis, *pro quibus tibi offerimus, vel qui tibi offerunt*, correctionem quamdam contineri, eamque impiè irridet, ut refert Bellarminus, cit. c. 21. Sed orationis expeditus apparet sensus : Deo enim non solùm peculiares personæ et circumstantes commendantur, sed ii etiam pro quibus offertur sacrificium, ac reliqui omnes quibus quoquo modo convenit nomen offerentium.

14. Animadvertit Micrologus, cap. 23, ab hâc ca-

nonis oratione quondam ea verba abfuisse : *Pro quibus tibi offerrimus*, atque ea tantùm legi : *Qui tibi offerunt;* itaque prima illa verba explodit : *Item post pauca addunt : Pro quibus tibi offerimus; cùm in antiquioribus et veracioribus Sacramentariis non nisi sub tertiâ personâ offerentes ibi reperiantur.* Videatur auctor tractatûs de Missâ et divino Officio rursùs Parisiis editi anno 1714, pag. 122. Desunt itidem eadem illa verba : *Pro quibus tibi offerimus*, in antiquo Ordine Romano, et in pluribus vetustis Missalibus, ut sibi testatum fuisse Mabillonium scribit Pouget, Instit. catholicar. tom. 2, pag. 853. Sunt qui existimant pro varietate lectionis diversorum Missalium, quorum quædam haberent : *Qui tibi offerunt*, quædam : *Pro quibus tibi offerimus*, utramque lectionem esse invectam, additâ particulâ, *vel*, ut sacerdos utra lectio sibi placeret, eam sequeretur; præsertim quòd particula *vel* in aliquibus Missalibus scripta sit rubricâ. Verùm Pouget sapienter ejusmodi rejicit sacerdotis optionem, et consuetudinem damnat scribendi rubricâ particulam *vel*, quæ sacerdotem inducere possit ut utrovis modo legat. Et sanè si dicas duntaxat : *Pro quibus tibi offerimus*, et omittas : *Vel qui tibi offerunt*, reliqua quæ sequuntur verba sensu omni destituuntur, ut quivis facilè potest intelligere : quamobrem legendum, ut scriptum est in Canone : *Pro quibus tibi offerimus, vel qui tibi offerunt*, nec ullo modo ferenda libertas alterutrum omittendi, vel : *Pro quibus tibi offerimus*, vel : *Qui tibi offerunt.*

15. Innocentius III, lib. 3 Mysteriorum missæ, cap. 6, scribit de hâc primâ Canonis oratione, et de illis quidem verbis : *Memento, Domine*, etc., hæc habet : *Memento, Domine, famulorum famularumque tuarum N. N., et omnium circùm adstantium. Ex hâc junctura verborum manifestè conjicitur quòd hìc quasi quidam sit locus ubi sacerdos specialiter quos voluerit debeat nominare. Vivorum tamen nomina hìc tantùm debet recensere, quoniam in sequentibus locus occurret, ubi defunctorum poterit agere memoriam specialem.* Pergit Pontifex, atque explicat rationem quamobrem missæ sacrificium in hâc oratione *sacrificium laudis* appelletur. Quia verò non solùm vocatur *sacrificium laudis*, sed quidpiam amplius additur : *Pro quibus tibi offerimus, vel qui tibi offerunt hoc sacrificium laudis, pro se suisque omnibus, pro redemptione animarum suarum, pro spe salutis et incolumitatis suæ, tibique reddunt vota sua æterno Deo vivo et vero*, observabimus his verbis declarari missæ sacrificium esse ex opere operato non modò latreuticum et eucharisticum, seu sacrificium laudis et gratiarum actionis, sed etiam propitiatorium, quo peccata expiantur, et impetratorium, quo spiritualia et temporalia bona à Deo obtinentur : *Si quis dixerit missæ sacrificium tantùm esse laudis et gratiarum actionis, aut nuaam commemorationem sacrificii in cruce peracti, non autem propitiatorium, vel soli prodesse sumenti; neque pro vivis et defunctis, pro peccatis, pœnis, satisfactionibus et aliis necessitatibus offerri debere, anathema sit;* verba sunt sacri conc. Trident., sess. 22, de Sacrificio missæ, can. 3.

16. Sacrificium missæ latreuticum est et eucharisticum, id est, sacrificium laudis et gratiarum actionis pro acceptis beneficiis; perfectiori enim et excellentiori quodam modo proprietates omnes continet sacrificium veteris legis, quorum quædam in Dei tantùm honorem et laudem offerebantur, ut holocausta quædam in gratiarum actionem, ut hostiæ pacificæ, quemadmodùm docet S. Thomas, 1-2, q. 102, art. 3. Quod ne hæretici quidem negant, ut Lutherus et Calvinus, ut observat Bellarm., tom. 3 Controvers., l. 6, de Missâ, c. 1.

17. Est etiam missæ sacrificium propitiatorium, quo nimirùm peccata expiantur, quod probat locus Apostoli, ad Hebræos 5 : *Omnis pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* S. Cyprianus in Sermone de Cœnâ Domini, missæ sacrificium vocat medicamentum simul et holocaustum ad sanandas infirmitates, et purgandas iniquitates. Et S. Augustinus, quæst. 57 in Leviticum ait in hoc fieri sacrificio *veram remissionem peccatorum.* Et theologi docent peccatorum remissionem, quod attinet ad culpam, ex hoc proficisci sacrificio, non tamen eodem modo quo provenit ex Baptismo et Pœnitentiâ, in quibus peccatorum remissio fit per habitualis seu sanctificantis gratiæ infusionem, sed alio quodam modo : nimirùm Deus, intuitu sacrificii missæ propitiatorii seu expiatorii peccatorum, pœnitentiæ donum largitur, seu peculiaris alicujus gratiæ adjutorium, quo peccator ad contritionem excitatur et adjuvatur, vel ad absolutionem in Sacramento pœnitentiæ dignè et utiliter consequendam. Diximus, quantùm ad culpam attinet; nam quoad remissionem pœnæ, quæ sequitur peccata jam quoad culpam abolita, vera theologorum sententia est pœnam immediatè per missæ sacrificium remitti; Deus enim propter sacrificii oblationem pœnam ei remittit pro quo offertur, eâ tamen mensurâ quam divina ejus misericordia definiverit.

18. Luculentissima est S. Thomæ doctrina in 4 Sentent., dist. 12, quæst. 2, art. 2 : *Ad quartum dicendum quòd Eucharistia non solùm est Sacramentum, sed etiam est sacrificium. In quantum autem est Sacramentum, habet effectum in omni vivente, in quo requirit vitam præexistere. Sed in quantum est sacrificium, habet effectum etiam pro aliis pro quibus offertur, in quibus non præexigit vitam spiritualem in actu, sed in potentiâ tantùm; et ideò si eos dispositos inveniat, eis gratiam obtinet virtute illius veri sacrificii, à quo omnis gratia in nos influxit, et per consequens peccata mortalia in eis delet, non sicut causa proxima, sed in quantum gratiam contritionis eis impetrat.* Et paulò post, in eodem art. 2 : *Dicendum quòd non totaliter semper aufertur pœna per hoc sacrificium illis qui sunt in Purgatorio; nec auferebatur in veteri lege per antiqua sacrificia.* Hanc doctrinam illustrat abundè Bellarminus, tom. 3 Controvers., lib. 6 de Missâ, cap. 4, ubi sic ait : *Non operatur sacrificium efficienter et immediatè, nec est propriè instrumentum Dei ad justificandum*, etc. *Non igitur sacrificium immediatè justificat, ut Baptismus et absolutio fa-*

ciunt, sed donum pœnitentiæ impetrat, per quod homo peccator ad Sacramentum accedere velit, et per illud justificetur. Hùc etiam addit quòd cùm non possit missæ sacrificium majori prædituni esse virtute quàm habuit sacrificium crucis, nec illud sacrificium *efficienter et immediatè*, ut loquuntur theologi, sed *impetratoriè et meritoriè* justificaverit, hoc est, à Deo impetraverit ut peccatores per media convenientia æternam salutem consequantur, idem planè de missæ sacrificio dicendum est. Quamobrem Tridentina synodus, sess. 22, de Sacramento Eucharistiæ, cap. 2, vim et efficaciam sacrificii ita explicat: *Hujus oblatione placatus Dominus gratiam et donum pœnitentiæ concedens, crimina et peccata etiam ingentia dimittit.* Et paulò post, de ope quâ per hoc sacrificium juvantur defuncti: *Quare non solùm pro fidelium vivorum peccatis, pœnis, satisfactionibus et aliis necessitatibus, sed et pro defunctis in Christo nondùm ad plenum purgatis, ritè juxta apostolorum traditionem offertur.*

19. Denique missæ sacrificium est etiam impetratorium, nobisque à Deo obtinet spiritualia et temporalia bona, ut ex omnium fidelium perpetuo probatur consensu. Patrum auctoritates congestas reperies apud nostros controversiarum scriptores. Illud nobis satis erit, quod scribit D. Augustinus, lib. 22 de Civitate Dei, cap. 8, de nobili quodam viro nomine Exuperio qui, ut infestam domum suam liberaret ab immundis spiritibus, *rogavit*, inquit Augustinus, *nostros, me absente, presbyteros, ut aliquis eorum illò pergeret, cujus orationibus cederent; perrexit unus, obtulit ibi sacrificium corporis Christi, orans quantùm potuit ut cessaret illa vexatio; Deoque protinùs miserante cessavit.* Quòd si in veteri Testamento offerebantur hostiæ votivæ, ut aliquod beneficium impetraretur, ut constat ex 2 lib. Reg., c. ult., ubi David *obtulit pacifica* ut pestem averteret, et ex 2 lib. Machab., cap. 3, ubi Onias obtulit *hostiam salutarem* pro Heliodori vitâ, et ex 1 lib. Esdræ, c. 6, ubi hostiam Hebræi pro Darii liberorumque ejus vitâ sacrificabant, quis affirmare audeat hanc deesse sacrificio nostro virtutem, cùm præsertim Eucharistia, quæ valet, ut diximus, ad peccatum remittendum, multò magis ad eas tollendas calamitates valeat, quæ ex peccato trahant originem? *Si oblatio Eucharistiæ pro peccatis dimittendis valet, certè etiam pro aliis necessitatibus, quæ ex peccato sunt, valere debet. Et si Deus hoc sacrificio placatus in gratiam cum inimicis suis redit, quantò faciliùs ob idem sacrificium adducetur, ut amicis et reconciliatis bona temporalia tribuat, si id eis utile fuerit?* verba sunt Bellarmini, loc. cit., c. 3. Matthæus Galenus Vestcappellius tractatum de sancto missæ Sacrificio conscripsit; vixit hic auctor dùm haberetur concilium Tridentinum, ut colligitur ex Epistolâ quam operi suo præposuit, ad Alexandrum Piccolomineum episcopum Montis Alcini; ac quæstionem proponit, c. 19, an missæ omnes quas celebrant sacerdotes, seu boni seu mali, ejusdem sint efficaciæ; nec sanè in eorum sententiâ videtur conquiescere, qui docent suam sacrificio constare efficaciam, etiamsi illud malus celebret sacerdos, qui dùm malè sibi conscius missam celebrat, sibi solùm damnum facit. Significat autem valdè se optâsse, ut ea quæstio in sacro excuteretur concilio: *Non possum quin camarinam istam studio meo saltem moveam, si fortè Tridentini Patres atque alii docti, moti fœdo ac tetro odore exhaurire dignentur.*

20. Omnis autem sublata videtur difficultas, si fructum sacrificii *ex opere operato* à fructu *ex opere operantis*, ut antea diximus, distinguamus. Tres habet missa fructus: alter internus est, de quo nihil unquàm minuitur, quique si applicetur, semper operatur, dummodò nullum obstet impedimentum; quem missæ fructum supra diximus *ex opere operato*: nam Jesus Christus potissimus est sacerdos et sacrificium; alter est qui ex universâ oritur Ecclesiâ, quæ nullo non tempore Deo sacrificium offert singulorum omnium ministerio sacerdotum, quotquot sub cœlo sunt; cùmque Ecclesia sponsa Jesu sit Christi, tota semper pulchra et amica sine ullâ rugâ aut maculâ, semper ex sanctitate suâ suisque meritis plurimùm in eas actiones confert, quas exercet eorum ministerio quibus utitur; ex quo fit ut fructus hujusmodi, qui dicitur *ex opere operantis*, augeri possit et minui, pro majori vel minori eorum sanctitate vitæque innocentiâ, à quibus conflatur corpus Ecclesiæ; quod tamen nihil ad essentiam pertinet sacrificii, sed ad circumstantias quæ sacrificio sunt adjunctæ. Tertius denique qui ex ipso proficiscitur sacerdote qui celebrat, est itidem *ex opere operantis*. Potest ille quidem zelo et devotione suâ precum suarum à Deo effectum impetrare; sed si propter nefariam suî vitam malè sibi conscius sit, nihil boni ab eo sperandum, quin etiam graviori crimine se astringit miser; nihil tamen de fructu *ex opere operato* detrahitur; quemadmodùm eadem semper est gemma ejusdemque pretii, quisquis eam in digito gerat; potest tamen artificis industriâ annulo affabrè inclusa fieri pretiosior.

21. Verba illa: *Communicantes et memoriam venerantes*, pars, ut supra diximus, sunt primæ orationis in Canone, quæ conjunguntur cum illis: *Supplices rogamus et offerimus.* Sensum hujus vocis *Communicantes* non omnes facilè intelligunt. Plerique dicunt ad ea D. Pauli referri: *Memoriis Sanctorum communicantes.* Planus autem videtur ille sensus, ut unionem significet sanctorum qui in cœlo sunt, cum fidelibus qui degunt in terris, pro quibus preces fundit Ecclesia, atque ut Deum sibi propitium faciat, sanctorum virtutem, merita et gloriam commemorat; quemadmodùm Hebræi Abrahami aliorumque patriarcharum merita commemorabant, ut ob eorum merita Deus in tutelâ suâ populum haberet, qui viros ab eo tantoperè dilectos honorabat. Ita rem expedit auctor tractatûs de Missâ et Officio Divino, pag. 124, eaque explicatio ex iis quæ mox dicemus confirmabitur.

22. In hâc igitur orationis parte sanctorum opem petimus; novimus enim Deum ea propter sanctos suos facere, quæ propter nos facturum ne audeamus quidem sperare. Quapropter sacris docemur paginis Deum

per Isaiam declarâsse Hierosolymam se conservaturum ab Assyriorum exercitu propter David servum suum, ut habetur lib. 4 Regum, cap. 19 : *Salvabo eam propter me, et propter David servum meum.* Omnium prima, à quâ opem petimus, est B. Virgo Maria, *sanctior cherubim, sanctior seraphim, et nullâ comparatione cæteris omnibus superis exercitibus gloriosior*, in Oratione quâdam in ejus laudem dixit S. Ephræm. Deinde duodecim sanctorum apostolorum, qui Ecclesiæ columnæ sunt, fit commemoratio ; illis additur D. Paulus, quem à B. Petro nunquàm Ecclesia Romana sejungit, qui, etsi non nisi post Christi mortem creatus fuit apostolus, ab ipso tamen Christo Domino hujus sacrificii institutionem accepit, ut testatur 1 ad Corinth., c. 11 : *Ego enim accepi à Domino, quod et tradidi vobis, quoniam Dominus Jesus in quâ nocte tradebatur, accepit panem*, etc.

23. Post duodecim apostolos mentio fit duodecim martyrum, quorum recentiores sunt Joannes et Paulus, qui circa dimidium 4 seculi passi sunt sub Juliano Apostatâ. Horum martyrum nomina sunt Linus, Cletus, Clemens, qui S. Petro synchroni, coadjutores et successores fuerunt ; Xystus et Cornelius duo summi pontifices et martyres ; Cyprianus primus martyr ex episcopis Carthaginensibus, doctrinâ et desiderio mortis oppetendæ in prædicatione christianæ fidei maximè illustris ; Laurentius Romæ archidiaconus, cujus egregia erga pauperes charitas, et nobilissimum martyrium omnibus fidelibus semper erunt admiranda ; Chrysogonus Romanus sanguinis claritate illustris, qui propè Aquileiam sub Diocletiano passus est ; Joannes et Paulus fratres Romæ nati, qui, quòd idolis sacrificare recusâssent, necati sunt ; Cosmas et Damianus, itidem martyres, qui cùm medicam et chirurgicam artem nullo accepto pretio, sed solius proximi amore exercerent, in hunc modum animas Christo lucrifaciebant.

24. Observavit cardinalis Bona, martyres de quibus mentio fit in Canone, vel Romæ passos esse, vel in locis patriarchatui Romano proximè subjectis ; cùmque paria tria sanctorum fuerint, quibus nomina erant Cosmas et Damianus, duo martyres in Arabiâ, duo confessores in Asiâ, duo itidem martyres Romæ, postremi duo iidem sunt quorum fit in Canone commemoratio. Videatur idem cardinalis Bona, lib. 2 Rer. liturgicar., cap. 12, num. 3. Cum eodem cardinali Bonâ consentît le Brun, tom. 1, pag. 443, ubi etiam observat duos fuisse sanctos Xystos Romanos pontifices et martyres, quorum alter 2 seculo ineunte, alter circa dimidium 3 seculi floruêre, idque in controversiâ esse positum, uter eorum sit qui commemoratur in Canone : num primus qui nominatur ante S. Cornelium, qui 3 seculo obiit sub Decio ; an secundus, cujus supra sepulcrum excitatum est Romæ templum, cujus templi meminit S. Gregorius Magnus, lib. 4 Dial., c. 26. In Ambrosianæ missæ Canone, et in aliis quibusdam, post martyres mentio quoque fit confessorum, ut videre est apud Martene, lib. 1 de antiquis Ecclesiæ Ritibus, art. 8, num. 25. Sed ejusmodi additiones sunt quarumdam Ecclesiarum ; constans enim semper fuit in eo Romana Ecclesia, ut B. Virginem, apostolos et martyres retineret, exclusis confessoribus, ut ipsi quoque alibi monuimus.

25. In hâc igitur primâ oratione sacerdos orat pro universâ catholicâ Ecclesiâ, pro papâ, pro episcopo, in quibusdam locis pro imperatore, pro omnibus fidelibus, iis præsertim pro quibus sacrificium offert, et pro omnibus circumstantibus ; Beatæque Virginis, sanctorum apostolorum, et quorumdam sanctorum martyrum, omniumque sanctorum intercessionem implorat ; nihil enim Christi meritis detrahit intercessio sanctorum ; nam nihil valent sancti nisi per merita et virtutem Christi ; ac ne tantilli quidem momenti eorum est intercessio, nisi per Christum ; nec nobis ad Deum per sanctorum merita et intercessionem patet accessus nisi per Christum ; quapropter hæc oratio, ut reliquæ omnes, in eam desinit clausulam : *Per Christum Dominum nostrum.*

26. Prima hæc oratio Canonis, ejusque præsertim pars, quæ incipit : *Memento*, in Missalibus quibusdam manuscriptis appellatur *oratio supra diptycha ;* ex quo nobis sese offert occasio quædam hùc afferendi de diptychis. Asseres quidam erant diptycha divisi in partes tres, ita sibi juncti ut complicari possent, in quorum primum quorumdam sanctorum et præsertim Beatæ Virginis, apostolorum et martyrum, in alterum fidelium nomina referebantur, qui viverent et dignitate essent illustres, vel de Ecclesiâ essent optimè meriti ; inter eos Romanus Pontifex, patriarcha, episcopus et alii ex clero primi ponebantur ; deinde imperator, viri principes, magistratus, et qui de Ecclesiâ benè meruissent, et omnis fidelium cœtus. Tertius asser habebat nomina defunctorum, qui in fidelium communione mortui essent. In missis privatis sacerdos, in solemnibus diaconus et subdiaconus ea nomina recitabant ; propterea scribit Martene, de antiquis Ecclesiæ Ritibus, lib. 1, cap. 4, art. 8, n. 14 : *Nomina recensebat ipse sacerdos, maximè in missis privatis, in quibus non ministrabat diaconus aut subdiaconus.* Non tamen omnium offerentium, sed eorum tantùm qui essent præcipui et eximii, nomina recitabantur ; nimis enim diù sacram duci cæremoniam oportuisset. Juxta ritum Romanum principio Canonis vivorum, ac præcipuè summi Pontificis et episcopi nomina pronuntiabantur, cujusmodi est disciplina quâ nunc utimur in primâ oratione : *Te igitur.* Deinde ad *Memento, Domine*, vivorum qui vel eximii essent offerentes, vel magna in Ecclesiam beneficia contulissent, nomina in diptycha relata recitabantur. Propterea nunc pausatur aliquantisper, ut eorum præcipua fiat commemoratio, quos sacerdos mentali oratione tacitus Deo commendat. Post ea verba : *Communicantes et memoriam venerantes*, index seu catalogus pronuntiabatur, in quem relata erant sanctorum nomina. Denique nomina defunctorum post consecrationem enuntiabantur, ut alibi docebimus. Recentiores viri docti egregiè totam hanc rem de diptychis illustrârunt. Vide Cabassutium, dissert. 15 seculi 2 Ecclesiæ ;

Du Cange verbo *Diptycha*; card. Bonam, Rer. liturg. lib. 2, cap. 12; Mabillon., lib. 3 de Liturgiâ Gallicanâ, num. 11 et 12; Juveninum, de Sacram., dissert. 5, de Eucharist. Sacram., cap. 8, art. 5, § 4; Coustant, in Notis ad Epist. 25 Innocentii I, p. 858; Pouget, tom. 2 Institut. catholicar., p. 854; et Berlendum, tractatu de Oblationibus ad altare, part. 1, § 9. D. Hieronymus eam consuetudinem pronuntiandi propalàm ad altare offerentium nomina non satis probâsse videtur : *Publicè*, inquit, in cap. 18 Ezechielis, *diaconus in Ecclesiâ offerentium nomina recitat; tantùm offert illa; tantùm ille pollicitus est; placentque sibi ad plausum populi, torquente eos conscientiâ : damusque materiam miseris, ut gaudeant ad ea quæ tribuunt, et non lugeant ad ea quæ rapuerint.* Ejusmodi tamen viguit ad 11 usque seculum consuetudo, ut colligitur ex Micrologo, cap. 13, et Leone Hostiense, lib. 2, cap. 73; seculo verò 12 obsolevit, cùm ea disciplina est introducta, ut sacerdos neque altâ, nec submissâ voce nomina recitet, sed offerentes aliosque quibus applicari vult sacrificii fructum, mentali oratione Deo commendet.

27. Atque ea sunt quæ primæ Canonis orationi illustrandæ opus esse putavimus. Reliquum est ut actiones præcipuas commemoremus, quæ cum hâc primâ oratione conjunguntur, ut osculum altaris, manus junctas, terna crucis signa super hostiam et calicem, cùm sacerdos dicit : *Hæc dona, hæc munera, hæc sancta sacrificia illibata.*

28. Vetus est disciplina osculandi altare principio hujus orationis post ea verba : *Supplices rogamus ac petimus.* De hoc ritu loquitur Durandus, scriptor seculi 13, lib. 4, cap. 26. Carthusiani, Carmelitæ, fratres Prædicatores non osculantur altare, fortassè quia in earum ecclesiarum Missalibus, quarum ritum amplexi sunt, ea deerat cæremonia. Quid altaris osculum significet, docuimus lib. 2, cap. 3, num. 7. De ternis illis signis quæ super hostiam et calicem ducuntur in modum crucis, cum sacerdos dicit : *Hæc dona, hæc munera, hæc sancta sacrificia illibata*, pane et vino nondùm consecratis, dicimus veras esse benedictiones, quibus Dei invocatur omnipotentia, ut oblata in corpus et sanguinem Christi convertat. Hujusmodi verò benedictiones ideò fiunt signo crucis adhibito, ut semper Redemptoris nostri passio nostris animis obversetur. Tria crucis signa ducuntur, quæ significant maximum hoc mysterium à sanctissimâ perfici Trinitate, ut benè explicat Merbesius, 3 parte Summæ christianæ, q. 51, quæstiunc. 4. Eamdem rem attingit S. Bonaventura, in Exposit. missæ, cap. 4, tomo 7, edit. Lugdunensis anno 1668. *Quòd autem tres cruces super calicem et hostiam per manus sacerdotis signantur, quid significent videamus.* Itaque docet primum signum ad illa verba, *hæc dona*, significare primam traditionem, quâ Christus à Deo Patre deditus est, juxta illud Apostoli : *Proprio Filio suo non pepercit Deus, sed pro nobis omnibus tradidit illum;* alterum signum ad verba, *hæc munera*, alteram innuere traditionem, quâ Christus se ipse pro nobis tradidit, juxta illud Isaiæ : *Tradidit in mortem animam suam, et cum sceleratis reputatus est;* tertio denique signo ad ea verba, *hæc sancta sacrificia illibata*, traditionem intelligi quâ Judas magistrum suum ab omni prorsùs peccato purum et integrum in manus inimicorum ejus dedit. *Qui autem tradidit eum dedit illis signum dicens, quemcumque osculatus fuero*, etc.; verba sunt ex Matth., cap. 26.

CAPUT XIV.

De secundâ canonis oratione.

1. Secunda canonis oratio illud habet initium : *Hanc igitur oblationem*, quâ petitiones quatuor continentur; quarum prima est ut Deus oblationem nostram placatus accipiat; secunda ut dies nostros in suâ pace disponat; tertia ut ab æternâ nos liberet damnatione; quarta denique ut in electorum suorum grege nos jubeat numerari. In pervigiliis Paschatis et Pentecostes, ac per totam earum solemnitatum octavam, quædam in hâc oratione adduntur quæ ad eos qui in his diebus baptizantur, pertinent. Nam juxta veterem disciplinam in pervigiliis Paschatis et Pentecostes catechumeni Baptismo abluebantur, qui vestibus albis amicti sacrificio missæ aderant, et sacram Eucharistiam suscipiebant, ut benè advertit Pouget, Institut. catholicar. tomo 2, pag. 858, et concordant Gilbertus Grimaud, in Liturgiâ sacrâ, parte 3, cap. 1; Grancolas, in veteri Sacramentario Ecclesiæ, parte 1, pag. 791, in fine.

2. Suarez, 3 parte, tomo 3, q. 83, art. 4, disp. 83, sect. 2, docet in hâc oratione, etsi nondùm facta sit consecratio, oblationis tamen fieri mentionem; neque oblationem jam factam significari, sed mox faciendam, quamque sacerdos animo præsentem habet : *Solùm est advertendum propter hæreticorum calumnias, cùm in his orationibus quæ consecrationem antecedunt, fit mentio oblationis, sermonem esse non de oblatione, quæ jam facta sit, sed quæ proximè paratur et instat; ita ut signum illud demonstrativum : « Hanc oblationem, » non designet ad sensum præsentem materiam quæ tunc præ oculis habetur, sed ad mentem designet oblationem proximè faciendam, quæ in intentione præsens habetur.* Venerabilis Beda, lib. 2 Histor. Anglicanæ, cap. 1, narrat D. Gregorium ad præcipuam à Deo imploranda opem, huic orationi ea verba, quæ etiam nunc recitantur, addidisse : *diesque nostros in tuâ pace disponas, atque ab æterna damnatione nos eripi, et in electorum tuorum jubeas grege numerari.*

3. Disputant theologi an prædestinatorum numerus augeri possit vel minui, seu, quod idem est, an nonnulli sint hominum, qui cùm prædestinati non sint, prædestinari adhuc possint; quo casu eorum numerus, qui censentur ab æterno prædestinati, augeretur; et contra nùm prædestinatorum aliquis possit damnari, quo casu prædestinatorum numerus minueretur. Hoc pertractavit argumentum S. Augustinus, in libris de Correptione et Gratiâ, et de Dono perseverantiæ, quo auctore et duce, etsi gravissimæ in scholis theologorum ferveant controversiæ de gratiâ, ad utram-

que quæstionem negando respondemus. Quæstionem hanc luculenter tractavit cardinalis Lauria, opusc. 1 de Prædestinatione, cap. 18.

4. Quibus præmissis suboritur quæstio quî peti possit à Domino in hâc 2 Canonis oratione, ut jubeat nos *in electorum suorum grege numerari*. Hanc excitavit difficultatem Estius, in 4 Sent., lib. 1, dist. 70, § 22, atque eam ut augeat, animadvertit, in quâpiam oratione pro vivis et defunctis nos à Deo petere ut eorum nomina in prædestinatorum libro remaneant : *Orat Ecclesia Deum in Canone missæ, ut in electorum suorum jubeat nos grege numerari ; et in oratione pro vivis atque defunctis, ut eorum nomina prædestinationis liber ascripta retineat : ergo addi possunt aliqui ad numerum electorum.* Cui difficultati diluendæ multùm juvant verba ex Epistolâ 2 B. Petri apostoli, cap. 1 : *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem faciatis.* Quod ad Deum attinet, profectò non mutatur electio. Deus enim immutabilis est, nec eum ulla donorum suorum pœnitentia capit ; quod verò ad nos attinet, arundines sumus vento expositæ ; in id sedulò incumbendum ut per bona opera nostra compleatur electio ; ex fructibus verò quos ferimus, intelligitur bonæne an malæ arbores simus. Petitur itaque à Deo in hâc oratione ut nobis tribuat electorum ingredi viam, ut cum iis æternâ pace fruamur. Eorum incompertus est numerus ; optimum tamen affirmare possumus esse prædestinationis indicium, sese ad ejusmodi sanctarum precum spiritum et arcana sensa conformare, id est, nihil quidquam aliud quàm Dei pacem cupere, nihil præter mortem æternam metuere, et perseverantiæ donum à Deo enixè petere, ut in eorum ascribamur numerum qui æternâ glorià perfruentur. Uno verbo, hâc non petitur oratione ut Deus propositum mutet suum, sed nos ut ad se convertat, in viâ salutis confirmet, et ad æternam perducat beatitudinem, qui sunt prædestinationis effectus. Verba Estii hæc sunt : *Ejusmodi orationibus non petimus immutari æternum Dei propositum, sed causam pro effectu ponimus, orantes ut Deus nos vel alios ad se convertat, et in sanctâ conversatione confirmet, atque ad æternam felicitatem perducat, qui sunt effectus prædestinationis.*

5. In hâc secundâ oratione sacerdos extensas tenet manus super hostiam et calicem donec ad illa pervenerit : *Per Christum Dominum nostrum*, ubi manus jungit. Bossuetus, in tractatu de Orationibus missæ, pag. 56, observat morem fuisse in lege veteri, ut super victimam manus imponeretur, quod indicium erat sacerdotem conjungi cum victimâ, et cum eâ Deo consecrari, ob eamque causam sacerdotem super hostiam et calicem quem consecraturus est manus extendere. Levitici cap. 4 hæc habentur : *Si sacerdos, qui unctus est, peccaverit, delinquere faciens populum, offeret pro peccato suo vitulum immaculatum Domino. Et adducet illum ad ostium tabernaculi testimonii coram Domino, ponetque manus super caput ejus, et immolabit eum Domino.* Et cap 8 : *Obtulit et arietem in holocaustum, super cujus caput cùm imposuissent Aaron et filii ejus manus suas, immolavit eum, et fudit sanguinem ejus per circulum altaris.* De hoc ritu fusè disputat Pouget, Instit. Catholicar. tom. 2, pag. 858; ita deinde in rem nostram concludit : *Hujus ad ritûs imitationem corporis Christi, tam suo quàm populi simul offerentis nomine ponit manus super oblata in corpus et sanguinem Christi mox convertenda, eoque ritu offert Deo se populumque christianum cum Christo jamjam mysticè immolando, ut ejus virtute sacrificii impetret à Deo remissionem peccatorum, vitæ præsentis pacem, et æternæ gloriam.* Et probè consentit auctor de optimâ audiendæ missæ Ratione, secundæ edit. Parisiens. anni 1681, pag. 119 et seq.

CAPUT XV.

De tertiâ Canonis oratione, ubi de consecratione panis et vini.

1. Tertia Canonis oratio ab illis incipit verbis : *Quam oblationem tu, Deus, in omnibus ;* quæ oratio usque ad finem consecrationis continuatur. In hâc oratione respiciens Ecclesia non solùm oblationem panis et vini, eorumque proximè instantem transsubstantiationem in corpus et sanguinem Christi, sed etiam sui ipsius et sacerdotis celebrantis, et adstantium oblationem, Deum orat ut eam facere dignetur *benedictam, ascriptam, ratam, rationabilem, acceptabilem, ut nobis fiat corpus et sanguis* Unigeniti ejus Filii ; et sacerdos cùm dicit *benedictam*, crucis signum ducit super hostiam et calicem ; idem facit cùm dicit *ascriptam*, itidemque cùm dicit *ratam, rationabilem*, etc. Item super hostiam crucis signum ducit ad ea verba, *ut nobis corpus*, et crucis signo calicem signat dicens, *et sanguis fiat.*

2. Variè rerum harum scriptores explicant verba *benedictam, ascriptam, ratam*, etc. Omnium maximè concinna nobis ea videtur explicatio, quæ affertur in Canone *Utrùm*, de Consecrat., dist. 2, qui à Gratiano tribuitur D. Augustino, sed reverà sumptus est ex Paschasii libro de Corpore et Sanguine Christi, cap. 12. Verba Paschasii hæc sunt : *Rogamus hanc oblationem benedictam per quam nos benedicamur ; ascriptam, per quam nos omnes in cœlo conscribamur ; ratam, per quam in visceribus Christi censeamur ; rationabilem, per quam à bestiali sensu exuamur ; acceptabilemque facere dignetur, quatenùs et nos per quod in nobis displicuimus, acceptabiles in ejus unico Filio simus.* In hâc oratione Deum, ut diximus, orat Ecclesia, ut panis et vini fiat transsubstantiatio in Christi corpus et sanguinem, etsi id futurum certò sciat ; neque enim à Deo petere absurdum est, quod certò novimus fore, cùm Christus quoque, Joan. 17, Deum patrem sit deprecatus, ut se glorificaret. Atque hæc est D. Thomæ doctrina, 3 part., q. 83, art. 4, ad 1. Religiosus quidam ordinis Eremitarum S. Augustini Joannes Hoffmeisterus, theologicarum rerum non mediocriter peritus, opus de Missâ edidit ann. 1545, in quo, pag. 151, ita ad rem nostram : *Hinc rogant adversarii quid necessum sit precari, ut ex pane et vino fiat corpus et sanguis Domini, cùm certos nos esse putemus ad prolatio-*

nem verborum consecrationis verè illa in corpus et sanguinem Domini transmutari. Ad hoc respondemus : Quid opus erat ut veteres magnis precibus sollicitarent adventum Christi in carnem, quem tamen venturum certò credebant? Quid et necessum erat Christum ad Patrem cœlestem clamare : Pater, clarifica Filium tuum, cùm clarificatio certò secutura erat? Ut igitur ad D. Thomæ doctrinam redeamus, monet S. doctor, non id petere sacerdotem ut impleatur consecratio, sed ut nobis fiat fructuosa : *Non tamen videtur ibi sacerdos orare ut consecratio impleatur, sed ut nobis fiat fructuosa; unde signanter dicit : Ut nobis corpus et sanguis fiat.* Hunc sensum illud confirmare posse videtur quod nato Christo Domino pastoribus ab Angelo dictum esse legimus in Evangelio : *Natus est vobis salvator*, id est, in rem et utilitatem vestram, ut benè prosequitur Suarez in 3 part., tom. 3, q. 83, art. 4, disp. 83., sect. 2, § *Secundo modo.* Extat inter S. Bernardi opera edita à Mabillonio, tom. 2, pag. 686, num. 15, sermo quidam cui titulus : *De excellentiâ sanctissimi Sacramenti et dignitate sacerdotum*, cujus auctor quisquis ille sit, vir certè gravis, explicans illa verba Canonis : *Ut nobis corpus et sanguis fiat*, ita ait : *Nobis*, inquit, *fiat. Fit enim procul dubio corpus Domini in mensâ altaris semper, cùm solemne illud celebratur mysterium ritu debito; sed non semper eis fit per quos fit.* Quinque sunt, quemadmodùm dictum est, crucis signa, quæ in hâc oratione fiunt; quæ quidam putant Christum significare, qui secundùm carnem in quinque sensibus passus est; et quidem in visu, cùm velata illi facies est; in auditu, cùm est irrisus; in gustatu, cùm fel et acetum ei propinatum est; in odoratu, ex tetro corruptorum corporum odore, cùm in Calvario monte cruci affixus est; in tactu, cùm ejus transfixi sunt pedes et manus. Ita rem explicat D. Bonaventura, in Expositione missæ. Et Durandus, lib. 4, de parte quintâ Canonis, putat tribus illis quæ fiunt supra hostiam et calicem signis, nefariam illam significari proditionem Judæ, qui magistrum suum sacerdotibus, scribis et Pharisæis vendidit; semel autem duci crucis signum super hostiam, et semel super calicem, vel ad duas naturas significandas, divinam et humanam, quas unione hypostaticâ Christus in se copulavit, vel ut intelligamus Christum esse passum animâ et corpore. Auctor tractatûs de Missâ et divino Officio, quem sæpè memoravimus, pag. 127, scribit satis esse posse unicum crucis signum ad illam vocem *benedictam*, reliqua autem duo, quæ ducuntur ad illas voces, *ascriptam et ratam*, posse omitti; sed in sacris ritibus, et in tremendo missæ mysterio ejusmodi novitates ferri nullo modo possunt.

3. In progressu tertiæ orationis sacerdos partim recitativè seu historicè et materialiter, partim recitativè et significativè, ut theologi loquuntur, exponit quæ pridiè mortis suæ Christus fecit et dixit : nimirùm accepisse panem in sanctas ac venerabiles manus suas, et elevatis oculis in cœlum ad Deum Patrem suum omnipotentem, gratias illi egisse, panem benedixisse, fractum dedisse discipulis suis, ac dixisse : *Accipite et manducate ex hoc omnes; hoc est enim corpus meum.*

4. Quod ut probè intelligatur, præmittendum est posse quempiam verba dicere quæ alius dixerit, quin ea vel absolutè affirmet vel absolutè neget; quod fecit David ea proferens : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*. posse etiam verba dicere animo affirmandi vel negandi; ut si quis dicat : *Deus est unus in naturâ, et trinus in personis*. Primus modus dicitur recitativus, seu historicus et materialis; secundus significativus; nec quidquam impedit quin eadem verba recitativè et significativè proferantur. Potest enim quispiam, quæ verba alius dixerit, narrare, et simul quod ille vel affirmaverit vel negaverit, animo affirmare vel negare. Exempli causâ, si quis dicat : *Christus nos docuit ita orare : Pater noster, qui es in cœlis*, hæc verba qui refert tanquàm à Christo prolata, ea narrat *recitativè*, seu *historicè* et *materialiter;* sed si proferantur animo orandi et significandi mentem loquentis, tunc dicta sunt *significativè*, seu *assertivè* et *formaliter*.

5. His positis graviter profectò erraret qui affirmare auderet consecrationis verba : *Hoc est corpus meum*, à sacerdote dici *recitativè*, et non *significativè*. Si enim ea tantùm recitativè et historicè sacerdos proferret tanquàm dicta à Christo, non sanè loqueretur aut ageret ex personâ Christi; neque enim qui verba ab aliquo dicta narrare velit, opus est ei personam illius in se exprimere et repræsentare, quemadmodùm David, impii verba referenti : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*, opus non fuit loqui aut agere ex impii personâ, seu illius personam repræsentare et exprimere. Quamobrem, cùm sacerdos juxta communem sanctorum Patrum, theologorum et ipsius Florentini concilii in decreto unionis sententiam loquatur et agat ex personâ Christi, necessariò sequitur verba consecrationis à sacerdote proferri *significativè*, ut theologorum verbis utamur, et *formaliter*.

6. Reliquum est ut disceptemus num verba sacerdotis non modò *significativè*, ut diximus, sed etiam *recitativè* proferantur; nihil enim repugnat quominùs utroque modo dicantur. Illud etiam dispiciendum, an præter verba : *Hoc est corpus meum*, alia quoque habeantur in Canone, de quibus quæri possit, num *recitativè* an *significativè*, an verò utroque modo proferantur.

7. D. Thomas, 3 part., quæst. 78, art. 5, in eam sententiam est propensior, ut utroque modo consecrationis verba, id est, *recitativè* et *significativè*, proferantur. Disputant verò theologi an illa quæ præcedunt : *Accipite et manducate*, proferantur *recitativè* tantùm; et utroque modo ea proferri communior videtur esse sententia. De D. Thomæ mente super alterâ hâc quæstione videantur Salmanticenses in Cursu Theologico, tom. 11, part. 1, tract. 23 de Eucharistiâ, quæst. 9, dub. 4, § 1 et 2. Quæ hactenùs diximus de consecratione panis, dicta itidem volumus de consecratione vini : nam, ut in Canone legitur, Christus Jesus post cœnam in sanctas suas manus calice accepto, item gratias egit Deo Patri, calicem benedixit, ac præbuit discipulis suis, dicens : *Accipite et bibite ex eo omnes;*

quæ dicuntur à sacerdote *recitativè* et *significativè*; et utroque etiam modo illa : *Hic est enim calix*, etc.; itemque : *Hæc quotiescumque feceritis, in meî memoriam facietis*.

8. Explicatis iis modis quibus hanc recitat sacerdos orationem, duo alia sunt pertractanda : quorum unum ad veritatem et ad sensum pertinet, qui illis verbis continetur; alterum ostendit quænam sint illa verba in quibus tota vis et forma sita est consecrationis panis et vini. Plures sunt, ut antea diximus, actiones, quæ tanquàm factæ à Christo commemorantur in Canone; ubi narratur Christum in manus accepisse panem, oculos ad cœlum sustulisse, gratias egisse, benedixisse, fregisse panem, ac præbuisse discipulis suis, quæ ex Matthæi Evangelio deprompta sunt, qui scribit : *Accepit Jesus panem, et benedixit ac fregit, deditque discipulis suis, et ait : Accipite et manducate; hoc est corpus meum;* et ex Lucâ : *Accepto pane, gratias egit, et fregit, et dedit eis dicens : Hoc est corpus meum.* Panem in suas manus accepisse, nulla quæstio esse potest. Oculos ad cœlum sustulisse superiùs docuimus. De consecratione verò, quâ Christus panem consecravit et vinum, non voluntate suâ solâ, aut tactu aliove signo externo, sed verbis iisdem quæ ex ejus personâ profert sacerdos, cùm in missâ panem et vinum consecrat, jam sermonem alibi habuimus. Quapropter ut hanc Canonis orationem explicemus, examinandum remanet utrùm discrimen ullum sit inter gratiarum actionem et benedictionem; num utraque differat à consecratione; denique antene an post consecrationem fractus fuerit panis.

9. D. Thomas, 3 part., quæst. 78, art. 1, ad primum, tractat hanc controversiam, nec eorum improbat opinionem, qui putant idem in Christo fuisse benedicere et consecrare; panem autem priùs consecrâsse, deinde fregisse inter apostolos dispertiendum; addit etiam, defendendæ hujus sententiæ causâ, non esse opus actionum ordinem immutare quem apostoli tradiderunt, et ipse Canon missæ describit : *Sed idem sensus haberi potest etiam verbis Evangelii non mutatis*, ut videre est loco cit. Soto, in 4 Sentent., dist. 11, quæst. 1, art. 2, putat Christum acceptum panem fregisse, deinde discipulis præbuisse dicentem : *Accipite et manducate;* deinde addidisse : *Hoc est corpus meum;* ita ut non nisi post verba *accipite et comedite* facta fuerit consecratio; *et verba porrigentis fuisse pariter et consecrantis.* Suarez, in 3 part., tom. 3, quæst. 78, art. 1, disput. 58, sect. 2, putat benedictionem panis et gratiarum actionem, etsi eâdem ferè actione peractas, tamen juxta earum significatum res esse distinctas; ad Deum enim gratiarum actionem, benedictionem verò ad panem referri, ac posse eodem orationis contextu et Deo gratias agi, et ab eo bonum aliquod creaturæ cuipiam peti; et concludit verba illa : *Accepit, benedixit, fregit, dedit*, actiones significare peractas eo ordine quem describunt evangelistæ, etsi non omnes peragi potuerint, antequàm consecrationis verba Christus omnia protulisset; propugnandum enim esse, juxta doctrinam Tridentinæ synodi, sess. 13, cap. 3, Christum panem consecrâsse antequàm illum frangeret.

10. Nos quæ eximii isti theologi scripserunt hùc attulimus; si quis verò nostram roget sententiam, dicimus apertum simplicemque nobis illum videri ordinem, quem demonstrat Sylvius, 3 part., quæst. 78, quæsit. 2. Itaque scribit Christum Jesum accepisse panem, gratias Deo Patri suo egisse, benedixisse, deinde consecrâsse ac dixisse : *Accipite et manducate; hoc est corpus meum;* ac demùm fregisse et discipulis dispertîsse. Etsi enim non est exploratum panisne consecratus ante fuerit, deinde fractus, verisimilius tamen esse Christum panem priùs consecrâsse, ac postea fregisse, tum quòd Apostolus scripserit, 1 ad Corinth, c. 10 : *Panis quem frangimus, nonne participatio corporis Domini est?* Ex quo illud colligitur, sub specie panis qui frangebatur, fuisse corpus Christi antequàm frangeretur; tum etiam quia in missâ priùs panem consecramus quàm frangimus, quod quidem indicium facit in hunc modum rem à Christo gestam esse. Quod verò ad evangelistarum narrationem pertinet, ait Sylvius eos res à Christo gestas narrâsse, non verò earum seriem et ordinem; quod confirmat ex Marci c. 14, ubi ait Evangelista : *Et biberunt ex illo omnes*, cùm tamen nondùm narrâsset Christum dixisse : *Hic est sanguis meus;* Christum verò vinum consecrâsse antequàm ex eo biberent apostoli exploratissimum est.

11. Illud etiam ad verborum sensum pertinet et intelligentiam, quærere quid hæc verba significent : *Hic est enim calix sanguinis mei novi et æterni Testamenti;* itemque illa : *Qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* D. Thomas, 3 part., quæst. 78, art. 3, ad primum, docet, cùm dicitur : *Hic est calix sanguinis mei*, esse locutionem figuratam per metonymiam quâ ponitur continens pro contento, ut sit sensus : *Hic est sanguis meus contentus in calice, de quo fit mentio, quia sanguis Christi in hoc Sacramento consecratur;* et ibidem, in responsione ad tertium, docet dici sanguinem novi Testamenti, quòd non per figuram, ut in veteri Testamento, sed reverà effusus sit : *Dicitur :* « *Hic sanguis novi Testamenti,* » *quia jam non in figurâ, sed in veritate exhibetur; unde subditur :* « *Qui pro vobis effundetur;* » docet porrò dici sanguinem æterni Testamenti, *tam ratione æternæ Dei præordinationis, quàm ratione æternæ hæreditatis, quæ per hoc Sacramentum disponitur; ipsa etiam persona Christi, cujus sanguine Testamentum disponitur, est æterna*, cit. art. 3, in responsione ad 4. Ac eumdem Angelicum doctorem secuti, ita explicamus verba illa : *Pro multis*, ut vox *multi* juxta modum loquendi sacrarum Scripturarum significet *omnes. Sicut enim per inobedientiam unius hominis peccatores constituti sunt multi, ita et per unius obeditionem justi constituentur multi;* sunt verba D. Pauli, ad Romanos 5, ubi sine dubitatione vox *multi* omnes significat, ut luculentissimè apparet ex superioribus verbis : *Igitur sicut per unius delictum in omnes homines in condemnationem, sic per unius justitiam in omnes homines in justificatio-*

nem vitæ. Itaque dicimus Christi sanguinem fusum esse pro omnibus; *ipse est propitiatio pro peccatis nostris; non pro nostris autem tantùm, sed etiam pro totius mundi;* sunt verba D. Joannis; fusum autem pro omnibus *quoad sufficientiam*, et pro omnibus *quoad efficaciam*, ut benè explicat D. Thomas, in 4 Sentent., dist. 8, quæst. 2, art. 3, quæst. 3, ad septimum; habere porrò efficaciam *non solùm* (ait idem D. Thomas, 3 part., quæst. 78, art. 3, ad octavum) *in Judæis electis, quibus exhibitus est sanguis veteris Testamenti, sed etiam in gentilibus; nec solùm in sacerdotibus, qui hoc conficiunt Sacramentum, vel aliis qui sumunt, sed etiam in illis pro quibus offertur. Et ideò signanter dicit: Pro vobis Judæis et pro multis, scilicet gentilibus; vel pro vobis manducantibus et pro quibus offertur.*

12. Venimus modò juxta ordinem, quem nobis statuimus, ad verba quibus consecrationis forma continetur. Morinus, tractatu de sacris Ordinationibus, part. 3, exercit. 1, cap. 3, quærit quonam tempore his vocibus materiâ et formâ significari cœperint res et verba quibus Sacramenta constant; quæ quidem verba è Peripateticorum scholâ in theologiam defluxerunt; ac concludit plura esse secula cùm et in Occidente et in Oriente eæ voces passim usurpantur, easque tanquàm utiles esse retinendas : *Cùm igitur hanc docendi methodum universus Occidens ab aliquot seculis amplexus fuerit, atque Oriens non improbaverit, fieri non potest ut id utile non sit et commodum, quod tanto consensu usurpatur.* Hunc loquendi modum adhibuit Eugenius IV in Instructione ad Armenos : *Hæc omnia Sacramenta tribus perficiuntur, videlicet rebus tanquàm materiâ, verbis tanquàm formâ, et personâ ministri conferentis Sacramentum cum intentione faciendi quod facit Ecclesia; quorum si aliquid desit, non perficitur Sacramentum.* Eodem modo loquitur concil. Trident., sess. 14, cap. 3.

13. Hunc igitur nos quoque loquendi modum adhibentes dicimus cum communi sententiâ consecrationis formam in illis verbis consistere : *Hoc est corpus meum.* Vide D. Thomam, 3 part., quæst. 78, art. 2; quanquàm Scotus, in 4 Sentent., dist. 8, quæst. 2, quærit an ea verba ab iis quæ præcedunt sejuncta satis sint ad formam consecrationis panis, perinde quasi prolata sine superioribus, potiùs sacerdotis quàm Christi corpus possint innuere. Hæc sententia postulare videtur ad formam consecrationis illa quoque : *Qui pridiè quàm pateretur*, etc.; in iis enim fit mentio Christi, et ab iis potest intelligi sacerdotem agere ex personâ Christi. Verùm cùm satis sit sacerdotem, proferre : *Hoc est corpus meum*, cum intentione conficiendi hoc Sacramentum (intentio enim facit ut ea verba quasi ex personâ Christi prolata intelligantur), propterea ad formam consecrationis, ejusque validitatem satis sunt ea verba, etiamsi præcedentia non recitentur, ut docet D. Thomas, 3 part., quæst. 78, art. 1, in respons. ad quartum; quam responsionem confirmant Salmanticenses, cit. tractatu 23, disp. 9, de Formâ Sacramenti, dub. 2, part. 1, tom. 11 Cursûs Theologici.

14. Consecrationis calicis communiter ponitur forma in illis verbis : *Hic est calix sanguinis mei;* verùm D. Thomæ, art. 3, cit. quæst. 78, inconveniens videtur formam consecrationis vini in illis tantùm verbis ponere : *Hic est calix sanguinis mei*, eorumque sequi videtur S. doctor sententiam, qui etiam in sequentibus verbis formam constituunt usque ad illa verba : *Hæc quotiescumque feceritis*, eâ ratione quòd verba quæ sequuntur sunt *determinationes prædicati, id est, sanguinis Christi;* quæ proinde cùm *ad integritatem ejusdem locutionis* pertineant, sunt *de substantiâ formæ.*

15. Vel ipsi D. Thomæ discipuli, qui ejus doctrinæ constantiùs hærent, in duas super hâc re abierunt sententias. Quidam Angelici mentem patere aiunt apertissimè non in iis tantùm verbis : *Hic est calix sanguinis mei*, consecrationis formam consistere, sed in iis etiam quæ sequuntur usque ad ea : *Hæc quotiescumque feceritis;* et qui se D. Thomæ profiteatur esse discipulum, idem omninò eum debere sentire; præsertim quòd, cùm cardinalis Cajetanus, in Commentariis in Summam D. Thomæ, contrariam amplexus sit sententiam, S. Pius V, in editione Romanâ operum D. Thomæ, ejus cardinalis Commentarium voluit explosum. Vide cardinalem Capisuccum, controv. 3, quæst. unicâ, et Salmanticenses, loc. cit., dub. 3, § 2. Alii dicunt Angelicum docere non ad essentiam, sed ad integritatem formæ ea verba pertinere, quæ sequuntur post verba : *Hic est calix sanguinis mei*, usque ad ea : *Hæc quotiescumque feceritis*, magnumque inter essentiam et integritatem esse discrimen; oculum enim aut pedem de hominis esse integritate, non de essentiâ. Ita Soto, in 4 Sentent., dist. 11, quæst. 1, art. 3; cardinalis Gotti, Theologiæ tom. 14, quæst. 2, dub. 3, § 1 et seq., et Herminier, tractatu de Sacramentis, tom. 2, de Eucharist., cap. 15, pag. 461 et 462. Et licèt factum S. Pii V evidenter constet, respondent tamen non illud fecisse, quò controversiam dirimeret, aut fidei articulum conderet, sed quòd ipsi parùm decere visum fuerit, Cajetanum, qui D. Thomæ susceperat mentem explicandam, de tanto doctore non eâ quâ par est reverentiâ loqui. Vide Ysambertum, quæst. 78, disp. 2, art. 50; Frassen, tom. 11 edit. Romanæ, pag. 128, § *Ad censuram S. Pii V;* Juvenin., de Sacram., disp. 4, § *Respondeo ad secundam;* Tournely, part. 1 de Sacram. Euchar., pag. 461 edit. Parisiens.; card. Gotti, loc. cit., § 3, n. 11; Herminier, tract. de Sacram., tom. 2, de Euchar. cap. 15.

16. Cardinalis Bona, Rer. liturgicar. lib. 2, cap. 13, refert consecrationis panis et vini formam juxta Liturgias Græcorum et Missale Mozarabum. Apud Græcos igitur post verba : *Hoc est corpus meum*, sacerdos Deum orat *ut mittat Spiritum sanctum suum super proposita dona, et panem faciat corpus Christi, vinum verò sanguinem ejus, immutans ea Spiritu sancto suo;* ex quibus verbis inferri posse videtur eos non existimare vi verborum factam esse transsubstantiationem.

17. Actum de hâc re in concilio Florentino; ubi Græci de hujusmodi oratione interrogati responderunt, sess. 25, se credere transsubstantiationem fieri vi verborum Christi, nec aliò orationes quæ sequuntur respicere, quàm quò Spiritus sanctus invocetur, ut pretiosum Christi corpus et sanguis conferant ad peccatorum remissionem, et *non fiant in judicium aut condemnationem nostram.* Præterea ita sensus aperuerunt suos in eâdem sessione : *De mysteriis autem fatemur ea consecrari per Domini voces, licèt nos postea invocando dicamus : Fiat corpus et sanguis Christi*, ut videre est tom. 3 Concil. Collect. Labb., pag. 491 et 498.

18. Eadem verba ad eumdem planè modum explicavit cardinalis Turrecremata, in Oratione quam jussu Eugenii IV habuit in concilio Florentino : *Oratio illa non est ut conficiatur quod confectum est, sed ut consequamur effectum Sacramenti, scilicet uniri cum Christo et incorporari, ut et dicamus cum Apostolo : « Vivo « ego ; jam non ego, vivit verò in me Christus. »* Affert Mabillonius, Mus. Ital. tom. 1, part. 2, pag. 243, declarationem à Bessarione cardinali Eugenio IV in concilio Florentino traditam, ubi disertè fatetur *verba Dominica esse illa quæ mutant et transsubstantiant panem et vinum in corpus verum Christi et sanguinem, et quòd illa verba divina Salvatoris omnem virtutem transsubstantiationis habent ;* quam confessionem magni momenti esse ait Mabillonius, pag. 245, ad demonstrandum quænam sit Ecclesiæ Græcæ de Eucharistiâ fides : *Confessio hæc duas habet partes, nempe consecrationem verbis Christi Domini confici, non precibus illis quæ post verba sacra fiunt à Græcis, atque his verbis panem et vinum in Christi corpus et sanguinem mutari et transsubstantiari.* Et sanè hujusmodi declarationibus Eugenius acquievit, ut Græcos appellare non dubitaverit *fratres in fide secum conjunctos.* Syri quoque in eamdem explicationem consentiunt, ut refert S. Maronius, in Expositione Liturgiæ, cap. 33 : *Hoc loco*, inquit, *quærendum est quâ de causâ invocamus Spiritum sanctum, ut descendat super panem et vinum, dùm jam Filius descendit, et commutavit ea in corpus et sanguinem suum pretiosum. Huic quæsito respondemus nos non invocare Spiritum sanctum ut efficiat, id est, commutet panem et vinum in corpus et sanguinem Salvatoris nostri, sed ut ostendamus illa esse corpus et sanguinem Domini nostri, et ut efficiat ut sint sumentibus illa in remissionem peccatorum et in vitam æternam.*

19. Nec alia desunt quibus demonstretur nihili esse hocce argumentum : Græci, post consecrationis verba : *Hoc est corpus meum ; hic est sanguis meus*, invocant Spiritum sanctum, ac dicunt : *Fiat corpus et sanguis ;* igitur non credunt sub speciebus panis et vini priorum virtute verborum esse Christi corpus et sanguinem ; hoc, inquam, argumentum nihili est ; neque enim est novum in Orientalis Ecclesiæ precibus, ut res jam concessa, quasi nondùm concessa sit, postuletur. In Rituali Severi, in Biblioth. noviss. S. S. P. P., tom. 12, pag. 733, in administratione Baptismi hæc habentur : *Tu, Domine, hos servos tuos, qui nunc baptizati sunt, regenerationis lavacro sanctifica in veritate tuâ ; imple eos gratiâ Spiritûs sancti tui ;* sed tamen cùm supponantur jam baptizati, *qui nunc baptizati sunt*, cùm jam aquâ sint abluti, et super eos prolata sit Sacramenti forma juxta Græcos : *Baptizetur servus Christi*, etc., dubitari non potest quin in eo puncto temporis remissionem peccatorum et plenitudinem gratiæ Spiritûs sancti acceperint.

20. Magni eâ de re Bessarionis cardinalis orationem reperias in opere cui titulus : *Liturgiæ sive missæ sanctorum Patrum*, edito Antuerpiæ anno 1562, quam orationem summis extollit laudibus Matthæus Galenus Vestcapellius, tractatu de sacrosancto missæ Sacrificio, Antuerpiæ itidem edito anno 1574, cap. 12, pag. 156, omnibusque dignum præconiis cardinalem illum prædicat, *qui proprio opusculo suæ gentis errorem* (qui error is est de quo nunc loquimur) *evertit et extirpavit.* In eodem libro de Liturgiis, seu missis sanctorum Patrum, continetur etiam Liturgia Nicolai Cabasilæ Græci. Et Gentianus Hervetus, qui eam in Latinum convertit, in præfatione Cabasilæ notat errorem qui pravos gentis suæ sensus secutus, putat post consecrationem extare adhuc panis et vini substantiam, ac transsubstantiationem denique fieri post orationes et benedictiones sacerdotis, eas scilicet quas superiùs memoravimus, quibusque post consecrationem Spiritus sanctus invocatur ut corpus et sanguis Domini conficiantur ; atque Hæmorrhoissæ exemplum affert idem Hervetus, quæ, etiamsi jam ex quo Christi vestem tetigit continuò convaluit, *et sensit corpore quia sanata esset à plagâ*, tamen ubi Christus deinde rogâsset : *Quis tetigit vestimenta mea ?* mulieri jam sanatæ : *Vade*, inquit, *in pace, et esto sana à plagâ tuâ.* Ad quæ verba ita ad rem nostram scribit : *Jam sanata fuerat ; sed hoc dicere voluit Christus ut, licèt tactus fimbriæ transiisset, effectus tamen inde secutus perseveraret.*

21. Alia etiam exempla suppetunt apud Renaudotium, in Commentar. ad Liturgiam Copticam S. Basilii, pag. 250 ; Meratus, tom. 1, part. 2, pag. 741. Antonius Augustinus Touttée, dissertatione 3 inter eas quas edidit cum S. Cyrilli operibus, probandum suscepit consecrationem non in Christi verbis tantùm, sed etiam in precibus ab Ecclesiâ institutis consistere : ita ut ex duplici hâc partiali et inadæquatâ formâ, id est, ex Christi verbis et Ecclesiæ precibus moraliter junctis existat plena et essentialis Eucharistiæ forma. Eamdem sententiam amplexus est Le Brun, tom. 3. Adversùs Touttée eruditè scripsit doctus sanè vir Jocephus Augustinus Orsi ordinis Prædicatorum, sacræ Indicis congregationis secretarius, qui eam quam supra memoravimus Bessarionis declarationem proferens, luculenter probat propter eamdem declarationem pridiè ejus diei editam quo decretum unionis conditum est, nihil de hâc re in eo decreto fuisse insertum : *Hæc porrò vera et legitima causa fuit cur nullus decreto unionis de hoc dogmate articulus inseretur, quòd Græci vivâ, ut aiunt, voce se in Latinorum sententiam consentire publicè profess essent ;* verba sunt

ipsius P. Orsi, in dissertat. de Invocat. Spiritûs sancti in Liturgiis Græcorum et Orientalium, pag. 168. Eruditus vir P. Bougeant, societatis Jesu presbyter, refutavit Le Brun, qui integro volumine quæ ab illo sibi objecta fuerant conatus est diluere. Juveninus et Tournely, concilio Florentino et Bessarionis cardinalis declaratione præcipuè innixi, dicunt constantem esse utriusque Ecclesiæ Occidentalis et Orientalis consensum, ut nuda et præcisa forma consecrationis consistat in Christi verbis : *Hoc est corpus meum; hic est calix sanguinis mei*, omnibus ab eâ formâ precibus exclusis tum quæ præcedunt tum quæ sequuntur. Du Hamel, Theologiæ tom. 6 editionis Parisiensis anni 1691, pag. 775 et seq., accuratè de hâc re disputat, et auctoritate Græcorum et Latinorum Patrum concludit consecrationis formam divinæ non humanæ institutioni tribuendam, precesque quæ vel ante vel post consecrationem recitantur, esse humanæ institutionis; earum nullam apud evangelistas mentionem fieri, aut apud apostolum Paulum; eas quidem ad sacrificii integritatem et perfectionem pertinere, non tamen ad consecrationis essentiam. Quasdam se vidisse ait dissertationes Martene, tract. de antiquis Eccl. Ritib., lib. 1, cap. 4, art. 8, n. 20, quarum auctor contrariam opinionem nitebatur statuere; sibi tamen minimè probari potuisse, cùm inter Latinos Tertullianus, lib. 4 adversùs Marcionem, cap. 4, disertè dicat : *Acceptum panem et distributum discipulis corpus suum* (Christus) *fecit, dicens : Hoc est corpus meum.* Et D. Ambrosius, lib. 4 Sacramentor., c. 5 : *Panis antequàm consecretur panis est; ubi autem verba Christi accesserint, corpus est Christi. Denique audi dicentem : Accipite et edite ex eo omnes : Hoc est enim corpus meum; et ante verba Christi calix est vini et aquæ plenus; ubi verba Christi operata fuerint, ibi sanguis Christi efficitur, qui plebem redemit.* Et inter Græcos, Gregorius Nazianzenus, 2 orat. de Paschate : *Inter sermones de carne præcipui sunt illi Christi : Hoc est corpus meum. Illisque prolatis à sacerdote, qui non credit esse verum corpus Christi, sine dubio fidem derogat.* Et Chrysostomus, oratione de Proditione Judæ : *Non enim est homo qui facit ut proposita corpus Christi et sanguis efficiantur, sed ille qui crucifixus est pro nobis Christus. Sacerdotis ore verba proferuntur, et Dei virtute consecrantur et gratiâ. Hoc est enim, ait, corpus meum. Hoc verbo proposita consecrantur.*

22. Testatur Bossuetius, tractatu de Missâ, in eo consentire Orientalem et Occidentalem Ecclesiam, ut affirment virtutem illam quâ panis et vinum in Christi corpus et sanguinem convertuntur, essentialiter in verbis Christi consistere; ac Græcos ipsos nostræ ætatis, si benè eorum sensa examinentur, tametsi videantur quibusdam vim consecrationis non in Christi verbis ponere, sed in orationibus quibus postulant ut Spiritus sanctus immutet dona, seu panem et vinum in Christi corpus convertat et sanguinem, reverà fateri omnem esse virtutem in verbis Christi, quæ ex ejus personâ profert sacerdos; preces verò nihil quidquam aliud façere quàm virtutem omnipotentem pani et vino applicare, quemadmodùm ignis comburendæ materiæ applicatur. Aliæ porrò ejusdem modi orationes, quæ post consecrationem recitantur, in aliquibus Occidentalis etiam Ecclesiæ Missalibus reperiuntur, exempli causâ, in Missali S. Germani et Mozarabo. Hoc primus observavit card. Bona, lib. 2 Rerum liturg., cap. 13, n. 5, ubi dicit eodem modo explicandas et intelligendas, quo orationes illæ Græcorum explicantur et intelliguntur. Quæ autem scripsimus cap. 13, n. 28, aliisque qui consequuntur, fusè ea omnia disputavit confirmavitque Nicolaus Herminier, tractatu de Sacram., tom. 2, de Euchar., c. 15.

23. Cùm igitur consecrationis forma panis et vini consistat in Christi verbis, simul ac prolata fuerint supra panem : *Hoc est corpus meum*, omnis substantia panis in Christi corpus convertitur; atque itidem, ut prolata fuerint verba : *Hic est calix sanguinis mei*, fit conversio vini in sanguinem; quæ conversio appositè ab Ecclesiâ catholicâ appellatur *transsubstantiatio*, ut videre est in concilio Tridentino, sess. 13, cap. 4, et can. 2 ejusdem sessionis. Quia verò in calicem unà cum vino infunditur etiam, ut dictum est, paululùm aquæ, duæ suboriuntur quæstiones, quarum prima est num aqua in Christi sanguinem convertatur; altera num aqua, si quidem convertitur, primùm vertatur in vinum, ac deinde in sanguinem, an verò immediatè in sanguinem transsubstantietur.

24. Earum quæstionum prima excitata fuit seculo 12 in Gallià; et Baronius ad ann. Chr. 1188, prolixam affert Epistolam Gaufridi, monachi Cisterciensis, ad cardinalem episcopum Albanensem, ubi varias veterum et qui tunc florebant theologorum Gaufridus sententias exponit. Quid cardinalis responderit, incompertum. Verùm Baronius : *Sed aliud*, inquit, *rescribere non potuisse certum est, quàm quod credidit et custodivit semper sancta Romana Ecclesia, nempe aquam simul et vinum transsubstantiari in sanguinem Christi.* Innocentius III, in cap. *Cùm Marthæ*, de Celebrat. missarum, duas affert sententias, quarum altera est vinum in sanguinem, aquam verò converti in aquam quæ de latere Christi defluxit; altera est aquam vino junctam per se manere veluti circumdatam speciebus vini, quam D. Thomas improbat 3 part., quæst. 74, art. 8, tum quòd in Sacramento altaris nihil aliud est post consecrationem quàm Christi corpus et sanguis; tum quia si post consecrationem aqua remaneret in calice, non totum id quod est in calice, adoraretur *adoratione latriæ*. De aquæ conversione in aquam quæ de latere Christi erupit, nil attinet dicere : est enim pia potiùs cogitat o quàm theologica opinio. Quamobrem non recedendum ab Innocentio III, qui in eâ decretali ait probabiliorem esse eam sententiam, quæ statuit aquam in sanguinem Christi converti. Justinus, Irenæus, Cyprianus, docent aquam in calicem infundendam; iidem verò dicunt Christum, quidquid in calice continebatur, in sanguinem convertisse; itaque perinde est ac si dicerent aquam converti in sanguinem.

25. Utrùm autem ejusmodi aquæ conversio in sanguinem fiat immediatè, an verò convertatur in vinum, deinde in sanguinem, quæstio est inter theologos scholasticos; quam si quis accuratè cognoscere cupit, adeat primam cardinalis Capisucchi controversiam. Obiter innuimus plumbeum et nullius esse roboris argumentum illud è fratrum Prædicatorum aliorumque religiosorum Rituali depromptum, qui antequàm missam incipiant, aquam infundunt in calicem, quasi id faciant, ut spatium temporis suppetat quo aqua convertatur in vinum. Ait enim Juveninus, dissert. 4 de Sacram., quæst. 2 de Eucharistiâ, § 3 : *Respondeo ad secundum, Dominicanorum praxim non niti eo physicorum principio, quod adversarii supponunt, sed nonnullis Liturgiis, quibus præscribitur ut id totum quod in sacrificio debet offerri, ante ipsummet sacrificium præparetur ;* cui concors est Nicolaus Herminier, in tractatu de Sacramentis, tomo 2, de Eucharistiâ, cap. 14, in fine ; deinde monet laudatus Juveninus, juxta Liturgias sanctorum Basilii et Chrysostomi, Græcos ante missam aquam et vinum in calicem infundere, neque verò Græcis unquàm in mentem venisse id facere, ut copia temporis sit quo aqua convertatur in vinum. Denique rubricæ Missalis Romani præscribunt, si fortè aqua ad offertorium non infusa fuerit in calicem; immediatè infundendam esse ante consecrationem; quòd si tempore opus sit ut aqua convertatur in vinum, quis credat puncto temporis ejusmodi posse fieri conversionem?

26. Actiones quasdam reliquum est ut persequamur, quas in hâc tertiâ oratione peragit sacerdos. Itaque manibus sumit hostiam, cùm dicit : *Accepit panem;* oculos ad cœlum tollit, cùm dicit : *Elevatis oculis ;* crucis signum ducit super hostiam, cùm dicit: *Benedixit;* manibus sumit calicem, cùm dicit : *Accipiens et hunc præclarum calicem ;* signat signo crucis cùm dicit : *Benedixit* ; de quibus actionibus non opus est longiore uti sermone; quivis enim facilè intelligit eas omninò verbis quæ interea proferuntur respondere, ac quidquid Christus gessit expressè repræsentare. Consecratâ hostiâ, sacerdos unum tantummodò genu flectit usque ad terram, manibusque altari innititur, quo faciliùs sese restituat in pedes; idem facit consecrato calice; est enim catholicæ fidei dogma, externo latriæ cultu Christum in Eucharistiæ Sacramento adorandum : *Si quis dixerit in sancto Eucharistiæ Sacramento Christum unigenitum Dei Filium non esse cultu latriæ etiam externo adorandum*, etc., *anathema sit;* verba sunt Trident. synodi, sess. 13, can. 6. Juveninus, dissert. 4 de Euchar , quæst. 4, cap. 3, art. 1, accuratissimè de latriæ cultu Eucharistiæ debito agit. Mabillonius, in Commentar. ad Ordinem Roman., num. 7, probat toto Canonis tempore fuisse disciplinam ut presbyteri, diaconi et subdiaconi, qui missæ summi Pontificis ministrabant, et presbyteri qui erant in presbyterio, *manerent inclinati*, et diaconi ad ea verba : *nobis quoque peccatoribus* , surgerent ; idque *ut sacra actio et sancta adorarentur mysteria*, ut loquitur liber Pontificalis in Vitâ Martini papæ. Profectò Ecclesia Græca et Latina semper crediderunt post consecrationem ipsos angelos astare circum altare, ut Jesum Christum realiter præsentem adorent. D. Chrysostomus, hom. 16 ad pop. Antioch., scribit angelos venerabundos circum Eucharistiam stare tanquàm circum imperatorem custodes : quod innuit etiam Bossuetius, tract. de Missâ, cap. 28. Et Le Brun tomo 1, pag. 472, picturam quamdam exhibet quæ in multis Græcorum reperitur templis, ubi Christus in patenâ stratus exprimitur, angelique super patenam et calicem sublimes utrumque adorantes. Denique fit primùm elevatio hostiæ, accensâ priùs candelâ, quæ non extinguitur, nisi postquàm sacerdos sanguinem hauserit, et astantibus Eucharistiam distribuerit. Ad elevationem autem hostiæ et calicis minister campanulâ signum edit.

27. Cardinalis Bona, Rer. liturgic. l. 2, cap. 13, num. 2, refert Græcos hostiam et calicem non statim post consecrationem, sed paulò ante communionem elevare, eumque morem apud illos vetustissimum esse, itemque apud Armenos et Abyssinos, qui Sacramentum paulò ante communionem elevantes populum excitant ad illud adorandum, ut videre est apud Bzovium, tractatu *Romanus Pontifex*, cap. 29, pag. 283, tomo 1, Biblioth. pontif Roccaberti. Mabillonius in Comment. ad ordinem Roman., num. 7, docet fieri cœpisse in Galliâ elevationem hostiæ et calicis circa dimidium XI seculi ; incompertum autem esse, ait, an paulò post Romana Ecclesia amplexa sit ejusmodi disciplinam, quanquàm in Romanâ et Gallicanâ Ecclesiâ sacra adorabantur mysteria. Le Brun, tomo 1, pag. 476, ostendit ab initio usque duodecimi seculi presbyteros consuevisse post finem Canonis, ubi ad ea verba pervenissent, *omnis honor et gloria*, hostiam et calicem elevare, quam nunc secundam seu parvam appellamus elevationem ; eam verò quæ nunc fit post consecrationem, eò esse introductam, ut signum catholicæ fidei adversùs Berengarii hæresim ederetur, qui vel realem Christi in Eucharistiâ præsentiam, vel panis conversionem in Christi corpus negavit, ut videre est apud Witasse, tract. de Sacram. Euchar., parte 1, pag. 432 edit. Parisiens., anno 1720. Antonius Saxus Ambrosianæ bibliothecæ præfectus, in epistolâ anno 1713 Mediolani editâ, pag. 9, sententiam P. Le Brun amplectitur, cœptum videlicet adorari corpus et sanguinem Christi à sacerdote et populo per elevationem utriusque, simul ac consecratio peracta fuerit, ut mysterii veritas, quæ à Berengario impetebatur, publico hoc testimonio declararetur. Bossuetus, tractatu de Missâ sæpiùs citato, cap. 30, accuratè, ut solet, ostendit decipi hæreticos qui anxiè student unde ritus elevationis hostiæ et calicis originem traxerit reperire, ut novam esse disciplinam evincant adorandi Eucharistiam. Itaque eruditissimè probat tum internam tum externam Eucharistiæ adorationem à dogmate, quod semper creditum est de reali Christi præsentiâ in Sacramento, nunquàm fuisse sejunctam ; in Ecclesiâ Græcâ perpetuam fuisse adorationem etiam externam erga præsanctificata seu

oblata die Dominico, qui proximè præcessit, jam consecrata ; diebus enim quadragesimalis jejunii Græci non consecrant ; et ex hâc præsanctificatorum adoratione ortum esse ut Græci inclinationibus corporis, prostrationibus et orationibus tantos tribuant honores pani et vino etiam nondùm consecratis, cùm nimirùm à credentiâ seu prothesi deferuntur ad altare, ubi sunt consecranda ; quæ quidem luculentissima sunt indicia, qui talia faciant erga dona è quibus conficienda sunt Christi corpus et sanguis, eos multò plura facere, et potiori ratione facere erga panem et vinum jam in corpus et sanguinem Christi conversum ; demùm, si occidentales episcopi ad aliquam hæresim comprimendam providerunt, ut novo adorationis actu Eucharistia coleretur, perperàm id accipi tanquàm ejusdem adorationis initium. Videatur doctissimi illius episcopi tractatus, loco citato, et cap. 28, et seq., et cap. 34. Hinc ad ritum elevationis hostiæ et calicis redeamus.

28. Observat Meratus, in Ordinibus Romanis, et apud Amalarium, et Walfridum et Micrologum hanc elevationem omninò reticeri ; et quanquàm ejus fiat mentio in Missali Mozarabo, id tamen additamentum esse cardinalis Ximeni ; propterea doctos viros decretum quod refertur à Martino Polono Pelagio I supposítum suspicari, in quo de elevatione hostiæ fit mentio. Denique tomo 1, parte 1, pag. 554, sententiæ subscribit P. Le Brun : *Placet nobis ejusdem Petri sententia, quæ statuit morem elevandi Eucharistiam in Ecclesiâ Latinâ originem à Berengarianâ hæresi duxisse. Cùm enim Berengarius realem Christi in Eucharistiâ præsentiam impugnâsset, plures viri sanctitate præstantes varios ritus invexerunt, ut fideles publicè profiterentur corporis Christi in Eucharistiâ præsentiam à Berengario impugnatam : cui rei mirum quantùm elevatio Sacramenti conveniat.* Thiers, in tract. de Expositione sanctissimi Sacramenti altaris, secundæ edit. Parisiens. anno 1677, cap. 6, satis eruditè de ritu elevandi hostiam et calicem disserit ; vetustissimum illum esse ostendit in Ecclesiâ Græcâ ; quo nomine intelligendum esse monet ritum illum, quem supra innuimus, elevandi Sacramentum paùlò ante communionem. Loquitur deinde de Occidentali Ecclesiâ ; et quæ monumenta affert de sacramentali elevatione post consecrationem, ea ad XII seculum referuntur. Soto, qui XVI vixit seculo, in 4 Sentent., dist. 13, q. 2, art. 5, disputat, tectusne an apertus calix sit elevandus ; atque eò à quibusdam ait redigi controversiam, an Christus nudus omninò cruci affixus sit, an cum velo super aliqua corporis membra obducto, quasi calix sine pallâ, si Christus omninò nudus ; contra cum pallâ sit elevandus, si cum velo aliquo Christus in crucem sublatus fuerit. Verùm non in eo versari putat controversiam : *Ego verò nequaquàm in hoc crediderim litem consistere ;* denique ita concludit : *Quod ergo ad elevationem calicis attinet, veritas est quòd mos ipsum elevandi non est antiquus. Quare apud neminem eorum qui de cœremoniis missæ scripserunt, mentio ejus habetur. Unde omnium antiquorum nuperrimus Alexander de elevatione tantùm corporis loquitur. Et ratio erat quia, cùm in hostiâ corpus et sanguis existat, et in elevatione calicis nonnihil periculi crearetur, satis Patres ducebant corpus elevandum adorare. Et ideò fortassè tempore S. Thomæ mos ille nondùm incœperat, ob idque illum subticuit. Imò verò apud Carthusienses non elevatur ; neque in Ordinario nostro* (Fratrum Dominicanorum) *quod inde sumptum est, præcipitur nobis ut elevemus. Quin et complures sunt religionum ordines, in quibus non præcipitur elevari. Sed ne ab Ecclesiis secularium dissideant, illum elevant.*

29. Itaque ex verbis Soti allatis inferri posse videtur tempore Berengarii cœptum elevari hostiam et calicem, et utrumque quidem in quibusdam Ecclesiis, in quibusdam verò tantummodò hostiam, ut etiam nunc apud Carthusianos, quod observat Pouget, tomo 2 Instit. catholicar., pag. 861 : *Carthusiani, peractâ consecratione corpus quidem Domini statim ostendunt adorandum, ut facimus ; sed non ostendunt calicem, illum Ecclesiæ Romanæ morem secuti, qui tum vigebat, cùm eorum ordo institutus est.* Deinde disciplinam elevandi post consecrationem hostiam et calicem omnes Ecclesias esse amplexas ; et calicem quidem apertum, nondùm enim fortassè pallæ usus introductus fuerat, cùm cœpit elevandi calicis disciplina ; et eo introducto, mos improbatus fuit calicem elevandi cum pallâ. *Igitur*, pergit Soto, *ubi mos cœpit elevandi calicem, quia non erat illa quadra quâ posset coopertus elevari, cœpit elevari discoopertus. Qui quidem mos in totâ Ecclesiâ servabatur ; cujus documentum est quòd in capellâ Pontificis non elevatur, nisi discoopertus, et in quamplurimis Ecclesiis Italiæ, Germaniæ et Angliæ, in quibus, ut ego vidi, non est illa quadra linea, quam Hispani appellant filiolam : sed quædam tabella serica ad cooperiendum calicem dùm est in altari, non autem ad ipsum elevandum. Hæc adnotavi ne quis arbitretur singulare esse ordini nostro calicem discoopertum elevare.* Et Thiers, loco citato, quædam profert documenta quibus ostenditur morem fuisse in quibusdam regularium ordinibus et aliquibus Ecclesiis elevandi calicem pallâ coopertum.

30. D. Bonaventura, in tractatu de Exposit. missæ, cap. 4, loquitur de ritu elevandi Sacramentum : *Quare in missâ sacerdos corpus Dominicum in altum levat, et fidelibus astantibus ostendit*, piasque quasdam ejus ritûs rationes seu convenientias affert, quas vide in loco cit. Ibi tamen non nisi de corporis elevatione sub specie panis loqui videtur S. doctor ; nunquàm enim calicem nominat ; et cùm ideò elevari corpus dicit, ut sapientia Dei declaretur, Dei sapientiam in eo ponit, quòd sub specie panis corpus Christi celaverit : *Deus et Dominus noster Jesus Christus multis de causis in formâ panis se abscondit : nam si in altari sic appareret, sicut est, vel sicut in cruce corpus ejus distensum est, multi eum sumere terrerentur, et irent retrorsùm.* Hùc accedit quòd infra, dùm loquitur de secundâ illâ parvâ elevatione, hostiam simul et calicem nominat ; ex quo conjici potest in seraphico ejus ordine tunc temporis ritum fuisse elevandi tan-

tummodò hostiam post consecrationem. De hostiæ elevatione ad ea quæ è Soto deprompta modò protulimus, respiciens Bellotte, ad Ritus Ecclesiæ Laudunensis, pag. 567, n. 5, ita loquitur : *Mos autem fuit perantiquus sub specie tantùm panis Eucharistiam elevare, minimè calicem juxta communem veterum sententiam ; inter quos Dominicus Soto, qui Carolo V imperatori à sacris confessionibus fuit, et concilio Tridentino interfuit.* Idem auctor ritum quorumdam commemorat, pag. 569, num. 8, qui in elevatione tria crucis signa cum hostiâ in sublime sublatâ ducebant : *Quem ritum ipse vidi in hâc Laudunensi Ecclesiâ, ac per universam diœcesim aliquando, ac etiamnùm ab aliquibus servari.*

31. Postquàm inducta est disciplina post consecrationem elevandi eo modo quo supra docuimus, hostiam et calicem, mos etiam invectus est pulsandi campanulam ; *ut sic mentes fidelium ad orationes excitentur*, ut legitur in decreto quodàm Guillelmi Parisiensis episcopi apud card. Bonam, lib. 2, cap. 13, et in alio cardinalis Guidonis in Germaniâ legati decreto, quemadmodùm observat Mabillonius in Comment. ad Ordinem Romanum, n. 7 ; Thiers, cit. cap. 6, et Fleury, tomo 16 Hist. eccl., lib. 65, pag. 83. Ecclesiæ Romanæ mos est, dùm hostia elevatur et calix, silere, et Christum tacitè adorare ; quod fieri decrevit etiam provinciale concilium Coloniense anno 1536 habitum, parte 2, can. 14 : *Cùm potiùs tum videretur silendum et ab omni populo mortis Dominicæ commemoratio habenda, prostratis humi corporibus, animis in cœlum erectis*, deinde jubet eas orationes quæ pro pace aliisque necessitatibus in elevatione canebantur, cani post missam : *Cantiones illæ contra mortalitatem, seu cladem, aut pro pace satiùs post finitam missam canantur.* In quibusdam Galliæ Ecclesiis cùm elevatur hostia, populus canit : *O salutaris hostia*, quem morem induci postulavit ab ejus regni episcopis Ludovicus XII, ad Dei opem implorandam in bellis quibus princeps ille premebatur, ut referunt Bona, citato cap. 13 ; Thiers, cap. 6 ; auctor tractatûs de Missâ parochiali iterùm editi Parisiis anno 1714, parte 3, cap. 7, art. 3, et Bellotte, in Observationibus ad Ritus Ecclesiæ Laudunensis, pag. 572, num. 14, in fine.

32. Scire juvat controversiam inter nefarios hæreticos duos Lutherum et Carolostadium, qui Luthero suadere studuit tollendam esse hostiæ elevationem : id autem ille sibi persuadere nunquàm potuit : et sanè in missæ formulâ, quam Ecclesiæ Wittembergensi præscripsit, hostiæ elevationem imperat, ut abundè testatur Joachinus Hildebrandus in suo opere Amstelodami edito anno 1702, cui titulus : *Sacra publica veteris Ecclesiæ in compendium redacta*, pag. 109. Hosius cardinalis, Warmiensis episcopus, qui legatus concilio præfuit Tridentino., cap. 41 Confess. christ. fid. cath., magnâ loquitur pietate de laudabili consuetudine ut ad hostiæ elevationem adstantes genua flectant : *Populum rectè institutum fuisse videmus à majoribus nostris, cùm Eucharistiam sacerdos elevat, quod est sacrificii signum, ut in genua procidentes Christum in Eucharistiâ præsentem adorent, simul in memoriam redeant illius sacrificii, quo ille in crucem sublatus se pro nobis hostiam obtulit Deo.*

33. Sub Henrico III magna fuit in Galliis inter decanum et canonicos Lugdunensis Ecclesiæ controversia. Id enim decanus postulabat ut canonici, cùm elevaretur hostia, in genua prociderent ; canonici contra id unum à se impetrari posse dicebant ut se inclinarent, ob rationem quæ illis est familiaris : *Lugdunensis Ecclesia novitates non recipit.* Cardinalibus à Lotharingiâ et Tournonio mandatum fuit ejus examen controversiæ, qui probè gnari, si canonici ad ritum communem amplectendum adigerentur, turbas inde excitatum iri, mediam ingressi viam pronuntiârunt nihil innovandum ; ita tamen, ut servaretur maxima reverentia, ut testatur Gilbertus Grimaud, Liturg. sacr., parte 3, c. 8.

CAPUT XVI.

De quartâ Canonis oratione.

1. In tertiæ orationis fine sacerdos profert illa verba : *Hæc quotiescumque feceritis, in meî memoriam facietis*, ut declaretur neminem futurum tantâ audaciâ fuisse qui ad altare Domini accederet, et augustissimum celebraret mysterium, nisi Christus id jussisset, ut advertit Gaudentius, tractatu 2 de Paschate, ubi ait Christum discipulis imperâsse *quos primos Ecclesiæ suæ constituit sacerdotes ut indesinenter ista vitæ æternæ mysteria exercerent, quæ necesse est à cunctis sacerdotibus per singulas totius orbis Ecclesias celebrari, usquequò iterùm Christus de cœlis adveniat, quo et ipsi sacerdotes, et omnes pariter fidelium populi exemplar passionis Christi ante oculos habentes quotidiè et gerentes manibus, ore etiam sumentes ac pectore, redemptionis nostræ indelebili memoriâ teneamus.* Quamobrem appositè sequitur quarta Canonis oratio, quæ incipit : *Unde et memores*, in quâ sacerdos etiam nomine populi iterùm, ut in oratione : *Suscipe, sancta Trinitas*, passione, resurrectione et ascensione commemoratis, æterno Deo Patri corpus ejus Filii et sanguinem offert, hostiam scilicet puram, sanctam et immaculatam *de ejus donis ac datis*, propter panis et vini in corpus et sanguinem transsubstantiationem. Græci id illis enuntiabant verbis : *Tua ex tuis*, coque pacto hujus oblationis naturam explicabant, in quâ oblatione substantia Deo offertur, corpus nimirùm et sanguis Christi, facta ex aliâ substantiâ, scilicet pane et vino, ut animadvertit Bossuetius, tractatu Missæ, c. 12.

2. Quarta hæc oratio ducitur usque ad *Memento ;* nam ante *Memento* ponitur clausula : *Per Christum Dominum nostrum.* Extat hæc oratio apud S. Ambrosium, lib. 4 de Sacramentis, cap. 6, eaque verba quæ ibi occurrunt : *Hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam*, sunt iis similia quæ habentur in Epistolâ ad Roman., cap. 12 : *Hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium.* Testatur Menardus, in Notis ad Sacramentarium S. Gregorii, pag. 19, in aliquibus legi Missalibus : *Unde et memores sumus*, quæ vox *sumus* abest ab eo Ambrosii

loco quem modò attulimus. Et Le Brun, tomo 1, pag. 500, ait, in Sacramentariis Gelasiano et Gregoriano, et in Carthusianorum, Dominicanorum et Carmelitarum Missalibus, post ea verba : *Unde et memores, Domine, nos servi tui, sed et plebs tua sancta ejusdem Christi Filii tui Domini nostri*, inter voces *Domini et nostri* vocem *Dei* interjici, ut lectio sit : *Domini Dei nostri ;* quam vocem magni esse momenti post transubstantiationis miraculum, quod fit omnipotentiâ veri Dei Jesu Christi. Verùm cùm diù multùmque sit, cùm ea vox abest à Missali etiam recognito et summorum pontificum auctoritate emendato, concludi posse videtur eam vocem, licèt optimam, sanctam et opportunam, ab eo qui ritum sequatur Romanum, omittendam, et ab iis dicendam qui peculiaribus utuntur ritibus quos Romana Ecclesia non improbat.

3. Partem hanc orationis quartæ egregiè explicat Soto, in 4 Sentent., dist. 13, q. 2, art. 5 : *Ut ante consecrationem petitur ut materia fiat benedicta, ascripta et rata, sic et consecratâ hostiâ, nempe Christus offertur tanquàm hostia pura ad differentiam sacrificiorum gentium, quæ impura erant et corrupta; sancta, ad differentiam oblationum veteris legis, quæ non erant eatenùs sanctæ ut animam sanctificarent, sicuti hæc nostra, quæ tollit peccata mundi; et ideò subditur, immaculatam ; ob id enim quòd Christus Agnus fuit innocens qui peccatum non fecit, tollit peccata mundi, quod est homines sanctificare. Est ergo hostia pura et purificans, sancta et sanctificans, immaculata et maculas tergens. Quod verò demùm adjungitur : Panem vitæ æternæ, et calicem salutis perpetuæ, definitio et explicatio est ejusdem hostiæ : ut enim sacerdotes veteris legis de sacrificiis edebant, quibus vitam temporalem sustentabant, sic Christiani esu et potu sacrosancti sacrificii spiritualem atque adeò æternam salutem sibi comparant.*

4. Actionum quæ in hâc primâ orationis parte fiunt, quædam particulares sunt, quædam generales. In quibusdam Galliæ Ecclesiis, seculo XII, ad ea verba : *Unde et memores*, cœperunt sacerdotes brachia elevare ut figuram exhiberent crucis in memoriam passionis Christi; atque hunc morem etiamnùm retinent Carthusiani, Dominicani, Carmelitæ. Id verò (quidquid ex adverso blateret Vertus, tomo 3, pag. 279) nunquàm usurpavit Romana Ecclesia, quæ satis esse existimavit, si sacerdos manus teneat ante pectus expansas, nec opus esse putavit ut eas tollat in formam crucis ad Christi passionem significandam; quæ in oratione disertè commemoratur, ut advertit Le Brun, tomo 1, pag. 497. Generales actiones sunt crucis signa, quorum tria ducuntur super hostiam et caticem, cùm sacerdos dicit : *Hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam ;* quartum super hostiam cùm dicit : *Panem sanctum ;* quintum denique super calicem cùm dicit : *Et calicem salutis perpetuæ.*

5. Ad generalem hujusmodi actionum explicationem duo sunt examinanda. Primum quid ea signa sint ; alterum cur quina. Bossuetius, tractatu de Missâ, cap. 41, discrimen esse ait inter eas benedictiones quæ super hostiam et calicem ante consecrationem, et eas quæ post consecrationem fiunt. Dicit enim, cùm benedicimus panem et vinum ante consecrationem, suos benedictionem effectus habere, tum erga ipsum Sacramentum consecrandum, tum erga hominem qui per Sacramentum vult sanctificari; benedictiones verò quæ fiunt super panem et vinum jam consecratum, non ad corpus divinum, sed ad eos referri qui illud sumpturi sunt, ut illud dignè suscipiant; aut si quidem corpus Christi respiciant, ita ad illud referri, ut benedictiones exprimant et gratias quibus abundat corpus Christi, quasque largè cupit in nos effundere, nisi nostris peccatis præpediatur.

6. D. Thomas, 3 parte, quæst. 83, art. 5, quæstionem illam proponit : *Utrùm ea quæ in celebratione hujus Sacramenti aguntur, sint convenientia*, et respondet affirmando; cùm autem quartò sibi objiciat : *Apostolus dicit ad Hebræos 7 : Sine ullâ contradictione quod minus est à majori benedicitur ; sed Christus, qui est in hoc Sacramento post consecrationem, est multò major sacerdote; inconvenientiùs igitur sacerdos post consecrationem benedicit hoc Sacramentum crucesignando ;* cui objectioni ita respondet : *Ad quartum dicendum quòd sacerdos post consecrationem non utitur crucesignatione ad benedicendum et consecrandum, sed solùm ad commemorandum virtutem crucis, et modum passionis Christi.* Nihil Ecclesia prætermittit quo in animis imprimat sacerdotum et adstantium, idem esse sacrificium altaris cum sacrificio crucis. Et sanè cuperet ut præsertim sacerdotes sibi ipsi post consecrationem Christum Jesum objicerent animo immolatum in cruce, ut ait Apostolus ad Galatas, qui post ejus prædicationem Christum crucifixum ob oculos semper habebant : *Ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est in vobis crucifixus.* Atque ut ejusmodi oriatur effectus, vult Ecclesia omne verbum quod exprimat corpus et sanguinem Domini, cum signo crucis proferri, quo declaratur hostiam et quod continetur in calice idem esse corpus quod cruci fuit affixum, et ipsum sanguinem qui in cruce effusus est. Crucis igitur signa quæ post consecrationem ducuntur super hostiam et calicem, non sunt benedictiones, sed commemorationes virtutis et efficaciæ Sacramenti Eucharistiæ, quæ virtus profluit è sacrificio crucis, quod in missæ sacrificio repræsentatur et continuatur, ut hærens S. Thomæ doctrinæ ostendit Suarez, 3 parte, tomo 3, quæst. 83, art. 5, disput. 84, sect. 1, § *Octavo loco*. Merbesius, in Summâ christianâ, 3 parte, q. 61, quæstiunculâ 6; Natalis Alexander, Theologiæ dogmat. et moralis lib. 2, de Sacrament. Eucharist., cap. 7, art. 6, § *Signum crucis* ; Le Brun, tomo 1, pag. 498, et Pouget, tomo 2 Instit. catholicar., pag. 863. Et idem S. doctor, in responsione ad tertium argumentum docet quinque crucis signa significare quinque Jesu Christi plagas : *Ad repræsentandum quinque plagas Christi fit quintuplex crucesignatio super illa verba : Hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam ; panem sanctum vitæ æter-*

næ et calicem salutis perpetuæ; et cum eo consentit Soto, loco cit. : *In memoriam plagarum quinque fiunt crucesignationes super hostiam sanctam.* Et P. Natalis Alexander item eadem dicit loco cit. Hùc etiam facit consideratio Micrologi, c. 14, qui dicit crucis signa in missâ fieri vel semel, vel ter, vel quinquies; semel quidem propter *essentiæ unitatem*, ter *propter trinitatem personarum*, et quinquies *propter quinque vulnera Christi Domini, et expressam repræsentationem passionis ejus.*

7. Quibus omnibus inutile et inopportunum deprehenditur quod Maldonatus scripsit in tractatu de missæ Cæremoniis : *Si hodiè Ecclesia vellet repurgare cæremonias, quæ minùs decent rem sacram, aut adeò sunt omninò inutiles, liberè et ingenuè dicerem in eâ opinione esse, ut concilio œcumenico decerneretur nullum signum adhiberi post consecrationem.* Existimat enim signa crucis fieri ad benedicendum hostiam et calicem jam consecratum; quod omninò falsum est, ut præter ea quæ hactenùs diximus, observavit Stephanus Augustodunensis, tract. de Sacramento altaris, c. 17 : *Oblata non benedicit, ut eum à quo est omnis sanctificatio vel de cujus plenitudine omnes nos accepimus, sanctificet, esset enim absurdum;* idque etiam ingenuè fatetur Vertus, tom. 1, pag. 190.

8. Quod modò de Maldonati sententiâ diximus, id refert etiam auctor tractatûs de Missâ et divino Officio, secundæ edit. Parisiens. anni 1714 pag. 135, aitque crucis signa post consecrationem super hostiam et calicem nil aliud sibi velle quàm ut innuant expressiùs sacerdotem tunc de Jesu Christo crucifixo loqui. Et Gilbertus Grimaud, in Liturgiâ, part. 3, c. 3, duo considerat benedictionum genera occurrere in sacris paginis : quasdam efficientes, quæ suum effectum producunt sive virtutem, sive qualitatem, sive mutationem aliquam in aliâ re quæ benedicitur; quasdam verò affectivas, quæ ab affectu quodam seu desiderio illius prodeuntes, qui benedicit, nullam rei benedictæ mutationem afferunt, atque ad hoc genus referendas esse concludit benedictiones, quæ post consecrationem à sacerdote fiunt super corpus et sanguinem Christi.

9. Neque hìc silendum de eâ actione cùm sacerdos post consecrationem duos digitos pollicem et indicem jungit, quos non sejungit, *nisi quando hostiam consecratam tangere vel tractare debet, usque ad ablutionem digitorum post communionem.* Ad hanc rubricam notat Gavantus nullam hujus ritûs haberi mentionem in veteribus libris; quamobrem Micrologus illum impugnare in animo habuit. Verùm D. Thomas, loc. cit., in respons. ad quintum, affert ejus ritûs rationem : *Digitos autem jungit post consecrationem, scilicet pollicem cum indice, quibus corpus Christi consecratum tetigerat, ut si qua particula digitis adhæserit, non dispergatur; quod pertinet ad reverentiam Sacramenti.*

10. In progressu hujus orationis sacerdos Deum orat ut propitio et sereno vultu respicere dignetur ad oblata sibi dona corporis et sanguinis Christi, non quòd, ut delirat Lutherus, censeat se mediatorem esse inter Patrem et Christum, sed quia, etsi Patri Deo semper accepta est oblatio tum ex parte rei, quæ offertur, tum ex parte Christi, qui est oblator præcipuus, tamen, cùm possit contingere ut ex parte vel sacerdotis vel populi non sit accepta, propterea sacerdos Deum deprecatur ut propitio et sereno vultu oblata respiciat, ut observat Bellarm., tom. 3 Controvers., lib. 6, de Missâ, cap. 24 : *Neque hoc est orare pro Christi reconciliatione ad Patrem, sed pro nostrâ potiùs infirmitate; etsi enim oblatio consecrata ex parte rei quæ offertur, et ex parte Christi principalis offerentis semper Deo placeat, tamen ex parte ministri vel populi adstantis, qui simul etiam offerunt, potest non placere. Id igitur est quod petimus, ut Deus benignè respiciat hoc munus, ut à nobis offertur;* quemadmodùm etiam in eumdem modum paraphrasticè explicat auctor tractatûs Missæ parochialis Parisiis anno 1714, cap. 9. Præterea sacerdos Deum orat ut sacra dona sic dignetur accipere quemadmodùm accepit Abelis munera et Abrahæ sacrificium, et quod illi olim Melchisedech obtulit.

11. Deo Abel obtulit primogenita gregis sui, Genes. cap. 4 : *Abel quoque obtulit de primogenitis gregis sui, et de adipibus eorum; et respexit Dominus ad Abel et ad munera ejus;* et in Epistolâ ad Hebræos, c. 11, legitur : *Fide plurimam hostiam Abel quàm Caïn obtulit Deo, per quam testimonium consecutus est esse justus, testimonium perhibente muneribus ejus Deo, et per illam defunctus adhuc loquitur.* Abraham ædificavit in Sichem altare Deo qui sibi apparuerat, ut est in cap. 12 Genes., et c. 22, ut mandato Dei pareret, ligna imposuit ad holocaustum Isaaco dilecto filio suo, quem paratus erat mactare, nisi ei dixisset Angelus : *Non extendas manum tuam supra puerum, neque facias illi quidquam. Nunc cognovi quia times Deum, et non pepercisti unigenito filio tuo propter me.* Denique Melchisedech Abrahamo occurrit è quatuor regum cæde redeunti, eique victoriam gratulatus, panem et vinum obtulit Deo in sacrificium, ut est in c. 14 Geneseos : *Atverò Melchisedech rex Salem proferens panem et vinum (erat enim sacerdos Dei altissimi), benedixit ei, et ait : Benedictus Abraham Deo excelso, qui creavit cœlum et terram, et benedictus Deus excelsus, quo protegente, hostes in manibus tuis sunt; et dedit ei decimas ex omnibus.* Et Epist. ad Hebræos cap. 7, subditur : *Hic enim Melchisedech rex Salem sacerdos Dei summi, qui obviavit Abrahæ reverso à cæde regum, et benedixit ei; cùm et decimas omnium divisit Abraham : primùm quidem qui interpretatur rex justitiæ : deinde autem et rex Salem, quod est rex pacis.*

12. Sacrificiorum Abelis, Abrahami et Melchisedech præcipuam in Canone mentionem facit Ecclesia, quamvis et alia veteris legis sacrificia novæ legis sacrificium exprimerent. Pulchrè sanè nostrum sacrificium Abelis sacrificio repræsentatur. Nam Christus sese obtulit tanquàm primogenitum per excellentiam. *Primogenitus in multis fratribus*, ut ait Apostolus ad Romanos, cap. 8. Præterea sanguis Abel justi, innocentis, à fratre Caïn interfecti, Christum Jesum à Judæis necatum ac pro peccatis nostris mortuum repræ-

sentat. Item sacrificium nostrum exprimitur Abrahæ sacrificio, in quo Isaac immolatus, quin vitam amitteret figura fuit Jesu Christi, qui mortuus est ut resurgeret, et ad novam vitam rediret; atque illud etiam existimare possumus, Abraham nostrum hoc mysterium præsens animo tunc habuisse. Nam de eo Christus Jesus dixit, Joannis cap. 8 : *Abraham vidit diem meum, vidit, et gavisus est.* Denique sacrificium Melchisedechi, sacrificii nostri figura fuit; sacerdotium enim Melchisedech ejusdem formæ fuit cujus sacerdotium Christi; nam panem et vinum obtulit, quod est Eucharistiæ figura, ut infra dicemus. S. Bonaventura, in Exposit. missæ, in Abrahamo paratum animum considerat, quo Abraham filium sacrificaturus erat, veluti obedientiæ illius symbolum quâ Christus Deo Patri obediens fuit usque ad mortem : *In hoc loco tres sancti veteris Testamenti nominantur, Abel, Abraham, Melchisedech, qui figuram passionis Christi, imò et cœnæ ejus sanctissimæ propriè repræsentant. Abel enim obtulit munera de primogenitis gregum; et Christus primogenitum obtulit in multis fratribus Agnum immaculatum Deo Patri, de quo Agno dixit Joannes Baptista : Ecce Agnus Dei*, etc. *Item Abel à fratre suo Caïn innocenter occiditur; et Christus à fratribus suis, Judæis scilicet malis, perimitur et necatur. Abraham obedivit Deo ad immolandum filium; Christus factus est obediens Patri usque ad mortem, et in manus Patris tradidit spiritum. Melchisedech obtulit panem et vinum; erat enim sacerdos Dei altissimi; et Christus in altari sub specie panis et vini corpus et sanguinem suum offert Deo Patri pro nobis, ipsum nobis pacificans.*

13. Paulò antè diximus sacrificiorum Abel, Abraham et Melchisedech fieri mentionem in Canone, quia expressè divinum hoc sacrificium nostrum repræsentant, tametsi alia quoque veteris legis sacrificia idem nostrum exprimant sacrificium. Atque hìc opus est animadvertere, primò, naturalem rationem dictare homini sensibilibus quibusdam rebus uti quas Deo offerat in signum debitæ subjectionis et honoris; ideòque etiam ante legem scriptam sacrificia fuisse, quorum tamen nondùm erant signa determinata, ut docet S. Thomas, 2-2, quæst. 85, art. 1. Secundò, tria sacrificiorum genera fuisse in lege veteri, quorum quædam *holocausta*, quædam *pacifica*, quædam *propitiatoria*, sive, ut Scriptura loquitur, *pro peccato*, dicebantur, ut videre est Levit. c. 1 et seq., et apud D. Th., 1-2, q. 102, art. 3, ad octavum. Tertiò, sacrificia legis Mosaicæ tota in eo fuisse ut vivum animal cæderetur, ejusque effunderetur sanguis ad placandum Deum, eique debitum honorem tribuendum; nec tamen quodlibet animal, sed illud tantùm quod mundum esset, id est ovis, bos, capella, hædus, vitulus, columba, passer, turtur, ut videre est Levit. cap. 1, n. 2, 10 et 14; nec de iis loquimur sacrificiis, in quibus res inanima, ut panis, spicæ, secale, vinum, sal et incensum offerebatur, ut itidem præscribitur Levit. c. 2. Quartò denique, sacrificia in quibus vivum animal mactabatur, symbolum fuisse sacrificii quod peragendum erat in Calvario, et sanguinis Christi, qui in cruce erat effundendus, ut genus humanum redimeretur; ejusdemque sacrificii fuisse symbola etiam res inanimes; nam, cùm saltem aliquâ ex parte destruerentur, figura ejus mortis erant quæ Christo fuerat subeunda, ut benè observat Lamy, lib. 3 de veteri Templo, c. 7, sect. 5.

14. Spencerus hæreticus auctor, rerumque novarum cupidus, contendit à gentibus ad Hebræos morem transiisse animalium in Dei honorem mactandorum, quem Judæi ab Ægyptiis acceperint, eumque usum deinde in Hebræorum republicâ à Deo esse sanctificatum. Id autem à vero quàm longissimè abest. Neque enim verisimile fit Deum, qui in populo Judaico solemnem sibi cultum vellet instituere, eum ipsum selegisse quæ Ægyptii inanibus suis numinibus exhibebant. Præterea multò sunt Ægyptiis vetustiora sacrificia; sacrificâsse enim novimus Abel, Noe, Abraham, Melchisedech et Job, quorum sacrificia Deo placuêre. Hùc accedit Græcorum Patrum esse sententiam illa sacrificia eò esse instituta ut Christi mortem præfigurarent, eorumque ritus à Deo esse præscriptos, quod quidem Deus non fecisset, si ex impuro dæmonum fonte traxissent originem.

15. Consulendus Natalis Alexander Hist. Eccl. tom. 1, in Historiâ veteris Testamenti, art. 2, et Gravesonius, Histor. veter. Testam. tom. 2, pag. 313 et seq. Itaque dicendum ritus sacrificiorum ab iis veteribus prophetis manâsse, quibus futura Christi mors prænuntiata fuit; ab iis sacrificiorum usum gentes accepisse, et religionis ab Adam, Abel et Noe traditæ oblitâs, sacrificia fœdis superstitionibus corrupisse; ipsa Hebræorum sacrificia Deum aliquando esse aspernatum, quòd, ut habetur Psalm. 49, et Isaiæ cap. 1, non eò quò oporteret respicerent, scilicet ad Christum, ut benè idem Lamy, sect. 4 : *Igitur usum et ritus sacrificiorum liquet manâsse ab antiquis illis prophetis quibus mors futura Christi innotuerat. Inde omnes gentes ortum suum et sacrificiorum leges acceperunt, quas postea corruperunt oblitæ religionis quam tradiderant Adamus, Abel, Noe. Hanc mortem delineabant animalium cædes, ut omnes antiqui scriptores sentiunt.... Sacrificandi ritus inter gentes natus est ex imitatione patriarcharum, ut dixi, vel ex ambitione malorum angelorum, qui divinos honores sibi arrogabant. Cùm autem nec ipsi Israelitæ id satis intelligerent, Deus visus est sacrificia eorum respuere; sed non sibi constaret, præcipiens singulatim quæ ad sacrificia pertinent, et simul ea fastidiens, nisi causa hujus fastidii fuisset Israelitarum supinitas, qui ad verum sacrificii finem animum non advertebant, scilicet ad Christum.*

16. Sed ut ad Melchisedech redeamus, verba Canonis sunt : *Supra quæ propitio ac sereno vultu respicere digneris, et accepta habere, sicut accepta habere dignatus es munera pueri tui justi Abel, et sacrificium patriarchæ nostri Abrahæ, et quod tibi obtulit summus sacerdos tuus Melchisedech sanctum sacrificium, immaculatam hostiam;* ubi difficultas oritur an postrema illa verba *sanctum sacrificium, immaculatam hostiam*

cum iis conjungenda sint quæ proximè præceduat, *quod tibi obtulit summus sacerdos tuus Melchisedech*, et ad missæ, seu Christi sacrificium referenda sint; quod dupliciter fieri potest, vel omnibus illis *sicuti accepta* usque ad *Melchisedech* in parenthesim conclusis, ut illa *sanctum sacrificium, immaculatam hostiam*, tanquàm missæ sacrificium significantia, cum illis : *Supra quæ*, conjungantur; vel junctis : *Sanctum sacrificium, immaculatam hostiam* cum iis quæ sequuntur : *Supplices te rogamus*, quibus, ut suo loco dicemus, sacerdos orat ut angelorum ministerio in sublime Paradisi altare oblata perferantur.

17. Le Brun, tom. 1, pag. 510, ait verba : *Sanctum sacrificium, immaculatam hostiam*, ad oblationem Melchisedech esse referenda; nam, præter animadversiones è grammaticâ ductas, notat sacerdotem, cùm ea verba profert, nullum crucis signum ducere super hostiam et calicem, quod satis significat ea verba ad Christi sacrificium non referri. Contra Pouget, tom. 2 Institut. catholicar., pag. 865, contendit ea verba non ad Melchisedechi oblationem, sed ad Christi sacrificium esse referenda. *Veriorem horum verborum sensum attigeris, si cum Odone episcopo Cameracensi, Rhemigio Antissiodorensi, Floro diacono Lugdunensi, qui nono seculo floruit, Titelmano, aliisque non infimæ notæ sacri missæ Canonis interpretibus, verba hæc* : « *Sanctum sacrificium, immaculatam hostiam,* » *ad ipsum Christi sacrificium referas, non ad sacrificium Melchisedech.* Illud etiam addit, non fieri verisimile S. Leonem, qui ea verba, ut alibi vidimus, adjecit, eò addidisse ut non Christi, sed Melchisedechi sacrificium illo præconio commendaret. Et Suarez, in 3 part. D. Thom., tomo 3, q. 83, art. 4, disp. 83, sect. 2, § *Ultimò notanda*, æquè in utramque se ostendit propensum sententiam, cujus nos vestigia sectantes, dicimus, utrumvis intelligas, bonum iis verbis sensum contineri.

18. Plures de Melchisedech sunt hæreticæ opiniones, ut videre est apud D. Hieronymum, Epist. ad Evagrium, et apud Epiphanium, hæresi 70. Vera sententia est Melchisedechum gente Chananæum fuisse, regem Salem, seu, quod idem est, Hierosolymæ, ut ostendit Calmetus in eruditâ Dissertatione de Melchisecho. Certè sacerdos fuit, quod disertè traditur cap. 14 Geneseos; et quia sacerdos erat, panem et vinum obtulit : *Proferens panem et vinum; erat enim sacerdos Dei altissimi.* Facit cum Melchisedechi sacerdotio locus ex cap. 7 Epist. ad Hebræos, ubi ait Apostolus Melchisedechum non modò Christi figuram fuisse aut Aaron, sed etiam Christum sacerdotem fuisse non secundùm ordinem Aaron, sed secundùm ordinem Melchisedech.

19. Vel quia Aaronis sacrificia, etsi Christi mortem repræsentarent, mactatione animalium erant cruenta; incruentum verò sacrificium Melchisedech, quod sub specie panis et vini præfiguravit Christi corpus et sanguinem : *Sacerdos in æternum Christus Dominus secundùm ordinem Melchisedech panem et vinum obtulit*, ait Ecclesia in officio festivitatis Corporis Christi; vel quia Aaronis sacerdotium ad multos sibi invicem succedentes delatum est; sacerdotium verò Melchisedechi non alius quisquam est consecutus, nec Melchisedecho successit. Atque eò respexit Apostolus in præfatâ Epistolâ, dicens fuisse Melchisedechum sine patre, sine matre, sine genealogiâ, neque initium dierum neque finem vitæ habuisse, quod egregiè exprimit sacerdotium Christi, qui sacerdos est in æternum, qui nulli successit, nemo ei succedit, qui vivit in æternum, juravitque Deus illius nunquàm immutatum iri sacerdotium, neque ad alium quemquam transferendum, quod Levitico accidit sacerdotio : *Juravit Dominus, et non pœnitebit eum : Tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech*, uti legitur Psal. 109, idque præclarè explicat S. Tridentina synodus, sess. 22, cap. 1, de Sacrificio missæ : *Quoniam sub priori Testamento, teste Apostolo Paulo, propter Levitici sacerdotii imbecillitatem, consummatio non erat, oportuit, Deo Patre misericordiarum ita ordinante, sacerdotem alium secundùm ordinem Melchisedech surgere, Dominum nostrum Jesum Christum, qui posset omnes, quotquot sanctificandi essent, consummare, et ad perfectum adducere.*

20. Panis et vini sacrificium Melchisedech obtulit, ut habetur cap. 14 Genes., ubi sacerdotales ejus res gestæ describuntur, cùm dicitur Abrahamo benedixisse, accepisse ab eo decimas, panem et vinum obtulisse, et quidem in sacrificium, ut ostendit causalis particula : *Erat enim sacerdos Dei altissimi.* Nam futilia sunt quæ Lutherani et Calvinistæ obganniunt, ab Hebræo textu particulam *enim* abesse, quam habet Vulgata versio, Hebraicos codices habere conjunctivam, *et*, seu *autem*, ut in versione septuaginta Interpretum, ubi legitur : *Erat autem sacerdos Dei altissimi.* Hebraicæ enim linguæ periti testantur apud Hebræos particulam *et* vel *autem* vim causalis habere, quod multis probatur sacræ Scripturæ locis, eo præsertim ex cap. 20 Geneseos, ubi ita habet Vulgata : *Venit autem Deus ad Abimelech per somnium nocte, et ait illi : En morieris propter mulierem quam tulisti; habet enim virum.* Hebræi legunt : *Et ipsa habet virum;* fatentur enim vel ipsi Rabbini vocem *et* causalis vim habere; textus est etiam Isaiæ cap. 64 : *Ecce tu iratus es, et peccavimus;* ubi *et* causalem esse adnotavit D. Hieronymus ad illum locum : *Ordo præposterus : non, quia tu iratus es, nos peccavimus; sed quia peccavimus, tu iratus es. Et quia peccavimus, nobis iratus es, Domine; propterea erravimus, et rectam reliquimus viam.*

21. Itaque sacerdos fuit Melchisedech; ejus oblatio panis et vini sacrificium fuit, et Ecclesiæ Patres in ejus sacrificio expressam sacrificii nostri figuram perviderunt, ut explicat, ne multos memorem, Cyprianus, epist. 3 ad Cæcilium, lib. 2, ubi, allatis illis verbis è Psalmo : *Tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech*, ait : *Qui ordo utique est de sacrificio illo veniens, et inde descendens, quòd Melchisedech sacerdos Dei summi fuit, quòd panem et vinum obtulit, quòd Abraham benedixit; nam quis magis sacer-*

dos Dei summi quàm Dominus noster Jesus Christus, qui sacrificium Deo Patri obtulit, et obtulit hoc idem quod Melchisedech obtulerat, id est, panem et vinum, ruum scilicet corpus et sanguinem? Hieronymus, Epist. ad Marcellam, quam ut Bethlehem veniat hortatur, scribens : *Recurre ad Genesim et Melchisedech regem Salem; hujus principem invenies civitatis, qui jam tunc in typo Christi panem et vinum obtulit, et mysterium christianum in Salvatoris sanguine et corpore dedicavit.* Et D. Augustin., lib. 16 de Civit. Dei, cap. 22, de Melchisedechi Oblatione : *Ibi primum*, inquit, *apparuit sacrificium, quod nunc à Christianis offertur Deo toto orbe terrarum.* Quamobrem quis non intelligit quàm propria sint ea verba : *Sanctum sacrificium, immaculatam hostiam*, etiamsi ad Melchisedechi oblationem panis et vini referantur?

22. Planissimus item ac maximè proprius est eorumdem sensus verborum, si ad sanctum novæ legis sacrificium referantur. Malachias enim dicens : *Non est mihi voluntas in vobis, dicit Dominus exercituum, et munus non suscipiam de manu vestrâ; ab ortu enim solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda, quia magnum est nomen meum in gentibus, dicit Dominus exercituum*, profectò de missæ sacrificio loquitur, ut scribunt Justinus Martyr, in dialogo cum Tryphone : *De nostris verò gentium, quæ in omni loco offeruntur, sacrificiis, hoc est, pane Eucharistiæ, poculo similiter Eucharistiæ jam tum locutus, prædixit* (Malachias) *nos quidem glorificare nomen ejus, vos autem profanare;* et Irenæus, cap. 32, l. 4, adversùs hæreses : *Eum qui ex creaturâ panis est, accepit, et gratias egit dicens : Hoc est corpus meum; et calicem similiter, qui est ex eâ creaturâ quæ est secundùm nos, suum sanguinem confessus est, et novi Testamenti novam docuit oblationem, quam Ecclesia ab apostolis accipiens, in universo mundo offert Deo, ei qui alimenta nobis præstat, primitias suorum munerum in novo Testamento, de quo in duodecim prophetis Malachias sic præsignificavit.* Idem innuit S. Tridentina synodus, sess. 22, cap. 1, de Sacrificio missæ : *Et hæc quidem illa munda oblatio est, quæ nullâ indignitate aut malitiâ offerentium inquinari potest, quam Dominus per Malachiam nomini suo, quod magnum futurum esset in gentibus, in omni loco mundam offerendam prædixit.* In missâ enim id omne fit, quod pertinet ad naturam et essentiam sacrificii. Docent theologi omnes, sacrificium oblationem esse rei sensibilis cum ejus *destructione vel immutatione* (non enim in sacrificio semper opus esse destructione, sed satis esse immutationem, ut ex sacrificio capri emissarii intelligitur, qui non mactabatur, sed veluti exul amandabatur in desertum, Levit. cap. 16); oblationem esse Deo factam in recognitionem ejus supremi dominii; demùm oblationem esse ritu mystico consecratam : quæ conditiones omnes in missâ absque ullâ dubitatione implentur. Missa enim, etiam in sanctorum honorem celebrata, non illis, sed soli Deo offertur, *qui illos coronavit*, ut loquitur concilium Tridentinum, sess. 22, cap. 3, de Sacrificio missæ. Præterea hoc sacrificium a solo sacerdote peragitur, juxta illud Apostoli ad Hebr. 5 : *Omnis pontifex ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in his quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis;* et paulò post : *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo, tanquàm Aaron.* Mystico etiam ritu missa celebratur, eoque modo quo in incruento sacrificio fieri potest, victimæ fit destructio; vel quia sacramentales species consumuntur, vel quia in consecrationem panis venit corpus, et per concomitantiam sanguis quoque, anima et divinitas Jesu Christi, et in consecrationem vini sanguis, et itidem per concomitantiam venit corpus, anima et divinitas, quod satis est ad victimæ destructionem in sacrificio quod sit incruentum; vel quia, licèt in missæ sacrificio Christus qui est victima, non destruatur *quoad esse simpliciter*, ut loquuntur theologi, nec desinat *quoad esse substantiale*, destruitur tamen *quoad esse sacramentale, et quoad præsentiam sacramentalem.*

23. Hæc oratio in eam desinit precationem, quâ sacerdos à Deo petit ut jubeat per manus angeli in sublime altare suum in conspectu divinæ majestatis suæ oblata perferri, ut quotquot ex eâ altaris participatione sacrosanctum Filii sui corpus et sanguinem sumpserint, omni benedictione cœlesti et gratiâ repleantur.

24. Florus in Canonem missæ ait postrema hæc verba intellectu valdè difficilia esse; et idem cum eo sentit Innocentius III, lib. 5 Mysterior. missæ, cap. 6 : *Tantæ sunt*, inquit, *profunditatis hæc verba, ut intellectus humanus vix ea sufficiat penetrare.* Ea tamen idem pontifex in hunc explicat modum : Jube, Domine, vota fidelium et preces angelorum ministerio in conspectum tuæ majestatis perferri, ut eorumdem angelorum intercessione tibi sint gratæ : *Jube hæc, id est, vota fidelium, videlicet supplicationes et preces, perferri per manus sancti angeli tui, id est, per ministerium angelorum (secundùm illud quod ait angelus ad Tobiam : Quando orabas cum lacrymis, ego obtuli orationem tuam Domino) in sublime altare tuum, hoc est, in conspectum divinæ majestatis.* Et Odo Cameracensis, in Exposit. sacr. Canon., dist. 4, in Christi Ecclesiâ duo statuit esse altaria, quorum alterum hìc apud nos visibile, invisibile alterum in cœlo : *Habet Ecclesia altare visibile in terrâ, et altare invisibile in cœlo... Sumimus hìc visibiliter corpus et sanguinem Christi. Sumimus invisibiliter de cœlo, quò perlata sunt, benedictionem et gratiam Dei.*

25. D. Thomas, 3 parte, quæst. 83, art. 4, ad nonum, ita disputat : *Sacerdos non petit, neque quòd species sacramentales deferantur in cœlum, neque corpus Christi verum, quod ibi esse non desinit, sed petit hoc pro corpore mystico (quod scilicet in hoc Sacramento significatur), ut scilicet orationes sacerdotis et populi angelus assistens divinis mysteriis Deo repræsentet.* Nec veretur S. doctor sub nomine angeli ipsum Christum Jesum intelligere, qui vocatur magni consilii Angelus, quique mysticum corpus cum Deo Patre et Ecclesiâ triumphante conjungit; atque hanc explicationem,

quæ est Innocentii III, D. Thomas amplectitur, cæterique theologi omnes confirmant. Videantur Bellarminus, tom. 3 Controvers., lib. 6, de Missâ, cap. 24, § *Quinta objectio;* Suarez in 3 part., tom. 3, quæst. 83, art. 4, disp. 83, sect. 2, § *Additur ultimò;* Le Brun, tom. 1, pag. 521; et auctor tractatûs de Missâ parochiali, quem supra citavimus, part. 3, cap. 10.

26. Postremam hanc orationis quartæ partem actiones hæ comitantur. Sacerdos se profundè inclinat, cùm dicit: *Supplices te rogamus;* osculatur altare, cùm dicit: *Ut quoquot ex hâc altaris participatione;* cùm Christi corpus nominat, signum crucis ducit super hostiam, atque itidem super calicem, cùm nominat sanguinem, ac cùm benedictionem nominat cœlestem et gratiam, ipse se signo crucis signat, dexteram manum capiti aptans, atque consueto more cætera exequitur quæ fiunt dùm aliquis se crucis signo signat. Profunda illa inclinatio benè supplicanti convenit, et in eâ missæ parte vetustissima est; ejus enim Amalarius et Micrologus mentionem faciunt. Sacerdos in hâc profundâ inclinatione junctas tenet manus, et in pluribus Galliæ et Germaniæ Ecclesiis sacerdos olim manus in crucem decussatas tenebat, ut etiamnùm Cartusiani, Dominicani et Carmelitæ.

27. Innocentius III, lib. 5 Myst. missæ, cap 5, loquitur de mysterio trium signorum crucis; et ait duci crucis signum super corpus *propter sudorem corporis* quo Christus in suâ passione maduit, super calicem *propter guttas sanguinis* quem in passione fudit; sacerdotem denique seipsum signare, quia Christus *procidit in faciem suam.* Addit aliam idem pontifex mysterii explanationem: duo videlicet priora crucis signa vincula et flagella Christi Jesu significare, signum verò quo se ipse signat sacerdos, satellites innuere, qui Christi faciem conspuebant. D. Thomas, 3 part., quæst. 83, art. 5, ad tertium, de tribus his signis crucis ita loquitur: *Repræsentatur extensio corporis, et effusio sanguinis, et fructus passionis per trinam crucesignationem, quæ fit super illis verbis: Corpus et sanguinem sumpserimus, omni benedictione,* etc. Et cum D. Thomâ consentiunt Soto, in 4 Sentent., dist. 13, quæst. 2, art. 5; § *Quintò repræsentatur;* Natalis Alexander, Theolog. dogmat. et moralis, lib. 2 de Sacram. Eucharistiæ, cap. 7, art. 6, § 5, ubi alias quoque Innocentii III refert et amplectitur explicationes; Merbesius, 3 parte Summæ christ., q. 51, quæstiunc. 7, et cum iis videndus D. Bonaventura, in Exposit. missæ, cap. 3, § *In conspectu divinæ majestatis tuæ.*

CAPUT XVII.

De quintâ Canonis oratione.

1. Quinta Canonis oratio incipit: *Memento etiam, Domine,* ubi oratur pro defunctis. Hæc oratio cùm habeat vocem *etiam,* nonnulli existimârunt olim aliud peculiare *Memento* præcessisse; quidam verò redundare eam particulam putant. Sed Le Brun, tom. 1, pag. 525, observat nihil opus esse aliud *Memento* præcedens supponere, aut particulam *etiam* veluti superfluam habere. Cùm enim ante consecrationem dictum fuerit *Memento* pro vivis, nemo non videt quàm propriè interjiciatur vox illa *etiam,* quæ indicat orationem quæ hactenùs facta fuit pro vivis deinceps pro defunctis continuari.

2. Vulgarissimum est Judæ Machabæi exemplum, qui orari pro Judæis jussit qui in bello ceciderant, quique non ut idolorum cultui se addicerent, sed avaritiâ moti ex Jamniæ templo res idolis consecratas diripuerant, et sub vestibus suis absconderant; *atque ita ad preces conversi rogaverunt, ut id quod factum erat delictum, oblivioni traderetur,* ut est 2 Machab., cap. 12. Neque verò eorum peccatum lethale habitum fuit, et existimari potuit eos ante mortem ejusdem peccati pœnituisse. Ecclesiæ non satis est pro defunctis rarò et certis quibusdam occasionibus orare; nulla prorsùs est Liturgia quæ non habeat orationem pro defunctis, idque ex apostolicâ traditione: *Extat oratio pro defunctis in Liturgiis omnibus Ecclesiæ tum Orientalis tum Occidentalis. Hoc ab apostolis traditum universa per totum orbem observat et observavit Ecclesia, ut pro defunctis inter sacrificandum oret,* ait Pouget, Institut. catholicar. tom. 2, pag. 866.

3. Apertissima sunt testimonia veterum Patrum. Tertullianus, de Coronâ militis, cap. 3: *Oblationes pro defunctis annuâ die facimus.* Augustinus, sermone 171, aliàs 32, de Verbis Apostoli, ita scribit: *Hoc enim à Patribus traditum universa observat Ecclesia, ut pro eis qui in corporis et sanguinis Christi communione defuncti sunt, cùm ad ipsum sacrificium loco suo commemorantur, oretur, ac pro illis quoque id offerri commemoretur.* Et consentit Chrysostomus, homil. 69 ad populum Antiochenum: *Non temerè ab apostolis hæc sancita fuêre, ut in tremendis mysteriis defunctorum agatur commemoratio; sciunt enim illis multum contingere lucrum et utilitatem multam.* His fundamentis quinta Canonis oratio innititur; atque in eâ sacerdos præsentes animo eos habere debet defunctos, pro quibus præcipuè intendit orare: *In hoc loco sacerdos, quorum maluerit defunctorum debet agere memoriam specialem;* verba sunt Innocentii III, cit. lib. 5, cap. 7; ac porrò pergens orat pro animabus omnibus quæ detinentur in Purgatorio, ut verba illa indicant: *Ipsis, Domine,* id est, pro quibus præcipuè oravit, *et omnibus in Christo quiescentibus,* iis scilicet omnibus qui in purgatorio igne expiantur; pro omnibus autem postulat *locum refrigerii,* quod respicit ignem illum quo cremantur; *locum lucis,* quod spectat ad eas tenebras in quibus versantur; *locum pacis,* quod ad illam pertinet mentis anxietatem quâ conflictantur: quo triplici pœnarum genere miseræ illæ animæ à divinâ expiantur justitiâ. Ideò autem diximus pro omnibus qui sunt in Purgatorio orationem fieri, quia ipsis solis missæ sacrificium tanquàm satisfactorium Deo offertur, juxta Tridentinam synodum, sess. 25, decreto de Purgatorio, ubi docet *animas in Purgatorio detentas fidelium suffragiis, potissimùm verò acceptabili altaris sacrificio juvari;* et juxta idem concilium, sess. 22, cap. 2: *Quare hoc sacrificium non solùm pro fidelium vivorum peccatis, pœnis, satisfactionibus et aliis necessitatibus, sed et*

pro defunctis in Christo nondùm ad plenum purgâtis, ritè juxta apostolorum traditionem offertur; nunquàm tamen pro animabus damnatorum, quorum immutabili Dei lege æterna est condemnatio: *Paleas autem igne combureț inextinguibili*, Matth., cap. 3; *discedite à me, maledicti, in ignem æternum*, itidem, Matth. cap. 25.

4. Hæc oratio in vetustis monumentis *oratio super diptycha* appellatur, ob eam quam supra rationem attulimus, cap. 13, num. 26. Mortuorum quondam nomina altâ voce recitabantur, sicuti nomina vivorum, ut diximus, in *Memento* pro vivis; quamobrem Turonense concilium, seculo 8 habitum, hanc rubricam habet: *Si fuerint nomina defunctorum, recitentur, deinde postquàm recitata fuerint, dicat sacerdos: Ipsis et omnibus.* Episcopi etiam qui Ecclesiam rexerant, aliique aliarum diœcesium, qui in catholicâ fidē et communione obierant, nominabantur; nam, si vel in hæresi vel in schismate mortui essent, è sacris diptychis expungebantur. Martene, de antiquis Ecclesiæ Ritibus, lib. 1, cap. 1, art. 8, num. 24, documenta profert quibus ostendit defunctorum atque etiam episcoporum nomina propalàm esse recitata ad 12 usque seculum, atque ejusmodi consuetudinem à cardinali Antonio de Crequy episcopo Ambianensi fuisse revocatam, qui testamento suo, anno 1574, jussit in conventuali illius Ecclesiæ missâ, cùm sacerdos pervenerit ad *Memento* defunctorum, diaconum altâ ipsum voce monere: *Memento, Domine, animarum servorum tuorum Joannis et Antonii de Crequy*: et in Parisiensi Ecclesiâ etiamnum ejus disciplinæ quædam reliqua esse vestigia; antiquiorem enim clericorum chori ad sacerdotis dexteram accedere qui missam conventualem celebrat, ac illi dicere: *Memento animæ cardinalis Gondy*, qui fuit ejus Ecclesiæ episcopus.

5. Gilbertus Grimaud, in Liturgiâ sacrâ, parte 3, cap. 10, quæst. 6 et seq., de eâ obligatione agit quâ tenemur Deum orare pro defunctis, quæ obligatio ex charitate, interdùm etiam oritur ex justitiâ. Supra diximus sacrificium pro damnatis in infernum offerri non posse; cùm autem possit contingere ut vel pro damnatis vel pro iis qui in cœlo beatâ vitâ perfruuntur sacrificium offeratur, monet illius fructum sacrificii in Ecclesiæ thesauro remanere quem Deus dispertit et applicat iis animabus quæ possint ejusmodi fructum consequi, quibusque Deus levamen aliquod vult afferre. Perpulchra est D. Augustini sententia in Enchiridio, cap. 109, de missis, suffragiis et orationibus pro iis animabus quibus ea prodesse posse credimus, cùm tamen non prosint: *Neque negandum est defunctorum animas pietate suorum viventium relevari, cùm pro illis sacrificium Mediatoris offertur, vel eleemosynæ in ecclesiâ fiunt. Sed eis hæc prosunt, qui cùm viverent, ut hæc sibi postea possent prodesse meruerunt.*

CAPUT XVIII.

De sextâ oratione Canonis.

1. Sexta et ultima Canonis oratio incipit: *Nobis quoque peccatoribus*, quæ verba elatâ paululùm voce dicuntur, et desinit in clausulam *Per omnia secula seculorum*, quæ proximè orationem præcedit Dominicalem, eaque clausula altâ voce dicitur, ut populus respondeat: *Amen.* Quamobrem feriâ sextâ in Parasceve, cùm integer canon omittitur qui ad consecrationem pertinet, nulla è senis hisce orationibus dicitur, nec: *Per omnia secula seculorum*, sed post manuum ablutionem initium sumitur absolutè ab oratione Dominicali.

2. Sacerdos ante consecrationem Deum est precatus ut dignetur Ecclesiam militantem in triumphantis consortium admittere. Idem petit post consecrationem pro Ecclesiâ patiente; in hâc verò postremâ oratione idem sibi et astantibus petit, quorum nomine offert sacrificium; petit autem his verbis: *Intra quorum* (sanctorum, qui in cœlo sunt) *nos consortium non æstimator meriti, sed veniæ quæsumus largitor admitte;* ad quæ verba respexisse videtur Hieronymus, in exposit. ult. vers. psalmi 72, ubi ita concludit: *Ad capessendam futuram beatitudinem cum electis ejus, in quorum nos consortium non meritorum inspector, sed veniæ largitor admittat Christus Dominus noster. Amen.* Novit Ecclesia Deum non nisi intercedentibus meritis tribuere beatitudinem; sed nec illud ignorat, ut in sanctorum admittamur consortium, non modò necessariam esse gloriam, sed etiam gratiam et veniam peccatorum, quæ sine nostris meritis datur tantummodò per Christum Dominum nostrum; ipsa nostra merita dona esse misericordiæ Dei et gratiæ; nobisque misericordiâ Dei opus esse vel in earum actionum examine, quas bonas existimamus, juxta illud psalmi 129: *Si iniquitates observaveris, Domine; Domine, quis sustinebit?* et psalmo 142: *Non intres in judicium cum servo tuo, Domine, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens;* et juxta illud Augustini, Confess. lib. 9, cap. 13: *Væ laudabili vitæ hominum, si, seclusâ misericordiâ, discutias eam.*

3. Nec contemnenda videtur interpretatio *meriti* pro demerito et peccato, ut notat Hugo Menardus in Notis ad Sacramentarium S. Gregorii pag. 21, ad verbum *Meriti, id est, demeriti, peccati. Huic interpretationi astipulatur vetus expositio manuscripta præfationis et canonis missæ Bibl. Cor. Non retributionem peccatorum æstimet, sed ipse sit veniæ largitor, et quandoque meritum sumitur pro peccato. S. Augustinus, libro de Curâ pro mortuis gerendâ, cap. 1. Quorum tam mala sunt merita.*

4. In hâc oratione sacerdos invocat sanctos apostolos et martyres Joannem, Stephanum, Matthiam, Barnabam, Ignatium, Alexandrum, Marcellinum, Petrum, Felicitatem, Perpetuam, Agatham, Luciam, Agnetem, Cæciliam, Anastasiam, omnes denique sanctos.

5. Quæritur quamobrem hìc solus Joannes ex iis in primâ quæ consecrationem præcedit canonis parte sunt nominati, et Stephanus ante Matthiam apostolum nominentur, cur etiam Matthias in eâdem primâ canonis parte inter apostolos fuerit prætermissus. Inno-

centius III, lib. 5, cap. 8, ait Joannem in priori parte propter apostolatûs dignitatem, in alterâ verò propter virginitatis privilegium nominari, cum quo propterea conjungitur Stephanus continentiæ dono eximius, qui idcircò præpositus est viduis, eoque etiam nomine ab apostolis creatus est diaconus. Quamobrem episcopus, in ordinatione diaconi, hæc profert verba: *Cogitate B. Stephanum merito præcipuæ castitatis ab apostolis ad officium istud electum.* Et consonat S. Bonaventura, in Exposit. missæ, cap. 4, § *Unde sequitur.* Sed verisimilius videtur, ut censet Walfridus, cap. 22, Joannem, qui hìc nominatur, non evangelistam esse, sed Baptistam, quod observat Menardus quoque, in Notis ad lib. Sacramentor. S. Gregorii, pag. 21. *Hic videtur intelligendus S. Joannes Baptista, cujus etiam mentio fit in Liturgiis sanctorum Basilii et Chrysostomi post consecrationem.* Idcircò autem prior nominatur Stephanus, Matthias posterior, quòd Ecclesia non ad dignitatis, sed ad martyrii ordinem respicit. Joannes quidem Baptista Stephano fuit martyrii palmâ prior, quemadmodùm Matthiam Stephanus præcessit: jam verò Matthias in priori omissus oratione, nominatur in secundâ, quia passionis tempore nondùm erat apostolus, nec in Evangeliis ejus nomen inter apostolos legitur. Quanquàm verò Paulus, licèt nondùm tempore passionis esset apostolus, et licèt inter apostolos in Evangeliis non recenseatur, in primâ oratione nominatur, id tamen, quod alibi monuimus, factum est, ne à B. Petro sejungeretur. Vide Bellarm., tomo 3 Controvers., lib. 6, de Missâ, cap. 28.

6. Septala, Dertonensis episcopus, tract. de Mysteriis missæ, cap. 39, pag. 243, ait haud ita facilè reperiri posse quis ille tandem Petrus sit qui hoc loco nominatur, cùm plurimi eo nomine martyres fuerint. Sed Pouget, tomo 2 Instit. catholicar., pag. 687, putat esse S. Petrum exorcistam; et quanquàm nullam sententiæ suæ rationem affert, ea tamen præstò est; nam post S. Marcellinum proximè nominatur; porrò Marcellinus presbyter et Petrus exorcista, diutinos perpessi cruciatus, conjunctim sub Diocletiano necati, martyrii palmam consecuti sunt in eâ quæ tum Sylva Nigra, deinde in eorum sanctorum honorem Sylva Candida est appellata, ad episcopalem olim sedem erecta, et postea à Callixto II, Portuensi Ecclesiæ prope Romam unita. Sanctorum Marcellini et Petri exorcistæ festum postridie kal. junii celebratur, ut videre est in Martyrologio Romano ad eamdem diem. Quæ verò ad S. Petrum exorcistam pertinent, reperias in Notis Florentinii ad suum martyrologium, et Baronii ad Martyrologium Romanum. Pulchrè notat cardinalis Bona, Rer. liturgic. lib. 2, cap. 14, num. 5, sanctos qui in hâc sextâ canonis oratione nominantur, diversorum esse ordinum; ex diaconis Stephanum; Matthiam ex apostolis; Barnabam è discipulis; ex ordine episcoporum Ignatium; summorum pontificum Alexandrum I, presbyterorum Marcellinum; è minorum ordinum clericis Petrum, è nuptis Felicitatem et Perpetuam; Agatham, Luciam, Agnetem, Cæciliam, Anastasiam è virginibus.

7. In quarumdam Ecclesiarum canone additi sunt Hilarius et Martinus; alibi Augustinus; alibi Juliana et Euphemia. Sed neminem hìc adjiciendum docet cardinalis Bona, loco cit., nec ulli præter martyres esse locum in canone. De sanctis qui in hâc oratione juxta Ambrosianum ritum nominantur, vide Septalam, pag. 245. Supra docuimus sanctarum Felicitatis, Agathæ, Luciæ, Agnetis, Cæciliæ, Anastasiæ nomina canoni à S. Gregorio esse addita, quod hìc Aldhelmi episcopi auctoritate confirmamus, qui, libro de Virginitate, cap. 25, ita scribit: *Mihi quoque operæ pretium videtur, ut S. Agathæ rumores, castissimæ virginis Luciæ præconia subsequantur, quas præceptor et pædagogus noster Gregorius in canone quotidiano, quando missarum solemnia celebrantur, pariter copulâsse cognoscitur, hoc modo in Catalogo martyrum ponens: Felicitate, Anastasiâ, Agathâ, Luciâ, Agnete,* etc.

8. Gilbertus Grimaud, in sacrâ Liturgiâ, parte 3, cap. 5, considerat duobus in locis commemorationem fieri sanctorum, ante et post consecrationem, ut supra diximus. Et commemorationem quidem sanctorum fieri ante consecrationem ut eorum obtineamus suffragia, eorum communionem consequamur, virtutes denique adipiscamur, et gratias quas nobis ex sancto sacrificio possumus polliceri: *Quorum meritis precibusque concedas,* etc.; post consecrationem verò, quia Deum oramus ut in sanctorum cœtum nos admittere dignetur: *intra quorum nos consortium non æstimator meriti,* etc., ac propterea primam appositè dici commemorationem *ad suffragium*, alteram *ad consortium.*

9. Post sanctorum imploratam intercessionem sacerdos, ut cum astantibus per Jesu Christi merita inter sanctos admittatur in cœlo, ait: *Per quem hæc omnia, Domine, semper bona creas, sanctificas, vivificas, benedicis et præstas nobis. Per ipsum, et cum ipso, et in ipso est tibi Deo Patri omnipotenti in unitate Spiritûs sancti omnis honor et gloria.*

10. Notum est sacerdotem olim ad altare novos fructus, legumina, mel, carnes benedicere consuevisse, cujus consuetudinis fuisse perhibetur auctor S. Eutychianus, in lib. Pontificali: *Hic constituit ut fruges super altare tantùm, fabæ et uvæ benedicerentur.* Illud etiam certissimum est, in hâc missæ parte quam modò expendimus, et quidem post ea verba *largitor admitte*, hanc benedictionem fieri consuevisse. Probat id cardinalis Bona, lib. 2, cap. 14, num. 5, ex veteribus Missalibus et Liturgiis: *Finitâ*, inquit, *hâc oratione post illa verba, « largitor admitte, » si novæ fruges aut quælibet alia humanis usibus inservientia benedicenda erant, ante altare olim collocari solebant, et hìc à sacerdote benedici, et terminatâ benedictione solitâ clausulâ: Per Christum Dominum nostrum, sequentem addebant orationem: Per quem hæc omnia, Domine, semper bona creas; quæ, ut notat Lucas Dacherius, non solùm referuntur ad oblata, sed etiam ad res tunc benedictas, quas Deus creat sive producit, easque petimus ejus benedictione sanctificari nostris usibus profuturas.* Et apud Martene, tomo 4, monumenta exstant bene-

dictionis novarum frugum in festo Ascensionis Domini, novorum pomorum in solemnitate S. Jacobi apostoli, et novarum uvarum in festivitate S. Xysti, ut videre est pag. 568, 574 et 575 primæ edit. In ordinatione lectoris episcopus ait : *Lectorem siquidem oportet legere ea quæ prædicat, et lectiones cantare, et benedicere panem et omnes fructus novos.* Eas tamen benedictiones (etsi nunc non fiunt in hâc missæ parte, sed peractâ missâ) solus hoc tempore sacerdos facit, ut notat Catalanus, in Notis ad Pontificale Romanum, tom. 1, paginâ 83, § 6.

11. Quæ supra cardinalis Bonæ attulimus verba indicant eas preces : *Per quem hæc omnia, Domine, semper bona creas*, etc., non modò ad Christi corpus et sanguinem, sed ad novas etiam uvas et fruges benedictas referri. Quidam dicunt ad novos tantùm fructus referri, quod non injuriâ rejicit Le Brun, tom. 1, p. 558 ; ait enim apud aliquas Ecclesias in more fuisse ut novæ benedicerentur fruges in missâ ante consecrationem corporis Christi, eodem modo quo his temporibus feriâ 5 majoris hebdomadæ ante consecrationem sanctorum oleorum fit benedictio ; novis eam tamen frugibus benedicendis peculiarem fuisse orationem, quæ, ut aliæ omnes, in eam desinebat clausulam : *Per Christum Dominum nostrum*, cui deinde ea jungebantur : *Per quem hæc omnia*, etc.

12. Utcumque tamen sit de hâc controversiâ, an novarum frugum benedictio peculiari fieret oratione, certum quidem est non in quâlibet missâ novarum frugum aliarumve id genus rerum potuisse fieri benedictionem ; in omni autem missâ dici consuevisse : *Per quem hæc omnia, Domine, semper bona creas*. Illud quoque certum est, in hâc missæ parte non ampliùs frugum benedictionem hoc tempore fieri, eademque verba nunc in quâlibet missâ dici supra Christi corpus et sanguinem ; unde necessitas oritur hæc et sequentia verba explicandi, nullâ novarum frugum habitâ ratione.

13. De illorum explicatione verborum scribunt D. Bonaventura, loc. c. ; Suarez, 3 part., tom. 3, quæst. 83, art. 4, disput. 83, sect. 2, § *Octava pars ;* Hugo Menardus, in Notis ad Sacramentarium S. Gregorii, p. 21, præter Amalarium et Hugonem de S. Victore ; ac videtur, si omnia in compendium conferantur, ea esse interpretatio quæ sequitur : *Per quem hæc omnia, Domine, semper bona creas ;* Deus enim Pater omnia creavit per Jesum Christum. *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil*, ut est in Joan., c. 1 ; *in ipso condita sunt universa*, ut ad Colossens. 1, atque ita panem et vinum in Christi corpus et sanguinem conversum ; neque enim in principio mundi tantùm panem et vinum creavit, sed continuè renovat, et facit ut terra quotannis novum frumentum novasque uvas producat ; *sanctificas*, nam in Christo Jesu dona ad altare oblata fiunt dona sacra et ab usu communi semota ; *vivificas*, Deus enim per Jesum Christum panem et vinum vivificat convertens in verum illius corpus et sanguinem, quæ sunt verum vitæ alimentum ; *benedicis et præstas nobis*, nam Deus per Jesum Christum vivificat et sanctificat, cœlestesque super panem et vinum benedictiones diffundit, eaque nobis sic benedicta largitur, ut nobis sint vera vita ; *per ipsum*, Christus enim Deus et homo verus est mediator Dei et hominum ; *et cum ipso*, nam Deus est Deo æqualis ; *et in ipso*, quòd Patri consubstantialis sit ; *est tibi Deo Patri omnipotenti in unitate Spiritûs sancti omnis honor et gloria*, Deo enim Patri omnis honor et gloria per Filium, cum Filio et in Filio, et in unitate Spiritûs sancti, qui ex utroque procedens æquè cum Patre et Filio simul adoratur in secula seculorum.

14. Actiones quæ fiunt interea dùm sexta hæc oratio recitatur, sunt quæ sequuntur. Sacerdos, cùm dicit *sanctificas*, crucis signum ducit super hostiam et calicem ; idem facit cùm dicit *vivificas ;* ac tertiò item crucis signum ducit, cùm ait *benedicis*. Calicem deinde discooperit genuflectit, surgit, dexteræ manûs pollice et indice apprehendit hostiam, sinistrâ calicem tenet, et hostiâ ipsâ ab unâ ad alteram calicis oram crucis tria signa ducit, primum cùm dicit *per ipsum*, alterum cùm dicit *cum ipso*, tertium cùm dicit *in ipso*. Duo postea, tenens adhuc hostiam, inter se et calicem crucis signa facit ; primum cùm dicit : *Est tibi Deo Patri*, alterum cùm ait : *In unitate Spiritûs sancti*, ac denique ad illa verba : *Omnis honor et gloria*, tenens hostiam supra calicem, utrumque paululùm extollit.

15. D. Thomas de tribus hisce crucis signis, quæ fiunt ad illa verba : *Sanctificas, vivificas, benedicis et præstas nobis*, ait ea significare tres illas orationes Jesu Christi in cruce, quarum prima est cùm oravit pro persecutoribus : *Pater, ignosce illis ;* altera cùm dixit : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Tertia cùm dixit : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*. Idem S. doctor de trium illorum item signorum crucis significatu loquitur, quæ ab unâ ad alteram calicis oram ducuntur ad illa verba : *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso*, atque iis tres significari horas, quibus Jesus à sextâ ad nonam pependit in cruce. Denique de iis crucis signis agit quæ fiunt extra calicem, quibus ait innui animæ separationem à corpore. Videatur S. doctor, 2 part., quæst. 83, art. 5, ad 3 ; ubi etiam scribit breviter dici posse tot crucis signa ostendere Sacramenti hujus consecrationem, hujus sacrificii acceptationem, et ejus fructum è virtute crucis Christi manare. Videantur etiam D. Bonaventura, de Exposit. missæ, loc. cit. ; Merbesius, 3 part Summæ christianæ, quæst. 51, quæstiunc. 8, cum duabus sequent., et Natalis Alexand., lib. 2 Theolog. dogmat. et moralis, de Sacram. Euchar., c. 7, art. 6, § *Tres cruces*. De tribus crucis signis cùm dicitur : *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso*, Meratus, tom. 1, part. 1, p. 571, ait idcircò duci supra calicem, quia Christus Jesus passus est in corpore, in animâ et in honore, juxta D. Thomæ doctrinam, 3 part., quæst. 46, art. 5 : *Passus est in corpore per vulnera et flagella ; passus est in animâ per tristitiam, tædium et timorem ; passus est in honore et glorià per irrisiones et contumelias ei illatas*. Quod verò ad alia duo crucis

signa, quæ sacerdos ducit inter se et calicem, advertit, etsi catholico sensu affirmari potest propter hypostaticam unionem humanæ naturæ cum personâ divinâ Christi Deum esse passum, minimè tamen dici posse Patrem aut Spiritum sanctum esse passum, ac propterea ad illa verba : *Est tibi Deo Patri omnipotenti in unitate Spiritûs sancti*, duo extra calicem signa crucis fieri.

16. Reliquum est, ut de parvâ illâ hostiæ et calicis elevatione pauca quædam attingamus. Nam plus quàm quaternos tolli debet digitos calix et hostia, ut monent scriptores de sacris ritibus, cùm dicuntur illa : *Omnis honor et gloria.* In hâc elevatione populo non ostenduntur adoranda. In quibusdam Galliæ Ecclesiis ad hanc elevationem pulsatur campanula; in aliquibus in missâ solemni thurificantur, ut videre est apud Mabillon. in Commentar. ad Ordin. Rom., n. 7, et apud Le Brun, tom. 1, p. 542. Vetustior est, ut diximus, hæc elevatio hostiæ et calicis, quàm altior illa quæ fit utriusque separatim post consecrationem; ideòque de primâ tantùm elevatione fit mentio in Liturgiis Basilii et Chrysostomi, ut observat Bellotte, in Observationibus ad ritus Ecclesiæ Laudunensis, p. 567, n. 4. Postea verò quàm cœptum est elevari proximè post consecrationem corpus et sanguis, elevatio, de quâ loquimur, parva fit, et sine campanulæ sono : *Ante seculum duodecimum ad hæc sola verba* : Omnis honor et gloria, *nec priùs, ostendebatur corpus Christi simul cum calice populo circumstanti ad adorationem. Calicem ergo simul cum hostiâ sacerdos sublevabat in altum, ut populus videret et adoraret. Ex quo autem usus invaluit elevandi corporis Christi, ac deinde calicis statim post peractam consecrationem, minùs solemnis hæc altera calicis et corporis elevatio plerisque in Ecclesiis fuit; nec jam sacerdos sic elevat calicem, ut à populo circumstante videri possit.* Ita Pouget, tom. 2 Instit. catholicar., p. 869, qui addit in ea verba Canonem desinere : *Per omnia secula seculorum,* quæ sacerdos dicit elatâ voce, populum invitans astantem, cujus nomine recitata sunt præcedentia Canonis verba, ut consensu suo confirmet quæ omnium nomine sacerdos à Deo postulavit, qui consensus à populo exhibetur voce : *Amen.*

CAPUT XIX.

De missâ ab iis verbis : Oremus, præceptis, *etc., usque ad infractionem Hostiæ.*

1. Orationem Dominicalem sunt qui putant partem Canonis conficere; verior est tamen contraria opinio, quæ statuit Canonem ad sextam orationem terminari, ut videre est apud Bellarm., Controv. tom. 3, lib. 6, de Sacrif. missæ, c. 27, in principio. Canone igitur expleto, in hâc missæ parte sacerdos propiùs se ad communionem parat. Ante orationem Dominicalem devotè verbis illis præfatur : *Oremus : Præceptis salutaribus moniti, et divinâ institutione formati audemus dicere;* quæ vetustissima sunt, et ad ea respexit D. Hieronymus. lib. 3 advers. Pelag. : *Sic docuit apostolos suos* (Christus) *ut quotidiè in corporis illius sacrificio credentes audeant loqui : Pater noster.* Græci pariter, Maronitæ, Mozarabes et Ambrosiani, ante orationem Dominicalem in eumdem ferè modum piè et breviter præfantur, ut refert card. Bona, Rer. liturgic. lib. 2, c. 15, n. 1.

2. Sequitur oratio Dominicalis ex vetustissimâ et apostolicâ consuetudine : *Inter vicina momenta dùm manus imponitis, et delicta donatis, mox ad altare conversi Dominicam orationem permittere non potestis,* ait Optatus Milevitanus, l. 2; et Cyrillus Hierosolymitan., Catech. mystagog. 5 : *Dicimus orationem illam* (post fidelium defunctorum commemorationem) *quam Salvator suis discipulis tradidit.* Alia loca Patrum congessit Hugo Menardus, in Notis ad Sacrament. S. Gregorii, p. 21. Nec prætereundum quod ait Honorius in Gemmâ animæ, c. 86 : *Missam Dominus Jesus instituit, quando ex pane et vino corpus et sanguinem suum fecit, et memoriam suî suis celebrari præcepit. Hanc apostoli auxerunt, dùm super panem et vinum verba, quæ Dominus dixit, et Dominicam orationem dixerunt.* Falsum igitur, quod nonnulli putant, S. Gregorium Magnum jussisse in missâ orationem Dominicalem recitari; de quâ mentio fit in Liturgiis et apud Patres S. Gregorio antiquiores. Nec itidem verum S. Gregorium existimâsse, ut etiam alibi diximus, apostolos in missâ solam orationem Dominicalem ante communionem recitâsse. Quanquàm enim lib. 7, epist. 64, scribit : *Orationem Dominicam idcircò post precem dicimus, quia mos apostolorum fuit ut ad ipsam solummodò orationem oblationis hostiam consecrarent,* suspicari tamen possumus vocem *solummodò* per errorem ab amanuensi aliquo injectam, uti observat card. Bona, citat. cap. 15. Incredibile dictu est quantùm opinio illa invaluerit, apostolicis temporibus, missam totam constitisse ex solâ oratione Dominicali, quæ ante communionem recitaretur, et communione sacerdotis eorumque qui adessent; idque initium sacrificii finemque fuisse. Joachimum Hildebrandum hæreticum hominem omittimus qui in sæpiusculè citato opere : *Sacra publica veteris Ecclesiæ in compendium redacta*, p. 108, eam secutus sententiam, in hæc verba concludit : *Quòd si ita sit, evidens est apud nos hodiè* (apud Lutheranos) *eodem ritu Eucharistiam consecrari, quo olim apostoli consecrârunt.*

3. Davidem Clarkson hæreticum item prætermittimus, qui in tractatu de Liturgiis, sive Formulario ecclesiastico precationum, ex Anglicano in Gallicum sermonem converso, ac Rotterodami edito anno 1716, impudenti sanè audaciâ ostendere nititur, nullam primis quinque sexve seculis fuisse conceptis verbis Liturgiam in Ecclesiâ, nullam precationum formulam, neque in Sacramentis administrandis, neque in celebrando sacrificio, nec in Baptismate conferendo; quæ omnia planè absurda et absona ab immoderatâ quâdam libidine oriuntur sacratiora quæque permiscendi et evertendi. Igitur dicimus in Georgii Cassandri Liturgiâ, cap. 18, auctoritates reperiri congestas Ruperti, Walfridii Strabonis, Petri Cerveli et Rhenani, ex quibus colligitur apostolicorum missam temporum

in solâ oratione Dominicali et Eucharistiæ consecratione et distributione consistere. Præterea Emarus Ennequineus, Rhedonensis episcopus, in Collectione eorum quæ de missæ sacrificio scripserat Innocentius III, quam Gregorio XIII dicatam edidit typis Parisiensibus anno 1579, extra omnem dubii aleam ponit S. Petrum, oratione Dominicali tantùm recitatâ, consecravisse et missam celebrâsse, reliqua omnia deinde esse addita. Sed eâ de re legendus Bocquillot, tractatu historico de Liturgiâ, lib. 1, c. 9, qui, etsi videtur paulò propensior ad Liturgias, non modò sanctorum Petri, Matthæi et Marci, sed etiam S. Jacobi, tanquàm spurias, rejiciendas (quam tamen S. Jacobi Liturgiam et aliquis quinti seculi scriptor, et concilium Trullanum, can. 32, commemorat, ut alibi diximus), sibi nihilominùs persuadere non potest apostolos eorumque successores nil quidquam aliud missam celebrando fecisse quàm ut orationem Dominicalem recitarent, Eucharistiam consecrarent, eamque distribuerent. Loquitur eo loco Bocquillot de S. Gregorio; sed cardinalis Bonæ secutus sententiam, nihil eorum attigit quæ modò diximus. Monet autem sancti Gregorii auctoritatem non ita accipiendam ut S. Pontifex significare voluerit in Christianorum conventibus ad sacrificium nihil aliud fieri consuevisse quàm ut oratio Dominicalis diceretur, consecraretur et communicaretur; idque probat auctoritate divi Pauli, qui in Epistolis jubet fideles versari in psalmis, hymnis, canticis, orationibus precationibusque pro omnibus hominibus ac pro regibus; denique concludit, etiamsi apostoli nullam Liturgiam condidissent, magisque tutum putâssent per traditionem episcopis quos consecrarent suam tradi doctrinam, id tamen non diù perdurare potuisse; quamobrem aut paulò post mortem apostolorum, aut fortassè etiam dùm viverent, Liturgiam conceptis verbis esse conditam ad sacrificium; quam tamen non ex solâ Dominicali oratione et consecratione conflatam fuisse apparet ex Justini Martyris apologiâ 2, qui scribit in christianis conventibus non modò quantùm posset legi consuevisse ex apostolorum scriptis et prophetarum, et post eam lectionem ab episcopo haberi sermonem ad populum; sed etiam sacerdotem qui celebraret, accepto pane et calice, ubi vinum esset cum aquâ mixtum, æterno Patri nomine Filii et Spiritûs sancti sacrificium offerre, debitas sanctissimæ Trinitati laudes tribuere, multùmque temporis in agendis gratiis et precationibus consumere; *diù gratias agit*, populo succlamante: *Amen*. Sed hactenùs satis; jamque eò unde longiùs fortassè, sed non inutiliter, digressi sumus, tandem redeamus.

4. Sacerdos Dominicam orationem elatâ recitat voce; cujus rei Belletus, lib. de divinis Officiis, c. 120, postquàm observavit eam Orationem in officio submissâ dici voce, hanc affert rationem: *Cùm Dominica oratio in primâ dicatur voce submissâ, altâ et expressâ eadem pronuntietur in missâ, ut vel eo pacto adhortentur qui in fraterno sunt odio, et ad concordiam discordes excitentur antequàm communicent.* Potior fortassè videri potest ratio sumpta ex Arcani disciplinâ, juxta quam neque oratio Dominica, neque Symbolum in publicis conventibus recitabantur, in quibus esse poterat aliquis infidelium vel catechumenus. Neque verò orationem Dominicam aut Symbolum priùs catechumeni docebantur, quàm satis instructi et ad Baptisma suscipiendum probati in classem *competentium* commigrâssent. Ante porrò quàm Baptismum susciperent, orationem Dominicam et Symbolum publicè recitabant; ex quo illa originem trahunt, *reddere Symbolum, reddere orationem Dominicam*. Ex quibus omnibus quivis facilè intelligat quamobrem in officio seu horis canonicis submissâ, in missâ elatâ voce oratio Dominica recitaretur. Infideles enim et catechumeni horis canonicis adesse poterant; huic verò missæ parti, ut alibi diximus, non poterant, sed post Evangelii explanationem ecclesiâ pellebantur. Id etiam confirmatur consuetudine monachorum S. Benedicti, qui *Pater noster* ad laudes et vesperas elatâ voce recitant, quia divina canunt officia tantummodò coram iis qui sunt è familiâ monasterii.

5. Testatur S. Gregorius Magnus, lib. 7, epist. 64, indict. 2, orationem Dominicam in missâ Græcorum non à sacerdote solùm, sed ab universo etiam populo recitari consuevisse: *Dominica oratio apud Græcos ab omni populo dicitur; apud nos verò à solo sacerdote*; idque non in solemni tantùm, sed etiam in privatâ missâ, ut colligitur ex vitâ S. Joannis Eleemosynarii, episcopi Alexandrini, qui, cùm principem quemdam virum vellet in concordiam cum inimico suo reducere, curavit ut privatæ missæ suæ adesset, cui præter sacerdotem, ministrum et principem illum virum nemo quisquam aderat. Cùm ad orationem Dominicam ventum est, quam omnes juxta eorum temporum disciplinam recitabant, S. Joannes ministrum tacere jussit, cùm ad ea pervenisset verba: *Dimitte nobis debita nostra*, atque illinc abire; cùmque solus cum eo primario viro remansisset, illi persuasit ut suum inimicum in gratiam reciperet: *Fecit missas in oratorio suo, nullum habens nisi ministrum suum. Cùm ergo sancta benedixisset patriarcha, et orationem Dominicam inchoâsset, cœperunt dicere tres tantùm illi: Pater noster. Et cùm pervenisset ad sermonem quo dicitur: Dimitte nobis debita nostra*, etc., *innuit domestico patriarcha ut taceret. Siluit ergo, et remansit princeps solus.*

6. Ecclesiæ Græcæ disciplinam Gallicana etiam aliquanto retinuit tempore, cujus rei ex quodam S. Martini miraculo desumitur argumentum. Rem narrat Gregorius Turonensis, lib. 2 de Miraculis illius sancti, cap. 30: *Quâdam die Dominicâ, dùm missarum solemnia celebrabantur* (muta quædam femina) *cum reliquo populo stabat. Factum est autem, cùm Dominica oratio diceretur, hæc aperto ore cœpit sanctam orationem cum reliquis decantare.* De hâc Ecclesiæ Græcæ disciplinâ legendus Martene, de antiquis Eccl. Ritibus, lib. 1, cap. 4, art. 8, num. 27, et de Gallicanæ Ecclesiæ consuetudine vide Mabillonium, lib. 1 de Liturgiâ Gallicanâ, cap. 5, num. 23. In fine orationis Dominicæ sacerdos submissâ voce dicit: *Amen*, etsi abest à Sacramentario S. Gregorii edito à Menardo,

ob eam fortassè rationem, quia orationis Dominicæ continuatio quædam est, quæ proximè sequitur oratio : *Libera nos*, ac desinit in *Amen* dicendum à ministro; nam *Pater noster* apud Evangelistas clauditur voce *Amen;* quamobrem Ecclesia etiam in missâ per eam vocem terminandum existimavit, quæ vetus est consuetudo, cujus meminit seculi 12 scriptor Florus, ut observat Le Brun, t. 1, p. 569.

7. Jam verò in oratione : *Libera nos*, sacerdos Dominum precatur ut nos liberet *ab omnibus malis præteritis*, quæ sunt peccata; *præsentibus*, quæ sunt variæ tentationes, quibus ad peccandum impellimur; *futuris*, quæ sunt pœnæ peccatis debitæ, sive temporales sint, sive æternæ. Orat etiam ut nobis pacem largiatur : *Da propitius pacem in diebus nostris;* neque enim cum peccato vera potest esse pax. *Non est pax impiis, dicit Dominus*, Isaiæ cap. 48, ac de ejusmodi pace præclara et miranda sunt quæ scripsit D. Augustinus de Civit. Dei, lib. 19, cap. 11 et seq. Quia verò in hâc oratione disertè nominamus mala à quibus petimus liberari, idcircò hæc oratio à ritualistis Græcâ voce dicitur *embolismus*. In hâc eâdem oratione confugimus ad B. Mariam semper virginem, sanctos apostolos Petrum et Paulum, et Andream, et cæteros omnes sanctos. Licebat olim sacerdoti celebranti quoslibet alios sanctos adjicere : *Aliorum sanctorum nomina annumerare non debemus; nisi quos in Canone invenimus antiquitùs descriptos, excepto, post Pater noster, in illâ oratione : Libera nos, ubi juxta ordinem quorumlibet sanctorum nomina internumerare possumus;* verba sunt Micrologi, c. 13. In codice Tiliano post S. Andream sancti Gervasius et Protasius, et juxta Ambrosianum ritum sanctus Ambrosius nominantur. Atque hìc S. Andreas ideò nominatur, quòd primus ad apostolatum vocatus fuit, ut constat ex Evangelio Joannis; ipse enim primus Christum repererat, ad quem Petrum fratrem suum adduxit.

8. Quidam ex Patribus putant Petrum fuisse primum ad apostolicam dignitatem vocatum. Cyprianus, epist. 71 : *Petrus, quem primum Dominus elegit, et super quem ædificavit Ecclesiam suam.* Et S. Gregorius, lib. 2 in Ezechielem, homil. 6, aliàs 18 : *Ad memoriam revoca Petrum, quòd primus ad apostolatum vocatus sit.* Sed tamen hi Patres non ita intelligendi, quasi existimaverint, ad apostolatum vocatum fuisse Petrum priorem tempore, sed supra cæteros apostolos et Ecclesiam universam fuisse constitutum. In antiquo Ordine Romano 12, apud Mabillonium, in Musæo Italico, p. 152, habetur, Romano Pontifici S. Andreæ festivitatem non secùs ac solemnitatem B. Petri esse celebrandam, et officium partim apud altare S. Andreæ, partim ad S. Petri recitandum : *In festivitate S. Andreæ debet esse dominus Pontifex cum omnibus scholis ad S. Andream in Vaticano, ibique honorificè, sicut in festivitate S. Petri, vesperas et vigilias celebrare; matutinum verò ad fratrem ejus facere, id est, ad altare S. Petri.* Præciara et prorsùs tenera oratio est quam habuit Pius II, cùm sancti Andreæ caput sibi ex Achaiâ missum excepit, quæ extat in ejus Commentariis, l. 8, p. 357 : *Advenisti tandem, ô sacratissimum et honoratissimum S. apostoli caput. Turcarum te tuâ sede furor expulit. Ad fratrem tuum apostolorum principem confugisti exulans. Non deerit germanus tuus tibi*, etc. *Nepotes tui ex fratre Romani omnes te veluti patruum patremque suum venerantur, colunt, observant, et tuo se uti patrocinio in conspectu magni Dei non dubitant.*

9. Plures hìc à sacerdote actiones fiunt, antequàm incipiat orationem : *Libera nos.* Patenam, quæ jacebat sub corporali, manu dexterâ apprehendit inter digitum indicem et medium, eamque verticalem tenet super altare; in missis verò quæ cantantur, subdiaconus patenam velo involutam tenet ab offertorio usque ad finem orationis Dominicæ, quam tunc evolutam sacerdoti tradit super altare; quæ cæremonia in Parisiensi Ecclesiâ, non à subdiacono, sed ab acolytho peragitur; in quibusdam aliis Ecclesiis usus invaluit ut antequàm patenam super altare velo nudatam diaconus ponat, eam populo ostendat. Ubi sacerdos ad ea verba pervenerit : *Et omnibus sanctis*, sibi à fronte ad pectus crucis signum ducit, et ad ea verba : *In diebus nostris*, patenam osculatur; cùm autem dixerit : *Ab omni perturbatione securi*, patenæ hostiam superimponit, calicem discooperit et genuflectit.

10. Natalis Alexander, lib. 2 Theolog. dogmat. et moralis, cit. art. 6, num. 10, ait ritum hunc ad pium sanctarum mulierum officium referri, quæ *emerunt aromata, ut venientes ungerent Jesum, et valdè manè unà sabbatorum venerunt ad monumentum orto jam sole, et dicebant ad invicem : Quis revolvet lapidem ab ostio monumenti?* Patenam enim hujus lapidis esse symbolum, sibique crucis signum sacerdotem facere, ut annuntiet per crucem et per hoc sacrificium pacata esse omnia in cœlo et in terris; patenam osculari, ut ostendat Christum desiderio satisfecisse sanctarum mulierum, quibus obviàm occurrit, et salutavit dicens : *Amen;* illæ autem in genua provolutæ Christi amplexæ sunt pedes, ac fortassè, quod verisimile est, osculatæ.

11. Mysticam hanc explicationem nos minimè explodimus. Ejus tamen ritûs rationem afferemus, quæ ex naturali deducitur serie actionum, quæ partim gestæ sunt, partim geruntur. Patenâ ad offertorium opus est super quam panis consecrandus imponatur. Post panis seu hostiæ oblationem patena statim corporali supponitur; eâ enim nihil opus est usque ad communionem; hinc est quòd in missis privatis sacerdos eam corporali subjicit, et in missis cantatis traditur subdiacono, qui eam velo involutam teneat. Atque inde fit ut, cùm dicit sacerdos : *Libera nos, quæsumus, Domine*, appetente tempore quò se communicet, et adstantibus Eucharistiam præbeat, ubi patenâ opus est, ipsemet in missâ privatâ, eo quem ostendimus modo, patenam prehendit, in missâ verò cantatâ subdiaconus sacerdoti eam tradit celebranti. Vid. Pouget, Institut. catholicar. tom. 2, pag. 870, ubi illud etiam observat, in ecclesiis ubi mos est ut diaconus patenam populo ostendat, idcircò fieri, quò ad communionem populus invitetur.

Jam verò sacerdos patenâ sibi crucis signum ducit, eamque osculatur, quia patena instrumentum est pacis, et vas ubi sacra ponitur Eucharistia, quæ Christianorum est pax; eâque utitur ad signum sibi crucis faciendum; per crucem enim Christus ea omnia disjecit, quibus pax nostra perturbatur : *Ipse est pax nostra*, etc.; *solvens inimicitias in carne suâ*, inquit Apostolus ad Ephesios; ideò verò patena hostiæ subjicitur, quò faciliùs tolli possit hostia jamjam frangenda, ut mox dicemus. Vide Le Brun, tom. 1, pag. 571.

CAPUT XX.

De infractione hostiæ usque ad communionem.

1. Missa procedit, et sacerdos factâ genuflexione surgit, manu sumit hostiam, quam supra calicem tenens utràque manu bifariàm frangit, dicens : *Per eumdem Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum.* Dimidium illud hostiæ, quod habet in dexterâ, ponit super patenam, et ab altero dimidio, quod reliquum habet in sinistrâ, fragmentum detrahit dicens: *qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritûs sancti, Deus.* Quibus prolatis verbis, dimidium illud hostiæ cum altero jungit, quod posuit in patenâ, ac manu dexterâ fragmentum illud tenens supra calicem elatâ dicit voce : *Per omnia secula seculorum;* minister respondet, *Amen;* tum sacerdos ipso fragmento terna crucis signa supra calicem ducit dicens : *Pax Domini sit semper vobiscum;* minister respondet : *Et cum spiritu tuo.* Denique sacerdos fragmentum illud in calicem immittit, dicens : *Hæc commixtio et consecratio corporis et sanguinis Domini nostri Jesu Christi fiat accipientibus nobis in vitam æternam. Amen.*

2. In nostrâ rubricâ legitur : *Frangitur hostia;* sed in liturgicis ritûs Ambrosiani libris inter formulas, quas habet Canon, est quædam ejusmodi : *Corpus tuum frangitur, Christe, calix benedicitur;* quibus nonnemo non mediocriter est commotus. Est enim fidei catholicæ dogma integrum Christi corpus esse in quolibet hostiæ fragmento, integrumque à fidelibus sumi in quâcumque hostiæ particulâ :

A sumente non concisus,
Non confractus, non divisus,
Integer accipitur;

legit Romana Ecclesia in D. Thomæ hymno de Eucharistiâ, qui canitur in missâ in solemnitate Corporis Christi.

3. Cùm typis iterùm imprimendum esset Missale Ambrosianum, fuêre viri probitate et zelo præstantes, qui petebant ea verba è Canone Ambrosiano expungi; quibus Joseph Antonius Saxius, Ambrosianæ bibliothecæ præfectus, Epistola Mediolani editâ anno 1751 vehementer restitit, ne quidquam commutaretur.

4. Digna est ea Epistolâ, sacrâ eruditione referta, quæ legatur; nihil enim auctor prætermisit ut ex veteribus ecclesiasticis monumentis probaret eam formam loquendi fuisse adhibitam : *Corpus Christi frangitur;* nam professionis catholicæ formulam esse observavit, quam Berengario præscripsit Humbertus cardinalis, quamque ipse Berengarius recitavit in concilio centum et tredecim episcoporum, anno 1159, præsidente Nicolao II, summo pontifice : *Consentio*, etc., *panem et vinum quæ in altari ponuntur, post consecrationem non solùm Sacramentum, sed etiam verum corpus et sanguinem Domini nostri Jesu Christi esse, et sensualiter non solùm Sacramento, sed in veritate manibus sacerdotum tractari et frangi, et fidelium dentibus atteri.* Contendit autem Ambrosianam Ecclesiam ex hâc Berengarii palinodiâ ac fidei catholicæ professione verba illa traxisse : *Corpus tuum frangitur, Christe.* Verba illa denique ex Pontificali Romano expendit, quæ profert episcopus in benedictione patenæ : *Oremus, fratres dilectissimi, ut divinæ gratiæ benedictio consecret ac sanctificet patenam, ad confringendum in eâ corpus Domini nostri Jesu Christi.*

5. Factâ consecratione, remanent panis et vini quantitas, color et sapor, quæ in Constantiensi concilio accidentia vocantur, et communiter ita loquuntur theologi : *Accidentia panis non remanent sine subjecto in Sacramento altaris,* qui fuit Wiclefi error in eodem concilio damnatus; et in Tridentinâ synodo species appellantur, sess. 13, can. 2, ubi anathemate damnat qui negaverit *mirabilem illam et singularem conversionem totius substantiæ panis in corpus, et totius substantiæ vini in sanguinem, manentibus duntaxat speciebus panis et vini.* Post consecrationem panis reipsà sub illis accidentibus subest corpus, sanguis, anima et divinitas Domini nostri Jesu Christi. Non est ibi ampliùs substantia panis; remanent accidentia seu species *sine subjecto substantiali*, ut loquuntur scholastici, qui adhuc inter se digladiantur, utrùm remaneant necne *sine subjecto accidentali;* Thomistæ enim docent saporem, gravitatem coloremque panis et vini quantitati inesse tanquàm accidentali subjecto.

6. Quâ constabilitâ doctrinâ, formula Ambrosiani Canonis : *Corpus tuum frangitur, Christe*, facilè explicari potest. D. Thomas, 3 part., q. 77, art. 7, quæstionem proponit *utrùm species sacramentales frangantur in hoc Sacramento;* et respondet affirmando. Tertio autem loco ita sibi objicit : *Ejusdem videtur esse manducari, frangi et masticari; sed verum Christi corpus est quod manducatur, secundùm illud Joannis* 6 : « *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem;* » *ergo corpus Christi est quod frangitur et masticatur. Unde et in Confessione Berengarii dicitur :* « *Consentio sanctæ Romanæ Ecclesiæ, et corde et ore profiteor panem et vinum quæ in altari ponuntur, post consecrationem verum corpus et sanguinem Christi esse, et in veritate manibus sacerdotum tractari, frangi, et fidelium dentibus atteri;* » *non ergo fractio debet attribui sacramentalibus speciebus.* Cui objectioni in hunc modum respondet : *Ad tertium dicendum quod illud quod manducatur in propriâ specie, ipsum et frangitur et masticatur in suâ specie. Corpus autem Christi non manducatur in suâ specie, sed in specie sacramentali; unde et super illud Joannis* 6 : « *Caro non prodest quidquam,* » *dicit Augustinus :* « *Hoc est intelligendum secundùm illos qui carnaliter intelligebant. Carnem quippe sic intellexerunt, quomodò in cadavere dilaniatur, aut in macello venditur. Et ideò*

« *ipsum corpus Christi non frangitur nisi secundùm* « *speciem sacramentalem.* » *Et hoc modo intelligenda est confessio Berengarii, ut fractio et attritio dentium referatur ad speciem sacramentalem, sub quâ verè est corpus Christi.*

7. Incorruptibile et impassibile est corpus Christi, et totum est sub quâlibet vel minimâ parte, quod fracturæ non convenit, nec nisi accidentia seu species frangi possunt. Atque juxta hanc doctrinam D. Thomæ, Ecclesia in eodem hymno, quem supra memoravimus, in festivitate Corporis Domini canit :

Fracto demùm Sacramento, etc.,
Nulla rei fit scissura,
Sola signi fit fractura,
Quâ nec status nec statura
Signati minuitur ;

ubi vox *signi* sacramentalem speciem significat. Itaque si accuratè et theologicè loquamur, non est dicendum : *Frangitur corpus Christi ;* sed : *Franguntur species ;* quanquàm theologicè etiam dici potest : *Frangitur corpus Christi ;* nam etiam in Eucharistiâ idiomatum communicationi locus esse potest, ut idem advertit Saxius in suâ Epistolâ, et antea jam observaverat Juveninus, de Sacramentis, dissert. 4, q. 4, de Eucharistiâ ut est Sacramentum, c. 4 : *Propter intimam et mirabilem specierum cum corpore Christi conjunctionem communicatio idiomatum aliquo modo locum habet in Eucharistiâ, ita ut actiones externæ quæ sunt circa species tribuantur rebus quæ sub iis continentur ; quemadmodùm (servatâ debitâ proportione) quæ humanæ tantùm naturæ propriè conveniunt, de Filio Dei propter unionem hypostaticam dicuntur.*

8. In hunc igitur modum explicatur illud in Ambrosianâ Liturgiâ : *Frangitur corpus Christi ;* quod in aliis etiam ecclesiasticis monumentis occurrit. Nescimus autem utrùm satis feliciter rem expediant qui corporis naturam ponunt in magnitudine, nec vera et absoluta accidentia admittunt, distincta à materiâ : nam, juxta catholicam fidem confitentur post consecrationem jam non ampliùs remanere panis et vini substantiam, sed species, magnitudinem scilicet, colorem, figuram, saporem ; contendunt verò Deum per se et proximè in nostros sensus agere, et coram pane eucharistico easdem modificationes in animâ nostrâ et impressiones operari, quas ipse panis ante consecrationem operabatur, et adhuc si ad pristinam restitueretur substantiam, operaretur. Novimus eos respondere corpus Christi non frangi per fractionem in se ; esse enim incorruptibile, impassibile, et totum sub quâlibet parte ; posse tamen frangi *per fractionem à se ;* perinde ac si fracto corpore humano, in ejus membris fractis et divisis vellet Deus rationalem animam conservare, quo casu rationalis quidem anima non divideretur *in seipsâ*, sed *à seipsâ* divideretur *localiter ; propterea quòd*, ut dicunt, *non jam esset in continuo quodam spatio totali corporis, sed in pluribus spatiis separatis totali illi continuo æquivalentibus.* Sed aliis non satisfacit hæc responsio. Cùm enim Eucharistia sit Sacramentum permanens, duabus necessariò constare debet rebus, quæ *simul permaneant*, et quarum una sensibilis sit ; quòd si species ex parte hostiæ consecratæ non sunt aliquid reale, illud inferunt, fractâ in plures partes hostiâ, fracturam, quæ realis est, in ipso Christi corpore fieri ; nihil enim aliud quidquam esse reale ex eorum doctrinâ, in quo fieri fractura possit, quod sana respuit theologia, ut jam explicuimus. Hùc accedit quòd seculo 12 ortâ controversiâ cui occasionem dedit palinodia Berengarii, utrùm, cùm frangitur et in plures partes dividitur Eucharistia, species an corpus Christi frangantur ; quibusdam autem cum Petro Abailardo contendentibus specierum tantummodò fieri fracturam, contra Valtero monasterii Parisiensis S. Victoris abbate, et Abaudo itidem abbate docentibus, fracturam et divisionem fieri in corpore Christi, non ad posteriorem, sed ad priorem sententiam Ecclesia voluit accedere.

9. Sed hæc obiter dicta sunto. Igitur ad institutum nostrum regredientes, dicimus primò frangi hostiam, quia Dominus Jesus in institutione Eucharistiæ accepit panem in sanctas manus suas, benedixit, fregit, deditque discipulis suis, dicens : *Hoc est corpus meum ;* idque jussit apostolos in suî facere memoriam. Proinde in Actis apostolicis, cap. 2, scriptum est fideles perseverare consuevisse *in communicatione fractionis panis ;* et D. Paulus, 1 ad Corinth., cap. 10, ait : *Panis quem frangimus, nonne participatio corporis Domini est ?* nullaque Liturgia est in quâ hostiæ fractura non præscribatur.

10. Secundo loco dicimus, juxta consuetudinem Græcorum hostiam dividi in partes quatuor, quarum alteram sumit sacerdos qui celebrat ; altera dispertitur populo ; tertia reservatur infirmis ; quarta denique in calicem immittitur, et cum Christi sanguine commiscetur. Qui Mozarabum sequuntur ritum, hostiam dividunt in partes novem, quarum cuique alicujus ex Christi mysteriis nomen imponunt. Primam *Incarnationem* nominant ; secundam *Nativitatem ;* tertiam *Circumcisionem ;* quartam *Transfigurationem* seu *Apparitionem ;* quintam vocant *Passionem ;* sextam *Mortem*, septimam dicunt *Resurrectionem ;* octavam appellant *Gloriam Christi in cœlo ;* nonam denique *Jesu Christi Regnum*, cùm veniet judicaturus vivos et mortuos.

11. Occidentalis Ecclesia hostiam dividit in partes tres, quarum unam in calicem injectam sacerdos sumit cum sanguine, reliquas duas sumit seorsùm à sanguine qui calice continetur. Atque hæc est disciplina quæ invaluit : neque tamen idem semper est factitatum ; olim enim hostia in tres dividebatur partes, quarum una immittebatur in calicem, alteram manducabat sacerdos, tertia, quia qui consecrabatur panis, major erat et latior quàm quo nunc utimur, in plures frangebatur particulas astantibus vel infirmis communicandis ; cujusmodi ritûs etiamnùm extant in missâ solemni summi Pontificis quædam vestigia, et in missâ quæ celebratur in consecratione episcopi. Summus Pontifex, cùm solemniter celebrat, hostiam

in partes dividit tres; ex his unam immittit in calicem; ipse sumit alteram; tertiam in duas dividit particulas, communicandis diacono et subdiacono; in episcopi autem consecratione, episcopus consecratus hostiam in tres partes dividit, quarum unam injicit in calicem, alterâ ipse se, tertiâ episcopum qui consecratur communicat, ut videre est apud cardin. Bona, Rer. liturgic. l. 1, c. 11, n. 4, et l. 2, c. 15, n. 4, et in Pontificali Romano, de Consecratione episcopi.

12. Tertiò, plures rationes mysticas sacrorum rituum scriptores afferunt, cur hostia in tres partes frangatur, quas vide apud S. Bonaventuram, tract. de Exposit. missæ, cap. 4, § *Sed antequàm;* Ernulphum, episcopum Roffensem, in Epist. ad Lambertum, in Spicilegio Dacherii, tom. 2; Hugonem de S. Victore, l. 2 de Sacramentis, cap. 10. Nos verò satis esse putamus, quæ hâc de re scripsit D. Thomas afferre. Itaque, 3 part., q. 83, art. 5, ad octavum, secutus can. *Triforme*, de Consecrat., dist. 2. ait S. doctor hostiam quæ immittitur in calicem significare in cœlo cum corpore et animâ esse Christum, B. Virginem, et si qui alii sancti cum corporibus sunt in glorià; partem quam sumit sacerdos, innuere ambulantes adhuc in terrâ, qui Sacramentis utuntur, et ita *passionibus conteruntur*, ut panis comesus dentibus atteritur; tertiam denique partem, quæ olim in altari pro infirmis reservabatur, significare eos quorum corpora usque ad judicii diem jacebunt in sepulcro, animæ verò sunt vel in Purgatorio, vel in cœlo. Nec absimilis est explicatio Innocentii III, qui, lib. 5 Mysterior. missæ, c. 3, ita scribit: *Una pars est ipsum caput, videlicet Christus, qui et caput est et pars corporis. Altera pars sunt illi quorum corpora requiescunt in tumulis, et animæ regnant cum Christo*, etc. *Tertia pars in calicem ponitur, significans eos qui adhuc in passione consistunt, donec ab hâc vità migrantes ad caput suum transeant, ubi nec moriantur ampliùs, neque ullatenùs patiantur.* Addit D. Thomas obsolevisse ætate suâ consuetudinem reservandi usque ad finem missæ tertiam Eucharistiæ partem, eamdem nihilominùs stare significationem: *Hic tamen ritus non servatur modò, ut scilicet una pars servetur usque ad finem missæ, propter periculum; manet tamen eadem significatio partium.* Illud etiam tradit D. Thomas, quosdam fuisse qui dicerent hostiæ partem quæ injicitur in calicem eos qui adhuc vivunt in terris significare; earum verò quæ extra calicem remanent partes, alteram quæ reservatur, plenè beatos significare quantùm ad animam et corpus, alteram quæ comeditur, significare cæteros. Vide Sylvium, in 3 part. D. Thom., q. 83, art. 5.

13. Quartò, sacerdos dicit: *Pax Domini sit semper vobiscum*, atque ad hunc modum salutat populum, ad quem idcircò se non convertit quòd in fractione hostiæ sit occupatus, eique per meritum hostiæ quam fregit ita benedicat, et tria crucis signa ducit super calicem, quibus vel innuitur Christum Jesum tertiâ die ad vitam rediisse, ut loc. cit., ad tertium docet D. Thomas: *Repræsentatur resurrectio tertiâ die facta per tres cruces quæ fiunt ad illa verba:* « *Pax Domini sit semper vobiscum;* » vel significatur sanctissimam Trinitatem Christi crucifixi animam ejus corpori reddidisse. *Et ideò* (ait Innocentius III, lib. 6 Mysterior. missæ, cap. 2) *ter signum crucis producitur cum hostiâ super calicem, quia virtus Trinitatis animam crucifixi reduxit ad carnem, ne derelinqueret animam ejus in inferno, nec daret carnem ejus videre corruptionem;* vel tres significantur sanctæ mulieres quæ Christum quærebant ad ostium monumenti, ut eodem loco pergit Innocentius III his verbis: *Vel ideò tres cruces fiunt cum hostiâ super os calicis, quia tres mulieres quærebant Crucifixum ad ostium monumenti; unde:* « *Quid quæritis viventem cum mortuis?* » *Os ergo calicis in hoc loco significat ostium monumenti.*

14. Olim consuetudo erat ut sacerdos, antequàm diceret: *Pax Domini sit semper vobiscum*, benedictionem daret, quam scriptores de sacris ritibus episcopalem appellant, quòd ad episcopum tantùm pertineat. Hujusmodi ritus deducitur ex vetustis Missalibus quæ probè inspexit cardinalis Bona, qui, lib. 2 Rer. liturgic., cap. 16, n. 4, ait ex libro quodam Sacramentorum Ecclesiæ Romanæ ante nongentos annos scripto se didicisse morem fuisse quondam in hâc missæ parte indicendi jejunia quæ essent observanda, et preces quæ pro hoc vel illo fieri deberent. Juxta Mozarabum ritum non episcopi duntaxat, sed etiam cujusque sacerdotis celebrantis erat hujusmodi benedictionem populo impertiri. Quamobrem in concilio Toletano IV, can. 18, hæc habetur: *Nonnulli sacerdotes post dictam orationem Dominicam statim communicant, et postea benedictionem populo dant; quoa deinceps interdicimus; sed post orationem Dominicam, et conjunctionem panis et calicis, benedictio in populum sequatur.* Videatur Mabillonius, de Liturgià Gallicanâ, lib. 1, cap. 4, num. 13, qui illud etiam observat, num. 14, hunc Mozarabum ritum ad Ecclesiam quoque Gallicanam permanâsse. De episcopali benedictione in hâc missæ parte agit accuratissimè Hugo Menardus, in Notis ad Sacramentar. S. Gregorii, pag. 27: *Antiqua olim fuit consuetudo, ut episcopus, antequàm Eucharistiam perciperet, populum benediceret quibusdam conceptis precationibus, ut in toto hoc Sacramentorum libro videre est, necnon in codicibus Rodradii, Remigii, Ratoldi et Tiliano; atque etiam in Ordine Romano, sicut et in veteri Pontificali Romano dedicato Leoni X pontif. maximo;* ubi etiam fallacia illa quorumdam scriptorum deprehenditur, qui hanc benedictionem confundunt cum eâ quâ sacerdos populo benedicit in fine missæ.

15. Quintò, hostiæ pars in calicem immittitur ex vetustissimarum Liturgiarum auctoritate et antiquissimorum conciliorum; atque ita præscribitur in Liturgiâ S. Jacobi, et in concilio Arausicano, anno 441. De fermento alibi disseruimus, quod ex unâ ad aliam Ecclesiam, et à summo Pontifice ad suburbicarios episcopos mittebatur; alibi etiam ostendimus hoc fermentum Eucharistiam fuisse; atque hìc opus est illud addere, quòd, ut in prioribus duobus Romanis Ordinibus legitur, Papæ ad altare proficiscenti, ut so-

lemniter celebraret, sanctissima Eucharistia in parvo quodam ciborio exhibebatur, quam ante initium missæ adorabat, atque ejus particulam in calicem immittebat cùm diceret : *Pax Domini*, etc. ; neque hæc Eucharistiæ erat pars, quam ipse in missâ, sed quam alius in aliâ missâ sacerdos consecraverat, et in ciborio asservata fuerat. Atque se ita rem habere ex eo ostendit quòd cùm diceret : *Pax Domini*, nondùm fracta esset hostia quam ipse in missâ consecraverat.

16. Ea verò hostia postea frangebatur, ejusque particula item immittebatur in calicem : nam semper tum episcopus suburbicarius præter Eucharistiam à Pontifice sibi missam, tum summus Pontifex præter Eucharistiam præcedentibus diebus confectam, quæ illi ante missæ celebrationem adoranda exhibebatur, hostiæ particulam in missâ quam celebrarent consecratam in calicem immittebant. Verba Ordinis primi Romani, n. 18 et 19, hæc sunt : *Cùm dixerit : Pax Domini sit semper vobiscum, faciens crucem tribus vicibus manu suâ super calicem, mittit sancta in eum*, id est, particulam hostiæ in aliâ missâ consecratam. *Tum Pontifex rumpit oblatam*, quam scilicet in eâdem missâ consecravit. *Expletâ confractione*, etc., *de ipsâ sanctâ, quam momorderat, ponit in calicem dicens : Fiat commixtio.* Et consentit cum iis secundus Ordo Romanus, n. 12 et 13. *Cùm dixerit : Pax Domini sit semper vobiscum, mittit in calicem de sanctâ oblatâ. Sed archidiaconus pacem dat episcopo priori. Deinde cæteri per ordinem ; et populus, separatim viri et feminæ. Tunc pontifex rumpit oblatam*, etc. *Expletâ confractione*, etc. *De ipsâ sanctâ, quam momorderit ponit inter manus archidiaconi in calicem faciens crucem ter dicendo : Fiat commixtio.* Vide Le Brun, tomo 1, pag. 584 et seq. Accuratè more suo tractat hoc argumentum Mabillonius, in Comment. ad Ordin. Romanum, art. 6, n. 1, ubi postquàm allata ex Ordinibus Romanis verba expendit, ait : *Duplex itaque particula mittebatur in calicem; una scilicet ante oblatæ fractionem, alia post fractionem ex ipsâ oblatâ. Adeòque prima nihil aliud esse videtur quàm particula ex antea consecratâ Eucharistiâ, quam Pontifex ad altare procedens adoraverat in capsâ ostensam*, etc. *Constat igitur duplicem Eucharistiæ particulam fuisse immissam in calicem, unam ex priori, ut quidem opinor, consecratione, alteram ex præsente.* Hujus deinde ritûs causam scrutatus quærit, *cur particula ex Eucharistiâ servata immissa fuerit in calicem;* et respondet : *Fortassè ut sacrificii unitas et perpetuitas hoc ritu inculcaretur.* Denique rationem affert cur in calicem pars injiceretur fermenti seu Eucharistiæ, quam sacerdotibus episcopus, et Pontifex episcopis suburbicariis mittebat, dicens *hoc ritu sacrificii unitatem commendari, atque unionem Pontificis cum sacerdote, qui sancta priùs consecrâsset, et episcopi cum Pontifice, fermenti, id est, Eucharistiæ particulam à Pontifice antea consecratam in calicem immittentis.*

17. Sextò, actio hæc particulam hostiæ immittendi in calicem est plena mysterii. In missâ usque ad hanc de quâ loquimur partem Jesu Christi passio et mors repræsentatur per consecrationem corporis et sanguinis separatim factam, vi consecrationis sub speciem panis corpore Christi, et sub vini speciem sanguine subeunte ; et quamvis separatio hæc tantummodò mystica sit, neque enim reipsà corpus est sine sanguine, nec sanguis vicissim sine corpore, tamen mysticâ hâc separatione corporis à sanguine, et sanguinis à corpore expressè Christi passio et mors nobis repræsentatur. Reliquum erat ut gloriosa exprimeretur Christi resurrectio ; neque id concinniùs fieri poterat quàm si hostiæ particula immitteretur in calicem, atque ita corpus iterùm conjungeretur cum sanguine, quod benè observavit Micrologus, de ecclesiast. Observationibus, cap. 17 : *Unam* (fractæ hostiæ partem) *in calicem faciendo crucem mittere debet cùm dicit : Pax Domini sit semper vobiscum ; ad designandum corporis et animæ conjunctionem in resurrectione Christi ;* et consentit Innocentius III, cit. cap. 2 : *Commixtio panis et vini designat unionem carnis et animæ, quæ in resurrectione Christi denuò sunt unitæ.*

18. Hujus actionis quidam originem referunt ad ritum exhibendi populo communionem sub utrâque specie ; nam, si vinum consecratum deficeret, vinum infundebatur non consecratum in calicem, eòque particula injiciebatur hostiæ consecratæ, idque vinum, si non consecratum, saltem sacræ contactu hostiæ benedictum populo præbebatur. Ita Pouget, Instit. catholic. tomo 2, pag. 876, atque eadem habetur in Catechismo Montispessulani, pag. 633, et apud Vertum, tomo 4, pag. 268. Catechismi illius auctor reliquis duobus est tempore prior ; proximè post eum scripsit Vertus, qui valdè illum laudat quòd commixtionis in calice corporis cum sanguine originem repererit ; postremus scripsit Pouget, qui hanc sententiam est amplexus, quin ullum ejus nominet auctorem. Nos verò profitemur, non aliò ritum hunc immittendi in calicem particulam hostiæ referri, quàm ad causam repræsentandæ resurrectionis Christi. Neque enim satis nobis firmum videtur hujusmodi argumentum : Cùm olim Eucharistia sub utrâque specie populo præberetur, si vinum deficeret, infundebatur vinum non consecratum in calicem, et illùc sacræ hostiæ particula immittebatur ; igitur inde factum est ut sacerdos in missâ injiciat in vinum consecratum hostiæ sacræ particulam. Nam primum illud verum esse potest quin sit causa alterius ; et ut affirmari possit esse causam, demonstrare oportuit, fuisse prius tempore ; quinimò etiamsi multò antea usurpatum fuerit, necesse est vetusta et sincera afferre documentâ quæ luculenter ostendant illud posterius à priore manâsse. Sed de his quæ certè opus sunt ad illud argumentum constabiliendum, nihil loquitur illius auctor Catechismi, nihil Vertus, nihil Pouget. Alibi de præsanctificatorum missâ disseruimus, quæ in Occidentali Ecclesiâ feriâ sextâ in Parasceve celebratur. In eâ missâ in vinum nòn consecratum pars injicitur hostiæ die proximè anteactâ consecratæ : porrò alibi etiam ostendimus nullo fulciri fundamento eorum sententiam qui putabant vinum sacræ hostiæ contactu consecrari :

quod argumentum pertractavit Martene, de antiquis Eccl. Ritibus, lib. 1, cap. 4, art. 10, n. 11. Nos autem hæc non eò dicta volumus, quasi existimemus auctorem Catechismi, Vertum, et Pouget eam sententiam instaurare voluisse, quæ statuit vinum non consecratum sacræ hostiæ contactu consecrari; disertè enim ii dicunt eo contactu fieri duntaxat benedictum. Sed de ritu illius feriæ sextæ idcircò hìc mentionem fecimus, et ideò diximus, particulæ hostiæ, quæ illo die in calicem immittitur, vinum per contactum non consecrari, ut ea quæ in Commentario de festis scripsimus, cùm de festo ageretur feriæ sextæ in Parasceve, confirmaremus. Itaque ne longiùs à propositâ quæstione digrediamur, nobis ea non arridet sententia è consuetudine nimirùm immittendi sacram hostiam in vinum non consecratum, cùm deficeret consecratum, ritum illum ortum esse ut in missâ sacerdos particulam sacræ hostiæ in sanguinem immittat. Nobis astipulatur Le Brun, tomo 1, p. 583, atque ad ea quæ ille affert, liceat nobis addere, cùm populus sub utrâque specie communicari consueverat, quòd justam non liceret mensuram parare vini consecrandi; consuetudinem esse introductam ad sanguinem vinum non consecratum adjicere; neque enim deerant rationes, ut alibi dicemus, cur creditum sit ejusmodi commixtione vinum consecrari. Neque inficiamur aliquando hostiam non modò in sanguinem, quod etiamnùm Græci faciunt, sed etiam in vinum fuisse intinctam. Verùm hoc non licebat facere, nisi cùm aut pueris aut infirmis panis consecratus præbendus esset qui eum non poterant deglutire, ut observat cardinalis Bona, cap. 18, lib. 2 Rerum liturgic., n. 3 : *Erat autem duplex intinctio, una cum sanguine, altera cum vino communi, et hæc etiam aliquando viguit pro pueris et infirmis, qui panem siccum deglutire non poterant.* Præterea, secluso hoc casu, panem consecratum in commune vinum intingere sacræ vetabant leges, ut videre est in canone *Cùm omne*, de Consecrat., dist. 2, idque abundè probant Micrologus, in suis Observationibus, c. 19; cardinalis Bona, loco citat., et Bellarminus, tomo 3 Controvers., lib. 6, de missæ Sacrificio, cap. 27, § *Quartò objicit*. Quæ cùm ita sint, quis jure contenderit ex consuetudine, quæ in uno casu tantùm toleratur, reprobatur verò in cæteris omnibus, adeò sacrosanctum ritum traxisse originem, cujusmodi est in missâ particulam sacræ hostiæ in vinum consecratum immittere, quod omnes præscribunt Liturgiæ, semper in missâ usurpatum? Nec quidquam juvet dicere leges quidem canonicas generatim vetâsse ne sacra hostia in commune vinum intingeretur, non tamen prohibuisse ne immitteretur in vinum non consecratum, ut, cùm deficeret vinum consecratum, populo Sacramentum sub utrâque specie præberetur. Verùm ne hic quidem modus alter probabatur. Ita enim populo reverà vinum tantummodò benedictum, non consecratum præbebatur, licèt populus existimaret, se Sacramentum accipere sub specie sanguinis. Quod si fortè dubitaretur ne deesset populo vinum consecratum, facilè id suppleri poterat vinum commune addendo ad vinum consecratum. Quamobrem si etiam alter modus legibus prohibebatur, rursùs robur suum constat argumento, non potuisse sanctissimum hunc ritum inde suam trahere originem.

19. Septimò, sacerdos, dùm particulam immittit in calicem, hanc submissâ voce dicit orationem : *Hæc commixtio et consecratio corporis et sanguinis Domini nostri Jesu Christi fiat accipientibus nobis in vitam æternam. Amen.* Quæ oratio feriâ sextâ majoris Hebdomadæ omittitur; hostia enim, ut alibi dictum est, in vinum non consecratum immittitur. Innocentius III, cap. 2, lib. 6 Mysteriorum missæ, ita explicat vocem *commixtio*, ut referri debeat *ad species panis et vini quibus continetur corpus et sanguis.* Difficiliùs explicatur altera vox *consecratio*. Hanc orationem habent omnes Ordines Romani, Amalarius et Micrologus. Carthusiani eam non recitant; quod ostendit Ecclesias Galliæ, etiamsi ritum Romanum essent amplexæ, eam orationem omisisse, ut notat Le Brun, tomo 1, pag. 589. Et Pouget, tomo 2, pag. 880, testatur in quibusdam Galliæ Ecclesiis omitti vocem *consecratio*. Bellarminus, loco cit., cap. 27, orationis et illius vocis *consecratio* vetustatem probat, quam vocem ita explicat : *Neque habet aliquid incommodi ea vox, si benè intelligatur; non enim petimus ut nunc fiat consecratio, sed consecratio antea facta sit nobis ad vitam æternam salutaris.* Illud etiam animadversione dignum est quòd, cùm corpus consecratum sub specie panis consecratio corporis dicatur, et sanguis consecratus sub specie vini dicatur consecratio sanguinis (quamobrem S. Ambrosius, lib. 1 Offic., c. 41, S. Laurentium diaconum inducit cum S. Sixto papâ ita colloquentem : *Experire utrùm idoneum ministrum elegeris, cui commisisti dominici sanguinis, consecrationem*) corpus et sanguis in calicem simul commixta dici possunt consecratio corporis et sanguinis, ut advertit idem Le Brun, pag. 589.

20. Sacerdos, dictâ oratione, *Hæc commixtio*, inclinatus in Sacramentum manibus junctis, dicit : *Agnus Dei*, ter sibi pectus percutiens; et antequàm sumat Eucharistiam, tres alias dicit orationes, quarum primâ expletâ, si danda sit pax dicit : *Pax tecum;* quique accipit pacem respondet : *Et cum spiritu tuo.* S. Joannes Baptista, cùm primùm vidit Christum, eum vocavit *Agnus Dei. Alterâ die vidit Joannes Jesum venientem ad se, et ait : Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* Alibi diximus orationem *Agnus Dei* primò in missam à Sergio I fuisse introductam; quod nunc confirmamus auctoritate D. Bonaventuræ, in Expositione missæ, c. 4 : *Sequitur Agnus Dei, quòd Sergius papa instituit.* Alibi etiam docuimus quamobrem ad tertium *Agnus Dei* non dicatur : *Miserere nobis*, sed : *Dona nobis pacem.* Pectus sibi percutit sacerdos in signum contritionis cordis sui, non modò cùm dicit : *Miserere nobis*, sed etiam cùm dicit : *Dona nobis pacem*, fortassè quia olim tertiò itidem dicebatur : *Miserere nobis.* In missis defunctorum juxta nostram rubricam sacerdos non percutit sibi pectus, neque dicit : *Miserere nobis*, sed : *Dona eis requiem*, ut

ostendat defunctorum se magis quàm suî esse memorem, ut advertit Hugo de S. Victore, lib. 3 de Missâ, c. 37, cui assentitur Gavantus in Notis ad Rubricas. Scribit Micrologus, c. 18, non ex antiquâ summorum pontificum institutione tres in missâ recitari orationes ante communionem, sed piorum et religiosorum hominum traditione. Micrologo assentiuntur Bellarminus, Azorius et Gavantus, quos refert ac sequitur Bellotte in Observationibus ad ritus Ecclesiæ Laudunensis, pag. 622, n. 8.

21. D. Thomas, 3 part., quæst. 83, art. 4, in corpore, agit de ritu dandæ pacis ante communionem, et docet populum parari ad Sacramentum percipiendum per pacem; addit in missis defunctorum non dari pacem, quia in missis defunctorum non pro præsenti pace sacrificium offertur, sed pro requie mortuorum, quæ est etiam ratio quamobrem trium harum orationum prima ex rubricæ præscripto omittitur : *Præparatur populus per pacem*, etc. *Est enim hoc Sacramentum unitatis et pacis. In missis tamen defunctorum, in quibus sacrificium offertur non pro pace præsenti, sed pro requie mortuorum, pax intermittitur.* Observavit Albaspinæus, de veteribus Ritib., l. 1, observat. 17, missas defunctorum non solemnes, sed privatas fuisse; pacem verò dari consuevisse duntaxat in solemnibus. Pax etiam omittitur in signum mœroris in missâ feriæ 6 in Parasceve; quamobrem Procopius in Historiâ arcanâ tradit Justinianum et Theodoram infelici ostento cœpisse possessionem imperii feriâ 6 majoris hebdomadæ, cùm non datur pax.

22. Olim dabatur pax cum osculo; cujus consuetudinis documenta reperias apud sacrarum cæremoniarum Scriptores, card. Bona, Rer. liturgicar. lib. 1, cap. 16; Le Brun, tom. 1, pag. 603; Pouget, tom 2, pag. 881; Menardum, in Notis ad Sacramentar. S. Gregor., pag. 377; Casalium, de veteribus sacris Christianorum Ritibus, cap. 59; Meratum, tom. 1, part. 1, pag. 584; qui docent quando in missis etiam privatis danda sit pax, atque ad hanc rem multa è sacræ eruditionis penu deprompsit Binghamus, tom. 6 Originum seu Antiquitatum ecclesiasticarum, pag. 299 et seqq. Osculi hujus causam affert Isidorus, de Officiis ecclesiast., l. 1, c. 15 : *Quarta post hæc infertur pro osculo pacis, ut charitate omnes reconciliati invicem, digni Sacramento corporis et sanguinis Christi consocientur, quia non recipit dissensionem cujusdam Christi indivisibile corpus.* Viguit consuetudo dandæ pacis per osculum usque ad Innocentii III tempora, qui ejus moris meminit, lib. 6 Mysterior., c. 5.

23. Nunc non ampliùs pax datur per osculum, sed per amplexum, vel parva quædam præbetur ad osculum tabella, quam quidam *osculatorium* appellant, in quâ Crucifixi imago depicta est. Card. Bona, loc. cit., existimat osculo sive amplexum, sive tabellæ osculum fuisse à Franciscanis fratribus substitutum, qui cùm aliquot mutâssent ritus, etiam hunc non sine ratione propter malitiam hominum mutandum existimârunt. Ac de câ ratione quamobrem mos introductus fuerit ut ad osculum tabella præberetur, consentit Bellotte, in Observationibus ad ritus Ecclesiæ Laudunensis, pag. 624, num. 12. Christianorum enim oscula non quidem generali, sed singulari quorumdam hominum malitiâ, in ejusmodi oscula abierant, quæ per viam sibi occurrentes ethnici vicissim amicitiæ causâ sibi offerebant; quam consuetudinem, licèt à Tiberio gravibus causis, teste Tranquillo, sublatam, quasi ex ipsâ lege quâ prohibebatur majores vires sumpsisset, firmiùs invaluisse novimus ex Martiale, lib. 7, epigramm. 94, ad Linum, et lib. 11, ad Bassum 99. Sacerdos antequàm det per amplexum pacem, osculatur altare, ut ostendat se pacem dare non posse, nisi à Christo, cujus figura est altare, pacem priùs acceperit. Olim non altare sacerdos osculabatur, sed hostiam, quem ritum jam obsoletum qui nunc adhiberet reprehensione non careret. De hujusmodi osculo, quod etiam sanctum appellatur, loquitur Apostolus, cap. 16 ad Rom.; Epist. 1 ad Thessalonic., cap. 5; et 1 ad Corinth., cap. 16 : *Salutate invicem in osculo sancto;* et B. Petrus Apostolus, Epist. 1, cap. 5 : *Salutate*, inquit, *invicem in osculo sancto.* De eodem osculo loquitur etiam Tertullianus, lib. 1 de Oratione, et lib. 2 ad Uxorem; Athenagoras, Oratione ad Christianos; D. Augustinus, serm. 83 de Diversis; Chrysostomus, lib. 1 de Compunctione; Gregorius, lib. 3 Dialogor., cap. 36, et Anastasius Synaïta, Oratione de sacrâ Synaxi. Græci dant pacem ante præfationem, in missâ; cæterique Orientales, atque etiam Mozarabes. Apud Maronitas mos est ut ante præfationem sacerdos pacem det altari et sacris mysteriis dicens : *Pax tecum, altare Dei, et pax mysteriis sanctis positis super te;* deinde ad ministrum : *Pax tibi, minister Spiritûs sancti;* cui minister respondet : *Veni in pace, Pater noster, sacerdos candide;* postea in populo fideles sibi vicissim dant pacem : Vide Perimezzium, dissert. 8, tomo 1, ubi de præsenti hâc, quæ apud nos invaluit, consuetudine cum cardinali Bonâ consentit

CAPUT XXI.

De communione sacerdotis.

1. Dictâ oratione tertiâ, quæ incipit *Perceptio*, sacerdos genuflectit, surgit, et voce submissâ dicit : *Panem cœlestem accipiam, et nomen Domini invocabo;* duobus sinistræ manûs digitis, pollice et indice, duas hostiæ partes apprehendit, mediam tenens patenam inter digitum indicem et medium; ac dexterâ ter sibi pectus percutiens ter dicit clarâ voce : *Domine, non sum dignus*, terque submissâ voce ait, *ut intres sub tectum meum, sed tantùm dic verbo, et sanabitur anima mea.* Verba illa : *Panem cœlestem accipiam, et nomen Domini invocabo*, sunt ex psalmo 115, et illa : *Domine, non sum dignus*, sunt verba Centurionis, quem tradit Matthæus, cap. 8, orâsse Christum Jesum ut domum suam veniret, suumque puerum sanitati restitueret, in quibus verbis parva est quædam immutatio. Centurio enim dixit : *Sed tantùm dic verbo, et sanabitur puer meus.* Sacerdos verò : *Sed tantùm dic verbo, et sanabitur anima mea.* Origenes, homil. 5, ad aliquot Evangelii loca meminit consuetudinis recitandi ea

verba ad communionem. *Quando sanctum cibum, illudque incorruptum accipis epulum, quando vitæ pane et poculo frueris, manducas et bibis corpus et sanguinem Domini, tunc Dominus sub tectum ingreditur. Et tu ergo humilians teipsum, imitare hunc Centurionem, et dicito : Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum :* et Chrysostomus, homiliâ de S. Thomâ apostolo, fideles cohortans ut purâ mente Eucharistiam accipiant : *Dicamus*, inquit, *Redemptori : Domine, non sum dignus ut intres sub tectum animorum nostrorum ; quia tamen tu à nobis teneri vis, de tuâ freti indulgentiâ ad te accedimus.*

2. Postquàm dixit ter : *Domine, non sum dignus*, pollice et indice dexteræ accipit duas hostiæ partes à sinistrâ manu, eâdemque hostiâ se ipse crucis signo signat dicens : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam meam ad vitam æternam, Amen ;* et se inclinans reverenter sumit utramque hostiæ partem : quibus sumptis, patenam, quam usque adhuc sinistrâ manu tenuerat, deponit super corporale, et erigens se junctis manibus ante faciem, aliquantisper quiescit. Deinde depositis manibus dicit secretò : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* Quæ verba sunt è psalmo 115 ; discooperit calicem, genuflectit, se erigit, accipit patenam, inspicit corporale, colligit fragmenta cum patenâ, si qua in eo sint, pollice et indice dexteræ manûs patenam super calicem et ipsos digitos extergit, ne quid in iis fragmentorum remaneat, dexterâ calicem accipit, patenam sinistrâ tenens, et dicit : *Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo ; laudans invocabo Dominum, et ab inimicis meis salvus ero ;* quæ postrema verba sunt ex psalmo 17, et signans se signo crucis cum calice dicit : *Sanguis Domini nostri Jesu Christi custodiat animam meam in vitam æternam, Amen ;* et manu sinistrâ supponens patenam calici ad eam altitudinem sublato, ut ex eo possit bibere, reverenter sumit totum sanguinem cum particulâ in eo positâ. Deinde secretò dicit orationem : *Quod ore sumpsimus, Domine*, et super altare porrigit calicem ministro in cornu Epistolæ, quo vinum fundente, se purificat ; postea vino et aquâ pollices et indices abluit super calicem, quos purificatorio extergit, interim dicens : *Corpus tuum, Domine, quod sumpsi*, etc., deinde idem vinum et aquam sumit.

3. Sunt quædam in actionum serie digna quæ considerentur. Quivis episcopus seu sacerdos stans Eucharistiam sumit ; summus Pontifex itidem post fractionem hostiæ *ad solium ascendit* (ait Rocca, tomo 1, pag. 10 edit. Romanæ anni 1719), *ibique consistit, et stans erectus complicatis manibus Eucharistiæ Sacramentum expectat*, nec priùs sedet quàm os et digitos purificaverit : *Digitis jam et ore inter hæc facienda purificatis, mitrâ insignitus et sedens lavat manus.* Consonat auctor tractatûs de Missâ et divino Officio, Parisiis iterum editi anno 1714, pag. 166.

4. Illud autem prætermitti non potest, Romanos quosdam pontifices in solemni missâ in solio sedentes, facie ad populum conversâ, Eucharistiam sumere consuevisse ut Christi passio et mors exprimeretur, qui propalàm passus et mortuus est in conspectu omnium, quotquot nefariæ crucifixioni adfuêre ; nunc verò summum Pontificem, cùm solemnem celebrat missam, se aliosque communicare facie quidem ad populum conversâ, sed pedibus stantem in solio, corpore tamen inclinato, cùm et ipse suscipit, aliisque præbet Eucharistiam, quam corporis inclinationem tum debita veneratio, tum etiam ipsa necessitas postulat, cùm Eucharistia cæteris dispertienda sit, qui ad inferiores cathedræ gradus in genua procidentes eam suscipiunt. Hinc est quamobrem Pontifex populo procul et ex adverso in faciem eum aspicienti videatur sedens communicare, ut benè observavit post S. Bonaventuram Rocca, de solemni Communione summi Pontificis, et Casalius, de veteribus sacris Christianorum Ritibus, c. 81, p. 333, edit. Romanæ anno 1647.

5. Episcopi etiam et sacerdotes cum sanguine sumunt particulam quoque hostiæ in calicem immissam. Olim tamen alius erat ritus episcopis, qui eam particulam sumendam relinquebant diacono et subdiacono cum sanguine qui superesset, ut observat Le Brun, tomo 1, pag. 633, quem morem adhuc retinet in missâ solemni Romanus Pontifex, ut colligitur ex Cæremoniali, et testatur cardinal. Bona, lib. 2 Rer. liturgic. cap. 17, num. 8, in fine.

6. De purificatione quæ post communionem fit solo vino, loquitur Innocentius III, in cap. *Ex parte*, de Celebrat. missar., his verbis : *Semper sacerdos vino perfundere debet, postquàm totum acceperit Eucharistiæ Sacramentum, nisi cùm eâdem die aliam missam debuerit celebrare, ne si fortè vinum perfusionis accipe ret, celebrationem aliam impediret ;* è quâ decretali apparet sacerdotem post communionem vinum bibere. D. Thomas, 3 parte, quæst. 83, art. 5, in responsione ad decimum de hâc eâdem purificatione ita loquitur : *Dicendum quòd vinum, ratione humiditatis suæ, est ablutivum, et ideò sumitur post susceptionem hujus Sacramenti ad abluendum os, ne aliquæ reliquiæ remaneant ; quod pertinet ad reverentiam Sacramenti.* Et meminit textûs supra allati ex Innoc. III. Eodem loco loquitur etiam S. doctor de digitorum ablutione cum vino et aquâ, nec innuit hanc ablutionem à sacerdote assumi : *Eâdem ratione perfundit vino digitos, quibus corpus Christi tetigerat ;* sunt verba S. doctoris loco cit. Durandus, lib. 4, cap. 55, loquitur de ablutione digitorum in vino et aquâ, et disertè ait hanc ablutionem olim in locum mundum conjici consuevisse ; nunc verò ob reverentiam Sacramenti, et propter periculum ne quod fragmentum digitis, aut calici aliqua sanguinis gutta adhæserit, sacerdos etiam vinum hoc bibit aquâ mixtum, cum quo digitos sibi extersit, ut observat Gavantus ad Rubricas Missalis. Cardinalis Bona, lib. 2, cap. 20, num. 1, ingenuè fatetur incompertum esse quid potissimùm remotioribus ab hâc ætate nostrâ temporibus majores nostri fecerint, ne quid de sanguine in calice, aut de corpore in patenâ restaret reliquiarum ; tutò tamen dici posse ministros altaris omnem adhibuisse diligentiam, ne quid rema-

neret præter particulas quæ communicandis infirmis asservabantur. Itaque, ut jam diximus, nunc sacerdos vinum sumit, seu, ut vocant, purificationem, et vinum et aquam, seu ablutionem, ac ne quid remaneat de corpore aut sanguine, quod potissimùm volumus, S. Pius V ad archiepiscopum Tarraconensem scripsit sumenda esse ab eâ calicis parte è quâ haustus fuerit sanguis. Vide Septalam, tract. de Myster. missæ, cap. 36, n. 10. Casum proponit Pontas, Dictionar., verbo *Missa*, cas. 27, de sacerdote qui in regione vini minimè feraci, ubi propterea vinum sit maximi pretii, tum in primâ, tum in secundâ purificatione utitur solâ aquâ; ac quærit utrùm peccet; respondet affirmando, quia facit contra præceptum et usum Ecclesiæ, et sacræ etiam Tridentinæ synodi, quæ novos ritus in missâ novasque cæremonias omninò prohibet, ritusque tantùm ab Ecclesiâ usurpatos probatosque jubet adhiberi.

7. Antequàm de sacerdotis communione nostrum hunc sermonem concludamus, illud minimè prætereundum arbitramur, quosdam esse scholasticos qui in communione existimant sacrificii essentiam consistere; ita ut consecratio juxta eorum sententiam sit actio quædam prævia ac præparatoria ad sacrificium. Solido firmoque inniti fundamento videtur ea sententia, ita tamen ut oblatio et communio partes sint sacrificii, ut scholæ loquuntur, integrales; quam opinionem magno apparatu validisque tuetur rationibus auctor Collationum Lucionensium, parte 5, collat. 13, quæst. 3. Sed ad D. Thomæ doctrinam propiùs accedere eam sententiam quæ neque in consecratione, nec in Sacramenti consummatione duntaxat, sed in utràque statuit eucharistici sacrificii essentiam, probant Salmanticenses, Cursûs theolog. tomo 11, tract. 23 de Eucharist., disput. 13, dub. 2, ubi, qui plura velit, rem pro dignitate digestam reperiet.

CAPUT XXII.

De communione populi.

1. Si qui eorum qui missæ adsunt Eucharistiam velint percipere; postquàm sacerdos sumpsit sub utràque specie Sacramentum, minister recitat *Confiteor*, et sacerdos, ad eos qui ad mensam accedunt eucharisticam conversus, recitat orationes *Misereatur vestrî*, et *Indulgentiam*, etc.; ubi minister responderit : *Amen*, sacerdos se ad altare convertit, genuflectit, accipit pyxidem, et dexterâ tenens corpus Christi, conversus ad eos qui Sacramenti fieri volunt participes, semel dicit : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi*, deinde ter dicit : *Domine, non sum dignus, ut intres sub tectum meum, sed tantùm dic verbo, et sanabitur anima mea.* Tum unicuique porrigit Sacramentum, faciens cum eo signum crucis supra pyxidem, et singulis dicit : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam. Amen.* Unicuique autem qui Eucharistiam sumpserit, minister vinum præbet, quo, si velit, hausto, deglutire possit particulæ fragmenta, si quid ori vel gutturi hæserit. Disciplina est etiam passim recepta ut mundum linteum communicantibus apponatur, ut si fortè hostia aut ejus pars vel de manu sacerdotis elaberetur, vel de ore ejus qui communicatur, mundus locus sit quò possit decidere.

2. Fatetur Gavantus nulla extare vetera monumenta quibus probari possit olim *Confiteor* ante communionem dici consuevisse : hanc tamen consuetudinem valdè probat. Et Le Brun, tomo 1, pag. 644, ait hunc ritum recitandi *Confiteor* et orationem *Misereatur vestrî*, ortum è consuetudine ordinum Mendicantium, seculo XIII. In ordinatione presbyteri, cùm episcopus eum communicat, omittitur *Confiteor*, *Misereatur* et *Indulgentiam*, etc., ut habetur in Pontificali Romano : *Presbyteri ante communionem non dicunt confessionem, nec datur eis absolutio, quia concelebrant Pontifici. Propterea, si non sunt alii ordinati, confessio et absolutio prædictæ* (id est, *Misereatur* et *Indulgentiam*) *omittuntur ;* episcopus autem ordinatum presbyterum communicans ait : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat te in vitam æternam ;* et sacerdos respondet : *Amen*, quæ verba quidam religiosæ cuidam tribuunt traditioni; sed hunc ritum valdè vetustum esse constat : nam in Vitâ S. Gregorii, quam scripsit Joannes Diaconus, proditum est, dùm S. Pontifex Eucharistiam cuidam feminæ præberet proferens ea verba, eamdem feminam risisse; et interrogatam quamobrem risisset, respondisse nescire se quî dici potuisset corpus Christi esse illam particulam quam ipsa obtulisset, suisque manibus, antequàm offerretur, subegisset.

3. Locus hìc fortassè est ubi diversi exponantur modi quibus Eucharistia antiquitùs distribuebatur. sed illud tantùm observabimus, remotioribus ab hâc ætate nostrâ temporibus Eucharistiam in manus communicandorum tradi consuevisse, qui postea eam in os sibi injiciebant : quamobrem Tertullianus, libro de Idololatriâ exclamat adversùs eos Christianos qui idola gentibus effingebant : *Eas manus admovere corpori Domini, quæ dæmonis corpora conferunt. O manus præcidendæ!* Alia loca ex D. Cypriano collegit Pamelius, lib. 1 Liturgic. Nec illud prætermittendum est, cum viris tantùm adhiberi consuevisse hujusmodi ritum, feminis enim tradebatur Eucharistia in linteum mundum, quod *dominicale* appellabant. seque ipsæ communicabant. Ad hunc ritum respicit D. Augustinus, serm. 252 de Tempore, edit. Lovan. novæ edit. 229, in appendice : *Mulieres quomodò nitidum exhibent linteolum, ubi corpus Christi accipiant, sic corpus castum, et cor mundum exhibeant.* Et in concilio Antissiodorensi, can 36, habetur : *Non licet mulieri nudâ manu Eucharistiam accipere ;* et can. 42 : *Ut unaquæque mulier, quando communicat, dominicale suum habeat ; quòd si qua non habuerit, usque ad alium diem dominicum non communicet.* Baronius, ad ann. Christi 57, num. 146, observat olim sumpturis Eucharistiam quasdam mensulas spongiâ expolitas apponi consuevisse : et cardinalis Bona, lib. 2 Rer. liturgic. cap. 17, num. 3, ait mensulis *hodiè linteamina successisse, ut si quid fortè decidat, his excipiatur.*

4. Quoad vinum quod jam Eucharistiâ refectis

exhibetur, quo sibi os purificent, Vertus tomo 4, pag. 269 et seq., existimat hanc consuetudinem reliquias esse communionis quæ sub utràque specie dabatur populo. Verùm Le Brun, tomo 1, pag. 651, pluribus documentis probat vinum exhiberi ad os extergendum, ut ne qua particula hostiæ dentibus hæreat, ac monet cavendum à cerebrosis Verti opinionibus. Ad ea quæ affert Le Brun illud accedit quòd inter ea quæ in D. Chrysostomo ejus inimici criminabantur, teste Palladio, eum accusârunt, quòd *admonebat omnes ut post communionem aquam aut pastillum degustarent, ne cum salivâ aut pituitâ aliquid è symbolo Sacramenti præter voluntatem expuerent, quod primus ipse faciebat.* Hæc S. Chrysostomi consuetudo postea confirmata fuit monachorum regulis, aliisque authenticis factis quibus vel præscriptum vel usurpatum est quod D. Chrysostomus monuerat. Vide Martene, cit. lib. 1, cap. 4, art. 10, num. 15.

5. Quæ omnia luculenter declarant consuetudinem bibendi vinum post communionem fuisse inductam vel ad os extergendum; vel ad Eucharistiæ fragmenta in stomachum faciliùs demittenda, si quæ fortè palato hæsissent aut gutturi, aut ne quod fragmentum expueretur; non autem ad retinendam aliquam faciem communionis sub vini specie, ut putat Vertus; qui aliquo modo excusari posset, si dixisset vetitum esse post sublatam laicis communionem sub utràque specie, ne deinceps iis purificatio exhiberetur in calice, ne crederent, bibendo ex calice se Eucharistiam sub specie vini accipere : *In exhibendâ laicis sacrâ communione paratum sit vas, quod formam calicis non præ se ferat, ex quo sumatur ablutio post communionem Eucharistiæ;* verba sunt concilii Provincialis Bituricens. ann. 1584 habiti, in can. 12, tit. de Eucharistiâ. Et concilium Aquense ann. 1585 : *Clericus qui confessionem recitavit, accepto vase purificationis, quod tamen non sit calix ad consecrationem paratus, sed cyathus et mappa purgata, aliâ manu teneat aliud vas in quo vinum sit pro purificatione communicantium.* Illud hìc addi posse videtur quosdam parochos, cùm duas eâdem die missas sibi celebrare opus esset, puta quia duas parochias regerent, consuetudinem introduxisse in primâ missâ purificandi calicem cum vino, quod ob reverentiam Sacramenti loco vini, quod populo exhiberi solet in poculo alius formæ, bibendum offerebant in ipso calice laico cuidam qui sacrum sumpsisset panem eucharisticum; quod improbatum et minimè ferendum esse docet cardinalis de Lugo, lib. 1, dub. 10. Responsionum moralium.

6. Deinceps de consuetudine ministrandi Eucharistiam fidelibus post missam, seu etiam nullâ celebratâ missâ, et utrùm Sacramentum in missis defunctorum possit distribui, disseremus. Nunc verò pauca quædam dicere placet de missâ in quâ nemo adstantium Eucharistiam suscipit, tum etiam de hodiernâ disciplinâ, quâ adstantes omnes, vel eorum aliquis sub specie panis duntaxat Christi corpus suscipit. Duo enim hæc ad populi communionem pertinent, de quâ nunc loqui instituimus.

7. Nostri controversiarum scriptores observant missam multifariàm dici posse privatam, vel quia in privato loco, vel quia non in die festo celebratur, vel quòd privatæ cuidam personæ medius missæ fructus applicatur; vel quòd ei missæ pauci adsint, vel quòd non ad altare princeps ecclesiæ celebratur, nec parochialis est seu conventualis; vel denique quòd solus sacerdos suscipit Eucharistiam, nec quisquam alius communicat.

8. Adversùs missas, quæ ideò privatæ dicuntur, quòd in iis solus sacerdos nec quisquam alius Sacramentum suscipit, calumnias evomuêre suas Lutherus, tractatu de abrogandâ Missâ privatâ, Calvinus, lib. 4 Institut., cap. 18, et Kemnitius, in Examine concilii Tridentini. Nefarium hujusmodi abrogandæ missæ privatæ consilium ipse Lutherus in eodem tractatu, pag. 256 et seq., ab ipso dæmone accepisse se quodammodò fatetur; narrat enim eâ de re se venisse in colloquium cum diabolo, ejusque victum esse argumentis, quibus connisus est demonstrare veram esse idololatriam eam missam, in quâ solus sacerdos communicat; Fridericum electorem Saxoniæ, qui venenatis Lutheri opinionibus suum jam infecerat animum, ubi intellexit agi de privatâ missâ abrogandâ in quâ solus sacerdos Sacramentum suscipit, stupore quodam esse perculsum, atque ægrè passum esse fieri Wittembergæ decretum de ejusmodi missâ privatâ abolendâ. Vide Continuat. Hist. ecclesiast. Fleury, tom. 26, pag. 49 et seq.

9. De hujusmodi missis privatis sacrosanctum est firmissimisque nixum fundamentis Tridentinæ synodi decretum 6, sess. 22, de Sacrif. miss.: *Optaret quidem sacro sancta synodus ut in singulis missis fideles adstantes non solùm spirituali affectu, sed sacramentali etiam Eucharistiæ perceptione communicarent; quò ad eos sanctissimi hujus sacrificii fructus uberior proveniret; nec tamen, si id non semper fiat, propterea missas illas, in quibus solus sacerdos sacramentaliter communicat, ut privatas et illicitas damnat, sed probat atque adeò commendat, siquidem illæ quoque missæ verè communes censeri debent, partìm quòd in eis populus spiritualiter communicet, partìm verò quòd à publico Ecclesiæ ministro non pro se tantùm, sed pro omnibus fidelibus qui ad corpus Christi pertinent, celebrentur.* Et ejusdem sessionis can. 8 : *Si quis dixerit missas, in quibus solus sacerdos sacramentaliter communicat, illicitas esse, adeòque abrogandas, anathema sit.*

10. Declarat sancta synodus Tridentina se optare ut missæ adstantes fideles Eucharistiam suscipiant; neque enim quisquam jure negaverit hanc fuisse veterum Christianorum disciplinam : *Sciendum est quòd soli communicantes divinis mysteriis interesse consueverant. Unde et ante oblationem juxta canones jubebantur exire catechumeni et pœnitentes, videlicet qui nondùm se paraverant ad communicandum. Hoc quoque ipsa Sacramentorum innuit confectio, in quâ sacerdos non pro solâ suâ oblatione et communicatione, sed et aliorum rogat; et maximè in oratione post communionem pro solis communicantibus orare videtur. Nec communio dici*

potest, nisi plures de eodem sacrificio participent; hæc sunt Micrologi verba, cap. 51, quæ respiciunt ad illa Canonis missæ : *Ut nobis corpus et sanguis fiat dilectissimi Filii tui Domini nostri Jesu Christi*, etc.; *ut quotquot ex hâc altaris participatione sacrosanctum Filii tui corpus et sanguinem sumpserimus, omni benedictione cœlesti et gratiâ repleamur*, et ad eam orationem post communionem : *Quod ore sumpsimus, Domine, purâ mente capiamus*, etc. *Satiâsti familiam tuam muneribus sacris*, etc. De laudabili antiquâ consuetudine, quâ adstantes missæ Sacramentum susciperent, extant argumenta in apologiâ secundâ Justini Martyris, qui ait Eucharistiam præsentibus distribui, et ad absentes à diaconis perferri consuevisse, et in can. 10, ex iis qui dicuntur Apostolici, et can. 28 concilii Illiberitani, et can. 10 concilii Antiocheni, sub Julio I.

11. In Germaniâ, et alibi fortassè, seculo 9, quidam qui pluribus eâdem die missis intererant, in earum singulis Eucharistiam percipiebant, quod tradit Walfridus Strabo, cap. 22 de Rebus ecclesiast. : *Quia de communicandi varietate quædam præmisimus, hoc addendum videtur, esse quosdam qui semel in die communicare, etiamsi pluribus interfuerint missis, pro dignitate Sacramentorum sufficere credunt; esse verò alios qui sicut in unâ, sic in omnibus, quibus adfuerint, missis in die communicare velint. Quorum neutros culpandos existimo, quia, sicut Augustinus ait de his qui quotidiè communicant, et illis qui rariùs, istos reverentia sanctarum retrahit rerum, illos verò amor salubrium invitat Sacramentorum : nam et ipse sacerdos, quoties in die missas facit, communicare non amittit. Quod si non faciat, canonico est feriendus judicio.*

12. Itaque sanctum et justum est S. synodi desiderium, ut qui missæ intersunt, Sacramentum omnes percipiant; æquè autem sanctum æquumque est quod deinde addit, se nimirùm etiam eas missas probare et commendare, in quibus solus sacerdos communicat, anathemate illum feriens qui dixerit eas illicitas esse et abrogandas. Et sanè ad sacrificii essentiam non pertinet ut ei aliqui intersint, et de Sacramento participent; omne enim sacrificium ad Deum refertur; ejus fructus æquè ad eum qui abest quàm ad eum qui adest pervenire potest; cùm præsertim sacrificium efficacissima sit oratio; potest autem oratio enm adjuvare qui nesciat etiam sibi eam fieri orationem.

13. His aliisque validissimis rationibus, quas videre licet in collat. 15 Lucionensi, part. 5, quæst. 1, probant nostri controversiarum scriptores, validum et legitimum esse sacrificium missæ, etiamsi solus sacerdos Eucharistiam sumat, et adstantes sacramentaliter non communicent. Neque conjecturæ desunt ad hanc rem ex sacrâ antiquitate depromptæ. Chrysostomus, homil. 3 in cap. 1 Epist. ad Ephesios : *Frustra*, inquit, *habetur oblatio quotidiana, cùm nemo sit qui participet. Quisquis mysteriorum consors non est, imprudens et improbus adstat.* Item : *Si quis ad convivium vocatus manus quidem laverit et accubuerit, et tamen nihil ciborum gustaverit, nonne infert contumeliam convivatori, à quo fuerit vocatus? Annon satius fuerit eum qui talis est prorsùs non comparuisse?*

14. Hoc in loco S. doctor eos reprehendit qui missæ intererant, nec tamen communicabant, quod cum S. Tridentinâ synodo consentit, quæ optat ut ii qui missæ intersunt Eucharistiam percipiant. Verùm non eò progreditur S. doctor, ut dicat missam non esse quotidiè celebrandam, quòd quotidiè adstantes non communicent : ex quo licet arguere cum neque illicitam neque invalidam, imò licitam validamque eam missam, ut definivit concilium Tridentinum, existimâsse, in quâ solus sacerdos communicat. Ait quidem S. Chrysostomus : *Frustra fit oblatio;* verùmtamen vox *frustra* non ad sacrificium, sed ad oblationem refertur; celebratur enim missa, partim ut Deo sacrificium offeratur, partim ut sacro eucharistico pane populus recreetur; quòd si nemo sit qui communicet, sacramentalis quidem populi communio suo caret effectu, non caret tamen sacrificium Missæ, ut egregiè respondet Bellarminus, tom. 3 Controvers., lib. 6, de Sacrif. missæ, cap. 10 : *Dico, illa verba : « Frustra fit oblatio quotidiana, » non significare absolutè oblationem frustra fieri, sed frustra quatenùs ordinatur ad communionem. Nam cùm celebratio missæ partim ordinetur ad sacrificium Deo offerendum, partim ad populum sacro illo pane reficiendum, cùm nulli sint qui communicent, frustra fit, quatenùs ordinatur ad posteriorem finem, sed non fit frustra quatenùs ordinatur ad finem priorem. Itaque Chrysostomus, etiamsi dicat frustra fieri, non tamen omittebat quotidiè sacrificare, quod certè non fecisset, si absolutè frustra fieri existimâsset.*

15. Natalis Alexander, Hist. Eccl. seculi 13 et 14, dissert. 13, hanc explicationem illius loci aliis locis ex Chrysostomi operibus confirmat. Itaque hæc omnia ita in compendium conferri possunt : Vel ad licitum validumque sacrificium opus esse contenditur ut omnes adstantes Sacramentum percipiant, idque qui affirmant, multùm veri fines prægrediuntur; semper enim plures, etiam felicioribus Ecclesiæ temporibus, fuêre, qui missæ quidem aderant, nec tamen participes esse poterant Eucharistiæ; quamobrem antiquitùs diaconus ante communionem altâ voce edicebat, quod etiamnùm usurpatur in Ecclesiâ Græcâ : *Sancta sanctis;* et D. Chrysostomus, homil. 67 ad populum, refert *diaconum communionis tempore terribili clamore, quasi quemdam præconem manum in altum tollentem clamâsse : Sancta sanctis; si quis non sanctus, non accedat*, ut videlicet innueret non nisi mundos culpisque vacuos ad communicandum accedere debere. Vel ad licitum et validum Sacrificium opus esse dicunt ut quotquot adsunt et ab omni peccati maculâ mundi sunt, Sacramentum accipiant; id verò conciliari non potest cum vetustis canonibus quos alibi indicavimus, et refert Martene, lib. 1, cap. 4, art. 10, n. 2, qui canones, refrigerato jam fidelium animo, qui quondam quotidiè Eucharistiam suscipiebant, statuunt quasdam solemnitates, quibus Sacramentum perci-

pere debeant. Vel denique ad licitum et validum sacrificium opus esse volunt ut ex iis qui benè dispositi sunt aliquot communicent; et id qui propugnet non satis est si dicat, antiquitùs quotquot missæ adessent, communicare consuevisse; nec itidem satis est si dicat Ecclesiam optare ut quotquot missæ intersunt, Eucharistiam suscipiant; sed positivum præceptum adducere oportet, quod jubeat missam non celebrari nisi quis adstantium communicet. Nec quidquam juvat dicere Christum Jesum non modò panem consecrâsse, sed etiam distribuisse, atque jussisse ut id fieret in suî memoriam : *Hoc facite in meam commemorationem*, ut est apud Lucam, cap. 22. Id enim est præceptum affirmativum, cui parendum est *pro loco, tempore et personis*, ut loquuntur theologi; ex quo fit ut si nemo adstantium vel sit dispositus, vel Sacramentum velit percipere, præcepto non adstringatur sacerdos ad Eucharistiam illi exhibendam, aut ad missam idcircò omittendam. Joannes Coclæus, scribens de missæ Sacrificio adversùs Musculum, conjicit primis temporibus neque tam multos ut nunc fuisse Sacerdotes, nec tam multas celebratas esse missas : idcircò tum sacerdotes, tum laici, qui missæ aderant, post oblationem, Eucharistiam unà cum celebrante suscipiebant : *Nunc verò cùm ille communicandi mos non ampliùs apud nos observetur, non minùs laicorum quàm sacerdotum desidiâ et negligentiâ, invenit et introduxit Spiritus sanctus pium hujus negligentiæ supplementum per missarum quas soli sacerdotes peragunt frequentationem.*

16. Huic profectò favet ratiocinationi concilium Toletanum IV, sub Agathone papâ, anno 681 habitum. Cùm sacerdotes eo tempore plures eâdem die missas celebrarent, malus quidam usus invaluerat, de quo loquitur etiam D. Cyprianus, epist. 63 ad Cæcilium, ut sacerdos non nisi in postremâ missâ communicaret. Pravam hanc consuetudinem exhibent Toletani concilii Patres : *Relatum nobis est quosdam de sacerdotibus non tot vicibus communionis sanctæ gratiam sumere, quot sacrificia in uno die videntur Deo offerre, sed in uno die, si plurima per se Deo offerant sacrificia, in omnibus se oblationibus à communicando suspendunt, et in solâ tantùm extremi sacrificii oblatione communionis sanctæ gratiam sumunt.* Adversùs hunc abusum clamant : *Quicumque ergo sacerdotum deinceps divino altari sacrificium oblaturus accesserit, et se à communione suspenderit, ab ipsâ quâ se indecenter privavit, gratiâ communionis anno uno repulsum se noverit. Nam quale erit illud sacrificium cui nec ipse sacrificans participâssè cognoscitur? Ergo hoc modis omnibus est tenendum, ut quotiescumque sacrificans corpus et sanguinem Jesu Christi Domini nostri in altario immolat, toties perceptioni corporis et sanguinis Christi se participem præbeat.* Canonem hunc Toletanum refert Gratianus in can. *Relatum*, de Consecrat., dist. 2, et legi potest tom. 2 Conciliorum Hispaniæ, quæ collegit cardinalis de Aguirre, pag. 685. Atque ex hoc canone elicitur concilium postulare ad sacrificium ut, quanquàm nemo ex adstantibus communicet, semper tamen sacerdos, quotiescumque celebrat, Sacramentum percipiat. Hujus autem veteris concilii auctoritas satis esse debet ut statuamus licitè celebrari missam posse, etsi præter sacerdotem nemo ex iis qui adsunt communicet.

17. Cremæ vehemens orta est contentio, quæ deinde totâ Lombardiâ increbuit, non quidem utrùm sacerdos licitè et validè missam celebret, qui solus Eucharistiam suscipiat; notum est enim quid eâ de re S. Tridentina synodus definierit; sed utrùm ex præcepto divino sacerdos celebrans missam adstantibus, qui Eucharistiam benè dispositi postulent, teneatur ministrare. Multa ex eâ controversiâ oriri poterant, aut fortassè jam orta erant incommoda; quamobrem ad omnes Italiæ episcopos encyclicam scripsimus epistolam die 12 novembris anni 1742, quâ laudavimus quidem tanquàm rem exemplo Christi commendatam, et ecclesiasticæ disciplinæ consentaneam, ut Eucharistia ministretur adstantibus qui eam suscipere parati sint; sed illud etiam monuimus, nihil nisi benè et ritè ordinatum in Ecclesiâ esse debere; unde fit ut, si in quibusdam circumstantiis minimè expedire arbitrentur episcopi Eucharistiam in missâ in hoc vel illo altari celebrandâ adstantibus ministrari, non idcircò adversùs episcoporum jussa turbæ sint excitandæ, quas turbas indicia esse demonstravimus hominum qui ad Eucharistiam suscipiendam non benè dispositum animum gerant; cùm præsertim non, ut primis Ecclesiæ temporibus, unica tantùm missa ab episcopo celebretur, in quâ Eucharistiam qui non suscepisset, illi non ampliùs eo die Sacramenti erat copia; sed tam multæ nunc sint Ecclesiæ, tam multa altaria, tam multi sacerdotes, tam multiplex denique missarum numerus, ut si quis in missâ quæ in altari celebratur, ubi episcopus justis de causis vetuerit ne ministretur Eucharistia, communicare non potuerit, facilè illi sit vel in eâdem ecclesiâ ubi missæ interfuit, Eucharistiam suscipere, si vel ad altare accedat ubi sine missâ præbetur Eucharistia, vel alteri missæ intersit, ac post sacerdotis communionem Sacramentum accipiat. Atque eâ epistolâ in modum instructionis scriptâ omnis de medio sublata controversia.

18. Nunc verò venimus ad communionem adstantium sub specie duntaxat panis, quâ in re non recedimus à Tridentinâ Synodo, quæ sess. 21, cap. 1, declarat et docet primò *nullo divino præcepto laicos et clericos non conficientes obligari ad Eucharistiæ Sacramentum sub utrâque specie sumendum.* Secundò, non posse quemquam catholicum dubitare quin ad æternam salutem communio satis sub specie tantùm panis; *neque ullo pacto salvâ fide dubitari posse quin illis alterius speciei communio ad salutem sufficiat.* Tertiò, instituisse quidem Jesum in ultimâ cœnâ hoc Sacramentum sub specie panis et vini, et sub utrâque specie suis dedisse discipulis; inde tamen minimè inferri posse præcepto Dei fideles adstringi ad Eucharistiam : *nam, etsi Christus Dominus in ultimâ cœnâ venerabile hoc Sacramentum in panis et vini speciebus instituit, et apostolis tradidit, non tamen illa institutio*

et traditio eò tendunt ut omnes Christi fideles statuto Domini ad utramque speciem accipiendam adstringantur. Quartò, nullum in sacrâ scripturâ esse textum, quo hujusmodi statuatur præceptum, ut qui missam non celebret, et percipere velit Sacramentum, teneatur illud suscipere sub utrâque specie : *Nam*, pergit idem concilium, *qui dixit :* « *Nisi manducaveritis carnem* « *Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habe-* « *bitis vitam in vobis,* » *idem dixit etiam :* « *Si quis* « *manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum ;* » *atque item qui dixit :* « *Qui manducat meam carnem, et bibit* « *meum sanguinem, habet vitam æternam,* » *dixit etiam :* « *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vitâ ;* » *et qui denique dixit :* « *Qui manducat meam carnem, et* « *bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo,* » *dixit quoque :* « *Qui manducat hunc panem, vivet in* « *æternum.* » Eadem S. synodus, cap. 2, postquàm dixit Ecclesiæ auctoritatem esse statuendi seu mutandi in administrandis Sacramentis, salvâ semper eorum substantiâ, quidquid conducere existimasset vel ad eorumdem Sacramentorum venerationem, vel ad utilitatem accipientium, ait, etsi superioribus temporibus non infrequens utriusque speciei usus fuit, se tamen gravibus et justis causis adductam decrevisse approbandam et pro lege habendam eam consuetudinem, ut qui missam non dicat et communicet, Sacramentum suscipiat duntaxat sub specie panis. Et cap. 3 declarat sub alterutrâ specie seu panis seu vini integrum contineri Jesum Christum ; et in canonibus qui sequuntur, anathemate percutit eos qui quidquam adversùs eam doctrinam, quæ superioribus continetur capitibus, contradicere audeat. Et quoniam duo remanebant articuli, de quibus erat adhuc disputandum, alter an rationes quibus adducta Ecclesia catholica prohibet laicis et sacerdotibus non celebrantibus usum calicis, tanti momenti sint ut nullo unquàm casu usus calicis concedi possit ; alter an si validæ suppetant rationes ad id concedendum, quibus tandem conditionibus ea concessio fieri debeat, horum examen articulorum concilium in aliud rejecit tempus, ac sessione 21 totam rem Romano Pontifici reservavit examinandam.

19. Nullum extat divinum præceptum quo astringantur laici et clerici, atque etiam sacerdotes qui missam non celebrent, ad accipiendum Sacramentum sub utrâque specie ; ac præter textus quos expendit Tridentina synodus cit. cap. 1 in Actis apostolicis, ubi sermo est de communione fidelium, tantummodò mentio fit de pane, ut videre est cap. 2 : *Erant autem perseverantes in oratione et doctrinâ apostolorum, et communicatione fractionis panis.* Neque omittendum est inter illos primos Christianos fuisse etiam Nazarenos, qui ex voto abstinebant vino ; his autem, quoniam adhuc permittebatur usus legalium, verisimile est communionem sub specie duntaxat panis fuisse traditam. D. Paulus, Epist. 1 ad Corinth., cap. 10, Eucharistiam panem appellat : *Panis quem frangimus, nonne participatio corporis Domini est?* Et loquens de calice, non dicit, calicem quem tradimus ad bibendum, sed *calicem benedictionis cui benedicimus ;* item loquens de fidelibus qui participes fiebant Eucharistiæ, non ampliùs calicem, sed panem nominat : *Omnes qui de uno pane participamus ;* et cap. 11 ejusdem Epist. : *Itaque*, inquit, *quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indignè, reus erit corporis et sanguinis Domini ;* ubi particula *vel* innuit licere cuique sub utrâlibet specie Eucharistiam sumere, vel sub specie panis, vel sub specie vini.

20. Nemo igitur catholicus dubitaverit quin ad æternam salutem satis sit communio sub specie panis, non modò ex his rationibus quas hactenùs attulimus, sed ex iis etiam quas afferemus, quarum ea est præcipua, totum scilicet et integrum Jesum Christum non minùs contineri sub specie vini quàm sub specie panis ; ex quo S. Tridentina synodus, cap. 3, sess. 21, infert : *Ac propterea, quoad fructum attinet, nullâ gratiâ necessariâ ad salutem eos defraudari, qui unam speciem solam accipiunt.* Hunc concilii articulum calumniatus est nonnemo, contendens ibi S. synodum fateri aliquâ non necessariâ fraudari gratiâ, qui sub unâ tantùm specie Eucharistiam accipiat. Verùm hujusmodi objectio non pertinet ad id de quo nunc agimus, nullum scilicet esse Dei præceptum quo adstringantur laici vel sacerdotes qui non celebrent, ad sumendum Sacramentum sub utrâque specie ; nec ullus dubitare potest quin ad æternam salutem satis sit Eucharistiam sumere sub alterutrâ specie ; potiùs hæc objectio pertinet ad prohibitionem quâ Ecclesia vetat ne laici et sacerdotes non celebrantes Eucharistiam sub utrâque specie suscipiant ; sed hanc difficultatem solvemus inferiùs. Interea dicimus malè in hunc modum argui : Ait concilium nullâ necessariâ ad salutem gratiâ fraudari eum qui sub unâ tantùm specie Eucharistiam sumat ; fatetur igitur concilium saltem aliquâ fraudari gratiâ ad salutem non necessariâ. Vide cardinalem Pallavicinum, lib. 17 Hist. concilii Trident., cap. 12, n. 3. Et cardinalis Bellarminus, tom. 3 Controvers., lib. 4, cap. 23, etsi ingenuè fateatur disputari adhuc inter theologos an qui sub utrâque specie Eucharistiam suscipit, ampliùs aliquid consequatur gratiæ quàm qui sub unâ tantùm specie Sacramentum sumit, ait concilium eam non diremisse controversiam, utrùm plus gratiæ non necessariæ ad salutem percipiat qui sub utrâque quàm qui sub alterutrâ specie communicat ; sed probabilius esse putat, et ad S. synodi sensum propiùs accedere, æqualem fructum consequi utrumque, tam qui sub utrâque quàm qui sub unâ tantùm specie Eucharistiam suscipit, dummodò uterque benè sit ad illam percipiendam dispositus, ut benè advertit Tournely, tomo 2, de Sacramento Eucharistiæ, pag. 71 edit. Parisiensis.

21. Quòd Christus Jesus in ultimâ cœnâ sub utrâque specie Sacramentum hoc instituerit, et sub utrâque itidem specie apostolis dederit, non inde tamen benè infertur fideles præcepto obligari divino ad illud sub utrâque specie percipiendum. Consonat Tridentina synodus cum Constantiensi concilio, quo doce-

mur, sess. 21, ex eo quòd Christus Eucharistiam sub utrâque specie instituerit, *non rectè colligi utriusque speciei communionem à Domino præceptam esse.* Et sanè, si Christi institutioni in omnibus hærere velimus, Eucharistia præbenda esset tantùm post cœnam, cæteraque omnia servanda quæ Christus gessit; quod quidem nemo non videt quantùm à vero absit. Dicendum igitur Christum Jesum Eucharistiam instituisse sub utrâque specie; ac sub utrâque quidem specie voluisse sumi à sacerdote, qui sacrificium offerret; cùm verò sumeretur ut Sacramentum, sub alterutrâ specie accipi, quam potissimùm statuisset Ecclesia. Matthæus, cap. 26, scribit : *Accipiens* (Jesus) *calicem, gratias egit, et dedit illis dicens : Bibite ex hoc omnes;* ubi voce illâ *omnes* intelligendi sunt apostoli, ad quos Jesus tunc loquebatur, quibusque sui sanguinis calicem præbebat. Et apud Marc., c. 13, declarat Christus sese quæ diceret omnibus dicere : *Quod dico vobis, omnibus dico.* Sed hoc ita intelligendum ut omnes vigilent; aliter enim existimandum esset illud quoque omnibus dixisse, ut irent in universum mundum docentes et baptizantes. Lucæ cap. 22, postquàm Christus apostolis suum corpus dedit, dicens : *Hoc est corpus meum,* adjecit illa : *Hoc facite in meam commemorationem;* et D. Paulus, 1 ad Corinth., cap. 11, post consecrationem calicis, narrat Christum dixisse : *Hoc facite quotiescumque bibetis, in meam commemorationem.* È quibus sacrarum Scripturarum locis inferri posse videtur, ad institutionem quidem Sacramenti divinum additum esse præceptum communionis sub utrâque specie; atque ita verum esse ex institutione suscipiendum esse Sacramentum non solùm sub specie panis, sed etiam sub specie vini. Verùm ea verba Lucæ : *Hoc facite in meam commemorationem,* Christus dixit post consecrationem panis et ante consecrationem calicis; et verba D. Pauli : *Hoc facite, quotiescumque bibetis, in meam commemorationem,* non absolutè, sed hypotheticè dicta sunt, ut sensus eorum sit, non ut omnes teneantur è calice bibere, sed quotiescumque biberint, in Christi bibant memoriam. Ac si locum Joannis refricare velimus : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis* (quo textu malè accepto Petrus Dresdius, scholarum Pragæ magister seculo 14, persuasit Jacobello Misnensi, qui tunc Pragæ concionabatur, ut populo prædicaret æternam non posse salutem obtineri, nisi corpus Christi sub vini quoque specie sumeretur, teste Æneâ Sylvio, in Historiâ Bohemor., c. 35); præter illa, quæ ex S. Tridentinâ synodo hùc deprompsimus, expendenda est particula *et*, quæ naturâ quidem suâ conjungit, sed sæpenumerò in sacris paginis vim disjunctivam habet. Exodi cap. 21 : *Qui percusserit patrem suum aut matrem, morte moriatur;* ubi Hebræus textus habet : *Qui percusserit patrem et matrem, morte moriatur.* Et Petrus ad claudum quem sanavit, Actor. cap. 3, dixit : *Argentum et aurum non est mihi;* ubi illud significare voluit, sibi neque esse aurum neque argentum. Præterea sumptio panis, et calicis haustus, quæ in eo Joannis loco particulâ *et* conjuncta videntur, in aliis sacræ Scripturæ locis superiùs allatis particulâ *vel* disjunguntur; ex quo apertiùs intelligitur particulam *et* in eo D. Joannis loco intelligendam non copulativè, sed disjunctivè. D. Paulus, ad Corinth. cap. 11, ait : *Itaque quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indignè, reus erit corporis et sanguinis Domini;* idem autem paulò post : *Qui enim manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini;* ubi satis manifestum est particulam *et* non copulativè, sed disjunctivè esse accipiendam.

22. Non infrequens erat, ut ait Tridentina synodus, superioribus temporibus Sacramenti usus sub utrâque specie, quo illud significatur, tametsi usus esset sumendi Eucharistiam sub utrâque specie, haud ita tamen rara fuisse eorum exempla, qui illam sub unâ tantùm specie sumerent. Nam, ut Eucharisticæ communionis omittamus exempla, quæ infantibus aut moribundis præbebatur, atque ut de Eucharistiâ sileamus, quam secum fideles domum suam deferebant, quâ se reficerent vel in itinere, vel cùm ad ecclesiam venire non possent, ut sacrificio interessent, quibus in casibus non desunt in ecclesiasticâ historiâ plura exempla Eucharistiæ sub alterutrâ specie susceptæ, atque ut ab hisce privatis ad publicas communiones transiliamus, quibus inter missarum solemnia Sacramentum distribuebatur, luculentissimum habemus in Ecclesiâ Romanâ ante pontificatum Leonis Magni argumentum promiscui usûs Eucharistiæ vel sub utrâque, vel sub alterutrâ specie. Nam cùm Manichæorum hæresis sectatores quidam Romæ deprehensi essent, qui inter cæteros errores affirmabant vinum opus esse diaboli, et latitantes se immiscerent cum Catholicis, et cum iis palàm ad ecclesiam sumpturi Eucharistiam ventitarent, jussit S. Leo tanquàm Manichæos habendos puniendosque quotquot Eucharistiam sub vini quoque specie non sumerent : *Cumque* (verba sunt S. Pontificis, serm. 4 de Quadragesimâ) *ad tegendum infidelitatem suam nostris audeant interesse mysteriis, ita in Sacramentorum communione se temperant, ut interdùm tutiùs lateant; ore indigno corpus Christi accipiunt, sanguinem autem redemptionis nostræ haurire omninò declinant. Quòd ideò vestram volumus scire sanctitatem, ut vobis ejusmodi homines et his manifestentur indiciis, et quorum deprehensa fuerit sacrilega simulatio, notati et prohibiti à sanctorum societate sacerdotali auctoritate pellantur.*

23. Eamdem ingressus est viam S. Gelasius, cujus tempore publicè ante fores basilicæ Liberianæ incensi sunt Manichæorum codices, ut colligitur ex ejusdem pontificis verbis, quæ refert Gratianus, in can. *Comperimus,* de Consecrat., dist. 2 : *Comperimus quòd quidam sumptâ tantummodò corporis sacri portione à calice sacri cruoris abstineant; qui procul dubio (quoniam nescio quâ superstitione docentur adstringi) aut integra sacramenta percipiant, aut integris arceantur, quia divisio unius ejusdemque mysterii sine grandi sacrilegio non*

potest provenire; quæ postrema verba respiciunt ad prædictum Manichæorum errorem, qui vinum diaboli opus existimantes, divina mutilabant mysteria, magnique sacrilegii crimine sese obstringebant.

24. Ex quibus illud elicitur, licèt in Ecclesiâ Romanâ frequens esset usus Sacramenti sub utrâque specie, cum à fidelibus sumebatur in publicis Ecclesiis, non defuisse tamen exempla fidelium qui inter missarum solemnia in ecclesiâ acciperent Sacramentum sub solâ specie panis; aliter enim Manichæi non satis sibi cavissent, qui se Catholicos haberi posse putabant, ad ecclesias ventitando, sumendoque sub solâ specie panis Sacramento, ut cuivis, qui totam facti seriem consideret, facile est intelligere.

25. Pergit Tridentina synodus, dicens introductam esse consuetudinem ut qui missam non celebrat sub solâ panis specie Sacramentum accipiat, idque non sine gravibus causis; hancque consuetudinem ab Ecclesiâ esse probatam, quod de Occidentali Ecclesiâ intelligendum est. Nam in Ecclesiâ Orientali, tametsi per quadragesimam, sabbatis et dominicis exceptis, Eucharistia sub specie tantùm panis præbeatur, et infirmis in limine mortis itidem sub specie panis ministretur; grandior enim feriâ 5 in cœnâ Domini panis consecratur, cujus quartam manducat partem sacerdos, tres autem reliquæ partes in particulas quas *meridas* seu *margaritas* vocant, dividuntur, eæque in sanguinem intinctæ, statimque igni admotæ exsiccantur, ut per integrum annum conserventur incorruptæ, et cùm opus est, moribundis exhibeantur, communi vino emollitæ, ut refert Allatius, epist. 2 ad Nihusium in Symmictis, lib. 1; attamen cùm publica in templis fit communio, Sacramentum sub utrâque specie præbetur tum viris tum feminis ad hunc modum, ut scilicet unicuique sacra porrigatur particula sanguine intincta in cochleari posita, cujus exile et prælongum manubrium est; quam consuetudinem etsi Humbertus Sylvæ Candidæ cardinalis improbavit libro adversùs Græcorum calumnias, egregiè defendit cardinalis Bona, Rer. liturgic. lib. 2, c. 18, num. 3.

26. Quod verò ad Occidentalem Ecclesiam pertinet, D. Thomas, qui obiit anno 1274, postquàm docuit 3 part., q. 80, art. 12, ad secundum, Sacramenti perfectionem non in usu fidelium, sed in materiæ consecratione consistere, ideòque *nihil*, inquit, *derogari perfectioni hujus Sacramenti, si populus sumat corpus sine sanguine, dummodò sacerdos consecrans sumat utrumque*, testatur in corpore ejusdem articuli cautè providendum ne quid irreverenter committatur adversùs Sacramentum, et ob metum, ne præbendo Eucharistiam pueris, juvenibus, senibus, sanguis effunderetur, in aliquibus ecclesiis consuetudinem esse introductam præbendi Eucharistiam sub specie duntaxat panis; *ideò providè in quibusdam Ecclesiis observatur, ut populo sanguis sumendus non detur, sed solùm à sacerdote sumatur*, quod indicium est haud ita multò ante usurpari cœptam hanc disciplinam, ut qui missam non celebraret, sub solâ panis specie sumeret Sacramentum. Hùc accedit alia ratio, ne scilicet simpliciores crederent totum integrumque Christum non contineri sub eâ specie. Rodulphus, abbas S. Trudonis, qui vixit anno 1110, ita scribit: *Hic et ibi cautela fiat, ne presbyter ægris aut sanis tribuat laicis de sanguine Christi. Nam fundi posset leviter, simplexque putaret quòd non sub specie sit totus Jesus utrâque.*

27. Rupertus Pullus, cardinalis, qui vixit anno 1160, part. 8 Sententiarum, cap. 3: *Priùs*, inquit, *corpus, post sanguis à presbyteris est sumendus. Institutio Christi mutanda non est*, etc. *Verùm qualiter à laicis Eucharistia sumi deberet, sponsæ suæ commisit judicio; cujus consilio et usu pulchrè fit ut caro Christi laicis distribuatur: nimirùm periculosè fieret ut sanguis sub liquidâ specie multitudini fidelium in ecclesiâ divideretur; longè periculosius, si infirmatis per parochiam differretur.* D. Thomæ coævus Alexander Halensis, tractatu de Sacramentis, q. 4, § 3: *Christus*, inquit, *integrè sumitur sub utrâque specie. Benè licet sumere corpus Christi sub specie panis tantùm, sicut ferè ubique fit à laicis in ecclesiâ*, etc. *Ecclesia autem istud Sacramentum dispensare consuevit sub specie panis tantùm, tum propter periculum effusionis, quod fortè accideret, si sub specie vini dispensaretur; tum propter vitii infidelitatis amotionem, quòd se non immeritò simplicium mentibus ingereret si semper sub speciebus panis et vini daretur; quia, si ita fieret, possent simpliciores credere quòd Christus non contineretur integrè sub alterâ specie.* Ea consuetudo ministrandi Eucharistiam sub solâ specie panis succedentibus temporibus ob easdem rationes se longè latèque diffuderat, cùmque anno 1415, Joannes Hus, et Hieronymus Pragensis Bohemiam errore illo suo infecissent, necessarium scilicet esse sub utrâque specie Sacramentum sumere Eucharistiæ, Patres concilii Constantiensis, sess. 13, statuerunt pro lege habendam esse consuetudinem jam introductam ministrandi Sacramentum sub specie duntaxat panis, eumque condemnandum qui hujusmodi auderet improbare consuetudinem; jussitque episcopos curare ea lex ut observaretur. Idem anno 1447, adversùs Taboritas et Calixtinos sancivit Basileense concilium, sess. 30, et Tridentina synodus anno 1562, adversùs Lutheranos et Calvinistas.

28. Omnis doctrina hæc catholicæ innititur veritati, quæ docet totum integrumque Christum sub specie panis æquè ac sub specie vini contineri; non enim Christus divisus est, nec corpus ejus est mortuum, ut ait Apostolus ad Rom., cap. 3: *Christus resurgens à mortuis jam non moritur; mors illi ultra non dominabitur.* Præterea vi verborum consecrationis veniunt sub speciem panis corpus, et sub speciem vini sanguis, et corpus sub speciem vini, et sanguis sub speciem panis, et sub utramque speciem etiam anima propter naturalem connexionem et concomitantiam, ut loquuntur, partium Christi, qui ad vitam rediit non ampliùs moriturus; venit itidem sub utramque spe-

ciem divinitas propter hypostaticam unionem, quâ cum corpore et animâ copulatur.

29. Atque huic doctrinæ quam ea probârunt concilia nihil quidquam detrahunt quorumdam calumniæ; à christianâ nimirùm esse charitate alienum, subducto calicis usu, fideles uberiori illâ fraudare gratiâ quam bibendo sanguinem consequerentur, quamvis ejusmodi gratia necessaria non sit ad salutem. Nam, etiamsi hæc opinio vera esset, nemo est qui nesciat leges de Eucharistiæ ministrandæ ritu non modò ad augmentum gratiæ in eo qui Sacramentum suscipit, sed etiam ad ejusdem Sacramenti dignitatem et venerationem respicere debere; aliter enim mutare dici possent illæ etiam Ecclesiæ leges quæ vetant ne quis sæpiùs quàm semel eâdem die communicet, et sacerdotes, ne eâdem die, quod fit in die Christi Natali, iterent sacrificium. Vide cardinalem Pallavicinum, Histor. concilii Trident., l. 17, c. 12, ubi Petri Suavis adversùs concilii decretum criminationes diluit. Legenda est etiam pastoralis Instructio cardinalis de Tencin, olim Ebredunensis, nunc Lugdunensis archiepiscopi, adversùs Petri Francisci Curayeri novissima scholia ad Historiam concilii Tridentini Petri Suavis, ubi eminentissimus auctor Trident. decretum à sophismatibus et maledictis hujus scriptoris egregiè vindicat.

30. Ut hunc sermonem nostrum de communione sub unâ tantùm specie à concilio Tridentino asserta absolvamus, reliquum est, ut quædam innuamus quæ pertinent ad dispensationem et concessionem calicis iis qui missam non celebrant. Fidei enim articulus est ad æternam salutem satis esse ei qui missam non celebrat, Christum Jesum accipere sub specie panis tantùm; item fidei articulus est Christum æquè sub unâ atque sub alterâ specie totum et integrum contineri; ad fidem etiam pertinet non esse improbandam legem quæ vetat ne quis Eucharistiam præbeat sub specie vini; sed ad disciplinam pertinet, laicis et sacerdotibus non celebrantibus, si debitæ adsint conditiones, calicis usum concedere, eosque sub utrâque specie Sacramentum percipere.

31. Ubi de re hâc actum est, semper qui usum calicis postulâssent, voluit Ecclesia ut disertè primùm declararent et profiterentur, sese credere totum et integrum Jesum tam sub unâ, quàm sub alterâ specie contineri. Quapropter Æneas Sylvius seu Pius II, in Histor. Bohemor., cap. 25, narrat quæ ratio iniri potuisset, etiam post vetitum usum calicis, concedendi utramque speciem : *Quo facto, si perseveraverint Bohemi in ejusmodi communicationis desiderio, idque missâ legatione petierint, sacer conventus Bohemiæ ac Moraviæ sacerdotibus communicandi sub utrâque specie personas sibi subjectas et in annis discretionis constitutas, et quæ id reverenter postulaverint, libertatem impertietur, eâ conditione adjectâ, ut inter communicandum plebem publicè instruant, non sub specie panis carnem Christi tantùm, sed sub quâlibet specie totum et integrum contineri Christum.* Illud semper providere voluit Ecclesia ut omne amoveretur periculum irreverentiæ erga sanctissimum Jesu Christi sanguinem; sed concessiones omnes et dispensationes cum eo spectarent ut nationes deviæ ad unitatem catholicam revocarentur, aut executione caruerunt, aut eo qui optabatur effectu; luculentissimè enim semper patuit eas nationes vel calicis interdictum veræ prætexuisse causæ schismatis, vel usum calicis postulâsse, quòd non crederent verum et integrum contineri Christum sub alterutrâ specie, aut ad æternam salutem non satis esse communionem sub solâ specie panis. Synodum habuit anno 1426 episcopus Pragensis, quâ volens tumultus sedare, cædesque compescere, quas perpetrabant Hussitæ, ut vetitus sibi à Constantiensi concilio usus calicis redderetur, permisit eos sub utrâque specie Sacramentum percipere. Scripsit Gerson pro synodo ab archiepiscopo habitâ, sed synodale decretum Martinus V reprobavit, ut videre est apud Raynaldum, ad ann. Chr. 1426. Apud Henricum Caltisen Nitriæ et Cæsareæ archiepiscopum, in opere adversùs Bohemos, cujus textum refert Georgius Cassander, in Liturgiâ, cap. 31, pag. 78, legimus die Paschatis, cùm Martinus V, juxta aliorum pontificum consuetudinem, laicis sub utrâque specie præberet Eucharistiam, Bohemum quemdam medicæ artis professorem cæteris sese immiscuisse, atque sub utrâque specie acceptâ Eucharistiâ jactabundum inde abiisse, ac gloriantem sibi ad eum modum à Papâ traditam esse Eucharistiam; captum Viennæ, capite damnatum in flumen fuisse dejectum. *Quod percipiens papa Martinus sic sibi illusum, ex tunc subtraxit calicis communionem laicis, nec unquàm aliquem communicavit, nisi sub specie panis tantùm, in detestationem hæresis Bohemorum, et factæ sibi illusionis.* Hujus porrò narrationis non facile est tueri veritatem, tum quia auctor id refert tanquàm de auditu, tum quòd nusquàm proditum litteris reperimus Romanos pontifices tunc temporis communionem laicis sub utrâque specie præbere consuevisse. Bohemis et Moravis impensè postulantibus Basileense concilium concessit calicis usum, dummodò in reliquis omnibus sese Ecclesiæ Romanæ conformarent, et crederent totum et integrum tam sub specie panis quàm sub specie vini Christum contineri; sed, cùm inde plures orti essent abusus, concessionem hujusmodi revocare oportuit, ut constat ex epistolâ Georgii Bogiebræ regis Bohemiæ, quæ extat tom. 4 Spicilegii, pag. 403. Paulus III et Julius III, suis in Germaniâ nuntiis facultatem dederunt concedendi usum calicis, qui tamen uti minimè opportunum illi existimarunt. Plures Tridentinæ synodi temporibus sibi persuaserant eos qui ab Ecclesiâ Romanâ desciverant, ad unitatem redituros, si iis concessus fuisset usus calicis, quibus favere Pontifex visus est, ut videre licet in Historiâ cardinalis Pallavicini de eo concilio, et eâ in re suam operam collocârunt Cæsaris, Galliarumque regis oratores, qui omnibus concilii Patribus scriptum quoddam tradiderunt, quo ad ejusmodi concessionem concilium impellerent. In conventu centum et sexaginta quinque episcoporum eâ re discussâ, tam variæ fuerunt Patrum sententiæ, ut qui à secretis erat sacri concilii, ægrè octo sententias potuerit

colligere; nec quidquam aliud post tot concertationes potuit concludi, quàm ut ea res ad summum Pontificem remitteretur, ut suprà innuimus. Absoluto Tridentino concilio, Cæsar flagitare non desiit à Pio IV usum calicis, eumdemque obtinuit. Gregorius Cassander, Theologus Belga, Cæsari à consiliis, qui constituendæ pacis studio communionem laicis in Germaniâ sub utrâque tribui specie nimis cupiebat, quod appareat ex ejus epistolis 102 et 106, quæ rerum in eâ re à se gestarum duæ sunt veluti apologiæ, apostolicas affert litteras, in ep. 111, quibus Pontifex scribit ad ecclesiasticos electores se gravissimis causis adductum, doctorum hominum ac pietate præstantium consilio adhibito, apostolicæ auctoritatis suæ plenitudine archiepiscopis et electoribus ecclesiasticis facultatem concedere, *si ita expedire putent, in quo eorum conscientiam onerat*, ut in suâ quisque provinciâ catholicos deputent sacerdotes qui sub utrâque specie Eucharistiam devotè postulantibus administrent. Prætereà Pontifex eorum qui Eucharistiam sub utrâque specie præberi sibi velint, exploratam probèque perspectam postulat veræ fidei doctrinæque Romanæ Ecclesiæ professionem, ut scilicet in Eucharistiæ Sacramento *tam sub unâ quàm sub utrâque specie* verum et integrum Christi corpus contineri declarent, Ecclesiamque Romanam profiteantur neque errâsse, neque etiam errare, quæ exceptis sacerdotibus missam celebrantibus, sub solâ panis specie cæteris clericis et laicis Eucharistiam præbeat. Testatur Cassander apostolicas litteras Cæsarem ad electores misisse eaque impetrâsse quæ omnes turbas possent avertere; se etiam ex iis fuisse narrat qui eâ de re suam dixerit sententiam : *Ita factum est ut nos quoque rogati nostram sententiam ad illam deliberationem pro judicii nostri tenuitate adjunxerimus.* Denique nescire se ait quamobrem tantùm id negotii effectu caruerit : *Cur autem hoc negotium hucusque quasi suppressum et occultum lateat scire non possumus.* Illud autem probè novimus rumorem continuò percrebuisse duas ex tribus Lutheranorum partibus indulti illius impulsu ad Romanam, unde secesserant, Ecclesiam remigrâsse; quod cùm consequentibus temporibus falsum esse, plurimaque in dies oriri scandala, Romani pontifices intellexissent, indultum illud Pii IV, primùm à S. Pio V, deindè à Gregorio XIV revocatum est, ut videre est in parte 2 tomi 21 Annalium Raynaldi, ad ann. 1564, n. 35.

32. In solemni Romani Pontificis missâ diaconus et subdiaconus Sacramentum sub utrâque specie accipiunt, ut etiam videre est in libro cæremoniali Leonis X tempore conscripto, qui vulgò Christophoro Marcello archiepiscopo Corcyrensi tribuitur. Olim Pontifex in solemni missâ quam in coronatione suâ celebrabat, omnibus cardinalibus diaconis sub utrâque specie Eucharistiam distribuebat : *Omnes diaconos cardinales suâ manu pretioso corpore et sanguine Christi communicavit, sicut de more summorum pontificum semper fuit;* verba sunt cujusdam epistolæ de Urbani VI electione in Spicilegii tom. 4 editæ, pag. 306. Nec desunt documenta quibus constat summum Pontificem ante exortam Hussitarum hæresim imperatori, regi, non tamen reginæ, sub utrâque specie Eucharistiam præbere consuevisse. Romam venit sub Paulo II Fridericus III imperator : ex quo occasionem Augustinus Patritius arripuit scribendi libellum de Adventu imperatoris in Urbem, quem edidit Mabillonius tom. 1 Musæi Italici. In eo libro descripsit missam Patritius quam Papa celebravit, testaturque solum summum Pontificem Sacramentum sub utrâque specie panis sumpsisse, ac propter hæresim Hussitarum imperatorem, diaconum, et subdiaconum sub specie panis tantùm communicâsse : *Communicavit summus Pontifex altaris Sacramentum cum imperatore, diacono et subdiacono de pane tantùm.* De calice autem, etsi *consuetudo sit communicantes cum pontifice participare, propter insurgentem tamen Hussitarum et Bohemorum damnatam hæresim, quæ calicis potationem ad salutem necessariam putat, præter Pontificem bibit nemo.* Coronatus est Bononiæ anno 1530 à Clemente VII in S. Petronii basilicâ Carolus V. Descripsit in diario suo Paris de Crassis solemnem Pontificis missam, in quâ imperator aliique principes sub specie tantùm panis, diaconus verò et subdiaconus, quemadmodùm etiamnùm consuetudo est, sub utrâque specie Eucharistiam susceperunt, ut est apud Raynaldum ad eumd. annum. Præter diaconum et subdiaconum, qui in solemni missâ Pontificis sub utrâque specie communicant, etiam Francorum reges ex privilegio in die suæ coronationis, et in articulo mortis Sacramentum itidem sub utrâque specie percipiunt, teste Spondano ad annum Christi 1352, n. 16 : *Denique idem pontifex* (Clemens VI), *ponderatis ingentibus coronæ Franciæ in Sedem Apostolicam meritis, christianissimis regibus potestatem fecit sub utrâque specie, quandoeumque id optarent, communicandi; quâ tamen potestate rarò ipsi, nisi in die inaugurationis suæ, et in viatico mortis utuntur.* Sub utrâque itidem specie communicant ex speciali privilegio Ecclesiæ S. Dionysii propè Lutetiam diaconus et subdiaconus in Dominicis festisque solemnibus, et ministri pariter altaris Cluniacensis Ecclesiæ in omnibus festis de præcepto, ut videre est apud Mabillonium in Commentar. ad Ordinem Romanum, num. 9, tit. *Quando et quomodò desierit communio sub utrâque specie in Ecclesiâ Romanâ;* et apud Moleon in opere Gallicè scripto cui titulus : *Iter liturgicum per Gallias*, Parisiis edito anno 1718, pag. 263. Diaconus verò et subdiaconus Romæ in basilicis in missâ conventuali, quæ cantatur in festis de præcepto, Eucharistiam quidem sumunt, sed sub specie tantùm panis.

CAPUT XXIII.

De orationibus quæ submissâ voce dicuntur in missâ.

1. Orationum in missâ quædam elatâ, quædam submissâ voce recitantur. Quænam altâ voce, quæve rursùs submissâ dicendæ sint, accuratissimè docet rubrica Missalis. Suarez, in 3 part., tom. 3, disput. 83, art. 4, quæst. 83, sect. 1, ait nullum in sacrâ

Scripturâ locum reperiri quo jubeamur in missâ quasdam elatâ, quasdam verò submissâ voce orationes recitare; id quidem in se ἀδιάφορον esse; Ecclesiam tamen gravibus justisque causis adductam voluisse ut quædam orationes elatâ voce recitentur, quædam submissâ, quæ vulgò appellantur secretæ. Hujusmodi ritum nonnulli etiam è nostris oppugnârunt. Nos controversiæ præcipua capita indicabimus, sanamque doctrinam optimorum scriptorum auctoritate muniti propugnare conabimur.

2. Quæritur primò etymologia vocis *Secreta*. Bossuetus, in Explicatione missæ, innuit vocem hanc originem ducere à *secerno*, quod est separo; orationes enim quæ secretæ dicuntur, tum recitabantur cùm pœnitentes et catechumeni ecclesiâ pulsi essent, vel postquàm separatæ fuissent oblationes. Vertus, secretarum infensissimus hostis, quique, si ipsi potestas fuisset, totum Canonem jussisset et ipsa consecrationis verba altâ voce recitari, præcipiti quo est judicio et audaciâ affirmavit quod Bossuetus subdubitans et hæsitanter proposuerat.

3. Monitus Martene à Mabillonio ejus audaciæ ut sese opponeret, præsertim cùm non eâ esset Vertus quâ arbitrabantur doctrinâ, veram arripuit sententiam propugnandam, orationes secretas idcircò appellari, quia secretò recitentur; ejusque verba sunt hæc, lib. 1 de antiquis Ecclesiæ Ritibus, c. 4, art. 7, num. 5: *Postea sacerdos orationes, seu collecta, secretas dictas, eò quòd secretò et sub silentio dicuntur, recitat. Scio nonnullos sacrorum rituum studiosos secretas à verbo secerno appellatas velle, eò quòd super materiam ex fidelium oblationibus separatam et secretam recitantur. Sed hi conjecturis suis plus æquo indulgentes, nullo veterum testimonio utuntur, eisque refragatur antiquus liber Sacramentorum manuscriptus Ecclesiæ Turonensis, in quo orationes prædictæ non secretæ, sed arcanæ nuncupantur; cui adjicere possumus omnes antiquos sacrorum rituum expositores, qui secretas à secreto et silentio derivant.* Amalarius, scriptor seculi 9, in opere de ecclesiast. Offic., l. 3, cap. 20, de secretis loquens, ait: *Secreta ideò nominatur, quia secretò dicitur.* Consonat Remigius, seculi 10 scriptor, et idem scripsit Ildebertus, seculo 12, in Expositione missæ. Quapropter Longueval, Histor. Ecclesiæ Gallicanæ, tom. 5, pag. 387, tom. 6, pag. 471, et tom. 8, pag. 534, eos increpat qui vellent secretas altâ voce recitari.

4. Et quoniam vetera præscribunt monumenta, ut *submissâ voce* Canon recitetur, et Tridentina synodus, ut infra dicemus, damnat eos qui improbare audeant Ecclesiæ Romanæ ritum quo pars Canonis et consecrationis verba submissâ voce recitentur, Vertus ex hâc se evolvit difficultate, ea verba *submissâ voce* explicans *sine cantu*, quod ante illum Gerardus quidam observaverat apud Georgium Cassandrum in opere Liturgico, c. 28, pag. 65: *Non arbitrandum orationem eam dici secretam, quasi non liceat laicis eam vel nôsse vel audire; sed quia juxta atque Canon non cantetur voce altiore.* Et Matthæus Galenus Vestrapellius, in opere de sacrosancto missæ Sacrificio, Antuerpiæ edito anno 1574, cap. 21: *Nam illud, per silentium, nihil aliud quàm clamorem negat et elatæ vocis cantum, cui adversatur.* Verùm vetustissimus Ordo Romanus ante mille annos scriptus pro monasteriis ordinis S. Benedicti, quem vulgavit Martene, tom. 5 Thesauri anecdotorum, hæc habet: *Dicat orationem, et secretè, nullo alio audiente, nisi tantùm ut venerit ad hoc verbum: « Per omnia secula seculorum. »* Ex quo quivis facilè intelligit *submissâ voce* non significare *sine cantu*, sed *secretò*, ut benè notat idem Martene, loc. cit., pag. 101 et 102. *Porrò cùm plura notatu digna in hoc ordine* (quem modò memoravimus) *videantur, illud præsertim singulari consideratione ponderandum, quòd orationes post oblationem dicendæ secretè nullo audiente recitandæ præscribuntur; qui locus sufficere debet ad refutandos nonnullos novitatum amatores, qui contra universalis Romanæ Ecclesiæ consuetudinem, propriâ auctoritate integram missam, secretas, orationes, Canonemque ipsum vocis sono, hoc est, altè pronuntiant. Nam quod respondent variis antiquisque auctoribus secretas et Canonem sub silentio recitari præscribentibus, quod, inquam, aiunt silentium apud illos cantui tantùm, non altæ voci opponi, omninò falsi convincitur, ut nullus sit ampliùs effugiendi locus, cùm secretè, nullo alio audiente, ante annos mille in Ecclesiâ Romanâ aliisque ipsius ordinem sequentibus hæ dicerentur.*

5. Quod verò ad sacram Tridentinam synodum attinet, quî potest accipi *submissâ voce*, quasi sine cantu significet, cùm nemo unquàm contenderit, Canonem et consecrationis verba esse canenda? Profectò Catholicos inter et hæreticos tota controversia in eo duntaxat fuit, quòd hæretici non decere clamitabant populum secretarum verba non audire, ritumque eas secretò recitandi irridebant, et magorum consuetudini similem esse blaterabant, qui in suis incantationibus quædam verba submissâ voce immurmurant. Hùc accedit quòd concilia provincialia, ac præsertim Mediolanensia sub S. Carolo Borromæo, qui jure sacri Tridentini concilii fidus interpres est habitus, jubent eas preces submissâ voce recitari. Cùm autem ipsum concilium ad S. Sedem, quæ ad Missale et Breviarium pertinent, itidemque suorum interpretationem decretorum remisisset, S. Pius V in rubricâ Missalis, postquàm præscripsit modum recitandi orationes quæ dicuntur voce altâ, de iis quæ submissâ voce sunt recitandæ, ait: *Quæ verò secretò dicenda sunt, ita pronuntiet, ut ipsemet se audiat, et à circumstantibus non audiatur.* Videatur Josephi Langleti archiepiscopi Senonensis Institutio pastoralis adversùs novum Missale Trecense, anno 1737 Parisiis editum, pag. 21, 28 et 29.

6. Secundò quæritur seculone incœperit 8 an 10 disciplina recitandi submissâ voce Canonem et consecrationis verba, ita ut superiori tempore altâ, et quæ ab omnibus intelligeretur, voce, omnia recitarentur. Joannes Moschus, qui anno 620 vel 630 scripsit Pratum spirituale, quod opus laudatur in VII generali concilio, narrat, cap. 196, puerulos quosdam in secundâ Syriâ, pastorum filios, Ecclesiæ cæremonias

imitari, et missam celebrare voluisse; eorum autem unum, qui sacerdotem simulabat, reliquis duobus ministrorum partes agentibus, memoriâ comprehensa habuisse sanctæ oblationis verba; pueri enim qui missæ aderant, juxta Ecclesiæ consuetudinem propè altare adstabant, et in quibusdam locis presbyteri altâ voce sacrificii verba proferebant. Cùm igitur puer ille jam in eo esset ut panem frangeret, seque communicaret, ignem cœlo delapsum, petram quæ veluti in altare erat erecta, omniaque quæ super eam locata erant absumpsisse; pueros propè exanimatos concidisse; tandem, postquàm ad se ex illo deliquio rediissent, rem omnem narrâsse; de quâ factum certiorem episcopum ad ipsum locum se contulisse, ibi et viam quâ cœlo ignis delapsus fuerat, observâsse, et rem ut gesta erat cognovisse, puerisque in monasterium collocatis, in eodem loco ubi ejusmodi miraculum contigit, templum extruxisse. Id se Joannes Moschus testatur accepisse à Gregorio quodam summâ sinceritate viro et candore, qui affirmavit se ex illis pueris unum de facie novisse, itemque novisse monachum ex iis qui in monasterio degebant cum æde illâ conjuncto, quæ tempore illius miraculi extructa fuit, id est, circa seculum 6, sub imperatore Justiniano. Moschus enim, qui vivebat anno 620 seu 630, rem narrat, non quæ novissimè contigisset, testaturque sibi traditam à sene quodam qui non ampliùs vivebat, quique rem hanc, ut modò diximus, à quodam ex illis pueris acceperat, et à monacho illius loci; ac de monasterio quidem loquitur quasi jam monachorum numero floreret.

7. Scriptores XII seculi informem quamdam confusamque hujus miraculi notitiam habuêre, quin tamen nôssent quis auctor rem narraverit, quibusque id miraculum circumstantiis contigerit. Honorius, qui vixit anno 1120, in Gemmâ animæ, lib. 1, cap. 103, de hâc re mentionem facit; sed illud addit, statim ac prolata fuerunt consecrationis verba super panem et vinum, apparuisse carnem et sanguinem, et pueros amissâ vitâ concidisse; nec considerat si omnes igne cœlo delapso essent assumpti, superstitem futurum fuisse neminem qui rem narraret: inde factum ait ut concilii cujusdam decreto sacerdos juberetur verba canonis submissâ voce recitare. Rem Honorius narrat veluti incerto vulgatam auctore, per verbum *fertur*. Verùm Belletus, Honorio suppar, rem hanc veluti fide dignam retulit; è quâ putat consuetudinem esse profectam secretò recitandi Canonem. *Ex quo quidem facto* (scribit in explicat. divin. Officior., cap. 44) *statutum fuit ut posthàc tacitè ac submissè diceretur*. Ad hanc rem Innocentius III etiam respicit, cùm de sacro altaris Ministerio, lib. 3, cap. 1, ait: *Decrevit Ecclesia ut hæc obsecratio quæ secreta censetur, à sacerdote secretè dicatur; unde fertur quòd, cùm, ante consuetudinem quæ postmodùm inolevit, quidam pastores ea decantarent in agro, divinitùs sunt percussi*. Hæc itaque sunt quibus innititur eorum sententia, qui statuunt hanc disciplinam secretarum orationum seculo VIII esse exortam. Cardinalis Bona aliis et omninò diversis permotus rationibus existimat ante seculum X omnes preces à sacerdotibus elatâ voce recitari consuevisse, eoque seculo ineunte ortam consuetudinem recitandi submissâ voce Canonem, ut videre est Rerum liturgicar. l. 2, c. 13, n. 1.

8. Ne quis existimet vel VIII vel X seculo hanc disciplinam esse introductam, satis profectò erunt ea quæ ad hujus ritûs vetustatem demonstrandam mox afferemus. Interea dicimus nobis minimè probari principium, unde ortum aiunt ritum hunc seculo VIII; non quòd dubitatio ulla nobis in mentem veniat de illius miraculi veritate, gravis enim et synchronus auctor rem refert, ut advertit Goar in Notis ad Rituale Græcorum, edit. Venetæ, ann. 1730, pag. 119: *Historiam refert Joannes Moschus, Prati spiritualis cap.* 136, *cujus auctoritas cùm apud plures valeat, non est temerè explodenda vel subsannanda;* neque etiam nobis est animus negare quasdam secretas altâ voce recitari consuevisse in Orientali Ecclesiâ, ex constitutione Justiniani, de quâ infra sermo erit; sed id nos minimè intelligere fatemur, qui potuerit è re, quæ sexto contigerit seculo, oriri seculo VIII consuetudo secretas submissâ voce recitandi; cùm præsertim neque Honorius, neque Belletus concilium nominent quod eam legem condiderit; et apertissimè constet eos nec de Joanne Moscho quidquam compertum habuisse, nec novisse quemadmodùm ea res gesta fuisset.

9. Cardinalis Bonæ nomen et existimatio Vertum commovit et Tourneux, ut dicendarum submissâ voce precum consuetudinem ad seculum X referrent. Ejusdem cardinalis auctoritate et ipsi ad amplectendam sententiam adducti fuissemus, nisi infirmam eam esse cum Le Brun deprehendissemus. Ait Bona certissimum esse fideles ad verba consecrationis respondere consuevisse: *Amen;* ex quo infert ea verba elatâ voce esse prolata, ut à populo audirentur; et quia Florus postremus est omnium scriptorum, qui de hoc *Amen* loquuntur, inde ait Bona consequi, cùm scriptor ille IX vixerit seculo, paulò post ejus ætatem, X scilicet seculo, obsolevisse usum respondendi: *Amen*, disciplinamque submissâ voce Canonem recitandi introductam esse: *Postea statutum est ut Canon submissâ voce recitaretur, et sic desiit ea consuetudo seculo X, ut conjicio; quia post Florum, qui IX labente seculo vixit, ejus mentionem non reperi apud ævi posterioris scriptores.* De voce *Amen* scripsêre Georgius Cassander in Liturgiâ, cap. 28, et Albaspinæus tractatu de veteri Ecclesiæ Politiâ in administr. Euchar. et circumstantiis missæ, lib. 2, cap. 14.

10. Sanè inficiari potest nemo populum post consecrationem respondere consuevisse: *Amen*. Justinus Martyr, Apolog. 2: *Terminante*, inquit, *sacerdote orationes, et gratiarum actiones, omnis qui adest populus acclamat dicens: Amen, quod Hebraicâ voce significat: Fiat.* Tertullianus, de Spectaculis cap. 25, eos increpat qui postquàm in missâ respondissent: *Amen*, ad spectacula venirent, et applauderent gladiatoribus: *Eo ore quo Amen in sanctum protulerant, gladiatori testimonium reddere non verebantur;* ad quem locum

observat Goar., loco cit., non dicere Tertullianum, *in sancto*, hoc est, in sacrificio, seu in loco sacro, sed, *in sanctum*, id est, in testimonium consecrationis corporis Christi. D. Ambrosius, libro de his qui initiantur, ita scribit : *Ante benedictionem verborum cœlestium alia species nominatur; post consecrationem corpus significatur. Ipse dicit sanguinem suum. Ante consecrationem aliud dicitur. Post consecrationem sanguis nuncupatur. Et tu dicis : Amen, hoc est, verum est; quod os loquitur mens interna fateatur; quod sermo sonat affectus sentiat.* Et S. Leo, serm. 6, de Jejunio septimi mensis : *Hoc ore sumitur quod fide creditur; et frustra ab illis Amen respondetur, à quibus contra id quod accipitur, disputetur.* Et Florus, quem, ut diximus, afferunt ut demonstrent hanc consuetudinem non ultra X seculum perdurâsse, ita scribit in expositione missæ : *Amen autem, quod ab omni Ecclesiâ respondetur, interpretatur verum non ubicumque, et quomodòcumque, sed mysticâ religione. Hoc ergo ad tanti mysterii consecrationem, sicut et in omni legitimâ oratione, respondent fideles, et respondendo subscribunt.*

11. Sed ut ad rem propiùs accedamus, non satis est *Amen* ad probandum, secretas et consecrationis verba altâ voce consuevisse recitari; nam etiamnùm in Canone pluribus in locis reperitur *Amen*, quæ vox dicitur à sacerdote, qui secretas et *Amen* submissâ recitat voce. Non satis est dicere *Amen* dici à populo consuevisse; nam nunc quoque in fine canonis, cùm sacerdos illum submissâ voce recitaverit, vocem tollit dicens : *Per omnia secula seculorum*, et populus respondet *Amen*. Probandum itaque est populum dicere consuevisse *Amen*, non post consecrationem, sed statim post prolata verba consecrationis panis et vini; quod non probant allata Patrum aliorumque scriptorum loca; quæque ampliùs afferri possent; quod singulis perpensis ostendit luculentissimè Le Brun, cit. tomo 4, qui concludit populum non dixisse *Amen* statim post formam consecrationis, sed ad finem gratiarum actionis, vel cùm astantium aliquis sanctissimum suscipiebat Sacramentum. In veteri Missali Gallicano, quod typis edidit cardinalis Thomasius, in Sacramentario pag. 430, non habetur *Amen* post verba consecrationis. In primo Ordine Romano, quem vulgavit Mabillonius in Musæo Italico, tomo 2, pag. 12, qui vetustior existimatur Gregorio Magno, *Amen* reperitur in fine Canonis. Testatur Le Brun, tomo 2, pag. 257, se accuratè vetusta contulisse Missalia usque ad XII seculum, nec alibi reperisse *Amen*, quàm post verba : *Per omnia secula seculorum.* Micrologus integrum affert Canonem, quem dicit sub silentio recitandum, et ponit *Amen* ad verba *Per omnia secula seculorum.* Ivo Carnotensis, de Convenientiâ veteris et novi sacrificii disertè ait, non alibi *Amen* reperiri quàm post verba : *Per omnia secula seculorum.* Ejus verba sunt : *Tanquàm de interioribus ad exteriora procedens assensum Ecclesiæ quærit sacerdos sonorâ voce : Per omnia secula seculorum, supplet populus super orationem ejus locum idiotæ, et respondet Amen, hâc unâ participem voce se faciens omnium charismatum quæ sacerdos multiplici Sacramentorum diversitate studuit impetrare.* In recentioris ævi manuscriptis Missalibus reperitur quidem *Amen* statim positum post consecrationis verba; sed nec ex additionibus privatâ auctoritate, et contra disciplinam Romanæ Ecclesiæ injectis firmum erui potest argumentum; nec illud *Amen* dicebat populus, sed submissâ voce sacerdos. In Ecclesiâ verò Græcâ altâ pronuntiantur voce consecrationis verba, et populus respondet : *Amen;* sed id introduxit Justiniani constitutio, de quâ inferiùs sermonem habebimus; neque id unquàm ad Occidentalem Ecclesiam permeavit; et in ipsâ Orientali Ecclesiâ quædam orationes Canonis etiamnùm submissâ voce recitantur.

12. Tertiò quæritur quonam tempore ritus invaluerit recitandi submissâ voce preces de quibus agimus; atque ut ad hoc examinandum paratiores aggrediamur, prætermittendum est seculo IV duntaxat mandari cœpisse litteris sacras Liturgias; secretissimè enim Sacramentorum formæ occultabantur, præsertim forma consecrationis panis et vini, quas Episcopi memoriâ custodiebant, tradebantque iis quos sacris ordinibus initiabant, eâ lege ut sancta verba profundo arcano recondita servarent. Auctor Ecclesiasticæ Hierarchiæ, qui sub Dionysii Areopagitæ nomine delitescit, fusè de variis missæ partibus scribit, sed nihil de consecratione. Innocentius I, à Decentio Eugubino episcopo interrogatus quando in missâ danda esset pax, respondit dandam post expleta mysteria quæ se ait nominare non debere : *Cùm post omnia quæ aperire non debeo, pax sit necessariò indicenda;* S. Ambrosius, lib. de Caïn et Abel, lib. 1, cap. 9, num. 35, et de Abraham, lib. 1, cap. 5, num. 38, docet *Mysteriorum esse premendam doctrinam;* et alibi, *et quasi operire fido silentio.* De sancti sacrificii precibus loquitur tanquàm de rebus occultis, mysteriorum plenis, ab hominum cognitione semotis, quas vulgare periculosum esset : *Non divulgemus orationem, sed abscondita teneamus mysteria;* cujus arcani rationem affert : *Sunt enim plurima quæ cruda displicent, coacta delectant. Fove igitur pectore tuo alta mysteria, nec præmaturo sermone, et infidis auribus, aut infirmis quasi incocta committas.* In constitutionibus apostolicis, quæ juxta communem doctorum virorum sententiam collectæ sunt seculo IV, lib. 1, cap. 8, proximè post missæ prælationem adnotatum est Pontificem secretò orare, seu, ut habet græcus textus, in seipso orare, et in edito à cardinali Thomasio Sacramentario S. Gelasii, qui creatus fuit pontifex ann. 492, oratio quæ recitatur super oblata, titulum habet *secreta.* In vetustissimis formulis missæ celebrandæ juxta ritum Gallicanum, antequàm à Carolo Magno Romanus ritus in Galliam esset invectus, præscribitur ut Canon aliæque orationes secretò recitentur. Præterea in antiquo ordine Romano quem citat Micrologus et Amalarius, qui Ordo, ut putat Mabillonius, est VI seculi, habetur Pontificem, postquàm cecinerit Chorus, *Sanctus et Hosanna*, canonem submissâ voce incipere. *Surgit Pontifex, et tacitè intrat in Canonem.* In ritu

Mozarabo plures sunt orationes silentio recitandæ : *Dicat in silentio super oblationem*, inter quas est oratio *Adesto*, quâ consecrationis forma continetur ; *deinde dicat in silentio junctis manibus, inclinando se ante altare hanc orationem : Adesto.* Hùc accedit quòd in Orientalis Ecclesiæ Liturgiis præsertim Basilii et Chrysostomi disertè orationes illæ discriminantur quæ altâ, ab iis quæ submissâ voce sunt recitandæ ; et cum hujusmodi ritu consentiunt Liturgiæ Cophtorum, Æthiopum, Syrorum, Armenorum ; Nestorianorum et Malabarorum. Ex quibus omnibus quis ejusmodi ritum vetustissimum esse non intelligat ? Et sanè, si Sacramentorum et consecrationis forma altâ voce pronuntiata fuisset, quorsùm illud arcanum, quod primis Ecclesiæ seculis tam fideliter servabatur ? Vel ipsa vox *secretæ*, aliæque voces quæ idem valent, satis superque id evincunt. Itaque quis hujusmodi ritum ad prima Ecclesiæ secula non referat et veneretur non solùm tanquàm ab omnibus receptum Liturgiis, sed à primis usque temporibus ab Ecclesiâ Romanâ observatum, quæ illum apostolicâ traditione accepit ? Liturgiam quâ tunc Romana utebatur Ecclesia, Innocentius I B. Petro apostolo tribuit, eamque servandam ait ab omnibus : *Quis nesciat aut non advertat id quod à principe apostolorum Petro Romanæ Ecclesiæ traditum est, ac nunc usque custoditur, ab omnibus debere servari ?* Et Vigilius papa, ad Profuturum Hispaniarum episcopum precationes mittens quæ Romæ recitabantur in missâ, ait se ita eas mittere ut ab apostolicâ acceperat traditione : *Quem ex apostolicâ traditione suscepimus.* Legendus tom. 4 P. Lebrun, in quo monumenta omnia afferuntur quibus ea quæ hactenùs diximus abundè probantur. Et sanè haud facilè quemquam reperias qui totam hanc rem aut accuratiùs aut uberiùs pertractaverit. Legi etiam potest paulò ante memorata Josephi Langlet archiepiscopi Senonensis pastoralis Instructio, in quâ quartus tomus P. Le Brun brevi compendio coercetur.

13. Quartò quæritur an ejusmodi quarumdam submissâ voce recitandarum precum disciplina mutationem aliquam passa sit. Sexto seculo mutavit paululùm hæc disciplina propter Justiniani novellam 132, in cujus cap. 6 hæc habentur : *Ad hæc jubemus omnes episcopos et presbyteros non in secreto, sed cum eâ voce quæ à fidelissimo populo exaudiatur, divinam oblationem et precationem, quæ fit in sancto Baptismate, facere, ut inde audientium animi in majorem devotionem, et Dei laudationem et benedictionem efferantur ; sic enim et divinus Apostolus docet dicens in priore ad Corinthios Epistolâ :* « Cæterùm, inquit, si solùm benedicis spiritu, « is qui idiotæ locum implet, quomodò tuæ gratiarum « actioni subjiciet Deo sanctum illud amen ? Siquidem, « quid dicas, non novit. Tu autem pulchrè gratias agis, « sed alius non ædificatur. » *Et rursùs in ea quæ est ad Romanos sic dicit :* « Corde quidem creditur ad justi- « tiam, ore autem confessio fit ad salutem. » *Idcirpò igitur convenit ut ea precatio quæ in sanctâ oblatione dicitur, et aliæ orationes cum voce à sanctissimis episcopis et presbyteris proferantur Domino nostro Jesu Christo Deo nostro cum Patre et Spiritu sancto ; sciturisreligiosissimis sacerdotibus, quòd si quid horum contempserint, et horrendo Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi judicio rationem reddituri sunt, et nos ista cognoscentes, non relinquemus quieta et inulta.* Profectò Justinianus ad sacrarium admovit manum ; nec sanè ejusmodi probari potest constitutio, quod etiam observat de Marcâ, in Concordiâ sacerdotii et imperii, lib. 2, cap. 6 : *Quare vereor ne Justinianum damnare cogamur, quòd de sacræ Liturgiæ ritibus constitutionem ediderit, quâ mystica verba consecrationis Eucharistiæ elatâ voce, non autem demissâ, ut solemne erat, proferri jubet, ut qui locum tenet idiotæ, amen succinere possit. Præterquàm quòd enim de ritu sacrificiorum decernere tentat, quæ pars disciplinæ solis sacerdotibus competit, antiquos Ecclesiæ mores sollicitat, qui, ut reverentia mysterii conciliaretur, preces mysticas demissâ voce proferri induxerant, ut testatur Basilius.* Sed ab hoc Justiniani ausu quædam eliciuntur quæ nostræ causæ mirificè favent.

14. Ad constitutionem suam constabiliendam non affert veterem Justinianus consuetudinem, quâ (si qua fuisset) profectò usus esset. Quod indicium facit Canonis preces ante Justinianum demissâ voce recitari consuevisse. Neque etiam dicit quamdam missæ partem tono recitari solitam cantui opposito, sed secreto, eâque voce quæ non audiretur ; ideòque jubet deinceps recitari *non in secreto, sed cum eâ voce quæ exaudiatur.* Igitur *submissâ voce* non significat, quod contendunt novatores, vocem cantui oppositam, sed quæ ab aliis, ut supra monuimus, non audiatur. Affert Justinianus D. Pauli verba, quæ sanè ad hanc rem nihil pertinent : de iis enim Apostolus loquitur, qui non solùm verba non intelligebant, sed ne illud quidem noverant de quo sermo esset ; ille igitur locus non congruit rei de quâ agimus ; populus enim, si consecrationis verba non audit, tamen probè novit presbyterum consecrare panem et vinum, ideòque ad precationum finem benè potest respondere *amen.* Locus alter Apostoli : *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem*, nihil itidem probat ; referendus enim est potiùs ad fidei Symbolum, quam fidelium conventus corde credit et ore confitetur. Quod attinet ad novitatem à Justiniano invectam, sanè negari non potest quin suum in aliquibus Orientis regionibus ea constitutio obtinuerit effectum ; quod satis ostenditur ex eo quod de tribus pueris narravimus, ut etiam animadvertit Menardus, in Notis ad librum Sacramentorum S. Gregor., pag. 389 : *Oratio cum verbis consecratoriis olim in quibusdam locis altâ et clarâ voce proferebatur, ut testatur Joannes Moschus : Quoniam in quibusdam locis clarâ voce pronuntiare solent orationem oblationis presbyteri, factum est ut eam pueri didicerint ;* idque ingenuè fatetur Le Brun, quanquàm ostendit Orientales aliquot Ecclesias arcanum et silentium, frustra eâ Justiniani refragante constitutione retinuisse, ut videre est tomo 4, pag. 154 et seq., idque ex ritu etiam, quem supra memoravimus, recentiorum Græcorum apparet, qui voce

quidem elatâ verba consecrationis, demissâ verò alias orationes Canonis proferunt.

15. Quintò quæritur an ullam in Occidentalem Ecclesiam Justiniani Constitutio variationem invexerit. Et fidenter planè nullam respondemus. Vetustissimum enim ritum secretò recitandi Canonem et consecrationis verba Occidentalis Ecclesia semper retinuit. Abundè id probat Le Brun, tomo 4, pag. 133, prolatis Sacramentariis Missalibus et Ordinibus Romanis, quibus ostenditur usus secretarum precum in Missâ per ea tempora quæ Justiniani constitutionem proximè sunt consecuta. Quòd si graves fideque dignos post X seculum auctores adire libeat qui scripserunt de missæ sacrificio, sanè non desunt auctoritates quibus ostenditur in Occidentali Ecclesiâ nunquàm ejusmodi ritum esse intermissum. Testatur id Innocentius III, Belletus, Hugo de S. Victore, Albertus Magnus, tom. 21, de Sacrificio missæ, disputatione 10. D. Thomas, 3 parte, q. 83, art. 4, ubi ait sacerdotem ea clarâ voce dicere, quæ ad se et ad populum, demissâ verò quæ ad se solum pertinent, cujusmodi est oblatio et consecratio; et in responsione ad sextum: *Quædam verò*, inquit, *pertinent ad solum sacerdotem, sicut oblatio et consecratio, et ideò quæ circa hæc sunt dicenda, occultè à sacerdote dicuntur.* Et D. Bonaventura, in Exposit. missæ, ubi agit de modo quo canon recitandus sit: *Canon*, inquit, *discretè et sub silentio legendus est: discretè, ut verba Canonis nec nimis velociter syncopando, vel nimis protrahendo circumstantibus generent tædium. Unde Ecclesia statuit ut Canon devotè et sub silentio legatur.*

16. Sextò quæritur an ratio et positiva sit quædam lex quâ Canonem aliasque preces demissâ voce recitare jubeamur; et an aliquando tota dicatur missa altâ voce quæ audiatur ab omnibus. Lex de eâ re positiva est in synodo Tridentinâ, quæ ejusdem legis affert rationem sess. 22, cap. 5: *Cùm natura hominum ea sit, ut non facilè queat sine adminiculis exterioribus ad rerum divinarum meditationem sustolli, propterea pia mater Ecclesia ritus quosdam, ut scilicet quædam submissâ voce, alia verò elatiore in missâ pronuntiarentur, instituit.* Et canone 9 ejusdem sess.: *Si quis dixerit Ecclesiæ Romanæ ritum, quo submissâ voce pars canonis, et verba consecrationis proferuntur, damnandum esse, anathema sit*, S. synodus respicit ad Eucharistici sublimitatem mysterii, quæ postulat, ut nihil nesciat sacerdos, quædam verò sint populo arcana; tum et ad Spiritûs sancti operationem, quæ panem et vinum convertens in corpus et sanguinem Jesu Christi non cadit sub sensus: *Quam consecrationem corporis et sanguinis Dominici ideò semper in silentio arbitror celebrari, quia sanctus in eis manens Spiritus eumdem Sacramentorum latenter operatur effectum. Unde Græcè mysterium dicitur quòd secretam et reconditam habeat dispositionem:* verba sunt veteris expositoris missæ, apud Martene, tomo 1 de antiquis Ecclesiæ Ritibus, primæ edit. pag. 148. Respicit itidem S. synodus ad majorem venerationem quæ ex secreto paritur erga res divinas, quæque silentio excitatur et alitur, quo fit ut celebrans sacerdos, et qui adstant, quæ repræsentantur mysteria, meditari possint attentiùs. Innocentius III, lib. 2 Myster. missæ, cap. 54, mysticam affert hujus silentii rationem, Jesum scilicet videndum sese Judæis non præbuisse, cùm agitarent animo eum interficere, ut tradit Joan., cap. 11, et ideircò *silentium sacerdotis latibulum Christi significare;* et lib. 3, cap. 1, considerat Christum cum palmis et acclamationibus exceptum à turbis, qui *abiit, et se abscondit ab eis*, non quidem ob metum, sed *quia nondùm venerat hora ejus.* Scribit igitur Pontifex: *Illud latibulum Christi hoc silentium repræsentat, in quo cessante verborum tumultu, sola dirigitur ad Deum intenta de votio.*

17. Quod verò ad illud attinet, num aliquando tota missa elatâ voce recitetur, id in solâ sacerdotum ordinatione nunc usurpatur; non enim ordinandi tam prope altare sunt, ut olim, cùm tam episcopus ordinans quàm ordinandi manibus Missale tenentes submissâ voce secretas pronuntiabant. Nunc ordinandi circa altare in genua provoluti disponuntur, et episcopus, quasi eos doceat missam celebrare, lentè ac paululùm elatâ voce secretas profert, non eas ut populus audiat, sed ut sacerdotes novissimè initiati cum eo possint eas recitare, et verba consecrationis uno eodemque tempore cum episcopo pronuntiare; ad exemplum Christi, qui voce quæ ab Apostolis audiri potuit, in ultimâ cœnâ panem et vinum consecravit, ut eos quos tunc sacerdotio initiabat, doceret consecrandi modum, legitimumque ritum ad consummationem usque seculi duraturum.

18. Postremo loco quæritur num, post synodum Tridentinam extiterit aliquis qui usum studuerit introducere altâ voce, quæ ab omnibus audiatur, recitandi secretas, Canonem et consecrationis verba, et quis huic temerario auso restiterit. Primus qui Protestantium nomine catholicam eâ in re obtrectavit Ecclesiam, est Petrus Suavis. Contendit secum ipsam pugnare S. synodum: ea enim docet in missâ multa contineri quæ ad erudiendos fideles pertinent, proindeque jubet parochos in missâ parochiali eorum aliqua populo explicare, quæ leguntur in missâ, præsertim verò aliquod sanctissimi hujus sacrificii mysterium; hæc vero omnia non benè consentire ait cum Latinâ linguâ, cujus populus est imperitus, et cum secretis orationibus quas ne aure quidem percipit.

19. Hanc porro Suavis venenatam censuram, quasi non satis dilucidè ab eo sit exposita, rursùs inculcat Courayer, tomo 2 Hist. concil. Trident., pag. 328. Verùm cardinalis Pallavicinus, et Natalis Alexander, dissert. 12 Hist. eccl. seculi XV et XVI, art. 12, satis ostenderunt quàm benè secum conveniant Trident. concil. decreta. Nam et Latinè missa celebranda est et secretæ ob rationes adductas submissâ voce recitandæ, et parochus ex altari populo debet explanare quæ fideles scire oportet ex multis quæ sacrificio missæ continentur, eaque minimè explicare quæ non oportet populum scire Savary, episcopus Sesuviorum, anno 1698, quosdam ecclesiasticos vehementer incre-

puit, qui eò devenerant audaciæ, ut altâ voce canonem recitarent, iis objiciens Ecclesiæ universalis disciplinam, eosque suspensionis pœnâ ipso facto incurrendâ punivit, qui in eo quod ad vocem pertinet quâ secretæ sunt proferendæ, cum Missali Romano non consentiant. Cardinalis de Bissy, anno 1710, novum pro Meldensi diœcesi edidit Missale, ubi qui eam curavit editionem, illa Rubricæ verba, *submissâ voce*, explicavit *sine cantu;* atque ut callidè insinuaret Canonem altâ esse voce recitandum, singulis quibusque orationibus addidit *Amen*. Verùm fateri non veritus est cardinalis se esse deceptum; et suum ipsius Missale se inscio corruptum, censurâ notare laudi sibi duxit et gloriæ. Denique notissimum est nuperrimum Missale Trecense, in quo inter cæteras novitates, illa non deest, secretas voce quæ audiri possit à populo recitandas; nec ferè quisquam est qui nesciat quæ adversùs illud Missale scripserit Langletus, archiepiscopus Senonensis, qui veterem disciplinam strenuè tuetur in Instruct. pastorali Parisiis editâ anno 1737. Egregius idem antistes, olim Suessionensis episcopus, libellum scripsit de verâ mente Ecclesiæ in sacris cæremoniis, quo Verti fregit audaciam, qui plurimarum studiosus novitatum et illud volebat, ut altâ voce secretæ recitarentur. Ejusmodi novam disciplinam, quæ novatorum operâ sensim irrepsisset, nemo est qui nesciat quantoperè theologi Galli oppugnaverint. Thiers, tractatu de Superstitionibus, tomo 1, cap. 1, scriptorum, provincialiumque conciliorum auctoritates congerit, quibus ostendit secretas submissâ voce recitandas.

20. Quærit Juveninus, tractatu de Sacramentis, an sacerdos quasdam quidem preces submissâ, quasdam verò elatâ voce debeat recitare; et respondet affirmando; præscriptum id esse in Liturgiis Latinis et Græcis, jussum à sacris Canonibus; eosque sacerdotes increpat, qui zelum prætexentes altâ voce Canonem recitabant. Renaudotius, qui summâ diligentiâ et curâ Liturgias ferè omnes orientales edidit, accuratè observat quæ altâ, quæ demissâ voce dicenda sunt. Nec iis contentus quæ in notis scripserat, Dissertationem præviam composuit, ut lucem afferat veteri disciplinæ, quâ Ecclesia vel ipsis fidelibus mysteria tegebat, ea breviter et subobscurè exponendo: *Suadet id etiam ecclesiasticæ disciplinæ ratio, quæ mysteria tanto silentio tegi jubeat, ut non nisi initiatis, et breviter quidem, imò subobscuriusculè explicarentur;* verba illius sunt tomo 1. Denique supra Mabillonii, Martene et Le Brun sententias attulimus, quos scriptores nemo ignorat totum hoc argumentum exhausisse, nihilque harum rerum studiosis reliqui fecisse quod addere possint.

21. De Canone seu de missæ secretis ita scribit Bellote, in Observat. ad ritus Ecclesiæ Laudunensis, pag. 527: *Secretum olim dicebatur potissimum ratione prolationis, quia submissâ voce atque secretò proferri debet, ne tam sancti mysterii verba manifestè prolata et publicè, per quotidianum usum vilescerent, et ne à Laicis etiam in locis profanis indebitè atque irreverenter pronuntiarentur.* De veteri arcani disciplinâ mentionem facit Gilbertus Grimaud, in Liturgiâ sacrâ, parte 3, cap. 7, cui disciplinæ locum ait fuisse præcipuum in verbis consecrationis, quæ per traditionem ad sacerdotum traducebatur notitiam, ne ea infideles resciscerent. Uterque auctor exemplum à nobis supra allatum profert, è Moscho in *Prato spirituali* depromptum. Quod modò diximus uberrimâ eruditionis copiâ confirmat Albaspinæus, Aurelianensis episcopus, tomo 1, tract. de veteri Ecclesiæ Politiâ in administrat. Sacramentor., cap. 1 et 2. In tractatu quodam de Missâ et divino Officio, iterùm Parisiis edito anno 1714, p. 111, proponitur quæstio unde consuetudo orta sit recitandi Canonem submissâ voce; atque eum morem contendit auctor inde profectum esse, quòd in solemni quæ cantatur missâ, cùm chorus caneret *Sanctus*, et cantus longiore tractu propter notarum multitudinem protraheretur, sacerdos missam celebrans, qui, cùm choro non caneret, cœpit recitare Canonem submissâ voce, qui mos à solemni missâ, quæ canitur, ad privatam, quæ legitur, traductus est. Eamdem antea ingressus fuerit viam auctor tractatûs de optimo missam audiendi Modo, secundæ edit. Parisiens. anni 1681, cap. 6, pag. 257 et seq. Hanc autem originem quam duo illi auctores excogitârunt minimè agnoscimus, quippe commentitiam. Eos tamen idcircò adduximus ut appareat quantùm sit hominum etiam nunc in Galliis, qui Rubricæ de secretis observantiam tueantur. Perpulchrum de Secreto mysteriorum tractatum Parisiis, anno 1710, edidit Vallemontius, seu potiùs Apologiam pro rubricâ Missalis omnigenâ eruditione refertam, in quâ confutat Vertum, qui aliis quibusdam earumdem partium, ut jam videmus, contendere ausus est secretas altâ recitari voce oportere. De Vallemontio idem censemus quod de duobus aliis Gallis auctoribus quos supra memoravimus; gaudemus enim quòd videamus Rubricæ observantiam de secretis strenuè ab eo quoque propugnatam. Verùm ejus rationibus subscribere omninò non possumus. Existimat enim, idque verissimum est, catechumenos, energumenos, infideles et publicos pœnitentes dimitti consuevisse, cùm recitari cœperat Canon missæ; putat præterea, iis dimissis, cùm soli fideles, neque energumeni, nec pœnitentes, nec catechumeni remanerent in templo, reliquum missæ elatâ voce dici consuevisse, quod tamen est falsum. Arcani enim disciplina vetabat ne sacrosancta mysteria vel fidelibus ipsis enuntiarentur. Tandem censet VIII seculo, cùm ad missam unicuique pateret aditus, opportunum visum esse ut quemadmodùm olim neque catechumeni, neque energumeni, neque pœnitentes Canonem, ideòque nec consecrationis verba audiebant, ita deinde unumquemque hominum qui missæ adesset totum id celaretur; quòd à veritate quantùm absit, satis apparet ex iis quæ superiùs diximus.

CAPUT XXIV.

De missâ à communione usque ad finem.

1. Missæ cursum non in opportunis quibusdam cre-

brò interjiciendis abrupimus; nunc verò illum tandem repetamus. Postquàm sacerdos sacramentum ipse sumpsit, et astantibus distribuit, si qui sunt communicandi, et sumpsit ablutionem; è medio altari se confert ad cornu epistolæ, quò minister Missale transtulit; legit antiphonam quæ *communio* dicitur, redit ad medium altare, illudque osculatur; conversus ad populum dicit: *Dominus vobiscum;* ac rediens ad librum legit orationem quæ dicitur *postcommunio;* postremò librum claudit: tum redit rursùs ad medium altare, quod osculatur; ad populum autem conversus dicit: *Dominus vobiscum*, atque: *Ite, missa est*, vel volvens se ad altare: *Benedicamus Domino*, si ita præscribat Rubrica; cui minister respondet: *Deo gratias:* in missis verò defunctorum dicit: *Requiescant in pace*, cui minister respondet: *Amen.* Denique inclinatus in medio altari dicit orationem, *Placeat* et conversus ad populum ei benedicit, quod prætermittit in missis defunctorum; inde se conferens ad cornu Evangelii recitat Evangelium S. Joannis vel aliud Evangelium quod Rubrica præscripserit.

2. Porrò antiphona idcircò *communio* dicitur, quia, ut observat Gavantus, canebatur interea dùm populo Eucharistia distribuebatur. Ejus mentionem faciunt Ordines Romani. Canebatur alternis quisque versus psalmi, ex quo erat composita. Cardinalis Thomasius exemplum edidit psalmi communionis, qui cantabatur in modum Antiphonæ. Producebatur cantus donec Pontifex, qui missam celebrabat, nutu monebat ut à cantu desisteretur, et caneretur *Gloria Patri*, ut apparet in primo ordine Romano, num. 20: *Mox ut Pontifex cœperit in senatorio communicare, statim schola incipit antiphonam ad communionem per vices cum subdiaconibus; et psallunt usque dùm communicato omni populo, annuat Pontifex ut dicat Gloriam, et tunc repetito versu quiescunt.* Hæc missæ pars, in quâ *communio* et *postcommunio* recitantur, olim vocabatur *gratiarum actio*, ut ait Rupertus de divinis Offic., lib. 2, cap. 18: *Cantus quem communionem dicimus, quem post cibum salutarem canimus, gratiarum actio est;* quod multò ante dixerat Augustin., epist. 149, aliàs 59: *Participato tanto sacramento, gratiarum actio cuncta concludit.* Antiphonam, quæ *communio* dicitur, aliæ consequuntur orationes, quæ vocantur *postcommunio*, quæ proximè post communionem recitantur, ad Deo gratias agendas, quod tantorum mysteriorum nos voluerit esse participes, et ad gratiam ab eo postulandam, ut ejus fructum, et quidquid operari sanctificationem potest, conservemus. In quibusdam locis hæc oratio vocatur *complenda*, seu *oratio ad complendum*, hoc est oratio quâ res tota finitur. Rubrica Missalis præscribit ut tot dicantur in hâc parte missæ orationes quot dictæ fuerunt in principio: *Multiplicatis secundùm numerum collectarum in principio missæ, et secretarum ante Canonis præfationem præmissarum*, ait Biel, lect. 39, super Canone missæ, pag. 918. Per quadragesimam, in missâ feriali, post orationes quæ vocantur *postcommunio*, sacerdos præfatus formulam *Humiliate capita vestra Deo*, dicit orationem *Super populum.* Oratio hæc *super populum* vetustissima est, ut colligitur è Sacramentario Gelasiano à cardinali Thomasio edito: olim quidem non per quadragesimam tantùm, sed per totum annum, nunc per quadragesimam solùm recitatur, ut divino populus muniatur præsidio adversùs diaboli insidias, quæ metuendæ magis sunt diebus pœnitentiæ, ut explicant Amalarius, lib. 3 de divinis Offic., cap. 37, et Micrologus, cap. 51 de Ecclesiasticis Observationibus.

3. De illâ formulâ dimittendi populum: *Ite, missa est*, alibi sermonem habuimus, ubi docuimus post expletam catechumenorum missam eos dimitti à diacono; absolutâ autem missâ, cui reliqui fideles aderant, ipsos à diacono pariter dimitti illis verbis consuevisse: *Ite, missa est.* Juxta eam quæ nunc invaluit disciplinam, quoties in missâ dicitur: *Gloria in excelsis*, dicitur: *Ite, missa est;* si verò hymnus ille omittatur, dicitur: *Benedicamus Domino*, ut invitetur populus ad gratias de expleto missæ sacrificio Deo agendas. *Semper cum Gloria in excelsis etiam Te Deum, et Ite, missa est, recitamus*, ait Micrologus, cap. 46. Sensus illorum verborum: *Ite, missa est*, hujusmodi est: *Vobis abire licet, nam fit missa, id est, dimissio.* Græci alium loquendi modum adhibent; dicunt enim: *In pace Christi eamus*, ut videre est in Liturgiis sanctorum Jacobi, Basilii et Chrysostomi; respondet autem populus: *In nomine Domini.* Bellarminus, tom. 3 Controvers., lib. 6, de Missâ, cap. 27, post Micrologum observat dici consuevisse: *Ite, missa est*, in missis dierum festorum: illis enim plerùmque populus intererat, non verò in missis ferialibus, in quibus plerùmque clerici et monachi aderant, qui non dimittebantur, quòd remanerent ad officium continuandum; et quanquàm ob eam rationem dicendum fuisset: *Ite, missa est*, non: *Benedicamus Domino*, in Dominicis adventûs et quadragesimæ; addit in his Dominicis dici: *Benedicamus Domino*, et non: *Ite, missa est*, ad ejus temporis mœstitiam significandam: *Videtur enim nescio quid lugubre præ se ferre, quòd non publica denuntiatur dimissio, sed unusquisque per se discedit.* Loquitur de formulâ: *Ite, missa est*, etiam cardinalis Bona, Rer. liturg. lib. 2, cap. 20, n. 3, ubi refutans Micrologum, ait illum probâsse oportere non consuevisse populum missis quotidianis adesse; et concludit omissam fuisse formulam: *Ite, missa est*, quando populus absolutâ missâ non illicò ecclesiâ abibat, sed expectabat dùm horæ recitarentur canonicæ, eamque consuetudinem etiam in missis minùs solemnibus et quotidianis invaluisse. De formulâ: *Requiescant in pace*, loquitur Belletus, cap. 49: *Dicitur*, inquit, *in missâ pro defunctis: Requiescant in pace, quod ex solâ consuetudine generali natum est*, vel quia tota missa pro defunctis in eo est, ut ipsis à Deo quietem impetret; vel quia post missam non erat dimittendus populus, qui remanebat ad cadaveris sepulturam aliasque preces pro animabus defunctorum. Vertus, tom. 1, pag. 141, et tom. 3, pag. 416, ait verba illa: *Deo gratias*, quæ dicuntur post: *Ite, missa*

est, vel : *Benedicamus Domino*, esse additionem ; quam quia omittunt clerici Ecclesiæ Parisiensis, et postquàm diaconus dixit : *Ite, missa est*, confestim abeunt, eos propterea laudat. Verùm Le Brun, tom. 1, pag. 368, ostendit vetustatem ejus ritûs ; verba autem illa habentur in Amalario et in Ordinibus Romanis ; et clericorum Parisiensium abusui præferendam esse monet Carthusianorum consuetudinem, etsi enim ii monachi neque populo in missâ benedicant, nec recitent S. Joannis Evangelium, non tamen ab altari abeunt, quin dicto : *Ite, missa est*, respondeatur à ministro : *Deo gratias.*

4. In hâc missæ parte duæ salutationes fiunt populo illis verbis : *Dominus vobiscum.* Prima salutatio benedictionem illam significat quam Christus ascendens in cœlum dedit apostolis ; secunda verò significat vitam æternam in quam ingressus est Christus ascendens in cœlum, cùm reliquit apostolos : *Prima salutatio ante postcommunionem significat illam benedictionem quam Christus ascensurus in cœlum legitur dedisse discipulis suis ; nam, ut Lucas ultimo commemorat, eduxit eos foràs in Bethaniam, et elevatis manibus, benedixit eis. Ultima salutatio vitam æternam significat quam Christus ascendens ingressus est quia cùm ab eis recessit, ut consequenter scribit Lucas, ferebatur in cœlum.* Ita scribit Biel, cit. lect., pag. 918 ; paginâ autem 921, ait sacerdotem, cùm dicit : *Dominus vobiscum*, se ideò ad populum convertere, quia cum eo loquitur ; cùm autem dicit : *Benedicamus Domino*, vel : *Requiescant in pace*, ad altare reverti et ipsâ reversione ea verba proferre, quia populum cohortatur ut unà cum eo benedicat Domino, et orat pro animabus defunctorum.

5. Oratio *Placeat* in pluribus reperitur Sacramentariis post seculum 9 scriptis. Eam sacerdos secretò recitat : est enim pro ipso peculiaris oratio, eamque dicit inclinatus, ut æquum est, ad altare, siquidem ad sanctissimam Trinitatem dirigit. Hæc oratio habetur etiam in missâ Illyrici, et in aliis apud Menardum ; ejusque explicationem vide apud Biel, cit. lect. super Canone.

6. Ternis olim crucis signis sacerdotes populo benedicebant, ut nunc episcopi. Sublatus est ejusmodi ritus à S. Pio V, qui in solemnibus missis duntaxat adhiberi eum voluit. Clemens verò VIII statuit ut presbyteri etiam in missis solemnibus, uno tantùm crucis signo populo benedicant, ut videre est apud Meratum, tom. 1, pag. 243. Abbatibus regularibus ex Alexandri VII decretis potestas sit ternas dandi benedictiones in missis tantùm pontificalibus, unam verò duntaxat in aliis missis, ut videre est in edicto nostro 34, § 4, in fine. Haud ita vetus est consuetudo benedicendi populo in fine missæ ; de eâ enim silent Amalarius, Florus, Rabanus Maurus, Walfridus et Remigius, 9 seculi scriptores. Ejus tamen mentionem facit Micrologus, cap. 21, ubi loquens de populo qui adest missæ, ait : *Priùs tamen benedicitur ab episcopo, si adest ; sin autem, à presbytero, qui missas celebravit.* Sed hoc non ubique usurpatum esse oportet ; nam de hoc ritu nulla mentio fit in Ritualibus Cisterciensium et Præmonstratensium, qui religiosi ordines triginta post Micrologum annis sunt instituti. Carthusiani neque in solemni, neque in privatâ missâ juxta antiquum suum ritum populo benedicunt, ut notat Pouget, tom. 2 Institut. catholicar., pag. 890, et cum eo concordat ritus Cisterciensium. Rationem ejus ritûs Joannes Becoffen, in missæ Expositione Basileæ editâ anno 1519, à Joanne de Indagine desumptâ, eum scilicet, qui populum non habet, non benedicere. Hodiè tamen Carthusiani, si celebrent in templis, quæ non sunt sui ordinis, populo benedicunt, ut colligitur ex eorum recentibus Constitutionibus, statut. 3 Compil., cap. 1, num. 58. In veteri Dominicanorum Ordinario lib. 2, ut refert Marcellus de Cavaleris, in Staterâ sacrâ, tit. 29, num. 50, ita legitur : *Et si consuetudo patriæ fuerit, et extranei fuerint hoc expectantes, dent benedictionem juxta morem patriæ.*

7. Quæ hactenùs diximus de benedictione sunt intelligenda, quæ datur sub finem missæ à presbyteris. Nam episcoporum benedictio vetustissima est : *Benedictionem episcopalem Martialis episcopus apostolorum discipulus ex magisterio apostolorum tradidit ;* verba sunt Honorii, in Gemmâ animæ, lib. 1, cap. 90. Qui verò cupiat ejus vetustatis argumenta, adeat Christianum Lupum, tom. 5 ad generalia concilia et provincialia pag. 526. Guido abbas, qui vixit seculo XI, et in Italiâ floruit, loquitur de consuetudine quæ ætate suâ invaluit, ut presbyteri sub finem missæ benedicerent populo : *Hinc et illa consuetudo apud modernos, quæ non fuit apud antiquos, inolevisse videtur, ut in aliis temporibus etiam presbyteri post finem missæ benedicant, ne populum ita benedictione, ut communione privatum discedere permittant.* Et alibi : *Adeò in usum jam usquequàque venit benedictio, ut nequaquàm absque gravi scandalo à presbyteris in populo prætermitti possit, nisi fortè Apostolica Sedes generaliter et synodaliter prohibere voluerit.* Illud tamen est adhuc dubium, num ea consuetudo ab omnibus recepta, aut ab apostolicâ Sede approbata fuerit ; de eâ enim nullâ mentio est apud Rupertum Abbatem, qui vixit ineunte seculo 12. Sanctus verò Bernardus, qui circa ejusdem seculi dimidium vixit, constanter affirmat non esse facultatem dandi benedictionem abbatibus, licèt ex privilegio pontificalibus insigniti sint ornamentis. Et Innocentius III, loquens de hâc benedictione in fine missæ, semper dicit dandam esse ab episcopo, nec usquàm de presbyteris loquitur. Nunc verò datur etiam à presbyteris, Sede Apostolicâ approbante. *Ipsam* (ait Lupus loc. cit., pag. 560, loquens de hâc benedictione) *jampridem* (Romana Ecclesia) *indidit suo Missali. Adeò potens est consuetudo.* Olim hæc benedictio dabatur etiam in missâ pro defunctis, nunc verò non item. Nam in missis pro defunctis, juxta eam quæ nunc viget disciplinam, omittenda sunt quæcumque sunt alicujus solemnitatis, ut advertit Le Brun, tom. 1, pag. 685. In cathedrali Segorbiensi, quæ regni Valentiæ civitas, vetus consuetudo est, ut canonicus qui missam conventualem cantaverit, populo sub finem

missæ non det benedictionem. Postulabat episcopus eam mutari consuetudinem, eique canonici aliquot suffragabantur. Contra restitêre duo et quadraginta. Tractat hanc controversiam Pontas, in Dictionar., cas. 28, verbo *Missa*, ubi ait à doctoribus quibusdam Sorbonicis anno 1670 esse discussam, qui censuêre, cùm in eâ Ecclesiâ nunquàm ritus esset usurpatus benedicendi populo sub finem missæ, nihil innovandum. Accuratè verò ibi explicantur auctoritates contra adductæ ad probandam vetustatem hujusmodi ritûs benedicendi populo sub finem missæ, quòd scilicet non ad benedictionem pertineant de quâ nunc agimus, sed ad orationem quæ dicitur *Postcommunio*.

8. Post benedictionem, et in missis pro defunctis post orationem *Placeat*, sacerdos se confert ad cornu Evangelii, dicit : *Dominus vobiscum*, signum crucis ducit super initium Evangelii, signatque sibi frontem, os et pectus ; legit Evangelium sancti Joannis, vel si festum de quo fit officium cadat in Dominicam, legit Evangelium Dominicæ illius. Si verò legat Evangelium sancti Joannis, ad illa verba : *Et Verbum caro factum est*, genuflectit, divinumque Verbum adorat, quod eò se demisit, ut humanam carnem assumeret. Minister dicit : *Deo gratias*, ut missa desinat in gratiarum actionem. Gilbertus Grimaud, in Liturgiâ sac., multa congerit monumenta quibus ostendit quanta olim esset fidelium devotio erga S. Evangelium : *In principio*. In aliquibus enim Ecclesiis olim legebatur post Baptismum parvulorum, post viaticum, et post extremam Unctionem ; fatetur tamen, se cujus jussu in fine missæ recitetur, reperire non potuisse. Difficultas hujusmodi hoc tempore nulla est. Nam viri docti in eo consentiunt, quòd S. Pius V statuerit ut in fine missæ Evangelium S. Joannis legatur ; cùm antea alii legerent, alii omitterent, ut cuique collibitum esset. Videatur card. Bona, Rer. liturg. lib. 2, cap. 20, n. 5 ; Le Brun, tomo 1, pag. 687 et seq. ; Pouget, tomo 2, pag. 890, qui ait non legi etiam nunc à Carthusianis ; Meratus, tomo 1, parte 1, pag. 243, qui testatur, pag. 244, eum qui missam solemnem in sacello pontificio celebret, Evangelium S. Joannis non recitare. Guillelmus Burius, in *Notitiâ brevi Romanor. pontific.*, de Vitâ S. Pii hæc scribit : *Inter alia ordinavit in fine missæ à sacerdotibus Evangelium S. Joannis (quod ante non ex mandato hinc inde dicebatur), quia est veluti compendium mysteriorum principalium fidei nostræ, sanctiss. Trinitatis, creationis mundi, incarnationis Christi, quæ profitetur tunc sacerdos suo et totius Ecclesiæ nomine.* Sunt denique orationes quædam quas post expletam missam sacerdos dicit in gratiarum actionem, inter quas vetus est trium puerorum hymnus *Benedicite*, ut monet card. Bona, loc. cit., n. 6.

Liber tertius,

IN QUO VARII PROPONUNTUR ET RESOLVUNTUR PRACTICI CASUS CIRCA SACRIFICIUM MISSÆ.

CAPUT PRIMUM.

Utrùm Christus Jesus apostolis et sacerdotibus præceptum imposuerit celebrandi missam. Utrùm hoc teneatur præcepto sacerdos qui non habet curam animarum, nec quemquam alium præcipuum titulum quo teneatur missam celebrare. Quibus anni diebus obligetur ad sacrificium celebrandum ; et an, si legitimè non impediatur, graviter peccet nunquàm celebrando.

1. In ultimâ cœnâ Dominus noster Jesus Christus, ut alibi diximus, corpus et sanguinem suum consecravit, Patrique æterno suo obtulit, deditque apostolis corpus suum ad manducandum, et sanguinem ad bibendum, dicens : *Hoc facite in meam commemorationem ;* quibus verbis disertissimè præceptum apostolis injungitur et sacerdotibus ut missam celebrent, et ejus corpus et sanguinem æterno Patri offerant in sacrificium, juxta expressam S. Tridentinæ synodi definitionem, sess. 22, de Sacrificio missæ, can. 2 : *Si quis dixerit illis verbis : Hoc facite in meam commemorationem, Christum non instituisse apostolos sacerdotes aut non ordinâsse ut ipsi alitque sacerdotes offerrent corpus et sanguinem suum, anathema sit.* Quod probatur etiam ex loco illo Apostoli ad Hebræos cap. 5 : *Omnis pontifex ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.*

2. Plures considerat præcepti hujus congruentias D. Thomas, in 4 Sentent., dist. 13, q. 1, art. 2, in solut. q. 3, in corpore ; quarum ea est præcipua, ut fidelium animis nullo non tempore hæreat memoria passionis Jesu Christi ; quam congruentiam præclarè explicat Honorius piissimus auctor, in Gemmâ animæ, in hunc modum : *Ut memoria passionis ad imitationem inculcetur, ut scilicet Christiani qui intersunt incruento illi sacrificio, et sacerdotes qui illud peragunt, acerbissimam Christi mortem recordati, ardentissimo ejus amore teneantur, et ejus mortificationem in suo corpore pro virium suarum modulo circumferant, atque ita nimiæ charitati quâ dilexit nos quodammodò respondeant.*

3. De præcepto quod Jesus Christus universo sacerdotali ordini injunxit missam celebrandi, sanè dubitari non potest, salvâ fide catholicâ. Aliquando dubitatum est an hoc præceptum obliget singulos sacerdotes, et præsertim eos qui non habent curam animarum, nec alium quemvis titulum missam celebrandi, præter

sacerdotum. Tractat rem hanc D. Thomas, duobus in locis, in lib. 4 Sentent., dist. 13, q. 1, art. 2, et in 3 parte, q. 82, art. 10, et de eodem argumento scripsit S. Antoninus, in 3 parte, tit. 13, cap. 6, § 12, qui eadem repetit quæ scripsit Angelicus ejus magister.

4. D. Thomas in locis citat. refert quorumdam opinionem qui affirmabant sacerdotem posse à missâ celebrandâ abstinere, quin peccet, nisi curam habeat animarum, propter quam cogatur celebrare ut populus missæ intersit et Sacramentum Eucharistiæ accipiat; quam opinionem rejicit S. doctor, considerans non Christi fidelium tantùm, quibus opus est Sacramentum ministrari, sed Dei ipsius etiam habendam esse rationem, cui sacrificium est offerendum. *Hoc* (nimirùm quod modò dictum est à nonnullis affirmari) *non est verum; quia unusquisque tenetur uti gratiâ sibi datâ, cùm fuerit opportunum, secundùm illud* 2 *ad Corinth.* 6: *Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. Opportunitas autem sacrificium offerendi non solùm attenditur per comparationem ad fideles Christi, quibus oportet Sacramenta ministrari, sed principaliter per comparationem ad Deum, cui consecratione hujus Sacramenti sacrificium offertur; unde sacerdoti, etiamsi non habeat curam animarum, non licet omninò à celebratione cessare.* Sibi objicit postea S. doctor, non minùs ad sacerdotem pertinere Eucharistiam conficere quàm baptizare et alia Sacramenta administrare; itaque, sicut si qui animarum curam non habeat, non tenetur baptizare, nec alia ministrare Sacramenta, ita nec obligari ad missam celebrandam; quam objectionem ad hunc modum solvit: *Alia Sacramenta perficiuntur in usu fidelium; et ideò in aliis ministrare non tenetur, nisi ille qui super fideles suscipit curam. Sed hoc Sacramentum perficitur in consecratione Eucharistiæ, in quâ sacrificium Deo offertur, ad quod sacerdos obligatur Deo ex Ordine jam suscepto;* quæ D. Thomæ doctrina accuratè explicatur in collatione 9 Lucionensi, tomo 5. Et in Dictionario Pontas, verbo *Missa*, cas. 21.

5. Quod attinet ad dies quibus sacerdos, qui neque curam animarum, nec præter sacerdotium quemquam alium titulum habet celebrandi missam, tenetur celebrare, quidam canonistæ existimârunt obligari ad celebrandum quotidiè, et si per negligentiam facere omittat, peccare mortaliter. Verùm nimis dura hæc opinio visa est, ut ait S. Antoninus, loco cit., § 12: *Opinio tamen quorumdam canonistarum dicentium quòd mortaliter peccat qui ex negligentiâ dimittit quotidiè celebrare, non videtur vera, sed nimis dura.* D. Thomas, loco cit., obligari eum dicit ad celebrandum in præcipuis illis solemnitatibus, in quibus fideles Sacramentum Eucharistiæ solent percipere: *Sed saltem videtur quod celebrare teneatur in præcipuis festis, et maximè in illis diebus in quibus fideles communicare consueverunt; et hinc est quòd* 2 *Machabæor. c.* 4, *contra quosdam sacerdotes dicitur quòd jam non circa altaris officia dediti erant, contempto templo, et sacrificiis neglectis.*

6. Hanc D. Thomæ sententiam Sotus, licèt fidissimus ejus discipulus, in 4 Sentent., dist. 13, q. 2, art. 10, nimis laxam existimat, quæ cùm sacerdotis obligationem eò redigat ut iis diebus missam debeat celebrare in quibus cæteri fideles tenentur Eucharistiam accipere, sacerdos non nisi in resurrectionis Paschate missam tenebitur celebrare; ideòque putat ita accipienda D. Thomæ verba, ut S. doctor locutus esse censeatur non de novissimo præcepto suscipiendi Eucharistiam in Paschate, sed de instituto veteri, quo fideles ter in anno communicabant, scilicet in Nativitate Domini nostri Jesu Christi, in Paschate resurrectionis et Pentecoste: *Hâc ratione videtur præceptum nimium extenuâsse, cùm nihil sacerdotibus præ secularibus injunxerit. Arbitror ergo quòd non allusit ad solum novum communicandi præceptum, sed ad priscorum morem, quando populus in festo Nativitatis, et Paschatis, et Pentecostes communicabat.*

7. De veteri præcepto quo olim omnes ter in anno communicare tenebantur, in Nativitate Christi, in Paschate et Pentecoste, deque novissimo præcepto quo fideles tantùm obligantur ad communicandum die Paschatis, jam verba fecimus in nostro edicto 45. Verùm D. Thomas non ait sacerdotem teneri missam celebrare saltem in iis festis diebus, quibus cæteri fideles tenentur communicare, sed *in quibus fideles communicare consueverunt.* Quamobrem nihil eâ opus est interpretatione, quâ D. Thomam Sotus explicuit; sed dicendum S. doctoris consentire doctrinam cum S. Tridentinâ synodo, quæ sacerdotibus animarum curam non habentibus præscribit ut in diebus Dominicis et solemnibus festis missam celebrent. Eadem S. synodus, sess. 23, cap. 13 de Reformat., loquens de subdiaconis et diaconis, eorumque ordinatione ait: *Sciantque maximè decere, si saltem diebus Dominicis et solemnibus, cùm altari ministraverint, sacram communionem perceperint.* Et cap. 14, loquens de sacerdotibus: *Curet episcopus ut ii saltem diebus Dominicis et festis solemnibus, si autem curam habuerint animarum, tam frequenter ut suo muneri satisfaciant, missas celebrent.* Et S. Carolus Borromæus ejus S. synodi spiritu plenus, in suo concilio I provinciali, tit. de frequenti divini sacrificii Oblatione ait: *Cùm pontifices, ut inquit Apostolus, ex hominibus assumpti pro hominibus constituuntur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerant dona et sacrificia pro peccatis; episcopus Dominicis et reliquis festis diebus, nisi jure impediatur, missam celebret. Tridentini enim concilii auctoritatem secuti præcipimus sacerdotibus reliquis, cujuscumque gradûs, et dignitatis et conditionis illi sint, ut iisdem diebus missam celebrare non omittant.* Huic Mediolanensi concilio jungi potest Rhemense, anno 1583 habitum, tomo 11 Collect. Labbeanæ, pag. 893: *Sacerdotes non tantùm diebus solemnibus, sed etiam Dominicis, sæpiùsque, si fieri potest, sacrificent;* et Tolosanum anno 1594 habitum, eodem tomo Conc., pag. 387: *Sacerdotes itaque omnes quocumque honore insigniti, aut in quâcumque dignitate constituti tandem sint, Dominicis festisque diebus, nisi justo aliquo præpedimento avocati fuerint, missæ sacrificium celebrent.*

8. Et quanquàm Innocentius III, in cap. *Dolentes*,

de Celebrat. missar., improbet eorum negligentiam qui vix quater in anno celebrabant, *sunt et alii, qui missarum solemnia celebrant vix quater in anno*, inde tamen nullus inferat satis esse si sacerdos septies aut octies in anno missam celebret; quemadmodùm ex eo quòd Innocentius XI eam propositionem damnaverit : *Probabile est ne singulis quidem rigorosè quinquenniis obligare præceptum charitatis erga Deum*, perperàm hinc inferat aliquis satis esse infra quinquennium semel actum amoris in Deum exercere ad implendum charitatis præceptum, ut edicto 72 latè docuimus. Imò, quemadmodùm qui diebus festis ex præcepto actum amoris erga Deum eliciat, contingere potest, ut ex vi alicujus circumstantiæ teneatur etiam alio die eumdem actum amoris concipere, puta si ad odium Dei tentaretur, ita pariter sacerdos, etsi diebus Dominicis, festisque solemnibus missam celebret, fieri potest ut urgeatur præcepto celebrandi missam etiam aliis diebus ex aliquâ quæ superveniat circumstantiâ, puta si à superiore suo celebrare jubeatur, aut missâ opus sit ad particulam consecrandam, ut laboranti infirmo viaticum deferri possit, cujusmodi casus expendunt morales auctores, eorumque uberem copiam congessit Passerinus, in 3 part. D. Thomæ, quæst. 82, art. 10, comment. 67.

9. Difficilius profectò est aliam solvere quæstionem, an sacerdos, qui legitimè non impediatur, missam iis diebus quos diximus celebrare omittens mortaliter peccet. D. Thomas, loc. cit., ubi hanc materiam tractat, non definivit sacerdotem graviter peccare. Verùm contendit Sotus in loco paulò ante memorato, D. Thomam existimâsse gravi peccato alligari sacerdotem qui missam diebus Dominicis et solemnibus celebrare prætermittat : *Atverò S. Thomas apertè videtur contrarium censere, scilicet esse peccatum mortale; nam solùm propter peccatum veniale, de quo nemo dubitare poterat, nunquàm tam seriò movisset quæstionem, definiissetque adeò quòd sacerdos tenetur saltem in præcipuis festis celebrare, atque illis maximè quibus populus communicare consuevit, ubi censura peccati mortalis insinuatur.* Idem ante eum scripserat Sylvester, in Summâ, verbo *Missa*, n. 7. Qui scripsêre post synodum Tridentinam, vocem illam *decere*, ubi S. synodus de subdiaconis et diaconis, et verbum illud *curet*, ubi de presbyteris loquitur, expendentes concludunt vocem *decere* vim consilii, *curet* vim habere præcepti. Ita Merbesius in Summâ christianâ, 3 part., de Euchar., q. 21, concl. 2; Juveninus, de Sacramentis, disp. 5, de Euchar. Sacrif., q. 7, cap. 1, art. 1. Sed hoc si verum sit, non inde quidquam aliud consequitur quàm sacerdotem peccare, si sine causâ missam supradictis diebus omittat celebrare, non tamen graviter peccare. Et sanè Juveninus, qui putat verbum illud *curet* in Tridentino concilio vim habere præcepti, non audet affirmare præceptum esse ejusmodi naturæ, ut ei qui non pareat, lethaliter peccet; imò declarat se id minimè definire velle : *Cùm tamen nec concilii Tridentini Patres, nec S. Carolus in concilio Mediolanensi definierint sacerdotem, cui non incumbit animarum cura, peccare lethaliter, si singulis Dominicis ac reliquis festis diebus non celebraverit; neque etiam nos audemus definire.*

10. Concludendum igitur, quin quæstioni huic quidquam præjudicatum velimus, concludendum, inquam, non posse sustineri sententiam eorum qui statuunt venialiter tantùm peccare sacerdotem, qui non habens curam animarum, nec aliter adstrictus ad missam celebrandam, nunquàm per annum celebret. Quapropter S. Pius V ab operibus cardinalis Cajetani propositionem illam jussit expungi, nonnisi venialiter peccare sacerdotem non habentem curam animarum, qui nunquàm per annum missæ sacrificium offerat; ut ipsi etiam monuimus edicto 55, et de Canonizat. sanctor., lib. 3, c. 27, n. 6. Dicendum etiam non posse eum Sacramento confessionis absolvi, qui constituisset animo nunquàm per annum missam celebrare, etiamsi id constituisset, propterea quòd sæpè in peccatum consuevisset incidere; voluntarium enim peccatum est, et tenetur illud vitare, ut sacrificium missæ dignè possit celebrare, ut docet Azorius, part. 1, lib. 10, cap. 24, quæst. 1, ubi hæc scribit : *Nec absolverem eum qui statueret nunquàm per totum anni cursum missæ sacrificium facere; nec excusarem eum qui nunquàm per annum sacrificat, quia frequenter peccare solet; peccatum enim est voluntarium, et proindc id cavere et evitare debet, ut dignè missæ sacrificium facere et offerre queat; nec etiam eum qui commodè ab excommunicatione absolvi, aut ab irregularitate quâ tenetur sive impeditur, liberari potest, et id non curat, sive nullam in eo diligentiam ponit.* Dicendum corruptæ vitæ esse indicium et parere scandalum, si quis abstineat per totum annum à missâ celebrandâ; ac sacerdotem qui nunquàm per annum sacrificet, gravi se peccato obstringere, ut statuit card. de Lugo, de Sacram. Euchar., disput. 20, sect. 1, *hodiè vix posse excusari à gravi sacerdotem non celebrantem per totum annum, quia scandalum grave generat, et indicium est corruptissimæ vitæ.* Denique dicendum circumstantias quasdam posse occurrere in quibus sub mortali teneatur sacerdos celebrare per annum, etiamsi Dominicis et festis diebus celebret, puta si celebrandâ missâ opus esset ut infirmo viaticum deferretur. Grancolas, in veteri Ecclesiæ Sacramentario, part. 1, pag. 709, quæstionem proponit utrùm sacerdos qui non gerit curam animarum diù possit à missâ celebrandâ abstinere; D. Thomæ innixus doctrinæ, eadem sentit quæ à nobis superiùs dicta sunt. Illum autem articulum ne attingit quidem, num missam celebrare omittens iis diebus quos nominavimus, graviter an venialiter peccet.

CAPUT II.

Utrùm convenientius sit et ad mentem Ecclesiæ propiùs accedat celebrare an non celebrare quotidiè; celebrare frequenter an minùs frequenter.

1. Suarez, sect. 2, loc. cit., quæstionem theologicè tractat, an convenientius sit, et cum spiritu Ecclesiæ magis congruat celebrare quotidiè missam an

non; et statuit ad Ecclesiæ spiritum propiùs accedere et convenientius esse singulis diebus sacrificium facere, idque sacerdotibus inculcandum, tum quia sacrificandi munus non privatum, sed publicum est, nec sacerdoti tantùm prodest, sed universali Ecclesiæ; tum quia sacerdos, cùm missæ celebrandæ potissimùm consecratus sit, proprium et peculiare jus habet sacrificii offerendi, eique præcipuum præstò est Dei auxilium, ut dignè possit celebrare; declarat tamen se non negare quin benè faciat si aliquando sacerdos non celebret, vel propter reverentiam, vel propter timorem, ne id sibi sit utile; aitque opus illi aliquando esse ab aliquo sacerdote consilium petere. Persicus, de sacerdot. Officio, lib. 1, dub. 4, considerat celebrare missam bonum esse *ex genere suo*, abstinere autem à missâ celebrandâ bonum esse *per accidens;* quod autem bonum est *per se*, longè melius esse quàm bonum *per accidens*. Celebre est quod excitandis sacerdotibus ad quotidianam aut frequentem missæ celebrationem scripsit D. Bonaventura, de Præparatione ad missam, cap. 5 : *Sacerdos qui non celebret, quantùm in ipso est, privat Trinitatem laude et glorià, angelos lætitiâ, peccatores veniâ, justos subsidio et gratiâ, in Purgatorio existentes refrigerio, Ecclesiam Christi speciali beneficio, et seipsum medicinâ et remedio contra quotidiana peccata et infirmitates.* Et S. Antoninus, Summæ 3 part., tit. 3, cap. 6, § 15, ad frequentiorem missæ celebrationem inculcandam, considerat sacrificii dignitatem et excellentiam, suavem quam ex eo sacerdos utilitatem capit, commoda spiritalia quæ inde ad fideles proficiscuntur qui missæ adstant, onus quod incumbit sacerdotibus suscepto ministerio fideliter satisfaciendi, cùm sacerdotali Ordine sunt initiati, nimirùm ut inter Deum mediatores sint et homines, et orent pro vivis atque defunctis, ac denique periculum cui fit ille obnoxius qui rarò celebrat missam, ne in aliquem labatur defectum, quò vel omninò indignus satisfaciendo suo muneri, vel inhabilis fiat. Quas quidem rationes omnes fusè reperias explicatas in Dictionario Pontas, verbo *Missa*, cas. 50.

2. Sunt tamen qui contra putant meliùs consultum si pauciores missæ celebrarentur; ac dictum Tertulliani oggerunt : *Semper abundantia contumeliosa in se est*, et illud Amalarii diaconi Metensis, lib. 3 de ecclesiast. Offic. : *Quidquid rarò fit, pretiosius fit cùm fit;* afferunt etiam considerationem devoti auctoris de Imitatione Christi; is adversùs cordis duritiem hominum exclamat, qui de tanto tamque ineffabili dono nihil aut parùm cogitent, et quotidianâ consuetudine in negligentiam et indifferentiam decidant; producunt etiam Odonis secundi abbatis Cluniacensis sententiam, qui in suis Collationibus ait in Ecclesiæ primordiis haud ità sæpè, sed majori cum devotione missam celebrari consuevisse : *Quod mysterium primordiis Ecclesiæ non tam frequenter, ut nunc, celebrabatur : tamen quantò rariùs, tantò religiosiùs agebatur; at nunc valdè quidem, valdè frequenter, sed, quod nimis dolendum est, negligentiùs frequentatur.* Denique ad experientiam provocant, quæ demonstrat eos sacerdotes qui rariùs celebrant, sensibili compunctione cordis, et multis cum lacrymis sacrificium offerre; nec illud prætermittunt quod pii prudentesque animarum rectores consilium dant sacerdotibus, ut aliquoties missam omittant, nec quotidiè celebrent.

3. Quâ oratione plura capita continentur. Primò illud pretiosius esse aiunt quod rarius. Sed hoc nihil ad hanc rem de quâ agimus. Sacrificii enim pretium ex iis spiritualibus bonis quæ supra memoravimus æstimandum est; quæ bona eò sunt majora, quò frequentiùs fit sacrificium. Secundò aiunt è consuetudine homines in negligentiam et indifferentiam labi; atque id quoque ad rem hanc nihil pertinet : cùm enim dicimus melius esse quotidiè vel quàm frequentissimè celebrare, illud certè volumus, eum qui celebret benè esse dispositum. Tertium ad veteris Ecclesiæ consuetudinem pertinet, de quâ paulò post disseremus. Quartum est de majori compunctione, sensibili devotione et lacrymis eorum qui celebrant rariùs, ubi quædam latet ambiguitas; neque enim quòd sensibili cordis compunctione et lacrymarum dono careamus, aut quòd defectu aliquo laboremus, quotidiana propterea intermittenda est missæ celebratio; satis enim est quòd sacerdos missam dignè celebret, si indignus non sit, omnemque moralem, et quæ in hominem cadere potest, diligentiam adhibeat. Ita S. Antoninus, loco citato : *Si quis autem illam dispositionem* (celebrandi missam) *in se judicare voluerit ex sensibili cordis compunctione, profusione lacrymarum, fervore mentis et similibus sentimentis, ita quòd tunc credat se dispositum, quando tale quid sentit, et quando non percipit, indispositum, valdè incautè ambulat, et sæpissimè decipitur. Multoties qui nil talium habent, sunt in magno statu gratiæ, et qui habent, sunt omninò extra gratiam gratum facientem. Sæpè enim contingit, hominem ab hujusmodi fervoris affectibus impediri sine omni suâ culpâ, imò cum magno merito.* Et Suarez, loc. cit. : *Dummodò indignus non sit, et moralem ac humanam diligentiam adhibeat, quamvis sit imperfectus, non debet ab hoc sacro munere cessare.* Joannes Gerson celebris doctor, et rerum usu peritus theologus, tract. Præparat. ad missam, considerat. 2, satis esse docet ad missam dignè celebrandam, si sacerdos post discussam diligenti examine suam ipsius conscientiam, moraliter certus sit se esse in statu gratiæ; et considerat. 3, ait non omnem fervoris aut attentionis defectum obstare quominùs missa dignè celebretur; id enim sæpenumerò ex inferioris partis rebellione fieri, quæ non pendet ab arbitrio nostro. Consideratione verò 21, docet satius esse missam celebrare quàm propter fervoris defectum ab eâ celebrandâ abstinere : *Sed frigidus sum, dicis, aut tepidus. Sæpè suscipit initium celebrationis hominem parùm devotum et frigidum, quem in fine calescentem dimittit et fervidum.*

4. Consentiunt cum his Taulerus et Ludovicus Blesensis, magni regendarum in viâ perfectionis animarum magistri, quos sequitur Petavius, Theolog. dogmat. lib. 4, c. 1. Antonius Molina, Carthusianus

monachus, in libro de Instructione sacerdot., tractatu 7, cap. 8, magnâ sanè pietate et devotis sensibus ostendit sacerdotibus qui satis dispositi sunt ad celebrandum, non prætermittendum esse sacrificium ex causâ humilitatis et reverentiæ; tum eos etiam esse reprehendendos qui propter occupationes et temporales curas celebrare omittunt. Postremum caput quod objiciebant consilia continet quæ ab animarum rectoribus dantur sacerdotibus, ne quotidiè celebrent, sed aliquoties ab offerendo sacrificio abstineant. Verùm hæc est generalis regulæ limitatio, regula autem à limitatione non potest everti. S. Philippum Nerium tradit Baccius in ejus Vitâ, lib. 2, cap. 1, omnibus sacerdotibus quorum confessiones audiebat consilium dare consuevisse ut quotidiè celebrarent, etiamsi tum temporis haud ita frequenter sacerdotes sacrificium facere solerent; quosdam verò ne quotidiè celebrarent vetâsse, idque ut eos mortificatione subigeret, eisque majoris meriti occasionem præberet. In libro cui titulus : *S. Francisci Salesii Spiritus*, proditum est quo pacto sanctus ille episcopus sacerdoti cuidam ætate florenti, probis tamen et incorruptis moribus, persuaserit, ut quotidiè missam celebraret, quam in Dominicis tantùm et festis diebus celebrare solitus erat, tum propter juvenilem ætatem, tum propter defectum mortificationis, tum etiam quod metueret ne tanto abuteretur mysterio, diceretque se non eam vitam vivere quam postularet quotidiana missæ celebratio. Cui sanctus Franciscus ostendit nullius esse roboris rationes quas afferret. Sancto enim frequentique usu futurum fuisse ut ejus juvenilis ætas confirmaretur, tentationum impetus refrigerarentur, ejus infirmitas stabiliretur, et asperæ viæ complanarentur; quòd si humilitatis causâ in animum induceret à celebrandâ missâ abstinere, de Ecclesiâ ejusque necessitatibus, et de leniendis defunctorum purgatoriis pœnis cogitaret, tum ne Deum augmento gloriæ suæ, angelos gaudio, reliquosque sanctos peculiari voluptate cœlesti fraudaret; quibus consiliis sacerdos ille conquievit, responditque : *Fiat, fiat;* ac triginta annorum spatio, quo ex eo tempore vixit, nunquàm sine legitimâ causâ missam celebrare omisit.

5. Vetus modò est examinanda disciplina, unde adversùs id quod hactenùs statuimus argumenta erui posse videntur. Petrus Blesensis, epist. 86 ad Alexandrum monachum Carthusianum, qui à suo ordine abire cogitabat, quòd in eo missa non quotidiè celebraretur, ait : *Petrus et Paulus apostoli, atque cæteri quorum laus est in Evangelio, non leguntur singulis diebus salutis hostiam immolâsse. Frequentia contemptum parit, et ex ipsâ raritate crescit reverentia Sacramenti.* Verisimile est etiam eos, qui apostolis proximè successerunt, idem fecisse, et cæteros qui sequentibus seculis vixêre sacerdotes probos, ad eumdem modum se gessisse : tum quia sacerdotes non nisi permittente episcopo missam celebrare poterant; tum quòd plerùmque non nisi eodem episcopo celebrante ipsi celebrabant; tum denique quia, cùm celebraret episcopus, ipsi ab ejus manibus Eucharistiam percipiebant, ac plerùmque missam non celebrabant, juxta vetera monumenta, quæ in lucem extulit Martene, de antiquis Ecclesiæ ritibus, lib. 1, cap. 3, art. 8. Hùc accedit quod habetur in libro Pontificali in Vitâ pontificis Deusdedit : *Constituit secundùm missam in clero;* unde infert Petrus Urbevetanus, ante non nisi unam celebrari consuevisse missam; *quia tunc ad instar Græcorum non cantabatur in ecclesiâ nisi forsitan una missa, quod magis ædificabat secundùm antiquos.* Consentit Vicecomes, lib. 3 de antiquis missæ Ritibus, cap. 29, ubi, postquàm produxit ea verba è libro Pontificali, ait : *Ex auctoris ergo sententiâ Deusdedit papa duplicis missæ auctor fuit.* Proditum est in Vitis Patrum fuisse aliquem qui sacerdotio initiatus, primâ celebratâ missâ, nullam deinde voluit ampliùs celebrare; quemdam etiam sacerdotem creatum nunquàm fecisse sacrificium, juxta id quod habetur apud D. Thomam in 4 Sentent., dist. 13, quæst. 1, art. 2, quæst. 1. Ex S. Epiphanii Epistolâ ad Joannem Hierosolymitanum, nonnemo conjicit S. Hieronymum presbyterum sacrificium nunquàm obtulisse. Ac ne id peculiare cujuspiam institutum videatur esse, Guigues, quintus Carthusianorum generalis, c. 14, n. 5 suorum Statutorum, ait : *Rarò hìc missa canitur, quoniam præcipuè studium et propositum nostrum est silentio et solitudini cellæ vacare.*

6. Sanctus Anselmus, episcopus Bellovacensis, ad eam assumptus fuit Ecclesiam ex ordine Carthusianorum; et in ejus Vitâ legitur creatum episcopum non remisisse, sed auxisse austeritatem, et ferè quotidiè missam celebrare consuevisse, quod antea cùm Carthusianus esset, non faciebat; nam in eo ordine tum non nisi die Dominico missa celebrabatur, ut notat etiam Fleury, Hist. ecclesiast. tom. 15, lib. 63, ad an. Christi 1168, num. 14, pag. 398. Quòd si quis vocem *cantare*, quæ in veteribus est Carthusianorum statutis, ita interpretari velit ut non missam privatam, sed solemnem significet, is falli se sciat. Nam Mabillonius, Præfatione ad seculum 2 Ord. S. Benedicti, observat. 1, num. 36, apertè demonstrat, juxta eorum temporum idiotismum, *missam cantare* idem esse ac *recitare*. Satis celebris est S. Francisci Assisiatis Epistola, seu Testamentum, in quo per modum consilii fratribus suis injungit ut nonnisi unica missa quotidiè in conventibus celebretur, licèt iis plures essent sacerdotes quibus satis esse debet si missæ intersint; hanc enim esse Ecclesiæ Romanæ consuetudinem : *Monco præterea et exhortor in Domino, ut in locis in quibus morantur fratres, una tantùm missa celebretur in die secundùm formam S. Romanæ Ecclesiæ. Si verò in loco plures fuerint sacerdotes, sit per amorem charitatis alter contentus auditâ celebratione sacerdotis alterius;* ad quam Epistolam notat Fleury, tom. 16 Hist. eccles. lib. 79, ad ann. Christi 1226, num. 26, id S. Francisco jussisse in majorem missæ venerationem, quod etiam consideravit Alexander de Ales, in Epist. ad Jacobum Scotiæ regem apud Espencæum de Missâ privatâ et publicâ. Denique etiam nunc in Ecclesiis Græcorum nonnisi unica per diem missa celebratur, ut videre est apud Thiers, tom. 1 de Superstitione,

cap. 7, pag. 96, quod etiam confirmavit Georginyts, in libello de Ritibus Græcorum, ubi hæc scribit : *In magno numero sacerdotum non nisi unus in eâdem ecclesiâ sacra missarum obit. Reliqui se pro ministris gerunt.* Non absimilis est Maronitarum disciplina, ut testatur Dandinus societatis Jesu presbyter, in suo ad Libanum montem Itinere. Cùmque multa de Græcis ritibus ad Abyssinos permanaverint, nostrates Europæi, qui in eas regiones pervenerunt, unam tantùm per diem compererunt apud illam nationem celebrari missam, ut videre est apud cardinalem de Lugo, de Sacram. Euchar., disput. 20, sect. 1, num. 12 (supra, in hocce vol.) Sigismundus Liber, de rebus Moscovit. hæc scribit : *In singulis autem templis unicum est altare, et in dies singulos unicum quoque sacrificium faciendum putant.*

7. Atque hæc omnia sunt quæ ex ecclesiasticâ historiâ licuit depromere ad hanc quæstionem pertinentia. Sed sua cuique vel facto vel auctoritati præstò est apposita responsio. Vicecomes, tractatu de missæ Ritibus, l. 1, c. 11 et seq., eruditissimè ostendit apostolos eosque qui apostolis proximè successerunt toto terrarum orbe missam celebrâsse. Walfridus ex binis Actorum apostolicorum locis, quorum alter : *Erant autem perseverantes in doctrinâ apostolorum et communicatione fractionis panis;* alter : *Quotidiè quoque perdurantes unanimiter in templo, et frangentes circa domos panem sumebant cibum cum exultatione,* infert apostolos quotidiè missam celebrâsse. In Actis S. Andreæ, quæ sincera esse existimant Baronius et Natalis Alexander, saltem nihil non verum continere fatetur Tillemontius, beatus ille Apostolus ad proconsulem, à quo ad inania simulacra adoranda compellebatur : *Ego,* inquit, *omnipotenti Deo, qui unus et verus est, immolo quotidiè non taurorum carnem, nec hircorum sanguinem, sed immaculatum Agnum in altari, cujus carnem posteaquàm omnis populus credentium manducaverit, Agnus, qui sacrificatus est, integer perseverat et vivus.* Consonant cum his monumenta primorum Ecclesiæ seculorum, quibus ostenditur quotidiana missæ celebratio. S. Cyprianus, epist. 54 ad Cornelium, ita scribit : *Episcopatûs nostri honor grandis et gloria est pacem dedisse martyribus, ut sacerdotes, qui sacrificia Dei quotidiè celebramus, hostias Deo et victimas præparemus.* Et Amphilochius Basilium Magnum testatur in ejus Vitâ quotidiè missam celebrâsse; idem ait Baronius de S. Ambrosio. Et Innocentius I, epist. 1 ad Exuperium, episcopum Tolosanum, probat pudicitiam à sacerdotibus custodiendam, quòd nullus dies illucescat quo non offerant sacrificium. Ac iisdem illis temporibus, cùm presbyteri vel nonnisi permittente episcopo missam celebrabant, vel cum eo celebrabant, vel denique non celebrabant, sed ab ejus manibus Eucharistiam accipiebant, narrat S. Gregorius, l. 4 Dialogorum, cap. 56, S. Cassium, Narniensem episcopum, quotidiè magnâ cum devotione missam celebrâsse : *Vir vitæ venerabilis Cassius, Narniensis episcopus, quotidiè offerre consueverat Deo sacrificium, seque in lacrymis inter ipsa sacrificiorum arcana mactabat.* De S. Goar anachoretâ et S. Geremaro abbate proditum est missam quotidiè eos celebrâsse. Et Beda, in Historiâ abbatum sui monasterii, loquens de itinere quo Ceolfridus abbas profectus est Romam, scribit : *Ex die quo de monasterio suo profectus abiit, usque ad diem quo dèfunctus est, quotidiè missâ cantatâ salutaris hostiæ Deo munus offerebat.*

8. Quod affertur ex libro Pontificali de pontifice Deusdedit, omninò evertitur ex eo quòd compertum habeamus S. Leonem Magnum providisse ut multiplicarentur missæ, et populi necessitati satisfieret, ut videre est in canon. *Necesse,* de Consecrat., dist. 1, idque benè advertit Vignosius, in Notis ad librum Pontificalem, in Vitâ illius pontificis. Exempla verò eorum qui sacerdotio initiati vel nunquàm vel semel tantùm totâ vitâ missam celebrârunt, nihil habent momenti; ea enim è singulari quodam Dei instinctu traxêre originem, nec propterea possunt generalem statuere regulam, ut advertit Durandus, dist. 13, quæst. 2, num. 2, quocum consentit Victoria, quæst. 94 de Eucharistiâ. De B. Hieronymo nihil aliud ex Epistolâ S. Epiphanii ad Joannem Hierosolymitanum evincitur, quàm noluisse S. doctorem in monasterio Bethlehemitico missam celebrare, ne in ipsius Joannis offensionem incurreret, à quo non erat sacerdotio initiatus, quique monasterium illud suæ jurisdictioni subditum esse contendebat. Sanctum verò Hieronymum nunquàm missam celebrâsse vel tribus illis annis cùm fuit Romæ, vel cùm Româ se Constantinopolim contulit, ut à sancto Gregorio Nazianzeno sacras perdisceret litteras, vel cùm varias regiones peragravit, ut Hebraicæ, Chaldaicæ et Syriacæ linguæ peritiam sibi compararet, vel denique cùm in eremo quatuor est annos commoratus pœnitentiam agens, non videtur affirmari posse, ut ostendit Tournely, tomo 2 de Sacram. Eucharistiæ, edit. Parisiens. anni 1729, pag. 383. Quòd si qua reperiantur proborum hominum exempla, qui rarò sacrificium fecerint, opponenda illis sunt innumera propè cæterorum exempla, qui sanctitate clari, nunquàm nisi in morbum impliciti missam celebrare omiserunt, ut videre est in nostro de Canonizat. sanctor. l. 3, c. 27, n. 3.

9. E veteri Carthusianorum consuetudine nihil consequitur, utpote quæ eorum solitudini aliisque singularibus circumstantiis erat innixa, quæ tamen etiam juxta eorum ordinis principia non erat ejusmodi ut non potuisset remitti; quod luculenter apparet ex allatâ Petri Blesensis epistolâ; qui, postquàm Alexandrum monachum reprehendit institutum et ordinem deserere cogitantem, quòd in eo non liceret quotidiè celebrare : *Hoc,* inquit, *in ordine Carthusiensi causaris et arguis, quòd singulis diebus missas non faciunt, atque hujus religionis seu potiùs superstitionis obtentu tuum machinaris egressum; tuæ litteræ faciunt te insanum.* Eumque hortatur ne abeat, illi enim esse indultum ut quotidiè missam celebrare posset : *Tamen, ne in domo tuâ fieres scandali generalis occasio, ut obstrueretur os loquentium iniqua, tibi fraterna charitas*

singulis diebus offerre hostiam speciali devotione indulsit. De quâ dispensatione ita scribit Lupus, tomo 4 primæ edit., pag. 321 : *Carthusianus ordo semper ignoravit monastici rigoris dispensationes. Quare hæc fratri Alexandro facta gratia demonstrat quotidianam celebrationem fuisse etiam tunc admodùm favorabilem.* Quod ad S. Francisci epistolam attinet, Wadingus existimat ibi de missâ publicâ seu conventuali, non de privatâ, sermonem haberi. Quidam putant S. Franciscum non de omnibus anni diebus loqui, sed de feriâ V in Cœnâ Domini. Nonnulli etiam epistolam tanquàm spuriam rejiciunt. Vicecomes, de antiquis missæ Ritibus, l. 3, c. 29, putat in multis diœcesibus ante S. Francisci ætatem plures quotidiè missas celebrari consuevisse; sed ætate S. Francisci, in templis regularium morem fuisse unam tantummodò missam celebrandi; idcircò S. Franciscum fratribus suis inculcâsse ut unica tantùm missa singulis diebus celebraretur. Alii sic eam epistolam interpretantur, ut cùm Seraphicus pater sacerdotio nunquàm voluerit propter humilitatem suam initiari, opportunum existimaverit non quidem jubere, sed cohortari fratres suos, ut unicâ tantùm missâ singulis diebus essent contenti, cui cæteri sacerdotes adessent, idque tantùm humilitatis gratiâ; singularem verò ejus opinionem cum communi universalis Ecclesiæ consensu non posse conferri, quæ adeò ad quotidianam et quàm frequentissimam missæ celebrationem propensa est. Vide Sylvium, in 3 parte, q. 83, art. 5, et card. Bonam, Rer. liturgicar. lib. 1, c. 14, n. 6.

10. Et quia in eâ epistolâ habentur illa : *Una tantùm missa celebretur in die secundùm formam sanctæ Romanæ Ecclesiæ*, ex quibus verbis posset quispiam conjicere non nisi unicam Romæ missam celebrari consuevisse, cui cæteri sacerdotes adessent, observat Lupus, tomo 4 edit. primæ, pag. 318, in pontificio sacello unicam tantùm, in aliis verò Romæ basilicis magnam missarum copiam celebrari consuevisse, tum quia ad pontificium sacellum populus non conveniebat; tum etiam quia sæpenumerò in eo sacello aderant episcoporum Græcorum aliqui, cum quibus in eo saltem loco æquum esse existimabatur ut unitas appareret. Sed concinnior esse videtur card. Bonæ, loco cit., responsio, qui primò statuit nunquàm Romæ fuisse consuetudinem ut una tantùm missa singulis diebus celebraretur; ideòque incredibile esse S. Franciscum aut nescium fuisse Romanæ disciplinæ, aut mentiri voluisse. Itaque ait illum fratres suos cohortatum esse ut unicam in conventibus missam singulis diebus, eamque *secundùm formam Romanæ Ecclesiæ celebrarent*, id est, juxta Romanum ritum, ut forma Romanæ Ecclesiæ non ad singularem missam, sed ad Romanum ritum referatur. Denique de Ecclesiæ Græcæ ritu patet illum ex eo ortum quòd sacerdotes uxores habeant, à quibus cùm multo ante tempore debeant secubare quàm missam celebrent, idcircò non possunt quotidiè sacrificare; et sanè qui sacerdotes Græci uxorem non habent, ut monachi, quibus non licet uxores ducere, quotidiè missam celebrant, ut advertit Lupus, loco cit., pag. 319. Bocquillot, tractatu historico de sacrâ Liturgiâ, l. 2, c. 7, pag. 396 et seq., affert vetera aliquot monumenta quibus antiquam monachorum disciplinam probat non celebrandi quotidiè missam. Fatetur non defuisse qui quotidiè celebrarent ex devotione; fuisse tamen, et nunc etiam esse qui quotidiè eleemosynæ gratiâ missam celebrent. Verùm id nihil repugnat iis quæ diximus; semper enim verissimum est magis consentaneam esse Jesu Christi et Ecclesiæ sensui quotidianam missæ celebrationem, modò cum iis quibus æquum est dispositionibus celebretur, quod benè advertit etiam Grancolas, in veteri Sacramentario Ecclesiæ, parte 1, pag. 671.

CAPUT III.

Quibusnam teneatur diebus celebrare parochus; quibus itidem diebus in cathedralibus et collegiatis ecclesiis missa cantanda sit. Quando celebrare missam teneantur qui beneficium vel capellaniam habent cum onere missæ quotidianæ. Quibus diebus missam celebrare non liceat.

1. Hactenùs demonstravimus cum Ecclesiæ sensu magis convenire quotidianam et quàm frequentissimam missæ celebrationem; nunc verò ad alteram propositi nostri partem accedimus pertractandam, quibus scilicet diebus teneatur parochus celebrare, ut deinceps ea prosequamur de quibus disserere instituimus.

2. Qui arbitrantur fideles in suâ quemque parochiâ diebus Dominicis aliisque festis diebus adesse debere missæ, facilè possunt evincere parochum illis diebus ad missæ celebrationem obligari, aut legitimè impeditum per alium sacerdotem curare debere ut missa celebretur. Idem perquàm facile itidem iis erit qui putant parochum teneri missam diebus festis è præcepto celebrare pro populo. Nos ab hâc secundâ quæstione, quam inferiùs tractabimus, nunc abstinere volumus. Quod attinet ad primam, ita monet S. Tridentina synodus, sess. 22, in decreto *de observandis et evitandis in celebratione missæ : Moneant* (ordinarii) *etiam eumdem populum, ut frequenter ad suas parochias saltem diebus Dominicis et majoribus festis accedant.* Et c. 4, sess. 24, de Reformat. : *Monealque episcopus populum diligenter, teneri unumquemque parochiæ suæ interesse, ubi commodè id fieri potest, ad audiendum verbum Dei.* Verbum verò divinum declarari populo vult ab ipso parocho *inter missarum celebrationem*, ut videre est cap. 8, sess. 22, et c. 7, sess. 24, de Reformat.

3. Admonitio facienda populo, ut in Dominicis festisque majoribus ad suam quisque parochiam accedat, et ubi commodè potest, sciat se teneri ad audiendum verbum Dei, à parocho inter missarum celebrationem exponendum, certum evincit parochum obligari ad missam celebrandam in Dominicis aliisque festis diebus. Id tamen nunc prætermittentes dicimus in quibusdam diœcesibus parochos synodalibus decretis obligari ad tres missas in singulis hebdomadis ce-

lebrandas, ut videre est in 1 provinciali concilio Mediolanensi S. Caroli Borromæi : *Curatis verò, ut præterea ter in hebdomadâ, aut eò etiam sæpiùs, quò vel loci consuetudo vel necessitas crebriorem divini sacrificii usum postulabit.* Generatim parochi, etiamsi ponere velimus eos non teneri ad offerendum et sacrificandum pro populo diebus festis ex præcepto, tamen his diebus tenentur missam celebrare, vel si legitimè sint impediti, munus hoc alteri sacerdoti committere, ut docet Sylvius, in 3 parte D. Thomæ, q. 83, art. 1, quæst. 17 : *Tenentur quidem omnibus festis et Dominicis, ac pro locorum consuetudine etiam quibusdam aliis diebus, missam in ecclesiâ parochiali facere. Sed aliud est teneri ad eam dicendam ut parochiani possint illam audire, aliud verò ad offerendum particulariter pro ipsis. Si vel infirmitate vel aliâ quâpiam justâ causâ impediantur à celebrando, certum est quòd tenentur providere ut per alium celebretur, ita ut parochiani possent missam audire.*. Id enim oritur ex parochianorum obligatione audiendi missam diebus festis ex præcepto, et ex jure quod habent illius audiendæ in templo parochiali, et ex eâ etiam convenientiâ quam commendat Tridentina synodus, ut in eo ipso diebus festis audiant, quemadmodùm rectè arguit Sotus, in 4 Sentent., dist. 13, q. 2, art. 2 : *Parochi qui curam habent animarum, sacrum facere tenentur quoties populus audire obligatur. Nam iniqua esset conditio ejus qui audire cogeretur, ubi nemo dicere perstringitur. Quod et in aliorum Sacramentorum administratione eamdem retinet veritatem. Tenentur enim parochi Sacramenta administrare quæ populus tenetur suscipere. Quare saltem diebus festis eâdem obligatione perstringuntur, nisi legitimè fuerint impediti.*

4. Plures quoque alii casus possunt contingere, quibus parochi obligentur etiam aliis diebus qui festi non sint missam celebrare ; puta si cui opus esset infirmo viaticum ministrare, nec Sacramenti esset copia. Quod attinet ad canonicos aliosque sacerdotes cathedralibus seu collegiatis Ecclesiis addictos, eorumque obligationem cantandi missam, item ad eos qui beneficium seu capellaniam habent cum onere missæ quotidiè celebrandæ, apertissimæ sunt canonum sanctiones. Honorius III, in cap. *Cum creaturâ*, de Celebrat. missar., jussit in omnibus cathedralibus et collegiatis quotidiè cantari missam conventualem : *Mandamus, quatenùs in vos nullum torporem negligentiæ obrepere permittatis, quominùs et pro anniversariis defunctorum, et pro festo vel feriâ secundùm temporum congruentiam, missarum solemnia conventualiter celebretis.* Videatur Clericatus, decis. 38 de Sacrific. missæ, n. 11 et seq., ubi loquitur de obligatione quam habent juxta Rubricas canonici cathedralium et collegiatarum Ecclesiarum cantandi missam conventualem, et aliquando etiam duas, quemadmodùm præscribit Rubrica Missalis, part. 1, tit. 3, num. 1. Quapropter in synodo provinciali Mediolanensi, sub S. Carolo Borromæo, quam Sedes Apostolica approbavit, ita statuitur : *Quibus diebus ex Missalis Romani rubricarum præscripto in Ecclesiis cathedralibus et collegiatis duas missas conventuales celebrare oportet, eæ ambæ cantentur. Quòd si capitulum præstare omiserit, neglexeritve, non solùm illius diei in quo huic muneri defuerit, verùm etiam alterius diei distributionibus mulctetur.* Videndus etiam Meratus, in egregio ejus opere ad Gavantum, part. 2, tom. 2, pag. 783, ubi abundè ostendit strictè obligari canonicos cathedralium et collegiatarum Ecclesiarum ad cantandas duas missas conventuales, quando præscribitur à Rubricâ. Clemens V, in suâ Clement. 1, de Celebrat. missar., statuit ut quotidiè in cathedralibus, regularibus et collegiatis Ecclesiis horæ canonicæ recitentur : *Necnon ut in cathedralibus, regularibus et collegiatis Ecclesiis devotè psallatur.* Et quanquàm missa sub horarum canonicarum nomine non continetur per textum in cap. *Presbyter*, de Celebrat. miss., *septenarius numerus à nobis impletur, si matutini, primæ, tertiæ, sextæ, nonæ, vesperæ et completorii tempore nostræ servitutis officia persolvamus :* tamen sub divini officii nomine continetur, ut probat textus in can. *De iis*, dist. 12 : *Cætera officia publica, id est, vesperas, matutinum, sive missam, aliter quàm in principali ecclesiâ celebrare non liceat ;* atque inde illud manat quòd cùm in cathedralibus et collegiatis Ecclesiis obligatio sit divini officii quotidiè celebrandi, non modò cathedrales, sed etiam collegiatæ ad missam conventualem quotidiè celebrandam obligentur. *Canonici cathedralium et collegiatarum accipiunt fructus suorum canonicatuum sub onere inserviendi ecclesiæ in celebratione divinorum officiorum, quæ celebratio non importat solùm horas canonicas, sed etiam missam conventualem tanquàm præcipuam partem ;* verba sunt Merati, part. 2, tom. 1, ad Gavantum, pag. 796, n. 30. Diximus de obligatione celebrandi ; nunc de onere offerendi inferiùs sermonem habebimus.

5. Alexander III, rogatus ut institutionem beneficii approbaret, in quâ institutor onus imposuerat sacerdoti quotidiè inserviendi ecclesiæ, nisi impediret infirmitas, et celebrandi missam singulis diebus, ita respondit : *Quam quidem institutionem eatenùs confirmamus, ut prædictus sacerdos, nisi infirmitate corporis fuerit impeditus, assiduè debeat obsequium suum impendere ecclesiæ memoratæ, et quantò frequentiùs potest salvâ honestate suâ et debitâ devotione, missarum solemnia celebrare, nec sibi liceat hoc illi subtrahere sive causâ voluptatis, sive se ad aliam ecclesiam transferendo.*

6. Ex hâc decretali vulgò auctores docent distinguendum inter sacerdotes qui ob beneficium vel capellaniam tenentur quotidiè *per seipsos*, et eos qui non *per seipsos*, tenentur celebrare. Ac de his qui non tenentur per seipsos celebrare, communis opinio est, si ipsi non possint, eos debere curare ut per alium sacerdotem missa celebretur ; eos verò qui tenentur per seipsos celebrare, putant ex legitimâ causâ posse interdùm missam omittere. Nonnulli arbitrantur sacerdotem posse semel in hebdomadâ sacrificium omittere ; sed sunt ii qui negent, quia cùm accipiat

quotidianam eleemosynam, bis et quinquagies per annum sacrificium omitteret. Sunt qui putant posse sacerdotem non celebrare, sed onus illi esse supplendi per alium, et sunt qui eum liberant etiam ab hoc onere. Nos verò rebus judicatis innixi, dicimus eos sacerdotes, qui habent onus celebrandi per seipsos, posse interdùm omittere celebrationem missæ, si legitima intervenerit causa; neque tamen eo die quo omittunt sacrificium facere pro institutore, missam pro alio celebrare posse, multòque minùs eleemosynam accipere; quæstionem autem illam, an omittens celebrare debeat supplere per alium, sub judice relinquimus. Afferendis hùc doctorum auctoritatibus abstinebimus: satis enim fuerit resolutionem sacræ congregationis concilii adducere die 18 septembris 1683 super aliquot dubiis ab episcopo Collensi propositis, quibus diù multùmque discussis, prodiit decretum ut infra.

7. Proposita dubia sunt: *Modernus episcopus Collens. diœcesim visitando comperiit non sine maximo conscientiarum periculo plures irrepsisse abusus in adimplendo mentem eorum qui missas celebrari mandârunt. Ad eos ergo tollendos discutiendum ac resolvendum videtur:*

Primò, an sacerdotes obligati ratione beneficii, capellaniæ, legati aut stipendii celebrare quotidiè missam per seipsos, possint aliquando à celebratione vacare; et quatenùs affirmativè.

Secundò, quando et quoties à dictâ celebratione vacare possint.

Tertiò, an diebus licitæ vacationis possint missam pro se ipsis vel aliis, præterquàm pro fundatoribus celebrare; et quatenùs affirmativè.

Quartò, an pro aliis celebrando, possint stipendium pro hujusmodi celebratione recipere.

Quintò, an illis diebus, quibus licitè vacant à celebratione, teneantur missam ab aliis celebrari facere juxta intentionem fundatorum.

Sextò, an sacerdotes ut supra obligati celebrare missam quotidiè absque tamen onere celebrandi per seipsos, possint aliquando à celebratione vacare.

Ad superiora dubia ita responsum est:

Ad primum affirmativè, concurrente aliquâ legitimâ causâ.

Ad secundum, ut ad proximum.

Ad tertium, negativè.

Ad quartum, negativè.

Ad quintum, distulit resolutionem.

Ad sextum, negativè.

8. Reliquum est de diebus dicere quibus non possunt sacerdotes privatas missas celebrare: hi sunt feria 5 in Cœnâ Domini, et quæ eam consequitur feria 6 et sabbatum; quibus diebus non nisi solemnem missam conventualem celebrare licet; de quâ in opere de Festis Domini disserimus, cùm de sacris agimus cæremoniis, quæ per eos dies ab Ecclesiâ peraguntur. Statuitur in can. *Visum*, de Consecr., dist. 1, generalis regula, ut missa quotidiè celebretur: *Sicut enim nulla dies excipitur quâ non pro viventibus, et pro quibuslibet necessitatibus Dominum deprecemur, ita nimirùm nulla dies excipi debet, quin pro animabus fidelium preces Domino in missarum solemnibus fundantur.* Et consonat textus in can. *Iteratur*, de Consecr., dist. 5: *Quia quotidiè labimur, quotidiè Christus pro nobis mysticè immolatur.* Verùm in can. *Sabbato*, de Consecr., dist. 3, hæc habentur: *Ut traditio Ecclesiæ habeat, isto biduo Sacramenta penitùs non celebrari;* ubi benè advertit Glossa regulam generalem supra allatam restringi in his diebus.

9. Non desunt graves auctores qui, feriâ sextâ in Parasceve exceptâ, cùm non conficitur Sacramentum Eucharistiæ, propter quòd eo die *passio Domini recolitur, prout realiter gesta est*, ut ait D. Thomas, 3 part., q. 83, art. 2 ad 2, missas privatas à sacerdotibus celebrari posse arbitrantur etiam feriâ 5 et sabbato, modò secretò celebrent, et sine populi concursu, ne pusillis scandalum creetur. Quin etiam Bellotte, in Commentariis ad ritus Ecclesiæ Laudunensis, pag. 801 et seq., fidenter docet licere feriâ 5 in Cœnâ Domini sacerdodibus missas celebrare, dummodò eas absolvant ante missam solemnem, cui adesse debent; atque itidem iis licere in sabbato sancto missas celebrare, dummodò conventualis missa sit absoluta. Ita Suarez, cit. sect. 2, post Sotum aliosque plures. Rupertus Abbas, lib. 6 de divinis Offic., cap. 2, quærit quamobrem sacerdotes feriâ 6 majoris hebdomadæ non celebrent, docente Apostolo gloriari nos oportere in cruce Domini nostri Jesu Christi, et respondet eumdem Paulum apostolum dicere *proprio Filio suo Deum non pepercisse*, sed pro nobis omnibus *illum tradidisse;* quapropter in mœroris signum Ecclesiam statuisse ne eo die missa celebretur: *Non enim ita gaudere debemus de gratiâ tradentis vel de charitate morientis, ut non etiam doleamus quòd tanto Domino tormentorum et mortis causa fuimus. Si quidem non gaudere ingratitudinis, non dolere autem crudelitatis est.* Exceptâ feriâ sextâ, putat cardin. de Lugo, de Sacram. Euchar. disp. 20, sect. 1, n. 14 (supra), de missâ celebrandâ feriâ 5 et sabbato, nullam esse prohibitionem; si enim juxta Micrologum, cap. 53, missæ quondam principio noctis sabbati sancti poterant celebrari, cùm solemnis missa absoluta esset, nunc cùm, anticipato tempore, solemnis missa celebretur sabbato ab ipso mane, videtur saltem post eam licere missas privatas celebrari.

10. Verùm non intelligimus quid causæ esse possit cur decretis non pareamus sacræ congregationis Rituum apostolicâ auctoritate confirmatis, quæ disertissimè vetant ne quis diebus illis tribus privatas missas celebret. Vide edictum nostrum 38. Meratus quoque legendus, part. 2, tom. 1 ad Gavantum, qui pag. 1041 profert pontificia decreta quæ prohibent ne quis missas privatas feriâ 5 celebret, et si contingat ut festivitas vel S. Josephi, vel Annuntiationis B. Mariæ virginis in illam incidat feriam, jubent locorum ordinarios curare ut eo die quædam privatæ missæ celebrentur ante missam conventualem, ut præcepto audiendi missam fideles possint satisfacere. Idem auctor, pag. 1186, n. 64, quædam refert decreta quæ

vetant ne quis sacerdos privatam missam celebret sabbato sancto, etiamsi in eum diem cadat festivitas Annuntiationis B. Virginis : *In sabbato sancto, etiamsi occurrat festum Annuntiationis B. Mariæ Virginis, celebratio missarum privatarum omninò prohibetur in quibuscumque ecclesiis et oratoriis, tam publicis, quàm privatis, non obstante quâcumque consuetudine, sed unica tantùm missa conventualis unà cum Officio ejus diei celebretur;* verba sunt Resolutionis S. rituum congregationis sub die 11 februarii, ab Alexandro VIII sub die 11 martii approbatæ anno 1690, quam refert idem Meratus, loco cit., pag. 1404. Quod autem ad veram attinet disciplinam non celebrandi missas privatas feriâ V, VI, et sabbato majoris Hebdomadæ, vide Thiers, tomo 11 de Superstit., cap. 5.

CAPUT IV.

An juxta quæ nunc viget disciplinam, possit plures in eodem die sacerdos missas celebrare.

1. In decimo nostrorum operum tomo qui in aliis editionibus prima hujus operis pars fuerat, cùm de Nativitate Christi Domini ageremus, diximus eo die festo juxta veterem disciplinam, quæ etiamnùm viget toto orbe catholico, ternas posse sacerdotem missas celebrare. Nunc practicum quemdam casum qui ad trium harum missarum celebrationem attinet proponemus.

2. Solet summus Pontifex brevia expedire oratorii privati, quibus potestatem facit unicam in eo missam celebrandi singulis diebus ; excipit tamen quosdam dies, ac præsertim Natalem Christi Domini, in quibus vetitum est ne in privato oratorio missa celebretur. Alia etiam expedire solet brevia quibus, in gratiam eorum qui morbo impliciti domo pedem efferre non possunt, concedit potestatem celebrandi missam in privato oratorio etiam diebus solemnibus, atque etiam in Natali Domini Jesu : orta inde controversia est num ternæ in die Nativitatis Christi Domini missæ in privato oratorio celebrari possint, an verò unica tantùm. Eâ de re actum est in sacrâ congregatione concilii, cùm in eâ nos secretarii munere fungeremur.

3. Itaque opportunum nostrique esse muneris existimavimus casum referre in folio congregationis habitæ die 2 decembris anni 1724, ac typis impressum sermonem quemdam nostrum edere, quo rem totam studuimus illustrare.

4. Brevis formulam expendimus quæ est ejusmodi : *Cùm sicut nobis nuper exponi fecisti, aliàs tibi asserenti te nobilem existere, auctoritate apostolicâ sub certis modo et formâ tunc expressis indultum fuerit, ut in privatis domorum tuæ habitationis oratoriis*, etc., *unam missam pro unoquoque die, Paschatis tamen resurrectionis, Pentecostes, Nativitatis Domini*, etc., *festis diebus exceptis, in tuâ ac familiæ tuæ præsentiâ celebrari facere liberè et licitè posses et valeres*, etc., *tu verò quibusdam corporis infirmitatibus labores, propter quas domo, etiam diebus supra exceptis, missam audiendi causâ egredi non potes*, etc. *Nos te specialibus volentes*, etc., *tibi*, etc., *ut durantibus infirmitatibus hujusmodi, prædictam unicam missam in privatis oratoriis, supradictis etiam diebus, uti supra, exceptis, si in illis propter corporis infirmitatem domo missam audiendi causâ egredi non potes, ut præfertur, in tuâ ac unius personæ servitiis tuis necessariæ duntaxat præsentiâ celebrari facere liberè et licitè possis*, etc., *tenore præsentium concedimus et indulgemus.*

5. In eo sermone observavimus Pontificem favore infirmi exceptum illum diem Natalis Domini cæteris diebus quodammodò coæquare ; ac propterea quemadmodùm diebus illis licebat in privato oratorio unam missam duntaxat celebrare, videbatur respondendum esse itidem in Natali unam solummodò missam celebrari posse ; præsertim cùm in priore brevi facultatem concesserit Pontifex celebrandi *unam missam pro unoquoque die*, exceptis diebus Paschatis, Pentecostes et Nativitatis Domini ; in posteriori autem brevi propter infirmitatem potestatem fecerit etiam in illis diebus quos in priori exceperat celebrandi *prædictam unicam missam*. Itaque concludi posse videbatur Pontificem nihil aliud concedere quàm ut in die Natali Christi Domini una missa in privato oratorio celebrari posset. Eam etiam rationem tetigimus, non aliâ de causâ id à Pontifice permissum quàm ut in Natali Christi Domini aliisque diebus exceptis posset infirmus præcepto satisfacere missam audiendi ; cui quidem præcepto satisfit etiam in Natali, si una tantùm missa audiatur. Neque enim sacerdos eo die præcepto tenetur ternas missas celebrare, nec cæteri ternas missas audire, ut concludunt Navarrus, consil. 1 de Celebratione missarum ; Bonacina, tomo 1 Oper. moral. de Sacram. Euchar., disput. 4, q. ult. puncto 11, propos. 1, n. 10; Castropalaus, tomo 4 Oper. moral., tract. 22, disput. unic., puncto 7, n. 7, et Salmanticenses in Cursu morali, tomo 1, tract. 5, de missæ Sacrificio cap. 4, puncto 1, n. 9.

6. In eodem sermone nostro rursùs quædam animadvertimus quibus suaderi posset licere juxta breve in privato oratorio tres missas in die Natali Christi Domini celebrare ; neque enim Pontificis gratias et concessiones nimis arctè interpretari oportet; nec existimandum est Pontificem, qui potestatem facit infirmo in Natali Jesu Christi audiendi missam in oratorio privato, voluisse illum spiritali consolatione fraudare quam si integris fuisset viribus, tribus eo die missis audiendis suscepisset ; cùm præsertim in brevi mentio quidem fiat etiam in Natali *unius* et *unicæ missæ*, sed sine particulâ *duntaxat*, quâ Pontifex usus est, cui in diebus exceptis unam tantùm personam servitio addictam permittit unà cum infirmo missam audire in privato oratorio : *In tuâ ac unius personæ servitiis tuis necessariæ duntaxat præsentiâ.*

7. Postremis hujusmodi permota rationibus, respondit sacr. congregatio, licere in Natali Domini tres missas in oratorio privato celebrare ex brevi supra allato à summo Pontifice in favorem infirmi concesso.

8. Casum sacræ congregationi die 16 decembris anni 1724 ita exposuimus : *Licèt in indultis oratorii privati quæ à Sede Apostolicâ conceduntur, excipiantur nonnulli dies, et signanter dies Nativitatis Domini, quibus*

non est permissum missam in eis celebrare aut audire, in nonnullis nihilominùs Sedis Apostolicæ indultis quæ dantur infirmis qui domo egredi non possunt, non solùm dicti dies non excipiuntur, sed expressè permittitur ut ipsis diebus exceptis, et signanter in die Nativitatis Domini, missa in prædictis oratoriis privatis celebrari possit; cùmque exorta fuerit dubitatio, ejusque examen fuerit ad hanc sacram congregationem remissum, an stante antiquâ consuetudine à temporibus Telesphori papæ introductâ, juxta quam quilibet sacerdos die Nativitatis Domini tres missas celebrare potest, possint eædem tres missæ ab eodem sacerdote celebrari in oratorio quod est à Sede Apostolicâ concessum infirmo, nec aliquod adsit in secretariâ brevium monumentum ad hujus dubii resolutionem pertinens, secretarius hujusce sacræ congregationis, ne suo muneri deesset, discursum exaravit ad calcem folii impressum, eoque benignè perlecto, reliquum erit ut EE. VV. decernere dignentur.

An in oratorio privato, in quo ex causâ infirmitatis à Sede Apostolicâ conceditur ut missa in die Nativitatis Domini celebretur, tres missæ ab eodem sacerdote celebrari possint, vel unica tantùm missa sit celebranda.

Sacra congregatio, die 20 *januarii anno* 1725, *ita respondit ad primam dubii partem affirmativè, et ad secundam negativè.*

9. In Aragoniæ regno, quo Aragonia, Valentia et Catalaunia continentur, in die commemorationis omnium fidelium defunctorum quilibet sacerdos secularis binas, regularis ternas missas celebrat, ut videre est apud Frances, variar. Resolut. cap. 30. Idem usurpatur in regno Majoricæ, quod est quasi quædam ad Aragoniæ regnum appendix, ut testatur Henao, parte 3, disput. 28, sect. 21, num. 138, eademque est consuetudo apud patres Dominicanos conventûs S. Jacobi civitatis Pampelonensis, qui conventus quondam provinciæ Valentinæ subjectus erat, ut videre est apud Marcum de Huertos, de Sacrificio missæ, q. 13. Hæc consuetudo secularium sacerdotum ex aliâ quâdam vetustâ consuetudine traxisse originem dicitur; regulares verò, ut ait Angelus Espin., consult. 11, n. 998, et Antonius à Spiritu sancto, consult. 101, n. 16, hâc utuntur consuetudine ex vivæ vocis oraculo Julii III.

10. Sæpè postulatum fuit ut hujusmodi facultas ad alia regna protenderetur: eam petiit dux de Alcala ab Urbano VIII, pro omnibus regnis Hispaniarum, nec voti compos fuit, teste Hurtado, Resolut. moral. parte 1, disput. 2, cap. 7, resolut. ultim., numer. 416 et seq. Pro omnibus regularibus Lusitaniæ eamdem facultatem postulavit dux Alencastri à Clemente IX, sed eo pontifice defuncto, nihil eâ de re actum est, teste Antonio à Spiritu sancto, consult 101, n. 101. Clemens XI rogatus fuit ab archiepiscopo Bracharensi ut potestatem faceret in ejus diœcesi sacerdotibus ternas celebrandi missas in die commemorationis omnium defunctorum, quò ad hunc modum fidelium satisfieret pietati, qui multas eo die eleemosynas pro missarum celebratione conferebant. Eam rem Pontifex sacræ congregationi concilii commisit examinandam, quæ die 14 martii, anno 1711, archiepiscopi postulata rejecit. Dùm nos ipsi ejus congregationis secretarii munere fungeremur, propositum fuit an concedendum esset indultum ut sacerdotes regni Castellæ binas, tres vero regulares celebrare possent missas in die Commemorationis omnium defunctorum. In eo folio quod una cum aliis in lucem edemus, plura congesta fuerunt quæ ad hanc rem pertinebant; et die 2 anni 1722, cùm perspectum esset quantùm difficultatis ejusmodi contineret postulatio, in ejus honorem cujus jussu postulata ad sedem Apostolicam delata fuerant, captum fuit consilium ut nihil responderetur, atque in hunc modum modestè ea petitio rejiceretur. Episcopus Orichuellæ in regno Valentiæ sacræ congregationi concilii Ecclesiæ suæ referens statum, exposuit presbyteros seculares in suâ diœcesi in die Commemorationis omnium sanctorum duas missas; in die verò Commemorationis omnium fidelium defunctorum seculares itidem duas, regulares verò ternas celebrare solitos. In folio quod secretarius solet componere, interrogata fuit congregatio quid esset respondendum, et die 30 augusti 1722, captum est consilium respondendi: *Non proposita;* quod est indicium, veterem hanc tolerari quidem consuetudinem, sed ejus extensionem aut novam introductionem improbari.

11. Cùm verò charissimi in Christo filii nostri Ferdinandus VI, Hispaniarum rex catholicus, et Joannes V, Portugalliæ et Algarbiorum rex fidelissimus, preces suas ad sanctam Sedem nuper iterâssent, et nova rationum momenta ad ipsam petitionem magis juvandam adducerentur, peculiarem congregationem super hoc decrevimus, atque injunximus hujusce gratiæ postulatori, ut quæ insuper reperta fuerant, justo volumine comprehensa typis ederet, et consultatoribus distribueret, eosque de omnibus quæ causæ favere possent informatos redderet: quæ omnia ipse diligentissime fecit edito opere *de Ecclesiæ catholicæ Pietate erga animas in Purgatorio degentes.* Nos ipsi aliorum laboribus laborem nostrum privataque studia nostra eorum studiis adjunximus, et inspectis libratisque tum novis documentis, tum consultorum suffragiis optatam diù gratiam duximus esse concedendam. Quapropter omnibus et singulis sacerdotibus, tam secularibus quam regularibus, in utriusque regis dominiis existentibus, facultatem perpetuò concessimus ut die Commemorationis omnium fidelium defunctorum tres missas celebrare possent, ita tamen ut missæ ex vi novi privilegii dicendæ pro omnibus fidelibus defunctis, et sine eleemosynâ quocumque prætextu sive etiam spontè oblatâ applicandæ forent. Insuper permisimus ut præfatæ tres missæ etiam duabus post meridiem horis celebrari possent. Hæc omnia fusiùs continentur in libro cui titulus est: *Privilegia concessa Hispaniæ et Lusitaniæ regnis atque dominiis pro animabus in Purgatorio detentis,* à pag. 9 ad 28. Et deinde à pag. 2 ad 32, litteræ apostolicæ super hoc privilegio emanatæ afferuntur; in laudatis locis omnia rationum momenta quæ nos ad annuendum precibus piissimorum regum impulerunt, uberiùs videri possunt; eaque ad calcem inter hujus operis appendices collocabimus.

12. Vetera alibi exempla retulimus plurium missa-

rum quas sacerdos uno eodemque die celebravit. Ut Rupertus archidiaconus narrat, S. Albertus monachus, *factus presbyter, duas in die celebravit missas, pro vivis alteram, alteram pro defunctis.* Nunc satis erit innuere quod proditum est à Walfrido Strabone, qui 9 vixit sæculo, de Rebus ecclesiasticis, cap. 21. Testatur Leonem III, qui vixit labente sæculo 8, septem uno die, interdùm etiam novem missas celebrare consuevisse; S. verò Bonifacium, qui vixit ante Leonem III, sed eodem tamen sæculo, unam tantùm missam celebrare eodem die solitum fuisse. Rationes affert Strabo, quibus utramque consuetudinem confirmet; sed propensior esse videtur ad plurium eodem die missarum celebrationem, tandemque ita concludit: *Itaque unusquisque in sensu suo abundet, dùm fides concordet, ut nec sæpiùs offerentes æstiment Deum aliter petitiones non posse discernere, nec semel hostias per diem immolantes suæ fidei subtilitatem potiùs quàm superiorum devotionem divinis acceptam.*

13. Alexander II, in can. *Sufficit*, de Consecrat., dist. 1, interroganti num plures eodem die missas liceat sacerdoti celebrare, respondit: *Sufficit sacerdoti unam missam in die unâ celebrare, quia Christus semel passus est, et totum mundum redemit. Non modica res est unam missam facere, et valdè felix est qui unam dignè celebrare potest.* In eumdem modum loquitur Honorius III, in cap. *Te referente*, de Celebr. missar., ex quo illa sunt: *Cùm cuilibet sacerdoti, quacumque dignitate præfulgeat, unam in die celebrare missam sufficiat; nam et valdè est felix qui celebrat dignè unam.* Et Innocentius III, in cap. *Consuluisti*, de Celebr. missar.: *Respondemus quòd excepto die nativitatis Dominicæ, nisi causa necessitatis suadeat, sufficit sacerdoti semel in die unam missam solummodò celebrare.* Itaque ea statuatur regula, excepto die Nativitatis Domini, et nisi aliter urgeat necessitas, non licere sacerdoti nisi unam tantùm eodem die missam celebrare, dummodò in die Nativitatis Domini in duabus primis missis purificationem non sumpserit; aliter enim Sacramentum non jejunus susciperet. *De celebrandis verò missarum solemniis, nos hanc consuetudinis regulam in disciplinatis ecclesiis et didicimus et tenemus, ut calicem differamus in missárum fine perfundere, si nosmetipsos eodem die sacrificium denuò speramus offerre;* verba sunt S. Petri Damiani, epist. 28, lib. 5.

14. Glossa canonica in textum Innocentii III, verbo *Necessitatis*, ait, posse sacerdotem qui missam celebraverit secundam etiam missam celebrare, si quis defunctus sepeliendus esset, nec quispiam esset sacerdos qui sacrificium faceret. *Sed quam dicit necessitatem? Respondeo, si celebravit de die, et postea etiam moriatur aliquis*, etc.; *unde potest unam celebrare de die, et aliam pro defuncto.* De hâc opinione disseruimus edicto 36, circa medium. S. Raymundus, in Summâ, lib. 3, pag. 471 edit. Avenionens. anni 1715, quosdam alios casus affert, in quibus secundam missam celebrare licet, cujusmodi sunt si iter facientes aut hospites aliter missâ careant. Quidam casum illum ponunt si quis infirmus peteret viaticum, et deesset Sacramentum, nec quispiam alius esset sacerdos qui Sacramentum conficeret. Nonnulli etiam affirmant posse sacerdotem secundam missam celebrare, id si peteretur ab aliquo principe, vel à suo episcopo, qui missam non audissent, cùm audire tenerentur; itidemque si nuptiæ in alium diem rejici non possent, nec quisquam alius esset sacerdos quàm qui antea unam missam celebrâsset. Toletus, in Summâ, lib. 1, cap. 3, num. 5 et seq.; Casalius de veteribus sacris Christianor. Ritibus, cap. 9, § *Ante cibum.*

CAPUT V.

Parochus etiamnùm duas missas celebrare aliquando potest; in Orientali verò Ecclesiâ duæ missæ in eodem altari non celebrantur.

1. Prudenter observat Sotus, in 4 Sentent., dist. 13, quæst. 2, art. 2, plures ejusmodi casus tunc expendi potuisse, cùm tanta sacerdotum copia non esset; nunc verò non item, cùm eorum abundet numerus: *Attamen ex his omnibus antiquis casibus, qui, dùm Ecclesia sacerdotum raritate laborabat, frequentes erant, quibus unus posset plures celebrare missas, non est jam in usu præter diem Nativitatis, nisi ille, dùm quis propter parœciarum paupertatem curam duarum habet.* Itaque concedit Sotus etiamnùm parochum qui duas habeat parochias duas posse missas eodem die celebrare; quod intelligendum si in alterutram parochiam non possit populus convenire, nec alius sacerdos quàm parochus sit qui missam celebrare possit. Huic casui congruit exemplum S. Leonis III, qui, Walfrido Strabone teste, cap. 21 de Rebus ecclesiast., aliquando septem, ut diximus, interdùm novem missas celebrabat: nam quidam id ita intelligunt ut S. Pontifex plures celebraret missas, cùm tanta esset populi qui ad ecclesiam convenire frequentia, ut eodem die opus esset sæpiùs missam iterare; devotionis enim causâ S. Pontifex omnia illa voluit facere sacrificia, nec aliorum uti operâ sacerdotum. Ita Fleury, tom. 10 Hist. eccl., pag. 158. Sed utcumque sit de ejusmodi interpretatione, consentiunt cum Soto communiter alii, Gonzales, in cap. *Consuluisti*, de Celebrat. missar., num. 2; Pirhing, in lib. 3 Decretal., tit. 41, num. 3; Pasqualigus, de Sacrificio novæ legis, tom. 1, quæst. 386; Barbosa, ad Concil. sess. 22, cap. 8, num. 27, de Sacrificio missæ; Fragosus, de Regim. christ. reipub., lib. 10, disput. 21, § 7, num. 6, tomo 2; Belletus, Disquisit. clerical. part. 2, § 29, num. 3; Hicoll., Lucubrat. jur. tom. 2, lib. 3, tit. 41, num. 2; Pax Jordan., tom. 1, lib. 4, tit. 1, num. 79; card. de Lugo, de Eucharistiâ disput. 20, sect. 1, num. 46 (supra).

2. Est quædam inter auctores quæstio, an parochus duas habens parochias, si duas missas celebrare velit, facultatem debeat ab episcopo obtinere. Quidam eam facultatem petunt, ut videre est in auctoritatibus supra jam allatis; quidam eam non petunt, utpote quæ concedatur à jure communi. Quapropter Sylvius, 3 part., quæst. 83, quæsit. 18, art. 2, ita scribit: *Casus autem illi* (quos supra indicavimus, et in quibus poterat sacerdos juxta quorumdam opinionem duas eodem die missas celebrare) *sic exoleverunt, ut vix inveniatur*

alius in quo citra specialem episcopi concessionem id liceat, quàm is, quando unus habet plures ecclesias parochiales, quo casu potest celebrare bis. Sed hæc componi posse videtur controversia, si animadvertamus, sive sit necessaria episcopi licentia, sive non, id certè necessarium esse, ut ille rem cognoscat, ac perspiciat num reverà necessitas urgeat ut sacerdos duas ecclesias parochiales habens duas missas cogatur celebrare; nonnunquàm enim accidit ut cùm non alium esse sacerdotem existimaretur qui in alterutrâ parochiâ celebraret, tamen repertus sit. S. Turribius, archiepiscopus Limanus, in suâ diœcesanâ synodo anno 1592, cap. 3, in tomo 4 concil. Hispaniæ apud cardinalem Aguirre, pag. 687, ita statuit: *Licentiam concedimus omnibus Indorum Hispanorumque parochis nostri districtûs, ut diebus Dominicis et festivis de præcepto servandis possint celebrare duas missas in duabus ecclesiis tam inter se distantibus, ut qui in loco unius ecclesiæ assistunt, non possint commodè accedere ad audiendam missam in alterâ; cùm autem habuerint alium sacerdotem qui possit celebrare in alterâ dictarum ecclesiarum, non poterit parochus celebrare in utrâque, sed unam tantùm missam in unâ, quandoquidem alter sacerdos possit satisfacere necessitati alterius populi. Nec item poterit idem parochus celebrare duas missas in eodem oppido, quamvis non sit alius sacerdos qui dicat secundam in eodem;* quod etiam confirmavit in synodo 8 diœcesan., anno 1594 habitâ, cap. 38, in câdem Collect. card. de Aguirre, tomo 4, pag. 701.

3. Ut autem ad alios redeamus casus, in quibus veteres theologi putabant posse sacerdotem plures eodem die missas celebrare, quilibet potest intelligere eos nullo modo contineri sub necessitatis voce, quam disertè exprimit Innocentius III in allatâ Decretali. Ejusmodi est casus hospitum et eorum qui iter faciunt; atque itidem ille de principe aut episcopo, qui die festo missam non audierint, nec alius quisquam sacerdos sit qui possit missam celebrare. *Quod enim inconveniens est, si episcopus vel alia persona nobilis missam non audiat, quia nullus adest sacerdos, qui jure possit illam dicere?* ait Suarez, in 3 part. D. Thom., tom. 4, quæst. 73, art. 2, disput. 80, sect. 3. Ejusmodi est etiam casus de nuptiis quæ differri non possint; nam quid incommodi inde sequeretur, si cùm nuptiæ differri non possint, matrimonium conditâ die celebraretur, cùmque non esset qui missam celebraret, die proximè sequenti sacrificium fieret, et nuptiæ benedicerentur? *Adde parùm referre quòd differatur in diem sequentem benedictio;* sunt verba card. de Lugo, loc. cit., num. 47. Quod verò attinet ad casum quo moribundus viaticum petit, neque Sacramenti copia est, nec sacerdos ullus Sacramentum potest conficere, nisi qui jam missam celebravit, si quis rem benè consideret, facilè intelligat non esse verisimile posse id usu venire; nam aut sacerdos qui de moribundo viaticum petente certior fit, jam Sacramentum sumpsit et ablutionem, et tunc non potest ampliùs secundam celebrare missam, quòd non sit jejunus, nec possit propterea particulam ad infirmum deferendam consecrare; aut de eo certior fit antequàm Eucharistiam perceperit, et tunc non est opus secundam celebrare missam, sed satis est particulam abruptam ex hostiâ servare, et ad infirmum deferre. Itaque, ut reverà necessarium sit alteram missam celebrare, oportet notitiam ad sacerdotem pervenire inter pauca illa temporis momenta quæ inter communionem et ablutionem interjiciuntur; quod satis est ut intelligamus casum ferè esse impossibilem. Ita nonnulli hâc de re disputant. Sed tamen, ut verum fateamur, casus non est metaphysicus; potest enim accidere ut sacerdos summo mane missam celebraverit, nulla sit Sacramenti particula, urgeat necessitas circa meridiem ministrandi viaticum, nec sit sacerdos qui missam celebrare possit; quo casu qui jam celebravit cùm jam jejunus non sit, ei non licet rursùs celebrare; nullus enim qui non sit jejunus potest missam, ut infra videbimus, celebrare, etiam ut viaticum moribundo ministret. In concilio Mediolanensi I, facultates omnes abolitæ sunt, quas dederant episcopi plures missas uno eodemque die celebrandi. Et in concilio Mediolanensi V, nullius roboris esse declarantur causæ celebrandi uno eodemque die plures missas, quas causas jam memoravimus; idque observavit etian Grancolas, in veteri Sacramentario Ecclesiæ, part. 1 pag. 638.

4. Itaque concludendum casum, qui reverà contingit, eum esse cùm parochus duas habet parochias, de quo supra sumus locuti; neque tamen quidquam præjudicatum volumus de aliis casibus qui accidunt in missionibus, quibus consultum est concedendo missionariis facultatem plures celebrandi missas eodem die, ut videre est apud Verricellium, de apostolicis Missionibus, lib. 4, q. 48, dub. 19, itemque de aliis casibus, in quibus vel ob locorum distantiam, vel ob paucitatem sacerdotum, aut hæreticorum aut infidelium persecutionem, ne fideles missâ careant, opus est à sacerdotibus duas missas celebrari. In concilio Nemausensi, habito anno 1284, sub Martino IV, in Collect. Labbæanâ, tom. 11, part. 1, pag. 1213 hæc habentur: *Si omnes parochiani ad unam missam simul non possint convenire, eò quòd in diversis locis habitant distantibus ab ecclesiâ et remotis, sicut est in montanis, nec sunt in ecclesiâ duo sacerdotes, et dictâ primâ missâ, postmodùm parochiani venientes postulent missam aliam sibi dici, poterit tum sacerdos missam aliam celebrare. Tamen si in primâ missâ, post receptionem corporis Christi et sanguinis, profusionem acceperit, non debet secundam missam in prædictis casibus celebrare.* De celebratione plurium in eodem die missarum eruditissimè duo ætatis nostræ auctores scripsêre: Sambovius, tom. 3 Resolut. casuum conscientiæ, casu 8, et Pontas, Dictionar. casuum conscientiæ, verbo *Missa*, casu 15. Est apud Fagnanum, in cap. *In ordinando*, de Simoniâ, num. 37, resolutio quædam S. congregationis episcoporum et regularium, quâ regulæ præscribuntur aß episcopis servandæ in concedendâ facultate alicui sacerdoti plures eodem die missas celebrandi, vel ob locorum naturam, vel ob sacerdotum paucita-

tem, vel ob infidelium persecutionem, ut paulò ante dictum est. In concilio Burdigalensi, habito anno 1583, cap. 6, hæc habentur : *Ne hujusmodi facultatem episcopi largiantur nisi sacerdoti spectatæ probitatis, idque gravissimis de causis, quæ facultas brevi etiam tempore circumscribatur, nec ad plures dies quàm ad Dominicos et festos, in diversis tantùm ecclesiis protrahatur.* Consonant verba S. congregationis episcoporum in citatâ resolutione : *Nec concedi potest hæc licentia ab episcopo generaliter, quasi privilegium alicujus sacerdotis, sed tantùm in aliquo casu particulari, necessitatis causâ ab episcopo examinandâ.*

5. Denique Sylvius, 3 part., quæst. 83, prudenter monet, parocho qui in iis quas indicavimus circumstantiis duas missas potest celebrare, alteram in unâ, in aliâ parochiâ alteram, non licere feriæ sextæ officium majoris hebdomadæ manè facere in unâ ecclesiâ, illudque iterare in alterâ; nam sumenda illi est eo die particula hostiæ consecratæ unà cum vino non consecrato; ideòque ei non licet, cùm non sit jejunus, alteram missam celebrare, et si sumeret speciem panis sine calice et vino, sanè id esset novum et à regulâ alienum, cùm præsertim nullo fideles præcepto urgeantur ut officio ejus diei intersint : *Feriâ tamen sextâ Parasceves non potest nisi semel officium facere, quia pars hostiæ consecratæ sumi debet cum vino, et sic desinit esse jejunus. Neque putandum est quòd in priori ecclesiâ possit sumere speciem panis absque calice et vino, ut in posteriori denuò peragat officium, quia nulla est necessitas iterandi istius diei officii, cùm ad illud audiendum fideles non obligentur præcepto ecclesiastico. Deinde talis praxis non est à Romano Pontifice unquàm probata vel recepta. Deinde prorsùs insolens videtur ut officium ad altare totum peragatur sine calice, quod hìc contingeret. Nam in priori ecclesiâ calix aut non esset, aut foret superfluus.* Idem Sylvius, tom. 5 operum suorum editionis Antuerpiensis, in primâ suâ oratione, quæ sola est de Officio Parasceves, materiam hanc retractat, et quæ loco paulò ante citato docuerat, ulteriori doctrinâ confirmat, atque iterùm ait parochum qui simul cum vino sumat hostiam die qui præcessit consecratam, non esse jejunum : *Sacramentum enim Eucharistiæ non nisi à jejunis sumendum est; qui verò calicem seu vinum calici infusum, tametsi speciem corporis Domini contingens, sumpsit, non est jejunus; ergo non potest, sive eodem, sive diverso in loco Sacramentum corporis Domini sumere, ideòque nec officium, in quo Sacramentum illud sumendum est, peragere.* Quòd si prætermittat sacerdos vinum sumere, sumatque tantummodò speciem panis, quando in primâ parochiâ officium celebrat, quò sibi liceat jejuno idem officium in aliâ parochiâ peragere, ecclesiastico ritui adversatur, quem et Ordo Romanus, et Sacramentarium S. Gregorii præscribunt, et adhibet universalis Ecclesia, idque nullâ urgente necessitate. Populus enim nullo tenetur præcepto audiendi eo die officium; et S. Tridentina synodus jubet eos ritus et cæremonias in missâ à sacerdotibus tantummodò adhiberi, quas adhiberi jubet Ecclesia, ac frequenti et laudabili usu commendavit. Suarez, loco cit., cum Sylvio planè consentit; sed illud addit, quòd si per incogitantiam parochus in utrâque parochiali ecclesiâ Sacramentum in sepulcro condidisset, posset in eo casu in priori missâ à vino abstinere, solamque hostiam sumere, ut secundum officium in alterâ ecclesiâ celebraret. Quod tamen nos minimè intelligere possumus; nam illud perdifficile nobis videtur, parochum ita esse incogitantem ut in priori missâ vel officio ecclesiasticum ritum non observet : quamobrem consultius eo in casu putaremus, ut in alterâ ecclesiâ officium omitteret, et Sacramentum reconderet in tabernaculo.

6. In Orientali Ecclesiâ nullum reperire licuit monumentum quo appareat sacerdotem uno eodemque die plures missas celebrâsse; quinimò regulam apud Orientales esse novimus, ne quisquam eodem die sacerdos missam celebret ad altare in quo alius antea celebraverit, dummodò non aliter gravis quædam necessitas fieri postulet. *Quæris an pluries in die super idem altare, ut Latinis mos est, missa celebretur? Respondeo semel tantùm missam celebrari in die super idem altare, nisi vel adsit urgeatque necessitas aliqua, vel id episcopi obtineatur auctoritate;* verba sunt celebris Maronitæ Ekellensis, in Epistolâ ad Morinum scriptâ anno 1654. De rebus Melchitarum jussu summi Pontificis singularis quædam habita fuit congregatio anno 1729, in quâ, instante Cyrillo quodam patriarchâ, proposita fuit quæstio an ad idem altare plures eodem die missas celebrare liceret; cùmque ea congregatio cognovisset rescriptum antea fuisse anno 1716 id non esse permittendum, etiamsi nonnemo falsâ de causâ putaret ideò non licere quòd altare, calix, planeta, cæteraque sacra indumenta ad primam missam adhibita, si ad secundam adhiberentur, rumpant jejunium, censuit unam tantùm missam ad idem altare eodem die celebrandam; episcoporum verò esse omnem curam adhibere ut vel in templis plura essent altaria, vel sacerdotes juxta morem quem alibi memoravimus concelebrarent, et interim ex animis hominum errorem evellere niterentur, rumpi jejunium per secundam missæ ad idem altare celebrationem; atque idem semper Sedes Apostolica censuit non modò anno 1729, sed etiam in eodem sensu temporibus quæ consecuta sunt, constantissima fuit.

7. Postquàm de celebratione duarum missarum hæc scripsimus, fortè fortunâ incidimus in tomum 3 Theologiæ moralis regularium Thomæ Francisci Roveri, clerici regularis Barnabitæ, et lib. 1 ejus tomi, cap. 2, puncto 1, hoc argumentum deprehendimus abundè discussum, magnâque animi voluptate comperimus, quæ ab eo sunt scripta de re hâc, cum nostrâ sententiâ omninò congruere; quod hìc declarare voluimus, tum quòd egregium virum, et de congregatione suâ, quam præpositus generalis sapientissimè gubernavit, optimè meritum, et in litterariâ republicâ tot editis operibus clarum magni semper fecimus; tum quòd in Bononiensi diœcesi metropolitanæ ecclesiæ pœnitentiarius multos sanè labores plurium annorum spatio pertulit;

tam etiam quòd, licèt provectiore jam ætate, pluribusque curis ad ejusdem ecclesiæ bonum distentus, opus hoc nostrum non gravatus sit recognoscere et emendare. Postulabant igitur in nos egregia viri merita, ut in hanc grati nostri animi declarationem digrederemur. Nunc verò examinabimus an contingere possit ut celebrare liceat missam extra templa et publica vel privata oratoria.

CAPUT VI.

De oratorio privato, atque an possit contingere ut sacerdoti extra ecclesias, et publica vel privata oratoria, liceat sacrificium facere.

1. Canonica regula est, missam in templis consecratis esse celebrandam, ut videre est in can. *Sicut*, de Consecrat., dist. 1, vel in locis ubi episcopus potestatem fecerit celebrandi; *missarum solemnia non ubique, sed in locis ab episcopo consecratis, vel ubi ipse permiserit, celebranda esse censemus;* sunt verba can. *Missarum*, de Consecrat., dist. 1. Atque juxta eam quæ nunc viget disciplinam celebrari potest missa in templis ab episcopo consecratis, aut ejus permissu ab aliquo sacerdote benedictis, aut ex privilegio in oratoriis privatis domesticisque sacellis, ut videre est apud Tournely, de Euchar. tom. 2, pag. 561. S. Tridentina synodus, sess. 22, in decreto de observandis et evitandis in celebratione missæ, jubet ne episcopi *patiantur privatis in domibus, atque omninò extra ecclesiam, et ad divinum tantùm cultum dedicata oratoria ab eisdem ordinariis designanda et visitanda, sanctum hoc sacrificium à secularibus aut regularibus quibuscumque peragi.* Gilbertus, Consultationum canonicar. consultat. 5, de Sacrificio missæ, negat per ea S. concilii verba auctoritatem ademptam episcopis concedendi facultatem celebrandi in privatarum domorum oratoriis, et auctoritatem confundit episcopi, quâ jubet domi suæ missam celebrari, cum auctoritate concedendi potestatem, ut in aliorum domibus missa celebretur; atque ulteriùs progressus ait episcopum, etiamsi à S. synodo ea sibi auctoritas esset adempta, eâ tamen uti posse per viam dispensationis in casibus particularibus. Sed hæc prorsùs absona sunt, et à veritate non modò quàm ab universali omnium diœcesium usu aliena.

2. Sancta Tridentina synodus illis quæ attulimus verbis episcopis facultatem adimit, quâ olim erant prædili concedendi suis diœcesanis oratorium in domo privatum, ubi missa celebrari posset, juxta ea quæ per encyclicas litteras episcopis significavit sacra congregatio sacri illius concilii interpres, ann. 1615, jussu Pauli V, ut videre est apud Passerinum, de Statibus hominum, tomo 3, quæst. 189, num. 979: *Tametsi sacra cardinalium congregatio concilii Tridentini interpretum optimis innixa rationibus sæpissimè responderit celebrandi licentias in privatis oratoriis non nisi à Sede Apostolicâ esse concedendas*, etc., *illustrissimi patres*, etc., *sanctissimi Domini nostri jussu significandum duxerunt facultatem hujusmodi licentias dandi ipsius concilii decreto unicuique ademptam esse, solique beatissimo Romano Pontifici esse reservatam.* Nihil tamen de privilegio episcoporum detractum est quo possunt in suis domibus privatum oratorium habere, et in eo missas celebrare, et aliis sacerdotibus permittere ut celebrent, quemadmodùm eadem sacra congregatio explicans ea quæ Pauli V jussu in epistolâ episcopis edixerat, disertissimè declaravit anno 1623, atque illud etiam addidit, ne privilegium quidem episcopis à Tridentinâ synodo ademptum intelligi, ut suo loco dicemus, habendi altare mobile: *Proinde capellas et oratoria ad illorum usum ubique locorum extructa minimè comprehendi in prohibitione constitutionis jussu sanctæ memoriæ Pauli V jampridem editâ de non celebrando in privatis oratoriis.*

3. In Jus canonicum insertum est privilegium quo fratres Prædicatores et Minores altari uti mobili, et missam ubique celebrare possunt, ideòque extra templa et oratoria vel privata vel publica, ab ordinariis destinanda et approbanda, ut in iis missa celebrari possit, quod videre est in cap. *In his*, de Privilegiis. In Jure canonico item extat privilegium episcoporum, ut, cùm maximè deceat eos quotidiè missam celebrare, aut saltem audire, ubique in hunc usum altare mobile, seu, quod idem est, petram consecratam secum habeant, ut est in c. *Quoniam*, de Privilegiis, in 6.

4. Hujusmodi privilegium regularium ademit sancta Tridentina synodus, quod sæpè S. ejus interpres congregatio declaravit, ut videre est apud Pasqualigum, decis. 54, num. 1, et Pacem Jordan., Elucubrationum tomo 1, l. 4, tit. 1, n. 40, idemque etiam evincitur ex S. congregationis judicio in Causâ Toletanâ, die 4 junii 1672, in responsione ad 8 dubium. Propterea Gregorius XIII, cùm patribus societatis Jesu missionariis privilegium concessit altaris mobilis, Tridentinæ synodi decreto derogavit, ut videre est apud Verricellium de apostolicis Missionibus, quæst. 531, n. 1. In Decreto autem Clementis XI, die 15 decembris ann. 1703, de quo nobis paulò post erit sermo, hæc habentur: *Quod verò ad altare portatile, iterùm inhærendo declarationibus supra dictis, censuit licentias seu privilegia concessa nonnullis regularibus in cap. In his, de Privilegiis, et per alios summos pontifices aliis regularibus communicata utendi dicto altari portatili, in eoque celebrandi absque ordinariorum licentiâ in locis in quibus degunt, omninò revocata esse per idem concilium Tridentinum, atque idcircò eosdem regulares prohibendos ne iis utantur.*

5. S. Tridentina synodus privilegium episcoporum non sustulit, ut sæpè declaravit S. congregatio apud Barbosam, de Episcopo, allegat. 13, num. 1, et constat ex libro Decretorum 12, pag. 120, ubi sic ea respondit: *Sacra congregatio*, etc., *censuit cardinales non secùs ac episcopos sine ullâ episcopi diœcesani licentiâ uti posse privilegio altaris portatilis ad præscriptum constitutionis felicis recordationis Bonifacii VIII, quæ incipit: Quoniam episcopi; nec hujusmodi privilegium sublatum fuisse concilii decreto, cap. unic., sess. 22.* Verùm Clemens XI, in allato decreto, die 15 decemb 1703, edito in ejus Bullario et in Appendice Romanæ synodi, sub Bened. XIII, cùm videret eo privilegio

quosdam abuti, statuit ne quis extra suam domum, nec propterea in laicorum domibus, sive in diœcesi, sive extra diœcesim ejusmodi privilegio uteretur: *Ad abusus ejusmodi eliminandos et ad instaurandam venerationem tremendo mysterio debitam sanctissimus Dominus noster unanimi voto S. R. E. cardinalium concilii Tridentini interpretum, inhærendo declarationibus aliàs hâc de re editis, expressè declarat episcopis, et his majoribus prælatis, etiam cardinalatûs dignitate fulgentibus, neque sub prætextu privilegii clausi in corpore juris, neque alio quoque titulo, nullo modo licere extra domum, propriæ habitationis in domibus laicis, etiam in propriâ diœcesi, quod fortiùs intelligitur in alienâ, etiamsi diœcesani consensus adhiberetur, erigi altare; ibique sacrosanctum missæ sacrificium celebrare sive celebrari facere.*

6. Ratio quæ Pontificem ad illud condendum decretum impulit ea fuit, quòd resciverat nonnneminem episcopum tam in suâ quàm in alienâ diœcesi domo suâ egredi consuevisse, et ut primario cuipiam viro laico gratum faceret, qui non haberet privati oratorii privilegium, ad illius domum sese conferre, ibique vel ab aliquo missam celebrare facere, aut etiam plures, si vir ille habuisset oratorium privatum, ubi non nisi unicam missam eodem die liceret celebrari. *Episcopi etiam in alienâ diœcesi extra domum propriæ habitationis in privatis laicorum domibus erigi faciunt altare, ibique per unum aut plures è suis capellanis vivificam Christi hostiam immolari.* Idcircò opus fuit decretum Clementis XI declarari sub Innocentio XIII, qui in bullâ *Apostolici ministerii*, de regulari Disciplinâ pro Hispaniarum regnis, quam Benedictus XIII confirmavit, decreto Clementino declaravit locum non esse si episcopus tanquàm hospes in alicujus laici domo moretur, aut diœcesim visitando, aut iter faciendo, aut ex licentiâ Sedis apostolicæ habitando in domo alienâ extra diœcesim: *Declaramus tamen quòd, cùm in prædicto decreto statueretur non licere episcopis extra domum propriæ habitationis in domibus, laicis erigere altare, ibique sacrosanctum missæ sacrificium celebrare sive celebrari facere, hujusmodi prohibitio intelligenda non sit de domibus etiam laicis, in quibus ipsi episcopi fortè occasione visitationis vel itineris hospitio excipiantur, et nec etiam quando episcopi in casibus à jure permissis, vel de speciali Sedis apostolicæ licentiâ, absentes à domo propriâ ordinariæ habitationis, moram idcircò faciant in alienâ domo per modum similis habitationis; his enim casibus licita eis erit erectio altaris ad effectum prædictæ celebrationis, non secùs ac in domo propriæ ordinariæ habitationis.* Privilegio altaris mobilis quod habent episcopi gaudent eminentissimi cardinales, etiam qui episcopi non sint. Quod verò attinet ad oratoria seu capellas privatas quibus certus fixusque assignatus est locus, in domibus tam episcoporum quàm Cardinalium, possunt plures quotidiè missæ celebrari etiam à sacerdotibus qui non sint ex familiâ, licèt episcopus vel cardinalis absit; quique, etiamsi ex familiâ non sit, diebus festis ibi missam audiat, ecclesiastico præcepto satisfacit. De cardinalium capellis videatur cardinalis Brancacii dissertatio de Privilegiis capell. cardinal. De capellis verò episcoporum vide Clericatum, de Sacrament. Eucharist., decis. 8, num. 20.

7. Lex quæ prohibet ne quis missam alibi celebret quàm in templis aut oratoriis publicis privatisque præcipuam quamdam restrictionem habet si missa, quæ omninò celebranda sit, non possit in ejusmodi locis celebrari: nam eo in casu licet sacrificium ubique facere, dummodò locus in quo fit nihil indecori habeat, juxta can. *Concedimus*, de Consecrat., dist. 1: *In itinere verò positus si Ecclesia defuerit, sub dio, seu in tentoriis, si tabula altaris consecrata, cæteraque sacra ministeria ad id officium pertinentia ibi affuerint, missarum solemnia celebrari concedimus; aliter omninò interdicimus.* Et juxta can. *Sicut*, de Consecr., dist. 1: *Satius ergo est missam non cantare aut non audire quàm in illis locis ubi fieri non oportet, nisi pro summâ contingat necessitate, quoniam necessitas non habet legem.* S. Thomas, 3 parte, quæst. 83, art. 3, in respons. ad secundum, duobus illis textibus canonicis utitur ut ostendat etiam extra templa posse, si necessitas urgeat, missam celebrari. Suarez, in 3 parte, disput. 81, sect. 3, notat haud ita fidendum illis textibus qui neque ex constitutionibus summorum pontificum, neque ex decretis conciliorum generalium desumpti sint; quo significare voluit iis non propterea auctoritatem legis accedere, quòd à Gratiano in decretum suum conjecti sint, sed tantùm iis esse auctoritatis quantùm habeant apud auctores suos. Eos tamen ait communi consuetudine esse receptos, et æquum esse missam, si legitima causa interveniat, extra templa etiam et capellas celebrari posse. Exemplum afferunt auctores capellanorum in exercitibus Sacramenta administrantium, quibus licet celebrare missam in castris; quamobrem in capitularibus incerti cujusdam, sed gravis auctoris, apud Labbæum, tomo 9 Concilior., pag. 1011, hæc leguntur: *Missarum solemnia nequaquàm alibi, nisi in Ecclesiâ celebranda sunt, non in quibusdam domibus et in vilibus locis, sed in loco quem elegerit Dominus, juxta illud quod scriptum est: Vide ne offeras holocausta in omni loco quem videris, sed loco quem elegerit Dominus, ut ponat nomen suum ibi; exemptâ ratione eorum qui in exercitu pergentes ad hoc opus habent tentoria et altaria dedicata, in quibus missarum solemnia expleantur.* Et Durandus, l. 4 Rationalis divinorum officiorum, cap. 1, num. 41, ita scripsit: *Potest autem esse necessitas ut missa dicatur in navi, vel in exercitu sub papilione.* Exemplum afferunt etiam navigantium qui diù missâ caruerunt; nam dicunt sacerdotem posse in maris littore celebrare. Denique exemplum afferunt eorum qui per infidelium regiones iter faciunt, in quibus catholicæ Religionis usus prohibetur; et dicunt licere in quovis honesto loco missam celebrare, semper tamen super petrâ consecratâ: *Non debet cantari missa, nisi in ecclesiâ consecratâ, si fieri potest, vel saltem in altari consecrato, vel si hoc non habetur, habeatur ad minùs semper parva tabula consecrata. In necessitate etiam potest missa celebrari sub dio*

vel in tentoriis, in itinere videlicet, vel in exercitu, vel simili honesto loco, dùm tamen habeatur semper tabula, ut dictum est, et cætera ornamenta necessaria; verba sunt sancti Raymundi, lib. 3 Summæ, pag. 470, § 11. Quæstio itaque eò redigitur, an in mari vel flumine, id est, in navi seu triremi liceat missam celebrare.

8. In Sacerdotali Romano, c. 47, generalis hæc regula habetur : *In loco fluctuanti, ut in mari vel fluminibus, celebrare non licet alicui.* Generalis hæc regula restringitur, seu potiùs explicatur quoad missam siccam : *Consuevit tamen in mari pro populorum devotione absque consecratione missa (quam siccam vocant) dici per sacerdotem.* Adeundus Martene, de antiquis Ecclesiæ Ritibus, lib. 1, c. 3, art. 1, n. 16 et seq., ubi magnâ eruditionis copiâ ferè omnia congessit quæ missæ siccæ favent vel ei adversantur. Ejusmodi missa, quæ etiam nautica dicitur, introducta fuit, ne navigantes missâ omninò carerent in longis navigationibus, neve in missâ quæ in mari celebraretur, periculum esset effusionis sanguinis, dùm navigium jactaretur. Georgius Cassander, in opere Liturgico, c. 34, hæc scribit : *Hæc missa sicca, id est, sine consecratione et communicatione, etiam navalis seu nautica dicitur, eò quòd in loco fluctuante et vacillante, ut in mari et fluminibus, quibus in locis plenam missam celebrandam non putant, ad hunc tantùm modum missam dici posse tradunt.* Durandus, in Rationali, lib. 4, c. 1, præscribit quomodò ejusmodi missa sit celebranda : ait enim sacerdoti induendas esse sacras omnes vestes, missam legendam usque ad offertorium ; recitandam præfationem, omittendum Canonem, dicendam orationem Dominicam, omittendas secretas omnes, nihil dicendum eorum faciendumve quæ fiunt dicunturve super calicem et hostiam, quorum neutrum debet esse super altare. S. Ludovicum Galliarum regem, testatur in ejus Vitâ Gaufridus, cùm captivus apud Saracenos esset, consuevisse coram se missam siccam celebrari curare. Olim dicebatur in triremibus Melitensibus, ut testatur Macrus, in Vocabulario ecclesiast., verbo *Missa sicca.* Auctores verò qui ad res ampliandas sunt procliviores, non dubitant affirmare, etiam coram infirmo, cui non liceat ecclesiam accedere, præsertim de episcopi licentiâ, posse ejusmodi missam celebrari, ut videre est apud Quartum, ad rubricas Missal., part. 1, tit. 14, dub. 4, § *Dico tertiò.* Idque multò antea probaverat episcopus Prudentius, in suo Pontificali manuscripto, ante octingentos eoque ampliùs annos, quod refert Boucat, tom. 5 Theologiæ, dissert. 2, part. 4, § *de Missâ siccâ seu nauticâ.* Et Guido de Monte Rocherii, qui scripsit circa annum 1333, tract. 4, in Enchiridio sacerdotum, c. 7, probat consuetudinem quæ in quibusdam locis invaluit missam siccam celebrandi, ne peregrini, qui jam peractâ missâ ad ecclesiam veniunt, missâ omninò careant : *Approbo istam consuetudinem, quæ servatur in aliquibus ecclesiis Gallicanis, quando scilicet dictâ missâ veniunt aliqui peregrini ad aliquam ecclesiam, si non sit aliquis sacerdos paratus celebrare. Sacerdos induit se, sicut debere diceret missam, et dicit eis missam de beatâ virgine Mariâ, vel de Spiritu sancto, vel de Trinitate, vel de illo sancto pro quo fit peregrinatio. Non tamen dicit Canonem, nec consecrat, sed ostendit eis reliquias alias loco elevationis corporis Christi; et ista missa vocatur sicca.* Quidam nomine Moleon Parisiis opus quoddam edidit anno 1718, cui titulus : *Iter liturgicum per Gallias,* ubi, pag. 76, narrat etiam nunc in diœcesi Claromontanâ, si quis meridie extremum diem obierit, nec ad eum qui proximè consequitur diem cadaver ejus incorruptum servari possit, consuetudinem esse post prandium missam siccam celebrandi, ne sine missâ terræ detur christiani hominis cadaver. Missæ siccæ fautor esse videtur Clericatus, si agatur de eâ celebrandâ in mari vel coram infirmo, dec. 31, numer. 36 et sequenti, de Sacrificio missæ. Verùm Estius, Orat. 13 theologicâ, adversùs eam graviter clamat, illamque improbat, quòd veram sacrificandi et celebrandi simulationem contineat, ubi nec sacrificatur nec celebratur. Ob easdem rationes eam improbat Sylvius, 3 part., quæst. 83, art. 2 ; Natalis Alexander, Theolog. dogmat. et moral., lib. 2, c. 6, art. 5, de Sacram. Eucharistiæ, regulâ 6 earum quæ ad praxim pertinent ; Lupus, in c. 52 concilii Trullani, tom. 2 primæ edit., pag. 951, et cardinalis Bona, Rer. liturgicar. lib. 1, c. 15, n. 6, quorum sapienti sententiæ libenter ipsi subscribimus, et ad eam quæstionem aggredimur pertractandam, utrùm in mari veram, non siccam missam liceat celebrare.

9. Hâc de re vulgò ferè omnes rerum harum scriptores disseruêre, inter quos legi possunt Pasqualigus, de Sacrificio novæ legis, tom. 1, tract. 1, quæst. 472 ; Verricellus, de apostolicis Missionibus, quæst. 133 ; cardinalis de Lugo, de Sacram. Euch., disput. 20, sect. 3 (supra in hoc vol.) ; Schiara, Theologiæ bellicæ tom. 2, lib. 7, difficult. 3 ; Rotarius, Theologiæ regularium tom. 3, lib. 1, c. 1, n. 9 ; cardinalis Albizius, de Inconstantiâ in fide, c. 34, n. 130 et seq. ; Monacellus, in Formulario legali, tom. 4, in supplemento ad 2 tom., pag. 32, n. 1 et seq. edit. Romanæ, anno 1713 ; eminentissimus cardin. Petra, in Comment. ad Constitut. apostolic., tom. 4, pag. 273 et seq. ; Meratus, ad Gavantum, tom. 1, part. 1, pag. 298 et seq.

10. Omnis, ut supra innuimus, difficultas sita est in periculo, ne, si missa dicatur in navigio, Christi sanguis effundatur ; quamobrem quidam obfirmatè negant celebrari posse missam in mari ; alii verò celebrari quidem posse affirmant, tranquillo tamen cœlo, pacatis undis, et tuto navigio. S. Antoninus, 3 part., tit. 13, c. 6, § 4, ita loquitur : *In nullâ necessitate licet celebrare in mari vel supra fluvium, ubi probabiliter timetur de effusione sanguinis propter agitationem navis.* Joannes Major, in 4 Sentent., dist. 13, quæst. 2, in princ., postquàm statuit non licere missam in mari celebrare, addit : *Cùm autem non patet accessus rationabilis ad terram, tales excusantur ab auditione missæ ; esset enim periculum effusionis sanguinis Christi, à quo ubi caveretur, posset celebrari.* Atque illud est famâ celebratum quod narrat Surius,

tom. 2, ad diem 20 martii, de S. Vulfrano archiepiscopo Senonensi, qui cùm in navi in altum oceani devectus missam celebraret, elapsa est patena è manu ministri in mare : et à Deo vir sanctus impetravit ut è fundo maris in manus ministri patena rediret ; quâ de re scribit Baronius, ad ann. Chr. 700, n. 3 : *Ex quibus præter insignis miraculi virtutem intelligis, lector, non destitisse sanctos viros in mari etiam, cùm tranquillitas esset, religatâ anchoris navi, celebrare ibi sacrosanctum sacrificium missæ Deo maximè gratum, quod ipse tanti editione miraculi patefecit.* Quâ Baronii observatione, importuna de medio tollitur admiratio de quâ loquitur Matthæus Paris, ad ann. Chr. 1247, ubi de cardinali quodam legato Pontificis ita scribit : *Cùm navem ascensurus esset, jussit cuidam fratri de ordine Prædicatorum in ipsâ missam celebrare ; quod et factum est non sine multorum, qui hoc non providerant, admiratione.*

11. Sed per Sedis Apostolicæ, quæ nunc invaluit, praxim, sublata est omnis disputatio. Scribunt enim viri sacrarum congregationum Romæ peritissimi, ut videre est apud eminentissimum cardinalem Petram, loco cit., et Meratum, loco cit., apostolico opus esse privilegio, ut in mari missa celebrari possit ; neque satis esse privilegium altaris mobilis quo continetur clausula, *in loco honesto ac tuto*, quæ mari non convenit ; ideòque peculiare privilegium oportere à Pontifice impetrare, quod non nisi sub illis conceditur conditionibus, ut tutum navigium sit, ac longè absit à littore, tranquillumque sit mare, et celebranti adsit etiam alter vel sacerdos vel diaconus, qui, si quis cooriretur motus, quo periculum esset ne calix everteretur, possit manu calicem ab ejusmodi periculo eripere. Videatur indultum quod militari ordini Hierosolymitano concessit Clemens XI, in ejus Bullario, ordine undecimum, pag. 51, cui post accuratam S. congregationis eâ de re disceptationem eæ appositæ sunt conditiones.

CAPUT VII.

An celebrare liceat sine planetâ, sine sacris indumentis, sine luminibus aut ministro, an denique in pluribus ecclesiis, et quâ horâ missam liceat celebrare.

1. Nunc verò examinandum num aliquando sine planetâ cæterisque sacris indumentis, num sine luminibus, num sine ministro missa celebrari possit. Huic quæstioni enodandæ duo textus ex jure canonico appositè possunt afferri : alter ex can. *Ecclesiastica*, dist. 23, quo prohibetur sacerdos, qui stolam in suâ ordinatione acceperit, missam sine stolâ celebrare : *Modis omnibus convenit, ut quod quisque percepit in consecratione honoris, hoc retineat in oblatione vel perceptione suæ salutis ; si quis autem aliter egerit, excommunicationi subjaceat.* Alter est ex can. *Vestimenta*, de Consecr., dist. 1 : *Vestimenta ecclesiastica, quibus Domino ministratur, et sacrata debent esse et honesta ; quibus*, etc. *Aliis in usibus non debent frui, quàm in ecclesiasticis et Deo dignis officiis.* Ex hoc duplici textu vulgò deducunt auctores præceptum esse ecclesiasticum missam cum omnibus sacris vestibus celebrandi, ita ut graviter peccet sacerdos, non solùm si sciens et prudens nullas adhibeat sacras vestes, sed etiam si earum omittat aliquam. Videatur Persicus, de Officio sacerdotis, lib. 1, dub. 5, n. 52 et seq. Pulchrè Sotus, in 4 Sentent., dist. 13, q. 2, art. 4, postquàm vestes sacerdotales descripsit, hæc addit : *Ecce quibus sacratis vestibus vestitus sacerdos ad sacrum altare accedit. Nam si aliquam illarum consultò prætermitteret, tanquàm mysteriorum contemptor mortaliter delinqueret. Secùs si ex oblivione vel aliquâ negligentiâ id faceret.* Cum eo consentit Biel, in lect. 14 super Canone missæ, qui postquàm de sacris vestibus, cæterisque omnibus mentionem fecit, quæ si non ad validam, certè ad licitam missæ celebrationem pertinent, concludit : *Nihil autem dubium quin omittens aliquid prædictorum ex contemptu vel scienter, peccet mortaliter, faciens in hoc temerè contra constitutionem aut consuetudinem generalem Romanæ Ecclesiæ.* Videatur etiam Renaudotius, in Collect. Liturgiar. Orientalium, tom. 2, pag. 56, qui testatur, Syris et Coptis et omnibus Christianis Orientalibus, cujuscumque sectæ aut linguæ, sacrilegium esse sine sacris vestibus ad altaris ministerium accedere ; et ejusmodi temeritatem etiam pœnâ depositionis coerceri. Quibus præmissis proponitur ejusmodi casus : Parochus ab infirmo accersitus, ut sibi ministret viaticum, copiam non habet sacræ supellectilis, quæ in armario est occlusa, cujus clavem ejus minister imprudens secum inconsultò detulit et abiit ; nec quisquam novit ubi minister reperiri possit ; respondetur nullo modo posse parochum sine sacris vestibus missam celebrare ; scandalum enim id crearet, et gravis esset irreverentia in sanctissimum Sacramentum ; præceptum verò quo urgetur infirmus ad recipiendum viaticum, eum adstringit, si Sacramentum possit suscipere eo modo quo suscipi decet, atque eâ reverentiâ quæ tanto debetur Sacramento. Ita post Sylvium respondet Pontas, in Dictionar. casuum conscientiæ, verbo *Missa*, cas. 7, ubi integrum Sylvii locum affert.

2. De illo autem qui sine luminibus missam celebret, sic respondit Honorius III, in c. *Litteras*, de Celebr. missar. : *Inquisitionis officium iteras ex ejus confessionibus* (loquitur de quodam presbytero) ; *invenisti quòd idem sine igne sacrificabat et aquâ. Cùm igitur vel ex apertâ malitiâ, vel nimiâ desipientiâ peccâsse probatur, mandamus quatenùs officio et beneficio perpetuò ipsum prives.* Ex quo loco Pontas, cas. 8, verbo *Missa*, post Sylvium eruit nefas esse missam sine luminibus celebrare, etiam urgente periculo ne populus die festo missâ careat, aut ne moribundus sine viatico ex hâc vitâ migret, quemadmodùm docent graves Scriptores, quos refert et sequitur Quartus ad rubricas Missalis, part. 1, tit. 20, num. 11, et Meratus, ad Gavantum, tom. 1, part. 1, pag. 298, num. 9. Addit idem Pontas, Sylvii auctoritatem secutus, lumina esse oportere vel ex cerâ, vel ex oleo, aut si desint ejus modi, è sevo, urgente necessitate ; quod etiam animadvertit auctor Collationum Lucionensium, tom. 5, pag. 549. Et si lumen alterum è cerâ reperiri non possit, et necessitas

urgeat celebrandi missam, unicum tantùm lumen adhiberi potest, ut advertit Gavantus, ad rubr. 20, de Præparatione altaris. S. Antoninus, 3 part. Summæ, tit. 13, cap. 6, ita monet : *Nota ergo quòd si aliquod eorum defuerit quæ requiruntur ad ritum celebrationis solemnitate, ut calix consecratus, palla, altare, vel lumen, vel aliqua vestis sacra, ut manipulus, stola et hujusmodi, debet potiùs dimittere missam etiam die festo, quàm sic celebrare, quia sic celebrando advertenter, quamvis sine dubio conficeret, existentibus aliis quæ sunt de substantiâ consecrationis, tamen peccaret mortaliter; et idem credo celebrando sine Missali seu libro in quo sit saltem Canon, alias mente retentas dicendo; nam talis se exponit periculo errandi in verbis Canonis, imò et consecrationis, cùm et optimæ memoriæ viros aliquando fallat memoria, tum etiam quia facit contra generalem Ecclesiæ consuetudinem.*

3. Denique, etsi generalis ea regula est, non posse missam sine ministro celebrari, juxta decretalem Alexandri III in cap. *Præposuit*, de Filiis presbyterorum, ubi legitur : *Non enim solus presbyter missarum solemnia vel alia divina officia potest sine ministri suffragio celebrare*, tamen potest sacerdos etiam sine ministro missam celebrare, sibique ipse respondere, si viaticum opus sit infirmo ministrare, ut docet Sylvius, 3 part., q. 83, art. 5, qui etiam censet sacerdotem cui die festo non sit copia missæ audiendæ, meliore consilio missam prætermittere quàm sine ministro celebrare; quanquàm negat illum peccare si sine ministro celebret : *In casu tamen gravis necessitatis boni auctores existimant sacerdotem non malè facturum si solus celebret, sibique respondeat ac ministret, ut si alioquin aut ipse sacerdos, aut alius sit sine viatico moriturus. Addunt etiam nonnulli, si sit festum solemne, neque sacerdos possit missam audire; sed mallem eo casu dicere ipsum ab auditione missæ excusari, quàm consulere ut solus celebraret, quanquàm nec celebrantem damnarem.* Gibertus, Consultat. canonicar. de Sacramentis, consultat. 7, de Sacrificio missæ, narrat sacerdotem quemdam onus habuisse quotidiè missam celebrandi in oratorio campestri ab hominum frequentiâ longè remoto; oratoriumque illud in honorem S. Blasii fuisse Deo dedicatum, ubi etiam sacerdos ille panem benedicebat, qui plurimùm prodesse existimabatur miseris illis agricolis qui faucibus laborarent. Ibi porrò quotidiè sacerdotem illum, cui ministri non esset copia, solum sibique respondentem celebrare missam consuevisse. Quærit igitur Gibertus an illi licitum id fuerit facere, et canones quidem affert qui vetant ne quispiam sine ministro missam celebret; nec casum quem alibi attigimus omittit de missis solitariis; sed concludit denique sacerdoti illi licitum non fuisse missam celebrare sine ministro, sed illum debuisse ab episcopo facultatem petere celebrandi in aliâ ecclesiâ, ubi ministri sibi copia esset; et si aliquo impedimento detentus non potuisset ad locum qui sibi destinatus esset sese conferre, debuisse à missæ celebratione abstinere, ne missam sine ministro celebraret. Suarez, in 3 part., disput. 82, sect. 3, qui missam celebret sine aliquâ è sacris vestibus, eum à peccato mortali non excusat, omnemque excludit parvitatem materiæ; qui tamen vel oblivione captus, vel per imprudentiam aliquod è sacris indumentis omiserit, eum ne venialiter quidem peccare existimat. Cardinalis Gottus, Theolog. tom. 14, q. 2, de Sacrific. missæ, dub. 4, § 2, docet graviter peccaturum sacerdotem qui vel viatici ad infirmum in limine mortis positum deferendi gratiâ, vel ne populus die festo missâ careat, missam sine sacris vestibus celebret. Mitiùs sentit de eo qui gravi premente necessitate, puta ad evitandum scandalum et susurrum qui oriretur in populo, si sibi die festo missæ non esset copia, missam celebraret cum amictu, albâ et planetâ, omissis stolâ vel manipulo, aut cingulo benedicto, quæ reperire non potuisset. Cajetanus cardinalis, in 1-2, q. 96, negat sine peccato sacerdotem posse, omissis vestibus sacris, missam celebrare, etiam metu mortis deterritum; idque propter gravem irreverentiam. Eum sequitur Sylvius, 3 part., q. 83, art. 6, quod durum videtur Baldello, nisi Ecclesiæ contemptus existeret, tom. 1, l. 1, disput. 15, n. 10.

4. Jam verò de celebratione missæ in templo violato seu polluto reliquum est ut pauca quædam attingamus. Templum multipliciter potest pollui : Primò, si in eo homicidium voluntarium perpetretur, cap. *Proposuisti*, de Consecr. ecclesiarum; secundò, si in eo magna vis humani sanguinis effundatur, can. *Ecclesiis*, de Consecrat., dist. 1, et cap. *Si ecclesia*, de Consecrat. ecclesiar.; tertiò, si in eo spontè effundatur semen humanum, ut videre est in allatis textibus, *sive effusio sit secundùm naturam, sive contra, sive per copulam aliàs licitam, sive per illicitam*, juxta communem sententiam; quartò, si excommunicatus vitandus in eo sepeliatur, cap. *Consuluisti*, de Consecrat. ecclesiar.; quintò, si in eo itidem sepeliatur ethnicus vel infidelis, can. *Ecclesiam*, de Consecr., dist. 1. Si quis in templo polluto seu violato missam celebret, nullam pœnam incurrit, non suspensionem, non excommunicationem, non irregularitatem, cap. *Is qui*, de Sentent. excommunicat., in 6. Irregularitatem enim, cujus Romano Pontifici reservatur dispensatio, incurrit qui in loco interdicto celebraret, ut statuit Bonifacius VIII, eod. c. *Is qui*. Etsi autem qui in templo polluto seu violato celebret, nullam ex illis pœnis incurrit, expers tamen peccati non est, cùm textus allatus dicat eum *temerariè agere;* ad quæ verba notat Sylvius, in 3 part., q. 83, art. 3, sacerdotem hunc *facere contra justam Ecclesiæ prohibitionem in re gravi*, ex quo infert, si episcopi consensus accedat, eum non peccare in templo polluto missam celebrando. Cum eo consentit Persicus, de sacerdotis Officio, lib. 1, dub. 12. Fusè id tractatum reperias in collat. 16 Lucionens., tom. 5, q. 1, pag. 160 et seq. edit. anni 1685.

5. Nihil opus est hìc de horâ celebrandæ missæ disputare; nam rubrica Missalis disertè ait : *Quácumque horâ ab aurorâ;* et alibi : *Missa privata saltem post matutinum et laudes quâcumque horâ ab aurorâ usque ad*

meridiem dici potest. Universalis Ecclesiæ consuetudo est, in pervigilio Nativitatis Jesu Christi, ut post mediam noctem missa conventualis celebretur. S. Pius V, editâ bullâ 4, tom. 2 Bullarii, antiqua omnia sustulit privilegia, quorum vi quidam missam ante mediam noctem in eodem pervigilio celebrabant. Æquitate quâdam, juxta eam quæ etiam Romæ viget praxim, tolerari solet ut missæ horæ triente ante auroram et post meridiem celebrentur, ut videre est in edicto nostro 13 editionis Latinæ, atque etiam in nostro edicto 68, ubi Epistolam retulimus nobis à S. congregatione concilii Clementis XII jussu scriptam, in quâ improbatur malus usus missam occasione cujusdam solemnitatis multas horas celebrandi ante auroram, multasque itidem horas post meridiem. D. Thomas, 3 part., q. 83, art. 2, ad quartum, hæc eadem confirmat. *Ad quartum dicendum quod regulariter missa debet celebrari in die, et non in nocte*, etc.; *ita tamen quòd principium diei accipiatur non à mediâ nocte, nec etiam ab ortu solis, id est, quando substantia solis apparet super terram, sed quando incipit apparere aurora; tunc enim quodammodò dicitur sol ortus, in quantum claritas radiorum ejus apparet*, etc.; *specialiter tamen in nocte Natalis Domini missa celebratur propter hoc quòd Dominus in nocte natus est.* Et Sotus, in 4 Sentent., dist. 13, quæst. 2, art. 2, prope finem : *Jam verò nunc temporis statum tempus missis celebrandis decurrit ab initio auroræ quocumque tempore anni usque ad meridiem.* Nonnullos tamen ait ex privilegio posse missam celebrare aut celebrandam curare ante auroram et post meridiem; ac deinde invehitur adversùs abusum celebrandi post elapsum tempus quod præfinitum est. *Attamen quòd hoc fiat ad inserviendum deliciis eorum qui noctes aleis et crapulis vacando in dies vertunt, diesque dormiendo in noctes, non potest non esse vituperio dignum.*

CAPUT VIII.

De fructûs medii applicatione ex ipso munere.

1. Docet Scotus, quodlibet 20, art. 2 et 3, cujus doctrinam communiter sequuntur cæteri theologi, atque ipsa etiam recipit Ecclesia, ut videre est apud Sotum, de Justitiâ et Jure, l. 3, q. 2, art. 2; Corduban, l. 1, quæst. 3, notab. 4; et Navarrum, cap. 25, num. 92, triplicem esse missæ fructum : primum generalissimum, cujus fideles omnes fiunt participes; alterum specialissimum, quo fruitur sacerdos; tertium, qui dicitur medius, quemque iis sacerdos applicat pro quibus sacrificium offert; quod etiam optimè explicavit cardinalis Bona, in tract. ascetico de Sacrific. miss., c. 1, § 4. Et quoniam multis nominibus potest aliquis teneri ad offerendum pro aliis sacrificium missæ, seu fructum medium, vel ratione officii, vel oneris beneficio quod possidet adjecti, vel præcepti superioris, vel eleemosynæ quam acceperit, singula hæc capita percurremus, sacrarum Romæ congregationum vestigia secuti, præsertim ejus quæ S. Tridentinæ synodi est interpres, cujus decretis debetur ab omnibus veneratio; sola enim hæc congregatio potestatem habet concilii illius mentem interpretandi, ejusque decreta, si generalia sunt, vim legis obtinent; siquidem ad eam pertinet disciplinæ præcepta statuere, ut sæpissimè docuimus in nostris Edictis.

2. S. Tridentina synodus, sess. 23, cap. 1, loquens de iis qui curam habent animarum : *Cùm præcepto*, inquit, *divino mandatum sit omnibus quibus animarum cura commissa est, oves suas agnoscere, pro his sacrificium offerre.* Qui de morali scribunt theologiâ quæstionem illam excitârunt, an verbis illis, *pro his sacrificium offerre*, teneantur qui curam habent animarum missam tantummodò celebrare, an etiam onus habeant applicandi sacrificium populo sibi commisso; in quâ quæstione S. congregationis semper ea fuit sententia eum qui curam animarum habet, teneri missam applicare populo omnibus diebus Dominicis et festis diebus ex præcepto, sive parochus secularis sit sive regularis, sive amovibilis sive non (nam et qui amovibilis est, animarum curam habet), sive congruam habeat, sive non habeat; illudque duntaxat S. congregatio concedit parocho, si pauper sit, ut etiam die festo applicare possit missam ei qui sibi eleemosynam dederit, dummodò celebret in parochiâ, ne populus missâ careat, et alio die per hebdomadam missam celebret, et populo applicet loco ejus quam applicare debuerat festo illo die cùm eleemosynam accepit, ut docuimus edict. 10, tomo 1, quò vetera et recentia S. congregationis decreta à summis pontificibus confirmata congessimus.

3. In cathedralibus et collegiatis ecclesiis missa conventualis, quæ, ut diximus, quotidiè celebranda est, applicari debet benefactoribus generatim; ita ut ille hanc de applicandâ missâ obligationem non impleat, qui eam cuipiam singulari benefactori applicet. Quòd si cathedrali vel collegiatæ ecclesiæ juncta sit etiam animarum cura, duplex omnibus Dominicis festisque diebus ex præcepto celebranda est missa, quarum conventualis benefactoribus generatim, parochialis populo applicetur, nec ulla contraria consuetudo ab hoc onere excusat; cujusmodi consuetudo si qua sit, malus usus est et corruptela, ut videre est apud Meratum, ad Gavantum, parte 2, tomo 1, pag. 808, qui disertissima et apertissima profert S. congregationis responsa et decreta. Ab hoc autem onere applicandi quotidiè missam conventualem eæ tantùm ecclesiæ immunes sunt, in quibus non omnia concurrunt quæ collegiatam constituunt, quamvis et divina officia quotidiè celebrentur, et missa cantetur. Quarum cathedralium vel collegiatarum tenues opes sunt, eæ possunt implorare facultatem non applicandi benefactoribus generatim missam conventualem diebus feriatis, nunquàm tamen obligatione sublatâ applicandi pro iisdem cunctis diebus festis ex præcepto.

4. Atque hæ sunt regulæ quibus utitur sacra congregatio concilii, earumque executionem semper episcopis commendat, cùm respondet relationibus quas ad eam mittunt de statu suarum ecclesiarum. Cùm sacræ hujus congregationis nos secretarii munere fungeremur, capitulum et canonici

cathedralis, nunc metropolitanæ, ecclesiæ Ferrariensis contendebant se ad missam conventualem applicandam minimè teneri, tum quòd *ab immemorabili* nunquàm missam applicaverant, tum quòd primo cujuslibet mensis die non impedito nocturnum defunctorum cum laudibus recitabant et missam mortuorum pro benefactoribus generatim celebrabant. In congregatione habitâ die 4 martii 1719, eam causam proposuimus, et in folio quod componi et typis vulgari solet à secretario, veteres S. congregationis resolutiones attulimus quæ jubent canonicos cathedralium quotidiè missam conventualem benefactoribus generatim applicare. S. congregatio die 18 martii ejusdem anni respondit teneri canonicos conventualem missam quotidiè benefactoribus generatim applicare, omni exceptione rejectâ. Item, cùm eodem munere fungeremur, respondit S. congregatio petitionem rejiciendam archipresbyteri et canonicorum collegiatæ S. Euphemiæ diœcesis Comensis, qui contendebant non teneri se ad ejusmodi quotidianam conventualis missæ applicationem, ut videre est in resolutione diei 11 maii 1720. Contra Bonaventura episcopus montis Flasconis, cùm diœcesim visitaret, veritus est ne sacerdotes quidam parochiali ecclesiæ Martæ, quam ipse etiam collegiatam esse credebat, sub canonicorum nomine inservientes suo muneri deessent, propterea quòd missam quidem parochialem populo festis diebus applicabant, non tamen missam conventualem pro benefactoribus generatim offerebant. Causam S. congregationi proposuimus die 29 januar., anno 1718, et rationes exposuimus quamobrem ea ecclesia non esset censenda inter collegiatas. S. autem congregatio die 12 februarii ejusdem anni respondit, cùm illa ecclesia non esset verè collegiata, nullum esse onus celebrandi et applicandi missam benefactoribus generatim. Cardinalis Tanarius S. collegii decanus et episcopus Veliternus in oppido Core, cùm diœcesim visitaret, canonicos ejus collegiatæ quos non applicare comperit quotidiè missam conventualem pro benefactoribus generatim, decreto suo applicare coegit. Confugerunt canonici ad sacram congregationem, contendentes non teneri se ad hujusmodi applicationem; factum id nunquàm fuisse; inopes esse canonicatus vix canonicis sustentandis pares. Causam in sacrâ congregatione, die 14 martii, anno 1722, retulimus, et exempla quædam adduximus aliarum collegiatarum, in quibus propter præbendarum tenuitatem onus applicandi missam conventualem ad dies festos ex præcepto contractum fuit; sacra congregatio propterea respondit teneri quidem canonicos applicare missam conventualem quotidiè pro benefactoribus generatim, sed iis remitti posse ejusmodi onus propter tenuitatem præbendarum, dummodò eam applicarent diebus omnibus festis ex præcepto.

5. Ex his quæ hactenùs exposuimus patet eam esse sacræ congregationis concilii regulam, ut missa conventualis quotidiè benefactoribus generatim applicetur in cathedralibus et collegiatis ecclesiis; siverò qui præest possit onus remittere atque contrahere ad solos dies festos in iis cathedralibus et collegiatis quarum præbendæ inopes sint; quibus etiam nunc regulis utitur eadem sacra congregatio. Exposuit archiepiscopus Spalatensis, in Relatione de suæ Ecclesiæ statu, canonicos suæ metropolitanæ solitos esse quotidiè missam conventualem cantare, sed non applicare benefactoribus generatim. Nos congregationis nomine illi respondimus ut juberet missam conventualem quotidiè applicari; quòd si præbendæ inopes essent, canonici ad sacram congregationem postulationes suas converterent. Igitur cùm jam secretarii munere defuncti, et ad cardinalatum fuissemus evecti, supplices libellos ad sacram congregationem miserunt, eorumque causâ propositâ, et præcedentibus sacræ congregationis resultationibus eâ de re per secretarium expositis, respondit sacra congregatio die 22 julii ejusdem anni, canonicos debere quidem benefactoribus generatim missam conventualem applicare, sed posse iis permitti propter præbendarum tenuitatem, ut eam applicarent solùm diebus festis ex præcepto.

6. Cæterùm, ad ambiguitates omnes et effugia tollenda, litteras apostolicas dedimus de re hâc sub die 19 augusti 1744, quas integras in appendicibus hujus operis inseremus quamvis aliud quiddam præterea contineant, quod ipsum tamen non inutile fore speramus.

CAPUT IX.

De obligatione applicandi ex beneficio vel ex præcepto superioris, vel ex acceptâ eleemosynâ.

1. Hactenùs de obligatione locuti sumus applicandi missam ex ipso munere; nunc verò de eâdem obligatione disseremus, quæ oritur vel ex onere ipsi beneficio seu capellaniæ imposito, vel ex præcepto superioris, vel ex eo quòd sacerdos pro missæ applicatione acceperit eleemosynam. Quod ad primum caput attinet, oritur quæstio an si fundator qui, beneficio vel capellaniæ onus imposuit celebrandi missam, de applicatione ejusdem pro animâ suâ ne verbum quidem adjecerit, intelligi debeat imposuisse etiam onus applicandi sibi missam.

2. Sacræ congregationis concilii regula est intelligendum esse appositum etiam onus applicandi missam animæ institutoris seu fundatoris beneficii seu capellaniæ. Nam, etsi juxta regulam 57 de Regulis jur., in 6 : *Contra eum qui legem dicere potuit apertiùs, est interpretatio facienda;* tamen, juxta 45 regulam, eod. tit. : *Inspicimus in obscuris quod est verisimilius.* Porrò verisimilius est eum qui beneficium seu capellaniam fundaverit, et onus celebrandi missam imposuerit, voluisse eamdem etiam sibi applicari. Notissima est sacræ congregationis resolutio in Causâ Tinen., applicationis sacrificii, die 18 augusti 1668, in lib. Decretorum, fol. 61; ubi hæc habentur : *Ex dispositione testamentariâ antiquitùs factâ à pio testatore reperitur fundata quædam capellania cum onere capellano pro tempore sacrum faciendi singulis Dominicis aliisque festivis diebus, nullâ adjectâ declaratione ad cujus suffra-*

cium applicandum esset sacrificium. Ideò episcopus Tinen. supplicat per sacr. congregationem declarari an ejusmodi sacrificium applicandum sit pro animâ ipsius testatoris, an verò ad libitum capellani, uti hactenùs factum esse comperiit, die 18 *augusti* 1668. *Sacra congregatio concilii respondit applicandum esse sacrificium pro animâ testatoris.* In privatâ quidem causâ ita sacra congregatio respondit; sed regula est generalis, præsumi eum qui beneficium seu capellaniam instituerit, et onus celebrandi missam adjecerit, nullâ mentione factâ applicationis, voluisse missam applicari animæ suæ. Quamobrem ad eumdem modum semper sacra congregatio respondit ad ejusdem generis supplicationes, quod ipsi ostendimus in scripto pro congregatione habitâ die 12 februarii 1718, in causâ Ferrariensi, in quâ et de eâdem re agebatur, et ad eumdem modum sacra congregatio respondit die 26 martii ejusdem anni.

3. Diximus præsumi eum qui beneficium vel capellaniam fundaverit cum onere missam celebrandi, nec verbum ullum de applicatione ejusdem adjecerit, voluisse missam applicari animæ suæ. Cùm autem juris regula sit præsumptionem à validiore præsumptione vinci, idcircò si fundator jusserit certum sibi missarum numerum applicari, de aliis verò nihil ampliùs dixerit, quàm ut eæ celebrentur, ex hoc diverso loquendi modo diversa oritur ratio; quamobrem aliquando sacra congregatio respondit nullam obligationem esse applicandi eas missas quas fundator duntaxat jusserit celebrari, nec quidquam dixerit de earum applicatione. Nam præsumitur eum, quemadmodùm in iis quas voluit sibi applicari disertè id ipsum jussit, ita reliquarum de quarum applicatione nihil declaravit, voluisse sacerdoti liberam applicationem relinquere. Orta est etiam dubitatio an, si fundator jusserit beneficiatum seu capellanum pro ipso orare in missâ quam celebraverit, verbum illud *orare* importet onus applicandi missam fundatori. Sacra congregatio, dùm nos à secretis essemus, affirmando respondit in causâ Ventimiliens., die 27 aprilis 1700 : *Gubernatores humiliter supplicant pro declaratione an sacerdos ad celebrationem missæ eligendus teneatur illam applicare attentis verbis testatoris, et in eâ orare pro animâ ipsius testatoris, nullâ factâ mentione applicationis, cùm aliud sit orare, aliud missam applicare;* et sacra congregatio respondit *sacerdotem teneri ad applicationem missæ.* Si verò fundator capellanias aliquot instituisset cum onere sibi applicandæ missæ, aut suis consanguineis defunctis, aliud autem beneficium seu capellaniam instituerit, ubi onus beneficiato seu capellano imposuerit orandi pro animâ suâ, tum locus fit argumento desumpto è diverso modo loquendi, ac dicendum fundatorem qui jusserit pro se orari non imposuisse onus applicandi, sed voluisse duntaxat sacerdotem ad *Memento* commemorationem facere sui; quemadmodùm respondit sacra congregatio concilii in causâ Ferrariensi die 11 junii 1700.

4. Potest sacerdoti sibi subjecto superior præcipere ut missam quam celebraverit applicet huic vel illi personæ. Si sacerdos missam alii applicet, inobedientiæ se alligat; sed quæstio est cuinam applicatio prosit, illine cui sacerdos applicavit, an ei cui ex superioris præcepto applicare debuisset. Quæstionem hanc tractat Pasqualigus, de Sacrif. missæ, q. 183, ubi scriptorum utrique sententiæ suffragantium auctoritates congerit; sed communis ea videtur esso applicationem ei prodesse cui sacerdos intendit applicare: non enim sacerdos sacrificii duntaxat minister est, sed etiam dispensator vi suæ ordinationis; itaque ut in conficiendo Sacramento ab auctoritate non pendet superioris, ita potestatem habet ei sacrificium applicandi, cui voluerit. Vide Clericatum, decis. 36, num. 25, de Sacrif. missæ. Eamdem quæstionem accuratè discutit etiam cardinalis de Lugo, de Sacram. Euchar. disp. 19, sec. 10, num. 210 et seq., qui docet Deum ad intentionem respicere quam sacerdos habuerit, non quam habere debuisset vel ex præcepto superioris, vel ratione eleemosynæ.

5. Frequentior est obligatio applicandi quæ oritur ex acceptâ eleemosynâ quam sacerdos pro applicatione acceperit. Atque multa sanè hanc in rem dicenda essent; sed cùm de hoc argumento abundè locuti simus edicto 56 editionis Latinæ, juvabit illinc pauca quædam repetere, atque in hunc locum conferre. Ac primò non est immunis ab applicandâ missâ is qui eleemosynam acceperit minorem etiam quàm quæ sit taxa diœcesana. Secundò, qui à pluribus plures exiguas acceperit eleemosynas pro missarum celebratione et applicatione, tot tenetur celebrare et applicare missas quot eleemosynas juxta taxam diœcesanam cumulus ille exiguarum eleemosynarum suppeditaverit. Tertiò, qui eleemosynam acceperit taxâ diœcesanâ majorem pro unâ missâ, si ab aliis missam celebrari curet, tenetur quidquid acceperit tradere sacerdoti, etiamsi hunc moneret se pinguiorem eleemosynam accepisse, volentique et consentienti minorem eleemosynam offerret. Quartò, etsi fructus medius sacrificii, quem sacerdos potest cui velit applicare, satisfactorius sit et impetratorius, non licet duplicem eleemonysam accipere, alteram ut applicetur fructus satisfactorius puta alicui defuncto; alteram ut applicetur fructus impetratorius, exempli causâ, alicui infirmo. Quintò, non potest sacerdos accipere eleemosynam ut alicui applicet fructum specialissimum qui sibi ut sacrificanti debetur. Postremò sacerdos qui quoquo modo teneatur certis diebus applicare missam, non potest eleemosynam ab aliis accipere pro celebrandâ et applicandâ iis missâ iisdem diebus. Vide etiam Tournely, Prælection. theologic., de Sacram. Euchar., parte 2, pag. 349 et sequent., edit. Parisiens. anni 1729.

6. Eam etiam eodem edicto nostro quæstionem pertractavimus, an qui habet onus solummodò celebrandi, pro quo eleemosynam consequitur, possit aliam eleemosynam accipere pro applicandâ missâ. Nos illùc lectorem nostrum amandamus. Monere tamen non prætermittimus quasdam reperiri resolutiones

sacræ congregationis, quæ declaravit posse sacerdotem cui celebrandi onus duntaxat impositum est aliam pro applicatione eleemosynam accipere, ut videre est in causâ Tridentinâ 13 julii 1630. *Ad primum respondit non posse eleemosynam recipere, et duabus oblationibus unicâ missâ satisfacere, nisi in fundatione cautum sit quòd non teneatur sacrificium applicare.* Cum eâ consonant resolutiones aliæ in causâ Pientinâ, die 14 maii 1639, in causâ Peruanâ, die 12 novembris 1640, et Vicentinâ, 23 augusti 1649. Duo verò hùc adjicienda existimavimus; primum est, qui eleemosynam acceperit pro missæ applicatione, eum teneri non modò eleemosynam offerenti missam applicare eodem tempore quo offerens sibi applicari pro rerum suarum conditione petit; ita ut, si sacerdos missam celebret et applicet extra illud tempus et extra offerentis opportunitatem, teneatur eleemosynam restituere. Fingi potest casus in hunc modum : Quidam eleemosynam præbet ut sibi missa celebretur et applicetur, ut Deus judicem lumine suo illustret qui in quâdam ipsius offerentis causâ ferre debet sententiam; si post latam sententiam sacerdos celebraverit, profectò obligationi defuit suæ, et tenetur eleemosynam reddere. Vide Cabassutium, in Theoriâ et Praxi Juris canonici, lib. 6, cap. 14, num. 18.

7. Alterum quod adjicimus est sacerdotem qui non habet onus applicandi missam non posse eam celebrare et applicare juxta ejus intentionem qui sibi primus eleemosynam præbuerit. Quæ quidem quæstio quondam inter doctores in utramque sententiam, ut fieri solet, abeuntes diù disputata, tandem post maturum examen à sacrâ congregatione concilii decisa est. Pronuntiavit enim non licere missam celebrare cum intentione ei applicandi qui primùm obtulerit eleemosynam, idque decretum approbavit Clemens VIII, atque edidit Paulus V, ut nullus jam ejusmodi sit locus controversiæ. Videantur Habert, Theolog. dogmat. et moral. tomo 5, de Sacram. Euchar., cap. 16, q. 9; Natalis Alexander, Theolog. dogmat. et moral., lib. 2, de Sacram. Euchar., art. 6, regulâ 2, earum quæ ad praxim pertinent; Clericatus, cit. decis. 36, n. 21. Integrum verò decretum refert Marchinus, de Ordine, tract. 3, parte 2, cap. 31, n. 9, et Pasqualigus de Sacrif. missæ, q. 168.

8. Franciscus Sylvius, quem sæpiusculè citavimus, tomo 5 suorum Operum editionis Antuerpiens., oratione 11 et 12, hanc fusè et eruditè suo more tractat materiam. Atque ille quidem non negat quin sacerdos qui ratione beneficii tenetur duas vel tres missas celebrare in singulis hebdomadis, possit anticipatione quâdam temporis in hâc hebdomadâ duas vel tres celebrare missas quæ illi celebrandæ essent in hebdomadâ proximè sequenti. Quis enim gratior esse potest debitor quàm qui argentum prævertit solvere? Quod tamen ita intelligendum est ut si ex beneficii vel capellaniæ institutione appareret voluisse institutorem in quâlibet hebdomadâ duas vel tres missas celebrari, vel ut quædam altaria missâ non carerent, vel ne cui vico aut pago certis quibusdam diebus missa deesset, ex his similibusve circumstantiis conjiciendum sit institutoris voluntatem anticipatæ satisfactioni missarum adversari. Casum deinde Sylvius expendit ejus sacerdotis qui nullâ obligatione obstrictus applicandi missam, tamen eam celebrat, sacrificii effectum suspendens quem possit illi applicare à quo oblatâ eleemosynâ rogatus fuerit celebrare et sibi applicare; vel celebrat et actu applicat missam ei quem Deus probè novit ab illo petiturum celebrationem et applicationem missæ. Solidissimis autem theologiæ rationibus probat in neutro casu licere sacerdoti eleemosynam accipere, ob id maximè quòd nescio quid sordidum in eâ re appareat, et nonnihil suboleat avaritiæ, quam in sancto sacrificio tantoperè detestatur Ecclesia. Quia verò decretum illud quod superiùs attulimus nonnemo arbitratur conditum pro Hispaniâ, nec ad Belgium propterea attinere, sic ait : *Neque locus respondendi est bullam istam pro Hispaniis latam esse, et non pro Belgio; considerandum quippe est eam idcircò prædictam consuetudinem improbâsse et abolendam præcepisse, quia multis nominibus est periculosa, quia fidelium scandalis et offensionibus obnoxia, quia nova et à vetusto Ecclesiæ more abhorrens. Cùm igitur istæ rationes non sint pro Hispaniâ particulares, sed toti Ecclesiæ per universum orbem dispersæ communes in omnibus fidelium regionibus vigere debet ipsa bulla, imò (etiam eâ seclusâ) id quod in eâ mandatur.*

9. Quæritur utrùm is qui onus habet missam quotidianam applicandi teneatur in die Natali Christi Domini etiam secundam et tertiam missam applicare; et an in die Commemorationis omnium fidelium defunctorum teneatur missam illi applicare cui debet applicare quotidiè. Prima quæstio solvitur respondendo eum qui habet onus missæ quotidianæ teneri unam duntaxat applicare in festo Nativitatis Jesu Christi, nisi fortè institutor diserte jusserit tres missas sibi eo die applicari. Fraxinellus, de sacerdot. Obligatione ad missam, sect. 4, concil. 4, § 21; Diana, edit. coordinatæ, tomo 2, tract. 1, resolut. 64, num. 2; Pasqualigus, de Sacrif. novæ legis, tomo 2, q. 1033, num. 2 et 3. Quod verò ad secundam quæstionem attinet, Aversa, q. 11, de Euchar., sect. 18, putat eo die cessare onus capellaniæ quotidianæ, ideòque capellano licere missam eo die applicare vel omnibus defunctis, quod esset optimum, vel privato cuidam defuncto. Pasqualigus, q. 1134, contendit eo die quotidianæ capellaniæ obligationem non cessare; addit tamen licere capellano missam vel alicui defuncto vel defunctis omnibus applicare; præsumendum enim voluisse institutorem eo die capellano missam sibi applicandam remittere. Quæstionem apud auctores pertractatam deprehendimus, an parochus in Nativitate Domini teneatur tres missas celebrare; ac firmior nobis visa est eorum sententia qui statuunt teneri illum ad populi utilitatem et devotionem tres missas celebrare, ut existimat Persicus, de sacerdot. Officio, lib. 1, dub. 15, num. 128; nam planè commentitium est quod ait Leander, parte 2 Oper. moral., tract. 8, disput. 5, quæst. 30, non teneri parochum, secluso

scandalo, nisi unam tantùm missam celebrare : si enim tres missas potest celebrare, et unam tantùmmodò celebrat, certum est scandalum; aut si non nisi unam missam celebrare potest, profectò non tenetur duas reliquas celebrare. Eam verò quæstionem nunquàm à sacrâ congregatione nec examinatam reperimus neque decisam, utrùm parochus qui diebus festis ex præcepto tenetur populo missam applicare, teneatur etiam tres missas applicare eidem populo in Nativitate Domini, an verò si unam tantùm applicet, suo muneri satisfaciat. Neque illud itidem in sacrâ congregatione judicatum deprehendimus, utrùm in cathedralibus et collegiatis ecclesiis, quibus impositum est onus applicandi quotidiè missam benefactoribus generatim, etiam plures illas missas canonici teneantur applicare, quas celebrare jubentur certis quibusdam diebus ex lege Rubricæ.

CAPUT X.

Quid requiratur ut validè sacrificium fiat.

1. Sacrificium et sacerdotium ita inter se nexa et copulata esse Deus voluit, ut alterum ab altero nunquàm fuerit sejunctum. Itaque cùm catholica Ecclesia in novo Testamento ex divinâ institutione sanctum Eucharistiæ acceperit sacrificium, fateri necesse est, in eâ novum esse, visibile et æternum sacerdotium, in quod vetus sacerdotium migravit. Id autem novum, visibile, æternumque sacerdotium à Christo Domino institutum, et ab apostolis per validam et legitimè ritèque factam ordinationem eorum successoribus traditum, potestatem habet consecrandi, offerendi, et ministrandi corpus et sanguinem Jesu Christi, et peccata retinendi et remittendi. Ex hâc catholicâ doctrinâ manifestò constat ad validitatem sacrificii illud primò necessarium esse, ut sacerdos qui missam celebrat, ritè, legitimè et validè sit ordinatus.

2. Neque verò hìc de validâ ordinatione aggredimur ad disserendum; tum quòd argumentum hoc apud sexcentos reperias auctores abundè tractatum; tum quòd longissimè digredi cogeremur, et seriùs quàm par est ad institutum reverti. Illud unicè monere volumus, ad sacrificii validitatem necessarium esse ut valida præcesserit ordinatio. Eorum autem quæ ad ordinationis validitatem pertinet, intentionem duntaxat ordinantis et ordinati suscipimus discutiendam, de quâ sæpissimè disputandi sese offert occasio. In Pontificali Romano extat allocutio quâ ante ordinationem archidiaconus nomine episcopi jubet sub pœnâ excommunicationis ne qui canonico aliquo defectu laborant, ad suscipiendos ordines accedant : quamobrem si quis aliquo canonico irretitus defectu accedens sacerdotalem Ordinem suscipiat, quæri solet an hìc validè fuerit ordinatus.

3. Si allocutio fiat ad eum quem diximus modum iuxta Pontificale, patet ordinationem validam esse. Difficultas tunc oritur cùm episcopus Pontificalis prætergressus limites, vel per edictum publicum, vel quovis alio modo declaret sibi non esse intentionem ordinandi eum qui aliquo canonico defectu sit implicitus, ut benè advertit cardinalis de Lugo, de Sacram. in genere, disp. 8, sect. 7, n. 119.

4. Quidam existimârunt ordinationem validam esse, vel quòd edictum intelligendum sit non aliâ de causâ editum esse, quàm ut terror incutiatur, ut putat Serry in dissert. de necessariâ Intentione in Sacramentis conficiendis, pag. 26, vel quòd existimandus sit episcopus qui post edictum ordinaverit canonico defectu implicitum, contrariam revocâsse intentionem; nec unquàm credi debeat illum materiam formæ Sacramenti applicando voluisse nihil agere, seu nullum facere Sacramentum; atque ad hunc modum disputat cum aliis pluribus scriptoribus Cabassutius, in Theoriâ et Praxi jur. canonici, lib. 3, cap. 16, n. 15.

5. Quæstio hæc versata est, et accurato subjecta examini in sacrâ congregatione concilii, quæ propensior semper fuit in eam sententiam, ut invalida esset ordinatio ejus qui cum canonico impedimento Ordinem suscepisset ab episcopo qui declarâsset sibi intentionem non esse ordinandi accedentes cum ejusmodi impedimento, ut videre est in Addit. ad Navarrum, consil. 1, de eo qui furtivè ordines susceperit : et quanquàm nonnemo dubitat an reverà extet ejusmodi S. congregationis resolutio, ut est apud Bossium, tom. 2 Moral., tit. 3, § 18, n. 160, tamen qui de eâ dubitandum censet, vehementer fallitur; eam enim resolutionem refert celebris Fagnanus, qui tot annos secretarii munere obeundo inclaruit, in cap. *Tuæ litteræ*, n. 15, de clerico per saltum promoto; atque ipsi nos eam reperimus in veteri manuscripto. Est autem ejusmodi : *Quæsitum fuit an ordinati ante ætatem legitimam ab episcopo, qui ante ordinationem in Ecclesiâ publico edicto protestatus est, quòd non intendebat ordines conferre, nisi iis qui in ætate legitimâ erant constituti, receperint vacuam manûs impositionem. Responsum fuit ex communi sententiâ, recepisse vacuam manûs impositionem.* Quæ resolutio fuit in congregatione habitâ die 23 januarii 1586.

6. Ad hanc rem edictum promulgavit ante ordinationem episcopus Charchiensis in Americâ, quod tantas excitavit turbas, ut opus fuerit in sacrâ congregatione causam proponere sub titulo *Charchiens. ordinationis*, quæ causa ab Altovito tum secretario in hunc modum relata est : *In supplici libello à sanctiss. Domino nostro remisso exponitur, fratrem Antonium Gonsalez de Acuna episcopum civitatis Charchiensis in Indiis Occidentalibus sub dominio regis Catholici, sacras ordinationes habiturum edicto cavisse ne quis trahens originem ab Indis, seu, ut vocant, Mulatis intra quartum gradum, auderet accedere ad sacros ordines suscipiendos, quia ipsius mens et intentio erat hujusmodi personis Sacramentum Ordinis non conferre; quam protestationem denuò atque expressiùs ore proprio emisit in actu ordinationis, jurejurando affirmans se neque actualem neque virtualem intentionem habere aut habiturum fore ordinandi dictas personas, sed habere duntaxat intentionem ordinandi sanguine puros; quod et postea confirmavit, dùm interrogatus à guardiano conventûs S.*

Francisci, an quidam comprehensus intra gradus ab eo prohibitos esset validè ordinatus, absque ullâ hæsitatione respondit negativè ex defectu intentionis. Plura hinc scandala et inconvenientia orta sunt. Multi enim originem trahentes ab Indis, seu, ut vocant, Mulatis (cùm inibi pauci sint sanguine puri), ordines susceperunt, et subinde missas celebrârunt, confessiones audierunt, aliaque susceptis ordinibus congruentia munera exercuerunt ; et è contra non desunt in populo qui sic ordinatos effugiunt, ac uti malè promotos digito ostendunt ; dubia verò tum proposita ad examinandum hæc sunt, *primò an hujusmodi personarum ordinatio fuerit valida ; secundò, an actus ab illis vigore susceptorum ordinum exerciti fuerint validi ; et quatenùs negativè ; tertiò, quonam remedio hisce malis consuli debeat.* Responsum sacræ congregationis habitæ die 13 februarii 1682, fuit hujusmodi : *Ad primum et secundum negativè ; ad tertium, ad mentem ; et mens est supplicandum esse sanctissimo, quatenùs jubeat omnibus Indiarum episcopis ne deinceps præsumant in ordinatione conditionalem intentionem habere, eosque animadvertat, Indos et nigros omnesque ab eis per paternam vel maternam lineam descendentes nullo jure ab ordinum aliorumque Sacramentorum receptione arcendos esse, dummodò cætera per sacros canones requisita habeant et observent.*

7. Itaque res omnis in eo est ut ordinantis exploretur intentio ; nam si episcopus non habuerit intentionem ordinandi, et in actu ordinationis non revocaverit contrariam intentionem adversùs eum qui cum canonico defectu ad Ordinem suscipiendum accessit, inficiari nemo potest ordinationem fuisse nullam. Idcircò vetus resolutio anni 1586 approbata fuit à summo Pontifice in consistorio, qui etiam jussit antequàm executioni mandaretur, scribi ad episcopum ut edicti à se promulgati formam mitteret, quo cognosci posset num episcopus reverà intentionem habuerit non ordinandi eum qui cum defectu canonico ad suscipiendos ordines accessisset. Et card. de Lugo, loc. citato, ita scribit : *Non debet res adeò gravis dubiis exponi : unde si casus accideret, ego sacerdoti eo modo ordinato cum tali impedimento consulerem ut, si commodè potest, adeat eumdem episcopum, ejusque intentionem exploret, qualis fuerit. Quòd si hoc fieri non possit, recipiat iterùm sub conditione Ordinem, ne maneat in illo dubio cum periculo invaliditatis aliorum Sacramentorum, quæ ex sacerdotio dependent.* Hanc autem esse S. Pœnitentiariæ praxim testatur Thesaurus de pœnis ecclesiasticis, parte 2, verbo *Ordines*, cap. 7, num. 2, quod ipsi quoque observavimus edicto 6, num. 17, tomo 2. Quòd si vel clara defuit probatio contrariæ intentionis in ordinante, vel dubitari potuit num aliquo modo fuerit revocata, S. congregatio censuit iterandos esse ordines *sub conditione*, ut apparet ex aliquibus decretis in causâ Aprutinâ ordinum 11 januarii 1710, et in Ugentinâ ordinum 3 augusti 1743.

8. Sed de ordinationis validitate hactenùs satis. Nobis satis est monuisse, ad validitatem sacrificii missæ oportere ut qui illud offerat, ritè sit et legitimè ordinatus, nec illum validè ordinatum censeri posse, qui susceperit ordinem ab eo qui intentionem non habuerit illum conferendi. Vulgò triplex est apud theologos intentio : prima est habitualis, quæ voluntas quædam est ad operandum propensa, sed quæ nullo modo influit in actum, quem is qui facit, plerùmque incogitans est, eumque ne mente quidem tenet, ut ebriis contingit qui ea faciunt inscii, quæ facere consuescunt. Actualis est altera, quæ est præsens quædam applicatio et attentio animi ad id quod fit. Tertia denique dicitur virtualis, quæ perseverat vi proximè præcedentis actualis intentionis, nec unquàm est interrupta per contrariam intentionem neque intermissa diuturno temporis tractu post actualem elapsi.

9. Communis est etiam theologorum sententia, omnium esse optimam in Sacramentis, ideòque in ordinatione actualem intentionem virtualem sufficere, habitualem verò non item. Et quanquàm D. Thomas, 3 part., q. 64, art. 8, ad tertium, ait *intentionem habitualem sufficere ad perfectionem Sacramenti*, tamen illud probè notandum est nondùm eâ ætate excogitatam fuisse à theologis distinctionem triplicis intentionis, nam intentio tum dividebatur in actualem et habitualem ; habitualis autem nomine theologi illorum temporum eam intelligebant, quam modò nos virtualem appellamus ; proinde ipse quoque D. Thomas, loco citato, de habituali intentione loquitur in eumdem modum. Sic enim de illâ scribit : *Virtute primæ intentionis influit in Sacramentum.* Scilicet quod nos de virtuali dicimus.

10. Est autem dogma fidei oportere ut intentio, sive actualis illa sit, seu virtualis, sit intentio faciendi quod facit Ecclesia, juxta id quod definivit Tridentina synodus, sess. 7, can. 11, de Sacramentis in genere : *Si quis dixerit in ministris, dùm Sacramenta conficiunt et conferunt, non requiri intentionem saltem faciendi quod facit Ecclesia, anathema sit.* Illud unicè theologi disputant, num satis sit intentio faciendi extrinsecùs quòd facit Ecclesia, adhibendo materiam et formam à Christo Domino institutam, et ab Ecclesiâ adhibitam, sed sine interiori animo et intentione conficiendi Sacramentum, imò cum intentione internâ jocandi, dummodò ejusmodi intentio extrinsecùs non appareat. Ambrosius Catharinus, in libro de Intentione, ministri putavit ejusmodi intentionem sufficere. Quidam ejus sententiæ subscripsêre ; nuperrimè eamdem sensentiam propugnavit Serry, diluitque criminationes adversùs Catharinum intentatas. Sed ipsemet fatetur tententiam quæ statuit ejusmodi intentionem non sufficere, tutiorem esse et in praxi omninò tenendam ; quam propterea nos sequimur et amplexamur, præsertim cùm Innocent. XI hanc condemnaverit propositionem : *Non est illicitum in Sacramentis conferendis sequi opinionem probabilem de valore Sacramenti, relictâ tutiore.* Hùc referri etiam potest propositio illa ab Alexandro VIII proscripta : *Valet Baptismus collatus à ministro qui omnem ritum externum formamque Baptismi observat, intùs verò in corde suo resolvit : Non intendo facere quod facit Ecclesia.* Videtur enim in eâ condemnatione non illum comprehendi

tantummodò qui extrinsecùs se jocari ostendit, nec internam habet intentionem, sed eum etiam qui seriò externum ritum exequitur, sed intrinsecùs nullam habet intentionem faciendi rem sacram, neque conferendi Sacramentum, neque faciendi quod facit Ecclesia, sed joculariter quidpiam agendi. Videatur cardinalis Gottus, tom. 13 Theolog., q. 7,dub. 4.

11. Quæ in ordinatione intentio requiritur, ut validè ordinem conferat, eadem debet esse etiam in ordinando, ut illum validè suscipiat, eâdemque opus est sacerdoti, ut validè missam celebret. Ideòque si ordinando opus est intentio, saltem virtualis, faciendi quod facit Ecclesia, nec satis est hanc intentionem esse externam, ita in ordinato itidem oportet esse intentionem suscipiendi quod Ecclesia intendit ab eo suscipi, idemque ordinatus pariter necesse est ut habeat saltem virtualem intentionem externam et internam, dùm missam celebrat, faciendi quod facit Ecclesia, ut validæ sint ordinatio et missæ celebratio. *Hæc omnia Sacramenta perficiuntur, videlicet rebus tanquàm materiâ, verbis tanquàm formâ, et personâ ministri conferentis Sacramentum cum intentione faciendi quod facit Ecclesia;* verba sunt Eugenii IV, in ejus decreto.

12. Sed quod attinet ad ordinatum, cum iis quæ hactenùs diximus illud pugnare videtur, quòd qui cujuspiam gravis mali metu adducitur ad suscipiendum ordinem, validè illum suscipit, ut videre est in 1 et 2 decis. Cæsaris de Grassis, tit. *De his quæ vi metûsve causâ fiunt.* Sed casus à casu distinguendus est. Valida est ejus ordinatio, qui antea nolebat ordinem suscipere, quem deinde suscipere induxit animum, ut illud effugeret malum quod sibi minis intentabatur; non enim negare possumus quin sit in eo voluntas, saltem illa quam vocant conditionatam. Contra invalida est ejus ordinatio, qui non obstante metu, obfirmato animo negat se velle suscipere ordinem; et vi raptus ad ordinationem, accipit applicationem illam materiæ ad formam, sed vel extrinsecùs vel intrinsecùs contradicit. Hæc responsio eruitur à decretali Innocentii III, in cap. *Majores*, de Baptismo, ubi Pontifex loquens de eo qui vi metûsque causâ Baptismo abluitur, ita ait: *Is qui terroribus atque suppliciis violenter attrahitur, ac ne detrimentum capiat, Baptismi suscipit Sacramentum, talis characterem suscipit christianitatis impressum, et ipse tanquàm conditionaliter volens, licèt absolutè non velit, cogendus est ad observantiam religionis christianæ.* De eo autem qui nunquàm suum consensum præbuit, nec intentionem habuit suscipiendi Sacramentum, ait: *Ille qui nunquàm consentit susceptioni Baptismatis, sed penitùs contradicit, nec rem nec characterem suscipit Sacramenti.* Illud tantùm inter se theologi disputant, an ad validitatem satis sit si qui Baptismum vel ordinem suscepit indifferens fuerit, id est, nec habuerit voluntatem eum suscipiendi neque non suscipiendi, et hoc in casu videtur in praxi recepta opinio eorum qui putant actum esse invalidum; certissimum autem illud remanet, ei qui reipsà contradixerit, nullum characterem fuisse impressum, actumque totum invalidum esse, ut respondit etiam sacra concilii congregatio, in causâ *Nullius susceptionis presbyteratûs*, die 26 decembris 1665, l. 24 Decretor., pag. 621.

13. Eidem sacræ congregationi nuntiavit episcopus Brixiensis, sibi contigisse ut clericus quidam initiandus subdiaconatu minorum ordinum testimonialem falsaverit quo ordines reverà susceperat. Cùm autem ad generalem ordinationem accessisset, et comminationem intellexisset censurarum adversùs eos qui ad suscipiendos ordines accederent, neque muniti essent iis quæ canones postulant, cogitavit illinc abire; sed veritus ne id scandalum pareret, consilium cœpit accedendi ad ordinem suscipiendum, sed sine intentione illum suscipiendi, putans hoc pacto se subduci censuris: quamobrem episcopus sciscitabatur à sacrâ congregatione, an illum clericum rursùs ordinare deberet. Relatum id fuit in sacrâ congregatione habitâ die 31 martii 1685, quæ respondit, ordinatus interea suspensus remaneret; curaret autem episcopus ut defectus intentionis sibi fieret exploratior. Rescripsit episcopus, se id percunctatum à clerico, qui candidè fassus sit se conscientiæ stimulis incitatum, ante ordinationem internum actum expressum et positivum edidisse non suscipiendi Ordinis, nec unquàm hujusmodi intentionem revocâsse. Id iterùm relatum in sacrâ congregatione habitâ die 24 augusti ejusdem anni; quæ considerans non admodùm esse fidendum attestationibus ejus qui dicebat perturbato animo se illum exeruisse internum actum, respondit, *esse iterùm ordinandum sub conditione privatim, et dummodò aliud non obstet canonicum impedimentum.*

14. Juxta decretum Eugenii IV, præter validitatem suscepti Ordinis, et intentionem in sacerdote missam celebrante faciendi quod facit Ecclesia, requiritur etiam ut sacrificium validè fiat, materia et forma. De materiâ decretum illud hæc habet: *Tertium est Eucharistiæ Sacramentum, cujus materia est panis triticeus, et vinum de vite.* Et proponitur quæstio an panis ex tritico cum hordeo et speltâ permixto sit materia apta et sufficiens ad consecrationem. D. Thomas, 3 part., quæst. 74, art. 3, ad tertium, docet inspiciendum an tritici quantitas major sit quantitate hordei et speltæ; si enim minor esset, materiam rejiciendam esse tanquàm non aptam: *Modica permixtio non solvit speciem, quia id quod est modicum quodammodò absumitur à plurimo. Et ideò, si sit modica permixtio alterius frumenti ad multò majorem quantitatem tritici, poterit exinde confici panis, qui est materia hujus Sacramenti. Si verò sit magna permixtio (puta ex æquo, vel quasi), talis permixtio speciem mutat; unde panis exinde confectus non erit debita materia hujus Sacramenti.* Idem S. doctor in responsione ad secundum, ostendit non esse materiam validam panem ex hordeo, ex speltâ, farre; atque adeò ne panem quidem ex amido: *Et quia amidum est ex tritico corrupto, non videtur quòd panis ex eo confectus possit fieri corpus Christi, quamvis quidam contrarium dicant;* quæ verba sunt S. doctoris in responsione ad quartum. Pulchrè illud convenit cum hâc re de quâ agimus, quod in actis le-

gitur concilii Chalcedonensis. Libya tantâ sterilitate laborat, ut frumentum non ferat; quamobrem imperatores illùc tantùm frumenti comportari jubebant, quantùm conficiendo Sacramento satis esset, et egenis peregrinisque sustentandis. Vetuit Dioscorus, Alexandrinus episcopus, ne suæ provinciæ episcopi hâc imperatorum largitate fruerentur; quapropter Ischyrion, ejus diaconus, ut habetur actione 3 ejus concilii, gravem adversùs illum accusationem instituit, criminando quòd ejus culpâ neque missæ fuissent celebratæ, neque cæteri eo auxilio essent recreati: *Ex hoc neque terribile et incruentum sacrificium celebratum est, neque, sicut peregrini aut provinciales, eo solatio fruiti sunt.*

15. De vino nihil hìc dicendum esse arbitramur, quia satis de eo verba fecimus in edicto 10, tom. 4, ubi demonstravimus quàm indecorum sit ad missam deterius adhiberi vinum quàm quod ad profanas mensas adhibetur. Adversùs hunc abusum omninò non ferendum inclamat Bocquillot, tractatu historico de sacrâ Liturgiâ, l. 1, cap. 12, num. 293. In tractatu quodam Arabicè scripto, quo multa continentur è Dionysio Barsalibi deprompta de modo celebrandi missam, et suscipiendi Eucharistiam, hæc habentur: *Ut uvæ mundæ seligantur ad vinum conficiendum, illæque manibus exprimantur, non pedibus conculcentur;* quod etsi non est præceptum, sed merum consilium, ut observat Renaudotius, tom. 1 Collect. Liturgiar. Oriental., pag. 193, declarat tamen quàm accuratè quantâque munditiâ parandum vinum sit, quod ad missæ sacrificium destinatur. Nunc monuisse satis erit Angelicum doctorem, quemadmodùm statuit non esse debitam Sacramenti materiam panem illum in quo magna est permixtio farinæ ex aliis frugibus quàm è tritico: ita docere non esse materiam aptam vinum, in quo tanta esset aqua immixta, cujus quantitas vini quantitatem superaret, ut videre est art. 8 cit., quæst. 74: *Semper tutius est parùm de aquâ apponere, et præcipuè si vinum sit debile, quia si tanta fieret appositio aquæ, ut solveretur species vini, non posset perfici Sacramentum;* quod etiam antea scripserat in 4 Sentent., dist. 11, quæst. 2, art. 4, quæst. 4, in corpore. Huic malo olim ut occurrerent, parvo cochleari sacerdotes utebantur, quo aquam in calicem immittebant, ut videre est apud Martene, lib. 2, cap. 4, § 21, de antiquis monachorum Ritibus, eaque consuetudo etiam nunc retinetur à Carthusianis, pluribusque Ecclesiis in Germaniâ, ut testatur Meratus, tom. 1, part. 1, pag. 748.

16. Loquitur Angelicus doctor in locis citatis de aquâ seu alio liquore qui ante consecrationem infundatur in calicem; de aquâ seu alio liquore qui post consecrationem immittatur in calicem, loquitur in 3 part., quæst. 83, art. 6, ad quartum; et quidem generalem statuit regulam, nullum post consecrationem infundendum esse liquorem in calicem, præsertim aquam: *Nullo autem modo debet aqua vino jam consecrato misceri, quia sequeretur corruptio Sacramenti pro aliquâ parte.* Utcumque sit de eâ ratione quam affert Angelicus doctor, regula optima quidem est pro Occidentali Ecclesiâ. Sed cùm Græci, ut alibi dictum est, post consecrationem vini aquam calidam in calicem immittant, et in concilio Florentino eas de hoc ritu rationes attulerint, quibus Eugenius IV conquieverit, idcircò cardinalis Bona, Rer. liturgicar., lib. 2, cap. 9, num. 5, putat eam Angelicum doctorem statuisse regulam, ejusque rationem attulisse, nescium illius modi ritûs Græcorum. Innocentius III, in c. *Cùm Marthæ*, § *Quæsivisti*, de Celebrat. missar., de vino non consecrato, quòd cum consecrato misceatur, ait: *Si post calicis consecrationem aliud vinum mittatur in calicem, illud quidem non transit in sanguinem nec sanguini commiscetur, sed accidentibus prioris vini commixtum, corpori, quod sub eis latet, undique circumfunditur non madidans circumfusum, ipsa tamen accidentia vinum appositum videntur afficere, quia si aqua fuerit apposita, vini saporem assumit;* quam doctrinam patet adversari iis quæ scripsit D. Thomas de corruptione Sacramenti, quæ contingeret si in vinum consecratum liquor aliquis infunderetur. Id autem prævideràt S. doctor eâdem 3 part., q. 77, art. 8, ubi docet Innocentii textum locum habere ubi tantula sit aquæ seu alterius liquoris permixti quantitas, ut non in partes omnes possit diffundi; non autem ubi tanta sit ut omne vinum consecratum tangat, atque ex eo mixtum unum cum aquâ seu liquore illo confletur; neque enim fieri posse ut in hoc casu sanguis Christi remaneat.

17. Quidam verò affirmant, si magna vis aquæ vino consecrato immisceatur, ita ut species non amplius pares sint conservandæ vini substantiæ, Sacramentum esse desinere; sed tamen putant, si vino consecrato addatur vinum aliud, sive majori sive minori mensurâ, sive fortius sive æquè forte, non cessare Sacramentum, sed remanere ut antea sub specie vini sanguinem Jesu Christi. Videantur Mastrius, in 4 Sent., disput. 3, n. 389; cardinalis de Laurea, disput. 23 de Eucharist., num. 185; Clericatus, decis. 25, quæsit. 2, de Sacram. Eucharist. Putant Salmanticenses, Cursu Theolog., tom. 11, tract. 23, de Eucharist., disput. 8, dub. 5, num. 69 et 70, cum Angelico doctore eum convenire qui sentiat corpus Christi remanere, si post consecrationem infundatur eadem species et qualitas vini, quæ erat vini illius quod consecratum est. Sed in his scholasticorum disputationibus nolumus partes suscipere; illud tamen innuere juvat, veterem disciplinam, quod alibi monuimus, cùm populo in calicibus ministerialibus sub specie vini exhibebatur Eucharistia, vinum non consecratum identidem, ut postulabat numerus eorum qui essent communicandi, in calicem infundi consuevisse, nec ullam unquàm vetitum esse ne fideles Christi sanguinem non susciperent. Gilbertus, Consultat. canonicar. de Sacramentis, consultat. 3, de Sacrificio missæ, casum proponit, si clericus ex ædituis qui sacrario inserviunt partem hauserit vini quod ad missas paratum erat, et pro vino absumpto substituerit aquam, quo fiat ut presbyteri accepto calice sentiat plus inesse aquæ quàm vini; quæritur utrùm quæ

facta est consecratio valida sit, an verò opus sit, novo accepto vino exiguâ aquâ diluto, consecrationem iterare; et respondet in Sacramentis mutationem materiæ non esse substantialem, nisi pro materiâ quam Christus instituit alia prorsùs materia adhibeatur, aut ad materiam à Christo institutam alia addatur materia, quæ illam destruat. Cùm itaque vinum propria calicis materia sit, negat mutationem esse substantialem, nisi pro vino adhibeatur aqua, aut tantùm aquæ in vinum infundatur, ut destruatur vini natura. Porrò et illud advertit, ad inducendam substantialem mutationem, ad quam, ubi de validitate disceptatur, unicè respiciendum est, non satis esse quòd plus aquæ quàm vini in calicem sit infusum; ejusmodi enim esse potest vinum, ut robore suo resistat, et propriam servet naturam, quamvis aquæ mensura longè major sit; palatum autem veriùs quàm oculos posse judicare suamne naturam vinum retinuerit, licèt plus aquæ infusum sit.

18. De consecrationis formâ jam superiùs docuimus formam consecrationis panis esse : *Hoc est corpus meum;* et formam consecrationis vini : *Hic est calix sanguinis mei.* Itaque ea persequendo quæ ad praxim pertinent, quærimus an ad essentiam sacrificii necessaria sit consecratio utriusque rei, scilicet panis et vini; et necessariam esse dicimus divino jure et præcepto, à quo nullus facultatem habet dispensandi. Favet huic sententiæ S. Tridentina synodus, sess. 22, cap. 1, quæ docet corpus suum et sanguinem æterno Patri suo Christum obtulisse sub speciebus panis et vini, et sub iisdem symbolis utrumque exhibuisse apostolis, quos tunc novi Testamenti sacerdotes creabat, iisque et eorum successoribus imperâsse ut utrumque offerrent : *Hoc facite in meam commemorationem.* Quapropter, quemadmodùm Christus panem et vinum consecravit, et jussit sacerdotes omnes id facere quod ipse fecerat tanquàm sacerdos secundùm ordinem Melchisedech, sequitur inde, ad sacrificii naturam et essentiam omninò speciem utramque necessariam esse, et quidem jure et præcepto divino. Ex quo perspicuum est, nemini permitti ullo modo posse ut sub unâ tantùm specie celebret missam : nam in eas regiones quæ neque frumentum neque vinum ferunt, facilè tantùm vini et panis comportari potest, quantùm missis celebrandis satis esse possit, ut notat S. Thomas, 3 part., q. 74, art. 1, ad secundum : *Licèt non in omnibus terris nascatur triticum et vinum, tamen ad omnes terras de facili transferri potest, quantùm sufficit ad usum hujus Sacramenti.* Quod enim narratur de Innocentio IV et Innocentio VIII, eos dispensâsse et permisisse ut in aliquibus locis missa sub specie panis duntaxat celebraretur, fabulosum et commentitium esse alibi ostendimus.

19. Neque tamen inde consequitur, si sacerdos solum panem consecraret, non confici Sacramentum; forma enim consecrationis panis neque quoad significatum neque quoad efficaciam pendet à formâ consecrationis vini; proindeque hostia consecrata populo ostenditur adoranda antequàm calix consecretur. Itaque validè sacerdos consecraret, sed magno se peccato adstringeret, ut abundè ostendunt Salmanticenses, Cursu moral., tom. 1, tract. 4, de Sacram. Eucharistiæ, cap. 4, punct. 3. Missa tamen, in quâ sacerdos alterutram sine alterâ speciem consecraret, verè et propriè non esset sacrificium, *prout*, quemadmodùm loquuntur theologi, *missa est tale sacrificium à Christo Domino institutum;* quod fusè probatum reperias in Decisionibus cleri Patavini de venerabili Eucharistiæ Sacramento anni 1708, quas collegit Andreas Zuccherius, societatis Jesu presbyter ac theologus, pag. 180 et seq., et apud Suarez, in 3 part., tom. 3, quæst. 83, art. 1, disput. 75, sect. 6, ubi ait : *Dico ergo secundò, ut hoc mysterium absolutè sit verum sacrificium, prout à Christo est institutum, essentialiter requiri utriusque speciei consecrationem. Ita videtur mihi sentire divus Thomas.* Et Clericatus, qui ante Zuccherium cleri Patavini moralibus studiis præfuit, et decisiones collegit, in decis. 32, de Sacrific. missæ, num. 22, sapienter monet in consecratione unius speciei Sacramentum quidem, sed non sacrificium constare; Eucharistiam enim Christus instituit, ut Sacramentum per modum cibi; sed ut sacrificium, instituit per modum victimæ mactatæ, qui modus non habetur nisi utriusque speciei consecratione; ponitur enim *vi verborum*, ut loquuntur theologi, in consecratione panis corpus separatum à sanguine, et in consecratione vini sanguis separatus à corpore, atque in hunc modum sacrificium cruentum repræsentatur, quod in cruce fecit Christus Jesus per sacratissimi sui sanguinis effusionem, ejusque separationem à corpore. Quod doctrinæ D. Thomæ innititur, qui etsi art. 1, quæst. 74, in responsione ad secundum, dicit non esse alterutram speciem sine alterâ consecrandam, quia Sacramentum non esset integrum, *nec propter defectum alterius est unum tantùm sine altero consecrandum, quia non esset perfectum Sacramentum*, id tamen intelligendum de licitâ consecratione, non de validâ et de Eucharistiâ quatenùs sacrificium est, non quatenùs propriè Sacramentum; quamobrem, quæst. 80, art. 11, in respons. ad tertium, ita disputat : *Repræsentatio Dominicæ passionis agitur in ipsâ consecratione hujus Sacramenti in quâ non debet corpus sine sanguine consecrari.* Videatur Sylvius, 3 part., quæst. 84, quæsit. 3, ubi sibi ipse objicit alterutrius speciei consecratione passionem Christi repræsentari, et respondet eam repræsentationem esse solùm implicitam, quia in cruce non fuit solum corpus, aut solus sanguis, sed utrumque, alterum tamen ab altero separatum; ideòque oportere utrumque esse in Eucharistiâ, et vi verborum consecrationis alterum ab altero separatum; quapropter concludit, si una duntaxat consecratur species, *sacrificium dici posse inchoatum, sed non perfectum essentialiter.* Videatur etiam cardinalis Gottus, loc. cit., de Sacrificio missæ, quæst. 1, dub. 3, § 1 et seq., et Natalis Alexander, Theolog. dogmat. et moral. lib. 2, de Sacramento Eucharist., art. 3, in regulâ 2 et 3 earum quæ ad praxim pertinent. Quod autem ad consecrationis validi-

tatem pertinet, epistolam 69 afferemus D. Bernardi, de quâ videmus scriptores siluisse. Abbas Trium Fontium Guido, panem in missâ consecraverat, non autem vinum quod in calicem minister non infuderat. Quid fecerit Guido, quod S. Bernardus factum oportuisse dixerit, alibi referemus; nunc satis nobis est innuere D. Bernardum dixisse validam fuisse, sed illicitam panis consecrationem. *Puto enim, quòd si Domino post factum de pane suum corpus, vini consecrationem placuisset aliquandiù intermittere, aut certè penitùs omittere, nihilominùs corpus mansisset quod fecerat, nec factis facienda præscriberent. Nec nego panem et vinum aquâ quidem mixtum simul debere apponi, quin potiùs assero haud aliter debere fieri. Sed aliud est culpare negligentiam, aliud negare efficaciam. Aliud, inquam, est quod causamur non benè quidpiam fieri, et aliud quod mentimur nec fieri.*

CAPUT XI.

Quid requiratur ut licitè fiat sacrificium; ac primò oportere sacerdotem esse ab omni lethali peccato expiatum.

1. Jam verò de eo quod liceat in missâ celebrandâ dicendum est. Ac primò sacerdotem esse oportet in gratiâ, et ab omni lethali peccato expiatum. De eo quod liceat loquimur : nam si sermo sit de validitate, sacerdos validè profectò consecrat, etiamsi lethalis criminis reus sit, excommunicatus, vel hæreticus, vel schismaticus, aut etiam degradatus; quod definivit concilium Constantiense, sess. 8, cap. 14, adversùs Wicleffum et Joannem Hus, qui dicebant : *Sacerdos, si est in peccato mortali, non consecrat*, et contra Waldenses, qui propugnabant, *sacerdotes ritè et legitimè secundùm formam Ecclesiæ ordinatos, quibuslibet tamen criminibus pressos non posse ecclesiastica conficere Sacramenta.* Probat id D. Thomas, 3 part., quæst. 83, art. 5. Considerat enim sacerdotem non propriâ virtute Sacramentum conficere, sed tanquàm Christi ministrum, ex cujus personâ consecrat; nec desinere servum esse Christi si malus sit, siquidem Christus servos habet et bonos et malos. Idem probat de sacerdotibus schismaticis, hæreticis, excommunicatis et suspensis, eâd. quæst., art. 8. Atque idem docet de degradatis : potestas enim consecrandi pendet à charactere, qui indelebilis est. Videatur collatio 9 Lucionensis, quæst. 2, tomo 5, ubi accuratissimè tractatur hoc argumentum.

2. Itaque hi quidem omnes indigni sacerdotes validè consecrant sed illicitè, nec quisquam est qui nesciat eos nefario scelere horribilis sacrilegii sese alligare. Illud disputant theologi, unumne duntaxat peccatum perpetrent, ut nonnulli arbitrantur, propterea quòd utriusque speciei consecratio, oblatio, consumptio, re quidem ipsâ distinguantur, moraliter verò unum sint, et divinâ institutione ordinentur ad unum totum constituendum, scilicet sacrificium missæ, ut existimat Azorius, part. 1, lib. 2, cap. 31, q. 11, an verò plura peccata committant, ut probabilius contendit Suarez, disput. 67, sect. 1, § *Quæret aliquis*. Duo enim præcepta inter se admodùm distincta violantur, alterum suscipiendi dignè Sacramentum, quod præceptum commune est omnium fidelium; alterum fideliter et prudenter dispensandi, quod præceptum ad ministrum pertinet. Biel, lect. 7, super canone missæ, duo peccata distincta putat sacerdotem committere qui mortalis peccati reus missam celebret : *Peccat duobus mortalibus peccatis distinctis, uno quia indignè consecrat; alio quia indignè manducat*, etc., *quia manducare et consecrare sunt duo actus distincti, et in quâlibet indignâ executione committitur peccatum mortale.*

3. Sancta Tridentina synodus, sess. 13, c. 7, de Eucharistiâ, postquàm tremenda illa Apostoli verba præmisit : *Qui manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini;* et illa : *Probet autem seipsum homo*, vetat ne quis nisi sacramentali confessione expiatus, etiamsi contritus sibi videatur, ad celebrandam missam accedat : *Ecclesiastica autem consuetudo declarat eam probationem necessariam esse ut nullus sibi conscius mortalis peccati, quantùmvis sibi contritus videatur, absque præmissâ sacramentali confessione ad sacram Eucharistiam accedere debeat;* atque idem ait, can. 11 : *Statuit atque declarat ipsa sancta synodus illis quos conscientia peccati mortalis gravat, quantùmcumque etiam se contritos existiment, habitâ copiâ confessoris, necessariò præmittendam esse confessionem sacramentalem.*

4. Item sacrum concilium declarat obligationem quâ laici, si sibi lethalis culpæ conscii sint, tenentur præcedenti confessione se expiare, ad sacerdotes etiam extendi, qui ex officio missam debent celebrare; ac solam sacerdotibus permittit celebrare, prævio tantùm actu contritionis absque sacramentali confessione, dummodò tamen gravis necessitas urgeat, nec copia sit confessoris; sed præscribit ut sacerdos qui ita celebraverit quamprimùm confiteatur; inquit enim citato cap. 7 : *Quod à Christianis omnibus, etiam ab iis sacerdotibus quibus ex officio incubuerit celebrare, hæc sancta synodus perpetuò servandum esse decrevit, modò non desit illis copia confessoris. Quòd si, necessitate urgente, sacerdos absque prævià confessione celebraverit, quamprimùm confiteatur.*

5. Commemorat S. synodus ecclesiasticam consuetudinem, ut si quis sibi peccati mortalis conscius communicare velit, quantùmvis sibi videatur contritus, confessionem præmittat communioni, non ut innuat id ab ecclesiastico jure provenire, sed ut ostendat consuetudinem et traditiones ita esse divinum illud præceptum interpretatas de quo loquitur Apostolus : *Probet autem seipsum homo*, ut benè advertit Sotus, in 4 Sentent., dist. 12, quæst. 1, art. 4 : *Adnotandum est ecclesiasticam consuetudinem non in medium afferri tanquàm potissimum et primum fundamentum hujus ritûs, quasi sit de jure tantùm ecclesiastico, sed quasi declaratoriam divini præcepti, quod Paulus insinuat. Ex illo enim sic intellecto præcepto mos universalis Ecclesiæ ortus est, in quâ nemo ad sacrosanctam communionem absque prævià confessione accedere fuit*

ausus. Paulò ante diximus sacerdotem qui gravi necessitate ad celebrandum impellitur, si desit sacerdos cui confiteatur, per actum contritionis se parare debere, et quamprimùm confiteri; temeraria enim ea est propositio quæ statuit satis esse attritionem, etiam quæ talis cognoscitur. Scilicet necessaria est contritio, aut saltem attritio quam sacerdos sine culpâ probabiliter existimaverit contritionem. Videatur Persicus, de Sacerdotis Officio, lib. 1, dub. 11, et dub. 12. Alii interpretantur consilium esse, non præceptum, ut sacerdos *quamprimùm* confiteatur; sed eam propositionem proscripsit Alexander VII, quæ est inter damnatas 38 : *Mandatum Tridentini factum sacerdoti sacrificanti ex necessitate cum peccato mortali confitendi quamprimùm est consilium non præceptum.* Nonnemo vocem illam *quamprimùm* intelligendam dixit, cùm primùm sacerdos rursùs celebraturus confitebitur, quæ est propositio 39 inter eas quas idem Pontifex condemnavit : *Illa particula, quamprimùm, intelligitur cùm sacerdos suo tempore confitebitur.*

6. Urgentem autem necessitatem quâ potestas fit sacerdoti sine prævià confessione accedendi ad altare, eam esse putant auctores, si sacerdos missam omittens aut cæteris offensioni esset aut infamiam incurreret; si populus die festo missam audire non posset; si particula consecranda esset ut deferri posset viaticum ad moribundum. Sylvester, verbo *Eucharistia*, 2, quæst. 7, vult eam esse urgentem necessitatem, *si nuper decessit anima indigens sacrificio probabiliter, aut si imminet solemnitas magna in quâ valdè utile sit animæ celebrare;* quod tamen rejicit Suarez, disput. 66, sect. 4, § *Alii casus*, et doctus Clerus Patavinus, in suis Resolutionibus anni 1708, quas typis vulgavit Zuccherius, ut videre est pag. 9. E naturali enim vel divino præcepto celebrandi fluere debet urgens necessitas. At si eam censeamus urgentem necessitatem, quoties suffragiis adjuvanda sit anima defuncti, cùm tam multæ in Purgatorio animæ detineantur quibus suffragia opus sunt, facilè quilibet sacerdos sine prævià sacramentali confessione poterit celebrare, ac paulatim Tridentini concilii præceptum de non celebrando sine confessione, nisi desit confessarii copia, aut gravis necessitas urgeat, ad nihilum redigetur. Biel, lectione 7 super Canone missæ, tres considerat casus quibus potest quis Eucharistiam suscipere, solo contritionis actu elicito, sine prævià confessione. Primus est si sacerdos eo die non celebrans offensioni esset et scandalo. Alter si aliquis vel instituto vel consuetudine omnium sibi æqualium ad communicandum adigitur. Tertius est si curam animarum habens celebrare debeat ut moribundo deferre possit Eucharistiam. In his tribus qui versetur casibus eum putat solo contritionis actu elicito, cum proposito confitendi, posse sine sacramentali confessione celebrare, vel Sacramentum percipere, dummodò confessarii copia desit.

7. Nemo est qui nesciat regulares præsidibus suis quos communi nomine superiores vocant, in foro sacramentali esse subjectos; superiores autem auctoritate absolvendi sibi subjectos plerùmque non uti, nisi in casibus reservatis; aut si quis ex iis cupiat apud superiorem peccata confiteri; ac propterea religiosis aliquibus munus demandari excipiendi sodalium religiosorum confessiones. Accidit interdùm ut religiosus aliquis vel in itinere sit, vel in aliquo moretur loco cum bonâ superiorum veniâ puta quadragesimali tempore cùm sacras habet conciones, ubi copia non est confessarii sui ordinis. Hic porrò videtur in eâ versari necessitate, si quod gravius peccatum commiserit, ut vel omittat celebrationem missæ, quæ omissio aliquando scandalum parere potest, vel celebret missam sine prævià confessione, elicito tamen contritionis actu. Hoc enim in casu illi reverà deest copia confessarii Suarez, tomo 4, de Religione, tract. 8, l. 2, c. 17, ait religioso viro in itinere negari non posse facultatem confitendi peccata sua alicui sacerdoti qui non sit ejusdem ordinis.

8. Plures religiosi ordines eo gaudent privilegio, ut videre est apud Clericatum, de Pœnitentiâ, decis. 39, num. 4. Vetitum id erat Capuccinis, qui et privilegio carebant et constitutione quâdam capituli generalis impediebantur. Nos autem, cùm comperissemus in quantis nonnunquàm versarentur angustiis, ubi primùm ad summam apostolatûs dignitatem evecti sumus, litteris nostris, sub formâ brevis, die 30 martii 1742, cuilibet eorum, sive sacerdoti, sive conversis, dùm extra claustra morantur cum bonâ veniâ, et in locis ubi non alius quisquam ex eorum ordine reperiatur, facultatem concessimus confitendi peccata et absolutionem accipiendi à quocumque sacerdote, qui vel secularis à suo ordinario, vel regularis à suo superiore ad confessiones audiendas sit approbatus. Quam facultatem etiam ad casus extendimus juxta constitutionem ordinis reservatos, et ad censuras in quas inciderint; additâ obligatione tamen, ubi primum potuerint, coram superiore sese sistendi, et novam ab illis casibus et censuris absolutionem impetrandi. Sanè ejusmodi onus sese sistendi coram superiore, et confitendi iterùm casus reservatos in quos inciderint, quosque jam alii confessario confessi fuerint, num illis imponeremus, diù multùmque dubitavimus; firma enim regula est non posse quemquam obligari ad iterationem confessionis eorum peccatorum quæ jam confessus fuerit, et quorum absolutionem reportaverit, ut videre est in Extravag. Benedicti XI *Inter cunctas*, de Privilegiis, et docet S. Thomas, quæst. Quodlibetali, art. 12, ad primum. Sed omnem ex animo nostro difficultatem illud exemit, quòd reputavimus religiosis perfectionem profitentibus posse onus illud imponi. Et sanè multorum ordinum religiosorum constitutiones præscribunt certis quibusdam temporibus confessionem generalem; et celebris illa est Carthusianorum constitutio quæ jubebat monachos quotannis ea peccata abbati confiteri quæ jam aliis confessariis confessi fuissent. Vide Suarez, loco citato, num. 10, et cardin. de Lugo, de Pœnitentiâ, disput. 15, sect. 6, n. 93 et seq.

9. Antequàm materiam hanc dimittamus, duos

alios casus juvabit exponere. Primus est si sacerdos, cœptâ jam missâ, recordetur se peccatum mortale commisisse, neque eo se per sacramentalem confessionem expiâsse: sive etiam illi in memoriam veniat se non esse jejunum, vel aliquâ esse censurâ implicitum, quæ fortè sibi animo exciderat. S. Thomas, 3 parte, quæst. 83, art. 6, ad secundum, docet, si sacerdoti in memoriam hæc subeant ante consecrationem, recedendum illi ab altari, si tamen absit metus scandali: *Si ante consecrationem alicujus prædictorum sit memor, tutius reputarem (maximè in casu manducationis et excommunicationis) quòd missam incœptam desereret, nisi grave scandalum timeretur.* Quòd si ejusmodi memoria tangatur post consecrationem, omninò eum debere ait sacrificium perficere: *Et ideò sacerdos post consecrationem incœptam recordetur se aliquid comedisse vel bibisse, nihilominùs debet perficere sacrificium, et sumere Sacramentum;* idque ait procedere etiamsi recordetur se vel grave delictum perpetrâsse, vel in aliquam censuram incidisse, elicito contritionis actu. *Similiter si recordetur se peccatum aliquod commisisse, debet pœnitere cum proposito confitendi et satisfaciendi, et sic non indignè, sed fructuosè sumet Sacramentum. Et eadem ratio est si meminerit se excommunicationi cuicumque subjacere; debet enim assumere cum proposito humiliter absolutionem petendi, et sic per invisibilem Pontificem Jesum Christum absolutionem consequetur, quantùm ad hunc effectum quòd peragat divina mysteria.* Ex hâc divi Thomæ doctrinâ manavit rubrica Missalis, quæ sic habet: *Si in ipsâ celebratione missæ sacerdos recordetur se esse in peccato mortali, conteratur cum proposito confitendi et satisfaciendi. Si recordetur se esse excommunicatum vel suspensum, aut locum esse interdictum, similiter conteratur cum proposito petendi absolutionem. Ante consecrationem autem in supradictis casibus, si non timetur scandalum, debet missam incœptam deserere.* Quærit Sotus an sacerdos qui in missæ principio recordetur se peccatum grave commisisse, atque eo ita sit irretitus, ut ejus pœnitere non possit, debeat missam dimittere, etiamsi intelligat scandalum oriturum; et respondet illum debere omninò, quodcumque timeatur scandalum, missam dimittere: *Si autem est in culpâ lethali, etiamsi in Introitu missæ, quando est in altari, sit memor, satis est contritione et proposito confitendi, ut possit incœptum perficere. Quid autem si illa culpa adeò illi cordi inhæreat, ut pœnitere nequeat, cujus certè si memor fuisset antea, non cogitâsset celebrare? Respondetur quòd omninò potiùs debet dare summum scandalum, quàm sumere Sacramentum in peccato, quia sic illud est intrinsecè malum, ut nullâ de causâ excusari possit; et ideò si non eum pœnitet, postquàm in suâ est potestate, necessariâ consequentiâ peccabit tam sumendo quàm relinquendo Sacramentum, maximè si est jam consecratum.* Ita Sotus, in 4 Sentent., dist. 13, quæst. 2, art. 6. Diximus supra cum D. Thomâ sacerdotem, qui peccati mortalis recordetur ante consecrationem, debere missam dimittere, nisi timeat scandalum; itaque quæritur an dici possit oriri scandalum si sacerdos missam in semoto aliquo loco celebraret, vel in privato oratorio, vel ubi nullus adesset missæ nisi minister. Pontas, Diction. casuum conscient., verbo *Missa*, cas. 22, ait etiam in hoc casu futurum scandalum ministri, idque satis esse ut contritionis actu elicito possit sacerdos missam perficere. Sed Clerus Patavinus, in citatis Decisionibus anni 1707, quæsito 2 mensis maii, contrariam tuetur sententiam, præsertim si minister puer sit, vel celebrantis servus aut amicus.

10. Alter casus est num sacerdos eodem die quo commisit lethale peccatum, et per sacramentalem confessionem se expiavit, possit accedere ad altare, etiamsi nullâ necessitate urgeatur; an verò ob reverentiam teneatur missæ celebrationem in posterum diem differre. Diximus, etiamsi nullâ necessitate urgeatur, si enim necessitas urgeat, puta si eo die missæ celebrationem omittendo pareret scandalum, nemo est qui neget posse illum celebrare, juxta D. Thomæ doctrinam, in 4 Sentent., dist. 9, q. 1, art. 4, q. 1, ubi ait: *Non est consulendum quòd statim post peccatum mortale etiam contritus et confessus ad Eucharistiam accedat; sed deberet, nisi magna necessitas urgeat, per aliquod tempus propter reverentiam abstinere.* Quæstio igitur est de sacerdote quem nulla cogat necessitas ad missam celebrandam. Cardinalis Toletus, eximius theologus, affirmatè negat in lib. 2, cap. 1, num. 13: *Aliquando non sufficit confessio ad celebrandum; cùm enim peccatum parvo tempore antecessit, non debet celebrare, sed exspectare diem alium. Unde qui se accusant quòd nocte proximâ peccatum carnis commiserunt, quamvis cum dolore accedant et absolvantur, sunt tamen à celebratione arcendi.* Cum eo sentit Covarruvias, egregius canonista, in Clementinâ *Si furiosus*, part. 3, c. 7, ubi ait *ex contrariâ sententiâ sequi posse sacerdotem qui nocte præteritâ dormierit cum feminâ, statim celebrare, præmissâ confessione et contritione, quod impium censeri solet, et jure censetur.*

11. Similis est casus de eo cui præter voluntatem et citra peccatum pollutio contigit; decet enim ipsum Eucharistiâ se abstinere si, quod turpe phantasma illi adhuc animo obversetur, si mentem distractam gerat, et si nulla causa sit quamobrem debeat celebrare, ut videre est apud Sylvium, 3 part., quæst. 80, art. 8. Innocentius III, in cap. *Cùm olim*, de Clericis conjugatis, non improbat in Ecclesiâ Græcâ consuetudinem ut clerici in minoribus ordinibus constituti uxorem ducant, eamque apud se habeant, etiam postquàm ad majores ordines et ad sacerdotium promoti sunt; at Clemens VIII, in Instructione super aliquibus Græcorum Ritibus, quæ incipit: *Presbyteri Græci*, ita ait: *Presbyter Græcus conjugatus ante sacrum sacrificium seu sanctam missam celebrandam, vel per hebdomadam, vel per triduum abstineat ab uxore.* Ex quo colligitur, si sacerdoti Græco non permittitur missam celebrare, si nocte proximâ cum uxore concubuerit, multò minùs licere aliis sacerdotibus, nisi gravis urgeat causa, celebrare missam, si præcedenti nocte peccatum aliquod grave commiserint, etiamsi per sacramen-

talem confessionem peccatum illud expiaverint.

12. D. Thomas, 3 part., quæst. 80, art. 7, repetit hanc materiam, et ait solum peccatum impedimentum esse necessarium quominùs quis ad Eucharistiam suscipiendam accedat; per contritionem autem et sacramentalem confessionem deleri quidem reatum culpæ, non tamen corporis immunditiem; ac propterea decere ut qui peccatum aliquod carnis paulò ante commiserit, se ab accipiendo Sacramento abstineat. Et Sotus, in 4 Sentent., dist. 12, quæst. 1, art. 7, post allatam D. Thomæ doctrinam, concludit reum fore irreverentiæ culpabilis, quæ etiam ad peccatum mortale posset pertingere, sacerdotem illum qui præcedenti nocte peccato carnis commisso, etsi confessus, missam celebraret, si qui missæ adessent qui ejus peccati essent conscii; et addit id non in peccatis carnis tantummodò, sed etiam in reliquis peccatis procedere : *Hæc propositio non est singularis de pollutione, sed generalis de quocumque peccato; tanta enim esset irreverentia homicidam cruentis manibus, aut blasphemum polluto ore illicò ad Eucharistiam accedere : tametsi Veneris sordes peculiarem quamdam indecentiam ad Sacramentum præ aliis sceleribus afferant.* Et Sylvius, in 7 articulum, quæst. 80, 3 part. D. Thomæ, benè factum arbitratur, atque optimè consultum putat, si quis missam celebrare omittat eo die quo delictum aliquod commiserit, etiamsi confessus fuerit, et in crastinum differat; et consentit rubrica Missalis, ubi agit de defectibus ex dispositione corporis. Videantur Natalis Alexander, Theolog. dogm. et moral., lib. 2, de Sacram. Euchar., cap. 5, art. 2, § 2, n. 11; Habert, Theologiæ dogmat. et moral., de Euchar., cap. 20, tom. 5, pag. 571, edit. Venetæ. Has omnes sententias amplexus est Patavinus clerus, anno 1708, dub. 1, cas. 1 mensis februar., in sæpiùs citato opere P. Zuccherii, et in Speculo monachorum, auctore Arnulpho monacho, inter opera D. Bernardi nuperrimæ editionis tom. 2, pag. 818. Severiora hæc traducuntur à celebrante missam ad inservientem : *Si per noctem illusio tibi acciderit, ne contristeris, sed in crastinum confitere, et aliquo te invitante ut missæ inservias, cautè coram omnibus te excusa.* Abulensis, in cap. 5 Matthæi, quæst. 226, ait diabolum interdùm, ut pium hominem à sumendâ Eucharistiâ, vel à missâ retrahat celebrandâ, per simplicem vasorum seminalium motum, quin ullam excitet tentationem, pollutionem illi procicere. Idem ante Abulensem dixerat abbas Theonas apud Cassianum : *Absque ullo quidem carnis pruritu mentisque consensu, nec per illusionem phantasmatis alicujus, sed tamen simplici fluxûs illius egestione nos polluit, ut à sacrosanctâ communione deterreat.* Et D. Thomas, cit. art. 7, docet non idcircò omittendam communionem aut celebrationem missæ. Consonat cardinalis Turrecremata, in can. *Testamentum*, dist. 6, ubi hæc scribit : *Si in nobis causa non præcesserit, imò magis causa contraria, et hoc frequenter accidit, et præcipuè in diebus in quibus communicari debet, signum est quòd diabolus homini fructum Eucharistiæ recipiendæ auferre conatur; unde in tali casu consultum fuit cuidam monacho, ut in Collationibus Patrum legitur, quòd communicaret; et sic diabolus, videns se non posse consequi intentum, ab illusione cessavit.*

CAPUT XII.

De jejunio naturali ad licitè celebrandum.

1. Porrò reliqua persequamur quæ ad missam licitè celebrandam requiruntur. Nemo nescius est sanctos apostolos tunc jejunos non fuisse, cùm Eucharistiam acceperunt (*liquidò apparet, quandò primùm acceperunt discipuli corpus et sanguinem Domini, non eos accepisse jejunos*), tamen ob tanti Sacramenti reverentiam ab apostolicis usque temporibus statutum fuit, semperque in Ecclesiâ observatum, ne quisquam nisi jejunus Eucharistiam sumeret. *Numquid tamen propterea calumniandum est toti Ecclesiæ quòd à jejunis semper accipitur? Et hoc enim placuit Spiritui sancto, ut in honorem tanti Sacramenti in os Christiani prius Dominicum corpus intraret quàm cæteri cibi; nam ideò per universum orbem mos iste servatur.* Verba sunt D. Augustini, relata in can. *Liquidò*, de Consecr., dist. 2. Propterea ad missam celebrandam opus est sacerdoti ut jejunus sit. Jejunium verò illud satis est quod inter mediam noctem et horam illam interjicitur quâ sacerdos celebrat missam. Observatione dignum est quòd, ineunte seculo 11, cùm nondùm consuetudo invaluisset ut per horologia nocturnæ horæ indicarentur, statuit synodus Salegunstadensis ne quisquam qui bibisset post galli cantum missam celebraret, tum per æstatem, tum etiam per hiemem, etiamsi hiberno tempore galli cantus mediam noctem non rectò indicet, idque ob reverentiam erga tantum mysterium. Vide Longueval, tom. 7, pag. 168.

2. Potest autem sacerdos celebrare, licèt cibo ante mediam noctem sumpto non dormierit, nec cibum concoxerit, dummodò inde non extiterit aliqua perturbatio : nam si mens turbata sit, sacerdoti à celebrandâ missâ est abstinendum, juxta D. Thomæ doctrinam, 3 part., q. 80, art. 8, ad 5 : *Nec refert utrùm post cibum vel potum assumptum dormierit, aut etiam digestus sit, quantùm ad rationem præcepti; refert autem quantùm ad perturbationem mentis, quam patiuntur homines propter insomneitatem vel indigestionem; ex quibus si mens multùm perturbetur, homo redditur ineptus ad sumptionem hujus Sacramenti.* Cum hâc doctrinâ consentit rubrica Missalis; nam quòd Alexander III, in cap. *Si constiterit*, de Accusationibus, approbaverit sacerdotem quemdam ab ecclesiâ illi commendatâ fuisse amotum, non ea tantùm causa fuit quòd nullo capto somno missam celebrâsset, sed quòd nondùm vinum obdormivisset, atque adhuc ebrius celebrâsset, quod ex eâ Pontificis epistolâ colligitur, quemadmodùm advertit Natal. Alexander, Theolog. dogmat. et moral., l. 2, de Sacram. Euchar., c. 5, § 2, n. 3, et consentit Theophylus Raynaudus, t. 16, p. 14, n. 33.

3. Naturale appellatur hujusmodi jejunium. Pasqualigus, in Praxi jejunii, decis. 440, in eam videtur esse opinionem propensus, ut in jejunio naturali locus esse possit parvitati materiæ, ita ut non nisi venialiter peccet qui post mediam noctem sciens prudens

pauxillulùm comederit, et postero die ad communionem suscipiendam accedat, aut missam celebret. Micati vehementer sumus cum Pasqualigo concordare Gibertum, Consultat. canonic. de Sacramentis, consultat. 14, de Eucharistiâ. Singularem hanc sententiam plerique omnes rejiciunt, ut videre est in collat. 16 Lucionensi, quæst. 6, pag. 590 et seq., tom. 5, et apud Quartum, ad rubricas Missalis part. 3, tit. 9, sect. 1, dub. 1 et dub. 4. Sanè rubrica Missalis ita præscribit : *Si quis non est jejunus post mediam noctem, etiam post sumptionem solius aquæ, vel alterius potûs aut cibi per modum etiam medicinæ et in quantùcumque parvâ quantitate, non potest communicare nec celebrare* : et in can. *Nihil*, 7, q. 1, ita statuitur : *Nullus post cibum potumve quantùmlibet minimum sumptum missas facere præsumat*, etc. *Si quis hæc temerariè præsumpserit, excommunicationis sententiam sustinebit.* Præterea docet S. Thomas, 3 part., quæst. 80, artic. 8, ad quartum : *Neque post assumptionem aquæ, vel potûs, vel etiam medicinæ in quantâcumque parvâ quantitate licet hoc Sacramentum accipere. Nec refert utrùm aliquid hujusmodi nutriat aut non nutriat, aut per se, aut cum aliis.* Quænam igitur esse potest ratio quamobrem admittatur in naturali jejunio parvitas materiæ, cùm præsertim canon etiam in casu parvitatis materiæ excommunicationis pœnam irroget, quæ pœna non nisi peccatò gravi inflìgitur? graviter autem peccare eum qui vel minimum cibi vel potûs sumpserit post mediam noctem et die sequenti communicet, communi sensu omnes fideles existimant.

4. Exclusâ ab hoc præcepto parvitate materiæ, sunt qui putant sacerdotem, et multò magis eum qui animarum curam habet, posse die Nativitatis Christi Domini, si in primâ missâ ablutionem imprudens sumpserit, duas reliquas celebrare. Hanc qui tuentur sententiam, doctrinæ D. Thomæ paulò ante à nobis allatæ se dicunt inniti, qui docet sacerdotem cui post consecrationem in mentem veniat se non esse jejunum debere missam perficere; neque silent scandalum quod oriretur in populo si sacerdos duas reliquas prætermitteret. Sed eum valdè confidentem esse oportet qui S. Thomæ doctrinam quæ est de eo qui missam incœperit, ad eum extendat qui duas vult celebrare; ac jejunii naturalis hostem jure illum existimaveris, qui affirmet vitandi scandali causâ posse sacerdotem, sumptâ ablutione, jam non jejunum secundam celebrare missam et tertiam. Nemo enim esse potest qui scandalum patiatur, gnarus sacerdotem ideò reliquas duas missas non celebrare, quòd imprudens in primâ missâ jejunium fregerit, ut benè monet Pontas, loc. cit., cas. 3. Innocentius III. in c. *Ex parte*, de Celebrat. missar., præcipit ut sacerdos post communionem sumat ablutionem, nisi tamen alia sit ei missa celebranda, quam non debet celebrare, si in primâ missâ ablutionem hauserit : *Semper sacerdos vino* (manus) *perfundere debet, postquàm totum acceperit Eucharistiæ Sacramentum ; nisi eâdem die aliam missam deberet celebrare, ne, si fortè vinum perfusionis acciperet, celebrationem aliam impediret.*

5. Statuendum igitur id non licere; neque quod supra dictum est, in jejunio naturali parvitati materiæ esse locum. Illud tantummodò detur, non frangi naturale jejunium, si exiguæ aliquot cibi reliquiæ dentibus vel gutturi hærentes, post mediam noctem fortè deglutiantur, quia tunc non cibi, sed salivæ modum et rationem habent; vel si cui manè, dùm sibi os lavat, per imprudentiam gutta aliqua aquæ in stomachum prolabatur. *Si reliquiæ cibi remanentes* (sunt verba rubricæ Missalis) *in ore transglutiantur, non impediunt communionem, cùm non transglutiantur per modum cibi, sed per modum salivæ. Idem dicendum si lavando os deglutiatur stilla aquæ præter intentionem.*

6. Hæc rubrica nititur doctrinæ S. Thomæ, cujus ea sunt verba, 3 part., quæst. 80, art. 8, ad quartum : *Reliquiæ tamen cibi remanentes in ore, si casualiter transglutiantur, non impediunt sumptionem hujus Sacramenti, quia non trajiciuntur per modum cibi, sed per modum salivæ. Et eadem ratio est de reliquiis aquæ vel vini quibus os abluitur, dummodò non trajiciantur in magnâ quantitate, sed permixtæ salivæ, quod vitari non potest.* Et cum eo sentit S. Antoninus, 3 part., tit. 13, cap. 6, § 8. Digna sunt quæ observentur ea Rubricæ verba : *Cùm non transglutiantur per modum cibi, sed per modum salivæ ;* eaque D. Thomæ verba etiam considerandа : *Si casualiter transglutiantur.* Cardinalis de Lugo, de Sacram. Eucharist., disput. 15, sect. 2, n. 36 (supra, in hocce vol.), docet jejunium solvere qui è dentibus linguâ aliquid extraheret reliquiarum, nec expueret, sed voluntariè deglutiret; quæ opinio sanè meliùs cum eâ reverentiâ congruit, quam tantum Sacramentum postulat, et cum D. Thomæ doctrinâ; neque tamen desunt qui negent hoc modo frangi naturale jejunium, eâ ratione quia id quod deglutitur est antecedentis cœnæ complementum, non nova comestio. Qui verò, antequàm se somno dederit, aliquid sacchari sibi in os injiceret, quod paulatim liquescens in stomachum delaberetur, is profectò jejunium solveret. Vide Quartum, ad rubricas Missal., p. 3, tit. 9, sect. 1, difficultat. 2. Contra jejunium non frangeret qui linguâ aliquid degustaret ut saporem probaret, nec deglutiret, sed statim expueret, ut docet S. Antoninus, 3 part., tit. 13, cap. 7, § 8 : *De his etiam, quæ sumuntur per modum gustationis, sicut tabernarii et coci faciunt, qui cibum et potum supra linguam ponunt ad probandum, et statim projiciunt, videtur quòd non impediant communionem*, etc. *Ex decentiâ tamen debet quis à talibus abstinere, qui vult communicare.* Sylvius, 3 part., quæst. 80, art. 8, ea omnia quæ supra diximus confirmat; ac de eo qui aliquid degustet probandi saporis gratiâ, hæc scribit : *Idem judicium est* (scilicet non rumpere jejunium) *de vino vel de condimento quod ad percipiendum saporem gustatur et statim expuitur, quamvis enim contingat aliquid ejus permixtum salivæ cum eâ deglutiri non solvet jejunium; solvitur tamen, si ex proposito sumeretur, etiamsi is qui sumpsisset mox evomeret, quia esset vera comestio vel bibitio, scilicet trajectio cibi vel potûs in stomachum propriâ et per se actione vitali. Si verò solum intràsset in asperam*

arteriam, et statim expueretur, hoc non esset deglutire, neque pertineret ad comestionem, cùm ex eo non nutritio, sed potiùs suffocatio sequi nota sit; et propterea non solveret jejunium.

7. Disputant theologi casuistæ, an possint Eucharistiam sumere qui sunt in dubio num fregerint jejunium. Quidam inspiciendum docent cujusmodi illa sit dubitatio : nam, si quis certò sciat se comedisse, sed dubitet an post mediam noctem comederit, non potest Sacramentum sumere, vel missam celebrare ; secùs verò, si non dubitet de tempore, sed duntaxat num comederit. Alii aiunt in neutro casu licere Eucharistiam sumere, vel celebrare. Contra in utroque casu nonnulli arbitrantur licere. Harum opinionum sua cuique est ratio; neque id inficiari possumus. Sed illud prætermittere nolumus, harum opinionum examini locum esse postquàm sumpta sit Eucharistia, non verò ubi suscipienda sit : puta, si quis Sacramentum acceperit, aut missam celebraverit, deinde suam ipsius conscientiam explorando in eam incidat dubitationem, comederit necne, vel utrùm comederit mediâ nocte jam exactâ : hoc casu est locus examini, quænam ex iis opinionibus vera sit. Ubi verò nec Eucharistiam sumpserit, nec missam celebraverit, sed in eo sit ut communicet vel celebret, si subeat dubitatio an comederit vel an media nox prætergressa fuerit quando comedit, tunc in utroque casu à sumendo Sacramento et missâ celebrandâ debet abstinere, ut optimè rem hanc decidit Patavinus clerus, in Resolutionibus anni 1708 de Sacrament. Eucharist., q. 2, n. 13.

8. Sed quid dicendum de sacerdote, qui conscius se non esse jejunum, ad missam accersitur celebrandam, ut infirmo viaticum possit ministrari? Eine licebit missam celebrare? Quæstioni propositæ fidenter respondendum negando; neque enim infirmus præcepto urgetur ad Eucharistiam suscipiendam, quando illi Eucharistiæ copia desit. Deesse autem illi Sacramenti copiam in hoc casu omninò possumus dicere, quo eam non potest cum debitâ Sacramento reverentiâ suscipere, et juxta ritum Ecclesiæ. Quòd si quis objiciat posse sacerdotem gravis peccati reum sine prævià confessione missam celebrare, solo elicito contritionis actu, ut possit infirmo præberi viaticum, respondemus præcepto se expiandi per sacramentalem confessionem tunc sacerdotem obligari, cùm ei copia sit confessarii, et itidem præcepto percipiendi Eucharistiam teneri infirmum, cùm eam potest suscipere eo modo quo decet; præceptum verò jejunii indiscriminatim obligat sacerdotem, nisi Pontifex eum dispensaverit ob gravissimam causam vitandi scandalum quod jure naturæ vitandum sit, ut post Biel, Navarrum, Paludanum et Victoriam ostendit Sylvius, 3 part., q. 80, art. 8, et cum eo consentit Cabassutius, Jur. canon. lib. 3, c. 5, num. 11.

CAPUT XIII.

De reliquis quæ servare oportet ut licitè missa celebretur.

1. Sacerdos, ut licitè possit sacrificium facere, non solùm debet esse in gratiâ et jejunus, sed etiam ab omni censurâ liber et irregularitate ex defectu seu delicto; oportet etiam ut, si Latinus sit, in azymo consecret; ritum enim tenetur observare Ecclesiæ suæ juxta doctrinam D. Thomæ, 3 parte, quæst. 74, art. 4; idque etiam eruitur ex decretali Honorii III, in cap. *Litteras*, de Celebrat. missarum. Cùm enim Pontifex casum Brixiensis cujusdam presbyteri examinâsset, qui, cùm nec hostiæ neque calicis haberet copiam, consecraverat in fermentato, et ligneum poculum in missâ adhibuerat, hanc adversùs illum tulit sententiam : *Cum igitur vel ex apertâ malitiâ, vel nimiâ desipientiâ peccâsse probetur, mandamus, quatenùs officio et beneficio perpetuo ipsum prives.* Præterea ad licitè celebrandum, sacerdos habeat oportet sacras vestes, amictum, albam, cingulum, manipulum, stolam, planetam et calicem insuper cum patenâ, et missale; oportet item eum celebrare in ecclesiâ, vel in oratorio ab ordinario approbato ; nisi fortè in iis versetur casibus in quibus diximus supra licere missam celebrare etiam extra ecclesiam vel oratorium. Necesse est etiam ut altare consecratum sit, aut saltem in eo sit petra sacra, neque ornamenta absint altaris, lintea, crux, candela ; et missam celebret intra præscriptum tempus, hoc est, ab aurorâ usque ad meridiem, juxta ea quæ superiùs docuimus. Opus est etiam ministro, nisi fortè in iis versetur circumstantiis, in quibus diximus posse etiam sine ministro celebrari ; et si exterus sacerdos sit, non celebret nisi factâ sibi potestate ab ordinario in cujus diœcesi vult celebrare ; ac denique observet ea omnia quæ in rubricis Missalis præscribuntur. Quæstio est inter auctores, mortaliterne an venialiter peccaret qui in altari unde crux abesset, missam celebraret. Aversa, de Sacrific. missæ, q. 11, sect. 3, putat illum graviter peccare. Sed communis opinio est, non nisi venialem culpam illum committere, ut videre est apud Meratum, tomo 1, pag. 297.

2. Has conditiones omnes requiri ut sacerdos licitè celebret docent cardinalis Lauræa, disput. 24 de Sacram. Euchar., art. 2; Tamburinus, in toto lib. 1 de Sacrific. missæ; Clericatus, dec. 37, q. 1, sub eodem tit. de Sacrificio missæ; et in Sacerdotali Romano hæc leguntur : *Sciendum est autem secundùm S. Thomam et Albertum, et alios theologos, si omittatur aliquid de his quæ ad ritum celebrationis pertinent, quilibet dimittens aliquid tale, puta tempus debitum, altare tribus mappis coopertum, vestes et hujusmodi, graviter peccat : nihilominùs consecrat, si sit ordinatus et adsit ejus intentio, et debita materia et debita forma, sed gravissimè peccat, si scienter hoc faciat*, etc. *Etiam sine lumine non debet aliquis celebrare.* Quærit P. Orsi, quem supra laudavimus, dissert. *de Invocat. Spiritûs sancti in Liturgiis Græcorum et Orientalium*, pag. 184, num. 6, an validè consecraret sacerdos qui super panem et vinum communi mensæ apposita consecrationis verba pronuntiaret nullis indutus sacris vestibus, nullis cæremoniis, nullis precationibus adhibitis, seriò tamen agens cum intentione faciendi quod facit Ecclesia. De illicitâ consecratione nulla esse potest controversia : tota difficultas eò redit an validè consecret. Combefisius, le Quien, et Toutée statuunt con-

secrationem esse invalidam, eorum opinionem secuti, qui non Christi tantùm verbis sed Ecclesiæ etiam precationibus panem et vinum existimant consecrari. Quam sententiam cùm idem P. Orsi, ut superiùs innuimus, everterit, et ipsi cum eo sentiamus, consecrationis formam in Christi verbis consistere, idcircò statuimus cum eo ejusmodi consecrationem illicitam quidem fore, sed validam.

3. Nos porrò etiam, edicto nostro 34, fusè de decentiâ disseruimus et devotione quâ celebranda est missa, de temporis spatio quod in sacrificio consumi oportet, de licentiâ ordinarii ubi sacerdotes celebrant, et testimonialibus sui episcopi; quæ duo si absint, non est illis permittendum ad altare accedere. Hùc itaque illud tantummodò addimus quòd sacerdos eas preces quæ dicuntur elatâ voce, debet recitare *distinctè et appositè, non admodùm festinanter, ut advertere possit quæ legit; nec nimis morosè, ne audientes tædio afficiat; neque etiam voce nimis elatâ, ne perturbet alios qui fortassè in eâdem Ecclesiâ tum temporis celebrant, neque tam submissâ ut à circumstantibus audiri non possit; sed mediocri et gravi, quæ devotionem moveat, et audientibus ita sit accommodata ut quæ leguntur intelligant; ac secretas ita debet exprimere, ut et ipsemet se audiat, et à circumstantibus non audiatur.* Sunt verba Rubricæ. Qui legerit cap. 12, parte 2, de Studiis monasticis Mabillonii, is intelliget quàm graviter peccent sacerdotes qui preces missæ aliter recitent. De obligatione observandi rubricas Missalis fusè scripsit Quartus in Quæstionibus proœmialibus, ubi ostendit vehementer eos falli qui rubricas putant esse meras instructiones et consilia; disertè enim S. Pius V, in bullâ in principio Missalis positâ, ait: *Mandantes et districtè omnibus et singulis præcipientes in virtute sanctæ obedientiæ, ut missam juxta ritum, modum et normam quæ per Missale hoc à nobis nunc traditur, decantent ac legant, neque in missæ celebratione alias cæremonias vel preces, quàm quæ hoc Missali continentur, addere vel recitare præsumant.* Et ipsa communis omnium sententia docet rubricas esse leges præceptivas quæ obligant sub mortali *ex genere suo*, ut loquuntur theologi; ita tamen ut immunis sit à mortali qui eas non servet per invincibilem omnimodam imprudentiam, et aliquando etiam propter parvitatem materiæ, ut videre est apud Quartum. Consonant Suarez, tomo 3, in 8 parte, disp. 73, sect. 3, et Aversa, de Sacrificio, quæst. 11, sect. 12. In rubricâ, sub titulo: *De ritu servando in celebratione missæ*, cap. 1, præscribitur ne sacerdos missam priùs celebret quàm *saltem matutino cum laudibus absoluto*; et in rubricâ de *Defectibus in celebratione missar. occurrentibus*, inter defectus qui occurrunt recensetur ille: *Si celebrans saltem matutinum cum laudibus non dixerit*; et in Sacerdotali Romano, cap. 80: *Missa privata saltem post matutinum quâcumque horâ ab aurorâ usque ad meridiem dici potest.*

4. Super his rubricis oritur controversia, utrùm qui quod in iis præscribitur non servaverit, peccet mortaliter; an verò venialiter; alii in alias abiêre sententias, sive quia nonnulli falsum illud sequuntur principium, rubricas meras instructiones esse et consilia, sive quia alii, etsi eam sequuntur sententiam, rubricas habere vim legum, ut transgressio *ex genere suo* sit peccatum mortale, tamen partim materiam gravem celebrare missam non dicto matutino et laudibus, partim levem esse arbitrantur. Prima igitur opinio est eorum qui putant sacerdotem celebrando missam antequàm matutinum et laudes recitet, peccare mortaliter; hanc tuetur opinionem S. Antoninus, 3 parte, tit. 13, cap 6: *Missa non debet dici ab eo qui non dixit matutinum, licèt possit audiri; aliàs dicendo esset peccatum mortale, quia contra consuetudinem generalem Ecclesiæ.* Favet huic sententiæ Innocentii IV responsio in causâ quam ad eum retulit Otho cardinalis episcopus Tiburtinus inter archiepiscopum Nicosiæ cum suis suffraganeis Latinis episcopis ex unâ parte, et episcopos Græcos regni Cypri ex alterâ: *Sacerdotes autem dicant horas canonicas more suo; sed missam celebrare, priusquàm officium matutinale compleverint non præsumant.* Altera est eorum opinio qui nullum hìc neque mortale neque veniale peccatum deprehendunt. Tertia est eorum qui nonnisi veniale peccatum committi putant. Clericatus, decis. 50 de Sacrificio missæ, primam sequitur opinionem, et quinque ac quinquaginta auctores affert qui graviter peccare eum existimant qui perpetuo et quasi ex habituali consuetudine semper missam celebret, quin unquàm matutinum et laudes recitaverit. Si sermo sit de missâ conventuali, videtur peccatum esse mortale eam ante matutinum et laudes celebrare, id enim est contra generalem Ecclesiæ, consuetudinem. In missis verò privatis, si qua sit legitima causa, puta si princeps aut prælatus missam expeteret, videri posset à peccato etiam veniali immunis qui eam celebraret, non recitatis matutino et laudibus. Si vero absit causa, perdifficile videtur ne veniali quidem peccato non esse locum, ut observat Meratus, ad Gavantum, tomo 1, parte 2, pag. 799. Quòd si quis nullâ causâ urgente, perpetuò id faceret, ut videretur quasi statuisse animo nunquàm celebrare dicto matutino et laudibus, tum cum illis quinque et quinquaginta auctoribus quos sententiæ suæ suffragatores affert Clericatus, et ex rationibus ab ipso adductis concludi posset hujusmodi sacerdotem peccare mortaliter. Natalis Alexander, Theolog. dogmat. et moral. lib. 2 de Sacram. Euchar., cap. 8, art. 4, S. Antonini sequitur sententiam, sed declarat se non reprobare contrariam; profitetur etiam se nullius peccati reum credere qui gravibus et necessariis charitatis officiis impeditus, puta administratione Sacramentorum, antequàm matutinum et laudes missam celebraret. Grancolas, in veter. Sacramentar. Ecclesiæ, parte 1, pag. 739, concilia profert aliquot provincialia, quæ excommunicationis pœnâ sancitâ vetant ne quis sacerdos, non recitatis matutino et laudibus, missam celebret. Eâ verò sanctione nonnisi ille tenetur qui synodis illis est subjectus; neque ea potest illud everti quod superiùs generatim statui-

mus, et ad singulares circumstantias accommodavimus.

CAPUT XIV.

De defectibus quibusdam qui interdùm occurrunt in celebratione missæ, et remediis quæ adhiberi debent: ac primò de casibus quibus missa intermittitur.

1. Divus Thomas, 3 parte, q. 83, art. 6, proponit examinandum *utrùm possit sufficienter occurri defectibus circa celebrationem hujus Sacramenti occurrentibus, statuta Ecclesiæ observando;* et respondet affirmando, indicans quibus modis occurri iis defectibus possit juxta ea quæ statuit Ecclesia. Nos S. doctoris vestigia libenter sectabimur; et quædam alia afferemus quæ in rubricis Missalis, et apud moralis theologiæ scriptores reperimus.

2. Nemini licet cœptâ missâ ab altari recedere, et alii sacerdoti committere missam absolvendam. Apertissimè id vetat canon *Nullus episcopus*, de Consecrat., dist. 1, ubi hæc habentur : *Cùm verò ingressus fuerit episcopus aut presbyter ad missarum solemnia celebranda, nisi passio aliqua intervenerit, nullo modo audeat datâ oratione recedere, ut ab alio episcopo vel presbytero missarum solemnia suppleantur; sed qui initium ponit, suppleat usque ad finem; quia scriptum est: Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* Et can. *Nihil* 7, q. 1 : *Nullus sacerdos, cùm cœperit, imperfecta officia præsumat omninò relinquere.* Priore canone pœna suspensionis imponitur : *Si quis verò præsumpserit præter quod posuimus agere, à sacro corpore et sanguine Domini nostri Jesu Christi sit suspensus.* Posteriore pœnâ excommunicationis : *Si quis hæc temerare præsumpserit, excommunicationis pœnam sustinebit.* Utrùm autem impositæ sint hujusmodi pœnæ *ipso jure*, an latam esse sententiam oporteat, ut quis in eas incurrat; et utrùm iis pœnis sit locus, quando sacerdos recedit ab altari post consecrationem, doctores disputant. Sac. congregatio semel atque iterùm respondit eas pœnas non esse impositas *ipso jure;* nec locum iis esse si sacerdos ante consecrationem ab altari sine legitimâ causâ recesserit, ut si recesserit ex impatientiâ, quod sæpè contigit, ut videre est in resolutione sac. congregationis die 16 decembris 1719, l. 69 Decretorum, p. 604, in causâ Placentinâ, et in Juvenacensi die 3 decembris 1735.

3. Contigit aliquando, et rursùs contingere potest, ut sacerdos, dùm missam celebrat, vel nec opinatâ morte concidat, vel repentino morbo perculsus animo deficiat, et impediatur quominùs sacrificium possit perficere; quæritur quid facto opus sit in ejusmodi casibus. D. Thomas, loco cit., ait, si hoc ante consecrationem contingat, non oportere missam ab alio continuari; si verò facta sit consecratio corporis tantùm, aut corporis et sanguinis, perficiendam esse missam ab alio, neque relinquendum esse sacrificium imperfectum.

4. Consonat rubrica Missalis, quæ ad uberiorem addit explicationem, debere sacerdotem missam supplere initio inde sumpto, ubi primus sacerdos desierit; ac si sacerdos infirmus adhuc vivat, et communionis sit capax, nec alia adsit hostia consecrata, debere eum qui missam supplet hostiam dividere, cujus alteram partem sibi sumat, alteram infirmo tribuat. Doctrina S. Thomæ et Rubricæ præscriptum innititur, can. *Nihil* 7, q. 1, ubi hæc habentur : *Censuimus ergo convenire ut cùm à sacerdotibus missarum tempore sancta mysteria consecrantur, si ægritudinis acciderit quilibet eventus, quo cœptum nequeat consecrationis expleri mysterium, sit liberum episcopo vel presbytero alteri consecrationem exequi officii cœpti. Non enim aliud ad supplementum initiatis mysteriis competit, quàm aut incipientis aut subsequentis completa benedictio sacerdotis; quia nec perfecta videri possunt, nisi perfectionis ordine compleantur.*

5. Verba textûs non videntur obligationem missæ perficiendæ inducere; qui tamen ea benè expendat, et rationem consideret, perspiciet præceptum imponi missæ perficiendæ sub gravi peccato. Ait quidem textus *liberum;* sed ea vox non significat posse vel non posse, sed potestatem supplendi et perficiendi, etiamsi non una, sed personæ duæ sint, quæ actum faciant et perficiant; cùm omnes simus unum in Christo propter fidei unitatem, ut ait textus : *Cùm etiam simus omnes unum in Christo, nihil contrarium diversitas personarum format, ubi efficaciam prosperitatis unitas fidei repræsentat.* Quilibet verò virtute religionis et zelo divini honoris tenetur quidvis facere, ne gravis adversùs Dei honorem et sacrificium inferatur injuria; magna autem esset irreverentia, si sacrificium in suâ substantiâ cœptum non perficeretur; quæ sanè ratio satis persuadet gravem et præcisam esse obligationem, ut compleatur missa, quam qui incœperit, is unam aut utramque speciem consecraverit. Textûs canonici interpretationem dedit Suarez, 3 part., tom. 5, q. 83, art. 6, disput. 85, sect. 1, in fine. Ea autem ratio, quam modò innuimus, communis est omnium casuistarum, ut videre est apud Quartum, ad rubricas Missalis part. 3, tit. 10, sect. 1, n. 1.

6. Cùm igitur cœptum sacrificium supplere et perficere oporteat, examinandum quis ille tandem sit cui ejusmodi onus perficiendi incumbat. Certè onus ejusmodi est sacerdotum : ita ut si sacerdos reperiri non posset, et adesset laicus, quantumvis paratus et benè dispositus ad suscipiendam Eucharistiam, non posset sumere hostiam consecratam, multòque minùs sanguinem; nam eo casu hostia et calix in tabernaculo essent condenda, ut benè ostendit Sotus, in 4 Sentent., dist. 14, q. 1, art. 6, § *Circa hoc notandum.* Ex sacerdotibus verò primùm illi hoc onus incumbit, qui adest, deinde ei qui abest; primùm ei qui nullo, deinde ei qui aliquo detinetur impedimento, ut fusè disserit Pasqualigus, de Sacrificio novæ legis, q. 331 et seq.

7. Inter impeditos numerandus sacerdos jejunus qui non sit, sed tenetur sacrificium perficere, si nullus alius existat qui suppleat : quemadmodùm ipsa rubrica Missalis præscribit : *Missa per alium sacerdotem expleatur à loco ubi ille desiit, et in casu necessitatis etiam per non jejunum*, nam major vis est præcepti sive divini sive naturalis, cur jubentur sacerdotes servare integritatem sacrificii, quàm præcepti ecclesia-

stici de jejunio, ut etiam statuit concilium Toletanum VII, c. 1, et benè observavit Vitasse, part. 2 de Sacram. Eucharist., q. 9, art. 1, quæsito 5. Can. 2 concilii Toletani VII refertur à Gratiano, in can. *Nihil* 7, 1, q. 1; quem textum simul et id quod ipsa præcipit Rubrica cùm expendisset Sylvius, 3 part., q. 80, art. 8, hæc scribit : *Si sacerdos subitâ ægritudine correptus non potest inchoatam missam perficere, nec reperitur alius jejunus, non jejunus potest illud absolvere et communicare, si vel una species erat per alterum consecrata.*

8. Inter impeditos censendus est etiam sacerdos qui non est in gratiâ. Ac de eo duo sunt quæ quæruntur : primùm, an teneatur confessarium quærere cui peccata confiteatur; et si quidem eum non repererit, debeat contritionis actum elicere, ut possit missam perficere; alterum, utrùm si confessarium non reperiat, atque actum contritionis elicere frustra conatur, possit tamen missam supplere. Sotus, qui putat nullam esse obligationem missæ continuandæ, ait nullum sacerdotem, qui peccato gravi alligatur, urgeri præcepto vel sese expiandi per sacramentalem confessionem, vel actum contritionis eliciendi, non quòd ei ad altare non liceat accedere, et missam perficere, qui sese peccatis expiaverit, sed quia nullo tenetur præcepto missæ continuandæ. Nos verò, qui censemus omninò perficiendam esse missam, contrariæ opinioni subscribimus, quæ statuit sacerdotem qui peccato mortali implicitum animum gerat, teneri confessarium quærere, et si non reperiat, contritionis actum elicere, ut missam suppleat, ut videre est apud Pasqualigum, de Sacrificio missæ, q. 232. Idem Pasqualigus eâdem quæstione ulteriùs progreditur, ac propugnat debere missam continuare etiam illum sacerdotem qui gravi peccato commaculatum habeat animum, et cùm sibi confessarii copia non sit, frustra studuit contritionis actum elicere; non enim voluntariam inhabilitatem ejus esse, sed involuntariam. Nos verò sententiæ P. Soti subscribimus, qui loco citato scribere non dubitavit : *Faciamus non adesse nisi sacerdotem concubinarium, qui existit in peccato mortali, qui procul dubio si in peccato Sacramentum sumeret, mortaliter peccaret. Quare nullatenùs tenetur in peccato sumere, quia ad peccandum nemo obligatur.* Itaque, nisi quis alius reperiatur sacerdos qui ante meridiem possit missam perficere, putamus posse hostiam et calicem condi in tabernaculo, ut postero die sacerdos qui missam celebret, ea sumat ante ablutionem.

9. Rubrica etiam ita præscribit : *Si sacerdos ante consecrationem graviter infirmetur, vel in syncopen inciderit aut moriatur, prætermittitur missa.* Ex quibus verbis illud eruitur, quòd si sacerdos aut morbo corripitur, aut moritur, etiamsi Canonem incœperit, missa prætermittenda est, nec ab alio sacerdote supplenda; non enim perfici debet missa, nisi quando sacrificium substantialiter incœptum sit, præsertim quia in Rubricâ sequuntur illa : *Si autem semiprolatâ formâ corporis obiit sacerdos, quia non est facta consecratio, non est necesse ut missa per alium suppleatur.* Non enim prima verba formæ prolata satis sunt ut sacrificium dici possit substantialiter incœptum, ut benè super hâc re disputat Pasqualigus, q. 324. Quòd si sacerdos obierit post consecrationem corporis, antequàm integram protulerit formam consecrationis sanguinis, Rubrica præcipit ut alius sacerdos missam perficiat, vel super eumdem calicem proferens integram formam, sumpto initio ab illis verbis : *Simili modo postquàm cœnatum est;* vel proferens integram formam super alium calicem, iis quæ opus sunt instructum : dein sumat hostiam quam primus sacerdos consecraverit, et sanguinem quem ipsemet confecerit, subindeque semiconsecratum calicem bibat, quem sacerdos morbo correptus semiconsecratum reliquit. *Si verò obierit semiprolatâ formâ sanguinis, tunc alter prosequatur missam, et super eumdem calicem repetat integram formam ab eo loco : « Simili modo postquàm cœnatum est; » vel posset super alium calicem præparatum integram formam proferre, et hostiam primi sacerdotis, et sanguinem à se consecratum sumere, ac deinde calicem relictum semi consecratum.*

10. Quibus verbis è medio tollitur controversia à quibusdam excitata, qui contendebant oportere sacerdotem qui supplet, non solùm vinum, sed etiam hostiam consecrare, si sacerdos qui missam incœpit, obeat post consecrationem panis, et post non integrè prolatam formam consecrationis vini. D. Thomas, in 4 Sent., dist. 8, q. 2, art. 4, in eam videtur opinionem esse propensus, quæ statuit in eo casu sacerdotem debere vinum consecrare, deinde hostiam jam ab illo primo sacerdote consecratam sumere, et vinum quod ipse consecrârit. Sed tamen nihil detrahit S. doctor de probabilitate contrariæ sententiæ, in obsequium fortassè Innocentii III, qui, lib. 4 de Mysteriis missæ, cap. 22, dubium existimavit validane an non esset consecratio unius speciei sine consecratione alterius. Angelici doctoris verba hæc sunt : *Si sacerdos impeditur ut cœptum missarum officium explere non possit, alius sacerdos debet explere quod ille inchoavit*, etc. *Nec aliquid per hoc derogatur unitati Sacramenti, quia omnes unum sumus in Christo propter fidei unitatem. Secundùm tamen Innocentium consultius est ut illâ hostiâ jam consecratâ seorsùm positâ, super aliam deinceps totum officium iteretur.* Et cum D. Thomâ consentiunt tum Rubrica, tum communiter doctores omnes, Suarez in 3 part., tom. 3, quæst. 83, art. 6, disp. 83, § *Tertia Regula;* Franciscus de Lugo, lib. 5 de Sacramentis, cap. 10, q. 3, n. 48; Quartus, ad Rubricas Missalis, part. 3, tit. 10, num. 3, sect. 1, dub. 3, § *Colligitur secundò;* Pasqualigus, de Sacrificio novæ legis, q. 324, § *Secundò colligitur;* et sanè ratio est optima; nam ubi agitur de supplemento, nihil aliud opus est supplere quàm quod defuerit in sacrificio.

11. Res hæc discussa etiam in conventu cleri Patavini anno 1708, præsertim in eo qui habitus est mense julio ejusdem anni, cùm secundus examinaretur casus. In eam porrò abiit sententiam, quam supra amplexati sumus, scilicet oportere solum calicem consecrare, si fortè sacerdos qui celebrabat post conse-

crationem panis repentino morbo perculsus est, nec rursùs aliam ab eo qui supplet hostiam esse consecrandam. Addit autem ibidem quòd cùm præscribat Rubrica *missam explendam esse ab eo loco ubi prior sacerdos desiit*, nisi certum et exploratum habeatur hostiam esse consecratam, non satis est proferre formam consecrationis, sed incipiendum ab iis verbis : *Qui pridiè quàm pateretur ;* tametsi negari non possit consultius esse ab initio Canonis incipere. In consecratione autem calicis si sacerdos è vitâ sublatus fuerit antequàm integram formam protulerit, monet incipiendum esse ab illo loco : *Simili modo*, quemadmodùm etiam jubet Rubrica. Si denique constet utramque speciem fuisse consecratam, sed incertum quânam in parte missæ sacerdos morbo fuerit correptus, debere eum ait qui supplet incipere ab iis verbis : *Unde et memores, Domine.*

12. Præter casum mortis aut inopinati morbi, ex quo qui celebrat missam perficere non potest, alii etiam afferuntur in Rubricis, alii ab auctoribus, in quibus cœpta missa vel imperfecta relinquitur vel intermittitur. In Rubricis casus proponitur templi quod vel violatur vel polluitur dùm sacerdos celebrat missam. Alius etiam casus proponitur cùm sacerdoti celebranti nuntiatur propè esse hostes, à quibus imminet sacerdoti cædis periculum, vel alluvionem, vel templi seu oratorii ruinam imminere. Jubent Rubricæ, si templum violetur vel polluatur ante Canonem, missam intermitti ; si verò post Canonem, perfici ; in casu verò vel hostium irruentium, vel imminentis alluvionis, vel ruinæ, aiunt relinquendam esse missam, nisi facta sit consecratio ; post consecrationem verò sacerdotem debere, cæteris omissis, corpus et sanguinem sumere. Videantur Suarez, in 3 part., tom. 3, q. 83, art. 6, disput. 85, sect. 1, § *Quartò accidere potest ;* Sylvius, in 3 part. D. Thomæ, q. 83, art. 6, quæsito 3 ; cardinalis Toletus, Instruct. sacerdot. lib. 2, cap. 9, n. 9 ; Quartus, ad rubricas Missal., part. 2, tit. 3, sect. 2, dub. 6 ; Pontas, in Dictionar. cas. consc., verbo *Missa*, casu 23 ; col. Lucion. 26, q. 3, tom. 5. Qui auctores nihil ampliùs afferunt quàm quod præscribit Rubrica ; monent tamen sacerdotem, si non possit sumere Sacramentum, ut secum illud tectum asportet clanculùm, qui casus sanè videtur commentitius ; minùs enim opus est temporis absumendo Sacramento, cæteris omnibus vel precibus, vel cæremoniis omissis, quàm contegendo, et eâ quâ æquum est decentiâ asportando.

13. Ille verò casus non est profectò commentitius, si sacerdoti qui consecravit hostiam tempus non suppetat sanguinis consecrandi ; ac quæri potest an ille, etsi periculo prematur vel ingruentium hostium, vel imminentis ruinæ, debeat consecratam hostiam sumere et abire ; an verò teneatur consecrare etiam sanguinem, eumque sumere ne sacrificium imperfectum remaneat. Durum videtur Quarto sacerdotem in ejusmodi occasione teneri etiam calicem consecrare ; neque enim sacerdos voluit imperfectum facere sacrificium, quod quidem esset intrinsecùs et per se malum, seu principio quidem in animo habuit sacrificium perficere, quamvis gravi et inopinato impedimento detentus, non potuerit complere. Cum eo consentit cardinalis Toletus loco citato ; qui tamen monet sacerdotem teneri missam continuare etiam vitæ periculum subeundo, sive consecraverit, sive non consecraverit, si quis christianæ religionis hostis in ejus contemptum mortem sacerdoti minitaretur, nisi missam relinqueret. Suarez, in 3 part. D. Thomæ, tom. 3, q. 74, art. 2, disput. 43, sect. 4, § *Dico ergo primò*, disertè ait sacerdotem qui hostiam consecraverit, nec ipsi tempus suppetat vini consecrandi, posse, sese ut subripiat à periculo mortis, hostiam sumere ; dummodò tamen nullum scandalum oriturum sit, nec religio in contemptum cadat ; in his enim circumstantiis vult sacerdotem teneri missam continuare, et sanguinem consecrare, non modò ex præcepto integritatis sacrificii, sed etiam ex obligatione profitendæ fidei, et vitandi scandali. Abbas Uspergensis narrat scelestum hominem Cincium præfectum Romæ nocte Nativitatis Christi Domini basilicam Liberianam ingressum, ut erat Henrici regis fautor, S. pontificem Gregorium VII missam cum clero celebrantem in capite percussisse ; attamen magnum illum pontificem, licèt ita malè mulctatum, ab altari non recessisse, nisi, quam incœperat, missâ peractâ : *Priùs tamen missâ ad altare percantatâ, quam priùs incœperat, sed nondùm finierat.* Quod tamen aliter narrat Paulus Bernriedensis, cap. 49 et seq., qui refert non potuisse S. pontificem missam explere, vi à satellitibus ab altari abreptum : *Percussum graviter in fronte graviterque vulneratum, de missâ nondùm finitâ violentis manibus abstraxerunt.*

14. Si quis superveniat excommunicatus, non qui toleretur, sed qui jam talis declaratus sit, vel notorius cleri percussor, cùm coram eo missa celebrari non possit, quod disertè prohibetur in can. *Is qui*, de Sent. excommunicat., in 6, et missa jam incœpta sit, admonendus excommunicatus ut ecclesiâ abeat ; ac, si fieri potest, etiam pellendus, quod expressè jubet Clement. II, de Sentent. excommunicat., et si quidem ejici non possit, aut nondùm perventum est ad Canonem, seu, ut quidam volunt, ad consecrationem, tunc relinquenda est missa ; aut eò perventum est, et continuanda est missa, ut docet Sotus in 4 Sentent., dist. 22, q. 1, art. 4 : *Hic autem interroget quis fortè, quid, si, dùm sacerdos celebrat, hujusmodi excommunicatus ingrederetur ecclesiam, faciendum esset? Respondetur cessandum esse, quousque extat : quòd si exire noluerit, expellatur sine scandalo tamen et percussione ; si tamen id fieri non potuerit, et Canon non fuerit incœptus, cessandum omninò. Imò forsan, ut Innocentius insinuat in cap.* Nuper, *nisi consecratio incœpta fuerit, cessandum est, quia illic incipit sacrificium. Factâ autem consecratione, necesse est usque ad sumptionem procedere, quia strictius præceptum est integritatis Sacramenti, quàm excommunicatos expellendi.* Factâ autem communione, reliquum missæ, si excommunicatus non abierit, continuandum est in sacristiâ aut in alio

decenti loco, ut communiter docent auctores, et quemadmodùm videre est apud Suarez, de Censuris, disput. 2, sect. 1, n. 16.

15. Quædam etiam laudabiliter fiunt, et fieri debent incœptæ missæ interruptiones, ut cùm lecto Evangelio fit concio, vel cùm inter missarum solemnia quædam populo edicenda sunt ex præscripto canonum. Sylvius, 3 part., quæst. 83, art. 6, quæsit. 3, ait posse missam intermitti, si occasio ferat, moriturus ut infans baptizetur : *Ex causâ etiam legitimâ potest missa interrumpi, seu discontinuari notabiliter, velut ad baptizandum infantem moribundum.* Casum etiam addit, cùm quis sine confessione esset moriturus : *Vel ad excipiendam confessionem infirmi ; quorum ille alioquin sine Baptismo, iste sine Sacramento Pœnitentiæ esset moriturus ;* et cùm extremâ Unctione opus esset infirmo, cui nullum aliud Sacramentum administrari posset : *Idem judicium est si extrema Unctio foret administranda infirmo, qui aliud Sacramentum non potest recipere ;* idemque iterat in resolutionibus, verbo *Missæ interruptio ;* quæ omnia cæteri omnes admittunt, ut videre est in citatis Collationibus Lucionensibus. De ejusmodi casibus practicè tractat Quartus, ad rubricas Missalis, part. 2, tit. 3, sect. 3, cap. 3, qui, si gravis urgeat necessitas administrandi ea Sacramenta, docet missam sive ante sive post consecrationem posse interrumpi ; et si quidem facta sit consecratio, debere sacerdotem diligentissimè curare ut Sacramentum custodiatur, nisi fortè consultum meliùs existimaverit illud in tabernaculo occludere ; et postquàm redierit, missam inde ubi eam intermiserat repetere.

16. Disputant nonnulli an sacerdos qui pervenerit ad offertorium, possit incœptam missam rursùs ab initio repetere, si aliter missâ careret vel populus, vel princeps, aut prælatus aliquis dignitate præstans, nec alia esset missa quàm quæ incœpta est. Azorius, Instit. moral. tom. 1, lib. 10, cap. 32, quæst. 3, putat intermitti posse missam, et à principio repeti, id si vir primarius postulet. Negant alii, propterea quòd existimant id præ se ferre irreverentiam quamdam erga sacrificium : proinde optimè observat Pontas, loc. cit., cas. 24, si primam opinionem sequi placeat, superveniente cardinali, aut episcopo, aut principe civitatis seu oppidi ubi celebratur missa, ad nullam aliam quamlibet personam id esse trahendum ; graves enim hinc orirentur et in personis et in ecclesiis turbæ et scandala. Natalis Alexander, Theolog. dogmat. et moral., lib. 2 de Sacrament. Euchar., cap. 7, art. 4, omnia quæ hactenùs attulimus de intermittendâ missâ admittit capita ; deinde proponit *an missa possit interrumpi, si episcopus aut eo major, vel princeps aliquis adveniat, qui missam die festo audire non poterunt, nisi sacerdos qui eam incœpit, et Evangelium fortè ac Symbolum recitavit, illam ab Introitu incipiat ;* et respondet negando, *quia ordo sacrificii potior esse debet quàm hominum quâvis dignitate conspicuorum commoda, tum quia via pateret abusui* ; et provocat ad Mediolanense concilium, ubi vetitum est *neve ob eamdem causam* (quæ ea est quam supra innuerat Natalis Alexander) *missâ inchoatâ* (sacerdotes) *subsistant, aut ejus initium repetant.*

CAPUT XV.

De defectibus qui possunt occurrere vel in pane, vel in vino, vel in formâ consecrationis.

1. Jam verò de defectibus dicendum qui in missâ celebrandâ possunt occurrere, ac de remediis quæ occasio postulat ut adhibeantur. Itaque defectus possunt occurrere vel in pane tantùm, qui consecrandus est, vel in vino duntaxat, quod itidem consecrari debet, vel in utroque simul, vel in aquâ quæ vino immiscenda est, si non propter validam, saltem propter licitam calicis consecrationem, juxta ea quæ supra dicta sunt, et juxta id quod statuit Tridentina synodus, sess. 22, cap. 7 de Sacrificio missæ, et can. 9 ejusdem sessionis. Potest defectus occurrere in pane, puta si hostia consecranda vel corrupta sit, vel non sit è frumento ; quod si accidat, Rubrica regulas proponit quas oportet adhibere : aut enim sacerdos ante consecrationem ejusmodi comperit defectum, nec aliud quidquam opus est facto quàm ut aliam hostiam triticeam et incorruptam capiat, eamque saltem mente offerat, et missam continuet : *Si celebrans ante consecrationem adverterit hostiam esse corruptam, aut non esse triticeam, remotâ illâ hostiâ, aliam ponat, et factâ oblatione, saltem mente conceptâ prosequatur, ab eo loco ubi desivit ;* aut sacerdos id advertit post consecrationem, atque etiam postquàm eam ore sumpsit, et in eo casu debet aliam hostiam sumere, offerre et consecrare, incipiens ab illis verbis : *Qui pridiè quàm pateretur.* Quòd si primam illam hostiam non absumpserit, eam absumat post sumptum corpus et sanguinem ; si verò priorem hostiam absumpserit, ne prætermittat secundam hostiam sumere quam validè consecravit ; major enim vis est præcepti de perficiendo sacrificio quàm de jejunio : *Si id adverterit post consecrationem, etiam post illius hostiæ sumptionem, positâ aliâ, faciat oblationem ut supra, et à consecratione incipiat, scilicet ab illis verbis : « Qui pridiè « quàm pateretur, » et illam priorem si non sumpsit, sumat post sumptionem corporis et sanguinis, vel alii sumendam tradat, vel alicubi reverenter conservet. Si autem sumpserat, nihilominùs sumat eam quam consecravit, quia præceptum de perfectione Sacramenti majoris est ponderis quàm quod à jejunis sumatur.* Aut denique sacerdos post sumptionem sanguinis advertit hostiam vel non fuisse triticeam, vel fuisse corruptam, et tum oportet novum parare panem et vinum cum aquâ, utrumque ut supra offerre, et utrumque consecrare, sumpto initio ab illis verbis : *Qui pridiè quàm pateretur*, et panem et vinum ita consecratum sumere, ac missam prosequi. *Quòd si hoc contingat post sumptionem sanguinis, apponi debet rursùs novus panis et vinum cum aquâ, et factâ priùs oblatione ut supra, sacerdos consecret, incipiendo ab illis verbis : « Qui « pridiè, » ac statim sumat utrumque, et prosequatur missam, ne Sacramentum remaneat imperfectum, et ut debitus servetur ordo.*

2. Sed quanquàm apertissimè Rubrica præcipiat quid facto opus sit, nonnemo tamen existimat, cùm post sumptionem sanguinis sacerdos advertit panem non esse ex idoneâ materiâ vel esse corruptum, satis esse si novum consecret panem, quin novum consecret vinum; agi enim de sacrificio supplendo; ad supplendum autem satis esse præstare quod defuit. Nos verò non ita fidenti animo sumus, ut à Rubricâ recedamus. Duabus de causis decernit Rubrica apponendum esse novum panem et vinum novum, quarum altera est, *ne Sacramentum remaneat imperfectum*; altera, ut *debitus servetur ordo*. Si non denuò panis et vinum, sed novus duntaxat panis apponeretur, consecraretur et sumeretur, quis assereret debitum ordinem fuisse servatum? Ordo enim postulat priùs ut consecretur panis, deinde vinum; quòd si non apponatur novus panis et vinum novum, sed panis duntaxat, sanguis priùs consecratus erit quàm corpus, et sanguis priùs quàm corpus itidem sumptus erit, ut benè observat Suarez, in 3 part., tom. 3, quæst. 83, art. 6, disputat. 85, sect. 1, § *Atque ex his constat.*

3. Potest etiam in vino defectus occurrere, puta si acetum in calicem pro vino infusum sit, seu quivis alius liquor qui consecrari non possit. Si quidem sacerdos id ante sanguinis consecrationem adverterit, novum vinum sibi jubeat afferri, idque offerat, et consecret incipiens ab illis verbis : *Simili modo : Debet statim apponere novum vinum cum aquâ, et factâ oblatione, ut supra, consecrare incipiendo ab illis verbis : Simili modo.* Hæc sunt verba Rubricæ, quæ jubet idem fieri si sacerdos defectum adverterit, postquàm consecrationis verba super indebitam et ineptam materiam protulerit. Sed difficultas in eo versatur, si id sacerdos adverterit *post sumptionem corporis, vel post sumptionem materiæ ineptæ.* Disputant enim theologi num sacerdos novam hostiam novumque vinum debeat consecrare incipiendo ab illis verbis : *Qui pridiè;* an verò satis sit si novum sibi vinum apponi iubeat, et consecret incipiens ab illis verbis : *Simili modo.* Atque ut probè intelligatur quid illud sit de quo disputant, advertendum est eos qui sentiunt sacerdotem qui *post sumptionem materiæ ineptæ* ejusmodi defectum compererit, debere novam hostiam novumque vinum consecrare, nec satis esse si novum consecret vinum incipiendo ab illis verbis : *Simili modo*, omne sententiæ suæ robur ponere in iis precibus quæ post illa verba : *Simili modo*, consequuntur, quæ preces supponunt præsentiam utriusque speciei consecratæ : *Panem sanctum vitæ æternæ et calicem salutis perpetuæ;* et paulò post : *Corpus et sanguinem sumpserimus :* quibus addi possunt etiam quædam actiones, puta signa crucis quæ sacerdos ducit super calicem, dicens : *Per ipsum*, etc., et particulæ ex hostiâ detractæ in calicem ipsum injectio per ea verba : *Hæc commixtio*, etc. Nec quidquam roboris habet ea responsio, scilicet cùm sacerdos vini defectum adverterit, non proximè post consecrationem, sed propè sumptionem, jam esse facta crucis signa ad illa verba : *Per ipsum*, etc., et particulam hostiæ immissam esse in calicem. Nam, præterquàm quòd hujusmodi responsio locum non habet ubi sacerdos vini defectum advertit proximè post consecrationem panis, id omne quod antea factum est, legitimum haberi non potest; crucis enim signa ducta sunt cum hostiâ validè consecratâ super calicis materiam invalidè consecratam. Signa autem omittere non videtur benè consultum.

4. D. Thomas, cui, ut supra dictum est, videtur esse satis, sacerdote morte prærepto post consecrationem hostiæ, si sacerdos qui supplet, calicem consecret, missamque prosequatur; in casu de quo nunc agimus, cùm sacerdos vini defectum advertit post sumptionem materiæ ineptæ quæ continebatur in calice, disertè docet non satis esse novum vinum consecrare, sed opus esse novam quoque consecrare hostiam. Ejus verba sunt, 3 part., quæst. 83, art. 6, ad quartum : *Si verò hoc perceperit* (ineptam scilicet materiam in calicem esse immissam) *post sumptionem corporis, aliam hostiam apponere debet iterùm consecrandam simul cum sanguine; quod ideò dico quia, si diceret sola verba consecrationis sanguinis, non servaretur debitus ordo consecrandi; et, sicut dicitur in canone Toletani concilii, perfecta videri non possunt sacrificia, nisi perfecto ordine compleantur. Si verò incideret à consecratione sanguinis, et repeteret omnia verba consequentia, non competeret, nisi adesset hostia consecrata; cùm in verbis illis occurrant quædam dicenda et fienda non solum circa sanguinem, sed etiam circa corpus. Et debet in fine iterùm sumere hostiam consecratam et sanguinem, non obstante etiam si priùs sumpserit aquam quæ erat in calice, quia præceptum de perfectione vel de perceptione hujus Sacramenti majoris est ponderis quàm præceptum quòd hoc Sacramentum à jejunis sumatur.*

5. Scotus, qui non attingit casum dùm defectus occurrit in pane, casum tamen tractat cùm defectus occurrit in vino; ac docet novam non esse hostiam consecrandam, sed satis esse si novum vinum consecretur : nullum enim esse textum, rationem nullam, quamobrem nova hostia consecranda sit, et satis provisum, si suppleatur quod deest; vinum autem duntaxat id esse quod deest; ita in 4 Sentent., dist. 8, quæst. 3, suæque sententiæ multos sectatores habet. Consentit Suarez, loc. cit., sect. 1, § *Sed circa hanc regulam;* et consentiunt alii quos refert Pasqualigus, de Sacrific. novæ legis, quæst. 299. Favet huic sententiæ epistola D. Bernardi 69, quam supra retulimus, nec tamen ulli ex prædictis scriptoribus commemorârunt. Panem consecraverat, quod supra narravimus, Guido, abbas trium Fontium, cùm postea advertit non fuisse vinum à ministro infusum in calicem. Eâ re perculsus est Guido; ac nihil quidquam aliud quod consilii caperet, ipsi in mentem venit, quàm ut infuso vino in calicem, illùc particulam consecratæ hostiæ immitteret, eamque unà cum vino hausto deglutiret. Factum quidem non improbavit S. Bernardus non quòd ad hunc modum consecrari vi-

num existimaverit, sed quòd certè sanctificatum crediderit. Sed tamen non prætermisit S. doctor innuere potuisse novum vinum consecrari incipiendo ab illis verbis : *Simili modo*. Verba illius epistolæ sunt hæc : *Vinum fudisti in calicem super hostiæ sacratæ particulam; laudamus, nec sub tanto articulo meliùs fieri potuisse putamus, arbitrantes liquorem, etsi non ex consecratione propriâ atque solemni in sanguinem Christi mutatum, sacrum tamen fuisse ex contactu corporis sacri*, etc. *Ego autem pro meo fatuo sensu, si mihi idem contigisset quod tibi, vellem ad remedium mali unum è duobus egisse, aut ipsum quod fecisti, aut certè ab illo loco ubi dicitur : « Simili modo, postquàm cœnatum est, » verba sacra iterâsse, et sic complêsse quod restabat de sacrificio.*

6. Sotus, D. Thomæ fidus discipulus, in 4 Sentent., dist. 13, quæst. 2, art. 6, observat multa consequi absurda, nisi sacerdos qui defectum vini adverterit vel post consumptionem hostiæ validè consecratæ, vel etiam post sumptionem materiæ ineptæ, quæ erat in calice, novam hostiam accipiat, eamque simul cum novo vino consecret; aut enim vult sanguinem duntaxat consecrare, et statim sumere, omnibus illis signis crucis et verbis prætermissis, quæ fiunt et dicuntur à consecratione calicis usque ad sumptionem; aut ea omnia vult iterare. Si prætermittenda putet, cùm ea crucis signa et verba jam antea facta et dicta sint, commemoratis corpore et sanguine, nemo non videt, quidquid dictum gestumve sit, non fuisse legitimum, ideòque iterandum. Si verò signa et verba, ut æquum esse videtur, iterare velit, cùm non ampliùs præsens sit hostia consecrata, cujus tamen itidem et calicis fit mentio : *Panem sanctum vitæ æternæ, et calicem salutis perpetuæ*, et : *Quotquot ex hâc altaris participatione sacrosanctum Filii tui corpus et sanguinem sumpserimus;* quod denuò geritur aut dicitur, itidem illegitimum est, nisi alia sit hostia simul cum novo vino consecranda : *Si tamen hoc perceperit post sumptionem corporis, debet sacerdos aliam apponere hostiam iterùm consecrandam simul cum sanguine. Et ratio est quia vel sufficeret tunc sanguinem consecrare, et iterùm sumere, prætermissis signis et verbis, quæ fiunt à consecratione calicis usque ad sumptionem; et hoc non, quia cùm in illis tam mentio fiat sanguinis quàm corporis, sequitur ut quæ illùc usque facta fuerunt, non fuerint legitima, atque iterùm sint repetenda. Sin autem repetantur omnia, tum quia hostia nulla est, pari ratione non fient legitimè, quia fieri debent simul super corpus et sanguinem, ut verè dicatur : « Panem sanctum vitæ æternæ, et calicem salutis « perpetuæ, » et : « Quotquot ex hâc altaris participa- « tione sacrosanctum Filii tui corpus et sanguinem sum- « pserimus. »*

7. In hunc modum Sotus paraphrasi quâdam S. Thomæ doctrinam exponit, quam innuit etiam S. Antoninus, 3 part., tit. 16, cap. 6, § 1. Addit porrò Sotus novam hostiam simul cum novo vino apponere et consecrare, rem esse quidem facilem ei qui coram uno vel duobus missam celebret, non tamen si publicè celebret, vel coram aliquo inter primores viro; quo in casu rectè posset novum infundere vinum, consecrare et sumere, idque ad evitandum scandalum : *His tamen non obstantibus, licèt, ubi homo privatim coram uno vel duobus celebrat, consultius sit D. Thomæ opinionem servare, tamen ubi in publico, et præsertim coram aliquo magnate celebraretur, ad evitandum scandalum et turbationem populi, fortè non esset absurdum ut sacerdos secretò fingens lotionem sumere, vinum tunc infunderet, et consecraret, et sumeret; nam scandalum excusaret, præsertim cùm jam facta fuerint signa super hostiam, licèt non legitimè super calicem.*

8. Quæ explicatio magno excepta est plausu, ut videre est apud Azorium, tomo 1 Instit. moral., lib. 10, c. 23, § *Secunda opinio*. Et rubrica Missalis, quæ tempore S. Pii V, D. Thomæ opinionem fuerat amplexa : *Si hoc advertat post sumptionem corporis vel hujusmodi aquæ, apponat aliam hostiam iterùm consecrandam, et vinum cum aquâ in calice, offerat utrumque, et consecret, et sumat, quamvis non sit jejunus*, eamdem tempore Clementis VIII doctrinam retinuit, eâ tamen additâ Soti explicatione : *Vel si missa celebretur in loco publico ubi plures adsint, ad evitandum scandalum, poterit apponere vinum cum aquâ, et factâ oblatione ut supra, consecrare, et statim sumere, ac prosequi cætera;* ea verò verba, *statim sumere*, ostendunt omittendas esse preces, quæ præsentem hostiam indicant, quæque multos impulerunt ut docerent non satis esse vinum duntaxat denuò apponere, sed novam hostiam novumque vinum apponi oportere. Sylvester, doctrinæ D. Thomæ sectator, qui scripsit ante Clementis VIII tempora, in Summâ, verbo *Eucharistia* secundo, n. 14, sine dubitatione ullâ docet sacerdotem, qui post sumptionem hostiæ defectum vini adverterit, debere novam hostiam, itemque novum vinum apponere et consecrare, iisdem adductus quas supra attulimus rationibus è D. Thomâ depromptis. Verùm Sylvius D. Thomæ item assecla, qui post Clementis VIII tempora scripsit, 5 parte, quæst. 80, art. 8, alterum ab altero casum distinguit, ut constat ex his verbis : *Si sacerdos post sumptionem aquæ advertat calici non infusum fuisse vinum, sed aquam; tunc etiamsi hoc advertat post sumptionem hujusmodi aquæ, si missa celebretur in loco publico, ubi plures adsint, ad evitandum scandalum, poterit apponere vinum cum aquâ; et factâ oblatione consecrare, et statim sumere, ac prosequi cætera*, etc. *Si autem sacerdos secretò celebraret, ubi nullum foret scandali periculum, apponenda esset alia hostia et vinum cum aquâ, quæ primum offerri, tum consecrari, ac deinde sumi deberet;* et addit in priore casu incipiendum esse ab illis verbis : *Simili modò*, et prosequendum usque ad ea : *Unde et memores*; in posteriore autem ab illis : *Qui pridiè quàm pateretur.*

9. Possunt etiam defectus occurrere in pane et vino, puta si panis non esset triticeus, et vinum vel non esset è genimine vitis, aut esset acetum; quod si accidat, alia via est ineunda. Nam, si sacerdos id

advertit ante consecrationem, afferri sibi jubeat materias idoneas; quæ si non reperiantur, missam omittat; si verò id advertit post prolata consecrationis verba, quia invalida est consecratio, omittat pariter missam; nihil enim egit, nec quidquam propterea est quod suppleri oporteat, ut benè observat Aversa, quæst. 10, sect. 16, § 4. Si autem id adverterit post sumptionem utriusque materiæ invalidè consecratæ, cùm jam jejunus non sit, neque necessitate urgeatur ad missam celebrandam, recitet ad vitandum scandalum orationes quæ communionem consequuntur, omissis iis verbis quæ Sacramenti perceptionem significant, ac factâ benedictione ad populum, legat Evangelium S. Joannis, ut docet Quartus, ad rubricas Missalis, part. 3, sect. 2, dub. 4. Sed id quia sacerdoti multùm negotii facesseret, et magis magisque augeretur confusio, consultius esset missam omittere, nisi fortè multitudo adesset missæ audiendæ, quo casu posset submissâ voce sacerdos preces aliquas recitare quæ ad illam partem missæ non pertinerent, et benedictionem populo impertiri, quæ immixta extraneis precibus non ampliùs esset pars missæ, ut rectè advertit Pasqualigus de Sacrific. missæ, quæst. 300.

10. Denique defectus potest occurrere in aquâ duntaxat, quæ in calicem infusa non sit; atque id si advertat sacerdos ante consecrationem calicis, statim eam in calicem infundat; si verò id advertat post consecrationem, nihil ampliùs opus est facto, et missam prosequatur; aqua enim non est *de necessitate*, nec pertinet ad essentiam sacrificii. Ita statuunt rubricæ Missalis, ita docet S. Thomas, 3 parte, q. 83, art. 6, ad quartum, et post D. Thomam Sotus in 4 Sentent., dist. 13, quæst. 1, art. 6, § *Quartò contigit*, Gabriel Biel, lect. 88, super Canone, vers. *Si verò deprehenderit;* Persicus, de sacerdotis Officio, lib. 1, dub. 7, n. 64.

11. Monet cardinalis Gottus, loco cit., quæst. 1, de Sacrificio missæ, dub. 4, § 3, in fine, sacerdotibus attentè legendum D. Thomam, ut promptum habeant remedium in singulis qui sibi casibus in missâ possunt occurrere, adhibendum. Ejusmodi nos probantes consilium, quæ docet facienda quibusdam aliis casibus S. doctor hinc abesse non patimur, ipsiusque verba afferemus, 3 parte, quæst. 83, art, 6, ad tertium : *Si musca vel aranea in calicem ante consecrationem ceciderit, aut etiam venenum deprehenderit esse immissum, debet effundi, et abluto calice, denuò aliud vinum poni consecrandum. Si verò aliquid horum post consecrationem acciderit, debet animal cautè capi, et diligenter lavari et comburi, et ablutio cum cineribus in sacrarium mitti. Si verò venenum ibi deprehenderit esse immissum, nullo modo debet sumere, nec alii dare, ne calix vitæ vertatur in mortem, sed debet diligenter in aliquo vasculo ad hoc apto cum reliquiis conservari; et, ne Sacramentum remaneat imperfectum, debet aliud vinum apponere in calicem, et denuò resumere à consecratione sanguinis, et sacrificium perficere.*

12. Consentit S. Antoninus, 3 parte, tit. 16, c. 6, § 3, circa medium; et idem præscribunt rubricæ missalis : *Si post consecrationem ceciderit musca vel aliquid simile, et fiat nausea sacerdoti, extrahat eam, et lavet cum vino; finitâ missâ comburat, et combustio ac lotio ejusmodi in sacrarium projiciatur. Si autem non fuerit ei nausea, nec ullum periculum timeat, sumat cum sanguine.* In casu verò infusi veneni Rubrica distinguit, ac jubet sacerdotem, id si ante consecrationem deprehenderit, in locum decentem venenatum vinum projicere; si verò id adverterit post consecrationem, novum vinum debet sacerdos consecrare, venenatam autem speciem in alium calicem lino vel stuppâ oppletum infundere, ubi tamdiù servanda est venenata species, donec exsiccetur; stuppâ verò comburatur, et cineres in sacrarium demittantur : *Si aliquod venenosum ceciderit in calicem, vel quod provocaret vomitum, vinum consecratum reponendum est in alio calice, et aliud vinum cum aquâ apponendum denuò consecrandum, et finitâ missâ, sanguis repositus in panno lineo vel stuppâ tamdiù servetur, donec species vini fuerint desiccatæ, et tunc stuppa comburatur, et combustio in sacrarium projiciatur.* S. Gregorius Turonensis, Historiæ lib. 3, c. 31, scribit, diabolum in hæreticorum mysteriis potestatem habere, in nostris autem ne venenum quidem nocere; quod cujusmodi sit et quo sensu intelligendum, quæritur; et respondetur S. Gregorium ad eos respicere qui in hostiâ seu in calice hausto veneno, ne antidotum quidem voluerunt suscipere, Dei misericordiâ freti, qui eos à veneno servavit incolumes. Sed hæc exempla sunt quæ demirari possumus magis quàm imitari, neque enim tentandus est Deus, multique sanctitate præclari viri, cùm se vel in hostiâ vel in calice venenum suscepisse deprehendissent, ea quæ opus sunt adhibuêre remedia. Vide Lupum, ad concilium Florentinum sub Victore II, tomo 4, p. 4 primæ editionis.

13. Si cui fortassè mirum videatur docere D. Thomam, si sacerdos post consecrationem deprehendat esse aquam in calice, non satis esse eum novum vinum apponere, sed etiam debere novam hostiam accipere et utrumque consecrare; in casu verò, quo sacerdos post consecrationem calicis advertat venenum vino immixtum, satis esse novum vinum consecrare, nec aliam consecrare hostiam; is mirari desinat, omnemque sibi eximat difficultatem, si considerat in primo casu supponi validam fuisse consecrationem panis, et invalidam consecrationem vini; in posteriore casu utramque speciem supponi validè consecratam; ac proinde in primo casu opus esse crucis signa et verba iterare, quod fieri non potest, nisi nova hostia consecretur; illis autem signis et verbis iterandis nihil opus esse in secundo casu, in quo, cùm utraque species validè consecrata fuerit, signa et verba suum significatum obtinuerunt : quæ doctrina est Soti, in 4 Sent., dist. 13, q. 1, art. 6, *Quòd si arguas : In solutione proximâ dictum est quòd si venenum in calice deprehenditur etiam sumpto cor-*

pore, satis est vinum iterùm consecrare, et statim sumere; ergo pari modò dùm reperitur esse meram aquam, negatur consequentia; quia ubi erit venenum, erat legitima consecratio : quare verba et cruces non erant repetenda, quia legitimè fuerant facta. Ubi verò est mera aqua, nunquàm fuit sanguis cum corpore. Scotus ait satis tunc esse vinum tantùm consecrare et sumere sine signis et verbis; quia illa non sunt de essentiâ Sacramenti. Respondetur autem quòd, licèt non sint de essentiâ, sunt tamen de præcepto Ecclesiæ, et plurimùm habentia significationis et mysterii; et ideò dùm commodè servari possunt, servanda sunt.

14. Quidam alii casus practici habentur explicati in Rubricis, ut si ante consecrationem, vel ante oblationem hostia deprehendatur fracta, si hostia vel è sacerdotis manu frigore rigente, vel ob ejus imprudentiam delabatur in calicem, si per hiemem sanguis reperiatur in calice gelu concretus, si sacerdos sanctissimam Eucharistiam evomuerit; quibus casibus suum cuique consilium est, quod capi oportet, ut videre licet in Rubricis, quò lectores remittimus. Nunc verò eos defectus persequemur qui occurrere possunt in formâ consecrationis, et in applicatione sacrificii, et quid in unoquoque casu remedii sit adhibendum docebimus; sed antequàm eò veniamus, sedulò illud monendos censemus qui hæc legerint, quemadmodùm laudabile consilium est prospicere casibus qui in missæ sacrificio possunt occurrere, et animo præparatum habere, quid in illis facto opus sit, præsertim in iis quæ ad panem et vinum et ad species sacramentales pertinent, quod egregiè præstiterunt Rubricæ; ita periculosissimum esse casus sibi comminisci et de iis longos instituere sermones; res enim est gravissima, quæque fenestram impiorum irrisionibus in tremendum mysterium aperuit. Satis ea sunt quæ scripsimus; iisque responsionibus quisque acquiescat, quibus viri doctissimi excitatas ab impiis difficultates sustulerunt. Origenes in Matthæum eos increpat qui Christi corpus in os nostrum immissum inde exire putabant, unde cæteri corporales cibi. Fuêre qui Græcis, ut eorum disciplinam impugnarent per quadragesimam non consecrantium, Stercoranistarum errorem exprobrârunt, quasi existiment Græci, sumpto pane consecrato, rumpi jejunium perfectum; est enim idcircò eos in diebus jejunii præsanctificatum panem sumere, nec panem consecrare, quia magnum festum est sacrificium facere, summumque in Ecclesiâ gaudium significat, quod tempore luctûs et tristitiæ minimè convenire arbitrantur. Vid. Grancolas, in veter. Sacrament. Ecclesiæ, part. 2, edit. Paris. an. 1699 p. 193, ubi agit de Stercoranistarum errore. Sed hæc hactenùs. Vir probus et pius contentus esto verbis Innocentii III, lib. 4 Myster. missæ, c. 16 : *Ne scias ultra quàm oportet, sed sapias ad sobrietatem.* Nunc verò ad ea quæ proposuimus deveniamus.

15. Quod attinet ad formam, repetendo ea quæ supra dicta sunt, formam videlicet consecrationis panis in illis verbis consistere : *Hoc est corpus meum*, et formam consecrationis calicis in illis : *Hic est calix sanguinis mei*, dicimus cum theologis, si sacerdos vocem illam *enim*, quæ in utriusque speciei consecratione profertur omittat, eum non quidem invalidè, sed illicitè consecrare, si quidem illam sciens et prudens omitteret; ea enim vox continuat verba consecrationis cum præcedentibus verbis, et ex antiquâ Romanæ Ecclesiæ consuetudine in consecrationis formam injecta est, juxta D. Thomæ doctrinam, 3 part., quæst. 78, art. 2, ad quintum. Idem dicendum de voce *est;* ea enim subintelligi potest, quantùm ad consecrationis validitatem pertinet. Si loco vocis *hoc*, dicitur *istud*, valida quidem, sed illicita erit consecratio; secùs verò si diceretur *illud;* non solùm enim illicita esset consecratio, sed etiam invalida; nam *istud* rem præsentem significat secùs verò *illud*. Item invalida esset consecratio, si quis diceret : *Hìc est corpus meum*, ut *hìc* esset adverbium : non enim exprimeretur transsubstantiatio; secùs autem si per grammaticæ errorem diceretur *hic* pro *hoc*. Supra disputavimus an verba quæ consequuntur ea : *Hic est calix sanguinis mei*, usque ad illa : *Hæc quotiescumque feceritis*, etc., pertineant ad essentiam, ac nos propensos declaravimus in eorum sententiam qui statuunt essentiam consistere in illis : *Hic est calix sanguinis mei*, cætera ad integritatem pertinere. Si quis autem sacerdos proferat verba : *Hoc est calix sanguinis mei*, ac cæteris omissis, continuet orationem cum illis : *Hæc quotiescumque*, etc., certissimum quidem est illum gravissimum peccatum committere; non est autem ita exploratum, propter gravem quæ adhuc viget inter theologos controversiam, consecratane sit an non vini species. Quapropter Natalis Alexander, Theologiæ dogmat. et moral. lib. 2, de Sacram. Eucharist., cap. 1, art. 4, regulâ 3, docet super novum vinum iteranda fore *sub conditione* consecrationis verba omnia et singula, ut sunt in Canone missæ; cæterùm religiosâ veneratione sacerdoti sumendam esse speciem super quam protulerit sola verba : *Hic est calix sanguinis mei;* majus enim esset periculum in contemptu et abjectione speciei consecratæ, quàm in veneratione speciei non consecratæ, quæ tamen bonâ fide consecrata existimatur.

16. D. Thomas, 3 part. quæst. 83, art. 6, ad quintum, ut omnes evellat scrupulos, qui interdùm sacerdotis animo oboriuntur, cùm scilicet dubitat an aliquid omiserit, monet eum qui attentè persequitur animo ea quæ dicit, etiamsi non recordetur se dixisse quæ dicenda sunt, ne turbetur animo, sed missam prosequatur. Monet etiam illum, si probabiliter sciat se aliquid omisisse, ut idem faciat, dummodò quod sibi videtur omisisse non sit de *necessitate Sacramenti;* quòd si exploratum sibi fiat se aliquid eorum omisisse quæ sunt *de necessitate Sacramenti*, cujusmodi est forma consecrationis, debet illud proferre, ac reliqua omnia juxta ordinem iterare, ne sacrificii ordo immutetur. Et Suarez, 3 part., tom. 3, quæst. 83, art. 6, disp. 85, sect. 1, omnem hanc doctrinam in hæc verba satis benè compegit : *Si omissum est aliquod verbum essentiale, vel talis facta mutatio,*

quæ necessarium formæ sensum abstulerit, iteranda est consecratio vel in utrâque formâ, si in ambabus talis defectus acciderit, vel solùm in unâ, si in eâ tantùm inventus fuerit defectus.

CAPUT XVI.

De concelebratione cum episcopo ordinante vel consecrante; ubi etiam de applicatione sacrificii.

1. In Pontificali Romano, ubi agitur de ordinatione presbyteri, præscribitur episcopo ut lentè et voce paululùm sublatâ recitet secretas, ut is qui initiandus est eadem verba cum episcopo proferat, præsertim verba consecrationis, *quæ dici debent eodem momento per ordinatos quo dicuntur per pontificem.* Postquàm verò episcopus sumpsit corpus et sanguinem, sacerdoti recens ordinato præbet corpus; et in eodem Pontificali, ubi agitur de consecratione electi in episcopum, præscribitur ut episcopus consecrans duas hostias consecret, quarum alteram ipse sumit, alteram præbet episcopo consecrando, qui consecrationis verba eodem tempore profert quo episcopus consecrans, à quo suscipit hostiam, atque etiam partem sanguinis, qui est in calice. Apud Græcos in iis civitatibus in quibus est unum duntaxat templum sacerdotes, quotcumque ii sint, circumstant episcopum consecrantem, cum eo omnem recitant missam, et ab eo accipiunt Eucharistiam sub utrâque specie, quam consuetudinem Morinus, lib. de Ordinat. Ecclesiast., parte 3, exercit. 8, refert ad tempora concilii Nicæni. Idem Morinus loco cit., num. 7, ait verba consecrationis solùm à principali celebrante recitari; quod quidem admitti potest si intelligat principalem celebrantem esse solum qui elatâ voce consecrationis verba proferat; minimè tamen, si intelligat à cæteris concelebrantibus non pronuntiari. Quamobrem Juvenin., de Sacramentis, dissert. 5, de Eucharistiæ Sacrific., quæst. 4, art. 3, propositâ quæstione an plures presbyteri Eucharistiam simul consecrare possint, respondet affirmando, idque probat productâ Græcorum consuetudine, quæ etiamnùm viget, quamque describit his verbis : *In urbibus ubi unum duntaxat est templum, sacerdotes, quantus sit eorum numerus, episcopum celebrantem hinc et inde cingunt, unâque cum ipso totam Liturgiam recitant, ac tandem communionem sub utrâque specie ab ipso recipiunt.*

2. De hujusmodi concelebratione et prolatione verborum consecrationis varias harum rerum scriptores excitârunt quæstiones, an valida sit, an licita; quæ tolli possint, quæ fortè oriantur absurda; potest enim contingere ut quis materiam jam consecratam consecret; vel consecret corpus, non sanguinem; ut ordinatus in prolatione formæ episcopum ordinantem prævertat, ideòque episcopus ordinans proferendo formam nihil agat; ac propterea suscipiens sub utrâque specie Eucharistiam peccet contra præceptum Ecclesiæ.

3. Verùm nos ab ejusmodi tractandis quæstionibus abstinemus : nimis enim temerarium eum esse oportet qui dubitet utrùm licita sint, utrùm valida quæ fiunt in ejusmodi disciplinâ quam in ordinatione presbyteri et consecratione episcopi approbavit Ecclesia. Quod luculentiùs patebit si non modò ad eam respiciamus disciplinam quam etiamnùm retinet Græcorum Ecclesia de quâ paulò ante locuti sumus, sed etiam ad disciplinam Ecclesiæ Occidentalis, quæ temporibus haud ita ab ætate nostrâ remotis, tum in ordinatione presbyteri et consecratione episcopi, tum etiam in majoribus solemnitatibus, et cùm episcopus celebraret, postulabat ut presbyteri unà cum episcopo celebrarent. Vide Morinum cit., exercit. 8, cap. 1 et Lupum, in Appendice ad synodum Chalcedonens., tomo 1, pag. 995 primæ edit. Testatur Innocentius III, lib. 4 de Sacrif. missæ, c. 23, ætate suâ cardinales missam cum Papâ celebrare consuevisse. Id adeò absurdum Durando visum est, ut in 4, dist. 13, quæst. 3, scripserit non esse acquiescendum judicio Innocentii, qui eam probaverit consuetudinem; id enim scripsisse non ut pontificem, sed ut privatum doctorem. Verùm his verbis Capreolus Durandi censuram retudit : *Ad ea verò quæ dicit contra Innocentium et Ecclesiam Romanam, non oportet respondere, quia temerè et detractoriè dicta sunt.* Et cardinalis Bona, Rerum liturgic. lib. 1, cap. 18, num. 9, ita de Durando loquitur : *Improbat audacter ac temerè hanc consuetudinem Durandus, quem multi è scholasticis secuti sunt, rem clarissimam intricatissimis difficultatibus implicantes, quorum aliqui multa fingunt in eâ incommoda et pericula, alii negant unquàm fuisse ab Ecclesiâ Romanâ usurpatam, et quæ prolata sunt priscorum Patrum testimonia, aliò detorquent, ac si in Ecclesiâ nihil unquàm factum sit, nisi quod fieri non vident. Illos nimirùm in varia absurda præcipites egit antiqui ritûs desuetudo, et ex desuetudine ignorantia. Hìc ego non disputo, sed constanter assero hunc fuisse morem* (scilicet ut sacerdotes unà cum episcopo missam celebrarent) *per plura secula, qui in Ecclesiâ Orientali adhuc viget.* D. Thomas, 3 parte, q. 82, art. 2, proponit, *an plures sacerdotes possint unam et eamdem hostiam consecrare;* et respondet affirmando, *quia secundùm consuetudinem quarumdam ecclesiarum sacerdotes, cùm de novo ordinantur, concelebrant episcopo ordinanti.* Illud etiam S. doctor observat apostolos *Christo cœnanti concœnavisse;* et ideò recens ordinati missam celebrant unà cum episcopo ordinante : cùm enim sacerdos operetur et consecret ex personâ Christi, nihil interest, unusne an plures sacerdotes Sacramentum consecrent, *quia sacerdos non consecrat nisi ex personâ Christi : multi autem sunt unum in Christo; ideò non refert utrùm per unum aut per multos hoc Sacramentum consecretur.* Et Porrecta, ad hunc D. Thomæ articulum, observat non dixisse Angelicum doctorem apostolos concelebrâsse, sed concœnâsse cum Christo; neque enim creati sunt à Christo sacerdotes, nisi post consecrationem panis, cùm dixit : *Hoc facite in meam commemorationem;* ideòque ait nullum alium tribui posse sensum D. Thomæ verbis quàm hunc, scilicet novos sacerdotes ad apostolorum exemplum, qui cœnavêre cum Christo, missam celebrare, et unà cum episcopo consecrare.

4. Ricardus, in 4 Sentent., dist. 13, art. 2, q. 1, refert quorumdam opinionem, qui statuebant non debere novos sacerdotes cum episcopo concelebrantes intentionem habere consecrandi, sed tantùm proferre materialiter ac veluti recitando verba consecrationis in signum acceptæ potestatis, et in memoriam cœnæ, in quâ Christus apostolis simul discumbentibus eam tribuit potestatem. Cajetanus hujus sententiæ sectator observat in quodam veteri Pontificali præscribi iis qui ordinantur ut *dicant omnia quæ sunt in Missali, sicut si celebrarent;* ubi vox *sicut* indicat non factum, sed ipsius facti similitudinem; cùm præsertim, si reverà celebrarent, deberent Eucharistiam sub utrâque specie suscipere.

5. Ad hunc modum fortassè quis crediderit se ab iis expeditum esse difficultatibus quas paulò ante attigimus, sed adhuc eâ difficultate retinetur implicitus, quæ petita est ex consecratione episcopi; qui reverà cùm episcopo consecrante celebrat missam, cum eo utramque speciem consecrat, et sub utrâque percipit Sacramentum. Verùm, licèt hanc etiam difficultatem dissimulemus, nihil valet ratio superiùs allata. Nam in Pontificali præscribitur ut episcopus lentè et paululùm elatâ voce verba Canonis recitet, ac præsertim verba consecrationis, ut recens ordinati possint unà cum eo eadem verba proferre; id verò satis indicat consecrationis verba non materialiter et *recitativè* ab ordinatis proferenda esse, sed *significativè*, ut loquuntur theologi. *Huic autem monitioni* (Pontificalis) *locus non est, si per eos verba dicantur solùm recitativè:* sunt verba Sylvii, ad art. 2, quæst. 82, D. Thomæ; quod Sotum etiam vehementer movet, in 4 Sentent., dist. 13, quæst. 1, art 2, § *Et fateor.* Præterea idem Sylvius ait, ex eo quòd ordinati non percipiant Sacramentum sub utrâque specie, non benè inferri eos non debere veram intentionem habere consecrandi : ideò enim non recipere Sacramentum sub utrâque specie, *quia solùm sunt secundarii concelebrantes.* Quòd autem etsi secundarii, tamen verè celebrantes sint, ex ipso ritu probatur : neque enim, antequàm novi isti presbyteri Sacramentum percipiant, recitatur *Confiteor*, nec *Misereatur*, nec *Indulgentiam*, ut notat Castaldus, in Praxi sacrarum cæremoniarum, lib. 2, sect. 13, cap. 5, num. 10.

6. Itaque statuendum est ab recens ordinatis consecrationis verba non materialiter et *recitativè*, sed *significativè* proferri debere, ita ut omnium intentio ad idem dirigatur consecrationis momentum. Quod non ita intelligendum est ut intentionem habere debeant consecrandi eodem momento quo episcopus extrema formæ verba protulerit, sive ipsi ante, sive postea formam compleverint; formæ enim effectus suspendi non potest; sed intelligendum eos oportere omne studium adhibere, ut ultima formæ verba proferant unà cum episcopo, eâ intentione ut in hunc modum formam consecrationis perficientes, unà cum episcopo consecrent; ex quo fit ut si antè vel post episcopum formam absolvant, non consecrent, eò quòd non habuerint intentionem consecrandi, hoc modo absolventes.

7. Id est quod docet Sylvius, loco citat.; sed tutissima videtur esse Cajetani sententia, qui monet ut ordinati intentionem habeant proferendi verba eo modo quam possunt accommodatissimo, omne studium et diligentiam adhibentes ne ea proferant ante episcopum. Et Pasqualigus, Decis. moral. 422, monet ordinatos ut quàm possunt diligentissimè proferant consecrationis verba cum episcopo, expressam intentionem habentes consecrandi eamdem hostiam eumdemque calicem simul cum episcopo; idque satis esse, nec anxiè laborandum de absurdis quæ proponunt doctores; ea enim satis sublata esse videri si consideremus episcopum esse præcipuum consecrantem, sacerdotes verò ad eamdem consecrationem tanquàm accessorios concurrere; ac formam quam ipsi proferunt cum episcopo moraliter esse cum eâ conjunctam quam ipse profert episcopus; ex quo fit ut etiamsi sacerdotes vel paulò ante, vel paulò post episcopum formam expleverint, ea tamen censenda sit tanquàm prolata moraliter unà cum episcopo, ac unam eamdemque constituat consecrationem. Et Innocentius III, l. 4 de Mysteriis missæ, c. 25, ita rem explanat : *Cùm interdùm uni pontifici multi sacerdotes concelebrent, si fortè non omnes simul consecratoria verba pronuntiant, quæritur an ille solus conficiat qui primus pronuntiat. Quid ergo cæteri faciunt? An iterant Sacramentum? Poterit ergo contingere quòd ille non conficit qui celebrat principaliter, et ille conficiet qui secundariò celebravit, et sic pia celebrantis intentio frustrabitur. Sanè dici et responderi probabiliter potest quòd sive priùs, sive posteriùs proferant sacerdotes, referri debet eorum intentio ad instans prolationis episcopi cui concelebrant.* Vasquez, tomo 3, in 3 part. D. Thom., quæst. 82, art. 2, disput. 219, cap. 4, egregiè de hâc re disputat, aitque *sacerdotes recens ordinatos et presbyteros cum episcopo in Ecclesiâ Græcâ, et episcopum recens consecratum cum consecrante verba consecrationis cum sufficienti intentione ad consecrandum proferre debere;* additque omnem diligentiam esse adhibendam *ne episcopum præcipuè celebrantem in prolatione præveniant;* demùm concludit, si fortè quispiam ante episcopum consecrationis ultima verba pronuntiaverit, *nihil fieri contra debitam reverentiam Sacramenti.*

8. Reliquum est ut quædam dicamus quæ ad sacrificii applicationem pertinent. Quæstio est inter theologos an applicatio sacrificii poni possit in Dei voluntate, qui ejus fructum applicet ut sibi libuerit. In quâ quæstione, ut plerùmque fit, alii in alias abeunt sententias. Sed tutissima regula est ut sacerdos, antequàm ad altare accedat, eas personas determinet pro quibus intendit orare ut illis missæ sacrificium applicetur. Cùm de intentione scripsimus quam sacerdotem habere oportet missam celebraturum faciendi id quod Ecclesia facere intendit, optimam docuimus esse intentionem actualem; virtualem tamen sufficere, minimè verò habitualem. At intentionem applicandi sacrificium vulgatior sententia statuit sufficere habitua-

lem ; applicatio enim est quasi quædam donatio seu translatio fructûs qui è missâ percipiendus est; quæ donatio seu fructûs translatio valida est ; etiamsi multo tempore ante facta sit, et multis actibus interrupta dummodò revocata non fuerit.

9. Denique quæritur in quâ missæ parte applicatio facienda sit. Quidam putant fieri eam posse etiam post consecrationem, sed ante sumptionem. Cujus quæstionis enodatio pendet ex celebris illius quæstionis decisione, in quânam missæ actione sita sit sacrificii vis et essentia ; quod argumentum superiùs pertractavimus. Sanè Suarez, qui sacrificii essentiam ponit in consecratione, monet sacerdotem ut missam applicet ante consecrationem. Contra Salmanticenses, qui non in consecratione tantùm, sed etiam in sumptione statuunt sacrificii essentiam, docent posse sacerdotem etiam post consecrationem missam applicare quam nondùm applicaverit, ut videre est tomo 11, tract. 23 de Eucharist., disp. 13, § 3, num. 35. Verùm sacerdos se ut omnibus expediat difficultatibus, in præparatione ad missam antequàm sacris se vestibus induat, ne omittat sacrificii fructum applicare, ut benè advertit Clericatus, de Sacrif. missæ, decis. 36, num. 17. Utilissimus est cardinalis Bonæ tractatus asceticus de Sacrif. missæ, in cujus cap. 1, § 5, quædam docet quæ ad applicationem missæ pertinent, præsertim illa : *Optimum quoque aliquibus visum est quòd sacerdos qui pro pluribus offerre intendit eos specialiter et nominatim exprimat, non generaliter et in confuso, quia singulis minùs prodesset ; suum enim effectum producit secundùm modum quo applicatur; perfectior autem applicatio est cùm omnes singillatim nominantur.* Docet etiam ad arcendos scrupulos, primò debere sacerdotem fructum ei applicare pro quo tenetur celebrare vel beneficii, vel eleemosynæ, vel promissionis, vel alicujus præcipuæ obligationis ratione, deinde sine illius præjudicio fructum sacrificii cæteris applicare in charitate sibi conjunctis, seu quovis nomine sibi commendatis, suam ipsius intentionem Christi summi sacerdotis intentioni subjiciens.

10. De sacerdotibus Græcis cum episcopo celebrantibus, item de sacerdotibus Latinis, qui, cùm suscipiunt Ordinem, aut consecrantur episcopi, pariter concelebrant, dudùm verba fecimus. Excitatam nuperrimè intelleximus quæstionem an sacerdotes missam cum episcopo celebrantes eleemosynam possint accipere, missam ei applicando qui eleemosynam præbet. Cardinalis de Lugo, tract. de Sacramentis, disput. 19, sect. 12, num. 252, disertè docet *quod si duo sacerdotes simul consecrarent unam hostiam, essent duæ oblationes, et singuli possent applicare missam pro diversis.* Huic sententiæ subscribere videtur Suarez, tomo 3, in 3 part. D. Thomæ, quæst. 83, art. 1, disp. 79, sect. 12, § *Hic verò potest.* P. La Croix, tom. 2 edit. Venetæ ann. 1722, pag. 137, num. 219, postquàm sententiam eorum exposuit qui putant recens ordinatos missam juxta intentionem episcopi, qui celebrans est præcipuus, applicare debere, ab hâc discedit opinione, aitque ordinatum quidem non esse celebrantem præcipuum, sed tamen reverà celebrare, nec ullam esse causam quamobrem illi adimi possit auctoritas applicandi missam cui sibi libitum fuerit. Verùm, pag. 356, § 3, num. 2323, rursùs existimat non licere sacerdoti accipere eleemosynam ; tum quia qui eleemosynam præbet, missam solitam ad altare postulat celebrari, tum quia in controversiâ positum est an sacerdos concelebrans consecret, cùm contingere possit ut ultima consecrationis verba pronuntiet, postquàm episcopus eadem verba omnia pronuntiaverit. Sed postremam hanc rationem nullius esse roboris dudùm demonstravimus. Primæ verò rationi similitudo inest aliqua veritatis ; sed ex eâ tamen inferri non potest sacerdotes in Ecclesiâ Græcâ concelebrantes non posse eleemosynam accipere, et missam ei applicare qui eleemosynam præbet ; præsertim verò si sacerdotalibus induti vestibus integram recitent missam, consecrent et consumant. Difficultas in eo tantùm esse potest an eleemosynam iis liceat accipere, qui usitatis induti vestibus missæ tantummodò adsunt, et Eucharistiam accipiunt, ut ex quodam responso intelligitur Gregorii XIII, quod commemorat P. Thomas à Jesu, de Conversione omnium gentium promovendâ, pag. 485 et 486, quo casu prohiberi non possunt ab eleemosynâ accipiendâ, modò eam non accipiant titulo applicationis missæ. In Ecclesiâ Occidentali, quando sacerdotes cum episcopo celebrabant, oblationum erant participes ; oblationibus verò cùm successerit eleemosyna facilè intelligi potest, ubi etiamnùm vigeat ritus concelebrationis, non posse concelebrantem privari jure suo accipiendi eleemosynam pro missâ ei applicandâ qui eleemosynam præbet, quique præsertim probè est conscius sacerdotem eo modo missam episcopo concelebrare. Quod si aliter dicamus, Orientalis Ecclesiæ presbyteri eleemosynâ plerùmque carebunt.

CAPUT XVII.

Series quorumdam casuum qui sacerdoti possunt occurrere, cùm vel in missâ, vel extra missam Eucharistiam suscipit.

1. Notum est ante sumptionem frangi hostiam in duas partes, et inde abrumpi à sacerdote particulam, quæ in sanguinem immittitur. In eâ porrò quæstione in quâ quæritur utrùm ea particula abrumpenda sit ex inferiore, an ex superiore hostiæ parte, opinio tuta et recepta in praxi est, abrumpendam esse particulam ex inferiore parte hostiæ, ut in fractione minima fragmenta, si qua exiterint, in calicem decidant, ut benè advertunt Niger, in Additionibus ad Ruiz, part. 2, cap. 12, et Gavantus, ad rubricas Missalis, part. 2, tit. 10, c. 2. Frequenter accidit ut, sanguine hausto, particula remaneat fundo calicis adhærescens. Rubrica autem *Utrùm velint*, sacerdotibus præscribit, ut vel digito particulam trahant usque ad oram calicis, eamque sumant ante purificationem, vel novum vinum infundant, quod cum particulâ sumant ; qui posterior modus videtur decentior, et usur-

patur frequentiùs ; etsi enim potest contingere ut sacerdos guttam aliquam vini hauriat, antequàm particulam deglutiat, et rumpatur naturale jejunium, tamen sacerdos jejunus ad altare accessit, nec nisi coactus reverentiâ erga Sacramentum, et obligatione illud perficiendi eo modo utitur ad extrahendam particulam è fundo calicis, ut observant Aversa, de Euchar., q. 8, sect. 9 ; cardinalis de Lugo, de Eucharist. disput. 15, sect. 4, n. 78 (supra) ; Quartus, ad rubricas Missalis, part. 2, tit. 10, sect. 1, n. 7.

2. Nemo etiam est qui nesciat sacerdotem, sumptâ hostiâ, antequàm bibat sanguinem, cum patenâ diligenter fragmenta, si qua sint super corporale, colligere, et pollice et indice patenam abstergere, tum ipsos quoque digitos, ne quod iis fragmentum hærens remaneat ; idque præscribit Rubrica. Potest accidere, et aliquando sanè contigit, ut sacerdos, sumptâ purificatione, advertat aliqua esse fragmenta in corporali vel in patenâ ; quæritur, quid hâc in re sacerdotem facere oporteat. Cardinalis Cajetanus, quodlibet 1, 17, quæst. 17, ubi expressè de hâc re agit, docet sacerdoti ea fragmenta esse absumenda. Consentit Sotus cum Cajetano, in 4 Sent., dist. 12, quæstione 1, art. 7, in fine ; *quia totum reputatur unum Sacramentum, nec censetur perfectum, quousque omnes reliquiæ insumantur.* Nec quidquam ex eo commovetur, quòd sacerdos jejunus non sit ; communis enim mos est ut sacerdos, si fortè palato particula sibi hæreat, paulùm vini absorbeat, quod probabiliter citiùs trajicitur in stomachum quàm particula. Atque idem Sotus addit hanc doctrinam locum habere, ubi de parvis fragmentis agatur, secùs verò si notabilis esset hostiæ pars, quam docet non esse absumendam, sed in tabernaculo condendam : *Quare, si magnam partem hostiæ in linteolis post lotionem inveniret, consilium esset eam in pyxide reservare in crastinum.*

3. Sed ut rem hanc dilucidè pertractemus, distinguendi sunt casus : nam aut remansêre fragmenta minima, vel non ita parva, aut integra superfuit hostia ; qui casus neque commentitius est, nec impossibilis ; non enim semel tantùm contigit ut sacerdos hostiam unam existimans se consecrâsse, deprehenderit se consecrâsse duas, idque postquàm alteram sumpsit et sanguinem, atque etiam ipsam ablutionem. Si fragmenta remanserint, sive parva, sive magna, etiamsi id adverterit post sumptam ablutionem, ea sacerdos absumat, ut docet Sylvius, 3 part., quæst. 80, art. 8, ubi ait : *Quando reliquiæ Sacramenti post ablutionem reperiuntur in altari, illæ sive parvæ sint, sive magnæ, sumi possunt à celebrante, quia ad idem sacrificium spectant, et tota sacerdotis actio habetur tanquàm integra ;* atque idem docet de fragmentis quæ remanent postquàm Eucharistiam in fine missæ adstantibus ministraverit. *Eâdem ratione si post finem missæ manet in altari, communicans fideles, quidam existimant quòd illis communicatis possit eas particulas ex isto sacrificio restantes sumere, quæ non possunt commodè reservari.* Cum quâ Sylvii doctrinâ consentit Rubrica his verbis : *Quòd si deprehendat post sumptionem corporis et sanguinis, aut etiam post ablutionem, reliquias alias relictas consecratas, eas sumat, sive parvæ sint, sive magnæ, quia ad idem sacrificium spectant.*

4. Si verò non fragmenta remanserint, sed integra hostia, consecratâ unà cum eâ quam sacerdos jam consumpserit, distinguendum est : aut enim deprehendit hostiam consecratam antequàm corpus et sanguinem sumpserit ; et utramque hostiam debet sumere, ut præscribit Rubrica : *Si sacerdos putans se tenere unam hostiam, post consecrationem invenerit esse duas simul junctas in sumptione, sumat utramque.* Aut id advertit, sumpto jam corpore et sanguine, atque etiam ablutione, et tunc hostiam condere debet in tabernaculo ; aut id si facere non possit, eam in corporali decenter coopertam relinquat, à sacerdote qui postea missam celebraverit sumendam ; aut eam imittat in calicem, vel ponat in patenâ, ut condi possit in tabernaculo, vel ab alio sacerdote sumi. Quòd si nihil horum illi facere liceat, eam sumat. *Si verò sit relicta hostia, debet in tabernaculo reservari, aut in patenâ vel corporali sacerdoti postea celebraturo sumenda relinqui. Quòd si non habeat quomodò honestè conservetur, potest eam ipsemet sumere, quamvis absumptionem sumpserit.* Consentit rubrica Missalis : *Si verò relicta sit hostia integra, eam in tabernaculo cum aliis reponat. Si hoc fieri nequit, sequenti sacerdoti ibi celebraturo in altari super corporali decenter opertam sumendam unà cum alterâ quam est consecraturus, relinquat. Vel si neutrum horum fieri possit, in ipso calice seu patenâ decenter conservet, quousque vel in tabernaculo reponatur, vel ab altero sumatur. Quòd si non habeat quomodò honestè conservetur, potest eam ipse sumere.* Atque hæc de fragmentis et de hostiâ integrâ : quid autem de parvi moduli hostiis, quæ integræ sint ? Veniuntne sub nomine fragmentorum, an sub nomine hostiæ ? Eorum probamus opinionem, qui statuunt eas hostiæ nomine contineri ; ita ut si parvi moduli hostia remaneat, non adhibenda sit regula quam tradidimus de fragmentis, sed ea quam proposuimus de hostiâ integrâ et consecratâ, quam sacerdos deprehendit post consecrationem, sumptâ jam alterâ et sanguine, atque ipsâ etiam ablutione. Vide Quartum, ad rubr. Miss., part. 2, tit. 10, sect. 2, dub. 3.

5. Casus hactenùs expositi pertinent ad sacerdotem, qui advertat fragmenta seu hostiam superesse, antequàm abeat ab altari ubi missam celebrat. Quid si advertat cùm jam recessit ab altari, et jam ad sacristiam venit ? Ea absumere fragmenta non videtur benè consultum ; sacrificium enim jam perfectum est, præsertim si sacerdos id advertit postquàm sacris se exuerit vestibus. Consultius esset ea in tabernaculo condere, aut sacerdoti postea missam celebraturo sumenda reservare ; sed hujusmodi remedium interdùm non licebit adhibere, vel quòd in loco in quo celebravit sacerdos nullum sit tabernaculum (nam sacra fragmenta vel hostiam deferre ad templum ubi sit tabernaculum, excitare posset rumusculos in populo) ; vel quia nemo præstò sit sacerdos missam celebraturus. Quid igitur opus est facto ? Pontas. Diction. cas.

conscient., verbo *Missa*, cas. 4, docet hostiam vel fragmenta sacerdoti esse absumenda, si quod sit irreverentiæ periculum in iis vel reservandis vel ad tabernaculum transferendis. Casum hunc expendit Patavinus clerus, in Resolutionibus moralibus anni 1708, dub. 2, cas. 1 mensis decembris, ut videre est apud Zuccherium in ejus sæpè citato opere. Prudenter sapiens ille clerus, ut solet, casum hunc resolvit hâc adhibitâ distinctione : Aut sacerdos id advertit postquàm rediit in sacristiam ac nondùm sacras exuit vestes, et tunc sumere debet quod ex sacrificio superfuit : *Sumptio* (sunt ipsius resolutionis verba) *harum reliquiarum post missam relictarum est complementum ipsius actionis et sacrificii, quod moraliter censetur durare, donec concurrant hæc duo, et quòd adsint talia fragmenta ex ipso inadvertenter relicta, et nondùm sacris vestibus sacerdos exutus sit, dummodò non studiosè, aut aliquo impedimento detentus diù distulerit eas exuere, sed unico contextu, ut fieri solet, ab altari ad sacristiam rectà perrexerit, et ibi sacræ mensæ reliquias, paramenta missæ depositurus, inveniat;* aut id advertit sacerdos postquàm sacris se vestibus exuit; et tunc si in templo sit tabernaculum, aut sacerdos aliquis existat qui missam celebraturus sit, quidquid superfuit è sacrificio reliquiarum, in tabernaculo est recondendum; aut decenter reservandum, ut ab eo qui missam celebrabit absumatur. Si verò tabernaculum ibi non sit, nec ullus sacerdos missam celebraturus, quidquid è sacrificio superfuit, absumendum est; idque etiam faciendum, licèt ibi sit tabernaculum, si prudentum virorum judicio periculosum esset à sacristiâ ad altare Sacramentum asportare.

6. Favet huic resolutioni vetus Constantinopolitanæ Ecclesiæ disciplina, quæ commemoratur ab Evagrio, lib. 4, cap. 36, ubi tradit, absolutâ populi communione, si multùm consecrati panis superfuisset, morem fuisse ut è scholâ innocentes pueri accerserentur quibus ille panis dispertiebatur comedendus; qui mos etiam tempore Nicephori retinebatur, ut videre est Hist. ecclesiast. lib. 17, cap. 25, et in Gallias etiam traductus est, ut colligitur ex can. 6 concilii II Matisconensis. Si enim ad arcendum omne periculum irreverentiæ, Eucharistia quæ superfuisset ab innocentibus pueris sumebatur, multò potiori ratione reliquias sacrificii sumere poterit sacerdos, licèt sacris depositis vestibus, ubi nisi absumerentur, periculum esset irreverentiæ.

7. Ut in corporali et in patenâ hostiæ fragmenta, ita in calicis cuppâ hærere possunt guttæ vini in eum immissi; idque fieri potest ut sacerdos advertat, sumptâ jam purificatione; quid igitur facere oportet? Si guttæ hæreant extrinsecùs cuppæ calicis, habendæ sunt tanquàm non consecratæ, et purificatorio abstergendæ; si verò intrinsecùs adhærentes reperiantur, etsi quidam putant habendas esse tanquàm non consecratas, et extergi posse purificatorio, utpote separatas à sanguine, qui in fundo calicis, nec cum eo facientes unum quid; tamen tutius est eas considerare tanquàm consecratos, atque absumere per secundam purificationem, ut sentit Pontas, loco citato, casu 5, et Boucat tomo 5 theologiæ, part. 4, paginâ 97, casu 3.

8. Post missam aliquando fit processio SS. Sacramenti. Itaque si sacerdos ad altare recordetur hostiam quæ est in tabernaculo, quæque in processione gestanda est, ante duos, exempli causâ, menses fuisse consecratam, ac propterea esse renovandam, quæritur an possit eam quæ est in tabernaculo sumere, et hostiam recèns à se consecratam recondere in tabernaculo in processione gestandam, et negando respondetur cum Sylvio, 3 part., quæst. 83, articulo 4 : *Peccaret autem graviter sacerdos qui hostiam seu formulam unicam in suâ missâ consecratam servaret pro processione, et ejus loco sumeret veterem, quia sic agens non participaret de utrâque specie tunc consecratâ, ac per consequens non integrè compleret sacrificium.* Textus est apertissimus in can. *Relatum*, de Consecrat., dist. 2, ubi habetur, non solùm de hoc Sacramento, sed etiam de hoc sacrificio sacerdotem in missam fieri debere participem. *Nam quale erit illud sacrificium cui nec ipse sacrificans particeps esse cognoscitur?* Quid autem celebranti faciendum sit, dùm versatur in ejusmodi casibus, docet idem Sylvius, quæst. 66, art. 1, quæsit. 2 : *Observandum quòd dùm sacerdos celebrando renovat sacram hostiam, non potest reservare eam quam consecrat, et illam solam sumere quæ priùs consecrata fuerat et reservata; sed debet consecrare duas, quarum unam reservet, aliam sumat, quia celebrans semper tenetur sumere utramque speciem tunc consecratam, eò quòd sumptio maximè ad integritatem sacrificii pertineat.* Vide Pontas, loc. cit., casu 16, et cardinalem de Lugo, disp. 19, de Sacram. Euchar., sect. 5, n. 76 (supra), ubi imperitos increpat sacerdotes qui secùs faciunt. Et sanè cùm rubrica Missalis jubeat, si in pane jam consecrato venenum deprehendatur, novam consecrari hostiam, quisque intelligit haud ita benè per Rubricam fore consultum, si liceret sumere hostiam in aliâ missâ consecratam. Debuisset enim Rubrica præscribere (si liceret sacerdoti hostiam ab alio sacerdote consecratam sumere), non ut absolutè alia apponeretur hostia, sed ut inspiceretur tabernaculum, si fortè ibi esset hostia jam consecrata, et sumeretur.

9. Et quoniam de processione sanctissimæ Eucharistiæ incidit mentio, proponitur casus de sacerdote qui missam celebrans non habeat hostiam justæ magnitudinis, sed hostiam parvi moduli; quæritur autem an, consecratâ ejusmodi parvæ formulæ hostiâ, possit sacerdos, ne novâ re populum suspendat, ad elevationem populo ostendere hostiam justæ magnitudinis, quæ asservatur gestanda in processione. Placet quibusdam ut utraque hostia tum magna tum parva simul junctæ eleventur. Sed consultius est ut sacerdos populum instruat doceatque, cùm necessitas urgeat celebrandi missam, nec suppetat nisi parvæ formæ hostia, licere eam consecrare; se in hoc casu versari; idque omnibus prædictum velle, ne quisquam miretur, si ad elevationem videat ostendi parvam hostiam. Quâ prævià instructione omnis removetur oc-

casio susurri, qui suboriri posset in populo, si sacerdos priori illo modo vellet uti; opus enim illi esset tabernaculum inopportunè aperire, et ab ostensorio hostiam amovere; quod ipse quoque animadvertit Patavinus clerus, dub. 2, cas. 2 mensis novembr., ann. 1708, apud Zuccherium, in cit. opere.

10. De sacerdotibus extra missam Eucharistiam suscipientibus perpauca sunt dicenda. Nam duo tantùm quæri solent : quorum primum est an extra missam possint suis manibus se ipsi communicare; alterum, an sacram percipientes Eucharistiam à sacerdote celebrante stolam è collo pendentem deferre debeant. Docet Sylvius sacerdotem qui celebrare non possit si nullus alius sacerdos sit qui Eucharistiam illi exhibeat, posse suis manibus se communicare, dummodò absit scandalum, et præcipua quædam ratio sit quamobrem Sacramentum percipiat. Idem docent Gonet., tom. 5 de Eucharist., disput. 10, num. 19; Clericatus, de Sacram. Eucharist., decis. 19; Coton., lib. 2 de Sacramentis, controversiâ 4, de Eucharist., num. 156 et seq.; cardinalis de Lugo, de Sacram. Eucharist., disput. 18, sect. 1, num. 28 et seq., ubi, num. 35, inter justas causas ponit etiam ne in solemni aliquâ festivitate careat Eucharistiâ; et consentit Quartus, ad rubricas Missalis, part. 2, tit. 10, sect. 3, dub. 1, sub titulo : *An possit quis aliquando communicare seipsum.* De cleri communione feriâ 5 in Cœnâ Domini scripsimus Institut. 38, edit. Lat., ubi fusè disseruimus de obligatione sacerdotum suscipiendi à sacerdote celebrante Eucharistiam in ea ecclesiâ cui sunt addicti, stolam habentes è collo pendentem. Et Rituale Romanum, titulo *de ordine ministrandi sacram Eucharistiam*, ita præcipit : *Sacerdos verò cum stolâ communicet.* Ex quo satis intelligitur sacerdotem qui missam non celebrat, et vult Eucharistiam suscipere ab alio sacerdote, stolam debere induere; quod nunc usurpant probi piique sacerdotes, ut videre est apud Clericatum, loc. cit., in Expositione casûs prudentialis, n. 32, et seq.

CAPUT XVIII.

De sacerdote qui in missâ adstantes communicat.

1. Nunc de sacerdote dicendum qui adstantes in missâ communicat; deinde casus attingemus, cùm Eucharistiam ministrat extra missam. Rubricæ Missalis præscribunt ad primum offertorium, ut sacerdos sublatâ patenâ cum hostiâ recitet orationem : *Suscipe, sancte Pater*, et si quæ sint aliæ hostiæ parvæ formæ, quæ populo sint distribuendæ, ponantur non super patenam, sed super corporale, seu in pyxide, quam sacerdos aperiat, intentionem habens eas etiam hostias offerendi, ac deinde pyxidem occludat. Castaldus, in Praxi, lib. 2, sect. 4, cap. 7, singillatim minima quæque persequitur quæ in hoc casu facienda sunt; quæ hùc redeunt ut hæ quoque parvi moduli hostiæ, quæ vera sunt materia sacrificii, offerantur, ponanturque aut super corporale, aut in pyxide, nunquàm tamen super patenam, præsertim si multæ sint, ne fortè è patenâ cùm in offertorio elevantur, delabantur, pyxis verò, antequàm fiat prima oblatio, super corporale locari debet proximè post calicem; easque sacerdos offerendi et consecrandi intentionem habere debet; vis enim oblationis et consecrationis tota, ut alibi diximus, in intentione consistit.

2. Quibus præmissis, si fortè sacerdoti ante primam oblationem materiæ consecrandæ pyxis afferatur hostiarum parvæ formæ plena, quæ populo sint distribuendæ, ut ejusmodi hostiæ à sacerdote offerantur et consecrentur, quæritur an qui sacerdos pyxidem non aperuerit, intentionem tamen habuerit eas hostias offerendi, et suo tempore consecrandi, validè eas consecraverit; respondetur affirmando validam fuisse consecrationem; non tamen licitam : siquidem sacerdos vel per negligentiam, vel per ignorationem earum rerum quæ ad ejus ministerium pertinent, omisit pyxidem aperire ante oblationem et consecrationem. Et quod ad validitatem pertinet, eò res redit ut examinemus an materia consecranda præsens fuisse dici possit. Sed de hoc dubitari non potest; nam præsens fuit moraliter; ad præsentiam verò moralem non opus est ut tota materia conspicua sit, ut cùm plures consecrentur particulæ, quarum sacerdos singulas non videt, ut advertit Genet., Theolog. moral. tom. 5, casu 6, super Sacrificio Missæ. Eodem modo casum hunc decidit Sambovius, tom. 4 postremæ edit., casu 168, qui notat sacerdotem saltem virtualem habuisse intentionem, quæ sufficit ad validitatem, nam propè calicem posuit pyxidem, etiamsi eam postea non aperuerit, neque actu de particulis cogitaverit, quæ in eâ continebantur, quando verba consecrationis protulit.

3. De præsentiâ morali materiæ necessariâ ad validitatem consecrationis theologi disputant, et docent moralem præsentiam cognosci, cùm verificari possunt verba illa formæ *hoc* vel *hic;* ex quo negant posse consecrari materiam quæ posita esset post tergum sacerdotis, vel quæ abesset, sed menti sacerdotis esset præsens, vel quæ haud ita parùm, sed longè à consecrante abesset, vel quæ sejungeretur à consecrante per corpus interjectum, quod reverà separat, veluti paries aut quid simile. D. Thomas, in 4 Sentent., dist. 11, q. 2, art. 1, hæc docet : *Non dico quòd sacerdos posset consecrare totum panem qui est in civitate simul, vel qui est in foro, quia ipsa forma pronomine demonstrativo utens ostendit quòd materia consecranda debet esse coram sacerdote. Unde sacerdos existens in domo suâ non posset consecrare panem qui est in altari. Quod etiam non potest de toto pane qui est in foro, neque de toto vino, quod est in cellario. Sed quantacumque sit quantitas panis et vini, quæ coram sacerdote proponitur, credo quòd possit consecrari ab ipso.* Consentiunt cum D. Thomâ cæteri theologi. Estius, in 4, dist. 8, part. 6 : *Requiritur*, inquit, *ut materia sit præsens consecranti; præsens*, inquam, *humano more, quod videlicet id præsens dicitur, quod velut in usum humanum assumendum demonstrari possit dicendo : Hic est.* Sylvius, in 3 part., q. 74, art. 2 : *Habenda*, inquit, *tamen est ratio consuetudinis humanæ,*

et judicandum id esse præsens, quod more et usu hominum, seu judicio prudentis viri taliter est positum, ut pronominis demonstrativi probatione possit demonstrari. Et Philippus Gamachæus, in 3 part., q. 74, c. 4, huic principio innixus refellit nostrorum temporum hæreticos, qui calumniantur juxta nostram doctrinam posse sacerdotem panem omnem consecrare qui venalis prostet in foro : *Itaque ex superioribus refellitur impia hæreticorum calumnia, sacerdotem ex mente Catholicorum consecrare simul posse omnes panes qui sunt in foro, refellitur, inquam, manifestè; non enim homo in foro existens habet moraliter omnia illa sibi propinqua et præsentia, quæcumque in foro sunt; alioqui nec opus ei esset ire de loco ad locum, ut quod quærit inveniret.*

4. Major occurrit difficultas in duobus aliis casibus; quorum primus est an sacerdoti particulas consecrandas et populo distribuendas, præfatione missæ jam incœptâ, sibi allatas liceat consecrare. Alter est, cùm sacerdos ædituo declaravit in sacristiâ se particulas populo distribuendas consecraturum, et ædituus pyxidem attulerit, cùm sacerdos legeret Evangelium, eamque posuerit ad partem Epistolæ, neque id sacerdos adverterit, quæritur an particulæ censendæ sint consecratæ, et populo sint distribuendæ.

5. Quod attinet ad primum casum, scribunt auctores posse particulas consecrari, etiamsi allatæ fuerint post primam oblationem, dummodò earum mente fiat oblatio. Quidam affirmant accipi posse particulas consecrandas, antequàm incœpta sit præfatio. Alii idem sentiunt de particulis quæ afferuntur ante consecrationem. Sed communis sententia est, et plerorumque firmata consensu, non posse particulas consecrari cùm Canon recitari incœperit, etiamsi ageretur de consecrandâ particulâ quæ afferenda esset pro viatico ad infirmum : eo enim casu parva quædam detrahi posset particula ex hostiâ missæ, et reservari pro infirmo. Si particulæ consecrandæ sint, ut populo distribuantur, priùs offerendæ sunt, ut diximus, saltem mente; cùmque earum facienda sit oblatio, cùm offertur hostia missæ, facilè quivis intelligit missæ ordinem perverti si particulæ accipiantur consecrandæ, præfatione incœptâ : id porrò siquando faciendum est, fieri non debet sine legitimâ causâ, cujusmodi ea esset si magna multitudo parata ad recipiendam Eucharistiam Sacramento careret. Ita Tamburinus, in Methodo celebrandi, l. 2, c. 5, § 2, num. 8, cujus doctrinam amplexus est clerus Patavinus, in resolutione primi casûs mensis februarii anni 1708, apud Zuccherium.

6. Quod ad secundum casum attinet de pyxide quæ ponitur ad partem epistolæ, interea dùm sacerdos legit Evangelium, neque id advertit, ubi quæritur, an ex verbis quæ profert sacerdos super hostiam, censendæ sint consecratæ etiam particulæ, quæ sunt in pyxide, memoriâ repetendum est consecrationem esse faciendam super petrâ sacrâ, ac sacerdotem validè quidem, sed illicitè consecrare particulas positas extra petram sacram, si quidem eas consecrandi intentionem haberet. Itaque eò res redit, ut videamus an præsumi possit sacerdotem habuisse intentionem particulas consecrandi. Quidam negant posse præsumi sacerdotem voluisse illicitè consecrare materiam locatam extra petram sacram, ut videre est apud Dianam, edit. coord. tomo 2, lib. 1, resol. 118 et seq. Aliis contra haud ita durum videtur præsumere eam intentionem consecrandi; etsi enim illicita est intentio consecrandi materiam quam sacerdos novit esse extra petram sacram, non tamen illicita est intentio consecrandi materiam omnem quæ præsens est, etiamsi incautè in eo loco posita non fuerit, quo eam locatam oportuit. Atque ea est Gamachæi doctoris sorbonici sententia, 3 parte, q. 74, art. 4. Verùm, cùm Innocentius XI propositionem illam condemnaverit : *Non est illicitum in Sacramentis conferendis sequi opinionem probabilem de valore Sacramenti, relictâ tutiore;* quantùmcumque ponderis ei sententiæ tribuas, quæ statuit eas particulas esse consecratas, ac populo eas posse distribui, nihil aliud assequare, quàm ut probes eam sententiam esse *speculativè* probabilem, quod non satis est in hâc re, in quâ debemus tutiore uti sententiâ. Quapropter concludendum est particulas non esse populo distribuendas, sed asservandas, ut in aliâ missâ consecrentur, quod prudenter advertit Patavinus clerus, in appendice ad resolutiones casuum anni 1708.

7. Casus proponitur ejus qui undecim parvæ formæ hostias coram se habeat, et decem duntaxat consecrare intendat, neque tamen determinet decem illas quas velit consecrare : hic Rubrica advertit deesse intentionem, nullamque ex illis hostiis censendam esse consecratam : *Si quis habeat coram se undecim hostias, et intendat consecrare solùm decem, non determinans quas decem intendit, in his casibus non consecrat, quia requiritur intentio.* Quòd si sacerdos hostias, quæ undecim sunt, putat esse decem, sed consecrare intendit materiam omnem quæ sibi præsens fit, tunc omnes undecim hostiæ consecratæ esse censentur, ut ait Rubrica : *Secùs si putans quidem esse decem, tamen omnes voluit consecrare, quas coram se habebat; nam tunc omnes erunt consecratæ.* Quamobrem Rubrica sacerdotem sedulò monet, ut semper intentionem habeat consecrandi omnes particulas quas coram se habet : *Atque ita ille sacerdos talem intentionem semper deberet habere, scilicet consecrandi eas omnes quas ante se ad consecrandum positas habet.* Doctrinam hujus Rubricæ citat et sequitur Natalis Alexander, Theologiæ dogmaticæ et moralis lib. 2, de Sacram. Euchar, art. 3, regulâ 6, et consonat Senonense concilium anni 1524, ubi decernitur : *Sacerdos plures hostias consecraturus, intentionem consecrandi referat super omnes, non se referendo ad certum numerum hostiarum.* Idem dicendum est cùm sacerdos inscius duas consecrat hostias, putans se unam tantummodò consecrare; nam, si eam intentionem habet quam habere debet, consecrandi quidquid habet in manibus, ambas consecrat. Sed si eam intentionem habeat quam quidem non habere oportet, illam tantùm hostiam consecrandi quam oculis videt, tunc illa tantùm hostia consecratur. Vide Salmanticenses, tomo 1,

Cursu morali, tract. 5, de Sacramento Euchar., cap. 4, puncto 7, n. 128.

8. Quam supra attulimus Rubrica parùm probata fuit P. Serry, in Vindiciis Ambrosii Catharini, cap. 14, num. 2. Nam ex eâ eruitur argumentum adversùs ejus opinionem, quæ decernit satis esse ad validitatem Sacramenti seriam intentionem externam, etiamsi desit interna, faciendi quod facit Ecclesia; quæ quidem interna intentio tantùm deest ad validitatem consecrationis decem particularum, cùm sacerdos decem consecrat, non determinans ex undecim ante se positis quas consecrare intendat. Quapropter respondet Rubricas non esse definitiones Ecclesiæ, sed regulas è theologorum moralium scriptis depromptas; nec mirandum positam fuisse in Rubricas opinionem in scholis magis receptam; omnes autem undecim hostias, supra quas seriò sacerdos formam consecrationis protulerit, ex Catharini sententiâ consecratas esse censeri oportere, etiamsi intentionem habuerit decem tantum consecrandi; Rubricam denique posse ita intelligi, ut non censeantur consecratæ, si externo aliquo signo sacerdos declaraverit se non plures quàm decem consecrare velle. Sed non est nostrum hujusmodi tricis implicari, qui superiùs statuimus, ut par erat, necessitatem internæ intentionis ad validitatem Sacramenti. Atque ad ea quæ docuimus confirmanda, pulchram Durandi doctrinam afferemus expositam in Sacerdotali Romano, cap. 54. Casum proponit Durandus sacerdotis qui decem hostias consecrare vult, sed intendit omnem materiam quam coram se habet consecrare, omnes undecim hostias consecratas esse, propterea quòd consecratio ab intentione, non ab opinione pendeat. Quòd si sacerdos non plures quàm decem intendat consecrare, sive sciat, sive nesciat, hostias esse undecim, decem esse consecratas, siquidem determinatam habuerit intentionem consecrandi decem determinatas, et non undecimam; nullam verò consecratam esse, nisi undecimam intentione separaverit ab aliis decem.

9. Ne autem à proposito recedamus de communione astantium quibus Eucharistiam præbeat sacerdos celebrans missam, quæritur utrùm distribuere debeat Eucharistiam, statim ac ipse eam sumpsit, an verò absolutâ missâ. Rubrica Missalis præscribit ut non in fine missæ, sed proximè post communionem sacerdotis fiat communio astantium. Consonat Rituale Romanum, dummodò non aliqua interveniat causa quamobrem ad finem missæ eadem communio differenda sit: *Communio autem populi intra missam statim post communionem sacerdotis celebrantis fieri debet, nisi quandoque ex rationabili causâ post missam sit facienda; cùm orationes quæ post communionem in missâ dicuntur, non solùm ad sacerdotem, sed etiam ad alios communicandos spectent.* Est autem apud auctores rationabilis et justa causa si plurimi adessent missæ, et suspicari possemus ne aliqui eorum tædio caperentur finem missæ expectantes, qui finis longè abesse posset, si multi ad Eucharistiam suscipiendam accederent. Ita Gavantus, ad Rubricas Missalis, parte 2, tit. 10. Quartus, ad eumdem locum, pag. 345; Clericatus, de Sacram. Eucharistiæ, decis. 20; Baruffaldus, in notis ad Rituale Romanum, tit. 24, § 19, n. 78 et seq. Est igitur regula ut communio fiat astantium post communionem sacerdotis; cujus regulæ limitatio est si justa interveniat causa eam differendi ad finem missæ. Ex quo apparet eos errare qui nullo discrimine post finem missæ sacram præbent Eucharistiam, ut benè advertit cardinalis Brancatius, in opusculo de sacro Viatico, pag. 157, ubi hæc scribit: *Damnandi nostrâ sententiâ videntur sacerdotes qui contra Ritualis præscriptum in tit. de Communione, præbent absque necessitate populo Eucharistiam in fine missæ; privant enim fideles iis precibus quas post communionem Ecclesia recitari jubet, quæque non solùm ad celebrantes, sed etiam ad cæteros communicantes apertè spectare noscuntur.* Consentit Natal. Alexander, Theol. dogm. et moral. lib. 2, de Sacr. Euchar. cap. 4, regulâ 6; et Thiers, tomo 1, tract. de Superstitione, cap. 2, n. 8, et seq. Macrus in Vocabulario Ecclesiast., verbo *Communio: Reprehensione*, inquit, *digni sunt ii sacerdotes qui populi communionem ad finem missæ differunt: hujusmodi enim abusus est Rubricæ manifestò contrarius; iis enim precibus privant fideles quæ dicuntur non solùm pro celebrante, sed etiam pro cæteris communicantibus, ut monemur Rituali Romano.* Legi potest Catechismus Montis Pessulani, pag. 633, et Pouget, tomo 2 Instit. catholicar., pag. 886, qui eorum episcoporum zelum collaudant qui vehementer Sacerdotes hortantur ut communionem astantibus præbeant postquàm ipsi communicaverint, nec ad finem missæ differant. Quibus et ipsi nos assentimur; et in Actis Ecclesiæ Mediolanensis habetur: *Hoc institutum parochus servare studeat, ut quod antiquissimi juris est, intra missarum solemnia post sanguinis sumptionem præbeat sacram Eucharistiam;* dummodò tamen quod supra dictum est admittatur, posse communionem ad missæ finem differri, si magna vis hominum communicare velit, ut observat etiam Le Brun, tomo 1, pag. 641.

10. Decreto sacræ Rituum congregationis, anno 1701, vetitum fuit ex Gavanti sententiâ, ne cuiquam astantium in missis defunctorum Eucharistia præberetur, cujus ea ratio fuit quòd sacerdos in fine missæ communicatis intra missam dat benedictionem, quæ cùm non detur in missis defunctorum, satis movit ut decerneretur non esse dandam communionem astantibus à sacerdote defunctorum missam celebrante. Sed eâ re iterùm subjectâ examini in eâdem congregatione, die 21 mart. 1711, cui nos adfuimus promotoris fidei munus obeuntes, cardinalis Ferrarius graves difficultates voto suo exposuit quæ in illo decreto occurrebant, ut sacra congregatio vetuerit ne decretum illud anni 1701 vulgaretur, aut ejus exemplar aliquod ederetur, quamobrem non est quòd tutò quisquam eo decreto uti possit. Idcircò cardinalis Fliscus, episcopus Genuensis, qui secretarii sacræ Rituum congregationis munus obierat, in Directorio suæ diœcesis, typis edito ann. 1715, ita scripsit: *Proposito dubio in sacrorum*

Rituum congregatione, an liceat in missis defunctorum fidelibus sacram communionem ministrare; eadem sacrorum Rituum congregatio de anno 1701 *respondit negativè. Verùm, quia prædicti decreti copiam extra dari prohibuit dicta sacra congregatio ex notis motivis, et cùm constet ex personis de fide dignis, et ex attestatione plurimorum sacrarum cæremoniarum magistrorum Romæ degentium, ibi prædictum decretum non observari; ideò, ne fideles tam salutari et fructifero Sacramento priventur, et attentis præfatâ suspensione, et prædictis attestationibus, declaratur quòd in missis defunctorum sacra communio licitè ministretur.*

11. Et sanè, cùm Tridentina synodus, sess. 22, c. 6, nullo discrimine posito inter missas vivorum et defunctorum, declaret se vehementer optare ut astantes sacramentaliter communicent; et in Canone qui recitatur etiam in missis defunctorum, dicat sacerdos: *Ut quotquot ex hâc altaris participatione sacrosanctum Filii tui corpus et sanguinem sumpserimus*, etc. *Hæc commixtio et consecratio*, etc., *fiat accipientibus nobis in vitam æternam*, etc.; cùmque in missis defunctorum recitetur postcommunio, et in ipsis rubricis Missalis defunctorum Urbanus VIII eam addiderit: *Si qui sunt communicandi, eos communicet, antequàm se purificet*, quis negaverit posse et debere missæ defunctorum astantibus Eucharistiam ministrari, etiamsi communicantibus dari non possit benedictio? quibus profectò uberrima benedictio est auctorem omnium benedictionum in se excepisse.

12. Quæstionem hanc egregii duo scriptores Romæ pertractârunt, quorum alter, abbas Benvenuti, canonicus Lateranensis, anno 1726 opusculum edidit cui titulus: *Sacerdos ad altare celebrans in missâ privatâ*, ubi casum hunc proponit, *an fideles queant communicare in missis defunctorum*, et respondet ex modo allatis rationibus affirmando; dummodo tamen iis exhibeatur Eucharistia quæ consecrata sit in missâ quam sacerdos celebrat, non quæ ab alio sacerdote consecrata sit, et in tabernaculo, seu in pyxide recondita; tunc enim supponit communicatis dandam esse benedictionem, quæ dari non potest in nigris indumentis et in missis defunctorum. Alter est Meratus, in egregio opere ad Gavantum, part. 1, tom. 1, pag. 602 et seq., ubi ex iisdem aliisque rationibus demonstrat in missâ defunctorum posse sacram astantibus Eucharistiam distribui, nullumque decretum esse sacræ rituum congregationis, cujus habenda ratio sit. Declarat tamen se nescire cur in missâ defunctorum distribui possit adstantibus Eucharistia quæ in eâdem missâ consecrata sit, non tamen quæ in aliâ missâ ab alio sacerdote consecratâ sit, et in tabernaculo, sive in pyxide recondita; inter utrumque enim casum nullam esse disparitatem, novamque omninò esse ejusmodi distinctionem nullo fundamento suffultam. Videatur idem auctor loc. cit., cum quo concludendum est posse in missis defunctorum Eucharistiam, sive in eâdem, sive in aliâ missâ consecratam distribui, dummodò id nec fiat ante vel post missam, sed intra eamdem missam post ipsius sacerdotis communionem; præscribit enim Rituale Romanum ut extra missam ministretur Eucharistia cum superpelliceo et stolâ coloris qui officio ejus diei convenit, vel coloris albi, ut aliqui censent, qui color convenit Sacramento Eucharistiæ. *Cùm requiratur* (sunt verba Merati) *semper vel color conveniens diei, ut præscribit Rituale Romanum, vel color albus valdè conveniens Sacramento Eucharistiæ, ut multi censent doctores.*

13. Tractationem hanc de Eucharistiâ administrandâ absolvamus duobus proponendis quæsitis. Primum est, an administrari possit in missâ quæ celebratur post mediam noctem Nativitatis Domini, an feriâ sextâ in Parasceve, an sabbato sancto. Alterum est, an administrari possit in privatarum domorum oratoriis. In Basilicâ Vaticanâ, in cujus canonicorum numero plures annos fuimus, è manibus sacerdotis celebrantis nocte Nativitatis Domini recipiunt Eucharistiam non modò diaconus et subdiaconus, sed etiam omnes canonici et beneficiati, cæteriquè omnes è clero qui non sunt sacerdotes. Sed parendum est sacræ rituum congregationis decretis, quæ vetant ne eâ nocte aliæ duæ missæ celebrentur, neque adstantibus Eucharistia tribuatur, propter gravia quæ inde oriebantur absurda. Vide Clericatum, decis. 13, cas. 1, de Sacram. Euchar.; decreta autem sunt: *Cùm superioribus diebus consultâ hâc S. rituum congregatione, an esset permittendum celebrare in mediâ nocte Nativitatis Domini post missam decantatam successivè alias duas missas, et in eis sacram communionem exhibere fidelibus illam deposcentibus, respondit non esse permittendum, sed omnibus utramque prohibendum. Nihilominùs nonnulli regulares asserentes hoc licere, supplicârunt audiri, et sacrorum rituum congregatio ipsis auditis cum procuratoribus et advocatis, ad relationem eminentissimi Pallotti stetit in decretis, et respondit iterùm prohibendum tàm sacerdotibus celebrare volentibus, quàm confluentibus in mediâ nocte ad ecclesiam, et communionem deposcentibus. Ita decrevit et servari mandavit die* 7 *decembris anni* 1641. Hoc decretum relatum est in Indice decretorum, num. 282, typis edito post part. 2 tom. 1 operis P. Merati, quem Indicem valdè accuratum concinnavit auctor, adhibitis regestis sacræ rituum congregationis. Idem Meratus, loc. cit., pag. 853, num. 13, pluribus aliis auctoritatibus et decretis allatis id ipsum probat.

14. Feriâ sextâ in Parasceve ne cuiquam, exceptis infirmis, Eucharistia tribuatur, vetitum est decreto sacræ congregationis rituum die 19 februarii 1622, quod tamen decretum in regestis non reperiri testatur idem Meratus loc. cit. pag. 1122, num. 78. Certum tamen est nonnisi infirmis eo die tribuendam Eucharistiam, etiamsi in illum diem caderet festivitas Annuntiationis B. Virginis, ut loc. cit. observat idem auctor. Celebre tamen est decretum congregationis concilii de quotidianâ communione passim edito in pluribus libris, quod emanavit die 12 februarii 1679, quo mandatur ordinariis *ut curent ut circa communionem in feriâ* 6 *in Parasceve Missalis rubricæ et Ecclesiæ*

Romanæ usus servetur. Quod quidem abundè probat prohibitam eo die communionem, tum quia rubrica Missalis jubet in missâ feriæ 5 in Cœnâ Domini asservari aliquot particulas pro infirmis, *si opus fuerit*, ex quo intelligitur non asservari pro sanis; tum quia juxta Romanam consuetudinem feriâ sextâ non tribuitur Eucharistia, ut benè observat eminentissimus cardinalis Petra, ad constitutionem 20 Eugenii IV, tom. 4, num. 11. Quod autem attinet ad sabbatum sanctum, etsi Clericatus, decis. 15 de Sacram. Eucharist., conatur probare nihil esse quo prohibeatur Eucharistiam eo die ministrari, communem tamen existimamus servandam esse consuetudinem nullis nisi infirmis Eucharistiam ministrandi; quamobrem Macrus, in Vocabulario ecclesiast., verbo *Communio : In missâ*, inquit, *sabbati sancti non dicitur ea antiphona quæ appellatur communio, quia non fiebat populi communio, quæ ne nunc quidem facienda esset; quapropter abusum puto earum ecclesiarum, ubi sabbato sancto ministratur Eucharistia; pluris enim facienda est Ecclesia quàm privata fidelium devotio.* De altero quæsito, an sacerdos in privato alicujus domûs oratorio possit Eucharistiam ministrare, jamdiù est, cùm edicto 24, § 11, tom. 2, demonstravimus ex communi sententiâ opus esse speciali licentiâ ordinarii.

CAPUT XIX.

De usu ministrandi Eucharistiam extra missam.

1. Thiers, de Superstitione, tom. 3, cap. 2, num. 8, etsi candidè fatetur tempore missæ ministrandam Eucharistiam post sacerdotis communionem, tamen nimiùm superstitiosè sacræ antiquitati eum addictum putat, qui Eucharistiam administrari non posse arbitraretur extra missam. Usus administrandi Eucharistiam extra missam cœpit Hierosolymæ à S. Cyrilli temporibus; confluente enim magnâ advenarum multitudine sacram deposcentium Eucharistiam, in Ecclesiâ Orientali fieri minimè poterat ut quoties distribuendum esset Sacramentum, missa celebraretur, ut ostendit Mabillonius, in Liturg. Gallicanâ, lib. 1, cap. 9, num. 26, et in Commentar. ad Ord. Romanum, num. 9. Ab Ecclesiâ Orientali in Occidentalem ea consuetudo manavit : nec sanè potest improbari : publicè enim id fieri videmus, et Rituale Romanum, tit. *de Ordine ministrandi sacram communionem*, regulas proponit servandas in administratione Sacramenti extra missam, inter quas ea est regula quam superiùs attigimus, ut sacerdos indutus sit superpelliceo et stolâ ejus coloris qui conveniens sit officio ejus diei; et S. Carolus Borromæus, concilio I provinciali, part. 1, jubet sacerdotem indui stolâ albâ; stolâ verò rubrâ, ubi servatur Ambrosianus ritus : *Superpelliceo et stolâ albâ, et ubi ritus Ambrosianus est, rubrâ utatur.*

2. Sacerdote extra missam Eucharistiam ministrante proponitur ea etiam quæstio, an Sacramentum ministrans in peccato mortali lethaliter peccet; et quamvis nonnemo contendat eum non committere peccatum mortale, quia neque Sacramentum conficit, nec quemquam sanctificat, sed tantùm applicat Sacramentum ut gratiam operetur, ut videre est apud Dianam, edit. coord. tom. 1, tract. 2, resolut. 5, retinenda tamen est contraria sententia, quæ propter summam quæ tanto debetur Sacramento reverentiam, statuit reum esse gravis peccati sacerdotem ministrantem in peccato mortali Eucharistiam, quia, ut eruitur ex can. ultimo 15, q. 8, *mali bona administrando se lædunt, et unde alii commodum exhibent, inde sibi dispendium præbent.* Et sanè haud magno mentis opus est acumine ut quis videat quantoperè peccet, quantamque irreverentiam declaret quisquis Deo invisus audet sanctissimum Christi corpus temeratis manibus contrectare, ut optimè advertit card. de Lugo, de Sacramentis in communi, disp. 8, n. 155. D. Thomas, 3 part., quæst. 64, art. 6, proponit quæstionem : *Utrùm mali ministrantes Sacramenta peccent*, et in hunc modum respondet : *Dicendum*, etc., *quia hoc peccatum pertinet ad irreverentiam Dei et contaminationem Sacramentorum, quantùm est ex parte ipsius ministratoris, licèt Sacramenta secundùm seipsa incontaminabilia sint; consequens est quòd tale peccatum ex genere suo sit mortale.* In responsione autem ad tertium, illum duntaxat excusat à novo peccato, qui urgente necessitate, administrat in peccato mortali Sacramentum Baptismi : *Sic enim patet quod non exhiberet se ministrum Ecclesiæ, sed subveniret necessitatem patienti; secùs autem est in aliis Sacramentis, quæ non sunt tantæ necessitatis, sicut Baptismi.* Idem, quæst. 83, art. 9, quærens an liceat à schismaticis sacerdotibus, excommunicatis aut peccatoribus communionem suscipere, vel eorum missæ adesse, docet hujusmodi sacerdotes non eo modo quo æquum est suâ potestate uti, eâque abutentes peccatum committere; eum autem qui cum alterius peccato communicat, ejusdem peccati participem fieri; sibi deinde objicit sacerdotes, licèt peccatores, verè Sacramentum conficere; et respondet quòd si refugimus ab iis Sacramentum suspicere, vel eorum missæ adesse, *non refugimus Dei Sacramenta, quin potiùs ea veneramur (unde hostia à talibus sacerdotibus consecrata est adoranda, et si servetur, licitè potest sumi à sacerdote legitimo), sed refugimus culpam indignè ministrantium.*

3. Culpam igitur eamque lethalem agnoscit D. Thomas in eo qui gravis peccati sibi conscius sacram Eucharistiam ministrat; quod confirmat etiam in 4 Sentent., dist. 24, quæst. 1, art. 3, quæst. 5, ad secundum, ubi hæc scribit : *Est de jure naturali ut homo sancta sanctè tractet :* quamobrem legitur in Levitico : *Mundamini, qui fertis vasa Domini.* Sylvius, in 3 part., quæst. 64, art. 6, suo more egregiè de hâc re disputat, et quæst. 1, statuit primò eum qui Sacramentum aliquod solemniter in peccato mortali administret, peccare mortaliter, utpote qui operetur tanquàm minister, et magnam committat irreverentiam. Secundò, eum, qui, premente necessitate, privatim aliquem baptizet, etiamsi in peccato mortali sit, nonnisi veniatiter peccare, utpote qui non operetur ut minister *ex officio*, sed necessitati occurrat. Tertiò, qui in peccato quodvis aliud administret Sacramentum, graviter

peccare, nec à necessitate excusari, dùm operatur tanquam publicus Ecclesiæ minister. Quartò, graviter peccare, qui Eucharistiam in peccato mortali ministret; neque enim sacerdotis est tantùm eam consecrare, sed etiam distribuere. Quintò, in hoc casu non duo committi peccata, alterum commissionis scilicet irreverentiæ, alterum omissionis, scilicet pœnitentiæ, sed unum tantùm grave peccatum sacrilegii committi; pœnitentia enim tum non cadit *per se* sub præcepto, sed ratione præcepti religionis, quo jubemur dignè tractare Sacramenta; quamobrem in omissione pœnitentiæ non reperitur præcipua malitia. Aliam controversiam tractant rerum moralium scriptores, an tot peccata mortalia perpetret sacerdos quot ii sunt quibus administrat in peccato Eucharistiam, an verò unum tantùm peccatum committat, licèt pluribus Sacramentum distribuat. Quidam putant unum tantùm peccatum committi; omnes enim actus ejusdem esse generis, et continuari sine ullâ morali interruptione. Alii contra statuunt tot peccata mortalia committi quot sunt ii quibus sacerdos exhibet Sacramentum; aiunt enim actus, licèt continuatos, ejus tamen esse naturæ, ut ad unum definitum terminum referantur, in quo integrè singuli perficiuntur; atque exemplum afferunt fornicationis, quæ si bis aut ter etiam per actus continuatos cum eâdem personâ committitur, tot peccata perpetrantur quot fornicationes, ob eamdem quam supra innuimus rationem.

4. Sacerdos extra missam Eucharistiam ministrans interdùm eam exhibet per modum viatici; de quo argumento quædam breviter perstringemus. Olim, si moribundus sanctam non posset particulam deglutire, mos erat ut in ejus solatium vel particula non consecrata deferretur, vel etiam consecrata, ut eam ipse adoraret, non tamen sumeret. Narrat Cæsarius, lib. 9 illustrium Miraculorum, cap. 43, Mauritium, Parisiensem episcopum, viaticum vehementer flagitâsse; cùmque dubitaretur satisne illi sana esset mens, delatam illi esse à sacerdote particulam non consecratam, quâ visâ, Mauritium exclamâsse: *Tolle, tolle, non est Dominus Deus;* sacerdotem propterea ad ecclesiam reversum, consecratam inde particulam ad eum attulisse, quam summâ animi pietate ipse Mauritius accepit. D. Antoninus, in Chronic., 3 part., tit. 18, cap. 1, narrat Hugonem de S. Victore gravi morbo implicitum viaticum postulâsse; cùmque periculum esset de vomitu, allatâ ad eum particulâ non consecratâ, id Hugonem subodoratum dixisse: *Quid est quod facere voluistis, fratres mei? Quare me decipere voluistis? istud non est corpus Domini mei;* allatâ deinde sibi particulâ consecratâ, cùm agnovisset se illam non posse sumere, dixisse: *Ascendat Filius ad Patrem suum, et servus ad Dominum suum;* statimque particulam ab omnium oculis evanuisse, illum autem extremum spiritum exhalâsse. Nunc verò nil quidquam tale faciendum, ut videre est apud Thiers, loc. cit., n. 18. Vetuit autem S. Pius V ne ad moribundos qui non possunt Eucharistiam deglutire sacra particula deferatur, ut videre est apud Macrum, in Vocabular. ecclesiast., verbo *Eucharistia;* et in regestis sacr. congreg. concilii extant hæc verba: *Non licet sanctam Eucharistiam ad ægrotantes deferre, qui morbi gravitate impediti eam sumere non possunt, sed venerationis gratiâ solent eam deosculari. Et si fortè aliquo in loco talis est consuetudo, prorsùs est tollenda, quod Pius V prohibuit.* Quibus autem rationibus id vetitum fuit, ea videantur apud cardinalem de Lugo, Respons. moral. lib. 11, qui illud etiam monet, in Ecclesiâ Latinâ laicis non licere sanctam Eucharistiam tangere, nisi linguâ et ore, dùm eam suscipiunt; vanamque et inanem appellat cum S. Bonaventurâ quorumdam sacerdotum devotionem, qui post consecrationis verba statim sanctam Eucharistiam deosculabantur; eique post elevationem iterùm osculum dabant, ut videre est apud Thiers, tract. de Superstit., tom. 1, cap. 2 n. 5. In quibusdam tamen Ecclesiæ Belgicæ ritualibus admittitur, non quidem ut ad eum viaticum deferatur adorandum, quem constat illud non posse suscipere, sed ad ægrotum, qui si fortè reperiatur non posse Sacramentum suscipere, possit parochus pyxidem aperire, atque illi Eucharistiam ostendere, quam æger adoret, non tamen deosculetur. Van-Espen, Jur. eccl. part. 2, tit. 4, n. 14.

5. Aliàs orta est dubitatio, an moribundo qui Eucharistiam sub specie panis deglutire non posset, liceret eam præbere sub specie vini, seu sub specie panis vinò consecrato intincti; qui respondebat licere, concilio Toletano XI, habito anno 675, sententiam suam fulcire poterat: ea enim synodus, cap. 11, statuit, si æger sacram non possit particulam deglutire, ut ei præbeatur Eucharistia sub specie vini; sunt etiam alia monumenta ecclesiasticæ historiæ, ex quibus intelligitur Eucharistiam exhibitam fuisse sub specie panis vino consecrato intincti, ut ostendunt Martene, lib. 1 de sacr. eccl. Ritibus, cap. 4, art. 10, num. 13; card. Bona, lib. 2 Rer. liturgicar., cap. 18, n. 3, et Mabillonius, 1 præfat. in seculum 3 Ordinis Benedictini, num. 75, observat. 10. Vera tamen opinio est id fieri non posse; præceptum enim suscipiendi viaticum non obligat, cùm illud gravibus de causis ab Ecclesiâ negatur; compertum autem est Ecclesiam usum calicis laicis et sacerdotibus missam non celebrantibus prohibuisse, non modò propter plures irreverentias quæ identidem committebantur, sed etiam propter hæresim eorum qui garriebant sub specie panis non contineri corpus Christi, vel præceptum esse Christi ut Eucharistia sub utrâque specie sumatur. Ita respondent Suarez, in 3 parte, tomo 3, disp. 71, sect. 3, circa fin.; cardinalis de Lugo, Respons. moral. lib. 1, dub. 10, n. 2 et 8; Clericatus, decis. 14, cas. 2, n. 16 et seq., de Sacram. Euchar. Pax Jordanus, tomo 1, lib. 3, tit. 3, n. 34, monet in ejusmodi casu posse moribundo sacram exhiberi particulam aquâ vel vino non consecrato intinctam, ut eam æger possit deglutire; lex enim de naturali jejunio servando eum non obligat qui viaticum sumit. Nec sanè ad hujus auctoris sententiam confirmandam desunt ex ecclesiasticâ historiâ argumenta. Eusebius

enim, lib. 6 eccl. Hist., cap. 44, narrat Serapionem quemdam decrepitâ ætate senem in limine mortis constitutum puerum misisse sacerdotem accersitum, qui sibi Eucharistiam afferret; illum autem sacerdotem, quòd ægritudine impediretur, puero Eucharistiam tradidisse, eique imperâsse ut aquâ madefactam in os ægri injiceret: *In aquâ intinctam seni in os instillaret; quâ ille paulatim absorptâ, continuò animam exhalavit;* verba sunt Eusebii ex versione Valesii; et S. Uldaricus, lib. 3 antiquarum Consuetudinum Cluniacensium, cap. 28, tomo 4 Spicilegii, testatur consuevisse monachis infirmis præberi Eucharistiam sub specie panis vino non consecrato intincti.

CAPUT XX.

Alia quæ in sacrâ Eucharistiâ administrandâ observari debent.

1. Plura alia sunt scitu digna quæ ad sacram Eucharistiam pertinent ministrandam. Primum est non licere ad falsam confovendam devotionem, uni vel pluribus particulas, vel majoris moduli hostiam præbere: *Episcopi, parochi seu confessarii insuper admoneant nulli tradendas plures Eucharistiæ formas, seu particulas; neque grandiores, sed consuetas;* verba sunt decreti sacræ congreg. concilii de quotidianâ Communione, quod approbavit ven. Dei servus Innocentius XI, die 12 februar. 1679, atque ad hanc rem mirificè faciunt verba canonis *Ubi pars*, dist. 2, de Consecrat.: *Ubi pars est corporis est et totum. Eadem ratio est in corpore Domini, quæ in manna, quod in ejus figurâ præcessit, de quo dicitur: Qui plùs collegerat, non habuit amplius; neque qui minùs paraverat, invenit minùs. Non est omninò quantitas visibilis in hoc æstimanda mysterio, sed virtus Sacramenti spiritualis.* Consentit S. Thomas, 3 parte, quæst. 79, art. 7, ad tertium. Legendus est etiam Thiers tomo 2, tract. de Superstit., edit. 3, lib. 3, cap. 2, num. 14, qui multis rationibus et auctoritatibus morem illum improbat qui in illustrioribus Galliarum monasteriis quarumdam sanctimonialium invaluerat, ut majoris devotionis gratiâ plures acciperent particulas; quam consuetudinem testatur sibi licuisse omninò abolere.

2. Alterum est olim juxta veterem disciplinam licuisse, ad aliquod delictum detegendum, ei qui suspicione ejusmodi premeretur, Eucharistiam offerre, ut videre est in veteri purgatione vulgari *per aquam frigidam;* in quâ purgatione, antequàm in aquam dejicerentur ii qui alicujus delicti laborarent infamiâ, missa à sacerdote celebrabatur (*missam judicii* appellabant). Sacerdos autem priusquàm eos communicaret, admonebat ne Sacramentum susciperent si objecti criminis sibi essent conscii; quòd si tacerent, communicabat illis verbis: *Corpus hoc et sanguis Domini nostri Jesu Christi sit tibi ad probationem hodiè*, ut videre est apud Baluzium, tomo 2 Capitular. regum Franciæ inter veteres formulas exorcismorum, cap. 2. Verùm cum cæteris omnibus vulgaribus purgationibus ea etiam de quâ loquimur à sacris canonibus est sublata. Non enim hoc Sacramentum Christus instituit ut sontium reatus reperiretur; neque id fieri potest quin ipse tentetur Deus; præterquàm quòd occasio offertur Sacramentum indignè suscipiendi iis qui, ne sontes deprehendantur, sacram Eucharistiam sumere non perhorrescant. Neque enim omnes essent S. Gregorio VII similes, qui, teste Lamberto, cùm coram Henrico rege missam celebraret, possetque multorum testimoniis objectas sibi criminationes diluere, ait: *Ego tamen, ne humano potiùs quàm divino niti videar testimonio, ut satisfactionis compendio omnem omnibus scandali scrupulum de medio auferam, ecce corpus dominicum, quod sumpturus ero, in experimentum mihi hodiè fiat innocentiæ meæ, ut omnipotens Deus suo me hodiè judicio vel absolvat objecti criminis suspicione, si innocens sum, vel subitaneâ interimat morte, si reus.* Neque itidem omnes sunt, cujusmodi fuit Henricus rex, qui invitatus ad suscipiendam Eucharistiam, ut, si innocens esset, hâc ratione se à criminationibus quibus premebatur liberaret, cùm ipse sibi malè conscius esset, oblatam renuit conditionem, causatus nullam hujusmodi purgationi vim futuram, quòd abessent accusatores; oravitque Pontificem ut rem omnem concilio generali committeret, in quo accusatores adessent, quemadmodùm factum est. Estius, in 4 Sentent., dist. 9, § 4, in fine, ita ait: *Ejusmodi dispensatio non fit sine tentatione Dei; item per hoc manifestè datur occasio indignæ sumptionis Eucharistiæ, dùm ille, qui crimen commisit, nolens se prodere, cum cæteris accedit ad mensam Domini.*

3. Sed materiam hanc optimè tractavit Vasquez, tom. 3, in 3 part. D. Thomæ, disp. 210, cap. 1, 2 et 3. Duos enim expendit canones quos refert Gratianus in causâ 2, quæst. 5; eorum alter est can. *Si episcopo*, alter can. *Sæpè*, quibus admittitur purgatio per Eucharistiam, aitque nusquàm eos textus aliis canonibus posteriori tempore conditis emendatos reperiri. Itaque declarat rationem illam sibi non probari, quâ freti nonnulli licere negant ejusmodi purgationem adhibere. Ea enim ratio hùc redit quòd vel per ipsam tentatur Deus, vel nefas est illi Eucharistiam tribuere, quem gravi astrictum crimine suspicamur. Verùm, cùm nullum petatur signum quo potentiæ divinæ periculum fiat, idcircò omne abest peccatum tentationis Dei. Et quemadmodùm vetitum non est ab eo qui de gravi sit suspectus crimine jusjurandum exigere (is enim qui jusjurandum defert, veritatem explorat, ac præsumit eum cui defertur verum malle dicere quàm perjurii se astringere; hic porrò etiamsi pejeret, culpa non potest in eum conferri qui juramentum exegerit), ita qui ei offert Eucharistiam qui de commisso gravi crimine sit suspectus, nullum videtur peccatum in se admittere, cùm eam offerat veritatis comperiendæ gratiâ; credit enim atque etiam credere debet eum qui sibi malè conscius sit Eucharistiam non susceperum; quòd si quis gravi crimine obstrictus, ne peccatum suum palàm faciat, Eucharistiam susceperit, ei culpa omnis tribuenda est, nec qui offerat, ullo modo culpandus. Denique concludit Vasquez, licèt ejusmodi suis speculationibus videatur inesse aliquid ve-

ritatis, non tamen licere hoc tempore eam purgationem offerre, quæ jam exoleverit; neque enim in consuetudinem revocandum quod usu fuerit abrogatum, per text. in cap. *Ex tuarum*, de Purgatione canonicâ

4. Tertium est non licere hostiam non consecratam pro consecratâ peccatori offerre qui paratus sit Sacramentum in peccato suscipere, præsertim propter periculum idololatriæ, cui obnoxius est tum qui Eucharistiam suscipit, tum alii qui adsunt. Celebris est Innocentii III decretalis in cap. *de Homine*, de Celebrat. missarum, ubi hæc habentur : *Cùm ergo falsa sint abjicienda remedia quæ veris sunt periculis graviora, licèt is qui pro sui criminis conscientiâ reputat se indignum peccet graviter si se ingerat irreverenter ad illud, graviùs tamen videtur offendere qui sic fraudulenter illud præsumpserit simulare; cùm ille in solius misericordis Dei manum incidat, iste verò non solùm Deo, cui non veretur illudere, sed populo, quem decipit, se astringat.* Idem docet D. Thomas, 3 parte, quæst. 80, art. 6, ad secundum, et quodlibet. 5, quæst. 6, art. 2, ad tertium, ubi hæc scribit : *Stultus esset medicus, qui cum majori suo periculo minus periculum infirmi vellet impedire, puta si vellet ipse venenum bibere ne infirmus biberet vinum. Multò magis peccat sacerdos fictionem faciens in Sacramento Christi quàm peccator indignè sumens; unde stultus esset sacerdos si, ut vitaret peccatum subditi, ipse graviùs peccaret fictionem faciens in Sacramento veritatis.* Vigesima nona est propositio inter eas quas condemnavit venerab. Dei servus Innocentius XI : *Urgens metus gravis est causa justa Sacramentorum administrationem simulandi;* quo Pontificis decreto sublata est omnis cavillandi ratio eorum qui quoquo modo sententiam suam tueri nitebantur, posse non consecratam particulam exhiberi pro consecratâ peccatori homini, ne publica aspergatur infamia, ut videre est apud Vivam, in Commentar. ad eam propositionem condemnatam.

5. Cæterùm, certæ ac firmæ præstitutæ sunt regulæ quas adhiberi oportet, ubi publici peccatores Eucharistiam postulant. Has proponit D. Thomas, 3 p., quæst. 80, art. 6. Vel enim peccator manifestus est, eique sacerdos Eucharistiam negare debet, sive ille Sacramentum publicè petat, sive privatim. Manifestus autem peccator ille censendus est de cujus gravibus sceleribus compertum est vel ex sententiâ judicis, vel ex illius confessione in judicio, vel ipsius facti evidentiâ, quæ omninò dissimulari non possit. Vel peccator occultus est, qui, si publicè Eucharistiam petat, exhibendum est ei Sacramentum, ne respergatur infamia; si verò eam privatim postulet vel à parocho vel alio sacerdote, deneganda est illi Eucharistia, admonendusque ne eam publicè petat. Videatur Sylvius, in 3 parte, quæst. 80, art. 6, quæst. 1 et 2, ubi casum proponit sacerdotis qui ex sacramentali confessione peccatum occultum compertum habet, quæritque an peccatorem privatim postulantem Sacramentum à communione possit rejicere; atque explicans ea quæ scripserunt D. Thomas, Durandus aliique in 4 Sentent., dist. 9, docet sacerdotem non posse peccatorem ejusmodi rejicere, nisi alia causa sit præter peccatum in sacramentali confessione cognitum. Hùc referri potest decretalis in cap. *Si sacerdos*, de Officio judic. ordinarii, ubi hæc de judice præscribuntur : *Si ille cui damnum illatum est petierit justitiam, potest excommunicare auctorem damni, licèt etiam el confessus sit; sed tamen non nominatim potest eum removere à communione, licet sciat eum esse reum; quia non ut judex scit, sed ut Deus.*

6. In quibusdam olim regnis sontibus reis, mortidditis, propter aliquod perpetratum scelus, Eucharistia etiam eam postulantibus negabatur. Ea consuetudo fortassè ex concilio Illiberitano traxit originem : *Placuit inter eos ut qui post fidem Baptismi salutaris, adultâ ætate ad templum idoli idololatraturus accesserit, et fecerit quod est crimen principale, nec in fine eum communionem suscipere.* Mendoza, in Notis ad illud concilium, apud card. de Aguirre, tomo 1 Conc. Hispaniæ, pag. 340, textum illum docet intelligendum esse de Eucharistiâ, multaque alia congerit statuta canonum, præsertim negatam fuisse in mortis articulo sacramentalem absolutionem; Eucharistiam verò negatam fuisse peccatoribus ejusmodi etiam petentibus. Juveninus, de Sacram., dissert. 4 de Euchar., q. 6, ait in Galliâ et in Hispaniâ Eucharistiam negari iis qui capite sunt damnati, multasque affert rationes ad hanc disciplinam tuendam. Apud Indos miseris hisce hominibus exhibetur Eucharistia, ut constat ex I concilio Limano, sub S. Turribio, anno 1582 habito, quod approbavit Apostolica Sedes, ut videre est, c. 22, apud cardinalem de Aguirre, tomo 4 Concil. Hispan., pag. 238 : *Ii qui propter facinora commissa capitis damnati sunt, pridiè quàm ad patibula à magistratu ducantur, communione Christi corporis muniantur quo patienter et cum salute animæ pœnas corpori debitas ferant.* Nobis eorum regnorum consuetudinem neque probare est animus, neque refellere. Illud non dissimulamus, egregiis pluribus viris eam minimè probari, ut videre est in Quodlibeto Joannis Molani edito post tractatum de Picturis et Imaginibus sacris. Apud Italos et Germanos capite plectendis præbetur Eucharistia, dummodò pœnitentiam suorum peccatorum præ se ferant, Eucharistiam petant, eâque non indigni ab iis existimentur quorum est de eâ re judicare; atque ejusmodi consuetudinem, ubi ea invaluit, retinendam putamus cum Merbesio, in 3 parte Summæ christianæ, q. 17. De eâ re scripsit etiam Grancolas, in vet. Ecclesiæ Sacramentario, parte 1, pag. 290; eam enim ait esse apud Gallos consuetudinem, ut capite plectendi Eucharistiâ priventur. Et comiti Stabuli S. Pauli morti jam addicto anno 1645, postquàm sacramentali se confessione expiâsset, flagitanti Eucharistiam ac repulsam passo, pro Sacramento panem benedictum oblatum narr. Robertus Pullus, cardinalis, qui vixit ætate S. Bernardi, in lib. Sentent., c. 53, contendit non esse morte plectendis administrandam Eucharistiam, neque decorandam, aut privandam jure liberandi damnatos : cùm enim illud jus Ecclesiæ materiali compe-

tat, multò magis debetur Eucharistiæ. Sed hanc rationem evertit Glossa, in can. *Quæsitum*, 13, q. 2, quæ ait : *Corpus Christi est cibus animæ, et non corporis : ergo animam liberat, et non corpus.* In Mechliniensi quâdam synodo ann. 1607, ita statutum est : *Ultimo quoque supplicio afficiendis tempestivè de sacrâ Eucharistiâ provideatur.* Expendenda illa vox *tempestivè*, ut communionem inter et mortem spatium aliquod temporis interjiciatur quo species Eucharisticæ consumantur.

7. Non prius operi huic nostro finem imponemus, quàm sacerdotes sedulò moneamus, ut omni studio et diligentiâ caveant, missam celebrando et Eucharistiam ministrando, ne qua particula, aut consecrati vini gutta in altare aut in terram decidat; quod si fortè contigerit, regulas servent quæ præscribuntur in Rubricis. Pœnæ in eum cujus negligentiâ gutta sanguinis extra calicem efflueret, statuuntur in can. *Si per negligentiam*, de Consecr., dist. 2. Etsi autem pœnæ illæ obsoleverunt, tamen Ecclesiæ moderatoribus reservata est facultas alias infligendi, ne impunè sit iis qui in tanto mysterio negligentes sint. Contigit aliquando ut sacra particula vel ejus fragmentum in feminæ pectus delaberetur : quo casu decet ut non sacerdos, sed ipsa femina particulam vel fragmentum quærat; et suis ipsa manibus sibi in os injiciat. Ita docet Quartus, ad rubricas Missalis, part. 3, tit. 10, n. 15, in text. Rubricæ, dub. 1.

CAPUT XXI.

De missarum eleemosyn.

1. Mos fuit in Ecclesiâ, plurium seculorum intervallo sanctè retentus, ut quotquot ad missarum solemnia convenirent fideles, suam unusquisque sacrificii partem, hoc est, panem et vinum consecrandum offerrent; ad quem alludens Cyprianus, lib. de Oper. et Eleemos., divitem feminam hoc nomine increpat, quòd nihil offerens alienæ oblationis partem sumeret : *Locuples*, inquit, *et dives es, et Dominicum celebrare te credis, quæ in Dominicum sine sacrificio venis, quæ partem de sacrificio, quod pauper obtulit, sumis;* eumdemque respexit Augustinus (seu quisquis est auctor sermonis olim 15 de Tempore, nunc 265, in app. tomi 5, num. 2), dicens : *Erubescere debet homo idoneus, si de aliquâ oblatione communicaverit;* atque inde etiam factum est ut Tertull., l. de Exhort. castitat., c. 7, omnes Christianos sacerdotes dixerit, non quòd omnes potestatem haberent consecrandi, sed quia omnes panem et vinum ad Dei altare offerebant, sicuti egregiè explicat Petavius, in diatribâ de potestate consecrandi (tom. 4 Theol. dogm.). Tanta porrò illius ritûs fuit apud majores nostros religio, ut cùm Patres concilii Matisconensis II, anni 595, deprehendissent eum pedetentim obsolescere, statim restitui curaverint, can. 4 decernentes : *Residentibus nobis in sancto concilio, cognovimus quosdam Christianos, relicto fratrum cœtu, à mandato Dei aliquibus locis deviâsse; ita ut nullus eorum legitimo obsecundationis parere velit officio Deitatis, dùm sacris altaribus nullam admovent hostiam. Propterea decernimus ut omnibus Dominicis diebus altaris oblatio omnibus viris et mulieribus offeratur tam panis quàm vini; ut per has immolationes, et peccatorum suorum fascibus careant, et cum Abel vel cæteris justè offerentibus promereantur esse consortes. Omnes autem qui definitiones nostras per inobedientiam evacuare contendunt, anathemate percellantur* (Collect. Hard. tom. 3, col. 461). Neque verò quod à singulis fidelibus offerebatur modicum quid erat panis et vini, quæ postea per sacerdotem consecrata, atque in Christi corpus et sanguinem conversa, ipsimet offerentes perciperent, sed quilibet, pro suâ facultate, plures offerebat panes, cum largâ vini amphorâ, quorum exigua pars consecraretur, et reliqua massa sacerdotibus et clericis cederet, quemadmodùm, pluribus allatis monumentis, ostendit Christianus Lupus, dissert. 2, Procem. ad decret. et canon. concil., tom. 3 primæ edit., pag. 183.

2. Præter panem et vinum quæ sacrificio usui erant, aliud ad altare offerre prohibuit canon 3 Apostolorum : *Si quis episcopus aut presbyter, præter ordinationem Domini, alia quædam in sacrificio offerat super altare, id est, mel aut lac, aut pro vino siceram, aut confecta quædam, aut volatilia, aut animalia aliqua, aut legumina, contra constitutionem Domini faciens, congruo tempore deponatur.* Et quamvis sequens canon 4, ejusmodi prohibitionem temperans, offerri etiam permittat oleum, incensum, novas spicas et uvas, cæteros tamen fructus non ad altare offerri, sed ad episcopum mitti jubet, presbyteris, diaconis et clericis distribuendos : *Ne liceat autem aliquid aliud ad altare offerre, præter novas spicas et uvas, et oleum ad luminaria, et thymiama tempore quo sancta celebratur oblatio. Omnis autem alius fructus domum mittatur primitiæ episcopo et presbyteris. Clarum autem est quòd episcopus et presbyteri diaconis et clericis distribuunt.* Concilium verò Carthaginense III anni 397, can. 24, qui est 37 in Codice canonum Ecclesiæ Africanæ (tom. 1 Collect. Hard., col. 883), mel et lac offerri permittit in die Paschatis festivitatis, quo solemne Baptisma celebrari, et egressis è sacro fonte mel et lac dari consueverat, de quo ritu plura cardinalis Bona, Rer. liturg. lib. 1, c. 16, n. 3 : *Ut in Sacramentis* (ait cit. concilium) *corporis et sanguinis Domini nihil amplius offeratur quàm quod ipse Dominus tradidit, hoc est, panis et vinum aquâ mixtum. Primitiæ verò, seu lac et mel, quod uno die solemnissimo in infantum mysterio solent offerri, quamvis in altari offerantur, suam tamen habeant propriam benedictionem, ut à Sacramento Dominici corporis et sanguinis distinguantur; nec amplius in primitiis offeratur quàm de uvis et frumentis.* Verùm posteriori ætate usus obtinuit ut nihil quidem, præter panem et vinum, juxta prisca Patrum decreta, offertorii tempore exhibere, sed vel ante missam aut ante Evangelium, sive statim post Evangelium, liceret fidelibus, quidquid vellent, in sacerdotum commodum ad altare offerre, quod ex Reginone, lib. 1 de ecclesiast. Discipl., rectè colligit Martene, de antiquis Eccles. Ritib., tom. 1, lib. 1,

c. 4, art. 6. Duo pariter oblationum genera commemorant Capitularia Caroli Magni, lib. 6, cap. 305, et magis apertè antiquissima Liturgia Æthiopum, quam ad hunc ritum comprobandum adducit Honoratus à S. Mariâ in suis Animadvers. in regulas et usum Critic., tom. 2, lib. 4, dissert. 4, art. 6; oblationes factas ante offertorium ab illis distinguit quæ fiebant dùm offertorium canebatur.

3. Sed num inter cætera etiam pecunia sive ante missam, sive ante offertorium prioribus seculis ad altare offerri soleret, ignoramus. Scimus enimverò ab Ecclesiæ incunabilis in singulis Christianorum ecclesiis expositam fuisse arcam, quam Baronius ad an. 44, n. 69, *gazophylacium* appellat, in quam pecuniæ à fidelibus inferebantur; ejusmodi arcæ meminit Tertullianus, Apol. c. 39, inquiens : *Si quid arcæ genus est, non de ordinariâ* (aliàs honorariâ) *summâ quasi redemptæ religionis congregatur, modicam unusquisque stipem menstruâ die vel cùm velit, et si modò velit, et si modò possit, apponit; nam nemo compellitur, sed spontè confert.* Et Justinus, apolog. 1 ad Antoninum Pium, num. 67, quasi rationem reddens pecuniæ quæ in ecclesiæ gazophylacium conjiciebatur, ait : *Qui abundant et volunt, suo arbitrio, quod quisque vult, largiuntur, et quod colligitur apud eum qui præest deponitur, ac ipse subvenit pupillis et viduis, et iis qui vel ob morbum vel aliam ob causam egent, tum etiam iis qui in vinculis sunt, et advenientibus peregrè hospitibus; uno verbo, omnium indigentium curam suscipit.* Ubi *indigentium* nomine etiam Ecclesiæ ministros Justinum comprehendisse minimè dubitamus. Illi siquidem ex fidelium oblationibus alebantur, et incredibile videtur quòd ex solo pane et vino ad altare oblatis potuerint omnia sibi ad vitæ sustentationem necessaria comparare. Eumdem morem deponendi pecuniam in gazophylacio commemorant Augustinus, serm. 356, n. 13, et Paulinus, epist. 34, sive Sermone de Gazophylacio, quorum proinde testimonio constat, labente seculo 4 et decurrente 5 illum perseverâsse.

4. Sed quandonam non in gazophylacium immitti, sed ad ipsum altare cœperit pecunia offerri, certò definire non possumus. Habemus quippe ex Augustino, epist. 22, n. 5, quæ est ad Aurelium primatem, tempore oblationis seu missæ pro defunctis fuisse simul denarios oblatos, sed cùm istos ab ipsismet offerentibus in pauperes erogari idem præcipiat, non videtur approbare ut in diaconorum manibus ad altare deponerentur : *Oblationes pro spiritibus dormientium, quas verè aliquid adjuvare credendum est, super ipsas memorias non sint sumptuosæ, atque omnibus petentibus sine typho et cum alacritate præbeantur, neque vendentur. Sed si quis pro religione aliquid pecuniæ offerre voluerit, in præsenti pauperibus eroget.* Honorius Augustodunensis, scriptor 12 seculi, in Gemmâ animæ, lib. 1, c. 58, tunc in Ecclesiam morem invectum asserit, pecuniam loco panis ad altare offerendi, cùm desierunt fideles sacrificio assistentes sacra participare mysteria, quod cæteroquin ante fas non erat prætermittere : *Postquàm autem Ecclesia numero quidem augebatur, sed sanctitate minuebatur propter carnales, statutum est ut qui possent singulis Dominicis, vel tertiâ Dominicâ, vel summis festivitatibus, vel ter in anno communicarent, ne ante confessionem et pœnitentiam pro aliquo crimine judicium sibi sumerent. Et quia, populo non communicante, non erat necesse tam magnum panem fieri, statutum est eum in modum denarii formari, ut populus pro oblatione farinæ denarios offerret;* tempus tamen quo id acciderit Honorius non designat.

5. Verùm, utut hæc res se habeat, et quidquid sit de initio usûs offerendi ad altare pecuniam, indubitatum est quod asserit Thomassinus de vet. et nov. Eccles. Discipl., part. 3, lib. 1, c. 7, n. 8, juxta primigeniam nascentis et adolescentis Ecclesiæ disciplinam, sive panem sive denarium oblatum fuisse Ecclesiæ, et clericis in commune, non verò datum cuipiam peculiari sacerdoti ut missam privatim faceret, quæ uni eleemosynam offerenti prodesset. Morem autem stipem elargiendi sacerdoti, ut exuberantem sacrificii fructum stipitis largitor in se, proximos aut amicos, sive vitæ compotes, sive defunctos, derivaret, non ante seculum 8 inductum, neque passim ubique ante 12 receptum asserit Mabillonius in præfat. ad part. 1 seculi 3 Benedictini, n. 62, cui tamen contradicit P. Franciscus Berlendi, clericus regularis Theatinus, in Dissert. historico-theologicâ de Oblationibus, part. 2, § 1, illum longè antiquiorem affirmans. Enimverò quod in fine seculi 8 jam invaluisset, fidem facit Chrodegangus, episcopus Metensis, in Regulâ quam, eo seculo labente, vel nono ineunte, suis canonicis præscripsit : in eâ quippe, cap. 32 de Eleemosynis, cuique canonicorum liberam potestatem fecit accipiendi, et in quos vellet usus expendendi eleemosynam quæ pro suâ sibi missâ offerebatur : *De eleemosynis accipiendis,* inquit, *ita constituimus, ut si aliquis uni sacerdoti pro missâ suâ vel pro confessione aut infirmitate, seu pro quolibet caro suo aut vivente, aut mortuo, aliquid in eleemosynâ dare voluerit, hoc sacerdos à tribuente accipiat, et exinde, quod voluerit, faciat.* (Collect. Harduin. tom. 4, col. 1196.) Seculo verò 11, eumdem morem adeò longè latèque propagatum scimus, ut etiam pueris notus esset. Etenim Joannes monachus, in vitâ S. Petri Damiani, c. 2, de eo adhuc puerulo narrat : *Petrus quâdam die nummum reperit; et tanquàm subitò dives effectus, gratulabundus quid eo mercari aptius posset, diù mente revolvere cœpit, divinitùs tandem inspiratus, ait : Melius est ut tradam presbytero qui Deo sacrificium offerat pro patre meo defuncto.*

6. Specialem hanc sacrificii applicationem illi qui eleemosynam largitus fuerat, visus est improbare Walafridus Strabo, qui seculo 9 floruit, existimans illud non plus prodesse uni pro quo speciatim offeratur, quàm universo cœtui fidelium; libro enim de Reb. eccl., c. 22, ait : *Sed et in hoc error non modicus videtur quòd quidam se non posse aliter plenam commemorationem eorum facere pro quibus offerunt, nisi singulas oblationes pro singulis offerant, vel pro vivis et defunctis non simul æstimant im-*

molandum, cùm verè sciamus unum pro omnibus mortuum et unum panem esse et sanguinem, quem universalis Ecclesia offert. Quòd si cui placet pro singulis singulatim offerre, pro solius devotionis amplitudine, et orationum augendarum declaratione id faciat, non autem pro stultâ opinatione, quâ putet unum Dei Sacramentum non esse generale medicamentum. At non animadvertit Walafridus quòd, etsi sacrificium ex parte rei oblatæ et principalis offerentis, scilicet Christi, sit infinitæ virtutis, non tamen, ita ejus institutore Christo volente, infinitos producit effectus; secùs, si finem excipias colendi Deum, et supremum latriæ actum, qui sanè ex quâlibet, quantumvis crebrò repetitâ divinæ victimæ immolatione semper Deo exhibetur, quoad cætera quæ ex sacrificio reportare intendimus, superflua esset ejusdem iteratio; semel autem posito quòd effectus sacrificii finitus sit, perspicuum jam est illud plus ei prodesse cui applicatur quàm aliis; uti enim ratiocinatur Suarez, tom. 3, in 3 part., disp. 78, sect. 1, et disp. 79, sect. 12, aut consideratur tanquàm propitiatorium seu satisfactorium, et certè pro illo specialim satisfacit, in cujus debiti solutionem Deo exhibetur, aut consideratur tanquàm impetratorium, et profectò ad beneficia illi uberiùs elargienda Deum movet, pro quo nominatim sacerdos divinam hostiam immolans Deum exorat. Rem totam explicat D. Thomas, in 4, dist. 45, art. 4, q. 1 et 2.

7. Quod visus est improbare Walafridus alio nomine sunt apertè insectati Wiclefistæ, hodièque insectantur Lutherani et Calvinistæ, dictitantes pecuniam sacerdoti celebraturo in missæ pretium dari, eamque propterea, veluti apertè Simoniacam damnantes. At inprimis ad eorum fallaciam refellendam, satis abundè foret illud adducere quod ad rem aiebat Gerson, in opusc. de Sollicitudine ecclesiasticorum (tomo 2, parte 3) partic. 19, inquiens: *Sufficere inprimis debet ad consensum hujus veritatis usus totius communis Ecclesiæ, qui sic habet et recipit; cui si quis detrahit, imprudenter se decipit.* Et partic. 6: *Nihil æquius, secundùm omnem legem esse deducit Apostolus primâ ad Corinth. 9, quàm qui altario servit, de altario et vivat.* Præstat nihilominùs audire D. Thomam, qui hanc ipsam hæreticorum calumniam jampridem anteverterat, et diluerat 2-2, quæst. 100, art. 2, ad 2, inquiens: *Sacerdos non accipit pecuniam quasi pretium consecrationis Eucharistiæ, hoc enim esset simoniacum; sed quasi stipendium suæ sustentationis;* et in 4, dist. 25, quæst. 3, art. 2, quæst. 1, ad 4: *Facere pactionem de missâ celebrandâ est simonia... Si tamen non habet alios sumptus, et non tenetur ex officio missam cantare, potest accipere denarios, sicuti conducti sacerdotes faciunt, non quasi pretium missæ, sed quasi sustentamentum vitæ.*

8. At, quamvis res ita se habeat, nihilominùs fatendum quorumdam improborum sacerdotum sordidam avaritiam quandoque dehonestâsse quod cæteroqui in se licitum et sanctum erat: nonnulli quippe visi sunt missas quodammodò venditare, ac turpissimum quæstum de illis facere. Et primò quidem, cùm nondùm missæ eâdem die iteratio erat severâ lege prohibita, nonnulli ad solum finem plures eleemosynas captandi, sæpiùs in die sacris operabantur, quos acriter perstringit auctor Vitæ S. Thomæ Cantuariensis, c. 11, his verbis: *Illos autem inpræsentiarum nec memoratu dignos, non Christi, sed mammonæ sacerdotes prætereo, qui propter oblationum quæstum, unam Christi, et semel oblatam hostiam quotidiè, non semel, sed libentiùs iterùm non tam consecrant quàm dilaniant, Filium Dei quæstui habentes.* Postquàm verò et Alexander II, can. 53 de consecratione, dist. 1, et Innocentius III, in cap. *Te referente*, eod. tit., districtè vetuerunt sacrificium eâdem die, solâ exceptâ solemnitate Nativitatis Domini, ab eodem sacerdote iterari, alias nequiores artes excogitârunt quibus plures eleemosynas unius missæ celebratione lucrarentur. Aliqui enim tot hostias in eâdem missâ consecrabant quot illi fuerant à quibus eleemosynam acceperant, autumantes se hâc ratione omnibus satisfacere; alii plures missas in unam congerebant; missam quippe diei usque ad Offertorium legebant; tum aliam incipiebant, usque ad eumdem locum; deinde tertiam et quartam, eodem modo; postea tot secretas dicebant quot missas incœperant; demùm sub uno canone sacrum perficiebant; totidem additis in fine collectis quot initio recitaverant; has autem missas *bifaciatas* et *trifaciatas* nuncupabant, quasi duplicem et triplicem haberent faciem, quæ solæ satis illis esse videbantur ad plures eleemosynas pro earum numero assequendas. Hæc aliaque hujus generis missarum monstra recenset Petrus Cantor in opere quod inscripsit: *Verbum abbreviatum*, c. 29, et cardinalis Bona, Rer. liturgic. l. 1, c. 15.

9. Quibus ab Ecclesiâ eliminatis, non idcircò improba sacerdotum cupiditas fuit radicitùs evulsa; adhuc enim iidem ingens lucrum ex missâ aucupantes de unicâ eleemosynâ quam accipere poterant, quasi de mercis cujuspiam pretio paciscebantur, et nisi ad eorum votum augeretur, missam facere renuebant; quos proinde Robertus cardinalis Pullus, natione Anglus, in Summâ theolog., quam medio seculo XII concinnavit, parte 7, c. 17, ita objurgavit: *Quid est missarum solemnia contuitu temporalis commodi celebrare, nisi cum Judâ Christum vendere, tantò nequiùs quantò resurgendo est sublimatus?* Quamobrem, ut gliscentem hanc pestem tandem ab Ecclesiâ prorsùs propellerent, et insatiabilem sacerdotum aviditatem perpetuo freno coercerent, Patres concilii Toletani anni 1324, c. 6, vetuerunt ne ullus sacerdos quidquam, vel minimum, pro missâ ex pacto exigeret, sed eleemosynâ contentus esset quæ ei spontè daretur: *Multâ mentis amaritudine concitamur, gravisque doloris aculeus perfodit mentem nostram, intelligentes quòd aliqui presbyteri, detestandâ et abominabili ambitione cæcati, pro missis per eos celebrandis pecuniam exigunt, et super hoc, acsi vellent vendere rem profanam, impudenter mercantur.... Verùm, cùm dictum Sacramentum super omnia pretiosum sit, liberaliter, sicut cætera Sacramenta, celebrandum, districtiùs prohibemus, ne aliquis presbyter pro missis celebrandis pecuniam exigat, vel rem aliam temporalem, sed gratè accipiat, si aliquid per facientem mis-*

sas celebrari oblatum sibi charitativè fuerit, absque pacto et conventione quâcumque, Collect. Harduin., tomo 7, col. 1484.

10. Ac demùm concilium Tridentinum cùm animadverterit nondùm sacerdotes profano illo mercimonio cessâsse, quod Patres Toletani fuerant detestati, sess. 22, in decreto de observandis et evitandis in celebratione missæ, injunxit episcopis ut de medio tollant quidquid avaritia contra reverentiam sacrificii missæ induxit, utque inprimis *cujusvis generis mercedum conditiones, pacta, et quidquid pro missis novis celebrandis datur, necnon importunas atque illiberales eleemosynarum exactiones potiùs quàm postulationes, aliaque hujusmodi quæ à simoniaeâ labe, vel certè à turpi quæstu non longè absunt, omninò prohibeant.* Ut itaque episcopi Tridentino obtemperent, atque importunas et immoderatas eleemosynarum pro missis exactiones impediant, debent, in suâ quisque diœcesi, missarum stipem taxare, ultraquàm nemo quidquam exigere valeat; quod etiam ante Tridentinum factum legimus à Wilhelmo archiepiscopo Eboracensi, cujus constitutionem renovavit Joannes ejusdem successor, in concilio provinciali Eboracensi anni 1367, c. 3: *Universis rectoribus, et singulis Ecclesiarum prælatis, vicariis, et aliis quibuscumque personis Ecclesiæ capellas, cantorias, oratoria, hospitalia, seu beneficia ecclesiastica quæcumque infra nostram diœcesim obtinentibus, in virtute sanctæ obedientiæ, et sub pœnâ quadraginta solidorum eleemosynæ nostræ applicandorum, similiter inhibemus, ne in ecclesiis, capellis, cantoriis, hospitalibus, seu aliis beneficiis suis, hujusmodi quemquam capellanum stipendiarium divina celebrare permittant, nisi nomine stipendii sui annualis de summâ sex marcarum sit contentus.* Concilior. Britanniæ tomo 3, pag. 69.

11. Quamvis autem eleemosynæ taxatio et à consuetudine induci, et ab episcopo extra synodum fieri queat, attamen, ut stabilior sit ac sacerdotibus commodiùs significetur et innotescat, plerùmque in synodo fieri consuevit, ac proinde *taxa synodalis* communiter appellatur. Quocirca sacra congregatio concilii interrogata, primò, *quanta debeat esse eleemosyna missarum manualium*, secundò, *quanta esse debeat pro perpetuis, non taxatis à fundatore*, die 15 novembris 1698, respondit: *Ad primum et secundum censuit attendendam esse consuetudinem loci vel legem synodalem, quatenùs adsit; sin minùs statuendam esse per episcopum eleemosynam competentem ejus arbitrio*, lib. 48 Decretor., pag. 584.

12. Uti nox visum est, sacra congregatio arbitrio episcopi commisit quòd eleemosynam competentem statuat vel in synodo, vel extra synodum, si in synodo taxatio facta non sit pro missâ. Sed in eo quod spectat ad quantitatem eleemosynæ ab episcopo præscribendæ, non potest certa et universalis regula ubique custodienda statui, cùm alicubi majorem, alibi minorem eam esse deceat, habito respectu ad locorum et temporum circumstantias, et præcipuè ad annonæ penuriam vel copiam. Unum tamen advertendum existimamus, nimirùm necesse non esse ut eleemosyna tanta sit quæ integram sustentationem sacerdoti eâ die quâ celebrat suppeditet. Etenim, sicuti optimè perpendit Suarez, tomo 3, in 3 parte, disputat. 83, a. 6, sect. 2, conclus. 3, actio sacrificandi non requirit integrum diem, neque majorem ejus partem, unde non est cur sacerdos propter hoc solum ministerium integrè alatur ab eo pro quo sacrificium offert. Accedit neminem secularium ad sacros ordines promoveri, qui sufficiens beneficium aut patrimonium non habeat; nec ullum ad religionem admitti qui ex monasterii reditibus aut consuetis eleemosynis ali nequeat, ex quo fit ut nullus cogatur victum sibi comparare ex solo missarum stipendio, quemadmodùm argumentatur Giballinus, de Simoniâ, quæst. 18, consect. 7, n. 4; Diana in edit. Coordin., tomo 2, tract. 1, resolut. 22, num. 17; et Juvenin., de Sacram., dissert. 5, quæst. 7, art. 5, ubi ait: *Sed monitum velim lectorem rationi consonam non esse consuetudinem quæ illud stipendium definit ex summâ quæ satis sit sacerdotis in unam diem sustentationi. Ratio est quia stipendia non conferuntur ad integram presbyteri sustentationem, sed ad illius adminiculum; nec mirum, quippe quòd seculares sacerdotes fruantur aut titulis patrimonialibus aut beneficiis quæ teneant eorum locum; vetant nempe canones ne seculares ordinentur, quin suffulti ad vitam titulo; mendicantes verò à populo fideli supponuntur recipere eleemosynas quibus vescantur, nec enim ad monasterium admitti debent plures quàm consuetæ eleemosynæ sustentare valeant.*

13. Porrò, si ultra eleemosynam ab episcopo taxatam, plùs sacerdos celebraturus exigat, non solùm delinquit contra legem Ecclesiæ, verùm etiam justitiam commutativam lædit. Etenim, uti argumentatur Suarez, cit. loco, conclus. 1, quamvis missæ stipendium non habeat rationem pretii, nihilominùs exposcit justitia ut aliqua proportio servetur inter illud et opus ad quod subeundum subministratur, eamque proportionem definire, inspectâ naturâ rei de quâ agitur, ad solum spectat episcopum. Ob eamdem rationem judicio episcopi missarum eleemosynam taxantis stare debent etiam regulares, quibus, suorum privilegiorum obtentu, neutiquàm licet stipem exigere illâ majorem quam episcopus præscripsit; quemadmodùm enim ipsi, veluti membra communitatis, obstringuntur in contractibus servare æqualitatem statutam à legibus loci ubi degunt, ita et in hoc quasi contractu non possunt proportionem prætergredi quam loci ordinarius determinavit. Quocirca sacra congregatio concilii in unâ Romanâ 15 januarii 1639, lib. 16 Decretor., p. 138, dixit: *Eleemosynam pro quâlibet missâ per regulares celebrandâ in eorum ecclesiis esse taxandam arbitrio ordinarii juxta morem regionis.* Nec regulares tamen nec seculares prohibentur uberiorem stipem à spontè dantibus accipere, dummodò absit dolus et quodcumque pactum etiam implicitum, quod docuerunt Suarez, cit. conclus. 1; cardinalis de Lugo, Respons. moral. lib. 5, dub. 18, ac censuit sacra congregatio concilii 16 januarii 1649 (lib. 18 Decretor., pag. 575, à tergo), quæ interrogata *an possit episcopus prohibere sub pœnâ censurarum laicis ne*

pinguius stipendium taxæ solvant sacerdotibus tam secularibus quàm regularibus missam celebrantibus, et quòd iidem sacerdotes illud acceptare non possint, etiam à sponte dantibus, respondit, *prohiberi non posse;* si tamen qui manualem eleemosynam consuetâ pinguiorem accepit, alteri sacerdoti missam celebrandam committat, non potest illius partem sibi retinere, sed totam quam accepit erogare debet sacerdoti celebranti, quod ab Urbano VIII statutum, et opposita opinio ab Alexandro VII die 24 septembris 1665 proscripta fuit; inter propositiones enim ab eodem pontifice damnatas una, quæ est nona, sic sonat: *Post decretum Urbani potest sacerdos, cui missæ celebrandæ traduntur, per alium satisfacere, collato illi minore stipendio, aliâ parte stipendii sibi retentâ.* Neque, solo jure spectato, prohiberentur sacerdotes, minori acceptâ eleemosynâ, ad missam celebrandam se obligare: si quidem quilibet potest cedere juri suo, et etiam sine ullo stipendio celebrandi onus in se suscipere; quia tamen aliquando illa consuetæ eleemosynæ remissio deprehensa est noxia aliis sacerdotibus, qui ob fraudulentam aliorum liberalitatem debitâ sibi stipe privabantur, idcircò sac. congregatio concilii prædictam remissionem quandoque fieri vetuit, quemadmodùm contigit in unâ S. Severini, in quâ episcopo ad hunc modum interroganti: *Sacerdotes quotidiè se offerunt celebrare ad rationem tenuis eleemosynæ dimidii julii pro quâlibet missâ; unde supplicat an ipse statuere possit eleemosynam manualem unius integri julii pro quâlibet missâ, imponendo pœnam celebrantibus pro minori quantitate;* die 16 julii 1689, eadem respondit *affirmativè, quoad eleemosynam manualem.*

14. Quia verò recta ratio non patitur ex eleemosynâ ab episcopo taxatâ, quæ exigua esse solet, aliquid detrahi in commodum Ecclesiæ subministrantis sacerdoti sacra indumenta, aliaque utensilia ad missæ celebrationem necessaria, hâc de causâ Urbanus VIII decrevit nihil ex eleemosynis manualibus esse eo nomine detrahendum; ex stipendiis verò pro missis perpetuis relictis tunc solùm ecclesias ubi sunt celebrandæ, aliquid percipere permisit, cùm alios reditus non habent, quibus onus sustineant sacra utensilia præstandi: quæ omnia à nobis adducta et fusè pertractata fuêre nostrâ institut. Eccles. 56, et in Dissertatione quam, dùm munus obiremus secretarii sacræ congregationis concilii, exaravimus, quæ extat in Thesaur. Resolut., tom. 3, pag. 307.

15. Quis non crederet tot salubres constitutiones sacerdotum avaritiam refrænâsse? Et nihilominùs scimus sufficientes haud fuisse ad eam cohibendam: aliqui enim suffulti plurium theologorum opinione, qui, etsi sacrificii fructum quoad effectum et in actu secundo uti aiunt, finitum esse fateantur, attamen opinantur illud pluribus applicatum æquè singulis prodesse ac si uni tantùm applicaretur, instar radii solaris, qui, quamvis finitus sit, æquè tamen in unum ac in multos se effundit; post acceptam à pluribus consuetam eleemosynam se omnibus satisfacere arbitrantur unicum sacrificium singulis, qui sibi stipem contulerant, nominatim et expresse applicando. Alii considerantes tres esse sacrificii fructus, generalem videlicet, qui in universam Ecclesiam redundat; specialem, seu medium, quem ille solus participat pro quo nominatim à sacerdote sacrificium offertur; et specialissimum, quem ipsemet celebrans in se derivat; putârunt se posse hunc tertium fructum, qui cæteroquin est veluti actio immanens, quæ nequit ab agente in alium transire, alteri cedere, atque hâc ratione novam eleemosynam accipere. Ejusmodi opiniones et subdolæ artes, unicè ab avaritiâ excogitatæ, jam à seculo 13 in Ecclesiam irrepserant, iisque obviàm ierat concilium Lambethense, celebratum anno 1282, cap. 2, decernens: *Nec credat celebrans se dicendo missam unam posse satisfacere pro duobus, pro quo utroque promisit specialiter et in solidum celebrare... Absit enim ne à quoquam catholico credatur tantùm intentione prodesse missam unam devotè celebratam mille hominibus, pro quibus forsan dicitur, quantùm si mille missæ pro eis devotione simili canerentur. Licèt ipsum sacrificium, quod est Christus, sit infinitæ virtutis, non tamen in sacrificio suæ immensitatis summam plenitudinem operatur; alioquin pro uno mortuo nunquàm oporteret nisi unam missam dicere. Operatur enim in hujusmodi mysteriis distributione certâ suæ plenitudinis, quam ipse eisdem lege infallibili alligavit.* Collect. Harduin. tom. 7, col. 862. Et nihilominùs seculi 16 initio nondùm abolitæ fuerant: siquidem Norimbergensis Germanorum principum conventus apud Adrianum VI summum pontificem de hoc eodem abusu conquestus est: *Sacerdotes unius diei missas, ad quas fundationis, seu annuæ recordationis jure celebrandas obligantur; non semel, sed quater, quinquies pluriesque venumdant, unâque missâ duobus, tribus aut pluribus ecclesiasticis beneficiis satisfacere præsumunt.* Quamobrem eam pestilentem corruptelam iterùm totis viribus eradicare studuerunt, cùm Urbanus VIII in suis decretis anno 1625 promulgatis, tum sacra congregatio concilii, aliis decretis editis die 25 januarii 1659 et 13 decembris ejusdem anni, quæ referuntur à Fagnano in cap. *Fraternitatem*, de Sepulturis, n. 96 et 97, ac postremò illam omninò profligavit Alexander VII, cùm anno 1665 has damnavit propositiones: *Duplicatum stipendium potest sacerdos pro eâdem missâ licitè accipere, applicando petenti partem etiam specialissimam fructûs ipsimet celebranti correspondentem, idque post decretum Urbani VIII: Non est contra justitiam pro pluribus sacrificiis stipendium accipere, et sacrificium unum offerre; neque etiam est contra fidelitatem, etiamsi promittam promissione etiam juramento firmatâ danti stipendium, quòd pro nullo alio offeram.*

CAPUT XXII.

Variæ perpenduntur ac resolvuntur quæstiones circa stipendium missæ.

1. Illud stipendium, quod ex communi Ecclesiæ disciplinâ sacerdotibus pro comparando fructu medio sacrificii, et loco panis ac vini, quæ antiquitùs offerebantur, suffectum fuit, ut præcedenti capite exposuimus, multas curas ac sollicitudines in Ecclesiâ

concitavit, vel ad coercendam sacerdotum avaritiam, vel ad aliquam normam statuendam, ne ipsi detrimentum caperent ob aliorum libidinem; et ne hoc necessario subsidio destituerentur; vel denique, ne fidelium voluntas fraudetur, qui stipendium offerunt, ut res divina pro ipsis vel pro aliis adhuc vitam agentibus, aut pro defunctis conficiatur. Quamobrem S. Franciscus, ut Alvarus Pelagius testatur, pro his corruptelis evitandis constituit ut sui ordinis alumni quocumque in loco degerent, semel tantùm in die celebrarent. Circa tamen sancti Francisci mentem videndum supra cap. 2, num. 6, 9 et 10. S. quoque Ignatius, societatis Jesu fundator, parte 6 suarum Constitutionum, cavit ne aliquis ex suis sacerdotibus stipendium pro missæ sacrificio perciperet.

2. Petrus Cantor, in Ecclesiâ Parisiensi, qui seculo 12 inter mortales agebat, has corruptelas gravissimè redarguit in opere cui titulus : *Verbum abbreviatum*, c. 37, et sacerdotes ejusmodi Judâ deteriores affirmavit : *Turpiùs Christum vendimus quàm Judas, eò quòd deteriores sumus; ille enim*, inquit, *quem purum hominem credebat, cùm funilia etiam ejus indigeret, vendidit; nos verò, quem scimus verum Deum et hominem, vendimus;* postea superaddit : *Ille pro triginta argenteis, nos pro denario et pretio vilissimo;* ignoramus quodnam pretium triginta denariis quos proditor Judas accepit, Petrus Cantor tribuerit. Nam discrimen inter siclos sanctuarii et argenteos communes intercedit : hi enim novem scutata Romana pretio adæquabant; illi verò summam duplò majorem continebant; uti præstantes eruditione viri tradiderunt : esto tamen de minoribus siclis res intelligenda sit, Petri Cantoris argumentum aptissimum semper judicabitur : quod etiam his verbis magis confirmat : *Ille pœnitens, licèt non verè, et retulit, et rejecit triginta argenteos; in Ecclesiâ autem inter nos non est, qui turpiter acquisita rejiciat.*

3. Supervacaneum est decreta recensere conciliorum ac pontificum quibus hæ corruptelæ vehementer improbantur. Qui tamen ea cupiant intueri, Christianum Lupum in Notis concilii romani habiti sub Alexandro II, tom. 5 novæ editionis suorum operum, pag. 150; cardinalem Bonam, Rerum liturgicarum l. 1, cap. 15, num. 7; Thiertium, tom. 3 Superstitionum, cap. 13; ac P. Berlendum, Dissertatione superiùs allatâ historico-theologicâ de Oblatione altaris, part. 2, percurrant, qui eadem decreta fusè commemorant; satis erit innuere receptam quidem ab universâ Ecclesiâ consuetudinem, ut pro sacro dentur et accipiantur stipendia, cùm ex altari vitæ sustentationem meritò desumere minister altaris debeat; ideòque non sine impudentiâ mos ejusmodi damnari potest : *Sufficere debet*, inquit Gerson in suo tractatu de Sollicitudine ecclesiarum particularium, *ad consensum hujus veritatis usus totius communis Ecclesiæ, qui sic habet et recipit; cui si quis detrahit, impudenter se decipit*, etc. *Nihil æquius secundùm omnem legem esse deducit Apostolus* 1 *ad Corinth.* 9, *quàm, qui altari servit, de altari vivat;* tamen procul dubio avaritiæ crimen et speciem quamdam simoniæ admitteret, qui pro missæ stipendio pactiones aliquas aut conditiones faceret, quemadmodùm ex Tridentinâ synodo deprehenditur, sess. 22, in decreto de observandis et evitandis in celebratione missæ : *Atque, ut multa paucis comprehendantur, inprimis, quod ad avaritiam pertinet, cujusvis generis mercedum conditiones, pacta, et quidquid pro missis novis celebrandis datur, necnon importunas atque illiberales eleemosynarum exactiones potiùs quàm postulationes; aliaque hujusmodi, quæ à simoniacâ labe, vel certè à turpi quæstu non longè absunt, omninò prohibeat.* Nam, uti docet S. Thomas, 2-2, quæst. 100, art. 2, ad secundum, *sacerdos non accipit pecuniam quasi pretium consecrationis Eucharistiæ aut missæ decantandæ, hoc enim esset simoniacum, sed quasi stipendium suæ sustentationis.* Insuper alio loco, 4 Sent., dist. 25, quæst. 3, art. 3, quæst. 1, ad quartum, eamdem confirmat sententiam his verbis : *Facere pactionem de missâ celebrandâ est simonia*, etc.; *si tamen non habet alios sumptus, et non tenetur ex officio missam cantare, potest accipere denarios, sicuti conducti sacerdotes faciunt, non quasi pretium missæ, sed quasi sustentamentum vitæ.*

4. Sublatis ob legum severitatem his corruptelis, aliæ rationes excogitatæ sunt ut aditus liber pateret avaritiæ ac turpi lucro, quod juxta concilium Tridentinum à simoniacâ labe parùm abesse videtur. Incredibilis librorum copia in vulgus emanavit quibus variæ de theologiâ morali quæstiones in examen adducebantur. In illis autem dirimendis causa potissima omissa fuit ob quam S. Mater Ecclesia pro missæ sacrificio stipendium permittit, neque ut sacerdotes ad vitam sustentandam aliquod ex ipso stipendio levamen suscipiant, non verò ut divitiis cumulentur, quod nos paulò ante explicavimus; ideòque sordidos quæstus augeri Ecclesia semper improbavit. Itaque disputari cœpit an sacerdos qui eleemosynam accepit minorem illâ quæ in diœcesi constituta fuit sacrum tamen facere pro illo debeat qui stipendium largitus est; insuper, an sacerdos collatis sibi per diversos fideles pluribus exiguis stipendiis rem divinam conficere, illisque fructum attribuere teneatur; nec sanè defuerunt theologi, qui sacerdotem in utrâque quæstione ab onere celebrandi prorsùs immunem judicârunt. Falsò pariter existimatum fuit sacerdotem qui stipendium consueto majus invenerit, posse alium sacerdotem ad sacrum faciendum subrogare, ipsique solitam tantùm eleemosynam impertiri, ac reliquum quod superest sibi retinere. Nonnulli etiam perpendentes *fructum medium* sacrificii, qui in sacerdotis potestate atque arbitrio relinquitur, in satisfactorium atque impetratorium distingui, plures eleemosynas pro eodem sacrificio comparari posse censuerunt, si videlicet sacerdos fructum satisfactorium, exempli causâ pro aliquo defuncto, et simul pro ægroto impetratorium fructum attribuat. Sed alia quoque pro congerendâ pecuniâ proposita fuerunt : *Fructum specialissimum*, qui sacerdoti solùm convenit, in missâ contineri excogitatum fuit; ideòque plures inquisierunt, an sacer-

dos qui pro fructu medio jam stipendium accipit, fructum specialissimum alteri pariter attribuere possit, ac pro illo novum stipendium exigere, quod facilè satis affirmârunt. Illud solùm cavendum monuerunt, fructum specialissimum trium missarum fructui medio unius sacrificii tantùm adæquari. Quamobrem suscepto jàm stipendio ob fructum medium, tertiam quoquè partem alterius stipendii pro fructu specialissimo percipi posse docuerunt. Cognitum perspectumque omnibus est quod capite *Significatum*, de Præbendis conceditur, nempe ut sacerdos qui sacrum facere quotidiè *per seipsum* debet, illud aliquando prætermittere possit, vel quia à voluntate fundatoris id minimè alienum putatur, qui adeò rudis judicandus non est ut sacerdoti ad celebrandum designato tam grave onus constituere voluerit; vel quia ad sacrum majori pietate ac religione peragendum plurimùm confert si sacerdos à re divinâ aliquando abstinuerit. Nam evenire potest ut ipse non semel eo pietatis studio minimè incendatur, quod necessariò requiritur, ut sacrum Deo ritè operetur. Hinc nova quæstio excitata fuit an sacerdos, quo die immunis à re divinâ conficiendâ censetur, si tamen sacrum perficiat, ipsiusque fructum alicui attribuat, an, inquam, stipendium ab eo sumendum videatur; idque scriptores aliqui rationi consentaneum putaverunt. Insuper interposito discrimine inter missæ celebrationem ejusque applicationem, inquirendi locus oblatus fuit an sacerdos qui in aliquo peculiari templo atque altari peculiariter expressis rem divinam facere, non tamen applicare debeat, duo simul stipendia percipere possit, videlicet unum pro celebratione, alterum pro applicatione, quod aliqui pariter non improbâruut. Postremò eam consuetudinem in aliquas diœceses invectam quâ novi Sacerdotes, cùm primò sacrum conficiunt, ecclesiam circumeunt ut eleemosynas congerant, omninò probandam nonnulli censuerunt.

5. His sententiis ad Apostolicam Sedem delatis, quid statuendum esset, ipsa indicavit per sacram concilii congregationem, quæ non modo ad explicandam Tridentinam synodum instituta fuit, sed etiam ut Ecclesiæ disciplinam per universum orbem integrè sanctèque tueretur. Plura igitur decreta promulgata fuerunt, cùm Urbanus VIII pontificatum gereret, qui primùm apostolicâ constitut. 43, in Bull. Rom. tomo 4, ac deindè Innocentius XII peculiaribus litteris eadem decreta confirmârunt. Ipsa quidem variis locis edita sunt, ac præsertim post synodum diœcesanam cardin. Jacobi Boncompagni in Bononiensi archiepiscopatu decessoris nostri præclarissimi. In his sancitum fuit ut qui eleemosynam pro sacro acceperit, licèt stipendium in diœcesi constitutum non exæquet, ad ipsum sacrum conficiendum teneatur, fructumque illi attribuere debeat qui eleemosynam impertivit. Qui verò plura exigua stipendia à diversis fidelibus congesserit, tot missas celebret quot pro ratione susceptæ pecuniæ celebrari queant. Qui stipendium solito majus consecutus fuerit, si alium sacerdotem suo loco ad celebrandum sufficiat, integram pecuniam in illum conferat, sibique nihil omninò retineat. Id quoque servandum sacra congregatio in Romanâ Eleemosynæ, die 23 augusti anni 1664, lib. 24 Decretor., pag. 246, decrevit, licèt sacerdos ad faciendum sacrum subrogatus rem totam planè noverit, et tamen se minori stipendio contentum fateatur. Alexander VII ad eamdem sacram congregationem dijudicandum rejecit an duplex stipendium pro fructu satisfactorio atque impetratorio sumi liceret; quare die 13 decembris anno 1659, responsum fuit id minimè permitti posse. Ita Fagnanus, qui tunc secretarii munere fungebatur in Comment. ad c. *Fraternitatem*, num. 97, de Sepulturis. Idem Pontifex has duas sententias per S. Officii congregationem inter proscriptas adnumeravit, num. 8: *Duplicatum stipendium potest sacerdos pro eâdem missâ licitè accipere, applicando petenti partem etiam specialissimam fructûs ipsimet celebranti correspondentem, idque post decretum Urbani VIII;* num. 9. *Post decretum Urbani potest sacerdos, cui missæ celebrandæ traduntur, per alium satisfacere, collato illi minori stipendio, aliâ parte stipendii sibi retentâ.* Insuper cùm Tridentina synodus, lib. 1, pag. 1 et 3, juxta superiùs allata verba nihil accipiendum sanxerit, cùm novi sacerdotes primò sacrificium offerunt, disputari cœpit an novus sacerdos in medio altari se ad populum convertere posset, et oblata munera suscipere; et utrùm caveretur solùm à concilio, ne ob hanc causam ecclesiam circumiret. Hinc Gregorius XIII, anno 1573, auditâ priùs sacræ congregationis concilii opinione, ita statuit: *Sanctissimus Dominus noster, auditâ relatione congregationis concilii, decrevit licere se vertere in medio altaris ad populum. Et accipere oblationes, non autem circumire ecclesiam.* Itaque illud solum examinandum superest, an possit duplex stipendium accipere: unum nempe pro celebratione, alterum pro missæ applicatione, qui ad ipsam celebrationem solùm astringitur.

6. Passerinus quidem Ordinis S. Dominici, procurator olim generalis, tomo 2 de Statibus hominum, quæst. 187, art. 4, num. 187, art. 4, num. 981, qui Romæ plures annos exegit, duplex stipendium probavit; cardinalis etiam de Lugo, disput. 21 de Euchar., num. 19, qui post Urbani VIII decreta scripsit, eamdem sequitur opinionem; eam pariter amplectitur auctor præclari libelli pro novis confessariis instituendis, Romæ nuper editi, part. 2, c. 17, num. 411. Bartholomæus autem Gavantus, qui sacræ Rituum congregationis munere consultoris egregiè functus est, lib. 3, cap. 12, num. 5, de Rubric. miss., decretum sacræ congregationis concilii, die 13 julii, anno 1630, promulgatum affert, cujus hæc sunt verba: *Quòd, quando in fundatione beneficii seu capellæ expressè cautum est non teneri celebrantem ad applicationem sacrificii, eo casu poterit celebrans accipere novum stipendium, et unicâ missâ satisfacere obligationi beneficii seu capellæ, et item danti novum stipendium.* Attamen contrariam sententiam P. Diana magis approbavit in suis Operibus, et Cott., in suis Controversiis, l. 3, controvers. 5, num. 55, pro quâ aliud sacræ congregationis concilii decretum in medium profertur his

verbis confectum die 9 januarii et 6 februarii anno 1627 : *An sacerdotes qui nullâ aliâ obligatione in confraternitatibus vel monasteriis monialium celebrant, quàm pro ornatu Ecclesiæ, vel ut confratres vel moniales satisfaciant præcepto audiendi missam, possint ultra stipendium quod recipiunt à confraternitatibus, vel monialibus aliud stipendium recipere. Sacra concilii congregatio 9 januarii et 6 februarii 1627, in Traguriensi respondit non posse.* Decretum ejusmodi litteris etiam senioris cardinalis Paulucci ad episcopum Comacli magis confirmatur, quæ datæ fuerunt die 30 martii, anno 1661 : *Abrogata non fuit sententia prolata in causâ Traguriensi ; siquidem capellani duplex stipendium accipere nequeunt pro missarum celebratione, quamvis ad applicationem sacrificii minimè teneantur : Quare iisdem significare poteris*, etc.

7. Decretum ac litteræ quas modò commemoravimus, à multis scriptoribus afferuntur, ac potissimùm in appendice synodi diœcesanæ quam Battistelius Fulginas episcopus, pag. 251, celebravit, ubi virorum quoque præstantium auctoritates congeruntur. Attamen experientiâ compertum habemus in errorem non semel eos adduci qui sacrarum congregationum sententias usurpant ; eos pariter planè novimus qui in hoc negotio periti satis existimari debent. Quamobrem cùm tot annis quibus sacræ congregationis concilii secretarium egimus, nulla unquàm nobis occurrerit sententia ex iis quæ ab utràque parte feruntur, ut pateat an sacerdoti ad celebrandum unicè addicto liceat duplex stipendium percipere pro celebratione atque applicatione ; cùm nullum pariter hujus documentum habeatur in notis ac decretis quæ nos maximo studio, diligentiâ et incredibili labore collegimus, hanc quæstionem non diremptam relinquemus, donec magis tuta monumenta deprehendantur. Neque enim res ita facilis ad judicandum videri potest. Nam pro sacrificii applicatione obtinendâ, satis est ut ipsius celebratio indicatur. Si quis autem se applicationis onere prorsùs immunem esse contendat, apertissimè docere debet, à pio testatore missæ celebrationem unicè requiri et sacerdotis arbitrio permitti ut fructum sacrificii cui libuerit attribuat. Hoc pacto constituit sacra congregatio concilii, die 18 martii, ann. 1668, in causâ Tinen. applicationis sacrificii, lib. 27 Decretorum, fol. 61, eamdemque sententiam perpetuò secuta fuit, cùm simile aliquid evenit : *Ex dispositione testamentariâ antiquitùs factâ à pio testatore reperitur fundata quædam capellania cum onere capellano pro tempore sacrum faciendi singulis Dominicis aliisque festivis diebus, nullâ adjectâ declaratione, ad cujus suffragium applicandum esset sacrificium. Ideò episcopus Tinen. supplicat per sacram congregationem declarari an hujusmodi sacrificium applicandum sit pro animâ ipsius testatoris, an verò ad libitum capellani, uti hactenùs factum esse comperit ; sacra congregatio concilii respondit applicandum esse sacrificium pro animâ testatoris.*

8. His peractis, plures quæstiones excitatæ fuerunt, ut (si fieri posset) decreta ejusmodi labefactarentur. Ac primùm, an hæres præscribere posset eleemosynam, cùm testator nullum certum stipendium pro centum missis celebrandis explicavit. Verùm in decretis generalibus Urbani, quæ superiùs commemoravimus, ita decernitur : *Censuit, ubi nullam certam eleemosynam testator reliquit, esse ab episcopo præscribendam eleemosynam congruam, quæ respondeat oneribus missarum celebrandarum secundùm morem civitatis vel provinciæ.* Aliqui falso quodam studio ecclesiasticæ disciplinæ, et observantiâ erga episcopos ducti, liberè asserunt nullum stipendium à laicis tribui posse, quod summam ab episcopo præscriptam excedat, nec illud jure à sacerdotibus accipi posse, licèt nullâ conventione interpositâ, sed ultrò concedatur. Aliquis etiam episcopus hanc sententiam amplexus est, et censuras in eos minatus est qui stipendia ejusmodi conferrent ; verùm id communi omnium opinione improbatum fuit, sicut superiori capite ex responsione sacræ congregationis compertum fecimus. Accedit quòd cùm episcopus Septempedanus hæc proposuisset sacræ congregationi examinanda : *Episcopus narrat sacrosanctum missæ sacrificium quodammodò vilescere dùm sacerdotes quotidiè se offerunt celebrare ad rationem tenuis eleemosynæ dimidii julii pro quâlibet missâ ; unde supplicat declarari an ipse statuere possit eleemosynam manualem unius integri julii pro quâlibet missâ, imponendo pœnam celebrantibus pro minori quantitate.* Et dubio sacra congregatio ita responsum fecit : *Sacra*, etc., *respondit affirmativè, quoad eleemosynam manualem.*

9. Cùm autem card. Boncompagnus statuerit in Synod., lib. 1, c. 5, ut sors pro missâ perpetuâ 112 scutatis Romanis constaret, nos hanc summam ad 60 Romana olim Bononiæ scutata redegimus, cujus rei causam hìc subjicimus. In pontificatu Innocentii XIII, omnes ferè regularium ordines summo studio petiverunt ut onera pro missis perpetuis imminuerentur. Tradita nobis fuit hujus negotii cura, habitisque cum præfectis regularium pluribus colloquiis, postremò sancitum fuit ut onera pro singulis missis perpetuis ad 60 Romana scutata redigerentur, eaque summa perpetuò in ejusmodi missis excipienda reservaretur. Id summus Pontifex suâ auctoritate probavit, ac per omnes regularium cœtus decretum eo modo confectum fuit, uti paulò ante explicavimus. Coacto Romano concilio per Benedictum XIII, in quo locum inter canonum interpretes nos ipsi tenuimus, facultas episcopis permissa fuit ut in suis diœcesibus 90 Rom. scutata pro singulis perpetuis missis decernerent, uti pontifex Innocentius XIII præfectis regularium ante præscripserat. Insuper ea conditio adjecta fuit, ne majorem aut minorem pecuniæ summam pro missis perpetuis in posterum statui paterentur. Eâdem ratione sanctissimus Pontifex qui Ecclesiam universam feliciter moderabatur nobis potestatem fecit, eamque prorogavit, ut in peragendâ pastorali visitatione perpetuas missas ad præscriptam normam redigeremus. Quare si hâc auctoritate præditi pro iisdem missis 113 Romana scutata ad 60 solùm scutata reduximus,

quis consilii nostri rationem facilè perspicere potest. Monendum quoque est perpetuas missas excipi non posse juxta decreta Urbani VIII atque Innocentii XIII, nisi facultas nostra aut vicarii nostri generalis intercesserit.

10. In celebrandis et applicandis missis quasdam corruptelas inductas esse aliquando percepimus : plures enim qui sacrum facere absque stipendio nolunt, si illud desit aliquando, rem divinam conficiunt pro illo qui primùs deinde stipendium erit collaturus, licèt ipse sacerdotis consilium ac voluntatem ejusmodi penitùs ignoret. Accedit etiam quòd aliqui confessarii sibi missarum stipendia congerant ab iis quibus pœnitentiæ Sacramentum administrant. Quapropter pontificatum cùm gereret Clemens VIII, illud in sacrâ congregatione concilii propositum et examinatum fuit : *Superioribus diebus significatum fuit sanctissimo D. N. paucis abhinc annis in Hispaniâ novam consuetudinem recentiorum aliquot theologorum opinioni nixam, sensim receptam in dies magis invaluisse ut sacerdotes missam celebrantes ejus valorem applicent his qui postea missæ celebrationem postulaturi ac pro eâ eleemosynam præbituri sint, tametsi, antequàm missæ sacrificium perageretur, neque à sacerdote illud rogâssent, neque ei hâc de causâ eleemosynam præstitissent.* Sacra autem congregatio post accuratam rei disquisitionem his verbis respondit : *Quam rem cùm sanctitas sua ad sacr. congregationem cardinalium concilii Tridentini interpretum pro materiæ gravitate examinandam rejecisset, in sacrâ congregatione primùm de eâ actum fuit diligentissimè, ac deinde relatum ad sanctitatem suam, quæ ex ejusdem congregationis sententiâ hujusmodi consuetudinem tanquàm pluribus nominibus periculosam, fidelium scandalis et offensionibus obnoxiam, atque à vetusto Ecclesiæ more nimis abhorrentem, explosit ac improbavit.* Clemens VIII, uti modò dictum est, rem totam sacræ congregationi examinandam commisit. Paulus autem V, peracto diligenti examine, sacræ congregationis sententiam auctoritate suâ comprobavit, eamque datis ad universos episcopos litteris promulgavit, uti refert Pasqualigus, de Sacrif. novæ legis, q. 168.

11. Perpauca de confessariis verba faciamus, qui à fidelibus quos ad Pœnitentiæ Sacramentum excipiunt, stipendia sibi comparant pro missis quibus in eâdem ecclesiâ ubi confessiones audiunt, sive in aliâ deinde satisfaciunt. Non ignoramus licere confessariis missas aliquas celebrandas laicis indicere pro criminum expiatione. Id enim inter opera satisfacientia meritò recensetur eò quòd crimina sua confitentes aliquam pecuniæ summam impendunt, et tanquàm sacrificii cooperatores, peculiari quodam modo participes fiunt ejus fructûs qui *satisfactorius* appellatur. Attamen non ignoramus quæ S. Carolus Borromæus admonuit, et confessariis præcepit in Instruct. ad Confes., parte 4 Act. Ecclesiæ Mediolanens. : *Non modo non petat, sed nec velle se habere significet pecuniam aliamve rem pro suscepti in confessione laboris munere, imò, verbis vel votiùs factis ab his omnibus abhorrere demonstret. Cùm pro pœnitentiâ missas injunxerit, sibi aut ecclesiæ suæ aut monasterio dicendas non addicat. Quod idem servabitur in restitutionibus incertis, aut votorum commutatione aliisque hujusmodi. Nec ipse pecuniæ aliusve rei restituendæ provinciam assumat, nisi necessitas ad id eum adegerit ; ne scilicet pœnitens dignoscatur ; cùmque apocham recipiat ab eo cui restitutionem contulerit, quam postea pœnitenti tradet ; ita denique se gerat ut minimam avaritiæ labis suspicionem contrahat :* cùm hæc ita se habeant sub pœnâ *suspensionis à divinis ipso facto*, sacerdotibus olim Bononiæ interdiximus sacrum facere, illudque applicare pro iis qui stipendium præbituri sint, et qui à sacerdote minimè id postulaverint, antequàm missæ sacrificium conficiatur ; qui verò peccata confitentibus missas celebrandas irrogarent *sub pœnâ suspensionis ab audiendis confessionibus ipso facto tunc simul* præcepimus, ne stipendia sibi vel ecclesiis suis tribuenda caperent pro missis, quibus ipsi vel alii sacerdotes in iisdem ecclesiis satisfacerent.

12. In Rituali Romano, cùm de exequiis agitur, hæc leguntur : *Quod antiquissimi est instituti, illud, quantùm fieri poterit, retineatur, ut missa præsente corpore defuncti pro eo celebretur, antequàm sepulturæ tradatur.* Meritò quidem vetustissimus hic ritus nuncupatur, cùm in codice abbatis Ratoldi, ubi sepulturæ officium describitur, hæc habeantur : *In ecclesiâ autem requiescet corpus defuncti, quousque pro ejus animâ missa canatur et offeratur ab omnibus quibus fuerit visum.* Idem codex seculo 10 exaratus fuit, quem Hugo Menardus adducit in Commentariis, quibus S. Gregorii Sacramentarium illustravit editionis Parisiensis ann. 1642, pag. 363. Is verò ritus tanti à pluribus æstimatur, ut, post decretum Innocentii III, in quo statuitur, cap. *Consuluisti*, de Celebrat. missarum : *Excepto die Nativitatis Dominicæ, nisi causa necessitatis suadeat, sufficit Sacerdoti semel in die unam missam solummodò celebrare ;* interpretes illud verbum *necessitatis* explicantes ita declaraverint : *Sed quam dicit necessitatem? respondeo, si celebravit de die, et postea etiam moriatur aliquis. Unde unam potest celebrare de die, et aliam pro defuncto.* Huic verò opinioni certos limites modumque imponendum alii censuerunt, quemadmodùm auctoritate Benedicti XIII, de nobis optimè meriti, deprehendimus, serm. 6 de Purgatorio : *Obsoletam quidem*, inquit, *hanc opinionem existimo, habitâ tamen ratione, si cadaver die festo sepulturæ tradendum sit in aliquâ parochiâ quæ per unicum sacerdotem administretur. Tunc enim canone ductus Innocentii III, et illis præsertim verbis, « nisi « causa necessitatis suadeat, » audacter sentio duo sacrificia per sacerdotem celebranda, unum nempe de festo ejusdem diei, alterum verò pro defunctis pro expiatione præsentis defuncti, cùm præsertim in meâ diœcesi in usum converterim ritum vetustissimum, ne cadaver ullum sine missæ sacrificio tumulo mandetur.*

13. Prudentibus quorumdam parochorum consiliis admoniti minimè præcepimus, dùm Bononiæ moraremur, ne cadavera tumulo inferrantur, nisi priùs res

divina coram ipsis peracta fuisset; monuimus tamen ne id prætermitteretur, ne quæ à Rituali Romano veterique Ecclesiæ consuetudine præscripta sunt contemni viderentur. Ut res divina semel pro egenis, dùm gratuitò sepeliuntur, saltem conficeretur, varias rationes parochis subjecimus quibus uti deberent ut rem consequerentur. Quippe ad hoc parochos ipsos obstringere noluimus qui singulis diebus festis sacrum pro populo offerre tenentur, quemadmodùm ex sacris sanctionibus constituitur. Primùm diligenter inquirendum est an in parochiâ sacerdotes versentur qui pietate ducti missæ sacrificium pro egeno defuncto celebrare velint. Id nos libenter polliciti sumus parocho nostro sancti Petri, quoties egenum aliquem gratis sepulturæ tradendum admoneret, modò tamen die festo id minimè contingeret, quo sacrum pro nostro populo facere nos etiam consueveramus, sed tunc alium sacerdotem qui idem præstaret, loco nostro sufficiebamus. Insuper videndum si fortè aliquis in parochiâ magis opulentus, expetens ut *oratio sua in sinum convertatur*, stipendium conferre non recuset quo eadem pro egenis sacrificia peragantur. Tandem cùm in quibusdam templis capsulæ ad excipiendas pro defunctis eleemosynas, in aliis verò ad augendos S Eucharistiæ honores positæ erant, quas libenter (si fortassè deerant) nostrâ auctoritate permisimus, in iis capsulis inscriberent, desumendum esse ex eâ pecuniâ stipendium quo sacrum pro quolibet egeno gratis in parochiâ sepeliendo indiceretur. Quæ cùm ita se habeant, parochus sine ullo incommodo per se vel per alium sacerdotem rem divinam persolvet. In nosocomiis etiam nonnulli in tantâ inopiâ decedunt ut gratis efferri debeant; quare præfectos hortati sumus magnoperè ut idem quod modò exposuimus perficerent: nam ex pecuniâ quæ pro sublevandis defunctis congeritur, stipendium facilè deduci potest quo pro iisdem egenis missæ sacrificium statuatur.

14. Sanctus Thomas, jam allato art. 12, quærit, *utrùm suffragia quæ fiunt pro uno defuncto, magis illi prosint pro quo fiunt quàm aliis.* Dùm partes affirmantium tuetur, uti superiùs dictum est, tertio loco hoc argumentum sibi solvendum proponit: *Pro pauperibus non fiunt tot suffragia, sicut pro divitibus. Si ergo suffragia facta pro aliquibus, his solùm vel magis quàm aliis valerent, pauperes essent pejoris conditionis, quod est contra sententiam Domini, Lucæ* 6: *Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei;* deinde hanc subdit responsionem: *Ad tertium dicendum quòd nihil prohibet divites quantùm ad aliquid esse melioris conditionis quàm pauperes, sicut quantùm ad expiationem pœnæ; sed hoc quasi nihil est comparatum possessioni regni cœlorum, in quâ pauperes melioris conditionis esse ostenduntur per auctoritatem inductam.* Eamdem sententiam Sotus his verbis complectitur loco superiùs allato: *Respondetur cum D. Thomâ nihil obstare quominùs divites hâc parte melioris sint conditionis, ut scilicet cumulatioribus eleemosynis magis subleventur à pœnâ Purgatorii, sed multò pretiosius est quòd pauperes cum minori periculo et majori cumulo charitatis ad ampliorem gloriam accedentur, cùm divitibus neque tam facilis sit ingressus, nec ad tantam gloriam.* Si tamen divites suis fortunis benè utantur, et in sublevandam vivorum inopiam et defunctorum cruciatus convertant, impedimentum ne tam facilè inter beatos recipiantur, sine ullo negotio superabunt.

15. Circa missas adventitias in pontificatu Benedicti XIII, magno apparatu magnoque studio propositum fuit ut idem stipendium augeretur, cùm Romæ ad decem Romanos asses solùm pertingeret: sacræ congregationi concilii res examinanda tradita fuit, cùm nos ipsi secretarii munus ageremus. Quare dissertationem in lucem edidimus, in quâ rationes pro utrâque sententiâ continebantur. Die verò 13 aprilis, anno 1726, petitum fuit *an et in quâ quantitate eleemosyna manualis missæ augenda esset in urbe.* Responsum his verbis datum: *Nihil esse innovandum, et ad mentem: Mens est ut agatur cum eminentissimo vicario super observantiâ decretorum pertinentium ad utensilia, et non ad transmissionem missarum extra Urbem.* Plures quoque alios abusus prorsùs intolerabiles circa missarum eleemosynam his litteris nostris eliminare curavimus, quas ad complementum hujus argumenti de missarum eleemosynâ integras hìc subjicimus. Ad eos pariter abusus respeximus in brevi encyclico ad episcopos provinciæ Pedemontanæ, dato eodem die, quod extat in Bullario nostro, pag. 51, tomo 1.

Venerabilibus fratribus, patriarchis, primatibus, metropolitanis, archiepiscopis et episcopis universis, gratiam et communionem Sedis Apostolicæ habentibus,

BENEDICTUS PAPA XIV.

VENERABILES FRATRES, SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM.

Quanta cura adhibenda sit ut sacrosanctum missæ sacrificium non solùm omni religionis cultu ac veneratione celebretur, verùm etiam ut à tanti sacrificii dignitate cujusvis generis mercedum conditiones, pacta, importunæ atque illiberales eleemosynarum exactiones potiùs quàm postulationes, aliaque ejus modi quæ à simoniacâ labe, vel certè à turpi quæstu non longè absunt, è medio tollantur, nemo est ex catholicæ fidei cultoribus qui ignoret.

§ 1. Verùm eò usque tandem progressa est, sicut non sine ingenti cordis nostri mœrore undique accepimus, nonnullorum, sive ecclesiasticorum, sive laicorum virorum avaritia, quæ est idolorum servitus, ut eleemosynas quidem seu stipendia propter missarum celebrationem, juxta locorum consuetudines vel diœcesanarum synodorum sanctiones, in subsidium alimentorum uniuscujusque sacerdotis duntaxat, pro regionum opportunitatibus præscripta, colligant; missas verò celebrari curent alibi, ubi eleemosynæ seu stipendia vel consuetudine, vel synodali lege, pro singulis missis attributa sunt minoris pretii quàm illìc ubi accipiuntur darentur.

§ 2. Id quàm absonum sit atque alienum ab ipsâ sive expressâ sive tacitâ piè offerentium voluntate, omnes planè intelligunt. Nec aliter existimandum; in illâ enim potiùs missas esse celebrandas quisque vult

ad quam, religionis et pietatis stimulis ductus, eleemosynas confert, aut in quâ quispiam fortassè tumulatus est, quàm in aliâ ecclesiâ sibi prorsùs ignotâ. Quod sanè, veluti mercaturis faciendis à turpis lucri cupiditate inductum, non solùm ab avaritiæ suspicione et vitio, verùm etiam à furti crimine, unde restitutioni subjacet, haud immune: in causâ est ut bonorum quamplurimi ad quorum notitiam mercatura hujusmodi venit graviter offensi, ab eleemosynis ad celebrandas missas ampliùs offerendis sese abstineant.

§ 3. Execrabilem hujusmodi abusum alicubi sensim irrepentem detestantes Romani pontifices prædecessores nostri, de consilio tum congregationis cardinalium concilii Tridentini interpretum, decretum voluerunt, nimirùm à quolibet sacerdote, stipendio seu eleemosynâ majoris pretii pro celebratione missæ à quocumque acceptâ, non posse alteri sacerdoti missam hujusmodi celebraturo stipendium seu eleemosynam minoris pretii erogari, etsi eidem sacerdoti missam celebranti et consentienti se majoris pretii stipendium seu eleemosynam accepisse indicâsset.

§ 4. Ea propter vos, venerabiles fratres, in apostolici ministerii et sollicitudinis nostræ partem adscitos, rogamus et maximoperè in Domino hortamur ut custodientes vigilias super gregibus vestris, enitamini ne ea pestis ampliùs pervagetur, sed ut penitùs extinguatur. Ab avaritiâ enim, tanquàm à radice, mala omnia germinant; quam quidam appetentes, erraverunt à fide, et inseruerunt se doloribus multis. Avaritiâ quidem nulla potior contagio, quæ conceptam apud omnes sacerdotalis dignitatis perfectionisque opinionem magis inficiat evellatque. Avaritia opibus Deum posthabere ac servire mammonæ docens, efficit ut avari hæreditatem non habeant in regno Christi et Dei. Quòd si hæc in laicis hominibus minimè toleranda, atque ideò legibus coercenda, quid in ecclesiasticis viris, qui terrenis rebus nuntium miserunt, qui in sortem Domini vocati, qui Deo mancipati sunt? Quid, quòd non per mundana lucra, sed per altaris ministerium, tam sordidè, et cum sanctissimarum legum contemptu, et cum sacerdotalis characteris dedecore, in avaritiam præcipiti animo rapiuntur? Contendite igitur, venerabiles fratres, quibus Christi ovium cura demandata est, non solùm ut, verbo et exemplo præeuntes, Christi sitis bonus odor in omni loco, unde populi vestigia vestra sequantur, verùm etiam ut ecclesiasticos primùm, deinde laicos viros ab infectis vitiorum pascuis avertentes per viam mandatorum Dei ad cœleste ovile currere doceatis.

§ 5. Quoniam autem ita comparatum est ut præsentis pœnæ metu salutaribus monitis faciliùs obtemperetur, per edictum in vestris diœcesibus proponendum affigendumque, universis notum facite, quemcumque, eleemosynas seu stipendia majoris pretii pro missis celebrandis quemadmodùm locorum consuetudines vel synodalia statuta exigunt, colligens, missas, retentâ sibi parte earumdem eleemosynarum seu stipendiorum acceptorum, sive ibidem sive alibi ubi pro missis celebrandis minora stipendia seu eleemosynæ tribuuntur, celebrari fecerit, laicum quidem seu secularem, præter alias arbitrio vestro irrogandas pœnas, excommunicationis pœnam; clericum verò sive quemcumque sacerdotem pœnam suspensionis ipso facto incurrere; à quibus nullus per alium quàm per nos ipsos seu Romanum Pontificem pro tempore existentem, nisi in mortis articulo constitutus, absolvi possit. Fore autem in Domino confidimus ut unusquisque memor conditionis suæ, posthàc benè consultum velit animæ suæ, nec tam salutares leges censurasque ecclesiasticas parvipendat. Interea fraternitatibus vestris apostolicam benedictionem, in populos etiam curæ vestræ commissos redundaturam, peramanter impertimur.

§ 6. Volumus autem ut præsentium litterarum transumptis, sive exemplis, etiam impressis, manu alicujus notarii publici suscriptis, et sigillo personæ in ecclesiasticâ dignitate constitutæ munitis, eadem prorsùs fides in judicio et extra adhibeatur quæ adhiberetur ipsis præsentibus, si forent exhibitæ vel ostensæ. Datum Romæ, apud Sanctam Mariam Majorem, sub annulo Piscatoris, die 30 mensis junii, anno millesimo septingentesimo quadragesimo primo, pontificatûs nostri anno primo. *D. Cardinalis Passioneus.*

CAPUT XIII.

De celebratione quarumdam missarum.

1. Non semel presbyteri seculares in ecclesias regularium se conferunt, ubi, cùm festum duplex eo die per ipsos celebretur, peculiaris missæ forma proponitur, quæ in Romano Missali non continetur; quæ, licèt seculari clero et sacerdotibus in illud templum confluentibus minimè permittatur, eam tamen sacerdos sibi tribuit dùm in eâdem ecclesiâ sacrum Deo operatur; quod sanè vetitum est, cùm nemo potestatem habeat ut privilegii limites prætergrediatur. Clericatus in unione earumdem ante suas decisiones de Sacrificio missæ, n. 16, et Biss., lit. M, n. 216, § 4, omnia quæ sacra congregatio super hâc re constituit, plenè commemorant. Macrius verò in notitiâ ecclesiast., verbo *Missa*, presbyteros seculares uti posse regularium Missali censet, si in ipsorum ecclesiâ Romanum haberi nequeat. Attamen, ut sacri ritus observentur, præfectos regularium, qui Missali Romano non utuntur, admonemus ut pro exteris sacerdotibus illud in sacrario retineant, ne aliam ac debent missam celebrent, sed eam potissimùm quæ in Missali Romano perscribitur, si in eo propria illius sancti, de quo celebritas agitur, missa designetur; aliter verò de communi ejusdem sancti missam eligant, quæ pariter in Romano Missali adnotatur. Ita per sacram rituum congregationem die 19 novembris anno 1622, ac die 9 junii, anno 1668, sancitum fuit: *Qui celebrat missam in aliquâ ecclesiâ regularium aut etiam monialium, in quâ fit de festo duplici habente missam propriam, quæ non sit concessa omnibus, missam quidem dicat de festo, sed cum Missali Romano.* Idem scriptores ferè omnes testantur, Gavantus, tom. I, part. 3, tit. 10, n. 16; Biss., litt. M, n. 216, § 3; Tonell.,

sacr. Enchirid., lib. 1, cap. 2, § 8; Sporer, Theol. moral. tom. 3, part. 2, cap. 6, sect. 4, § 3, n. 430; La Croix, tom. 2, lib. 6, part. 2, n. 372 et 376; quod magis etiam decreto generali probatur per eamdem congregationem die 20 novembris 1717 promulgato, quod deinde Clemens XI suâ auctoritate confirmavit; insertumque est Bullario, pag. 576, in quo ejusdem pontificis constitutiones colliguntur : *Licere in posterum tum confessario, tum capellanis quarumcumque monialium servitio addictis missas sanctorum, de quibus ipsæ recitant officium celebrare, sed cum Missali Romano, et de communi, non verò missas proprias eorumdem sanctorum variis ordinibus à sacrâ congregatione concessas; et ita decrevit et servari mandavit die* 20 *novembris* 1717.

2. Ex veteribus testamentis deprehendimus nonnullos pietate ductos præcepisse ut missæ sancti Gregorii pro ipsorum expiatione celebrarentur. Hic mos obsolevit, idque tribuendum est sacrorum rituum congregationi, quæ missas ejusmodi penitùs abrogavit. Verùm in hâc re multi decipiuntur, quos ab errore liberandos existimamus, ut prisca religio ac pietas restauretur. Igitur tradit sanctus Gregorius, lib. 4, cap. 5, de Dialogis, defuncto quodam Justo monacho, se Pretioso pariter monacho hæc demandâsse : *Vade itaque, ab hodiernâ die diebus triginta continuis offer pro eo sacrificium; stude ut nullus prætermittatur dies quo pro absolutione illius hostia salutaris non offeratur.* Absoluto missarum numero, Justus monacho Copioso apparuit, cui se Purgatorii cruciatibus ereptum eo tempore nuntiavit : *Fratres verò* (inquit S. Gregorius loco citato) *sollicitè computaverunt dies, et ipse dies extiterat quo pro eo trigesima oblatio fuerat impleta.* Hinc missarum usus dimanavit, quæ à sancto Gregorio nuncupantur. Illum deinde Cluniacense monasterium inter suas consuetudines adscivit, quas Uldericus regularis Benedictinus, lib. 3, cap. 29, complexus est; fideles omni seculo eamdem consuetudinem pariter receperunt.

3. Interjecto aliquo tempore, triginta missas prorsùs ineptas et rebus haud convenientibus refertas quidam sine ullâ facultate temerè confecit, easque à S. Gregorio appellavit, quas etiam diligenter expendit Thiers, in suo tract. de Superstition., tom. 2, lib. 4, cap. 4. Sacra igitur rituum congregatio easdem missas celebrari omninò vetuit, non verò piam consuetudinem à S. Gregorio inductam, ut per triginta dies continuos totidem sacrificia Deo offerantur pro illius expiatione qui è vivis decedit. Cavendum tamen est, si eo dierum spatio pro defunctis sacrum fieri nequeat, eam missam, quæ tunc ab Ecclesiâ præscribitur, pro defuncto peragendam, cùm præsertim sanctus Gregorius missas quæ pro defunctis agi solent minimè indixerit. Quòd si intra trigesimum dierum numerum postremi tres dies majoris hebdomadæ occurrant, diebus insequentibus numerus absolvatur.

Idem per consuetudines allatas Cluniacensis monasterii indicatur. Inter eruditos qui de hâc re agunt Patres Bollandistæ, tom. 7 maii, in Paralipomenis, pag. 54, n. 11, locum habere possunt. Inter alios verò qui scripserunt post decretum sacr. congregationis missas S. Gregorii, ut dictum est, prohibentis, Clericatus, de Sacrific. missæ, decis. 14, num. 16, annumeratur, qui reliquos omnes ejusdem sententiæ complectitur. Item Gavellus, in opusc. de Casib. conscientiæ, casu 16, ac præsertim Benedictus XIII, de nobis optimè meritus, qui supra cæteros eruditè accuratèque hoc argumentum pertractavit, serm. 20 de Purgatorio.

4. S. Thomas docuit, in 4, dist. 45, quæst. 1, art. 3, quæstiunc. 1, ad 1, quòd *ex parte sacrificii missa æqualiter prodest defuncto, de quocumque dicatur; ex parte tamen orationum magis prodest illa in quâ sunt orationes ad hoc determinatæ;* ob hanc causam de quibusdam piis hominibus traditur, qui missam pro defunctis quotidiè celebrare voluerunt, quemadmodùm S. Petrus Damianus testatur opusc. 34, cap. 5. Illis tamen omissis, quæ instinctu divino afflatuque facta fuisse putandum est, atque ideò nostris oculis cum admiratione suscipienda, non verò imitanda subjiciuntur; illis, inquam, omissis, certi dies quibus missa pro defunctis agi nequit, ab Ecclesiâ statuuntur, quos hoc loco enumerabimus, ut non pauca in futurum impediantur, quæ in civitatibus ac diœcesibus contra has leges committi deprehendimus.

5. Solemnes pro defunctis missæ haberi possunt, cùm privatæ pro iisdem conceduntur. Idem permittitur, etiamsi duplex aliquod officium majus vel minus agitur, si tamen solemnia pro defunctis supremis alicujus tabulis instituta fuerint, iisque diebus peragantur quotannis, quibus illi è vitâ migrârunt; hæc enim sacrorum rituum congregatio simul deposcit *et quòd sint à testatore præscriptæ, et quòd dies, in quâ celebrantur, sit verè dies illius obitûs annua.* Decret. die 22 novemb. ann. 1664, confirmatum die 23 septemb. ann. 1669. Diebus autem dominicis, aut festis ex præcepto, vel quibus *de festo duplici* nullum officium institui potest, annuæ missæ ejusmodi pro defunctis celebrari nequeunt.

6. Atverò, *si quis die festo sit sepeliendus, missa propria pro defunctis, præsente corpore celebrari poterit,* juxta Rit. Rom., *nisi obstet magna diei solemnitas.* Per hæc sanè verba duplicia primæ classis seclusa videntur; et sacra quoque Rituum congregatio die 5 julii, anno 1698, cùm petitum fuisset octavo loco *an in duplicibus primæ classis possit cantari missa defunctorum præsente corpore,* respondit *negativè.* Attamen disputandi locus adhuc superest an sacra congregatio omnia duplicia primæ classis, juxta Quartum, ad Rubr. Missal., parte 1, tit. 5, dub. 1, n. 7, an magis solemnia, secundùm Pasqualigium, de Sacrificio novæ legis tomo 1, q. 285, complectatur, in quibus, licèt præsente corpore, sacrum pro defunctis confici non potest. Id sanè judicio nostro dirimendum non est. Quare solùm admonebimus in missali quidem post missam *in die obitûs,* seu *depositionis defuncti,* diem pariter tertium, septimum et trigesimum cum propriâ oratione ad expiandas defunctorum animas designa-

ri, tamen illis diebus ejusmodi missæ tantùm celebrari possunt, quibus privatim pro defunctis sacrum facere licet, non verò illis etiam diebus festo aliquo, ut dictum est, impeditis, licèt *die anniversario, aut præsente corpore,* solemnia pro defunctis tunc permittantur.

7. Juxta Missalis rubricas, *missæ privatæ pro defunctis quocumque die dici possunt, præterquàm in festis duplicibus et Dominicis diebus.* Item quibus diebus *de festo duplici* nullum officium institui potest, missæ pariter votivæ ac pro defunctis omittuntur. Id observandum contingit in octiduis Epiphaniæ Domini, Paschatis ac Pentecostes. Licèt autem in octiduis Corporis Domini, ac Natali ejusdem *de festo duplici* celebritas agatur, sacra tamen Rituum congregatio, annis 1670 ac 1700, vetuit ne solemnia pro defunctis eo tempore indicerentur. Idem omninò præcipitur cùm sacrosancta mysteria palam exposita adorantur.

8. In litteris apostolicis quibus olim altaria privilegiata declarabantur, cautum non fuit utrùm missa ad eadem altaria celebranda pro defunctis statueretur. Hinc locum habuit disputatio an pro comparandis indulgentiis missa pro defunctis, an alia quælibet requiratur. Hanc postremam sententiam Fagnanus defendit, cap. *Quidem,* n. 13 et seqq., de Celebr. missar.; Diana, in Editione coordinatâ, parte 9, tract. 2, resolut. 8; Pasqualigus, de Sacrif. novæ, legis, q. 732; Tamburin., in Methodo celebr. missæ, lib. 2, c. 7, § 7. Nunc omnis dubitandi causa sublata videtur, cùm iisdem litteris quibus altare privilegiarium conceditur, missa quoque pro defunctis decernatur, juxta Bordon., de Legatis, c. 7, n. 48 et seq.; Amost., de Causis piis, tomo 1, lib. 2, c. 5, n. 47. Aliud tamen inquirendum superest, an, si testatores missas ad altare privilegiarium pro defunctis quidem præceperint, idem onus impleri valeat diebus per Rubricas, ut supra dictum est, impeditis. Sacra Rituum congregatio, anno 1662, sacrum de *festo currenti,* pro expiatione defuncti jussit offerri, si tunc celebrandæ pro defunctis missæ contigerint. Alexander VII id confirmavit et servandum omninò voluit, licèt per testatores ad altare privilegiarium missæ decernantur. Ex hoc decreto non satis conjicitur, utrùm Pontifex altaria privilegiaria non quidem in perpetuum, sed ad septennium, et certis solùm per hebdomadam diebus complectatur; quæ deinde Clemens IX complexus est. Cùm Innocentius XI pontificatum gereret, animadversum fuit litteras apostolicas Alexandri VII et Clementis IX de missis solùm pro defunctis agere quæ ex testamento celebrandæ sunt diebus ob aliquod festum duplex impeditis. Hinc propositum, ac diligenter examinatum fuit an quæ cauta fuerunt decretis Alexandri VII et Clementis IX quoties impedimentum festi duplicis obtingit, eadem servari deberent reliquis etiam diebus quibus, licèt festum duplex haud celebretur, missæ tamen pro defunctis prohibentur. Hanc Innocentius Pontifex sententiam probavit; et anno 1714, decretum super eâdem re promulgatum fuit, quod Clemens XI confirmavit. Habetur in Bullar., pag. 571, et in Missali excuso in Coll. de propag. Fide, aliisque Missalibus.

CAPUT XXIV.

De pietate ac religione in sacro celebrando necessariis, ac de tempore quod illis impendi debet.

1. Quemadmodùm lætitiâ maximâ perfusi sumus cùm multos sacerdotes regulares ac seculares vidimus summâ pietate sacrum facere, et in ipso peragendo debitum tempus insumere, ita profectò gravissimum dolorem accepimus cùm aliquos nos ipsi deprehendimus, qui adeò festinanter, indecorè, linguâque præcipiti rem divinam conficiebant, ut quæ tunc legerent nullo modo percipere potuerimus. Plurimi sanè inter sacerdotes non exiguam temporis partem manè conterunt in foro vel inanibus colloquiis, vel etiam negotiis ipsorum dignitati parùm accommodatis, donec celebrandi tempus accesserit; tunc ad sacrarium properant et sacris vestibus induti, vix limen altaris contigerunt, ferè intra momentum, missâ jam absolutâ, sacrarium repetunt, depositisque sacris indumentis, ad forum publicasque officinas revertuntur. Utinam hæc falsa essent! Populus in quasdam ecclesias magnâ frequentiâ convenit eam ob causam quòd ibi missarum sacrificia brevissimo temporis spatio conficiuntur. Perpauci in alia templa confluunt in quibus non eâdem celeritate missas agi suspicantur. Illud quoque non sine quodam horrore à probissimis viris audivimus aliquos sacerdotes, ut cæteris omnibus ad celebrandum in privatis nobilium sacellis sacrificium præferrentur, pro quodam merito protulisse quòd citissimè rem divinam expedirent. Illud igitur certissimum est, non deesse qui Sacrum negligentissimè faciunt, verba cum festinatione proferentes, intempestivè quæ agenda sunt properantes, vel ea simul cum verbis conjungentes, cùm tamen verba pronuntianda non sint, nisi quilibet actus priùs absolvatur. Ad altare tamen exiguo tempore, adeòque incompositè detinentur, ut nullam animo religionem, nullam verbis ac precibus quæ ad sacrificium pertinent attentionem habere procul dubio videantur. Sacerdotibus ejusmodi illud aptissimè convenire potest quod olim Tertullianus, cùm diversam rem pertractaret, postulavit: *Sacrificat, an insultat?*

2. Si eodem pietatis studio quo famulus Dei Joannes Abulensis incenderemur, singulis hebdomadæ diebus libentissimè ecclesias manè percurreremus, ejusque exemplum sequeremur. Cùm ille, uti pater Segneri commemorat, in suâ pastorali Instit., cap. 14, § 1, missæ sacrificio adesset in quo sacerdos Christi corpus tanquàm ofellam manibus versabat, ad altare accessit ut decidentem candelam suo loco restitueret, et voce quidem demissâ, vultu tamen inflammato ad sacerdotem conversus, dùm hostiam è manibus deponeret: *Age,* inquit, *decenter cum hoc puero; nam optimos habet parentes.* Quibus verbis adeò commotus fuit sacerdos ut ad meliorem deinde frugem traductus fuerit. Quoniam verò imperfecti nos ipsi sumus, et sacrum quà par est religione ac diligentiâ minimè facimus, ita ut supremo die per divinum judicem nos vehementer arguendos meritò ti-

meamus ; hinc aliqua solùm afferemus quibus nos ipsi ac reliqui sacerdotes, quibus opus est, rectè instituantur. Deinde, nostrâ interpositâ auctoritate, nonnulla prohibenda duximus quæ pravum exemplum simul et horrorem piis fidelibus excitabunt.

3. In Missalis rubricâ hæc leguntur : *Sacerdos autem maximè curare debet ut ea quæ clarâ voce dicenda sunt distinctè et apposità proferat ; non admodùm festinanter, ut advertere possit quæ legit ; nec nimis morosè, ne audientes tædio afficiat.* Cardinalis etiam Bona in illo libello quo sacerdotem pro sacro ritè faciendo instituit, hæc tradit, § 3 : *Omnia verba quæ sive elatâ sive submissâ voce proferentur, clarè, distinctè, ferventer et absque ullâ festinatione pronuntiabis ; nihil interim mente revolvens, quantùmvis bonum et sanctum videatur, quod à propriâ et litterali verborum significatione alienum sit, ut te menti Ecclesiæ conformes, quæ omnes missæ preces, lectiones et sententias magno cum delectu ad sacerdotis et astantium instructionem et devotionem selegit.* Scriptores autem juxta Rubricam temporis spatium quod in missæ celebratione impenditur duplex constituunt ; videlicet interius et exterius. Primum quidem in rectâ integràque verborum pronuntiatione, in precibus cæterisque rebus quæ à sacris ritibus præscribuntur, attentè decenterque absolvendis collocatur ; alterum verò illud est quod pietati sacerdotis liberum relinquitur. Admonent tamen ut hanc secundam prolixitatem quo possunt studio singuli evitent, ne fastidium populo afferatur ; primam verò non sine gravi culpâ omitti posse fatentur. De illâ sanè sermonem habebat S. Philippus Nerius, in ejus Vitâ à Baccio scriptâ, lib. 1, cap. 19, n. 9, cùm sacerdotes qui in sacro peragendo cœlesti voluptate supra modum cumularentur, hortari solebat, ut diceret : *Non palam has delicias, sed clam in cubiculo magis optarem.* Hoc pacto innuebat sacrum religiosè quidem fieri debere, cavendum tamen ne tædio populus afficiatur ; in cubiculo autem pietatis habenas laxandas esse. Itaque, si spatium temporis interius quod requiritur in iis omnibus ritè perficiendis quæ modò explicavimus, sedulò perpendatur, non ita brevi tempore, ut multi existimant, sacrum expediri potest, sed ex unanimi scriptorum opinione ad tertiam horæ partem saltem debet pertingere, neque horæ dimidium excedere. Quartus, in Comment. ad rubric. Missal. Roman., parte 1, tit. 16, dub. 6 ; Gobat., in Theolog. experiment., tract. 3, casu 23, n. 812 et seq. ; Biss., in suâ Hierurgiâ, tomo 1, lit. B., verbo *Brevis*, n. 135 ; Cotton., in suis Controv., lib. 2, controvers. 5, n. 104 ; Clericat., in suis Discord. forens. crimin., discord. 49 ; Roncaglia, in suâ Theolog. moral., tract. 18, cap. 3, q. 2, resp. 2.

4. Hæc sententia pariter continetur in illâ institutione quæ in Appendice postremi Romani concil. excusa fuit, pag. 246. Igitur parvi faciendi sunt inepti quorumdam sermones qui nullâ pietate præditi, pravam consuetudinem tueri contendunt ob quam nullâ habitâ honoris ratione rem divinam conficiunt, et præcipiti linguâ omnia perturbant. Jactant igitur in populum missas prolixas fastidium gignere ; agnum paschalem, qui Christum Dominum exprimebat, eâ lege fuisse Judæis propositum ut comederent festinanter, Exodi, c. 12 ; S. Thomam Cantuariensem archiepiscopum in sacro peragendo valdè expeditum ; postremò satis esse si omnia legantur, et nihil eorum quæ præscripta sunt, omittatur, nullo autem pacto constitui debere tempus, quod sacro absolvendo insumatur. Attamen inprimis, si quis tempus quod superiùs exposuimus impendere negligat, nunquàm satis attentè ac decenter percurrere atque agere potest universa quæ in Rubricis continentur, quemadmodùm docet Gobatus in Theolog. experimentali, tract. 2, cap. 23, sect. 3, num. 814, cùm illam conditionem *breviter* in celebrandâ missâ necessariam, his verbis explanat : *Breviter, at non festinanter, perinde ac si esset à tergo qui scutica urgeret*, etc. ; *breviter, id est, circa dimidiam horam ; vix enim breviori spatio possunt omnia in communibus missis peragi cum debito decore ac devotione, cùm tamen sit necessariò tanta mora tribuenda sacrificio, quanta necessaria est ad ritè ac devotè omnia peragendo*, etc. *Nec facilè quis mihi persuadebit se communiter cum sensu pietatis, et sine multis imperfectionibus, intra horæ quadrantem finire sacrum.* Insuper nihil ducendæ sunt injustæ illorum querimoniæ ac fastidium qui missæ sacrificium celerrimè absolutum expeterent. Plurimi enim numerantur qui pietate insignes ob ejusmodi brevitatem graviter animo commoventur, eosque sacerdotes summoperè commendant qui piè et eo temporis spatio quod supra definitum fuit sacrum conficiunt. Præ cæteris tradit cardinalis Baronius, ad annum Christi 418, sub num. 35, sanct. Augustinum inter alia mala quæ vehementer arguere solebat, illud præsertim quorumdam extitisse *qui queruntur de prolixitate missarum.* Qui illam Exodi auctoritatem afferunt, *comedetis festinanter*, ut pravam consuetudinem corroborent, sacras Litteras nefariè interpretantur. Pater quidem Theophilus Raynaudus hanc sententiam ita explicat tom. 16 suorum Oper., p. 10, num. 19 et seq. : *Esto verò admitti possit vulgaris notio festinationis illius pro celeri et promptâ comestione, nihil tamen inde ad rem præsentem. Nam quoad significationem transitûs quàm celerrimi, Ægyptiis urgentibus brevissimè confecti, necessaria erat ea festinatio in sacrificio agni consumendo ; quæ ratio properandi cessat in hoc negotio.* Errant quoque apertissimè qui ad excusandam missæ brevitatem sancti Thomæ Cantuariensis exemplo utuntur. Petrus enim Rogerius, seu Gregorius XI, qui illius Vitam scripsit, quam deinde Christianus Lupus in lucem promulgavit tomo 10, cap. 11 ultimæ editionis ipsius Operum Venet. impressorum, hæc ita tradit : *Comedebat itaque festinanter propter emissiones per angelos malos, perniciosum scilicet vanarum cogitationum superventum in sacramentali dominici corporis perceptione ; non tardus, non morosus, non nova, præterquàm quæ in Canone constituta sunt, adjungens ; verùm eâ præsertim horâ profundissimas, tanquàm ex intimis pietatis visceribus, lacrymas profundebat, et singultus, tanquàm attacta Christi vulnera ;*

tota intima cordis excutiens viscera, et effundens. Quare exemplum S. Thomæ, quod gravissimi scriptoris auctoritate firmatum commemoravimus, illis procul dubio adversatur qui in missæ sacrificio brevitatem ac negligentiam tutantur. Ipsorum oculis subjici potiùs deberet exemplum Rogerii Salisburgensis episcopi, qui miserè vitam absolvit, uti refert Guillelmus Neubricensis, cùm sacrum nimis festinanter et sine debitâ pietate celebraret, quâ arte sibi gratiam Henrici I, Angliæ regis, conciliaverat. Insuper inter cætera quæ in concilio Constantiensi contra Joannem XXII prolata sunt, illud quoque locum habuit : *Quòd missam rarò, currenter, sine devotione celebraret.* Lupus, eod. loco, pag. 373 tradit, tomo 9, non semel etiam improvisâ morte aliquos sacerdotes oppressos fuisse, quod probissimi homines divino sanè judicio contigisse putaverunt ob indignam festinationem quâ rem divinam conficiebant, quemadmodùm pius Settala, Dertonensis episcopus, testatur in opere cui titulus : *Mysteria, et sensus mystici sacrific.*, c. 50, n. 14.

5. Tandem quo possumus majori studio juxta infirmitatem nostram sacerdotes obtestamur ut quæ nos hucusque declaravimus sedulò perpendant. Idem nos ipsi diligenter præstabimus ut quæ olim negligenter commisimus in missæ celebratione corrigamus. Parato mœrentique per pœnitentiam animo ad sacrum faciendum accedamus; ita ut per exteriora pietas interior indicetur, rectumque populus exemplum à nobis desumat : quæ legenda sunt clarâ voce exprimantur, omnis linguæ festinatio prorsùs impediatur ; quidquid vel agendum vel ore proferendum est cum seriâ mentis consideratione jungatur ; et tunc *tertiæ partis*, vel etiam *dimidiæ horæ spatium* pro missæ sacrificio constitutum nimis prolixum non videbitur. Deo juvante fore confidimus ut sacerdotes universi sibi pro muneris ratione ac dignitate satisfaciant; nec in forum aut publicas urbis officinas in posterum simul convenient, ut vanis rebus detineantur, ac deinde ex foro ad sacrarium properantes missæ sacrificium instituant. Hoc etiam Tridentina synodus præcepit episcopis, ut in sacrificio missæ diligenter accuratèque omnem irreverentiam impediant, *quæ ab impietate vix sejuncta esse potest* (sess. 22, de Sacrificio missæ, in decreto de observandis et evitandis in celebratione missæ). Clemens XI, in iis litteris quas die 16 martii, anno 1703, ad universos episcopos dedit, eamdem rem plurimùm his verbis commendavit : *Majori super omnem dicendi modum diligentiâ ac studio curare debes, ut missæ sacrificium, quo nihil sanctius, nihil divinius excogitari potest, per solos presbyteros celebretur, non tantùm eâ morum puritate, quæ ipsos decet qui singulis diebus Deo Patri cœleste holocaustum offerunt unigeniti Filii, qui nostram immortalitatem induit, verùm etiam, ut sacras cæremonias in Rubricis præscriptas sedulò pièque observent. Id enim necessariò requiritur, ne sacerdos inter homines Deumque positus ad ipsius iracundiam sedandam, si negligenter immodestèque suo munere fungatur, Deum magis irritet.*

AD LIBROS
DE SACROSANCTO MISSÆ SACRIFICIO
appendices.

APPENDIX PRIMA

AD LIB. I, CAP. III, NUM. I, ex tomo 2 Bullarii.

De retinendâ crucifixi Salvatoris imagine palàm et visibiliter expositâ super altaribus ad quæ missarum sacrificia peragantur.

Venerabilibus fratribus archiepiscopis, et ordinariis ditionis ecclesiasticæ,

BENEDICTUS PAPA XIV.

VENERABILES FRATRES, SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM.

Accepimus præstantium virorum testimoniis jampridem in quibusdam pontificiæ ditionis civitatibus inductam esse consuetudinem, quæ, licèt pietatem ac religionem præ se ferat, Ecclesiæ tamen institutis ac disciplinæ plurimùm adversatur. Idem nos ipsi deprehendimus in aliquibus ecclesiis hujus nostræ Romanæ urbis, et aliis pariter quæ episcopis suburbicariis subjiciuntur. Quapropter muneri nostro deesse magnoperè videremur, nisi de hâc re monerentur illi qui pro spirituali hujus civitatis regimine ministri à nobis constituti sunt, et alii qui suburbicarios episcopatus, vel alterius civitatis in ditione pontificiâ sedem obtinentes curam gerunt animarum.

In altaribus quæ per ecclesias erecta sunt, et in quibus sacrum fieri consuevit, præter majorem tabulam quæ vel depictam vel incisam exhibet imaginem sancti in cujus nomen et memoriam altare consecratum est, adjungi cœpit alia minor tabula in quâ vel coloribus exprimitur, vel ære, ligno aut marmore inciditur effigies alterius sancti, ita ut crux auferatur quæ, juxta rubricas, inter candelabra collocari debet Cùm verò neminem lateat, rem divinam confici non posse nisi crux cum imagine sanctissimi Crucifixi super altari constituatur, hinc minori tabulæ superadditur exiguus adeò crucifixus, ut neque presbyteri celebrantis oculis facilè occurrat, neque ab ullo alio distingui fermè possit, nisi hic diligenter perscrutetur utrum

super altari reverà Crucifixi imago proposita fuerit.

Equidem non improbamus quòd idem altare in plurium sanctorum nomen ac memoriam dedicetur, quòdve in majori tabulâ aut unus tantùm aut plures etiam sancti pingantur; vel denique quòd alia minor tabula collocetur inferior, aut alio quocumque modo, ubi unus vel plures sancti fidelium venerationi proponantur. Illud permittere nullatenùs possumus, quod missæ sacrificium in his altaribus celebretur, quæ careant imagine Crucifixi, vel ipsa incommodè statuatur ante presbyterum celebrantem, vel ita tenuis et exigua sit, ut ipsius sacerdotis et populi assistentis oculos penè effugiat : id enim alienum est à legibus et institutis Ecclesiæ, quæ in Rubricis aliisque ecclesiasticis sanctionibus continentur : id etiam maximè contrarium est sacræ antiquitati et Ecclesiarum etiam Orientalium consuetudini ; ita ut certissimum sit violari leges Ecclesiæ, si exigua solùm imago Crucifixi præfigatur minori tabulæ vel statuæ sancti qui superadditur, ut illum fideles venerentur.

In rubricis Missalis, tit. de Præparatione altaris et ornamentorum ejusdem, hæc leguntur : *Super altare collocetur crux in medio, et candelabra saltem duo cum candelis accensis hinc et inde in utroque ejus latere.* In Romano Pontificali, tit. de Consecratione electi in episcopum, cùm sermo est de altari ubi consecrandus episcopus sacrum operatur usque ad offertorium, quo peracto, missæ sacrificium prosequitur in alio altari, ubi episcopus consecrans rem divinam facit, in eo, inquam, Pontificali hæc habentur : *In capellâ verò minore pro electo, quæ à majore debet esse distincta, addatur altare cum cruce et duobus candelabris.* Cæremoniale autem episcoporum, postquàm, lib. 1, cap. 12, commemoravit candelabra et candelas, hæc addit : *In quorum medio collocabitur crux ex eodem metallo et opere, prœalta, ita ut pes crucis æquet altitudinem vicinorum candelabrorum, et crux ipsa tota candelabris superemineat, cum imagine sanctissimi Crucifixi versâ ad anteriorem altaris faciem.*

Nos ipsi verba fecimus de hoc veteri ritu collocandæ crucis in altari, cùm sacrum peragitur, in nostris Commentariis de Sacrificio missæ, quæ Italico sermone à nobis confecta fuerunt, part. 4, sect. 1, num. 17 ac sequentibus ; Plura deinde addidimus, sect. 1, § 18 et 19, cùm ipsa Latinè reddita, lucem iterùm publicam aspexerunt. His etiam adjungimus, ob vetustatem præsertim hujusce ritûs, tantam venerationem cultumque semper exhibitum fuisse cruci quæ in medio altari collocatur, cùm missæ sacrificium conficitur, ut novatores ipsi magis infensi illam de medio auferre pertimuerint, cùm suam cœnam instituunt ; hæc testatur Gretserus, in suo tractatu de Cruce, c. 23, t. 1 ejus editionis quæ postremò typis vulgata fuit.

Si verò disciplinam Orientalium inspiciamus, Græcis in more positum est, ut ad portam regiam sanctuarii utroque latere imagines Christi Domini ac beatæ Virginis, et super altari crucem unà cum libro sanctorum Evangeliorum constituant ; in Liturgiâ verò Copto-Arabicâ, quæ desumpta ex manuscriptis codicibus Vaticanis impressa fuit anno 1736, in collegio Urbano de propagandâ Fide, pag. 33, indicitur sacerdoti celebranti ut benedictionem cum cruce populo impertiat, eam deinde osculetur, ac diacono tradat, qui ipsam super altari collocet ; postremò ritus Syriacus Maronitarum eadem prorsùs decernit quæ in rubricis Romani Missalis præscribi superiùs indicavimus. Nam patriarcha Stephanus, lib. 3, tract. 2, sect. 4, ita scriptum reliquit : *Mos iste in omnibus Ecclesiis inolevit, ut super altaris gradum salutiferæ crucis vexillum collocetur.* In synodo etiam nationali, quæ coacta fuit anno 1736 in monte Libano, quam litteris apostolicis nos ipsi confirmavimus, part. 2, cap. 15, de sacrosancto missæ Sacrificio, can. 8, ita sancitum est : *Super altare collocetur crux in medio, et candelabra saltem duo cum candelis accensis hinc et inde in utroque ejus latere.*

Scriptores qui sacros ritus explicârunt, nonnullas disputationes instituunt ; ac primò, utrùm satis sit nudam crucem in altari statuere, an imago Crucifixi addenda simul videatur. Equidem rubricæ Missalis solam crucem commemorant. Cùm tamen Cæremoniale episcoporum crucem unà et Crucifixum nominet, idque communi Ecclesiæ consuetudini consentaneum sit, hanc ideò sententiam probandam nemo sapiens dubitat. Ita sentiunt Gavantus, Claudius La Croix, qui, lib. 6, part. 2, de Sacrificio missæ, num. 318, fatetur, ob veterem communemque usum, sine imagine Crucifixi, quæ pendeat è cruce, rem divinam fieri non posse, nisi necessitas intervenerit. Et profectò, initio Ecclesiæ, cùm fideles concitare ad furorem gentiles magnoperè timerent, si Christum crucifixum publicè adorandum proponerent, crucem tamen pluribus modis exornatam palam exponebant, atque incisum, vel depictum cruci apponebant agnum, qui typus amantissimi Salvatoris semper habitus est, ut eo saltem modo Crucifixi imaginem exhiberent. Id conspicitur adhuc in nonnullis hujus civitatis ecclesiis, et testimonio etiam Magrii comprobatur in ejus Hierolexico, in vocabulo Crux.

Secundo loco inquiritur utrùm Crucifixus pendens à cruce debeat in altari constitui, etiamsi Salvator noster crucifixus in majori tabulâ altaris depictus aut cælatus appareat. Gavantus id quidem probat ; alii verò necessarium id minimè arbitrantur, dummodò tamen Crucifixus in majori tabulâ vel pictus vel cælatus, primum locum obtineat præ cæteris omnibus quæ in eâdem tabulâ exprimuntur. Ita censent Pasqualigus de Sacrificio Missæ, q. 716 ; Quartus, ad rubricas Missalis, part. 1, tit. 20, dub. 10 ; et Giribaldus, de Sacramentis, in tract. 5 de Sacrificio missæ, c. 9, dub. 2, n. 20. Huic pariter sententiæ se conformavit congregatio sacrorum rituum, uti constat ex responsione quam ipsa promulgavit anno 1663, et quam Meratus recenset tom. 1, part. 1, tit. 20, de Præparatione altaris, n. 6, et in Indice decretorum, eodem tom., part. 2.

Tertio loco quæritur utrùm Crucifixus in altari collocari debeat, cùm sacrificium missæ in eo conficitur

altari ubi positum est tabernaculum, in quo pyxis cum sacris particulis continetur, cùm præsertim eidem tabernaculo parva crux eum imagine Salvatoris crucifixi semper præfigatur. Equidem in Cæremoniali episcoporum hæc habentur : *Non incongruum, sed maximè decens est, ut in altari ubi sanctissimum Sacramentum est, missæ non celebrentur, quod antiquitùs observatum esse credimus;* in veteri Cæremoniali, cum Clemens VIII pontificatum gereret, ita legebatur : *Quod antiquitùs observatum esse videmus.* Attamen id prorsùs difficile nonnullis videtur, ob eam causam quòd, ut ipsi argumentantur, cùm unicum altare in veteribus templis extrui soleret, aut divina Eucharistia in eis conservata non fuisset, aut nullum missæ sacrificium in eis esset institutum; aliter verò sentiunt ii quibus cognitum perspectumque est eum morem fuisse antiquitùs ut sacra Eucharistia in ecclesiæ Sacrario servaretur, vel in decenti armario quod parieti configebatur, uti nunc etiam perspicimus in basilicâ Sanctæ-Crucis in Jerusalem. Idem perpendit Mabillon., in Musæo Italico, tom. 1, pag. 89, ac tom. 2, pag. 139. At quod in præsenti ingerit difficultatem, nec ullum ab examine propositæ controversiæ liberum facit, illud est, quòd, juxta vigentem disciplinam, sacra Eucharistia conservatur in tabernaculo quod est positum super uno ex altaribus ecclesiæ, et quòd in eo passim missa celebratur; cùm, sedulo perpenso Cæremonialis textu, deprehensum sit eum prædictæ celebrationi absolutè non obstare, uti Christianus Lupus expendit tom. 11 recentioris editionis, in Dissertatione de sacris Processionibus, pag. 356. Hanc itaque controversiam cùm aliàs nos ipsi expenderemus in supra citatis Commentariis de Sacrificio missæ, part. 4, sess. 1, num. 18, illorum sententiam probavimus, qui existimant Crucifixum inter candelabra statui debere; neque parvam crucem, quæ tabernaculo præfigitur, satis esse ne Rubrica violetur, quemadmodùm inferiùs explicabimus. Idemque censuit congregatio sacrorum rituum anno 1663, uti perspicitur ex Indice decretorum, quem Meratus exhibuit, part. 2, tom. 1, n. 400, ubi hæc leguntur verba : *Crux parva cum imagine Crucifixi posita super tabernaculum in quo asservatur inclusum sanctissimum Sacramentum in altari, non est sufficiens in missâ, sed poni debet alia crux in medio candelabrorum.*

Quarto loco disputatur utrùm crucifixus inter candelabra collocandus videatur, cùm sacrum peragitur in eo altari, ubi divina Eucharistia non includitur tabernaculo, sed publicè fidelium venerationi exponitur. Id necessarium esse putavit sacrorum rituum congregatio, die 14 maii anno 1707. Hoc enim petitum fuerat : *An super altare, in quo sanctissimum Sacramentum expositum est, crux de more collocari debeat.* Sic autem responsum est : *Nunquàm omittendam crucis cum imagine Crucifixi appositâ collocationem.* Porrò, cùm nos ipsi tunc in minoribus constituti coadjutorem promotoris fidei gerentes, ipsius loco eidem congregationi præsentes adfuerimus, adhuc memoriâ retinemus in illâ sententiâ ferendâ varia fuisse ac discrepantia suffragia, cautumque deinde fuisse ne ipsa sententia in lucem ederetur. Itaque res iterùm deducta est in examen initio pontificatûs nostri, die 2 septembris, anno 1741, in eâdem congregatione sacrorum rituum, quæ, postquàm omnia diligenter accuratèque perpendit, decrevit ut quælibet Ecclesia morem et institutum quod antea servaverat, in poste rum quoque retineret. Et quidem pro cruce ab altari removendâ, dùm missa in eo celebratur, et super eo publicæ venerationi Eucharistia exposita est, parùm urget, quod nonnulli asserunt, indecens esse ut Christi imago in eo loco sit in quo Christus ipse sub specie panis realiter præsens est, et ab omnibus sub eâdem specie panis videtur; id quippe prorsùs contingit quoties sacerdos in quolibet altari rem divinam faciens, materiam Eucharistiæ consecravit; nec enim Ecclesia unquàm decernendum putavit ut, peractâ consecratione, crux ab altari removeatur. Quemadmodùm nec asserentibus crucem necessariò esse debere in altari in quo expositum est Sacramentum publicæ venerationi, si in eo missa celebretur, quidquam prodesse potest quòd in publicâ Eucharistiæ expositione significetur triumphus et gloria Salvatoris, in missæ autem sacrificio ejusdem mors repræsentetur; cùm Ecclesia, tam in actione missæ in quâ Eucharistia consecratur, quàm in conclusione precum quæ coram eâdem jam consecratâ et fidelium venerationi palam expositâ recitantur, unâ eâdemque collectâ æquè utatur, quam S. Thomas Aquinas confecit, nimirùm : *Deus, qui nobis sub Sacramento mirabili passionis tuæ memoriam reliquisti, tribue, quæsumus, ita nos corporis et sanguinis tui sacra mysteria venerari, ut redemptionis tuæ* (hoc est, passionis ac mortis) *fructum in nobis jugiter sentiamus.* Quæ cùm ita se habeant, rituumque interpretes et scriptores, ob ea quæ mox relata sunt in varias abierint sententias, satis commendari non possunt ea quæ prudenter sapienterque decreta fuerant à prædictâ sacrorum rituum congregatione, nempe ut quælibet Ecclesia vel diœcesis suam retineat consuetudinem; ita ut nihil immutetur in eâ diœcesi ubi crux in altari constitui soleat dùm missa celebratur, etiamsi sacra Eucharistia publicè prostet, neque nova disciplina excitetur in eâ diœcesi ubi contraria hujusce rei consuetudo jampridem invaluerit.

Hæc omnia diligenter exposuimus, non quidem ut hâc de re plenum justumque tractatum adornaremus, sed ut ex eis cognitum esset atque perspectum quàm alienum sit à sacris ritibus id quod plures temerè et inconsultò peregerunt, nempe ut sacrum facerent ad altaria in quibus crux haud promineat inter candelabra, sed exiguus tantùm crucifixus præfigatur tabulæ alicujus sancti, qui vel depictus aut cælatus majori tabulæ altaris adjungi consuevit.

Si etenim, juxta rubricas Missalis, crux inter candelabra statuenda est; si, juxta Cæremoniale episcoporum, crux ipsa cum imagine Crucifixi candelabris supereminere debet; si, juxta sensum congregationis sacrorum rituum, non satis esse judicatur exiguus crucifixus tabernaculo infixus, cùm missa celebratur

ad altare ubi pyxis cum sacris particulis in tabernaculo includitur; si in præsenti non agitur de altari, in cujus tabulâ imago Salvatoris crucifixi primo loco fidelibus exhibeatur; nec minùs de altari in quo sacra Eucharistia publicè adoranda proposita sit, nemo est qui non videat praxim de quâ agitur recenter inductam, proprioque marte à privatis personis usurpatam, ex supradictis dicendam esse omninò improbalam; eòque magis, cùm ex exiguo crucifixo, qui præfigitur tabulæ ejus sancti qui altari superadditur, vera profectò utilitas non consequatur, quam proponit Ecclesia dùm crucem inter candelabra collocandam decernit. De hâc re præclarissimus vir cardinalis Bona ita scriptum reliquit, Rerum liturgicarum lib. 1, cap. 25, num. 8 : *Ab aspectu siquidem crucis sacerdoti celebranti passio Christi in memoriam revocatur, cujus passionis viva imago et realis repræsentatio hoc sacrificium est, mortem cruentam Salvatoris nostri incruentè exprimens, tanquàm idem sacrificium quod in cruce oblatum est, quamvis diverso modo offeratur.* Ilis postremis verbis indicatur orthodoxa doctrina quam Tridentina synodus declaravit sess. 22 de Sac. missæ, c. 2.

Itaque, vos omnes, venerabiles fratres, ad quos hæc apostolica scripta dirigimus, curam magnoperè impendite ne vestras in diœceses irrepat consuetudo quam superiùs explicavimus; quòd si jam ipsa invaluerit, humanitatem, si opus fuerit, adhibentes, illam penitus convellite. De sacrificio missæ res agitur, ideòque nemo vestrûm ignorat à Tridentino concilio eam tribui auctoritatem episcopis et ordinariis locorum, ut etiam tanquàm Sedis Apostolicæ delegati corrigere valeant pravas consuetudines quæ ritui missæ celebrandæ adversantur; ita clarè desumitur, sess. 22, in decreto de Observandis et Evitandis in celebratione missæ. Neque vos latet nullum esse privilegium aut immunitatem quæ delinquentibus in hâc re suffragari possit, ut vestrâ ab auctoritate, pœnisque per vos irrogatis vindicentur; idem sæpiùs confirmavit sacra congreg. Tridentini concilii interpres, decreto inhærens ejusdem synodi, quod paulò ante memoravimus : id Fagnanus testatur, ad cap. *Grave*, num. 46, de Officio ordinarii, his verbis : *Et generaliter hoc decretum* (de quo superiùs dictum est) *censuit sacra congregatio comprehendere etiam regulares, quantùmvis exemptos, eosque ea omnia quæ ab ordinariis locorum circa observanda et evitanda in missarum celebratione statuta fuerint omninò servare teneri, ad idque etiam pœnis et censuris ecclesiasticis ab iisdem ordinariis cogi et compelli posse.* Nos quidem his litteris eamdem auctoritatem quâ jam præditi estis, iterùm vobis confirmamus. Illud monendum superest, eam nobis mentem haud esse ut imagines sanctorum quæ majori tabulæ altaris superadditæ sunt de medio auferatis, cùm fortassè defuturi non essent invidi, qui ut pietati vestræ maculam inurerent, in vulgus disseminarent, vos nullâ duci religione in eum sanctum cujus imaginem fidelium veneration subducitis; illud vobis præcipimus, ut nullo modo patiamini rem divinam fieri ad hujusmodi altaria, nisi crucifixus inter candelabra ita promineat, ut sacerdos celebrans ac populus sacrificio assistens eumdem crucifixum facilè et commodè intueri possint; quod evenire nequit si exigua solùm crux minori tabulæ defixa fidelibus exhibeatur. Si ejusmodi corruptela in diœcesim non valdè propagata est, facilè extingui poterit, si privatim regulares aut seculares ecclesiarum superiores de hâc re moneantur : sin autem latè per diœcesim invaluerit, tunc à vobis edictum necessariò promulgandum erit, quod his nostris litteris conformetur. Plura scribere vobis prætermittimus, quos prudentiæ ac doctrinæ laude satis præstantes existimamus; auctoritatem nostram, ut rem perficiatis, et quoties opus fuerit, vobis petentibus nunquàm defuturam pro certo habeatis. Interim fraternitatibus vestris, et populis curæ vestræ commendatis apostolicam benedictionem peramanter impertimur. Datum Romæ apud S. Mariam Majorem die 16 julii 1746, pontificatûs nostri anno 6.

APPENDIX II

AD LIB. I, CAP. VIII, NUM. 15, ex Institutionibus ecclesiasticis, instit. XXI.

DE BENEDICTIONE QUÆ SACRIS INDUMENTIS ET VASIS TRIBUITUR, SIVE SACRA UNCTIO SIT NECESSARIA, SIVE MINIMÈ REQUIRATUR. ORIGO EJUSDEM BENEDICTIONIS; QUO PACTO ADMINISTRARI DEBEAT.

Universi Patres ac theologi consentiunt Christum Dominum novissimâ cœnâ, in quâ sacrificium sui corporis et sanguinis instituit, sacerdotii ordinem ac dignitatem cunctis apostolis contulisse, cùm potestatem eisdem consecrandi per illa verba tradidisset : *Hoc facite in meam commemorationem.* Neque sanè hoc in dubium revocari potest, cùm Tridentina synodus apertissimè decernat : *Si quis dixerit illis verbis : « Hoc facite in meam commemorationem, » Christum non instituisse apostolos sacerdotes, aut non ordinâsse ut ipsi aliique sacerdotes offerrent corpus et sanguinem suum, anathema sit* (1).

(1) Cap. 1 de Sacrificio missæ, et c. 2, sub eod. tit.

Ut omittamus eam controversiam quæ inter theologos agitur de missæ sacrificio, quod ab apostolis vertente triduo post Salvatoris mortem celebrari poterat, quâ in re unanimi assensu conveniunt corpus Christi sub speciebus panis futurum fuisse vitâ destitutum, nec animam ullâ *concomitantiæ* ratione conjunctam; deinde nonnullas alias quæstiones instituunt, an missa per illud triduum peracta rationem ejus sacrificii habuisset, quod Salvator obtulit; item, an hostiæ tunc consecratæ, si postquàm Dominus resurrexerit, servatæ fuissent, an ipsius corpus exanime vel animæ restitutum continuissent. His omissis, illud certum est, illorum dierum spatio

apostolos sacrum non fecisse, et viri doctrinâ atque eruditione præstantes inter se disputant quonam tempore sacrificium missæ primò iidem apostoli celebraverint.

Inter argumenta quæ à P. Theophylo Raynaudo afferuntur, illud postremum non est, quod inscribitur: *De primâ Missâ* (1). Postquàm ibi asseruit apostolos ob amantissimi Præceptoris mortem mœrore penè confectos, et, velut oves interfecto pastore dispersos, per illud triduum sacrificio abstinuisse, ipsos deinde revocato ad vitam Domino incredibili voluptate excitatos primum Deo sacrificium obtulisse decernit, ut supremum ipsi cultum persolverent, vel ut gratias agerent pro redivivo Præceptore, vel ut memoriam acerbissimæ ejusdem passionis recolerent, vel denique ut fideles ac se ipsos singulari lætitiâ recrearent. È contrario cardinalis Bona (2), in tractatu Rerum liturgicarum, quem nemo satis commendaverit, primum sacrificium in Pentecostem usque prorogatum existimat, cùm super eos de cœlo Paraclitus immissus fuit; idque affert argumentum, quòd lex vetus usque ad Pentecostem vim suam retinuerit, cùm nova nondùm satis promulgata esset, ideòque *non decebat novum offerri sacrificium, sacerdotio nondùm translato.* Huic quidem sententiæ congruit sacrarum Litterarum auctoritas (3), in quibus describuntur *perseverantes unanimiter in oratione* apostoli simul in cœnaculo coacti ante illapsum Paracliti (4). Deinde, cùm dies Pentecostes complerentur, et sub variis linguis in illos Spiritus sanctus descendisset, tunc quoque *erant perseverantes in communicatione fractionis panis et orationibus.*

Hâc disputatione absolutâ de tempore primi sacrificii, qui res Ecclesiæ magis accurato studio persequuntur, illud inquirunt, utrùm apostoli sacrum in communi et quotidianâ veste confecerint, ac sacrificii religione ducti peculiarem adhibuerint, uti postea novæ legis sacerdotes in more positum habuerunt. Hugo à S. Victore, et Walfridius Strabo, primam opinionem tuentur; Nicolaus autem Alemannus (5) irridet eos qui aliter sentire non dubitent, eâ potissimùm ratione adductus, quòd tunc apostoli in summâ egestate versarentur. Ab illâ tamen dissentiunt Valdensis, Democharès, Baronius, Stapletonius, Suassajus, Bona, Raynaudus, qui pari eruditione celebrantur. Quidam etiam ex illis nimiâ Alemanni confidentiâ graviter commoventur. Ac primùm ii concedunt Christum Dominum usitatis vestibus indutum divinum Sacramentum instituisse; contendunt tamen apostolos peculiaribus indumentis usos fuisse, cùm primum sacrificium, ac deinceps cætera peregerunt. Id enim rei dignitati maximè convenit quod etiam Judæorum ethnicorumque exemplis ante oculos propositis suadebatur. Et quemadmodùm qui Christi fidem suscipiebant, uti ex apostolicis Actibus deprehendimus, bonis omnibus divenditis, pretium apostolis offerebant, hinc à veritate dissonum non videtur quòd apostoli egenorum calamitatibus facilè consulere possent, vestesque idoneas et alia ad sacrificium pro ejus majestate celebrandum sibi compararent.

S. Paulus apostolus, uti ex sacris Litteris conjicimus, Troade Asiæ civitate quam decennalis Græcorum obsidio celebrem effecit, ter substitit. De primo in illam adventu Actus apostolici, capite 16; de secundo Paulus ipse Epistolâ 3 ad Corinthios; de ultimo tandem iidem Actus apostolorum, cap. 20, palam commemorant. Carpus, cujus nomen die 13 octob. in Martyrologiis commendatur, Apostolum hospitio recepit, cùm novissimè ad illam urbem venisset; discedens Paulus *penulam* fortè apud eum reliquit. Anni spatio interjecto, cùm secundam ad Timotheum Epistolam scriberet, hæc habet: *Penulam quam reliqui Troade, apud Carpum, veniens affer tecum.*

Quòd si probanda videretur eorum opinio, qui penulam idem ac sacerdotis casulam arbitrantur, satis constaret apostolos sacris indumentis, cùm rem divinam facerent, usos fuisse. Præclarus doctor Guillelmus Estius, in Commentariis ad eamdem Pauli Epistolam penulæ nomine libros veteris Testamenti intelligi affirmat, non verò casulam quâ nunc sacerdotes utuntur: *Quod verò quidam penulam interpretantur vestem sacram quam Latini planetam vocant, non est unde solidè probetur.* Joseph Vicecomes è contrario (1) casulam sub eâdem penulâ significari contendit. Cardinalis Baronius (2), ingenio ac virtute magnus, cùm utramque sententiam in medium protulisset, hæc tradit: *Verùm ex his duabus recitatis sententiis, vel de volumine, vel de sacrâ veste, alterutram quam velit lector sequatur, sed magis placet ut volumen sacræ legis intelligi debeat.* Maximæ diligentiæ vir cardinalis Bona (3) eorum opinionem amplecti videtur qui penulam pro quodam vestis genere interpretantur. Idem sentit Calmet (4) et senator Philippus Buonaroti (5). Cùm ipse peculiare vitrum accurato studio explanaret, in quo effigies SS. Petri, et Pauli, et Laurentii expressæ conspiciuntur, penulam vulgarem et brevem pro veste in itineribus adhibitam fuisse comprobat; quæ deinde à viris illustribus adscita formam quoque mutavit, lautioremque suscepit; ita ut ad talos usque defluëret; casulas autem ecclesiasticas ab iis postremis penulis tantùm originem desumpsisse.

Nos hanc difficilem controversiam prætermittimus, illudque liberè affirmamus apostolos super altare rem divinam fecisse, uti ex verbis S. Pauli apostoli colligitur (6): *Habemus altare de quo edere non habent potestatem qui tabernaculo deserviunt;* quæ sanè juxta doctores catholicos referenda sunt ad altare, in quo

(1) Tom. 6.
(2) Lib. 1, cap. 5.
(3) Act. apost. cap. 1.
(4) Cap. 2.
(5) Dissert. de Parietinis Lateranensibus.

(1) Lib. 2 de missæ Apparatu, cap. 28.
(2) Anno Christi 58, num. 67, 68.
(3) Oper. cit. lib. 1, c. 24, num. 8.
(4) In suo Diction. hist. sacr. Script. tomo 2.
(5) In Animadversionibus ad quædam vitrea fragmenta figuris distincta ex cœmeteriis Rom. effossa, tab. 16, fig. 2.
(6) Epist. ad Judæos, cap. 13.

Sacramentum Eucharistiæ conficitur, et fidelibus administratur. Illud quoque asserimus, neminem qui Evangelii legem sequatur inficiari posse quin Christus Dominus in novissimâ cœnâ calicem accipiens apostolis præceperit ut omnes ex eo suum sanguinem biberent, qui paulò post in remissionem peccatorum pro ipsis, et pro multis effundi debebat; quæ à Domino præcepta fidelibus inde se tradidisse Apostolus testatur: *Quoniam Dominus Jesus in quâ nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens fregit, et dixit: Accipite et manducate; hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur. Similiter et calicem, postquàm cœnavit, dicens: Hic calix novum Testamentum est in meo sanguine.* Ob eam causam, feriâ V majoris hebdomadæ quæ ejusdem sacrificii institutioni celebrandæ proposita est, ab antiquis Patribus *natalis calicis* nuncupatur. Tunc enim calix profanus in sacrum usum Christi Domini potestate conversus fuit. En verba S. Eligii episcopi, qui seculo VII scripsit (1): *Vocatur hæc dies Cœnæ Domini, vocatur et natalis calicis, quia hâc eâdemque die mysticum Pascha Dominus cum discipulis celebrans, Sacramenta corporis et sanguinis sui illis atque per illos nobis tradidit, et ipse celebrationis initium fecit.* Dicemus etiam nullo evangelistarum testimonio, panem consecratum in patenâ à Christo Domino fuisse positum, de quâ cùm S. Jacobus in Liturgiâ meminerit, ipsius usus ad apostolorum tempora commodè referendus est, uti tradit cardinalis Bona (2): *An Christus consecratum panem in disco seu patenâ posuerit non exprimunt evangelistæ, ejus tamen usum ævi apostolici esse Liturgia Jacobi ostendit.* Dicemus veritati omninò consentaneum, quòd apostoli sacrum facientes indumentis à communi usu remotis uterentur. *Habet Religio divina,* inquit S. Hieronymus (3), *alterum habitum in ministerio altaris, alterum usu vitâque communi.* Postremò dicemus jure ac merito traditioni apostolicæ concedendam earum vestium consuetudinem quæ in sacrificio missæ adhibentur, pro quibus ferè singulis ex seculo IV argumenta suppetunt. Tenenda quippe est doctrina quæ à S. Augustino præclarè traditur (4): *Quod universa tenet Ecclesia, nec à conciliis institutum, sed semper retentum est, non nisi auctoritate apostolicâ traditum rectissimè creditur.*

Maximè autem decet ut altare, vasa vestesque ad sacrificium necessariæ consecratione ac benedictione priùs in usum sacrum convertantur, uti docet S. Thomas (5): *Consecrationes adhibentur his rebus quæ veniunt in usum hujus Sacramenti tum propter Sacramenti reverentiam, tum ad repræsentandum effectum Sacramenti, qui ex passione Christi provenit, secundùm illud Hebr. ult.: Jesus, ut sanctificaret per suum sanguinem populum,* etc. Hinc in Ordine Romano consecrationem calicis et patenæ cum unctione chrismatis certisque precibus descriptam intuemur, legimusque in Jure canonico decretum quod Hormisdæ pontifici ascribitur, ubi de altaris consecratione sermo agitur (1). De patenâ et calice consecrando Innocentius III (2), de sacrarum vestium benedictione, canon *Vestimenta*, de Consecrat., dist. 1, apertè mentionem ac testimonium faciunt; et licèt hæreticus Hospinianus (3) hunc sacrum benedictionis ritum seculo tantùm IX invectum asserere non dubitaverit, tamen ex seculo IV certissima hujus rei monumenta proferuntur. Nam, uti refert Sozomenus, cùm imperator Constantinus regali munificentiâ templum Hierosolymis condidisset, *episcopi Hierosolymam delati ecclesiam consecrârunt, simulque ornamenta et donaria ab imperatore transmissa.* Quæ sanè pia consuetudo ex veteri Testamento in novam Ecclesiam prioribus seculis damnavit, uti asserit idem cardinalis Bona, per hæc verba (4): *Quem ritum è veteri Testamento ad novum profluxisse reor.* Id pariter Innocentius III loco superiùs allato palàm indicavit: *Cùm consecratur altare, cùm dedicatur templum, cùm benedicitur calix, non solùm ex mandato legis divinæ, verùm etiam exemplo B. Sylvestri, qui cùm consecrabat altare, illud chrismate perungebat. Præcepit enim Dominus Moysi ut faceret oleum unctionis, de quo ungeret testimonii tabernaculum, et arcam Testamenti, mensamque cum vasis.*

De vetustate hujusmodi consecrationum ac benedictionum eruditè disserit Dominicus Georgius (5). Vestis cujuslibet significatum Sotus plenè complectitur (6). Accedunt alii plurimi sacrorum rituum interpretes qui unanimi consensione ad episcoporum ditionem pertinere affirmant non modò templa dedicare, altaria et vasa quæ sacram unctionem requirunt, sed etiam vestium benedictionem, in quâ sacrum chrisma prætermittitur. Hinc solius episcopi partes esse hæc in suâ diœcesi perficere. Nam testimonia ex jure prolata id satis clarè comprobant, ac fusiùs auctoritate Anacleti (7), Engel (8), Schmalzgrueber (9), Pasqualig. (10), Card. de Lugo confirmatur (11). Illud solum in controversiam vocatur, an episcopus pro benedictione vestium, licèt sacrum chrisma non adhibetur, simplici sacerdoti facultatem impertiri possit, quam nonnulli à summo tantùm Pontifice, alii verò etiam ab episcopo tradi posse contendunt, uti Pasqualig. (12) et Quartus apertè declarant (13).

Ut omnem dubitationem exuamus et cùm ampliùs viginti annis sacræ Rituum congregationi interfuerimus, ac supplices episcoporum libellos audiverimus, ut simplices sacerdotes pro hujusmodi vestium benedictione deligere sibi fas esset, die 17 januarii hujus

(1) In suâ homil. 19, tomo 2 edit. 2 Bibl. Patrum.
(2) Lib. 1, cap. 25, num. 3.
(3) Super cap. 44 Ezech.
(4) Lib. 4 de Baptismo, cap. 24.
(5) Parte 3, quæst. 83, art. 3, in corp.

(1) *Nullus*, de Consecr., dist. 1
(2) Cap. unico, § *Ungitur*, de sacrâ Unctione.
(3) In suo libro de Origine dedicationum, cap. 3, 4.
(4) Loco cit.
(5) Tomo 1, de Liturg. Rom. pont., l. 2, c. 14.
(6) In 4 Sententiarum, dist. 13, q. 2, art. 4.
(7) Tomo 3, de Consecr. eccl., § 2, n. 32, n. 242, et n. 49.
(8) Eod. tit. § 7, n. 9.
(9) Eod. tit. l. 3, tomo 2, pag. 566, n. 37.
(10) De Sacrif. novæ legis, q. 801, num. 1 et seq.
(11) De Sacramentis, disp. 20, de Sacramento Eucharistiæ, sect. 4, n. 91 et 98.
(12) De Sacrificio novæ Legis, q. 801.
(13) Ad rubr. Missal., sect. 4, parte 2, tit. 1, dub. 3.

anni nos quoque ad ipsam confugimus, ac delegandi facultatem satis amplam obtinuimus, quæ ad quinquennium protrahitur, novoque privilegio diutiùs prorogari potest.

Quamobrem juxta acceptam facultatem eorum benedictionem et consecrationem nobis reservamus quæ sacram unctionem exigunt, uti sacra congregatio præcipit, quæ facultatem tantùm elargita est subrogandi alium sacerdotem pro benedictione illius supellectilis quæ sacro chrismate non oblinitur. Ac ut ritus ejusmodi integrè servetur non solùm in urbe, sed in diœcesi, ubi eum neglectum non sine magno dolore percepimus, vicario nostro generali, quatuor dignitatibus et senioribus canonicis ecclesiæ nostræ metropolitanæ potestatem facimus consecrandi eam supellectilem pro quâ sacrum chrisma necessarium non habeatur. Idem per nos liceat quinque dignitatibus tribusque etiam canonicis senioribus collegiatæ sancti Petronii. Item priori et quatuor canonicis S. Mariæ Majoris; qui omnes non suis tantùm ecclesiis, sed aliis quoque urbanis et suburbanis prospicere possint, dummodò nullo vicario foraneo subjiciantur. Idem concedimus archipresbyteris, ac duobus canonicis trium collegiatarum nostræ diœcesis pro suis ecclesiis illorum locorum in quibus collegiatæ ipsæ sitæ sunt. Tandem hanc facultatem commissario nostro Catensi, vicario foraneo pro ecclesiis Centesibus, cæterisque quæ ipsius ditioni adscribuntur. Item cuilibet vicario foraneo, qui in diœcesi versatur pro ecclesiis sibi subjectis, omnibus postremò urbanis parochis pro suis ecclesiis.

Hoc pacto satis consultum putamus ne desint ullo tempore qui in urbe ac diœcesi vasa consecrent, et indumentis ad rem divinam necessariis benedictionem ritè impertiant. Præterea, licèt magnus lapidum numerus à nobis consecratus jam fuerit, tamen, si novi afferantur, ad eorum consecrationem nos paratos fatemur. Idem quoque præstabimus si pro campanis benedicendis sacrandisque occasio nobis offeratur. Singulis autem notum facimus, si in pervigilio cujuslibet festi calicem aut patenam deferant, consecrationem in sequenti die non esse defuturam. Cùm igitur tot delegati numerentur pro earum rerum benedictione quæ sacro chrismate non indigent, nullus excusationis locus diœcesanis superest, si eâ supellectili ad sacrificium utantur, quæ benedictionem antea non acceperit. Ritus et preces pro his benedictionibus adhibendæ, in Rituali ac Missali Romano continentur; alias autem preces, aliumque ritum inducere penitùs interdicitur. Insuper doctores opinionum varietate inter se disputant, utrùm cingulum, pluviale et pyxis etiam benedictione indigeant. Pro cingulo eam minimè necessariam quidam judicant, cùm can. *Vestimenta*, de Consecrat., dist. 1, de vestibus loquatur, et cingulo nomen vestis distribui non debeat. Aliqui pro pluviali consuetudinem nullam benedictionis esse testantur, ut ex Gavanto (1) satis deprehenditur. Nonnulli quoque inter recentiores tradiderunt non opus esse ut pro pyxide benedictio adhibeatur, sed vasculum ligneum intùs aptandum eâ benedictione sacratum, quæ corporali convenit. Attamen cingulum sacris vestibus omninò necessarium est, de cujus etiam benedictione in Pontificali Romano mentionem habemus (1). Illud solùm interest discrimen quòd in Pontificalibus ante Clementem VIII cinctorium, in aliis verò qui posteriori tempore excusi sunt, cingulum nuncupatur. Item pluviale inter vestes sacras annumeratur, quod in profanos usus converti nefas est; quod etiam Romæ sacrari consuevit. In Rituali ac Missali Romano benedictio *Tabernaculi, seu vasculi pro sacrâ Eucharistiâ conservandâ*, expressè continetur. Cardinalis autem de Lugo (2) acerrimè contra P. Vasquez disserit, qui ritum innuit consecrandi lignei vasculi, de quo superiùs dictum est: *Pater Vasquez dicit ex consuetudine esse necessarium ut intra pyxidem, in quâ Sacramentum servatur, sit vas aliquod ex ligno, quod benedictione corporalis benedictum sit. Verùm hoc est vitium commune scholasticis, ut consuetudine judicent ex eo quod in illâ civitate aut provinciâ ubi versantur fieri viderunt. Scimus quippe consuetudinem esse contrariam, quam ego non solùm de Româ, sed de aliis Ecclesiæ provinciis testari possum.* Hinc nos ut magis probabilem, ideòque tenendam eorum sententiam proponimus, qui pro cingulo, pluviali ac pyxide benedictionem non omittendam fatentur, inter quos Bissius (3), Quartus (4), Pasqualigus (5), aliique numerantur. Illud quoque advertendum est, quòd non modò pro novis indumentis benedictio necessariò requiritur, sed tunc etiam cùm detrita pristinam formam amittunt, et ad suos usus apta non ducuntur, ideòque ex iis vestibus antea sacratis nova aliqua perficitur alterius generis; veluti si ex pluribus manipulis stola, sive alba ex multis amictibus, aut è contrario plures amictus ex albâ conficiantur. Ita scriptores qui super hâc re monumenta aliqua reliquerunt.

Priusquàm hanc declarationem nostram absolvamus, pauca dicenda sunt de iis qui præter delegatos à nobis pro rerum sacrarum benedictione, se facultate præditos jure suo arbitrantur. Hujusmodi sunt episcopi titulares, qui fortè in hâc civitate versantur, seu per illam transeant, præsides ordinum regularium, iique abbates regulares quibus insignia pontificalia permissa sunt, quive sacerdotio initiati, postquàm à nobis benedictionem acceperint, vel etiam sine ullâ episcopi benedictione tali privilegio decorantur, ut pontificalibus ornamentis uti, primamque tonsuram, et ordines minores conferre possint (6).

Itaque, cùm illud certum teneamus, injussu Sedis Apostolicæ benedictionem vestium, et vasorum consecrationem simplici sacerdoti committi non posse, et

(1) De rubricâ Missalis, part. 1, tit. 19, n. 3, litt. I.

(1) Sub rubr. *Specialis benedictio cujuslibet indumenti.*
(2) Disp. 20, sect. 4, de Sacram. Euchar., n. 97.
(3) In suâ Hierurgiâ, litt. B, sub n. 51, § 8, tom. 1; litt. P, tom. 2, n. 274.
(4) Ad rubricas Missalis, part. 2, tit. 1, sect. 4, dub. 2.
(5) De Sacrific. novæ legis, q. 800, can. 9, et secq.
(6) Can. *Quoniam*, dist. 69, c. *Cùm contingat, de ætate et qualitate*, cap. *Statuimus*, de Suppl. neglig. prælat., et cap. *Abbates*, de Privilegio, in sexto.

cùm in responsione sacræ congregationis nonnisi ii nominentur quos superiùs declaravimus, hinc nullum inter delegatos nostros constituimus ex præsidibus regularibus, neque ex abbatibus, quibus insignia pontificalia, aliaque ornamenta conveniunt. Et quamvis aliqui contendant posse abbates ad hujusmodi benedictionem et consecrationem ab episcopo jure suo delegari (1), quod etiam exemplo confirmant, nempe posse abbates etiam clericis secularibus primam tonsuram et ordines minores tradere, si litteræ episcopi accedant quibus id permittatur; id tamen nos minimè probamus : quippe cùm Tridentinum concilium (2) facultatem abbatum pro conferendis primâ tonsurâ et minoribus ordinibus certis limitibus concluserit, et ad regulares ipsius subjectos unicè definiverit, hinc sequitur eam nullo modo proferri posse, vel ad regularem alterius ordinis, vel ad clericum episcopo subjectum, licèt per litteras suorum præsidum id abbatibus mandaretur. Ita statuit congregatio concilii, ejusque decreta à Fagnano fusè memorantur (3). Ita pariter Alexander VII, die 27 septembris 1669, constituit, qui pontificalium usum abbatibus decernens (4) : *Reliqua pontificalia*, inquit, *extra loca ipsis abbatibus subjecta, vel pro servitio alienæ ecclesiæ, aut in subditos pariter alienos, etiam de licentiâ ordinariorum, exercere non valeant, puta campanarum benedictiones, calicum et similium, in quibus sacra adhibetur unctio, necnon minorum ordinum collationes.*

Aliter de episcopis titularibus dicendum est. Licèt enim ægerrimè defendi possit ipsis licere in alienâ diœcesi benedictionem vestibus impertiri, altaria ac vasa sacrare, pro quibus chrismatis unctio necessaria est, cò quòd pro re gerendâ pontificiis insignibus uti debeant, baculo scilicet, ac mitrâ, quod quidem Tridentina synodus (5) apertissimè cuilibet episcopo interdicit, cùm in alienâ diœcesi versatur, nisi ordinarii facultas accesserit, tamen cùm ipsi episcopali dignitate præditi sint, vasa ac altaria dedicare, et sacris indumentis benedictionem elargiri poterunt, si ordinarius id permittat : eodem pacto quo de ejusdem licentiâ ordines conferre possunt. Ita disserit præclarè P. Hieronymus Andreuccius, societatis Jesu (6).

(1) P. Schmalzgrueber, ad tit. *Decretal.*, de Consecrat. eccles. vel altaris, § 2, n. 39.
(2) Sess. 23, c. 10, de Reform.
(3) Cap. *Aqua*, sub n. 19, de Consecr. eccles. et altar.
(4) § 19.
(5) Sess. 6, cap. 5, de Reform.
(6) Tract. de Episcopo titulari, seu in partibus infidelium.

Quare, præstantibus his sententiis adducti, ratione etiam dignitatis quam in ipsis titularibus episcopis omni veneratione prosequimur, nos paratos declaramus, si aliqua occasio ferat, potestatem facere, quoties eam requirant, ut indumenta, vasa et altaria dedicent, et insignibus pontificiis liberè utantur.

Novimus etiam quosdam regularium ordinum præsides id sibi tribuere ut non modò pro suis ecclesiis, verùm etiam pro alienis supellectilem benedictione consecrent; abbates autem nonnulli altaria, calices ac patenas dedicare se posse prædicant cùm in suis ecclesiis, tùm in aliis quæ ad ipsos nullâ ratione pertineant. Fusè de hâc re agunt Pasqualigus (1), Quartus (2) et alii, qui contrarias sententias tuentur, uti solet contingere, cùm scriptores rerum fontes et originem minimè perscrutantur.

Si regulares præfecti pro hujusmodi benedictionibus Apostolicæ Sedis privilegia certò obtinuerint, nostro etiam patrocinio eadem confirmabimus. Verùm in synodo præclarissimi decessoris nostri cardinalis Jacobi Boncompagni (3), cùm de abbatibus regularibus agitur, hæc statuuntur : *Pontificalia extra propriam ecclesiam non exerceant, nec paramenta benedicant, neque campanas aut calices consecrent, nisi pro suâ ecclesiâ.*

In decreto Alexandri VII, quod supra memoravimus, regularibus abbatibus pro suis tantùm ecclesiis campanas et calices consecrare permittitur. Idem paragrapho superiori, nempè 18, pro benedictione sacrarum vestium à Pontifice præcipitur : *Ecclesiasticam supellectilem pro servitio duntaxat suarum ecclesiarum vel monasteriorum benedicunt.* Cùm verò monachi congregationis Cassinensis ad eumdem pontificem confugissent, iis privilegiis se præditos affirmantes, quibus eas benedictiones tam pro suis quàm pro aliorum ecclesiis se exercere posse profitebantur, sacra congregatio habita coram eodem Alexandro VII, die 20 julii, anno 1660, hoc responsum dedit : *Ad paragraphum decimum nonum, quo vetita est abbatibus benedictio sacræ supellectilis pro usu alienarum ecclesiarum, asserentibus monachis etiam pro alienâ ecclesiâ ex apostolico indulto eis licitum esse ecclesiasticam supellectilem benedicere, sacra congregatio mandavit exhiberi indultum authenticum ex archivio apostolico desumptum, ac interim abstineri.* Ignoramus an tale indultum in lucem unquàm productum fuerit; si id constaret, huic nostræ declarationi jungeretur.

(1) De Sacrificio novæ legis, q. 803.
(2) Ad rubr. Miss. part. 2, tit. 1, sect. 4, dub. 3.
(3) Lib. 4, cap. 1.

APPENDIX III.

Libro 2, cap. 2, incidit agendi locus de idiomate quo missa celebranda est; capite autem 3, à numero 23, agitur de antiquis Liturgiis SS. Jacobi et Marci, et de ritu Ambrosiano et Mozarabico; hinc opportunum visum est aliqua ex Bullario hinc transcribere, quæ ab Italo-Græcis, et Græcis Melchitis in missæ sacrificio servanda summus Pontifex præscripsit.

Ex tomo 1 *Bullarii, pag.* 167, *num.* 57.

§ 1.

Num. 2. — Item profiteri tenentur tam in azymo quàm in fermentato pane triticeo corpus Christi veraciter confici; et sacerdotes in alterutro ipsum

Domini corpus conficere debere, unumquemque scilicet juxta suæ Ecclesiæ sive Occidentalis, sive Orientalis consuetudinem.

§ VI.

De Sacramento Eucharistiæ et missæ sacrificio.

1. Sacerdotes ad Pœnitentiæ Sacramentum frequenter accedant, ut cùm divinum mysterium peracturi sunt, nulli coram Deo crimini sint obnoxii; sed cor habeant omni pravitate vacuum, mundum, quoad fieri potest, ac purum: indignum enim ac auribus planè horrendum est, ut qui animum habet aliquo scelere fœdatum Sanctum sanctorum impuris manibus contrectet, et placare Deum attentet, qui in peccatis existens, ipsius Dei furorem et iracundiam provocat.

2. Item permittitur eisdem, factâ jam consecratione, antequàm sacerdos communicet, juxta ritum in Liturgiâ præscriptum, aquam ferventem seu tepidam in sacrum calicem infundere.

3. Tollatur abusus fundendi vel etiam miscendi sacro oleo, ac iterùm coquendi, vel alias exsiccandi species Sacramenti sacræ Eucharistiæ feriâ 5 Cœnæ Domini, ut deinde illud asservent.

4. SS. Eucharistiæ Sacramentum, quod pro infirmis asservatur, singulis octo diebus, aut saltem quindecim renovetur.

5. Non asservetur idem Sacramentum toto anno. Si tamen asservatum fuerit, in fine anni sumatur.

6. In celebratione solemnium et aliarum missarum, et de horâ celebrandi eas, dummodò in confectione, vel consecratione formam verborum à Domino expressam et traditam observent et celebrando non transgrediantur horam nonam, quam sequi consuetudinem permittantur; ita tamen ut jejunii lex de unicâ comestione in die religiosè servetur; et si alicubi viget consuetudo producendi jejunium cum missâ usque ad vesperam, minimè aboleatur, sed in suo robore ac firmitate permaneat.

7. Si inter Græcos qui in Italiâ et insulis adjacentibus degunt, viget abusus quem in Orientalibus regionibus vigere perhibent, ut monachi Eucharistiæ particulam suspensam ad collum vel aliter secum deferant, necnon in privatis domibus, ubi eos commorari contingat, retinent, ut eo auxilio freti, liberi à quibuscumque periculis evadant; vel cùm in longiora itinera se committunt, eâ refici valeant, eum omninò aboleri volumus et expressè mandamus; præfatisque monachis ne id in posterum facere audeant, severissimè prohibemus. Obsequium enim ac reverentia quâ singuli fideles augustissimum hoc Sacramentum prosequi debent, non patitur ut privatim ac latenter, cujuscumque arbitrio et voluntate, domi illud retineatur, aut in itineribus ac peregrinationibus asportetur.

8. Cùm in parochialibus ecclesiis ipsorum Græcorum, ex antiquissimo, et hactenùs servato ritu, nonnisi semel in die per unum sacerdotem celebrare liceat, permittitur quidem presbyteris Græcis suum, si velint, morem hâc in parte servare; interdicitur autem Latinis sacerdotibus ne missas et alia divina officia in dictis Græcorum ecclesiis, et super eorum altaribus majoribus, extra casum alicujus necessitatis, et aliorum altarium ecclesiarumque defectûs, et nisi ex parochi Græci consensu, quem nullatenùs hujusmodi in casibus negare possit, celebrent.

9. Quia tamen ipsi Græci et Albanenses presbyteri nobis humillimè supplicârunt, uti sibi liceat pro sacerdotum numero plures in die suis in ecclesiis missas celebrare, nos ipsorum precibus annuere volentes, per præsentes nostras concedimus ac indulgemus ut in suis parochialibus vel aliis ecclesiis, præter altare majus, alia etiam minora altaria, seu capellas, sacris indumentis Græcorum seu Latinorum more ornata seu ornatas erigant, in quibus Latini vel Græci presbyteri respectivè suo quisque ritu celebrare valeant.

10. Cùm in sacro generali Florentino concilio præscriptum sit ut unusquisque sacerdos Eucharistiam juxta Ecclesiæ suæ ritum, sive Latinæ sive Græcæ, in azymo, seu fermentato conficere debeat, vetitumque à summis Romanis pontificibus prædecessoribus nostris, ne Latinus sacerdos Græco ritu, aut Græcus Latino utatur, districtiùs inhibemus, etiam sub pœnis perpetuæ suspensionis à divinis, ne presbyteri Græci Latino more, et Latini Græco ritu, sub quovis licentiarum et facultatum missas et alia divina officia, Græci Latino more, et Latini Græco ritu celebrandi, ab Apostolicâ Sede, vel ejus legatis, ac etiam majori pœnitentiario pro tempore existente obtentarum prætextu, missas et alia divina officia celebrare vel celebrari facere præsumant.

11. Eâdem quoque ratione, tam ubi sunt duæ parochiæ, Latina altera, altera Græca, quàm in unâ eâdemque parochiali Latinorum, vel etiam Græcorum ecclesiâ, in quâ, ut præmittitur, præter altare majus, quod pro solis Græcis sacerdotibus erectum est, minora quoque altaria pro Latinorum sacerdotum usu extructa conspiciuntur, statuimus et decernimus ne neque Latinus parochus pyxidem in ciborio cum particulis sub specie fermentati pro communione Græcorum, neque parochus Græcus sub specie azymi pro communione Latinorum, in quocumque ecclesiæ suæ altari retineat; sed unusquisque sacerdos nonnisi in suo sive Græco, sive Latino ritu Eucharistiam fidelibus porrigere debeat.

12. Ne laici autem Latini communionem à Græcis presbyteris sub specie fermentati recipiant, prohibemus omninò et interdicimus.

13. Græcis tamen laicis permittimus, ut ubi parochiam Græcam non habent, possint, si velint, in ecclesiâ Latinâ Eucharistiam sub specie azymi à Latinis sacerdotibus sumere.

14. Quòd si in locis in quibus Græci et Latini simul moram trahunt, et sunt utriusque ritus Ecclesiæ, Latini quidem in fermentato, et Græci in azymo sacram Eucharistiam quandoque sumere soleant; siquidem hæc consuetudo sine populi offensione animorumque commotione removeri non potest, ordinarii curam suam suavissimis modis impendant ut Latini semper in azymo, Græci autem ubi propriam parochiam habent, in fermentato communicent.

15. Ut autem iidem laici Græci eucharisticâ sub utraque specie communione refici valeant, permittimus, in illis duntaxat locis in quibus ejusmodi ritus introductus est, et ad præsentem usque diem servatur ac viget; ita tamen ut sub alterâ tantùm specie totum atque integrum Christum verumque Sacramentum sumi firmiter credant, ac propterea, quoad fructum attinet, nullâ gratiâ ad salutem necessariâ eos fraudari, qui unam speciem solam accipiunt; ubi verò præfatus ritus consuetudine hactenùs receptus non est, episcopis, quorum jurisdictioni Græci subjiciuntur, curæ sit ne in posterum admittatur.

16. Volentes autem specialem ipsis Græcis et Albanensibus presbyteris gratiam facere, tenore præsentium, ut tempore jejunii quadragesimalis, quo, exceptis Dominicis, sabbatis et nonnullis solemnioribus festivitatibus, ex antiquo more, nonnisi missa præsanctificatorum celebratur, Græci et Albanenses prædicti, servato tamen nec prætermisso in parochialibus ecclesiis præsanctificatorum ritu, in aliis altaribus, seu ecclesiis, sive capellis, pro suâ ac fidelium populorum devotione, missas integras quibuslibet hebdomadæ diebus, ac præsertim cùm dies festi de præcepto Latinæ Ecclesiæ occurrunt, quos observare tenentur, excepto postremo majoris hebdomadæ triduo, celebrare possint et valeant, concedimus et indulgemus.

17. Si Græci velint accipere altaria portatilia ab episcopis Latinis consecrata, benè erit; sin minùs tolerentur eorum antimensia, sive throni, super altaria lapidea ponendi, cùm celebrant.

18. Corporalia ut Latini habeant, nisi thronis etiam pro corporalibus utantur.

19. Latinis presbyteris Latino ritu in Græcorum Catholicorum Ecclesiis celebrantibus, si careant proprio altari portatili lapideo, super antimensiis, seu thronis Græcorum sacrum facere non licet.

20. Unusquisque sacerdos in aureo vel argenteo solùm, aut saltem stanneo calice sacrificet, habens thronos seu corporale de lino, candidum et nitidum, et altare mundis vestimentis opertum vel decenti paratu ornatum.

21. Mulieres autem servire ad altare non audeant, sed ab illius ministerio repellantur omninò.

§ IX.

1. Quoniam Orientalis Ecclesiæ ritus, utpote non minimâ ex parte à sanctis Patribus profecti, vel à majoribus traditi, sic animis Græcorum aliorumque insederunt, ut prædecessores nostri Romani pontifices satiùs consultiùsque duxerint ritus hujusmodi, quâ in parte nec fidei catholicæ adversantur, nec periculum generant animarum, aut ecclesiasticæ derogant honestati, approbare, seu permittere, quàm illos ad Romanarum cæremoniarum normam reducere, idcircò Græcis ipsis et Albanensibus ritûs Græci inter Latinos degentibus, tam prælatis, parochis et presbyteris secularibus, quàm regularibus et laicis, ut suis ritibus, atque observantiis sive consuetudinibus uti, ac illas observare, missasque et alia divina officia secundùm eorum antiquam consuetudinem celebrare liberè ac licitè possint, concedimus et indulgemus; nec super his à quoquam Latino ordinario illos vel illorum quemlibet molestari vel inquietari permittimus; inhibentes omnibus et singulis prælatis aliisque, ne quis ritus et cæremonias Græcorum in concilio Florentino vel aliàs approbatas blasphemare aut reprobare seu improbare ausit.

2. Sic verò dictis Græcis et Albanensibus in suis ritibus permanere concessum esse atque indultum declaramus, ut quæ à fidelibus in diœcesi, ubi ipsi habitant, universim et sine ullo personarum ac rituum discrimine, juxta sacros canones servanda sunt; ad eadem etiam ipsi, non obstante rituum diversitate, obligati censeantur.

3. Cujusmodi sunt in primis kalendarii Gregoriani observatio, juxta quod iidem Græci et Albanenses tenentur universalis Ecclesiæ jejunia et festa celebrare, ut puta jejunium quadragesimale, Pascha, Ascensionem Domini, Pentecosten, Natalem Domini, Circumcisionem, Epiphania et cætera hujusmodi, quæ in Latinâ et Græcâ Ecclesiâ æquè celebrantur.

4. Deinde summi Romani Pontificis et ordinarii loci in missis ac divinis officiis commemoratio; non patriarcharum neque antistitum Orientalium, quibus nulla est in Italiâ et adjacentibus insulis jurisdictio; ubi tamen Græco-Catholico antistiti ex licentiâ Sedis Apostolicæ, vel ordinarii loci, pontificalia exercere permittitur, ejus quoque nomen juxta Græcorum morem post summum Romanum Pontificem et ordinarium loci commemorare liceat.

5. Cæterùm ad tollendam omnem rituum commixtionem et confusionem, presbyteri et clerici Latini in ecclesiis Græcorum neque missas celebrare, neque funeribus, nuptiis, ac baptismis, et aliis Græcorum actibus publicis et privatis interesse aut sese immiscere, nisi ad hæc specialiter per ipsos Græcos vocati fuerint, audeant vel præsumant.

6. Nec presbyteri et clerici Græci in ecclesiis Latinorum, inconsulto episcopo cui illæ subjiciuntur, vel ejus in spiritualibus vicario generali, missas et alia divina officia cum solemnitatibus, et cantu celebrent. Ut autem præfatus episcopus sive vicarius generalis præfatam licentiam ritè concedere valeant, nulla præcisa necessitas pro causâ requiritur, sed satis est ut aliqua spiritualis utilitas inde speretur.

APPENDIX IV

AD LIB. 3, CAP. 8, NUM. 6, ex tomo 1 Bullarii, num. 103, pag. 366.

Quæ inserta est in editione Latinâ Patavinâ, sect. 2, § 60, *pag.* 183.

De applicatione missæ parochialis pro populo, conventualis verò pro benefactoribus ecclesiæ. Item de divinæ psalmodiæ cantu.

Venerabilibus fratribus patriarchis, episcopis, cunctisque locorum ordinariis per Italiam constitutis,

BENEDICTUS PAPA XIV.

VENERABILES FRATRES, SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM.

Cùm semper oblatas nobis occasiones apostolica scripta dirigendi ad fraternitates vestras libenter amplectimur, ut sinceræ nostræ erga vos dilectionis argumenta frequenter eluceant; tum verò majori animi alacritate idipsum præstamus, cùm ad excitandum fraternitatum vestrarum zelum pro conservatione rectæ disciplinæ in clero regimini vestro commisso, præsentibus rerum aut temporum conditionibus commovemur. Nec enim impositum imbecillitati nostræ omnium Ecclesiarum sollicitudinis onus aliter sustinere nos posse confidimus, quàm si divini cultûs augmentum, atque exactam ecclesiasticarum sanctionum in singulis diœcesibus custodiam, religiosæ vigilantium pastorum curæ identidem inculcando, commendemus.

§ 1. Hujus porrò epistolæ ad vos scribendæ occasionem nobis atque argumentum inprimis præbet onus illud quod omnibus animarum curam gerentibus incumbit, applicandi missam parochialem pro populo ipsorum curæ commisso; tum etiam applicatio missæ conventualis, quæ pro benefactoribus in genere facienda est ab iis qui missas canunt in ecclesiis patriarchalibus, metropolitanis, cathedralibus et collegiatis, tum denique debitum psallendi quo tenentur canonici prædictarum ecclesiarum choro assistentes. Cujus quidem argumenti minimè nova, sed à scriptoribus frequenter habita tractatio est; cùmque ea res in hujus almæ urbis nostræ congregationibus, et potissimùm in congregatione venerabilium fratrum nostrorum S. R. E. cardinalium, concilii Tridentini interpretum, ćujus secretarii munere olim in minoribus constituti multos annos perfuncti sumus, multoties discussa ac definita fuerit; quamvis earumdem congregationum decreta plerumque circa eam uniformia et sibi consona prodierint, eorumque decretorum nonnulla etiam pontificiam prædecessorum nostrorum approbationem et confirmationem meruerint; minimè tamen mirandum esset eorum notitiam ad singulos quosque vestrûm non adhuc pervenisse. Quapropter non modò opportunum, verùm etiam necessarium duximus, encyclicam hanc epistolam ad vos scribere, per quam, sublatâ demùm diversarum in quas scriptores abierunt opinionum varietate, constans hujus Apostolicæ Sedis sententia prædictis de rebus cuilibet innotescat; et fraternitatibus vestris quædam veluti norma ac regula suppetat, juxta quam synodales aliasque vestras circa præmissa constitutiones, ordinationes, seu edicta, quorum publicationem vobis injungimus, dirigere valeatis. Eorum verò executionem, dùm, juxta ea quæ in præsentibus tenenda atque servanda præscribimus, omni quâ decet sollicitudine ac vigilantiâ urgere studebitis, minimè dubitandum vobis erit, ne statutorum vestrorum implemento obicem aut moram afferre valeant recursus ad hujus nostræ curiæ tribunalia forsitan habendi; utpote quos omninò rejiciendos esse præcipimus ac jubemus; quamobrem has ipsas litteras nostras in singulorum tribunalium regestis asservari volumus, atque ad earum præscriptum tam ipsorum tribunalium resolutiones, quàm de vestris decretis, quæ ipsis præsentibus inhærentes edituri estis, judicia exigi et conferri mandamus.

§ 2. Et quidem quod nuper enuntiavimus, sacrosanctum missæ sacrificium à pastoribus animarum applicari debere pro populo ipsorum curæ commisso, id veluti ex divino præcepto descendens, à sacrâ Tridentinâ synodo disertè exprimitur sess. 23, cap. 1, de Reformat., per hæc notabilia verba: *Cùm præcepto divino mandatum sit omnibus, quibus animarum cura commissa est, oves suas agnoscere, pro his sacrificium offerre.* Et quamvis minimè defuerint qui per inanes et frivolas interpretationes hujusmodi obligationem à sanctâ synodo memoratam de medio tollere vel saltem extenuare contenderint; cùm tamen relata concilii verba satis clara et perspicua sint, cùmque prædicta congregatio ejusdem concilii interpretationi privativè præposita constanter edixerit eos quibus animarum cura demandata est, non modò sacrificium missæ celebrare, sed illius etiam fructum medium pro populo sibi commisso applicare debere, nec illud pro aliis applicare, aut pro hujusmodi applicatione eleemosynam percipere posse; quodque magis interest, cùm hæc intelligentia à prædecessoribus nostris Romanis pontificibus approbata fuerit et confirmata, nihil jam ampliùs ulli vestrûm desiderandum superest, ut eam amplecti, eidemque obsequi, necnon illius promptam executionem in vestris respectivè diœcesibus omni studio procurare debeatis.

§ 3. Neque nos tamen, qui, ut superiùs innuimus, in minoribus adhuc degentes, munus secretarii prædictæ congregationis concilii Tridentini interpretis plures annos obivimus, aliosque non paucos partim in Anconitanæ cathedralis, partim in metropolitanæ Bononiensis, patriæ nostræ dilectissimæ, quam adhuc retinemus, gubernatione assiduè transegimus, non, inquam, nos latent multiplicis generis effugia per quæ nonnulli prædictæ obligationis implementum declinare satagunt, quibusque proinde opportunè à nobis est occurrendum.

§ 4. Cùm enim sacrum Tridentinum concilium, ne animarum cura negligatur, non uno in loco episcopis mandet ut quotiescumque opus fuerit idoneos vicarios cum certorum fructuum assignatione ad eamdem curam exercendam eligant ac deputent, uti videre est in sess. 6, c. 2, sess. 7, c. 5, et sess. 21, c. 6, sess. 25, c. 16, non rarò autem eveniat ut, aliquâ ecclesiâ parochiali vacante, vicarius pariter ad implenda hujusmodi ecclesiæ onera usque ad novi rectoris electionem, ab episcopo deputari debeat, eodem concilio Tridentino id jubente, sess. 24, c. 18 de Reform.; nonnulli ex hujusmodi vicariis nituntur seipsos à prædictâ obligatione subtrahere, vel ex eo quòd habituali curâ penes alium seu alios residente, ipsi actualem duntaxat exerceant; vel quòd ipsi sint ad nutum amovibiles, vel ad breve tempus hujusmodi curæ sint addicti: ut nihil hìc loquamur de parochis regularibus, qui à prædictâ applicatione missæ pro populo nonnunquàm alienos se ostendunt. Itaque mens nostra et sententia est, sicuti etiam pluries à prælaudatis congregationibus judicatum fuit ac definitum, quòd omnes et singuli, qui actu animarum curam exercent, et non solùm parochi aut vicarii regulares, uno verbo, omnes et singuli de quibus supra dictum est, atque alii quicumque etiam specificâ et individuâ mentione digni, æquè teneantur missam parochialem applicare pro populo, ut præfertur, ipsorum curæ commisso.

§ 5. Nonnulli verò ad evitandum hujusmodi obligationis implementum, allegare solent congruos sibi parochiæ suæ redditus non suppetere; alii denique ad inveteratam consuetudinem confugiunt, sustinentes id neque sibi neque decessoribus suis per longum tempus, quod immemorabile affirmant, unquàm in usu fuisse. Nos autem ad præcedentes prædictæ congregationis concilii resolutiones nostram approbationem et confirmationem extendimus; et quatenùs opus sit, auctoritate apostolicâ iterùm tenore præsentium decernimus et declaramus quòd, licèt parochi seu alii, ut supra, animarum curam habentes, congruis præfinitis redditibus destituantur, et quamvis antiquâ seu etiam immemorabili consuetudine in ipsorum diœcesibus seu parœchiis obtinuerit ut missa pro populo non applicaretur, eadem nihilominùs omninò in posterum ab ipsis debeat applicari.

§ 6. Dùm tamen diximus omnes animarum curam habentes missæ sacrificium pro populo sibi commisso applicare debere, non ideò statuere voluimus eosdem aut quotidiè aut quotiescumque celebraverint, ad prædictam applicationem pro populo teneri. Et quidem sacrosancta Tridentina synodus, sess. 23, c. 14, præcipit episcopis curare ut sacerdotes saltem diebus Dominicis et festis solemnibus missarum sacra faciant; *si autem curam habuerint animarum, tam frequenter, ut suo muneri satisfaciant missas celebrent;* in pluribus autem synodalibus episcoporum constitutionibus novimus providè constitutos ac designatos esse dies quibus animarum pastores missas celebrare debeant. Atverò nos id unum in præsenti suscepimus decernendum, quando nimirùm iidem pro populo celebrare et applicare teneantur; et quamvis compertum habeamus id quod aliàs à congregatione concilii responsum fuit, parochum nempe pinguibus redditibus dotatum quotidiè pro populo celebrare et applicare debere, eum verò qui uberioribus hujusmodi redditibus non gaudeat, festivis tantùm diebus id ipsum præstare teneri; cùm tamen pariter nobis perspectæ sint tum controversiæ super hoc ipso exortæ, nimirùm ad quam summam pertingere debent ecclesiæ parochialis proventus, ut pingues et uberes appellari possint; quoniam pingues minimè habendi sunt redditus, etiam copiosi, quibus tamen multiplicia et gravia sint onera adnexa; tum etiam multorum querelæ adversùs hujusmodi decretum, tanquàm plus æquo rigidum, excitatæ nobis innotescant, idcircò opportunum censemus fraternitatibus vestris declarare, nobis abundè satisfactum fore, vobisque proinde satis esse posse, dùm ii qui animarum curam exercent sacrificium missæ pro populo celebrent atque applicent in Dominicis aliisque per annum diebus festis de præcepto; cùm prædicti Dominici aliique festi dies ii sint in quibus juxta præceptum concilii Tridentini, sess. 5, c. 2, et sess. 24, c. 4, quilibet animarum curæ præpositus populum sibi commissum salutaribus verbis pascere debet, docendo ea quæ scire omnibus necessarium est ad salutem; iidemque sint dies de quibus eadem sancta synodus statuit ut *moneat episcopus populum diligenter teneri unumquemque parochiæ suæ interesse, ubi commodè id fieri potest, ad audiendum Verbum Dei;* et quibus parochi subditos suos in doctrinâ christianâ erudire debent, juxta id quod à prædicto concilio, in cit. c. 4, episcopis præcipitur, ut nempe *saltem Dominicis et aliis festivis diebus pueros in singulis parochiis fidei rudimenta, et obedientiam erga Deum et parentes, diligenter ab iis ad quos spectabit doceri* curent.

§ 7. Et quia in nonnullis diœcesibus numerus dierum festorum de præcepto, de apostolicâ nostrâ auctoritate et consensu, eatenùs est imminutus, ut nempe in aliquibus festis Christi fideles et missam audire, et ab operibus servilibus abstinere debeant; in aliis verò populo permissum sit opera servilia exercere, firmâ remanente obligatione audiendi missæ sacrificium; nos, ut obortæ jam dubitationes circa onus applicationis missæ parochialis in hujusmodi diebus festis penitùs eliminentur, statuimus et declaramus quòd etiam iisdem festis diebus quibus populus missæ interesse debet, et servilibus operibus vacare potest, omnes animarum curam gerentes missam pro populo celebrare et applicare teneantur.

§ 8. Quia verò propriâ nonnunquàm experientiâ satis agnovimus aliquos esse parochos adeò pauperes ut fermè ex eleemosynis quas à fidelibus pro missarum celebratione accipiunt vivere cogantur; eos verò qui, ecclesiâ parochiali vacante, ad animarum curam exercendam, sub vicarii seu œconomi nomine, deputantur, aliquibus in locis adeò illiberaliter tractari, ut exigui redditus ipsis constituti et pauca incerta emolumenta eisdem obvenientia ægrè ad eorum vitæ necessaria sufficiant; quod iis quoque non rarò eve-

nire solet qui in aliquibus ecclesiis, habituali curâ apud alios manente, actuali tantùm exercitio sunt addicti ; proinde cum istis severè nimis agi videretur, si diebus festis, quibus potissimùm hujusmodi occasio se offert, eisdem vetitum esset eleemosynam pro applicatione missæ recipere ; idcircò nos tam istorum quàm illorum inopiam summoperè miserantes, eisdemque quantùm nobis integrum est consulere volentes ; quamvis, ut supra dictum est, omnes et singuli prædicti teneantur diebus festis missam pro populo celebrare et applicare; attamen, quod pertinet ad prædictos parochos egentes, unicuique vestrûm facultatem concedimus cum iis quos reverà tales esse noveritis opportunè dispensandi, ad hoc ut, etiam diebus festis hujusmodi, eleemosynam ab aliquo pio offerente recipere, et pro ipso sacrificium applicare, quatenùs id ab eo requiratur, liberè et licitè possint et valeant, dummodò ad necessariam populi commoditatem in ipsâ ecclesiâ parochiali missam celebrent; eâ tamen adjectâ conditione, ut tot missas infra hebdomadam pro populo applicent quot in diebus festis infra eamdem hebdomadam occurrentibus, juxta peculiarem intentionem alterius pii benefactoris obtulerint.

§ 9. Quod autem spectat ad vicarios sive œconomos ecclesiarum vacantium, cùm à sacro Tridentino concilio, cit. sess. 24, cap. 18, cuilibet episcopo tribuatur facultas eos deputandi et constituendi, *cum congruâ, ejus arbitrio, fructuum portionis assignatione;* vestrum erit, ven. fratres, cum iis agere qui vacantis Ecclesiæ fructus exigunt, ut egenti vicario, qui exiguâ hujusmodi certorum fructuum assignatione, paucisque incertis proventibus gaudeat, congruum aliquod augmentum præbeatur pro onere celebrandi et applicandi missam pro populo diebus festis. Quapropter pro iis locis in quibus ecclesiarum vacantium fructus ad commodum cameræ nostræ apostolicæ exiguntur, opportuna thesaurario nostro generali mandata dirigimus, quæ is denuntiare non prætermittet peculiaribus dictorum locorum collectoribus, cum quibus episcopi ecclesiasticæ nostræ ditionis, cæterorumque locorum in quibus, ut præfertur, ecclesiarum vacantium fructus ad cameram prædictam pertinent, officii sui partes in eum finem de quo supra diximus interponere debebunt.

§ 10. Ac demùm, quoad illos qui tanquàm vicarii, sive perpetui, sive ad tempus constituti, animarum curam administrant, quæ apud alios habitu residet, ratione alicujus ecclesiæ parochialis, ipsorum ecclesiis, seu monasteriis, collegiis, aut locis piis olim unitæ ; quamvis à recol. mem. prædecessore nostro S. Pio papâ V præfinita fuerit certa pars fructuum hujusmodi vicariis assignanda, prout in ipsius constitutione quæ incipit : *Ad exsequendum*, datâ kalendis novembris anni 1567, distinctè statuitur; nihilominùs ubi præscripta fructuum portio, vel nullo modo, vel non integrè vicariis prædictis assignata reperiatur, vel etiam ubi ea quæ ad normam prædictæ constitutionis eisdem fuerit attributa, minimè sufficiens à vobis reputetur, propter temporum circumstantias, et signanter pro implendo onere celebrandi et applicandi missam pro populo diebus festis de præcepto, utendum vobis erit potestate quam fecit episcopis synodus Tridentina, sess. 7, cap. 7, dùm illorum arbitrio permisit, juxta temporum atque injunctorum onerum rationem, congruam prædictis vicariis fructuum portionem assignare; quam ob causam nos etiam fraternitatibus vestris, quatenùs opus sit, necessarias omnes et opportunas facultates impertimur, quibuscumque appellationibus, privilegiis aut exemptionibus, ut in eodem concilio sancitur adversùs ea quæ salubriter à vobis constituta fuerint, minimè suffragantibus.

§ 11. Hæc igitur circa missam parochialem statuenda, et fraternitatibus vestris denuntianda judicavimus. Indeque gradum facientes ad ea quæ pertinent ad missam conventualem, neminem vestrûm latere putamus sacrorum canonum sanctiones, quibus præcipitur ut singulis diebus in ecclesiis patriarchalibus, metropolitanis, cathedralibus et collegiatis tum horæ canonicæ debitis modo et formâ recitentur, tum etiam missa conventualis celebretur; quæ adeò claræ sunt, ut nulla super iis oriri possit dubitatio. Eâque de re perspicuæ pariter et per omnia uniformes existunt resolutiones ab hâc congregatione ven. fratrum nostrorum concilii Tridentini interpretum repetitis vicibus emanatæ, quas omnes apostolicâ auctoritate nostrâ confirmamus et approbamus, earum executionem vobis enixè inculcantes, ut scilicet missa conventualis, quæ singulis diebus canitur à clero prædictarum ecclesiarum, pro earumdem benefactoribus in genere quotidiè applicetur; eodem prorsùs modo quo missam parochialem ab iis qui curam animarum gerunt pro populo sibi commisso singulis diebus festis de præcepto applicari debere superiùs declaravimus.

§ 12. Itaque date operam ut falsam quorumdam opinionem eliminetis quam in aliquibus ecclesiis ejusmodi, sive dolo malo, sive per errorem invectam esse novimus, quod nempe dùm missa conventualis pro certo aliquo ecclesiæ benefactore, vel grati animi ergo, vel ex vi oneris impositi celebratur et applicatur, satis impletum censeatur debitum applicationis missæ conventualis. Etenim hujusmodi debitum non quidem respicit singulares aliquos benefactores, sed benefactores in genere cujuslibet ecclesiæ, cujus servitio addicti sunt quicumque in eâdem sive dignitates, sive canonicatus, sive mansionariatus, sive beneficia choralia obtinent, et missam conventualem suis respectivè vicibus celebrant.

§ 13. Neque minùs improbandam noveritis aliorum sententiam, qui satis putant supra dictam obligationem impletam esse dùm in eorum ecclesiis pro benefactoribus in genere aliquæ interdùm preces fiunt, vel anniversaria statis diebus sacrificia pro illis peraguntur. Nemo enim id sibi arrogare debet ut impositæ obligationi aliâ ratione satisfacere possit quàm eâ quæ à lege ecclesiasticâ multoties præscripta fuit, nimirùm missam conventualem singulis diebus pro benefactoribus celebrando, eamdemque pro illis in genere applicando.

§ 14. Protectò non solùm prioribus Ecclesiæ seculis, verùm etiam temporibus haud longè à nostrâ ætate remotis (quod vos ex Historiâ Ecclesiæ didicisse non dubitamus), servabatur olim in singulis ecclesiis series accurata omnium et singulorum quorum liberalitate unaquæque aucta fuerat, eorumque nomina sacris diptychis, sic enim vocabantur, ideò consignata erant, ut eorumdem recordatio nunquàm interiret, utque pro iis tum preces funderentur, tum etiam missæ sacrificium offerretur; quam ob causam etiam prædictus catalogus in plerisque ecclesiis ob oculos presbyteri celebrantis apponi consuevit, licèt iidem pii benefactores in suis donationibus nihil penitùs pro se pacti essent, sed tantummodò pro peccatorum suorum remissione se bona sua Deo offerre declarâssent. Ecclesiarum siquidem præsules preces pro iis imperandas esse duxerunt, quamvis illi propria bona offerentes, ne verbum quidem eâ de re fecissent. Sacrorum hujusmodi diptychorum usus sensim defecit, ob idque in oblivione jacent alicubi complurium benefactorum nomina. At non idcircò deserere fas est usum et disciplinam orandi pro iis, et sacrificium missæ pro illis offerendi. Atque inde præceptum applicandi missam conventualem pro benefactoribus in genere originem atque rationem desumit.

§ 15. Quemadmodùm verò, loquendo de missâ parochiali, superiùs dictum est varias excusationes afferri solere ad declinandam illius applicationem pro populo diebus festis de præcepto, ita pariter usu venit quoad applicationem quotidianam missæ conventualis pro benefactoribus in genere. Ut autem superiores illæ, sic etiam hæ posteriores, providè è medio sublatæ fuerunt per opportunas congregationis concilii Tridentini resolutiones, quas proinde in his etiam auctoritate nostrâ approbamus et confirmamus.

§ 16. Nonnulli siquidem obtentu contrariæ consuetudinis, etiam immemorabilis, in propriâ ecclesiâ vigentis, se ab hujusmodi onere eximi posse sibi persuaserunt. Verùm jam pluries responsum fuit hujusmodi consuetudinem, licèt immemorabilem, quæ potiùs abusus et corruptela dicenda est, nemini suffragari.

§ 17. Alii à missâ pro benefactoribus in genere applicandâ se excusatos voluissent ex eo quòd alio quopiam missarum onere obstricti inveniantur, vel ratione proprii canonicatûs aut alterius beneficii ecclesiastici, quod insimul cum canonicali præbendâ obtinent; vel quia, præter munus canonici seu beneficiati, aut mansionarii in ecclesiâ cathedrali seu collegiatâ, cùm etiam in eâdem vel in aliâ ecclesiâ parochialem curam exerceant, dùm missam conventualem canunt diebus festis de præcepto, debent pro populo sibi commisso eam applicare, ac proinde nequeunt eamdem pro ecclesiæ benefactoribus specialiter offerre. Sed his quoque obviàm itum est, jubendo singulis prædictis ut missam conventualem quam canunt pro Ecclesiæ benefactoribus in genere applicent; pro aliis verò pro quibus ipsi peculiariter missam applicare tenentur, alterum substituant, qui ipsorum loco missam hujusmodi celebret applicetque.

§ 18. Aliorum pariter exceptio fuit, quòd missa conventualis non semper à canonicis aut dignitatibus celebretur, sed aliquando etiam à beneficiatis aut mansionariis, quos minùs æquum videtur pro missæ celebratione omni eleemosynâ carere, quæ unde desumi valeat, ignoratur. Cui tamen rei pariter consultum est, demandando ut ea desumatur ex massâ distributionum.

§ 19. Alii denique obtenderunt exiguitatem hujusmodi distributionum, quæ ob detractam eleemosynam quotidianam pro missâ conventuali, ad nihilum ferè redactæ, vix foret ut ab aliquo curarentur, cum magno detrimento servitii Ecclesiæ præstandi. Tridentina quidem synodus, sess. 24, cap. 15, opportunas rationes ostendit, quibus canonicarum præbendarum inopiæ valeat provideri. Si verò designatam à concilio viam, ut ferè evenire solet, nequaquàm iniri posse contingat, reliquum erit ad congregationem concilii recursum habere, cujus erit perspecto ex vestris relationibus rerum statu, auctoritate apostolicâ à prædecessoribus nostris eidem impartitâ, et à nobis etiam præsentium tenore confirmatâ, quotidianam applicationem missæ conventualis pro benefactoribus in genere, ut aliàs, ad festos tantummodò dies reducere.

§ 20. Non modò ecclesiis patriarchalibus, metropolitanis, cathedralibus et collegiatis injunctum reperitur ut quotidiè missa conventualis in eisdem canatur, sed etiam in rubricis generalibus, quarum exactissimam fraternitatibus vestris custodiam commendamus, præscribitur ut certis diebus non una, sed binæ atque etiam aliquando tres missæ conventuales uno die celebrentur. Itaque cùm nuper à nobis dictum fuerit primam missam conventualem quotidiè pro benefactoribus in genere celebrandam et applicandam esse, nunc expendendum superest an earumdem ecclesiarum capitula jurisdictioni vestræ respectivè subjecta adigere debeatis ut alias quoque missas, si plures, ut præfertur, celebrari contigerit, pro benefactoribus in genere similiter applicent.

§ 21. Hujusmodi quæstio ab aliquibus ex vobis ecclesiastico zelo flagrantibus supradictæ congregationi venerabilium fratrum nostrorum concilii Tridentini interpretum proposita est. Jamque ante illius propositionem compertum fuerat aliàs ab eâdem congregatione responsum fuisse, concedendam esse exemptionem ab onere applicandi secundam et tertiam missam conventualem pro benefactoribus in genere, attentâ canonicatuum et beneficiorum tenuitate: ex quo inferri poterat hujusmodi applicationis debitum manere ubi de ecclesiis pauperibus non ageretur.

§ 22. Verùm, cùm hanc definiendæ quæstionis regulam apud prædictam congregationem non admodùm veteri observantiâ firmatam probè noverimus, cùmque hujusce dubii solutionem eadem congregatio nuper judicio nostro remittendam esse censuerit, nos ita judicamus, idque vobis tenendum indicimus, laudandos nempe et confirmandos esse quotquot sponte suâ secundam aut tertiam conventualem missam pro benefactoribus in genere applicant; qui verò idem agunt ex vi consuetudinis in ipsorum ecclesiâ vigen-

tis, iis imperandum ut in eâ consuetudine perseverent. Ubi verò id usu receptum non invenitur, liberam omninò secundæ tertiæque missæ conventualis applicationem celebranti relinquendam esse, dummodò in commemoratione pro defunctis, ecclesiæ benefactorum in genere non obliviscatur.

§ 23. Huic demùm epistolæ nostræ finem imponentes, fraternitates vestras enixè hortamur ut maximam curam et vigilantiam in id conferatis, ut in ecclesiarum vestrarum choris, præter devotam celebrationem, debitamque applicationem missæ conventualis, horæ canonicæ non præproperè, sed exactè, pausâ nempe interpositâ, et maximâ quâ decet reverentiâ ac religione canantur.

§ 24. Equidem scimus in aliquibus metropolitanis et cathedralibus ecclesiis, inter canonicos eam opinionem invaluisse, ut se munus suum satis implere contendant, dùm choro præsentes assistunt, licèt ipsi sibi silentium imperent, neque psallentibus beneficiatis aut mansionariis in cantu se adjungant. In hujusce verò opinionis confirmationem adduci ab iisdem solent inveteratæ consuetudines, statuta peculiaria, aut etiam prætensa ecclesiarum suarum privilegia. At cùm synodus Tridentina, sess. 24, cap. 12, loquens de dignitatibus et canonicis qui choro interesse debent, unum ex eorum officiis esse dicat, *in choro ad psallendum instituto hymnis et canticis Dei nomen reverenter, distinctè devotèque laudare;* cùmque pauca omninò sint capitula in quibus eo modo à canonicis in choro assistitur, ideòque receptæ in universâ Ecclesiâ disciplinæ paucos illos adversari dignoscatur; cùm insuper opinio illa nunquàm in congregatione concilii Tridentini interpretationi præposita examinata sit, quin statim explosa fuerit et improbata; quamvis præsumptis consuetudinibus aliisque fundamentis et rationibus innixa perhiberetur, canonicis etiam ecclesiarum patriarchalium hujus nostræ urbis super hoc instantibus; cùm denique idem judicium prolatum reperiatur à pluribus conciliis provincialibus, ab hâc etiam Apostolicâ Sede approbatis et confirmatis, nihil jam reliquum esse videtur, quominùs pauciores universorum legi se accommodent. Equidem minimè nobis compertum est, quo peculiari titulo suffulti, persuasum habeant unius vel alterius ecclesiæ canonici se muneri suo satisfacere per simplicem in choro assistentiam, absque divinæ psalmodiæ cantu. Verùm, nisi illis præstò sit apostolicum non præsumptum vel abrogatum, sed legitimum ac vigens privilegium sive indultum, jure ac meritò verendum est ne isti, dùm ita se gerunt, præbendarum ac distributionum fructus minimè suos faciant, et consequenter ne ad eorum restitutionem teneantur. Quapropter vestrum erit, venerabiles fratres, hæc omnia illis aperire, ut neque nobis, neque vobis apud divinum judicem fraudi sit, si in hujusmodi re, quæ tanti est momenti, utpote ad ipsius Dei cultum proximè spectat, abusus et corruptelas, quas arguendo et increpando evellere debebamus, dissimulatione ac silentio nostro fovisse et confirmâsse inveniamur. Interea fraternitatibus vestris, quas intimo cordis affectu complectimur, apostolicam benedictionem amantissimè impertimur.

Datum Romæ apud S. Mariam Majorem die 19 augusti 1744, pontificatûs nostri anno 5.

APPENDIX V

Ad librum 3, cap. 8 et 9, in quibus agitur de applicatione missæ, quod argumentum iterùm fusiùs discutitur cap. 21 et 22, circa onus applicandi missam ex acceptâ eleemosynâ; in hoc verò cap. 22, num. 9, agitur de sorte missæ perpetuæ: unde hìc subjiciemus ex libro 5, de Synodo diœcesanâ.

DE MISSARUM ONERIBUS MINUENDIS.

1. Cùm sapientissimi concilii Tridentini patres probè animadverterint adeò ingentem esse numerum missarum ex piorum defunctorum legatis, in perpetuum celebrandarum, ut illum explere et exæquare impossibile jam foret; cùmque insuper perpenderint, ob decrementum reddituum quos illi reliquerant, adeò tenuem superesse eleemosynam, singulis missis respondentem, ut nullus reperiretur sacerdos qui onus subire vellet eas celebrandi; hisce de causis, sess. 25, cap. 5, de Reform., facultatem dederunt episcopis et superioribus generalibus ordinum regularium, ut illi in suâ quisque diœcesanâ synodo, hi verò in capitulis generalibus, pro ipsorum arbitrio et conscientiâ, missarum onera contrahere, seu eorum numerum minuere possent.

2. Verùm hanc facultatem, quâ plerique antistites, præsertim archiepiscopus Valentinus in suâ diœcesanâ synodo anni 1577, et in synodo provinciali anni 1584, atque in aliâ synodo diœcesanâ habitâ anno 1590, apud cardinalem de Aguirre, tom. 4 Conciliorum Hispaniæ, pag. 289 et pag. 459, usi fuerant, revocavit et ad Sedem Apostolicam avocavit Urbanus VIII, in suâ constitutione 45, Bullar. tom. 5, cujus verba sunt: *Districtè prohibet atque interdicit ne episcopi in diœcesanâ synodo, aut generales in capitulis generalibus vel aliàs quoquomodò reducant onera ulla missarum celebrandarum, aut post idem concilium imposita, aut in limite fundationis; sed pro his omnibus reducendis, aut moderandis, vel commutandis ad Apostolicam Sedem recurratur, quæ re diligenter perspectâ, id statuet, quod magis in Domino expedire arbitrabitur; alioquin reductiones, moderationes et commutationes hujusmodi, si quas contra hujus probationis formam fieri contigerit, omninò nullas atque inanes decernit.* Quare hodiè integrum ampliùs non est episcopis in suis diœcesanis synodis, virtute facultatis sibi olim à Tridentino concessæ, missarum onera minuere et moderari; ac proinde rescissæ hodiè sunt pleræque quæstiones quæ antea à doctoribus versabantur, puta an solus episcopus, etiam extra synodum, possit missarum onera minuere, an potiùs synodi consensus ad id requiratur,

aliæque similes, de quibus Hurtadus, Resolut. moral. tom. 2, lib. 6, n. 2125; solùmque disputari potest an per prædictam Urbani VIII constitutionem adempta quoque eis sit potestas moderandi numerum missarum, quarum celebrandarum obligationem nemo adhuc in se suscepit, et fortassè, ob tenuitatem eleemosynæ illarum numero respondentis, nemo reperitur qui illam acceptare velit. Non esse ademptam, opinati sunt Pasqualigus, de Sacrificio novæ legis, q. 1168; Passerin., de Statu hominum, tom. 2, q. 187, num. 1055, et alii; quoniam Urbanus VIII solùm interdixit episcopis ne missarum onera à fundatoribus imposita imminuant. Onus autem, inquiunt, à fundatore quidem relictum, sed nondùm acceptatum, non potest dici ulli impositum, cùm ante acceptationem nullus sit qui eo gravetur; sed hàc subtili cæteroquin ratiocinatione posthabitâ, prævaluit sententia opposita, quam tuetur Diana in Edit. coord. tom. 2, tract. 1, resol. 14, num. 3 et 4, eique semper astipulata est sacra congregatio concilii, à quâ cùm quæsitum fuisset *an prohibitio facta episcopis reducendi onera missarum habeat locum etiam in casu quo legatum sit ita tenue ut non sit qui velit onus illi injunctum subire, et, si recurrendum sit ad Sedem Apostolicam pro moderatione oneris, totum, aut ferè totum insumendum sit pro expensis ad id necessariis.* Quamvis verba illa : *Ut non sit qui velit onus illi injunctum subire*, manifestè indicarent celebrationis onus nondùm fuisse ab ullo acceptatum, nihilominùs eadem sacra congregatio respondit : *Etsi legatum sit adeò tenue, nihilominùs pro reductione oneris, ut supra impositi, ab iis ad quos pertinet, Sedem Apostolicam esse adeundam ;* quod adnotatum legitur post prædictam constitutionem Urbani VIII, Bullar. tomo 5. Idemque iterùm sacra congregatio declaravit in causâ Lucen. Onerum missarum, in quâ disceptato sequenti articulo : *An episcopus possit onera missarum nondùm acceptata reducere, absque beneplacito Sedis Apostolicæ, sive hujus sacræ congregationis, quoties reductionem necessariam esse judicaverit, ac eo quòd locus pius legatum acceptare recuset, non diminuto onere; die* 20 *junii* 1681, *respondit negativè*. Secùs verò esset si is qui legatum reliquit, expressam facultatem dedisset episcopo missarum designatarum numerum minuendi; tunc enim licere episcopo, inconsultâ Sede Apostolicâ, eâ facultate uti, censuit eadem sacra congregatio, uti habetur cit. tomo 5 Bullar., post laudatam Urbani VIII constitutionem.

3. Attamen, post Urbanum VIII, alii Romani pontifices, videlicet Alexander VII, Clemens X, Clemens XI, Innocentius XIII et Benedictus XIII, ferè omnibus religiosis institutis privilegium concesserunt ut superiores generales, adhibito maturo consilio ac nonnullis servatis regulis, in eorumdem privilegiorum litteris expressis, possent, in suâ quisque religione, onera missarum, antea relicta et acceptata moderari; eademque facultas à san. mem. Benedicto XIII facta fuit omnibus episcopis qui vel per se vel per suos procuratores interfuerant concilio Romano, habito anno 1725, uti videre est in eodem concilio, tit. 15, cap. 8. Huic concilio nos quoque interfuimus, tanquàm doctor in decretis, non verò tanquàm archiepiscopus Theodosiæ, licèt hujus Ecclesiæ titulo essemus exornati; episcopis quippe merè titularibus aditus ad illud non patuit; et nihilominùs, postquàm ab Ecclesiâ Anconitanâ ab eodem Benedicto XIII nobis commissâ, ad Bononiensem metropolitanam, auctoritate Clementis XII translati fuimus, ab eodem Clemente potestatem impetravimus missarum in perpetuum celebrandarum numerum justis exigentibus causis, in nostrâ Bononiensi civitate et diœcesi contrahendi; quâ tamen, summâ cum moderatione et cautelâ usi sumus, iisque inprimis adhibitis regulis quas semper præ oculis habuimus, cum sacræ congregationis concilii secretarii munus obeuntes, de missarum numero à fundatoribus præscripto minuendo, in eâdem sacrâ congregatione agendum erat.

Item ex synodo diœcesanâ, lib. 7, *cap.* 70, *num.* 4 *et* 5.

4. In diœcesi Toletanâ ecclesiarum sacrariis præfecti tot eleemosynas pro missis in iisdem ecclesiis celebrandis acceptabant, quot satisfieri impossibile foret; quare, ne fidelium pietas eleemosynam erogantium fraudaretur, archiepiscopus in suis synodalibus Constitutionibus jussit, ut singuli ecclesiarum præfecti, quolibêt trimestri, et de præceptis eleemosynis et de celebratis missis exactam sibi rationem redderent; quòd si missæ numerum non exæquarent ab elargientibus eleemosynam præscriptum, liberum sibi esse voluit, earumdem celebrationem alteri ecclesiæ committere. Etiam ejusmodi constitutio acriter impugnata est apud sacræ Rotæ tribunal, plerisque enim videbatur archiepiscopus suæ potestatis limites prætergressus, quasi sibi jus usurpâsset piam commutandi fidelium voluntatem, qui in illâ speciali ecclesiâ sacrificium pro se offerri voluerant, in quam consuetam contulerant stipem. Verùm Rotæ auditorium cùm ponderaverit non fuisse ab episcopo absolutè sancitum ut missæ extra Ecclesiam celebrarentur, cui fuerant eleemosynæ oblatæ, sed duntaxat præscriptum quid faciendum foret quando in illâ tot missæ celebrari non poterant quot oblatis eleemosynis responderent; cùmque simul perpenderit aliquod temperamentum necessariò adhibendum fuisse, ne in prædicto casu, à jure communi non præviso, prorsùs eluderentur fideles eleemosynam elargientes, utque iidem specialem fructum quem erogatâ stipe exoptabant è sacrificio assequerentur, si non in illâ quam designaverant ecclesiâ, alibi saltem oblato, idcircò laudatam constitutionem commendavit approbavitque, decis. 1436, et decis. 1522, coram Coccino.

5. Haud absimilis quæstio sæpiùs delata est ad sacram congregationem concilii, à quâ petitum fuit quid foret agendum, cùm ingens eleemosynarum copia in unam conferebatur ecclesiam, ut tot missæ celebrarentur, in uno certo et designato ejusdem ecclesiæ sacello, quot tamen ibidem celebrare esset impossibile. Et sacra congregatio censuit missarum celebrationem non esse ultra hebdomadam differendam, sed in aliis saltem ejusdem ecclesiæ sacellis

explendam ; ne autem imponeretur fidelibus eleemosynas erogantibus, præscriptam tabellam, in visibili ecclesiæ loco exponendam, notificari jussit, suscipiendis in posterum missarum oneribus satisfactum utique iri in altari à benefactoribus designato, si tamen intra unius hebdomadæ spatium fieri posset ; sin minus, in aliis ejusdem ecclesiæ altaribus juxta sacræ congregationis rescriptum.

APPENDIX VI

Ad librum 3, cap. 12, in quo disseritur de jejunio naturali, quod utrùm à pulvere Nicosiano frangatur, consulendum est caput 63 Synodi diœcesanæ, libri 7 num. 1, 2 et 3.

1. In superiùs citato concilio provinciali Mexicano habito anno 1585 (quod cardinalis de Aguirre, in Præfat. tom. 4, num. 16, à Sede Apostolicâ approbatum affirmat), lib. 3, tit. 15, § 13 tomo 4 Concilior. Hispaniæ, ejusd. cardinal. de Aguirre, pag. 356), ita cautum legitur : *Ob reverentiam quæ Eucharistiæ percipiendæ exhibenda est, præcipitur ne ullus sacerdos ante missæ celebrationem aut quævis alia persona ante communionem, quidquam tabaci picietive aut similium, medicamenti causâ per modum fumalis evaporationis aut alio quovis modo percipiat.* Haud absimile edictum anno 1640 promulgavit cardinalis de Borgia, archiepiscopus Hispalensis, quo sub pœnâ excommunicationis latæ sententiæ jussi sunt sacerdotes à tabaci usu abstinere, unâ ante missæ celebrationem, alterâ post eamdem celebrationem horâ.

2. Iis suffulti auctoritatibus Clericatus, de Sacram. Eucharist., decis. 54, num. 12, cas. 2 ; Natalis Alexander, in Theolog. dogmat. et moral., tomo 1, in append. 1 variar. Epistolar., epist. 45 ; Sarnellus episcopus, tomo 6 Epistol. ecclesiast., epist. 30 ; Hurtado, Resolut. moral. tomo 2, tract. 11, cap. ultimo, docuerunt oportere ac decere ut episcopi in suis synodis edicant ut à nemine ante missæ celebrationem, aut SS. Eucharistiæ perceptionem, tabaci folium mandatur, quod à plerisque fit ad sputa et phlegmata ex ore projicienda, aut illius fumus attrahatur, vel in pulverem redactum naribus ingeratur ; quia valdè indecens illis visum est ut quis ore et naribus tabaco conspurcatis ejusque redolens graveolentiam, ad SS. accedat Eucharistiam. Fuerunt præterea qui tabaci usum ante accessum ad sacram communionem jam omnibus ab Ecclesiâ vetitum putârunt, eò quòd etiam illius fumus in os injectus, et pulvis naribus attractus, jejunium frangat naturale ; ita quippe opinati sunt Alphonsus de Leone, in Quæst. moral. de Chocolate, parte 3, § 4, n. 10 et seq., et Lezana, tomo 3, v. *Eucharistia*, num. 10 : sed istorum opinio confutata est à Pasqualigo, in Praxi jejunii, decis. 438 ; Diana, in Edit. coord., tomo 2, tract. 1, resol. 121 ; Hurtado, cit. loco, num. 393, et cardinali de Lugo, Respons. moral. lib. 1, dub. 9. Siquidem nec tabaci fumus nec pulvis naribus ingestus est vera comestio aut potatio, quibus duntaxat naturale jejunium solvitur. Aliqua tamen difficultas adhuc remanet de tabaci folii masticatione, quâ naturale jejunium violari, si aliquid succi ex illo expressi in stomachum trajiciatur, tanquàm certum asserit cit. de Leone, cui etiam Pasqualigus et Diana consentiunt, dummodò non fortuitò et præter intentionem id contingat. Sed addit Hecquet, in suo tract. de Dispensat. quadragesim., tomo 2, parte 3, cap. 18, nunquàm fortuitò, sed necessariò id evenire. Siquidem qui tabaci folium dentibus conterit, idipsum animo intendit, ut scilicet illius succo stomachus à pituitâ et phlegmate abstergatur ; ex adverso autem Zacchias, Quæst. medico-legal., lib. 9, tit. 7, q. unicâ, num. 33, citatus cardinalis de Lugo, num. 5 et seqq., eoque teste, plures theologi Neapolitani ab ipso interrogati censent nullâ ratione per tabaci masticationem frangi jejunium naturale, quia ejus succus, quanquàm in stomachum dilabatur, non est aptus ad nutriendum, sed duntaxat ad stomachi fibras irritandas.

3. Verùm, quidquid sit de hâc quæstione quam in medio relinquimus, de solo agentes tabaci fumo aut pulvere naribus attracto, illud idem hìc repetimus quod jam in hujus libri cap. 46, n. 2, prænotavimus, nimirùm nequaquàm hodiè expedire ut illius usus sub censurarum pœnâ interdicatur ; etenim, quanquàm olim quamdam præ se ferret turpitudinem atque indecentiam, propter quam Innocentius X et Innocentius XI excommunicatione perculerunt quotquot tabacum sumere auderent intra Vaticanam basilicam ; atque Urbanus VIII sub eâdem pœnâ, idem fieri vetuerat intra ecclesias diœcesis Hispalensis ; hodiè tamen à communi consuetudine sit adeò cohonestatus, ut nulli prorsùs scandalum præbeat, aut admirationem causet, quòd benè perpendit Lazarus Benedictus Miglioruccius, Instit. jur. canonic., tomo 1, pag. 187, nimiùm profectò severum se præberet episcopus, si Mexicanæ aliarumque similium synodorum vestigiis insistens, aut omnibus ante sacræ Eucharistiæ perceptionem, aut solis sacerdotibus ante missæ celebrationem, tabacum interdiceret, adjectâ præsertim in transgressores censurarum pœnâ. Quapropter, cùm nos in minoribus constituti, sacræ congregationis concilii secretarii munus obiremus, semper episcopis auctores fuimus, ut ejusmodi constitutionem, jam aliquando formatam, à suis synodis subtraherent, ne nimii rigoris notam incurrerent, aditumque aperirent subditorum querelis, ad sacram congregationem concilii deferendis ; quod multò magis iisdem consulendum ducimus, postquàm san. mem. Benedictus XIII, exploratum habens à tabaci usu omnem nunc adesse inhonestatem atque indecentiam, illum sumere permisit intra Vaticanam basilicam.

APPENDIX VII

Ad lib. 3, cap. 18, num. 19, ex tomo 1 Bullarii, pag. 212, num. 64.

Sacerdotes missam celebrantes non teneri sacram Eucharistiam omnibus petentibus infra ipsam actionem ministrare.

Venerabilibus fratribus, patriarchis, primatibus, archiepiscopis, et episcopis in Italiâ,

BENEDICTUS PAPA XIV.

Venerabiles fratres, salutem et apostolicam benedictionem.

Certiores effecti pullulare in nonnullis Italiæ diœcesibus controversiam de obligatione quâ sacerdotes missas celebrantes adstringantur Eucharistiam ministrare intra easdem fidelibus iis qui ad ipsam accipiendam paratos se exhibent, ac petunt sacrificii cui adstant participes fieri, nostro proinde animo reputavimus, gliscenti malo apostolicæ hujus paginæ documento obviàm ire, ne ulteriùs, aut absque fidelium eorumdem scandalo, progrediatur. Itaque, venerabiles fratres, sermonem nostrum ad vos convertimus, ut ipsi quoque pastoralis hâc in re officii partes minimè negligatis.

§ 1. Ac primò quidem dicendum nobis occurrit, nemini ex fidelibus in mentem venire posse missas privatas, in quibus sacerdos solus sacram sumit Eucharistiam, propterea veri, perfecti et integri sacrificii incruenti à Christo Domino instituti rationem amittere, ideòque illicitas esse existimandas. Nec enim ignorant fideles, aut saltem facilè edoceri possunt, sacrosanctum concil. Trident., innixum doctrinæ quam perpetua Ecclesiæ traditio servavit, huic adversantem novam falsamque Lutheri sententiam damnâsse sess. 22, c. 6, et can. 8 : *Si quis dixerit missas, in quibus solus sacerdos sacramentaliter communicat, illicitas esse, ideòque abrogandas, anathema sit.*

§ 2. Nihilominùs, quandoquidem vetus Ecclesiæ praxis et disciplina, juxta quam fideles missis adstantes participare passim atque in publicis conventibus solebant sacrosanctum sacrificium, institutioni et exemplo Christi Domini omnimodè convenit, verba ejusdem concilii eo ipso spiritu, quo ab eodem prolata sunt, iteramus : *Optaret quidem sacrosancta synodus, ut in singulis missis fideles adstantes, non solùm spirituali affectu, sed sacramentali etiam Eucharistiæ perceptione communicarent, quo ad eos sanctissimi hujus sacrificii fructus uberior proveniret.* Utinam autem eo ipso christianæ pietatis fervore, quo primorum seculorum fideles exardebant, nostrorum quoque temporum homines inflammati, avidè ad publicam sacram mensam advolare, sanctorumque mysteriorum solemnitati non adesse tantùm, sed religiosè eorumdem participationem exoptare conspicerentur. Nulla certè res est quâ utiliùs episcopi, parochi, confessarii studium suum omne impendere valeant, quàm in excitandis fidelibus ad eam mentis puritatem sectandam, unde digni reddantur frequenti ad sacram mensam accessu et non spirituali tantùm, sed sacramentali etiam participatione illa sacrificii quod à sacerdote, tanquàm publico Ecclesiæ ministro non pro se tantùm, sed et pro ipsis, et ipsorum nomine offertur.

§ 3. Et quamvis de eodem sacrificio participent, præter eos quibus à sacerdote celebrante tribuitur in ipsâ missâ portio victimæ à se oblatæ, ii etiam quibus sacerdos Eucharistiam reservari solitam ministrat ; non tamen idcircò aut vetuit unquàm Ecclesia, aut modò vetat, satisfieri ab ipso sacerdote pietati et justæ eorum petitioni qui missæ adstantes ad consortium admitti postulant ejusdem sacrificii, quod et ipsi pariter offerunt eâ ratione quæ ipsos decere potest : imò probat atque cupit ne id omittatur eosque sacerdotes increparet, quorum culpâ et negligentiâ fidelibus participatio illa denegaretur.

§ 4. At quoniam in Ecclesiâ christianâ opus est cuncta ordinatè et congruenter disponi, pastores vigilantiam et curam suam conferent ut ex unâ parte fidelium pietas minimè fraudetur eo accessu eâque participatione ; ex aliâ verò ita utrumque sortiatur, quin ulla in laudabilibus aliis institutis oriatur perturbatio, unde facilè confusio etiam et scandalum oriretur. Quare pastores monere debent eosdem fideles ut participes esse cupientes sacræ mensæ (quod maximoperè probandum diximus), studeant tempus, locum et circumstantias nancisci quibus et ipsi justorum votorum suorum compotes evadant, nec instituta illa pietatis impediant. Hisque pastorum suorum monitis fideles sese dociles præbentes, cavebunt ne sibi injuriam factam querantur, si quandoque pro tempore, loco et personis, episcopus minimè opportunum censuerit à sacerdote celebrante Eucharistiam distribui iis qui adstant ; quibus scilicet eo ipso tempore facilis et obvia suppetit ratio ad eamdem mensam accedendi, plurfbus aliis locis cuivis instructam.

§ 5. Haud ægrè episcopi et parochi id fidelibus persuadebant, quoties ipsis significent, ex Ecclesiæ disciplinâ, quæ modò viget, non quidem difficiliorem, sed faciliorem evasisse iisdem participationem quam optant ; siquidem veteri more in singulis ecclesiis passim unica missa celebrabatur cui fideles adstabant, indeque participabant ; quin à solis propriis pastoribus, quemadmodùm reliqua Sacramenta, ita etiam Eucharistiam licitè accipere valebant : hisce verò tem-

poribus, ex sacerdotum celebrantium, ex locorum altariumque quibus ea celebratio publicè peragitur, multiplicitate patet cuilibet facilè parabilis sacra mensa et ad sacrum convivium admissio. Sin autem iidem fideles ita moniti importunè insisterent pro recipiendâ Eucharistiâ in iis temporis, loci et personarum circumstantiis, quas excipiendas censuit episcopus, Ritualis Romani auctoritate etiam fretus, hæc illorum petitio, utpote nec justa nec rationabilis, contumacem ac refractarium animum demonstraret, cupidumque perturbationis, ac proinde minimè compositum Eucharistiæ quâ par est pietate percipiendæ.

§ 6. Dùm pastores erga fideles ita se gerent, dùmque fideles pastorum dictis pronas ita aures accommodabunt, orietur absque ullâ dubietate pax illa perfecta atque concordia, quâ capita invicem et membra magnoperè colligari decet; desinentque importunæ illæ controversiæ, quæ eò tandem tendunt, ut turbas gignant ac scandalum, verique animarum fructus, quo nihil pastori charius esse debet, perniciem. Verbis itaque apostoli Pauli ad Corinthios utimur : *Obsecro vos, fratres, per nomen Domini nostri Jesu Christi, ut idipsum dicatis omnes, et non sint in vobis schismata; sitis autem perfecti in eodem sensu et in eâdem sententiâ.* Quæ quidem dùm vobis, venerabiles fratres, per hæc apostolica scripta nota esse volumus in felicitatis auspicium, et paternæ dilectionis pignus, apostolicam benedictionem impertimur. Datum Romæ apud Sanctam Mariam Majorem die 13 novembris 1742, pontificatûs nostri anno 3.

Cùm de populi communione in hâc suâ constitutione summus pontifex egerit, non erit ab hoc loco alienum et aliam subjicere ejusdem SS. Pontificis constitutionem ex tomo 1 Bullarii, n. 93, p. 314, contra surripientes, vel asportantes, aut apud se retinentes sacras hostias vel particulas consecratas.

BENEDICTUS EPISCOPUS

SERVUS SERVORUM DEI,

Ad perpetuam rei memoriam.

Ab augustissimo Eucharistiæ Sacramento, in quo Salvator noster et Dominus Jesus Christus seipsum nobis, tanquàm gratiarum omnium fontem uberrimum, atque pretiosum æternæ gloriæ pignus, amandum atque fruendum exhibere ineffabili benignitate dignatur; cui curvari convenit omne genu, omnesque gentes et populos et linguas perenne adorationis et honoris tributum offerre, sceleratorum hominum audaciam multòque magis sacrilegas impiorum manus arcendas esse, inprimisque à nobis apostolicæ auctoritatis clypeo, ac districto pœnarum gladio, quantùm cum Domino possumus, longiùs propulsandas, tum ipso ministerii nostri officio, tum etiam prædecessorum nostrorum exemplis admonemur.

§ 1. Et sanè, cùm alia ven. mem. prædecessor noster Innocentius papa XI, per suam constitutionem datam 4 idus martii, anno incarnationis Dominicæ 1676, statuerit ut omnes et singuli utriusque sexûs, qui de execrabili furto hostiæ consecratæ, sive unius vel plurium particularum consecratarum, cum sacrâ pyxide vel sine illâ, legitimè et judicialiter confessi aut convicti fuerint, quive propriâ malitiâ, vel de alterius mandato hostiam ejusmodi, sive unam vel plures particulas consecratas ad malum finem apud se retinere, vel aliò transferre seu asportare præsumpserint, condignis pœnis et animadversionibus pro facinoris atrocitate plectantur, et pro primâ etiam vice curiæ seculari tradantur, non obstante minori ætate, dummodò vigesimum annum attigerint, easdemque pœnas constituerit etiam contra mandantes; immediatus illius successor fel. pariter rec. Alexander papa VIII, æquali zelo ad tam nefarium scelus eliminandum armatus prædictam Innocentii XI constitutionem confirmavit, per aliam in simili formâ datam 11 kalendas januarii anni 1690; in quâ etiam illud addidit, ut sub antedictæ constitutionis dispositione intelligi deberent comprehensæ omnes et singulæ personæ tam seculares quàm ecclesiasticæ, etiam regulares, cujuscumque dignitatis, statûs, gradûs, ordinis, congregationis, societatis et instituti, quibuscumque privilegiis, exemptionibus et indultis munitæ, et quâvis speciali notâ aut individuatione dignæ, nullâ prorsùs exceptâ; easque omnes, si quas atrocissimi hujus criminis, quocumque modo etiam sine qualitate furti, per se ipsas, vel per alios quoscumque, aut de alterius mandato, commissi, reas esse constaret, omnibus et singulis pœnis tum antiquis tum in dictâ Innocentii XI constitutione innovatis, etiam, quoad ecclesiasticos, degradationis realis et traditionis brachio seculari, et omninò et irremissibiliter obnoxias fuisse et esse, atque in posterum fore, declaravit.

§ 2. Nos igitur, quibus horrendæ hujusmodi impietatis magis magisque præcavendæ non minor cura pectori insidet, supradictas prædecessorum nostrorum Innocentii XI et Alexandri VIII constitutiones (quarum tenores, ac si de verbo ad verbum præsentibus insertæ forent, haberi volumus), atque omnes et singulas dispositiones, ordinationes, declarationes et extensiones in illis contentas, prout jacent, motu proprio, et ex certâ scientiâ et deliberatione nostris, deque apostolicæ potestatis plenitudine, hâc nostrâ perpetuò valiturâ constitutione confirmamus, approbamus et innovamus, easque inviolabiliter et inconcussè servari volumus et mandamus.

§ 3. Cùm autem, sicut nos ipsi pluries agnovimus, dùm adhuc in minoribus existentes, in Romanâ atque universali inquisitione consultoris munere fungebamur, in hujusmodi causarum tractationibus, quæ coram sacro prædictæ inquisitionis tribunali agitantur, hæ plerùmque exceptiones à reis atque reorum advo-

catis proponi soleant; quòd scilicet subreptarum particularum sive hostiarum consecratio, et surripientium sive asportantium vel respectivè retinentium intentio ad malum finem directa minimè à fisco probentur; et propter hujusmodi exceptiones et deficientes in fisco probationes ad easdem repellendas, hujus generis causas in longum protrahi contingat, atque etiam ipsi aliquando rei delictorum suorum impunitatem, aut pœnarum minorationem pessimo exemplo obtinere tentaverint; cùmque super relevantiâ istarum exceptionum, quæ ex prædictarum Innocentii XI et Alexandri VIII constitutionem contextu oriri asseruntur, et super eo, an ipsis reis vel fisco potiùs incumbat onus conficiendi probationes pro supradictis exceptionibus fundandis vel respectivè destruendis, novam aliquam declarationem pontificiâ auctoritate suffultam memoratis constitutionibus adjungi desideraretur : idcircò nos, volentes omnia sacrilegis hominibus adimere subterfugia, per quæ condignas tantæ impietatis pœnas declinare, vel earum minorationem et relaxationem prætendere, vel obtinere possent; motu, scientiâ, deliberatione ac potestatis plenitudine paribus, atque etiam venerabilium fratrum nostrorum S. R. E. cardinalium in totâ republicâ christianâ adversùs hæreticam pravitatem generalium inquisitorum à S. Sede specialiter deputatorum sensui et consilio nobis aliàs super hâc re insinuato inhærentes, ea quæ sequuntur opportunè statuenda censuimus.

§ 4. Quoties igitur per legitimas probationes constiterit, vel hostiam vel particulas à reo subreptas, sive alio modo asportatas atque retentas in sacro priùs repositorio seu tabernaculo, vel in sacrâ pyxide, aut ostensorio asservatas, indeque sacrilego ausu extractas atque asportatas fuisse; vel eidem reo constituto, aut alteri personæ in actu communionis à sacerdote traditas, deindeque vel in eodem communionis actu, vel post illum, ab ipso sumente ex proprio ore extractas fuisse; tunc satis et abundè fundatam præsumptionem fisco suppetere declaramus pro asserendâ earumdem hostiarum seu particularum consecratione; ad quam excludendam nonnisi claras et concludentes in contrarium probationes admitti debere decernimus; quarum perficiendarum onus ad ipsum reum pertinere dubitandum non est; ac ne in posterum dubitari contingat, præsentis declarationis tenore statuimus.

§ 5. Inutiliter etiam à reis vel ab eorum defensoribus proponeretur exceptio non probatæ pravæ intentionis abutendi Sacramento ad malum vel sacrilegum finem, nisi concludentibus et juridicis probationibus adstruendis pariter ab ipsis reis, in quos tale onus præsentis declarationis vigore expressè refundimus, hujusmodi exceptio constabilita fuerit, et justa aut excusabilis ratio asportationis aut retentionis Sacramenti plenè comprobetur. Aliàs etenim fisco semper assistet valida et legitima præsumptio de intentionis pravitate, quotiescumque probaverit ipsam sacræ hostiæ vel particulæ subreptionem, asportationem aut retentionem; absque eo quòd super malo vel sacrilego fine speciales probationes debeat cumulare. Itaque neque istam, neque aliam superiùs memoratam exceptionem, ubi sufficienter, ut supra, probatæ non fuerint, impiis tanti Sacramenti violatoribus ullatenùs suffragari volumus, quominùs omnibus et singulis pœnis, etiam pro primâ vice, traditionis brachio seculari, et quoad ecclesiasticos degradationis realis et traditionis pariter pro primâ vice brachio seculari, in præfatis et antiquioribus prædecessorum nostrorum, et juris sanctionibus contra hujusmodi nunquàm satis detestandi facinoris reos justè ac sapienter constitutis, subjiciantur, et cum effectu plectantur et puniantur.

APPENDIX VIII

Ad caput 23, in quo agitur de diversis missarum generibus; ubi locum haberent quæ auctor scripsit in opere de Festis, ubi de azymo et fermentato in feriâ 5 in Cœnâ Domini; de missâ præsanctificatorum in feriâ 6; de voce *Alleluia* in sabbato sancto; de primâ missâ, an in die Pentecostes ab apostolis fuerit celebrata; de triplici missâ in Natali Domini; de duabus missis olim celebrari solitis in die Circumcisionis Domini, et aliis festivitatibus. De diversis missarum generibus, ubi locus incidit, fusè et accuratè disseritur; atverò cùm opus de Festis Domini, beatissimæ Virginis et sanctorum, etc., sequenti anno ad usum scholæ sacrorum rituum vulgabitur (1), supervacaneum videtur aliquid ex eo libro hùc adnectere; circa missam quæ occasione synodi celebrari debet, agit sapientissimus auctor in tomo de Synodo diœcesanâ, libro 5, cap. 1, num. 1, 2, 3, 4, ubi ita scribit:

1. Constitutam ab episcopo diem, quâ suam synodum celebrare vult, die Epiphaniorum, vel kalendarum januarii cathedrali in ecclesiâ è suggestu indici et promulgari, atque kalendario, quod in singulos annos confici solet, adscribi statuit sanctus Carolus Borromæus in concilio provinciali Mediolanensi IV, part. 3 (pag. 117, part. 1 Act. Mediolanens.), et in concilio provinciali V, part. 3 (ibid., pag. 276), parochis præcipit ut per mensem ante statam synodi diem quintâ quâque feriâ missam celebrent de Spiritu sancto, aut pro diversitate temporum orationem saltem de Spiritu sancto in missæ sacrificio recitent; populumque hortentur, ut die Dominicâ synodi diem antecedente verè pœnitentes et confessi sacram communionem sumant; hoc præcipuè precantes, ut quæ ad eorum salutem pertinent, Dei auxiliante misericordiâ, per episcopum in synodo diligenter sanctèque agantur. Hæc aliaque ante synodum tam in civitate quàm in diœcesi facien-

(1) Illud opus inclyti Pontificis separatim à nostro Cursu mox prælo mandabimus.

da magis adhuc accuratè et minutim descripta leguntur in appendice ad synodum Amerinam, anno 1595 habitam à celebri ejus urbis episcopo Antonio Mariâ Gratiano, cap. 171 et 172.

2. Synodali celebritati triduum veteri ritu præstitutum esse idem sanctus Carolus cit. loc. affirmat, et Pontificale Romanum, tit. de Ordine ad synodum, tribus sessionibus illam absolvi solere ait, quamvis utrobique addatur fas esse episcopo rerum gerendarum ratione synodum ultra triduum protrahere. Quid autem singulis diebus agendum sit, nostrum erit hoc exponere. *Primâ die synodi Pontifex summo mane cappâ indutus ab universo clero cum superpelliciis comitatus ad ecclesiam pergit; paratur in sede, celebrat missam de Spiritu sancto, et præbet clero sacram communionem*, verba sunt Pontificalis Romani, citat. loc. Eodemque ritu post ultimam sessionem esse episcopum à clero associandum, cùm ab ecclesiâ se domum recipit, in eodem pontificali inferiùs præscribitur : *Tunc omnes pariter surgentes Pontificem cappâ indutum cum superpelliciis ad domum reducunt.* Hic porrò clericorum episcopum associantium comitatus speciem quamdam præ se fert processionis, nec alicubi, ut in diœcesi Neapolitanâ, alia fieri solemnis supplicatio seu processio, cùm nulla reapsè descripta appareat in actis synodi diœcesanæ anno 1694 celebratæ à Jacobo cardinali Cantelmo, neque in actis alterius synodi anno 1726 habitæ à cardinali Francisco Pignatello Neapolitanis archiepiscopis; nisi fortè ideò non reperiatur descripta in actis synodalibus, quia pridiè habita fuerit, quemadmodùm in suâ ætate fieri Neapoli consuevisse asserit Gavantus, in Prax., part. 2, sess. 1, adnot. 1. Cæterùm, quidquid sit de contrariâ consuetudine in hâc, aut illâ peculiari diœcesi vigente, communi usu receptum est ut primâ synodi die ab episcopo et universo clero publica instituatur supplicatio, seu processio per urbem, quod faciendum præscripsit sanctus Carolus Borromæus, cit. loc., et factum à sancto Francisco Salesio, lib. 3, cap. 10, n. 3, narravimus; quorum exempla satis superque sunt ad firmandam regulam, ad quam omnes conformare se debeant. Ejusmodi processionem instituendam post celebratam ab episcopo missam, ut dùm ea celebratur, commodiùs possit clerus in ecclesiâ congregari, ait Gavantus, cit. loc.; sed sanctus Carolus Borromæus illam ante missam peragendam dicit : *Primo synodi die, episcopus processione solemni peractâ missæ sacrificium celebret.* Quilibet quoad hoc suæ ecclesiæ consuetudinem sectetur, modò missa non omittatur, quam synodalibus actionibus semper præmitti consuevisse vel ex ipsis colligitur quæ seculo 6 conficta creduntur, gestis de Xysti Romani pontificis purgatione, et Polycronii Hierosolymitani episcopi accusatione, ubi cap. 8, cùm synodus Hierosolymis certè, prout moris erat, celebratâ fingatur, dicitur : *Feriâ primâ celebratæ sunt missæ à Casto episcopo, qui directus fuerat à Xisto episcopo, et coepiscopis suis, vel à synodo* (apud Coustant. in Appendic. ad tom. 1 Epist. decret., col. 121).

3. Itaque, sive ante, sive post processionem, debet episcopus missam facere de Spiritu sancto, et porrigere clero sacram communionem, quam acceptis stolis rubeis etiam sacerdotes sument, qui fortè eâ die non celebraverint. In Pontificalibus editis antè Clementem VIII, uti observat Joseph Catalanus in Notis ad Pontificale Romanum, titulo 5, § 2, n. 5, non legimus missam celebrandam, sed audiendam ab episcopo. *Primâ autem die concilii, seu synodi, manè conveniunt sacerdotes et clerici universi in ecclesiâ in quâ debet concilium seu synodus celebrari, ubi Pontifex missam audit;* sed quòd ita olim fieret, non absolvit episcopos ab obligatione per seipsos celebrandi, quam illis imponit recens Pontificale, quod prodiit auctoritate Clementis VIII, ubi episcopo et non alteri dicitur : *Paratur in sede, celebrat missam de Spiritu sancto.* Nec satis est ut episcopus missam privatim faciat, sed omninò decet ut solemni et pontificali ritu celebret : siquidem S. Carolus Borromæus in concilio provinciali Mediolanensi IV, part. 2, titulo : *Quæ pertinent ad sanctissimum missæ sacrificium*, pag. 152, dies enumerans quibus episcopus *Patrum monimentis, et veteri, eoque comprobato rituum cæremoniarumque Romanarum codice*, sacra mysteria solemni celebritate et pontificio apparatu perficere debet, primam quoque diœcesanæ synodi diem inter illa recenset.

4. Secundâ synodi die mos est, inquit Gavantus, citatâ praxi, part. 63, ut unus ex canonicis missam solemniter faciat pro defunctis, cui episcopus assistit, eâque peractâ stolam et pluviale nigri coloris assumit, et consuetas orationes recitat pro defunctis, post quas vestes nigras in rubeas mutat, et accepto pastorali baculo ad sedem synodalem ascendit. Tertiâ demùm die, unus pariter ex canonicis missam celebrat de SS. Trinitate, additâ collectâ in gratiarum actionem. Episcopus astat indutus stolâ et pluviali albi coloris : missâ absolutâ rubea accipit indumenta, ad consuetam sedem se confert, ultimæ sessioni præsidet, et synodo finem imponit.

In tomo 4 de Beatificatione et Canonizatione, etc., parte 2, capite 1, agitur de concessione officii et missæ in honorem beatorum beatificatione formali. Deinde, capite 3, idem argumentum recurrit circa beatos beatificatione æquipollenti. Cap. 5, disseritur de beatis qui sunt in antiquâ cultûs possessione. Capite 6, de concessione missæ in honorem canonizatorum; de electione verò sanctorum in patronos agitur cap. 14. Circa imminutionem festorum illud aliquoties in litteris apostolicis præscriptum est, ut concessâ facultate in aliquot diebus festis incumbendi operibus servilibus, remaneat audiendi missam obligatio; hæc omnia fusè tractantur capite 16. Et per totum opus de Cultu sanctorum disseritur, præcipuè capite 31, ubi recensentur aliquæ concessiones officii et missæ, et rationes cur admissæ sunt; cur alia etiam postulata justis de causis rejecta vel non proposita. Etiam libro 2, cap. 9, innuitur quâ ratione missa cultûs publici appellatione veniat. De missâ in

actu canonizationis celebrandâ agitur lib. 1, cap. 36. De frequenti et quotidianâ missæ celebratione, quæ nota est sanctitatis, agitur lib. 3, cap. 27, quod tamen argumentum disertissimè pertractatur in libro 3 hujus operis de Sacrificio missæ, cap. 2; etiam de missæ canone aliqua notantur lib. 1, cap. 5, num. 6; ubi etiam aliorum à Romano rituum fit mentio. De missâ à parocho celebrandâ pro sponso et sponsâ agitur institutione 80, num. 10 et 11. Hæc omnia satis fuit hìc adnotare; necessarium autem ducimus subjicere quæ prædicto tom. 4, de Beatif., etc., part. 2, cap. 2, n. 1, 2, 3, 4 et 5, referuntur, ubi paulò post initium :

1. Quæritur itaque utrùm presbyteri, sive seculares, sive regulares, quibus in brevi beatificationis non est concessa facultas recitationis officii et celebrationis missæ, missam aliquando in honorem beati celebrare possint et officium recitare? — Respondent nonnulli permissam esse tum officii recitationem, tum missæ celebrationem, cùm loquimur de officio votivo, et de missâ votivâ; statim enim ac Pontifex permittit celebrari missam et recitari officium in honorem alicujus beati beatificatione formali, eum declarat tali cultu dignum; eâ porrò factâ declaratione, non videtur esse prohibitum presbyteris et clericis sive secularibus sive regularibus, licèt brevi non comprehensis, officium votivum recitare, missamque votivam celebrare in honorem beati. Ita sentiunt Castropal., Oper. moral. tom. 1, tract. 4, disput. 1, punct. 1, § 5, num. 5 et seqq., atque Del Bene, de Inquisit., tom. 2, dubit. 255. Contrarium autem latissimè probat Diana, in Edit. coord., tom. 2, tract. 1, resolut. 81, et tom. 9, tract. 5, resolut. 21, cui opinioni subscribunt Amicus, in Curs. theolog., tom. 5, disput. 4, sect. 4, num. 100, et Joannes à Sancto Thomâ, in 2-2 div. Thomæ, disp. 9, art. 1, non solùm quia juxta decretum editum die 16 decembris 1659, alibi relatum, non est permissum vel secularibus vel regularibus excedere limites verbales indulti beatificationis, neque est permissa officii recitatio et missæ celebratio, nisi illis quibus Sedes Apostolica hoc concesserit; sed etiam quia privilegia non sunt extendenda de personâ ad personam, atque adeò solummodò concessa censentur iis personis quæ sunt in privilegio expressæ.

2. Porrò quæstio hæc triplici absolvitur propositione : quarum prima est non esse permissum illis qui brevi beatificationis non sunt comprehensi, missam de beato celebrare propter rationes modò allatas; quod sanè procedit etiamsi sermo sit de missâ votivâ, cùm missa votiva de beatificatis celebrari non possit etiamsi adsit facultas celebrandi missam in eorum honorem; celebratur enim missa votiva de sanctis tantummodò canonizatis, ut habet Guyet, de Fest. propr. sanctor., lib. 2, quæst. 11. Et quod quidem attinet ad rem præsentem, cùm missæ votivæ celebratio sit cultus publicus qui fit nomine Ecclesiæ, iis præstari nequit, nisi ab illis quibus expressè in brevi beatificationis fuit concessa, uti animadvertit Quartus, ad rubr. Missal. Rom., part. 1, tit. 4, de Missis votivis, dub. 6, § *Ex quâ doctrinâ*, diximus missam de beatis votivam celebrari non posse, nimirùm ex communi regulâ; nam ex privilegio potest. Idem enim ipse qui legem tulit prohibentem, Alexander papa VII, de sacræ rituum congregationis consilio non semel eam relaxavit. Ad preces namque Ferdinandi Gonzagæ, principis Castellionis, in brevi 22 maii 1662 : *De venerabilium*, inquit, *fratrum nostrorum S. R. E. cardinalium sacris ritibus præpositorum consilio, ut de beato Aloysio (Gonzagâ) in matrice ecclesiâ collegiatâ oppidi Castellionis missæ votivæ infra annum celebrari valeant, auctoritate apostolicâ tenore præsentium concedimus et indulgemus.* Et in similibus litteris 26 septembris subsecuti hoc indultum extendens : *De memoratorum*, ait, *cardinalium consilio, ut de eodem beato Aloysio etiam in clericorum regularium societatis Jesu Ecclesiâ missæ votivæ infra annum diebus non impeditis, ad præscriptum Rubricarum, celebrari possint, dictâ auctoritate tenore præsentium concedimus pariter et indulgemus.* Ac postmodùm etiam Clemens papa X, die 27 augusti 1670 : *Admissis excellentissimi domini oratoris Marchionis de Astorgâ instantiis ex nomine catholicæ Majestatis sibi porrectis, universo tam seculari quàm regulari clero per totum terrârum orbem benignè indulsit pro futuris perpetuis temporibus, quòd de prædictâ beatâ Rosâ (Limanâ) possit in ecclesiis quorumcumque tum regularium tum secularium celebrare Missam per anni circulum sive ex voto, sive ex liberâ devotione, juxta rubricas ac dispositionem Missalis Romani, tametsi nondùm prædicta beata Rosa solemni canonizationis ritu fuerit ab Ecclesiâ inter sanctas relata.* Sed et antea fratribus Prædicatoribus conventûs Foroliviensis missam de beato Jacobo Salomonio, *toties quoties devotio impulerit, infra annum*, fuisse à Clemente papâ VII, die 25 junii 1526, concessam refert cardinalis Numaius, vivæ vocis oraculum testatus apud Castellinum, de Certit. glor. sanctor., pag. 140. Idemque pontifex in alio simili oraculo pro beatâ Catharinâ Bononiensi, in Summ. sup. dub. dand., legitur concessisse *missam ipsius*, etc., *in supra dictâ die transitûs tantummodò solemniter cantari et celebrari facere; infra annum verò submissâ voce*, etc. Quæ indulta non aliò quàm ad missam votivam referri posse videntur.

3. Secunda propositio est non esse permissum presbyteris et clericis, sive secularibus, sive regularibus, brevi non comprehensis recitare officium divinum votivum in honorem beatorum. Non solùm quippe urgent rationes modò allatæ, sed insuper accedit quòd dantur quidem missæ votivæ, sed officium votivum non datur. Quod cùm ita sit, eorum propositio qui dicunt licere presbyteris et clericis, sive secularibus sive regularibus brevi non comprehensis, recitare officium divinum votivum in honorem beatorum, est, ut scholæ loquuntur, *de subjecto non supponente.*

4. Tertia propositio est esse permissum illis etiam

qui non sunt brevi comprehensi officium recitare in honorem beati non ad satisfaciendum obligationi, sed ex devotione. Utcumque enim senserit Granado, in 2-2, controv. 2, tract. 7, disp. 4, sect. 2, cultus hic non est cultus publicus, sed privatus; qui, si ex alibi dictis exhiberi potest, etiam non beatificatis, *à fortiori* præstari poterit illis qui in canonem beatorum relati sunt, uti prosequitur Quartus, loco cit., et ut est in decretis generalibus pro cultu beatorum : *In locis ubi beatos prædictos ab omnibus coli permissum fuit, non inde publica officii recitatio permissa censeatur, sed tantummodò privata, nec satisfactoria præcepto recitationis, nisi quoad illos quibus Sedes Apostolica hoc indulserit.*

5. Item quæritur à doctoribus utrùm, si in brevi beatificationis concessa sit statutâ die celebratio missæ in determinatâ ecclesiâ quæ est alicujus instituti regularis, possit eâdem die missa celebrari à sacerdotibus exteris qui ad eamdem confluunt ecclesiam. Affirmativè respondet Megalius in Prompt. theolog., tomo 1, in verbo *Canonizatio sanctorum*, num. 1, at negans opinio est retinendam non solùm propter observantiam vel consuetudinem, sed etiam propter expressa sacræ congregationis decreta. Quod enim attinet ad observantiam, res est expedita : primò, quia quando Sedes Apostolica voluit indultum extendi ad confluentes, id expressit in decreto aut litteris apostolicis indulti, ut patet ex decreto in causâ tunc Beati, nunc sancti Aloysii Gonzagæ, 7 augusti 1621 : *Congregatio sacrorum rituum, præposito generali societatis Jesu enixè patente, censuit concedendum, si sanctissimo domino nostro placuerit, ut de beato Aloysio Gonzagâ die 21 junii, quo ex hâc vitâ migravit ad cœlum, ab omnibus ejusdem societatis religiosis ubique terrarum existentibus, juxta Rubricas Breviarii et Missalis Romani de communi Conf. non pontif. officium recitari et missa celebrari respectivè valeat, necnon et confluentibus eo die ad eorum ecclesias missa in illis de eodem beato, ut supra, celebrari;* et ex brevi Gregorii papæ XV, 2 octobris 1621. *Nec non etiam confluentibus eo die ad eorumdem religiosorum ecclesias missam in illis de eodem beato Aloysio Gonzagâ, ut supra, celebrare liceat, apostolicâ auctoritate tenore præsentium perpetuò concedimus et indulgemus;* et quia cùm in brevi beatificationis S. Francisci Borgiæ concessa fuisset missæ celebratio omnibus sacerdotibus societatis Jesu qui ubique essent, uti legitur in constit. 49 Urbani VIII, Bullarii tomo 5, prædictum breve fuit deinde extensum ad alios sacerdotes confluentes ad ecclesias patrum societatis Jesu, et celebrantes missam in ipsis die festo S. Francisci Borgiæ : *De eorumdem fratrum consilio concessionem et indultum, desuperque confectas litteras hujusmodi ad quoscumque sacerdotes seculares, seu cujusvis ordinis, congregationis seu instituti regulares ad ecclesias, seu domos regulares dictæ societatis Jesu accedentes..., eâdem auctoritate tenore præsentium extendimus ac concedimus pariter et indulgemus.* Secundò, quia id ipsum factum est in concessione officii et missæ de tribus martyribus Paulo Micki, Joanne de Goto et Didaco Quizai; breve quippe beatificationis facultatem prædictam concedebat religiosis societatis Jesu, quod deinde fuit extensum ad omnes sacerdotes tum regulares tum seculares confluentes ad ecclesias ejusdem societatis; uti desumitur ex constit. 83 Urbani papæ VIII, Bullarii tomo 5. Quod autem attinet ad sacræ congregationis decreta, res clarior esse non potest; tum quia die 19 novembris 1622, sacra congregatio sic censuit : *Missæ certis regularibus concessæ non possunt ab aliis dici etiam in ipsorum quidem regularium ecclesiis,* ut habetur apud Barbos., de Offic. et Potest. paroch., parte 1, cap. 11, n. 34; tum quia in decretis generalibus supra relatis anni 1659, sic cautum fuit : *Missæ pariter quæ fuerint indultæ certis personis, nempe presbyteris regularibus vel secularibus alicujus loci vel monasterii, seu presbyteris alicujus ecclesiæ, servitio præcipuè addictis, à confluentibus sacerdotibus quâvis dignitate, etiam cardinalatûs, insignitis minimè celebrentur.* Quia verò congruum non videtur ut sacerdotes exteri confluentes ad ecclesiam in quâ missa in honorem beati celebratur, aliam celebrant missam, hâc de causâ consuetudo inolevit ut in ipso beatificationis brevi, in quo celebratio missæ conceditur, celebratio ipsa extendatur ad sacerdotes exteros qui ad ecclesiam confluunt; quemadmodùm colligi potest ex brevibus beatificationum SS. Cajetani, Joannis de Deo, Rosæ Limanæ, Pii papæ V, Joannis à Cruce, Francisci, Solani, Turribii, Joannis Francisci Regis, Vincentii à Paulo, Fidelis à Sigmaringâ, beatorumque Petri de Arbues, Martyrum Gorcomiensium, Hyacinthæ de Marescottis, et Petri Fororii. Quòd si in aliquâ regularium ecclesiâ festum duplex celebretur in honorem alicujus sancti, et regularibus ipsis concessa sit à Sede Apostolicâ missa particularis non inserta in Missale Romanum, cæteri sacerdotes Indulto non comprehensi, eâdemque die accedentes ad ipsam regularium ecclesiam, eam missam particularem celebrare non possunt, juxta sacræ congregationis decreta, apud Clericat., ante suas decisiones, de Sacrif. missæ, num. 26, et apud Bissum, ad litteram M., num. 216, § 4. Attamen, ad evitandam supra dictam incongruentiam, missam quidem de sancto celebrare possunt, sed de communi, ac desumptam ex Missali Romano juxta resolutiones sacræ congregationis rituum die 19 novembris 1622, et die 9 junii 1668, quarum verba sunt hæc : *Qui celebrat missam in aliquâ ecclesiâ regularium, aut etiam monialium, in quâ fit de festo duplici habente missam propriam quæ non sit concessa omnibus, missam quidem dicat de festo, sed cum Missali Romano.* Id latè explicant Gavant., tomo 1, parte 3, tit. 10, num. 16; Bissus, litterâ M., num. 216, § 4; Tonell., sacr. Enchirid. lib. 1, cap. 5, § 8; Sporer, Theolog. moral. tomo 3, parte 2, cap. 6, sect. 4, § 3, num. 430; La Croix, tomo 2, parte 2, num. 372 et 376. Accedit decretum generale sacræ congregationis die 20 novembris 1717, approbatum à Clemente XI, ut in suo Bullario, pag. 576 : *Licere in posterum tum confessario, tum capellanis tantùm*

quarumcumque monialium servitio addictis, missas sanctorum, de quibus ipsæ recitant Officium, celebrare, sed cum Missali Romano, et de communi, non verò missas proprias eorumdem sanctorum varus ordinibus à sacrâ congregatione concessas; et ita decrevit et servari mandavit.

APPENDIX IX

Ad caput 24, in quo agitur de pietate et religione quâ missa celebranda est: unde opportunè statuitur non decere sacerdotem celebrare sacrum cum ascititiâ comâ, ut habetur in lib. 7 Synodi diœces., cap. 60, num. 5, quem hìc subjicimus. Hæc appendix attinet etiam ad librum 1, cap. 9.

6. Quæ hactenùs diximus, rationabilem et juri conformem ostendunt synodalem constitutionem clericis interdicentem usum comæ suppositiliæ; sed quoniam non potest legislator singulos prævidere peculiares casus, omnesque suâ lege complecti, expedit profectò ut in ipsâmet constitutione seu edicto, facultatem quâ cæteroquin pollet sibi expressè reservet fictum capillitium illis permittendi qui medicorum judicio valetudinis causâ eo indigent, quod prudenter factum animadvertimus in diœcesanâ synodo Bononiensi anni 1698, lib. 3, cap. 1, ubi similis constitutio hâc mitigatur limitatione : *Nisi ex causâ nobis vel vicario nostro cognitâ, indulgendum ad tempus arbitrabimur.* Atque in synodo Asculanâ anni 1719, cap. 20 : *Nisi ex justâ et rationabili causâ dispensationem impetraverint.* Caveat tamen episcopus ne hanc veniam elargiatur, nisi præter causam, etiam comam ipsam quam clerici gestare cupiunt diligenter priùs examinaverit. Non alia siquidem est iisdem, præcipuè si sint in sacris constituti, permittenda, nisi quæ nullam præ se ferat vanitatem ; sed tantâ sit moderatione ac modestiâ concinnata, ut omnibus manifestè appareat eam ob meram necessitatem, non ad luxum et pompam ; ad capitis non ornamentum, sed tegumentum adhiberi. Cavebit præterea ne ulli sacerdoti licentiam concedat, missæ sacrificium celebrandi cum ascititiâ comâ ; quamvis enim Theophilus Raynaudus, oper. tomo 12, de Pileo et cæteris capitis Tegminibus, sect. 2, § *Nunc è contrario*, circa finem ; et Pasqualig., de Sacrif. nov. leg., q. 83, licere opinentur sacerdoti sacris operari cum ficto capillitio ita suo capiti aptato, ut à verâ et naturali comâ internosci nequeat, atque insuper apud sæpè citatum Thiers, cap. 20, extet licentia, à cardinali Hieronymo Grimaldi archiepiscopo Aquensi cuidam sacerdoti concessa, missam celebrandi cum comâ suppositiliâ ; attamen certum est Raynaudum et Pasqualigum falli, ac cardinalem Grimaldum suæ potestatis limites prætergressum : etenim, uti benè ratiocinatur Reiffenstuel, ad lib. 3 Decretal., tit. 1, num. 91, nemo sanæ mentis inficiari potest, per fictum capillitium sacerdotis caput velari et cooperiri, in altari autem, cooperto capite ministrare, ne episcopo quidem permittendum statuit Zacharias papa, in concilio Romano anni 745, cap. 13, relat. dist. 2, can. 57 : *Nullus episcopus, presbyter aut diaconus, ad celebrandum missarum solemnia præsumat cum baculo introire, aut velato capite ad altaria Dei assistere; quoniam et Apostolus prohibet viro velato capite orare in ecclesiâ ; et si tamen præsumpserit, communione privetur ;* cuilibet verò compertum est non posse episcopum relaxare legem à superiore latam, neque alteri illam licentiam impertiri, quam sibimetipsi concedere nequit. Quocirca sacra Rituum congregatio die 31 januar. 1626, et 24 april. ejusdem anni apud Gavantum in comment. ad rubr. Missal. parte 2, tit. 2, decrevit : *Nemo audeat uti pileolo in celebratione missarum sine expressâ licentiâ Sedis apostolicæ, non obstante quâcumque contrariâ consuetudine.* Cùmque in congregatione particulari ab Alexandro VIII anno 1690 deputatâ, fuerit speciatim discussus articulus de quo in præsens tractamus, an scilicet *pileoli* nomine comprehendatur etiam coma supposititia, ita ut neque cum hâc fas sit sacerdoti sine dispensatione papæ missam facere, etiamsi illa decens et modesta sit, qualem Pasqualigus et Raynaudus permiserunt ; responsum fuit *comprehendi*, sicut refert Ursaya, Institut. criminal. lib. 1, tit. 10, § 4, num. 51, in cujus quidem decreti sequelam Innocentius XII, per suos apostolicos nuntios locorum ordinarios moneri jussit, ne quemquam permitterent sine Apostolicæ Sedis privilegio cum adulterino capillitio sacro sanctum peragere missæ sacrificium, quemadmodùm refert citatus Reiffenstuel. Quæ omnia uberiùs à nobis expensa fuêre in cit. dissert. pro sacrâ congregatione concilii exaratâ, atque in nostrâ notificat. 34, et notificat. 96.

De obligatione audiendi missam in propriâ parochiâ, operæ pretium erit hìc subjicere ex lib. 7 de Synodo diœcesanâ, cap. 64, à num. 7 ad 10.

7. Quod verò alias spectat laudatas constitutiones Meldenses, vetus pariter controversia est, sub finem præsertim seculi XV, in Germaniâ inter parochos et fratres Mendicantes summâ contentione agitata; num fideles teneantur diebus festis parochiali missæ interesse. Causa delata est ad Sixtum IV, qui, rationibus utrinque allegatis seriò expensis, tandem die 17 junii anni 1478, illam definivit, editâ constitutione quæ incipit : *Vices illius*, relatâ in Extravag. 2, *de Treguâ et Pace*, ubi inter alia præcipit : *Ut fratres Mendicantes non prædicent populos parochianos non teneri audire missam in eorum parochiis diebus festis et Dominicis, cùm jure cautum sit illis diebus parochianos teneri audire missam in eorum parochiali ecclesiâ, nisi forsitan ex ho-*

nestâ causâ ab ipsâ ecclesiâ se absentarent; ex quâ decretali liquidò constat jure communi cautum esse ut singuli fideles diebus festis missæ adsint parochiali. Inducta autem est ea obligatio ante concilium Sardicense, in quo Osius episcopus, can. 14 (tomo 1 Collect. Hard., col. 648), inquit : *Memini superiore concilio fratres nostros constituisse ut si quis laicus in eâ quâ commoratur civitate, tres Dominicas, id est, per tres septimanas, non celebrâsset conventum, communione privaretur.* Nomine quippe *conventus* designari missam solemnem in quâ populus cum suo pastore unum efficit cœtum, unamque repræsentat Ecclesiam, communiter adnotârunt canonistæ. Sardicensem canonem renovavit concilium quinisextum, can. 80, decernens (tomo 3, Collect. Hard., col. 1690) ut si quis *in civitate agens tribus diebus Dominicis in tribus septimanis unâ non conveniat, si sit quidem clericus, deponatur, si verò laicus, segregetur;* ut huic porrò præcepto satisfieret, in synodo Nannetensi, can. 1, relato in Decretales Gregorii IX, cap. 2 de Parochiis, statutum est *ut Dominicis et festis diebus presbyteri, antequàm missas celebrent, plebem interrogent, si alterius parochianus in ecclesiâ sit, qui, proprio contempto presbytero, ibi missam velit audire. Quem si invenerint, statim ab ecclesiâ ejiciant, et ad suam parochiam redire compellant* (tomo 6, p. 1, Collect. Hard., col. 457); et in ejusdem concil., can. 2, additur : *Nullus presbyter alterius parochianum, nisi in itinere fuerit, vel placitum ibi habuerit, ad missam recipiat.* Eamdem legem atque obligationem plures inculcârunt posteriores synodi, quas adducit Natalis Alexander, tomo 1 Theolog. dogmat. et moral., l. 2; de Sacrament. Eucharist., art. 5, regul. 10.

8. Verùm hisce sanctionibus derogatum nunc est non solùm contrariâ consuetudine, quam jam suâ ætate multis in locis inductam innuit S. Antoninus, Summ. theolog. parte 2, tit. 9, cap. 10, docens non peccare qui die festo missam audit extra parochiam, ubi consuetudo viget illam audiendi in quâlibet ecclesiâ; verùm etiam posterioribus summorum pontificum constitutionibus : siquidem Leo X, constitutione editâ die 13 novemb. 1517, disertè ait : *Auctoritate apostolicâ tenore præsentium notum facimus omnes Christi fideles qui, non contempto proprio sacerdote parochiali, in ecclesiis fratrum ordinum Mendicantium Dominicis et festis diebus missas audiunt, satisfacere præcepto Ecclesiæ de missâ audiendâ, nec in aliquam labem peccati mortalis pœnamve incurrere :* S. Pius V, suis apostolicis litteris, datis 17 kalend. septemb. 1567, definivit : *Christi fideles audiendo missas in ecclesiis fratrum hujusmodi diebus Dominicis aut festivis, præcepto Ecclesiæ de illis audiendis satisfecisse censeantur.* Clemens VIII, in brevi quod incipit : *Significatum*, dato anno 1592, hæc statuit : *Præsenti nostro decreto sancimus secularibus universis liberè missas diebus Dominicis et aliis majoribus festis audire in ecclesiâ tam fratrum Prædicatorum quàm aliorum Mendicantium, necnon etiam societatis Jesu licitè posse, dummodò in contemptum parochialium ecclesiarum non faciant.*

9. At nihilominùs non desunt auctores, inter quos Juenin., de Sacram., dissert. 5, q. 7, art. 2, et Van-Espen, Jur. eccles. parte 2, tit. 5, cap. 2, propugnantes ne hodiè quidem citra grave peccatum fas esse fidelibus, solemnioribus saltem diebus festis, rei divinæ alibi, quàm in propriâ parochiâ, interesse; neque enim juri communi derogatum, aiunt, per præfatas constitutiones, quibus potestas fit secularibus, missas audiendi in ecclesiis regularium, quoniam in illis hæc adjicitur limitatio, nimirùm : *Dummodò non id faciant in contemptum parochialium ecclesiarum;* est autem impossibile, pergunt, contemptum abesse, cùm iidem sine ullâ rationabili causâ à propriâ se subducant parochiâ. Verùm hâc explicatione, præfata summorum pontificum indulta penitùs evertuntur; nullo etenim opus fuerat privilegio ad hoc ut fideles, legitimâ urgente causâ, alienam adirent ecclesiam, ut ibi missæ assisterent sacrificio, quod ex præfatis juris communis sanctionibus perspicuum est; quare ne dicamus Leonem X, S. Pium V, et Clementem VIII, verbis lusisse, nec quidquam specialis privilegii regularibus concessisse, necessariò fateri debemus cum Azorio, Instit. parte 1, lib. 7, c. 6, q. 4, in fine; Fagundez, lib. 2, c. 3, n. 9, aliisque ab his citatis, nomine *contemptus* ab illis intelligi actum aliquem distinctum ab ipsâ auditione sacri extra parochiam, quo quis, sive expressè, sive tacitè, se à proprio pastore aversum ostendat.

10. Sed quæ hactenùs diximus solam adstruunt libertatem, rem divinam quâlibet anni die audiendi in ecclesiis regularium : quid autem dicendum quoad alias ecclesias nullo privilegio hâc in re à Sede Apostolicâ donatas? Integrum hodiè omnibus esse in quâlibet ecclesiâ, modò non sit capella seu oratorium privatum, sacris mysteriis interesse, quia contrariâ consuetudine in toto christiano orbe receptâ derogatum est præcepto audiendi missam parochialem, docent Sylvester, v. *Missa*, 2, q. 5; Navarrus, Manual., cap. 21, num. 5; Trullench, in Præcept. Decalog., tomo 1, lib. 3, cap. 1, dub. 6, num. 5, pluribusque allegatis; Barbosa, in collect. ad Trident., sess. 22, de Observand. et Evitand. in celebrat. missæ, num. 21, et de Offic. et Potest. parochi, cap. 11, num. 14 et seqq., addentes insuper non posse hodiè episcopum præcipere suis subditis ut se sistant missæ parochiali, quia non potest delere consuetudinem, quæ cùm vigeat in toto orbe, jam induit naturam juris communis. Et sanè cùm versemur in lege merè ecclesiasticâ, etiam Juenin., cit. loco, in fin. § 3, admittit potuisse legitimâ præscriptione abrogari : et Van-Espen, quamvis eam in Belgio minimè abrogatam contendat, num. tamen 15 fatetur solere episcopos monere quidem atquè hortari, non verò ullo judiciali actu populum compellere ad interveniendum missæ parochiali. Enimverò non præcepto adigendam, sed hortationibus ad id alliciendam plebem, statuit Tridentinum, sess. 22, in decreto de Observand. et Evitand. in sacrif. missæ, ubi episcopos in hunc modum alloquitur : *Moneant eumdem populum ut fre-*

quenter ad suas parochias, saltem diebus Dominicis et majoribus festis accedant. Tridentino obsequens sanctus Carolus Borromæus in suo concilio provinciali Mediolanensi VI (Act. eccl. Mediol., parte 1, pag. 302), ab omni abstinens præcepto, plures adducit rationes quibus plebem ad parochialem missam suaviter adduceret : *Hâc nostrâ monitione*, inquit, *eos universos et singulos cohortamur, ac per viscera misericordiæ Jesu Christi obsecramus atque obtestamur, ut quamvis in suis viciniis, oppidis, et suburbiis oratoria, capellas aliasve ecclesias habeant, ubi sanctissimo missæ sacrificio interesse possint, frequenter tamen Dominicis saltem aliisque solemnibus festis diebus, ad suam quique parochialem ecclesiam conveniant, ubi à parocho, cui eorum cura commissa est, verbo Dei pascantur, fidei christianæ rudimentis, aliisque animarum saluti necessariis præceptis erudiantur, ad sanctissima Sacramenta religiosè percipienda instruantur.* Hortationibus pariter et suasionibus usi sunt vener. Dei servus Joannes de Riberâ, archiepiscopus Valentinus, in suâ diœcesanâ synodo habitâ ann. 1584 (tomo 4 Conc. Hispan., pag. 275), S. Turribius, archiepiscopus Limanus, in suâ diœcesanâ synodo VII, coactâ anno 1592 (ib., pag. 689), aliique plures episcopi in suis synodalibus constitutionibus, apud Gennettum, tomo 6, tract. 4, c. 2, q. 5.

Institutione 44 agitur de illis sacellis, in quibus permitti potest missæ sacrificium antequàm in parochiali celebretur; idem argumentum breviter attingitur libro 7 de Synodo diœces., cap. 70, n. 7.

1. Denique opus est adnotare aliqua interdùm à sacris Urbis congregationibus edi responsa quæ, licèt juri communi sint conformia, non tamen labefactant contraria synodorum statuta quæ alicubi justis de causis vigeant, neque ab istis in posterum servandis quempiam excusant. Ita, quamvis à sacrâ congregatione concilii sæpiùs decisum fuerit, *de rigore juris non posse à parocho prohiberi, ne in publicis oratoriis, sitis intra suæ parochiæ fines, missæ celebrentur ante missam parochialem*, quod totidem verbis legitur l. 16 decret., pag. 331 et 543; nihilominùs, si episcopus in synodo aut etiam extra synodum contrarium jusserit, ne populus retrahatur à missâ parochiali et concione in eâ per Parochum haberi solitâ, episcopi præceptum prævalebit, eique erit obtemperandum, etiam ex ejusdem sacræ congregationis sententiâ, quæ die 26 maii 1552 respondit, *constitutiones synodales disponentes ut diebus festis missæ celebrari non debeant in aliis ecclesiis, nisi celebratâ missâ in ecclesiâ parochiali, esse observandas*, uti habetur lib. 19 decretor., pag. 191, et videri potest in nostrâ notif. 44. Similiter à sacrâ rituum congregatione, anno 1703, plura emanârunt decreta ad dirimendas contentiones inter parochos et capellanos confraternitatum intra parœciæ ambitum existentium excitari consuetas; sed in iisdem decretis expressè cautum est ea locum non habere, ubi aliud ab episcopo in suis synodalibus constitutionibus statutum fuerit, quod à nobis pariter uberiùs explicatum est notif. 105.

APPENDIX X.

S. S. D. N. BENEDICTI XIV

Præfatio.

De ratione utriusque commentarii de Festis, et de Sacrificio missæ, quæ in primâ editione præfixa erat, Latinèque reddita prodiit in fine operis Institutionum ecclesiasticarum, typis sacræ congreg. de propag. Fide, anno 1747.

1. Nostri hujus operis, quod in publicam lucem emittimus, ratio lectori reddenda est, ne à communi scriptorum more atque instituto discedere videamur. Primò itaque causam cur hunc laborem susceperimus, exponemus; tum materiam, de quâ hìc agitur, deinde utilitatem quæ exinde percipi potest; præterea modum ac rationem quam hoc in opere adornando secuti sumus; et demùm finem quem nobis ante oculos proposuimus.

2. Præbenda theologalis in ecclesiâ metropolitanâ Bononiensi vacaverat, et examen indictum fuerat juxta ea quæ à Benedicto XIII statuta sunt; is autem electus est, qui postea litteras in datariâ apostolicâ, ad quam collatio spectabat, expedire neglexit. Itaque summus Pontifex alteri præbendam contulit, qui congruum aliquot annorum spatium permisit ut sese ad theologicam lectionem habendam comparare commodè posset, laureamque doctoris in sacrâ theologiâ consequi. Interim nobis demandatum fuit ut in ipsius locum sufficeremus aliquem, qui illo spatio temporis munus hujusmodi sustineret, quemadmodùm à sacro Trident. concilio decernitur, sess. 1, c. 1, de Reformatione.

3. Quamobrem tunc nostrum fuisset virum idoneum designare, qui explicandæ sac. theologiæ præficeretur. Verùm ob aliquas causas, quas hoc loco commemorare haud opus est, ab hâc re nos abstinuimus, atque muneri nostro satisfacturos putavimus hoc de Festis Domini nostri et beatæ Mariæ Virginis commentarium conscribentes, in quo plura sanè tradun-

tur et explicantur, quàm si statis diebus sacræ theologiæ lectiones de more habitæ fuissent.

4. In hoc opere primùm explicandas suscepimus historico-theologicas celebritates quæ in honorem Jesu Christi et sanctissimæ Virginis Mariæ ab Ecclesiâ institutæ sunt ; acta quoque sanctorum pro quibus missa in hâc Bononiensi diœcesi atque officium quotannis, plerùmque tamen sine propriis lectionibus recitatur; ac demùm expositionem addimus historico-theologicam sacrosancti missæ sacrificii. Cùm autem in operis decursu de quibusdam præcipuis capitibus, ad divinarum Scripturarum et novi præsertim Testamenti intelligentiam spectantibus pertractare necesse fuerit; itidemque exponere aliquam controversiam theologicam, existimamus nos menti et voluntati sacri concilii satisfecisse, quod in supra dictâ sessione, de expositione divinarum Scripturarum ita loquitur: *Ad ipsius sacræ Scripturæ expositionem et interpretationem;* et paulò infra, *ut ipsa sacræ Scripturæ lectio habeatur ;* et in eodem loco : *Ne cœlestis ille sacrorum thesaurus, quem Spiritus sanctus summâ liberalitate hominibus tradidit, neglectus jaceat.* Et rursùs hæc habet de lectione theologiæ : *Pro lectionibus theologiæ ;* et paulò post : *Ut theologiæ lectio in iis commodè haberi possit.*

5. Docet S. Thomas, cujus sententiæ quâcumque in re libentissimè adhæremus, teneri omnes tam majores quàm minores ætate fidem habere explicitam mysteriorum Christi, ac præsertim eorum quæ in Ecclesiâ solemni ritu celebrantur. Verba autem sancti doctoris ejusmodi sunt : *Post tempus gratiæ revelatæ tam majores quàm minores tenentur habere fidem explicitam de mysteriis Christi, præcipuè quantùm ad ea quæ communiter in Ecclesiâ solemnizantur et publicè proponuntur,* hoc tamen discrimine, quòd de quibusdam articulis sublimioribus tenentur alii fidem habere magis, alii minùs explicitam : quod deinceps explicat sanctus doctor in Incarnationis Verbi mysterio, quod tamen ab omnibus credendum est *necessitate medii,* ut theologi edocent; *alias autem subtiles considerationes circa Incarnationis articulos tenentur aliqui magis vel minùs explicitè credere secundùm quod convenit statui et officio uniuscujusque.* A sacro concilio Tridentino præceptum est ut omnes animarum curam habentes diebus Dominicis et festis solemnibus teneantur populum sibi commissum verbis salutaribus pascere, exponentes breviter ac facilè vitia quæ fugienda, et virtutes quæ amplectendæ sunt, ut damnationem evadant et salutem assequantur sempiternam; quod etiam confirmatur sess. 24, cap. 4, de Reformatione; quemadmodùm à nobis fusè observatum est in notific. 10, tom. 1. Consentanea huic disciplinæ alia quoque consuetudo est, ut qui curam animarum habet, annuntiet populo festa saltem de præcepto quæ in hebdomadam sequentem incidunt. Verùm festa duntaxat indicere nihil est aliud nisi populo denuntiare, sacris ut mysteriis intersit, et se ab operibus servilibus abstineat; quando operæ pretium esset populum de mysterio instruere, quod, recurrente illâ celebritate, Ecclesia sancta nobis seriò considerandum proponit. Quare mihi persuasi haud inutile fore hoc opus, in cujus lectione tùm majores cùm minores ætate inspicere collectum possent quidquid scire tenentur, tum etiam parochi ediscerent quidquid eos scire decet, et populo, dùm festa annuntiant, explicare.

6. Prælaudatum concilium Tridentinum, postquàm, sess. 22, cap. 8, exposuit non expedire missæ sacrificium idiomate Italico celebrari, omnibus iis quibus animarum cura est demandata præcipit ut diebus festivis sacra facientes, ea quæ in missâ leguntur explanent, et mysteria quibus hoc sacrificium refertum est populo diligenter explicent, accuratèque declarent. Quod quidem in hâc Bononiensi diœcesi utile summoperè esse, et liber hic noster haud obscurè probat. Ibi siquidem de sacrosancto missæ sacrificio, ejusdemque ritibus, cæremoniis, orationibus pertractatur, atque item de antiquitate, usu et significatione rerum prædictarum fusè disseritur, ita ut sacerdos hinc haurire facilè valeat quæ populo sibi credito tradenda necessariò duxerit ad pietatem et reverentiam in hoc sacrificium excitandam. Quòd si quis dicat non intelligi quid commune habeant cum rebus quæ superiùs dictæ sunt, adnotationes quas ad vitas sanctorum scripsimus, in quorum honorem officium et missa de communi in hâc nostrâ civitate et diœcesi Bononiensi celebrantur, liberè respondemus, charitatem, quâ sumus in patriam inflammati, ad hunc nos laborem impulisse, ut innotesceret quid certum esset, quid verò dubium; quod autem certum appareret, pro certo ab omnibus haberetur ; rati enim sumus hanc unam esse viam ad obtinendas à sacrâ rituum congregatione lectiones proprias, si minùs omnium, saltem aliquorum sanctorum, qui apud nos quotannis divinis honoribus celebrantur. Præterea, quia mecum reputavi opus prolixum nimis et fastidio plenum fore lectoribus, si sermo esset de sanctis omnibus ac singulis institutus, quorum festa juxta Romanum kalendarium in hâc civitate et diœcesi peraguntur, ideò in mentem venit consentaneum fore si sermo ad eos sanctos coerceretur, qui vel aliquâ peculiari causâ ad hanc civitatem spectant, vel quorum officium et missa, licèt de communi ut plurimum, ibidem solet juxta Bononiense kalendarium celebrari. Ordo autem quem secuti sumus hujusmodi est : agitur de omnibus diebus festis sive ad Dominum, sive ad beatam Virginem, sive ad sanctos spectantibus, juxta dierum ordinem in quibus eorumdem memoria renovatur. Hâc autem oblatâ occasione curatum est inserere quidquid vel ad historiam referri potest, vel ad explicationem divinarum Scripturarum, vel ad quæstiones criticas et theologicas, de quibus agimus et breviter, et non obscurè. Quasdam verò quæstiones in medium quidem proferimus, minimè verò enucleamus, cùm argumenta desint perfectæ earum solutioni satis idonea, cùmque existimemus oportere duntaxat easdem noscere, et doctorum hominum dissensionem opinionumque varietatem tenere. In illis autem quæstionibus, de quibus sententiam protuli, ita me gessi, ut solidis ratio-

nibus inniterer, iis præsertim quæ à doctis, et cordatis hominibus, et qui vera à falsis distinguunt, neque creduli nimis, neque rerum novarum amatores sunt, sed boni sensûs, et spectatæ pietatis, notæque fidei perhibentur. Non semel auctores producimus, supradictis dotibus non illustres; eorum tamen commemoratio necessaria fuit, vel ut eosdem eâ quidem quâ decet modestiâ refelleremus, vel ut eorum eruditis laboribus uteremur, quibus bonam causam aliquâ ex parte fulciri posse comperimus.

7. Fateor nihil novi in toto hoc opere inveniri, cùm de re à tot jam clarissimis auctoribus pertractatâ nihil inauditum afferri possit, quin aliquem in scopulum impingatur. Quòd si contingat ut opus à lectoribus grato animo excipiatur nec improbetur, nihil aliud nobis tribui commendationi debet, quàm colligendi laus, et collecta suum quæque in ordinem disponendi. Demùm scribere linguâ non Latinâ placuit, sed Italicâ, tum quia majori in usu est, utiliorque ad rem nostram, tum aliis ex causis, quas videre licet in Præfatione tomi secundi ecclesiasticarum Dissertationum præsulis Josephi Mariæ Perimezzi à secretis examini episcoporum, et olim collegæ nostri in academiâ conciliorum, quæ habebatur Romæ in collegio Urbano de propagandâ Fide, in quâ Præfatione multis auctoritatibus atque exemplis planum apertumque facit, licere in Italiâ Italicâ linguâ res aliquas etiamsi sacras et theologicas aut criticas explicare, quod laudatæ academiæ positum in more fuerat, dùm id eâ ratione fiat, quam nos sequi curavimus, sacrarum videlicet Scripturarum et sanctorum Patrum locis linguâ tantùm Latinâ allatis, ubi eorum opus fuit auctoritate uti.

8. Non desunt qui solâ linguæ vel Latinæ vel Gallicæ cognitione non dubitant in hominum cœtu effundere audaces quasdam voculas et opiniones, quæ ad sacrorum mysteriorum contemptum tendunt, neque addunt has minimè probas ac veras esse, et à pluribus scriptoribus ejusdem nationis, puta Gallicæ, improbatas et confutatas, quod multis exitio esse potest. Nam in familiaribus Italiæ conventibus cùm Italicè verba fieri soleant, neque ibidem omnes linguam Latinam calleant, aut linguam Gallicam ut quisquis rem aliquam peregrinam audit, eam mente retinet, rursùs dictitat, eamque spargit in vulgus, neque ei curæ est inquirere verane sit an falsa, recta an secùs. In hoc autem nostro opere continetur antidotum quod propinari certè non poterat nisi linguâ Italicâ, cùm qui venenum semel ebiberit, ei non alio modo quàm Italico idiomate accipere medicinam liceat. Hæc ergo scribendi occasio, hæc materia, hæc est utilitas et hic ordo quem judicavimus in hoc opere amplectendum. Cùm autem reliquum sit ut finem nobis propositum exponamus, veniam à lectore petimus ut nobis liceat studiorum ecclesiasticorum sacrorumque rationem exhibere, quâ hæc olim civitas utebatur, atque in præsentiarum utitur; cùm hæc via sit quâ feliciter quò contendimus pervenire possimus. De studiis tantùm sacris et ecclesiasticis verba facimus, propterea quòd de profanis dicere parùm nostrâ interesse debet, nisi quatenùs hæc quoque ad ecclesiastica et sacra studia conducunt. Qui dixerit hanc urbem veram juris pontificii sedem non extitisse, is quidem veritatem luce clariorem inficiabitur. Bononiæ quippe seculo duodecimo in monasterio SS. Naboris et Felicis à Gratiano monacho decretum seu discrepantium canonum congruentia descripta fuit. Quod quidem opus etsi à multis notetur, tamen Papirius Massonus, lib. 5 Episcoporum Romæ, in Eugenio III, Gratiani opus appellat *utilissimum generi Sacerdotum, quod opus omnes docti plurimi facere ac laudare coguntur.* Et card. Baronius, anno Christi 1151, codicem Gratiani vocat *opus ampliori studio collectum, et ritè dispositum.* At concedamus, ut concedi oportet, opus Gratiani multis erroribus refertum esse, qui decursu temporis ab hominibus sacrâ antiquitate peritissimis castigati sunt, negari tamen omninò nequit eam fuisse hujus operis felicitatem, ut statim ac in lucem prodiit, relictæ fuerint antiquæ Canonum collectiones à Dionysio Exiguo, Isidoro, Cresconio, Burchardo, Ivone conscriptæ, et Gratiani decretum in scholis exponi cœperit. Quod quidem prudenter animadvertunt S. Antoninus, parte tertiâ suorum Chronicorum, tit. 18, cap. 6; cardinalis Bellarminus, cùm loquitur de Gratiano in scriptoribus ecclesiasticis; celeberrimus Antonius Augustinus, in Præfatione antiquarum decretalium ad Gregorium XIII. Id autem non solùm operi debetur per se sanè maximo, verùm etiam plausui dato à publicis sacrorum canonum doctoribus Bononiensis archigymnasii, qui cùm illud explicare cœpissent, variisque interpretationibus illustrare, jure optimo ad totius orbis famam et existimationem provenerunt, ut peritissimus pontificiæ legis de Roje sapienter considerat in suis Institutionibus canonicis, lib. 1, in Procemio. Aliqui existimant ad excitandos adolescentes qui ex omnibus orbis partibus in hanc civitatem concurrebant, ut studio sacrorum canonum operam darent, juxta Gratiani methodum in hoc Bononiensi archigymnasio morem invaluisse conferendi gradus Bachalaureati et doctoris; quæ postea consuetudo longè latèque propagata est, ut videre licet apud Doujat, in Prænotionibus canonicis, lib. 3, num. 5, et in Præfatione ad decretum dispositum juxta titulos decretalium cardinalis Turrecremata, quæ composita est à clarissimo præsule Fontanino, pag. 8; atque operis Gratiani pluries su periùs commendati gloriam Bononiensi civitati referr acceptam debere; argumento id est sanè luculentissimo, quòd illius etiam correctio, quæ cœpta est Pio IV pontifice, et sub Pio V continuata, absoluta demùm fuerit in pontificatu Gregorii XIII, clarissimi civis nostri, qui eam juris publici fecit, postquàm plurimùm in eâ laboris atque operæ collocaverat, dùm adhuc esset cardinalis; idemque præstiterant tres pariter Bononienses cives Eustachius Locatellus Regii episcopus, et duo cardinales, Gabriel Paleotus et Philippus Boncompagnus, ut videri poterit in dictâ Præfatione.

9. Nihil equidem arbitror ad laudem hujus urbis præstabilius, nihilque ad gloriam illustrius inveniri, quàm si illud seriò consideretur, quòd post Gratiani

ætatem, cùm plures collectiones decretalium summorum pontificum confectæ fuerint, quæ jussu et auctoritate apostolicâ ad commune commodum emanârunt, omnesque ad magistros et discipulos Bononiensis archigymnasii directæ fuerunt. Non autem loquor de primâ decretalium collectione à Bernardo Papiæ præposito adornatâ, nequè de alterâ Gilberti et Alani studio compilatâ, quia neutram possumus affirmare in lucem auctoritate publicâ prodiisse; sed de tertiâ sermo est, quæ à pontifice Innocentio III universis præceptoribus, studiosisque adolescentibus Bononiæ commorantibus inscripta fuit, cujus profectò quædam veluti appendix esse videtur quarta ab eodem pontifice composita; utraque verò in lucem edita à clarissimo Antonio Augustino. Sermo hic noster etiam ad quintam pertinet, quæ est Honorii III, in publicum emissa ab Innocentio Cironio, quam aliqui promulgatam putant jussu ejusdem Honorii à Tancredo archidiacono Bononiensi, in quâ sententiâ fuit Antonius Augustinus, in Præfatione ad antiquas Decretales : *Collectio Honorii III constitutiones habet à Tancredo Bononiensi archidiacono collectas sub ipsius Pontificis maximi nomine;* quam Augustini sententiam sequitur cardinalis Pinellus, in Præfatione ad 7 lib. Decretalium : *Collectio accessit ab eodem Tancredo ex Honorii III, qui proximè Innocentio successit, constitutionibus compaginata.* Fortassè verò probabilius est ab aliis, non à Tancredo fuisse compositam, juxta observationem jam laudati Innocentii Cironii ad cap. 1 hujus collectionis, tit. de *Constitutionibus*, et à Pontifice missam fuisse Tancredo, quemadmodùm ex ejusdem verbis eruitur : *Honorius episcopus servus servorum Dei, dilecto filio magistro Tancredo, archidiacono Bononiensi, salutem et apostolicam benedictionem;* transmissam, inquam, ad Tancredum fuisse, eamdem ut ipse in lucem ederet; unde contigit ut totius orbis hominibus commendaretur, cùm innumerabiles ferè eâ tempestate professores iique celeberrimi, atque discipuli hanc in civitatem confluerent utriusque juris aut doctores futuri, aut auditores. Ideò Pater Echard, in Commentariis primæ vitæ S. Dominici, tom. 1, de Scriptoribus ejusdem ordinis, pag. 24, non sine causâ scripsit religiosum ordinem S. Dominici illo tempore doctoribus sapientissimis Bononiæ floruisse, qui posthabitis mundi illecebris, severioris vitæ rationem in S. Dominici monasterio profitebantur, unde veluti è Trojano equo egressi strenuissimi milites prædictum ordinem per universum orbem felicissimè propagârunt. Honorius III, magistratus hujus civitatis arguens, quòd quædam privilegia professoribus et discipulis ademissent, id ipsum scripsit, ut videre licet in ejus Epistolâ apud Raynaldum anno Christi 1220, n. 26 : *Cùm ex studio litterarum præter infinita commoda quæ sentitis, ex eo vestra civitas inter alia sit famosa, et in universo mundo nomen annuntietur ipsius, factaque sit altera Bethleem domus, videlicet panis, qui parvulis frangitur, in eâdem, ex quâ exeunt duces qui regunt populum Domini*, et quæ sequuntur.

10. Loquimur quoque de Gregorii IX decretalium compilatione in quinque libros divisâ, quæ hâc ætate in omnibus totius orbis scholis et in foro obtinet; quam liquidò constat adornatam fuisse à S. Raymundo de Pennafort, qui in Bononiensi archigymnasio lectoris munere perfunctus est, idemque compendium archigymnasii nostri doctoribus ac discipulis inscriptum fuisse minimè dubium est. Sermo etiam à nobis habetur de lib. 6 Decretal. Bonifacii VIII, cujus quidem maximus est quoque usus in scholis et foro, qui non solùm præceptorum, discipulorumque Bononiensium nomine nuncupatus fuit, sed etiam editus ejusdem archigymnasii doctoribus postulantibus, qui Jacobum Castellanum ad pontificem legaverunt, ut id impetrarent, quemadmodùm testatur Joannes Andreas auctor coævus in notis ad proœmium dicti 6 libri, in § *Et multis.* Verba pariter facimus de Clementinis ultimam juris pontificii partem continentibus, quæ jussu Clementis V collectæ et à Joanne XXII editæ ad magistros et discipulos Bononienses transmissæ fuerunt. Prætermittuntur autem aliæ collectiones constitutionum Joannis XII et aliorum pontificum, quæ ideò *Extravagantes communes* dicuntur, quia omnibus notum est eas privatâ auctoritate adornatas fuisse, et constitutiones inibi comprehensas non ideò vim habere quòd in illis reperiantur, sed quia ab auctoritate apostolicâ, unde emanârunt, originem habuerunt. Item prætermittimus lib. 7 Decretalium, opus nostri pontificis maximi Gregorii XIII jussu editum, in quo ipse multùm insudaverat, ut testatur cardinalis Pinellus, qui illud ipsum pontificis Clementis VIII nomine nuncupavit, in cujus pontificatu confectum est; *Gregorius immortalis memoriæ, insignis pietatis, litteraturæ atque experientiæ pastor, hanc provinciam commisit primùm Flavio Ursino, Francisco Alciato, Antonio Carafæ sanctæ Romanæ Ecclesiæ cardinalibus doctissimis. Multa ipse manu suâ exaravit, elucubravit, monuit.* Prælaudatum enim opus quamvis absolutum, typisque impressum, non in lucem emissum fuit, cùm in eo varia decreta Tridentini concilii inessent, quæ juxta san. mem. Pii IV pontificis constitutionem incipientem : *Benedictus Deus*, non licet glossis aliisque interpretationibus illustrare, quod sanè impediri non potuisset, si inserta fuissent in librum 6 Decretalium, ut refert Fagnanus, in cap. *Cùm venissent*, num. 61 et seq., de Judiciis. Neque iis quæ superiùs dicta sunt, adversatur quod eruditus P. Bremond in notis indicat ad constitutionem 110 Gregorii IX, in Bullario Dominicano tom. 1, nempe à pontifice Gregorio IX compilationem suam non ad magistros et auditores Bononienses, sed Parisienses quidem directam fuisse, quoniam accidere potuit ut compilatio ad utrosque transmissa fuerit, eò vel maximè quia præsul Penia clarissimus rotæ auditor in Vitâ S. Raymundi de Pennafort, lib. 1, p. 28, testatur, in Vaticano regesto, post Epistolam Pontificis, quâ compilationem suam ad magistros et scholares Parisienses mittit, scriptum se vidisse et adnotatum, inscriptum quoque illud opus fuisse magistris et discipulis Bononiensibus. Præterea ad rem propositam confirmandam magni momenti est,

non modò compilationes superiùs relatas, verùm etiam illæ quæ à pontificibus, dùm in Galliis morabantur, confectæ sunt, omnes fuisse Bononiam missas, non autem Lutetias Parisiorum. Non parvi quoque momenti est nullum impressum exemplar reperiri Decretalium Gregorii IX, in cujus proœmio inscriptio archigymnasio Bononiæ non legatur. Demùm in Corpore juris canonici, quod editum est Coloniæ anno 1695, adnotata occurrunt hujusmodi verba in notis ad proœmium : *In uno manuscripto Vaticano legitur Parisiis; in altero Bononiæ et Parisiis, sed ut plurimùm omnia habent Bononiæ.*

11. His verò argumentis si addatur, celeberrimos Glossarum auctores, interpretes et magistros juris canonici, aut in eodem Bononiensi archigymnasio professores fuisse, aut in eâdem urbe natos, nemo utique erit qui de principatu in jure canonico contendere nostrâ cum civitate audeat. Bernardus Bottonus canonicus Bononensis Ecclesiæ fuit; Guido autem Baisius archidiaconus; Joannes Andreæ, Joannes Calderinus, Antonius Butrius in eâ civitate nati sunt, et hujus etiam civis vocari potest cardinalis Zabarella, cùm è Sabatinâ familiâ originem ducat. Patritius Regiensis, Dinus Mugellanus, Joannes Anguisciola, Joannes Dei, Innocentius VI pontifex, abbas Panormitanus, Baldus Ubaldi, Petrus Ancharanus, Dominicus è S. Geminiano, Joannes Imola, Andreas Barbatia, Parisius, et alii benè multi, qui prima juris pontificii lumina prædicantur, lectores hâc in urbe clarissimi extiterunt. Ibi etiam professus est Antonius Augustinus, vir omni commendatione major; et nisi provectâ ætate impeditus fuisset, hùc venisset Cujacius ubique terrarum celeberrimus, quem magno oblato stipendio Gregorius XIII invitaverat. Hæc autem omnia certissima sunt, et legi possunt in opere Panciroli de sacris legum interpretibus, et in prænotionibus canonicis Doujat, et apud eos omnes qui vitas jurisconsultorum scriptas posteris reliquerunt.

12. Diù quidem sacra theologia idem planè est habita ac jus pontificium, quia reverà sacri canones magnâ ex parte nihil aliud continent quàm conclusiones ex theologiæ principiis deductas, ut appositè ad rem nostram considerat Joannes Gerson, in sermone quem habuit ad licentiatos in jure canonico, qui insertus est in tomo secundo ejus operum : *Sic instituta videtur, et gubernata fuisse sufficienter Ecclesia primitiva ab apostolis, ac deinde per successiones varias usque ad doctores sanctos inclusivè per quatuorcentum annos et ampliùs, quibus temporibus non erat distinctio theologorum et canonistarum, licèt canones sacri multi essent ultra tenorem traditum in Evangeliis et cæteris libris canonicis. Hinc verò canones, si benè inspiciantur, non sunt nisi conclusiones elicitæ vel illatæ ex principiis theologicis, id est, ex Evangelio et aliis libris canonicis per illos quibus dicit Christus : « Qui vos audit, me audit; » nihil igitur admirandum est, si ad eosdem pertinebat cognitio et legislatio conclusionum illarum canonicarum, ad quos pertinebat notitia principiorum.* Egassius Bulleus, in suâ Historiâ Parisiensis Universitatis, tom. 2, seculo 4, pag. 580, postquàm affirmavit nullum discrimen esse inter theologum et canonum peritum, hoc memorat, quòd, postquàm prædictum decretum à Gratiano fuit collectum, in quo variæ leges civiles adscriptæ sunt, cùm in eâ ætate studium legum secularium magnam haberet existimationem, una in duas divisa facultas est, ita ut alii theologiam scholasticam secuti sint, alii penitùs theologiam deserentes, ad solam canonum explicationem sese converterint; quod quidem inconsultò ac perperàm factum est, cùm canonum perito sæpè principia theologica pernecessaria omninò sint : *Canonicam quoque jurisprudentiam nunquàm à theologiâ dissociabimus, nihilò plus quàm canones Patrumque scita à sacris Litteris, hoc est, ut strictissimè dicitur, conclusiones à principiis.* Verba sunt Thomassini, in præfatione dissertationum supra concilia. Et Doujat, in suis Prænotionibus canonicis, lib. 1, cap. 2, num. 3, sic sequitur : *Cum theologiâ jus canonicum cohærere, ejusque auxilio sæpenumerò uti evidentius est quàm ut argumentis confirmandum sit; etenim jus hoc nostrum nihil reverà est aliud quàm ad vitæ usum aptata, atque in ipsis rerum argumentis posita theologia.* Quod quidem intelligere qui apertè cupiat, is accuratè tractatum perlegat probabilitatis Lovanii typis mandatum à Nicolao Peguleto, cap. 10, num. 4 et seq.; in quo videbit collectas propositiones falsas, pœnâque dignas, quibus eorum opera fœdata sunt, qui absque sacræ theologiæ studio sacros canones declarârunt, quamvis essent jurisprudentiæ civilis atque canonicæ peritiâ præditi non vulgari.

13. Canonistarum, ut ita dicam, factionem hæc nostra civitas secuta est, atque quidem, ut deseruisse theologos videretur; et qui theologiæ studiis dare operam cupiebat, Bononiâ discedens Lutetias se conferebat, unde Bononiam revertens doctor Parisinus vocabatur, ut animadvertit Alidosius in Præfatione ad lectorem, quæ ab eo adscripta est in fronte operis sui de Doctoribus Bononiensibus. Cùm autem summus pontifex Innocentius IV non decere existimâsset in Bononiensi archigymnasio doctores sacræ theologiæ desiderari, collegium theologorum ibidem fundavit, ut videre licet in ejus constitutione in Bullario Roman., tom. 1, impressâ etiam apud Ughellum, tom. 2 Italiæ sacræ, pag. 26. Quanquàm verò brevi temporis spatio, quo superstes fuit, ejus constitutio executioni minimè demandata fuerit, vigere tamen cœpit, sedente Urbano V pontifice, ut ostendit Sigonius, de Episcopis Bononiensibus, lib. 3, pag. 451, in Additionibus Victorelli ad Vitam Innocentii VI, scriptam à Ciacconio, tom. 11, pag. 50. Item in Additionibus ad Vitam Urbani V, pag. 548, pag. 551, et in Historiâ Ghirardacii, lib. 24 n. 278 et seq. In libro autem secreto collegii theologici, cujus pars in lucem edita est ab Alidosio, loco superiùs laudato, proferuntur nomina illustrium theologorum, qui invitati Bononiam magnâ ibi cum laude sacram theologiam publicè docuerunt. Quomodò autem interea post Urbanum V hujusmodi studium floruerit affirmare planè non possumus, imò etiam suspicamur non altas

admodùm radices hanc facultatem per ea tempora Bononiæ defixisse. Extat enim constitutio tum ejusdem Urbani V, tum Bonifacii IX, itemque Martini V, summorum pontificum decreta occurrunt, in quibus primùm Bononiense archigymnasium laudibus extollitur, tanquàm juris civilis et pontificii lumen ; deinde varia conceduntur privilegia earum facultatum professoribus et discipulis, sed de sacrâ theologiâ ne verbum quidem. Extat etiam constitutio Nicolai V (omnes autem hæ constitutiones habentur in appendice tomi 2 novissimè impressi de Statutis hujus patriæ) in quâ exhibetur accuratus catalogus omnium scientiarum quæ in hâc universitate florebant, nullâ tamen de cathedris theologicis mentione habitâ. Et quidem Pius II hoc nostrum archigymnasium, in libro 2 suorum Commentariorum non propter theologiæ, sed legum et philosophiæ studium præclarè laudat : *Schola insignis legum et philosophiæ, quæ mores bonos, non tam cives quàm exteros docet.* Quod autem tutò affirmari potest illud est, hanc civitatem ætate quæ memoriæ nostræ propior est clarissimis theologis floruisse, ut arguere licet ex bullâ summi pontificis Gregorii XIII, anno 1584, qui vetus privilegium renovans pontificis Julii II ; ut beneficia scilicet solis civibus conferantur, hæc habet : *Nos itaque, quibus satis liquet civitatem nostram prædictam viris omnis doctrinæ genere, et præsertim theologiæ abundare.* Nemini porrò dubium est ætate hâc nostrâ Bononiæ viros non deesse doctrinâ spectatissimos, qui juxta methodum forensem non tam jus pontificium quàm sacram theologiam laudabiliter et egregiè doceant.

14. Conveniunt omnes qui de locis theologicis pertractant, ab historiæ tum ecclesiasticæ, tum profanæ scriptoribus, dummodò sint auctoritate graves et fide digni, probabile argumentum theologo exhiberi, vel ad confirmandum quod affirmat, vel ad refutandum quod ei opponitur ; imò ulteriùs procedunt, docentque, cùm graves historici in aliquâ re narrandâ concordes sunt, inde theologum ad eamdem rem asserendam certum desumere argumentum posse ; ità Melchior Canus, in tract. de Locis theologicis, lib. 11, cap. 4, quocum congruit cardinalis Gottus, in suâ Theologiâ, tomo 1, q. 3, dub. 11, § 2. Ac profectò quàm utilis sit historiarum cognitio ei qui jus canonicum profitetur facilè planèque evincitur ex operibus Patris Thomassini, Emmanuelis Gonzales, Joannis Dartis, Jani à Costâ, Francisci Florentis ; tum id probatur ex jure ecclesiastico (bonis tamen à pravis rebus segregatis) Van-Espen et aliorum auctoritate, qui ad investigandum verum sacrorum canonum sensum historiarum lumen adhibuerunt, et ad sanam epistolarum decretalium intelligentiam perventuri non satis esse censuerunt easdem in ultimâ Gregorii IX collectione legere, sed curârunt antiquas collectiones evolvere, quia decretales in collectione Gregorii IV non integræ sunt, sed magnâ ex parte deruncatæ atque interpolatæ ; quod quidem prudenter animadvertunt Antonius Augustinus, in laudatâ præfatione ad Gregorium XIII ; Cujacius, ad caput 1 : *Qui clerici vel voventes*, etc. ; Gonzales, in Apparatu ad jus canonicum, tomo 1, num. 53. Jam verò si quis colligere voluerit quidquid scriptum reliquerunt insignes canonum interpretes jam superiùs commendati, et quidquid decretalium fundamentum innixus, et glossarum, veterumque commentariorum et sacrarum congregationum auctoritate suffultus Romæ scripsit nunquàm satis laudatus Fagnanus, in suis Commentariis super decretales, in promptu hìc certè habebit, unde interpres canonum evadere excellens maximèque spectabilis possit. Pater ecclesiasticæ historiæ fuit magnus cardinalis Baronius, et ipsi etiam principis debetur laus inter criticos, sed prudentes ac moderatos. Alii post eum, vel lumine ab ejusdem scriptis mutuato, vel cognitione quam ex monumentis deinceps inventis hauserunt, ulteriùs progressi sunt, et in præsenti enata est nova quædam, ut ita dicam, professio, quæ ecclesiastica eruditio nuncupatur, cujus utilitas talis ac tanta est ut religio nostra multa eidem debeat et præsidia stabilitatis, et ornamenta dignitatis suæ.

15. Hæc enim ecclesiasticos efficit ad sua munera laudabiliter obeunda idoneos ; ad ea scilicet curanda quæ necessaria sunt, et ad eam afferendam Ecclesiæ utilitatem, quæ ab eorum laboribus expectatur. Magnus cardinalis Bona, P. Christianus Lupus, Mabillonius, Martenus et alii complures, qui in decursu operis nominabuntur, præclara sunt ecclesiasticæ eruditionis lumina, et eorum illustres labores theologo fuerunt, et sunt præsidio sanè ad dogmata fidei illustranda ; juris autem canonici interpretem, omnis remotâ erroris nebulâ, facilè ducunt ad intelligendam veterem disciplinam, quæ novæ feliciter moderandæ utilissima est. *Quidquid igitur de ordine temporum transactorum indicat ea quæ appellatur historia, plurimùm nos adjuvat ad sacros libros intelligendos, etiamsi præter Ecclesiam puerili eruditione discatur ;* verba sunt hæc S. Augustini, lib. 2 de Doctrinâ christianâ, cap. 28.

16. Cardinalis Gabriel Paleotius, non tam purpuræ quàm sapientiæ lumine præclarissimus, ut historiæ et eruditionis ecclesiasticæ studium in hâc urbe inter clericos introduceret, non modò typis imprimi prudenter jussit duos libros Historiæ sacræ Severii Sulpicii, sed etiam notis à Carolo Sigonio viro apprimè docto illustrari, qui propterea, in præfatione ad eumdem cardinalem, inquit : *Quamobrem rectè prudentia vestra breviarium ejus (hoc est, sacræ Historiæ) aliquod ex immenso illo utriusque Testamenti corpore acquisivit, quò studiosa juventus omnia ab Adam usque ad Christum, id est, à peccato ad salutem in ipsius Dei populo gesta, quasi in unam tabulam conspiceret ; et cùm duos Severi Sulpicii libros in hoc genere distinctè admodùm ac ornatè scriptos probavit, cùm ad tollendum exquisitioris interpretationis hominibus occupatis laborem, eosdem etiam expositione illustrari aliquâ voluit. Sic enim fore arbitrata est ut universi non modò faciliùs ea quæ præclarè tradita sunt, animo et notitiâ comprehenderent, sed ipsâ etiam invitati facilitate alacriùs et studiosiùs ad eadem et haurienda contenderent.*

17. Excitata Bononiæ sunt non multo abhinc tempore hujusmodi studia, et quamvis Romæ moraremur, tamen recordamur domi archidiaconi Marsigli, qui postea episcopus Perusiæ decessit, litteratorum hominum cœtus haberi consuevisse, in quibus eorum aliquis pertractare solebat argumentum sibi præscriptum, quod ad sacram historiam vel ecclesiasticam eruditionem pertineret; rerum autem de quibus sermo haberi debebat indiculus, seu nota typis impressa singulis qui interesse solebant antea distribuebatur.

18. In præsentiarum verò laudabilis hæc consuetudo est jam penitùs antiquata, ac studium tantoperè necessarium, nedùm utile, quod ferè ubique in amoribus atque in deliciis est, in hâc urbe, quæ semper scientiarum mater est habita, intolerando jacet squalore obsitum neglectumque. Hujusmodi autem eruditionis gloriam qui consequi studiose cupiat, illi inprimis necessaria est peritia linguæ Latinæ. Cujus quidem elegantia non curæ duntaxat fuit imperatori Augusto, de quo narrat Suetonius: *Legato consulari successorem dedit, ut rudi et indocto, cujus manu* IXI *vro* IPSI *scriptum animadverterat;* sed etiam Romani pontifices de eâ semper solliciti fuerunt, ut constat ex capite *Ad audientiam*, de Rescriptis. Nec desunt in hâc civitate egregii homines, quorum benè multos novimus qui clarissimum adolescentibus lumen præferant ad humaniores litteras, quarum desiderio non ignoramus primos theologiæ magistros plurimùm diligentiæ, laboris ac operæ in ethnicorum voluminibus collocâsse. Præterea ad ejusmodi studium, de quo nunc agimus, necessaria est prævia veræ philosophiæ institutio, quæ viam ad theologiam aperiat, sed ita quidem, ut idem semper obsequium præstet quod Agar Saræ præstare debuit ex imperio Abrahami. Atque, ut eloquentiæ, sic philosophiæ magistros non desiderat hæc urbs doctissimos, qui multùm valeant, et qui methodo utantur præclarâ, facili, perillustri, maximèque apud academias id temporis nobilissimas usitatâ. Philosophiæ theologia accedat necesse est, cujus professores versantur Bononiæ plurimi apprimè docti, atque omnibus sapientiæ laudibus spectatissimi quorum in scriptis quæstiones polemicæ cum scholasticis conjunguntur, variaque ecclesiasticæ tum historiæ, tum eruditionis capita explicantur. Tota igitur difficultas in eo sita est quòd hujusmodi studia non præmittuntur, aut si præmissa fuerint, negliguntur deinceps, nec ad finem perducuntur. Navis in medio cursu inhibetur; imponitur, ut dici solet, tectum; in otio quod superest vitæ, transigitur, et qui scholasticos cursus semel peregit, is præter magistri scripta nihil aliud desiderat, quorum, ut sæpè fit, post brevem temporis lapsum obliviscitur; et licèt quæcumque didicit, fideliter memoriâ teneat, ea tamen tanti esse non possunt, ut doctrinæ supellectilem pariant ecclesiastico satis dignam, tum quia nullus invenitur magister quamlibet diligens ac eruditus qui omnia noverit, tum quia unus magister nequeat ea tradere scriptis omnia quæ legendo quærendoque cognovit.

19. Interea verò, et ad hanc pudendam studiorum rationem obtegendam mussitando dicitur theologiam rerum divinarum interpretem sacerdotibus satis esse; aliorum quæ superiùs memoravimus studiorum inutilitas prædicatur; et palam denique dictitatur, iis obeundis studiis nec esse necesse omnibus, nec vacare.

20. Quid nos de rectâ scholasticæ theologiæ methodo sentiamus, quotque ex ejus fontibus in Ecclesiam commoda dimanârint ac quotidiè fluant, jam satis ostendimus in primâ nostrarum Instructionum pastoralium, tomo 3. Iis autem quæ illic diximus addere auctoritatem placet magni theologi Salmeroni, tomo 1, Prolegom. 9, quinquagenâ 1, super Evangelia: *Scholasticæ theologiæ studium, in quo brevi compendio ac certâ methodo, multarum rerum quæ tum in Scripturarum studio, tum in doctrinâ et lectione veterum Patrum latissimè et firmissimè pertractantur, veritates assequimur, non est hominis catholici respuere; nam contemnere hæretici est, et prorsùs de Ecclesiâ catholicâ malè meriti, quæ hoc genus theologiæ multis modis amplexata est.* Sed iterùm asserimus eam viro ecclesiastico non satis esse, cui necessaria etiam alia studia superiùs indicata existimamus. *Cùm autem hoc genus theologiæ commendo*, Salmeron prosequitur, *nolim ut quisquam in illis studiis consenescat, sed moderatum et certum tempus illis disputationibus, ut ad meliora sacrarum litterarum studia tempestivè perveniat.*

21. Postularet hic locus eorum ut audaciam refelleremus qui, cùm nihil sanitatis habeant, nedùm sapientiæ, inutilem autumant hunc esse studiorum cursum ac planè supervacaneum; sed hujusmodi homunculis valere jussis, nunc tantùm dicemus pauca de difficultate quæ nobis quidem in hoc studio nulla penitùs esse videtur. Præmissis enim eloquentiæ, philosophiæ ac theologiæ studiis, quæ si quispiam neglexerit, semper vacillet oportet, quia intùs malè libratus est, ædificio similis quod nullis fundamentis innititur; supra dictis, inquam, præmissis studiis, non video cur novo non liceat adolescenti facilè gradum facere ad altiora.

22. In promptu siquidem sunt erudita geographiæ et chronologiæ compendia, introductio nempe Cluverii nunc aucta; item Compendium historiæ universalis episcopi Bossuet, quorum librorum ope iter ad eruditionem feliciter instituitur. Solidiores autem quæstiones et argumenta prudenter ac scitè admodùm pertractantur in libris recentium eruditorum, quorum copia non mediocris extat in hujus Urbis bibliothecis. Ac quoniam publica scientiarum studia longè privatis sunt ac domesticis utiliora, ignoramus profectò quid causæ sit cur in hâc urbe virorum cœtus doctissimorum, sive academiæ institui nequeant, quæ dici vix potest quantam reipublicæ utilitatem afferant, si sapientes habeant moderatores. Neque locum inter academicos habere decet, nisi qui in studiis hactenùs commendatis laudabiliter versati fuerint, iisdemque adhuc magnoperè delectentur. Nam qui grammaticam, logicam, jus pontificium forense ac theologiam moralem vix à primo, ut inquiunt, limine salutaverint, eorum quidem alicubi habenda est ratio, et iis

meritò laus danda est aliqua, nunquàm verò aditus ad hujusmodi academias patere debet. De materiâ porrò quæ pertractanda occurreret, ordinatim agendum est, ex. gr., de historiâ sacrâ juxta annalium seriem aut conciliorum. Cavendum id quoque arbitror ne hisce in conventibus liber legatur aliquis quin deinde ulla lectioni interpretatio subjiciatur, aut ea temerè fiat, ac perperàm et confusè; necesse enim est unum aliquem aut plures academicos designari qui eâ de re quæ ab eo proponetur qui à secretis academiæ est, dissertationem in promptu habeant, eamque recitent in academiâ, haud ignaris tamen argumenti quod pertractandum est cæteris academicis, ut absoluto sermone aliquid in commune conferri possit, vel ad confirmandum quod dictum est, vel ad exponendas difficultates, si quæ occurrant, contra ea quæ dicta sunt, ut earum solutio ab eo qui dissertationem habuit, audiatur. Atque, ut hinc utilitas oriatur maxima, non debent profectò semel tantùm atque iterùm, ad summum tertiò singulis annis academici convenire, sed quindenis sa'tem diebus, rejectis omninò falsis excusationibus, aut caloris, aut frigoris, aut supervenientium impedimentorum, et nonnunquàm fictarum infirmitatum.

23. Clarissimo huic instituto atque academiæ accepto referri debet, quæ superioribus annis magna Romæ frequentia doctorum hominum fuit, qui rerum ecclesiasticarum tum veterum, tum recentium peritissimi non semel Religioni et Sedi Apostolicæ profuerunt. Habebatur in magnâ aulâ collegii Urbani de propagandâ Fide quindenis diebus academia ecclesiastica juxta conciliorum seriem; et unus ex academicis de concilii historiâ disserebat, alter de ejusdem concilii canonibus, deinde tertius de quæstione aliquâ theologicâ, quæ ex ipsis canonibus oriebatur. Magnâ etiam in aulâ Archigymnasii Romani quindenis diebus habebatur academia ecclesiastica juxta ordinem sacri textûs divinarum Scripturarum, ex quibus particula deligi solebat aliqua, et haberi de eâ sermo ab aliquo ex academicis; tum juxta temporum ordinem quo hæreses enatæ fuerant, nonnulla earum ab altero academico polemico sermone refutabatur. In conventu patrum Servorum Matris Dei, quod ad S. Marcelli situm est, quindenis diebus habebatur academia in quâ unus academicorum ecclesiasticam dissertationem recitabat juxta ordinem quo in historiâ suâ ecclesiasticâ P. Natalis Alexander usus est, cujus quidem methodo, non semper tamen sententiæ, academicus adhærebat. Omnibus his academiis nos adhuc juvenes interfuimus, ibidem verba fecimus, et pluries singulis annis; neque ab iis exercitationibus vacationem nobis concedi passi sumus, nisi postquàm majora curiæ negotia, et munerum quæ nobis imposita sunt, occupationis impedimento fuerunt quominùs tempus ad scribendum hisce de rebus superesset; nunquàm tamen adeò nos ab illis alienos fecimus, ut plerùmque post orationem ab academico habitam aliquid opponere vel addere prætermiserimus. Parùm quidem profecimus, sed multò certè ulteriùs progressi essemus, si curæ ac diligentiæ cætera respondissent. Verùm, quod nobis minimè contigit, id probè assecuti sunt alii complures studiorum nostrorum socii, ut cognoscere quisque potest ex introductione ad ecclesiasticas dissertationes præsulis Perimezzi, viri clarissimi, qui collega noster in omnibus illis cœtibus, et deinde episcopus fuit; nam in eâ exponitur ordo quo solebant haberi academiæ, ratio et conditio sermonum qui recitabantur, collationes quæ subinde habebantur, nomina academicorum eorum qui à secretis academiæ erant, et utrorumque munera declarantur. Ut verò manifestè omnibus pateat quanta sit utilitas quæ ex hujusmodi academiis et collationibus percipitur, quis est qui ignoret quanta sit in Transalpinis regionibus et Cisalpinis hujus nostræ urbis fama in rerum naturalium scientiâ, tum etiam in universâ mathematicâ? Ex quo autem fonte id emanavit, nisi ex congregationibus, sermonibus, collationibus quæ in scientiarum instituto habentur? conveniunt enim sermonesque habent docti viri post studiorum suorum expletum de more curriculum. Quod utique quisque intelligere potest ex historiâ doctoris Francisci Mariæ Zannotti, qui à secretis est ejusdem instituti.

24. Experientiâ comperitur rectam earumdem academiarum et cœtuum percipi non posse methodum, nisi hominum mens veluti sopore quodam oppressa excitetur, ac de necessitate et utilitate studiorum edoceatur, pro quibus excolendis academias institui cupimus. Ut ad sacra studia et ad ecclesiasticam eruditionem amplectendam alios impelleremus, libenter, licèt assiduis distenti curis quas secum fert amplissima hæc diœcesis, laborem hunc amplexi sumus, et ad finem perduximus. Confidimus autem fore ut quicumque has nostras elucubrationes legere non gravabitur, studiorum quæ supra commemoravimus necessitatem ac utilitatem planè intelligat; plura enim hoc in opere collecta occurrent quæ fortassè ignorabat, et quorum cognitionem sibi esse maximè necessariam non negabit. Hic ergo est finis, non præcipuus tamen, qui propositus nobis fuit in hoc opere adornando; non præcipuus, inquam, nostri hujusce operis hic finis extitit, quin potiùs hoc futurum speramus certum veluti tramitem ad rem momenti sanè maximi consequendam. Historiæ siquidem et quæstionum ad Christi Domini, ad Deiparæ et sanctorum celebritates, aut ad sacrificium missæ spectantium explicatio parùm ecclesiastico viro prodest, si ejus animo pietas non accendatur, si ex iis quorum scientia est comparata nullus spiritualis fructus percipiatur, si sacerdos demùm posteaquàm intellexit in divino missæ sacrificio nullum esse verbum, nullamque actionem quæ non et sancta sit, et mysteriorum plena, non majori quàm antea reverentiâ ac timore ad altare accedat, ac tantâ in Deum charitate ardeat ut mentem ad ea quæ dicit, ad ea quæ facit, ad mysteria quæ in dictis et factis continentur, semper intentam habeat. Tractavit quidem pius et doctus cardinalis Bona incomparabili eruditione de Sacrificio missæ in celeberrimo opere de Rebus liturgicis, sed cùm probè intelligeret, non in solâ rerum cognitione sistendum esse, alius

pulcherrimum tractatum asceticum de Missâ scripsit. Divinâ misericordiâ freti, confidimus et speramus fore ut ardens desiderium nostrum felicem exitum consequatur. Et quoniam satis exposuimus occasionem quâ ad hoc opus aggrediendum adducti sumus; quid in eo contineatur; quæ exinde utilitas percipi possit, rationem ac modum quem in scribendo servavimus, finem denique quò labor noster spectat, lectorem ad illud percurrendum invitamus, eumdem et rogamus et obsecramus, imbecillitatis ut nostræ rationem habere velit, nec nobis recuset quam imploramus benignè veniam impertire.

BONÆ VITA.

Bona (Joannes), Mondovi in Pedemontio natus anno 1609, congregationis reformatæ S.-Bernardi, ordinis Cisterciensis abbas, necnon sacræ congregationis Rituum, Indulgentiarum et S. Officii consultor, purpurâ Romanâ, anno 1669, à Clemente IX insignitus est. Defuncto illo pontifice, ipsius successor à multis cardinalis noster designatus est, unde mordax illud dicterium à quodam jactitatum : *Papa Bona sarebbe un solecismo*, quam quidem ineptam cavillationem P. Daugierius sequenti epigrammate refellit :

Grammaticæ leges plerùmque Ecclesia spernit :
Fors erit ut liceat dicere Papa Bona.
Vana solœcismi ne te conturbet imago,
Esset Papa bonus, si Bona Papa foret.

Attamen papalem dignitatem quam sanè merebatur, Bona non assecutus est. Romæ obiit anno 1674, ætatis verò 65, summâ vir eruditione, ac singulari tum sacræ, tum ecclesiasticæ antiquitatis peritiâ, necnon teneræ prudentisque pietatis merito conspicuus.

Plurima extant ab ipso exarata, Taurinique collecta an. 1747-1753, 4 vol. in-fol. Inter præcipua ejus scripta memorantur : 1° *De rebus liturgicis*, opus magnis disquisitionibus elaboratum, in quo diligenter ornatèque traduntur et explicantur missæ ritus ac cæremoniæ; 2° *Manuductio ad cœlum*, Gallicè translata anno 1771; 3° *Horologium asceticum*; 4° *De principiis vitæ christianæ*, quam lucubrationem Gallicâ linguâ ediderunt præses Cousin, necnon abbas Goujet; 5° *psallentis Ecclesiæ Harmonia*; 6° *De sacrâ Psalmodiâ*. His adjunguntur plurima pietatis opera, quæ mentem simul et cor ad religionem efficacissimè instruunt. Omnia ejus opera, annotante Roberto Sala, Taurini vulgata sunt.

Doctissimorum Europæ virorum familiari colloquio per litteras utebatur cardinalis Bona, cujus epistolæ, adjunctis quæ ad eum rescriptæ sunt litteris, Lucæ in Italiâ editæ sunt anno 1759, in-4°. In hoc verò mutuo epistolarum commercio virum piissimum aliquando fefellisse mentis sinceritas deprehensa est; quippe qui integerrimus ipse ac omnimodæ orthodoxiæ studiosus, nec quidquam mali in cæteris suspicatus, quibusdam novarum in theologiâ opinionum sequacibus nimiam fiduciam identidem adhibuisse visus est.

DE SACRIFICIO MISSÆ
TRACTATUS ASCETICUS,
CONTINENS PRAXIM ATTENTÈ, DEVOTÈ ET REVERENTER CELEBRANDI.

Præmonitio.

Paucis te in hoc vestibulo sistam, quisquis es Christi sacerdos, qui hanc meam lucubrationem evolvere dignaberis, ut in eâ edendâ propositum meum, ejusque scopum et usum noscas. Cùm primùm sacerdotio initiatus fui, illud protinùs animo versare cœpi, quàm ardua esset suscepto ministerio ritè fungi, et ipsum Dei Filium pro meis et aliorum peccatis incruento sacrificio quotidiè immolare. Actus igitur conscientiæ stimulis, sanctorum Patrum, et recentiorum ferè omnium qui de Missâ sanctè celebrandâ aliquid ediderunt, scripta percurrens, plura ex illis documenta excerpsi, quibus in unum congestis, paucisque de meo additis, hoc opusculum composui quod amicis impellentibus multos post annos publici juris facio. Et primò quidem de ipso sacrificio ejusque valore et fructibus quædam generaliter præmitto. Secundò de his ago quæ ad ritè et piè celebrandum sacerdoti necessaria sunt. Tertiò de antecedentibus missæ celebrationem, et de proximâ ad eam præparatione. Quarto de ipsâ celebratione. Demùm de his quæ sacro absoluto facienda sunt.

Inserui aliquot orationes et exercitia pro me, meîque similibus adhuc in limine perfectionis hærentibus, quibus si quis assueverit, à distractionibus præservari, Deique amore succendi facilè poterit. Alios autem qui in altiori gradu sunt constituti sublimiores exercita-

tiones Spiritûs sancti unctio docebit.

Porrò hæc exercitia non eo consilio descripta sunt ut singulis diebus à sacerdote rem divinam acturo peragantur; sed legendus aliquoties libellus est, donec documenta in eo tradita benè animo percipiantur, et voluntas piis affectibus imbuatur; tum ea quisque seliget quibus se magis affici senserit; et quoties celebrare voluerit, aliqua ex illis pro suo arbitrio et devotione assumet.

Terret quosdam prolixitas, sed inexpertos; qui tandem, usu et exercitatione edocti, quæ priùs ardua et operosa putabant expeditissima esse minimique negotii experiuntur. Velociùs enim mens operatur quàm lingua; et quæ non nisi longo sermone explicari possunt, unico mentis actu concipiuntur. Plura docebit usus, Deo juvante, cujus gratia, ut mihi et omnibus qui hoc meo labore uti voluerint, uberrimè aspiret, enixè deprecor, sed mihi præcipuè, *ne fortè cùm aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.*

DE SACRIFICIO MISSÆ.

CAPUT PRIMUM.

QUÆDAM PRÆMITTUNTUR DE IPSO MISSÆ SACRIFICIO.

§ I. *Quale sacrificium sit missa.*

Quamvis in lege veteri plura fuerint sacrificia, in novâ tamen unicum est, quod omnium legalium hostiarum differentiam tantò perfectiùs complectitur quantò excellentior Deoque acceptabilior est victima quæ in eo immolatur. Est igitur missa sacrificium latreuticum sive honorarium, oblatum Deo ad summum et supremum cultum atque honorem ipsi exhibendum, tanquàm primo principio et ultimo fini nostro, in protestationem infinitæ ejus excellentiæ, dominii et majestatis, nostræque ab eo dependentiæ, servitutis et subjectionis. Est eucharisticum in gratiarum actionem pro omnibus beneficiis naturæ, gratiæ et gloriæ collatis et conferendis ab ipso Deo ut summo benefactore. Est propitiatorium et satisfactorium pro peccatis et pœnis debitis; applicat enim omnibus pro quibus offertur vim et virtutem sacrificii crucis; imò est idem sacrificium quoad substantiam, eadem hostia, idem principalis offerens, licèt diverso modo offeratur. Ideò verò propitiatorium dicitur quia hâc oblatione placatus Dominus gratiam et donum pœnitentiæ peccatoribus non ponentibus obicem concedit; pœnas item peccatis debitas relaxat, quia per ipsum applicatur sacrificium Christi, qui pro peccatis totius mundi in cruce satisfecit. Easdem pœnas remittit defunctis existentibus in Purgatorio, quia ad eum quoque finem à Christo institutum est, ut constat ex potestate quæ confertur sacerdotibus in ordinatione, offerendi pro vivis et defunctis: nec potest hoc effectu carere, quia ex parte ipsorum nullus obex esse potest. Porrò in illis pro quibus tantùm offertur, sive vivis sive defunctis, tanta erit pœnæ remissio, quantam Christus ex suâ misericordiâ taxavit. Licèt enim res quæ offertur sit infiniti valoris, nostra tamen oblatio non nisi finitum habet effectum, ut communiter docent theologi. In iis verò qui simul etiam offerunt, augetur pro cujusque affectu et devotione. Denique quia Christus non solùm nobis remissionem peccatorum, sed alia quæcumque beneficia promeruit, idcircò hoc sacrificium est etiam omnium bonorum impetratorium, spiritualium quidem primò et per se, temporalium verò secundariò, et quatenùs ad spiritualia conducunt. Sed quia ex se vim habet duntaxat impetrandi in genere, ut aliquid determinatum impetretur, debet ad illud offerentis intentio specialiter applicari. Ad impetrandum autem pro Ecclesiâ, semper intervenit ejusdem Ecclesiæ intentio, præsertim quoad ea quæ in orationibus missæ à Deo petuntur; nam ipsa quoque Ecclesia est offerens in personâ sui ministri.

§ II. *De his qui offerunt hoc sacrificium.*

Primum et præcipuum inter offerentes locum obtinet Christus, qui solus potuit acceptabile sacrificium offerre Patri, quod quia quotidiè offert per sacerdotes ministros suos, ideò dicitur sacerdotium habere sempiternum, sicut scriptum est: *Tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech.* Non solùm autem ex eo est offerens quòd illud instituerit, quòdque ei vim totam ex meritis suis contulerit; sed ex eo præcipuè quòd sacerdos in personâ ejus, et tanquàm minister ac legatus ipsum repræsentans sacrificat, ut constat ex verbis consecrationis; non enim dicit: Hoc est corpus, vel, Hic est sanguis Christi, sed: *Hoc est corpus meum. Hic est sanguis meus.* Christus igitur simul cum sacerdote idem sacrificium Deo Patri pro hominibus offert; et ex ejus personâ, cujus purissima sanctitas et dignitas infinita est, semper hoc sacrificium mundum est et gratum Deo, quamvis à ministro peccatore offeratur.

Alter offerens est ista catholica Ecclesia, cujus sacerdos minister est, et in eâ omnes fideles non excommunicati, qui etiam aliquâ ratione sunt offerentes per sacerdotem, non tanquàm per ministrum, sed tanquàm per legatum seu mediatorem. Nam, sicut tota respublica dicitur agere quidquid ejus nomine legatus suus agit, sic omnes Catholici dicuntur sacrificare, quia ipsorum nomine in personâ totius Ecclesiæ sacerdos sacrificat. Non tamen omnes eodem modo; sed quidam habitualiter tantùm, illi nimirùm qui nec adsunt sacrificio, nec cogitant de illo; quia tamen uniti sunt toti Ecclesiæ per charitatem, censentur habitualiter idem facere quod illa facit. Alii causaliter, jubendo et curando ut quis sacrificet, quod maximè contingit in dantibus ad hoc eleemosynam. Alii demùm actualiter, qui sacrificio actu intersunt.

Tertius offerens et proprius minister hujus sacrificii est sacerdos legitimè ordinatus, cujus tam firma et

immobilis potestas est ut etiam in hæresim lapsus, suspensus, depositus, degradatus, sivè excommunicatus, validè hoc Sacramentum conficiat et offerat, licèt illicitè, dummodò legitimam materiam et formam adhibeat. Nec valor sacrificii minuitur, etsi sacerdos pessimus aut ab Ecclesiâ præcisus sit : non enim fructus ex qualitate ministri, ex Christi institutione dependet.

§ III. *De vi effectivâ hujus sacrificii.*

Duplex spectari potest in hoc sacrificio vis effectiva, una quam dicunt theologi *ex opere operato*, independenter à merito et dignitate ministri ; altera quam vocant *ex opere operantis*, dependenter nimirùm ab ipso operante, ejusque merito et bonitate, atque ab ipso pretium et virtutem accipiens. Primum effectum ex opere operato plures theologi docent nec sacerdotem percipere ut offerens est, nec fideles quatenùs sunt offerentes, sed quatenùs pro ipsis offertur ; hunc enim effectum sacrificium istud non habet nisi pro iis pro quibus est institutum, et eo modo quo institutum fuit : est autem institutum ut pro hominibus offeratur, et ut illis duntaxat prosit pro quibus offertur ; cùmque sit applicativum virtutis sacrificii crucis, non causat nisi in subjecto, cui talis virtus applicatur ; id autem fit ab offerente, qui determinat oblationem pro tali personâ. Constans semper fuit Catholicorum sententia habere hoc infallibiles et determinatos effectus ex opere operato, nisi ille pro quo offertur obicem ponat, remissionem videlicet alicujus pœnæ peccatis jam remissis debitæ, vel donum alicujus gratiæ prævenientis ad obtinendam commissorum remissionem. Quod verò attinet ad vim impetrativam, eam non esse infallibilem quotidianâ probamus experientiâ ; non enim omnia quæ petimus, et propter quæ sacrificium offertur, semper impetramus. Provenit hoc ex naturâ impetrationis, quæ requirit libertatem in dante, adeò ut possit pro suo arbitrio negare vel concedere quæ petuntur. Petimus enim proposito aliquo motivo, quo putamus posse Deum moveri ad aliquid faciendum, sed ex eo non arctatur, vel propter pactum vel propter institutionem ad concedendum. Deinde non impetramus, nisi voluntas nostra, respectu rei quam petimus, sit conformis voluntati Christi, quia, cùm nobis ignota sit, ei non possumus nos conformare. Certum nihilominùs est non carere sacrificium hoc effectu, quia, tametsi id præcisè Deus non concedat quod postulamus, aliud tamen tribuit, quod hìc et nunc magis judicat expedire.

Quoad alterum effectum ex opere operantis duo sunt capita ex quibus augeri potest. Primum est bonitas et dignitas operantis procedens ex habitu gratiæ sanctificantis et virtutum, quæ gratiæ annexæ sunt : nam quò sanctior est sacerdos et gratior Deo, eò magis acceptabiles erunt ejus preces et oblationes. Secundum est actualis devotio quâ sacrificium offertur : nam quò major illa est, eò ampliùs ipsum prodest. Sicut enim alia opera bona à justo facta eò magis sunt meritoria et impetratoria, plusque valent ad satisfactionem et remissionem pœnæ, quò perfectiùs et ferventiùs fiunt ; ita hoc sacrificium, sive spectetur ut est sacrificium, sive ut est Sacramentum, quò ferventiùs peragitur et suscipitur, eò magis augetur meritum, magisque prodest pro se offerentibus et suscipientibus, et illis pro quibus offertur. Ideò satagere debet sacerdos ut sit Deo valdè gratus, et continuâ virtutum heroicarum exercitatione crescat apud illum in gratiâ et sanctitate, semperque celebret cum ingenti fervore et devotione : sic enim fit ut tam ipse quàm alii pro quibus offert, plures et efficaciores sacrificii effectus ex opere operantis consequantur.

§ IV. *De valore et fructibus sacrificii.*

Quamvis nonnulli ex theologis existimarent hoc sacrificium ex opere operato valorem sive efficaciam intensivè infinitam habere, eò quòd sit idem quoad substantiam cum sacrificio crucis, resque oblata, corpus scilicet et sanguis Christi, sit infiniti pretii, et ipse Christus principalis offerens sit persona infinita, certior tamen et communior sententia est non nisi finiti valoris esse. Potissima hujus assertionis ratio ex Christi Domini voluntate desumitur, qui noluit hoc sacrificium ordinare ad fructum intensivè infinitum conferendum : sicut de facto rebelles angeli non sunt redempti, quia Christus merita suæ passionis noluit illis applicare. Alia ratio est quia, ad infinitam sacrificii efficaciam, præter hostiæ et principalis offerentis infinitatem, requiritur etiam ejus infinitas à quo immediatè offertur. Cùm igitur sacerdos immediatus offerens sit finitæ dignitatis, valor etiam sacrificii quoad actualem influxum et efficientiam finitus erit, quia actio illa à supposito finito immediatè producitur, et in hoc differt à sacrificio crucis sacrificium nostrum, quia illud fuit immediatè à supposito infinito, ideòque fuit actio secundùm esse morale infinita, et Deo Patri infinitè grata. Favet huic doctrinæ communis fidelium sensus, qui plura pro se et suis sacrificia offerri curant, quod certè non facerent, si infinitam in singulis efficaciam agnoscerent. Possent etiam sacerdotes unico sacrificio sexcentis obligationibus satisfacere, quod ecclesiastica vetant decreta. Frustra pro uno defuncto tot multiplicarentur sacrificia, quia unum sufficiens esset ad omnes animas liberandas. Missa denique cujuslibet sacerdotis sacrificium Christi in cruce æquaret, quod ideò unicum fuit quia valoris infiniti ; neque considerandum est id quod in sacrificio continetur tanquàm ens quoddam naturale agens secundùm summum gradum virtutis suæ, sed ut ens liberum, cujus operatio tantam habet efficaciam quantam habere vult ipsum agens principale Christus Redemptor noster, qui hoc incruento sacrificio vult nobis applicari finitum tantùm et limitatum fructum suæ passionis. Habet igitur sacrificium efficaciam finitam in ordine ad omnes suos effectus, exceptâ vi impetrativâ, quam ideò infinitum esse omnes fatentur, quia non consistit in aliquo quod producatur à sacrificio, sed in excellentiâ et intrinsecâ dignitate ipsius, quatenùs objectivè movet Deum ad id quod petitur concedendum, quamvis semper non concedat, nisi cùm judicat saluti nostræ expedire ut concedatur.

Si verò loquamur de infinitate extensivâ, an scilicet sacrificium pro multis oblatum æquè singulis prosit, sicut uni prodesset, si pro eo tantummodò offerretur, gravis quæstio est præmissa distinctione fructuum missæ diffiniendâ. Est igitur triplex portio valoris missæ, seu triplex fructus : generalis, specialis et medius. Primus pertinet ad omnes fideles, secundus est proprius celebrantis, tertius subest dispositioni sacerdotis, ut applicet cui voluerit. Primus ex eo provenit quod generaliter pro omnibus fidelibus vivis et defunctis offertur, est enim idem quoad substantiam cum sacrificio crucis, quod pro omnibus oblatum est, et ex Canone constat debere sacerdotem pro omnibus applicare, pro Papâ, pro episcopo, pro rege, totâque Ecclesiâ militante et purgante, et non potest non applicare, cùm sit ab ipsâ Ecclesiâ ad hoc specialiter deputatus. Quocirca hic fructus ad omnes fideles extenditur qui ab Ecclesiæ unitate non sunt præcisi, et non ponunt obicem, et sic potest esse quodammodò extensivè infinitus, omnesque et singuli, si per ipsos non stet, integrum fructum percipere possunt ac si unus tantùm esset. An autem hic fructus non solùm impetrationem, sed etiam satisfactionem includat controversum est. Secundus in hoc fundatur, quia sacerdos offert etiam pro seipso. *Offero*, inquit, *pro innumerabilibus peccatis, et offensionibus et negligentiis meis*. Debet enim, ut ait Apostolus, *quemadmodùm pro populo, ita etiam pro semetipso offerre pro peccatis*. Provenit autem sacerdoti fructus, quatenùs ab ipso ut publico ministro offertur ; et ideò non est alteri applicabilis, nam, dùm offert pro se illis verbis, *pro peccatis et offensionibus meis*, eo ipso sibi applicat, sibi verò applicatum non est alteri applicabile. Tertius colligitur ex naturâ sacrificii, quod ita institutum est ut pro hominibus offeratur, ac propter illis prodesse debet pro quibus offertur. De hoc fructu medio communis sententia est non esse infinitum extensivè, sed eò magis in singulis minui quò magis extenditur. Debet autem sacerdos hunc fructum illi applicare pro quo specialiter celebrare tenetur ratione beneficii, eleemosynæ, præcepti superioris, vel alio quocumque titulo ; idque ante missam, vel saltem in missâ ante consecrationem ; nam, si essentia missæ in solâ consecratione consisteret, ut plerique sentiunt, applicatio post illam facta nihil valeret, sacrificio quoad substantiam jam consummato.

§ V. *Quæ praxis servanda in applicatione missæ.*

Quia diximus sacrificii fructum debere à sacerdotibus applicari, operæ pretium erit ex communi et magis receptâ theologorum sententiâ praxim aliquam sive methodum hujus applicationis præscribere, quæ ipsis sacerdotibus usui sit, ne eos labi in re tanti momenti, et muneri suo deesse contingat. Et primò quidem observandum est sacerdotem multiplici nomine hoc sacrificium offerre, nomine Christi primi et præcipui offerentis, ex cujus meritis sacrificii valor emanat, et ex cujus voluntate maximè pendet ejusdem applicatio ; nomine item Ecclesiæ, cui meritorum suorum et satisfactionum dispensationem Christus commisit ; deinde nomine proprio, quatenùs liberâ suâ voluntate offert, sibique aut aliis pro suo arbitrio applicat ; nomine tandem aliorum fidelium, qui simul cum ipso, sive per ipsum interno affectu offerre dicuntur, illorum videlicet qui missæ inserviunt et assistunt, vel pro eâ celebrandâ eleemosynam largiti sunt. Porrò Christus et Ecclesia sacrificii fructuum, quoties offertur, participes esse volunt omnes fideles, dummodò capaces sint, et nullus in eis obex reperiatur ; nec ulla requiritur ex parte sacerdotis celebrantis applicatio, ut communis hic fructus in omnes diffundatur. Omnium autem fructuum pars quædam notabilis, Christo sic volente et disponente, relicta est liberæ applicationi, et determinationi tam ipsius sacerdotis celebrantis tanquàm ministri et mysteriorum ejus dispensatoris, quàm aliorum simul cum eo offerentium, quod ex communi Ecclesiæ consensu morem fidelium approbantis, quo expetunt hoc sacrificium pro se peculiariter offerri, manifestum est ; frustra enim id facerent, si omnis ejus fructus jam applicatus esset, nec ullus per sacerdotis intentionem applicandus superesset. Sacerdos verò in hujus sacrificii actione aliis cum ipso offerentibus superior est, et ideò fructuum applicatio ab ejus intentione præcipuè pendet ; nam, cùm sit actus potestatis ordinis, ejus subjacet voluntati. Sed quanta et qualis sit portio fructûs quam Christus Dominus voluit sive generatim ad omnes fideles, sive speciatim ad hos vel illos secundùm intentionem particularem sacerdotis celebrantis derivari, incertum omninò est ; neque enim sacra Scriptura, nec Ecclesiæ traditio, nec concilia, aut Patres quidquam de hâc re tradiderunt aut diffinierunt. Ideò satis est quòd sacerdos tantùm de fructu sacrificii juxta devotionem sive obligationem suam his aut illis applicare velit, quantùm Christus Dominus ipsi applicandum concessit.

Observandum secundò quòd, ut sacerdos sacrificii fructum validè applicet, necessaria est ejus intentio, qualem requiri aiunt theologi, ut aliquod Sacramentum validè conficiatur. Quapropter habitualis sufficiens non est ; actualis optima atque laudabilis, sed non necessaria : sufficit enim virtualis, illa nimirùm quæ ab actuali proveniens et non revocata adhuc remanet secundùm suam virtutem. Debet autem hæc intentio ipsam sacrificii actionem concomitari, et esse certa et determinata, nec effectum sacrificii suspensum relinquere, quia non potest à futurâ conditione pendere. Quòd si sacerdos fructum sacrificii nemini applicet, vel ille pro quo offert ejus capax non est aut eo non indiget, manet fructus in thesauro Ecclesiæ. Unde in tali casu optimum fore censent theologi conditionatam habere voluntatem, et alium substituere qui eo fructu potiatur. Optimum quoque aliquibus visum est quòd sacerdos, qui pro pluribus offerre intendit, eos specialiter et nominatim exprimat, non generaliter et in confuso, quia singulis minùs prodesset ; suum enim effectum producit, secundùm modum quo applicatur, perfectior autem applicatio est, cum omnes sigillatim nominantur. Ad scrupulos de-

nique evitandos qui circa applicationem oriri possunt, debet sacerdos, rejectis incertis opinionibus, sacrificii fructus primò et principaliter illi applicare pro quo celebrare tenetur ratione beneficii, eleemosynæ, promissionis aut specialis obligationis. Tum sine ejus præjudicio, et in quantum licitè potest, aliis item applicare poterit sibi charitate aut aliâ quâvis ratione peculiariter conjunctis, seu commendatis, suam intentionem intentioni Christi summi sacerdotis perfectè conformando et submittendo : sic enim poterit tutè conscientiâ ex infinito et nunquàm exhauriendo thesauro meritorum satisfactionum Christi, cujus dispensator est constitutus, partem aliquam in plures derivare, quæ ex summâ et ineffabili Dei misericordiâ non nisi uberrima sperari potest.

CAPUT II.

DE REQUISITIS IN SACERDOTE AD RITÈ ET PIÈ CELEBRANDUM.

§ I. *De puritate vitæ.*

Quod olim David de templi ædificatione, id sibi sacerdos de divini sacrificii oblatione et sumptione dictum putet : *Opus grande est ; neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo.* Ad Deum igitur accessurus, ut ipsius Dei unigenitum Filium incruentè sacrificet, cum timore et tremore tantum opus aggrediatur, probetque seipsum, et præviis dispositionibus præparet ad uberrimos sacrificii fructus percipiendos. Sunt autem tres præcipuè dispositiones quæ in sacerdote requiruntur, puritas vitæ, rectitudo intentionis, et actualis devotio. Puritas vitæ in duobus consistit : Primùm, ut sit mundus ab omni peccato non solùm mortali, sed etiam veniali deliberato et scienter admisso, atque ab omni affectu erga ipsa peccata venialia. Levia siquidem peccata omninò vitare nequimus ; at ipsorum affectum penitùs ex animo evellere et possumus et debemus, adeò ut nulli voluntate et affectu inhæreamus. Alterum, ut conetur omni studio esse purus, et sanctus, et ornatus omni virtute, sibique propterea illud peculiariter dictum existimet : *Qui justus est justificetur adhuc, et sanctus sanctificetur adhuc.* Rectè Chrysostomus : *Quo non oportet esse puriorem tali fruentem sacrificio ? quo solari radio non splendidiorem manum carnem hanc dividentem ? os quod igne spirituali repletur ? linguam quæ tremendo nimis sanguine rubescit ? Cogita quali sis insignitus honore, quali mensâ fruaris : quod angeli videntes horrescunt, neque liberè audent intueri propter emicantem inde splendorem, hoc nos pascimur, huic nos unimur, et facti sumus unum Christi corpus et una caro.* Docet S. Thomas proprium effectum hujus Sacramenti esse hominem in Deum transformare, et ipsi per amorem assimilare. Quâ ergo fide debet esse imbutus, quâ spe roboratus, quâ succensus charitate, quâ præditus innocentiâ, qui talem victimam quotidiè immolat, Deumque suscipit, et in ipsum mysticè transformatur ? Quòd si dispositio, ut aiunt philosophi, ejusdem rationis esse debet cum formâ ad quam disponit ; divina procul dubio dispositio necessaria erit ut recipiatur cibus divinus ; vita sic instituta, ut divina sit et superhumana, et mundanæ atque carnali prorsùs opposita. Qui sic vivit secedit à creaturis, et soli Deo adhæret : solus Deus in intellectu ejus est, solus in voluntate, solus in colloquiis, solus in operibus. Nihil in illo quod sapiat mundum, quod carnem redoleat et sensum ; seipsum odio habet, corpus suum jugi mortificatione crucifigit, divitias spernit, honores fugit, amat nesciri et pro nihilo reputari. Discutiat ergo vitam suam sacerdos, et si talem nequaquàm esse, sed adhuc terrenam deprehenderit, in divinum transferre satagat sedulâ virtutum exercitatione. Hìc etiam pertinet externa corporis et vestium mundities, gravitas et maturitas quæ presbyterum, hoc est, seniorem doceat ; talisque compositio totius hominis, ut omnes ex solo ipsius aspectu ædificentur.

§ II. *De rectitudine intentionis.*

Secunda sacerdotis dispositio ad celebrandum est rectitudo intentionis ; virtutis enim laudem vel vitii notam à fine quem intendimus, actiones nostræ sortiuntur. Intentio autem ut recta sit, non solùm excludit omnem finem malum et alienum ab ipsâ sacrificii institutione, sed etiam vetat ad ipsum accedere ex solâ consuetudine sine actuali tanti mysterii consideratione et prævîâ præparatione. Sacerdos itaque celebraturus diligenter attendat quo fine moveatur, an propter damnabile lucrum aut aliquod temporale motivum, non cœlestem panem, sed terrenum quærens ; non animæ salutem, sed corporis emolumentum ; ne sacrificio pro mundi vitâ instituto in sui perniciem abutatur. Finem sibi præfigat excelsum, cœlestem, supernaturalem, qui Dei gloriam respiciat, propriam salutem, perfectionem ac proximi utilitatem. Hùc dirigat suam intentionem, ut per hanc victimam salutarem purgetur à peccatis, à languoribus animæ curetur, et ab ingruentibus malis protegatur, ut ab aliquâ tentatione et adversitate eripiatur ; ut aliquod beneficium impetret, et de perceptis gratias agat ; ut virtutes, augmentum gratiæ, et donum perseverantiæ obtineat ; ut pro variis proximorum necessitatibus, et pro requie defunctorum Deum interpellet, et universam Ecclesiam ei commendet ; ut cultum latriæ Deo exhibeat, sanctisque honorem et venerationem ; ut Christi passionem et mortem commemoret, sicut ipse præcipit dicens : *Hoc facite in meî commemorationem* ; ut emendatus ab omni inquinamento carnis et spiritûs seipsum Deo conjungat, et inseparabiliter uniat, cum ipso consummatus in unum. Ex his et aliis hujusmodi motivis intentionem ante missam dirigere oportet juxta formulam infra tradendam. Non est autem hoc loco prætermittendum quosdam eximiæ sanctitatis et doctrinæ viros semper memores incertitudinis vitæ quotidiè hâc intentione corpus et sanguinem Christi in missæ sacrificio suscepisse, ut si eos contingeret eâ die mori, Viaticum illis foret ad vitam æternam. Multùm verò hoc proderit sacerdoti ad mortis et æternitatis memoriam sedulò renovandum.

§ III. *De actuali devotione.*

Tertia dispositio in actuali devotione consistit; quam ut in se excitet sacerdos, satagere debet primò, ut quidquid de hoc ineffabili mysterio, cœlestiumque charismatum thesauris in eo reconditis sacrosancta docet Ecclesia, firmâ fide apprehendat cum sublimissimâ eorumdem æstimatione. Verbis enim consecrationis ab eo prolatis, panis in corpus et vinum in sanguinem Christi transsubstantiatur, atque ibi adest sub specierum velamine illud purissimum Christi corpus quod pro salute nostrâ cruci affixum fuit; adest sanguis qui pro nobis effusus est, adest anima gloriosa in quâ sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ Dei; adest Christus verus Deus et verus homo, mirabilis in majestate suâ, qui venturus est judicare vivos et mortuos et seculum per ignem. Necessaria secundò est ad excitandam devotionem humilitas, quæ præ cæteris virtutibus in hujus Sacramenti institutione maximè enituit. Christus enim cùm in formâ Dei esset exinanivit semetipsum, et sub exiguis speciebus panis et vini corpus suum et sanguinem atque divinitatem conclusit, seipsum exponens sceleratorum hominum injuriis, qui pleni immunditiis ad ipsum accedere, eumque pollutis manibus contrectare præsumunt. Par igitur est sacerdotem tantam humilitatem imitari, et in suum nihilum resilire, ac nihil de se præsumere. Sola humilitas est quæ dignè nos præparat ad tantum hospitem suscipiendum. Nulla nostra dispositio, nulla industria, nulla virtus, sed sola Dei gratia nos dignos reddit quare nostram debemus indignitatem agnoscere, et soli divinæ misericordiæ inniti. Tertiò quia Christus hujus mensæ delicias acerbissimâ suâ passione nobis promeruit, sanctos sacerdotes legimus ignem devotionis in se solitos succendere, jejuniis, flagellationibus, ciliciis et aliis hujusmodi cruciatibus; quos imitari et nos debemus Agno pro nobis occiso nosmetipsos immolantes, silentio, solitudine, abstinentiâ, sensuum custodiâ, non omissis exterioribus castigantibus juxta cujusque vires et conditionem. Multùm denique prodest ad devotionem ingens fames, fervens desiderium atque ardentissimus amor hujus angelici panis, ad quem sumendum nos amantissimè invitat Dominus dicens : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Quod si desit hoc desiderium, illud saltem desiderare, et à Domino petere debemus ferventissimis amoris actibus; *desiderium enim pauperum exaudiet, et animam esurientem satiabit bonis.*

CAPUT III.

VARIÆ CONSIDERATIONES ANTE MISSAM.

§ I. *Quanta sit sacerdotum dignitas, et quanta debeat esse sanctitas.*

Nulla est inter homines dignitas, nulla excellentia, cui possit sacerdotalis sublimitas comparari. Omnium principum fulgorem superat, omnium regum potestatem excedit; illorum enim auctoritas circa temporalia et terrena versatur, sacerdotis autem potentia etiam ad æterna et cœlestia extenditur, pro quibus comparandis omnes principes et reges ad sacerdotes confugere, opem eorum implorare, seque illis subjicere non erubescant. Ideò ab Apostolo dictus est sacerdos ab hominibus assumi, *ut offerat dona et sacrificia*, ac si super alios elevatus communem hominum conditionem antecellat, quasi mediator Dei et hominum *in his quæ sunt ad Deum* constitutus. A Malachiâ item prophetâ angelis æquiparatur his verbis : *Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus; angelus enim Domini exercituum est.* Imò ex potestate quam habet absolvendi à peccatis, et conficiendi corpus et sanguinem Christi, etiam angelis superior est; et, ut ait Nazianzenus, orat. 1, quædam illi divinitas inest, aliosque efficit Deos. Hæc te sedulò considerare oportet, quicumque es Christi sacerdos, ne ad te pertineat Psalmographi sententia dicentis: *Homo cùm in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* Nihil in te terrenum sit, nihil commune cum populo. Sit angelica conversatio tua, vita divina, mores illibati. Quid turpius quàm honor sublimis et vita deformis; sancta professio et illicita actio? Vide igitur quàm dignè actio respondeat nomini, mores dignitati. Quòd si sacerdotes antiquæ legis jussit Deus sanctos esse, ut incensum et panes propositionis convenienter offerrent, quantò majorem sanctitatem inesse tibi oportet, qui filium Dei quotidiè offers et suscipis? Et si solet corpus ciborum quibus nutritur qualitatibus imbui, æquum sanè est ut Christi in Eucharistiâ existentis, quo singulis diebus vesceris, conditiones imiteris et virtutes perfectè exprimas. Latet Christus sub exiguis speciebus, nec ullo se specioso indicio manifestat; tu quoque Dei dona absconde, et ama nesciri, ac pro nihilo reputari. Ille ibi manet peccatorum, infidelium ac etiam bestiarum injuriis expositus; tu similiter cunctis subjectus esto, atque in omni contemptu et opprobrio patientiam serva. Ille omnes seipso pascit sine ullâ personarum acceptione; et tu erga omnes liberalis esto, sitque sincerus in te animarum zelus sine ullo humano respectu. Ille divisis speciebus nec læditur nec dividitur; tu etiam pacatum animum ac omninò imperturbabilem in omni difficultate conserva. Ille nullum detrectat locum, et in eo stat in quo collocatur à quovis sacerdote quantumvis scelerato; tu pari ratione ad omnia loca et officia indifferens esto, nec ullum onus recuses quod tibi à superioribus imponatur. In hoc denique Sacramento substantia panis et vini desinit esse, et sola remanent accidentia; et tu eodem modo in te debes annihilare omnem terrenam substantiam, omnes scilicet affectus inordinatos, gloriæ appetitum, prava desideria, dictamina hujus mundi, et quidquid perfectioni contrarium est.

§ II. *De excellentiâ hujus sacrificii.*

Cùm sacrificium sit primarium Religionis munus, planè decebat ut christiana Religio, quâ nulla perfectior et sublimior esse potest, nobilissimum haberet sacrificium, cujus excellentia ex multis capitibus col-

ligi potest. Primò ex eo quòd in illo offertur qui est Christus Dominus, verus Deus et verus homo; et quia nihil excelsius illo est, ideò ratione ipsius actio ipsa sacrificandi omnes humanas actiones excedit, etiam actus sanctorum in cœlis Deum amantium. Cavendum ergo ne nostrâ irreverentiâ et indevotione tam magnæ rei oblationem dehonestemus. Et si Deus olim sacerdotibus præcepit : *Mundamini, qui fertis vasa Domini*, quantò majori puritate nos enitere debemus, qui purissimum Christi corpus et pretiosissimum sanguinem Deo offerimus? Secundò ex personâ cui offertur, qui est solus Deus. Nulli enim sanctorum, nec ipsi B. Virgini offerri potest, sed ex ipsâ intrinsecâ rei naturâ convenit soli Deo, quia per sacrificium testificamur Deum esse primum principium et ultimum finem nostrum, et supremum Dominum omnium rerum, cui in signum nostræ subjectionis aliquod sensibile offerimus ad significandum per rem sensibilem oblatum sacrificium internum, quo anima se offert Deo sicut principio suæ creationis, et sicut fini suæ beatificationis. Hoc autem nec ipse Deus per absolutam suam potentiam efficere potest, ut alicui creaturæ conveniat. Tertiò ex ipsâ consecratione, quâ panis et vinum in corpus et sanguinem Christi transsubstantiantur, manentibus accidentibus sine subjecto. Est autem hæc actio omninò supernaturalis, quæ nullo modo pendere potest ab aliquâ potentiâ creatâ tanquàm à causâ principali, quia solus Deus efficit transsubstantiationem. Quartò ex valore ipsius sacrificii, qui est infinitus sicut merita et passio Christi, ac proinde æquè placet Deo, ac mors ejus in cruce, licèt effectus finitus sit. Quintò ex fine propter quem, cæteris omnibus abolitis, institutum fuit, ut nimirùm per ipsum Deo creatori nostro cultum latriæ tribuamus, nostramque servitutem et subjectionem humillimè testificemur; ut dignas ei gratias perpetuò agamus pro universis beneficiis ejus; ad auxilia divinæ gratiæ, ejusque protectionis, excitationis et directionis impetranda; ad obtinendam peccatorum veniam; ad iram Dei placandam, et imminentia flagella avertenda; ad succurrendum omnium vivorum et defunctorum necessitatibus, quæ sunt penè infinitæ. Porrò ex his clarissimè constat nullam posse majorem in hâc vitâ, aut præstabiliorem actionem à mortalibus exerceri, quàm offerre Deo hoc sacrificium. Ideò nullus, seu rex seu pontifex esset, qui sacerdotem celebrantem quâcumque ex causâ accersere, cœptumque sacrificium interrumpere auderet. Quia verò sacerdos hoc sacrificium peragit in persona Christi, ita se gerere debet, ne quid in ipso sit quod Christi personam deceat sicut legatus regis personam sustinens summoperè cavet ne quid indecorum, et suo munere indignum committat.

§ III. *De ejusdem necessitate.*

Debet sacerdos sollicitè considerare quàm sit necessarium hoc sacrificium, quo summoperè indigent et qui sunt in hoc mundo et qui in Purgatorio : hi, ut citiùs liberentur, et ad perennem felicitatem perveniant; illi, ut continuis Dei præsidiis adjuventur. Ad ipsum enim spectat, tanquàm ad legatum totius orbis, omnium petitiones ad Deum ferre, omnium necessitates spirituales et corporales eidem exponere, et singulis obtinere quod singulis prosit ad salutem. Sunt autem necessitates spirituales primùm peccata, quibus plenissima sunt omnia regna mundi in quovis ferè hominum statu et conditione. Deinde sunt tentationes internæ et externæ à corruptâ naturâ, a sensibus et membris, ab extrinsecis objectis rerum et personarum, a volubilitate liberi arbitri, à dæmonibus oriri solitæ, eæque innumeræ et superatu difficiles. Sunt denique occasiones extrinsecæ malorum ad peccata allicientes domi et foris, et hinc perpetua pericula æternæ damnationis. Necessitates corporales sunt etiam innumerabiles, quibus omnes vel premuntur, vel sunt obnoxii : morbi videlicet, bella, persecutiones, lites injustæ, inimicitiæ, odia, calumniæ, contumeliæ, paupertas, mendicitas, amissiones bonorum, exilia, carceres, insidiæ, doli, fraudes, pugnæ civiles et domesticæ, jurgia, detractiones et multiplices injuriæ dominorum, servorum, vicinorum, æqualium, quæ passim inferri solent manifestè vel occultè. Sunt igitur in magnâ necessitate Catholici malè viventes qui peccati mortalis nexibus irretiti computrescunt in fœcibus suis; omnes quoque infideles, hæretici, schismatici, Judæi, pagani et Turcæ, qui veri Dei cognitione carentes in tenebris vivunt; neque hi omnes à statu adeò infelici naturæ viribus emergere possunt, nisi respiciens desuper Pater misericordiarum potenti virtute eos excitet et præveniat. Justi item tepidi et imperfecti, et alii etiam ferventes quibus continuum imminet periculum cadendi in peccatum mortale, et gratiam divinam amittendi, cùm sit tanta depravatæ naturæ fragilitas, tanta carnis rebellio, tanta dæmonis rabies, tanta vis pravorum habituum, tanta mundi corruptela. Sunt et alii sine numero supra scriptis calamitatibus pressi : quidam enim ope divinâ indigent ad aliquam tentationem superandam, alii ad aliquam virtutem acquirendam, sive ad aliquem actum supernaturalem eliciendum. Quidam in mari sunt, alii in viâ non satis tutâ. Hic vexatur inimicitiis, ille calumniam patitur; nonnulli paupertate, alii morbis, scrupulis, litibus, ære alieno aliisque calamitatibus affliguntur. Multi sunt in periculo mortis constituti, à quâ pendet æternitas, quos modo prorsùs inexplicabili torquent et cruciant peccata commissa, bona omissa temporalia quæ relinquunt, æterna ad quæ properant. Gravissimam denique necessitatem patiuntur animæ defunctorum in carcere Purgatorii detentæ, quarum tota spes in suffragiis nostris sita est, cùm ipsæ pro se nec satisfacere, nec quidquam possint impetrare. Horum omnium infinita multitudo supplices manus extendit ad sacerdotem miserabili ejulatu clamans et deprecans, ut partem aliquam divini auxilii singulis impetret, porrectis in missâ supplicibus eorum libellis, quos seriò et ferventer, magno affectu æterno Patri commendare debet. Turpe enim esset in conspectu tantæ majestatis distra-

ctione vel hæsitatione insulsam reddere legationem, et tanti ponderis negotia frigidè ac perfunctoriè pertractare.

§ IV. *Quâ reverentiâ celebrandum sit.*

Duplex est reverentia, interna et externa. Interna in timore et tremore, in humilitate et compunctione cordis consistit. Ad externam pertinent totius hominis compositio et gravitas, omniumque cæremoniarum ac præscriptorum rituum observantia. Quanta verò cura adhibenda sit ut hoc augustissimum sacrificium omni veneratione ac reverentiâ celebretur, facilè intelliget sacerdos si ex unâ parte consideraverit nullum opus sanctius ac divinius à Christi cultoribus tractari posse, quàm hoc ipsum tremendum mysterium; ex alterâ verò perpendat maledictum vocari in sacris Litteris *qui facit opus Dei negligenter*. Quòd si regem alloculturus magno metu stat coram illo, nec audet oculos ab eo divertere, quantò majori trepidatione, humilitate, ac sollicitudine, in conspectu divinæ majestatis astare oportet, totâ mente in ipsum Deum intentâ, qui non solum externum aspectum, sed intima etiam animi penetralia intuetur? Quid turpius et pœnâ dignius, quàm quod peccator sacro altari irreverenter assistat, ubi sancti metuunt, pavent angeli, tremunt potestates, et supremi spiritus faciem suam velant præ verecundiâ et confusione? Accedit nox ad lucem, infirmus ad omnipotentem, servus ad Dominum, creatura ad Creatorem, et non formidat, non contremiscit? Proderit etiam ad excitandum reverentiæ affectum consideratio gaudii quod S. Trinitas et omnes cœlites ex devotâ et reverenti missæ celebratione percipiunt: tum quia id sacrificium testamenti loco à Christo relictum est, in pignus amoris quo suos in finem dilexit; tum quia est mortis illius commemoratio, quâ intercedente peccata nostra deleta sunt, homines redempti, sancti salvati, et nos qui vivimus innumeris beneficiis cumulamur. Cavendum ergo ne quid sacrificans admittat quod istam minuat lætitiam Dei et sanctorum, quæ ex hujus sacrificii suavissimo odore promanat. Ad eamdem denique reverentiam comparandam debet sacerdos solerter præmeditari quàm sapienter et exactè S. Ecclesia divinitùs edocta totius sacrificii ordinem, modum et apparatum præscripserit et instituerit. Nam primò culpas veniam precando confitetur; tum Deum laudat et adorat, eique de acceptis beneficiis gratias agit; opem divinam sibi et aliis implorat; nec ullum officii genus prætermittit quod possint mortales sanctè cum Deo exercere. Jungit autem cum his externam conformationem, habitumque corporis maximè decentem et religiosum; vel stat, vel flectit genua, aperto semper capite, manibus modò junctis, modò protentis, et in cœlum sublatis, quæ omnia aptissima sunt ad reverentiam in ipso celebrante et in astantibus conciliandam. Nec quocumque modo, sed præstantissimo Deum alloquitur: secretò enim loquitur et veluti ad aurem, sicut amicus cum amico. Loquitur non suo, sed totius Ecclesiæ nomine, et à Deo auditur tanquàm gerens personam publicam, nullâ habitâ suî ratione, sive bonus sive malus sit. Loquitur in publicâ celebritate coram universâ cœli curiâ; et hominibus qui astant, atque ideò in solemni confessione, quæ missæ præmittitur, et sanctos et populum appellat; et in præfatione Deum precatur ut voces suas cum angelorum vocibus admitti jubeat. Loquitur cum Christo Domino, qui in Sacramento præsens est, ejusque preces simul cum ipso æterno Patri præsentat. Verba tandem quæ loquitur non ipse suo ingenio composuit, sed vel à Christo tradita sunt, vel in sacris Litteris à Spiritu sancto dictata, vel sanctorum Patrum et conciliorum auctoritate comprobata; quare nihil proferre potest quod non sit Deo gratissimum et summè acceptum. Totis itaque viribus conari debet ut tam sanctum ministerium quàm maximâ fieri potest reverentiâ et sanctitate exequatur; et depositis terræ sordibus angelicâ puritate elucescat.

§ V. *Aliæ considerationes ad pios affectus in celebrante excitandos.*

Vix fieri poterit ut non attentè, devotè et reverenter celebres, quisquis es Christi sacerdos, si fide vivâ hanc veritatem perceperis, et intimo sensu apprehenderis, te ipsum Christum offerre, unigenitum Dei Filium, Salvatorem et Judicem tuum. Sed huic veritati magnum momentum ex hoc accedit, quòd perfectiorem Christi humanitatem nunc in missâ Deo offers, quàm ipse obtulerit in ultimâ cœnâ. Nam primo Christus mortalem obtulit, tu immortalem; ille passibilem, tu impassibilem. Secundò nunc eadem offertur cum plenâ pro nobis satisfactione, omnia siquidem ipsius merita ejusdem morte completa sunt. Tertiò quia humanitas Christi, etsi à principio sanctificata fuit in unione hypostaticâ, cùm tamen in passione oblata est Deo, novam acquisivit sanctificationem, ut hostia scilicet tunc actualiter exhibita, et nunc offertur in missâ hâc novâ sanctificatione exornata. Adde quòd Christus mirabiliori modo in Sacramento existit quàm in cœlo. Totum enim ejus corpus in totis speciebus est, et totum in quâlibet minimâ earum parte sine quantitate coextensâ ad locum; ita ut ejus præsentia nec quidem à supremis spiritibus per principia naturalia naturaliter videri possit. Sunt et alia innumera mirabilia, quæ satius est venerari quàm enarrare. Nam, ut reliqua prætermittam, quis dignè poterit explicare, vel saltem animo concipere, quàm magnum beneficium sit, quòd, mediante hoc sacrificio, cœlum in terris quâdam anticipatione possident homines, dùm ante oculos habent, manibusque contrectant ipsum cœli et terræ Conditorem? Hoc sedulò contemplare, et erubesce quòd adeò tepidè et irreverenter hæc tremenda mysteria audeas celebrare.

Extende cogitationem tuam per universum mundum, quàm malè ubique Deo serviant homines, quot peccata committant; quàm pauci sint religiosi qui perfectioni sedulò incumbant; quàm multi qui in rebus vanis et otiosis jugiter occupati vix unquàm de Deo cogitant et loquuntur. Ideò tactus dolore cordis intrinsecùs, ardorem et affectum vehementissimum in te excita erga Dominum Deum, quem plerique mortalium vel

non agnoscunt, vel spernunt; tum sacrificium eâ devotione offerre satagas, ut Dominus, si fieri possit, ejus suavitate, quam habet etiam ex operantis, quodammodò recreatus, eorum omnium obliviscatur quæ contra sanctissimam ipsius voluntatem ab hominibus perpetrantur. Ex alterâ verò parte in cœlum animo accende, et considera quanto fervore cœlites universi Deum ament, et quàm suavi harmoniâ ipsius laudes uno ore decantent. Junge te illis, et similes elice amoris ac laudum affectus; sed cave ne vocis tuæ ac morum cacophoniâ beatorum dulcissimè concinentium concentum perturbes.

Cùm hoc sacrificium Christi passionem et mortem repræsentet, veluti quædam imago et actio tragica est, non verbalis, quales sunt poetarum tragœdiæ, sed realis et substantialis, exprimens incruentè passionem illam et mortem cruentam, ex quâ omnia bona tua et aliorum, omnesque thesauri divinæ gratiæ profluxerunt. Solerter itaque adverte, quàm fervidâ devotione tanti boni repræsentatio à te fieri debeat. Sunt spectatores hujus tragœdiæ S. Trinitas, humanitas Christi in cœlo, angeli et animæ beatæ; cave ne quid ineptum vel indecens in te appareat, quod Dei ac cœlestium civium purissimos oculos possit offendere. Id verò assequeris, si perpetuam in teipso corporis afflictionem, et passionum mortificationem expresseris, vivamque memoriam in te conservaveris acerbissimorum Christi cruciatuum, quos hoc sacrificio commemoras et repræsentas; et eosdem aliis proposueris morum ac vitæ severitate.

CAPUT IV.

DE HIS QUÆ MISSÆ CELEBRATIONEM PROXIMÈ ANTECEDUNT.

§ 1. *De necessitate præparationis.*

Ante orationem, ait Sapiens, *præpara animam tuam, et noli esse quasi homo qui tentat Deum.* Quòd si Deum tentare atque ad iracundiam provocare dicitur qui ipsum audet in oratione interpellare, non præmissâ diligenti et accuratâ præparatione, quantò magis eumdem suâ temeritate et audaciâ irritabit qui Unigenitum suum illi offerre, ipsumque suscipere imparatus præsumet? Et si rex aut princeps magnæ potentiæ tibi, ô sacerdos, significâsset ut illi hospitium crastinâ die parares, quantâ sollicitudine expurgare domum et ornare satageres, totam etiam noctem ducens insomnem ne quid ille veniens incompositum et indecorum reperiret? Nunc verò Rex regum et Dominus dominantium mandat tibi per Prophetam dicens: *Præparare, Israel, in occursum Dei tui*, quia ecce ego veniam, et manebo in medio tuî. Vide ergo et considera quantâ diligentiâ thalami tui tergere sordes debeas, quali apparatu ipsum ornare, quo dignus fias à tanto hospite visitari. Talem se Deus exhibebit animæ tuæ, qualem se illa præparaverit ei; quantùmque tu apposueris ad diligentiam, tantùm ille adjiciet ad gratiam. Vetus parœmia est: *Adoraturi sedeant, cti, qui cœpit, habet;* in singulis enim actionibus id in primis curandum est, ut rectè ordiamur. Omnium autem optima præparatio, et magis necessaria illa est, quæ in puritate et sanctitate vitæ consistit; cùm quidquid agis, quidquid cogitas, quidquid moliris ad hunc scopum refers, ut vivas vitâ divinâ, teque dignum reddas hoc cœlesti convivio. Sicut enim fructus frequentis celebrationis in hoc præcipuè attenditur, ut quotidiè crescas in humilitate, patientiâ, mundi contemptu et charitate; ita vera præparatio in hoc sita est, ut quotidiè aliquid vitii deponas, aliquid virtutis acquiras, donec possis cum Apostolo dicere: *Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Christus.* Et illis quidem qui Deo jugiter adhærentes mentem habent rebus divinis exercitatam, non erit difficile sanctioris vitæ incremento, sed ad dignè celebrandum rectè disponere; aliis verò, quorum major numerus est, qui minùs idonei sunt ad animum sursùm erigendum, varia sancti Patres documenta præscribunt, quibus adjuti ad Deum accedant tali curâ et dispositione quæ tanto mysterio digna sit. Quædam ex his jam supra à nobis tradita sunt; alia infra explicabuntur.

§ II. *De præmittendâ confessione sacramentali.*

Formidabilis est, et non sine horrore audienda Apostoli comminatio dicentis: *Quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indignè, reus erit corporis et sanguinis Domini.* Quare celebrare volenti revocandum est in memoriam ejusdem præceptum: *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibat; qui enim manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit.* Et quidem probatio omninò necessaria est, ut nullus sibi conscius mortiferæ labis ad sacrificandum præsumat accedere, non præmissâ sacramentali confessione, quantùmvis sibi contritus videatur; alioquin panem vitæ in mortem et condemnationem accipiet. Ut verò ex hoc divino convivio, quod sanctis animabus inexplicabiles præbet delicias, mens abundantiùs reficiatur, non solùm à mortalibus, sed etiam à venialibus culpis, et ab omni terreno affectu eam expurgare oportet, et puram ac vacuam Deo exhibere gratiæ suæ donis implendam, et exornandam. Hâc de causâ boni sacerdotes, quos te imitari par est, vel quotidiè, vel alternis diebus, vel bis saltem in hebdomadâ animo verè contrito ad confessionem solent accedere, omnesque malorum radices evellere conantur, atque omnem vel levissimam maculam abstergere. Quòd si nihil Sacramento Pœnitentiæ expiandum occurrat, intensum nihilominùs contritionis actum de totius vitæ delictis elicere non omittes, quia cor contritum et humiliatum Deus non despiciet.

In ipsâ autem confessione vitanda prolixitas et nimia diligentia in levioribus culpis recensendis; satius enim est intimè de iis dolere, et per devotam cordis ad Deum conversionem eas expiare, quàm in iis ad instar historiæ sine proposito emendationis, sicut ut plurimùm contigit, enarrandis immorari. An verò expediat quotidianas imperfectiones in confessione explicare, ut status pœnitentis notior sit confessario,

non est una magistrorum spiritualium sententia; tutior tamen et communior est oportere eas extra Sacramentum manifestare. Cavendus item multorum error, qui se prolixè de iis accusant, quæ peccata non sunt, ut de pravis habitibus, et passionibus, et de circumstantiis impertinentibus, quòd sint superbi, iracundi et proni ad malum; quòd Deum non amaverint ex totâ cordis intentione, et alia ejusdem generis multa, de quibus et aliis ad confessionem pertinentibus suadeo ut omninò legatur tractatus S. Bonaventuræ de Modo confitendi et Puritate conscientiæ. Confessioni autem duplex præparatio præmittenda, remota et proxima. Remota in hoc consistit, ut per vigilem cordis custodiam, profundam tui cognitionem et exactam discussionem, eam comparare studeas conscientiæ teneritudinem et puritatem, quæ commissos defectus statim sentiat, et fideliter memoriæ suggerat. Deinde assuesces actum contritionis frequentare, et quotidianum examen sic instituere, ac si statim confiteri deberes. Proxima aliquot actus complectitur : nam primò efficacem petere debes omnia gratiam peccata agnoscendi, detestandi et emendandi, tum in memoriam revocanda quæcumque ab ultimâ confessione commissa sunt; demùm de singulis actum doloris elicies cum firmo constantique proposito ab his deinceps abstinendi et satisfaciendi. Quòd si peccata leviora sint, quia omnia corrigere propter humanam fragilitatem difficile est, propones saltem et conaberis, quoties ad confessionem accedis, aliquod ex his deponere, in quod frequentiùs labi soles.

§ III. *Modus confitendi.*

Quandoquidem hujus Sacramenti pars essentialis eaque præcipua est dolor et contritio ob admissa facinora, huic maximè insistes, præmissâ brevi consideratione alicujus motivi ejusdem contritionis, qualia hæc sunt : 1° Gravitas peccatorum, quibus offenditur Deus, cujus bonitas infinita nec levissimè quidem lædenda foret, etiam ob salutem totius mundi. 2° Atrocissima damna quæ tam in istâ quàm in alterâ vitâ ex peccato oriuntur. 3° Inscrutabilitas judiciorum Dei sæpè ingratos deserentis, et tepidos evomentis. 4° Brevitas et incertitudo temporis gratiæ, quo potest offensa Dei expiari. 5° Memoria æternitatis, ejusque interminabilis durationis. 6° Inæstimabilis dignatio Dei, qui tanta passus est, ut te à peccatis liberaret. 7° Magnitudo beneficiorum tibi à Domino collatorum pro quibus turpissimum est non te gratum benè vivendo exhibere. 8° Sublimitas æterni præmii et facilitas mediorum ad illud acquirendum. 9° Infinita amabilitas Dei infinito obsequio propter se dignissimi, quia ipse est summum bonum, qui te amore incomprehensibili prosequitur.

Hæc motiva si attentè consideraveris, facilè poteris summam in te contritionem excitare. Sic autem dispositus, ad pedes confessarii accedes quasi ad lavacrum sanguinis Jesu Christi, in quo te ab omnibus inquinamentis tuis dealbandum fore confides. Duos ibi sacerdotes adesse putabis, visibilem unum, alterum invisibilem, qui penetralia cordis intuetur. Ideò humillimè quasi filius prodigus resipiscens benedictionem petes et gratiam benè confitendi, præmissâque generali confessione, actum contritionis renovabis. Tum magnâ interiori et exteriori reverentiâ, quantâ judici solet à reo exhiberi, peccata tua sacerdoti, qui Christum Judicem repræsentat, confiteberis nudè, sincerè, humiliter, non ex habitu et consuetudine plorans coram Deo flagitia tua cum rubore et confusione. Dùm verò sacerdos profert verba absolutionis, iterùm actum contritionis elicies, teque à Christo ceu filium prodigum osculo excipi, novâ stolâ ornari, amplexu constringi putabis, additis ab eodem illis verbis : *Remissa sunt tibi peccata tua, jam amplius noli peccare.* Quare gratias ei ages dicens cum Prophetâ : *Nunc cœpi*, et incipies ab illâ horâ vitam sanctiùs instituere.

Post confessionem id quod impositum tibi fuerit pro satisfactione statim persolves, Deoque offeres in unione passionis Christi, et satisfactionum omnium sanctorum. Deinde examinabis an vera fuerit contritio elicita, an intimâ cordis penetraveris, an diligentem discussionem præmiseris, an culparum gravitatem agnoscas, an aliquid prætermiseris, an tibi ex ignaviâ ignoscas, an teipsum arguas, et ad seriò pœnitendum impellas.

§ IV. *Oratio ante confessionem et actus contritionis.*

Ad te, piissime Jesu, refugium meum et consolatio mea, ad te mœrens et tristis venio recogitans tibi annos meos et delicta mea in amaritudine animæ meæ. Ad te verba doloris effundo misericordiam tuam implorans, ut facias opus tuum, quod est misereri et parcere, tollens peccata mea, quæ sunt maxima miseria mea. Ne despicias voces et singultus ovis perditæ et filii prodigi ad tuam pietatem redeuntis de regione longinquâ; non enim læteris in perditione morientium, qui, ut ego non morerer, mortem subire dignatus es. Vermis terræ retribui tibi mala pro bonis; et heu quot mala et quàm gravia peccata pro tantis et tam eximiis bonis! Et tamen loqueris ad sponsam tuam prævaricatricem animam meam, postquàm fornicata est cum amatoribus multis, ut revertatur ad te et suscipies eam, quia misericordia tua super omnia opera tua; et major est bonitas tua quàm iniquitas mea. Surgo igitur et venio ad te corde contrito et humiliato; venio ut laver, ô fons æternæ vitæ, ad quem sitio sicut cervus ad fontes aquarum; venio ut illuminer, ô lux mea, et amem te, et confitear adversùm te injustitiam meam. Emitte lucem tuam et veritatem tuam, et illumina mentem meam, ut omnia mala mea quæ commisi, et bona quæ omisi distinctè cognoscam, et integrè confitear; nec me permittas computrescere in sordibus meis, tu qui omnium misereris, et nihil odisti eorum quæ fecisti. Fac me assueta mala relinquere, et tibi placitis operibus occupari, ut ubi abundavit delictum, tua gratia superabundet; et sicut fuit sensus meus ut errarem à te, decies tantùm iterùm conversus requiram te. Doleo, benignissime Jesu, de omnibus et singulis peccatis meis, eaque detestor super omnia mala, non so-

lùm arido et imperfecto corde meo, sed corde etiam et affectu omnium verè pœnitentium, ex gratuito tuî amore, quia Deus es infinito amore dignissimus : firmiterque propono quælibet potiùs subire mala, quàm iterùm peccato consentire. Exactissimè item confiteri volo, tibique et proximo integrè satisfacere, atque omnes peccandi occasiones deinceps evitare. Quidquid verò mihi deest, suppleat mors tua, sanguis tuus, et superabundantia merita tua, quibus fretus veniam obtinere spero, et gratiam motus meos corrigendi, et in bono usque ad finem perseverandi. Et nunc, Domine, qui dedisti mihi cognoscere flagitia mea, perfice contritionem meam, et perduc ad finem satisfactionem meam. Ure me igne amoris tui, et separa à me quidquid displicet majestati tuæ. Purifica omne quod tibi placet in me, ut in te vivam, non in me; et in te moriar ac propter te, Salvator meus, qui vivis et regnas in secula seculorum. Amen.

§ V. *Oratio post confessionem.*

Gratias ago tibi, Domine, Pater et dux vitæ meæ, quia non secundùm peccata mea fecisti mihi, sed superexaltâsti misericordiam judicio, et projecisti in profundum maris omnia delicta mea. Atque utinam possem tantam in me contritionem excitare, quantam habuerunt pro peccatis suis sanctus propheta David, vir secundùm cor tuum, S. Petrus, princeps apostolorum, ac reliqui pœnitentes; quàm libenter totus in lacrymas diffluerem, donec lavarentur iniquitates meæ, et ostenderes mihi placatum vultum tuum! Sed facta est anima mea sicut terra sine aquâ tibi, et aruit sicut testa virtus mea; cumque omni virtute destitutus sim, hoc solum habeo residui ut oculos meos extollam ad Redemptorem meum, ejusque lacrymas offeram tibi, quas ille pro me uberrimè effudit ut iis placatus aperias mihi januas misericordiæ tuæ, et suscipias me servum fugitivum venientem ad te, et ab inimicis fugientem. Respice in me et miserere meî, Domine patiens et misericors, loquere ad petram cordis meî, et percute virgâ virtutis tuæ, ut fluant aquæ compunctionis, aquæ salutares, quibus sanabitur, et dealbabitur anima mea. Confirma hoc quod operatus es in me, tibique grata et accepta sit confessio mea, atque omnem ejus defectum suppleat pietas et misericordia tua. Misericordiam tuam imploro, et veniam postulo cum inviolabili proposito deinceps non peccandi, et studio virtutum sedulò incumbendi, te mihi vires subministrante, qui non deseris sperantes in te. Ne patiaris me diutiùs vagari post vanitatem vitæ hujus, transeunt enim dies et dies, anni et anni, et ecce nihil proficio. Convertere ergo et deprecabilis esto super me indignissimum servum tuum, et noli sic attendere malum meum, ut obliviscaris bonum tuum; nam si ego commisi unde me damnare potes, tu non amisisti unde me salves, et recipias in gratiam tuam, Deus meus adjutor meus, qui vivis et regnas in secula seculorum.

§ VI. *Directio intentionis ante missam.*

Deus cœli et terræ, infinitè amabilis et omnium bonorum fons indeficiens, ego N. omnium natorum miserrimus peccator, et Ecclesiæ tuæ minister indignissimus ante thronum gloriæ tuæ humi provolutus, quàm maximo possum amoris, reverentiæ et devotionis affectu, volo et intendo hodiè sacrosanctum missæ sacrificium altissimæ majestati tuæ, cui soli debetur, juxta ritum S. Romanæ Ecclesiæ offerri, et ex nunc offero, unà cum omnibus sacrificiis tibi placitis quotquot à principio mundi oblata sunt, et usque ad finem offerentur, simulque pretium sanguinis et cunctos labores ac cruciatus Redemptoris nostri; omnia merita sanctissimæ ac immaculatæ Genitricis ejus; omnium sanctorum virtutes, totiusque militantis Ecclesiæ laudes et preces. In unione illius admirabilis sacrificii quod idem Unigenitus tuus in ultimâ cœnâ instituit et in cruce consummavit factus sacerdos suæ victimæ, et victima sui sacerdotii; affectu ac nomine ejusdem totiusque Ecclesiæ suæ sanctæ, et omnium mecum quocumque modo offerentium ex puro tui amore ac desiderio tui beneplaciti semper et in omnibus perficiendi. Ad quam maximam laudem, et cultum, et gloriam, in protestationem supremæ tuæ excellentiæ, dominii tui in omnes creaturas, et nostræ subjectionis et dependentiæ à te; in cultum latriæ tibi soli debitum, simul cum adorationibus tibi gratissimis ejusdem Christi Filii tui, B. Virginis, omniumque angelorum et sanctorum; in memoriam vitæ, passionis et mortis præfati Domini nostri, et in obedientiam ejusdem mandati, quo præcepit ut idem in ejus commemorationem faceremus. Ad honorem et augmentum gloriæ Deiparæ Virginis, omniumque angelorum et sanctorum, eorum præsertim quorum hodiè festivitas celebratur. In gratiarum actionem pro universis beneficiis tuis, quæ mihi indignissimo peccatori, cunctisque hominibus, et omni creaturæ conferre dignatus es. In propitiationem et satisfactionem pro peccatis totius mundi, et pro meis specialiter, de quibus doleo, quæque detestor et abominor super omne detestabile, quia tibi maximoperè displicent, cum firmo proposito emendationis. Et quia hoc sacrificium vim impetratoriam infinitam habet, offero illud pro meis, et omnium viventium ac defunctorum necessitatibus; et primò quidem fructum quem possum et debeo illi principaliter applico, pro quo celebrare intendo, et si fortè contingat eum vel indignum, vel non esse capacem, opto et volo hunc fructum ad N. derivari; cum applicatione indulgentiarum mihi vel tali defuncto. Secundariò autem sine ejus præjudicio, pro quo offerre primariò teneor vel intendo, offero pro omnibus mihi peculiariter commendatis, pro N. et N., pro tali gratiâ obtinendâ, pro cunctis viventibus atque defunctis, pro quibus me indignum famulum tuum legatione apud te fungi voluisti, ut defunctis requiem indulgeas, vivisque gratiam concedas tibi serviendi et in amore tuo in finem perseverandi. Amen.

§ VII. *Deprecatio pro omnium necessitatibus.*

Memento, Domine, per viscera misericordiæ tuæ, per merita Filii tui, quem pro nobis oblatum nunc denuò offero, per merita B. Virginis et omnium sanctorum; memento Ecclesiæ tuæ sponsæ tuæ, auge in

eâ puritatem fidei et munditiem sanctitatis, et labore virorum apostolicorum dilata eam toto orbe terrarum. Conserva eam quietam et tranquillam, et portæ inferi non prævaleant adversùs eam. Hostium ejus elide superbiam, et gentes à fide alienas veritatis tuæ splendore collustra, ne pereant tot imagines tuæ, pro quibus pretiosus Filii tui sanguis effusus est. Da summo Pontifici nostro N. cor docile, da Spiritûs sancti abundantiam ut populo sibi commisso verbo et exemplo præluceat. Intende oculos pietatis tuæ in universos Ecclesiæ præsules et pastores, et fac eos super gregem sibi commissum fideliter excubare. Adesto parochis et presbyteris, et omni clero, ut nulli præbeant scandali occasionem; diligant puritatem, et ea sequantur quæ pacis sunt. Esto propitius omnibus religiosis, quos separâsti tibi in hæreditatem de universis populis terræ; da illis continuum in virtute profectum votorumque ac regularum exactissimam observantiam. Da huic domui bonorum temporalium sufficientiam, et spiritum excita in prælatis nostris et in cunctis fervorem accende. Suscita in Ecclesiâ tuâ strenuos operarios, qui eam verbo fideliter pascant, et exemplo confirment. Da eis rectam mentis intentionem, zeli sinceritatem, contemptum suî, animi robur, virtutis constantiam. Effunde miserationes tuas, Domine, Princeps regum terræ, in omnes reges et catholicos principes, eisque tribue in obedientiâ fidei et Ecclesiæ perseverantem famulatum, subditorum curam, justitiæ zelum, mutuam pacem et observantiam mandatorum tuorum. Tuum etiam auxilium cunctis magistratibus præbe, ut pacatâ gubernatione subjectos regant, te in omnibus judiciis suis timeant, tibique jugiter placere contendant. Da omni statui Ecclesiæ abundantiam gratiæ tuæ, ut unusquisque in eâ vocatione in quâ vocatus est tibi dignè et laudabiliter famuletur. Da virginibus castitatem, Deo dicatis continentiam, conjugatis sanctimoniam, pœnitentibus indulgentiam, viduis et orphanis sustentationem, pauperibus protectionem, peregrinantibus reditum, navigantibus portum, justis perseverantiam, bonis ut meliores fiant, tepidis ut fervescant, malis et peccatoribus, qualem me dolens esse confiteor, ut convertantur. Conserva cœlum in salubritate, terram in fertilitate, fructus in maturitate, mundum in providentiâ omni ex parte sufficienti. Respice omnes ægrotos, afflictos, tentatos, agonizantes, et in aliquo periculo vel necessitate constitutos, et da illis auxilium, remedium, consolationem, prout expedit ad gloriam tuam et illorum salutem. Supplex item oro te, benignissime Deus, pro omnibus inimicis meis, quos intimè diligo; pro iis qui me offenderunt, vel quos ego offendi aut scandalizavi, ut eis in omnibus benefacias, et pectora eorum sancto igne tuæ charitatis succendas. Miserere omnium pro quibus orare debeo, vel qui se commendaverunt indignis orationibus meis, omnium præcipuè consanguineorum, affinium, amicorum et benefactorum meorum N. et N. Exaudi preces et vota ipsorum, et subveni eorumdem ad te clamantium necessitatibus. Oro te quoque pro tali re et negotio N. et N., ut felicem exitum sortiatur, si saluti nostræ profuturum esse cognoscis. Memento etiam, Domine, rex æterne, cui omnia vivunt, animarum omnium fidelium defunctorum præsertim N. et N., super quas invocatum est nomen tuum. Extingue earum ardorem optato rore misericordiæ tuæ, et citò purgatas in conspectu tuo admitte. Pro me ipso tandem infelicissimo peccatore clementiam tuam humillimè imploro, ut per virtutem hujus sacrificii universa peccata mea dimittas mihi, quæ multiplicata sunt super numerum arenæ maris. Audi sanguinem Filii tui altiùs clamantem quàm sanguis Abel, et in virtute hujus oblationis miserere servi tui secundùm magnam misericordiam tuam. Dirige me in viâ tuâ, et doce me facere voluntatem tuam. Auge in me fidem, spem, charitatem, et reliquas virtutes statui meo necessarias. Da terrena despicere et amare cœlestia. Posside me jugiter secundùm beneplacitum tuum, ut te in omnibus et ubique inveniam, donec per felicem mortem ad te merear pervenire. Amen.

§ VIII. *Specialis oblatio sacrificii quatenùs est latreuticum.*

Sancta Trinitas unus Deus, rerum omnium principium et finis, cujus potentia, sapientia, bonitas et magnitudo incomprehensibilis est, toto corde et corpore prostratus adoro te; tibique hodiè sacrificium offerre intendo corporis et sanguinis Domini mei Jesu Christi purè propter te, ad majorem tui gloriam, in protestationem supremi dominii tui in omnes creaturas, et nostræ subjectionis ac omnimodæ dependentiæ à te; in recognitionem infinitæ tuæ perfectionis, beatitudinis et gloriæ, omniumque operum tuorum, quæ summoperè gaudeo à nullâ creaturâ dignè posse æstimari, nisi à te, Pater omnipotens, æterne Deus, et ab Unigenito tuo Salvatore nostro, qui tecum et cum Spiritu sancto unus est Deus, unus est Dominus; quem ideò tibi in sacrificium laudis offero tuâ infinitâ majestate dignissimum, in cultum latriæ tibi soli debitum, cum omnibus obsequiis, laudibus et adorationibus, quibus te olim glorificavit in terris; unà cum meritis, laudibus, et adorationibus beatissimæ Virginis Mariæ, omniumque angelorum et sanctorum. Quis enim ego sum vermiculus terræ, et opprobrium hominum, ut audeam faciem meam levare ad te, et aspicere altitudinem cœli? Christi igitur Filii tui, et omnium electorum meritis onustus accedo ad te, eorumque nomine et affectu abjicio me corpore et spiritu ante thronum divinitatis tuæ, ut intelligat universus orbis me esse opus manuum tuarum, et tanquàm nihilum ante te. O quàm gratum et jucundum mihi foret per omnes undique regiones omnes homines videre in genua provolutos te adorare! Sed quia plerique te non cognoscunt, vel cognitum non venerantur, pro his quoque te adoro, teque humillimè deprecor ut hanc oblationem Filii tui suscipere digneris in supplementum peccatorum et blasphemiarum, quibus perditi mortales te offendunt sive in terrâ, sive in inferno. Tibi gloria in secula. Amen.

§ IX. *Oblatio sacrificii quatenùs est eucharisticum.*

Gratias ago tibi, Domine Deus, omnium bonorum

fons et origo, pro maximis et innumerabilibus beneficiis tuis, pro quibus omnibus et singulis infinita tibi et interminabilis gratiarum actio singulis momentis temporis et æternitatis deberetur; sed quia minor sum sine ullâ comparatione minimo beneficiorum tuorum, nec ulla creatura reperiri potest quæ tuæ inexhaustæ bonitati dignas valeat referre gratias, unigenitum Filium tuum tibi unicè dilectum divinæ majestati tuæ in sacrificium eucharisticum humillimè offero, unà cum omnibus obsequiis, laudibus et gratiarum actionibus ipsius ac beatissimæ Matris ejus, omniumque sanctorum et electorum tuorum. Specialiter autem gratias tibi hoc sacrificio persolvere intendo ex totis præcordiis meis propter magnam gloriam tuam, proque omni gaudio quod tu teipso beatus intra te percipis perenni et interminabili fruitione ex æternâ generatione Filii tui; et à te atque ab eo processione Spiritûs sancti, et ex perfectionibus tuis, quarum non est numerus, et quas nemo comprehendere potest. Pro omnibus item misericordiis et mirabilibus tuis, quæ per Filium tuum extra te operatus es et semper operaberis. Pro ejusdem Incarnatione, et pro inexhaustis sapientiæ, scientiæ, meritorum et gloriæ thesauris, quos in sanctissimâ ejus humanitate abscondisti; proque illâ singulari pietate, quâ eum mihi in Patrem ac Doctorem, in Ducem ac Redemptorem concessisti; et pro omni fructu vitæ, passionis et mortis ejus. Pro immensis gratiarum opibus, quas beatissimæ ejusdem genitrici Virgini Mariæ contulisti, quam mihi quoque in parentem, advocatam et protectricem largiri dignatus es; pro ejus electione, immaculatâ conceptione, admirabili maternitate, gloriosâ in cœlum assumptione, omnique gratiâ et gloriâ quâ illam in terrâ et in cœlo honorificâsti; et pro omnibus beneficiis quæ ipsâ intercedente toti terrarum orbi ejusque devotis clientibus contulisti et conferes in perpetuum. Pro innumerabilibus angelorum exercitibus, quorum numerum tu solus nôsti, qui eos creâsti prærogativis singularibus exornatos ad tuî gloriam et nostrum subsidium. Pro eximiis donis quibus sanctos et electos tuos cumulâsti, illos præsertim quos hodiè S. Ecclesia veneratur, quorum meritis et doctrinâ ipsam Ecclesiam ædificâsti, hæreses et schismata contrivisti, et omnes fideles illuminâsti. Pro maximo gratiarum munere quibus eos reples quos ad apicem perfectionis efficaciter trahis et ad dulcissimam familiaritatem tuam admittis. Pro inexplicabili patientiâ quâ peccatores toleras, ad te invitas, et auxilia illis necessaria suppeditas ut convertantur. Pro singulis beneficiis, quæ omnibus viatoribus amicis et inimicis meis, fidelibus et infidelibus, cunctisque creaturis sensibilibus et insensibilibus contulisti. Pro gratiis gratis datis ad Ecclesiæ utilitatem, quas licèt non omnes singulis dederis, dedisti tamen ut sint in omnibus, ut quod singuli in se non habent, in aliis habeant; spiritus enim tuus dividit singulis prout vult. Pro infinito amore, quo me prosecutus es eligens me ante mundi constitutionem, ut sim sanctus et immaculatus in conspectu tuo; quòdque tempore præfinito ex abysso nihili eduxeris me, et nasci feceris in Ecclesiâ tuâ, extra quam non est salus. Quòd me dono tuæ gratiæ per baptisma ditaveris, et animam meam præclarissimis virtutum habitibus exornaveris; quòd perpetuò astitisti mihi conservans me, et præservans à multis periculis et adversitatibus admirabili tuâ providentiâ; quòd angelum ad mei custodiam deputaveris, qui perpetuus cogitationum, et operationum mearum inspector est, dirigens me occultis inspirationibus ad salutem. Pro maximâ misericordiâ quâ me redemptum pretioso sanguine Filii tui è seculo nequam eripuisti, et cùm in peccatis jacerem excitâsti illustratione tuâ, et vocâsti in admirabile lumen tuum in locum sanctificationis, dissimulans peccata mea propter pœnitentiam. Pro sublimissimâ sacerdotii dignitate, ad quam me prorsùs immerentem evexisti; et pro multis præclarissimis donis naturæ et gratiæ quæ mihi singulariter contulisti. Quòd mihi tot media ad salutem, totque virtutis instrumenta suppeditaveris, quòd toties me custodieris ne peccarem, occasiones subtrahens, et pravas sanans affectiones; quòd cùm aliquando me tentari permisisti, vim tamen et fortitudinem resistendi misericorditer tribuere dignatus sis, præveniens me in miserationibus tuis. Quòd victum et vestitum, et alia necessaria ad decentiam statûs mihi copiosè præbueris; quòdque omnia propter me regere et conservare non desinas. Quòd ut validiùs me traheres ad te aliquot mihi corporales ægritudines, angustias animi et adversitates immisisti, ac mirabili vicissitudine consolationum et desolationum erudiens me, ne in prosperis extollar, aut in adversis deficiam. Quòd per viam mandatorum tuorum deduxeris me, dans scire, velle et operari quod bonum est; ut per bona opera certam faciens, te adjuvante, vocationem meam, præparatâ electis tuis gloriâ perfruar in æternum. Hæc et alia multa fecisti mihi, Domine Deus meus, vita et dulcedo animæ meæ, de quibus optabile mihi foret semper loqui, semper cogitare, semper tibi gratias agere; sed imperfectum meum viderunt oculi tui. Quis enim ego sum filius iræ, et abyssus tenebrosa, ut tantis beneficiis par esse possim? Calicem igitur salutaris accipiam, et hoc tibi sacrificium pro me et omnibus immolabo, ut de perceptis hâc dignissimâ victimâ gratias exhibentes beneficia potiora sumamus. Amen.

§ X. *Oblatio sacrificii quatenùs est propitiatorium.*

Procido coram te, Domine, cum tremore et rubore, gravissimâ onustus flagitiorum meorum sarcinâ, nec mea solùm, sed et totius populi peccata coram te porto, quia me pro omnibus legatione fungi jussisti, ut quod illi pro se non possunt, ipse tanquàm mediator merear impetrare. Sed quâ fiduciâ pro culpis alienis intercessor veniam servus nequissimus innumerabilium scelerum reus, qui pro tot beneficiis à te susceptis gravissimas tibi injurias et offensas retribui, bonitatem tuam contemnens, et justitiam vilipendens? Iniquitates meæ diviserunt inter me et te, et peccata mea absconderunt faciem tuam ne exaudires.

Verumtamen ecce revertor ad te dolens et mœrens quòd offenderim te : et quia nullum extat pretium quo infinitæ bonitati tuæ offensæ condignè satisfacere valeamus nisi pretium sanguinis dilectissimi Filii tui Domini nostri Jesu Christi, ipsum tibi offero hostiam placationis sufficientissimam pro meis ac totius mundi peccatis, ut mihi et N. N. atque omnibus peccatoribus veram contritionem concedas, meque et illos à reatu pœnarum misericorditer absolvas, per acerbissimam passionem et mortem ejusdem Filii tui, quem semel in cruce oblatum nunc denuò offero. Ibi enim invenio meritorum ejus mare magnum et spatiosum, quo demergantur omnia peccata nostra; ibi infinitum satisfactionum thesaurum, quo omnia debita nostra remissione obtentâ expungantur. Esto itaque placabilis super multitudinem iniquitatum nostrarum, et audi sanguinem Filii tui clamantem ad te non vindictam, sed veniam et misericordiam. Attende, Domine, et ignosce dolentibus et pœnitentibus. Da gratiam emendationis, et in bono perseverantiam, et cantabimus laudes tuas in secula seculorum. Amen.

§ XI. *Oblatio sacrificii quatenùs est impetratorium.*

Quia ineffabili tuâ pietate et misericordiâ me indignissimum famulum tuum legatione fungi apud te voluisti pro omnibus hominibus vivis et defunctis, offero tibi, clementissime Pater, hoc tremendum sacrificium, quod vim impetratoriam infinitam habet, pro singulorum necessitatibus et indigentiis, ut per passionem et mortem Jesu Christi Salvatoris nostri eorum voces et singultus misericorditer audire, et partem aliquam auxilii tui singulis largiri digneris. Attende itaque et exaudi pro singulis deprecantem, nec avertas faciem tuam à me propter innumerabilia peccata mea; non enim in justificationibus meis, sed in personâ Ecclesiæ tuæ, et tibi unicè dilecti Filii tui ad te loqui præsumo. Miserere omnium quos fecisti, Domine, et reple eos scientiâ ac fide tuâ, ut lauderis cum hæreditate tuâ. Da omnibus fidem vivam et ardentissimum in te amorem, et ne claudas ora canentium te. Effunde misericordiam tuam in gentes quæ te non noverunt, Turcas, Mauros, idololatras, Judæos, hæreticos, schismaticos, obscurâ nocte infidelitatis sepultos ; vindica eos ab erroribus, et illumina corda illorum, ut te cognoscant, et Jesum Christum quem misisti. Dissipa consilia impiorum, ne quidquam officiant regno tuo, et propagationi gloriæ tuæ; et libera fideles tuos de manibus filiorum alienorum. Sanctifica Ecclesiam tuam, quam plantavit dextera tua; aufer ab eâ omnia scandala, dissensiones et schismata ; ut tandem aliquando fiat unum ovile et unus Pastor. Da summo Pontifici nostro, cunctisque prælatis, ut oves sibi commissas fideliter pascant fructu orationis, exemplo bonæ conversationis, verbo prædicationis, subsidio charitatis. Sit perpetua in illis oneris sibi impositi consideratio et sacerdotio fungantur sine reprehensione. Reforma omnes ecclesiasticos ordines, ut et ipsi luceant coram hominibus, sitque in eis virtutum decus, splendor sanctitatis. Reduc omnes religiones ad fervorem et perfectionem in quâ fuerunt institutæ; da superioribus zelum disciplinæ, subditis obedientiam, ut professione suâ omnes digni inveniantur. Da prædicatoribus vocem virtutis, ut è cœno peccatorum quàm plurimos educant, et ad timorem et amorem tuum perducant. Illumina sapientiâ tuâ omnes reges et principes, cunctosque magistratus, ut subditis sibi populis justitiam fideliter administrent, pacem diligant, Ecclesiam venerentur, mandata tua custodiant, et de hostibus sanctæ fidei te protegente triumphent. Defende fideles tuos à fame, peste et bello, à persecutionibus et calumniis, à cunctis periculis et adversitatibus, ab omni necessitate corporali et spirituali, ab omni angustiâ et calamitate; et illos adjuva quos affligi et tribulari permisisti, ut omnes sibi misericordiam tuam sentiant adfuisse. Ne sinas eos labi qui in periculo et occasione peccandi versantur; eosque conserva quos gratiæ tuæ pretiosissimo munere locupletâsti. Adesto agonizantibus, ut verâ contritione purgati et amore tuo succensi diaboli insidias evadant, et à damnatione perpetuâ liberentur. Memento tot miserabilium peccatorum, qui in foveam peccati mortalis infeliciter lapsi sine ope tuâ inde emergere non possunt, et da illis auxilium efficax ut surgant et resipiscant. Omnibus item inimicis nostris charitatem et dulcedinem tuam benignus infunde; et libera nos à malorum insidiis. Da illis quos ego offendi aut scandalizavi veniam peccatorum et veram emendationem. Omnes autem amicos et benefactores, consanguineos et affines nostros illustra gratiâ tuâ, succende amore tuo, ut te solum quærant, te solum diligant, omnique tempore opera illorum plena inveniantur in oculis tuis. Da huic congregationi, ad quam me vocare dignatus es, bona spiritualia et temporalia, nosque et illa administra et dirige, ut cultus tuus et animarum salus hìc semper vigeat, crescat et perseveret. Custodi omnes mihi commissos et commendatos, et pro quibus orare debeo, præcipuè verò N. et N.; rege et salva eos juxta beneplacitum tuum, ut nemo ex illis pereat. Succurre omnibus pro quibus me orare tu vis, et ego nescio; protege servos tuos omnes, qui te maximè diligunt, quamvis eorum numerum et nomina ignorem ; justis autem, tepidis et imperfectis auge fidem, spem, charitatem, auge fervorem, ut ad culmen perfectionis citò perveniant. Respice benignis oculis animas in Purgatorio detentas, illas præsertim quæ suffragiis nostris magis indigent, et da illis requiem sempiternam. Mei denique memento omnium miserrimi et indignissimi, qui gratiæ tuæ auxilio tantò majori præ cæteris egeo, quanto infirmior sum et impotentior. Extingue in me omnia terrena desideria, et ignem tui amoris accende. Dirige me in veritate tuâ, et da finalem perseverantiam. Per Christum Filium tuum, cui tecum et cum Spiritu sancto est laus et honor in secula seculorum. Amen.

§ XII. *Actus diversarum virtutum ante Missam.*

FIDEI.

Quis mihi det, suavissime Jesu, ut sub candido specierum sacramentalium velamine vultum tuum intueri possim, in quem desiderant angeli prospicere? Quis mihi det ut pateant mihi fontes saluberrimi quinque vulnerum tuorum quæ oculis fidei in tuo corpore cerno, fontes aquarum viventium in ablutionem peccatricis animæ meæ? O venæ salientes in vitam æternam, effundite super me aquam gratiæ, quæ sitim meam satiet, ut gaudio repletus et fide vivâ imbutus exclamem cum Thomâ apostolo : *Deus meus et Dominus meus.* Credo enim firmissimâ fide te in augustissimo Sacramento corporis et sanguinis tui verè præsentem esse Deum meum, Dominum meum; et pro hâc assertione millies mori paratus sum. Credo, inquam, quòd in hoc Sacramento corpus tuum gloriosissimum verè adest, sole splendidius, electum ex millibus, cum eâ integritate, pulchritudine, majestate, quâ in cœlo existit, et quâ nulla major concipi potest. Ibidem est sanguis olim pro nostrâ omniumque salute effusus. Ibi est anima omni gratiâ et sapientiâ plena, in quâ sunt omnes thesauri virtutum et scientiæ Dei. Ibi denique latet divinitas tua, Verbum scilicet omnipotens, per quod Pater dicit omnia; et quia tu in Patre, et Pater in te est, adest etiam Pater te Verbum suum generans; adest et Spiritus sanctus utriusque nexus et amor. Hoc est compendium omnium mirabilium tuorum, hoc summum prodigium omnium creatarum mentium captum excedens, hæc veritas infallibilis, quam te largiente per gladios et ignes profitebor.

SPEI.

In te solo spem meam colloco, dulcissime Jesu, quia tu salus et virtus mea, tu refugium et firmamentum meum, tu fons omnium bonorum. Quomodò enim auderem hoc tremendum sacrificium Deo Patri offerre, teque in eo suscipere, nisi fiduciam tu mihi præberes, qui me tuo sanguine redemisti? De tuâ igitur benignitate confisus accedo ad te, ut ovis morbida ad pastorem, ut infirmus ad medicum, ut reus morti obnoxius ad advocatum, ut tu me foveas, protegas, corrobores et sanes. Abyssus nihili mei abyssum invocat bonitatis tuæ; nam, licèt peccata mea plurima et gravissima sint, ea tamen nihil sunt, quamvis plura et graviora forent, si cum misericordiâ tuâ, pretio sanguinis tui conferantur. In ipso reposita est tota fiducia mea, et gaudeo quòd nihil in me sit in quo possim confidere. Miserere meî, et salva me, qui nunquàm deseris sperantes in te.

CHARITATIS.

O quanta vis amoris cor tuum succendit, amantissime Jesu, cùm transiturus de hoc mundo ad Patrem mensam parâsti nobis habentem omne delectamentum et omnem saporem suavitatis! Grande quidem fuit et admirabile opus amoris tui, quòd naturam nostram assumere dignatus sis; sed longè præstantius et mirabilius est, quòd corpus tuum in cibum, et sanguinem in potum reliqueris; in illo siquidem nostram suscepisti humanitatem, in hoc tuam largiris divinitatem. Si totum thesaurum gratiæ tuæ in nos effudisti, ut immensâ hâc dilectione præventi amoris vicem tibi rependere totis viribus satagamus. Amo itaque te unicum meum solatium in hoc exilio, unica spes languentis animæ, unica mea felicitas, et summum bonum quo in terris frui licet. Amo te toto corde, totâ mente, totâ virtute; atque utinam omni momento te ferventiùs semper amarem! Hoc est ardens desiderium meum, hùc feruntur gemitus mei, suspiria cordis mei. Ad te enim trahis omnes vires animæ meæ, dùm teipsum transfundis in me; dùm quantùm fieri potest me similem tuî facis; dùm esurientem animam meam non cibo aliquo terreno, sed pretioso corpore et sanguine tuo nutris, satias et saginas. Pro hâc tuâ ineffabili largitate amo te, Deus meus, et ut nunquàm cessem amare te, amorem meum teipso inflamma, qui esca et pabulum amoris es. O ignis jugiter ardens et nunquàm deficiens, ure renes meos et cor meum, ut ardeant amore tuî. Ignem venisti mittere in terram, accende illum et eventila, ut semper crescat. Te enim amabo, si amandi vires præbueris, et eò ampliùs amabo, quò uberiorem amandi gratiam infuderis; nunquàm tamen te amabo ut dignus es.

DESIDERII.

Quemadmodùm desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Salvator meus, Domine Jesu; desiderat, inquam, anima mea accedere ad te, teque offerre Deo Patri ac de fontibus salvationis tuæ vinum lætificans in gaudio haurire. Sitio enim, Domine, lassatus in viâ iniquitatis; sitio te Deum meum, venam aquarum viventium; sitio sanguinem tuum, quem mihi in potum mirabiliter tribuisti. Ad te venio, et clamo post te, Liberator meus, esuriens et sitiens; miserere meî, Fili David, et da mihi panem tuum, da vinum quod miscuisti, ut reficilletur anima mea. Atque utinam possem omnium sanctorum affectus et inflammata desideria habere, teque semper sitire fontem vitæ, fontem sapientiæ, fontem æterni luminis, torrentem voluptatis. Utinam te semper esuriat cor meum panem angelorum, refectionem animarum sanctarum; et dulcedine saporis tui repleantur viscera animæ meæ. Renuit consolari anima mea, donec suscipiam te omne bonum meum, Domine Jesu, quem solum ardentissimè concupisco cum omni affectu et devotione omnium electorum tuorum tecum epulantium in mensâ tuâ, quorum divitias offero tibi in supplementum inopiæ meæ. Esto tu solus gaudium meum, tranquillitas mea, refectio mea et thesaurus meus, in quo mens mea quiescat. Nihil desiderem extra te, et omnia mihi vilescant, præter te, Deus meus, dulcedo mea et unicum centrum cordis mei.

GRATITUDINIS.

Quis sum ego, bonitas infinita, ut me sacris altaribus astare volueris, tibique offerre de donis tuis sanctum sacrificium, hostiam immaculatam? Unde inveni hanc gratiam in oculis tuis ut ostenderes in me divitias misericordiæ tuæ? Venite et audite, omnes angeli et sancti Dei, et narrabo vobis quanta fecit Do-

minus animæ meæ. Nam, cùm essem abjectus in domo meâ, de pulvere erexit me, et constituit me cum principibus populi sui, ut comederem panem et biberem vinum in mensâ suâ omnibus diebus vitæ meæ. Quas ergo tibi gratias agam, clementissime Jesu, Salvator mundi, aut quid retribuam tibi pro omnibus quæ retribuisti mihi? Verè enim de te sponso Ecclesiæ illud Canticorum intelligitur : *Si dederit homo omnem substantiam domûs suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam.* Tu omnia quæ habes mihi largitus es : corpus, sanguinem, animam et divinitatem tuam ; et si ego tribuam tibi omnem substantiam domûs meæ, corpus, animam et libertatem cum omnibus quæ nunc habeo vel habere possum, hoc quasi nihilum reputabitur comparatione immensi et inæstimabilis doni tui. Tantùm tibi debeo quantùm ipse vales qui infinitus es : quare debitum meum omnem meam facultatem excedit. Audeo tamen rogare te, quia benignus et misericors es, et tu nôsti paupertatem meam, audeo rogare te, ne despicias munusculum quod tibi offero in simplicitate cordis mei dicens cum sponsâ : *Dilectus meus mihi, et ego illi.* Nam sicut tu totum te mihi tradidisti in nutrimentum animæ meæ, ita ego me totum servituti tuæ consecro, et quidquid habeo, quidquid sum, quidquid possum tibi penitùs trado, ut me totum tibi vindices, nec quidquam mei mihi patiaris superesse.

TIMORIS.

Ad mensam convivii tui à te vocatus et invitatus, Domine Jesu, summum bonum meum et felicitas sempiterna, parere quidem vocanti vellem, teque amanter et devotè suscipere ; sed contremisco valdè, cùm meam intueor fœditatem, contremisco à voce Apostoli tui dicentis : *Si quis manducaverit panem hunc et biberit calicem Domini indignè, reus erit corporis et sanguinis Domini.* Mira enim res est, et portento simillima. Pascor cœlesti pane, quo saturari possunt infiniti mundi ; potor præclarissimo vino quo ardentissima angelorum sitis extinguitur ; et fame ac siti aresco ; omne cœli gaudium intùs fero, et terræ illecebris irretiri non desino, vanaque solatia à creaturis emendico ; ad Deum excelsum fontem omnium bonorum quotidiè accedo, et sub specie panis et vini ipsum quotidiè sumo ; et non solùm non rapior cum Paulo in tertium cœlum, sed terræ totus adhæreo, omnisque mea sollicitudo terræ famulatur et corpori, nulla cœlo. Hæ sunt angustiæ quæ me undique premunt, hæc consternatio mea magna nimis. Vereor enim ne quod in salutem constituisti, in judicium et condemnationem accipiam. Numquid ergo fugiam à facie tuâ cum impio Cain, aut abscondam me cum Adamo, eò quòd nudus sum et audierim vocem tuam? Absit. Scio enim quia major est misericordia tua quàm miseria mea ; major est clementia tua quàm iniquitas mea. Si fœdus, si infirmus, si nudus sum, tu me potes mundare, sanare, vestire. Ad te igitur cum timore et tremore confugio, ut me vestias, sanes et purifices. Abstrahe cor meum à cæteris omnibus extra te, in quibus nihil est nisi vanitas et afflictio spiritûs. Sentiat mens mea dulcedinem præsentiæ tuæ ; gustet quàm suavis es, ut amore tuo capta, nihil quærat extra te, Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.

HUMILITATIS.

Immense, tremende, potentissime et incomprehensibilis Deus, quis es tu, et quis sum ego, ut digneris venire ad me, mecum epulari, et mansionem apud me facere? Heu! quanta est dignatio tua, quanta miseria et ingratitudo mea? Tu, Rex regum et Dominus dominantium, qui respicis terram et facis eam tremere ; tu fons sanctitatis, coram quo angeli non sunt puri ; tu, Sol claritatis æternæ, qui lucem habitas inaccessibilem ; ego verò animal immundum, omnium calamitatum ludibrio expositum, insanis perturbationum motibus agitatum, omni vanitati subjectum, vas contumeliæ, filius iræ et tenebrarum. Et quomodò potest lucis tuæ ad tenebras meas esse conventio? Quomodò præsumam ad te accedere vermiculus terræ, in quo nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat? Quâ fiduciâ coram te apparebo, justissime Judex, ante cujus conspectum columnæ cœli contremiscunt? Longè enim recessi à te, qui tamen ubique es ; et miserabilis anima mea, quam tibi in baptismate desponsaveras, fornicata est cum amatoribus multis, te repudians Creatorem et Redemptorem, ut fallacibus creaturis adhæreret. Tu me segregâsti ex utero matris meæ, et vocâsti per gratiam tuam, ut lucerem coram hominibus doctrinæ et vitæ splendore? ego verò in tenebris vixi, non sapiens quæ tua sunt, sed quæ super terram. Tu parâsti mihi mensam in dulcedine tuâ, et suspiravi ad ollas carnium Ægypti. Tu potâsti me sanguine tuo, et converti me ad poculum Babylonis. Verumtamen ego loquar ad te, cum sim pulvis et cinis. Respice servum tuum et suscipe me, quem tam amanter invitas ad te. Jam enim cognovi, quia sine te, nihil sum, nihil possum ; et extra te non est salus nec vita. Projice ergo post tergum tuum omnia peccata mea, et amplectere me, quamvis indignissimum gratiâ tuâ, ad te revertentem, juxta verbum prophetæ tui dicentis : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus : cor contritum et humiliatum Deus non despicies.*

§ XIII. *Commemoratio Dominicæ passionis ante missam.*

Sæpè dictum est in hoc incruento sacrificio cruentum illud quod semel in cruce peractum est, non verbis, sed re ipsâ repræsentari : una siquidem et eadem est hostia, idem qui per sacerdotis ministerium offert, idem Christus qui immolatur. Sicut enim dicitur Agnus occisus ab origine mundi, eò quòd mortuus censeatur in figuris animalium, quæ in ipsius memoriam mactabantur, ita non immeritò eumdem vocare possumus Agnum, qui quotidiè occiditur usque ad finem mundi, in hâc nimirùm suæ mortis repræsentatione, quæ duratura est donec mundus durabit. Ideò sancti Patres mortis Christi memoriam hoc sacrificium celebranti super omnia necessariam esse affirmant dicente Apostolo : *Quotiescumque manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec*

veniat. Hoc ipsum autem idem Salvator noster præcepit, cùm instituto hoc Sacramento ait : *Hoc facite in meam commemorationem.* Quæ verba Seraphicus doctor sollicitè expendens libro de Puritate conscientiæ, c. 9, existimat sacerdotem nullatenùs debere missæ sacrificium celebrare, quin priùs passionem et mortem Domini commemoret. *Id*, inquit, *quod pro meipso retineo, est verbum illius qui hoc Sacramentum instituit, quem non credo illud frustra protulisse. Dixit enim : Hæc quotiescumque feceritis, in meî memoriam facietis. Ex quo quidem verbo arguo mihi ipsi quòd quoties volo id agere quod ipse instituit et modo prædicto reliquit, timeo nequaquàm sine remorsu conscientiæ ac præjudicio animæ ad illud posse accedere, nisi præmemoratâ ipsius instituentis charitate, ac ejus passione et morte, in cujus memoriam perpetuò recolendam illud Sacramentum debere confici et percipi ipse præclarè asseruit et injunxit.* Sacerdos itaque, cùm ad sacrum faciendum se præparat, fasciculum sibi colligat ex omnibus anxietatibus et amaritudinibus Domini, et inter ubera sua collocet, cordisque medullis inserat; mente et affectu sedulò revolvens omnia tormenta quæ ille pro salute nostrâ perpessus est. Hæc frequenter in ore, hæc semper in corde habeat; et hæc sit ejus sublimior philosophia, scire Christum, et hunc crucifixum. Cùm verò ad altare accessurus est, sic oret ex toto corde :

ORATIO.

Memoriâ memor ero, clementissime Pater, et tabescet in me anima mea, omniumque dolorum et passionum atque acerbissimæ mortis Filii tui Domini mei Jesu Christi cum gemitibus et lacrymis recordabor, quia ipse salus et vita mea ante oculos meos pependit in ligno, offerens se tibi in holocaustum pro meâ et totius mundi salute. Hanc autem oblationem vivam, quam tu misisti in miseratione multâ ad altare crucis immolandam pro nobis, hanc eamdem tibi nunc offero, passionem ejus et mortem recolens ac repræsentans; sicut ipse præcepit cùm dixit ut idem in ejus commemorationem faceremus. Recordare itaque humilitatis ejus, patientiæ, charitatis, mansuetudinis et obedientiæ. Respice labores ejus, jejunia, contemptus, contumelias, vincula, irrisiones et iniquam condemnationem. Respice in faciem Christi tui, et intuere speciosum formâ præ filiis hominum, opprobriis, injuriis, verberibus, livoribus, contusionibus ita deformatum, ut non sit ei species, neque decor. Vide caput nobilissimum spinarum punctionibus transfossum et percussionibus attritum. Vide genas modestissimas sputis fœdatas, alapis cæsas, sanguine cruentatas. Vide oculos benignissimos lacrymis perfusos, et ad ignominiam velatos. Vide os suavissimum siti ardentissimâ cruciatum, et felle atque aceto potatum. Vide dorsum supra quod fabricaverunt peccatores, verberibus dilaniatum, et humeros crucis pondere oppressos. Vide brachia amabilissima funibus devincta, et in cruce crudeliter extensa. Vide manus innocentissimas durissimis clavis perforatas. Vide pedes delicatos tot itineribus defatigatos, ac cruci tandem affixos. Vide corpus venerabile pro nobis in cruce suspensum, vulneratum, mortuum et sepultum. Vide sanguinem pretiosissimum usque ad minimam guttam pro nostrâ salute misericorditer effusum. Hæc enim tibi offero et repræsento, omni quo possum devotionis affectu suppliciter orans ut ipsa pietas, quâ Filium tuum pro nobis tradidisti, te omnibus misereri compellat, pro quibus ille factus obediens usque ad mortem, crucem subire dignatus est. Amen.

§ XIV. *Oratio ante missam ad Patrem.*

Respice, clementissime Pater, de sanctuario tuo et de excelso cœlorum habitaculo, et intuere hanc immaculatam hostiam quam tibi offert magnus Pontifex noster Jesus Christus, Filius tuus, Salvator mundi, pro peccatis fratrum suorum, et esto placabilis super multitudinem malitiæ nostræ, quia vox sanguinis Domini nostri clamat ad te de cruce : Hic est justitia mea, et sanctificatio ac propitiatio mea. Averte faciem tuam à peccatis meis, et respice in faciem Christi tui : ejus enim meritum offero ad te, omnemque fiduciam in eo defixam habeo. Impellit ministrandi necessitas, terret conscientia indebiti sacerdotii. Sed rogo te ne despicias mihi creditæ dispensationis officium, licèt in me boni operis testimonium non agnoscas. Et quia me indignum mediatorem esse voluisti inter te et populum tuum, ne me repellas à tuâ pietate cum divinissimis donis tuis venientem ad te, ut inculpatè accedens ad gloriam tuam, dignus sim qui operiar protectione Unigeniti Filii tui, et illuminatione Spiritûs sancti tui, atque pro omnibus deprecans pro omnibus exaudiat, te præstante, Deus meus, Pater misericordiarum, qui cum eodem Filio tuo in unitate ejusdem Spiritûs sancti vivis et regnas in secula seculorum. Amen.

§ XV. *Oratio ante missam ad Dominum Jesum Christum.*

Gratias ago tibi, Domini Jesu Christe, pro ineffabili tuâ charitate, quâ transiturus de hoc mundo ad Patrem mensam mihi parâsti in dulcedine tuâ, mensam prorsùs regalem, omne delectamentum in se habentem; mensam pretiosissimam corporis et sanguinis tui, ut adipe et pinguedine repleatur anima mea; et secreto illapsu nutritionis tuæ roboretur infirmitas mea. Et unde hoc mihi, gloriosissime Fili Dei, ut me permittas venire ad te, et cum cæteris commensalibus tuis epulari? Atque utinam ab omni culpâ liber, purus ab omni labe, ab omni vitio purgatus, et ab omni inordinatâ affectione perfectè emendatus essem, ut ad hanc mensam supercœlestem accedere possem fervens charitate, nitens innocentiâ, et omnium virtutum decore exornatus. Sed quia miserrimus ego sum, omni ornamento destitutus, obsecro te inprimis, benignissime Salvator, cujus charitas immensa est, bonitas infinita, ut sanguine tuo animam meam lavare, et super nivem dealbare, meritis tuis induere, illoque igne ardentissimi amoris succendere digneris, qui te à nobis discessurum compulit ad hoc vivificum convivium instituendum. Obsecro deinde beatissimam Virginem matrem tuam, et omnes electos tuos, ut tibi

pro me offerant charitatem, fidem et devotionem, quâ hoc Sacramentum susceperunt ab initio institutionis ejus usque in præsentem diem. Et quia particeps ego sum omnium timentium te, offero tibi omnium sacerdotum omniumque fidelium hâc die celebrantium et communicantium pietatem ac puritatem. Offero omnium justorum ab origine mundi usque ad ejus consummationem virtutes et merita, ac pios affectus erga te, dulcissime Jesu, in venerabili Sacramento existentem : firmissimæ nimirum fidei et vivæ apprehensionis earum rerum quæ de hoc maximo mysterio credendæ sunt ; perfectissimæ charitatis et intimæ tecum familiaritatis ; famis et flagrantissimi desiderii te omne bonum suscipiendi ; filialis fiduciæ et spei de tuâ misericordiâ tam mirabili modo declaratâ ; zeli divinæ gloriæ et dilectionis proximi, pro cujus salute hoc sacrificium offertur ; admirationis tantæ dignationis, et profundissimæ humilitatis ; gaudii et jubili in te et de te ; laudis gratitudinis, adorationis et devotionis ; hos, inquam, aliosque affectus offero tibi in supplementum insufficientiæ meæ, et eos si possem elicerem cum maximâ intentione ad laudem et gloriam tuam, quia dignus es. Suscipe, Domine, hoc desiderium meum, meritisque placatus electorum tuorum, ne à mensâ tuâ repellas me, quatenùs hoc cibo satiatus, hoc recreatus potu, vitam habeam, et abundantiùs habeam, hic et in æternum. Amen.

§ XVI. *Alia oratio ad eumdem.*

Veni, Domine Jesu, unica salus animæ meæ, et infunde pectori meo multitudinem dulcedinis tuæ, ut nihil amem, nihil desiderem præter te. Veni, gaudium et felicitas mea ; veni, spes et robur meum, quia tecum sunt divitiæ et gloria, tu vita et consolatio mea, tu paradisus voluptatis. Atque utinam te veniente ad me vertantur mihi in amaritudinem omnes mundi deliciæ, ut tibi unitus in hoc cœlesti convivio, à te nunquàm separer in æternum. Frustra expenderem argentum meum non in panibus, et laborem meum non in saturitate, licèt omnes Ægypti escas compararem, si carerem hoc pane, qui præbet delicias regibus, et vino tuo destitutus essem, cujus suavitas in infinitum excedit omnia hujus seculi oblectamenta. Et unde mihi tantum bonum, ut tecum epulari merear, rex tremendæ majestatis, ego indignissimus servus tuus, qui quotidiè pecco et incorrigibilis persevero ? Sed major est in infinitum misericordia tua quàm miseria mea ; et tu, dulcissima refectio mea, me in virum alterum transformas, et verbo virtutis tuæ sanas omnes languores meos. Ad te igitur venio de tuâ pietate confisus, et in te sperans non confundar. Lætifica animam servi tui, et supple quod mihi deest, tu, benignissime Salvator, qui omnes ad te vocare dignatus es dicens : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Refice me teipso, quia in te sunt omnes cœli deliciæ, ex copiosissimo flumine gaudiorum Dei cum tantâ plenitudine emanante, ut omnes dignè ad te accedentes inexplicabili lætitiâ repleri possint. Uni intimè tecum animam meam, et fac me dignum, ut huic mensæ supercœlesti cum debito virtutum ornatu assideam, et dulcedine perfruar præsentis divinitatis. Amen.

§ XVII. *Oratio ad Spiritum sanctum.*

Veni, sancte Spiritus, amor Patris et Filii, mundator scelerum, curator vulnerum, fortitudo fragilium, mœrentium consolator, fulgor intellectûs, et vindex libertatis. Veni è patriâ felicitatis et cordis mei penetralibus tam potenter illabere, ut vitia omnia et defectus tuo igne consumas et omnia peccata mea remittas. Emitte in animam meam lucis tuæ radium, quo illuminante intellectum, quæ tibi sunt placita videam ; quo affectum inflammante ad ea prosequenda totâ virtute incumbam. Fac me dignum sacris altaribus ministrum, meque torrente tuæ voluptatis inebria, ut cœlesti suavitate in hâc divinissimâ mensâ degustatâ nihil venenatæ mundi dulcedinis libeat ampliùs degustare. Imbuat me et perficiat septiformis Spiritus tuus, et ad illum scientiæ gradum fac me pertingere, ad quem pervenit Apostolus tuus, cùm dicebat se nihil scire, *nisi Christum, et hunc crucifixum.* Roboretur infirmitas mea fortitudine tuâ, vincat bonitas tua malitiam meam, et deformitas mea tuâ pulchritudine decoretur. Sursùm erige me per æternorum affectionem, copula tecum per amoris unitatem, conserva per finalem perseverantiam, ut tuo ductu revolet anima mea ad te principium et finem suum à quo nunquàm separetur. Amen.

§ XVIII. *Oratio ad B. Virginem.*

Gloriosissima Mater Dei, Virgo Maria, tota fiducia mea, et unicum solatium languentis animæ meæ, precor te, tu mihi miserrimo peccatori assistere hâc horâ digneris, quâ pretiosissimum Filii tui corpus et sanguinem æterno Patri oblaturus sum ; sicut amans et dolens eidem Filio tuo in cruce pendenti et se pro nostrâ salute offerenti astitisti. Ne me despicias, Mater misericordiæ, ob intolerabilem peccatorum meorum fœditatem ; neque avertas faciem tuam à me, quem Filius tuus tanto amore dilexit, ut pro me mori dignatus sit. Plena es gratiarum, plena rore cœlesti, innixa super dilectum tuum, deliciis affluens. Ciba ergo pauperem tuum de superfluenti mensâ tuâ ; tuarumque virtutum vestibus indue me, ut his ornatus divino conspectui gratus appaream. Memento illius charitatis, qua Verbum Dei ex te carnem assumpsit, ut tu fieres mater nostra. Aperi manum tuam, et imple me benedictionibus, quibus te Deus benedixit in æternum, ut te interveniente tremenda mysteria acceptabiliter perficere, et sancta sanctorum digne merear degustare.

§ XIX. *Oratio ad sanctos angelos.*

Sancti angeli, purissimi spiritus, ministri Dei Altissimi, qui facitis voluntatem ejus, et orantium preces in cœlum defertis ; tuque præcipuè, fidelissime custos meus, state mecum juxta aram, in quâ Deo Patri totius mundi pretium oblaturus sum, et in vestris thuribulis incensum orationum mearum suscipite, ut fumus aromatum hujus divini sacrificii ascendat per manus vestras in conspectu Dei. Purgate, illuminate, perfi-

cite et dirigite me, vestramque puritatem et innocentiam impetrate mihi ut apparcam coram Deo decenter ornatus.

Sancti archangeli, duces illustrissimi militiæ cœlestis, instruite me ut hæc sancta mysteria percipiam, fidemque vivam et efficacem hujus Sacramenti in me excitate.

Altissimi principatus, verâ pace internâ animam meam componite, ut in eâ jugiter commoretur Dominus, de quo scriptum est : *Et factus est in pace locus ejus.*

Sanctissimæ virtutes, assistite mihi, ut, proficiens de virtute in virtutem, Deum deorum dignus sim oculo fidei cernere, manibus contrectare, intùs recipere, ac tandem in patriâ clarè vobiscum intueri.

Invictissimæ potestates, dæmonum impetus cohibete, ne mihi appropinquent sacrificanti, ut sine impedimento dignè merear Deo servire et ministrare. Potentissimæ dominationes, veram mihi et sanctam libertatem obtinete, ut nec peccato serviam, nec corporis mei appetitui et sensibus subdar. Throni stabiles et sublimes, sedes pulcherrimæ Dei, discam à vobis veram humilitatem et subjectionem, ut fiat anima mea gratissimum domicilium Deo, qui superbis resistit, et super humilem et quietum requiescit.

Clarissima et nobilissima cœli lumina, cherubim, illustrate mentem meam plenitudine scientiæ, ut summam utilitatem meam hujusque sacrificii infinitam excellentiam agnoscam.

Supremi spiritus seraphim, ardentissimi amatores Dei, solvite gelu cordis mei et vestrum in eo ignem succendite, ut Deum vobiscum ardenter amem, atque utinam sicut vos !

§ XX. *Invocatio omnium sanctorum.*

Sancti Dei omnes, cives supernæ patriæ, inclinate aures vestras et dimittite lumina ad me, meamque orationem exaudite. Ad vos clamo pauper, nudus et infirmus, cui omnia desunt ornamenta virtutum ; ad vos clamo et vestram imploro benignitatem ; succurrite infirmitati meæ, fidem meam et spem roborate, excitate in me igniculum amoris vestri, induite me veste nuptiali, ornate donis quibus abundatis, ut sine rubore introire valeam in locum tabernaculi admirabilis, in aulam cœlestis convivii, in conspectu divinæ majestatis.

Sancti patriarchæ et prophetæ, qui Christum Dominum nostrum dictis prophetâstis, et ardentissimis desideriis è cœlo ad terram traxistis, hujusque Sacramenti mysteria variis typis et umbris præfigurâstis, preces fundite pro me, ut ipsum Dei Filium sanctè tractare possim, et puro corde complecti.

Sancti apostoli, quos Christus in ultimâ cœnâ novi Testamenti sacerdotes creavit, ac primùm seipso cibavit, vos supplex exoro, ut vestrâ adjutus ope gratiam non negligam per manuum impositionem mihi collatam, sed magno quotidiè augeam incremento.

Sancti martyres, qui Christo Regi pro nobis crucifixo vicem quam potuistis vitæ oblatione per martyrium rependistis, ipsum pro me orate, ut ignem sui amoris accendat in corde meo, quo succensus et purificatus meipsum mactem Deo hostiam vivam et ei placentem ; sicque paratus et probatus ad hoc divinum sacrificium accedam.

Sancti pontifices et confessores, mysteriorum Dei fidelissimi dispensatores, qui hostiam placationis frequenter pro populo obtulistis, pro me, obsecro, intercedite, ut meum quod oblaturus sum sacrificium Deo sit acceptabile, mihique et omnibus pro quibus illud offeram propitiabile.

Sancti monachi et eremitæ, qui cibo potuque cœlesti sæpiùs refecti, pravas concupiscentias, et vitæ hujus pericula superâstis, adjuvate me orationibus vestris, ut sacris hisce mysteriis armatus meipsum vincam, et omnes inimicos animæ meæ conteram sub pedibus meis.

Sanctæ virginesDeo amabiles, quæ studio castitatis dignum in vobis Filio Dei habitaculum præparâstis, et nunc in cœlo canticum novum concinitis, quod nemo potest dicere, nisi fuerit virginitatis prærogativâ eximius, impetrate mihi perfectissimam castitatem, quâ corpus et animam in omni puritate contineam, ut Christo Domino, qui pascitur inter lilia, gratum in corde meo exhibeam domicilium.

Sancti mei tutelares N. N., et vos, sancti N. N., quorum hodiè memoriam veneramur, vestro confisus patrocinio accedo nunc ad immolandum corpus et sanguinem Jesu Christi Domini nostri, comitamini me euntem ad altare, fulcite me meritis vestris, ornate virtutibus, ut hoc sacrificium vivâ fide, ferventi charitate, et plenâ devotione perficiam, perque ejus continuum et salutiferum usum vestro dignus consortio tandem inveniar. Amen.

CAPUT V.

DE MISSÆ CELEBRATIONE.

§ I. *De proximâ dispositione ad missam.*

Pervulgatum apud sanctos Patres axioma est, quòd talem se animæ exhibet Deus, qualem se illa præparat Deo. Ideò Christus in Eucharistiâ aliis quidem est fructus vitæ, panis angelorum, manna absconditum, paradisus deliciarum, ignis consumens, et tertium cœlum, in quo audiuntur arcana verba, quæ non licet homini loqui. Aliis verò est panis insipidus, omni carens dulcedine et vitali operatione, et nauseat anima eorum super cibo isto ; quia nimirùm mors est malis, vita bonis ; et sicut quisque erga Deum affectus est, talem ipsum erga se experitur. Pauci sunt qui admirabiles hujus sacri convivii in se sentiant effectus, quia pauci sunt qui se ad illos recipiendos ritè disponant ; qui seriò cogitent se ad sancta sanctorum accedere, ad altare Dei, ad Deum ipsum. Ideò multi infirmi sunt et imbecilles ; et dormiunt multi. Mortem olim summo sacerdoti minabatur Deus, si ausus fuisset introire in sancta sanctorum sine strepitu tintinnabulorum, non radians gemmis, non fulgens auro, omnium virtutum varietate circumamictus. Quam ergo pœnam merebitur novæ legis sacerdos, qui non ad arcam typicam, sed ad Deum ipsum accedit, ut filium ejus Dominum Jesum Christum immolet, tangat, comedat, nisi id fa-

ciat eâ sollicitudine, attentione et apparatu, qui dignus sit tali convivio, dignus Deo? instante itaque celebratione totis viribus curare debet, ut in arâ cordis ignem divini amoris succendat, actusque eliciat diversarum virtutum, qui heroici sint, et tanto sacrificio, ejusque termino et objecto, quantùm fieri poterit, convenientes.

Quia verò in hoc sacrificio non solùm animus, sed etiam corpus occupatur, ipsum quoque oportet ab omni sorde incontaminatum custodire. Si enim sacerdos Mosaica sacrificia, quæ non nisi infirma et egena elementa fuerunt, ac umbra futurorum, oblaturus, ex Dei præscripto nitidis vestibus indui, corpusque lavare tenebatur, quantò magis decet à sordibus etiam corporeis Christianum sacerdotem expurgari, qui Domini sui carnem, et sanguinem offert, comedit, bibit? Et primò quidem necessariæ celebraturo sunt hæ corporis dispositiones, jejunium scilicet, castitas, et carnis munditia, de quibus disserere ad scholasticos spectat; vestes item compositæ et modestæ, quæ sordibus careant et pompâ, nec quidquam redoleant quod à statu sacerdotis alienum sit. Tum quia Christus ante hujus Sacramenti institutionem lavit pedes discipulorum suorum, debet sacerdos pedes animæ, qui sunt affectus, ab omni maculâ expurgare, cor lacrymis abluere, et dùm manus lavat actu ferventissimo contritionis omnem vel levissimam culpam expiare. Cùm verò lotis manibus hostiam patenæ imponet, intentionem renovabit, considerans quòd ille panis mox fiet corpus Christi; tum ex suæ vilitatis et immensæ dignitatis hujus mysterii apprehensione actus eliciet timoris et confusionis.

§ II. *De sacris vestibus et eorum significatione.*

Sicut reges et magistratus non vulgari et quotidiano vestitu in publicis functionibus uti solent, sed alio augustiore, quo potestas eorum appareat, et ipsis reverentia concilietur; ita sacerdos celebraturus sacro et peculiari utitur habitu, amictu scilicet, albâ, cingulo, manipulo, stolâ, casulâ sive planetâ, quibus et passio Christi ante sacrificium recolenda repræsentatur, et ejusdem virtutes exprimuntur, quibus ornari celebrantem par est, ut sacerdotio fungatur in justitiâ et sanctitate veritatis. Cùm enim hoc sacrificium incruentum idem sit cum sacrificio crucis, ut supra explicuimus, congruum est ut sacerdos, qui Christi pro nobis morientis personam gerit, ejus quoque similitudinem habeat in vestimentis; idque ad decus et reverentiam sacrificii adhibeatur, quod impius Judæorum furor ad contumeliam intulit Salvatori. Porrò amictus velamen illud significat, quo facies Christi velata est, cùm percutiebant eum illudentes et dicentes : *Prophetiza nobis quis est qui te percussit.* Alba vestem albam denotat quâ ab Herode tanquàm stultus indutus fuit. Cingulum, funes quibus in horto vinxerunt eum, sive flagella quibus columnæ alligatum crudelissimè cæciderunt. Manipulus, vincula quibus astrictæ sunt manus ejus tanquàm hominis nefarii et scelerati. Stola, funes collo ejus injectos, sive crucis patibulum humeris ejus impositum, et in quo pro nobis pependit. Planeta, vestem purpuream quam ei milites in domo Pilati tanquàm ludicro regi imposuerunt. Cùm igitur hæc indumenta signa sint eorum quæ Christus pro nobis perpessus est, varii actus à sacerdote, dùm illis induitur, eliciendi sunt, amoris, doloris, gratitudinis, et intentissimi desiderii ejus patientiam et humilitatem imitandi in doloribus, afflictionibus, opprobriis, aliisque adversitatibus sustinendis.

Considerandæ sunt etiam virtutes quæ per eadem indumenta mysticè designantur, ut discat sacerdos quâ vitæ sanctimoniâ et morum integritate præditus esse debeat, scriptum est enim : *Sacerdotes tui induantur justitiam;* omnibus scilicet virtutibus ornati sint, quas justitiæ nomine passim sacræ Litteræ comprehendunt.

Amictus itaque significat oportere mentem in æternæ duntaxat salutis, rerumque cœlestium consideratione fixam habere, ab omnibus curis rerum caducarum amotam, et contra quoscumque hostium incursus spe et fiduciâ in Deum tanquàm galeâ salutari communitam. Refert etiam amictus Christi Domini humanitatem, cujus caput divinitas est, quæ ab illâ occultatur, sicut amictus caput tegit sacerdotis. Neque enim oculi nostri Solis justitiæ infinitum splendorem intueri potuissent, nisi carnis nube operiretur. Quare sacerdos, cùm illum accipiens osculatur et capiti imponit, se amoris osculo sacratissimam Christi humanitatem tangere, et capiti imponere putet, ut eâ se protegat et tueatur, dicens cum Prophetâ : *Domine, virtus salutis meæ, obumbrâsti caput meum in die belli.* Obiter quoque per amictum monetur sacerdos maximam servare oculorum modestiam, cùm pergit ad altare, et ibi manet, et ab eo redit, nihil prorsùs aspiciendo, nisi quod necessarium est, ut videat quod facit.

Alba totum corpus tegens innocentiam, simplicitatem, puritatem, animique candorem et pulchritudinem indicat, quæ totum sacerdotem complecti et exornare intùs et extra debet, atque in omnibus operibus ejus splendere, ut sit sanctus et immaculatus in conspectu Dei, seque talem semper exhibeat divinis mysteriis celebrandis.

Cingulum indicium est castitatis, quæ in sacerdote ita splendere debet, ut nullam prorsùs tam in corpore quàm in corde admittat labem. In cujus rei typum jussit olim Deus, ut comedentes agnum accingerent renes suos; et ipse Christus ait : *Sint lumbi vestri præcincti.* Idem quoque B. Joanni apparuit in Apocalypsi præcinctus zonâ aureâ, ut nimirùm intelligamus oportere nos omnes affectus purificare, et amorem carnalem vincere spirituali, quod est aurum charitatis.

Manipulus, præmisso crucis osculo, sinistro brachio insertus ostendit lacrymas, dolorem et pœnitentiam, quibus lugere peccata, ac perpetuò dolere sacerdos debet, carnis item et spiritûs mortificationem et humilitatem, quâ accedendum est ad altare, tum futuram bonorum operum retributionem, sicut Psalmographus

ecinit : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua; venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.*

Stola collo superposita, et in modum crucis per medium pectoris ducta, demonstrat sacerdotem teneri se Deo unire et quodammodò colligare, suamque crucem Dei causâ patienter ferre, divinæ legi cum omni obedientiâ se subjicere, ejusque jugum alacriter portare, ac semper memorem esse mandatorum Dei ad faciendum ea.

Casula, quæ cæteris vestibus splendidior et pretiosior illis superinduitur, signum est charitatis, quæ reliquis virtutibus excelsior omnibus supereminet tanquàm illarum regina, et vinculum perfectionis. Omnes enim sine eâ sunt imperfectæ, ab eâ pendent omnia mandata divinæ legis, et omnia bona in ipsâ continentur. Sicut autem casula in duas partes dividitur, ita charitas duplex est, erga Deum et proximum; et sicut illa varios exigit colores juxta temporis aut festivitatis diversitatem; ita hæc varios affectus, nunc lætitiæ ob Dei magnalia, nunc gratitudinis ob ejus beneficia, nunc fortitudinis in adversis, nunc tristitiæ ob propria et aliena peccata.

Hæ sunt præcipuæ virtutes quas vestes sacerdotales significant, quarum actibus induere se debet sacerdos ut suum dignè offerat sacrificium. Consuetas autem Ecclesiæ preces singulis indumentis accommodatas attentè et devotè recitabit; et cùm indutus fuerit, seipsum considerabit tanquàm lupum in vestimentis ovium, et rubore suffusus veniam à Deo flagitabit.

§ III. *De accessu sacerdotis ad altare.*

Si ad omnes sacras functiones sanctè accedendum, et omnes sanctè peragendæ sunt, multò majori sanctitate hoc divinum sacrificium offerendum est, quo nihil sanctius, nihil excellentius, nihil divinius esse potest. Ad hoc omni conatu niti debes, Christiane sacerdos, si tam sublimi et tremendo ministerio ritè et perfectè fungi desideras. Quâ in re ut tibi prosim, documenta quædam generalia præmittam; deinde sigillatim proponam aliquot considerationes pro singulis sacrificii partibus, ex quibus pios elicere affectus possis, et mentem utiliter occupare, ne distrahatur. Neque deterrearis si hujusmodi considerationes et affectus aliquantò fusiùs explicavero : licèt enim multis verbis describantur, possunt tamen in momento elici, nec missæ celebrationem solito prolixiorem reddent, ut reipsà experieris; nam ipso usu memoriæ tenaciter infigentur, adeò ut eos quasi naturaliter elicituras sis absque ullâ confusione, aut capitis fatigatione. Primum generale documentum est ne toto sacrificii tempore Deum offendas ullo peccato veniali; nec ullo defectu et imperfectione tam venerandi sacrificii excellentiam contamines. Id verò assequeris, si eâ reverentiâ, attentione et devotione celebraveris, quæ omnem vel levissimam animi evagationem excludat; si exactissimè et scrupulosissimè observaveris quidquid in Missali præscribitur circa ritus et cæremonias, eo modo quo à viris scriò perfectioni incumbentibus observari solent.

Secundò, omnia verba quæ sive elatâ, sive submissâ voce proferuntur, clarè, distinctè, ferventer et absque ullâ festinatione pronuntiabis, nihil interim mente revolvens, quantùmvis bonum et sanctum videatur, quod à propriâ et litterali verborum significatione alienum sit, ut te menti Ecclesiæ conformes, quæ omnes missæ preces, lectiones et sententias magno cum delectu ad sacerdotis et astantium instructionem et devotionem selegit. Ad hoc autem plurimùm proderit omnes missæ ritus perspectos habere, eaque omnia probè intelligere, quæ tum in lectionibus, Collectis, Evangelio, versibus et cæteris hujusmodi, tum in canone continentur, quæ facilè disces ex eorum lectione qui de officiis ecclesiasticis scripserunt, quales sunt Isidorus, Amalarius, Rabanus, Berno, Hugo Victorinus, Rupertus abbas, Dionysius item, in libro de ecclesiasticâ Hierarchiâ; Germanus, in Theoriâ rerum ecclesiasticarum; et ex recentioribus Gabriel Biel, in Canonem; Durandus, in Rationali; Joannes Baptista Scortia, de Sacrificio missæ, et alii plures. Affectus verò elicies quales infra proponam, eorum quæ recitas et agis sensui et significationi convenientes.

Tertiò, sicut in Missali præcipitur, antequàm sacris te vestibus induas, missam celebrandam perquires, perleges, et ad ea quæ dicturus es signacula ordinabis, ne te postea contingat aut in verbis hæsitare, aut in cæremoniis deficere, et perturbari.

Quartò, processurus ad altare, crucifixum vel aliam imaginem humillimâ inclinatione salutabis, te tanto ministerio indignum reputans; atque ideò ipsius Christi sanctorumque opem implorabis. Tum ipsum Christum mente intuere, quasi cruce onustum et ad Calvariæ montem iturum, ante te incedentem. Sequere ipsum primarium offerentem, cujus passio et mors à te debet repræsentari; sequere, inquam, cum modestiâ et gravitate, et agmina angelorum te undique stipantia venerare; teque existima ex hoc mundo in cœlum transferri.

Quintò, cùm perveneris ad altare, cœlum tibi desuper veluti apertum contemplare, et curiam cœlestem, Deumque ipsum spectantem te pro universâ Ecclesiâ hostiam litantem immaculatam. Memineris pœnam mortis olim indictam bestiæ quæ montem tetigisset, idque tibi applica hominum pessimo: timorem concipe. Mox in Deum assurgens sătage quantùm potes ferventissimos actus charitatis elicere, cupiens in Christum totus converti, eique simillimus fieri virtutum imitatione. Cùm denique librum aperis, memor esto libri quem aperuit Agnus, et septem signaculorum ejus; et desidera Christi fidem in universum orbem propagari.

§ IV. *De initio missæ usque ad introitum.*

Calice ritè collocato et Missali aperto, stans paulisper in medio altaris, et factâ cruci inclinatione, te cum Abrahamo quasi pulverem et cinerem ante conspectum Domini confiteberis, imitans Christum qui

cœlos inclinavit et descendit formam servi accipiens : quò enim humilior fueris, eò gratior et acceptior erit Deo oblatio tua. Mox descendens ad crepidinem altaris, Verbi æterni Incarnationem recole, ejusque dilectionem et admirabilem promptitudinem ad opus nostræ Redemptionis suscipiendum. Iteratâ autem inclinatione te intimè humilia, et Deum adora pro omni creaturâ. Dùm signo crucis te signans dicis : *In nomine Patris, et Filii et Spiritûs sancti*, animadverte quale et quantum sit nomen à quo sacrificium auspicaris, et sic te gere ut tantam decet majestatem. Magni momenti est sanctissimæ Trinitatis præsentiam initio concipere, et ab eâ nunquàm deflectere; ad ipsam enim et ad ejus gloriam oblatio dirigitur, ejusque memoria robur tribuit ad improbos hostium conatus elidendos, qui semper tentant variis et inutilibus curis atque imaginationibus mentem à sacrificio avocare. Sic conceptâ Dei præsentiâ, duos affectus raptim elicies, fidei contra infideles Trinitatem negantes, et recordationis crucis Christi, atque passionis in eâ completæ, ex quâ fluxerunt omnia bona. Hos autem affectus ad omne signum crucis renovabis.

Sequitur antiphona : *Introibo ad altare Dei*, quæ ter repetitur ante psalmum, in ipso, et post ipsum, ut intelligas spirituali impulsu, et alacritate, ac summâ veneratione totam missæ actionem peragendam esse, omni abjectâ tepiditate. Admirare Dei bonitatem, qui te vocavit ad altare suum : quis enim es tu, ut audeas ad ipsum introire? Ora abscondi in absconditate faciei Domini à conturbatione malorum spirituum; ne immittentes tetra phantasmata divinum perturbent ministerium. Ora etiam renovari in te animæ juventutem, quæ est fervor spiritûs, ex quo vera et solida lætitia procedit.

Ad primum versiculum psalmi : *Judica me, Deus*, considera eâ præparatione et dispositione ad altare accedendum esse, ut Dei judicium non pertimescas, ut discernaris à gente non sanctâ et iniquâ, sisque purus et sine maculâ ante Deum, quantùm fert humana fragilitas. Hanc autem puritatem humiliter petes, cum certâ fiduciâ eam meritis Christi obtinendi.

Ad secundum : *Quia tu es, Deus, fortitudo mea.* Erubesce quòd toties tanti Sacramenti divino alimento confortatus adhuc imbecillis es, adhuc tristis incedis, et cuicumque levissimæ tentationi turpiter succumbis. Meritò ergo repellit te Deus, meritò te affligit inimicus, nisi ipse vires suppeditet, qui est fortitudo mea et robur tuum.

Ad tertium : *Emitte lucem tuam.* Pete divinum lumen, ut veritatem à vanitate discernens, ipsam veritatem sequaris, cujus splendoribus interior sensus illustratus cum externo sacrificio concordet. Mons verò sanctus, qui in hoc versiculo commemoratur, altare est Calvariæ montem indicans, quia in eo Christi passio et mors repræsentanda est.

Ad quartum : *Et introibo.* Magnum renova in te reverentiæ affectum erga altare et sacrificium.

Ad quintum : *Confitebor tibi in citharâ.* Excita in te cordis lætitiam, quæ per citharam significatur; sed statim oculos ad tuam imperfectionem reflectens ingemisce, et dic : *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me?*

Ad sextum : *Spera in Deo.* Ne despondeas animum, restat enim spes in salutari tuo, in quo tota fiducia collocanda est, quoniam ipse dabit ut obtentâ culparum veniâ in ipso gaudeas, et in ejus laudibus perseveres.

Hâc spe excitatus dices cum ingenti fervore : *Gloria Patri et Filio*, caput inclinans et offerens ad omnia adversa, et ad mortem pro Deo sustinendam. Tum repetitâ antiphonâ *Introibo*, ut benè memineris quò ingrederis, et quid aggrederis, dices : *Adjutorium nostrum*, ut discas non ponere fiduciam in tuis viribus et industriâ, sed in eo *qui fecit cœlum et terram*, à quo duplex adjutorium postulabis, pro consequendâ æternâ salute et mediis ad eam necessariis, et pro illâ peculiari necessitate, pro quâ offers sacrificium.

Subditur statim generalis confessio quia *justus prior accusatus est suî*, quam humiliter recitabis, actum eliciens contritionis, ut est distincta ab attritione; dolens scilicet de peccatis tuis et totius mundi super omnia mala, idque purè propter Deum super omnia bona dilectum; dabisque operam ut verba illa : *Mea culpa*, cum magno doloris sensu proferas, et cum bonâ spe divinæ misericordiæ pro tuis et aliorum peccatis. Confiteris autem non solùm Deo Creatori, Redemptori, et Judici tuo, sed etiam B. Virgini, cujus innocentem filium sceleribus tuis interfecisti; B. Michaeli Archangelo, cujus obsequiis te ingratum exhibuisti; B. Joanni Baptistæ et aliis sanctis quorum monita et exempla contempsisti; fratribus quoque quibus scandalo fuisti. Agnoscens autem fragilitatem tuam et necessitatem, auxilium eorum imploras quibus confessus es, ut pro te orent, quod humiliter facies; et cùm astantes preces pro te fundunt dicentes : *Misereatur*, dùm etiam ipsi confitentur, dùm sequentes versiculos recitas, illum in te spiritum excitabis quem verba sonant, magno animi ardore et devotione.

Osculum altari semper figes tenero amoris affectu erga Dominum Jesum Christum, cum intenso desiderio semper ei adhærendi, et ideò brevem, sed ferventissimum amoris actum elicies.

§ V. *De introitu usque ad epistolam.*

Introitum et ea quæ sequuntur sedatè, attentè et devotè recitabis, adhibitis magnâ cum honestate præscriptis cæremoniis, ut spiritualem ac divinam rem agi omnes intelligant. Attendes autem ad sensum verborum, et cùm dicis : *Gloria Patri*, sanctissimam Trinitatem adorabis optando ut omnes illi serviant. *Kyrie eleison*, ad singulas tres personas mente in cœlum erectus diriges, petens remissionem peccatorum cordis, oris et operis pro te et aliis; et quia novies reperitur quod sunt angelorum chori, ipsorum vocibus tuam conjunges, et cor ad illos elevabis. Ad *Gloria in excelsis*, miraberis quomodò peccator in terrâ alienâ canticum angelorum canere præsumas; tum alios affectus adjunges laudis, adorationis, gratiarum actionis, fidei, spei, amoris,

zeli gloriæ Dei, petitionis et obsecrationis, juxta sensum verborum. Hæc autem verba : *Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus, Jesu Christe*, tensiori affectu charitatis et reverentiæ erga Christum Dominum pronuntiabis, desiderans ut ab omnibus ametur, honoretur, glorificetur.

Hymno absoluto sequitur salutatio populi per hæc verba : *Dominus vobiscum*. Quoties autem ea dices, optabis intimo affectu Ecclesiæ Dei et toti mundo omnem Dei benedictionem, per quam singulis animabus id quo maximè indigent, conferatur. Dicturus collectas erubesces, quòd mediator inter Deum et populum esse audeas, qui toties alios ad malum pertraxisti. Cùm dicis : *Per Dominum*, offeres Deo omnia merita Christi cum magnâ fiduciâ, de quâ scriptum est : *Quidquid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* Expendes autem verba orationum, quæ et per se magni ponderis et efficaciæ sunt, et cùm in personâ Ecclesiæ à celebrante recitantur, faciliùs postulata impetrant ob sacrificii præstantiam.

§ VI. *De Epistolâ, Evangelio et Symbolo.*

Absoluto introitu sequitur instructio populi in fide, per doctrinam prophetarum et apostolorum in epistolâ, per verba Christi in Evangelio, per articulos fidei in Symbolo; quæ omnia mysteriorum sanctificationis, ut nos purgent et præparent, præmittuntur.

Ipsam verò epistolam et Evangelium lecturus mente dilice hunc actum humilitatis. Egone in Ecclesiâ divinâ depromam oracula, qui tamdiù sedi in cathedrâ pestilentiæ? Ego Evangelium promulgabo qui factis et exemplis Evangelium impugnavi? Deinde considera beatos nos esse, quia, ut ait Baruch propheta, quæ Deo placent manifesta sunt nobis ; Deus enim voluntatem suam nobis revelavit per prophetas et apostolos in eorum libris et epistolis, et per Filium suum in Evangelio. Ideò hæc omnia magnâ cum attentione et reverentiâ legenda sunt tanquàm sermones Dei, gratias ei agendo quòd mundum doctrinâ suâ illuminare et instruere dignatus sit, promptumque animum offerendo ad servanda ipsius mandata tam in prosperis quàm in adversis. De hoc autem nos monent in epistolæ lectione manus super librum positæ, et veluti operi admotæ.

Graduale etiam et cætera quæ sequuntur, exequendi desiderium significant, et ascensum ad apicem christianæ perfectionis, qui sunt fructus propheticæ et apostolicæ prædicationis. Quidam devotus sacerdos dicebat se quotidiè duabus concionibus interesse elegantissimis et efficacissimis, lectioni nimirùm epistolæ et Evangelii; quas sic audiendas asserebat, ac si Apostolus et Christus præsentes forent, et loquerentur, cum firmissimo proposito exequendi quod docent. Turpissima enim esset ejus præcepti transgressio, quod ab Apostolo et à Christo eâ die auditum fuit, nam videretur Verbi divini statim oblitus esse, et tantos concionatores neglexisse.

Initio Evangelii librum et teipsum signabis signo crucis cum tenero affectu erga Christi passionem et mortem. Fit autem ipsum signum in fronte, sede pudoris, ne Evangelium erubescas; in ore ut palàm annunties et confitearis; in pectore ut illud in corde semper conserves, nec ulla diaboli suggestio fructum ejus impedire queat. In fine librum ibi osculaberis, ubi priùs crucem formaveras, ad significandum amorem, quo ea doctrina amplectenda et executioni mandanda est, ideòque propones factor verbi esse, et non tantùm auditor : actu ferventissimo amoris elicito erga Deum ejusque legem.

Certis diebus lectionem Evangelii excipit symbolum, ut fides excitetur, et sicut corde ad justitiam creditur, sic ore confessio fiat ad salutem. Actus igitur fidei exercebis verbis correspondentes, et contrarias hæreses detestaberis. Christo autem gratulaberis ob ejus gloriam, dùm ipsius resurrectio, ascensio et judiciaria potestas commemoratur, et gaudebis quia regni ejus non erit finis. In illis verbis : *Qui cum Patre et Filio simul adoratur*, Spiritum sanctum adorabis, et intimo animi sensu sanctissimam Trinitatem glorificabis ob singula beneficia naturæ, gratiæ et gloriæ omnibus creaturis concessa et concedenda. Demùm, cùm dicis : *Et vitam venturi seculi*, spem firmam concipies vitam æternam meritis Christi obtinendi.

§ VII. *De offertorio usque ad Canonem.*

Hactenùs instructio fidelium et missa catechumenorum, qui deinceps adesse non poterant, indicente eis diacono ut exirent. Jam sequitur missa fidelium, et quia hìc inchoatur actio sacrificii incruenti, majori fervore et igneo pietatis sensu singula verba proferenda sunt. Exordiris autem ab osculo altaris, in quo divinum Sacramentum perfici debet, ut hâc amoris et honoris exhibitione Dei quodammodò captes benevolentiam. Sed quia Dei amor annexam habet erga proximum charitatem, sequitur populi salutatio tanquàm commune amicitiæ signum, quo ostendis te omni odio et dissensione carere, præcepit enim Dominus non esse offerendum munus, nisi prævià cum fratribus, qui aliquid habent contra offerentem, reconciliatione. Astantes enim mones ut simul tecum orent, dicens : *Oremus*, et hoc ferventer facies respiciens in cœlum ad Deum Patrem, deinde ad teipsum, tuumque nihilum, qui, peccator cùm sis, omnium natorum æterno Patri Filium suum offerre debes.

Quando patenam cum hostiâ in manibus accipies, pones in eâ cor tuum, et omnium circumstantium omniumque fidelium, ut ea quoque Deo offeras hâc intentione, quòd sicut panis quem offers mox convertetur in corpus Christi, ita cor tuum et omnium fidelium in ipsum Christum per amorem et imitationem transformentur, adeò ut dicere omnes possint : *Vivo ego jam non ego, vivit verò in me Christus.* Idem repetere poteris in calicis oblatione.

Dùm vinum calici infundis, gratias ages Deo, quòd sub his speciebus se occultare voluerit pro amore tuo; et cùm misces aquam, desiderium excitabis te totum immergendi in abyssum meritorum Christi; atque ad intimam cum Deo unionem suspirabis. In oratione autem : *Deus qui humanæ substantiæ dignitatem*, tres veluti mixtiones seu conjunctiones prorsùs admi-

rabiles celebrari observabis, primam in humanæ naturæ creatione, cùm mortali corpori immortalis anima copulata est; alteram in ejusdem à Verbo factâ assumptione, cùm duo extrema infinitè distantia in unitate personæ conjuncta sunt; tertiam in ejus elevatione ad gratiam et gloriam, ad consortium scilicet et participationem divinitatis, quàm ardentissimè concupisces.

Quamvis hoc sacrificium unicum sit, duabus tamen partibus constat, corpore videlicet Christi sub speciebus panis, ejusque sanguine sub speciebus vini. Ideò pane jam oblato, seorsim procedis ad vini oblationem. Utramque verò extendes ad omnes fines propter quos hoc sacrificium institutum fuit, qui cùm sint maximi momenti, cum summo devotionis fervore hæ oblationes fieri debent, ac si tu solus esses in toto mundo sacerdos, et ab hoc sacrificio omnium hominum salus penderet.

Subditur brevis precatio : *In spiritu humilitatis*, ex longiori decerpta quam Azarias unus ex tribus pueris inter flammas fornacis Babylonicæ concepit; animo verò contrito et summæ humilitatis affectu recitanda. Sequitur alia oratio : *Veni, sanctificator*, quâ Deum invocas omnis sanctificationis auctorem, ut non solùm sacrificium jam præparatum perficere, sed suâ etiam benedictione complere dignetur.

Dùm manus lavas, protestaberis te velle purè ac mundè vivere, et à minimis etiam defectibus emundari; tum gratias ages quòd Christi sanguine lotus sis, aliosque affectus elicies verborum sensui conformes.

In oratione : *Suscipe, sancta Trinitas*, non nudam et aridam beneficiorum redemptionis nostræ, quæ ibi commemorantur, memoriam facies, sed quæ intimæ gratitudinis affectum includat. Quare totus in demississimam gratiarum actionem effusus hanc hostiam infinitæ dignitatis te posse offerre gaudebis ad Dei gloriam, et ad honorem B. Virginis et omnium Sanctorum, ut ipsi in cœlis ante thronum Dei incensum orationum tuarum pro tuâ aliorumque salute repræsentent.

Postea memor imbecillitatis tuæ et considerans quanti momenti sit tantum sacrificium divinæ majestati offerre, ad circumstantium confugiens suffragia, ipsos admones ut pro te orent. Manus autem extendis, ac si omnibus viscera pandas; et rursùm jungis, quasi intra pectus receptos complectaris. Ipse verò qui alios ad orandum hortatus es, secretò quoque oras, ut tuum à Deo sacrificium acceptetur. Porrò inter hæc congruos his considerationibus affectus excitabis.

Secretis orationibus absolutis, statim clarâ voce dicis : *Per omnia secula seculorum*, nihil sonans temporale, sed sublime et æternum. Tum populum salutans non te ad eum pro more convertis, quia jam debes à terrenis abductus totus Deo intentus esse, jubes autem *sursùm corda* attolli, ac si diceres : Elevamini omnes creaturæ ad Deum, emergite è fæce terræ, et quæ sursùm sunt quærite, quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram. Corda verò ad superna subvecta ad gratias Deo agendas hortaris, quia nihil dignius, nihil magis æquum et salutare, quàm beneficiorum memorem esse. Ideò cor tuum expandes ad omnes creaturas, et ad omnia beneficia illis collata, gratiarum enim actio potissima est ad ampliorem gratiam dispositio. Succedit præfatio, quasi proloquium, seu præparatio quædam ad eam actionem, quæ propriè sacrificium continet, in quâ Deum impensiùs laudas, advocatis etiam cœlestibus spiritibus, ut tecum concinant. Ne tamen temerè in angelorum choros te ingeras, facultatem à Deo petis humili supplicatione dicens : *Cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur.* Ita angelicis junctus agminibus sacrum trisagion psalles cum summâ reverentiâ et fervore, qui tantus sit, ut quantum fieri potest, supernorum spirituum affectui correspondeat et adæquetur. Si enim *tremunt potestates*, quæ sunt veluti cœli columnæ, quanto debes horrore ac tremore concuti ut vilissimus terræ vermiculus, qui Deum toties et tam enormiter offendisti ? porrò continet hic hymnus tres laudes et duas petitiones. Nam primò laudas sanctitatem, potentiam ac supremum Dei dominium, cùm dicis : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus Sabaoth.* Secundò celebras gloriam ejus, quæ in tot creaturis in cœlo et in terrâ tam mirabiliter elucet, his verbis : *Pleni sunt cœli et terra glorià tuâ.* Tertiò magnificas Christum Dominum dicens : *Benedictus qui venit in nomine Domini;* et cùm hoc dicis, ipsum invitabis in animam tuam affectu omnium sanctorum. Duæ verò petitiones insunt verbis istis : *Hosanna in excelsis*, quæ bis repetuntur, et illis salutem postulas, et quæ ad eam sunt necessaria, primò à Deo, deinde à Christo. Hic autem hymnus ideò canoni præmittitur, ut ex ipso admonearis te in maximi momenti negotio coram throno divinæ majestatis consistere, ac veluti in Sancta sanctorum introire; et si hactenùs oportuit te purum et ferventem esse, jam memineris te deinceps debere tanto ardore inflammari, ut eo possis omnes circumstantes, imò universum terrarum orbem succendere.

§ VIII. *De canone usque ad consecrationem.*

Hæc pars missæ Canon dicitur, id est, regula quæ in sacrificii oblatione servanda est. Constat autem, ut testatur Tridentinum concilium, ex ipsis verbis Domini, ex apostolorum traditionibus, ac summorum pontificum institutionibus; nihilque continet quod non maximam redoleat pietatem et sanctitatem, atque offerentium mentes in Deum erigat, ut cum eo conjungatur. Submissâ voce recitatur, ut per silentium tum gravitas negotii, quod quasi secretò cum Deo tractatur; tum compositus, pacatusque animi status, qui ad hanc functionem ritè peragendam necessarius est, intelligatur. Ejus verba attentè et devotè prolata ipsâ litterali significatione pios affectus suppeditabunt. Per particulam *igitur* connectitur cum præcedentibus; cùm enim tibi angelorum ministerio, quorum vocibus tuas adjungi in præfatione rogâsti, jam quasi pateat ad cœlum via, statim fiducialiter ad

thronum Dei accedis, et elevatis sursùm oculis, expansisque manibus, preces tuas ad Deum effundis, per Christum eum rogans, uti accepta habeat *hæc dona* ab ipso nobis collata, *hæc munera* à nobis ipsi oblata, *hæc sancta sacrificia*, quæ pro peccatis nostris offeruntur. Et primò quidem personam commemoras, cui oblatio dirigitur, nempe Deum Patrem; secundò, Mediatorem Christum Jesum; tertiò, offerentes eorumque affectum; quartò, res oblatas, quas petis ut Deus acceptet et benedicat; quintò, eos pro quibus offertur, Ecclesiam scilicet, summum Pontificem et alios; sextò, ea omnia quæ consequi hâc oblatione desideras, redemptionem, salutem, incolumitatem; septimò, beatam Virginem, et præcipuos principes curiæ cœlestis, quorum suffragia memor tuæ imbecillitatis imploras, ut Deum tibi propitium reddant.

Ut omnium recordari possis pro quibus orare debes, postquàm dixisti: *Memento, Domine, famulorum famularumque tuarum;* utque ipsæ preces vim habeant efficaciorem, multùm proderit cum Christi Domini cruciatibus illas sociare, hunc ferè in modum: 1° Pro te ipso orabis per sanguinem pro nobis effusum, ut per illum expieris à peccatis, et eas virtutes obtineas quæ tibi maximè sunt necessariæ, et finalem perseverantiam. 2° Per latus transfixum Ecclesiam commendabis, quæ ex eo orta est. 3° Per caput spinis coronatum, summum Pontificem omnesque principes et antistites. 4° Per vulnus dexteræ manûs, amicos, consanguineos et benefactores. 5° Per vulnus sinistræ, omnes qui te oderunt, vel aliquâ molestiâ aut scandalo affecerunt. 6° Per dextrum pedem transforatum, personas et negotia à superioribus commendata. 7° Per sinistrum, omnes qui sunt in peccato mortali, ut in dexteram partem transferantur. 8° Per flagella, sputa et alapas, ethnicos, hæreticos cæterosque infideles, qui Deum contumeliis afficiunt. 9° Per crucifixionem, religiosos omnium ordinum, ut crucem voluntariæ asperitatis libenter ferant. 10° Per sitim, eos omnes qui tuas preces expetunt. 11° Per angorem quem in horto pati voluit, omnes qui in aliquâ calamitate, periculo, necessitate, tentatione, aut molestiâ versantur. 12° Per mortem et sepulturam, justos omnes, ut cum ipso sepulti semper in justitiâ perseverent. Speciatim verò pro illis orabis quorum te Deus meminisse vult et tu nescis; pro his quos Deus maximè diligit, licèt eorum numerum et nomina ignores; id enim gratissimum illi est ut amicorum ejus memor sis. Ab his autem orationibus te brevissimè expedies, imitatus Ecclesiam, quæ paucissimis verbis seipsam, summum Pontificem et antistitem, omnesque orthodoxos commendat. Neque enim decet privatas causas prolixiùs quàm publicas tractare, præsertim apud eum principem, qui omnia scit, et nos admonuit, ne orantes multùm loquamur. Consultiùs itaque erit pro omnibus ante missam fusiùs orare, ut in ipsâ brevior sis.

Postquàm verò privatæ devotioni satisfecisti, rursùm publicas Ecclesiæ preces assumis pro circumstantibus et pro offerentibus, sive præsentes sint, sive absentes, et quia sacrificium jam oblatum fuit in expiationem culparum, in gratiarum actionem et impetrationem omnium beneficiorum, jam primarius ejus finis exprimitur hâc oratione: *Hanc igitur oblationem servitutis nostræ*, quâ protestaris et agnoscis supremum Dei dominium, et infimam nostram servitutem ac subjectionem; expansis manibus super oblata veteri ritu, ut ea transferas in Dei potestatem, ipsum exorans, ut *ab æternâ damnatione nos eripi jubeat, et in electorum suorum grege numerari*, ut eam *in omnibus benedictam*, et inter dona sibi grata *ascriptam et ratam*, sive approbatam et confirmatam; atque *rationabilem*, divinis scilicet rationibus congruentem, ac tandem *acceptabilem*, id est, indignam, quæ non solùm ex parte doni, sed etiam ex parte ministri offerentis à Deo acceptetur, non quidem ex nostris meritis habere, sed suâ gratiâ *facere* dignetur. Porrò ad illa verba: *Ut nobis corpus et sanguis fiat dilectissimi Filii tui Domini nostri Jesu Christi*, actualem et expressam intentionem renovabis consecrandi corpus et sanguinem Christi per transsubstantiationem panis et vini Christi verbis conficiendam.

§ IX. *De consecratione usque ad orationem Dominicam.*

Post multas oblationes verbis hactenùs expressas, sequitur tandem realis oblatio, quâ idem Christus incruentè immolatur, qui in arâ crucis semel seipsum cruentè obtulit. Quòd si hactenùs necessaria fuit puritas, humilitas et reverentia, multò major nunc requiritur, cùm ad tremendum mysterium non sine timore et horrore perficiendum appropinquas. Humilia te igitur quantùm potes, et recordare quid acciderit Ozæ; tum ea Christi verba tibi ad aurem dici existima: *Ecce appropinquat hora, et Filius hominis tradetur in manus peccatoris.* Considera te hìc Christi personam gerere, totumque hominem internum et externum ad ejus majestatem et sanctitatem compone; et cura ne quid sit in te dissonum à personâ quam sustines.

Hæc verba: *Qui pridiè quàm pateretur*, proferuntur historicè et recitativè, ut inspicias et facies secundùm exemplar quod tibi à Christo Domino monstratum est. Cùm dicis: *Accepit panem in sanctas ac venerabiles manus suas*, considerabis quàm puræ debeant esse manus quæ tantùm pignus attrectant, et hinc disces hoc opus esse divinæ omnipotentiæ. Cùm oculos in cœlum elevas, illùc transfer universas animæ vires et cogitationes. Cùm dicis: *Gratias agens*, gratias item ages ob hujus sanctissimi Sacramenti institutionem. Verba consecrationis prolaturus considera te ea formaliter et enuntiativè proferre in personâ Christi. Ipsis autem prolatis, penetra oculis fidei id quod latet sub speciebus sacramentalibus; tum genua flectens aspice iisdem oculis fidei exercitum angelorum te circumdantem, et cum illis adeò profundâ reverentiâ Christum adora, ut cor tuum usque ad abyssum humilies. Ad elevationem, Christum in cruce exaltatum contemplare, et ora ut omnia trahat ad seipsum. Varios etiam virtutum actus, eosque intensissimos

elicies, nunc hos, nunc illos, fidei, spei, amoris, adorationis, humilitatis, et similium, mente dicendo : *Jesu fili Dei, miserere mei, Dominus meus et Deus meus. Amo te, Deus meus, et adoro toto corde et affectu.* Poteris etiam renovare intentionem pro quâ celebras, et sacrum offerre secundùm quatuor fines. Specialiter verò cùm calicem elevas, memor eris cum sensu doloris et lacrymis sanguinem Christi pro te effusum fuisse, et à te sæpè contemptum; ipsumque adorabis veluti in compensationem præteritorum contemptuum. S. Petrus Martyr in calicis elevatione gratiam petebat martyrii, et obtinuit; tu adversitatum incruentum martyrium postulabis.

Ad illa verba : *Hæc quotiescumque feceritis*, passionis et mortis Christi recordaberis, quam consecratio panis à consecratione vini sejuncta repræsentat. Et quia peractâ consecratione statim adsunt sancti angeli, et perseverant venerabundi, donec sacrificium sit consummatum; tu horum reverentiam æmulare. Nam si cœlum est ubi est Deus, cœlum sine dubio efficitur sacrum altare, in quo tantùm peragis mysterium, tuque admirabili summi boni participatione quodammodò deificaris. Quoties verò hostiam tanges aut calicem, Christum complectere et cordi tuo astringe omni possibili amoris affectu.

Post consecrationem sequitur oratio : *Unde et memores;* quâ Christi passionem, resurrectionem et gloriosam ascensionem commemoras, quibus mysteriis excitatur fides, spes roboratur. Sperare enim debes per merita tam beatæ passionis, è quâ omnis beatitudo nostra promanat, te aliquando participem futurum resurrectionis, et ascensionis in cœlum, ac gloriæ sempiternæ. Nec nudam solummodò affers mysteriorum commemorationem, sed simul cum hostiâ purâ, sanctâ, et immaculatâ, corpore scilicet et sanguine Christi; licèt enim propter species sacramentales panem adhuc nomines, non tamen panem qui priùs erat, sed *panem vitæ æternæ, et calicem salutis perpetuæ.* Elicies autem actus gaudii propter Christi glorificationem, et cùm dicis : *Supra quæ propitio ac sereno vultu*, offeres Deo omnia antiqua sacrificia.

Cùm inclinatus Deum rogas, ut sacrificium perferri jubeat in sublime altare suum per manus sancti angeli sui, ad summam interiorem humilitatem te excitabis, et ipsos beatissimos spiritus orabis, ac nominatim S. Michaelem, ut opem tibi ferant. Cùm dicis : *Omni benedictione et gratiâ repleamur*, ingens desiderium elicies consequendi ex meritis Christi omnia possibilia dona quibus maximè possis Deum glorificare. In *Memento* mortuorum orabis primò pro consanguineis; tum pro his qui tibi causa fuerunt alicujus crucis, seu molestiæ; deinde pro benefactoribus, postea pro aliquo recenter mortuo; aut specialiter commendato; demùm pro iis qui neminem habent, cujus suffragiis nominatim juventur.

In illâ oratione : *Nobis quoque peccatoribus*, agnosce te peccatorem esse circumdatum infirmitate, et time : licèt enim nihil tibi conscius sis, non tamen in hoc justificatus es. Spem igitur erige ob multitudinem miserationum Dei, et magno animi ardore partem aliquam et societatem cum sanctis tibi donari humillimè pete, atque in eorum consortium admitti, optando eximiam vitæ sanctitatem pro majori Dei gloriâ in Christo Jesu Domino nostro. *Per quem*, ais consequenter, *hæc omnia, Domine, semper bona*, panem scilicet et vinum *creas*, quia per ipsum omnia facta sunt; *sanctificas*, cùm in primâ oblatione sacrificio sunt destinata; *vivificas*, mediante transsubstantiatione; *benedicis*, quia per hæc Sacramenta copiosam acquirimus gratiam; *et præstas nobis* in cibum et redemptionem. Porrò hæc verba valdè ferventer pronuntiabis, itemque sequentia, quia per Christum, cum Christo et in Christo est *Deo Patri omnipotenti omnis honor et gloria.* Hic autem gratulari poteris toti sanctissimæ Trinitati gloriam quam habet per Christum; et dùm tenes hostiam super calicem, offeres SS. Eucharistiam, quam sub utrâque specie in manibus habes, in laudem et gloriam Dei, pro omnibus beneficiis, in expiationem culparum, et pro omnium bonorum impetratione.

§ X. *De oratione Dominicâ usque ad communionem.*

Absoluto Canone, jam te ad communionem præparare debes facto initio ab oratione Dominicâ, quam cum tremore et filiali erga Deum affectu recitabis oculis in Sacramentum intentis, quia Christus simul cum Patre preces tuas audit et exaudit. Septem sunt ejus petitiones, in quibus summatim continentur res omnes à Deo petendæ, et pro quarum impetratione hoc sacrificium offertur. In primâ petitione desiderium excitabis eximiæ tuæ et aliorum sanctitatis, ut gloria Dei augeatur, ut ab omnibus ametur et timeatur, ejusque sanctitas, bonitas, sapientia ubique innotescat. In secundâ optabis Deum in tuâ et cæterorum voluntate regnare, simulque petes ad regnum suum feliciter pervenire. In tertiâ rogabis ut omnes homines sic Deo serviant et obediant in terris, sicut ei ab angelis servitur in cœlis, nunquàm peccando, et quæ illi grata sunt semper ferventissimè faciendo. In quartâ omnia necessaria pro victu, vestitu, cæterisque temporalibus postulabis. In quintâ, imploratâ Dei liberalitate pro alimentis, ejusdem clementiam pro remissione peccatorum deprecaberis, elicito actu contritionis et sinceræ dilectionis omnium inimicorum et aliorum qui tibi causa fuerunt alicujus molestiæ, purè illos amando propter Deum. In sextâ diffidens de propriis viribus, et timens malitiam et inconstantiam tuam, petes à Deo ut te præservet à tentationibus, ne fortè, in eas inductus, ab ejus gratiâ et amicitiâ excidas. In septimâ à malis culpæ et pœnæ liberari precaberis, atque ab omnibus adversitatibus, quas diabolus et mundus contra te moliuntur.

Hæc postrema petitio fusiùs explicatur in sequenti oratione : *Libera nos, quæsumus, Domine*, in quâ mala enumerantur à quibus postulas liberari, præterita scilicet, præsentia et futura. Mala autem præterita sunt peccata, de quibus scriptum est : *Fili, peccâsti, ne adjicias iterùm, sed de præteritis deprecare ut tibi dimittantur.* Præsentia sunt quotidiana peccata, et

aliæ calamitates. Futura sunt tentationes et aliæ imminentes miseriæ, quæ sine speciali Dei adjutorio evitari non possunt. Ad hæc impetranda opem flagitas B. Virginis, sanctorumque Apostolorum Petri, Pauli et Andreæ, et omnium sanctorum; et signans te signo crucis pacem petis quam Christus nobis suâ passione promeruit.

Sequitur fractio hostiæ in tres partes, quarum unam dùm calici immittis, intimam cum Deo unionem postulabis. Pacem populo annuntians, triplicem cunctis pacem desiderabis : pacem scilicet uniuscujusque cum Deo quæ in ejus gratiâ et amicitiâ consistit : pacem cum seipso, quæ in concordiâ appetitûs cum rectâ ratione sita est, ut quod ista dictat, ille exequatur : pacem cum proximo suo, ut nemo alteri præbeat offensæ occasionem, sed omnes potiùs christianæ charitatis officiis sibi devinciat.

Ad primum *Agnus Dei*, elicito actu fidei erga Christum ibi præsentem qui est verè Agnus Dei pro nobis in cruce immolatus, liberari et præservari petes ab omnibus miseriis spiritualibus, quales sunt habitus pravi; tepiditas in obsequio Dei, inconstantia in benè cœptis. Ad secundùm, liberari item et præservari petes à miseriis temporalibus, à peste, fame, bello, morbis et persecutionibus, quatenùs à servitio et cultu pacifico Dei nos impediunt. Ad tertium, pacem postulabis quam parit bona conscientia, dominium suî, omniumque rerum creatarum contemptus.

§ XI. *De communione.*

Rectè Psalmographus de Domino loquens dixit : *Et factus est in pace locus ejus;* et Apostolus etiam ait : *Pacem habete, et Deus pacis et dilectionis erit vobiscum.* Non ergo mirari debes, si sæpiùs repetitâ imploratione docet Ecclesia proximè ante communionem pacem à Deo petere, quæ et omnia bona in se complectitur, et dignum Altissimo præparat habitaculum. Hanc petitionem continet prima ex tribus orationibus, quæ communioni præmittuntur; post quam in secundâ remissionem postulas peccatorum, et donum perseverantiæ. Tertia verò timorem in te excitat ne panis vitæ et potus æternæ salutis *proveniat tibi in judicium et condemnationem;* sed mox fiduciam concipies sperans ut meritis Christi *tibi prosit ad tutamentum mentis et corporis, et ad medelam percipiendam.* Tum genuflexus Deum adorabis, ardentissimum concipiens desiderium ipsum in Sacramento suscipiendi cùm versiculum illum profers : *Panem cœlestem accipiam, et nomen Domini invocabo.*

Cùm dicis : *Domine, non sum dignus,* confitere indignitatem tuam, sed simul agnosce Dei omnipotentiam et misericordiam sequentibus verbis, *sed tantùm dic verbo, et sanabitur anima mea.* Te autem indignum fateberis, primò propter peccata tua; secundò ob vilitatem naturæ tuæ; tertiò quia ex te nihil es, nihil habes, nihil potes.

Ante communionem subsiste aliquantulùm, et præcipuarum virtutum humilitatis, fidei, spei, charitatis, contritionis, abnegationis, et adorationis actus breviter elice, quos sequenti vel simili modo formabis. Quamvis autem longiusculi videantur, si tamen memoriæ benè impressos habebis, fient tibi ex ipso usu et agilitate à Deo tributâ adeò familiares, ut quasi in instanti eos mente depromas.

Ita est, Domine Jesu; indignissimus sum, quia omnibus peccatoribus et ipsis damnatis deterior sum, indignus omni bono et dignus omni malo. Fretus tamen pietate et misericordiâ tuâ infinitâ, te sumere præsumo. Credo, Domine, quidquid credit à te edocta S. Romana Ecclesia, et quidquid illa damnat ego pariter damno et anathematizo. Spero à te, et peto omnia auxilia necessaria pro consequendâ meâ perfectione et salute æternâ tuis infinitis meritis et sanctorum tuorum opitulationi ac communioni innixus. Gaudeo et exulto de omni bono et glorià tuâ, ejusque propagationem quàm maximam desidero. Omnia peccata mea quantùm possum detestor propter te, paratus pro iis plenissimè in hâc vitâ satisfacere, ut anima mea purissimum tuæ majestatis habitaculum semper sit. Parco omnibus qui me aliquâ molestiâ affecerunt, aut deinceps afficient, et eos propter te sincerè amo. Offero me ad omnia mala pœnæ juxta beneplacitum tuum toleranda, renuntians voluntati, judicio, amori proprio ac libertati, meque tibi resignans cum omnimodâ indifferentiâ. Te denique summum bonum meum suppliciter adoro, et precor per illam amaritudinem quam sustinuisti pro me in cruce, maximè in illâ horâ, quando anima tua egressa est de corpore tuo, ut miserearis animæ meæ in egressu suo.

Hæc postrema verba addita sunt ut impetres bonam mortem, et cùm ea dicis, Christi corpus sumere intendes per modum viatici si ipsâ die te mori contingat.

Sumpturus sanguinem considera te nihil habere, quo dignè possis pro Christi corpore, quod sumpsisti, gratias agere; et ideò paris valoris sanguinem offerens dices magno spiritu verba illa : *Quid retribuam Domino,* cum sequentibus orationibus quæ sumpto sanguine dici debent.

Quia verò post communionem aliqua mora intercedit, dùm abluitur calix, complicatur corporale, extenditur velum; eâ durante eos affectus breviter et ferventer elicies, qui magnis principibus exhiberi solent, cùm alicujus domum dignantur invisere. 1° Itaque tantum hospitem adorabis in ejus divinitate et humanitate. 2° Gratias ages quod ad te tam indignum venire dignatus sit, et pro aliis beneficiis generalibus et particularibus. 3° Splendidè eum tractabis præbendo illi omnia quæ à te desiderat, detestando scilicet omnia peccata, renovando vota et bona proposita; proponendo ab iis abstinere, quæ illi displicent, et facere semper quod melius est; offerendo te paratum ad omnem crucem et molestiam. 4° Petes à tanto Rege qui omnia potest, quidquid tibi et aliis, vivis et defunctis, est necessarium.

§ XII. *De postremâ parte missæ usque ad finem.*

Peractâ communione sequitur gratiarum actio, quæ est ultima missæ pars incipiens à versiculo qui communio dicitur, eò quòd olim caneretur, dùm populus communicabat. Sequentes autem orationes, non solùm

gratiarum actionem continent, sed etiam postulationem, ut dona accepta in te permaneant, et majus quotidiè sumant incrementum. Tum dimittitur populus, et dùm ille respondet : *Deo gratias*, iterùm gratias ages Deo. Ad orationem : *Placeat tibi*, rursùm offeres sacrificium purissimâ intentione, et cum omni desiderio triumphantis ac militantis Ecclesiæ, prout ipsa verba sonant. Deinde populo benedicens uberem a Deo omnibus fidelibus benedictionem, omniumque cœlestium gratiarum abundantiam ex animo precaberis, ut nunc in viâ, postea in patriâ sanctissimam Trinitatem omnes glorificent.

Leges demùm in fine initium Evangelii secundùm Joannem cum reverentiâ et affectu gratitudinis pro beneficio incarnationis, et vocationis ad fidem, et cum desiderio gloriæ Dei, ut ab omnibus agnoscatur et glorificetur. S. Augustinus, ut gravissimi auctores testantur, hoc Evangelium aureis litteris conscribendum, et per omnes ecclesias in loco eminenti proponendum esse dicebat. Idem antiqui Christiani tanti faciebant, ut plerique collo appensum ferrent, tanquàm alterum christianæ fidei symbolum, ac veluti amuletum contra dæmonum vexationes. In primâ hujus Evangelii parte, agnosces quantus sit hospes quem sub panis et vini velamine latentem suscepisti, nempe Verbum æternum, per quod omnia facta sunt, Filius Dei, Patri consubstantialis, hominum lux et vita, per quem et in quo omnes vivunt et illuminantur, Expendes deinde ne fortè ad te pertineant verba quæ sequuntur : *Lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt.* Sicut enim homini cæco præsens est sol, sed ipsi soli absens est, sic homines terrenis affectibus veluti tenebris obvoluti intimam Dei lucem non vident, nec ab eâ illuminantur. Hæc etiam verba ponderabis : *In mundo erat, et mundus eum non cognovit. In propria venit, et sui eum non receperunt;* ne et hæc forsitan in te locum habeant, quod ne contingat, Deum precaberis et timebis. In ultimis denique verbis attende quod dicitur : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri*, et hoc in te adimplere rogabis; et quia verbum divinum plenum est gratiæ et veritatis, ex hâc plenitudine ubertim haurire satages quidquid tibi ad salutem et perfectionem est necessarium.

CAPUT VI.

QUID AGENDUM POST MISSAM.

§ I. *Discessus sacerdotis ab altari, et quædam exercitia post missam.*

Quia finis bonorum operum debet esse gratiarum actio, ab altari post sacrum discessurus Canticum incipis trium puerorum, quo ad gratias pro tanto beneficio Deo agendas omnes creaturas invitas. Ipsum itaque recitabis dùm pergis in sacristiam, dùm te sacris vestibus exuis, omni possibili devotione atque ardentissimo affectu Deum benedicendi et superexaltandi propter ipsius infinitam bonitatem. Quo absoluto in personâ Ecclesiæ, quæ illo concludi sacrificium præcepit, in locum te recipies ab omni strepitu et distractione remotum, in quo clauso ostio cordis tui, cæterisque cogitationibus exclusis, soli Deo vacabis, nec ab eo recedes, donec benedixerit tibi. Sunt quædam orationes variis affectibus plenæ, post missam recitandæ, quas sancti doctores Thomas et Bonaventura composuerunt. Has si devotè et sedatè recitaveris, ponderatis verbis et sensibus, non erunt inutiles et infructuosæ. At si eas celeriter percurreris, ut nonnulli solent, statimque recesseris, nullâ protractâ cum Christo morâ, vide et considera quàm plenè tuæ conscientiæ satisfacias. Nullum certè pietatis sensum habere convincitur, qui non libenter cum Deo manet. Nec valent prætextus negotiorum vel studii, quibus se tepidi excusant : quod enim gravius et utilius negotium quàm de animæ salute cum Deo tractare? Vel quid possunt docere libri quod non Deus præsens meliùs doceat? Sicut igitur post prandium necessaria est quies à negotiis et laboribus, ut nativus calor cibum subigat, et in substantiam aliti convertat, ita post hoc convivium quies requiritur ab externis et humanis occupationibus, ut divinum Sacramentum vim suam et virtutem in animam diffundat.

Et primò quidem diversarum virtutum actus elicies : *Fidei*, confitendo Christum à te susceptum esse verè Deum et hominem, cujus divinitati et humanitati ea omnia conveniant quæ credit et docet Ecclesia. *Spei*, sperando ab eâ multa bona naturæ, gratiæ et gloriæ. *Charitatis*, elicito erga illum ferventissimo amoris affectu; gaudendo quòd ejus divinitas tantæ sit eminentiæ, ut nullo modo comprehendi possit; dolendo quòd tot peccata contra illum et tu olim commiseris, et passim committantur. *Humilitatis*, considerando quis venerit, et ad quem; ponderando magnitudinem hujus beneficii, attentis peccatis tuis præteritis, statu præsenti, et perfectissimo gradu vitæ spiritualis, ad quem tendere debes, et à quo adhuc longissimè distas. *Desiderii et zeli*, optando ut cessent peccata, impii convertantur, justi multiplicentur et proficiant, et Deus ab omnibus glorificetur.

Deinde quinque sensus internos animæ circa Dominum præsentem exercebis. Et 1° inspice illum in te ejus majestatem, et splendorem, manusque, pedes, et latus cum quinque splendidissimis vulneribus : aspice quòd ipse sit Deus, splendor paternæ gloriæ et figura substantiæ ejus, tam excellentis pulchritudinis ut omnes ipsum videntes beatos faciat. Concipe affectus nunc reverentiæ et humilitatis, avertens oculos à conspectu tantæ majestatis; mox gaudii et exultationis; tum laudis et gratiarum actionis. 2° Audi quid loquatur in te, et disce ab eo veram morum emendationem, et veras virtutes. 3° Percipe odorem virtutum ejus, et post eum curre atque illum imitare; considera quoque quanta sit fragrantia oblati sacrificii, quod suavissimè olet æterno Patri. 4° Gusta quàm suavis sit Dominus, et dulcissimo convivio corporis et sanguinis ejus recreatus propone mundi vilissimos cibos nunquàm ampliùs degustare; cùmque ipse sit summa jucunditas, statue de cætero non affici erga aliquam creaturam. 5° Tange eum, et ora ut perlustret cor tuum et omnia interiora tua, et virtus de ipsâ exeat ad sanandum et vivificandum quidquid morbidum et

vitiosum in te repererit. Pete etiam humiliter osculum ejus, et dic cum sponsâ : *Osculetur me osculo oris sui;* et suspira ad intimam cum ipso unionem. Oscula quoque spiritualia figes pedibus manibusque transfixis, et cæteris membris quæ gravioribus tui causâ doloribus et vulneribus excruciata fuerunt.

His demùm alia exercitia adjunges, vel quæ infra describuntur, vel quæ tibi devotio suggesserit; quibus peractis, singulari curâ cor tuum et sensus custodire satages, tantam Dei dignationem crebrò per diem in memoriam revocabis, piis affectibus et aspirationibus acceptam gratiam conservabis, atque in omnibus te ita geres, ut in Christum, quem suscepisti, omninò transformatus videaris, virtutum ipsius imitatione, morum gravitate et rerum omnium abdicatione.

§ II. *Actus amoris post missam.*

Amo te, Domine Jesu, jucunditas mea et requies mea; amo te summum et unicum bonum meum ex toto corde, ex totâ mente, ex totâ animâ, ex totis viribus meis; et si tu vides me in hoc deficere, saltem desidero amare te, et si satis id non opto, saltem desidero id multum desiderare. Succende, Domine, igne tuo ardentissimo viscera mea, et quandoquidem non nisi amorem petis à me, da quod jubes, et jube quod vis. Nisi enim dederis mihi velle et perficere, peribo utique in infirmitate meâ. Sonet vox tua in auribus meis, vox illa dulcissima et efficacissima : *Volo.* Nam si vis potes me mundare et illuminare; potes me ad supremum amoris gradum elevare. Sicut voluisti pro me pati et mori, ita etiam velis ut appareat in me fructus passionis et mortis tuæ. Memento verbi tui servo tuo, in quo mihi spem dedisti : ut enim dixisti, qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in eo. O dulcissimum verbum, tu in me, et ego in te! O quantus amor, tu in me vilissimo peccatore, et ego in te, Deus meus, cujus majestas incomprehensibilis est! Unum est mihi necessarium, et hoc solum quæro, in te vivere, in te quiescere, à te nunquàm separari. Felix est qui te quærit, felicior qui te possidet, felicissimus qui in hâc possessione perseverat et moritur. O dies infelices quos turpiter transegi diligens vanitatem, et recedens à te! Et nunc, Domine, qui venisti in hunc mundum, ut peccatores salvos faceres, redime animam meam in solâ fiduciâ miserationum tuarum respirantem, et aufer à me omnia amoris tui impedimenta. Procul sit à me omnis terrena delectatio, nihil sapiat mihi, nihil me alliciat nisi tu. Vive et regna semper in me, fidelissime amator animæ meæ; in te enim sunt omnia bona, et jam deinceps paratus sum omnia potiùs mala perpeti quàm ut unquàm cessem amare te. O corpus sacratissimum quinque vulneribus sauciatum, pone te ut signaculum super cor meum, et imprime illi charitatem tuam. Obsigna pedes meos, ut sequar vestigia tua; obsigna manus, ut bona semper opera exerceam; obsigna latus, ut ferventissimos amoris tui actus proferam in æternum. O sanguis pretiosissime, qui omnem hominem abluis et purificas, lava animam meam, et pone signum in faciem meam, ut nullum præter te amatorem admittam. O dulcedo cordis mei et vita animæ meæ, sicut tu in Patre, et Pater in te est, ita ego per gratiam tuam unus tecum sim amore et voluntate, mihique mundus crucifixus sit, et ego mundo. Amen.

§ III. *Gratiarum actio post missam.*

Gratias tibi ago, benignissime Deus, quòd me vilissimum peccatorem admittere dignatus sis ad vivificum tuæ mensæ convivium. Et quis sum ego pulvis et cinis, ut apponeres erga me cor tuum, inclinans cœlos tuos et descendens, ut sanguine tuo purissimo sordes meas lavares, et deficientem præ fame animam meam non mannâ de cœlo, sed carne tuâ immaculatâ reficeres et satiares? Si cœli cœlorum te capere non possunt, et angeli non sunt mundi in conspectu tuo, quis ego sum, et quæ domus mea, ut ad me venire, et indignis manibus meis contrectari, ac in me commorari volueris? Quid in me invenisti, Rex tremendæ majestatis, quod à templo gloriæ tuæ traheret te, et descendere faceret in abyssum miseriarum? Vos, angeli sancti, vos, omnes electi Dei, venite, audite, et narrabo vobis quanta fecit Deus animæ meæ : cùm enim essem pauper et abominabilis, nec auderem oculos meos levare ad cœlum præ multitudine iniquitatum mearum, ille me de pulvere suscitavit, erexit de stercore, ut sederem cum principibus et de mensâ ejus comederem omnibus diebus vitæ meæ. Gratias illi agite ex me vos, amici mei fidelissimi, ego enim puer sum non annis, sed sensu, et nescio loqui, nec verba invenio, quibus possim, ut par est, tam copiosum munus gratiæ extollere et prædicare. Quis enim amor infinitæ charitati ejus à me reddi potest, qui frigus et gelu dici, non autem amor mereatur? Quæ laus, quæ adoratio, quale obsequium meum erit, quod nullum non reddat infinita ejus perfectio et dignitas, et ima ac summa indignitas mea? Sed tu, Domine miserator et clemens, et immensæ bonitatis, tu nôsti figmentum meum, nec despicies humillimam gratiarum actionem, quam tibi offero de paupertate meâ, et sacrificium laudis meæ honorificabit te. Tua est magnificentia, tua est gloria, tibi laus in perpetuas æternitates pro tam excelso et incomparabili beneficio. Tibi laudes concinant, tibi mecum gratias agant universi populi, tribus et linguæ, omnes angeli et sancti tui, quoniam misericordia tua magnificata est super me, et miserationes tuæ super omnia opera tua. Jubilent tibi omnes creaturæ, quæcumque cœli, terræ et abyssi ambitu continentur, et laudem tibi perpetuam dicant, quæ à te exiens in te refluat omnium rerum principium et finem. Jubilent tibi et gratias agant cor meum et anima mea, vires, sensus, potentiæ et omnia membra corporis mei; tibique soli sit honor et gloria, à quo, per quem et in quo omnia; qui es Deus benedictus et laudabilis in secula seculorum. Amen.

§ IV. *Oblatio post missam.*

Servus tuus ego sum, Domine Deus meus, et pro tributo servitutis meæ aliquid tibi offerre vellem, quod majestate tuâ dignum et acceptabile foret; sed exce-

dit omnem facultatem meam, debitum meum, quia tantùm tibi debeo, quanti tu vales, qui infinitus es. Et ex me quidem nihil possum, nihil sum; habeo tamen ex gratiâ tuâ donum præclarissimum, quod nullo modo recusare potes; habeo dilectissimum Filium tuum Dominum meum Jesum Christum, quia ita se mihi communicavit, ut ego in illo, et ille in me sit. Quare verba prophetæ tui aptissimè usurpabo, et dicam : *Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt nomini sancto ejus.* Ipse enim Filius tuus dignè pro me nomini tuo benedicet, teque amabit, et glorificabit, nam intra me sacramentaliter existens factus est unum mecum, et ego unum cum illo. Ipsum igitur offero tibi velut thymiama suavissimi odoris ad maximam tuî gloriam et honorem, in gratiarum actionem pro universis beneficiis tuis; in remissionem peccatorum meorum et totius mundi, ad impetrandum mihi et omnibus, pro quibus oravi et orare debeo, omnia subsidia vitæ temporalis et æternæ, et pro animabus omnium fidelium defunctorum. Suscipe, Domine, cum hâc sacratissimâ oblatione animam meam et corpus meum, omnes vires et affectus meos, ut sim perpetuum holocaustum jugiter ardens majestatis tuæ. Præsta ut deinceps nec membra, nec sensus, nec potentias, nec vitam habeam, nisi ut te amem et serviam tibi. Tu sapientia mea, tu lux mea es; tu fortitudo mea et robur meum: doce me, illumina me, corrobora me, ut cognoscam et faciam voluntatem tuam. Offero me tibi in servum perpetuum, meque totum signo in beneplacitum tuum, abjectâ de me omni curâ et sollicitudine. Quidquid mihi evenire permiseris, à divinâ manu tuâ amantissimè suscipiam. In tempore et in æternitate id volo, quod tu ab æterno de me decrevisti, sive prosperum illud sit, sive adversum. Vivat semper et regnet super me beneplacitum tuum, quod in omni verbo, actione, cogitatione, et levissimo quoque motu implere desidero. Domine, ante te omne desiderium meum, et gemitus meus à te non est absconditus. Desunt enim mihi verba, quibus explicem affectum meum, sed projicio me in ardentissimam fornacem amoris tui, quo succensus ad me venire dignatus es, et mansionem apud me facere. Succende me, Domine, inflamma cor meum, viscera combure, ut jugiter tibi ardeam, in te vivam, et in te moriar. Amen.

§ V. *Petitiones post missam.*

Dulcissime amator, Domine Jesu Christe, qui me corpore tuo immaculato, et pretiosissimo sanguine refecisti, ignosce obsecro indignitati meæ, et quidquid deliqui in hujus missæ celebratione misericorditer indulge. Agnosco enim et confiteor præsumptionem meam, quia ad hoc tremendum mysterium accedere ausus sum sine debitâ præparatione, reverentiâ, humilitate et charitate. Respice in me oculis misericordiæ tuæ, et supple excessu meritorum tuorum meam nimiam imperfectionem. Heu! quoties venisti ad me, ut pauperrimam animam meam donis tuis locupletares? Ego autem contempsi te, et abii in regionem dissimilitudinis post prava desideria cordis mei. Cùmque inutiliter dissipatâ omni substantiâ ad te nudus et fame consumptus reversus sum, tu suscepisti me, et omnium iniquitatum mearum oblitus es. Bonum mihi quòd amâsti me amore æterno et infinito : nisi enim infinita esset bonitas tua, nullo modo posses tolerare miseriam meam. Vincat igitur et absorbeat bonitas tua malitiam meam. Riga me lacrymis, quas fudisti pro me; unge me myrrhâ doloris tui, astringe vinculis, ablue sanguine, cruce erige, morte vivifica. Penetret amor tuus viscera mea, et omnem alienum amorem expellat. Abscedat phantasmatum multitudo, meque totum in te transforma, ut in te pereat omnis substantia mea, meque ampliùs non inveniam nisi in te. Imprime cordi meo amorem crucis et humiliationis, qui, ut me redimeres, nec uno quidem momento sine cruce esse voluisti. Ne patiaris me sine fructu à te recedere, sed operare mecum mirabilia tua, sicut cum sanctis tuis operatus es : et fac me ambulare in fortitudine cibi istius usque ad montem perfectionis. Succende me ignitâ vi amoris tui, ut sim tecum consummatus in unum, omninò abstractus à me ipso, et ab omni creaturâ. Omnibus quoque famulis tuis, pro quibus obtuli hoc sacrificium, et pro quibus orare debeo, seu tu rogari vis, da pacem, salutem et tuam benedictionem. Converte miseros peccatores ad te, revoca hæreticos atque schismaticos, illumina infideles te ignorantes. Adesto omnibus qui in aliquâ necessitate et tribulatione constituti sunt. Esto propitius propinquis et benefactoribus meis. Miserere omnium adversantium mihi, vel qui me aliquâ molestiâ affecerunt. Succurre illis qui se meis precibus commendârunt. Da vivis veniam et gratiam, da fidelibus defunctis lucem et requiem sempiternam. Amen.

§ VI. *Aspirationes post missam ad B. Virginem, angelos et sanctos.*

Respice in me, gloriosissima Virgo Maria, quia dignum objectum oculorum tuorum nunc factus sum. Loquere pro me bona dilectissimo Filio tuo, qui me corpore et sanguine suo suavissimè refecit, et offer ei merita tua in supplementum imperfectionis meæ. Gratias age ei pro me, et impetra mihi ut sacramentali suâ præsentiâ non discedat à me, nisi relinquat post se animæ meæ largissimam benedictionem.

Angeli sancti, ministri Dei altissimi, facientes verbum illius, aspicite Primogenitum Patris æterni, quem introeuntem in orbem terrarum jussu Patris adorâstis, et facite me in eo spiritu et veritate illi servire, quâ vos eidem in hâc vitâ ministrâstis, et nunc in cœlesti patriâ servitis.

Sancti patriarchæ et prophetæ, viri desideriorum, conscii secretorum Dei, intuemini promissum ab initio mundi Redemptorem, quem tam ardenter desiderâstis, et tanto tempore expectâstis, nec videre potuistis; facite me toto affectu ad ipsum suspirare, ut reliquæ promissiones ejus fideles inveniantur, et sentiam promissos hujus Sacramenti effectus.

Apostoli Jesu Christi, ejusque Evangelii clarissimi prædicatores, aspicite in me ipsum dilectissimum ma-

gistrum vestrum, quem tantoperè dilexistis ; et impetrate mihi ut intimis visceribus ipsum super omnia amem, ejusque fervoris particeps fiam, quem tunc experimentaliter gustâstis, quando hoc cibo de manu ejus refecti fuistis.

Invictissimi martyres, Christum respicite crucifixum, pro cujus amore sanguinem vestrum tam libenter fudistis, ipsumque orate, ut me semper in cruce vivere et mori faciat, quatenùs vicem quam possum ejus dilectioni rependam.

Beati pontifices, dominici gregis pastores, agnum cernite immaculatum, quem omnipotenti Deo in sacro altari toties immolâstis ; et vestris precibus facite me tanti sacrificii dignum ministrum, ut me ipsum bonis operibus perpetuò immolem tam sacræ oblationi associatum.

Servi fideles Christi, sancti monachi et eremitæ, videte dulcissimum Dominum vestrum, pro quo omnia hujus mundi oblectamenta, et affectu et reipsà reliquistis, et facite me pro ejusdem amore prospera mundi despicere, nulla ejus adversa formidare, et ad fastigium sanctitatis quantociùs pervenire.

Purissimæ virgines, sponsum vestrum intuemini, cui cum summâ exultatione virginitatem vestram consecrâstis, illibatam mihi mentis et corporis puritatem obtinere, ut hujus vitæ cursu peracto, mundus ab omni labe in conspectu Domini merear præsentari.

Omnes sancti et sanctæ Dei, consolatio pauperculæ animæ meæ, vos præsertim patroni et protectores mei, aspicite magistrum, auctorem, et præmium sanctitatis vestræ ac universam vestram felicitatem intra viscera mea manentem, mihique ab ipso, cui vos tantoperè verbo et exemplo in hâc vitâ conformâstis, vestris intercessionibus impetrate ut vestra semper vestigia sequar, et ut ad scopum mihi propositæ perfectionis, ac tandem plenus meritis ad vestrum merear consortium pervenire.

CONCLUSIO EXERCITIORUM POST MISSAM.

Anima Christi, sanctifica me ; corpus Christi, salva me ; sanguis Christi, inebria me ; aqua lateris Christi, lava me ; passio Christi, conforta me ; ô bone Jesu, exaudi me ; intra tua vulnera absconde me ; ne permittas me separari à te ; ab hoste maligno defende me ; in horâ mortis meæ voca me ; et jube me venire ad te ; ut te cum sanctis tuis laudem, in secula seculorum. Amen.

Recedo à te modicùm, Domine Jesu, sed non sine te, consolatio, felicitas, et omne bonum animæ meæ, et me amplissimæ dilectioni tuæ cum omnibus fratribus, amicis et inimicis meis humillimè commendo. Ama nos, Domine, et transforma quàm simillimè in te. Totus occuper in te et propter te, nihilque sit objectum verborum actionumque mearum internarum et externarum, nisi tu amor meus, qui vivis et regnas per omnia secula seculorum. Amen.

§ VII. *Cur multi ex frequenti celebratione non proficiant.*

Cùm multi sint sacerdotes qui frequenter, multi etiam qui quotidiè celebrant, et nihilominùs hujus vivificativi ac divini Sacramenti admirabiles fructus non percipiunt, necessarium procul dubio est tanti mali causas investigare. Unde enim in curâ salutis tanta tepiditas, tanta in studio perfectionis negligentia, cùm dicat Chrysostomus oportere nos ab hâc mensâ recedere dæmonibus terribiles, et ignem omni ex parte spirantes ? Si Deus noster ignis consumens est, venitque in terras suum ignem ferens, qui ardeat et omnium corda comburat, cur ipso intra nos recepto, nec frigus à nobis expellitur, nec ardorem ejus sentimus ? Nonne mortis indicium est, vel gravissimæ ægritudinis ignem habere in sinu, et omni calore destitui ? Si olim non potuit coram arcâ Domini statua Dagon subsistere, sed statim corruit et contrita est, cur Christi præsentia amoris proprii tyrannicè in animâ dominantis idolum non atterit et confringit ? Cur tanta Christi demissio superbiæ spiritum non elidit ? Cur tanta ejus mansuetudo iram non compescit ? Cur tantus amor ad ejus sequenda vestigia non impellit ? Effectus Eucharistiæ sunt præservare à peccatis, augere gratiam, terrenorum odium infundere, ad æternorum amorem mentem elevare, illuminare intellectum, succendere affectum, conferre animæ et corpori puritatem, conscientiæ pacem et lætitiam, atque inseparabilem cum Deo unionem. Plerique tamen post frequentem celebrationem his effectibus non fruuntur, ad quos nimirùm spectat Aggæi prophetæ objurgatio dicentis : *Comedistis et non estis satiati, bibistis et non estis inebriati.* Defectus autem non in cibo et potu est, sed in pravâ edentis et bibentis dispositione. Et hæc prima tanti mali causa est, quia aliud comedimus, aliud esurimus ; comedimus panem angelorum, et immundorum animalium siliquas esurimus, deteriores Israelitis, qui, dùm manna comederent in deserto, ad ollas Ægypti suspirabant. Quid igitur miramur, si fauces amaritudine infectæ mellis dulcedinem non percipiunt ? Purganda est anima à delectationibus carnis et sensuum, à tepiditate, ab omni affectu ad creaturas, ut possit divinum Sacramentum suos in eâ effectus operari. Nam cor terrenis occupatum delectatio sancta declinat, nec datur divina consolatio admittentibus alienam.

Altera causa est omissio necessariæ præparationis ; plerique enim ad tantum ministerium accedere non verentur perfunctoriè, ex consuetudine, ex motivo humano, lucri potiùs quàm devotionis causâ, non considerantes quanti oneris sit vel semel celebrare. Cùm vir apostolici spiritûs, Joannes Avila, quemdam sacerdotio paulò ante initiatum immaturâ morte decessisse audîsset, statim quæsivit num aliquando celebrâsset ; respondenti verò semel duntaxat : Multùm, inquit, deferet ante Judicem. Timere itaque oportet, quia nemo dignè sacerdotio fungi, nemo hujus Sacramenti fructus percipere potest, nisi, quantùm fert humana fragilitas, se ad illud disponat eâ puritate, : more et devotione quæ supra à nobis explicata sunt.

Tertia demùm causa est quia multi sacro peracto ad exteriora statim divertunt, nec sinunt ut Sacramentum suam in eis virtutem exerceat. Isti reverà gratiam Dei in vacuum recipiunt, nec de mensâ cœ-

lesti fructum reportant, quia tantum Dominum ad se venientem indignè excipiunt, nec reverentur aut gratias agunt; imò protinùs ab eo recedunt ipsumque contristant, majestatem ejus, et incomprehensibilem dignitatem parvipendentes; nec advertentes quanta sit fœditas, vilitas et miseria ipsorum ad quos venire dignatus est. Quòd si adhibitâ omni diligentiâ ad dignè et devotè celebrandum, contingat aliquem hujus convivii fructibus minimè perfrui, id admirabili sapientiæ Dei ascribendum est, qui hoc permittit ut suæ industriæ non tribuat homo hoc gratiæ donum, sed cautè illud custodiat, et se illo semper indignum profiteatur.

CAPUT VII.

PRAXIS CELEBRANDI, CUM QUIS PROLIXIUS ORARE NON POTEST.

§ I. *De præparatione.*

Quamvis humana negotia divinis functionibus nullo modo æquari, necdùm præferri debeant, quia tamen sunt aliqui sacerdotes publicis utilitatibus inservientes, qui necessariis et inevitabilibus occupationibus ita aliquando detinentur, ut prolixiùs orare nequeant, brevem illis et expeditam praxim proponere necessarium duxi, quâ uti possint, cùm celebrare voluerint, ne minùs dignè divinum sacrificium offerentes, ejus fructibus priventur. Hæc autem tria tempora complectitur, id quod missam antecedit, id quo perficitur, et quod proximè subsequitur.

Ante missam præmittenda præparatio duplex, remota et proxima. Pro remotâ hæc servanda. Vespere præcedenti cogitet se die crastinâ hostiam salutarem omnipotenti Deo oblaturum, eique cogitationi indormiat. Addat brevem aliquem affectum reverentiæ, amoris et desiderii. Sequenti die in eâdem cogitatione et affectu evigilet; caveatque diligenter, ne animus ita se negotiis immergat, et ad externa dilabatur, ut cùm tempus celebrandi advenerit, ad se revocari et recolligi non possit. Proximè ante sacrum terrenis omnibus cogitationibus abjectis, omnique sepositâ rerum agendarum sollicitudine, mentem erigat ad cœlestia. Perpendat quâ devotione se sentiat ad celebrandum incitari, quo fine moveatur. Conscientiam excutiat, et si aliquam ei maculam inesse deprehenderit, sacramentali confessione eluat cum intimo doloris sensu et firmo proposito emendationis. Tum breve aliquod tempus sumat, quo fidem mysterii excitet, charitatem accendat, passionem Domini commemoret, dirigat intentionem, et Dei opem sibi et aliis flagitet. Auxilium quoque B. Virginis et sanctorum ferventer et humiliter implorabit. Horum actuum et affectuum formulas supra descripsimus, c. 4, quas sibi quisque in brevissimas aspirationes redigere poterit pro suo captu et devotione.

§ II. *De celebratione.*

Missæ celebrationi tres comites adjunget, reverentiam, attentionem et devotionem. Reverentia omnes motus exteriores componit, ut modestè graviterque fiant, præscriptis cæremoniis exactissimè servatis, summâque adhibitâ humilitate, quæ omninò necessaria est hostiam immaculatam offerenti in conspectu Dei et angelorum. Attentio mentem coercet, et iis quæ aguntur affigit, ne ad alia defluat, et evagetur. Devotio voluntatem inflammat, ne languidè et ex consuetudine sacris operetur, sed cum ingenti fervore, solertique studio Deum placandi et colendi. Quia verò animus parùm tenax recti facilè distrahitur, quibusdam quasi vinculis astringi debet, et in se retineri, qualia sunt à me supra proposita capite 5, quæ, ut ibidem notavi, brevitati missæ nullum afferunt impedimentum. Sunt etiam aliqui qui in septem veluti stationes missam partiuntur, ut in singulis congruos excitent affectus, et renovent attentionem. Prima dicitur *contritionis*, quæ ante gradus altaris peragitur, ubi sacerdos tanquàm reus se summi Judicis tribunali corde contrito præsentat, et generali confessione noxas expiat. Secunda, *glorificationis*, quæ missæ introitu, angelorum cantico, et reliquis usque ad Epistolam continetur. Tertia, *doctrinæ* sive instructionis, quæ Epistolam et Evangelium complectitur, monita scilicet salutis à prophetis, ab apostolis, et ab ipso Christo nobis tradita, et cum ingenti reverentiâ suscipienda. Quarta, *fidei*, quæ symbolo absolvitur. Quinta, *oblationis*, hostiæ salutaris oblationem continens, omniumque fidelium pro quibus oramus et offerimus, commemorationem. Sexta, *communionis* ab illis verbis : *Communicantes*, usque ad postcommunionem, quâ sacerdotis animus in sublime erigitur, variisque affectibus ad divinam unionem, quæ communione peragitur, se disponit. Septima, *gratiarum actionis*, à postcommunione usque ad finem. Porrò in singulis stationibus varii affectus excitari possunt, raptim quidem et breviter, sed brevitatem intensio affectuum atque ardor devotionis compensabunt.

§ III. *De gratiarum actione.*

Quatuor post missam præstanda sunt, quorum primum et præcipuum est gratiarum actio; secundum, oblatio; tertium, petitio; quartum, propositum dignè coram Deo ambulandi. Gratiarum actio quantò exactiùs fiet, tantò erit copiosior oblati sacrificii fructus. Sicut enim ingratitudo fontem divinæ largitatis exsiccat, ita gratitudo torrentem aperit cœlestium benedictionum. Potest autem hic affectus multis et variis modis excitari, quos unctio suggeret, et ingeniosa pietas excogitabit. Hoc unum est quod à nobis exspectat Deus, ut grati simus et memores beneficiorum ejus. Sequitur oblatio, quâ par pari Deo reddere sacerdos potest, Filium ejus unigenitum et consubstantialem ei offerendo. Seipsum quoque offeret Patri et Christo holocaustum acceptabile in odorem suavitatis; et quò gratior sit oblatio, merita ei addet B. Virginis et omnium sanctorum, ac ipsius Christi, qui est salus, redemptio et tota fiducia nostra. Quia verò cum Filio omnia nobis Pater donavit, ipsum pro suis et aliorum necessitatibus humiliter et ferventer deprecabitur. Horum actuum formula in promptu habenda erit, potestque ex his excerpi quæ superiori capite descripta sunt. Tandem concludet efficaci proposito eundi de

virtute in virtutem in conspectu Dei, donec ad apicem christianæ perfectionis perveniat.

§ IV. *Aspirationes post missam sæpè per diem repetendæ.*

Quis me separabit à charitate tuâ, Domine Deus meus? Non timor mortis, quia tu es vita mea; non amor mundi, quia ipsum sperno et omnes pompas ejus; non tribulatio, quia tu, dùm tribulor, mecum es; non fames, non nuditas, non paupertas, quia tu es cibus meus, operimentum meum et divitiæ meæ; non persecutio, non gladius, quia hæc dulcia mihi sunt propter te; non creaturæ, quia ante te nihil sunt.

Quando educes me de isto carcere, cui te relicto adhæsit anima mea? quando trahes me post te captum specie tuâ et pulchritudine tuâ? Quando mihi et toti mundo mortuus ero, ut in te solo vivam, et tu vivas in me? Oh si semper te amarem, te semper possiderem, à te nunquàm discederem, in te prorsùs converterer!

Quid possum extra te desiderare, cùm in te sint omnia bona? Nimis avarus est cui tu non sufficis.

O amor qui omnia potes, quando facies ut diligam te toto corde, totâ animâ, totis viribus?

Quid est mihi in cœlo, et à te quid volui super terram? Jam plenum est desiderium meum, plenum gaudium cordis mei, quia tu es plenitudo mea, omne bonum et desiderium meum.

Reficе, Domine, esurientem animam meam, accende frigiditatem meam igne amoris tui; illumina cæcitatem meam claritate præsentiæ tuæ.

Verte mihi omnia terrena in amaritudinem, omnia infima et creata in contemptum et oblivionem.

Erige cor meum ad te in cœlum, et ne permittas me vagari super terram.

Penetret, quæso, hujus Sacramenti virtus omnia intima mea, et quidquid in me pravum, quidquid vitiosum est, mortificet et eradicet.

In te, Jesu suavissime, sit omnis delectatio mea; tædeat me gaudii quod est sine te, amara mihi sit omnis quies quæ non est in te.

Emitte ex te, benignissime Jesu, amoris tui radios qui me succendant, et quidquid terrenum in me est comburant et consumant, ut igne inextinguibili charitatis tuæ ardeam, et vetus in me homo totus deficiat.

Utinam me rapiat ignita vis amoris tui, quæ me transformet in te, et in te absorbeat, ac me tecum unum efficiat.

INDEX RERUM.

DE LUGO VITA. 9-10

TRACTATUS DE VENERABILI EUCHARISTIÆ SACRAMENTO. *Ibid.*

DISPUTATIO PRIMA. An et quid sit Eucharistiæ sacramentum. *Ibid.*

Sectio prima. Utrùm Eucharistia sit Sacramentum ab aliis diversum. *Ibid.*

Sectio II. An hoc Sacramentum componatur intrinsecè ex speciebus et ex corpore et sanguine Christi. 14

Sect. III. Utrùm Eucharistia importet in recto corpus et sanguinem Christi, an verò species sacramentales. 20

Sect. IV. An verba consecrationis componant intrinsecè Eucharistiam. 26

Sect. V. Afferuntur alia argumenta et solutiones recentiorum contra doctrinam præcedentem. 33

Sect. VI. Utrùm actio transsubstantiativa pertineat intrinsecè ad hoc Sacramentum. 47

Sect. VII. Utrùm usus seu sumptio Eucharistiæ pertineat intrinsecè ad hoc Sacramentum. 48

DISP. II. Quotuplex sit Sacramentum Eucharistiæ. 56

Sectio prima. Utrùm Eucharistia sit unum Sacramentum in specie atoma. *Ibid.*

Sect. II. Utrùm, multiplicatis speciebus sacramentalibus, multiplicentur numero Sacramenta Eucharistiæ. 60

Sect. III. Unde sumenda sit pluralitas hujus Sacramenti in sententiâ quæ dicit species etiam in recto significari. 63

DISP. III. De necessitate Eucharistiæ. 70

Sectio prima. Præmittitur quid sit necessitas medii, quid præcepti. *Ibid.*

Sect. II. Utrùm Eucharistia sit necessaria ad salutem necessitate medii. 83

DISP. IV. De materiâ remotâ Eucharistiæ. 88

Sectio prima. Quæ sit materia Eucharistiæ *Ibid.*

Sect. II. An vinum prærequiratur ad Eucharistiam mixtum cum aquâ. 92

Sect. III. Utrùm aqua vino admixta convertatur immediatè in sanguinem Christi. 101

Sect. IV. Argumenta contra nostram sententiam, et eorum solutiones. 109

Sect. V. Dubium incidens an gutta aquæ in calicem missa post inchoata verba consecrationis converteretur in sanguinem Christi. 115

Sect. VI. Utrùm materia consecranda habeat terminum maximum vel minimum. 121

Sect. VII. Utrùm materia consecrabilis debeat esse præsens et determinata. 132

DISP. V. De præsentiâ corporis et sanguinis Christi in Eucharistiâ. 139

Sectio prima. Posse duo corpora esse in eodem loco, et idem corpus divinitùs simul in duplici loco. 140
Sect. II. Utrùm corpus existens in duplici loco debeat habere utrobique eadem accidentia et easdem mutationes. 149
Sect. III. Utrùm accidentia quæ dependent ab hoc loco, debeant vel possint replicari, replicato suo subjecto. 158
Sect. IV. Præmittuntur aliqua communia de loco et præsentiâ locali. 165
Dubium incidens ac oculus videat ubicationem. 167
Aliter probatur ubicatio intrinseca. 172
Sect. V. Objectiones aliquæ contra supra dicta. 176
An ubicatio respiciat locum realem. 185
Sect. VI. Quid sit spatium imaginarium, in ordine ad quod explicatur essentia præsentiæ localis. 187
Sect. VII. Infertur ex dictis qualis sit præsentia corporis Christi in Eucharistiâ. 190
An præsentia corporis Christi in Eucharistiâ sit supernaturalis. 191
An præsentia sacramentalis ex naturâ suâ repugnet cum aliâ. 198
An hæc præsentia sit definitiva. 202
Sect. VIII. Utrùm præsentia sacramentalis Christi pendeat à præsentiâ naturali. 204
Disp. VI. De unione corporis et sanguinis Christi cum speciebus. 209
Sectio prima. De unione corporis et sanguinis Christi variæ sententiæ. *Ibid.*
Sect. II. Explicatur unio corporis et sanguinis Christi cum speciebus sacramentalibus. 216
Sect. III. Quæ denominationes tribuantur corpori Christi ratione specierum; ubi utrùm corpus Christi in Eucharistiâ dicatur esse in loco. 225
Disp. VII. De conversione panis et vini in corpus et sanguinem Christi. 228
Sectio prima. Quæ requirantur ut unum in aliud convertatur. *Ibid.*
Sect. II. Refertur prima sententia de naturâ conversionis. 234
Sect. III. Impugnatur responsio et sententia Ægidii de Coninck de necessitate novæ actionis productivæ corporis Christi. 242
Sect. IV. Examinantur solutiones recentiorum ad defendendam productionem novam corporis Christi. 251
Sect. V. Referuntur et impugnantur aliæ duæ sententiæ. 257
Sect. VI. Proponitur et explicatur nostra sententia. 262
Sect. VII. Explicantur juxta hanc sententiam omnes conditiones requisitæ ad veram conversionem in conversione eucharisticâ. 269
Sect. VIII. Dissolvuntur objectiones contra nostram sententiam. 276
Sect. IX. Respondetur ad alia argumenta recentiorum contra nostram sententiam. 284
Sect. X. Infertur ex supra dictis resolutio aliquarum quæstionum. 296
Sect. XI. Utrùm per hanc conversionem desinat omninò substantia panis. 302
Sect. XII. Utrùm substantia panis et vini annihiletur. 306
Disp. VIII. De modo quo existit Christus in Eucharistiâ. 311
Sectio prima. Utrùm Christus secundùm totum quod includit sit in hoc Sacramento. 312
Sect. II. Utrùm corpus Christi habeat in Eucharistiâ eamdem figuram quam habet in cœlo. 321
Sect. III. Utrùm totus Christus sit sub quâlibet specierum parte. 325
Sect. IV. Quid significetur per τὸ corpus in verbis consecrationis. 332
Quid convertatur ex vi verborum, ex parte termini *à quo*. 349
Sect. V. Quid ponatur in calice vi verborum. 351
Sect. VI. Utrùm divinitas et personalitates divinæ sint in Eucharistiâ ex vi verborum. 353
Disp. IX. De his quæ potest Christus agere aut pati in Eucharistiâ. 359
Sectio prima. Utrùm Christus, prout in Eucharistiâ, possit pati aut agere aliquâ actione physicâ. 360
Sect. II. Utrùm Christus, prout in Eucharistiâ, possit cognoscere et cognosci. 366
Disp. X. De accidentibus panis et vini, quæ remanent in Eucharistiâ. 371
Sectio prima. Quæ accidentia maneant in Eucharistiâ, et quomodò. *Ibid.*
Sect. II. Quomodò species agere pative possint, et an ex ipsis aliquid generetur. 378
Sect. III. Quando et quomodò accidentia desinant continere Christum Dominum. 383
Disp. XI. De formâ Sacramenti Eucharistiæ. 391
Sectio prima. An necessaria sit aliqua oratio post verba Christi ut fiat consecratio. *Ibid.*
Sect. II. Solvuntur aliquæ objectiones contra præcedentem doctrinam. 398
Sect. III. Quæ verba sint essentialiter necessaria ad consecrationem corporis Christi. 404
Sect. IV. De verbis necessariis ad consecrationem calicis. 414
Sect. V. An verba consecrationis dicantur recitativè, an verò enuntiativè. 429
Sect. VI. Utrùm verba sint vera de præsenti in toto rigore, et pro quo instanti. 441
Sect. VII. Quid significent pronomina *hoc* et *hìc*, posita in verbis consecrationis. 453
Sect. VIII. Utrùm per plures formas consecrationis simul possit consecrari eadem materia. 457
Disp. XII. De effectibus Eucharistiæ. 464
Sectio prima. Utrùm sacramentum Eucharistiæ conferat primam gratiam. *Ibid.*
Sect. II. Quando conferat Eucharistia gratiam sanctificantem. 474
An Eucharistia causet gratiam, quamdiù in stomacho perseverat. 480
Sect. III. Utrùm utraque species Eucharistiæ conferat majorem gratiam quàm singulæ seorsim. 488

Sect. IV. De aliis effectibus spiritualibus Sacramenti Eucharistiæ. 494
Sect. V. De effectibus quos Eucharistia operatur circa corpus. 501
Disp. XIII. De usu et de subjecto capaci ad suscipiendam Eucharistiam. 506
Sectio prima. Quotuplex sit sumptio Eucharistiæ; et an qui non est baptizatus sit capax hujus Sacramenti. *Ibid.*
Sect. II. De infantibus et perpetuò amentibus, an sint capaces Eucharistiæ. 510
Sect. III. De iis qui ante amentiam usum rationis habuerunt, an sint capaces Eucharistiæ. 516
Sect. IV. An sit præceptum non dandi Eucharistiam pueris ante aliquam ætatem, et quid in dubio de capacitate. 520
An dandum sit viaticum, quando dubitatur de pueri capacitate. 523
Sect. V. De adultis qui debilem usum rationis habent, præsertim de Indis, an sint ab Eucharistiâ repellendi et quid de energumenis. 527
Disp. XIV. De dispositione spirituali prærequisitâ ad Eucharistiam. 534
Sectio prima. Debere præcedere statum gratiæ ante communionem. *Ibid.*
Sect. II. Utrùm communicare cum peccato veniali sit peccatum saltem veniale; sicut communicare cum mortali est mortale. 543
Sect. III. Utrum ad effectum Eucharistiæ requiratur actualis devotio in communicante. 548
Sect. IV. An et quomodò prærequiratur confessio sacramentalis ante sumptionem Eucharistiæ. 554
An præceptum præmittendi confessionem sit merè humanum. 559
Sect. V. Quando liceat accipere Eucharistiam, non præmissâ confessione. 563
Quæ necessitas excuset à præmittendâ confessione. 572
Sect. VI. An et quomodò requiratur, contritio, quando non præmittitur confessio ante communionem. 577
Sect. VII. Quale sit præceptum confitendi statim post communionem, quando aliquis absque confessione communicavit. 583
Quid intelligatur per illud *quamprimùm*, in verbis concilii. 593
Disp. XV. De dispositione corporali, requisitâ ad percipiendam Eucharistiam. 595
Sectio prima. Quæ mundities exigatur in corpore, præsertim à pollutione et copulâ. *Ibid.*
Sect. II. De jejunio requisito ad communionem. 602
Quid quando sunt plura horologia? 612
Dubium incidens de nocte Natalis, quomodò in eâ observetur jejunium naturale. 616
Sect. III. Quomodò propter mortis periculum, vel necessitatem sumentis, liceat communicare, non præmisso jejunio. 617
Sect. IV. Alii casus in quibus licet absque jejunio Eucharistiam accipere. 624
Disp. XVI. De præcepto sumendi Eucharistiam. 630
Sectio prima. An sit præceptum divinum sumendæ Eucharistiæ. 630
Sect. II. Quas personas et quando obliget hoc divinum præceptum. 636
Sect. III. Utrùm debeat vel possit dari viaticum illi qui eâdem die ex devotione communicaverat. 649
Sect. IV. De præcepto ecclesiastico communionis paschalis et annuæ. 651
Disp. XVII. Utrùm consulendus sit omnibus fidelibus indifferenter usus quotidianus Eucharistiæ. 662
Sectio prima. Sententia affirmans omnibus expedire communionem quotidianam. *Ibid.*
Sect. II. Prior pars veræ et communis sententiæ explicatur et probatur. 664
Sect. III. Secunda pars communis et veræ sententiæ probatur. 673
Sect. IV. Solvuntur objectiones contra communem sententiam. 676
Disp. XVIII. De ministro Eucharistiæ. 681
Sectio prima. Utrùm solus sacerdos possit Eucharistiam ministrare. *Ibid.*
Sect. II. Utrùm omnes sacerdotes possint Eucharistiam ministrare. 696
Disp. XIX. De Eucharistiâ, ut est sacrificium. 703
Sectio prima. Præmittuntur aliqua de sacrificio in communi. *Ibid.*
Sect. II. In missâ offerri verum sacrificium à Christo institutum. 709
Sect. III. Quo pacto reperiatur in missâ vera ratio sacrificii. Referuntur variæ sententiæ. 716
Sect. IV. Quomodò consecratio pertineat ad essentiam sacrificii, variè à theologis declaratur. 722
Sect. V. Nostra sententia de essentiâ hujus sacrificii. 728
Sect. VI. Solvuntur aliæ objectiones quæ contra prædicta possunt fieri. 736
Sect. VII. Infertur an Christus sit offerens et tota res oblata in hoc sacrificio. 741
Sect. VIII. Utrùm ex dispensatione papæ possit consecrari unica species, et utrùm consecratio utriusque sit de essentiâ hujus sacrificii. 744
Sect. IX. De effectibus hujus sacrificii. 753
Sect. X. De iis quibus provenire possunt effectus hujus sacrificii, quatenùs pro ipsis offertur. 768
An possit hoc sacrificium offerri pro non baptizatis ad impetrandum. 771
An possit offerri pro excommunicatis. 776
Qualis applicatio requiratur in sacerdote. 786
Sect. XI. De iis quibus ut offerentibus proveniunt fructus hujus sacrificii. 792
Sect. XII. Utrùm hoc sacrificium habeat valorem infinitum. 796
Disp. XX. De tempore, locò et aliis circumstantiis hujus sacrificii. 803
Sectio prima. De tempore hujus sacrificii celebrandi. *Ibid.*
An possit celebrari in triduo majoris hebdomadæ. 807
Quâ horâ possint missæ privatæ celebrari. 811
Quid intelligatur nomine auroræ in hâc materiâ. 813

An liceat pluries in eâdem die celebrare. 816
Sect. II. De loco apto ad offerendum hoc sacrificium, et de altaris ornatu. 818
Sect. III. Utrùm in mari possit aliquando celebrari. 830
Sect. IV. De vasis et vestibus sacris, et aliis ad hoc sacrificium requisitis. 835
Disp. XXI. De justo missæ stipendio. 841
Sectio prima. Qui et quo titulo possint stipendium accipere pro missâ. *Ibid.*
Sect. II. Quantum stipendium accipere possit sacerdos pro missâ. 850
Disp. XXII. De præcepto audiendi missam. 857
Sectio prima. Ad quid obliget præceptum illud audiendi missam. *Ibid.*
Sect. II. De præsentiâ, intentione et attentione requisitâ ad missam audiendam. 864
BENEDICTI XIV VITA. 871-872
DE SACROSANCTO MISSÆ SACRIFICIO, LIBER PRIMUS. 873-874
DE REBUS QUÆ GENERATIM AD SACRIFICIUM MISSÆ NECESSARIÆ SUNT. *Ibid.*
Hujus operis quod argumentum, qui finis, quæ scribendi ratio. *Ibid.*
Caput primum. De loco sacrificii. *Ibid.*
Cap. II. De altari. 881
Cap. III. De altaris ornatu. 886
Cap. IV. De calice. 890
Cap. V. De patenâ et aliis ad calicem spectantibus. 895
Cap. VI. De hostiâ. 899
Cap. VII. De vestibus sacerdotalibus, ubi de amicto, albâ et cingulo. 901
Cap. VIII. De manipulo, stolâ et planetâ; de sacrarum vestium benedictione et quinque diversis earum coloribus. 905
Cap. IX. De birreto. 912
Cap. X. De symbolico sacrarum vestium significatu. 913
Cap. XI. De ministro qui sacerdoti celebranti inservit. 920
Cap. XII. De præparatione sacerdotis. *Ibid.*
LIBER SECUNDUS. De missæ partibus. 923-924
Caput primum. De missæ etymologiâ. *Ibid.*
Cap. II. De idiomate quo missa celebranda est. 925
Cap. III. De missæ initio. 933
Cap. IV. De Introitu, *Kyrie eleison* et hymno *Gloria in excelsis*. 938
Cap. V. De orationibus, Epistolâ, graduali, tractu et sequentiis. 944
Cap. VI. De reliquis actionibus quæ fiunt à sacerdote in hâc missæ parte. 954
Cap. VII. De Evangelio. 956
Cap. VIII. De Symbolo. 961
Cap. IX. De offertorio. 967
Cap. X. De quinque orationibus quæ offertorium consequuntur. 969
Cap. XI. De ablutione manuum usque ad Canonem. 977
Cap. XII. De Canone missæ. 985
Cap. XIII. De primâ Canonis oratione. 991
Cap. XIV. De secundâ Canonis oratione. 1004
Cap. XV. De tertiâ Canonis oratione, ubi de consecratione panis et vini. 1006
Cap. XVI. De quartâ Canonis oratione. 1022
Cap. XVII. De quintâ Canonis oratione. 1033
Cap. XVIII. De sextâ Canonis oratione. 1035
Cap. XIX. De missâ ab iis verbis : *Oremus*, *præceptis*, etc., usque ad infractionem hostiæ. 1041
Cap. XX. De infractione hostiæ usque ad communionem. 1047
Cap. XXI. De communione sacerdotis. 1058
Cap. XXII. De communione populi. 1061
Cap. XXIII. De orationibus quæ submissâ voce dicuntur in missâ. 1078
Cap. XXIV. De missâ à communione usque ad finem. 1090
LIBER TERTIUS, in quo varii proponuntur et resolvuntur practici casus circa sacrificium missæ. 1095-1096
Caput primum. Utrùm Christus Jesus apostolis et sacerdotibus præceptum imposuerit celebrandi missam. Utrùm hoc teneatur præcepto sacerdos qui non habet curam animarum, nec quemquam alium præcipuum titulum, quo teneatur missam celebrare. Quibus anni diebus obligetur ad sacrificium celebrandum; et an, si legitimè non impediatur, graviter peccet nunquàm celebrando. *Ibid.*
Cap. II. Utrùm convenientius sit et ad mentem Ecclesiæ propiùs accedat celebrare an non celebrare quotidiè, celebrare frequenter an minùs frequenter. 1100
Cap. III. Quibus teneatur diebus celebrare parochus; quibus itidem diebus in cathedralibus et collegiatis ecclesiis missa cantanda sit. Quandò celebrare missam teneantur qui beneficium vel capellaniam habent cum onere missæ quotidianæ. Quibus diebus missam celebrare non liceat. 1108
Cap. IV. An juxta quæ nunc viget disciplinam, possit plures in eodem die sacerdos missas celebrare. 1113
Cap. V. Parochus etiamnùm duas missas celebrare aliquandò potest; in Orientali verò Ecclesiâ duæ missæ in eodem altari non celebrantur. 1118
Cap. VI. De oratorio privato, atque an possit contingere ut sacerdoti extra ecclesias, et publica vel privata oratoria, liceat sacrificium facere. 1123
Cap. VII. An celebrare liceat sine planetâ, sine sacris indumentis, sine luminibus aut ministro, an denique in pluribus ecclesiis, et quâ horâ missam liceat celebrare. 1129
Cap. VIII. De fructûs medii applicatione ex ipso munere. 1133
Cap. IX. De obligatione applicandi ex beneficio vel ex præcepto superioris, vel ex acceptâ eleemosynâ. 1136
Cap. X. Quid requiratur ut validè sacrificium fiat. 1141
Cap. XI. Quid requiratur ut licitè fiat sacrificium; ac primò oportere sacerdotem esse ab omni lethali peccato expiatum. 1151

Cap. XII. De jejunio naturali ad licitè celebrandum. 1158
Cap. XIII. De reliquis quæ observare oportet ut licitè missa celebretur. 1161
Cap. XIV. De defectibus quibusdam qui interdùm occurrunt in celebratione missæ, et remediis quæ adhiberi debent; ac primò de casibus quibus missa intermittitur. 1165
Cap. XV. De defectibus qui possunt occurrere vel in pane, vel in vino, vel in formâ consecrationis. 1172
Cap. XVI. De concelebratione cum episcopo ordinante vel consecrante; ubi etiam de applicatione sacrificii. 1181
Cap. XVII. Series quorumdam casuum qui sacerdoti possunt occurrere, cùm vel in missâ vel extra missam Eucharistiam suscipit. 1186
Cap. XVIII. De sacerdote qui in missâ adstantes communicat. 1191
Cap. XIX. De usu ministrandi Eucharistiam extra missam. 1199
Cap. XX. Alia quæ in sacrâ Eucharistiâ administrandâ observari debent. 1203
Cap. XXI. De missarum eleemosynâ. 1207
Cap. XXII. Variæ perpenduntur ac resolvuntur quæstiones circa stipendium missæ. 1216
Cap. XXIII. De celebratione quarumdam missarum. 1228
DE SACROSANCTO MISSÆ SACRIFICIO APPENDICES. 1235-1236
Appendix prima ad lib. 1, c. 3, n. 1, de retinendâ crucifixi Salvatoris imagine palàm et visibiliter expositâ super altaribus ad quæ missarum solemnia peragantur. *Ibid.*
Append. II ad lib. 1, c. 8, n. 15, de benedictione quæ sacris indumentis et vasis tribuitur, sive sacra unctio sit necessaria, sive minimè requiratur. Origo ejusdem benedictionis; quo pacto administrari debeat. 1241-1242
Append. III ad lib. 2, c. 2, de idiomate quo missa celebranda est, etc. 1249-1250
Append. IV ad lib. 3, c. 8, n. 6, de applicatione missæ parochialis pro populo, conventualis pro benefactoribus ecclesiæ. Item de divinæ psalmodiæ cantu. 1253-1254
Append. V ad lib. 3, c. 8 et 9, de applicatione missæ; et de missarum oneribus minuendis. 1263-1264
Append. VI ad lib. 3, c. 12, de jejunio naturali, an à pulvere Norisiaco frangatur. 1267-1268
Append. VII ad lib. 3, c. 8, n. 19, sacerdotes missam celebrantes non teneri sacram Eucharistiam omnibus petentibus infra ipsam actionem ministrare. 1269-1270
Append. VIII ad c. 23, de diversis missarum generibus. 1273-1274
Append. IX ad c. 24, de pietate et religione quâ missa celebranda est, etc. 1281-1282
Append. X. S. S. D. N. Benedicti XIV præfatio utriusque operis de Festis et de Sacrificio missæ. 1285-1286
BONÆ VITA. 1301-1302
DE SACRIFICIO MISSÆ TRACTATUS ASCETICUS, CONTINENS PRAXIM ATTENTÈ, DEVOTÈ ET REVERENTER CELEBRANDI. *Ibid.*
PRÆMONITIO. *Ibid.*
Caput primum. Quædam præmittuntur de ipso missæ sacrificio. 1303
§ 1. Quale sacrificium sit missa. *Ibid.*
§ 2. De his qui offerunt hoc sacrificium. 1304
§ 3. De vi effectivâ hujus sacrificii. 1305
§ 4. De valore et fructibus sacrificii. 1306
§ 5. Quæ praxis servanda in applicatione missæ. 1307
Cap. II. De requisitis in sacerdote ad ritè et piè celebrandum. 1309
§ 1. De Puritate vitæ. *Ibid.*
§ 2. De rectitudine intentionis. 1310
§ 3. De actuali devotione. 1311
Cap. III. Variæ considerationes ante missam. *Ibid.*
§ 1. Quanta sit sacerdotum dignitas, et quanta debeat esse sanctitas. *Ibid.*
§ 2. De excellentiâ hujus sacrificii. 1312
§ 3. De ejusdem necessitate. 1313
§ 4. Quâ reverentiâ celebrandum sit. 1315
§ 5. Aliæ considerationes ad pios affectus in celebrante excitandos. 1316
Cap. IV. De his quæ missæ celebrationem proximè antecedunt. 1317
§ 1. De necessitate præparationis. *Ibid.*
§ 2. De præmittendâ confessione sacramentali. 1318
§ 3. Modus confitendi. 1319
§ 4. Oratio ante confessionem, et actus contritionis. 1320
§ 5. Oratio post confessionem. 1321
§ 6. Directio intentionis ante missam. *Ibid.*
§ 7. Deprecatio pro omnium necessitatibus. 1322
§ 8. Specialis oblatio sacrificii, quatenùs est latreuticum. 1324
§ 9. Oblatio sacrificii, quatenùs est eucharisticum. *Ibid.*
§ 10. Oblatio sacrificii, quatenùs est propitiatorium. 1325
§ 11. Oblatio sacrificii, quatenùs est impetratorium. 1327
§ 12. Actus universarum virtutum ante missam. 1329
§ 13. Commemoratio Dominicæ passionis ante missam. 1332
§ 14. Oratio ante missam ad Patrem. 1334
§ 15. Oratio ante missam ad Dominum Jesum Christum. *Ibid.*
§ 16. Alia oratio ad eumdem. 1335
§ 17. Oratio ad Spiritum sanctum. 1336
§ 18. Oratio ad B. Virginem. *Ibid.*
§ 19. Oratio ad sanctos angelos. *Ibid.*
§ 20. Invocatio omnium sanctorum. 1337
Cap. V. De missæ celebratione. 1338
§ 1. De proximâ dispositione ad missam. *Ibid.*
§ 2. De sacris vestibus et eorum significatione. 1339
§ 3. De accessu sacerdotis ad altare. 1341
§ 4. De initio missæ usque ad introitum. 1342

§ 5. De introitu usque ad Epistolam. 1344
§ 6. De Epistolâ, Evangelio et Symbolo. 1345
§ 7. De offertorio usque ad Canonem. 1346
§ 8. De Canone usque ad consecrationem. 1348
§ 9. De consecratione usque ad orationem Dominicam. 1350
§ 10. De oratione Dominicâ usque ad communionem. 1352
§ 11. De communione. 1353
§ 12. De postremâ parte missæ usque ad finem. 1354
Cap. VI. Quid agendum post missam. 1355
§ 1. Discessus sacerdotis ab altari, et quædam exercitia post missam. *Ibid.*
§ 2. Actus amoris post missam. 1357
§ 3. Gratiarum actio post missam. *Ibid.*
§ 4. Oblatio post missam. 1358
§ 5. Petitiones post missam. 1359
§ 6. Aspirationes post missam ad B. Virginem, angelos et sanctos. 1360
Conclusio exercitiorum post missam. 1361
§ 7. Cur multi ex frequenti celebratione non proficiant. *Ibid*
Cap. VII. Praxis celebrandi, cùm quis prolixiùs orare non potest. 1362
§ 1. De præparatione. *Ibid.*
§ 2. De celebratione. 1363
§ 3. De gratiarum actione. 1364
§ 4. Aspirationes post missam sæpè per diem repetendæ. 1365
INDEX RERUM. 1365-1366

FINIS TOMI VIGESIMI-TERTII THEOLOGIÆ.

Parisiis. — Ex typis L. MIGNE.

BR60 .T44 1837

Theologiae cursus completus,
extractatibus omnium
perfectissimis ubique hatitis,
et a magna parte episcoporum

240
184
M63
1863
v.23

This is the property of
Southern Evangelical Seminary
3000 Tilley Morris Rd., Matthews, NC 28105

SOUTHERN EVANGELICAL SEMINARY
37387000488609